[illegible]

D'HORACE

[illegible]

ÉDITION NOUVELLE

[illegible]

ŒUVRES

COMPLÈTES

D'HORACE

Traduites

EN FRANÇAIS ET EN PROSE PAR J. B. MONFALCON; EN VERS ESPAGNOLS PAR BURGOS;
EN VERS ITALIENS PAR GARGALLO;
EN VERS ANGLAIS PAR FRANCIS; EN VERS ALLEMANDS PAR WIELAND ET VOSS
(TEXTE LATIN EN REGARD);

Précédées

DE L'HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES D'HORACE; DE NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES, PRÉFACES, ETC.;

Et suivies

DE TRADUCTIONS EN VERS FRANÇAIS,

ET D'IMITATIONS PAR DIVERS POÈTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

ÉDITION POLYGLOTTE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE J.-B. MONFALCON,
M. D.

PARIS ET LYON.

CORMON ET BLANC, LIBRAIRES,

A PARIS, RUE MAZARINE, 70,
A LYON, RUE ROGER, 1, ET RUE DE LA PRÉFECTURE, 3.

M DCCC XXXIV.

PRÉFACE GÉNÉRALE *.

Les poésies d'Horace sont l'expression la plus fidèle de ce que fut Rome au temps des premiers Césars : on ne saurait trouver nulle part une image plus exacte des mœurs et de l'esprit public dans la capitale du monde à cette époque de son histoire. Plusieurs des odes de l'ami de Mécène et presque toutes ses épîtres sont des tableaux brillants de verve et de vérité de l'une des périodes les plus remarquables de la société romaine, de celle qui vit la transition de la république au régime du pouvoir d'un seul. La Rome d'Auguste se présente tout entière dans ces poésies, telle qu'elle était, sans déguisement, sans vain semblant d'hypocrisie, ainsi que l'avait faite l'excès de sa puissance et de ses richesses ; et Horace a peint ses concitoyens avec l'énergique pinceau de Tacite, comme ils posaient devant lui.

Les OEuvres de ce poète sont le livre de tous les âges ; rien de fardé sous sa plume, rien dans son style qui ne soit libre comme sa pensée ; c'est quelquefois la naïveté et toujours le naturel de Montaigne avec infiniment plus de vivacité et de graces. Nul poète n'a joui comme lui du rare talent de posséder tous les tons, et de les réunir à un degré de perfection toujours le même. C'est Pindare devant le trône de Jupiter, quand il chante sur les ruines de Troie ; c'est le fini, la mollesse et le charme inimitable d'Anacréon ou de Voltaire, lorsqu'il raconte les caresses de Lycimnie et la coquetterie de Pyrrha; c'est, dans ses épîtres, la finesse d'observation de La Bruyère, la raison sévère et le goût de Boileau, l'art de conter d'Hamilton, la gaité de Swift, et le jugement exquis d'Addison. Horace n'a, sous le rapport du talent de la versification, d'autre rival que Virgile ou Racine, et ses OEuvres sont l'un des plus beaux ouvrages dont l'esprit humain puisse s'honorer.

* Cette préface précède dans quelques exemplaires de cette édition le premier livre des Épîtres sous le titre d'*Avertissement* ; l'Éditeur l'a reportée à sa place naturelle, et l'a remplacée, au lieu qu'elle occupait d'abord, par ses *Études sur les Épîtres d'Horace.*

J'ai cru élever un monument à sa gloire, en publiant dans un format commode, non seulement le texte de ses écrits, mais encore des traductions complètes dans les cinq langues de l'Europe les plus usitées.

Le désir d'enrichir notre littérature d'une singularité bibliographique ne m'a pas guidé; j'ai eu surtout en vue un but d'utilité : cette édition sera, je l'espère, un service rendu à l'étude des langues vivantes, si importante et si répandue aujourd'hui. Le texte latin et les versions étrangères placées en regard s'expliqueront mutuellement, et un peu d'attention donnera facilement leur intelligence. Ainsi la lecture de cet *Horace* deviendra le cours de langues étrangères le plus attrayant comme le plus instructif.

Ce ne sera pas un travail sans intérêt et surtout sans fruit, que l'examen de la manière dont les difficultés fréquentes du texte d'Horace ont été rendues par les divers traducteurs étrangers; plus d'une révélation lumineuse naîtra de cette étude, et jamais Horace n'aura été mieux expliqué. La version française doit à ce parallèle plus d'une leçon utile. Tous les traducteurs n'ont pas choisi le même texte; de là quelques différences dont la comparaison sera l'objet de notes; ces diverses leçons ont composé un chapitre spécial, intitulé *De la Concordance des Textes.*

La plupart des traductions que je reproduis sont des chefs-d'œuvre dont la célébrité est égale à celle de la brillante imitation des Géorgiques par Delille. Voici celles que j'ai choisies :

Traduction allemande, en vers, par Wieland et Voss; anglaise, par Francis; espagnole, par don Javier de Burgos; et italienne, par Gargallo.

Les traductions en vers, quelque exactes qu'on les suppose, sacrifient cependant souvent plus ou moins le texte aux exigences de la versification, et perdent en fidélité ce qu'elles gagnent sous le rapport de l'élégance et du coloris. Ce motif important, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, m'a déterminé à choisir la prose pour la version française. J'ai cherché à rendre ma traduction littérale autant que le permettait la différence de génie des deux langues : elle sera à son modèle ce qu'un dessin au trait est à un tableau. Espérer de faire mieux que Batteux, ce n'était point peut-être une témérité bien grande; mais quelques traducteurs récents ont été pour moi des concurrents redoutables, et je ne me flatte nullement de les avoir égalés. Pour répondre, autant qu'il était en moi de le faire, au vœu des amis des lettres, j'ai ajouté à la version française un choix de traductions en vers par Lebrun, J. B. Rousseau, La Harpe, et par MM. Ragon, Daru, etc., etc. M. le général Delort a bien voulu mettre son beau travail sur les odes tout entier à ma disposition. J'ai cru devoir joindre aux imitations complètes d'Horace, faites

en vers anglais, italiens, espagnols, etc., par Francis, Gargallo, Wieland et Voss, un choix de traductions dues au talent exercé de poètes espagnols, anglais, italiens et allemands célèbres : Gongora, Iriarte, Martinez, Luis de Léon, Argensola, Villegas; Dryden, Milton, Hunt, Temple, Chatterton, Badham, Otway, Addison, Bentley, Roscommon, Ben-Jonson, Atterbury, Byron, etc., etc.

Les textes des six langues sont placés en regard.

Un soin extrême a été donné à la révision des épreuves. Après avoir lu et corrigé avec la plus grande attention chacune des six colonnes en langues différentes, l'Éditeur les remettait à six professeurs et hommes de lettres, qui examinaient plusieurs épreuves de la même feuille et à des jours divers; ce travail fait, il relisait les textes et les collationnait avec ceux qui servaient de copie. Cette méthode, suivie fidèlement, garantissait, sinon la correction absolue, du moins tout ce qui pouvait être fait de plus satisfesant sous ce rapport si capital. Le *Virgile* et l'*Horace* polyglottes étaient, à mes yeux, un monument national, et le plus beau de ceux qui ont été élevés en l'honneur des lettres latines; trop de soins ne pouvaient donc être pris pour que l'exécution de ces deux éditions rappelât les temps où les productions des presses de Lyon occupaient dans l'histoire des arts un rang si distingué.

La pureté du texte latin et la fidélité de la nouvelle traduction en prose ont été mises sous la surveillance si éclairée de M. Breghot du Lut, de l'Académie de Lyon, et de M. Péricaud, membre de l'Académie et bibliothécaire de la même ville.

Parmi les professeurs de langues étrangères qui m'ont aidé dans le pénible travail de la révision des épreuves, il en est un dont l'obligeance et le zèle méritent une mention spéciale; c'est M. Zehner, professeur de langue allemande : sans les savants secours que j'ai reçus, l'exécution de ma tâche eût été impossible.

Le texte latin est celui de l'édition des Œuvres d'Horace publiée par M. Achaintre.

Il existe peu de livres polyglottes. Ce sont des ouvrages en prose disposés en colonnes verticales; leur exécution typographique n'a pu rencontrer sous ce rapport beaucoup de difficulté, car le texte présentait, dans chaque langue qui se l'appropriait, une dimension à peu près la même. Mais il n'en est pas ainsi des poésies d'Horace : dix vers de cet auteur demandent souvent à l'espagnol vingt lignes, quinze à l'anglais, douze ou quatorze au français, seize à l'italien, et la différence varie non seulement d'une langue à une autre, mais aussi, dans la même langue, d'une ode ou d'une épître à celle qui

suit. Cependant, avec ces éléments si inégaux, il fallait que le typographe trouvât le moyen de faire des pages toujours parfaitement égales ; l'obstacle à vaincre était immense, l'habileté de M. Louis Perrin y est parvenue. Chaque page contient un fragment d'Horace en plusieurs langues, dont l'ordre de position est invariablement le même.

Le latin dans les mots brave l'honnêteté.

Horace a usé largement du privilége de sa langue, et dans quelques-uns de ses ouvrages il a ajouté l'obscénité des expressions à celle des idées. J'aurais voulu ne pas reproduire deux épodes et certains passages des satires ; mais cette édition devait être complète, et je me suis résigné à tout imprimer et à tout traduire. Cette obligation est devenue bien plus pesante pour moi que pour mes prédécesseurs ; Wieland, Francis et Burgos ont reculé devant la tâche de faire passer dans leur langue certaines pièces de vers et certains tableaux ; pour ne pas laisser de lacune dans cette grande édition, j'ai dû suppléer à leur silence par des versions littérales en prose allemande, anglaise et espagnole : une note, placée en son lieu, les décharge de toute responsabilité pour ce travail, dont je me serais très certainement abstenu, si j'avais pu faire autrement. Rien n'est plus difficile que d'écrire avec correction dans une langue étrangère ; aussi ai-je vivement senti les défauts de ma quadruple traduction.

Cette édition est précédée d'une Histoire de la vie et des ouvrages d'Horace et de la société romaine au siècle d'Auguste, écrite, en partie du moins, d'après l'immense travail de Wieland (*).

« Wieland, dit M. Vanderbourg, a traduit et interprété les satires et les « épîtres en savant, en homme du monde, en poète, et personne n'a connu « Horace mieux que lui. » (*Biogr. Univ.*) — « Les épîtres d'Horace avec le « commentaire, disait Wieland lui-même, sont de tous mes écrits celui dont « je fais le plus de cas, et d'après lequel on peut se faire l'idée la plus juste « de ma tête, de mon cœur, de mon goût et de mon caractère. »

J'avais conçu la pensée d'enrichir cette édition du Commentaire de l'habile critique allemand ; mais la forme de ce travail ne me permettait pas d'en faire un tel usage. Il se compose de quatre parties formant deux forts volumes in-8°, et ne comprend cependant que les satires et les épîtres ; chacune des épîtres est précédée d'une notice biographique sur le personnage auquel elle

(*) Horazens, Briefe, aus dem Lateinischen übersetzt, und mit historichen Einleitungen und andern nöthigen Erläuterungen versehen, von C. M. Wieland, Dessau, 1782, in-8°; Leipzig, 1816, zwei Theile, in-8°. Satyren, übersetzt, und mit Einleitungen U. S. W. versehen, von Wieland, Leipzig, 1816, in-8°.

est adressée, et suivie de notes critiques, philologiques, et surtout historiques. C'est ainsi que le commentaire sur les satires est disposé ; une introduction explique le sujet et la pensée du poète; le texte d'Horace et la traduction allemande viennent après, enrichis l'un et l'autre de courtes observations placées au bas des pages; puis suivent les notes proprement dites. Ainsi considéré dans son ensemble, le travail de Wieland est une collection de considérations générales et de remarques critiques dont l'ordre de position est déterminé par le texte latin. Cette forme ne pouvait convenir qu'à une édition dont chaque page, comme celle des éditions *Variorum*, aurait été chargée de notes. Elle m'interdisait l'usage de ce commentaire précieux; la lecture de ces notes et notices, traduites suivant l'ordre de l'édition allemande et séparées du texte, n'aurait pas été soutenable.

Mais j'ai pensé qu'on pouvait faire du travail de Wieland la partie fondamentale d'une histoire de la vie et des ouvrages d'Horace et de la société romaine au temps d'Auguste; et j'ai fait, des notes historiques de l'habile critique allemand, en les coordonnant suivant un ordre chronologique, les matériaux principaux de mon Essai sur les ouvrages et sur les contemporains de l'auteur de l'épître aux Pisons. Deux sortes de commentateurs ont consacré leurs veilles à Horace. Ceux-là se sont principalement occupés de la lettre du poète ; leurs notes expliquent le sens grammatical ; elles sont philologiques , critiques , historiques quelquefois. A cette classe d'annotateurs appartiennent Cruquius , Lambin , Gesner , Bentley , Doering , Dacier, Sanadon , Mitscherlich, etc., etc. D'autres commentateurs, au contraire, ont fait une étude spéciale du génie d'Horace, des rapports de sa pensée avec les mœurs du temps, de l'esprit de ses ouvrages ; ils se sont efforcés de l'interpréter moins encore en érudits qu'en philosophes et en hommes du monde. Tel est le caractère spécial du travail de Wieland, un des monuments les plus beaux de la critique littéraire et philosophique.

Pour bien comprendre Horace, il faut absolument avoir fait une étude approfondie du siècle où il vécut ; il faut posséder la biographie des hommes célèbres de cette époque et la connaissance du caractère moral d'Auguste, un des problèmes psychologiques les plus difficiles que l'histoire romaine ait légués à la perspicacité de la postérité; il faut s'être rendu familière l'étude des choses et des hommes sous les premiers Césars, pour entendre un grand nombre de vers des odes, des satires et des épîtres, qui, sans cela, seraient de véritables énigmes. Ici la lettre égarerait le lecteur ; c'est l'esprit du poète qui surtout doit l'éclairer; beaucoup d'odes sont des monuments historiques; beaucoup d'allusions dans ces charmants ouvrages sont de véritables inscrip-

tions antiques qu'on ne peut déchiffrer qu'avec le secours de l'histoire. Je suis, avec Shafsterbury, entièrement persuadé que, sans avoir profondément étudié le caractère de Pison, de Mécène, de Lollius, de Florus, etc., on ne saurait comprendre les épîtres qu'Horace leur a adressées. Ces considérations m'ont déterminé à essayer pour Horace ce que M. Walckenaer a exécuté avec une si grande supériorité de science et de talent pour La Fontaine. Wieland, qui mettait à ma disposition de si riches trésors, n'a commenté que les satires et les épîtres; pour compléter ses recherches et mon Histoire de la vie et des ouvrages d'Horace, j'ai fait de nombreux emprunts aux commentateurs espagnols, anglais, italiens et allemands, sans oublier les sources.

Que les amis d'Horace me permettent de placer cette édition sous leur protection spéciale. Il y a peut-être quelque courage à oser aujourd'hui la publication d'un livre tel que celui-ci. Qui s'occupe aujourd'hui de latin et de littérature? Quand notre paresse s'effraya-t-elle davantage d'études sérieuses? Comment demander au public quelques moments de son attention, lorsque la politique si dramatique de l'époque actuelle absorbe toute la somme d'intérêt et de curiosité qui se trouve en nous? J'ai senti ces obstacles et ne me suis point arrêté. Le goût des lettres n'est point aussi rare qu'on se l'imagine, et il est encore des hommes chez qui il a résisté aux préoccupations de la politique : cette édition leur est adressée.

QUINTI HORATII FLACCI

VITA

AUCTORE C. SUETONIO TRANQUILLO.

Quintus Horatius Flaccus, Venusinus, patre, ut ipse quidem tradit, libertino [1] et exauctionum coactore, (ut vero creditum est, salsamentario, cum illi quidam exprobrasset in altercatione : *quotiens ego vidi patrem tuum brachio se emungentem !*) [2] bello Philippensi, excitus a M. Bruto imperatore, tribunus militum meruit ; victisque

Suetonium Tranquillum constat libellum scripsisse de poetis, quo eorum vitas complecteretur. v. Isid. Orig. VIII. 7. Exeo servarunt viri docti vitas Lucani, Terentii cet. Jam in codicibus antiquis reperta est vita Horatii, quæ diserte tribueretur Suetonio. Eam primus P. Nannius e cod. Buslidiano Miscellaneorum suorum libri III. c. I inseruerat. Deinde e cod. Bland. antiquiss. a Bernardino Lauredano acceptam Muretus editioni suæ a. 1555 præfixerat, sibique primus edere perperam visus erat. Post et Cruqu. ex eodem cod. edidit. Mendosissima initio erat, sed viri docti post e vetustis MSS. et conjectura pleraque emendarunt, inprimis Rutgersius, Gronovius, Casaubonus, Vossius. Sed esselne ea vita omnino Suetonii, nec ne, dubitatum est. Qui istud defendunt, urgent fere similitudinem dictionis cum stylo Suetonii. Quæ licet negari nequeat ; tamen admodum infirmum e tali similitudine argumentum est. Illud autem gravius, quod Porphyrion ad Epist. II. I pr. scribit : *Apparet, hunc librum hortatu Cæsaris scriptum esse. Cujus rei etiam Suetonius auctor est. Nam apud eum epistola invenitur Augusti, increpantis Horatium, quod non ad se quoque plurima scribat.* Hoc inquam plus momenti habet ; quamquam et, si durior sis, dicere possis, non ideo necesse esse, ut hæc, quam hodie habemus, Horatii vita a Suetonio sit, nam posse nihilo secius Grammaticum seriorem ejus auctorem esse, et modo illud de Augusto e Suetonio sumsisse. Sed vel sic facile inducimur ad rectissimum de hac vita judicium : esse eam omnino a Suetonio, sed grammaticos et librarios monachos, qui illam transscriberent, vel omisisse, in suo quemque exemplo, quædam, vel alia de suis interpolasse ; quod ultimum de infami illo loco de speculato cubiculo certissimum est. Ceterum Porphyrionem etiam vitam Horatii scripsisse, ipse testatur ad Serm. I. 6. 41.

[1] *Libertino*, vid. Serm. I. 6. 45. *quidem* deest in quibusdam editis ; elegantius adest in MSS. Pro *exactionum*, quod vulgo legitur, præclare emend. Gesn. *exauctionum* h. finitarum s. peractarum auctionum i. venditionum publicarum ; in quibus et *præcones* essent, h. qui starent ad hastam, oblataque pretia enuntiarent, et *coactores*, h. qui ab his, quibus attributæ fuissent in auctione singulæ res, pretium exigendum s. colligendum pecuniam in se reciperent, pacta centesima parte ; ut apparet e Cic. Rabir. Post. 11. Tale munus obierat Horatii pater, et inde reculam sibi compararat. Cf. Serm. I. 6. 91. — Pro *ut vero* quidam libri ap. Rutg. *ut vere*, unde Casaub. legebat *fere Salsamentarius*, qui salsamenta facit, vel vendit, ἀλλαντοπώλης. Dacer. vertit *un charcutier.* — *immungentem* pro *emungentem* in libris Rutgersii et sic Baxt. *mungentem* Casaub. Laudatur Auct. ad Heren. IV. 54. *Ut si salsamentarii filio dicas : quiesce tu, cujus pater cubito se emungere solebat.* Vereor autem, ne hæc ; *ut vero creditum — emungentem*, a librario sint. [Recte ; id quod vel hiulca oratio arguit. Forte duo panni assuti sunt, primus de salsamentario, cui alius notum illud scomma ex Auct. ad Heren. adtexuit. Itaque uncis inclusi.]

[2] *Exercitus* liber Puteani ap. Rutgers. mendose. *Scriptum quæstorium* intelligo munus scribæ, a quæstore in decuriam lecti ; qui *scriptum facere* dicitur. Cf.

partibus, venia impetrata, scriptum quæstorium comparavit; [3] ac primo Mæcenati, mox Augusto in gratiam insinuatus, non mediocrem in amborum amicitia locum tenuit. Mæcenas quantopere eum dilexerit, satis demonstratur isto epigrammate :

> Ni te visceribus meis, Horati,
> Plus jam diligo, tu tuum sodalem
> Ninnio videas strigosiorem.

Sed multo magis, extremis judiciis, tali ad Augustum elogio : [4] *Horatii Flacci, ut mei, esto memor.*

[5] Augustus epistolarum quoque ei officium obtulit, ut hoc ad Mæcenatem scripto significat : *Ante ipse sufficiebam scribendis epistolis amicorum; nunc occupatissimus et infirmus, Horatium nostrum te cupio adducere. Veniet igitur ab ista parasitica mensa ad hanc regiam, et nos in epistolis scribendis adjuvabit.*

[6] Ac ne recusanti quidem aut succensuit quidquam, aut amicitiam suam ingerere desiit. [7] Exstant epistolæ, e quibus argumenti gratia, pauca subjeci. *Sume tibi aliquid juris apud me, tamquam si convictor mihi fueris : quoniam id usus mihi tecum esse volui, si per valetudinem tuam fieri potuisset.* [8] Et rursus : *Tui qualem habeam me-*

liv. IX. 46. XL. 29. [Adde Masson. in vita Nostri p. 74 sq. qui commode laudat Gell. VI. 9. Ad rem Noster Serm. II. 6. 36.]

[3] *Testatur* pro *demonstratur*, liber Puteani, et sic Baxt. *monstratur* Valart. Sivr. In altero et tertio epigrammatis Mæcenatiani versu magna varietas est. V. 2. alii ap. Rutg. habent *Titum*, cod. Put. *tutum*. V. 3. apud Cruquium et Rutg. est *Hinno me videas*. Muretus edidit *Nimio v.* Nannius *Mimo me v.* Baxterus emend. *Minno* h. ove glabra. Gronovius conj. *Titii sodalis Ginno*, ut ludatur in Titium quemdam, strigoso ginno h. mulo vehi solitum. Dacer. *Ninno me*. Vossius, Lindenbrog. et Pithœus *Ninnio videas;* dicitque Vossius, fuisse eo tempore Romæ poetam Ninnium Crassum, qui ita esset macilentus et siccus, ut in quotidianos jocos abisset. Metrum non obest; nam etiam apud Catullum hendecasyllabi multi a trochæo incipiunt; et decet Mæcenatem talis negligentia. Modo illud de Ninnio Crasso certius esset. *Ninnio* haud dubie recte legitur, quod comparanti varietates allatas facile patebit; tum et gratior exsistit structura ejecto *me*. *Ninnium* possis explicare parvum mulum, alias hinnum s. ginnum, item ninnum dictum. Sed mihi elegantior videtur jocus, si suspiceris, esse nomen hominis vulgaris, nobis nunc ignoti, tunc a macritudine notissimi. Nam et Ninniam Campanam gentem fuisse apparet e Liv. XXIII. 8. et ingeniosus tunc lusus est in epitheto *strigosus*, quod proprie de jumentis dicitur. Volo, ut, qui nunc, instar tui, bene curatus et pinguis sum (is enim fuisse videtur), strigosior fiam Ninnio.

[4] *Extremis Esquiliis* ap. Cruquium legitur, et sic vulgo, nullo sensu; sed apparet, irrepsisse ex fine hujus vitæ. Rectius cod. reg. ap. Rutg. *extremis judiciis*, h. testamento; quod vel *judicium* dicere, vel *supremum*, *extremum* i. solemne JCtis antiquis. — *ad Augustam* liber Putean. ut de Livia dicatur. Malc. — *eclogio* vult Gesn. Sed bene habet *elogium*, testamentis proprium vocabulum (v. Gesn. thes. v. *Elogium* n. 8.); h. l. brevem commendationem significat.

[5] *A te cupio abducere* Bentl. nescio unde. — *parasitica mensa*, h. qua ut parasitus fruitur, ap. apud te, cui nulla officia præstat. — *regiam mensam* ferre non potest Rutgers. quia ap. Romanos regis nomen invidiam habuerit. Sed nihil vetabat ad amicum sic scribere, inprimis per jocum.

[6] *Suggerere* ap Cruqu. et vulgo; sed *ingerere* cod. reg. Rutg. et Muret. *destitit* Gen. Sivr.

[7] *Fieri possit* vel *posset*, vulgo legitur, sed sensus requirit *potuisset*, uti mox pro *habeo* legi jubet latinitas *habeam*.

[8] Illa transeundi formula *Et rursus* aperte a monacho est, ex noto καὶ πάλιν in sacris litteris. Equidem omnia illa : *Exstant epistolæ* — ἀνθυπερφρονοῦμεν, emblema e margine esse puto, at ex antiquo tamen alio scriptore sumptis ipsis epistolarum fragmentis; quæ profecto non ab inepto grammatico, sed genuina esse, facile est sentire.

Septimius est ille, ad quem est carm. II. 6. et de quo loquitur Epist. I. 5 et 9. — ἀνθυπερφρονοῦμεν, vicissim superbi sumus : sic Cruqu. Muret. Rutg. Minus bene alii post Nennium ἀνθυπερηφανοῦμεν.

moriam, poteris ex Septimio quoque nostro audire; nam incidit, ut illo coram fieret a me tui mentio. Neque enim, si tu superbus amicitiam nostram sprevisti, ideo nos quoque ἀνθυπερφρονοῦμεν.

Præterea sæpe eum, inter alios jocos, [9] *putissimum penem* et *homuncionem lepidissimum* appellavit, [10] unaque et altera liberalitate locupletavit. [11] Scripta quidem ejus usque adeo probavit, mansuraque perpetuo opinatus est, ut non modo sæculare carmen componendum injunxerit, sed et Vindelicam victoriam Tiberii Drusique privignorum suorum; eumque coegerit, propter hoc, tribus carminum libris ex longo intervallo quartum addere: [12] post Sermones vero lectos quosdam nullam sui mentionem habitam ita sit questus: *Irasci me tibi scito, quod non in plerisque ejusmodi scriptis mecum potissimum loquaris. An vereris, ne apud posteros infame tibi sit, quod videaris familiaris nobis esse?* [13] Expressitque eclogam, cujus initium est:

> Cum tot sustineas et tanta negotia solus,
> Res Italas armis tuteris, moribus ornes,
> Legibus emendes, in publica commoda peccem,
> Si longo sermone morer tua tempora, Cæsar.

[14] Habitu corporis brevis fuit atque obesus, qualis et a semetipso in satiris describitur, et ab Augusto hac epistola: [15] *Pertulit ad me Dionysius libellum tuum, quem ego, ne accusem brevitatem, quantuluscumque est, boni consulo.* [16] *Vereri autem mihi videris, ne majores libelli tui sint, quam ipse es. Sed si tibi statura*

9 *Putissimum*, antique pro *purissimum*, quod ipsum alii exhibent. *Penem* vulgo, et per jocum familiarem, simpliciter pro homine, vel, quod statim sequitur homuncione, Romæ dictum fuisse puto, ut *cunnus* simpl. pro femina dicebatur; ut *putissimus p.* sit homo integerrimus et carissimus, nil amplius. *appellavit*, sic legendum; vulgo *appellat.* — *una atque altera* male Dacer. explicat *duabus*, et in eo se torquet.

10 Post *perpetuo* in Blandin. cod. lacuna erat, quam explent fere *credidit*; sed Rutg. e cod. reg. *opinatus est.* — 11 *Vindelicum v.* Est carm. IV. 4 et 14.

12 *Iratum* quidem editi, item mox pro *Eclogam* male *elogium.* Est epistola libri II prima. Eclogas enim antiqui omnis generis poemata breviora dicebant, non solum, ut vulgo, idyllia.

14 *In satiris*, np. Serm. II. 3. 308. Huc etiam pertinet Epist. I. 4 extr. E margine suspicor esse hoc *in satiris*, nam recentiorem satirarum appellationem esse videbimus.

15 *Dionysius* haud dubie servus vel libertus Augusti. Pro *ne accusem libertatem* liber Put. habebat *accusarem*; regius, *ut accusantem*, unde Bentl. *ut te accusem.* Male omnia. Regius codex videtur cum lacuna habuisse *ne accus.... atem.*

16 Codex regius cum lacuna exhibebat: *Sed si tibi statura deest,.... unde est.* Et sic Bentl. Unde Causaub. conj. *venter abunde est.* Facile apparet, perisse *corpusculum* et litteram primam ex *non.* — *in sextariolo* (quæ est mensura antiqua et aridorum et liquidorum, sexta congii pars) *scribere* vel prudenter negligunt Intpp. vel putant, juberi Horatium in sextariolum, tamquam in museum irrepere; quo joco nihil posset frigidius excogitari. Rectissime unus Gesnerus rem expediit. Constat, veteres volumina sua super bacillo, vel longiori vel breviori, convolvisse. Jam sextariolus admodum brevis seu humilis fuerit oportet, vel axim superante diametro. Itaque humanissimo joco Augustus brevitatem libri Horatii, cujus lectione non satiatus esset, accusat. Si vis, libros tuos te ipso non majores esse, cogites, tibi licet non longum, at crassum corpus esse; et sic licet, bacillo brevissimo, per me vel sextariolo, involvas scripta tua, *cum*, h. dummodo, quod longitudini deest, ut in te, circuitu compensetur, — ὀγκωδέστατος, quam crassissimus. Mire corrupta est hæc vox, in editis quoque; e. g. οἰκολήστατος, ὀτηκωάντατος cet. Sed non dissimulandum, h. l. in vita Horatii ap. Nannium, Cruquium, Muretum, et vulgo, sequi locum inhonestissimum, qui turpem maculam tanto viro adsperserit: *Ad res venereas intemperantior traditur; nam speculato cubiculo scorta dicitur habuisse sic disposita, ut, quocumque respexisset, ibi ei imago coitus referretur.* In quibus etiamsi forte a latinitate ferri possint *speculatum cubiculum* et *disponere scorta*; at narratio ipsa ita

deest, corpusculum non deest. Itaque licebit in sextariolo scribas, cum circuitus voluminis tui sit ὀγκωδέστατος, *sicut est ventriculi tui.*

[17], [18] Vixit plurimum in secessu ruris sui Sabini aut Tiburtini, domusque ejus ostenditur circa Tiburni luculum. Venerunt in manus meas et elegi sub ejus titulo, et epistola prosa oratione, quasi commendantis se Mæcenati. [19] Sed utraque falsa puto. Nam elegi vulgares, epistola obscura; quo vitio minime tenebatur. [20] Natus est VI idus decembris L. Cotta et L. Torquato coss. Decessit V cal. Decemb. C. Marcio Censorino et C. Asinio Gallo Coss. post nonum et quinquagesimum annum, hærede Augusto palam nuncupato, cum urgente vi valetudinis non sufficeret ad obsignandas testamenti tabulas. Humatus et conditus est extremis Esquiliis juxta Mæcenatis tumulum.

absurda et ἀσύστατος, ita aperte e Senecæ (Natur. quæst. I. 16.) de Hostio quodam, dissolutæ nequitiæ homine, narratione, permutato nomine ducta, ut nullum esse dubium possit, quin ab inepto grammatico ille pannus interpolatus sit. Doctissime inpr. III. Lessing. Opp. t. III. p. 11 — 30, eum resecuit. Tacite Dacer. et Baxterus omiserunt.

[17] Ex illis: *Sabini aut Tiburtini* male quidam (Valart. etiam) duo prædia Horatii effinxerunt; quod vel ex carm. II. 18. 14. Refellitur. Recte vidit Rutgers, prædium Horatii ita in confiniis agri Sabini et Tiburtini situm putandum, ut dubium esset, utro pertineret. Talis erat et Catulli fundus, c. XLII. Quem hinc male quidam eumdem fuisse cum Horatiano putarunt. Sed ille haud dubie propior Tiburi fuit. — [18] De *Tiburni luculo* vid. carm. 1. 7. 13.

[19] [Falsas quoque et miselli versificatoris fetum habendas esse duas Odas, nuper in Cod. Ms. Horatii bibl. Palatinæ in Vaticana repertas et in calce I. l. Carminum adsutas, dudum ostenderunt VV. DD. Primus earum mentionem injecit Villois. Animadvv. ad Long. p. 310.

[20] Pro *VI id. dec.* Liber Put. habebat *III.* — In *post nonum* erravit vel Suetonius vel librarius, nam consules dicti definiunt numerum annorum LVII. — *palam*, viva voce. Cf Justin. Instit. liv. II. t. X. § 13.

HISTOIRE

DE LA VIE ET DES OUVRAGES

D'HORACE.

LIVRE PREMIER.

AN DE ROME 689 JUSQU'A 718.

SITUATION DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE. — NAISSANCE D'HORACE, SA FAMILLE, SON PÈRE, SON ÉDUCATION.

Lorsque Rome eut assuré sa domination sur l'univers alors connu, elle tourna ses forces morales contre elle-même, et employa pour la ruine de ses droits politiques les armes dont elle s'était servie avec tant de bonheur contre les empires ses rivaux. Elle n'avait plus d'ennemis extérieurs; sa puissance se trouvait bien consolidée, mais son génie était moins fort contre les germes de décadence qu'elle portait dans son sein, qu'il ne l'avait été contre les peuples. Elle avait su vaincre le monde, et ne put se vaincre elle-même. Tant que les Romains eurent à combattre, ou pour leur existence, ou pour la souveraineté, ils conservèrent ces mœurs qui ont donné tant d'éclat à leur république. L'époque de leur longue lutte avec l'Italie, l'Asie et Carthage, fut aussi celle qui vit briller parmi leurs généraux et leurs hommes d'état, tant de vertus et d'héroïsme. Jamais il n'y eut plus de véritable liberté à Rome, que pendant ses guerres contre celle des peuples ses voisins et ses rivaux. Lorsqu'elle eut réussi à rendre le monde son esclave, elle perdit elle-même son indépendance; et le moment où sa domination universelle fut bien établie, la vit dépouiller, et de ses antiques mœurs, et de ces droits politiques dont elle avait été si jalouse.

C'est dans la dernière moitié du septième siècle de son existence, que ce grand changement s'opère. L'histoire de Rome, depuis 650 jusqu'au consulat de César, en 705, présente l'image de la rapide décadence de la république, et de l'asservissement des masses au pouvoir arbitraire de quelques hommes habiles et heureux. Marius et Sylla se disputent le pouvoir suprême, et la liberté périt dans leurs luttes sanglantes. Il n'y a déja plus d'indépendance dans l'esprit public; c'est la force qui fait le droit; toutes les garanties dont la loi fondamentale du pays était environnée, sont tombées sous la puissance du glaive; le gouvernement n'est déja qu'une aristocratie militaire. Il y a des républicains encore; quelques esprits généreux ont conservé dans toute sa pureté et dans toute son énergie cet amour de la liberté qui fit faire de si grandes choses aux Paul-Émile et aux Fabricius; mais il n'y a plus de république, et, de l'obéissance passive au pouvoir militaire, les masses passent insensiblement à une servile soumission au pouvoir civil. On verra encore un sénat et des armées proclamer l'ancien ordre de choses et le défendre; mais les noms d'*indépendance* et de *liberté* ne désigneront qu'un drapeau. Les chefs du parti républicain combattront, non pour le pays, mais pour leur intérêt personnel, jusqu'à ce que la révolution, consommée depuis long-temps dans les esprits, le soit enfin dans les choses, lorsque l'heureux Octave recueillera le magnifique héritage de son oncle Jules-César, après la défaite des derniers des Romains dans les plaines de Philippes.

Un homme qui méritait de vivre dans de meilleurs temps, Cicéron, arriva pour être témoin, comme Démosthène, de la transition du gouvernement de son pays de la forme républicaine au régime arbitraire. Marius était parvenu au comble des honneurs ; et sa renommée grandit encore quelques années plus tard, lorsqu'il eut délivré l'empire des Teutons ; déja Sylla se préparait à lui disputer le pouvoir suprême : Jugurtha lui avait été livré, Athènes était tombée sous le poids de ses armes; Mithridate, après une guerre malheureuse, n'avait pu échapper que par la mort à la honte de devenir le prisonnier des Romains. Pendant quinze ans, Marius et Sylla bouleversèrent la république romaine jusque dans ses fondements, et imposèrent silence à ses lois. L'Italie fut ravagée par leurs armées ; il n'y eut plus de sécurité ni pour les personnes ni pour les propriétés, et tout ce qui restait dans les mœurs du peuple de dévoûment à la cause de la liberté, disparut au milieu des calamités sans nombre de la guerre civile. A cette époque des annales de Rome, la constitution primitive de l'état n'était plus qu'une abstraction sans force ; les noms de l'antique forme gouvernementale subsistaient encore, mais la chose même n'était plus, et les lois, chaque jour impunément violées, avaient perdu toute puissance morale. Quiconque avait une armée, disposait en maître des libertés publiques. Les Romains étaient devenus incapables de se gouverner eux-mêmes, et ne savaient ni ne voulaient être libres. Ils haïssaient le nom de tyrannie, et ne pouvaient se passer de tyran. Après Marius, vint Sylla; après Sylla, César; après César, Octave : il n'y eut plus dans le peuple dégénéré de sentiment des droits civils ; la liberté romaine ne subsistait plus : elle succomba le jour où le peuple laissa massacrer sous ses yeux, et sans les défendre, ces deux illustres tribuns qui avaient arraché au sénat une part si large de son pouvoir, pour la lui donner. C'est à la mort des Gracques que commence la période de déclin de la république; elle enseigna aux ambitieux le secret de parvenir aux honneurs et à la puissance, en leur montrant la violence comme un moyen certain de maintenir l'usurpation du pouvoir. Dès lors les chefs militaires, s'arrêtant peu aux délibérations légales du sénat et du peuple, remirent le succès de leurs prétentions à la force des armes, et ne reconnurent d'autres droits que celui du glaive : un soldat heureux a toujours recueilli l'héritage des républiques.

Après la mort des Gracques, la constitution de l'état redevint ce qu'elle avait été pendant si long-temps, une aristocratie. Le sénat possédait en grande partie le pouvoir ; l'intervention du peuple dans les affaires était beaucoup encore, mais presque toujours on l'éludait. Toutes les charges de la magistrature, tous les hauts emplois, appartenaient aux sénateurs ; ils usèrent sans ménagement de la puissance, ou plutôt ils en abusèrent. La parti populaire fit de grandes fautes. Pour combattre avec moins de désavantage la tyrannie des nobles, il confia à quelques généraux le dépôt de toutes ses libertés et de sa souveraineté. Ces hommes de son choix triomphèrent du sénat; mais ils gardèrent pour eux-mêmes le pouvoir discrétionnaire qui leur avait été provisoirement confié. Ils étaient devenus trop grands pour consentir à rendre au peuple son indépendance, et à se confondre parmi les citoyens. Dès lors tout se décida, dans l'état, ou par l'intervention de la force brutale, ou par la corruption ouverte : Verrès achetait ses juges; Catilina conspirait à la face du sénat; et la richesse et l'intrigue gouvernaient au lieu de la loi.

Du moins le tableau de l'état des lettres, au temps du triumvirat, console de cet affligeant spectacle. A cette époque à jamais célèbre dans les annales de l'esprit humain, Lucrèce, Cicéron, Salluste, Catulle, étaient vivants encore ; et Virgile, Horace, Tibulle, Varius, Ovide, Tite-Live et Properce fesaient déja les premiers pas dans le chemin qui devait les conduire à l'immortalité.

Rome, esclave au dedans, était au dehors puissante et honorée ; sa fortune inouie la perdit, elle s'affaissa sous son propre poids. Rien ne lui resta de ses antiques vertus, et l'homme moral tomba plus bas encore que l'homme politique. L'adulation pour le pouvoir succéda à l'amour pour l'indépendance; les richesses et les honneurs, et non les libertés publiques, eurent des courtisans. Autant les mœurs des Romains libres avaient été nobles et pures, autant celles de la ville éternelle, à cette époque de transition, furent corrompues et honteuses. Les Romains étaient devenus trop puissants et trop riches pour rester libres et vertueux : ils ne voulaient plus de l'égalité, et avaient cessé de comprendre la liberté. Qu'en fesaient-ils lorsque le hasard la leur rendait pour quelques instants? ils s'empressaient de la déposer aux pieds d'un maître, trop heureux d'acheter au prix des libertés publiques l'indépendance de leur vie privée.

Mais aussi combien n'avaient-ils pas souffert des calamités de la guerre civile ! que d'intérêts avaient été froissés par la lutte si animée et si longue des partis ! combien de sang avait coulé par l'épée d'un Marius, d'un Sylla, d'un Octave ! et quel était ce sang? celui des citoyens les plus distingués par leur patriotisme, leurs talents et leurs vertus ! Les lois cessent d'être une puissance, lorsqu'elles ne sont plus en harmonie avec les mœurs. Livrés aux plus grandes misères par les funestes collisions de leurs chefs militaires, las de leur pouvoir, de leur nom et du fardeau de la liberté, les Romains arrivèrent par degrés, à désirer la domination d'un maître assez fort pour contenir toutes les ambitions privées et pour faire plier toutes les volontés sous la sienne. La république périt par les mains des républicains.

C'est cette Rome déchue, c'est cette Rome corrompue et écrasée sous le poids de sa civilisation et de sa puissance, c'est cette société égoïste, railleuse, sensuelle, spirituelle et brillante, qu'Horace a reproduite dans ses poésies avec tant de vérité et de coloris. Horace vint à cette époque de transition de la république au pouvoir d'un seul, et des mœurs d'un pays indépen-

dant aux mœurs d'une monarchie de fait, pour en être à jamais l'expression la plus animée et la plus vraie. Nul écrivain n'a été davantage l'œuvre de son temps.

Quintus Horatius Flaccus naquit à Venouse, ville frontière de la Lucanie, sur les confins de la Pouille, l'an de Rome 689 (avant J. C. 65), le 6 décembre, suivant Suétone; le 8, suivant quelques commentateurs; sous le consulat de L. Aurélius Cotta et de L. Manlius Torquatus. Il a lui-même désigné fort clairement dans une de ses odes l'époque de sa naissance:

> O nata mecum consule Manlio,
> Tu vina Torquato move
> Consule pressa meo.

On ignore quel fut son père. Un commentateur, Jean du Hamel, a cru rehausser le mérite des vers d'Horace en donnant à ce poete une noble origine; il le fait descendre du mariage d'un Flaccus, un des principaux officiers de Mithridate, avec la fille d'un questeur de Venouse. Mais l'illustration d'Horace commence au jour qui vit paraître à Rome ses délicieux ouvrages, et la critique et le bon-sens ont fait justice d'un roman sans vraisemblance comme sans preuve. Au reste, le poete lui-même nous a dit en termes exprès ce qu'avaient été et son père et sa famille: *Ego, pauperum sanguis parentum, libertino patre natus*; il n'a jamais désavoué l'obscurité de sa naissance: bien loin d'en rougir, il la rappelle avec complaisance, et a le bon esprit de s'en faire un mérite. Sa famille avait évidemment été dans l'esclavage; mais il naquit libre, il naquit *ingenuus*, d'un père affranchi qui vivait à Venouse du produit d'une modeste métairie, et qui exerça, suivant quelques commentateurs, la profession de *salsamentarius*. L'année suivante vit naître Tibulle, et celle qui vint après, cet Octave qui devait exercer une si grande influence sur les destinées de notre poete.

Horace s'est rappelé les jours de son enfance passés dans la Pouille:

> Me fabulosæ vulture in Appulo
> Altricis extra limen Apuliæ
> Ludo fatigatumque somno
> Fronde nova puerum palumbes
> Texere: mirum quod foret omnibus,
> Quicumque celsæ nidum Acherontiæ
> Saltusque Bantinos et arvum
> Pingue tenent humilis Ferenti.

Son père n'avait ni richesse, ni noblesse, ni position distinguée dans la société; mais il avait mieux que cela: c'était un homme probe, intelligent, un excellent père surtout, qui se dévoua tout entier à l'éducation de son fils, et sacrifia tout pour lui donner de l'instruction et des mœurs. Il vendit sa petite métairie, et se rendit avec Horace à Rome, où il acheta une charge de percepteur d'impôts (*exauctionum coactor*). Son fils était alors âgé de sept ou huit ans.

Horace a raconté dans son épître à Florus quelle fut son éducation: « Il m'était réservé, dit-il, d'être « élevé à Rome et d'y apprendre combien la colère « d'Achille avait été nuisible aux Grecs. La docte « Athènes ajouta un peu à mes connaissances, en me « donnant la faculté de distinguer la ligne droite de la « ligne courbe, et de chercher la vérité dans les bos- « quets d'Académus. Mais le malheur des temps m'é- « loigna de ces lieux agréables, et la violence de la « guerre civile me mit les armes à la main pour une « cause qui ne pouvait résister au bras de César « Auguste. La journée de Philippes me renvoya humble, « les ailes coupées, et en même temps appauvri de mes « foyers et du champ paternel. » Horace attribue avec beaucoup de raison le bonheur de sa vie au courage qu'eut son père de l'amener de bonne heure à Rome, et de lui faire donner dans cette ville une éducation aussi bonne, aussi libérale qu'un chevalier ou un sénateur aurait pu le faire pour son fils. Il fallait dans cet homme, dont la fortune et la condition étaient si médiocres, une force d'ame peu commune et l'excellent caractère auquel son fils a dans ses vers rendu un si touchant hommage, pour se mettre au dessus des calculs d'une prudence vulgaire et de l'économie, et pour dédaigner la censure des gens avec lesquels il vivait à Venouse. Mille autres auraient cru remplir parfaitement tous leurs devoirs de père en mettant leur enfant à l'école du pédagogue Flavius, comme fesaient les plus importants personnages de sa petite ville. « Quoique « mon père n'eût qu'un petit domaine, dit le poete, « il ne voulut point m'envoyer à l'école publique, où « allaient cependant les nobles fils de nos illustres cen- « turions. » Illustre est un mot qui doit être pris sans doute dans un sens ironique; un centurion n'en était pas moins un personnage fort considérable pour une petite ville de province comme Venouse, où l'occupation principale de chacun était d'avoir les yeux constamment fixés sur les voisins de toute condition. Qu'on juge de l'indignation de ces centurions, de la haute bourgeoisie, et surtout du renommé maître d'école Flavius, en voyant un petit employé des douanes, un affranchi, un homme de rien, ne pas trouver assez bonne pour son jeune fils l'éducation excellente qu'on recevait dans une école où se rendaient les enfants des premières maisons de la ville, « la bourse et les tablettes « suspendues au bras gauche ».

> Quo pueri magnis e centurionibus orti
> Lævo suspensi loculos tabulamque lacerto,
> Ibant octonis referentes Idibus æra.

Ce dernier vers a été mal compris par les anciens traducteurs; ils pensaient qu'Horace avait voulu désigner l'argent dû au pédagogue Flavius par ses écoliers pour l'espace de temps déterminé par les mots *octonis idibus*. Déja Lambin et Cruquius se sont élevés contre cette interprétation. Voici la plus raisonnable: chaque mois romain était divisé par les Ides en deux parties

à peu près égales, et quoique, à proprement parler, ce nom fût donné seulement au 15 de mars, mai, juillet et octobre, et au 13 des autres mois; cependant les Ides étaient constamment de huit jours. Voici pourquoi Horace les appelle *octonas*: Chez les Romains, l'intérêt de l'argent prêté était ordinairement payé chaque mois aux Calendes (le premier jour du mois) ou aux Ides. Par le mot *æra*, le poète a très certainement voulu désigner les intérêts; ainsi le vers signifie littéralement: «Les écoliers apportaient à leur maître l'intérêt du mois.» Mais comme il n'aurait aucun sens dans cette acception, il ne saurait être autre chose qu'une manière poétique de dire: Ils apportaient au maître les calculs qu'ils avaient faits en réponse à certains problèmes arithmétiques; à celui-ci, par exemple: Combien rapportent d'intérêt par mois, vingt-cinq mille six cent cinquante-quatre sesterces à six pour cent? calculs qu'ils rapportaient dans leur demeure pour leur usage. C'est une allusion à l'un des traits du caractère de ce peuple Romain dont le poète a dit ailleurs:

> Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
> Musa loqui, præter laudem nullius avaris:
> Romani pueri longis rationibus assem
> Discunt in partes centum diducere.

Un affranchi, un homme comme Horace le père, d'un assez grand sens pour se mettre au dessus de ces considérations, et tout sacrifier à l'éducation de son enfant, était un phénomène aussi extraordinaire qu'un fils d'affranchi devenant à vingt-deux ans l'ami de Brutus, et à vingt-six celui de Pollion et de Mécène. Horace avait en effet bien plus d'obligation à un tel père que les fils des grands de Rome ne pouvaient en avoir aux leurs, et de bien puissants motifs l'engageaient à ne pas rougir d'être né de lui. L'un des traits les plus aimables de son caractère, l'une de ses qualités les plus belles, est, sans contredit, le plaisir avec lequel il parle de son excellent père et de tout ce qu'il lui doit. Rien n'était plus éloigné de son genre d'esprit, que l'affectation de la tendresse et une romantique sensibilité; c'est son cœur qui parle, lorsqu'il loue son père, et le remercie avec tant de chaleur chaque fois qu'il en trouve l'occasion. On sent qu'il dit vrai, quand il affirme que s'il était libre de se donner un père suivant son gré, il choisirait le sien, malgré la médiocrité de son bien et de sa condition, bien certain de ne pouvoir en trouver un meilleur. Mille autres qui auraient comme lui commandé une légion sous Brutus, et vécu à Rome dans l'intimité des plus hauts personnages, se seraient soigneusement attachés à éviter toutes les occasions de rappeler leur origine. Horace, au contraire, se vante de la médiocrité de la sienne, et se montre fier de son bon, de son vertueux, de son excellent père. Un mérite si rare aurait dû lui faire trouver grace auprès de certains commentateurs qui, abusant de textes qu'ils ne comprenaient pas, ont donné l'idée la plus fausse de son caractère. Horace fut bon fils et bon ami.

Qu'on ne s'étonne donc point s'il était fier de l'éducation qu'il avait reçue, d'une éducation fort au dessus de sa condition et de sa fortune, mais à laquelle rien ne devait manquer, si le jeune Horace devenait ce que promettaient ses heureuses dispositions. Quelques mots suffisent au poète pour résumer sa pensée; il peint d'un trait l'avenir qu'il doit à son père: *Romæ nutriri mihi contigit*; et, jetant un regard sur sa profession future, quoique accidentelle, de poète, il ajoute: *Atque doceri iratus Graiis quantum nocuisset Achilles.* C'est une tournure poétique dont il se sert pour dire qu'il reçut à Rome les premiers éléments des lettres grecques.

Orbilius Pupillus, qui commença l'éducation d'Horace, était un grammairien célèbre; il habitait depuis quelques années la ville de Rome, où il était venu enseigner les belles-lettres. Selon les probabilités et quelques vers d'Horace, Orbilius tenait une école publique, et expliquait aux enfants les vers d'Homère et ceux de Livius Andronicus. Horace en a parlé en ces termes:

> Non equidem insector, delendave carmina Livi
> Esse reor, memini quæ plagosum mihi parvo
> Orbilium dictare.......

L'enfance d'Horace s'écoula paisible et heureuse dans l'étude des lettres grecques, et ne fut marquée par aucun incident saillant. A l'âge de seize ou dix-sept ans, il prit la robe virile; son éducation était fort avancée, et Rome ne pouvait rien y ajouter: c'était ailleurs, c'était en Grèce qu'elle devait être complétée.

Si, dans le cours de ces quinze années, aucun événement remarquable n'est présenté par la vie privée d'Horace, il n'en est pas ainsi de l'histoire de Rome. Alors se préparait la grande révolution qui entraîna dans son immense orbite notre poète lui-même; ce fut pendant cette période mémorable, que Crassus, Pompée, César et Lépide accomplirent leurs destinées; sans la révolution qu'éprouva dans sa constitution la république romaine, Horace eût manqué à son génie: il eût suivi une autre carrière, et ne fût jamais devenu poète.

Le huitième siècle de Rome commença sous de malheureux auspices. Crassus fesait la guerre aux Parthes; trompé par de perfides promesses, par son ambition, par sa foi dans la fortune de Rome, et enfin entraîné par une déplorable fatalité, il avait imprudemment passé l'Euphrate, et conduit son armée affaiblie et découragée au siége de Séleucie. Il se perdit dans un pays barbare où il ne pouvait ni combattre ni faire une retraite honorable; la faim, la chaleur, la fatigue, et surtout les flèches des Parthes, lui avaient enlevé les plus braves de ses soldats; la trahison fit le reste. Il fut massacré avec son fils, au mois de juin de l'an de Rome 700. Un de ses lieutenants, Caius Cassius Longinus, sauva les débris de son armée et parvint à chasser les barbares de la Syrie. Crassus contenait Pompée et César, et empêchait que leur rivalité ne finît par la guerre civile; mais, lorsqu'il

eut succombé, une collision entre ces deux hommes puissants devint inévitable. Cicéron ne pouvait la prévenir : il était le premier orateur de son temps, et l'un des hauts fonctionnaires de Rome ; mais il n'avait pas autant de force et d'unité de volonté que de génie, et il était bien moins connu de l'armée que du Forum. D'ailleurs le sort, en exécution de la loi Pompéia, lui avait donné le proconsulat de Cilicie, et il était parti pour son gouvernement. Pendant qu'il rétablissait Ariobarzane, et qu'il repoussait les barbares du mont Amanus, César, après une pénible hésitation, passait le Rubicon et marchait sur Rome, qu'abandonnaient les consuls, presque tout le sénat et l'imprévoyant Pompée. Cicéron, à son retour d'Asie, trouva la guerre civile allumée. Ses efforts pour réconcilier les deux rivaux n'eurent aucun succès, et il fallut que lui-même fît un choix entre l'un et l'autre. Sa perplexité fut grande ; il ne savait à quel parti se résoudre : « *Me uterque numerat suum, nisi forte simulat* « *alter. Nam Pompeius non dubitat* (*vere enim judicat*), « *ea quæ de republica nunc sentiat, mihi valde pro-* « *bari.... verum quid agam?....* Pompée, disait-il, « avait pour lui la justice et l'honnêteté de sa cause ; « César, son génie, qui est une arme plus sûre pour « lui et pour les siens. Je sais bien qui fuir, je ne « sais qui je dois préférer. »

Pompée fut vaincu à Pharsale ; Sextus Pompée, son fils, se retira en Espagne ; Labiénus passa chez les Parthes, et l'heureux César, délivré de ses rivaux, fut créé dictateur, et nommé consul pour dix années. La république n'existait plus ; mais il y avait encore des républicains, et César commit la faute de l'oublier.

Ce fut pendant la courte durée de sa dictature, en 709, que le père d'Horace envoya son fils, alors âgé de dix-neuf ans, à Athènes, mère et nourrice de ces arts qui embellissent la vie, et que fréquentaient tous les Romains de distinction. C'était là qu'Horace devait apprendre à compenser par ses qualités personnelles la médiocrité de son origine, et compléter ses études, recevoir ce poli dont une bonne éducation doit se décorer. Depuis le temps d'Auguste jusqu'au nôtre, aucune ville dans l'univers n'a été pour les jeunes gens avides d'instruction, et pour les savants désireux de cultiver leurs études chéries dans un profond repos, ce que fut autrefois la ville d'Athènes. Déchue du haut rang de puissante république, et tombée à l'état d'une cité municipale romaine, elle n'avait rien perdu de la vivacité d'esprit et de l'inimitable atticisme de ses anciens habitants ; ses citoyens devaient à ces brillantes qualités un genre singulier de supériorité, malgré leur chute, sur leurs protecteurs et maîtres les Romains. Athènes sous Auguste était, sous tous les autres rapports, un monument en ruines de cette Athènes où s'étaient trouvés réunis dans l'espace d'un demi-siècle Périclès, Cimon, Thucydide, Xénophon, Socrate, Platon, Sophocle, Euripide, Aristophane, Phidias, Alcamène, Zeuxis, Parrhasius, Aspasie, Diotime, etc. ; mais parmi les débris de sa beauté et de sa grandeur antiques, le temple des Muses se montrait encore entier et debout ; et, quoiqu'il n'existât pas alors parmi ses habitants un seul homme digne d'être remarqué au temps de Périclès, cependant, Cicéron l'assure, la ville était remplie des traces des grands hommes qui avaient vécu dans ses murs. Chaque pas sur son sol immortel, chaque regard jeté dans son enceinte, fesait revivre le souvenir des jours de sa gloire, et rappelait l'âge de prospérité où son peuple l'emportait sur tous les peuples du monde par son antiquité, son amour pour les beaux-arts et la douceur de ses mœurs. *In omni parte Athenarum sunt in ipsis locis indicia summorum virorum....: Quacumque ingredimur in aliquam historiam vestigium ponimus* (Cic. *de Fin.* 1. c. 2). On ne trouvait plus, il est vrai, auprès de l'Académie, ces deux arbres sous lesquels autrefois Platon avait raconté dans le langage des muses, à ses élèves chéris, ses sublimes rêveries ; l'impitoyable Sylla les avait fait couper, lorsqu'il assiégeait dans Athènes le tyran Aristion ; mais de leurs racines étaient nés des bosquets nouveaux, et sous ce paisible ombrage les disciples d'un Carnéade et d'un Philo venaient étudier les traces de la vérité ; car, quant à la vérité elle-même, ils ne pensaient pas qu'il fût permis à aucun mortel de la trouver. On peut, à cette faible esquisse, se représenter les souvenirs vivants qui pressaient de toute part l'âme d'Horace, lorsqu'il reportait ses regards en arrière, sur son heureuse jeunesse passée si doucement dans les jardins de l'Académie. Dans l'impossibilité où se trouve le poète, de retracer toutes ses sensations d'autrefois, et tous les souvenirs des anciens temps dont il est pénétré, il exprime sa pensée en deux mots qui disent tout, mais qu'on ne peut bien comprendre, si l'on ne se retrace tout ce qu'ils rappelaient au poète.

Ce fut à Athènes, dans cet agréable et tranquille séjour des muses philosophiques, qu'Horace suça cet art socratique de s'exprimer qui le distingue si fort de tous les autres poètes romains. Ce fut là qu'il fit pour toute sa vie une riche provision du sel attique le plus délicat ; ce fut là que son esprit si vif, si léger, si gracieux, reçut cette trempe originale, ce charme indéfinissable qui devait rendre ses productions intraduisibles. Il y trouva le jeune Cicéron, avec lequel il fit ses études philosophiques ; et Messala, Varus, Bibulus, et plusieurs jeunes Romains d'une haute distinction.

Cependant Jules César avait été nommé dictateur pour la cinquième et dernière fois. Des républicains sincèrement attachés à leur pays, mais qui ignoraient que la liberté n'est plus possible lorsqu'elle a cessé d'être dans les mœurs, crurent qu'il suffirait de tuer le tyran pour détruire la tyrannie, et poignardèrent le dictateur en plein sénat. On comptait parmi les meurtriers les deux Brutus, Cassius, Trébonius, Minucius, et d'autres sénateurs. Cicéron était présent à la consommation de ce grand attentat, et ne dissimulait pas sa joie. Brutus, après avoir frappé César, avait félicité Cicéron sur le rétablissement de la liberté, et s'était rendu immédiatement au Forum, suivi de tous les conjurés, et la main armée de son poignard sanglant. Ils

s'étaient entièrement confiés dans la bonté de leur cause, et avaient compté sur l'amour du peuple pour son indépendance et ses anciennes lois; c'était une illusion, leur réveil fut terrible. Antoine, qu'ils avaient eu l'imprudence de ménager, s'empressa de s'emparer du pouvoir, et, sous prétexte de venger César, fit tous ses efforts pour perdre les chefs du parti républicain; Brutus et Cassius hors d'état de se maintenir en Italie, se rendirent à Athènes pour y préparer la guerre civile. Ils y trouvèrent une multitude de Romains que l'enthousiasme de leur jeunesse et l'amour de la liberté disposaient à servir leur noble cause.

Ce fut à cette époque qu'Horace forma avec le noble Brutus une liaison qui parut d'abord l'arracher aux muses, et qui devint par ses conséquences la circonstance la plus décisive de sa vie entière.

Il est difficile de fixer avec précision la date de leurs premiers rapports; ce fut sans doute dans l'année 711 : Brutus, à cette époque, s'arrêta quelque temps à Athènes, et pendant qu'il fesait des préparatifs convenables pour cette guerre déclarée à laquelle Antoine et Octave ne tardèrent pas à le contraindre, il visita les philosophes, et disserta aussi paisiblement avec eux et les jeunes Romains de leurs écoles, que Cicéron dans sa campagne de Tusculum. Horace se trouvait parmi ces jeunes gens. A peine eut-il vu et entendu un des plus nobles et des plus aimables héros dont l'humanité s'honore, qu'il se dévoua à lui avec tout l'enthousiasme et toute l'ardeur de son âge. On le concevra sans peine, en se rappelant ce que dut être notre poète dans sa jeunesse, par ce qu'il nous en laisse deviner, et par le portrait de Brutus tel qu'il a été tracé par Cicéron et par Plutarque. Brutus, de son côté, trouva dans son jeune partisan tout ce qui le rendait digne de son amitié. Lorsque ce héros partit d'Athènes, il emmena les jeunes Romains qu'il y avait trouvés, et Horace avec eux; son nouvel ami s'éleva bientôt à un très haut degré dans son opinion : aussi ne craignit-il point de remettre à notre poète le commandement d'une légion composée d'environ six mille hommes.

Le jeune Octave, lorsque son grand-oncle, Jules-César, tomba, dans le sénat, sous le poignard des républicains, était depuis quelques mois à Apollonie, ville d'Épire, avec Mécène déja son ami. Informé de ce qui venait de se passer, il s'embarqua pour retourner en Italie, débarqua près de Brindes, où il prit le nom de César, se rendit à Rome, et se porta pour l'héritier de son père adoptif. L'armée, et les vétérans surtout, se déclarèrent en sa faveur; mais Antoine ne voulait pas de rival, et Octave, par l'ordre du sénat, s'apprêta à l'attaquer. Les deux consuls se joignirent à lui. Un combat eut lieu sous les murs de Modène, dont Antoine fesait le siége, les consuls y périrent, mais Antoine fut vaincu. Le sénat désirait vivement que l'ambitieux Octave licenciât son armée victorieuse; mais l'héritier de César ne voulait pas se dessaisir de la puissance. Il profita avec beaucoup d'art de la crédulité de Cicéron, flatta la vanité de ce grand homme, sut abuser fort habilement son ambition, et, grace à l'imprévoyant appui de l'illustre vieillard, parvint à se faire élire consul. Il n'avait plus besoin dès lors d'un importun patronage; aussi s'empressa-t-il, pour consolider sa puissance, de s'allier à Antoine et à Lépide, pour former ce triumvirat d'odieuse mémoire, dont la mort sanglante de Cicéron, le 7 décembre 711, fut un des premiers actes. Ovide naquit cette année.

Cependant Brutus et Cassius espéraient encore sauver la liberté : ils étaient maîtres de la Macédoine, de la Lycie, de Rhodes, et disposaient encore de puissants moyens militaires. La désastreuse journée de Philippes, en Thessalie, anéantit les dernières espérances des républicains. Horace avait pris part à cette journée, ainsi que Lucullus et Hortensius. Brutus et Cassius y périrent; Corvinus Messala se rendit à Octave; Drusus Livius, père de Livie, se donna la mort, et Varus la reçut par la main de son affranchi. Horace se détermina à un parti moins désespéré : il prit la fuite.

Malgré le déplorable résultat de la journée de Philippes, a-t-il été digne de la confiance de Brutus; on doit le supposer, puisqu'on n'a pas la preuve la plus légère du contraire. Il s'était trouvé déja dans plus d'une occasion où il avait dû faire acte de courage personnel. On peut le conjecturer, à défaut de renseignements plus certains, d'un passage d'une ode à Pompéius Varus, un de ses camarades à l'armée, passage qui autrement déposerait contre la vaillance de notre poète :

> O sæpe *mecum* tempus in ultimum
> Deducte, Bruto militiæ duce.

A ces deux vers en l'honneur du courage d'Horace, il faut joindre ceux-ci, dont la signification est aussi positive :

> Tecum Philippos et celerem fugam
> Sensi, relicta *non bene* parmula,
> Cum fracta virtus, et minaces
> Turpe solum tetigere mento.

Pris dans tout autre sens, ces vers seraient une accusation. Horace, par ces expressions : *Relicta non bene parmula*, n'a pas voulu seulement se donner un trait de ressemblance avec le poète grec Archiloque, et cela à une époque où il eût été aussi dangereux qu'inutile de vouloir placer sous un beau point de vue la partie militaire de sa vie, malgré les bonnes raisons qu'il pouvait avoir pour cela. Ses lecteurs d'ailleurs le savent : tantôt par modestie, tantôt par caprice, il parle beaucoup plus mal de lui que la vérité ne le demande. S'il faut prendre ses paroles à la lettre et dans un sens absolu, pourquoi ne le tiendrions-nous pas pour un poète médiocre, malgré notre persuasion du contraire, comme pour un mauvais soldat? n'a-t-il pas calomnié son talent poétique comme son courage? Mais il ne faut pas traduire servilement ses vers; le mot propre en donnerait ici une fausse

interprétation. Horace, dans l'ode à Varius, rappelle à son ami des particularités bien connues de l'un et de l'autre. La joie inespérée de revoir son camarade retrace à sa mémoire les dangers qu'ils ont surmontés ensemble autrefois, et parmi eux le plus grand de tous, celui de leur fuite, qu'ils coururent, en compagnie d'un si grand nombre d'autres braves gens. Au fait, qu'aurait-on pu reprocher au poète et à son ami? l'aile de l'armée aux ordres de Brutus, et dans laquelle se trouvait Horace, avait remporté la victoire la plus complète sur les légions d'Octave. Ce fut un enchaînement fatal de circonstances malheureuses qui brisa la valeur du héros et de son compagnon Cassius (bien digne aussi de la belle épithète *fracta virtus*), et força ces nobles meurtriers d'un tyran digne de commander au monde, à se donner la mort de leurs propres mains. Horace le savait aussi bien que nous; mais il paraît ne pouvoir se rappeler la mort du grand homme qui lui fut si cher, sans se reprocher d'avoir cédé en fuyant à l'instinct de sa propre conservation, au lieu de mourir avec lui. Telle est, selon moi, l'explication du *non bene*; ces mots sont un soupir du poète au souvenir du héros, et l'expression d'une honte dont une ame noble pouvait seule être capable.

Entre la date de la journée de Philippes et celle de l'épître adressée à Julius Florus, dans laquelle se trouvent ces détails, vingt-huit années environ s'étaient écoulées. Dans cet espace de temps, la situation des affaires avait beaucoup changé: Octave, qui avait joué un si pauvre rôle pendant la bataille, était devenu César Auguste, et, le premier après Jupiter, régnait en paix, aimé et adoré sur le vaste univers. Horace jouissait du repos que le gouvernement nouveau avait orgueilleusement accordé à l'Italie, et d'une liberté personnelle qui le dédommageait suffisamment de la perte de la liberté politique. Il n'avait point d'ambition et était, comme il le dit lui-même, *purus et insons*. Une autre circonstance ne doit point être oubliée: le sort avait intimément uni sa vie à celle des hommes qu'Auguste aimait le mieux. Toutes ces circonstances le conduisirent naturellement à prendre assez d'empire sur lui-même pour parler par occasion, et comme le voulait une prévoyante prudence, des grandes aventures de sa jeunesse à un client de la famille des Césars. Il avait autrefois à Philippes, où des deux parts on jouait le tout pour le tout, conduit, sous les ordres de Brutus et de Cassius, une légion contre l'homme dont le nom actuel était Auguste; combien ne lui était-il pas difficile de faire mention d'événements qui rappelaient des souvenirs que l'heureux héritier de César eût volontiers ensevelis dans la profondeur du Léthé. Chaque expression favorable à son ancien parti était non seulement une offense, mais en quelque sorte un crime de haute trahison: un seul mot de trop ou de moins était assez pour tout gâter, aussi ne pouvait-il qu'avec un extrême embarras aborder un sujet aussi scabreux. Horace, ce me semble, s'est dégagé de ces périlleux écueils d'une manière qui fait grand honneur à son esprit et à sa prudence, sans coûter beaucoup à sa loyauté:

> *Dura* sed *emovere* loco me *tempora* grato,
> *Civilisque* rudem *belli*, *tulit æstus in arma*
> Cæsaris Augusti *non responsura* lacertis.

Il était impossible de s'exprimer avec plus d'adresse et de convenance. Ces mots: « La violence de la « guerre civile me mit les armes à la main pour une « cause qui ne pouvait résister au bras de César « Auguste », pourraient motiver un reproche spécieux. Comment un républicain, comment un témoin oculaire de la lâcheté d'Octave a-t-il pu se permettre cette impardonnable flatterie? ignorait-il donc que le jeune triumvir, fort courageux s'il s'agissait de signer des listes de proscription, se confia si peu à son bras pendant la bataille de Philippes, qu'il mit le premier sa personne en sûreté, et, croyant tout perdu, resta trois jours caché dans un marais? Voici ce qu'on peut répondre: C'était depuis long-temps chose convenue à Rome d'attribuer à Auguste tout ce que fesaient pour lui la fortune et ses généraux; comment, s'il n'en eût été ainsi, aurait-on osé lui faire honneur de la bataille d'Actium et des victoires sur les Cantabres et autres peuples barbares? Les *lacerti Cæsaris Augusti* ne sont donc ici qu'une tournure de courtisan pour exprimer le bonheur des armes d'Auguste, et personne à Rome ne l'entendait d'une autre manière. Auguste savait mieux que personne combien peu sa vaillance et son habileté l'auraient servi contre Brutus et Cassius, si la fortune ne s'était pas déclarée aussi ouvertement pour lui. Il aurait pu prendre le vers d'Horace pour une secrète raillerie; mais la chose eût-elle été ainsi, Horace pouvait être certain qu'on ne lui en laisserait rien apercevoir. Il existait entre Auguste et les plus prudents des Romains de son temps une sorte de convention secrète de se tromper mutuellement, et de se conduire de part et d'autre comme si l'on ne s'en apercevait point. Auguste jouait son rôle comme un comédien dont tout le désir, pendant la durée de la pièce, est d'être pris pour le héros qu'il représente: du moins ne pouvait-il avoir la prétention de faire illusion à tout homme raisonnable né avant l'année 700, et il ne l'avait pas. Horace, au temps auquel il écrivait, était libre de penser ce qu'il voulait; mais son langage devait être celui de ses concitoyens. Après tout, c'était tout ce qu'Auguste désirait de lui; et comment eût-il été possible de lui refuser une marque de complaisance aussi légère? Les vers suivants:

> Unde simul primum me dimisere Philippi,
> Decisis humilem pennis, inopemque paterni
> Et laris et fundi.....

Dans lesquels il raconte les tristes conséquences qu'eut pour lui la journée de Philippes, ne sont pas tournés avec moins d'adresse. Ce qu'elles eurent de désagréable et d'odieux est exprimé avec une teinte

de plaisanterie dont personne ne pouvait s'offenser, puisque la raillerie s'adressait à lui-même. Après vingt-cinq ans le poète pouvait rire de malheurs dont les effets n'existaient plus : la mort de Brutus avait mis fin à son service militaire. Cette expression *dimisere* est aussi habile qu'elle est plaisante ; en se comparant à un oiseau dont les plumes de la queue ont été coupées, Horace se sert de l'image la plus heureuse, pour parler avec le plus de ménagement possible des circonstances dans lesquelles le plaça la proscription des partisans de Brutus et de Cassius, après la chute des chefs républicains.

Horace avait vingt-trois ans, lorsque la mémorable journée de Philippes donna le pouvoir à Octave. Après cette bataille, dont la mort de Brutus et de Cassius fut la première et la plus malheureuse conséquence, il profita de l'amnistie générale offerte à ceux qui déposeraient les armes, et retourna paisiblement chez lui. Un arrêt de confiscation appliqué à tous les adhérents au parti des meurtriers de César l'avait privé de son petit domaine paternel à Venouse ; sa situation ne lui laissait pas d'autre ressource, comme il le dit lui-même, que celle de tirer parti de son excellente éducation, et de faire valoir son talent pour la poésie, qu'il avait exercé déja pendant son séjour à Athènes. « La pauvreté, dit-il, fait tout oser; elle me conduisit « à faire des vers. » Ainsi donc la déesse *Fames* aurait été la seule, la véritable muse d'un poète dont les productions charmèrent la cour d'Auguste, et font les délices des esprits les plus cultivés depuis dix-huit cents années. Quel encouragement pour cette foule chaque jour plus nombreuse de jeunes versificateurs dont la faim, cette haïssable divinité, est la dixième muse, et que le désespoir porte à saisir la lyre d'Apollon de leurs ongles crochus ! mais on peut interpréter d'une autre manière ces vers :

> .... Paupertas impulit audax
> Ut versus facerem.

Devenu poète, et contraint de tirer parti de son talent, Horace eut le bonheur de se lier bientôt avec Virgile et Varius, dont l'amitié devint la cause immédiate d'un changement heureux dans sa position. Virgile et Horace éprouvaient l'un pour l'autre l'affection la plus tendre : ils avaient eu même fortune, et un lien commun, l'amitié de Mécène, contribuait encore à les unir. L'auteur de l'Énéide, comme lui dépouillé de ses biens et perdu dans l'immensité de Rome, dut à la bienveillance de Pollion des jours meilleurs : le petit domaine de ses pères lui fut rendu. Il était plus âgé qu'Horace de cinq années ; l'un avait vingt-trois ans, et l'autre vingt-huit, lorsque leur liaison commença. Tous deux préludaient à la carrière qu'ils ont parcourue avec tant de gloire, et annonçaient ce qu'ils ont été depuis. Ils avaient le même éloignement de la vie bruyante qu'on menait à Rome, le même goût pour la solitude, le même besoin d'indépendance et le même amour pour le séjour de la campagne. Virgile habita long-temps le voisinage de Tarente dans l'Italie méridionale ; les libéralités de ses protecteurs lui acquirent un certain degré d'opulence ; dès lors il habita tour à tour les climats les plus heureux de la Grande-Grèce et de la Campanie, et changea fréquemment de séjour. Sa fortune paraît avoir été plus considérable que celle d'Horace ; il avait deux maisons de campagne : l'une à Tarente, l'autre à Nôle. Quelques commentateurs, qui exagèrent, ont porté ses richesses à près de *centies sestertium* ou dix millions de sesterces, qui équivalent à deux millions de francs. Leurs calculs manquent très probablement d'exactitude; mais, on ne saurait en douter, Virgile était riche. Juvénal fait allusion à sa fortune au vers soixante-neuvième de sa septième satyre ; Horace a dit aussi, en s'adressant à Auguste lui-même (liv. II, Ep. 1, vers 245) :

> At neque dedecorant tua de se judicia, atque
> Munera, quæ multa dantis cum laude tulerunt,
> Dilecti tibi Virgilius Variusque poetæ.

La réputation poétique de Virgile devança d'un petit nombre d'années celle d'Horace : il fallut quelque temps au poète lyrique pour occuper de son talent l'attention publique. Quelques épodes et une satyre furent les seuls fruits de sa muse jusqu'en 719, où il prit un essor plus ferme, et se distingua de la foule des versificateurs qui encombraient les rues de Rome. Mais déja Virgile avait composé une partie de ses Bucoliques dans la campagne qu'il possédait aux environs de Tarente.

> Tu canis umbrosi subter pineta Galesi
> Thyrsin, et attritis Daphnin arundinibus.
> (PROPERCE, liv, II, Elég. XXXIV.)

La quatrième églogue fut écrite l'an 40 avant l'ère chrétienne, à l'occasion de la grossesse de la nouvelle épouse d'Octave; dès lors son auteur fut regardé comme un génie extraordinaire et comblé de bienfaits par l'adroite politique du triumvir. Sept ans plus tard parurent les Géorgiques, le poème le mieux fait de l'antiquité. Horace était déja célèbre, quoiqu'un bien petit nombre de ses ouvrages fût connu : il jouissait dès cette époque de toute la faveur d'Auguste ; et Mécène depuis long-temps l'avait inscrit au nombre de ses plus chers amis.

Horace a adressé à son ami trois de ses odes : l'une, chef-d'œuvre de grace et de sentiment, est une allocution poétique au vaisseau qui transportait Virgile à Athènes : « Que la puissante déesse de Cypre, dit-il à « ce navire, que les frères d'Hélène, ces astres radieux, « que l'Iapyx seul, laissé libre par le roi des vents, « te dirigent, ô vaisseau qui nous dois Virgile confié à « tes flancs ; rends-le, je t'en conjure, rends-le sain « et sauf aux frontières de l'Attique, et conserve cette

« moitié de mon ame. » Cette ode est un ouvrage achevé. Horace avait trente-sept ans, lorsqu'il fesait parler à l'amitié un si digne langage. Il ne s'est pas exprimé avec moins de tendresse dans les consolations qu'il adresse à son ami sur la mort de Quintilius: « Ainsi « donc l'éternel sommeil pèse sur Quintilius! Modes- « tie, bonne-foi, sœur incorruptible de la justice, « vérité sans voile, quand trouverez-vous un mortel « qui lui ressemble? Il meurt digne des larmes de « tous les hommes vertueux, et surtout des tiennes, « ô Virgile! Hélas! ta piété redemande vainement « Quintilius aux dieux qui ne te l'avaient pas confié « pour toujours. » Et que d'enjoûment, quelle grace dans cette autre ode, par laquelle il le convie à un banquet! « La saison a ramené la soif; veux-tu, « ô Virgile! veux-tu savourer le vin que Bacchus « exprime des vignes de Calès, viens et paie-le en « parfums. Un petit flacon de nard fera sortir une de « ces amphores qui reposent maintenant dans les « greniers de Sulpicius, et qui ont la vertu de verser « l'espérance à grands flots et de dissiper les amers « soucis. Je ne prétends pas t'abreuver de mes vins « comme le riche possesseur d'une maison opulente, « sans rien obtenir en échange. Hâte-toi, et trêve à « l'avarice! Songe, tandis que tu le peux, au bûcher « funèbre, et mêle à la sagesse un peu de folie : il « est des moments où déraisonner est si doux! »

La jalousie ne pouvait être connue d'un poète tel qu'Horace; aussi a-t-il loué l'Énéide en juge qui en connaissait tout le mérite: il cite le début de cet ouvrage dans l'Art Poétique comme un modèle :

> Quanto rectius hic, qui nil molitur inepte!
> Dic mihi, Musa, virum, captæ post tempora Trojæ,
> Qui mores hominum multorum vidit et urbes.
> Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
> Cogitat; ut speciosa dehinc miracula promat,
> Antiphaten, Scyllamque, et cum Cyclope Charybdin.

Ailleurs il dit qu'il est permis de créer des mots, si, puisés dans une source grecque, ils en ont été légèrement détournés, et il ajoute :

> .... Quid autem
> Cæcilio, Plautoque dabit Romanus, ademptum
> Virgilio, Varioque?

Et quel éloge que ces vers de la dixième satire du livre premier!

> .... Molle atque facetum
> Virgilio annuerunt gaudentes rure camenæ.

« Pollion chante en vers à trois mesures les actions « héroïques. Qui conduit mieux que Varius l'altière épo- « pée? Les Muses champêtres ont doué Virgile de toutes « leurs graces, de tous leurs attraits. » Il ne restait à Horace, selon lui, que la satire. « Je pouvais, dit-il, « l'essayer plus heureusement que Varron et quel- « ques autres, sans prétendre égaler l'inventeur. » Horace a placé le nom de Virgile au premier rang de ceux des hommes dont il recherchait l'approbation; et il s'honore de ses amis dans de nombreux passages de ses écrits. Il en fait avec complaisance l'énumération : « Je recherche, dit-il, le suffrage de « Plotius, de Varius, de Mécène, de Virgile, de « Valgius, de l'excellent Octave et de Fuscus. Puissent « mes vers plaire aux deux Viscus! Je puis sans am- « bition vous nommer encore Pollion, toi Messala, « et ton frère, avec les Bibulus, les Servius, et toi, « sincère Furnius. J'omets à dessein les noms d'au- « tres amis, dont le talent égale la tendresse pour « moi; c'est à leur plaire que mes vers, quels qu'ils « soient, doivent aspirer. »

> Plotius et Varius, Mæcenas, Virgiliusque,
> Valgius et probet hæc Octavius optimus, atque
> Fuscus, et hæc utinam Viscorum laudet uterque!
> Ambitione relegata, te dicere possum,
> Pollio, te, Messala, tuo cum fratre; simulque
> Vos, Bibule et Servi; simul his te, candide Furni;
> Complures alios, doctos ego quos et amicos
> Prudens prætereo......

Plusieurs de ces noms nous sont connus; les autres n'ont d'autre recommandation auprès de nous que d'avoir été les amis d'Horace.

L'excellent Octave dont parle Horace ici était-il le fils adoptif de César? je ne le pense pas, c'était sans doute le personnage auquel est adressée dans les *Catalecta* l'épigramme *Quis Deus, Octavi, te nobis abstulit?* Lorsqu'Horace écrivait les vers dans lesquels il fait l'énumération de ses amis, l'empire Romain était déja partagé entre Antoine et l'héritier de César : depuis long-temps celui-ci s'appelait César, et non Octave; il garda ce nom jusqu'en 727, où il prit celui d'Auguste. Rien ne démentirait davantage la prudence et la modestie si bien connue d'Horace, que l'inconvenance dont il faudrait l'accuser, s'il avait placé le premier personnage du monde, à cette époque, sous le nom d'Octave entre ses bons amis Virgile, Valgius et Fuscus Aristius. Une autre observation se présente : Le poète, dans l'énumération des hommes auxquels il désire plaire, désigne d'abord ses meilleurs, ses intimes amis, Mécène, Virgile, Varius, Fuscus; puis il fait suivre leurs noms de ceux de ses protecteurs: « Je puis sans ambition vous nommer encore (*am- « bitione relegata*), dit-il, des hommes consulaires, « préteurs et sénateurs, Messala, Pollion, Servius, « Bibulus. » Mécène, après Octave César et Vipsanius Agrippa, était réellement le personnage le plus considérable de l'état, quoiqu'il ne remplît aucune fonction publique; on sait d'ailleurs qu'il descendait des anciens rois d'Étrurie. Cependant, en dépit de l'étiquette et de ce qu'auraient demandé nos idées modernes sur la bienséance, Horace, sans s'inquiéter de la possibilité de lui déplaire, ne place point son nom parmi ceux des hauts personnages dont il possède la bienveillance : il le met entre ceux de Varius et de Virgile, dans l'honorable société d'hommes excellents,

il est vrai, mais d'une naissance et d'un rang infiniment moins distingués.

Parmi les grands personnages auxquels sont adressés les ouvrages d'Horace, se trouvent deux Lollius. L'un, à qui la neuvième ode du quatrième livre est dédiée, fut Marcus Lollius Palicanus ; il obtint la confiance d'Auguste comme propréteur de la Galatie, et partagea le consulat avec Lépide dans l'année 733 de Rome. Quelques années plus tard, alors propréteur des Gaules, il eut le malheur de perdre l'aigle de la cinquième légion dans une rencontre avec quelques hordes germaniques qui avaient assailli sa province ; mais il sut le réparer dans la suite, soit par sa conduite, soit de toute autre manière. Auguste lui rendit son estime et sa confiance, et le désigna en 752 pour accompagner, en qualité de gouverneur, le jeune Caïus César, son fils adoptif et son héritier, qu'il envoyait en orient apaiser quelques troubles. Lollius, dans ce poste élevé, s'attira par des intrigues dont son insatiable avarice était le mobile, une infamie dont Horace paraît ne s'être pas douté le moins du monde lorsqu'il lui adressait ces vers :

> ....Est animus tibi
> Vindex avaræ fraudis et abstinens
> Ducentis ad se cuncta pecuniæ.

Le jeune César, informé des menées et de la honteuse conduite de son mentor, en fut si courroucé, qu'il lui retira toute son amitié ; et Lollius tomba dans un tel mépris, qu'on ignore si le poison qui abrégea ses jours, lui fut donné par l'ordre du prince, ou s'il le prit de son propre mouvement pour mettre fin à son opprobre.

Lollia Paullina, qui jouit pendant un court espace de temps du dangereux honneur d'être la femme de Caligula, était sa petite-fille. Elle avait été mariée d'abord à C. Memmius, un des principaux citoyens de Rome. Caligula entendit un jour quelqu'un dire que l'aïeule de Lollia avait eu une beauté extraordinaire ; il n'en fallut pas davantage à cet insensé pour désirer éperdument la femme de C. Memmius. Il l'envoya chercher aussitôt dans la province où commandait son mari, força celui-ci à la répudier, l'épousa, et la renvoya bientôt, en lui intimant une défense que le savant Beroalde regarde comme le plus sanglant affront qui eût été fait jamais à une dame romaine de ce temps. Pline, qui eut avec elle des relations personnelles, eut occasion de la voir, dans quelques grandes maisons de Rome, tellement couverte de diamants et de perles de la tête aux pieds, que leur valeur était estimée s'élever à plus de quarante millions de sesterces. Elle tenait cette monstrueuse quantité de bijoux, non de l'empereur son époux, mais des extorsions de son grand-père dans les provinces où il avait commandé : *Avitæ opes, provinciarum spoliis partæ.*

Que le Lollius auquel la seconde et, vraisemblablement, aussi la première épître du livre premier sont adressées, ne soit pas le consul Marcus Lollius, c'est ce dont le ton et le sujet de ces deux ouvrages ne permettent pas de douter, quoique Torrentius, Baxter et quelques autres aient prétendu le contraire d'après des raisons peu concluantes. Il est question dans l'une et l'autre d'un jeune homme qui s'exerçait alors à Rome dans l'art de la déclamation ; Marcus Lollius commandait alors en qualité de proconsul dans les Gaules, et n'était point ainsi un homme de qui Horace pût dire :

> ....*Nunc* adhibe puro
> Pectore verba *puer*, nunc te melioribus offer.

Baxter paraît disposé à croire que le Lollius de la dix-huitième épître du livre premier, et le Scæva de la dix-septième, sont la même personne ; Gesner partage cette opinion. Ces commentateurs la fondent, d'une part, sur l'autorité très insignifiante d'un ancien scholiaste qui nomme Scæva : *Scævam Lollium equitem romanum* ; et d'autre part, sur l'analogie de sujet et l'air de famille des deux épîtres. De telles preuves tombent d'elles-mêmes. Qu'on lise les deux épîtres et qu'on les compare, on s'apercevra dès les premiers vers qu'elles sont adressées à deux personnes différentes. Depuis qu'Auguste n'avait laissé aux Romains que les formes et le nom de leur ancienne administration, et avait partagé le pouvoir entre lui et son gendre, cet Agrippa assez prudent pour se contenter du second rang dans l'état, et pour briller d'un éclat emprunté, la famille des Jules était tout dans Rome. Les jeunes gens des meilleures maisons n'eurent pas dès lors d'autre moyen ordinaire pour arriver à l'influence et à la faveur, que de s'attacher à l'un des membres de cette famille, tout-puissants par leur crédit sur Auguste ou par leur étroite parenté avec ce prince. Ce qu'on aurait appelé esclavage au temps de la république libre, était considéré alors comme une prérogative. Le jeune Lollius était né pour vivre avec les grands de l'état, et il devait chercher à recevoir de leur faveur ce qu'on obtenait autrefois de son mérite personnel et des services rendus à la patrie. C'était pour atteindre ce but, suivant les mœurs romaines nouvelles, qu'il s'était dévoué à un patron ou ami puissant.

Ce patron n'est pas nommé dans l'épître d'Horace ; mais elle indique très clairement la position du jeune Lollius : on peut induire de ces expressions : *Tu, dum tua navis in alto est, hoc age*, etc., que la qualité de fils ou de proche parent d'un consul honoré de la confiance d'Auguste était pour lui déja une position très avantageuse.

Torrentius pense que les maximes et les règles de vie qu'Horace cherchait à inculquer au prétendu Marcus Lollius, s'adressaient au mentor futur de C. César, et devaient servir à l'instruction du jeune prince ; mais dans ce cas, le poète a dû avoir un esprit prophétique à son service. C'est, au plus tard, dans la quarante-sixième ou dans la quarante-septième année de son âge qu'il a écrit les épîtres du premier livre ; alors Caius César, fils aîné d'Agrippa et de Julia fille d'Auguste, n'avait pas plus de deux ou trois ans, et lors-

que Marcus Lollius fut désigné pour accompagner le jeune prince en Arménie, Horace était mort depuis plus de cinq années.

Le jeune Lollius auquel les deux épîtres sont adressées, paraît ainsi avoir été un fils ou un neveu du consul de ce nom, et le père de cette Lollia qu'épousa C. Memmius. Le surnom de Maximus que lui donne le poète, servait vraisemblablement, comme Gesner le suppose, à le faire distinguer de ses plus jeunes frères. On ne sait rien de lui que ce qu'en dit Horace; il est probablement celui dont il est fait mention dans l'élégie de Pédo sur la mort de Mécène. On apprend, par la seconde épître, que Lollius excellait aussi bien dans l'art des muses que dans les exercices du Gymnase, qu'il composait des vers volontiers (qui n'en fesait pas alors?), qu'il avait fait, très jeune encore, sa première campagne sous Auguste lui-même dans la guerre des Cantabres, en 729, et qu'ainsi il était âgé de vingt-deux ans, lorsqu'Horace lui écrivait.

Notre poète était reçu sur le pied le plus amical dans la maison de Marcus Lollius; il prenait le plus vif intérêt au fils de ce consul, et en effet les heureuses qualités de ce jeune homme promettaient beaucoup. Le ton de l'épître qu'Horace lui adresse, est celui d'un père à un fils chéri et plein d'avenir : il lui montre les périls qui menacent la jeunesse, les séductions et le danger de l'exemple d'un monde corrompu, et cherche par d'excellents conseils et de chaleureuses exhortations à le guider, autant qu'il est en lui de le faire, sur le sentier, incertain à cet âge, qui sépare la vertu du vice. Ses avis, fruits de la longue habitude des hommes, sont ceux qui convenaient à la situation d'un Romain de la condition de Lollius, que ce jeune homme voulût se renfermer dans la vie privée, ou prendre part aux affaires de l'état. Dans l'un et l'autre cas, Lollius devait vivre avec des grands de sa condition; il avait à conserver un nom, des biens héréditaires, des avantages que l'administration nouvelle paraissait mettre chaque jour un peu plus en question : ainsi donc Lollius avait besoin d'amis puissants, sur la faveur et la protection desquels il pût se reposer.

Du sang républicain coulait dans ses veines, point assez, il est vrai, pour menacer l'héritier de César d'un autre Brutus ou d'un second Cassius, mais suffisamment pour faire de ce jeune homme un très mauvais courtisan, rôle qu'il devait prendre cependant, s'il voulait faire dans la Rome nouvelle une figure supportable. Quoique la cour d'Auguste n'eût ni le nom ni l'éclat extérieur de celle d'un monarque, cependant le fond des choses était le même, et c'était d'après ces considérations, qu'Horace communiquait à son ami les trésors de sa riche expérience. Horace sait que, bon gré malgré, Lollius sera appelé à faire voile sur cette mer, et il lui indique les écueils contre lesquels pourraient le jeter son inexpérience, ou l'ardeur et l'indocilité de son âge.

Bientôt après sa réconciliation avec le parti de César, Horace, pour être à Rome sur un pied convenable, avait acheté une place ou plutôt un titre qui lui donnait le rang de chevalier. Peu de familles des anciens sénateurs et patriciens existaient encore sous Auguste. Rome fourmillait alors d'une grande multitude de parvenus qui, pour la plupart, non seulement n'étaient pas nés Romains, mais encore avaient été esclaves ou avaient trouvé moyen d'acquérir de grandes richesses pendant le temps propice du triumvirat; le sénat même était rempli de pareilles gens. Ainsi se perdit de la manière la plus naturelle l'ancienne division de la nation en trois classes principales; il n'exista plus que celles d'*equites* et de *plebs;* tout ce qui n'appartenait pas au commun peuple se disait chevalier. Ainsi, fils d'un père *libertinus*, et par conséquent petit-fils d'un esclave affranchi, Horace a pu dire de lui sans immodestie que, sous le rapport du rang et de la condition, il était le dernier des premiers. Il avait été commandant d'une légion sous Brutus et Cassius; réconcilié avec le parti vainqueur, bien accueilli de Mécène, et bien vu d'Auguste, il n'avait pas dû éprouver de difficultés pour obtenir une distinction dont on était fort libéral alors. Comment, s'il n'eût été chevalier, eût-il pu s'asseoir, au théâtre, à côté de Mécène, voyager avec ce grand personnage dans le même char, et jouer avec lui au ballon dans le champ de Mars? les plus simples convenances lui fesaient une nécessité de cette élévation. Il se fait dire par Dave (Satire 7, liv. II) : « Mais vous, lors« qu'ayant déposé vos insignes, votre anneau éques« tre et votre toge romaine, de juge devenu un vil « Dama, vous sortez, cachant sous un manteau gros« sier votre tête parfumée, n'êtes-vous pas celui que « vous feignez être? » Ces expressions :

...... Prodis ex judice Dama,

annoncent positivement qu'Horace était, non seulement chevalier romain, mais encore assesseur auprès d'une décurie *de Judicibus electis :* il n'y avait certainement aucune incompatibilité entre les deux titres.

Cependant la guerre de Pérouse avait commencé; Octave et Antoine se disputaient de nouveau l'Italie et l'empire du monde. Domitius OEnobarbus se joint à Marc-Antoine avec sa flotte et son armée; Pérouse, dévastée par la famine, cède aux armes d'Octave, qui fait massacrer quatre cents chevaliers et sénateurs devant l'autel de Jules-César. La paix de Brindes, ménagée par les bons offices de Mécène, de Pollion et de Coccéius, ajourne la solution de cette grande querelle. L'an suivant voit une autre paix aussi peu sincère réconcilier Sextus-Pompée et Octave; elle rappelle à Rome un des amis d'Horace, Pompéius Grosphus, à qui notre poète adresse cette ode :

O sæpe mecum tempus in ultimum.

Pendant cette même année, en 715, Horace est présenté pour la première fois à Mécène, par Virgile et Varius, événement remarquable dans sa vie, et qui devait avoir pour lui les plus heureuses conséquences.

Il raconte tous les détails de cette entrevue dans une de ses plus agréables épîtres : « Un jour, l'excellent « Virgile et, après lui, Varius te disent qui je suis. « Venu devant toi, je balbutie quelques mots ; une « timidité puérile m'empêche d'en dire davantage. Je « ne t'apprends point que je suis né d'un père illustre, « ni qu'un cheval de Saturéium me portait autour de « mes champs. Tu réponds comme à l'ordinaire, en « peu de mots ; je me retire. Neuf mois après, tu me « rappelles, et tu veux bien me mettre au nombre de « tes amis. » Mécène fit don au poëte d'une petite terre dans le pays des Sabins, et c'est à cette occasion que fut faite l'ode :

Laudabunt alii claram Rhodon aut Mitylenen.

Le protecteur et bienfaiteur d'Horace et de Virgile, l'homme à qui ces poëtes célèbres furent redevables de leur accès auprès d'Auguste, et de l'heureuse oisiveté dans laquelle ils écrivirent les meilleurs de leurs ouvrages, Mécène, s'est acquis par cette noble et généreuse conduite une si grande estime auprès des savants, que son nom, avant d'être profané par une indigne et trop générale application, était toujours prononcé chez les gens de lettres avec une sorte de respect religieux. Ils se comportaient à son égard comme le clergé avec Constantin le Grand, et comme les juristes avec le divin Justinien. C'était un devoir pour eux de faire de l'homme qui avait fait présent à Horace et à Virgile d'une maison de campagne, et dont la table était ouverte à tous les savants de son temps, non seulement le *Musarum Evergetem optimum maximum* (expressions du plus dévot de ses adorateurs, Meibomius), mais encore un modèle de toutes les qualités qu'un ministre et l'homme d'état peuvent posséder. Ils prirent à tâche d'écarter de son caractère toutes les ombres qu'on pouvait y jeter, et de le défendre contre les calomnieuses critiques de Sénèque jusqu'à la dernière goutte de leur encre. S'il ne leur était pas possible de dissimuler son côté faible, du moins se donnaient-ils beaucoup de peine pour en couvrir les points vulnérables d'un manteau charitable. Au nombre et à l'insistance de leurs excuses sur l'impossibilité où ils se trouvaient de l'absoudre entièrement de vices et de défauts sans lesquels il n'eût pas été Mécène, on doit croire que l'univers et les sciences auraient reçu un service immense, si l'art des panégyristes avait réussi à faire du grand bienfaiteur des muses l'exemple le plus accompli de toutes les vertus.

Et quelles raisons ont eues les gens de lettres pour s'imposer cette obligation ? celle de se montrer reconnaissants de services rendus à des écrivains morts et devenus poussière depuis un grand nombre de siècles. On doit avouer que le cœur des savants a beaucoup de mémoire, et qu'ils sont une excellente classe d'hommes. Qu'auraient de mieux à faire les souverains de notre époque désireux de célébrité, que d'imiter dans leur conduite avec de si nobles amis les égards et la générosité dont se firent une loi l'empereur Auguste et Mécène son digne ministre.

Les noms des anciens nous sont presque tous parvenus sous la protection des préventions les plus favorables. Il paraît que l'idée qu'on est convenu de se faire du caractère de Mécène, et du rôle de ce grand personnage à la cour d'Auguste, n'est pas à beaucoup près parfaitement juste. Ainsi, on est complètement dans l'erreur, lorsque, sur la foi d'un certain Henri Salmuth, dans ses *Notis ad Panciroll. de Nov. Invent*, on fait de Mécène un ministre ou un chancelier d'état d'Auguste. Il rendit en effet de grands services à ce prince, dont le vrai nom est assez difficile à déterminer pendant tout le temps qu'il se fit appeler César-Octave, et jusqu'à l'année 727 de Rome, où le pouvoir suprême lui fut confié sous certaines réserves prudentes, toutes dans son intérêt. Dès lors Mécène partagea avec Agrippa, gendre futur d'Auguste, la confiance illimitée du jeune empereur ; il était auprès de lui dans toutes les affaires importantes, et il est presque probable que sans l'assistance de ces deux hommes Octave n'eût pas atteint le but de ses désirs. Auguste sentait si bien combien un ami tel que Mécène lui était indispensable, que, plusieurs années après l'avoir perdu, plongé dans un chagrin profond par les mesures violentes qu'on lui avait fait prendre contre sa fille Julie, il s'écria douloureusement : « Ceci ne me « serait pas arrivé, si Mécène eût vécu ! » Cependant, malgré tous les bons services de Mécène, Auguste n'en fit pas plus son ministre qu'il ne le nomma son chancelier, en lui confiant pendant quelque temps son sceau privé. Mécène fesait tout ce que fait un homme pour un ami dont il a embrassé le parti, auquel il est personnellement dévoué, et de l'intérêt duquel il fait son propre intérêt ; mais il n'en demeura pas moins dans une condition privée, ne remplit jamais de fonctions publiques, se contenta de la considération que lui donnaient ses rapports d'intimité avec Auguste, et borna son ambition à être placé avec dix mille autres chevaliers à un seul degré au dessus du commun des citoyens romains.

L'impropriété des termes amène toujours quelque confusion dans les idées. On a fait de Mécène un ministre avec aussi peu de raison, qu'on nomma Auguste, tantôt le premier, et tantôt le second empereur de Rome ; c'est l'influence sur le prince de l'ami d'Horace qui a trompé les commentateurs. Mais, lors même que Mécène eût été réellement ministre de l'empereur, il y aurait beaucoup d'exagération dans l'accord unanime des modernes à le présenter comme le plus illustre des protecteurs des muses, et à faire de son nom le plus beau titre d'honneur pour les hommes d'état : tant de reconnaissance n'est pas justifiée par la vérité. Que Mécène ait souffert volontiers auprès de lui des poëtes, des hommes de talent, et des savants de tous les ordres, lorsqu'ils étaient gens de bonne compagnie, il avait d'abord évidemment pour cela un motif politique. Puis, qu'a-t-il fait que ne fasse tout homme de sa condition et de son rang chez une nation

qui n'est pas entièrement barbare ? Sa table était ouverte à des hommes dont la cuisine est assez souvent en défaut; mais n'était-elle pas une *mensa parasitica*, comme le disait Auguste sur un ton moitié badin, moitié sérieux ? et les Nomentanus, les Balathron et les Bathylle n'y trouvaient-ils pas une place aussi bien que les Varius et les Virgile ? était-elle autre chose que ce qu'était celle de tous les grands et de tous les riches de cette époque? Mais Mécène fit présent d'une petite maison de campagne à Horace, et Virgile fut honoré par Auguste d'une libéralité semblable ! Très bien ! Mécène avait pour notre poète une amitié spéciale, cependant le don qu'il lui offrit était bien peu de chose pour un homme que la guerre civile et les proscriptions avaient rendu démesurément riche ; c'était une bagatelle. Auguste fut-il plus généreux pour Virgile? Virgile, pendant le plus affreux et le plus cruel des triumvirats, avait été injustement dépouillé de son héritage paternel; il vint réclamer à Rome sa propriété; Octave pouvait-il refuser une demande aussi juste à un tel poète ? Et, lors même qu'Horace et Virgile auraient dû à la médiation de Mécène une petite fortune qui ne pouvait suffire qu'à des hommes aussi simples dans leurs goûts et aussi faciles à contenter, en quoi leur protecteur aurait-il fait plus que beaucoup d'autres hommes de son rang avant et après lui ? Si l'on veut observer attentivement la chose, on verra que jamais réputation plus honorable n'a été acquise à meilleur marché : on lui a fait un mérite de l'œuvre du hasard ou de ce qu'il fit dans son propre intérêt. L'auréole lumineuse que la postérité est habituée à voir autour du front de Mécène, n'est, en un mot, que le reflet de l'illustration des amis de ce prétendu Musagète.

Mécène, qui descendait de la race des anciens princes de l'Étrurie, avait reçu de ses aïeux une illustration héréditaire à conserver, il ne paraît pas cependant que la nature lui ait fait présent de cette disposition de l'ame qui fait le grand homme dans l'acception rigoureuse du mot. Mais il n'en avait que plus de raison pour remercier la fortune de l'avoir placé dans les circonstances les plus propres à le faire valoir ; son mérite spécial paraît avoir consisté à tirer de ces favorables circonstances le plus grand avantage possible. Sans passions fortes, sans ambition, mais doué d'un jugement sain et d'une grande finesse de tact; pourvu d'assez de courage pour être homme d'action dans les moments décisifs, et en même temps d'assez de prudence et de sang froid pour conduire à sa complète exécution tout ce qu'il avait entrepris ; rempli d'assez d'ardeur pour se promettre toujours un heureux succès de ses desseins, et ne pas se laisser aisément effrayer par les difficultés, mais en même temps trop ami de la volupté et de ses aises pour aimer et rechercher les affaires sans y être poussé par la nécessité ; agréable de sa personne, d'un commerce dans lequel il apportait beaucoup d'obligeance, de gaité et de bonhomie ; aussi disposé à plaisanter les autres, que patient à supporter leurs railleries ; singulier, quoique d'une manière agréable dans les petites choses jusqu'à la bizarrerie, mais d'autant plus solide et sûr dans les grandes ; adroit et habile à faire servir les autres à ses projets ; expert dans l'art de tirer avantage des hommes de toutes les sortes, mais circonspect dans le choix de ses propres amis, fidèle et ferme aussitôt qu'il avait fait ce choix, résolu au besoin à tous les sacrifices, Mécène réunissait précisément toutes les qualités nécessaires au familier d'Auguste, à l'homme dont avait un besoin spécial ce favori de la fortune, si vain, si avide d'honneurs, mais en même temps si faible, si craintif, si irrésolu et, malgré cela, si capable de précipitation et de fausses démarches. Par ces qualités, Mécène inspira au prince la confiance la plus entière, depuis le commencement de leur liaison jusqu'à sa mort, si l'on fait exception d'un refroidissement passager. Auprès de son ami, Auguste était toujours bien ; car il y trouvait justement ce dont il manquait lui-même : un bon jugement, de la résolution, l'art de trouver des expédients, du courage, une joyeuse humeur, et, ce qui n'est pas le moins essentiel dans les relations de cette nature, auprès de Mécène il trouvait quelque chose qui le rendait à ses propres yeux plus fort et plus sage, l'occasion de railler son ami, sans que cependant celui-ci eût rien à perdre de son estime. Auguste plaisantait très volontiers Mécène sur sa mollesse, sur son amour pour les objets rares, les bijous et pierres précieuses, sur son affectation à mêler au latin de vieux mots étrusques, et à créer des mots nouveaux : mais aussi Mécène a osé adresser au prince ces paroles célèbres : « *Surge tandem carnifex* », sans encourir le danger de l'offenser par son laconisme énergique.

Octave, au temps du triumvirat, était un jour assis sur son tribunal, et se disposait à condamner à mort une multitude de Romains dont tout le crime était de n'avoir pas été de son parti. Instruit de ses intentions, et certain qu'il était bien capable de les faire exécuter, Mécène aurait voulu pouvoir l'en dissuader tout bas ; mais il ne pouvait percer la foule et s'approcher du tribunal du juge ; aussitôt il prit ses tablettes, y écrivit ces trois mots : *Lève-toi*, *bourreau*, et les fit passer de main en main jusqu'à Octave, qui lut et leva la séance.

Dans d'autres temps, Mécène n'aurait été qu'un de ces hommes qu'on appelait en Angleterre, sous la reine Anne et sous Georges I, *Man of witt and pleasure*. Devenu, par l'effet des circonstances, le confident intime d'un jeune prince qui avait à jouer le rôle le plus difficile peut-être qu'un souverain ait eu à remplir il n'était pas homme à se proposer pour modèle dans sa vie politique un Caton ou un Épaminondas, précisément parce que l'esprit et l'amour du plaisir étaient les traits fondamentaux de son caractère. L'héroïsme de la vertu est toujours porté à ce qui est le plus noble, et à faire tous les sacrifices à la haute idée du grand et de la beauté morale ; mais il suppose un accord des plus pures facultés, et une énergie de l'ame qui n'appartenait point à Mécène. Il s'agissait de décider si Octave conserverait le pouvoir suprême, ou le rendrait au sénat et au peuple Romain. Mécène

pensa qu'Octave devait faire, non ce qui était le plus noble en un certain temps, mais ce qui était le plus utile, dans la situation présente, aux intérêts de l'empire, et ce qui était en même temps le plus convenable pour sa personne. Les raisons qu'il allégua contre l'opinion contraire d'Agrippa, et contre le plan de gouvernement proposé dans cette occasion par cet homme d'état, prouvent que Mécène était, des deux conseillers du prince, celui qui connaissait le mieux les hommes et les temps, et, eu égard à l'immensité de l'empire, ce qui était le plus profitable à l'état, et le plus sûr pour l'héritier de la fortune de César. En effet, dans les derniers temps de la république libre, on parlait toujours de l'intérêt de l'état comme d'un mobile et d'un but unique; mais il n'avait été jamais mieux compris qu'il le fut par Mécène dans cette grave conjoncture. Le plan de Mécène aurait rendu l'empire Romain aussi complétement heureux qu'il lui était possible de l'être, et que ne l'avait jamais été la république au temps où elle ravageait l'univers, s'il n'avait été écrit dans le livre des destinées que le monde serait châtié par un Tibère, un Caligula, un Néron et un Domitien, avant d'être consolé par les vertus d'un Titus, d'un Trajan et d'un Antonin.

On a fait grand honneur au favori d'Auguste de cette modestie qui le porta à refuser toutes les hautes places de l'état, et de passer sa vie dans l'obscurité de la vie privée, avec le simple titre de chevalier, tandis qu'il eût pu l'orner par l'éclat du consulat et les pompes du triomphe. Je doute fort que cette vertu ait eu une autre source qu'une disposition naturelle à son tempérament, son amour pour l'oisiveté et le plaisir, et peut-être encore sa prudence. Il possédait le solide, c'est-à-dire l'oreille et le cœur d'Auguste, la faveur du peuple, d'immenses richesses, et tout ce qui pouvait rendre la vie privée agréable à un homme doué de sa façon de penser; que lui importait-il dès lors, d'avoir au bas de sa tunique une bande de pourpre étroite ou large? Cette modération n'était-elle donc pas le moyen le plus sûr, non seulement de se conserver la bienveillance du prince et du peuple, mais encore d'éloigner de lui toute dangereuse collision, toute responsabilité, toute chance fâcheuse?

On célèbre sa cordialité, sa disposition à obliger; il employa son influence pour servir beaucoup de gens, et jamais pour nuire; mais ses rapports avec Auguste lui permettaient de décliner toute mission désagréable, et de se réserver les autres. Il accorda sa recommandation à beaucoup de citoyens, fit obtenir beaucoup de graces, et conseilla toujours à Octave la modération et la douceur. Cette conduite lui valut une popularité qui ne le rendait ni suspect au prince, ni redoutable aux dépositaires du pouvoir, ses rivaux. Aurait-il pu se maintenir dans ces limites, s'il était sorti de la condition privée?

Mais aussi cette même condition de son ami convenait parfaitement à Auguste, que Mécène aimait aussi vivement qu'il pouvait aimer quelque chose qui n'était pas lui. Pour un homme qui ne manquait ni de la connaissance des hommes ni de celle des choses, un certain éloignement des affaires publiques était le véritable moyen de bien apprécier et les événements et leurs acteurs. Placé à ce point de vue, Mécène était en bonne position pour bien juger, et devenir un excellent conseiller d'un prince entraîné par le mouvement et l'ardeur de la vie active, et qui ne jouissait ni d'assez de tranquillité, ni d'une assez grande liberté d'esprit, pour bien voir et bien entendre, ou ne pas avoir besoin d'avis. Et d'ailleurs, dans quel lieu plus commode et plus agréable que la maison de l'heureux et insouciant Mécène, l'empereur fatigué pouvait-il se délasser du poids des affaires publiques, se dérider, s'égayer, et attendre la fin des dérangements fréquents de sa faible santé? De quelle importance n'était pas pour lui un ami sur le paisible sein duquel il pouvait jouir d'un instant de repos, oublier cet univers soumis à ses lois, et redevenir Octave pendant quelques heures!

Nous avons considéré Mécène sous le rapport qui lui est le plus avantageux, la nature de ses relations avec Auguste. On ne saurait le contester, la manière dont il usa de son influence sur le prince, lui fait honneur; il devrait même encore perdre peu de chose à nos yeux quant au secret motif de son dévoûment à Octave. Ce motif, c'était la conviction qu'aucun homme parmi ceux qui se disputaient le pouvoir, n'était plus propre qu'Auguste à convertir la république romaine en une sorte de monarchie, à réaliser ses plans de félicité particulière, et enfin ne montrait plus de disposition à se laisser conduire par ses avis, désir que tout favori des princes porte au fond du cœur.

La maison d'un Romain de distinction et fort riche ressemblait alors bien plus à une résidence royale qu'à l'habitation d'un homme de condition privée: aucune ne surpassait peut-être en magnificence celle de Mécène; celle d'Auguste ne l'égalait certainement pas. Nous ne lui en ferons point un reproche avec Sénèque, de tous les hommes du monde celui à qui il convenait le moins de faire une pareille critique, et nous ne chercherons point à l'en justifier, à l'exemple de son biographe. Bornons-nous à rapporter un fait incontesté.

Mécène avait fait bâtir sur les Esquilies un palais immense, vrai colosse qu'Horace appelait *molem vicinam nubibus arduis*, et que d'autres nommaient la tour de Mécène, sans doute à cause de sa grande élévation. De là, le spectateur apercevait la ville entière, les campagnes voisines, Tusculum, Palestrina, Tivoli, etc. Les voluptueux jardins dans lesquels la montagne des Esquilies, auparavant si malsaine, avait été transformée, offraient à leur heureux possesseur les commodités de la plus délicieuse des villas. Ce fut dans ce magnifique séjour que Mécène se retira libre des travaux et des soucis de la guerre civile, et parvenu, dans la quarantième année de son âge, l'an 727 de Rome, au but de sa vie politique, l'établissement d'Auguste dans la tranquille possession des honneurs et de la puissance suprême, révolution qu'il pouvait considérer à plus d'un égard comme son ouvrage. Ce fut dans ce palais délicieux qu'il

s'abandonna tout entier à son penchant naturel pour le repos, l'oisiveté, la volupté et les arts, enfants et créateurs du plaisir. Sa maison, sa table, ses jardins étaient le rendez-vous des gens d'esprit, des virtuoses, des baladins, de joyeux compagnons et de tous les désœuvrés de la bonne compagnie de Rome. Là tout respirait la joie, la gaîté, les délices; c'était une sorte de cour d'Alcinoüs où chacun était le bien-venu, sous la condition de contribuer en quelque chose au plaisir du patron et de sa société.

Mécène, s'il faut croire Meibomius, suivait la philosophie d'Épicure; ce qu'il ne faut entendre que d'une partie de la théorie de ce chef de secte. Ce système était, de tous, le plus naturel à un favori de la fortune, à un homme qui voulait laisser couler doucement sa vie dans les plaisirs, et aimait à trouver sa commodité jusque dans sa façon de philosopher. Mais dans la pratique, Mécène savait bien mieux raffiner la volupté que son prétendu modèle, dont les repas se composaient de pain et de fromage, et qui fesait sa volupté simplement d'être exempt de la douleur. Mécène pensait apparemment qu'Épicure, à sa place, aurait agi comme lui. Il entendait la volupté négative jusqu'à l'affranchissement complet de tout ce que les anciennes mœurs romaines appelaient bienséance, et à la pratique des commodités les plus recherchées; il n'ajoutait tant à la volupté positive que parce que c'était, dans son opinion, rehausser et varier les jouissances de la vie, sans se lier trop exactement à un doré *ne quid nimis*. Luxe et frivolité, tels étaient évidemment les caractères distinctifs de ses passe-temps et de ses récréations de prédilection. Parmi les jeux scéniques il préférait la danse des pantomimes: ce fut lui qui le premier en fit à Rome un spectacle public; et le mime Bathylle, si célèbre par sa beauté et par son habileté dans son art, était son favori. La philosophie culinaire lui dut un progrès, si nous en croyons un passage de Pline; il fut le premier à qui vint l'idée de faire servir sur la table des poulins d'ânesse comme un mets savoureux.

Cette paresse de l'esprit, conséquence naturelle d'une voluptueuse oisiveté, qu'on remarquait dans les vêtements de Mécène, dans sa démarche, dans la façon dont il portait sa tête, se montrait aussi dans son style. Il fesait, par passe-temps, de la prose et des vers; mais ses récréations personnelles avec les plus distingués des hommes de génie de l'âge d'or de la littérature romaine, eurent peu d'influence sur sa manière d'écrire. On reconnaissait à son goût, à son style, à son affectation à s'exprimer d'une façon extraordinaire, à faire usage de vieux mots sans nécessité et à en créer de nouveaux hors de propos, à son *labris columbari* et autres choses semblables enfin, l'homme efféminé qui paraissait sur les places publiques la tête couverte de son pallium, et qui, au milieu des désordres de la guerre civile, lorsque toute la ville était armée, parcourait les rues, sa large tunique sans ceinture, et suivi de deux castrats pour toute escorte. Sénèque, qui lui en fait un reproche, a peut-être donné à ces deux puérilités plus d'importance qu'elles n'en méritent: l'une pouvait avoir pour raison plausible le soin de sa santé, si faible, suivant le témoignage de Pline, que sa vie fut une fièvre continue; l'autre, peut-être, ne signifiait autre chose, sinon qu'il voulait montrer à ses concitoyens, au plus fort des troubles de la république, combien il avait de confiance dans la bonne cause, et combien il comptait sur la bienveillance du peuple. Cependant rien n'est plus certain, Mécène fut l'un des hommes les plus voluptueux de son temps, et contribua beaucoup par son exemple à ce grand changement dans les mœurs romaines, dont Tacite place l'origine sous Auguste: mais voir en lui le premier corrupteur de la morale publique, comme Sénèque paraît le faire, ce serait oublier ce qu'ont écrit sur ce sujet, Cicéron, Salluste et Plutarque.

Mais une remarque naît de ces réflexions: en tout ceci, la politique de Mécène s'accordait parfaitement avec son penchant naturel. Le changement si grand dans l'administration de l'état qu'Auguste et lui travaillaient à faire, rendait un relâchement général des mœurs, jusqu'à un certain degré, politiquement nécessaire, et il eût été absurde de conserver pour ce qu'on appelait bienséance dans la république libre, un respect dont on se dispensait envers les lois elles-mêmes. Pour apprendre aux Romains à obéir à la volonté d'un seul, pour leur faire oublier leur dignité, leurs anciens droits, et leur ôter jusqu'à l'idée de la résistance, il fallait les amollir par tous les genres de passe-temps et de divertissements, et imprimer au caractère national cette puérilité et cette docilité qu'exige et suppose l'obéissance passive. Mais déja un inexprimable et général désir de la seule conservation de la vie et de la propriété, et l'impatience extrême d'être enfin délivré des maux sans nombre dont la guerre civile s'accompagne, avaient beaucoup contribué à façonner au joug leur cou indocile. Auguste, d'après les suggestions de Mécène, fit, en organisant l'administration de l'état, tout ce qui pouvait accréditer l'illusion que la république subsistait encore. *Eadem magistratum vocabula*, dit Tacite; mais sous le rapport des mœurs, on ne pouvait trop tôt modifier l'esprit public. Ce que les Romains perdaient en liberté dans le Sénat, au Forum et au champ de Mars, devait être compensé par l'affranchissement de toute contrainte imposée par la bienséance dans la vie privée, et par sa faculté accordée à tous de l'ordonner suivant son gré. Ce n'étaient pas là des maximes qu'on pouvait annoncer *pro Rostris*, et faire enseigner dans les écoles; mais Mécène les prêchait d'exemple. Les Romains étaient dociles; ils surpassèrent en peu de temps leur maître de si loin, que le luxe de Mécène dont parle Sénèque sur un ton si déclamatoire, comparé à celui qu'il raconte comme témoin oculaire dans sa quatre-vingt-quinzième lettre, paraît rappeler la simplicité de l'âge de Saturne.

On comprend maintenant comment les compagnons de Mécène, qui lui étaient attachés par l'espoir des

avantages liés à sa faveur, par sympathie, par reconnaissance ou par tous ces motifs réunis, le considéraient exclusivement par son beau côté, et s'efforçaient à l'envi d'excuser ses faiblesses. Ce qu'Horace célèbre, ce sont les qualités de son esprit et de son cœur, la franchise et la gaîté de son commerce, ses connaissances dans les littératures grecque et latine, sa modestie dans un poste aussi brillant que le sien, son éloignement de toute intrigue, la manière de vivre dans sa maison. Qui avait plus de motifs que notre poète pour louer Mécène, et dire de lui ce qu'on pouvait en dire de mieux sans flatterie? Quelques commentateurs ont voulu en faire un homme d'un esprit mâle et élevé, sur la foi de ce vers cité par Sénèque :

> Nec tumulum curo sepelit natura relictos ;

mais cette pensée n'est que l'expression d'un dogme d'Épicure, et Mécène se recommandait à ses amis et à l'estime du monde par d'autres titres.

D'après cette esquisse de son caractère et de ses procédés, il est évident qu'il ne fit pas plus pour les savants dont il était le protecteur et l'ami, que ne font de nos jours de grands personnages placés dans une position analogue. Mécène était plus homme du monde que philosophe, plus amateur que bon juge; il avait plus d'esprit que de goût, et possédait trop bien la connaissance des pierres précieuses, des béryls et des perles, pour apprécier avec un sens supérieur les hautes beautés des productions du génie. Un homme qui aimait si démesurément Pylade et Bathylle pouvait difficilement sentir tout le prix d'un Virgile et d'un Varius. En un mot, la vanité, le besoin d'amusement, la considération toute politique de l'avantage qu'Auguste pouvait retirer d'une conduite libérale envers les grands écrivains de son temps, et spécialement avec les historiens et les poètes, eurent, suivant toutes les probabilités, autant de part à l'amitié qu'il portait aux favoris de Mercure qu'une affection réelle pour leur personne et le goût de leurs ouvrages.

> .... Nisi faunus ictum
> Dextra levasset, Mercuralium
> Custos virorum.........

S'il fit une exception, ce fut sans doute en faveur de notre poète, auquel il paraît avoir porté une bienveillance spéciale, et dont il était en retour tendrement aimé, comme le prouve la belle ode : *Cur me querelis exanimas tuis*, si ce que dit un poète avec l'expression la plus animée du sentiment, ne doit pas être considéré comme le résultat de l'impression du moment et l'œuvre de l'imagination. Lors même qu'Horace n'eût pas été un si bon poète lyrique, il aurait su plaire assez à Mécène pour lui inspirer de l'amitié par l'élégance de son esprit et de ses manières, son agréable humeur, son piquant enjoûment, en un mot, par toutes les qualités aimables qui ont fait de lui, suivant l'expression de Shaftesbury, le plus *gentleman-like* des poètes romains. Elles suffiraient, avec son exquise urbanité, pour justifier cette sorte de familiarité dont nous trouvons l'expression dans tous les ouvrages qu'Horace a adressés à Mécène.

La première épître du livre premier occupe le rang principal parmi les trois ouvrages de cette classe qui portent ce titre : *A Mécène*. A-t-elle été placée à dessein par le poète à la tête du livre premier, lorsqu'il se détermina à le publier comme une dédicace et une sorte d'introduction ; opinion qu'on pourrait former aussi bien de sa lecture, que de l'inscription *Ad Mæcenatem adlocutio*, lue par Torrentius sur un manuscrit très ancien? Ne faut-il voir en elle qu'une apologie de l'incapacité de sa muse, et une réponse aux reproches amicaux que lui fesait Mécène? c'est ce qu'il est difficile de décider, et ce qui, du reste, n'importe nullement à la chose. Toutes les probabilités l'annoncent, les amis de notre poète, et surtout ceux qui croyaient avoir acquis sur lui un droit plus intime, avaient pris occasion du grand succès obtenu par les satires, les épodes et les odes, et de la haute opinion que ces poésies avaient donnée de leur auteur, d'espérer davantage de sa muse, et de lui demander de plus grandes choses qu'il n'était dans ses goûts et dans sa vocation de produire. On croyait aussi apparemment alors, faire un compliment bien flatteur à un poète assez heureux pour avoir plu, en se montrant peu satisfait de ce qu'il avait publié, et en lui exprimant le désir de voir paraître encore de lui de nouveaux ouvrages. C'était dire d'un écrivain, avec assez de politesse pour lui ôter tout sujet de s'en fâcher, qu'il était l'esclave du public ; c'était le faire descendre au niveau des baladins et des gladiateurs de Rome, gens à qui l'on accordait l'honneur de suffrages avec lesquels ils n'étaient pas sûrs de ne pas mourir de faim, mais que l'on considérait comme n'ayant jamais fait assez pour l'amusement du public.

Le lecteur sera bien aise de parcourir ici ce qui concerne Mécène dans le tome quatrième des *Poetæ latini minores* de Wernsdorff, n. 4 (*Panegyr. ad Pisonem*):

> Ipse per Ausonias Æneia carmina gentes
> Qui sonat, ingenti qui nomine pulsat Olympum,
> Mæoniumque senem romano provocat ore,
> Forsitan illius nemoris latuisset in umbra
> Quod canit, et sterili tantum cantasset avena
> Ignotus populis, si Mæcenate careret
> Qui tamen haud uni patefacit limina vati,
> Nec sua Virgilio permisit numina soli.
> Mæcenas tragico quatientem pulpita gestu
> Erexit Varium; Mæcenas alta Thoantis
> Eruit et populis ostendit nomina Graiis.
> Carmina Romanis etiam resonantia chordis,
> Ausoniamque chelyn gracilis patefacit Horati.
> O decus, et toto merito venerabilis ævo

Pierii tutela chori, quo præside tuti
Non unquam vates inopi timuere senectæ.

Une conjecture heureuse du régent a fait connaître le portrait de Mécène sur deux pierres gravées par d'habiles artistes; Visconti, après l'avoir discutée, a fini par l'adopter. L'une de ces pierres est une cornaline de la collection Farnèse, ouvrage de Solon; l'autre est une améthyste gravée par Dioscoride. Elle existe au cabinet de la bibliothèque royale. Visconti a fait graver ces pierres dans le premier volume de l'*Iconographie romaine*.

Un des goûts les plus vifs de Mécène était celui des pierres précieuses : des autorités respectables ne permettent pas d'en douter. Les surnoms que par plaisanterie Auguste donne à Mécène dans Macrobe (liv. 2, *Saturnin*, ch. 4), semblent y faire allusion. Cette allusion se retrouve dans des *Phalences* composés par Mécène lui-même, dont Isidore nous a conservé un fragment (liv. 19, *Orig.* ch. 32). Enfin, Pline a placé Mécène au nombre des auteurs qui lui ont fourni les matériaux pour son trente-septième livre, où il parle de ces sortes de pierres. (VISCONTI, *Iconogr. romaine.*)

Mécène joignait quelques travers aux qualités qui lui donnaient la faculté de rendre les plus grands services à Auguste : il était, dans sa personne et dans sa manière de vivre, si élégant, son goût pour les niaiseries de cette nature était si vif, que le plus oisif des petits-maîtres de Rome n'aurait pu faire davantage. Cette recherche outrée lui valut plus d'une fois les railleries d'Auguste, qui était bien moins enclin pour ce défaut que pour les défauts contraires. Horace s'en apercevait, et il se permit quelquefois de plaisanter sur l'attention puérile que son haut protecteur apportait dans l'examen de l'extérieur de son ami.

Notre poète a fait vivre dans des vers charmants le nom de Lycimnie, la maîtresse de Mécène :

Me dulces dominæ Musa Liciniæ
Cantus, me voluit dicere lucidum
Fulgentes oculos, et bene mutuis
Fidum pectus amoribus......

Qui n'admire la grace de ce dernier trait?

Num tu, quæ tenuit Achæmenes,
Aut pinguis Phrygiæ Mygdonias opes;
Permutare velis crine Liciniæ,
Plenas aut Arabum domos?

Les commentateurs ont longuement disserté sur cette belle. Et d'abord, faut-il l'appeler Lycimnie, ou Licinie? Était-elle une dame de distinction ou une courtisane? Si elle se nommait Lycimnie, Horace a évidemment parlé d'une femme romaine de haut rang; il dit qu'elle se mêlait aux danses dans les fêtes de Diane. Sanadon est pour *Lycimnia*, Dacier pour *Licinia*; suivant Dacier, Horace parle de Térentia Licinia, sœur de Licinius et de Proculéius, et femme de Mécène. M. Achaintre adopte la première version : tout porte à croire, selon lui, qu'Horace a usé de la même réserve que Catulle et Properce, qui, sous des noms feints et tirés du grec, désignaient les dames de distinction à qui ils adressaient leur galant hommage. Ainsi Lycimnia aurait été dame romaine de condition libre et même élevée, et maîtresse alors de Mécène, qui l'épousa plus tard. Sanadon prétendait que cette Lycimnia ou Licinia était la maîtresse même d'Horace; mais l'ode entière dément cette assertion. Au reste, cette femme, dont Horace a fait un tableau si ravissant, cette jeune beauté, qui était si tendrement aimée et qui elle-même savait si bien aimer, fut une très méchante femme, et fit le désespoir du pauvre Mécène, devenu son mari. Sénèque (*de Providentia*, cap. 3) nous dit : *Mæcenati unxio et moroso uxoris quotidiana repudia deflenti, somnum per symphoniarum cantum ex longinquo lene resonantium quæritur.* Et comme Mécène et Térentia étaient sans cesse à se brouiller, à se raccommoder, à se quitter, à se reprendre, le même Sénèque a fait sur cette façon de vivre une sorte de calembourg : *Mæcenatem esse*, nous dit-il (Epist. 114), *qui uxorem millies ducit, quum unum habuerit.* Lycimnia était aussi belle qu'Horace la représente. Auguste en devint passionnément amoureux à l'âge de quarante-huit ans, et il entreprit pour elle le voyage des Gaules. Le commerce galant de cette dame avec le prince refroidit un peu l'amitié que Mécène avait pour lui, et répandit de l'amertume sur ses derniers jours. (ACHAINTRE *œuvres complètes d'Horace*, 1825, t. 1, pag. 221.)

Les ouvrages de Lucilius, dit Horace dans une de ses odes, sont l'image de tables votives où est représentée la vie entière du bon vieillard. On peut porter le même jugement des siens, et considérer surtout la sixième satire du livre premier comme un recueil de matériaux précieux pour sa biographie. Peu d'écrivains ont autant parlé d'eux au public. Rien n'est peut-être plus difficile que de causer de soi avec à propos et convenance, sans modestie affectée comme sans ridicule arrogance, sans ennuyer ou sans révolter le lecteur, à cœur ouvert et avec une appréciation convenable de soi-même, en se tenant aussi éloigné d'un ennuyeux babil que d'une insupportable gloriole. Et combien la tâche de faire de soi-même le texte de ses discours devient plus délicate et plus difficile, si l'on se place dans la situation d'Horace, si l'on a égard à ses rapports, et si l'on se rappelle que c'est à Mécène qu'il écrit en parlant si longuement de lui! Pour ne pas glisser sur un chemin si épineux et si perfide, il faut posséder le tact le plus exquis et le plus haut degré d'urbanité, et l'homme qui se tire avec tant de bonheur d'une entreprise aussi périlleuse, doit être nécessairement le favori des graces le plus chéri. On ne peut en douter, quand on lit la sixième satire du livre premier, et dans le premier livre des

épitres, la septième et la dix-neuvième, l'une et l'autre adressées à Mécène.

Ce fut vraisemblablement à cette époque, qu'Horace commença à fixer l'attention du public, et à devenir l'objet de la malveillance des poètes médiocres, et spécialement de ceux qui cherchaient à se rendre agréables aux grands par leur esprit, leur goût, et d'aimables talents. Il avait dans l'amitié que lui portait Mécène, un autre titre à leur jalousie. La plupart de ces auteurs ne l'emportaient pas sur lui par une naissance de beaucoup plus relevée. En effet, la guerre civile, les proscriptions et le dernier triumvirat avaient entièrement bouleversé la ville de Rome; et beaucoup de citoyens, nés pour une autre carrière et de plus brillantes destinées, s'étaient vus contraints par le malheur des temps de descendre sur un chemin qu'autrefois ils auraient regardé avec mépris. C'étaient sans doute de telles gens qui reprochaient à Horace la bassesse de son origine, et qui le forcèrent à la fin, par égard soit pour lui-même, soit pour son illustre ami, de s'expliquer sur cette matière en présence du public et d'une multitude infinie de personnes dont il était imparfaitement connu. Malgré sa grande influence et la plus haute considération, Mécène n'occupait point d'emploi dans la république romaine; mais il prêtait volontiers l'oreille à un compliment sur l'antiquité et l'illustration de sa race, semblable, par exemple, à celui-ci : *Mæcenas atavis edite regibus.* Ce grand seigneur, rempli d'une modestie très orgueilleuse, au fond s'applaudissait bien plus d'être le premier des Romains nés chevaliers, que de partager les hautes dignités auxquelles on aurait pu l'appeler avec une foule de parvenus dont la capricieuse faveur du peuple ou les bonnes graces des triumvirs avaient fait la fortune inouie. S'il avait été moins philosophe, il aurait donc eu une excellente raison de chercher dans le choix de ses commensaux et amis, non cette circonstance, *quali sit quisque parente*, mais le dévoûment à sa personne et les qualités personnelles. Mais, tout l'indique, sa conduite eut une autre raison, toute politique et en harmonie avec l'une des règles du gouvernement d'Auguste. Suivant le jeune César, tout devait être également de nouvelle origine dans l'empire, devenu de république une monarchie : c'était le moyen d'anéantir les prétentions des descendants des grandes familles. Et comme la condition des Romains dans cet ordre de choses devait dépendre autant que possible, de l'arbitraire de l'empereur, il importait donc plus de prendre en considération le mérite personnel, que le mérite et les dignités des ancêtres.

Ce fut devant un juge aussi compétent et aussi bienveillant, qu'Horace porta son procès; son plaidoyer est un chef-d'œuvre d'habileté : il fait bien moins son apologie, qu'il ne justifie l'estime et l'amitié dont l'honorait Mécène.

On connaît sa manière de développer ses pensées. En apparence, son plan manque d'ordre; ses causeries paraissent n'avoir aucun but déterminé; on dirait qu'il s'abandonne sans réserve aux hasards d'un libre entretien; et cependant, malgré ses petits écarts et ses déviations dans des chemins tortueux, il s'approche à chaque pas de son but. Cet art ne saurait trop être recommandé aux écrivains qui veulent décrire les mœurs, les opinions ou les passions dans des satires, des épitres ou des discours philosophiques : c'est le moyen de fixer l'attention du lecteur, de l'intéresser, de faire impression sur sa pensée. Il ne s'agit point ici de règles; mais de la forme et du modèle. Il n'en est pas de plus achevé que les épitres et les satires d'Horace; leur étude assidue est le travail le plus utile de ceux auxquels peuvent se livrer de jeunes poètes, désireux de paraître avec honneur dans cette carrière. Combien eussent été arides les principes que le poète expose dans ses écrits, s'il les avait présentés sous une forme méthodique et syllogistique! Qu'aurait-il pu tirer d'une telle matière ainsi exploitée, si ce n'est des lieux communs? mais combien sa manière est originale, et que d'intérêt dans son discours! point de vagues généralités; tout ce qu'il dit devenu aussitôt spécial, est présenté comme le résultat immédiat de l'expérience, et est vivifié par des exemples. Sa pensée principale répond à un trait individuel du caractère de Mécène, et pendant qu'il en fait l'apologie, il peint avec une naïve cordialité et sans en avoir l'air, le caractère de son père et le sien. Par cet art admirable, d'abstraites vérités deviennent sensibles et se transforment en personnages historiques : les figures se groupent, prennent une attitude, des couleurs naturelles, et reçoivent des ombres et la lumière; et, au lieu d'une sèche esquisse, le poète présente à nos yeux une peinture de mœurs vivantes, qui fait autant d'honneur à son cœur qu'à son esprit et à son goût.

Horace était devenu indispensable à Mécène; il l'accompagna en 717 dans son voyage à Brindes, entrepris pour réconcilier une seconde fois Antoine et Octave. Cette négociation réussit par les soins d'Octavie, sœur du jeune César et femme d'Antoine, épouse délaissée et malheureuse, qui ne cessait de s'interposer entre son frère et son mari, et réussit long-temps à retarder une rupture qui devait être la dernière. Ce voyage est décrit dans la satire : *Egressum magna me accepit Aricia Roma.*

Horace, dans une de ses satires (Satire 5, liv. 1.), a fait le journal de l'un de ses voyages de Rome à Brundusium, à l'exemple de Lucilius, qui a rendu compte de la même manière de l'une de ses excursions de Rome à Capoue. Mais le modèle a été de beaucoup dépassé par la copie : on peut en juger par la comparaison de l'œuvre de l'ami de Mécène, avec ce qui nous reste du récit fait par le plus ancien des satiriques romains. Beaucoup de poètes, Chapelle et Bachaumont entre autres, ont à leur tour imité Horace, dont l'ouvrage est demeuré le type parfait de toutes les productions de ce genre.

Ce fut à la suite de Mécène, qu'Horace fit la plus grande partie du trajet de Rome à Brundusium; il n'en-

treprit pas ce voyage pour ses affaires personnelles ou son plaisir, on ne saurait douter qu'il fut invité à le faire comme *comes* de l'ami, du familier du jeune César.

Mécène aimait à s'entourer en de telles occasions des meilleurs esprits; grace à sa bienveillance pour les poètes et pour les hommes de génie, son nom pendant dix-huit siècles a été un titre d'honneur. Sa société dans ses voyages était formée, non seulement d'Horace et du savant grec Héliodore, mais encore d'autres amis, au nombre desquels on distingue Virgile, Plotius et Varius. Peut-être Horace fut-il invité par Mécène lui-même à perpétuer le souvenir du voyage de Brundusium et des petits incidents de la route dans un journal facétieux. Si l'idée en vint au poète, sans suggestion étrangère, il n'en est pas moins certain qu'il écrivit sa cinquième satire moins pour le public que pour l'amusement des hommes d'élite dans la société desquelles il s'était trouvé. Les grands à Rome, même au temps de la république, et bien plus encore sous les Césars, avaient coutume d'avoir auprès d'eux, lorsqu'ils se rendaient dans leurs gouvernements ou qu'ils voyageaient pour le service de l'état, un grand nombre d'affranchis et d'esclaves. Ils se fesaient accompagner en outre d'un nombre plus ou moins grand de citoyens nés libres, qui leur étaient spécialement dévoués, et qu'ils considéraient comme une sorte d'amis placés dans une condition subordonnée, mais dignes de leur confiance et de leur familiarité. Ces compagnons de voyage ajoutaient à la dignité du grand seigneur en mission; ils fesaient auprès de lui un service d'honneur, et étaient chargés dans l'occasion, de commissions secrètes et d'affaires d'une importance secondaire. On les appelait *comites*, *amici*, *cohors amicorum*, *contubernales*, et *commensales*. Beaucoup remplissaient un office déterminé : ils étaient secrétaires privés, médecins, trésoriers, etc. D'autres (et c'était surtout un usage reçu au temps d'Auguste) avaient plus besoin des bienfaits du patron que celui-ci ne tenait à leur service; c'étaient des compagnons de table, et non des serviteurs nécessaires. Ils avaient de fréquentes occasions de se rendre agréables et de s'insinuer dans les bonnes graces et dans la confiance du grand seigneur, et devaient souvent à leur position des avantages considérables. Si telle était leur condition auprès des grands de Rome, qu'on juge de qu'elle importance était une place dans la cohorte d'un prince ami d'Auguste et, à ce titre, assez voisin de l'inépuisable source des graces, des titres et des richesses, pour avoir la faculté d'en diriger de riches filets sur ses amis. Julius Florus, à qui Horace a dédié plusieurs de ses épîtres, était un client de la maison des Césars, et fesait partie de la cohorte des amis de Claude Tibère Néron, gendre d'Auguste, lorsque ce prince fut envoyé en Arménie dans l'année 734, pour investir Tigrane de la dignité royale. La place distinguée qu'Horace lui donna parmi ses amis, a bien plus honoré sa mémoire que celle qu'il occupait dans la société d'un prince dont la postérité a noté le nom d'infamie.

Le vaisseau de la flotte d'Octave qui portait Mécène et son ami au retour du voyage de Brindes, fit naufrage dans le golfe de Vélie, auprès du cap Palinure, et Horace faillit périr:

> Non me Philippis versa acies retro
> Devota non extinxit arbor,
> Nec sicula Palinurus unda.

Quelque temps s'écoula pendant lequel Octave combattit avec une fortune diverse l'armée et la flotte de Sextus-Pompée. Agrippa battit Démocrate, commandant des vaisseaux du général républicain; mais Octave, surpris par Pompée, fut défait complétement et eut peine à s'échapper. Agrippa et Mécène rétablirent ses affaires, et il se hâta de se rendre à Rome, où il fut accueilli avec les plus grands honneurs. Ses armes ne furent pas moins heureuses contre les Dalmates qu'elles ne l'avaient été contre Sextus-Pompée; tout lui prospérait. Lépide, mécontent de sa position, avait essayé de soulever la Sicile; Octave lui enleva son armée, le dépouilla de ses dignités, et l'estima assez peu pour lui laisser la vie. Un adversaire plus redoutable se présentait, et le moment d'en finir enfin avec Antoine était venu. L'empire Romain se partageait entre ces deux puissants rivaux. Antoine avait pour lui l'affection de l'armée, l'Égypte, l'Orient, des troupes bien disciplinées, une flotte puissante, beaucoup de courage personnel et de grands talents militaires. Ces avantages étaient compensés chez Octave par son habileté, par la possession de l'Italie, par la haute capacité de ses deux amis, Mécène et Agrippa. Il eût succombé sans doute, si Antoine, cédant à une passion indigne d'un vieux soldat, n'eût abandonné la victoire pour suivre Cléopâtre, et ne se fût manqué à lui-même. La bataille navale d'Actium, qui eut lieu en 723, décida du sort de l'Italie et de la domination du monde; le faible Antoine trouva dans les bras de Cléopâtre, en Égypte, une mort sans honneur; et l'empire demeura pour toujours à son heureux rival. Un décret du sénat ordonna la clôture du temple de Janus. Horace avait exprimé le désir d'accompagner Mécène, lorsqu'il s'embarqua à Brindes pour aller combattre Antoine; mais sa demande ne fut point accueillie. Ce fut à cette époque qu'il obtint le droit de porter l'anneau de chevalier.

LIVRE DEUXIÈME.

AN DE ROME 719 JUSQU'A 727.

RAPPORTS D'HORACE AVEC AUGUSTE. — SITUATION DU POÈTE A ROME ; SES MAITRESSES, SES AMIS, SA FORTUNE. — HORACE A-T-IL ÉTÉ RICHE ? — JUSTIFICATION DE SALLUSTE.

Mécène fit d'heureux efforts pour appeler sur Horace la bienveillance d'Octave ; le nouveau César apprécia bientôt, sinon le talent, du moins les aimables qualités de l'ami de son conseiller, et dès lors il prodigua au poète les témoignages de sa faveur. Les rapports qui s'établirent entre le prince et le poète sont dignes d'attention : pour les bien apprécier, pour bien juger la conduite d'Horace avec l'ennemi de ce Brutus, pour lequel il professait une si haute estime, et de cette liberté politique qui lui était si chère ; pour bien comprendre de nombreux passages de ses écrits, il faut étudier le caractère moral d'Auguste, et tâcher d'en découvrir les mystères.

Je ne sais si l'histoire entière des temps anciens et modernes pourrait trouver un homme dont le caractère ait été plus équivoque, plus énigmatique et plus difficile à résumer en une donnée fondamentale, que celui de cet Auguste dont l'imposante figure occupe le premier plan du tableau de cette époque mémorable. Lorsqu'on lit dans le même livre les événements des cinq années du triumvirat d'Octave, et l'histoire des quarante-deux années du gouvernement d'Auguste, comment se persuader que c'est là, sous des noms différents la biographie du même homme ? Ce jeune scélérat, lâche, ingrat, sans foi, si froidement cruel, que ne retenaient aucun lien de la nature, aucune des lois humaines, aucun des rapports de la vie ; pour qui rien n'était sacré ou honteux en un mot, s'il s'agissait de rassurer sa méfiante timidité ou de l'exécution de ses plans ambitieux ; cet Octave, c'est le même personnage qui fit oublier aux Romains leur haine pour l'aristocratie, par la modération et la prudence de son gouvernement, par son zèle éclairé pour le bien public, et, ce qui était sans exemple, réussit à leur faire aimer son pouvoir absolu et à le faire considérer comme un bienfait ; c'est le même personnage dont le nom vénéré servit plus tard à rappeler aux empereurs les vertus d'un bon prince, du père de l'état, d'un génie bienfesant, et leur était donné comme une récompense. Il est inconcevable, et rien n'est plus certain cependant, qu'un même homme a été tout cela à deux époques différentes de sa vie.

Les annales de l'humanité ne présentent pas un second exemple d'une pareille métamorphose, et jamais sans doute la nature ne saurait reproduire ni un tel changement ni un semblable caractère. Sans doute le plus rare de ces plus extraordinaires phénomènes serait encore pour nous une énigme insoluble ; si Auguste ; sincère dans un seul moment de sa vie, à sa dernière heure, ne nous en avait donné lui-même la clé : « Maintenant, dit-il aux amis qui l'entouraient, ne vous « semble-t-il pas que j'aie passablement joué mon rôle « dans la comédie de la vie ? » *Ecquid iis videretur mimum vitæ commode transegisse ?*

Ces expressions indiquent de la manière la plus claire la nature de ces vertus si hautement vantées d'Auguste ; leur commentaire détaillé nous conduirait trop loin. Bornons-nous à faire observer qu'une telle révélation place sous leur véritable point de vue toutes les actions louables de sa vie, et explique très bien les beaux dehors sous lesquels il s'est présenté au monde depuis sa trente-troisième année. Rien qui soit digne d'admiration ne lui demeure, si ce n'est son art à conserver et à bien soutenir pendant quarante-deux ans le rôle qu'un Mécène et un Agrippa lui avaient appris à jouer. Encore cette admiration doit-elle être beaucoup restreinte, si l'on met en ligne de compte une multitude de circonstances secondaires : l'habileté de ses amis, sa propre faiblesse de caractère, ses craintes toujours éveillées d'éprouver un jour le sort de Jules-César, et enfin, lorsqu'il eut survécu aux compagnons de ses plus belles années, l'influence de Livie, et l'habitude, qui devint pour lui une seconde nature. Chacune de ces causes exerça nécessairement sur lui son action particulière.

Il ne faut point oublier, dans cette énumération, la

jalousie que lui inspiraient les grandes qualités d'Agrippa et les hautes vertus de ce Marcellus, l'orgueil et l'espérance de Rome ; elle eut plus d'influence sur sa conduite qu'on ne le pense. Tous les yeux s'attachaient avec confiance et avec admiration sur ces deux jeunes hommes ; tous les cœurs surtout volaient au devant de ce Marcellus, dont la mort précoce fut pleurée dans tout l'empire comme une calamité. Auguste devait au moins s'efforcer de paraître ce qu'ils étaient, et pour faire oublier ce que lui-même avait été, il lui importait d'honorer et d'imiter les rares qualités que les Romains exaltaient en eux. N'auraient-ils pas pu s'apercevoir qu'Agrippa méritait mieux que lui la première place, ou concevoir la pensée d'abréger pour Marcellus, l'héritier de l'empire, le temps où il serait appelé à recueillir cette riche succession ?

Ainsi, pendant la durée entière de sa glorieuse administration, Auguste joua la comédie avec les sots Romains. Il était comédien, lorsqu'il se fesait contraindre par le peuple et par le sénat, par des voies détournées, et par degrés, d'accepter le pouvoir absolu qu'il possédait déja, et dont il n'avait pas la moindre envie de se dépouiller ; comédien, lorsqu'il affectait la modération d'un homme privé, et permettait qu'on lui élevât des temples et des autels ; comédien, quand il affectait dans les occasions les plus insignifiantes le plus profond respect pour des usages et pour des lois auxquels il avait l'adresse d'échapper à chaque instant ; comédien, quand il louait publiquement les Milanais de leur reconnaissance et de leur fidélité envers un ami malheureux, en apercevant la statue qu'ils avaient élevée pour honorer le souvenir de Marcus Brutus, leur ancien patron. N'était-il pas comédien encore, et comédien consommé dans l'art de contrefaire toutes les qualités d'un chef de l'état et toutes les vertus, lorsqu'il fesait parade d'un amour pour les muses qu'une ame froide, égoïste et fausse comme la sienne ne pouvait certainement pas éprouver.

L'excellente éducation qu'il reçut à Apollonia dans les premières années de sa vie, ne fut pas assez bien dirigée, soit pour corriger les vices naturels de son caractère, soit pour développer en lui ce sentiment délicat du beau et du bien, qui est le vrai fondement de la vertu, et s'allie si parfaitement avec le goût des muses. Elle fut peut-être interrompue trop tôt, après la mort du grand-oncle d'Octave, Jules-César, pour produire d'utiles résultats. Jeté tout d'un coup dans les affaires publiques, et entraîné dans ce tourbillon rapide sans savoir où il allait, plongé soudainement dans l'enivrement de sa grandeur et d'une importance à laquelle il s'était élevé par la force et sans pouvoir la supporter, peu de mois lui suffirent pour perdre entièrement de souvenir le peu de bien que pouvait produire sur lui l'éducation alors à la mode des jeunes Romains de haute origine et de grande attente. Cicéron, déja vieux, s'était flatté de devenir le Mentor de ce nouveau Télémaque ; mais son invraisemblable espérance fut bientôt cruellement trompée, et ses cheveux blancs payèrent cher l'erreur qui lui avait suggéré la malheureuse pensée de faire, au mépris des lois, de cet équivoque jeune homme le protecteur de la république. A peine César-Octave se vit-il dégagé de ses liens qu'il s'abandonna à son penchant naturel ; il se jeta dans les bras d'Antoine, perdit bientôt dans la société de l'écume de Rome ce qui pouvait lui rester de honte et de retenue, et développa, pendant les premières années de son infame triumvirat, un caractère auquel il ne manqua que la force et le courage pour faire de lui un second Sylla.

Une faiblesse de constitution, fruit, dès sa vingtième année, de ses excès, et une timidité naturelle qui contrebalançait l'activité de ses passions, sauvèrent Rome d'une ruine totale, et le préservèrent de la honte de n'être connu dans la postérité que comme le fléau de son pays. L'effroi de la haine générale dont il se sentait digne, le contraignit à mériter l'amour des Romains ; et le désir de sa sûreté devint la garantie de la sûreté du monde. Mais que de bien ne devait-il pas faire pour effacer les traces du mal dont il était l'auteur, et quels devoirs lui imposait une pareille résolution ! Il n'eût jamais été capable de lui être fidèle, s'il avait été abandonné à ses propres forces dans l'exécution ; mais tout son rôle, et rien de plus, c'était de faire ce que pensaient et fesaient pour lui un Agrippa, un Mécène, un Pollion, un Messala ; de leur prêter son nom, de marcher dans le sentier que ces grands hommes lui frayaient et lui montraient ; de feindre les vertus qu'ils possédaient, et de recueillir les fruits de leurs dangers, de leurs mérites et de leurs talents. Octave fut tellement excité par la facilité de l'exécution, il se sentit si puissant des forces qui lui étaient prêtées, et conçut, d'un succès au delà de toutes ses espérances, tant de confiance dans son génie, qu'il prit cœur au travail et mit toute son attention à soutenir par ses propres efforts l'ouvrage de ses mains. Il étudia ce rôle avec une application infatigable, et ses dispositions naturelles à l'hypocrisie lui enseignèrent l'art de le jouer si bien, qu'il lui devint à la fin naturel. Il fut réellement l'homme qu'il feignait d'être. Trompés par le sentiment de leur bonheur, les Romains lui facilitèrent la peine de les tromper en fermant volontairement les yeux, et telle fut avec le temps la force de l'habitude, que le caractère factice dont il avait porté le masque pendant tant d'années se confondit en de certains moments avec son caractère naturel. Ce furent des larmes véritables qu'il répandit, lorsqu'un beau jour de sa vie il reçut le glorieux surnom de *Père de la patrie*, de l'amour d'un peuple dont la félicité était son ouvrage.

Les auteurs principaux de la merveilleuse transformation d'un sanguinaire usurpateur dans l'un des meilleurs princes, Agrippa et Mécène, s'étaient partagé leur influence sur Auguste : l'un s'occupait immédiatement et publiquement des affaires de l'état ; l'autre, au contraire, sans renoncer jamais aux avantages de sa condition privée, se contentait d'être l'ami et le familier du prince. Dans le caractère de

l'un paraissait l'amour du beau ; celui de l'autre se distinguait par un penchant naturel pour ce qui est grand. Celui-là possédait tous les talents, toutes les vertus d'un général et de l'homme d'état ; celui-ci, le don de plaire et les plus exquises qualités de l'homme du monde. Tous deux aimaient les arts ; mais l'un avait spécialement pour objet l'embellissement de Rome par de grands édifices publics ; l'autre, le progrès et l'amélioration de la vie sociale. Tandis qu'Agrippa employait activement son zèle à doter le gouvernement d'Auguste de force, de durée et de majesté, Mécène s'efforçait de rendre le pouvoir nouveau agréable aux Romains, et de le leur faire aimer. Pendant que le premier s'efforçait sans cesse d'exécuter de grandes choses, le second s'occupait du soin d'inspirer des hommes de génie dignes de les chanter. L'un et l'autre, enfin, tendaient, par des voies différentes, à ce but commun de tous leurs efforts : l'avantage de l'homme pour lequel chacun d'eux agissait avec tant de zèle dans son cercle spécial.

La fortune, qui peut-être n'avait fait encore pour aucun homme autant qu'elle fit pour Auguste, fit paraître au temps où vécut l'héritier de César, quelques-uns de ces génies richement dotés des plus heureux présents de la nature, et dont les productions donnent le caractère d'une époque au siècle dans lequel ils vivent, jusqu'à la postérité la plus reculée. Elle envoya Virgile, sept années avant l'avénement de ce prince, et Horace, deux ans seulement, comme des hérauts chargés de célébrer le gouvernement nouveau, et de le proclamer le grand œuvre auquel l'esprit humain avait travaillé depuis des siècles, ainsi que le commencement glorieux d'un âge meilleur. Auguste peut-être eût peu remarqué ces poètes, et très certainement il n'aurait pas professé pour eux une si haute estime, si Pollion et Mécène ne l'avaient convaincu de la grandeur des avantages qu'il pouvait tirer de leurs talents. Ni sa manière naturelle de sentir et de penser, ni le tourbillon continuel dans lequel il avait passé sa jeunesse, ni la grandeur et la multiplicité des soins dont le difficile gouvernement de l'empire Romain lui fesait un devoir, ne s'accordaient avec cette délicate et douce disposition de l'ame qui lui était indispensable pour apprécier un Virgile, et avoir une oreille sensible au charme des vers de ce poète. Mais, lors même qu'Auguste aurait eu moins de goût encore qu'il n'en possédait réellement, comment eût-il pu se dispenser de protéger et de récompenser des talents que lui vantaient ses intimes amis, qu'exaltait l'opinion publique, et dont il pouvait tirer un parti si grand dans l'intérêt de sa renommée et de son pouvoir, en se comportant avec eux d'une manière noble et généreuse ? Un intérêt commun invitait au reste le prince et ces poètes, lui, à les avoir pour clients ; eux, à le choisir pour patron ; et dès lors il importait peu à Horace et à Virgile qu'Auguste sentît réellement le prix de leurs ouvrages, s'il se conduisait comme s'il le sentait.

Quoiqu'Auguste voulût se donner l'apparence d'être le protecteur de tous les talents de cette sorte, savoir comment et par qui il serait loué, n'était cependant pas chose indifférente pour lui. Les génies les plus éminents par leurs facultés étaient devenus d'eux-mêmes ses partisans et les hérauts de sa gloire ; mais parmi eux se trouvait un homme que n'avaient ému ni la jalousie de la considération dont l'Énéide avait entouré Virgile, ni les récompenses brillantes accordées à l'auteur de ce bel ouvrage ; un homme d'un talent capable des plus hautes conceptions, et cependant qui n'avait rien fait ou qui avait fait peu de chose pour célébrer et son époque et un prince dont l'univers entier briguait la faveur ; un homme, en un mot, qui, vivant dans Rome, chez un Mécène dont le palais voluptueux rappelait la cour de l'Alcinoüs d'Homère, au milieu de gens prêts à tout faire et à tout souffrir pour obtenir, à force de brigues, les richesses et la faveur, avouait hautement qu'il pensait d'une autre manière, parlait toujours de retraite, et déclarait publiquement préférer à tous les trésors qu'un roi peut donner, l'indépendance et la jouissance de soi-même dans une condition médiocre, qui, d'après la mesure commune, équivalait à la pauvreté : cet homme, c'était Horace.

Cette modération, ce goût pour l'indépendance, qualités caractéristiques dans tous les temps des *viros mercuriales*, Horace les partageait sans doute avec plusieurs autres poètes de son temps ; mais ce qui le distinguait d'eux, c'était une particularité qui devait être beaucoup moins indifférente pour Auguste. Ainsi Virgile et Ovide n'étaient que des poètes ; ils exerçaient l'art des vers comme un art auquel ils se sentaient appelés par la nature, et fesaient de sa culture l'unique affaire de leur vie. Mais Horace avait parcouru dans sa jeunesse une autre carrière qui l'aurait conduit à un but bien différent, si le sort avait été plus favorable à son parti.

Comment Horace, jeune homme sans bien et sans naissance, que ses études retenaient à Athènes, et qui n'avait donné aucune preuve de talents militaires, avait-il mérité l'honneur d'être nommé commandant d'une légion par un aussi grand capitaine que Marcus Brutus ? Lessing en donne une raison très plausible : c'est que Brutus avait reconnu dans ce jeune homme les qualités personnelles convenables à un tel poste. Un vers d'Horace paraît justifier cette conjecture :

> Me primis urbis belli placuisse domique.

C'était Brutus qui l'avait choisi, ce grand homme l'avait jugé digne de sa bienveillance et de son intimité. Ce n'était point sans doute par la culture et la délicatesse exquise de son esprit, qu'Horace avait rendu son commerce si agréable à un homme tel que l'ami de Cassius : ce que Brutus estimait surtout le plus en lui, c'était sa noble manière de penser, sa haine contre la tyrannie, son zèle pour le bien de la république : telles sont les qualités qui lui méritèrent, si jeune, la préférence si distinguée et autrement inexpli-

cable que lui donnèrent les chefs du parti républicain, sur tant d'autres Romains de son âge et de sa condition. Ils pouvaient choisir parmi les fils de familles anciennes et opulentes, et ce ne fut certainement pas faute de tels hommes, qu'ils nommèrent au commandement suprême d'une légion le fils d'un pauvre affranchi, d'un commis des douanes à Venouse.

Lorsqu'Horace passait à cette époque ses jours les plus beaux sous la tente d'un Brutus, il ne pressentait certainement pas qu'il en viendrait un, vingt-cinq ans plus tard, où il dirait à ce même Octave contre lequel il était alors armé : « Il est sage, il est équitable, le ju- « gement du peuple, lorsqu'il te met au dessus des capi- « taines de la Grèce, et te donne la préférence sur les « nôtres. » Mais Auguste se rappelait peut-être, en lisant cet éloge dans les vers de notre poète, que si vingt-cinq ans auparavant le sort de Brutus et de Cassius n'était pas devenu le sien, ce n'avait pas été la faute d'Horace.

Après la déplorable issue de la bataille de Philippes et la mort de ces grands hommes, les derniers des Romains, Horace avait le choix entre ces deux partis : fuir avec tant d'autres auprès du jeune Pompée, ou, comme tant d'autres encore, accepter du service sous Octave et sous Auguste. Il était trop généreux pour l'un, et trop prudent pour l'autre : pour qui avait la moindre connaissance de la situation des choses, et Horace la connaissait bien, tout espoir de sauver la république était irrévocablement perdu. Que restait-il donc à faire au jeune ami de Brutus ? une seule chose, mettre sa personne en sûreté. Obtenir sa vie de ses vainqueurs, c'était beaucoup; comment et par l'entremise de qui y parvint-il ? L'opinion générale attribue à l'intervention immédiate de Mécène, après la bataille de Philippes, le salut du jeune commandant de légion; mais sur quelles preuves est-elle fondée ? sur l'insignifiant témoignage de Sidonius Apollinaris. Personne n'en savait plus sur ce fait, qu'Horace lui-même, et ce poète a raconté avec trop de détails l'histoire de ses relations avec Mécène, pour que ce point ne soit pas parfaitement éclairci. Il ne fait aucune mention de cette obligation qu'il aurait eue à son illustre ami.

Mais la clémence du vainqueur, en le laissant vivre, ne lui assurait pas des moyens d'existence : son petit héritage patrimonial avait été saisi par le fisc des triumvirs. Quelle ressource, quel expédient eût resté à un homme de son caractère, si les muses au service desquelles il avait été élevé, ne l'avaient pris sous leur protection ?

On ne peut savoir avec certitude, si quelques-unes de ses premières productions sont parvenues jusqu'à nous.

Il ne paraît pas que pendant la durée entière du triumvirat Horace ait eu de fréquents rapports avec Octave, le futur Auguste; et si l'on fait exception d'un seul passage, douteux encore, où il nomme un Octave parmi les hommes dont l'approbation le flatterait, on ne trouve, dans ce qu'il a écrit avant la bataille d'Actium, rien dont on puisse inférer que l'ami de Brutus porta le moindre intérêt à la cause ou à la fortune des triumvirs. Le rôle important, quoique d'une courte durée, qu'il avait joué dans le parti républicain, lui imposait pour son honneur et sa sûreté le devoir d'une circonspection égale à la difficulté des circonstances. Mais un lecteur attentif peut aisément deviner à la lecture de ses premiers ouvrages, et à l'aide d'une multitude de légers indices, combien son cœur avait peu de part à cette réserve dont la prudence lui fesait une loi. On voit combien de temps et de peine il lui avait fallu pour prendre sur lui de brûler publiquement de l'encens devant le chef d'un parti pour lequel les dieux s'étaient déclarés. Je trouve dans la treizième épode un trait échappé contre son gré à son cœur oppressé, mais assez clair pour désigner son désir évident, et non dénué tout-à-fait d'espérance, de voir un jour la république rétablie. Il convie ses amis à joyeuse journée, et leur dit :

> .... Rapiamus, amici,
> Occasionem de die, dumque virent genua
> Et decet, obducta solvatur fronte senectus,
> Tu vina Torquato move Consule pressa meo !

Et il ajoute aussitôt, pour prévenir tous les projets que le malheur des temps pouvait inspirer à ses amis :

> Cætera mitte loqui ! Deus hæc fortasse benigna,
> Reducet in sedem vice. Nunc et Achæmenia
> Perfundi nardo juvat et fide Cyllenea,
> Levare diris pectora sollicitudinibus.

Ces vers à demi énigmatiques peuvent-ils avoir dans la bouche d'Horace un autre sens que celui-ci : « Écartez de votre esprit les soins de la politique ! « pas un mot sur des sujets désagréables ! peut-être « la fortune va donner aux affaires une face nouvelle ; « un dieu se prononçant pour nous, remettra tout « dans son précédent état. Maintenant, ô mes amis, « parfumons-nous de nard ! et que les chants et la « lyre éloignent de nous le chagrin d'être spectateurs, « sans pouvoir les empêcher, d'événements si mons- « trueux. » Le poète dit aux Romains dans la septième épode :

> Quo, quo, scelesti, ruitis ?

Et dans la seizième :

> Altera jam teritur bellis civilibus ætas,
> Suis et ipsa Roma viribus ruit.

Il adresse d'autres reproches au peuple avec une chaleur née, non d'un simple enthousiasme poétique, mais d'un cœur contraint à s'épancher, et auquel la violence de ses sentiments fait franchir toutes les bornes de la prudence. Aucun mot dans ces vers n'est dirigé contre le jeune César ; mais aussi on n'y trouve rien qui décèle la moindre sympathie pour Octave. Il fait

plus : dans sa dernière épode il invite les Romains, ou du moins la plus considérable et la meilleure partie de ses concitoyens, à suivre l'exemple des Phocéens, et à sortir d'une ville dévouée au crime : « Allez, leur « dit-il, aussi loin que vos pieds ou un vent favorable « pourront vous conduire, chercher un autre séjour ; « mais auparavant obligez-vous par un serment, « comme les anciens Phocéens, à ne jamais reparaître « dans Rome. » Cette ode sur le déplorable état de la république, respire un sentiment de découragement et de tristesse si profond, qu'elle n'a pu évidemment être écrite par un poète désireux de faire sa cour à Octave. Le poète ne pense pas même, dans sa première épode, en félicitant avec toute la chaleur de l'amitié son cher Mécène d'avoir échappé aux dangers de la bataille d'Actium, et, dans la neuvième, en complimentant ce même ami sur sa victoire, à profiter d'une occasion si naturelle d'adresser quelques mots flatteurs à l'homme pour le compte duquel elle avait été remportée ! En un mot, tant qu'Octave ne doit être considéré que comme un usurpateur, Horace demeure fidèle à ce qu'il a été dans de meilleurs temps. Mais Octave rend solennellement au sénat et au peuple un pouvoir dont la force seule l'a investi; tous les Romains haletants après le repos, le supplient, le pressent, le forcent en quelque sorte par leurs instances à accepter de leurs mains une puissance désormais légale : alors Horace, et seulement alors, dans la seconde ode du livre premier, unit sa voix à la voix publique pour reconnaître dans le nouvel Auguste l'être auquel les dieux ont confié la mission de sécher tant de larmes et de consoler l'univers de tant de misères. Il termine ainsi cette ode, par deux strophes si belles dans le latin : « Diffère encore ton retour dans les cieux; « heureux de ton séjour sur la terre, demeure long- « temps parmi le peuple de Quirinus, et qu'un zéphyr « trop rapide ne t'enlève point, irrité de nos crimes, « à notre amour. Mais, plutôt, jouis ici de tes glorieux « triomphes, jouis ici du bonheur d'être appelé des « noms de prince et de père, et ne permets pas, ô « César, que le coursier du Mède foule impunément « le sol où tu commandes. »

Les trois livres suivants des odes contiennent plusieurs de ces poésies dans lesquelles Horace parle d'Auguste avec éloge ; mais il n'en est pas une seule qui soit adressée directement au prince, ou que l'on puisse considérer comme son panégyrique. En effet, si la douzième du premier livre porte la suscription d'Auguste, on ne peut pas plus l'imputer à Horace que ce titre inconsidéré mis, dans quelques éditions, à la tête de l'ode quatorzième du même livre : *In Brutum bellum civile parentem*. Cette douzième ode n'est au fond qu'une longue énumération de héros mythologiques ou d'illustres capitaines de l'ancienne Rome qu'il voudrait célébrer dans ses vers, et dont aucun n'est chanté par sa muse. Il nomme Régulus, Scaurus, Paul-Émile, Fabricius, Curius, et termine cette liste ainsi :

> .... Micat inter omnes
> Julium sidus, velut inter ignes
> Luna minores.

Ce qu'il ajoute dans les trois strophes suivantes adressées au père des dieux, est la simple énonciation d'un fait : « Le gouvernement de l'Olympe et celui de l'univers, dit-il, sont partagés entre Jupiter et Auguste ; vainqueur des Indiens, des Parthes et des Sères, Auguste, seulement le second après Jupiter, donnera des lois à l'univers entier » :

> Te minor latum reget æquus orbem.

C'est là un fait, une nouvelle, et non une flatterie. L'ode entière, si je ne me trompe, perd beaucoup de ce qui aurait pu la rendre agréable à Auguste, par l'incertitude que témoigne le poète sur la question de savoir s'il doit, ou non, commencer ses chants par ce hardi passage :

> .... An quietum
> Pompili regnum memorem, an superbos
> Tarquini fasces, dubito, an Catonis
> Nobile lethum.

Cette belle ode, malgré l'essor du poète digne de celui de Pindare, paraît n'être encore que l'une de ces excuses tant de fois mises en avant par Horace, et sur les prétextes les plus légers, pour se dispenser de célébrer les actions du chef du gouvernement nouveau; elles sont toutes de la même espèce. Les vraies causes de ce refus ne sont point l'impuissance et la paresse du poète, ou les frivoles motifs que le poète n'a pas honte de présenter à un Agrippa :

> Nos convivia, nos prælia virginum
> Sectis in juvenes unguibus acrium
> Cantamus.....................

Ces causes, ce sont ces sentiments intérieurs qui lui défendaient de célébrer les actes de l'oppresseur de l'antique liberté romaine, d'un homme contre lequel il avait combattu, d'un tyran dont les mains, teintes du sang d'un Cassius, d'un Brutus et de tant d'autres nobles Romains sacrifiés à son ambition, n'auraient pu être lavées par toute l'eau lustrale de l'univers. C'eût été folie de sa part que de manifester de telles opinions publiquement et sans détour; il les laisse cependant transpirer à chaque occasion, même auprès des hommes les plus considérables de l'état, bien plus qu'il ne l'aurait fait, si elles lui eussent été moins habituelles, et si leur vivacité ne l'avait entraîné quelquefois par delà les bornes de la prudence. Je trouve surtout des preuves de cette disposition d'esprit dans la belle ode au consul Asinius Pollion. Pollion se proposait d'écrire l'histoire du dernier triumvirat et de la guerre qui en était résulté; Horace lui parle sur un ton qui ne décèle nullement un ami de César. On peut en juger par cette strophe, le plus

beau monument qui ait été jamais élevé à la mémoire de l'inébranlable Caton et des grands hommes qui moururent pour la même cause :

Audire magnos jam videor duces,
Non indecoro pulvere sordidos,
Et cuncta terrarum subacta
Præter atrocem animum Catonis.

Horace, en conservant des sentiments d'admiration si chauds et si peu déguisés pour les anciens défenseurs de la bonne cause, et en montrant, comme il le fesait, tant de froideur pour celle de l'homme à qui ses crimes et le sort avaient donné le suprême pouvoir, se trouvait dans une position infiniment délicate. Ce n'était pas trop, on le conçoit aisément, de tous les agréments de son esprit, de tous ses talents et de toute l'amitié de Mécène dont il leur était redevable, pour ne pas encourir de façon ou d'autre le soupçon d'être secrétement l'ennemi de l'administration nouvelle. Mais on comprend aussi combien lui devenaient nécessaires son éloignement et de Rome et d'une vie active, et la solitude de sa campagne de Sabinum. On conçoit dès lors toute son indifférence pour une condition meilleure, et sa complète et facile résignation à renoncer à son modique bien, sentiment qu'il exprime, dans la vingt-neuvième ode du livre troisième, avec la chaleur et la vérité d'un homme témoin de tant d'exemples de l'inconstance des choses humaines :

Fortuna, sævo læta negotio, et
Ludum insolentem ludere pertinax,
Transmutat incertos honores,
Nunc mihi, nunc alii benigna.
Laudo manentem ; si celeres quatit
Pennas, resigno quæ dedit, et mea
Virtute me involvo, probamque
Pauperiem sine dote quæro.

Cette manière de penser et cette disposition d'esprit sont certainement les vrais motifs qui déterminent Horace à refuser, sous le prétexte du mauvais état de sa santé, l'offre d'entrer au service d'Auguste et de se charger du soin de sa correspondance particulière.

Elle lui fut faite par Mécène, au nom du prince. *Augustus epistolarum quoque ei officium obtulit, ut hoc ad Mæcenatem scripto significat*, dit Suétone dans la Vie d'Horace : *Ante ipse sufficiebam scribendis epistolis amicorum ; nunc occupatissimus et infirmus, Horatium nostrum te cupio adducere. Veniet igitur ab ista parasitica mensa ad hanc regiam, et nos in epistolis scribendis adjuvabit.* C'était ainsi qu'Auguste écrivait à Mécène. La proposition a-t-elle été faite réellement à Horace? c'est ce qu'on ne sait pas avec certitude ; la date paraît correspondre au temps où l'héritier de César fut qualifié par l'univers romain du nom glorieux d'Auguste, c'est-à-dire environ à l'année 729. Cependant ces expressions : « Laisse-le passer de ta table, « où il n'est que parasite, à ma table royale », font douter un peu de la vérité de l'anecdote. En effet, Octave, avant d'être surnommé Auguste, avait eu la pensée de se faire appeler Romulus ; il en fut détourné par la crainte de déplaire aux Romains en prenant un nom qui paraîtrait désigner cette dignité royale dont la haine fesait partie de leurs mœurs. Comment aurait-il qualifié sa table de l'épithète de *royale*, lui qui défendit par un édit qu'on lui donnât le nom de *dominus*, et ne supporta pas d'être appelé d'une dénomination semblable par ses fils adoptifs et ses petits-enfants, ni sur le ton de la plaisanterie, ni sérieusement? Cependant la lettre attribuée à Auguste par Suétone peut fort bien être authentique ; seulement Auguste, qui aimait à railler et à faire de l'esprit avec Mécène, a pu se servir du mot *regia* par antithèse, pour faire contraste avec le mot *parasitica*, dans une lettre adressée à un ami intime et l'un de ses familiers, et qui ne devait pas tomber en des mains étrangères, ou du moins être publiée de son vivant. Suétone, on doit l'inférer de sa biographie d'Auguste, a eu entre ses mains une collection des lettres de ce prince, conservée peut-être dans la bibliothèque Palatine, et la lettre relative à Horace dont il est question ici, est confirmée par une autre lettre adressée au poète lui-même. Quelqu'un pouvait-il avoir intérêt à inventer un pareil écrit? et la fraude, si elle eût existé, n'eût-elle pas été facile à constater au temps où Suétone écrivait?

Si Horace a réellement refusé l'emploi de secrétaire d'Auguste, on ne saurait plus douter de sa répugnance à paraître auprès de la postérité dans des rapports aussi intimes avec l'oppresseur de son ancien parti. Il aurait donné une preuve irrécusable de son courage, en s'exposant au danger de déplaire au prince et de lui devenir suspect ; et de sa vertu, en n'acceptant pas un emploi qui promettait, suivant toutes les probabilités, beaucoup de considération, beaucoup d'influence, ainsi que l'occasion assurée de rendre sa fortune infiniment plus brillante. Son refus n'avait-il pas des motifs meilleurs que l'amour de sa commodité et de l'oisiveté? C'est ce que ne croira jamais quiconque a fait une étude approfondie du caractère moral du poète dans ses ouvrages, et a assez de noblesse dans ses sentiments pour être juste envers un homme de génie. Celui dont les désirs n'ont jamais dépassé le juste milieu entre l'abondance et la pauvreté, c'est-à-dire le nécessaire, peut très bien trouver son bonheur dans cette façon de penser; mais personne n'aura cette manière de voir, si, possédant les moyens de parvenir aux honneurs et à la richesse, il n'a pas de meilleur mobile intérieur de ses actions que la paresse et la volupté.

Auguste ne s'abusait pas, sans doute, sur les motifs réels de la détermination d'Horace; mais, depuis qu'il gouvernait le monde, paisiblement et seul, il s'était fait une loi invariable, dans sa vie privée, de ne point s'enquérir de celle des Romains. Il respectait la liberté des individus, afin que le licou qu'il

avait placé sur l'état entier, fût moins senti. Il eût été fort dangereux de se conduire avec un Tibère et un Domitien comme Horace l'avait fait avec l'héritier de Jules-César. Auguste appréciait comme elle devait l'être l'excuse du poète; il ne s'en contentait nullement au fond, sans doute, et cependant il affecta dès lors de prodiguer au courageux écrivain les témoignages de son estime. Plus Horace se tenait à une distance respectueuse du prince, plus Auguste devenait obligeant pour lui et presque pressant. On eût dit qu'il aurait manqué quelque chose à l'entière jouissance de sa grandeur, s'il ne parvenait pas à gagner le cœur de l'homme étrange qui, sous les dehors d'un homme d'esprit et de plaisirs, portait dans son cœur des opinions et des vertus empreintes du cachet des illustres amis de sa jeunesse et dignes de temps meilleurs. Il avait séduit tant de Romains autrefois chauds partisans de Pompée, et un poète seul se refusait à devenir le partisan dévoué de son gouvernement corrompu! Les trois courtes lettres dont Suétone nous a conservé des extraits, prouvent combien peu il était indifférent à ce désagrément. Il revient de nouveau à la charge sur le ton, tantôt de l'affection, tantôt de la plaisanterie; et, ne pouvant rien gagner ainsi, il continue en montrant une sorte de sensibilité qui ne laisse plus aucun expédient au poète: *Sume tibi aliquid juris apud me*, lui dit-il, *tanquam si convictor mihi fueris; quoniam id usus mihi tecum esse volui, si per valetudinem tuam fieri possit* (Sueton. loc. cit.). Ces derniers mots laissaient au poète la porte toujours ouverte. Peu de temps après, Auguste paraît croire à l'excuse prétextée par Horace : « Notre ami Septimius pourra vous dire, lui écrit-il, « combien je pense à vous; car il m'est arrivé de « parler de vous en sa présence : quoique vous ayez « eu la fierté de rejeter mon amitié, je n'aurai pas « celle de rendre dédain pour dédain » (Sueton.). Cette lettre paraît avoir été écrite pendant le séjour d'Auguste en Espagne, c'est-à-dire dans l'année 729. Le trait était assez acéré; Horace n'en fut point ému, et se borna à composer l'ode quatorzième du troisième livre, dans laquelle il félicite les Romains sur l'heureux retour de leur prince de sa campagne contre les Biscaïens et les Asturiens. Auguste, pendant cette campagne, avait éprouvé une grave maladie, et même était passé pour mort à Rome. L'anxiété extrême qu'un tel bruit répandit parmi le peuple, et les preuves de dévoûment qu'Auguste reçut des Romains à cette occasion, offraient au poète les sujets des plus touchants tableaux, et un prétexte bien naturel de placer sous un beau jour l'image du prince, sans encourir le moindre reproche d'exagération ou de flatterie. Mais Horace ne pouvait se contraindre à devenir poète aux dépens de sa conscience : au contraire, son cœur prit si peu de part à cette ode, que la vérité historique n'y est pas dépassée. Quoi de plus glacial qu'un tel début :

> Herculis ritu modo dictus, ô plebs!
> Morte venalem petiisse laurum
> Cæsar, Hispana repetit penates
>   Victor ab ora.

Et il n'a rien de plus à dire sur un sujet aussi intéressant, même sous le rapport poétique! La capacité lui manquait, comment le penser, quand on le connaît? c'était bien plutôt la volonté. L'ode entière est une allocution froide et forcée au peuple Romain; rien n'y ressemble à un compliment adressé à Auguste, si ce n'est la quatrième strophe :

> Hic dies, vere mihi festus, atras
> Eximet curas : ego nec tumultum,
> Nec mori per vim metuam, tenente
>   Cæsare terras.

Comment Horace aurait-il pu dire avec plus de clarté et d'une manière plus positive par quelle raison les anciens défenseurs de la république se résignaient comme lui à leur état présent? Était-ce assez, non seulement pour le courtisan, mais même encore pour le poète dont la muse pouvait créer sur ce sujet tant de belles choses, si le cœur de l'homme l'avait inspiré? Bien loin de là, Horace emploie presque la moitié de son ode à donner à son serviteur l'ordre de faire les apprêts d'un soupé, l'envoie chercher la chanteuse Néere, et lui enjoint de revenir sur-le-champ, s'il est retenu par un portier odieux. Et c'est dans cette même ode, c'est dans un ouvrage sur le retour d'Auguste de l'autre monde, où un bruit public l'avait placé, qu'Horace trouve l'occasion de rappeler avec un certain plaisir l'année où il porta les armes contre Auguste :

> Lenit albescens animos capillus,
> Litium et rixæ cupidos protervæ.
> Non ego hoc ferrem, calidus juventa,
>   Consule Planco.

Cette ode n'était pas destinée, sans doute, à être mise sous les yeux d'Auguste; s'il l'a lue, il est difficile de croire qu'il l'ait regardée comme une preuve de l'attachement d'Horace à sa personne.

Les vrais sentiments d'Horace pour Auguste sont un trait peu connu de son caractère, ou plutôt placé sous une fausse lumière par les commentateurs. Qu'on me permette, pour éclaircir ce point, d'ajouter encore une réflexion : Dans presque toutes ses poésies, Horace lutte contre son époque; en toute occasion et dans plusieurs pièces de vers écrites expressément pour cela, il en châtie la corruption, le luxe excessif et les mœurs dégénérées. Jamais il n'a plus de chaleur, jamais il n'est plus sublime que lorsque son cœur s'inspire du souvenir des grands hommes de Rome république et libre. Son ame ne se trahit jamais, même dans les odes qu'il commence ou finit par un éloge d'Auguste, froid, équivoque ou hyperbolique. Avec quelle vivacité n'exprime-t-il pas à Mécène son

amour pour la liberté, son indifférence pour un bonheur subordonné à la volonté d'autrui, et le contentement que lui donnait une pauvreté dans laquelle il se trouvait encore riche au delà de ses désirs! Et il ne fesait nullement parade de ses sentiments; c'était ainsi qu'il était, il vivait ainsi; on ne saurait le méconnaître sans être injuste envers lui. Pouvons-nous supposer qu'il eût été assez simple, lui qui connaissait si bien le monde et le cœur humain, pour se laisser tromper par les efforts apparents d'un prince artificieux en faveur de l'amélioration des mœurs romaines? Est-il possible d'imaginer qu'Auguste ait pris grand plaisir, en lisant Horace, à la peinture si souvent reproduite de l'esprit de l'ancienne Rome, et ait regardé comme un ami sincère de son gouvernement un poète si peu soigneux de cacher ses opinions républicaines, et si disposé à laisser entendre que s'il tenait pour un bien la situation présente, c'était uniquement par la crainte de maux plus grands!

Cependant le poète observait assez bien le décorum, pour ne pas devenir l'occasion d'une exception dans la politique d'un prince dont la conduite avait pour but alors de se concilier l'univers par la douceur et la bienfesance de son gouvernement. Accablé des soins de l'état et des témoignages innombrables de soumission illimitée et d'adoration venus de toutes les parties de l'univers, Auguste ne dut-il pas naturellement oublier souvent un homme isolé dont la désapprobation devenait insignifiante au milieu de l'approbation générale? Mais il ne le perdait pas entièrement de vue, et il ne manquait ni de l'occasion d'apercevoir le peu de zèle du poète à remplir son service auprès de lui, ni de justes motifs pour être sensible à une telle conduite. Cette sensibilité blessée est évidente dans la lettre conservée par Suétone. Ce billet est écrit sur le ton de la plaisanterie; mais il est terminé par un trait assez vif pour ne laisser aucun doute sur l'intention de son auteur. Auguste s'était fait présenter par Vinnius Asella tous les ouvrages d'Horace alors existants; comment n'aurait-il pas remarqué la tiédeur de la muse d'Horace à son égard? Parmi tant d'épîtres, pas une seule à son adresse! parmi tant d'odes, à peine quelques-unes dans lesquelles le poète, cédant à la contrainte et détournant le visage, brûle quelques grains d'encens sur son autel! pas un seul ouvrage destiné à célébrer la gloire de l'empereur et de son règne, aucun, du moins, digne du poète et en apparence doué d'assez de vie pour atteindre jusqu'à la postérité! C'était là plus que la vanité d'Auguste ne pouvait supporter. Dans le premier mouvement de son mécontentement il écrivit le petit billet rapporté par Suétone, pour presser plus vivement Horace, et le mettre dans la nécessité, ou de changer de conduite, ou d'avouer, par son silence, la cause réelle de la conduite qu'il suivait.

Auguste, dans de telles circonstances, et d'ailleurs d'un caractère qui ne lui permettait pas toujours d'être maître de ses premiers mouvements, a fort bien pu se servir d'une expression fort étrange au premier abord, mais cependant très propre à lui faire atteindre son but le plus brièvement et avec le plus de certitude possible. Ainsi elle n'est nullement un motif pour révoquer en doute la légitimité de la lettre conservée par Suétone, et que la dangereuse question adressée par le prince au poète : *An vereris ne apud posteros infame sit, quod videaris familiaris nobis esse?* n'ait extorqué au bon Horace les éloges un peu exagérés qu'il a faits d'Auguste dans la première épître du second livre et dans quelques strophes d'odes postérieures à cette époque. Horace, on ne saurait l'en blâmer, ne crut pas devoir pousser à l'extrémité un prince dont l'humeur, maintenant douce et affable, ne paraissait pas assez naturelle à ceux qui l'avaient connu au temps des proscriptions, pour se défendre du secret effroi avec lequel on répond aux caresses d'un loup apprivoisé.

Ne soyons point injustes cependant. Auguste expia et effaça presque entièrement l'infamie des douze premières années de sa vie politique par une période quatre fois plus longue d'un gouvernement modéré et honoré. Chaque année, le beau rôle qu'il jouait, lui devenait plus naturel; chaque année augmentait les obligations envers lui de cette Rome dont il était en quelque sorte le second fondateur, et qui lui devenait chaque jour d'autant plus chère, qu'il avait plus de motifs chaque jour pour la considérer comme son propre ouvrage. Témoin d'un changement si grand, si prompt, si merveilleux, Horace pouvait-il toujours résister à l'impression du moment, et ne dut-il pas être distrait par elle de ses sentiments habituels, pour oublier le passé, du moins un instant, et ne voir dans Auguste que le restaurateur du repos et de la sûreté publique, le génie bienfesant d'un nouvel âge florissant par ses soins? Sous l'influence de telles inspirations, Horace n'a-t-il pas pu, sans encourir le reproche d'avoir adressé au prince de froides flatteries, célébrer Auguste dans ces vers :

> Quo nihil majus meliusve terris
> Fata donavere, bonique Divi,
> Nec dabunt, quamvis redeant in aurum
>   Tempora priscum

Ne conçoit-on pas maintenant cette autre strophe :

> Quæ cura Patrum, quæve Quiritium,
> Plenis honorum muneribus tuas,
>   Auguste, virtutes in ævum
>   Per titulos, memoresque fastos
> Æternet?...........

Et cependant les odes les plus louangeuses, la cinquième et la quinzième du quatrième libre, sont au fond une simple énumération historique des avantages dont le gouvernement fesait jouir l'univers. Si l'on veut les considérer comme des panégyriques arrachés au poète, on avouera qu'Horace a parfaitement su

concilier ce qu'il ne pouvait refuser plus long-temps à Auguste, avec ce qu'il devait à son propre caractère.

Telle est l'explication la plus naturelle de la première épître du deuxième livre, dans laquelle on lit de si magnifiques choses d'Auguste. Malgré toute sa vanité, ce prince avait assez d'esprit pour sentir combien plus d'éclat lui donnerait auprès de la postérité l'approbation des hommes de génie de son temps, que les témoignages d'honneur dont l'invention était l'occupation principale du sénat. Il désirait qu'Horace lui adressât directement une de ses grandes compositions; et le poète, convaincu de l'impossibilité d'échapper plus long-temps à ce dévoir, connut sans doute la difficulté et la délicatesse d'une semblable entreprise. Il s'agissait de produire un ouvrage digne d'Auguste, sans être indigne de lui, et écrit avec tant de mesure, qu'il satisfît l'empereur sans le compromettre auprès de sa conscience et de la postérité. Son sujet devait être intéressant et de nature à pouvoir être traité dans le style de ses épîtres et de ses satires : il s'agissait d'y introduire une grande variété de détails, pour en faire un tout le plus achevé possible, et d'instruire son illustre lecteur en ayant l'air de causer seulement avec lui. Ce sujet, enfin, devait offrir au poète l'occasion de caresser si adroitement la vanité d'Auguste, que l'agréable douceur du véhicule rendît imperceptible la médecine qu'il y avait mêlée.

Comment aurait-il pu faire un meilleur choix? Auguste dans sa jeunesse, avait été élevé chez les Grecs et par les Grecs. Enveloppé, dès sa dix-neuvième année, dans un tourbillon rapide de distractions et d'affaires, il avait eu peu de temps pour se rendre familière la littérature des Romains. Rien ne pouvait lui être plus agréable que de s'en voir présenter l'histoire en un seul tableau par le plus habile connaisseur, et d'apprendre en même temps les causes pour lesquelles les poètes grecs avait laissé les Romains si loin derrière eux. Horace, à ce propos, présente la poésie à Auguste sous son véritable point de vue dans ses rapports avec la culture de l'esprit humain, et avec l'état des mœurs chez les nations, et lui démontre que le goût des arts n'est nullement indifférent au chef d'un état, dans l'intérêt de son propre honneur. On peut dire à cet égard que cette épître est adressée aux Auguste, comme la septième du premier livre aux Mécène de tous les temps.

Après un court préambule dans lequel le poète dit, du ton le plus respectueux et en présentant de spécieuses raisons, qu'il est trop bon citoyen pour fatiguer Auguste de longs discours, vient cette philosophique remarque que les plus grands hommes, l'honneur de l'antiquité et du genre humain, avant d'obtenir dans la postérité la place due à leur mérite ou à leur génie, ont lutté toute leur vie contre l'injustice et l'ingratitude de leurs concitoyens. « Toi seul, Au-« guste, ajoute Horace, tu fais exception : nous « t'élevons de ton vivant ces autels consacrés aux « hommes devenus dieux et par lesquels nos descen-« dants jureront un jour; nous reconnaissons dès à « présent que l'univers n'a jamais vu ton égal. En « cela, je l'avoue, le peuple est juste et sensé; « mais s'agit-il d'ouvrages publiés de notre temps, « des productions de nos contemporains, aussitôt il « perd son équité, décline toutes les règles, et « s'obstine à ne réputer bon que ce qui porte la « rouille de l'antiquité. »

Cette dernière observation était ici le texte spécial du poète; mais avec quelle habileté n'a-t-il pas débuté par nous entretenir de Romulus et du père des humains, Bacchus, sans laisser soupçonner le moins du monde où il voulait en venir! Avec quel art il fait de l'injustice des Romains envers les poètes de leur époque l'occasion de dire à Auguste une flatterie si délicate, que tout autre qu'un prince si difficile sur l'encens de ses courtisans l'aurait prise nécessairement pour une raillerie! Après avoir censuré avec beaucoup d'esprit et d'humeur la ridicule prévention des Romains pour leur ancienne littérature, il passe en revue les vieux poètes, c'est-à-dire ceux qui sont morts depuis le commencement du siècle, commence par le père de tous, par Ennius, leur Homère prétendu, le caractérise d'un trait, lui reproche sa dureté, son défaut de goût, la barbarie et la grossiéreté de son langage, et s'étonne avec une chaleur comique qu'on ait pour ses ébauches, non de l'indulgence, mais de l'admiration. Eh! où est la cause d'une telle erreur? est-ce dans les beautés supérieures des écrits du vieux poète? mais ces beautés, où sont-elles? Elles sont dans une disposition naturelle du cœur humain, qui rend le mauvais goût une maladie incurable; dans cet amour-propre qui ne permet à personne d'avouer son injustice, qui défend aux vieillards de déclarer mauvais les objets de l'admiration de leur jeunesse, et de se garantir d'une certaine rancune contre quiconque est assez osé pour admettre la possibilité de faire mieux que n'ont fait les écrivains dont ils ont une fois pris les ouvrages en affection.

« Les circonstances dans lesquelles notre littérature a commencé, continue le poète, de nombreux obstacles créés par notre forme de gouvernement, nos mœurs, nos guerres continuelles, notre caractère national : voilà des causes très influentes et très vraies qui n'ont pas permis aux Romains jusqu'au temps voisin de notre époque, non pas d'atteindre la perfection dans les lettres, mais même de faire de bien grands progrès. Nous avons connu trop tard les Grecs, nos maîtres et nos modèles; et lorsqu'enfin nous nous sommes mis à l'ouvrage, notre ardeur, notre impatience, notre horreur pour le travail de la lime, ne nous ont pas permis de produire des écrits dignes d'être comparés aux chefs-d'œuvre de l'ancienne Grèce. »

Telles sont les idées que développe Horace depuis le quatre-vingt-dixième vers de cette épître jusqu'au cent-soixante-septième. Avec quel art ne sait-il pas éviter la sécheresse d'une exposition didactique, conserver

le ton naturel de la conversation, et abandonner en apparence au hasard le cours de ses pensées : combien peu ses transitions sont étudiées ! Cette simple question « Si les Grecs eussent dédaigné autant que nous la nouveauté, qui serait ancien aujourd'hui ? » le conduit à proclamer leurs écrivains les vrais créateurs de la poésie. Il les apprécie en huit vers, sous le rapport du goût, de l'art et du génie ; il les caractérise d'un pinceau léger, mais avec la plus frappante vérité. Tout en paraissant ne vouloir qu'indiquer les circonstances dans lesquelles ils se livrèrent à leur goût pour les beaux-arts, il dépeint des courses de chevaux et des combats d'athlètes et de poètes. Chaque mot, dans ces huit vers, est un trait dont l'expression est profonde : on y voit les Grecs exercer les arts comme des jeux, mais les exercer avec passion, « semblables, dit le poète, à la jeune fille qui folâtre sous les yeux de sa nourrice » ; et ce tableau place les anciens Romains et les Romains du siècle d'Auguste sous un double caractère.

« Nos pères, ajoute le poète, n'avaient aucune idée des jeux auxquels s'abandonnait le génie des Grecs, et d'ailleurs le temps et l'envie de les imiter leur aurait très certainement manqué. Ils s'occupaient en hommes soigneux de leurs affaires domestiques et de leur bonheur : à l'intérieur, du maintien de l'équilibre de la république ; à l'extérieur, de guerres destinées à étendre les limites de leur puissance, et de nature à fixer de plus en plus toutes leurs pensées. Mais aujourd'hui, dit Horace, quelle révolution soudaine dans l'esprit du peuple ! Nous n'avions jadis pas un seul poète ; maintenant toute la ville fait des vers ! Personne n'a l'air de se douter qu'il faut pour cela de l'étude, de l'art, de la science ; nous sommes tous nés poètes. Nos ancêtres étaient trop sérieux pour être versificateurs. On dira de notre amour pour la poésie, que nous sommes tombés en enfance avant l'âge. »

Une conséquence naturelle de cette maladie épidémique de poésie, c'est, pendant un temps du moins, la déconsidération de l'art lui-même : les vrais connaisseurs sont perdus dans la foule immense des amateurs sans capacité, et partagent leur défaveur. Mais Horace ne voulait pas qu'un tel abus de l'art nuisît à la poésie elle-même dans l'esprit d'Auguste ; il se retourne avec dextérité d'un autre côté. « Rome entière, dit-il, est affectée comme d'une aliénation mentale de cette fièvre de poésie ; mais cette folie est innocente, et elle a bien son côté utile. » Puis il énumère avec le piquant esprit de Sterne dans Tristram Shandy, les avantages que procure à l'état l'immense multitude des feseurs de vers, et passe sans changer de ton et par une transition imperceptible aux avantages réels dont la poésie fait jouir la société. Puis il fait une exposition complète et juste de l'histoire naturelle de l'art chez les Romains, si je puis m'exprimer ainsi, ou du moins de l'une de ses branches principales. Il dépeint la grossièreté de son premier état, et montre comment, dégrossi et poli sans cesse, il s'est enfin élevé par l'imitation des Grecs, au point où maintenant il se trouve.

Chez tous les peuples où existe le théâtre, l'art dramatique est de toutes les branches de la poésie celle qui intéresse et frappe le plus. Horace l'examine avec un soin particulier, et dit pourquoi les Romains ont mieux réussi dans la tragédie que dans la comédie. Puis insensiblement il arrive à l'examen des causes qui ont nui au perfectionnement de l'art dramatique à Rome, indique l'inconvénient pour le poète de dépendre du caprice variable du peuple, le mauvais goût de la multitude, sa prédilection pour la pompe de la scène, de nouvelles et étranges décorations, de pompeux cortéges, des vêtements magnifiques : luxe pour lequel le spectateur se passionne si fort, qu'il ne lui reste plus d'attention pour la pièce elle-même, et que l'acteur le meilleur est applaudi, non pour son jeu, mais pour la richesse et le bon goût de son costume.

Mais Auguste pouvait attribuer à des motifs personnels cette peinture du déplorable état de l'art dramatique chez les Romains. Préoccupé de cette secrète inquiétude, Horace termine cette partie de son épître par quatre vers en l'honneur de la tragédie, dans lesquels il exalte et le sublime de cet art et la puissante influence des productions d'un Eschyle et d'un Sophocle, et donne à entendre que réussir dans cet art, c'est atteindre le *nec plus ultra* de l'art. Il exprime ensuite le vœu qu'Auguste ne juge point indigne de son attention ces poètes qui écrivent plus pour le lecteur que pour le spectateur.

Il parlait d'un nombre d'écrivains bien considérable ; aussi fait-il un détour comique pour conduire Auguste à la petite leçon qu'il s'était proposé de lui donner. Il lui fait une énumération plaisante des causes qui amènent les enfants des muses au malheur d'être incommodes et ridicules : ce sont tantôt le manque de savoir-vivre, tantôt une sensibilité réelle mais outrée, tantôt des prétentions exagérées. Horace exprime avec la vérité la plus naïve le côté faible de ses confrères, et a l'art en même temps de faire la satire la plus délicate des hauts protecteurs des muses. Il donne à entendre à Auguste, et cela avec la meilleure grace du monde, que le sort le plus déplorable pour un écrivain, c'est d'être condamné à amuser des personnes qui veulent l'être absolument, et qui cependant ne sont plus amusables. C'est là un de ces cas si nombreux où des deux parts on a raison. Auguste, sans doute, ne mérite aucun reproche, s'il éprouve de l'ennui en lisant un livre, et ne peut réussir à y prendre intérêt : ne peut-il point avoir d'autres choses en tête, ne pas entendre ce qu'il lit, ou être dans l'impossibilité de sympathiser avec l'écrivain, en raison de la disposition naturelle de son esprit? Mais le pauvre poète n'en est pas plus heureux, s'il voit Auguste dédaigner un ouvrage fruit de tant de labeur, bâiller à l'endroit le plus beau, ou jouer avec son petit nain de Mauritanie.

Ce goût des jeunes nains était très vif chez l'héritier de Jules César : il les fesait chercher dans toutes les parties du monde, surtout dans la Mauritanie et dans la Syrie. Il fallait qu'ils fussent le plus petits possible,

vifs et jolis. Auguste s'amusait de leurs amusements, jouait avec eux, et oubliait, en se fesant enfant avec eux, et sa tristesse naturelle, et les soins du gouvernement du monde. Dion assure que les dames romaines de haute distinction, avaient dans leurs chambres de charmants petits garçons dressés à courir et à folâtrer, et qu'elles laissaient absolument nus pour le plaisir des yeux. Auguste préférait de tels amusements aux plus beaux vers.

Horace en parlant comme il le fait au jeune César, se montre l'homme du monde le meilleur. Il prend très discrètement, mais avec beaucoup de franchise, la liberté de rappeler au prince qu'il n'est nullement indifférent à sa renommée, dans les âges futurs, d'être chanté par un bon poète ou par un mauvais. Il cite avec beaucoup de bonheur l'exemple célèbre du mauvais goût d'Alexandre le Grand (rien ne s'opposait à ce qu'il rendît ridicule, suivant son gré, un prince mort depuis trois cents années), et fait un compliment délicat à Auguste de sa prédilection pour Varius et pour Virgile. Et quelle est la conclusion de son épître? la voici : S'il n'ose se hasarder à traiter un sujet aussi élevé que celui des grandes actions d'Auguste, c'est par respect pour l'honneur de tous deux. On sait quels étaient au fond ses motifs réels.

Maître, sans compétiteur, de la suprême puissance depuis la mort d'Antoine, Auguste imagina un plan de conduite que l'abbé de La Bleterie a très bien developpé. Paisible possesseur du gouvernement de l'univers, le jeune Octave rendit au sénat et au peuple les pouvoirs du triumvirat, et replaça les Romains dans la jouissance complète de leurs anciennes libertés, en apparence du moins, et pour un temps. Le sénat, composé il est vrai en grande partie de ses créatures, et le peuple, alors possédé d'une passion extravagante pour lui, n'acceptèrent ces libertés dont l'empereur leur avait fait présent avec une si grande magnanimité, que dans l'intention de les lui rendre en une seule fois. Mais Auguste avait beaucoup trop de prévoyance pour bâtir ainsi sur le sable l'édifice de sa monarchie, l'objet des plus vifs désirs de son cœur, et il crut plus sûr de se faire investir successivement de toutes les parties du souverain pouvoir. Il se laissa donner après une assez longue résistance la puissance tribunitienne qu'il possédait déja, le consulat pour un an, et le commandement suprême des armées pour dix, avec cette réserve expresse qu'il ne lui serait pas permis de résigner ces titres avant que la tranquillité fût parfaitement rétablie dans les provinces de l'empire Romain.

Tout dès lors parut reprendre dans Rome son cours légal : les sénateurs retrouvèrent leur ancienne considération ; le peuple, rentré dans l'exercice de tous ses droits, eut ses comices comme au temps des Scipions et de Paul-Émile, et ses élections de tribuns, d'édiles et de consuls. En un mot, les Romains se crurent Romains encore ; et Auguste, caché derrière la scène et tenant dans sa main les fils qui fesaient mouvoir ces marionettes, devint le dieu protecteur de la liberté, et le restaurateur de la paix et de la félicité publique.

Mais ce prince timide devait-il se flatter que les Romains, dont les yeux étaient abusés par son artifice, ne voudraient jamais voir ce qu'ils pouvaient toucher de leurs mains? comment espérer qu'une illusion aussi grossière serait de longue durée? Ses concitoyens seraient-ils toujours assez insensés pour ne pas remarquer qu'un homme qui unissait à la dignité de prince du sénat et à celle de consul le pouvoir illimité de commandant suprême des forces de terre et de mer, pouvait dans Rome tout ce qu'il voulait ; que la république n'était qu'un nom, qu'enfin le fils du sénateur Caïus Octavius et d'Atia, sans avoir le titre de roi, régnait au fond sur Rome, l'Italie et tout l'empire, absolument comme le roi de Cappadoce sur ses esclaves?

De telles réflexions, si elles étaient faites par les Romains rendus à leur sang froid, pouvaient avoir des conséquences dangereuses; ainsi Auguste avait encore un nouveau pas à faire, et de nouveaux prestiges à imaginer pour renforcer les illusions de l'opinion publique. Il conçut l'idée de convaincre les Romains les plus incrédules, par de nouvelles expériences, que la liberté de leurs ancêtres n'était pas un bien pour eux, et qu'ils n'avaient rien de mieux à faire que de se confier sans réserve au gouvernement sage et paternel dont ils jouissaient depuis la fin du triumvirat. Il pensa, et il ne se trompa pas dans son opinion, qu'après cette épreuve, le pouvoir entre ses mains, ni plus étendu, ni plus arbitraire que celui dont le sénat et le peuple venaient de l'investir, n'aurait plus rien d'odieux.

Ce projet arrêté, Auguste abdiqua solennellement le consulat dans l'année 731, après en avoir exercé les fonctions pendant neuf années consécutives. L'idée de la haute importance du titre de consul était si grande encore chez les Romains, qu'Auguste, en s'en dépouillant, leur parut rentrer dans une condition privée, quoiqu'à d'autres titres il n'en restât pas moins le maître de la république. De grandes calamités dont Rome fut frappée peu de temps après par la maladie épidémique, le débordement du Tibre et la disette, firent amèrement déplorer au peuple le tort qu'il s'était donné en acceptant cette abdication ; et pour expier cette faute, il voulait aussitôt élever le divin Auguste à la dignité suprême de dictateur perpétuel. Mais Auguste n'avait point oublié le sort de son grand-oncle Jules-César; aussi s'empressa-t-il de refuser ce témoignage de l'enthousiasme général, et il le fit d'une manière qui le rendit davantage encore l'idole du peuple. Il ne pouvait sans doute repousser pareillement les indemnités que les Romains le contraignirent à accepter (il ne le voulait certainement pas) ; mais pour démontrer combien était loin de son esprit la pensée de faire servir les pouvoirs dont on l'avait si libéralement doté au préjudice des libertés publiques, il s'éloigna de l'Italie en 732, sous un prétexte plausible. Pendant trois années environ, l'empereur parcourût la Sicile, la Grèce et l'Asie, occupé du soin de maintenir la majesté du nom Romain dans ces contrées et chez l'étranger, d'affermir en même temps l'honneur du sien, et de ne laisser aucun doute sur sa

suprême domination, à l'univers étonné, mais soumis.

Privée de la présence de l'empereur, et livrée à elle-même pendant ces trois années, Rome dut se croire complètement rendue à son ancienne indépendance. Ces trois années sont les dernières qu'on puisse considérer, en un certain sens, comme une période durant laquelle le peuple ait joui de l'illusion d'être libre encore ; et si un étranger, ignorant la situation véritable des choses, était venu alors dans la capitale de l'univers, il se serait peu aperçu, ou ne se serait pas douté du changement qui y était survenu depuis vingt-cinq années. Auguste avait secrètement intérêt à ne point détruire cette enivrante illusion de liberté : toute sa conduite pendant sa longue absence serait inexplicable, si l'on ne reconnaissait qu'il n'abandonna les Romains à eux-mêmes, qu'afin de leur montrer combien peu ils pouvaient lui échapper. Le succès justifia sa politique, et il atteignit son but de la manière la plus complète, sans paraître s'être donné le moindre effort pour y parvenir.

Déshabitués depuis long-temps du respect et du frein des lois, les Romains usaient de la liberté des assemblées des comices et des élections aux hauts emplois, d'une manière si insensée et si désordonnée, que la ville entière était partagée en factions, et fut en danger plus d'une fois. Un certain Egnatius Flaccus, élevé à l'édilité seulement par la faveur du peuple, reçut la préture contre toute forme légale, et, immédiatement après être sorti de fonctions, brigua le consulat par les mêmes moyens, sans s'inquiéter des scènes du tumulte dont sa conduite serait l'occasion. Le consul de l'année, Sentius Saturninus repoussa ses prétentions illégales avec un sérieux et une fermeté dignes des temps anciens, et n'hésita pas à déclarer publiquement que si Egnatius était choisi par le peuple, rien ne pourrait le déterminer à regarder cette nomination comme valable et à la proclamer. Ce même Saturninus avait exclu de la questure plusieurs candidats pour cause d'indignité ; et comme ils continuaient leurs brigues auprès du peuple, il les menaça, du ton de l'un des antiques magistrats de la république, des peines dont sa dignité lui conférait le droit d'application *(consulari vindicta)*. Lorsque les intrigues d'Egnatius commencèrent à devenir dangereuses, le sénat, d'après l'ancienne formule *Videret consul ne quid respublica detrimenti capiat*, investit Saturninus de la dictature, pouvoir extraordinaire dont les limites étaient réglées uniquement par l'opinion du consul sur les moyens à employer pour le salut de la république.

Lorsque de telles choses se passaient, ni le peuple, ni le sénat, ni Egnatius, ni Saturninus ne se doutaient le moins du monde, dans leur chimère de liberté, qu'ils avaient un maître. L'illusion ne pouvait pas, il est vrai, subsister long-temps avec des convulsions aussi violentes ; elle dura cependant quelques années. Ce fut précisément à cette époque, vers 735, suivant le calcul très vraisemblable de Bentlei, qu'Horace écrivit son épître à Numicius. On comprend maintenant comment il y parla sérieusement de la toute-puissante influence de la faveur du peuple, et de la manière de se comporter pour s'élever aux hauts emplois : un tel langage quelques années plus tard eût été incompréhensible. Mais pendant ces trois années de l'absence d'Auguste, le poète partagea l'erreur générale sur la restauration des libertés publiques, et se servit, en s'adressant à Numicius, d'expressions qui convenaient parfaitement à ce qui se passait sous ses yeux. S'il eut alors assez de perspicacité pour pénétrer les projets subtils et artificieux d'Auguste, et rien n'empêche de le croire, il n'en fut pas moins obligé de conformer ses discours à l'opinion publique, et de parler comme si l'illusion eût été la réalité. Sans les explications historiques que je viens de donner, on ne pourrait rien comprendre au langage d'Horace dans l'épître à Numicius : les écrits de ce poète sont souvent un problème, dont une connaissance très approfondie des mœurs et de l'histoire du temps peut seule donner la solution.

Pendant l'absence d'Auguste, les Romains, entièrement livrés à eux-mêmes, eurent les plus fortes raisons de penser que la liberté ne leur convenait plus et était pour l'empire un présent pernicieux. Ils sentirent d'eux-mêmes, et plus vivement que jamais, combien le gouvernement d'un seul était bon pour eux. Quelque illimité que fût au fond ce pouvoir d'un seul, si le chef de l'état ne l'exerçait pas sous l'odieuse dénomination de roi, et avec la pompe et l'éclat extérieur de la dignité royale, s'il conservait les formes et les dénominations usitées, il n'était plus pour eux dès lors qu'une sorte de premier-ministre dont le pouvoir venait d'eux, qui gouvernait en leur nom et qui leur rendait compte de son administration. Ce chef de l'état était si peu au dessus des lois, ou plutôt voulait si peu faire sembler l'être, qu'il acceptait comme une grace le droit de s'écarter de la loi dans certains cas, c'est-à-dire chaque fois qu'il lui convenait de le faire, si déja le vote du sénat et du peuple reconnaissants ne l'en avait formellement investi.

Enfin Auguste revint, en 735, dans Rome, où sa présence était devenue indispensable, comme unique moyen de mettre un terme aux plus graves désordres. Aussitôt le sénat et le peuple le proclamèrent à l'unanimité l'homme qui seul pouvait les délivrer de maux si grands. Pour lui conférer légitimement l'autorité indispensable à l'accomplissement de ce que les circonstances exigeaient de lui, ils lui donnèrent, non seulement la suprême surveillance des mœurs *(præfectura morum)*, avec la faculté de réformer le sénat et de faire cesser les abus *(censoria potestas)*, mais encore le pouvoir de consul pendant sa vie entière, et de telle sorte que, sans porter le titre attaché à cette haute dignité, il en exerça les fonctions avec l'entière jouissance de toutes ses prérogatives, soit dans la ville, soit hors de Rome. Un décret du sénat et du peuple constitua Auguste l'arbitre de la guerre et de la paix, le commandant suprême de toutes les forces de terre et de mer, et tribun perpétuel, dignité qui rendait sa personne inviolable, et lui donnait le

droit de s'opposer à tous les actes publics. Auguste avait, de plus, une dispense d'observer les lois suivant sa volonté. On conçoit maintenant comment Horace a pu dire de lui qu'il portait seul tout le fardeau de l'administration. Auguste venait d'entreprendre avec quelque succès la grande réformation des mœurs, autant du moins que le permettaient ses intérêts et la politique, et le poète a pu dire au prince :

> Quum tot sustineas et tanta negotia solus,
> Res italas armis tueris, moribus ornes,
> Legibus emendes......

Ces trois expressions : *armis tueri*, *moribus ornare*, *legibus emendare*, disent tout ce que le meilleur des princes peut faire de bien pour son peuple. Lorsqu'Horace écrivit ce poétique panégyrique d'Auguste, qu'on lui a si souvent et si amèrement reproché, Auguste était l'idole d'un peuple dégénéré à qui il ne fallait plus que du pain et les jeux du cirque.

> .... Nam qui dabat olim,
> Imperium, fasces, legiones, omnia nunc se
> Continet atque duas tantum res anxius optat,
> Panem et circenses......
> (Juvénal, Sat. 10).

Horace fut entraîné par la force des circonstances et la contagion de l'exemple; c'est, en résumé, la justification de cette flatterie qui pèse sur son honneur :

> Sed tuus hic populus, sapiens et justus in uno,
> Te nostris ducibus, te Graiis anteferendo,

Brutus, sans doute, fut un bien plus grand homme que son ami Horace, lorsqu'il préféra la mort au malheur de voir un jour adresser de tels compliments à Octave ; mais personne n'est tenu d'être un héros, et où sont, dans notre temps du moins, les hommes qui se croient, sous ce rapport, le droit de s'estimer plus que notre poète ?

Ami de Mécène, comblé des faveurs d'Auguste, et recherché des plus grands personnages de Rome, Horace était dans une situation heureuse, et qu'il ne tenait qu'à lui de rendre brillante. Sa jeunesse et son âge viril s'écoulèrent à Rome au milieu des plaisirs et des dissipations de tout genre que réunissait en si grand nombre la capitale de l'univers. Les Muses n'étaient pas les seuls objets de son culte : il sacrifiait souvent encore à d'autres divinités dont il faut bien parler.

Horace a chanté un grand nombre de maîtresses : Lydie, Pyrrha, Leuconoé, Tyndaris, Glycère, Chloé, Lalagé, Barine, Phryné, Gracidie, Lycé, Néobulé, Chloris, Phidylé, Galatée, Cynare, Lydé, Néere, Inachia, etc.; longue est la liste, et elle n'est pas complète. Beaucoup de ces noms sont sans doute ceux de jeunes beautés qui n'ont existé que dans la riche imagination du poète : dès ce temps-là on voyait un enfant d'Apollon

> Pour des Iris en l'air faire le langoureux.

C'est un privilége qu'ils ont possédé depuis l'origine de l'art des vers. Si tous ces noms ont appartenu réellement à de jeunes Romaines, jamais poète n'a eu des goûts aussi inconstants qu'Horace. Anacréon, Tibulle, Catulle et tous les poètes érotiques de l'antiquité réunis, n'ont pas célébré un nombre aussi considérable de maîtresses, si toutefois ce mot peut convenir aux femmes faciles dont Horace recherchait le commerce. Il ne paraît point qu'il ait été très bien servi auprès des femmes par la finesse et la vivacité de son esprit : presque toutes, de son aveu, ou le trompaient ou dédaignaient sa flamme. Aussi, voyez comme il se plaint! il ne sait qu'exhaler des soupirs, déplorer son sort et verser des larmes. Les dames romaines lisaient ses vers, et repoussaient impitoyablement ses vœux. Il dit à Pyrrha :

> Parfumé de douces odeurs,
> Quel jeune amant, ô beauté trop volage !
> T'enlace sur un lit de fleurs,
> Au fond d'un antre frais, tapissé de feuillage ?
> Pour qui ta main forme-t-elle les nœuds
> Dont s'embellit ta blonde chevelure ?
> De qui veux-tu fixer les vœux,
> Élégante à la fois, et simple en ta parure ?
> Hélas ! quel que soit l'imprudent
> Ainsi captivé par tes charmes,
> La haine de Vénus et ton cœur inconstant
> Lui feront verser bien des larmes.

Lydie lui préfère Télèphe ; il lui peint ainsi les souffrances de son cœur :

> Lorsque ta bouche, ô charmante Lydie,
> De Téléphus me vante la beauté,
> Une implacable et noire jalousie
> Aigrit mon cœur nuit et jour tourmenté.

Il implore, sans l'obtenir, son pardon de Tyndaris :

> Fille d'une beauté rivale de Cypris,
> Que par vos doux appas vous surpassez encore,
> Parlez, que l'eau détruise ou que le feu dévore
> Mes vers si criminels qu'à jamais je maudis.

Chloé refuse obstinément de l'écouter :

> Tu me fuis, ô Chloé, d'un pas toujours rapide,
> Semblable au jeune faon qui, sur les monts déserts
> Cherche sa mère, et s'intimide
> Du vain frémissement de la feuille et des airs.

Son cœur s'est épris de nouveau pour Glycère, il promet en vain pour la fléchir de lui immoler une victime :

Des Plaisirs la mère cruelle,
La Volupté, les Ris, les Jeux,
Et l'aimable fils de Sémèle,
De mes amours éteints ont rallumé les feux.
Vénus qui de Paphos fond sur moi tout entière,
Me défend de chanter les Parthes indomptés
(Les Parthes dans leur fuite encor plus redoutés),
Et des vers étrangers au culte de Cythère.
Élevez un autel de gazons verdoyants;
D'un nectar écumeux que la coupe s'emplisse!
Esclaves, apportez la verveine et l'encens,
Rendons ainsi Vénus à nos vœux plus propice.

La muse vindicative d'Horace a dénoncé les parjures de Barine, l'inconstance de Néere et l'orgueil de Lycé. Lydie l'avait dédaigné; il lui prédit en vers amers et d'une admirable élégance l'abandon de ses amants et une vieillesse hâtive. Sa colère était terrible; je n'oserais rappeler ses sarcasmes contre Chloris. Rousseau a beaucoup maltraité les femmes; elles lui ont pardonné, car personne ne les a mieux aimées. Mais Horace n'a pas la même excuse; aussi lui ont-elles tenu rigueur de toute manière : elles ne lisent plus ses vers.

Horace s'inquiétait fort peu d'avoir des rivaux, et s'accommodait facilement d'un bien partagé. Lydie, celle de ces maîtresses qui a le plus inspiré sa muse, ne se piquait pas pour lui d'une grande fidélité. « Je « t'en conjure, ô Lydie, lui dit-il dans la huitième ode « du premier livre, je t'en supplie au nom de tous « les dieux, pourquoi par ton amour précipiter « Sybaris à sa perte? pourquoi fuit-il le champ de « Mars, dont il brava tant de fois le soleil et la pous- « sière? Pourquoi, vêtu en guerrier, ne paraît-il plus « à cheval parmi ses compagnons, et ne dompte-t-il « plus avec un mors épineux un coursier gaulois? » Sybaris est remplacé bientôt par Téléphe; et Horace, toujours dédaigné et toujours amoureux, s'écrie : « O « Lydie, lorsque tu loues les roses du visage de « Téléphe, lorsque tu loues l'albâtre de ses bras, « dieux! un fiel âcre bouillonne dans mon cœur em- « brasé. Alors ma raison s'égare, je change de couleur, « une larme furtive coule sur ma joue, et trahit le feu « intérieur dont je suis lentement consumé. Je frémis « de rage, soit que tes blanches épaules aient été « souillées de vin dans une orgie immodérée, soit que « ta lèvre porte la durable empreinte de la dent de ce « jeune furieux. » Il lui dit ailleurs : « Tes fenêtres, « bien jointes, ne sont plus frappées à coups redoublés « par de jeunes insolents; ils ne t'enlèvent plus à ton « sommeil; ta porte aime son seuil, ta porte qui « naguère roulait sans cesse sur ses gonds si faciles. « Devenue vieille, tu pleureras à ton tour les mépris « orgueilleux des plus vils libertins. » Lydie lui avoue que le fils d'Ornythus de Thurium, le beau Calaïs, la consume d'un feu qu'il partage. Une femme si facile ne méritait pas qu'Horace lui adressât quatre de ses odes les plus jolies, et surtout l'ode délicieuse *Donec gratus eram*, chef-d'œuvre de délicatesse, de graces et de sentiment. Mais les Romains avaient sur l'amour des principes bien différents des nôtres : ils ne le comprenaient pas de la même manière, et l'idéalisaient beaucoup moins. Ils attachaient infiniment plus d'importance à son côté réel qu'à son côté poétique, et étaient à peu près étrangers à ces sentiments de délicatesse, à ce charme du mystère, et à cette loi d'individualité dont il s'est accompagné dans les sociétés modernes. Laïs ne possédait pas Aristippe; c'était Aristippe qui possédait Laïs.

Mais si les maîtresses d'Horace lui donnaient de nombreux successeurs (ce qui lui importait peu, pourvu qu'elles lui revinssent) il s'en consolait en promenant de toute part ses inconstantes ardeurs : il y avait réciprocité parfaite. Deux de ses odes sont adressées à Tyndaris. Dans l'une il implore le pardon d'une offense : « Aujourd'hui, lui dit-il, je te demande « à renouveler nos doux rapports, pourvu que par- « donnant à mes injures rétractées, tu deviennes mon « amie, et me rendes ton cœur. » Il l'invite, dans l'ode suivante, à venir dans son habitation, à Lucrétile : « Tyndaris, ici tu ne craindras pas que l'audacieux « Cyrus, outrageant ta faiblesse, porte sur toi une « main insolente, arrache la couronne fixée dans « ta chevelure, et déchire ta robe virginale. » Lycé est une des femmes qu'il paraît avoir aimées le plus tendrement; il lui a consacré deux odes. Dans la première, il se plaint des rigueurs de cette jeune beauté, et pour la toucher lui fait un tableau lamentable de toutes les tribulations qu'il endure devant sa porte : « Quand tu boirais les ondes les plus reculées du « Tanaïs, lui dit-il; quand tu aurais pour époux un « Scythe cruel, non, Lycé, tu ne me verrais point « sans en pleurer étendu devant ton seuil inflexible, « en proie aux fureurs de l'Aquilon, hôte terrible de « ces climats! Oh! je t'en conjure, épargne le malheu- « reux qui te supplie, épargne-moi : ce corps n'en- « durera pas toujours les injures de l'air, immobile « devant ton seuil inhumain. » Cette ode est une de ces chansons que les amants, chez les Grecs comme chez les Romains, chantaient à la porte de leur maîtresse. Il y avait deux manières de le faire : dans l'une, l'amant chantait couché; dans l'autre, il se couchait après avoir chanté. Horace suit ici l'une; l'autre est indiquée dans ce passage de l'une des idylles de Théocrite : « J'ai mal à la tête; mais vous ne vous en « mettez pas fort en peine. Je ne chante plus; je « vais me coucher à votre porte, et assurément les « loups me mangeront. » Aristophane a aussi suivi la dernière, lorsqu'il fait parler ainsi un amant à sa maîtresse : « Venez, venez, descendez, ouvrez-moi, « ou je vais me coucher à votre porte. » Il paraît que Lycé persista à ne point ouvrir la sienne. Horace s'en souvint plus tard, et il s'en vengea par d'amères injures : « Les dieux ont entendu mes vœux, Lycé, « les dieux m'ont entendu, te voilà vieille! cepen- « dant tu veux paraître belle encore; on te voit folâtrer « comme une vierge, boire sans pudeur, et, d'une « voix chevrotante, échauffée par le vin, tu appelles

« l'amour sourd à tes prières. » C'était un terrible amant qu'Horace : au moindre mécontentement, il éclatait en imprécations, en injures; hé! quelles injures! celles qu'une femme n'oublie et ne pardonne jamais. Il les peint sous les traits les plus hideux; il raille leurs appas flétris et délaissés; enfin il les appelle vieilles, et donne à ces outrages l'expression la plus mordante, et la forme la plus insultante que l'imagination d'un poète irrité puisse inventer.

Il est question de Canidie dans deux épodes et dans la huitième satire. Horace la maltraite toujours sans pitié. Elle est représentée par le poète irrité comme une indigne créature qui, après avoir exercé dans sa jeunesse la honteuse profession d'une prêtresse de Vénus volgivaga *(amata nautis multum et insistoribus)*, a été forcée de recourir à l'art des magiciennes pour trouver des chalands à ses appas flétris. Son nom véritable était peut-être Gratidia, et sa profession celle d'une parfumeuse napolitaine *(unguentaria)*. Mais, où les anciens scholiastes ont-ils vu qu'elle avait été la maîtresse d'Horace, et que la Canidie de la huitième satire était la même personne à qui était adressée la palinodie *ad amicam* (ode 16, livre 1)? et comment cette supposition, si fausse et si mal fondée dans toutes ses circonstances, a-t-elle pu être adoptée par quelques commentateurs nouveaux? c'est ce que je ne puis concevoir. Horace avait offensé une belle inconnue dans des iambes satiriques, lui-même en convient; mais cette ode ne présente pas l'indice le plus léger que les iambes eussent concerné la Canidie des deux épodes. Pour voir clairement dans l'étrange querelle d'Horace et de Canidie, nous n'avons pas besoin d'autre lumière que celle qu'il a lui-même présentée. Les amers sarcasmes et les accusations horribles dont il charge cette malheureuse, sa vengeance comme poète offensé et très irritable de sa nature, les bruits, les anecdotes répandus parmi le peuple sur les travaux magiques de Canidie et sur la puissance de son art, un peu de caprice et d'humeur de la part du poète qui trouvait un singulier plaisir, dans cette occasion, à railler les magiciennes et la magie: toutes ces circonstances réunies mettent sur la voie de la cause et de la date du courroux d'Horace, et de son acharnement contre Canidie. Ses motifs devaient être graves; car autrement, comment concevoir qu'il eût maltraité une femme froidement et sans pitié, avec une cruauté aussi soutenue? Voici l'explication de l'énigme:

Canidie, dans sa jeunesse, avait fait partie de la classe à laquelle appartenaient les belles Lydia, Pyrrha, Leuconoé, Glycère, Cynare, Barine, Lycimnie, Lycé, Néobulé, Inachia, Néere, etc., etc., femmes que notre poète avait aimées et chantées dans ses florissantes années. Mais le printemps de Canidie s'était enfui depuis long-temps, lorsqu'elle connut Horace; elle jeta, mais en vain, ses filets sur le favori des graces, sur un homme qui avait le don de plaire aux femmes les plus aimables, et pour qui la *sæva mater cupidinum* était rarement cruelle. Lorsqu'elle finit par s'apercevoir de l'impuissance de ses charmes, elle eut recours à l'art magique. Comme les Grecs, les habitants de l'Italie étaient fort superstitieux. La classe inférieure du peuple, et, dans la société entière, les personnes dont la culture de la philosophie n'avait pas rectifié le jugement, partageaient cette croyance héréditaire qu'il existait un art, au moyen de divinités souterraines, et surtout de formules magiques, de talismans et autres enchantements, de produire une multitude de merveilles: par exemple, de faire paraître les ames des morts pour les interroger sur l'avenir, de se métamorphoser, et de transformer les autres en figures d'animaux de toutes les espèces; enfin, de se faire aimer contre le gré de la personne dont on recherchait la tendresse avec certains philtres, et quelques opérations magiques que Virgile a décrites dans sa huitième églogue. Chez les Grecs, les Thessaliens, et chez les Italiens, les Marses jouissaient d'une grande réputation dans cet art. Beaucoup de témoignages attestent que les Romaines, à cette époque, composaient des breuvages pour réparer les outrages irréparables que le temps fesait à leurs charmes. Canidie employa sans doute ce moyen pour se faire aimer d'Horace, qui s'en venga cruellement, et prodigua à la vieille sorcière les outrages qui devaient lui être le plus sensibles.

Horace ne raconte pas avec détail les secrets des magiciennes (c'est dans la bouche de Priape qu'il a mis ce récit (Sat. 8, l. 1.), et Priape ne peut dire que ce qu'il voit); mais il donne suffisamment à entendre quel était le but des scènes nocturnes de Canidie. L'affreuse sorcière voulait contraindre par ses enchantements un cœur rebelle à l'aimer. Dans ce dessein elle se sert de deux figures sympathiques: la plus petite était en cire, et placée devant le patient sur lequel le charme devait opérer; la plus grande, faite en laine et armée d'un fouet, était sans doute Canidie elle-même. L'une devait être en cire, afin que les clous dont le fouet était garni, pussent la percer, et les flammes la consumer. Mais pourquoi l'autre était-elle en laine? on l'ignore; ce choix du tissu cachait-il une superstition particulière? ou avait-il été déterminé simplement par la nature du vêtement de la magicienne elle-même habillée de laine? cette opinion est la plus vraisemblable. Virgile place deux figures sympathiques de son bien-aimé sur le feu magique: l'une en cire, l'autre d'argile, et dit: de même que

> Limus ut hic durescit, et hæc ut cera liquescit
> Uno eodemque igni: sic nostro Daphnis amore.
> (Ecl. 8.)

Comme La Fontaine, Horace paraît avoir été fort peu délicat dans ses amours: il aimait les plaisirs faciles, et préférait aussi les *Jeannetons* aux *Clymènes*. Les deux poètes avaient la même indolence dans l'esprit, et le même éloignement pour la contrainte. Si le chantre de Lydie et de Lalagé dédaigna les appas surannés de Canidie, il se montra moins

cruel pour d'autres vieilles femmes. Cette mégère lascive (*mulier nigris dignissima Barris*), dont il a fait un portrait si épouvantable dans sa douzième épode, ne lui envoya pas toujours inutilement des présents et des messages d'amour. Elle ne fut pas toujours obligée de lui reprocher par d'amères paroles, et ses dégoûts et ses préférences pour Inachia ; il ne la fuyait pas toujours « comme l'agneau fuit le loup, comme « la chèvre craint le lion ». Ses invectives mêmes le condamnent : on y trouve la preuve matérielle de sa faute, l'aveu formel des transports, rares, il est vrai, mais très réels, que lui inspiraient les fétides appas de la vieille débauchée. Ce n'était pas la peine après de si honteuses amours de repousser avec tant de colère et des paroles si outrageantes les tendres sollicitations de la courtisane décrépite à laquelle il a adressé la huitième épode.

Ce n'était point à des dames romaines qu'Horace adressait son volage hommage : les Lydie, les Pyrrha, les Lycé, les Lalagé, les Glycère et toutes ces jeunes beautés dont il a immortalisé le nom, n'étaient que des courtisanes très vulgaires, des filles dans l'acception moderne du mot. Les grandes dames lui fesaient peur.

> .... Ne pœniteat te,
> Desine matronas sectarier, unde laboris
> Plus haurire mali res, quam ex re decerpere fructus.
> Nec magis huic niveos inter viridesque lapillos,
> Sit licet hoc, Cerinthe, tuum, tenerum est femur, aut [crus,
> Rectius, atque etiam melius persæpe togatæ est.

« Tout ce qu'on peut voir d'une dame romaine, dit-il « dans la deuxième satire du livre premier, c'est sa « figure ; le reste, à moins que ce ne soit Catia, « son vêtement vous le dérobe. Que si tu viens à « désirer ce qui est défendu et comme entouré d'un « retranchement, car c'est là ce qui te fait perdre la « tête, une multitude d'obstacles soudain t'arrêteront : « des gardes, une litière, des coiffeurs, des para« sites, une robe traînante, un long manteau, mille « choses t'empêcheront de voir au naturel l'objet de « tes désirs. Avec la courtisane, point de ces em« barras : à travers la gaze qui l'habille, on la voit « comme si elle était nue ; on distingue si elle a la « jambe mal faite ou le pied mal tourné ; on mesure « sa taille des yeux. Quant à moi, j'aime des amours « faciles. Qu'une femme soit fraîche et bien faite, « qu'elle soit élégante, je n'en demande pas davan« tage : elle devient aussitôt pour moi une Ilie, une « Égérie, je lui donne le nom qu'il me plaît. » La Fontaine pensait précisément de la même manière : il avait, comme Horace, du goût pour les amours qu'on obtient sans peine, avec un peu d'argent, *parabilem venerem*, *facilemque*, et ne s'en cachait pas plus que l'ami de Mécène. Dans une lettre au duc de Vendôme, fesant d'avance l'emploi d'une somme que ce prince lui a promise, il dit :

> Le reste ira, ne vous déplaise,
> En bas reliefs, *et cætera*.....
> Ce mot-ci s'interprètera
> Des Jeannetons ; car les Clymènes
> Aux vieilles gens sont inhumaines.

Et il a grand soin de ne laisser aucune équivoque sur la signification du mot *Jeanneton*.

Horace avoue un autre motif encore de la préférence qu'il donne aux filles sur les dames romaines : il a peur des maris ; avant tout ses aises et son repos. « Auprès d'une fille, dit-il ingénument, je ne crains « pas qu'au moment où je suis à elle le mari accoure « de la campagne, la porte soit enfoncée, le chien « aboie, la maison ébranlée retentisse d'un fracas « épouvantable ; que la femme, pâle d'effroi, se jette en « bas du lit, et que la servante complice crie qu'elle « est perdue. Or, tandis que celle-ci tremble pour « ses jambes, et l'épouse coupable pour sa dot, ce « que j'ai de mieux à faire est de songer à moi : il faut « que je m'enfuie la tunique lâche et les pieds nus, « de peur que ma bourse, mon derrière et ma répu« tation enfin, n'en pâtissent. Être surpris est chose « déplorable. » Malgré l'extrême licence des mœurs romaines, tous les maris ne se montraient pas époux commodes : les vers d'Horace l'attestent. Il a soin d'énumérer tous les dangers qui menacent les amants des grandes dames. L'un a dû se jeter du haut en bas de la maison, l'autre a expiré sous le fouet ; celui-ci, dans sa fuite, est tombé au milieu d'une bande de voleurs ; celui-là, pour racheter sa vie, a donné sa bourse ; un autre a été livré à la brutalité des valets, et n'est-il pas arrivé encore à un autre que le fer a coupé court à ses ardeurs amoureuses ? « De quel multiplicité de peines sont empoisonnées les jouissances des amours adultères, s'écrie Horace ! et combien souvent pour un peu de plaisir ils tombent dans d'affreux dangers ! » Aussi disait-il : *Matronam nullam ego tango.* Une intrigue avec des affranchies lui plaisait bien davantage : elle ne pouvait jamais compromettre sa sûreté.

On pourait pardonner à Horace ses complaisances pour de vieilles femmes débauchées et le genre trop vulgaire de ses amours ; mais que dire d'un vice qu'il partageait avec les Romains de son temps, qu'il avouait hautement et qu'il mettait sur la même ligne que l'amour voulu par la nature ?

> .... Tument tibi quum inguina, num
> Ancilla aut verna est præsto puer, impetus in quem
> Continuo fiat, malis tentigine rumpi ?
> Non ego............

Il dit ailleurs :

> ....amor Lycisci me tenet :
> Unde expedire non amicorum queant.
> Libera consilia, nec contumeliæ graves :
> Sed alius ardor aut puellæ candidæ,
> Aut teretis pueri, longam renodantis comam.

Que dire de son ode à Ligurinus ? L'infamie de pareilles amours n'a d'égal que l'effronterie avec laquelle le poète les avoue ; il ne paraît pas même supposer qu'on puisse en rougir. C'est moins Horace qu'il faut accuser de ces turpitudes, que la corruption profonde des mœurs de son temps ; c'est au siècle d'Auguste qu'il faut demander compte des pièces obscènes qui déshonorent le précieux recueil des poésies de l'ami de Mécène, et de la dépravation qu'elles supposent. Horace pensait et agissait comme fesaient les Romains de son époque ; il n'était dans sa vie privée ni meilleur ni pire, et il s'est montré à la postérité tel que l'avait voulu l'état de la société sous Auguste. On ne saurait sans doute l'excuser : d'autres écrivains de ce temps, d'autres grands poètes contemporains ont respecté la nature et les bonnes mœurs dans leurs ouvrages ; mais cette réserve appartenait au très petit nombre, et, à fort peu d'exceptions près, la contagion était générale. Du moins Horace ne sera jamais accusé d'hypocrisie : ses vices, ses vertus, ses qualités, son humeur, il a tout dit avec la même franchise. Tenons-lui compte de sa bonne-foi, et ne tournons pas ses aveux contre lui : il eut les mœurs de son temps.

Les Romains du siècle d'Auguste, qui se permettaient des choses dont s'offensent nos principes, rougissaient d'aimer les filles à leur service ! L'amour d'un maître pour sa domestique était regardé comme honteux ; une ode d'Horace nous l'apprend encore. Chez les Latins, les hommes sujets à ce vice étaient appelés par mépris *ancillarioli*, comme les dames qui entretenaient un commerce déshonnête avec leurs esclaves, étaient désignées sous le nom de *lecticariolæ.* Martial a dit (Epig. 58. liv. 12) :

> Ancillariolum tua te vocat uxor, et ipsa
> Lecticariola est ; estis, Abauda, pares.

Horace reproche en fort beaux vers à Xanthias sa mauvaise honte : « Ne rougis point, lui dit-il, de ton « amour pour ta jeune esclave : le fier Achille ne « s'est-il pas, avant toi, épris pour sa captive Briséis ? « Tecmesse, cette autre prisonnière, n'a-t-elle pas « séduit, par ses attraits son maître Ajax, fils de « Télamon ? Crois qu'elle n'est point sortie d'une « race criminelle, celle que tu chéris, et qu'une « amante si fidèle et si désintéressée n'a pu naître « d'une mère dont elle ait à rougir ; je puis louer « librement et ses bras et son visage, et les con- « tours de sa jambe. Garde-toi de soupçonner un « ami dont le temps s'est hâté de clore le huitième « lustre. » On l'a dit avec raison : la maison du maître doit être respectable et respectée ; les Romains le sentaient. Il est fâcheux qu'Horace ne se soit mis en opposition avec l'esprit de son temps que pour attaquer précisément ce qu'il avait de moral.

Les femmes romaines participaient à tous les divertissements et jeux publics : on les voyait au théâtre ; elles ornaient toutes leurs fêtes ; leur liberté était entière : un grand nombre sortaient sans être accompagnées ; cependant l'usage voulait qu'elles fussent couvertes d'un voile et suivies de leurs esclaves. Dans les premiers temps de la république, rien n'était plus respectable qu'une dame romaine : elles donnaient l'exemple de toutes les vertus, et étaient l'ornement et l'orgueil de la patrie. Sabine, Lucrèce, Véturie, Cornélie, seront à jamais la gloire et l'exemple de leur sexe. Renfermées dans leur maison, elles y remplissaient avec modestie et régularité tous les devoirs domestiques, et menaient, comme leurs époux, une vie simple et laborieuse. Ces mœurs avaient beaucoup changé sous Auguste : les femmes s'étaient peu à peu si fort écartées de leur antique simplicité, qu'il fallut en 540 une loi somptuaire pour les rappeler à l'austérité des premiers temps ; mais les mœurs sont plus fortes que les lois. Au temps d'Horace, une grande dame paraissait en public, ornée de vêtements couverts de perles, d'or et de pierreries ; elles luttaient entre elles de luxe et de parure. Horace dit de l'une :

> Nec sit maritata, quæ rotundioribus
> Onusta baccis ambulat.........

La coiffure était chez elles un soin essentiel : elles lavaient leurs cheveux avec des eaux qui en relevaient l'éclat, et les parfumaient des essences les plus précieuses. Ils étaient tantôt gracieusement enveloppés dans un réseau de soie et d'or, tantôt relevés et fixés, soit avec des bandelettes de pourpre, soit avec une longue aiguille d'or, soit avec des chaînes artistement travaillées. La toilette des dames romaines n'était ni moins longue, ni moins compliquée, ni moins variée que celle des femmes de nos jours : on ferait difficilement l'énumération des formes diverses de leur coiffure, de leurs cosmestiques, des divers objets dont se composait leur parure, et de la multitude infinie de pinces, fers à friser, miroirs d'acier ou d'airain poli, et autres ustensiles qu'elles mettaient au service de leurs charmes, et dont l'ensemble était fort bien nommé *mundus muliebris.*

Horace dit dans une de ses odes (ode 11, liv. 2) : « Qui fera sortir la facile Lydé de sa mystérieuse « demeure ? Vas, dis-lui qu'elle se hâte d'accourir « avec sa lyre d'ivoire, les cheveux négligemment re- « levés par un nœud à la manière des filles de Sparte. »

> .... Incomptum Lacænæ
> More comam religata nodum.

Ce passage a beaucoup embarrassé les traducteurs : ils se sont d'abord demandé s'il fallait lire *incomptum* et rapporter ce mot à *nodum*, ou *incomptam*, en l'unis-

sant à *comam*. Virgile a dit *crines nodantur in aurum*. Cette grave difficulté discutée, une autre s'est présentée ; Horace veut que Lydé noue négligemment ses cheveux par derrière comme les dames de Lacédémone, et cependant Virgile a dit que les Lacédémoniennes laissaient pendre leurs cheveux :

> Virginis os habitumque gerens et virginis arma
> Spartanæ..........
> Namque humeris de more habilem suspenderat arcum
> Venatrix, dederatque comas diffundere ventis.

Mais, Dacier en a fait l'observation, Virgile parle d'une fille, et Horace, d'une femme de Sparte : les premières avaient les cheveux pendants et la tête nue ; les autres étaient couvertes, et il leur était défendu d'avoir soin de leurs cheveux.

Les mimes et les danseuses étaient en grande faveur à Rome. L'Origo, dont parle Horace dans la deuxième satire du livre premier, était une fille de cette classe. On ne sait d'elle rien de plus que ce que le poète en dit. Elle était sans doute, comme cette Cythéris et cette Arbuscula dont Cicéron a fait mention dans ses lettres, une célèbre mime ou danseuse. Les artistes de ce genre exerçaient une double profession comme les nôtres; adorées du public, elles vivaient sur un très grand pied, et il ne leur manqua jamais des fous de distinction qui se fesaient un honneur de se ruiner avec elles. Un homme d'un rang aussi considérable que l'était Cicéron, ne croyait point descendre en recherchant leur intimité : le grand orateur écrit à Pétus qu'il a soupé avec Cythéris. Au temps d'Auguste, les Romains imitaient les mœurs grecques, et ici, comme en beaucoup d'autres choses, ils laissaient leurs modèles bien loin derrière eux.

La seconde satire commence par une sortie sur l'inconséquence des hommes en général, et sur leur penchant à commettre des écarts, soit d'un côté, soit d'un autre. Elle s'adresse spécialement à une espèce particulière de fous ; ce que le poète se propose, c'est d'éclairer sur leur défaut de jugement les Romains de distinction de son temps qui fesaient profession d'intrigues avec les femmes mariées, au grand péril de leur corps et de leur vie, ou du moins au prix d'innombrables incommodités, désagréments et tribulations; tandis qu'ils pouvaient trouver ailleurs et à bien meilleur marché des plaisirs non moins vifs, ou plus vifs encore, et en jouir dans une sécurité parfaite. Horace, du moins par cette morale, ne se recommandait pas aux grandes dames de son temps.

On ne saurait trop le répéter : pour apprécier avec impartialité les étranges maximes qu'Horace professe dans quelques-unes de ses satires, il ne faut point oublier qu'il appartenait au siècle d'Auguste, et que la religion et les mœurs de la Rome de cette époque ne considéraient pas les excès dont le poète parle si complaisamment, comme le font aujourd'hui les lois politiques et notre manière de considérer le mariage. Je suis cependant convaincu que le principal motif pour lequel Horace a présenté sous son côté déraisonnable et ridicule la passion des affaires d'amour avec les femmes mariées, doit être recherché surtout dans l'extrême dépravation des mœurs de la capitale à cette époque, et fort peu dans la très médiocre influence de la religion païenne sur la morale publique. Les mœurs étaient bien moins dépravées au temps de Lélius et de Caton l'Ancien ; cependant dès lors un poète comique ne craignait pas de mettre en scène un étourdi qui, au moment de dresser un piége infame à une fille belle et jeune, dit, à l'aspect d'un tableau où étaient représentés Jupiter et Léda : « Voilà ce qu'a « fait Jupiter, le dieu dont le tonnerre ébranle le som- « met de l'Olympe ; pourquoi, moi, qui ne suis qu'un « tout petit jeune homme, pourquoi ne le ferais-je pas? » Ce n'était qu'une plaisanterie du poète, bien due peut-être aux divinités grecques. Aucun homme raisonnable chez les Grecs comme chez les Romains ne considéra autrement que nous la scandaleuse histoire du ciel païen. D'après sa nature, la religion païenne dut exercer une heureuse influence sur la moralité des hommes, aussi long-temps qu'ils crurent positivement à sa vérité ; un passage de Cicéron ne permet pas d'en douter : « Les citoyens doivent avoir avant tout « la conviction que les dieux sont les maîtres et les « régulateurs de toute chose ; que tout ce qui se fait « se fait par leur puissance, leur volonté, leur pro- « vidence ; qu'ils méritent bien du genre humain ; « qu'ils voient ce que nous sommes, nos actions, nos « cœurs, dans quel esprit, avec quelle sincérité cha- « cun accomplit les pratiques religieuses, et qu'ils « font une grande différence entre l'homme pieux et « l'impie. » Au temps de Cicéron, la vénération pour les dames romaines était grande encore : *Petulanter facimus, si matrem familias secus quam matronarum sanctitas postulat, nominamus, etc.* (Cic. pro Cœlio) ; et le respect pour le mariage n'avait pas encore été extirpé des mœurs publiques par la dépravation générale.

Si Horace a parlé de l'adultère bien plus légèrement qu'il ne convenait de le faire ; si, au lieu d'exprimer la moindre désapprobation de ce vice, il n'a insisté que sur les inconvénients et sur les dangers dont il peut s'accompagner ; s'il a présenté un Cupiennius et un Longarenus, non comme des coupables, mais comme des êtres fort ridicules et dignes d'habiter une maison de fous, c'est qu'il écrivait dans la première et la plus grande ville du monde, pour une classe d'hommes incapables de comprendre un autre langage, et à qui il fallait présenter la violation de la loi conjugale sous ce point de vue pour les en détourner. Les honnêtes voisins de campagne d'Horace, ces simples et probes Sabins et Appuliens, dont les femmes se recommandaient par tant d'innocence et tant de vertus domestiques, pensaient très certainement du mariage ce qu'on en pense dans nos petites villes et dans nos champs, où les anciennes mœurs ont peu

souffert encore de la corruption des grandes cités. Ne jugeons pas Horace d'après les principes de notre morale, avec la sévérité de nos dogmes religieux, et avec nos idées modernes; jugeons-le suivant l'esprit de son siècle, n'oublions pas dans quelle ville et pour quels hommes il écrivait; et pardonnons-lui quelque chose en faveur de l'extrême liberté des mœurs des Romains, et du cynisme de leur langue.

Les femmes mariées de Rome portaient une sorte de longue tunique qu'elles appelaient *stola* et qui était garnie d'une large bordure; un manteau, nommé *palla*, les enveloppait de la tête aux pieds. Celles de la classe commune, et dont les mains exerçaient un métier, ne pouvaient porter, au temps d'Auguste, qu'une toge très peu différente des vêtements extérieurs des hommes. Une dame romaine, convaincue judiciairement d'avoir violé la foi conjugale, était condamnée à déposer la *stola* et à revêtir la toge. De là le nom de *togata* dont se sert Horace dans l'acception de *prostibulum*.

Ce Cupiennius, à qui Horace adresse un petit trait de raillerie dans sa seconde satire du livre premier, est peut-être le même à qui Cicéron écrit pour lui recommander une affaire d'argent de son ami Atticus. L'adjectif *albus*, qu'Horace joint dans la seconde satire du livre premier à un nom propre dont la langue française ne fait pas usage, a causé à quelques commentateurs une grande dépense d'esprit. Octave Ferrarius, dans sa compilation *De re vestiaria veterum*, a positivement assuré, sans toutefois le prouver assez à mon avis, que la *stola* et les tuniques des dames romaines étaient de couleur pourpre, et non blanches, excepté lorsque ces matrones portaient le deuil de quelqu'un. Selon ce Ferrarius, l'intraduisible qualification *mirator cunni Cupiennius albi* doit être pris dans un sens propre, soit qu'Horace l'ait employée, *quia hic locus matronis albior puriorque esset, quam publicarum libidinum receptacula* (comme s'il avait été nécessairement un cloaque chez toutes les affranchies); ou, ce qui est plus vraisemblable encore, soit que le poëte se soit servi du mot *albus* comme un synonyme de *vetulus ac canescens, quod scilicet ille matronarum sectator, veluti sepulchrorum incola, vetularum noctibus testamenta captaret.*

> Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté,
> Mais le lecteur français veut être respecté.

Aussi n'est-ce pas sans beaucoup de difficulté que je puis expliquer certains passages d'un auteur dont la plume hardie ne reculait devant aucune peinture, et usait sans retenue de toutes les ressources d'une langue fort libre. L'interprétation donnée par Ferrarius à l'adjectif *albus* est évidemment forcée; elle ne trouve pas dans le texte le fondement le plus léger. Un subtil commentateur, Baxter, s'étonne qu'il ne soit venu dans la pensée d'aucun traducteur qu'*albus* était ici un synonyme de *felix* et de *beatus.* Gesner prend aussi à la lettre l'intraduisible épithète: selon lui, Horace s'en est servi pour désigner *teneritatem et mollitiem stolatarum pulveris ac solis impatientium.* Toutes ces interprétations reposent sur une assertion fort douteuse de Ferrarius. Supposons, ce qui est à démontrer, que toutes les grandes dames portassent, pendant l'année entière, des vêtements de couleur pourpre : on sait combien était excessif le prix de la pourpre; comment donc fesaient les femmes de moindre état, et toutes les affranchies ? qui peut penser qu'elles avaient la faculté d'être ainsi vêtues ? Admettons encore qu'il y avait des tissus de pourpre de qualité et d'un prix inférieurs, et que la *stola* avec laquelle les dames romaines paraissaient en public, était toujours teinte de cette riche couleur; ces femmes ne portaient-elles jamais à la maison de *stola* blanche ? du moins la *tunica indusiata*, que recouvrait la *stola*, ne pouvait-elle être blanche aussi ? Mais, en écartant ces considérations, est-il impossible que les usages de cette sorte ne variassent point dans une seule période de dix années ? et ce changement de la couleur du vêtement de luxe des femmes n'a-t-il pu avoir lieu précisément au temps où Horace écrivait la seconde satire du livre premier ? Jules-César n'avait-il pas, pendant sa dictature, limité par des lois sévères la dépense des citoyens, et notamment défendu aux femmes romaines, sauf certaines exceptions, de porter l'espèce inférieure de pourpre qu'on appelait *vestem conchyliatam?* Pourquoi ne croirions-nous pas, avec Acron et Porphyrion, que les vêtements de la plupart des dames romaines étaient blancs, et ceux des affranchies et des courtisanes noirs ou de couleur brune? Au reste, les lois somptuaires ne furent pas long-temps observées dans une ville comme Rome, après la bataille d'Actium, sous le doux gouvernement d'Auguste. Bientôt le désir de plaire et le luxe croissant avec la richesse, rendirent communs et la pourpre et les tissus de toutes les couleurs. Ovide avertit expressément son élève, dans le troisième livre de l'*Art d'aimer*, que la couleur de ses vêtements n'est nullement indifférente, et que l'art de teindre diversement la laine a été élevé au plus haut point de perfection.

Horace, dans cette satire, où il fait une peinture si énergique de la corruption des mœurs de son temps, parle d'un Salluste qui poussait jusqu'à la folie le goût des courtisanes. Quel est ce Salluste ? est-ce le célèbre historien? plusieurs commentateurs l'affirment: ils se fondent sur la simple allégation du scoliaste Cruquius, sur ce qu'on ne connaît aucun personnage du même nom à qui le vers d'Horace puisse s'appliquer; enfin sur le préjugé généralement répandu de l'immoralité de l'auteur de l'Histoire de la Conjuration Catilina.

L'honneur et la réputation d'un grand écrivain ne sont point, selon moi, chose indifférente pour l'humanité, lors même qu'on ne lui porterait aucun intérêt à d'autres titres. On doit les considérer comme un dépôt inviolable dont la garde a été confiée au soin

et à la moralité de la postérité. Si tous les peuples considèrent comme un crime l'action de souiller les restes des morts et de troubler leur cendre, combien est plus odieuse encore celle de calomnier le caractère moral d'hommes dont le génie est appelé à vivre autant que le monde, et qui ne peuvent plus défendre leur réputation cruellement et bassement attaquée ! Qu'on me permette de discuter à fond les preuves de cette opinion, que C. Sallustius Crispus, le grand peintre d'histoire, si célèbre par ses portraits de Catilina et de Jugurtha, l'historien préféré par Quintilien à Thucydide lui-même, est bien le personnage cité par Horace dans la deuxième des satires du livre premier.

Un scholiaste l'affirme dans une note insignifiante et sans aucun poids pour la balance de la critique ; mais cet annotateur mérite-t-il quelque confiance par son crédit personnel ? produit-il des preuves de quelque poids ? nullement. A-t-il appuyé son opinion sur le témoignage d'un contemporain connu et digne de foi ? en aucune manière. Ce commentateur, sur d'autres points, montre bien peu d'exactitude : il affirme sans hésiter que l'ode d'Horace à C. Crispus Sallustius est adressée au célèbre historien ; mais celui-ci était alors mort depuis plusieurs années. Elle n'a pu être écrite, en effet, avant l'an de Rome 734, et ce qui le démontre, c'est le vers *Redditum Cyri solio Phraaten*, et depuis quinze ans Salluste l'historien avait cessé de vivre. Quelle confiance mérite un annotateur aussi ignorant et aussi inattentif?

La seconde raison n'a pas plus de fondement. On connaît deux personnages du nom de Salluste, tous deux contemporains d'Horace. L'un, avant de se retirer dans ses célèbres jardins et dans sa magnifique villa de Tibur, pour se livrer dans un noble repos au culte de la Muse de l'histoire, avait été tribun du peuple, questeur et préfet de Numidie ; l'autre, neveu de l'historien et son fils adoptif, fut dans la confiance et dans l'intime amitié d'Auguste et de Livie, le second pendant la vie de Mécène, et le premier après sa mort, s'il faut en croire Tacite, et c'est à lui que l'ode d'Horace a été adressée. La famille des Salluste était originaire de la petite ville municipale d'Amiternum dans le pays des Sabins, et n'avait aucune illustration avant ces deux hommes. C'est sans aucun fondement que le professeur Moller d'Altdorf a dit d'elle, dans sa dissertation publiée en 1684 : *Sallustiorum gentem Romæ quondam fuisse amplissimam.* Elle n'était vraisemblablement pas nombreuse alors ; cependant est-il impossible que l'historien Salluste ait eu un autre parent de son nom, connu seulement par ses désordres et qu'Horace a pu d'autant moins ménager ? Ce n'est là qu'une conjecture, je la donne pour ce qu'elle peut valoir ; mais parce qu'on ne sait pas précisément de quel Salluste Horace a voulu parler, s'en suit-il nécessairement que ce soit l'historien ? non sans doute.

Sur quels fondements repose la troisième raison, déduite de la détestable réputation généralement établie de l'historien ? J'ai dit généralement établie ; en effet, si l'on excepte le seul Corte, auquel on doit une excellente édition des ouvrages de Salluste, et qui se proposait d'écrire une apologie des mœurs de cet auteur, restée inexécutée, tous les biographes anciens et nouveaux, même Moller, Vossius et Leclerc (sans parler de leurs copistes), s'accordent unanimement pour représenter sous les plus odieuses couleurs les mœurs dissolues et le caractère dépravé du célèbre historien. Comme il s'agit ici d'une réhabilitation complète, il faut donc instruire entièrement le procès de nouveau, faire comparaître les témoins, apprécier leurs titres à notre confiance, et discuter leurs dépositions, prises jusqu'ici sur parole comme l'expression de la vérité.

Sur quelles autorités s'appuient les nouveaux biographes de Salluste ? sur celle d'un Pomponius Lætus, qui vécut seize cents ans après l'historien et ne fut qu'un simple compilateur ; sur celle du déclamateur Lactance, né seulement quatre cents ans après Salluste, dont la sortie contre les mœurs de cet historien repose sur des faits allégués et non prouvés, et donne de la consistance à une conjecture, en la présentant comme chose notoire. Mais une circonstance qui, selon moi, ne doit pas nuire à Salluste, c'est le peu de considération accordé à ceux qui lui ont fait une si mauvaise réputation. Horace ne saurait être cité comme témoin ; en effet, a-t-il voulu désigner l'historien Salluste ? Il est très permis d'en douter, même en tenant compte de la note du scholiaste. Celle-ci déduite, tout ce qui a été dit de la corruption des mœurs de Salluste repose sur quatre témoignages qui doivent être soigneusement examinés : ces témoignages sont ceux du célèbre M. Térentius Varron, dont la sincérité et l'honorable réputation déposent en faveur de la vérité de son factum contre Sénèque ; de Dion Cassius, qui affirme dans le quarantième livre de ses Histoires Romaines, que Salluste, convaincu d'adultère, fut chassé du sénat par les censeurs Appius Claudius Pulcher et Lucius Piso ; d'un certain Léna, auteur d'un pamphlet dont quelques fragments sont venus jusqu'à nous ; enfin de l'auteur inconnu d'une déclamation attribuée à Cicéron et intitulée *Declamatio in Sallustium.*

L'anecdote à laquelle le nom de Varron sert de garantie était contenue dans son traité, perdu pour nous, *De Pace* ou *Pius ;* elle a été copiée par Gellius ou Agellius, savant du temps de l'empereur Marc-Antoine, et publiée dans le recueil de mélanges connu sous le nom de *Nuits attiques.* C'est le dix-huitième et court chapitre du dix-septième livre de cet ouvrage, la voici : « C. Sallustius, depuis historien, « surpris par Annius Milo en flagrant délit *(flagrante)*, « fut vigoureusement fouetté, et n'eut la vie sauve « qu'en payant une grosse somme. » J'ai beaucoup d'estime pour la parole d'un homme comme Varron, et le crime dont elle charge notre Salluste était alors chose trop commune pour que j'aie la moindre velléité d'en douter. Mais qu'on fasse la part des circonstances atténuantes, elles ont des fondements historiques suffisants. L'épouse de Milon dont il est question

ici, était la belle Fausta, digne fille de Sylla le dictateur, dame romaine qui, en naissance, ne voyait personne au dessus d'elle, et qui, en charmes comme en dépravation de mœurs, avait peu d'égales. Quoique femme du premier rang, elle n'était pas femme à laisser un amant en chemin : sa vertu n'allait pas jusque là. Fausta, sous le rapport de ses excès, était un peu moins qu'une *togata*. Le jeune Salluste eut le malheur d'être du nombre des jeunes Romains sur lesquels l'épouse de Milon avait jeté ses filets. Quoique j'aie entrepris de faire son apologie, mon intention n'est nullement d'en faire un chaste Joseph : il ne chercha point à s'enfuir après avoir laissé son manteau entre les mains de la belle Fausta ; mais quel Romain de sa condition et dans les temps où il vivait eût fait autre chose? Salluste se laissa surprendre par Milon et dut payer cette faute de sa bourse et de sa personne. Selon toutes les probabilités, le reproche qui lui est adressé dans la *Declamatio* citée, « d'avoir perdu dans « les écarts de sa jeunesse tous ses biens paternels », est entièrement motivé sur ce malheureux événement. Mais, que tout lecteur consciencieux le déclare, qui mérite d'être nommé d'une infamie éternelle? Est-ce le jeune homme, séduit par les attraits enchanteurs d'une Fausta, ou le mari, homme du premier rang, assez vil pour se faire payer en espèces sonnantes le déshonneur du lit conjugal, et mettre le malheureux tombé dans ses filets, dans l'alternative, ou de mourir, ou de racheter sa vie au prix de la plus grande partie de son héritage paternel? La tache que Salluste s'est attirée par cette aventure de sa jeunesse, et probablement par d'autres écarts du même genre, lui était commune avec la plupart des Romains jeunes ou vieux de son temps. Dès lors, quoi de plus absurde que d'attribuer son expulsion du sénat au déréglement de ses mœurs, et de s'imaginer que l'homme frappé d'une peine aussi infamante par les censeurs Appius et Piso, a dû être nécessairement un monstre de vices! Ce fut en 702 qu'on raya le nom de Salluste de la liste des sénateurs; mais l'histoire a dit ce qu'était alors la ville de Rome. Le vrai motif de cette expulsion, rien n'est moins invraisemblable, ce fut, non le grand zèle d'un censeur aussi vicieux que l'était Appius lui-même pour la pureté des mœurs dans une *sentina malorum* comme l'était Rome à cette époque, mais la haine vouée à Salluste par le parti de Milon et de Cicéron. Tout se réunit pour fortifier cette conjecture : la lutte entre Pompée et César pour le pouvoir suprême était à la veille d'un dernier et décisif effort; mais elle fermentait dans la république depuis plusieurs années, et la ville entière était divisée par les factions de ces deux grands hommes. Les citoyens qui voulaient se donner l'apparence de servir la cause de la république s'étaient déclarés pour Pompée; Milon appartenait à ce parti, et Cicéron aussi, qui était lié à Milon par les obligations les plus grandes. Devenus d'intimes amis politiques, l'un et l'autre éprouvaient une haine mortelle pour Clodius, un des plus zélés partisans de César. On sait qui en fut la victime : Milon poursuivait le consulat, appuyé chaudement par tous les amis de Pompée, et combattu par toutes les forces du parti de César. C'était un homme fort brutal; il rencontra Clodius sur la voie Appienne et le tua. Il ne pouvait prendre plus mal son temps pour cet exploit; car Salluste, qui avait à se venger d'un outrage personnel et de sa ruine, était alors tribun du peuple. Un tel emploi le plaçait à la tête du peuple, et d'ailleurs tout le parti de César le soutenait dans le procès intenté au meurtrier. Que pouvaient faire les éloquents efforts de Cicéron pour sauver son ami? Milon succomba. Mais dès lors Salluste s'attira, par le rôle qu'il avait joué dans cette affaire, la haine déclarée de tous les adversaires de Clodius et de César; il eut dès ce jour pour ennemis tous les amis et les créatures de Cicéron et de Pompée. Aussi, à peine eut-il quitté le tribunat, qu'il eut lieu de s'en apercevoir : Appius Pulcher, censeur en 703, avait besoin alors de l'amitié de Cicéron, et le grand orateur était extrêmement aigri contre Salluste, n'est-il pas vraisemblable maintenant qu'il faut attribuer aux intrigues d'une cabale l'expulsion de Salluste du sénat, à une époque où tout dans Rome allait par cabales, et où des vues personnelles et les passions privées étaient les mobiles réels de toutes les actions publiques? Comment attribuer à la dépravation des mœurs de Salluste sa radiation de la liste des sénateurs? les Romains de ce temps étaient bien gens à se formaliser pour si peu! et d'ailleurs, que serait devenu le sénat entier, s'il eût fallu en chasser tous ceux de ses membres que leur vie privée rendait passibles de la même peine?

D'après ce que je viens de dire des motifs de la haine d'un parti puissant pour notre illustre historien, comment s'étonner qu'un affranchi du vaincu de Pharsale, maître d'école à Rome après la mort de son patron, qu'un Léna se soit cru obligé, par le respect dû aux *pios manes*, de tirer vengeance d'une expression peu bienveillante pour Pompée, échappée à Salluste, et ait écrit contre cet auteur un pamphlet rempli d'injures, sans importance, si l'on considère de quelle plume elles sont sorties? Est-il fort étonnant qu'aujourd'hui même, après tant de siècles, le misérable plaisir de médire d'une haute célébrité nous porte à ajouter quelque foi à ce qui nous est resté de cet écrit calomnieux?

Restent les déclamations connues de Salluste contre Cicéron, et de Cicéron contre Salluste. Elles font partie du recueil des ouvrages de l'un et de l'autre; mais malgré l'imitation du style, les savants ont reconnu qu'elles portaient faussement le nom de ces hommes célèbres. Toutes deux sont entièrement indignes des écrivains auxquels elles ont été attribuées; elles auraient à peine été avouées par un misérable conducteur de char de cette époque, et lorsqu'on pourrait croire que Cicéron et Salluste eussent été capables d'oublier entièrement le respect qu'ils devaient au sénat, et tout égard pour eux-mêmes, le moyen de supposer le sénat assez patient pour écou-

ter des injures aussi grossières et si étrangères aux intérêts de l'état? Selon l'opinion générale, ces déclamations ont eu pour auteurs un certain Porcius Latro et Vibius Crispus, qui tenaient une école d'éloquence judiciaire. Quoi qu'il en soit, elles ne peuvent être qu'un exercice donné à des écoliers par un maître de ce temps dans l'art des sycophantes, pour leur enseigner à injurier devant les tribunaux, sur la tradition généralement reçue de l'inimitié née entre Cicéron et Salluste à l'occasion de l'affaire de Milon. Mais devant quels juges cette déclamation, faussement attribuée à Cicéron, pourrait-elle être produite comme un document contre les mœurs de l'historien de Catilina et de Jugurtha? que doit-on penser d'un Gottfried Ephraïm Muller qui, dans son *Introduction historique et critique à l'Étude des Écrivains latins*, ramasse sans choix, sans critique, et comme l'eût fait un ennemi personnel, toutes les calomnies dont la mémoire de Salluste a été chargée, sans autre garantie que celle d'un déclamateur inconnu, et présente comme des preuves des assertions chimériques dont il ne connaît pas même le père?

On s'écarterait beaucoup, au reste, de la vérité (il convient d'en faire la remarque), si l'on croyait l'inimitié mutuelle entre Salluste et Cicéron, aussi violente qu'il a plu au pamphlétaire de le supposer. Cicéron dans tous ses ouvrages n'a pas fait une seule mention désobligeante de Salluste; de son côté, l'historien dans son *Catilina* a rendu toute la justice possible à Cicéron, qui découvrit et réprima la conjuration, et dont le consulat n'a pas de plus beau titre de gloire que la conduite du grand orateur pendant cette conjoncture critique. Un tel procédé fait honneur à Salluste, comme historien et comme homme. Si la haine de Cicéron contre Salluste eût été violente et de longue durée, comment n'en trouverions-nous aucun vestige dans les lettres *ad familiares*, et dans les lettres écrites à Atticus, presque toutes depuis l'an de Rome 696 jusqu'en 710?

Ainsi l'examen scrupuleux de tous les témoignages, et de tous les documents sur lesquels repose l'opinion communément reçue sur le caractère moral de Salluste, ne fait découvrir qu'un seul grief, une intrigue de jeunesse avec la belle Fausta, faute bien excusable à cet âge, commune d'ailleurs à mille autres Romains de cette époque, et que nul peut-être, parmi dix mille, n'expia si rigoureusement. Il est temps maintenant de produire au autre ordre de preuves, tirées de la morale de ses ouvrages, qui tous portent l'empreinte d'un caractère ferme, grave et noble, surtout l'*Introduction à la Conjuration de Catilina et à la guerre de Jugurtha*. Je ne leur donne pas plus d'importance qu'elles n'en méritent; mais aussi, elles doivent être prises pour ce qu'elles valent. Ou Salluste fut le plus misérable hypocrite qui jamais ait été, ou il fut meilleur que ne le font ses biographes, et ne mérita pas le reproche que lui fait Lactance, d'avoir mis sa vie privée en contradiction avec ses principes. On ne peut l'accuser, je ne saurais trop le répéter, que d'un péché de jeunesse, qu'on ne saurait excuser, il est vrai, mais dont bien peu d'hommes de son âge et de son rang étaient exempts. Qu'avait à redouter, en se montrant sous ses véritables traits au monde, un homme comme Salluste, un homme de sa condition, s'il eût été de l'école des cyniques, ou grossier épicurien? Que pouvait-il gagner à son hypocrisie? ne se fût-il pas rendu plus méprisable à la face de l'univers, s'il avait fait de ses maximes la censure de ses propres actions? qui pouvait l'engager à affecter les sentiments d'un Curius, s'il eût vécu dans de continuelles bacchanales? Qu'on relise le premier chapitre de son *Catilina*, et qu'on dise dans quel but il aurait porté si loin la tartuferie. Dans une ville, et à une époque où un Métellus Pius ne rougissait pas de terminer par les bacchanales une vie honorable qui promettait un autre dénoûment, Salluste aurait cru nécessaire de se revêtir d'un masque! Mais, dira-t-on, il voulait inspirer à la postérité une opinion de lui meilleure que celle de ses concitoyens. D'accord! il a eu sans doute cette pensée; mais appartient-elle à un méchant homme? A-t-on vu jamais un libertin, au milieu des dissipations et des folies de sa vie, s'imposer une grande contention d'esprit et de nobles travaux, pour jouir d'une réputation usurpée dans les temps à venir? Cette remarque psychologique répondrait à dix anecdotes comme celle que rapporte Varron, et à dix pamphlets tels que celui de l'inconnu rhéteur.

Salluste peut fort bien ne pas avoir mérité le portrait qu'on a fait de ses mœurs, sans avoir été pour cela un modèle de vertu. Mon intention n'est nullement de faire son apologie sur tous les points: on peut toujours, et à juste titre, lui reprocher les écarts de sa jeunesse, sa conduite publique dans les affaires de l'état, et les grandes richesses qu'il obtint en si peu d'années de la faveur de Jules-César. Mon but unique a été de mettre le lecteur en position de le juger avec connaissance de cause; j'ai voulu dire seulement qu'il est injuste à nous de le représenter comme un méchant homme, comme un misérable, sans raisons suffisantes, sur de simples soupçons, d'après un pamphlet sans nom d'auteur. Nous savons peu de chose de sa vie; suspendons notre jugement, et tenons-nous à ce qui nous est resté de lui. Salluste vit dans ses ouvrages; des écrits tels que les siens sont, pour la postérité, des actions vertueuses, et d'un tout autre mérite que les qualités domestiques de bon bourgeois de Minturnum bien ignorés de la postérité, qui vécurent autrefois, se marièrent et moururent, quelque irréprochables d'ailleurs qu'ils aient été dans leur vie privée.

Un autre ordre de considération se présente: faut-il appliquer à Salluste *l'historien* ces vers d'Horace:

> Tutior at quanto merx est in classe secunda!
> Libertinarum dico, Sallustius in qua
> Non minus insanit, quam qui mœchatur.

Voici quelques raisons pour en douter. Et d'abord, le poète parle au présent; il parle de choses que fait

Salluste au temps même où il écrit sa satire. Il le raille de sa passion pour les filles de la seconde classe des affranchies comme d'un fait notoire : « Cette passion, dit-il, il la porte jusqu'à la folie, et lui sacrifie et sa fortune et l'honneur de son nom. » Le ton qu'il emploie pour le châtier est celui dont on se servirait avec un jeune étourdi, et serait souverainement ridicule, si un poète, homme du monde, en eût fait usage en s'adressant à un homme du premier rang sous le rapport de sa condition et de ses richesses. Mais Salluste l'historien était précisément cela, lorsqu'Horace écrivait la satire où se trouvent ces vers. Il vivait alors, il est vrai, éloigné des fonctions publiques, mais comme un *vir prætorius*, et un ancien ami de César, *in otio cum dignitate*, occupé des affaires de l'état et de l'administration de ses grands biens. Sa maison sur le *Quirinalis*, ses jardins somptueux et sa villa de Tibur l'attestent. Comment appliquer tout cela au Salluste d'Horace? Dira-ton, pour disculper le satirique d'une telle absurdité, qu'il a parlé, non du Salluste d'alors, mais du Salluste d'autrefois, et qu'usant d'un privilége accordé aux poètes, il s'est servi du présent pour désigner le passé? Est-ce là ce que les grammairiens (toujours munis, et dans tous les cas, d'un mot technique pour tirer leur auteur d'embarras) ont appelé *enallage temporis?* Mais, sans énumérer toutes les raisons qui rendent cette conjecture tout-à-fait improbable, comment Horace eût-il été capable de reprocher d'une manière si offensante les torts de son jeune âge à un homme tel que Salluste? et dans quelle circonstance eût-il commis cette impertinence? Quelle vraisemblance qu'avec sa façon de penser, et dans sa position sociale, il ait été capable de manquer aussi grossièrement à l'un des plus zélés partisans, à un ami de Jules-César, à un homme qui, s'il ne possédait pas l'affection d'Octave, jouissait du moins de la confiance qu'il accordait à tous les amis de son père adoptif?

Je ne crois point me tromper en affirmant que Salluste l'historien et le Salluste d'Horace ont été deux personnes différentes; à toutes les preuves que j'ai données pour appuyer cette opinion, je puis en ajouter une autre, tirée *ex visceribus causæ*, et complètement décisive. Quel a été le but du poète dans la satire où se trouvent les vers cités? de persuader de leur folie les jeunes gens qui nouent des intrigues avec les femmes mariées, de leur dire que ce qu'ils cherchent auprès des dames romaines, ils le trouveront avec infiniment moins de peine et plus de plaisir auprès des affranchies. « Mais vraiment, ajoute-t-il, un jeune fou qui, dans sa conduite, ni ne met de mesure ni ne suit un but, peut se ruiner avec les femmes de cette classe. Ainsi, par exemple, Salluste, assez insensé pour faire avec une affranchie une dépense aussi effrénée que si elle était une dame du premier rang, veut encore se faire un mérite de ce qu'il n'a aucune relation avec des femmes de condition. » Le *matronam nullam ego tango* est une preuve irrécusable que le Salluste d'Horace n'avait sous ce rapport aucun reproche à se faire; mais Salluste l'historien était précisément dans le cas contraire. Il recherchait, lui, non les affranchies, mais les femmes mariées; nous avons vu que son intrigue avec la belle Fausta, femme de Milon, est le seul reproche fondé qu'on puisse adresser à sa jeunesse, sur la foi de Varron et de Dion Cassius. Ainsi donc, Horace a parlé d'un autre Salluste, et les savants ont eu grand tort de s'autoriser de son témoignage pour attaquer les mœurs du célèbre historien.

La fortune d'Horace a beaucoup occupé quelques commentateurs. Il avait une maison de campagne, et il fut honoré plusieurs fois des libéralités d'Auguste. était-il riche? oui sans doute, puisque ses goûts étaient modérés. Mais jouissait-il d'une opulence positive? avait-il, comme on l'a dit, une terre, de fertiles domaines? Il a tout dit sur ce point encore à la postérité.

Les Romains, au temps d'Auguste, avaient pour la campagne un goût très vif. Maîtres des richesses du monde, amollis par les délices, et profondément dépravés par l'excès d'un pouvoir qui n'avait pas de contrepoids, ils cherchaient aux champs l'occasion de déployer un luxe que leur interdisaient, à Rome, les inégalités du terrain et l'incommode disposition des habitations et des rues. Leurs pères avaient aimé passionnément la campagne pour elle-même, pour y vivre; ils trouvaient dans les travaux agricoles un délassement et une occupation. Un général quittait sa charrue pour se mettre à la tête des légions conquérantes du peuple-roi, et s'empressait d'y retourner après la victoire. Au temps d'Horace, les mains patriciennes ne cultivaient plus elles-mêmes le champ qui les nourrissait, après avoir nourri celles de leurs pères; mais les grands ne trouvaient pas le séjour de Rome assez commode et assez riant, et ils s'empressaient de donner à leurs palais des champs les embellissements dont ils ne pouvaient parer leurs habitations de la ville. C'était à la campagne que se retiraient les orateurs désireux de trouver dans de silencieuses études le principe de grands succès au Forum; c'était là que les hauts fonctionnaires allaient se délasser des affaires publiques : les champs recevaient les gens de lettres, les magistrats et la foule des ambitieux qu'avaient fatigués les révolutions dont la capitale du monde était si souvent le théâtre. Cicéron possédait au moins dix-neuf maisons de campagne, si riantes et si bien ornées, que lui-même les avait surnommées les perles de l'Italie. Il prenait plaisir à y entasser des objets d'art, des bronzes, des statues, des vases de prix, et recherchait l'acquisition de celles qui se recommandaient par ce genre de célébrité. Dans la belle saison, il visitait régulièrement toutes les maisons qu'il possédait en Italie. Après la mort de sa fille Tullia, il se rendit à sa terre d'*Astura*, voisine de celle d'*Antium*, et le séjour le plus propre à nourrir sa mélancolie. « Ici, « dit-il, je vis loin du commerce des hommes. Dès la « pointe du jour je m'enfonce dans l'épaisseur des bois, « et je n'en sors que le soir. Après vous, rien ne m'est

« si cher que ma solitude. Mon seul entretien est avec « mes livres ; s'il est interrompu, ce n'est que par mes « larmes, dont j'arrête le cours autant qu'il m'est pos- « sible, mais je n'en ai pas toujours la force. » Ses maisons de campagne étaient presque toutes situées le long des côtes de la Méditerranée, entre Rome et Pompéï ; celles qu'il habitait le plus volontiers, étaient Tusculum, Antium, Astura, Arpinum, Formies, Cumes, Pouzzole et Pompéï, la première surtout, qui avait appartenu au dictateur Sylla. Pompée possédait une maison de campagne, nommée l'*Albanum*, dont les dimensions égalaient celles d'une ville ; il l'avait ornée avec soin, et y passait tous les moments dont il pouvait disposer. On remarquait à Baïes celles de Marius et de César, non par leur élégance, mais par l'élévation et l'épaisseur de leurs murailles : on eût dit des forteresses. La beauté des jardins, la profusion des objets de luxe et l'immensité des dépendances distinguaient celles de Lucullus ; et les mêmes qualités, à un degré plus ou moins élevé, recommandaient les habitations que possédaient aux champs Mécène, Hortensius, Crassus, Varron, Catulle, Martial. Pline l'Ancien posséda plusieurs campagnes, la plus belle était celle de *Laurentum*, dont hérita Pline le Jeune, qui déja était maître d'un *Tusculanum*, d'un *Tuscum*, et d'un *Tiburtinum*.

Les grands de Rome pouvaient cacher leurs voluptés plus aisément à la campagne qu'à la ville : ils trouvaient dans la solitude de leurs parcs immenses le secret dont avait si souvent besoin leur vie privée. C'était là, c'était aux champs que Tibère se livrait à ses infames plaisirs : ses élégantes villas, dont étaient couverts les alentours de Baïes, de Tibur, et les côtes de la Méditerranée, étaient témoins de plus d'excès et de vices, que les champs de blé de la campagne de Rome, labourés au temps de la République par des mains consulaires, n'avaient vu de grandes actions et de vertus.

Mais en quoi la maison de campagne si vantée d'Horace ressemblait-elle aux magnifiques villas des grands de Rome ?

La situation précise du Sabinum d'Horace a beaucoup occupé les savants depuis la renaissance des lettres ; mais, malgré tous leurs efforts, ils n'ont pu nous apprendre sur ce point rien de plus que ce que le poète lui-même en dit, c'est-à-dire que cette terre était située dans les montagnes du pays Sabin, à quelques milles au dessus de Tivoli, sur le petit fleuve la Digence, entre les montagnes Lucrétile et Urtica, d'un côté, et le village Mandela, de l'autre, et non loin de Varia. Varia était une petite ville municipale, sur l'Anio, aujourd'hui le Teverone, dans le lieu où se trouve maintenant le bourg Varo. Dans les temps anciens de Rome, après la guerre des alliés (*bellum sociale*), et les guerres civiles qui en résultèrent, l'Italie, ravagée, était peuplée fort inégalement, et presque toutes les terres labourables, envahies par les grands et par les riches, se trouvaient métamorphosées en magnifiques villas. La terre très peu considérable d'Horace, et son unique bien, se composait d'un petit hameau, qui suffisait autrefois à cinq familles placées dans le voisinage, et comptées parmi les dépendances de Varia. Horace rappelle cette circonstance avec une complaisance qui décèle quelque peu de vanité. Il est si rare, depuis Homère, qu'un poète ait pu parler d'une maison de campagne à lui, qu'on peut bien pardonner cet innocent plaisir au très petit nombre de ceux qui se sont trouvés dans ce cas.

> Villice sylvarum et mihi me reddentis agelli,
> Quem tu fastidis, habitatum quinque focis, et
> Quinque bonos solitum Variam dimittere patres.

On trouvait dans la contrée l'ancien temple ruiné de Vacuna. Pendant les dix-huit siècles qui nous séparent d'Horace, la configuration entière et les limites de Rome, du Latium et de la Campanie ont éprouvé de trop grands changements pour qu'il ait pu nous rester des notions bien exactes sur la métairie d'Horace. Cependant il s'est trouvé un abbé, Capmartin de Chaupy, assez intrépide pour faire sur ce sujet de longues recherches, après lesquelles il a positivement affirmé que l'ancienne Varia était aujourd'hui le village Vico-Varo ; la montagne Lucrétile, le mont Gennaro ; l'ancienne Digence, la Licenza de nos jours ; et l'ancien sanctuaire de Vacuna, les débris encore existants d'un temple à la Fortune, restauré par Vespasien. Selon lui, la vallée entière s'appelle *val Licenza*, et appartient au prince Borghèse. Cette découverte a paru si capitale à l'abbé Capmartin de Chaupy, que s'aidant des rapports généraux des choses, et de la faculté, dans ses recherches accessoires, d'aller puiser à des mines et à des sources fort riches, il a trouvé moyen d'en faire le sujet d'un livre en trois gros volumes. Autant qu'on peut en juger lorsqu'on n'a point été sur les lieux, cet ouvrage immense ne laisserait rien à désirer aux amateurs de l'antiquité qui partageraient l'opinion de l'abbé sur l'importance de ses investigations, s'il y avait possibilité d'en soutenir la lecture.

La description qu'Horace fait de sa terre, dans son épître à Quintius, rapprochée de ce qu'il dit de sa maison de campagne, dans son épître à son métayer et dans quelques autres passages de ses écrits, prouve évidemment qu'il avait un sentiment aussi vif de la nature sans art, que d'amour pour le repos et pour la liberté, et des besoins aussi modérés que de simplicité dans ses goûts. Il lui fallait une tête aussi philosophique et un cœur comme le sien pour se plaire autant dans son bien de Sabinum. On se tromperait fort, si l'on comparait la maison de campagne d'Horace à ces délicieuses petites villas de Cicéron, que le grand orateur nomme dans une de ses lettres à Atticus les *yeux* de l'Italie (*ocellos Italiæ*), ou à ces charmantes habitations, dans le goût de celles de Pline, dont Robert Castell a fait une description si belle dans son magnifique ouvrage : *The villa's of the Ancients illustrated*. Une telle villa n'eût convenu ni à la condition, ni à la fortune, ni au caractère d'Horace, et Mécène savait bien mieux ce

qu'il fallait à son poète. La maison de campagne d'Horace n'était qu'un petit bien dans le pays Sabin, situé dans une contrée médiocrement fertile et d'un revenu très borné. C'était sans doute l'un de ces *prædia rustica*, dont Mécène possédait un plus grand nombre qu'il ne le savait lui-même ; mais ce bien suffisait au poète, et le rendait tellement heureux qu'il ne désirait rien de plus : « L'ivoire et les lambris dorés ne brillent point dans « ma demeure, dit-il (Ode 18, liv. 2); les pou- « tres de l'Hymette n'y sont point supportées par des « colonnes taillées aux extrémités de l'Afrique. La « pauvreté, une veine poétique fertile, voilà mon « bien ; et pauvre, je suis recherché par le riche. « Heureux assez de ma terre Sabine, je ne demande « rien de plus aux dieux, et je ne sollicite pas de plus « grandes largesses d'un ami puissant.... »

« N'ai-je pas eu raison d'éviter d'attirer les regards « en trop levant la tête? écrit-il ailleurs (Ode 16, « liv. 3) : plus on refuse, plus on reçoit des dieux. « Transfuge du parti de la fortune, je gagne nu le « camp de ceux qui ne désirent rien, possesseur plus « glorieux d'un bien dédaigné, que si, pauvre au « milieu de mes grandes richesses, je recelais dans « mes greniers tout ce qu'a semé l'infatigable Appu- « lien. L'eau pure d'un ruisseau, un bois de quelques « arpents, une moisson qui répond à mon espérance, « rendent mon sort plus heureux que celui du fastueux « dominateur de la fertile Afrique. En bornant mes dé- « sirs, j'augmente plus mes revenus que si je possé- « dais et le royaume d'Alyatte et les champs de la « Phrygie..... »

« Pourquoi, dit-il ailleurs, pourquoi échangerais-je « mon vallon de Sabine contre des richesses qui me « donneraient des peines bien plus grandes ? »

Parmi la multitude infinie des villas et biens de campagne qui appartenaient aux grands de Rome à cette époque, nous trouvons en nombre immense celles de Tibur, de Préneste, d'Albe, de Baïes, de Formies, etc. ; elles couvraient la belle contrée du Latium et toute l'étendue de la délicieuse côte de Campanie. Mais posséder un Sabinum et s'en contenter, y faire volontiers son séjour et s'y trouver heureux, c'est ce qui n'a pu être dit que d'Horace. Si l'on excepte les alentours de Riéti et du lac de Vélie, surnommés *Rosea*, tant ils étaient gracieux, et dont on parlait comme d'une autre vallée de Tempé, le pays de Sabine était âpre, couvert de montagnes, et d'une telle nature qu'un peuple frugal, laborieux et économe comme l'étaient les Sabins, avait grand'peine à en tirer, par le plus rude travail, de quoi suffire à ses premiers besoins. Mais Horace, par caractère, considérait toujours du côté le meilleur tout ce qui ne dépendait pas de sa volonté, et il sut bien découvrir dans son Urtica des beautés qu'on eût cherchées vainement à Tibur et à Baïes. « Celui qui sent comme je sens, « appelle agréable l'asyle que tu crois inhabitable « et désert », disait-il à son métayer. Habitué à vivre dans la société de Rome la plus polie et la mieux choisie, il se plaisait cependant bien davantage parmi ses honnêtes Sabins, qui, sains et de corps et d'esprit, lui rappelaient la simplicité des mœurs antiques ; dans un pays où l'on trouvait des femmes chastes, et où un époux ne doutait point et n'avait aucun raison de douter qu'il ne fût le père de ses enfants. On voit dans ses écrits beaucoup de petits indices du bonheur qu'il goûtait à vivre parmi ces bonnes gens : c'est la preuve que son cœur prenait plaisir à jouir de ces restes de l'âge d'or du vieux Saturne. Il ne s'agissait pas à Sabinum des délicieux soupés chez Mécène et chez Salluste, de ces banquets où la principale affaire était de décider « si Lépos dansait bien ou mal ». Il s'agissait à Sabinum de petits repas du soir, en face de ses propres dieux domestiques, au milieu de ses rustiques voisins, et dans lesquels on ne parlait « que des « choses qui nous touchent, et qu'il serait un mal « d'ignorer ». Ce sont les soupés qu'il rappelle avec tant de charmes et de regrets, dans une de ses plus belles épîtres *(O noctes cœnæque Deum !)*.

Horace s'est appelé Sabellus dans une de ses épîtres, dans un lieu où il définit le caractère de la probité ; c'était faire aux Sabins un honneur dont ils étaient dignes, et s'honorer soi-même en se naturalisant en quelque sorte parmi un peuple si vertueux.

C'est sous ce point de vue, à mon avis, qu'il faut considérer le Sabinum d'Horace ; Capmartin de Chaupy ne s'en est pas douté : il affirme précisément le contraire, change cette modeste terre en une élégante villa, et parle à chaque instant du château d'Horace. Rien n'égale la passion qui saisit le cerveau du savant abbé, lorsqu'il raconte la découverte réelle ou imaginaire de l'emplacement du Sabinum d'Horace, c'est du don-quichotisme. Sa logique en reçoit une direction singulière, quelques exemples suffiront pour le prouver. Ainsi l'abbé affirme que le bien d'Horace était, non une maison de campagne, mais un domaine considérable, une petite terre ou seigneurie ; et quelle raison allègue-t-il ? c'est qu'Horace, dans son épître à son *villicus*, dit que sa métairie se composait de cinq feux. Mais Horace ne dit que cela ; il dit que dans les temps anciens, son bien, avant qu'il eût été réuni en une seule propriété, était occupé par cinq feux ou familles. Tel est le véritable sens ; il faut s'être formé d'étranges idées de l'organisation de l'Italie au temps d'Horace, pour croire, avec l'abbé Capmartin de Chaupy, à l'existence, sous Auguste, de fiefs héréditaires et de droits seigneuriaux. Mais voici bien mieux : « Horace, dit l'abbé, nous raconte en détail les qualités spéciales de toutes les parties de sa terre. » Ainsi par exemple il se fait dire par Damasippe (Sat. 3, livre 2) : « Allons, lis donc quelque chose qui « réponde à tes promesses. Commence. Quoi! rien? « C'est en vain que tu accuses ta plume ; cette mu- « raille, objet du courroux des dieux et des poètes, « n'en peut davantage, et pourtant on lisait sur ton « front de brillantes promesses, lorsque ta chère cam- « pagne ouvrirait à tes loisirs sa tiède enceinte. » L'original dit : *Si vacuum tepido cepisset villula tecto ;* que fait l'abbé Capmartin? il voit dans ce vers « un

petit château bien clos ». « On ne doit pas prendre « ces expressions à la lettre, ajoute l'abbé ; le poète « pensait aux maisons royales et aux palais des rois « de Perse : deux passages de ses écrits prouvent « que son château n'était pas aussi peu considérable « qu'il a l'air de le dire. » Ces preuves qu'allègue l'abbé sont curieuses ; les voici : « Horace confesse « à Mécène le peu d'accord qu'il y avait souvent « entre ses maximes et sa conduite ; il avoue qu'il « détruisait ce qu'il avait bâti, par pur caprice, « seulement pour donner aux parties de son édifice « des formes plus agréables. » Et où Horace dit-il cela ? Qui jamais se serait imaginé qu'on eût pu traduire par le sens propre ces vers métaphoriques :

Quid? mea cum pugnat sententia secum,
Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis?....

Supposons, ce qui n'est pas prouvé, qu'Horace ne parle pas ici par hypothèse, et n'ait pas employé le présent pour le conditionnel, comme le font si souvent les poètes ; supposons, ce qui est aussi à démontrer, qu'il faille prendre à la lettre l'image dont se sert le poète ; en quoi ce passage prouve-t-il l'importance du château d'Horace ?

Voici le second passage : Damasippe (c'est-à-dire le poète lui-même) fait à Horace l'énumération de ses genres divers de folie : « Écoute : d'abord tu bâtis, « c'est-à-dire tu imites les géants, toi qui n'as pas en « tout deux pieds de haut. N'est-il pas vrai aussi que « tu veux singer en tout Mécène, auquel tu ressembles « si peu, Mécène qui t'accable de sa supériorité ? » Horace bâtissait çà et là dans son petit domaine, qui n'était, suivant toute vraisemblance, qu'une métairie ordinaire ; peut-être était-il besoin pour plus de commodité d'y faire divers changements. Lors même qu'il eût fait quelque chose pour l'embellir, quand même sa maison, par ses soins, fût devenue un séjour agréable ; comparée aux élégantes villas que Cicéron appelait *ocellos Italiæ*, elle n'en serait pas moins demeurée une métairie. « Mais Horace se justifie d'avoir voulu « faire rivaliser ses constructions avec celles de « Mécène » ; ces excuses mêmes prouvent sa prudence : placées dans la bouche d'un autre, elles ne sauraient être autre chose qu'une apologie déguisée. Horace n'ignorait pas que de bons amis le raillaient dans le monde et peut-être auprès de Mécène lui-même, et cherchaient à le rendre ridicule, en disant qu'il fesait bâtir. Était-il obligé de placer une porte plus grande ou de faire mettre un plancher, il pouvait être certain que ses admirateurs, les Tigellius, les Pantilius et autres parlaient de lui, dans Rome, comme d'un second Lucullus. Le plus sûr moyen d'aller au devant de toutes les suppositions fausses, c'était, de la part d'Horace, de plaisanter lui-même sur sa manie de construction, et en plaçant dans la bouche d'un fou comme Damasippe la sotte imputation qu'il voulait imiter Mécène, il en rendait l'absurdité évidente pour tous les yeux.

Voilà comment l'abbé de Chaupy interprète le texte d'Horace pour donner des fondements au château que son imagination a élevé ; telle est sa manière de raisonner dans ses recherches sur la découverte du jardin de l'ami de Mécène ; ces exemples donnent une idée suffisante de sa manière. Ce n'est point tout ; l'abbé blâme l'interprétation ordinaire des trois premiers vers de l'épître à Quintius :

Ne perconteris fundus meus, optime Quincti,
Arvo pascat herum, an baccis opulentet olivæ,
Pomisne, an pratis, an amicta vitibus ulmo ;

Ils disaient clairement, selon lui, que le domaine d'Horace réunissait tout ce qui appartient à une grande propriété : on y trouvait des plaines couvertes, là de blés, ici d'oliviers et d'arbres à fruits, des vignobles, des prairies, des bois, des bosquets, des pâturages pour tous les genres de bétail. « Tous les traducteurs, « jusqu'ici, ont mal entendu ce passage : ils se sont « imaginé que ces trois vers de l'épître à Quintius « étaient une froide énumération des questions de « Quintius, auxquels répondaient les vers suivants « jusqu'au quatorzième. Mais Horace parle dans les « trois premiers vers, de champs de blé, d'oliviers, « de vignobles, de prairies, puis n'en fait plus « aucune mention ; il aurait donc laissé sans réponse « les questions de son ami ? eût-ce été poli ? Si les « traducteurs avaient bien compris leur auteur, il « s'en suivrait que le revenu de la terre d'Horace « aurait consisté en fruits de prunelliers, cornouillers, « chênes noirs, et en ombrages ; ce qui eût été trop peu « pour le plus modeste des poètes. » Voici la version de l'abbé : « Ne me demandez pas même si ma cam- « pagne porte assez de grains pour ma provision, ou « assez d'oliviers, de fruits, de vin, de foin, non « seulement pour me dispenser d'en acheter, mais « pour me mettre dans le cas d'en vendre ; il n'est « pas jusqu'à mes bruyères où le noir des prunelles « se marie agréablement et non inutilement avec le « rouge des cornouilles. Mais ce qui abonde le plus « chez moi, c'est le chêne noir et vert, non pareils, « soit par le fruit qu'ils fournissent au bétail qui en « vit, soit pour l'ombre qu'ils procurent à celui à « qui ils appartiennent..... »

Que faudrait-il penser d'une traduction écrite tout entière dans ce goût ? mais son tort principal n'est pas le manque d'élégance, elle pèche sous un rapport bien plus essentiel. « C'est la hardiesse du trait qui a em- « pêché d'en sentir la finesse, continue l'inconcevable « abbé. Horace ; semblable à ce peintre antique qui « en fesait plus entendre qu'il ne paraissait en repré- « senter, renferme souvent plusieurs choses dans les « mêmes paroles. Dans celle-ci il rapporte et il résout « en même temps toutes les questions de Quintius. Il « n'aurait eu besoin que de ces trois premiers vers, « s'il avait voulu se borner à rapporter et à donner « les éclaircissements demandés. Mais aux notices, que « leur qualité avait rendues l'objet naturel de la cu- « riosité de Quintius, Horace voulait ajouter celles qui

« étaient de nature à ne pas lui être venues dans la « pensée....... » Que dire d'une semblable interprétation ? *Orandum est ut sit mens sana*. Citer cette traduction, c'est la réfuter ; du moins, quiconque sait un peu de latin et possède quelque passable connaissance du caractère de l'esprit d'Horace, n'en demandera pas davantage. Si l'abbé Capmartin de Chaupy avait eu la tête moins remplie de ces oliviers et de ces vignobles dont il a fait si libéralement présent au petit domaine d'Horace, il se serait rappelé que ce poète, dans sa quatorzième épître, parle de son bien à son métayer, qui probablement le connaissait, comme d'un lieu âpre et sauvage, et qu'il l'aimait précisément pour cela. Ce terrain ingrat, il le confesse sans détour, produisait plutôt de l'encens et du poivre que du raisin ; comment y aurait-on trouvé des vignobles et des oliviers ? Horace avait senti peut-être un peu de malice dans les demandes de Quintius, et il ne fait aucune réponse directe ; tel est le sens des trois vers. Le point de vue sous lequel le poète et son ami considéraient la chose, n'était nullement le même : tandis que Quintius estimait un bien de campagne en proportion de son revenu, Horace au contraire aimait le sien, quoiqu'il lui rapportât peu. Quintius demande si la terre de ce domaine est riche en oliviers et en vignobles : «On n'y trouve, répond le poete, que prunelliers et cornouillers»; et d'après la nature du sol elle ne saurait produire autre chose. Mais aussi on y jouit du soleil du matin et du couchant, d'un air pur, d'eaux excellentes ; elle convient surtout parfaitement au bétail, car elle est couverte de bosquets, d'arbres touffus ; et avec de telles qualités, le maître qu'il lui fallait devait être l'un de ces hommes simples *qui amant nemus*. C'est vraiment être aveugle que de ne point voir qu'Horace ne présente pas à Quintius le revenu de son domaine, son inventaire et ses comptes de l'année à la main. Qu'a voulu le poète ? rendre évident avec un art délicat le contraste des deux manières de penser ; dire que le mérite principal de son Sabinum à ses yeux, c'est de lui présenter des qualités dont d'autres font peu de cas. Que faut-il voir dans ces trois vers ? rien autre chose qu'une introduction et une préparation à l'examen moral qu'il va faire familièrement avec le prétendu sage son ami.

On lit dans la traduction d'Horace par MM. Campenon et Després, de curieux détails sur l'abbé de Chaupy : « Étant très jeune, dit M. Campenon, j'eus fréquemment occasion de voir M. l'abbé de Chaupy à Sens, où il était venu se réfugier pendant les plus mauvais jours de la révolution. Il ne fuyait pas le monde ; mais, habituellement taciturne et rêveur, il y conservait un fond de préoccupation qui le laissait étranger à tout ce qui s'y disait, à moins que la conversation ne se portât sur Horace ou sur quelques sujets à propos desquels il pût le citer. Souvent, lorsqu'il était tourmenté par ses souvenirs, les impressions qu'il en recevait, se fesaient jour comme malgré lui. Le prétexte le plus futile et le plus détourné lui suffisait alors pour jeter brusquement dans la conversation le nom et les paroles même d'Horace, et le silence une fois rompu, il éprouvait une facilité de parler, ou plutôt une difficulté de se taire qui durait quelquefois plus long-temps que le plaisir et l'attention de ceux qui l'écoutaient.

« Tout le monde sait qu'Horace est de tous les poètes de l'antiquité celui à qui la raison inspira un plus grand nombre de ces vers concis et pleins de sens, qui, détachés du lieu où il les a placés, viennent s'appliquer naturellement à une foule de circonstances de la vie commune. Steele, Addison et les autres écrivains du *Spectateur*, lui ont emprunté plus de la moitié de leurs épigraphes et de leurs citations. On conçoit sans peine que tout homme doué d'un esprit juste et délicat puisse trouver fréquemment dans le monde l'occasion de citer à propos un écrivain qui sut avec un égal bonheur d'expression louer et décrier tant de choses, et qui du moins ne loua jamais la sottise et ne décria jamais la vertu. Mais M. l'abbé de Chaupy allait beaucoup plus loin : il n'attendait pas qu'un rapport de circonstances vînt donner du relief à ses citations ; il parlait d'Horace à propos de tout ; il trouvait dans ses ouvrages la prophétie de tous les événements de la révolution. Il en parlait, non pas comme d'un écrivain qu'on a beaucoup lu, beaucoup médité, mais comme d'un homme que l'on voit à chaque instant du jour, que l'on vient de quitter, que l'on va rejoindre, avec qui l'on passe sa vie. Il s'était promené souvent avec lui à Tibur, à Tarente, à Baïes ; Horace lui avait dit telle chose, lui avait donné tel conseil. Il convenait que dans leurs entretiens intimes, ils n'avaient pas toujours été d'accord entre eux sur tous les points, mais qu'après quelques explications de part et d'autre, il avait fini par céder, et par reconnaître que *son ancien*, comme il l'appelait, avait la raison de son côté.

« Les femmes mêmes n'étaient point à l'abri de ses citations. Sa plus sanglante injure contre celles dont il avait ou croyait avoir à se plaindre, était le mot de *vieille Canidie*, qu'il proférait en grommelant entre ses dents, avec un accent d'humeur très marqué.

« Il me souvient qu'un jour à dîner, dans une maison où je me trouvais avec lui, on lui fit remarquer à table une jeune personne qui était sur le point de se marier. Les convives formaient des conjectures diverses sur les avantages et les inconvénients que pouvait avoir pour le bonheur domestique le caractère plein de malice et d'enjoûment de cette jeune personne. Comme les conjectures les moins favorables, et sans doute les mieux fondées, se fesaient à voix basse à l'oreille de M. l'abbé de Chaupy, il reprit, avec un sang froid merveilleux, après avoir attentivement examiné celle qui en était l'objet : *En effet, elle a quelque chose de Lalagé*.

« Il prouva dans une circonstanee d'une tout autre nature combien était puissante et invétérée chez lui cette habitude de faire intervenir le nom et l'autorité d'Horace dans les sujets même qui s'y prêtaient le moins. Au commencement de 1793, le collége de Sens avait pour principal un ecclésiastique qui se trouva dans l'alternative de renoncer à sa place, ou de prêter

le serment exigé par la Constitution civile du clergé. Le premier parti le livrait à la misère ; le second lui laissait quelques scrupules. L'abbé de Chaupy passait à Sens pour avoir fait d'excellentes études théologiques ; on savait qu'il avait séjourné long-temps à Rome, et avait été accueilli avec distinction par Clément XIII et Clément XIV. C'en était assez pour que l'idée de le consulter s'offrît naturellement au principal, à qui sa conscience inspirait des doutes que ses propres lumières ne lui permettaient pas d'éclaircir. Il prit donc le parti d'exposer, dans une espèce de mémoire, l'embarras de sa situation et la nature de ses scrupules, et d'envoyer cet écrit à M. de Chaupy, en le priant de le méditer et de fixer ses irrésolutions. La réponse ne se fit point attendre. Celui-ci répliqua, le même jour, par une lettre de quatre pages, entièrement remplie de citations d'Horace; et Horace prescrivait en termes formels de ne point prêter le serment de la Constitution civile du clergé : *Non ego perfidum dixi sacramentum.*

« Si l'on réfléchit maintenant que l'abbé de Chaupy avait passé sa vie entière dans l'étude et la méditation d'Horace ; qu'il avait employé dix ans et presque toute sa fortune en recherches et en voyages pour découvrir le lieu de l'Italie où, d'après les seules indications du poète, avait dû être située sa maison de campagne ; que ces courses si fatigantes et si multipliées, il avait voulu les faire à la manière d'Horace, *sur un mulet ayant son bagage derrière lui* ; qu'enfin il ne s'était bien trouvé nulle part qu'avec les hommes et sur les lieux qui pouvaient le plus l'entretenir dans ses idées favorites : on sera moins surpris de cet état d'illusion habituel, de cette sorte de manie qui le portait à se croire contemporain d'Horace.......

Horace s'est reproché plusieurs fois l'inconstance de son humeur (Ep. 8, liv. 1 ; sat. 7, liv. 2). Il se fait dire par un de ses esclaves :

> Romæ rus optas : absentem rusticus urbem
> Tollis ad astra, levis.

La disposition hypochondriaque dont il s'accuse dans ces vers, n'avait rien de nouveau pour lui, quoiqu'ils puissent s'expliquer par une cause autre que l'hypochondrie. S'il nomme Tibur dans la huitième épître, s'il en prononce le nom avec charme, c'est sans doute parce qu'il y possédait quelque petite métairie, dépendance de son bien de Sabinum. Ainsi s'expliquerait un passage de la vie d'Horace par Suétone, où il est dit que ce poète possédait, non seulement sa maison de campagne de Sabine, mais encore une villa à Tivoli, passage cependant que sembleraient contredire quelques mots de la dixième ode du second livre.

L'intendant d'un bien de campagne (*villa rustica*), chez les Romains, s'appelait le métayer (*villicus*), mot qui ne signifie cependant point d'une manière exacte ce que celui de *métayer* indique de nos jours: c'était un valet esclave, un serf (*mancipium*) ; mais il fallait qu'il eût été élevé parmi les travaux des champs, et qu'il en eût acquis une expérience personnelle complète. Son office consistait à mettre le bien en valeur le plus possible, à le conserver, à l'améliorer. Tous les autres valets et journaliers, et toutes les parties de l'économie domestique étaient sous sa dépendance ; il payait les dépenses, recevait les revenus, en tenait compte au propriétaire, et gouvernait, en un mot, sous son maître, l'entière *villam rusticam.*

Il paraît qu'Horace n'avait pas en métayer ce qu'il y avait de mieux. Son *villicus* avait servi à Rome pendant un certain temps, et ne se plut pas beaucoup à la campagne lorsqu'il y fut transporté ; aussi soupirait-il toujours pour la ville, et il ne dépendait pas de lui qu'Horace ne renonçât complètement à la vie des champs. Cet homme ne concevait pas comment son maître, qui était si bien accueilli dans la capitale, et qui chaque jour y était invité aux banquets des grands, pouvait trouver quelque plaisir à fixer son séjour dans un bien de campagne si éloigné, si solitaire et si misérable. Horace à cette occasion lui adresse une épître, plutôt pour son passe-temps à lui-même que pour expliquer ses motifs à son métayer. Peut-être songeait-il aussi au public ; en effet, il ne manquait aucune bonne occasion de lui dire son opinion sur la manière de régler la vie, et sur les raisons particulières qui lui fesaient aimer la vie champêtre. Il les fesait comprendre à ses amis de la ville, dont la plus grande partie ne concevaient pas plus que son métayer son amour pour la solitude des champs.

Les ouvrages d'Horace présentent un grand nombre de traces de l'affection qu'il portait à Tibur et à Tarente : « Puisse, dit-il dans sa belle ode à Septimius, « puisse Tarente recevoir ma vieillesse ! Si les Parques « injustes me défendent cet asyle, j'irai sur les bords « du Galèse, j'irai dans ces campagnes où régna Pha- « lante ; ce coin de terre me rit plus qu'un autre. Tel « est le lieu, telles sont les collines fortunées qui me « demandent : là ma cendre chaude encore sera ar- « rosée des larmes que tu devras au poète ton ami. » Les expressions dont il se sert pour les caractériser : *vacuum Tibur* et *imbelle Tarentum*, n'ont point une acception vague, et ne démentent point son attention habituelle pour la propriété des termes. Tibur n'était en lui-même qu'un lieu petit et peu peuplé, quoique la contrée voisine, alors comme aujourd'hui l'une des plus agréables qui soit au monde, fût couverte de maisons de campagne dans lesquelles les grands de Rome venaient pendant les ardeurs de l'été chercher l'air frais et pur qu'on y respirait. Tarente, autrefois la ville la plus considérable de la Grande-Grèce, était dès le temps de sa plus grande prospérité déjà décriée pour sa mollesse ; le sang spartiate qui coulait dans les veines de ses fondateurs, avait bientôt dégénéré sous un ciel voluptueux. Sa situation la rendait parfaitement propre à un commerce étendu au loin ; aussi ses habitants surent-ils acquérir par cette voie de grandes richesses, qui leur donnèrent les moyens de lutter avec les Sybarites eux-memes en raffinements pour les commodités de la vie. « Les autres hommes, disaient-ils,

consument leur temps à faire des projets sur leur manière de vivre ; ils y consacrent de continuels et laborieux efforts. Quant à nous, plus sages, nous sommes les seuls qui n'espérons pas vivre, mais qui vivons.» Avec une telle façon de penser, ils ne pouvaient prendre grand souci de la postérité ; aussi devait-elle charger leurs descendants de la dette des beaux jours dont ils savaient si bien jouir. Au temps d'Horace, Tarente avait déja perdu beaucoup ; mais le caractère facile et les mœurs sociables de ses habitants n'avaient pas changé. Ne nous étonnons donc point qu'un philosophe du tempérament d'Horace ait témoigné un si vif désir de passer sa vieillesse sous un ciel si doux et parmi les enfants d'hommes d'un si agréable commerce.

Ainsi, Horace n'était point riche : il avait à peine de l'aisance ; mais la modération de ses goûts lui procurait une opulence réelle, et plus de fortune eût été pour lui un embarras. Sans place à la cour d'Auguste et dans l'état, sans caractère public, connu seulement comme poète et comme un homme du monde aimable, il était plus indépendant, et rien ne le gênait pour suivre son humeur et céder à ses fantaisies. Son caractère présente sous ce rapport beaucoup d'analogie avec celui de La Fontaine : l'un et l'autre préféraient aux grandeurs et à l'éclat des dignités, la liberté de la vie privée, et se plaisaient à se mêler avec le peuple, dont ils aimaient à partager les plaisirs.

Habituellement, mais surtout le soir, le Grand-Cirque et le Forum étaient remplis d'une multitude de gens oisifs, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de ces individus dont l'occupation est d'amuser le public, danseurs de corde, charlatans, interprètes des songes, tireurs d'horoscope, hommes versés dans l'art merveilleux d'Hermès, et autres baladins de même espèce, qui cherchaient à exploiter leur métier. Horace avait grand plaisir à se trouver parmi eux, et il comptait dans le nombre des avantages de sa position, celui de pouvoir aller où bon lui semblait. Un grand personnage n'aurait pu sans déroger à sa dignité se mêler à la populace et consulter un devin ou un vendeur d'orviétan ; mais pour lui, il n'était déplacé nulle part, et quand il fréquentait ces places publiques, personne ne pouvait le prendre mal.

LIVRE TROISIÈME.

AN DE ROME 727 JUSQU'A 735.

VIE PRIVÉE D'HORACE. — ART DE VIVRE AVEC LES GRANDS. MOEURS A ROME. — DES REPAS. — MORAL D'HORACE.

La vie privée d'Horace, depuis la bataille d'Actium jusqu'à l'année de la mort de Virgile, ne présente aucun événement remarquable : le poète passait doucement ses jours auprès de Mécène et au milieu des plaisirs de Rome, dans ses champs surtout, l'objet constant de ses vœux et son séjour de prédilection. Il était dans toute la vigueur de son talent, et c'est pendant cette période de sa carrière littéraire, qu'il a publié ses plus beaux ouvrages. Il avait le sentiment de sa force ; mais il connaissait aussi par expérience les tribulations et les amers dégoûts qui empoisonnent si souvent l'existence de l'homme de lettres.

C'est pour les hommes d'esprit un avantage bien équivoque, que de voir plus clair et plus loin que d'autres dans les choses humaines. Se conduisent-ils avec plus de prudence, et agissent-ils mieux que les autres ne pensent ? Si les uns et les autres procèdent de la même manière dans les choses de la vie, il n'y a pas identité dans les résultats; car, lorsqu'un homme d'esprit et un sot commettent une faute, le préjudice est bien plus grand pour le premier que pour le second. A quoi lui sert-il à la fin, en effet, d'avoir tant de lumières, si ses sottises lui font perdre l'illusion de soi-même ? à quoi bon le doux et consolant sentiment d'avoir fait des choses utiles et dignes d'être applaudies ? le vulgaire aussi ne jouit-il pas de toutes les délices du contentement de soi-même, comme le fou qui, dans son délire, prend son vêtement déchiré pour un manteau royal ?

Sous ce rapport, l'avantage des fous sur les gens sensés est immense, et l'application de cette vérité aux auteurs est frappante. Un méchant écrivain est bien mieux partagé qu'un homme de génie : non seulement il se repaît des illusions de sa présomption, mais il s'enivre encore avec une entière sécurité des éloges et de la reconnaissance imaginaire d'un monde pour lequel il croit avoir tant fait. Chacun de ces applaudissements publics qu'il a surpris, mendiés ou achetés, chacun de ces compliments de félicitation qu'il reçoit d'amis complaisants, d'humbles clients ou d'écrivains, plus mauvais encore qu'il ne l'est lui-même, est pour lui l'irrécusable preuve de la supériorité de son mérite et le gage certain de son immortalité littéraire. Mais le bon écrivain, bien moins heureux après avoir fait consciencieusement tout ce qu'il est en lui de faire, se tient toujours cependant pour inhabile, se voit bien loin de cette perfection qu'il poursuit, et ne jouit jamais de la pensée d'avoir produit quelque chose dont il soit satisfait. Cette disposition d'esprit empoisonne pour lui tous les applaudissements du public; sa vanité ne saurait le tromper; son esprit prévoyant voit loin dans les choses humaines, et il est assez malheureux pour apprécier comme ils doivent l'être, ces bravos, ces cris de joie, ces signes bruyants de satisfaction et d'enthousiasme qui accueillent quelquefois ses ouvrages. Rien ne saurait lui faire illusion ; il connaît bien le monde, et n'attend pas de lui qu'il attache de l'importance à des travaux qui en ont eu cependant assez pour absorber une partie de son existence, et il est trop juste aussi pour espérer de la part des hommes de la constance dans leurs opinions et leurs jugements, et leur reconnaissance pour des services qui n'ont pas été mendiés. Il sait trop bien quelle est l'opinion publique et pourquoi elle est ainsi, pour tirer vanité de suffrages qu'il partage avec tant d'indignes écrivains ; d'éloges si vides, si conditionnels, si restreints, si peu durables, et souvent si dénués du sentiment de l'art et de véritables lumières ; de succès, enfin, sur lesquels ont tant d'influence, la nouveauté, le caprice du lecteur, celui des hommes qui donnent le ton, mille circonstances accidentelles, et que les moindres accidents, ou un changement dans le goût du public, peuvent compromettre et lui arracher. L'homme de génie a le malheureux avantage de prévoir parfaitement le sort d'un livre qui est sa vie : une seule censure maligne, une seule critique hasardée, anéantira peut-être le peu de jouissances qui auraient resté à son

amour-propre, et, bien instruit de ce qui l'attend, il commet sciemment la folie de publier son livre.

Horace sentait vivement sans doute tout cela, lorsqu'il était sur le point d'aventurer dans le monde le premier livre de ses épîtres; il a fait de ses impressions le sujet de la dernière. La manière dont il le traite, prouve que s'il fesait une sottise, c'était du moins en parfaite connaissance de cause et de la manière la plus convenable. Le poète, en se tirant à lui-même un fâcheux horoscope, se donne au moins le dédommagement de dire au public: « Je ne m'abuse point, et ce « que j'expose, je l'expose avec courage et gaité. » La tournure de l'épilogue qu'Horace adresse à son livre, pour donner à sa vanité cette petite satisfaction, et la grace particulière, l'*humour* qu'il déploie dans l'exécution, font de cette courte épître l'un des ouvrages les plus spirituels et les plus achevés que nous ait laissés l'antiquité. Le poète reproduit avec un art infini la comparaison connue d'un auteur et son livre avec un père et son enfant, et de cette image avec celle du sort d'un ouvrage nouveau, exposé par son auteur à la malveillance et aux fantastiques caprices du public: il fait une allégorie bien tissue, et dont on ne saurait trop louer la finesse, l'apropos et la convenance. Son langage est celui d'un père pauvre, mais honnête et prévoyant, à une jeune fille à qui une humeur légère rend fatigantes la modestie et la réserve du toit paternel, et prendre la résolution de chercher son bonheur dans le monde. Gesner n'a pas compris cette innocente plaisanterie: *Tota hæc dilogia mihi non placet*, dit le bon homme. Cependant la délicatesse avec laquelle l'allégorie entière est nuancée, c'est ce tissu, ce beau dont Lysippe avait appris des Graces à faire usage pour couvrir, comme d'un léger nuage, la pudique beauté de la nature. Malheur à celui qui s'offense de ce voile! il peut l'arracher s'il le veut; mais qu'il nous laisse, sans le gâter, le bel ouvrage de la nature et de l'art!

Horace entendait parfaitement l'art de vivre avec les grands: deux de ses épîtres (la 8e et la 9e), adressées à Tibère pendant le séjour de ce prince en orient, sont le modèle parfait des lettres de recommandation, destinées à de hauts personnages. Elles sont écrites d'un ton que l'usage du grand monde peut seul donner, et quoique beaucoup de liberté et de franchise paraissent s'y montrer, chaque mot cependant a été soigneusement pesé. Personne ne sut jamais mieux qu'Horace ce qui convenait à lui, à la personne à laquelle il s'adressait, et à ceux qu'il voulait obliger. Ses recommandations étaient sincères; mais il n'ignorait pas avec quelle circonspection il devait traiter un esprit comme celui de Tibère: trop de zèle pour son protégé, un éloge trop chaleureux du prince, eût pu nuire à la cause du jeune ami qu'il voulait servir. On sait en effet que beaucoup d'orgueil, de froideur, de retenue et de méfiance étaient les traits distinctifs du caractère de Tibère, qui, dans sa jeunesse, l'époque de sa vie où il se montra sous le jour le moins défavorable, contraint de tout côté à beaucoup de réserve, tenait ses vices naturels en respect, et les renfermait dans son intérieur. Quoique le jeune prince fût moins près d'hériter de l'empire que le fils aîné de la toute-puissante Livie, il n'en était pas moins un des plus considérables personnages de l'état, et Horace eût montré peu d'habileté en se présentant comme un homme bien venu des grands et d'Auguste lui-même, et dont, à ce titre, la recommandation pouvait quelque chose. Mais il devait encore avoir égard à une autre considération: l'occasion l'invitait à dire quelque chose qui caressât l'amour-propre de Tibère, sans être une flatterie. Non moins habile qu'Aristippe dans l'art de vivre avec les grands, et toujours assez adroit pour éloigner de lui tout ce qui pouvait lui faire attribuer le caractère d'un vil flatteur, Horace cependant ne voulait dire que ce que Rome, après tout, tenait pour une vérité. La tournure qu'il prend pour naviguer heureusement à travers tant d'écueils, est la meilleure de celles que son génie pouvait lui inspirer; sa simplicité est précisément ce qui doit la faire admirer. Il donne à sa lettre de recommandation la forme naïve d'un récit, et raconte comment Septimius l'a porté à cette démarche. « Mon jeune ami, dit-il, est le seul qui connaisse « combien tu m'estimes; car, lorsqu'il me sollicite de « te le présenter comme digne d'être admis dans « ta confiance, il voit et connaît mieux que moi-même « ce que je puis. » Le ton de cette épître est également éloigné de la bassesse et de l'affectation. Tout ce que dit au prince, le poète, en faveur de son ami, est renfermé dans les deux derniers vers; mais aussi, là sont précisément indiquées les deux qualités que Tibère avait la prétention d'estimer le plus. Un seul vers:

> Dignum mente domoque legentis honesta Neronis,

contient ce qu'il dit de flatteur du prince lui-même. Ce peu de mots est un grand éloge; mais, bien loin d'être exagérée, la louange serait plutôt au dessous de la haute opinion que Rome s'était formée du prince, et de l'estime générale qu'il s'était acquise par ses mœurs et par la prudence de sa conduite. Beaucoup de réserve et de sobriété dans ses éloges, c'était, de la part du poète, la manière la plus habile de flatter un prince dont la politique, fondée sur des raisons essentielles, était d'affecter une haine mortelle contre les flatteurs. Lorsqu'Horace dit à Quintius (Épît. 16, liv. 1): « Si quelqu'un t'entretenait de combats livrés « par toi sur terre et sur mer, et chatouillait tes oreilles « de ces paroles: Que Jupiter, qui veille sur Rome et « sur toi, nous laisse douter si le peuple t'est plus « cher que tu ne l'es au peuple, tu reconnaîtrais les « louanges d'Auguste », il adresse à Auguste la flatterie la plus belle et la plus délicate qu'aucun prince, peut-être, ait jamais entendue; et, chose bien plus étrange, Horace ne dit rien qui n'ait été littéralement vrai. Les Romains, dès l'année 727, aimaient l'empereur avec un fanatisme dont on trouverait difficilement dans l'histoire un exemple semblable sous le rapport de la force et de la durée. Auguste jouait d'une ma-

nière si exacte le rôle de père et de dieu protecteur des Romains, qu'il dût finir par se croire rempli de toute la tendresse dont il voulait si fort qu'on le crût animé pour eux.

On peut considérer l'épître à Lollius (liv. 1, n° 18) comme un petit manuel pratique de l'art de vivre avec les grands, que chaque jeune homme assez fou pour avoir placé son avenir sur le chemin glissant de la cour, aurait dû écrire en lettres d'or, porter avec lui comme son agenda ou calendrier, et consulter tous les jours avec soin. Méditant le matin, dans cet ouvrage, les sages maximes qu'il devait mettre en pratique chaque jour, ce jeune homme eût bien fait de l'interroger encore le soir, avant l'heure du sommeil, pour avouer ses fautes à Horace, comme à un mentor fidèle; et, par une expérience personnelle de la sagesse de ses principes, il en aurait fait l'éloge en redoublant d'attention et d'obéissance pour le lendemain. Il est certain, du moins, que les habiles courtisans reconnaîtraient à cette épître un adepte dans leur art; et peut-être nous-mêmes serons-nous aussi étonnés en découvrant combien nous sommes fidèles à ces maximes, que le fut M. Jourdain, en apprenant qu'il avait fait toute sa vie de la prose sans le savoir.

Le huitième siècle de la république romaine, dont les premières années sont devenues mémorables par une révolution si terrible, qu'il n'en exista pas de semblable avant 1789, durant le même espace de temps dans les annales d'aucun peuple, n'est pas moins remarquable par l'étonnante réunion d'hommes à esprit supérieur qui vécurent à cette époque. Autant les Scipion et les Paul-Émile avaient étendu la puissance de la république par la force de leurs armes, autant ces beaux génies répandirent au loin la langue latine et l'honneur des lettres romaines. Une noble émulation les porta à lutter avec les Grecs, leurs maîtres dans les arts, et leur fit produire une multitude d'ouvrages excellents qui montrèrent à quelle hauteur les muses de l'Italie auraient pu s'élever. Ils auraient sans doute dépassé leurs modèles, si par malheur l'aurore de cet âge d'or ne s'était évanouie précisément à la même époque où la république succomba, après le combat le plus terrible, entre la tyrannie et la liberté, dont le monde ait jamais été témoin. Elle ensevelit sous ses ruines les plus grands hommes du temps, et presque toute la fleur et les espérances de l'âge à venir. Échappés à une terrible tempête, et assez heureux pour avoir sauvé leur vie du naufrage, les nobles, les beaux-esprits auxquels le siècle d'Auguste dut tant d'éclat, doivent être considérés comme les restes d'un temps meilleur. Ceux d'entre eux qui ont eu le plus de renommée, un Varius, un Horace, un Virgile, un Pollion, un Tite-Live, n'étaient pas, ne pouvaient pas, n'osaient pas être ce qu'ils auraient été, s'il avait été donné aux soldats de la liberté de rétablir la république sur ses antiques fondements.

Ce petit nombre d'esprits supérieurs qui avaient vu la république, et avaient eu le malheur de lui survivre, devinrent, comme la liberté, la propriété d'Auguste, qui n'en eut pas de plus précieuse, et l'ornement le plus brillant de cette époque mémorable. Ils furent les bienfaiteurs de leurs concitoyens, en modifiant de la manière la plus heureuse, les mœurs et les opinions du maître du monde; et c'est graces à eux qu'on oublie encore l'identité du triumvir César-Octave, et de l'empereur Auguste, père de la patrie.

Le plaisir que fesait goûter à tous les gens de goût la lecture des vers d'Horace, l'éclat de sa renommée, et surtout la faveur et l'estime, non seulement des grands, mais encore d'Auguste lui-même, donnèrent en peu de temps à notre poète un grand nombre d'imitateurs et de rivaux plus ou moins médiocres ou incapables. Avec le nombre de poètes, s'accrut celui des amateurs et des connaisseurs; chacun, ou fit des vers, ou se crut capable de juger en maître les poètes et leurs ouvrages. La Rome naissante des Césars fourmilla de gens pour qui toute façon de tuer le temps était bonne. Le luxe des grands et, chez les pauvres, la nécessité, mirent tous les talents en mouvement; et comme le goût et la richesse sont rarement associés, les hommes qui avaient le moins de droit à l'esprit et au génie, ne manquaient, ni de panégyristes, ni de protecteurs.

On est naturellement disposé à croire que les concitoyens d'un écrivain dont le mérite et la célébrité ont brillé du plus vif éclat pendant une longue suite de siècles, l'appréciaient comme le fait la postérité; il n'en est pas ainsi, et l'exemple d'Horace prouve le contraire. A Rome, il y a dix-huit cents ans, comme de nos jours parmi nous, un poète a pu avoir une grande réputation et très peu d'amis littéraires. Chacun connaissait son nom; ce qu'il valait était su seulement de ses amis. Ceux qui le lisaient le plus assidument, c'est-à-dire ceux qui le volaient avec le moins de scrupule, se conduisaient à son égard, en public, comme s'il n'eût pas existé. Les critiques d'un haut rang se vengeaient, par l'amertume de leurs censures, de l'obstination du poète à ne jamais les nommer. Les connaisseurs, lorsqu'il recevait en leur présence les témoignages de l'approbation publique, gardaient leur dignité, levaient les épaules, et donnaient à entendre qu'il y aurait beaucoup à dire. Les imitateurs en auraient fait volontiers leur égal: « Faire des odes comme Horace, disaient-ils, est peu de chose; ses plus belles sont copiées des Grecs. » D'habiles connaisseurs regrettaient de ne point trouver dans ses chansons de table l'élévation de Pindare; dans ses épîtres morales le feu de Sappho; dans ses odes héroïques, la grace d'Anacréon, et ne rougissaient point de préférer à ses satyres les compositions grossières du bavard Lucilius. On fesait valoir encore contre lui une autre circonstance: selon beaucoup de gens, tel était le genre des beautés de ses ouvrages, qu'elles ne pouvaient faire aucune impression sur la multitude, et être bien comprises de lui-même. Un critique ignorant ou malveillant ne compte jamais en vain sur la sottise des lecteurs, et mettre en relief les jugements étranges

des masses, a toujours été chose aisée. Tel trouvait trop d'âpreté dans les satires, tel autre y aurait voulu plus de nerf; celui-là eût fait très facilement plusieurs centaines de vers pareils en un jour ; celui-ci ne pouvait rien comprendre au ton léger, railleur et si gracieusement capricieux de ses ouvrages. Il disait qu'il ne savait pas précisément ce que le poète avait voulu dire ; le sel des vers de l'ami de Pollion et de Mécène était trop fin pour son palais. En un mot, Horace avec tout son esprit, son goût et son génie, n'était point l'homme du peuple Romain, et, quoiqu'il fût de mode de le lire, aucun poète de son temps, peut-être, n'a été moins compris.

Il a fait de fréquentes allusions à cette disposition de l'opinion publique pour lui, dans ses épîtres et dans ses satires; et telle était sa conviction qu'il ne pouvait avoir aucune prétention sur le suffrage de la multitude, que lui-même se compare à la danseuse Arbuscula. Siflée certain jour par le peuple, elle s'en consola en remarquant qu'elle était applaudie par les chevaliers. Beaucoup de gens étaient choqués du ton humoristique avec lequel il parlait quelquefois de ses propres ouvrages, et du mérite médiocre qu'il y trouvait. Tantôt ils feignaient de ne pas y croire: «Le poète n'a été si réservé que pour obtenir plus d'éloges»; tantôt ils prenaient sa modestie pour un aveu arraché à sa conscience, fesaient observer que s'il avait eu quelque mérite, il ne se serait pas estimé si peu, et parlaient de lui comme s'ils n'avaient remarqué dans ses ouvrages ni le travail ni le génie. Horace, pour se délivrer d'eux, disaient-ils, avait soin de ne pas se donner pour un maître de l'art; il avait fait ses premiers vers, poussé par le désespoir, et écrit les autres sans aucune prétention, soit par caprice, soit parce qu'il ne pouvait dormir. « Un tel langage, ajoutaient ces critiques, est une raillerie, une marque de mépris; on dirait que le poète est persuadé que lui seul peut faire quelque chose de bien. »

Horace aimait trop son repos, et connaissait trop bien la maudite engeance des beaux-esprits et des rimailleurs, pour entreprendre avec eux une lutte où il devait nécessairement se salir, soit qu'il perdît, soit qu'il gagnât. Mais, sur le point de publier un nouveau livre d'épîtres, il ne voulut pas perdre cette occasion de dire quelques mots de lui-même, de ses copistes, de ses censeurs, de ses envieux, et de révéler à ses lecteurs pourquoi le public, si empressé à rechercher et à dévorer ses ouvrages, en parlait cependant avec tant de froideur, et montrait à leur auteur si peu de bonne volonté. Et auprès de qui pouvait-il mieux épancher son cœur, qu'auprès du premier ami de sa muse, qu'auprès de l'homme auquel il devait le paisible bonheur de sa vie, qui le connaissait mieux qu'un autre, et dont il s'est appelé le poète dans une de ses épîtres? Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il adressa à Mécène la treizième épître du livre premier. Sous l'apparence d'un entretien calme et familier avec son grand ami, Horace résout le problème de sa position avec le public, d'une façon peu honorable, il est vrai, pour les gens dont il se flattait d'acheter la faveur au prix d'un repas ou d'un manteau usé, mais qui n'en doit pas moins satisfaire les esprits raisonnables. La manière dont il s'y prend, la tournure qu'il emploie pour diriger insensiblement l'attention de Mécène sur ce qu'il a surtout intention de dire, et le ton de l'épître entière, sont un modèle de convenance et de bon goût.

Personne n'entendait mieux l'art, souvent difficile, de vivre avec ses amis. Son épître à Fuscus Aristius est un modèle sous ce rapport: la délicatesse infinie avec laquelle il le traite, la modestie de ses conseils, la circonspection qui lui fait éviter l'apparence la plus légère de toute prétention à la supériorité en connaissances et en prudence, méritent l'attention particulière du lecteur. Il donne des avis à Aristius, et semble les adresser aussi bien à lui-même qu'à son ami: « Ayez soin, lui dit-il, de m'avertir et de me « réprimander si vous me voyez jamais disposé à « désavouer mes maximes par mes actions. » Combien cette tournure est belle! Il y a dans cette épître entière quelque chose qui se fait mieux sentir qu'on ne peut le décrire ou le traduire en règle. Ce n'est ni la réserve de la froide politesse, ni la retenue de quelqu'un qui craint d'offenser: c'est le langage de l'affection, de l'estime, le ton de la sincère modestie; c'est cette délicatesse qui appartient à l'amitié des nobles esprits, sans laquelle il n'est aucune amitié véritable, et qu'on retrouvera dans tous les temps chez les amis éprouvés.

L'usage que fesait Horace de ses loisirs, lui est tout-à-fait spécial : ses sentiments et sa façon de vivre s'accordaient parfaitement avec sa façon de voir, et l'on peut louer en lui beaucoup de choses qui eussent été blâmables chez un autre. Lorsqu'il parlait de la supériorité des avantages que nous donnent l'éducation, le caractère moral, le talent et le mérite, sur des biens acquis par héritage, et de celle d'une naissance médiocre sur une brillante origine, il trouvait en lui-même tous les arguments convenables pour placer sa pensée sous le plus beau point de vue, et, abstraction faite de la difficulté de parler de soi avec convenance et sans fatuité, il lui fallait bien peu d'art pour composer ces belles peintures de mœurs que nous admirons dans ses épîtres. Un homme aussi bien né et placé dans une situation aussi belle, avait, à ce titre, moins besoin de se montrer poète : il devait en grande partie son talent à son heureux naturel. Cette remarque est inspirée par la lecture de la plupart de ses ouvrages; elle devrait être un avis pour les poètes *invita Minerva*, et pour le *servum pecus* des imitateurs. Il n'est pas impossible de contrefaire avec succès la manière d'un Virgile, d'un Ovide, d'un Lucien ; mais pour saisir celle d'Horace dans ses épîtres et dans ses satyres, il faudrait presque pouvoir aussi dérober sa personne ; car, chez lui, le poète c'est l'homme.

On pourrait, avec ses poésies, composer un traité exact et complet de la vie privée de ses contemporains, de leurs habitudes, de leurs mœurs, de leurs vices surtout. Il a considéré la société sous tous ses

aspects, et s'est montré peintre d'autant plus fidèle, qu'il l'a été sans prétention.

La gastronomie était fort en honneur chez les Romains; ils ont porté l'art culinaire et le luxe de la table à un degré ou plutôt à un excès que nous ne pouvons concevoir. Maîtres de tout l'univers connu, ils disposaient de ses productions en hommes profondément versés dans l'art d'en jouir. « On comptait à Rome cinq cents maisons où l'on trouvait des plats d'argent du poids de cent livres, précisément au temps de Marius et de Sylla » (PLINE).

La loi *Fannia* fixait à cent as la dépense d'un festin; elle défendait qu'on servît dans un banquet d'autre volaille qu'une poule; encore n'était-il pas permis qu'elle fût engraissée. Comme la plupart des lois somptuaires, elle eut à peine un commencement d'exécution, et tomba bientôt dans un profond oubli. Elle avait été rendue en 588.

Il est beaucoup question de banquets et de vins exquis dans Horace. Le vin était renfermé dans de grands vases de terre cuite, fabriqués à Samos. Tous ces vases étaient soigneusement bouchés avec de la poix, et garnis d'une étiquette qui indiquait le lieu et la date du vin qu'ils contenaient, marquée par l'année du consulat. Sur plusieurs d'entre eux on lisait : *buvez*, sur d'autres : *j'ai soif*.

Plusieurs des ouvrages d'Horace sont un code gastronomique complet, et l'on trouve dans un grand nombre des preuves très poétiques du goût si prononcé des Romains de son temps pour les festins. Trois satires (la seconde et la quatrième du livre premier, et la huitième du livre second) sont consacrées à ce sujet. Horace, personnellement, était peu porté aux excès de la table; en peignant les mœurs de son époque, il recommande toujours la sobriété, la tempérance, et invite ses amis, dans toutes les occasions, à savoir vivre de peu :

.... Non in caro nidore voluptas
Summa, sed in te ipso est....................

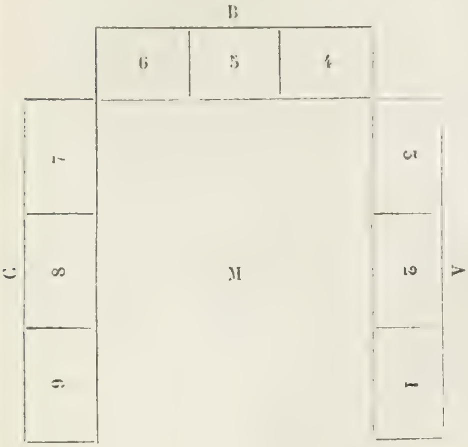
« Apprenez, dit son philosophe Ofellus, quels avantages la frugalité nous procure : le premier de tous est la santé. Vous reconnaîtrez combien la diversité des mets est nuisible, en vous souvenant de ces simples repas dont vous vous trouviez autrefois si bien. Voyez comme ils sont pâles, ces hommes qui quittent une table où la profusion embarrassait leur choix! c'est peu; le corps accablé des excès de la veille, accable aussi l'esprit; il éteint, il abrutit cette partie de nous-mêmes émanée d'un souffle divin. » Horace continue ses sages exhortations en fesant connaître ce que l'homme sobre peut s'accorder dans certains cas exceptionels, un jour de fête, par exemple, ou lorsqu'il aura besoin de refaire son corps affaibli : « Jamais, disait Ofellus à ses enfants, jamais, dans les jours de travail, il ne parut autre chose sur ma table que des légumes et du jambon fumé. Qu'un hôte me visitât après un long temps, ou qu'un voisin, sûr d'être bien reçu, vînt partager mon repas, pendant que les pluies interrompaient nos travaux, je le régalais, non de poissons apportés de la ville, mais d'un poulet et d'un chevreau. Le dessert se composait de quelques grappes de raisin que je détachais du plancher, de noix et de figues; après quoi nous prenions plaisir à vider librement notre coupe, et les fronts soucieux se déridaient, en fesant des libations à Cérès pour en obtenir des moissons abondantes. » Le poète ne manque jamais l'occasion de tourner en ridicule la passion extravagante des riches de son temps pour certains aliments dont l'extrême rareté fesait le principal mérite, et les raffinements qu'ils recherchaient dans l'art d'exciter et de soutenir leur gourmandise. Il se moque avec enjoûment de l'importance que de grands personnages mettaient aux règles de la gastronomie, et ne cesse de faire contraster avec le vice de l'intempérance les avantages de la sobriété.

Les banquets d'apparat étaient servis dans de vastes salles qu'on n'ouvrait que dans les occasions solennelles. Un esclave offrait à chaque convive une robe courte et large qui remplaçait la toge, et permettait au corps plus de liberté dans ses mouvements.

L'ordonnance des repas et de service de table, chez les Grecs et chez les Romains, différait beaucoup de la nôtre. Ils n'étaient pas assis, mais couchés. Tant que la frugalité fit partie des mœurs, les Romains mangèrent assis comme nous et comme fesaient aussi les Crétois et les Spartiates chez les Grecs. Lorsque le triclinium devint à la mode, les dames conservèrent quelque temps, par bienséance, l'ancien usage; mais elles imitèrent les hommes, lorsque le relâchement de la morale fut devenu général. Aux repas où plusieurs hôtes étaient invités, la table était carrée et composée de trois pièces situées, l'une, en travers, et, les deux autres, en long, aux extrémités de la première. L'un des côtés restait toujours vide pour la commodité du service; l'autre côté était garni de lits revêtus de couvertures et de coussins de pourpre sur lesquels se plaçaient à chaque partie de la table les convives au nombre de trois, de quatre, de cinq et jamais plus. Comme chacun des trois lits recevait ordinairement trois convives, le nom de *triclinium* fut donné à la table ainsi garnie, et même à la salle à manger, qui s'appelait aussi *cœnatio* ou *cœnaculum*. La grandeur de la table, aussi bien que celle des trois lits, chez les riches (toujours amplement pourvus de meubles de cette espèce), était toujours proportionnée au nombre des hôtes; leur luxe, au temps même d'Horace, était porté à un excès dont on pourrait difficilement se faire idée. Rien encore, sous ce rapport, ne ressemble à nos mœurs modernes : usages, règles, ordonnance du repas, choix et mode de préparation des mets, tout diffère, tout a un caractère spécial. Sous le rapport culinaire, l'ancienne Rome paraît bien inférieure à celle de nos jours, et les recettes gastro-

nomiques du maître de Catius sont une bien pitoyable chose, auprès de la science de nos Brillat-Savarin.

Voici la figure d'un *triclinium* :



M, désigne la forme quadrilatère de la table; A, le lit supérieur; B, le lit moyen; C, le lit inférieur. Trois convives pouvaient prendre place fort commodément sur chaque lit; ainsi il y avait neuf places. Les six premières, celles du lit supérieur et du lit moyen, étaient occupées par les invités ; le lit inférieur appartenait au maître de la maison et à ses commensaux ordinaires. La sixième place dans l'ordre numérique, la troisième du lit moyen, était considérée comme la place d'honneur, et réservée, à ce titre, pour le plus distingué des conviés. Horace décrit ainsi la position des invités au banquet de Nasidiénus :

> Summus ego, et prope me Viscus Thurinus, et infra,
> Si memini, Varius; cum Servilio Balatrone
> Vibidius, quos Mæcenas adduxerat umbras.
> Nomentanus erat super ipsum, Porcius infra.

D'après cette énumération, les hôtes de Nasidiénus étaient placés dans cet ordre : 1° Fundanus (l'historien du banquet), 2° Viscus, 3° Varius, 4° Balatro, 5° Vibidius, 6° Mécène (à la place d'honneur), 7° Nomentanus, 8° Nasidiénus (le maître de la maison), 9° Porcius. On appelait *ombres* les convives qui étaient amenés par un invité, c'était une allusion à l'ombre qui suit le corps. Les *mouches* étaient les convives qui venaient d'eux-mêmes, comme les mouches qu'attire l'odeur des mets ; les *flagriones* étaient ceux du dernier rang. Au repas donné par Nasidiénus à Mécène, Vibidius et Balatro représentaient ces bouffons ou plaisants de profession qui étaient les commensaux ordinaires du consul. Prévoyant l'ennui qui l'attendait, il les avait amenés avec lui pour chasser loin des convives la déesse des bâillements, et l'amuser aux dépens du malencontreux amphytrion. Ils n'étaient pas invités, mais le consul, comme le principal personnage de la fête, les avait amenés à sa suite en qualité d'ombres. Ils furent placés pour lui faire honneur, comme on l'a vu, sur le lit moyen, au lieu le plus distingué, et traités avec une attention toute particulière. Il paraît aussi que Varius et Viseus avaient été invités à ce repas à titre d'intimes amis de Mécène, et non en considération de leurs rapports personnels avec Nasidiénus.

Les Romains avaient l'habitude de manger sous une espèce de dais ou pavillon, afin que la poussière ne tombât point du plafond sur la table. Celui qui protégeait les hôtes du pauvre Nasidiénus, mal affermi et chargé de poussière, tomba tout-à-coup sur les conviés, au grand désappointement du maître de maison malencontreux :

> Interea suspensa graves aulæa ruinas
> In patinam fecere, trahentia pulveris atri
> Quantum non Aquilo Campanis excitat agris,
> Nos majus veriti, postquam nihil esse pericli
> Sensimus, erigimur..........
> (Sat. 8, liv. 2.)

> .... Tu pulmentaria quære,
> Sudando : pinguem vitiis, albumque, neque ostrea,
> Nec scarus, aut poterit peregrina juvare lagois.
> (Sat. 2, liv. 2.)

Le scarus était un poisson des mers de la Grèce, que les Romains avaient appris à connaître des Grecs, leurs maîtres dans toutes leurs *deliciæ* et *cupedias*. Archestrate, auteur d'une Encyclopédie en hexamètres sur toutes les choses mangeables, intitulée *Gastrologie*, assure qu'on trouvait le meilleur scarus sur les côtes de Carthage et de Bizance. Pline donne à ce poisson la prééminence sur tous les animaux de son ordre. « Il existe, dit-il, en grande abondance dans les mers de la Carpathie, et ne se hasarde jamais de son plein gré au delà du cap Lecton, dans la contrée de Troas. » Un affranchi de C. Claudius parvint à en transporter quelques-uns vivants sur les côtes de la Campanie, et enrichit ainsi la mer de ces rivages d'un nouvel habitant; le scarus est aujourd'hui assez abondant dans ces parages.

Le lagoïs, si l'on en croit Baxter, est l'oiseau que les Grecs nommaient *lagope ;* les Italiens et les Français, *francolin ;* les Allemands, *coq de montagne ;* quelques auteurs entendent par ce mot le poisson nommé *lièvre de mer*.

Le paon, entièrement inconnu en Europe, avant l'expédition d'Alexandre dans l'orient, était chez les Romains, au temps d'Horace, non seulement l'ornement de leur basse-cour, mais encore un des mets les plus recherchés de la table des riches et des dissipateurs. S'il faut en croire Pline, le célèbre orateur Hortensius fut le premier qui indiqua aux Romains l'usage alimentaire du paon. Ce mets fut bientôt si fort à la mode, qu'un certain Aufidius Lusco, qui le premier fit vendre des paons au marché, retirait

par année, d'un troupeau de cent de ces oiseaux, un revenu de plus de six mille francs. Les paons furent pendant long-temps l'honneur des cuisines; on les voit encore, chez les chevaliers du moyen âge, former les plats les plus recherchés aux cours plénières des princes de cette époque, et composer, suivant l'expresssion des romanciers, le plus noble aliment des amants et des héros. Ces détails gastronomiques expliquent ces vers d'Horace :

> Vix tamen eripiam, posito pavone, velis quin
> Hoc potius, quam gallina, tergere palatum.
> (Sat. 2, liv. 2)

Les Romains étaient des gourmets aussi experts et aussi difficiles surtout que nos modernes *proceres gulæ* : beaucoup de circonstances influaient sur l'opinion que leur imagination se fesait du mérite d'un mets. Celui qui n'était pas en lui-même d'une espèce précieuse et rare ou d'une grosseur monstrueuse, devait se distinguer du moins des aliments de son espèce, par le lieu d'où il provenait, ou par l'époque à laquelle on le servait. On ne pouvait présenter sur la table d'un homme désireux de l'honneur de passer pour un amphytrion distingué, d'autres paons que ceux de Samos, d'autres gélinottes que celles de Phrygie, d'autres grues que celles de Mélica, d'autre mouton que celui d'Ambracie, d'autres maquereaux que ceux de Chalcédoine. Les lamproies devaient venir de Tartessus; le saumon, de Pessinonte; les huîtres, de Tarente; les coquilles, de Chio; l'esturgeon, de Rhodes; le scarus, de Cilicie; les noix, de Thasos; les dates, d'Égypte, et les châtaignes, d'Espagne. On peut facilement s'imaginer que les gourmets se vantaient de posséder un sixième sens pour apprécier tous ces mets délicats. « Le sénateur Montanus, le plus grand mangeur de mon temps, dit Juvénal, savait distinguer au premier morceau si une huître venait du cap de Circé, du lac de Lucrin ou de celui de Colchester, et pouvait dire, à l'aspect d'un hérisson de mer, le rivage qui l'avait fourni. » La délicatesse de certains palais parvint à un si haut degré, qu'ils savaient indiquer une différence entre la saveur des brochets pris au milieu du Tibre, à l'embouchure de ce fleuve, ou entre les deux ponts. C'est ce que dit l'Offellus d'Horace :

> .... Esto!
> Unde datum sentis, lupus hic Tiberinus, an alto
> Captus hiet, pontesne inter jactatus, an amnis
> Ostia sub Tusci? Laudas, insane, trilibrem
> Mullum, in singula quem minuas pulmenta necesse [est.
> (Sat. 2, liv. 2.)

Le mullus, poisson fort estimé des gastronomes romains, appartient au genre des barbeaux. Il était, après le scarus et la lamproie, le poisson le plus recherché chez les Romains, qui le nommaient le noble poisson, quoiqu'il pesât rarement plus de deux livres, et ne dépassât pas cette grosseur dans les étangs et dans les viviers. Licinius Munatius racontait cependant qu'il existait dans la mer Rouge des barbeaux de quatre-vingts livres; quel n'aurait pas été leur prix, si l'on avait pu en apporter à Rome! Les gourmets étaient tellement friands de ces poissons monstrueux, que le consul Asinius Céler, sous le gouvernement de Claude, en paya un deux cent quarante écus.

> ....Quamvis
> Putet aper rhombusque recens, mala copia quando
> Ægrum sollicitat stomachum............
> (Sat. 2, lib. 2.)

Le rhombus, notre turbot, paraît avoir été en grand honneur chez les Romains, que charmaient son volume et l'agréable spectacle, *porrectum magnum magna in catina*. On se rappelle la ridicule histoire de ce turbot monstrueux qui fut pris. sous Domitien, dans la mer Adriatique. Il était tellement énorme qu'aucun des plats existants ne put le recevoir, et que le successeur d'Auguste crut devoir consulter le sénat pour prendre son avis sur cette grave affaire. Sur la proposition du noble Montanus, un sénatus-consulte ordonna qu'un plat spécial serait construit sur place pour contenir le poisson colosse.

Comme le turbot, et au même titre, l'esturgeon était la parure de la table des riches; c'était un mets de luxe. On ne le servait qu'après l'avoir couronné de fleurs, et un joueur de flûte placé devant lui se fesait entendre lorsqu'on l'offrait aux convives. Gallonius se donna la réputation d'un présomptueux dissipateur, en fesant paraître un très gros esturgeon sur sa table à un repas qu'il donnait. Ce Gallonius était un concitoyen du poète Lucilius; il était en si mauvaise renommée que la phrase « Il vit comme Gallonius » était une sorte de proverbe au temps de Cicéron. Le grand orateur cite les vers de Lucilius dans son discours contre la volupté (*De finib.* II. c. 8.) :

> « Lælius præclare et recte sophos illudque vere,
> « O Publi, o gurges, Galloni! es homo miser, inquit
> « Cœnasti in vita nunquam bene, cum omnia in ista
> « Consumis squilla, atque acipensere cum decumano.

Mais au temps de Pline, l'esturgeon, mets autrefois si rare et si cher, était tombé dans un tel discrédit, qu'un Romain aurait cru déshonorer sa table en l'y fesant servir. Les *muli*, *scari*, et *rhombi* l'avaient remplacé dans l'estime des gastronomes. Un certain Asellus Rectilius ou Sempronius Rufus augmenta du nom des jeunes esturgeons la liste immense des plats qui surchargeaient la table des riches Romains. Cette découverte et la mauvaise réputation qu'il devait à son genre de vie, lui valurent le rejet sous une forme très outrageante de ses prétentions à la préture et l'épigramme suivante :

Ciconiarum Rufus iste conditor
Hic est duobus elegantior Plancis
Suffragiorum puncta non tulit septem :
Ciconiarum populus ultus est mortem.

La lamproie figure dans le repas que Nasidiénus donne à Mécène. « On apporte, étendue sur un long « plat, une lamproie qu'entouraient des squilles na-« geant dans la sauce. Elle était pleine, quand on l'a « prise; après le frai sa chair eût été moins délicate. « La sauce que vous voyez, se compose de la première « huile de Vénafre, d'une saumure d'Espagne, de vin « de cinq ans du crû d'Italie. C'est celui que demande « la lamproie pendant la cuisson ; car, lorsqu'elle est « cuite, le vin de Chio lui convient mieux qu'un au-« tre. On y joint du poivre blanc et du vinaigre de « Lesbos. C'est à moi, ajoute Nasidiénus, qu'on doit « l'idée de faire cuire l'inule amère et la roquette dans « la saumure qui sort du coquillage marin. Les héris-« sons de mer sont meilleurs aussi, cuits de cette « façon sans avoir été lavés. » Cette découverte appartient à Curtillius. Nasidiénus, après la chute malencontreuse sur la table et les convives du dais qui les couvrait, reparaît avec un front serein et tel qu'un homme qui va corriger habilement les torts de la fortune. « Deux valets le suivaient, portant dans un « grand plat les membres dépécés d'une grue bien « saupoudrés de sel et de farine, le foie d'une oie « blanche farci de figues, et des filets de lièvre sans « le râble. Après quoi nous vîmes arriver des merles « desséchés et des demi-pigeons. A cet aspect l'hu-« meur nous prit, et nous nous sauvâmes sans tou-« cher à rien de ce nouveau service, comme si Cani-« die l'eût empoisonné de son haleine, plus venimeuse « que les serpents d'Afrique. »

Le vin de Cécube dans la Campanie avait chez les Romains la même réputation que le vin de Chio chez les Grecs; il était mis au premier rang. Nasidiénus, pendant le repas qu'il donne à Mécène, fait porter avec toute l'ostentation possible devant ses hôtes une corbeille remplie de flacons de l'un et de l'autre. Mais les vins de Falerne et d'Alba étaient aussi fort estimés et des plus chers; Nasidiénus, pour qu'on ne crût pas que sa cave en manquât, invita le consul à choisir celui qui lui plaisait le plus,

..............................Ut Attica virgo
Cum sacris Cereris, procedit fuscus Hydaspes,
Cæcuba vina ferens; Alcon, Chium, maris expers.
Hic herus : Albanum, Mæcenas, hoc Falernum
Te magis appositis delectat, habemus utrumque.
(Sat. 8, liv. 2.)

Nasidiénus, tout en fesant parade du luxe de sa cave, comptait bien cependant sur la discrétion de ses hôtes, et il ne leur fesait sans doute des offres aussi séduisantes que dans l'espérance d'être refusé.

Le rossignol était un plat d'un luxe excessif chez les Romains :

Quinti progenies Arri, par nobile fratrum,
Nequitia et nugis, pravorum et amore gemellum,
Luscinias soliti impenso prandere coemptas ;
Quorsum habeant sani? creta aut carbone notandi.
(Sat. 3, lib. 2.)

Un seul rossignol coûtait six mille sesterces; le plat entier revenait à soixante mille, et cependant Horace se sert du mot *soliti* pour dire que l'apparition de ce plat d'un prix aussi exorbitant sur la table des deux jeunes dissipateurs n'était pas chose extraordinaire. L'extrême cherté des rossignols à Rome ne doit pas nous étonner : cet oiseau était alors peu connu et extrêmement recherché. Pline assure qu'il n'y avait pas de différence entre le prix d'un rossignol et celui d'un esclave. L'impératrice Agrippine, femme de Claude, reçut en présent un rossignol blanc, que la rareté de sa couleur fit payer soixante mille sesterces.

La quatrième satire du second livre est une exposition complète des préceptes principaux de la gastronomie; son début annonce de quelle importance ils étaient chez les Romains :

Unde, et quo, Catius? Non est mihi tempus, aventi
Ponere signa novis præceptis, qualia vincant
Pythagoram, Anytique reum, doctumque Platona.

Catius répète la leçon du philosophe son maître, qu'il vient de quitter, aussi fidèlement que sa mémoire le lui permet et avec une sorte de désordre qu'explique la crainte d'oublier quelque chose. Elle consiste en seize articles, qui renferment les règles et raffinements relatifs à la nature et à la préparation des aliments et des boissons, et sont suivis d'un appendice sur l'ordonnance de la table et la propreté du service.

I. Longa quibus facies ovis erit, illa memento,
Ut succi melioris, et ut magis alma rotundis
Ponere............

Lambin et Cruquius se sont donné beaucoup de mal pour savoir si la supériorité si décidée accordée ici aux œufs alongés sur les œufs ronds était fondée; mais il ne s'agit évidemment ici que d'un persifflage philosophique. Catius commence au reste par les œufs son énumération gastronomique, parce qu'ils tenaient lieu alors de la soupe, inconnue aux Romains. Il continue en observant parfaitement l'ordre du service :

« *II.* Les légumes cultivés dans un terrain sec ont « plus de saveur que ceux qui croissent autour de « Rome. »

III. Ne gallina malum responset dura palato,
Doctus eris vivam misto mersare Falerno.

Ce n'est pas dans l'eau, c'est dans le vin que la volaille doit être étouffée. Tout vin n'est point propre à cet usage; le Falerne seul peut être choisi, et encore faut-il que ce soit du moût de Falerne. Peut-être ce pré-

cepte n'est-il pas un raffinement dans l'art culinaire ; il n'est vraisemblablement autre chose qu'une ruse d'un honnête amphytrion qui, n'ayant rien de mieux à présenter à ses hôtes qu'un poulet récemment étranglé, veut du moins le rendre mangeable. Une bonne recette pour empêcher que le poulet ne résiste trop à la dent des convives, consistait sans doute à le faire étouffer dans du moût de Falerne qui était très piquant et très fort. Le *mustum* des Romains était, non ce que nous appelons du moût, mais une liqueur ou assaisonnement de cuisine préparé d'un grand nombre de manières et d'une longue conservation. Ce *mustum* n'était pas un condiment fort précieux de sa nature, car le Falerne ne s'estimait qu'en proportion de son âge, et passé la quinzième année, l'âcreté de sa saveur et sa trop grande chaleur en interdisaient l'usage.

IV. « Les meilleurs champignons et les plus durs « sont ceux qui croissent dans les prés. »

V. « Un moyen de se bien porter pendant l'été en« tier, c'est de terminer ses repas par des mûres « noires cueillies sur l'arbre avant la trop grande ar« deur du soleil. »

VI. Aufidius forti miscebat mella Falerno,
Mendose; quoniam vacuis committere venis
Nil nisi lene decet..........

Le *mulsum* des anciens (c'est notre hydromel) était la boisson dont ils se servaient d'ordinaire pour se désaltérer. On la présentait aussi au commencement du repas *(in antecœnio)*, qui reçut de cet usage le nom de *promulsus*. On préparait l'hydromel le plus précieux avec du miel du mont Hymète et du vieux vin de Falerne. Le professeur de Catius préférait l'eau simple d'hydromel à l'hydromel dont Aufidius fesait usage à déjeûner, non parce qu'elle flattait le goût davantage, mais parce qu'elle était plus saine. Il a donc été blâmé mal à propos par le jésuite Jul.-Cæs. Boulenger, dans son traité *De Conviviis*. Comme les œufs, les légumes, les champignons et les huîtres étaient servis à Rome en entrées. Catius commence par eux sa gastronomique nomenclature :

VII. .... Si dura morabitur alvus,
Mitylus, et viles pellent obstantia conchæ,
Et lapathi brevis herba, sed alba non sine Coo.

Athénée, sur le témoignage duquel quelques érudits se fondent pour étayer ce que Catius dit ici de la vertu carminative du vin blanc de Cos, a parlé, dans les passages qu'ils citent, du vin blanc en général. Certains vins blancs grecs cultivés sur des terres baignées par l'eau de mer possédaient surtout, selon lui, cette propriété : c'étaient les vins de Myndos, d'Halicarnasse, de Rhodes, et de Cos; aussi ce dernier est-il cité de préférence par Catius.

VIII. « La palourde de Lucrin est meilleure que le « murex de Baïes; le cap de Circé se recommande « par ses huîtres; Misène, par ses hérissons de mer; « la voluptueuse Tarente, par ses larges pétoncles.

« Il faut connaître les poissons qui veulent être as« saisonnés, et ceux qui doivent être servis grillés « pour ranimer un appétit languissant. »

IX. « Le sanglier nourri de gland dans les forêts « de l'Ombrie convient aux personnes qui craignent « une chair molle; celui de Laurentum a peu de goût. « Un gourmet choisira de préférence les épaules d'une « hase lorsqu'elle est pleine. »

X. Piscibus, atque avibus quæ natura et foret ætas,
Ante meum nulli patuit quæsita palatum.

XI. Massica si cœlo supponas vina sereno;
Nocturna, si quid crassi est, tenuabitur aura,
Et decedet odor nervis inimicus........

On peut prévoir, d'après ce que Pline en dit, que l'ordre assigné aux vins d'Italie sous le rapport de leur qualité n'était pas bien fixé. Le vin recueilli sur la montagne de Massique, dans la Campanie, était compté, il est vrai, parmi les plus exquis. On ne lui accordait cependant, au temps de Pline, que la quatrième place, et on lui préférait le vin de Surrentum. Catius, pour rendre celui-ci meilleur, conseille de le mêler à la lie de Falerne, et de clarifier la liqueur en y jetant un œuf de pigeon. « Le jaune gagne le fond « du vase, dit-il, et précipite avec lui les parties « étrangères. » Les médecins conseillaient aux convalescents les vins de Falerne et de Surrentum comme vins légers et salubres.

XII. « Relevez le courage affaibli d'un buveur, en « lui présentant des squilles frites et des escargots « d'Afrique plutôt que de la laitue. »

XIII. « Du jambon, des saucisses, et même un de « ces ragoûts brûlants apportés d'une ignoble taverne, « releveraient mieux l'appétit. »

XIV. « Il est essentiel de distinguer deux sortes de « sauces et d'en connaître la nature. »

XV. ...... Simplex e dulci constat olivo,
Quod pingui miscere mero muriaque decebit,
Non alia, quam qua Byzantia putruit orca.

Je suis trop peu expérimenté dans la philosophie culinaire pour placer dans un jour convenable l'important sujet : *duplici juris natura*, et je n'espère guère réussir à bien faire connaître à mes lecteurs l'ingrédient si indispensable dans les cuisines que les Romains nommaient *muria*. C'était une sorte de saumure préparée avec un poisson du genre des thons. Les meilleurs de ces poissons, au temps de Pline, venaient d'Antipolis, ville maritime de la Gaule-Narbonnaise, de Thurium et de Dalmatie. Cependant leur séjour ordinaire était la mer Noire; partis de là, ils prenaient leur marche vers la Propontide (mer de Marmara), et arrivaient en grande multitude dans la mer de Byzance. Celle que Catius fait valoir comme la meilleure, devait sa puanteur à son séjour dans un de ces va-

ses à panse large et à col étroit que les Romains nommaient *orca*.

XVI. Magna movent stomacho fastidia, seu puer unctis
Tractavit calicem manibus, dum furta ligurit;
Sive gravis veteri crateræ limus adhæsit,
Vilibus in scopis, in mappis, in scobe, quantus
Consistit sumptus?...............

Catius, traite dans cette partie de son discours, de la propreté et de l'élégance du service de table. Tout ce qu'il dit est fort raisonnable: le ridicule existe, non dans les choses elles-mêmes, mais dans l'importance qu'il donne à ses règles et à ses préceptes, et dans le ton emphatique qu'il prend pour parler de puérilités et de lieux communs. On peut y voir de petits artifices d'un amphytrion qui est bien-aise de donner de la considération à sa salle à manger, aux moindres frais possible.

Une des épîtres dans lesquelles Horace a le mieux représenté son caractère, sa répugnance pour le métier de poète, et son aversion pour le séjour de Rome, c'est la deuxième du livre second, adressée à son ami Julius Florus. Il n'était plus jeune lorsqu'il l'écrivit, et l'expérience lui avait montré la vanité de la gloire littéraire! C'est précisément pendant qu'il se trouvait dans cette disposition d'esprit, qu'on le sollicitait de faire des vers, et il s'en défendait avec une sorte d'humeur: « Les années en s'écoulant nous dérobent « l'un après l'autre quelque chose de nous-mêmes, « répondait-il: elles m'ont ravi la gaité, les plaisirs de « l'amour, les divertissements, les festins, et se dis- « posent à m'arracher la poésie! Que veux-tu que je « fasse? »

Horace, nous le savons, cédait presque toujours à l'influence de quelque caprice, et les caprices sont de bonnes ou de méchantes fées qui font ce qu'elles veulent des objets placés devant nous, par la seule magie du coloris et du clair-obscur. Lorsque le poète écrivait à Julius Florus, il était à Rome, dont il aimait si peu le séjour pendant les dernières années de sa vie, et probablement ce jour-là c'était malgré lui qu'il s'y trouvait: première cause d'humeur. La ville fourmillait de poètes, de beaux-esprits, de versificateurs qui croyaient peut-être lui faire beaucoup d'honneur en le regardant comme un confrère. Ces messieurs l'assiégeaient dans sa demeure; ils le poursuivaient dans les rues et le cherchaient dans toutes les maisons qu'il fréquentait, pour lui lire leurs insipides vers, prêts à exalter son mérite s'il vantait le leur, et à l'accabler d'épigrammes s'il ne leur rendait pas éloges pour éloges: second motif d'humeur. Et lorsque, fatigué, mécontent, épuisé par toutes les tribulations d'une journée passée à Rome, il rentre chez lui, qu'y trouve-t-il? une lettre remplie de reproches, dans laquelle on le blâme de ne point avoir envoyé encore des vers promis depuis long-temps, et qu'il ne pouvait certainement pas envoyer puisqu'ils n'étaient pas faits. Rien ne pouvait être plus désagréable à notre poète, que de se voir rappeler si à contre temps de vieilles promesses surprises à sa bonhomie dans un sot moment d'oubli. Et comment la meilleure humeur du monde eût-elle tenu contre tant de désagréments et d'obsessions accumulés en un seul jour? Horace, on le sait, et il le dit plusieurs fois lui-même, avait un caractère ardent et peu patient: *Ut genus est irritabile vatum.* Ne l'entendez-vous pas maintenant s'écrier: « Maudits soient tous les poètes, maudits « soient l'heure et le jour où me vint pour la pre- « mière fois la malheureuse pensée de faire des vers! « Eh quoi! parce qu'après la bataille de Philippes « mon talent poétique était tout ce que le sort m'avait « laissé, parce que dans ma jeunesse je me suis oc- « cupé de poésie pour me produire, je serai con- « damné pour toute ma vie à faire le bel-esprit, à « saluer tout poétereau comme un confrère, et con- « traint à faire des vers par un courtisan qui veut « lire à son maître ce qu'il y a de nouveau? » Dans cette situation d'esprit, inspiré par cette humeur, l'irritable poète s'assied et commence son épître à Florus. Un homme comme lui avait assez de puissance sur ses caprices pour les déguiser par des plaisanteries en écrivant à son ami; mais il n'en restait pas moins au fond de son cœur quelque chose d'aigre et d'amer, un peu de bile qu'il épanchait sur lui-même. Un poète aussi bienveillant pour lui-même et aussi convaincu de son mérite que l'était Horace, ne pouvait faire autrement. Il disait, dix ans auparavant, au dieu des Muses, dans l'une de ses plus belles odes:

Frui paratis et valido mihi,
Latoe, dones; et precor, integra
Cum mente, nec turpem senectam
Degere, *nec cithara carentem!*

Peu de jours, peut-être, avant d'écrire à Julius Florus, il rappelait à la Muse du chant qu'elle l'avait jugé digne de siéger parmi l'aimable élite des poètes, et il avouait qu'il n'était nullement insensible à l'honneur d'être montré au doigt par les passants comme le premier poète lyrique des Romains. Mais ce même poète, dans un autre moment, considérant la chose sous un côté tout autre, et sous un point de vue bien différent, a été parfaitement capable d'écrire de lui-même ce qu'on en lit dans l'épître à Julius Florus.

Horace connaissait l'importance de la solitude pour ceux qui désirent exceller dans un art; il dit à Julius Florus:

Ingenium, sibi quod vacuas desumpsit Athenas,
Et studiis annos septem dedit, insenuitque
Libris et curis, statua taciturnius exit
Plerumque, et risu populum quatit.....

Baxter voit dans ces vers un trait satirique adressé aux *umbraticos studiosos*, à ces amateurs des ténèbres qui, se dévouant à la science et à de hautes études,

ne sont plus propres à rien dans le monde. Mais la difficulté n'est point levée par cette interprétation, et il s'agit toujours d'expliquer le vers *Ingenium sibi quod vacuas desumpsit Athenas*. Pour le comprendre, il faut le lier à ce qui précède et à ce qui suit; l'oubli de ses rapports a induit en erreur Sanadon et Batteux. Qu'est-ce que le poète a voulu dire? le voici: Quiconque veut exceller dans une science ou dans un art, doit se livrer à son étude dans la solitude, long-temps et avec une application constante. Il est tout naturel, plus tard, qu'un tel homme, quittant pour le monde son ermitage littéraire, n'apporte pas, dans la société, la grace et les manières exquises d'un homme qui y passe sa vie et fréquente assidument les lieux publics. Mais le vulgaire n'est ni assez raisonnable ni assez juste pour lui tenir compte de cette considération. Il ne réfléchit pas à la nécessité où ce savant s'est trouvé, pour s'élever à une certaine perfection de connaissances où l'on ne peut atteindre que par de profondes méditations et l'application la plus soutenue, a dû nécessairement l'arracher aux occasions d'acquérir les agréments et l'extérieur poli de l'homme du monde. Bien loin de là, il rit hautement de la docte statue qui marche à travers la rue, absorbée dans la profondeur de ses pensées, et ne sait rien dire lorsqu'elle se trouve dans un salon. Si pareille chose arrivait au poète dans la solitaire Athènes, il pouvait bien moins encore l'éviter à Rome, s'il eût voulu s'y livrer à l'art des vers. Horace place cette circonstance parmi les causes nombreuses qui lui ont fait perdre l'envie de composer des poésies, et s'il fait une épigramme, elle est dirigée, non contre les *studiosos umbratiles*, mais contre le public.

Horace présente dans plusieurs lieux de ses ouvrages, comme un trait de son caractère, sa disposition à l'oisiveté et au *far niente*, disposition commune à la classe presque entière des poètes. Les *inertes horæ* et le *prope rivum somnus in herba* sont, à leurs yeux, des parties essentielles d'une vie heureuse: peut-être leur temps n'est-il jamais ni plus ni mieux occupé que dans ces heures de paresse. L'ami de Mécène s'accusait d'une espèce particulière d'oisiveté, *mollis inertia*, et de la paresse d'un *Epicuri de grege porcellus*; de son penchant pour l'amour, le vin et le sommeil, qui ne lui laissait ni l'envie ni le temps de se livrer à de plus nobles occupations de l'esprit. L'empressement qu'il met à faire l'aveu de sa faute, n'est nullement l'effronterie d'un *scurra*, toujours disposé à ne ménager ni les autres ni lui-même, pourvu qu'il fasse rire ses auditeurs. La sincérité avec laquelle il met à découvert son côté faible, est un moyen de rendre ses censeurs plus indulgents, et une manière adroite de leur donner à entendre qu'il est assez riche pour prendre souci d'une petite perte; qu'il connaît le vrai motif de leurs inquiétudes sur les conséquences de sa paresse relativement à sa réputation; qu'il ne veut rien leur ôter du plaisir de dire du mal de lui, puisqu'au fond il n'a rien à en souffrir, et qu'il dépendrait à chaque instant de lui, s'il lui plaisait d'écrire, de répondre par les faits à leurs amères censures.

On lui a reproché souvent et avec amertume les flatteries qu'il a adressées au triumvir Octave, à l'homme qui avait détruit pour jamais les libertés publiques de son pays, au cruel persécuteur des amis de sa jeunesse, de ces républicains dont il avait partagé les périls à la journée de Philippes. Cette accusation est grave, mais est-elle fondée?

Horace avait un sentiment trop vif de son honneur pour oublier les rapports qu'il avait eus autrefois dans sa jeunesse avec les derniers Romains libres, Cassius et Brutus. Aussi évita-t-il toujours, avec autant d'art et aussi long-temps qu'il le put, l'équivoque honneur de faire des actions d'Auguste le sujet de sa muse; et Mécène, ainsi qu'Auguste, s'en aperçut sans doute. Il s'excuse constamment sur l'insuffisance de ses forces pour un si grand travail, et répète qu'il le cède à un plus grand poète. Ses vrais motifs sont faciles à deviner; mais il y aurait eu peu d'habileté à les laisser connaître. Bien loin de là, il était beaucoup trop bon courtisan pour ne pas au moins faire preuve de bonne volonté à chaque occasion; aussi a-t-il soin, dans son épître à Florus, de s'informer d'abord des occupations de la savante cohorte de Tibère: lequel d'entre eux a été choisi pour célébrer les hauts faits d'Auguste? Il ne cesse jamais de paraître ne désirer rien tant que l'exécution d'un travail dont le sentiment de son impuissance ne lui permet pas de se charger.

La célèbre épître *Cum tot sustineas*, est, comme on sait, adressée à Auguste. A quelle occasion a-t-elle été écrite? plusieurs opinions ont été émises sur cette question. « Auguste, dit l'auteur des *Mémoires* sur la « cour de ce prince, charmé des épîtres d'Horace « que Mécène lui avait fait lire, et persuadé qu'elles « passeraient jusqu'à la postérité la plus reculée, en « fit faire un grand nombre de copies; et, désirant y « voir son nom, il fit en même temps au poète l'hon- « neur de lui envoyer une lettre écrite de sa propre « main, dans laquelle, après avoir parlé très hono- « rablement de ses ouvrages, il exprimait quelque « mécontentement qu'ils ne lui eussent point été adres- « sés. Pourquoi, lui demande Auguste, ne veux-tu « point m'accorder de place dans tes dialogues? crains- « tu donc que la familiarité de nos rapports ne soit « auprès de la postérité un sujet de honte pour toi? » Il est difficile de savoir d'après quels mémoires secrets ces lignes ont été écrites; leur auteur, nous en sommes certains, n'a pu puiser à une autre source qu'à la courte biographie d'Horace qui porte le nom de Suétone; supposée peut-être, mais, dans tous les cas, production passablement mutilée de l'historien des Césars.

Si l'on compare à l'écrit de Suétone le passage cité de l'auteur des *Mémoires sur la Cour d'Auguste*, on aura un exemple de la manière commode dont les modernes ont coutume d'user des monuments historiques. Que deviendra leur certitude si un auteur, pour donner plus de vivacité à son récit, ou pour suppléer

à des lacunes, prend sur lui de demander à son imagination ce qu'il n'a pas trouvé dans les historiens anciens? Quelles sont dans Suétone les paroles d'Auguste? les voici : *Irasci me tibi scito, quod non in plerisque ejusmodi scriptis mecum potissimum loquaris. An vereris ne apud posteros infame tibi sit, quod videaris familiaris nobis esse?* Ce reproche, suivant le biographe romain, extorqua d'Horace l'épître *Cum tot sustineas*. Il est vrai que si cette anecdote n'est pas controuvée, Horace fut contraint, le poignard sur la gorge, à écrire les vers qu'on lui demandait.

Au premier abord, rien ne paraît plus invraisemblable qu'Auguste, sans exagération le premier personnage de l'univers, se soit servi, dans sa lettre à Horace, d'expressions aussi fortes. Quand aurait-il donc parlé ou écrit ainsi? Peut-être eût-il pu le faire dans un moment d'inadvertance au temps du triumvirat; mais encore, lors même qu'il eût alors cédé à son insu au cri de sa conscience, il aurait très certainement choisi d'autres paroles. L'épître *Cum tot sustineas* a été composée, on ne saurait en douter, huit années après la grande métamorphose de l'usurpateur César-Octave en la personne du légitime empereur Auguste. A cette époque, reconnaissants et heureux de leur situation présente, qu'ils regardaient comme un bienfait d'Auguste, les Romains cherchaient à étouffer tous les souvenirs de leurs calamités passées, et attribuaient leurs maux encore si récents au malheur des temps et au mauvais génie de la république. Alors, devenu à la lettre l'idole de Rome, et enivré de l'atmosphère d'encens qui s'élevait chaque jour de mille autels élevés à sa gloire, Auguste savourait la douce illusion d'être aimé et adoré. Et, dans de si prospères conjonctures, Auguste aurait employé des expressions qui le fesaient descendre au rang d'un tyran, dont la conscience alarmée pressent son infamie dans la postérité! comment supposer une telle absence d'esprit, et quoi de plus incroyable?

L'anecdote cesserait d'être aussi extravagante, si l'on n'en prenait que la moitié. Auguste recherchait avidement tous les genres d'hommages; il a pu très bien témoigner à Horace, sur un ton moitié badin moitié sérieux, quelque déplaisir de ne pas avoir encore été placé parmi les personnages auxquels les épîtres sont adressées. Il a pu, et ceci est plus vraisemblable encore, montrer quelque étonnement qu'un poète aussi distingué et comblé des éloges de Mécène, de Pollion et de tant d'autres, n'eût pas consacré quelquefois son talent à des sujets patriotiques, comme l'avaient fait Virgile et Varius, et occupé sa muse à chanter les grands événements de l'époque ou les anciens héros de la république. Horace, pourrait-on ajouter, comprit cet avis; mais il était résolu à suivre toujours son propre chemin, et à faire sa muse de son humeur ou de l'impression du moment. Déterminé, par de bonnes raisons, à ne point s'aventurer dans la composition d'un grand ouvrage, du moins de la manière dont Auguste et Mécène l'entendaient; il prit la résolution d'adresser ses excuses à Auguste lui-même. Notre poète se décida d'autant plus volontiers à ce parti, qu'il lui offrait l'occasion de rectifier quelques unes des idées du prince sur la littérature romaine, et, sous ce prétexte dont il paraissait faire le sujet principal de son épître, de présenter à l'empereur les excuses qu'il lui devait.

Cette explication me semble satisfesante; il est cependant une autre solution de la question qui s'accorde mieux encore avec le texte de Suétone : c'est la connaissance approfondie du caractère d'Auguste et des rapports du prince avec le poète. Sans cette étude, un grand nombre des plus exquises beautés des poésies d'Horace ne sauraient être comprises et senties.

Horace ne fut point un flatteur de la fortune et l'esclave d'un tyran; son humeur se prêtait fort peu à la souplesse que le métier de courtisan suppose, et personne n'était plus disposé à s'affranchir de toute contrainte et même à résister aux exigences de l'amitié. On trouve un exemple frappant de l'indépendance de son caractère dans ses relations avec le grand personnage dont la bienveillance avait tant fait pour lui.

Mécène n'était pas toujours, sans doute, à l'abri des atteintes de l'ennui, dans son immense palais, dont les tours dominaient la maîtresse du monde, et permettaient à l'œil d'embrasser toute la magnificence de l'aspect des contrées voisines, dans ses magnifiques jardins, et enfin parmi les parasites qui se pressaient à sa table royale. Le dégoût du bonheur est déja une sorte de misère; mais cet heureux suivant le monde, cet homme d'un goût si efféminé, et d'un tact si délicat, ne manquait cependant pas d'occasions imaginaires ou réelles, d'impressions désagréables : et d'abord, le refroidissement graduel, peu sensible peut-être pour d'autres, mais bien poignant pour lui, d'un prince dont la haute élévation était en grande partie son ouvrage; puis une épouse sans laquelle et avec laquelle il ne pouvait vivre; ses incommodités toujours croissantes, punition naturelle d'une vie trop efféminée, le défaut de sommeil qui l'obligeait, pour saisir quelques heures d'assoupissement, à se placer sous l'influence des sons, doucement affaiblis, d'une symphonie éloignée, ou du bruit calculé de cascades artificielles; le vide pour son ame énervée de tous les genres de jouissances, vide que ses amis et ses parasites ordinaires ne savaient pas toujours remplir, font parfaitement concevoir que l'ennuyé Mécène, qui savait depuis tant d'années combien Horace était un compagnon agréable, ait de temps en temps recherché sa société, avec toute l'impatience d'un grand peu habitué à rencontrer des obstacles devant ses désirs, et à se contenter d'excuses. Et quelle justification valable pouvait présenter un poète dont les paisibles jours s'écoulaient dans une oisiveté complète? comment Horace aurait-il pu refuser une partie de ses loisirs à l'homme à qui il les devait? Il sentait très bien cela; mais par malheur, ni ses inclinations, ni ses besoins ne s'accordaient avec le vœu de son puissant ami. Plus il avançait dans la vie, et voulait jouir de la liberté de vivre avec soi-même, et pour

soi-même, plus il fesait avec répugnance des sacrifices qui lui avait été légers dans sa jeunesse, lorsqu'alors il trouvait dans les plaisirs et dans les voluptés dont abondait la maison de Mécène, une riche indemnité pour ce qu'il abandonnait. Mais maintenant qu'il pouvait dire et sans en éprouver du regret :

> Non sum qualis eram bonæ
> Sub regno Cynaræ ;

maintenant que sa santé délicate lui rendait de plus en plus indispensable l'air pur de la campagne et un régime de vie régulier ; que l'existence lui devenait d'autant plus précieuse, qu'il la sentait chaque jour s'échapper d'entre ses mains ; que son sang refroidi lui permettait de sentir la profonde inanité des dissipations et des distractions qu'offre le monde, il éprouvait le besoin impérieux d'être heureux à sa manière, si différente de celle qu'on mettait en pratique dans la maison de Mécène, et sentait beaucoup trop fortement le poids et l'amertume de la contrainte, pour avoir le courage de la supporter plus long-temps. Les fleurs dont ses chaînes étaient tissues, maintenant flétries, se changeaient en anneaux de fer, que son ame, dans ses brûlants désirs de liberté, repoussait involontairement loin d'elle : en un mot, le temps de l'illusion était passé. Autant il était porté, et par inclination et par gratitude, à se conserver l'affection de l'homme qu'il avait aimé si fort dans sa jeunesse, autant il sentait la nécessité, pour ne pas être entièrement la victime de sa reconnaissance, de concilier le mieux possible ce qu'il se devait à lui-même avec les devoirs de l'amitié. La septième épître du livre premier exprime très bien ces sentiments : quelques passages de cet ouvrage paraissent indiquer que Mécène, dans une lettre dont il est la réponse, ou par un ami commun, peut-être, avait adressé à Horace quelque chose de semblable au reproche d'ingratitude. La chaleur avec laquelle le poète s'en défend, prouve combien son cœur était plein, et justifie l'énergie d'expressions dont il se fût abstenu, s'il avait été plus de sang froid. On conçoit, dès lors, son offre de rendre à son protecteur les biens qu'il en a reçus, et la nécessité où il se trouva dans un moment où il ne se sentait pas maître de lui, de s'expliquer avec Mécène, une fois pour toutes, sur ce point.

Il eut beaucoup de rivaux, et sans doute d'ennemis. A cette époque, Rome possédait un grand nombre d'hommes qui avaient des prétentions au génie, au bel-esprit, ou qui se flattaient de posséder des talents agréables. L'importance de ces derniers s'accrut nécessairement avec les progrès du luxe ; l'exemple d'un Tigellius, et de plusieurs autres qui, soit comme virtuoses, soit comme complaisants d'Octave, avaient acquis une brillante fortune, était encore tout nouveau. Celui de Virgile, de Varius, d'Horace, de Tibulle, dont la personne et les ouvrages étaient si vivement recherchés des grands, de Mécène et du jeune César lui-même, dut faire surtout une grande impression sur l'imagination mobile des mauvais poètes de l'époque. Semblables aux grenouilles au printemps, ils attendaient un regard du soleil pour fourmiller en nombre infini dans les marais du Parnasse, et ils croyaient fermement à l'arrivée prochaine de leur âge d'or. « Pourquoi n'aurions-nous pas une place à la table et dans le char de Mécène? disaient-ils : des gens tels que nous ne la méritent-ils pas tout aussi bien qu'un Horace, fils d'un affranchi, et qu'un Virgile, fils d'un pauvre paysan de Mantoue? Pourquoi notre talent ne nous ferait-il pas obtenir aussi un joli bien de campagne? ces poètes ont bien reçu cette récompense ; qu'ont-ils de plus que nous? Ils ont été heureux et ils sont venus les premiers. » Dans l'opinion de ces misérables versificateurs, tout dépendait d'une seule circonstance, être connu de Mécène : ils se flattaient bien, une fois admis auprès de lui, de faire encore mieux leur chemin que les autres, à force d'esprit et d'habileté. Membres de la cohorte savante, ils s'attachaient aux heureux écrivains admis déja à la table des dieux, se fesaient un titre à leur amitié d'une prétendue confraternité en Apollon, et voulaient absolument être accueillis, recommandés, choyés par eux. Horace a mis plaisamment en scène des gens de cette espèce, dans la neuvième satire du livre premier, et a individualisé leur race dans l'insupportable personne d'un fâcheux qu'il livre de grand cœur à la risée publique. On ne saurait douter qu'il n'ait parfaitement atteint son but ; mais peut-être, en versant abondamment le sel attique le plus fin d'Athènes et de Rome sur les ridicules de cette classe d'hommes, pensa-t-il trop au plaisir de Mécène et sa société, et point assez aux suites fâcheuses que pouvait avoir, plus tard, la vengeance de guêpes affamées, dont il dirigeait contre lui tout l'essaim irrité. Au reste, quelle qu'ait été la pensée première, l'origine et l'influence de sa dramatique description du caractère du fâcheux, son ouvrage, d'après le jugement des gens de goût, est un chef-d'œuvre sous le rapport de l'invention et de l'exécution. Ce tableau comique est peint avec le pinceau de Ménandre. Le poète, pour arriver à l'effet, n'a besoin, ni de torturer, ni d'exagérer ses idées ; il produit une impression profonde, sans charlatanisme, sans moyens forcés, simplement par le choix habile de traits exquis, par la fraîcheur et par la vivacité des couleurs, par l'heureuse distribution de la lumière et des contrastes sur l'ensemble du tableau, et telle est la frappante vérité de la peinture d'un insipide bavard sans cœur et sans cervelle, qu'il ne serait nullement difficile de trouver parmi nous un grand nombre d'originaux modelés sur le type dont il est l'auteur.

Horace, dans la dix-neuvième épître du livre premier, s'est donné beaucoup de peine pour se défendre contre l'inculpation d'être un imitateur, et pour établir ses droits à la qualité de poète original chez les Romains. Quelques explications à cet égard ne seront peut-être pas inutiles. Comme on doit le présumer, et ce qui était d'ailleurs inévitable, il avait un grand nombre de copistes, et de ces imitateurs qu'il a

nommés *servum pecus*. La troupe servile ne se bornait point à faire aussi des poésies lyriques, après avoir appris de notre poète comment elle devait s'y prendre; mais elle lui dérobait encore ses pensées, ses tournures, et jusqu'à ses expressions. Pour se justifier, ces écrivains ne pouvant contester à Horace le premier rang parmi les lyriques de Rome, disaient de lui qu'il avait copié les Grecs. Le peuple Romain se laissait tromper par les mots tout aussi facilement qu'un autre. « Il y a imitation et imitation, dit Horace, et je n'ai pas plus copié Archiloque, qu'Alcée et Sappho. » Il avait cherché à s'approprier le rhythme (*numeros*), l'esprit, le feu des Grecs (*animosque*), mais nullement leurs pensées et leurs paroles. Une telle apologie était au dessous de lui. Chaque véritable artiste imite toujours plus ou moins ses prédécesseurs : malgré de nombreux emprunts faits à Homère, Virgile n'en est pas moins un grand poète ; on peut dire plus : le genre de l'imitation en fait un poète original. Mais un méchant auteur peut composer, d'après des idées bien à lui, un ouvrage en cinquante-six chants, et peut avoir tiré tout son livre de son étroit cerveau, et n'avoir imité personne, sans pouvoir élever d'autre prétention que celle d'être un écrivailleur original. Un poète doué d'un grand talent, prend quelque part, non seulement le sujet, mais encore le plan entier d'un livre, et, d'un détestable canevas, fait une production excellente par le mérite de l'exécution. Ce qui constitue le grand écrivain, ce n'est pas la création de choses de caractères, de situations, de sujets inconnus; c'est l'esprit de vie dont il anime son livre, ce sont les beautés et les graces qu'il sait y répandre. Il en est des poètes comme des peintres, des sculpteurs, et de tous les genres d'artistes : tous les excellents peintres de l'Europe chrétienne, ont fait des Vierge Marie et des Sainte Famille. Sujet, caractères, couleurs, situation, tout est parfaitement semblable, et cependant chacun de ces peintres a imprimé à cette donnée commune son cachet particulier, et quoique le nombre de ces excellentes Sainte Famille ainsi peintes soit bien considérable, aucun grand artiste, à l'avenir, ne se laissera sans doute effrayer par l'idée de l'augmenter. Mais il est si difficile, même pour un Horace, d'entretenir le public de ses écrits, il est si ordinaire en pareille matière d'en dire trop ou trop peu, que le meilleur parti qu'un écrivain attaqué par des Zoïle puisse prendre, ce sera toujours de ne rien dire du tout, et de laisser à ses ouvrages le soin de leur défense et de celle de leur auteur.

Horace s'était exercé dans sa jeunesse, à Athènes, à faire des vers grecs ; il aurait eu une raison de plus pour le faire, si la conjecture de Baxter, qu'il descendait d'une famille grecque, avait quelque fondement. Peut-être eût-il continué ces essais, mais Apollon, c'est-à-dire, son bon génie l'avertit à temps : « Il est plus prudent, lui dit-il, de faire des vers dans sa langue maternelle, et il y a plus de mérite et d'honneur à devenir le rival de ces Grecs, dont la littérature est si renommée, qu'à augmenter le nombre infini de leurs poètes. Mieux vaut être un écrivain latin excellent, qu'un versificateur grec médiocre. » Ce conseil était bon ; Horace le suivit.

Les vers d'Horace sont la preuve la plus forte de la familiarité de son commerce avec les muses grecques; notre poète fesait sa lecture favorite des grands écrivains d'Athènes, du moins pendant la première période de sa vie. Platon, Ménandre, les pères de la vieille comédie, Eupolis, Cratinus, Aristophane, tels étaient les auteurs dont les ouvrages nourrissaient sa veine poétique, d'après lesquels il cherchait à former les siens, et dont la lecture assidue lui fit acquérir une si riche provision du sel attique et de l'esprit de Socrate. Ce fut l'étude constante de leurs productions, qui donna à ses poésies un charme si piquant; c'est à elle que ses vers doivent cet attrayant mélange d'esprit, de grace, de verve et de philosophie, qui les place à une si grande hauteur au dessus des autres productions de la littérature romaine. Ces Grecs, sans doute, n'auraient pu le doter de ces précieux trésors, si la nature ne l'avait doué des plus heureuses dispositions à se former sur ces excellents modèles. Mais aussi il ne fût jamais devenu ce qu'il a été, malgré la richesse de son propre fonds, s'il n'avait fait de bonne heure un long séjour à Athènes, et mis en pratique pour lui le conseil qu'il donne aux jeunes poètes :

> .... Vos exemplaria Græca
> Nocturna versate manu, versate diurna.

Mais comment Horace a-t-il placé le vieil Archiloque auprès de Platon et de Ménandre, dans l'énumération de ses auteurs favoris? Il aimait ses vers iambes : Archiloque, s'il faut en croire Plutarque avait inventé les iambes, et lorsqu'Horace l'étudiait, il commençait à s'essayer dans le genre lyrique, et composait ses premières épodes. Mécène lui avait demandé des vers iambes, Horace cherchait à s'inspirer par la lecture d'un vieux poète dont le feu et le sel mordant étaient renommés chez les Grecs. Pressé d'accomplir sa promesse, et tourmenté par des questions faites sur le ton du reproche, il répond que ces instances le tuent :

> Mollis inertia cur tantam diffuderit imis
> Oblivionem sensibus,
> ....
> Candide Mæcenas, occidis sæpe rogando,
> Deus, Deus nam me vetat
> Inceptos olim, promissum carmen, iambos
> .... Ad umbilicum adducere.
> (Épod. 14.)

Il s'excuse sur son amour pour Phryné, mais cette Phryné, de son propre aveu, était une *libertina, neque uno contenta ;* et une telle justification ne pouvait être long-temps valable, et le dispenser d'achever les vers commencés. Ces vers étaient peut-être les iambes qu'il a adressés à Canidie, les seuls au reste qu'on lise dans ses OEuvres. Ils ont tant de l'esprit d'Archiloque, qu'Ho-

race dut sans doute, à cette occasion, leur donner la dernière main, et s'inspirer du poëte iambique grec.

Les satires contiennent des traits fort acérés contre des personnes vivantes; leur auteur a cherché à s'en excuser d'une manière indirecte. A l'en croire, il y a été forcé par les Tigellius, les Fannius, les Pantilius, les Canidie, les Sagana et leurs semblables. Il a voulu leur donner en même temps un avertissement de ne point continuer à l'agacer, et une preuve de la facilité avec laquelle il pouvait leur donner une célébrité dont, suivant les apparences, ils se seraient bien passés.

Trébatius, dans une de ses satires (Sat. 1, liv. 2), lui fait une longue énumération des dangers auxquels ses épigrammes l'exposent :

> .... O puer, ut sis
> Vitalis, metuo; et majorem ne quis amicus
> Frigore te feriat................

Cette prédiction plaisante, sur le ton de la compassion, est faite précisément au moment où le poëte après avoir paru pénétré de la vérité des paroles du vieux jurisconsulte, a décoché tout d'une haleine les traits les plus mordants contre des personnes dont il n'a eu garde d'oublier les noms, et dit en termes exprès : « Soit qu'une longue vieillesse m'attende, soit que la « mort m'enveloppe déja de ses noires ailes, pauvre « ou riche, à Rome ou dans l'exil, si le sort l'ordonne « ainsi, quelle que soit ma vie, j'écrirai. » Son parti est pris, il fera des vers; car son talent poétique, c'est sa force. « Très bien! lui répond Trébatius; mais l'exil « n'est pas le pire de ce qui peut nous arriver. Tu vis « avec les grands de Rome; ils te traitent avec fami- « liarité, parce que tu les amuses, et tu es assez sim- « ple pour les regarder comme tes meilleurs amis. « Mais, si dans ton humeur légère, tu exerces jamais « aux dépens de l'un ou de l'autre cet esprit qui les « récrée aujourd'hui, qu'en arrivera-t-il? ils te rece- « vront avec froideur, tu ne pourras supporter ce chan- « gement, et le chagrin te donnera la mort. » Telle est l'explication naturelle de ces mots qui ont embarrassé tant de traducteurs. *Majorum ne quis amicus frigore te feriat.* Dans la bouche de Trébatius cette prédiction est une plaisanterie. Les envieux d'Horace cherchaient à se consoler de la faveur dont il jouissait auprès de Mécène et des grands de Rome, en espérant qu'il n'en jouirait pas long-temps, et que tôt ou tard ce même esprit dont les saillies lui avaient acquis ces puissants amis, lui attirerait infailliblement leur disgrace, et une chute d'autant plus profonde, que son élévation avait été plus grande. Horace a eu l'obligeance de les rassurer, en leur montrant combien peu il prenait en considération leur jalouse inquiétude.

Horace, selon des conjectures fort plausibles, acheva et publia le premier livre de ses satires l'an de Rome 718, il avait alors vingt-neuf ans. Entre cette époque et la fin de l'année 721 qui vit paraître la seconde satire du livre deuxième, une satire et quelques épodes sont tout ce que sa muse put produire, au milieu des incommodités et des distractions agréables de la vie qu'on menait à Rome.

Son goût pour la poésie, malgré tout son talent, n'était pas en effet, chez lui, une passion assez dominante pour que de grands empêchements aient dû nécessairement le détourner d'une occupation dans laquelle, selon son propre aveu, la nécessité l'avait jeté autrefois. Elle était cependant la seule qui convînt à ses penchants, à l'indépendance de son humeur, à son *sacro santo farniente*, à sa situation et sa manière de penser. Mais s'il s'y livrait, c'était bien plus pour s'en servir comme d'un passe-temps, comme d'un moyen d'amuser ses amis, et dans l'occasion, comme d'une arme à opposer à ses ennemis pour sa défense, que dans l'ambitieux espoir d'acquérir un jour le nom et la célébrité d'un grand poëte. Le grand succès de ses poésies lyriques, quelques années plus tard, modifia peut-être sa façon de penser à cet égard.

Pour dire toute la vérité, les muses, à l'âge auquel Horace écrivait ses satires n'étaient pas les seules divinités auxquelles il sacrifiait; c'eût été, sans doute, demander beaucoup trop à l'ami, au commensal de Mécène, à un homme au printemps de sa vie, livré à mille projets de joyeux divertissements, à l'attrait de tant de distractions, à l'empire de séductions si puissantes, que d'exiger de lui la retenue d'un vieillard athénien de quatre-vingts années. Mécène, certainement ne l'attendait pas de lui; mais devait-il espérer l'indulgence d'un ami de ceux qui ne le connaissaient que par ses ouvrages et sa réputation? son indifférence pour la renommée, son repos prématuré au milieu d'une carrière qu'il avait parcourue avec tant de gaîté et d'éclat, dûrent lui attirer plus d'un reproche. Ce n'est point tout: la malignité naturelle du public devait rechercher soigneusement la cause de la précoce stérilité d'un poëte qui s'était constitué le censeur des mœurs, dans ses premiers ouvrages, et dont le genre d'esprit et la joyeuse humeur offraient à la médisance tant de points vulnérables.

Il était aussi bien temps, s'il ne voulait pas perdre la célébrité qu'il devait aux premières productions de sa muse, de la soutenir par des ouvrages nouveaux et de nature à produire une forte impression sur le public. Cédant à ces considérations, Horace composa la célèbre satire dans laquelle il s'efforce de prouver que tous les hommes sont fous, et même les stoïciens, auteurs de cet axiome. Il regardait la poésie comme une manière de ne rien faire, et ce n'était pas celle qui lui plaisait le plus. L'obligation de se mettre en frais d'esprit, uniquement pour récréer le public, ne l'inspirait jamais; conduit à rentrer dans la carrière poétique, il conçut l'idée d'y reparaître en présentant aux Romains un ouvrage gai et instructif, dans lequel il leur déclarerait avec toute l'urbanité et la bonne humeur possible, qu'il les regardait tous comme des fous achevés. L'entreprise, comme on le voit, avait ses difficultés; mais là précisément brillaient la souplesse d'Horace et son imagination si féconde en ressources.

Celui qui prenait sur lui de traiter tous les autres de fous, devait naturellement se mettre à leur tête ; mais ce n'eût point été assez encore. C'eût été trop peu pour donner à la chose une tournure convenable ; on lui aurait supposé au fond l'intention d'une exception en sa faveur. Il ne pouvait placer dans sa propre bouche les développements de ce principe des stoïciens : que ceux qui sont fous moralement, le sont aussi physiquement; ils auraient eu peu d'aménité dans celle de l'un des honorables chefs de la secte. Qu'a fait le poète? C'est un homme bien connu dans Rome pour un fou, c'est Damasippe, qu'il fait parler au nom des stoïciens ; et il lui donne pour interlocuteur un autre insensé nommé Stertinius. Cette adroite combinaison lui présentait plusieurs avantages : et d'abord le stoïcien, en affirmant que tous les hommes sont fous ne fait point une satire, il parle sérieusement et développe un principe de sa secte ; puis Damasippe n'ayant rien à perdre, n'avait rien à ménager. Réduit par sa déraison à la mendicité, il pouvait se regarder comme intéressé à augmenter l'immense armée des insensés ; de son côté, Stertinius, cynique de profession, pouvait librement tout oser. Un tel couple avait donc qualité de dire à tout le monde les vérités les plus dures, sans que personne eût le droit de s'en offenser. Horace, d'ailleurs, en se fesant reprocher par un fou tout ce que Rome blâmait en lui, s'épargnait le désagrément de faire sa propre apologie, et se donnait le plaisir de désarmer et de rendre muets ses adversaires en les mettant dans l'impossibilité de dire pire de lui qu'il n'en disait lui-même, et cela en beaux vers et d'une manière fort agréable et fort spirituelle. Il y gagnait encore autre chose, et c'était là le meilleur : le cadre dramatique qu'il avait imaginé, lui offrait une belle occasion d'exercer la malice de son esprit aux dépens des Damasippe, des Stertinius, des faux sages de son temps, de ses ennemis, de ses critiques, en un mot, de tous les genres de fous et de sots dont les rues de Rome fourmillaient, et, en raillant ainsi tout le monde, de donner une preuve nouvelle de la délicatesse de son goût, et du talent avec lequel il savait disserter philosophiquement, et à la manière de Socrate sur les choses humaines. Il ne chercha point dans cette admirable satire à se disculper du reproche de paresse : la seule manière de se justifier, c'était de publier un ouvrage plus achevé que tout ce que l'on connaissait de lui jusque là, et il n'eut garde d'y manquer.

Horace, dans plusieurs de ces écrits, a eu soin de se présenter sous un jour avantageux et un peu plus, peut-être, que la modestie ne le comportait. Comment a-t-il pu écrire une satire contre lui-même (la septième du second livre), et, s'exposant de gaîté de cœur à l'entière liberté de paroles qu'un ancien usage donnait aux esclaves pendant la durée des Saturnales, comment s'est-il fait dire par son esclave Dave des choses qu'il n'eût pu certainement supporter de la part d'un Pantilius ? De quelle manière résoudre ce problème ?

Horace, au fond, courait bien moins de risques qu'il ne le paraît. Ceux pour lesquels il écrivait et qui le connaissaient, savaient bien ce qu'ils devaient croire. Il avait un esprit trop fin et trop pénétrant pour ignorer combien peu il avait à craindre auprès des hommes sensés de la mordante mercuriale d'un valet impudent, d'un Dave. Quant aux autres hommes, il paraît avoir pris fort peu de souci de leur opinion.

Un moraliste, un impitoyable censeur des mœurs du temps, devait-il d'ailleurs s'épargner lui-même, mériter l'imputation de s'être présenté comme un homme irréprochable, et se donner l'air de dire à ses contemporains, « je vaux mieux que vous » ? Ce blâme si amer de lui-même, ne justifiait-il pas sa critique des folies et des vices des autres ? quelqu'un était-il en droit de réclamer l'indulgence d'un homme qui en avait si peu pour lui-même ? Quel est au reste le censeur d'Horace ? c'est un esclave, un drôle impudent, grossier, et qui profite de la permission que lui donne son maître, d'user à ses dépens de la liberté tolérée par les Saturnales, qui en abuse, et se hâte de jouir d'une occasion, peut-être unique, de laisser sa langue se mouvoir à son plaisir. Que peut-il rester sur la réputation d'un homme d'honneur des éclaboussures venues d'un tel misérable? et où ce Dave a-t-il entendu le sermon qu'il débite ? à la porte d'un philosophe. De quel philosophe ? du cynique Crispinus, qu'Horace nous a donné, dans une autre satire, pour un insupportable pédant. Ce n'est point par les lèvres d'un Épictète ou d'un Socrate que l'adroit poète fait censurer si durement son caractère et sa conduite ; il atténue, ou plutôt détruit l'effet de cette critique, en la plaçant dans la bouche d'un esclave, doublement impudent, et par sa nature, et par la doctrine du philosophe son maître. Les stoïciens établissaient en principe que rien de ce qui est dans la nature n'est contraire à la bienséance, et nommaient toute chose par son nom propre. Mais les philosophes cyniques portaient bien plus loin encore l'impudence de la parole : on ne peut plus dès lors s'étonner du cynisme d'expressions du grossier élève de Crispinus. Ne le jugeons pas d'après nos idées modernes sur la décence : nous nous en offensons; mais les Romains, au temps d'Horace, n'y trouvaient rien d'inconvenant, et c'était pour eux, et non pour nous qu'il écrivait.

Quelques vers de cette satire nous apprennent qu'Horace, à l'exemple des grands de Rome, avait aussi ses parasites et ses bouffons :

> ..... Cum magno blaterat clamore, furisque :
> Milvius, et scurræ, tibi non referenda precati,
> Discedunt......................

Pouvait-il en être autrement dans une immense capitale qui ressemblait à un petit monde? Horace, dans une semblable société, un peu différente, il est vrai, de celle de ses hôtes de Sabinum, trouvait l'avantage de se mettre entièrement à l'aise, et la commodité de se livrer à son gré à ses caprices du moment : c'était

d'ailleurs un moyen poétique à employer, dont il n'avait garde de ne pas tirer parti. Qui veut dessiner l'homme, non seulement dans son pur état de nature, mais encore sous tous les déguisements, dans toutes les attitudes, sous toutes ses faces, et même en faire la caricature, ne doit pas se borner à fréquenter exclusivement la bonne société.

LIVRE QUATRIÈME.

AN DE ROME 730 JUSQU'A 746.

Auguste ne fut point heureux dans sa vie privée: l'homme qui présidait aux destinées du monde romain, le prince à qui Rome devait sa prospérité, ne trouva point dans ses foyers le repos qu'il avait donné à ses peuples. Il avait épousé fort jeune la fille de Servilius Isauricus, et contracté bientôt après un mariage politique avec Claudia, belle-fille de Marc-Antoine. Des querelles domestiques l'obligèrent à répudier sa femme, et il contracta de nouveaux nœuds avec Scribonia, veuve de deux consuls. Ce mariage n'eut comme les premiers qu'une durée fort courte: Scribonia avait des mœurs fort dissolues; Auguste, qui l'apprit un peu tard, la répudia, et enleva à Tibère-Néron sa femme Livie, quoiqu'elle fût enceinte. C'est la seule personne peut-être qu'il ait réellement aimée; son affection pour elle conserva toujours toute sa vivacité.

Une seule fille était née de ses quatre mariages: Julie fut l'unique fruit de sa courte union avec Scribonia. Livie, à son grand regret, ne lui donna aucun enfant: ceux qu'elle mit au jour appartenaient à Tibère-Néron, et furent appelés de bonne heure à recueillir l'héritage de l'empire. Julie épousa successivement Marcellus, Agrippa, et enfin Tibère. L'histoire a conservé le souvenir des déréglements de cette princesse. Au temps de la décadence des mœurs romaines, les femmes surpassèrent les hommes eux-mêmes en dépravation; quelques-unes dûrent à l'excès de leurs débauches leur honteuse immortalité. Il fallait que les mœurs d'une Julie, d'une Agrippine, d'une Scribonia, ou d'une Messaline, fussent bien corrompues pour fixer l'attention publique à une époque où leur relâchement était si général.

Ce fut en vain que l'empereur surveilla lui-même l'éducation de ses petits-fils, ce fut en vain qu'il fonda sur eux toutes les espérances de son avenir: la fortune prit plaisir à déjouer tous ses projets. Sa fille et sa petite-fille étonnèrent Rome elle-même par le scandale de leur libertinage, et lui-même se vit obligé de dénoncer au sénat la honte de Julie et l'opprobre de sa maison. Il perdit dans l'espace de dix-huit mois, Caïus et Lucius, les deux aînés de ses petits-fils. Un seul lui restait, Agrippa; mais bientôt l'humeur intraitable et sauvage du jeune prince contraignit l'empereur à choisir un autre héritier. « Plût aux dieux « immortels, s'écriait dans son désespoir le malheu- « reux Auguste, qu'ils m'eussent fait vivre sans femme « et mourir sans enfants! »

Ainsi tout servit Tibère. Horace a fait un brillant éloge de ce fils de Livie, et cependant les vices du futur successeur d'Auguste étaient si prématurés et se décelaient par tant d'indices, que son propre précepteur disait de lui: « C'est de la boue détrempée avec « du sang. » Livie soigna sa fortune avec une attention et une activité qui ne se démentirent jamais; elle écarta de lui tous les obstacles, et le fit élever de bonne heure aux souverains honneurs. Tibère à vingt ans était un des soutiens du pouvoir impérial, et déja son caractère soupçonneux et tyrannique se manifestait dans les conseils qu'il donnait à l'empereur. « N'en croyez pas, mon cher Tibère, lui répondait « Auguste, l'emportement de votre âge, et ne vous « fâchez pas trop si quelqu'un dit du mal de moi: « c'est assez que personne ne puisse m'en faire. » Le fils adoptif de l'empereur ne pouvait être dispensé des travaux militaires; il fit comme tribun la guerre des Cantabres, et fut envoyé en 731 pour soumettre l'Arménie, dont un usurpateur, ennemi des Romains, s'était emparé. Ce fut à Tibère que le roi des Parthes renvoya les aigles romaines enlevées à Crassus, insignifiant hommage qu'Horace a exalté en termes si magnifiques. Marcellus, le successeur désigné d'Auguste, mourut; il ne restait entre le trône et Tibère qu'Agrippa et ses deux fils.

Horace, pendant que ces événements s'accomplissaient, composait plusieurs de ses odes les plus belles. Ce fut à cette époque si florissante pour l'honneur des lettres, qu'il écrivit l'ode à Virgile:

> Quis desiderio sit pudor aut modus
> Tam cari capitis?.............

l'épître à Numicius :

> Nil admirari, prope res est una, Numici
> Solaque, quæ possit facere et servare beatum.

Son épître à Tibère :

> Septimius, Claudi, nimirum intelligit unus
> Quanti me facias ....

et quelques autres épîtres dans lesquelles il fait connaître en beaux vers les doctrines philosophiques de son temps et la sienne. La philosophie n'était point alors ce qu'elle est aujourd'hui, une étude spéculative : elle était un des fondements principaux de l'éducation des jeunes hommes, et fournissait des règles de conduite aux Romains de condition. Elle jouait un si grand rôle et influait à un si haut degré sur les mœurs publiques, que son histoire est indispensable pour la complète intelligence des œuvres d'Horace.

La philosophie, envisagée comme l'art de vivre, était considérée par les Grecs comme l'un des beaux-arts ; elle avait des professeurs et des écoles. Socrate, il est vrai, ne forma aucune secte, précisément parce qu'il était Socrate, mais toutes les écoles et sectes philosophiques qui lui succédèrent, furent fondées par quelques-uns de ses élèves. Platon, le plus célèbre de ses disciples, institua l'Académie ; Aristote, la meilleure tête des écoliers de Platon, créa le Lycée. Aristippe, qui fut l'auteur de son propre système, ne doit pas plus que Socrate être regardé comme chef de secte, quoi qu'on ait dit. C'est à Antisthène, qu'on attribue la secte des cyniques, qui sut aussi se mettre en crédit, et fut chez les philosophes ce qu'ont été parmi les moines les enfants de saint François d'Assises. Cent années après la mort de Socrate, parurent Zénon et Épicure, qui cherchèrent à épurer, l'un, le cosmopolisme d'Antisthène ; l'autre, l'égoïsme d'Aristippe, et fondèrent deux écoles qui eurent bientôt la prépondérance sur toutes les autres, et se distinguèrent par l'opposition de leurs principes. Les épicuriens se recommandaient par l'indépendance absolue de leur pensée, par la guerre ouverte qu'ils déclaraient à la superstition, au fanatisme, à tous les préjugés, et par une morale d'une intelligence facile au plus grand nombre, car elle promettait au prix des moindres efforts possible une vie paisible et exempte de douleur. L'autre secte prit le nom de *stoïque*, du *Porticus* ou *Stoa*, galerie dans laquelle Zénon et ses disciples philosophaient d'ordinaire. Sa doctrine était beaucoup mieux en harmonie avec les religions régnantes, que celle des autres sectes. Sa morale ennoblissait l'homme en fesant, de l'exercice le plus complet de la vertu et du dévoûment le plus absolu à la patrie et à la société en général, la condition exclusive de la félicité. Ne doit-on pas présumer que les hommes les plus vertueux, que ceux surtout qui cherchèrent les derniers à modérer la décadence rapide des libertés publiques en Grèce, s'étaient formés à l'école des Stoïques? on n'en sait rien positivement. Bien plus, Plutarque, dans un traité spécial, reproche à la secte d'enseigner, il est vrai, dans ses écoles et dans ses écrits le dévoûment actif au bien de l'état, mais de laisser à d'autres l'exécution de ses principes, reproche qui s'applique en quelque façon à toutes les sectes. Celle des Cyniques se maintint parmi les écoles philosophiques de la Grèce, comme la mère de la Stoïque, ou plutôt comme un système de philosophie qui plaçait la félicité suprême dans l'affranchissement de tous les liens sociaux et dans la renonciation à toutes les choses qui ne sont pas indispensables à l'existence. Dans la suite des temps, l'Académie prit des formes nouvelles et variées, qui toutes plurent successivement à un peuple aussi oisif, aussi curieux et aussi passionné pour un beau langage que l'était le peuple Grec. Elle se distingua par l'éloquence et la finesse d'esprit de ses philosophes, et par le grand principe de l'incertitude des choses humaines qui leur donnait l'occasion de parler pour et contre sur toute chose ; et l'art de bien dire, celui de présenter un sujet sur toutes ses faces, ou du côté voulu par l'intérêt du moment, devint dans la constitution de l'ordre gouvernemental de cette époque, l'instrument le plus indispensable de l'homme d'état. Aussi regardait-on alors comme plus nécessaire à la bonne éducation d'un jeune homme de condition d'en faire un orateur aux leçons de l'Académie, que d'en faire un homme vertueux à l'école des stoïques.

Telle était la situation des écoles philosophiques en Grèce, lorsque Rome, l'ignorante, eut ses premiers rapports avec cette contrée si avancée en civilisation. Rien ne différait plus que l'esprit et le caractère des deux peuples : quelques années avant qu'un édit du sénat bannît les sophistes et les orateurs grecs, au temps de la célèbre ambassade de Carnéade, époque mémorable où l'éloquence et la philosophie de la Grèce se présentèrent sous les dehors d'une mission officielle pour obtenir une sorte de triomphe dans Rome elle-même sur les orgueilleux dominateurs de la moitié de l'univers. Malgré l'impression profonde que firent alors sur la jeunesse romaine les trois ambassadeurs philosophes, et surtout Carnéade, le plus spirituel et le plus disert d'entre eux, un certain espace de temps s'écoula avant que le grossier génie des Romains s'habituât à voir autre chose dans les muses attiques qu'un passe-temps auquel on pouvait bien sacrifier quelques heures d'oisiveté, mais qui était complétement indigne d'un penchant sérieux. On considérait les arts et les sciences de la Grèce comme des objets de luxe faits pour servir les maîtres du monde ; et non pour régner sur eux. Les grands de Rome avaient des architectes grecs, des peintres et des sculpteurs grecs, des lecteurs grecs, des danseurs et des baladins grecs ; les coiffeuses de leurs femmes étaient nées en Grèce, et des pédagogues grecs étaient chargés de l'éducation de leurs enfants. Aussi long-temps qu'ils eurent à combattre un Mithridate et un Antiochus, et qu'ils se disputèrent entre eux le pouvoir suprême, les Romains eurent peu de loisir à donner aux études spéculatives.

Lorsque enfin Jules-César eut tranché la grande question du nom de celui à qui demeurerait la domination de l'univers, Cicéron retiré bien malgré lui dans la solitude de son Tusculum, chercha des consolations contre l'inconstance de la fortune et les tourments de la vie, dans les études académiques, et dans ses travaux pour naturaliser sur le sol romain la philosophie des stoïques et celle de Platon.

On ne saurait nier cependant que déja dans la seconde moitié du dernier siècle de la république la philosophie était cultivée comme un moyen sérieux d'arriver au pouvoir par les Romains de distinction, et précisément par ceux que leur éloquence et leur habileté dans les affaires civiles, leur talent dans l'art de la guerre élevèrent au plus haut degré des honneurs. En considérant la philosophie comme l'un des arts de la Grèce, ils arrivaient naturellement à ce préjugé qu'ils devaient aller le puiser à la source même et apprendre dans une de ses écoles. Être philosophe, ou un académicien, un épicurien, un stoïcien, c'était à leurs yeux la même chose. Il leur paraissait moins commode de s'approprier les théories des Grecs, que d'aller les chercher toutes faites et en activité sur leur sol natal; mais bien peu mettaient leurs actions en harmonie avec les principes qu'ils avaient appris. Si un Catulus, un Caton, un Brutus font exception sous ce rapport; c'est sans doute parce qu'ils furent ce qu'ils ont été sans l'influence de l'Académie ou du *Stoa*. Mais après la mort de ces grands hommes et la révolution qui en fut la suite, l'esprit philosophique changea à Rome; le siècle des Césars ne pouvait plus ni produire ni supporter un Caton. Lorsque la république fut convertie insensiblement en une aristocratie dont un seul était l'ame, l'éloquence cessa d'être le mobile le plus puissant au sénat, et le meilleur citoyen fut dès lors celui qui savait le mieux obéir. La philosophie perdit toute la dignité à laquelle l'avaient élevée les grands hommes d'état de Rome. Elle devint dans la capitale du monde ce qu'elle était depuis si longtemps à Athènes, l'art sans importance de déclamer et de subtiliser. Ce fut toujours usage d'en prendre le vernis; car le bon ton prescrivait aux Romains de parler de littérature et de philosophie, comme de tableaux et de statues: mais vivre philosophiquement fut considéré comme une folie, ou du moins, par ceux qui en pensaient le mieux, comme une étrange façon de se singulariser,

A cette époque et sous un gouvernement comme celui d'Auguste, devaient se trouver nécessairement quelques esprits bizarres, qui, vivant dans un heureux juste-milieu entre la richesse et la pauvreté avec plus d'amour pour la liberté que d'ambition et de convoitise, prendraient à tâche pour leur propre avantage de juger plus sainement des hommes et des choses, et de vivre d'après des principes plus éprouvés que ne le fait la multitude. Horace, comme il le dit lui-même à Mécène, était précisément l'un de ces hommes qui pratiquent la philosophie sans prétention à la barbe et au manteau, et simplement comme affaire économique, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Il nous explique lui-même qu'il ne s'est initié à aucune des sectes philosophiques, qu'il ne veut jurer d'après la parole d'aucun maître, et qu'en véritable voyageur il aborde là, part d'ici, et ne prend de chacun que ce dont il a besoin. Toute cette profession de foi est écrite sur un ton d'humeur bien propre à garantir le poète des railleries de Mécène, et à détourner de lui le ridicule attaché aux philosophes de profession. Batteux a vu trop de persifflage dans ce passage: la philosophie qu'on y trouve est prise au sérieux, c'est celle de tous les ouvrages d'Horace. Il rend pleinement justice à l'école stoïque, en donnant assez clairement à entendre que dans le tourbillon de la vie civile où il est précipité, la pratique de la plus rigoureuse vertu serait du moins dans sa pensée le parti le meilleur à prendre. Mais il dit aussi d'une manière détournée et avec beaucoup de finesse que pour un homme comme lui, qui ne pourrait rien dans l'intérêt de la république, lors même qu'il serait un Caton ou un Brutus, le parti le plus sage, c'était de laisser les choses dans l'état où elles se trouvaient; et avec un gouvernement sous lequel la liberté politique était complètement perdue, et la liberté civile si limitée, de se conserver dans une disposition d'esprit qui lui permît de ne pas compromettre par sa propre faute la liberté personnelle et morale, l'indépendance de l'ame des passions dévorantes et des désirs insensés.

La philosophie stoïcienne, dans l'opinion d'Horace, convenait aux gouvernements et aux hommes d'état, qui, comme patriotes et comme citoyens, doivent toutes leurs facultés au bien de la chose publique. Celle d'Aristippe, au contraire, était le propre de l'homme de condition privée, dont la vocation n'est pas cette haute destination, et qui met toute son ambition à vivre heureux et libre dans le repos d'une innocente oisiveté. Ce qu'Horace veut dire par ce vers:

> Et mihi res, non me rebus, submittere conor,

n'a pas été clairement entendu par la plupart des commentateurs. Sanadon imagina de changer son ordre de position, et de le placer avant celui-ci, qui lui succède dans tous les manuscrits:

> Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor.

« Les stoïciens enseignaient précisément, disait-il, à se soumettre les choses humaines au lieu de s'en rendre esclaves. » Ce dernier point composait, à proprement parler, toute sa philosophie. Mais Sanadon a commis une double erreur: les quatre vers, tels qu'ils sont placés dans tous les manuscrits, ont un sens fort beau et expriment parfaitement les traits caractéristiques de la philosophie d'Aristippe et de celle des stoïciens:

> Nunc agilis fio, et mersor civilibus undis,
> Virtutis veræ custos, rigidusque satelles:
> Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor,
> Et mihi res, non me rebus, submittere conor.

Voici le principe fondamental des stoïciens : Le sage se soumet toujours et en tout aux lois nécessaires et éternelles de la nature des choses, et il règle d'après cette ligne sa façon de penser et d'agir : sa liberté la plus complète consiste à vouloir ce qu'il peut, et à faire ce qu'il doit. L'immuable nature des choses, cette loi unique mais indispensable du sage, lui prescrit dans toutes les relations et situations de la vie ce qui est juste, et par conséquent ce qu'il doit faire et vouloir. Pour savoir ce qui est juste, afin d'y conformer ses actions, il doit apprendre à connaître les choses, non telles qu'elles se présentent au jugement infidèle des préjugés et des passions, mais comme les voit la raison pure, et telles qu'elles sont dans la réalité. Le sage se considère comme une partie du grand tout; il existe pour ce tout; il est si intimément lié avec son bien-être et sa perfection, que lui-même n'est complet et ne vit conformément à sa nature qu'autant qu'il concourt à la perfection du grand ensemble. Telle était la doctrine des stoïciens; il est clair dès lors que ces paroles d'Horace : *Se rebus submittere*, s'appliquent aux stoïciens ; il est évidemment question de ces philosophes dans les deux premiers vers, bien qu'il n'en soit pas fait une mention expresse.

Aristippe ennoblit du nom d'office de cour son emploi auprès du roi, emploi qui consistait à écarter l'ennui de la personne du monarque. Tant de gens sont si richement pourvus de la qualité contraire, que ce n'est pas merveille si les souverains font un cas si grand de l'office d'Aristippe. Leurs trésoriers, il est vrai, ne pensent pas de la même manière. « *Scurror* « *ipse mihi*, disait le philosophe grec : le roi me traite « comme un bouffon; mais si je lui sers de passe- « temps, il me procure des jours heureux, et aussitôt « que je cesserai de trouver la plaisanterie agréable, « nous prendrons congé l'un de l'autre. » Horace était à peu près dans les mêmes termes auprès d'Auguste et de Mécène ; mais on peut s'étonner qu'il ne se soit fait aucun scrupule de rendre publique sa dix-septième épître, dans laquelle il divulgue son secret avec si peu de retenue.

Nous savons peu de chose de certain de la philosophie spéciale d'Aristippe ; car ses écrits sont perdus, et l'on ne trouve pas bien positivement la clé dans les *Cyrenæi* de ses prétendus successeurs. Ce que Diogène Laerce a recueilli de mieux de lui, ce sont des bons-mots et des anecdotes dont l'authenticité n'est pas toujours démontrée. Quelques vers de l'épître d'Horace à Scéva, quelques passages des satires, des fragments de Cicéron, de Plutarque et d'Athénée, voilà tout ce que nous possédons d'Aristippe ; mais c'est assez pour nous faire une juste idée de la manière de voir d'un philosophe qui tenait si peu à avoir des imitateurs. Le fondement de sa doctrine paraît avoir été celui-ci : L'homme ne sait rien de certain, sinon qu'il existe ; il le sait, car il le sent : la sensation lui dit à tous les moments qu'il existe, qu'il est un être composé d'une chaîne d'impressions agréables ou désagréables, dont la source est tantôt en lui, tantôt hors de lui. Celles de cette seconde espèce lui enseignent qu'il existe en dehors de lui-même une multitude de choses ; mais ce que ces choses sont pour lui-même, il l'ignore ; et comme au fond cette connaissance lui importe peu, il ne doit nullement s'en inquiéter. Ce qu'il sait seulement d'une manière positive, puisqu'il le sent, c'est que ces choses extérieures lui font en partie plaisir ou peine, et en partie lui donnent occasion de souffrir à cause d'elles. Éviter celles-ci dépend de sa volonté ou de sa prudence ; car ses impressions et ses passions sont en lui-même, et il peut ainsi s'en rendre maître, s'il sait bien les attaquer. En ce qui concerne les choses hors de lui, il doit, quand il le peut, éviter celles qui lui nuisent, et rechercher celles qui lui plaisent ou lui font du bien. Mais ne peut-il se soustraire à leur action qu'en s'exposant à un plus grand préjudice, il les supporte, parce qu'il est d'un sage de souffrir un petit mal pour un plus grand bien. D'après le même principe, il s'abstiendra de rechercher un plaisir dont la possession serait achetée par plus de peine qu'il ne le mérite, ou liée, d'après les probabilités ou sa conviction, à plus d'incommodité qu'il n'y a réellement de bien en lui. Les maux inévitables, il les adoucit par la patience ; les plaisirs, il en jouit, lors même qu'ils seraient mélangés à quelques petits désagréments. Il en jouit comme quelque chose d'indispensable, comme on cueille une rose qui se trouve sur son chemin ; et comme la plupart des choses nous rendent heureux ou malheureux, non par ce qu'elles sont en réalité, mais par ce que nous les croyons être, un homme sage doit s'habituer à les considérer par leur côté le plus agréable ou par le côté le plus fâcheux. Avec ces principes, il se conserve indépendant et libre ; le monde lui appartient ; il se procure tout ce qui est bon au meilleur prix possible, car il ne cède en échange rien de mieux ; ce qui lui est préjudiciable, il le considère comme quelque chose qui n'est pas à lui. En un mot, il peut jouir de tout, s'accommoder de tout, se priver de tout ; les choses qui sont en dehors de lui ne peuvent jamais le dominer, et il en demeure toujours le maître. C'était en cela qu'Horace voulait ressembler à Aristippe, ce qu'il fit en effet, et c'est l'explication du vers :

Et mihi res, non me rebus, submittere conor.

Je ne rechercherai point à déterminer si cette philosophie prosaïque est la meilleure; je dirai seulement: c'était celle d'Aristippe, et la preuve, c'est l'histoire de toute sa vie.

Aristippe et Antisthène partaient des mêmes principes : « Si ma fille Arété me doit de la reconnais- « sance, disait Aristippe, c'est surtout pour lui avoir « enseigné à ne mettre de prix à rien de ce qui est « superflu. »

Aristippe avait soin, par exemple, de ne jamais manquer d'argent, sans toutefois l'estimer plus qu'il ne vaut. Il achetait un jour (dans sa jeunesse) une

perdrix au prix de cinquante drachmes ; un de ses amis lui reprochait vivement d'avoir mis un prix aussi grand à une friandise. « Aurais-tu acheté la perdrix, « répondit le philosophe, si elle ne t'avait coûté « qu'une pièce de monnaie? — Oui, sans doute. — « Hé bien ! répliqua Aristippe, qu'importe, si cin- « quante drachmes ne sont pas plus à mes yeux « qu'une pièce de monnaie aux tiens ? »

Une autrefois, il voyageait, accompagné d'un esclave qui se lamentait fort du poids de la cassette et du bagage : « Jette ce qui est trop lourd pour toi, lui « dit le philosophe. »

Il n'est pas un seul de mes lecteurs, sans doute, qui ne connaisse la belle Laïs, dont Properce disait : « La troupe entière des Graces est toujours à sa « porte ». Aristippe prit fantaisie des faveurs d'une femme aussi unique dans son genre qu'il l'était lui-même dans le sien, quelqu'un lui dit : « Tu te trompes « fort, Aristippe, si tu crois posséder Laïs. — Eh ! « que m'importe, répliqua le philosophe ? le poisson « que je mange ne m'aime pas, et je le mange cependant. » Un autre de ses bons amis le plaignait d'être tombé dans les filets d'une courtisane : « Tu « es dans l'erreur, répartit Aristippe : je posséde « Laïs, mais Laïs ne me possède pas ».

> Omnis Aristippum decuit color et status et res
> Tentantem majora, fere præsentibus æquum.
>
> Si pranderet olus patienter, regibus uti
> Nollet Aristippus. — Si sciret regibus uti
> Fastidiret olus, qui me notat............
>
> (Ep. 17, liv. 1.)

Je ne crois pas qu'on trouve mieux dessiné autre part le système d'Aristippe, qui avait autant d'individualité dans son caractère que dans sa philosophie. On a presque toujours aussi mal jugé le philosophe de Cyrène qu'on a coutume d'apprécier quelqu'un qui a sa manière d'exister à lui, et ne représente autre chose que lui-même. Le philosophe Demonax disait : « J'honore Socrate, j'admire Diogène, et j'aime Aris- « tippe. » Si l'admiration est due à ce qui est le plus rare et le plus extraordinaire, Aristippe aussi mérite d'être admiré ; car quelque rares que fussent alors les vrais partisans de Diogène, on en aurait trouvé dix cependant pour un Aristippe. A la vérité, la manière dont il vivait et pensait peut être rédigée en système, et un système peut être enseigné ; mais son habileté et son exquis sentiment des convenances dans la manière de l'exercer ne peuvent être traduits en préceptes et formulés en axiomes. C'est précisément cette bienséance parfaite dans ses actions qui le caractérisait, et en fesait un homme si rare et si supérieur, de même que les graces constituaient la spécialité du talent d'Apelles. Diogène lui-même ne jouirait pas au même degré de la liberté de la parole. Aristippe pouvait tout dire et tout faire ; car il fesait et disait toujours avec une mesure parfaite ce que demandait l'occasion. Son jugement lui indiquait à chaque instant ce qui convenait et ce qui ne convenait pas, le point jusqu'où il devait aller et celui auquel il devait s'arrêter ; il possédait enfin au plus haut degré ce tact qui, dans l'art de vivre comme dans les beaux-arts, fait vraiment l'homme supérieur. Aussi pouvait-il, à Syracuse, jouer le rôle d'un courtisan, chercher à plaire à Denys, en recevoir des présents et quelquefois aussi en supporter les caprices et la mauvaise humeur, sans rien perdre de sa dignité, et devenir méprisable pour la cour et aux yeux du prince lui-même. Aussi lui était-il permis de paraître, suivant sa convenance, avec un extérieur tantôt brillant, tantôt négligé, sans ressembler à un fat dans le premier cas, et dans le second, à un misérable : aussi n'était-il jamais embarrassé pour savoir ce qu'il avait à dire et à faire, quelles que fussent les circonstances dans lesquelles il se trouvait, et la condition, le sexe et le caractère des personnes avec lesquelles il se rencontrait : aussi était-il partout chez lui, partout dans son propre élément, et toujours parfaitement en mesure pour se tirer d'une difficulté, faire valoir un avantage, et apprécier le bon ou le mauvais côté des choses, sans être jamais enorgueilli par le succès ou découragé par un revers. Horace ne pouvait donc trouver un plus parfait modèle à présenter à son ami Scéva.

La belle morale qui distingue la plupart des épîtres est tout entière dans ce vers d'Eschyle, où il dit d'Amphiaraüs, l'un des sept chefs devant Thèbes : « Il ne veut point paraître le plus brave, mais l'être en effet. » Les hommes qui n'ont pas assez de courage pour être fidèles à cette voix intérieure, dont l'approbation peut seule donner du repos à notre esprit, à cette voix secrète dont le témoignage nous apprend que nous sommes ce que nous devons être, cherchent dans l'estime du monde une sorte de compensation, mettent tout leur art à se faire passer, non pour ce qu'ils sont, mais pour ce qu'ils devraient être, et opposent à leur propre conscience l'opinion publique abusée, des suffrages extorqués ou mendiés : « Ils recherchent « la réputation, dit Aristote, pour qu'on croie à leur « mérite sur la foi d'autrui. »

Horace ne répute pas sage et bon l'homme qui ne se tient pas pour tel, lors même que tout le monde assurerait le contraire. Beaucoup d'honnêtes gens ont exprimé depuis la même pensée : ce raisonnement n'appartient pas à la philosophie stoïcienne ; il est dans la nature des choses. Dans l'opinion du poète, la sagesse et la vertu sont l'affaire particulière de chacun : tromper les autres sur ce point, c'est se tromper soi-même ; réussir, à force d'art, à maintenir la fraude cachée, c'est toujours finir par être soi-même dupe de ce jeu. Tout le raisonnement d'Horace, sous le rapport de l'idée et de la façon de l'exprimer, appartient à la manière de Socrate : « Pourquoi veux- « tu paraître ce que tu n'as pas le courage d'être ? « l'opinion des autres peut-elle te faire ce que tu n'es « pas ? Sois réellement honnête homme, ou cesse

« d'en prendre l'apparence. Veux-tu l'être? sois-le « complétement. Conduis-toi d'après la règle que tu « portes dans ton cœur, et non d'après les jugements « du monde. La paisible jouissance de soi-même ap- « partient exclusivement à l'homme honnête et sage, « affranchis-toi de tout ce qui pourrait la troubler. « Sens-tu l'insuffisance de tes forces, renonce à la « prétention d'être un homme libre. Des esclaves peu- « vent encore être propres à beaucoup de choses, et « être heureux à leur façon ; mais ce nom, dont le « monde est si libéral, le nom d'honnête homme, « il est dû seulement à l'homme qui, s'en rapportant « à la justice, à la verité et au témoignage de son « propre caractère, ne regarde comme un bien rien « de ce que les hommes peuvent lui ravir, et n'ap- « pelle un mal rien de ce qui peut lui venir de leur « malveillance. » Telle est la morale d'Horace dans son épître à Quintius (Ep. 16, liv. 1.). Je n'en connais pas de meilleure.

Les lettres romaines firent deux grandes pertes à cette époque : Virgile et Tibulle moururent. L'Énéide était achevée ; Virgile désirait y donner la dernière main, il voulut s'y préparer par un voyage en Grèce. Il se trouvait à Athènes en 735, et était allé visiter Mégare, lorsque ses indispositions ordinaires devinrent si graves, qu'il se détermina à retourner sans délai dans sa patrie. La fatigue du voyage aggrava tellement sa maladie, qu'à peine eut-il touché la rive de Calabre, qu'il mourut, à peine âgé de cinquante-deux ans. Ses cendres furent transportées à Naples. Rome sentit toute l'étendue de la perte que les lettres venaient de faire : on ne parla plus de Virgile qu'avec l'admiration la plus vive, on ne l'appela plus que le poète, et ce titre devint sa seule désignation. Son tombeau et sa mémoire étaient l'objet d'un culte véritable : Pline le Jeune, Stace et Martial nous l'attestent. Une tradition sans interruption a fait reconnaître le tombeau de Virgile dans le monument qui se voit encore auprès de Naples, à l'entrée de la grotte de Pausilype (*grotta di Pausilipo*), ou du chemin excavé dans la montagne qui conduit de Naples à Pozzuolo. Le culte rendu à la mémoire de Virgile n'était pas borné à son tombeau : on fêtait aussi, dans l'antiquité, le 15 octobre, jour de sa naissance :

> Octobres Maro consecravit idus.
> (Martial. 12, 67.)

La vie de Virgile avait été plus heureuse encore que celle d'Horace : si l'on fait abstraction de quelques revers éprouvés par ce grand poète pendant sa jeunesse, de ses courtes alarmes au temps où les triumvirs fesaient distribuer en récompense à leurs soldats les terres de plusieurs villes d'Italie, rien ne troubla la paix et la prospérité de sa vie privée. Il ne fut persécuté ni par la jalousie des hommes de lettres ses émules, ni par la tyrannie dorée d'Auguste et de ses protecteurs, et ne connut jamais ni cette lassitude des hommes et des choses, ni cette inquiétude du présent et de l'avenir qui tourmentaient si souvent son ami Horace. Graces à Pollion, à Mécène et à Gallus, il jouissait d'une fortune qui dépassait ses besoins. Le chantre de l'Énéide avait des goûts fort simples : il aimait passionnément les champs, surtout les siens, et ne connut aucun de ces excès dont les témoignages sont si fréquents dans les poésies de l'auteur de l'épître aux Pisons. Tandis qu'Horace s'était fait un grand nombre d'ennemis par la nature même de son talent, Virgile, plus heureux, mais aussi plus modeste, ne voyait autour de lui que des admirateurs de son génie. Ses premiers essais sur la poésie pastorale charmèrent les Romains, et dès la publication de sa quatrième églogue, il fut regardé sans opposition comme un grand poète. Les Géorgiques excitèrent au plus haut degré l'admiration de ses contemporains ; mais aussi elles sont un poème achevé, et tout ce que les Grecs nous ont laissé en ce genre, comparé avec l'œuvre de Virgile, paraît maigre et décoloré. Lucrèce, avant lui, avait élevé et enrichi le poème didactique par de belles digressions morales ; celles de Virgile, plus nombreuses et plus variées, ont le caractère le plus touchant et le plus noble ; on n'y trouve dans aucune des parties ni monotonie ni sécheresse, et le rhythme de l'hexamètre, comme l'a fait remarquer Visconti, extrêmement varié et imité des morceaux les plus harmonieux de Callimaque et de quelques autres poètes de la même époque, donne à ses vers un charme inconnu encore aux oreilles latines. Horace perdit dans Virgile un bon ami.

Tibulle mourut la même année que Virgile, en l'an de Rome 735 ; c'est ce qu'apprend à la postérité cette épigramme de Domitius Marsus, leur contemporain :

> Te quoque Virgilio comitem non æqua, Tibulle,
> Mors juvenem campos misit ad Elysios,
> Ne foret aut elegis molles qui fleret amores,
> Aut caneret forti regia Bella pede.

La vie de Tibulle paraît avoir été plus paisible et plus heureuse encore que celle de Virgile ; elle s'écoula tranquille et honorée dans la culture des lettres et dans la composition de ces poésies tendres, élégantes et faciles, qui coûtaient si peu de travail à leur auteur. Horace avait pour lui la plus grande déférence : *Albi, nostrorum sermonum candide judex*, lui disait-il. Ils étaient amis, et tous deux ne se consacraient point exclusivement au culte des muses, puisque le volage amant de Lydie et de Barine eut à consoler Tibulle du chagrin d'être sacrifié par une maîtresse à un amant plus jeune, office dont il s'acquitta, comme on sait, à merveille.

Ce fut peu de temps après la mort de Tibulle et de Virgile, et à l'âge de quarante-neuf ans, qu'Horace composa, par l'ordre exprès d'Auguste, le Poème séculaire, le plus achevé de ses ouvrages. Lorsque Rome était menacée de quelque grand malheur ou frappée de quelque catastrophe, et lorsqu'un prodige frappait de terreur la république, le sénat ordonnait aux dé-

cemvirs de consulter les livres des sybilles commis à leur garde. Un ancien oracle consigné sur les registres sacrés promettait aux Romains des jours prospères et l'empire du monde, si, de cent dix années en cent dix années, ils célébraient des sacrifices dans le champ de Mars sur les bords du Tibre, en l'honneur de Pluton, de Proserpine, de Junon, d'Apollon, de Diane, et des Parques. Cette cérémonie avait été d'abord instituée pour apaiser les divinités infernales; mais peu à peu les modifications de l'opinion et la fortune toujours croissante de Rome changèrent leur caractère. Les décemvirs (leur nombre s'était graduellement accru de dix à quinze) ne se bornèrent plus à conjurer le courroux des dieux infernaux; ils demandèrent la prospérité de la ville éternelle aux divinités du Styx, et leur associèrent celles du ciel, Apollon et Diane, suprêmes dispensateurs de l'abondance, de la puissance et de la santé. Dans les premiers temps de leur existence, les jeux séculaires devaient être rappelés par quelque grande calamité publique, une guerre malheureuse, l'apparition de la peste, un tremblement de terre, ou quelque autre événement considéré comme un prodige. Si la sécurité se rétablissait, on les oubliait jusqu'au jour où de nouvelles terreurs fesaient renaître le culte de Pluton et de Proserpine, et ramenaient la crainte des dieux dans les esprits consternés. Plus tard, la cérémonie des jeux séculaires n'eut lieu qu'à de longs intervalles calculés sur un espace de temps plus étendu que la durée ordinaire de la vie de l'homme; et des hérauts envoyés dans tout l'empire appelèrent de toute part les populations à une fête qu'elles ne devaient plus revoir. On pense qu'ils furent institués par Valérius Publicola, l'an de Rome 245.

Quelques jours avant la fête, les quinze prêtres, assis sur leurs siéges devant le temple de Jupiter-Capitolin, distribuaient au peuple du bitume, du soufre, des flambeaux, destinés à le purifier, et recevaient du froment, de l'orge, des fèves, destinés aux Parques, et distribués aux Romains dans le temple de Diane sur le mont Aventin. Ces pieux exercices précédaient la sainte cérémonie, et se prolongeaient pendant plusieurs nuits.

Mais le jour de la cérémonie est arrivé. Les prêtres, les magistrats, tous les ordres de la république, et le peuple, vêtus de blanc, couronnés de fleurs et portant des palmes, se rendent du Capitole au champ de Mars. Des victimes sont immolées à Jupiter, à Junon, à Apollon, à Latone, à Diane, aux Parques, à Cérès, à Pluton et à Proserpine; les victimes consacrées aux divinités infernales doivent avoir leur pelage noir.

Les jeux séculaires durent trois jours et trois nuits. Pendant la première nuit, trois autels sont dressés sur les bords du Tibre, dans un lieu nommé *Tarentum;* les prêtres sybillins et les consuls s'y rendent, et le sang de trois agneaux les arrose; puis les offrandes et les victimes sont livrées aux flammes. Pendant ce temps, les édifices de Rome sont décorés de feux; des jeux sont célébrés, et l'on chante des hymnes composés pour cette cérémonie. Le lendemain, les matrones romaines portent dans les temples et au Capitole l'hommage de leurs prières; des jeux en l'honneur de Diane et d'Apollon sont célébrés. Le troisième jour, deux chœurs composés, l'un, de vingt-sept jeunes Romains, l'autre, de vingt-sept jeunes filles, tous d'illustre naissance, chantent dans le temple d'Apollon bâti sur le mont Palatin, des hymnes en latin et en grec, composés pour cette solennité, et destinés à implorer pour la ville de Rome la faveur des dieux protecteurs. Ces chants sacrés commencent toujours par l'invocation d'Apollon et de Diane, puissances célestes qui détournent des lieux qu'elles protégent, la disette, les maladies et les calamités de tous les genres. Pendant les trois jours de ces cérémonies, des jeux et des fêtes sont donnés au peuple.

Auguste désira que les jeux séculaires fussent célébrés de son temps. Empressés de lui plaire, les prêtres de la Sybille fixèrent à cent dix années la durée du siècle, et l'époque de leur retour. Cette solennité avait eu lieu quatre fois, lorsque le génie d'Horace fut appelé à la rendre à jamais immortelle. Plus tard, l'empereur Claude adopta pour leur célébration la durée précise d'un siècle; Domitien, à une époque plus reculée, revint au système des cent dix ans.

C'est pour la cérémonie du troisième jour, qu'Horace a composé le *Carmen seculare.* Son plan était tracé par la nature du sujet: il devait commencer et finir par l'invocation d'Apollon et de Diane; mais le poète n'oublie pas les autres divinités, la déesse Clithye, les Parques, Cérès, et il leur recommande l'honneur et la prospérité de Rome; l'éloge d'Auguste est amené avec beaucoup d'art:

> Quæque vos bobus veneratur albis,
> Clarus Anchisæ Venerisque sanguis,
> Imperet, bellante prior, jacentem
> Lenis in hostem.
> Jam mari terraque manus potentes
> Medus, Albanasque timet secures;
> Jam Scythæ responsa petunt, superbi
> Nuper et Indi.

« Probité, paix, honneur, pudeur antique, vertu, s'écrie le poète! osez reparaître avec la riche abondance et tous ses trésors. » Il s'adresse surtout au dieu prophète, l'amant des neufs sœurs, que pare un brillant carquois, et dont l'art salutaire ranime les corps affaiblis, et à Diane, qu'adorent l'Aventin et l'Algide, Diane qui prête aux enfants une oreille amie. Ce qu'il implore des dieux pour Rome, c'est la fécondité des mères et de la terre, c'est l'accroisement du peuple Romain, ce sont des prospérités nouvelles ajoutées aux prospérités passées. Dacier ne trouvait rien dans l'antiquité de mieux achevé que ce poëme. *Carmen seculare*, dit Scaliger, *doctum, plenum, tersum, laboratum.* Thomas ne partageait pas cette opinion, mais l'habile rhéteur n'a pas rendu justice à cet ouvrage. Le Chant séculaire a toutes les qualités que le sujet comportait; cette belle

hymne est écrite d'un style simple, mais noble, élégant, et touchant quelquefois. Comme le fait observer M. Stiévenart, la strophe sapphique dégagée de tout enjambement heurté, s'y développe avec la gravité majestueuse qui convenait à une aussi imposante cérémonie. La forme de chœur que ce poème avait sans doute, contribue encore à l'animer, et répare bien l'absence des grands mouvements lyriques. Eh! quelle pompe, quelle richesse, quelle élévation d'idée dans la troisième strophe!

> Alme Sol, curru nitido diem qui
> Promis et celas, aliusque et idem
> Nasceris, possis nihil urbe Roma
> Visere majus!

L'imitation faite par Louis Racine :

> Astre toujours le même, astre toujours nouveau,

manque d'élégance et de fidélité. Danchet a été plus heureux; sa traduction est une paraphrase, mais le dernier trait est bien rendu :

> Père des Saisons et des Jours,
> Fais naître en ces climats un siècle mémorable:
> Puisse à ses ennemis ce peuple redoutable
> Être à jamais heureux et triompher toujours!
> Nous avons à nos lois asservi la victoire;
> Aussi loin que tes feux nous portons notre gloire;
> Fais dans tout l'univers craindre notre pouvoir.
> Toi qui voit tout ce qui respire,
> Soleil, puisses-tu ne rien voir
> De si puissant que cet empire!

Rome, en effet, était le plus florissant empire de l'univers, lorsqu'un ordre d'Auguste fit célébrer les chants séculaires. Tous les ennemis de l'empire respectaient sa puissance souveraine; la paix et la sécurité régnaient dans tout le monde romain, et l'autorité du prince ne trouvait plus de contradicteur. Un décret du sénat avait continué pour cinq ans le titre et le pouvoir de l'empereur, qui donna la charge de tribun à Agrippa, et adopta Caïus et Lucius, l'un et l'autre fils d'Agrippa et de Julie. Au commencement de l'année suivante, les armes romaines éprouvèrent un revers. Lollius, qui était allé en Thrace secourir un allié, Rimécétale, oncle et tuteur des enfants de Cotys, avait défait les Besses, et s'était rendu en Germanie, où l'appelait une invasion des Sicambres; il commença par être vaincu avant de vaincre. A la nouvelle de l'échec éprouvé par Lollius, Auguste, au mois de septembre partit pour la Gaule, accompagné de Tibère, et envoya Agrippa en Syrie. Les Germains se défendirent avec courage; mais la fortune de Tibère l'emporta : le fils de Livie et de Tibérius Néron triompha des Rhétiens et des Vindéliciens, déja battus par Drusus, et soumit plusieurs peuples ennemis, qu'il repoussa jusqu'au delà du Wéser. Les Pannoniens, les Liguriens et les Dalmates s'étaient soulevés; Tibère, à qui l'histoire n'a pas refusé les qualités d'un général, les attaqua avec vigueur et prudence; il dompta la belliqueuse Illyrie, tandis qu'Agrippa forçait les Pannoniens à déposer les armes. Pendant ce temps, Auguste, toujours absent de Rome, réglait les affaires de la Gaule, de la Rhétie, de la Germanie, et envoyait des colonies en Espagne. Son absence dura deux ans et demi; à son retour, il remplaça Lépide dans le souverain pontificat, et fut continué dans la dignité de prince pour cinq années.

Tibère et Livie surveillaient l'héritage de l'empire avec une sollicitude qui ne se démentit pas un instant. La mort avait écarté successivement tous les compétiteurs du fils de Claude Néron, et la nécessité dictait le choix d'Auguste. Si l'on en croit le flatteur Velléius Paterculus, Auguste, environné des empressements de Tibère, était rassuré sur l'avenir de l'empire; mais, suivant Suétone, le prince, peu satisfait de l'un de ses entretiens avec le fils de Livie, aurait laissé échapper ces mots : « Malheureux le « peuple Romain, de se trouver sous cette pesante « mâchoire. »

Horace n'a guère célébré de Tibère, que le bonheur de ses armes :

> Ne tamen ignores, quo sit Romana loco res;
> Cantaber Agrippæ, Claudi virtute Neronis
> Armenius cecidit: jus imperiumque Phraates
> Cæsaris accepit genibus minor :

Il lui a adressé la neuvième épître du livre premier :

> Septimius, Claudi, nimirum intelligit unus,
> Quanti me facias : nam quum rogat, et prece cogit
> Scilicet, ut tibi se laudare et tradere coner,
> *Dignum mente domoque legentis honesta Neronis.*

On voit par ces vers qu'Horace avait le malheur d'être fort estimé de Tibère, et qu'il loue ce prince fourbe et dissolu, et de ses mœurs et de son attention à bien choisir ses amis. Je l'ai disculpé ailleurs du second de ces reproches, qui serait une accusation véritable et grave. Lorsqu'Horace fesait un si magnifique éloge de Tibère, il ne disait que ce que pensait Rome entière. Sans doute, dès lors, le prince se livrait à à ces débauches qui ont environnné son nom d'un si grand déshonneur; mais la plupart des Romains devaient ignorer les infamies de sa vie privée; et tout porte à croire que l'ami de Mécène a été dupe, comme le furent ses concitoyens, de la profonde hypocrisie du futur héritier d'Auguste. Tibère ne jeta le masque que lorsqu'il eut recueilli le fruit des intrigues de Livie et de sa longue dissimulation. Son premier acte public, celui qui annonça un tyran sanguinaire au monde romain, le meurtre du jeune Agrippa posthume, n'eut lieu qu'après la mort d'Auguste, par conséquent plusieurs années après celle d'Horace. On peut trouver des

excuses aux flatteries adressées à Auguste ; la louange d'un Tibère ne saurait en avoir.

Du moins, la postérité a confirmé tout ce qu'Horace a dit des hautes vertus d'un autre grand personnage de cette époque, de cet Agrippa qui contribua si puissamment à l'élévation d'Auguste à l'empire, et à la consolidation du pouvoir du nouvel empereur. Marcus Vipsanius Agrippa n'était point d'une naissance relevée, quoiqu'il appartînt à une famille de l'ordre des chevaliers. Il fut élevé avec Octave, s'associa à sa fortune, et devint après lui le premier personnage de l'empire. Ses talents militaires parurent avec éclat dès ses premières campagnes ; on le vit battre successivement Lucius Antoine, frère du triumvir, délivrer d'une position dangereuse Salvidiénus, un des lieutenants du fils adoptif de César, soumettre les Gaulois, traverser le Rhin et inspirer aux Germains la terreur de ses armes. Ses exploits sur mer ne furent ni moins nombreux, ni moins distingués ; nommé commandant général des flottes de l'empire, il défit complètement celle de Sextus Pompée, et préluda par ce triomphe, à la bataille navale d'Actium, dont l'immense résultat doit être attribué surtout à l'habileté de ses manœuvres. On sait qu'il conseilla à Auguste d'abdiquer le pouvoir absolu et de rétablir la république, dans la fameuse délibération où la forme du gouvernement du monde Romain fut soumise à la discussion libre des deux amis de l'heureux successeur de Jules-César. Cependant d'habiles critiques ont douté de la vérité de cette anecdote. « Le jugement solide dont Agrippa a fait preuve dans le cours entier de sa vie, disent-ils, ne lui aurait pas permis de hasarder un conseil que l'empereur, suivant de grandes probabilités, était fort peu disposé à accepter. » Ce prétendu conseil d'Agrippa paraît n'avoir eu d'autre origine, selon Visconti, que les rumeurs artificieuses et des anecdotes controuvées, mises en circulation par les courtisans d'Octave, sur la disposition du prince à se démettre du pouvoir suprême, et les déclamations de jeunes rhéteurs qui se sont avidement saisis d'un sujet tout-à-fait dans leur goût.

Si Octave fut bien servi par Agrippa, il se montra reconnaissant : son général et son ami devint son collègue dans les fonctions de censeur, consul pour la seconde fois l'année suivante, et son neveu par son alliance avec Pomponia. Un troisième consulat succéda à ces honneurs, et bientôt le mariage de Julie, fille unique d'Auguste, avec Marcellus frère de Pomponia, resserra encore les liens qui unissaient le vainqueur d'Actium à la famille impériale. Agrippa resté à Rome pendant un voyage d'Auguste en Espagne, embellit cette ville de superbes monuments ; il fit construire le Panthéon, les bains qui portent son nom, et le temple de Neptune. Peu de temps après, une maladie grave compromit la vie d'Auguste, qui, n'ayant point de successeur désigné, remit publiquement son anneau à Agrippa, comme autrefois Alexandre à Perdiccas. Marcellus en conçut tant de jalousie, que l'empereur, après sa guérison, crut devoir traiter son neveu avec plus de réserve. Blessé de cette froideur, le général des armées de l'empire se retira en orient avec le titre de gouverneur de Syrie. Des inscriptions en son honneur venues jusqu'à nous attestent la reconnaissance des Corcyréens, des Lybiens et des Athéniens pour les bienfaits qu'ils en avaient reçus. Une mort prématurée ayant enlevé Marcellus à l'espérance des Romains, Agrippa revint à Rome avec la dignité de gouverneur de cette grande cité. « Vous avez rendu « Agrippa si puissant, dit Mécène à Auguste, qu'il « faut, ou le nommer votre gendre, ou le faire mou- « rir. » Auguste prit le premier parti ; il donna sa fille Julie, veuve de Marcellus, au grand homme dont il voulait faire le plus ferme soutien de l'empire, et adopta plus tard les enfants qui naquirent de ce mariage. Bientôt après, de nouveaux services rendus par l'époux de Julie justifièrent la confiance et la faveur d'Auguste : Agrippa repoussa les Germains qui avaient envahi la Gaule, alla en Espagne, et parvint à subjuguer les indomptables Cantabres. L'an 740 de Rome, il remporta de nouveaux triomphes en orient, où ses armes furent secondées par celles d'Hérode, roi de Judée. Son pouvoir était égal à celui de l'empereur, et il n'en abusa jamais ; Agrippa se montra toujours sujet fidèle et ami dévoué : trois fois il avait mérité les honneurs du triomphe, et trois fois il eut la prudence de les refuser.

Agrippa aimait les arts et les lettres, et les cultivait lui-même avec honneur. Il avait écrit les mémoires de sa vie et un grand travail géographique qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Pline a eu connaissance de ce dernier travail, et il en a profité.

Le grand homme aimait les poètes, et goûtait le commerce et les ouvrages d'Horace, qui lui adressa l'une de ses odes les plus jolies, la sixième du livre premier :

> Scriberis Vario fortis, et hostium
> Victor, Mæonii carminis aliti,
> Quam rem cumque ferox navibus aut equis
>   Miles, te duce, gesserit.
> Nos, Agrippa, neque hæc dicere, nec gravem
> Pelidæ stomachum, cedere nescii,
> Nec cursus duplicis per mare Ulyxei,
>   Nec sævam Pelopis domum
> Conamur, tenues grandia ; dum pudor,
> Imbellisque lyræ Musa potens vetat
> Laudes egregii Cæsaris, et tuas
>   Culpa deterere ingenî.

Agrippa, de retour, l'an de Rome 742, d'une expédition dans la Pannonie, se trouvait dans la Campanie, lorsqu'il fut saisi d'une maladie violente et promptement mortelle. Auguste n'eut pas le temps d'arriver assez tôt auprès de lui pour recevoir ses derniers embrassements : il ne le trouva plus vivant. Désolé de cette perte, il fit rendre des honneurs extraordinaires à son ami, et prononça lui-même son oraison funèbre. Les cendres du grand homme furent déposées dans le

propre mausolée de l'empereur. Agrippa était à peine dans sa cinquante-et-unième année.

La même année vit mourir l'un des plus célèbres poètes élégiaques latins, le chantre de Cinthie, le rival de Tibulle, Sextus Aurélius Properce, qui n'était pas un des moindres ornements de la Rome littéraire de cette grande époque.

Auguste perdait par une mort prématurée les hommes qui étaient l'honneur et l'appui de son règne. Il fit en 743 le dénombrement de Rome et la dédicace du temple de Marcellus. Julie, veuve de deux maris qui l'un et l'autre avaient été destinés à l'empire, épousa Tibère. Drusus, un des plus heureux successeurs d'Agrippa dans le commandement des armées, avait l'année précédente battu les Sicambres et les Frisiens; il continua de vaincre les Germains, sans parvenir à les subjuguer, et s'avança jusqu'au Wéser. La guerre de Tibère contre les Daces et les Gètes, et celle de Drusus contre les indomptables populations de la Germanie, parurent terminées l'année suivante; mais ce n'était qu'une trève, et elles continuaient encore, lorsque Drusus mourut brusquement, selon quelques historiens, d'une fièvre violente, et selon d'autres, d'une chute de cheval. Il était le second fils de Tibère Claude Néron, et le frère de Tibère. Son armée, qui l'adorait, lui éleva un monument magnifique sur les bords du Rhin. Auguste prononça son éloge funèbre, dans lequel il demanda aux dieux qu'ils lui accordassent une mort aussi glorieuse que celle de ce jeune héros, et qu'ils fissent marcher sur ses traces les petits-fils qu'ils lui avaient donnés.

Horace était dans toute la vigueur de son talent: il écrivit à cette époque quelques-unes de ses poésies les plus estimées: l'ode,

> Descende Cœlo, et dic age tibia
> Regina longum Calliope melos,
> Seu voce nunc mavis acuta,
> Seu fidibus, citharave Phœbi.

Et l'ode à Auguste :

> Phœbus volentem prælia me loqui,
> Victas et urbes, increpuit lyra,
> Ne parva Tyrrhenum per æquor
> Vela darem. Tua, Cæsar, ætas
> Fruges et agris retulit uberes
> Et signa nostro restituit Jovi
> Direpta Parthorum superbis,
> Postibus, et vacuum duellis.
> Janum Quirini clausit, et ordinem
> Rectum, evaganti frena licentiæ
> Injecit, emovit que culpas,
> Et veteres revocavit artes,
> Per quas Latinum nomen et Italæ
> Crevere vires.....................

Ce fut aussi pendant cette même année qu'il composa l'épître célèbre adressée à l'empereur :

> Quum tot sustineas et tanta negotia solus,
> Res Italas armis tuteris, moribus ornes,
> Legibus emendes, in publica commoda peccem,
> Si longo sermone morer tua tempora, Cæsar.

Il n'avait pas encore cinquante-sept ans, et la régularité tardive peut-être de sa vie lui garantissait encore de longs jours, lorsqu'une maladie aiguë l'enleva aux lettres le 27 novembre de l'an de Rome 746.

Mécène était-il mort depuis quelques semaines, ou survécut-il pendant un mois à son ami comme l'assurent plusieurs critiques? Ce point a été contesté. Un seul fait est constant: le poète et le confident d'Auguste se suivirent de très près au tombeau. L'amitié ne s'est jamais exprimée en termes plus touchants et en si beaux vers que dans ceux-ci, adressés par Horace a Mécène :

> Ah! te meæ, si partem animæ rapit
> Maturior vis, quid moror altera
> Nec carus æque, nec superstes
> Integer? ille dies utramque
> Ducet ruinam. Non ego perfidum,
> Dixi sacramentum: Ibimus, ibimus,
> Utcumque præcedes, supremum
> Carpere iter comites parati.
> (Od. 17, liv. 2.)

Suivant Visconti, Mécène mourut au mois d'août, et Horace au mois de novembre de l'année 746 de la fondation de Rome, huit ans avant l'ère chrétienne. L'illustre archéologiste ajoute que les cendres du poète furent déposées sur le mont Esquilin, près du tombeau de son ami. L'auteur de l'ancienne vie d'Horace a le premier accrédité cette opinion. On lit dans la biographie de notre poète attribuée à Suétone, ces paroles souvent citées : « *Humatus et conditus est extremis Esquiliis juxta Mæcenatis tumulum.* » Mécène dans son testament aurait recommandé Horace à Auguste dans ces termes : *Horatii Flacci, ut mei memor esto.* Cantalicius a mis en vers l'opinion de Suétone :

> Et Mæcenatis prope molliter ossa sepultus
> Occubat extremis Flaccus in Esquiliis.

Mais le testament de Mécène, en le supposant authentique, avait été fait long-temps avant la mort de ce protecteur des lettres, et ne fut ouvert qu'après. Horace était mort; son ami, ou n'avait pas eu le temps d'écrire de nouveau ses dernières volontés, ou n'avait pas jugé nécessaire de refaire l'acte qui les renfermait, pour en supprimer deux lignes de fort peu d'importance. Les paroles de Mécène ne peuvent donc être citées comme une date.

Ceux qui croient qu'Horace devança son ami au tombeau, s'appuient sur des vers attribués à Mécène, et conservés par Isidore dans le livre dix de ses *Origines* (chap. 32); les voici :

Lugens te, mea vita, nec smaragdos,
Beryllos neque, Flacce mi, nitentes,
Nec percandida margarita quæro,
Nec quos Thynica lima perpolivit
Annulos, neque jaspios lapillos.

« Ce morceau, dit M. Achaintre, est sûrement de Mécène : le style en est le même que celui des autres fragments et il suppose manifestement que le poète mourut le premier. » Mais quelles garanties positives avons-nous qu'il appartient à Mécène ? le témoignage d'Isidore ne saurait-il être discuté ? est-ce une preuve irrécusable et qui ne saurait tromper, que l'analogie de style entre ces vers phaleuques et ceux dont le conseiller d'Auguste passe pour être l'auteur ? D'une part sont les paroles consignées dans le testament de Mécène et l'autorité de Suétone, dont les termes ne permettent aucune équivoque ; de l'autre sont des vers attribués à Mécène, qui, s'ils étaient authentiques, ce qui est à démontrer, décideraient la question. J'avoue que je n'ose me prononcer pour l'un ou l'autre de ces deux systèmes : il y a entre eux égalité de probabilités et d'autorités. Si Tournebue, vander Bequen, vander Doës, André Schot et M. Achaintre sont pour celui-ci ; l'ancien biographe, grand nombre de commentateurs, Dacier, MM. Campenon, Halevy, etc., etc., sont pour celui-là. Qu'importe, au reste, qu'Horace soit mort avant Mécène ou qu'il lui ait survécu ?

Horace était d'une complexion naturellement faible ; ses cheveux blanchirent de bonne heure, et ses yeux furent chassieux dès sa jeunesse. Il est difficile de désigner avec précision ce qu'il faut entendre par le mot *lippus*, qu'on a traduit par œil chassieux : *Lippus*, a dit Ernesti, *qui oculos lacrymantes habet, oculis laborat.* Cette incommodité ne met point sur la voie de la maladie violente à laquelle ce poète succomba. Des indices plus certains sont l'extrême embonpoint d'Horace et la brièveté de son cou. Si l'on se rappelle sa vie dissipée, les écarts de sa jeunesse, et la nature même de ses travaux ; si l'on rapproche de ces remarques les inductions fournies par l'âge du poète, si fécond en congestions de sang vers le cerveau, l'extrême intensité du mal, sa funeste terminaison si subite, et enfin la perte de connaissance presque instantanée qui suivit son invasion, on sera conduit à cette présomption, qu'Horace succomba à une attaque d'apoplexie. Il n'eut pas le temps de signer son testament, et eut à peine la force de déclarer de vive voix Auguste son héritier. Horace avait vécu dans le célibat, si toutefois on peut appeler de ce nom le genre de vie qu'il s'était fait.

Horace a fait très exactement son portrait au physique comme au moral : son livre, c'est lui. Il parle avec quelque complaisance de son front étroit, de ses cheveux quelque temps noirs, des graces de son sourire, de son aimable abord, et de la fraîcheur de son teint :

....reddes
Forte latus, nigros, angusta fronte capillos,
Reddes dulce loqui, reddes ridere decorum, et
Inter vina fugam Cynaræ mœrere protervæ !

Mais il perdit de bien bonne heure ces avantages physiques, si toutefois ses vers ne parlent pas de lui avec trop de complaisance. Un cercle d'un rouge pâle entoura ses yeux, et son embonpoint devenu trop considérable contrasta d'une manière peu agréable avec la petitesse de sa taille :

Me pinguem et nitidum bene curata cute vises.

Auguste le comparait à une bouteille *(sextariolum)*.

Le dessin et la gravure ont fait pendant long-temps des portraits très infidèles d'Horace. Fulvius Ursinus a reproduit dans la première édition de ses *Imagines*, un médaillon contorniate auquel ce reproche peut être justement adressé. Galléus, en copiant ce type pour la collection de Lefebvre, l'altéra un peu. Cependant ce dernier dessin devint le type des portraits d'Horace qu'on insérait dans les éditions de ses œuvres et dans les recueils d'iconographies. J. Masson avait remarqué que le front large et élevé de cette tête était un démenti donné à ce qu'Horace dit de lui-même, et qu'ainsi on ne pouvait considérer ce portrait comme authentique. Visconti, à qui j'emprunte ces détails, a fait graver dans sa belle *Iconographie romaine* deux médaillons contorniates qui, malgré l'incorrection du travail, reproduisent avec fidélité la physionomie du poète. Le nom HORATIVS fait reconnaître le personnage dans le buste en profil empreint sur une des faces de l'un d'eux ; le revers a rapport aux courses du Cirque, à l'occasion desquelles on fabriquait ces médaillons. Le second contorniate que Visconti a fait graver était inédit, on l'a découvert à Rome. Le buste qui est sur l'une des faces, représente le même portrait exécuté avec plus de finesse, et désigné par la légende ORATIVS. Le graveur a orné la robe du poète d'une broderie ; il a cru sans doute que les costumes de la cour d'Auguste ne pouvaient pas être plus simples que ceux de la cour des successeurs de Constantin. Le revers de ce médaillon est encore intéressant pour l'iconographie : il nous offre l'image d'un ancien poète latin que la légende ACCIVS fait reconnaître pour ce Lucius Accius ou Attius, auteur célèbre de tragédies, qui florissait au commencement du septième siècle de la fondation de Rome. Ainsi ces deux médaillons contorniates, décrits et bien dessinés par Visconti, seront désormais le type de tous les portraits qui orneront les biographies d'Horace. L'un d'eux a été assez bien gravé pour l'édition de la traduction des œuvres complètes de Batteux donnée par M. Achaintre. On attache, non sans raison, quelque importance à la reproduction fidèle par le dessin et la gravure des traits des hommes célèbres ; la critique peut donc s'appliquer avec fruit à ce genre d'ouvrages, qui a été abandonné pendant trop long-temps à l'imagination et aux caprices des artistes.

Cependant un sujet d'études plus important encore,

c'est celui du caractère philosophique d'Horace ; après avoir rappelé ce qu'était l'homme physique, il me reste à résumer l'homme moral.

Je n'imiterai pas quelques traducteurs qui, dans leur zèle trop ardent pour l'honneur d'Horace, ont fait son apologie sur tous les points, et ont entrepris la tâche, difficile peut-être, de le justifier de toutes les accusations portées contre lui. L'ami de Mécène possédait un trop grand nombre de bonnes qualités, abstraction faite de son génie poétique, pour qu'il puisse perdre beaucoup à l'aveu de quelques défauts. Il s'est traité lui-même avec plus de sévérité que ne l'ont fait ses traducteurs et ses commentateurs, et bien loin de se peindre sous ce rapport trop à son avantage, il a exagéré plusieurs fois le mal qu'on pouvait dire de lui. La morale publique, on doit le reconnaître, n'a pas toujours été respectée dans ses vers ; si les mœurs de son siècle sont des circonstances atténuantes, elles ne peuvent être présentées comme une excuse. D'autres poètes qui écrivaient à cette époque, surent parfaitement résister à leur influence, et l'on chercherait en vain dans le chaste Virgile, dans Tibulle, dans Properce, et même dans Ovide, les tableaux licencieux et révoltants quelquefois que présentent certaines satires et deux épodes malheureusement célèbres. Horace, il est vrai, attaqua avec chaleur la dépravation de son siècle ; grand nombre de ses vers proscrivent souvent avec éloquence la corruption de l'esprit public, et la profonde dégradation de la société romaine ; mais combien d'autres donnent en quelque sorte l'exemple des vices contre lesquels il s'était élevé ailleurs ! combien quelquefois il paraît se plaire à joindre l'obscénité des expressions à celle des idées !

Wieland a justifié par des motifs très plausibles les éloges très poétiques, mais exagérés, que le jeune ami de Cassius et de Brutus a prodigués à l'ennemi de ces héros et des libertés publiques. Non, Horace ne fut point un flatteur ; non, il ne s'est pas entièrement affranchi de tout respect pour les convenances et la vérité, en fesant un modèle de toutes les vertus civiques de l'homme qui s'était emparé violemment des droits de ses concitoyens. Cependant la nécessité de cette apologie est déja un reproche, et tout en tenant compte de la réserve du poète et de la situation particulière dans laquelle il se trouvait à la cour d'Auguste, on ne peut se dispenser de remarquer en lui une grande mobilité de sentiments et de pensées. Sa conduite pendant la journée de Philippes ne saurait sans injustice être qualifiée de lâcheté : Horace dans d'autres occasions avait fait preuve de courage physique ; si dans celle-ci il ne jugea pas à propos de se faire tuer sur le champ de bataille, beaucoup d'autres Romains dont la fermeté d'ame et l'intrépidité ne sauraient être contestées, suivirent son exemple, et jetèrent aussi leur bouclier pour s'enfuir avec plus de rapidité : nul n'était tenu d'être un Caton. Mais Brutus peut-être eût blâmé son ami de s'être attaché sitôt à la fortune du triumvir Octave, et ne lui eût pas sans doute pardonné entièrement, en lisant son éloge et celui du parti républicain dans quelques-unes des odes du client de Mécène. Horace fut quelquefois courtisan d'assez mauvaise grace ; mais enfin il fut courtisan, et malgré tout ce qui a été dit pour l'en disculper, la remarque subsiste.

Si Wieland a été trop indulgent pour Horace, M. Eusèbe Salverte s'est montré pour notre poète beaucoup trop sévère. M. Salverte, dans un ouvrage écrit d'un style déclamatoire sur Horace et l'empereur Auguste, fait de l'auteur de l'épître aux Pisons un lâche courtisan d'Octave. Tout son livre repose sur ce paradoxe que l'ami et le compagnon d'armes de Brutus et de Cassius vendit sa conscience à leur meurtrier, et se fit l'humble courtisan d'un usurpateur. M. Salverte ne tient compte ni des circonstances ni de la différence des temps ; tout se résume en accusation sous sa plume partiale. Il voit toujours dans les écrits divers de l'homme le plus insouciant et le plus indépendant qui fut jamais un but politique, des ouvrages de commande ; ce sont ses expressions. Si Horace se permet de parler avec irrévérence d'un Cassius Sévérus, lâche accusateur que Tacite et Bayle ont flétri, d'un Mévius et de Ménas, c'est qu'Auguste le voulait ainsi : si le poète chante le vin, l'amour, les plaisirs, et un voluptueux épicuréisme, c'est qu'il a reçu d'un despote l'ordre de détourner les jeunes nobles du désir de s'occuper de la république, d'attaquer le droit d'élection, et de livrer à l'indifférence et au ridicule toutes les libertés publiques. « La saine raison d'Horace, dit M. Salverte, n'a pu méconnaître une vérité évidente, dont il devait d'ailleurs trouver tant de preuves de fait dans l'histoire de la littérature grecque. Pindare, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, luttèrent contre des rivaux indignes d'eux ; l'érudition exhume avec peine quelques-uns de ces noms, injustement vantés ; et le décri où ils étaient sans doute tombés dès l'époque où écrivait Horace, lui montrait comment le temps sépare l'or faux du véritable. Mais le poète courtisan s'était engagé dans une cause difficile qu'il ne pouvait soutenir qu'en cherchant à se tromper lui-même. Peut-être, ô faiblesse ! se croyait-il personnellement intéressé dans cette lutte : ses contemporains lui semblaient trop prévenus en faveur des anciens pour apprécier le mérite des auteurs vivants... L'imputation serait odieuse ; plutôt que de la croire fondée, je me plais à retrouver dans toutes les injustices d'Horace, les passions et l'ordre d'Auguste. Catulle avait flétri César dans des épigrammes aussi justes qu'amères ; sur le théâtre même où il était monté par son ordre, Labérius dénonça son usurpation, en prononçant ce vers qui fixa sur César les yeux de tous les spectateurs :

Necesse est multos timeat quem multi timent.

« Dominé par les ressentiments d'Auguste, continue M. Salverte, Horace n'accorde au brillant Catulle qu'une mention au moins équivoque. Il tourne en ridicule les poèmes de Labérius, dont un fragment échappé à l'injure des temps, doit faire concevoir une idée

toute différente. En ne citant presque aucun auteur ancien que pour le critiquer, en attaquant son devancier Lucilius avec une sévérité que réprouve l'impartial Quintilien, en affectant de ne nommer nulle part Lucrèce, à qui Virgile a fait de si brillants emprunts, Lucrèce qui aurait suffi à l'immortalité des muses romaines, Horace encore cherche à complaire à Auguste, puérilement jaloux de toute gloire antérieure à sa domination. » M. Salverte dit plus loin que pour obéir à Auguste, et sans doute aussi à Livie, Horace chante les victoires de Drusus et de Tibère : «Ses poèmes, suivant cet écrivain, se rattachent aussi aux combinaisons d'une politique mystérieuse. » J'ai répondu au long paradoxe de M. Eusèbe Salverte, lorsque dans le livre deuxième de cette Histoire j'ai fait connaître les rapports réels d'Horace avec l'empereur; son respect si hautement exprimé pour la mémoire de Brutus; ses sympathies si manifestes pour la cause républicaine; son éloignement si évident pour la personne de l'usurpateur des droits politiques de Rome; sa répugnance, attestée par le témoignage d'Octave, pour faire des grandes actions d'Auguste le sujet de ses vers; son admiration si chaleureusement exprimée et si peu déguisée pour les grands hommes de la république : toute la vie d'Horace est une protestation éloquente contre l'indigne rôle que M. Salverte voudrait faire jouer à notre poète. L'ami de Mécène ne se piqua pas d'un opiniâtre dévoûment à une cause perdue pour toujours ; il céda peut-être trop facilement aux exigences du temps et aux obsessions du maître du monde; mais il n'abdiqua jamais sa conscience, et sut toujours dans ses plus brillants éloges de l'empereur, mettre sur la trace de sa pensée intime le lecteur qui voudrait la chercher. Horace a été calomnié par M. Eusèbe Salverte : ce n'est pas sous le rapport politique qu'il est le plus vulnérable.

Ses apologistes ont beaucoup vanté les conseils pleins de haute raison, d'intelligence du monde, et de sagesse éclairée qu'il donne dans ses épîtres et dans un grand nombre de ses odes : notre poète recommande en vers éloquents la sobriété, la modération dans les désirs, le désintéressement, l'antique probité. On pourrait faire de ses œuvres un enseignement complet de morale pratique, j'en conviens; mais on pourait aussi trouver dans ses poésies l'éloge et quelquefois aussi le conseil de beaucoup de vices. Il ne faut rien exagérer, il y avait dans Horace, comme chez tous les hommes, un mélange de qualités bonnes et mauvaises, mais les bonnes l'emportaient de beaucoup.

Ce qu'on doit louer en lui sans restriction, c'est son dévoûment à son pays, son patriotisme, son horreur de la guerre civile et de l'étranger, sa constance en amitié, son respect et son amour pour la mémoire de son excellent père, son aversion pour la passion des honneurs et des richesses, la simplicité de ses goûts et de sa vie. Comme homme privé il fut bon citoyen, bon fils, bon ami ; comme homme du monde, tout ce que Rome possédait d'hommes distingués vantait la facilité et l'agrément de son commerce, son enjoûment, et même l'égalité de son humeur, quoiqu'il fût naturellement vif et colère. Ses vertus étaient de lui, ses vices appartenaient en grande partie à son temps.

Sa philosophie différait au fond assez peu de celle des stoïciens, c'était le platonisme dégagé de ses rêveries et de son mysticisme. Il croyait à la Providence, et prêchait une morale qui, sous quelques rapports essentiels, présente une grande analogie avec celle de Jésus-Christ, son contemporain. Dussaulx a été fort injuste envers Horace, lorsqu'il a dit de lui que toute sa morale n'était qu'un calcul de voluptés, et le recueil de ses écrits un long traité de l'art de jouir du présent. On l'a dit avec raison : son livre s'adresse particulièrement à cette classe qui joint à la médiocrité de la fortune, la modération dans les désirs. C'est aux cœurs droits et aux esprits bien faits de tous les temps que la lecture en est profitable, et c'est pour eux surtout que sa philosophie semble faite.

Il me reste à l'apprécier sous le rapport poétique : ici l'éloge sera sans restriction, et je n'aurai qu'à reproduire les témoignages d'admiration que dix-huit siècles ont prodigués à Horace.

Cinq livres d'odes, deux livres d'épîtres, et deux de satires, un peu moins de dix mille vers, composent en un petit volume le recueil complet des œuvres de ce poète. Ce petit volume est, pour les esprits cultivés, le livre de tous les âges, de tous les siècles, de toutes les conditions.

La satire dans son premier état, chez les Romains, avait une forme très différente de celle qu'elle présenta plus tard. Son origine est obscure et a été un sujet de discussion pour la critique littéraire. Il paraît qu'elle ne fut d'abord qu'une imitation de la comédie ancienne, en partie en vers et en partie en prose, et écrite avec la plus grande grossiéreté. Ennius et Lucilius corrigèrent sa rudesse, et Horace lui donna la forme qu'elle a conservée depuis. Son but est expressément la réforme des mœurs ; pour y parvenir, le poète fait la censure du vice et des hommes vicieux. Elle a dans les trois grands satiriques latins, Horace, Juvénal, et Perse, un caractère particulier. Le style d'Horace dans ce genre de composition est peu élevé. Notre poète appelle ses satires *sermones*, et ne paraît pas s'être proposé plus d'essor que celui de la prose soumise à l'harmonie du mètre. Sa manière est aisée et gracieuse ; ce qu'il met en scène, ce sont plutôt les faiblesses et les folies de l'espèce humaine, que ses vices les plus blâmables ; il sourit en censurant les travers de ses contemporains, et se montre pendant qu'il moralise, non seulement philosophe sensé, mais encore courtisan fort poli. Juvénal, au contraire, est grave, sérieux, déclamatoire ; il a infiniment de vigueur, de feu et d'élévation de style, mais aussi beaucoup moins d'aisance, de souplesse et de variété. Sa satire est plus amère, plus poignante et plus véhémente ; mais elle s'attaque en général à des vices énormes. Scaliger dit de Juvénal : *Ardet*, *instat*, *jugulat*, et caractérise Horace ainsi : *Admissus circum præcordia ludit*. Perse se rapproche plus de la manière de Ju-

vénal que de celle d'Horace ; son style est nerveux et animé, mais quelquefois dur et obscur ; ce qui distingue ses satires, c'est l'expression du sentiment d'une noble et sublime moral té.

La critique littéraire a fait un sujet de discussion du titre donné aux deux livres de poésies qui portent dans Horace le nom de *Satires*. Est-ce le poète ou son libraire qui l'a choisi ? On lit *Sermones* dans les plus anciens manuscrits ; cette expression désigne en effet des discours sur des sujets moraux ou familiers, mais telle est aussi l'objet des épîtres, et toute la différence qui paraît exister entre les deux genres de composition, c'est que l'un traite de généralités présentées, sans acception de personnes, à tous les lecteurs; tandis que l'autre est, comme une lettre, adressée toujours à quelqu'un. Ainsi aucun caractère réel ne les distingue quant au sujet et à la manière, et le choix du titre ne paraît être qu'une affaire de convention.

Considéré sous des rapports étymologiques, le mot *satire* dirait autre chose ; il devrait être réservé à des compositions écrites d'un style amer et mordant sur les travers de l'homme ou sur ses vices, et dériverait de l'analogie entre ce genre de poésie et l'esprit malin et licencieux attribué aux divinités champêtres qu'on appelait *Satyres*. Il s'appliquerait très bien aux productions de Perse et de Juvénal; mais les satires d'Horace ne présentent nullement ce caractère. Leur style a toute la grace et toute la politesse du langage des épîtres, et, comme celles-ci, elles ne sont autre chose que de spirituelles causeries. Une autre étymologie a été proposée, le mot *satire* dériverait du mot latin *satira*, qui signifie mélange de plusieurs choses, et devrait s'appliquer à des poèmes où différents sujets sont traités. Cette définition est très vague, et elle est fausse dans l'application. Mais qu'importe le nom que portaient chez les Romains les Satires d'Horace?

Lucilius avait été précédé par Ennius et Pacuvius dans ce genre d'écrits; mais il les fit oublier et fut considéré long-temps comme le premier des satiriques latins. On n'a conservé de lui que quelques fragments de ses trente satires, et rien ne nous est resté de ses hymnes, de ses épodes et de ses autres ouvrages. Les Romains estimaient beaucoup ses vers, il avait de chauds partisans, et Horace se crut obligé plusieurs fois de se défendre de l'accusation d'avoir médit de ce favori du public ; ce qu'il n'avait fait au reste qu'en motivant sa critique. Un certain Hermogène Tigellius, qu'il ne faut pas confondre, à mon avis, avec le favori de Jules-César du même nom, s'était mis à la tête d'une cabale composée de grammairiens, de mauvais poètes, et de prétendus beaux-esprits, et attaquait Horace avec un acharnement qui fut l'occasion de la dixième satire du livre premier. Jamais justification ne fut plus complète et plus spirituelle. Horace a dit dans cette satire :

Nec tamen hoc tribuens, dederim quoque cætera; nam sic
Et Laberi mimos, ut pulchra poemata mirer.

Aucun peuple de l'antiquité ne portait plus loin que les Romains le goût des bouffoneries dramatiques. L'une d'elles consistait en un genre qu'on appelait *les mimes*, et dont la signification est assez équivoque ; il s'appliquait tantôt à l'acteur, tantôt à l'espèce de monodrame ou comédie à un seul personnage que l'artiste en scène représentait. Rien ne nous est demeuré de ces compositions dont la scène grecque et la latine étaient pourvues si abondamment : mais il est possible encore de se faire une idée juste de leur caractère. Il résulte des travaux des commentateurs et des philologues sur ce sujet, qu'elles consistaient dans la représentation burlesque faite par un seul personnage de caractères et de passions ridicules. Un chevalier romain, Labérius, excella dans cet art et s'y acquit une célébrité qui est venue jusqu'à nous.

Un poète de mœurs aussi accommodant et d'aussi bonne compagnie qu'Horace ne pouvait attaquer le vice avec l'âpreté d'un Juvénal. Comment, avec son enjoûment et son caractère facile, eut-il l'idée de se prendre aux travers et aux ridicules de son temps, et le courage de dire aux mauvais poètes et aux beaux esprits qui infestaient Rome, son opinion sur leur personne et sur leurs ouvrages ? Une carrière nouvelle se présentait à lui ; la réputation usurpée de Lucilius le fatiguait, et il voyait qu'on pourrait faire autrement et mieux. Incapable de haine, mais né homme de goût et railleur, il était révolté de l'importance que se donnaient de sots personnages, et malgré son amour pour le repos, il ne craignit point d'en rire et d'en faire rire son siècle. Il vit les hommes et les choses de son siècle sous leur côté plaisant ; c'était sans doute ce qu'avait de mieux à faire un philosophe de l'école d'Aristippe. Ses satires sont une galerie de tableaux extrêmement variés : il change sans cesse, sinon de ton, du moins de manière : tantôt il fait parler l'homme ridicule qu'il met en scène, tantôt il se fait reprocher ses propres défauts par son valet, pour dire à son tour la vérité à ses concitoyens ; tantôt il conte avec une supériorité de talent qu'Hamilton, Swift et La Fontaine n'ont pas surpassée. Quelquefois il adopte la forme dramatique et révèle un grand talent pour la comédie, tant il sait avec art soutenir le caractère de ses personnages, s'identifier avec eux, et saisir avec finesse un ridicule ou un travers ! Ses épigrammes respectent toujours l'homme privé, et il n'y a jamais rien d'amer et de vicieux dans son enjoûment. Ses satires sont un modèle de grace, de facilité et d'élégance sous le rapport de la diction. On ne saurait trop en louer la saine philosophie, c'est celle des épîtres, le livre de morale le plus attrayant et le meilleur qui ait été jamais écrit.

L'ode chez les Grecs était dite aux accords de la lyre, et écrite, à quelques égards, comme le sont aujourd'hui les morceaux de chant des grands opéras ; il fallait que son auteur fût en même temps musicien et poète. Des accords préludaient et réglaient le ton, la mesure, le mouvement, la période, une harmonie parfaite associait au poème les sons de l'instrument ;

il y avait unité de rhythme, de caractère et d'expression entre les deux arts ainsi réunis. Pour se faire quelque idée de la poésie lyrique chez les anciens, il faut se représenter Pindare au milieu des graves et imposantes solennités de la Grèce, tantôt à Olympie, tantôt à Delphes ou à Corinthe; il faut faire revivre par la pensée ces jeux si politiques et si religieux, où le grand poète décernait à Hiéron la couronne, ces assemblées si imposantes, véritables fêtes nationales, qui réunissaient l'élite des Grecs. Alors seulement, on pourra comprendre, et le caractère de l'ode, et le feu divin qui nourrissait l'enthousiasme du poète thébain. La poésie lyrique chez les Grecs était sans figure de la musique; on chantait l'ode dans toute la rigueur de l'expression, et la lyre, comme instrument et comme organe de la poésie, fesait le charme de la cour des rois, des festins, et des cérémonies publiques. Elle ne se bornait point à proclamer la victoire d'un conducteur de char ou d'un lutteur habile; son essor était plus élevé : l'ode olympique associait à la louange du vainqueur celle du pays qui l'avait vu naître, et célébrait en présence d'un peuple enthousiaste les hauts faits des héros, et la prospérité de la patrie. D'autres fois, l'ode louait le vin, les banquets, l'amour; mais son caractère n'avait pas changé, et on la chantait toujours.

Bien avant les Grecs, les Hébreux connaissaient ce genre sublime de poésies : ce sont des odes magnifiques, comparables aux plus belles de Pindare, que le Chant de Moïse au passage de la mer Rouge, le Cantique des Cantiques, et les Hymnes du roi-prophète. A Jérusalem, comme à Thèbes et à Olympie, l'ode était un poème national, chanté dans les solennités de la patrie, et destiné à rappeler au peuple la grandeur de ses ancêtres, ses victoires, ses revers, ses prospérités passées et ses malheurs présents. Sous ce rapport, le poète devenait un homme d'état : Tyrtée se servait de sa lyre pour ranimer le courage des guerriers et les renvoyer au combat; Therpandre, pour réformer les mœurs; Épiménide, pour conjurer les divinités courroucées, et calmer dans les ames la puissance du remords. Une ode, n'était pas chez les Grecs, simplement une brillante production du génie : elle avait une destination patriotique, et exerçait sur les populations une influence directe et puissante.

Son caractère changea, lorsqu'elle eut été transportée de la Grèce en Italie : dès lors elle cessa d'être de la musique, et l'expression, « chanter sur la lyre », ne fut plus qu'une fiction et un lieu commun poétique. Il y avait à Rome des cérémonies religieuses, des jeux publics comparables, à quelques égards, aux fêtes magnifiques de la Grèce; mais la poésie n'occupait plus le même rang dans les solennités, et n'y paraissait avec ses anciennes attributions que dans des occasions assez rares. Pendant les jeux séculaires, par exemple, l'ode redisait encore la valeur des guerriers, les prospérités ou les malheurs du pays, et l'honneur de mourir en combattant pour lui; mais elle avait cessé d'être un moyen d'action sur les masses, et la lyre du musicien était brisée. Le poète, homme d'action lui-même, ne s'inspirait plus de l'armée, au milieu de laquelle il célébrait, au son des trompettes guerrières et en face de l'ennemi, les présages de la victoire. Son enthousiasme ne se nourrissait plus de celui du peuple, attentif à son chant, devant un tombeau chargé de trophées et de lauriers, ou dans un temple sacré; son ivresse n'était point un mouvement réel et soudain de son ame, en présence des grands hommes que son génie allait immortaliser. Une ode, à Rome, n'était plus qu'un poème de convention, composé sans autre dessein que celui de traiter un sujet donné, en vers plus élevés, plus animés et plus rapides. L'enthousiasme poétique existait toujours dans ce genre d'écrits, et quelquefois au plus haut degré; mais il n'était lui-même qu'une œuvre de l'art, et il avait complètement perdu son caractère national.

Quelques essais, incomplets, avaient été faits avant Horace, pour adapter à la langue latine la mesure des poésies lyriques de la Grèce; ils n'avaient pas été heureux. Ces imitations reproduisaient la forme, et non le génie de l'ode olympique; on n'y retrouvait pas l'harmonie et le feu divin du poète. Horace se montra réellement créateur, en copiant un rhythme inconnu à l'Italie; son génie s'appropria les formes métriques, si vives, si animées, si pittoresques, qu'il avait empruntées à la Grèce, et leur donna à force d'art un charme et une puissance nouvelle. Telle était la souplesse du talent d'Horace, qu'il ne parut nullement embarrassé en entrant dans une carrière si neuve et si difficile, où, comme il le dit lui-même, le pied d'aucun poète n'avait encore précédé le sien. C'eût été peu de chose que de réussir à soumettre la poésie latine aux entraves des mètres grecs; ce qu'il fallait surtout reproduire, c'était l'enthousiasme des poètes de la Grèce, c'était leur éclat, leur abondance, leur vigueur : mais, sous ce rapport fondamental, le succès d'Horace fut encore complet.

Étudions l'art de ce poète dans ces belles odes : *Jam satis terris nivis atque diræ... Donec gratus eram tibi...* et *Carmina non prius audita.....* Dans la première, Horace veut annoncer aux Romains que le meurtre de César a irrité le ciel, et qu'Auguste seul, l'espérance de l'empire, peut fléchir le courroux des dieux. Voici le tour que prend le poète : il commence par faire une énumération magnifique des maux qui ont affligé la terre; son langage est aussi sublime que sa pensée:

> Jam satis terris nivis atque diræ
> Grandinis misit Pater, et, rubente
> Dextera sacras jaculatus arces,
> Terruit urbem,
> Terruit gentes, grave ne rediret
> Seculum Pyrrhæ, nova monstra questæ,
> Omne cum Proteus pecus egit altos
> Visere montes.

Quelle éclat de style, quelle vivacité de couleur, et quelle vigueur d'expressions dans la peinture du dé-

bordement du Tibre! les ravages des eaux d'un fleuve grossi par les orages, et lancé au delà de ses rives, ont-ils jamais été décrits avec un art aussi merveilleux? Après avoir rappelé ces prodiges aux Romains, Horace leur retrace le souvenir de la guerre civile qui a désolé l'empire, et rendu les jeunes hommes si rares:

.... Vitio parentum
Rara juventus.

Quel dieu, demande le poète, doit invoquer le peuple pour expier la colère céleste? sera-ce Vesta, Apollon, la riante Érycine, ou Mars, divinités protectrices de Rome? sera-ce le fils ailé de l'auguste Maïa? Ici, Horace, par la plus ingénieuse des transitions, insinue que ce fils de Maïa, Mercure, a pris les traits d'Auguste en descendant sur la terre; et, continuant cette belle allégorie, il s'écrie:

Serus in cœlum redeas, diuque
Lætus intersis populo Quirini;
Neve te nostris vitiis iniquum
Ocior aura
Tollat: hic magnos potius triumphos,
Hic ames dici Pater atque Princeps;
Neu sinas Medos equitare inultos,
Te duce, Cæsar.

Cette ode expiatoire est écrite du style le plus riche; elle a été regardée à juste titre, par les meilleurs critiques, comme l'un des chefs-d'œuvre du poète. Ce qu'on ne saurait trop admirer, après les beautés du style, tour-à-tour grave, majestueux, noble, touchant, c'est l'art avec lequel le poète sait mettre son héros en scène, dans toutes ses strophes, et préparer par gradation le lecteur à l'apparition de Mercure sous les traits d'Auguste. L'aigle lyrique chez les Grecs n'avait jamais pris un essor plus élevé.

Quelle différence de cette ode à celle dans laquelle Horace raconte sa querelle et son raccommodement avec Lydie! ce n'est plus la même poésie, et il n'y a de commun entre les deux ouvrages qu'une égale perfection. Anacréon et Théocrite n'ont rien écrit de plus frais, de plus naïf et de plus suave. Ce petit drame est un morceau achevé: l'amant rappelle avec de vifs regrets sa félicité passée, et l'infidélité de Lydie; sa maîtresse lui répond par les mêmes reproches, et lui nomme son rival. Blessé dans ses sentiments les plus chers et dans une espérance qu'il n'osait avouer, Horace s'empresse de faire un brillant éloge de Chloé, et annonce qu'il ne redouterait pas la mort, si le nouvel objet de ses feux devait lui survivre; Lydie dit la même chose de Calaïs, avec plus d'énergie encore. Tous les mouvements du cœur humain étaient connus du poète; à peine a-t-il entendu de la bouche de celle qu'il aime, une déclaration qui doit tout finir, qu'un autre sentiment le domine:

Quid? si prisca redit Venus
Diductosque jugo cogit aëneo?
Si flava excutitur Chloë
Rejectæque patet janua Lydiæ?

Lydie a été plus loin que son amant, dans l'expression de ses reproches et de sa tendresse pour le rival qu'elle lui a préféré; elle va plus loin que lui aussi au devant du raccommodement:

Quamquam sidere pulchrior
Ille est, tu levior cortice, et improbo
Iracundior Hadria
Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

Il n'y a rien dans Tibulle et dans Properce qui égale ce dernier trait; cette ode n'a que vingt-quatre vers, et cependant elle eût suffi pour placer son auteur au premier rang des poètes élégiaques. Un auteur comique des temps modernes, Molière, a seul su exprimer, avec autant de finesse, de vérité et de charmes, les brouilleries des amants, observer et saisir aussi bien la nature. Ce ne sont pas les mêmes mœurs et les mêmes beautés poétiques, mais c'est une intelligence aussi parfaite du cœur humain. La délicieuse scène entre Mariane et Valère, dans le second acte du *Tartufe*, est digne d'être comparée au dialogue entre Horace et Lydie. La réconciliation de Valère et de Marianne s'est faite enfin, après un échange de reproches et de protestations d'indifférence, elle est complète; et les premières paroles qui la suivent, c'est ce trait charmant de l'amant à sa maîtresse:

Oh ça! n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous?

Ce vers, sous le rapport de la vérité du sentiment qu'il exprime, est le digne pendant du

Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

Horace a conservé la même supériorité dans l'ode philosophique: veut-il enseigner à la jeunesse romaine l'inégalité apparente et l'égalité réelle qui existent entre les hommes, voyez sa manière de procéder:

Carmina non prius
Audita Musarum sacerdos,
Virginibus puerisque canto.

Il met en parallèle les terreurs dont la tyrannie est environnée, les inquiétudes de l'avare, les dégoûts et l'ennui qui assiégent l'homme riche, avec le repos et le doux sommeil de l'homme à qui suffit une humble médiocrité. Il place là cette grande image:

Regum timendorum in proprios greges,
Reges in ipsos imperium est Jovis,
Clari giganteo triumpho,
Cuncta supercilio moventis.

Et un tableau, effrayant à force d'être vrai, de la condition des tyrans :

> Districtus ensis cui super impia
> Cervice pendet, non Siculæ dapes
> Dulcem elaborabunt saporem,
> Non avium cytharæque cantus
> Somnum reducent :

Lorsqu'il flatte Auguste, son art se cache toujours, il n'a pas l'air de s'en apercevoir; c'est le lecteur qui fait les rapprochements, ou l'allusion, et applique à Octave l'éloge sous-entendu par le poète, qui ne paraît pas y avoir songé.

Horace a imité les Grecs, non seulement sous le rapport du mètre, mais aussi sous celui de la pensée et des expressions : on retrouve dans ses vers une partie des fragments qui nous sont restés des lyriques ses prédécesseurs; mais c'est en maître qu'il les reproduit, et il est aussi original en s'appropriant une idée étrangère, que Boileau le fut plus tard, en le copiant lui-même. Il feuilletait jour et nuit, disait-il, les poètes de la Grèce; sans doute, sa muse dut beaucoup à celle de la patrie de Pindare et d'Anacréon, mais n'a-t-il été qu'un habile traducteur? non sans doute, et les productions vraiment neuves et en grand nombre qui lui appartiennent, déposent contre cette opinion.

Ce n'était pas aux lyriques grecs qu'il avait emprunté ces odes si nationales, si romaines sur les actions de Drusus, de Tibère et d'Auguste, sur la corruption des mœurs de ses contemporains, sur les malheurs de la guerre civile, sur la nécessité d'apaiser le courroux des divinités protectrices de Rome. Il ne copie pas, il est lui-même, quand il fait parler dans un langage si magnifique les grands hommes de son pays, lorsqu'il met en scène Jules, Antoine, Régulus, Annibal; et ces odes philosophiques à Mécène, à Florus, à Virgile, en avait-il pris ailleurs et le fond et la forme? jamais poète a-t-il eu davantage le droit de prétendre au titre de créateur? n'est-il pas neuf encore, quand il s'inspire de la lecture de Sappho, d'Anacréon et d'Alcée, et puise à une source grecque quelques-uns des motifs de ces odes charmantes qu'il a consacrées à la joie des banquets, au vin, à l'amour, à l'amitié? Faut-il lui reprocher, comme un plagiat, l'emprunt de tours heureux empruntés à la lyre d'Éolie, la hardiesse de quelques expressions, et des alliances de mots dont l'imitation enrichissait la langue latine? Son style même, quand il s'empare d'une idée déja connue, n'est-il pas lui, et le style n'est-il pas le poète? Quel homme de génie serait placé parmi les écrivains originaux, si l'on refusait ce caractère à tous ceux qui ont fait des emprunts à leurs prédécesseurs et à leurs contemporains? Virgile a bien plus imité Homère, qu'Horace les lyriques de la Grèce; n'est-il qu'un copiste élégant? L'individualité du poète, est-elle dans le sujet qu'il a choisi? non, sans doute, elle est dans la manière dont il l'a traité? « Pour être véritablement un grand-maître, dit fort bien M. Sliévenart, c'est peu d'inventer une situation, des événements, des caractères; il faut répandre dans toutes les parties de son ouvrage un souffle vivifiant, il faut le revêtir de force et de grace. Il en est des poètes comme des autres artistes : les peintres de toutes les écoles ont fait des portraits de personnages historiques, le sujet, les couleurs sont les mêmes; il n'est cependant pas une seule de ces têtes qui ne se distingue à quelques traits, et un grand nombre sont empreintes du cachet de l'originalité. » Une dernière remarque prouvera qu'Horace fut vraiment créateur : c'est de tous les poètes celui qu'on se plaît le plus à relire, et dont on a retenu un plus grand nombre de vers.

De tous les poètes anciens ou modernes qui ont fait des odes, aucun n'a plus d'abondance, de vigueur et d'éclat qu'Horace, aucun n'a un talent aussi varié; nul ne saurait-être mis en parallèle avec lui sous le rapport de la correction, de l'harmonie, de la grace ou de l'élévation des idées. Pindare est un grand maître dans l'ode lyrique, Anacréon dans l'ode érotique; mais l'un et l'autre se bornèrent à exceller dans un seul genre; et non seulement Horace fut Anacréon et Pindare, il fut aussi un modèle achevé dans un genre inconnu aux neufs lyriques de la Grèce, l'ode philosophique. Cette admirable souplesse de son génie est encore un des traits de l'individualité du poète. Ce qui distingue les odes d'Horace, considérées d'une manière générale, c'est l'alliance d'un excellent jugement aux plus grandes beautés de la poésie; c'est dans ses pièces légères, dans de simples billets d'invitation, l'élégance et la grace, et, sous le rapport du style, une perfection qu'aucun écrivain n'a surpassée. Son langage se recommande au plus haut degré, par le choix et la propriété des expressions, et il est si heureux, qu'une seule épithète, qu'un seul mot lui suffit souvent pour rendre tout un tableau. Horace a été souvent imité; mais aucun des écrivains qui ont fait des odes après lui, et le nombre en est immense, n'est parvenu à le déposséder du premier rang parmi les poètes lyriques.

Lorsqu'Horace mourut, la cour d'Auguste était déja privée de la plupart des grands écrivains de ce siècle. Depuis long-temps Cicéron, Varron, Salluste et Pomponius Atticus ne vivaient plus que dans leurs ouvrages; Rome avait perdu Gallus, Properce, Tibulle et Virgile; Ovide resta le dernier des grands poètes d'une époque qui eut cependant encore à s'honorer de Juvénal, de Martial, et, dans l'histoire, d'écrivains placés au premier rang par la justice des nations lettrées, de Tite-Live et de Tacite. Privé d'Agrippa, de Mécène et d'Horace, Auguste ne voyait autour de lui personne qui l'aimât d'une affection sincère. Rome et l'univers lui obéissaient; mais dans son palais, Livie et Tibère lui résistaient, et fesaient le tourment de sa vieillesse. Aux chagrins domestiques les plus vifs, se joignirent des malheurs publics : trois légions romaines furent détruites par Arminius dans la Germanie. L'empereur se laissa croître les cheveux, la barbe, et s'écriait en se frappant

la tête : « Varus, rends-moi mes légions. » Il avait vu périr la moitié de sa famille, et s'était cru obligé de proscrire l'autre. Le plus proche héritier du trône des Césars fut chassé à cette époque de Rome, où il ne devait plus rentrer ; bientôt après, Julie, sœur d'Agrippa, fut exilée, et Ovide, l'un de ses amants, relégué sur les bords du Pont-Euxin. Le maître du monde romain, Auguste, obéissait à Livie et redoutait Tibère ; il éprouvait quelquefois un remords de la faiblesse qu'il avait eue d'écarter son petit-fils du trône, pour faire un étranger son héritier ; mais sa conscience lui disait en vain que l'infortuné jeune homme était calomnié et innocent : le courage de révoquer un exil injuste lui manqua ; et bientôt la mort, qui le surprit à Nôle, éleva Tibère au souverain pouvoir. L'âge brillant de l'empire fut passé sans retour.

Une décadence rapide commença pour la société romaine, et elle trouva un poète pour la décrire, comme les prospérités d'Auguste avaient rencontré un Horace pour les chanter. Ce poète, qui devait être aussi l'expression des mœurs de son temps, fut Juvénal.

J. B. MONFALCON.

PRINCIPAUX OUVRAGES A CONSULTER

SUR LA BIOGRAPHIE ET SUR LES OUVRAGES D'HORACE.

Suetonius de Vita Horatii.

— Vita Horatii in eodem Cod. aliter descripta.

— Vita Horatii in tribus Codd. blandd. aliter descripta.

— Q. Horatii Vita per annos digesta, dans l'édition Mitscherlich et plusieurs autres.

Wieland, Horazens Briefe, *Leipzig*, 1816, deux parties in-8°.

— Satyren, *Leipzig*, 1819, zwey Theile, in-8°.

Préfaces, Introductions et Notices des éditions des OEuvres d'Horace données par Baxter, Lambin, Dacier, Cruquius, Bentlei, Mitscherlich, Léon Halevy, etc., etc.

Stievenart, Discours préliminaire de sa traduction des poésies lyriques d'Horace.

Vanderbourg, article Horace de la Biographie Universelle, tome XX, page 548.

Campenon et Desprez, Essai sur la vie et sur les écrits d'Horace, tome I[er] de leur édition des OEuvres de ce poète.

Revue de Paris, deux articles, tomes XI et XIII.

Visconti, Iconographie Romaine, édition de *Milan*, 1818, 1 vol. in-4°, page 389.

Laharpe, Lycée ou Cours de Littérature (voyez les *testimonia*).

Eusèbe Salverte, Horace et l'empereur Auguste, in-8°.

Fabricius, Bibliotheca Latina, A. J. Q. Ernesti edita, tom. I, cap. XIII.

Schoell, Histoire abrégée de la Littérature Romaine. (Voyez la Notice Bibliographique.)

— Sur Auguste et les Mœurs romaines au temps d'Horace.

Suetonius, Vit. Aug.

Adam, Roman antiquities.

M. de Theis, Voyage de Polyclète, *Paris*, 1822, 2 vol. in-8°.

Wieland, ouvrages cités.

Iconographie romaine, tome II, in-fol., par Visconti et Mongez, etc., etc.

Q. HORATII FLACCI OPERUM ORDO CHRONOLOGICUS.

ANNO U. C.	ÆTATIS HORAT.	
713	25	Sat. 5, Lib. I.
715	27	Od. 7, II.
716	28	Epod. 7,
717	29	Epod. 4,
Post 719	31	Epist. 6, I.
720	32	Sat. 6, II.
721	33	Epod. 16,
722	34	Od. 15, I.
		Od. 21, III.
		Epod. 1,
Ante		*Id.* 9,
723	34	Sat. 4, II.
723	*id.*	Od. 7, I.
724	35	Od. 24, III.
		Od. 6, *ibid.*
725	36	Od. 37, I.
	37	Od. 6, I.
		—— 31, *ibid.*
		—— 1, II.
725	*id.*	Od. 25, III.
Ante 726		Od. 8, II.
726	38	Od. 6, II.
		14, I.
		16, II.
		3, III.
727	39	Od. 2, I.
		35, I.
		4, II.
		Epist. 5, I.
Ante 728		Epod. 14,
728	40	Od. 12, II.
		26, III.
		11, IV.
		Sat. 10, I.
729	41	Epod. 15,
		Epist. 15, I.
		Od. 18, I.
		26, I.
		29, I.
		2, II.
		8, III.
		Od. 14, III.
		19, III.
730	42	Epod. 5,
		Od. 24, I.
		33, I.
		36, I.
		10, II.
		29, III.
Post 730		Od. 15, III.
		17, III.
		Epod. 18,
731	43	Od. 12, I.
		Epist. 9, I.
732	44	Od. 28, I.
		19, I.
		5, III.
		Epist. 20, I.
733	45	Od. 4, III.
		27, III.
Ante		Epist. 3, I.
734		Od. 2, III.
734	46	Od. 30, I.
		9, II.
		13, II.
		Epist. 8, I.

ANNO U. C.	ÆTATIS HORAT.	
		Epist. 12, Lib. I.
Post 734		Od. 17, II.
		20, I.
Ante		Sat. 5, II.
735		Od. 12, IV.
		13, IV.
		Epist. 4, I.
735	47	Od. 3, I.
		21, I.
		6, IV.
	48	Od. 1, III.
736	48	Od. 1, IV.
		10, IV.
Ante		Carmen Sæculare.
737		Od. 1, Lib. I.
738	49	Epist. 2, I.
		Od. 2, IV.
		9, IV.
739	51	Od. 5, IV.
		14, IV.
740	52	Od. 4, IV.
742	54	Epist. 2, II.
744	56	Od. 11, I.
		15, IV.
		Epist. 13, I.
		Epist. 1, II.

JUVENILIA.

Sat. 2, Lib. I.
3, *ibid.*
4, *ibid.*

Sat. 7, Lib. I.
8, *ibid.*
1, II.

SENILIA.

Od. 16, Lib. I.
17, *ibid.*
14, II.
30, III.
8, IV.
Epod. 17,

Epist. 1, Lib. I.
7, *ibid.*
10, *ibid.*
19, *ibid.*
Ars Poetica.

INCERTÆ PRORSUS ÆTATIS.

Od. 4, Lib. I.
5, *ibid.*
8, *ibid.*
9, *ibid.*
10, *ibid.*
11, *ibid.*
13, *ibid.*
22, *ibid.*
23, *ibid.*
25, *ibid.*
27, *ibid.*
32, *ibid.*
34, *ibid.*
38, *ibid.*
5, II.
15, *ibid.*
18, *ibid.*
19, *ibid.*
20, *ibid.*
7, III.
9, *ibid.*
11, *ibid.*
12, *ibid.*
13, *ibid.*
16, *ibid.*
18, *ibid.*

Od. 20, Lib. III.
22, *ibid.*
23, *ibid.*
28, *ibid.*
3, IV.
7, *ibid.*
Epod. 2.
3.
6.
8.
10.
11.
12.
13.
Sat. 1, Lib. I.
6, *ibid.*
9, *ibid.*
2, II.
3, *ibid.*
7, *ibid.*
8, *ibid.*
Epist. 11, Lib. I.
16, *ibid.*
17, *ibid.*
18, *ibid.*

NOTITIA LITERARIA

DE Q. HORATIO FLACCO

Ex Jo. Alb. Fabricii Bibliotheca Latina a Jo. Aug. Ernesti auctius edita, t. I, cap. XIII.

HORATII ÆTAS.

Q. Horatius Flaccus, Venusii Apuliæ natus est VI Id. decembr. L. Aurelio Cotta et L. Manlio Torquato Coss. anno U. C. 689, ante Christum 65. *Lyricorum fere solus legi dignus*, judice jam olim Quintiliano, quum plures hujus generis poetæ exstarent, Titius, Cæsius, Bassus et alii, quorum scripta quod abolita sint, huic Quintiliani censuræ tribuendum putant Barthius LVI, 11, Advers. ejusque familiaris Christ. Daumius libro erudito de amissione Latinarum radicum p. 61. Vita decessit Horatius Epicuri favens dogmatis, at non ineptus morum scriptorumve censor, Mæcenati atque inde Augusto mire probatus, eodem quo Mæcenas anno U. C. 746, C. Marcio Censorino et C. Asinio Gallo Coss. anno ætatis 57, ante Christum 8, viginti ante mortem Augusti Imp. Sed de universis poetæ rebus carminumque plerorumque, quo scripta sunt tempore, accuratiorem notitiam lector petet ex Horatii vita chronologica, quam in lucem dedit antiquitatis ac rei chronologicæ, ut insignibus speciminibus demonstravit, haud vulgariter peritus Jo. *Massonus*, præmissa Horatii effigie, quam exhibet quoque Jac. Gronovius t. III Thesauri Antiq. Gr. Liter. *sss*. Exstat quoque effigies Horatii in duplici numo apud Sigebertum Havercampum diss. de numis contorniatis p. 152. Vitam Horatii, quæ Suetonio auctori tribuitur, ex Codice MS. vulgavit Pet. *Nannius* cum castigationibus suis Miscellaneor. III, c. 2 (Tom. I Lampadis Artium Gruterianæ pag. 1261). Vita Horatii a Jo. *Masson* scripta prodiit Lugd. Bat. 1708, 8. Videndus etiam de Horatio Tanaq. Faber lib. 2, Epist. 47. Idem Massonus in Hist. critica Reip. Literar. quam Gallice edidit tom. V, p. 51 seq. defendit carmina in libris Odarum, Satiras et Epistolas singulas ab Horatio, prout ferret occasio, fuisse scriptas vario tempore separatim, et deinde ab eodem in libros redactas: neque adeo videri credibile, quod eruditissimo Bentleio persuasum fuerit (v. præf. ejus ad Horatium ab ipso curatum), nihil nisi Satiras primo libro comprehensas scripsisse Horatium anno 26, 27, 28; aut librum secundum Satirarum anno 31, 32, 33; Epodon librum anno 34, 35; librum primum Odarum a. ætatis 36, 37, 38; secundum 40 et 41; tertium anno 42, 43; Epistolarum librum primum, anno 46, 47; librum quartum Odarum Carmenque seculare 49, 50 et 51. Librum secundum Epistolarum et Artem poeticam nulli certo tempori idem Bentleius assignavit.

De Philosophia Horatiana exstant diatribæ Jo. Guil. *Bergeri*. Viteb. 1704, 4; et *Henningi Forelii*, Upsal. 1706, 8. Dan. *Heinsii* de Satira Horatiana liber sæpius editus: nec minus dignæ lectu et amœnæ Jo. Jac. *Mascov* exercitationes binæ ad Satiras Horatii, Lips. 1714, 1716, 4. Ad locum vero Odæ 34 libri I, ubi palinodiam canentis in modum, Epicuro videtur renuntiare, et retrorsum vela dare ab insanientis illius sapientiæ erroribus, conferre licebit dissertationem Georgii R. ICti adversus Massonum, insertam Novæ Bibl. librorum Halensi P. 19, 789 seq. Horatius dulci majestate sua Pindari imitator, unde *Pindaricum* appellat Venantius Fortunatus lib. V carminum, c. 6; Idem IX, 7: *Pindarus Graius meus, inde Flaccus.* Julius vero Cæsar Scaliger VI Poetic. p. 811, 812, Horatium præfert Pindaro, et aliquas illius Odas (ut lib. IV, Od. 3, et libri III, 9) ita miratur, ut malit tales a se compositas, quam Pythionicarum multas Pindari et Nemeonicarum: *quarumque similes,* inquit, *malim composuisse, quam esse totius Tarraconensis rex.* Confer Menagii Anti-Bailletum cap. 27, et Pet. Francii Orationes p. 601, ubi Horatium Juvenali præfert. Is. Casauboni liber *de Persiana Horatii imitatione*, commentario ejus in Persium subjicitur, Paris. 1605,

1615, 8. Franciscus Petrarcha, vir sui seculi doctissimus, dicere solitus est, se ex nullo poeta Latino evasisse meliorem, quam ex Horatio.

> Horace nous instruit comme un ami commode,
> Sans trop s'assujétir à l'art, à la méthode.
> Son tour vif et naïf enchante ses lecteurs,
> Et leur fait mépriser ses fades traducteurs.
>
> (POPE.)

> Qu'Horace connut bien l'élégance romaine!
> Il met le vrai dans tout son jour,
> Et l'admiration est toujours incertaine
> Entre la pensée et le tour.
> Sublime, familier, solide, enjoué, tendre,
> Aisé, profond, naïf et fin,
> Digne de l'univers, l'univers pour l'entendre
> Aime à redevenir latin.
>
> (LA MOTTE.)

Horatii carminum lectione delectati sunt duo Imperatores sapientissimi, Augustus et Severus. Est vero, in Odis præsertim, elaboratissimus, sublimis, suavis, emendatissimus, et in epithetis deligendis, ut Petronii verbo dicam, curiosa ejus felicitas: præcipuus in Satira, doctor in poetica arte unice audiendus: eximius philosophus in Epistolis. In carmine elegantiam et peritiam numerorum ei tribuit Ovidius; in argumentis sapientiam et calliditatem Persius; diligentiam elucubratam Juvenalis; sublimitatem auctor vetus, sed non nominatus; jucunditatem, gratiam, varietatem Quintilianus; sollertiam Apuleius; in sermone puritatem et nitorem idem Quintilianus; in Satiris eum esse emendatissimum Lactantius. Imitatus est in Odis potissimum cum Pindaro Alcæum et Sapphonem: epitheta sumsit ab Homero et Sophocle. In libro Epodon secutus est Archilochum, in Satiris Romanos illos Ennium et Lucilium. Sed Horatio nihil hoc in genere præstantius est, qui ut omnes vitæ rationes in Satiris suis complexus fuit, ita flosculos suppeditat, quibus mirum in modum ornare sermonem nostrum possumus. Ego certe Satiras ejus omnes memoriæ mandari velim, tum in vita ipsa, tum in sermone usui futuras. Elegantissima omnia sunt, dictio nitida, et, si numeros tollas, sermoni soluto apta. Urbanitas in eo mira, sales candidi, ex abdito erutæ sententiæ, argutiæ non coactæ, meræ Charites, omni occasioni aptæ. Summum in illo viro ingenium fuit, nec immerito Augusto et Mæcenati in deliciis, cujus genium satiricum nemo ex antiquis, nemo e recentioribus, ulla imitatione assecutus est. Jo. Caselius in Νόῳ suo, Horatium vitæ magistrum commendans, « Affirmare non dubitem, *inquit*, qui in hoc poeta multum operæ posuerit, eumque ita perdidicerit, ut ejus versus non in ore natos aut extemporales, ut putatur, non memoria teneat (nec vero non sunt, qui hoc præstiterint), sed probe intellectos ad usus vitæ transferat: hunc posse rebus suis suorumque recte in omnibus aliquid boni consilii invenire: nec minus idem patriæ recte consulat, præsertim si et ad historiam se conferat, spectans id, quod potissimum ostendimus. » Bentleio in notis p. 64, Horatius dicitur *magnus novator*, quod ex Græcis in Latinam linguam felici audacia alia transtulit, alia, ut *male feriati* vocabulum, ipse primus effinxit. Confer Jac. Frid. Reimanni historiam vocabulorum Latinæ Linguæ p. 43 seq. Alius Horatius, de quo Martialis IV, 2. Sed longe plures hoc nomine commemorat Jo. Glandorpius in Onomastico Romano p. 402 seq. De *Titio* poeta Lyrico Broukhusius ad Tibullum p. 92 seq. De *Cæsio Basso* Scholiastes Persi ad Sat. VI, 1.

POEMATA.

Scripta Horatii ita recenset Sidonius Apollinaris Carmine IX, v. 218:

> Non quod per Satiras, Epistolarum
> Sermonumque sales, novumque Epodon,
> Libros Carminis ac Poeticam artem
> Phœbi laudibus et vagæ Dianæ
> Conscriptis voluit sonare Flaccus.

Hæc universa Horatii hodie exstant:

Carminum sive Odarum libri IV, ad C. Cilnium Mæcenatem, licet primam Odam libri primi (uti non paucos Virgilii versus) pro spuria habuit Franc. Guyetus, doctus, sed nimis delicati fastidii Aristarchus. Librum quartum ex longo intervallo addere jussit Augustus, ut in vita Horatii Suetonius memoriæ prodidit.

Epodon liber unus, perinde ut libri carminum, vario genere versuum proodico et epodico scriptus, de quibus consulendus Aldi Manutii tractatatus de XIX generibus metrorum Horatii.

Epodon libro subjicitur *Carmen seculare*, quod Horatio componendum injunxit Augustus anno U. C. 736, ætatis Horatii 40. Meminit auctor vitæ, et Sidonius innuit per *Phœbi laudes et vagæ Dianæ conscriptas*. Sunt, quibus carmen seculare videtur etiam lib. I Oda 21, et lib. IV Oda 6. Vide Petri Taffini lib. I de ludis secularibus cap. 16 et 17, in Tomo VIII thesauri Ant. Romanarum.

Sermonum libri IV ad eundem Mæcenatem, epico carmine conscripti; quorum duo priores complectuntur *Satiras* ab argumento, posteriores duo ad docendum et instruendum facti, *Epistolarum* vulgo veniunt nomine, quorum in altero Ethicum philosophum, in altero Criticum profitetur. Alter constat Epistolis viginti, alter vero tribus, una ad Augustum de Poetis, præcipue Romanis; secunda ad Julium Florum; tertia ad Pisones patrem et filios, a Charisio diserte Epistolæ nomine memorata, quæ vulgo, ut Sidonii etiam ætate factum, sejuncta a reliquis, Fabii auctoritate III, 8 Inst. Or. inscribitur *Liber de Arte poetica*, in quem Porphyrio observat, Horatium congessisse præcepta Neoptolemi Pariani de Arte poetica, non quidem omnia, sed eminentissima. Hæc Epistola si cum duabus prioribus jungatur, mole et versuum numero fere æquabunt priorem Epistolarum librum, aut certe parum inter se uterque different, ut pridem notavit Dan. Heinsius. Horatii *Satiras* Fulvius Ursinus in Virgilio cum Græcis

scriptoribus collato pag. 3, veteris Codicis Vaticani fidem secutus, *Eclogas* appellat. Sic quoque Cruquius, haud improbante Barthio ad Statium t. I, p. 351. Liber Satirarum secundus Trebatio in quibusdam Codd. inscribitur. Compositæ sunt carmine epico, sed sermoni propiore, ut ipse lib. I, Sat. IV, 41 scribit:

.... Neque si quis scribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc esse poetam.

Ab his Satiris *mordacem* vocat Flaccum Sidonius: Petrus Blesensis subinde *Ethicum*, ut Epist. 150, et alibi. Quid ecloga, quid satira exigat, eleganter tradit Jo. Anton. Campanus lib. V, Epist. 24. Versus quatuor et quinquaginta ex Epistola ad Florum, a versu 87 ad 140, in alteram ad Augustum transferendos, non post v. 219, ut Dan. Heinsius, sed post 117 collocandos esse, singulari diss. in Acad. Inscriptionum Paris. a. 1702, 15 Nov. probatum ivit J. *Boivinius*. Versus octo in quibusdam Codd. et editionibus præfixi lib. I, Satir. X, et a Gyraldo dialog. IV de poetis, Guil. Cantero aliisque pro Horatianis habiti: *Lucili, quam sis mendosus teste Catone*, etc. tanquam spurii a Criticis rejiciuntur. Vide H. Stephanum, Lævinum Torrentium, alios. In libri secundi Epistola II transpositi versus a 87 ad 140, ut præter Dan. Heinsium in notis, Jo. Boivinius diss. in memoriis literariis Trevoltinis a. 1703, Sept. p. 268 sqq. Salmasius in Solinum pag. 5, Horatii nomine laudat hunc versum:

Nulla dies abeat, quin linea ducta supersit.

sed non est Horatii, nec alterius veteris poetæ Latini, ut notatum Carolo Dati in vita Apellis pag. 107, bibl. Aprosiana pag. 273. Sermonum libros, Horatii exemplo, præter alios scripsit Pet. Scholirius, eques et senator Antuerp. a. 1635 defunctus, quos commentariis etiam illustravit Albertus Le Roy, Eremita Augustinianus, Herbipoli, 1683, 8.

Ars Poetica scripta ad Pisones, patrem et filios: hos enim alloquitur versu 24,

.... Pater, et juvenes, patre digni.

Suetonius in vita testatur, venisse in manus suas et *Elegos* sub Horatii titulo, et *Epistolam* prosa oratione, quasi commendantis se Mæcenati. « Sed utraque, *inquit*, falsa puto. Nam elegi vulgares, epistola autem obscura, quo vitio minime tenebatur. » Auctor libri de Orthographia, qui Bedæ vulgo tribuitur, p. 2800 edit. Putschii: « Nonnulli veterum ipsa carmina soles nominare, sicut Horatius in principio cujusdam voluminis, quod ita exorsus est. » Soles meos omni Ecclesiæ (Barth. LII, 4, legit *Etesiæ*) vestræ commendo. Et *Maro*: sæpe ego longos Cantando puerum memini me condere soles.

SCHOLIASTÆ VETERES.

Multos Grammaticos veteres interpretes nacta sunt Horatii Carmina, sed quorum ætas definiri non potest. Primo loco ponitur in edd. *Acron*, cui Præfert interpretandi sollertia *Porphyrionem* Vavassor de vi et usu verborum quorundam. Henr. Stephanus testatur, in MS. *Pomponium Porphyrionem* appellari. Ceterum sunt magis excerpta ex eorum commentariis, quam commentarii ipsi, iique etiam, ut in aliis quoque factum, interpolati ab iis, qui ista excerpsere. Porphyrionis quidem Scholia se longe pleniora habere scriptis Emendationum l. I, c. 14, eaque se editurum promisit. Scholia autem Anonymi edidit primus Cruquius in sua Horatii editione. Ea similia ceteris judicat Barthius Advers. XLII, 22; nec magni faciebat T. Faber Epp. I, 2; II, 54: habent tamen non pauca, quæ in ceteris Scholiis antiquis non reperiuntur, et tamen ad intelligendum Horatium utilia. Scholia inedita exstant in Bibl. Franequerana, teste Gutberletho de Saliis pag. 9. Grævius etiam in Lect. Hesiod. c. 17 affert locum e Scholiaste suo inedito. Quæ in edd. Basil. addita sunt veterum Grammaticorum Scholia, ea sunt excerpta et collecta ex libris Grammaticorum superstitum.

CODICES.

Codices MSti Horatiani non tam insignes quidem et clari exstant, quam Virgiliani; sed tamen non pauci, aut contemnendi. Codicem optimæ notæ commemorat Barthius Adv. XXXV, 2. Bentleius Reginensem p. 13, 16, etc. Leidensem 800 annorum, Cantabrigiensem 600, item alium Galei; v. et Burmanni præf. ed. 1713, 12. MS. Biblioth. Hanov. scripturæ Longobardicæ minoris, item Gœttingensis recentiorem habent. Habent et Bibl. Lips. Sen. et Vinar. MSStos, quorum omnium, aliorumque excepta Gesnerus habuit. Plures reperiet, qui volet, in Montefalconii Bibl. MSS. etc. Vide et Jani edit. Horatii, tom. I, vol. I.

SCRIPTA HORATIO LUCEM AFFERENTIA.

In *Artem Poeticam* separatim scripsere plurimi, quorum nonnullos annotavit etiam Adrianus Bailletus, in judiciis eruditorum de scriptoribus hujus argumenti, singulari volumine recensitis, Vitus *Amerbachius*, Argent. 1543, 8. Franc. *de Cascales*, Valentiæ 1659, 8. Nic. *Colonius*, Bergomi 1587, 8. Thom. *Corræus* Lusitanus, Venet. 1587, 8. *Trypho Gabriel*, Paris. 1544, 8. Henr. *Glareanus*, Paris. 1533, 4, ap. Rob. Steph. Jac. *Grifolus*, Florent. 1550, Paris. 1552, et Venet. 1562, 8, cum apologia adversus Jasonem de Nores. Franc. *Luisinus*, Utinensis, Venet. 1554, 4, apud Ald. Manut. Vicentius *Madius* Brixianus, Venet. 1550, fol. cum commentario ejusdem et Barth. Leonhardi in Poeticam Aristotelis. Aldus *Manutius* junior ibid. 1576, 4. Hercules *Manzonius*, Bergomi, 1604, 4. Pet. *Nannius*, ad calcem edit. Horatii cum Torrentii commentario, Antu. 1608, 4. Jason *de Nores*, Cyprius, 1544, 8. Venet. 1553. Janus *Parrhasius*, Neap. 1531, 4. Paris. 1533. Lugd. 1536. Venet. 1553. Jo. *Piscator*, Spiræ 1595, 8. Franc. *Robortelli* commentaria

cum ejus explicationibus de Satira, Epigrammate, Comœdia, salibus et Elegia, Florent. 1548, fol. Franc. *Sanchez* annotationes, Salmanticæ 1591, 8. Antu. 1592, 8. Achillis *Statii* notæ, Antu. 1553, 4. Jo. *Sturmii* commentarius, Argentor. 1576, 8; quem J. Henr. Ackerus iterum subjici prælis curavit Rudolst. 1716, 8. Jod. *Willichii*, Francof. 1539, 8. Jo. Bapt. *Pignæ* poetica Horatiana Venet. 1561, fol. etc. Princeps et novissimus interpres est R. *Hurdius*. Omisimus Analyticos, Rhetoricos et Paraphrastas, ut in ceteris partibus: quos nemo hodie quærit.

In *Epistolas* Claudius *Minos*, Paris. 1584, 4. Jo. *Amarito*, ibid. 1553, 12.

In *Satiras* Jac. *Cruquii* notæ excusæ separatim 8, ap. Plantin. Julii Aurelii *Haurechi* commentarius in Satiras duas primores, Antu. 1541, 8. P. *Oudini* in Satiram VI lib. I, J. J. *Mascovii* exercitt. II in Horatii Satiras. Lips. 1714, etc.

In *Odas* et *Epodon librum*, J. M. *Brutus*, Herm. *Figulus*, Francof. 1546, 4. Bernhardin. *Parthenius*, Ven. 1584, 4, Phil. *Eugentinus*, J. Th. *Freigius*, etc. In lib. I Odd. Adr. *Turnebus*, Paris. 1577 et 1586, 8, una cum animadverss. ex ejusdem Adverss. in varia Horatii loca, notisque Mureti et Manutii in Horat. Paulli *Franci* commentarii Horatiani præmetium in I et II librum Odarum, Francof. ad Viadrum 1521, 8. Jo. *Cæsarius* in Odas triginta duas libri primi, Rom. 1566. *Hugolinus Martellus* Episcopus, in Odam 2 libri IV, de Pindari laudibus, Florent. ap. Juntas, 1579, 4. Julianus *Aurelius* Lessigniensis Belga, in Odam 1 et 2, cum paraphrasi earundem, Antu 1541. Blasius *Bernardus* de laudibus vitæ rusticæ ad Horatii 2 Epodon, Florent. 1613, 4. *Aldus Manutius* de eodem argumento, Venet. et J. *Weitzius*, Francof. 1625, 8. Jac. *Cruquii* notæ in Epodon librum excusæ separatim apud Plantin. Phil. *Bebii* e Soc. Jesu commentarius in Lyrica Horatii ab obscenitate expurgata, Colon. 1633, fol. *Christii* juventas aquilæ, ad carm. IV, 4. Lips. 1745. Cl. *Messerschmid* de Genio, Witteb. 1769. Cl. *Baueri* epistola de Horatii locis nonnullis, Laub. 1770. Cl. *Brieglebii* Vorlesungen über den Horaz (carm. I, 1-6) Altenb. 1770. Cl. *Haymanni* vindiciæ Hor. advers. Perraultum, Dresd. 1771. Cl. *Degen* specimen urbanitatis Hor. Erlang. 1774. III. C. H. *Schimidii* polemicæ Horatianæ specimina V, inde ab a. 1776. Cl. *Haberland* de carm. III, 3. Jen. 1775. Cl. *Wideburg* de nexu in odis Hor. ib. eod.

Carmen seculare, separatim cum aliis Odis quibusdam, velut, in iisdem ludis secularibus, distinctis temporibus dierum cum illo, quod carmen sec. vocamus, decantatis edidit sub titulo: *Partis sextæ operum Horatii* ex antiquissima recensione *Sidonii Apoll.* Carm. IX, 218. s. notisque crit. et philol. illustravit Jo. Pet. *Anchersen*, Hafn. 1752, 8. Simile quid in mentem venerat ante *Sanadono*; vid. *Gesnerum* in præf. ad Carm. sec. cujus judicium de eo invento probamus.

Christ. Aug. *Heumanni* quædam in Horatium observationes, insertæ Miscellaneis Lipsiensibus Pezoldi t. IV, p. 137 seq. His junge ejus Parerga crit. p. 138 seq. et audaces Galli cujusdam emendationes in Horatium, in Memor. Trevoltinis a 1715, p. 968; et Ephemer. literar. Paris. a. 1716, p. 515 seq. Item observationes Misc. Dorvill. vol. II, p. 88 seq. 381 seq. et vol. IV. G. *Waddeli* animadverss. crit. in loca quædam Hor. Edimb. 1734. J. Ph. *de Medenbach Wakker* amœnitates literar. (Traj. ad Rh. 1770, 8.) J. *Schraderi* emend. liber (Leovard. 1776, 4.) *Sulzeri* theoria artium (*Herderi*) Silvæ criticæ, *Lessingii* Laocoon, *Kamesii* (*Homi*) elementa critica, etc.

Ineditum Zach. *Lundii* commentarium copiosum in Artem Horatii, una cum aliis viri illius docti lipsanis servat Hafniæ Frid. Rostgaard. In Odas quoque et Epistolas commentarius ejusdem Lundii venit una cum aliis quibusdam illius monumentis in bibliothecam J. Moth, regis Daniæ a consiliis. Jo. *Ulrici* commentationes in Horatium memorat Jo. Frid. Gronovius Epistola ad Casp. Hofmannum a. 1633, inter Epistolas G. Richteri p. 563. Commentarios suos ipsius Hadrianus *Junius* IV, 6, animadversionum. Vide sis et ejusdem Junii Epistolas pag. 3 seq. et 280.

Thom. *Treteri* Posnanensis index omnium vocabulorum in Horatio, prodiit Antu. 1576, 8, et Francof. 1600, 8. Eum Romæ in adornando Horatiano indice adjuverat Polonus Stanislaus Drozinius in ædibus Hosii Cardinalis. Ille index ad paginas est editionis Lugd. 1576 adornatus. Jo. Pet. *Tanii*, Romani, Soc. Jesu, index in Horatium et Boethium, Mediol. 1610, 8. Dan. *Avemanni* Brunopolitani Hodegeta Horatianus, non ad paginas singularis cujusdam editionis, ut Treteri, sed ad libros et versiculos, atque adeo quascunque Horatii editiones accommodatum omnium vocabulorum *Indicem* exhibet. Brunsv. 1667, 8. Ex utroque compositus est in ed. Bentleiana Horatii. Jodoci *Desmarez* Horatius in usu, sive Horatianæ phraseos puritas, copia, elegantia, Colon. 1648, 12. Andr. *Crameri* praxis Horatiana laudatur a Christ. Daumio in Epist. ad Græfium Rectorem scholæ Altenburg. Jo. Bapt. *Masculi* Lyrica sive Odæ cum argumentis odarum, et ideis Horatianis, Duaci 1635, 12. In locos communes Horatium, utili poeseos studiosis consilio, digessit Jos. *Langius*, Lugd. 1604, 12; uti Virgilium Mich. Coissardus e Soc. Jesu, Paris. 1683, 12. Emblemata Horatiana cum elegantissimis iconibus ære descriptis edidit Otto Vænius pictor, ab a. 1610 frequenter recusa, nec Latine modo, sed Gallice quoque et Germanice edita, nec non Belgice et Hispanice, ac denique Italice, interprete Pet. de Benedictis, Ligure. Cum Pindaro Horatium contulit Franc. *Blondellus* singulari dissertatione vulgata Gallice, Paris. 1675, 12, atque inde Amstel. docetque Horatium magis usum judicio, Pindarum enthusiasmo poetico plus indulsisse. Vide etiam, si placet, egregii poetæ *de La Motte* dissertationem, eodem idiomate editam, de ratione et virtutibus Odarum.

Parodias Horatianas ediderunt Casp. Cunradus, Jo. Otto Mariana, Melch. Adamus, H. Meibomius, Thom. Sagittarius, et novissime Joach. Henningius, E veteribus huc spectat aliquo modo *Metellus* Teger-

seensis Monachus in Bavaria, qui circa a. C. 1160 metris Horatianis scripsit Quirinalia in laudem S. Quirini martyris, Episcopi Laureacensis, edita ab Henr. Canisio append. T. I, lect. antiq. T. III edit. Basn. Laudat hunc scriptorem, pro seculi, quo vixit, barbarie, non inelegantem, et Odas nonnullas ex eo refert Petr. Taffinus de an. Sec. P. I, c. 8, et P. II, c. ult. *Parodias* Horatianas præterea vulgarunt Jo. *Morellus*, Musei Rhemensis Parisini Gymnasiarcha, Paris. 1608, 8. Justin. *Bertuchius*, Gymnasii Portensis Rector, et Dav. *Hoppius* scholæ Regiomontanæ Prorector, Brunsv. 1690, 8. In Jo. Jac. *Hofmanni* Poematibus, excusis Basil. 1684, 12, liber primus integer Proteum Horatianum complectitur, sive Odas Horatii selectas, quas exhibet redditas vario carminis genere, Alcaico, Anacreontico, anapæstico, Asclepiadeo, choriambico, elegiaco, epico, iambico, Phalœcio, Sapphico. Paraphrasin heroicam aliquot odarum Horatii habes etiam in poematis præclaris Jac. *Wallii* Soc. Jesu Antu. 1656, 8. P. Aloysii *Hardevyst* Soc. Jesu Paraphrasis heroica odarum XXIV libri primi, Antu. 1711, 8. Omitto Car. Ruæi, aliorumque similes venæ poeticæ exercitationes. Italice Laurentii *Matthœi*, Reatini, Metamorfosi lirica d'Oratio trasportato e moralizato in tute le sue Odi ed Epodi, con discorso proemiale di quanto sia difficultosa ed altretanto profitevole l'imitation Oratiana, a Rieti, 1679.

Metrorum Horatianorum rationem explicarunt, ex antiquis Diomedes III artis Grammat. p. 517-528; e recentioribus Nic. Perottus et Aldus Manutius, quos jam supra memoravi, tum Franc. Patricius, cujus liber scriptus fuit in bibl. Heinsiana, Th. *Harsley*, Lond 1736, 8; ut Dan. Bambergium aliosque omittam.

Horatium a Jul. Cæsaris Scaligeri censuris defendit Bernh. Parthenius Spielebergius in commentario ad Odas. Novo censori Anglico Horatii, qui dissertationes suas, poetæ illi parum æquas, quæ vocat scrutinia, opposuit, respondit alius, nescio quis, eodem idiomate, An answer to the scrutiny, etc. Lond. 1708, 8. Vid. Ephemerides Paris. 1709, mense Febr. p. 256 seq. Consulenda etiam poetæ Galli insignis, Motti (de La Motte) dissertatio Odis ipsius præmissa de Poesi Lyrica, Paris. 1709, 12; et, quam laudabam supra, exercitatio Jo. Guil. Bergeri, Prof. Viteberg. de Philosophia Horatii, a. 1764 edita, qua Eclecticum eum fuisse, et a quorumcunque Philosophorum disciplina, quæ ipsi probarentur, cum judicio delibasse disputat. *Lessingii* Rettungen de Horaz, Opp. T. III, Berol. 1754. C. A. *Klotz*. de felici audacia Horatii, Ien. 1762. Ej. vindiciæ Horatii, Brem. 1764. Ej. Lectiones Venusinæ, Lips. 1770. *Walchius* de philosophia Hor. Stoica, Jen. 1764. J. F. *Engeri* commentariol. in selecta Hor. loca, Uratisl. 1777. Q. Horatius Flaccus door R. van *Ommeren*. Amsteld. 1790, 8.

JUGEMENTS

PORTÉS SUR HORACE.

Un volume suffirait à peine pour reproduire tous les éloges du talent poétique d'Horace que l'on trouve dans les auteurs, surtout modernes; obligé à faire un choix, je reproduirai ceux d'entre eux qui se recommandent par l'appréciation la mieux sentie et la mieux exprimée du génie de l'auteur de l'Épître aux Pisons.

TESTIMONIA ANTIQUA

DE Q. HORATIO.

OVIDIUS, TRIST. IV, 10, 49.

Et tenuit nostras numerosus Horatius aures
Dum ferit Ausonia carmine culta lyra.

PETRONIUS, C. 118.

Cæterum neque generosior spiritus vanitatem amat, neque concipere aut edere partum mens potest, nisi ingenti flumine litterarum inundata. Effugiendum est ab omni verborum, ut ita dicam, vilitate, et sumendæ voces a plebe submotæ, ut fiat

Odi profanum volgus et arceo.

Præterea curandum est, ne sententiæ emineant extra corpus orationis expressæ; sed intecto vestibus colore niteant. Homerus testis, et Lyrici, Romanusque Virgilius, et Horatii curiosa felicitas.

JUVENALIS, SAT. VII, 53 SQQ.

Sed vatem egregium, cui non sit publica vena,
Anxietate carens animus facit, omnis acerbi
Impatiens, cupidus silvarum, aptusque bibendis
Fontibus Aonidum: neque enim cantare sub antro
Pierio, thyrsumve potest contingere mœsta
Paupertas atque æris inops, quo nocte dieque
Corpus eget: satur est, quum dicit Horatius *Evoe!*

PERSIUS, I, 116.

Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit et admissus circum præcordia ludit,
Callidus excusso populum suspendere naso.

SALEI, BASSUS, AD PIS. 227.

(Wernsd. Poet. Min. IV, 276).

Mæcenas alta Thoantis
Eruit, et populis ostendit nomina Graiis.
Carmina Romanis etiam resonantia chordis
Ausoniamque chelyn gracilis patefecit Horati.

QUINCTILIANUS, INST. OR. 1, 8.

Utiles Tragœdi: alunt et Lyrici, si tamen in his non auctores modo, sed etiam partes operis elegeris. Nam et Græci licenter multa, et Horatium in quibusdam nolim interpretari.

IDEM, L. I, C. 1.

Multo est tersior (Lucilio) ac purus magis Horatius, et ad notandos hominum mores præcipuus. *Et paullo post:* Iambus non sane a Romanis celebratus est, ut proprium opus; a quibusdam interpositus: cujus acerbitas in Catullo, Bibaculo, Horatio; quamquam illi epodos intervenire non reperiatur. At Lyricorum idem Horatius fere solus legi dignus. Nam et insurgit aliquando et plenus est jucunditatis, et gratiæ, et variis figuris, et verbis felicissime audax.

AUCTOR DE CAUSIS CORR. ELOQU. C. 20.

Exigitur enim jam ab oratore etiam poeticus decor, non Attii, aut Pacuvii veterno inquinatus, sed ex Horatii, et Virgilii et Lucani sacrario prolatus. Horum igitur auribus et judiciis obtemperans nostrorum oratorum ætas, pulchrior et ornatior exstitit.

AUSONIUS, EID. IV, 56.

Te præeunte, nepos, modulata poemata Flacci
Altisonumque iterum fas est didicisse Maronem.

SIDONIUS APOLLIN. EPP. VIII, II.

..........Stilus aut Maronianus
Aut quo tu Latium beas, Horati,
Alcæo potior Lyristes ipso.

IDEM, IBIDEM (p. 226. SIRMOND.)

In Lyricis Flaccum sequutus nunc ferebatur in iambico citus, nunc in choriambico gravis, nunc in alcaico flexuosus, nunc in sapphico inflatus.

IDEM, IN PRÆF. PANEGYR. JUL. VAL. MAJORANO DICTI.

Et tibi, Flacce, acies Bruti Cassique sequuto.
Carminis est auctor, qui fuit et veniæ.

IDEM, L. IX. EPP. 13 AD TONANTIUM.

Sed tu per Calabri tramitis aggerem
Vis ut nostra dehinc cursitet orbita
Qua Flaccus lyricos Pindaricum ad melos.
Frenis flexit equos plectri potentibus,
Dum metro quatitur chorda Glyconio,
Nec non Alcaico, vel Pherecratio
Juncto Lesbiaco, sive Anapæstico.

IDEM, CARM. IX, V. 223 SQQ.

Non quod per Satiras, Epistolarum
Sermonumque sales, novumque Epodon
Libros carminis, ac Poeticam Artem
Phœbi laudibus et vagæ Dianæ
Conscriptis voluit sonare Flaccus.

IDEM, CARM. XXIII, 450 SEQQ.

At si dicat Epos metrumque rhythmis
Flectat commaticis tonante plectro,
Mordacem faciat silere Flaccum.
Quamvis post Satiras Lyramque tendat
Ille ad Pindaricum volare cygnum,

C. CILNII MÆCENATIS HENDECASYLLABORUM FRAGM. AP. ISIDOR. ORIG. XIX, 32.

Lucentes, mea vita, nec smaragdos,
Beryllos mihi, Flacce, nec nitentes,
Nec præcandida margarita quæro;
Nec quos Thynica lima perpolivit
Annellos, nec Iaspios lapillos.

TESTIMONIA ET JUDICIA

RECENTIORUM.

MONTAIGNE, ESSAIS, LIV. III, CHAP. 5.

Horace ne se contente point d'une superficielle expression, elle le trahiroit; il veoid plus clair et plus oultre dans les choses; son esprit crochette et furette tout le magasin des mots et des figures pour se représenter; et les luy fault oultre l'ordinaire, comme sa conception est oultre l'ordinaire.

.... Il m'a tousiours semblé qu'en la poësie, Virgile, Lucrèce, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier reng. (Liv. II, chap. 10.)

DACIER, PRÉFACE DE SA TRADUCTION D'HORACE.

Je suis persuadé que de tous les dons des muses, à tout prendre, j'excepte toujours Homère, les plus utiles ce sont les poésies d'Horace. C'est un grand poète, un grand philosophe, et un grand critique. Et dans toutes ces parties, on ne trouve jamais un auteur, on trouve un homme du monde qui, en nous instruisant toujours, joue, badine, s'amuse toujours avec nous. Rien ne marque ni travail, ni peine, rien ne sent l'école; tout coule de source, tout est noble, tout est fleuri. Il est poète, même dans sa philosophie, malgré son style de conversation; il est philosophe dans sa poésie et dans sa critique, et partout règne toujours une imagination heureuse et féconde, un jugement exquis et une solidité merveilleuse. On peut dire de sa poésie : *Corpus solidum et succi plenum.* De tous les poètes, c'est l'unique qui seul puisse former un honnête homme et un galant homme; car c'est le seul qui enseigne tous les devoirs de la vie civile et qui apprenne à bien vivre avec soi-même, avec ses égaux, avec ses supérieurs. L'homme public, l'homme privé, le magistrat, le guerrier, les sujets, les rois, en un mot toutes les conditions, tous les âges y trouvent les préceptes les plus importants et les plus nécessaires pour leur état.

BOILEAU.

Et quoi! lorsqu'autrefois Horace, après Lucile,
Exhalait en bons mots les vapeurs de sa bile,
Et, vengeant la vertu par des traits éclatants,
Allait ôter le masque aux vices de son temps;
Ou bien quand Juvénal, de sa mordante plume
Fesant couler des flots de miel et d'amertume,
Gourmandait en courroux tout le peuple latin,
L'un ou l'autre fit-il une tragique fin?
(Satire 7).

Boileau dans cette satire a imité ou plutôt traduit dix-huit vers d'Horace :

Le zèle à mon esprit tiendra lieu de génie;
Horace, tant de fois dans mes vers imité,
De vapeurs en son temps comme moi tourmenté,
Pour amortir le feu de sa rate indocile,
Dans l'encre quelquefois sut égayer sa bile :
Mais de la même main qui peignit Tullius,
Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius,
Il sut fléchir Glycère, il sut vanter Auguste,
Et marquer sur la lyre une cadence juste.

Suivons les pas fameux d'un si noble écrivain.
A ces mots, quelquefois prenant la lyre en main,
Au récit que pour toi je suis près d'entreprendre,
Je crois voir les rochers accourir pour m'entendre,
Et déja mon vers coule à flots précipités,
Quand j'entends le lecteur qui me crie : « Arrêtez,
Horace eut cent talents ; mais la nature avare
Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizarre:
Vous passez en audace et Perse et Juvénal ;
Mais sur le ton flatteur Pinchêne est votre égal. »
(Ép. 8).

L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la Vérité du vers de la satire.
Lucile le premier osa la faire voir,
Aux vices des Romains présenta le miroir,
Vengea l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied, du faquin en litière.
Horace à cette aigreur mêla son enjoûment;
On ne fut plus ni fat ni sot impunément;
Et malheur à tout nom qui, propre à la censure,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure !
(Art poétique, chant 2).

Boileau était un studieux amateur des écrits d'Horace; il lui a emprunté l'Histoire de l'ancienne Comédie, la Description des Ages de l'Homme, et celle des Bienfaits de la Poésie, et il en a fait enfin un des interlocuteurs du *Dialogue contre les modernes qui font des vers latins*.

FÉNÉLON, DIALOGUES DES MORTS.

VIRGILE.

Que nous sommes tranquilles et heureux sur ces gazons toujours fleuris, au bord de cette onde si pure, auprès de ce bois odoriférant !

HORACE.

Si vous n'y prenez garde, vous allez faire une églogue ; les ombres n'en doivent point faire. Voyez Homère, Hésiode, Théocrite, couronnés de laurier : ils entendent chanter leurs vers, mais ils n'en font pas.

VIRGILE.

J'apprends avec joie que les vôtres sont encore après tant de siècles les délices des gens de lettres. Vous ne vous trompiez pas, quand vous disiez dans vos odes d'un ton si assuré : « Je ne mourrai pas tout entier. »

HORACE.

Mes ouvrages ont résisté au temps, il est vrai; mais il faut vous aimer autant que je le fais pour n'être point jaloux de votre gloire. On vous place d'abord après Homère.

VIRGILE.

Nos muses ne doivent point être jalouses l'une de l'autre ; leurs genres sont différents. Ce que vous avez de merveilleux, c'est la variété. Vos odes sont tendres, gracieuses, souvent véhémentes, rapides, sublimes. Vos satires sont simples, naïves, courtes, pleines de sel ; on y trouve une profonde connaissance de l'homme, une philosophie très sérieuse, avec un tour plaisant qui redresse les mœurs des hommes et qui les instruit en se jouant. Votre art poétique montre que vous aviez toute l'étendue des connaissances acquises, et toute la force de génie nécessaire pour exécuter les plus grands ouvrages, soit pour le poème épique, soit pour la tragédie.

HORACE.

C'est bien à vous à parler de variété, vous qui avez mis dans vos églogues la tendresse naïve de Théocrite ! Vos Géorgiques sont pleines de peintures les plus riantes ; vous embellissez et vous passionnez toute la nature. Enfin, dans votre Énéide, le bel ordre, la magnificence, la force et la sublimité d'Homère éclatent partout.

VIRGILE.

Mais je n'ai fait que le suivre pas à pas.

HORACE.

Vous n'avez point suivi Homère, quand vous avez traité les amours de Didon. Ce quatrième livre est tout original. On ne peut pas même vous ôter la louange d'avoir fait la descente d'Énée aux enfers plus belle que n'est l'évocation des ames qui est dans l'Odyssée.

VIRGILE.

Mes derniers livres sont négligés. Je ne prétendais pas les laisser si imparfaits ; vous savez que je voulus les brûler.

HORACE.

Quel dommage, si vous l'eussiez fait ! C'était une délicatesse excessive ; on voit bien que l'auteur des Géorgiques aurait pu finir l'Énéide avec le même soin. Je regarde moins cette dernière exactitude, que l'essor du génie, la conduite de tout l'ouvrage, la force et la hardiesse des peintures. A vous parler ingénument, si quelque chose vous empêche d'égaler Homère, c'est d'être plus poli, plus châtié, plus fini, mais moins simple, moins fort, moins sublime ; car d'un seul trait il met la nature toute nue devant les yeux.

VIRGILE.

J'avoue que j'ai dérobé quelque chose à la simple nature pour m'accommoder au goût d'un peuple magnifique et délicat sur toutes les choses qui ont rapport à la politesse. Homère semble avoir oublié le lecteur pour ne songer à peindre en tout que la vraie nature. En cela je lui cède.

HORACE.

Vous êtes toujours ce modeste Virgile qui eut tant

de peine à se produire à la cour d'Auguste. Je vous ai dit librement ce que j'ai pensé sur vos ouvrages ; dites-moi de même les défauts des miens. Quoi donc ! me croyez-vous incapable de les reconnaître ?

VIRGILE.

Il y a, ce me semble, quelques endroits de vos odes qui pourraient être retranchés sans rien ôter au sujet, et qui n'entrent point dans votre dessein. Je n'ignore point le transport que l'ode doit avoir ; mais il y a des choses écartées qu'un beau transport ne va point chercher. Il y a aussi quelques endroits passionnés, merveilleux, où vous remarquerez peut-être que quelque chose manque, ou pour l'harmonie, ou pour la simplicité de la passion. Jamais homme n'a donné un tour plus heureux que vous à la parole, pour lui faire signifier un beau sens avec brièveté et délicatesse : les mots deviennent tout nouveaux par l'usage que vous en faites; mais tout n'est pas également coulant : il y a des choses que je croirais un peu trop tournées.

HORACE.

Pour l'harmonie, je ne m'étonne pas que vous soyez si difficile. Rien n'est si doux et si nombreux que vos vers : leur cadence seule attendrit, et fait couler les larmes des yeux....

VIRGILE.

L'ode demande une autre harmonie toute différente, que vous avez trouvée presque toujours ; et qui est plus variée que la mienne.

HORACE.

Enfin je n'ai fait que de petits ouvrages. J'ai blâmé ce qui est mal, j'ai montré les règles de ce qui est bien ; mais je n'ai rien exécuté de grand comme votre poëme héroïque.

VIRGILE.

En vérité, mon cher Horace, il y a déja bien longtemps que nous nous donnons des louanges ; pour d'honnêtes gens, j'en ai honte. Finissons.

D'AGUESSEAU. LETTRES, INSTRUCT. SUR L'ÉTUDE.

Je conseillerais à notre futur orateur de s'attacher presque continuellement à trois des poètes latins, et de les avoir continuellement entre les mains. Il devinera aisément que c'est de Térence, de Virgile et d'Horace. On peut dire qu'ils sont *pares magis quam similes*. Mais s'il fallait faire un choix dans ce qui est également parfait.... je donnerais la préférence à la lecture d'Horace, et surtout de ses Satires, de ses Épîtres, et de son Art poétique, qui donne des leçons aux orateurs mêmes, quoiqu'il ne paraisse fait que pour les poètes.

Je dirais volontiers d'Horace ce que Quintilien a dit de Cicéron : *Ille se profecisse sciat, cui Horatius valde placebit*. On y apprend, non seulement à bien parler, mais à bien penser; à juger sainement de ce qui doit plaire ou déplaire dans ceux avec qui nous vivons ; à avoir le sentiment vif et délicat sur les caractères, sur les bienséances et les devoirs de la vie civile, et à connaître ce qui peut former l'honnête homme, l'homme aimable, dans le commerce de la société.

Toutes les vertus du style s'y réunissent en même temps : une justesse d'expression qui égale celle des pensées, un art à présenter des images toujours gracieuses et toujours traitées avec cette sobriété qui sait s'arrêter où il faut, et faire succéder de nouvelles beautés qui semblent suivre naturellement les premières et charmer l'esprit par leur variété, sans le fatiguer par leur multitude ou par leur confusion ; un choix dans les épithètes, qui ne sont jamais oisives, et qui ajoutent toujours ou plus de force, ou plus de grace aux termes qu'elles accompagnent ; une perfection dans les narrations, dont l'élégance et l'ornement ne diminuent point la simplicité et la rapidité. Enfin, on trouve en lui un maître toujours aimable, qui, comme il le dit lui-même, enseigne le vrai en riant, et dont le savant badinage semble jouer autour du cœur (c'est l'expression de Perse) pour y faire entrer plus agréablement ses préceptes. Mais en voilà trop sur le caractère de cet auteur : il faudrait être Horace lui-même pour en faire dignement le portrait ; et l'on profitera plus à le lire qu'à l'entendre louer.

ROLLIN, HIST. ANC. t. XI, p. 90, éd. LETRONNE.

Les Satires et les Épîtres me paraissent d'un prix infini. Elles n'ont rien au dehors qui avertisse, rien qui frappe. C'est pour l'ordinaire une pure prose mise en vers et même dénuée de tout l'éclat et de toute la douceur de l'harmonie poétique. Ce n'est pas qu'Horace ne pût faire de très beaux vers. L'endroit où il s'excuse sur son incapacité d'écrire les grandes actions d'Auguste, ne montre-t-il pas combien il en était capable ? Voyez Sat. 1, liv. 2.

Y a-t-il dans aucun poète une description plus élégante, plus expressive, plus énergique, et qui peigne un fait avec des couleurs plus vives, que celle du repas que donne le rat de campagne au rat de ville ? Voyez Sat. 6, liv. 2.

Cette élégance, cet agrément, cette vivacité d'expressions et d'images ne se trouvent point (je dis pour l'ordinaire) ni dans les Satires, ni dans les Épîtres. Qu'est-ce donc qui en rend la lecture si intéressante ? C'est la délicatesse, l'urbanité, la raillerie fine, la manière aisée qui y règnent ; c'est un certain tour de naïveté, de simplicité, de vérité ; c'est cette négligence même affectée dans la mesure des vers, laquelle contribue à donner un air plus naturel au discours, effet que produit dans notre langue le style marotique; c'est un fonds de raison, de bon sens, de jugement qui se fait sentir partout ; c'est un art merveilleux de peindre le caractère des hommes et de mettre leurs

défauts et leurs ridicules dans tout leur jour. Il faut qu'il y ait dans tout cela une grande beauté foncière et essentielle pour faire une si vive impression sur les esprits, sans le secours des graces, du nombre et de l'harmonie poétiques.

L'Art poétique, joint à quelques Satires et à quelques Épîtres qui roulent sur la même matière, renferment tout ce qu'il y a de plus essentiel pour les règles de la poésie. On peut regarder ce petit traité comme un excellent abrégé de rhétorique très propre à former le goût.

MARMONTEL. ÉLÉMENTS DE LITTÉRATURE ; ODE.

Marmontel a souvent cité Horace dans ses Éléments de Littérature, et loué l'admirable talent de ce grand poète. Il a fait une analyse de plusieurs odes, qui mérite d'être reproduite :

Étudions, dit-il, l'art du poète dans ces belles odes d'Horace : *Justum et tenacem*, etc. *Descende cœlo*, etc. *Cœlo tonantem*, etc.

Dans l'une, Horace voulait combattre le dessein proposé de relever les murs de Troie, et d'y transférer le siége de l'empire. Voyez le tour qu'il a pris. Il commence par louer la constance dans le bien. « C'est par là, dit-il, que Pollux, Hercule, Romulus lui-même, s'est élevé au rang des dieux. Mais quand il fallut y admettre le fondateur de Rome, Junon parla dans le conseil des immortels, et dit qu'elle voulait bien oublier que Romulus fût le sang des Troyens, et consentir à voir dans leurs neveux les vainqueurs et les maîtres du monde, pourvu que Troie ne sortît jamais de ses ruines et que Rome en fût séparée par l'immensité des mers. » Cette ode est, pour la sagesse du dessein, un modèle peut-être unique; mais ce qu'elle a de prodigieux, c'est qu'à mesure que le poète approche de son but, il semble qu'il s'en écarte, et qu'il a rempli son objet, lorsqu'on le croit tout-à-fait égaré.

Dans l'autre, il veut faire sentir à Auguste l'obligation qu'il a aux Muses, non seulement d'avoir embelli son repos, mais de lui avoir appris à bien user de sa fortune et de sa puissance. Rien n'était plus délicat, plus difficile à manier. Que fait le poète? D'abord il s'annonce comme le protégé des Muses. Elles ont pris soin de sa vie dès le berceau ; elles l'ont sauvé de tous les périls; il est sous la garde de ces divinités tutélaires; et en actions de graces, il chante leurs louanges. Dès lors il lui est permis de leur attribuer tout le bien qu'il imagine, et en particulier la gloire de présider aux conseils d'Auguste, de lui inspirer la douceur, la générosité, la clémence :

> Vos lene consilium et datis, et dato
> Gaudetis almæ.

Mais de peur que la vanité de son héros n'en soit blessée, il ajoute qu'elles n'ont pas été moins utiles à Jupiter lui-même dans la guerre contre les Titans; et, sous le nom de Jupiter et des divinités célestes qui président aux arts et aux lettres, il représente Auguste environné d'hommes sages, humains, pacifiques, qui modèrent dans ses mains l'usage de la force, *de la force*, dit le poète, *l'instigatrice de tous les forfaits :*

> Vires omne nefas animo moventes.

Dans la troisième, veut-il louer les triomphes d'Auguste et l'influence de son génie sur la discipline des armées romaines, il fait voir le soldat, fidèle, vaillant, invincible sous ses drapeaux; il le fait voir, sous Crassus, lâche déserteur de sa patrie et de ses dieux, s'alliant avec les Parthes, et servant sous leurs étendards. Il va plus loin: il remonte aux beaux jours de la république, et, dans un discours plein d'héroïsme qu'il met dans la bouche de Régulus, il représente les anciens Romains posant les armes et recevant des chaînes de la main des Carthaginois, en opposition avec les Romains du temps d'Auguste, vainqueurs des Parthes, et qui vont, dit-il, subjuguer les Bretons.

Cet art de flatter est comme imperceptible : le poète n'a pas même l'air de s'apercevoir du parallèle qu'il présente. On le prendrait pour un homme qui s'abandonne à son imagination, et qui oublie les triomphes présents, pour s'occuper des malheurs passés. Tel est le prestige de l'ode.

> C'est là qu'un beau désordre est un effet de l'art.

En réfléchissant sur ces exemples, on voit que l'imagination, qui semble égarer le poète, pouvait prendre mille autres routes, au lieu que dans l'ode, où le sentiment domine, la liberté du génie est réglée par les lois que la nature a prescrites aux mouvements du cœur humain.

L'ame a son tact comme l'oreille; elle a sa méthode comme la raison : or chaque son a un générateur, chaque conséquence un principe; de même chaque mouvement de l'ame a une force qui le produit, une impression qui le détermine. Le désordre de l'ode pathétique ne consiste donc pas dans le renversement de cette succession, ni dans l'interruption totale de la chaîne, mais dans le choix de celle des progressions naturelles, qui est la moins familière, la plus inattendue, et, s'il se peut, en même temps la plus favorable à la poésie : j'en vais donner un exemple pris du même poète latin.

Virgile s'embarque pour Athènes. Horace fait des vœux pour son ami, et recommande à tous les dieux favorables aux matelots ce navire où il a déposé la plus chère moitié de lui-même. Mais tout-à-coup le voyant en mer, il se peint les dangers qu'il court, et sa frayeur les exagère. Il ne peut concevoir l'audace de celui qui le premier osa s'abandonner, sur un fragile bois, à cet élément orageux et perfide. Les dieux avaient séparé les divers climats de la terre par le profond abyme des mers ; l'impiété des hommes a franchi cet obstacle ; et voilà comme leur audace ose enfreindre toutes les lois. Que peut-il y avoir de sacré

pour eux? Ils ont dérobé le feu du ciel ; et de là ce déluge de maux qui ont inondé la terre et précipité les pas de la mort. N'a-t-on pas vu Dédale traverser les airs, Hercule forcer les demeures sombres ? Il n'est rien de trop pénible, de trop périlleux pour les hommes. Dans notre folie, nous attaquons le ciel, et nos crimes ne permettent pas à Jupiter de poser un moment la foudre.

Quelle est la cause de cette indignation ? Le danger qui menace les jours de Virgile : cette frayeur, ce tendre intéret qui occupe l'ame du poète, est comme le ton fondamental de toutes les modulations de cette ode, à mon gré le chef-d'œuvre d'Horace dans le genre passionné, qui est le premier de tous les genres.

VOLTAIRE. ÉPITRE A HORACE.

Je t'écris aujourd'hui, voluptueux Horace,
A toi qui respiras la mollesse et la grace,
Qui, facile en tes vers, et gai dans tes discours,
Chantas les doux loisirs, les vins et les amours,
Et qui connus si bien cette sagesse aimable
Que n'eut point de Quinault le rival intraitable.

. . . .

Ce monde, tu le sais, est un mouvant tableau,
Tantôt gai, tantôt triste, éternel et nouveau.
L'empire des Romains finit par Augustule ;
Aux horreurs de la Fronde a succédé la Bulle ;
Tout passe, tout périt, hors ta gloire et ton nom :
C'est là le sort heureux des enfants d'Apollon.
Tes vers en tout pays sont cités d'âge en âge.
Hélas! je n'aurai point un pareil avantage.
Notre langue un peu sèche et sans inversions
Peut-elle subjuguer les autres nations ?
Nous avons la clarté, l'agrément, la justesse,
Mais égalerons-nous l'Italie et la Grèce ?
Est-ce assez en effet d'une heureuse clarté,
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité ?
Sur vingt tons différents tu sus monter ta lyre ;
J'entends ta Lalagé, je vois son doux sourire ;
Je n'ose te parler de ton Ligurinus,
Mais j'aime ton Mécène et ris de Catius.
Je vois de tes rivaux l'importune phalange
Sous tes traits redoublés enterrés dans la fange ;
Que pouvaient contre toi ces serpents ténébreux ?
Mécène et Pollion te défendaient contre eux.

. . . .

Chassons loin de chez moi tous ces rats du Parnasse;
Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.
J'ai déja passé l'âge où ton grand protecteur,
Ayant joué son rôle en excellent acteur,
Et sentant que la mort assiégeait sa vieillesse,
Voulut qu'on l'applaudît lorsqu'il finit sa pièce.
J'ai vécu plus que toi ; mes vers dureront moins ;
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grace et de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.
Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis,
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée
En rendant grace aux dieux de nous l'avoir donnée.

. . . .

LA HARPE. RÉPONSE D'HORACE A VOLTAIRE.

J'ai moins écrit que toi, j'ai voulu moins de gloire;
J'arrivai moins brillant au temple de Mémoire ;
J'aimai les voluptés, les jeux et le loisir ;
J'eus des moments d'étude et des jours de plaisir.
Né sous un ciel heureux, j'en sentis l'influence,
J'abandonnai ma vie à la molle indolence,
Et mon goût pour les arts, mes faciles talents,
Variaient mon bonheur et servaient mes penchants.
Je reçus Apollon comme on reçoit à table
Un ami qui nous plaît, un convive agréable,
Non comme un maître dur qui se fait obéir ;
Il vint charmer ma vie, et non pas l'asservir.
Souvent à Tivoli, dans mon champêtre asyle,
Où, sous le frais abri des bois de Lucrétile,
Quand j'attendais Glycère au déclin d'un beau jour,
Couché sur des carreaux disposés pour l'amour ;
Tandis que la vapeur des parfums d'Arabie
Pénétrait et mes sens et mon ame amollie ;
Qu'au loin, des instruments l'accord mélodieux
Portait à mon oreille un bruit voluptueux,
Alors, dans les transports d'un aimable délire,
Inspiré tout-à-coup, je demandais ma lyre,
Je chantais l'espérance et les doux souvenirs,
Le doux refus qui trompe et nourrit les désirs,
La piquante gaité, la naïve tendresse.
Je vis dans l'art des vers, que nous apprit la Grèce,
Un langage enchanteur dans l'Olympe inventé,
Fait pour parler aux dieux ou bien à la beauté.
Quelquefois élevant ma voix et ma pensée,
Émule audacieux de Pindare et d'Alcée ;
Je montai dans l'Olympe ouvert à mes accents ;
Ou, choqué des travers et des vices du temps,
J'exerçai sur les sots ma gaité satirique :
J'esquissai même un jour un code poétique.
Mais la gloire et les arts ne bornaient point mes vœux;
Le plaisir fut toujours le premier de mes dieux.
Octave, qui goûta mon heureux caractère,
M'offrit auprès de lui le rang de secrétaire.
Je refusai son offre ; il n'en fut point blessé.
Recueilli dans sa cour, à sa table placé,
Je ne lui voulus point assujétir ma vie :
Il aurait dérobé mes moments à Lydie,
A Philis, à Chloé, qui valaient mieux que lui :
L'esclavage bientôt eût amené l'ennui.
J'aimais beaucoup Octave, et plus l'indépendance.

. . . .

LE MÊME. COURS DE LITTÉRATURE, 1re PARTIE, LIV. 1er, CHAP. 7, SECT. 2.

Horace est le seul des lyriques latins qui soit parvenu jusqu'à nous ; mais ce qui peut nous consoler de la perte des autres, c'est le jugement de Quintilien, qui nous assure qu'ils ne méritaient pas d'être lus. Il fait au contraire le plus grand éloge d'Horace, et cet éloge a été confirmé dans tous les temps et chez tous les peuples. Horace semble réunir en lui Anacréon et Pindare ; mais il ajoute à tous les deux. Il a l'enthousiasme et l'élévation du poète thébain ; il n'est pas moins riche que lui en figures et en images ; mais ses écarts sont un peu moins brusques ; sa marche est un peu moins vague ; sa diction a bien plus de nuances et de douceur. Pindare, qui chante toujours les mêmes sujets, n'a qu'un ton toujours le même. Horace les a tous ; tous lui semblent naturels, et il a la perfection de tous. Qu'il prenne sa lyre ; que, saisi de l'esprit poétique, il soit transporté dans le conseil des dieux ou sur les ruines de Troie, sur la cîme des Alpes ou près de Glycère, sa voix se monte toujours au sujet qui l'inspire. Il est majestueux dans l'Olympe, et charmant près de sa maîtresse. Il ne lui en coûte pas plus pour peindre avec des traits sublimes l'ame de Caton et de Régulus, que pour peindre avec des traits enchanteurs les caresses de Lycimnie et les coquetteries de Pyrrha. Aussi franchement voluptueux qu'Anacréon, aussi fidèle apôtre du plaisir, il a les graces de ce lyrique grec avec beaucoup plus d'esprit et de philosophie, comme il a l'imagination de Pindare avec plus de morale et de pensées. Si l'on fait attention à la sagesse de ses idées, à la précision de son style, à l'harmonie de ses vers, à la variété de ses sujets ; si l'on se souvient que ce même homme a fait des satires pleines de finesse, de raison et de gaité ; des épîtres qui contiennent les meilleures leçons de la société civile, en vers qui se gravent d'eux-mêmes dans la mémoire ; un *Art poétique*, qui est le code éternel du bon goût : on conviendra qu'Horace est un des meilleurs esprits que la nature ait pris plaisir à former.

— Vide etiam quæ idem ille scriptor de Horatio diversis locis dixerit præsertimque lib. I, cap. 9, in quo Juvenalis cum Horatio confertur.

Videre quoque operæ pretium erit DUSAULX, *Annales littéraires*, tom. III, p. 452. *Parallèle d'Horace et de Juvénal.*

HUGH BLAIR. LECTURES ON RHETORIC AND BELLES LETTRES.

We have no such love elegies as those of Tibullus ; no such pastorals as some of Theocritus's : and for Lyric poetry, Horace stands quite unrivalled. The name of Horace cannot be mentionned without a particular encomium. That " curiosa felicitas " which Petronius has remarked in his expression ; the sweetness, elegance, and spirit of many of his odes, the thorough knowledge of the world, the excellent sentiments, and natural easy manner which distinguish his satires and epistles, all contribute to render him one of those very few authors whom one never tires of reading ; and from whom alone, were every other monument destroyed, we should be led to form a very high idea of the taste and genius of the Augustan age. *(Lect. 35.)*

Of all the writers of odes, ancient or modern, there is none that, in point of correctness, harmony, and happy expression, can vie with Horace. He has descended from the Pindaric rapture to a more moderate degree of elevation ; and joins connected thought, and good sense, with the highest beauties of poetry. He does not often aspire beyond that middle region which I mentioned as belonging to the ode ; and those odes in which he attempts the sublime, are perhaps not always his best. The peculiar character in which he excels, is grace and elegance ; and in this style of composition, no poet has ever attained to a greater perfection than Horace. No poet supports a moral sentiment with more dignity, touches a gay one more happily, or possesses the art of trifling more agreeably, when he chooses to trifle. His language is so fortunate, that with a single word or epithet he often conveys a whole description to the fancy. Hence he ever has been, and ever will continue to be, a favourite author with all persons of taste.

There is no ode whatever of Horace's without great beauties. But though I may be singular in my opinion, I cannot help thinking that in some of those odes which have been much admired for sublimity, such as Ode IV, lib. IV. *Qualem ministrum fulminis alitem*, there appears somewhat of a strained and forced effort to be lofty. The genius of this amiable poet shows itself, according to my judgment, to greater advantage in themes of a more temperate kind. *(Lect. 39.)*

It has been carried on, (satire), in three differents manners by the three great ancient satirists, Horace, Juvenal, and Persius. Horace's style has not much elevation. He entitles his, satires " *Sermones* ", and seems not to have intended rising much higher that prose put into numbers. His manner is easy and graceful. They are rather the follies and weakness of mankind, than their enormous vices, which he chooses for the object of his satire. He reproves vith a smiling aspect ; and white he moralizes like a sound philosopher, discovers, at the same time, the politeness of a courtier. *(Lect. 40.)*

JOHNSON (THE LIFE OF DR. JOHNSON BY JAMES BOSWELL).

Johnson said, "the lyrical part of Horace never can be perfectly translated : so much of the excellence is in the numbers and the expression.

PIETRO METASTASIO, OPERE, FIRENZE 1819, T. XII.
RIPOSTA AD ORAZIO, EPISTOLA V, LIB. I.

Si potes archaicis conviva recumbere lectis.

Oh mia ne' dì ridenti
Già fida scorta, ed ora
Degli stanchi miei di cura gradita,
Venosino Cantor; sei tù? t' ascolto?
O l' industre piuttosto
Mio rispettoso amore emula al vero
Or l' immagine tua finge al pensiero?
Ah no. Quei nuovi armoniosi accenti,
Con cui meco presente oggi ragioni,
Non ponno esser che tuoi. D' un sì vivace
Splendido colorir, d' un sì fecondo,
Sublime immaginar, d' una sì ardita
Felicità sicura
Altro mortal non arrichì natura.
Sei tu, sei tu. Questa e' la voce istessa
Che solea sul frondoso
Tuo Lucretile un giorno
Liete adunarti intorno
Delle amene pendici
Le Oreadi abitatrici: è quella, è quella
Con cui l' aure invaghir d' un elce all' ombra
Spesso t' udì la tua Blandusia, e spesso,
Allor che il suon ne intese,
Le cadenti fra i sassi onde sospese,
Sei tu, sei tu: tutte l' antiche io trovo
Note sembianze in te. Sol ciò che in vano
Ti cerco in volto e' il tuo rigor primiero.
Dove e' mai quel severo,
Magistral sopracciglio, onde la penna
Già di man mi facesti
Tante volte cader? Tu così parco
Approvator, de' più felici ingegni,
Tu rigido censor, come or divieni
Sì largo lodator? del folle orgoglio,
Da cui l' ardente incauta età difesi,
Vorresti mai per giuoco or questa mia
Più fredda e meno audace
Età contaminar? No; sì maligno
Piacer non te seduce. Assai più bella
Di tua nuova favella
E' la nobil cagion. L' altrui ti sforza
Meco a cangiar costume
Generosa amistà: quella che gode,
Di tue norme a tenor, ne' suoi diletti
A scemare i difetti,
I pregi ad ingrandir: che ben palesa
Qual sia l' alma in cui nacque, e in me produce
Un di pena e piacer confuso ecceso.
Grato nel tempo istesso
Del benigno favor che a me consente
Sì amabil Protettrice,
N' esulto possessor: ma di sue lodi
Involontario usurpator m' affanno;
E fra i rimorsi miei
Meco arrossisco e mi consolo in lei.

TOMMASO GARGALLO. DELLE ODI DI Q. ORAZIO FLACCO, PROEMIO, SIENNA, 1825*, T. I. P. XI.

Fu però gran ventura che i Greci al regno lirico più estesi confini assegnando, aggiunto vi avessero gli argomenti sacri a Venere, a Bacco, ad Amore, all' amicizia, ai piaceri, all' allegria, alla tristezza, quanti in somma al genere anacreontico ne appartengono; ond' è che Polinnia non solo su le più vaste regioni del Parnaso, come in proprio dominio signoreggia, ma quelle delle sue germane visita altresì, e sin degli onori partecipa e del coturno e del socco. Chè se ciò non fosse, ma della sola caldissima fiamma, da indomiti petti spirante (sì come avviene nell' infanzia d' ogni poesia) animar si potesse l' estro della lirica musa; io non so se Pindaro stesso, paragonato a' Bardi, tiepido non apparrebbe, e so poi senza dubitarne che Flacco non per modestia, ma per verace persuasione, ape industre a fronte di quel cigno dirceo sè medesimo veramente estimava. L' espression violenta adunque di ribollenti passioni al nostro vate apprestar non potea suggetto d' indocile e svariato carme, nè ciò fra' latini lirici crederemo che gli contenda il primato. E separando dal resto della lirica famiglia questo genere impetuoso, che, schivo d' ogni legge, tutto alla fantasia, e al fremito di tempestosi affetti abbandonandosi, d' ogni regolar poesia trasanda il confine; genere, che, quantunque pindarico appellisi, pure nè all' età, nè alla nazione di Pindaro puossi strettamente attribuire; altro poi non se ne saprebbe additare, in che del più sublime fra gli allori del latino Parnaso la lira di Flacco non meritasse corona. Io me ne appongo a quelle tante sue Odi, varie di subbietto e di stile, tutte greca semplicità spiranti, molli, tenere, ingegnosissime, delle quali assai molte se tolte non furon dal greco, siccome per taluni sospettasi, ne sono almeno emule imitatrici.

Avean le romane con le greche Muse in ogni maniera di leggiadro scrivere valorosamente gareggiato, e in quegli aurei giorni, in che Orazio fioriva; e Omero, e Menandro, e Aristofane, e Callimaco, e Teocrito, ed Esiodo veduto aveano su le sponde del Tebro i loro avventurosi rivali: ma *nil intentatum* profferir non poteasi ancora, ove Pindaro ed Archiloco, Saffo, Stesicoro, Alceo non eccitassero ancor essi l' estro degli amor teneri, dell' ammirazion religiosa, dell' odio vendicatore, delle lodi, e del biasimo negl' ingentiliti spiriti de' tralignati Romani.

Comparve in questo periodo appunto l' immortal Venosino, e con quel suo altissimo ingegno al tenero, al faceto, al didattico, al pungente, al molle, al sublime, abilissimo, e nelle satire, (poichè e da queste ancora, genere non tocco da' Greci, egregio nome attendeasi) e nelle odi e nell' epistole, e nella poetica, acre censor del vizio; lodator di numi e di

eroi; di Bacco e di Venere cultore e seguace; amico e cortigiano; sofo, ammonitore, e maestro; ma sempre poeta primo, anzi solo tra' latini lirici, come se ne onora egli stesso seppe innalzarsi, quantunque men vicino a Pindaro che ad Anacreonte e ad Alceo, forse assidasi in Elicona.

E l' essere egli primiero in questo aringo ad altri novelli metri, e ad altre immagini, e forme di esprimersi il condusse, particolar giro di locuzioni, e sin vocaboli di novel conio adoperando. Il cimento era pur nuovo ad Orazio ed alla lingua consolare; e quindi sì come ogni novello sistema in filosofia, ogni macchina, e ogni scoperta novella nelle arti e negli usi della vita, molti cangiamenti seco menar dee, ed un corteggio di parole e di frasi tutto proprio del recente ritrovamento; così di questo nuovo genere di poetare avvenir dovea parimente, ed avvenne.

DON JAVIER DE BURGOS. LAS POESIAS DE HORACIO, TOMO PRIMERO, PROLOGO XI.

De la importancia de una traduccion completa de las obras de nuestro lírico, y de los esfuerzos hechos por algunos de los grandes poetas españoles para traducir una ú otra pieza, puede inferirse con gran verosimilitud que muchos de ellos tentaron esta empresa atrevida, pero sin duda las dificultades los desanimaron, lo que no hallarán extraño los que sepan que Horacio es de todos los poetas latinos el mas difícil de manejar. ¿Cómo traducir, decia pocos años ha el humanista géografo Malte Brun, retocando y mejorando el retrato del lírico de Venuso, hecho por el célebre Labarpe, cómo traducir á un poeta, que toma sucesivamente el vuelo del águila y el de la abeja, que ya es el ministro del rayo, y ya liba la miel de las flores? ¿á un poeta, que pasa á cada instante de las graves meditaciones de la mas alta filosofía á las travesuras de una agradable licencia; que nos traslada del voluptuoso gabinete de su querida á las llanuras ensangrentadas de Filipos, de la festiva mesa de Mecenas á la cima inhabitada de los Alpes? ¿á un escritor, que dueño de tantos objetos diferentes, sabe dar á cada uno el estilo que le conviene, y doblegar su lengua todavia novicia y rebelde, á tantos giros audaces y nuevos? ¿á un poeta en fin, que *seco, raro y enérgico* en sus sátiras, elegante, sencillo y gracioso en sus epístolas, recorre con maestría todas las cuerdas de la lira, y que igual á Pindaro por sus figuras atrevidas, á Safo por sus frases animadas, á Anacreonte por sus imágenes graciosas, creó ademas el lenguage de la oda filosófica, de que los griegos no le habian dejado modelo alguno? Este Proteo literario es Horacio.

VANDERBOURG. BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ARTICLE HORACE.

C'est avec un petit volume qui ne contient pas dix mille vers, qu'Horace a fait parvenir son nom à la postérité la plus reculée, et c'est dans un espace de plus de trente ans qu'il a composé ce petit volume. Rien de ce qu'il a écrit n'a été perdu; ses contemporains, sans doute, ne lui auraient pas prédit un pareil succès. Auguste, Mécène et quelques autres, reconnurent tout ce qu'il valait; mais il eut plus d'ennemis que d'admirateurs pendant sa vie. L'admiration qu'inspirent ses écrits ne fit que s'accroître de siècle en siècle : de tous les poètes latins, on ne peut lui opposer que Virgile.

SCHOEL. HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA LITTÉRATURE ROMAINE, TOME I, période III, 78 av. J.-C.—14 après J.-C.

Pour estimer le caractère d'Horace, il suffit de lire sans prévention ses ouvrages, mais surtout ses satires et ses épîtres, où son ame s'est peinte tout entière. Elle était noble et généreuse. Sa philosophie était celle d'un homme aimable qui tolère les faiblesses des autres, et ne se refuse aucune jouissance que la vertu ne réprouve pas...

Ce qui fait le principal charme des épîtres d'Horace, c'est la variété qui règne dans les caractères des personnes auxquelles elles sont adressées, et d'après lesquelles le poète change et varie son ton et ses couleurs. En général les satires de ce poète sont plus piquantes que ses épîtres; mais celles-ci sont plus douces et plus agréables; la lecture des premières égaie et amuse, celle des autres rend meilleur.

Horace doit être regardé comme le second des poètes romains. Il est, pour la poésie lyrique, ce que Virgile est pour l'épopée et pour le genre didactique; l'un et l'autre n'ont pas été égalés par les poètes des temps suivants. Mais si Virgile s'élève au dessus de cette troupe de poètes épiques qui l'imitèrent, qui se parèrent de ses lambeaux, Horace paraît seul comme poète lyrique. La littérature latine ne lui en avait offert aucun à surpasser, et, parmi ses imitateurs, aucun ne fut seulement digne de lui être comparé.

Horace fit connaître aux Romains la poésie lyrique dans son dernier degré de perfection. Sans doute il montre comme poète lyrique, moins d'originalité que dans ses satires, mais on est allé beaucoup trop loin lorsqu'on a voulu ne reconnaître dans ce beau génie que le caractère d'imitateur. Ce n'était certainement pas un petit mérite aux yeux de ses contemporains, que de reproduire dans une langue peu flexible les plus belles productions de la poésie grecque, et de les reproduire dans des rhythmes dont la langue latine paraissait moins susceptible. Mais ce n'est pas le seul éloge que mérite Horace. Un grand nombre de ses odes, celles qui célèbrent Auguste et sa famille, celles qui tonnent contre les vices de son siècle, lui appartiennent en propre, et, à l'exception de quelques légers rapports, les critiques ont vainement tenté d'en découvrir les originaux ou les modèles, dans ce qui nous reste de la littérature grecque. Elles ont un caractère d'originalité et quelque chose de si particulier, qu'il est impossible de méconnaître qu'elles sont

une création de l'imagination d'Horace, et qu'elles lui ont été inspirées par les objets qui l'entouraient et par les circonstances où il vivait. Ces odes sont regardées par tous les connaisseurs comme les plus belles qu'il ait composées. Et lors même qu'Horace imite des modèles grecs, il sait se mettre à la place des poètes qu'il a devant les yeux ; il donne à leurs idées et à leurs images quelque chose de romain qui en efface souvent le caractère primitif, et qui ne pouvait sortir que d'un génie assez heureux pour produire de lui-même. Dans toutes ses imitations, son jugement, son esprit, sa grace, le goût qu'il montre, font disparaître tout ce qui pouvait donner à ses compositions un air de copie.

Horace possède au suprême degré l'art d'intéresser et d'entraîner son lecteur ; il sait ennoblir les objets les plus insignifiants ; ses descriptions et ses comparaisons sont toujours courtes, mais en peu de traits elles achèvent le tableau qu'il veut mettre devant nos yeux. Son langage est pur, élégant, et le modèle de l'urbanité ; sa versification est aussi harmonieuse dans le rhythme lyrique que celle de Virgile est parfaite dans le mètre héroïque. La lecture d'Horace fera toujours le charme des hommes instruits et sensibles ; elle plaira surtout à ceux que l'expérience du monde aura guéris des vaines passions qui tourmentent le commun des hommes.

LÉON HALEVI. ODE.

On a dit que le style seul pouvait assurer aux écrivains une renommée durable : c'est que la nature de l'inspiration littéraire change à chaque révolution de la société. Un nouvel ordre d'idées suit un nouvel ordre de faits ; mais ce qui est beau comme style est impérissable, et la forme en littérature sauve le fond. Horace pouvait donc prétendre par le style seul à cette immortalité glorieuse qui lui est échue à double titre; car ses idées sont, à quelques nuances près, de tous les temps : c'est l'avantage des écrivains qui puisent leurs inspirations dans le cœur de l'homme, qui étudient et cherchent à dépeindre les secrets de sa nature. Les satires et les épîtres d'Horace, qui forment un cours complet de goût et de morale, nous étonnent par cette délicatesse et cet habile enchaînement de pensées, cette finesse d'aperçus, cette rectitude de jugement, qui semblent ne devoir être le partage que des temps modernes ; et avec les belles pages philosophiques ou oratoires de Cicéron, elles sont peut-être ce qu'il y a de plus étonnant, sous ce rapport, dans toute l'antiquité. En même temps qu'Horace nous émeut, nous persuade par la grace de ses idées, la justesse de ses raisonnements, il nous entraîne, il nous surprend par la rare perfection de son style ; son expression a un charme magique ; ses tournures sont pleines d'abandon, de vivacité, d'instinct poétique. Simple, élégant, spirituel dans la poésie *moyenne* des satires et des épîtres, le style d'Horace s'élève dans les odes, et offre un caractère singulier de souplesse, de vigueur, de hardiesse, joint à la plus exquise pureté.

Le langage dont Horace se sert semble lui appartenir en propre ; en soumettant la poésie latine à la vivacité des mètres grecs, il lui donna un nouvel aspect, lui imprima un nouvel essor. Quel puissant secours ne prêtait point le mouvement pittoresque de ces mètres gracieux aux pensées vives du poète et aux richesses de cette langue, pour ainsi dire, colorée, qui, à la fois féconde et concise, gracieuse et ferme, était si digne d'une nation, la plus rapide des nations conquérantes, et chez laquelle la rudesse stoïque de Sparte se trouvait réunie aux graces aimables d'Athènes ! Aussi le talent d'Horace a-t-il un type particulier d'éclat, d'abondance et de vigueur ; aussi est-ce sans contredit le poète latin dont on a retenu le plus de vers : c'est celui peut-être qu'on aime le mieux à relire. On se rappelle tous ses termes, depuis les plus hardis jusqu'aux moins saillants : chez tous les peuples civilisés, il a obtenu la même estime, la même gloire, la même popularité ; non seulement les savants, mais les gens du monde, mais tous ceux dont l'esprit a reçu quelque culture, se sont familiarisés avec lui; partout où la littérature est en honneur, ses vers ont pris place parmi les productions indigènes ; il est devenu un écrivain national, un poète du pays.

ELENCHUS

CODICUM MSS.

AD QUOS HORATIUS ADHUC EXACTUS EST.

De Codd. Horatii in genere monendum, omnes, quos hodie habemus, e recensione *Vetii Agorii Basilii Mavortii*, qui quidem Consul fuit sine collega anno post Christum DCCXXVII. et *Felicis*, oratoris Urbis, fluxisse. Ita enim in antiquioribus Codicibus, Leidensi, Reginensi aliisque, uti Bentlejus in præf. testatur, post Epodos litteris majusculis scriptum fertur:

VETTIUS AGORIUS BASILIUS MAVORTIUS V. C. ET INL. EXCOM. DOM. EXCONS. ORD. LEGI ET UT POTUI EMENDAVI. CONFERENTE MIHI MAGISTRO FELICE ORATORE URBIS ROMÆ.

h. *Vir clarissimus et inlustris*, *Excomite Domestico*, *Exconsule Ordinario*, eodem Bentl. interprete. Cf. Relandi Fast. Consul. p. 696. Ac librorum quidem MSS., qui supersunt, etsi pene infinitus in bibliothecis numerus reperiatur, paucos tamen, qui sæc. X. attingant, paucissimos vero, qui illud probabiliter antevertant, inveniri, satis constat. Uti autem exiguam admodum istorum partem critico acumine excussam, et emaculando poetæ admotam esse res ipsa fidem facit, ita bona fortuna accidit, ut iis, qui ad emendandum textum studia sua conferrent, optimæ fere quosque notæ libros MSS. inspiciundi copia facta sit, ut adeo de reliquis pervestigandis seduloque excutiendis non tantopere laborandum videatur. Atque hæc quidem fortuna Triumviris potissimum Horatii Censoribus, rite, si qui alii, creatis, Lambino, Cruquio ac Bentlejo contigit, Codd. Vaticanorum, Blandinianorum, Græviani, Reginensis ac Leidensis ope insignem ac novam prorsus ei lucem præferentibus.

Quo autem rectius intelligatur, quousque conatus Virorum doctorum, qui talibus præsidiis instructi crisin in Horatio exercuerunt, processerint, quæque amplius de eo bene merendi supersit materies; brevem Codicum, ad quos Horatius adhuc recensus est, elenchum subjicere visum est; nam pleniorem et accuratiorem, quam quidem res postulare videbatur, quandoquidem e critica eorum notatione lectionum pendet auctoritas, notitiam dare non licuit, quum ipsi, qui eos tractaverint, de iis subtilius dispiciendi supersederint, satisque habuerint, eos certis nominibus aut signis distinguere.

CODD. ALDI ET MURETI.

Muretus quidem passim *veteres libros* crepat, nullum tamen diserte nominat aut describit; quo minus tamen existimes, antiquiores edd. ab eo designari, vetat lectionum, inde allatarum, discrepantia; v. c. I. 23. 5. Præter hos laudat.

Codicem Bernardini Lauredani, et

Codicem Achillis Statii perbonum ac perveterem, ut ipse ait.

Vid. Præfat. ad ed. a. 1555. et ad I. 1. extr. et passim.

Neque Aldus uspiam diserte tradit, quibus Codd. usus fuerit. Satis habet, Codd. *manu* scriptos ab *impressis* distinguere. Laudat quidem ad III. 12. Codicem Viennensem antiquum *Stanislai* cujusdam *Zaur*, ex quo illud carmen constituit; sed hanc solam notitiam de eo acceperat ab amico; ipse adeo nunquam manibus tractavit. aut lectiones inde enotatas habuit.

CODD. DIONYSII LAMBINI.

Lambinus cum Francisco Turnonio Cardinali Romam profectus, ibique eam, quam diu expetisset, veterum librorum copiam nactus, multos Horatii Codd. MSS. inspexit. ii sunt:

Codices Vaticani quinque, quos antiquissimos vocat, nec tamen pluribus describit.

Codex Donati Jannoctii Florentini, ad quem testamento Rodolphi Cardinalis pervenerat.

Codex Gabrielis Faerni.

Codex Ludovici Ursini, Farnesiorum consobrini, ab Hannibale Caro ipsi donatus, in quo desiderabantur Sermones.

Liber Rainutii Farnesii Card. typis quidem excusus, sed cum antiquissimis atque optimis codd. comparatus atque ex iis plurimis locis emendatus.

Codex Joannis Tornesii, typographi Lugdunensis,

Lambino ex Italia reverso, commentariisque jam absolutis, nec opinanti oblatus; quem ille vetustissimum censet.

Tum ad ultimam editionem adornandam Lutetiæ sex aliis codd. etiam usus est. ii sunt :

Codex Clerici, quem nactus est ab hæredibus N. Clerici.

Codices Russardini duo, accepti a Lud. Russardo, juris doctore Avarici Biturigum.

Codices Nicotiani tres, dati ei a Jo. Nicotio, legatione apud Lusitaniæ regem functo.

Codex Colombinus, donatus ei Jo. Colombino Monstroliensi.

CODICES JACOBI CRUQUII.

Codices Blandinii seu *Blandiniani quatuor*, ex bibliotheca Blandinia, h. PP. Benedictinorum S. Petri in monte Blandinio Gandavi, quo Roma perlati erant. Sed illa bibliotheca, una cum Dunensi, a Belgis tumultuantibus, templaque et cœnobia vastantibus (unde εἰκονοκλάσας Cruquius vocat ad Serm. I. 1.), anno MDLXVIII plane perdita et exusta est. Hos codd. cum omnes venerandæ vetustatis esse et ad sæculum IX referendos judicat vir intelligentissimus (Append. ad lectorem), eosque omnibus suis reliquis præfert; tum unum eorum, quem cum virtute *Blandinium antiquissimum* dicere solet, et sic ultra sæc. IX etiam rejicit, omnium maximi æstimat; quem eumdem Vir κριτικώτατος Cuningamius (præfat. Horat. et animadv. c. 16. p. 297) omnium qui exstant, codicum Horatianorum emendatissimum optimumque pronuntiat. Mentionem ejus facit etiam Muret. præfat. ad edit. 1555. Descriptionem ampliorem Blandiniorum codd. in Cruquio frustra quæras, nisi quod ad Serm. II. 7. 64. *barbarissimos* eorum *characteres* vocat : ex quo tamen non multum sumi possit.

Codex Divæi, cui etiam magnum pretium statuit vir doctissimus.

Codex Silvius, qui Gualteri Silvii erat. Cruqu. ad Serm. I. 3. 5.

Codex Buslidianus, e bibliotheca Gymnasii Buslidiani trilinguis Lovanii, quem a vetustate commendat ad epist. I. 1 57. Apparet autem, mutilum fuisse.

Codex alius *Buslidianus* laudatur e. g. ad Epod. II. 69. cujus autem, cum fere modo unius Buslidiani mentio sit, exiguum tantum fragmentum fuisse suspicor.

Codex Carrionis, itidem mutilus.

Codex Martinius s. *Martinii*.

Codex Tonsanus ex bibliotheca Tonsana, qui solos Sermones continuisse videtur.

Codex Maldeghemius, qui solas odas videtur habuisse, quemque Cruquio commodasse puto Jacobum a Clærhout D. de Maldeghem, cujus mentio ad Serm. I. 2. 106, quamquam ibidem etiam memoratur Judocus Maldeghem D. de Leischot.

CODICES GE. FABRICII.

Ge. Fabricius vetustis et optimæ notæ quibusdam codicibus mss. et in Italia, et in Germania conquisitis, usus est, e quibus imprimis ab eo commemorantur.

Codex Anhaltinus, missus ad eum a Georgio principe Anhaltino et Ascaniensi : quem a vetustate et bonitate lectionum maxime commendat, eumque sibi Lydii lapidis loco fuisse ait, cujus beneficio emendarit ac restituerit loca plurima, et Acronem multo habitiorem et nitidiorem in palæstram litterarium produxerit. Vid. Præf. ad edit. 1555.

Codex Saxonicus, communicatus cum eo a Laurentio Scradæo.

Codex Thuringicus, missus ei ab Wolfgango Werthero, equite Thuringo, sed non integer.

GE. BERSMANNUS

Sex codd. MSS. usus est, quos acceperat a Posthio, Jacobo Monavio et Jo. Cotteritio.

CODICES THEOD. PULMANNI.

1. *Codex Augustini Hunnæi*, quem hic illi dono dederat, cuique ipse summum ab antiquitate et emendatione pretium statuit. Designare eum solet littera H.
2. *Codex Collegii Gemblacensis*. G.
3. Alter *Codex Gemblacensis*. E.
4. *Codex Belleri*, a quo illi donatus. B.
5. Fragmentum *Codicis Antonii Diesthemii*, quod continebat libros III et IV carminum, sed mutilos; item carmen seculare. A.
6. *Codex Plantini*, Sermones tantum exhibens. P.
7. *Codex Cornelii Gualtheri*, fragmentum, continens librum II. Epist. et libri I Sermonum eclogas tres cum dimidia. C.
8. *Codex* vetus, Artem poeticam complectens. T.
9. *Codex* alter *Plantini*, Ars poetica. P.
10. *Codex Victoris Giselini*, Ars poetica, Epistolarum liber II, et Sermonum liber II. V.
11. Fragmentum *Caroli Clusii*, pars Epistolarum. K.

CODICES L. TORRENTII.

Torrentius insignes multos codd. quos inprimis Romæ collegisset, ad recensendum Horatium adhibuit, in quibus maximum pretium statuit *Codici Laurentiano*; vid. ad Carm. IV, 1. Sed neque hunc, neque ceteros accuratius descriptos usquam in ejus editione reperias: haud dubie, quod ipse eam non curavit.

CODICES TALBOTI.

1. *Cod. Galei*, cui inserta sunt *Horatii Opera*, cum scholiis ad marginem scriptis.
2. *Cod. Galei* vetustus, continens *H. Epistolas*, cum scholiis et glossa interlineari.
3. *Cod. MS. Cardin. Bembi*, continens *H. opera*, in Bibl. Coll. Regal. servatus. Vid. Codd. Bentl. n. 12.
4. *Cod. MS. Coll. Petrensis*, cui insertæ sunt *H. Odæ, Satiræ et Epistolæ*, cum scholiis et glossa interlineari.

5. *Cod. MS. Coll. Trinit. Cantabr.* qui habet *H. Epistolas.*

6. *Cod. Bodl. I.* continens *Odas H.* nitide scriptas.

7. *Cod. Bodl. II. H. Odas* habens, olim liber *Ge. a Turre*, Profess. Med. Patav.

8. *Cod. Bodl. III.* papyrac. contin. *H. Odas* et l. *de Arte poetica* a 1463. per *Johannem de Munti* finitus.

9. *Cod. Bodl. IV.* tenens, *H. de A. P.*

10. *Cod. Colleg. Magd. Oxon.* continens *H. Opera.*

11. *Cod. ejusd. Colleg.* contin. *H. Satiras*, *Epp. et Artem poeticam.*

12. *Cod. Colleg. Reginal. Oxon.* continens *H. Opp.*

13. Habuit insuper varietatem lectionis, editioni Muretinæ a. 1559. e cod. Michaelis Bonæ Ragus. ad scriptam, tum :

14. Varias lectiones, quas Pithœus ex MSS. ed. Basil. 1580. adleverat.

CODICES R. BENTLEII.

1. *Codex Grævianus*, vetustissimus, annorum DCC, cui tamen Epistolarum et Sermonum pars magna deerat. Erat is a Grævio ad Bentleium missus; post cujus obitum cum reliqua illius supellectile libraria in bibliothecam Electoris Palatini concessit. Ejusdem Græviani codicis collationem, cum ed. Ascensiana a. 1529. a Jano Broukhusio institutam asservat Bibl. Bodlej. Vid. Catal. Bibl. Bodlej. impress. libr.

2. *Leidensis Codex*, ejusdem ætatis, in bibliotheca academiæ Lugduno-Batavæ.

3. *Codex Zulichemianus*, annorum DC. Hujus et Leidensis varietatem a N. Heinsio enotatam interpositis propriis conjecturis a P. Burmanno nactus est.

4. *Codex Vossianus*, quem non inferiorem prioribus illis censet.

5. *Codex Markianus*, qui epistolas modo habet. Hujus et Vossiani lectiones in Batavia ab Abrahamo Frankio descriptæ erant.

Ex Britannicis, quos ipse omnes inspexit.

6. *Codex collegii Reginensis* Oxonii, qui cæteris palmam aufert, annorum DCC, et ab omni parte integer.

7. *Codex* e bibliotheca *Regiæ Societatis* Londini.

8. *Codex Petrensis* domus Cantabrigiæ, D. annorum.

9. *Codex collegii Magdalenensis* Oxonii,

10. *Codex Rogeri Galei.*

11. *Codex* episcopi *Eliensis*, sub initium typographiæ scriptus.

12. *Codex collegii regii* Cantabrigiæ, ab eadem manu. Perperam *Bembinus* dicitur Talboto. Vid. ejus Codd. n. 3.

13. *Codex Battelianus* e museo *Jo. Battely.* Desunt in eo Epistolæ, et Sermones aliquot libri II.

14. *Codex Regius*, Sermones et Epistolas Artemque complexus.

15. — 17. *Codices tres ex collegio Trinitatis*, Sermones, Epp. et Artem P. continentes.

18. 19. *Codices duo Bodlejani*, in quibus Carmina et Epodon liber.

20. *Codex Vigorniensis*, Ars poetica.

21. *Codex Digbeanus* Oxonii, Ars poetica.

22. *Codex Moreti*, a N. Heinsio collatus, etiam artem poet. continens.

23. *E Codice Colbertino* et

24. *Franequerano* etiam excerptas lectiones habuit, sed pauculas, et levi cura.

25. *Codex Magdalenensis* alter, Sermones, Epistolæ et Ars, ab eodem librario, a quo supra n. 14.

26. Acronis exemplar scriptum, quod olim erat Bilibaldi Pirkheimeri, in bibl. Reg. Societ. asservatum.

Duos libros manu exaratos adhibuit DAN. HEINSIUS; vid. Not. ad I. 7. 15. ed. 1629, p. 24. Codicibus etiam MSS. quibusdam se usos dicunt ALEX. CUNINGAMIUS et JO. JONES; sed eos non ulterius describunt. Item HENR. STEPHANUS paucos quosdam codd. et excerpta habuit. Vid. ejus diatr. II.

CODICES GESNERI.

Codex Gottingensis, in bibliotheca academica, chartaceus, eleganter scriptus, recentior quidem, sed optimas plerumque lectiones habens. Scholiis instructus est marginalibus et glossa interlineari. Fuit quondam ex libris *Congregat. S. Mauri* Rom. quod alterum ejus folium testatur. Sermones subjectos habet Epistolis, quæ librum claudunt.

Codicum Hannoveranorum duorum, ex bibliotheca regia, fragmenta membranacea, 8 min. Unum charactere Longobardico, sed tenui et eleganti, nec tamen sine vocum compendiis, scriptum, continet Serm. I. 1 — 2. 121. tum. I. 4. 4 — II. 4. 50. porro II. 6. 14 usque ad finem libri. Alterum, litteris minutissimis Longobardicis, habet Epist. I. 3. 27 — I. 18. 13.

Collatio Saxiana h. e. variantium lectionum sylloge, a Christo. Saxio descriptarum partim de exemplo Cuningamianæ editionis, cui eas adleverat Cortius ex uno cod. Lipsiensi, et uno Vinariensi, partim de alio Mættarianæ editionis, cui docta manus IV Codicum lectiones adscripserat. Ex ea sylloge, sibi missa, pro consilio suo quædam enotavit Gesnerus, quæ syllaba *Sax.* designantur.

Codex Jo. Brodæi, cujus collationem adscriptam exemplo Torrentianæ editionis habuit Gesnerus. Ex iis, quæ in fine codicis sunt, apparet, eum esse e sæculo XIV. Lectiones quasdam exhibet memorabiles; multas optimas, ut Carm. II. 10. 10.

CODICES JANI.

Codices Dessauienses duo, ex Italia eo perlati, quorum *primus*, membranaceus, in folio minori, laceratus et mutilus. Manipuli, quorum singuli integri habent IV plagulas complicatas, numeris romanis, ab alia manu additis, certe reparatis, signantur, et progrediuntur ad XXII. Paginæ nec numerum nec custodem habent. Textus totus est ab eadem manu, pallescente Longo-

bardico charactere, præter initiales versuum quadratas, eleganter et ad lineas instrumento ferreo impressas, scriptus. Litteræ initiales majores desunt, nec nisi rarius suppletæ sunt a manu secunda. Semper *ſ* longum in fine; *i* fere sine apice, vocum compendia semper eadem; correctiones a manu prima, quæ scribam doctum prodant. Scholia, tam interlinearia, quam marginalia, quam plurima, lectu difficillima, sed et præter ea, quæ in Scholiastis jam legimus, parvi pretii. Habet codex multas lacunas: 1) a libri I carm. 13. 19 — II. 9 16. 2) a l. III. 2. 29 — 4. 15. tum a 5. 27 — 7. 12. item a 9. 4 — 16. 2. denique a 19 1 — IV. 14. 52. 3) a l. V. 1. 1. — 2. 50. tum a 5. 71 — 17. 27. 4) Epistolarum libri I deest ultimus versus: in libro II autem 1 — 2. 65. 5) a Sermonum lib. II. 5. 45 — 90. tum a 6. 26 — fin. item a 7. 46 — 91 et ab 8. 65 — fin. Titulus ab alia manu, haud dubie eadem quæ manipulos numeris instruxit, exhibet post indicem operum Horatii hanc notam: *Sanctæ Dei genitricis Mariæ Sanctique Cipriani episcopi et martyris in Nigenburga. Reparatus* (h. vel emtus, vel renovatus) *anno Domini millesimo quadringentesimo septuagesimo*.

Si omnia hæc et inpr. etiam scripturam recensionemque codicis expendamus, probabile sit, illum e Sæculo XIV esse, sed ex vetusto admodum et bono exemplari descriptum.

Codex secundus, membranaceus, in forma octava, rudi filo et glutine (recentius fortasse) compactus, Longobardicis litteris minutissimis; sæpe negligenti et fugitiva manu, et pallido atramento scriptus. Manipulos habet IX, quorum ultimus V, ceteri VIII folia continent, sine numeris et custode. In odis singulæ paginæ in binas sectiones divisæ. Initiales majores rubræ, virides, atræ. Versuum initiales paulum eminent, sed ejusdem et manus et characteris cum textu, nisi quod nonnullæ sunt quadratæ minores. Semper *ſ* in fine longum et *i* sine puncto. Vocum compendia semper diversa, versuum ordinandorum frequens neglectus, correctiones vel negligentes, vel perversæ, commutationes litterarum, ut *d* et *t*, *b* et *v*, scribam declarant rudem et imperitum. Quantum e scriptura ceterisque argumentis assequi possis, videatur hic codex paulo recentior priori.

Codex Mentelianus, e Sæculo XI, qui olim in bibliotheca Jo. Jac. Mentelii fuit, cujus lectiones Marquardus Gudius exemplo editionis Mureti, Venet. 1582. 8. adleverat, unde adscriptæ sunt exemplo editionis Desprezianæ, quod in illustri bibliotheca academiæ Lipsiensis servatur. Adscripta est eidem huic exemplari Despreziano (sic tamen, ut diligenter distinguatur a lectionibus Codicis illius) varietas editionis nitidæ Parisiensis, ex officina Vascosani. Ex his emendanda sunt, quæ in Fabricii biblioth. lat. (ed, nov.) T. I. p. 409, traduntur; ubi et dicitur ille codex Mentelianus Lambini olim fuisse, quod falsum est. I. 28. 6 : 31. 18 : 37. 28. II, 3. 11.

Codices Lipsienses quatuor, qui in bibliotheca senatoria Lipsiæ asservantur; quorum *primus* (pulpit. I. n. 6.), membranaceus, fol. complectens CX folia, nec numeris nec signis distincta, quorum octona videntur manipulum efficere. Singula folia interdum a bibliopego permutata sunt. Scripsit totum cod. una manus, sed illa sibi non constans, nunc majores nunc minores pingens litteras, quæ non quidem plane rudes, at neque elegantes dicendæ. Sunt eæ, etiam initiales versuum, minusculæ, magis latinæ quam gothicæ. Initiales carminum, more in MSS. consulto, plerumque desunt, et leviter tantum sunt designatæ. Compendia vocum crebra. Atramentum temporis diuturnitate fuscum factum. In primi et ultimi folii columna priori sic deletæ litteræ, ut legi vix possint; quare primos XI versus odes I serior penna denuo induxit. Ex omnibus his, aliisque, probabile, codicem Sæc. XIII aut XIV in Italia scriptum esse. Duabus quasi partibus constat, in quarum prima, quæ Odas, Epodos et Carmen sæc. continet, singulæ paginæ in binas sectiones divisæ sunt, lineæque ductæ tam transversæ XXVIII, quam ab utraque parte ad perpendiculum, quibus initiales litteræ et longitudines linearum definireutur. Nec libri, nec singula carmina numerata. Paucæ inscriptiones, rubræ illæ et a seriori manu. Ut ante artem poeticam: *Incipit liber poeticæ*. Ars poetica statim sequitur Epodos. Scholia in prima parte paucissima, in altera plura, etiam a prima manu; a qua et codicis inscriptio est: *Opera Oracy : item poetria.*

Codex secundus (pulpit, I. n. 38.), membranaceus, in 4. folia habens CXV; nam primum folium deperditum est, ut nunc codex incipiat a v. 38 odes II. Folia non signata; quædam et a bibliopego permutata. Octonis constant manipuli, præter XIII et XV, qui habent sena. Eos manipulos serior manus in infima prima pagina signavit, I°, II° cet. Ab una manu totus codex est, sed negligentior sæpe scriba proditur, verbis aut integris versibus omissis, post ab alio suppletis. Nec litteræ sibi constant, neque atramentum. Vocum compendia plurima. Diphthongi plures, quam in ceteris tribus, geminatæ litteræ pauciores. Quæ omnia, conjuncta inprimis cum scripturæ specie, suadent codicem ad sæculum XII referre, et habere pro antiquissimo Lipsiensium quatuor. Lineæ in singula pagina ductæ XXXIV. Initiales versuum alterne rubræ et atræ; illæ carminum et librorum pictæ, sed arte rudi. Nulla librorum divisio, nulli numeri. Pro inscriptionibus carminum solius metri designationes sunt, minio scriptæ, sed lectu difficiles, sæpe etiam falsæ. Scholia passim adsunt, sed pauca, nec multi momenti. Ars poetica est inter Odas et Epodos, Epistolæ ante Sermones. Folia quædam ab initio et in fine situ et vermibus admodum corrupta sunt.

Codex tertius (pulpit. I. n. 39.), membranaceus, in 4. Fuit olim Nicolai Heinsii. (vid. ejus Catal. P. II. p. 89.) e cujus bibliotheca redemit Fr. Bened. Carpzovius (quod hic ipse notavit), unde in biblioth. senat. pervenit. Habet codex LXXXII folia, superne numeris 1, 2, 3, cet. signata (quamquam XVIII ultima elegiam continent scriptoris recentioris, cui in fine additum: *Explicit Yronia Gaufridi*); quorum octonis constant manipuli : quos non solum in ima pagina lit-

teris *a*, *b*, *c*, cet. signavit primi librarii manus, sed etiam folia singuli manipuli appositis numeris, a [1], a [2], a [3] cet. In fine manipuli cujusque custos est. Membrana adhuc satis nova, atramentum nigrum, licet pallescens. Quæ omnia, præter ductus characterum, codicem admodum recentem arguunt. Est ille litteris gothicis eleganter et cum cura scriptus. Vocabulorum compendia in eo plurima. Initiales carminum admodum minuto charactere designantur. Continet liber IV libros Odarum, librum Epodorum et carmen sæculare, sine librorum divisione et titulis : nisi quod inter singulas odas una linea vacua relicta est, in qua serior manus quibusdam odis inscriptionem posuit; quæ et omissa a librario supplevit, vitiaque emendavit. Lectiones interdum memorabiles habet, ut Carm. II. 4. 20. Scholia paucissima sunt.

Codex quartus (pulp. I. n. 40.) chartaceus, in 4. Fuit olim, ut docet emblema a fronte insertum, Jo. Christo. Wagenseilii, et constat foliis LXXXVIII, quorum IV prima vacua sunt, VI ultima nil præter pauca de metris odarum, eaque nullius momenti, paginis sex exhibent. Foliis numeros dedit prima manus, usque ad 55. Manipuli quatuor priora, cum septimo, habent folia X, quintus XII, sextus XVI, octavus IV. In cujusque fine custos est. Characteres admodum similes hodiernis Italorum. Compendia vocum valde multa ac impedita. Omnia produnt codicem admodum recentem. Atramentum satis nigrum adhuc, licet jam inclinans ad rubicundum colorem. Nec libris nec odis numeri dati; plerumque tamen unius lineæ spatium inter has relictum. Continet codex odas, epodos et carmen sæculare, et est valde vitiose exaratus : habet tamen lectiones interdum vix alibi obvias; e. g. Carm. I. 14. 13. Scholia passim pauca adsunt.

Codices Altorfini duo, in bibliotheca academica, quorum descriptionem et lectiones Cl. Nagelius inde ab a. 1766 octo plagulis singulis edidit, quorum

Primus, membranaceus, in 4. non adeo antiquus, M. D. Omeisii, cujus olim fuit, judicio, in fronte libri adscripto. Est is minutiore litterarum charactere, sed negligenter et vitiose admodum a scriba valde indocto exaratus. Attamen e bono et nunc ignoto antiquo codice exscriptus videtur, habet enim lectiones multas egregias et elegantes, quæ vel raro vel nusquam alias reperiantur, nec profecto ex ingenio stupidi fraterculi venerint. Continet codex omnia Horatii, sed cum magna lacuna, a Serm. I. 5. 57 — II. 1. 49. Ars poetica sequitur statim carmen sæculare. Initiales carminum multo auri levigati nitore splendent. Lectionum ejus specimen dedit *Ch. Theoph. de Murr* in Memorabil. Biblioth. Norimberg. P. III. p. 77 sqq.

Codex secundus, chartaceus, in volumine, quod et Ciceronis de officiis libros, item Claudiani de raptu Proserpinæ carmen, carmen de littera Y (quod alias Virgilio tribui solet) Virgilii moretum, et partem Batrachomyomachiæ Homeri, CLIV latinis exametris expressam, continet. Satis eleganter scriptus est Horatii codex, multisque interpunctionibus distinctus. Magna in illo etiam librarii ignorantia proditur, in Græcis præsertim. Veluti arti poeticæ subscripsit : Τελος φηνης. Το Θεο χαρις. Ars poetica inter Sermones et Epistolas collocata est. Quamvis recentior hic quoque codex haud dubie sit, forte e Sæculo XIV exeunte, tamen idem ob lectiones non solum bonas plerumque, sed et proprias ipsi quasdam, easque elegantes et memorabiles, e bono et vetusto libro descriptus et emendatus videtur. Nam emendatorem ceterum indoctum homiuem fuisse apparet. Vid. v. c. ad I. 15. 35 : 21. 13. II. 12. 8. et 21. Cf. *de Murr*. lib. laud. p. 108. sq.

Codex Franequeranus, in bibliotheca academica asservatus, venerandæ antiquitatis, cujus et Bentlejum lectiones habuisse vidimus, sed paucissimas et negligenter excerptas. Tum quoque Lamb. Bos in animadverss. ad Horatium (quæ ejus animadversionibus ad scriptores quosdam Græcos, Franequ. 1715. 8. subjectæ sunt) nonnullas illius lect. commemorat. Pleniorem ejus lectionum recensum accepit Jani ab Herbellio, qui a. 1770, cum Franequeræ versaretur, codicem istum cum Cruquiani Horatii editione anni 1593 docte diligenterque contulit. Est codex membranaceus, forma, quæ *in folio* vocatur, oblonga; habetque scholiorum ineditorum insignem copiam. Vid et Gutberleth. de Saliis, p. 9.

Codex Helmstadiensis, formæ maximæ, chartaceus et levigatus, litteris minusculis satis elegantibus scriptus. Vocum compendia pauca; semper fere *ſ* longum et *u* pro *v*; scripturæ errores crebri, imprimis in verbis, quæ a Græcis sunt. Initiales librorum variis coloribus pictæ et deauratæ; in singulorum carminum initiis alternant rubræ et cæruleæ. Incipit Ars poetica, sequuntur Sermones, Epistolæ, denique carmina. Librarius se appellat *Mariam Jeronimum*. Sæculo XIV exeunte scriptum esse codicem, omnia suspicari jubent. Sed diligentissime tamen ad antiquiorum librorum, nobis nunc ignotorum, fidem emendatus esse videtur. Habet certe lectt. quasdam singulares, et memorabiles, ut I. 12. 35 : 26. 10. et 11 : 37. 28. Scholia etiam non pauca adscripta. Fuisse et hic et ceteri libri mss. bibliothecæ Helmstadiensis traduntur olim in Hungariæ regis Corvini thesauro. Lectionis varietatem cum eo communicavit Henkius, V. S. R.

CODEX BARTHII.

Commemorat Vir doctissimus, advers. XXXV. 2. codicem, ut ait, venerandæ vetustatis, DCCCC annorum, atque ex eo profert quædam ; sec neque amplius illum describit, nec urbem quidem, ubi eum viderit, nominat. Facilis nimium erat Barth. in constituenda codicum ætate, vid. III. Heyn elench. codd. Virg. tom. I. p. XXXII.

CODD. CAR. COMBII.

Delectum habuit Combius Codd. Harlejanorum, in Museo Britannico adservatorum, ex iisque sequentes melioris notæ libros adhibuit, ita ab eo designatos

A. N. 2725. sæc. X.
A. — 3534. — XII.
C. — 2724. — XIII.
D, — 3754. — XV.
E. — 2609. — XV.
F. — 4862. — XV.
G. — 2621. — XIII.

Editionem insuper principem, in Bibliotheca Regia asservatam, perlegit, et lectiones varias inde enotavit.

CODD. JOS. NIC. DE AZARA.

Interioris notæ Codd. aliquot, ad quos textum typis Bodonianis exprimendum exigeret, ad manum habuit Eques illustrissimus, e bibliotheca amplissima eademque lectissima Chisiana depromtos; *quinque* nimirum *Odarum*, *tres Epistolarum*, *Artis poeticæ* et *Sermonum*, quorum duo ex eodem thesauro accessere: tertium Zeladiana Bibliotheca suffecit. Lectiones, quas in iis deprehendit, scitas doctasque idem vocat in doctissima, eleganterque scripta Præfat. p. X. ut adeo maximopere dolendum sit, lectionum exquisitiorum silvulam in calce libri non adjectam fuisse.

CODD. OBERLINI.

Quatuor Codd. MSS. Argentoratensibus usus est Oberlinus, vir humanitatis pariter atque exquisitioris doctrinæ laude florentissimus, e quibus in usum critices extantiora in calce splendidissimæ suæ editionis adjicienda curavit. Ita vero accuratissime eos describit:

Codex A. Formæ quartæ sæculo X. tribuendus videtur, quod frequentior diphthongorum, separatis litteris scriptarum usus et rariora vocum compendia docent, ut alia argumenta taceam. Continebat Odas, Epistolas atque Satiras, ex quibus varia supersunt. Statim vero deest folium primum, adeoque incipit codex ab Odes II. L. I. v. 2. hinc pergit ad v. 1. odes XXIX. ubi lacuna occurrit ad versum usque 16. odes XXXI inde procedit ad v. 31. Od. II. L. III. Tum adsunt folia duo, quæ fragmenta exhibent Epist. II. L. II. scilicet a v. 112 ad 152 item a v. 193 ad finem. Cui subjectæ leguntur Satiræ ordine consueto, ubi tamen excisum folium unum abstulit partem Satiræ II. et III. L. II. a v. 132 Sat. II. ad v. 75. Sat. III. Desinit codex v. 94. Sat. V. Liber de Arte poetica ex eo plane exulat. Satis accurate cæterum scriptus est, et a vitiis immunis. In vocibus compositis et accusativo plurali in *is* exeunte frequens antiquam formam servat, quod idem et de sequente codice valet. (Extat in Bibl. Academica.)

Cod. B. Formam cum primo eamdem obtinet, ejusdem cum eo sæculi putandus est. Scriptura est nitida et sollicite curata; argumenta rubro colore sunt tincta. Innotuit olim *Casp. Barthio*, qui mentionem ejus facit in Adversariis L. XXXVI, c. 14. Leguntur hic *odæ*, et quidem ab initio ad vers.29. odes XXXV. L. I. Tum pergunt v. 19. odes XIII. L. II. unde continua serie procedunt ad finem libri IV. post quem videtur in codice, ex quo hic noster descriptus est, secutus Liber de Arte poetica. Ita enim rubrum habet: *Q. H. F. de Arte poetica explicit, incipit Epodon,* et glossa adjecta in margine ista addit: *finitis quatuor libris carminum et poetria Horatius a Mæcenate rogatus, ut, si aliquod genus metri apud Græcos inveniret, id Latinis ostenderet*, etc. Neque vero in nostro codice inserta fuit Ars poetica; sequitur enim illud rubrum statim *Liber Epodon* in eodem quaternione ab initio ad Odes X. v. 8. ubi deficit, tum rursus pergit ad Odes XIV. v. 12. ad finem Epodon, cui subjicitur carmen sæculare. Scholiis abundat hic codex, æque ac prior; de quibus alibi forsan aperietur dicendi locus. (Bibl. Acad.)

Codex C. Folio oblongo. Spectat ad sæc. XI. aut initium XII. Rarissimas habet diphthongos sejunctim pictas; hinc inde vocalis tertia duplicata gemino accentu insignitur. Cæterum in medio diversa litterarum forma diversorum librariorum manum arguit. Complectitur *Artem poeticam*, *Satiras* et *Epistolas*, et omnia quidem hæc opera integra. Scholia habet rariora. Mendis hinc inde scatet. (*Jo. Jac. Gambsii.*)

Codex D. Formæ quartæ. Sæc. XI. vel XII. hunc quoque adsignandum puto. Minorem librarii curam frequentioria vitia, scripturæ inæqualitas et passim ruditas produnt. Habet librum de *Arte poetica*, *Epistolas* et *Satiras*. Scholia pauciora margini visuntur adlita. Est, ubi credas, ad dictata recitantis verba excepisse scribam; sic L. I. Sat. X. v. 50. habet *addixi* pro *at dixi.* Sed idem in Cod. C. nonnumquam observare licet; sic L. II. Sat. VI. v. 54. *ad omnes Dii* pro *at omnes Dii.* (*Franc. Phil. Louis.*)

Hactenus de Codicibus, quorum auctoritate Horatii lectio stabilita est. Jam, quo melius perspiciatur, quam exiguum omnino illud sit, si numeri ratio habeatur, quod in poetam nostrum e Codd. redundarit, adjumenti atque commodi, et qui fructus amplius inde sperandi sint; librorum MSS., maximam partem nondum excussorum, copiam, per cultiorem Europæ partem sparsam, sub unum conspectum hic adducere et tanquam in tabula repræsentare visum est: quamquam ex notitiis, quas bibliographi de iis suppeditant, parum accuratis ac subtilibus, quem usum criticum præstituri sint, omnino parum tuto statui posse ipse sentiam. Alphabeticum autem in terris, quæ istos thesauros reconditos servant, percensendis tenebimus ordinem. Primum igitur

In *Anglia* et quidem *Londini* asservatur in biblioth. Regia:

Horatii Ars poetica, Sermones et Epistolæ. Vid. Dav. *Casley* Catal. of the MSS. of the Kings Library, p. 240. Est Bentl. n. 14.

In Eccles. *Westmonusteriensi*

n. 1116. *Horatii* Opera.
n. 1117, *H. Epistolæ* quædam et *Ars poetica.*

n. 1118. *H. Odæ*, cum vet. commentatoris notis. Ib. p. 27.

In bibl. *Isaaci Vossii*

n. 2492. *Horatius*, cum expositione interlineari, et Scholiis antiquis.
n. 2622. *Horatius*, cum expos. interlin. et notis marginalibus.
Ibidem exempl. Horatii Plantinianum extat, *Casauboni* manu notatum, n. 2790.

In Museo *Britannico* Codd. *Harlejani*

n. 2581. *Q. H. Fl. de Arte poetica, Saturarum Libri II. Epistolarum libri II.*
n. 2609. *Q. H. Fl. Carminum libri IV. et Vita.* Desunt in fine duo folia. Sæc XIII. Justa Comb. sæc. XV.
n. 2621. *De Arte poetica liber, Epistolarum libri II.* et post alia interjecta *Saturæ octo priores.* sæc. XIII.
n. 2632. *Carminum* sive *Odarum* libri IV. cum *vita Horatii. Epodon liber* et *carmen sæculare* sæc. XV.
n. 2642. *Carminum seu Odarum Libri IV.* sæc. XV.
n. 2688. *Epodων* IX. *postremæ*, cum expositione — *Carmen sæculare; Epistolarum primi libri et pars secundi.*
n. 2699. *De Arte poetica liber ; Sermonum sive Satyrarum libri* II.
n. 2710. *Carminum Libri* IV ; *Epodων libellus : carmen sæculare.* Cod. scriptus per Angelum Ariminensem, Romæ 1443.
n. 2724. *Opera omnia* cum Scholiis hoc ordine : *Carminum libri* IV. *de Arte poetica ; Epodων liber: Carmen sæculare; Epistolarum libri* II. *Sermonum libri* II. *Vita.* Sæc. XIII.
n. 2725. *Opera*, eodem ordine. Deest Sermonum lib. II. Sæc. X.
n. 2734. *Opera.* Sæc. XV.
n. 3510. *Opera.* Sæc. XV.
n. 3534. *Opera.* Sæc. XII.
n. 3754. *Opera.* Sæc. XV.
n. 3892. *De Arte Poetica,* liber ; *Epistolæ* IV. libri I. Sæc XV.
n. 3997. *Opera.* Sæc. XV.
n. 4079. *Opera* et *Vita.* Sæc. XV.
n. 4862. *Odæ*, *Sermones*, *Epistolæ* et *Ars poetica.* Scribebat Ferrariæ Joh. Carpensis. A. D. 1461.
n. 5303. *Opera.* Sæc. XV.
n. 5413. *Opera.* Sæc. XVI. Denique.
n. 2732. *Scholiastes* in Horatium. Sæc. XIII.

In bibl. *Bodlejana*

n. 1657. *Horatius de Arte poetica* (Catal. Librorum MSS. Angliæ et Hiberniæ (Oxon. 1697.) p. 79. T. I.)

In bibl. *Norfolciana*

n. 2961. *Horatius,* cum commentario Acronis Grammatici.
n. 3126. H. Ode VII. L. IV. subjecta Ciceronis de Off. libris, unde conjecturam ducas, Schoefferum editionem suam inde descripsisse.
n. 3130. *H. Opera,* cum notis interlin. et margg.

In bibl. *Franc. Bernardi*

n. 3605. *Horatii Epistolæ.*

In bibl. *Thomæ Galei*

n. 6032. *Horatii Epistolæ,* liber valde antiquus, cum glossis interl. et commentariis.
n. 6120. *Horatius* integer cum commentariis.

In bibl. *Eduardi Bernardi*

n. 7443. *Horatius.*
n. 7444. *Idem.*
n. 7453. *Idem* cum glossis.
Ibidem tria Horatii exempla extant, cum vett. libris collata.

In ædibus *Jacobæis*

n. 8621. *H. de Arte poetica*, et ejusdem *Sermones* cum scholiis

In bibl. *Joh. Mori*

n. 9193. *Horatius* integer, eleganti charactere exaratus. Cod. membran. in 12.

Oxonienses.

Oxonii in Collegio Reginensi :

n. 938. Cod membran. 4. *Horatii Opp.* cum Scholl. hoc ordine exhibens : Carminum Lib. IV. Ars poetica ; Lib. Epodon. Carmen sæculare, Sermones, Epistolæ. (T. I. P. II. p. 30.)

In Collegio *Magdalenensi*

n. 2156. *Horatius* cum Scholiis aliquot. (Ibid. p. 72.)
n. 2185. *H.* de *Arte poetica,* ejusdem *liber Satirarum* et *Epp.* cum Scholiis. (Ibid. p. 73.)

Cantabrigiæ in Colleg. *S. Trinitatis*

n. 446. *Horatii Epistolæ* (Ibid. T. I. P. III. p. 99.)

In domo *S. Petri*

n. 1929. *Horatius ;* liber ex parte imperfectus. (Ibid. p. 155.)

Vigorniæ in Ecclesia Cathedrali

n. 822. *Horatii Carminum* et *Epodων* libri. Carminum libri II. priores deperditi sunt. (Ibid. T. P. p. 20.)

n. 902. *H. de Arte poetica*, cum notis. Ib. p. 21.

In *Batavis* oris et quidem *Lugduni*

In bibl. *Academica*

n. 27. *Horatii* varia opera, quæ finiunt in Satira ; Ut Nasidieni juvit te cœna beati, cum variis glossis inter versus aut ad margines adscriptis. Cod. memb. vetustissimus. *Catal. Bibl. Lugd. Bat.* p. 326.

Ibidem inter *Vossianos*

n. 21. *Horatii Carmina*, cum Scholiis densis et antiquis, ubi etiam Sermones dividuntur in Eclogas. Codex egregius in membr. 4. Colligata est *Ars* ejusdem *poetica*. Adhæret *Ovidii* Ibis in charta. *Catal*, p. 378.

n. 6. *Horatii* Flacci Venusini moralissimi *Epistolarum* liber. Item *Odarum* libri et de *Arte poetica;* Vita Horatii et Ars metrica Odarum ejus. Item ars metrica Boëtii Severini Torquati. In ipso Horatio sunt Scholia interlinearia et marginalia. Cod. membran. rec. 8. *Catal.* p. 386.

In eadem bibl. extant exempla Dionys. Vossii et Casauboni manu notata. Vid. *Catal.* p. 266.

In *Belgio* : in bibliotheca *Marchianensi*

Oratii carmina, cum explanatione.
V. *Sander* Bibl. Belg. MSS. (Insulis 1641.) p. 60.

in *Dania* et quidem *Hafniæ* in bibliotheca Regia :

Carminum libri in membrana nitide exarati, 4.
Carminum Lib. II. cum Scholiis, cod. chartac.
Ars poetica et Epistolarum Libri II. cum commentario Zach. Lundii autographo.
Vid Joh. Erichsen *Udsigt over den gamle Manuscript-Samling i det Kongel. Bibliothec.* (*Kobenh.* 1786.) p. 68.

In *Galliis* et quidem in *Parisiensi* bibliotheca publica :

n. 6098. *Horatii Epistolarum* Libri II. cum Scholiis margg. et glossis interlin. Codex chartac. sæc. XV. olim de Noailles.

n. 6102. *H. de Arte poetica, carminum libri* IV. *Epodon liber*, et *Carmen sæculare.* Cod chartac. sæc. XV.

n. 7369. *H. Ars poetica* , cod. membran. a. 1471. exaratus , olim Mazarinæus.

n. 7892. *H. de Arte poetica*, cod. membran. sæc XV. exaratus. Olim Puteanus.

n. 7900. a. *H. carminum libri* QUINQUE, cum Acronis commentario : Epp. liber I. Cod. membran. sæc. X. olim Puteanus.

n. 7971. *H. opp. omnia*, cum glossis inter lineas et ad marginem ; in calce annotatt. de variis metrorum Hor. generibus cum ejusdem Vita. Cod. membr. sæc. X.

n. 7972. *H. Opp.* cum glossis et Scholiis , cod. membran. sæc. X. olim Mentellianus.

n. 7973. *H. Carmina, ars poet. epodon liber, carm. seculare , Satirarum l.* I. *et secundi duæ priores.* Cod. sæc. X. membr. primum Petri Danielis Aurel. postea Colbertinus.

n. 7974. *Opp. cum Scholiis.* Ad calcem subjic. de metris H. et ejus vita. Cod. membr. sæc. XI. olim Puteanus.

n. 7975. *Opp. cum Scholiis.* Cod. membr. sæc. XI.

n. 7976. *Opp. cum Scholiis.* Cod. membr. sæc. XII.

n. 7977. *Opp. cum Scholiis.* Cod. membr. sec. XII. olim Magistri Nicolai de Clamengiis , postea Colbertinus.

n. 7978. *Ars poetica* et *Epistolæ* V. postremæ L. I. Hæ sæc. XIV. illa sæc. XII. exarata. Cod. membran.

n. 7979. *Carmina , ars poet., et Satiræ cum glossis.* Cod. membr. sæc. XII. exaratus. Olim Colbert.

n. 7980. *Ars poetica , Satiræ et Epp. cum Scholiis.* Cod. membr.. sæc. XIV.

n. 7981. *Ars poetica, Epp. et Satiræ cum Scholl.* Cod. membr. sæc. XIV. primum Thuani , postea Colbert.

n. 7982. *Ars poetica et Epp. cum Scholiis.* Cod. membr. sæc. XIV. olim Tellerianus.

n. 7983. *Opp.* deest ep. 2. L. II. Cod. chartac. sæc. XV. olim Mazarin.

n. 7984. *Opp. cum glossis.* Cod. membr. sæc. XV. primum Thuani , postea Colbert.

n. 7985. *Acronis commentarii in Horatii carmina , librum Epodon , et carmen sæc.* — *Anonymi* Expositio in ejusdem A. P. et Satiras. Cod. sæc. XV. chartac. olim Mentellianus.

n. 7986. *Acronis commentarii.* Cod. chartac. sæc. XV olim Mentell.

n. 7987. *Pomponii Porphyrionis comment. in H.* Cod. membr. sæc. XV.

n. 7988. *Pomp. Porphyrionis comm. in H.* — *Acronis comm. in ejusdem Carmina , epodon librum* et *Carm. sæculare.* Cod. membran. sæc. XV.

n. 8072. *Carminum libri III. priores , cum glossis et Scholiis* , Cod. membran. sæc. X. olim Thuani, post Colbert.

n. 8074. *Ars poet., et Epp. cum glossis et Scholl.* Cod. membr. sæc. XIV. primum Thuani , postea Colbert.

n. 8212. *Opp.* Cod. membran. sæc. XII. olim Mazarinæus.

n. 8213. *Opp.* Cod. membr. sæc. XII. olim. Mazar.

n. 8214. *Opp. cum glossis et Scholl.* in fine subjectas habet annotatt. de Horatii numeris et ejusdem Vitam. Cod. membr. sæc. XII. olim Colbert.

n. 8215. *Opp.* (deest L. I. init.) Cod. sæc. XIII. membr. olim Bigotianus.

n. 8216. *Opp.* Cod. sæc. XIII. in membrana. Olim Colbertinus.

n. 8217. *Opp.* (desiderantur L. II. Serm. et A. P.) *cum Scholl. et glossis.* Cod. membr. sæc. XIII. olim Colbert.
n. 8218. *Ars poet., Epp. et Satiræ.* Cod. membr. sæc. XIII. olim de Noailles.
n. 8219. *Opp.* (L. II. Sat. et Epp. desiderantur) Cod. sæc. XIV. membran. Olim Lud. de Targny.
n. 8220. *Epp. Libri* II. ad Calc. subjic. *Anonymi* Annotatt. in Odas H. manu recentiore. Cod. sæc. XIV. membran.
n. 8221. *Epp.* L. I. (finis desideratur.) Cod. membr. sæc. XIV. Mazar.
n. 8222. *Ars poet. et Epp.* Cod. membr. sæc. XIV.
n. 8223. *Opp. cum glossis et Scholl.* Cod. membr. sæc. XV. Colbert.
n. 8224. *Carmina et Epp.* Cod. chartac. a. 1463. exaratus.
n. 8255. *Carmina cum Scholl.* Cod. chartac. sæc. XV. olim Mazar.
n. 8226. *Carmina et ars poetica.* Cod. chart. sæc. XV.
n. 8227. *Carmina.* Cod. chartac. sæc. XV. Mazarin.
n. 8228. *Epp. et Carmina.* Cod. membr. sæc. XV.
n. 8229. *Ars poetica cum glossis.* Cod. sæc. XV. chartac. olim Baluzianus.

Argentorati.

Q. H. Fl. Epistolarum libri cum glossa. Cod. chartac. fol. in bibl. S. O. Hierosolymit. Vid. *Witter* Catal. Codd. MSS. biblioth. istius Ordinis p. 13.

In *Germania*, et quidem.

Dresdæ, Horatii Opera. Codex chartac. sæc. XV. fol. Notatæ in margine ejus Var. Lectt., Emendationes et Observationes manu *Ge. Fabricii*, ad quem olim pertinuisse putatur. Vid. *Goetzii* Memorabb. Bibl. Dresd. P. I. p. 515.

Erlangæ, in bibl. Academica, Cod. chartac. sæc. XIV. (1386.) *Horatii Epistolas* complexus. Vid. *Pfeiffer* Beytr. zur Kenntnifs alter Bücher und Handschr. Hof. 1783. *Hirsching* Beschr. der Bibl. T. II. p. 304.

Ibidem *Odas Horatii* in membranis, cum diversitate lectionis et Scholiis in margine asservari, satis locuples auctor est Cl. Harles. Notit. Script. Lat. T. II. p. 370. qui paucas singulares et a vulgatis diversas lectiones in isto codice deprehendit.

Francofurti ad M. H. Fl. *Epistolarum moralium* L. I. Cod. MS. sæc. XV. Uffenbach. Nonnullæ Anonymi notis uberrimis instructæ sunt.
Vid. Catal. bibl. Uffenbach. P. II. p. 220.

Gaybaci in Franconia apud Illustrissimos Comites de Schönborn :
Horatii Epistolæ, cod. membran. scriptus a. 1332.
Horatii Carmina et *Odæ* cum glossa marginali et interlineari.
Vid. Cl. *Degen* Beytrag zu Nachrichten von alten Handschriften Ansp. 1785. *Hirshing* T. I. p. 134. et T. II. 333.

Gothæ

Horatii Sermones et Carmina.
Ex Cypriani bibl. Goth. laudat Montfauc. I. p. 600.

Gottingæ

Præter Cod. chartaceum, a Gesnero jam subinde ad partes vocatum alium Bibliotheca academica possidet Cod. membranaceum, *Q. Oratii Flacci Sermones* et *Epistolas* complexum. Est is nitidissime scriptus, cæterisque ornamentis librariorum satis liberaliter instructus, sed vix ultra typographicæ incunabula adsurgit, ac vulgares fere lectionum discrepantias offert. Ad nostras terras perlatus est inde ab ultima Hesperia a Cel. *Tychsenio* a. 1784.

Ipse possideo fragm. *Artis poeticæ*, in membrana exaratum, et ipsum sæculi XV. neque ulla memorabili lectionis varietate insigne.

Noribergæ

Plures ibi Codd. extare, qui vel integra Horatii opera, vel singulares ejus libellos complectantur, qui tamen non ultra sæc. XIV. adsurgant, tradit *Hirsching.* Zusätze p. 262.

Pragæ.

In bibl. principali Furstenbergia : *Horatii Opera*, Cod. membran. sæc. XIV. 4. olim Ducis de la Valliere. Adjectas habet Lectt. discrepantias.

Ibidem. *H. Opp.* itidem Lectt. varietate instructa. Cod. membr. sæc. XIII. vel XIV. 4. Vid. *Hirsching Beschreib. der Biblioth. Deutschlands.* T. III. *Zusætze* p. 287.

In bibl. Capitul. quæ in æde S. Viti asservatur :

Horatii Epistolæ et Poetria. fol.
Ejusdem Carmen sæculare. fol.
Ejusd. Carmina. 4.
Hirsching L. I. T. III. P. I. p. 210, 211.

In bibl. *Clementina*, s. Academica :

Horatii Sermones sæc. XIII.
Iidem sæc. XIV.
Iidem sæc. XV.
Hirsching I. I. p. 257.

Ratisbonæ in bibliotheca Monach. O. S. Benedicti ad S. Emmeranum

Opera : Cod. MS. n. 337. in Catal. bibl. T. II. p. 56.
Alius Cod. MS. membr. sæc. XI. n. 284. Ibid. p. 137.
Carmina : Liber Odarum in membrana, n. 834. In eodem volumine : diversa Horatii carmina sæc. XIII. Ibid. p. 139. *Carmina*, in fine et

initio mutila, cod. membran. sæc. XI. n. 830. Ibid. p. 139. et *Hirsching* Beschr. der Biblioth. Deutschl. III. p. 583.

Ibidem reperitur *Oratius Flaccus de Diversis* (f. *Satiræ*) n. 845. sæc. XI. Ibid. p. 141.

Vimariæ.

Codex unus *Horatii.*

Hirsching Zusätze zu seiner Bibliothekengeschichte Deutschlands p. 171.

Vindobonæ.

n. 141. Philol. *Horatii Opp.* Cod. membran. fol. min. eleganter scriptus a. 1448. (finitus d. VI. Febr.) ut in calce operis librarius monuit, litteris majoribus artificiose pictis. Fuit olim Jo. Sambuci. Continet Horatii poemata antiquo ordine.

n. 187. *Ars poetica* cum Scholiis marginalibus.

n. 201. Cod. membran. fol. min. sæc., ut videtur, XIII. scriptus. Continet *poetriam* et *Sermones*, Scholiis interlinearibus et marginalibus instructos.

n. 204. *Ars poetica, Satiræ, cum Scholiis*, et *vita Horatii.*

n. 214. Cod. membran. sæc. XVI. nitidissime scriptus (in 4.) litteris majoribus dexterrime pictis, auroque subinde obductis. Fuit olim Jo. Sambuci, qui passim lectionis varietatem in margine adnotavit.

n. 463. Cod. chartac. fol. *Epistolas cum glossis* complexus. Vid. Lambec. t. II. p. 927. ed. Kollar. Denique.

n. 244. Cod. membran. sæc. XIII. in 4. crebris vocum compendiis et pallido atramento scriptus. Continet foll. 17. Scholia *anonymi* cujusdam auctoris in Horatii artem poeticam, cujus initium: *In hoc libro est intentio Oratii tractare de poetica arte* et cæt.

n. 282 et 283. (Apogr. ejusdem exempli) Cod. chartac. in 4. sæc. XVII. Continet incerti auctoris (in Catal. bibl. Palat. ,, qui Franc. Tonner a Trubach esse videtur) Scholia in H. XVIII. priores Epp., et in nonnulla ejusdem carmina lyrica.

Accuratiorem horum Codd. notitiam debeo doctissimo Medico Car. *Weigelio, Ætii* futuro Sospitatori.

In *Helvetia* et quidem in bibl. *Bernensi.*

A. 60. *Horatii Ars poetica.* Codex chartac. sæc. XV. 4.

n. 21. *H. Odarum libri IV. Ars poetica. Epodon, Epistolarum libri II. Sermonum libri II.* Cod. membran. sæc. X. fol. Olim Petri Danielis (Aurelianensis). Sermones mutili sunt a medio Sat. VIII. L. II. et desinunt v. 89. *Et leporum avulsos ut multo suavius armos.*

n. 223. *In Horatii Carmina et Epodon commentarius Acronis.* Cod. membr. sæc. XV. fol.

n. 266. *Scholia in Horatii Artem poeticam, Sermones et Epistolas.* Cod. membran. sæc. XIII. fol.

n. 308. *Horatii Carmina* (Opp.), eodem ordine, quo in cod. n. 21. membran. sæc. X. 4. Mutilus est a Sat. I. L. II. v. 13. *Cupidum pater optime vires.* Additæ sunt paucæ et levis momenti notæ in marg.

n. 327. *H. Ars poetica, Epistolæ et Sermones; præmissa argumenta odarum et Scholia in Artem poeticam.* Cod. membran. sæc. XII.

n. 398. *Horatii Odarum* fragmentum ab oda XXIII. L. III. usque ad finem Odarum. Additæ sunt *Ars poetica, Satiræ* III. L. I. *et Epistolæ.* Cod. membran. sæc. XI. 4.

n. 487. *Horatii Epistolarum* fragmentum a I. Epist. L. I. v. 68. usque ad Ep. X. v. 41. *Serviet æternum* cæt. Cod. membran. sæc. XII. 4. Varia in eo extra ordinem posita.

n. 516. *In Horatium Porphyrionis et Acronis commentarii.* Cod. chartac. sæc. XV. ,,Scripsit Petrus Marsus Viterbi 1472.“

n. 520. *H. Odarum Libri IV. cum Scholl. marginalibus.* Cod. memb. sæc. XV. 4. Olim Bongarsii.

n. 542. *H. Odarum Libri IV. Epodon, Ars poetica, Satirarum Libri II. Epp. Libri II.* Cod. memb. sæc. X. 4. initio Artis poet. mutilus, et Sat. 2. l. I. in duas dividit a versu *regibus hic mos est* cæt.

n. 619. *H. Satiræ et Epistolæ cum Glossis marginalibus.* Cod. membr. sæc. XI. 8. Incipit a L. I. Sat. 9. Tum Sat. 10. præfixos habet vv. *Lucili* cæt.

n. 622. *Scholia in H. Artem poeticam, et Epp. ex Acrone conscripta.* Cod. membr. sæc. XIII. 8.

n. 648. *Scholia in Horatii Odas, Artem poet., Satiras et Epp.* Cod. membran. sæc. XIII. 8. Olim Bongarsii.

(*Sinner* Catal. Codd. MSS. bibl. Bernensis T. I. inde a pag. 477. Idem t. III. p. 282. ibidem asservari ait *Hadr. Junii* in Odarum Horatii libros II. priores Commentarium, cujus etiam specimen cum præfatione ejus adposuit.)

In *Italia*, et quidem

Cæsenæ in bibl. Fratrum minorum

Codex Horatii sæc. XII. cum Scholiis, quæ tamen sæc. XV. demum exarata videntur, judice Mucciol. Catal. bibl. Malatest. t. II. p. 163. qui et Acronis pleniorem commentarium ibi asservari tradit.

Florentiæ.

I. In Bibl. Laurentiana Medicea Plut. XXXIV.

n. 1. Codex membran. sæc. XII. 4. correctissimæ atque castigatissimæ lectionis, dignus adeo,

qui accuratissime exploretur. Glossas interlineares habet et Scholia in margine uberrima, ab eadem manu exarata. Præcedunt Vitæ Horatii III. quarum duæ priores tantum editæ sunt. Opera ita sunt disposita: Carminum libri IV. De Arte poetica liber unus. Ejusdem Epodon ad Mæcenatem (in his Ep. II. in duas divisa est, altera incip. a v. 23. *Libet jacere* cæt. Idem factum in Epod. IX. ubi altera incipit a v. 27. cum epigraphe: *De fuga Antonii.*) Carmen sæculare: Epistolarum libri II. (Ep. XV. L. I. in duas dividitur. Altera incipit a v. 26. cum titulo: *Ad Mænium Scurram.* Item Ep. II. L. II. desinit v. 108. et nova incipit v. 109. apposito: *Lex poëmatis.*) Sermonum Libri II. ubi Sermo 2. Libri I. in duos dividitur, inchoante altero a v. 86. Item Sermo 2. Libri II. ubi alter incipit a v. 53. cum titulo: *Corripit sordidos sub Ofelli nomine.* Item Serm. 3. qui desinit v. 167. et v. 168. novus incipit, inscriptus: *Contra ambitiosos et avaros ecloga* V. Franc. Petrarchæ fuisse hunc Codicem testatur subscriptio ejus autographa: *Liber Francisci Petrarce laureati, qui post obitum ejus remaneat penes heredem suum. Emptus Jan.* 1347. *Novembris* 28. In ejus integumento legitur, Ant. Cocchium hunc cod. contulisse mense Febr. 1731. Constat foliis 141.

n. 2. Cod. membranac. sæc. XV. 4. nitidissimus, vulgarem servat opp. ordinem.

n. 3. Cod. membranac. sæc. XV. 8. In hoc *Ars poetica* inter *Sermones* et *Epp.* relata est.

n. 4. Cod. membr. in 4 minori oblongo sæc. XIII. a pag. 41 ad 50. nova manu suppletus. Glossas et Scholia habet in margine diversa manu exarata. Ars poetica antiquum locum tenet.

n. 5. Cod. membranac. sæc. XIII. ineuntis, in 4 minori oblongo. Complectitur *Artem poeticam Sermones et Epistolas, cum Scholiis in margine exaratis.* Initio legitur: *Antonii Petrei* Canonici Florentini n. 69.

n. 6. Cod. membran. sæc. XIV in 4. Continet *Artem poeticam et Epistolas.* In fine rubris litteris subnotatum est: *Iste liber est Franc. Joh. Vannicelli populi Sancti Felicis in Platea, quem ipse fecit scribi anno Dom.* MCCCLXXIX *de mense Februarii.*

n. 7. Cod. membran. sæc. XII. in 4 minori, binis columnis exaratus. Post præcepta Grammatica, rationem metricam et Musarum nomina sequuntur argumenta in omnia poemata, hoc præfixo titulo satis poetico: *Sucus odorifer florentissimi et aprici libri Odarum Horatii.* In fine auctoris nomen indicant duo hi versiculi:

> Hæc ego Furlanus Daniel quæsita coëgi,
> Utque vides, celeri scripta fuere manu.

n. 8. Cod. membran. sæc. XV. 4. nitidissimus, in quo Ars poetica ante Epodon librum scripta est, et Sermones libri I. primo et ultimo excepto, Eclogæ audiunt.

n. 9. Cod. membran. sæc. XV. 4. continet *Carminum libros* IV. *Epod., carmen seculare et sermonum Libros* II. quorum alter desinit in S. V. v. 52.

n. 10. Cod. membran. sæc. XIII. ineuntis in 4 minori oblongo. Exhibet *Carmina cum glossis et Scholiis, Epod., carmen sec.*, et reliqua.

n. 11. Cod. chartac. in 4 min. sæc. XV. complectens *H. Opp.* antiquo ordine.

n. 12. Cod. membran. sæc. XIII. ineuntis in 4 min. obl. Ars poetica instructa est Scholl. marg. et glossis interlin. et in fronte habet monstrum illud, quod initio describitur, rudi calamo delineatum. Reliqua destituta sunt Scholl.

n. 13. Cod. membran. sæc. XII. in 8 obl. Continet *Opp.* antiquo ordine, cum glossis et Scholiis, alia manu adjectis.

n. 14. Cod. membran. sæc. XIII. in 8. hoc ordine: *Ars poetica, Sermonum Libri* II. *Epist. libri* II. *Carminum libri IV. Epodon liber unus, carmen seculare*, quod glossas et Scholia habet, a varia manu allita. Tum sequuntur argumenta Sermonum et Epp., versibus heroicis expressa.

n. 15. Cod. membran. sæc. XIII. ineuntis in 8 min. habens tantum *Sermonum seu Satyrarum libros* II. *cum glossis et Scholiis brevibus.*

n. 16. Cod. membran. sæc. XV. 8. *Epistolas* exhibens.

n. 17. Cod. membran. sæc. XV. 8. obl. *Carmina, Epodon librum* et *carmen sæculare* continens.

n. 18. Cod membran. sæc. XIV. 8. tenens *Carmina cum glossis* et *Scholiis*; *Epodon librum* (qui inscribitur LIBER V.) et *carmen seculare.*

n. 19. Cod. chartac. sæc. XV. 8. habet *Carmina, Epod. carmen seculare, artem poeticam* et *initium primæ Satiræ* usque ad v. 51.

n. 20. Cod. membran. sæc. XIV. 4. *Artem poeticam et Epp. cum glossis et Scholiis exhibens.* In fine:

> Explicit, expliciat, ludere scriptor eat.

n. 21. Cod. membran. sæc. partim XII. partim XIII. fol. complectens *Artem poeticam cum glossis et Scholiis Epist.* I. Lib. I. sæc. XV. exaratum, et Persium. In fine inscite:

> Clausit Dane (Danaen) pater, cui jungitur aureus [imber cæt.

n. 22. Cod. membran. sæc. XIV. ineuntis, fol. habet *Artem poeticam et Epp. cum glossis.* In fine:

> Qui scripsit scribat, semper cum Domino vivat.

n. 23. Cod. membran. sæc. XIII. 8. *Ars poetica et Epp. cum glossis.* In fine:

Manus scriptoris salvetur omnibus horis,
Qui me scripsisti, fias ovis in grege Christi.

Iste liber est Giorgii Ghezzi, morantis in scholis magistri Francisci Doctoris grammatici ac poitæ. Deo gratias. Amen.

(*Bandini Catal. Bibl. Laurent.* T. II. p. 143—153.)

In ejusdem bibl. Plut. XXXVII.

n. 24. Cod. membran. sæc. XIII. 8. *H: Ars poetica et Epp. cum glossis et Scholiis. Bandini* II.

Plut. XXXVIII.

n. 27. Cod. membran. sæc. XIII. in 4. majori, cont. *Carmina, Artem poeticam, Epod., carm. sæculare* (quod patrimi et mamæ cantabant ad chorum puerorum). *Epp. Sarmones*, quorum III. Lib. II. in tres partes divisa legitur, cum titulo primæ : *Disceptatio Damasippi cum Horatio* ; secundæ : *Contra ambitiosos et avaros* ; tertiæ : *Contra luxuriosos et insanos.* Bandini II. 275. dignissimum hunc cod. judicat, cui pro editione istius poetæ adornanda consulatur.

Plut. LXXXXI. Sup. (*Bandini* III. 756.)

n. 21. Cod. membran. sæc. XV. 8. *Carmina, epod.*, *et Carmen sæculare* continens.

n. 22. Cod. chartac. sæc. XV. in 4. minori, *Eclogas* (Sermones), *Carmina, Epodon lib. et Carmen sæculare cum Scholiis*, quæ valde docta Bandini dicit, continens. In calce :

Scriptori (Scribæ) det munus, qui regnat ternus et [unus
Vivat in cœlis Bartolomeus nomine felix.

Plut. LXXXXI. inf. (Bandini IV. p. 7.)

n. 12. Cod chartac. sæc. XV. 8. *Horatii Opp.* præter Epp. complectens.

Plut. XXIII. bibl. S. Crucis (Laurent. illatæ) a dextera p.

n. 11. Cod. membran. sæc. XIII. 4. *Artem poeticam et Epp. cum Scholl.* habens. In calce :

Qui me furatur (vel) reddat, vel suspendatur.

Bandini IV. p. 677. Denique.

Plut. LXXXXI. sup. (*Bandini* III. p. 757.)

n. 23. servatur Cod. *Acronis expositionem super Epistolas et Sermones H.* continens, vulgata plenior, et

Plut. XXXIII. (*Bandini* II. 105.)

n. 21. Cod. chartac. sæc. XV. in 4 min. *Acronis commentarium in Horatii carmina* complexus. Ex vv. subjectis patet, Patrum de Cenninis Acronem istum fideliter (*error si quis inest, exemplar semina sevit*) ex antiquo cod. descripsisse.

II. In bibl. *Riccardiana*. (Vid. *Lamii* Cat. p. 137.)

Plut. M. III.

n. 11. Cod. chartac. in fol. tenet *Horatii Opera cum commentariis Acronis.* In fine : *Explicit liber Acronis super odas Oratii a me Ricardo Lunensi, Blasii filio Lunensi, a. D. MCCCLVII. et die quarto mensis Maii et hora prope XXIII. et die Mercurii. S. Expletus Florentiæ.*

n. 14. Cod. chartac. in 4 *H. Opp. cum Scholiis et glossis*,

Plut. M. IV.

n. 3. Cod. chartac. in 4. *H. Opp.* In fine : Explicit liber Oratii Venusini, scriptus per me, Benedictum Andreæ Gini : finitum autem est die XV. mensis Augusti 1470.

n. 4. Cod. membranac. in 4. sæculi, ut videtur, XII. *H. Opp.* continens. In fine legitur : *Hic liber mei est Fr. Christophori Lucensis Ord. Min.* Et alibi : *Presbyteri Francisci Ser. Philippi de Bonagratiis de Piscia.*

n. 5. Cod. membranac. 4. sæc. XIII. initio mutilus, continet *Horatii Opp. cum Scholiis.*

n. 6. Cod. membran. in 4. *H. Opp.* In prima pag. legitur : *Bartolomei Fontii.*

n. 7. Cod. membran. in 4. sæc. XIII. *H. Opp.* continens.

n. 8. Cod. chartac. in 4. *Opera. H.* complexus. In prima pag. legitur : *Giraldi de Giraldis Francisci filii.* In fine Artis poet. scriptum est : *Finit die V. Aprilis* 1475. et in fine Cod. : *Index Odarum finit sexto Kal. Augusti* 1476.

Plut. L. IV.

n. 13. Cod. membran. in 4. sæc. XIII. contin. *Artem poet. Sermones et Epistolas.* In fronte legitur : *Liber Georgii Antonii Vespucci.*

n. 22. Cod. chartac. 4. compl. *Carmina* et *sermones*,

n. 26. Cod. chartac. 4. habet *Opp. cum schol. Porphyrionis.* Olim *Bartol. Fontii.*

n. 30. Cod. membran. in 4. *Poeticam* et *Epp.* complexus. In fine : Iste liber est Francisci Altobranci de Albertis de Florentia posuit hoc manu propria V. Nov. 1433. Tum : Hunc librum ego Landinus a Franc. Altobranci dono accepi die VI. Aug. 1443.

n. 33. Cod. membran. 4. *Epistolas* habet.

n. 34. Cod. chartac. 4. *Satiras cum glossis.*

n. 35. Cod. membran. 8. *Epistolas.* Denique Plut. N. III. n. 29. tenet Cod. chartac. 4. *Acronis scholia in A. P.* Plut. M. IV. n. 2. *Commentar.* in Horatium, chartac. 4. Plut. IV. n. I. *Porphyrionis comm. in Hor.* in chart. 4. N. I. n. 9.

Explanationem Porfirionis super H. Fl. Poetica. cod. ch. 4. tandem Pl. M. IV. n. 8. *Vitam Horatii* chartac. 4.

III. In bibl. Monasterii Camaldulensium B. Mariæ de Angelis *Horatii Carmina* extare tradit Montfauc. in Diario Ital. 354.

Mediolani.

In bibliotheca Ambrosiana

Horatii Lyrica cum notis. Cod. membran.

Ejusdem Epistolæ item cum notis. Cod. membran.

Ejusdem poetica cum annotatt. Cod. membran.

Ejusdem Odæ, item cum notis.

Montfauc. T. I. p. 516.

Neapoli.

In bibl. Olivetanorum

Horatii Codd. II. integra opera exhibentes.

Ejusdem *Sermones*, *Epp.* et *de Arte poetica*, cod. membran. rec. *Montfauc.* I. p. 230.

Patavii

In bibl. S. Antonii *Horatii poetica.* Vid. Phil. Tomasini de Bibliothh. Patavinis p. 53. et inde Montfauc. B. B. T. I. p. 486.

In bibl. O. Eremitanorum : *Odæ.* cod. membran. 4. Tomasini l. I. p. 76.

In bibl. seu museo Pignorii : *H. carmina* scripta characteribus Langobardicis (ex munere Nicolai Grassi). Tomasini p. 85. Montfauc. I. 487. Transiit cum cæteris Pignorii MSS. in Dominici Molini Veneti bibliothecam ex testamento.

In bibl. Candorum (Francisci et Antonii) *H. Odæ* cod. chart. 4. Tomasini p. 89. Montfauc. I. 487.

In bibl. Jo. Rhodii : *H. Odæ*, cod. membran. 4. charact. Longobard. Tomasini p. 139. Montf. I. 489.

Romæ.

In bibl. Vaticana inde a

n. 2765 urque ad 2777. tum a

n. 3232 ad 3261. Codd. XLI. Tum

In bibl. reginæ Sueciæ, quæ ibidem asservatur.

n. 1663 — 1673. Codd. XI.

In bibl. Petavii, ibidem repositæ

n. 43. 60. 429. 888. 965.

Montfauc. bibl. MSS. T. I. p. 4. 52. et 91. Vid.

Taurini Codex membranaceus, constans foliis LXXXIV. sæculi XIII., additas habet intra textum et in margine adnotationes, plerumque ad Etymologiam verborum spectantes. V. *Catal. Codd. MSS. bibl. regii Taurinensis Athenæi* I. II. p. 297. Montfauc. II. p. 1398.

Venetiis.

Epistolæ, Cod. sæc. XV. in 4. n. 692. Cod. est pulcherrimus, cum brevibus postillis Græcis et Latinis characteris minutissimi et manus synchrona textui ; teste *Mittarelli in biblioth. Codd. MSS. S. Michaelis Venetiarum* p. 509.

Ars Poetica, sæc. XIII. extat cum Juvenale et Ovidio in Cod. 188. teste eodem *Mittar.* l. l. Idem p. 912. laudat cod. chartaceum in fol. sæc. XV. n. 45. (p. 54.) inscriptum *Poetica varia*, qui continet illustrationem Carminum Horatii, qua occasione afferuntur plures versus Virgilii, Lucani, Terentii, Plauti, Statii, Juvenalis. Incipit Codex : *Horatius Flaccus, libertino patre natus cæt.* Hactenus Mitarelli.

Ibidem in bibliotheca Naniana.

n. 110. Q. H. Fl. *Satyræ et Epistolæ.* Cod. chartac. sæc. XV. 8.

n. 111. *Acronis commentarius in Horatii carmina.* Vid. Jac. Morellii Cat. Codd. MSS. lat. bibl. Nanianæ p. 151.

Cracoviæ in biblioth. Zalusciana.

n. 422. *Q. horatii Flacci de arte poetica* duo Codd. membranacei perexiguis characteribus conscripti 8.

Vid. *Janozki* Spec. Catal. Codd. MSS. bibl. Zaluscianæ 1752. 4.

Denique in *Suecia*

Upsaliæ est Codex Horatii membranaceus, formæ, quæ in folio vocatur, minoris, integer præter lacunam ab Epod. III. 8. usque ad Carmen. sæc. v. 26. quam alia manus supplevit. Folia habet CXVII. quorum octonis manipuli constant ; præter VII. qui sex, et XV. qui septem folia habet. Nec libri, nec carmina distincta, nisi unius litteræ spatio. Inscriptiones nullæ : initiales carminum grandes et pictæ. Numeravit alia manus odas usque ad Epod. III. cui adscriptus numerus 108. Carmen VII. L. I. in duo divisum. Odas sequitur Ars poetica cum titulo : *horacij flaccij publij QnTI LIBertinI lib. Epistolarum jncipit.* Tum sermones non divisi in duo libros ; undæ ultimæ eclogæ (II. 8) subscriptum : *Horatij flacci. liber. sermonum. explicit.* Quæ sequuntur Epistolæ, etiam non discretæ in libros. Est codex minusculis litteris s. Langobardicis scriptus, immixtis tamen passim majusculis. Vocum compendia creberrima, diphthongi raræ ; *i* constanter sine apice, in fine fere ſ longum plurima solœca et archaica ; distinctionum signa a prima manu nulla, nisi punctum, sed id sæpe vix commatis vim habens. Membrana non crassa, satis candida ; atramentum præter manipulum VII, quo illa lacuna expletur, admodum pallidum. Conveniunt characteres cum scriptura sæc. XI. aut XII. apud Mabillon. et auctores novi Tr. diplom. Scatet liber mendis apertis, transpositionibus, rasuris, correctionibus. Fuit olim Seb. Miegii, post Jo. Schefferi, unde in biblioth. acad. venit.

Aurivill. in Act. Nov. Societ. Reg. Upsal. T. I. p. 110 sqq.

NOTICE

SUR LE MANUSCRIT COLLATIONNÉ POUR L'ÉDITION DES ODES D'HORACE

DONNÉE EN 1828 PAR M. STIÉVENART.

Ce manuscrit, format petit in-4°, passe pour être du onzième siècle. Il appartient à la bibliothèque de Béatus Rhénanus, léguée par ce savant à la ville de Schlestadt, où elle est conservée jusqu'à ce jour. Sur une simple feuille détachée il est coté N° 10 : *Horatii Carmina.* Il est en très mauvais état, et semble, au premier aspect, avoir échappé à un incendie. Il contient soixante-six feuillets en parchemin, dont les premiers et les derniers sont mutilés; il ne reste presque rien du septième. Plusieurs ont été déchirés et grossièrement recousus.

D'un bout à l'autre, le texte est écrit de la même main, qui est fort belle. Il y a des écritures de plusieurs autres mains, particulièrement en tête de chaque page. La nature du mètre est indiquée. Des notules assez nombreuses sont écrites en interligne ; d'autres, un peu plus détaillées, et presque toujours relatives à l'histoire ou à la géographie, dessinent sur la marge, à des intervalles trop rares, des triangles et des losanges. Le titre et la première majuscule de chaque pièce sont à l'encre rouge. Cette majuscule manque à un grand nombre de morceaux. Des lettres onciales semblent quelquefois indiquer une plus grande ancienneté que celle qu'on attribue à ce manuscrit. Par exemple, l'A, même au commencement du titre et du premier vers d'une ode, est presque toujours figuré comme l'L des Grecs (Λ). Son orthographe n'est pas uniforme.

Il paraît que cette copie n'a jamais contenu les satires : encore le reste des œuvres d'Horace n'y est-il pas en totalité.

Elle s'ouvre à l'ode 22e du Ier livre, ne présente que peu de chose de la 38e, ne donne rien des odes 3, 4, 5, 6, 7 du livre II, reprend au 15e vers de l'ode 8, et de là va, sans interruption, jusqu'au vers 55 de la 29e pièce du livre III. Cette nouvelle lacune s'étend jusqu'au vers 17 de la 3e ode du livre IV. On ne trouve que cinq lignes de l'ode 15e de ce même livre ; de là, le manuscrit passe au 90e vers de l'Art Poétique. Ici les notes marginales sont extrêmement rares.

Après l'Art Poétique viennent les épodes et le chant séculaire, qui sont dans leur intégrité. Les épîtres terminent le volume; mais, dans cette partie, les lacunes recommencent. La première épître du Ier livre ne nous présente que 71 vers ; ensuite nous arrivons brusquement au 16e vers de la 11e. Le manuscrit s'arrête au vers 168 de la 2e épître du livre II. Il faut que son délabrement date de loin, car presque toutes les lacunes sont notées au bas des pages en écriture gothique. Voici les leçons les plus remarquables qu'il présente dans les poésies lyriques :

LIVRE Ier.

Ode 23 : *Adventus* foliis, v. 6.
Ode 24 : *Quid?* si, v. 13. — *Num* vanæ, v. 15.
Ode 25 : *Hebro*, v. 20.
Ode 35 : *nec* comitem, v. 22.

J'ai regretté de ne pas trouver le commencement du vers 25 de cette même ode.

LIVRE II.

Ode 14 : *superbo*, v. 27.

LIVRE III.

Ode 2 : *amice*, v. 1.
Ode 3 : *mundo*, v. 53.
Ode 11 : *Scalpe*, v. 52.
Ode 13 : *Bandusiæ*, v. 1.
Ode 27 : *absens·* ce qui équivaut à nos (:), v. 57.

LIVRE IV.

Ode 4 : *Reti*; leçon précieuse, v. 17. — La parenthèse *quibus mos unde*, etc., v. 18, est dans ce manuscrit.

Ode 12. On a dit que si Horace avait adressé cette pièce à un parfumeur, et non au poète Virgile, son goût ne lui aurait pas permis de s'étendre poétiquement, comme il le fait, sur la description du printemps. Une note singulière de notre manuscrit semble avoir prévenu cette objection. La voici : « Hac ode alloquitur un-

« guentarium quemdam mercatorem qui ex-
« spectabat ab eo dari sibi vinum, cum ipse
« nollet dare et unguentum. Simul describit
« temperiem veris, *quando herbæ procreantur*
« *ad unguenta conficienda*, et calor provocat
« hominem ad bibendum vinum. »

Ode 13. Les feuillets 30 et 31, sur le premier desquels ce morceau est écrit, offrent une particularité piquante. Leur marge extérieure est surchargée d'une écriture extrêmement fine, serrée et régulière, qui ne paraît pas de la même main que le texte, et pourrait être un peu plus récente. Pour commentaire de la pièce *Audivere, Lyce*, dans laquelle Horace raille impitoyablement une coquette surannée, on lit des méditations ascétiques sur la mortification de la chair, sur la lèpre, sur la passion du Sauveur, terminées par une invocation à la Sainte-Vierge.

LIVRE V.

Épode 5 : *regis* (corrigé *regit*), v. 1. — *Exsecta*, v. 37. — *Formidolosœ*, v. 55.

Au vers 87 de cette même épode, *Venena magnum*, on lit en marge : « Hoc est venena « non possunt convertere quod decretum est, « nec facere ut quod videatur injustum sit « justum, ut innocens sit nocens. » (Voyez M. Vanderbourg.)

Épode 4 : au dessus des mots *Tecum mihi*, v. 2, on lit, d'une autre main : *o Mena*.

Épode 6 : Cassius Sévère est nommé dans une note; mais cette addition est peu sûre. On trouve ici trois écritures différentes.

Épode 15 : *partumcius*, v. 50.

Épode 16 : la réponse de Canidie, *Quid obseratis*, est détachée du morceau qui précède.

Chant séculaire : même silence que dans tous les autres manuscrits, pour partager cette pièce en deux chœurs.

Je terminerai par une remarque sur les épîtres. La 15e du Ier livre est coupée en deux à son 26e vers, *Mœnius ut, rebus maternis*. C'est peut-être à cause de cette erreur de copiste qu'on lit, dans la direction perpendiculaire, et d'une main qui pourrait être celle de l'abbé du monastère :

Si bene non scribis, dorsum lacerabo flagellis.

Mais, ce qui est plus important, cette même épître 15 contient un vers de plus à la fin, un 47e vers, qui n'est pas dans les éditions d'Horace. Le voici :

Hac bene dum vivis post mortem vivere finis.

Tout porte à croire que cette ligne n'est pas d'Horace : 1° elle est écrite sur l'espace qui sépare d'ordinaire une pièce de la pièce suivante; 2° elle n'est pas de la même main que le texte; 3° le premier mot est difficile à lire, parce que le copiste, comme par scrupule, semble avoir passé le doigt dessus, après l'avoir écrit; 4° ce vers léonin est très plat, et l'on y reconnaît une de ces réflexions pieuses, mais parasites, que la morale d'Horace inspirait dans la solitude du cloître.

NOTICE

DES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE COLLATIONNÉS PAR M. VANDERBOURG POUR SON ÉDITION.

A

N° 7900. *H. Carminum libri* QUINQUE, cum Acronis commentario : Epp., Liber I, cod. membr, sæc. X, olim Puteanus.

Le catalogue des Mss. de la bibliothèque impériale attribue, comme on voit, ce Ms. au dixième siècle. Il avait appartenu aux savants frères Dupuis; il est tout entier en parchemin.

Son format est grand in-4° ou petit in-folio de forme carrée; il a cent cinquante-cinq feuillets, chiffrés par une main très récente, et contient : 1° *Térence*, avec des commentaires; 2° les Odes d'*Horace* et le premier livre des Épîtres; 3° *Lucain*, avec des commentaires; 4° *Juvénal*; 5° *Martianus Capella*, avec des notes. — C'est d'Horace seul que nous allons nous occuper.

Les caractères généraux de l'écriture confirment pleinement l'ancienneté attribuée par le catalogue à ce Ms., si même ils ne contribuent pas à le vieillir encore. Les lettres *minuscules* sont semblables en général à celles que l'on emploie de nos jours, et en particulier aux caractères employés par Plantin dans ses éditions in-16. Les *majuscules* ou *unciales* sont les mêmes que l'on retrouve dans le célèbre *Codex Mediceus* de Virgile, qui appartient aujourd'hui à la bibliothèque impériale de Paris. L'*A*, par exemple, au commencement des vers est toujours sans barre, comme le *lambda* grec (Λ). Il est vrai qu'on retrouve la barre à ceux qui commencent le premier vers d'une ode; mais il est très probable que cette barre, et même la lettre entière, ont été faites après coup. Nulle part on ne trouve d'accent; les *i* sont sans point; l'*s*, même à la fin des mots, est toujours longue; la diphthongue *œ* est souvent formée d'un seul caractère qui ressemble à un *e* avec une cédille; mais la diphthongue *œ* est toujours écrite avec les deux caractères séparés. La ponctuation emploie trois signes : notre point, quelquefois souligné, ne tient souvent lieu que de la virgule; ce signe (;) a été placé en plusieurs endroits par une main plus moderne, pour tenir lieu de notre point; on trouve enfin, quoique rarement, le signe d'interrogation, mais plus anguleux que le nôtre, placé par cette même main; mais très souvent aussi la ponctuation n'est nullement indiquée.

L'orthographe n'est pas constante : on lit tantôt *ratis* et tantôt *rates*, *arcis* et *arces*, *montis* et *montes*, au nominatif et à l'accusatif pluriel de ces différents noms. Dans les mots composés, la préposition est quelquefois conservée tout entière, et quelquefois la

seconde lettre est remplacée par la première du mot radical. On peut y lire, par exemple, *applicat* dans un endroit et *adlabitur* dans un autre ; ici *obprobrium*, et là *opprobrium*. Cette orthographe n'est même pas toujours correcte : souvent dans les noms propres l'*i* simple est substitué à l'*y*; l'*h* est quelquefois supprimée, quelquefois ajoutée, comme dans *Melphomene*, *Enipheus*, *Bosphorus*. Le copiste affecte de placer une *m* et un *p* au lieu d'une *n* dans *tentare*, qu'il écrit *temptare*, et dans quelques mots semblables.

On distingue dans le texte deux mains différentes. La première part du commencement et va jusqu'au vers 17 de l'Ode 16 du livre I (*Iræ Thyesten*, etc.). Là commence la seconde, qui suit jusqu'à la fin du premier livre. La première reprend au second livre et achève les odes ; puis vient le premier livre des épîtres, qui est entièrement de la seconde main. Ce qui les distingue l'une de l'autre, c'est que les lettres de la première sont plus rondes, et celles de la seconde plus aiguës : la première écrit *et* en deux lettres, au lieu que la seconde se sert du signe & ; et la seconde enfin écrit *or* par une abréviation singulière, et qui ressemble à notre diphthongue *œ* en caractères italiques.

Ce Ms. est couvert de notes, que le catalogue annonce comme étant celles d'Acron, et la collation que j'ai faite de quelques-unes me porte à croire qu'elles sont à peu près les mêmes qu'on a imprimées sous le nom de ce grammairien. On y distingue plusieurs mains ; les notes de la marge extérieure sont cependant d'une seule, qui est la même que je nomme la première du texte : j'en excepte seulement celles de l'ode *Nox erat et cœlo*, dont l'écriture, encore très noire, est pleine d'abréviations qui la rendent presque illisible, et décèle, par la forme de ses lettres, une main assez moderne ; elle est d'ailleurs remarquable en ce qu'elle rapporte en grec un vers d'Homère sur la beauté de Nirée, qu'Acron et Porphyrion se contentent d'indiquer.

C'est dans les notes de la marge intérieure que se manifeste la variété des mains. La *première* y paraît encore dans tout ce qui a rapport à l'explication du mètre, et peut-être dans quelques notes d'un caractère un peu plus gros et qui tiennent lieu d'argument. On peut aussi attribuer à la *seconde* du texte quelques notes de cette marge, dont les lettres sont un peu aiguës, quoiqu'elles soient d'une encre plus noire et n'aient pas les mêmes abréviations ; et une troisième main différente s'y fait encore remarquer.

Les abréviations sont très rares, on n'en trouve que dans quelques prépositions ou dans la terminaison des mots, et jamais elles n'embarrassent ; j'excepte cependant le mot *spiritus* qui est toujours écrit *sps*, par la raison très simple que la lecture et la transcription des écritures l'avaient rendu très familier aux moines à qui nous devons nos Mss.

Tout ce qu'on vient de lire démontre l'importance de celui qui nous occupe. J'ajouterai qu'il offre des corrections et des variantes qui prouvent qu'il fut soumis dans le temps même à une révision. Il n'est cependant pas exempt de fautes ; il en a même qui déposent de l'incurie des copistes, et d'autres de l'ignorance plus coupable encore des réviseurs.

A la tête sont placées deux vies d'Horace : l'une, à quelques différences près, a été souvent imprimée avec celle qu'on attribue à Suétone, et entre autres dans les éditions de J. Bond, qui la donne comme tirée du même Mss. ; l'autre, qui est un peu plus longue, a été publiée pour la première fois par Cruquius, comme tirée de trois Mss. de Saint-Pierre de Gand (*ex tribus codd. Bland.*). Dans le nôtre, elle offre quelques lignes sur l'épicuréisme d'Horace et sur les mètres de ses Odes, qui ne sont pas dans celui de Cruquius.

Il manque dans ce Ms. un feuillet qui devrait se trouver entre les deux cotés 52 et 53 ; il contenait la fin de la seizième Épode, à partir du vingt-septième vers et les iambes contre Canidie ; mais la pagination moderne n'en a pas été interrompue.

Je n'ai collationné que les cinq livres des Odes ; mais je l'ai fait avec le plus grand soin.

B.

Nº 7971. *H. opp. omnia*, cum glossis inter lineas et ad marginem ; in calce annotatt. de variis metrorum Hor. generibus, cum ejusdem Vita. Cod. membran. sæc. X.

Ce manuscrit en parchemin est un petit in-4º contenant deux cent vingt-un feuillets, chiffrés par une main très moderne, précédés d'un feuillet qui ne l'est pas. Il contient les œuvres d'Horace en entier dans l'ordre suivant : les quatre livres des Odes, l'Art poétique, les Épodes, le Poème séculaire, les Épîtres et les Satires. Ces dernières sont intitulées en général *Sermones*, et en particulier *Eclogæ*.

Tout concourt à prouver l'ancienneté que le catalogue attribue à ce Ms. La forme des lettres unciales est la même que dans le précédent et dans le *Codex Mediceus* de Virgile ; elles sont rouges, mais sans ornement. La ponctuation emploie les mêmes signes, et celui d'interrogation est seulement plus fréquent. Les diphthongues sont traitées de même ; les abréviations sont aussi rares, si ce n'est qu'à celle du mot *spiritus* (*sps*), il faut ajouter celles de *sanctus* et *fratres* (*scs*, *frs*), qui sont dues à la même cause. L'orthographe varie comme dans le Ms. A ; mais elle est en général plus correcte.

Le texte entier est d'une seule main ; mais on en distingue au moins deux dans les notes : l'une explique le texte, et paraît avoir puisé dans une source différente ; ses caractères sont extrêmement petits : l'autre, qui est celle du réviseur, ajoute les variantes, fait des corrections, et transcrit des notes plus savantes. On remarque enfin des espèces de sommaires en lettres unciales, rouges au commencement du Ms, et noires à la fin.

Malgré la révision, ce Ms. offre encore bien des

fautes, surtout dans la division ou la réunion des mots et de leurs parties ; mais il n'en est pas moins très précieux ; il est complet ; on a vu quelle est son ancienneté ; il est de plus très facile à lire, et les scholies qui en occupent les marges et les interlignes en augmentent encore le prix, elles annoncent que sa source n'est pas la même que celle du Ms. A. Celui-ci suit en général le commentaire d'Acron ; le Ms. B. s'attache plutôt à Porphyrion ; il offre des citations grecques, et il a des gloses qui ne se retrouvent ni dans ces deux scholiastes ni dans celui de Cruquius. J'en ai transcrit quelques-unes ; il est vrai que j'en ai aussi transcrit d'autres qui n'ont pu sortir que de la tête des moines ; mais on verra bientôt qu'elles ne doivent rien ôter au Ms. de sa valeur.

Au verso du second feuillet chiffré se trouve une vie d'Horace très courte, et que je crois inédite ; elle ne contient rien de nouveau. A la fin du livre, on en voit une autre qui se retrouve au contraire dans un grand nombre d'éditions comme tirée d'un ancien Ms. (*ex antiquo Codice descripta*), mais qui ne sert ici que d'instruction à une exposition tres curieuse des mètres d'Horace (*Annotatio sive digestio carminum præcedentis libri qualiter scandi debeant*) ; j'en ai pris copie, et je regrette de ne pouvoir la joindre à cette édition ; car Cruquius est, je crois, le seul qui l'ait donnée d'après ses *codd. Bland.*, et l'on verra dans le second volume, au sujet de l'ode 12 du Liv. III, qu'on peut le soupçonner de l'avoir altérée.

Je finirai en consignant ici quelques renseignements qui pourront servir à fixer d'une manière plus précise la date de ce précieux Ms. Une inscription qui se lit au verso du feuillet non chiffré prouve qu'il a appartenu à l'abbaye de Saint-Benoît-Fleury, dans l'Orléanais, et sur le recto du troisième feuillet non chiffré, on lit les vers suivants, qui peuvent en être l'envoi à cette abbaye :

Hic liber est, Benedicte, tuus, venerande per ævum;
Obtulit Herbertus servus et ipse tuus
Quem tibi, sancte pater, tali pro munere poscens
Liber ut æternam possideat patriam.

Il ne s'agirait peut-être, pour tirer parti de l'inscription et des vers, que de trouver quelque Benoît, abbé de cette abbaye, et parmi ses contemporains quelque seigneur des environs nommé Herbert.

Quoi qu'il en soit, ce Ms. était du moins depuis longtemps dans la bibliothèque royale. Sa reliure est ornée des armes de France entourées du collier de Saint-Michel, et non de celui du Saint-Esprit ; ce qui désigne l'intervalle de temps écoulé entre Louis XI et Henri III. Le double C qu'on y remarque semble indiquer Charles IX.

Je n'ai collationné que les odes ; mais, en parcourant les Épîtres et les Satires, j'ai reconnu que la division en était excessivement défectueuse.

C.

N° 8072. *Carminum Libri III priores, cum glossis et scholiis*. Cod. membran., sæc. X, olim Thuani post Colbert.

On voit que ce Ms. in-folio a passé de la bibliothèque de Thou dans celle de Colbert, avant d'appartenir à la bibliothèque impériale. Il est en parchemin comme les deux premiers, et je n'en répéterai plus l'observation, car il faudrait la renouveler pour les quinze autres. Il est composé de plusieurs parties : 1° il s'ouvre par un Juvénal à peu près complet, et qui n'a presque point de notes. On trouve ensuite : 2° les Satires de *Perse*, d'un format beaucoup plus petit, d'une main beaucoup plus moderne, et chargées de notes ; 3° une partie des Odes d'Horace, que je vais spécifier ; 4° de nouveaux fragments de *Juvénal* qui répètent une partie des premiers et sont moins considérables. L'indication copiée ci-dessus n'est point exacte, car ce Ms. ne contient pas les trois premiers livres d'Horace en entier : il n'en offre que des fragments ; mais il renferme le quatrième complet et le commencement des épodes. Il manque au livre premier les dix-huit premières odes et les neuf premiers vers de la dix-neuvième. Des vingt odes du second livre on ne trouve que les quatre premières et dix vers de la cinquième. Il manque au troisième la première ode, et de la seconde les dix-huit premiers vers. Le livre des épodes enfin ne va que jusqu'au troisième vers de la quatrième.

La mutilation de ce manuscrit est d'autant plus fâcheuse qu'il présente évidemment les mêmes caractères d'antiquité que ceux qui précèdent, et qu'on doit l'attribuer au même temps. Au reste, les gloses, tant marginales qu'interlinéaires, y sont beaucoup moins fréquentes, et dans quelques parties elles manquent tout-à-fait. Je n'y ai presque rien trouvé de nouveau ou qui puisse faire penser qu'il vient d'une autre source que les deux autres ; il suit presque également le Ms. A et le Ms. B, mais il ressemble plus au premier par la forme de ses lettres.

D.

N° 7973. *H. Carmina*, *Ars poet. Epodon liber*, *Carm. sæculare*, *Satirarum l. I et secundi duæ priores*. Cod. sæc. X, memb. primum Petri Danielis Aurel. posteà Colbertinus.

En ajoutant fort peu de chose à cette indication, nous la rendrons parfaitement exacte. Il est de format in-4° ; le nom de Pierre Daniel, qui le posséda avant Colbert, se lit à la fin avec la date de 1564. Il contient les quatre livres des odes, l'Art poétique, les épodes, le premier livre des satires et les deux premiers du second, à cela près qu'il manque cinq vers à la fin de la dernière.

Le dixième siècle, auquel on l'attribue, paraît être celui où il fut écrit, car il porte les mêmes marques d'ancienneté que les trois autres. L'orthographe en est plus constante et plus soignée ; les nominatifs et accu-

satifs pluriels, qui se confondent quelquefois dans ceux-là avec le génitif singulier, n'ont point ici cet inconvénient, car ils sont constamment écrits non par un *i*, mais par un *e*, *montes*, *rates*, *gentes*, etc. D'un autre côté on y remarque des anomalies : *caput*, *velut*, sont souvent écrits *capud*, *velud* ; *amnis*, quelquefois *annis*, et *somnus* constamment *sonnus*.

Le texte entier est d'une seule main, qui peut-être a aussi écrit les notes. Ces notes sont nombreuses dans les interlignes, et rares sur les marges ; on remarque un grand nombre de variantes et quelques corrections; les fautes sont rares, excepté celles qui consistent dans la transposition des mots ou même des vers.

Ce Ms., déja recommandable par tant de raisons, l'est encore par des leçons importantes qui ne se trouvent pas dans les trois premiers; ce qui annonce qu'il pourrait bien venir d'une autre source. Ajoutons qu'il a peu de ces notes qui décèlent la main du moine, et que la plupart paraissent empruntées des scholiastes anciens.

Les feuillets n'en sont point chiffrés.

E.

N° 7972. *H. opp.*, cum glossis et scholiis. Cod. membr., sæc. X, olim Mentellianus.

On regarde encore ce Ms., et avec raison, comme l'un des plus précieux qui existent d'Horace. Il est de format in-4°, et composé de cent quatre-vingt-quinze feuillets, chiffrés par une main moderne; il contient en entier les œuvres de notre poète, précédées de la *Vie* ordinairement attribuée à Suétone. Les caractères généraux de l'écriture sont les mêmes que dans le Ms. B, ainsi que les abréviations et la ponctuation. L'orthographe y varie de la même manière. On distingue dans le texte deux mains différentes : la première va jusqu'à la fin du premier livre des satires, et toute cette partie est *à longues lignes* ; le reste est de la seconde main, d'un caractère beaucoup plus petit, et sur deux colonnes.

Les marges et les interlignes de ce Ms. sont entièrement couvertes de notes dans tout le premier livre des odes ; elles deviennent ensuite plus rares ; et, à partir du livre troisième, elles sont à peu près illisibles, parce que l'encre a pâli, ou plutôt parce qu'on avait commencé à les effacer avec la pierre-ponce. On n'en trouve plus aux épîtres ni aux satires, et probablement par cette dernière raison. De ces notes, les unes ont rapport au mètre, les autres à l'explication du texte, d'autres à l'histoire ; mais celles même du commencement sont très difficiles à déchiffrer ; et dans ce que j'en ai lu, je n'ai rien trouvé que je n'eusse déja vu dans les autres Mss. Il y a dans le texte beaucoup de fautes qui décèlent un copiste ignorant ; mais les corrections et les variantes annoncent un réviseur plus éclairé.

Les œuvres d'Horace sont rangées dans l'ordre suivant: 1° les quatre premiers livres des odes ; 2° l'Art poétique ; 3° les épodes ; 4° le poème séculaire ; 5° les épîtres; 6° les satires. Cet ordre est le même que suit le Ms. B ; mais celui-ci offre des particularités dont je dois rendre compte. A la fin des épodes et avant le poème séculaire, on lit en grandes lettres, mais non en unciales, la fameuse souscription que Bentley avait déja trouvée dans deux Mss. (ceux qu'il nomme *Leidensis* et *Reginensis*), et dont il complète les abréviations de cette manière : *Vettius Agorius Basilius Mavortius vir clarissimus et inlustris, èx cómite domestico, ex consule ordinario, legi et ut potui, emendavi, conferente mihi magistro Felice oratore urbis Romæ.* On ne sait quel est ce Félix, orateur de la ville de Rome ; mais on voit par les fastes consulaires que Vettius Agorius fut consul sans collègue, l'an de Rome 527, ce qui fait remonter à cette époque, comme je l'ai dit ailleurs, la plus ancienne *recension* des odes d'Horace ; je dis des odes, parce que la manière dont la souscription est placée semble l'annoncer; la division des satires est d'ailleurs très fautive dans ce Ms. et dans les plus anciens; ce qui me fait penser qu'au moins la révision de Vettius Agorius ne les avait pas comprises, quoique les épîtres, mieux divisées, aient peut-être été soumises à son examen. Cette souscription ne prouve rien d'ailleurs pour l'ancienneté du Ms., et nous la retrouverons dans celui que je désigne par une R, et qu'on croit du treizième siècle.

L'autre particularité que j'ai annoncée, rend aussi ce Ms. bien postérieur au consul Agorius ; mais je m'étais flatté un moment qu'elle en fixerait la date à la fin du neuvième siècle. Entre le poème séculaire et les épîtres se trouvent deux feuillets tout-à-fait étrangers à Horace : ils contiennent quelques épigrammes intitulées *De Monacho*, *De Asino*, etc., et trois épitaphes que j'ai transcrites. Les deux premières, qui par erreur semblent n'en faire qu'une, sont pleines d'une humilité monastique tellement exagérée, qu'elles ont l'air d'être des épigrammes composées par un ennemi. L'une appartient à un prêtre nommé Lanfranc (*Lanfrancus*); l'autre, à un second prêtre nommé Arnaud (*Arnaldus*). La troisième est une espèce de panégyrique; et par les circonstances qu'elle indique, elle est évidemment celle de l'empereur Louis II, fils de Lothaire. Ce prince mourut l'an 875, et son épitaphe est probablement de l'année même de sa mort ; mais il est possible, quoique moins probable, que transcrite d'abord au milieu d'un Ms. commencé d'Horace, elle l'ait encore été plusieurs fois dans les copies qui en auront été faites.

Il ne m'a pas été possible d'examiner assez mûrement les gloses de ce Ms. pour décider s'il vient d'une autre source que les trois premiers dont il reproduit alternativement les leçons et les notes. La souscription d'Agorius, qui manque dans ceux-ci, semblerait pourtant l'annoncer.

L'ancienneté de ce Ms. et le mauvais état où il se trouvait, lui ont valu très récemment une magnifique reliure.

φ

Nº 7974. *H. opp. cum scholiis.* Ad calcem subjic. de metris et ejus Vita. Cod. membr. sæc. XI, olim Puteanus.

Cent soixante-trois feuillets, chiffrés par une main très moderne, composent ce Ms., du format petit in-folio. Une souscription qui se lit au bas du premier feuillet, atteste qu'il fut donné aux frères Dupuis par un Geoffroy ou Godefroy, docteur en médecine.

Le contenu de ce Ms. est absolument le même que celui du Ms. B. Les œuvres d'Horace, également complètes, y sont placées dans le même ordre; la même vie inédite de notre poète les précède dans tous deux; dans tous deux elles sont suivies d'une autre vie déja imprimée et d'un traité des mètres d'Horace, qui offre, même dans celui-ci, les mêmes variantes, les mêmes fautes, les mêmes omissions que dans celui-là; mais on trouve de plus, à la fin du Ms. φ, la vie d'Horace par Suétone.

Il n'y a pas moins de ressemblance dans la forme des lettres, dans l'orthographe, dans le genre et la disposition des gloses interlinéaires, des notes marginales et des sommaires; j'observerai seulement que toutes celles du Ms. B. n'ont pas été admises dans celui-ci. Le texte est aussi presque partout le même, et la division des satires et des épîtres est fautive dans tous deux aux mêmes endroits. Il me paraît donc hors de doute que le Ms. φ vient de la même source que le Ms. B, et je ne vois qu'une seule raison de rapporter l'un au onzième siècle, tandis qu'on reconnaît l'autre pour être du dixième : c'est que la lettre unciale H ressemble à un K dans le Ms. φ, au lieu qu'elle garde dans le Ms. B sa forme ordinaire.

Le texte paraît écrit tout entier d'une seule main, ainsi que la plupart des notes, où la forme des lettres est toujours la même, quoique l'encre change quelquefois de couleur; mais on ne peut méconnaître une autre main, que je nomme la seconde, et qui est celle d'un réviseur. Elle est moins belle que la première; son encre est plus noire, et c'est à elle qu'appartiennent les variantes, les ratures, les corrections, dont plusieurs sont bonnes et plusieurs absurdes; ce qui annonce que le réviseur a puisé dans une autre source que le premier copiste.

Les notes étant beaucoup plus lisibles dans ce Ms. que dans les cinq premiers, j'en ai profité pour vérifier une idée que ceux-ci, et en particulier le second (B), m'avaient fait naître. J'avais en effet soupçonné que le scholiaste ou les scholiastes de ce Ms. B, dont les gloses ne se retrouvent quelquefois ni dans Acron ni dans Porphyrion, pouvaient bien être les mêmes dont Cruquius a rassemblé les gloses, éparses dans ses anciens Mss., et nommément dans ceux de Saint-Pierre de Gand, dont il regrette si amèrement la perte. La collation que j'ai faites des gloses du Ms. φ avec celle de son édition de 1597, m'a prouvé que je me trompais. Quelques gloses se trouvent en effet dans l'un et dans l'autre (mais plusieurs diffèrent, soit dans le sens, soit dans les mots; et mes Mss. en offrent plusieurs qui n'existent pas dans son scholiaste. Au reste, cet examen et celui de mes autres Mss. m'ont confirmé dans l'opinion reçue de la plupart des savants, que nous ne possédons en entier ni les commentaires d'Acron, ni ceux de Porphyrion, et moins encore ceux des autres anciens scholiastes. Les meilleurs Mss., tels que ceux de Cruquius et les nôtres, n'en contiennent que des fragments, qui souvent n'appartiennent pas tous au même; et comme les copistes ne les nomment jamais, on n'est jamais sûr de savoir à qui ils appartiennent. Ces fragments, plus nombreux dans un Ms. que dans l'autre; sont, dans presque tous, entremêlés de remarques des moines, dont un petit nombre a rapport à l'histoire ou à la géographie de leur temps, et dont le plus grand nombre est très ridicule. Le grand mérite de Cruquius est d'avoir séparé avec assez de discernement, dans ses Mss., les fragments des anciens du fatras des copistes, et de n'avoir en général recueilli que les premiers. Au reste, on retrouverait sans peine, dans les Mss. existants, tout son commentaire, et j'ai déja dit que j'avais extrait des miens plusieurs notes qu'on chercherait vainement chez lui.

Puisque j'ai parlé des notes des moines, je ne finirai pas la description de ce Ms. sans une dernière observation. C'est que ces notes absurdes sont presque toujours en plus grand nombre dans les meilleurs Mss., tels que B, E, et celui qui nous occupe. La raison en est simple : ces Mss. sont ceux auxquels les copistes ont mis le plus de soin; et, loin de les défigurer, ils croyaient les *illustrer* encore par leurs rêveries. Des Mss. bien inférieurs, tels que celui auquel nous allons passer, en sont au contraire exempts; voilà pourquoi j'ai dit plus haut qu'elles n'ôtent rien au mérite du Ms. où on les trouve. Il ne faut en juger que sur ce qu'il renferme de bon en fragments des anciens, et jamais par les inepties des copistes du moyen âge.

γ.

Nº 7975. *H. opp. cum scholiis.* Cod. membr. sæc. XI.

Ce Ms. est, comme le précédent, de format petit in-folio. Il est composé de cent feuillets, chiffrés par une main très moderne. Les ornements de sa reliure annoncent qu'il a fait partie de la bibliothèque particulière d'Henri II; car on y remarque les croissants de la célèbre Diane.

Horace est complet dans ce volume, au moyen des suppléments dont nous parlerons plus bas; et l'on y trouve de plus, après les quatre premiers livres des odes, ce même traité des mètres d'Horace que j'ai transcrit du Ms. B, et qui existe aussi dans le Ms. φ. Il est seulement plus correct dans celui qui nous occupe.

Les caractères de l'écriture courante sont à peu près les mêmes dans ce volume que dans les précédents, mais la grandeur des lettres y varie, et les unciales

offrent des différences qui autorisent à le rapporter au onzième siècle plutôt qu'au siècle précédent : on y remarque, en plusieurs endroits, des traces de la vaine ambition du scribe, et je citerai en particulier quelques titres d'odes presque illisibles, en ce qu'ils sont formés de lettres longues, minces et serrées dont l'écriture, que nous nommons aujourd'hui tremblante, se rapproche un peu.

On remarque aussi plusieurs mains dans ce Ms., et je dois dire d'abord que les feuillets 1, 2, 3, 8, 99 et 100 qui manquaient, ont été suppléés, sans doute au moment de la reliure, et par conséquent au seizième siècle. Ils contiennent les six premières odes du livre premier, et le commencement de la septième ; les odes 19, 20, 21 et 22 de ce même livre, et cinq vers de la vingt-troisième ; la fin de l'épître à Auguste, à partir du vers 248, et la suivante à Julius Florus. Ces feuillets ont été copiés sans soin ; ils n'ont point de notes, mais beaucoup de fautes, et je ne les ai point collationnés. Dans le reste du Ms., j'ai cru distinguer au moins trois mains différentes, sans compter même une main gothique qui a fait quelques annotations. Il est inutile de les spécifier toutes, mais je crois devoir observer que les deux mains qui ont succédé à la première, et qui se relevaient dans leur travail, semblent avoir eu sous les yeux deux Mss. différents. D'abord, en effet, et le texte et les notes m'ont paru indiquer la même source à laquelle je rapporte les Mss. A, C, E, et bientôt après j'ai rencontré des leçons et des gloses des Mss. B, φ, et même du Ms. D.

La révision de ce Ms n'a pas été soignée : il est beaucoup moins correct que les précédents, et par conséquent il leur est inférieur, bien que ses notes soient souvent les mêmes, et qu'il n'offre presque aucune de ces inepties dont j'ai parlé.

Il existe une différence assez remarquable entre ce volume et les Mss. B, E, φ, pour l'ordre dans lequel les œuvres d'Horace y sont rangées. Dans les premiers, les Epîtres précèdent les Satires, et l'on avait d'abord voulu suivre le même ordre dans celui-ci ; mais on s'est arrêté au soixantième vers de la première épître : on a transcrit les deux livres des Satires, et les Epîtres n'ont été reprises qu'après les avoir achevées. Remarquons encore que les Satires, comme les Epîtres, sont très bien divisées dans ce Ms., au lieu qu'elles le sont mal dans ceux qui précèdent.

Une dernière particularité de ce Ms, c'est qu'un feuillet qui sépare les Epîtres des Satires, contient des fragments du livre troisième de la Mythologie de Fulgentius.

H.

N° 7976. *H. opp. cum schol.* Cod. memb. sæc. XII.

Ce Ms., in-4°, est composé de cent cinquante-quatre feuillets. Il contient les œuvres complètes d'Horace dans le même ordre que le précédent, et il est par conséquent le second où les Satires précèdent les Epîtres. Les unes et les autres y sont bien divisées, à deux endroits près.

C'est encore dans les variétés et le goût des lettres unciales, qu'il faut chercher les raisons qui font rapporter ce Ms. au douzième siècle ; les caractères de l'écriture courante sont à peu près les mêmes que dans les précédents, et elle ne manque pas d'élégance.

Je n'ai cru remarquer qu'une seule main dans le texte, qui ne paraît point avoir subi de révision. Cette main peut encore avoir écrit les notes marginales des deux premiers feuillets, et les gloses interlinéaires qui vont jusqu'au neuvième. Les autres notes marginales ou interlinéaires, en très petit nombre, que l'on remarque dans tout le reste du Ms., appartiennent à une autre main plus moderne. Des fautes grossières et assez fréquentes décèlent l'ignorance de l'ancien scribe; mais de bonnes leçons, quelquefois conformes à celles du Ms. D, annoncent qu'il a dû puiser dans une bonne source.

La reliure de ce Ms., bien inférieur aux précédents, quoiqu'il ne soit pas sans mérite, est absolument la même que celle du dernier (γ). Je dois avertir que je ne l'ai pas lu d'un bout à l'autre comme les sept premiers. Je me suis contenté, de même que pour les quatre suivants (I, M, N, O), de vérifier tous les endroits où les premiers m'avaient offert des variantes, et de faire une collation semblable de toutes les variantes de Pulmann et de Valart. Je n'ai pas choisi ces dernières comme les plus authentiques, mais bien comme les plus nombreuses.

I.

N° 7977. *H. opp. cum scholiis*, Cod. membran. sæc. XII ; olim magistri Nicolai de Clamengiis, postea Colbertinus.

Cent vingt-cinq feuillets composent ce Ms. in-folio, dont l'indication ci-dessus fait connaître les anciens propriétaires. Il contient les œuvres complètes d'Horace dans le même ordre que les plus anciens, et précédées, 1° d'une Vie très courte, et souvent réimprimée, du poète ; 2° d'un abrégé de celle que l'on attribue à Suétone ; 3° d'une autre Vie, très courte et sans intérêt ; 4° de divers fragments d'un Traité des mètres d'Horace, cousus ou plutôt confondus ensemble sans jugement et sans soin.

Les caractères de l'écriture de ce volume sont les mêmes que dans le précédent, et doivent le faire attribuer au même siècle. Le texte est en entier d'une seule main, à laquelle je crois devoir rapporter aussi les gloses interlinéaires qui vont jusqu'au neuvième feuillet. Les notes marginales sont d'une main plus récente ; elles accompagnent constamment le texte jusqu'à l'ode 17 du livre deuxième : elles cessent alors pour ne reparaître qu'avec le premier livre des Epîtres, et finissent avec le second. Les Satires et l'Art poétique n'offrent que des gloses interlinéaires et des variantes.

On lit, au verso du feuillet 125, l'épitaphe d'un certain *Conon*, qualifié de *Præsul*. Il y eut un Conon pape, au septième siècle ; mais notre Ms. n'a rien qui

annonce une si haute antiquité, et d'ailleurs le feuillet en question a été évidemment détaché d'un autre Ms. pour lui servir de garde. Entre les feuillets 89 et 90, on a inséré deux petits feuillets en papier, écrits d'une main gothique. La souscription, que j'ai seule transcrite, annonce qu'ils fesaient partie d'un traité *de Ponderibus* de Raymond Jordan, auteur du quinzième siècle, surnommé le *Savant Idiot.*

La reliure de ce Ms. est celle de Colbert, maroquin rouge, avec les armes. J'en ai fait la révision comme celle du précédent.

M.

N° 7979. *Carmina, Ars poetica et Satiræ cum glossis :* Cod. memb. sæc. XII, olim Colbertinus.

C'est encore de la bibliothèque de Colbert que provient ce Ms. petit in-folio ou grand in-quarto, et dont les feuillets n'ont pas été comptés. Il est en tout bien inférieur à ceux dont j'ai déja donné la notice. On voit par l'indication ci-dessus qu'Horace n'y est pas complet; et je dois ajouter qu'outre les épîtres; il y manque la huitième satire du livre deuxième, et les vingt-neuf derniers vers de la septième. La place que les Épîtres auraient occupée est remplie par quelques fragments de Lucain.

L'écriture de ce volume le ferait rapporter à la fin du treizième siècle plutôt qu'au douzième; il est plein de fautes, et de fautes des plus grossières. Les notes marginales y sont très rares, les gloses interlinéaires très fréquentes, mais la plupart sont d'un écolier qui se rend compte de la déclinaison des noms et de la conjugaison des verbes. Quelquefois aussi l'on rencontre des mots français répondant aux mots latins, ce qui n'est pas sans intérêt pour les amateurs de notre vieux langage.

Tout le Ms. paraît être d'une seule main. Les odes sont écrites sur trois colonnes, l'Art poétique et les Satires sur deux. Malgré son peu de valeur, en général, il présente quelques bonnes leçons des Mss. A, D, E, et de ceux de Pulmann. Il reproduit même quelquefois l'orthographe du Ms. D. dans les mots *capud, sonnus,* etc. J'en ai fait la collation comme celle des deux qui précèdent.

N.

N° 8212. *H. opp.* Cod. memb. sæc. XII, olim Mazarinæus.

Ce Ms. est un in-8° long, composé de quatre-vingt-dix-sept feuillets. Il contient toutes les OEuvres d'Horace, avec cette restriction qu'il manque deux feuillets dans la partie des odes qui va de la quatorzième du livre III à la troisième du liv. IV, laquelle a été transposée au milieu des Épîtres. Les odes qui manquent sont la quatorzième du livre III, à l'exception du premier vers; la quinzième et quarante-trois vers de la seizième, les vingt-six derniers de la vingt-neuvième, la trentième et les huit premiers vers de la première du livre IV. L'Art poétique est placé après le Poème séculaire; viennent ensuite les Satires, et les Epîtres en dernier lieu.

On ne remarque qu'une seule main dans le texte de ce Ms.; l'écriture en est assez élégante, et pourrait remonter au delà du douzième siècle, sans la fréquence des abréviations, la forme et les ornements des lettres capitales, caractères qui semblent au contraire faire descendre le Ms. au commencement du treizième. Les notes sont très rares, et n'accompagnent que les vingt-une premières odes. Un second copiste a seulement ajouté aux autres des arguments fort courts et tirés de son propre fonds. J'en ai transcrit un qui semble indiquer que ce copiste écrivait en Italie.

En total, ce Ms. est bien supérieur au précédent (M). On doit le compter, pour la correction et la netteté, parmi les meilleurs de son siècle, quoique les caractères en soient beaucoup plus petits que ceux des précédents. On ne peut le rapporter particulièrement à aucune source; mais j'observerai qu'il a quelques bonnes leçons des Mss. A, D, E.

O.

N° 8213. *H. opp.* Cod. membr. sæc. XII. olim Mazarinæus.

C'est un très petit in-4° composé de cent feuillets, et qui, avant de faire partie de la bibliothèque Mazarine, paraît avoir appartenu à Lambin, dont il porte le nom à la première page. J'y ai de plus vérifié une leçon très remarquable, telle que Lambin dit l'avoir trouvée dans ses Mss. qu'il nomme *Jannoctianus.*

Horace est complet dans ce Ms., et ses poésies y sont rangées dans l'ancien ordre, à cela près que le Poème séculaire et les Épodes précèdent l'Art poétique.

Quoique la forme des lettres soit plus aiguë que dans les Mss. les plus anciens, les autres caractères de l'écriture, tels que la rareté des abréviations, la division des diphthongues en deux lettres, la constance de l'orthographe, lui donneraient encore un âge assez respectable, sans les ornements recherchés des capitales, qui sont peintes de diverses couleurs et représentent quelquefois des figures d'hommes ou de bêtes. Le texte est en entier d'une seule main, mais je ne puis décider si c'est la même qui a écrit les gloses interlinéaires et quelques notes marginales en caractères extrêmement petits. Elles sont de peu d'intérêt, et je n'en ai remarqué qu'une en tête de l'Art poétique, qui semble empruntée d'un ancien scholiaste, et ne se trouve pas dans ceux qu'on a publiés. On trouve aussi quelques notes d'une autre main beaucoup plus moderne, et qui pourraient être de Lambin; elles sont à peine lisibles.

Ce Ms. n'offre presque point de leçons absurdes: il paraît avoir été soumis à une fort bonne révision, et l'on doit le compter parmi les meilleurs de son siècle.

Les odes sont écrites sur deux colonnes. La division des Épîtres et des Satires est assez exacte.

A la fin du Ms., et sous les derniers vers de la dernière satire, on lit une oraison en vers que l'auteur composa ayant la fièvre tierce (*dum tertianis gravaretur*).

La collation de ce Ms. a été faite comme celle des quatre précédents.

P.

N° 8214. *Opp. cum glossis et scholiis.* In fine subjectas habet annotatt. de Horatii numeris et ejusdem Vitam. Cod. membr. sæc. XIII, olim Colbert.

Ce Ms. est d'un format in-8° long : les feuillets n'en sont pas chiffrés. Il contient Horace en entier. Les épîtres y sont placées avant les satires, comme dans les plus anciens. Après les Satires, on trouve une Vie d'Horace déja connue, et ce Traité *de Metris* que j'ai copié sur le Ms. B, et que j'ai retrouvé dans les Mss. φ et γ; on y remarque les mêmes omissions, mais non pas les mêmes fautes. Ce traité est suivi de la Vie d'Horace par Suétone ; et les derniers feuillets sont occupés par quelques fragments du livre I *Auctoris ad Herennium.*

L'orthographe est assez uniforme, et les caractères de l'écriture n'ont rien qui contredise l'ancienneté attribuée à ce Ms. Je dois seulement remarquer que les lettres unciales, surtout au commencement des livres, sont peintes de diverses couleurs, et représentent des figures humaines, comme dans le Ms. O; mais il y a beaucoup plus d'art dans le dessin. Je ne puis m'empêcher de citer la figure qui est à la tête de l'Art poétique ; le monstre d'Horace y est représenté avec beaucoup d'exactitude.

Le livre entier est écrit d'une seule main, à l'exception de quelques notes courtes et peu nombreuses. Il a été écrit avec soin : on y remarque des corrections et des variantes, peu de fautes et encore moins d'absurdités, si ce n'est dans le livre des épodes, où les initiales des vers sont souvent fautives ; ce qui vient de ce que ces lettres étaient peintes après coup par le *rubriqueur*. Les notes, soit interlinéaires, soit marginales, sont rares, courtes et de peu d'intérêt. Ce Ms. n'en doit pas moins être mis au rang des meilleurs de son siècle. Il suit en général les leçons du Ms. B, mais il en a qui lui sont particulières.

La collation en a été faite avec le même soin que celle des sept premiers ; et je ne m'en suis plus départi pour les cinq qui suivent.

La reliure est celle de Colbert.

Q.

N° 8215. *H. opp.* (deest lib. I. init.) Cod. sæc. XIII, membran., olim Bigotianus.

Quatre-vingt-dix-sept feuillets composent ce Ms., de format in-8° long. Il contient, comme l'annonce l'indication ci-dessus, toutes les œuvres d'Horace, à l'exception des vingt-sept premières odes du livre I, et des vingt-quatre premiers vers de la vingt-huitième. Les Satires y précèdent les Épîtres, contre l'usage des anciens Mss. La forme des lettres, la fréquence des abréviations, dont plusieurs ne s'étaient pas encore présentées, les capitales peintes de diverses couleurs, tout annonce que ce Ms. est beaucoup moins ancien que ceux dont j'ai déja rendu compte. Le texte paraît être d'une seule main, à l'exception peut-être des Épîtres, qui sont transcrites avec moins de soin.

On distingue plusieurs mains dans les notes interlinéaires et marginales. La plus remarquable est celle qui a écrit des arguments assez longs, en caractères tantôt grands, tantôt petits, et souvent à peine lisibles. J'ai transcrit en abrégé celui de la première ode du liv. III, qui est sûrement emprunté de quelque ancien scholiaste, et qui m'avait donné une idée avantageuse des autres ; mais en les examinant, je n'y ai plus trouvé qu'un commentateur du moyen âge, qui explique Horace d'après ses propres idées, et le transforme en prédicateur jusque dans ses odes galantes. J'ai cité un exemple de sa manière à l'occasion de l'ode vingt-neuvième du premier livre.

Ce Ms. présente à peine une leçon qui lui soit propre. Il est en général de fort peu d'intérêt. Je l'ai collationné cependant avec les mêmes soins que les premiers.

La reliure est celle de la Bibl. du roi.

R.

N° 8216. *H. opp.* Cod. sæc. XIII, in membrana, olim Colbertinus.

Les feuillets de ce Ms. n'ont point été chiffrés. Il est de format in-8° long, et contient toutes les œuvres d'Horace. Les Épîtres y précèdent les Satires comme dans les plus anciens. Après les Épodes et en tête du Poëme séculaire, on trouve la souscription de Vettius Agorius, telle que je l'ai transcrite du Ms. E. Mais elle ne prouve rien pour l'ancienneté du volume qui, par la forme de ses lettres, les ornements et les différentes couleurs de ses capitales, confirme la date du treizième siècle que lui attribue l'indication ci-dessus.

Je ne saurais dire si le texte est d'une ou de plusieurs mains ; mais on en remarque plusieurs dans les gloses qui accompagnent en petit nombre le liv. I des Odes et l'Art poétique. Les notes, plus longues et plus fréquentes, qui accompagnent les Épitres sont d'une main encore plus moderne. Les trois derniers livres des Odes et celui des Épodes en sont tout-à-fait privés.

Un excellent Ms. a dû servir de type à celui-ci, car il est souvent d'accord avec les plus anciens, et il offre des leçons particulières qui ne sont pas méprisables. On doit d'autant plus regretter que cette transcription ait été confiée à un scribe ignorant et sans soin. Toutefois ces défauts ne sont pas très choquants dans les deux premiers livres des Odes ; mais dans les trois derniers, et surtout dans le quatrième, on trouve à chaque pas des transpositions de mots, de titres, de vers tout entiers, et, ce qui est pis encore, des omissions impardonnables.

Les Satires et les Épitres sont bien divisées.

J'ai lu les odes d'un bout à l'autre, comme dans les onze premiers Mss.

S.

N° 8217. *H. opp.* (desiderantur L. II. Serm. et A. P.), *cum scholl. et glossis.* Cod. membr. sæc. XIII, olim Colbert.

Ce qui manque à ce Ms. in-8°, et dont les feuillets ne sont pas chiffrés, n'est pas exactement désigné dans l'indication qui précède : le livre des Épodes n'y est pas complet ; il finit au quatorzième vers de la onzième ; ni le premier ni le second livre des Satires n'y manquent en entier, mais le premier commence au vers 88 de la satire III, et le second finit avec le vers 317 de la troisième. L'Art poétique manque, comme il est dit ci-dessus.

L'écriture paraît encore plus récente que dans les deux derniers Mss. Les diphthongues n'y sont jamais séparées en deux lettres ; les abréviations fourmillent, les capitales sont d'un goût gothique, les fautes nombreuses, et je croirais volontiers que c'est au quatorzième siècle, et non au treizième, qu'il faut rapporter ce Ms. Deux mains s'y font remarquer, celle du copiste, et celle du réviseur. Le copiste décèle partout son ignorance ; le réviseur est un peu plus habile, mais son demi-savoir lui fait quelquefois substituer de mauvaises leçons aux bonnes. Ce même réviseur a aussi transcrit quelques notes, mais qu'il n'a pas puisées dans de bonnes sources, et qui rappellent le prédicateur du Ms. Q.

Les transpositions de mots, de vers et d'odes entières ne sont pas rares dans ce volume ; et, quoique certaines leçons qui lui sont propres annoncent qu'il a eu pour type quelque Ms. très ancien, l'incurie du copiste et l'ignorance du réviseur le rangent parmi les plus médiocres. Je l'ai collationné comme les premiers.

T.

N° 8219. *H. opp.* (Lib. II, Sat. et Epp. desiderantur) Cod., sæc. XIV, memb., olim Lud. de Targny.

Je dois compléter pour ce Ms., in-8, comme pour le précédent, l'indication de ce qui lui manque, et je le ferai en désignant ce qu'il contient. Il commence par les Odes, les Épodes, le Poème séculaire ; mais dans cette partie lyrique, que le catalogue ferait croire complète, il manque la fin du premier livre, à partir du septième vers de l'ode 24, et le commencement du second jusqu'au vers 14 de l'ode 8. Après les poésies lyriques vient l'Art poétique, et ensuite le premier livre des Satires, qui va jusqu'au vers 17 de la neuvième. Le reste manque, ainsi que les Epîtres, comme il est dit ci-dessus.

Tout annonce que ce Ms. n'est point antérieur au quatorzième siècle ; il fourmille d'ailleurs de fautes grossières ; il est presque sans gloses et pèche encore par des omissions. La seule chose qui puisse lui donner quelque valeur, c'est qu'il paraît descendre d'une bonne source : il reproduit quelquefois les leçons du Ms. A, et il en a de particulières qui ne sont pas à mépriser ; ajoutons que le réviseur a corrigé quelquefois les fautes du copiste.

J'ai lu en entier la partie lyrique, mais je n'en ai transcrit les variantes que lorsqu'elles avaient quelque intérêt.

V.

Ce Ms., in-8 long, a cent dix-sept feuillets, chiffrés par une main très moderne. Il provient de la bibliothèque du Vatican (N° 3260), où on le donnait pour être du onzième siècle ; mais à la bibliothèque impériale on le croit avec raison beaucoup moins ancien. Il contient toutes les œuvres d'Horace, dans l'ordre adopté par les éditeurs modernes, avec cette seule différence que l'Art poétique se trouve placé entre le Poème séculaire et les Satires.

La forme générale des lettres m'engagerait à rapporter ce Ms. au douzième siècle, sans le goût un peu gothique des capitales et la fréquence des abréviations, qui semblent devoir le faire descendre jusqu'aux premières années du siècle suivant. Le texte et la plus grande partie des notes paraissent être de la même main.

Ce Ms. a été exécuté avec le plus grand soin, et il est un des plus précieux de notre poète ; il n'a pu être copié que sur un Ms. très ancien ; on y trouve peu de fautes, excepté vers la fin des Épodes. L'orthographe y présente les mêmes variations que dans les premiers.

Mais ce qui lui donne le plus de prix, ce sont les notes dont il est enrichi dans les interlignes et sur les marges. Les premières sont des variantes ou des corrections ; les secondes ont rapport à l'explication du texte et à l'histoire. Les plus importantes de toutes sont des espèces d'arguments qui accompagnent les titres ou les premiers vers de chaque ode, dont elles expliquent le sujet et l'intention. La plupart ne se trouvent ni dans le scholiaste de Cruquius ni dans les commentaires imprimés des autres anciens scholiastes, ce qui m'a engagé à en transcrire plusieurs. On trouve aussi en marge quelques notes d'une autre main beaucoup plus moderne, à peine lisibles et qui n'offrent que peu d'intérêt. Après avoir loué les scholies de ce Ms., je ne dois pas dissimuler que le copiste a souvent ajouté aux meilleures des gloses absurdes et qui rappellent le prédicateur du Ms. Q. J'ai eu d'ailleurs occasion de remarquer, au sujet de l'ode 14 du premier livre, que ce copiste paraît avoir eu plusieurs Mss. sous les yeux qui n'avaient pas tous le même mérite.

A la fin des OEuvres d'Horace on trouve, au feuillet 108, une *Vie* du poète, écrite sur deux colonnes ; elle est suivie du Traité *de Metris Horatianis*, qui se retrouve aussi dans les Mss. B, φ, γ et P.

On trouve au feuillet 109 un Traité *de Lithargia* (sic), et au feuillet 111 un autre *de Delectatione coitus*. Je n'ai fait que jeter un coup d'œil sur l'un et sur l'autre : Hippocrate et Galien sont loués dans le dernier, et j'ai aperçu cette opinion de l'auteur : *testiculo dextro mares, sinistro feminas generari*.

Le feuillet 51 était blanc ; une main moderne y a transcrit quelques lignes grecques, qui m'ont paru être de Platon.

J'ai collationné la partie lyrique avec l'attention la plus scrupuleuse.

(M. Vanderbourg.)

BIBLIOGRAPHIE D'HORACE.

Les éditions d'Horace se sont tellement multipliées, et plusieurs sont si remarquables, que leur catalogue est devenu lui-même un ouvrage important. Celui que je reproduis appartient à l'*Horace* de Mitscherlich, publié en 1800; mais non seulement je l'ai continué jusqu'en 1834, je l'ai encore augmenté d'un grand nombre d'articles empruntés aux plus estimés bibliographes ou faits sur les éditions originales. Voici au reste les principaux ouvrages à consulter :

Les éditions d'Horace des premiers âges de l'imprimerie sont décrites avec soin dans Maittaire, Annales Typographici, ab artis inventæ origine ad ann. 1557, (Cum appendice ad ann. 1664.) *Hagæ comitis* 1719 — 1725, 3 tom. en 5 vol. in-4°. — Eorumdem Annalium tom. 1. Amstelodami, 1733, 2 tomes en 1 vol. in-4°.—Eorumdem tomus IV, indices complectens. *Londini* 1741, 2 parties in-4°. On peut y ajouter le supplément de Michel Denis, *Vienne*, 1789, 2 vol. in-4°.

Consultez aussi :

Panzer *(Georg. Wolfg.)*, Annales Typographici ab artis inventæ origine ad annum 1536, post Maittairii, Denisii, aliorumque curas in ordinem redacti et aucti. *Norimbergæ*, 1793 — 1803, 11 vol. in-4°.

Van Praet (Joseph), Catalogue des livres imprimés sur vélin de la bibliothèque du roi. *Paris*, de Bure, (imprimerie de Crapelet), 1822 — 1828, 6 tomes en 5 vol. grand in-8°. — Catalogue des livres imprimés sur vélin, qui se trouvent dans des bibliothèques, tant publiques que particulières. *Paris*, de Bure, 1824 — 1828, 4 vol. grand in-8°.

De Bure, Bibliothèque instructive, *Paris*, 1763 — 1768, 7 vol. in-8°.

Dibdin *(Thomas Frognall)*, Bibliotheca Spenceriana *London*, 1814 and 1815, 4 vol. in-8°. — Ædes Althorpianæ, *London*, 1822, 2 vol. in-8°. — A descriptive catalogue of the books printed in the fifteenth century, lately forming part of the library of the duke di Cassano Serra, and now the property of G. - I earl Spencer. *London*, 1823, in-8°.

On trouve dans l'ouvrage de M. Van Praet, et dans ceux de M. Dibdin, des descriptions bien faites des éditions d'Horace les plus anciennes et les plus précieuses. Elles ont été reproduites dans le Manuel du Libraire de M. Brunet, ouvrage dans lequel on lit aussi des renseignements originaux et d'un grand intérêt. (Manuel du Libraire et de l'Amateur de Livres, *Paris*, 1820, 4 vol. in-8°. — Supplément. *Paris*, *Silvestre*, 1834, 3 vol. in-8°.)

La notice bibliographique sur Horace la plus complète, depuis la publication de celle de Mitscherlich, appartient à l'édition donnée à Leipsick par M.-C.-F. Preiss. Celle qui fait partie de l'édition donnée par M. Lemaire n'est autre que celle de l'édition de Mitscherlich, continuée avec assez peu de soin jusqu'en 1831; mais la partie des traductions en langues étrangères est mieux traitée, quoiqu'on puisse y signaler un assez grand nombre d'omissions.

DE HORATII EDITIONIBUS.

Quum præstantiores fere scriptores veteres, ad quos illustrandos emendandosque Viri docti inde ab inventa arte typographica certatim studia sua contulere, singulis propemodum annis plura præla exercuerint, fieri vix posse existimo, ut lectionis seu textus, quem vocant, origines ac fontes plane indagentur, nedum rivuli omnes inde deducti, Mæandrique instar ludentes, expediantur. Fere enim quisque, ut alias causas taceam, novando interpolandoque pedum vestigia, vulpeculæ instar, delere studebat, novumque iter ingressus videri cupiebat. Quamquam igitur editionum stirpes, familias et cognationes deducere ac distinguere difficillimum sit; tamen, quum fata ac vicissitudines contextus, per tantum temporis tractum, ad quem fere caligat visus, propagati rationem mutationesque nosse perquam jucundum, ad crisin autem recte instituendam admodum necessarium sit, committere nolui, ut opera ista in Horatio prorsus desideraretur. Experturus igitur, quousque in hoc negotio progredi liceret, simulque pleniores accuratioresque editionum hujus poetæ annales confecturus non tantum edd. congeriem a VV.DD. rem litterariam augentibus hucusque adgestam, amplasque, quas bibliotheca academica Gotting. asservat, copias perlustravi diligenterque excussi, sed etiam libros, de rei librariæ primordiis exponentes, ac bibliothecarum insigniorum catalogos, aliosque, in quibus edd. Horatii notitiam aliquam occurrere memi-

neram, inspexi, ac summa, quamvis cum tædii molestia pervolvere haud gravatus sum. Atque ita demum de nonnullis certiora exploratioraque afferre licuit, simulque, Historiam textus Horatiani a Jani satis probabiliter et accurate concinnatam fuisse intellexi. Hanc igitur tanquam tabulam, in quam referrentur reliqua, a me leviter rasam atque detersam præmittendam duxi, satis habens, de singulis, ubi opus esse putarem, suo loco monere.

Ex edd. sæc. XV. paucæ admodum, neque satis accurate a Viris doctis exploratæ sunt, ut adeo, quænam ex iis principes habendæ sint, quæque ex aliis descriptæ sint, certo definiri vix possit. Priores quidem Mediolanenses ab una stirpe satæ videntur usque ad Mediolanensem a. 1508. quæ quidem ad Venetas alterius recensionis transfugit. Nam et ipsæ Venetæ non unam eamdemque textus descriptionem habent. Primæ illæ 1477. 1478. 1479. tum Zarottiana 1492. et 1498. e Mediolanensi exemplo aliquo anteriori ductæ sunt, lectione subinde ad veterem aliquem librum reficta; nam illas fere cum Mediol. 1477; quæ ad manus fuit conspirare vidi: tum novam familiam ducunt, quæ edite sunt cum Landini commentario, qui primum prodiit Flor. 1482. Unde pendent Venetæ 1483. 1484. 1486. Harum lectionem immutarunt passim edd. Venetæ a. 1490, quæ a Jo. Fr. Philomuso curata est, et 1492. apud Pincium, quas fere secutas deprehendi Venetas 1494. 1495. 1497. 1498. 1499. 1509 cæt. De Neapolitana a. 1474. et Patavina Raph. Regii a. 1481. quod nemo adhuc dispexerit, tanto ægrius ferendum, quo probabilior suspicio est, illam e codd. omnino fluxisse, hanc critica cum cura factam esse. Lipsienses edd. fere sunt ex recensione Jo. Honorii Crispi Cubitensis, dignæ utique, quæ accuratius inspiciantur.

Inde a principio Sæc. XVI. usque ad Lambinum primaria quasi tria editionum stemmata erant: *Aldinæ*, *Juntinæ et Ascensianæ* editiones (plane ut in Virgilio); quæ omnes cum et a superioribus et a se invicem manifesto discederent, tum suam quæque familiam et quasi propaginem editionum secutarum habuit; licet subinde ab una familia ad alteram transfugisse videantur editores. *Aldina prima* prodiit 1501. Eam secutæ tres aliæ, 1509, 1519, 1527. quæ nihil in textu novasse videntur; sed quarum tamen emendatissima putatur 1519. Repetierunt Aldinum textum plures aliæ, ut Basil. 1520. item fere, Venetæ 1540. 1573. Parisinæ quædam ut H. Stephani I. 1513 cæt. Contra Aldi junioris editiones, quibus *Muretus* præfuit, in multis a priscis Aldinis discedunt, novamque recensionem constituunt. Earum prima fuit 1551. sæpius deinceps repetita, etiam cum scholiis I. M. Bruti 1561. 1570. cæt. Expresserunt hanc juniorem Aldinam s. Muretinam etiam Rouilliana 1559. Lugdunenses 1566. 66. 1610. cet. Paullus autem Manutius a. 1566 et 1568. Lambinianam repetiit.

Juntina prima, a Phil. Junta expressa est a. 1503. quam secutæ ex ejus officina duæ aliæ, 1514 et 1519. Inter emendatissimas habendæ Juntinæ, nimiumque neglectæ sunt ab editoribus; quamquam non defuerunt, qui eas sequerentur.

Ascensiana, h. Jodoci Badii Ascensii commentariis instructa, *prima* prodiit a. 1503; quam secutæ (1505. 1506.) 1511. 1516. 1519 et 1529. Si verum dicendum, respectu ad textum universum habito Ascentianæ ab antiqua recensione, quam habet Veneta 1492 et ejus familia, non multum discedunt; in singulis lectionibus quædam omnino aliter exhibent. Sed in his ipsis etiam editt. 1519. 1529 a prioribus sæpius dissentiunt; nam lectiones ex Ascensianis 1503. 1511. 1516. laudatas reperias, quæ non sint in illa 1519. Scilicet in hac subinde Ascensio Matth. Bonfinis imposuit. Transscriptæ autem ex Ascensianis complures Venetæ, ut 1536. 1543. 1558. Lugdunenses, ut 1519. Parisinæ, ut 1528. 1543. inprimis ex Ascensiana ultima 1529 expressæ sunt editt. Parisinæ Roignii, Vascosani et Richardi. Vid. Cuning. Animadv. c. VIII.

Maxime memorabilis et inter classicas referenda est editio Lugdunensis a. 1511. et summæ raritatis, et emendatæ sanæque lectionis nomine. Sed quis ei vir doctus præfuerit, non certo constat; quamquam probabile est, Simonem Carpentarium fuisse. Id apertum, diligentem accuratæque doctrinæ virum fuisse. Fundamentum editionis est textus Aldinus, sed multa ex antiquis libris editor in eo correxit. Ducta haud dubie ex hac Argentinensis ex ædibus Matth. Schurerii, qua Horatii opera separatim prodierunt, annis 1514 — 1517; quod facile intelligatur ex inscriptione tomi IV. an. 1517. comparata cum inscript. Lugdunensis.

Ge. Fabricius, Chemnicensis, exemplo Juntino, ut videtur, pro fundamento posito, codices etiam mss. in subsidium vocavit, deditque Horatium cum argumentis et castigationibus, Lipsiæ 1570. quæ editio post sæpissime repetita est. Inprimis autem unus omnium maxime promeritus est Fabricius de antiquis Horatii Intpp. vel Scholiastis, non Acrone et Porphyrione solum, sed et, quorum pauca tantum fragmenta exstant, C. Æmilii, Julii Modesti et Terentii Scauri; in quibus restituendis ac emendandis operam per multos annos assiduam posuit; cujus fructus publici usus fecit editio *Henricopetrina* 1555. inter præstantissimas, sed et rarissimas numeranda.

Glareani prima editio 1523 fere ducta est ex Aldina 1519, sic tamen, ut ipse nonnulla, audaciori interdum conatu, correxerit. Repetita sæpius.

Editiones *Sim. Colinæi* 1528. 1531. 1533. cet. presse sequuntur Aldina exempla: de fonte *Gryphianarum* 1530. 1533. cet. nihil adfirmare ausim; nisi quod Gryphianæ 1559. 66. 67. ex Muretinis ductæ videntur.

Robertum Stephanum I. in editione prima 1539. iisque, quæ secutæ sunt, Juntinum exemplum operis imitandum dedisse, suspicor. Multo plus adjumenti Horatio attulit *Henricus Stephanus II.* dum in consilium adhibuit lectiones codd. Lambini, Cruquii, Fabricii, Mureti; deinde et paucula, quæ aliunde habuit, sive codices, sive excerptas lectiones, consuluit, magnumque se et generosum, sed modestum quoque, in emendando

criticum præstitit. Sunt editt. 1577. 1588. 1592. 1600. Denique *Ro. Stephanus III.* a. 1613 editionem minorem evulgavit, cum notis I. Rutgersii, in quibus multa utilia, inprimis ad crisin. Textus expressus est fere ex edit. D. Heinsii, etiam cum plerisque illius emendationibus.

Basileensium primariæ sunt tres ex officina Valentini Curionis (quibus præfuit Michaël Bentinus), 1524. 1527. 1531. ex Juntino exemplo, ut arbitror, ductæ, sed adhibito etiam vetusto codice Jo. Sichardi, ut Bentinus in præfatione testatur. Has ex impressis emendatissimas esse judicabat Fabric. ad Carm. I. 6. *Henricopetrina* prima, 1545, sequitur editt. Curionis. Secunda est Fabriciana 1555, ex qua etiam textus repetitus est in tertia 1570 et quarta 1580; quarum utraque variorum Intpp. commentariis onerata atque obruta est; quod jam in prima factum erat.

Antverpienses, ex officina Mart. Nutii. duæ, 1557 et 64, cum Theod. Pulmanni notis, ex Aldino textu ductæ, sed ob emendationes Pulmanni, et collatos ab eo codd. admodum utiles. *Plantinianæ* non unius generis sunt. Prima fuit cura Raphelengii 1558, ex Aldino exemplo, recusa 1575. 1590. et 1608. Tum ex recensione Pulmanni, 1566. recusa deinceps 1577. 80. 82. 87. 1610. 77. Hinc ex ea prodierunt Heinsiana 1606. item Cruquianæ 1573. 1578. 1586. 1678. Ex officina Plantiniana Raphelengii Lugd. Bat. prodiere Cruquianæ 1593. 1597. 1603. 1604. 1611 et 1620. seu ultima; et minores editiones, 1594. 1604. tum Heinsianæ 1605. 10. 1709.

Dionysii Lambini, magni illius Horatii sospitatoris, a quo novam ætatem editionum ordiri fas est, editio prima, ad fidem decem codd. MSS. emendata, prodiit a. 1561; altera et ultima. ab ipso quidem accurata, a. 1567. In hac adornanda VII aliis etiam codd. mss. usus est, et quædam in textu novavit. Cum certatim utraque editio per Galliam, Germaniam et Italiam repetita est; in quibus princeps est illa a 1605. ob adjecta Turnebi et Marcilii commentaria: tum recensio Lambini in multas Venetas, innumerasque alias editt. est illata.

Jacobus Cruquius ad undecim codd. MSS., in quibus omnium, qui noti sunt, præstantissimi quidam, Horatium recensuit et commentario illustravit. Prima editio prodiit 1578 apud Plantinum, postquam jam a. 1565. librum IV. carminum, et 1573 Sermones separatim ediderat. Sæpius ea recusa est, sed in editione 1597 primum accessit ineditus Scholiastes, vel, ut Cruquius dicit, Commentator, hoc est, sylloge scholiorum; quæ ille ex codicum Blandd. margine et interlineari spatio laboriosissimo studio eruit. Fuerunt (in his Barthius et T. Faber), qui huic commentatori exiguum admodum pretium statuerent; nam nihil in eo esse, quod non in Acrone et Porphyrione jam legatur. Quod licet negari non possit, confluxisse quasi videri ex illis scholiasten Cruquianum, tamen is quædam subinde addit, alia aliter, luculentius etiam interdum, exponit, atque hactenus sua ei dignitas relinquenda est. Deinde huic edit. Cruquianæ etiam adnexus est Jani Dousæ, patris, commentariolus, quem huc usque non ita, ut opus erat, inspexere Intpp. Horatii. Repetita autem est hæc editio a. 1603. 1611. quæ classica est, sed admodum rara, tum 1620. et 1678.

Greg. Bersmanni prima Lipsiæ prodiit a. 1602. cum variis lectt. sex codicum; et sæpius sub prælum est revocata.

Ex officina Plantiniana Raphelengii primum exiit a. 1605. Horatius ex recensione et cum notis *Dan. Heinsii.* Repetita est in eadem officina a. 1610 et 1709. Tum apud Elzevir. a. 1612. animadversionibus auctioribus et cum libro de Satyra longe præstantissimo; item 1628 et 1629 (quæ classica est), et forma minore sine notis 1653. Denique, sine notis etiam, Amstel. 1676. 1696. et Edimb. 1704. Ex Heinsiana autem ductæ Rutgersiana 1613 (ut vidimus), item haud dubie Schrevelianæ, et quædam aliæ.

Lævinus Torrentius Horatium, subjecto textu vulgato, emendavit et recensuit ad fidem aliquot codicum. Prodiit prima editio a. 1608 ex officina Plantiniana; et est numeranda inter principes: repetita a. 1620. 1708.

Tanaquillus Faber Horatium recensuit et castigavit, sed e solo ingenio, a. 1671. Heinsium inprimis acriter in notulis suis insectatus, sed eo ipse sæpe non continentior. Expressus ex ejus recensione est textus Dacerii.

Petrus Burmannus edidit Horatium primum a. 1699. cum Rutgersii lectt. Venusinis, doctis et ad crisin utilissimis; deinde 1713 emendatum ad fidem codd. MSS. et ad Bentleji editionem, a qua tamen, ubi ille audacior est, recedit. Utraque editio ad criticum præclara.

Prodiit anno 1699 etiam Cantabrigiensis editio *Jac. Thalbot*, cum a splendore, tum a diligentia recensionis, et variarum lectt. elencho commendanda. Recusa est 1701, et repetita a. Jo. Pine, qui æneis tabulis incidit Horatium 1733.

Willielmi Baxteri prima editio exiit a. 1701. Nullis ille codd. MSS. usus est, sed, vulgata lectione pro fundamento posita, ex commentatorum animadverss. interdum et ex ingenio, textum constituit. Excerpta e Scholiastis dedit, et in his ipsis etiam quædam emendavit. In editione altera 1725 quæ accesserunt, tantum non omnia contra Bentlejum sunt. Repetiit hanc Gesnerus in Germania; ut mox dicetur.

Sed clarissimam hujus sæculi haud dubie editionem dedit *R. Bentlejus*, qui Horatium tam ex codd. MSS. quos plurimos habuit, quam ex suspicione, amplius DCCC locis emendavit. Plurimum sane ei debet Horatius, estque hic, etiam ubi errat, ab ingenii doctrinæque magnitudine semper admirabilis ac venerandus. Prodiit prima ejus editio a. 1711. notis ad calcem libri subjectis: emendatior, et cuivis paginæ substratis notis, repetita Amstel. a. 1713. 1728. item Lipsiæ 1764. Londini 1765. Recusa etiam est, sed notis in compendium missis, Cantabr. 1713. Cura Th. Bentleji. Nactus est Bentl. adversarios plurimos. Fuit

eorum primus anonymus, cujus exstat *Aristarchus ampullans in curis Horatianis*, *auctore Philargyrio Cantabr.* Londin. 1712. 8. Secutus est *Richardi Johnsoni Aristarchus Antibentlejanus*, Nottingham. 1717. 8. Fuit in hoc viro major adversus Bentlejum acerbitas, quam doctrina.

Omnium doctissime in hoc castigando versatus est *Alexander Cuningaminus*, qui a. 1711 (Hagæ Com.) non solum edidit *Horatium, ex antiquis Codd. et certis observationibus* (quas inprimis ex codice Blandinio antiquissimo Cruquii et Pierio Valeriano sibi informasset) *emendatum*, cum variis lectt. sed subjecit etiam huic editioni *Animadversiones in Bentleji notas et observationes*, doctissimas illas, et unde eximios fructus capere possit critices studiosus. In Londinensi ejusdem anni edit. accedunt *observationes criticæ* textui subjectæ. Amplius CCCC. locis emendatiorem esse suam recensionem Bentlejana affirmat Cuningamius, superbior justo, si verum dicendum, et in Bentlejum acerbior. Tantum est illius adversus hunc odium, ut, si lectionem Bentlejanam amplectatur, eam numquam Bentlejo debere videri velit, sed semper studiose alios quosvis fontes indaget. Quos ubi non reperit, quamvis ei placere appareat Bentlejanam, aliam adoptare mavult; ita non potest invidiam vincere. Emendationes autem ejus fatendum est omnium doctissimas esse ac ingeniosissimas, sæpe, si ad leges artis criticæ excutiantur, pro unice veris lectionibus habendas. Sæpius tamen non minor in iis, quam in Bentlejanis, audacia est, sed illa melior profecto aliorum indocta modestia.

Sub idem tempus a. 1720. apparuit etiam editio *Joannis du Hamel*, in universitate Parisina professoris, repetita 1730 et 64. Is Horatii textum et ad codd. MSS. fidem et multis locis ex ingenio audacius correxit. Sed indocta est ejus arrogantia, impar talibus ausis; quo nomine subinde eum castigat Sanadonus.

Sanadonus in contextu Horatii constituendo cum Lambinum, Cruquium, Torrentium, aliosque, qui codd. MSS. usi sunt, consuluit, tum multas Bentleji emendationes sibi vindicavit; sed omnium maxime Cuningamium secutus est, etiam, ubi is ultra lineas processit. Attamen et multæ emendationes ipsi propriæ sunt. Repetiit ejus recensionem novissima Patavina 1774.

Horatii Carminum libros V. a. 1731. recensuit *Ge. Wade*, qui ea ad certissimas artis criticæ regulas quam plurimis locis ex vetustis exemplaribus, editionibus et commentariis emendasse se profitetur. v. Journ. des Sav. 1731. Aout, p. 561. Nobis ea non est visa.

Londini a. 1736 prodiit editio *Joannis Jones*, qui se MSS. quibusdam usum ait, emendavit quædam (sed audacter etiam satis), subjecitque notas suas, tum var. lectiones et conjecturas viror. DD. denique indicem editionum Horatii, sed illum e Fabricio totum transscriptum. Doctrina critica longe inferior Jonesius est Cuningamio et Bentlejo. Sanadonum in multis, quæ illi propria sunt, sequitur.

Baxteri editionem cum repeteret *I. M. Gesnerus*, a. 1752, non solum in textu Baxteriano mutavit quædam, sed etiam e Codd. et edit. antt. varietatem lectionum, at illam minus plenam et accuratam, dedit. Recusa est Gesneriana hæc editio nuper a. 1772.

Denique a. 1770 prodibat Parisiis Horatius ad fidem LXXVI. codicum, curante abbate *Jos. Valartio*. Quod non accipiendum de numero Codd. quos inspexerit; nam forte nullum omnino vidit: sed de iis, ad quos adhuc Horatius a viris doctis recensus est. Sic itaque hoc intelligendum, ut eum in textu constituendo principes editt., quamquam parum accurate, contulisse putemus.

Qui Horatii editionem a. 1777. evulgavit, *Lud. Poinsinet de Sivry*, cum satis multas criticorum emendationes in contextum recepit, tum ipse, inprimis in distinctionibus, quædam novavit, quæ vereor ut probari viris doctis possint. Maxime improbandus est ejus conatus, quo tam multas Horatii odas, np. I. 4 : 7 : 9 : 27 : 36. II. 11. III. 8 : 14. IV. 6 : 12. in binas divisit. duas autem, II. 2. III. 19. in ternas adeo.

Sivrio majori cum laude successit *Chr. Dav. Jani*, qui quidem fundamentum posuit vulgatam lectionem, a qua tamen discedendum sibi putavit, ubi immutandam lectionem suaderent artis criticæ regulæ. Quem in finem non Codicum solum, quos Lambinus, Cruquius cæterique Horatii editores contulissent, quosque ipse nactus esset, varietatem enotavit, sed et edd. veteres, quæ ad manus ipsi erant, diligenter consuluit, indeque, quæ Horatio aptæ dignæque essent lectiones, eruit, atque in contextu reposuit. Ipse conjecturis numquam fere indulsit, aliorumque raro admodum nec nisi gravissimis de causis ita rationem habuit, ut ipsi poetæ textui ingereret.

Justæ quoque recensionis instar habenda est editio, a *Gilb. Wakefield*, acutissimo Critico, parata, interpunctione solicitius facta, delectuque lectionum memorabilis; quamquam eum conjecturis cum aliorum tum suis, quarum quidem feracissimum habet ingenium, nimium pretium subinde statuisse animadvertas.

INDEX EDITIONUM.

ÆTAS I SIVE NATALIS : 1470 AD 1500.

1470.

Horatii editio princeps fere habetur, quæ nullam editoris, loci, temporis expressam notationem habet, ne titulum quidem s. indicem. Maittaire quidem (Annal. typogr. t. I. p. 292.) eam Mediolani ex Antonii Zarotti, Parmensis (Vid. de eo Affo Saggio su la tipogr. Parmense p. III.) typographia a. 1470. prodiisse inde auguratur, quod Ant. Zarottus libros anno isto Mediolani excudere cœperit, et typi cum aliis, quos idem excudit, fere conveniant. Eidem Zarotto istam adsignant Orlandi (Origine e progressi della stampa. 1722.) p. 101. Saxius (Hist. typogr. Mediol.)

p. 556. et Debure (Bibliographie instructive, belles-lettres) t. I. p. 311. 12. Morellius tamen, vir rei intelligentissimus, in Bibliotheca Maphæi Pinellii t. II. p. 324. ægre ac difficulter in hanc sententiam concedit, quod a Zarotti typis cum quoad characterem, qui plane idem sit, quem Plutarchi Apophthegmata a Philelpho latine reddita, Florus et Lucanus, absque ulla nota impressi præferant, tum quoad chartæ genus liber iste haud leviter dissidere videatur. Conf. G. W. Panzeri Annal. typogr. t. II. p. 143 et 354. Primum ista editio ad partes vocata est a Gesnero, qui eam ita describit: Litteræ sunt ejus formæ, quam Jensonius adhibuit, sed paulo minus cultæ et incompositæ, ut appareat, neque matrices fuisse ita perfectas, ut fuere Jensonianæ, neque ita accuratam versuum dirigendorum rationem. Porro litteræ nullæ initiales, sæpe *f* longum in fine vocis positum, etc. Volumen constat quinternionibus. i. e. quinque plagulis duplicatis, ut oriantur denorum foliorum libelli. Folia ipsa non signata neque litteris neque numeris, custodes nulli, nullum registrum, litteræ sæpe transpositæ, infantia denique artis et operarum ruditas undique apparet. Voces vel omissæ, vel cum ipsius metri pernicie permutatæ, fidem faciunt, non præfuisse editioni Grammaticum, sed simpliciter exemplum suum, i. e. manu scriptum Codicem, secutos esse typographos. Unde illud consequitur, ut, quæ bonæ sunt lectiones, eas ab antiquo codice, non ab ingenio correctoris esse intelligamus. Ad finem adduntur hi versus :

Hoc quicumque dedit Venusini carmen Horati
Et studio formis correctum effinxit in istis
Vivat et æterno sic nomine sæcula vincat
Omnia ceu nunquam numeris abolebitur autor.

Post Gesnerum adhibuit eam Car. Combe, exempli ejus, quod in bibliotheca Regis Britanniarum asservatur (pervenit eo e biblioth. Askew), copia ei facta.

— Sermones Oratii, absque loci nota charactere gothico f. 1470.

Vid. Maittaire t. I. p. 296. Orlandi p. 346. Debure Bibliogr. t. I. p. 311. et Panzer t. IV. p. 3. De hoc libro nihil plane liquet, qui ab uno Orlando inspectus videtur.

M. Brunet décrit ainsi cette première édition : « Elle est exécutée en caractères romains assez grossiers, et chaque page entière a vingt-cinq ou vingt-six lignes, sans chiffres, réclames ou signatures. On lit au *recto* du premier feuillet le titre suivant :

QUINTI ORATII FLACCI CAR-
MINUM LIBER PRIMUS

Le premier vers des Odes est imprimé en lettres capitales et disposé ainsi :

(M) ecœnas atavis edite
regibus

A la fin du *Carmen seculare* (au *verso* du 74e feuillet) on lit le mot

FINIS

Et les quatre vers :

H oc quicunq; dedit Venusii carmen Horatii
E t studio formis correctum effinxit in istis
V iuat, & æterno sit nomine sæcula uincat
O mnia: ceu nunquam numeris abolebitur auctor:

Les Épîtres commencent sur le *recto* du feuillet suivant de cette manière :

QUINTI ORATII FLACCI EPI
STOLARUM LIBER PRIMUS.

Elles occupent 30 feuillets, au *recto* du dernier desquels elles sont terminées par le mot FINIS. L'Art poétique, qui vient ensuite, contient 10 feuillets, et commence ainsi au *recto* du premier :

QUINTI ORATII FLACCI POETRIA

Les Satires occupent 42 feuillets, et finissent sur le *recto* du dernier de cette manière :

ut nihil omnino gustaremus uelut illis
canidia afflasset. peior serpentibus aphris
FINIS.

« Tous les exemplaires, dit M. Brunet, ne sont pas disposés de cette manière ; non seulement ce livre est précieux à cause de sa grande rareté, mais il est encore recommandable pour les bonnes leçons que Gesner y a puisées. Il existe des exemplaires sur peau de vélin. M. Brunet a vu deux exemplaires d'une autre ancienne édition grand in-4° d'Horace; elle est imprimée sans chiffres, réclames, ni signatures, à longues lignes, au nombre de 33 ou 35 sur les pages entières, en beaux caractères ronds, semblables à ceux dont on fesait usage à Milan de 1472—75. Le volume est en totalité de 123 feuillets, et il commence ainsi :

Quinti Horatii Flacci Venusini Carminum liber
primus ad Mecœnatem.

Les Épîtres finissent au *verso* du 123e feuillet par sept vers suivis du mot FINIS. Il y a, après le 99e feuillet, un blanc qui n'est pas compris ici. M. Brunet pense que l'exemplaire décrit par M. Féa, comme appartenant à l'édition suivante, est de celle-ci.

1471.

Q. H. Fl. Opuscula, *Romæ ex officina Johannis Philippi de Lignamine.*

Quamquam parum exploratum sit, num Opuscula ista anni nota insignita sint, necne; ad hunc tamen

vel adeo præcedentem 1470. annum editionem istam referri oportere ex ipsiusmet Jo. Ph. de Lignamine Epistola, operi Dominici Cavalcæ, Pungilingua (Tractato contra el peccato della lingua, ditto Pongie lingua) inscripto, ac Romæ 1471 a se edito, præfixa cognoscitur. Ibi enim dicit, se jam secundum annum Romæ agere, et ab eo impressum esse Quintilianum, Suetonium, Leonis P. M. sermones, Lactantium, Ambrosium de Officiis, Laurentii Elegantias, Horatii Opuscula cæt. Cf. omnino Audiffredi Catal. historico-criticum Romanarum editionum sæculi XV. p. 84. 85. et p. 112 sqq· ubi de Jo. Phil. de Lignamine fuse disputat. Adde Laire Spec. p. 187.

Eodem anno Horatium Neapoli apud Jodocum Hoenstein 4. prodiisse, ejusque exemplum in bibliotheca civica Argentinensi asservari dubia admodum fide tradit Giustiniani Saggio sulla tipogr. di Napoli p. 46. Est haud dubie a, 1474.

L'existence de cette édition in-folio de 1471, par Philippe de Lignamine, est encore un problême bibliographique. M. Féa a cru l'avoir résolu. Il a décrit deux exemplaires de cette édition; mais M. Brunet n'a trouvé aucune ressemblance entre les caractères de ce livre et ceux de Lignamine, en examinant attentivement, dit-il, la description donnée par l'éditeur romain, on reconnaît qu'elle se rapporte parfaitement à l'édition grand in-4° précédemment décrite.

1472.

Ad hunc vel proximum annum Debure Bibliogr. instruct. T. I. p. 312. editionem referendam judicat, quæ sine loci, anni, et typographi nomine in folio excusa est, hoc solo ductus argumento, quod exemplum ejus, quod in Ducis de La Valliere bibliotheca esset, cum editione Catulli, Tibulli, et Propertii principe a. 1472. fol. compactum fuisset, illudque integumentum ad ipsa ista tempora spectare videretur, tum quod Horatius iisdem fere typis exscriptus esset, quos Catullus et reliqui haberent. Quæ utraque quam levis ratio sit, facile rei intelligens perspiciet. Nisi utique extremo illud exemplum destitutum est folio (quæ res passim fraudem fecit VV. DD.) e verbis, Satirarum fini subscriptis : Q. H. Fl. Satirarum, non indiligenter correctarum et impressarum finis, haud plane absurde colligas, ex eadem A. Zarotti officina istum librum prodiisse, quum Zarottum et alibi (vid. vel a. 1474.) hac formula usum esse constet. In corrigendis autem libris, quos Zarottus evulgavit, Petr. Justinum Philelphum operam suam contulisse, satis constat. Vid. Orlandi, p. 101. — Ejusdem editionis exemplum itidem Catulli cæt. editioni principi annexum in bibliotheca Corsiniana cum notis MSS. A. Politiani extare testatur Laire (in Spec. typogr. Romanæ, Rom. 1778. 8.) p. 186. qui quidem in Catullo cæt. Ulrici Han characteres agnoscit. Maitt. autem (p. 767.) hujus Horatianæ editionis characterem ad eum accedere ait, quo Catull. Tibull. Propert. et Statii Silvæ Venet. 1475. apud Jo. de Colonia et Jo. Manthen de Gheretzen excusæ fuerint. Idem duas hujus Horatii editiones se vidisse perhibet adeo similes, ut, qui non attente contulerit, unam facile putaverit; et in altera epistolas, in altera satiras librum claudere, atque illam hac longe correctiorem esse.

1474.

Q. H. Fl.: per Antonium Zarottum Parmensem : *Mediolani*. f. 1474.

In fine : Anno a natali Christiano 1474. die XVI. Martii divo Galeazio Maria Sfortia Vicecomite, Insubrium, Ligurumque quinto duce feliciter regnante Antonius Zarothus Parmensis cuncta opera Quinti Horatii Flacci non indiligenter emendata. S. carminum libros IIII. Epodon. Carmen sæculare. De Arte poetica librum I. Sermonum libros II. Epistolarum libros II. eleganter atque findeliter impressit. Quisquis hæc coemerit nunq̄; pœnitebit. Ita accurate descripsit Laire (Ind. Librorum ab inventa typogr. ad a. 1500. Senon. 1791.) T. I. p. 340. Cf. Maitt. I. p. 336. Orlandi p. 101. Pinelli T. I. p. 325. Debure Bibl. instr. T. I, p. 314. Bib. Smith. p. CCXXX : et inprimis Sax. p. 561.

L'exemplaire que M. Brunet a vu, est composé de 124 feuillets, et le 59ᵉ est tout blanc. Il commence au *recto* du premier feuillet, de cette manière :

QUINTI Horatii Flacci Venusini carminum liber primus ad Mecœnatem.

Eodem anno idem Zarottus Acronis Scholia primum edidit cum hoc lemmate : Acronis commentatoris egregii in Quinti Horatii Flacci opera, expositio; et in fine : Acronis viri quam doctissimi commentaria quam diligenter emendata in Q. Horatii Flacci opera, *per Antonium Zarothum Parmensem Mediolani impressa Idibus Sextilibus*. f. 1474.

Perperam statuunt, qui textum Horatii his Acronis scholiis a Zarotto adjectum ponunt, v. c. Debure Bibl. instr. p. 316. et plerique, qui elenchos edd. Hor. concinnarunt, Douglas, Neuhaus, Jani, Bipontini. Utrumque librum habet bibl. Guelpherbyt.

—Q. H. Fl. per Anton. Zarottum, *Mediolani*. 1474. 4.

Laudat eam Douglas Catal. Edd. Horatii, et recenset Morellius in libris Pinellianis n. 4568.

— Q. H. Fl. Carmina, *Neapoli*. 1474. 4.

In fine Odarum hæc habet : Completum est opus Oratii in odis per Arnaldum de Bruxella, Neapoli anno Domini 1474, die vero quindecima mensis novembris. Sequuntur Satyræ et Epistolæ (in quarum fine versus extat : Qui dedit expleri, laudetur mente fideli) cum poetica. Eximiæ raritatis hæc editio, Maittario aliisque bibliologis plane ignorata, solique Morellio visa. Vid. Panzer Annal. typogr. II. p. 155. Uberius eam describit Giustiniani Saggio istorico-critico sulla tipografia di Napoli (1793.) p. 46.

— Q. H. Fl. Opera, per Augustinum Carnerium: *Ferrariæ* 1474. petit in-4°.

Cette édition est extrêmement rare, dit M. Brunet; elle est sans chiffres, réclames ni signatures, et les pages entières ont 26 lignes; les épîtres commencent au *recto* du premier feuillet, de cette manière:

QUINTI ORATII FLACCI EPI
STOLARUM LIBER PRIMUS

Elles occupent 30 feuillets, dont le dernier n'est imprimé qu'au *recto*. Les odes commencent ainsi sur le *recto* du feuillet suivant:

QUINTI ORATII FLACCI CAR
MINUM LIBER PRIMUS.
ECOENAS ATAVIS EDI-
TE REGIBUS.

Le volume finit au 106[e] feuillet *verso*, par les six derniers vers du texte du *Carmen sæculare*, suivis de la souscription

FINIS

au dessous de laquelle on lit:

Ferrariæ impressit regnante sub Hercule Divo
Regia quo gaudet nunc Lionora viro.
Carnerius puer Augustinus : cui dedit almam
Bernardus lucem Bibliopola bonus.
M.CCCCLXXIIII.

h. Augustinus Carnerius, Bernardi C. filius. Male plerique Carnerium prænomen et Augustini (Agostini) nomen gentile habent; in quo errore etiam est Orlandi p. 137. qui patrem Bernardo Agostini vocat. Fraudem VV. DD. fecit metri necessitas, quamquam ambiguitati isti facile ita occurri poterat: Ferrariæ impressi — — Augustinus ego Carnerius: huic, etc. Sole clarius id patescit ex inscriptione, quæ est in fronte carminis Lod. Marii Paruti Ferrariensis in auctoris laudem, quod ultimo folio libri: Omniboni Leoniceni de VIII. partibus orationis Ferrariæ 1474 (v. Audiffredi p. 194.) excusi legitur: Paruti in Omniboni grammaticam carmen per Augustinum Cannerium Ferr. Bernardi Cannerii bibliopolæ filium impressam, ubi tamen Cannerius audit. Aliunde patrem Ferrariam immigrasse, admodum probabile est; e Belgio oriundum censebat Baruffaldi (Tipograf. Ferrarese p. 60.), quamquam parum firmo argumento innixus. Idem hanc ejus Horatii editionem Mediolanensi priorem habendam esse judicabat p. 62. Cæterum, quum Maitt. t. I. p. 336. versus illos ex exemplo editionis, quod manibus versavit, afferat, idemque Sermones et de Arte Poetica in eo non non comparere affirmet, mancam illam editionem, et e Codice, in quo isti libri deessent, ductam recte suspiceris. Cf. Audiffredi Edd. Ital. p. 232.

— Editio altera. Neapoli, per Arnaldum de Bruxella, 1474. in-4°.

On ne connaît qu'un seul exemplaire de cette édition, décrit par Dibdin et M. Brunet, le volume a 168 feuillets, savoir: 81 pour les odes, 32 pour les épîtres, 6 pour l'Art poétique, 45 pour les satires et 1 pour le registre. Les pages portent vingt-quatre ou vingt-cinq vers, et n'ont ni chiffres, ni réclames, ni signatures.

Les odes commencent ainsi:

Quinti Oratii flacci liber primus ĩcipit me
trum Asclepiadis pragmatice monocolos:
ECENAS atauis edite regibus:
Ohc pressidiũ dulce decus meum

Elles se terminent au recto du 81[e] feuillet, dont le verso présente cette souscription:

Compictum est opus Oratii in odis per Ar
naldum de Bruxella Neapoli Anno domini
Millesimo quadringẽtesimo septuagesimo
quarto die vero quindecima mensis nouem
bris.

Puis suivent les autres écrits d'Horace, et à la fin le registre, au recto du dernier feuillet. Le texte est celui de l'édition *princeps*, avec quelques variantes qui ont été recueillies par M. Babington.

1475.

Affertur hujus anni editio, Mediolani ab A. Zarotto curata, a Saxio in hist. litterario-typogr. Mediolanensi, quæ Ph. Argelati biblioth. SS. Mediolan. præmissa est, p. 563. e catal. librorum venalium, Venetiis 1735. edito; cujus adeo admodum levis est auctoritas. Anni 1475. illam habet Panzer II. 21. quam tamen nullibi memoratam videas.

1476.

Q. H. Fl. Opera, *Mediolani.* fol. 1476.

In fine: Hoc opus Horatii emendatissimum impressum est opera et impensis Philippi de Lavagnia Mediolanensis anno a natali Christiano 1476. die XVI. Februarii. Amen.

Maitt, p. 366. Orlandi p. 103· Sax. p. 565. Bibliothèque du Roi, Belles Lettres, t. I. 298. Smith. p. CCXXXI. Debure Bibl. instr. p. 315. et Panzer II. 22. Elegans et nitida editio, ducta e Zarottiano a 1474. exemplo, judice de los Rios bibl. instruct. p. 67.

—Q. H. Fl. Odarum libri IV. Epodœn liber I. Carmen sæculare et Ars poetica, cum comment. Acronis et Porphyrionis curante Jo. Aloysio Tuscano, et cum ejusdem Epistola ad Franciscum Helium Parthenopeum s. loco *(Romæ)* et a. (1476.)

De hac editione ita disserit Audiffredi p. 413: Jo. Aloysii Tuscani ea fuit cura, ut Horatii carmtnibus commentarii Acronis et Porphyrionis adjungerentur, quod antea nunquam, ipso testante, factum fuerat. Erunt, inquit in principio suæ epistolæ, qui inventum hoc nostrum lenocinii reum dicant, quod Odis et Epodis ac Poesi Acronem et Porphyrionem commisceri

curaverim. Nec deerunt, qui arguant, hanc rerum mixturam operi religionem ac majestatem detrahere. Et infra : Eos tamen, qui recte sentient, et libero judicio censere voluerint, novum hoc commentum nostrum arbitror probaturos. Cæterum qui editionis curam gesserunt, ii fuere Cneus Sabinus et Helius, uti declarat ipse Tuscanus circa finem epistolæ : testis es tu, inquit, qui una cum Sabino nostro in corrigendis redigendisque his voluminibus impensam operam navasti. Ipse vere Helius in fine epistolæ responsivæ ad Tuscanum sic scribit : « Sed hoc mihi molestum est, quod in his Horatii libris, qui te maxime hortante impressi sunt, non eam, quam vehementer optassem, emendationis diligentiam exhibere potui : at certe quantum in me fuit, et curam omnem et studium adhibui. sed Acronis exemplaria, ut scis, defuere, unum habuimus, nec id satis emendatum ; utcumque tamen sit et libenter fecimus, et faciemus de integro. » Duæ hæ epistolæ occupant quatuor priora folia, seu exactius paginas VI. et lineas VI. Sequenti quinto continentur duæ Horatii Vitæ : prima fusior secundum Acronem ; altera brevior secundum Porphyrionem. Post hæc incipit poeta ipse, cujus singulis lucubrationibus subjiciuntur explanationes, Acronis primo, et deinde Porphyrionis. Tam poetæ carmina, quam interpretum explanationes sunt uno eodemque Romano charactere, qui idem prorsus est ac is, quo Barthol. Guldinbeckius a. 1476. Summam S. Thomæ de *articulis fidei* impressit. Græca suis locis inserta sunt ; non ubique tamen. Editio splendida est, sine signaturis, numeris, custodibus, ac registro : extatque in bibl. Casanatensi ; apud S. M. de Populo, et in bibl. S. M. ad Quercum O. P. P. PP. Viterbii. Hactenus Audiffr. Conf. Maitt. p. 752. et p. 766. Debure bibl. Ducis Vallierii t. II. p. 91. qui tamen opera Horatii omnia isto libro contineri falso statuit. Adde Foss. Catal. bibl. Magliabec. I. p. 802. In Catalogue de la biblioth. du Roi, belles-lettres p. 298. memoratur vetus editio cum commentariis Acronis et Porphyrionis s. l. et a. et circa a. 1480. ponitur ; sed haud dubie hæc ipsa h. a. est, et exemplum istud forte destitutum erat V prioribus foliis, Tuscani et Helii Parthenopei epp. cum vita Horatii complectentibus.

1477.

* Q. H. Fl. Opera, *Mediolani.* fol. 1477.

In fine : Hoc opus Horatii impressum est opera et impensis Philippi Lavagniæ, civis Mediolanēsis ãno a natali Christiano MCCCCLXXVII. tertio kl. Maji.

Maitt. t. I. p. 376. Orlandi p. 103. Sax. p. 567. Scatet vitiis typographicis hæc editio, et subinde totos versus omittit, veluti I. 4. 18. seu poscat agna sive malit hœdo.

— Q. H. Fl. Opera Tarvisii. fol. 1477.

Maitt. I. p. 376. Valde suspecta est hæc editio Panzero A. Typ. III. p. 35. Sed Orlandi p. 118. diserte memorat impressorem Hermannum Levilapidem (Lichtenstein) Coloniensem ; qui quidem, vagus cætero-quin artifex, ut eum Orl. vocat, anno isto typographiam Tarvisii exercuit, nam ibidem eodem a. Terentius ab eo excusus fuit. Vid. Maitt. et Orl. II. II.

— Q. H. Fl. Opera, per Philippum Condam Petri ; die XV. Sept. ducante Joanne Mozenico. *Venitiis.* fol. 1477.

Maitt. p. 376. Dubitat Debure Bibl. instr. I. p. 316. de anni nota, et hanc ed. anni sequentis esse judicat, quod ista eumdem diem (XV. Sept.) subscriptum habeat ; non reputans fraudes typographorum ad ipsa fere artis istius incunabula pertingere, et alteram Venetam a. 1478. forte non nisi ultimo folio ab hac differre. Quamquam non adeo mirum videri debet, edd. brevi intervallo recusas fuisse, quarum non adeo magnus exemplorum numerus inprimi soleret. Memoratur autem hujus 1477. anni editio in Bibl. Harlej. t. I. p. 179. Adde Orlandi p. 29.

M. Brunet connaît une édition de 1477, in-fol. sign. AZ-P 3, par cahier de 8 feuillets, à l'exception du dernier, qui n'en a que 3. La souscription finale qui précède le registre, porte :

Horatii opera finis cum magna diligentia, impressum per Philippuʒ coãda petri in ueneciis dicante Ioanne mozenico inclito duce. M. ccccLxxvij die xv septebris. C'est sans doute l'édition suivante.

1478.

* Q. H. Fl. Opera *Venetiis.* fol. 1478.

In fine : Horatii opere finis cum magna diligentia. Impressum per Philippuʒ condā petri in ueneciis dicāte Joanne Mozenico inclito duce MccccLxxviii die XV septembris cum registro.

Maitt. p. 387. Orlandi p. 29. Debure p. 315. Pinelli t. II. p. 325. Smith p. CCXXXI. et Panzer III. p. 141. Perquam nitida editio, quamquam haud raro mendis typographicis fœdata.

1479.

* Q. H. Fl. Opera Venetiis *per Philippum Condam Petri.* fol. 1479.

In fine eamdem cum præcedente subscriptionem habet, si anni et mensis (die XVIII. Septembris) notationem excipias, idemque plane registrum. Unde Maitt. p. 398. has tres Philippi edd. Venetas sub trium annorum 1477. 1478. et 1479. notatione excusas, unam eamdemque esse suspicatur, mutatum tantum anni numerum præferentem. Maittairio accedit Ernesti apud Fabric. t. I. p. 406. not. 1. Debure Bibl. instr. p. 316. et alii. Sed certiora de postremis a. 1478 et 1479. nobis afferre licet, cum utraque nobis ad manus sit. Ac ducta quidem plane est posterior a. 1479. editio ex anni superioris exemplo, adeo quidem, ut paginis ejus respondeat, sed novæ plane impressionis habebam esse et litterarum characteres, paulo pinguiores, et scripturæ compendia, partim facta, ubi in altera non essent, partim abjecta, ubi altera haberet, ostendunt. Tum sphalmata prioris editionis passim sublata in ea animadvertas, quamquam vel sic alteram præfe-

rendam pulem, accedente in hac novorum sphalmatum amplissimo cumulo. Omnino quam negligenter hæc curata sit, ab uno hoc crimine discere licet, quod in principio l. II. in primam oden inculcata est illa : « O matre pulcra filia pulcrior. » Magna etiam confusio post III. 9. Donec gratus eram cæt. ubi inscriptionem c. X. in quemlibet adulterum sequitur particula carminis XVIII. l. II. truditur dies die cæt. et sic passim.

— Q. H. Fl. Opera *Mediolani per Philippum de Lavagnia*. fol. 1479.

Memoratur hæc editio in Catal. bibl. Thottianae t. VII. p. 87.

—Odæ et Ars poetica cum explanationibus Acronis et Porphyrionis, in-fol. à longues lignes, au nombre de 34 sur les pages entières. Cette édit. paraît conforme, suivant M. Brunet, aux impressions faites à Rome, par Barth. Guldinbeek, vers 1475. Le volume commence par 5 feuillets, contenant une épître de Jean Aloisius, nommé Tuscanus, à Helius Parthenopeius; une autre de celui-ci à Tuscanus, et deux Vies d'Horace; puis vient le texte, qui finit au verso du 224e et dernier feuillet, par ces mots:

Explanătio Porphirionis in
Arte poetica feliciter explicit.

—Horatii odæ et Ars poetica, cum comment. Acronis et Porphyrionis, petit in-folio, caractères romains, sans chiffres, réclames, ni signatures; cette édit. est composée de 217 f., et contient deux Vie d'Horace; la première ligne est ainsi :

(H) Oratius. Quintus. Flaccus.

Le premier livre des odes est intitulé ainsi :

QUINTI. HORATII. FLACCI. O
DARUM. AD MOECENATEM,
LIBER PRIMUS.

On lit au *verso* du dernier feuillet:

Explanatio Porphirionis in Arte poetica
feliciter explicit.

1480.

Q. H. Fl. Epistolarum libri II. Cadomi 1480. 4.

Primum folium habet: incipiunt epistole Horatii; et extremum: Impressum Cadomum (Cadomi) per magistrum Jacobum Durandas et Egidium Quijoue anno Domini MccccLxxx. mense Junio die vero VI. ejusdem mensis.

Maitt. p. 407. Marchand hist. p. 73. Orlandi p. 191. et alii.

1481.

Q. H. Fl. opera omnia cum comment. Acronis per Lodovic. de Strazarolis Tarvisanum recogniti præcedente Porphyrionis in Horatii opera comm. per Raphaet. Regium castigato. Fol. I. b. Raph. Regii dedicator. ad Aloysium Maurocenum Patritium Venetum, quæ data est Patavii Idibus Augusti McccсLxxxI. In fine commentar. Porphyrion. fol. 50. b. Pomponii Porphyrionis enarratoris diligentissimi in Horatium commentariorum finis. Fol. 51. sequitur Epistola Lodov. de Strazarolis ad Angelum Phascolum Episc. Feltriensem. Fol. 52. Acronis commentatoris egregii in Quinti Horatii Flacci Venusini opera expositio incipit. Fol. 3. Quinti Horatii Flacci Odarum ad Mæcenatem, liber primus. In fine operis : Τελος Quinti Hoatii (sic) Flacci omnium operum cum Acronis Dissertissimi commentatoris expositione, adj. Registro. Maitt. p. 419. Venetam hanc habet editionem Pinelli II. 325. n. 4570. Idem statuit Gelmeiner (Nachrichten von den in der Regensburg. Bibliothec befindlichen Büchern) p. 222. sed Patavii nomen liquido expressum memorat Bibl. Hulsiana. Vid. Lengnich. Beyträge t. II. p. 102. Gras typogr. Denkmäler zu Neustift in Tirol aus dem XV. Jahrh. p. 233.

Cette édition est divisée en deux parties. La première, qui contient le commentaire de Porphyrion, dit M. Brunet, a 50 feuillets, au verso du premier desquels se lit une épître de Raphael Regius à Aloisius Morocenus, datée de Padoue, Idibus Augusti McccсLxxxI, avec le registre de cette partie. La seconde partie a 134 f. sous les sign. a-r. Le feuillet a j contient une épître de Louis de Strazarolis à Ange Phascolus. Le feuillet a ij renferme *Acronis in Horatium expositio*. Le texte d'Horace, avec le commentaire sur la même page, commence au feuillet *a iij*, et se termine au recto du 6e et dernier feuillet du cahier r, par le registre des signatures, sur trois colonnes. Chaque page entière porte 52 ou 53 lignes.

1482.

Q. H. Fl. Opera cum commentariis Christophori Landini, *Florentiæ*. fol. 1482.

Præcedit Angeli Politiani Ode ad Horatium Flaccum. Hanc excipit Chr. Landini epistola nuncupatoria ad illustrissimum Guidonem Feltrium, magni Federici Ducis filium. Tabula. Præfatio cum titulo : Chr. Landini in Q. Horatii Flacci carmina interpretationes incipiunt feliciter. In fine : Chr. Landini Florentini in Q. Horatii Flacci opera omnia interpretationum finis divino auxilio felix. Impressum per Antonium Miscominum Florentiæ Anno salutis McccсLxxxII. nonis Augusti. Errata. Cum foliorum numero in parte inferiori paginarum. Maitt. p. 433. Orlandi p. 132. Pinelli II. p. 326. Debure B. Inst. p. 317. Audiffredi p. 290. Mitarelli Catal. Codd. Bibl. Murianæ Append. p. 201. Foss. Cat. B. Magliabec. p. 803. Panzer I. p. 411. Princeps hæc editio, in qua Landini interpretationes adjunctæ sunt, certatim deinceps expressa.

— Q. H. Fl. Opera, cum Chr. Landini interpretatione, *Venetiis*. fol. 1482.

Landini editionem Florentinam Venetiis eo ipso

anno repetitam utique mireris. Utramque autem hanc, ne in loco errorem factum suspiceris, laudat Osmont. Dictionn. typogr. p. 358. et possidet Bibliotheca Principalis Furstenbergia Pragæ asservata. Vid. Hirsching. Beschreib. von Biblioth. Addit ad t. III. p. 316.

— Q. H. Fl. Epistolarum liber, *Lipsiæ*. 1482. 4.

Extat in bibl. Comitis Solmensis.

1483.

Q. H. Fl. Opera cum commentariis Chr. Landini, *Venetiis*. fol. 1483.

Præmittitur ad Horatium Fl. Ode Angeli Politiani cum præfatione Landini ad Guidonem Feltrinum. Sequitur tabula Vocabulorum, quæ in Nostris commentariis Suo Ordine Interpretata Invenies, cum erratis librarii et Registro chartarum. Ad hujus calcem: Christ. landini florentini in Qu. Horatii Flacci opera omnia interpretationum finis. Divino auxilio fœlix. die XVII. maji. MCCCCLXXXIII. fol. 7. opus incipit. In fine: Impressum Venetiis per Joannem de forlivio et socios.

Maitt. p. 443. Orlandi p. 37. Biblioth. du Roi, belles-lettres I. 298. Seemiller Bibl. Ingolst. Incun. II. 119. Panzer III. 190. Bibl. Bunav. I. 308.

— Q. H. Fl. Opera cum Landini Florentini commentariis, *Venetiis*. fol. 1483.

Præcedit vita Horatii per Chr. Landinum descripta. In fine secundi libri Epistolarum: Chr. Landini florentini in Q. Oratii flacci carmina interpretationes Expliciunt fœliciter. Impressum Venetiis, per Magistrum Reynaldum de Novimagio almanum. anno salutis MCCCCLXXXIII. die VI Septembris. Deo gratias. Amen. Finis fol. 159. Chr. Landini Florentini in Q. Horatii Flacci libros omnes ad Illustrissimum Guidonem Feltrium Magni Federici Ducis filium interpretationes Incipiunt Fœliciter.

Maitt. p. 443. Pinelli II. p. 323. Fossi l. I. p. 803. Braun. Notit. libr II. p. 103. Utraque hæc Veneta repetita e Florentina a. 1482.

1484.

Q. H. Fl. Opera cum notis Variorum *Venetiis apud Jo. Gryphium* fol. 1484.

Memoratur hæc editio in Catal. biblioth. Hulsianæ et Douglas. Gryphiorum (Greiff) adeo nomen, Reutlinga oriundorum, ad ipsa artis typographicæ incunabula adsurgit; nam eodem ipso tempore alium Gryphium Michælem cognomine, Joannis forte fratrem, Reutlingæ artem typographicam exercuisse, satis constat. Vid. Denis Suppl. Maitt. p. 221. qui Michælem patrem Sebastiani (adeoque etiam Francisci) habet. Cf. Lengnich Beyträge T. II. p. 103. Notæ Variorum autem non aliæ esse possunt, quam Acronis, Porphyrionis et Landini.

1485.

Q. H. Fl. Opera cum comment. Acronis et Porphyrionis. In fine: Impressum Mediolani, per Anthonium Zarothum, Parmensem, impensis Augustini Mariæ Conagi MCCCCLXXXV fol.

Maitt. p. 463. Orlandi p. 102. Sax. p. 581. Panzer II. 52.

1486.

* Q. H. Fl. Opera cum comment. Acronis et Porphyrionis. *Mediolani* fol. 1486.

In fine: In officina egregii librarii Antonii Zarotti Parmensis, impendio Alexandri Minutiani Appuli de Sancto Severo hæc opera Mediolani impressa sunt. Anno a salutifero Virginis partu sexto et octogesimo supra millesimum et quadringentesimum. Quinto Idus Martias. Johannis Galeatii Mariæ SF. Vic. Sex. Med. Ducis inclyti Regnum fœlici gubernante auspicio Lodovico Maria SF. Vic. invictiss. ac sapientiss. Principe, cujus singulari prudentia ocio ac festa pace fere omnis fruitur Italia. In epistola ad Magnificum Virum Bartholomæum Chalcum, quam operi præfixit, magnifice jactat Alex. Minutianus, se Horatii libros studiosissime recognovisse, et ad manum habuisse unicum exemplar, idque, temporum injuria exesum; tum lubentissime id oneris suscepisse, veritum, ne, si id penitus detrectasset, plurimum de majestate Oratiana tolleretur, ob temerarium et veluti sacrilegum cujusdam conatum, qui recentissimas in Flaccum interpretationes edidisset. Conagum hunc esse, quem Minutianus tangat, opinabatur Sax. p. 581. satis probabiliter. Scilicet, recentissimæ interpretationes sunt Acronis et Porphyrionis a Conago adjectæ. Landinum tamen sugillari credebat Gesn. præf. Hor. Cæterum textum fere edd. Venett. deprehendimus. Omnino Minutiani opera in Porphyrione, cujus antiquissimum Codicem nactus erat, expoliendo videtur collocata fuisse.

* Q. H. Fl. Opera cum comment. Chr. Landini: in fine: Impressum Venetiis per magistrum Bernardinum de tridino ex Monteferrato. *Anno salutis Mccccl xxxvj.* — *Pridie idus Martias*, quod adjiciunt nonnulli, in libro non legitur. Est autem repetita e Florentina Landini a. 1482.

Aliam ejusdem anni Venetam editionem per Mag. Bernardinum laudat bibl. Horat. (Lips. 1775.), quum Priorem Bernh. de Tridino, tanquam alius hominis, memorasset; inficeto errore.

1487.

Q. H. Fl. Opera, *per Antonium Zarottum*, *Mediolani* fol. 1487.

Nusquam alibi commemoratur hæc editio, præterquam Douglas., cujus fontem indagare non potui.

1488.

Q. H. Fl. Epodon liber. *Liptzk* 1488. 4.

Laudat hunc librum Fabric. Bibl. Lat. I. p. 408. et Douglas.

1489.

Q. H. Fl. Opera cum comment. Domitii Palladii Sorani, *Venetiis* fol. 1489.

Denis Suppl. Maitt. p. 268. Sed recte dubitat de anno Panzer III. 277. qui ad a. 1498. editionem deprimendam esse statuit.

1490.

Q. H. Fl. Opera cum commentariis Acronis, Porphyrionis, et Landini. Præmittitur tabula postillarum, Johannis Francisci Philomusi epistola, ejusdemque carmen ad Principem Johannem Sfortiam; in fine: Horatii Flacci Lyrici poetæ opera : a Georgio Arrivabene Mantuano : diligenter Venetiis impressa : Hic clauduntur. Anno salutis M. CCCC. XC. *Pridie. Non. Februa. Laus Deo.*

Orland. p. 48. Maitt. p. 521. Crevenna III. p. 137. Braun Notit. II. p. 210. Lengnich Beytr. II. p. 106. Panzer III. p. 287. Extat in bibl. Guelpherbyt. Præfuit huic editioni Jo. Franc. Philomusus Pisaurensis, qui de studio suo Horatio impenso in præf. ita disserit: Ego rem non ingratam nec inutilem me facturum existimavi, si, quæ apud Horatium mendose legerentur, industria ac diligentia mea emendatiora redderentur; tresque commentarios, qui in enucleandis hujus poetæ sensibus præcipue elaborarunt, imprimendos curarem; in quibus etiam corrigendis non minus mihi laboris incubuit. Hæc ille. Novæ adeo recensionis instar habenda hæc editio. Commentariis Joannis (Georg.) Arrivabeni istam instructam autumabat Fabric. B. L. p. 407. qui ejus impressor tantum fuit. Cæterum Acronem et Porphyrionem in hac ed. primum adjectos fuisse, perperam opinabatur Bentl. in Præf. ed. suæ.

— Q. H. Fl. Opera : cum comment. Landini, *per Jo. de Forlivio et socios (Venetiis)* fol. 1490.

— Q. H. Fl. Opera : *impensis Bernardi Resinæ Venetiis* fol. 1490.

De utraque hac editione parum constat. Prior quidem repetita videtur ex illa 1483. Altera anni demum 1492. videtur; ad quem vide.

— De Arte poetica. (Daventriæ per Jacobum de Breda circa 1490) in-4° de dix feuillets à vingt-neuf lignes par page, *goth.*

1491.

Q. H. Fl. Opera, cum comment. Landini : per Bernardinum de Tridino de Monteferrato, *Venetiis* fol. 1491.

Maitt. p. 542. Repetita hæc editio ex ejusdem impressoris ed. a. 1486.

1492.

Q. H. Fl. Opera cum commentariis Ant. Mancinelli, Acronis, Porphyrii, Christophori Landini, *Venetiis* fol. 1492.

Præcedit Antonii Mancinelli ad Pomponium Lætum Epistola. In fine : LAUS DEO. Horatii Flacci poetæ opera a Philippo Pincio Mantuano diligenter Venetiis Impressa : anno salutis MCCCCXCII. Pridie Kal. Martii. Bernardino Resina litterarum doctorumque amantissimo pecuniam impendente.

Orland. p. 48. Maitt. p. 555. Foss. p. 805. Bibl. Bunav. I. 308. Feracissima novæ prolis hæc editio, cujus textus subinde a Venetis recedit. Alia ejusdem anni cum iisdem commentariis, ejusdemque Bern. Resinæ impensis, Id. Octobr. eodemque loco excusa memoratur in bibl. Horat. d. 6. cujus auctor sæpius in errorem induci se passus est, adeo ut, quum unius ejusdemque exempli editionem nunc breviori nunc longiori titulo commemoratam deprehenderet, diversas statim inde editiones procuderet. Cæterum ducit hæc editio ordinem edd. cum IV. commentariis.

— Q. H. Fl. Opera cum commentar. Mancinelli, Acronis, Porphyrii et Christophori Landini. Venetiis per Petrum Joannem de Quarengis fol. 1492.

Orland. p. 53. Maitt. p. 546. Panzer III. 325.

— Q. H. Fl. Opera, cum comment. Acronis et Porphyrionis, per Anton. Zarottum Parmensem, *Mediolani* fol. 1492.

Habet Biblioth. Horat. p. 6. Notitiam ejus aliunde frustra petas.

— Q. H. Fl. Opera, Lipsiæ per Martinum Herbipolensem (1492. 4.) edente Jo. Cubitensi, qui Angeli Politiani oden ad Horatium et Jacobi Sentini, Ricimensis, de lyricis quibusdam carminibus libellum adjecit. In fine : Impressum in inclyta civitate *Lipzgt* per Baccalarium Martinum Herbipolensem anno salutis MCCCCXCII.

Maitt. Index. II. App. p. 526. Annal. typogr. Lips. p. 66. Panzer I. 477. Curatam de ea notitiam dedit, curatioremque promisit Cl. Seybold in Progr. super Hor. L. III. carm. 3. scripto p. 13. Digna utique est, quum prima in Germania omnia H. complectatur, quæ critico acumine exploretur.

1493.

Q. H. Fl. Opera, cum commentario Christoph. *Landini* (incerto typographo) fol. 1493.

Laudat hanc edit. Maitt. p. 560. sine teste. Unde Panzer III. 346. de ea addubitat, et annum forte (1483) per Joh. et Gregor. de Forlivio substituendum judicat. Sed recenset Orland. p. 62. in iis, quarum impressores haud innotuere. Magis dubia fides est sequentis :

— Q. H. Fl. Opera, cum quatuor commentariis (Acrone, Porphyrione, Landino et Mancinello) *Venetiis* fol. 1492.

Affert eam Maitt. p. 567, e Rutgers. catal. p. 88. neque alibi eam memoratam videas. Unde Panzer III. 346. satis probabiliter statuit, esse eam vel a. 1492. vel 1494. cum iisdem commentariis.

1494.

* Horatius cum quatuor Commentariis (Acronis, Porphyrionis, Landini et Mancinelli). Præmittitur epistola Mancinelli Veliterni ad Pomponium Lætum. In fine : Horatii Flacci poetæ opera : a Boneto Locatello Venetiis

Impressa: Anno salutis Mccccxciiii. Pridie Idus martias. Octaviano Schoto litterarum doctorumque amantissimo pecunias impendente. Ducta hæc ex edit. a. 1492. uti haud dubie et sequens:

Q. H. Fl. Opera: impensis Bernardini Resinæ *Venetiis* fol. 1494.

Quamquam idoneum ejus testem adhuc desidero.

Q. H. Fl. Ars poetica cum notis Fr. Petrarchæ s. l. 1494. 4.

Possidebat Petrarcha Codicem H. quantivis pretii, quem in exprimenda A. P. sequutum admodum probabile est.

1495.

Q. H. Fl. Opera, cum quatuor commentariis. Venetiis per Bernardinum de Tridino fol. 1495.

Laudat hanc editionem Soubise p. 328 et ex eo Panzer III. 373. Est haud dubie repetitio ed. a. 1492. e qua etiam fluxere duæ, quæ sequuntur:

Horatius cum quatuor commentariis, Acronis, Porphyrionis, Landini et Mancinelli. *Venetiis* fol. 1495.

In fine: Qu. Horatii Flacci opera: Venetiis impressa. Anno salutis M. CCCC. XCV. die XVI. februarii. In ultimo folio conspiciuntur literæ B. F. h. Benedictus Fontana. Adeantur de ista Maitt. p. 595. Mittarelli p. 102. et Bibl. de La Valliere P. II. Vol. IV. p. 27. Pray Catal. Bibl. Bud. p. 518.

* Horatius: cum comment. Acronis, Porphyrionis, Land. Mancin. et figuris nuper additis. *Venetiis.* fol. 1495.

In fine: Horatii Flacci poetæ opera: Venetiis impressa per Dominum pincium Mantuanum anno a nativitate Domini MCCCCV (pro MCCCCXCV) die quinto Februarii. Expressa plane ex ed. a 1492; servati quoque in dedicatione et in fine commentarii.

1497.

Q. H. Fl. Opera cum quatuor commentariis, Acronis, Porphyrionis, Landiui et Mancinelli. Venetiis fol. 1497.

Rossi p. 67. et inde Panzer III. 424.

1498.

* Horatii flacci Uenusini. Poete lirici opera cum quibusdam annotationibus imaginibusque pulcherrimis aptisque ad Odarum concentus et sententias. In fine: Elaboratum impressumque est. hoc elegans. ornatum: splendidum: comptumque Horatii flacci Venusini. lyrici Poete opus. cum utillissimis argumentis: ac imaginibus pulcherrimis: in celebri: libera: imperialique urbe Argentina. opera et impensis sedulis quoque laboribus Providi viri Johannis Reinhardi cognomento Güirninger civis ejusdem urbis Argentinensis: quarto idus Marcij. absolutum vero Anno Domini M. CCCC. XCVIII. Curavit hanc editionem Jacobus Locher, poeta laureatus, idemque Professor Gymnas. Friburg., quam jure inter principes referas, quandoquidem non ex Italicis exemplaribus, sed e Codd. in Germania custoditis, iisque satis probis eam ductam esse apparet. Epigrammata Jac. Locheri sequitur ejusdem epistola ad Carolum Marchionem Badensem, in qua in Germanorum laudes bellicas pariter ac togatas exspatiatur; hanc excipiunt Vita Horatii compendiosa, duo ejusdem carmina (quamquam laureato poeta parum digna), tabula metrorum et directoria vocum et sententiarum. Epistolæ Locherus subscripsit a. 1497; unde passim hunc impressionis annum memorari videas. Afferunt quoque Argent. a. 1499. quæ nec ipsa a nostra diversa videri debet. Cf. Seemiller fasc. IV. p. 101. Hupfauer Druckstücke aus dem XV. Jahrh. p. 204.

Eodem hoc anno Venetiis quater Horatius recusus est, et quidem:

Q. H. Fl. Opera, per Georg. Arrivabene fol. 1498.

* Horatius cum quatuor commentariis (Acronis, Porphyrionis, Mancin. et Landini); in fine: Horatii flacci poetæ opera: Venetiis impressa: *Anno salutis Mccccxcviii, die XIII. Julii.*

Denis suppl. 447. Satis obvia hæc editio. Tum:

Q. H. Fl. Opera, cum commentar. Acronis, Porphyrionis, Ant. Mancinelli, et Chphori Landini. Venetiis, per Simonem Ticinensem cognomento Bibilaqua fol. 1498.

Denis suppl. p. 447. Denique:

* Horatius cum commentariis Antonii Mancin, et insuper Acronis, Porphyrionis et Landini. In fine: Horatii Flacci poetæ opera per Johannem aluysium de varisio Mediolanensem. Venetiis impressa, anno salutis MCCCC. LXXXXVIII. die XVIII. iullii, fol.

Maitt. p. 662. Mittarelli tamen p. 292 habet: die XXIII. mensis Julii; quocum facit Orland. p. 58. et exemplum Biblioth. Acad. Gotting. (quod etiam in fronte simpliciter habet: Horatius cum quatuor commentariis). Ductæ autem hæ omnes præter primo loco memoratam Arrivabeni editionem, quæ forte ejusd. edit. a. 1490. repræsentat, ex ed. *Veneta* a. 1492.

Q. H. Fl. opera: cum comment. Christophori Landini, *Argentorati* fol. 1498.

Dubiæ admodum fidei hæc editio, melioribusque bibliologis prorsus ignorata.

Horatii Odæ cum argumentis et tabula legum carminis, *Parisiis* 1498. 4.

Orland. p. 346. *Maitt.* p. 662.

Q. H. Fl. Libri IV. Carminum, Lipsiæ per Jac. Thanner 1498. 4.

Præcedit Jo. Honorii Crispi Cubitensis Ode et Nic. Perotti Commentatio de Odis Horatii. In fine: Impressum Lipez per Jacobum Thanner Herbipolensem, anno Salutis Christiane M. CCCC. LXXXXVIII. die septimo Julii. Cf. Freytag Apparat. II. p. 1350. et Denis Suppl. p. 447.

Q. H. Fl. Carmen Epodon, per Jac. Thanner, *Lipsiæ* fol. 1498. 4.

Editionem curavit idem Jo. Honor. Crispus Cubit. Extat in Bibl. Mœno-Francofurt. et Comitis Solm. Cf. Maitt. p. 662. n. 6. Leich. Lips. p. 72.

Q. H. Fl. Carmen seculare cum Joannis Sentini de

quibusdam lyricis carminibus tractatulo, *Lipsiæ* 1498. 4.
Fabric. B. L. Ern. I. p. 408.

* Horacy flacci venusini. poete censory pëtica ad pisones. *per Jac. Thanner, Lipsiæ.* (1498) 4.

Freytag Adpar. litt. II. p. 1350. Meusel Magaz. III. 151. Eadem forte, quæ Maitt. Ind. II. App. 526. Bibl. Bunav. I. p. 312. Huls. p. 521. et Leich. Annal. Lips. p. 104. memoratur. In fronte et in fine leguntur carmina lyrica Magistri Hinrici Northemensis.

* Q. H. Fl. Epistolarum liber. Liber Epistolarum Horatii ad Lectorem : Disticha 3. Hæc in fronte fol I. a. In fine : *Liptzk impressum a Jacobo Tanner.* (1498.) 4.

Rarissimus hic libellus extat quoque in bibl. Panzeri (Cf. ejusd. Annal. I. p. 504) et Harles. Vid. Bibl. Sarraziana P. II. p. 172. Etiam in Bibl. Guelpherbyt. extare audio.

Separatim hos Horatii libellos a Thannero excusos evulgatosque fuisse testatur subscriptio cuique subjecta. Quum autem mox, ut justum volumen explerent, conjungerentur, turbatum inde mirum in modum est a bibliographis, alios ex his complectentibus (ut Maitt. p. 662. Art. Poet. Epod. et Carm. Sæc.) alios seorsim commemorantibus. Monendum hoc, ne diversæ iteratæque istos impressionis habeas. Idem dicendum de sqq. Martini Herbip. edd.

Q. H. Fl. poetarum institutiones ad Pisones, et Epistolarum liber I. et II. per Martinum Herbipolensem, *Lipsiæ, die ult. mens Januarii.* fol. 1498.

Præmittitur Jo. Honorii Crispi Cubitensis epistola ad Matthæum Lupinum. Repetitio ed. 1492. ab eodem curatæ Maitt. p. 662. not. 6 Leich. p. 72. Eosdem Horatii cum Sermonibus libellos idem forma 4. dedit. quamquam nec loci nec anni mentione facta, (vid. Denis Suppl. p. 588.) item Carminum Libri IV. cum insigni Martini Herbip. qui extant in Acad. Gotting. Bibliotheca. Affertur etiam ejusdem :

Q. H. Fl. Epistolarum liber primus, in cujus fine est : finit fœliciter, absque anni et loci nota, sed iisdem Martini Herbip. characteribus in 4. impressus, Panzero IV. 346. n. 320. quæ pro priore parte alterius hujus ed. utique habenda videtur. Cf. Fabric. B. lat. I. p. 407. Ern. Hupfauer Druckst. p. 273.

Q. H. Fl. Carmen seculare. In fine : Impressum est hoc carmen seculare horatii Lipczk per Jacobum Thanner Herbip. a. d. M. CCCC. XCVIII. die III. Augusti. fol. 1498. 4.

Extat Beuerbergi. Vid. Hupfauer lib. laud. p. 205.

1499.

Q. H. Fl. Opera cum comment. Acronis, Porphyrionis, Landini et Mancinelli. *Venetiis sumtu Jo. de Tridino die IV. Novembris.* fol. 1499.

Orland. p. 52. Maitt. p. 658.

Horatii Poemata, cum subtilissima Acronis interpretatione s. l. 1499. 4.

Maitt. p. 707. Eadem videtur cum sequ. :

Sermonum Horatii familiare commentum cum Acronis subtilissima interpretatione. Tum : Epistolarum Horatii familiare commentum cum Acronis subtilissima interpretatione. Tum : Epistolarum Horatii familiare commentum cum Acronis subtilissima interpretatione. In fine : Impressum est hoc et sermonum opus per Nicolaum Wolf Lutriensem. anno M. CCCC. XCIX. ad idus Martias. fol. min. Vid. Denis Suppl. p. 466. Pro eadem habenda est, quæ ab eodem Wolfio, eodemque anno in 4. excusa perhibetur.

Q. H. Fl. Epistolæ, sermones et institutiones poeticæ per Jac. Barynum, s. l. et a. (*Lips.* 1499.)

Vid. Catal. Bibl. Schwarz. P. II. p. 58.

—

ÆTAS II, SIVE ALDINA 1500—1561.

1500.

Q. H. Fl. de arte poetica Opusculum aureum, ab Ascensio familiariter expositum, et recentius regulis prosaicis auctum, *Parrhisiis, V. Idibus Sept.* 1500. 4.

Q. H. Fl. Satyræ et Epistolæ cum commentario Acronis et Badii Ascensii, *Parisiis* 1500. 4.

Maitt. p. 741.

Q. H. Fl. Odæ, *impensis Petri van Os. Zwollis* 1500. 4.

Q. H. Fl. Epistolæ. *Francof.* 1500. 4.

Edd. hujus sæculi, temporis nota destitutæ.

* Q. H. Fl. satyricorum omnium principis Sermones, exactissime jam pridem exarati. In fine : Hic finiunt libri Sermonum Horatii, impressi Colonie in officina literaria ingenuorum filiorum Quentell ad Majum. mendis etiam plusculis tersi. s. a.

Rarissimus hic libellus vel ad finem sæc. XV vel ad initium sequentis omnino referendus videtur.

Horatii Sermonum s. Satyrarum libri, Epistolæ et Odæ. 4. s. l. et a.

Bibl. Huls. p. 522.

Horatii Epistolæ familiari commento a Jodoco Badio Ascensio auct. et recogn. cum Philippi Beroaldi ac Angeli Politiani annotatt. 4. s. l. et a.

Eadem Bibl. Huls. ibid. Est forte a. 1500.

1501.

Q. H. Fl. Opera, *Impendio Alex. Minutiani Mediolani.* fol. 1501.

Repetita ex ed. a. 1486.

Q. H. Fl. Poemata, in quibus multa correcta sunt, et institutiones suis locis positæ commentariorum quodammodo vice funguntur : ex recognitione Aldi, cum metrorum generibus et emendationibus. In fine : Venetiis apud Aldum et Andræam Socerum, mense majo. Id genus characteres decennium ne attingito. Libros hujuscemodi litterulis excusos neu impressito neu vendito. 1501. 8.

Expressa est typis minoribus, currentium nomine insignitis. Cæterum editionem Brixiensem Horatii hoc anno evulgatam laudat Bibl. Horatiana, qua fide, non dixerim. Dubitat quoque *Panzer* VI. 338.

— Cette édition, la première qu'Alde ait donnée, est très précieuse; il en existe des exemplaires sur vélin. Elle a été contrefaite à Lyon; la réimpression se reconnaît à deux fautes : on lit à la deuxième ligne de l'épître d'Alde, placée en tête du volume : *Imprissis* uergilianis operibus, pour *impressis*; et à la troisième ligne : Flaccum *agyrssi*, pour *aggressi*. M. Brunet indique une autre réimpression où les deux fautes ont été corrigées. Ces contrefaçons sont fort rares.

1502.

* Horatius ita emendatus : ut ejus interpretes non multum desideres Lector candidissime. In fine : Mediolani apud Alexandrum Minutianum. M. DII. Pridie cal. Decembr.

Vana hæc emendatioris lectionis professio; nam Venetam anni 1492 fere expressam deprehendimus.

Horatius recognitus per Philippum Beroaldum : impressus Bononiæ per Benedictum Hectoris, Bibliopolam et Impressorem elegantissimum. Anno salutis MDII. Kal. Novemb. fol.

Memoratur hæc editio soli auctori libri : Dictionnaire bibliographique, historique et critique. T. II. p. 50. Nihil certi igitur de ea pronuntiare licet.

Q. H. Fl. Epistolarum liber. In fine : Epistole Horatii Flacci, poete clarissimi, a Jacobo Thanner Herbipolensi diligenter Liptzk impresse hic clauduntur. *Anno salutis secundo supra quingentesimum et millesimum.* 4.

Gesner Biblioth. p. 8. et inde Panzer VII. 142. Bibl. Princip. Furstenbergii, quæ Pragæ est. Vid. Hirsching. Addit. ad. T. III. p. 316.

1503.

Horatii Ode. Carmen Epodon et seculare cum exactissima Antonii Mancinelli, et cum familiari Jodoci Badii Ascensii explanatione. Venundantur Parrhisiis in vico divi Jacobi a Dionysio Roce sub divo Martino et in monte Sancti Hilarii sub leunculis aureis. In fine : accuratione Ascensiana compressa ad XV Calendas Julias anni MDIII. Sequitur De arte poetica libellus. Ascensii opera ad idus septembr. anni MDIII. — Sermones et Epistole Quinti Flacci Horatii cum — explanatione Jodoci Badii — parrhisii in regione divi Jacobi cæt. In fine : accuratione ipsius Ascensii ad Quintum Calendas Septemb. anni hujus MDIII. fol.

Maitt. II. p. 164, Thott. Catal. VII. p. 88. Est hæc prima Ascensiana, e Veneta a. 1492 potissimum ducta.

Ode Horatii fideliter emendate cum breviusculis argumentis et tabula perfacili, qua lex carminis cujuslibet Odes clarissima redditur, cum insigni typographi Jean Petit. In fine post Johannis Parvi epistolam et Tabulam universas horatii odas metiri facillime docentem : Ode Horatiane fideliter emendate sumptibus Johannis parvi parisiensis bibliopole, felici fine consummate sunt Kal. Februariis Anno a natali salutifero Millesimo quingentesimo tertio. Sequitur Johannis Chappuis bituricensis epistola ad lectorem. 4.

Rarissimæ hujus editionis a nemine adhuc excitatæ, exemplum possidet Panzer. Vid. Annal. ejus T. VII. p. 505. Expressa est haud dubie ex editione Paris. anni 1498. Quum puerorum usibus ea destinata fuisset, mirandum non est, tam raro hodie eam inveniri. Idem dicendum de sequ. :

Q. H. Fl. Opera : cum notis A. Mancinelli et familiari Jod. Badii Ascensii explanatione. In fine : Ad. V. Calend. Sept. MDIII. in nobilissimo Parrhisiorum gymnasio : Jehan Petit. 1503. 4.

Maitt. Ind. p. 504. Eadem haud dubie, quæ in Bibl. Harl. I. p. 180 memoratur.

Q. H. Fl. Opera : cum notis Tib. Claud. Donati. *Argentorati.* fol. 1503.

Laudat Bibl. Horatiana p. 11. et inde Panz. VI. 30.

Horatii opera. In fine : Impressum hoc opus Florentiæ, impensa Philippi Bibliopolæ, Anno salutis millesimo quingentesimo tertio, quinto nonas Octobris, Petro Soterino Vexillifero fœlicissimo 8.

Bandini Juntarum typographiæ annal. II. p. 5. Maitt. Ind. p. 561. Est hæc prima Horatii Juntina. Præcedit Benedicti Philologi nuncupatoria, docto juveni Philippo Nerlio inscripta.

Terentianus de litteris, syllabis et metris Horatii. Venetiis per Joannem de Cereto de Tridino, alias Tacuinum 1503. 4.

Debure Catal. des Livr. du duc de La Valière, P. I. T. II. p. 93.

1504.

Q. H. Fl. Sermones, per Greg. Laticephalum Lips. 1504. 4.

1505.

Q. H. Fl. Opera, Ascensianis asteriscis illustrata : in ædibus Ascensianis ad tertium Idus Januar. *Paris.* 1505. 8.

Altera hæc Ascensiana. Maitt. II. p. 174. Panzer. VII. p. 512. Sequitur tertia Ascensiana :

1506.

Q. H. Fl. Opera : cum notis Ascensii, *Parisiis.* 1506. 4.

1507.

Horatii Epistolarum liber. Liptzk. 1507. 4.

Bauer Supplem. III. p. 117. Panz. VII. 161. Uterque auctorem affert Pray Catal. p. 517. habet Bibl. Guelpherbyt.

1508.

* Horatii Fl. Opera, cum quatuor commentariis Porphyrionis, Acronis, Landini, Mancinelli. cum signo Jo. de Lignano. Impress. Mediolani per magistrum Leonardum Pachel anno domini M. CCCCC. VIII. die XXIII. *August.* fol.

Maitt. Ind. I. p. 504. Thott. VII. p. 88. Bibl. Bunav. I. 309.

Epistole HORATII, Impressum Liptzk per Baccalaureum Wolfgangum Monacensem 1508. 4.

Nomen impressoris est Wolfgang Strockel. Vid. Bibl. Hor. p. 12. De ipsa editione adi Gesner Bibl. p. 30. Leich. p. 87. Bauer Suppl. T. III. p. 117. et Panzer VII. p. 162.

Q. Horatii Flacci Sermones. *Francophordiæ* 1508. 4.

Horatii Institutiones ad Pisones, seu Ars poetica, una cum duobus carminibus ejusdem de fragilitate vite humane ad Torquatum et ad Posthumum. *Lipsiæ* 1508. 4.

Reperitur hæc editio in Catal. Pray I. p. 517. Cf. Panz. Ann. VII. p. 163.

1509.

Q. H. Fl. Opera cum quatuor commentariis, et figuris nuper additis : impress. Venetiis per Philippum pincium Mantuanum anno MDIX. die XVI. Maji. fol.

Expressa ex ed. a. 1492.

* Q. Horatii Flacci poemata, in quibus multa correcta sunt, et institutiones suis locis positæ, commentariorum quodammodo vice funguntur. — Undeviginti metrorum genera, et quænam sint, et e quibus constent pedibus, et ante volumen simul habentur, et intus in volumine suis locis. — Adnotationes nonnullæ in toto opere, in quibus vel aliquid mutandum ostenditur, vel cur mutatum sit, ratio redditur. In fine : Venetiis apud Aldum Romanum mense Martiō. M· D· IX· 8.

Multo emendatiorem quidem hanc secundam editionem melioremque priore ante VII. annos curata in epistola ad Jafredum Carolum Ict. jactat Aldus; si tamen loca, ab ipso inter corrigendum notata et isti epistolæ subjuncta consideres, parvi utique momenti habenda sunt, quæ novæ huic editioni accessere. Sic v. c. Epod. XVII. 52. *exīlis* non *exīlis* pronuntiandum monetur.

Cette édition des Alde de 1509, contient le traité *De Metrorum generibus* qui manque à l'édition de 1501. Le volume a 310 pages chiffrées, précédées de 24 f. non chiff., dont le dernier est blanc. Il en existe des exemplaires sur vélin. B.

1510.

Q. Horatii Flacci Epistolarum liber. *Lipsiæ per Baccalarium Wolfgangum Monacensem.* 1510 4.

Leich. p. 89. Repetita ex ed. a. 1508.

1511.

Q. H. Fl. Opera cum Mancinelli et Jod. Badii Ascensii commentariis. Venundantur Parrhisiis in vico divi Jacobi ab Joanne Parvo Dionysio Roce et ipso Ascensio. In fine Od. et Epod. : Habes itaque lector Q. H. Fl. Odas, Epodon et seculare carmen cum duplici commentario diligenter accuratione Ascensiana rursus impressa ad nonas Septemb. MDXI. Ad calcem Artis poeticæ : hæc rursus in ædibus Ascensianis ubi cum ceteris operibus horatianis venundantur in via divi Jacobi et in ædibus Joannis Parvi ac Dionysii Roce : finita ad Kalen. Octob. MDXI. Sub finem : Impressa est rursum hæc Horatiana poesis accuratione ipsius Ascensii in nobilissimo parrhisiorum gymnasio ; ad Quintum Idus Octob. anni hujus MDXI. fol.

Ascensianæ secundæ nomine hæc venit editio, ad priorem fere expressa. Extat in Bibl. Gymn. Bipont. Bibl. Bunav. I. 309.

Q. H. Fl. poemata, in quibus multa nuperrime (Ald. sec. a. 1509.) correcta sunt, et institutiones suis locis positæ commentariorum quodammodo vice funguntur. Undeviginti metrorum genera, et quænam sint, et e quibus constent pedibus, et ante volumen simul habentur, et intus in volumine suis locis. Annotationes nonnullæ in toto opere, in quibus vel aliquid mutandum ostenditur, vel, cur mutatum sit, ratio redditur. *Die XXVI. Februar. s. l. (Lugduni).* 1511. 8.

Cette édition de 1511 est fort incorrecte. Elle porte sur le titre une fleur-de-lis rouge.

Bibl. Huls. (III. 440.) et O. S. Bened. ad Emmer. Ratisb. (Catal. P. IV. p. 301.) Curata putatur hæc rarissima editio per Simonem Carpentarium, Lugduni, propter litterarum currentium cum Plauti et Quinctiliani Carpentarianis, Lugduni factis, editionibus, et quod insigne idem in capite præferat, teste Fabric. Bibl. lat. I. p. 408. Textum quidem habet Aldinum, sed subinde e Codd. correctum. Sic. I. 25. extr. editum est : dedicet *Euro*, pro *Hebro*. Dolendum adeo, hanc nondum critico acumine excussam esse.

Circa hunc annum prodiere : Matth. Bonfinis, Asculani, in Horat. 115. Annotationes. Impress. R. (Romæ) in regione Parionis per M. Stephanum Guilleretti de Lothar. et Herculem de Nanis de Bononia socios. 4. Vid. Bibl. Firmiana, t. V. p. 227.

1512.

Horatius cum quattuor Commentarius (sic) videlicet Porfirio, Acrono, Oratio, Landino, Mancinello. In fine : Impressum Mediolani per Magistrum Ludovicum de Bebulco. Anno Domini MDXII. die XXVI. Augusti. fol.

Expressa plane ex ed. a. 1508. Maitt. II. p. 238. Goetz Memorab. bibl. Dresd. I. p. 518.

Q. H. Fl. Epistolarum libri II. Lipsiæ per Melchiorem Lotter 1512. 4.

Leich. p. 92. Thott. Catal. VII. p. 201.

Q. H. Fl. Epistolæ. *Impressum Lipsiæ per Jacobum Thanner.* 1512. 4.

Recusa edit. a. 1499.

1513.

Q. H. Fl. Opera : apud Henr. Stephanum, *Parisiis.* 1513. 12.

Male Rob. Steph. præfert Huls. Bibl. p. 439. t. III.

Q. H. Fl. — *Lips.* 1513. 4.

Hirsching Addit. ad Descript. bibl. T. III. p. 316. in Princip. Furstenberg. Bibl. Pragæ extare ait; non tamen addit, quos Horatii libros complectatur. Audio nunc, eam Guelpherbyti asservari, et Epistolarum Libros II. continere.

1514.

Q. H. Fl. Opera: cum quatuor commentariis, per Augustinum de Zannis de Portesio die XV. mensis Octobris. fol. 1514.

Mait. II. 259.

Q. H. Fl. Liber Epistolarum. Ejusdem de Arte Poetica. Multa præterea hic sunt correcta, vel mutata ad exemplar Aldi. Lector eme, lege, et judicabis. Fol. 2. Hieronymus Gebwiler Matthiæ Schurerio S. D. In fine: *Ex ædibus Schurerii, mense Februario Anno M. D. XIIII.* 4.

Argentorati excusam fuisse ipsum Schurerii nomen abunde adstruit, Vid. Panz. VI. 66. qui ipse exemplum ejus possidet. Ductam censent ex ed. Lugdunensi 1511.

Q. H. Fl. Poemata nuper quam accuratissime castigata, et in quibus multa sunt addita ad eorum declarationem spectantia. Ejusdem omnia metrorum genera, quæ sint, quibusque constent pedibus, ante, et intus suis in locis adposita. Permutata quædam in toto corpore, et ratio etiam reddita, cur singula permutentur. In fine: Impressum Florentiæ impensa Philippi Juntæ. Anno Salutis M. D. XIIII. Mense Februario. 8.

Est hæc Juntina secunda, ad Aldinum exemplar subinde reformata. Cf. Bandini libro I. P. II. p. 56. Crævenna III. p. 138 sq. et 205.

Cette édition est rare. Elle se compose de 20 feuillets préliminaires, dont les huit derniers sont chiffrés de 1 à 8. Le texte commence au feuillet coté 9, et se termine au feuillet 165, qui est suivi d'un dernier feuillet pour la marque de l'imprimerie. (M. Brunet.)

Horatii Epistolarum libri II. cura Wesleri: *per Melchior. Lotter Lyptzk.* 1514. 4.

Bibl. Altenburg. v. Willisch. p. 109.

1515.

Q. H. Fl. Epodon liber, ejusdem de Arte poetica, item Epistolarum libri duo. In fronte denique Horatii vita per Petrum Crinitum Florent. Argentorati ex ædibus Schurerii. *Mense Januario MDXV.* 4.

Bibl. Huls. p. 522.

Q. H. Fl. Venusini Sermonum libri duo, non minori sapientia quam eloquentia instructissimi. In fine: Hieronymus Victor Imprimebat. Viennæ Anno partus uirginei Millesimo supra quingentesimum quindecimo Mense Julio. 1515. 4.

Extat in Bibl. Vindob. Vid. Denis Wiens Buchdruckergeschichte p. 127.

Q. H. Fl. Epistolarum libri duo ad Archetypon Aldi Manutii quam accuratissime impressi. Judicium in Epistolis de Horatio Rudolfi Agricolæ Rheti ad lectorem. In fine: Viennæ Austriæ per Hieronymum Victorem Calcographum, anno partus virginei 1515. Mense Martio. 1515. 4.

Præter alios vv. in fronte hi leguntur jambi argute contexti:

> Flaccus, Victor, Cospus. Ingenio, manu
> Scientia. Ingens, dedaleus perspicax.
> Hæc author, impressor, professor. Naviter,
> Graphice, diserte. Fecit, excudit, docet.
> Satin hæc ementi diximus lector tibi?

Cospum adeo Epp. Horatii prælegisse inde cognoscitur. Vide de hoc libro eundem Virum, multis nominibus venerabilem p. 137.

1516.

Q. H. Fl. Opera, cum commentariis. In fine: Impressa est tertium hæc Horatiana poesis accuratione ipsius Ascensii ad quartum Kalend. Julias, *Parrhisiis.* fol. 1516.

Est hæc tertia Ascensiana, quam eodem anno Venetiis recusam perhibent, parum explorata fide. Odarum quidem, Epodon et C. S. explanatio est Ant. Mancin. et Bad. Ascens. in cæteros libros solius Ascens. familiarissima extat expositio. Maitt. II. 289.

Horatii opera cum notis Petri Pagani, *Venetiis.* fol. 1516.

Hujus ed. notitiam dat Bibl. Horat. p. 15. ut et sequentis:

Q. H. Fl. Ars poetica, sermones duo et Epistolæ: per Johannem Britannicum, *Venetiis.* fol. 1516.

Horatius: *impressum Florentiæ per hæredes Philippi Juntæ.* 1516. 8.

Est hæc tertia Juntina, parum cognita. Memoratur in Catal. Thott. VII. p. 259.

Q. H. Fl. Odarum sive carminum Libri IV. Argentorati apud Matthiam Schurerium mense Februario.

Maitt. Ind. p. 503. Fabric. Bibl. Lat. I. 408. Idem liber recusus anno sequenti, cujus exemplum affert Weislinger in Catal. Biblioth. O S. Joh. Argentinæ p. 112. Uterque autem expressus ex ed. Lugd. a. 1511.

Horatii morales epistolæ. *Coloniæ.* 1516. 4.

Exemplum possidet Bibl. Guelpherb. Etiam alibi memoratum vidi.

1517.

Q. H. Fl. Sermonum libri duo. Annotationes nonnullæ in calce adjectæ, in quibus aliquid mutandum ostenditur, vel cur mutatum sit ratio redditur. Argentorati ex Ædibus Matthæi Schurerii. Mense Januario. 1517. 4.

Repetita haud dubie ex Lugdunensi ed. anni 1511. cum ipso titulo.

Q. H. Fl. Epistolarum libri duo. *Lipsiæ per Jacobum Thanner.* 1517. 4.

Recusa ex ed. a. 1512.

1518.

Q. H. Fl. de Arte poetica liber. *Coloniæ in ædibus Quentelianis.* 1518. 4.

Q. H. Fl. morales epistolæ. Daventriæ ex officina litteratoria Alberti Pafræt. 1518. 4.

Utramque laudat Bibl. Bunav. t. I. vol. I. p. 132. et inde Bibl. Horat. p. 16.

Q. H. Fl. poemata cum annotationibus Matthæi Bonfinis. *Lugduni sumtibus Bartholomei trot mense Augusto.* 1518. 8.

Bibl. Schwarz. jun. teste Panz. VII. 321. Cæterum male hinc duæ editt. factæ in Biblioth. Hor. et Jani recensu.

1519.

* Opera Q. Horatii Flacci poetæ amœnissimi cum quatuor commentariis, Acronis, Porphyrionis, Anto. Mancinelli Jodoci Badii Ascensii accurate repositis. Cumque adnotationibus Matthæi Bonfinis : et Aldi Manutii Romani a Philologo (Benedicto) recognitis : suisque locis insertis et ad finem ex integro restitutis. Vænundantur Parrhisiis in via Jacobæa ab ipso Ascensio. In fine Epp. : Impressa est quartum hæc Horatiana poesis accuratione ipsius Ascensii in nobilissimo Parrhisiorum gymnasio ad Quartum Calen. Octob. Anni hujus M. D. XIX.

Quarta hæc Ascens. ex ejusdem prioribus maxime Venet. a. 1495. fideliter expressa, et tantum Bonfinis et Aldi notulis locupletata est. Forte hæc eadem est, quam Cat. Bibl. Harl. I. p. 179. cum Notis Variorum Florentiæ editam dicit.

Q. H. Fl. Opera, cum quatuor commentariis, *Parisiis apud Jo. Parvum.* fol. 1519.

Suspectæ fidei hæc editio, soli auctori Bibl. Horat. p. 16. memorata. Vid. ad a. 1528.

Q. H. Fl. Opera cum quinque commentariis, *Lugduni.* fol. 1519.

Quintum nimirum locum occupat Ascensii expositio. Sed nec hanc ullibi memoratam reperi, nisi in Bibl. Horat. p. I.

* Q. H. Fl. Poemata omnia. Centimetrum Marii Servii. Annotationes Aldi Manutii Romani in Horatium. Ratio mensuum, quibus Odæ ejusdem poetæ tenentur, eodem Aldo authore. Nicolai Perotti libellus ejusdem Argumenti. *Venetiis in ædibus Aldi et Andreæ soceri, mense novembri M. D. XIX.* 8.

Sequitur plerumque hæc editio Aldinas anteriores, quamquam novam recensionem fecisse videri vult Franc. Asulanus, qui in epist. ad Jo. Pinum ita de suo labore, ei impenso : poemata ad exactiorem castigationem revocavimus ; præter alios enim, quos plurimos adhibuimus, Andreæ etiam Naugerii judicio non parum multis in locis adjuti, ita mendis omnibus sublatis integra reddidimus, ut vere profiteri possimus, non minus nostro labore tanto authori pristinam dignitatem esse restitutam, quam studiosissimo cuique lectori satisfactum in iis, quæ vel obscura vel ambigua ab omnibus in medio relinquebantur. Hæc ille. Emendatior utique est cæteris Aldinis, et manifesta vitia (ut. I. 11. 2. Leuconoe pro Leucothee) passim sublata videas.

Les deux premiers vers de la 6e ode du livre 2 ont été omis par l'imprimeur.

— Q. H. Fl. Poemata — Florentiæ per heredes Philippi Juntæ. *Anno Domini M. D. XIX. Leone X. Ponti. Maxi.* 1519. 8.

Maitt. Ind. I. p. 501. Bandini l. c. II. p. 149. Pinelli II. 326. Est hæc Juntina quarta. Præcedit Benedicti Philologi Florent. epistola ad Phil. Nerlium.

Suivant M. Renouard les héritiers de Junte ont donné deux éditions sous la date de 1519.

Ejusdem anni edit. Parisiensem fol. a Nyon et Guillyn curatam laudant Bipontini nescio qua auctoritate.

1520.

Horatius cum commentariis : per Guil de Fontaneto de Monteferrato. *Venetiis die VII. April.* fol. 1520.

Maitt. II. 600. Expressa haud dubie e Veneta aliqua.

Horatius, Centimetrum Marii Servii. Adnotationes Aldi Manutii in Horatium. Metrorum genera in Horatio. Nic Perotti de metris Odarum Horatii. Basileæ in ædibus Andreæ Cratandri Mense Decembri. 1520. 8.

Extat. in Bibl. Norimb. teste Panz. VI. 222. Presse sequitur Aldina exempla.

1521.

Q. H. Fl. Odarum liber Primus et Secundus cum annotationibus Pauli Franci. *Francof. ad Oderam.* 1521. 8.

Q. H. Fl. Liber de arte poetica ad Pisones. Ex vetusto exemplari : Summa recognitus cura et diligentia per Valentinum Ecchium Philyripolitanum (Lipsiensem). Ex officina litteratoria Domini Johannis Haller, civis et consulis Cracoviensis. *Anno a Christo nato M. D. XXI. XIII. Kal. Novemb.* 1521. 4.

Rarissimus hic libellus commemoratur in Bibl. Janociana I. p. 68.

Q. H. Fl. Opera : per Paganinum de Pagan, *Venetiis.* 1521. in-24.

Laudant h. edit. Bipontini, nescio qua fide.

Cette édition, suivant le Manuel du Libraire, est rare, et remarquable par la bizarrerie des caractères qui ont été employés.

1522.

Q. H. Fl. Epistolarum libri duo. Ex antiquissimo exemplari : studiosissime recogniti per Valentinum Ecchium Philyropol. Arte vero et impensis Domini Joh. Haller, civis et Consulis Cracoviensis impressi. Anno salutis M. D. XXII. *Pridie Nonas Augusti.* 1522. 4.

Bibl. Janociana I. p. 69.

P. Franci Problemata Horatiana per Satiram. Typis Hartmanni. *Francof. ad Viad.* 1522. 4.

Bipontini p. XXXVI. et Bibl. Hor. p. 17.

Q. H. Fl. de divina poetarum arte, non minus elegans quam omni eruditione refertum opus ad Pisones cunctis adprime necessarium. Ejusdem carmen seculare perquem jucundum. Sequitur Adriani Wolfhardi Transsylvani præfatio ad Lectorem. In fine: Viennæ Austriæ per Joannem Singrenium. Anno dom. 1522. 4.

Bibl. Vindob. Vid. Denis Wiens Buchdruckergesch. p. 230.

Q. H. Fl. Epistolarum libri duo, curatissime impressi. Viennæ in ædibus Jo. Sin. Anno M. D. XXII. In fine: Viennæ Pannoniæ per Joannem Singrenium Anno Domini. 1522. 4.

Bibl. Vindob. Denis. lib. laud. p. 234. Phil. Gundelium operi præfuisse opinatur.

1523.

Horatii Epistolæ: editore Joanne Cæsario in gratiam illustrium discipulorum Antonii et Salentini Comitum Isenburgicorum. *Coloniæ typis Joannis Soteris*. 1523. 8.

Laudat Hartzhem. Bibl. Colon. p. 165.

Q. H. Fl. Poemata omnia, studio ac diligentia Henrici Glareani recognita, ejusdem Annotationibus illustrata; quibus et permulta authoris loca hactenus depravata, et commentariorum infiniti errores, vel injuria temporis, vel librariorum indiligentia, aut sciolorum impostura admissi aut etiam commentatorum oscitantia non animadversi exacto restituuntur judicio. Adjecta sunt præterea ubique argumenta et Carminum rationes. Ad hæc, alia nonulla ipsi authori non parum lucis adferentia. *Friburgi Brisgojæ*. 1523. 8.

Descriptum exhibui plenum libri titulum, quo certius tibi de arrogantia hominis constaret. Expressa fere est Aldina 1519. et, ubi eam deserit, temere hoc factum deprehendas. Sexies hæc editio dein repetita est a. 1533. 1535. 1536. 1539. 1540. 1549.

1524.

Horatius, Juvenalis, et Persius. Basileæ in ædibus Valentini Curionis. X. Calend. Augustas. 1524. 8.

Maitt. Ind. I. p. 502. Bibl. Altemburg. p. 109. De edd. Basill. vide supra p. XLVI. Recusa hæc est a. 1527 et 1531.

1525.

Q. H. Fl. Sermonum libri II. cum annotatt. nonnullis in calce adjunctis. *Antverp*. 1525. 4.

Bibl. Huls. p. 522.

1526.

Horatii Odæ emendatæ, cum breviusculis argumentis. Paris. 1526. 4.

Bibl. Huls. p. 522.

1527.

* Q. H. Fl. Poemata omnia. Centimetrum Marii Servii. Annotationes Aldi Manutii Romani in Horatium. Ratio mensuum, quibus Odæ ejusdem Poetæ tenentur eodem Aldo authore. Nicolai Peroti libellus ejusdem argumenti. — Venetiis in ædibus Aldi et Andreæ soceri mense septembri. 1527. 8.

Aldina quarta ad tertiam plane expressa, neque ulla nova dote instructa. Ipse Asulanus in præf. ait, se hoc egisse, ut non negligentius quam antea eundem authorem emitteret.

Une contrefaçon, sans indication de lieu et de date, est attribuée par M. Renouard à Gregorio de Gregoriis.

* Q. H. Fl. Venusini poetæ amœnissimi — opera cum commentariis Acronis grammatici haudquaquam vulgaris nuper quam accuratissime castigati æditique (sic) ac amplissimo indice illustrati. *Basileæ apud Valentinum Curionem Calendis Aprilibus Anni*. 1527. 8.

Secunda hæc Basileensis, in qua studia editoris ad Acronem potissimum limatius exibendum conversa esse videntur; nam textus conspirat cum priore.

Q. H. Fl. Epodon liber unus. Ad Aldini exemplaris fidem recognitus. Seculari carmine adjuncto. Cracoviæ per Matthiam Scharffenberg, anno a virgineo partu Mil. Quingent. XXVII. *Decim. die Novembris*. 1527. 4.

Bibl. Janociana I. p. 48.

1528.

Q. H. Fl. duo Epistolarum Libri, cura Christophori Landini. *Antverpiæ per Johannem Grapheum mense Julio*. 1528. 8.

Q. H. Fl. de arte poetica. *Antverpiæ apud Johannem Grapheum mense Julio*. 1528. 8.

Uterque liber, rarus admodum, quamquam nullius usus critici, erat κειμήλιον Schwarz. jun. teste Panz. VI. p. 13.

* Opera Q. Horatii Flacci poetæ amœnissimi cum quatuor commentariis Acronis. Porphirionis. Anto. Mancinelli. Jodoci Badii Ascensii accurate repositis. cumque adnotationibus Matthæi Bonfinis: et Aldi Manutii Romani a Philologo recognitis: suisque locis insertis et ad finem ex integro restitutis. Præmisso amplissimo in universum opus indice. Venundantur Parrisiis apud Joannem Parvum, Ambrosium Gyrault et Petrum Gaudoul. In fine Epp.: Parrhisiis PETRUS Gromorsus excudebat Anno a Christo nato. fol. 1528.

Ducta plane ac descripta ad ed. Paris. Ascensianam a. 1519. Præfixa est epist. nuncupatoria Ascensii ad Franc. de Rouhan cum a. 1519 subscriptione; unde novem Jo. Parvi ejusdem anni 1519 nonnulli editionem procuderunt; prave arbitror.

Horatii Opera, cum Annotatiunculis in margine adjectis et Nic. Perotti de metris Odarum Horatii libello. Apud Simonem Colinæum in alma Parisiorum Academia, sub sole aureo, vici divi Joannis Bellovacensis, mense Octobri. 1528. 8.

Maitt. t. II. p. 708. Bibl. Huls. III. 441. Prima hæc Colinæana, haud dubie ex Aldina aliqua expressa.

Cette édition a une grande réputation d'exactitude.

1529.

Horatii Opera cnm quatuor commentariis: — —

sub prelo Ascensiano, Parisiis ad V. Calendas Sept. fol. 1529.

Ultima Ascensiana.

Dubiæ admodum fidei est Antverpiana hujus anni editio in rationes illata ab auctore Biblioth. Horat. p. 19. quamquam etiam habet Dougl.

1530.

Q. H. Fl. Opera, *per Sebastianum Gryphium, Lugduni.* 1530. 8.

Prima hæc Gryphiana, multoties dein repetita.

1531.

Q. H. Flacci, A. Persii, J. Juvenalis, amœnissimorum exactissimorumque inter satyricos poetarum opera : *Basileæ, apud Valent. Curionem, Idibus Martiis* (in præf.) 1531. 8.

Vid. a. 1524: unde textus repetitus videtur, adjectis cuique carmini prolixioribus argumentis. Exemplum hujus ed. penes me est. Cf. Goetz. Memorabb. I. p. 526.

Jo. Murmelii Modi undeviginti Odarum Horatianarum ad juventutem exercendam, per Fr. Rhodum. *Marburgi.* 1531. 8.

Ex Aldino exemplo ducti :

Q. H. Fl. Opera : cum Nic. Perotti de metris Horatianis libello. *Paris. apud Sim. Colinæum.* 1531. 16.

Recus. ex ed. a. 1528. Maitt. II. 759.

Q. H. Fl. Ars Poetica, cum comment. A. Jani Parrhasii, Consent. stupio Bernardini Martyrani, *Neapoli.* 1531. 4.

Sæpius inde recusa.

1532.

Melodiæ in Odas Horatii. Et quædam alia carminum genera. Earundem argumenta, genus ac ratio. Una cum insignioribus et Odis et Sententiis. TENOR. Emptori Bibliopola. Forsitan hos rides, Emptor, me vendere cantus, cæt. Francofordiæ, Chr. Ege. In fine : Apud Christianum Egenolphum, Mense Januario. An. M. DXXXII. Sequitur Discantus, Bassus, Altus. 8. Κειμήλιον Panzeri Vid. Ann. VII. 52.

1533.

Q. H. Fl. Poemata omnia studio et diligentia Henr. Glareani, Friburgi Brisgojæ, Kalendis Martiis 1533. 8.

Vid. a. 1523. Maitt. II. 791. Castigatiorem priore recognitamque prædicat Glar. in ep. dedicat. p. 7.

Q. H. Fl. Opera, *Lugduni, per Sebast. Gryphium.* 1533. 8.

Maitt. II. 790. *Altera hæc Gryphiana. Vid. a.* 1530.

Q. H. Fl. Epistolarum libri duo, cum Scholiis Wolph. Anemœcii (Windheim). Ex officina Henr. Steyner, August. Vindelic. 1533. 8.

Laudat Bibl. Horat. p. 20.

Q. H. Fl. Ars poetica, cum Trium doctissimorum Commentariis. A. Jani Parrhasii, Acronis, Porphyrionis. Adjecta sunt ad calcem doctissimæ Henr. Glareani annotationes. *Parisiis, ex officina Rob. Stephani.* 1533. 4.

Bibl. Harlej. I. p. 180. Bibl. du Roi, belles-lettres. II. 301.

Q. H. Fl. Ars poetica, cum comment. *A. Jani Parrhasii Parisiis.* 1533. 8.

Vid. a. 1531.

Q. H. Fl. Odarum sive Carminum Libri quatuor, et Epodon liber, cum Annotatiunculis quam antea auctioribus in margine adjectis : accessit Nic. Perotti libellus de Metris Odarum Horatianarum. *Parisiis, apud Simonem Colinæum.* 1533. 8.

Maitt. II. 790. Bibl. du Roi, belles-lettres. II. p. 301. Tertia Colinæana. Vid. a. 1528.

Q. H. Fl. Ars poetica : apud Prigentium Calvarinum in clauso Brunello sub insigni geminarum cypparum. Parisiis. fol. 1533.

Maitt. II. 790.

1534.

Q. H. Fl. Epistolæ, Satyræ et Ars poetica. *Antverpiæ.* 1534. 8.

Bibl. Horat. p. 21. Curata haud dubie per Jo. Grapheum. Vid. a. 1528.

1535.

Q. H. Fl. Opera, cum Annotationibus Henrici Glareani, Friburgi, apud Joannem Fabrum Emmeum Juliacensem. 1535. 8.

Bibl. Hor. p. 21. quæ et sequ. a. 1536: editionem ab eodem impressam laudat.

Q. H. Fl. Opera per Sebast. Gryphium, *Lugduni.* 1535. 8.

Gryphiana tertia. Bibl. Hor. l. l.

Horatii Opera : cum adnotationibus Erasmi, Rhodigini, Politiani, Sabellici, Joh. Baptist. Pii et Jacobi Bononiensis : collectis a Ge. Pictorio. *Antverpiæ* 1535. 8.

Constipatæ sunt in hanc editionem istorum Virorum in Horatium Obss., quæ ab iis per Miscellaneorum, Annotationum, antiquarum Lectionum libellos proditæ fuerant. Cf. a. 1544. et passim. Habet Bibl. Guelpherbyt.

1536.

Q. H. Fl. Opera cum quinque Commentariis et Annotationibus Aldi Manutii et Matthæi Bonfinis, *Venetiis.* fol. 1536.

Repetitio Ascensianæ quintæ, cum Landini comment.

Q. H. Fl. Opera : per *Sebast. Gryphium Lugduni.* 1536. 8.

Maitt. II. p. 849. Quarta ista Gryphiana. Eodem anno quarta Glareani, Frib. ejusdem Fabri cura prodiit. Vid. a. 1535.

Q. H. Fl. Opera, *per Philippum Romanum Lugduni.* 1536. 8.

Dougl. p. 4. forte eadem cum anteriori.

* Q. H. Fl. Ars poetica. cum A Jani Parrharii, Acronis, et Porphyrionis commentariis, *Lugduni apud Phil. Romanum* 1536. 8.

Dougl. p. l. Bibl. Huls. III. 443. Expressa haud dubie e Parisina Stephani anni 1533.

Jodoci Badii Ascensii Commentarii in Epistolas Q. H. Fl., cum Variorum notis. *Parisiis* 1536. 8.

Idem l. I. et Bibl. Horat. p. 21.

1537.

Q. H. Fl. Opera: cum Annotationibus Erasmi, Politiani, Sabellici etc. *Coloniæ apud Johannem Gymnicum.* 1537. 8.

Repetitio edit. a. 1535.

Q. G. Fl. Opera: *apud Franciscum Gryphium, Parisiis.* 1537. 8.

Maitt. Ind. I. p. 502.

1538.

Q. H. Fl. Poemata omnia: ad castigatissimi cujusque exemplaris fidem quam accuratissime restituta, Scholiisque doctissimis illustrata. *Lugduni apud Sebast. Gryphium* 1538. 8.

Gryphiana quinta. Dougl. p. 4. Bibl. Huls. III. 440,

1539.

* Q. H. Fl. Odarum sive carminum libri IV. Epodon liber unus cæt. Nicol. Perotti libellus — *Parisiis apud Sim. Colinæum.* 1539. 8.

Colinæana quarta. Maitt. III. 307.

Q. H. Fl. Opera: ex officina Rob. Stephani, *Pasisiis* 1539. 8.

Eodem anno prodiere:

H. Glareani Annotationes in Q. H. Fl. *Friburgi Brisg.* 8.

Jodoci Willichii Comment. in Art. Poet. Horatii, *Argent.* 8. et

Paul. Hofheimeri Harmoniæ poeticæ, sive Horatii aliorumque poetarum Odæ, musicis metris expressæ. *Norimb.* 8

1540.

Q. H. Fl Poemata omnia cum quinque Commentantibus, Anto. Mancinello, Acrone, Porphyrione, Joh. Britannico, nec non Jod. Badio Ascensio, Viris eruditissimis. Centimetrum Marii Servii. Annotationes Aldi Manutii Romani. Ratio mensuum, quibus Odæ eodem Alde authore tenentur. Nic. Perotti libellus de Metris Odarum. Annotationes Matthæi Bonfinis, Asculani suis locis insertæ et ad finem ex integro restitutæ. Index copiosissimus omnium vocabulorum, quæ in toto opere animadversione digna visa sunt. *Venetiis, per Venturinum Roffinellum, mense Martio.* fol. 1540.

Ex Ascensianis haud dubie ducta. Per eundem Ventur. Roffinell. Horatius hoc anno octava forma excusus memoratur Dougl. p. 4.

* Q. H. Fl. Poemata omnia, studio ac diligentia H. Glareani recognita — — *Friburgi Brisgojæ* 1540. 8.

Sexta Glareani editio (Vid. a. 1523.) cum epist. dedicatoria a. 1533. unde adeo plane expressa est.

Q. H. Fl. opera, cum annotatiunculis — — *apud Sim. Colinæum, Parisiis.* 1540. 12.

Maitt. III. 318. Colinæana quinta. Osmont. p. 358.

Q. H. Fl. Opera, — — *apud Sebast. Gryphium. Lugduni* 1540, 8.

Vid. a 1530. Sexta Gryph.

Q. H. Fl. Poemata omnia, doctissimis Scholiis illustrata; per Anton. Dumæum Antverp. 1540. 8.

Dougl. p. 4.

Q. H. Fl. liber de Arte poetica. *Ex officina Mich, Vascosani Parisiis* 1540. 4.

Q. H. Fl. Epistolæ, Satyræ et Ars poetica, cum Annotationibus. *Antverp.*

1541.

Q. H. Fl. poemata omnia, cum Nic. Perotti libello de Horat. Od. metris. *Venetiis ex officina Erasmiana* 1541. 12.

Maitt. III. 330.

Q. H. Fl. Ars poetica, cum explicatione Pomponii Gaurici. *Romæ* 1541. 4.

Bibl. Horat. p. 24.

Q. H. Fl. Ars poetica, per S. Chappelet. Parisiis 1541. 4.

Dougl. p. 4.

Q. H. Fl. Epistolæ, *ex offic. Roberti Stephani Parisiis* 1541. 8.

Bibl. Horat. p. 24. et Huls. III. 443.

Q. H. Fl. Poemata omnia, doctissimis Scholiis illustrata, *Antverp. apud Jo. Hillenium* 1541. 8.

Ducta haud dubie ex ed. Antw. a. 1450.

Commentarius in Primam et Secundam Horatii Satyram. Auctore Julio Aurelio Haurechio, Lessingniensi: accessit ejusdem Paraphrasis in easdem per Anton. Goynum, *Antverp.* 1541. 8.

Bibl. du Roi, belles-lettres II. 302.

1542.

Q. H. Fl. Opera, cum commentariis Acronis Porphyrionis, Mancinelli et Badii. *Parisiis apud Joannem Roigny.* fol. 1542.

Repetitio Ascensianæ a. 1529.

Q. H. Fl. Poemata omnia, cum Scholiis doctissimis, *Lugduni apud Seb. Gryphium* 1542. 8.

Gryphiana septima. Vid. a. 1530.

1543.

Q. H. F. opera cum quatuor commentariis Acronis, Porphyrionis, Anton. Mancinelli, Jodoci Badii repo-

sitis. Cumque annotationibus Matthæi Bonfinis, et Aldi Manutii. a Philologo (Benedicto) recognitis suisque locis insertis, et ad finem ex integro restitutis. Præmissoque et aucto Indice. Adjectæ in calc. libri eundem in Authorem Henr. Glareani Annotationes cæt. *Parisiis in ædibus Oudini Petit.* fol. 1543.

Fideliter expressa ex Ascensiana postrema a. 1529. Maitt. III. 355.

Q. H. Fl. Poemata, Scholiis brevibus, iisque brevissimis illustrata, apud Joan. Roigny. *Excudebat Jo. Ludov Tiletanus Parisiis.* 1543. 4.

Maitt. III. 354. Ex anteriori superioris anni forte expressa.

* Horatius. Nic. Perotti libellus non infrugifer de metris Odar. Horat. *Parisiis apud Sim. Colinæum.* 1543. 12.

Maitt. III. 354. Colinæana sexta eaque ultima.

Q. H. Fl. Ars poetica, cum commentario Viti Amerbachii. *Argentorati.* 1543. 8.

Sæpius dein recusa. Vid. a. 1547.

1544.

Q. H. Fl. omnia poemata cum ratione carminum et argumentis ubique insertis. Interpretibus Acrone, Porphyrione, A. Jano Parrhasio, Anton. Mancinello, nec non Jod. Badio Ascensio. Scholiisque. D. Erasmi Roter. Angeli Politiani, M. Antonii Sabellici, Ludovici Cæl. Rhodigini, Bapt. Pii, Petr. Criniti, Aldi Manutii, Matth. Bonfinis et Jacobi Bononiensis nuper adjunctis. His nos præterea Annotationes doctissimorum, Ant. Thylesii Consent. Fr. Robortelli Utin. atque Henr. Glareani apprime utiles addidimus, Nic. Perotti libellus —. Auctoris vita ex P. Crinito: quæ omnia longe politius ac diligentius, quam hactenus, excusa in lucem prodeunt. *Venetiis apud Hieron. Scotum.* fol. 1544.

Quiquid fere intpp. Horat. extabat, e sæculi istius more in hanc edit. collatum est. In textu refingendo non amplius laborabatur; satis habuit editor, anteriorem aliquam, haud dubie Venetam, prelo iterum subjicere. Thylesii notæ paulo ante prodierant, cum lemmate: A. Thyl. in Odas Q. H. Fl. auspicia ad juventutem Romanam s. l. et a. 4.

* Q. H. Fl. Poemata. Ratio mensuum, quibus Odæ ejusdem poetæ tenentur. Centimetrum Marii Servii. Variæ lectiones ex Vetustiss. codicibus. *Parisiis ex officina Roberti Stephani, VII. Id. Maji* 1544. 8.

Ce volume se compose de 174 pag. à 15 l.

Maitt. III. 372. Pinelli II. 326. Varias lectiones non ex anterioribus edd. sed vere e Codd. et quidem, ut videtur, Italicis haustas esse apparet.

Q. H. Flacci opera, per Petrum Crinitum, *Antuerpiæ* 1544. 8.

Dougl. p. 5.

Q. H. Fl. Opera, doctissimorum virorum diligentia recognita, *Friburg.* 1544. 8.

Horacii Epistola de Arte Poetica, cum Jasonis de Nores Cyprii ex quotidianis Tryphonis Cabrielii sermonibus interpretatione. *Parisiis apud Matth. David* 1544. 8.

Cf. a. 1553. Recusa a. 1554.

1545.

* Q. H. Fl. Venusini opera — — omnium commentaria — jam denuo castigata addidimus, nempe Acronis et Porphyrionis, item annotationes — H. Glareani, Erasmi Rot., Matth. Bonfinis, Aldi Manutii, L. Cœlii, A. Politiani, M. Ant. Coccii Sabellici, Jo. Bapt. Pii, Jacobi a Cruce Bonon. Servii Grammatici, Petri Criniti. In fine: Basileæ per Henrichum Petrum Mense Martio, Anno M. D. XLV. fol. 1545.

Prima hæc Henricopetrina. Textus refert plane anteriores edd. Basileenses Curionis. Eodem hoc anno Horatium cum iisdem commentariis ab eodem H. P. in 4 excusum affert Dougl. p. 5. et inde Bibl. Hor. p. 28. Sed haud dubie error est in forma libri.

* Q. H. Fl poemata omnia, ad castigatissimi cujusque exemplaris fidem quam diligentissime restituta. Parisiis apud Audoenum Parvum, sub intersignio Lilii, via ad D. Jacobum 1545. 12.

Nitida atque satis correcta editio, vix ulli memorata. Expressa est ex Colinæana a. 1543. Bibl. Huls III. 439.

Q. H. Fl. poemata: *ex officina Michaelis Vascosani Parisiis.* 1545. 4.

Cette édition se compose de cinq parties qui se sont vendues séparément.

Maitt. III. 383. Pinelli II. 326. Biblioth. du Roi, belles-lettres. T. II. 298.

Q. H. Fl. Poemata: *ex officina Franc. Gryphii, Parisiis* 1545. 12.

Maitt. III. 383. Dougl. p. 5. Vid. a. 1437.

Q. H. Fl. Poemata: *Lugduni apud Sebast. Gryphium* 1545. 12.

Bibl. Hor. p. 28. Spectat forte ad annum sequ.

Q. H. Fl. Opera cum notis H. Glareani et Variorum, Basileæ 1545. 4.

Dubiæ fidei ed. Habet Bibl. Hor. p. 28. Neque magis constat de sequ.:

Q. H. Fl. Opera: cum commentariis Acronis et Porphyrionis, *Basileæ* 1545. 8.

in eadem Bibl. laudata.

Q. H. Fl. Opera, *apud Rob. Stephanum, Parisiis* 1545. 12.

Denique hoc anno prodiere:

* Jodoci Willichii Resel. Commentaria in Q. H. Fl. Artem Poeticam, *Arrent.* 1545. 8.

Bibl. Huls. III. 443.

1546.

Q. H. Fl. Opera, *Lugduni, per Sebast. Gryphium.* 1546. 12.

Dougl. p. 5.

Q. H. Fl. Opera Lyrica, per Herm. Figulum, Francof. apud Chr. Egenolphum, 1546. 8.

Idem l. I.

Q. H. Fl. Poemata scholiis brevibus — — illustrata apud Jo. Roigny. Parisiis 1546. 4.

Maitt. Ind. p. 502. Cf. a. 1543.

Q. H. Fl. cum scholiis, *Antverp.* 1546. 8.

Bibl. Hor. p. 28. Repetita forte ex ed. a. 1541.

Q. H. Fl. Ars poetica cum Ecphrasi Fr. Philippi Pedimontii. *Venetiis apud Aldi filios* 1546. 4.

1547.

* Q. H. Fl. poemata omnia : *Lugduni apud Sebast. Gryphium* 1547. 8.

Gryphiana decima, a nemine adducta.

Q. H. Fl. Poemata — — *Antverpiæ ex officina Jo. Loei*, 1547. 8.

Bibl. Huls. III. p. 440. et Hor. p. 29. quæ aliam ejusdem a. Antwerpianam laudat forma 12. qua fide, non liquet.

* Viti Ammerbachii Comment. in Artem Poeticam Horatii. *Argentorati* 1547. 8.

Cf. a. 1543. Adjunctus est Willich. comment. in A. P.

1548.

Q. H. Fl. Carminum libri quatuor. per Thom. Richardum, *Parisiis* 1548. 4.

Dougl. p. 5.

Q. H. Fl. Opera : *Venetiis apud Vincent. Valgris.* 1548. 8.

Idem l. I. Bibl. Huls. III. 440.

Franc. Robortelli comment. in aliquot locos Horatii Florent. 1548. fol.

1549.

Q. H. Fl. Opera : cum notis Variorum. *Venetiis apud heredes Petri Ravani.* fol. 1549.

Dougl. l. I.

Q. H. Fl. Opera : annotatt. Glareani illustr. *Frib. Brisgojæ, Excud. Steph. Gravius,* 1549. 8.

Q. H. Fl. *per Seb. Gryphium Lugd.* 1549. 12.

Q. H. Fl. Poemata, cum Scholiis et argumentis ab Henr. Stephano illustrata. *Lutetiæ ex officina Rob. Stephan.* 1549. 8.

Maitt. III. p. 581. Bibl. Huls. III. 440.

Q. H. Fl. Epistolarum libri duo. *Per M. Vascosanum Parisiis* 1549. 4.

Maitt. l. I.

Q. H. Fl. Opera cum Annotatt. Erasmi, Sabellici, Pii, Aldi cæt. cæt. *Coloniæ* 1549. 8.

Conf. a. 1535. 44. et passim.

Q. H. Fl. Ars Poetica. *Apud Guil. Morellium Tillianum Parisiis, id. Maji* 1549. 4.

1550.

Q. H. Fl. Ars poetica, per Vicent. Madium, Brixianum, *Venetiis* fol. 1550.

Fabric. Bibl. lat. I. 415. A. M. Quirini de Brixiana Litteratura, p. 88. seq.

Q. H. Fl. Ars poetica : Jac. Grifoli interpretatione illustrata : rhetoricos libros ad Herennium nihil omnino ad Ciceronem pertinere per eumdem declaratur, *Florentiæ* 1550. 4.

Fabric. l. I. Dougl. p. 5. Bibl. du Roi, belles-lettres, T. II. p. 302.

Q. H. Fl. Epp. libri II. Paris. per Th. Richard. 1550. 4.

Catal. Bibl. Bodlej. p. 597.

1551.

Q. H. Fl. Opera, per Anton. Vincentium, *Lugduni* 1551. 12.

Dougl. p. 6. Bibl. Huls. III. 439.

Q. H. Fl. Opera, *Lugduni apud Sebastian. Gryphium* 1551. 12.

Idem l. I. Bibl. Huls. l. I.

Q. H. Fl. Opera, *Lugduni apud Beringos*, 1551. 12.

Bibl. Hor. p. 30. Bibl. Huls. III. 439.

Q. H. Fl. Sermonum seu Satyrarum Libri duo, et de Arte Poetica. *Lutetiæ ex officina Mich. Vascosani* 1551. 4.

Dougl. l. I. Bibl. du Roi, belles-lettres II. 301.

Q. H. Fl. Sermonum libri duo per Thom. Richardum. *Parisiis* 1551. 4.

Idem p. I.

Q. H. Fl. Opera, cum scholiis M. Antonii Mureti, *Venetiis apud Aldum jun.* 1551. 3.

1552.

Q. H. Fl. Opera, per Joh. Loejum, *Antverpiæ* 1552. 8.

Racusa ed. a. 1547.

Q. H. Fl. Opera, *Antverpiæ per Joh. Gymnicum Antverp.* 1552. 8.

Vid. a. 1537.

Q. H. Fl. Opera, cum M. Antonii Mureti commentariis; *Venetiis apud Ald. jun.* 1552. 8.

Muretina altra.

Q. H. Fl. Ars poetica : per Thom. Richard, *Parisiis* 1552. 4.

Dougl. p. I.

Q. H. Fl. Liber de Arte Poetica, Jac. Grifolii interpretatioue explicatus. Nunc primum post Florentinam editionem *Lutetiæ impressus per Matth. David.* 1552. 8.

Vid. a. 1550. Bibl. du Roi belles-lettres II. 302.

1553.

Q. H. Fl. Opera cum commentariis — — *per Hier. Scotum, Venetiis.* fol. 1553.

Dougl. p. 6. Vid. a. 1544. unde etiam fluxit sequens editio :

Q. H. Fl. omnia poemata, cum iisdem interpretibus

Venetiis apud Petrum de Nicolinis de Sabio. fol. 1553.

Q. H. Fl. Opera, cum interpretationibus Christ. Landini, *Venetiis* fol. 1553.

Laudat Bibl. Hor. p. 31.

Q. H. Fl. Carminum libri quatuor. *Ex officina Mich. Vascosani, Lutetiæ* 1553. 4.

Repetitio ed. a. 1545.

Q. H. Fl. Carminum libri quatuor, Epodon et Carmen seculare, per Thom. Richard. *Parisiis* 1553. 4.

Dougl. p. l. Cf. a. 1548 et 52.

Q. H. Fl. Ars poetica: cum comment. A. Jani Parrhasii, *Venetiis* 1553. 8

Vid. a. 1531. 1533.

Achillis Statii, Lusitani, in Q. H. Fl. Poetriam commentarii; cum textu. *Antwerp. apud Martinum Nutium.* 1553. 4.

Dougl. p. 6. Bibl. du Roi, belles lettres II. 303.

* In Epistolam Q. H. Fl. de Arte poetica Jasonis de Noris, Ciprii, ex quotidianis Tryphonis Cabrielii sermonibus interpretatio; — — — *Venetiis apud Aldi filios* 1553. 8.

Fabric. B. L. I. 416, Bibl. du Roi, belles-lettres II. 303. Vid. a. 1544.

* Joh. Amaritonis Nonet. Commentarius in Epistolas Q. H. Fl. Liber primus. *Parisiis excud. Guil. Julianus* 1553. 8.

Fabric. B. L. l. l. Dougl. p. 6. Bibl. du Roi, belles-lettres II. Male ad sequentem annum referunt.

Q. H. Fl. Ars poetica cum comment. Jasonis de Nores; *Venetiis, per Arrivabenum* 1553. 8.

Dougl. p. 6. Eadem est cum Aldina h. anni editione, præfixo tantum novo hoc titulo; nam utraque ad manus est.

1554.

Q. H. Fl. Opera. *Lugduni apud Sebast. Griphium* 1554. 8.

Dougl. p. 7.

Franc. Luisini Utin. in Librum Q. H. Fl. de Arte Poetica commentarius. *Venet. apud Aldi filios*, 1554. 4.

Bibl. Jos. Renati Imperialis p. 248. Dougl. p. l. qui insuper I. de Nores recusam hoc anno Horatii A. P. laudat.

Q. H. Fl. Epistolarum libri duo: *per Thom. Richardum, Parisiis*, 1554. 4.

Absoluta his Epp. Horatianorum opp. editio a Th. Richardo curata. Vid. a. 1548. 1551. 1552. 1553.

Q. H. Fl. opera: cura Joh. Dousæ, *Venetiis* 1554. 4.

* Jos. de Nores in H. A. Poeticam. *Paris. Matth. David.* 1554. 8.

Bibl. du Roi, belles-lettres II. 303. Cf. a. 1544. et 1553.

1555.

* Q. H. Fl. Opera, Grammaticorum antiquiss. Helenii Acronis, et Porphirionis Commentariis illustrata, admixtis interdum C. Æmilii, Julii Modesti et Terentii Scauri Annotaciunculis: edita auctius et emendatius quam unquam antea per Georgium Fabricium Chemnicensem. Ex Diomedis etiam Observationibus indicata in Odis carminum genera sunt, et menda in iisdem sublata. Huc quoque accedunt Joan. Hartungi in omnia Horatii Opera breves observationes, quibus docet potissimum ubi hic noster Græcos imitatus sit. In fine prioris voluminis: Basileæ apud Henrichum Petri, mense septembri, anno M. D. LV. Alter tomus comprehendit commentarios Landini in omnia H. opp. Fr. Luisini, I. Griffolii et I. de Nores in Artem poeticam; tum annotatt. Erasmi, Aldi M. L. Cœlii, A. Politiani, Sabellici, B. Pii, Jac. a Cruce, P. Criniti et Henr. Loriti Glareani; cum eadem in fine subscriptione fol. 1555.

Altera Henrico-Petrina (v. ann. 1544.), a Fabric. egregie curata. Hartungus hoc saltem laudis habet, quod primus Horatium cum Græcis comparare instituerit; quamquam in vulgaribus admodum opera ejus continetur. In Bibl. Dresd. extat exemplum h. edit. ab Ge. Fabricio infinitis locis correctum et emendatum. Vid. Goetz. Memorabb. I. p. 527.

Eodem hoc anno Basileæ per eundem Ge. Fabricium editio Horatii cum comment. Acronis in 4. curata memoratur in Bibl. Hor. p. 34.

* Horatius. M. Antonii Mureti in eundem Annotationes. Aldi Manutii de metris Horatianis. Ejusdem annotationes in Horatium. *Venetiis, apud Paulum Manutium, Aldi f.* 1555. 8.

Usus est Muretus Codice vetusto, a Bernardino Lauredano e Flandria sibi misso. Tum Vitam Hor. ex antiquissimo volumine, quod Gandavi asservatur, ab eodem missam adjecit. Cæterum textus sequitur priorem a. 1551.

Q. H. F. Opera, cum Scholiis diversorum, *Coloniæ* 1555. 8.

Bibl. Hor. p. 34.

Q. H. Fl. liber de Arte poetica: *per Gualtherum Fabricium, Colon. Agr.* 1555. 8.

Eadem l. l.

Franc. Robortelli paraphrasis in librum Horatii, qui vulgo de Arte Poetica ad Pisones inscribitur cæt. *Basileæ per Jo. Hervag. Jun.* fol. 1555.

Dougl. p. 7. Bibl. du Roi, belles-lettres II. 303.

1556.

Q. H. Fl. Poemata, scholiis brevibus iisque doctissimis illustrata, apud Thoman Richard. *Parisiis.* 1556. 4.

Maitt. III. 685,

Q. H. Fl. Opera, cum metrica carminum ratione, et argumentis ubique illustrata, tum etiam Acronis cæt. Annotatt. Colon. Agr. 1556. 8.

Q. H. Fl. Opera per Mart. Nutium, Antw. 1556. 12.

Dougl. p. 7.

Jo. Pauli Cæsarii Comment. in XXXII. Q. H. Fl. Odas, Romæ 1556. 8.

Recusus a. 1566.

1557.

Q. H. Fl. Opera, cum Annotationibus Theodori Pulmanni, Craneb. *Antwerp. excud. Martinus Nutius.* 1557. 8.

Sequitur Aldinum textum. Pulmannum pluribus Codd. iisque satis probis instructum hunc laborem profligasse, constat. Vid. supra p. V. et XLVI. Sæpius recusa hæc editio.

Q. H. Fl. Poemata, cum comment M. Ant. Mureti — *Venet. Apud Ald. Jun.* 1557. 8.

Q. H. Fl. Opera, cum scholiis, *Antv.* 1557. 8.

Bibl. Huls. III. 440. et Hor. p. 35. quæ eadem Horatium cum commentario Adr. Turnebi ejusd. a. Paris. editum affert. Scilicet ex Adversariis ejus depromtum puta commentarium.

Q. H. Fl. Sermonum libri duo. *Parisiis apud Thom. Richardum* 1557. 4.

Dougl. 7. Vid. a. 1551.

Q. H. Fl. Boulierii. *Lugd. apud Jo. Frellon* 1557. 12.

Bibl. Croftsiana p. 93.

1558.

Q. H. Fl., cum Scholiis brevibus : *apud Th. Richardum*, *Parisiis* 1558. 8.

Q. H. Fl. Poemata omnia, *Parisiis* 1558. 8.

Q. H. Fl.; cum Scholiis, *Lugd.* 1558. 8.

Bibl. Huls. III. 440.

Q. H. Fl. Opera, cura Joh. Boulierii, *Lugduni apud Anton. Vincent.* 1558. 8.

Laudat has Bibl. Horat. p. 36. quas omnes ex anterioribus recusas fuisse, vix dubitandum.

Q. H. Fl. Opera, per Raphaleng. *Antverp. ex officina Plantin.* 1558. 12.

Aldina exempla refert textus, sæpius dein recusus.

1559.

Q. H. Fl. Poemata omnia — — *Venetiis apud Joa. Mariam Bonellum.* fol. 1559.

Repetita Veneta a. 1544. cum omnibus commentariis, qui in ista deprehenduntur.

H. H. Fl. poemata omnia doctissimis Scholiis illustrata. *Antw. ex offic. Jo. Loei* 1559. 8.

Dougl. p. 8. Vid. a. 1547. 1552.

Q. H. Fl. Opera, *Lugduni per Jo. Frellonium.* 1559. 12.

Dougl. II I.

Denique eodem hoc anno Muretina a diversis typographis, variisque locis repetita est, idque Lugduni per Guil. Rovill. et Venetiis apud Aldum. Quæ Lugduni apud hæred. Sebast. Gryphii hoc anno curata est editio, anteriores suas sequitur, non Muretinam, ut vulgo putatur. Extat in Bibl. Gotting.

1560.

Q. H. Fl. Epistolæ, Sermones et Ars Poetica, *Antverpiœ ex offic. Jo. Loeji* 1560. 8.

Dougl. p. 8.

Q. H. Fl. Poemata omnia, *Basileæ* 1560. 8.

Bibl. Hor. p. 37.

—

ÆTAS III, S. LAMBINO CRUQUIANA 1561.—1698.

1561.

Q. H. Fl., ex fide atque auctoritate decem librorum Mss. opera Dionysii Lambini, Monstroll emendatas : ab eodemque Commentariis copiosissimis illustratus; nunc primum in lucem editus per Joh. Tornæsium, *Lugduni* 1561. 4.

Nova Horatii recensio, ad libros Mss. a Lambino facta, certatimque postea repetita.

Le commentaire de Lambin est fort estimé.

Q. H. Fl. libri Odarum et Epodon cum scholiis Mich. Bruti. *Venetiis apud Ald. jun.* 1561. 8.

Recusa a. 1570.

Q. H. Fl., cum scholiis M. Anton. Mureti et Ald. Manut. de metris Horatianis, *Venetiis* 1561. 8.

Vid. a. 1555.

Jo. Bapt. Pignæ poetica Horatiana. Venet. apud Vinc. Valgrisium 1561. f. Bibl. du Roi, belles-lettres II. 303.

1562.

Q. H. Fl. Opera : cum notis Politiani, Sabellici, Manutii et aliorum. *Venetiis apud Jo. Mar. Bonellum*, fol. 1562.

Vid. supra a. 1544. 59.

Q. H. Fl. Ars poetica : *Parisiis ex offic. Gabr. Buon.* 1562. 4.

Dougl. p. 8.

Q. H. Fl. Epodon liber, *per Th. Richard. Parisiis* 1562. 4.

Idem p. 9. Cf. a. 1553.

Q. H. Fl. Epistolarum libri duo per Thom. Richard, *Parisiis* 1562. 4.

Idem. l. I. Vid. a. 1554.

Q. H. Fl. Ars poetica : cum Scholiis brevibus sed eruditis, *Parisiis* 1562. 4.

Bibl. Horat. p. 38. Forte ab eodem Th. Richardo curata.

Q. H. Fl. Liber de Arte Poetica, Jac. Grifolii interpretatione explicatus, *Venetiis apud Jo. Varisium et Socios.* 1562. 8.

Dougl. p. 8. Vid. a 1552.

Q. H. Fl., cum notis Acronis et Aliorum, per Ge. Fabricium, *Coloniæ* 1562. 8.

Philiberti Laudenoti, Hedui, Commentarius in L. I. Epistolarum Q. H. Fl. Paris. ex offic. Gabr. Buon. 1562. 4.

1563.

Q. H. Fl. Carminum Libri IV. Epod. et Carmen seculare per Thom. Richard. *Parisiis* 1563. 4.

Dougl. p. 9. Vid. supra. a. 1553. Idem A. P. hoc anno recudit, teste eodem Dougl.

Q. H. Fl. Opera per Joann. Gryphium, *Venetiis* 1563. 8.

Dougl. l. l.

Q. H. Fl. Opera: cum Annotationibus doctissimorum Virorum. Lipsiæ ex officina Ernest. Vœgelini, Const. 1563. 8.

Q. H. Fl. Epistolarum libri duo. *Leidæ* 1563. 8.

Bibl. Huls. III. 443.

Q. H. Fl. de Arte Poetica liber ad Pisones —. Jenæ excud. Donat. Ritzenhayn. 1563. 4.

1564.

Q. H. Fl. Opera, cum Annotatt. Mureti, *Venetiis apud Ald. jun.* 1564. 8.

Vid. a. 1551.

* Q. H. Fl. Ars poetica, et in eam Paraphrasis et Commentariolus Joh. Sambuci. *Antverp. ex offic. Plantin.* 1564. 8.

Dougl. p. 9. Bibl. du Roi, belles-lettres II. 302. Repetit. a. 1569.

Q. H. Fl. cum scholiis Mureti et animadversionibus Bruti et Aldi Manutii de metris Horatianis, *Venetiis* 1564. 8.

Dubito an diversa sit ab altera h. a. modo memorata.

Q. H. Fl. Opera cum annotationibus XIV. Virorum doctorum. *Coloniæ excudebat Petrus Horst* 1564. 8.

Vid. supra a. 1556. 62.

Q. H. Fl. cum Commentario Theod. Pulmanni, *Antwerp.* 1564. 8.

Ducta ex ed. a. 1557.

1565.

Q. H. Fl. Opera *Lugduni apud hæredes Sebast. Grpyhii,* 1565. 8.

Bibl. Huls. III. 439.

Q. H. Fl., ex fide decem Mss. opera Dion. Lambini Monstrol. *Venetiis* 1565. 4.

Prima Lambinianæ ed. repetitio. Vid. a. 1561.

Q. H. Fl. Carminum liber quartus, ex antiquissimis Mss. Codicibus, cum Commentariis falso adhuc Porphyrioni et Acroni adscriptis: Opera Jac. Cruquii, Messenii, editus; Ejusdem in eundem Annotationes, *Brugis Fland. apud Hubert. Goltzium* 1565. 8.

Vid. ad. a. 1578. quo demum plena Horat. Opp. editio a Cruquio curata est.

1566.

Q. H. Fl. Ars poetica cum explicationibus Ach. Statii *Antverp.* 1566. 4.

Recusa ex ed. a. 1553. Eodem hoc anno Horatius Lambini recusus est Venetiis apud Paulum Manutium, Aldi fil. 4. (Catal. de la Bibl. du Roi, belles-lettres II. p. 299.) et Parisiis 8. si fides Bibl. Hor. p. 41. habenda.

Cette édition de 1566 est la plus estimée de celles qui contiennent le commentaire de Lambin.

Q. H. Fl. Opera ex castigatione Theod. Pulmanni ad Mureti, Lambini, aliorumque editionem atque veteres aliquot libros collatus, et scholiis e scriptis doctissimorum Virorum collectis illustratus. *Antv. ex offic. Plantini* 566. 112.

Prima hæc Plantiniana ex rec. Pulmanni. Vid. a. 1557. et 64.

Q. H. Fl. Opera: *Antv. per Viduam Lœi* 1566. 8.

Dougl. p. 10. Vid. a. 1547. 52. 59.

Q. H. Fl. Epistolarum libri duo. *Parisiis per Gabr. Buonium.* 1566. 8.

Dougl. p. 10.

1567.

Q. H. Fl., sex abhinc annis — opera Dionys. Lambini emendatus — nunc ab eodem recognitus et cum aliquot aliis exemplaribus antiquis comparatus, multis locis purgatus, iisdemque Commentariis, plus tertia parte amplificatis, illustratus. *Parisiis apud Jo. Macæum.* fol. 1567

Editio Lambini secunda aliquoties deinde repetita.

Q. H. Fl. Opera, cum Indice Th. Treteri, *Antverp. apud Plantin.* 1567. 8.

Adornatus est hic index ad pagg. ed. Antv. apud Gryph. a. 1545.

Q. H. Fl., cum Annot. Mureti et Aldi Manutii de Metris Horat. *Lugduni per (hæredes) Sebast. Gryph.* 1567. 8.

Ducta atque expressa hæc Gryph. e Muretina.

Q. H. Fl. poemata, a mendis iterum summa diligentia repurgata, ac doctissimis Franc. Irenici in Artem Poeticam et libros Epistolarum Annotationibus in gratiam studiosæ juventutis illustrata. Adjecta sunt insuper ubique carminum argumenta et rationes prosodiacæ. *Francof. ad M. apud Georg. Cor. Sig. Feyerabendt* 1567. 8.

Weislinger Catal. Bibl. Ord. S. Hierosolymit. (Argentor.) p. 113. Exemplum, quod ad manus est, habet solas Annotatt. Irenici absque textu poetæ.

* Q. H. Fl. liber Epodon cura Jac. Cruquii. *Antverpiæ* 1567. 8.

Ant. Hermanni Gogavini Elenchus omissorum in Horatium poetam. *Sablon.* 1567. 8.

Bibl. Huls. III. 443.

Petri Pagani Argumenta in Horatium, *Francof.* 1567. 8.

1568.

Q. H. Fl. Opera, cum metrica carminum ratione, *Colon. Agr.* 1568. 8.

Vid. supra. a. 1556. 62. et 64.

Q. H. Fl. Opera, cum metrica carm. ratione cæt. *Lips.* 1568. 8.

Recusa ed. a. 1563.

Q. H. Fl. Opera, *Basileæ per heredes Nic. Bryling.* 1568. 8.

Sequitur haud dubie anteriorem aliquam ed. Bas. forte a. 1560.

Eodem hoc anno Lambiniana Horatii editio ter recusa est, et quidem Lutetiæ apud P. Manut. fol. (teste Dougl. p. 10.) Venet. apud eumdem 4. et Francof. apud Wechel. 4.

Leodegarii a Quercu Praefatio in Lib. II. Satyrarum Horatii, habita Kal. Octobr. 1563. *Paris. apud Dionys. a Prato.* 1568. 8.

Bibl. du Roi, belles-lettres II. 302.

Matth. Collinii Harmoniæ univocæ in Odas Horat. *Argent.* 1568. 8. *Cf. a.* 1532. *et* 39.

1569.

Q. H. Fl. de Arte Poetica liber, cum brevibus Scholiis, *Paris. apud Ga r. Buon.* 1569. 4.

Recusus ex ed. a. 1562. Bibl. du Roi, belles-lettres II. 302.

Jo. Sambucus in Artem Poeticam Q. H. Fl. *Antv.* 1569. 8.

Vid. supra a. 1564.

Q. H. Fl. Opera, cum commentariis Acronis; Erasmi, Sabellici et aliorum. *Francof. apud Heredes Egenolf.*

Vid. a. 1534. 44. 49.

Denique Lambini ed. recusa h. a. *Francof.* 4.

1570.

Q. H. Fl. Opera, Grammaticorum XL. — commentariis in unum corpus collectis illustrata. *Basileæ apud Henricpetri.* fol. 1570.

Henricopetrina III. Vid. a. 1544. 55.

Horatius, in quo quidem, præter M. Ant. Mureti scholia, Jo. Mich. Bruti animadversiones habentur, quibus obscuriores plerique loci illustrantur : Aldi Manutii de metris Horatianis libellus; ejusdem in eumdem annotationes. *Venetiis, ex bibliotheca aldina.* 1570, in-8° 188 feuillets, dont le 8e est blanc et le dernier pour l'ancre.

Q. H. Fl. Odæ et Epodon liber, cum animadvv. I. M. Bruti. *Venet. Ald.* 1570. 8.

Vid. supra a. 1566.

Q. H. Fl. opera, cum argumentis et Castigationibus Georgii Fabricii. *Lipsiæ typis Vœgelianis*, 1570. 8.

Eodem anno recusa Lambini editio Antverp. ex offic. Guil. Silvii, 8.

1571.

Q. H. Fl. Poemata, cum argumentis et castigationibus Ge. Fabricii, cum Adagiorum. *Lipsiæ per Jo. Steinmannum typis Vœgelianis*, 1571. 8.

Ex ejusd. a. superioris editione repetita. Bibl. du Roi, belles-lettres II. 299.

Q. H. Fl. Opera, ab obscœnitate repurgata, *Dilling.* 1571. 8.

Q. H. Fl. Poemata, secundum optimas quasque editiones accuratissime castigata; editio hæc argumentis singulorum poematum certis, tum Annotationibus copiosis instructa est a Guil. Xylandro. *Heidelbergæ, apud Jo. Maier* 1571. 8.

Muretinum exemplum potissimum sequutus videtur Xyl. tum in Annotatt. antiquiores Intpp. maxime Turnebi Adversaria sublegit.

Lambini ed. eodem a. recudit Antverp. Guil. Silvius idem, qui superiore anno dederat. 8.

1573.

* Q. H. Fl. Satyrarum seu potius Eclogarum libri duo ex antiquiss. Mss. purgati et clarius explicati, opera Jacobi Cruquii, Messenii. Ejusdem in eos Commentarii. *Antverp. ex offic. Plantin.* 1573. 8.

Vid. a. 1578.

Q. H. Fl. Poemata, cum Acrone, Porph. Parrhasio cæt. *Venetiis (apud I. M. Bonellum)* fol. 1573.

Vid. a. 1544.

Q. H. Fl. Poemata, notis, Scholiis et argumentis illustrata. *Venetiis apud Dom. de Farris*, 1573. 8.

Laudant Bipontini. Iidem afferunt Lugdunensem h. a. in 12.

1574.

Q. H. Fl. poemata omnia doctissimis scholiis illustrata : excudit Guil. Norton. *Londini* 1574. 8.

Ames typogr. Antiqu. II. 878.

Q. H. Fl., cum Aldi Manutii et M. Ant. Mureti Annotatt. — — *Lugduni apud Ant. Gryphium.* 1574. 12.

E proxima Lugd. a. 1567.

1575.

Q. H. Fl. Epistolæ, et in eas prælectiones methodicæ Claudii Minois, (Mignault) quibus artis logicæ analysis et moralis doctrinæ ratio illustratur. *Parisiis, apud Dion. a Prato.* 1575. 4.

Dougl. p. 1.

Q. H. Fl. Odæ quinque selectæ ex Epodon libro. *Parisiis.* 1575. 4.

Repetitæ hoc anno edd., Lambini Florent. 8. (Dougl. l. I.) Ge. Fabricii Lips. typis Vœgel. 8. Antwerp. Plantiniana cum indice Treteri (cf. a. 1567.) 8. et Xylandrea Heidelb. 8. e qua Ars poet. sequ. anno ibidem recusa est.

1576.

Q. H. Fl. cum interpretat. et Scholiis Variorum, *Venetiis apud I. M. Bonell.* fol. 1576.

Vide ann. 1559. 1562. 1573. et 1576.

Q. H. Fl. Ars poetica, cum commentario I. Sturmii, *Argent.* 1576. 8.

Aldi Manutii, Pauli f. Aldi n. in Hor. Artem poet. commentarius. *Venet. apud Ald.* 1576. 4.

Antwerpiensem h. a. 8. e Bibl. Furstenb. affert Hirschiug l. l. p. 316.

1577.

* Q. H. F. poemata, novis scholiis et argumentis ab Henr. Stephano illustrata. Ejusdem Henr. Stephani Diatribæ de hac sua editione Horatii et variis in eum observationn. *S. l. (Parisiis) et a.* (1577.) 8.

Est prima Stephaniana, bonarum rerum refertissima. Vide supra p. XLVI.

Q. H. Fl., emendatus, *Antverp. ex offic. Ch. Plantini*, 1577. 8.

Seorsim recusæ sunt

* Theod. Pulmanni Annotatt. in Q. H. Fl., Aldi Manutii Scholia et de metris Horatianis, M. Anton. Mureti scholia, Jo. Hartungi Annotationes. ibid. eod.

Nitida et elegans editio, ducta ex ed. a. 1566. In bibl. Leidensi exemplum extat, Is. Casauboni notuli. instructum. Vid. Catal. Bibl. Lugd. p. 266.

* Hadr. Turnebi Comment. in L. I. Carm. Horatii. Ejusdem Turnebi comm. in locos obscuriores Horatii, ex ejus Adversariorum libris excerptus M. Ant. Mureti et Aldi Man. in eumdem annotationes. *Parisiis, exud. Martinus juvenis* 1577. 8.

Bibl. du Roi, belles-lettres II. 302.

Eodem anno Lambiniana ed. recusa Francof. ad M. ex offic. Andr. Wecheli fol.

1578.

Q. H. Fl. ex antiquissimis undecim Lib. M. S. et schedis aliquot emendatus, et plurimis locis cum commentariis antiquis expurgatus et editus, opera Jacobi Cruquii, Messenii. Ejusdem in eundem enarrationes, observationes et variæ lectiones cum aliis quibusdam et indice locupletissimo. *Antverpiæ, ex offic. Ch: Plantini*, 1578. 4.

Prima Cruquiana, sæpius deinceps recusa, cui libro IV. Odarum et Epodon, tum Satyris evulgatis proluserat. XI Codd. Cruquius se comparasse memorat, de quibus v. sup. et de ejus Commentatore antiquo.

Q. H. Fl. Poemata omnia doctissimis Scholiis et novis aliquot annotatiunculis illustrata. *Londini apud Guil. Norton et Jo. Harison.* 1578. 8.

Ames typogr. Antiqu. II. p. 879. Cf. a. 1574.

Q. H. Fl. Poemata, illustrata argumentis et castigationibus. *Lipsiæ* 1578. 8.

Repeti t.ed. a. 1575.

1579.

* Q. H. Fl. — — Opera Jac. Cruquii, *Antverp. ex offic. Ch. Plantini* 1579. 4.

Vid. a. præced.

Q. H. Fl., cum Scholiis et Argumentis Venetiis 1579. 8.

Bibl. Huls. III. 440.

Q. H. Fl., Lambini cum, Adr. Turnebi comment. *Lutetiæ, apud Jo. Macæum* fol. 1579.

Vid. a. 1564.

Hugol. Martelli Comm. in odam II. Libri IV. Carm. Horatii. Florent. apud Juntas. 1579. 4.

Bibl. du Roi, belles-lettres II. 302. Bibl. Firmiana V. 227.

1580.

Repetitæ hoc anno edd.

* Henricopetrina quarta vice, *Basileæ per Sebast. Henric Petri, fol. cum epist. muncupat. Nicolai Honiger.*

Lambiniana, *Lutetiæ*, fol.

Pulmanni Antwerp. 12. et in hanc Jani Dousæ Commentariolus, seorsim excusus. Antwerp. ex offic. Plantin. 1580. 12.

Cum notis Variorum, *Paris. fol.*

Phil. Engentinus in lyrica Horatii. *Basil.* 1580. 8.

Jo. Tho. Freigii Comment. in lyrica Horatii. *Basil.* 1580. 8.

Uterque liber etiam in Henricopetr. evulgatus est.

Jul. Aurel. Haurechii Comment. in I. et II. Satyram. *Basileæ* 1580. 8.

Recus. ex ed. a. 1541. Insertus quoque ed. Henricopetr. h. a.

Franc. Luisini Paraphrasis in Horatium. *Basileæ* 1580. 8.

1581.

Q. H. Fl. Pulmanni: adjecta sunt prætereæ carminum genera : Ge. Fabricii argg. in singula carmina — — *Basileæ ex offic. Brylingeriana*, 1581. 8.

Bibl. du Roi, belles-lettres II. 299.

Lamb. Lud. Pithopœi Paraphrasis in Q. H. Fl. Sat. I. et III. libri prioris. *Heidelb.* 1581. 8.

1582.

* Q. H. Fl. Opera omnia : ex emendatione et cum commentariis Petri Gualth. Chabotii, *Parisiis, per Aegidium Beys.* 1582. 8.

Smith. p. CCXXXI. form. quadruplicatæ h. librum laudat. E vasto Chabotii commentario parum præsidii ad meliorem poetæ intelligentiam petas. Dialecticum, grammaticum, rhetoricum artificium vocat, ad quod poetam exigit. Eadem editio recusa hoc ipso anno Basil. 8. et ejusdem Expositio analytica, Parissiis apud Martin. Juvenem 8. quam habet Bibl. nostra Acad.

Q. H. Fl. cum Scholiis Ant. Mureti et animadvv. Bruti et Aldi Manutii de maris Hor. *Venetiis apud Ald. jun.* 1582. 8.

Vid. supra 1570.

Q. H. Fl., cum Aldi Manutii et Ant. Mureti Annotationibus. *Lugduni* 1582. 8.

Expressa ex ed. a. 1574.

Jani Dousæ ad superiorem (a. 1580.) commentariolum Succidanea. *Ant. ex offic. Plantin.* 1582. 8.

Q. H. Fl. Opera cum notis Theod. Pulmanni et Jani Dousæ patris. *Antverp. Plantin.* 1582. 8.

Vid. a. 1580.

1583.

Q. H. Fl. Carmina, cum scholiis et argumentis. *Parisiis*, 1583. 4.

Q. H. Fl. Ars poetica, ad P. Rami Dialecticam et Rhetoricam resoluta, studio Andr. Kragii. *Basileæ, per Sebast. Henricpetri*, 1583. 4.

Bibl. Bunav. I. p. 312. Quam alieni sint tales conatus à poetices indole, vix est ut moneamus.

1584.

Q. H. Fl. omnia poemata. Venetiis apud Joh. Gryphium, fol. 1584.

Dougl. p. 12.

Q. H. Fl. Epistolarum libri duo, et in eas praelectiones methodicæ — — per Claud. Minoem, Divionensem, *Parisiis apud Duvall.* 1584. 4.

Libellus jam a. 1575 impressus. In Epist. nuncup. subscriptus est a. 1578, ut adeo ter evulgatus sit. In Bibl. du Roi, belles-lettres memoratur typogr. *Ægid. Beys.*

Q. H. Fl. Sermones et Epistolæ, cum Jod. Badii Ascensii explanatione, ab eoden diligentius recognita, et in Epist. præsertim et aucta et reposita. *Parisiis, per Jo. Granjon* 1584. 4.

Q. H. Fl. Epistolarum liber I. cum scholiis, comment. et argumentis. *Parisiis* 1584. 4.

Q. H. Fl. Epodon liber cum carmine sæculari, ad optimorum exemplarium fidem emendatus. *Lutetiæ apud Fed. Morellum*, 1584. 4.

Jo. Hofmanni Proteus Horatianus. Bas. 1584. 8.

— In Q. Horatii Flacci carmina atque Epodos, Bernardini Parthenij Spilimbergii commentarii; quibus poetæ artificium, et via ad imitationem atque ad poetice scribendum aperitur. *Venetiis*, 1585; 2 part. en 1 vol. in 4° (l'ancre est sur le titre). On lit au bas du titre de la 2e partie : Apud Dominicum Nicolinum, 1584. Le volume a 14 feuillets préliminaires, 5 pages d'index suivies de trois pages blanches; 176 feuillets. de texte (cotés jusqu'à 178, parce que les chiffres 73 et 74 sont omis); plus 61 feuillets pour le texte des satyres et des épitres. (M. Br.)

Q. H. Fl. Sermonum Lib. IV. seu Satyrarum libri duo, Epistolarum libri duo. Cum argumentis ad Lectoris majorem facilitatem. *Venet. apud Nicolin.* 1584. 4.

Catal. Bibl. Harlej. I. 181. Gœtz, memorabb. III. p. 292. Est Pars II. ed. Parthenii. Cf. Bibl. Smith. p. CCXXXI.

1585.

Q. H. Fl. Poemata, c. argumentis et castigationib. Ge. Fabricii. *Lipsiæ per Jo. Steinmann*, 1585. 8.

Vide sup. a. 1571. et 1578.

Q. H. Fl. Opera: cum comment. Franc. Irenici. Dilling. 1585. 8.

Repetita ed a. 1567. Ibidem hoc anno recusus est Horatius ab obscœnitate purgatus. Vid. a. 1571.

Q. H. Fl. Opera. *Lond. apud Newton*, 1585. 8.

Dougl. p. 18. Ames II. p. 1156. Cf. a. 1574. 1578.

Q. H. Fl. Epistolarum libri II. cum præf. Guil. Xylandri. *Parisiis* 1585. 4.

* Frid. Ceruti in Q. H. Fl. Carmina, Epodos, Satyras, atque Epistolas paraphrasis. *Veronæ apud Hieronymum Discipulum et fratres.* 1585. 4.

Exemplum, quod ad manus est, finitur carmine sæculari, et textum adjectum habet. Ejusdem Paraphr. in Epp. et A. P. ibid. excusa est a. 1588.

1586.

Q. H. Fl. Opera, cum comment. Jac. Cruquii, *Antv. ex offic. Plantin.* 1586. 12.

Bibl. Hor. p. 55. Videtur solus textus Cruqu. recusus esse; nam commentarium ipsa libri forma excludit.

Q. H. Fl. Opera: cum Animadv. Hadr. Turnebi, Mureti et Manutii. *Parisiis* 1586. 8.

* Q. H. Fl. Epistolarum liber I. ex antiquissimis lib. M. S. et schedis aliquot emendatus et plurimis locis cum commentariis antiquis expurgatus et editus. Argumentis quoque et scholiis doctissimorum hominum illustratus. *Parisiis ex typogr. Dionys. a Prato.* 1586. 4.

Titulus transcriptus ex ed. Cruqu. cujus etiam lectiones exhibet. Cæterum argg. et brevia scholia in margg. exscripta habet, neque hilum amplius. Perperam Venetiis excusum librum statuunt.

Q. H. Fl. Opera, cum comm. Parrhasii, Acronis et Porph. notisque Glareani, *Lugduni* 1586. 8.

Laudant Bipontini p. LI.

Ge. Æmilius in Horatium. Bas. 1586. 8.

Nic. Frischlini paraphrasis in H. Epp. I. I. II. Francof. apud Jo. Spies. 1586. 8. recusa anno sequ. ibid. apud eundem.

Ode de laudibus vitæ rusticæ (Epod. II.) explicata ab A. Manuccio. Bonon. 1586. 4. Ob raritatem Miscellann. Ital. Erud. T. III. inseruit hunc libellum Rob. Gaudentius.

1587.

Repetitæ hoc anno edd.

* cum comment. G. Chabotii. *Basil. ex offic. Leonh. Ostenii.* fol.

cum comment. Lambini. *Lutetiæ*, apud B. Macæum, fol.

cum comment. J. Cruquii, *Antverp.* Plantin. 4.

cum annotatt. Pulmanni. *Antv.* Plantin. 8.

cum Aldi Manut. scholl. et J. Hartungi Annotationibus. *Antverp.* 12.

cum Aldi Manut. scholl. et Mureti Annotatt. Bergomi typis Comini Venturi. 12.

Q. H. Fl. Methodus de Arte poetica, per Nic. Colonium exposita. Bergomi, typis Comini Venturi, 1587. 4.

Conf. a. 1591. Bibl. Huls. III. 439. laudat ed. Hor. h. a. Bergomi in 24.

Fr. Irenicus in Artem peoticam et Epistolas. *Francof.* 1587. 8. Vid. a. 1567.

Th. Corræ Explanatio in A. P. Venetiis apud Franc. de Franciscis, 1587. 8.

Bibl. du Roi, belles-lettres, II. 303.

Q. H. Fl. latine cum versione Etrusca auct. Jo. Fabrini et Obss. Phil. Venuti Italice scriptis. *Venet.* 1587. 4.

* Q. H. Fl. Sermonum sive Satyrarum liber primus, Satyra prima. Parisiis apud Dion. a Prato. 1587. 4.

Substitit conatus in Sat. I.

1588.

* Q. H. Fl. Poemata novis scholiis et Argumentis ab Henr. Stephano illustrata. Ejusdem Diatribe de hac sua editione Horatii, et variis in eum Observationibus. s. l. *(Parisiis)* 1588. 8.

Editio hæc secunda præter Scholiorum locupletationem aliquot insuper diatribas et quasdam in veri Porphyrionis commentarios emendationes necnon quasdam ad eos accessiones habet.

Q. H. Fl. Opera, cum comment. Lambini. *Lutetiæ*, fol. 1588.

Q. H. Fl. Opera, cum castigationibus Ge. Fabricii *Lipsiæ.* 1588. 8.

Recus. ed. a. 1585.

Q. H. Fl. Opp. expurgata. *Colon. Agripp.* 1588. 8.

Q. H. Fl. de Arte poetica liber, cum Paraphrasi Ceruti in hunc librum. *Veronæ apud Hier. Discipulum* 1588. 4.

Laudatur in Bibl. du Roi, belles-lettres II. 302.

1589.

Q. H. Fl. Opera. *Lugduni per Anton. Tardiff.* 1589. 12.

Dougl. p. 13. Coloniensem h. a. e bibl. Furstenbergia affert Hirsching p. 316.

P. G. Chabot. in H. Poemata expositio analytica. Basileæ per Leonh. *Ostenium* 1589. 8.

1590.

Q. H. Fl. Opera, cum notis Politiani, Sabellici, Manutii et aliorum. *Venetiis apud Laur. Bertellum,* fol. 1590.

Vid. supr. a. 1576.

Q. H. Fl. Poemata, accuratissime castigata — — a Guil. Xylandro. *Neostad. per Matth. Harnisch.* 1590. 8.

Repetit. ed. a. 1575.

1591.

Prælectiones Petri Gualt. Chabotii in Horatium — — *Basileæ ex offic. Leon. Osten.* fol. 1591.

Est ed. a. 1587. mutato tantum titulo.

Q. H. Fl. Epistolarum libri duo. Andegavi per Petrum Elis, 1591. 4.

Dougl. p. 13.

Q. H. Fl. Ars poetica cum Annotatt. *Francisci Sanchez Salm.* 1591. 8.

Ant. Riccoboni defensor, seu pro ejus opinione de Horatii Epistola ad Pisones in Nic. Colonium. Ferrar. per Bened. Mammarellum, 1591. 4.

Conciliatio A. Riccoboni cum Nic. Colonio. *Patav. apud Laur. Pasquatum*, 1591. 4.

Epistola Nic. Colonii ad A. Riccobonum. *Patav.* 1591. 4.

Conf. a. 1587. et 1611.

* Angeli Pagnonii in Q. H. Fl. Satyras atque Epistolas præfatio; et in primam Satyram commentarius. Bononiæ, apud Jo. Rossium, 1591. 4.

Q. H. Fl. Opera: argumentis ubique ac doctissimorum Virorum Annotationibus adjectis. *Coloniæ*, 1591. 8.

Vid. Catal. Bibl. O. Bened. ad. S. Emmer. Ratisb. P. IV. p. 301.

1592.

Q. H. Fl. cum Aldi Manutii et M. Anton. Mureti Annotationibus. Apud Ant. Gryphium. *Lugd. excud. Jac. Stoer* 1592, 8.

1593.

Q. H. Fl. Opera cum commentario Jac. Cruquii. *Lugd. Bat. ex offic. Plant.* 1593. 4.

Cruquiana quarta ex anteriori ducta,

Q. H. Fl. Poemata, illustr. argg. et castigatt. *Ge. Fabricii. Lips.* 1593. 8.

Vid. a. 1588.

Q. H. Fl. expurgatus; *Lugd.* 1593. 12.

Forte ad Cruqu. expressus.

Q. H. Fl. opera omnia cum Ceruti paraphrasi — additus libellus incerti Auctoris de re poetica. *Veronæ per Hier. Discipulum*, 1593. 4.

Repetit. a. 1585.

1594.

Q. H. Fl. Poemata omnia. *Lugd. B. apud Fr. Raphelengium,* 1594. 8.

* P. G. Chabotii Comment triplex in Q. H. Fl. Opera. *Basil. par Leonh. Osten.* fol. 1594.

Vid. a. 1589. et 1591.

Ant. Thylesii in Horatii odas auspicia recusa hoc anno 4. s. l.

Coloniensem h. a. Tomis II. fol laudat Hirsching p. 316. sed haud dudie volebat Basil Chabotii.

1595.

Analysis logica omnium Epistolarum Horatii, Artis poeticæ et selectarum aliquot Odarum; authore Joh.

Piscatore. *Spiræ Nemetum, per Bernard. Albinum*, 1595. 8.

Dougl. p. 14. Bibl. Huls. III. 443. Recusa a. 1598.

Lamb. Lud. Pithopœi Paraphrasis in Artem Poeticam Horatii. *Heidelb*. 1595. 8. Cf. a. 1581.

1596.

Recusa h. a. Horatii editio Lambiniana apud Hered. A. Wechel. *Francof*. 4.

Repetita quoque Nic. Frischlini paraphrasis in H. Epistolarum Lib. I. II. *Francof*. 8. Cf. a. 1586.

1597.

Q. H. Fl. Opera, cum uberioribus commentariis P. G. Chabotii, *Basileæ*, fol. 1597.

Q. H. Fl. Opera cum comment. vet. et Jac. Cruquii. Accesserunt Jani Dousæ in eundem Commentariolus, una cum succidanea appendice ad superiorem Comment. Item Auctarium Commentatoris veteris a Cruquio editi. *Lugd. B. ex offic. Plantin*. 1597. 4.

Repetitus quoque h. a. est Horatius Lambini Lugd. 4. et cum paraphrasi Ceruti : editio postrema et auctior. Veronæ, apud P. Diserolum, 4.

1598.

Q. H. Fl., ex fide veterum Codicum. *Vitenb. typis M. Joh. Cratonis*, 1598. 8.

Vanissima haud dubie tituli professio; quem forte editor a Lambini editione mutuatus est.

Q. H. Fl., cura Ge. Fabricii. *Lipsiæ* 1598. 8.

1599.

Eilhard. Lubini in Q. H. Fl. poemata, Paraphrasis scholiastica nova, qua retentis poetæ verbis et pedestri sermoni insertis auctor gravissimus et difficillimus pleni commentarii vice breviter et dilucide explicatur. Rostochii, 1599. 4.

Q. H. Fl. Opera omnia. *Francof. ad Od*. 1599. 8.

Annabergensem h. a. 8. laudat Hirsching p. 316. Est haud dubie editio Bersmanni, Annæbergensis.

Phil. Venutii Observationes in Horatium. Venet. 1599. 8.

Vid. sup. a. 1587.

1600.

Q. H. Fl. Opera, cum castigationibus Ge. Fabricii. *Francof. apud hered. Wechel*. 1600. 4.

* Q. H. Fl. Poemata, scholiis et argumentis Henr. Stephani illustrata. — — Editio tertia. s. l. (Parisiis) excud. Paul. Steph. 1600. 8.

Editio hæc III. ne hilum quidem differt a secunda. Eodem hoc anno Stephaniana altera Genevæ 8. recusa est, absque diatribis ut videtur.

* Q. H. Fl. Poemata omnia : additi sunt Indices duo; unus docti cujusdam viri per Henr. Stephanum recognitus, alter Th. Treteri. *Francof. apud Andr. Wechel, per Cl. Marnium et I. Aubrium*, 1600. 8.

Q. H. Fl. Ars poetica cura Sigism. Julii Mynsing. de Frondeck. *Laving*. 1600. 4.

Q. H. Fl. Ars poetica, per Nic Colonium, *Ambergæ* 1601. 12.

Vid. supra a. 1587. et 1591.

Q. H. Fl. poemata omnia, argumentis et Scholiis Viror. doctiss. illustrata cum indicatione diversarum lectionum, partim e sex Codicibus veteribus Manuscriptis, partim ex opt. notæ libris aliquot impressis, studio et opera Greg. Bersmanni, Annæb. Impress. sumtibus Grosii et Vœgelini. Lipsiæ, 1602. 8.

Prima Bersmanniana, sæpius dein recusa.

Q. H. Fl. Epistolæ, cum comment. Frischlini, II. Voll. *Francof*. 1602. 8.

Cf. a. 1587.

Paraphrasis in lib. I. Satyrarum Q. H. Fl. per Sigism. Jul. Mynsing. a Frondeck. *August. Vindel*. 1602. 4.

Cf. a. 1600.

Q. H. Fl. Opera cum commentario Jac. Cruquii. *Lugd. Batav*. 1603. 4.

Cruquiana sexta.

Q. H. Fl. obscœnitate Romæ expurgatus. Colon. Agr. 1603. 8.

Cf. a. 1585.

Excusus etiam Horatius h. a. in Corpore Poet. Lat. Aurel. Allobr. apud Sam. Crispinum. Vol. I.

Q. H. Fl. Opera, cum novis Argumentis. *Ex offic. Plantin*. 1604. 12.

Q. H. Fl. Poemata, illustrata argumentis et castigationibus Ge. Fabricii. Lipsiæ, typis Vœgel. 1604. 8.

Recusa ed. a. 1575.

Q. H. Fl. Opera per Dion. Lambinum. — Accesserunt postremæ huic editioni Adriani Turnebi in eundem Commentarii — et in fine Theod. Marcilii ad Q. H. Fl. quotidianæ et emendatæ lectiones. *Paris. apud Barthol. Macæum*, fol. 1604.

A. 1605. hanc editionem laudat Bibl. du Roi, belles-lettres, II. 299. Th. Marcilii lectiones separatim quoque h. a. excusæ ab eodem Macæo memorantur. Eodem hoc anno Lambiniana Horatii editio, additis Henr. Stephani Diatribis recusa est Aurel. Allobr. a Petr. de La Rovière, 8.

Q. H. Fl. Poem. cum Juvenali : *Londin*. 1604. 12.

In Q. H. Fl. de Arte Poetica librum Hercules Manzonius, qui aperte demonstrat, expressum ab Aristotelis poetica Horatii poetices ordinem. *Bergomi, typis Comini Venturæ*, 1604. 4.

Bibl. du Roi, belles-lettres II. 302.

Q. H. Fl. Odæ in locos communes digestæ, studio Jo. Langii. Hannov. typis Wechelianis, 1604. 8.

Repetit. statim Lugd. eodem hoc anno.

Q. H. Fl. Lambini, additis H. Stephani Diatribis. Genev. apud Petr. de La Roviere, 1605. 4.

Forte innovatus tantum titulus ed. anterioris anni.

Q. H. Fl. Opera cum comment. Dan. Heinsii. *Ex offic. Plantin. apud Rapheleng.* 1605. 8.

Q. H. Fl. Opera cum castigationibus Ge. Fabricii. Lips. typis Vœgelianis, 1605. 8.

Recus. ed. a. 1604.

Q. H. Fl. ad obscœnitate purgatus. Paris. apud Sonnium, 1605. 12.

Q. H. Fl. Odæ in locos communes digestæ : studio Joh. Langii. *Lugd.* 1605. 12.

Vid. a præcedentem.

1606.

Q. H. Fl. Opera expurgata. *Parisiis*, 1606. 8.

Q. H. F. Opera, cum notis Joh. Bond. *Londin.* 1606. 8.

Sæpius repetita. Singulas commemorare, vix operæ pretium est. — Editionem h. a. Francof. ad O. curatam laudat Hirsching, p. 316.

1607.

Q. H. Fl. Opera ab obscœnitate expurgata. *Antverp.* 1607. 8.

Q. H. carmen seculare et hymnus in Apollinem et Dianam latine, et a Fed. Morello græce eodem carminis genere expressa. Parisiis excud. Fed Morell. 1607. 4.

Bibl. du Roi, belles-lettres, II. p. 302.

1608.

* Q. H. Fl., cum erudito Lævini Torrentii commentario nunc primum in lucem edito. Item Petri Nannii Alcmariani in Artem poeticam. *Antverpiæ, ex officina Plantin. apud Jo. Moretum*, 1608. 4.

De Torrentio præclare de Horatio merito vide supra p. XLVIII. et de ejus Codd. p. VI.

Une des meilleures éditions d'Horace avec commentaires.

Q. H. Fl. ex fide veterum Codicum. *Witeb. apud Laurent. Seuberlich.* 1608. 8.

Recusa ed. 1598.

Q. H. Fl. Opera. *Antv. ex offiic. Plantin.* 1608. 12.

1609.

Q. H. Fl. Opera cum Notis D. Heinsii. *Ex offic. Plantin. Rapheleng.* 1609. 8.

Repetita ed. a. 1604.

Nic. Frischlini Paraphrasis in Hor. Epist. libros duos. Francof. apud Nic. Hofmann. 1609. 8.

Cf. a. 1586.

1610.

Q. H. Fl. Opera cum notis D. Heinsii. Accedit Horatii ad Pisones epistola et Aristotelis de Poetica libellus ordine suo nunc demum ab eodem Heinsio restitutus. *Ex offic. Rapheleng.* 1610. 8.

Q. H. Fl. cum Mureti et Manutii Annotationibus. Lugd. apud hæred. Rouillii, 1610. 8.

Typographum adscripsi e Pinelli II. 328.

Q. H. Fl. ex edit. Theod. Pulmanni. *Antverp.* 1610. 16.

Editionem h. a. Cameraci vulgatam 8. habet bibl. Furstenbergia. Vid. Hirsching, p. 316.

1611.

* Q. H. Fl. cum commentariis et enarrationibus Commentatoris veteris et Jacobi Cruquii. Accedunt Jani Dousæ in eumdem commentariolus, una cum succidanea appendice ad superiorem commentariolum. Item Auctarium Commentatoris veteris a Cruquio editi. *Ex offic. Plantin. Rapheleng.* 1611. 4.

Cruquiana septima, eaque præstantissima.

Le commentaire de Cruquius est très savant et souvent cité.

Q. H. Fl. cum notis Ge. Bersmanni. *Basileæ*, 1611. 8.

Expressa ed. Lips. a. 1602.

Habetur quoque h. a. editio in Corp. Poet. Lat. ed. II. Aurel. Allobr. apud Sam. Crispin. 4. Vol. I. inde a p. 748.

Nic. Colonii Responsio adversus absurdam sententiam Ant. Riccoboni de Horatii libello ad Pisones de Poetica. Bergomi, 1611. 4.

Vide supra a. 1591.

1612.

Q. H. Fl. Opera, cum comment. Dion. Lambini. *Francof. apud hered. Wechel.* 1612. 4.

Q. H. Fl., accuratissime emendatus et explicatus, cum Paraphrasi Eilh. Lubini. *Francof.* 1612. 4.

Q. H. Fl. Opera cum notis D. Heinsii. *Ex offic. Baphel.* 1612. 8.

Eadem hoc anno prodiere cum Animadversionibus et Notis Dan. Heinsii longe auctioribus, addito libro de Satyra. Lugd. Bat. apud Ludov. *Elzevir.* 12.

Pauli Franci Commentarii in I. et III. Od. L. I. Horatii s. l. 4.

1613.

Q. H. Fl., cum notis Jani Rutger. Lutetiæ, *ex typogr. Rob. Stephani*, 1613. 12.

Textus est ex Heinsii ed. expressus, cum ejusdem emendationibus.

De laudibus vitæ rusticæ commentarius in secundam Horatii oden e libro epodon : autore Blasio Bernardo. Florentiæ, per Jo. Donatum, 1613. 4.

Bibl. du Roi, belles-lettres, I. p. 302.

1615.

Q. H. Fl. Opera omnia, a Pet. Gualt. Chabotio triplici artificio explicata, et demum a J. Jac. Gras-

sero illustrata. *Basileæ apud Ludov. Regis*, fol. 1615.
Bibl. du Roi, belles-lettres, I. p. 300.

1616.

Q. H. Fl. Operá, *per Valent. Cremcovium s. l.* 1616. 8.
Dougl. p. 17.

Q. H. Fl. Poemata, argumentis et scholiis virorum doctissimorum illustrata, cum indicatione diversarum lectionum: studio et opera Georg. Bersmanni: Secunda editio locupletior, ab eodem recognita. *Lipsiæ typis Grossianis*, 1616. 8.
Vide supra a. 1602. 1611.

Q. H. Fl. *Amstelod. apud Henr. Laurentium* 1616. 8.
Haud dubie ex Heinsiana ed. ductus.

1617.

Q. H. Fl., ab omni obscœnitate purgatus, ad usum Gymnasiorum Societatis Jesu: Aldi Manutii de Metris Horatianis et Odæ aliquot (scil. I. 21. et 24. II. 6. et Carmen sæculare) a Fed. Morello eodem genere vers. lyric. græce redditæ. *Paris. apud Jo. Libert.* 1617. 12.

1619.

Q. H. Fl. Opera omnia, denuo emendata. *Amstel. apud Guil. Jansson.* 1619. 24.
Ex Heinsiana religiose expressa.

Q. H. Fl. Op. s. l. ex typ. Jac. Stoer, 1619. 12.
Dougl. p. 17.

Q. H. Fl. — *Genevæ* 1619. 16.
Bibl. Huls. III. 443.

Q. H. Fl. de Arte poetica ad Pisones Epistola, ex rec. Dan. Heinsii seorsim edita. Addita et Dissertatiuncula ejusdem super Plauto et Terentio, Comicis. Witeb. typis Gormann. 1619. 4.

1620.

Q. H. Fl. Opera, a Jac. Cruquio ex Mss. Codicibus emendata cum Comment. Veterum et suis. *Ex offic. Plantin. Rapheleng.* 1620. 4.
Cruquiana VIII. Eodem anno repetita Læv. Torrentii editio Antv. 4.

1621.

Q. H. Fl. Ars poetica per Jan. Parrhasium. *Lugd.* 1621. 8.

Pauli Franci Comment. Horatiani Præmetium in I. et II. Lib. I. Odas, Annotamenta exhibens. Francof. 1621. 4. Cf. a. 1612.

1623.

Q. H. Fl. Opera, denuo emendata. *Amstelod. excud. Guil. Cæsius*, 1623. 12.
Expressa ed. a. 1619.

1624.

Q. H. Fl. Opera: ex typographia regia. Parisiis. f. 1624.

Q. H. Fl., cum Annotatiunculis. *Basileæ*, 1624. 8.
Bibl. Huls. III. 444.

1625.

Q. H. Fl. Opera. *Antv. ex offic.* Plantin. 1625. 12.

Q. H. Fl. Opera. *Amstel. per Jod. Hond.* 1625. 12.

* Jo. Weitz Comment. de laudibus vitæ rusticæ in secundam Horatii odam e Libro Epodon. Francof. 1625. 8.

1626.

Q. H. Fl. Odæ selectæ. *Lugd. Bat. per Bonavent. et Abrah. Elzev.* 1626. 8.

1627.

Q. H. Fl. cum Scholiis Acronis. *Basileæ*, 1627. 8.

Q. H. Fl. Opera omnia, cum novis Argumentis. *Sedani, ex typogr. I. Jannoni*, 1627. 32.
Editio formis litterarum minutissimis expressa.

1628.

Q. H. Fl. Opera omnia. cura Dan. Heinsii. *Amst. apud Elzevir.* 1628. 16.
Ducta ex ed. a. 1612. Vide et sequ. a.

1629.

Q. H. Fl. Opera cum observationibus Aldi. *Ulysch.* 1629. 8.

Q. H. Fl. Opera omnia. Accedunt nunc D. Heinsii de Satyra Horatiana libri II. cum ejusdem in omnia poetæ opera animadversionibus longe auctioribus. II. Voll. *Lugd. Bat. ex offic. Elzev.* 1629. 12.

Edition assez jolie, dit le *Manuel du Libraire*, et que l'on ne trouve pas facilement complète et bien conservée. Plusieurs exemplaires ont un second titre ainsi conçu: *Quintus Horatius Flaccus. Daniel Heinsius ex emendatissimis editionibus expressit et repræsentavit. Lugd. Batav.* de 1628. Ces notes de Heinsius ont un frontispice particulier. Il n'y a qu'un faux titre au traité *de Satyra Horatiana*.

Q. H. Fl. Lyrica sive Odæ, cum Argumentis Odarum et Ideis Horatianis Jo. Bapt. Masculi. Duaci 1633. 12.

Q. H. Fl. Opera — expurgata cum comment, Jod. Maresii. Duaci 1636. 8.
Recusa statim 1638. tum 1647. 1648. 1653. 1664. 1686.

Q. H. Fl. Ars Poetica. *Paris. per Seb. Chappelet.* 1641. 4.

Q. H. Fl. Opera. *Paris. per Jo. Libert.* 1641. 12.

Q. H. Fl. Opera omnia. *Parisiis, e typogr. regia*, fol. 1642.

Vid. supra a. 1624.

F. Ph. Pedemontii Ecphrasis in H. Artem poeticam. *Venetiis* 1646. 4.

Q. H. Fl. cum commentariis selectissimis Variorum et Scholiis integris Jo. Bond: accurante Corn. Schrevelio. *Lugd. Bat. apud Fr. Hack.* 1653. 8.

Repetita hæc ed. sæpius: veluti 1658. 1663. 1668. 1670. 1688.

Daniel Heinsius ex emendatissimis editionibus expressit et repræsentavit.

Q. H. Fl. Opera, *Lugd. B. apud Elzevir.* 1653. 8. *Ex officina Elzevir*, de 239 pages, petit in-12.

Vid. 1612. 1629.

Q. H. Fl. Opera. Amstelod. per J. Janson 1653. petit in-12.

Vid. a. 1619.

Q. H. Fl. Opera, cum not. Jac Meursii. *Antverp.* 1656. 12.

Q. H. Fl. Opera, cum notis Phil. Munckeri. *Lugd. B.* 1658. 8.

Laudat Bibl. Hor. p. 80. nescio qua fide.

Chr. Funccii Aurora æstiva nova facie surgens et consecrata illustramento Carminis secularis Horatiani. Freib. 1659. 8. Spectat haud dubie ad Carm. Sæc. v. 10. 11.

Bibl. Altenb. p. 110.

Q. H. Fl. Ars poetica in methodum reducta per Franc. de Cascales. *Valent.* 1659. 8.

Q. H. Fl. Opera, per Gid. Lithgow. *Edinburg.* 1662. 12.

Q. H. Fl. Opera, cum Notis Th. Muncker. *Lugd. B.* 1663. 8.

Q. H. Fl. Odæ, Epistolæ et Ars poetica. *Amst.* 1663. 8.

Ge. Chr. Cadesreuter Diss. super Epist. Hor. XVI. L. I. *Cisæ* 1664. 4.

* Q. H. Fl. Poemata, cum comment. Jo. Minellii; præmisso Aldi Manutii de metris Horatianis tractatu. *Roterod.* 1668. 12.

Sæpius dein recusa a. 1673. 1676. 1677.

Q. H. Fl. — — *Schrevelii. Lugd. B. et Roterod. ex offic. Hack.* 1670. 8.

Memoratu digna hæc editio hactenus, quod primum Venusinas Rutgersii lectiones additas habet, quamquam truncatas atque interpolatas; de quo graviter conqueritur Burm. *præf. ad ed. Hor. a.* 1699.

Q. H. Fl. Opera, recensuit Tan. Faber, et Notulas et Monita ad Odas addidit, cum specimine novæ interpretationis. Salmur. 1671. 12.

Q. H. Fl. Opera. Ex offic. Plantin. Raphel 1673. 8.

Q. H. Fl., cum notis marginalibus Jo. Minellii, et comment. Fr. Rappolti, necnon supplem. Joa. Felleri. 2 Voll. *Lips.* 1675. 8.

Repetita eo. a. 1678. Eodem anno Rappolti commentarius separatim prodiit *Lips.* 8.

Q. H. Fl. Opera, e rec. Dan. Heinsii. *Amst. Elzev.* 1676. in-18.

Très jolie édition, mais moins recherchée que la suivante :

Horatii Opera, cum commentariis et Annot. Joan. Bond. *Amstel. apud Dan. Elzevirium*, 1676, petit in-12.

Les exemplaires de cette édition, dont les marges sont belles et bien conservées, ont une grande valeur et sont recherchés de plus en plus par les amateurs. C'est un vrai bijou typographique.

Q. H. Fl. cum comment. Th. Pulmanni. *Antv.* 1677. 16.

Vid. a. 1610.

Q. H. Fl. Epistolarum liber II. *Parisiis*, 1678. 4.

Cf. a. 1680. 85. 88. 90.

Q. H. Fl. Epistolarum liber I. *Paris.* 1680. 4.

Cf. a. 1678.

Les Oeuvres d'Horace, traduites en Français, avec des notes et des remarques critiques, par Andr. Dacier. X volumes. *Paris.* 1681. 12.

Contextum repetiit ex ed. Tan. Fabri 1671. Sæpius postea recusa.

Q. H. Fl. Opera omnia. *Venetiis*, 1682. 12.

Q. H. Fl., cum interpretatione et notis Petri Rodellii, e S. I. ad Ser. Galliarum Delphinum. *Tolosæ, per Colomesium*, 1683. 8.

Repetita hæc ed. a. 1686. 1690. 1695. 1696. et 1711.

Q. H. Fl. selectorum Carminnm lib. IV. *Paris.* 1685. 4.

V. a. 1678. 1680.

Q. H. Fl. Opera omnia. *Paris.* 1687. 12.

Q. H. Fl. Carminum Lib. III. *Paris.* 1688. 4.

Vid. a. 1678. 1680. Eodem a. 1688. prodière Satyrarum L. I. et Ars poetica.

Q. H. Fl. Opera. *Venetiis.* 1688. 12.

Ducta ex 1682.

Daceriana II. Paris. X Vol. 1689. 12.

Q. H. Fl. Satyrarum lib. II. *Paris.* 1690. 4.

Vid. a. 1688. Repetita quoque hoc anno P. Rodellii editio Lond. 8. et e rec. Dan. Heinsii, Amstelod. 16.

Q. H. Fl. Opera, cum novis argumentis. *Lugd. Bat.* 1690. 12.

Typis exscripta. ed. Sedan. a. 1632.

Q. H. Fl. Opera, interpretatione et notis illustrata a Ludov. Desprez: in usum Delphini. *Paris.*, *per Fr. Leonhard.* 1691. 4.

Parum novæ lucis affulsit Horatio Despresii commentario, ex superioribus consarcinato. Crisin autem omnino neglexit. Repetit. 1695. 1694 et sæpius.

M. Brunet a compté quatorze réimpressions faites à Londres de cette édition, avec le commentaire de Desprez, depuis 1694 jusqu'en 1795, et il remarque qu'elles ont toutes de la valeur. La réimpression faite en 1695 à Amsterdam est exécutée en lettres rondes, et entre souvent dans la collection *variorum*.

Daceriana III. Paris. X Voll. 1691. 12.

Q. H. Fl. Opera. *Venetiis* 1692. 12.
Vid. a. 1682. et 1688.

Q. H. Fl. cum notis Jo. Rutgersii. *Ultraj* 1694. 12.

Repetit. ed. 1613. Recusæ quoque hoc et sequ. a. Rodellii (Leodii, 1695. 8. Paris. 1696. 8.) et Despresii (Lond. 1695. 8. et Amstelod. 1695. 8.) edd.

Q. H. Fl. ex rec. Heinsii, *Antverp*. 1696. 16.

Q. H. Fl. Opera, cum Notis Eduard. a Zurck. Harlem, Ex typ. Nic. Braau. 1696. 8.

Edition rare et correcte.

Repetit. Lond. 1702.

Q. H. Fl. carmina expurgata, perpetua interpretatione illustravit Jos. de Jouvency. II. Vol Paris 1696. 12.

Repetit. 1702. et 1709.

—

ÆTAS IV, LITIGIOSA, TANDEM ECLECTICA.

Q. H. Fl. Opera. *Venetiis* 1698. 12.
Vid. a. 1682. 1688.

Q. H. Fl. Opera. *Lugduni* 1698. 24.

Q. H. Fl. Opera ad optimorum exemplarium fidem recensita. Accesserunt variæ Lectiones, quæ in Libris Mss. et Eruditorum commentariis notatu digniores occurrunt. Opera et studio Jac. Talbot. *Cantabrigiæ*, typis academicis, 1699. grand in-4°.

Edition estimée.

Accurata poetæ recensio ad Codd. et edd. vett. facta. Recusa est editio a. 1701. 8.

Q. H. Fl. Accedunt I. Rutgersii Lectiones Venusinæ. cur. Petro Burmanno. Traj. Bat. 1699. 12.

Præter Rutgersii Lectt. Venusinas Burmannus excerpta quædam ex ejusdem Notis, Lutet. 1613. evulgatis, subjecit. Textus est Heinsianus ed. 1629. Repetita quoque hoc anno ed. *Lud. Desprez*.

Edition recherchée.

Q. H. Fl. Opera. *Venetiis* 1700. 12.

Q. H. Fl. Poemata. *Florent. typ. reg. Celsit.* 1700. 12.

Q. H. Fl. Eclogæ, una cum scholiis perpetuis, tam veteribus quam novis, præcipue vero antiquorum Grammaticorum, Helenii Acronis, Pomponiique Porphyrionis; quorum quæ extant reliquiæ fœdis interpolationibus purgatæ, nunc primum fere integræ reponuntur. Adjecit etiam, ubi visum est, et sua, Textumque ipsum plurimis locis, vel corruptum, vel turbatum, restituit Willielmus Baxter. *Londini* 1701. 8.

Aversis plane Charisin Baxterum Horatio explicando adsiluisse vel eos animadvertisse arbitror, qui vel leviter ejus Notas degustarint, dilogiis s. allegoriis ac putida quadam doctrina, in rimandis maxime etymologiis spectata, refertas. Neque accuratior ejus opera fuit in Scholl. purgandis, eorumque delectu faciendo. In crisi quoque parum ὑγιὲς deprehendas quam utique sine librorum adjumento institutam fuisse apparet.

Harwood regardait l'édit. de Baxter comme l'une des meilleures d'Horace.

Q. H. Fl. Opera — curante I. Talbot. Cantabr. 1701. 12.
Vid. a. 1699. Repet. 1707.

Q. H. Fl. Opera, ex libris Mss. juxta edit. Rutgers. (1999) et Cantab. (Talboti) Lond. 1702. 12.

Q. H. Fl., cum comment. Læv. Torrentii. *Antverp*. 1708. 4.
Vide supra a. 1608. 1620.

Q. H. Fl., cum notis D. Heinsii. *Lugd. Batav.* 1709. 8.

Eodem anno Baxteriana repetita.

Q. H. Fl. Opera; latine cum vers. gall. Tarteroni notisque criticis Petri Coste. II. Voll. *Amsterd.* 1710. 12.

Q. H. Fl. ex recensione et cum Notis Rich. Bentleji. *Cantabrig*. 1711. 4.

Accessit ad adornandam hanc Horatii editionem Bentlejus tam Codd. præstantioribus, quam ingenio, quo pollebat κριτικωτάτῳ, reconditiorisque eruditionis copia instructissimus, atque hanc spartam ita ornavit, ut vere Horatii sospitator dici haberique mereatur; quamquam eum subinde ultra terminum quem exquisitior sensus poeticus præfigeret, vagatum deprehendas.

Q. H. Fl. fide Mss. emendatus. *Ultraj*. 1711. 8.

Repetitæ quoque h. a. edd Rodellii (Lond. 8.), Juventii *(Rothom. 8.) et Desprez (Lond. 8.)*

Q. H. F. — — Bentleji. *Amstelod. apud Wetstenios*, 1713. 4.

Adjectus est Index Treteri, studio Is. Verburgii.

Q. H. Fl. ad Rich. Bentl. ed. expressus, cum notis Thom Bentleji. *Cantabr*. 1713. 12.

Q. H. Fl. Opera, cura Jac. Watson. *Edinb.* 1713. 12.

Q. H. Fl. Opera, ad fidem Codd. Mss. emendata per P. Burmannum. *Trajecti* 1713. 8.

Q. H. Fl. cum vers. Tarteroni, novo studio emendata. *Paris*. 1713. 12.
Vid. a. 1710.

Excusus quoque h. a. est in Corp. Poet. Lat. cur. Mich. Maittaire.

Juventiana. *Rothomagi*, 1714. 8.

Q. H. Fl., cum vers. Anglica, etiam notarum Bentlej. *Londini, II Voll.* 1714. 12.

Q. H. Fl. Opera, cura Mich. Maittaire, cum variantibus lectionibus Codd. Londini, apud Tonson et Watts, 1715. 8.

Q. H. Fl. Opera, lat. et gall. cum notis Pellegrini, Paris. apud Pet. Witte, 1715. 8.

J. Sturmii Comment. in A. P. ed. ab I. H. Ackero Rudolstadii 1715. 8.

Bentlejana III. *Amstelod.* 1717. 4.

Heinsiana. Amst. apud Jans. et Wæsb. 1718. 12.

Q. H. Fl., cum vers. Angl. per Th. Creech. *Londini*, 1718. 12.

Q. H. Fl., ex rec. Heinsii et Fabri ac variis Lectt. Rich. Bentleji. *Amsterd. apud Wetsten.* 1719. 16.

Q. H. Fl. Opera expurgata : interpretatione ad verbum, variis lectionibus ac notis illustravit Jo. du Hamel. Parisiis, apud fratres Barbou. II. Voll. 1720. 8.

Recusa ed. a. 1730. et 1764. Arrogantiam audaciamque magis mireris in hoc homine, quam doctrinam.

Q. H. Fl. Poemata, ex antiquis Codd. et certis Observationibus emendavit, variasque scriptorum et impressorum Lectiones adjecit Alex. Cuningamius. *Hagæ Com. apud Th. Jonson.* 1721. 8.

Alex. Cuningamii Animadversiones in Rich. Bentleji notas et emendationes ad Q. H. Fl. ib. eod.

Eodem a. uterque hic liber recusus est Londini apud Vaillant et Prevost, ubi obss. crit. subjectæ textui leguntur.

Q. H. Fl. Opera. Index variantium Lectionum insignioris notæ, quæ passim iu Mss. occurunt. *Dublini; per Grieson* 1721. 12.

Baxteriana. *Londini, per I. Batley* 1725. 8.

Cette édition de Baxter est plus recherchée que celle de 1701.

Daceriana IV. Amst. Wetsten. X Voll. 1727. 12.

Q. H. Fl., ex recensione et cum notis atque Emendationibus Rich. Bentleji. Ed. III. cum Indice locupletissimo. *Amstelod. Wetsten.* 1728. 4.

Le travail de Bentlei sur Horace jouit d'une grande estime.

Cette édition de 1728 n'est autre chose que celle de 1713 avec un titre nouveau.

Q. H. Fl. carmina expurgata : cum notis M. Brochard. *Paris.* 1728 8.

Duhameliana II. *Paris. II Voll.* 1730. 8.

Q. H. Fl. cum emmendd. et interprr. nova. *Glasguae, apud R, et A. Foulis* 1730. 8.

Q. H. Fl. Carminum Libri V. recensuit et ex vetustis exemplaribus, editionibus et commentariis emendavit Ge. Wade. *Lond. per Guill. Bowyer*, 1731. 8.

Nulli interpretum visa hæc editio, omninoque inter rariores habenda. Neque mihi eam inspicere facultas erat.

Q. H. Fl. Opera. *Edinburg. apud R. Freebarn.* 1731. 12.

Q. H. Fl. Opera omnia, æneis tabulis incidit Jo. Pine, II. Voll. Londini, 1733. 1737 — 2 vol in-8°.

Expressa ed. Talboti a. 1701. Felicior Pinii opera versata est in Horatio ære exprimendo, quam figuris ornando atque illustrando, in quibus delectum et artis peritiam desideres. Vid. Sax. Onom. Anal. P. I. p. 564.

Cette édition est peu correcte. On en a fait deux tirages. Le premier se reconnaît au signe suivant : la médaille de César-Auguste porte au haut de la page 108, du tome 2 : *Post Est*, au lieu de *Potest.* La faute a été corrigée dans le second tirage. L'Edition de Pine est gravée en entier ; les ornements ne sont pas d'un fort bon goût.

Q. H. Fl., ex castigat. et cum obss. Bentleji, Cuningamii et Sanadoni. *Hamburgi, apud A. van den Hoeck* 1733. 12.

Q. H. Fl. Opera, e typogr. regia. *Paris.* 1733. 16.

Litteris minutissimis eleganter impressa editio.

Daceriana, aucta notis et variis lectt. Bentleji, Cuningamii et Sanadoni. Amstelod. apud A. van den Hoeck. 4. Voll. 1733. 4.

Eadem ibidem hoc anno X Voll. excusa 12.

Q. H. Fl. Dacerii et Sanad. notis congestis. *Amst. Wetsten.* (VIII. Voll.) 1735. 8.

Q. H. Fl. (per Jo. Jones). *Lond. apud I. Brotherton et I. Nourse* 1736. 8.

De hac editione superius actum. Notas sequuntur Doctorum conjecturæ et variæ lectiones.

Juventiana, editio nova, juxta exempl. Romæ. *Rothom.* 1736. 8.

Q. H. Fl. poemata, ex castigat. et obss. Bentl. Cuning. et Sanadonis emendata. *Londini, Nourse*, 1740. 12.

Recusa ed. a. 1753.

Q. H. Fl. Opera, lat. et anglice, cum notis Dacerii Sanadoni aliorumque. *Lond. apud Jos. Davidson. III. Voll.* 1741. 8.

Q. H. Fl. cum notis Variorum. Anglice vertit Phil. Francis. *Londini* 1743. 8.

Q. H. Fl. Opera, ex rec. D. Heinsii et T. Fabri ac varr. lectt. Bentleji et Sanadoni. *Amst. Wetsten.* 1743. 8.

Q. H. Fl. Opera. Typ. J. Brindley *Lond.* 1744. 8.

Q. H. Fl. Opera, *Glasguae Foulis* 1744. 8.

Editio immaculata in fronte audit, h. nullis mendis typographicis deturpata.

Il en existe des exemplaires sur grand papier, et d'autres très précieux qui ont été tirés sur format petit in-8°.

Q. H. Fl. carmina, nitori suo restituta, accurante Steph. Andr. Philippe. *Lutet. Coustelier* 1746. 12.

M. Brunet indique sous la date de 1745 l'édition suivante : Horatii opera (edente J. Hawkay). *Dublinii, typ. acad*, in-8°. Cette édition, dit l'auteur du *Manuel du Libraire*, est correcte et peu connue en France.

Elle a été reproduite en 1754 avec un titre au nom de Barbou.

Q. H. Fl. Opera, Lond. apud Guil. Sandby. II. Voll. grand in-8°. 1749.

Splendida editio, XXXV. monumm. antiquis aere incisis exornata.

Q. H. Fl. poemata, latine vers. gall. et notulis Car. Batteux. II. Voll. *Paris.* 1750. 12.

Q. H. Fl. cum vers. Angl. poetica notisque criticis selectis et optimis quibusque Latinis et Gallicis commentariis, per Phil. Francis. ed. IV. Lond. IV Voll. 1750. 12.

Q. H. Fl. Opera. *Glasguae per R. et A. Foulis* (ed. III.) 1750. 8.

Q. H. Fl. Eclogæ — — Baxteri, ad cujus secun-

dam editionem recudi curavit, et varietate lectionis suisque observationn. auxit Joh. Matth. Gesner. *Lipsiæ, Fritsch,* 1752. 8.

Pars sexta Operum Horatii, ipsi et Sidonio Apollinari Laudes Phœbi et Dianæ dicta, ex antiquissima recensione Sidonii nunc primum edita, argumentis et nova paraphrasi collustrata, auctore J. P. Anchersen. *Hafniæ* 1752. 8.

De hoc Anchersenii commento superius actum est.

Q. H. Fl., latine et gallice. V. Voll. Paris. 1752. 12.

Batteusiana, II. Voll. Paris. 1753. 8.

Q. H. Fl. ex ed. S. A. Philippe. Paris. 1754. 8.

Eadem, cum interpretatione ac notis Juvencii, nova editio nitidiss. et accuratiss. *Parisiis*, 1754, 2 vol. in-12.

Cette édition à l'usage des colléges, très souvent reproduite dans le dix-huitième et le dix-neuvième siècle, avec ou sans *l'Appendix de Diis et Heroibus poeticis*, fut publiée pour la première fois en 1696, 2 vol. in-12. Parmi les réimpressions récentes, nous citerons les suivantes comme les plus recommandables: Carmina expurgata, cum adnotationibus a Jouvencio plerumque desumptis; quibus accessit designatio locorum præcipuorum quæ Bolæus ab Horatio mutuatus est. *Lugduni, Rusand*, 1818, in-18; édition stéréotype d'Herhan, *Paris*, 1813, 1819, 1824, et 1825, in-18. *Paris, Delalain*, 1813, 1821, 1826 et 1829, in-18; *Paris, Nyon*, 1821, in-18; et *Paris, Lesage (Belin-Mandar et Devaux)*, 1823, 1824, in-18. (Quérard, *France littéraire.*)

Q. H. Fl. Epistolæ ad Pisones et Augustum, with an english commentary and Notes. To which are added two dissertations. Ed. III. By R. Hurd. Cambr. II Voll. 1757. 8.

Hurdianum commentarium germanice vertit Etchenburg. *Lips.* 1772. 8.

Q. H. Fl. ad lectiones probatiores diligenter emendatus, et interpunctione nova sæpius illustratus. Ed. IV. *Glasguæ, excud. R. et A. Foulis.* 1760. 8.

Il existe des exemplaires tirés sur format in-4°.

Q. H. Fl., latine et anglice, interpr. Ph. Francis. *Lond.* 1760. 8.

Vid. a. 1743.

Q. H. Fl. Opera omnia, prius ad exemplar Bentleji excussa, nunc insertis duobus Codd. novissime repertis aucta, addita quoque de harum odarum inventione epistola principis Palavicini. T. I. II. s. l. (Pragæ) et a. (1760.) 8.

Curata hæc editio a Celsiss. Princ. de Furstenberg.

Q. H. Fl. Opera, curante J. P. Millero. *Berolini*, 1761. 8.

Q. H. Fl. Poemata, latine et gall. ex vers. Batteusii recusa. II. Voll. *Jenæ et Lips.* 1762. 12.

Q. H. Fl. Opera, typis Jo. Baskerville. *Birmingh.* 1762. 12.

Nitida et satis correcta editio, recus. a. 1770.

Elle est très recherchée; l'édition de 1772 lui est fort inférieure.

Q. H. Fl. Carmina et Ars poetica cum notis Henr. Braun. *Aug. Vind.* 1763. 8.

Q. H. Fl. Carmina, nitori suo restituta. *Paris. apud Barbou.* 1763. 1 vol. in-12, fig. Édition estimée, donnée par Valart.

Idem Barbou a. seq. Duhamelianam recudi curavit II. Voll.

Chr. Ad. Klotzii Vindiciæ Q. H. Fl., accedit commentarius in carmina poetæ. *Bremæ* 1764. 8.

— Eadem, ex recensione et cum notis R. Bentlei. *Lipsiæ*, 1764, 2 vol. in-8°.

Q. H. Fl. cum vers. Anglica et notis C. Smart. Londini (IV. Voll.) 1767. 8.

— Eadem cum comment. J. Bond. *Aureliani*, Couret de Villeneuve, 1767. 1 vol. in-12. Jolie édition.

Q. H. Fl. Opera, ad fidem LXXVI. Codd. Accedunt I. Synopsis chronologica rerum Romanarum, vivente Horatio. II. Tractatulus de metris Horatianis. III. Variæ LXXVI Codd. Lectiones. IV. Phrasium subdifficilium enucleatio. V. Lexicon mythologicum, historicum et geographicum. VI. Dictionarium latino gallicum vocum Horatianarum, quæ lectorem morari possunt. Curante Jos. Valart. Parisiis, M. Lambert, 1770. 8.

Q. H. Fl. Birmingh. typ. Baskerville 1770. 4.

Très belle édition, ordinairement avec des figures de Gravelot.

Q. H. Fl. carmina, collatione scriptorum græcorum illustrata ab Henric. Wagnero. *Halæ* 1770. 8. Ejusd. Additamenta, ib. 1771. 8.

Chr. Ad. Klotzii Lectt. Venusinæ. *Lips.* 1770. 8.

Baxtero-Gesneriana II. *Lips.* 1772. 8.

Q. H. Fl. a Franc. Dorighello, Patavino, illustratus T. I. — III. Patavii typis seminarii 1774. 8.

— Eadem. *Parisiis*, Barbou, 1775. in-12, bonne édition donnée par Lallemand.

— Opera omnia, ad exemplar Bentleij excusa (absque nota, sed *Pragæ* circa 1775.) 2 vol. petit in-8°.

Cette édition, dit M. Brunet, n'est point belle; mais c'est une rareté typographique, car elle n'a été imprimée qu'à petit nombre, aux frais du prince C. Egon de Furstenberg, et n'a point été mise dans le commerce.

Q. H. Fl. Carmina et Epodon liber latine cum vers. germ. et notis Jac. Frid. Schmidt. T. I — III. *Gothæ*, Ettinger 1776. 8.

Q. H. Fl. Carmina cum Annotat. gallicis Lud. Poinsinet de Sivry. T. I. II. Paris. e typogr. Didot. 1777. 8.

Q. H. Fl. Opera, recensuit, varietate lectionis et perpetua adnotatione illustravit Chr. Dav. Jani. T. I. Lips. 1778. T. II. ibid. 1782.

Cette édition n'a pas été complétée; elle ne contient que les quatre premiers livres des odes.

Repetit. Lips. 1787. et 1790.

Q. H. Fl. Opera, ad optimas edd. collata. Præmittitur notitia litteraria. Studiis societatis Bipontinæ. *Biponti* 1783. 8.

Recusa 1792.

Q. H. Fl. Opera. *Avenione* 1785. 24.

Editio nitida.

Q. H. Fl. Carmina: curavit Jer. Jac. Oberlin. *Argentor. typis et sumtu Rollandi et Jacobi*, 1788. 4.

Splendidissima editio. In fine adjectæ sunt var. Lect. e codd. IV. Argentoratensibus excerptæ.

Baxtero-Gesnerianam eodem anno obss. suis locupletatam curavit J. C. Zeunius. *Lipsiæ, apud Fritsch.* 8.

Bonne édition.

Q. H. Fl. Opera. *Parmæ, in ædibus Palatinis typis Bodonianis*, 1791. fol. maj.

Editioni cui Bodoni omnes typographiæ suæ affudit Veneres, præfuit Joh. Nic de Azara, vocatis in partem laboris Ennio Quirino Visconti Romano, Carolo Fea Nicensi et Stephano Arteaga Matritensi, VV. eruditissimis ac de politioris antiquitatis monumentis meritissimis. Textus subinde refictus est ad probatissimas quasque Codd. lectiones, et accuratissima interpunctione sublevatus, ut adeo novam poetæ recensionem præstet hæc editio.

Il a été tiré des exemplaires en papier royal, en papier superfin, et en papier vélin.

Q. Horatii Flacci opera, cum variis lectionibus, notis variorum et indice locupletissim. (edentibus H. Homer et Car. Combe). *London, excudebat.*

G. Brown, 1792—93, 2 vol, in-4°, grand papier vélin.

— Cette édition a été faite sur celle de Gessner; elle est fort belle. Quelques exemplaires ont été tirés sur très grand papier et partagés en quatre volumes.

— Eadem, ed. Bipontina II, in-8°, 1792.

Q. Horatii Flacci, opera omnia, ex optimis recens, in usum scholarum caravit Jacob. Baden. *Hauniæ*, 1793. 8.

— Eadem. *Parmæ (Bodoni)* 1793, grand in-4°. Les exemplaires sur papier fin sont recherchés.

Q. Horatii Flacci Opera, recensuit et notulis instruxit Gilb. Wakefield. *Londini, Kearsley*, 1794, 2 vol. petit in-8°. Des exemplaires ont été tirés sur grand papier, et sont précieux. Cette édition est estimée.

— Eclogæ, cum notis G. Baxteri et J. M. Gesneri, quibus suas adpersit J. C. Zeunius. *Glasguæ, in ædibus acad.* 1796. très grand in-8°. papier vélin. Une édition in-4° a paru en même temps.

Q. Horatii Flacci opera, cura J. Hunteri. *Adrianop.* in-12. 1797.

Epistolæ ex Horatii Flacci operibus excerptæ. *Mitaviæ* 1798, in-12. Tirées à cent quatre-vingts exemplaires.

— Opera, ad exemplar Bentlei recudenda curavit argumentis præmissis, notis criticis vita auctoris enarrata, adjectis, indicibusque et verborum et rerum illustravit J. Ch. F. Wetzel. *Lignitii*, 1799, 2 part in-8°. Cette édition se recommande par ses index.

Q. Horatii Flacci Opera. *Parisiis, excud. Petr. Didot natu major*, 1799 — 1800, *grand in-folio, pap. vélin.*

Cette édition est un des plus beaux livres que la typographie ait jamais produits; aucune autre des œuvres d'Horace ne peut rivaliser avec elle en magnificence. Elle est décorée de douze vignettes allégoriques dessinées avec beaucoup de goût par M. Percier, et placées en tête de chaque livre. Deux exemplaires ont été tirés sur peau de vélin.

— Eadem, *apud P. et Firm. Didot*, editio *stereotypa*, in-18. 1800.

Q. Horatii Flacci Opera, illustravit Christ. Guil. Mitscherlich. *Lipsiæ*, 1800, 2 vol. in-8°.

Cette édition n'est point un livre de luxe, quoiqu'elle soit ornée de vignettes; mais elle se distingue sous un rapport plus capital, l'excellence du commentaire, un des plus beaux monuments de la critique littéraire. L'érudition de Mitscherlich est vraiment effrayante; rien n'échappe à la science du philologue allemand; il explique avec la plus grande sagacité les passages douteux, et pénètre profondément dans le génie de son auteur. Ses notes sont un immense trésor de citations devenues instructives par leur rapprochement de faits historiques, et de discussions philologiques dans lesquelles la langue grecque joue un très grand rôle. Cette édition devait avoir cinq volumes; les deux premiers ont seuls paru; ils contiennent les odes. On recherche beaucoup les exemplaires sur papier vélin.

Q. Horatii, Opera cum notis J. H. M. *Ernesti*, *Berl.* 1800, 2 *vol. in*-8°.

— De Satir. atque Epist. Horatii, descrimine scripsit Carol. Morgenstern. *Lipsiæ*, 1801, in-4°.

— Horatius, cum locis quibusdam e scriptoribus græcis collata a Steph. Werton. *London*, 1801, in-8°. *Ibid.* 1802 et 1805, in-4°.

— De Arte Poetica, adjecto Aristotelis de Arte poetica libro, edid. Laurent. Salh. *Hauniæ*, in-8°. 1802.

Horatii Opera. *Vindobonæ* 1802, in-8°. — Ed. J. Moth. Gesneri recusa.

Q. Horatii Flacci Opera recensuit et illustravit S. G. Doering. *Lipsiæ*, 1803, in-8°, tome I.

Q. Horatii Flacci odæ aliquot, descriptæ modis musicis vocis et instrumenti dicti *piano-forte*, edid. C. F. Ruppe. *Lugd. Batav.* 1803.

— Eadem, cum scholiis perpet. Joan. Bond (*edid. Nic. Lud. Achaintre*). *Parisiis*, 1806, 1 *vol. in*-8°. Il existe des exemplaires en grand papier. Deux ont été tirés sur vélin.

— Eadem, restituit Prædicow. *Viteb.* in-8°, 1806.

Horatius Jani, cura Schœferi recusus. *Lipsiæ*, 1809, 3 vol. in-8°.

— Eadem cum brevibus notis ad usum scholarum. *Amstelod.* 1810. in-8°.

Horatii Opera, ad Mss. Codices Vaticanos, Chisianos, Angelicos.... aliosque, plurimis in locis emendavit notisque illustravit, præsertim in iis quæ romanas antiquitates spectant, Carol. Fea. Biblioth. Chisianæ præfectus. *Romæ*, 1811, 2 vol. in-12. Le

titre porte : *editio romana prima post principem* ; mais on a déja vu que M. Fea n'avait point eu sous les yeux l'édition de Philippe de Lignamine. Son travail n'en est pas moins fort estimé.

— Eadem, ad optim. lib. fidem. *Lipsiæ*, in-12. —*Ibid.* 1820, in-12.

Q. Horatii Flacci Carminum libri V ad fidem XVIII MSS. Paris. Recensuit notis, illustravit, et gallicis versibus reddidit C. Vanderbourg. Paris. 1812—1813. 3 vol. in-8°.

Si je cite ici cette édition, dont la place naturelle serait au chapitre des *traductions françaises*, c'est sous le rapport de l'important travail de M. Vanderbourg sur le texte. M. Vanderbourg a donné son édition des odes d'après dix-huit Mss de la bibliothèque du roi; elle se recommande à ce titre par un texte d'une grande pureté.

Q. Horatii Flacci opera, cum notis Gesneri et Zeunii, et cum indice verborum copiosissimo. *Londini*, 1813, in-8. Bonne édition.

— Eadem, edente Joan. Hunter. *Cupri Fifanorum*, 1813, 2 *vol.* *in*-8. La première édition de l'Horace de Hunter a paru à Saint-André en Écosse (*Andreapolis*), en 1797, in-12.

Horatii Opera, mit Eintelungen, Anmerkungen und mytholog. histor. und geograp. Worterb. zum Schulgebrauch von A. C. Borheck. *Lemgo. Meyer*, 1814 —1818, 2 vol. in-8.

— Eadem, ad optim. libr. fidem. *Hildesh.* in-8. 1817.

— Opera, ad fidem editionis Gesnero Zeunianæ (recensuit J. Carey), *Londini*, *Chodwel*, 1817, *grand in*-18. Jolie édition.

— Opera, ad exemplar recensionis Bentleianæ plerumque emendata, et brevibus notis instructa. edidit Thomas Kidd. *Cantabrig.* 1817. grand in-18. Des exemplaires ont été tirés format in-12.

— Eadem, ad optim. edd. in usum sch. ed. G. H. Lunemann. *Gotting.* 1818. 1 vol. in-8.

Horatius. *Londini*, *impensis Gal. Pickering*, *typis Corall*. 1820, 1 vol. in-48. Jolie édition imprimée en caractères très menus. Il en existe des exemplaires sur peau de vélin.

— Opera, ad Mss. codd. emendavit, notisque illustravit Car. Fea: denuo recensuit, adhibitisque novissimis subsidiis curavit F. H. Bothe. *Heidelbergæ*, *Oswald*, 1820—1821, 2 vol. in-8. Édition très supérieure à celle de 1811. Elle a été réimprimée à Heidelberg en 1826. 2 vol. in-8°.

Bothe (F. H.) annotationes, ad Horatii a Carl. Fea editionem romanam : accedunt J. G. Grævii scholia ad Horatii odarum libros II priores ; ex autographo scriptoris primum edidit J. H. Bothe *Heidelbergæ*, 1821, 2 part. en 1 vol. 8.

— Eadem a Joach. Henric. Jæck. *Vinariæ*, 1821, 1 vol. in-8.

— Eclogæ, cum scholiis vet. Baxteri et Gesneri, edente J. C. Zeune, recogn. F. H. Bothe. *Lipsiæ*, *Hahn*. 1822, 1 vol. in-8.

Q. Horatius : recensuit et emendavit F. Q. Pottier. *Paris*, *Malepeyre*, 1823 (*typis J. Didot*), 1 vol. grand in-8.

— Eadem, *Lipsiæ et Lugd. Batav.* 1823. in-8.

Clavis Horatiana, sive indices rervm et verborvm philologico critici in Opera Horatii, præmissis ad lectionem vsvmque poetæ necessariis, auct. Jo. Henrici Martini Ernesti. *Lipsiæ*, *Liebeskind*, 1823. 3 vol. in-8. Ce grand travail historique et critique contient les trois index suivants : index I, nominvm sive geographicvs et historicvs ; Index II, syntacticvs ; index III, index verborvm, sive index latinitatis. Il est écrit en partie en allemand.

Horatii Opera. *Londini*, *Harding*, 1824, 1 vol. petit in-8.

M. Dibdin cite cette édition comme un modèle pour la correction du texte et la beauté du papier et de l'impression.

Q. Hor. opera omnia cum indicibus locupletissimis, illustravit Fridericus Guil. Doering, editio tertia auctior et emendatior. *Lipsiæ*, *Hahn* 1824, 2 vol. in-8. Très bonne édition critique. La 1[re] édition du premier volume a paru en 1803. — Une réimpression a été faite en 1828.

Horatius, Q. Fl. Opera, ex Doeringii recens, ad usum schol. accom., cur. H. L. J. Billerbeck, *Hanover*, 1824. 8.

R. Bentleii notæ atque emendationes in Q. Horatium integræ, cum ipsis indicibus Benleianis, curante Jof. Frid. Sachse. *Quedlinburgi*, *Basse*, 1825, 1 vol. in-8.

Q. Horatii Flacci Opera omnia curis secundis emendavit Joh. Aug. Amar. *Părisiis*, *Lefèvre*, 1 vol. in-32.

Horatii Opera omnia, edent. Doering. *Glasguæ*, *excudebant*, *A. et Jo. M. Duneau*, *impensis Ric. Priestley. Londini*, 1826, 1 vol. in-8. Edition de beaucoup supérieure à celle de 1824.

— Opera, ex editione J. C. Zeunii, cum notis et interpretatione in usum Delphini, variis lectionn. notis variorum et indice locuplet. accurate recensata. *Londini*, *Valpy*, 1825, 4 vol. in-8.

Horatius, ex recensione et cum notis Petri Duviquet. *Paris*, *Gosselin*. 1825, 2 vol. in-12. Le troisième et dernier volume n'a pas paru.

Horatius, Q. Fl. Opera expurgata et accuratis notis illustr., ed. R. Schwindel. *Viennæ*, 1825, 2 Tomi, 8 maj.

Horatius Flaccus, ex recensione et cum notis atque emendationibus Rich. Bentleii ; cum indicibus. Editio nova. *Lipsiæ*, *Weidmann*, 1826, 2 vol. in-8.

— Eadem, ex ed. Bipontina V, ad optimas lectiones MSS, et edd. nova editio recensita, brevibus notis criticis et interp. subjunctis ; nec non Horatiano indice ; cum adnotata Horatii vita. *Paris*, *Treuttel et Wurtz*, 1828, 1 vol. in-8.

Horatius, Q. Fl. Opera, rec. et ill. F.-G. Doering, cum indicibus. *Lipsiæ*, 1828—1829. 8 Ti. 8 maj.

Horatius, Q. Fl. Opera, ad optim. libror. fidem edita, cum variet lect. delectu. Cur. C. Zell. *Stuttgart.* 1828, 2 Tomi 8 maj.

Q. Horatii Opera omnia, recensuit Filon, *Paris*, *Sautelet*, 1828, 1 vol. in-64 de 229 pages. La ténuité des caractères ne saurait être portée plus loin; ce volume est un vrai bijou typographique; il a été imprimé avec les caractères microscopiques de H. Didot.

Horatius Flaccus, cum variis lectionibus, argumentis, notis veteribus ac novis, quibus accessit index recens omniumque completissimus, curante et emendante N. E. Lemaire. *Parisis*, *Lemaire*, *typis Duverger*, 1829—1831, 3 vol. in-8. Bonne édition.

Horatius, Q. Fl. Opera recens. et illust. F.-G. Doering; editio minor. *Lipsiæ*, 1830. 8.

Opera, ad optimorum codd. et edd. fidem recensuit et variorum suisque notis illustravit L. Quicherat, ad usum scholarum. *Parisiis*, L. *Hachette*, 1829, 1 vol. in-12.

Quinti Horatii Flacci opera, ex optimis editionibus recensita et emendata. *Parisiis*, *rue de Seine*, *n.* 68. 1830, 1 vol. in-8.

— Eadem, cum scholiis et adnotationibus. *Lipsiæ*. 1831, 1 vol. in-8.

— Epistolæ ad Augustum commentario illustravit H. Riedel. *Groningæ*, 1831, 1 vol. in-8.

Les œuvres d'Horace font partie des collections suivantes:

Corpus poetarum latinorum, edidit W. S. Walker. *Cantabrigiæ et Londini*, *James Duncan*, 1827. 1 vol. petit in-8.

Poetæ latini veteres ad fidem optimarum editionum expressi. *Florentiæ*, *Molini*, 1829, 1 vol. in-8. de 1550 pages.

Corpus poetarum veterum, latinorum cum diversæ lectionis adnotatione brevissima, cur. G. E. Weber. *Francofurti ad Mœnum. Brœnner*, 1833, 1 vol. grand in-8. de plus de 1500 pages. — Cette édition est beaucoup plus belle que celle de Florence; elle contient d'ailleurs des notes et des variantes; mais les poètes scéniques n'en font pas partie.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR

LES TRADUCTIONS D'HORACE

EN LANGUES ÉTRANGÈRES.

Horace a été traduit chez toutes les nations policées : partout où une langue a été formée, partout où l'imprimerie s'est introduite, les hommes de lettres se sont efforcés de faire passer dans leur idiome les spirituelles productions de l'ami de Mécène. Aucun poète n'a été étudié davantage ; toutes les langues vivantes ont lutté tour à tour avec celle d'Horace ; il existe des versions de cet écrivain en russe, en portugais, en polonais, en grec ancien, et même en divers patois ; mais les seules qui soient complètes sont des traductions françaises, espagnoles, italiennes, allemandes et anglaises. C'est un magnifique éloge que ces efforts constants de toutes ces nations lettrées pour s'approprier les beautés inimitables de l'auteur de l'Art Poétique, et un sujet d'études d'un bien haut intérêt que la comparaison de leurs divers résultats. Toutes ne disposaient pas des mêmes moyens pour arriver au but qu'elles se proposaient d'atteindre, et les chances n'étaient pas égales dans ce concours, où les langues modernes osaient entrer en lice avec la langue latine.

En effet, combien sont grands les avantages du latin sur nos idiomes ! combien sa marche est plus aisée et plus vive ! il n'est embarrassé ni de notre maussade article, ni de la superfétation de nos verbes auxiliaires; son ablatif absolu demande aux langues modernes une phrase entière pour être fidèlement traduit. Quelle concision et quelle énergie ne doit-il pas au fréquent usage des deux mots dont cette locution se compose ! Quelle langue peut se permettre autant d'ellipses, et quel poète égale Horace dans l'art de faire deviner sa pensée et de dire autant par l'absence que par l'usage d'un mot ? Nul ne sait avec plus de grace s'écarter de l'ordre naturel dans lequel les mots sont assemblés, et donner à l'esprit le plaisir de soulever le voile sous lequel l'inversion semble cacher le sens. Ce désordre apparent, qui associe l'intelligence du lecteur à celle du poète est tout-à-fait dans le génie de la langue des anciens Romains ; l'inversion est leur construction usuelle ; c'est elle qui donne au style d'Horace tant de charme, d'élégance et de vivacité.

Nos langues méridionales sont surchargées de périphrases, de transitions, d'expressions parasites. L'espagnol est une langue sonore, harmonieuse, riche en mots et en idiotismes, et surtout très gracieuse ; elle fait, comme l'italienne, beaucoup de sacrifices à l'euphonie : la plupart des irrégularités de ses verbes n'ont d'autre but que celui de faciliter la douceur de la prononciation. Comme l'italienne dont elle est sœur, cette langue fait un usage très fréquent de la faculté de modifier la désinence des mots, pour leur donner de la force et de la grace, ou en nuancer le sens. Ses quatre verbes auxiliaires sont une richesse de plus; mais si les traducteurs espagnols d'Horace ont pu reproduire son abondance, il leur a été interdit d'égaler sa concision. Les quatre cent soixante et seize vers latins de l'Art Poétique en ont demandé plus de sept cent vingt à Burgos, huit cent dix-huit à Espinel, plus de neuf cents à Morell, et mille soixante-cinq à Thomas Iriarte. Le plus poétique et le moins diffus de ces traducteurs, don Javier de Burgos, emploie assez souvent deux et même trois vers espagnols pour rendre un seul vers latin.

Ce que j'ai dit du génie de l'espagnol, s'applique entièrement à l'italien, langue musicale et souple, embarrassée d'articles, plus propre à rendre la grace que l'énergie, et riche en expressions adverbiales, en mots, en images et en idées. C'est la langue des poètes; aussi a-t-elle un nombre immense de traducteurs d'Horace. Aucun d'eux ne s'est plus approché que Gargallo de son inimitable modèle.

Il existe fort peu d'analogie entre les langues méridionales et celles du nord, mais il y en a beaucoup entre celles qui composent chacune de ces divisions. Un grand nombre de mots et de règles sont communs à l'anglais et à l'allemand, et l'on reconnaît entre l'une et l'autre langue une multitude de rapports étymologiques. Aucune n'a plus de simplicité que celle de Milton, aucune n'est moins chargée de règles grammaticales. L'anglais n'a qu'un seul article, commun aux trois genres et aux deux nombres ; il n'est pas dans cette langue de verbe qui ait plus de deux ou trois désinences, et ces terminaisons sont faciles à retenir ; la construction est simple, presque toujours directe ; comme l'allemand, elle fait souvent l'inversion du nom suivi d'un autre nom qui en dépend. Chez elle, le pronom possessif s'accorde, non comme chez les autres, avec le genre de la chose possédée, mais avec celui de la personne qui possède ; et l'adjectif, comme en allemand, précède invariablement le substantif. Cette langue est pauvre et peu harmonieuse, mais elle ne manque ni d'agréments ni de force. Horace a trouvé de dignes interprètes dans quelques poètes de cette nation, parmi lesquels Francis mérite le premier rang.

« L'allemand, a dit Madame de Staël, est une « langue très brillante en poésie, très abondante en « métaphysique, mais très positive en conversation. « L'allemand convient mieux à la poésie qu'à la prose, « et à la prose écrite qu'à la prose parlée ; c'est un « instrument qui sert très bien quand on veut tout « peindre et tout dire. (De l'Allemagne.) » Mais l'étude de l'allemand présente plus de difficultés à elle seule que celle de la plupart des autres langues vivantes réunies : c'est presque le travail d'une vie entière. Aucune langue européenne ne possède un nombre de mots aussi considérable ; et à cet avantage, l'allemand joint celui de pouvoir en fabriquer à volonté, suivant le besoin du moment. La plupart peuvent être pris dans des acceptions très différentes : ceux-ci changent complètement de signification par l'addition d'une particule ; ceux-là expriment des idées diverses, selon que la particule est placée devant ou derrière la racine. Un même verbe peut prendre jusqu'à trente significations différentes par sa combinaison avec un nombre égal d'adverbes ou de prépositions. Une langue est d'autant plus facile à apprendre qu'elle présente plus de rapports avec la langue maternelle ; un Français qui veut lire Goethe ou Schiller n'est servi par aucune analogie. Une des plus grandes difficultés que présente l'allemand, c'est le grand nombre des idiotismes, et surtout l'emploi des particules. Ces petits mots lui donnent sa physionomie spéciale et font sa richesse par la faculté presque indéfinie qu'ils lui prêtent de modifier le sens des mots racines. C'est une langue particulière dans la langue générale. Un caractère essentiel de l'allemand, commun au latin, c'est de rendre fréquemment par un adjectif un substantif ou un verbe, et de former ainsi un mot de plusieurs : les mots composés ne rendent pas moins de services à la langue allemande que les ablatifs absolus au latin.

La langue française est claire et précise ; elle aime à procéder par construction directe, et l'allemand fait précisément le contraire : il met l'adjectif avant le substantif, et le régime indirect avant le direct. Si le verbe est à un temps composé, il place tous les régimes entre le verbe auxiliaire et le participe passé, qu'il rejette à la fin de la phrase, souvent très longue et surchargée d'incidences. La multiplicité des relatifs dans des périodes dont il faut attendre long-temps le mot, n'est pas une difficulté moindre. Comme dans le latin, les inversions sont l'un des caractères du génie de la langue ; elles sont aussi la construction usuelle, et souvent, très souvent leur emploi est obligatoire. C'est à ces titres divers que l'allemand est une langue savante, qui demande une grande force de volonté, et met l'esprit dans une tension continuelle. L'attention doit être soutenue depuis le premier mot jusqu'au dernier, car celui-ci détermine le sens de la période ; la plupart des phrases, en allemand, sont de véritables énigmes dont le dernier mot est la solution.

Aucune langue ne disposait d'autant de moyens pour lutter avec celle d'Horace : elle n'est ni moins riche ni moins féconde en images, et, ce qu'aucune autre ne saurait faire, il lui est possible de l'égaler en concision. La traduction d'Horace par Voss reproduit le texte vers pour vers ; cependant nulle version n'est plus fidèle. Il est vrai que le grand vers allemand est d'une longueur démesurée.

—

TRADUCTIONS ESPAGNOLES.

Las Poesías de Horacio, traduccion de Villen de Biedma, impresa en Granada, 1599. 1 vol. in-fol., édition rare. Le commentaire seul est espagnol : il n'y a pas de traduction en cette langue dans ce volume. — Obras de Q. Horacio Flacco, traducidas en prosa española, con Argumentos, Ephomes y Notas en el mismo idioma, por Urb. Campos. Léon, 1682, 1 vol. in-8° — — illustradas y aumentadas por el padre Luis Minguez. *Madr. Sancha*, 1783, 1 vol. in-8°

— Cette traduction est dédiée à la Sainte-Trinité : voici un extrait de cette pièce curieuse, qui donnera une idée du goût du père Urbano Campos :

« Comme au premier principe, à la source et à l'ori- « gine de tout être, et avec toute la reconnaissance « possible, Dieu bon et grand, triple et un, je dédie « à Votre Majesté mes pauvres ébauches, première « production de mon fonds modique, et premiers traits « sortis à la lumière du jour de ma plume mal taillée. « Ils sont l'ombre et l'indice de Votre première et sou- « veraine Excellence, puisqu'ils se réduisent à une « explication d'Horace et à trois principaux sujets : tra- « duction, précis et notes ; à ce titre, ils éveillent en « moi le souvenir de mon obligation première, etc. »

Como à primer principio, fuente y origen de todo ser (Dios óptimo màximo, trino y uno) ; con el reconocimiento posible, consagro à Vuestra Magestad estos

mis pobres borrones, primer parto de mi corto caudal, y primeros rasgos de mi mal cortada pluma, que parecieron poder salir à la luz pública. Vestigio y sombra son de vuestra primera, suma Excelencia, pues se reducen à una ilustracion de Horacio, y à tres principales supuestos de traduccion, epitome, y notas, y por lo tanto recuerdo y despertador de esta mi primera obligacion, etc.

Matth. Alemanni, Philippi II, Hispan. Regis Secret. Algunas Traduciones de Horacto se vidisse MSS. refert D. Thomas Tamajus. Conf. Nic Antonii Bibl. Hisp. Tom. II, p. 92.

Las Poesias de Horacio, trad. en esp., par don Felipe Sobrado, impresa en la Coruña, 1783.

Las Poesias de Horacio, traducidas en versos castellanos, con notas y observaciones criticas, por don Javier de Burgos, Madrid, 1820—1823, 4 vol. petit in-8°.

— Fr. Luis de Léon a traduit en vers estimés les Odes d'Horace; diverses Odes ont été imitées en vers, par D. Esteban, Manuel de Villegas, Francisco Sanchez de las Brozas, Leonardo de Argensola, Bartolomé Martinez, etc.

Il existe trois traductions en vers de l'Art Poétique, celles de Morell, d'Espinel, et de don Tomas Iriarte.

Arte Poetica de Horatio, traducida e illustrada por Candido Lusitano (F. J' Freire). *Lisboa*, in-8°.

Arte Poetica, traducida e illustrada com un commentario critico, por Pedre Jose de Fonseca. *Lisboa*, in-8°, 1790.

Arte Poetica, restituida á suo ord. com a interpretanza Parafrastica. *Lisboa*, *e typogr. Regia*, 1793, 1 vol. in-4°.

Arte Poetica vestida e ornada no idioma vulgare, por Joac. Jose da Costa. *Lisboa*, 1794, in-8°.

—

TRADUCTIONS ITALIENNES.

La Poetica d'Orazio tradotta da L. Doce per Bindone. *Venet.* 1535, 8.

Eadem, 1536, *ibid.* 8.

La poetica e Sermoni con le morali Epistole d'Orazio, presso il Giolito. *Vinegia*, 1549, 8.

I dilettevoli Sermoni, altrimenti Satire, e le morali Epistole di Horatio, insieme con la Poetica. Ridotte da Lodovico Dolce dal poema latino in versi sciolti volgari. Con la Vita di Horatio; Origine della Satira; Discorso sopra le Satire; Discorso sopra le Epistole; Discorso sopra la Poetica, *Vinegia, appresso Gabriel Giolito de Ferrari.* 1559, 8.

—Eadem, *ibid.* 8.

L'Opere d'Orazio, per Giov. Fabrini. *Venet,* 1566, 4.

L'Opere d'Orazio, commentate in lingua volgare toscana, da Giov. Fabrini da Fighine. *Venetig* 1573, 4. — *Eadem. ibid.* ann. 1581, 1584, 1599, 1613 : 1623.

L'Opere d'Horatio latine, commentate in lingua toscana da Giov. Fabrini, con le Osservazioni di Filippo Venuti. *Venet*, 1587, 4.

Cinque libri delle Odi di Orazio Flacco dette in Canzoni, Festine, Ballate e Madrigali da Giov. Giorgini de Jesi. *Iesi*, 1595. 12.

L'Arte Poetica d'Horazio in ottava rima; co'l testo latino tradotta dal D. Scip. Ponze, e la spositione de luoghi piu oscuri, per Gio. Jacom. Carlino. *Napoli*, 1610, 4.

La Poetica d'Orazio, tradotta da Leporeo in verso sciolto, per Franc. Corbelleti. *Roma*, 1630, 8.

Le Opere di Q. Orazio Flacco, tradotte in rima dal Franc. Borgianelli. *Venet*, 1662, 8.

L'Opere d'Orazio, commentate da Giov. Fabrini da Fighine in lingua toscana, nel fine ci sono aggiunte da Pil. Venuti da Cortana l'osservazioni da esprimere tutte le parole latinamente, secondo l'uso di Orazio, per Gio. Battista Brigna. *Venet*, 1669, 4.

Franc. Ant. Capponius, le Liriche Parafrasi sopra l'Ode di Oratio Flacco, 1670, s. l. 4.

Federigo Nomi Oratio Toscano, IV libr. delle Poesie liriche d'Oratio. *Firenza*, 1672, 12.

Eadem, 1675, *ibid.*

Q. *Horatii Flacci* le Ode con simil ordine di methodo, ed egual numero di sillabe tradotte da Paolo Abriani, per Gian. Francesco Valvasense. *Venet*, 1680, 12.

Metamorfosi Lirica d'Orazio parafrasato e moralizato da Loretto Mattei. *Bologna*, 1682, in 12. Col. testo latino.

Sermoni e le Epistole di Horazio, per Lod. Dolce. *Ferrar*, 1698, 4.

Della Poetica d'Orazio Flacco Venusino, Parafrasi ridotta in versi italiani dal dott. canonico Giulio Cesare Grazzini, per Bernard. Pomatelli. *Ferrar*, 1698, 4.

Sertorii Quatromanni Parafrasi toscane della Poetica d'Oratio; traduzione della medesima in verso toscano; alcune annotazioni sopra di essa. *Neap*, 1714, 8.

La Poetica d'Horatio in versi toscani, per Pand. Spannochi. *Siena*, 1715, 8.

Sermoni e le Epistole di Horatio, per Lod. Dolce. *Siena*, 1715, 8.

Volgarizzamento dell'Arte Poetica di Q. Horatio Flacco ai Pisoni, padre et figliuoli, con ispiegazione ed aggiunta dicerìa opera del Co. Giampaolo della Torre di Rezzonico. *Milano*, 1726, 8.

L'Opere di Q. Orazio Flacco, cioe : li IV libri de' versi Lirici, alla somiglianza del metro latino in versi volgari sciolti ridotti dall'abbate Girol. del Buono. L'Epodo ed il Carme secolare del medesimo tradotti, e la Poetica trasportata in versi volgari da Ben. Pasqualio. Li 2 delle Epistole tradotti in terzetti da Fr. Borgianelli, e i 2 libri de' Sermoni o siano Satire, tradotte da M. Lod. Dolce, di presente rimesse nell. lor. mancanza, e ridotte al vero sentimento del Latino Poeta da Parmindo Ibichense. *Milano*, 1731, 4.

Il Canzoniere d'Orazio ridotto in versi toscani dal Sig. Steph. Ben. Pallavicini. G. Saalbach. *Lips*, 1736, 8.

I Sermoni di Orazio tradotti in versi italiani da Franc. Borgianelli, lat. et ital. *Ascoli*, 1736, 8.

L'Arte Poetica d'Orazio, volgarizzata da Pandolfo Spannochi, nella Stamperia del Publico. *Siena*, 1738, 8.

L'Arte Poetica d'Orazio in rima, da Franc. Borgianelli, per Ant. Bortoli. *Venet*, 1738. 8.

Le Epistole d'Orazio, tradotte in rima da Franc. Borgianelli, per Ant. Bortoli. *Venet*, 1739, 8.

Il Canzoniere d'Orazio ridotto in versi toscani da Stef. Pallavicini, per Ang. Pasinelli. *Venet*, 1743, 8.

Il Canzoniere, le Satire e parte delle Epistole d'Orazio, tradotte in versi toscani da Stef. Pallavicini. Stanno nelle Opere del Pallavicini. *Venet*, 1744, 8.

Q. Horatii Flacci, le Ode espresse in vari metri di verso italiano dal Co. Ottavio dalla Riva, per Jac Vallarsi. *Verona;* 1746, 8.

Le Ode, ed il Canto seculare d'Orazio, tradotte in rima da Franc. Borgianelli, per Ant. Bortoli. *Venet*, 1746. 8.

Le Satire d'Orazio, tradotte in rima da Franc. Borgianelli, per Ant. Bortoli. *Venet*. 1746. 8.

L'Arte Poetica d'Orazio di Benedetto Menzini di Bracio di Pietr. Jac. Martello. *Roma*, 1750, 12.

Le Satire di Q. Orazio Flacco, tradotte da Francesco Corsetti. *Siena*, 1759, 8.

Dissertazione sopra la villa di Orazio Flacco dell' abbate Domin. de Sanctis. Nella stamp. di generoso Salomon. *Roma*, 1761, 4. Rep. 1768.

Le Opere di Q. Oratio Flacco tradotte in rima dal Franc. Borgianelli. Ant. Bortoli. *Venet*, 1762, 8.

Le Epistole di Q. Orazio Flacco tradotte in verso italiano da Oresbio Agieo Pastor Arcade (Francesco Corsetti), con varie Annotazioni secondo l'edizione Bentleiana, latino e italiano. *Siena*, *nella stamperia di Luigi e Benedetto Bindi*, 1764, 8.

Il Canzoniere d'Orazio, ridotto in versi toscani da Stef. Pallavicini. *Appresso Giambat. Pasquali. Venet*, 1765, 12.

Alcune Ode di Orazio tradotte in rima dal Dottor Giannagostino Zeviani, con pochi Sonetti dello stesso. *Verona*, *nella stamperia di Moroni*. 1767, 8.

Le Opere di Q. Orazio Flacco nuovamente tradotte. *Siena*, 1777, 8. Ex versione Corsetti et Bertolæ.

La Poetica di Q. Orazio Flacco restituta all. ordine suo, e tradotta in terzine. Con Prefazione critica e note. (Auctore Petr. Ant. Petrini). *Roma*, 1777, 8.

Le Ode di Q. Orazio Flacco tradotti in versi toscant da J. Ottav. Savelli. *Livorno*, 1783, 8. J. V. Falorni.

Ode di Orazio volgarizzate. *Reggio*, *nella stamperia di Giuseppe Davolio*, 1786, 8.

Od. libri 5, Coll. ital. interpretazione dall'abbate Fr. Venini. *Medioluni*, 1786. 4.

Traduzzione Oraziana in prosa colla costruzione del testo e note grammaticali e storiche. *Torino*, 1790, 2 vol. 8.

Osservazioni intorno ad Orazio, di Cl. Vanneti, 1792. 8.

Dell'Arte Poetica, traduzz. di Marchesini. *Napoli*, 1794. 8.

Scelta di 12 Sermoni tradotti in vers. sdrucciol. da Arcang. Isaia. *Roma*, 1800, 8.

Opere volgarizz. col. testo latin. ed annotazioni, dall'abbate Venini. *Venez*, 1802, 2 vol. in-12.

Le Poësie di Q. Oraz. Fl. recatt. in altrettanti versi, da Giusep. Solari. *Genevu*, 1811, 2 vol. 4.

Opere di Q. Or. Fl. trad. in ling. ital. e corred. di osservaz. da Celestino Massucco, profess. di poetica nell' Universita di Genova, cum textu latin. vulgari. *Genova*, 1806 — 1812, 10 tom. in-8.

Opere di Q. Orazio Flacco volgarizzate col testo da Fr. Venini e Fr. Soave. *Venezia*, 1812, 2 part. in-12.

Opere di Q. Or. Fl. recat. in vers. ital. da Tomaso Gargallo, cum textu latin. *Napoli*, 1820, 4 vol. in-8, grand pap. port.

— Cette édition, d'une traduction fort estimée, est assez belle ; elle a été suivie d'une cinquième édition publiée à Sienne en 1825, 4 vol. in-8°. Il existe des éditions postérieures en petit format.

—

TRADUCTIONS FRANÇAISES.

Les traductions françaises partielles ou complètes des OEuvres d'Horace sont presque innombrables ; je ne puis indiquer ici que les plus importantes et les plus estimées. On peut consulter, sur celles qui ont paru avant l'année 1704, l'abbé Goujet (Bibliothèque françoise, 1743, tome 5, page 276, et tome 6, page 370); et pour celles qui sont postérieures à cette époque, la *France Littéraire* de M. Quérard (art. Horace, tome 4, p. 131.)

— Jacques Peletier du Mans, l'Art Poétique d'Horace en vers. *Paris*, 1740, 8.

Bonaventure des Periers, le premier livre des Sermons d'Horace en prose. *Lyon*, 1544, 8.

L'Art Poétique d'Horace, traduit en vers français par Jacq. Pelletier du Mans. Mich. de Vascosan. *Paris*, 1545, 8.

Le premier Livre des Sermons d'Horace, traduit en rime françoise par Franç. Habert de Berry. Imp. de Mich. Fezandat. *Paris*, 1549, 8.

Les Sermons satiriques d'Horace, en rime françoise, par Franç. Habert, avec aucunes Épitres dudit Horace. *Mich. Fezandat*, *Paris*, 1551, 8.

L'Art Poétique d'Horace, traduit en vers françois, par Jacq. Peletier du Mans. *Lyon*, 1555, 8.

Q. Horatii Flacci, cinq livres des Odes en vers, par Jacques Mondot. *Paris*, 1579, 8.

Les OEuvres d'Horace en vers, par L. de La Porte. *Paris*, 1583, 12.

Les OEuvres d'Horace, par Ant. et Rob. Le Chevalier d'Agneaux, en vers. *Paris*, 1584, 8.

— Les OEuvres d'Horace en vers françois, par L. de La Porte. *Paris*, 2 vol. 8.

Les OEuvres d'Horace, latin et françois, de la traduction nouvelle de Robert et Ant. Le Chevalier d'Agneaux. *Paris*, 1588, 8.

Les OEuvres d'Horace, de la traduction de Martignac, en prose. *Paris*, 1596. 2 vol. 8.

Satire d'Horace, ou Discours sur l'Envie, traduite en français. C. Nego. *Paris*, 1618, 4.

L'Horace français en prose, par le sieur Bienvenu. Rolin Baragnes. *Paris*, 1633, 8.

Les OEuvres d'Horace, latin et français, en prose, de la version de Mich. de Marolles. Toussaint Quinet. *Paris*, 1652, 2 vol. 8.

Les OEuvres du président Nicole, contenant diverses pièces choisies, traduites d'Horace en vers françois, etc. par Ch. Serey. *Paris*, 1656, 12. — Rep. 1681.

Les OEuvres d'Horace en latin et en français, de la version de Mich. de Marolles. 2 vol. chez Guil. de Luyne. *Paris*, 1660, 8.

Odes et Épodes d'Horace, par Pierre de Marcassus, en vers. *Paris*, 1664, 8.

Recueil de diverses pièces d'Horace, en vers, par le président Nicole. *Paris*, 1666, 12.

Les OEuvres d'Horace, en prose, par Algay de Martignac. *Paris*, 1670, 8.

Les OEuvres d'Horace, par Mich. de Marolles, en prose. *Paris*, 1678, 8.

— *Horace*, de la traduction de M. Algay de Martignac, en prose. 2 vol. chez Jean.Bapt. Coignard. *Paris*, 12.

Remarques critiques sur les OEuvres d'Horace, avec une nouvelle traduction par André Dacier. 10 vol. Denys Thierry. *Paris*, 1681, 12.

Les OEuvres d'Horace en latin et en françois, en prose, par M. Algay de Martignac. *Paris*, 1684, 8.

— Paraphrase d'Horace, traduite en vers, par Jacq. Peletier du Mans. Mich. de Vascosan. *Paris*, 8.

— Paraphrase de l'Art Poétique d'Horace aux Pisons, par le sieur Brueys de Montpell. *Paris*, *veuve Mauger*, 12.

Traduction nouvelle des Satyres, des Epitres et de l'Art Poétique d'Horace en prose, par le P. Jér. Tarteron, avec le latin. *Paris*, *Andr. Balard*. 1685, 12.

Les OEuvres d'Horace en latin et en français, par M. de Martignac. *Lyon*, 1687, 8.

Les OEuvres d'Horace, par Dacier. 10 vol. *Paris*, 1689, 12.

Eadem, *ibib.* 1691, 12.

— Eadem, Lugduni. 12.

Eadem, Londini. 1694, 8

— Traduction nouvelle des Satyres, des Épîtres et de l'Art Poétique d'Horace, par Jérôme Tarteron. *Paris*, 8.

Les Odes d'Horace en vers, par de Brueys. *Paris*, 1695, 8.

Horace, de la traduction de Martignac, avec des remarques, et le latin à côté. *Paris*, 1697, 2 vol. 12.

Les OEuvres d'Horace, traduction nouvelle, par le P. Tarteron. *Paris*, *Andr. Pralard*, 1700, 12.

Les Odes et Épodes d'Horace non châtrées, par l'abbé de Bellegarde. *Paris*, 1704, 8.

Traduction des Odes et des Épodes d'Horace, par le P. Jér. Tarteron. *Paris*, 1705, 8.

Traduction des OEuvres d'Horace, par le P. Tarteron. Nouvelle édition, chez Andr. Pralard. *Paris*, 1708, 2 vol. 12.

— Nouveaux Éclaircissements sur les OEuvres d'Horace, avec la Réponse à la Critique de M. Masson, par M. Dacier. *Paris*, *P. de Coup*. 12.

OEuvres d'Horace, en latin et en français, avec des remarques critiques et historiques, par Andr. Dacier. *Troisième édition*, *chez J.-B. Christ. Ballard. Paris*, 1709, 10 vol. 12.

L'Art Poétique d'Horace. *Paris*, 1710, 8.

— OEuvres d'Horace, traduites par le P. Tarteron, quatrième édition, avec des remarques critiques, par Pierre Coste. *Amst. P. de Coup*. 2 vol. 12.

— Jean Masson, Lettre à M. de Valincour, touchant les nouveaux éclaircissements de M. Dacier sur les OEuvres d'Horace. *Paris*, 12.

Traduction en vers français de l'Art Poétique d'Horace, des Satyres IV et X de son premier Livre, de la première Épître de son Livre second, et de quelques autres endroits qui regardent aussi les poètes et les auteurs anciens, etc. Par Prepetit de Grammont. *Paris*, *Guil. Nic. Aubert*. 1711, 12.

Traduction des OEuvres d'Horace, par le P. Tarteron, nouvelle édition. *Paris*, *J. Mariette*. 1713, 2 vol. 12.

Les Odes d'Horace en vers. *Paris*, 1715, 8.

— Les OEuvres d'Horace traduites en vers, éclaircies par des notes, avec un Discours sur ce poète, et un Abrégé de sa vie, par M. l'abbé Pellegrin. *Paris*, *Pierre Witte*. 2 vol. 12.

Odes et Satyres d'Horace, chez Coignard. *Paris*, 1719, 8.

— *Q. Horatii Flacci* Opera, cum versione gallica et notis Andr. Dacerii. *Paris*, 8.

— Les OEuvres d'Horace, par le P. Tarteron. *Paris*, in-12.

OEuvres posthumes de l'abbé de Maucroix, contenant les Satyres, les Épîtres et l'Art Poétique d'Horace. *Paris*, 1726, 8. (Et quidem ex libro 1 Satyr. Sat. 1, 2, 3, 4, 6, 9 et 10; integrum librum II Satyrarum; Epistolarum I et II, et Artem Poeticam.)

Essai d'une nouvelle traduction d'Horace, en vers françois, par divers auteurs. *Amsterd*. 1727, 8. (Has Gallico sermone ligato translationes collegit de La Martinière. Illarum auctores sunt : Le Noble, La Motte, de La Fare, Gacon, de Mimeure, du Trosset, de La Fosse, Regnier des Marais, Faydit, de Saint-Bonnet, de Bussi Rabutin, et Le Laboureur.)

— OEuvres d'Horace en latin et en français, par M. Dacier. *Amsterd. chez Wetstein*. 10 vol. 12.

Les Poésies d'Horace disposées suivant l'ordre chronologique et traduites en français, avec des remarques et des dissertations critiques, par le P. Sanadon. *Paris*, Guil. Cavelier. 1728, 4.

— Les mêmes avec les passages retranchés (édition attribuée à Frédéric II); édition royale, 1747, 8.

Horace, de la traduction du P. Tarteron, avec le latin à côté. *Amst*. 1729, 2 vol. 12.

OEuvres d'Horace, en latin et en français, par M. Dacier; cinquième édition, revue, corrigée d'un nombre considérable de fautes, et augmentée de notes critiques, historiques et géographiques, et de différentes

leçons de Bentlei et Cuningham, et du P. Sanadon, tom. IV. De l'imprimerie de A. Vandenhœck. *Gœtting*, 1733, 4.

— Eadem, *ibid*. 10 vol. 12.

Essai sur quelques Odes d'Horace (par J. Duhamel). *Paris*, *J Desaint*, 1734, 1 vol. 12.

L'Art Poétique d'Horace, en prose, par Brueys. *Paris*. 1735, 8. *Voy*. les OEuvres de M. de Brueys, p. 363.

— OEuvres d'Horace en latin, traduites en français par M. Dacier et le P. Sanadon. 8 vol. 12. *Amst. J. Wetstein et G. Smith*. Édition belle et correcte.

Q. Horatii Flacci Opera, par P. Jér. Tarteron. *Paris*, 1736, 8.

Eadem, *ibidem*. 1738, 12.

Eadem, *Amst*. 1742, 2 vol. 12.

Les Poésies d'Horace, traduites en français, par M. Charles Batteux. *Paris*, 1750, 2 vol. 12.

Cette traduction a été souvent réimprimée. *Paris*, 1753; *Idem*, 1760. *Amst*., 1762; *Jena et Leip*., 1762; *Paris*, 1768 et 1771; *Avig*., 1826.

— Poésies complètes, traduites par Batteux et F. Peyrard, avec le texte en regard. *Paris, Louis*, 1803, 2 vol. 12.

— OEuvres complètes, traduites en français (avec le texte en regard), par Ch. Batteux; édition augmentée d'un commentaire par N. L. Achaintre. *Paris, Dalibon*, 1823, 3 vol in-8°; il y a des exemplaires en grand papier.

Traduction des OEuvres d'Horace, en vers françois, avec des Extraits des auteurs qui ont travaillé sur cette matière, et des notes pour l'éclaircissement du texte; par l'abbé Salmon. *Paris*, 1752. 5 vol. 12.

Les Poésies d'Horace, traduites en françois, nouvelle édition. *Chez Desaint et Saillant*. *Paris*, 1753. 2 vol. 12.

Les Poésies d'Horace, avec la traduction française du R. P. Sanadon. Nouvelle édition, enrichie des notes tirées de tous les meilleurs interprètes d'Horace, avec un Dictionnaire alphabétique, etc., divisé en trois tables, pour l'intelligence de la fable, de l'histoire et de la géographie. *Paris*, 1756. 3 vol. 12.

— Des exemplaires avec les passages libres portent le titre d'Amsterdam.

— Les Poésies d'Horace, avec la traduction française du R. P. Sanadon. Amst. *(Paris)*, 2 tom. 12.

Poésies de M. le marquis de La Fare. Chez J. F. Bernard. *Amst*., 1757. 12. (Non omnes et singulas Odas transtulit, sed tantum lib. I Od. 1, 2, 3, 4, 5, 11, 13, 19, 23, 30 et 33; lib. II Od. 8, 11, 12, 14, 16, 18, et 19; lib. III Od. 1, 2, 3, 9, 29, 30; lib. IV Od. 1, 7, 13; Epod. 1, 9, 7, 14.)

Odes d'Horace, traduites par l'abbé des Fontaines. *Berlin*, 1759. 12. Odes d'Horace, mises en vers français (par P. Touss. Masson.) pour servir de suite à la traduction de l'abbé des Fontaines, *Berlin et Paris*, 1757., 12. — Une édition de la traduction de des Fontaines a paru en 1754.

— Horace curieux et facile, ou les Poésies d'Horace en latin et en français, avec des notes marginales et un commentaire. Le Vitry et Paris, 1762, 1 vol. in-12, de XVIII — 147 p.

Ce volume ne contient que le premier livre des Odes.

OEuvres mêlées de Madame de Montégut. *Paris*, 1768, 2 vol. 8. (Tom. II horum Operum continet lib. IV Odarum, lib. Epodon, et Carmen seculare, ligata oratione translata.)

— Andr. Dacier. Nouveaux Éclaircissements sur les ouvrages d'Horace, avec la Réponse à la Critique de M. Masson. *Chez Pierre Cot. Paris*, 12.

Les quatre Poétiques, d'Aristote, d'Horace, de Vida, de Despréaux, avec la traduction et des remarques, par l'abbé Batteux. *Paris*. 1771. 2 vol. 8.

Odes d'Horace, traduites en vers français, avec des notes, par M. de Chabanon de Maugris. *Paris*, 1773. 12.

Traduction des Odes d'Horace, avec des observations critiques, etc., par M. de Reganhac. 1781. 2 vol. *A Paris, chez Laporte*.

La traduction du livre I[er] avait paru en 1752.

Les OEuvres d'Horace traduites en français par René Binet. 1783. 2 vol. *A Paris, chez Colas*. 12.

Nouvelle édition; 1802. 6[e] édition, *Paris*, 1827, 2 vol. 12. C'est la dernière édition.

Épîtres d'Horace, par M. du V*** (du Vernet). *Versailles*. 8.

— Satires, par le même. 1792, *ibid*. 8.

Traduction libre des Odes en vers français par Deloyne d'Autroche. *Orléans*, 1789. 2 vol. 8.

L'Art Poétique, Épître d'Horace aux Pisons, trad. en vers français avec le texte en regard, par le cit. Le Febvre Laroche. *Paris*, *Didot l'aîné*. 12

Satires en vers, par P. Daru. *Paris*, 1801. 8.

—L'Art Poétique, trad. en vers par S. M. Cornette. *Paris*. 1801, 8.

Poésies d'Horace, imitation en vers, par La Chabeaussière. *Paris*, 1803. 8.

— L'art Poétique, trad. en vers par M. A. Dadaoust. *Paris*. 8.

OEuvres d'Horace, trad. en vers français par P. Daru. *Paris*, 1804. 2 vol. 8; et 5[e] édition en 4 vol. 18. 1819.

Traduction du premier livre des Odes d'Horace en vers français, par P. Didot aîné. *Paris*. 8. La première édition est in-12, et parut en 1796.

Essai d'une nouvelle traduction des Odes d'Horace (par Jacques-Joseph Rouvière). *Paris*, Debousseaux, 1807. 1 vol. in-18.

Poésies d'Horace, texte rétabli par P. Didot aîné, traduction complétée par F. Peyrard. *Paris*, 1808. 2 vol. petit in-12.

OEuvres lyriques d'Horace, traduites en vers, avec des notes crit. et interp. du texte latin mis en regard; ouvrage destiné aux élèves, par P.-F. Lavau, professeur. *Versailles*. 12.

— Horace éclairci par la ponctuation dans quelques Odes, par le Chevalier Croft. *Paris*, Renouard. 8.

Odes d'Horace en vers français (par M. Devismes). *Paris*, 1811. 8.

— Seconde édition (sous le titre d'Odes classiques). *Paris*, 1826. 1 vol in-18.

— Traduction de 30 Odes en vers, par du Rouve. *Paris*. 8.

Traduction des Odes et de l'Art Poétique d'Horace en vers, avec le texte, par M. de*** (Ballainvilliers, ancien intendant de Languedoc). *Paris*, 1812, Migneret. 12.

— Odes d'Horace, trad. en vers, avec des arguments et des notes, et revues, pour le texte, sur 18 manuscrits de la Bibl. R. par C. Vanderbourg. *Paris*, 1812 et 1813, 3 vol. 8.

OEuvres d'Horace, traduction de Batteux, avec le texte. *Avignon*, 1813. 2 vol. 12.

Traduction de R. Binet, revue par M. Jannet. *Paris*, 1816. 4 vol. 8.

Les trois premiers livres des Odes d'Horace, trad. en vers français par de Wailly. *Paris*, 1817. 18.

— Seconde édition. *Paris*, Didot aîné, 1818.

Odes d'Horace trad. en vers, avec le texte, par M. Le Texier. *Paris*, 1818. 12.

Le premier livre des Odes d'Horace trad. en vers, par M. André de Nanteuil. 1821. 8.

Odes d'Horace, traduction française, avec des notes explicatives par Félicie d'Ayzac. *Paris*, 8.

— Loisirs d'un militaire français, traduction en vers d'une partie des Odes d'Horace, par M. le vicomte Lenoir. *Paris*. 12, avec le texte.

Odes d'Horace, traduites en vers, par B. Granet, chef d'institution. *Paris*, 8. 1823. Les trois premiers livres avec le texte.

Odes, Épodes et Poème séculaire (traduits en vers par M. Goupy). *Paris, Firmin Didot fils*, 1823. 1 v. in-8.

OEuvres d'Horace, traduites par MM. Campenon et Després, accompagnées du Commentaire de Galiani, précédées d'un Essai sur la vie et les écrits d'Horace, et de recherches sur sa maison de campagne, d'après l'abbé Capmartin de Chaupy. *Paris*, *Boucher*, 1821. 2 vol. in-8. Les pièces libres ne font pas partie de cette édition.

Odes, traduction en vers français par Léon Halevy, avec le texte en regard, conforme aux éditions classiques, des sommaires et des notes. *Paris*, *Bobée*, 1821 — 1823. 5 vol. in-18. — Seconde édition complète, et entièrement revue et corrigée. *Paris*, *Meguignon-Marvis*, 1824. 1 vol. in-8.

Odes traduites en prose par MM. Worms de Romilly (avec le texte en regard). *Paris*, *Bossange frères*, 1826, in-8.

OEuvres d'Horace, traduites en vers par P. Daru. *Paris*, *Janet et Cotelle*, 1826. 2 vol. in-8, septième édition.

OEuvres choisies d'Horace, latin-français en regard. Nouvelle traduction en prose, par MM. P. P. Goubaux et Paul Barbet. *Paris*, *Auguste Delalain*, 1827. 2 vol. in-8.

Poésies lyriques d'Horace, traduction nouvelle accompagnée d'études analytiques, et du texte collationné sur les meilleures éditions critiques et sur un manuscrit du onzième siècle, non encore consulté, par J. F. Stievenart. *Paris, L. Hachette*, 1827. 1 vol. in-8.

Odes choisies, traduites en français par V. de Lachausse. *Paris*, *Heideloff*, 1829. 1 vol. in-18.

OEuvres, Odes, Épodes, Chant séculaire, nouvelle traduction en vers français, avec le texte en regard, par M. Cournand. *Paris*, *Delalain*, 1829. 1 vol. in-8.

OEuvres contenant les Satires, les Épîtres et l'Art poétique, etc., par M. Benoît. *Paris*, *Lecointe et Durey*, sans date. 1829. 1 vol. in-12.

OEuvres d'Horace, en latin, avec une traduction nouv. en regard, par E. Boutmy. *Paris*. *Froment*, 1830, 2 vol. in-12. — Les mêmes (en partie), texte en regard, avec deux traductions, l'une interlinéaire, l'autre correcte, par E. Boutmy. *Paris*, *Mansut*, 1830. in-8.

Odes d'Horace, traduites en vers français, par un ancien général de division de la grande armée (le lieutenant-général baron Delort). *Paris*, *Lecointe* et *Arbois*, *Javel*, 1831. 1 vol. in-8.

Principales traductions de l'Art Poétique, en prose par Brueys. 1735, in-8. — Par J. L. Lebel. 1769, in-12. — Autre. *Lyon*, 1803, in-12. — Par Verdier. *Paris*, 1804. — Par Vidal. *Lyon*, 1828. — Par M. Ant. Dufeu et M. Eugène Mesnard. *Marseille*, 1828. in-8. — Par un ancien professeur de l'Université (l'abbé Rousseau). *Paris*, 1828. in-12. — Par Masselin. *Paris*, 1829. in-12. — Les deux Arts Poétiques d'Horace et de Boileau. *Brest*, 1815, 1819. in-24. 1821. in-fol. *Paris*, 1825, 1829. — Par M. Chanlaire. 1833. in-8.

En vers, par Lefèvre de Laroche. *Paris*, 1798. in-12. — Par F. M. Cornette. *Paris*, 1802. in-8. — Par P. Aug. Dadaoust. *Paris*, 1803. in-8. — Par le marquis de Sy. *Londres* et *Paris*, 1816. in-8. — Poupar s'est emparé de cette traduction qui a été publiée sous son nom, en 1828, à Lyon. in-8. Un savant académicien de Lyon a démontré le plagiat. — Par Chénier (Marie Jos.), publiée en 1818. — Par M ***, avec le texte en regard, précédé de la Poétique d'Aristote, traduction française, par le même, avec le texte grec en regard. *Paris*, *Michaud*, 1818. 1 vol. in-18. — Par Terrasson. *Marseille*, 1819. in-8.

OEuvres complètes d'Horace, trad. en prose (texte en regard), par MM. Amar, Andrieux, A. V. Arnault, Bignan, Carpentier, Ph. Chasles, Daru, J. N. M. de Guerle, du Rozoir, Feletz, Léon Halevy, Liez, Naudet, Ouizille, C. L. F. Panckouke, Ernest Panckouke, de Pongerville, Alph. Trognon. *Paris*, *Panckouke*, 1832, 2 vol. in 8.

Ragon. — Épîtres et Satires d'Horace, traduites en vers français. *Paris*, 1832. 2 vol. in-12.

Odes d'Horace, traduites en vers français par M. Goupy; *Paris*, *Fournier*, 1834, 1 vol. in-32.

OEuvres complètes d'Horace, traduites en français et en prose, par J. B. Monfalcon, texte en regard. *Paris et Lyon*, *Cormon et Blanc*, 1834. 1 vol. très grand in-8. — C'est un tirage à part du texte latin et de la traduction française de l'Horace Polyglotte.

TRADUCTIONS ANGLAISES.

Q. Horatii Flacci, two Books of Satires in english verse. *Lond*, 1566. 4.

Art of Poetry, Epistles and Satires of Horace, english by Thom. Drant. *Lond*, 1567. 4.

Odes and Epodes of Horace in latin and english verse by Sir Thom. Hawkins. *Lond.*, 1635. 8.

All the Odes aud Epodes of Horace translated into english verse, by Henry Rider. Print. by John Haviland. *Lond.*, 1638. 12.

— Odes and Epodes of Horace, in latin and english verses, by Thom. Hawkins. Printed by John Haviland. The IV edition. *Lond.* 12.

Q. Horatii Flacci, Art of Poetry made english, by Ben. Johnson. *Lond.*, 1640. 12.

The Odes and Epodes, Select Satir. Epist. of Horace, in english verse, by Smith. *Southw*, 1649. 8.

Horace translated into english verse, by Barten Holyday, pr. W. Webb. *London*, 1652. 8.

Selected Parts of Horace, in english verse, etc. *London.* 8.

— Q. Horatii Flacci Sermones, Odæ, Epodon, in anglicum sermonem versi a Franshaw, per Gabr. Bedell. *London.* 8.

The Poems of Horace, rendered in english verse, by several Persons. *London*, 1666. 8.

— The Works of Horace in english verse, pr. M. Brome. *London.* 8.

Eadem, *ibid.* 1671. 8.

Horace's Art. of Poetry with Remarks by the Earl of Roscommon. *Lond.*, 1680. 4.

— The Works of Horace in english verse. M. Brome. *Lond.*, 8.

The Odes and Epodes of Horace in english verse, by Thom. Hawkins. *Lond.*, 1684. 8.

— The Odes, Satires, Epistles and Art of Poetry of Horace, by Th. Creech, pr. Jac. Tonson. *Lond.* 1684. 8.

Miscellany Poems, ou Poésies mêlées, contenant les traductions des Églogues de Virgile, des Élégies amoureuses d'Ovide, des Odes d'Horace et autres poésies, données par Jean Dryden, pr. J. Tonson. *London*, 1685. 8.

Horace's Art of Poetry, translated into english verse, by Ben. Johnson. *Lond.*, 1695. 8.

— Horace's Art of Poetry translated into english prose, by the Earl of Roscommon. *Lond.*, 8.

The Satires and Epistles of Horace, in english prose, by S. Dunster, pr. D. Browne. *Lond.*, 1709. 8.

The Odes, Satires, Epistles and Art of Poetry of Horace, by Th. Creech. *Lond.*, 1711. 8.

The Satires, Epistles, and Art of Poetry of Horace, into english prose, by S. Dunster, pr. Browne. *Lond.*, 1712. 8.

— The Odes, Epodes and Carm. secul. of Horace, in english. *Lond.* 8

The Odes, Epodes and Carmen seculare of Horace, in latin and english, with a translation of Bentley's notes, to which are added notes, in 24 parts. 2 vol. Print. for Bern. Lintott. *Lond.*, 1713. 12.

A new edition of the Odes, Epodes and Carmen seculare of Horace, in latin and english. *London*, 1714. 2 vol. 12.

The Odes and Satires of Horace, done into english verse, by the most eminent hands, with his Art of Poetry, by Mylord Roscommon. *Lond.*, 1715. 8.

Q. Horatii Flacci Ars poetica, in english verse, by the Earl of Roscommon. *Lond.*, 1717. *Vid.* Poems by the Earl of Roscommon.

The Odes of Horace, translated into english verse, by Heury Coxwel. *Oxford*, 1718. 4.

— Horace in latin and english, with a poetical version of Thom. Creech. *Lond.* 2 vol. 12.

The Odes, Epodes and Carmen secul. of Horace, in english verse, by M. Oldisworth. *Lond.*, 1719. 8.

— Horace's Satires, Epistles and Art of Poetry, done into english prose, with notes by S. Dunster. *Lond.* 8.

The Odes, Satires, Epistles and Art of Poetry of Horace, by M. Creech. *Lond.*, 1720. 9.

Horace's Odes, Satires and Art of Poetry. *Lond.*, 1721. 8.

Q. Horatii Flacci Opera, in english prose, cum not. Dacerii, per Welsted. *Lond.*, 1726. 6 vol. 8.

Horace's Art of Poetry in english numbers by Henr. Ames. *Lond.*, 1728. 8.

Odæ et Epodi of Horace, by Nath. Baily. *Lond.*, 1729. 8.

— Horace's Satires, Epistles and Art of Poetry, by D. Dunster. *Lond.* 8.

Translations of several Odes, Satires and Epistles of Horace. Print. by W. Burton. *Lond.*, 1730. 4.

— Translat. of several Odes, Satires and Epistles of Horace, by Major Hanway. Print. by W. Burton. *Lond.* 8.

— The Odes, Satires and Art of Poetry of Horace. Print. for Jac. Tonson. *Dublin.* 8.

— The Odes, Satires, Epistles and Art of Poetry of Horace, into english, by M. Creech. Print. for Jac. Tonson. *Lond.* 12.

— The Odes and Satires of Horace, done into english verse, by the most eminent hands, with his Art of Poetry by the Earl of Roscommon. Print. for Jac. Tonson. *Lond.* 8.

Translation of the second Book of Horace's Epistles. C. Carthy. *Dublin*, 1731. 4.

The first and second Satires of the second Book of Horace by Alex. Pope. *Lond.*, 1734. 4.

Horace's Art of Poetry, in english numbers by M. Henr. Ames. *Lond.*, 1735. 8.

The Odes, Epodes and Carm. secul. of Horace in verse, p. M. Oldisworth. *Lond.*, 1737. 8.

— The Odes and Epodes of Horace in english verse. T. Hare. *Lond.* 8.

— The Odes, Satires, Epistles and Art of Poetry of Horace, done into english by M. Creech. Pr. for J. and R. Tonson. *Lond.* 8.

Q. Horatii Flacci Satires, Epistles and Art of Poetry done into english, with notes by Dunster. Pr. for W. Mears. *Lond.*, 1739. 8.

Q. Horatius Fl. in latin and english, with the notes of Dacier, Sanadon and others, and latin text put in order of construction. Print. for Jos. Davidson. *Lond.*, 1741. 3 vol. 8.

Q. Horatii Flacci Opera omnia, cum notis criticis variorum, anglice vertit Phil. Francis. *Lond.*, 1743. 8.

— Horace's Treatise concerning Art of Poetry, by the Earl of Roscommon. *Dublin.* 12.

The Odes, Epodes, Carmen seculare, Satires, Epistles, and Art of Poetry of Horace translated into english prose. Print. for Jos. Davidson. *Lond.*, 1746. 2 vol. 4.

Q. Horatii Flacci Ars Poetica, with an english Commentary and notes. Print. by W. Boyer. *London*, 1749. 4.

The Works of Horace, translated into english prose, begun by David Watson, and published by S. Patrice. Print. of J. Oswald. *Lond.*, 1750. 8.

— A Poetical Translation of the Works of Horace, with the original text, and critical Notes collected from his best latin and french Commentators, by the Rev. M. Philip. Francis. 4 vol. Print. for A. Millar. *Lond.* 12.

Hor. Fl. Epistolæ ad Pisones et Augustum, with an english Commentary and Notes. To which are added two Dissertations; the one, on the Provinces of the Drama; the other, on poetical Imitation: and a letter to M. Masson. The third edition corrected and enlarged. 2 vol. by R. Hurd. *Camb.*, 1757. 8.

The Works of Horace, translated into verse, with a prose Interpretation, and occasional notes, by Christoph. Smart. 4. vol. *Print. for W. Flexney, Lond.* 1767. 8.

— The Works of Horace, in english verse, by M. Duncombe, Sen. J. Duncombe M. A. and other hands. With Notes historical and critical. *Lond.* 12.

Select Odes of Pindar and Horace translated; and other original Poems: together with Notes, critical, hist. and explanatory. By Williams Tasker. *Lond.* 8. *Dodsley*, 1781.

A New Poetical Translation of the Odes and Carmen Seculare. Second edition, revised and improved by the Author, W. Green M. D. Liverpool. 1783. 8.

— The Art of Poetry. An Epistle to the Pisons. Translated from Horace; with Notes, By Georges Colman. *London.* 4. *Cadell.*

Horace's Epistle to the Pisos, on the Art of Poetry, translated into english verse, and accompanied with Observations and Notes. *Edimb.*, 1784. 8.

Q. Horatii Flacci Epistola ad Pisones; the Art of Poetry, translated from Horace; with Notes, by Georges Colman. Lond. 4. 2d edition; *Lond.*, 1787.

The Od. Epod. and Carm. sec. of Horace. Translated into english verse, by Wm. Boscawen, Esq. *Lond.*, 1793. 8.

— A Translation of two Odes wich are ascribed to Horace, by John Hampson, A. M. in his Poeties of M. H. Vida. *Lond.* 8.

Odes of Horace, translated into english verse, by Gilbert Wakefield, B. A. in his Poetical Translations from the Ancients. *Lond.*, 1795. 8.

The Satires, Epistles and Art of Poetry, by John Hampson, A. M. *Lond.*, 1797. 8.

— The Epistle of Horace to the Pisos, by William Clubbe. *Lond.* 4.

The first four books of the Odes of Horace, translated into english verse. 1799.

Select Translations from the works of Homer and Horace, by Gilb. Thompson, M. D. *Lond.*, 1802. 8.

The Lyrics of Horace; comprising his Odes Epodes and Secular Odes, in english verse. With the Latin Text, revised and subjoined. *Lond.*, 1803. 2 vol. 8.

— The Lyrics of Horace, in english verse, with the latin text, revised and subjoined. *London*, Wite, 2 vol. 12.

Q. Horatii Flacci Opera, with an Ordo and verbal Translation, by John Stirling. A new edition revised, with the Ordo and Translation interlineary, arranged by P. A. Huttall. With preliminary Dissertations, illustrative of the Life, writtings and Versification of Horace. *London*, 1828. Thomas Ward. Vols I and II. 18.

Horace, translated by Philip Francis, with notes by H. J. Pye, London, 1827. 1 vol. in-24: — with an appendix containing translations of various odes by Ben Johnson, Cowley, Milton, Dryden, Pope, Addison, Swift, Bentley, Chatterton, G. Wakefield, Porson, Byron, and by some of the most eminent poets of the present day, *London*, Valpy, 1831, 2 vol. petit in-8.

« The version of Dr Francis is highly Horatian: it « is moral without dulness, gay and spirited with « propriety, and tender without whining. Hence few « translations have gone through more editions, or « met with greater applause from the public. » Monthly Review.

Horace, opera, with translation by Davidson, *London.* 2 vol. in-8.

Horace, works, translated by Stirling, with an ordo and verbal translation, *London*, 1831. 4 vol. in-32. C'est la meilleure des traductions en prose.

—

TRADUCTIONS GRECQUES.

Q. Horatii Flacci Carmen seculare et Hymnus in Apollinem aç Dianam, Græcis Sapphicis a F. Morello reddita. *Apud Fed. Morel. Lutet.* 1600. 4.

Eadem, *ibid.* 1607.

Q. Horatius Flaccus, ab omni obscænitate purgatus, ad usum gymnasiorum Societ. Jesu; Aldi Manutii de Metris Horatianis, et Odæ aliquot, vid. 21 et 24 libr. I, et Ode 6 libr. II, et Carm. secular. a Fed. Morello

græce eodem genere vers. lyr. redditæ. *Apud Joh. Libert. Paris.* 12

Q. Horatii Flaccci Carmina, græce pari tum numero, tum metro versa a Joh. Benedicto, medico in Acad. Salmur. Ob quam versionem ab Is Casaubono commendatus Philippo Mornæo, locum inter Doctores publicos Salmurienses obtinuit. Vid. Thom. Bartholini. Diss. de Medicis Poetis. *Hafn.*, 1669. p. 134.

Odæ aliquot, græce versæ, per B. Pardo, cum latino textu. *Petersb.*; 1810. 1 vol. 8.

—

TRADUCTIONS POLONAISES.

Q. Horatius Flaccus, per Sebast. Petrycy. M. D. *Cracov.*, 1609. 4.

Q. Horatius Flaccus Przekladania Jana Libickiego. *Cracov.*, 1647. 4.

Piesni Wszystkie Horacyuska Przekladania roznych tom I et II. Nakladem Michala Grolla Bibliopoli y Komisarza. Warsz. 8. Curavit hanc collectionem Adam Naruzewick, Poeta polonus. Tom. I duos priores libros Odarum, tom. II libr. III et IV Odarum et libr. Epodon in se continet, ita ut una Ode plus simplici vice occurrat. In præfatione nomina eorum, qui in hac palæstra desudarunt, diligenter indicavit, inter quos eminet ipse Collector. 1773.

—

TRADUCTIONS ALLEMANDES.

Andr. Heinr. Bucholtz, Erstes verdeutschtes, und mit kurtzen Noten erklærtes Odenbuch des Q. Horatius Flaccus. Gedruckt durch Petr. Lucius. *Rinteln*, 1639. 8.

—Andr. Heinr. Bucholtz, verdeutschte und mit kurtzen Noten erklærte Poetereykunst des Q. Horatius Flaccus, gedruckt durch Petr. Lucius. *Rinteln.* 8.

Q. Hor. Fl. erstes Odenbuch von Joh. Bohemus. Gedruckt durch Gimel Bergers Erben. *Dresden*, 1643. 8.

Q. Hor. Fl. vier Bücher Odarum, in deutsche Poësie übersetzt von Joh. Bohemus, durch Melch. Bergen. *Dresden*, 1656. 8.

Andr. Heinr. Bucholtz erstes Odenbuch des Q. Horatii Flacci, in deutsche Poësie übersetzt. *Rinteln*, 1659. 8.

Q. Horatii Flacci Opera, in ungebundener Rede übertragen von Jac. Rothen. *Basel*, 1671. 8.

Lieder des Q. Horatius Flaccus, in hochdeutsche Reime übersetzt, durch Gotthilf Flamin Weidner. *Leipzig*, 1690. 8.

Q. Horatius Flaccus in ungebundener Schreibart verdeutscht von Joach. Rulffen. Leipzig. 8. (Desunt in hac editione libri duo Satyrarum, qui tamen in illa de anno 1707 accesserunt). 1698.

Eadem, *ibid.* 1707. 8.

—Interprete Jac. Frid. Reimanno. *Lipsiæ.* 8.

— H. A. E. G. U. D. (Jo. Georg. v. Eckard). Horatius von der Dichtkunst, in deutsche Verse übersetzt. *Braunsw.* 8.

Casp. Abel, fünf Bücher des Horaz und einige seiner Satyren und Sendschreiben. *Goslar*, 1729. 8. Vid. Ejusd. Gedichte und Uebersetzungen.

Jo. Chr. Gottsched Poëtische Uebersetzung der Dichtkunst des Horatius. *Leipz.*, 1730. 8. Vid. ejusd. Einleitung zu dem Versuch einer critischen Dichtkunst. (Rep. 1737).

— Q. Horatii Flacci Gedanken von der Dichtkunst, in deutsche Verse übersetzt von C. H. Langen. *Lubeck.* 8.

Casp. Abel verschiedene Gesænge des Horatii, etc. Joh. Christ. Kœnig. *Goslar*, 1732. 8.

Uebersetzung einiger Oden aus dem Horaz von Hinüber. *Bremen*, 1739. 8.

Teutsche Poëtische Uebersetzung des ersten Buches der Horazianischen Oden, durch Joh. Paul Rœder. *Nurnb*, 1741. 8.

Der Schwœzer nach dem Horaz, ein moralisch Gedicht. Hamb. 4. [Rep. 1751, *ibid.*] (Auctor hujus poematis est Frid. ab Hagedorn. Exstat etiam in ejusd. Opp. Poet). 1744.

Joh. Christ. Brœstet Oden des Horatius, erstes Buch et Sat. 8 lib. II; Epist. 1, 2, 3, 4, 5, lib. I. Typ. Sternisch. *Luneb*, 1745. 8.

Groschuf, ungebundene Uebersetzung der Gedichte des Q. Hor. Fl. 2 vol. Huter et Hermes. *Cassel*, 1749. 8.

Des Q. Horatius Flaccus Oden fünf Bücher, und von der Dichtkunst ein Buch, poëtisch übersetzt, von Sam. Gotth. Langen. *Halle*, 1752. 8.

Horazens vier Bücher der Oden und der Epoden, nebst deren poëtischen Uebersetzung. Brauns. 8. (Auctor hujus versionis est Illustriss. Frid. Ludov. Comes de Solms, Princ. Elect. Sax. Comes Consistorianus). 1756.

Karl Wilhelm Ramlers ungebundene Uebersetzung der Dichtkunst des Horatz. *Leipzig*, 1757. 8 Vid. Ramlers Einleitung in die schœnen Wissenschaften.

Q. Horatii Flacci lyrische Gedichte, in deutschen Oden übersetzt, von Gotth. Flam. Weidnern. *Leipzig*, 1764. 8.

Die Oden des Horatz, in deutschen versen, mit Anmerkungen. *Leipzig*, 1769. 8. (Auctor hujus versionis est Georg. Aug. von Breitenbauch).

— Karl Wilhelm Ramlers, Oden aus dem Horatz. Berlin. 8. Lib. I Od. 4, 7, 8, 18, Lib. II Od. 18, 19. Lib. III Od. 11, 12, 13. Lib. IV Od. 3, 5, 7, 8. Epod. Lib. Od. 11, 18.

Vorlesungen über den Horatz von Joh. Chr. Briegleb. Altenb. 1770. 8. Derselben zweyter Theil. 1781.

Versuch einer Uebersetzung der 12 ersten Oden vom Horaz, nach dem Sylbenmaase, dessen er sich bedienet hat. *Leipzig*, 1771. 8.

— Drey Gesænge Horazens in teutsche Reime übersetzt, und mit Anmerkungen erklært durch Ignaz Klein. *Wurtzb.* 8.

— Sechs Oden aus dem Horaz, nach seinem Syl-

benmaase übersetzt. Berlin. 8. Lib. I Od. 22 et 28. Lib. II Od. 3. Lib. III Od. 2, 3 et 9.

Horatzens Oden erstes Buch, von Karl Aug. Küttner. *Leipzig*, 1772. 8.

— Karl Wilhelm Ramlers lyrische Gedichte aus dem Horaz. *Berlin*. 8.

— Nachahmungen und Uebersetzungen aus dem Horaz von C. F. Weisse. Vid. Weissens, kleine lyrische Gedichte, zweyter Band. *Leipzig*, 1772. 8.

— Horazens Episteln an die Pisonen und an den August, mit Kommentar und Anmerkungen, nebst einigen kritischen Abhandlungen von R. Hurd, aus dem Englischen übersetzt, und mit eigenem Anmerkungen begleitet, von Joh. Joach. Eschenburg. *Leipz*. 2 vol. 8.

Die Werke des Horaz aus dem lateinischen übersetzt, I Theil, 1773. II und III Theil, 1775. *Anspach*, 1773 et 1775. 8.

Karl Mastalliers Gedichte, nebst Oden aus dem Horaz. Wien. 8. (Versio hæc continet duodecim Odas, scil. ex lib. I Od. 24, 31; lib. II Od. 2, 3, 10, 13, 14, 16, 17; lib. III Od. 3, 24, 29). 1774.

— Sechszehn Oden aus dem Horaz. Leipzig. 8. Ex lib. I Od. 2, 9; lib. II Od. 2, 3, 8, 13, 16, 20; lib. III Od. 2, 3, 5, 10, 16, 23, 27; lib. IV Od. 13.

Die Oden des Horaz in deutschen Versen mit Anmerkungen. Jena, bey Gollner. 1775. 8.

Horaz Latein. und Deutsch. mit Anmerk. für junge Leute von Jac. Frid. Schmidt. Gotha. 3 Theile. 1776. 8. (Repetita ann. 1780, 1785).

Dreyssig Oden aus dem Horaz und drey Eklogen aus dem Virgil übersetzt. *Leipzig*, 1779. 8.

Noch dreyssig Oden aus dem Horaz übersetzt. *Leipzig*, 1780. 8.

— Auserlesene Oden aus dem Horaz. Frankf. am Mayn. 8.

Horazens Oden, erstes und zweites Buch, übersetzt von Bremer. *Leipzig*, 1781. 12.

— u. Horazens Oden, aufs neue verdeutscht von K. H. Jœrdens. *Berlin*. 1787. 8.

Horazens Briefe, aus dem Latein. übersetzt und mit hist. Erlæuterungen versehen won C. M. Wieland. 2 Theile. Dessau. 1782. 8. Réimprimé à Leipzig, en 1817. 2 vol. in-8.

« Unter allen Uebersetzern der klassischen Dichter « Griechenlands und Rom's verdient, nach dem einstim- « migen Urtheil aller Kenner und Freunde der Musen, « Voss den ersten Rang. Seine Uebersetzungen sind « vollendete Meisterwerke, worauf die deutsche Spra- « che stolz seyn kann, und keine andere Sprache, « selbst nicht die englische, kann ihnen gleiche « Meisterwerke an die Seite setzen. »

— Horazens Satyren in launige reime übersetzt. *Frankfurt*. 8.

Horazens Dichtkunst, erlæutert, übersetzt und als ein vortrefliches Ganze vorgestellt von Joh. Andr. Christ-Michelsen. *Halle*, im Verlag des Waysenhauses. 1784. 8.

— Zwœlf Oden aus dem Horaz von N. T. Rœsler. *Brunn und Wien*. 8.

Philosophische und andre Gedichte aus dem Lateinischen des Lucrez, Katull, Ovid, Horaz, Virgil, Lucan, in der Versart der Originale verdeutscht, und mit Anmerkungen versehen vom Uebersetzer des goldnen Esels des Apulejus. *Hamburg*, *bey Hofmann*, 1785. 8.

Horazens Satyren, aus dem Lateinischen übersetzt und mit Einleitungen und erlæuternden Anmerkungen versehen von C. M. Wieland. *Leipzig*, *bey Weidmanns Erben und Reich*, 1786, 1794 et 1805. 2 Theile. 8. Réimprimé à Leipzig, en 1819. 2 vol. in-8.

Eadem recusa *Francofurti*, 1787. 2 vol. 8.

— 1788 u. 1791. Oden des Horatius Flaccus. Uebersetzt und mit Anmerkungen begleitet von C. F. K. Herzlieb. Stendal, bey Franzen und Grossen. 3 Theile. 8.

Horazens Dichtkunst, übersetzt und erklært in Prosa von K. W. Ramler; in Versen von C. M. Wieland. Basel. 1789. 8.

Q. Horatii Flacci Carminum libri quinque. Des Q. Horatius Flaccus Oden fünf Bücher. Uebersetzt und mit einigen Anmerkungen begleitet von Joh. Fridr. Roos. *Leipzig*, bey Fleischer, 1790. 8.

Horazens Brief über die Dichtkunst, übersetzt von G. W. C. Starke. *Halle*, 1791. 8.

— Horazens Epistel an die Pisonen, mit einem durchgængigen Kommentar und Anmerkungen, herausgegeben von Michael Engel. *Maynz*. 8.

Horazens Dichtkunst, übers. mit Commentar, Anmerkungen, Lesarten und einem Auszuge aus Aristoteles Dichtkunst von Regelsberger. *Wien*, 1797. 8.

Horazens Werke, übers mit Anmerk. von Ramler. *Berl.*, 1800. 2 voll. 8. Neue Ausg. onhe Anmerk. Eb. 1818. 8.

— Horazens Werke, übers. u. erlaütert V. Eschen. *Zurich*. 2 vol. 8.

— Horazens Werke. Uebersetzt von Harmsen. *Halle*. 8.

Horazens Briefe a. d. lat. v. Wieland. *Leipzig*. 1801. 8.

Horazens Werke; übersetzt in Prosa von Kunhardt. *Lübeck*. B. I. 1802. 8.

— Horazens Dichtkunst. Uebers. und erlautert. *Zwickau*. 8.

— Horazens Dichtkunst. Neu übersetzt, vermehrt und ans Licht gestellt von einem Jungen des Handwerks. *Schweinft*. 8.

— Horazens auserwæhlte Oden, Satiren und Briefe, nebst Bemerkungen über dessen Poesie, von Paulmann. *Berl*. 12.

— Horazens Dichtkunst. Uebers. und erlautert. *Leipz*. 1805. 8.

Horazens Werke. Dem Versbau der Sprache nachgebildet von Fr. von Günther. *Landsh*. 3 Bænde. 1805. 1807. 8. (Enthalthen drei Bücher.)

Horazens Werke. Uebers. von J. H. Voss. Heidelb. 1806. 2 vol. 8. Zweite verb. Ausgab. *Braunschw*. 1820. 2 vol. 8.

Horazens Werke v. J. H. Voss. *Heidelberg.* 1807. 2 vol. 8.

Horazens Werke, metrisch übersetzt u. erklært von C. F. Preiss. *Leipzig.* 1808. 4 vol. 8. Le premier vol. a paru en 1805.

Horazens Werke. Uebers. von Jordens. *Ausg.* 2. *Gorlitz.* 1815. 8.

— Horazens Dichtkunst. Uebers. von F. Petri. 2 te verb. Ausg. *Fuld.* 4.

Horazens Werke in gereimten Uebersetzungen und Nachahmungen von verschiedenen deutschen Dichtern. Heraugeb. mit Anmerk. von J. S. Rosenheyn. *Kœnigsb.* 1818. 2 Bde. 12.

Horazens sæmtliche lyrische Dichtungen in den Versmaassen der Originale, von Neuem verdeutscht und mit einigen Zugaben begleitet von Klamer Schmidt. *Halb.* 1819. 2 Bde. 8.

Horazens Oden. Uebersetzt in Reimen mit Anmerkungen von K. L. Kannegiesser. *Prenzl.* 1820 8.

— Sämmtlich. lyr. Dichtungen, in Versmasse des Originals übersetzt von Klamer Schmidt, *Halberst.* 1820, gr. 8°.

Horazens Oden und Epoden. Deutsch von K. F. A. *Scheller.* Helmst. 1821. 8.

Horatius. Werke, übers. von J.-H. Voss. *Braunschw.* 1821, 2 p. 8.

Horatius übersetzt, und ausfürlich erlaütert von J.-H.-M. Ernesti, *Munchen*, 1824—1827, 2 vol in-8°.

— Sämmtliche Werke, 1 s u. 2 s Bdchen, Episteln u. Satyren, in dentsche Iamben übersetzt v. J. Nürnberger, *Prenzl.* 1828—1829, 2 Bdchen, 12.

Horatii Satiræ, übers. von D. C. Kirchner, *Stralsund.* 1829. 4.

— Epistolæ, von Rector Dr. Fr. v. P. Hocheder, *Regensburg.* 1830, 1 vol. 12.

— Prima Satira, von J.-H. Voss. F. A. Wolf, und O. Kirchner, *Frankfurt.* 1830. un vol. 8.

— Deutsch von K.-F.-A Scheller, *Halberst.* 1830, gr. 8°.

— übers. von C. Günther, *Leipz.* 1830, 8°.

— Odæ cum Notis, von Verfasser des deutschen Versbaus, *Berlin.* 1831. 8.

— Derselben 3 s u. 4 s Bdchen, Oden und Epoden übers und mit Anmerk, begleitet von R. L. *Prenzl.* 1831, in-12.

—

TRADUCTIONS BELGES.

Q. Horatii Flacci, Lierzangen en Dichtkunst in Ondicht vertaelt, door Joost van den Vondel. *Amst.* 1654. 12.

Eadem, *ibid.* 1656. 12.

Eadem, *ibid.* 1657. 12.

Q. Horatii Flacci Dichtkunst, mit Latynsch Dicht in Niederduitsch Vaarsen overgebracht, door A. Pels. *Amst.* 1677. 8. — Idem, 1681. 4.

Bygedichten op Otto Vœnius Zinnbelden uit Horatius, by Albert Magnus. *Amst.* 1682. 8.

Q. Horatius Flaccus Dichtkunst in Vaarsen, door A. Pels. *Amst.* 1694. 8.

Q. Horatius Flaccus Lierzangen en Dichtkunst in Ondicht vertaelt, door J. v. Vondel. Edit. quarta, by Jan Lamsfeld. *Amst.* 1703. 4.

Q. Horatii Flacci Dichtkunst uit Latynsch Dicht in Niederduitsch Vaarsen overgebracht, door A. Pels. *Amst.* 1706. 8.

Hekelgedichte in Brieven van Q. Horatius Flaccus, uit Latynsch Dicht in Niederduitsch Ondicht overgebracht, door B. Huydecoper. *Amst.* 4.

Q. Horatius Flaccus Lierzangen en Dichtkunst in Ondicht vertaelt, door Joost V. Vondel. *Amst.* 1735. 4.

Heckelgedichten, Brieven, en Dichtkunst van Q. Horatius Flaccus in Niederduitsche Vaarsen overgebracht, door B. Huydecoper. *Amst.* 1737. 4.

Odæ belgicis versibus redditæ per Petr. Van-Winter *Amst.* 1804. 1 vol. 4.

—

TRADUCTIONS DANOISES.

Q. H. Fl. Epistolæ in danicam linguam translatæ a D. Biering, *Hafniæ.* 1777. 12.

Odæ, Satiræ et Ars Poetica, ab eod. *ibid.* 1791. 12.

Horatii Satiræ, danice versæ a D. Smidth. *ibid.* 1816. 8.

Horatii Epistolæ, ab eod. *ibid.* 1817.

—

TRADUCTIONS RUSSES.

Utrum versio Carminum Horatii Russica per Eliam Kopiewicz, cujus mentionem faciunt Commentarii Trevoltini (Mémoires de Trévoux), ann. 1711, p. 1657, unquam lucem viderit, dubitat Fabricius *Bibl. Lat.* tom. I, p. 249.

Satiras quidem Horatii Iwan Borkow, in linguam Russicam, ligato sermone, nuper cum notis secundum Teutonicam versionem translulisse, comperimus ex Diariis Litterariis. (Lemaire.)

—

OUVRAGES ET MÉLANGES RELATIFS A HORACE.

Vænius (Otho), Horatii emblemata, imaginibus in æs incisis notisque illustrata, Stud. Othonis Vænii. *Antuerpiæ, H. Verdussen.* 1607. 1 vol. 4. avec gravures quelquefois coloriées. Cette édition est la meilleure. Celle de 1612. 4. est en cinq langues; on cite encore celle d'Amsterdam, 1684. 1 vol. 8.; et celle de Bruxelles, 1683, grand 4, dont il existe des exemplaires avec les figures coloriées et rehaussées d'or.

— Théâtre moral de la vie humaine, représenté en plus de cent tableaux, tirés d'Horace par Otho Vœnius, expliqués par de Gomberville, avec la table de Cébès. *Bruxelles.* 1672 ou 1678. 1 vol. in-fol. Il existe une traduction de cet ouvrage en Espagnol.

Carolus Aurivilius, Codex manuscriptus operum Horatianorum Bibliothecæ regiæ Academicæ Upsaliensis recensitus. Nova Acta soc. Upsaliensis. 1. vol. p. 195.

Gabriel Henri Gaillard. Horace considéré comme fabuliste. Mémoires de l'Académie des inscriptions. t. 49. p. 262.

Nicolas Gedoyn. Entretien sur Horace. *ibid.* t. 12. Hist. p. 213. Et. Oct. t. 6. Hist. p. 330.

Louis Lefranc. Voyage d'Horace de Rome à Brindes: traduit en vers français. Mélanges de l'Académie de Montauban. p. 139.

Johannes Adamus Nodell. Notæ criticæ in Ciceronem, Justinum et Horatium Acta litterar. soc. Rhenotrajectinæ. t. 1. p. 150.

Jean Baptiste Couture. Nouvelle explication d'un passage d'Horace. Lib. I. Ode II. Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, t. 2, Mémoires, p. 333. — Ed. Oct. t. 3.

Etienne Fourmont. De quelle manière on doit entendre une strophe de l'Ode XXXII du premier livre d'Horace (*O decus Phœbi*). Mémoires de l'Académie des Inscriptions. t. 5. Hist. p. 219. Ed. Oct. t. 3. Hist. p. 327.

Jean Boivin de Villeneuve. Explication de cet endroit d'Horace (liv. 3, ode 19): « Qui musas amat impares ». Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. I. Hist. p. 136. Ed. Oct. t. I. Hist. p. 166.

Galeani-Napione. Osservazioni intorno all' Ode XXVII, del libro 3 d'Orazio... impios parcæ. Mémoires de l'Acad. de Turin, A. 10 et 11. Litterat. et B. A. p. 13.

Thomas Molyneux. Letter containing some thoughts concerning the ancien greek and roman lyre, and an explanation ofan obscure passage in one of Horace's ode (Ode III, lib. IV. Quem tu Melpomene). *Philosoph. transact.* Y, 1702, p. 1267.

Carolus Ferdinandus Nagel. Observationes in auctores latinos et græcos (in Horatium), Acta litter. soc. rheno-trajectinæ, t. IV, p. 260.

Charles Batteux. Développement de la morale d'Aristippe, pour servir d'explication à un passage d'Horace. Mémoires de l'Acad. des Inscript., t. XXVI, p. 1.

Antoine Galland. Examen d'un passage d'Horace (Epist. V, liber 1): « Si potes Archaicis conviva recumbere lectis », contre l'explication que Bentlei en a donnée, *ibid.*, tom. III, Hist. p. 140.

Dissertation critique sur l'Art poétique d'Horace, par M. de Sévigné; Lettres de Madame de Sévigné. *Paris.* Dalibon, 1823, t. XII.

Lettre de Dumarsais à M. Durand sur ce passage de l'Art poétique d'Horace, vers 128: Difficile est proprie communia dicere. OEuvres de Dumarsais, t. III, p. 283. *Paris.* 1797.

Capmartin de Chaupy, découverte de la maison de campagne d'Horace, ouvrage utile pour l'intelligence de cet auteur, et qui donne occasion de traiter d'une suite considérable de lieux antiques. *Rome.* 1767. 3 vol. 8. Le troisième volume n'a paru qu'en 1769.

Galiani, Commentaire sur l'Art poétique d'Horace, inséré dans l'édition des œuvres d'Horace, donnée par MM. Campenon et Desprez.

Eusèbe Salverte. Horace et l'empereur Auguste. *Paris.* 1823. 1 vol. 8.

Charpentier. Etudes morales et historiques sur la littérature romaine. *Paris.* 1829. 1 vol. 8. Le chapitre XIV est consacré à Horace.

Buttmann, Ph. Mythologus. oder gesammelte Abhandlungen über d. Sagen d. Alterthums, 2 Bde., nebst Anhängen über das geschichtliche u. die Anspielungen im Horaz — — Horaz u. Nichthoraz, *Berlin* 1828—1829, gr. 8°.

Ernesti (J.-H.-M), Clavis horatiana brevior. opusc. novum rei scholast. accommod. *Halæ*, 1818, 8° maj.

— Onomasticum poëtarum, imprimis Horatii, illustr. etc. *Halæ*, 1818, 8° maj.

— Parerga Horatiana, *Halæ*, 1818, in-8° maj. Voy. à la bibliographie l'article des *index* d'Ernesti.

Bothe (F. H.), Annotationes ad Horat. a Car. Fea ed. Rom., acced. Grævii Scholia, etc. 2 fasc. *Heidelb.* 1821, 8° maj.

Briegleb (J. C), Vorlesungen über den Horaz *Altenburg*, 1770, 2 Thle 8°.

Arndt (C. F. L.), Analecta Horatiana, de sermonum locis aliquot. *Lunab.* 1829, 4°.

Bentleii (R.) Notæ atque emendationes in Q. Horatium Fl. integræ, nunc separatim usui critico diligent, typi exscriptæ, cum ipsis indic. Bentleianis, cur. J. F. Sachse, *Quedlinb.* 1825, in-8°.

Boost (P. F.), üeber eine Anklage des Q. Horatius Flaccus, *Frank*: 1807, in-8°.

—

FRAGMENTS DES OEUVRES D'HORACE.

Maximes de Morale tirées des poésies d'Horace, par God. Ch. Freies Leben; *Gotha.* 1759. 8.

Chefs-d'œuvre d'Horace, nouvellement traduits avec le texte à côté, et des notes pour l'intelligence du texte, par M. M. Lyon, Bruyset, 1787. 2 vol. 12.

Pensées d'Horace, extraites de ses odes par Sim. Ch. Miger. (latin-français). *Paris.* Maradan. 1812. 1 vol. 18.

Florigelium Horatii, ou Fragmens d'Horace, mis par ordre de matières, avec le texte en regard, par R. Poisson. *Paris.* 1821. 12.

Satira V, di Orazio Flacco. *Parma*, tip. di Bodoni 1818, 4, pap. vél., avec neuf planches gravées par Riepenhausen et Caracciolo. — Une première édition parut à Rome en 1816, in-fol., elle est imprimée par de Romanis, et est accompagnée de dix-huit vues des lieux décrits dans cette cinquième Satire.

Principes de Sagesse, ou les Épîtres d'Horace, trad. en vers par du V... (du Vernet). Versailles. 1788. 1 vol. 12. Édition tirée, dit-on, à 50 exempl.

Extraits choisis d'Horace, rangés par ordre de matières, traduction mise à la portée des élèves de l'enseignement universel et des gens du monde, par M. A. Durietz. *Paris*, Delalain, Delaunay, 1830, 1 vol. 12.

DE LA

CONCORDANCE DES TEXTES.

Les variantes du texte d'Horace sont nombreuses et quelquefois importantes; j'ai cru qu'il était nécessaire de réunir les principales dans un chapitre spécial, dont Guill.-Ernest. Weber m'a fourni les matériaux. M. Vanderbourg a publié celles qu'il a trouvées dans les dix-huit manuscrits collationnés par ses soins.

Dans le travail savant de Weber, B. signifie Bentlei; F., M. Fea; J., M. Jahn; et L., Lambin; les autres Commentateurs sont désignés par leurs noms en toutes lettres.

VARIETATES LECTIONUM, CURANTE G. E. WEBER.

CARMINUM, LIBER PRIMUS.

C. I. *Vers.* 6. Terrar. dom—Deos; Ovid. ex P. 1, 9, 36. *Evehere.* B. vers 17. Laudat *tuta.* Acidal. Virg. Æn. XI, 882. Vers 29. *Te* doctar. Hare conj. probante Wolf. Litt. Anal. 11, 262; IV. 266. *Vers.* 30. *Dis. misc. sup.* beatum me reddunt. Nos: *sich im Himmel fuhlen*; quod non impedit, quominus aliquis gaudia quædam terrena et percipiat, et prædicet. Cf. Propert. 1, 9, 17 seq.

C. II. v. 7. sqq. eleganti imaginum gradatione inundationem describunt. Primum phocæ, olim apricari tantum in littore solitæ, nunc ipsos montes obtegunt; deinde pisces, in terra ne spirare quidem valentes, jam etiam supra terram in eminentib. ex aqua arborib. hærent; denique damæ, domicilia sua cum phocis permutantes, in æquore natant. Ita venustissime ingenium mihi loci demonstrans Clariss. et amicis. Jacobs, Horatiani sermonibus acutissimus arbiter, retinuit me, quo minus strophen tertiam, quam etiam tuetur imitatio Ovidii Met. 1. 296, seqq. cum aliis et Buttm. Mytholog. 11, p. 364. seq. ejicerem. V. 10. *palumbis* vet. Schol. Horat. vero palumbem dicit, non palumbum: 111, 4, 12; Sat. 11, 8, 91. Et *columbæ* etiam silvestres dicuntur; Virg. Æn. v, 214, sq. V. 17, Iliæ, uxori, mortem Cæsaris dolenti. *Nimium* trahe ad *jactat* v. 18. V. 31, *candenti* Acron. Horat. ablativum hor. participior. terminat in *te*, non in *ti.* V. 39; *Marei* Tan. Faber et B. Cogita Maurum equo dejectum.

C. III. V. 7. *Reddas*, mihi. V. 18 *rectis* oculis B. V. 19, *turbidum* id Codd. variant. V. 22 *dissociabiles* id et F. Dissociab. Oceanum c. Reiskio accipe ἄμικτον vastum, c. quo quasi societatem et commercium inire periculosum est. V. 37, *ardui* B. et codd.

C. IV. V. 8, *visit* off. B. e. cod. V. 12, *agna—hœdo* id e codd. Sic Serv. ad Virg. V. 11, talis, abl.

C. V. V. 8, *ut* mirabitur B. *Insolens* est insuetus.

C. VI. V. 2, *alite* codd. Em. Passerat. V. 3, *Qua rem*

B. e codd. V. 14. *Troio* Nic. Heins., *Troius* ap. Virgil., *Troicus* in codd. Horatii obtinet. Illud gentile, hoc possessiv. statuit B., unde 111, 3, 32, Heinsium secutus est. Ap. Ovidium formas passim refinx. H. ubi codicum auctoritatem retinui. V. 18, *Strictis* B.

C. VII. V. 5, *arces* B. e codd. 6 sq. celebrare *indeque* Schrader. c. V. 9, *dicet* B. e Servio. V. 10 *nec.* Alt. B. qui recte observasse videtur, Horatium in his particulis, ubi liber esset a metri necessitate, varietatis quæsivisse gratiam. V. 13, *ac* Tiburni B. e Prisciano. V. 17, *Perpetuo* B. e codd. Alt., Serv. tuetur. V. 27, auspice *Phœbo*, B. c.

C. VIII. V. 2, *properas* vett. gr. ap. B. Videlicet modi haud raro inter se permutantur. Propert. 11, 51, sqq. IV, 4, 26, sqq. Pers. 111, 67, sqq.

C. IX. V. 24, 11, 12, 26, sqq.

C. X. 4, *More*, instituto.

C. XI. V. 6, *sapias* pro *si* sap. accipiunt Heins. et Burm. ad Ovid. quod fieri, nisi in parenthesi, non potest.

C. XII. V. 3. *recinet.* V. 7, temere, promiscue, V. 17, Unde, a quo. V. 19, *Proxi. illi hon.* videl. inter natos natasque. V. 21, *Prœliis aud.* Hæc verba c. Pallade conjunx. B. V. 28, *refulsit.* V. 31, *quod* sic, *nam* sic. *Sic di* B. V. 35, sq. *anno Curti* Nobile letum. B. c. V. 38, Prodigum, Pœno superante, Paulum B. e cod. V. 43, *Sancta* paup. et avit. *arto* B. e V. 45, *arvo* N. Heins. Sed Marcellus vetus ille, Syracusar. victor; Marcellus alter, Octaviæ filius, verbis *Julium sidus* indicatur. V. 57. *latum* vulg. et B.

C. XIII. V. 2, *lactea* Flav. Caper gramm. et B. *Cerea* habet Serv. ad v. V. 6 *manent.* Observat B. ubi singularia duo conjungantur, cum utriusvis numeri verbo congruere, ubi dijungantur, singularem posci. Product. brevis syll. in cæsura versus defendit 11, 13, 16. V. 16, Quinta parte, i. e., absolutissima. V. 19 *Divulsos* B. c.

C. XIV. V. 6. *gemant* et 8 *possint.* Verum frequentissim. ap. poetas indic. post *vides ut. Jam* sine fun. F. *Funes* sunt retinacula, *carinæ* v. 7, naves quæcumque.

C. XV. V. 9. Eheu. v. ad Virg. Ecl. 11, 58. V. 20, *Crines* pulvere. V. 24, *Teucerque et* B. e cod. non improbata vulg. V. 35. *Achaicus.* V. 36, *Iliacas.*

C. XVI. V. 8. *Sic.* geminant. Emendavit B.

C. XVII. V. 5. *totum* B. e codd. V. 11. *Usticæ* montis prope villam poetæ. V. 14, *Hinc. Hic* vindicavit B.

C. XVIII. 2, *Catili*, Virg. Æn. VII, 670 sqq. 7. *Ac ne* B. e codd. II, sqq. Catull. LXII, 259 sq. Virg. Æn. IV, 301, sqq.

C. XX. V. 5, *Clare* e cod. 9 Cœcubum.

C. XXI. 5 *comam* B. e codd. 8. *Cragi*, montis Lyciæ. 11 sp. *Insignem*, Apoll. Humerum est acc. græc. 13 *Hæc* bellum B. c. De Apolline Augusti numine cogitandum esse monuit F.

C. XXII. 11 *expeditus* B. e codd. 14 *Daunia* in latis B. cum vulg.

C. XXIII. 5 sq. *vepris* inhorruit *Ad ventum* fol. Salmas. c. Sic B.

C. XXIV. Est de Quinctilis Cremonensi, mortuo a. U. 729. Epist. ad Pison. 438. 8 *invenient.* Alt. B. e codd. Cf. 34, 12.

C. XXV. 7 *longam.... noctem* B. 11 *bacchata* B. c. Constat autem, interlunior. diebus ventos solito flare vehementiores, quod ipse B. ex Vegetio demonstrat. 20 Euro Ald. et B.

C. XXVI. 10 *Possunt* B. e codd.

C. XXVII. 3 inverecundumque B. c. 19 *laborabas* Charybdi etiam F. Codd. *laboras* Charybdi. Emendavit B.

C. XXVIII. Vulgo habent pro colloquio nautæ cum Archyta insepulto. Itaque. Buttm. Mythol. 11, p. 369, ita carmen dividebat, ut a versu 1—20 loqui cogitaretur nauta, ab 21 sqq. Archytas. Sic non opus erat, ut 14 cum nonnullis emendaretur Judice *te.* Sed totum carmen exhibere potius verba naufragi, cujus umbra cogitetur alloqui Archytam tumulatum, acutissime demonstrav. Weiske in Jahnii Annalib. philolog. XII, 3 pag. 349 sqq. 7 sqq. Lucret. III, 1037 sqq. 18 *avidis.* Alt. vind. B. Lucret. I, 1022. 24 hiatum habet in *capiti inhum.* ut Epod. V, 100, 32 vicesque, *superbe* (vocat), Passerat. C. assensu B.

C. XXIX. Iccium, ad quem est etiam Epist. I, 12, ab illiberalitatis crimine egregie defendit Jacobs in Mus. Rhen. philol. II, 1, sqq. 4 *horribilesque* B. 13 *nobilis*, ad Panæt. B.

C. XXXI. Propert. II, 29. 9 *Calenam* B. 10 *dives ut* Porphyr. B. et F. 15 *pascant* Tan. Faber et eodem B. 18 *ac*, precor Acro, quod recepit B. *at* F.

C. XXXII. 1 *Poscimus* B. e codd. Id *antro* pro *umbra* ex uno cod. 15 *cumque*, quandocumque vel quotiescumque interpretantur. II, 719 B. olim tentaverat *cuique.*

C. XXXIII. 12 *joco*, littera minuta. Alterum Porphyrio prævivit, Amorem dicens. Cf. 2, 34.

C. XXXIV. 5 *relectos* B. post Heins. 13 *insigne* B. e cod.

C. XXXV. Est ad Fortunam Antiatem. 14 *fremens.* 16 *cursantes* B. c. locum vel sic mendosum censens. 17 *serva* Acron et Porphyr. Alterum vindicavit B. 18, III; 24, 5, 20 *liquidum plumbum*, quo affuso firmantur unci. 24 inimica *vertis* B. c. 29 sqq. in ultimos, *Oro*, Brit. B. c. 39 *defingas* B. et F. e codd. Deinde B. c. *recoctum.*

C. XXXVI. 16 breve, brevis temporis, II, 3, 12.

C. XXXVII. 9 sq. turpium *Opprobriorum* B. sunt spadones, quorum *morbus* impura voluptas est. Catull. LV, 6. 24 *penetravit* oras B. c. Un. cod. Fea *repetivit.* 25 *tacentem* B. c. Et sic un. cod.

C. XXXVIII. 6 *cura* B. *Curæ* cod. Bodlei. cum voce *sedulus* conjungend. Curo est volo.

LIBER SECUNDUS.

C. I. 5 *tincta* B. 21 *videre* magnos id.

C. II. 3 sq. nisi temp. Spl. usu videlicet *lamna*; non *argentum*. De Sall. Tacit. Ann. III, 30, 5 C. Procul. Varro Murena, eques Rom. cum fratribus duobus bello civili spoliatis patrimonium ex integro divisit. 7 *agit* codd. Sed tum Proculeius adhuc vixisse putandus est. 18 *beatorum*. Alt. est genit. antiquus.

C. III. 2 non secus *ac* bonis B. e codd. 9 *Quo* codd. 11 *Ramis quo obl.* codd. unde B. conj. Ramosque et obl.

C. IV. 24 *Condere* B. conj.

C. V. 14 sqq. *quod* tibi d. App. *annus* vel *quot*-annus. B. 20 *Cnidiusve* vel Gnid.

C. VI. 18 sq. *Apricus* Aulon *Fertilis* Baccho, est mons agri Tarent.

C. VII. Propter carmin. XVI dubitant, num hoc ad Pompeium Grosphum scriptum sit, Varumque hominis cognomen esse volunt. Sed tempore utrumque carmen disjungendum. Cf. etiam Epist. I. 12. *Quiritem*, ad jus Quiritium ab exsilio restitutum. II sq. et minaces, Turpe, solum rel. Sic interpunx. B.

C. VIII. 22 sq. Construe : virgines mis. nup. nuptæ, 24 *Cura* maritos B. conj.

C. IX. 20 Niphat. mont. Armeniæ. 21 Med. fl. Euphraten. Epist. 1, 12, 25, sq. 23 Gelonos, gentem Sarmat.

C. X. 6 Diligit tutus, caret. 9 *Sævius* vulg. et F. Alterum codd. præter unum, et B. 12 *Fulgura* Div. Hieronym. Acron, et B. Porphyr, Verum Seneca trag. Agamemn. 96 *feriunt celsos fulmina montes*. Fulmen ictum, fulgur fulgorem cœlestis ignis significat. 18 *citharæ*.

C. XI. 9 *honos*. Alterum vindicavit B. 23 *incomptum* vulg. *incomptam* — *nodo* B.

C. XII. 2 *durum*, B. e cod. 12 *minantium*. 13 *dulces*. Alterum ad dominæ trahend. Licymniam Terentiam putant, Mæcenatis uxorem. 25 *fragrantia* ed. vet. Sed Mæcenatis oscula sunt. 28 *occupat* B. e codd.

C. XIII. 1 *Illum, o, nefasto* — *die Quicumque primum*, et rel. B. Locum sic ordina : Ille, quicumque (fuit), primum posuit te n. d. et (deinde) sacrilega manu produxit. Hoc verbum est *crescere te passus est*. Carm. sæc. 17. 8 *Colchica*. 14 *in horas* recte Jahnius traxit ad *vitet*, atque ita interpunx. 17 *reducem* fugam B. c. 23 *descriptas* vett. edd. 32 *avida* bibit aure B. c. 33 *ubi* h. l. est *siquidem ibi*. 38 *laborem* B. e codd. Conjunge decipitur laborum, græce. 40 *timidas* vett. edd. Mascul. tuetur Priscian. et B.

C. XIV. 18 Cocytos. 27 *superbo* vulgavit et B. cui assentit Jahn. Al. *superbus*, al. etiam pavimentum *superbum*.

C. XV. 6 Myrtus est plur. 10 excludet *æstus*.

C. XVI. 19 patriæ exsul, ut *exsul mentis domusque* ap. Ovid. Met. IX, 409. 21 vitiosa *puppes* Excerpta Bodlei. 25 sq. Lætus — *animi*, quod u. e. *Oderis* cur. et am. *leni Temperes* risu B. c.

C. XVII, 7 diis te mortuo non æque carus ac vivo. 14 Gyges, quod nomen primam debet habere longam. Codd. nunc hanc, nunc illam formam præbent. 24 *volucresque*.

C. XVIII. 29 sqq. Interpunctione locum juvit Fea. Antea : Rapac. Orci F. destinata, Aula. B. *Capacis* c. Deinde *sede* destinata vulg. et B.

C. XIX. 9 *sit* mihi B. Ceterum ad h. l. cf. Platon. Ion. p. 534 init. 15 non *levi*. Observat B. trochæum in hac sede ab Horatio non admitti. 23 *Rhœcum*. 24 *horribilisque*.

C. XX. 5 sqq. Non ego terrenus et conditionis imbecillæ, non filius libertini patris, non is, quem vocas, i. e. homo eo nomine, quo tu et reliqui me appellatis, obibo; sed a morte omnino exemptus immortalis per sæcula vivam. Inepte vulgav. *quem vocas* de ad cœnam vocando accipiunt : indigne altiori hujus carminis afflatu B. interpretatur : quem joco sanguinem pauperum parentum vocas; insulse Jahn : quem vocas dilecte (dilectum). B. conj. *quem vocant* e Sat. 1, 6, 45 sq. 11, *Superne*. 13 *Tutior* Icaro B. c. In uno cod. est *notior*.

LIBER TERTIUS.

C. I. 9 *Esto ut* 21 sqq. Somnus lenis non fastidit humil. domos agrest. viror. 44. *Achæmeniumve*.

C. II. 1 amice, ad modum heroum illorum frugalis ævi, qui paupertatem tanquam caram domus consortem habebant. Angustam, *amici*, B. e. codd. 14 *consequitur*. 16 *timidove* Acron et B. 28 *fragilemque*. 29 *phaselon*.

C. III. 12 *bibet* etiam F. Alterum vindicavit B. 16. *Patris* equis Casp. Barth. e codd. 23 *damnatam* 32 *Troja*. 34 *discere* nectaris Porphyr. 50 sqq. Interpunctione locum juvit. Jahn. 69 non *hoc* — *conveniet* B. c. e codd.

C. IV. 1 *Cœlo dic age* F. 4 *citharave*, 5 *Audiris*, 6 sq. pios lucos, Musarum, non Elysii. 10 extra *limina sedulæ*. In Lucaniam pertingebat Vultur mons. 27 *arbor*. 31 *arentes*. 34 Concanum, Cantabriæ. 37 vulgo interpungunt altum, militia. 38 *fessus*. Lambin. c. probante B. *abdidit*. 44 corusco. 46 Ventosum et *umbras* id. 57 de ægide sonante v. Bœttigeri Amalth. præfatus ad. I, p. XXX, n. 2. 60 Nunq. (ab) hum. pos. (depos.) i. e. semper armat. 68 Post hunc versum adhuc hæc legebatur stropha : *Testis mearum centimanus Gyas Sententiarum, notus et integræ Tentator Orion Dianæ, Virginea domitus sagitta*. Offendit hæc str. primum ab Latinitate : nam neque *meæ sententiæ* pro *mea dicta*, mea *præcepta* indolem elegantis purique sermonis sapiunt, neque *integra* pro *intacta* simpliciter dici potest : deinde *centim*. Gyas ingrate repetitus est e II, 17, 14; denique neque Gyas, nec Orion

inferendi erant exemplo a Gigantib. petito. Probabile est autem, jam primis post Horatium sæculis imitatricem quandam manum carminib. ejus intulisse nonnullos fetus spuriæ Musæ de quib. disserit Buttm. Mythol. II, 364, sqq. quem hic in exturbandis versibus insititiis secutus sum.

C. V. 5 sq. conjuge barb. marit. Ovid. Heroid. IV, 134. 15 *trahentis* codices, F. et Vanderb. Emendatio est Guill. Canteri, quem sequitur B. ipse proponens *exempli trahentis*. 17 nota syllabam ancipitem in cæsura: Glarean. conj. *perirent*, B. *perirent immiserabiles*. Sed cf not. ad 23, 17. 33 dedidit B. 36 sqq. timuit que mortem *Hinc*, unde v. s. *aptius*. Pacem *et* duello B. Adverb. e codd. 43 A se. Alterum jam B.

C. VI. 11 *Nostris* vel *Nostrorum* B. proponit. 20 *inque patres* populumque B. 22 fingitur *artubus* al. Sed observat Jahn, dicend. fuisse fingitur artus, accus. 36 *dirum* B. e codd. Sed v. F.

C. VII. 20 *Pellax* B. c. Deinde *monet* vulg. pro quo alt. idem B. vind. *Historias monere* non rectius dicatur, quam *sermonem præcipere* (ad Sat. 11, 2, 2,) et *præcepta monere* (ad Ov. A. A. III, 651) 21 Icari, Icarii, vid. maris.

C. VIII. 1 Mart. Cal. quib. Matronalia celebrabantur. *Kalendis* quod vulgo scribunt, non recte faciunt; littera enim K hoc in vocab. tunc solum utebantur Romani, quum una littera diem significabant, ut K esset pro *Calendis*. 10 *dimovebit* etiam B. 15 *profer*, eodem intellectu : ambigue. 19 *infestis* sibi luctuosus B. c. Nicol. Heins. Sibi ad luctuosis trahe. 27 *rape*. Alterum vindicat B.

C. IX. 5 *aliam* B.

C. X. 3 *projectum* B. 6 *situm*. Alterum defendit B. idem vero *remugiat? Sentis* et Præterea c. *Audi* (v. 5) ventis. *En* positas. 8 *Duro* id. 10 *currente rota fanis eat retro* id. Interpunxit locum F.

C. XI. Post hunc versum legebatur strophe hæc! *Cerberus, quamvis furiale centum Muniant angues caput ejus atque Spiritus teter saniesque manet Ore trilingui*, in qua jam B. offendit, quum observasset, genitivo enclit. *ejus* ita abstinuisse poetas, ut in toto Virgilio ne semel quidem inveniatur. Deinde locum certatim damnaverunt Eichstad. Nækius, Buttm. quos secutus sum, idem esse judicium Jacobsii per litteras Viri Illustris certior factus. Turpis et aliena ab hoc loco imago Cerberi adumbrata est ad Senecæ Hercul. fur. 783 sqq. 26 *num quid* cod.

C. XII. 11 *alto*.

C. XIII. 1. *Blandusiæ*. 6 *Frustra* e. voce *destinat* conjunx. Jahn. Antea. post hanc interpungebatur. *Liquidos* B. c. 16 ad Catull. LIX, 29.

C. XIV. 6 *castis* operata *sacris* B. partim e codd. nec tamen improbans vulg. 7 *cari*. Comparat B. I, 20, 5. 11 *Non* virum B. c. Jam *virum* (pro viror.) *expertes* Cuning. quod secuti sunt F. et Jahn. Velim certe *viri* expertes. Deinde *ominatis*, pro quo B. ex c. *inominatis*. Verba male nom. videntur esse verba mali nominis i. e. malæ significationis. Totus locus ulcere laborat. 19 *qua*, adv. Emendav. Bothe 22 *cohibente*.

C. XVI. 7 *Risisset* malebat B. Cf. 1, 24, 8.—13 *excidio*. 22 A dis, B. 26 *non piger*; v. B. 31 *Fulgente*.

C. XVII. 1 sqq. Olim sic legebatur : Æli vetusto nobilis ab Lamo, *Quando et priores hinc Lamias ferunt Denominatos, et nepotum Per memores genus omne fastos Auctore ab illo ducis originem*, Qui Formiarum, cet. Ita ne vero? Si priores Lamiæ ab illo vetusto Lamo originem ducebant, etiam nepotum eorum genus ad eundem esse referendum; sublimis ista veritas ab Horatio docenda erat? Impuram hic interpolatoris manum grassatam esse diu vidit Sanadon. V. Buttm. Mythol. II p. 365. 9 *potis*.

C. XIX. 12 *Miscentor*. Rutgers et B.

C. XXI. 5 *fetum numine*. Mass. B. c. Sed non improbat vulg. 10 *negligit*. 12, *incaluisse*, 19 *neque*, Nostrum B.

C. XXIII 2 *Phidyli*, 12 *securim*. 17 sqq. Accedo sententiæ Huepedenii, amici, qui in programmate Cellis anno superiori de hoc carmine edito ita interpretatur locum : Si manus immunis (insons) aram tetigit, hostia sumptuosa (nominat.) non blandior mollivit (mollire solita est) avers. Pen. quam far pium et saliens mica. *Immunis* Horatius simpliciter dixit pro *immunis delictor*. quod est ap. Vellei. Paterc. 11. 7. Cf. Ovid. Heroid. XIV. 8 Brevitatem ultimæ in voce *sumptuosa* tueberis Carm. III, 5, 17. Et licuisse poetæ brevem hic admittere, qui II, 20, 13 hiatum in eadem sede admiserit, nemo reī metricæ peritus infitias ibit. Ingeniose Jahn post *hostia* commate interpungit, ut sit : Immunis manus, quæ sumptuosa hostia allata non blandior est, farre et mica deos mollire solet. Sed nescio quæ scabrities ita restabit in loco. 19 *Mollibit*. Alt. vind. B.

C. XXIV. 5 Sic fig. parenthetice, et 6 *dura* B. c. 24 aut pret. *est mori*. Sic etiam B. qui tamen alterum probat. Pretium non, ut Romæ pecunia est (III, 6, 29), sed mors. 25 sq. *quis, quis —civicam*? B. 31 Cic. p. Balbo 6 *est hæc sæculi labes quædam et macula, virtuti invidere, velle ipsum florem dignitatis infringere*. 39 *gelu* nives B. 44 *deserere*. 49 *materiam*. Alterum vind. B. 54 *Firmandæ*. 60 *hospites*.

C. XXV. 9 *Edonis* (ad jugis) stupet B. 12 *ac* mihi B. e codd. *Ut* pro *quam* 13 *Rivos* B. 19 *Te*, L. s. *ducem* B. c.

C. XXVI. 7 et vectes *securesque* B. c. Arcus interpretor fulera, quibus vectes imponuntur.

C. XXVII. 5 *Rumpit*. 15 *vetat*. 23 *gementes*. 26 *at*. 39 *vitio*. 48 Cornua *tauri*. Alterum defendit B. 59 sq. secuta *elidere*. 71 *Jam tibi injussus*.

C. XXVIII. 2 *facias*. 14 *Paphon*. Alterum B. e. codd.

C. XXIX. 28 *dissors*. 60 *Syriæque*. 64 *ferat*.

C. XXX, 12 ex h. p. male ad Daunum traxit Jahn.

LIBER QUARTUS.

C. I. Carmen 1. 9 domo. 18 *Largi*. 21 sq. *lyraque* et *Berecyntia* — *tibia* B. 37 te ego somniis.

C. II. 13 *regesque*. Verum vindicavit B. 31 *rivos*. 33 *clivum* tacite scripsit B. 45 *loquor*. 49 sqq. Isque dum *procedit* B. Tu dum procedis, non semel dicemus : Io triumphe ; Civitas omnis dicet : Io tr. et dabimus rel.

C. III. 10, *præfluunt*. 24 *quod* cave pro conjunctione habeas : est acc. objecti, id quod spiro (quo fervore carminis incalesco) cf. IV, 9, 10.

C. IV. 7 *Vernisque* jam. Hoc B. præfert, nihil tamen mutans. 15 Jam mane depuls. vel jam *sponte* B. c. 18 Ejeci tandem versus poeta indignissimos et post T. Fabrum a plurimis editor. damnatos. Vindelici, *quibus Mos unde deductus per omne Tempus Amazonia securi Dextras obarmet, quærere distuli, Nec scire fas est omnia* ; sed diu, cet. C. f. Buttm. Mythol. II, p. 366. 20 *repressæ* Porphyrio et B. 22 *sanctis* sub. B. 27 *neque*. 62 *proruit*. 63 *geritque*. 69 *perficiunt*.

C. V. 18 Nutrit *farra*. 31 venit *laetus*. 31 *rex* bone, quod Bentleio placebat.

C. VI. 17 Vocabulum *captis* h. l. in suspicionem vocat B. 19 *latentes* Alterum vindicat B. 21 *flexus*. 25 argutæ. B. Codd. variant.

C. VII. *Tullus dives*. Alterum codd F. In epith. Tulli quum offenderet B. scripsit *Tullus*, *dives* et A. Id. c. quo Tullus, *pauper* et A. 19 avidi.

C. VIII. 9 *nec* tibi B. e codd. 12 *muneri*, quod prætulit B. Sed recte F. post Acron. et Porphyrion. demonstrat, pretium esse, quod habeat carmen in se, videlicet ut faciat immortales, qui eo donentur. 17 Versus, qui h. l. in codd. invenitur : *Non incendia* Carthaginis impiæ, et a rei veritate et a rhythmis Horatianis alienus est. Vide B. Neque invamur in eo ingeniosa Dœringii c. Non *stipendia* Carth. Cf. Buttm. Mythol, II, p. 307.

C. IX. 29 *inertia* (abl.) 31 *sileri*. Alterum vind. B. 39 ne quis hæreat in *animo Consule* B. multis eam dictionem exemplis, veluti *animo Censore*, *proscriptore*, *carnifice*, alt. defendit. Circumscribit personam, quatenus ea certam habet indolem.

C. X. 2 *bruma*. Pluma est lanugo barbæ : tuæ sup. dat. Deinde v. 3. deciderint de comis detonsis cape. 5 Mutatus, *Ligurine* in B.

C. XI. 11 *crepitant*.

C. XII. 11. *nigræ* cod. quæ compositio Bentleio videbatur elegantior. 15 Nobiles juvenes quoscumque, non solos Cæsareæ domus intelligendos esse observat B. 16 *merebere* : sed observat B. poetam libentius hunc versum claudere pede Cretico quam dactylo.

C. XIII. 14 *cari*, quod prætulit B.

C. XIV. 19 *fatigarat*. *Fatigarit*. 2 codd. F. quod prætulit Jahn. 20 *Indomitus*. 24 *enses*. 26 *qua*. 28 *minitatur*. 38 reddidit est iterum dedit. 49 *paventes* B. cum Acrone et duob. codd.

C. XV. 9 *Quirini*, quod etiam B. 15 *ortus*. 18 *exiget*, quod etiam B. Alterum vindicavit F.

LIBER EPODON.

C. I. 5 *sit* superst. quod præfert Jahn. Alterum si est pro sin. 17 *sim* fut. N. Heinsius quod prætulit B. 19 assidens est incubans. 21 non *uti sit* auxili B. e cod. 28 pascua. Alterum tuetur B. 29 *supini* B. Hoc foret in latere montis siti, ut Tibur (III, 4, 23), sed Tusc. in supremo monte situm erat. Sub ipso oppido, Roman versus, famosa erat villa Luculli, cujus viridaria, xysti, ambulationes cet. pertingebant ad aliam ejusdem villam prope montem Circæum. V. F.

C. II. 5 Nec. 11 et 12 a Georg. Fabric. post 14 ponebantur, cui codex Altorf. accedit. Ostendit vero B. maritationem mense Octob. putationem et insitionem M. Mart. fieri. 13, *Inutilesve*, 18 *arvis*. Alterum vindicat B. 25 *rivis* Alt. id B. defendit. 27 Frondesque Markland. 28 *quod* est acc. ad obstrepunt. 35 *Pavidumve* B. 37 amor est cupiditas. 69 *relegit*. Alterum vind. B.

C. IV. 8 bis *ter* ulnar. Sic etiam F. Emendavit Barth. 16 *contento* ed. princ. 17 *aera* B. c.

C. V. 1 *quisquis—regis* ap. Diomed. gramm. 28 *Laurens* aper, B. c. conj. N. Heinsii. ipse conj. *furens*. 33 *terve*. Alterum vindicat B. 37 *Exsecta*, *Exsucta*, *Exserta*. Nicol. Heins *exesa*, quod recep. B. 55 *Formidolosis*. 69 sq. Indormit Varus cubilib. venenor. meor. vigora unctis oblivione omn. pellic. 71 Ah, ah : B. Aha. 81 *mei* B. cum vett. edd. 87. sq. Venena valent quidem convertere magnum fas nefasque, sed non impedient quominus vos sceleris vestri pœnas detis. B. c. Venena *magica* fas, nefasque non valent. Non vertere *humanas vices*. 100 Esquiliæ.

C. VI. in *Cassium Serverum* vett. gramm. inscripsere. 8 *procedet*.

C. VII. 12 *Nunquam* B. e. vett. edd. 13 cæcos id. e codd. 15 *ora pallor albus*. Alt. restituit B.

C. VIII. 15 sqq. *quod*, propterea quod ; illiterati nihil hunc sapientiæ fucum curantes.

C. IX. 1 Quando *o* repostum B. sec. Nic. Heins. 5 *mixtis* B. e codd. alterum tamen non plane improbans. 8 Dux, S. Pompei. 17 ad *hunc*, quod retinet Jahn. Emendatio est B. *At hoc* F. 25. *Africano*, quod defendit F. Alterum B. e. codd. 34 *Aut* Chia B. e codd. colo post scyphos pos.

C. X. 21 *Malo* Mar. Victorin. 8 *Fregit* Plotius gramm. 22 *Projecta*.

C. XI. 2 *percussum* B. e vett. edd. *Percellere* est affligere, sternere, evertere; videtur igitur in translatione significare ita defigere aliquem in al. re, ut ea penitus capiatur nec expedire se valeat ; percutere est piangere, verberare, atque ita ve-

hementer aliquem commovere. 4 *aut* pueris. 8 *ut* pœnitet. 13 Simul est simulac. 24 *mollitie*.

C. XII. 2 *quid* mihi. 7 *Quis* sudor, Alterum vind. B. 9 *neque*. 11 seq. *subando Tenta* conjunge, ut de muliere dicatur. 25 *infelix* vett. gramm.

C. XIII. 3. Rapiamus, *amice*. B. Sed nom. plur. habet vim societatis. 8. *Achemenia*. 10 *duris*. 12 invicte mortalis dea cet. interpung. B. 15. *curto* subt. B. c. 18 *ac* dulcibus id. c.

C. XV. 8 *turbaret*. 9 *agitaret*. 15 *offensi*. 17 *Et* tu id. e vett. edd.

C. XVI. 6 *Novisve*. 8 *Parentibusve*. 15 sq. Forte (*quod* expediat) — laboribus? Rutgers. probante B. construe : F. quæritis, quid exp. carere mal. labor. 33 *ravos*. 39 quib. est *animus* eod. 57 sq. huc transposuit F. quum antea post versum 60 legerentur. 65 Aere, dehinc edd. vett. B. et F. Ad duravit cogitatione repett. *ut*; *quorum*, videlicet sæculorum ferro durator. i. e. hujus temporis.

C. XVII. 11 *Luxere*, quod recep. B. 17 *Circe*. Horatius nisi ubi metri quædam necessitas vel soni dulcedo aliud poscerent, Græcas formas Romanis post habuisse putandus est. 18 Relatus. 19 pœnarum tibi, *o* B. c. 22 *ora*. 24 *a* labore. 30 *o* mare *et* terra. 33 *Virens*. Alterum vind. B. Id. deinde *tua*, donec c. v. 35 autem *Calet*. 39 *Juvencis*. 42 *vicem*. 43 Fraterque *magnus* vel *major* B. 50 *Pactumeius* nom. prop. B. e scholiastis et codd. ut venter esset partus, insulse. Alter, e suis codd. firmavit F. Sententia est autem : tu ipsa peperisti, neque suppositio te matrem fetu simulas, quoties fortis et robusta puerpera ante justum tempus lecto exsurgis. Videlicet facile paris et venter tuus partum quasi mingit! 56 de Cotyttiis lascivo feminar. sacro, e Thracia in Græciam illato v. Buttm. Mythol. II, p. 159 sqq. 60 *proderit*. Alterum restituit B. 62. *Si* tardiora. 64 *doloribus*. 65 *infidi* B. e codd. 72 *innectes*. 78 sq. *possum*. 80 *pocula*.

Carm. Sæc. 16 *Genetyllis*. 26 dictum *est*, quo retento B. c. *simul* dictum est. Id. c. Quod semel dictum stabilis *per œvum*. T. servet. 27 *servat*. 45 *docilis*. 46 *senectutis*. 49 *Quæque*. 51 *Impetret* B. e. codd. quod admisit Jahn. Sed venerari simpliciter pro precari non dicitur. 53 *manum potentem* B. 65 *arces*, quod prætulit B. 68 *Prorogat*. 71 *Curat*. 72 Applicat, B. et F. e codd.

SATIRARUM, LIBER PRIMUS.

S. I. 2. objecerit *ulla*, F. e codd. 4 gravis *armis* Bouhier. 8 Momento cita. 29 *Causidicus vafer hic*, miles Markland. *Præfidus* hic *campo* miles F. Voc. *campo* e codd. Deberet certe esse Præfdus campo miles. Perfidus hic *campo* miles Jahn. 33 Parvula, nam exemplo est magni formica laboris, interpung. vett. edd. 38 *sapiens* Lambin. et B. *Patiens* est æquo animo. 46 plus *quam*. Alterum vind. B. 50 *viventis* Cuning. 59 *quantum* est Lamb. et B. e codd. 63 *miseram* B. post Marcillium. Ita etiam unus cod. 73 interpunx Jahn. vulgo *usum*? 81 *afflixit*. Alterum B. revocavit. 95 *Ummidius*. Alterum F. e. Charisio et codd. A nummis nomen duxit poeta, significationis causa. *qui tam* (non l. e. f.) dives B. 100 *Tyndaridarum*, quod tuetur Quinctilian. IX, 4; 65, genere communi accipiend. ut feminas una complectatnr. 105 Tanais spado. Vis. soc. herniosus erat. 108 *Nemone ut* cum indignatione mirantis est : nemone ut se probet (concedis), verum, avaritia ductus, aliis semper invideat? 120 *lippum*.

S. II. 6 *depellere*, quod prætul. B. 25 *Malchinus*. 27 *Gorgonius*, Alt. vind. B. 32 Lucret. III. 372. 38 *mœchis*. alt. B. e codd. Ennius : Audire est operæ pretium, procedere recte Qui rem Romanam Latiumque augescere voltis. 45 sq. *cuidam* Dem. *ferrum* Lamb. *cuidam Demeterent* ferro Casp. Barth. B. et duo codd. F. 48 *in qua*. 49 mœchatur : *ut* hic si cod. probante B. 55 Origo, mima. 62. sq. inter-est vel Est, contra veram scribendi ration. 63 *peccesve*. Alt. Lamb. et B. e codd. Matronæ stolam albam gestabant; propter adulterium repudiatæ et damnatæ togam albam, ignominiæ causa : libertinæ, et quar. genere meretrices esse solebant, togam pullam (ancilla togata); servæ tunicam. 68 *videnti*. 80 sq. Nec magis huic, inter— Sit licet, *o* Cerinthe, *tuo* B. 81 *hoc*, Cerinthe. 84 *neque*. 88 *ducat*. 90 sqq. Hoc illi recte faciunt, exemploque tibi sunt, ne cet. *Tu contemplare—spectas*. 106 *sectatur*. Alterum vindic. B. 110 *velli* Nic. Heins. c. et cod. *tolli* B. e codd.

S. III. *Statuit*. Alter. tuetur B. 113 *abscidere* F. e codd. 121 Gallis, Cybeles sacerdot. 125 *dextrum-lævo*. 129 *væ pallida*. Sic etiam F. *ne* pallida B. 131 doti *hæc* deprensa N. Heins. quod recepit B. III, 7, *iteraret*, B. II *alebat* id. 20 alia *et* fortasse B. et F. e codd. Nostrum Ald. et un cod. F. 25 *prævideas* Rutgers. quod recepit B. Id. c. tua *tu videas*. Pervidere hic est pro perlustrare. Deinde *male* lippus B. e codd. 57 sqq. multum *est* demissus. Nos in ordinando loco Kirchnerum secuti sumus. B. multum demissus homo *ille* : Tardo *ac* cognom. Heind. multum *et* demissus homo : illi Tardo cognomen pingui *et* damus. Fea : multum demissus homo (ut sit vituperatio probi). Illi Tardo, cognomen pingui damus. 60 *versemur* B. e cod. 63 *at* est Lamb. 65 *impediat* B. 74 *ignoscat*. Alterum vind. B. 82 *Labieno*. 86 *Drusonem*. 91 tritam. 116 infregerit B. e conj. Heinsii. 117 divum sacra. 128 Qui, quomodo? 132 *Tonsor* erat B. e cod. 134 quos tu *ni* B. e codd. 140 *peccavero*.

S. IV. 3 *ac* fur B. e codd. 14 *nummo* me prov. B. Minimo provocare dicuntur hi, qui in sponsione plus ipsi promittunt, quam exigunt ab adversario. Schol. 15 *Accipe jam* B. e codd. 18 *loquentem*

Lamb. quod. recep. B. Sed *animus loquens* est ex eod. genere, quo *animus consul*, Car. IV, 9. 20 *emolliat*, B. 25 *elige* turba Acron. Arripe B. 26 *ob avaritiam*. 33 *poetam* B. 35 *tibi Rutgers*. Sibi, ad suam voluptatem, Landin. 39 *poetas* codd. Alterum Acron et B. e constanti usu poetæ, in quo librarior. auctoritas valere non potest. 41 si *qui* B. e codd. 68 *Et puris vivat*. Alter. vind. B. 69 *Birrique* B. e codd. 70 *Caprii*. 73 *non recitem*. Deinde *quicquam*; unde B. *nec recitem quicquam*. 79 *inquit*. 87 *amet* id. e codd. 92 Sat. 2. 27. 101 *afore*. 109 sq. *ut qui Panis* inops B. c. 112 *Sectani*. 140 *noles*.

S. V. 7 *teterrima*. 15 Absentem cantat. 24 *lavimur* B. e conj. Heins. 27 Mæcenas, optimus atque. Sic interpunx. B. eodem modo quo *carum Mæcenatem* e Carminib. sustulit. 37 Mamurrar. urbs Formiæ. 52 *Cicerri*. Alt. restituit B. 60 *miniteris* B. e codd. et vett. edd. 67 *Nihilo deterius*. Sic. B. coll. Epist. II, 2. 120. Observat præterea, *nihilo* ap. nostrum comparativo suo solere præponi. 70 *producimus* B. e codd. Sed observat F. ita scribend. fuisse producimus *istam*. 72 Pæne arsit, macr. dum turd. Sic Lamb. et F. e malis codd. 87 Oppidulum est illud Equus Tuticus. 91 sq. Construe : non ditior est aquæ urna (abl.) is locus, qui cet. Videlic. Canusium. B. vers. 92 uncis inclus. 93 Hic B. e codd. 97 *Lymphis*, littera unciali, scripsit Heind. laudatis duob. loc. Varronis, ubi Lymphæ pro Nymphis sunt. 100 Apella nomen frequens libertinor. e quo genere Judæi Rom. erant, trans Tiberim habitantes. Itaque Judæus Apella est quivis homo Judæus.

S. VI. 4 *regionibus* Wakefield conj. et sic F. e cod. Mox *imperitarint*. Alt. vindic. B. F, *imperitarunt*. Cet. cf. Lucret. III, 1040. 13 pulsus *fuit*. Sed. v. B. 15 *quem* nosti. Alt. vind. B. 18 Vos facere B. Longe *lateque*. 21 Appius, Ciceron. æqualis, de cujus censura hic ad Fam. VIII, 14. 24 *Tulli*. Alt. vind. B. Is homo secund. schol. a Cæsare quasi *Pompeianus* motus erat senatu : occiso Cæsare latum clavum recepit. 29 Quis homo hic *est*, quo patre. 31 *Et* cupiat. 39 Cadmo, carnifici. 47 quia, Mæcenas, tibi sim. Alt. vind. B. Is tamen *sum* e codd. 48 v. ad VII introduct. 53 *possum*. B. dedit *possunt*. 54 *tibi me* fors B. 59 Saturei. V ad Virg. Ge. II, 197. 68 *ac* adopt. B. 114 divinis, sortilegis. 117 echinus, salinum e conchis echinor. 121 Novior minoris, feneratoris 126 fugio *rabiosi tempora signi*. Sic. plurimi codd. Sed alterum protraxit B. 131 *fuissent* Alt. restituit B. Ad VII Schol. Cruquii : P. Rupil. Rex, Prænestinus, postq. a Prænestinis in exil. miss. esset, in Attica militav. sub Attio Varo : deinde quum præturam gereret, in triumviratu proscript. ab Augusto confugit ad Brutum : in cujus castris c. Horatio commilito tulit ægre tribunum eum esse militum, generis ignobilitatem ei sæpius exprobans. Quare Horat. ut se ulcisceretur. describit infacetum et arrogans ejus in jurgando cum Persio ingenium. 10 sq. hoc jure omnes, quib. adver. bell. incidit (inter se) molesti sunt, quo fortes (pertinaces) sunt. 11 quibus *adversis* Kirchn. ex edit. Gallica Campenonis. 15 *verset* B. et F. e codd. 20 *Compositus*, *Compositi*. Hoc habet B. 28 salso multoque fluenti dat. est ad *regerit* versus sq. Vulg *multum* fluenti. Alt. restituit B. notans esse e Demosth. pro Cor. 34 *consueris*.

S. VIII. 12 in *agro* Sic F. *Utrumque* dicebatur. 15 *qua* modo B. 32 *utque*. Alt. redux. B. 38 *veniant*. 39 Comma post Jul. fixit B. *Pediatiam* poeta acerbe dixit Pediatium quemdam, equit. Roman. qui patrimonio consumpto se ipse prostituebat. Heind. Julium Pediatiam conjungendum censebat, ut comma illud tolleret. 41 *resonarent*. Correx. B.

S. IX. 1. Ibam *ut* forte B. 16 *Prosequar* id. e codd. Vulg. interpunctio, verbum c. *hinc* conjungit, ut simplex evadat affirmatio. 30 mota divina anus B. 36 *vadatus* B. 42 durum *est*. Alt. B. et F. 44 Paucor—sanæ Horatii sunt verba, quæ v. 45 ab importuno ejus comite excipiuntur. V. Jacobs Mus. Rhen. phil. II, 4, p. 538, not. 5. 48 *vivimus*. Alt. rest. B. 50 nil mi officit, *inquam* B. e codd. 68 *meliori*. Sic etiam F. Alt. vind. B. 69 *Vis* tu B. V. ad II, 6, 92. 76 *Exclamat*. 77 *Oppono*.

Sat. X. Octo versus, qui initio carminis leguntur, non in omnibus codd. apparent. Horatii tamen esse videtur certum : verum utrum primum hujus satiræ initium fuerint, postea a poeta rejectum, an fragmentum in schedis ejus post mort. repertum, dijudicari nunc non potest. Resecui, quæ versu 8 ad parandam transitionem vulgo adduntur verba : *Ut redeam illuc*. I. Cato, Dirarum auctor de quo suo loco. 6 *Exoratus*. Sic Lambin. et Heind. e cod. 18 simius iste est M. Demetrius, modulator ; v. 79. 90. 20. fecit, Lucil. 22. Pitholeon est Pitholaus, qui Cæsarem carminib. maledicentiss. laceravit. Sueton. Cæs. 75. 27 patrisque *Latini*, Quum. Sic etiam B. Id. *oblitos* conj. 28 sq. Ped. et Corvin. tanquam magni oratores nominantur. Poplicolæ cognomen utrum ad Ped. an ad Corv. trahend. sit, incert. 31 *Atqui* : 32 *tali me* B. e codd. 36 Turg. Alp. est M. Furius Bibaculus Cremonens. 38 *Tarpa* A. P. 387. 49 *multa cum*. 55 *non ut* cet. nonne ita loquitur, ut se majorem reprehensis judicet? 62 Cassium Parmensem indicari volunt, quem, quum Octaviani jussu interfectus esset, multitudine suor. libror. lignor. feralium loco combustum jocetur Horat. Fruantur suo judicio, qui tam inhumanum poetam humanissimum habent, ut homini pro libertate occiso insultare potuerit. Iidem Cass. Parmensem, poetam elegiacum haud contemnendum, Epist. I, 4, 3 non laudari, sed tecte carpi contendunt. Cass. Etrusc. homo ignotus et ignobilis, a Parmensi discernend. est. 66 *quam rudis* cet. quam pro eo quod fuit auctor rudis cet. 78 *crucier* Lambin. 86 *Bibuli* codd. Emendav. Nic. Heins. 88 *sunt*. Sic B.

LIBER SECUNDUS.

S. I. 1 *videar*. Hoc B. 10 *capit*. B. e cod. 15 *describit* sic B. 20 *recalcitrat*. Alt. vind. B. 22 *Nomentanumve* B. e codd. Sed versus est ex I, 8, II, 31 *gesserat*. Alt. post Lamb. vind. B. 48 Albuti ad venen. trahe. Is uxor. veneno sustulerat. 49 si *quis* se — *certet*. Alt. restituit B. 55 B. favet lectioni *petat*; conjicit etiam Ni neque — petit. 59 *jusserit*. 65 *aut* qui. Alt. redux. B. 68 Versus in Lupum sunt ap. Cic. de Nat. Deor. I, 23. 79 *diffindere* sic F. Alt. vindic. B. Invenitur etiam *defringere*. 85 *laceraverit* B. e codd. Alt. verbum acc. habet etiam Epod. V, 57 sq. Epist. I, 2, 66. — 86 tabulæ, subsellior.

S. II. 2 sed *quem*. Alt. vind. B. 13 pete ced. aera disco, et deinde cet. 14 *expulerit* B. 29 *nil hæc* F. Magis, magidos, lancis est genus. 48 *æquor alebat*. 50 auctor prætor. est Asinius Sempron. Rufus. 53 *victus* distabit alium poetam scripturum fuisse observ. B. Nostri tamen locutionem exemplis firmat. Idem favebat lectioni non nullor. codd. *distabat*. 55 *pravus* id. e cod. 59 *oleum*. V. B. 63 *qua* non B. ex Acrone. Atque sic F. Deinde *offendet*. 66 cultus genit. accipe. 76 pituita per synæresin trisyllabum accipe, ut Epist. I, 1, 108; Pers. II, 57. 79 *affligit*, quod prætulit B. 84 *ubive* B. c. 85 *et* in nonnullis omittitur. 95 *Occupet* B. e codd. 99 *inquis*. Alt. restit B. 106 tibi *recte* (vel *recte* tibi); quo recepto B. conj. Nic. Heinsii secutus est *eunt* res. 118 Ac mihi. Deinde pro seu *quum*. 123 *Cupa* (i. e. copa) potare B. 124 ut culmo. Alt. B. vindic. 129 *propriæ* 132 *Postremo*. 134 *erit*. Deinde *cedit*, quod adoptavit B.

S. III. 1 *Si* raro *scribes* B. e codd. 4. At ipsis id. e codd. 5 Sobrius. *Esto* : cod. cui lectioni favebat B. III, 1 sqq. Loquitur Damasippus, ex decoctore philosophus, cui deinde respondet poeta. 7 sq. laborat paries, pugnis, ut videtur, cæsus. Notant scholiastæ, poetas parietem prope lectum cera illevisse, ut si quid inter requiescendum ex tempore eis incidisset in mentem, statim inscriberent. v. Bœttig. Amalth. III. p. 348. 12 Eupolin Archiloco B. et F. e codd. 26 A verbo Novi Hor. incipit dicere. 27 *Et morbi miror*. 29 *capitisque*. Alt. restit. B. 31 A verbis : O *bone* denuo incipit Dam. 39 malus *urget* e versu 30. Verum revocav. B. 62 Cic. Academ. II. 27. Tuscul. I, 44. Catienus umbram Deiphili agebat, ebriam illam matrem Fufium excitare non valens. 62. *volgum*. 74 insani, contra bene, sani *est*. Sic B. 69 decem, tabulas. Ner. et Cic. sunt feneratores. Posterior nomen gentile habet Perillii v. 75. 86 Arri et B. De Arrio hoc Cic. in Vatin. 12 sq. 108 *quid* discrepat. 112 *Projectus* B. 129 servosve, *tuo* quos B. post Tan. Fabr. 132 *quid ni*? neque *enim* hoc facis Arg. B. 153 *occidit*. Alt. restit. B. 139 sororem *est* B. e codd. 154 *accedat*. Alt. vind. B. 156 *octo assibus* Lamb. 157 *pereamve* B. et F. e codd. 161 Craterus, med. 163 *tenentur*. Alt. vind. B. 166 *balatrone* B. *balatroni* F. Codd. variant. 170 *hoc* B. e codd. 172 *perdere* vidi B. 183 *aut* æneus. Sed hoc voc. trisyllabum ap. antiquiores non est, qui tum dicunt aëneus vel. aereus. Itaque recte alt. prætulit B. Non sequitur, F. 188 *quære* B. e cod. 190 *quæ* sentit. Alt. B. redux. 194 *Putrescit*. Sic B. sed diversa sunt verba. 211 Ajax immeritos *dum* occidit. 212 *Tu*, prudens — *dum* admittis B. 216 Posillam B. 223 cruentis (ipsor. sanguine) sacerdotib. 230 *Qui quum* venere B. et F. hic e codd. 234 *Tu* nive B. Id. c. *Tu* in nive. 235 *verris*. quod prætulit B. sed hiberno tempore ex agitato mari magno labore piscatores prædam petunt, quod rariori verbo expressius significatur. 238 *currat*. Alt. vind. B. Legitur etiam *surgit*. 239 Clodius Æsopi B. c. Sic enim dictus est. 240 *absorberet* id. e codd. 246 notati, id. e. codd. 257 magistri, Xenocratis Academici. 259 *optet* B. e codd. 262 *nec* nunc. Alt. B. e codd. Id tamen *vocat* contra codd. Sequitur F. nihil de suis codd. afferens. Nobiscum Heind. 277 Hellas, puella superba, quam occidit Marius amator. 287 Menenius, male sanus quidam. 301 *Quam* me *stultitiam* B. e codd. Abl. causæ esse hic observat F. 303 abscissum *demens* quum portat. Alt. rest. B. 313 *Tanto* diss. Sic F. Alt. e codd. B. 317 num *tandem*, se *inflans*, sic magna fuisset F. Alt. vind. B. 318 Major *pernimio* B. c. Deinde num *tantum* e codd.

S. IV. 2 *vincunt*. Alt. præferri jussit B. 10 simul An Rom. Alt redux. B. 13 magis *alma* B. Sed mag. sunt albumine magis referta. 14 *callosa* appositionis loco accipe : callosum autem interioris ovi est, videlicet cocti albuminis densior sucus, 19 *misto* codd. Emendav. B. quem sequitur F. 37 *averrere* B. e codd. Mensa est piscatoris. 41. *Curvat*, quod prætul. F. 44 *Fecundæ* B. e codd. 48 Nequaquam *est* satis; vel Nequaquam satis *est* in *rem unam insumere* B. cod. 51 *suppones* id. e codd. 54 lino vitiata, per saccum lineum colata. 61 *in morsus* Alt. vind. B. vulgav. tamen in verbis poetæ relicta Id. e *immorsis*, ad hillis. Deinde *mavolt* e codd. posuit. 65 *At* pingui id. e codd. Sed jus illud alterum, sive compositum, versu 67 sqq. describitur. Id. B. e. *Quinquenni* miscere mero. 66 *putruit*. Expulit ineptum verbum B. 78 *movent*. De altero v. B. 87 *nequeunt*. 90 *referas memori mihi*. Alt. restit. B.

S. V. 3 Jamne, *dolose* B. e conj. D. Heinsii cum quibusd. codd. 39 sqq. Alluditur ad versus poetar. ineptor. 40 *Infantes* statuæ sunt e ligno viridi. 41 Quintil. VIII, 6, 17. 44 cetaria, ubi thynni sale condiuntur. Boëttig. Amalth. II, 308, not. 2. 59 sq. aut erit, aut non : Divinare, *etenim* magnus mihi donat Apollo. *Donavit* quum in cod. invenisset, omisso mihi B. e conj. versum restituebat Div. eten. magn. donavit Ap. Sed verum unus

vidit *Haberfeldius*, cujus interpunctionem et verbor. constitutionem secuti sumus. 76 Penelopen. Alt. tuetur B. 79 Venit enim (*indignum*) donandi B. 90 *offendes* garrulus ultro B. 100 Quartæ *sit*. Alt redux. B. 104 Gaudia *prudentum* (ad *est*) Casp. Barth. e cod. cui lectioni favet B.

S. VI. 10, fors *qua* Alt. vind. B. 28 turba, facienda. 29 quid *tibi* (hoc e cod.) vis, insane, et *quam rem* agis B. 44 *Threx.* sic B. 48 sq. *spectaverit* — *Luserit* B. 57 *miratur* B. e cod. 64 *focis* pingui id. c. 67 dapibus : *quum ut* cuique B. e cod. 78 Nam si quis. Alt. vindic. B. 83 neque *Illi* Ald. et Lamb. 92 *Vin'* tu. Docet B. hoc esse interrogantis, alterum hortantis. 108 *vernaliter.* 109 *prælibans* B. et F. e codd. paucis.

S. VII. 19 *illo* 34 *feret*, Alt. restit. B. 58 *uri* cet. Sunt verba gladiatores ementium, quibus obstringunt eos ad extrema omnia subeundum. 68 *metues*, *credo* B. e cod. credo, *metuens*; F. 78 Adde *supradictis*. Alt. c. interpunctione vind. B. 82 *signum* e Donsæ patris c. B. 83 *sibique* imper. Lamb. 106 *quum* obsonia. Vid. B. 109 seq. *uva Furtivam* mutat *strigilem* Lamb.

S. VIII. 1. Nasidieni *qui* F. e codd. aliquot. Sed iota tertiæ syllabæ per synæresin. cum quarta conglutinandum est. 2 *eonvivam quærenti* B. e Prisc. De forma *here* Quinctil. 1, 7, 22. — 4 *Dic*, si grave B. e codd. 23 ipse est pater cœnæ, Nasidienus. 24 totas *semel* quæ lect. arridebat Bentleio. Deinde *absorbere* ante F. 29 passeris *assi* et B. e codd. Passer. h. l. piscis. 30 *porrexerit.* 46 pisc. Hiber. scomber. 82 *dentur.* Alt. F. protulit. 88 *albæ* post B. etiam Jahn. sed idem neglex. leporem fecundam 4, 44 — 94 veluti *si* B. 95 *atris* id. e codd.

EPISTOLARUM, LIBER PRIMUS.

Epist. 1, 9 Ilia ducat frequenter anhelet. Schol. 16 *versor.* 21 *Lenta* B. e cod. C. Barthii. 28 *oculos.* Hoc B. 32 Est *quadam* B. e cod. Accusat. termini recte defendit F. 52 *Vilius est auro arg.* B. e cod. 55 *Perdocet.* 56 Versum e Sat. 1, 6, 74 repetitum multi spur. habuere. Alii versu 55 senesque et legunt. Doering. juvenes senesque a poeta illa appositione lepide designari putat tanquam pueros, ad addiscendam illam de pecunia quærenda sententiam scholam petentes. Nam et feneratores loculos illos et tabellas ferebant. 57 *est* lingua 58 *desint* B. partim e codd. 62 *puerorum* sine *est.* 76 *est* capitum B. 91 pauper? *vident ut* mutat id. 94 *curtatus.* Alt. vind. B. 95 *Occurri.* 105 *suspicientis* B. e cod. Nic. Heinsius. 108 pituita trisyll.

Epist. II. 1. Maxime, natu. 4 *Plenius.* Alt. tuetur B. 10 quod Paris, ut B. e codd. 17. *Rursum* B. e cod. 25 Sub *diva* meretrice cod. quam lect. B. non contemnebat. 31 *cessantem* ducere *somnum* B. 32 *hominem* B. e codd. 33 *Tu* te ipsum *ut* serves B. c. 34 si *noles* B. *cures* vett. edd. quod se volente in textum reductum iri dicebat B. Si *non is* sanus, *curres* Dan. Heins. 38 *oculos.* 44 sqq. Studiose colligis vasa argentea, exquiris uxorem liberis procreandis aptam, terram incultam operose reddis fertilem ; cur non ante omnia animum tuum excolis, sine cujus cura nulla re recte uti valebis? 52 *podagrum* B. 65 *viam quam monstrat* Alt. rest. B. 70 sq. Ceterum me tua tantum gratia ita præcipisse memento : ipse enim, rationis institutæ certus, neque exspectare cessantem possum, neque invidebo, si strenue tibi ipse imperans me in via anteverteris.

Epist. III. 4 *currentia* terras B. e codd. 6 *hæc*quoque. Vid. B. 9 Titius Carm. II, 6; Epistol, 1, 9, 30 *sit* tibi. 32 rescinditur, *ac* vos B. e codd.

Epist. IV. 2 Pedum, oppid. Latii, in cujus regione Tibulli fuit prædium. 3 de Cass. Parm. ad Sat. 1, 10, 62.—*Quam* sapere et fari *ut* possit. V. B. 11 Et *domus* et victus B.

Epist. V. 1. Archias faber quidam vulgaris videtur fuisse. 4 Statil. Taurus Consul anni 728. 9 Moschus, rhetor Pergamenus, veneficii tam reus.

Epist. VI. 5 spectant F. 22 *Mucius*, indign. Alt. restit. B. 31 putas *ut.* *Putes* et B. e codd. 51 *fodiat.* 53 *Cuilibet* hic. Cui libet *is* B. e codd. 59 forum *Campumque* B. De VII egregie disputavit Jacobs in Mus. Rhen. phil. II, 4, p 553 sqq. 24 Dignum te præstabo me pro laude (merito) merentis. Conjungunt Dignum laude promerentis. Supposita autem tmesis vix hic potest grata dici. 29 tenuis *nitedula* B. Sed v. Jacobs in Mus. Rhen. phil. I, pag. 297 sqq. 34 compellar. 41 *Ithacæ.* Alt. est Bentleii. 50 *Adrasum*, quod videtur semirasum indicare. Alt. F. e plur. codd. Explicat libertinum, quod iis, qui manu mittebantur, caput solebat abradi. 56 *natum* B. e codd. 58 *curto* id. indid. 63 *Negat* ille mihi? Alt. redux. B. non sequente F. 96 qui *simul.* Alt. rest. B.

Epist. VIII. 5 *oleamve* B. et F. e codd. 12 amem, *venturus* Tibure Rom. Alt. vind. B.

Epist. IX. est ad Tiberium. 2 nam *me* rogat F.

Epist. X. 3 *at* cetera B. e codd. 19 herba *tapetis* B. c. Sermo est de pavimento vermiculato sive tesselato, Numidici marmoris crustis distincto. 24 *expelles* B. e codd. 37 postquam violens victo B. Id. c. postquam victo *sonipes* disc. 40 *vehit* id. e codd.

Epist. XI. 23 *nec dulcia.* Alt. B.

Epist. XII. Iccius tum procurator erat prædior. Agrippæ in Sicilia. 8 ut, utcumque. 9 pro *liquid.* vet. gramm. *largus.* 12 sq. Democritus, dum philosophiæ intentus erat, neglexit agros suos adeo, ut vicinor. ibi pecus libere pasceretur. 21 trucidas, ad sententiam Pythagor. alludit, etiam herbis animam inesse dicentium. 24 facile paratur amicitia, si quis in honor. grata mente beneficia sua collocet. Theognis 105 sqq vulg. 29 *diffudit* V. B.

Epist. XIII est ad Vinium Asellam, hominem rusticum,

qui mandata poetæ ex agro Sab. perferebat in urbem, ut tamen ad ipsum Cæsarem habuisse accessum debeat. 6 *urget* V. B. 14 *glomos* V. eund. Pyrrhia ancilla erat in quadam fabula Titinnii. 15 conviva majorum alicujus, qui ad cœnam vocatus inconcinnæ submissionis judicia prodit. 16 *Neu* B. e cod.

Epist. XIV, 3, Varia ad Anienem. 9 Fert et *avet* B. 26 *terræ gravis*, ita ut terra sentiat pondus hominis rustice plumbei. *Et tam. urg.* rel. Sententia ironiam sapit : tu tot urbis delicias desideras et tamen tot habes ruri negotia, quæ tædium tibi temporis expellere possint! 40 servis *tu* urbana B.

Epist. XV. 1 sqq, Anton. Musa, medicus Augusti, balneor. frigidor. fautor, Horatio, qui priorib. annis thermis Baianis usus erat, illo anno ad notum ejus morbum oculor. sanandum frigidas lavationes Clusii vel Gabiorum præscripserat. In alterutro istor. oppidor. commorari poeta etiam nunc media hieme censendus est. Ad absolvendam autem curationem Veliam se vel Salernum conferre ibique reliquam patrem hiemis transigere jussus, de istor. habitu locor. amicum consulit. 3 *et tamen*, quamquam videlicet tueri me possum auctoritate medici. 10 deversoria nota, Baias. 13 sed *equi*. Alt. rest. B. 16 *Jugis* aquæ B. e codd. Sed ostendit F. aquam ad potandum dulcem a poeta hic diserte requiri, quum Baiis, ut in solo sulphureo, deterrima esset. 32 *donaret* B. 37 *correctus*, *correptus*. Verum restit. B. sed F. *correptus*, postquam voc. punctum posuit, deinde pergens *Bestius idem*. Best. est pro homine severæ frugalitatis. Pers. VI, 37—38 *Si quid* erat B.

Epist. XVI. 3 *et* pratis. Alt. rest B. 8 *benigne*. Alt. idem B. rest. 9 sq. *ferunt* et *juvat* (hoc ex cod.) B. 15 *et* (*jam* si credis) id. 31 *tuo nomine* antique pro dat. habent; perperam. Est : num nomen tuum respondendo profiteris? *Nempe* rel. Jahn. ex mente Quinctii dicta habet; sed sunt verba Horatii, Quinctii morem hactenus probantis, ut ab opinione vulgi pendendum esse neget. 36 *Idem* primæ esse personæ recte observat B. ut interrogandi signum post versum 38 sustulerit. Falsis laudibus hic falsa opprobria componuntur. 40 *et mendacem*. Alt. B. rest. 43 *quo responsore*. V. B. 45 *Introrsum*. Alt. rest. B. 46 dicit B. e codd. 49 *negat atque* Sabellus. Alt. B. rest. Sabelli notæ frugis. 61 *justum sanctumque*. Alt. rest. B. 67 *Prodidit* arma olim conjecerat B. 73 sqq. Eurip. Bacch. 492 sqq.

Epist. XVII. 21 sq. vilia, *verum es* Dante. Ita etiam F. 30 *angue*. V. B. 39 Hic, in viriliter faciundo. 43 rege *sua* B. e cod. 45 erat *et* fons. Caput illud rerum est pudenter omnia gerere. 49 *findatur* Lamb.

Epist. XVIII. 8 *mera dici* ante B. 11 sic *vultum*. 15 caprina *et* B. 16 sqq. Non accipiam, ut denuo vivam, si ita mihi altera offeratur ætas, ut de omni re sententiam meam proferre libere desistam. 19 *Docilis* plur. Sit quoque tacite B. Sciat plus, peritior sit artis suæ (gladiatoriæ.) 31 P. Volumnius Eutrapelus, Antonii amicus. 37 *ullius*. V. B. 56 *refixit*. V. B. 57 *arvis* B. c. 58 *abstes* id. Hoc autem dicit poeta : ne ab illis lusibus divitis amici te retrahas, cogita te ipsum etiam interdum ludere domi. 68 *Quid, de quoque viro*, *et cui* interpungi velit B. ut sit Quid, et de quo viro, et cui. Porphyrio : Tria dixit, quid dicas, de quo dicas, cui dicas. 80 *at* penitus B. puncto post v. 79 posito. Deinde 81 id *fidenter*. 82 Luthienus Theo, libertinus, dicacitate famosus. 91 Potores *liquidi* media de *luce* B. ex epist. 14, 34. Nam inde versum esse suppositum suspicabatur. 194 sq. Dig. et Mand. Sabinor. 107 *ut* mihi vivam. V. B. 110 *neu* B. e codd. 111 *qui* donat. Pro hoc verbo ponit B. e codd.

Epist. XIX. 10 *edixit*. V. B. 15 Timag. rhetor Alexandrin. propter linguæ libertatem Augusto invisus, a Pallione exceptus ap. eum consenuit. Cujus declamandi virtutem æmulatus Cordus vel Codrus Iarbita, homo Maurus, quum nimia laterum contentione diaphragma rupisset, subita morte periit. 28 Construe : Sappho temperat Musam pede Archilochi. 32 Hunc Alcæum. 39 ultor. vicissim mea recitando.

Epist. XX. 5 *discedere*. V. B. 7 *quid* te B. e codd. 8 *plenus quum* B. et F. 13 *unctus*. V. B. Videlicet non hoc metuebat Hor. ne mercium involueris carmina sua inservirent, sed ne Romanis paulatim lectoribus fastidium creantia ad provinciales ablegarentur. 28 duxit. adjunctum sibi habuit. infelicissime Döerr. c. dixit.

LIBER SECUNDUS.

Epist. I. 2 *mœnibus* ornes B. c. 6 *fata* B. 13 sq. artes. Infra se positos F. e duob. codd. sic etiam Porphyrion. legisse ratus. 16 *nomen*. V. B. 18 *hoc* populus B. 28 *Graiorum* B. e codd. 31 *olca* B. 41 veteres ne *probos que*. B. c. 42 respuet. V. B. 46 demo *etiam* unum, quod B. defendebat ex Pers. VI. 58. Id tamen demo *et item* unum e codd. dedit. Et sic F. 48 ad fastos. V. B. 52 ad Pers. VI, 10 sq. 67 *cedit* B. e cod. 69 *delendave*. 69 *Lævi* B. e cod. 73 decorum *et*. V. B. 75 *venitque* B. e cod. 85 *Imberbi* id. e codd. 92 tereretque Quiritum F. e cod. 105 *Scriptos* nominibus B. e cod. Deinde pro *rectis* vulgo est *certis*. 109 *pueri que* patresque B. e codd. 115 sq. quod *melicorum* est Promittunt *melici* B. c. melicos musicos esse dicens. 124 urbi *est* Jahn. e codd. 142 operum pueris cet. omisso *et* B. e codd. 146 *invecta* B. 149 *verti cœpit*. V. B. 163 *Æschylos* B. tacite. 167 putat *in scriptis*. Inscitus B. 172 fab. Dossennus, Atellanar. scriptor, a Plinio H. N. XIV memoratur. 180 *ac* reficit B. e cod. 186 plebecula *gaudet*. V. F. 187 *equiti*. 188 ad *ingratos* B. 196 converterit B. e Prisciano. 216 Curam im-

pende B. e cod. Munus illud est templ. Apollinis Palat. 229 ad Sat. 1, 2, 38. Pers. VI, 9, 240 *cuderet* aera B. e conj. Lambini. 268 *operta.* Sic tacite B.

Epist. II. 8 *imitaberis* ante F. 16 *lædit* B. e codd. 57 quid faciam vis; Rem. mutare non possum. Sic Jacobs in Mus. Rhen. v. ad 70, 60 de Bione Borysthenita, philosopho scriptore dicacissimo v. Welckeri Prolegg. ad Theognid p. LXXXV sqq. 63 *renuis quod tu*, jubet B. e codd. 70 humane, ironice, V. Jacobs in Mus. Rhen. phil. II, 4, p. 515 sq. 75 *fugit* canis. Sic B. 80 *contacta. non tacta* B. 87 *Pactus* erat Romæ consulto B. e 89 *hic* Mucius *illi.* Emendav. Lamb. Eleganter B. interpungit *illi*, *foret huic.* Id. pro *Gracchus* c. *Crassus.* 90 *versat* B. 92 *Sacratumque* novem B. 94 vacuam (pateutem) ædem, Apollinis Pal. 98 Samnites, gradiatores sic dicti, qui quum vesperascit ac jam lucernæ accenduntur, lentius dimicant, incolumesque discedunt. 105 *impune* trahe ad *legentib* V. 1, 19, 39. 126 sqq. Prætulerim ineptis illis et sibi plaudentibus Musar. nebulonibus similis esse, quam ad veram artis normam tam studiose, ut olim, carmina pangere, Nunc, positis illis ludis, ad magis severa (sapientiam vitæ) transire in animo est. Sic intellectum loci indicav. Jacobs 1, 2, p. 531, 128 ringi, torqueri. 152 *donarint* B. 161 *daturus*, V. B. 171 *refigit* B. e codd. 173 sorte *suprema* e Virg. Æneid. V, 190, V. B. 176 Hæredem alternis B. 182 *curat* B. et F. e codd. V. Jahn. 188 sq. Is Genius ita quidem deus est, ut tamen singulis hominibus additus eos per mortalem corporis statum comitetur, cum ipsa vero vita derelinquat. Albus i. e. mitis est, si hominem habet obedientem, ater, I, E iratus, si secus. 199 *procul* absit B. e cod. 212 *juvat.* V. B.

EPISTOLA AD PISONES.

I. Quinctil. VIII, 3, 60. 2 inducere *formas* B. c. 18 Rheni. 23 *quodvis* V. B. 26 *levia* Sic F. Alt. B. e codd. 32 faber *imus* V. B. Æmil. lud. gladiatorum erat. 36 *pravo vivere naso.* V. B. 45 sq. Ordo duor. hor. versuum ante B. invertebatur, quod prave etiam fecit F. 52 *factaque.* B. e codd. 59 *procudere*, unde B. *procudere nummum.* 60 *silvis folia privos* B. Id. c. Ut silvæ foliis pronos *viduantur.* 62 *virentque* F. e cod. 65 *sterilisve palus prius* B. Observant autem Serv. et Prisc. Horatium secundam in voce *palus* corripuisse. 68 mortalia *cuncta* B. 92 *decentem* B. e codd. 96 *aut* Peleus B. 99 *pura* esse cod ap. B. 101 flentibus *adflent* B. 113 equitesque *patresque*, id. 116 *an* matrona V. B. 120 Scriptor *Homereum* B. 133 *verbo verbum* codd. B. 136 *Cyclicus* V. B. et F. 139 *Parturiunt* B. e codd. 141 post *moenia* id. e codd. 154 Si fautoris B. 157 decor, *maturis* B. et F. e cod. 172 spe *lentus—pavidusque* B. 185 Nec pueros. V. B. 197 *pacare tumentes* B. e codd. 202 vincta, V. B. 208 *urbem* ante F. 209 *Laxior* B. 238 Pythias, ancilla (Simonis) ap. Lucilium. 258 Hic, in sede secunda et quarta. 259 sq. Enni. In scenam *missus* B. 265 licenter, *an* omnes. V. B. *et* omnes F. 270 at *nostri.* V. B. 277 *qui* canerent B. 292 Calpus, Numæ Pompilii filius, Calpurniæ gentis auctor fuisse dicebatur. 294 *præsectum* B. e codd. 297 Democriti sententiam profert Cic. de Orat. 11, 46, de Divin. 1, 37. 301 Licinus tonsor, quod Pompeium odisset, a Cæsare in Senatum lectus esse dicitur. 304 *Nil tanti est*, ut videlic. sanitatem mentis propter illud amittere velim. 318 *veras* hinc. V. B. 326 sq. *Dicas*, Filius Albini, ut hoc appositio vocativi sit, pro tu, qui filius es Alb. B. 328 quid *superat*? *Poteras.* Sic etiam F. Sed v. B. 330 *An*, hæc B. e codd. 337 a B. uncis inclusus est, tanquam a monacho quodam potius quam a Flacco profectus. 339 *Nec*, quodcumque. V. B. 363 quid ergo? sine *est* B. 355 *et* citharoed. V. B. 358 *terque.* 360 *opere in* longo. 387 Mæci. Est Sp. Metius Tarpa (Sat. 1, 10, 38) perquam severus carminum index. 410 *prosit.* 416 *Nunc* satis est. Sic F, v. B. Ut qui in reliquis artib. magnum aliquid præstare sibi proposuit, exerceri debet et sudare in suo opere, ita neque ad poesin satis est rel. 418 sane, modeste, et uti decet hominem sanæ mentis. 422 unctum, convivam, 423 *artis.* 441 male *ter natos* B. 450 *non* dicet B. e codd. 461 *si quis curet* V. B. 462 *dejecerit* V. B. 472 Moverit, violaverit, Epod. XVII, 3.

VIRO · ADMODVM · REVERENDO

JOHANNI · FRANCISCO · TERME

MAGNI · LVGDVNENSIS · NOSOCOMII

PRAESIDI

HONORARIAE · LEGIONIS

EQVITI

SCIENTIARVM · ACADEMIAE · LVGDVNENSIS

ET · SOCIETATIS · MEDICINAE

SOCIO

CIVITATIS · ADMINISTRATORI

HVMANIORVM · LITTERARVM

CVLTORI · AEQVE · AC · FAVTORI

DOCTISSIMO · COLENDISSIMOQVE

SODALI · SVO

CANDIDISSIMO · DIGNISSIMO · OPTIMO

HANCCE

LATINAM · HISPANICAM · ITALICAM · GALLICAM

BRITANNICAM · ATQVE · GERMANICAM

HORATII · ODARVM

EDITIONEM

QVALIS · QVALIS · FVERIT

SVMMO · CVLTV · DEVOTIONE · ET · AMICITIA

D · D · D

JOHANNES · BAPTISTA · MONFALCON

ODES D'HORACE.

LIVRE PREMIER.

TEXTE LATIN.

TRADUCTION EN VERS ESPAGNOLS PAR BURGOS;

— EN VERS ITALIENS PAR GARGALLO;

— EN FRANÇAIS ET EN PROSE PAR MONFALCON;

— EN VERS ANGLAIS PAR FRANCIS;

— EN VERS ALLEMANDS PAR VOSS.

ODE I. — AD MÆCENATEM.

Mæcenas, atavis edite regibns,
O et præsidium, et dulce decus meum!
Sunt, quos curriculo pulverem Olympicum
Collegisse juvat; metaque fervidis
Evitata rotis, palmaque nobilis
Terrarum dominos evehit ad Deos:
Hunc, si mobilium turba Quiritium
Certat tergeminis tollere honoribus;
Illum, si proprio condidit horreo
Quidquid de Libycis verritur areis:
Gaudentem patrios findere sarculo
Agros, Attalicis conditionibus
Nunquam dimoveas, ut trabe Cypria
Myrtoum pavidus nauta secet mare.
Luctantem Icariis fluctibus Africum
Mercator metuens, otium et oppidi
Laudat rura sui: mox reficit rates
Quassas, indocilis pauperiem pati.
Est qui nec veteris pocula Massici,
Nec partem solido demere de die
Spernit; nunc viridi membra sub arbuto
Stratus, nunc ad aquæ lene caput sacræ.
Multos castra juvant, et lituo tubæ
Permistus sonitus, bellaque matribus

ODA I. — A MECENAS.

Mecenas generoso,
O mi gloria y mi amparo,
De regia estirpe descendiente claro;
A uno el polvo glorioso
Coger del circo olímpico le agrada,
Y la rueda inflamada
Apartando veloz de la barrera,
La palma noble que su sien realza
A los dioses le ensalza,
Que el mundo por sus árbitros venera.

A esotro lisongea
Que le aplauda, y le eleve
Del uno en otro honor facil la plebe:
Otro ansioso desea
Cuanto en las eras de Africa se coge
Guardar en su ancha troje;
A otro que su heredad cultiva ufano,
No el tesoro riquísimo empeñára
De Atalo á que surcára,
Tímido navegante, el golfo insano.

Mientras el austro mugiente
Agita la onda brava,
La paz del campo el mercader alaba;
Pero pronto impaciente
Dura pobreza tolerar no sabe,
Y repara su nave:
Otro, hurtándose al áspero cuidado,
De añejo vino copas mil apura,
Ya cabe la onda pura,
Ya só el verde madroño recostado.

ODE I. — A MECENATE.

Di re progenie, o Mecenate,
Sostegno e gloria dolce al tuo vate,
Son molti, c' amano vedersi avvolvere
Di stadio olimpico tra densa polvere;
E da le fervide ruote schivata
La meta, e l' inclita palma onorata
Fa che s' innalzino già pari a quei,
Che il mondo reggono, terrestri dei.

Questi compiacesi, se agli onor primi
Lieve romulea aura il sublimi;
Quegli, se ascondano le sue granaie
Quanto si strebbia da libic' aie.

Sola delizia chi a se far volle
Romper col sarchio le patrie zolle,
Sprezzerà immobile ogni lusinga,
Se vuoi che timido nocchier si accinga
Per tutto d' Attalo l' oro a solcare
Su nave cipria di Mirto il mare.

Le ville, gli ozii, il patrio nido
Sospira pallido mercante al grido
D' indomit' Africo, che a furibonda
Lotta l' icaria sfidi negr' onda:
Poi di trar misera vita si stanca,
E le già logore prore rinfranca.

D' annoso massico v' è chi si abbevera,
E al giorno il numero de l' ore scevera
Di verde frutice o a piè giacente,
O lungo placida sacra sorgente.

Di trombe e litui misto fragore,
Tende ed eserciti, di madri orrore,

ODE I. — A MÉCÈNE.

Issu d'aïeux couronnés, Mécène, ô mon soutien, ô ma douce gloire, il est des hommes qui se plaisent à se couvrir de poussière dans la carrière olympique, et qu'une noble palme élève jusqu'aux dieux dominateurs du monde, lorsque leurs roues brûlantes ont évité la borne.

L'un est charmé, si la foule inconstante des Romains s'efforce de le porter aux suprêmes honneurs, l'autre, s'il a renfermé dans ses greniers tout le blé qu'ont balayé les aires de la Lybie.

Heureux de sillonner avec le sarcloir les champs paternels, celui-ci n'ira jamais, au prix de tous les trésors d'Attale, timide nautonnier, fendre la mer de Myrtos avec un vaisseau de Chypre.

Effrayé de la lutte du vent d'Afrique avec les flots où périt Icare, ce marchand vante le repos et les campagnes voisines de sa ville, et, incapable de supporter la pauvreté, répare bientôt ses vaisseaux endommagés.

Tel ne dédaigne point les coupes du vieux vin de Massique, ni de se récréer une partie du jour, les membres étendus, tantôt sous de verts arbrisseaux, tantôt auprès de la paisible source d'une fontaine sacrée.

ODE I. — TO MÆCENAS.

O thou, whose birth illustrious springs
From fair Etruria's ancient kings,
Mæcenas, to whose guardian name
I owe my fortune and my fame;
There are, who round the Olympic goal
Delight the kindling wheel to roll,
And boldly snatch the illustrious prize
Which lifts earth's masters to the skies.
This man, to honours rais'd supreme,
By Rome's inconstant, loud acclaim;
Another, if from Lybia's plain
He stores his private barn with grain;
A third, who with unceasing toil
Ploughs cheerful his paternal soil;
While in their several wishes blest,
Not all the wealth by kings possest,
Shall tempt, with fearful souls, to brave
The terrors of the foamy wave.
When loud the winds and waters wage
Wild war with elemental rage,
The merchant praises the retreat,
The quiet of his rural seat;
Yet, want untutor'd to sustain,
Soon rigs his shatter'd bark again.
No mean delights possess his soul,
With good old wine who crowns his bowl;
Whose early revels are begun,
Ere half the course of day be run,
Now, by some sacred fountain laid,
Now, stretch'd beneath some bowering shade.
Others in tented fields rejoice,
The trumpet-sound, the clarion-voice:
With joy the sounds of war they hear,
Of war, which tender mothers fear.

ODE I. — AN MACENAS.

O Mäcenas, Geschlecht ahnlicher Könige,
Du mir waltender Schutz, wonnige Zierde mir!
Viel sind, welche den Staub, Renner Olympia's,
Aufzuwölken erfreut, und das mit glühendem
Rad' umflogene Ziel und der Verherrlichung
Palm', als Herscher der Welt, hoch zu den Göttern hebt.
Diesen, wenn der bestandlosen Quiriten Schwarm
Zu dreidoppelter Ehr' ihn zu erhöhen ringt;
Jenen, wenn ihm gesamt eigene Speicher füllt,
Was des Libyerlands Tennen entfeget ward.

Wer sein väterlich Feld muthig mit scharfem Karst
Aufwühlt; biete sogar Schätze des Attalus,
Nie wird solcher bewegt, dass er in Cyprus Boot
Die myrtoische Flut bange durchsegele.

Wann des Afrikus Kampf Ikarus Wog' empört,
Zagt der Krämer, und Ruh lobt er, und seiner Stadt
Segensgegenden; bald zimmert er neu des Schiffs
Lecken Rumpf, und verschmäht arme Genügsamkeit.
Auch ist, welcher den Trunk alternden Massikers,
Und an nächtlichen Schmaus Stunden des Tags zu reihn,
Nicht verachtet, gestreckt unter des Arbutus
Hellgrün, oder am sanft plätschernden Nymfenborn.

Dem ist Lager und Wall, und zu Trompetenklang
Heller Zinke Verein, Seligkeit, und der Krieg,

Detestata. Manet sub Jove frigido
Venator, teneræ conjugis immemor :
Seu visa est catulis cerva fidelibus,
Seu rupit teretes Marsus aper plagas.
Me doctarum ederæ præmia frontium
Dis miscent superis; me gelidum nemus,
Nympharumque leves cum Satyris chori
Secernunt populo : si neque tibias
Euterpe cohibet, nec Polyhymnia
Lesboum refugit tendere barbiton.
Quod si me lyricis vatibus inseres,
Sublimi feriam sidera vertice.

ODE II. — AD AUGUSTUM CÆSAREM.

Jam satis terris nivis, atque diræ
Grandinis misit Pater, et rubente
Dextera sacras jaculatus arces,
Terruit urbem :
Terruit gentes, grave ne rediret
Seculum Pyrrhæ nova monstra questæ;
Omne cum Proteus pecus egit altos
Visere montes :
Piscium et summa genus hæsit ulmo,
Nota quæ sedes fuerat columbis;
Et superjecto pavidæ natarunt
Æquore damæ.

El clarin de Mavorte
A otro y la trompa agrada,
Y la lid de las madres detestada:
De la tierna consorte
Otro olvidado, de la noche fria
La escarcha desafia,
Ora sus canes fieles asechando
Huir vean al ciervo pavoroso,
O el javalí cerdoso
La red nudosa rompa rebramando.
De yedra orlado en tanto,
Premio de docta frente,
Yo me alzaré al olimpo refulgente;
Diré en no vulgar canto
(Si no niega Polimnia á mi deseo
La citara de Alceo)
Los sátiros danzando y ninfas bellas,
Y de los bosques las amenas sombras:
Si lírico me nombras,
Tocaré con mi frente á las estrellas.

ODA II. — A AUGUSTO.

Harta nieve lanzó Jove potente
Y vengador granizo;
Harto ya temblar hizo
Su diestra airada á la romana gente,
A los templos vibrando el rayo ardiente:
Hizo temer al mundo no volviera
La edad dura y odiosa
De Pirra querellosa,
En que Protéo al monte condujera
Todo el rebaño que del mar saliera;
Y el pez trepára al álamo copado,
Que fuera nido antes
A tórtolas amantes,
Y en mar por la ancha tierra derramado
Sobrenadára el gamo amedrentado.

A molti piacciono. Inseguir belve
Chi gode intrepido tra monti e selve,
Se cerva scorgasi da' fidi cani,
Se cignal marsico ridusse a brani
L' indarno oppostagli rete sottile,
De la sua tenera sposa gentile
Ecco che immemore, tra nevi e gelo
Rimansi al rigido notturno cielo.

Te, premio l' edere de' dotti al crine
A l' alte aggiungono schiere divine:
Me Ninfe e Satiri a coro snelli
Dal volgo partono, boschi e ruscelli;
S' Euterpe tacite le tibie, e muta
Lasciar Polinnia l' arpa rifiuta :
Nome di lirico se tu vuoi darmi,
Gli astri col vertice ferir già parmi.

ODE II. — AD AUGUSTO.

Già oppresse Giove il suol di troppa soma
Di neve e grandin fiera, e strali ardenti
Sua man lanciando a' templi, atterri Roma,
Tremàr le genti,

Non tornasse l' orror de l' età prima
Di Pirra, e i nuovi mostri, e 'l suo lamento,
Quando Proteo guidò de' monti in cima
L' ondoso armento.

Su gli olmi, nido a le colombe noto,
Le implicate pendean gregge squamose;
Sul mar soperchiator le damme a nuoto
Gian paurose.

Beaucoup aiment les camps, le son de la trompette mêlé au clairon, et les combats abhorrés des mères.

Oublieux de sa jeune épouse, le chasseur demeure exposé à la froideur de l'air, soit qu'une biche ait été vue par ses chiens fidèles, soit qu'un sanglier marse ait rompu ses filets à mailles arrondies.

Pour moi, le lierre, récompense des doctes fronts, m'associe aux dieux suprêmes.

Si Euterpe ne fait point taire ma flûte, et si Polymnie ne refuse pas d'accorder mon luth de Lesbos, un frais bocage et les danses des satyres avec les nymphes légères me séparent du vulgaire. Mais si tu me places parmi les poètes lyriques, mon front sublime ira frapper les astres.

ODE II. — A AUGUSTE.

Assez long-temps le père des dieux a fait tomber sur la terre la neige et la grêle funeste, et frappant de sa droite flamboyante les sacrés édifices de Rome a épouvanté la ville et fait craindre aux nations effrayées le retour de ce siècle fatal, où, gémissant à l'aspect de prodiges inouis, Pyrrha vit Protée conduire tout son troupeau jusqu'au sommet des monts; les poissons se suspendre à la cime des ormeaux,

---

The sportsman, chill'd by midnight Jove,
Forgets his tender, wedded love,
Whether his faithful hounds pursue,
And hold the bounding hind in view;
Whether the boar, fierce-foaming, foils
The chase, and breaks the spreading toils.
An ivy-wreath, fair learning's prize,
Raises Mæcenas to the skies,
Be mine, amid the breezy grove,
In sacred solitude to rove;
To see the nymphs and satyrs bound,
Light-dancing, through the mazy round,
While all the tuneful Sisters join
Their various harmony divine.
But if you rank me with the choir,
Who tun'd with art the Grecian lyre,
Swift to the noblest heights of fame,
Shall rise thy Poet's deathless name.

ODE II. — TO AUGUSTUS.

Enough of snow, and hail, th' immortal Sire
Hath pour'd tempestuous; whilst his thunders dire,
With red right arm at his own temples hurl'd,
With fear and horror shook the guilty world,
Lest Pyrrha's age return, with plaintive cries
Who saw the deep with new-born wonders rise;
When to the mountain-summit Proteus drove
His sea-born herd, and where the woodland dove
Late perch'd, his wonted seat, the scaly brood
Entangled hung upon the topmost wood,
And every timorous native of the plain
High floating swam amid the boundless main.

Den die Mutter verwünscht. Jupiters kalte Luft
Trägt der Weidner, und nicht denkt er der jungen Frau,
Ob ihm etwa den Hirsch wackere Hund' ersahn,
Ob des Marsergebirgs Eber das Garn durchbrach.

Mich hat Efeu, der Kranz edler Begeisterung,
Himmelsmächten gesellt; mich hat der kühle Hain,
Und die Nymfen im Chor schwebend mit Satyren,
Abgesondert vom Volk: wenn mir den Flötenhall
Nicht Euterpe versagt, noch Polyhymnia
Leblos tönendes Spiel mir zu besaiten flieht.

So du mich in die Reihn lyrischer Seher fügst;
Ragend streck' ich das Haupt zu dem Gestirn empor.

ODE II. — ROMS ENTSUNDIGUNG.

Schon genug Schneewirbel dem Land' und grausen
Hagelschlag gab Zeus, und mit rothem Arme
Donnerglut auf heilige Höhn entschwingend,
  Schreckt' er die Stadt rings,
Rings der Erd' Umwohner, dass Pyrrha's Graunzeit
Kehrte; die wehklagte den neuen Wundern:
Als gesammt sein Vieh zu erspähn die Berge
  Proteus emportrieb;
Als die Fischbrut hoch in der Ulme fest hing,
Wo die Waldtaub' einst sich gefreut der Wohnung;
Und die Gems durch übergeworfne Meerflut
  Bange dahinschwamm.

Vidimus flavum Tiberim retortis
Littore Etrusco violenter undis,
Ire dejectum monumenta regis,
Templaque Vestæ :
Iliæ dum se nimium querenti
Jactat ultorem, vagus et sinistra
Labitur ripa, Jove non probante, u-
xorius amnis.
Audiet cives acuisse ferrum,
Quo graves Persæ melius perirent;
Audiet pugnas, vitio parentum
Rara juventus.
Quem vocet Divûm populus ruentis
Imperî rebus? prece qua fatigent
Virgines sanctæ minus audientem
Carmina Vestam?
Cui dabit partes scelus expiandi
Jupiter? tandem venias, precamur,
Nube candentes humeros amictus
Augur Apollo :
Sive tu mavis, Erycina ridens,
Quam Jocus circumvolat, et Cupido :
Sive neglectum genus, et nepotes
Respicis auctor,
Heu! nimis longo satiate ludo,
Quem juvat clamor, galeæque leves,

Vimos del tusco mar en turbia espuma
Al Tiber insolente
Cejar hácia su fuente,
De Vesta al templo con fiereza suma
Y al alto alcázar amagar de Numa :
Mientras de Ilía su esposa él ostentando
Vengar la atroz cuïta,
Corre y se precipita,
Su izquierda orilla rápido inundando,
Su enojo el sumo Jove condenando.
Por el furor de sus mayores rara
La juventud un dia
Oirá que en diestra impia
El ciudadano el hierro infiel vibrára,
Que mejor en los persas se empleára.
¿ Y á cual Dios en la ruina que se apresta
Alzar los corazones?
¿ Con cuáles oraciones
Vírgenes santas moverán á Vesta,
Que no el oido á nuestros himnos presta?
¿ A quién confiará Jove el cuidado
De expiar crímen tanto?
O tú adivino santo,
Baja de nuestros ruegos ablandado,
Apolo, en nube fúlgida velado.
O tú, en torno de quien, dulce Ericina,
Las Risas y Cupido
Vuelan, ó tú, movido
En fin á compasion, la vista inclina,
Marte, á tu estirpe misera y mezquina.
Cánsate ¡ ay! del juego de la guerra,
Tú á quien el grito agudo
Place, y el terso escudo,

Il biondo Tebro da l' etrusca sponda
A la mole regal, di Vesta al tempio
Torcer vedemmo violento l' onda,
A farne scempio,

Mentre ultor d' Ilia, offesa da duol troppo,
Vantasi, e vagabondo il manco lito,
Nol consentendo Giove, inonda il troppo
Ligio marito.

Udran che il ferro, onde perire i gravi
Persi dovrian, tra' cittadin si arruoti;
Le guerre udran, per colpa omai degli avi
Rari i nipoti.

Qual nume Roma invocherà, cui resta
Sì corta speme, o qual priego apparecchia
Il vergin stuolo, onde stancar di Vesta
La sorda orecchia?

A chi Giove espiar farà l' orrendo
Misfatto? Ah! scendi, augure dio di Delo,
Di sottil nube a' candidi faccendo
Omeri velo,

O tu ridente accorri, ericia Venere,
Che Giuoco e Amor volarli intorno vedi;
O tu a' nipoti, e al tuo negletto genere,
Autor, provvedi.

Basti sì lunga tresca a te, ch' esulti
Fra clamor, lucid' elmi, e atroce viso

asyle connu de la colombe, et les daims effrayés nager dans les mers débordées.

Nous avons vu les eaux jaunissantes du Tibre violemment repoussées du rivage étrusque aller renverser un monument royal et les temples de Vesta : époux trop amoureux, ce fleuve se proclame le vengeur des plaintes trop vives d'Ilia, et, sans l'assentiment de Jupiter, répand sur la rive gauche ses flots vagabonds.

Elle apprendra nos guerres, elle apprendra que des citoyens romains ont aiguisé contre eux-mêmes le fer par lequel le Perse redoutable aurait dû périr, cette jeunesse, devenue si peu nombreuse par le crime de ses pères.

Quel dieu le peuple invoquera-t-il pour veiller aux intérêts d'un empire qui s'écroule? par quelle prière les saintes vierges fatigueront-elles Vesta, moins attentive à leurs hymnes? à qui Jupiter donnera-t-il la mission d'expier notre forfait?

Viens enfin, nous t'en supplions, Apollon, dieu des augures, et qu'un nuage voile tes épaules resplendissantes; ou, si tu le préfères, viens, riante Erycine, toi autour de qui voltigent l'Amour et les Jeux, viens, père des Romains, et regarde d'un œil favorable ta race et tes petits-fils abandonnés!

Hélas! un cruel spectacle t'a rassasié trop longtemps, toi que réjouissent les cris, les casques étincelants, et le farouche regard du fantassin marse,

---

We saw, push'd backward to his native source,
The yellow Tiber roll his rapid course,
With impious ruin threat'ning Vesta's fane,
And the great monuments of Numa's reign;

With grief and rage while Ilia's bosom glows,
Boastful, for her revenge, his waters rose,
But now, th' uxorious river glides away,
So Jove commands, smooth-winding to the sea:

And yet, less numerous by their parents' crimes,
Our sons shall hear, shall hear to latest times,
Of Romam arms with civil gore embru'd,
Which better had the Persian foe subdu'd.
Whom of her guardian gods, what pitying power
To raise her sinking state shall Rome implore?

Shall her own hallow'd virgins' earnest prayer
Harmonious charm offended Vesta's ear?

To whom shall Jove assign to purge away
The guilty deed? Appear, thou god of day,
But gracious veil thy shoulders beamy-bright,
Oh! veil in clouds th' unsufferable light:

Or may we rather thy protection claim,
Sicilian Venus, laughter-loving dame,

Ja wir sahn vom tuskischen Bord den Tibris
Gelb die Wog' abdrehn, und dem Königsdenkmal,
Ungestüm androhen den Sturz, und Vesta's
Heiligem Tempel:

Weil zu sehr durch Ilia's Klag' empöret
Er zur Rach' auffuhr, und den linken Strand weit
Uberfloss, misfällig dem Zeus, der frauen
Süchtige Stromgott.

Einst vernimmt, dass Bürger geschärft den Mordstahl,
Dem mit Fug hinsänke der Perserhochmut,
Einst vernimmt Feldschlachten durch Schuld der Väter
Mindere Jugend!

Welchen Gott soll rufen das Volk dem Hinfall
Seiner Macht? Durch welche Gebet' ermüdet
Keuscher Jungfraun Chor die dem Liede wenig
Horchende Vesta?

Wem wird Zeus, Aussühner zu seyn des Frevels,
Anvertraun? Komm endlich, o komm, wir flehn dir,
Eingehüllt in Nebel die lichten Schultern,
Seher Apollo!

Oder willst, holdlächelnde, du vom Eryx,
Die der Scherz umschwebt, und der Tändler Eros!
Oder schaust zum armen Geschlecht der Enkel
Du, der Erzeuger:

Ach! des allzu daurenden Spiels gesättigt!
Den der Schlachtruf freut, und der Glanz des Helmes,

Acer et Mauri peditis cruentum
Vultus in hostem :
Sive mutata juvenem figura,
Ales in terris imitaris almæ
Filius Majæ, patiens vocari
Cæsaris ultor :
Serus in cœlum redeas, diuque
Lætus intersis populo Quirini ;
Neve te nostris vitiis iniquum
Ocyor aura
Tollat. Hic magnos potius triumphos,
Hic ames dici pater, atque princeps :
Neu sinas Medos equitare inultos,
Te duce, Cæsar.

ODE III. — IN VIRGILIUM ATHENAS PROFICISCENTEM.

Sic te diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter Iapyga,
Navis, quæ tibi creditum
Debes Virgilium, finibus Atticis
Reddas incolumem, precor,
Et serves animæ dimidium meæ.
Illi robur, et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci

Y torva faz con que al contrario aterra
Fuerte el guerrero de la mora tierra :
O tú de la alma Maya infante alado,
Que en nuestra patria impura
La juvenil figura
Tomas de un héroe, y quieres ser llamado
El vengador de César inmolado ;
Tarde tornes al cielo merecido,
Y por siglos sin cuento
Aquí vivas contento,
Ni aura ligera elévete, ofendido
De las culpas que habemos cometido :
Prefiere aquí los triunfos, y que en blandas
Voces padre te llamen,
Y príncipe te aclamen ;
Ni dejes, César, que las medas bandas
Talen impunes pueblos que tú mandas.

ODA III. — A LA NAVE EN QUE IBA VIRGILIO A ATENAS.

Bajel, que de Virgilio
El precioso depósito nos debes,
Que á tu fe se confia,
Salvo á las playas áticas le lleves,
Y guardes la mitad del alma mia.

Asi la cipria diosa
Y los gemelos fúlgidos de Helena
Te dirijan, ó nave,
Y Eolo, que los vientos encadena,
Y sople solo el zéfiro suave.

De bronce triple cota
El pecho duro guarneció sin duda
Del que fió primero

Di mauro fante, che al vint' oste insulti
Di sangue intriso.

O che di Maia bella o figlio alato,
Sott' altra forma giovanil tu vieni,
E in terra esser di Cesare nomato
Ultor sostieni.

Tardo al ciel riedi, e lunghi i dì propizi
Al popol di Quirin tra noi ristaura ;
Nè involi te, discorde a' nostri vizi,
Fuggevol aura.

Qui meglio fia che gran trionfi aduni,
Qui ti piaccia esser detto e prence e padre.
Te duce, non lasciar scorrere impuni
Le mede squadre.

ODE III.

Così colei, cui venera
Cipri sua donna e nume ;
De' duo fratelli d' Elena
Così 'l sidereo lume ;
Così ti sia propizio
De' venti 'l padre al corso,
Gli altri frenando, a Iapige
Sol allentando il morso,
O nave, che Virgilio
A te commesso, ardita
Trasporti, e che rispondere
Dei di sì nobil vita :
Salvo da te se l' abbia
Atene a' lidi sui ;
Deh ! la metà de l' anima
A me conserva in lui.
Triplice bronzo e rovere
Quel fero cor cigneano,
Che fidò il primo un fragile
Pino a l' immane oceano ;
Nè il furiar con Borea
D' Africo ruinoso,
Nè il fe tremar de l' ïadi

fixé sur son ennemi couvert de sang. Ou plutôt est-ce toi, fils ailé de l'auguste Maïa, qui, les traits de ton visage changés en ceux d'un jeune héros, permets qu'on t'appelle ici le vengeur de César? diffère encore ton retour dans les cieux; heureux de ton séjour sur la terre, demeure long-temps parmi le peuple de Quirinus, et qu'un zéphyr trop rapide ne t'enlève point, irrité de nos crimes, à notre amour. Mais plutôt, jouis ici de tes glorieux triomphes; jouis ici d'être appelé des noms de prince et de père, et ne permets pas, ô César, que le coursier du Mède foule impunément le sol où tu commandes!

ODE III. — AU VAISSEAU DE VIRGILE.

Que la puissante déesse de Chypre, que les frères d'Hélène, astres radieux, que l'Iapyx seul, laissé libre par le roi des vents, te dirigent, ô vaisseau, qui nous dois Virgile confié à tes flancs; rends-le, je t'en conjure, rends-le sain et sauf aux frontières de l'Attique, et conserve cette moitié de mon ame. Il avait sans doute le cœur entouré d'un triple chêne et d'un triple airain, celui qui, le premier, commit un frêle

---

Round whom gay Jocus, and the god of love,
Wave the light wing, and hovering playful rove?
Or whom the polish'd helm, the noise of arms,
And the stern soldier's frown with transport warms,
Parent of Rome, amid the rage of fight
Sated with scenes of blood, thy fierce delight!
Hither at length thine aspect gracious bend,
And, powerful, thy neglected race defend:
Or thou, fair Maia's winged son, appear,
And mortal shape, in prime of manhood, wear;
Declar'd the guardian of th' imperial state,
Divine avenger of great Cæsar's fate:
Oh! late return to heav'n, and may thy reign
With lengthen'd blessings fill thy wide domain;
Nor let thy people's crimes provoke thy flight,
On air swift-rising to the realms of light.
Great prince and father of the state receive
The noblest triumphs, which thy Rome can give;
Nor let the Parthian, with unpunish'd pride,
Beyond his bounds, O Cæsar, dare to ride.

ODE III. — TO THE SHIP IN WHICH VIRGIL SAILED TO ATHENS.

So may the Cyprian queen divine,
And the twin stars with saving lustre shine;

So may the father of the wind
All but the western gales propitious bind,

As you, dear vessel, safe restore
Th' intrusted pledge to the Athenian shore,

And of my soul the partner save,
My much-lov'd Virgil, from the raging wave.

Or oak, or brass with triple fold
That hardy mortal's daring breast enroll'd,

Und der Maur, gaullos, den bespritzten Feind an-
Starrend mit Wutblick!

Oder wenn, aus Flügelgestalt verwandelt,
Jünglingsgleich auf Erden du gehst, der hehren
Maja Sohn, und gerne genannt dich hörest
Rächer des Cäsar:

Kehre spät zum Himmel zurück, und lange
Fröhlich bleib' annoch im Geschlecht Quirinus!
Nicht, gekränkt durch unsere Sünd', enteil' auf
Schnelleren Lüften

Steigend! Hier lass grosze Triumf' auch künftig,
Hier dir werth seyn, Vater und Fürst zu heiszen!
Ungestraft nicht tummle der Mederschwarm dir,
Waltender Cäsar!

ODE III. — AUF VIRGILS MEERFAHRT.

So geleite dich Cypria,
So tyndarische Macht leuchtender Zwillinge,

Und der Bändiger Æolus.
Dem kein Lüftchen entweh', auszer Japyx Hauch:

Schiff, das meinen Virgilius
Treu auf Glauben empfäht, setz' ihn in Attika,

Fleh' ich, ohne Verletzung aus,
Und erhalte der Seel' andere Hälfte mir!

Machtvoll starrete dreifach Erz
Jenem Mann um die Brust, welcher den morschen Floss

Commisit pelago ratem
Primus, nec timuit præcipitem Africum
Decertantem Aquilonibus,
Nec tristes Hyadas, nec rabiem Noti,
Quo non arbiter Adriæ
Major, tollere seu ponere vult freta.
Quem mortis timuit gradum,
Qui siccis oculis monstra natantia,
Qui vidit mare turgidum, et
Infames scopulos Acroceraunia?
Nequicquam Deus abscidit
Prudens Oceano dissociabili
Terras: si tamen impiæ
Non tangenda rates transiliunt vada.
Audax omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas.
Audax Japeti genus
Ignem fraude mala gentibus intulit.
Post ignem ætheria domo
Subductum, macies, et nova febrium
Terris incubuit cohors;
Semotique prius tarda necessitas
Lethi corripuit gradum.
Expertus vacuum Dædalus aëra
Pennis non homini datis;
Perrupit Acheronta Herculeus labor:

El leño fragil á la mar sañuda,
Sin ponerle temor su abismo fiero;

Ni las Hiadas tristes,
Ni del frio aquilon y ábrego insano
La continua refriega,
Ni el noto, que señor del golfo adriano,
Tal vez sus olas alza, y tal sosiega.

Mas ¿ qué asombrar podria
Al que en torno de sí monstruos nadando,
De la espuma salidos,
Sin temblar vió, y las olas rebramando,
Y los montes de Epiro maldecidos?

La tierra en vano Jove
Por hondos mares separó prudente;
Pues la sirte vadosa,
Donde tocar el cielo no consiente,
Sacrílega barquilla saltar osa.

Audaz por lo vedado
Desbócase el mortal; de audacia ciego;
Prometeo bajára
Con malas artes á la tierra el fuego,
Que del alcazar de la luz robára.

La amarillez, la fiebre
Y de ignorados males hueste impía
Ocupáran el suelo
Entonces, y la muerte antes tardía
De entonces ¡ ay ! acelerára el vuelo.

Dédalo las regiones
Osó con alas al mortal negadas
Surcar del aura leve;
Forzó Alcides del Orco las moradas;
¿ A qué el humano orgullo no se atreve?

Contra el Olimpo mismo
Tal vez conspira nuestro anhelo vano,
Y por la culpa nuestra

Il raggio procelloso:
Non Austro, di cui l' Adria
Non ha chi lo governi
Più fiero, e che volubile
Calme e tempeste alterni.
Qual mai di morte rischio
Temè chi ad occhi asciutti
Vide primier d' ondivaghi
Mostri coperti i flutti?
Chi del muggente pelago
Fra gorghi ondosi e cupi
Vide le infami sorgere
Acroceraunie rupi?
Terre da terre provido
Divelse il nume invano,
E divisor frapposevi
L' indomito oceàno,
Se nave temeraria
Del gran divieto ad onta
Per guadi inaccessibili
Gli opposti lidi affronta.
Ov' è maggior l' ostacolo
Più impetuosa ed avida
L' umana razza avventasi,
Ad ogni rischio impavida.
Far non ardì Prometeo,
Astutamente audace,
Funesto dono agli uomini
De la rapita face?
Poichè la fiamma eterea
Egli sottrasse al polo,
Piombò di febbri squallide
Sul mondo ignoto stuolo;
Allor l' inevitabile
Mortal destin, che lenti
Fea prima i giorni scorrere,
Precipitò i momenti.
L' etra con ale Dedalo
Non date ad uom si schiude:
Sforza fatica erculea
L' acherontea palude.
Già nulla è omai difficile
A' figli de la terra:
Osiam ebbri d' insania
Al cielo ancor far guerra;
Nè i nostri insulti cessano,
Nè cessano ognor nuove

esquif à la mer courroucée, et ne craignit ni l'impétueux auster luttant contre l'aquilon, ni les funestes Hyades, ni la furie du Notus, le plus puissant des dominateurs de l'Adriatique, soit qu'il soulève, soit qu'il apaise les flots.

Quel genre de mort a-t-il redouté, lui qui vit d'un œil sec les monstres nager, les mers s'enfler, et ces rochers acrocérauniens, si tristement célèbres?

En vain un dieu prudent a séparé les terres de l'Océan, si des barques impies franchissent ces gouffres qu'elles devaient respecter.

Audacieux à tout braver, et rebelle aux lois qui le lui défendent, le genre humain se précipite dans le crime.

Osant commettre un vol impie, le fils de Japet apporte aux nations le feu dérobé au ciel. Dès que cet élément est ravi aux célestes demeures, la consomption et un essaim de maladies inconnues fondent sur l'univers, et la mort, nécessité fatale autrefois lointaine, précipite son pas.

Dédale essaie, dans le vide des airs, des ailes qui n'ont point été données à l'homme; les travaux

---

Who first, to the wild ocean's rage,
Launch'd the frail bark, and heard the winds engage

Tempestuous, when the south descends
Precipitate, and with the north contends;

Nor fear'd the stars portending rain,
Nor the loud tyrant of the western main,

Of power supreme the storm to raise,
Or calmer smoothe the surface of the seas.

What various forms of death could fright
The man, who view'd with fix'd, unshaken sight,

The floating monsters, waves enflam'd,
And rocks, for shipwreck'd fleets, ill-fam'd?

Jove has the realms of earth in vain
Divided by th' inhabitable main,

If ships profane, with fearless pride,
Bound o'er th' inviolable tide.

No laws, or human or divine,
Can the presumptuous race of man confine.

Thus from the sun's etherial beam
When bold Prometheus stole th' enlivening flame,

Of fevers dire a ghastly brood,
Till then unknown, th' unhappy fraud pursu'd;

On earth their horrors baleful spread,
And the pale monarch of the dead,

'Till then slow-moving to his prey,
Precipitately rapid swept his way.

Thus did the venturous Cretan dare
To tempt, with impious wings, the void of air;

Through hell Alcides urg'd his course:
No work too high for man's audacious force.

Our folly would attempt the skies,
And with gigantic boldness impious rise;

Grausem Wogengewühl zuerst
Hingab, ohne zu scheun Afrikus stürzenden

Tilgungskampf mit dem Aquilo,
Noch die finstre Hyad' oder des Notus Grimm,

Der die Brandungen Adria's
Unumschränkter Gewalt, steigen und sinken heiszt.

Welchem Peinigertod' entfloh,
Wer mit trockenem Blick schwimmendes Ungeheur,

Wer aufstürmende Fluten sah,
Und furchtbare Gestein'- hoher Ceraunien?

Fruchtlos spaltete Land von Land
Ein vorsorgender Gott durch des Oceanus

Scheidung, wenn den verbotnen Sprung
Doch der frevele Floss über die Sunde wagt.

Tollkühn, aller Gefahr zum Trotz,
Rennt das Menschengeschlecht Greuel und Sünd' hin- [durch.
Tollkühn trug des Japetus
Heillos teuschender Sohn Feuer den Völkern zu.

Nach des Feuers Entheimlichung
Aus ätherischer Burg, hielten mit Hagerkeit

Neue Fieber die Erd' umschwärmt;
Und der zögernde Zwang einst so gesondertes

Todes flügelte nun den Schritt.
Zur Einöde der Luft wagte sich Dädalus

Auf nicht menschlichen Fittigen.
Durch den Acheron brach Herkules Heldenkraft.

Nichts ragt Sterblichen allzu steil!
Selbst den Himmel bedrohn thörichte wir; und nicht

Nil mortalibus arduum est.
Cœlum ipsum petimus stultitia ; neque
Per nostrum patimur scelus
Iracunda Jovem ponere fulmina.

ODE IV. — AD C. SESTIUM.

Solvitur acris hyems grata vice Veris, et Favonî ;
Trahuntque siccas machinæ carinas ;
Ac neque jam stabulis gaudet pecus, aut arator igni ;
Nec prata canis albicant pruinis.
Jam Cytherea choros ducit Venus, imminente Luna,
Junctæque Nymphis Gratiæ decentes
Alterno terram quatiunt pede, dum graves Cyclopum
Vulcanus ardens urit officinas.
Nunc decet aut viridi nitidum caput impedire myrto,
Aut flore, terræ quem ferunt solutæ.
Nunc et in umbrosis Fauno decet immolare lucis,
Seu poscat agnam, sive malit hædum.
Pallida Mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,
Regumque turres. O beate Sesti !
Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam.
Jam te premet nox, fabulæque manes,
Et domus exilis Plutonia : quo simul meâris,
Nec regna vini sortiere talis,
Nec tenerum Lycidam mirabere, quo calet juventus
Nunc omnis, et mox virgines tepebunt.

No dejamos que Jove soberano
Desarme en fin la fulminante diestra.

ODA IV. — A SEXTIO.

Ya al aterido invierno
La dulce primavera
Y el favonio amoroso
De la pradera engalanada ahuyentan.
Las máquinas empujan
Al mar las naves secas,
Y ni al gañan el fuego,
Ni á los ganados el establo alegra.
No ya con fria escarcha
Las campiñas blanquean,
Y al asomar la luna
Coros de Ninfas guia Citerea ;
Las Gracias decorosas
Caminan á par de ellas,
Y al blando compas todas
El suelo baten en alegre fiesta,
En tanto que Vulcano
Las fraguas ciclopeas
Arder hace afanoso.
Los cabellos bañados en esencias
De arrayan pues ciñamos,
U flores que ya ostentan
Las vegas, de los grillos
Libres con que el invierno ató la tierra.
E inmolemos á Fauno
En la umbrosa floresta,
Ora sea un cabrito,
U si le agrada mas, una cordera :
Que asi la planta horrible
Pálida muerte asienta
En el alcazar regio,
Como del pobre en la cabaña estrecha.
¿ Quién en tan corta vida
Larga esperanza alienta,
Si han de hundirse tan presto
Nuestros dias en noche sempiterna ?
Ya los manes te aguardan,
Feliz Sextio, y la negra
Mansion del negro Pluto :
No tu rey de festin serás en ella ;
Ni admirarás del jóven
Licida la belleza,
Que ahora inflama donceles,
Y que despues inflamará doncellas.

Vendicatrici folgori
Armar la destra a Giove.

ODE IV. — A SESTIO.

Sciogliesi il verno rigido
De' zeffiri suavi,
E di Flora al ritorno, e industri macchine
Varan le asciutte navi.

Nè l' ovile alla greggia,
Nè 'l focolare è grato
Più a l' arator : omai non più di candide
Brine biancheggia il prato.

Alto splendendo Cintia,
La madre degli amori
Guida congiunti de le Grazie ingenue,
E de le Ninfe i Cori ;

Che con piè alterno battono
Il suol, mentre l' ardente
Vulcan ne l' antro de' Ciclopi squallido
Desta fiamma stridente.

Or tempo è ben che i nitidi
Crini omai si coronino
Di verde mirto, e fior, cui da gel ispido
Sciolti i campi ridonino.

Or in boschetti ombriferi
Convien di Fauno a l' ara
Svenar, o chieda agnella, o gli sia vittima
Un capretto più cara.

O fortunato Sestio,
Picchia con egual piè
Pallida morte i poveri tugurii,
E le torri de' re.

Degli anni 'l breve termine
Vieta ordir lunga speme.
L' ombre favoleggiate e la perpetua
Notte già già ti preme,

E di Plutone il carcere,
Dove, varcato il guado,
De' vini 'l regno sorteggiar al volgere
Più non potrai del dado,

Nè vagheggiar il tenero
Licida, or fiamma al core
De' giovin tutti, e ne le vergin alito
Di già vicino ardore.

d'Hercule forcent l'Achéron ; rien n'est difficile aux mortels. Dans notre délire, nous assiégeons le ciel lui-même, et nos crimes ne permettent plus à Jupiter irrité de déposer sa foudre.

ODE IV. — A SESTIUS.

Le retour du printemps et de l'aimable zéphyr fait disparaître les rigoureux frimats ; et les cables entraînent à la mer la nef que ses flots ne mouillaient plus ; déja l'étable ne plaît plus au troupeau, le foyer au laboureur, et le givre cesse de blanchir la prairie. Au lever de la lune, Vénus Cythérée guide les chœurs des Graces toujours décentes, qui, tenant les Nymphes par la main, foulent la terre en cadence, tandis que l'ardent Vulcain embrâse les forges laborieuses des Cyclopes.

Voici l'heure de ceindre nos têtes parfumées de myrtes verts, ou des fleurs que les champs, dégagés de leurs frimats, font éclore ; voici l'heure d'immoler à Faune, sous l'ombrage des bois sacrés, la brebis, s'il la demande, ou le chevreau, s'il le préfère. La pâle mort frappe indifféremment de son pied la chaumière du pauvre et les palais des rois. O heureux Sestius, la courte durée de la vie nous interdit de longues espérances; bientôt te pressera la nuit aux mânes fabuleux, et l'étroite demeure de Pluton. Une fois arrivé là, tu ne tireras plus au sort la royauté du banquet, et tu ne contempleras plus Lycidas, ce tendre enfant, pour qui brûle d'amour aujourd'hui notre jeunesse, et dont bientôt les jeunes filles seront éprises.

Nor Jove, provok'd by mortal pride,
Can lay his angry thunderbolts aside.

ODE IV. — TO SESTIUS.

Now winter melts in vernal gales,
And grateful zephyrs fill the spreading sails;

No more the ploughman loves his fire;
No more the lowing herds their stalls desire,

While earth her richest verdure yields,
Nor hoary frosts now whiten o'er the fields.

Now joyous thro' the verdant meads,
Beneath the rising moon, fair Venus leads

Her various dance, and with her train
Of nymphs and modest graces treads the plain,

While Vulcan's glowing breath inspires
The toilsome forge, and blows up all its fires.

Now crown'd with myrtle, or the flow'rs,
Which the glad earth from her free bosom pours,

We'll offer, in the shady grove,
Or lamb, or kid, as Pan shall best approve.

With equal pace, impartial Fate
Knocks at the palace, as the cottage-gate,

Nor should our sum of life extend
Our growing hopes beyond their destin'd end.

When sunk to Pluto's shadowy coasts,
Oppressed with darkness, and the fabled ghosts,

No more the dice shall there assign
To thee, the jovial monarchy of wine;

No more shall you the fair admire,
The virgins' envy, and the youth's desire.

Duldet unsere Missethat,
Dass den zornigen Strahl lege der Donnerer!

ODE IV. — AN SESTIUS.

Winternde Kälte verthaut dem Favonius und dem schönen Frühling;
Und trockne Kiele dreht die Wind' am Meerstrand.

Nicht mehr freuet das Vieh sich der Stallungen, noch des Heerds der Pflüger;
Nicht schimmert nun von grauem Reif der Anger.

Tänze nunmehr mit Gesang führt Cypria, weil der Mond herabblikt;
Und Grazien, zu Nymfen hold gesellet,

Heben der stampfenden Tritt' Abwechselung: doch Vulkanus glühend
Entflammt der Donnerschmiede grause Werkstatt.

Jezt um das glänzende Haupt, so ziemet es, Myrtengrün gewunden,
Auch Blumen, die das lockre Land uns darbeut!

Jezt auch ziemt, in der Hain' Umschattungen Faunus Macht zu feiern;
Er fodr' ein Schaflamm, oder heisch' ein Böcklein.

Pocht doch der bleichende Tod nicht säumiger, als an Armer Obdach
An Königsburg'? O Sestius, beglükter!

Eng ist das Leben beschränkt, und wehret dir langgedehnte Hoffnung.
Bald birgt dich Nacht, und Fabelreich der Manen,

Und das plutonische Haus, das nichtige! Wenn du dorthin wanderst,
Nicht losest du das Königthum des Weines,

Nicht auch entzückt dich der Reiz des Lycidas, dem ein jeder Jüngling
Nun glüht, und bald die Mägdelein entlodern.

ODE V. — A PYRRHA.

Quis multa gracilis te puer in rosa
Perfusus liquidis urget odoribus,
Grato, Pyrrha, sub antro?
Cui flavam religas comam,
Simplex munditiis? heu quoties fidem,
Mutatosque Deos flebit, et aspera
Nigris æquora ventis
Emirabitur insolens,

Qui nunc te fruitur credulus aurea!
Qui semper vacuam, semper amabilem
Sperat, nescius auræ
Fallacis. Miseri, quibus
Intentata nites! Me tabula sacer
Votiva paries indicat uvida
Suspendisse potenti
Vestimenta maris Deo.

ODE VI. — AD VIPSANIUM AGRIPPAM.

Scriberis Vario fortis, et hostium
Victor, Mæonii carminis aliti,
Quam rem cumque ferox navibus, aut equis
Miles te duce gesserit.
Nos, Agrippa, neque hæc dicere, nec gravem
Pelidæ stomachum cedere nescii,

ODA V. — A PIRRA.

¿ Quién es el rapaz lindo,
Que rociado de esencias,
En lúbrico retrete
A su seno te estrecha?
¿ En cuyo obsequio anudas,
Pirra, en galanas trenzas,
Aseada sin pompa
Tu rubia cabellera?
¡ Ah! ¡ cuántas veces luego
Llorará tu infidencia,
Y de amor las deidades
Ya á sus votos adversas,
El crédulo, á quien ora
Tus gracias embelesan,
Y siempre espera hallarte
Con él amable y tierna,
Sin conocer del viento
La engañosa apariencia!
¡ Cuántas asombraráse,
Cuando de pronto vea
Al mar, por donde ahora
En bonanza navega,
De vientos rugidores
Rizar ráfagas recias!
¡ Misero aquel y triste
A quien sin experiencia
De tu hermosura, Pirra,
El brillo falaz prenda!
Yo ya en mi templo el cuadro
Colgué de mi tormenta,
Y mi ropa mojada
Es de Neptuno ofrenda.

ODA VI. — A AGRIPA.

El dulce Vario, el émulo de Homero
Dirá, Agripa, tus triunfos singulares,
Y cual con fuerte acero
Por tierras y por mares,
De tu valor guiados,
Se honraron tus guerreros denodados.
No aspira á tanto, no, mi humilde lira,
Ni del hijo inflexible de Peléo
Dirá la fatal ira,
De Pélope ú Atreo
La familia inclemente,

ODE V. — A PIRRA.

Sparso di liquide gomme odorose
Sotto fresc' antro, Pirra, qual giovine
Ti avvince tenere tra folte rose?

Linda ma semplice il crine aurato
Deh! per chi annodi? Ahi quante lagrime
La fe volubile, il ciel cangiato

Gli farà spargere! Da negri venti
Oh come a un tratto con ciglio attonito
Vedrà sconvolgersi l' onde frementi

Chi gode or credulo te d' auree tempre,
Nè avvezzo a l' aure malfide, e libera
Sempre, ed amabile ti spera sempre!

Mal per que' miseri, cui tu sorprendi,
Nuovo cimento, con quelle grazie,
Onde qual folgore abbagli, e accendi!

Mie vesti naufraghe mostra dal nuoto
Sul sacro muro dipinta tavola,
Al Dio del pelago appesa in voto.

ODE VI. — AD AGRIPPA.

Vario, che s' erge a l' etra
Emulator d' Omero,
Su bellicosa cetra
Te canterà guerriero,
O Agrippa, e vincitor.
Ei ridirà le gravi
Pugne, ed i lauri alteri,
Onde si ornar le navi,
E i prodi cavalieri,
Scorti dal tuo valor.
A me spiccar non lice

ODE V. — A PYRRHA.

Quel est ce svelte adolescent qui, couvert de roses et parfumé d'essences, te presse, ô Pyrrha, dans cette grotte charmante? est-ce pour lui que ta blonde chevelure est relevée avec une si gracieuse simplicité? Ah! combien de fois il pleurera ton inconstance et celle des dieux, et combien il s'étonnera au spectacle, nouveau pour lui, des vagues soulevées par les noirs autans, lui dont la crédulité se repaît aujourd'hui de tes promesses dorées, lui qui t'espère toujours aimante, jamais infidèle, et qui ne sais pas que le souffle du zéphir est moins trompeur! Malheureux ceux qui, ne t'ayant point éprouvée, se laissent éblouir par ton éclat! Pour moi, ce tableau, suspendu aux parois du temple du puissant dieu des mers, atteste que j'ai voué à Neptune mes vêtements humides encore du naufrage.

ODE VI. — A AGRIPPA.

Que l'aigle du chant de Méonie, que Varius célèbre ton courage, tes victoires sur l'ennemi, et tout ce qu'ont fait, guidés par toi, nos vaisseaux et nos valeureux escadrons!

Trop au dessous de sujets si grands, je ne ferai point de vains efforts pour dire le courroux de l'inflexible fils de Pélée, les courses, à travers les mers, de l'artificieux Ulysse, et les cruautés de la famille

ODE V. — TO PYRRHA.

While liquid odours round him breathe,
What youth, the rosy bower beneath,
Now courts thee to be kind?

Pyrrha, for whose unwary heart
Do you, thus drest with careless art,
Your yellow tresses bind?

How often shall th' unpractis'd youth
Of alter'd gods and injur'd truth
With tears, alas! complain?

How soon behold with wondering eyes
The black'ning winds tempestuous rise,
And scowl along the main?

While by his easy faith betray'd,
He now enjoys thee, golden maid,
Thus amiable and kind;

He fondly hopes that you shall prove
Thus ever vacant to his love,
Nor heads the faithless wind.

Unhappy they, to whom untried
You shine, alas! in beauty's pride;
While I, now safe on shore,

Will consecrate the pictur'd storm,
And all my grateful vows perform
To Neptune's saving power.

ODE VI. — TO AGRIPPA.

Varius, who soars with Homer's wing,
Shall brave Agrippa's conquests sing,
Whate'er, inspir'd by his command,
The soldier dar'd on sea or land.

But we nor tempt with feeble art
Achilles' unrelenting heart,

ODE V. — AN PYRRHA.

Welcher Knabe, geschlank und mit Gedüft besprengt,
Liebkost feuriger dir, Pyrrha, im Rosenschwarm,
Froh der dämmernden Grotte?
Welchem knüpfst du dein blondes Haar,

Einfach wählend den Schmuck? Wehe, wie oft, wenn [Treu
Sich und Götter gewandt, weint er! wie tobende
Flut in schwarzen Orkanen
Staunt er wild mit Befremdung an:

Der nun deiner genieszt, goldener Träume voll;
Der dich ewig die Sein', ewig die zärtliche
Hofft, unkundig des Lüftchens,
Welches teuscht! Ungesegnet, wen

Glatt dein Schimmer bethört! Ich, die geweihete
Tafel zeigts im Gebild', hängt' an die Tempelwand
Meine triefenden Kleider
Jüngst dem waltenden Gott des Meers.

ODE VI. — AN AGRIPPA.

Dich verkünd' im Gesang Varius, tapfrer Held
Und Obsieger der Feind', er ein Mäonenschwan;
Was in Schiffen auch je, oder zu Ross, das Heer,
Deiner Führung getrost, vollbracht.

Uns, Agrippa, gewährt solches zu singen nicht,
Noch den schrecklich im Trotz eifernden Peleussohn,

Nec cursus duplicis per mare Ulysseï,
Nec sævam Pelopis domum
Conamur, tenues grandia: dum pudor,
Imbellisque lyræ musa potens vetat
Laudes egregii Cæsaris, et tuas
Culpa deterere ingeni.
Quis Martem tunica tectum adamantina
Digne scripserit? aut pulvere Troïco
Nigrum Merionem? aut ope Palladis
Tydiden Superis parem?
Nos convivia, nos prælia virginum
Sectis in juvenes unguibus acrium
Cantamus, vacui, sive quid urimur,
Non præter solitum leves.

ODE VII. — AD MUNATIUM PLANCUM.

Laudabunt alii claram Rhodon, aut Mitylenen,
Aut Ephesum, bimarisve Corinthi
Mœnia, vel Baccho Thebas, vel Apolline Delphos
Insignes, aut Thessala Tempe.
Sunt quibus unum opus est, intactæ Palladis urbem
Carmine perpetuo celebrare, et
Undique decerptam fronti præponere olivam;
Plurimus, in Junonis honorem,
Aptum dicit equis Argos, ditesque Mycenas.
Me nec tam patiens Lacedæmon,

Ni viages de Ulises el prudente.

Ni cobarde á entonar mi Musa alcanza,
Pues la vergüenza y el temor lo veda,
De Cesar la alabanza,
Ni que las tuyas pueda
Ensalzar me permite,
No vuestros lauros mi rudez marchite.

Y ¿quién en digno acento á Marte armado
Cantar podrá de cota diamantina,
Ni á Merion bañado
En polvo y sangre y ruina,
Ni á Diomedes que, ó Palas,
A los sagrados númenes igualas?

Yo ora banquetes y donosas riñas
Desamorado canto, y trisca y juego
De mancebos y niñas;
O de amoroso fuego
Mi pecho devorado,
Constante, aunque á inconstancia acostumbrado.

ODA VII. — A PLANCO.

Sobre dos mares á Corinto alzada
Celebren otros, ó á Efeso ú á Rodas;
O ennoblecidas por Apolo y Baco
Delfos y Tebas.

Otros á Tempe, ú la alta Mitilene;
El ardor otros del bridon argivo
En honra á Juno, y tu loor entonen,
Rica Micenas.

La ciudad otro de la casta Palas
Ensalza solo en perdurable canto,
Y de la oliva que do quiera coge
Ciñe su frente.

Jamas empero ni el Lacon sufrido,
Ni de Larisa las praderas ricas,

Tal volo: io l' implacabile
Ira vendicatrice
D' Achille inesorabile
Cantar non oserò;
Nè Ulisse, che si affidi
Due volte a l' onde, o il regno
Degl' inumani Atridi:
Sfidar con picciol legno
Si lungo mar non vo'.
Timida avvezza Musa
A temprar lira imbelle,
Con minor suon ricusa
Scemar tue laudi e quelle
Di Cesare immortal.
Merione auriga, e Marte,
Che in lucid' arme splende
Chi può ridir, o l' arte
Di Pallade, che rende
Tidide a' Numi egual?
Di giovial banchetto,
Di verginali pugne,
Cui dolce campo è 'l letto,
Ed arme i denti e l' ugne
Amo sol io cantar;
O che men viva in giuoco
Scarco d' affetti 'l core,
O che soave foco
Lieve, qual suole, Amore
Vogliami in sen destar.

ODE VII. — A MUNAZIO PLANCO.

Efeso, o Mitilene evvi chi cura
Far segno a le sue lodi,
O di Corinto infra duo mar le mura,
O la superba Rodi.
Altri Tebe, altri Delfo, ambe famose
Pe 'l semeleio nume,
E per Febo; o a lodar le deliziose
Tessale valli assume.
De la città di Pallade pudica
V' ha con perpetuo canto
Quei, che a se impongon unica fatica
Di celebrar il vanto;
E da ogni ramo ulivi al capo annodano.
Perchè Giuno si onori,
Argo adatto a destrier non pochi lodano,
E i Miceni tesori.

de Pélops. Le respect et la Muse qui règle en souveraine ma pacifique lyre me défendent de ternir ta gloire et celle de l'illustre César par l'impuissance de mes accords.

Qui peindra dignement Mars couvert de sa brillante armure? Mérion, noirci de la poudre troyenne? ou le fils de Tydée, devenu, par la faveur de Pallas, l'égal des dieux?

Pour moi, que mon cœur soit libre ou qu'il brûle, comme à l'ordinaire, d'un amour éphémère et inconstant; je chanterai les banquets et les combats des jeunes filles, menaçant, furieuses, leur amant, d'un ongle qu'elles ont eu le soin d'émousser.

ODE VII. — A MUNATIUS PLANCUS.

Que d'autres louent Rhodes la célèbre, Mitylène, Ephèse, Corinthe aux murs baignés par deux mers, Thèbes illustrée par Bacchus, Delphes par Apollon, la Thessalie par Tempé.

Il est des poètes dont l'unique travail est de chanter dans un hymne éternel la cité de la chaste Pallas, et de placer sur leur front l'olivier tant de fois cueilli. Un grand nombre disent, en l'honneur de Junon, les richesses de Mycène et les coursiers d'Argos. Ni Lacédémone si austère, ni les champs fertiles de La-

---

Nor sage Ulysses in our lays
Pursues his wandering thro' the seas,
Nor ours in tragic strains to tell
How Pelops' cruel offspring fell.

The muse, who rules the peaceful lyre,
Forbids me boldly to aspire
To thine or sacred Cæsar's fame
And hurt with feeble song the theme.

Who can describe the god of fight
In adamantine armour bright,
Or Merion on the Trojan shore
With dust, how glorious! cover'd o'er,
Or Diomed, by Pallas' aid,
To warring gods an equal made?

But whether loving, whether free,
With all our usual levity,
Untaught to raise the martial string,
Of feasts, and virgin-fights we sing;
Of maids, who when bold love assails,
Fierce in their anger — pare their nails.

ODE VII. — TO MUNATIUS PLANCUS.

Let other Poets, in harmonious lays,
Immortal Rhodes or Mitylene praise,
Or Ephesus, or Corinth's towery pride,
Girt by the rolling main on either side;
Or Thebes or Delphos, for their gods renown'd,
Or Tempe's plains with flowery honours crown'd.
There are, who sing in everlasting strains
The towers, where wisdom's virgin-goddess reigns;
And ceaseless toiling court the trite reward
Of olive, pluck'd by every vulgar bard.
For Juno's fame, th' unnumbered, tuneful throng
With rich Mycenæ grace their favourite song,
And Argos boast, of pregnant glebe to feed
The warlike horse, and animate the breed;
But me, nor patient Lacedæmon charms,

Noch Meerirren des zweifältigen Ithakers,
Noch des Pelops ergrimmten Stamm,

Unser Mut, zu gering' Höherem: weil die Scham,
Und unkriegrischen Ton stimmende Muse winkt,
Cäsars, o des empor ragenden, Lob und deins,
Nicht zu schwächen durch Geistes Schuld.

Wer wohl möchte den Mars im diamantenen
Harnisch würdig erhöhn? wer den Meriones,
Schwarz von troischem Staub'? oder wie Pallas Macht
Göttern ähnlichte Tydeus Sohn?

Nur vom fröhlichen Schmaus, nur von dem Mädchenkampf,
Wann ihr Nagel gestümpft Jünglingen tapfer droht,
Singen Wir, ob gelöst, ob in der Fessel noch,
Flatternd nach dem Gebrauch und leicht.

ODE VII. — AN MUNATIUS PLANCUS.

Andere preisen dir Rhodos, die herrliche, bald Mytilene,
Efesos bald, und der hohen Korinthos
Doppelgestad', auch Thebe durch Bromius, auch durch Apollo
Delfos gefeirt, und der Thessaler Tempe.

Dem ists einzig Geschäft, jungfräuliche Pallas, die Burg dir
Durch ungehemmten Gesang zu erhöhn, und
Ihn, den alle berupft, um die Stirn zu flechten, den Oelbaum.

Ganz vertieft in der Juno Verehrung,
Singt der Argos, von Rossen umtrabt, und die reiche Mycene.
Mir hat nie die gehärtete Sparta

Nec tam Larissæ percussit campus opimæ,
Quam domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio; et Tiburni lucus, et uda
Mobilibus pomaria rivis.
Albus ut obscuro deterget nubila cœlo
Sæpe Notus, neque parturit imbres
Perpetuos: sic tu sapiens finire memento
Tristitiam, vitæque labores
Molli, Plance, mero: seu te fulgentia signis
Castra tenent, seu densa tenebit
Tiburis umbra tui. Teucer Salamina, patremque
Cum fugeret, tamen uda Lyæo
Tempora populea fertur vinxisse corona,
Sic tristes affatus amicos:
Quo nos cumque feret melior fortuna parente
Ibimus, ô socii, comitesque.
Nil desperandum Teucro duce, et auspice Teucro.
Certus enim promisit Apollo
Ambiguam tellure nova Salamina futuram.
O fortes, pejoraque passi
Mecum sæpe viri, nunc vino pellite curas:
Cras ingens iterabimus æquor.

Cual el murmullo de la Albunea gruta
Tal me placieran.
Y el Tiburtino delicioso bosque,
Y despeñado el Anio cristalino,
Y el sesgo arroyo que el vergel alegre
Bulle bañando.
Ora pues, Planco, los reales sigas,
Do las romanas águilas descuellan;
O de tu ameno Tivoli la sombra
Placida goces;
Bien cual el cielo el ábrego de nubes
Limpia, y no siempre lluvias ocasiona,
Cuerdo disipa con el dulce vino
Dura zozobra.
Del cruel padre y rica Salamina
Fama es que Teucro huyendo rociára
Con el suave nectar de Lieo
La húmeda frente;
Y con guirnalda de álamo ciñendo
Su sien en torno, « Compañeros vamos,
« Donde nos llama próspera fortuna, "
Ledo clamára.
« Que no es mi estrella cual mi padre impia:
« Nada os abata cuando os guia Teucro,
« Nada os abata cuando Teucro dichas
« Os asegura,
« Y nos promete el infalible Apolo
« En nueva tierra nueva Salamina.
« Vosotros, todos que conmigo un dia,
« Claros varones,
« Mayores riesgos á arrostrar bastasteis,
« Hoy los cuidados desterrad con vino,
« Mañana, amigos, nuestra armada al hondo
« Piélago torne. "

Me nè il duro Lacon, nè l' ampie messi
Di Larissa ubertosa
Cosi giammai colpir, come i recessi
Di Albunea mormorosa;
E 'l Téveron, che per declivi monti
Fragoroso rovini,
E inaffiati i verzier da vivi fonti,
E i boschi tiburtini.
Come talor suol candid' austro il nembo
Da nubiloso cielo
Sgombrar, nè versa de la terra in grembo
Perpetua piova e gelo;
Saggio così tu ancor fa che sommersi
Restin gli atri pensieri,
O Planco, e de la vita i casi avversi
Ne' capaci bicchieri;
O te il campo ritien, che de' vessilli
Di Roma folgoreggia,
O a te con folto rezzo ozi tranquilli
Il tuo Tivoli ombreggia.
Teucro fuggendo Salamina e 'l padre,
Poichè di pioppo avvolse
Molli di vin le tempie, a l' egre squadre
Così 'l parlar rivolse:
Andrem, miglior del padre ove fortuna,
Compagni, ci conduce:
Vana con Teucro non è speme alcuna,
Con Teucro auspice e duce.
L' infaillibil vatidica cortina
In altra terra amica
Promise una novella Salamina,
Che inforserà l' antica.
O forti, a cui durar più fier cimenti
Meco non è già nuovo,
Sieno i tristi pensier nel vino spenti;
Dimane al mar di nuovo.

risse, ne m'ont ému autant que l'ont fait les lieux où retentit l'Albunée, et où l'Anio se précipite ; le bois sacré de Tibur, et ses frais vergers qu'arrosent de mobiles ruisseaux.

De même que le serein Notus dissipe souvent les nuages dont le ciel est obscurci, et n'enfante pas des pluies éternelles ; de même, ô Plancus, soit que les aigles resplendissantes des camps, ou que l'ombre épaisse de ton Tibur te retiennent, sois assez sage pour noyer ta tristesse et les peines de la vie dans un vin délicieux.

Lorsque Teucer fuyait et Salamine et son père, il ceignit, dit-on, d'une couronne de peuplier ses tempes humectées par le vin, et tint ce langage à ses amis éplorés :

« O mes compagnons, ô mes amis, nous irons
« partout où nous conduira la fortune moins rigou-
« reuse qu'un père ; sous la conduite de Teucer, sous
« les auspices de Teucer, rien n'est désespéré.

« La promesse d'Apollon est infaillible : une autre
« Salamine s'élèvera sur une terre nouvelle. Hommes
« courageux, qui avez éprouvé souvent avec moi des
« maux bien plus grands, chassez aujourd'hui vos
« soucis par le vin ; demain nous traverserons encore
« de nouveau la vaste mer ».

Nor fair Larissa with such transport warms,
As pure Albunea's far-resounding source,
And rapid Anio, headlong in his course,
Or Tibur, fenc'd by groves from solar beams,
And fruitful orchards bath'd by ductile streams.

As Notus often, when the welkin lowers,
Sweeps off the clouds, nor teems perpetual showers,
So let thy wisdom, free from anxious strife,
In mellow wine dissolve the cares of life,
Whether the camp with banners bright-display'd,
Or Tibur holds thee in its thick-wrought shade.

When Teucer from his sire and country fled,
With poplar wreaths the hero crown'd his head
Reeking with wine, and thus his friends address'd,
Deep sorrow brooding in each anxious breast;
Bold let us follow thro' the foamy tides,
Where fortune, better than a father, guides:
Avaunt despair, when Teucer calls to fame,
The same your augur, and your guide the same.

Another Salamis, in foreign clime,
With rival pride shall raise her head sublime.
So Phœbus nods; ye sons of valour true,
Full often tried in deeds of deadlier hue,
To-day with wine drive every care away.
To-morrow tempt again the boundless sea.

Also die Seele gerührt, noch die Flur der fetten Larissa,
Als der Albunea rauschende Wohnung,
Oder des Anio Sturz, und Tiburnus Hain, und des Obstes
Gärten getränkt von beweglichen Bächlein.

Wie oft heiterer Süd den dunkelen Himmel von Wolken
Reiniget, und nicht Regengüsse
Stetig gebiert: so denke du selbst auch weise zu enden
Finsteren Gram, und Mühe des Lebens,
Plancus, mit Balsamwein: ob dich, helleuchtend von Adlern,
Lager und Wall, ob in dichter Umschattung
Dich dein Tibur verweilt. Da von Salamis Flur und dem Vater
Teukrus entfloh, hat die Schläfen er dennoch,
Sagt man, feucht vom Lyäus, mit Pappellaube gekränzet,
Also die Freund' anredend im Kummer:

Wo auch immer das Glück, mehr hold denn der Vater, uns hinträgt,
Wollen wir gehn, o Freund' und Genossen!
Nichts ist der Hoffnung versagt, wo Teukrus fuhrt und die Gottheit:

Denn es verhiesz unfehlbar Apollo,
Salamis soll gleichnamig auf Fremdlingsboden hervorblühn.
Tapfre, wohlan! noch herberes oftmals
Trugt ihr Männer mit mir! Nun tilgt im Weine den Unmut;
Morgen erneun wir den mächtigen Meerlauf!

ODE VIII. — AD LYDIAM.

Lydia, dic, per omnes
Te Deos oro, Sybarin cur properes amando
Perdere: cur apricum
Oderit campum, patiens pulveris atque solis?
Cur neque militaris
Inter æquales equitet, Gallica nec lupatis
Temperet ora frænis?
Cur timet flavum Tiberim tangere? cur olivam
Sanguine viperino
Cautius vitat? neque jam livida gestat armis
Brachia, sæpe disco,
Sæpe trans finem jaculo nobilis expedito?
Quid latet, ut marinæ
Filium dicunt Thetidis sub lacrymosa Trojæ
Funera, ne virilis
Cultus in cædem, et Lycias proriperet catervas?

ODE IX. — AD THALIARCUM.

Vides, ut alta stet nive candidum
Soracte, nec jam sustineant onus
Silvæ laborantes, geluque
Flumina constiterint acuto?
Dissolve frigus, ligna super foco
Large reponens; atque benignius

ODA VIII. — A LIDIA.

Si por todos los númenes
Basta que te lo ruegue,
Di, Lidia, ¿por qué a Sibaris
Perder con tu amor quieres?
¿Por qué, pues que el sol cálido
Sufrir y el polvo puede,
De Marte huye el estrépito,
Y el campo ya aborrece?
¿Por qué, cual otros jóvenes,
No hace al bridon ardiente
Tascar el freno áspero,
Que su rigor modere?
¿Ni la corriente rápida
Del turbio Tiber hiende,
Y cual dañina víbora
Asi la lucha teme?
¿Ni el disco allá del término
Lanza cual otras veces,
Ni de sus hombros cárdenos
Fúlgidas armas penden?
¿Por qué en fin, Lidia, escóndese,
Bien cual entre mugeres
Fama es que el hijo hiciéralo
De la marina Tetis;
Que el trage viril, pávida
Temió que le impeliese
A los campos iliacos
Y entre las licias huestes?

ODA IX. — A TALIARCO.

¿Ves blanca del Soracte la alta cumbre?
¿A los árboles ves del bosque umbroso
De la nieve agoviar la pesadumbre,
Y el curso fragoroso
Punzante el hielo embarazar al rio?
Quema harta leña, y calmarás el frio;

Y el cántaro de añejo vino llena,
Y de los dioses luego el poder obre;

ODE VIII. — A LIDIA.

Te per quanti son gli dei
Prego, o Lidia, udir vorrei,
L' amor tuo perchè strascina
Il tuo Sibari a rovina?

Perchè mai del campo aprico
Divenuto è sì nemico,
Egli avvezzo a durar saldo
A la polvere, ed al caldo?

Perchè in ludi militari
Nè più armeggia tra' suoi pari,
Nè destrier gallici al corso
Frena or più con aspro morso?

Perchè il Tebro obbietto gli è
Di spavento? Deh perchè
Più del tosco il pingue schiva
Succo atletico di uliva?

Lanciò spesso un dì gagliardo
Oltra il segno e disco e dardo:
Or perchè livida traccia
Più non solcagli le braccia?
Perchè sfugge ad ogni ciglio,
Qual di Teti glauca il figlio,
Per timor che viril culto
Fra la strage ed il tumulto
Nol traesse, nel vicino
D' Iliòn flebil destino?

ODE IX. — A TALIARCO.

Vedi tu di neve in copia
Il Soratte omai canuto?
Vedi come crollan gli alberi
Sotto al peso, e 'l gelo acuto
Come a' fiumi tra le sponde
Fa indurar le liquid' onde?
Sciogli 'l freddo con man prodiga
Rifornendo, o Taliarco,
Legne al foco, e più del solito

ODE VIII. — A LYDIE.

Dis-le moi, Lydie, je t'en conjure au nom de tous les dieux, pourquoi hâter la perte de Sybaris par ton amour? d'où vient qu'il hait le brûlant champ de Mars, dont il bravait le soleil et la poussière? pourquoi, vêtu en guerrier, n'est-il plus à cheval parmi ses compagnons, et ne dompte-t-il plus avec un mors épineux un coursier gaulois? comment craint-il d'effleurer les eaux jaunissantes du Tibre, et fuit-il l'huile des lutteurs avec autant de soin que le venin de la vipère? D'où vient qu'il ne porte déja plus sur ses bras l'empreinte de ses armes, lui qui, si souvent, se distingua en lançant au delà du but le disque et le javelot? Pourquoi se cache-t-il comme fit autrefois, dit-on, peu de temps avant les déplorables funérailles de Troie, le fils de la néréide Thétis, de peur qu'un vêtement d'homme ne l'entraînât au milieu du carnage et des bataillons lyciens?

ODE IX. — A THALIARQUE.

Vois-tu le Soracte élever sa cime blanchie par la neige amoncelée; déja les forêts affaissées fléchissent sous le fardeau des frimats, et une gelée pénétrante arrête le cours des fleuves? Repousse le froid, ô Thaliarque, en garnissant ton foyer d'un bois abondant, et verse plus libéralement de ton amphore

---

ODE VIII. — TO LYDIA.

Tell me, Lydia, prithee tell,
Ah! why, by loving him too well,
Why you hasten to destroy
Young Sybaris, too amorous boy?

Why does he hate the sunny plain,
While he can sun or dust sustain?

Why no more, with martial pride,
Amidst the youthful battle ride,
And the Gallic steed command
With bitted curb and forming hand?

More than viper's baneful blood
Why does he fear the yellow flood?

Why detest the wrestler's oil,
While firm to bear the manly toil?
Where are now the livid scars
Of sportive, nor inglorious, wars,
When from the quoit, with vigour thrown
Beyond the mark, his fame was known?

Tell us, why this fond disguise,
In which like Thetis' son he lies,
Ere unhappy Troy had shed
Her funeral sorrows for the dead,
Lest a manly dress should fire
His soul to war and carnage dire.

ODE IX. — TO THALIARCHUS.

Behold Soracte's airy height,
See how it stands a heap of snow!
Behold the winter's hoary weight
Oppress the labouring woods below;
And, by the season's icy hand
Congeal'd, the lazy rivers stand.
Now melt away the winter's cold,
And larger pile the cheerful fire;

ODE VIII. — AN LYDIA.

Lydia, sprich, bei aller
Götter Macht! was treibst du in Hast Sybaris Herz vor Liebe
Ganz zu vergehn? Wie ward ihm,
Welcher Staub und Gluten ertrug, sonniges Feld zum Abscheu?

Wie, dass er nicht heroisch
Theilt der Jugendfreunde Galopp, noch mit geschärftem Wolfszaum
Gallische Gaule bändigt?

Was so angst vor Tiberis Flut bebt er zurück? was scheut er,
Banger denn Blut der Nattern,
Edles Oel? und träget nicht mehr Arme gebläut von Rüstung?

Jener, der oft die Scheibe,
Oft den Wurfspiesz über das Ziel herrlich an Ruhm hinwegschwang?

Was so geheim doch laurt er,
Gleich als Thetis Sohn, wie man sagt, gegen das Jammerschicksal
Ilions, dass der Männer
Kleidung nicht zum Mord' ihn entrafft' unter die Schaar Sarpedons?

ODE IX. — AN THALIARCHUS.

Du siehst, wie glanzhell steht in gethürmtem Schnee
Sorakte, kaum noch unter der Flockenlast
Der Wald sich aufringt, und von scharfer
Kälte der laufende Bach erharscht ist,

Den Frost zu lindern, reichliches Holz dem Heerd'
Emporgehäufet; und, Thaliarchos, mild

Deprome quadrimum Sabina,
O Thaliarche, merum diota.
Permitte Divis cætera: qui simul
Stravere ventos æquore fervido
Depræliantes, nec cupressi,
Nec veteres agitantur orni.
Quid sit futurum cras, fuge quærere; et
Quem fors dierum cumque dabit, lucro
Appone: nec dulces amores
Sperne puer, neque tu choreas,
Donec virenti canities abest
Morosa. Nunc et campus, et areæ,
Lenesque sub noctem susurri
Composita repetantur hora.
Nunc et latentis proditor intimo
Gratus puellæ risus ab angulo,
Pignusque dereptum lacertis,
Aut digito male pertinaci.

ODE X. — IN MERCURIUM.

Mercuri, facunde nepos Atlantis,
Qui feros cultus hominum recentum
Voce formasti catus, et decoræ
More palestræ;
Te canam, magni Jovis et Deorum
Nuntium, curvæque lyræ parentem:

Que si su voz los vientos encadena,
Que la espuma salobre
Encrespáran del piélago ferviente,
No el olmo ni el ciprés su soplo siente.

Huye inquirir lo que será otro dia;
Cada hora, Taliarco, que vivieres
Cuéntala por ganancia ó grangería:
Mientras que jóven eres,
No desdeñes amar, y al baile asiste,
Mientras lejos está la vejez triste:

Ni faltes, si te cita tu querida,
De noche al chichisbeo de la era;
Descúbrala su risa, de tí oida,
Cuando esconderse quiera,
Y jugueton la quites el anillo
Del dedo que no sepa resistillo.

ODA X. — HIMNO A MERCURIO.

A tí, Mercurio, nuncio de los dioses,
A tí inventor de lira resonante,
A tí de Atlante cantará mi musa
Nieto facundo.
Ora exortando, ejercitando ora
Al hombre rudo y bárbaro amansáras,

A spillar non esser parco
Da orecchiuto orcio sabino
Di quattr' anni 'l pretto vino.
Sien del resto i numi gli arbitri,
C' ove avran d' austro e di borea
Abbattuto il fervid' impeto
Per la vasta arena equorea,
Nè i cipressi urto nemico
Scuoterà, nè l' orno antico.
Ciò indagar fuggi sollecito,
Che avvenir doman dovrà;
Giugni a lucro il dì, cui reduce
La fortuna a te darà,
Nè sprezzar ne' tuoi fresc' anni
Le carole e' dolci affanni,
Sinchè lunge da te vegeto
Sta canuta età importuna,
Campo e piazze ti riveggano,
E fedele, quando imbruna,
T' abbia l' ora, che ti appella
A ronzar con la tua bella.
Or è caro quel sorridere
Scopritor de la fanciulla,
Che in un angolo internandosi,
A celarsi si trastulla,
Ed al finto suo ritegno
Trar d' armilla, o anello il pegno.

ODE X. — INNO A MERCURIO.

Prole d' Atlante, che co' chiari studi
De la palestra, e col tuo dir facondo
Dirozzasti i costumi alpestri e rudi
Del giovin mondo,
Te canterò de' numi, e del gran Giove
Nunzio, da cui la curva lira nacque,

sabine à deux anses, un vin de quatre feuilles. Abandonne le reste aux dieux : dès qu'ils ont abattu les vents qui luttaient sur les mers bouillonnantes, les cyprès et les ormes antiques cessent d'être agités.

Garde-toi de chercher à connaître ce qui doit arriver demain, et mets sur la ligne de tes profits chacun des jours que le sort te donnera. Jeune et plein de vigueur, ne méprise ni les danses, ni les tendres amours, tandis que la vieillesse morose est éloignée de toi.

Recherche maintenant et le champ de Mars et les places publiques, et les douces chuchotteries à l'heure convenue du soir ; entends le rire charmant qui trahit ta jeune beauté, cachée dans un mystérieux asyle, et ravis un gage d'amour à son bras ou à son doigt faiblement rebelle.

ODE X. — A MERCURE.

Je te chanterai, éloquent Mercure, petit-fils d'Atlas, toi dont le génie forma les mœurs féroces des premiers humains, en leur donnant la parole et l'usage de la noble palestre ; toi le messager des dieux et du grand Jupiter; inventeur de la lyre recourbée et si adroit à cacher tout ce qu'il t'a plu de dérober par

---

Bring down the vintage four-year old,
Whose mellow'd heat can mirth inspire;
Then to the guardian powers divine
Careless the rest of life resign:
For when the warring winds arise,
And o'er the fervid ocean sweep,
They speak — and lo! the tempest dies
On the smooth bosom of the deep;
Unshaken stands the aged grove,
And feels the providence of Jove.
To-morrow with its cares despise,
And make the present hour your own,
Be swift to catch it as it flies,
And score it up as clearly won;
Nor let your youth disdain to prove
The joys of dancing and of love.
When o'er the public walks the shade
Of sober twilight sheds its power,
An assignation whispering made
In silent evening's favouring hour,
While age morose thy vigour spares,
Be these thy pleasures, these thy cares.
The laugh, that from the corner flies,
The sportive fair one shall betray;
Then boldly snatch the joyful prize;
A ring or bracelet tear away,
While she, not too severely coy,
Struggling shall yield the willing toy.

ODE X. — HYMN TO MERCURY.

Thou god of wit (from Atlas sprung)
Who by persuasive power of tongue,
And graceful exercise refin'd
The savage race of human kind;
Hail, winged messenger of Jove,
And all th' immortal powers above,

Vierjährig Labsal eingeschenket
Aus dem sabinischen Henkel-Weinkrug!

Das andre lass du Himmlischen! denn sobald
Ihr Wink die Sturmwind' auf dem zerwühlten Meer
Gehemmt vom Ansturz, ruhn Cypressen,
Ruhn ungeregt die bejahrten Ornen.

Was morgen annaht, meide vorauszuspähn;
Und welchen Tag auch gönnet das Loos, empfah
Ihn als Gewinn; nicht traute Liebe,
Jüngling, verschmäh, noch o du! den Reihntanz,

Dieweil du blühest, ferne des grauen Haars
Mislaunen! Nun sey Kampf noch und Wandelbahn,
Und leises Dämmerungsgeflister
Gerne gesucht in besprochner Stunde;

Nun auch des Mägdleins, wo sie geheim sich barg,
Verräthrisch holdes Lachen vom Winkel her;
Und Herzenspfand, dem Arm' entwendet,
Oder, wie trotzig er thut, dem Finger.

ODE X. — AN MERCURIUS.

Hermes, du wohlredender Spross des Atlas,
Der der Urwelt Menschen aus rohem Unfug
Durch des Worts Weisheit und der Leibesübung
Zierde gebildet:
Dir, dem Herold Jupiters und der Götter,
Sing' ich, dir Anordner der krummen Lyra;

Callidum, quidquid placuit, jocoso
Condere furto.
Te, boves olim nisi reddidisses
Per dolum amotas, puerum minaci
Voce dum terret, viduus pharetra
Risit Apollo.
Quin et Atridas, duce te, superbos,
Ilio dives Priamus relicto,
Thessalosque ignes, et iniqua Trojæ
Castra fefellit.
Tu pias lætis animas reponis
Sedibus, virgaque levem coërces
Aurea turbam, superis Deorum
Gratus, et imis.

ODE XI. — AD LEUCONOEN.

Tu ne quæsieris scire, nefas! quem mihi, quem tibi
Finem Dì dederint, Leuconoë: nec Babylonios
Tentâris numeros. Ut melius, quidquid erit, pati
(Seu plures hyemes, seu tribuit Jupiter ultimam,
Quæ nunc oppositis debilitat pumicibus mare
Tyrrhenum), sapias, vina liques: et spatio brevi
Spem longam reseces. Dum loquimur, fugerit invida
Ætas. Carpe diem, quam minimum credula postero.

Diestro ocultáras el que diestro hicieras
Robo gracioso.

Rióse Apolo, al ver que demandando
Fiero las vacas que sagaz le hurtaste,
Le despojaste de su aljaba al punto,
Rica de flechas.

Cargado de oro Priamo burlára,
De ti guiado, á los caudillos griegos,
Por entre fuegos y enemigas filas
Libre pasando.

Del Orco horrible y del fulgente Olimpo
Grato á los dioses, al Eliseo guias
Las almas pias, y las sombras rige
Tu caduceo.

ODA XI. — A LEUCONOE.

No temeraria indagues,
O Leuconoe amiga,
Que término ha prescrito
El cielo á nuestros dias,
Ni en consultar te afanes
La falsa astrología,
Mas la suerte soporta
Que el hado te destina:
Sea que muchos años,
O no mas que este vivas,
En que el mar de Toscana
Vanamente se irrita
Con los altos escollos
Que su cerviz dominan.
Si eres cuerda, buen vino
Bebe alegre y tranquila,
Que largas esperanzas
No sufre corta vida.
Entretanto que hablamos,
El tiempo se desliza,
De lo presente goza,
Lo venidero olvida.

Destro in celar ciò, che in giocose prove
Sottrar ti piacque.

Te fanciul mentre sgrida il dio d' Anfriso,
Se le involate vacche a lui non rendi;
Già cangia, privo di faretra, in riso
Gli urli tremendi.

D' Ilio le porte il ricco Priamo schiude,
E 'l campo a Troia infesto, c' fieri Atridi,
E le veglie tessaliche delude;
Ma tu lo guidi.

Tu l' alme pie lochi in lor sedi, e bei;
Frena de l' aurea tua verga il governo
De l' ombre il vano stuol; del cielo a' dei
Caro, e d'Averno.

ODE XI. — A LEUCONOE.

Tu non cercar Leuconoe,
(Saperlo è ad uom vietato)
A me qual abbian termine
I numi, o a te serbato;

Nè consultar de' numeri
Caldei l' arte fallace.
Quanto de' casi il volgere
Meglio è soffrire in pace!

Giove o più verni, o l' ultimo
Questo ci dia fra tutti,
C' or ne le opposte pomici
Stanca i tirreni flutti;

Sii saggia; mesci limpido
Il vin, ed il soperchio
Sperar troncando, adattalo
De' giorni al breve cerchio.

Mentre parliam, dileguasi
L' invida età; a due mani
Stringi 'l dì d' oggi, e credula
Non aspettar domani.

un joyeux larcin. Enfant, ta ruse a détourné un jour les génisses d'Apollon; pour se les faire rendre, il cherche à t'épouvanter en te parlant d'une voix menaçante, mais son carquois disparaît, et il sourit.

Bien plus, guidé par toi, Priam, chargé d'or, quitte Ilion, et, trompant la vigilance des superbes Atrides, traverse les feux thessaliens et le camp funeste à sa patrie.

Tu déposes les ames vertueuses dans leur fortuné séjour, et, agréable aux dieux des enfers comme à ceux de l'Olympe, tu rassemble la troupe légère des ombres avec une verge d'or.

ODE XI. — A LEUCONOÉ.

Ne recherche pas, Leuconoé, il n'est pas permis de le savoir, quel terme les dieux ont mis à tes jours, aux miens, et n'interroge pas les nombres de Babylone.

Qu'il est mieux de se résigner à tout ce qui doit arriver! soit que Jupiter nous accorde plusieurs années encore, soit que cet hiver, qui maintenant fatigue la mer de Tyrrhène contre une barrière de rochers, soit pour toi le dernier, sois sage, filtre tes vins, et limite à un court espace tes longues espérances. Tandis que nous parlons, le temps jaloux s'enfuit. Cueille chaque jour comme une fleur, et fie-toi le moins possible au lendemain.

Sweet parent of the bending lyre,
Thy praise shall all its sounds inspire.
Artful, and cunning to conceal
Whate'er in sportive theft you steal;
When from the god, who gilds the pole,
Ev'n yet a boy, his herds you stole,
With angry voice the threatening power
Bade thee thy fraudful prey restore,
But of his quiver too beguil'd,
Pleas'd with the theft Apollo smil'd.
You were the wealthy Priam's guide
When safe from Agamemnon's pride,
Thro' hostile camps, which round him spread
Their watchful fires, his way he sped.
Unspotted spirits you consign
To blissful seats and joys divine,
And powerful with thy golden wand
The light, unbodied crowd command;
Thus grateful does thy office prove
To gods below and gods above.

ODE XI. — TO LEUCONOE.

Strive not, Leuconoë, to pry
Into the secret will of fate,
Nor impious magic vainly try,
To know our lives' uncertain date.

Whether th' indulgent power divine
Hath many seasons yet in store,
Or this the latest winter thine,
Which breaks its waves against the shore.
Thy life with wiser arts be crown'd,
Thy philter'd wines abundant pour;
The lengthen'd hope with prudence bound
Proportion'd to the flying hour:

Even while we talk in careless ease,
Our envious minutes wing their flight;
Instant the fleeting pleasure seize,
Nor trust to-morrow's doubtful light.

Der du schlau, was immer gefiel, in leisem
Scherze verheimlichst.

Dich, wofern du trüglich entwandte Rinder
Nicht herausgäbst, schreckte vordem, den Knaben,
Durch der Stimm' Androhn, und, beraubt des Köchers,
Lächelt' Apollo.

Als von Troja Priamos kam der König,
Deiner Obhut froh, hat er selbst des Atreus
Stolze Söhn', auch Thessalerglut, und Feindes-
Lager geteuschet.

Du verleihst, dass Seelen, die fromm gewandelt,
Still in Wonn' ausruhn, mit dem Schwung des Goldstabs
Leichte Schwärm' abführend, der Höhe Göttern
Werth, und des Abgrunds.

ODE XI. — AN LEUKONOE.

Nicht vorwitzig geforscht, gegen Verbot, was! o Leukonoe,

Mir zum Loose, was dir Götter bestimmt: noch babylonische

Wunderzahlen versucht! Besser fürwahr dulden wir, was auch kommt:

Ob mehr Winter annoch, oder ob Zeus diesen zuletzt beschied,

Der nun gegen des Strands Felsengeklüft dort das Tyrrhenermeer

Abarbeitet! Sey klug! Wein uns geklärt, und in den engen Raum

Lange Hoffnung beschränkt! Mitten im Wort flieht uns die neidische

Jugend! Raffe den Tag, nicht um ein Haar trauend dem folgenden!

ODE XII. — AD AUGUSTUM.

Quem virum, aut heroa, lyra, vel acri
Tibia sumes celebrare, Clio?
Quem deum, cujus recinet jocosa
Nomen imago,

Aut in umbrosis Heliconis oris,
Aut super Pindo, gelidove in Hæmo;
Unde vocalem temere insecutæ
Orphea silvæ,

Arte materna rapidos morantem
Fluminum lapsus, celeresque ventos,
Blandum et auritas fidibus canoris
Ducere quercus?

Quid prius dicam solitis Parentis
Laudibus, qui res hominum, ac Deorum,
Qui mare, et terras, variisque mundum
Temperat horis?

Unde nil majus generatur ipso,
Nec viget quidquam simile, aut secundum:
Proximos illi tamen occupavit
Pallas honores.

Præliis audax neque te silebo,
Liber, et sævis inimica virgo
Belluis, nec te metuende certa
Phœbe sagitta.

ODA XII. — A AUGUSTO.

Alma Clio ¿cuál hombre,
Cual héroe á ensalzar va tu lira de oro,
O que Dios, cuyo nombre
Repita el eco plácido y sonoro
En Helicon umbrio,
U sobre el Pindo, ú sobre el Hemo frio?
De do la selva un dia
Del gran cantor Orfeo en pos corriera,
Que en grata melodía
Ondas y vientos raudos suspendiera,
Y con lira divina
Tras sí arrastrára la encantada encina.
Del supremo Tonante,
Del alto ser la plácida alabanza
Antes mi musa cante,
Del que próvido y sabio la mudanza
De los tiempos dirige,
Y tierra y mar y dioses y hombres rige.
Del árbitro del mundo
No otro sér, otro Dios mayor procede,
Semejante ó segundo.
En dignidad y gloria le sucede
La alma Palas empero,
Y ocupa lejos el lugar primero.
Tu audacia denodada,
Baco divino, loará mi canto,
Y á tí virgen sagrada,
De alimañas á tí terror y espanto,
Y á tí en diestra certera
Vibrando, Apolo, la saeta fiera.

ODE XII. — AD AUGUSTO.

Qual prode, o eroe prendi a lodar, o Clio,
Con lira, o flauto acuto? Omai con lieta
Voce l' eco qual nome, e di qual dio
Fia che ripeta

Sul Pindo, o sul fredd' Emo, o lungo il giro
Ombroso d' Elicona, onde le piante
Scesero in frotta miste, e Orfeo seguiro
Armonizante,

Che a' fiumi, e a' venti col materno dono
L' impeto avvinse, e per incanto ignoto
Diede a le querce di sue corde al suono
Orecchio e moto?

Ma d' onde ordir? Del Genitor le usate
Laudi io dirò, che terra e mar governa,
Uomini, e numi, e al mondo le attemprate
Stagioni alterna;

Sì che maggior di lui nulla si crea,
Nulla secondo gli è, nulla il pareggia:
Pur vicina d' onor l' attica dea
Fia che gli seggia.

Nè tacerò te ardito, o Bacco, in guerra,
O te, vergin nemica a l' aspre fiere;
Nè, o Febo, te per dardo, che non erra,
Temuto arciere.

ODE XII. — A AUGUSTE.

Quel mortel, quel héros, ô Clio, entreprends-tu de célébrer sur ta lyre ou sur ta flûte perçante? et de quel dieu l'écho folâtre redira-t-il le nom sur les coteaux ombragés de l'Hélicon, sur le Pinde ou sur l'Hémus glacé, dont les forêts suivirent en désordre la voix harmonieuse d'Orphée, qui, habile dans l'art de sa mère, arrêtait les fleuves au cours rapide et les vents à l'aile légère, et entraînait les chênes attentifs à ses mélodieux accents?

Que dirai-je avant les louanges accoutumées dues au père de l'univers, qui gouverne les destinées des hommes et des dieux, et maintient dans un ordre régulier, par le retour des saisons, les mers, les terres et le monde? Rien de plus grand que lui-même n'existe; rien de semblable à lui, rien qui en approche! Pallas, toutefois, obtient les honneurs du second rang.

Intrépide dans les batailles, ô Bacchus, tu ne seras point oublié, ni toi, vierge ennemie des bêtes farouches; ni toi, ô Apollon, dont le bras redouté lance d'inévitables traits.

ODE XII. — HYMN TO JOVE.

What man, what hero, on the tuneful lyre,
Or sharp-ton'd flute, will Clio choose to raise
Deathless to fame? What god? whose hallow'd name

The sportive image of the voice
Shall through the shades of Helicon resound,
On Pindus, or on Hæmus ever cool,
From whence the forests in confusion wild

To vocal Orpheus urg'd their way;
Who by his mother's art, harmonious muse,
With soft delay could stop the falling streams,
And winged winds; with strings of concert sweet

Powerful the listening oaks to lead.
Claims not th' eternal Sire his wonted praise?
Awful who reigns o'er gods and men supreme,
Who sea and earth — this universal globe

With grateful change of seasons rules;
From whom no being of superior power,
Nothing of equal, second glory springs,
Yet first of all his progeny divine

Immortal honours Pallas claims:
God of the vine in deeds of valour bold,
Fair virgin-huntress of the savage race,
And Phœbus, dreadful with unerring dart,

ODE XII. — AN AUGUSTUS.

Welchem Mann lobsingest du, welchem Heros,
Zur Gitarr' izt oder zur Flöt', o Klio?
Welchem Gott? wes Namen soll froh erwiedernd
Tönen der Nachhall?

Seys, wo grün sich Helikons Flur umschattet;
Seys, wo Pindus ragt, und der kalte Hämus:
Dem sich wild entdrängte der Wald zur hellen
Stimme des Orfeus;

Als durch Kunst der Zeugerin er des Bergstroms
Jähen Fall aufhielt, und den Flug der Winde;
Schmeichelnd auch, nicht taub sie, mit Saitenwohlklang
Eichen heranzog.

Was erheb' ich eher, denn ihn, des Vaters
Alten Preis? der Menschen ihr Thun und Göttern,
Der so Meer als Land', und im Zeitenwechsel
Ordnet das Weltall!

Welchem nichts, das gröszer denn Er, entstammet,
Welchem nichts auch ähnliches blüht, noch zweites!
Doch zunächst nach jenem gewann der Ehren
Herrlichste Pallas.

Du im Kampf Mutvoller, auch dir nicht schweig' ich,
Liber! und jungfräuliche Macht, du Feindin
Grausem Wild; noch dir, mit Geschoss des Schreckens
Treffender Phöbus!

Dicam et Alciden, puerosque Ledæ,
Hunc equis, illum superare pugnis
Nobilem : quorum simul alba nautis
Stella refulsit,
Defluit saxis agitatus humor,
Concidunt venti, fugiuntque nubes,
Et minax (quod sic voluere) ponto
Unda recumbit.
Romulum post hos prius, an quietum
Pompilì regnum memorem, an superbos
Tarquinì fasces, dubito, an Catonis
Nobile lethum?
Regulum, et Scauros, animæque magnæ
Prodigum Paulum, superante Pœno,
Gratus insigni referam camœna,
Fabriciumque.
Hunc, et incomptis Curium capillis
Utilem bello tulit, et Camillum
Sæva paupertas, et avitus apto
Cum lare fundus.
Crescit occulto velut arbor ævo
Fama Marcelli : micat inter omnes
Julium sidus, velut inter ignes
Luna minores.
Gentis humanæ pater atque custos,
Orte Saturno, tibi cura magni

Y al invencible Alcides,
Y á Polux y al gemelo venerado,
Insignes adalides
Este en carrera, aquel en pugilado.
Su luz blanda y serena
Sobre la onda salobre brilla apena,
De los escollos fluye
La riza espuma, y enmudece el viento,
Y la hosca nube huye,
Y calma el ponto su furor violento.
¿A Rómulo sagrado
Luego ú de Numa loaré el reinado?
¿Las fasces de Tarquino,
U de Caton la muerte gloriosa?
A Régulo divino,
Y á los Scauros con lira sonorosa,
Y á tí, el Peno triunfando,
Tu heroica vida, Paulo, prodigando.
A Fabricio, á Camilo,
Y á Curio, el de la intonsa cabellera,
De su rústico asilo
Impávidos volando á la lid fiera,
Héroes insignes hechos
En pobres campos, bajo humildes techos.
Cual el árbol que al cielo
Se alza en lento crecer, tal sube y crece
La fama de Marcelo,
Y asi la estrella Julia resplandece,
Cual entre astros sin cuento
La luna en el lumbroso firmamento.
A tí confia el hado,
O de los hombres padre, hijo de Rea,

Alcide, e' figli canterò di Leda,
Questi in destrier, quegl' in lottar gran mastro,
Di cui come il nocchier risplender veda
Candido l' astro,

Da' sassi i flutti mormorosi scendono,
Taciono al cenno (sì lor piacque) i venti;
Sgombran le nubi, e chete in mar si stendono
L' onde frementi.

Quirin cantar poi deggio, o l' oziosa
Età di Numa, o di superbi armato
Fasci Tarquinio, o ver la generosa
Morte di Cato?

Grata in tuon più sublime il canto inanima
Mia Musa a celebrar gli Scauri e Attilio,
E al Peno vincitor, di sua grand' anima
Prodigo Emilio.

Austera povertà, picciol tugurio,
Avito fondo dier Cammillo a Roma
Prode guerriero, e 'l buon Fabrizio, e Curio
Da l' irta chioma.

Qual arbor, che insensibil forza aduna
Dagli anni, il nome di Marcel si stende:
Di Giulio l' astro, qual fra stelle luna,
Fra tutti splende.

Saturnio dio, padre e tutor degli uomini,
Fato commise a te serbare al mondo

Je dirai et Alcide et les enfants de Léda, illustres, celui-ci dans le pugilat, celui-là dans l'art de dompter les chevaux.

Dès que leur blanche étoile brille aux yeux des matelots, l'onde s'écoule tumultueuse des rochers, les vents s'apaisent, les nues s'enfuient, et la vague menaçante retombe au niveau des mers; ainsi l'ont voulu les dieux.

Rappellerai-je, après eux, Romulus; le paisible règne de Pompilius, les faisceaux du superbe Tarquin ou le noble trépas de Caton?

Ma muse reconnaissante redira, dans un chant pompeux, Régulus, les Scaurus, Fabricius et Émile, prodigue de son héroïque vie, alors que le carthaginois triomphait.

Une austère pauvreté sous le toit et dans le domaine paternel instruisit à se rendre utiles à la patrie dans les combats Camille, Curius, à la chevelure négligée, ainsi que Fabricius.

Elle grandit comme l'arbre par l'action invisible du temps, la renommée de Marcellus! l'étoile des Jules brille parmi tous les astres comme la lune au milieu des feux moins resplendissants.

Fils de Saturne, père et conservateur de la race humaine, les Destins t'ont confié le soin du grand César. Tu règnes sur lui, et il est, après toi, le

---

Nor will I not your praise proclaim.
Alcides' labours, and fair Leda's twins,
Fam'd for the rapid race, for wrestling fam'd,
Shall grace my song; soon as whose star benign

Through the fierce tempest shines serene,
Swift from the rocks down foams the broken surge,
Hush'd fall the winds, the driving clouds disperse,
And all the threatening waves, so will the gods,

Smooth sink upon the peaceful deep.
Here stoops the song, doubtful whom next to praise,
Or Romulus, or Numa's peaceful reign,
The haughty ensigns of Tarquinius' throne,

Or Cato, glorious in his fall.
Grateful in higher tone the Muse shall sing
The fate of Regulus, the Scaurian race,
And Paulus, 'midst the waste of Cannæ's field

How greatly prodigal of life!
Form'd by the hand of penury severe,
In dwellings suited to their small-domain,
Fabricius, Curius, and Camillus rose;

To deeds of martial glory rose.
Marcellus, like a youthful tree of growth
Insensible, high shoots his spreading fame,
And like the moon, the feebler fires among,

Conspicuous shines the Julian star.
Saturnian Jove, parent and guardian god

Auch Herakles sing' ich, die Söhn' auch Leda's
Den zu Ross, den, Sieger zu seyn im Faustkampf,
Hochgefeirt. Hat jener Gestirn dem Seeman
Heiter gefunkelt;

Nieder fleuszt am Fels der empörte Salzschaum,
Alle Wind' auch ruhn, es entfliehn die Wolken,
Rings im Meer, wenn jene gewollt, entsinket
Drohende Brandung.

Ob zuerst nun Romulus ich, ob Numa's
Friedensreich aushеb'? ob vielmehr das stolze
Machtgebund Tarquinius? oder Cato's
Edelen Ausgang?

Regulus, ihr Scaur', und erhabner Paulus,
Der die Seel' hinwarf in der Pöner Obmacht,
Seyd gegrüszt, Fabricius auch, mit hohem
Laute des Dankes!

Den und dich, o Curius, rauh umleckter,
Zog zu Kriegsheilanden, und Dich, Camillus,
Strenge Armut auf, und der Ahnenflur gleich-
Mäsziger Hausgott.

Wie geheim fortaltend der Baum emporwächst,
So Marcellus Ruhm. Es durchblinkt das Sternheer
Dein Gestirn, o Julius, gleich wie Luna
Kleinere Funken.

Vater du, uns Erdengeschlecht', und Hüter,
Kronos Sohn! dir gab das Geschick des groszen

Cæsaris fatis data : tu secundo
Cæsare regnes.
Ille seu Parthos Latio imminentes
Egerit justo domitos triumpho,
Sive subjectos Orientis oris
Seras et Indos :
Te minor latum reget æquus orbem :
Tu gravi curru quaties Olympum,
Tu parum castis inimica mittes
Fulmina lucis.

ODE XIII. — AD LYDIAM.

Cum tu, Lydia, Telephi
Cervicem roseam, et cerea Telephi
Laudas brachia, væ ! meum
Fervens difficili bile tumet jecur.
Tunc nec mens mihi, nec color
Certa sede manet : humor et in genas
Furtim labitur, arguens
Quam lentis penitus macerer ignibus.
Uror, seu tibi candidos
Turpârunt humeros immodicæ mero
Rixæ : sive puer furens
Impressit memorem dente labris notam.
Non, si me satis audias,
Speres perpetuum, dulcia barbare

De Cesar el cuidado ;
El en orbe tu segundo sea,
Y ora al medo insolente,
Que al Lacio amàga, encadenado ostente ;
O al sera y al indiano
Felice dome, á tí inferior, al suelo
Cesar regirá humano,
Mientras tu carro estremeciendo el cielo,
Lanzarás irritado
El rayo ardiente al bosque profanado.

ODA XIII. — A LIDIA.

Cuando tú, Lidia, alabas,
Los brazos de Telefo,
Y de Telefo admiras
El sonrosado cuello,
La bilis se me inflama,
Y juicio y color pierdo ;
Y asómanse á mis ojos
Lágrimas de despecho,
Que á mi despecho corren,
Indicios de este fuego,
Que lentamente abrasa
Mi enamorado pecho.
Ardome si á tus hombros
En desmandado juego
El terso cutis aja,
O si en tus labios bellos
El diente agudo clava
Beodo el rapazuelo.
¡ Ah ! creeme, y no juzgues
Que el amor será eterno
De ese, que ahora mancha
Con sus labios groseros
Tu boca deliciosa,

Il gran Cesare, e a noi ; Cesare domini
A te secondo.
O che in giusto trionfo i Parti ei tragge,
Che già sul Lazio soprastavan fieri,
O da rimote orientali piagge
Gl' Indi, ed i Seri ;
Giusto e minor di te la terra ei curi :
Tu rimbombar sotto il gran carro il cielo,
Tu rovesciar farai su' boschi impuri
Vindice telo.

ODE XIII. — A LIDIA.

Quando tu il roseo collo di Telefo
Lodi, o di Telefo le braccia candide,
Ahi Lidia, allor
Di quanta fervida bile indomabile
Mi bolle il cor !

Il viso impallida, il senno intorbida,
Furtive lagrime le gote solcano,
Che mostran fuor
Qual lento ed intimo tutto mi maceri
Vorace ardor.

Mi struggo, o lividi i candid' omeri
Le risse attestino deste da Bromio
Agitator,
O impresse memore nota a le labbia
Ebbro amator.

Se in me vuoi credere, non dei perpetuo
Sperar un barbaro de' baci teneri
Violator :

premier! Soit que dans un juste triomphe il conduise le Parthe dompté, qui menaçait le Latium, les Sères ou les Indiens, voisins des portes de l'orient; il régira avec équité, sous toi, le vaste univers, tandis que de ton char pesant, ébranlant l'Olympe, tu lanceras tes foudres vengeresses sur les bois sacrés profanés.

ODE XIII. — A LYDIE.

Lydie, lorsque tu loues les roses du visage de Téléphe, lorsque tu loues l'albâtre de ses bras, dieux! un fiel âcre bouillonne dans mon cœur embrasé.

Alors, ma raison s'égare, je change de couleur, une larme furtive coule sur ma joue et trahit le feu intérieur dont je suis lentement consumé.

Je frémis de rage, soit que tes blanches épaules aient été souillées de vin dans une orgie immodérée, soit que ta lèvre porte la durable empreinte de la dent de ce jeune furieux.

Non, si tu m'en crois, tu n'espéreras point une éternelle constance de celui qui blesse, avec cette

Of human race, to thee the fates assign
The care of Cæsar's reign; to thine alone
Inferior let his empire rise;
Whether the Parthian's formidable powers,
Or farthest India's oriental sons,
With suppliant pride beneath his triumph fall,
Wide o'er a willing world shall he
Contented reign, and to thy throne shall bend
Submissive. Thou in thy tremendous car
Shalt shake Olympus' head, and at our groves
Polluted, hurl thy dreadful bolts.

ODE XIII. — TO LYDIA.

Ah! when on Telephus's charms,
His rosy neck, and ivory arms,
My Lydia's praise unceasing dwells,
What gloomy spleen my bosom swells?

On my pale cheek the colour dies,
My reason in confusion flies,
And the down-stealing tear betrays
The lingering flame that inward preys.

I burn when in excess of wine
He soils those snowy arms of thine,
Or on thy lips the fierce fond boy
Marks with his teeth the furious joy.

If yet my voice can reach your ear,
Hope not to find the youth sincere,
Cruel who hurts the fragrant kiss,

Cäsars Sorg': Allwaltender du, ein zweiter
Walte dir Cäsar!
Ob er nun auf Latium hergewandte
Parther scheucht, durch Rächertriumf gebändigt,
Ob des Aufgangs äuszerstem Rand' entsprossne
Serer und Inder;
Unterthan Dir, richt' er mit Fug den Erdkreis!
Du durchkrach' auf grausem Gespann den Aether;
Du entschwing' unheiligen Tempelhainen
Strafende Leuchtung!

ODE XIII. — AN LYDIA.

Wenn du, Lydia, Telefus
Rosennacken mir lobst, Telefus schlanken Arm
Gleich dem Wachse mir lobst; wie schwellt
Ha! die Leber in Glut Aerger und Gall' empor!

Dann hält Farb' und Besinnung nicht
Mir den vorigen Stand; über die Wang' auch schleicht
Still die Zähre, die wohl verräth,
Wie durch Mark und Gebein zehrender Brand mir [glimmt.
Ja mir flammts, ob die blendenden
Schultern frech dir entstellt hadernder Trunkenheit
Uebermasz; ob ein Knab' in Wut
Deiner Lippe des Zahns daurendes Mal geprägt.

Nein, wenn mich mit Vertraun du hörst,
Hoff' ihn nimmer getreu, welcher den süszen Kuss

Lædentem oscula, quæ Venus
Quinta parte sui nectaris imbuit.
Felices ter, et amplius,
Quos irrupta tenet copula: nec malis
Divulsus querimoniis
Suprema citius solvet amor die.

ODE XIV. — ALLEGORIA.

O navis, referent in mare te novi
Fluctus! O quid agis? fortiter occupa
Portum. Nonne vides, ut
Nudum remigio latus,
Et malus celeri saucius Africo,
Antennæque gemant? ac sine funibus
Vix durare carinæ
Possint imperiosius
Æquor? non tibi sunt integra lintea,
Non Dî, quos iterum pressa voces malo.
Quamvis Pontica pinus,
Silvæ filia nobilis,
Jactes et genus, et nomen inutile:
Nil pictis timidus navita puppibus
Fidit. Tu, nisi ventis
Debes ludibrium, cave.
Nuper sollicitum quæ mihi tædium,
Nunc desiderium, curaque non levis,
Interfusa nitentes
Vites æquora Cycladas.

Que plugo á la alma Venus
Inundar con su nectar,
Perfumar con su incienso.
Mil y miles de veces
Venturosos aquellos,
Que une en grata coyunda
Amor con lazo estrecho:
Lazo que no desatan
Las quejas ni los zelos;
El último suspiro
Solo podrá romperlo.

ODA XIV. — A LA REPUBLICA.

Y ¡ qué! ¿ de nuevo al ponto borrascoso
Te lanzarán las espumosas olas?
¡ Ah! ¿ qué haces? tus anclas, nave, aferra.
¿ No ves cual te combate
El ábrego ligero, y el un lado
Sin remos ya, y el mástil quebrantado?
Nao sin cuerdas resistir no puede
Del irritado mar la furia brava;
Gimen, heridas gimen tus entenas;
Tus velas se rompieron;
Ni tienes, triste, en tu desgracia ruda
Dioses á quienes llames en tu ayuda.
Por mas que de ser hija te glories
De los bosques del Ponto, y tu linage
Ostentes vana, y tu renombre inútil,
No tu popa pintada
Del naufragio á salvarte bastaria,
Que no el piloto en tus adornos fia.
¡ Ay! teme ser juguete de los vientos,
Tú que ocasion de tedio y de zozobra
Me fuiste un dia, ahora de deseo
Y de inquieto cuidado.
Huye, huye las ondas espumantes,
Que bañan á las Cicladas brillantes.

Ne' baci Venere del quinto nettare
Stemprò il sapor.

O felicissimi color, cui stringono
Nodi infrangibili, nè fia per querulo
Discorde umor
Che innanzi a l' ultimo giorno disgiugnere
Gli possa amor!

ODE XIV.

Nave, di nuovo al mar de' ribollenti
Flutti il furor già rincalzarti accenna:
Forte al porto ti afferra; e che far tenti?
Remi il fianco non ha, l' arbor tentenna,
Cui crolla l' austro, che crudel si sfrena,
Strider si sente e cigolar l' antenna.
Di gomene già priva la carena,
Al nuovo infuriar de l' onda negra
O non più regge, o regger puote appena.

Qual vela hai tu, che ancor ti resti intégra,
Quai numi invocherai, se la seconda
Fiera procella sue forze rintégra?
Pontico pino esser discesa a l' onda
Figlia di nobil selva, invan tu gridi:
Stolto è chi speme in suo legnaggio fonda.

Non fia che nocchier timido si affidi
A pinte prore: guàrdati, se grave
T' è divenir bersaglio agli euri infidi.
Per te si dolse ed agitossi; or pave
Per te mio cor e s' ange: omai ti scosta,
Da l' ondosa marea scòstati, o nave,
Fra le smaglianti Cicladi frapposta.

barbarie, cette bouche aux doux baisers, que Vénus a parfumée de la cinquième partie de son nectar.

Heureux, trois fois heureux les amants qu'unit un lien indissoluble, que d'amères querelles n'arrachent point l'un à l'autre, et dont l'amour ne finit qu'avec leur dernier jour!

ODE XIV. — AU VAISSEAU DE LA RÉPUBLIQUE.

O vaisseau chéri, les flots vont donc te reporter au sein des mers! Ah! que fais-tu? reste obstinément au port.

Ne vois-tu pas ton flanc dégarni de rames, ton mât fracassé par l'impétueux auster, tes antennes qui gémissent? Ta carène sans cordages peut à peine supporter l'impétuosité des vagues; tu n'as ni voiles entières, ni dieux que tu puisses invoquer, quand tu seras encore pressé par le danger.

Formé des pins de Pont, nobles enfants des forêts, tu vantes en vain et ton nom et ton origine.

Le nocher effrayé ne se rassure point à l'aspect des divinités tutélaires peintes sur la poupe.

Prends garde à toi, si tu ne veux être le jouet des vents; fuis les mers répandues entre les brillantes Cyclades, ô vaisseau, naguère l'objet de mon inquiète sollicitude, et maintenant celui de mes vœux et de mes graves soucis.

Which Venus bathes with nectar'd bliss.

Thrice happy they, in pure delights
Whom love with mutual bonds unites,

Unbroken by complaints or strife
Even to the latest hours of life.

ODE XIV. — TO THE REPUBLIC.

Ill-fated vessel! shall the waves again
Tempestuous bear thee to the faithless main?
What would thy madness, thus with storms to sport?
Ah! yet with caution keep the friendly port.
Behold thy naked decks; the southern blast,
Hark! how it whistles thro' thy rending mast!
Nor without ropes thy keel can longer brave
The rushing fury of th' imperious wave:
Torn are thy sails, thy guardian gods are lost,
Whom you might call in future tempests tost.

What tho' majestic in your pride you stood
A noble daughter of the Pontic wood,
You now may vainly boast an empty name,
Or birth conspicuous in the rolls of fame;
The mariner, when storms around him rise,
No longer on a painted stern relies.

Ah! yet take heed, lest these new tempests sweep
In sportive rage thy glories to the deep.
Thou late my deep anxiety and fear,
And now my fond desire and tender care,
Ah! yet take heed, avoid those fatal seas,
Which roll among the shining Cyclades.

Rauh entweihte, dem Cypria
Hold ein Fünftel gemischt eigenen Nektarsafts.

Dreimal selig und viermal sie,
Die unlösbares Band ewig vereint, und nicht,

Durch unwillige Spaltungen,
Vor dem lezten der Tag' innige Liebe trennt!

ODE XIV. — AN DIE REPUBLIK.

Wieder trägt dich, o Schiff, neues Gewog' ins Meer!
O was trachtest du? Rasch! suche der Ankerbucht
Einfahrt! Schauest dn nicht, wie
Nackt des Rudergeräths der Bord,

Wie der Mast, von des Süds fliegendem Sturme wund,
Samt den Rahen, erseufzt? und wie, der Tau' entblöszt,
Kaum ausdauren der Rumpf mehr
Kann den übergewaltigen

Meerschwall? Nicht unversehrt hast du die Segel, hast
Gottheit nicht, die hinfort höre dein Angstgeschrei!
Ob auch, pontische Fichte,
Edler Waldungen Tochter, du

Dein Geschlecht und den nicht frommenden Namen [rühmst;
Nichts vertraut des Kastells Bilde der zagende
Seemann! Sollst du der Windsbraut
Spiel nicht werden, o nimm dein wahr!

Du Bekümmerniss mir neulich und Ueberdruss,
Nun mir sehnlicher Wunsch, bangende Sorge mir;
Meid', ach meide die Brandung,
Die durch helle Cykladen strömt!

ODE XV.

Pastor cum traheret per freta navibus
Idæis Helenam perfidus hospitam,
Ingrato celeres obruit otio
Ventos, ut caneret fera
Nereus fata. Mala ducis avi domum,
Quam multo repetet Græcia milite,
Conjurata tuas rumpere nuptias,
Et regnum Priami vetus.
Eheu! quantus equis, quantus adest viris
Sudor! quanta moves funera Dardanæ
Genti! jam galeam Pallas, et ægida,
Currusque, et rabiem parat.

Nequicquam, Veneris præsidio ferox;
Pectes cæsariem, grataque fœminis
Imbelli cithara carmina divides;
Nequicquam, thalamo graves
Hastas, et calami spicula Gnossii
Vitabis, strepitumque, et celerem sequi
Ajacem: tamen, heu serus! adulteros
Crines pulvere collines.
Non Laërtiaden, exitium tuæ
Gentis, non Pylium Nestora respicis?
Urgent impavidi te Salaminius
Teucer, te Sthenelus sciens

ODA XV.

Iba en bajel ideo
Con su huéspeda Helena el mar surcando
El pérfido pastor, cuando Nereo,
El viento encadenando
Que al piélago agitára,
Asi al raptor sus hados anunciára.

En mal punto á esa hermosa
Conduces á Ilion. La Grecia presto
Requerirala en hueste poderosa,
Tu himeneo funesto
Rompiendo, y en su encono
De Troya antigua hundiendo el rico trono.

¡Ay cuanto está presente
De fatiga á caballo y caballero!
¡Cuánto preparas á la frigia gente
De estrago lastimero!
Carros, furor, coraza
Ya apresta Palas, y el escudo embraza.

Tu cabellera hermosa
En vano, en vano trenzarás fiado
En el favor de la ciprina Diosa,
Y el canto afeminado,
Do el deleite respira,
Entonarás al son de blanda lira.

En tu tálamo en vano
De Ayax el volador huirás cobarde,
Y dardos, picas y tropel insano;
Será, será aunque tarde,
Que tu adúltera frente
Sangre bañe y sudor y polvo ardiente.

¿No ves que ya te acosa
Ulises, y tus huestes extermina,
Nestor y Merion, y en faz sañosa
Teucro el de Salamina,
Y Estenelo ligero,

ODE XV.

Mentre su nave frigia
Il pastorel traea
Per l' onde, perfid' ospite,
L' adultera ledea,
In ozio ingrato Nereo
Il volo arresta a' venti,
Per intonar i lugubri
Vatidici concenti:
Ahi con infausto augurio
Tal donna a' patri lidi,
Che tutta in arme Grecia
Ripeterà, tu guidi!
Già il tuo congiura a rompere
Sleal nodo impudico;
A rovesciar di Priamo
Congiura il trono antico.
Di sudor quanto grondano
Cavalli e cavalieri!
Ahi quante muovi a schiudere
Tombe a' troian guerrieri!
L' elmo già Palla, e l' egida,
Il cocchio appresta, e l' ire:
Te nel favor di Venere
Inebria un vano ardire.
Invan comporre l' aurea
Chioma, e con cetra imbelle
Carmi saprai dividere
Grati a l' iliache ancelle.
Vano ti fia deludere,
Chiuso nel regio talamo,
Incontro d' asta orribile,
Punta di gnossio calamo;
Di Aiace il corso e l' impeto:
Ahi tardi alfine involvere
Dovrai que' crini adulteri
Tra 'l sangue, e tra la polvere!
Non vedi il pilio Nestore,
E Ulisse, che ruina
Fia di tue genti? Impavido
Teucro di Salamina

ODE XV. — PROPHÉTIE DE NÉRÉE.

Lorsque le berger phrygien, hôte perfide, entraînait Hélène au travers des mers sur son vaisseau, fils du mont Ida, Nérée, imposa silence aux vents rapides et chanta ces terribles destins :

Tu conduis dans ta demeure, sous de funestes auspices, celle que la Grèce, liguée pour briser ton hymen et l'antique royaume de Priam, redemandera bientôt avec une multitude de guerriers.

Hélas! quels flots de sueurs sur les coursiers, sur les combattants! que de funérailles tu prépares à la nation de Dardanus! Déja Pallas apprête son casque et son égide, son char et sa fureur.

Fier de l'appui de Vénus, en vain tu tresseras ta chevelure et dispenseras aux Troyennes, sur ta lyre efféminée, des chants qui les charment; en vain, caché dans le lit nuptial, tu voudras éviter les lames redoutables et la pointe du javelot de Crète, le tumulte des combats et la rapide poursuite d'Ajax! Un jour, trop tard, hélas! la poussière souillera tes cheveux adultères.

Ne vois-tu pas derrière toi le fils de Laërte, fléau de ta race? ne vois-tu pas Nestor de Pylos? Déja te pressent des guerriers intrépides, Teucer de Salamine, et Sthénélus, savant dans l'art des combats, et non

---

ODE XV. — THE PROPHECY OF NEREUS.

When the perfidious shepherd bore
The Spartan dame to Asia's shore,
Nereus the rapid winds oppress'd,
And calm'd them to unwilling rest,
That he might sing the dreadful fate,
Which should the guilty lovers wait.

Fatal to Priam's ancient sway
You bear th' ill-omen'd fair away,
For soon shall Greece in arms arise
Deep-sworn to break thy nuptial ties.

What toils do men and horse sustain!
What carnage loads the Dardan plain!
Pallas prepares the bounding car,
The shield and helm and rage of war.

Tho' proud of Venus' guardian care,
In vain you comb your flowing hair;
In vain you sweep th' unwarlike string
And tender airs to females sing;
For tho' the dart may harmless prove
(The dart, that frights the bed of love)
Tho' you escape the noise of fight,
Nor Ajax can o'ertake thy flight,
Yet shalt thou, infamous of lust,
Soil those adulterous hairs in dust.

Look back and see, with furious pace
That ruin of the Trojan race
Ulysses comes; and sage in years
Fam'd Nestor, hoary chief, appears:
Intrepid Teucer sweeps the field,
And Sthenelus, in battle skill'd;

ODE XV. — DES NEREUS WEISSAGUNG.

Als durch Wogen der Hirt auf dem Idäerschif
Treulos Helena fuhr, gastlichem Heerd' entwand;
Jezt durch lästige Ruh hemmte der Winde Flug
Nereus, dass er Geschick des Grauns

Ihm weissagete: Heim führst du mit böser Schau,
Die durch Kraft und Gewalt Gräcia wieder heischt;
Unheil schwört sie gesamt deiner Verehlichung,
Und des Priamus altem Reich.

Ha, wie strömet dem Gaul, strömet dem Manne bald
Schweisz? Welch Todtengewühl regst du dem Dardaner-
Abstamm! Schon mit dem Helm, schon mit der Aegis [stürmt
Pallas her, mit Gespann und Wut!

Fruchtlos kühn auf den Schuz deiner Idalia,
Kämmst du Locken dem Haar, und für der Weiber Ohr
Mengst du holden Gesang weichlichem Lautenton!
Fruchtlos, dass im Gemach dem Dräun

Grauser Speer', und dem Stahl gnosischer Rohre du
Ausweichst, und dem Getös', und dem ereilenden
Ajax! doch, o zu spät! liegt das verbuhlte Haar
Einst von blutigem Staub' umklebt!

Nicht den Ithakerheld, deiner Gefreundeten
Unheil? Nestor auch nicht schaust du, den Pylier?
Dorther drängt unverzagt Salamins Teukrus dich,
Dort dich Sthenelus, wohl des Kampfs

Pugnæ, sive opus est imperitare equis,
Non auriga piger: Merionem quoque
Nosces. Ecce furit te reperire atrox
Tydides melior patre;
Quem tu, cervus uti vallis in altera
Visum parte lupum graminis immemor,
Sublimi fugies mollis anhelitu,
Non hoc pollicitus tuæ.
Iracunda diem proferet Ilio,
Matronisque Phrygum classis Achillei.
Post certas hyemes uret Achaïcus
Ignis Iliacas domos.

ODE XVI. — PALINODIA.

O Matre pulchra filia pulchrior,
Quem criminosis cumque voles modum
Pones ïambis: sive flamma,
Sive mari libet Hadriano.
Non Dindymene, non adytis quatit
Mentem sacerdotum incola Pythius,
Non Liber æque, non acuta
Sic geminant Corybantes æra,
Tristes ut iræ: quas neque Noricus
Deterret ensis, nec mare naufragum,
Nec sævus ignis, nec tremendo
Jupiter ipse ruens tumultu.

Hábil auriga, impávido guerrero?

¡ Guay! que te busca ansioso
Diómedes, mas que el padre denodado,
Mas del huirás cual ciervo pavoroso,
De pacer olvidado
Desde que al lobo viera.
No asi tu amor á Helena lo ofreciera.

El ominoso amago
Suspenderá de Aquiles la ira insana;
Pero llorará luego el crudo estrago
La matrona troyana;
Y á Ilion en fin el fuego
Abrasará del irritado griego.

ODA XVI. — LA RETRACTACION.

Calma tu enojo ciego,
Hija, mas que tu hermosa madre, hermosa;
Mi sátira injuriosa
El mar la trague, ó la consuma el fuego.
Que no asi agitar suele
Apolo á la furiosa Pitonisa,
Ni á su sacerdotisa
En las grutas de Dindimo, Cibele;
Ni aquel que Baco inspira
Tal se enagena, ni el timbal sonante
Hiriendo el Coribante,
Como el hombre agitado de la ira;
Que no le aterra espada,
Fuego cruel, ni ponto proceloso,
Ni rayo pavoroso,
Que lanza al suelo Jove en diestra airada.

Omai t' incalza, e Stenelo;
Stenelo o c' agil biga
Guidi, o c' armeggi, intrepido
Guerriere al par che auriga.
Conoscerai Merione:
Del Padre ecco più prode
Tidide, che a raggiugnerti
D' ira e furor si rode,
Da cui tu a cervo simile,
Che nel vicin dirupo,
De' verdi paschi immemore,
A scoprir giunga il lupo,
Con affannoso anelito
T' involerai fugace;
D' altre prodezze ad Elena
Promettitor mendace!
Ben differire ad Ilio
Potran l' estremo fato,
E a le matrone frigie
Gli ozi di Achille irato;
Pur quando al fisso termine
De l' Orse il giro arriva,
Saran le mura iliache
Preda a la fiamma argiva.

ODE XVI.

Di bella madre o figlia ancor più bella,
Condanna a qual vuoi scempio i giambi rei,
O al foco, od a l' adriaca onda rubella.

Non furor tanto avvien che Pitio crei
Ne le delfiche vati, ei che i segreti
Informa del suo nume antri febei;

Non Rea, non Bacco, non così i Cureti
De' bronzi addoppian ripercossi il suono,
Come ribolle un cor, che d' ira asseti,

Cui noric' arme di terror non sono,
Fiamma crudel, mar, che i suoi gorghi aperse,
Giove stesso al piombar d' orrido tuono.

moins habile dans celui de conduire des coursiers ; et Mérion[1], tu le connaîtras aussi.

Voici le cruel fils de Tydée, plus vaillant que son père, qui brûle de te trouver ; mais comme le faon oublie le pâturage et fuit à l'aspect d'un loup aperçu sur l'autre côté du vallon, de même tu fuis haletant et éperdu : est-ce donc là ce que tu avais promis à ton Hélène ?

La flotte d'Achille courroucé retardera pour Ilion et les dames troyennes la fatale journée ; mais, après des hivers comptés, le feu des Grecs embrasera les édifices de Troie.

ODE XVI. — A TYNDARIS.

D'une mère belle, fille plus belle encore, ordonne du sort de mes injurieux iambes, qu'ils soient à ton gré livrés aux flammes ou aux flots de l'Adriatique !

Non, Dindymène et Apollon Pythien n'ébranlent point autant l'ame des prêtres dans l'antre sacré ; non, Bacchus lui-même et les corybantes ne font pas retentir l'airain d'un son aussi aigu que la colère dans ses déplorables éclats.

Rien ne l'intimide, ni le glaive du Germain, ni la mer et ses naufrages, ni la flamme et ses fureurs,

---

Or skill'd to guide with steady rein,
And pour his chariot o'er the plain.

Undaunted Merion shalt thou feel,
While Diomed with furious steel,
In arms superior to his sire,
Burns after thee with martial fire.

As when a stag at distance spies
A prowling wolf, aghast he flies
Of pasture heedless : So shall you
High-panting fly when they pursue.

Not such the promises you made,
Which Helen's easy heart betray'd.

Achilles' fleet with short delay
Vengeful protracts the fatal day,
But when ten rolling years expire,
Thy Troy shall blaze in Grecian fire.

ODE XVI. — TO TYNDARIS.

O lovelier daughter of a lovely dame,
Or give my impious satires to the flame,
Or to the Adriatic wave consign,

For nor the priestess of the Pythian shrine,
Nor the wild bacchanal, nor priest possess'd
Of Dindymene, shake the turbid breast
Like furious anger in its gloomy vein,

Which neither temper'd sword, nor raging main,
Nor fire wide-wasting, nor tumultuous Jove
Rushing in baleful thunders from above,

Kundig, oder wenns gilt Rosse zu lenken, nicht
Träger Wagengenoss ! Bald auch Meriones
Kennst du ! Siehe da tobt, dich zu erspähn, voll Grimms
Tydeus Sohn, dem der Vater weicht !

Welchen du, wie der Hirsch, wann er daher im Thal
Annahn sahe den Wolf, labendes Gras vergisst,
Mit hochathmender Angst fliehest, o Weichling du,
Der ein anderes Ihr verhiesz !

Zornvoll längen den Tag Dardanus alter Burg
Und den troischen Fraun Krieger um Peleus Sohn ;
Nach umrollender Frist äschert achaïscher
Brand die Wohnungen Ilions !

ODE XVI. — WIDERRUF.

Der schönen Mutter schönere Tochter du,
Was auch für Ahndung mehr dir gefällt, beschleusz
Dem frevlen Iambus ; ob in Flamme,
Ob du im Adriameer ihn austilgst.

Nicht Dindymene, nicht an der Kluft durchzuckt
Einwohnend Phöbus schaudernden Priestergeist,
Nicht Bacchus also ; nicht verdoppeln
So Korybanten Geklirr des Erzes :

Wie finstrer Jähzorn ; welchen nicht norischer
Mordstahl, noch Schifbruch-drohende Woge schreckt,
Nicht Wut des Feuers, noch ob furchtbar
Jupiter selbst im Tumult herabkracht.

Fertur Prometheus addere principi
Limo coactus particulam undique
Desectam, et insani leonis
Vim stomacho apposuisse nostro.
Iræ Thyesten exitio gravi
Stravere; et altis urbibus ultimæ
Stetere causæ cur perirent
Funditus, imprimeretque muris
Hostile aratrum exercitus insolens.
Compesce mentem, me quoque pectoris
Tentavit in dulci juventa
Fervor, et in celeres iambos
Misit furentem. Nunc ego mitibus
Mutare quæro tristia, dum mihi
Fias recantatis amica
Opprobriis, animumque reddas.

ODE XVII. — AD TYNDARIDEM.

Velox amœnum sæpe Lucretilem
Mutat Lycæo Faunus; et igneam
Defendit æstatem capellis
Usque meis, pluviosque ventos.
Impune tutum per nemus arbutos
Quærunt latentes, et thyma deviæ
Olentis uxores mariti;
Nec virides metuunt colubras,

Del vulgo de vivientes
Para animar al hombre que formára,
Es fama que tomára
Prometeo atributos diferentes,
Y del leon la impía
Ira en el pecho del mortal pusiera;
La ira que sumiera
En males tantos á Tieste un dia;
La que al suelo igualára
El alto muro, la ciudad potente,
Por do hueste insolente
El enemigo arado paseára.
Tambien yo vomitando
En mi liviana mocedad enojos,
Pude ofender tus ojos,
Rápidos yambos contra ti dictando
Ya á retractar empero
Aspiro, y á trocar duros baldones
En suaves canciones,
Con que tu amor me volverás espero.

ODA XVII. — A TINDARIS.

El veloz Fauno deja
Tal vez por el Lucretil el Liceo;
Y de mis cabras su presencia aleja
El abrasado estio,
Y húmedos vientos del invierno frio.
Al punto que su avena
En los valles y cóncavos peñascos
Del Ustica inclinado dulce suena,
Sin miedo el cabritillo
Busca el madroño oculto ú el tomillo.

Composto il limo, onde il prim' uomo emerse,
Prometeo, è fama, che dovendo ordire
Varie di quà di là parti disperse,

Del fier lione il violento ardire
Ci appose ne le viscere. L' impuro
Tieste esterminàr le fratern' ire.

Cagioni estreme ad alte città furo
Di perir tutte, e guerrier fero spinse
L' aratro ostil 've torreggiava il muro.

Ti placa alfin: me ancor sedusse e vinse
Fervor di giovin anni; un cieco sdegno
La mano a' giambi rapidi sospinse.

In dolce or l' aspro stil cangiar m' ingegno;
L' obbrobrio in lode; purchè tu l' emenda
Gradir non schivi e del gradirla in segno,
Amica mi ritorni, e 'l cor mi renda.

ODE XVII. — A TINDARIDE.

Con l' ameno Lucretile
L' arcadi collinette
Fauno veloce ama cangiar sovente,
Ed ei da' ventipiovoli
Ognor le mie caprette
Difende amico, e da la state ardente.
Sbrancate fuor di rischio
De l' olente marito
Van le mogli cercando intorno al bosco
Timi e ascosi corbezzoli;

ni Jupiter lui-même et l'effroyable tumulte des coups précipités de sa foudre.

Forcé d'ajouter au limon originel des parcelles empruntées de toutes parts aux animaux, Prométhée, dit-on, déposa dans notre sein la rage du lion furieux.

La colère précipita Thyeste dans un malheur terrible; cause première de leur ruine, elle a renversé de fond en comble de superbes cités, et empreint sur le sol où furent leurs murs le soc d'une charrue ennemie.

Calme ton ame, et moi aussi je connus, dans ma douce jeunesse, ce funeste emportement; il me poussa dans mes fureurs à saisir l'iambe au vol rapide.

Je cherche aujourd'hui à échanger ces tristes sentiments contre de plus doux, et je désavoue mes invectives, pourvu que, redevenue mon amie, tu me rendes ton cœur.

ODE XVII. — A TYNDARIS.

Le léger faune échange souvent le séjour du mont Lycée contre le riant Lucrétile; toujours il garantit mes chèvres des feux de l'été et des vents pluvieux.

Ces vagabondes compagnes d'un fétide époux cherchent impunément à travers les bocages les arbousiers et le thym cachés; mes chevreaux ne craignent, ô

Can tame to fear. Thus sings the poet's lay, —
Prometheus to inform his nobler clay,
Their various passions chose from every beast,
And fired with lion-rage the human breast.

From anger dire the tragic horrors rose,
Which crush'd Thyestes with a weight of woes;
From hence proud cities date their utter falls,
When, insolent in ruin, o'er their walls
The wrathful soldier drags the hostile plough,
That haughty mark of total overthrow.

Me too the heat of youth to madness fir'd,
And with Iambic rapid rage inspir'd:
But now repentant shall the Muse again
To softer numbers tune her melting strain,
So thou recall thy taunts, thy wrath control,
Resume thy love, and give me back my soul.

ODE XVII. — TO TYNDARIS.

Pan from Arcadia's heights descends
To visit oft my rural seat,
And here my tender goats defends
From rainy winds, and summer's fiery heat;
For when the vales wide spreading round,
The sloping hills, and polish'd rocks
With his harmonious pipe resound,
In fearless safety graze my wandering flocks:
In safety through the woody brake
The latent shrubs and thyme explore,

Sag' ist, Prometheus habe dem Schöpferthon
Aus Zwang gesellet aller Natur umher
Entschnittne Theil', und uns des Löwen
Rasende Kraft in die Brust gefüget.

Zorn schwang Thyestes tief in des Untergangs
Abgründe: Zorn war thürmenden Städten auch
Ursache, dass sie hin von Grund' aus
Taumelten, und in den Schutt der Mauern

Die Feindespflugschaar drängte das schnöde Heer.
Den Mut gebändigt! Mich hat der wilden Brust
Aufwallung auch in froher Jugend
Plözlich gefasst, und zu raschem Iambus

Geschnellt in Wahnsinn. Jezo mit Sanfterem
Wie gern vertausch' ich Finsteres, wenn nur du
Nach widerrufnem Schmähgesange
Freundin mir wirst, und das Herz zurückgiebst.

ODE XVII. — AN TYNDARIS.

Rasch wandert Faunus von dem Lycäus oft
Einher zum anmutreichen Lucretilis,
Und Sommerglut von meinen Ziegen
Wehret er stets, und die Regenwinde.

Durch sichre Waldung schlüpfen, sich Arbutus
Zu spähn und Thymus, ohne Gefahr verirrt,
Des strengen Geiszbocks Fraun, und fürchten
Weder die grünliche Schlang im Dickicht,

Nec martiales hædilia lupos :
Utcunque dulci, Tyndari, fistula
Valles, et Usticæ cubantis
Lævia personuere saxa.
Dì me tuentur : Dìs pietas mea,
Et musa cordi est. Hinc tibi copia
Manabit ad plenum benigno
Ruris honorum opulenta cornu.
Hic in reducta valle, Caniculæ
Vitabis æstus, et fide Teïa
Dices laborantes in uno
Penelopen, vitreamque Circen.
Hic innocentis pocula Lesbii
Duces sub umbra ; nec Semeleïus
Cum Marte confundet Thyoneus
Prælia : nec metues protervum
Suspecta Cyrum, ne male dispari
Incontinentes injiciat manus,
Et scindat hærentem coronam
Crinibus, immeritamque vestem.

ODE XVIII. — AD QUINTILIUM VARUM.

Nullam, Vare, sacra vite prius severis arborem
Circa mite solum Tiburis, et mœnia Catili.
Siccis omnia nam dura Deus proposuit : neque
Mordaces aliter diffugiunt sollicitudines.

Y en maleza fragosa
Corre seguro, y al hambriento lobo
No teme ni á la sierpe venenosa;
Tindari, el cielo santo
Premia mi fe, y agrádase en mi canto.
Ven pues; aqui do quiera
Flores y frutas y placeres puros,
Te brinda el monte, el llano y la pradera,
Y sombra el bosque umbroso
Contra el rigor de Sirio caluroso.
La cítara teyana
Aqui pulsando, Tindari querida,
A Penelope y Circe la liviana
Por Ulises penando,
Cantarás luego con acento blando.
So el álamo coposo
De Lesbos beberás el néctar suave,
Ni de Marte al estrépito horroroso
Lieo arrastrarános;
Ni temerás que con furiosas manos
De tu cándida frente
La guirnalda arrebate, y rompa Ciro,
Y él, por mas débil tú, mas insolente,
Tu inocente vestido
Destroze, de sus zelos impelido.

ODA XVIII. — A QUINTILIO VARO.

En las ricas colinas
De Tivoli, tú, Varo,
Nada primero plantes
Que la vid grata á Baco.
Que solo el vino ahuyenta
El roedor cuidado,
Y envia al que no bebe
El cielo mil quebrantos.

Nè marzio lupo ardito
Temon le mandre, o di verd' angue tosco,
Sì tosto c' odon d' Ustica
Le valli e 'l dorso al suono
Far eco di sua dolce cornamusa :
Me difendon, Tindaride,
I numi ; a' numi sono
Care la mia pietade e la mia musa.
Abbondanza qui prodiga
Appien dal ricco corno
Ti verserà tutti i campestri onori;
In valle solitaria
Qui ne l' estivo giorno
Del sirio cane eviterai gli ardori.
Penelope e la vitrea
Circe con teia cetra
Dirai di un idol solo emule amanti;
Qui d' innocente lesbio
Ove il sol non penètra,
Assisa vôterai tazze spumanti.
Pace han qui Marte e Bromio,
Nè obbietto di timore
Ciro ti fia, chè l' incolpevol veste
Con mani temerarie,
Villan soverchiatore,
Ti schianti, e le ghirlande al crine inteste.

ODE XVIII. — A QUINTILIO VARO.

Varo, non piantar arbore
Nel Tiburtin, che mite
Cigne i muri di Catilo,
Pria de la sacra vite.
Tutte agli astemi Bromio
Propon l' opre più dure,
Nè, fuorchè il vin, v' è farmaco
Contro l' edaci cure.

Tyndaris, ni les vertes couleuvres, ni les loups sanguinaires, dès que le doux chalumeau du dieu fait retentir les vallons et les rochers brillants d'Ustique.

Les dieux me protégent, les dieux sourient à ma piété et à mes vers.

Ici l'abondance versa largement pour toi, de sa corne bienfesante, les plus riches productions des champs ; ici, dans un vallon stérile, tu éviteras les ardeurs de la canicule, et tu chanteras, sur la lyre du vieillard de Téos, Pénélope et la fragile Circé brûlant d'un même amour.

Ici tu savoureras, sous l'ombrage, l'innocent nectar de Lesbos ; ici le fils de Sémélé n'engagera point de combats avec Mars.

Suspecte à Cyrus, tu ne craindras pas ici que, dans une lutte inégale, l'audacieux, portant sur toi de brutales mains, déchire la couronne fixée à ta chevelure et ton vêtement innocent.

ODE XVIII. — A VARUS.

Varus, ne plante aucun arbre de préférence à la vigne sacrée autour des murs de Catile et sur le doux terroir de Tibur, car un dieu ne réserve que des peines à ceux qui ne boivent pas ; le vin est le seul moyen de mettre

---

Nor longer dread the speckled snake,
And tremble at the martial wolf no more.

Their poet to the gods is dear,
They love my piety and muse,

And all our rural honours here
Their flowery wealth around thee shall diffuse.

Here shall you tune Anacreon's lyre
Beneath a shady mountain's brow,

To sing frail Circe's guilty fire,
And chaste Penelope's unbroken vow.

Far from the burning dog-star's rage
Here shall you quaff our harmless wine ;

Nor here shall Mars intemperate wage
Rude war with him who rules the jovial vine.

Nor Cyrus' bold suspicions fear;
Not on thy softness shall he lay

His desperate hand thy clothes to tear,
Or brutal snatch thy festal crown away.

ODE XVIII. — TO VARUS.

Round Catilus' walls, or in Tibur's rich soil,
To plant the glad vine be my Varus' first toil;

For God hath propos'd to the wretch who's athirst,
To drink, or with heart-gnawing cares to be curst.

Noch dass der Zicklein Ställe bestürm' ein Wolf:
Dieweil vom Waldrohr, Tyndaris, wundersüsz
Das Thal, und, sanft gesenkt, Ustica
Rings durch die glatten Gestein' ertönet.

Mich schützen Götter ; Frömmigkeit und Gesang
Macht Göttern werth mich. Reichlicher Segen geuszt
Hier voll um dich aus überschwänglich
Strömendem Horne die Pracht des Feldes.

Hier tief im Thalbusch meidest du Sirius
Gluthauch, und singst zum teïschen Saitenspiel
Wie um Ulysses rang der Gattin
Zärtlichkeit, und der krystallnen Circe.

Hier kühl umschattet trinkst du Lesbiers
Rauschlose Becher. Kein semeleïscher
Thyoneus stürmt mit Mars zu Aufruhr
Hader empor; noch erschreckt dich Argwohn

Des rohen Cyrus, dass er im Eifergeist
Dem schwachen Mägdlein nahe mit derber Hand,
Und deiner Locken Kranz in Trümmer
Reisz', und das schöne Gewand der Unschuld.

ODE XVIII. — AN VARUS.

Nicht vor heiligem Wein andres Gewächs, Varus, dir angebaut,
Wo mit lockeren Aun Tibur umher, Catilus Burg, sich kränzt!
Denn auf Nüchterne hat, siehe! der Gott jeglichen Gram gehäuft;
Und kein Mittel verbannt, auszer dem Trunk, nagender Sorgen Schwarm.

Quis post vina gravem militiam, aut pauperiem crepat?
Quis non te potius, Bacche pater, teque decens Venus?
At ne quis modici transiliat munera Liberi,
Centaurea monet cum Lapithis rixa super mero
Debellata: monet Sithoniis non levis Evius:
Cum fas atque nefas exiguo fine libidinum
Discernunt avidi. Non ego te, candide Bassareu,
Invitum quatiam; nec variis obsita frondibus
Sub divum rapiam. Sæva tene cum Berecynthio
Cornu tympana, quæ subsequitur cæcus amor sui,
Et tollens vacuum plus nimio gloria verticem,
Arcanique fides prodiga, perlucidior vitro.

ODE XIX. — DE GLYCERA.

Mater sæva Cupidinum,
Thebanæque jubet me Semeles puer,
Et lasciva licentia
Finitis animum reddere amoribus.
Urit me Glyceræ nitor
Splendentis Pario marmore purius:
Urit grata protervitas,
Et vultus nimium lubricus aspici.
In me tota ruens Venus
Cyprum deseruit; nec patitur Scythas,
Et versis animosum equis
Parthum dicere; nec quæ nihil attinent.

Y ¿quién cuando ha bebido
Lamenta sus trabajos,
O el penoso ejercicio
Reprehende del soldado?
¿Quién cantar no prefiere
Con báquico entusiasmo
A tí, dios de las cepas,
O á tí, diosa de Pafos?
Nadie empero al exceso
Se entregue entre los vasos,
Y siempre á la memoria
Presente esté el estrago,
Que en nupcial mesa hicieran
Beodos los Centauros;
Y cual Baco furioso
Castigára á los tracios
Que livianos confunden
Lo bueno con lo malo.
Cándido dios, no, nunca
Será que embriagado,
Revele de tu culto
Yo los hondos arcanos.
Ni al pámpano ú la yedra
Tocar presuma osado,
Que las canastas cubren
Do te agrada velarlos.
Aleja, hijo de Jove,
De mí el furor infando,
Que toca en Berecinto
Los atabales sacros;
Furor á que acompaña
Siempre el orgullo hinchado,
La jactancia, su frente
Vacía al cielo alzando,
Y la indiscrecion fácil,
Que mas que el cristal claro,
Transparente, el secreto
Deja asomar al labio.

ODA XIX.

La cruel madre del cruel deseo,
Y la licencia loca,
Y el ardiente Lico
Hoy al amor de nuevo me provoca.
Glicera, mas que el marmol explendente,
Me abrasa en su luz pura,
Su incitadora frente

Chi mesce vino e lagrime?
Anzi, o inventor de' grappi,
Chi te non canta, e Venere,
Dopo già vôti i nappi?

Ma di Centauri e Làpiti
Ne l' ebbriosa giostra
Meta a' suoi doni Libero,
Da non varcar, ci mostra,

Cel mostra grave a' Tracii,
Cui quando gli occhi ei fascia,
Fra 'l dritto e fra l' ingiuria
Breve intervallo lascia.

Te mal tuo grado scuotere,
Buon Bassareo, non vo',
Nè ciò, che i sacri pampani
Celano, al dì trarrò.

Il frigio corno, e i timpani
Deh! frena, il cui fier eco
In noi di noi medesimi
Desta amor folle e cieco,

E con tropp' arduo vertice
Ne segue Orgoglio il metro;
E Fe di arcani prodiga,
Lucida più del vetro.

ODE XIX.

La Madre inesorabile
D' amor, la semelea tebana prole,
E indomita lascivia
Ch' io svegli in sen l' estinte faci or vuole.
Accendemi di Glicera
Il candor: pario marmo al par non splende,
Quel caro orgoglio; ahi lubrico

en faute les soucis rongeurs. Qui se plaint, après avoir bu, de la pauvreté ou des fatigues de la guerre? qui alors ne te chante pas, Bacchus, ô notre père, et toi, gracieuse Vénus?

Mais la rixe que le vin suscita entre les Centaures et les Lapithes nous avertit d'user modérément des bienfaits de Bacchus, de même que le courroux d'Evius, fatal aux Thraces, lorsque, altérés de débauche, ils ne séparent plus le bien et le mal que par un léger intervalle.

Je ne t'entraînerai point malgré toi, dieu de la franchise, ô Bacchus, et ne mettrai point au grand jour ce que tu as caché sous d'épais feuillages.

Fais taire tes cymbales terribles et le cor de Bérécynthe, que suivent de près l'aveugle amour de soi, la vanité dressant, plus qu'il ne convient, sa tête légère, et l'indiscrétion prodigue de son secret, et plus transparente que le verre.

ODE XIX. — A GLYCÈRE.

La cruelle mère des Amours, le fils de Sémélé, et l'attrait de la volupté m'ordonnent de rendre mon cœur à des amours éteints.

Je brûle pour Glycère au teint plus pur que le marbre de Paros; son attrayante coquetterie et son mobile visage, si dangereux à regarder, m'embrasent de mille feux.

Vénus a quitté Chypre pour se précipiter tout en-

Of war, or of want, who e'er prates o'er his wine?
For 'tis thine, father Bacchus; bright Venus, 'tis thine
To charm all his cares; yet that no one may pass
The freedom and mirth of a temperate glass,
Let us think on the Lapithæ's quarrels so dire,
And the Tracians, whom wine can to madness inspire:

Insatiate of liquor when glow their full veins,
No distinction of vice, or of virtue remains.

Great god of the vine, who dost candour approve,
I ne'er will thy statues profanely remove;
I ne'er will thy rites, so mysterious, betray
To the broad-glaring eye of the tale-telling day.

Oh! stop the loud cymbal, the cornet's alarms,
Whose sound, when the bacchanal's bosom it warms,
Arouses self-love, by blindness misled,
And vanity, lifting aloft the light head,
And honour, of prodigal spirit, that shews,
Transparent as glass, all the secrets it knows.

ODE XIX. — TO GLYCERA.

Venus, who gave the Cupids birth,
And the resistless god of wine,
With the gay power of wanton mirth,
Now bid my heart its peace resign;
Again for Glycera I burn,
And all my long-forgotten flames return.
As Parian marble pure and bright

Wer wohl klagte nach Wein Lasten des Kriegs oder die Dürftigkeit?
Wer nicht jubelte dir, Bacchus, und dir, freundliche Cypria?
Doch soll über das Masz keiner bezecht Libers Geschenk entweihn!

Also mahnt der Tumult, den der Centaur und der Lapith' im Rausch
Ausgetobet; es mahnt Evius, streng' ahndend Sithonenschuld,
Wann ohn' Acht, ob erlaubt, ob unerlaubt, jene der Lüsternheit
Grenz' umtaumelten. Nein! nimmer sey mir, lauterer Bassareus,

Wider Willen geregt! nie, was geheim mancherlei Laub verdeckt,
Werd' ins Freie gerafft! Hemmt mir den Lerm! hemmt berecynthisches
Horn und Trommelgeroll! Nahe ja folgt blinzende Eigensucht,

Folgt ruhmrediger Stolz, über Gebühr hebend das leere Haupt,
Und ausplaudernde Treu, welche wie durchscheinendes Glas verräth.

ODE XIX. — AN GLYCERA.

Amors grausame Zeugerin,
Und dein schwärmender Sohn, Semele, dränget mich,
Und leichtfertiger Taumelsinn,
Abgestorbener Glut wieder das Herz zu weihn.
Mich entflammet der Glycera
Reiner Glanz, die zuvor parischem Marmor blinkt,
Mich der artige Mädchentrotz,

Hic vivum mihi cespitem, hic
Verbenas pueri ponite, thuraque
Bimi cum patera meri.
Mactata veniet lenior hostia.

ODE XX. — AD MÆCENATEM.

Vile potabis modicis Sabinum
Cantharis, Græca quod ego ipse testa
Conditum levi, datus in theatro
Cum tibi plausus,
Care Mæcenas, eques: ut paterni
Fluminis ripæ, simul et jocosa
Redderet laudes tibi Vaticani
Montis imago.
Cæcubum, et prælo domitam Caleno
Tu bibes uvam: mea nec Falernæ
Temperant vites, neque Formiani
Pocula colles.

ODE XXI. — IN DIANAM ET APOLLINEM.

Dianam teneræ dicite virgines:
Intonsum pueri dicite Cynthium,
Latonamque supremo
Dilectam penitus Jovi.
Vos lætam fluviis, et nemorum coma,
Quæcumque aut gelido prominet Algido,

Abrásame y su artera donosura.

Y Venus sobre mí se precipita,
A Chipre abandonando,
Ni quiere que al escita,
Ni al de Persia en la fuga peleando,

Ni lo que á amor no atañe mi voz cante.
Verde grama y verbena
Dadme, incienso fragante,
Y la copa de añejo vino llena;

Que un sacrificio á la ciprina diosa
Hacer al punto quiero,
Porque á Glicera hermosa
Deponer haga su desden severo.

ODA XX. — A MECENAS.

Del vino de Sabinia
Muy poco, porque es malo,
Beberás en mi casa,
O Mecenas amado.
Echélo empero un dia
De vino griego rancio
En un tonel famoso,
Que tapé por mi mano,
Cuando de aplausos Roma
Te colmó en el teatro,
Que el eco repitiera
Del alto Vaticano,
Y que del patrio Tiber
En torno resonaron.
Tú el rico vino bebes
Del cecubo collado,
Y el que calenas prensas
Sudan, mientras mi vaso
Jamás el nectar tiñe
Falernio ni Formiano.

ODA XXI. — A DIANA Y APOLO.

Cantad, doncellas, á la casta Febe,
Cantad, ó niños, al intonso Cintio,
Y á la querida del potente Jove
Alma Latona.
Cantad, doncellas, á la que ondas limpias
Ama, y los bosques que en las cimas se alzan
Del verde Crago y el helado Algido

Troppo a mirarsi! quel viso m' accende.
In me tutta avventandosi
Venere, Cipri obblia: Sciti, o pugnace
Fuga di Parto intrepido,
Nè c' altro io canti, fuorchè amor, le piace.

Quà, servi, il vivo cespite,
Quà incensi, quà verbene; il vin fornite
Di due anni a la pàtera:
L' ostia s' immoli, ella verrà più mite.

ODE XX. — A MECENATE.

Cilnio, in mezzane tazze il vil berai
Sabin, che di mia mano in creta argiva,
O Degli Equestri lume, io suggellai
Quand' alto un Viva

Ti dier le scene, e 'l batter mano a mano
Del patrio fiume fea suonar la sponda,
Cui Viva ripetea dal Vaticano
Eco gioconda.

Da cecubo e calen torchio spremuta
Tu berai l' uva: a me falerna vite
E colle formian temprar rifiuta
Tazze squisite.

ODE XXI. — A DIANA E AD APOLLINE.

Cantate Cintia, donzelle tenere,
L' intonso Apolline cantate, o giovani,
E la lor madre,
Fiamma ardentissima
De' numi al padre.
Voi dite, o vergini, i fiumi e gli arbori
Del nevos' Algido, sì cari a Cintia,

tière dans mon sein; elle ne souffre pas que je chante le Scythe, le cavalier parthe, redoutable jusque dans sa fuite, rien enfin de ce qui n'est pas Glycère.

Placez, enfants, placez ici le gazon verdoyant, la verveine, l'encens, la coupe pleine d'un vin de deux années: une victime immolée me rendra Vénus plus favorable.

ODE XX. — A MÉCÈNE.

Cher Mécène, noble chevalier, tu boiras dans de modestes coupes le vin commun de Sabine, recueilli dans une amphore grecque scellée de ma main le jour où t'accueillirent au théâtre ces acclamations que répétèrent en même temps et les rives du fleuve de ta patrie et les joyeux échos du Vatican. C'est à toi de savourer le Cécube et le jus du raisin qu'a foulé le pressoir de Calès; pour moi, ni les vignes de Falerne, ni les coteaux de Formie ne corrigent mon vin.

ODE XXI. — A DIANE ET A APOLLON.

Chantez Diane, jeunes filles; jeunes Romains, chantez le dieu du Cynthe à la longue chevelure, et Latone, tendrement chérie du grand Jupiter. Dites, vierges romaines, la déesse qui se plait aux bords des fleuves

---

The shining maid my bosom warms;
Her face too dazzling for the sight,
Her sweet coquetting—how it charms!
Whole Venus rushing through my veins,
No longer in her favourite Cyprus reigns;
No longer suffers me to write
Of Scythian, fierce in martial deed,
Or Parthian, urging in his flight
The battle with reverted steed;
Such themes she will no more approve,
Nor aught that sounds impertinent to love,
Here let the living altar rise
Adorn'd with every herb and flower;
Here flame the incense to the skies,
And purest wine's libation pour;
Due honours to the goddess paid,
Soft sinks to willing love the yielding maid.

ODE XX. — TO MÆCENAS.

A poet's beverage, humbly cheap
(Should great Mæcenas be my guest)
The vintage of the Sabine grape,
But yet in sober cups, shall crown the feast:
'T was rack'd into a Grecian cask,
Its rougher juice to melt away,
I seal'd it too — a pleasing task!
With annual joy to mark the glorious day,
When in applausive shouts thy name
Spread from the theatre around,
Floating on thy own Tiber's stream,
And Echo, playful nymph, return'd the sound.
From the Cæcubian vintage prest
For you shall flow the racy wine;
But ah! my meagre cup's unblest
With the rich Formian vine.

ODE XXI. — TO APOLLO AND DIANA.

Ye virgins, sing Diana's praise.
Ye boys, let youthful Phœbus crown your lays.
Together let us raise the voice
To her, belov'd by Jove supreme;
Let fair Latona be the theme,
Our tuneful theme, his beauteous choice.
Ye virgins, sing Diana's fame,
Who bathes delighted in the limpid stream;

Und das glatte Gesicht, schlüpferig anzuschaun!
Venus stürzte sich ganz in mich,
Ihrer Cyprus entflohn: dass ich den Scythen nicht

Singen darf, noch des Parthen Mut
Auf gewendetem Gaul, noch was für nichts mir gilt!

Hier lebendigen Rasen, hier
Weihrauch, heiliges Laub, Jünglinge, und im Kelch

Mir zweijährigen Wein gebracht!
Wann ihr Opfer gedampft; wird sie besänftigt nahn!

ODE XX. — AN MÆCENAS.

Leichten Trunk Sabiner in schmalen Krüglein
Zechst du heut, den selbst dem Geschirr des Grajers
Ich mit Pech einschloss, da im Festtheater
Dir ein Geklatsch ward,

Freund Mäcenas, Ritter, dass laut der Heimat
Strom erscholl vom Doppelgestad', und gaukelnd
Wiedergab dein Lob von des Vaticanus
Höhen der Nachhall.

Dein Getränk ist Cäkuber, und was Cales
Edler Traub' ausrieselte: mir durchbalsamt
Nicht Falernus Reb', und ein Formianer-
Hügel die Becher.

ODE XXI. — AUF APOLLO UND DIANA.

Singt Diana im Chor, blühende Mägdelein!
Singt den lockigen Gott, Knaben, den Cynthier!
Und Latona, die innig
Auserkohrne dem hohen Zeus!

Ihr erhebt sie, die froh Ströme besucht und Wald,
Ob er laubig entrag' Algidus kalten Höhn,

Nigris aut Erymanthi
Silvis, aut viridis Cragi.
Vos Tempe totidem tollite laudibus,
Natalemque, mares, Delon Apollinis,
Insignemque pharetra,
Fraternaque humerum lyra.
Hic bellum lacrymosum, hic miseram famem,
Pestemque a populo, et principe Cæsare in
Persas, atque Britannos
Vestra motus aget prece.

ODE XXII. — AD ARISTIUM.

Integer vitæ, scelerisque purus
Non eget Mauri jaculis, neque arcu,
Nec venenatis gravida sagittis,
Fusce, pharetra:
Sive per Syrtes iter æstuosas,
Sive facturus per inhospitalem
Caucasum, vel quæ loca fabulosus
Lambit Hydaspes.
Namque me silva lupus in Sabina,
Dum meam canto Lalagen, et ultra
Terminum curis vagor expeditus,
Fugit inermem:
Quale portentum neque militaris
Daunia in latis alit esculetis,

Y el Erimanto.
Cantad, ó niños, al ameno Tempe,
Y á Delfos, patria del insigne Apolo,
Y su hombro ornando la fraterna lira,
Su arco de oro.

Que él blando al ruego, alejará las plagas
De peste y hambre y lagrimosa guerra,
De Roma y Cesar, y al britano y medo
Enviarálas.

ODA XXII. — A ARISTIO FUSCO.

El varon justo y de mancilla exento
No de arcos moros, Fusco, necesita,
Ni del carcax preñado de saetas
Envenenadas.
Ora atraviese el Cáucaso temible,
O las arenas de la Libia corra,
Ora las tierras que el lejano Hidaspes
Baña famoso.
Pues que si inerme en el sabino bosque,
De cuitas libre, á Lalage cantando
Me pierdo acaso, monstruoso lobo
Viéndome huye.

O que' de' foschi
Colli d' Arcadia,
De' lici boschi:
D' inni egual numero sciogliete, o giovani,
A Tempe, a Ortigia patria d' Apolline,
Chiaro per cetra
Fraterna gli òmeri,
E per faretra.
Per vostre suppliche da noi, da Cesare
Fia ch' egli l' orrida fame, il contagio,
E i guerrier danni
Spinga a distruggere
Persi e Britanni.

ODE XXII. — AD ARISTIO FOSCO.

Non d' arco ha d' uopo, e maure frecce, o Fosco,
Scevra di colpe alma in se stessa impavida,
Nè di faretra di saette gravida
Tinte di tosco:
O la scitica inospite montagna,
O le bollenti sirti, o sia bramoso,
Que' luoghi traversar, che il favoloso
Idaspe bagna.
Così mentr' io Lalage mia pel cupo
Bosco sabin cantando erro, e ne varco
Spensierato il confine, e d' arme scarso,
Fuggemi un lupo.

et sous le feuillage des forêts dont se couronnent ou le frais Algide, ou le sombre Érymanthe, ou le vert Cragus.

Vous, jeunes hommes, célébrez, par d'égales louanges, Tempé, Delos, berceau d'Apollon, et l'épaule de ce dieu, ornée d'un carquois et de la lyre fraternelle.

Ému par votre prière, il détournera sur les Perses et les Bretons, loin du peuple romain et de César son prince, la guerre, source de pleurs, la peste et les misères de la famine.

ODE XXII. — A ARISTIUS FUSCUS.

L'homme dont la vie est irréprochable et pure de crimes n'a besoin, Fuscus, ni des javelots du Maure, ni de l'arc, ni d'un carquois chargé de traits empoisonnés, qu'il veuille traverser, soit les Syrtes brûlants, soit l'inhospitalier Caucase, ou les lieux que caresse le merveilleux Hydaspe.

Ainsi, tandis que, libre de soins et chantant ma Lalagé, je m'égare sans armes dans la forêt de Sabine, au delà des limites, je vois fuir devant moi un loup, monstre tel que n'en élève pas la guerrière Daunie dans ses vastes forêts, tel que n'en a jamais produit le royaume de Juba, cette aride terre nourricière des lions.

Dark Erymanthus' awful groves,
The woods, that Algidus o'erspread,
Or wave on Cragus' verdant head,
Joyous th' immortal huntress loves.
Ye boys, with equal honour sing
Fair Tempe cloth'd with ever-blooming spring;
Then hail the Delian birth divine
Whose shoulders beaming heavenly fire,
Grac'd with his brother's warbling lyre,
And with the golden quiver shine.
Mov'd by the solemn voice of prayer,
They both shall make imperial Rome their care,
And gracious turn the direful woes
Of famine and of weeping war
From Rome, from sacred Cæsar far,
And pour them on our British foes.

ODE XXII. — TO ARISTIUS FUSCUS.

The man, who knows not guilty fear,
Nor wants the bow, nor pointed spear;
Nor needs, while innocent of heart,
The quiver teeming with the poison'd dart,

Whether through Libya's burning sands
His journey leads, or Scythia's lands,
Inhospitable waste of snows,
Or where the fabulous Hydaspes flows:

For musing on my lovely maid,
While careless in the woods I stray'd,
A wolf—how dreadful—cross'd my way,
Yet fled—he fled from his defenceless prey:

Ob ihn schwarz Erymanthus
Nähr', ob Gragus in hellem Grün!

Ihr nicht minder erhebt tempischer Thale Reiz,
Delos auch, wo Geburt, Knaben, Apollo fand:
Dem Geschoss und des Bruders
Lyra blank um die Schulter prangt!

Mög er Jammer des Kriegs, kläglichen Hunger und
Pest, vom Volk und dem treu führenden Cäsar fern,
Persern zu und Britannern
Machtvoll wenden auf euer Flehn!

ODE XXII. — AN ARISTIUS FUSCUS.

Wer in Unschuld lebet, und rein des Frevels,
Der bedarf nicht maurische Speer' und Bogen,
Noch dass ihm voll giftiger Pfeil', o Fuscus,
Strotze der Köcher;
Ob er durch aufgährende Syrtenstrudel,
Ob er Bahn durch Kaukasus Fremdlingshasser
Suchen woll', ob Orte, bespült vom fabel-
Reichen Hydaspes.
Denn ein Wolf im Graun des Sabinerwaldes,
Als ich meine Lalage sang, und über
Mein Gefild' hinschweifte, der Sorg' entlöst, floh
Mich unbewehrten:
Welchem gleich kein Scheusal die kriegserfahrne,
Daunusflur aufnährt' in den Eichenbergböhn,

Nec Jubæ tellus generat, leonum
Arida nutrix.
Pone me, pigris ubi nulla campis
Arbor æstiva recreatur aura,
Quod latus mundi, nebulæ, malusque
Jupiter urget:
Pone sub curru nimium propinqui
Solis, in terra domibus negata;
Dulce ridentem Lalagen amabo,
Dulce loquentem.

ODE XXIII. — AD CHLOEN.

Vitas hinnuleo me similis Chloë,
Quærenti pavidam montibus aviis
Matrem, non sine vano
Aurarum et silvæ metu.
Nam seu mobilibus veris inhorruit
Adventus foliis; seu virides rubum
Dimovere lacertæ;
Et corde, et genibus tremit.
Atqui non ego te, tigris ut aspera,
Getulusve leo, frangere persequor.
Tandem desine matrem
Tempestiva sequi viro.

Lobo terrible, cual guerrera Pulla
Jamas criára en sus espesas selvas,
Ni Africa ardiente, de leones fieros
Arida madre.
Aunque en el polo, do jamas recrea
Aura suave al arbol aterido,
Lugar de nieblas y aire pestilente,
Fusco, me pongas,
O ya en la zona que cercano Febo
Habitar niega, adoraré á mi bella
Lalage siempre, la que dulce habla,
Dulce sonrie.

ODA XXIII. — A CLOE.

Asi, Cloe, de mí huyes,
Como el cervetillo errante,
Que en la fragosa maleza
Busca á su asustada madre,
No sin temor de las auras
Y los livianos ramages;
Pues si al punzador espino
El blando céfiro bate,
O los pintados lagartos
Mueven los verdes zarzales,
Sus rodillas se estremecen,
Su agitado pecho late.
No cual leon africano,
O tigre que acosa el hambre,
Tras tí corro, esquiva Cloe,
Yo para despedazarte.
En sazon para un esposo,
De seguir deja á tu madre.

Daunia guerriera mostro egual non pasce
Ne' gran querceti, egual ne l' infelice
Terra di Giuba, di lion nutrice,
Mostro non nasce.
Pommi tra' ghiacci, ov' arbor non alligna,
Cui ristori aura estiva; in quell' estreme
Piagge del mondo, cui nebbiosa preme
Aria maligna;
Pommi ove il sol troppo vicin flagella
Gl' ignei corsier, nè tetto unqua si vide;
Io Lalaga amerò, che dolce ride,
Dolce favella.

ODE XXIII. — A CLOE.

Cloe, mi fuggi, qual cerviatto,
Che l' ansante genitrice
Per cammin d' ogni orma intatto
Cherchi in orrida pendice,
E gli crea vano spavento
Ogni foglia, ed ogni vento.
Se fra siepi auretta incerta
Fa stormir volubil fronda,
O se mai verde lacerta
Sul roveto, ove si asconda,
Lieve strisci, e appena il tocchi,
Il cor tremagli e i giuocchi.
Ma non io tigre omicida,
Che t' insegua, che ti sbrani,
Non son io lion numida.
Tempo è alfin che t' allontani
Da la madre, e corra audace,
Dove t' alza Amor la face.

Place-moi dans ces champs paresseux où aucun arbrisseau n'est jamais ranimé par le souffle d'été, ou sur ce flanc du monde qu'oppressent les brouillards et un ciel en courroux; place-moi sur ces terres inhabitées que le char du soleil approche de trop près, partout j'aimerai Lalagé au doux sourire, Lalagé au doux parler.

ODE XXIII. — A CHLOÉ.

Chloé, tu me fuis, semblable au faon cherchant à travers les monts escarpés sa mère inquiète, et saisi de crainte au vain bruit du zéphyr qui se joue dans la forêt. Si les feuilles nouvelles frémissent au premier souffle du printemps, si le buisson s'émeut du bruit des verts lézards, son cœur palpite, ses genoux fléchissent. Mais moi, Chloé, viens-je, comme un tigre farouche ou comme le lion de Gétulie, te poursuivre pour te déchirer? Quitte enfin ta mère, l'âge d'aimer est venu pour toi.

No beast of such portentous size
In warlike Daunia's forests lies,
Nor such the tawny lion reigns
Fierce on his native Afric's thirsty plains.
Place me, where never summer breeze
Unbinds the glebe, or warms the trees;
Where ever-lowering clouds appear,
And angry Jove deforms th' inclement year;
Place me beneath the burning ray
Where rolls the rapid car of day;
Love and the nymph shall charm my toils,
The nymph who sweetly speaks and sweetly smiles.

ODE XXIII. — TO CHLOE.

Chloe flies me like a fawn,
Which through some sequester'd lawn
Panting seeks the mother-deer,
Not without a panic fear
Of the gentle-breathing breeze,
And the motion of the trees.

If the curling leaves but shake,
If a lizard stir the brake,
Frighted it begins to freeze,
Trembling both at heart and knees.

But not like a tiger dire,
Nor a lion fraught with ire,
I pursue my lovely game
To destroy thy tender frame.
Haste thee, leave thy mother's arms,
Ripe for love are all thy charms.

Noch des Juba Wüste gebahr, der Löwen
Sengende Heimat.

Setze mich, wo weit in erstarrten Feldern
Keinen Baum anathmet die Sommerfrischung,
Wo die Welt mit Nebelgedünst ein harter
Jupiter lastet;

Setze nah zum Gleise des Sonnenwagens
Mich in Glutland hin, das Bewohnung weigert:
Meine Wonn' ist Lalage, hold im Lächeln,
Hold im Gespräch mir!

ODE XXIII. — AN CHLOE.

Gleich dem kindlichen Reh scheuest du, Chloe, mich,
Wanns die zagende Amm' öde Gebirg' hindurch
Aufsucht, ach mit des Lüftchens
Und der Waldungen leerer Furcht.

Denn ob regeres Laub etwa der kommende
Frühlingschauer durchfuhr, ob in den Ranken wo
Grünlich zuckte die Eidex;
Angstvoll zittert ihm Herz und Knie.

Doch ich stürme ja nicht, als ein Gätulerleu,
Als ein Tiger in Wut, dir ein Zermalmer nach.
O nicht ewig der Mutter,
Du schon Jünglingen reif, gefolgt!

ODE XXIV. — AD VIRGILIUM.

Quis desiderio sit pudor, aut modus
Tam cari capitis? præcipe lugubres
Cantus, Melpomene, cui liquidam Pater
Vocem cum cithara dedit.
Ergo Quintilium perpetuus sopor
Urget? cui pudor, et justitiæ soror
Incorrupta fides, nudaque veritas,
Quando ullum invenient parem?
Multis ille quidem flebilis occidit:
Nulli flebilior, quam tibi, Virgili.
Tu frustra pius, heu! non ita creditum,
Poscis Quintilium Deos.
Quod si Threïcio blandius Orpheo
Auditam moderere arboribus fidem;
Non vanæ redeat sanguis imagini,
Quam virga semel horrida
Non lenis precibus fata recludere,
Nigro compulerit Mercurius gregi.
Durum; sed levius fit patientia,
Quidquid corrigere est nefas.

ODE XXV. — AD LYDIAM.

Parcius junctas quatiunt fenestras
Ictibus crebris juvenes protervi,
Nec tibi somnos adimunt; amatque
Janua limen,

ODA XXIV. — A VIRGILIO.

¿ En pèrdida tan grave
Cabe moderacion, cabe consuelo?
Triste canto, ó Melpomene, me inspira,
Melpomene, á quien voz blanda y suave
Concedió Jove y resonante lira.

Y ¿ en sueño sempiterno
Yace Quintilio? ¿ Dónde la fe pura,
De la justicia hermana, entre hombre tanto
Otro igual hallará, y el amor tierno,
La desnuda verdad y el pudor santo?

De los buenos llorado,
De nadie fuélo cual de ti, Virgilio.
En pio ruego empero al alto cielo
En vano le demandas. No fue dado
Para vivir sin fin al triste suelo.

Y ¡ qué! aunque cual Orfeo,
Pulses la dulce lira, que arrastrára
Un dia en pos los árboles y rios,
¿ Podrá tornar la vida tu deseo
A su sombra que allá en los reinos frios

Del Stix, con cetro horrible
Mercurio, sordo al ruego temerario,
De sombras á la grei juntó severo?
! Ay ! lo que remediar es imposible,
Hágalo la paciencia llevadero.

ODA XXV. — A LIDIA.

Los mozos, locos por tu amor un dia,
Ya llaman menos, Lidia, a tu ventana;
No ya, como solia,
Muy de continuo abierta,
Sobre el firme quicial rueda tu puerta.

ODE XXIV. — A VIRGILIO.

Chi può arrossir, chi può cessar di piagnere
Vita sì cara? Intuona il flebil suono,
Melpomene, che cetra avesti, e liquida
Voce dal padre in dono.

Sonno dunque eternal preme Quintilio?
Verità d' ogni vel sciolta e leggiera,
Pudor, intatta Fe suora a Giustizia
Quando l' egual mai spera?

Degno a molte bell' al ei fu di lagrime;
A niun più che a te. Chiedi Quintilio
A' Numi? Ahi pietà vana! essi nol dierono
A tal patto, o Virgilio.

Se dolce più d'Orfeo tempri la cetera,
Che i tronchi udìr, non fia che si rimpolpi
La vana ombra, cui già fra greggia
D' orrida verga a colpi

Spinse Mercurio, che 'l già chiuso termine
De' fati non riapre, a' voti avaro.
Legge crudel! ma pazienza mitiga
Ciò, che non ha riparo.

ODE XIII. — A LIDIA.

Nè a le chiuse fenestre or colpi addoppiano
Più i giovin baldi, nè tuoi sonni rompono,
E par che l' uscio inseparabil voglia
Baciar la soglia,

ODE XXIV. — A VIRGILE.

Qui peut rougir, qui peut cesser de pleurer une tête si chère? inspire-moi des chants de deuil, ô Melpomène, à qui Jupiter donna la lyre et une voix si harmonieuse!

Ainsi donc l'éternel sommeil pèse sur Quintilius! Modestie, bonne foi, sœur incorruptible de la justice, vérité sans voile, quand trouverez-vous un mortel qui lui ressemble? Il meurt digne des larmes de tous les hommes vertueux, et surtout des tiennes, ô Virgile! Hélas! ta piété redemande vainement Quintilius aux dieux qui ne te l'avaient pas confié pour toujours.

Quand tu modulerais des sons plus mélodieux que ceux de cette lyre d'Orphée dont les arbres de la Thrace émus écoutaient les accords, la vie viendrait-elle ranimer une ombre vaine une fois poussée dans le noir troupeau par la verge inexorable de Mercure, et des prières pourraient-elles disposer ce dieu à révoquer l'arrêt du destin?

Cruelle nécessité! mais la résignation adoucit les maux qu'on ne saurait guérir.

ODE XXV. — A LYDIE.

D'audacieux jeunes hommes n'ébranlent plus si souvent, à coups redoublés, tes fenêtres bien jointes; ils n'abrégent plus ton sommeil; elle aime son seuil, cette porte qui naguère jouait si mollement sur ses gonds.

ODE XXIV. — TO VIRGIL.

Why should we stop the tender tear?
Why blush to weep for one so dear?
Thou Muse of melting voice and lyre,
Do thou the mournful song inspire.
Quinctilius—sunk to endless rest,
With death's eternal sleep opprest!
Oh! when shall faith of soul sincere,
Of justice pure the sister fair,
And modesty, unspotted maid,
And truth in artless guise array'd,
Among the race of human kind
An equal to Quinctilius find?
How did the good, the virtuous mourn,
And pour their sorrows o'er his urn?
But, Virgil, thine the loudest strain,
Yet all thy pious grief is vain.
In vain do you the gods implore
Thy lov'd Quinctilius to restore,
Whom on far other terms they gave,
By nature fated to the grave.
What though you can the lyre command,
And sweep its tones with softer hand
Than Orpheus, whose harmonious song
Once drew the listening trees along,
Yet ne'er returns the vital heat
The shadowy form to animate;
For when the ghost-compelling god
Forms his black troops with horrid rod,
He will not, lenient to the breath
Of prayer, unbar the gates of death.
'Tis hard: but patience must endure,
And soothe the woes it cannot cure.

ODE XXV. — TO LYDIA.

The amorous youths with heated breast
Thy windows rarely now molest,
Their songs thy rest disturb no more,
And quiet hangs thy silent door.

ODE XXIV. — AUF DES QUINTILIUS TOD.

Was dem sehnenden Gram Mäszigung oder Scheu,
Um dies theuere Haupt? Sing', o Melpomene,
Sing' uns Trauergesang, du, der zu Lautenton
Helle Stimme der Vater gab.

Also ewiger Schlaf deckt den Quintilius!
Dem holdselige Scham, und der Gerechtigkeit
Schwester, lautere Treu, nackende Wahrheit auch,
Wann wohl einigen ähnlich fand?

Vielen Redlichen ach! sank er beweint hinab;
Doch beweinter denn dir keinem, Virgilius!
Zärtlich foderst umsonst du von den Himmlischen
Den nicht also geliehnen Freund.

Was? wenn schmeichelnder, als Thraciens Orfeus, du
Durch dein Saitengetön Bäume bewegetest;
Wie doch röthete Blut wieder ein Schattenbild,
Das mit furchtbarem Stab' einmal,

Keinem frommen Gebet Schicksalentsiegeler,
Hin zur dunkelen Schaar drängte Mercurius?
Schmerzhaft! Aber Geduld schaffet erträglicher,
Was zu wenden ein Gott verbeut.

ODE XXV. — AN LYDIA.

Schon erbebt sparsam das geschlossne Fenster
Von dem Schlag' anpochender Jünglingschwärme;
Nicht den Schlaf dir stören sie noch; das Pförtlein
Liebet die Schwelle,

Quæ prius multum faciles movebat
Cardines. Audis minus, et minus jam :
« Me tuo longas pereunte noctes,
« Lydia, dormis ! »
Invicem mœchos anus arrogantes
Flebis, in solo levis angiportu,
Thracio bacchante magis sub inter-
lunia vento :

Cum tibi flagrans amor, et libido,
Quæ solet matres furiare equorum,
Sæviet circa jecur ulcerosum,
Non sine questu ;
Læta quod pubes edera virenti
Gaudeat, pulla magis atque myrto,
Aridas frondes hyemis sodali
Dedicet Hebro.

ODE XXVI. — AD MUSAM SUAM.

Musis amicus, tristitiam et metus
Tradam protervis in mare Creticum
Portare ventis : queis sub Arcto

Rex gelidæ metuatur oræ,
Quid Tiridatem terreat, unice
Securus. O quæ fontibus integris

Ni turba nadie ya tu sueño blando,
Ni al amante oyes ya, la noche toda
A tu puerta cantando
En eco lastimero,
« Duermes, mi Lidia, en tanto que yo muero. »
En la calle á tu vez, vieja, arrugada,
Del jóven llorarás que ciega adores
La esquivez despiadada,
Mientras que violento
Brame en la obscura noche el tracio viento,
Cuando alzado el amor libidinoso,
Que enfurecer la ardiente yegua suele,
Con ímpetu furioso
En tu llagado pecho,
Hondos gritos te arranque de despecho :
Al ver cual corre presurosa, ufana
En pos de fresca yedra y verde mirto
La juventud lozana,
Y que el lirio arrugado
Entretanto dedica al Hebro helado.

ODA XXVI. — A SU MUSA.

El miedo y la tristeza,
De las musas yo amado,
Daré qne al ponto airado
El cierzo vuele á hundir.
Y ¿ qué á mi la fiereza
Del tirano temido,
Que el suelo hace aterido
Del septentrion gemir ?
¿ Qué si à zozobra dura
Condena, ó que si abate
Al medo Tiridate
De la suerte el baiben ?

L' uscio su' lisci cardini girevole
Sovente un dì. Di rado or odi : » In lacrime
« Sto qui per te le lunghe notti a sciormi,
« Lidia, e tu dormi ?

Vecchia insana, a tua volta omai la nausea
Vorrai de' drudi col tuo pianto vincere
Sola in un chiasso, mentre a luna scema
Più Borea frema,

Quand' acre assillo, pari a quel, che stimula
Le vecchie rozze in fregа, il marcio fegato
Ti roderà, spignendo a l' arse labbia
Urli di rabbia,

Che vispa giovanaglia a la verd' edera,
E al bruno mirto andar si lasci, e dedichi
De la tarda stagione all' euro amico
Lo strame antico.

ODE XXVI.

Sbalzate ne l' Egeo, protervi venti,
A voi le do in balìa, cure e timori.
Sotto Boote le iperboree genti
Di qual tiranno temano i furori ;

Tiridate egli ancor di che paventi,
Non cale a me, caro a' castalï cori.
Dolce Pimplea, o tu, che di sorgenti

Tu entends moins et tu entendras moins souvent encore ton amant te redire : « Dans ces longues nuits, je meurs d'amour pour toi, Lydie, et tu dors ! »

Devenue vieille, dans ta petite rue solitaire, au bruit des rugissements du vent de Thrace, dont la nouvelle lune accroît la fureur, tu pleureras les dédains superbes de vils libertins. Alors de brûlants désirs, une ardeur semblable à celle qui rend les cavales furieuses, consumeront ton cœur ulcéré, et tu gémiras en voyant une folâtre jeunesse préférer le lierre verdoyant au myrte fané, et dédier à l'Hèbre glacé les couronnes flétries.

ODE XXVI. — A ÆLIUS LAMIA.

Ami des Muses, je livrerai aux vents mutinés la tristesse et la crainte, qu'ils emporteront sur les mers de Crète. Quel roi est redouté sur les rivages glacés de l'Ourse? d'où naissent les terreurs de Tiridate? mon repos n'en est point troublé.

O toi qui te plais auprès des sources vierges, ai-

Now less and less each hour thy ear
These plaintive strains of love shall hear,
' Lydia ! while slumbers close thine eye,
' We freeze beneath the midnight sky !'

But thou in turn when time's decay
Bids all thy beauties fade away,
In the dark streets the wanton crew
With trembling voice shalt shameless woo.

While rage for unappeas'd desires,
And slighted love thy bosom fires,
The amorous train for younger brows
Shall twine the myrtle's verdant boughs,
And all thy wither'd garlands lave
With scorn in Hebrus' wintry wave.

ODE XXVI. — TO HIS MUSE.

While in the Muse's friendship blest,
Nor fears nor grief disturb my breast;
Bear them, ye vagrant winds, away,
And drown them in the Cretan sea.

Careless am I; or who shall reign
The tyrant of the frozen plain,
Or with what anxious fear opprest
Heaves Tiridates' panting breast.

Sweet Muse, who lov'st the virgin spring,

Das zuvor willfährig genug die Angeln
Umgedreht. Schon minder erschallt und minder:
" Ach, da Ich dir sterbe die lange Nacht durch,
Lydia, schläfst du? ,,

Selber nun wehklagst du um stolze Buhler,
Alt und werthlos schleichend im öden Gässlein,
Wann der Nord durch düstere Nacht des Neumonds
Grauser dahertobt:

Während Sehnsucht dir, und entbranntes Lüstern,
Wie's in Wut aufreizet der Rosse Mütter,
Bang' um Herz und schwärende Leber raset;
Nicht ohn' Erseufzen;

Dass des Efeus Grün die bethörte Jugend
Froher wählt, und dunkele Myrtenreiser;
Dürres Laub zum Spiele dem Freund des Winters
Widmet, dem Eurus !

ODE XXVI. — FUER ÆLIUS LAMIA.

Ein Musengünstling geb' ich Verdruss und Gram
Den ungestümen Winden in kretische
Meerflut zu tragen: wer am Nordpol
Zage dem Schach des beeisten Strandes,

Was Tiridaten ängstige, überaus
Sorglos! O Freundin lauterer Quellen du,

Gaudes, apricos necte flores,
Necte meo Lamiæ coronam,
Pimplea dulcis! nil sine te mei
Possunt honores. Hunc fidibus novis,
Hunc Lesbio sacrare plectro
Teque, tuasque decet sorores.

ODE XXVII. — AD SODALES.

Natis in usum lætitiæ scyphis
Pugnare Thracum est. Tollite barbarum
Morem, verecundumque Bacchum
Sanguineis prohibete rixis.
Vino et lucernis Medus acinaces
Immane quantum discrepat! Impium
Lenite clamorem sodales,
Et cubito remanete presso.
Vultis severi me quoque sumere
Partem Falerni? dicat Opuntiæ
Frater Megillæ, quo beatus
Vulnere, qua pereat sagitta.
Cessat voluntas? non alia bibam
Mercede. Quæ te cumque domat Venus,
Non erubescendis adurit
Ignibus: ingenuoque semper
Amore peccas. Quidquid habes, age,
Depone tutis auribus... Ah! miser,

Tú que en la fuente pura
Te agradas, ó Pimplea,
De mi Lamia rodea
De flores la alba sien.
Rodeala infundiendo
Tú tonos á mi lira;
Aliento tú me inspira;
Sin él vano es mi ardor,
Y en plecto eburneo hiriendo
Tú las cuerdas lesbianas,
Tú y tus castas hermanas
Entonad su loor.

ODA XXVII. — A SUS COMENSALES.

Con los vasos combata el tracio fiero,
Del festin la alegría
Nacidos á alentar. Lejos empero
De aquí tal demasía,
Y de Baco alejad la riña impía.

! Qué mal, mientras la copa en torno brilla
De mesa regalada,
Parece, amigos, pérsica cuchilla!
Calmad la voz airada,
Y aquiétese la tropa desmandada.

¿ Quereis que yo tambien pruebe el famoso
Vino salernitano?
Diga que amor le hace venturoso
De Megila el hermano,
Quien encendió en su pecho el fuego insano.

¿ No? pues no sino asi que beba esperes.
Cualquier que sea tu dama,
Es bien nacida pues que tú la quieres,
No, su amor no te infama,
Nómbrame pues la que en su luz te inflama.

Mas ¿ qué dices, Megila? ¿ eres tú mismo
De quien yo lo he escuchado?
¡ Ah! calla, calla ¿ en qué funesto abismo

Intatte godi, intreccia aprici fiori:

Ghirlande intreccia al mio buon Lamia. Oh quanto,
Se non mi presti 'l tuo favor, men belle
Le mie laudi saranno, e vano il canto!

Con lesbio plettro lui, lui con novelle
Corde onorar di sacre immortal vanto,
A te convieusi, ed a le tue sorelle.

ODE XXVII. — A' COMMENSALI.

È da Traci co' bicchieri
Il pugnar, nati a' piaceri:
Lungi 'l barbaro costume!
A Lieo, placido nume,
O compagni, si risparmi
Ogni orror di risse e d' armi,
Quanto opposti sono a mede
Scimitarre e nappi e tede!
Cessi l' empio grido indomito,
E appoggiatevi sul gomito.
Del falerno è vostra idea
Che a rigor mia rata io bea?
Di Megilla la beóta
Il german pria faccia nota
Qual saetta feditrice
Il trafigge e 'l fa felice.
Non vuol dirlo? ad altro patto
Dunque a bere io non mi adatto.
Via, qualunque sia la venere,
Che 'l tuo cor riduce in cenere,
Nè la fiamma è vil, nè 'l core
Apri, fuor che a ingenuo amore.
Su; l' arcan che in te si annida,
A securo orecchio affida...
Giovin gramo, oh in qual tu riddi

mable Pimpléide, tresse ces fleurs aimées du soleil, tresse une couronne pour mon Lamia. Sans toi mes hommages sont stériles; c'est à toi, c'est à tes sœurs de renouveler les cordes et l'archet de l ai yre de Lesbos pour immortaliser mon ami.

ODE XXVII. — A SES AMIS.

Il n'appartient qu'aux Thraces de se faire une arme des coupes consacrées à la joie. Loin de vous ces usages barbares; que Bacchus n'ait point à rougir de ces rixes sanglantes.

Combien le cimeterre du Méde ne contraste-t-il pas avec le vin et les flambeaux! O mes amis, étouffez ces clameurs impies, et demeurez les coudes pressés autour de la table.

Voulez-vous que je prenne aussi ma part de ce piquant falerne? que le frère de Mégille d'Opontia me dise de quelle blessure, par quelle flèche il est heureux de mourir. Il hésite! je ne boirai qu'à ce prix.

Quelle que soit la beauté qui te subjugue, elle ne te brûle pas de feux dont tu doives rougir, et tu ne succombes jamais qu'à d'honnêtes amours.

Allons, tout ce que tu sais, déposes-le dans une oreille discrète.... Ah! jeune infortuné, si digne d'une flamme plus heureuse, dans quel gouffre tu te

---

Hither thy sunny flow'rets bring,
And let thy richest chaplet shed
Its fragrance round my Lamia's head,
For nought avails the poet's praise,
Unless the Muse inspire his lays.

Now string the tuneful lyre again,
Let all thy sisters raise the strain,
And consecrate to deathless fame
My lov'd, my Lamia's honour'd name.

ODE XXVII. — TO HIS COMPANIONS.

With glasses, made for gay delight,
'Tis Thracian, savage rage, to fight.
With such intemperate bloody fray
Fright not the modest god away.
Monstrous! to see the dagger shine
Amid the cheerful joys of wine.

Here bid this impious clamour cease,
And press the social couch in peace.
Say, shall I drink this heady wine
Prest from the rough Falernian vine?
Instant let yonder youth impart
The tender story of his heart,
By what dear wound he blissful dies,
And whence the gentle arrow flies.
What! does the bashful boy deny?
Then, if I drink it, let me die.

Whoe'er she be, a generous flame
Can never know the blush of shame.
Thy breast no slavish Venus fires,
But fair, ingenuous love inspires.
Then safely whisper in my ear,
For all such trusts are sacred here.
Ah! worthy of a better flame!

Besonnte Blumen wind', o meinem
Lamia winde den Kranz, Pimpleïs,

Du holde Göttin! Ohne dich kann ich nichts
Mit allen Ehren! Ihn zu erhöhn, ja ihn,
Auf Lesbos neubespannter Lyra,
Ziemet dir selbst und dem Chor der Schwestern!

ODE XXVII. — BEIM TRUNK.

Dem frohen Gastmahl eigene Kelch' entweihn
Zum Kampf, ist thracisch! Fernt den barbarischen
Unfug, und o! vom blöden Bacchus
Hemmet den blutigen Zank und Hader,

Zu Wein und Kerzen ha! wie entsetzlich stimmt
Ein Medersäbel! Sänftiget doch die Wut
Heilloses Ausrufs, und, Genossen
Drückt mit gestemmetem Arm die Polster.

Wollt ihr, ich selbst auch nehme des ernsteren
Falerners? Sag' uns erst der Opunterin
Megilla Bruder, welche Wund' ihn,
Welch ein erobernder Pfeil beseligt.

Dein Wille sträubt sich? Nimmer um andern Preis
Trink' ich! Wie Venus dir auch bezähmt das Herz,
Von nicht erröthenswerther Flamme
Glühest du; immer allein für Edles

Entrafft dich Sehnsucht. Was du auch hast, wohlan!
Vertraue sicherm Ohre dich. — Armer, ach!

Quanta laboras in Charybdi!
Digne puer meliore flamma.
Quæ saga, quis te solvere Thessalis
Magus venenis, quis poterit deus?
Vix illigatum te triformi
Pegasus expediet Chimæræ.

ODE XXVIII. — ARCHITAS.

Te maris et terræ, numeroque carentis arenæ
Mensorem cohibent, Archyta,
Pulveris exigui prope littus parva Matinum
Munera, nec quidquam tibi prodest
Aerias tentasse domos, animoque rotundum
Percurrisse polum, morituro.
Occidit et Pelopis genitor conviva Deorum,
Tithonusque remotus in auras,
Et Jovis arcanis Minos admissus, habentque
Tartara Panthoiden iterum Orco
Demissum, quamvis clypeo Trojana refixo
Tempora testatus, nihil ultra
Nervos, atque cutem morti concesserat atræ,
Judice te, non sordidus auctor
Naturæ, verique. Sed omnes una manet nox,
Et calcanda semel via lethi.
Dant alios Furiæ torvo spectacula Marti.
Exitio est avidis mare nautis.

El amor te ha arrojado,
Jóven merecedor de mejor hado?
Y ¿ quién ya de él alcanzará á sacarte?
¿ Qué mago, qué hechicera,
Qué Dios bastará en fin? Quizá librarte
De tan fatal Chìmera
Belerofonte mismo no pudiera.

ODA XXVIII.

A tí que un dia, Arquitas,
La ancha tierra mediste,
Y del mar las arenas infinitas,
En la Matina arena
Un puñado de polvo hoy te encadena.
Ni la muerte evitaste
Por mas que en raudo vuelo
A las regiones de la luz te alzaste,
Y el cielo describiste,
Que del un polo al otro recorriste.
Y Tántalo muriera
Comensal de los dioses,
Titon subido á la celeste esfera,
Y Minos justiciero,
Del poderoso Jove consejero.
Pitágoras lanzado
De nuevo fuera al Orco.
Aunque en señal del existir pasado
El del templo arrancára
El broquel mismo que á Ilion llevára.
Filósofo aplaudido,
Meditador profundo,
Piel y nervios tan solo habia creido
Que Euforbio al dardo diera,
Cuando en los frigios campos pereciera.

Voracissima Carribdi,
D' arder degno a miglior face!
Qual venen d' esta fornace!
Qual magia, qual deità
Può salvarti? Mal potrà,
Se vien Pegaso a la pugna,
Di tal monstro trarti a l' ugna.

ODE XXVIII.

Poca negata polve or su le sponde
Matine, o Archita, te ritien, che 'l suolo,
L'immensa arena calcolasti, e l' onde.
Nato a morir, tentar per l'etra il volo
Non valse a te, nè co l' ingegno ardito
Scorrer il circolante orbe del polo.
Tantalo, che i celesti ebbe a convito,
Cader dovette, Titon dileguosse
In aura sottilissima svanito.

Quel, cui Giove gli arcan svelò, Minosse
Cadde, e 'l figlio a Pantòo, benchè lo scudo
Spiccava, ad attestar qual ei si fosse
Di Troia a' giorni, e che lasciato al crudo
Di Libitina tenebroso impero
Nulla avea, fuorchè nervi, e ossame ignudo,
De la natura interpetre, e del vero,
Credo, non vil, per la volta seconda
A l'Orco scese per lo fiume nero,
Ma tutti attende al fin quella profonda,
Che non conosce aurora, unica notte;
Hassi un giorno a calcar la stigia sponda.
Le furie al torvo Marte in fiere lotte
Scena di estinti prodi offron funesta;
I cupidi nocchier negr' onda inghiotte:

débats! Quelle magicienne, quel enchanteur, aidé de tous les philtres de la Thessalie, quel dieu pourra te dégager? Pégase pourrait à peine te délivrer des serres de cette triple chimère.

ODE XXVIII. — ARCHYTAS ET UN NOCHER.

LE NOCHER.

Toi qui mesuras et les terres et les mers, et qui calculas des sables innombrables, Archytas, te voilà donc arrêté près du rivage de Matinum par le refus fait à ta dépouille mortelle du petit présent de quelques grains de poussière! A quoi te sert d'avoir sondé les célestes demeures et embrassé de ton génie l'orbe de l'univers? ne devais-tu pas mourir?

ARCHYTAS.

Il est mort aussi le père de Pélops, convive des dieux; Tithon, enlevé dans les airs; Minos, que Jupiter admit dans ses secrets. Le tartare possède aussi le fils de Panthoüs, descendu une seconde fois aux enfers, quoique, en détachant son bouclier, il ait attesté avoir vu les temps de Troie, et n'avoir cédé au noir trépas que des os et des chairs périssables; et cependant, de ton aveu, il fut un habile interprète de la nature et de la vérité. Mais une même nuit nous attend tous, et par chacun de nous le sentier de la mort doit être foulé une fois. Ceux-là meurent donnés en spectacle par les furies au farouche Mars; les mers avides sont funestes aux nautonniers; jeunes gens et vieillards sont confondus

---

Unhappy youth! is she the dame?
Ah, luckless youth! how art thou lost,
In what a sea of troubles tost!
What drugs, what witchcraft, or what charms,
What god can free thee from her arms?
Scarce Pegasus can disengage
Thy heart from this Chimæra's rage.

ODE XXVIII.

Archytas, what avails thy nice survey
Of ocean's countless sands, of earth and sea?
In vain thy mighty spirit once could soar
To orbs celestial and their course explore;
If here upon the tempest-beaten strand,
You lie confin'd, till some more liberal hand
Shall strew the pious dust in funeral rite,
And wing thee to the boundless realms of light.

Even he, who did with gods the banquet share,
Tithonus, rais'd to breathe celestial air,
And Minos, Jove's own counsellor of state,
All these have yielded to the power of fate.

Even your own sage, whose monumental shield,
Borne thro' the terrors of the Trojan field,
Prov'd that alone the mouldering body dies,
And souls immortal from our ashes rise,
Even he a second time resign'd his breath,
Sent headlong to the gloomy realms of death.

Not meanly skill'd, even by your own applause,
In moral truth and nature's secret laws.
One endless night for whole mankind remains,
And once we all must tread the shadowy plains.

Wie rollt im Strudel dich Charybdis,
Knabe, der beszere Glut verdienet!

Welch Zauberweiblein, welcher Thessalier
Mit Bann und Giftkraut löset dich? welch ein Gott?
Kaum ringt dich, den umstrickt das Scheusal,
Pegasus frei aus den Klaun Chimära's!

ODE XXVIII. — AUF ARCHYTAS.

Dich, des Meers und der Erd', und des zahllos wimmelnden Sandes
Weltausmesser, beschränkt, Archytas,
Hier des winzigen Staubs am matinischen Strande so kleines
Ehrengeschenk? und es frommet dir gar nichts,
Dass du ätherische Häuser versucht, und im Geiste den runden
Himmel durchschwebt, da der Tod dir bevorstand?
Selbst ja des Pelops Vater verschied, der geschmauset mit Göttern;
Auch der in Luft entrückte Tithonus;
Minos sogar, der mit Zeus rathschlagete; Tartarus hält auch,
Panthous Sohn, der von neuem zum Orcus
Niedersank: obgleich er, mit abgehobenem Schilde
Troische Tage bezeugend, durchaus nichts
Auszer Sehnen und Haut dem dunkelen Tode bewilligt:
Er, urtheile du selbst, kein Schwätzer
Ueber Natur und Wahres! Doch all' uns decket einmal Nacht,
Alle wir gehn einst Pfade des Todes!
Andere streckt die Erinnys zur Schau dem grässlichen Mavors;
Gieriges Meer ist Verderben dem Schiffer.

Mista senum ac juvenum densantur funera. Nullum
Sæva caput Proserpina fugit.
Me quoque devexi rapidus comes Orionis
Illyricis Notus obruit undis.
At tu, nauta, vagæ ne parce malignus arenæ
Ossibus, et capiti inhumato
Particulam dare. Sic quodcumque minabitur Eurus
Fluctibus Hesperiis, Venusinæ
Plectantur silvæ, te sospite; multaque merces,
Unde potest, tibi defluat æquo
Ab Jove, Neptunoque sacri custode Tarenti.
Negligis immeritis nocituram
Postmodo te natis fraudem committere? Forsan
Debita jura, vicesque superbæ
Te maneant ipsum. Precibus non linquar inultis,
Teque piacula nulla resolvent.
Quanquam festinas, non est mora longa, licebit
Injecto ter pulvere curras.

ODE XXIX. — AD ICCIUM.

Icci, beatis nunc Arabum invides
Gazis, et acrem militiam paras
Non ante devictis Sabææ
Regibus, horribilique Medo
Nectis catenas. Quæ tibi virginum
Sponso necato barbara serviet?

Del morir á ninguno
La ley huir es dado;
Hollar la senda han todos; siega al uno
La lid encarnizada,
A otro traga la onda despiadada.
Mezclados cada dia
Del jóven y el anciano
Van los despojos á la tumba fria,
Y ansiosa de ruina,
A ninguno perdona Proserpina.
Del noto que acompaña
De Orion el ocaso
A mí en el ponto me lanzó la saña;
Mis insepultos huesos
Cubre de arena pues, libra de excesos.
Asi, al bosque agitando
El huracan sañudo,
Hincha tus velas el favonio blando:
Ganancia asi y contento
Jove te dé, y el numen de Tarento.
Quizá empero la pena
Horrible no te espanta,
A que á tu estirpe tu impiedad condena;
Mas! ay de tí! en tu muerte
Tú tendrás á tu vez la misma suerte.
Sobre tí mis clamores,
Sin que á aplacarlo bastes,
Provocarán del cielo los rigores:
Que es corta la obra atiende;
Echa tres veces polvo, y el mar hiende.

ODA XXIX. — A ICCIO.

No hay que hacer, Iccio, te aguijan
Las riquezas de la Arabia,
Y para hacer su conquista
Ya en la milicia te ensayas.
Ya á los no vencidos reyes
De Sabá guerra declaras,
Y á los partos formidables
Forjas cadenas pesadas.
Ya cuentas con las sabeas,
Que han de servirte de esclavas,

Dense di vecchi e giovani tramesta
Le morti urna fatal, nè a la mogliera
Spietata di Pluton scampò mai testa.
Me ancor di Noto rapida buféra,

Che accompagna Orion nel dar sua volta,
Ne l'illirico mar sospinse a sera.
Malignamente avaro di non molta

Vaga sabbia, o nocchier, deh! non ti spiaccia
L' ossa coprirmi e la testa insepolta.
Così qualunque nembo Euro minaccia

A' flutti esperï, di là ratto il muova
A' lucan boschi, e n' abbi tu bonaccia.
Merce a te ricca da ogni parte piova

Giove amico, e Nettun, cui di custode
Di Taranto a lui sacro il nome giova.
A te ribrezzo di commetter frode

Che frutti agl' incolpevoli nipoti
Futuro danno, l'anima non rode?
Contro te stesso attendi pur che ruoti

L' aspra vicenda, e pena al fallo eguale:
Non fia che inulti rimangan miei voti.
Te nulla ad espiar vittima vale;

Corto è l' indugio; da te sieno sparti,
Benchè prender tuo vento or sì ti cale,
Tre pugni sol di quest' arena, e parti.

ODE XXIX.

Iccio, tu dunque gli arabi
Ricchi tesori agguati,
E crudel guerra mediti
Contro i non pria domati
Regi di Saba, ordendo
Catene al Medo orrendo?

Se a le donzelle barbare
Gli sposi uccidi, e quale
Serva a te fia? qual giovine

entassés sur le même bûcher, et la cruelle Proserpine n'épargne aucune tête. Et moi aussi, le notus, impétueux compagnon d'Orion à son déclin, m'a englouti dans les ondes d'Illyrie. Mais toi, nocher, ne sois pas assez inhumain pour refuser une poignée de ce sable mouvant à mes os et à ma tête laissés sans sépulture. Ainsi puissent toutes les menaces de l'Eurus contre les flots de l'Hespérie épargner tes jours et retomber sur les forêts de Vénuse. Puissent Jupiter et Neptune, gardien de la sacrée Tarente, te dispenser une grande récompense. Quoi! tu ne crains pas de commettre un crime qu'expieront, peu de temps après toi, tes fils innocents! Qui sait si cette dette ne te sera point payée, et si de terribles représailles ne t'attendent pas toi-même? les imprécations d'Archytas délaissé ne resteront pas sans vengeance; nuls sacrifices ne sauraient te dégager. Quelque hâte que tu aies, le retard ne sera pas long: jette trois fois cette poussière sur mon corps, et il te sera permis de reprendre ta course.

ODE XXIX. — A ICCIUS.

Iccius, tu es donc maintenant jaloux de l'Arabe aux riches trésors? tu prépares une guerre cruelle aux rois de Saba, indomptés encore, et tu forges des chaînes pour le Mède féroce. Quelle vierge étrangère, pleurant le meurtre de son fiancé, deviendra ton esclave? Quel royal enfant, instruit à lancer des

---

In horrid pomp of war the soldier dies;
The sailor in the greedy ocean lies;
Thus age and youth promiscuous crowd the tomb;
No mortal head can shun th' impending doom.

When sets Orion's star, the winds that sweep
The raging waves, o'erwhelm'd me in the deep:

Nor thou, my friend, refuse with impious hand
A little portion of this wandering sand
To these my poor remains; so may the storm
Rage o'er the woods, nor ocean's face deform:

May gracious Jove with wealth thy toils repay,
And Neptune guard thee thro' the watery way.

Thy guiltless race this bold neglect shall mourn;
And thou shalt feel the just returns of scorn.

My curses shall pursue the guilty deed,
And all in vain, thy richest victims bleed.

What'er thy haste, oh! let my prayer prevail,
Thrice strew the sand, then hoist the flying sail.

ODE XXIX. — TO ICCIUS.

Canst thou with envious eye behold
The blest Arabia's treasur'd gold?

Will Iccius boldly take the field,
And teach Sabæa's kings to yield?
Or meditate the dreadful Mede
In chains triumphantly to lead?

Should you her hapless lover slay!
What captive maid shall own thy sway?

Greis' und Jünglinge häufet gemischt der Bestattende; keines
Hauptes verschont der Proserpina Mordlust.
Mich auch stürzte der jähe Genoss des gesunknen Orion
Notus hinab in illyrische Wogen.

Doch nicht karg, o du Schiffer, gesäumt, des wehenden Sandes
Diesem Gebein und dem Haupt ohn Grabmal
Auch zu gewähren ein Theil! So soll, was Eurus auch androht
Westlicher Flut, Unheil Venusiner-
Waldungen seyn, da du selber verschont bleibst! Reicher Gewinn auch
Ströme, woher er nur kann, von dem milden
Jupiter dir, und Neptunus, dem Schutz des geweihten Tarentum
Achtest du nichts, Mishandlung zu üben,
Die unschuldige Kinder hinfort dir beschädiget? Traun! wohl
Strenge Gericht', und harte Vergeltung,
Treffen dich selbst! Nicht bleibt des Verlassenen Flehn ungeahndet;
Und dich erlöst kein Opfer der Sühnung!

Welcherlei Hast dich auch drängt, der Verzug macht wenig; erlaubt ist,
Nach drei Würfen des Staubs zu entwandern.

ODE XXIX. — AN ICCIUS.

Den reichen Goldschatz neidest du Arabern,
Und scharfen Feldzug, Iccius, rüstest du
Sabäa's nie zuvor bezwungnen
Königen, und für den grimmen Meder

Schon Ketten fügst du. Welche bedient dich einst
Der Bärbarjungfraun, sank ihr der Bräutigam?

Puer quis ex aula, capillis
Ad cyathum statuetur unctis,
Doctus sagittas tendere Sericas
Arcu paterno? Quis neget arduis
Pronos relabi posse rivos
Montibus, et Tiberim reverti;
Cum tu coemptos undique nobiles
Libros Panæti, Socraticam et domum
Mutare loricis Iberis,
Pollicitus meliora, tendis?

ODE XXX. — AD VENEREM.

O Venus, regina Gnidi, Paphique,
Sperne dilectam Cypron, et vocantis
Thure te multo Glyceræ decoram
Transfer in ædem.
Fervidus tecum Puer, et solutis
Gratiæ zonis, properentque Nymphæ,
Et parum comis sine te Juventas,
Mercuriusque.

ODE XXXI. — AD APOLLINEM.

Quid dedicatum poscit Apollinem
Vates? quid orat, de patera novum
Fundens liquorem? Non opimas
Sardiniæ segetes feracis;

Cuando dés á sus esposos
Muerte cruda en la campaña.
Pages de reyes cautivos,
De cabeza perfumada,
Diestros en tirar saetas,
Yá á servir tu copa llamas.
¿ Quién será el que niegue ahora,
Que quede à la alta montaña
Retroceder raudo el rio,
Cejar el Tiber sus aguas,
Cuando á cambiar aspiras
Por las españolas armas,
De Sócrates y Paneto
Las obras, Iccio, estimadas,
Que con tanto afan un dia
A cualquier precio buscáras?
Eras tú quien ofrecias
Tan brillantes esperanzas?

ODA XXX. — A VENUS.

Reyna de Pafo y Gnido,
Deja á tu Chipre amada,
Y ven do mi adorada
Te llama con fervor;
Do en tu honor encendido
Incienso arde oloroso,
Contigo venga hermoso
El rapazuelo Amor.
Las Gracias, desceñida
La túnica, tus huellas
Sigan, y marchen de ellas
Las Ninfas á la par;
Y Juventud pulida,
Si amor la inflama ardiente,
Y Mercurio elocuente
Te sigan al altar.

ODA XXXI. — A APOLO.

En el dia que á Apolo
Un templo se consagra,
Al hacer la primera
Libacion en sus aras,
¿ Le pediré las mieses
De las campiñas sardas,
O los largos rebaños

Tolto a le regie sale,
Chiomi-odorato Arciere,

Destinerai coppiere?
Chi negherà che i labili
Ruscelli in vetta a' monti
Ritrarre il corso possano
A riveder lor fonti,
Che possa il Tebro l' acque
Torcer là d' onde nacque,

Se i libri di Panezio,
Ricco e penoso acquisto,
Cangi in loriche iberiche,
E tutta Stoa? Qual tristo
Frutto da un arbor dai,
Che prometteva assai!

ODE XXX. — A VENERE.

Di Guido e Pafo o Venere reina,
Deh! sprezzando di Cipri i liti ameni,
Al tetto adorno, ove t' incensa, e inchina
Glicera, vieni.

Teco accoran le Ninfe, ed il fervente
Fanciullo, e scinta con le suore Aglaia:
Gioventù, poco senza te piacente,
E 'l figlio a Maia.

ODE XXXI. — AD APOLLINE.

Al dedicato Apolline
Aonio sacerdote,
Versando da la pàtera
Novello vin, che puote
Pregar, che può mai chiedere?
Non le feraci biade,
Che ne le sarde ondeggiano

flèches de Sère sur l'arc paternel, sera, les cheveux parfumés, debout auprès de toi pour te présenter la coupe? Niera-t-on que le ruisseau descendu des monts escarpés ne puisse en regagner le sommet, et les eaux du Tibre remonter leur source, puisque, démentant de meilleures espérances, tu aspires à échanger contre des cuirasses d'Ibérie les nobles écrits de Panétius rassemblés de toutes parts, et les leçons de l'école de Socrate?

ODE XXX. — A VÉNUS.

Reine de Paphos et de Gnide, ô Vénus, abandonne ta Chypre chérie, et viens dans l'élégante demeure où t'appelle Glycère par des flots d'encens! Qu'avec toi se hâtent l'enfant aux brûlantes ardeurs, les Graces, leur ceinture déliée, Mercure, les Nymphes et la Jeunesse qui, sans toi, n'a point de charmes.

ODE XXXI. — A APOLLON.

Quels vœux forme le poète, lorsqu'un temple est érigé à Apollon, et que lui demande-t-il, en épanchant de sa coupe une liqueur nouvelle? Ce ne sont ni les riches moissons de la fertile Sardaigne, ni les superbes

---

What courtly youth with essenc'd hair
Shall at thy board the goblet bear,
Skilful with his great father's art
To wing with death the pointed dart?

Who shall deny that streams ascend,
And Tiber's currents backward bend,

While you have all our hopes betray'd;
You, that far other promise made;
When all thy volumes, learned store!

The treasures of Socratic lore,
Once bought at mighty price, in vain,
Are sent to purchase arms in Spain?

ODE XXX. — TO VENUS.

Queen of beauty, queen of smiles,
Leave, oh! leave thy favourite isles:

A temple rises to thy fame,
Where Glycera invokes thy name,
And bids the fragrant incense flame.

With thee bring thy love-warm son,
The graces bring with flowing zone,
The nymphs, and jocund Mercury,
And smiling youth, who without thee
Is nought but savage liberty.

ODE XXXI. — TO APOLLO.

When at Apollo's hallow'd shrine
The poet hails the power divine,
What is the blessing he implores
While he the first libation pours?
He nor desires the swelling grain,
That yellows o'er Sardinia's plain;
Nor the fair herds that lowing feed

Und welcher Höflingsknabe steht dir
An dem Pokal mit gesalbtem Haupthaar,

Zu schnellen kundig serisches Rohrgeschoss
Vom Vaterbogen? Leugnet mir nun, zum Berg'
Hochauf vom Absturz wieder steigen
Könne der Bach, und gewandt der Tibris;

Da rings erkaufte Rollen Panätius
Des Ehrenmanns, und Sokrates Jüngerschaft,
Zu tauschen um Ibererpanzer
Du, der ein bessres verhiesz, dich anschickst!

ODE XXX. — AN VENUS.

Venus du, der Gnidos gehorcht und Pafos,
O verschmäh dein Cypros, und komm, wo flehend
Vielen Weihrauch Glycera streut, zur schönen
Wohnung herüber!

Folge rasch dein feuriger Knab', und gurtlos
Dir der Anmut Göttinnen, samt den Nymfen;
Auch, die wenig ohne dich reizt, die Jugend
Folge mit Hermes!

ODE XXXI. — AN APOLLO.

Was heischt, Apollo's heiligem Sitz genaht,
Der Sänger? was doch flehet er, neuen Saft

Der Schal' entgieszend? Nicht die fette
Saat aus sardinischen Fruchtgefilden;

Non æstuosæ grata Calabriæ
Armenta; non aurum, aut ebur Indicum;
Non rura, quæ Liris quieta
Mordet aqua, taciturnus amnis.
Premant calena falce, quibus dedit
Fortuna vitem; dives et aureis
Mercator exsiccet culullis
Vina Syra reparata merce,

Dis carus ipsis; quippe ter et quater
Anno revisens æquor Atlanticum
Impune. Me pascunt olivæ,
Me cichorea, levesque malvæ.
Frui paratis et valido mihi
Latoë dones; et, precor, integra
Cum mente, nec turpem senectam
Degere, nec cithara carentem.

ODE XXXII. — AD LYRAM.

Poscimus, si quid vacui sub umbra
Lusimus tecum, quod et hunc in annum
Vivat et plures, age, dic Latinum
Barbite carmen,

Lesbio primum modulate civi,
Qui ferox bello, tamen inter arma,
Sive jactatam religârat udo
Littore navim;

De la ardiente Calabria?
Los votos de un poeta
No tan lejos alcanzan;
Ni el oro de la India,
Ni el marfil de la Arabia,
Ni los campos codicia,
Que en su corriente mansa
Del Liris silencioso
Carcome la onda clara.
El que viñas posea,
Pode su vid lozana,
Y el mercader felice,
A quien el cielo ampara,
Pues surca impunemente
Del mar la espuma cana,
Suave el vino beba
En la copa dorada,
Que por las drogas trueque
Que allá en la Siria carga.
Por mí, la verde oliva,
Y la ligera malva,
Y la alegre chicoria
A mis deseos bastan.
Dame, hijo de Latona,
Dame el poder gozarlas,
Y con salud robusta,
Y con cabeza sana,
Una vejez honrosa
Y una lira acordada.

ODA XXXII. — A SU LIRA.

Tú, con quien libre un hora
De enojoso cuidado,
En el sombroso prado
Jugué, lira sonora,
Hoy otro tono emplea;
Cántico entona pues, que immortal sea.
Tú del cisne suave
De Lesbos ya pulsada:
Que ó vibrando la espada,
O la deshecha nave
A la playa amarrando,
Siempre á las Musas con acento blando

Pinguissime contrade;
Degli estuosi Calabri
Non i pregiati armenti,
Non l' oro, o vero gl' indici
Elefantini denti;
Non le campagne fertili,
Che lento fra le sponde
Il Liri ravvolgendosi,
Morde con placid' onde.
Que', che n'ebber dovizia,
I pampinosi tralci,
Don di fortuna, potino
Co le calene falci:
In solid' oro il nettare
Bea di Liéo spumante,
Prezzo di merci sirie,
Il ricco mercatante,
A' numi ancor gradevole,
Chè ben tre volte e quattro
Rivarca ogni anno, innocuo
Il mar da Tile a Battro.
Me olive, me cicorea
Pascono, e lieve malva:
Quanto apprestai, ten supplico,
Cintio, deh! tu mi salva;
Di senno e membra valido
Fa ch' io mel goda, e viva
Vecchiezza non di cetera,
E non di fama priva.

ODE XXXII. — ALLA CETRA.

Se teco a l' ombra folleggiammo, o cetra,
Or deh! tel chieggo; italo carme snoda,
Che in questa età, che in altre molte s' oda
Suonar per l'etra.

Dal lesbio cittadin di corde armata
Fosti da pria, che o fiero in guerra, o al lido
La nave accomandasse da l' infido
Flutto agitata,

troupeaux de la Calabre brûlante, ni l'or ou l'ivoire indien, ni les champs que le silencieux Liris ronge de son onde paisible.

Que ceux à qui la fortune a donné la vigne de Calès en répriment l'essor avec la serpe; que l'opulent marchand épuise dans des coupes d'or des vins payés avec les produits de la Syrie : il est certainement cher aux dieux eux-mêmes, lui qui, trois ou quatre fois l'année, revoit impunément les flots de l'Atlantique.

Mes aliments, à moi, sont l'olive, la chicorée et la mauve légère. Ce que mes prières te demandent, fils de Latone, c'est de jouir d'un corps et d'un esprit sain, du fruit de mes travaux; c'est une vieillesse qui ne soit privée ni d'honneur, ni de la lyre.

ODE XXXII. — A SA LYRE.

Si dans mes loisirs je jouai avec toi sous le feuillage, prends courage, ô ma lyre, et puisqu'on t'y invite, module des chants latins qui puissent vivre cette année et plusieurs autres encore.

Tes premiers accords sont dus au belliqueux citoyen de Lesbos : soit qu'il fût au milieu des armes, soit qu'il attachât sur le rivage écumant son vaisseau battu par la tempête, il chantait Bacchus, les Muses,

---

On warm Calabria's flowery mead;
Nor ivory of spotless shine,
Nor gold forth-flaming from its mine;
Nor the rich fields that Liris laves,
And eats away with silent waves.

Let others quaff the racy wine,
To whom kind fortune gives the vine;
The golden goblet let him drain,
Who venturous ploughs th' Atlantic main,
Blest with three safe returns a year,
For he to every god is dear.

To me boon nature frankly yields
Her wholesome sallad from the fields,
Nor ask I more than sense and health
Still to enjoy my present wealth.

From age and all its weakness free,
O son of Jove, preserv'd by thee,
Give me to strike the tuneful lyre,
And thou my latest song inspire.

ODE XXXII. — TO HIS LYRE.

If beneath the careless shade,
Harmonious lyre, with thee I've play'd,
Cæsar's voice obedient hear,
And for more than many a year,
Now the Roman Muse inspire,
And warm the song with Grecian fire;
Such as when Alcæus sung,
Who fierce in war thy music strung,
When he heard the battle roar,
Or almost shipwreck reach'd the shore.

Nicht ausgedörrter Kalaber stattliches
Hornvieh, auch Indus Gold nicht und Elfenbein;
Nicht Aecker, die der stumme Liris
Still mit geruhiger Welle naget.

Mit Cales Hippe bändige, wem das Glück
Ihn gab, den Weinstock. Selber aus goldenen
Pokalen schlürf' ein reicher Kaufmann
Weine, mit syrischer Waar' erhandelt:

Werth selbst den Göttern; weil er im Jahre drei
Viermal des Atlas Brandungen ungestraft
Heimsuchet! Mir sind Kost Oliven,
Mir der Salat, und die leichte Malve.

Genuss des Eignen gieb zu Gesundheit mir,
Und, Sohn der Leto, dass ich mit frischem Geist,
Dies fleh' ich, kein unrühmlich Alter
Lebe, noch ohne den Klang der Cither!

ODE XXXII. — AN DIE LYRA.

Uns verlangt man! Wenn ich mit dir im Schatten
Je geschäftlos scherzte, was dieses Jahr durch
Leben kann, und mehr; so ertön', o Lyra,
Römergesang mir:

Du zuvor vieltönig dem Bürger Lesbos;
Der, von Kriegsmut wild, in den Waffen dennoch,
Oder wann am wogenden Strand sein leckes
Schiff er befestigt,

Liberum, et Musas, Veneremque, et illi
Semper hærentem puerum canebat,
Et Lycum nigris oculis, nigroque
Crine decorum.

O decus Phœbi, et dapibus supremi
Grata testudo Jovis! ô laborum
Dulce lenimen! mihi cumque salve
Rite vocanti.

ODE XXXIII. — AD ALBIUM TIBULLUM.

Albi, ne doleas plus nimio, memor
Immitis Glyceræ, neu miserabiles
Decantes elegos, cur tibi junior
Læsa præniteat fide.

Quam turpi Pholoë peccet adultero.
Sic visum Veneri, cui placet impares
Formas, atque animos sub juga ahenea
Sævo mittere cum joco.

Insignem tenui fronte Lycorida
Cyri torret amor; Cyrus in asperam
Declinat Pholoën : sed prius Appulis
Jungentur capreæ lupis,

Ipsum me melior cum peteret Venus,
Grata detinuit compede Myrtale
Libertina, fretis acrior Hadriæ
Curvantis Calabros sinus.

Y á Baco engrandecia,
Y á la ciprina bella,
Y á aquel rapaz que de ella
Ni un punto se desvia,
Y á Lico que le hiriera
Con negros ojos, negra cabellera.
Tú en banquete divino
Preciada, honor de Apolo,
O lira, alivio solo
En misero destino,
Oye mi ruego, y dame
Sonar propicia cuando yo te llame.

ODA XXXIII. — A ALBIO TIBULO.

Albio, no la falsia
Con esceso lamentes de tu amada
En fúnebre elegia,
Ni si, su fe violada,
Ese tu rival nuevo mas la agrada.
Pena Licori y muere,
La de la bella frente, por su Ciro;
Ciro á Foloe quiere;
Pero si bien lo miro,
Primero que la ablande su suspiro,
El lobo y la cordera
En union vivirán, jamas turbada.
Plugo asi á Venus fiera,
Que en ayuntar se agrada
En juego horrible y burla despiadada,
Só la coyunda dura
El feo rostro y la beldad graciosa,
Y la sencillez pura
Con la doblez odiosa;
Tambien á mí, querido de otra hermosa.
Con cadena apacible
Mi amante cuello Mirtale ciñendo,
Me prende, mas terrible
Que el Adria, en ronco estruendo.
Las playas de Calabria carcomiendo.

A Bacco, a le Castalie, a Citerea,
Al fanciul suo compagno, a Lico altero
Per nere luci e per capello nero,
Inni sciogliea.

Cetra, di Febo onor, che fai giocondi
Del grand Giove i conviti, almo ristoro
D' ogni sudor; quando a ragion t' imploro,
Cetra, rispondi.

ODE XXXIII. — AD ALBIO TIBULLO.

Deh! troppo il memore cor non ti laceri,
Albio, di Glicera la crudeltà;
Nè scioglier flebili metri elegiaci
C' altri più giovine ti ecclissi, e vincane
La fedeltà.

Chiara per tenue fronte Licoride
Per Ciro struggesi : Ciro ha nel cor
L' indocil Foloe; ma lupi a caprie
Fia che si accoppino, pria c' arda Foloe
Di sozzo amor.

Di Cipri a l' arbitra, che per suo barbaro
Trastullo in coppia sovente unì
Sotto ad un ferreo giogo medesimo,
Dispari gli animi, le forme dispari,
Piacque così.

Beltà più amabile mentre invitavami,
Al dolce vischio me ancor ritien
Liberta Mirtale, più d'Adria indomita,
Che tra le calabre piagge ingolfandosi,
Ne, incurva il sen.

Vénus, l'enfant toujours attaché à ses pas, et le brillant Lycus aux yeux noirs et à la noire chevelure.

Gloire d'Apollon, délices des banquets du tout puissant Jupiter, et lorsque je t'invoque dignement, doux charme de mes travaux, ô ma lyre, salut!

ODE XXXIII. — A ALBIUS TIBULLE.

Ne t'afflige pas plus que tu ne le dois, Albius, au souvenir des rigueurs de Glycère, et ne soupire plus de plaintives élégies, en voyant un amant plus jeune l'emporter sur toi dans le cœur de la parjure.

Lycoris, au front petit, brûle pour Cyrus, et l'amour entraîne Cyrus vers la rebelle Pholoé; mais le loup d'Apulie s'unira à la chèvre avant que Pholoé cède à cet indigne amant.

Ainsi l'ordonne Vénus, qui se fait un jeu cruel de placer sous un joug d'airain des couples que n'ont assortis ni les mêmes inclinations, ni la même beauté.

Moi-même, tandis qu'un plus digne amour m'appelait, j'étais retenu dans les liens chéris de l'affranchie Myrtale, de Myrtale plus emportée que les flots bouillonnants de l'Adriatique dans les golfes de la Calabre.

Wine and the Muses were his theme,
And Venus, laughter-loving dame,
With Cupid, ever by her side,
And Lycus, form'd in beauty's pride,
With his hair of jetty dye,
And the black lustre of his eye.

Charming shell, Apollo's love,
How pleasing to the feasts of Jove!
Hear thy poet's solemn prayer,
Thou soft'ner of each anxious care.

ODE XXXIII. — TO ALBIUS TIBULLUS.

No more in elegiac strain
Of cruel Glycera complain,
Tho' she resign her faithless charms
To a new lover's younger arms.

The maid, for lovely forehead fam'd,
With Cyrus' beauties is inflam'd;
While Pholoë, of haughty charms,
The panting breast of Cyrus warms;
But wolves and goats shall sooner prove
The pleasures of forbidden love,
Than she her virgin honour stain,
And not the filthy rake disdain.

So Venus wills, whose power controls
The fond affections of our souls!
With sportive cruelty she binds
Unequal forms, unequal minds.

Thus, when a better mistress strove
To warm my youthful breast to love,
Yet could a slave-born maid detain
My willing heart iu pleasing chain,
Tho' fiercer she than waves that roar,
Winding the rough Calabrian shore.

Musen, euch und Liber besang, und Venus,
Samt dem stets ihr haftenden Flügelknaben;
Und wie Lykos dunkel von Aug' und dunkel
Prangte von Haupthaar!

Phöbus Schmuck, o Laute, dem Mahl des Götter-
Fürsten Zeus willkommene, du der Arbeit
Süszes Labsal, sey mir gegrüszt, wie oft ich
Rufe mit Andacht!

ODE XXXIII. — AN ALBIUS TIBULLUS.

Klag', o Albius, nicht allzu gerührt das Leid,
Das dir Glycera schafft, noch in Verzweifelung
Sing' elegischen Gram, weil dich ein jüngerer
Ueberglänzt nach verlezter Treu.

Schau, Lykóris, die Stirn enge vom Lockenhaar;
Flammt für Cyrus in Glut; Cyrus, wiewohl verschmäht,
Neigt zur Pholoe sich; aber zuvor gesellt
Sich dem Appulerwolf das Reh,

Als der schmähliche Buhl Pholoe's Herz bethört.
So hats Venus gewollt: die an Gestalt und Sinn
Manch unähnliches Paar unter das ehrne Joch,
Froh des grausamen Spiels, vereint.

Selbst mich, welchem sich hold edlere Lieb' entbot,
Hielt in Bande der Lust Myrtale eingeschmiegt,
Unfrei jüngst, und empor stürmend, wie Adria's
Meer die Calaberbucht umtobt.

ODE XXXIV. — AD SEIPSUM.

Parcus Deorum cultor, et infrequens,
Insanientis dum sapientiæ
Consultus erro; nunc retrorsum
Vela dare, atque iterare cursus
Cogor relictos. Namque Diespiter
Igni corusco nubila dividens
Plerumque, per purum tonantes
Egit equos, volucremque currum,

Quo bruta tellus, et vaga flumina,
Quo Styx, et invisi horrida Tænari
Sedes, Atlanteusque finis
Concutitur. Valet ima summis
Mutare, et insignem attenuat Deus,
Obscura promens. Hinc apicem rapax
Fortuna cum stridore acuto
Sustulit: hic posuisse gaudet.

ODE XXXV. — AD FORTUNAM.

O Diva, gratum quæ regis Antium,
Præsens vel imo tollere de gradu
Mortale corpus, vel superbos

Vertere funeribus triumphos!
Te pauper ambit sollicita prece
Ruris colonus, te dominam æquoris

ODA XXXIV.

Guiado de fatal sabiduría,
Desdeñé un tiempo el culto de los dioses.
Llegó ya empero el dia
De enderezar hàcia el opuesto lado
Velas y proa, y deshacer lo andado.

Pues hendiendo mil veces el tonante
Con vivo fuego el seno de las nubes,
Su carro resonante
Por el cielo agité puro y sereno,
Y los bridones del rugiente trueno;

Y al raudo rio, á la pesada tierra,
Al negro Estix y al hórrido Tenaro
Y al alto Atlante aterra.
El Dios del rayo en su sin par grandeza
Alzar puede á las nubes la bajeza;

Y elevando tal vez al abatido,
Derroca de su gloria al poderoso.
Con horroroso ruido
Lo que derriba alli fortuna airada,
Aqui propicia en levantar se agrada.

ODA XXXV. — A LA FORTUNA.

Deidad que en Ancio reinas delicioso,
Y ora á inefable alteza
Del mortal alzar puedes la bajeza,
O las pompas triunfales
Trocar en luto y tristes funerales:
El pobre labrador tu nombre invoca,
Fortuna, humildemente,
Y del ponto señora omnipotente

ODE XXXIV.

Mentre cultor de' numi avaro e tiepido
Mastro di saver folle errando aggiromi,
A ritorcer le vele or sono astretto,
E 'l prisco a rivarcar corso negletto;

Poichè 'l padre del dì con man fulminea
Nubi-fendente, spesso il carro aligero
Spigne e i destrier fra 'l tuono, e fra 'l baleno
Per la cerula volta a ciel sereno:

A quel muggir l' inerte suolo, e i rapidi
Fiumi, lo Stige a quel muggire, e 'l Tenaro,
Stanza invisa di orror, scuotonsi, e tremà
De l' atlantico mar la sponda estrema.

Può il Nume il sommo in imo, il grande in tenue
Cangiar, luce spargendo ove più intenebri.
Lì rapace Fortuna acuta stride,
Spianando un monte; qui l' innalza, e ride.

ODE XXXV. — ALLA FORTUNA.

O dea, che in Anzio diletta imperi,
Da l' imo grado pronta ad estollere
Mortal giacente; pronta in funerei
Cipressi a volgere i lauri alteri,

Te invoca il misero agricoltore
Fervidamente; te, de l' oceano

ODE XXXIV. — PALINODIE.

Avare envers les dieux, peu assidu à leurs autels, et suivant une sagesse insensée, je m'étais égaré; maintenant je suis obligé de tourner ma voile et de reprendre la route que j'avais abandonnée.

Jupiter, dont les foudres étincelants perçaient souvent les nues, a lancé, au milieu d'un ciel pur, les coursiers tonnants de son char ailé, et la terre massive, les fleuves errants, le Styx, l'horrible séjour de l'odieux Ténare, l'Atlas, limite de l'univers, en sont ébranlés.

Il peut, ce dieu, produire au grand jour ce qui est obscur, abaisser ce qui est élevé, et élever ce qui est humble. Ici la fortune aux mains avides enlève avec un bruyant éclat un diadème qu'elle va, joyeuse, placer ailleurs.

ODE XXXV. — A LA FORTUNE.

O toi qui gouvernes la riante Antium, déesse toujours prête, soit à élever un mortel du rang le plus bas au faîte des grandeurs, soit à changer en funérailles de superbes triomphes; c'est toi que le pauvre habitant des champs assiége de sa prière inquiète; c'est toi, dominatrice des mers, qu'invoque quiconque

---

ODE XXXIV.

A fugitive from heaven and prayer,
I mock'd at all religious fear,
Deep-scienc'd in the mazy lore
Of mad philosophy; but now
Hoist sail, and back my voyage plough
To that blest harbour, which I left before.
For lo! that awful heavenly Sire,
Who frequent cleaves the clouds with fire,
Parent of day, immortal Jove!
Late thro' the floating fields of air,
The face of heaven serene and fair,
His thundering steeds and winged chariot drove;
When at the bursting of his flames,
The ponderous earth and vagrant streams,
Infernal Styx, the dire abode
Of hateful Tænarus profound,
And Atlas to his utmost bound,
Trembled beneath the terrors of the god.
The hand of Jove can crush the proud
Down to the meanest of the crowd,
And raise the lowest in his stead;
But rapid fortune pulls him down,
And snatches his imperial crown,
To place, not fix it, on another' head.

ODE XXXV. — TO FORTUNE.

Goddess, whom Antium, beauteous town, obeys,
Whose various will with instant power, can raise
Frail mortals from the depths of low despair,
Or change proud triumphs to the funeral tear;

Thee the poor farmer, who with ceaseless pain
Labours the soil; thee, mistress of the main,

ODE XXXIV. — DIE UMKEHR.

Sparsam den Göttern dienend und seltener,
Solang' ich Unsinn-redender Weisheit treu
Nachtappt' in Irrsal, wend' ich jezo
Wieder die Segel aus Zwang, und steure

Rückwärts die Laufbahn. Siehe, Diespiter,
Der Wolkennacht mit zuckenden Flammen sonst
Zerspaltet, trieb durch klaren Aether
Donnernde Ross', und den Flügelwagen:

Dem rings die Erdlast, schweifende Ströme rings,
Dem unten Styx und Tänarus grausige
Abgründ', und Atlas fernster Weltsaum
Schütterten. Hohes vertauscht mit Niedrem

Machtvoll, und senket stralenden Glanz ein Gott,
Das Dunkle hebend. Schwirrendes Fluges stürmt
Fortuna, die hinweg die Kron' hier
Raffet, und dort nach Gelüst sie hinlegt.

ODE XXXV. — AN FORTUNA.

O Göttin, huldreich waltend in Antium,
Die schnell entscheidend nun aus dem Staub' erhöht,
Was sterblich aufwuchs, nun in Todes-
Klage den stolzen Triumf verwandelt!

Dich ruft, wer dürftig arme Gefilde baut,
Mit bangem Flehn; dir, Flutenbeherrscherin,

Quicumque Bithyna lacessit
Carpathium pelagus carina.
Te Dacus asper, te profugi Scythæ,
Urbesque, gentesque, et Latium ferox,
Regumque matres barbarorum, et
Purpurei metuunt tyranni,
Injurioso ne pede proruas
Stantem columnam, neu populus frequens
Ad arma cessantes, ad arma
Concitet, imperiumque frangat.
Te semper anteit sæva Necessitas,
Clavos trabales, et cuneos manu
Gestans ahena; nec severus
Uncus abest, liquidumque plumbum.
Te Spes, et albo rara Fides colit
Velata panno; nec comitem abnegat
Utcumque mutata potentes
Veste domos inimica linquis.
At vulgus infidum, et meretrix retro
Perjura cedit: diffugiunt cadis
Cum fæce siccatis amici,
Ferre jugum pariter dolosi.
Serves iturum Cæsarem in ultimos
Orbis Britannos, et juvenum recens
Examen Eois timendum
Partibus, Oceanoque rubro.

Te acata aquel que bruma
En nave osada la salobre espuma.
Y acatante ciudades y naciones,
Y el latino arrogante,
Y el dacio fuerte y el escita errante;
La púrpura tus leyes
Honra, y las madres de estrangeros reyes.
No la firme columna de imperio
Hunda tu enojo, Diosa;
Ni dejes que la plebe numerosa
Instigue al ciudadano,
Y á Roma su furor destroze insano.
La Necesidad fiera te precede,
Y en la su impìa diestra
Clavos enormes, ominosos muestra,
Y el garfio retorcido,
Ferreas cuñas y plomo derretido.
De ti en pos la Esperanza, la Fe rara
De albo velo ceñida,
Corre y te adora, cuando tú ofendida,
Tus adornos dejando,
Vas el alcazar alto abandonando.
Entonces el falso amigo se retira,
Y la infame ramera,
La carga huyendo de desgracia fiera,
Y los que fieles fueron
Hasta que al rico en la míseria hundieron,
Guarda, Fortuna, á Cesar que al britano
Lleva la dura guerra
Allá al confin de la anchurosa tierra,
Con juventud valiente,
Temible á las regiones del oriente.

Dominatrice chiunque provochi
L'onde carpatie con traci prore.

Te i Sciti profughi, te Dacia armata,
E genti e popoli, e 'l fero Lazio;
Te de' Re barbari le madri temono,
E la tirannide imporporata.

Deh! non travolgere con piede altero
L' erta colonna, nè folto popolo
A l'arme a l'arme, gridando, i placidi
Sollevi, e abbattere osi l'Impero.

E a te perpetua crudel foriera
Necessitade, cui la man ferrea
Spannali aguti armano e cunei
E piombo liquido, e grampa austera.

Te Speme venera, e in bianca vesta
Fe, che si rara, non mai scompagnasi,
Nè l' uom disdice, di cui tu l' auree
Soglie, cangiandoti, lasci molesta.

Ma vulgo perfido, spergiura putta
S'arretra; il giogo librarne sfuggono,
Sino a la feccia, piochè ne veggono
Gli amici ipocriti la tazza asciutta.

Deh! serba Cesare, che tende ardito
Girne agli estremi Britanni, e 'l giovine
Sciame novello, che fia terribile
Al rosso oceano, di Gange al lito.

fatigue les mers Carpathiennes de sa carène de Bithynie ; c'est toi que redoutent le Dace farouche, le Scythe vagabond, les villes, les nations, les mères des rois barbares ; les tyrans tremblent sous leur pourpre que, d'un pied injurieux, tu ne renverses la colonne sur laquelle ils s'appuient, et que le peuple soulevé n'appelle aux armes les citoyens oisifs et ne brise leur puissance.

Devant toi marche l'impitoyable Nécessité, portant dans sa main d'airain des coins, le croc fatal, le plomb liquide et des clous énormes.

L'Espérance te rend hommage, ainsi que la Fidélité si rare, qui, voilée d'une blanche tunique, ne refuse pas de t'accompagner, lors même que, changeant de vêtements, tu abandonnes en ennemie la demeure des grands.

Mais le vulgaire sans foi et la parjure courtisane se retirent : ingénieux à repousser le joug du malheur, ils fuient ces faux amis, dès qu'il ne reste plus dans les tonneaux qu'une lie desséchée.

Conserve César prêt à marcher contre les Bretons aux extrémités du monde ; conserve cet essaim de nouveaux guerriers qui seront bientôt redoutables à la mer Rouge et aux régions Orientales.

The sailor, who with fearless spirit dares
The rising tempest, courts with anxious prayers :

Thee the rough Dacian, thee the vagrant band
Of field-born Scythians, Latium's warlike land,
Cities and nations, mother-queens revere,
And purple tyranny beholds with fear.

Nor in thy rage with foot destructive spurn
This standing pillar and its strength o'erturn ;
Nor let the nations rise in bold uproar,
From peace arise, to break th' imperial power.

With solemn pace and firm, in awful state
Before thee stalks inexorable Fate,
And grasps impaling nails and wedges dread,
The hook tormentous and the melted lead :

Thee hope and honour, now, alas, how rare !
With white enrob'd, attend with duteous care,
When from the palace of the great you fly
In angry mood and garb of misery.

Not such the crowd of light companions prove,
Nor the false mistress of a wanton love,
Faithless who wait the lowest dregs to drain,
Nor friendship's equal yoke with strength sustain.

Propitious guard the prince, who bold explores
His venturous way to farthest Britain's shores !
Our new-rais'd troop be thy peculiar care,
Who dreadful to the east our banners bear.

Wess Barke voll Bithynerladung
Trotz der karpathischen Woge bietet.

Dir zagt' der Daker Hord', und der Scyth' in Flucht,
Dir Städt und Völker, Latiums Krieger dir,
Die Mütter auch der Barbarfürsten,
Und die gepurpurten Machtgebieter :

Dass nicht herunter stürze dein Fusz mit Hohn
Die stehnde Grundseul', und das gedrängte Volk
Zu Waffen, was noch säumt, zu Waffen
Reg', und die Obergewalt zermalme.

Vor dir beständig gehet der grause Zwang,
Der starke Balkennägel und Keile trägt
In ehrner Hand, auch ernster Klammern
Nicht, und geschmolzenes Bleis, ermangelt.

Dich ehret Hofnung, seltene Treue dich,
Die weisz umhüllt nie deinem Geleit entsagt,
Wenn auch nach umgetauschter Kleidung
Feindlich ein mächtiges Haus du räumest.

Treuloser Pöbel weicht und die Buhlerin
Meineidig rückwärts; plözlich, sobald dem Fass
Versiegt die Hef' ist, fliehn die Freunde,
Falsch dem gemeinsamen Joch entschlüpfend.

Erhalte Cäsarn, der zu den äuszersten
Britannen ausgeht, und die erlesene
Streitjugend, schreckenvoll Aurora's
Morgenbezirk' und dem rothen Weltmeer !

Eheu! cicatricum, et sceleris pudet,
Fratrumque. Quid nos dura refugimus
Ætas? quid intactum nefasti
Liquimus? unde manus juventus

Metu Deorum continuit? quibus
Pepercit aris? O utinam nova
Incude diffingas retusum in
Massagetas, Arabasque ferrum!

ODE XXXVI. — AD PLOTIUM NUMIDAM.

Et thure, et fidibus juvat
Placare, et vituli sanguine debito
Custodes Numidæ Deos;
Qui nunc Hesperia sospes ab ultima
Caris multa sodalibus,
Nulli plura tamen dividit oscula,
Quam dulci Lamiæ; memor
Actæ non alio rege puertiæ,

Mutatæque simul togæ.
Cressa ne careat pulchra dies nota,
Neu promptæ modus amphoræ,
Neu morem in Salium sit requies pedum,
Neu multi Damalis meri
Bassum Threïcia vincat amystide,
Neu desint epulis rosæ,
Neu vivax apium, neu breve lilium.

Nuestros escesos de rubor nos cubran,
Y la sangre romana
Por romanos vertida en lucha insana;
Linage endurecido,
¿Qué delitos no habemos cometido?
¿Qué altar la juventud, que lugar santo
Respetó despiadada?
Al yunque vuelve la sangrienta espada,
Diosa, para castigo
Del masageta y árabe enemigo.

ODA XXXVI.

Salvo tornó Numida
De la remota España.
Al alto cielo que guardó su vida
Suba el incienso, el cántico entonemos,
Y un tierno recental sacrifiquemos.

Ciñe en sus tiernos brazos
Numida á sns amigos,
A Lamia empero en mas estrechos lazos;
Bajo un mismo maestro niños fueron,
Y la toga viril juntos vistieron.

Este felice dia
Notad con blanca piedra,
Dé vuelta el jarro, y viva la alegría,
Y de los viejos salios á la usanza
Nada interrumpa la ligera danza.

Y no la bebedora
Damali á Baso esceda
En vaciar copas, ni al banquete ahora
Falte el ápio vivaz, ni el lirio breve,
Ni las rosas que seca el aura leve.

Ci fan le margini onta, e le spade,
Ohimè! che 'l sangue fraterno bebbero.
Qual fren ci strinse? da quale infamia
Cessò nostr' empia di ferro estade?

Conobbe limiti? Gli dei, gli altari
Qual giovin destra fer parca e timida?
Dea, contra i Geti deh! tempra e gli Arabi
Su nuova incudine gli ottusi acciari.

ODE XXXVI.

Con torel promesso in vittima,
E con cetre, e con profumi
Onorar giovi di Nùmida
I custodi amici numi:
Da l' estrema Esperia reduce
Nel dividere gli amplessi
Fra' compagni, al dolce Lamia
Dà più caldi i baci e spessi.
La primiera ad un medesimo
Reggitor d' ambo affidata
Puerile età rammemora,
E la toga insiem cangiata.
Gnossia nota al dì festevole
Deh! non manchi, nè a sestiere
Misurar si voglia l' anfora,
Tratta fuori del celliere.
Non sia tregua a danze salie,
Nè di Basso vincitrice
Sia con trace scifo Dàmali,
La solenne trincatrice.
Nè al convito rose manchino,
Breve giglio, apio vivace:
Incantato tutti in Damali
Terran l' ebbro occhio salace;

Hélas! nous rougissons de nos cicatrices, de nos crimes, du meurtre de nos frères! Siècle cruel! devant quel forfait avons-nous reculé? quel attentat n'avons-nous pas commis? de quel objet la main de la jeunesse a-t-elle été détournée par la crainte des dieux, et quels autels a-t-elle épargnés? Ah! puisses-tu forger de nouveau sur l'enclume nos fers émoussés, et les tourner contre le Massagète et l'Arabe!

ODE XXXVI. — SUR LE RETOUR DE PLOTIUS NUMIDA.

Je veux, par mon encens, ma lyre, et la promesse du sang d'un jeune taureau, m'acquitter envers les dieux protecteurs de Numida.

Le voilà revenu sain et sauf du fond de l'Hespérie; le voilà prodiguant ses embrassements à ses amis chéris et à son tendre Lamia plus qu'à tout autre; il se souvient de leur enfance passée sous le même gouverneur, et de la robe virile changée ensemble.

N'oublions pas de marquer, avec la craie blanche, ce jour fortuné; que le vin coule sans mesure de l'amphore apportée au milieu de nous.

A l'exemple des Saliens, point de repos à nos danses; que Damalis se laisse vaincre par Bassus dans l'art de vider, d'un seul trait, sa coupe pleine, à la manière des Thraces, et que le banquet ne manque ni de roses, ni du lis éphémère, ni de l'ache vivace.

Alas! the shameless scars! the guilty deeds,
When by a brother's hand a brother bleeds!
What crimes have we, an iron age, not dar'd?
Through reverence of gods what altar spar'd?

Oh that our swords with civil gore distain'd,
And in the sight of gods and men profan'd —
Oh forge again, dread queen, the temper'd steel,
And let our foes the pointed vengeance feel.

ODE XXXVI.

With incense heap the sacred fire,
And bolder strike the willing lyre.
Now let the heifer's votive blood
Pour to the gods its purple flood;
Those guardian gods, from farthest Spain,
Who send our Numida again.
A thousand kisses now he gives,
A thousand kisses he receives,
But Lamia most his friendship proves
Lamia with tenderness he loves.
At school their youthful love began,
Where they together rose to man.
With happiest mark the day shall shine,
Nor want th' abundant joy of wine;
Like Salian priests the dance we'll lead,
And many a mazy measure tread.
Now let the Thracian goblet foam,
Nor in the breathless draught o'ercome
Shall Bassus yield his boasted name
To Damalis of tippling fame:
Here let the rose and lily shed
Their short-liv'd bloom; let parsley spread
Its living verdure o'er the feast,
And crown with mingled sweets the guest:

Uns reut der Narben, und des Vergehns, und ach!
Der Brüder! Was doch mieden wir eisernes
Zeitalter? was doch blieb des Gräuels
Uns unberührt? wo enthielt die Jugend

Aus Götterfurcht sich freveler That? wo ward
Altären Schonung? O den gestümpften Stahl,
Auf neuem Ambos schmied' ihn gegen
Araber um, und den Massageten!

ODE XXXVI. — AN PLOTIUS NUMIDA.

Weihrauch bring' ich, und Saitenhall,
Froh zum Dank, und des Kalbs lange gelobtes Blut,
Für die Götter des Numida,
Der, gesund von dem Rand' Hesperus heimgekehrt,

Viel den theuren Genossen rings,
Aber keinem so viel zärtliche Küsse theilt,
Als dem trautesten Lamia;
Weil in einerlei Zucht beiden die Kindheit schwand,

Und zugleich sie die Tog' umschloss.
Nicht des kretischen Strichs mangle der schöne Tag!
Nicht sey Masz dem gelangten Krug,
Nicht in salischem Tanz Ruhe dem Fusz vergönnt!

Nicht die Zecherin Damalis
Zech' im thracischen Zug' unsern Bassus ob!
Nicht seyn Rosen dem Mahl, und nicht
Lebens Eppich entfernt, flüchtige Liljen nicht!

Omnes in Damalim putres
Deponent oculos; nec Damalis novo
Divelletur adultero,
Lascivis ederis ambitiosior.

ODE XXXVII. — AD SODALES.

Nunc est bibendum, nunc pede libero
Pulsanda tellus, nunc Saliaribus
Ornare pulvinar Deorum
Tempus erat dapibus, sodales.
Antehac nefas depromere Cæcubum
Cellis avitis, dum Capitolio
Regina dementes ruinas,
Funus et imperio parabat,
Contaminato cum grege turpium
Morbo virorum: quidlibet impotens
Sperare, fortunaque dulci
Ebria. Sed minuit furorem
Vix una sospes navis ab ignibus:
Mentemque lymphatam Mareotico
Redegit in veros timores
Cæsar; ab Italia volantem
Remis adurgens, accipiter velut
Molles columbas, aut leporem citus
Venator in campis nivalis
Æmoniæ, daret ut catenis

En Damali beodos
Los sus ojos livianos
Clavarán luego, clavaranlos todos,
Mientras ella estrecha al jóven venturoso,
Cual yedra amante al álamo coposo.

ODA XXXVII. — A SUS AMIGOS.

Ya, ya beber podemos,
Y la tierra batir con libre planta.
Amigos, coronemos
De manjares sin fin la mesa santa.
Sacar fue antes vedado
Del tonel viejo el Cécubo guardado,

En tanto que ambiciosa,
De loca vanidad aconsejada,
Y en la hueste asquerosa
De sus torpes eunucos confiada,
Ruina Cleopatra brava
A Roma y al imperio amenazaba.

Pero pronto del fuego
De naves mil apenas libre una,
Cedió su furor ciego,
Cedió la embriaguez de su fortuna,
Y su alma que exaltára
El vino egipcio, César aterrára;

Aherrojarle anhelando,
Al monstruo persiguió fata á Roma
César en pos marchando,
Cual gavilan á cándida paloma,
O á liebre temerosa
Entre la nieve el cazador acosa.

Pur non fia dal nuovo adultero
Svelta Damali, chè stretta
Il ricigne, più de l' edera
Tortuosa, lascivetta.

ODE XXXVII. — A' COMPAGNI.

Or lice bevere, or con piè libero
Il suol percuotere: compagni, a' Divi
Con saliari-cibi festivi
I pulvinari-tempo è d' ornar.

Pria non fu lecito trarre da l' anfore
Avite il cecubo, mentre reina
Folle d' orgoglio-strage e ruina
Al Campidoglio-credea portar.

Cinta di mutila inferma greggia,
D' uomini obbrobrio, non meta alcuna
Sperando avea, chè di fortuna
Tazza circéa-ferveale in cor.

Ma scemò l' impeto salva sol unica
Nave a l' incendio, e spirò a l' ebro
Dal vin d' Egitto-caldo cerèbro
Cesare invitto-vero timor.

Egli da Italia fuggente inseguela
A voga rapida, come sparviere
Molle colomba-o come arciere
Sul lepre piomba-d' Emonia al pian;

Avides de volupté, tous les regards s'attacheront sur Damalis ; mais rien n'arrachera Damalis au nouvel amant qu'elle enlace de ses bras plus caressants encore que le lierre amoureux.

ODE XXXVII. — A SES AMIS.

C'est maintenant qu'il faut boire, ô mes amis, c'est maintenant que nous devons, d'un pied libre, frapper la terre ; il est temps d'orner de mets saliens les coussins sacrés.

Naguère il n'était pas permis de tirer le Cécube de nos antiques celliers, tandis qu'une reine impuissante à gouverner ses espérances sans limites, et s'enivrant de sa fortune prospère avec un troupeau d'hommes flétris par une maladie infame, préparait, dans sa démence, des ruines au Capitole et des funérailles à l'empire.

Mais la vue d'un seul de ses vaisseaux, à peine échappé aux flammes, a calmé sa fureur.

Cette ame, troublée par les vapeurs du vin maréotique, César la jeta dans des terreurs réelles, lorsque, tel qu'un épervier qui fond sur de faibles colombes, ou l'agile chasseur qui poursuit un lièvre dans les campagnes neigeuses de l'Émonie, il excitait ses ra-

---

On Damalis each amorous boy
Shall gaze with eyes that flow with joy,
While she, as curls the ivy-plant,
Shall twine luxuriant round her new gallant.

ODE XXXVII. — TO HIS COMPANIONS.

Now let the bowl with wine be crown'd,
Now lighter dance the mazy round,
And let the sacred couch be stor'd
With the rich dainties of a Salian board.
Sooner to draw the mellow'd wine
Prest from the rich Cæcubian vine
Were impious mirth, while yet elate
The queen breath'd ruin to the Roman state.
Surrounded by a tainted train
Of men effeminate, obscene,
She rav'd of empire — nothing less —
Vast in her hopes and giddy with success.
But hardly rescu'd from the flames,
One lonely ship her fury tames;
While Cæsar with impelling oar
Pursu'd her flying from the Latian shore:
Her, with Egyptian wine inspir'd,
With the full draught to madness fir'd,
Augustus sober'd into tears,
And turn'd her vision into real fears.
As darting sudden from above
The hawk attacks a tender dove:
Or sweeping huntsman drives the hare
O'er wide Æmonia's icy deserts drear;
So Cæsar through the billows prest
To lead in chains the fatal pest:
But she a nobler fate explor'd,
Nor woman-like beheld the deathful sword.
Unmov'd she saw her state destroy'd,
Her palace now a lonely void,

Alle heften auf Damalis
Wollustblicke; doch nie trennet sich Damalis
Von dem neuen Eroberer,
Mehr als Efeugerank, brünstig ihm angeschmiegt!

ODE XXXVII. — AUF DEN TOD DER KLEOPATRA.

Nun froh gebechert! nun mit dem Fusz den Grund
Gestampft in Freiheit! nun saliarischem
Festmahl die Polsterpracht der Götter
Ward, o Genossen, vergönnt zu breiten.

Nicht ziemt' uns ehmals Cakuber, vorgelangt
Aus Ahnenzellen, während die Königin
Dem Kapitol Umsturz in Wahnsinn,
Tod dem gewaltigen Reich bestimmte,

Mit schandbeladnem Schwarme des kränkelnden,
Halbmannsgeschlechtes, alles zu hoffen frech,
Die ganz vom Taumelkelch Fortuna's
Trunkene! Doch es verschwand die Wut ihr,

Als kaum den Feuern Eines der Schiff' entrann;
Den Geistesschwindel, den Mareotiker
Aufbrauste, schuf zu wahrem Schrecken
Cäsar, vom Italerstrand mit Rudern

Den Flug verfolgend (so wie der Habicht folgt
Kraftlosen Tauben, so wie dem Hasen rasch
Nachsezt der Weidmann durch beschneites
Hämonerfeld), dass er schläng' in Fesseln

Fatale monstrum ; quæ generosius
Perire quærens, nec muliebriter
Expavit ensem, nec latentes
Classe cita reparavit oras.
Ausa et jacentem visere regiam
Vultu sereno fortis, et asperas
Tractare serpentes, ut atrum
Corpore combiberet venenum,
Deliberata morte ferocior ;
Sævis Liburnis, scilicet invidens
Privata deduci superbo
Non humilis mulier triumpho.

ODE XXXVIII. — AD PUERUM.

Persicos odi, puer, apparatus ;
Displicent nexæ philyra coronæ :
Mitte sectari, rosa quo locorum
Sera moretur.
Simplici myrto nihil allabores
Sedulus curo ; neque te ministrum
Dedecet myrtus, neque me sub arcta
Vite bibentem.

A fin mas noble empero
Ella aspirando en desventura tanta,
No el afilado acero
Temió, cual hembra, quien la muerte espanta,
Ni en region ignorada
Corrió á esconderse con ligera armada :
Que en sereno semblante
Vió de los suyos la agonía fiera,
Y feroz de el instante
En que morir con gloria resolviera,
Al pecho denodado
Aplica leda el aspid provocado,
Hincha luego sus venas
El tósigo que en ellas se derrama ;
Que mas que las cadenas
Del Liburno bajel, perecer ama,
Y que verse, humillada ;
Del vencedor ufano al carro atada.

ODA XXXVIII. — A SU PAGE.

No me agrada, niño,
El lujo de Persia,
Ni que mis guirnaldas
Anuden ó prendan
Del tejo frondoso
Sutiles cortezas;
Ni rosas tardias
Buscarme pretendas,
Mas de verde mirto
Ciñe mi cabeza ;
Que bajo la parra
Sombria y amena,
Lo mismo á mí el mirto
Bebiendo me asienta,
Que á ti que la copa
De vino me llenas.

Di avvincer avido la belva indomita,
Che più magnanima morte chiedente,
Ferro non pave-femminilmente,
Nè cerca in nave-lido lontan.

Imperturbabile la Reggia in cenere
Rimira, e gli aspidi, che affigge al seno,
Perchè ne insorsi-l'atro veneno,
A crudi morsi-osa innasprir.

Più fiera, ancidersi poichè delibera,
Sdegna che traggano navigli ostili
Donna regale-fra spoglie umili
Il trionfale-carro a seguir.

ODE XXXVIII. — AL VALLETTO.

Non vo' persi apparati, odio ghirlande
Con tiglio inteste ; d' indagar deh ! schiva,
Garzon, il sito, ove sue foglie spande
Rosa tardiva.

Nulla mi cal che tu vigil proveggia,
Del mirto in fuor: nè il mirto a te, coppiero,
Sconvien, nè a me, cui densa vite ombreggia
Intento a bere.

meurs, et volait, loin de l'Italie, pour livrer aux chaînes ce monstre fatal.

Mais, jalouse d'un plus noble trépas, cette femme ne trembla pas comme les autres femmes devant une épée, et ne chercha point, sur de rapides vaisseaux, des rivages ignorés.

Inébranlable, elle aussi osa contempler d'un œil serein son palais renversé; plus fière, depuis qu'elle est déterminée à mourir, cette femme superbe presse dans ses mains d'affreux serpents pour faire pénétrer dans ses veines leur noir venin, et dérobe ainsi aux cruels Liburniens la gloire de conduire une reine déchue aux fêtes d'un triomphe orgueilleux.

ODE XXXVIII. — A SON ESCLAVE.

Enfant, je hais le faste des Perses, et les couronnes liées avec l'écorce du tilleul me déplaisent. Dispense-toi de chercher en quels lieux s'épanouit la rose tardive, et que ton zèle n'ajoute rien au simple myrte: le myrte te sied quand tu me sers; il me sied lorsque je bois sous le feuillage touffu d'une treille.

Nor with her profligated host
For succour fled to some far distant coast.

With fearless hand she dar'd to grasp
The writhings of the wrathful asp,
And suck the poison through her veins,
Resolv'd on death and fiercer from its pains;

Then scorning to be led the boast
Of mighty Cæsar's naval host,
And arm'd with more than mortal spleen,
Defrauds a triumph and expires a queen.

ODE XXXVIII. — TO HIS SLAVE.

I tell thee, boy, that I detest
The grandeur of a Persian feast,
Nor for me the linden's rind
Shall the flowery chaplet bind;

Then search not where the curious rose
Beyond its season loitering grows,
But beneath the mantling vine
While I quaff the flowing wine,

The myrtle's wreath shall crown our brows,
While you shall wait and I carouse.

—

Das Graun des Schicksals! welche, den edleren
Ausgang sich suchend, weder das Schwert als Weib
Verzagend hob, nach neuer Winkel
Schutz mit beschleunigter Flott' erstrebte:

Kühn, anzuschaun die liegende Königsburg
Mit heiterm Antliz, tapfer zu fassen auch
Grimmvolle Nattern, um ihr schwarzes
Gift in den starrenden Leib zu saugen;

Nach abgewognem Tode noch trotziger;
Liburnerjachten neidend den grausend Stolz,
Wenn würdelos sie zum Triumfzug,
Nicht sie ein niederes Weib! entführt ward.

ODE XXXVIII. — AN DEN DIENER.

Perseraufwand ist mir verhasst, o Jüngling;
Nicht gefällt mit Schleifen der Lind' ein Prunkkranz.
Spare dir Nachforschung, ob wo verspätet
Weile die Rose.

Nichts der Myrt' einfachem Gesspross hinzumühn
Sollst du arbeitselig. Nicht dir dem Schaffner
Steht die Myrt' unfein, noch mir selbst dem Trinker
Unter dem Rebdach.

—

ODES D'HORACE.

LIVRE DEUXIÈME.

TEXTE LATIN.

TRADUCTION EN VERS ESPAGNOLS PAR BURGOS ;
— EN VERS ITALIENS PAR GARGALLO ;
— EN FRANÇAIS ET EN PROSE PAR MONFALCON :
— EN VERS ANGLAIS PAR FRANCIS ;
— EN VERS ALLEMANDS PAR VOSS.

ODE I. — AD C. ASINIUM POLLIONEM.

Motum ex Metello consule civicum,
Bellique causas, et vitia, et modos,
Ludumque Fortunæ, gravesque
Principium amicitias, et arma
Nondum expiatis uncta cruoribus,
Periculosæ plenum opus aleæ
Tractas, et incedis per ignes
Suppositos cineri doloso.
Paulum severæ Musa tragœdiæ
Desit theatris: mox, ubi publicas
Res ordinàris, grande munus
Cecropio repetes cothurno,

Insigne mœstis præsidium reis,
Et consulenti, Pollio, curiæ,
Cui laurus æternos honores
Dalmatico peperit triumpho.
Jam nunc minaci murmure cornuum
Perstringis aures; jam litui strepunt;
Jam fulgor armorum fugaces
Terret equos, equitumque vultus.
Audire magnos jam videor duces
Non indecoro pulvere sordidos,
Et cuncta terrarum subacta,
Præter atrocem animum Catonis.

ODA I. — A ASINIO POLION.

Polion, amparo al afligido reo,
Lustre, honor del senado,
Tú, cuya sien ciñó laurel sagrado,
Por inmortal trofeo
Del honor que logràras,
Cuando del fiero dálmata triunfáras:
Tú la guerra civil, que de Metelo
Nacer vió el consulado,
Escribes y su origen desastrado,
Y su estrago y su duelo,
Y los juegos de muerte,
En que se goza la enemiga suerte;
Y de los gefes la funesta liga,
Y teñida la espada
En sangre todavia no vengada:
Senda pisas, do abriga
So apariencia traidora
Ceniza fria chispa abrasadora.
Senda, Polion, de mil azares llena;
Falte, mientras el infando
Furor describes del airado bando,
Melpomene á la escena;
Que luego al alto empleo
Tornarás con coturno sofocleo.
De la ronca trompeta el son guerrero
Resuena ya en mi oido,
Y del clariu el pavoroso ruido;
Deslumbra el limpio acero
Al que al bridon enfrena,
Y de su pavor su brillo al bridon llena.
Ya á los valientes capitanes creo
En medio el campo honroso
Ver cubiertos de polvo glorioso;
Paréceme que veo
El orbe sojuzgado,
Menos del gran Caton el pecho osado.

ODE I. — AD ASINIO POLLIONE.

O del dubbio Senato,
O de' timidi rei nobil sostegno,
Pollion, che l' eterno al crine annodi
Dàlmata trionfal lauro onorato,
Descriver l' atro nembo è tuo disegno,
Ne' consolari desto
Di negri di Metello, i vizi, i modi,
Di guerra i semi, di fortuna i vari
Casi, de' Grandi 'l congiurar funesto,
E' tinti ancor ne' cari
Cittadin petti inespiati acciari.

Per lubrico ed incerto
Sentier t' innoltri ad ardua meta, e calchi
Col rischio a fianco un foco ancor non spento,
D' insidiosa cenere coperto.
Deh! scenda omai da' sanguinosi palchi
Melpomene severa,
E posto fine al pubblico lamento
Con sagge norme, a le ascoltanti arene
Torna, e a l' impresa altera;
Del coturno d' Atene
Torna allor cinto a le dolenti scene.

Corni orrisoni or parmi
Già udir, e squillar trombe, e duci alteri
Di non vil polve lordi alzar la voce
Assordatrice. Al lampeggiar de l' armi
Scoloran cavalier, ombran destrieri,
Tutta la terra è doma,
Salvo sol di Caton l' animo atroce.

ODE I. — A POLLION.

Tu racontes nos discordes civiles que vit commencer le consulat de Métellus, les motifs de cette guerre, ses calamités, ses vicissitudes, les jeux de la fortune, les funestes amitiés des grands, nos armes humides d'un sang qui n'est point encore expié, et dans ce travail, rempli de périlleux hasards, tu marches sur des feux recouverts d'une cendre trompeuse.

Que la Muse sévère de la tragédie abandonne un instant nos théâtres : bientôt, après avoir disposé le récit de ces grands événements, tu reprendras les nobles fonctions du poète et le cothurne de Cécrops, ô Pollion, conseil des sénateurs, illustre appui de l'accusé en larmes, toi pour qui sont nés, dans la Dalmatie vaincue, des lauriers immortels !

Déja tu fais résonner à notre oreille le son de la trompette menaçante; déja les clairons retentissent; déja l'éclat des armes épouvante les coursiers qui veulent fuir, et fait pâlir le cavalier; déja je crois entendre les accents de ces illustres chefs souillés d'une noble poussière, et voir l'univers entier soumis, excepté l'ame altière de Caton.

ODE I. — TO ASINIUS POLLIO.

Of warm commotions, wrathful jars,
The growing seeds of civil wars;
Of double fortune's cruel games,
The specious means, the private aims,
And fatal friendships of the guilty great,
Alas! how fatal to the Roman state!
Of mighty legions late subdu'd,
And arms with Latian blood imbru'd,
Yet unaton'd (a labour vast!
Doubtful the die, and dire the cast!)
You tread adventurous, and incautious tread
On fires, with faithless embers overspread :
Retard a while thy glowing vein,
Nor swell the solemn, tragic scene;
And when thy sage, historic cares
Have form'd the train of Rome's affairs,
With lofty rapture re-inflam'd, infuse
Heroic thoughts, and wake the buskin'd Muse.
O Pollio, thou the great defence
Of sad, impleaded innocence,
On whom to weigh the grand debate,
In deep consult the fathers wait;
For whom the triumphs o'er Dalmatia spread
Unfading honours round thy laurel'd head.
Lo! now the clarion's voice I hear,
Its threat'ning murmurs pierce mine ear;
And in thy lines with brazen breath
The trumpet sounds the charge of death;
Now, now the flash of brandish'd arms affright
The flying steed, and mars the rider's sight!
Panting with terror I survey
The martial host in dread array,
The chiefs, how valiant and how just!
Defil'd with not inglorious dust,
And all the world in chains, but Cato, see,
Of soul unshock'd, and savage to be free.

ODE I. — AN ASINIUS POLLIO.

Den Bürgeraufstand seit des Metellus Jahr,
Des Krieges Ursprung, Fehler und Wendungen,
Fortuna's falsches Spiel, und schrecklich
Endenden Fürstenverein, und Waffen,

Unausgesühntes Blutes noch fleckenreich :
Ein Werk, von misfalltragenden Würfeln voll,
Behandelst du, auf Gluten gehend,
Welche mit trüglicher Asch' umhüllt sind.

Lass kurz die Muse strenger Tragödie
Abstehn vom Schauplatz. Bald, wann des Reichs Geschäft
Du ausgeführt, tritt herrlich wieder
Auf dem cekropischen Festkothurnus :

Du edle Schutzwehr banger Gerichteten,
Und Rath der Weisen Kurie, Pollio,
Dem ewig Ehr' und Preis der Lorber
Bracht' im Triumf des Dalmatensieges.

Schon jezo tönt dein drohendes Horngetön
Dem Ohre, schon auch schmettert der Zinken Hall;
Schon blendet Waffenglanz die scheuen
Rosse zurück und der Reiter Antlitz.

Zu hören glaub' ich schon die erhabenen
Feldherrn, von nicht unrühmlichem Staub' entstellt,
Und rings der Erd' Umkreis gebändigt,
Auszer dem trotzenden Geist des Cato.

Juno, et Deorum quisquis amicior
Afris, inulta cesserat impotens
Tellure, victorum nepotes
Rettulit inferias Jugurthæ.
Quis non Latino sanguine pinguior
Campus sepulcris impia prælia
Testatur, auditumque Medis
Hesperiæ sonitum ruinæ?

Qui gurges? aut quæ flumina lugubris
Ignara belli? quod mare Dauniæ
Non decoloravere cædes?
Quæ caret ora cruore nostro?
Sed ne relictis Musa procax jocis
Ceæ retractes munera næniæ:
Mecum Dionæo sub antro
Quære modos leviore plectro.

ODE II. — AD CRISPUM SALLUSTIUM.

Nullus argento color est avaris
Abdito terris, inimice lamnæ
Crispe Sallusti, nisi temperato
Splendeat usu.

Vivet extento Proculeius ævo,
Notus in fratres animi paterni;
Illum aget penna metuente solvi
Fama superstes.

Del Africa los dioses protectores
Huyeran de su suelo,
No bastando á vengar su amargo duelo,
Mas de los vencedores
La progenie inmolada
De Yugurta aplacó la sombra airada.
¿Qué campo no atestigua, fecundado
Con la sangre romana,
Nuestros furores, nuestra rabia insana?
El medo alborozado
Oyó el terrible estruendo
Del latino poder que iba cayendo.
¿Cuál rio, cuál del ominoso estrago
El teatro no ha sido?
¿Qué mares nuestra rabia no ha teñido?
¿Qué playa en el aciago
Blandir de la impia diestra
No ha enrojecido en fin la sangre nuestra?
Mas no, Musa atrevida, abandonando
El juego y la alegria,
Renueves hoy la lúgubre elegia:
Ven, y con plectro blando,
Mientras el laud hieres,
Cantemos al amor y los placeres.

ODA II. — A CRISPO SALUSTIO.

Nada en el seno avaro de la tierra
Sumido el oro vale;
Nunca por tí, Salustio generoso,
Nunca por tí preciado,
Si no fue en buenos usos empleado.
De la fama en las alas inmortales
Sin fin de Proculeyo
El honor volará de gente en gente,
Y los siglos lejanos
Padre le aclamarán de sus hermanos.

Giuno, e gli amici dei, che gir lontani
Da l'afro inulto suol, vinti da Roma,
Poi de' prischi Romani
Svenâr la prole di Giugurta a' Mani.

Qual campo, di latina
Strage impinguato le sanguigne zolle,
Le scellera guerre non attesta
Co' sepolcri, e de l' itala ruina
Il suon, che sino al Medo alto si estolle?
Qual gorgo mai, qual fiume
Evvi, che ignori la tenzon funesta?
Le daunie schiere fra la morte e 'l lutto
A qual mar già non fero in rosse spume
Volger l' azzurro flutto?
Qual lido è mai del nostro sangue asciutto?

Canzon, che tenti? Mal vorresti ardita,
Obliando tuoi scherzi, or le dolenti
Corde trattar del vate ceo: deh! meco
Vienne a l' idalio speco,
Su la cetra a cercar con molli dita
Più facili concenti.

ODE II. — A C. SALLUSTIO CRISPO.

Crispo, avverso a metal, cui serbi chiuso
L'avara terra, non d' alcun colore
Fulge l' argento, se da provid' uso
Non trae splendore.

Chiaro per cor verso i german paterno
Vivrà lung' anni Proculeo: su l' ale
Suo nome agiterà con volo eterno
Fama immortale.

Junon et toutes les divinités amies de l'Afrique avaient abandonné cette terre qu'elles n'avaient pas la puissance de venger ; elles y ont ramené les fils des vainqueurs pour les immoler aux mânes de Jugurtha.

Quels champs, engraissés du sang latin, n'attestent point, par des tombeaux, nos combats impies et la chute de l'Hespérie, dont le bruit a été entendu même du Mède ?

Quels abymes, quels fleuves ont ignoré nos guerres lamentables ? Quelles mers n'ont pas été rougies par les massacres de la Daunie ? A quel rivage notre sang a-t-il manqué ?

Mais, ô Muse téméraire, abandonnerais-tu les jeux pour les lugubres accents du chantre de Céos? Viens avec moi dans l'antre de Dionée chercher de plus doux accords.

ODE II. — A CRISPE SALLUSTE.

L'or enfoui dans une terre avare n'a plus d'éclat, Crispus Sallustius ! toi, l'ennemi de ce métal, s'il ne brille d'un sage emploi ! Il vivra d'un long avenir ce Proculéius que son cœur paternel envers ses frères a rendu célèbre, et la renommée portera, d'une aile infatigable, son nom aux âges futurs.

Imperial Juno, fraught with ire,
And all the partial gods of Tyre,
Who feeble to revenge her cries,
Retreated to their native skies,
Have in the victor's bleeding race repaid
Jugurtha's ruin and appeas'd his shade.
What plain, by mortals travers'd o'er,
Is not enrich'd with Roman gore?
Unnumber'd sepulchres record
The deathful harvest of the sword,
And proud Hesperia rushing into thrall,
While distant Parthia heard the cumb'rous fall.
What gulf, what rapid river flows
Unconscious of our wasteful woes?
What rolling sea's unfathom'd tide
Have not the Daunian slaughters dy'd?
What coast encircled by the briny flood,
Boasts not the shameful tribute of our blood?
But thou, my Muse, to whom belong
The sportive jest and jocund song,
Beyond thy province cease to stray,
Nor vain revive the plaintive lay :
Seek humbler measures, indolently laid
With me beneath some love-sequester'd shade.

ODE II. — TO CRISPUS SALLUSTIUS.

Gold hath no lustre of its own,
It shines by temperate use alone,
And when in earth it boarded lies,
My Sallust can the mass despise.

With never-failing wing shall fame
To latest ages bear the name
Of Proculeius, who could prove,
A father, in a brother's love.

Der Juno Zorn, und wer der Olympier,
Huldreich den Afern, aus ungerächtem Land'
Ohnmächtig abzog, gab der Sieger
Enkel zum Opfer dem Staub Jugurtha's.

Wo nicht bezeuget, satt von Latinerblut,
Das Feld mit Gräbern Schlachten der Missethat?
Wo nicht von Meder selbst gehörten
Sturz, da Hesperia kracht' in Trümmer?

Sind Strudel, sind wo Ströme des Jammerkriegs
Unkundig? welches Meer, von der daunischen
Ermordung unentfärbet? welche
Küste, die unseres Bluts ermangelt? —

Doch nichts zu dreist mir, Muse, vom Scherz verirrt,
Erneue wieder ceïschen Klageton!
Hier, wo Diona's Grotte kühlet,
Suche mir leichteren Schwung des Liedes!

ODE II. — AN SALLUSTIUS CRISPUS.

Weder Farb' hat Silber noch Glanz, das geizig
Uns die Erd' einhüllt, o du Feind des Bleches,
Wenn es nicht, Sallustius Crispus, blank wird
Weisem Gebrauche.

Fernen Zeitraum lebt Proculejus Name,
Wohlbekannt durch väterlich Thun an Brüdern;
Ihn erhebt auf stets ungelöstem Fittig
Fama zur Nachwelt.

Latius regnes avidum domando
Spiritum, quam si Libyam remotis
Gadibus jungas, et uterque Pœnus
Serviat uni.
Crescit indulgens sibi dirus hydrops,
Nec sitim pellit, nisi causa morbi
Fugerit venis, et aquosus albo
Corpore languor.

Redditum Cyri solio Phraaten,
Dissidens plebi, numero beatorum
Eximit virtus, populumque falsis
Dedocet uti
Vocibus: regnum, et diadema tutum
Deferens uni, propriamque laurum,
Quisquis ingentes oculo irretorto
Spectat acervos.

ODE III. — AD Q. DELLIUM.

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem, non secus in bonis
Ab insolenti temperatam
Lætitia, moriture Delli;

Seu mœstus omni tempore vixeris,
Seu te in remoto gramine per dies
Festos reclinatum beàris
Interiore nota Falerni;

Mas poderoso, si la vil codicia
Dentro el pecho sofocas,
Crispo, serás, que si al remoto Gades
El Africa juntáras,
Y à una y otra Cartago domináras.
Bebiendo, del hidrópico el mal crece,
Que la sed no apacigua
Mientras la causa del ardor no ahuyenta,
Y morbosa blancura
Derrama por su piel la linfa impura.
No la virtud, porque de Ciro al solio
Volvió á subir Fraates,
Le contempla feliz; que no ella juzga,
Cual el vulgo liviano
Siempre engañado por prestigio vano.
Y ciñe solo de laurel glorioso
Y de diadema augusta
Al que en torno de sí montes alzarse
Viendo de plata y oro,
Ni aun se pára á mirar tanto tesoro.

ODA III. — A QUINTO DELIO.

Si de suerte importuna
Probares la crueza,
Muestra serenidad, Delio, y firmeza,
Y en la feliz fortuna
Moderada alegría,
Que de morir ha de llegar el dia;
Ora en honda tristura
Hayas hasta hoy yacido;
O en la pradera solitaria, henchido
El pecho de ventura,
Del falernio collado
Hayas bebido el néctar regalado,

L' alma domando, ebbra d' avare immagini,
Più regnerai, che i Gadi a l' afro suolo
Se unisci estremi, e fai le due Cartagini
Serve a te solo.

L'idrope crudelmente a sè pietoso
Gonfia, bee, nè disseta, se dal sangue
Non snida il germe, e 'l latice morboso
Dal corpo esangue.

Virtute esclude da lo stuol felice
Fraate, che di Ciro il tron risalse:
Distà dal vulgo, e al popolo disdice
Voci usar false;

Regno, e tranquillo diadema, e 'l lauro
Del suo crin trasferendo al sol, che puote
Fissar su' mucchi torreggianti d'auro
Pupille immote.

ODE III. — A Q. DELLIO.

Ne l' uman corso imperturbabil alma,
O Dellio a morir nato, ognor sovvienti
Serbar costante, o sia tempesta, o calma:

O tutti gli anni a te scorran dolenti,
O chino il fianco su l' erboso prato,
Lontano da l' accorger de le genti,

Ne' dì festivi fàcciati beato
Il buon falerno, e che tel rechin brami
Del più antico millesimo segnato,

Si tu réprimes d'ambitieux désirs, tu régneras sur un empire plus étendu que si tu joignais la Libye aux rives lointaines de Gades, et que si l'une et l'autre Carthage n'obéissaient qu'à toi.

Cruel pour lui-même, en satisfesant son envie, l'hydropique enfle de plus en plus; il n'étanchera point sa soif tant qu'une lymphe indolente fera pâlir son corps et que le principe du mal n'aura pas fui de ses veines.

Replacé sur le trône de Cyrus, Phraate est retranché du nombre des mortels heureux par la vertu, qui, ne jugeant pas comme le vulgaire, enseigne au peuple à désapprendre un faux langage, et ne décerne l'empire, le diadême et un véritable laurier qu'à celui qui regarde d'un œil impassible un monceau d'or.

ODE III. — A DELLIUS.

Dellius, souviens-toi de conserver une ame égale dans les circonstances difficiles, et inaccessible à cette joie insolente qui suit la prospérité; tu dois mourir, soit que tous tes jours s'écoulent dans la tristesse, soit qu'aux jours de fête, couché sur un gazon écarté, tu savoures le meilleur falerne.

By virtue's precepts to control
The thirsty cravings of the soul
Is over wider realms to reign,
Unenvied monarch, than if Spain
You could to distant Lybia join,
And both the Carthages were thine.
The dropsy, by indulgence nursed,
Pursues us with increasing thirst,
Till art expels the cause, and drains
The wat'ry languor from our veins
True virtue can the crowd unteach
Their false, mistaken forms of speech;
Virtue, to crowds a foe profest,
Disdains to number with the blest,
Phraates by his slaves ador'd,
And to the Parthian crown restor'd,
But gives the diadem, the throne,
And laurel wreath to him alone,
Who can a treasur'd mass of gold
With firm, undazzled eye behold.

ODE III. — TO DELLIUS.

In arduous hours an equal mind maintain,
Nor let your spirit rise too high,
Though fortune kindly change the scene,
Alas! my Dellius, thou wert born to die,

Whether your life in sadness pass,
Or wing'd with pleasure glide away;
Whether, reclining on the grass,
You bless with choicer wine the festal day,

Gröszer ist dein Reich, wenn du Gier des Geistes
Bändigst, als ob Libya du der fernen
Gadesflur anreihtest, und beide Pöner
Dienten dir Einem.

Grässlich schwillt, sich labend, die Wassersucht auf;
Nie entweicht ihr Durst, wo der Krankheit Urstoff
Nicht dem Blut ausgor, und gebleichter Glieder
Flüssige Schlaffheit.

Cyrus Thron nahm wieder und herscht Phraates;
Doch, dem Volk mishellig, enthebt die Tugend
Ihn der Zahl Glückseliger, und des Pöbels
Falsche Benamung

Straft sie ernst: Herrschaft, Diadem und Obmacht
Dem allein zusichernd, und steten Lorber,
Der auf Goldanhäufung mit nimmer scheelem
Auge hinabblickt.

ODE III. — AN DELLIUS.

Erhalte sorgsam, waltet die böse Zeit,
Dein Herz in Gleichmut, doch in der guten auch
Von ungezähmtem Wonnetaumel,
Dellius, rein! o du Raub des Todes:

Ob du in Kummer jegliche Frist gelebt;
Ob feiertäglich auf der geheimen Au
Zurückgelehnt du dich beseligt
Mit dem verwahrteren Krug Falerners.

Quà pinus ingens, albaque populus
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis, et obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.
Huc vina, et unguenta, et nimium breves
Flores amœnæ ferre jube rosæ,
Dum res, et ætas, et sororum
Fila trium patiuntur atra.
Cedes coemptis saltibus, et domo,
Villaque, flavus quam Tiberis lavit;
Cedes, et extructis in altum
Divitiis potietur hæres.
Divesne, prisco natus ab Inacho,
Nil interest, an pauper, et infima
De gente sub dio moreris,
Victima nil miserantis Orci.
Omnes eodem cogimur; omnium
Versatur urna, serius ocius
Sors exitura, et nos in æternum
Exilium impositura cymbæ.

ODE IV. — AD XANTHIAM PHOCEUM.

Ne sit ancillæ tibi amor pudori,
Xanthia Phoceu. Prius insolentem
Serva Briseis niveo colore
Movit Achillem;

Donde pino coposo,
Donde gigante tilo
Preparar aman con su sombra asilo,
Y el raudal bullicioso
Por el cauce torcido
Con afan rueda y apacible ruido.
Pues que no tu contento
Turban cuitas ni canas,
Ni el negro estambre de las tres hermanas,
Aqui suave unguento
Y vinos traer manda,
Y rosas que marchita el aura blanda.
Muriendo, el placentero
Vergel, y el bosque umbroso
Y tu quinta que baña el Tibre undoso
Debes á tu heredero
Dejar, que ufano gaste
El oro que afanoso atesoraste;
Que ora opulento seas,
É Inaco tu ascendiente,
Ora de baja alcurnia descendiente,
Ni humilde hogar poseas,
De la vida el tributo
Fuerza es pagar al inflexible Pluto.
Lei es la de la muerte,
Y de todos los hombres
En la urna horrible agítanse los nombres;
Ahora ó luego la suerte
A la nao lánzarános,
Y á destierro sin fin condenarános.

ODA IV. — A JANTIA.

De amar á tu cautiva
No te avergüences, Jantia,
Que al duro, al fiero Aquiles
Algun dia prendára
De su esclava Briseida
Tambien la faz nevada.

Dove a l' amica ombra ospital ti chiami
Pioppo albeggiante, e smisurato pino,
Tetto facendo d' intrecciati rami,
E la fuggevol onda un cristallino
Ruscel diffonde, e mormora, e s' affretta
Obliqua gorgogliando in suo cammino.

Sinchè tempo, e fortuna tel permetta,
E ancor la terza de le tristi suore
L' adunca force a l' atro fil non metta,
Di amene rose il troppo fragil fiore
Fa recar ivi, e 'l cècubo, ed il chio,
E 'l grato de' Sabei liquido odore.

Addio selve, che aggiunsi al poder mio,
Innaffiato dal Tebro[1], con languente
Voce alfin dir dovrai, magione addio.

E come veltro, che la preda addente,
L' erede a l' oro, che da te si abbica,
Stenderà l' avid' unghia impazente.

O ricco vanti di tua stirpe antica
Inaco autor, o i giorni miserabile
Trai, di vil sangue nato, a l'aria aprica,
Se' vittima a Plutone inesorabile.
Tutti spigne tal forza ad egual meta,
Che a pugnar seco è mortal forza inabile.

Tutte da la grand' urna irrequieta
Le sorti estrae, qual pria, qual poi, la Parca,
E da quel lido, ove tornar ne vieta,
Indi c' incalza entro la stigia barca.

ODE IV. — A SANTIA FOCEO.

Non desti amor d' ancella in te rossore,
Foceo, le prime insolite scintille
Briseide serva col gentil candore
Destò in Achille.

Dans ce lieu, où ce pin énorme et ce pâle peuplier aiment à marier l'ombre hospitalière de leurs rameaux, où l'onde fugitive se brise contre les sinuosités du rivage, fais porter des vins, des parfums, des roses, fleur charmante et dont la vie est si courte ! tandis que ta fortune, ton âge et les noirs fuseaux des trois sœurs te le permettent encore !

Tu les laisseras, ces bois achetés à grands frais, ce palais, cette campagne que baigne le Tibre de ses eaux jaunissantes ; tu les laisseras, et un héritier viendra jouir de tant de richesses accumulées !

Riche et issu de l'antique Inachus, ou pauvre et sorti de la condition la plus basse, qu'importe? tu n'en seras pas moins la victime de Pluton, dieu sans pitié.

Nous sommes tous entraînés vers le même point ; le sort de tous s'agite dans l'urne, et tôt ou tard doit en sortir et nous placer dans la nacelle qui nous conduira à un éternel exil.

ODE IV. — A XANTHIAS.

Ne rougis point, Xanthias, de ton amour pour ta jeune esclave ; le fier Achille ne s'est-il pas, avant toi, épris pour sa captive Briséis au teint de neige? Tecmesse, cette autre prisonnière, n'a-t-elle pas séduit,

---

Where the pale poplar and the pine
Expel th' inhospitable beam ;
In kindly shades their branches twine,
And toils, obliquely swift, the purling stream.

There pour your wines, your odours shed,
Bring forth the rosy, short-liv'd flower,
While Fate yet spins thy mortal thread,
While youth and fortune give th' indulgent hour.

Your purchas'd woods, your house of state,
Your villa wash'd by Tiber's wave,
You must, my Dellius, yield to Fate,
And to your heir these high-pil'd treasures leave.

Though you could boast a monarch's birth ;
Though wealth unbounded round thee flows ;
Though poor, and sprung from vulgar earth,
No pity for his victim Pluto knows;

For all must tread the paths of Fate,
And ever shakes the mortal urn,
Whose lot embarks us, soon or late,
On Charon's boat, ah ! never to return.

ODE IV. — TO XANTHIAS PHOCEUS.

Blush not, my Phoceus, tho' a dame
Of servile state thy breast enflame;
A slave could stern Achilles move,
And bend his haughty soul to love:

Wo helle Pappel, luftiger Pinie
Gesellt, das froh einladende Laubgewölb'
Ausbreitet, und durch krumme Windung
Aengstlich der Quell wie im Flug' herabbebt:

Hier Wein' und Salben, und, der zu bald verwelkt,
Des Rosenhaines blühenden Schmuck gereicht;
Nun Wohl und Alter und der Schicksals.
Göttinnen dunkles Gewirk es gönnet.

Du räumst den Ankauf waldiger Berg', und Haus,
Und Hof, den gelblich netzet der Tiberis ;
Du räumst ! und was an stolzem Reichthum
Hoch du gehäuft, das beherrscht ein Erbe.

Sey reich, von altem Inachusstamm entsprosst,
Kein Unterschied ; sey arm und ein Niedriger
Des Volks, gedeckt vom blauen Himmel:
Opfer entrafft ohn' Erbarmen Orkus !

All' Eine Strasze müssen wir ; allen rauscht
Die Urn' in Umschwung ; früher und später fällt
Das Loos des Schicksals, uns zum ewig
Währenden Bann in den Kahn zu setzen.

ODE IV. — AN XANTHIAS.

Sey der Dienstin Liebe dir nicht Beschämung,
Xanthias aus Phocis. Sogar den hohen
Peleussohn zwang, weiszer denn Schnee, des Brises
Dienende Tochter ;

Movit Ajacem Telamone natum
Forma captivæ dominum Tecmessæ;
Arsit Atreides medio in triumpho
Virgine rapta,
Barbaræ postquam cecidere turmæ
Thessalo victore, et ademptus Hector
Tradidit fessis leviora tolli
Pergama Graiis.
Nescias, an te generum beati
Phyllidis flavæ decorent parentes.

Regium certe genus, et penates
Mœret iniquos.
Crede non illam tibi de scelesta
Plebe delectam; neque sic fidelem,
Sic lucro aversam, potuisse nasci
Matre pudenda.
Brachia et vultum, teretesque suras
Integer laudo, fuge suspicari,
Cujus octavum trepidavit ætas
Claudere lustrum.

ODE V. — IN LALAGEN.

Nondum subacta ferre jugum valet
Cervice; nondum munia comparis
Æquare, nec tauri ruentis
In Venerem tolerare pondus.

Y prendó de Tecmesa
La hermosura y la gracia
A su arrogante dueño,
Al Telamonio Ayax;
Abrasó al grande Atrida
El amor de Casandra,
Y ardió en medio del triunfo,
Despues que hundió del Asia
Las huestes en la tumba
El héroe de Tesalia,
Y que la muerte de Hector
De Ilion allanára
A los cansados griegos
Las gigantes murallas.
Y ? quién sabe si Filis
No es de ilustre prosapia?
¿ Quién sabe si con héroes
Y reyes no te enlaza?
¿ Si con razon no llora
Del destino la saña,
Que crudo la redujo
A servidumbre amarga?
Muger tan fiel, ten fina,
Tan desinteresada,
Cree que no ha podido
Nacer de estirpe baja;
Tan honrada hija tuvo
Sin duda madre honrada:
Y no pienses, si alabo
Sus brazos y su cara,
Que el interes me mueve,
O la pasion me arrastra;
Ni zelos de mí tengas,
Pues que ya el tiempo, Jantia,
El peso de ocho lustros
Sobre mis hombros carga.

ODA V. — A UN AMIGO.

De esa novilla, amigo,
La cerviz no domada
Aun no puede del yugo
Sufrir la dura carga.
Todavia de Venus
No á las fatigas basta,

Vinser le grazie di Tecmessa ancella
Il Telamonio Sire: arder si vide
Infra i trionfi suoi de la donzella
Rapita Atride;

Dal tessalico eroe poichè fu vinto
Il barbar' oste, e dopo lunga noia
Lasciò facil couquista Ettore estinto
A' Greci Troia.

Di Filli bionda i genitor beati
Al genero non sai se accrescan pregio.
Ella certo lamenta i Lari ingrati,
E 'l sangue regio.

No, vil sceltume di plebaglia rea
Non dei supporla; nè d' oro a la fame
Nascer sì avversa, sì fedel potea
Da madre infame.

Le braccia, il volto, il piè sottil con pravo
Fine io non lodo: ogni geloso morso
Fuggi per uom, cui già volò l' ottavo
Lustro sul dorso.

ODE V.

Nè al giogo il collo ha docile,
Nè il fianco può librar
Marital opra, e 'l fervido
Di toro ebro di Venere
Impeto tollerar.

par ses attraits, son maître Ajax, fils de Télamon? Agamemnon n'a-t-il pas, au milieu de son triomphe, brûlé pour la vierge qu'il avait ravie, lorsque le Thessalien victorieux eut exterminé les bataillons de barbares, et que la mort d'Hector eut livré aux Grecs fatigués la conquête devenue facile de Pergame?

Qui sait si les heureux parents de ta Phyllis à la chevelure dorée ne sont pas pour leur gendre un titre d'honneur? Elle est sans doute issue d'un sang royal et déplore ses pénates infortunés.

Crois qu'elle n'est point sortie d'une race criminelle celle que tu chéris, et qu'une amante si fidèle et si désintéressée n'a pu naître d'une mère dont elle ait à rougir.

Je puis louer librement et ses bras et son visage, et les contours de sa jambe: garde-toi de soupçonner un ami dont le temps s'est hâté de clore le huitième lustre.

ODE V. — SUR LALAGÉ.

Elle ne peut encore ployer sous le joug un cou docile, s'associer aux travaux d'un compagnon, et supporter l'élan amoureux du pesant taureau. Toutes les pensées de ta génisse sont pour les vertes prairies;

Ajax, invincible in arms,
Was captiv'd by his captive's charms:

Atrides, midst his triumphs mourn'd,
And for a ravish'd virgin burn'd,
What time, the fierce barbarian bands
Fell by Pelides' conquering hands,
And Troy (her Hector swept away)
Became to Greece an easier prey.

Who knows, when Phyllis is your bride,
To what high stock you'll be allied?
Her parents dear of gentle race,
Shall not their son-in-law disgrace.
She sprung from kings, or nothing less,
And weeps the family's distress.

Think not a maid so fair, so chaste,
By vulgar sires can be debas'd:
To shameless, prostituted earth
Think not that Phyllis owes her birth,
Who with such firmness could disdain
The force and flattery of gain.

Yet, after all, believe me, friend,
I can with innocence commend
Her blooming face, her snowy arms,
Her taper leg, and all her charms,
For, trembling on to forty years,
My age forbids all jealous fears.

ODE V.

See, thy heifer's yet unbroke
To the labours of the yoke,
Nor hath strength enough to prove
Such impetuous weight of love.

Auch den Ajas, Telamons Sohn, bezwang ja
Durch Gestalt Tekmessa, die Kriegsgefangne;
Atreus Sohn auch brannt' im Triumf um Troja's
Fröhnende Jungfrau;

Als im Staub, durch Thessalerkraft gebändigt,
Lag der Barbarschwarm, und der Fall des Hektor
Leicht bezwingbar nun den erschöpften Grajern
Pergamos darbot.

Weiszt du denn, wie edel und hoch als Eidam
Dich das Stammhaus ehre der blonden Phillis?
Königsahnherrn traurt sie gewiss, und allzu
Harte Penaten.

Nimmermehr, dass solche für dich aus argem
Pöbelblut aufwuchs! Die so treu dich liebet,
So von Habsucht fern, o wie konnt' ein schlechter
Leib sie gebären?

Angesicht und ründliche Arm' und Füszlein
Lob' ich sehnsuchtslos. Du betracht' ohn' Argwohn
Ihn, dem achtmal schon in des Lebens Umschwung
Rollte das Lustrum.

ODE V. — DIE JUNGE LALAGE.

Noch nicht gebändigt kann sie das Joch am Hals
Ertragen, noch nicht theilen des Mitgespanns
Kraftvollen Zug, und nicht den Ansturz
Dulden des mächtigen Stiers in Wollust.

Circa virentes est animus tuæ
Campos juvencæ, nunc fluviis gravem
Solantis æstum, nunc in udo
Ludere cum vitulis salicto
Prægestientis. Tolle cupidinem
Immitis uvæ : jam tibi lividos
Distinguet autumnus racemos
Purpureo varius colore.
Jam te sequetur. Currit enim ferox
Ætas, et illi, quos tibi dempserit,
Apponet annos. Jam proterva
Fronte petet Lalage maritum,
Dilecta, quantum non Pholoe fugax,
Non Chloris, albo sic humero nitens,
Ut pura nocturno renidet
Luna mari, Gnidiusve Gyges;
Quem si puellarum insereres choro,
Mire sagaces falleret hospites
Discrimen obscurum, solutis
Crinibus, ambiguoque vultu.

ODE VI. — AD SEPTIMIUM.

Septimi, Gades aditure mecum, et
Cantabrum indoctum juga ferre nostra, et
Barbaras Syrtes, ubi Maura semper
Æstuat unda :

Ni sus débiles fuerzas
A resistir alcanzan
El ímpetu del toro
Que ardiente amor inflama.
Ahora la gusta solo
La pradera esmaltada,
Y ya el calor mitiga,
Entre las ondas claras,
O ya en los saucedales
Tras los becerros salta.
No uvas verdes codicies,
Que otoño se adelanta,
Y los verdes racimos
Tiñiendo va de grana.
Ya verás como un dia
Ella misma te llama,
Cuando rauda volando
La juventud lozana,
A Lalage los años
Que á ti te quite añada.
Verás cual un marido
Desenvuelta demanda,
Lalage mas que Cloris
Y que Fóloe adorada;
Lalage de quien brillan
Las mejillas nevadas,
Como en el mar tranquilo
La luna plateada,
O cual el Cnidio Giges,
Que puesto entre muchachas,
Con sus cabellos sueltos,
Y con su ambigua cara,
A los mas entendidos
Sin duda deslumbrára.

ODA VI. — A TITO SEPTIMIO.

Tú que conmigo á Cadiz y al indócil
Cántabro irias, y á la Libia ardiente,
Do la onda mora en torno de la sirte
Bárbara hierbe :

A' verdi campi dedito
La tua giovenca ha il cor :
Ruzza tra' molli salici
Or co' vitelli, or tempera
Ne l' acque il grave ardor.

D' uva immatura spegnere
Sappi 'l desio : verrà
L' autunno, e già di vario
Color purpureo i lividi
Grappoli tignerà.

Già già ti segue : rapido
Fervida etade ha il piè,
E a lei vedrassi aggiugnere
Quegli anni irreparabili,
Che scemerà da te.

Ecco ustolar intrepida
L' amplesso marital;
De la fugace Foloe,
Di Clori la tua Lalage
Più amabile rival

Ne splende il candid' omero,
Com' arder Cintia suol
Sul mare in notte placida,
O como Gige gnidio,
Che tra virgineo stuol,

Mirabilmente eludere
Può accorto pellegrin,
Preso al sottil divario
De la sembianza ambigua,
E de l' ondoso crin.

ODE VI. — A SETTIMIO.

Settimio, che a veder le Gadi estreme,
E la non dòma ancor cantabra sponda,
E le barbare sirti, ove ognor freme
La libic' onda,

tantôt, au sein des ondes, elle apaise les brûlantes ardeurs de l'été; tantôt elle joue, avec ses folâtres compagnes, au milieu des saules humides.

Cesse de vouloir cueillir la grappe verte encore; bientôt pour toi l'automne, aux couleurs variées, teindra de sa pourpre les pâles raisins.

Bientôt elle te suivra; car l'impitoyable temps lui donnera dans sa course les années qu'il t'aura ôtées; bientôt, plus chérie que Chloris, que la fugitive Pholoé, Lalagé, d'un front plus hardi, recherchera un époux; ses blanches épaules brilleront du nocturne et pur éclat de la lune sur les mers, ou de celui de ce Gygès de Gnide, dont le visage délicat et la chevelure flottante tromperaient, si tu le mêlais à un groupe de jeunes filles, la sagacité des étrangers, et les rendraient incertains de son sexe.

ODE VI. — A SEPTIME.

Septime, qui me suivrais à Gades, chez le Cantabre indocile à porter notre joug, et au milieu des Syrtes barbares où bouillonne sans cesse l'onde africaine, puisse Tibur, cette colonie d'Argos, être la retraite de

---

Round the fields her fancy strays,
O'er the mead she sportive plays,
Or beneath the sultry beam
Cools her in the passing stream,
Or with frisking steerlings young
Sports the sallow groves among.

Do not then commit a rape
On the crude, unmellow'd grape:
Autumn soon, of various dyes,
Shall with kinder warmth arise,
Bid the livid clusters glow,
And a riper purple shew.
Time to her shall count each day,
Which from you it takes away;
Lalage, with forward charms,
Soon shall rush into your arms;
Pholoë, the flying fair,
Shall not then with her compare;
Nor the maid of bosom bright,
Like the moon's unspotted light,
O'er the waves, with silver rays,
When the floating lustre plays:

Nor the Cnidian fair and young,
Who, the virgin choir among,
Might deceive, in female guise,
Strangers, tho' extremely wise,
With the difference between
Sexes hardly to be seen,
With his hair of flowing grace,
And his boyish, girlish face.

ODE VI. — TO SEPTIMIUS.

Septimius, who hast vow'd to go
With Horace even to farthest Spain,
Or see the fierce Cantabrian foe
Untaught to bear the Roman chain,
Or the barbaric Syrts, with mad recoil
Where Mauritanian billows ceaseless boil;

Auf grüne Felder richtet den Jugendsinn
Die Starke dir, die jezo im Bach die Glut
Des Tages abkühlt, jezt durch feuchtes
Weidengebüsch in dem Spiel mit Kälbern

Herzhaft voranhüpft. Zähme die Lüsternheit
Des grünen Herlings. Bald die gebläueten
Weintrauben dir umher verdunkelnd
Färbet der Herbst in gesprengtem Purpur.

Bald wird sie folgsam; denn es entfliegt die Zeit
Voll Trotzes, und; was dir sie an Jahren raubt,
Ertheilt sie ihr; bald dreister Stirne
Suchet sich Lalage selbst den Gatten:

Geliebt, wie Chloris nimmer und Pholoe,
Die Wild'; und glänzendweisz um die Schulter so,
Wie Luna silberrein im Nachtmeer
Stralt, und der Gnydierknabe Gyges:

Der, eingeschaltet fröhlichen Mädchenreihn,
Gar sehr den Scharfsinn teuschte der Fremdlinge,
Kaum unterscheidbar durch des Haares
Flatternden Wuchs, und das Heuchelantlitz.

ODE VI. — AN SEPTIMIUS.

Der du mir, Septimius, folgst bis Gades,
Und wo jochlos Cantaber uns sich sträuben,
Auch zu Barbarsyrten, wo stets emporwallt
Maurische Brandung!

Tibur Argeo positum colono
Sit meæ sedes utinam senectæ!
Sit modus lasso maris, et viarum,
Militiæque!
Unde si Parcæ prohibent iniquæ,
Dulce pellitis ovibus Galesi
Flumen, et regnata petam Laconi
Rura Phalanto.
Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet, ubi non Hymetto
Mella decedunt, viridique certat
Bacca Venafro;
Ver ubi longum, tepidasque præbet
Jupiter brumas, et amicus Aulon
Fertili Baccho minimum Falernis
Invidet uvis.
Ille te mecum locus, et beatæ
Postulant arces: ibi tu calentem
Debita sparges lacryma favillam
Vatis amici.

ODE VII. — AD POMPEIUM VARUM.

O sæpe mecum tempus in ultimum
Deducte, Bruto militiæ duce!
Quis te redonavit Quiritem
Dis patriis, Italoque cœlo,

La mansion grata del Argeo Tibur
¡ Ojalá sea á mi vejez alvergue!
Allí de guerras y viajes laso
Término encuentre.

Si me es negado, al plácido Galeso,
Iré do pieles al vellon guarecen,
Iré á los campos que rigió Falanto
Ricos, alegres.

Que sobre todos el lugar me agrada
Donde á la oliva de Venafro verde
La oliva iguala, y á la miel suave
La Atica cede;

Y blando invierno y larga primavera
Envia Jove, y el Aulonio fertil
No envidia el vino que Falerno ufana
Rico posee.

Feliz asilo que nos llama á entrambos:
Allí será donde con llanto ardiente
Del vate amigo las cenizas, tibias,
Séptimo, riegues.

ODA VII. — A POMPEYO.

¿ Que Dios de Italia al suelo
En fin te torna y á tus dulces lares,
Caro Pompeyo, mi mejor amigo,
Que á mi lado mil veces,
De Bruto en las banderas militando,
Viste á tu cuello el hierro amenazando?

Meco verresti; oh tregua al vecchio fianco
Tivoli dia, per argiv' opra sorto!
Da terre e mari et armi a me stanco
Sia quello il porto.

Che se ria Parca men dilunga; al piano
N' andrò, cui grato a ben lanosa greggia
Bagna il Galeso, ov' ebbe lo spartano
Fàlanto reggia.

Quello m' è sovr' ogn' altro angol diletto,
Ove l' uliva gareggiar col verde
Venafro ardisce, e al paragon d' Imetto
Il mel non perde.

Non al fertile Aulòne, a Bromio caro,
Quivi falerna vite invidia muove:
Prodigo quivi i fior, le nevi avaro
Dispensa Giove.

Quel suol te meco invita, e 'l colle aprico;
Quivi piagnente, di pietosa stilla
Tu spargerai la calda de l' amico
Vate favilla.

ODE VII. — A POMPEO GROSFO.

Soviente o meco insieme,
Duce seguendo Bruto in fatal mischia,
Ridotto a l' ore estreme,
Te roman cittadino
Chi rende a' patri numi, e al ciel latino?

ma vieillesse, le terme de tant de fatigues éprouvées sur les mers, sur les routes, dans les camps!

Si les Parques injustes me défendent cet asyle, j'irai sur les bords du Galèse chers aux laineuses brebis; je rechercherai ces campagnes où régna Phalante de Laconie; ce coin de terre me rit plus qu'aucun lieu de l'univers : là le miel ne le cède point à celui du mont Hymette, et la verte olive le dispute à celle de Venafre; là règne un long printemps, et Jupiter ne dispense que de tièdes hivers; là, les coteaux d'Aulon, chers à Bacchus, n'ont rien à envier à la fertilité des vignes de Falerne.

Tel est le lieu, telles sont les collines fortunées qui nous demandent; là ma cendre encore chaude sera arrosée des larmes que tu devras au poète ton ami.

ODE VII. — A POMPÉIUS VARUS.

O toi qui souvent, sous les étendards de Brutus, crus voir, comme moi, ta dernière heure, qui t'a rendu, citoyen romain, aux dieux de tes pères et au ciel de l'Italie, Pompéius Varus, le premier de mes amis, toi

---

May Tibur to my latest hours
Afford a kind and calm retreat;
Tibur, beneath whose lofty towers
The Grecians fix' d their blissful seat;
There may my labours end, my wandering cease,
There all my toils of warfare rest in peace.
But should the partial Fates refuse
That purer air to let me breathe,
Galesus, gentle stream, I'll choose,
Where flocks of richest fleeces bathe:
Phalantus there his rural sceptre sway'd,
Uncertain offspring of a Spartan maid.
No spot so joyous smiles to me
Of this wide globe's extended shores;
Where nor the labours of the bee
Yield to Hymettus' golden stores,
Nor the green berry of Venafran soil
Swells with a riper flood of fragrant oil.
There Jove his kindest gifts bestows,
There joys to crown the fertile plains,
With genial warmth the winter glows,
And spring with lengthen'd honours reigns,
Nor Aulon, friendly to the cluster'd vine,
Envies the vintage of Falernian wine.
That happy place, that sweet retreat,
The charming hills that round it rise,
Your latest hours and mine await,
And when at length your Horace dies,
There the deep sigh thy poet-friend shall mourn,
And pious tears bedew his glowing urn.

ODE VII. — TO POMPEIUS VARUS.

Varus, in early youth belov'd,
In war's extremest dangers prov'd,
Our daring host when Brutus led,
And in the cause of freedom bled,

Tibur, das argeïsche Hand gegründet,
Sey der Sitz, o Seligkeit! meinem Alter;
Sey das Ziel mir müden des Meers, der weiten
Weg', und des Feldzugs!

Wenn von dort unhold mich die Parce scheidet:
Zum Galäsusstrom, der umhüllte Schafe
Tränkt, entwall' ich dann, und der Flur des Sparter-
Helden Phalantus.

O wie mich vor allem Bezirk des Erdreichs
Jener Ort anlacht: wo Hymettus Feldern
Nicht der Honig weicht, und das Oel dir eifert,
Grünes Venafrum;

Wo den Lenz langwierig, und lau des Winters
Tage Zeus darbeut, und gesegnet Aulon
Durch Lyäus Gunst die Falernertrauben
Wenig beneidet.

Dich mit mir ruft jenes Gefild' und jener
Stolzen Burg Wohlfahrt; mit gerechter Thräne
Sprengst du dort einmal des geliebten Sängers
Glühende Asche.

ODE VII. — AN POMPEJUS VARUS.

O du, mit mir oft nahe zum Aeuszersten
Geführt, da Brutus lenkte die Heeresmacht,
Wer schenkte dich, Quirit, der alten
Italerluft und der Heimat Göttern?

Pompei, meorum prime sodalium?
Cum quo morantem sæpe diem mero
Fregi coronatus nitentes
Malobathro Syrio capillos?
Tecum Philippos, et celerem fugam
Sensi, relicta non bene parmula;
Cum fracta virtus, et minaces
Turpe solum tetigere mento.
Sed me per hostes Mercurius celer
Denso paventem sustulit aere;
Te rursus in bellum resorbens
Unda fretis tulit æstuosis.

Ergo obligatam redde Jovi dapem,
Longaque fessum militia latus
Depone sub lauru mea; nec
Parce cadis tibi destinatis.
Oblivioso lævia Massico
Ciboria exple; funde capacibus
Unguenta de conchis. Quis udo
Deproperare apio coronas,
Curatve myrto? quem Venus arbitrum
Dicet bibendi? Non ego sanius
Bacchabor Edonis: recepto
Dulce mihi furere est amico.

Contigo, interrumpiendo
Otras mil veces las tareas duras,
De largos dias consagramos horas
Del vino á los placeres,
Perfumando el cabello reluciente
Las olorosas gomas del oriente.
Tú me viste en Filipos,
A presta fuga mi salud fiando,
Cobardemente abandonar mi escudo;
Cuando arrollado el brio,
La altiva faz del adalid osado
Yaciera humilde en polvo ensangrentado.
A mí temblando entonces,
De enmedio de las huestes enemigas
En densa nube alzárame Mercurio;
Mientras al mar de la guerra
La ola á ti de nuevo te lanzára,
Y por hirvientes sirtes te llevára.
A hacer pues te apresura
A Jove el holocausto prometido;
De tus largas fatigas à la sombra
De mi laurel descansa,
Y del vino disfruta, que algun dia
Preparó á tu amistad la amistad mia.
Sí; del Masico apura
Copas mil, que olvidar las cuitas hace,
Y de las conchas olorosas vierte
Los suaves aromas.
De húmedo ápio, á mirto floreciente
¿Quién cuida, quién de coronar mi frente?
¿A quién rey del banquete
Venus proclamará? que asi alegrarme
Hoy quiero, cual los tracios bebedores
Suelen en sus convites.
Me es dulce enloquecer, cuando consigo
Tornar á ver á mi querido amigo.

Grosfo, primier fra' miei
Compagni, con cui breve il tardo volgere
Del dì spesso rendei
Con vin, con serti e fiori,
Con luccicante crin d' arabi odori.

Teco provai qual fosse
Filippi, e 'l ratto vol, che mal dal timido
Braccio la targa scosse,
Quando ogni ardir si tacque,
E 'l folle orgoglio fra la polve giacque.

Me di dens' aere cinse
Tremente, e tolse a l' oste agil Cillenio;
Fervida risospinse
Te la marea funesta
Tra ciechi gorghi di civil tempesta.

La mensa a Giove rendi
Votiva, e 'l fianco, a tanta guerra or debile,
Sotto il mio lauro stondi;
Nè risparmiarla al vino,
Che sacro al tuo ritorno ebbe destino.

Vasti nappi ben tersi
Spumeggin colmi d' obblioso massico;
Gran conca unguenti versi:
Chi fia che pronto appresti
Serti di mirto, e d' uvid' appio intesti?

Da Venere chi fia
Re del ber sorteggiato? io de le Mènadi
Vincer vo' la follia,
Che scorron l' Emo aprico:
M' è dolce il folleggiar; tornò l' amico.

avec qui j'ai tant de fois abrégé la course paresseuse du jour, les cheveux couronnés de fleurs et parfumés des aromates de la Syrie ?

J'éprouvai avec toi les revers de la journée de Philippes; fuyant avec rapidité, j'abandonnai, ce ne fut pas bien, mon bouclier dans ce combat où la valeur fut écrasée, et où le menton des plus braves guerriers toucha honteusement la terre.

Mais le léger Mercure m'enleva, tremblant, au sein d'un nuage épais, à travers les ennemis, tandis que le flot te reporta sur les ondes bouillonnantes, et t'engloutit de nouveau dans les combats.

Ainsi donc, rends à Jupiter le festin promis, repose-toi sous mes lauriers des fatigues de tes longues guerres, et n'épargne pas les tonneaux qui te sont destinés.

Remplis les coupes polies de ce massique avec lequel tout s'oublie, verse les parfums de ces larges conques. Qui s'est chargé du soin de nous apporter sans retard des couronnes de myrte et d'ache humide ? Qui sera nommé par Vénus roi du banquet? Je ne serai pas aujourd'hui plus sage qu'un Thrace : il m'est doux, lorsque je reçois un ami, de perdre un instant la raison.

To Rome and all her guardian powers
What happy chance my friend restores,
With whom I've cheer'd the tedious day,
And drank its loitering hours away;
Profuse of sweets while Syria shed
Her liquid odours on my head ?
With thee I saw Philippi's plain,
Its fatal rout; a fearful scene !
And dropp'd, alas ! th' inglorious shield,
Where valour's self was forc'd to yield,
Where soil'd in dust the vanquish'd lay,
And breath'd th' indignant soul away.

But me, when dying with my fear,
Thro' warring hosts, enwrapt in air
Swift did the god of wit convey ;
While thee, wild war's tempestuous sea
Resorbing, hurried far from shore,
And to new scenes of slaughter bore.
To Jove thy votive offering pay,
And here beneath my laurels lay
Thy limbs, from toils of warfare free,
Nor spare the casks reserv'd for thee,
But joyous fill the polish'd bowl;
With wine oblivious cheer thy soul,
And from the breathing phials pour,
Of essenc'd sweets a larger shower.

But who the wreath unfading weaves
Of parsley or of myrtle-leaves ?
To whom shall beauty's queen assign
To reign the monarch of our wine ?
For Thracian-like I'll drink to day,
And deeply Bacchus it away.
Our transport for a friend restor'd,
Should even to madness shake the board.

Pompejus, erster meiner Genossen du !
Mit dem ich oftmal zögernde Tag' in Wein
Abkürzte, mein gekränztes Haupthaar
Von malobathrischem Duft umschimmert !

Mit dir empfand ich jene geschnellte Flucht
Philippi's, wo unlöblich den Schild ich warf,
Als Männertugend sank, und Droher
Schimpflichen Grund mit dem Kinne deckten.

Doch mich entschwang durch Feinde Merkurius,
Da dichter Nebel hüllte den zagenden :
Dich rafft' in frischen Kampf von neuem
Schlürfende Flut des empörten Strudels.

Gelobten Schmaus nun feire dem Jupiter ;
Nach langem Feldzug lagre den müden Leib
In meines Lorbers Kühl', und nicht doch
Schone des Krugs, der gehegt dir altet.

Geusz voll des unmuthtilgenden Massikers
Die blanken Römer ! Schütt' aus geräumigen
Salbmuscheln Balsam ! Wer beschleunigt
Kränze vom feuchten Gespross des Eppichs,

Wer rasch von Myrten ? Welchen ernennt des Trunks
Obherscher Venus ? Heute bacchantischer
Getaumelt als Edoner ! Süsz ist
Rasender Rausch, da der Freund zurückkam!

ODE VIII. — IN BARINEN.

Ulla si juris tibi pejerati
Pœna, Barine, nocuisset unquam;
Dente si nigro fieres, vel uno
Turpior ungui,

Crederem. Sed tu simul obligasti
Perfidum votis caput, enitescis
Pulchrior multo, juvenumque prodis
Publica cura.

Expedit matris cineres opertos
Fallere, et toto taciturna noctis
Signa cum cœlo, gelidaque divos
Morte carentes.

Ridet hoc, inquam, Venus ipsa, rident
Simplices Nymphæ, ferus et Cupido
Semper ardentes acuens sagittas
Cote cruenta.

Adde, quod pubes tibi crescit omnis:
Servitus crescit nova; nec priores
Impiæ tectum dominæ relinquunt
Sæpe minati.

Te suis matres metuunt juvencis;
Te senes parci, miseræque nuper
Virgines nuptæ; tua ne retardet,
Aura maritos.

ODA VIII. — A BARINA.

Yo te creyera, Barina,
Si tus falsos juramentos
Alguna vez entre tantas
Castigado hubiese el cielo;
Si siempre que perjuráras,
Una manchilla á lo menos
Ya un diente te ennegreciera,
O ya te afeára un dedo.
Pero ¿ cómo he de creerte
Si á cada perjurio nuevo
Mas la juventud inflamas,
Y crece mas tu embeleso?
Jura, sí, pues que ya puedes
Sin temor, Barina, hacerlo,
Jura de tu amante madre
Tú por los despojos yertos;
Jura de la húmeda noche,
Por los callados luceros,
Por el firmamento todo,
Por los dioses sempiternos.
Ríense de eso las Ninfas,
Ríese la misma Venus'
Y en cruenta piedra sus flechas
Cupido aguzando fiero.
Toda esa juventud, toda
Va ya para tí creciendo,
Creciendo va en cada jóven
Para tí un esclavo nuevo.
Mientras, aunque veces mil
Amenazáran hacerlo,
No abandonan los antiguos
Los umbrales de su dueño:
Tú haces temblar á las madres
Por sus pimpollitos tiernos;
Tu irresistible atractivo
Teme el codicioso viejo;
Y estan las reciencasadas
Tambien sin cesar temiendo,
Que á sus maridos embargue
Tu embelesador aliento.

ODE VIII. — A BARINE.

Se i tuoi punisser falsi giuramenti,
Barine, i numi offesi, se annerito
Ti rendesse men bella un sol tra' denti,
Un' unghia al dito,

Fe ti darei; ma tu più il viso infiori
Quando il reo capo osi votar spergiura,
E pompeggiando vai de' giovin cori
Pubblica cura.

Giòvati gli astri, il sol, la taciturna
Notte, il sepolto cenere materno,
I divi immuni de la gelid' urna
Prendere a scherno.

Ne ride, il so, fin Venere, e le schiette
Ninfe; ne ride il crudo Amor, che sempre
Dà su cote sanguigna a le saette
Focose tempre.

Giugni che 'l giovin fior tutto a te cresce,
Cresce altra ciurma a' ceppi, nè a l' antica
L'empia prigione abbandonar riesce,
Per quanto il dica.

Te le madri, te i vecchi impauriti
Per gl' incauti garzon, le nuove spose
Che affascini col fiato i lor mariti
Treman gelose.

ODE VIII. — A BARINE.

Si quelque châtiment avait été jamais infligé à tes parjures, si l'une de tes dents était devenue noire, si l'un de tes ongles s'était déformé, Barine, je te croirais; mais à peine un serment a-t-il engagé ta tête perfide que tu brilles d'un éclat plus beau, et que tu deviens l'objet public des assiduités de nos jeunes gens.

Il te sied d'attester en vain l'urne qui couvre les cendres de ta mère, la voûte céleste, les astres silencieux des nuits, et les dieux que n'atteint point la main glacée de la mort.

Que dis-je, Vénus elle-même en rit; elles en rient, les Nymphes ingénues, et le cruel Cupidon, qui ne cesse d'aiguiser ses dards brûlants sur une pierre ensanglantée.

Ajoute encore que toute notre jeunesse s'élève pour toi; elle croît pour t'entourer de nouveaux esclaves, et tes premiers amants, souvent menacés, ne peuvent quitter le toit d'une maîtresse sans foi.

Les tendres mères et les vieillards avares te redoutent pour leurs fils; les vierges infortunées, mariées récemment, tremblent que ton souffle ne retienne leurs époux.

ODE VIII. — TO BARINE.

If e'er th' insulted powers had shed
The slightest vengeance on thy head,
If but a nail or tooth of thee
Were blacken'd by thy perjury,
Again thy falsehood might deceive,
And I the faithless vow believe.

But when, perfidious, you engage
To meet high heaven's vindictive rage,
You rise, with heighten'd lustre fair,
Of all our youth the public care.

It profits thee to be forsworn
By thy dead mother's hallow'd urn:
By heaven, and all the stars that roll
In silent circuit round the pole;
By heaven and every nightly sign,
By every deathless power divine;
For Venus laughs at all thy wiles,
The gentle nymphs behold with smiles,
And, with the blood of some poor swain,
By thy perfidious beauty slain,
Fierce Cupid whets his burning darts,
For thee to wound new lovers' hearts.

Thy train of slaves grows every day,
Infants are rising to thy sway,
And they, who swore to break thy chain,
Yet haunt those impious doors again.

Thee, mothers for their striplings fear,
The father trembles for his heir,
And weeping stands the virgin-bride,
In Hymen's fetters newly tied,
Lest you detain, with brighter charms,
Her perjur'd husband from her arms.

ODE VIII. — AN BARINE.

Hätte dir meineidiger Schwur durch Eine
Strafe nur, Barine, geschadet jemals;
Würd' ein Zahn dir etwas geschwärzt, und etwas
Hässlich ein Nagel:

Glauben wollt' ich! Aber sobald verwünschend
Du das Haupt, Treulose, geweiht; so stralst du
Schöner noch um vieles, und wandelst aller
Jünglinge Sehnsucht.

Frommen schaffts; wann ruhenden Staub der Mutter
Du geteuscht, und was von Gestirn am Himmel
Still bei Nacht herblinkt, und dem kalten Tod' unpflichtige Götter.

Dessen lacht wohl Cypria selbst, die Nymflein
Lachen einfaltsvoll, und der Wütrich Amor,
Welcher stets hellsprühende Pfeile schärft auf
Blutigem Schleifstein.

Immer wächst dir noch die gesamte Jugend,
Immer noch neu dienender Schwarm; auch fliehn dir
Nicht das Haus, Zwingherrin, die ersten Fröhner,
Oft sich vermessend.

Bange schaun dich Mütter um traute Söhnlein,
Bange dich aufsparende Greis', und arme
Junge Fraun, ob nicht den Gemahl dein falsches
Lüftchen entschmeichle.

ODE IX. — AD VALGIUM.

Non semper imbres nubibus hispidos
Manant in agros, aut mare Caspium
Vexant inæquales procellæ
Usque, nec Armeniis in oris,
Amice Valgi, stat glacies iners
Menses per omnes, aut aquilonibus
Querceta Gargani laborant,
Et foliis viduantur orni.
Tu semper urges flebilibus modis
Mysten ademptum; nec tibi, vespero
Surgente, decedunt amores,
Nec rapidum fugiente solem.

At non ter ævo functus amabilem
Ploravit omnes Antilochum senex
Annos; nec impubem parentes
Troilon, aut Phrygiæ sorores
Flevere semper. Desine mollium
Tandem querelarum, et potius nova
Cantemus Augusti trophæa
Cæsaris, et rigidum Niphaten,
Medumque flumen gentibus additum
Victis, minores volvere vortices,
Intraque præscriptum Gelonos
Exiguis equitare campis.

ODA IX. — A VALGIO.

No del nublado cielo
Sin fin la lluvia brota,
Ni las campiñas bruma
De Armenia eterno hielo;
Y no por siempre azota
Del Caspio borrascoso
El rabioso huracán la cana espuma;
Ni en las cimas del Gárgano sombroso
Sin fin al roble copetudo agita,
Y el pomposo verdor al olmo quita.
A ti el Vespero empero
Lamentando te deja
A tu Miste perdido,
Y del alba el lucero
Oye tambien tu queja.
No Nestor, que contára
Tres edades, à Antiloco querido
Sin fin lloró, ni siempre lamentára
Del imberbe Troilo el fin temprano
La dolorida hermana, el padre anciano.
Enjuga pues, amigo,
Enjuga el triste llanto,
Y en vez de la elegia
Entona tú conmigo
A Augusto el triunfal canto.
Cantemos del Nifates
Conquistada por él la margen fria,
Y mas humilde al subyugado Eufrates,
Y al escita feroz por él vencido,
Y á limites estrechos reducido.

ODE IX. — A VALGIO.

Non sempre in nembo-sciolte le nuvole
Piovon de l' ispide-campagne in grembo;
Non furibonde-procelle turbano
Sempre del Caspio-le implacid' onde;
Eterno impaccio-le spiagge armenie
Sempre non soffrono-dal pigro ghiaccio;
Nè in tutti i giorni-querce garganie
Da Borea scuotonsi, - si sfrondan orni.

Tu ognor con triste-metro instancabile
Ti ostini in piagnere-l' estinto Miste;
Nè gli amor tuoi-cessano, o vespero
Sorga, o il saettino-i raggi eoi;
Ma pur quel saggio, - che di tre secoli
Corse l' insolito-mortal viaggio;
Non trasse gli anni-inconsolabile
Pe 'l caro Antiloco-sempre in affanni.

I lai paterni-e de le frigie
Suore per Troilo-non furo eterni.
Deh! i molti omei-cessin; di Cesare
Meglio fia gli ultimi-cantar trofei.
Con minor onda-ve' il Medo, e 'l rigido
Nifate mordere-la vinta sponda;
Fisso a' Geloni-angusto limite
Ve' qual a scorrere-or si abbandoni.

ODE IX. — A VALGIUS.

Les nuées ne versent pas des pluies continuelles sur les champs désolés, ami Valgius; des tempêtes éternelles ne soulèvent pas la mer Caspienne, et de lourds glaçons ne séjournent point sur les champs de l'Arménie pendant tous les mois de l'année; le frêne n'est pas toujours veuf de son feuillage, et l'aquilon ne tourmente pas sans relâche les chênes du mont Gargan. Et toi, tu poursuis toujours de plaintifs accents Mystès que la mort t'a ravi, et soit que l'étoile de Vénus se lève ou soit qu'elle fuie le rapide soleil, ton amour ne cesse point.

Cependant le vieillard qui vécut trois âges ne pleura point jusqu'à sa dernière année, l'aimable Antiloque et les parents du jeune Troïle, ainsi que les phrygiennes ses sœurs, ne lui donnèrent pas des larmes éternelles.

Aie enfin le courage de mettre un terme à tes gémissements. Ah! plutôt, chantons les nouveaux trophées de César Auguste, le glacé Niphate et le fleuve des Mèdes vaincus ajoutés à nos conquêtes et roulant des eaux moins orgueilleuses, ainsi que les Gélons retenant leurs coursiers dans les limites étroites que Rome leur a prescrites.

ODE IX. — TO VALGIUS.

Nor everlasting rain deforms
The squalid fields, nor endless storms,
Inconstant, vex the Caspian main,
Nor on Armenia's frozen plain
The loitering snow unmelting lies,
Nor loud when northern winds arise,
The labouring forest bends the head,
Nor yet their leafy honours shed:
But you in ceaseless tears complain,
And still indulge this weeping strain.

When Vesper lifts his evening ray,
Or flies the rapid beam of day,
The death of Mystes fills your eyes,
And bids the tender passion rise.
Not for his son the Grecian sage,
Renown'd for thrice the mortal age;
Not for their youthful brother dead
Such sorrows Priam's daughters shed.

At length these weak complaints give o'er,
Indulge th' unmanly grief no more,
But let us bolder sweep the string,
And Cæsar's new-rais'd trophies sing;
Or sing Niphates' freezing flood,
And Medus, with his realms, subdu'd;
Whose waves are taught with humbler pride
Smoother to roll their lessening tide,
And Scythians, who reluctant yield,
Nor pour their squadrons o'er the field.

ODE IX. — AN VALGIUS.

Nicht immer strömet schlackiger Wolkenguss
Wustvollen Aeckern; kaspische Wogen nicht
Durchwühlt der Sturm ungleicher Stoszwind'
Ewig; und nicht in Armenerfeldern

Steht träges Glatteis, trautester Valgius,
Durch jeden Monat; nicht mit dem Nordorkan
Ringt stets Gargânus Eichelwaldung,
Oder, des Laubes verwaist, die Ornen.

Du traurest endlos durch Melodien des Grams
Um Mystes Abschied; weder wenn Hesperus
Aufsteiget, räumt dein Herz die Sehnsucht,
Noch wenn der Sonne Gewalt er fliehet.

Doch nicht der dreifach altende Pylergreis
Verweint um seinen holden Antilochus
Das Leben, noch den zarten Jüngling
Troilos klagt unbegrenzt der Aeltern,

Und Schwestern Wehmut. Hemme den weichen Laut
Des Schmerzes endlich! Lieber getönt mit uns
Die neuen Siegstrofä'n Augustus
Cäsars! getönt, wie erstarrt Nifates,

Und Mederströmung, dienstbarem Völkerschwarm
Gesellet, jezo kleinere Wirbel dreht;
Und, mächtig eingezwängt, Geloner
Winziger Steppen Bezirk durchtummeln!

ODE X. — AD LICINIUM.

Rectius vives, Licini, neque altum
Semper urgendo; neque dum procellas
Cautus horrescis, nimium premendo
Littus iniquum.

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti, caret invidenda
Sobrius aula.

Sæpius ventis agitatur ingens
Pinus, et celsæ graviore casu
Decidunt turres, feriuntque summos
Fulmina montes.

Sperat infestis, metuit secundis
Alteram sortem bene præparatum
Pectus. Informes hyemes reducit
Jupiter, idem

Summovet. Non, si male nunc, et olim
Sic erit. Quondam cithara tacentem
Suscitat musam, neque semper arcum
Tendit Apollo.

Rebus angustis animosus, atque
Fortis appare; sapienter idem
Contrahes vento nimium secundo
Turgida vela.

ODA X. — A LICINIO.

No, no engolfada vaya
Siempre tu nao en medio el ponto undoso,
Ni la insegura playa,
Al sañoso huracan cauto temiendo,
Vayas siempre rayendo,
Si quieres ser, Licinio, venturoso.
El que en su mediania
Preciosa se complace afortunado,
No la miseria ímpia
Prueba que aflige á la pagiza choza,
Y sòbrio, no se goza
En el potente alcázar envidiado.
Al pino mas erguido
Con mas frecuencia el aquilon combate;
La alta torre con ruido
Se desploma mayor; con mayor saña
De gigante montaña
El rayo asolador la cumbre bate.
Otra distinta suerte
Teme en el bien, en la desgracia espera
Siempre el ánimo fuerte:
Lanza á la tierra Jove sempiterno
El aterido invierno,
Y torna en pos la dulce primavera.
No si abruma hoy penosa
La adversidad, abrumará mañana;
Su Musa silenciosa
Tal vez alienta Apolo con su lira.
Ni siempre ardiendo en ira
Ajusta al arco la saeta insana.
En desgracia importuna,
Firme te muestra, y si ventura anhelas,
Cuando de la fortuna,
O Licinio, te sople y del contento
Muy favorable el viento,
Recoje cuerdo las hinchadas velas.

ODE X. — A LICINIO.

Meglio l' uman puoi reggere naviglio,
Nè ognor, Licinio, il pelago sfidando,
Nè il lido iniquo, timido al periglio,
Sempre strisciando.

Uom, che mezzana sorte aurea vagheggia,
Cauto astiensi da sordida scrollata
Magion, si astiene sobrio da Reggia
Invidiata.

Più fiero abbatte a' pini Eolo la vetta;
Con più fragor precipita sublime
Torre; a' monti più ardui saetta
Fòlgor le cime.

Spera fra nembi, e un volgere di scena
Teme già in porto, ben provvida un' alma:
Giove le procell' ispide rimena,
Giove le calma.

Non perchè l' ombre or sorgono, l' aurora
Fia che non splenda: Apolline ritocca
La cetra talor tacita, nè ognora
Lo strale incocca.

S' euro nemico sibila, ardimento
Mostra da prode, e provido a la troppa
Aura le vele ammaina, se il vento
Ti spiri in poppa.

ODE X. — A LICINIUS.

Licinius, il ne faut point, pour vivre heureux, prendre la haute mer, ou, trop prudent et trop effrayé des tempêtes, serrer de trop près un perfide rivage.

Celui qui chérit une médiocrité plus précieuse que l'or, évite avec soin le toit usé de l'avare et s'absente de ces palais qui appellent l'envie.

Les pins élevés ne sont-ils pas ceux que le vent agite le plus souvent; les hautes tours ne sont-elles pas celles qui s'écroulent avec le plus de fracas, et n'est-ce pas le sommet des monts que frappe le tonnerre?

Préparée pour l'un et l'autre sort, l'ame espère dans les revers et craint dans la prospérité. Jupiter chasse et ramène les tristes hivers. Mal aujourd'hui, serons-nous ainsi demain?

Apollon excite quelquefois, aux sons de sa lyre, une Muse silencieuse, et son arc n'est pas toujours tendu.

Montre-toi ferme et courageux dans l'adversité, et sois assez sage pour resserrer tes voiles, si un vent trop favorable vient à les enfler.

ODE X. — TO LICINIUS MURENA.

Licinius, would you live with ease,
Tempt not too far the boundless seas;
And when you hear the tempest roar,
Press not too near th' unequal shore.

The man, within the golden mean,
Who can his boldest wish contain,
Securely views the ruin'd cell
Where sordid want and sorrow dwell,
And in himself serenely great,
Declines an envied room of state.

When high in air the pine ascends;
To every ruder blast it bends:
The palace from its airy height
Falls tumbling down with heavier weight;
And when from heaven the lightning flies,
It blasts the hills which proudest rise.

With virtue's tranquil wisdom blest,
Whoe'er enjoys th' untroubled breast,
With hope the gloomy hour can cheer,
And temper happiness with fear.
If Jove the winter horrors bring,
Great Jove restores the genial spring;
Then let us not of Fate complain,
For soon shall change the gloomy scene.

Apollo sometimes can inspire
The silent muse, and wake the lyre;
The deathful bow not always plies,
Th' unerring dart not always flies,
When Fortune, various goddess, lowers,
Collect your strength, exert your powers;
But, when she breathes a kinder gale,
Wisely contract your swelling sail.

ODE X. — AN LICINIUS.

Wohl gelebt, Licinius, wenn man weder
Hohes Meer stets hält, noch, dieweil dem Sturmwind
Man in Angst ausbeuget, zu dicht dem falschen
Strande sich andrängt.

Wer die Segnung goldenen Mittelstandes
Auserkohr, scheut sicher der abgemorschten
Hütte Wust, scheut mäszig beneidenswerthe
Pracht des Palastes.

Oefter wankt vom Winde bewegt der Fichte
Riesenwuchs; viel schmetternder kracht hinunter
Hoher Thürm' Einsturz; und es schlägt des Berges
Gipfel der Donner.

Stets im Unglück hofft, und im Glück besorget
Andren Schicksalswurf, wer das Herz mit Weisheit
Vorberieth. Misförmige Winter sendet
Zeus, und der selbe

Fernt sie. Nicht was jezo dich quält, wird künftig
Also seyn. Oft weckt den Gesang der Muse
Durch der Laut' Aufruf, und Geschoss nicht immer
Spannet Apollo.

Wenn dich Noth einengt; unerschrocknen Mutes,
Ringe mannhaft an: doch zugleich bedachtsam
Eingeschürzt im allzu erhobnen Fahrwind
Schwellende Segel!

ODE XI. — AD Q. HIRPINUM.

Quid bellicosus Cantaber, et Scythes,
Hirpine Quinti, cogitet, Hadria
Divisus objecto, remittas
Quærere; nec trepides in usum
Poscentis ævi pauca. Fugit retro
Levis juventas, et decor, arida
Pellente lascivos amores
Canitie, facilemque somnum.
Non semper idem floribus est honos
Vernis; neque uno luna rubens nitet
Vultu. Quid æternis minorem
Consiliis animum fatigas?

Cur non sub alta vel platano, vel hac
Pinu jacentes sic temere, et rosa
Canos odorati capillos,
Dum licet, Assyriaque nardo,
Potamus uncti? dissipat Evius
Curas edaces. Quis puer ocius
Restinguet ardentis Falerni
Pocula prætereunte lympha?
Quis devium scortum eliciet domo
Lyden? eburna, dic age, cum lyra
Maturet, incomptum Lacænæ
More comam religata nodum.

ODA XI. — A QUINTIO HIRPINO.

No, Quintio, del guerrero
Morador de Cantabria,
Ni del feroz escita,
Que el mar de tí separa,
Los designios te aflijan,
Ni á inquietudes tamañas
Te condene una vida,
Que tan poco demanda:
Que corre presurora
La juventud lozana,
Y de ella en pos marchando
La vejez arrugada,
El blando amor ahuyenta,
El dulce sueño espanta.
No es siempre igual el brillo
Del astro de Diana,
Y de la flor la pompa
Lijero soplo aja.
? El ánimo mezquino
A qué pues, á qué cansas
En sondear del cielo
Las leyes soberanas?
¿ No es mejor, recostados
Aqui en la verde grama,
Só el plátano ú el pino,
De rosas coronadas
Las sienes, y bañados
En perfumes de Asia,
Beber mientras podemos
El licor de Campania,
Pues roedoras cuitas
El dulce vino lanza?
¿ Quién, muchachos, del néctar
De Falerno unas tazas
Me enfria de este arroyo
Mas presto en la onda clara?
¿ Quién la festiva Lide
De ir á buscar se encarga?
Anda, vuela, y que corra,
Y que la lira traiga,
Y trenzado el cabello
A la laconia usanza.

ODE XI. — A Q. IRPINO.

Di quel che il fero Cántabro,
Di quel che in mente asconde
Lo Scita cui dividono
D' Adria frapposte l' onde,
L'inutil cura, o Quinzio,
Sia dal tuo cor bandita,
Nè t' anga ciò che ambiscono
Gli usi di parca vita.
Come s' innoltra l' arida,
Tal va cedendo il campo
La verde etade, e rapida
Fugge beltà, qual lampo.
Del crin la neve i fervidi
Amori in seno agghiaccia:
E omai dagli occhi i facili
Soavi sonni scaccia.
Pompa d' april perpetuo
Non sempre i fior dipinge,
Nè ognor suo serto Delia
Di tutti raggi cinge.
Deh! perchè sferzi l' animo,
Da meno a sì grand' uopo,
Degli eterni ad attignere
Disegni tuoi lo scopo?
Qui sotto il pino, o il platano,
Che tanto cielo ingombra,
Perchè così a la libera,
Sdrajati a la fresc' ombra,
Olenti, or che ci è lecito,
Di rose i bianchi crini,
Unti di nardo assirio,
Non dar di mano a' vini?
Sgombra le noie Bromio:
Qual fanticel d' ardente
Falerno i nappi affrettasi
Temprar nel rio fuggente?
Qual altro fia tant' abile,
Che dal suo tetto snide
La bella non da trivio
Cortigianetta Lide?
Su via; la cetra eburnea
Dille che seco apporte,
A la spartana in libero
Nodo le chiome attorte.

ODE XI. — A QUINTIUS HIRPINUS.

Quintius Hirpinus, cesse de rechercher quels projets méditent el le belliqueux Cantabre et le Scythe, dont nous sépare l'Adriatique ; pourquoi tant de sollicitudes pour une vie qui demande si peu ?

La Jeunesse légère et les Graces fuient loin de nous ; les cheveux blancs de l'aride vieillesse chassent le doux sommeil et les folâtres amours.

Les fleurs du printemps ont-elles toujours le même éclat, et la lune au disque rougeâtre brille-t-elle sans cesse sous les mêmes traits : pourquoi donc tourmenter ton ame d'éternels soucis qu'elle ne peut supporter ?

Pourqũoi plutôt, couchés négligemment, les cheveux parfumés de roses et des aromates de l'Assyrie, sous ce pin ou sous ce haut platane, ne pas vider nos coupes pendant que nous le pouvons encore ?

Bacchus dissipe les soucis rongeurs. Quel jeune esclave se hâtera d'apaiser les ardeurs de ce falerne, à l'aide de cette eau qui s'enfuit ?

Qui fera sortir la facile Lydé de sa mystérieuse demeure ? Vas, dis-lui qu'elle se hâte d'accourir avec sa lyre d'ivoire, les cheveux négligemment relevés par un nœud à la manière des filles de Sparte.

ODE XI. — TO QUINTIUS HIRPINUS.

Be not anxious, friend, to know
What the fierce Cantabrian foe,
What intends the Scythian's pride,
Far from us whom seas divide.

Tremble not with vain desires,
Few the things which life requires.

Youth with rapid swiftness flies,
Beauty's lustre quickly dies,
Wither'd age drives far away
Gentle sleep and amorous play.

When in vernal bloom they glow
Flowers their gayest honours shew;
Nor the moon with equal grace
Always lifts her ruddy face.

Thus while nature's works decay,
Busy mortal, pry thee say,
Why do you fatigue the mind,
Not for endless schemes design'd ?

Thus beneath this lofty shade,
Thus in careless freedom laid,
While Assyrian essence sheds
Liquid fragrance on our heads,
While we lie with roses crown'd,
Let the cheerful bowl go round :

Bacchus can our cares control,
Cares that prey upon the soul.

Who shall from the passing stream
Quench our wine's Falerian flame ?

Who the vagrant wanton bring,
Mistress of the lyric string,
With her flowing tresses tied,
Careless like a Spartan bride ?

ODE XI. — AN QUINTIUS HIRPINUS.

Was frech in Kriegswut Cantaber oder Scyth'
Androh', Hirpinus Quintius, er getrennt
Durch Adrianerflut, das forsche
Lässiger ; nicht auch gesorgt um Nothdurft

Des Lebens, das so weniges heischt. Zurück
Flieht glatte Jugend, Reiz und Gefälligkeit,
Wann dorrend graues Haar der Sehnsucht
Wallungen scheucht und den holden Schlummer.

Nicht stets in gleicher Herlichkeit blüht und prangt
Der Lenz ; noch schimmert Luna dieselbe stets
Im Purpurantliz. Was denn müdet
Ewiger Rath den beschränkten Geist dir ?

Am hohen Ahorn, dort an der Pinie,
Warum nicht ruhn wir, so wie es kommt, da Ros'
Im Silberhaar (noch darf sie) duftet,
Und die assyrische Nard' es balsamt,

Wir, frohe Zecher ? Bacchus verbannt den Schwarm
Des herben Unmuts ! Wer, o ihr Jünglinge,
Wer kühlt die Glut Falernerbechern
Rasch in dem Bach, der vorüberrauschet ?

Wer lockt die einsam hausende Lyde her ?
Auf ! heisz mit elfenbeinener Lyra flugs
Sie eilen, ihr schmuckloses Haupthaar,
Gleich der Lakonerin, aufgeknotet !

ODE XII. — AD MÆCENATEM.

Nolis longa feræ bella Numantiæ,
Nec durum Hannibalem, nec Siculum mare
Pœno purpureum sanguine, mollibus
Aptari citharæ modis;
Nec sævos Lapithas, et nimium mero
Hylæum, domitosque Herculea manu
Telluris juvenes, unde periculum
Fulgens contremuit domus
Saturni veteris. Tuque pedestribus
Dices historiis prælia Cæsaris,
Mæcenas, melius, ductaque per vias
Regum colla minantium.

Me dulces dominæ Musa Liciniæ
Cantus, me voluit dicere lucidum
Fulgentes oculos, et bene mutuis
Fidum pectus amoribus;
Quam nec ferre pedem dedecuit choris,
Nec certare joco, nec dare brachia
Ludentem nitidis virginibus, sacro
Dianæ celebris die.
Num tu', quæ tenuit dives Achæmenes,
Aut pinguis Phrygiæ Mygdonias opes,
Permutare velis crine Liciniæ,
Plenas aut Arabum domos?

ODA XII.

No con mi blanda lira
Pretendas que yo cante
De la feroz Numancia
Los sangrientos combates;
Ni el siculo mar tinto
En Africana sangre;
Ni á Hileo embriagado,
Ni á Anibal implacable,
Ni á feroces Lapitas,
Ni á engreidos gigantes,
Por Alcides vencidos,
Que de Saturno audaces
Estremecer hicieran
El alcázar brillante.
Tú, mejor que yo en verso,
En prosa rica y facil,
Referirás Mecenas,
De Augusto los combates.
Cuenta tú conducidos
De Roma por las calles,
A su carro amarrados
Monarcas arrogantes;
Mientras mi tierna Musa
Canta la voz suave
De tu Licimnia, el fuego
Con que sus ojos arden,
Y el amor con que el tuyo
Premiar y aumentar sabe;
De Diana en las fiestas
Cual alterna en el baile
Con las virgenes bellas,
Y compite en donaire.
Y ¡ qué ! ¿ por los tesoros
De Midas ó Aquemanes,
Por cnanto aroma y perlas
La Arabia te brindáre,
Darias tú ni un solo
Cabello de tu amante,
Cuando á tu ardiente labio
Une su faz suave?

ODE XII. — A MECENATE.

De la fiera Numanzia il lungo assedio,
Annibal diro, il mar sican del punico
Sangue vermiglio, non voler che intuoni
La cetra in molli suoni.

Non l' ebro Ilèo, non i feroci Làpiti,
Non i Titan, domi da braccio erculeo,
Che a l' ignee minacciàr saturnie case
Crollar l' antica base.

Dece a te meglio: o Mecenate, in libere
Prose l' alte narrar geste di Cesare,
E de' re tratta a la tarpea pendice
La superba cervice.

Me Clio de' dolci canti di Licinia,
Me del fulgor, chi i lucid' occhi vibrano,
Scrittor destina, e del ben fido core
A scambievole amore;

Piace, se danza; piace, se ricambia
Lepidi motti: tra leggiadre vergini
Se di Cintia nel dì nodo tenace
Fa delle braccia, piace.

Tutti forse i tesor del ricco Achèmene
Cangiar vorresti e l' arabe dovizie,
La fertil Frigia e l' oro di Bitinia
Con un crin di Licinia,

ODE XII. — A MÉCÈNE.

Non, Mécène, tu ne voudrais pas faire célébrer par les doux accords de ma lyre les longues guerres de la farouche Numance, l'intrépide Annibal, les mers de Sicile teintes du sang carthaginois, les cruels Lapithes, l'ivresse d'Hylée, et les fils de la terre domptés par la main d'Hercule, après avoir fait trembler l'étincelante demeure du vieux Saturne.

Mieux que moi tu diras, dans ta prose cadencée, les combats de César, et les rois, naguère menaçants, conduits, le cou baissé, dans les rues de notre cité.

Ma muse ne veut chanter que les doux accents de Licymnie ta souveraine, ses yeux dont l'éclat est si vif, et son cœur fidèle à vos mutuelles amours.

Combien elle a de graces, soit qu'elle lutte de traits enjoués, soit qu'elle danse dans nos chœurs, ou soit qu'au jour solennel consacré à Diane elle entrelace en se jouant ses bras aux bras d'élégantes jeunes filles !

Donnerais-tu, pour toutes les richesses que possède Achéménès, pour tous les biens de la fertile Phrygie, pour tous les trésors entassés dans les palais de l'Arabe, donnerais-tu un seul cheveu de Licymnie

ODE XII. — TO MÆCENAS.

Numantia's wars, for years maintain'd,
Or Hannibal's vindictive ire,
Or seas with Punic gore distain'd,
Suit not the softness of my feeble lyre.

Nor the fierce broils and savage mirth
Of Centaurs deep with wine imbru'd;
Nor the gigantic sons of earth
By force Herculean gloriously subdu'd:
That earth-born race, with dire alarms
Who shook the starry spheres above,
And impious dar'd with horrid arms
Boldly defy the omnipotence of Jove.

You in historic prose shall tell
The mighty power of Cæsar's war;
How kings beneath his battle fell,
And dragg'd indignant his triumphal car.

Licymnia's voice, Licymnia's eye,
Bright-darting its resplendent ray,
Her breast where love and friendship lie,
The Muse commands me sing in softer lay;
In raillery the sportive jest,
Graceful her step in dancing charms,
When playful at Diana's feast
To the bright virgin choir she winds her arms.

Say, shall the wealth by kings possest,
Or the rich diadems they wear,
Or all the treasures of the east,
Purchase one lock of my Licymnia's hair?

ODE XII. — AN MÆCENAS.

Heisz nicht daurenden Krieg wilder Numantier,
Oder Hannibals Grimm, noch das Sikanenmeer,
Roth von pönischem Blut, tönen herabgestimmt
Zum unkriegrischen Lautenton;

Noch Lapithen im Zorn, und den Hyläus voll
Lautren Weins, und, bezähmt unter Herakles Arm,
Tellus Riesengeschlecht, dessen Erschütterung
Kaum aushielt der saturnische

Aetherhelle Palast. Du in gehaltnerem
Gang der Reden erzählst Cäsars Bezwingungen
Mehr, Mäcenas, nach Fug, und wie die Kett' einher
Grauser Könige Stolz geführt.

Ich, die Muse gebots, melde Lycimnia's
Honigsüszen Gesang, melde der Herrscherin
Klar anstralendes Aug', und das getreue Herz,
Wohl antwortender Liebe voll:

Die nicht ohne Geziem hebet den Fusz zum Tanz,
Noch wetteifert im Scherz, oder die Arme beut
Im jungfräulichen Reihn edler Gespielinnen,
Am gefeirten Dianafest.

Nähmst du alle Besitzthümer Achämenes,
Und Mygdoniergut phrygischer Segensaun,
Zum Ersatz für das Haar deiner Lycimnia?
Selbst der Araber reiche Pracht?

Dum flagantia detorquet ad oscula
Cervicem, aut facili sævitia negat,
Quæ poscente magis gaudeat eripi,
Interdum rapere occupet?

ODE XIII. — INSECTATIO.

Ille et nefasto te posuit die,
Quicumque primum, et sacrilega manu
Produxit, arbos, in nepotum
Perniciem, opprobriumque pagi.
Illum et parentis crediderim sui
Fregisse cervicem, et penetralia
Sparsisse nocturno cruore
Hospitis. Ille venena Colcha,
Et quidquid usquam concipitur nefas,
Tractavit, agro qui statuit meo
Te, triste lignum, te caducum
In domini caput immerentis.
Quid quisque vitet, nunquam homini satis
Cautum est in horas. Navita Bosphorum
Pœnus perhorrescit, neque ultra
Cæca timet aliunde fata.
Miles sagittas, et celerem fugam
Parthi, catenas Parthus, et Italum
Robur; sed improvisa lethi
Vis rapuit, rapietque gentes.

O esquivez afectando,
Gusta que la arrebates
Los besos que te niega,
Mientras en juego agradable,
Tambien ella en robarlos
A veces se complace.

ODA XIII.

Aquel que te plantára,
Arbol infame, en ominoso dia,
Y el que con diestra impia
Despues te trasladára
A do su descendencia destruyeras,
Y la mengua y baldon del lugar fueras;
En la noche sombria
Con sangre de su huesped inmolado
De su hogar despiadado
El suelo regaria,
Y hierro atroz ó criminosa planta
Pondria de su padre en la garganta.
Emponzoñador fuera,
Y cuanto hay de mas malo maquinára
El cruel que á mi cara
Heredad te tragera,
Para que un dia hundiéndote, vil leño,
Asesinases tu inocente dueño.
Rodean al instante
Que un riesgo evita con anhelo vano,
Mil riesgos al humano:
Mientras que el navegante
Teme en el ponto hallar la muerte fiera,
En donde él no la teme, ella le espera.
Temen nuostros soldados
Las flechas que en la fuga el Parto lanza:
La latina pujanza
Y los grillos pesados
El Parto teme, mientras siega á todos
Muerte cruel por imprevistos modos,

Quand' ella il collo incurva a' baci fervidi,
O a facil suo rigor ama che involinsi
Dal chieditore, ed è talor la prima
Che rapida gl' imprima?

ODE XIII. — CONTRA UN ALBERO.

De' posteri ad oltraggio,
Arbore, e del villaggio
Ti piantava ad obbrobrio, e 'n atro dì
Chiunque con sacrilega
Mano fu quel primier, che te nudrì.

Creder di lui ben lice
Che infranger la cervice
Potè con quella mano al genitor,
E i penetrali spargere
D' ospital sangue nel notturno orror.

Maneggiò di Medea
L' erbe e ogni arte piú rea,
Tronco feral, chi aggiunse al mio poder
Te, che sul capo innocuo
Del tuo signor dovevi un dì cader.

Uom non è mai sì scaltro,
Che da un istante a l' altro
Schivi i perigli; abborre d' Elle il mar,
Nè d' altro fato il punico
Nocchier paventa il cieco sovrastar.

Teme il roman guerriere
Parto, che fugge e fere;
Il Parto i ceppi teme, e 'l pro Roman:
Ma gli uomini, qual fulmine,
Rapì di morte e rapirà la man.

lorsqu'elle fléchit son cou pour l'offrir à tes brûlants baisers, ou que sa molle rigueur te refuse ceux qu'elle aime mieux se voir ravir et que parfois elle-même te dérobera ?

ODE XIII. — IMPRÉCATION.

Tu fus planté dans un jour néfaste, ô arbre, et cultivé dès lors par une main sacrilége pour le dommage de la postérité et le déshonneur du hameau.

Elle avait sans doute brisé la tête d'un père et arrosé ses foyers pendant la nuit du sang d'un hôte ; elle avait préparé les poisons de la Colchide et commis tout ce qu'on peut concevoir de plus criminel lorsqu'elle te plaça dans mon champ, arbre sinistre qui devais un jour tomber sur la tête innocente de ton maître.

Qui peut toujours se soustraire à des dangers qu'il faudrait éviter à toute heure? Le pilote africain tremble sur le Bosphore et ne craint pas ce que lui réservent ailleurs les aveugles destins ; un soldat romain redoute la fuite rapide et la flèche du Parthe, le Parthe redoute les fers et le bras robuste du soldat romain ; mais toujours un trépas imprévu a enlevé et enlèvera les mortels.

While now her bending neck she plies
Backward to meet the burning kiss,
Then with an easy cruelty denies,
And wishes you would snatch, not ask the bliss.

ODE XIII.

Whoever rais'd and planted thee,
Unlucky and pernicious tree,
In hour accurs'd with impious hand
(Thou bane and scandal of my land)
Well may I think the parricide
In father's blood his soul had dyed,

Or plung'd his dagger in the breast
Of his deep-slumbering midnight guest,
Or temper'd every baleful juice,
Which poisonous Colchian glebes produce,
Or if a blacker crime be known,
That crime the wretch hath made his own,
Who on my harmless grounds and me
Bestowed thee, luckless, falling tree.

While dangers hourly round us rise,
No caution guards us from surprise.
All other deaths the sailor dares,
Who yet the raging ocean fears;
The Parthian views with deep dismay,
The Roman chains and firm array;

The Roman dreads the Parthian's speed,
His flying war and backward reed:
While death unheeded, sweeps away
The world, his everlasting prey.

Wann dem brennenden Kuss jene daher den Hals
Neiget, oder, zum Schein grausam einmal, versagt,
Was, mehr schmachtend wie du, lieber geraubt sie [wünscht,
Manchmal selber zu rauben eilt?

ODE XIII. — AUF EINEN BAUM, DER DEN DICHTER BEINAH ERSCHLUG.

Der hat am Unglückstage dich hingepflanzt,
Wer auch gepflanzt hat, und mit verruchter Hand
Dich aufgenährt, o Baum, den Enkeln
Einst zum Verderb, und zur Schmach des [Dorfes!

Der hat dem Vater, Glauben verdient's, er selbst
Geknirscht den Nacken, und in dem Schlafgemach
Umhergesprengt bei Nacht des Gastfreunds
Blut; ja mit kolchischem Gift und Zauber

Hat der, und was je grässliches dacht' ein Geist,
Gefrevelt: wer dich meinem Gefild' erhob,
Dich argen Stamm, dich, der herabfiel
Aufs unverschuldete Haupt des Eigners!

Nie ward, was stündlich meide der Mensch, genau
Ihm ausgeräthselt. Bosporosflut durchsteurt
Angstvoll der Pöner, nicht ist furchtbar
Anderswoher ihm das blinde Schicksal.

Es zagt des Parthers Pfeilen und schneller Flucht
Der Krieger; Fesseln der und italischer
Obmacht: doch unversehne Tode
Rafften und raffen hinfort die Völker.

Quam pene furvæ regna Proserpinæ,
Et judicantem vidimus Æacum,
Sedesque discretas piorum, et
Æoliis fidibus querentem
Sappho puellis de popularibus;
Et te sonantem plenius aureo,
Alcæe, plectro dura navis,
Dura fugæ mala, dura belli!
Utrumque sacro digna silentio
Mirantur umbræ dicere; sed magis
Pugnas et exactos tyrannos
Densum humeris bibit aure vulgus.
Quid mirum? ubi illis carminibus stupens
Demittit atras bellua centiceps
Aures, et intorti capillis
Eumenidum recreantur angues?
Quin et Prometheus, et Pelopis parens
Dulci laborum decipitur sono;
Nec curat Orion leones,
Aut timidos agitare lyncas.

ODE XIV. — AD POSTUMUM.

Eheu! fugaces, Postume, Postume,
Labuntur anni: nec pietas moram
Rugis, et instanti senectæ
Afferet, indomitæque morti.

¿Y cuán cerca no he estado
De vér de Pluto la region sombría,
Y en la tiniebla fria
De Eaco el trono alzado,
A los muertos juzgando, y separada
La mansion del Eliseo afortunada?
Y con laud sonoro
Llorando á Safo la esquivez tirana
De la vírgen lesbiana,
Y á tí con plectro de oro
De la guerra y del mar riesgos cantando,
Divino Alceo, y tu destierro infando.
De entrambos silenciosa
La grei de sombras oye el sacro tono,
Mas cuando de su trono
La tiranía odiosa
Cantas hundida, y la gloriosa lucha,
Apiñada y atónita te escucha.
¿Qué mucho si enagena
Al can triforme del suave canto
El celestial encanto,
Y de deleite llena
Las sierpes, de las Parcas despiadadas
A lás horribles crines enroscadas?
Y engaña su inclemente
Sed Tántalo, y del buitre devorante
El roer incesante
Prometeo no siente,
Y arroban á Orion los dulces sones,
Y no persigue á linces ni leones.

ODA XIV. — A POSTUMO.

¡Ay! presuroso el tiempo,
Postumo, se desliza;
Ni á la piedad respetan
La rugosa vejez, la muerte impia:
Que no al inexorable
Pluton aplacarias,
Aunque tres hecatombes
En su honor ofrecieses cada dia,

L' atra reina innante,
Ed Eaco giudicante
Quasi io m' ebbi, e distinta la region
D' Eliso, e Saffo un querulo
Dotta a trar de la cetra eolio suon;

Lei, che le Lesbie ingrate,
Te, Alceo, che maggior vate,
Canti su plettro d' oro il fier destin,
Fier se armeggi, se navighi,
Se fuggi de la Patria pellegrin.

Tace al sacro concento
De l' Ombre il vulgo intento:
Ma più, d' omeri denso intorno a te,
Le battaglie con avido
Orecchio beve, e' trucidati re.

Qual stupor, se a l' incanto
Cerbero di quel canto
China i luridi orecchi, e già preval
Conforto de l' Eumenidi
Negli angui, che lor fanno irto crinal!

C' anzi a quei dolci accordi
Quasi par che si scordi
E Tantalo e Prometeo il suo martir;
Nè più le lonze timide,
O i leoni Orion cura inseguir.

ODE XIV.

Postumo, ahi! volan, Postumo,
Gli anni, e a rugosa etade,
Che incalza, e a morte indomita
Argin non fa pietade.

Qu'il s'en est peu fallu que j'aie vu le noir royaume de Proserpine, Éaque prononçant ses arrêts, les demeures marquées aux ames pieuses, Sappho se plaignant sur les cordes éoliennes des filles de sa patrie, et toi, ô Alcée, célébrant, dans les mâles accents de ta lyre d'or, les malheurs du marin, de l'exilé et du guerrier!

Dans un religieux silence les ombres les écoutent et les admirent l'un et l'autre; mais l'oreille de la foule pressée s'enivre plus volontiers du récit des combats et de la chute des tyrans.

Comment s'en étonner? à leurs chants, le monstre aux cent têtes abaisse, stupéfait, ses noires oreilles, et les serpents enlacés aux cheveux des Euménides tressaillent de plaisir. A cette douce harmonie Prométhée et le père de Pélops éprouvent un soulagement à leurs supplices, et Orion oublie de poursuivre les lions et le lynx timide.

ODE XIV. — A POSTUME.

Postume, Postume, nos années, hélas! s'écoulent fugitives; la vertu ne retarde ni les rides, ni la vieillesse qui nous presse, ni l'inflexible trépas, et c'est en vain qu'en lui immolant chaque jour trois cents

---

How near was I those dreary plains
Where Pluto's auburn consort reigns,
Where awful sits the judge of hell,
Where pious spirits blissful dwell,
Where Sappho in melodious strains
Of cruel calumny complains,
Alcæus strikes the golden strings,
And seas, and war, and exile sings?

Thus while they strike the various lyre,
The ghost the sacred sounds admire;
But when Alcæus lifts the strain
To deeds of war and tyrants slain,
In thicker crowds the shadowy throng
Drink deeper down the martial song.

What wonder? when with bending ears
The dog of hell astonish'd hears;
And, in the furies' hair entwin'd,
The snakes with cheerful horror wind,
While charm'd by the melodious strain
The tortur'd ghosts forget their pain,
Nor lions' rage, nor lynxes' flight,
Orion's raptur'd soul delight.

ODE XIV. — TO POSTUMUS.

How swiftly glide our flying years!
Alas! nor piety, nor tears
Can stop the fleeting day;
Deep furrow'd wrinkles, posting age;
And death's unconquerable rage,
Are strangers to delay.

Wie nahe sahn wir, düstre Proserpina,
Dein Reich, und dich urtheilenden Aeakus;
Fern abgehegt den Sitz der Frommen,
Und zur äolischen Saite jammernd

Um Landesjungfraun Sappho die Sängerin,
Und dich, Alcäus, voller mit goldenem
Anschlage rauschend Graun der Meerfahrt,
Graun der Verbannung, und Graun des Krie-[ges!

Der beiden Wohllaut, heiliger Stille werth,
Entzückt die Schatten; aber berauschter horcht
Auf Schlachten und verstoszne Herscher
Dürstender Schwarm mit gedrängten Schul-[tern.

Was Wunder? jenem Wonnegesang' erstaunt,
Senkt auch der hunderthauptige Beller schwarz
Die Ohren; auch den Eumeniden
Laben sich, schlängelnd im Haar, die Nattern.

Ja selbst Prometheus, Pelops Erzeuger selbst,
Verträumt im Wollusthalle die Kümmerniss;
Nicht sorgt Orion mehr die Löwen
Oder den bebenden Luchs zu jagen.

ODE XIV. — AN POSTUMUS.

Wie rollen flüchtig, Postumus, Postumus,
Die Jahr' hinunter! Frömmigkeit bringet nicht
Den Runzeln und dem Drang des Alters
Zögerung, noch unbezwungnem Tode.

Non, si trecenis, quotquot eunt dies,
Amice, places illacrymabilem
Plutona tauris, qui ter amplum
Geryonen, Tityonque tristi
Compescit unda, scilicet omnibus,
Quicumque terræ munere vescimur,
Enaviganda, sive reges,
Sive inopes erimus coloni.
Frustra cruento Marte carebimus,
Fractisque rauci fluctibus Hadriæ;
Frustra per autumnos nocentem
Corporibus metuemus Austrum;
Visendus ater flumine languido
Cocytus errans, et Danai genus
Infame, damnatusque longi
Sisyphus Æolides laboris.
Linquenda tellus, et domus, et placens
Uxor; neque harum, quas colis, arborum,
Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur.
Absumet hæres cæcuba dignior
Servata centum clavibus, et mero
Tinget pavimentum superbum,
Pontificum potiore cœnis.

El al osado Ticio
Retiene en la honda sima,
Y embarga al de tres cuerpos,
Al enorme Gerion en la onda Estigia;
Que cuantos de los dones
Vivimos que prodiga
La tierra, ricos, pobres,
Todos hemos surcar por ley precisa.
Y aunque del Adria huyamos
La ola embravecida,
O evitemos del aire
Del vario otoño la humedad maligna,
O el hierro ensangrentado
Que el fiero Marte vibra,
Del Cocito estancado
Hemos de ver en fin la negra orilla;
Y del cruel Danáo
La descendencia inicua,
Y á Sisifo el peñasco
Subiendo enorme en inmortal fatiga.
De dejar para siempre
Tu consorte querida,
Tus campos y tu casa,
Llegará muy en breve el triste dia,
Y del arbol tanto, que ora,
Dueño fugaz, cultivas,
Solo el cipres odioso
Debe seguirte hasta la tumba fria.
El cecubo que antes
Cien llaves escondian,
Heredero mas digno
Consumirá con generosa prisa,
Y rociará los suelos
Del alcázar que habitas
Con vino mas preciado,
Que el que brilla en las cenas pontificias.

Non d' ecatombe triplice
Diurno sacrifizio
Valti a l' inesorabile
Plutone offrir, che Tizio,
E 'l trimembre Gerione
Tra l' atro stige serra,
Guadoso a quanti pascono
I frutti della terra.
Stringasi scettro, o vomere
Invan da noi si fugge
Marte cruento, e d' Adria
L' onda, che rotta mugge.
D' Austro il soffiar nocevole
Ad egra umana vita,
D' ogni settembre al volgere,
Invan da noi s' evita:
Hassi a veder del lurido
Cocido il vagar lento,
L' impie Belidi, e Sisifo
Dannato a lungo stento.
Il tuo poder, la tenera
Si cara a te consorte,
Il tetto avito l' ultimo
Udranno addio di morte;
Nè ad altri, fra quant' alberi
Coltivi, fia permesso
Seguir lor sire efemero,
Fuorchè al feral cipresso.
Dissiperà que' cecubi
L' erede tuo più saggio,
Che cento chiavi or serbano
Del sole ignoti al raggio;
Tal vin facendo scorrere
Pe' pavimenti alteri,
Cui non spumeggia il simile
Ne' salici bicchieri.

taureaux tu chercherais à apaiser l'impitoyable Pluton, qui refoule Titye et le triple Géryon au delà de l'onde sinistre que nous devons passer, nous tous qui sommes nourris des dons de la terre, monarques ou pauvres laboureurs!

En vain nous aurions évité le cruel Mars et les vagues de l'Adriatique qui mugissent en se brisant; en vain nous saurions défendre notre poitrine, pendant l'automne, du souffle pernicieux de l'auster, il faudra voir le noir et vagabond Cocyte aux ondes paresseuses, la race infame de Danaüs, et le fils d'Éole, Sisyphe, condamné à de longs travaux; il faudra les quitter, cette terre, cette maison, cette épouse chérie; de tous ces arbres que tu cultivais, un seul, l'odieux cyprès, accompagnera son maître d'un jour! Un plus digne héritier consommera ce cécube que tu gardes sous cent clés, et teindra ton magnifique pavé d'un vin préférable à celui qu'on sert sur la table des pontifes.

Though every day a bull should bleed
To Pluto, bootless were the deed,
The monarch tearless reigns,
Where vulture-tortur'd Tityos lies,
And triple Geryon's monstrous size
The gloomy wave detains.
Whoever tastes of earthly food
Is doom'd to pass the joyless flood,
And hear the Stygian roar;
The sceptred king, who rules the earth,
The labouring hind of humble birth,
Must reach the distant shore.
The broken surge of Adria's main,
Hoarse-sounding, we avoid in vain;
And Mars in blood-stain'd arms;
The southern blast in vain we fear,
And autumn's life-annoying air
With idle fears alarms;
For all must see Cocytus flow,
Whose gloomy water sadly slow
Strays through the dreary soil,
The guilty maids, an ill-fam'd train!
And, Sisyphus, thy labours vain,
Condemn'd to endless toil.
Thy pleasing consort must be left,
And you of villas, lands, bereft,
Must to the shades descend;
The cypress only, hated tree!
Of all thy much-lov'd groves, shall thee,
Its short-liv'd lord attend.
Then shall thy worthier heir discharge
And set th' imprison'd cask at large,
And dye the floor with wine
So rich and precious, not the feasts
Of pontiffs cheer their ravish'd guests
With liquor more divine.

Nein, ob du, Freund, drei Hunderte jeden Tag
Dem thränenlosen Pluto der Farren weihst
Zur Sühnung, der den dreimal groszen
Geryon, Tityos auch, im finstern

Gewässer einschränkt: siehe, wo alle wir,
So viel der Erde Nahrungen wir empfahn,
Hinüberschweben; seyn wir Herscher,
Seyn wir der ärmlichen Flur Besteller.

Umsonst wird Mavors blutiger Kampf gescheut,
Und dumpfer Brandung Strudel im Adria;
Umsonst im schwülen Herbst entfliehn wir
Bange der Pest, die der Auster anhaucht.

Doch sehn wir pechschwarz irren des säumigen
Kocytus Strömung, und Danaïdenbrut
Voll Schmach, und peinlich langer Arbeit
Sisyfos, Aeolos Sohn, verurtheilt.

Ach Erd' und Wohnung und das getreue Weib
Verlassen musst du; keiner der Bäum' auch dort
Wird, auszer ernsten Grabcypressen,
Dich, der so kurz sie gepflegt, begleiten.

Ein Erbe schwelgt dann, werther des Cäkubers,
Den hundert Riegel kerkerten, und befleckt
Den Marmorgrund mit stolzem Nektar,
Welcher ein Pontifexmahl beschämet.

ODE XV.

Jam pauca aratro jugera regiæ
Moles relinquent : undique latius
Extenta visentur Lucrino
Stagna lacu, platanusque cælebs
Evincet ulmos. Tum violaria, et
Myrtus, et omnis copia narium
Spargent olivetis odorem,
Fertilibus domino priori.
Tum spissa ramis laurea fervidos
Excludet ictus. Non ita Romuli
Præscriptum et intonsi Catonis
Auspiciis, veterumque norma.
Privatus illis census erat brevis,
Commune magnum. Nulla decempedis
Metata privatis opacam
Porticus excipiebat Arcton;
Nec fortuitum spernere cespitem
Leges sinebaut, oppida publico
Sumptu jubentes, et Deorum
Templa novo decorare saxo.

ODE XVI. — AD GROSPHUM.

Otium Divos rogat in patenti
Prensus Ægæo, simul atra nubes
Condidit lunam, neque certa fulgent
Sidera nautis :

ODA XV.

Palacios suntuosos
Pronto no dejarán tierra al arado,
Estanques espaciosos
Mas que el lago Lucrino,
Veránse por do quiera, y descollado
Plátano esteril sobre el útil pino.

Y copados laureles
Dó quier guarecerán de los ardores
Del sirio los vergeles,
Y crecerán un dia
Verde arrayan y perfumadas flores
Dó la oliva que al dueño enriquecia.

No Rómulo ordenára
Tal, ni Caton de intonsa cabellera,
Ni asi lo practicára
El antiguo romano.
Grande el dominio del estado era,
Pequeña la heredad del ciudadano.

No en vasta galería
De Arctos el fresco ambiente este aspiraba;
La ley no permitia
De privados hogares
La humildad ensalzar, mientras mandaba
Con marmol decorar plazas y altares.

ODA XVI. — A GROSFO.

Reposo al cielo el navegante pide
En medio del ponto, si encubrió la luna
Nube importuna, y los luceros claros
Que le guiaban;

ODE XV.

Già regie moli i campi
Fia che a l' aratro scemino;
Per tutto alteri gli ampi
Vivai vedransi d' onde,
Cui del Lucrin non bastino
A contener le sponde :
Dal platano infecondo
Fien vinti gli olmi : or mammole,
Mirto e ogni fior giocondo
Profumerà d' odore
Il suol, d' ulivi fertile
Al suo primier signore :
Laureto fia che ombreggi,
Agli arsi rai folt' argine.
Quirin con queste leggi,
Caton da l' irta chioma,
E' Padri in questi auspicii
Non educaron Roma.
Breve il privato censo,
Grande il comun, nè portico
Era a' privati immenso,
Che in archeggiate volte
Offrisse incontro a Borea
Fresc' aure ed ombre folte;
Nè il fortuito sedile
D' un cespo tolleravano
Le leggi aversi a vile;
Mentre imponean novelli
Ergersi da l' erario
E ornar templi, e castelli.

ODE XVI. — A POMPEO GROSFO.

Ozio chiede agli Dei uom ne l' aperto
Egeo sorpreso, se di nugol nero
Delia si ammanti, nè più splenda certo
Astro al nocchiero :

ODE XV. — CONTRE LE LUXE DE SON SIÈCLE.

Bientôt les somptueux palais laisseront à peine quelques arpents à la charrue ; fier de son célibat, le platane chassera l'ormeau, et l'on verra de toutes parts des bassins plus spacieux que le lac Lucrin.

Alors la violette, le myrte et mille fleurs, charme de l'odorat, répandront leurs parfums dans des champs dont le fertile olivier enrichissait les premiers maîtres ; alors l'épais feuillage du laurier repoussera les brûlantes ardeurs du jour !

Ce n'est pas ce qu'avaient ordonné Romulus, les lois de nos pères et l'autorité du vieux Caton ; alors le bien d'un Romain était modique, et la fortune publique considérable : un citoyen n'élevait pas d'immenses et obscurs portiques pour y recueillir le frais ; les lois ne permettaient point de mépriser le gazon modeste qu'avait offert le hasard, et elles réservaient le marbre encore nouveau pour orner, aux frais de l'état, nos remparts et les temples des dieux.

ODE XVI. — A GROSPHUS.

Surpris au milieu des vastes mers, le nautonnier demande le repos aux dieux, lorsque de noirs nuages lui dérobent la lune, et que les astres, ses guides, ont cessé de briller ; c'est le repos que désirent dans les

ODE XV.

In royal pride our buildings rise,
The useless plough neglected lies;
Ponds, broad as lakes, our fields o'erspread,
And barren plains high wave the head
Above the elm, while all around,
Wafting their fragrance o'er the ground
Where flourish'd once the olive shade
And its rich master's cares repaid,
The violet and myrtle greets
The sense—a luxury of sweets!
While vainly would Apollo's ray
Through our thick laurels pour the day.

Not such were Cato's stern decrees,
Nor Romulus by arts like these
In wisdom form'd th' imperial sway,
And bid the unwilling world obey.

Though small each personal estate,
The public revenues were great;
Arcades were then by law confin'd,
Nor open'd to the northern wind:
The casual turf, where fortune pleas'd,
The private dwelling humbly rais'd,
While awful to the powers divine
Grateful they built the sacred shrine,
And high their public structures shone,
Enrich'd with ornamental stone.

ODE XVI. — TO POMPEIUS GROSPHUS.

When clouds the moon's fair lustre hide
No stars the doubtful helm to guide;
The sailor 'mid the raging seas
Suppliant implores the gods for ease;

ODE XV.

Bald lässt dem Pflug' unmäsziger Königsbau
Kaum wenig Juger; räumiger ausgedehnt
Als selbst Lucrinus See sind ringsum
Teiche zu schaun; und dem öden Ahorn

Entweicht der Ulmbaum. Auch der Violen Flor,
Und Myrtenhain', und jeglicher Nasenreiz
Verbreitet Wohlgeruch, wo vormals
Lohnte mit Frucht die Olivenpflanzung.

Auch dichtbelaubtes Lorbergebüsch verwehrt
Den scharfen Glutstral. Nicht war des Romulus,
Nicht so des ungeschornen Cato
Göttergebot, und der Ahnen Richtschnur!

Klein war bei jenen einzeles Bürgergut,
Doch grosz Gemeingut. Keine dem Einzelen
Mit Ruthen ausgemessne Halle
Streckte Geseul an des Nordes Kühlung;

Auch nicht ein Rasenfeld der Natur verschmähn
Liesz alte Sazung: ordnend, der Städte Bau,
Durch Volkesaufwand, und der Götter
Tempel mit neuem Gestein zu schmücken.

ODE XVI. — AN GROSPHUS.

Ruhe fleht von Himmlischen, wen der Sturmwind
Fasst im Raum ägäischer Flut, wann Luna
Nachtgewölk einhüllt, und dem Segler nirgends
Blinket ein Leitstern.

Otium bello furiosa Thrace,
Otium Medi pharetra decori,
Grosphe, non gemmis, neque purpura, ve-
nale, nec auro.
Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum
Tecta volantes.
Vivitur parvo bene, cui paternum
Splendet in mensa tenui salinum;
Nec leves somnos timor, aut cupido
Sordidus aufert.
Quid brevi fortes jaculamur ævo
Multa? quid terras alio calentes
Sole mutamus? patriæ quis exul
Se quoque fugit?
Scandit æratas vitiosa naves
Cura; nec turmas equitum relinquit
Ocior cervis, et agente nimbos
Ocior Euro.
Lætus in præsens animus, quod ultra est
Oderit curare, et amara lento
Temperet risu. Nihil est ab omni
Parte beatum.
Abstulit clarum cita mors Achillem;
Longa Tithonum minuit senectus:

Reposo el medo con su aljaba erguido,
Reposo el tracio en combatir furioso,
Dulce reposo, que á comprar no alcanzan
Púrpura ni oro.
Que ni riquezas ni lictor de consul
La inquietud calman de agitado pecho,
Ni de alto techo revolando en torno
Dura zozobra.
Felíz aquel que en heredada copa
Y frugal mesa se complace ufano,
Y medio insano, ni codicia baja
Turba su sueño.
Y ¿á qué ansiar tanto con tan corta vida?
¿A que trocar por estrangero cielo
El patrio suelo? Huyendo de su patria
¿Quién de si huye?
Sube la Cuita á la ferrada nao,
Y mas que el ciervo siguele ligera
A la lid fiera, ó que lanzando el noto
La hórrida nube.
Contenta el alma con el bien presente,
No sondear anhele lo futuro,
Y el pesar duro y la congoja amarga
Temple riendo.
No goza dichas el mortal cumplidas:
A Titon larga la vejez brumára;
En flor segára al indomable Aquiles
Pálida muerte.
Y á mí quizá placeres y venturas,
Que á ti te nieguen, me darán los hados,

Ozio il Trace fra bellici furori,
Ozio l' Ircan de la saetta ultrice,
O Grosfo, cui con gemme, ostro o tesori
Comprar non lice.

I rei de l' alma ribellanti affetti
Tesor non non v' è, non di littor v' è scure,
Che rimuova, e le intorno agli aurei tetti
Volanti cure.

Pago vive del poco a chi 'l paterno
Vasel del sale in tenue mensa splenda,
Nè i queti sonni sgombra affetto alterno,
Che agghiacci, o accenda.

Con breve ala mortale immortal volo
Osar, in altre piagge il Sol reflesso
Mirar che val? Chi fugge il patrio suolo
Fugge se stesso?

E su rostrate navi, e di caterva
Equestre monta l' egra cura in dorso,
Più del nembifer' euro, e piú di cerva
Celere al corso.

Lieta de l' oggi, del doman la mente
Curarsi abborra; tempri moderato
Riso le angosce: nulla interamente
C' è di beato.

Presta rapì l' inclito Achille morte,
Titon da lunga età fu in aura sciolto,

combats le Thrace furieux et le Mède orné de son carquois; le repos que ni or, ni pourpre, ni diamants ne sauraient payer! Ni des trésors, ni les licteurs consulaires ne peuvent chasser de l'ame les peines dont elle est désolée et les soucis qui volent autour des toits lambrissés!

Heureux de peu est celui dont la table modeste est ornée de la salière de ses pères; ni la crainte, ni de sordides désirs ne troublent son paisible sommeil! Pourquoi tant de projets lancés dans une si courte vie? pourquoi rechercher des terres échauffées par un autre soleil? Qui peut se fuir lui-même en fuyant sa patrie? Le souci né du vice s'élance sur les vaisseaux garnis d'airain et suit les escadrons, plus léger que la biche, plus rapide que l'Eurus lorsqu'il chasse les nuages.

Satisfait du présent, que notre esprit redoute de s'inquiéter de ce qui peut être au delà, qu'il tempère l'adversité par une gaité douce. Il n'est point de bonheur complet.

Une mort prématurée enlève le glorieux Achille; Tithon se consume dans une longue vieillesse, et le temps m'accordera peut-être ce qu'il t'aura refusé.

For ease, the warlike sons of Thrace,
The Medes, whom shining quivers grace,
For ease, that never can be sold
For gems, for purple, or for gold.
For neither wealth nor power control
The sickly tumults of the soul,
Or bid the cares to stand aloof,
Which hover round the vaulted roof.
Happy the man, whose frugal board
His father's plenty can afford;
His gentle sleep nor anxious fear
Shall drive away, nor sordid care.
Why do we aim with eager strife
At things beyond the mark of life?
Creatures, alas! whose boasted power
Is but the blessing of an hour!
To climates warm'd by other suns
In vain the wretched exile runs;
Consuming cares incessant charge
His flight, and board his armed barge,
Or though he mount the rapid steed,
Care follows with unerring speed,
Far fleeter than the timorous hind,
Far fleeter than the driving wind.
He, who can taste without allay
The present pleasures of the day,
Should with an easy, cheerful smile
The bitterness of life beguile;
Should all of future care detest,
For nothing is completely blest.
Achilles perish'd in his prime,
Tithon was worn away by time,

Ruhe fleht, voll kriegrischer Wut, auch Thrake;
Ruhe selbst vom Köcher umrauschte Meder,
Grosphus, die nicht käuflich dem Gold' und Purpur,
Noch dem Gestein ist.

Nicht des Reichthums Glanz, noch des hohen Konsuls
Liktor hat heillosen Tumult des Geistes
Je gescheucht, noch Sorgen, die hoch des Prunksaals
Decken umflattern.

Glücklich lebt mit wenigem, wem auf kleinem
Tische glänzt, vom Vater geerbt, das Salzfass;
Wem nicht Angst noch schnöde Begier den leichten
Schlummer entführet.

Was mit Macht so vieles im kurzen Leben
Abgezielt? Was suchen wir Land, das andrer
Sonnen Glut anstralt? Wer der Heimat abschied,
Floh er sich selbst auch?

Ehrne Schiff' auch steiget hinan die kranke
Leidenschaft; nicht Reitergeschwader lässt sie,
Schnell wie Hirsch', und schnell wie der Ost, der dunkle
Wetter daherjagt.

Fröhlich weil' um Nahes die Seel', und achte
Nicht, was jenseits liegt. Auch das Herbe lächle
Steter Frohsinn mild. In dert Welt ist keine
Seligkeit fehllos.

Herrlich sank durch schleunigen Tod Achilles;
Abgezehrt durch Alter verschwand Tithonus.

Et mihi forsan, tibi quod negârit,
Porriget hora.
Te greges centum, Siculæque circum
Mugiunt vaccæ; tibi tollit hinnitum
Apta quadrigis equa; te bis Afro
Murice tinctæ
Vestiunt lanæ: mihi parva rura, et
Spiritum Graiæ tenuem Camœnæ
Parca non mendax dedit, et malignum
Spernere vulgus.

ODE XVII. — AD MÆCENATEM.

Cur me querelis exanimas tuis?
Nec Dìs amicum est, nec mihi, te prius
Obire, Mæcenas, mearum
Grande decus, columenque rerum.
Ah! te meæ si partem animæ rapit
Maturior vis, quid moror altera,
Nec carus æque, nec superstes
Integer? Ille dies utramque
Ducet ruinam. Non ego perfidum
Dixi sacramentum. Ibimus, ibimus
Utcumque præcedes, supremum
Carpere iter comites parati.
Me nec Chimæræ spiritus igneæ,
Nec si resurgat centimanus Gyas,

Pues si en los prados tus rebaños, Grosfo,
Sículos pacen;

Si de ti en torno mugen tus novillas,
Si oyes tus yeguas relinchar lozanas,
Y vistes lanas, veces dos en tirio
Murice tintas,

Tambien veraz mi horoscopo me diera
Pequeños campos, y del estro griego
El blando fuego, y despreciar la insana
Plebe maligna.

ODA XVII. — A MECENAS.

¿Por que, claro Mecenas,
Mi amparo, lustre y gloria,
De susto con tus quejas mi alma llenas?
Ni lo sufriera yo, ni quiere el cielo
Que primero que yo dejes tú el suelo.

¡Ah! si á ti, de mi vida mitad cara,
De severo destino
El temprano decreto arrebatára,
¿A la que mas querida siempre fuera,
Cómo la otra mitad sobreviviera?

De ambas vidas el fin un mismo dia
Verá; no será vano
Mi juramento, no; la amistad mia

E a me ciò forse offrir vorrà la sorte,
Che a te fu tolto.

Cento gregge a te mugghiano, e sicane
Vacche, e corsier da cocchio alzan nitriti;
Doppio colora ostro african le lane
De' tuoi vestiti;

A me verace Parca e poche glebe,
E 'l tenue spirto concedè benigna
De l' eolica Musa; a me la plebe
Sprezzar maligna.

ODE XVII. — A MECENATE.

Mio scudo e gloria, - o Mecenate,
Perchè con querule - voci 'l cor svellermi?
Non al tuo vate, - non piace a' Numi
Che i tuoi si spengano - pria de' miei lumi.

Inesorabile - morte più presta
In te se involami - metà de l' anima,
L' altra a che resta? - Ahi! di te privo
Nè caro è il vivere, - nè intero io vivo.

Un dì medesimo - fia d' ambi estremo;
Nè il voto è perfido, - inseparabili
Andremo, andremo - Che pria se muovi,
Pur teco a l' ultimo - cammin mi trovi.

Me non d' ignivoma - Chimera il fiato,
Nè Gia centimano, - s' ei torni, svellere

Des génisses de Sicile, cent troupeaux mugissent autour de toi; pour toi hennit le coursier digne de l'attelage d'un quadrige; la laine de tes vêtements a été trempée deux fois dans la pourpre de Tyr. Pour moi, la Parque sincère m'a donné un bien modique, une légère étincelle du feu de la muse grecque, et une ame qui dédaigne la malignité du vulgaire.

ODE XVII. — A MÉCÈNE MALADE.

Pourquoi m'ôter la vie par tes plaintes? ô Mécène, gloire et soutien de ma fortune, ni les dieux ni mon cœur ne veulent que tu me devances dans la tombe.

Ah! si la volonté prématurée de la Parque m'enlevait la plus chère moitié de mon ame, que ferais-je de l'autre, et comment, réduit à une existence incomplète, pourrais-je me survivre?

Le même jour amènera notre fin commune. Non, je n'ai point prononcé un serment mensonger. Compagnons prêts à entreprendre le suprême voyage, nous irons, Mécène, nous irons partout où tu m'auras précédé.

Ni la Chimère renaissant avec son souffle embrasé,

And Fate, with lavish hand, to me
May grant what it denies to thee.
A hundred bleating flocks are thine,
Around thee graze thy lowing kine;
Neighing thy mares invite the reins,
Thy robes the double purple stains,
To me, not unindulgent Fate
Bestow'd a rural, calm retreat,
With art to tune the Roman lyre,
To warm the song with Grecian fire,
And scorn, in conscious virtue proud,
The worthless malice of the crowd.

ODE XVII. — TO MÆCENAS.

Why will Mæcenas thus complain,
And kill me with th' unkindly strain?
Nor can the gods, nor I consent
That you, my life's great ornament,
Should sink untimely to the tomb,
While I survive the fatal doom.
Should you, alas! be snatch'd away,
Wherefore, ah! wherefore should I stay,
My value lost, no longer whole,
And but possessing half my soul?
One day, believe the sacred oath,
Shall read the funeral pomp of both;
Cheerful to Pluto's dark abode,
With thee I'll tread the dreary road.
Nor fell Chimæra's breath of fire,
Nor hundred-handed Gyges dire,

Mir sogar kann manches, was dir sie weigert,
Geben die Hora.

Dich umtönt schwönwolliger Heerden Hundert,
Und Gebrüll sikulischer Küh'; es wiehert
Dir der Rennbahn Stute; dich hüllt ein Vliess, das
Afrischen Purpur

Zweimal trank. Mir spendete kleine Felder,
Mir vom Geist hellenischer Mus' ein wenig,
Fester Schicksalspruch, und das arggesinnte
Volk zu verachten.

ODE XVII. — AN MÆCENAS.

Warum mit deiner Klage mein Herz durchbohrt?
Nicht lieb den Göttern ist es, noch mir, dass du
Zuerst, o mein Mäcenas, scheidest,
Du mir erhabene Zierd' und Wohlfahrt!

Ach Hälfte meiner Seele, wenn Dich Gewalt
Frühzeitig wegrafft, was soll ich andre hier:
Nicht gleichen Werths, noch überlebend
Ganz wie zuvor? O der Tag soll beid' uns

Hinuntersenken! Nicht mit gefälschtem Eid'
Hab' ich gehuldigt! Eilen wir, eilen wir,
Wann du vorangehn willst, des lezten
Weges Genossen, bereit zu wandern!

Mich soll Chimära's feuriger Athem nicht,
Noch (lass ihn aufstehn) Gyges der Hundertarm,

Divellet unquam. Sic potenti
Justitiæ, placitumque Parcis.
Seu Libra, seu me Scorpius aspicit
Formidolosus, pars violentior
Natalis horæ, seu tyrannus
Hesperiæ Capricornus undæ;
Utrumque nostrum incredibili modo
Consentit astrum. Te Jovis impio
Tutela Saturno refulgens
Eripuit, volucrisque fati
Tardavit alas, cum populus frequens
Lætum theatris ter crepuit sonum.
Me truncus illapsus cerebro
Sustulerat, nisi Faunus ictum
Dextra levasset, Mercurialium
Custos virorum. Reddere victimas
Ædemque votivam memento:
Nos humilem feriemus agnam.

ODE XVIII.

Non ebur, neque aureum
Mea renidet in domo lacunar;
Non trabes Hymettiæ
Premunt columnas ultima recisas
Africa; neque Attali
Ignotus hæres regiam occupavi;

Dó quier te seguirá; fiel compañero,
Contigo haré el viage postrimero;

Ni el soplo abrasador separarános
De la fatal Quimera,
Ni el terrible gigante de cien manos.
Asi santa Justicia lo previno,
Asi, mi amigo, lo ordenó el Destino.

Y ora en mí nacimiento dominára
El Escorpion temible,
O Libra, ó Capricornio le alumbrára,
Que los mares de ocaso tiraniza,
Nuestra estrella, ó Mecenas, simpatiza.

Júpiter te libró del despiadado
Influjo de Saturno,
Y atajó el vuelo del ligero hado,
Y en el teatro pueblo numeroso
Resonar hizo el grito jubiloso;

Y yo, si el golpe Fauno no parára,
Protector de la lira,
Cayendo un arbol sobre mí, finára.
Tu templo y holocaustos acelera,
Que yo inmolaré en tanto una cordera.

ODA XVIII.

No en mi casa doradas
Techumbres brillan, ni marfil bruñido;
Ni el pino ú el abeto
Abruma del Himeto
Las columnas en Africa labradas;
Ni de Atalo el estado
Heredero ocupé desconocido,
Ni lana me han tejido
Matronas tinta en múrice preciado,

Può dal tuo lato. - Tal fu prescritta
Legge da Lachesi, - da Temi invitta.

La Libra guardimi, - o, più rubella
A l' uman nascere, - del formidabile
Scorpio la stella; - o quel, che affrena,
Capro tirannico, - l'onda tirrena;

I nostri unanimi - fuor d' ogni esempio
Astri consentono. - Tolse benefico
Te Giove a l' empio - Saturno, e l' ale
Tardò del rapido - giorno fatale;

Quando ripetere, - di popol piena,
Udissi un triplice - grido di giubilo
La folta scena. - Me pianta rea,
Percosso il cerebro, - estinto avea;

Ma Fauno a l' impeto - la destra oppose,
Su' vati vigile. - A te d'un tempio,
D' ostie pompose - voto si aspetta:
Io daró in vittima - un' agnelletta.

ODE XVIII.

Non rifulge d' avorio,
Nè d' auree volte mia magion; non preme
Colonne trave imettia
D' Africa svelte da le rupi estreme:

Ignoto erede d' Attalo
Non la reggia occupai, laconia lana

ni Gyas avec ses cent bras, ne m'arracheront à toi; ainsi le veulent et les Parques et la puissante Thémis.

Que je sois né sous le signe de la Balance, sous le redoutable Scorpion, témoin si fatal à notre première heure, ou sous le Capricorne, tyran des flots de l'Hespérie; un incroyable accord unit ton astre et le mien.

La protection du radieux Jupiter t'arracha à l'impie Saturne, et ralentit les ailes rapides du destin, lorsqu'un peuple immense fit retentir trois fois le théâtre de ses cris d'allégresse.

Et moi, un tronc d'arbre tombant sur ma tête m'aurait enlevé à ton amitié, si Faune, gardien des favoris de Mercure, n'eût, de sa main puissante, amorti le coup.

Souviens-toi d'immoler les victimes et d'accomplir ton vœu d'ériger un temple: pour moi, une humble brebis sera mon sacrifice.

ODE XVIII.

L'ivoire et des lambris dorés ne brillent point dans ma demeure, les poutres de l'Hymette n'y pèsent point sur des colonnes taillées aux extrémités de l'Afrique.

Shall ever tear my friend from me;
So Justice and the Fates decree.
Whether fair Libra's kinder sign,
Or Scorpius with an eye malign
Beheld my birth (whose gloomy power
Rules dreadful o'er the natal hour)
Or Capricorn, with angry rays
Who shines the tyrant of the seas,
With equal beams our stars unite,
And strangely shed their mingled light.
Thee, Jove's bright influence snatch'd away
From baleful Saturn's impious ray,
And stopp'd the rapid wings of Fate,
When the full theatre, elate,
With joyful transports hail'd thy name,
And thrice uprais'd the loud acclaim.
A tree, when falling on my head,
Had surely crush'd me to the dead,
But Pan, the poet's guardian, broke,
With saving hand, the destin'd stroke.
For thee, let the rich victim's blood
Pour forth to Jove its purple flood;
For thee, the votive temple rise;
For me an humble lambkin dies.

ODE XVIII.

No walls with ivory inlaid
Adorn my house, no colonade
Proudly supports a citron beam,
Nor rich with gold my ceilings flame;

Nor have I, like an heir unknown,
Seiz'd upon Attalus's throne;

Abtrennen jemals! So geordnet
Hats die Gerechtigkeit, so die Parcen!

Ob mich die Wagschal', oder der Skorpion
Anschaut mit Schreckniss, jener gewaltigste
Geburtsbegleiter, ob der Steinbock,
Fürst im hesperischen Meergetümmel;

Gleich stimmt uns beiden, ja zur Verwunderung,
Der Stern in Eintracht. Dich hat die Hut des Zeus,
Saturnus Grimm' entgegenstralend,
Mächtig entrafft, und dem schnellen Schicksal

Gehemmt die Flügel; als das gedrängte Volk
Frohklatschend dreimal durch die Theater scholl:
Mich traf ein Baumstamm, der den Scheitel
Schmetterte, hob mit der Hand nicht Faunus

Den Schlag erleichternd, er des merkurischen
Geschlechtes Hüter. Opfere deinen Dank,
Und bau den angelobten Tempel;
Unser Geschenk ist ein armes Milchlamm.

ODE XVIII.

Weder Elfenbein durchblinkt
Noch goldnes Prunkgetäfel mir die Wohnung;

Nicht Hymettusbalken ruhn
Auf Seulen, fern am lezten Strand des Afers
Ausgehaun; nicht Attalus
Palast, ein unbekannt Erb', erlangt' ich:

Nec Laconicas mihi
Trahunt honestæ purpuras clientæ.
At fides, et ingeni
Benigna vena est, pauperemque dives
Me petit. Nihil supra
Deos lacesso, nec potentem amicum
Largiora flagito,
Satis beatus unicis Sabinis.
Truditur dies die,
Novæque pergunt interire lunæ.
Tu secanda marmora
Locas sub ipsum funus, et sepulcri
Immemor, struis domos,
Marisque Baiis obstrepentis urges
Summovere littora,
Parum locuples continente ripa.
Quid? quod usque proximos
Revellis agri terminos, et ultra
Limites clientium
Salis avarus, pellitur paternos
In sinu ferens deos
Et uxor, et vir, sordidosque natos!
Nulla certior tamen
Rapacis Orci fine destinata
Aula divitem manet
Herum. Quid ultra tendis? Æqua tellus

Empero fértil vena
Me dió el hado, y laud harmonioso,
Y á mi pobre y contento
Me busca el opulento;
Y con mi granja de Sabinia amena
Felice. no fatigo
A los dioses del cielo luminoso
En rogar afanoso,
Ni pido mas al generoso amigo.
Empújanse los dias,
Y á morir nuevas lunas van corriendo;
Y tú à tu fin cercano,
Piedras labrar insano
Mandas, y casas en alzar porfias,
Del sepulcro olvidado;
Y anhelas, en la tierra no cabiendo,
Alejar el estruendo,
Y la playa ensanchar del ponto airado.
¡Qué mucho, si traspasa
De contigua heredad los conocidos
Linderos tu ansia ardiente,
E invades del cliente
Los pobres campos y la humilde casa?
Llevan, de ella lanzados,
El esposo y la esposa doloridos,
Sus penates queridos,
Y sus hijos llorosos y estenuados.
Mas no al de bienes lleno
Mejor asiento guarda, mas recreo,
El Orco que le abisma.
Para todos la misma
La tierra al rey y al pobre abre su seno.
¿Dó va pues tu porfia?

Oneste a me non filano
Clienti, d'ostro invermigliata in grana.
Io fede, io vanto facile
Vena d'ingegno, e povero, pur veggo
Me il ricco ambir; a' providi
Numi, e al possente amico io più non chieggo.

Fammi assai lieto l'unico
Campo sabin; il giorno insiste al giorno,
E a spegner Delia affrettasi,
Acceso appena, il luminoso corno.
Tu, de la tomba immemore,
Sul morir marmi appresti, e case innalzi,
E là, dov'ora strepita
Di Baia il mar, più oltre il lito incalzi,
Del fermo suol mal sazio.

E non se' tu, che de' poder vicini,
Svellendo avaro i termini,
De' clienti travalichi i confini?
Nudi e raminghi n'escono
E sposo, e moglie, che crudel n'escludi,
I paterni su gli omeri
Lari portando, e in seno i figli ignudi.

Ma infin serbata a l'avido
Signor stanza non evvi più secura
Che quella del famelico
Orco assegnata entro la bolgia oscura.
E a che più tendi? al povero,
E al regio sangue terra egual si schiude;
Nè, sedotto dal fulgido
Metallo, risolcar l'atra palude

Héritier ignoré, je ne possède point le royal palais d'Attale, et de nobles clientes ne filent point pour moi la laine pourprée de Laconie.

La pauvreté, une veine fertile, voilà mon bien, et pauvre, je suis recherché par le riche. Heureux assez de ma terre Sabine, je ne demande rien de plus aux dieux, et je ne sollicite pas de plus grandes largesses d'un ami puissant.

Un jour chasse l'autre, la lune renaissante se hâte vers son déclin. Pour toi, si près de tes funérailles, tu fais couper des marbres, et, oublieux de la mort, tu bâtis des palais.

Tu t'occupes à resserrer les eaux mugissantes de la mer de Baies dans des limites que, malgré l'étendue de tes domaines, tu ne trouves point assez étroites. Pourquoi ton avarice te fait-elle sans cesse arracher les bornes du champ de ton voisin et franchir les limites de tes clients?

Chassés par toi, l'époux, l'épouse et leurs enfants en haillons emportent dans leur sein leurs dieux pénates; cependant il n'est point pour le riche de demeure plus certaine que celle où l'attend l'avide Pluton.

Que veux-tu au delà? la terre s'ouvre également pour le pauvre et pour les fils des rois. Séduit par l'or

Nor dames, to happier fortunes bred,
Draw down for me the purple thread,
Yet with a firm and honest heart,
Unknowing or of fraud or art,
A liberal vein of genius blest,
I'm by the rich and great carest.
My patron's gift, my Sabine field
Shall all its rural plenty yield,
And happy in that rural store,
Of heaven and him I ask no more.
Day presses on the heels of day,
And moons increase to their decay;
But you, with thoughtless pride elate,
Unconscious of impending Fate,
Command the pillar'd dome to rise,
When lo! thy tomb forgotten lies,
And, though the waves indignant roar,
Forward you urge the Baian shore,
While earth's too narrow bounds in vain
Thy guilty progress would restrain.
What can this impious avarice stay?
Their sacred landmarks torn away,
You plunge into yonr neighbour's grounds,
And overleap your client's bounds.
Helpless the wife and husband flee,
And in their arms, expell'd by thee,
Their houshold gods, ador'd in vain,
Their infants too, a sordid train,
Yet destin'd by unerring Fate,
Shall hell's rapacious courts await
This wealthy Lord—
Then whither tend thy wide domains?
For earth impartial entertains

Nicht durch Schutz verpflichtet drehn
Mir edle Frauen fein Lakonenpurpur.

Aber Treu und regen Sinns
Ward milde Ader mir, und selbst mich Armen
Sucht der Reiche. Nichts erfleh'
Ich mehr von Göttern; nicht vom hohen Freund auch
Fodr' ich Ueberhäufungen,
Genug durch Ein Sabinerfeld beseligt.

Schnell verscheucht den Tag der Tag,
Fort wandeln neu zum Untergang die Monde.

Du, dem Tode nah, verdingst
Zu haun noch Marmorblöck', und nicht des Grabmals
Denkend, thürmst du Häuser auf,
Und drängst dem Meere, das an Bajä herrauscht,
Sein Gestade weit hinaus,
Zu knapp an festem Uferland begütert.

Ja, noch rückst du immerfort
Des nächsten Feldes Scheidestein, und über
Schutzverwandter Grenze springst
Habsüchtig du: auswandernd trägt der Väter
Heiligthum im Schoosz hinweg
Gemahl und Weib, ach! und die nackten Kindlein.

Aber nicht gewisser, als
Das vorberaumte Ziel des Raffers Orkus,
Wird ein Hof den reichen Herrn
Empfahn. Was strebst du förder? Gleiches Erdreich

Pauperi recluditur,
Regumque pueris, nec satelles Orci
Callidum Promethea
Revexit auro captus. Hic superbum

Tantalum, atque Tantali
Genus coercet. Hic levare functum
Pauperem laboribus,
Vocatus, atque non vocatus audit.

ODE XIX. — DITHYRAMBUS.

Bacchum in remotis carmina rupibus
Vidi docentem, credite, posteri,
Nymphasque discentes, et aures
Capripedum Satyrorum acutas.
Evoe! recenti mens trepidat metu,
Plenoque Bacchi pectore turbidum
Lætatur. Evoe! parce Liber,
Parce, gravi metuende thyrso.

Fas pervicaces est mihi Thyadas,
Vinique fontem, lactis et uberes
Cantare rivos, atque truncis
Lapsa cavis iterare mella.
Fas et beatæ conjugis additum
Stellis honorem, tectaque Penthei
Disjecta non levi ruina,
Thracis et exitium Lycurgi.

No por oro el barquero del Leteo
Al sagaz Prometeo
A la luz retornó del claro dia.
En tormento horroroso
Caron retiene á Tántalo inclemente
Y á su progenie impura,
Allá de la onda obscura;
Y siempre acude y vuela presuroso
Llamado, ó no llamado,
Los males á aliviar del indigente,
Cuando Parca clemente
Ha su triste vivir por fin cortado.

ODA XIX.

A Baco entre peñascos escarpados
(Creedlo venideros)
Ví cantar, y aprendian
Las Ninfas sus canciones, y arrobados
Los capripedos Sátiros oian.

¡Evohe! Sacro furor hinche mi mente:
Del dios mi pecho lleno
Palpita alborozado.
¡Evohe! perdona mi entusiasmo ardiente,
Baco, temible por tu tirso alzado.

Los gritos de las Tiadas furiosos
Cantar puedo, y el vino
De la fuente brotando,
Y de leche los rios abundosos,
Y miel los huecos troncos destilando:

Y á tu divina esposa al cielo alzada,
Aumentando las luces
Del estrellado velo,
La impiedad de Licurgo castigada,
Y el alcazar de Pénteo por el suelo.

A l' astuto Prometeo
Fe d'Acheronte il vigile nocchiero:
Egli il seme di Tantalo,
Egli quivi ritien Tantalo altero.

L' infelice, quand' abbia
Sua via fornita, che penando scorre,
Pronto a condorlo al termine,
Caron chiamato, e non chiamato accorre.

ODE XIX. — DITIRAMBO.

In ermo balzo alpestro
Vid' io Bromio maestro
(Voi mel crediate, o posteri,)
Be' cantici insegnar;
E vidi Ninfe e Satiri
Tes' orecchio-capripedi,
Docili ad imparar.
Evio! timor recente
M' agita ancor la mente;
Gongola, sbalza, intorbida,
Gonfio di Bacco il cor.
Mercè, mercede, o Evio,
O Libero, o terribile
Del tirso branditor!
Chi vietami ch' io canti
Le indocili Baccanti,
Del vino il fonte, il turgido
Di latte ampio ruscel?
Sì, ricantar le roveri
Io vo', che dolce stillano
Da' cavi tronchi il mel.
Di tua beata sposa
La benda luminosa,
Onde al ciel fregio aggiugnesi;
La man, che rovesciò
L' alta di Penteo reggia,
E di Licurgo edonio
L' eccidio canterò.

le gardien du noir séjour n'a point ramené sur l'autre bord l'artificieux Prométhée ; il y retient et l'orgueilleux Tantale et sa race, et mandé ou non, dès que l'indigent a terminé sa tache, il vient l'affranchir.

ODE XIX. — LOUANGES DE BACCHUS.

Croyez-moi, races futures, j'ai vu Bacchus enseignant ses chants sur des rochers solitaires, les Nymphes écoutaient et les Satyres aux pieds de chèvre dressaient leurs oreilles effilées.

Évoé ! de quelle terreur récente palpite mon cœur ! quelle joie désordonnée saisit mon sein rempli de la divinité ! Évoé ! épargne-moi, Bacchus, épargne-moi ! dieu du thyrse redoutable.

Il m'est permis de chanter les opiniâtres Thyades, les sources de vin, le lait coulant en ruisseaux abondants, le miel qui coule du creux des arbres. Il m'est permis de chanter la gloire de ton heureuse épouse, astre nouveau ajouté aux astres, l'écroulement horrible du palais de Penthée couvrant la terre de ses débris, et le trépas du thrace Lycurgue.

Tu subjugues et les fleuves et les mers des barbares,

Her various sons, and in her breast
Monarchs and beggars equal rest.

Nor gold could bribe, nor art deceive
The gloomy bands who guard the grave,
Backward to tread the shadowy way,
And waft Prometheus into day;
Yet he, who Tantalus detains
With all his haughty race in chains,
Invok'd or not, the wretch receives,
And from the toils of life relieves.

ODE XIX. — TO BACCHUS.

I saw (let future times believe)
The god of wine his lectures give,
Midst rocks far distant was the scene;
With ears erect the satyrs stood,
With every goddess of the wood,
Listening th' instructive, solemn strain.

The recent terror heaves my breast,
Yet with th' inspiring power possest,
Tumultuous joys my soul have warm'd;
Dreadful, who shak'st the ivy-spear,
Thy votary thus prostrate hear,
And be thy rage, thy rage disarm'd.

Give me to sing, by thee inspir'd,
Thy priestesses to madness fir'd:
Fountains of wine shall pour along,
And, melting from the hollow tree,
The golden treasures of the bee,
And streams of milk shall fill the song.

Fair Ariadne's crown shall rise,
And add new glories to the skies;
While I to listening nations tell,
How impious Pentheus' palace burn'd,
With hideous ruin overturn'd,
And how the mad Lycurgus fell.

Schlieszt dem armen Mann sich auf,
Und Königskindern. Nicht des Orkus Scherge

Löst' um Gold des listigen
Prometheus Fessel. Jener hält den stolzen
Tantalus und seinen Stamm

Gekerkert; und mit Leichterung dem Armen
Unter hartem Druck zu nahn,
Gerufen oder nicht gerufen, hört er.

ODE XIX. — AN BACCHUS.

Den Bacchus sah ich fern in der Felsenbucht
Chortänze lehrend; (glaubet, ihr Enkel, glaubt!)
Ihm horchten Nymfen, und der Satyr
Spizte das Ohr, und erhub den Geiszfusz.

Euö ! in frischer Angst noch erbebt das Herz,
Und voll von Bacchus stürmischer Seligkeit
Frohlockt es ! Euö ! schone, Liber,
Schone, der droht mit dem hehren Thyrsus!

Mir ziemts, wie rastlos tobt der Thyaden Schwarm,
Wie Wein entsprudelt, und wie in Bächen Milch
Hinströmt, zu singen, auch wie Honig
Aus dem gehöhletem Stamm herabträuft.

Mir ziemts, der Gattin Herrlichkeit, samt der Kron'
Im Sterngefunkel; auch wie des Pentheus Haus
Zerkrachte durch unsanften Einsturz;
Und wie der Thraker verdarb, Lykurgus.

Tu flectis amnes, tu mare barbarum,
Tu separatis uvidus in jugis
Nodo coerces viperino
Bistonidum sine fraude crines.

Tu, cum parentis regna per arduum
Cohors Gigantum scanderet impia,
Rhœtum retorsisti leonis
Unguibus, horribilique mala;

Quamquam choreis aptior, et jocis,
Ludoque dictus, non sat idoneus
Pugnæ ferebaris; sed idem
Pacis eras, mediusque belli.

Te vidit insons Cerberus aureo
Cornu decorum, leniter atterens
Caudam, et recedentis trilingui
Ore pedes, tetigitque crura.

ODE XX. — AD MÆCENATEM.

Non usitata, nec tenui ferar
Penna, biformis per liquidum æthera
Vates; neque in terris morabor
Longius, invidiaque major

Urbes relinquam. Non ego, pauperum
Sanguis perentum, non ego, quem vocas
Dilecte, Mæcenas, obibo,
Nec Stygia cohibebor unda.

Tú el mar de la India domas, tú los rios
Enfrenas, tú Beodo
De las trias sañudas
Impunemente entre los riscos frios
Los cabellos con víboras anudas.

Y cuando el reino de tu padre un dia
Sacrílegos gigantes
A escalar se arrojáran,
Por prez à Reto de su audacia impia,
Tus garras de leon despedazáran.

Diestro solo en donaires, juegos, danza,
Mas no habil á arduas lides
Te jnzgára la tierra;
No creyera en tu brazo tal pujanza;
Pero tu eras igual en paz y en guerra.

Adornado de cuerno refulgente
Te vé manso el Cerbero,
Y al partir tus pies toca,
Y la cola agitando suavemente,
Los lame humilde con trilingüe boca.

ODA XX. — A MECENAS.

En atrevido, en desusado vuelo
Me alzaré al eter puro,
Biforme vate, y el alvergue obscuro,
Superior á la envidia, huiré del suelo;

Ni moriré, ni la onda del olvido
Cubriráme inclemente
A mí, que aunque de pobres descendiente,
Claro Mecenas, llamas tú querido.

Ya mis rodillas ruda piel abruma,
Ya en cisne me convierto,

L' indico mar tu reggi,
I fiumi odon tue leggi;
Tu sul monte bivertice
Con nodo viperin,
Ebro del tuo buon nettare,
Attorci a le Bistonidi
Impunemente il crin.
Tu quando su per l' alto
Gli empï giganti assalto
Portar del Padre osarono
A la regal magion,
Reco osasti travolgere,
Artigli usando e orribile
Mascella di lion.
Più abile a carole
Creduto e a scherzi e a fole
Te benchè pria diceano,
Non assai pro guerrier,
Pure, a te stesso simile,
Tant' eri in pace amabile,
Quant' eri in guerra fier.
Cerbero d' aureo corno
Ti vide il capo adorno,
Lenta agitando innocuo
La coda innanzi a te,
E al tuo partir da l' Erebo,
A te lambia con triplice
Lingua le gambe e 'l piè.

ODE XX. — A MECENATE.

Armato non di fragile,
Nè volgar penna il tergo,
Il liquid' aere a scorrere,
Biforme vate io m' ergo.
Tutto il terrestre spazio
È angusto a me confine;
Sprezzo, maggior d' invidia,
Le mura cittadine.
Non io, cui vil rinfacciano
Inonorata cuna,
Che non fu vista splendere
A' doni di fortuna,
Non io, Signor, cui titolo
Tu dai di tuo diletto,
Da l' urna, e da la stigia
Onda sarò ristretto.

et sur des monts écartés ta main humide enlace sans danger les cheveux des Bacchantes dans des nœuds de vipère.

Lorsque l'impie cohorte des Géants escaladait la demeure escarpée de ton père, armé de la gueule et des griffes effroyables du lion, tu précipitas Rhœtus. On disait que tu étais moins propre aux combats qu'aux danses et aux jeux; mais tu excelles également dans la paix et dans la guerre.

A l'aspect de ton front orné de la corne d'or, Cerbère inoffensif abaissa sa queue vers la terre, et, caressant à ton départ, lécha de sa triple langue tes pieds et tes genoux.

ODE XX. — A MÉCÈNE.

Poète à double nature, je ne serai point emporté dans les airs par une aile timide et vulgaire; supérieur à l'envie, je laisserai les villes et ne demeurerai pas plus long-temps sur la terre.

Non, cher Mécène, il ne mourra point, quoique issu de parents pauvres, celui que tu appelles ton ami; il ne sera point retenu par les ondes du Styx.

Déja s'étend sur mes membres une peau rude; je

Indus and Ganges own thy sway,
Barbaric seas thy power obey,
And o'er the pathless mountain's height
(Her head with horrid snakes enroll'd,
Which harmless writhe their angry fold),
Thy raptur'd priestess speeds her flight.

When rising fierce in impious arms,
The giant-race with dire alarms
Assail'd the sacred realms of light,
With lion-wrath, and dreadful paw,
With blood-besmear'd and foaming jaw
You put their horrid chief to flight.

For dancing form'd, for love and wit,
You seem'd for war's rude toils unfit,
And polish'd to each softer grace:
But dreadful when in arms you shone
You made the fatal art your own,
In war excelling as in peace.

With golden horn supremely bright,
You darted round the bending light
Far-beaming through the gloom of hell:

When Cerberus with fear amaz'd,
Forgot his rage, and fawning gaz'd,
And at thy feet adoring fell.

ODE XX. — TO MÆCENAS.

With strong unwonted wing I rise,
A two-form'd poet through the skies.

Far above envy will I soar,
And tread this worthless earth no more.

For know, ye rivals of my fame,
Tho' lowly born, a vulgar name,
I will not condescend to die,
Nor in the Stygian waters lie
A rougher skin now cloth's my thighs.

Into a swan's fair form I rise,
And feel the feather'd plumage shed
Its down, and o'er my shoulders spread.

Du beugst den Waldstrom, du das Barbarenmeer;
Du, hoch umtaumelnd einsame Klippenhöhn,
Durchzwängst das Haar der Bistoniden
Sonder Betrug mit der Natternfessel.

Du, als des Vaters Reiche der frevelnden
Giganten Aufruhr über die Jähn erklommu,
Zurück mit Löwenklaun den Rhötus
Schleudertest du, und mit grausem Rachen:

Obschon dem Reihntanz fügsamer und dem Scherz
Und Spiel geachtet, weniger rüstig du
Zum Kampfe schienest; dennoch warst du
Gleich, wie im Frieden, im Sturm der Feld-
[schlacht.

Dich schaute harmlos Cerberus, als Gehörn
Von Gold dir blinkte, sanft mit geregtem Schweif
Anschmeichelnd; und dreizüngig leckend
Küsst' er des Scheidenden Fusz und Schenkel.

ODE XX. — AN MÆCENAS.

Ein nicht gewohnter Fittig, noch sonder Kraft,
Trägt umgeformt mich durch die geklärten Höhn
Den Seher; nicht im Erdenstaube
Weil' ich hinfort, und zu grosz der Scheel-
[sucht

Lass' ich die Städte! Nein, ich Entsprossener
Der armen Aeltern, nein, den „Geliebter" du
Oft nennst, Mäcenas, nimmer sterb' ich;
Nimmer umschränkt mich der Styx Gewässer!

Jam jam residunt cruribus asperæ
Pelles, et album mutor in alitem
Superne, nascunturque leves
Per digitos, humerosque plumæ.
Jam Dædaleo ocior Icaro,
Visam gementis littora Bosphori,
Syrtesque Getulas canorus
Ales, Hyperboreosque campos.

Me Colchus, et qui dissimulat metum
Marsæ cohortis Dacus, et ultimi
Noscent Geloni; me peritus
Discet Iber, Rhodanique potor.
Absint inani funere næniæ,
Luctusque turpes, et querimoniæ:
Compesce clamorem, ac sepulcri
Mitte supervacuos honores.

Y ya mis manos y mi pecho advierto,
Y mi cuello adornar la blanca pluma;

Mas vagoroso que Icaro arrogante,
Al gétulo abrasado
Ya volaré, y al hiperboreo helado,
Y á las playas del Bósforo bramante.

Conoceráme el dacio, que el espanto
Recata que el guerrero
Lacio le infunde, y el gelono fiero,
Y el que á Colcos habita oirán mi canto;

Y el que al Ródano bebe el cristal frio
De mi sonoro labio
Oirá los ecos, y el ibero sabio.
Lejos, Mecenas, del sepulcro mio

Tristes endechas, fúnebres clamores,
Lejos el triste llanto,
Para el que hizo inmortal su inmortal canto;
Vanos son de la tumba los honores.

—

Già già di pelle ruvida
Sento le gambe armarsi,
Le braccia, il petto in candido
Augel sento cangiarsi,
Lievi le piume spuntano
Sul tergo, e su le dita:
Già del figliuol di Dedalo
Io spiego ala più ardita.
Canoro augel, del Bosforo
L'onde vedrò frementi,
Vedrò le sirti libiche,
E le iperboree genti.
Dace, che ardir dissimuli,
E pur nostr' arme temi,
Tu mi dovrai conoscere,
E voi, Geloni estremi.
Il Colco, il prode Iberico
Me pur conoscer dee,
Me chiunque dei Rodano
La remot' onda bee.
La vota urna non turbino
Ingiuriosi pianti,
Lutto, querele inutili,
Suon di funerei canti.
Astienti pur dal piagnere
Tu o Mecenate, ancora:
La pompa è a me superflua,
Che l' altrui tombe onora.

—

suis transformé en cygne, un léger plumage naît à la surface de mes épaules et de mes doigts.

Bientôt, d'un vol plus rapide que celui d'Icare fils de Dédale, mélodieux oiseau, je visiterai les rives gémissantes du Bosphore, les syrtes de Gétulie, et les champs hyperboréens.

Ils me connaîtront les habitants de la Colchide, le Dace, qui dissimule la frayeur que lui causent les cohortes Marses, et les Gélons les plus reculés; le docte Ibère, le peuple qui se désaltère dans les eaux du Rhône, apprendront mes chants.

Épargne-moi de vaines funérailles, les chants lugubres, les gémissements, et un deuil honteux; retiens tes cris, et écarte de ma tombe des honneurs superflus.

Swift as with Dædalean wing,
Harmonious bird, I'll soaring sing,
And in my flight, the foamy shores,
Where Bosphorus tremendous roars,

The regions bound by northern cold,
And Lybia's burning sands behold,
Then to the learned sons of Spain,
To him, who ploughs the Scythian main,

To him, who with dissembled fears,
Conscious, the Roman arms reveres,
To him, who drinks the rapid Rhone,
Shall Horace, deathless bard, be known.

My friends, the funeral sorrow spare,
The plaintive song and tender tear;
Nor let the voice of grief profane,
With loud laments, the solemm scene;
Nor o'er your poet's empty urn
With useless, idle sorrows mourn.

—

Schon, schon erhartet rauher am Fusz hinab
Die Haut, und schneeweisz werd' ich gefittiget
Von oben, weich und glatt umsprossen
Flaume die Finger umher und Schultern!

Rasch vor dem dädaläischen Ikarus,
Umschweb' ich dumpfe Bosporusufer schon,
Gätulersyrten schon, ein Vogel,
Und hyperborische Flur, mit Wohlklang!

Mich wird der Kolcher, und, der des Marsen Furcht
Verhehlt, der Daker kennen, und äuszerste
Geloner; mich Iberer kundig,
Und wer den Rhodanus trinkt, vernehmen!

Der Scheinbestattung schweige die Nänie,
Und niedre Wehklag', Aechzen und Jammerton!
Hemm' allen Zuruf, und entferne
Mir die vergebliche Pracht des Grabmals!

—

ODES D'HORACE.

LIVRE TROISIÈME.

TEXTE LATIN.

TRADUCTION EN VERS ESPAGNOLS PAR BURGOS;
— EN VERS ITALIENS PAR GARGALLO;
— EN FRANÇAIS ET EN PROSE PAR MONFALCON;
— EN VERS ANGLAIS PAR FRANCIS;
— EN VERS ALLEMANDS PAR VOSS.

ODE I.

Odi profanum vulgus, et arceo.
Favete linguis : carmina non prius
Audita, Musarum sacerdos,
Virginibus, puerisque canto.
Regum timendorum in proprios greges,
Reges in ipsos imperium est Jovis,
Clari Giganteo triumpho,
Cuncta supercilio moventis.
Est, ut viro vir latius ordinet
Arbusta sulcis : hic generosior
Descendat in campum petitor;
Moribus hic, meliorque fama

Contendat; illi turbâ clientium
Sit major : æqua lege necessitas
Sortitur insignes, et imos;
Omne capax movet urna nomen.
Districtus ensis cui super impia
Cervice pendet, non Siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem;
Non avium, citharæque cantus
Somnum reducent. Somnus agrestium
Lenis virorum non humiles domos
Fastidit, umbrosamque ripam,
Non Zephyris agitata Tempe.

ODA I.

Lejos, lejos de mí, gentes profanas;
Versos jamas oidos
Escuchad los demas con temor santo,
Que, sacerdote de las nueve hermanas,
A las doncellas y á los niños cauto.

Al rey acata pueblo reverente,
Y los reyes acatan
A Jove sin igual y sin segundo,
Al vencedor de la Titania gente,
Cuyo ceño conmueve el ancho mundo.

¿Qué vale si uno votos solicita
Por rico, que por noble
Otro al campo de Marte á buscar vuela?
¿Que este en costumbres y opinion compita,
Que aquel muestre su larga clientela?

De ellos y todos sin cesar la suerte
Los nombres confundidos
En la urna espaciosa agita ciega,
Y en lei igual la inexorable muerte
Al grande y al pequeño á su vez siega,

¿Cómo à aquel placerán à quien la espada
Siempre amaga desnuda,
Ricos manjares, ni sabrosos vinos,
Ni al sueño rendirán lira acordada,
Ni el ruiseñor en regalados trinos?

El sueño, que en la rústica mejilla
Suave y blando posa,
Y la paz ama de pagiza aldea,
Y el fresco valle, y la sombrosa orilla,
Que el aliento del zéfiro recrea.

ODE I.

Io disdegno e allontano
Da me il vulgo profano.
Taciasi ognun : a donzellette, a giovani
Non udite sinor canore note
Vo' cantar de le Muse io sacerdote.

Da' ré temuta legge
Riceve il servo gregge;
Sovra gli stessi re di lui l' imperio
Sta, che al balen del ciglio il tutto muove,
Pel giganteo trionfo inclito Giove.

Di piante avvien che questi
Ordin più lungo assesti;
Splendor di sangue, di clienti novero
Offre quegli, o per fama e per virtude
Chieditor scende in campo e gli altri esclude.

Necessità di morte
Con legge egual la sorte
Getta sovra ciascun : tutti rimescola
Insiem confusi i nomi urna capace
Di chi s' alza sul trono, o al suol si giace.

A tal cui nudo splende
L' acciar, che d' alto pende
Su l' infame cervice, offrir solletico
Di cibi con industre arte conditi
Non possono i sican lauti conviti.

Cetre e usignuoi non ponno
Sopirlo : agreste sonno
Capanne non isdegna e rive ombrifere;
Nè Tempe, ove tepor di placid' aura
Dal dì sudato il villanel ristaura.

ODE I.

Éloigne-toi, profane vulgaire, je te hais; silence! prêtre des Muses, je vais chanter à la jeunesse romaine des vers qu'elle n'a point encore entendus.

Les rois, pasteurs redoutables, commandent à ces troupeaux de peuples qui leur appartiennent; Jupiter commande aux rois eux-mêmes, Jupiter, illustre par son triomphe sur les Géants, et dont le sourcil ébranle l'univers.

Que l'un dispose sur de plus vastes sillons ses plants d'arbrisseaux; que cet autre, animé d'un plus généreux orgueil, descende au champ de Mars briguer les honneurs; que celui-ci fasse parler pour lui ses vertus, sa renommée; que celui-là se fasse plus grand par le nombre de ses clients : puissants et faibles sont soumis à la nécessité par une même loi, et tous les noms sont agités dans l'urne immense.

Les mets de la Sicile n'ont plus leur douce saveur pour celui qui voit un glaive suspendu au dessus de sa tête impie; le chant des oiseaux et de la lyre ne lui rendront pas le sommeil, le doux sommeil qui ne dédaigne ni l'humble demeure de l'homme des champs, ni les rives ombragées, ni les vallées de Tempé où se joue le zéphyr.

ODE I.

Stand off, ye vulgar, nor profane
With bold, unhallow'd sounds, this festal scene
In hymns inspir'd, by truth divine,
I, priest of the melodious nine,
To youths and virgins sing the mystic strain.
Monarchs on earth their power extend,
Monarchs to Jove submissive bend,
And own the sovereign god,
With glorious triumph who subdu'd
The Titan race, gigantic brood!
And shakes whole nature with his nod.
When rival candidates contend,
And to the field of Mars descend,
To urge th' ambitious claim,
Some of illustrious birth are proud,
Some of their clients' vassal crowd,
And some of virtue's fame.
Others the rural labour love,
And joy to plant the spreading grove,
The furrow'd glebe to turn;
Yet with impartial hand shall Fate
Both of the lowly and the great
Shake the capacious urn.
Behold the wretch, with conscious dread,
In pointed vengeance o'er his head
Who views th' impending sword :
Nor dainties force his pall'd desire,
Nor chant of birds, nor vocal lyre,
To him can sleep afford :
Heart-soothing sleep, which not disdains
The rural cot, and humble swains,
And shady river fair;
Or Tempe's ever-blooming spring,
Where zephyrs wave the balmy wing,
And fan the buxom air.

ODE I.

Verhasste Meng' Unheiliger, fern hinweg!
Seyd still in Andacht. Frommen Gesang, wie vor
Nie scholl, ein Musenpriester, sing' ich
Blühenden Knaben zugleich und Jungfraun.

Der Herrscher, furchtbar eigenem Völkerschwarm,
Obherrscher selbst auch bändiget Jupiter :
Der, durch Gigantensturz geherrlicht,
Alles mit heiligem Wink beweget.

Sey, dass ein Mann wo räumiger ordene
Weinbäum' in Aeckern, dieser von ältrem Stamm
Absteig' um Ehrenamt zum Marsfeld,
Dieser an Ruhm und erhöht an Sitten

Wetteifre, jenem gröszere Folgerschaar
Anhang' : in gleicher Satzung verlost der Zwang
Des Hohen Schicksal und des Niedern;
Alle vereint und bewegt die Urne.

Wem schrecklich blinkend auf das verruchte Haupt
Ein Schwert herabhängt; nie wird sikulischer
Festschmaus ihm Wohlgeschmack erkünsteln,
Vogelgesang und Gitarr' ihm nimmer

Den Schlaf zurückziehn. Ruhiger Schlaf verschmäht
Die niedre Wohnung ländlicher Männer nicht
Vornehm, und grünumwölbtes Ufer,
Oder ein Tempe, geregt vom Westhauch.

Desiderantem quod satis est, neque
Tumultuosum sollicitat mare,
Nec sævus Arcturi cadentis
Impetus, aut orientis Hædi;
Non verberatæ grandine vineæ,
Fundusque mendax, arbore nunc aquas
Culpante, nunc torrentia agros
Sidera, nunc hiemes iniquas.
Contracta pisces æquora sentiunt,
Jactis in altum molibus. Huc frequens
Cæmenta demittit redemptor
Cum famulis, dominusque terræ

Fastidiosus: sed timor, et minæ
Scandunt eodem quo dominus; neque
Decedit ærata triremi, et
Post equitem sedet atra Cura.
Quod si dolentem nec Phrygius lapis,
Nec purpurarum sidere clarior
Delenit usus, nec Falerna
Vitis, Achæmeniumque costum;
Cur invidendis postibus, et novo
Sublime ritu moliar atrium?
Cur valle permutem Sabina
Divitias operosiores?

A aquel que solo, de ambicion seguro,
Lo necesario anhela,
No aterra el Ericton apareciendo,
Ni en el ocaso hundiéndose el Arcturo,
Ni del airado mar el ronco estruendo,

Ni azotando las vides la pedrea,
Ni la dulce esperanza
De mies frustrando el engañoso suelo,
De largas lluvias ya la culpa sea,
Del ardor estival ú el crudo hielo;

Mientras en la hancha playa amontonando
Materiales y obreros,
Hombre hay que con la tierra no contento,
Alza en el mar palacios, estrechando
Al escamoso pez en su elemento.

El duro afan y la zozobra grave,
Y el recelar sombrio
Dó quier que vaya en pos vuelan empero;
Suben con él á la ferrada nave,
Siguen en el caballo al caballero.

Y si á lanzar del ánimo mezquino
No bastan la zozobra
Cual el oro la púrpura esplendende,
Ni el frigio mármol, ni el falernio vino,
Ni los gratos perfumes del oriente;

Pórticos altos, puertas suntuosas,
La envidia alimentando,
¿Para que en afan ciego yo alzaria?
Ni ¿cómo por riquezas afanosas
Trocára yo la alegre quinta mia?

Da' voler di natura
Chi suoi desir misura,
Nè in suo cor pave, se mugghiando frangere
Sconvolto il mar da l' imo fondo, scorga,
Nè se Arturo tramonti, o il Capro sorga.

Mieta grandin la vite,
Abbia il poder fallite
Le sue promesse, or perchè accusin gli arbori
Avara pioggia, o state o verno grave
D' insolito rigor; egli non pave.

Strignersi in minor onda
Da usurpatrice sponda
Sentono i pesci. E fabbri e servi e l' avido
Appaltator qui massi alto accatasta,
E il sere, a cui la terra or più non basta.

Ma timor, ma rimorsi
Seco già sono accorsi.
Monti su nave; ei seco vede ascendere
Cura crudel su la bronzata poppa:
Sproni destrier, siedegli Cura in groppa.

Che se l' ansie moleste
Non frigia pietra o veste
Di più c' astro del ciel lucida porpora,
Nè falerno liquor, nè disacerba
Indico unguento d' odorifer' erba;

Perchè; d' invidia obbietti,
Atri e superbi tetti
In fogge nuove architettar? le placide
Perchè cangiar sabine valli ombrose
Con le ricche de l' arte opre ingegnose?

Celui qui règle ses désirs sur ses besoins ne s'inquiète point du courroux des mers, des mouvements impétueux de l'Arcture à son coucher, ou du lever du Chevreau; il ne s'alarme point à l'aspect de ses vignes meurtries par la grêle, d'un champ infidèle à ses promesses, de ses arbres qui accusent l'abondance des pluies, les brûlantes ardeurs de Sirius ou l'inclémence des hivers.

Les poissons sentent les mers resserrées par d'immenses levées; des blocs de pierre sont jetés dans les eaux par les esclaves de l'entrepreneur; un maître, à qui la terre ne suffit plus, a commandé; mais la crainte, mais les menaces suivent partout les pas de ce mortel orgueilleux; un noir chagrin s'embarque avec lui dans sa trirème armée d'airain, ou s'assied en croupe sur son coursier.

Si le marbre de Phrygie, si la pourpre dont l'éclat l'emporte sur celui des astres, si le vin de Falerne et les parfums d'Achémène ne peuvent consoler celui qui souffre, pourquoi élèverais-je, avec la somptuosité du luxe moderne, d'enviés portiques? pourquoi échangerais-je mon vallon de Sabine contre des richesses qui me coûteraient des peines bien plus grandes?

Who nature's frugal dictates hears
He nor the raging ocean fears,
Nor stars of power malign,
Whether in gloomy storms they rise,
Or swift descending through the skies
With angry lustre shine;
Whether his vines be smit with hail,
Whether his promis'd harvests fail,
Perfidious to his toil;
Whether his drooping trees complain
Of angry winter's chilling rain,
Or stars that burn the soil.
Not such the haughty lord, who lays
His deep foundations in the seas,
And scorns earth's narrow bound:
The fish affrighted feel their waves
Contracted by his numerous slaves,
Even in the vast profond.
High though his structures rise in air,
Threat'ning remorse, and black despair
This haughty lord shall find,
O 'ertake his armed galley's speed;
And when he mounts the flying steed,
Sits gloomy care behind.
If purple, which the morn outshines,
Or marble from the Phrygian mines,
Though labour'd high with art,
If essence, breathing sweets divine,
Or flowing bowls of generous wine,
Ill soothe an anxious heart,
On columns rais'd in modern style,
Why should I plan the lofty pile
To rise with envied state?
Why, for a vain, superfluous store
Which would encumber me the more,
Resign my Sabine seat?

Wer, was genug ist, dieses allein verlangt,
Den störet niemals tobender Meertumult,
Niemals, wann ungestüm Arkturus
Sinkt mit Orkan, und sich hebt das Böcklein;

Auch nie der Weinhöhn schmetternder Hagelschlag,
Und Trug des Feldes, wo den Erguss der Baum
Nun schuldigt, nun den Landversenger
Sirius, nun den gestrengen Winter.

Geengt erkennen Fische die Meeresflut
Von eingeworfnen Dämmungen. Weit umschaart
Senkt Felsenblöck' hinab der Werkmann
Samt dem Gesind', und der stolze Eigner,

Das Land beekelnd. Aber die Angst und Drohn
Steigt nach, wohin der Eigener. Nimmer weicht
Vom ehrnen Orlogschif, es sitzet
Hinter dem Reiter auch schwarz die Sorge.

Wenn kranken Sinn nicht phrygischer Marmor denn,
Nicht mehr als sternhell schimmernder Purpure
Gebrauch besänftigt, noch Falerner-
Reb', und Achämenes edles Kostum;

Warum beneidenswürdige Pfosten mir,
Und stolz in neuem Prunke den Saal erhöhn?
Warum für mein Sabinerthal mir
Tauschen gemühtere Pracht des Reichthums?

ODE II. — AD AMICOS.

Angustam, amici, pauperiem pati
Robustus acri militia puer
Condiscat, et Parthos feroces
Vexet eques metuendus hasta,
Vitamque sub dio et trepidis agat
In rebus. Illum ex mœnibus hosticis
Matrona bellantis tyranni
Prospiciens, et adulta virgo
Suspiret: Eheu! ne rudis agminum
Sponsus lacessat regius asperum
Tactu leonem, quem cruenta
Per medias rapit ira cædes.
Dulce et decorum est pro patria mori.
Mors et fugacem persequitur virum,
Nec parcit imbellis juventæ
Poplitibus, timidoque tergo.
Virtus, repulsæ nescia sordidæ,
Intaminatis fulget honoribus;
Nec sumit aut ponit secures
Arbitrio popularis auræ.
Virtus, recludens immeritis mori
Cœlum, negata tentat iter via,
Cœtusque vulgares, et udam
Spernit humum fugiente penna.

ODA II. — A SUS AMIGOS.

De la dura pobreza
A soportar el joven vigoroso
Aprenda la crueza,
De la milicia en el afan penoso,
Y temible guerrero,
Acose con su lanza al Parto fiero.
Su impertérrito brio
Entre los riesgos gócese constante,
Y arrostre el sol y el frio,
Y al descubrirlo la matrona amante,
De la torre enemiga,
Tiemble y la nubil virgen, y asi diga.
« ¡ Ay! no el regio consorte
« Al egercicio bárbaro, inclemente
« Inhabil de Mavorte,
« Provoque á ese leon, que lanza ardiente
« La mortífera saña
« En medio el campo que la sangre baña. »
¡ Cuán dulce, cuán honroso
Por la patria morir! La muerte impia
Al guerrero medroso
Persigue que á la fuga se confia,
Y al joven muelle y blando,
La espalda al riesgo tímida tornando.
No la repulsa dura,
No el desden frio á la virtud humilla;
De su gloria segura
Con su honor solo inmarcesible brilla,
Con su honor que no debe
Al favor ciego de inconstante plebe.
Ella al varon glorioso,
Merecedor del prez de inmortal vida,
Al olimpo lumbroso
Por senda elevará desconocida,
Del vulgo en raudo vuelo
Liviano huyendo y del obscuro suelo.

ODE II.

Impari stato a tollerar angusto,
Amici, ne la scuola aspra di Marte
Fin da' prim' anni garzoncel robusto;
Il cielo impari aver per tetto e l' arte
Di durar tra' perigli, e a sciolta briglia
Prema con l' asta le fier' armi Parte.

Ne l' ardor del pugnar l' adulta figlia
Del tiranno e la sposa, da lo spaldo
Nemico in lui fissando alte le ciglia,
Ahi! che il regal consorte, con un caldo
Sospiro esclami, non osi lanciarsi
Col ferro, che gli regge in man non saldo,
Incontro a quel lion aspro al toccarsi,
Cui famelica rabbia avvien che scorte
Rapido fra le stragi a insanguinarsi.

Egli è pur dolce ed onorata sorte
Per la Patria morir! il corso affretti
Stolto fuggente: lo raggiugne Morte;
Nè la perdona a imbelli giovinetti;
Sì che non colga di fatal puntura
Le volte spalle, e' tremuli garetti.
A splendida virtù non macchia impura
Di sordido rifiuto il folgorante
Inviolato scintillar oscura;
Nè la bipenne da la man tremante
O si lascia cader, o in pugno chiude
Al soffio popolar d' aura incostante.

Ad uom non degno di morir, virtude
Il ricusato altrui sentier del polo
Ardimentosa nel cimento schiude;
E le vulgari turbe, e l' imo suolo,
Palustre gora, a lei di nausea obbietto,
Fugge sdegnosa con rapido volo.

ODE II.

Endurci aux travaux guerriers, que le jeune Romain apprenne à supporter l'extrême pauvreté, et, cavalier redouté, qu'il harcèle le Parthe belliqueux, qu'il brave l'inclémence de l'air et passe sa vie au milieu des dangers; qu'en l'apercevant du haut des remparts ennemis, la femme du tyran que nous combattons, et la vierge, à la veille de l'hymen, s'écrient en soupirant: Hélas! puisse mon royal époux, novice encore dans l'art des combats, ne point défier ce lion terrible que la soif du sang emporte au milieu du carnage!

Il est doux, il est glorieux de mourir pour sa patrie: la mort n'épargne ni le lâche qui fuit, ni le jeune homme au genou débile, qui offre à ses coups un dos timide.

Ignorant l'injure d'un refus, la vertu brille d'un éclat que rien ne ternit, et ne prend ou ne dépose point les faisceaux au gré du caprice populaire. Ouvrant les cieux à celui qui a mérité l'immortalité, la vertu se fraie des chemins inconnus, et, fuyant d'un vol dédaigneux, méprise cette fange humide qu'habite le vulgaire.

ODE II. — TO HIS FRIENDS.

Our hardy youth should learn to bear
Sharp want, to rein the warlike steed,
To hurl the well-directed spear
With pointed force, and bid the Parthian bleed.

Thus form'd in war's tumultuous trade
Through summer's heat, and winter's cold,
Some tyrant's queen, or blooming maid,
Shall from her walls the martial youth behold,

Deep-sighing lest her royal spouse,
Untaught the deathful sword to wield,
That lion, in his wrath, should rouse,
Whom furious rage drives through th' ensanguin'd [field.

What joys, what glories round him wait,
Who bravely for his country dies!
While, with dishonest wound, shall Fate
Relentless stab the coward as he flies.

With stainless lustre virtue shines,
A base repulse nor knows, nor fears!
Asserts her honours, nor declines,
As the light air of crowds uncertain veers;

To him who not deserves to die,
She shew the paths, which heroes trod,
Then bids him boldly tempt the sky,
Spurn off his mortal clay, and rise a god.

ODE II.

Armut und Mangel lerne bestehn mit Lust,
Durch scharfe Kriegszucht stark und gekräftiget,
Der Jüngling, und mutvolle Parther
Tumml' er mit schrecklichem Speer im Ross-[kampf.

Bedeckt vom Himmel weil' er, in Fährlichkeit
Furchtlos. Sobald aus feindlichem Mauerthurn
Des streitbarn Machtgebieters Gattin
Jenen erblickt, und die reife Jungfrau:

Ach! seufz' ihr Mund, dass, Neuling im Treffen, nicht
Der königliche Bräutigam reize den
Schwer angerührten Leun, den fortschnellt
Blutiger Zorn durch den Schlacht Getümmel!

Süsz ist und ehrvoll sterben für Vaterland.
Der Tod ereilet flüchtige Männer auch,
Und schonet nicht wehrloser Jugend
Bebendes Knie und verzagten Rücken.

Die Tugend kennt nicht Würdenverweigerung,
In eigner Ehren stets ungeflecktem Glanz;
Nicht nimmt sie oder legt die Beile
Unter des luftigen Volks Entscheidung.

Die Tugend, die unwerthen der Sterblichkeit
Den Himmel aufschleuszt, geht ungewagte Bahn;
Verachtend flieht sie Volksgetös' und
Dunstige Gründ' auf gehobnem Fittig.

Est et fideli tuta silentio
Merces. Vetabo, qui Cereris sacrum
Vulgarit arcanæ, sub iisdem
Sit trabibus, fragilemque mecum

Solvat phaselum. Sæpe Diespiter
Neglectus, incesto addidit integrum.
Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo.

ODE III.

Justum, et tenacem propositi virum,
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida, neque Auster
Dux inquieti turbidus Hadriæ,
Nec fulminantis magna Jovis manus.
Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Hac arte Pollux, et vagus Hercules
Innixus, arces attigit igneas;
Quos inter Augustus recumbens
Purpureo bibit ore nectar.
Hac te merentem, Bacche pater, tuæ
Vexere tigres, indocili jugum
Collo trahentes. Hac Quirinus
Martis equis Acheronta fugit,

Al sigiloso pecho
Tambien aguardan premios reservados,
No morára só el techo
Yo del que los misterios venerados
De Ceres reveláras,
Ni al ronco mar con él me confiára.
Que tal vez confundido
Castigó con el malo al inocente,
Júpiter ofendido.
La pena rara vez al delincuente,
Que de ella huye y se aleja,
Con su quebrado pie de alcanzar deja.

ODA III.

De ciega plebe el vocear insano
No conmueve al varon constante y justo,
Ni de su pensar recto el ceño adusto
Le aparta del tirano;
Ni el áustro, que del Adria remugienfe
Su rabia en la onda muestra;
Ni de Jove potente
La fulminante vengadora diestra.
Si los orbes se hundieran,
Las ruinas impertérrito le hirieran.

Polux asi y el vagaroso Alcides
Han de la luz á la region subido,
Asi Augusto su labio enardecido
Entre ambos adalides
Inunda con la celica ambrosia.
A la coyunda atados
Asi tu carro un dia,
Baco, arrastráran tigres no domados,
De Marte asi en el coche
Rómulo huyo los reinos de la noche.

Nè ad un fido tacere è pur disdetto,
Securo il premio; io schiverò che ardito
Meco ripari nel medesmo tetto
Chi svelato abbia mai l' arcano rito
Eleusino tra profana gente,
Nè meco agil battel sciorrà dal lito.

Giove negletto spesso l' innocente
Unì al malvagio; se pur si dilunga
L' empio a gran passi, ad orme incerte e lente
Pena di rado avvien che nol raggiunga.

ODE III.

Non popolo furente
Di colpe istigator, non fier cipiglio
Di tiranno, che altrui sforzi al delitto,
Nè de l' implacid' Adria Austro fremente
Duce, può il giusto in sua sentenza invitto
Scuoter giammai dal fermo suo consiglio;
Nè del gran Giove il fulmine sonante.
Con impavido ciglio,
Se de l' eteree spere in pezzi infrante
L' alta compage piombi,
Sotto il suo ruinar fia che s' intombi.
Fu già questo il sentiere,
Onde l' errante eroe de l' etèo rogo
Giunse, e Polluce a la stellata rocca,
Tra cui sedendo Augusto, ammesso a bere
Il nettar fia con la purpurea bocca.
Per tal sentier dome da ignoto giogo,
Padre Lieo, le tigri a' seggi eterni,
Ov' hai ben degno luogo,
Te trasportaro: co' destrier paterni
Per tal sentier la bruna
Schivò Quirino acherontea lacuna.

Il est une récompense certaine promise au silence fidèle. J'éviterai de me trouver sous un même toit ou dans un frêle esquif avec celui qui a divulgué les sacrés mystères de Cérès. Souvent Jupiter, négligé, joignit dans ses vengeances l'innocent au coupable : rarement le châtiment au pied boîteux manqua d'atteindre le criminel qui le fuit.

ODE III.

Ferme dans ses principes, le juste méprise et les fureurs de la multitude qui lui commande le crime, et le visage menaçant d'un tyran. Ni l'Auster, maître turbulent de l'orageuse Adriatique, ni la main puissante de Jupiter armé de son tonnerre, n'ébranle le calme de son ame. Que le monde brisé s'écroule, ses débris le frapperont sans l'intimider.

Ainsi Pollux, ainsi le héros errant, Hercule, s'élevèrent aux célestes demeures, où, couché à leurs côtés, Auguste abreuve de nectar ses lèvres vermeilles; ainsi, divin Bacchus, tu méritas d'être traîné dans un char attelé de tigres impatients du joug! ainsi Romulus, emporté par les coursiers de Mars, évita

To silence due rewards we give,
And they, who mysteries reveal,
Beneath my roof shall never live,
Shall never hoist with me the doubtful sail.

When Jove in anger strikes the blow,
Oft with the bad the righteous bleed:
Yet with sure steps, though lame and slow,
Vengeance o'ertakes the trembling villain's speed.

ODE III.

The man, in conscious virtue bold,
Who dares his secret purpose hold,
Unshaken hears the crowd's tumultuous cries,
And th' impetuous tyrant's angry brow defies.

Let the loud winds, that rule the seas,
Tempestuous their wild horrors raise;
Let Jove's dread arm with thunders rend the spheres,
Beneath the crush of worlds undaunted he appears.

Thus to the flamy towers above,
The wandering hero, son of Jove,
Upsoar'd with strength his own, where Cæsar lies.
And quaffs, with glowing lips, the bowl's immortal joys.

Lyæus thus his tigers broke,
Fierce and indocile, to the yoke;
Thus from the gloomy regions of the dead,
On his paternal steeds, Rome's mighty founder fled;

Auch sicher bleibet treuer Verschwiegenheit
Ihr Lohn. O nie soll, wer die Geheimnisse
Der Ceres ausstreut, unter Einem
Dache mir seyn, noch im schwachen Schiflein

Dem Strand' entwanken. Oft hat Diespiter
Ruchlosen Sündern Redliche zugesellt;
Nicht leicht des Frevlers Schritt verlassend,
Folget mit hinkendem Fusz die Strafe.

ODE III.

Wer, Gutes wollend, männlich beharrt im Sinn,
Kein Bürgeraufruhr Böses verlangender,
Kein grimmes Drohn im Herscherantliz
Rückt ihm den felsigen Mut, noch Auster,

Dess Macht die Abgründ' Adria's wild empört,
Noch Zeus des donnerstralenden groszer Arm;
Zerschellte hoch des Aethers Wölbung,
Schreckenlos steht er, umkracht von Trümmern.

Durch solchen Geist hat Pollux und Herkules,
Der Erdumwandrer, Aetherpaläst' erstrebt,
Zu welchen hingelehnt Augustus
Nektar mit purpurnem Mund' empfähet.

Durch solchen würdig, Vater Lyäus, bogst
Du deiner Tiger sträubende Häls' ins Joch,
Und fuhrst einher; so floh Quirinus
Acherons Pfuhl mit den Rossen Mavors,

Gratum elocuta conciliantibus
Junone divis. Ilion, Ilion,
Fatalis incestusque judex,
Et mulier peregrina vertit
In pulverem, ex quo destituit Deos,
Mercede pacta, Laomedon, mihi
Castæque damnatum Minervæ
Cum populo, et duce fraudulento.
Jam nec Lacænæ splendet adulteræ
Famosus hospes, nec Priami domus
Perjura, pugnaces Achivos
Hectoreis opibus refringit;
Nostrisque ductum seditionibus

Bellum resedit. Protinus et graves
Iras, et invisum nepotem,
Troica quem peperit sacerdos,
Marti redonabo. Illum ego lucidas
Inire sedes, ducere nectaris
Succos, et adscribi quietis
Ordinibus patiar Deorum;
Dum longus inter sæviat Ilion,
Romamque pontus: qualibet exules
In parte regnanto beati;
Dum Priami, Paridisque busto
Insultet armentum, et catulos feræ
Celent inultæ: stet Capitolium

Al verlo, en medio el circo luminoso
Juno asi en grato acento prorrumpiera:
« Ilion, Ilion, una estrangera
Y un juez incestuoso
En polvo y en pavesas te tornára.
Desque de lo pactado
Los Dioses defraudára
Laomedonte, su pueblo abandonado
Fue con el gefe impio
De Minerva al rigor y al furor mio.

De la adúltera Helena el huespe altivo
No ostenta ya su gracia y donosura,
Ni la casa de Priamo perjura
Al formidable Argivo
De Hector contrasta yo con la pujanza.
La guerra ha fenecido
Que encendió mi venganza.
Yo misma al nieto odioso, al hijo habido
En troyana consorte,
Retornaré á los brazos de Mavorte.

Que á beber llegue el nectar regalado;
Que á ocupar venga el tachonado asiento
De los Dioses á par, yo lo consiento,
Mientras que ponto airado
Entre la Italia é Ilion retumba.
Reine el Frigio do quiera
Feliz, mientras la tumba
De Páris y de Priamo la fiera

De' Celesti al concilio
Queste allor Giuno accolte voci aprio:
Una straniera adultera, un fatale
Giudice incestuoso in cener Ilio,
Ilio volser; d' allor che 'l disleale
Laomedonte i fabbri Dei fallio
De l' attesa mercede a lor fatica;
Sin d' allor sacre al mio,
E a lo sdegno di Pallade pudica
Le iliache torri furo,
E 'l popolo esecrato, e 'l re spergiuro.
Omai già più non osa
Gloriarsi l' infame ospite altero
De le spartane mal tradite piume;
Non di Priamo la stirpe, a' Numi odiosa,
Con braccio etoreo ettoreo rintuzzár presume
Le schiere achee; del guerreggiar, cui fero
Lungo nostr' ire, è alfin l' ardor sopito.
Ecco l' odio primiero,
Che in me fervea sì caldo, e l' aborrito
Nipote, a cui fu madre
La troiana vestale, io rendo al Padre.
Ch' entri in quest' aurea sede,
Che il nettar sugga, che tra Numi seggia,
Or che tra l' Ordin divo omai già dôma
Tace Discordia, a lui Giunon concede,
Purchè lungo urli 'l mar fra Troia e Roma;
Purchè a le teucre insulti urne la greggia;
E le belve e' lor parti impune il nido
V' abbian; regnar si veggia
Lieta l' esule gente in ogni lido,

l'Achéron, grace à ces paroles de paix adressées par Junon au conseil des Dieux :

« Ilion, Ilion, un juge adultère, accomplissant les destins, et une femme étrangère, ont réduit en poussière tes murailles abandonnées, avec ton peuple et ton roi perfide, à la colère de la chaste Minerve et à la mienne, du moment où Laomédon frustra les dieux du salaire promis.

« Déja l'hôte infame de l'adultère lacédémonienne n'étale plus sa pompe; déja la parjure maison de Priam n'a plus le vaillant Hector pour briser l'opiniâtre valeur des Grecs.

« Elle est terminée cette guerre que prolongeaient nos discordes. C'est assez, j'oublie mon redoutable courroux, et je rends à Mars ce descendant odieux de la prêtresse troyenne.

« Qu'il entre dans les brillantes demeures, qu'il s'abreuve de nectar et prenne place dans les paisibles rangs des dieux, je le souffrirai; que les exilés trouvent le bonheur partout où ils régneront, pourvu qu'une vaste mer sépare Ilion de Rome.

When heaven's great queen, with words benign,
Address'd th' assembled power divine—
Troy, hated Troy, an umpire lewd, unjust,
And a proud foreign dame, have sunk thee to the dust.

To me, and wisdom's queen decreed,
With all thy guiltly race to bleed,
What time thy haughty monarch's perjur'd sire
Mock'd the defrauded gods, and robb'd them of their [hire.

The gaudy guest, of impious fame,
No more enjoys th' adulterous dame,
Hector no more his faithless brothers leads
To break the Grecian force ; no more the victor bleeds.

Since the long war now sinks to peace,
And all our heavenly factions cease;
Instant to Mars my vengeance I resign,
And here receive his son, though born of Trojan line.

Here, with encircling glories bright,
Free let him tread the paths of light,
And rank'd among the tranquil powers divine,
Drink deep the nectar'd bowl, and quaff celestial wine.

From Rome to Troy's detested shores,
While loud a length of ocean roars,
Unenvied let the illustrious exiles reign,
Where Fate directs their course, and spreads their wide [domain.

On Priam's and th' adulterer's urn,
While herds the dust insulting spurn,

Nachdem im Rathkreis froher Olympier
Dies Juno aussprach : Ilios, Ilios
Hat jener schicksalvolle Richter,
Buhlerischfrech, und das Weib des Auslands

In Staub gewandelt; die, da Laomedon
Bedungnen Lohnes teuschte die Ewigen,
Mir und der keuschen Pallas Abscheu
Ward mit dem trügenden Volk und König.

Nicht mehr, o Sparta's Buhlerin, glänzet dein
Lobloser Gast; nicht hemmet des Priamus
Meineidig Haus annoch Achäa's
Streitbare Macht mit dem Arme Hektors.

Der Krieg, den Götterspaltungen dehneten,
Hat ausgewütet. Werde hinfort des Zorns
Unmut zugleich, und, welchen Troja's
Priesterin trug, der verhasste Enkel,

Geschenkt dem Mavors. Wandele jener nun
Zur lichten Wohnung, koste den Nektarsaft;
Und ruh', ich duld' es, migezählet
Unter der wonnigen Schaar der Götter.

Weil langer Meerflut Brandungen Ilios
Von Roma sondern, seyn die Verbannten sonst
Ringsum in Herschermacht beseligt!
Weil noch auf Priamos Grab' und Paris

Das Rind einhertrabt, und ungestraft das Wild
Die Säugling' einhüllt; stehe das Kapitol

Fulgens, triumphatisque possit
Roma ferox dare jura Medis.
Horrenda late nomen in ultimas
Extendat oras, qua medius liquor
Secernit Europen ab Afro,
Qua tumidus rigat arva Nilus;
Aurum irrepertum, et sic melius situm
Cum terra celat, spernere fortior,
Quam cogere humanos in usus,
Omne sacrum rapiente dextra.
Quicumque mundi terminus obstitit,
Hunc tangat armis, visere gestiens
Qua parte debacchentur ignes,
Qua nebulæ pluviique rores.
Sed bellicosis fata Quiritibus
Hac lege dico, ne, nimium pii,
Rebusque fidentes, avitæ
Tecta velint reparare Trojæ.
Trojæ renascens alite lugubri
Fortuna tristi clade iterabitur,
Ducente victrices catervas
Conjuge me Jovis et sorore.
Ter si resurgat murus aheneus
Auctore Phœbo; ter pereat meis
Excisus Argivis, ter uxor
Capta virum puerosque ploret.

Con su rugir insulte,
Dó sus cachorros sin temor oculte.
Y el venerando Capitolio miedo
Triunfante inspire á los lejanos reyes,
Y la invencible Roma dicte leyes
Al subyugado medo;
Y vuele, y vuele, porque al mundo asombre,
Hasta el clima lejano
El romano renombre,
Donde estrecho profundo al africano
Separa de la España,
Y á los campos que el fértil Nilo baña.
No con mano sacrílega el soldado
Querrá apropriarse el escondido oro;
Y hollará fuerte el pérfido tesoro,
Muy mejor colocado
En las entrañas de elevada sierra.
Sus armas, sus blasones
Al confin de la tierra
Estienda vencedor, de las regiones
Que bruma eterno hielo,
Hasta dó Febo abrasa el mustio suelo.
Pero que no, del próspero destino
Y su piedad ufanos y seguros,
Reparar piensen de Ilion los muros
Los hijos de Quirino.
Con funestos auspicios renacieran,
Y con fatal estruendo
De nuevo hundidos fueran,
De Júpiter supremo conduciendo
Yo la hermana y la esposa,
La hueste nuevamente victoriosa.
Si veces tres sus torres levantàra
De bronce el rubio Dios, tres con el fuego
En cenizas tornára el valor griego:
Tres cautiva llorára
Al esposo y los hijos la matrona.

Eterno il Campidoglio,
Servo de' Medi 'l triunfato orgoglio.
Di Roma il nome gridi,
E ne tremi del mar l' ultima sponda;
Dove i frapposti gorghi ondeggian ampi
Tra l'Europa e divisi afri Numidi;
Dove tumido il Nilo irriga i campi
Di lei[1], che a l' oro, cui la terra asconda,
(Meglio allogato allor) cura, nè prezzo
Aggiugne, si diffonda
Più lodato il magnanimo disprezzo,
Che se ad usarne avara,
Man rapace avventasse al tempio, et a l' ara.

Tocchi, qual mai resista
Confin del mondo, con le invitte scuri,
E si affretti a veder tra' regni sui
Ove il foco si spazi, ove la trista
Procella frema, ove la nebbia abbui.
Questa sol una ne' be' di futuri
Legge prescrivo a' bellici Quiriti;
Che non voglian, securi
Troppo in se stessi, e troppo a' tetti aviti
Pietosi, osar che alfine
Ilio risurga de le sue ruine.

A ruina più fera,
Se con auspicï di novello lutto
Troia venisse del suo cener fuora,
Io la trarrei, di vincitrice schiera
Fattami duce; io sposa a Giove, io suora.
Tre volte Febo il muro in bronzo tutto
Se rialzi; tre volte da l' argiva
Mia gente fia distrutto:
Sì, verserà la vedova captiva
Sul sasso amato tanto
Del consorte e de' figli il terzo pianto.

« Que le capitole brille d'un impérissable éclat, que Rome victorieuse impose ses lois aux Mèdes subjugués, pourvu que les troupeaux insultent les tombes de Priam et de Pâris, et que les bêtes fauves viennent y receler impunément leurs petits; qu'elle porte la terreur de son nom aux plages les plus lointaines, jusqu'au delà de cette mer intérieure qui sépare l'Europe de l'Afrique, et jusque dans ces campagnes qu'arrose le Nil de ses eaux débordées.

« Qu'elle sache qu'il est plus honorable de dédaigner l'or caché au sein de la terre, où il aurait dû rester toujours, que de l'en retirer d'une main sacrilége pour l'asservir aux usages des mortels!

« Que si un coin du monde lui résiste, qu'elle y porte ses armes, qu'elle parcoure, au gré de son ardeur, et les régions qu'embrâsent des torrents de feux, et celles que désolent les brumes et les pluies.

« Mais, ces destinées, je les présage aux belliqueux enfants de Romulus, à cette condition que trop de piété et trop de confiance en leurs propres forces ne les porteront jamais à relever les murs paternels de Troie!

« Troïe, renaissant sous ces funestes auspices, éprouverait de nouveau sa déplorable fortune. Sœur et épouse de Jupiter, je dirigerais contre elle mes phalanges victorieuses; trois fois Phébus relèverait ses remparts d'airain, trois fois ils tomberaient abattus par mes Grecs; trois fois la veuve captive pleurerait son époux et ses fils! »

Let the proud capitol in glory stand,
And Rome, to triumph'd Medes, give forth her stern [command

Let the victorious voice of fame
Wide spread the terrors of her name,
Where seas the continents of earth divide,
And Nilus bathes the plain with his prolific tide.

Let her the golden mine despise;
For deep in earth it better lies,
Than when by hands profane from nature's store,
To human use compell'd, flames forth the sacred ore.

Let her triumphant arms extend
Where nature's utmost limits end;
Or where the sun pours down his madding beams,
Or where the clouds are dark, and rain perpetual [streams.

Thus let the warlike Romans reign
(So Juno and the fates ordain),
But on these terms alone, no more to dare
Through piety or pride, their parent Troy repair!

For Troy re-built, ill-omen'd state!
Shall feel the same avenging fate;
Again my Grecians shall victorious prove,
By me led on to war, the sister-wife of Jove.

Thrice should Apollo raise her wall,
Thrice shall her brazen bulwarks fall,
Thrice shall her matrons feel the victor's chain,
Deplore their slaughter'd sons, deplore their husbands [slain.

Glanzreich, und Roma, stolz der Obmacht,
Gebe Gesetz dem bezwungnen Meder!

Weithin in Ehrfurcht werde gehört ihr Nam'
Im fernsten Erdraum: dort wo die Mittelflut
Europa trennt vom Afer, dort wo
Nilus im Schwall die Gefilde wässert:

Wann ungegrabnes Gold, das am besten liegt
Im triefsten Erdschacht, tapferer sie verschmäht,
Als schnödem Brauch der Menschen frech mit
Alles entweihender Hand hervorzwingt.

Wo je des Weltrunds Grenzen ihr widerstehn,
Sie komm' und siege, froh den Bezirk zu schaun,
Den ungezähmte Glut, den kalter
Nebel durchtobt uud des Thaus Geträpfel.

Doch so bedingt sey Romulus tapfrem Volk
Dies Loos geweissagt, dass sie der Ahnen nicht
Zu eingedenk, voll Selbstvertrauens,
Wieder erbaun die zerfallne Troja.

Verjüngt sich Troja, flugs mit entsezlicher
Vorschau der Vögel kehret Verderb und Graus;
Selbst führ' ich dann die Siegerschaaren,
Ich, die Vermählte dem Zeus und Schwester!

Ob dreimal aufsteig' eherner Mauren Troz
Durch Kraft des Phöbus; dreimal zertrümmere
Sie mein Argeer, dreimal klage
Kinder und Mann die gefangne Gattin!

Non hæc jocosæ conveniunt lyræ.
Quo, Musa, tendis? Desine pervicax
Referre sermones Deorum, et
Magna modis tenuare parvis.

ODE IV. — AD CALLIOPEN.

Descende cœlo, et dic, age, tibia
Regina longum, Calliope, melos,
Seu voce nunc mavis acuta,
Seu fidibus, citharave Phœbi.
Auditis? an me ludit amabilis
Insania? audire, et videor pios
Errare per lucos, amœnæ
Quos et aquæ subeunt, et auræ.
Me fabulosæ, Vulture in Appulo,
Altricis extra limen Apuliæ,
Ludo fatigatumque somno
Fronde nova puerum palumbes
Texere: mirum quod foret omnibus,
Quicumque celsæ nidum Acherontiæ,
Saltusque Bantinos, et arvum
Pingue tenent humilis Ferenti;
Ut tuto ab atris corpore viperis
Dormirem et ursis; ut premerer sacra
Lauroque, collataque myrto,
Non sine Dîs animosus infans.

Mas ¿ dó elevando el vuelo,
Vas, Musa juguetona?
No á tí contar las pláticas del cielo
Se dió, portento tanto
No tú amenguases con tu humilde canto.

ODA IV. — A CALIOPE.

Ven, del Olimpo santo
Desciende, ó reyna del Aonio coro,
Y entona inmortal canto
Con la suave voz ó el harpa de oro,
Gran Caliope, ora
De Febo con la cítara sonora,

¿ Oís? ¿ ó es del deseo
Agradable ilusion que mi alma halaga?
Oirla y verla creo
Los sacros bosques recorriendo vaga,
Que aura dulce recrea,
Y dó el arroyo bullidor serpea.

De mi casa alejado,
Del patrio Vultur en las altas lomas,
De jugar fatigado
Rindiòme el sueño un dia, y las palomas
De Venus que lo vieron
Súbito de hojas verdes me cubrieron.

Los que bien cual en nidos
Habitan en las rocas de Acerenza,
Los que viven sumidos
En los fértiles valles de Ferenza,
Y en el bosque Bantino,
Niño fiado en el favor divino

Me vieron animoso
Dormir pasmados só el hojoso leño,

Canzon, dov' ergi l' ali?
È a tant' opra inegual scherzosa lira;
Audace, il vol ritira.
Non è da te ridir degl' Immortali
Gli arcani accenti, e menomar ristretti
In tenui modi altissimi subbietti.

ODE IV. — A CALLIOPE.

Calliope Dea, da l' etra
Deh! scendi, e da la tibia, o se a te sia
Più caro il suon de l' apollinea cetra,
Da le corde volar lung' armonia
Fa di musico incanto,
O con acuta voce anima il canto.
L' udite, o ver m' ingombra
Grato delirio? Udirla ecco già parmi,
E dove infosca la lietissim' ombra
De' sacri boschi, errando raggirarmi:
Mormoreggiar le schiette
Fresc' acque i' sento e susurrar le aurette.
Da pueril trastullo
Mentr' io lasso e dal sonno, oltre a le soglie
De l' Apulia nutrice, ancor fanciullo,
Giacea sul Vòltor appulo; di foglie,
Tolte a nuovi arbuscelli,
Fer siepe intorno a me gl' idalî augelli.
Gli abitator de' cupi
Bantini balzi, e seco que' c' han nido
Là d' Acerenza su l' alpestre rupi,
E quegli udir, meravigliando, il grido
De l' augural portento,
Cui pasce il suol del pingue umil Forento.
Udirono che ad orsi
Ed a ceraste velenose in mezzo
Traea miei sonni impavido a' lor morsi,
E che de' sacri rami a me fean rezzo,
A me del divo spirto
Animato fanciullo, il lauro e 'l mirto.

Mais quel sujet pour une lyre enjouée! Muse, où vas-tu? Téméraire, cesse de rapporter les entretiens des dieux et d'atténuer les grandes choses par la faiblesse de tes accords!

ODE IV.

Descends du ciel, ô Calliope, et que la flûte, reine du chant, ou, si tu le préfères, que ta voix brillante, unie aux accords de la lyre d'Apollon, fasse retentir d'immortels accents.

Est-ce toi que j'entends? suis-je abusé par une illusion aimable? Oui, je t'entends, et crois errer dans ces bois sacrés où se promènent de doux zéphyrs et de limpides ruisseaux!

Sur ce coteau du Vultur, qui se prolonge au delà de l'Apulie, ma terre nourricière, enfant et fatigué de mes jeux, je m'étais endormi; de mystérieuses colombes vinrent me couvrir de feuilles nouvelles. Ils s'étonnèrent de ce prodige, ceux qui habitent le nid escarpé d'Achérontia, les forêts de Bantia, et les fertiles vallées de Férente: c'est la protection des dieux qui permet à cet audacieux enfant de dormir en sûreté parmi les vipères et les ours, caché sous cet amas sacré de myrte et de laurier!

But whither would the Muse aspire!
Such themes nor suit the sportive lyre,
Nor should the wanton, thus in feeble strain,
The councils of the gods, immortal themes, profane.

ODE IV. — TO CALLIOPE.

Descend from heaven, and in a lengthen'd strain,
Queen of melodious sounds, the song maintain,
Or on the voice high-rais'd, the breathing flute,
The lyre of golden tone, or sweet Phœbean lute.

Hark! the celestial voice I raptur'd hear!
Or does a pleasing frenzy charm my ear?
Thro'hallow'd groves I stray, where streams beneath
From lucid fountains flow, and zephyrs balmy breathe.

Fatigu'd with sleep, and youthful toil of play,
When on a mountain's brow reclin'd I lay
Near to my natal soil, around my head
The fabled woodland doves a verdant foliage spread;

Matter, be sure, of wonder most profound
To all the gazing habitants around,
Who dwell in Acherontia's airy glades,
Amid the Bantian woods, or low Ferentum's meads.

By snakes of poison black, and beasts of prey,
That thus, in dewy sleep, unharm'd I lay;
Laurels and myrtles were around me pil'd,
Not without guardian gods an animated child.

Nicht solches ziemet scherzendem Saitenspiel.
Was, Muse, strebst du? End', o vermessene,
Zu reden, was vor Göttern tönt', und
Groszes in kleinem Gesang zu schmählern.

ODE IV. — AN KALLIOPE.

Steig' hoch vom Himmel, und mit der Flöt' ertön'
Ein groszes Lied mir, hehre Kalliope;
Ob lieber nun mit heller Stimme,
Ob mit der Sait' und Gitarr' Apollo's.

Hört ihr es? oder teuscht mich entzückender
Wahnsinn? Zu hören glaub' ich, in seligen
Lusthainen irrend, wo mit Anmut
Säuselnde Flut sich ergeuszt und Kühlung.

Mich, auf dem Vultur meiner Apulia,
Da fern der Heimat Schwellen ich niedersank,
Vom Spiele lass und Schlummer, deckten
Tauben, berühmt im Gesang, den Knaben,

Mit jungem Hainlaub: allen ein Wunder, die
Das hohe Klippennest Acherontia,
Bantiner-Waldhöhn, und die fetten
Aecker bewohnen im Thal Ferentums:

Dass unverlezbar dunkelen Nattern ich
Einschlief' und Bären; dass ich in hüllendem
Festlorber ruht' und Myrtenreisig,
Nicht ohne Gott, ein beherztes Kindlein.

Vester, Camœnæ, vester in arduos
Tollor Sabinos; seu mihi frigidum
Præneste, seu Tibur supinum,
Seu liquidæ placuere Baiæ.
Vestris amicum fontibus, et choris,
Non me Philippis versa acies retro,
Devota non extinxit arbos,
Nec Sicula Palinurus unda.
Utcumque mecum vos eritis, libens
Insanientem navita Bosphorum
Tentabo, et arentes arenas
Littoris Assyrii viator.
Visam Britannos hospitibus feros,
Et lætum equino sanguine Concanum;
Visam pharetratos Gelonos,
Et Scythicum inviolatus amnem.
Vos Cæsarem altum, militia simul
Fessas cohortes abdidit oppidis,
Finire quærentem labores
Pierio recreatis antro.
Vos lene consilium et datis, et dato
Gaudetis almæ. Scimus ut impios
Titanas, immanemque turmam,
Fulmine sustulerit caduco,
Qui terram inertem, qui mare temperat
Ventosum, et urbes, regnaque tristia,

Respetado del oso
Y verde sierpe mi tranquilo sueño,
Y de laurel sagrado
Mi cuerpo y fresco mirto rodeado.

Vuestro favor me guia
Dó quier que corro, Musas celestiales,
Ora Preneste umbria
O de Bayas me encanten los raudales,
Las montañas sabinas,
O de Tibur las plácidas colinas.

Beber en vuestra fuente,
Danzar en torno guareció mi vida;
Vuestra diestra potente
Salvóme de Filipos en la huida,
Y del arbol tirano,
De Palinuro y golfo siciliano

Osado marinero,
Con vosotras al Bósforo mugiente,
Intrépido viagero
A los desiertos de la Siria ardiente
Gustoso iré y seguro,
Y adonde el Tanais rueda el cristal puro.

Veré en su suelo frio
Al escita sus flechas ostentando;
Veré al británo impio
Al indefenso huesped devorando;
Veré al Concano aleve,
Que sangre de caballo alegre bebe.

En las grutas Pimpleas
A Augusto haceis con vuestros sacros dones
Del mando las tareas
Desde el punto olvidar, que las legiones
De la guerra cansadas
Retorna á sus pacificas moradas.

Vostro, o Muse, son io,
Vostro l' erto salii giogo sabino,
Nè già da voi mi dilungò desio
De la fredda Preneste o del supino
Tivoli, o se mi piacque
Baia irrigata di freschissim' acque.
Da vincitor nemico
L' esercito in Filippi a fuga spinto
Me a' vostri fonti, a' vostri cori amico
Non vide, nè l' infausta arbore estinto;
Nè quel, che frange insano
Di Palinuro a pié, flutto sicano.
Ove ch' io v' abbia meco,
Non pavento sfidar nocchiero ardito
Del Bosforo muggente il furor cieco:
Peregrinando, de l' assiro lito,
Ove che meco io v' abbia,
Non io pavento l' infocata sabbia.
Impune la britanna,
Verso gli ospiti suoi barbara gente,
E 'l Còncano vedrò, che fier tracanna
D' equino sangue i nappi avidamente;
Vedrò le scitic' onde,
Tutte d' arcier Geloni irte le sponde.
Al vostro Augusto allievo,
Quando dal campo a le difese mura
Lasse ritrae sue squadre, e alcun sollievo
Al già cessato guerreggiar procura,
Voi, santo aonio coro,
Nel pierio apprestate antro ristoro.
Voi, dive sue nutrici,
Sensi di calma gl' inspirate, e in lui
De l' avergl' inspirate ite felici.
Ben sappiam che di Stige a' regni bui
Precipitò gl' immani
Dal fulmine percossi empï Titani
Chi con ampio governo
Regge ed affrena l' oceàn ribelle,
La terra inerte, il tenebroso averno,

Si je franchis le haut sommet des coteaux de Sabine, si je puis à mon gré préférer la fraîcheur de Préneste, les collines de Tibur, ou les ondes limpides de Baies, c'est à vous, Muses, que je le dois.

Ami de vos chœurs et de vos sources pures, je ne devais périr ni par le tranchant du fer à la déroute de Philippes, ni par la chute d'un arbre maudit, ni sur ces rochers de Palinure que battent les flots de la mer de Sicile.

Tant que vous serez avec moi, hardi pilote, j'affronterai volontiers la fureur du Bosphore ; les sables brûlants des rivages de l'Assyrie verront un voyageur ; je visiterai impunément le Breton à l'hospitalité cruelle, le Concanien, qui s'abreuve avec délices du sang des coursiers, le Gélon, armé du carquois, et le fleuve de Scythie.

Vous charmez, dans les grottes piériennes, le grand César, lorsqu'il cherche un terme à ses travaux, et qu'il rend à nos villes ses cohortes fatiguées des combats. C'est vous qui lui donnez des conseils de clémence ; il les suit, et vous vous en applaudissez.

Nous savons comment l'impie cohorte des Titans fut frappée des coups de la foudre du dieu qui, seul, gouverne par d'équitables lois l'immobile univers, les mers

Yours, I am ever yours, harmonious Nine,
Whether I joy in Tibur's vale supine;
Whether I climb the Sabine mountain's height,
Or in Præneste's groves, or Baian streams delight.

Nor tree devoted, nor tempestuous main,
Nor flying hosts, that swept Philippi's plain
In fearful rout, your filial bard destroy'd,
While in your springs divine, and choral sports he joy'd.

When by the Muse's faithful guidance led,
Or Lybia's thirsty sands I 'll fearless tread,
Or climb the venturous bark, and launch from shore,
Though Bosphorus arous'd with madding horrors roar.

Nor Britons, of inhospitable strain,
Nor quiver'd Scythians, nor the Caspian main,
Nor he who joyous quaffs the thirsty bowl,
Streaming with horse's blood, shall shake my dauntless [soul.

When Cæsar, by your forming arts inspir'd,
Cheerful disbands his troops, of conquest tir'd,
And yields to willing peace his laurell'd spoils,
In the Pierian cave you charm the hero's toils;

Gracious from you the lenient counsels flow,
Which bid the hero spare his prostrate foe;
For Cæsar rules like Jove, whose equal sway
The ponderous mass of earth, and stormy seas obey:

O'er gods and mortals, o'er the dreary plains,
And shadowy ghosts, supremely just he reigns,

Euch werth, Kamönen, tret' ich die luftigen
Sabinergipfel; euch, ob das kühlende
Präneste mir, ob Tiburs Abhang,
Ob mir die Heitre gefiel um Bajä.

Mich eurer Born' und Chöre Geweiheten
Hat nicht Philippi durch die gewandte Schlacht,
Nicht ausgetilgt der Baum des Unheils,
Noch Palinurus im Schwall des Sundes.

Wenn mich zu leiten ihr nur erscheint; o gern
Die Flut des grauñvoll tobenden Bosporos
Versuch' ich, und durchglühte Sande
Längs dem Assyrergestad', ein Wandrer;

Britanner schau' ich, welchen der Fremdling bebt,
Und, der in Rossblut schwelget, den Konkaner;
Auch selbst Gelonenschwärm' in Köchern
Schau' ich, und Scythia's Strom, gefahrlos.

Ihr schafft dem Cäsar, wann der Erhabene
Vom Streit erschöpfte Krieger in Städten barg,
Und Ende sucht mühsamer Arbeit,
Unter pierischer Grott' Erquickung.

Ihr rathet sanft ihm, und der gegebne Rath,
Ihr Guten, freut euch. So hat der frevelnden
Titanen ungeheure Heerschaar
Er mit dem fallenden Stral zerdonnert:

Der träges Erdreich, der das empörte Meer
Und Städte mäszigt, und den Bezirk des Grauns,

Divosque, mortalesque turbas
Imperio regit unus æquo.
Magnum illa terrorem intulerat Jovi
Fidens juventus horrida brachiis,
Fratresque tendentes opaco
Pelion imposuisse Olympo.
Sed quid Typhœus, et validus Mimas,
Aut quid minaci Porphyrion statu;
Quid Rhœtus, evulsisque truncis
Enceladus jaculator audax,
Contra sonantem Palladis ægida
Possent ruentes? hinc avidus stetit
Vulcanus, hinc matrona Juno, et
Nunquam humeris positurus arcum,
Qui rore puro Castaliæ lavit
Crines solutos, qui Lyciæ tenet
Dumeta, natalemque silvam,
Delius, et Patareus Apollo.
Vis consilî expers mole ruit sua;
Vim temperatam Dî quoque provehunt
In majus: iidem odere vires
Omne nefas animo moventes.
Testis mearum centimanus Gyas
Sententiarum notus, et integræ
Tentator Orion Dianæ,
Virginea domitus sagitta.

En el alma mansedumbre
Os gozais, Diosas, que inspirasteis antes.
Con la fulminea lumbre
Sabemos como hundiọ de los Gigantes
Y de la audaz caterva
Jove en el Orco la ambicion proterva.
Jove que omnipotente
En próvida equidad el alto cielo
Rige, y la humana gente,
Las sombras tristes, y clavado el suelo
En su hondo inmoble asiento,
Y calma el mar que airado agitò el viento.
Amenazar se via
Del gran dios á la corte consternada
La juventud impía,
Que en su valor y fuerzas confiada
Levantar anhelosa
Tentò el enorme Pelion sobre el Osa.
Mas el fuerte Mimante,
Ni porfirio de bárbara estatura,
Ni Reco amenazante,
Ni de Tifeo la arrogancia dura,
Ni árboles arrancando,
Y cual flechas Encelado lanzando,
Contra el potente escudo
¿Qué valdrian de Palas la guerrera?
Alli Vulcano rudo
Y la matrona Juno combatiera,
Y Apolo denodado,
En Pátara y en Delos venerado;
Apolo á quien fulgente
Natia selva y fértil Licia alaba;
Que del hombro pendiente
Jamas desciñe la temible aljaba,
Y á quien sus trenzas blondas
Lavar agrada en las castalias ondas,
A sí sola fiada,
La fuerza con su peso desfallece;
De prudencia guiada
Soberano favor la fortalece,
Y el cielo la abomina
Cuando al crimen los ánimos inclina.
Publique estas verdades
El centímano Giges confundido
A todas las edades;
Digalas Orion, pues si atrevido
No á Diana respeta,
Herido cae de mortal saeta.

Ed i popoli, e' venti, e le procelle;
Chi sol, chi giusto impera
Su la mortal, su la celeste schiera.

Già con ispida faccia
La turba de' germani, ebra di folle
Ardir, con salde giovenili braccia
Su l' Olimpo selvoso il Pelio estolle,
Sì che al signor del tuono
Par che mal fermo omai vacilli il trono.

Che val che vigoroso
Di Palla contro l' egida sonante
Mima si slanci o Encelado orgoglioso
Saettator di sbarbicate piante?
Che val l' ira del reo
Porfirion, di Reco, e di Tifeo?

Avido il dio di Lenno
Qui stava, e quindi l' alta Giuno e Apollo,
Cui Licia ombrosa, e 'l natio bosco dienno
Pàtara, Delo, e d' arco ognor il collo
Grave, e le sciolte chiome
Molli del puro umor castalio, nome.

Sotto il suo peso alfine
Fia che ruini temeraria forza;
Ma se 'l senno le oppon sponda e confine,
Favor de' Numi a grandeggiar l' afforza.
Di leggi e di costumi
Forza violatrice è in odio a' Numi.

Se il vero io canto, il dica
Di cento braccia il fier Giante armato,
Nè l' ignora Orion, a la pudica
Diana tenditor d' insano aguato,
Onde provò il gagliardo,
Vindice de l' ardir, virgineo dardo.

orageuses, les villes, les sombres royaumes, la multitude des mortels et les dieux.

Jupiter fut rempli d'une terreur profonde à l'aspect de ces présomptueux jeunes hommes, qui, agitant leurs bras monstrueux, s'efforçaient d'entasser Pélion sur les sombres sommets de l'Olympe.

Mais que pouvaient contre l'égide retentissante de Pallas, dans leur téméraire élan, et le robuste Mimas, et Porphyrion à la menaçante stature, et l'audacieux Encélade lançant des arbres déracinés?

Là se tenaient Vulcain armé de feux dévorants, l'auguste Junon et le dieu, dont l'épaule ne doit jamais déposer le carquois, qui baigne ses cheveux flottants dans les pures ondes de Castalie, le dieu souverain des bois de Lycie et de la forêt qui le vit naître, Apollon qu'adorent et Patare et Délos.

Dénuée de prudence, la force s'affaisse sous son propre poids; si la sagesse la modère, les dieux l'accroissent chaque jour; ils la détestent si elle n'est employée qu'à consommer des forfaits.

Qu'ils répondent de la vérité de nos paroles, Gyas aux cent bras, et ce fameux Orion, qui osa attenter à la chaste Diane, et fut percé de la flèche de la vierge!

But, dreadful in his wrath, to hell pursu'd,
With falling thunders dire, the fierce Titanian brood,

Whose horrid youth, elate with impious pride,
Unnumber'd, on their sinewy force relied,
Mountain on mountain pil'd they rais'd in air,
And shook the throne of Jove, and bade the Thunderer [fear.

But what could Mimas, of enormous might,
Typhœus or Porphyrion's threat'ning height,
Or bold Enceladus fierce'darting far
The trunks of trees uptorn, dire archer of the war,

To sage Minerva's clashing shield oppose,
Although with headlong rage inspir'd they rose
While Vulcan here in flames devour'd his way,
There matron Juno stood, and there the God of day,

Resolv'd, till he had quell'd th' aspiring foe,
Never to lay aside th' unerring bow;
Who the pure dews of fair Castalia loves,
There bathes his flowing hair, and haunts his natal [groves.

Ill-counsell'd force, by its own native weight,
Headlong to ruin falls; with happier fate
While the good gods upraise the just design,
But bold, unhallow'd schemes pursue with wrath divine.

This truth shall hundred-handed Gyas prove,
And warm Orion, who with impious love
Tempting the goddess of the sylvan scene,
Was by her virgin darts, gigantic victim! slain.

Und Götter, und Gewühl der Menschen,
Lenkt, er allein, mit gerechter Obmacht.

Nicht wenig Schreckens hatten erregt dem Zeus
Mit grausem Arm hochtrotzende Jünglinge,
Und Brüder, angestrengt zu wälzen
Pelion auf des Olympus Waldhaupt.

Doch was vermag wohl Tyfon und Mimas Kraft,
Was wohl in drohnder Stellung Porfyrion?
Was Rhötus, und ob Stämm' entwurzelnd
Selber Enceladus kühn emporschnellt,

Was wider Pallas tönende Aegis all'
Anstürmend? Hier stand, feuriger Tapferkeit,
Vulkanus, hier die Männin Juno,
Und, mit Geschossen umrauscht die Schul- [tern,

Der loses Haupthaar spült in Kastalia's
Thauhellem Sprudel, der auch in Lycia
Lustwaldung heget und Geburtshain,
Delos und Patera's Hort, Apollo.

Kraft sonder Klugheit stürzet durch eigne Last:
Kraft, die sich mäszigt, schwingen die Götter auch
Zum Gröszern; doch sie hassen Kräfte,
Die nach Verbrechen nur stehn und Gräuel.

Zeug' ist der hundertarmige Gyges mir
Des wahren Ausspruchs, und, der die lautere
Diana schnöd' antrat, Orion,
Schnell von dem Pfeile gezähmt der Jungfrau.

Injecta monstris Terra dolet suis,
Mœretque partus fulmine luridum
Missos ad Orcum, nec peredit
Impositam celer ignis Ætnam;

Incontinentis nec Tityi jecur
Relinquit ales, nequitiæ additus
Custos: amatorem trecentæ
Pirithoum cohibent catenæ.

ODE V. — AUGUSTI LAUDES.

Cœlo tonantem credidimus Jovem
Regnare: præsens divus habebitur
Augustus, adjectis Britannis
Imperio, gravibusque Persis.

Milesne Crassi, conjuge barbara
Turpis maritus vixit! et hostium
(Proh curia, inversique mores!)
Consenuit socerorum in arvis

Sub rege Medo, Marsus, et Appulus,
Anciliorum, et nominis, et togæ
Oblitus, æternæque Vestæ,
Incolumi Jove, et urbe Roma!

Hoc caverat mens provida Reguli
Dissentientis conditionibus
Fœdis, et exemplo trahenti
Perniciem veniens in ævum,

Los monstruos que abortára
La tierra agovia con gemir eterno,
Los monstruos que lanzára
Ardiente rayo al pavoroso Averno,
Sin que jamas consuma
Fuego violento al Etna que los bruma.

Cargan cadenas ciento
De Proserpina al atrevido amante,
Y por siglos sin cuento,
Y por sin fin el buitre devorante,
Vengador de su vicio,
Roe las entrañas al lascivo Ticio.

ODA V.

Proclama á Jove el trueno retumbando
Rey y señor del luminoso cielo:
Al britano feroz, al persa infando
Cesar leyes dictando,
Cesar el Dios será del ancho suelo.

¿De Craso pudo el criminal soldado
En torpe lazo unirse á una estrangera?
Y ! ó patria! ¡ó corrupcion! ¡ pudo olvidado
Del nombre venerado,
Toga, broqueles y vestal hoguera,

Un romano vivir bajo un rey medo!
Y ¡ los campos de un suegro cultivaba,
Y en ellos ¡ ay! encanecia ledo,
Mientras Roma de miedo
Al universo atónito llenaba!

Tal anheló evitar, á la honra atento,
Régulo, pactos viles desechando,
Y juventud á quien faltó el aliento,
Para eterno escarmiento,
Sin piedad á la muerte abandonando.

Duolsi la terra a' vinti
Suoi mostri apposta sovrastante pondo,
E' figli da la folgore sospinti
Piagne del lurid' Orco a l' imo fondo;
Nè strugge ardor soverchio
Di fiamma l' Etna, che le fa coperchio.

De l' augel, punitore
Del gran misfatto, al rostro ognor rinasce,
Caldo d' osceno ardor, di Tizio il core,
Che di sè stesso, ricrescendo, il pasce:
Stretto Piritoo giace
Fra trecento catene, amante audace.

ODE V.

Che Giove fra' Celesti
Tien regno, il tuon creder ci feo primiero;
Che un Nume viva fra' mortali in Cesare,
I Britanni e gl' infesti
Persi attestan, pur or giunti a l' impero.

Dunque un guerrier di Crasso
Sposo visse (o Senato, o da l' antico
Degenere costume!) a moglie barbara,
E incanutì già lasso
Infra l' armi del suocero nemico?

A medo re la testa
L' Appulo e 'l Marso sottoposer dòma;
D' ancil, di toga, di lor nome immemori,
E de l' eterna Vesta,
Stante ancor saldo il Campidoglio e Roma?

Providi a troncar speme
Sì rea, vòlti d' Attilio i pensier furo,
Dissentendo al vil patto e al turpe esempio,
Ch' esser dovea poi seme
Fertil d' infamia al secolo futuro,

La terre pèse avec douleur sur les monstres qu'elle conçut, et pleure ses enfants précipités par la foudre dans le livide Tartare. L'Etna, placé sur leurs têtes, n'est point dévoré par les feux rapides qu'ils vomissent. Il n'abandonne pas le foie de l'impudique Titye, le vautour commis à la garde du criminel, et trois cents chaînes retiennent pour jamais le ravisseur Pirithoüs.

ODE V.

Jupiter règne dans les cieux, nous en croyons son tonnerre; Auguste est le dieu vivant de la terre : il a soumis à son empire et les Bretons et les Perses redoutables.

Quoi! le soldat de Crassus est devenu le vil époux d'une femme barbare! O sénat, ô bouleversement des mœurs! Le Marse et l'Apulien, oublieux de leurs boucliers, de la toge, du nom romain et des feux éternels de Vesta, ont vieilli sous un roi mède, dans les champs de leurs nouvelles familles, et cependant Rome et le capitole étaient debout encore!

C'est là ce qu'avait redouté le génie prévoyant de Régulus, lorsqu'il s'opposa à de honteuses conditions, et voulut, en laissant succomber dans les fers une jeu-

---

On her own monsters hurl'd with hideous weight,
Fond mother Earth deplores her offspring's fate,
By thunders dire to livid Orcus doom'd;
Nor fire can force its way thro' Ætna unconsum'd.

Such are the pains to lawless lust decreed;
On Tityos' growing liver vultures feed
With rage ungorg'd, while Pluto stern detains
His amorous rival bound in thrice an hundred chains.

ODE V. — THE PRAISES OF AUGUSTUS.

Dread Jove in thunder speaks his just domain;
On earth a present god shall Cæsar reign,
Since world-divided Britain owns his sway,
And Parthia's haughty sons his high behests obey.

O name of country, once how sacred deem'd!
O sad reverse of manners, once esteem'd!
While Rome her ancient majesty maintain'd,
And in his capitol while Jove imperial reign'd,

Could they to foreign spousals meanly yield,
Whom Crassus led with honour to the field?
Have they, to their barbarian lords allied,
Grown old in hostile arms beneath a tyrant's pride

Basely forgetful of the Roman name,
The heaven-descended shields, the vestal flame,
That wakes eternal, and the peaceful gown,
Those emblems, which the Fates with boundless em-
[pire crown?

Ihr eignes Scheusal lastet die Erd' in Gram,
Um Söhne trauernd, welche der Donner schlug
Zum fahlen Orkus; nie zermalmet
Raffende Glut das Gewicht des Aetna;

Des Schamentweihers Tityos Leber nicht
Verlässt der Vogel, ewig der Missethat
Zur Hut gestellt; dreihundert Ketten
Halten Pirithous fest, den Buhler.

ODE V.

Vom Himmel donnernd, traun wir, dass Jupiter
Obwalt'; als naher Gott wird gefeirt hinfort
Augustus dessen Macht Britanner
Fügte zum Reich, und die grausen Perser.

Wie? Crassus Streiter lebte der Barbarin
Schmachvoller Ehmann? unter Verschwiegerten
[O Kuria! o Aftersitten!]
Ward er ein Greis in des Feindes Feldern?

Dem Mederkönig, Marser und Appuler,
Im Frohn, vergasz er Nam' und Ancil' und Tog',
Und selbst die Ewigmutter Vesta,
Während noch Jupiter stand und Roma?

Dem wehrte sorgsam Regulus heller Geist,
Einstimmung weigernd schnöden Bedingungen,
Und jenem Beispiel, welches Unheil
Zog und Verderb in die Folgezeiten,

Si non periret immiserabilis
Captiva pubes. Signa ego Punicis
Affixa delubris, et arma
Militibus sine cæde, dixit,
Direpta vidi; vidi ego civium
Retorta tergo brachia libero,
Portasque non clausas, et arva
Marte coli populata nostro.
Auro repensus scilicet acrior
Miles redibit? flagitio additis
Damnum. Neque amissos colores
Lana refert medicata fuco;
Nec vera virtus, cum semel excidit,
Curat reponi deterioribus.
Si pugnat extricata densis
Cerva plagis, erit ille fortis,
Qui perfidis se credidit hostibus;
Et Marte Pœnos proteret altero,
Qui lora restrictis lacertis
Sensit iners, timuitque mortem?
Hic, unde vitam sumeret inscius,
Pacem duello miscuit. O pudor!
O magna Carthago, probrosis
Altior Italiæ ruinis!
Fertur pudicæ conjugis osculum,
Parvosque natos, ut capitis minor,

Yo ví en los templos púnicos clavadas
Las cautivadas águilas, decia;
De los débiles brazos arrancadas,
Yo ví, yo las espadas,
Que no enemiga sangre enrojecia,

Yo ví los hierros, que las manos yertas
A las libres espaldas amarraron;
De las ciudades sin cerrar las puertas,
Y de mieses cubiertas
Vegas que nuestras armas devastaron.

¿El oro en su rescate vil perdido
Dará mas brio al tímido guerrero?
No torna la virtud, cuando ha salido,
Al ánimo abatido,
Ni tinta lana á su color primero.

De red nudosa libre lucharia
Antes la cierva, que el valor inflame
Al que à enemigo pérfido se fia,
Y que triunfe algun dia
Quien rindió el cuello á la cadena infame;

Y de la muerte le aterró el amago,
Y no sabiendo dó encontrar la vida
Vil paz ¡ó mengua! prefirió al estrago.
¡O alzada, gran Cartago,
Sobre el baldon de Italia destruida!

Asi diciendo, de la esposa amante
Y de los caros hijos alejaba
Los ósculos cual siervo, y al instante
El varonil semblante,
Y torvos ojos en el suelo clava,

Se il giovin non perisse
Captivo stuol non pianto infra' Numidi.
Io confitte a' delubri di Cartagine
L' arme, le insegne (ei disse)
Svelte a' soldati, e pur viveano, io vidi.
Sì, vid' io le nemiche
Porte dischiuse, e a' liberi Quiriti
Le braccia al tergo servil fune attorcere,
Ed ondeggiar le spiche
Ne' campi, d' afro sangue un dì nudriti.
Tornar con più vigore
Guerrier, ricompro ad oro, in campo agogna?
Lana in fuco ritinta unqua rianima
Lo svanito colore?
Padri, aggiugnete il danno a la vergogna.
Rieder virtù verace,
D' onde fu scossa, in basso cor non cura.
Se cerva a pugnar lancisi, com' abbia
Franto il lacciuol tenace,
Fia pro chi 'n perfid' oste si assecura;
E quei, che al sol di morte
Rischio gelò, poi con quel braccio invitto
Che inerte pria, sentito avea le puniche
Durissime ritorte,
Gli Afri al secondo abbaterà conflitto.
Vile! di viver vago
Ei fu così, che ne ignoró le leggi;
Tramestò pace e guerra. Ahi de l' Italia,
O superba Cartago,
Che su l' infame ruinar grandeggi!
Tacque, e opposta la mano
Dicesi aver, qual uom del servo stuolo,
Di casta moglie al bacio, e' figli teneri

nesse indigne de pitié, prévenir un exemple qui aurait été la perte des siècles à venir.

« J'ai vu, dit-il, j'ai vu suspendues aux temples de Carthage nos enseignes et les armes arrachées sans combat à nos soldats; j'ai vu des citoyens libres se laisser attacher les mains derrière le dos, l'Africain ouvrir ses portes, et cultiver ses campagnes que nos guerriers avaient ravagées.

« Reviendrait-il plus brave le soldat qu'on aurait racheté avec de l'or? vous ajouteriez une perte à la honte. Teinte une fois, la laine ne reprend plus la blancheur qu'elle a perdue; ainsi le vrai courage ne saurait rentrer dans une ame dégradée, dès qu'il en est une fois sorti.

« Si la biche dégagée des filets épais du chasseur, ose le combattre, il sera brave, celui qui se livrera à de perfides ennemis, il abattra le Carthaginois dans un nouveau combat, celui qui, craignant la mort, sentit, impassible, d'étroites lanières serrer ses bras, et, dans son ignorance des moyens de sauver ses jours, implora la paix au milieu de la guerre.

« O honte! ô superbe Carthage, devenue plus grande par l'opprobre et la chute de l'Italie! »

Il dit, et, citoyen dégradé, repousse les embrassements de sa chaste épouse et de ses enfants; ses mâles

---

When Regulus refus'd the terms of peace
Inglorious, he foresaw the deep disgrace,
Whose foul example should in ruin end,
And even to latest times our baffled arms attend,

Unlesss the captive youth in servile chains
Should fall unpitied. In the Punic fanes
Have I not seen, the patriot-captain cried,
The Roman ensigns fix'd in monumental pride?

I saw our arms resign'd without a wound;
The free-born sons of Rome in fetters bound;
The gates of Carthage open, and the plain,
Late by our war laid waste, with culture cloth'd again.

Ransom'd, perhaps, with nobler sense of fame
The soldier may return — Ye purchase shame.
When the fair fleece imbibes the dyer's stain,
Its native colour lost it never shall regain,

And valour, failing in the soldier's breast,
Scorns to resume what cowardice possest.
If from the toils escap'd the hind shall turn
Fierce on her hunters, he the prostrate foe may spurn

In second fight, who felt the fetters bind
His arms enslav'd; who tamely hath resign'd
His sword unstain'd with blood, who might have died,
Yet on a faithless foe, with abject soul, relied;

Who for his safety mixt poor terms of peace
Even with the act of war; O foul disgrace!
O Carthage, now with rival glories great,
And on the ruins rais'd of Rome's dejected state!

Wenn nicht dahinstarb sonder Erbarmen die
Gefangne Jugend. — Adler an punischen
Prachttempeln aufgehängt, und Waffen,
Redet' er, ohne Gefecht den Streitern

Entrissen sah ich, sah in der Fessel Zwang
Der freien Bürger Arme zurückgedreht,
Weitoffne Thor', und Feld von unserm
Krieger gebaut, das er jüngst verödet.

Durch Gold erhandelt, wird man zur Fahne traun!
Herzhafter kehren! Ha, zu der Schande fügt
Ihr Schaden! Niemals trägt verlorne
Farbe das Vliesz, das geschminkt der Kessel:

So wahre Tugend, ward sie gefälscht einmal,
Nie sucht sie Heimkehr zu den entarteten.
Ja kämpft die Hindin, aus verschlungnem
Garne gewirrt; so erscheint auch tapfer,

Wer sich dem treulos schlängelnden Feind' ergab:
So malmt er künftig Pöner mit Mavorsmut,
Wer Riemen um verschränkte Knöchel
Feige gefühlt, und den Tod gefürchtet,

Dorther, wo Leben besser zu nehmen war,
Und Fried' in Fehd' unzeitig gemengt! O Schmach!
O Herscherin Karthago, höher
Blick' auf Italia's feilen Hinsturz! —

Man sagt, der keuschen Ehegenossin Kuss
Und kleine Kinder hab' er, wie freiheitslos,

A se removisse, et virilem
Torvus humi posuisse vultum :
Donec labantes consilio Patres
Firmaret auctor nunquam alias dato,
Interque mœrentes amicos
Egregius properaret exul.
Atqui sciebat quæ sibi barbarus
Tortor pararet : non aliter tamen
Dimovit obstantes propinquos,
Et populum reditus morantem,
Quam si clientum longa negotia
Dijudicata lite relinqueret,
Tendens Venafranos in agros,
Aut Lacedæmonium Tarentum.

ODE VI. — AD ROMANOS.

Delicta majorum immeritus lues,
Romane, donec templa refeceris,
Ædesque labentes Deorum, et
Fœda nigro simulacra fumo.
Dis te minorem quod geris, imperas.
Hinc omne principium, huc refer exitum.
Di multa neglecti dederunt
Hesperiæ mala luctuosæ.
Jam bis Monæses, et Pacori manus
Non auspicatos contudit impetus

Mientras en la opinion, hasta aquel dia
No escuchada jamás, él al senado
Aun vacilante, consentir hacia,
Y á su prision volvia
De la amistad entre el llorar sagrado.

La suerte viendo con serena frente,
Que el verdugo cruel le preparaba,
Tal su familia trémula y doliente,
Y la apiñada gente,
Que el paso le impedian, separaba,

Bien cual si terminado el largo cuento
De pleitos ya de sus clientes fieles,
A gozar las delicias de Tarento,
Satisfecho y contento,
U de Venafro fuese á los vergeles.

ODA VI. — A LOS ROMANOS.

Romanos, las maldades
De padres expiareis endurecidos,
Mientras de las deidades
No repareis los templos derruidos,
Y de Júpiter sumo
Los simulacros que ennegrece el humo.
Si dueños sois del mundo,
Es porque á Jove venerais por dueño.
El principio fecundo
El de todo es y el fin : su justo ceño
Sobre la triste Hesperia,
¡Qué no envió de llanto y de miseria!
Ya Pacoro y Moneces
Con nuestras joyas su garganta ornaron,

Spinti da sè lontano,
Torvo fissando il maschio volto al suolo;
Sinchè autor di consiglio,
Qual non si udì più grande o poscia, o innanti,
I dubbi Patri raffermovvi, e rapido
Al glorioso esiglio
Aprissi il varco infra gli applausi e' pianti.
Ma sapea quai tormenti
Tortòr crudo apprestasse al suo ritorno:
Pur de' più cari e del fremente popolo
Ruppe non altrimenti
Il folto, ond' era stretto, argine intorno;
Che se vincente alfine
Del foro ne l' agon, i lunghi inciampi
Troncando de' clienti, ebbro di giubilo
A le laconie mura tarentine
Ratto volasse, o di Venafro a' campi.

ODE VI. — A' ROMANI.

Espiar incolpevole degli empî
Avi le colpe a te, Roman, conviensi;
Finchè de' Numi già crollanti i sacri
Delubri antiqui, e già deserti i tempî,
E sozzi d' atro fummo i simulacri
A restaurar non pensi.
Perchè ti estimi a' sommi Dei secondo,
Regni primier sul mondo.
Tal fu l' inizio, e 'l termin fia. Vendetta
Su l' egra Italia con orrendi scempî
De' Numi feo la maestà negletta.
Già di Monese e Pàcoro la schiera
Al ferir di nostr' arme inauspicato
Una e due volte rintuzzò la punta,

regards restent fixés sur la terre jusqu'au moment où ses conseils inouis ont déterminé les sénateurs indécis; alors le magnanime exilé hâte son départ au milieu de ses amis consternés.

Il n'ignore pas quelles tortures lui prépare un barbare ennemi; il le sait et écarte ses parents et le peuple qui le retiennent et s'opposent à son départ : comme si, après avoir terminé les longs débats de ses clients et jugé leurs procès, il regagnait ses champs de Vénafre ou la laconienne Tarente.

ODE VI. — AUX ROMAINS.

Vous subirez, sans l'avoir méritée, la peine due au crime de vos pères, ô Romains, jusqu'au jour où vous aurez relevé les temples en ruines, et les images des dieux souillées d'une noire fumée.

Votre empire se fonde sur votre soumission aux dieux : de là son principe et vos succès.

Combien de maux les dieux, négligés, n'ont-ils pas répandu sur l'Hespérie désolée! Déja deux fois les

---

The hero spoke, and from his wedded dame,
And infant-children turn'd, opprest with shame
Of his fall'n state; their fond embrace repell'd,
And sternly on the earth his manly visage held,
'Till, by his unexampled counsel sway'd,
Their firm decree the wavering senate made;
Then, while his friends the tears of sorrow shed,
Amidst the weeping throng the glorious exile sped.
Nor did he not the cruel tortures know,
Vengeful, prepar'd by a barbarian foe;
Yet, with a countenance serenely gay,
He turn'd aside the crowd, who fondly press'd his stay,
As if, when wearied by some client's cause,
After the final sentence of the laws
Cheerful he hasted to some calm retreat,
To taste the pure delights, which bless the rural seat.

ODE VI. — TO THE ROMANS.

Though guiltless of your fathers' crimes,
Roman, 'tis thine, to latest times,
The vengeance of the gods to bear,
Till thou their awful domes repair,
Profan'd with smoke their statues raise,
And bid the sacred altars blaze,
That you the powers divine obey,
Boundless on earth extend your sway;
From hence your future glories date,
From hence expect the hand of Fate.
Th' offended gods, in horrors dire,
On sad Hesperia pour'd their ire:
The Parthian squadrons twice repell'd
Our inauspicious powers, and quell'd

Von sich entfernt, und düstren Auges
Niedergesenkt das entschlossne Antliz;

Bis er der Väter wankende Meinungen
Durch Rath gekräftigt, welchen noch keiner rieth,
Und unter wehmutsvollen Freunden
Rasch er enteilt', ein erhabner Flüchtling.

Und dennoch wusst' er, was ihm der Peiniger
Des Barbarlandes rüstete; aber er
Trennt' anders nicht den Drang der Sippschaft,
Und, das den Scheidenden hielt, des Volkes:

Als ob er, Anwald langer Entscheidungen,
Nach ausgeglichnem Handel vom Markt hinaus
In Venafranerfluren strebte,
Oder zum Spartergebiet Tarentum.

ODE VI.

Schuldlos, was Väter frevelten, büszest du,
Romaner, bis du wieder die Tempel baust,
Vom Fall der Götter Wohnung hebend,
Und aus entstellendem Rauch ihr Bildniss.

Vor Göttern dich demütigend, herrschest du.
Dorther den Anfang, dort dir das End' ersehn!
Zahllos verliehn entehrte Götter
Ach! der hesperischen Flur das Elend!

Schon zweimal hat Monäses und Pakorus
Uns ungesegnet stürmenden Heereszug

Nostros, et adjecisse prædam
Torquibus exiguis renidet.
Pene occupatam seditionibus
Delevit urbem Dacus, et Æthiops;
Hic classe formidatus, ille
Missilibus melior sagittis.
Fecunda culpæ sæcula nuptias
Primum inquinavere, et genus, et domos.
Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit.
Motus doceri gaudet Ionicos
Matura virgo, et fingitur artubus;
Jam nunc et incestos amores
De tenero meditatur ungui.
Mox juniores quærit adulteros
Inter mariti vina; neque eligit
Cui donet impermissa raptim
Gaudia, luminibus remotis:
Sed jussa coram, non sine conscio
Surgit marito, seu vocat institor,
Seu navis Hispanæ magister,
Dedecorum pretiosus emptor.
Non his juventus orta parentibus
Infecit æquor sanguine Punico,
Pyrrhumque, et ingentem cecidit
Antiochum, Annibalemque dirum;

Despues que por dos veces
Sus huestes de las nuestras contrastaron
El denodado brio,
Que los auspicios desdeñára impio.
Y lanzando ligero
El dacio la saeta envenenada,
Y el etiope, fiero
En lid naval, à Roma trabajada
De discordia intestina,
¿No amenazaron de cercana ruina?
Nuestra edad los altares
Amancilló del Himeneo santo,
Y familias y hogares
De su peste llenó. De aqui mal tanto
Que, rápido torrente,
Inundó á Roma y la romana gente.
La niña en el liviano
Jónico baile amaestrarse goza;
En las artes temprano
De seducir se adiestra, y aun no moza,
Ya en pasion torpe y fea
Embebida su mente se recrea.
Cásase, y del marido
Nuevos galanes busca en el banquete;
Y no á un jóven querido
Vedados gozos trémula promete,
Que entre la sombra densa,
De todos recatándose, dispensa;
Sin misterio, del lado
Del vil esposo, que su infamia sabe,
Se alza, si enamorado
El mercader, ó de la hispana nave
El capitan la halaga,
Que á enorme precio la deshonra paga.
¡Ay! No de padres tales
Naciera, no, la juventud guerrera;
Que con largos raudales
El mar de sangre púnica tiñera,
Y á Pirro postró ardiente,
A Anibal crudo, á Antioco potente.

E a le sottili sue collane altera
Ostenta luce di ricchezza aggiunta
Con l' oro a noi predato.
De l' Etiope il temuto ardir navale,
E 'l Dace che prevale
Nel saettar, avean Roma, già tutta
A sfogar vòlta l' ira sua guerriera
Nel sangue cittadin, quasi distrutta.

L' incerta prole, i profanati lari,
I talami traditi oimè! già furo
De la nostra di ferro e di delitti
Feconda etade i primi frutti amari.
Quindi fluì tra 'l popolo e' Coscritti
Letal veneno impuro.
Gode atteggiar le membra a le carole
De le ioniche scuole
Anzi stagion la vergin, che si pasce
Nel farsi in arti dotta, ond' ella impari
Incestuosi amor sin da le fasce.

Poi, fra le tazze del marito, in traccia
Va di più giovin drudi, e legge o rischio
Non l' è riparo: nè a lumiere spente
Sceglie tra quai si avvolga oscene braccia;
Ma sì dal letto petulantemente
Balza, com' ode il fischio,
E sel vede fra 'l vino il sonnacchioso
Consapevole sposo,
O vil treccon comprar sua merce agogna,
O d' ibero naviglio al mastro piaccia
Dar ricco pregio a marital vergogna.

Da ta' parenti 'l giovin stuol non nacque,
Che di sangue african fe l' onda rossa;
Per la cui destra e Pirro e Annibal fero
E 'l magno re d' Assiria a terra giacque;
Ma viril prole a rustican guerriero,
Usato avea sua possa
Con sabellica zappa a volger zolle:

hordes de Monèse et de Pacorus ont repoussé nos efforts désavoués par les auspices, et orné orgueilleusement de nos dépouilles leurs étroits colliers.

Peu s'en est fallu que le Dace et l'Ethiopien ne se soient emparés d'une ville déchirée par la sédition; ennemis formidables, celui-ci par ses vaisseaux, celui-là par ses flèches plus redoutables encore.

Fécond en attentats, notre âge a souillé d'abord la couche nuptiale, les générations, les familles; de cette source sont venus les maux qui se sont répandus sur le peuple et sur la patrie.

La jeune vierge se plaît de bonne heure à étudier les danses de l'Ionie; déja elle assouplit ses membres et médite dès l'enfance d'incestueuses amours.

Bientôt, à la table de son époux, elle cherche des amants plus jeunes; bientôt elle ne les choisit plus et se livre publiquement, au grand jour, à de scandaleuses voluptés. C'est aux yeux de son époux, c'est par son ordre qu'elle se lève et suit un vil entremetteur ou le maître d'un navire ibérien, qui doit à grand prix payer tant d'infamie.

Elle n'était point sortie de tels parents, cette jeunesse qui teignit la mer du sang carthaginois, renversa Pyrrhus et dompta le grand Antiochus et le cruel Annibal.

Our boldest efforts, while they shone
With spoils, from conquer'd Romans won.
The Dacian, whose unerring art
Can wing with death the pointed dart;
Th' Egyptian, for his navies fam'd,
Who Neptune's boundless empire claim'd,
Had almost in their rage destroy'd
Imperial Rome, in civil strife employ'd.

Fruitful of crimes. this age first stain'd
Their hapless offspring, and profan'd
The nuptial bed, from whence the woes,
Which various and unnumber'd rose
From this polluted fountain-head,
O'er Rome, and o'er the nations spread.

With pliant limbs the ripen'd maid
Now joys to learn the wanton trade
Of dance-indecent, and to prove
The pleasures of forbidden love:
But soon amid the bridal feast
Boldly she courts her husband's guest;
Her love no nice distinction knows,
But round the wandering pleasure throws,
Careless to hide her bold delight
In darkness, and the shades of night.

Nor does she need the thin disguise,
The conscious husband bids her rise,
When some rich factor courts her charms,
Who calls the wanton to his arms,
And, prodigal of wealth and fame,
Profusely buys the costly shame.

Not such the youth, of such a strain,
Who dyed with Punic gore the main;
Who Pyrrhus' flying war pursued,
Antiochus the Great subdued,
And taught that terror of the field,
The cruel Hannibal, to yield:

Zermalmt, und sieht vermehrt durch Beute
Winziger Ketten Geschmuck mit Lächeln.

Fast hat, da Aufruhr unsere Stadt befing,
Sie ausgetilget Daker und Aethiop:
Der ein' an Seemacht schrecklich, jener
Mehr mit Geschossen geübt des Bogens.

Fruchtbar an Lastern, häufte die Zeit auf Ehn
Zuerst Befleckung, und auf Geschlecht und Haus.
Von solchem Urquell abgeleitet,
Strömte dem Land' und dem Volk Verderbniss.

Froh lernt Bewegung weicher Ionier
Kaum reif die Jungfrau, bildet sich jeder Kunst
Nun gleich, und unehrbare Liebschaft
Denkt sie vom zartesten Wiegenalter.

Bald sucht sie schamlos jüngere Buhlen sich,
Weil zecht der Ehmann; wählet auch nicht einmal,
Wem unerlaubte Lust sie hastig
Schenk' ingeheim, nach gelöschter Fackel:

Sichtbar gefordert, selber mit Vorbewusst
Des Manns, ersteht sie; ob ein hispanischer
Seemann, ob ruf' ein Handlungsführer,
Hoch die bedungene Schmach erkaufend.

Nicht solchen Aeltern sprosste die Jugend auf,
Die weit den Meerraum färbte mit Pönerblut,
Die Pyrrhus und den groszen Syrer
Schlug, und den Hannibal schlug, den Unhold!

Sed rusticorum mascula militum
Proles, Sabellis docta ligonibus
Versare glebas, et severæ
Matris ad arbitrium recisos
Portare fustes, sol ubi montium
Mutaret umbras, et juga demeret
Bobus fatigatis; amicum
Tempus agens abeunte curru.
Damnosa quid non imminuit dies?
Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

ODE VII. — AD ASTERIEN.

Quid fles, Asterie, quem tibi candidi
Primo restituent vere Favonii,
Thyna merce beatum,
Constanti juvenem fide
Gygen? ille Notis actus ad Oricum
Post insana Capræ sidera, frigidas
Noctes, non sine multis
Insomnis lacrymis agit.
Atqui sollicitæ nuntius hospitæ,
Suspirare Chloen, et miseram tuis
Dicens ignibus uri,
Tentat mille vafer modis.

Mas la estirpe membruda
Del samnita, de fuerza y valor lleno,
Con mano activa y ruda
Rompiendo de la tierra el fértil seno,
O á voz de madre avara
Cargando al hombro el leño que cortára;
Cuando cambiar hacia
Las sombras de los montes elevados
El sol, y desuncia
Los bueyes de la reja fatigados,
Y hundido al ponto undoso,
Tornaba al suelo el plácido reposo.
De siglos pervertidos
¿Qué no es capaz de destruir el vuelo?
De padres corrompidos,
Muy mas aun que el corrompido abuelo,
Indignos succesores,
De nosotros saldrán hijos peores.

ODA VII. — A ASTERIE.

¿Por qué en amargos lloros
Lamentas siempre, Asterie, á tu fiel Giges?
Cargado de tesosos,
En el abril primero
Tornarátelo el céfiro ligero.

Por el noto irritado,
Despues que las cabrillas se escondieron,
Al Orico empujado,
Sumido en llanto eterno
Las noches pasa del helado invierno.

De Cloe le pondera
Su huéspeda el amor nuncio mañoso,
Y que en la misma hoguera
Arde que tú te cuenta,
Y de mil modos su constancia tienta.

E quando il sol dal colle
Sgombrava, e tolto a' buoi giogo, e fatica,
Tuffando il caro ne l' iberic' acque,
De l' ore il fren dava a la notte amica;

D' una severa madre allora al cenno
Sotto l' incarco di recise legna
Docil curvava l' incallito dorso.
I cangiati costumi or che non fenno,
Volgendo gli anni imperversanti il corso?
De' genitor l' indegna
Età, peggiore de l' età degli avi,
Produsse noi, de' pravi
Nostri padri più rei malvagi mostri,
Nè guari andrà che da noi sorger denno
Più ancor di noi malvagi i figli nostri.

ODE VII. — AD ASTERIE.

Perchè, vezzosa Asterie,
Dimmi, perchè mai tante
Per Gige sparger lacrime,
Giovin di fe costante,
Ricco di merci tinie
Se a te lo renderanno
I candidi Favonii
Al rinverdir de l' anno?
Spinto da' Noti ad Orico,
Che impetuosamente
De la Capra si sfrenano
Al tramontar furente,
Trae fredde interminabili
Le notti il giovinetto,
Non senza far di lacrime
Molle il vegghiato letto.
Fabbro d' inganni 'l nunzio
Di Cloe l' albergatrice
Che ella sospira e smania
Di quell' ardor gli dice,

Mâles rejetons de soldats laboureurs, les guerriers savaient alors remuer la terre avec le hoyau sabin, et, à la voix d'une mère sévère, porter le bois qu'ils avaient coupé, lorsque le soleil, fesant mouvoir l'ombre projetée par les montagnes, délivrait de la charrue les bœufs fatigués, et, hâtant son char, ramenait l'heure amie du repos.

Il n'est rien que n'altère le cours désastreux du temps : pires que leurs aïeux, nos pères ont laissé des enfants plus pervers qu'eux-mêmes, et qui donneront le jour à des fils encore plus dépravés.

ODE VII. — A ASTÉRIE.

Pourquoi pleurer Gygès, Astérie? les paisibles zéphyrs te le ramèneront, au retour du printemps, constant dans sa foi et riche des trésors de Thyne. Poussé vers Oricum par les autans, au lever orageux du Chevreau, Gygès y passe ses nuits sans sommeil et dans les pleurs.

Et cependant un adroit émissaire de Chloé, son inquiète hôtesse, la lui représente malheureuse, soupirant et brûlant de tes feux, et teute sa fidélité par mille artifices.

Il lui raconte tantôt la perfide épouse du crédule

But a rough race inur'd to toil,
With heavy spade to turn the soil,
And by a mother's will severe
To fell the wood, and homeward bear
The ponderous load, even when the sun
His downward course of light had run,
And from the western mountain's head
His changing shadows lengthening spread,
Unyok'd the team with toil opprest,
And gave the friendly hour of rest.

What feels not time's consuming rage?
More vicious than their father's age
Our sires begot the present race,
Of actions impious, bold and base,
And yet. with crimes to us unknown,
Our sons shall mark tbe coming age their own.

ODE VII. — TO ASTERIE.

Ah! why does Asterie thus weep for the youth
Of constancy faithful, of honour and truth,
Whom the first kindly zephyrs, that breathe o'er the [spring,
Enrich'd with the wares of Bithynia shall bring?
Driven back from his course by the tempest, that rise
When stars of mad lustre rule over the skies,

At Oricum now poor Giges must stay,
Where sleepless he weeps the cold winter away;

While his landlady Chloe, in sorrow of heart,
Bids her envoy of love exert all his art,
Who tells him how Chloe, unhappy the dame!

Deep sighs for your lover, and burns in your flame.

Nein, streitgewohnter Ackerer Zucht erwuchs
Mannhaft, die kundig mit dem Sabellerkarst
Erdschollen umwühlt, und auf strenger
Mütter Gebot die im Forst gehaunen

Holzkolben heimtrug; wann den Gebirgen Sol
Die Schatten ausdehnt', und dem ermatteten
Pflugstier das Joch abnahm, die holde
Stund' auf dem scheidenden Wagen führend.

Was untergrub nicht raffender Zeiten Sturz?
Der Väter Stamm, ausartend von Ahnen, trug
Uns lasterhaftern, bald erwächst uns
Aftergeschlecht in verschlimmerter Bosheit.

ODE VII. — AN ASTERIE.

Wein', Asterie, nicht, den in geklärter Luft
Dir zurück mit dem Lenz führet Favonius,
Reich an thynischer Waare,
Deinen Jüngling, bewährt in Treu,

Gyges. Er, den der Süd wogte gen Orikos,
Als der Ziege Gestirn rasete, schmachtet dort
Mit nicht mäszigen Thränen
Schlaflos frostige Nächte hin.

Zwar der zärtlichen Gastfreundin Gesendeter
Sagt, es seufze geheim Chloe, von deiner Glut
Ganz entbrannt, und versucht ihn,
Tausendfältiger Listen reich.

Ut Prœtum mulier perfida credulum
Falsis impulerit criminibus, nimis
Casto Bellerophonti
Maturare necem, refert.
Narrat pene datum Pelea Tartaro,
Magnessam Hippolytem dum fugit abstinens:
Et peccare docentes
Fallax historias monet,
Frustra. Nam, scopulis surdior Icari,
Voces audit, adhuc integer. At tibi,
Ne vicinus Enipeus
Plus justo placeat, cave:
Quamvis non alius flectere equum sciens
Æque conspicitur gramine Martio;
Nec quisquam citus æque
Tusco denatat alveo.
Prima nocte domum claude, neque in vias
Sub cantu querulæ despice tibiæ,
Et te sæpe vocanti
Duram, difficilis mane.

ODE VIII. — AD MÆCENATEM.

Martiis cœlebs quid agam kalendis,
Quid velint flores, et acerra thuris
Plena, miraris, positusque carbo in
Cespite vivo,

Dicele como un dia,
De Belerófon, por su mal esquivo,
La amante indujo impía
A su credulo esposo
A dar la muerte al jóven virtuoso;

Por poco en el Leteo,
Porque huyó casto á Hipólita liviana,
Sepultado á Peleo,
Y egemplos le presenta,
Con que en vano su fe torcer intenta;

En vano, que su oido,
Cual roca sordo, cierra á sus clamores.
Guarte que del rendido
Enipeo entretanto
No te cautive el arte y el encanto;

Y aunque del Tibre undoso
Maz veloz nadie hienda el raudal puro,
Ni del bridon fogoso
Nadie con mas destreza
Reprima el ardimiento y la fiereza,

Tu puerta, mi querida,
Cierra temprano, y no á escuchar te asomes
Su cancion dolorida,
Y mantente severa,
Aunque te llame cruda, esquiva y fiera.

ODA VIII. — A MECENAS.

Versado en las costumbres
De la Grecia y del Lacio,
Tú extrañarás, Mecenas,
Verme, sin ser casado,
De marzo en las calendas
Un festin preparando,
E incienso en las navetas,
Y flores en los vasos,

Che in te sol desta ingenue
Per lui d' amor scintille,
Ed a sedurlo adopera
Scaltro mill' arti e mille.
Con false accuse il credulo
Preto da rea consorte
Mosso il pudico a spignere
Bellerofonte a morte,
Gli narra, e 'l casto Peleo
Quasi di Lete in riva,
Mentre da la magnessia
Ippolita fuggiva.
Tutte le antiche istorie,
Tutte quel seduttore
Svolge, a corromper abili
Del garzoncello il core:
Ma indarno; chè ancor rigido
Più degl' icarï sassi,
Di tanto assalto a l' impeto
Irremovibil stassi.
Tu che farai? Ch' Enipeo
Il tuo vicin piacerti
Omai non voglia, o Asterie,
Oltre il dovere, avverti;
Benchè non vegga il marzio
Campo chi freni il morso
D' agil destriero indomito
Con egual arte al corso,
Nè chi del pari celere
Nuoti pel Tebro: or bada
In tua magione a chiuderti,
Appena il giorno cada:
Non suon di tibia querula
Ten tragga fuor, superba
A chi ti chiami e barbara,
Barbara pur ti serba.

ODE VIII. — A MECENATE.

Te, Mecenate, il rimirar sorprende
Che vivo cespo ardente, e incensi, e altari
Io celibe, di marzo a le calende,
E fior prepari.

Prétus hâtant, par de fausses accusations, le trépas du trop chaste Bellérophon; tantôt le vertueux Pélée au moment d'être précipité dans le Tartare pour avoir fui Hippolyte, reine de Magnésie. Il lui enseigne le crime par des exemples corrupteurs; mais c'est en vain, car l'inébranlable Gygès reste plus sourd à sa voix que les rochers d'Icare.

Mais toi, Astérie, crains de trouver plus aimable qu'il ne convient ton voisin Énipée, bien que nul ne se montre plus habile que lui à maîtriser un coursier dans le champ de Mars, et ne traverse le fleuve toscan avec plus de rapidité.

Ferme ta porte à la première heure de la nuit; ne regarde pas dans la rue aux sons plaintifs de sa flûte, et, quoiqu'il te nomme souvent cruelle, demeure inexorable.

ODE VIII. — A MÉCÈNE.

Qu'ont à faire avec un célibataire les calendes de Mars? pourquoi ces fleurs, cette cassolette, remplie d'encens, et ce brasier placé sur le vert gazon? tu es étonné de ces apprêts, savant Mécène, toi, si versé dans les lettres grecques et latines.

He tells him how Prœtus, deceiv'd by his wife,
Attempted, ah dreadful! Bellerophon's life,
And urg'd by false crimes, how he sought to destroy
The youth for refusing too chastely, the joy:

How Peleus was almost dispatch'd to the dead,
While the lovely Magnessian abstemious he fled.

Then he turns every tale, and applies it with art,
Which can melt down his virtue, and soften his heart;
But constant and heart-whole young Gyges appears,
And deafer than rocks the tale-teller hears:

Then, fair one, take heed lest Enipius should prove
A little too pleasing, and tempt thee to love;
And though without rival he shine in the course,
To rein the fierce steed though unequal his force,

Tho' matchless the swiftness, with which he divides,
In crossing the Tiber, the rough-swelling tides,
Yet shut the fond door at evening's first shade,

Nor look down to the street at the soft serenade,
Or if cruel he call thee in love-sighing strain,
Yet more and more cruel be sure to remain.

ODE VIII. — TO MÆCENAS.

Alike in either language skill'd, 'tis thine
To know, in Greece and Rome, the rites divine;
And well may you these flowery wreaths admire,
The fragrant incense and the sacred fire,
Rais'd o'er the living turf on this glad day

Wie einst Prötus des Weibs falscher Beschuldigung
Lieh sein gläubiges Ohr, wie er bethört dem zu
Keuschen Bellerofontes
Mord beschleunigte, meldet er;

Auch wie Peleus beinah starb durch Hippolyte,
Als er stets unerweicht floh die Magneserin;
Jede Mähr, die zum Abweg
Leitet, raunt ihm der Schalk: umsonst!

Tauber hört er die Red', als ein ikarischer
Fels, und redlich bisher bleibet er. Aber du,
Dass dein Nachbar Enipeus
Ja nicht allzu beliebt dir sey!

Wenn kein anderer auch über den Mavorskamp
So von allen umstaunt tummelt den Gaul mit Kunst,
Und nicht einer so rüstig
Abwärts schwimmt in dem Tuskerstrom!

Gleich bei dämmernder Nacht schliesze das Haus, und
Wenn die Tibie girrt, schaue zur Gass' hinab; [nicht,
Und wie oft er dich grausam
Nennet, härte den Sinn, und bleib!

ODE VIII. — AN MÆCENAS.

Was ich ehlos treib' an den Marskalenden,
Was die Blüt' hier, staunest du, was die Pfanne
Voll des Weihrauchs mein', und gelegte Glut auf
Lebendem Rasen,

Docte sermones utriusque linguæ.
Voveram dulces epulas, et album
Libero caprum, prope funeratus
Arboris ictu.
Hic dies, anno redeunte festus,
Corticem adstrictum pice dimovebit
Amphoræ fumum bibere institutæ
Consule Tullo.
Sume, Mæcenas, cyathos amici
Sospitis centum, et vigiles lucernas
Profer in lucem; procul omnis esto
Clamor et ira.

Mitte civiles super urbe curas.
Occidit Daci Cotisonis agmen;
Medus, infestus sibi, luctuosis
Dissidet armis;
Servit, Hispanæ vetus hostis oræ,
Cantaber, sera domitus catena;
Jam Scythæ laxo meditantur arcu
Cedere campis.
Negligens, ne qua populus laboret,
Parce privatus nimium cavere, et
Dona præsentis cape lætus horæ, ac
Linque severa.

Y sobre el fresco cesped
El carbon humeando.
Pero de la caida
Del árbol preservado,
Que á mi vida amagára,
Ofrecí un dia á Baco
Un banquete de amigos,
Y un cabritillo blanco.
Hoy, que es de aqueste voto
El dia aniversario,
La cuba empezaremos,
Dó desde el consulado
De Tulo suave vino
Al humo siempre guardo;
Bebe del salvo amigo
A la salud cien vasos;
Duren hasta la aurora
Las lámparas velando,
Y lejos de nosotros
El vocerio insano.
Del gobierno Mecenas
Olvida los cuidados,
Perecieron las huestes
De Cotison el dacio;
Entre sí se destruyen
Los formidables Partos;
Los cantabros feroces,
Muy tarde domeñados,
Arrastran las cadenas,
Y aflojando sus arcos
Dejar ya los escitas
Meditan nuestros campos.
No ahora pienses si al pueblo
Aqueja algun trabajo;
Ni públicos negocios
Te occupen ni privados:
Coge el placer que vuela,
Y deja el sobresalto.

Ne le due lingue o dotto, allor promesse
Fur grate mense e bianco capro a Bacco,
Che fatal tronco ruinando oppresse
Quasi il tuo Flacco.

Questo è 'l bel dì de l' anno, che spiccato
Vedrà il cortice a l' anfora, cui fea
Mite il fummo, da quando il consolato
Tullo reggea.

Di cento ilari nappi inonda il core
Pel salvo amico: sino a la dimane
Veglin lucerne: lungi ogni clamore;
L' ire lontane.

Deponi le civili ansie moleste:
Del dace re cadde la schiera oppressa;
Scissa la Media l' armi sue funeste
Volge in sè stessa;

Serve antic' oste degl' iberi liti
Da tardi ceppi la Cantabria doma;
Lentan l' arco e lasciar pensan gli Sciti
Il campo a Roma.

Cessa privato dal temer cimento,
Che il popol prema, e 'l cui pensier ti strugge:
Sgombra un nero avvenir; cogli il momento,
Che ride e fugge.

Ces mets exquis, ce blanc chevreau, je les ai voués à Bacchus au moment où j'allais périr par la chute d'un arbre. Ce jour de fête, que l'année ramène, verra sauter le liége, scellé avec de la poix, de cette amphore qui boit la fumée depuis le consulat de Tullus.

Vide cent fois la coupe de ton ami ainsi préservé, et que les flambeaux veillent jusqu'à l'aurore; loin d'ici la colère et les clameurs. Dépose tes politiques inquiétudes sur le sort de Rome; Cotison et les Daces sont vaincus; et, cruels pour eux-mêmes, les Mèdes se déchirent avec leurs propres armes.

Le vieil ennemi de la rive espagnole, le Cantabre, est soumis et fléchit sous sa chaine tardive, et déja les Scythes, l'arc détendu, songent à s'éloigner.

Oublie un instant dans la vie privée ce peuple qui occupe trop ta sollicitude, saisis avec joie les dons de l'heure présente, et quitte les travaux sérieux.

To which the married world their homage pay.
When on my head a tree devoted fell,
And almost crush'd me to the shades of hell,
Grateful I vow'd to him, who rules the vine,

A joyous banquet, while beneath his shrine
A snow-white goat should bleed, and when the year
Revolving bids this festal morn appear,

We'll pierce a cask with mellow juice replete,
Mellow'd with smoke, since Tullus rul'd the state.

Come then, Mæcenas, and for friendship's sake,
A friend preserv'd, an hundred bumpers take.
Come drink the watchful tapers up to-day.
While noise and quarrels shall be far away.

No more let Rome your anxious thoughts engage,
The Dacian falls beneath the victor's rage,
The Medes in civil wars their arms employ,
Inglorious wars! each other to destroy;

Our ancient foes, the haughty sons of Spain,
At length indignant feel the Roman chain;
With bows unbent the hardy Scythians yield,
Resolv'd to quit the long-disputed field,

No more the public claims thy pious fears,
Be not too anxious then with private cares,
But seize the gifts the present moment brings,
Those fleeting gifts, and leave severer things.

Du, der sinnreich beiderlei Zung' erforscht hat.
Süssen Festschmaus hatt' ich gelobt dem Liber,
Und den Bock schneeweisz, da mich fast zum Leichnam
Malmte der Baumsturz.

Dieser Tag, im kehrenden Jahr gefeiert,
Soll den Kork samt bindendem Pech entheben
Einem Krug, der trinken den Rauch gelernet
Unter dem Tullus.

Nimm, Mäcenas, nimm für des Freundes Wohlfahrt
Hundertmal dein Nippchen, und halt die Leuchter
Wach zum Sonnaufgang; dir entfernt sey aller
Hader und Aufruhr.

Ruhen lass für Bürger und Stadt die Obhut.
Nieder sank ja Kotisons Heer des Dakers;
Auch der Med' hebt wider sich selbst die Unglücks-
Waffen der Zwietracht;

Unser Erbfeind Cantaber, spät gebändigt,
Trägt der Knechtschaft Kett' am Hispanenufer;
Schon der Scyth' auch sinnt, das Geschoss entspannend,
Flucht durch die Steppen.

Unbesorgt, wo etwa ein Volk in Noth sey,
Meide doch, Amtloser, zu viel der Vorsicht.
Was die Stund' anbietet, empfah mit Freud', und
Lege den Ernst ab.

ODE IX. — AD LYDIAM.

HORATIUS.

Donec gratus eram tibi,
Nec quisquam potior brachia candidæ
Cervici juvenis dabat,
Persarum vigui rege beatior.

LYDIA.

Donec non alia magis
Arsisti, neque erat Lydia post Chloen,
Multi Lydia nominis
Romana vigui clarior Ilia.

HORATIUS.

Me nunc Thressa Chloe regit,
Dulces docta modos, et cytharæ sciens,
Pro qua non metuam mori,
Si parcent animæ fata superstiti.

LYDIA.

Me torret face mutua
Thurini Calais filius Ornithi,
Pro quo bis patiar mori,
Si parcent puero fata superstiti.

HORATIUS.

Quid, si prisca redit Venus,
Diductos jugo cogit aheneo?
Si flava excutitur Chloe,

ODA IX.

HORACIO.

Mientras yo te placia,
Y el brazo de un rival mas venturoso
Tu seno no ceñia,
Cual la nieve lustroso,
Mas que el monarca persa fuí dichoso.

LIDIA.

Mientras ardiste en mi llama,
Y no fue á Lidia Cloe preferida,
Lidia de mucha fama
Me ví, mas engreida
Que la romana Ilia esclarecida.

HORACIO.

La Tracia Cloe ahora
Me enseñorea, la de voz preclara
Y citara sonora,
Gustoso yo finará,
Si la parca su vida respetára.

LIDIA.

De Calais, bello griego,
Que de mi amor consumese en la hoguera,
Abrásame á mí el fuego.
Dos veces yo muriera,
Si la parca su vida protegiera.

HORACIO.

¿Pero si el fuerte yugo
De nuevo nuestros cuellos enlazára,
Cual antes á Amor plugo?
¿Si á Cloe yo olvidára,

ODE IX. — DIALOGO TRA ORAZIO E LIDIA.

ORAZIO.

Finchè ti piacqui, e vinto
Non mi vedea da giovine
Che di sue braccia il candido
Collo teneati avvinto,
Beato il re di Persia
Non visse al par di me.

LIDIA.

Finch' altra non ti ardea
Fiamma d' amor più fervida,
Nè gli onor primi a Lidia
Cloe del tuo cor togliea,
La roman' Ilia celebre
Non visse al par di me.

ORAZIO.

Donna, c' or tien suggetta
Quest' alma, è Cloe di Tracia,
Dotta in bei carmi, e in cetera:
Per lei, la giovinetta
Se fan gli Dei sorvivere,
Impavido morrò.

LIDIA.

Face, che m' arde il petto,
Mutua mia face è Calai,
Il figlio al turin Ornito:
Per lui, se il giovinetto
Faran gli Dei sorvivere,
Due volte ancor morrò.

ORAZIO.

Che fia, se torni e allacci
Noi dispaiati al ferreo
Giogo la prisca Venere?
Se Cloe la bionda scacci,

ODE IX. — A LYDIE.

HORACE.

Tant que je te fus cher, et qu'aucun amant préféré n'enlaça ses bras autour de ton cou d'ivoire, j'ai vécu plus heureux que le roi des Perses.

LYDIE.

Tant que tu ne brûlas point pour une autre, et que Lydie ne se vit point préférer Chloé, Lydie, partout honorée, vécut plus heureuse qu'Ilie, la mère des romains.

HORACE.

Chloé règne aujourd'hui sur moi; fille de la Thrace, Chloé sait marier sa douce voix aux accords de sa lyre, je ne redouterais pas de mourir pour elle, si les destins à ce prix respectaient sa vie.

LYDIE.

Le fils d'Ornythus de Thurium, Calaïs, me consume d'un feu qu'il partage; s'il devait être à cette condition épargné par les destins, je mourrais deux fois pour lui.

HORACE.

Eh quoi! si Vénus nous rendait notre première flamme, et resserrait sous son joug d'airain nos cœurs désunis, si la blonde Chloé était bannie, et si, fermée pour Lydie, ma porte se rouvrait pour elle ?

ODE IX. — A DIALOGUE BETWEEN HORACE AND LYDIA.

HORACE.

While I was pleasing to your arms,
Nor any youth of happier charms,
Thy snowy bosom blissful prest,
Not Persia's king like me was blest.

LYDIA.

While for no other fair you burn'd,
Nor Lydia was for Chloe scorn'd,
What maid was then so blest as thine?
Not Ilia's flame could equal mine.

HORACE.

Me Chloe now possesses whole,
Her voice, her lyre command my soul;
For whom I'll gladly die to save
Her dearer beauties from the grave.

LYDIA.

My heart young Calaïs inspires,
Whose bosom glows with mutual fires,
For whom I twice would die with joy,
If death would spare the charming boy.

HORACE.

Yet what if love, whose bands we broke,
Again should tame us to the yoke;
Should I shake off bright Chloe's chain,

ODE IX. — AN LYDIA.

DER DICHTER.

Als ich Trautester noch dir hiesz,
Und willkommener nicht einer der Jünglinge
Deinen Lilienhals umschlang;
Selbst vor Persia's Schach blüht' ich an Seligkeit.

LYDIA.

Als nicht andere Glut dich mehr
Freut', und Lydia nicht minder denn Chloe galt;
War der Lydia Name grosz,
Vor Roms Ilia selbst blüht' ich verherrlichet.

DER DICHTER.

Nun herrscht Chloe die Thracerin,
Kundig süszer Gesäng' und des Gitarrenklangs;
Ja nicht scheu' ich den Tod für sie,
Daurt dem Mägdelein nur längerer Tage Loos.

LYDIA.

Nun entflammt mir der Thurier,
Jenes Ornytos Sohn Kalaïs, Gegenhuld;
Zweimal duld' ich den Tod für ihn,
Daurt dem Jünglinge nur längerer Tage Loos.

DER DICHTER.

Was? wenn Venus von neuem kehrt,
Und in ehernes Joch uns die getrennten fügt?
Wenn die lockige Chloe räumt,

Rejectæque patet janua Lydiæ?

LYDIA.

Quanquam sidere pulchrior
Ille est, tu levior cortice, et improbo
Iracundior Hadria,
Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

ODE X. — IN LYCEN.

Extremum Tanain si biberes, Lyce,
Sævo nupta viro, me tamen asperas
Porrectum ante fores, objicere incolis
Plorares aquilonibus.
Audis quo strepitu janua, quo nemus
Inter pulchra situm tecta remugiat
Ventis? et positas ut glaciet nives
Puro numine Jupiter?
Ingratam Veneri pone superbiam,
Ne currente retro funis eat rota.
Non te Penelopen difficilem procis
Tyrrhenus genuit parens.
O, quamvis neque te munera, nec preces,
Nec tinctus viola pallor amantium,
Nec vir Pieria pellice saucius
Curvat; supplicibus tuis
Parcas, nec rigida mollior æsculo,
Nec Mauris animum mitior anguibus.
Non hoc semper erit liminis, aut aquæ
Cœlestis patiens latus.

Y á mi ofendida Lidia en fin tornára?

LIDIA.

Aunque Calais hermoso
Es mas que el sol radiante, y tú mas fiero
Que el Adria proceloso,
Y que arista ligero,
A tu lado vivir y morir quiero.

ODA X. — A LICE.

Aunque, esposa de un bárbaro, vivieras
Del Tanais, Lice, en la orillas frias,
De mí te dolerias,
Si constante me vieras
A tus duros umbrales
Desafiar los recios vendabales.

¿ No oyes cruel su fragoroso estruendo?
¿ No de tu lecho siéntelos despierta
Tu jardin y tu puerta
Furiosos conmoviendo,
Y con su soplo infando,
La nieve en duro hielo transformando?

¡ Ay! guarte si se cambia la fortuna,
Y á la madre ofender de los amores
Con tus crudos rigores;
Que no toscana cuna
Para ser te meciera
Muy mas que Penelope esquiva y fiera.

Y aunque ni el rostro pálido y lloroso,
Ni blando ruego ú pródiga fineza
Contrasten tu crueza,
Ni tu pérfido esposo
Ardiendo en otra llama,
No desesperes, Lice, á quien te ama;

Y no mas dura que olmo á los embates
Del sañoso aquilon, mas inclemente
Que africana serpiente,
Sin cesar me maltrates.
No siempre el amor mio
Por ti la lluvia arrostrará y el frio.

E l' uscio a Lidia, or esule,
Piacciale riaprir?

LIDIA.

D' astro benchè più bello
Sia quei; tu più di cortice
Leggier; più a l' ira facile
C' Adria non è rubello;
Teco amerei di vivere,
Lieta con te morir.

ODE X. — A LICE.

Lice mia, l'onda lontana
Se beessi de la Tana,
D'uno Scita austera moglie,
Pur dinanzi a l'aspre soglie
Me disteso piagneresti,
Ne l'espormi a'venti infesti,
Che imperversan cittadini
Di quegl'ispidi confini.
Odi l'uscio, odi l'boschetto,
Cui fa cerchio il tuo bel tetto,
Come stridano agli orribili
D'aquilone irati sibili?
Vedi Giove a puro cielo,
Che le nevi addensa in gelo?
Su bandisci con isdegno
Quel superbo tuo contegno,
A Ciprigna nauseoso,
Per non far che se a ritroso
Va la ruota al corso spinta,
Tragga a se la fune avvinta.
Dura a'proci e sempre al no,
Già tuo padre non creò
Del Tirreno su la sponda,
Te Penelope seconda.
Deh! benchè nè priego giova,
Nè c'è dono, che ti muova,
Nè il pallor de le viole,
Che gli amanti tigner suole,
Nè la druda, che il marito
Col suo canto ti ha ferito;
Chi ti prega odi pietosa,
Tu, che più di quercia annosa
Non, se'tenera, nè umana
Più di serpe mauritana.
Pensa, o Lice, che'l mio fianco,
Finalmente rotto e stanco,
A la soglia, a l'acqua, al verno
Non può reggere in eterno.

LYDIE.

Calaïs est plus beau qu'un astre, tu es plus léger que la feuille et plus irritable que l'orageuse Adriatique, et cependant j'aimerais à vivre, j'aimerais à mourir avec toi.

ODE X. — A LYCÉ.

Lycé, lorsque tu vivrais aux rives lointaines du Tanaïs, mariée à un barbare, tu ne pourrais même, sans verser des larmes, me voir couché devant ton seuil inhumain, et livré à la fureur des aquilons, habitants de ces climats.

N'entends-tu pas avec quel fracas le vent mugit à cette porte et dans le bosquet planté auprès de ta charmante demeure, et ne vois-tu pas Jupiter glaçant, sous l'azur des cieux, la neige amoncelée?

Abjure un orgueil dont Vénus se courrouce, et crains un fâcheux retour du sort. Fille d'un père toscan, tu n'es point née pour être une Pénélope rebelle aux amours.

Les présents, les prières, le teint livide de tes amants, l'exemple de ton époux épris d'une Thessalienne, rien ne peut donc te toucher? les chênes sont moins durs, les serpents de l'Afrique sont plus doux; épargne un malheureux qui te supplie; je ne serai pas toujours à ta porte, recevant immobile les eaux du ciel.

And take my Lydia home again?

LYDIA.

Though he exceed in beauty far
The rising lustre of a star;
Though light as cork thy fancy strays,
Thy passions wild as angry seas,
When vex'd with storms; yet gladly I
With thee would live, with thee would die.

ODE X. — TO LYCE.

Though yon drank the deep streams of Tanais ice,
The wife of some barbarous blockhead, my Lyce,
Yet your heart might relent to expose me reclin'd
At your cruel-shut door to the rage of the wind.

Hark, your gate! how it creaks! how the grove, planted [round
Your beautiful villa, re-bellows the sound!
How Jupiter numbs all the regions below,
And glazes with crystal the fleeces of snow!

Away with these humours of pride and disdain,
To Venus ungrateful, to Cupid a pain,
Lest while by the pulley you raise to the top,
Your rope should run back, and your bucket should [drop.
No sprightly Tyrrhenian begot thee a prude,
Another Penelope, harsh to be woo'd.

O, tho' neither presents, nor vow-sighing strain,
Nor violet painting the cheek of thy swain,
Nor thy husband, who gives up his heart for a ditty
To a song-singing wench, can provoke thee to pity,

O thou, who like serpents art gentle and kind,
And like an old oak art to softness inclin'd,
Yet think not this side can for ever sustain
Thy threshold hard-hearted, and sky-falling rain.

Und mein Pförtchen, wie sonst, Lydien offen steht?

LYDIA.

Sey auch schöner wie Sternenglanz
Er, du leichter denn Kork, und ungebändigter,
Als des Adria wilde Flut;
Mit dir leb' ich vergnügt! sterben mit dir sey Lust!

ODE X. — STAENDCHEN.

Tränkst du, Lyce, den fern strömenden Tanaïs,
Einem Wilden vermählt; dennoch beweintest du
Mich an grausamer Thür liegenden, dargestreckt
Heimisch hausendem Nordorkan!

Hörst du, welch ein Gekrach rüttelt die Pfort', und welch
Sturmgetös' in des Hofs prächtig umbautem Hain
Aufbrüllt, und wie zu Eis liegender Schnee erharscht
Durch hellfrierenden Jupiter?

Ihn, den Pasia hasst, lege den Uebermut!
Leicht entfliegt mit zurück laufendem Rad das Seil!
Nicht den Freiern zur Qual, eine Penelope,
Schuf dein tuskischer Vater dich!

O wenn weder dein Herz Ehrengeschenk, noch Flehn,
Noch die gelbe Violblässe der Liebenden,
Noch dein Mann, von der Tonkünstlerin Reize wund,
Beuget, gieb doch den Jammernden

Gnad', Unsanfte, wie kaum starret die Eich' im Forst!
Du hartherziger, als maurische Natternbrut!
Nicht wird ewig hinfort dulden der Schwelle Druck,
Noch den Wolkenerguss, der Leib!

ODE XI. — IN MERCURIUM.

Mercuri (nam te docilis magistro
Movit Amphion lapides canendo),
Tuque testudo resonare septem
Callida nervis,

Nec loquax olim, neque grata; nunc et
Divitum mensis, et amica templis;
Dic modos, Lyde quibus obstinatas
Applicet aures.

Quæ, velut latis equa trima campis
Ludit exultim, metuitque tangi
Nuptiarum expers, et adhuc protervo
Cruda marito.

Tu potes tigres, comitesque silvas
Ducere, et rivos celeres morari.
Cessit immanis tibi blandienti
Janitor aulæ

Cerberus; quamvis furiale centum
Muniant angues caput ejus, atque
Spiritus teter, saniesque manet
Ore trilingui.

Quin et Ixion, Tityosque vultu
Risit invito; stetit urna paulum
Sicca, dum grato Danai puellas
Carmine mulces.

ODA XI. — A MERCURIO.

Dulce Mercurio, pues por tí enseñado
Anfion las piedras con su voz movia;
Y tú algnn dia desdeñada siempre,
Siempre callada,
Ora preciada en templos y festines,
De siete cuerdas resonante lira,
Versos me inspira, á que la dura Lide
Preste el oido;
Que, aun no probadas del amor las glorias,
Cerril novilla en espaciosa vega,
Retoza y juega, para ardiente esposo
No sazonada.
Parar los rios, domenar los tigres,
Y arrastrar puedes selvas y montañas;
Tú las entrañas del guardian del Orco
Dulce moviste;
Del can triforme, que hórrida cabeza
Alza crinada de serpientes ciento,
Y hediondo aliento de su inmunda eshala
Boca trilingue.
Y sonrieron Ixion y Ticio,
Y á las Danaides el atroz tormento
Tu blando acento mitigára un punto,
Lira suave.

ODE XI. — A MERCURIO.

Mercurio, (poichè tua fu la maestra
Virtù del canto, ond' Anfìon a' marmi
Diè moto) e tu con sette corde destra
A intuonar carmi,
Testuggin muta un dì, nè accetta; or grata
A templi e a mense, ovunque fasto splenda,
Sciogli tal suon, cui Lide l'ostinata
Orecchia intenda.
Qual trìenne cavalla, e a man, che appressi
Sfugg' ella e a nozze, e per larghissim' erba
Ruzza, a protervi maritali amplessi
Ancora acerba.
Tu seguaci puoi trarti e tigri, e boschi,
Rapid' onde arrestar; al lusinghiero
Tuo suon resister non poteo de' foschi
Regni l' usciero
Cerber, benchè da la trilingue bocca
Tabe fluisca, ed aliti fetenti,
E al capo furìal gli formin ciocca
Cento serpenti.
D' involontario riso a Tizio in volto
E ad Ission strisciò baleno: alquanto
Fer secca l' urna le Danaidi, ascolto
Dando al tuo canto.

ODE XI. — A MERCURE.

O toi, de qui Amphion apprit à faire mouvoir les rochers par ses accords, ô Mercure, et toi, savante lyre aux sept cordes, autrefois muette et sans grace, aujourd'hui le charme des festins du riche et des temples des dieux, enseignez-moi des accents qui captivent les oreilles rebelles de Lydé.

Lydé ressemble à cette cavale de trois années, qui joue et bondit dans les vastes prairies; et novice en amours et craignant d'être approchée, se refuse aux transports d'un époux.

Tu peux entraîner à ta suite les tigres et les forêts, et arrêter le cours rapide des fleuves. Le cruel Cerbère dont la tête, comme celle des furies, est munie de cent vipères, et dont la bouche à la triple langue exhale un soufle empesté et distille un noir poison, Cerbère céda lui-même à tes sons caressants: bien plus, un sourire involontaire parut sur les lèvres d'Ixion et de Titye, et, émues au charme de tes vers, les filles de Danaüs laissèrent reposer un instant leur urne presque sèche.

ODE XI. — TO MERCURY.

O Mercury, by whose harmonious aid,
Amphion's voice the listening stones could lead:
And thou, sweet shell, of art to raise,
On seven melodious strings, thy various lays;
Not vocal when you first were found,
But of a simple, and ungrateful sound;
Now tun'd so sweetly to the ear,
That gods and men with sacred rapture hear;
Oh thou! inspire the melting strain
To charm my Lyde's obstinate disdain,
Who, like a filly o'er the field
with playful spirit bounds, and fears to yield
To hand of gentlest touch, or prove,
Wild as she is, the joys of wedded love.
Thou canst, with all their beasts of prey,
The listening forest lead, and powerful stay
The rapid stream. The dog of hell,
Immense of bulk, to thee soft-soothing fell
Thy suppliant, though around his head
His hundred snakes their guardian horrors spread;
Baleful his breath though fiery glow'd,
And from his three-tongu'd jaws the poison flow'd.
Ixion, of his pains beguil'd,
And Tityus, with unwilling pleasure smil'd;
Dry stood their urn, while with soft strain
You sooth'd the labours of the virgin train

ODE XI. — AUF LYDE.

Maja's Sohn! denn deinem Beruf gelehrig,
Hat Gestein' Amfion bewegt mit Wohllaut;
Und o du, schildpattene Laut', in sieben
Saiten erklingend!

Nicht vordem tonkundig und hold, anjezo
Reichem Gastmahl werth und den Göttertempeln:
Sprich Getön, dem Lyde das Ohr gemildert
Neige vom Starrsinn:

Welche, gleich dreijährigen Weidefüllen,
Leichtes Muts aufhüpft, uñd Berührung scheuet,
Fremd der Hochzeitslust, und dem ungestümern
Manne noch unmild.

Tiger selbst machtvoll, und Geleit der Wälder,
Ziehst du nach, und säumest im Fall den Sturzbach;
Ja es wich, liebkosende, dir des Orkus
Grausiger Pförtner,

Cerberus; obwohl ihm mit hundert Nattern
Rege wallt sein Furienhaupt, und grässlich,
Seiner Schlünd' Anhauch, und des Dreigezüngels
Geifer hervorrinnt.

Selbst Ixion, Tityos selbst verzerrte
Sein Gesicht zum Lächeln; versiegt ein wenig
Stand die Urn', als Zaubergesang du halltest
Danaus Töchtern.

Audiat Lyde scelus, atque notas
Virginum pœnas, et inane lymphæ
Dolium fundo pereuntis imo,
Seraque fata,
Quæ manent culpas etiam sub Orco;
Impiæ (nam quid potuere majus?),
Impiæ sponsos potuere duro
Perdere ferro!
Una de multis face nuptiali
Digna, perjurum fuit in parentem
Splendide mendax, et in omne virgo
Nobilis ævum:
Surge, quæ dixit juveni marito,
Surge, ne longus tibi somnus, unde
Non times, detur; socerum, et scelestas
Falle sorores;
Quæ, velut nactæ vitulos leænæ,
Singulos, eheu! lacerant. Ego illis
Mollior, nec te feriam, nec intra
Claustra tenebo.
Me pater sævis oneret catenis,
Quod viro clemens misero peperci;
Me vel extremos Numidarum in agros
Classe releget.
I, pedes quo te rapiunt, et auræ,
Dum favet nox, et Venus; i, secundo
Omine, et nostri memorem sepulcro
Sculpe querelam.

De aquellos monstruos el castigo escuche
Lide y la culpa, y en trabajo infando
Sin fin llenando su tonel vacío;
Oiga las penas
Que á los delitos el Averno guarda:
De sus esposos (¡execrable crimen!)
Fieras esgrimen contra el seno inerme
Bárbaro hierro.
Una tan solo con perjurio noble
Frustra del padre el pérfido deseo,
Del Himeneo digna, y que á los siglos
Vuele su nombre.
Alzate esposo, dícele, y evita
Que sea aqueste tu postrero sueño;
Del suegro el ceño y las hermanas burla,
Burla malvadas.
A sus maridos despedazan ellas,
Como leonas que el furor acosa,
Mientras piadosa ampararé tu fuga
Yo si herirte.
De duros hierros cárgueme mi padre,
Porque á mi esposo conservé la vida,
U del numida lánzeme al lejano
Arido suelo.
Ve dó las auras ó los pies te lleven;
Ve de la noche y Venus protegido,
Y agradecido nuestra historia grava
Sobre mi tumba.

De le Vergini il fallo, e la ben nota
Pena, deh! Lide apprenda, e l' acque absorte
Da l' imo fondo a l' anfora ognor vota,
E tarda sorte
Ne l' Orco ancor qual serbisi a' delitti.
Empie! (di peggio e che potero?) i cari
Sposi lasciar potero, empie! trafitti
Da crudi acciari.
Degna fra lor sol una de la face
Nuzial, chiara ad ogni età vegnente,
Fu a lo spergiuro genitor mendace
Splendidamente;
Sorgi, a lo sposo disse, ah! sorgi, eludi
Suocero, e suore inique; o qual periglio
Men sai temer, farà che a sonno chiudi
Eterno il ciglio.
Quai lionesse i vitellin ghermendo,
Ciascuna ahi! sbrana il suo: di lor men dura
Nè te ferir, nè ritenerti intendo
Fra chiuse mura;
E me poi di catene il padre aggravi,
Perchè al miser consorte io fui pietosa;
Me a l' estrema bandisca in alte navi
Libia arenosa.
Tu vanne ovunque il vento e 'l piè ti guidi,
Mentre favor Venere e notte appresta;
Vanne augurato, e in memor urna incidi
Nenia funesta.

Que Lydé apprenne le crime et le châtiment célèbre de ces vierges; qu'elle connaisse les vases sans fond, laissant sans cesse échapper une onde fugitive; qu'elle sache les destinées tardives qui attendent le crime même dans les enfers.

Les barbares! (que pouvaient-elles faire de plus!) les barbares ont pu percer leurs époux d'un fer inhumain! une seule parmi leur grand nombre, digne du flambeau nuptial, désobéit à son père parjure, et par un mensonge sublime, illustra à jamais son nom.

« Lève-toi, dit-elle à son jeune mari, lève-toi, crains qu'un bras, dont tu ne te défies point, ne te plonge dans un éternel sommeil; échappe à ton beau-père et à mes criminelles sœurs.

« Telles que des lionnes qui ont surpris de jeunes taureaux, elles déchirent, hélas! leurs époux; je n'ai point leurs fureurs, et ne puis ni te frapper, ni te retenir dans ces murs; que mon père, me chargeant de chaînes pesantes, punisse ma pitié pour un époux infortuné; qu'un vaisseau me relègue aux confins les plus éloignés de la Numidie: Fuis, tandis que Vénus et la nuit te favorisent, où te porteront les vents et tes pas; fuis sous cet heureux auspice, et n'oublie pas de graver sur ma tombe le récit de mes malheurs».

Let Lyde hear, what pains, decreed,
Though late, in death attend the direful deed.
There doom'd to fill, unceasing task!
With idle toil, an ever-streaming cask;
Impious, who in the hour of rest,
Could plunge their daggers in a husband's breast,
Yet worthy of the nuptial flame,
To latest times preserv'd a deathless name,
Of many, one untainted maid,
Gloriously false, her perju'd sire betray'd.
Thus to her youthful lord she cries,
Awake, lest sleep eternal close thine eyes;
Eternal sleep: and ah! from whom
You litle dread the fell, relentless doom.
Oh! fly, my lord, this wrathful sire;
Far from my sisters fly, those sisters dire,
Who riot in their husband's blood,
As lionesses rend their panting food;
While I, to such fell deeds a foe,
Nor bind thee here, nor strike the fatal blow.
Me let my father load with chains,
Or banish to Numidia's farthest plains,
My crime, that I, a loyal wife,
In love's compassion spar'd my husband's life.
While Venus, and the shades of night
Protect thee, speed, by sea or land, thy flight;
May every happy omen wait
To guide thee through this gloomy hour of Fate,
Yet not forgetful of my doom,
Engrave thy grateful sorrows on my tomb.

Hören soll mir Lyde die Qual der Jungfraun,
Ihrer Unthat Rache, wie leer der Strömung
Stets ihr Fass abrieselt mit leckem Boden,
Und das Verhängniss,
Welches spät noch harret der Schuld im Orkus.
Ha des Gräuls! [was konnten sie mehr doch freveln?]
Ha des Gräuls! ruchlos in verlobte Herzen
Senkten sie Mordstahl!
Eine nur aus vielen, der Ehefackel
Würdig, o meineidiger Vater, ward dir
Teuscherin voll Glanz, und in Welt und Nachwelt
Stralte die Jungfrau.
Auf! begann ihr Mund zum vermählten Jüngling,
Auf! damit nicht daurender Schlaf, woher du
Nichts befahrst, dich treffe! den Grimm des Schwähers
Fleuch, und der Schwestern,
Welche, ach! wie Lowinnen zarte Kälber,
Mann vor Mann abwürgen! doch sanftren Herzens
Werd' ich nicht dir geben den Tod, noch fest dich
Halten im Kerker.
Laste mich mein Vater mit grausen Ketten,
Weil ich mitleidsvoll den Gemahl verschonet;
Trage mich sein Schiff zu den weitentlegnen
Numideräckern!
Geh, wohin dein Fusz dich entrafft und Fahrwind,
Nun die Nacht und Venus dir winkt! mit Gottern
Geh, und schneid' andenkend in unser Grabmal
Worte der Wehmut!

ODE XII. — AD NEOBULEN.

Miserarum est, neque amori dare ludum, neque dulci
Mala vino lavere, aut exanimari, metuentes
Patruæ verbera linguæ.
Tibi qualum Cythereæ puer ales, tibi telas,
Operosæque Minervæ studium aufert, Neobule,
Liparæi nitor Hebri;

Simul unctos Tiberinis humeros lavit in undis,
Eques ipso melior Bellerophonte, neque pugno,
Neque segni pede victus
Catus idem per apertum fugientes agitato
Grege cervos jaculari, et celer alto latitantem
Fruticeto excipere aprum.

ODE XIII. — AD FONTEM BLANDUSIÆ.

O Fons Blandusiæ, splendidior vitro,
Dulci digne mero, non sine floribus,
Cras donaberis hædo,
Cui frons turgida cornibus
Primis, et Venerem, et prælia destinat,

Frustra; nam gelidos inficiet tibi
Rubro sanguine rivos
Lascivi soboles gregis.
Te flagrantis atrox hora Caniculæ
Nescit tangere; tu frigus amabile

ODA XII. — A NEOBULE.

Misera aquella y triste
A quien amar se veda,
Y anegar en el vino
Las cuitas y las penas;
Y que aterrada siempre
De un tio cruel tiembla
Là reconvencion dura,
La amenaza violenta.
A tí el alado niño
De Venus Citerea
Hoy ya de tus labores,
Neobule, te aleja;
Y el Lipareo Hebro
De las dulces tareas
Te va ya disgustando
De la casta Minerva;
Hebro, mejor ginete
Que el que hundió á la Quimera,
Jamas en pugilado
Vencido ni en carrera;
El que baña en el Tiber
Los sus hombros de atleta,
O en el llano espacioso
Tras de los ciervos vuela,
Flechas certero lanza,
Y acomete ó asecha
Al javalí escondido
En la áspera maleza.

ODA XIII. — A LA FUENTE DE BANDUSIA.

O fuente de Bandusia,
Muy mas que el cristal clara;
Digna de dulce vino
Y suaves guirnaldas,
Un tierno cabritillo
Te inmolaré mañana.
Su frente, con los cuernos
Nacientes abultada,
A combates y amores
En vano se prepara,
En vano que la prole
De trepadora cabra
Con su sangre tus ondas
Teñira de escarlata.
A ellas tocar no osa
En la siesta abrasada
De canícula ardiente
La sofocante llama.

ODE XII. — A NEOBULE.

Misera la donzella, — che non coltiva amore,
Nè l' atre idee cancella — d'Evio col buon liquore,
O, se la sferzi garrula — lingua di zio, che rugge,
Già l'anima le fugge.

Tele e cestini addio! — Del sican Ebro il volto,
E 'l cieco alato Dio — tutto dì man ti ha tolto,
E ogni opra omai, Neobule, — a te divien noiosa
Di Pallade ingegnosa.

Bellerofonte ad Ebro — cede in equestre corso;
E quando poi nel Tebro — terge ben unto il dorso,
Saldo nel pugno, o celere — garzon ne l' agil piede
Vinto ciascun gli cede.

Sbrancar, ferire esperto — i cervi ei sa di strale,
Se fuggano a l'aperto; — nè fa scampar cinghiale,
Se lo stermir glie l'indichi — de la boscosa fratta,
Che indarno a lui l'appiatta.

ODE XIII. — AL FONTE DI BANDUSIA.

A te, cui l'acque splendono
Più che cristallo, o fonte
Di Bandusia, e di vin degno e di fiori,

Capro io darò, cui fendono
Le corna or or la fronte,
Che destinalo invano a pugne e amori;

Poichè di sangue tingere,
Prole a lascivi armenti,
Dovrà i gelidi rivi a te domane:
Le sue non osa spingere

ODE XII. — A NÉOBULÉ.

Il est vraiment misérable le sort de ces beautés qui n'osent, ni se livrer aux plaisirs de l'amour, ni noyer leurs peines dans la douce liqueur de Bacchus, et que fait mourir de frayeur la dure voix d'un oncle sévère.

L'enfant ailé de Cythère, Néobulé, fait tomber la corbeille de ta main; tu oublies l'art des tissus de l'industrieuse Minerve pour le bel Hébrus de Lipare, qui, meilleur cavalier que Bellérophon lui-même, et invincible à la course, invincible à la lutte, baigne dans les eaux du Tibre ses épaules huileuses; adroit à frapper de son dard les cerfs fuyant en troupes confuses dans la plaine, et prompt à surprendre le sanglier caché dans un épais taillis.

ODE XIII. — A LA FONTAINE DE BLANDUSIE.

O fontaine de Blandusie, plus limpide que le crystal, toi dont l'onde est digne d'un doux tribut de vin et de fleurs; demain je te fais présent d'un jeune chevreau. Son front hérissé de cornes naissantes le destinait à l'amour et au combat; mais en vain; l'élite du troupeau lascif teindra de son sang tes frais rivages.

Les feux dévorants de l'atroce canicule ne sauraient pénétrer jusqu'à toi; tu offres une délicieuse fraîcheur

---

ODE XII. — TO NEOBULE.

Unhappy the maidens, who tremble with fear
Of the stripes of a tongue from a guardian severe;
Nor dare the sweet pleasures of drinking to prove,
Nor ever give joy to the passion of love.

Cytheræa's wing'd son now bids thee resign
The toils of Minerva, the spinster divine;
And now, Neobule, with other desires
The brightness of Hebrus thy bosom inspires;

When rising robust from Tiber's rough waves,
Where the oil of his labours athletic he laves,
Like Bellerophon skilful to rein the fierce steed,
At cuffs never conquer'd, nor outstripp'd in speed,

And dext'rous, with darts never flying in vain,
To wound the light stag, bounding over the plain,
Or active and valiant the boar to surprise,
Transfix'd with his spear, as in covert he lies.

ODE XIII. — TO THE FOUNTAIN BANDUSIA.

Bandusia, that dost far surpass
The shining face of polish'd glass,
To thee, the goblet, crown'd with flowers,
The rich libation justly pours;

A goat, whose horns begin to spread,
And bending arm his swelling head,
Whose bosom glows with young desires,
Which war or kindling love inspires,
Now meditates his blow in vain, —
His blood shall thy fair fountain stain.

When the fierce dog-star's fervid ray
Flames forth, and sets on fire the day,

ODE XII. — NEOBULE AN SICH SELBST.

O wie elend ist ein Mägdlein, das dem Amor sich entziehn muss,
Und der Tröstung des Lyäus, da mit Strafred' und Ermahnung
Sie der Oheim so in Angst hält!

Dir geraubt wird ja der Nähkorb von dem Wildfang Cytherea's,
Dir das Webschiff und die Arbeit der Minerva, Neobule,
Von dem schönen Lipareer:

Wann gesalbt er um die Schultern in den Tibris sich hinabtaucht;
Er zu Ross flink, wie der Held Bellerofontes, und im Faustkampf
Und im Wettlauf unbezwingbar!

Der behend' auch, wo ein Hirschtrupp in Gewühl stäubt durch das Blachfeld,
Mit dem Jagdspiesz ihn dahinstreckt, und ein Bergschwein aus dem Dickicht
In dem Anstand zu empfahn weisz!

ODE XIII. — AN BANDUSIA.

O Bandusiaquell, blinkender als Krystall,
Werth balsamischen Weins unter dem Blumenkranz!
Dir wird morgen ein Böcklein,
Dem die Stirne von Hornchen keimt,

Und schon bräutliche Lust, tapfere Kämpfe schon
Vorbestimmet; umsonst! Färben mit rothem Blut
Soll die kühlenden Bäche
Dir der üppigen Heerde Spross.

Dich weisz Siriusglut, ob sie in Flammen tobt,
Nicht zu treffen; du hauchst labende Frischungen

Fessis vomere tauris
Præbes, et pecori vago.
Fies nobilium tu quoque fontium,
Me dicente cavis impositam ilicem
Saxis, unde loquaces
Lymphæ desiliunt tuæ.

ODE XIV. — AD POPULUM ROMANUM.

Herculis ritu modo dictus, o plebs,
Morte venalem petiisse laurum,
Cæsar, Hispana repetit Penates
Victor ab ora.
Unico gaudens mulier marito
Prodeat, justis operata divis;
Et soror clari ducis, et decoræ
Supplice vitta
Virginum matres, juvenumque nuper
Sospitum. Vos o pueri, et puellæ
Jam virum expertæ, male nominatis
Parcite verbis.
Hic dies vere mihi festus atras
Eximet curas; ego nec tumultum,
Nec mori per vim metuam, tenente
Cæsare terras.
I, pete unguentum, puer, et coronas,
Et cadum Marsi memorem duelli,

Tú á los toros que el peso
De la reja abrumára,
Grato frescor ofreces
Y á la ovejuela vaga:
Yo haré tu nombre eterno,
Yo, la encina copada
Cantando, que en los huecos
Peñascos se levanta,
De donde tus parleros
Raudales se desatan.

ODA XIV. — AL PUEBLO ROMANO.

Ese, de quien antes
Decias, ó plebe;
Que iba, nuevo Alcides,
A coger laureles,
Que de sangre solo
A precio se adquieren,
César de Cantabria
Ya vencedor vuelve.
Hoy la casta esposa,
Que en él solo tiene
Su gloria y su gozo,
Cuando reverente
Gracias dé á los dioses,
A Roma se muestre;
La hermana la siga
Del héroe valiente,
Y en venda sagrada
Ornadas las sienes,
Las madres sus hijas
Ufanas ostentèn,
Y salvos sus hijos
En su seno estrechen.
Honestas matronas,
Niños inocentes,
Palabras infaustas
No hoy aquí resuenen.
Este, sobre todos,
Dia hermoso, alegre,
De miedos y cuitas
Me libra por siempre.
Ya discordia, guerras
No temo ni muerte,
Pues del orbe Cesar
El imperio tiene.
Trae aquí, muchacho,

In te saette ardenti,
Quando più avvampa in cielo, il sirio cane.

Grat' ombra a gregge erranti,
E a buoi dal vomer lassi
Tu dai; tu ancor tra' fonti andrai famosi,
Se l'elce avvien ch'io canti,
Che ombreggia i cavi sassi,
Donde tuoi rivi sgorgan mormorosi.

ODE XIV.

Cesare, che s'udì, d'Ercole al pari
Aver compro col sangue il lauro altero,
Vincitor riede, o plebe, a' patrï lari
Dal lito ibero.

La sposa, in lui sol lieta, ove già renda
A'Numi i voti, innoltrisi, e dei magno
Duce la suora, e 'n supplichevol benda
Lo stuol compagno

Di madri a verginelle e a giovinetti
Salvi pur or. Di fresche spose o nuova
Schiera, o fanciulli, il vostro infausti detti
Labbro non muova.

Questo per me verace di giocondo
Sgombri le cure: non tumulto o fiera
Violenza io pavento, or che sul mondo
Cesare impera.

Vanne, e unguenti, o garzon, reca e corone,
E vin de l'armi memore de'Marsi,

aux troupeaux errants et aux bœufs fatigués de la charrue.

Toi aussi, mes chants te placeront au rang des fontaines célèbres; ils diront le chêne placé sur les excavations des rochers d'où jaillissent tes eaux murmurantes.

ODE XIV. — AUX ROMAINS.

Peuple romain, ce héros que tu comparais naguère à Hercule et qui était allé chercher, au péril de ses forces, un laurier dont le sang est le prix, César revient dans ses foyers, vainqueur de la rive espagnole.

Heureuse par lui seul, que son épouse aille au devant de lui, après avoir rendu aux dieux de justes hommages.

Sœur de cet illustre chef, et vous, mères de nos vierges et de ces fils qui vous sont conservés, venez, le front orné des bandelettes des suppliants.

Jeunes gens, et vous, jeunes filles, qui avez connu l'amour, abstenez-vous de paroles d'un sinistre augure. Ce jour, pour moi vrai jour de fête, chassera les noirs soucis: tant que César sera maître de l'empire, je ne craindrai ni les séditions, ni une mort violente.

Va, jeune esclave, va chercher des parfums, des

To vagrant flocks, that range the field,
You a refreshing coolness yield,
Or to the labour-wearied team
Pour forth the freshness of thy stream.
Soon shalt thou flow a noble spring,
While in immortal verse I sing
The trees which spread the rocks around,
From whence thy prattling waters bound.

ODE XIV. — ON THE RETURN OF AUGUSTUS FROM SPAIN.

Thy prince, O Rome, who foreign realms
Explor'd like Jove's immortal son,
Fearless to search the laurel wreath
By death and glories daring won,
Victorious comes from farthest Spain
To Rome and all his guardian gods again.

Let her, who to her arms receives
With joy her own, her laurell'd spouse,
Her private sacrifice perform'd,
Pay to just Heaven her public vows,
And let the fair Octavia lead
The matron-train in suppliant veils array'd;

The matron-train, to whose glad arms
Their sons, with conquest crown'd, return;
And you, fair youth, whose pious tears
Your slaughter'd sires and husbands mourn,
This day at least your griefs restrain,
And luckless from ill-omen'd words abstain.

This day, with truly festal joy,
Shall drive all gloomy cares away,
For while imperial Cæsar holds
O'er the glad earth his awful sway,

Hold dem lässigen Pflugstier,
Und dem schwärmenden Wollenvieh.

Auch du mehrest hinfort edeler Quellen Zahl;
Denn ich singe die Steineiche der Felsenkluft,
Wo aus hoher Umschattung
Dein redseliger Sprudel hüpft.

ODE XIV. — AUF CÆSARS HEIMKEHR.

Der, o Volk, gleich Herkules jüngst, dem Ruf nach,
Sich mit Tod' auslösbaren Lorber suchte,
Cäsar, aus hispanischem Land' ein Sieger,
Grüszt die Penaten.

O die Sein, des Einzigen! frohe Gattin
Wandle vor, nach schuldig gebrachtem Opfer;
Auch des Feldherrn Schwester voll Lust; und, festlich
Tragend den Schleier,

Sie der Jungfraun Mütter, und neuerhaltner
Jünglingschaar! Ihr Knaben, und ihr, o Mägdlein,
Schon des Ehmanns kundig, erwehrt euch übel
Deutender Worte!

Dieser Tag soll redlich gefeirt mir alle
Schwarze Sorg' austilgen. Mich schreckt nicht Aufruhr,
Noch gewaltsam raffender Tod, da Cäsar
Ordnet den Erdkreis.

Geh, mir Salb', o Knabe, geholt, auch Kränz', und
Einen Krug, der marsische Fehd' hinaufdenkt:

Spartacum si qua potuit vagantem
Fallere testa.
Dic et argutæ properet Neæræ
Myrrheum nodo cohibere crinem :
Si per invisum mora janitorem
Fiet, abito.
Lenit albescens animos capillus,
Litium, et rixæ cupidos protervæ.
Non ego hoc ferrem calidus juventa,
Consule Planco.

ODE XV. — IN CHLORIM.

Uxor pauperis Ibyci,
Tandem nequitiæ fige modum tuæ,
Famosisque laboribus.
Maturo propior desine funeri
Inter ludere virgines,
Et stellis nebulam spargere candidis.
Non, si quid Pholoen satis,
Et te, Chlori, decet : filia rectius
Expugnat juvenum domos,
Pulso Thyas uti concita tympano.
Illam cogit amor Nothi
Lascivæ similem ludere capreæ.
Te lanæ prope nobilem
Tonsæ Luceriam, non citharæ, decent;
Nec flos purpureus rosæ,
Nec poti vetulam fæce tenus cadi.

Guirnaldas, pebetes,
Trae tambien vino,
Vino que se acuerde
De la guerra marsa,
Si algunos toneles
Al vago Espartaco
Burlaron por suerte :
Y di á la cantora
Neera que vuele,
Y en mirra bañados
Sus cabellos trence.
Si odioso portero
Te lo estorba, vente;
Que á cubrir las canas
Empiezan mis sienes,
Y el pecho apaciguan
Altivo otras veces.
No en mis mocedades
Sufriera yo ardiente,
Siendo consul Planco,
Desaires cual este.

ODA XV. — A CLORIS.

De Ibico el desventurado
Pon arrugada consorte
Ya fin á tus liviandades
Y á tus ruidosos amores.
No entre doncellas ya juegues,
Cercana á la eterna noche,
Ni el brillo de las estrellas
Tu niebla opaca sofoque.
De los mancebos tu hija
Puertas fuerce, rompa goznes,
Cual Bacante que enagena
El son de sus atambores.
Como cabra juguetona
Salta y brinca, y trisca y corre,
Con el amor de su Noto
Tu Foloe es bien que retoce.
Pero no lo que á ella asienta
Tambien te asienta á ti, Cloris :
Ni ya te está bien la lira
Pulsar con tus dedos torpes,
Ni apurar el hondo vaso,
Ni orlar tus sienes de flores.
Rueca y lana de Luceria
Es lo que te corresponde.

Se qualch'anfora a Spartaco ladrone
Potè sottrarsi.

Che presta il mirreo crine in gruppo annodi,
Di' a l' arguta Neèra; se indugiarti
Volesse poi con suoi fecciosi modi
L' usciero, parti.

Di fervid' alma un crin, che fassi bianco,
Frena l' ire e l' ardir : non io frenato
Avria 'l cor, che bollivami, di Planco
Nel consolato.

ODE XV. — A CLORI.

Moglie d' Ibico spiantato,
Al tuo corso sciagurato
E al famoso lavorio
Tempo è omai che dichi addio :
Nè trescar piú fra donzelle,
Coma nuvola fra stelle,
Dece a te, cui fa mestieri
Di piatir co' cimiteri.
Quel, che a Foloe sta per vezzo,
In te, Clori, è schifo e lezzo.
Qual di timpano al fragore
Tiade invasa da furore,
Che tua figlia urti e fracassi
L' uscio a' giovani; via passi :
Tanto omai fiamma novella
Pel suo Noto l' arrovella.
Che rassembra la fraschetta
Cavriuola lascivetta.
Al tuo secolo rispondono
I pennecchi, che si tondono
Presso a l' inclita Lucera,
Or che già se' giunta a sera ;
Non le cetre armoniose
Per te son, non più le rose,
Nè gli orciuoi, che non congedi,
Pria che il fondo non ne vedi.

couronnes, et cette amphore, témoin de la guerre Marse, s'il est des flacons qui aient pu échapper à l'errant Spartacus.

Dis à la mélodieuse Nérée qu'elle se hâte de relever, par un nœud, sa chevelure parfumée de myrrhe, et reviens aussitôt, si tu es arrêté par un odieux portier.

Mes cheveux blanchis tempèrent mes esprits naguère avides de querelles et de combats; dans le feu de ma jeunesse, sous le consulat de Plancus, je ne l'aurais point enduré.

ODE XV. — A CHLORIS.

Femme de l'indigent Ibycus, mets enfin un terme à ta perversité et à tes scandaleux travaux. Si proche de l'heure de tes funérailles, cesse de jouer parmi nos vierges et de jeter un nuage parmi ces blanches étoiles.

Ce qui convient à Pholoé ne te sied pas, ô Chloris. Telle qu'une Thyade, excitée par le bruit des cymbales, que ta fille assiége la porte des jeunes Romains; ivre d'amour pour Nothus, qu'elle folâtre comme la chèvre lascive, très bien; mais pour toi, ce qui convient à ta vieillesse, c'est la laine recueillie près de la célèbre Lucérie, et non la lyre, la rose purpurine, ou le joyeux festin où les tonneaux se vident jusqu'à la lie.

For fear of death from foreign arms,
Or civil rage my dauntless soul alarms.
Boy, bring us essence, bring us crowns;
Pierce me a cask of ancient date,
Big with the storied Marsian war,
And with its glorious deeds replete,
If yet one jovial cask remain
Since wandering Spartacus o'erswept the plain.
Invite Neæra to the feast,
Who sweetly charms the listening ear,
And bid the fair one haste to bind,
In careless wreaths her essenc'd hair;
But should her porter bid you stay,
Leave the rough, surly rogue, and come away
When hoary age upon our heads
Pours down its chilling weight of snows,
No more the breast with anger burns,
No more with amorous heat it glows,
Such treatment Horace would not bear,
When warm with youth, when Tullus fill'd the consul's [chair.

ODE XV. — TO CHLORIS.

Thou poor man's incumbrance, thou rake of a wife,
At length put an end to this infamous life;
Now near thy long home, to be rank'd with the shades,

Give over to frisk it with buxom young maids,
And, furrow'd with wrinkles, profanely to shroud
Those bright constellations with age's dark cloud.

What Pholoë well, with a decency free,
Might practise, sits awkward, O Chloris, on thee;
Like her, whom the timbrel of Bacchus arouses,
Thy daughter may better lay siege to the houses
Of youthful gallants, while she wantonly gambols,

Of Nothus enamour'd, like a goat in its rambles,
The spindle, the distaff, and wool-spinning thrifty,
Not musical instruments, fit thee at fifty,
Nor roses impurpled, enriching the breeze,
Nor hogsheads of liquor drunk down to the lees.

Wenn vielleicht vor Spartacus wildem Schwarme
Sich ein Geschirr barg.

Auch des Wohllauts Freundin Neära, sag' ihrs,
Sammle rasch ihr würziges Haar im Knoten.
Wenn Verzug dir wird vom verhassten Pförtner,
Eile von dannen.

Sanfter stimmt abbleichendes Haar den Mut mir,
Voll Begier nach Zank und empörtem Hader.
Nicht so etwas trüg' ich, entflammt von Jugend,
Unter dem Plancus!

ODE XV. — AN CHLORIS.

Weib des darbenden Ibykus,
Deiner Ueppigkeit doch endlich ein Ziel gestellt,
Und den ruchtbaren Mühungen!

Reif der harrenden Bahr', endige doch dein Spiel
Im jungfräulichen Reigentanz,
O dem klaren Gestirn dunkelnder Nebel du!

Nicht, was Pholoen artig steht,
Ist dir, Chloris, gemäsz. Besser erobert nun
Jünglingshäuser das Tochterlein,
Gleich der wilden Thyad' hüpfend im Trommelhall.

Sie, für Nothus in Lieb' entbrannt,
Hebt dem lüsternen Reh ähnlich den Sprung im Tanz.

Dir ziemt Wolle, die weltberühmt
Dir Luceria schor, nicht der Gitarren Klang,
Noch ein purpurner Rosenschmuck,
Noch geleerete Krüg', Alte, zur Hef' hinab.

ODE XVI. — AD MÆCENATEM.

Inclusam Danaen turris ahenea,
Robustæque fores, et vigilum canum
Tristes excubiæ, munierant satis
Nocturnis ab adulteris;
Si non Acrisium, virginis abditæ
Custodem pavidum, Jupiter et Venus
Risissent; fore enim tutum iter, et patens,
Converso in pretium deo.
Aurum per medios ire satellites,
Et perrumpere amat saxa, potentius
Ictu fulmineo. Concidit auguris
Argivi domus, ob lucrum
Demersa excidio. Diffidit urbium
Portas vir Macedo, et subruit æmulos
Reges muneribus. Munera navium
Sævos illaqueant duces.
Crescentem sequitur cura pecuniam,
Majorumque fames. Jure perhorrui
Late conspicuum tollere verticem,
Mæcenas, equitum decus.
Quanto quisque sibi plura negaverit,
A Dîs plura feret. Nil cupientium
Nudus castra peto, et transfuga divitum
Partes linquere gestio,

ODA XVI. — A MECENAS.

Bastante de nocturnos amadores
A Danae guardáran
Robustas puertas y acerado muro,
Y el rondar enojoso
De canes veladores,
Si á Acrisio no burláran,
De la vírgen real guardian medroso,
Jove y la madre del rapaz vendado;
Que el camino dó quier está seguro
Y llano á un Dios, en oro transformado.
Por medio de las guardias vigilantes
Entrase soberano,
Y activo mas que el rayo rocas hiende:
Con preseas reales
Las murallas gigantes
El macedon ufano
Destruyó y á los reyes sus rivales.
La rica casa del augur argivo
Don arruinó fatal; el oro prende,
El oro amansa al capitan altivo.
Empero al aumentarse la riqueza
Crece el hondo cuidado,
Y de mas adquirir el loco anhelo:
O Mecenas, lucida
Gloria de la nobleza,
Por eso yo he temblado
A las nubes alzar mi frente erguida,
Por eso el brillo que de lejos hiere:
Tanto mas al humano dará el cielo,
Cuanto él á sus deseos menos diere.
De opulencia fatal desnudo huyendo,
Correré á las banderas
De los que la ambicion no agita insana:

ODE XVI. — A MECENATE.

Torre di bronzo e d' infrangibil rovere
Le porte aspra e lo spaldo,
E crudel guardia di mastin vegghianti
Schermo a l' inchiusa Danae eran ben saldo
Contro a notturni amanti;

Se pur d' Acrisio, per l' ascosa vergine,
E Giove e Citerea
Non schernivan l' invan gelosa cura;
Chè farsi al Dio, converso in òr, dovea
Piana ogni erta e secura.

Traversa squadre, e di lanciato fulmine,
Che rupi schianti e abbatta,
Vince l' oro il poter. Desio venale
Spinse del vate argolico la schiatta
Ad eccidio ferale.

De le città seppe l' eroe Macedone
Discardinar le porte
Co' doni, e rovesciar gli emuli re:
A fieri equorei duci fra ritorte
Stringono i doni 'l piè.

Angoscia e fame di maggior dovizie
Segue i tesor crescenti.
O Mecenate equestre onor, detesta
Mio pensiere a ragion tra folte genti
Erger tropp' alta cresta.

Quant' uom più nieghi a sè, tanto più prodighi
Seco saran gli Dei.
Con chi nulla desia, nudo mi accampo,
Io, che trafuggitor lasciar de' rei
Cresi mi affretto il campo.

ODE XVI. — A MÉCÈNE.

Une tour d'airain, des portes solides, un chien vigilant, gardes odieux, garantissaient assez Danaé captive contre les nocturnes amours, si Vénus et Jupiter n'eussent ri d'Acrisius, geolier tremblant de la vierge prisonnière. Pour un dieu transformé en or, le chemin est sûr et facile.

L'or passe au travers des sentinelles; il se plaît à percer les rochers; il est plus puissant que le tonnerre.

Ce fut l'appât du lucre qui perdit l'augure d'Argos et éteignit sa maison.

C'était avec des présents que le héros macédonien forçait les portes des villes et subjuguait les rois ses rivaux.

Les présents enlacent jusqu'aux farouches commandants de navires; mais avec la richesse croissent les soucis et la cupidité.

Honneur de nos chevaliers, ô Mécène, n'ai-je pas eu raison d'éviter d'attirer les regards en trop levant la tête? plus on se refuse, plus on reçoit des dieux.

Transfuge du parti de la fortune, je gagne nu le camp de ceux qui ne désirent rien, possesseur plus glorieux d'un bien dédaigné que si, pauvre au milieu de mes

ODE XVI. — TO MÆCENAS.

Of watchful dogs an odious ward
Might well one hapless virgin guard,
When in a tower of brass immur'd,
And by strong gates of oak secur'd,
Although by mortal gallants lewd
With all their midnight arts pursu'd,
Had not great Jove, and Venus fair,
Laugh'd at her father's fruitless care,
For well they knew no fort could hold
Against a god, when chang'd to gold
Stronger than thunder's wing'd force
All-powerful gold can speed its course,
Through watchful guards its passage make,
And loves through solid walls to break;
From gold the overwhelming woes,
That crushed the Grecian augur rose:
Philip with gold through cities broke,
And rival monarchs felt his yoke;
Captains of ships to gold are slaves,
Though fierce as their own winds and waves:
Yet gloomy care, and thirst of more,
Attends the still increasing store.
Mæcenas of the equestrian race,
At once the glory and the grace,
By long experience taught, I dread
To raise the far-conspicuous head.
The more we do ourselves deny,
The more the bounteous gods supply.
Far from the quarters of te great,
Happy, though naked, I retreat,
And to th' unwishing few with joy
A bless'd and bold deserter fly.
Possest of what the great despise,

ODE XVI. — AN MÆCENAS.

Jener Danae Reiz hatte der ehrne Thurn,
Starker Pforten Verschloss, und ungesänftigter
Doggen wachsame Hut, sicher genug verwahrt
Vor der Lieblinge Nachtbesuch;

Wenn, Akrisius, nicht, ängstlicher Kerkerer
Deines Töchterchens du, Venus und Jupiter
Dein gelacht: denn es würd' offen die Bahn und frei,
Hüllt' ein Gott sich in baaren Werth.

Gradhin wandelt das Gold durch die Trabantenwacht,
Und durchschmettert sogar Felsen, gewaltiger
Als hochdonnernder Schlag; nieder in Schutt versank
Dir, Argeerprofet, das Haus,

Vom Kleinode gestürzt. Vesten entriegelte
Macedonia's Held, eifernden Königen
Bracht' er Fall durch Geschenk. In der Geschenke Garn
Wird der trotzige Segler mild.

Zum anwachsenden Geld' eilet die Sorg' heran,
Und des Groszeren Durst. Schaudernd vermied ich wohl,
Weit anstaunendem Blick' auch zu erhohn das Haupt,
O Mäcenas, der Ritter Schmuck.

Wie viel mehreres sich jeder versagt, so viel
Giebt ihm mehreres Gott. Flüchtling entwandr' ich zum
Nichts verlangenden Heer, nackend, und jenen Bund
Reichthum suchender lass' ich gern:

Contemptæ dominus splendidior rei,
Quam si, quidquid arat non piger Appulus,
Occultare meis dicerer horreis,
Magnas inter opes inops.
Puræ rivus aquæ, silvaque jugerum
Paucorum, et segetis certa fides meæ,
Fulgentem imperio fertilis Africæ
Fallit sorte beatior.
Quanquam nec Calabræ mella ferunt apes,
Nec Læstrygonia Bacchus in amphora
Languescit mihi, nec pinguia Gallicis
Crescunt vellera pascuis;
Importuna tamen pauperies abest;
Nec, si plura velim, tu dare deneges.
Contracto melius parva cupidine
Vectigalia porrigam,
Quam si Mygdoniis regnum Alyattei
Campis continuem. Multa petentibus
Desunt multa: bene est cui deus obtulit
Parca, quod satis est, manu.

ODE XVII. — AD ÆLIUM LAMIAM.

Æli, vetusto nobilis ab Lamo
(Quando et priores hinc Lamias ferunt
Denominatos, et nepotum
Per memores genus omne fastos

Tendré en mi mediania
Muy mas que recogiendo
En mis anchas paneras,
Pobre entre las riquezas, cuanta cria
Opima mies el ápulo industrioso;
Que el señor de la tierra mauritana
No es mas rico que yo ni mas dichoso,

Con mi estrecha heredad, de un cristalino
Arroyo los raudales,
Y la esperanza de mi mies segura.
Y aunque cubas formianas
No me guardan el vino,
Ni me labra panales
Sícula abeja, ni suaves lanas
Para mí crian gálicas praderas,
No esperimento la pobreza dura,
Y si yo ansiára mas, tú mas me dieras.

Cortos tributos, la codicia ardiente
Dentro el pecho enfrenando,
Satisfaré mejor, que si juntára
La diadema aliatea,
Del migdonio potente
Al estendido mando.
Mas echa menos el que mas desea;
Aquel, aquel mil veces venturoso,
A quien el cielo da con mano avara
Tan solo lo que basta á su reposo.

ODA XVII. — A ELIO LAMIA.

Tú del antiguo Lamo
Descendiente (pues guardan
Los fastos la memoria
Que de aqueste tomáran
El nombre tus mayores,
Que á sus nietos ensalza)

De' negletti poder signor più splendido,
Che se fama spargesse
Ch' io sol ne' mie' granai tutta ricovero
De l' instancabil Apulo la messe,
Io, fra' tesori povero.

Di lui, che splende nel sortito imperio
De l' Africa feconda,
Io, cui fa lieto una selvetta, un fido
Campicello, un ruscel di limpid' onda,
Più felice, mi rido.

Benchè a me d' Ibla l' api il mel non stillano;
Nè in formiani fiaschi
Bacco invecchiando, l' ardor troppo estingue:
Nè la mia greggia cisalpini paschi
Crescon lanosa e pingue;

Pure importuna da me fugge inopia,
Nè a più accesa ingordigia
Di doni, io sosterrei da te rifiuto:
Meglio, pari a la dôma cupidigia,
Librar scarso tributo;

Che se congiunto il lidio regno al frigio
Me ubbidisser Monarca.
Cresce il bisogno, ove la brama eccede;
Felice è quei, cui saggio Iddio con parca
Man quant' uop' è concede.

ODE XVII. — AD ELIO LAMIA.

O Elio amico, — nobile erede
Di Lamo antico, — che a' prischi diede
Tuoi Lami, come — credesi, il nome;
Ond' anche tali — chiamar s' intesero
Ne' dotti annali — que', che ne scesero.

grandes richesses, je recelais dans mes greniers tout ce qu'a semé l'infatigable Apulien.

L'eau pure d'un ruisseau, un bois de quelques arpents, une moisson qui répond à mon espérance, rendent mon sort plus heureux que celui du fastueux dominateur de la fertile Afrique.

Ce n'est pas pour moi que l'abeille de Calabre prépare son miel, que le vin vieillit dans les amphores de Formies, et que d'épaisses toisons croissent dans les pâturages de la Gaule; mais je suis éloigné d'une pauvreté importune, et si je voulais davantage, tu ne me le refuserais pas.

En bornant mes désirs, j'augmente plus mes revenus que si je possédais et le royaume d'Alyatte et les champs de la Phrygie.

Beaucoup manque à qui demande beaucoup; heureux celui à qui les dieux ont départi d'une main économe ce qui suffit à ses besoins!

ODE XVII. — A ÆLIUS LAMIA.

Ælius, noble rejeton de l'antique Lamus (qui transmit son nom aux premiers Lamia, dont, suivant nos fidèles annales, les petits-fils descendent du fondateur de Formies, souverain du vaste empire où le Liris arrose

---

In real, richer pomp I rise,
Than if, from fair Apulia's plain,
I stor'd in heaps the various grain,
While, of the wealthy mass secure,
Amidst the rich abundance poor.
A streamlet flowing through my ground,
A wood, which a few acres bound,
A little farm of kindly soil,
Nor faithless to its master's toil,
Shall tell the consul, whose domain
Extends o'er Afric's fertile plain,
Though of his envied lot possess'd,
He ne'er shall be like Horace bless'd
Though nor the fam'd calabrian bee
Collect its flowery sweets for me;
For me no Formian vintage grows,
With mellow'd warmth where Bacchus flows:
Nor on the verdant Gallic mead
My flocks of richer fleeces feed,
Yet am I not with want opprest,
Which vainly seeks the port of rest,
Nor would thy bounteous hand deny
My larger wishes to supply;
But while those wishes I restrain,
Farther I stretch my small domain
Than could I distant kingdoms join,
And make united empires mine;
For sure the state of man is such,
They greatly want who covet much:
Then happy he, whom heaven hath fed
With frugal, but sufficient bread.

ODE XVII. — TO ÆLIUS LAMIA.

Ælius, whose ancient lineage springs
From Lamus, founder of the name,
(From whom a sacred line of kings
Shines through the long records of fame,

Ehrenvollerer Herr meines verschmähten Guts,
Als ob, was auch der Pflug ämsiger Appuler
Schafft, in meines Gehöfs Scheuren ich sammelte;
Hochgesegnet und segenslos.

Mein hellrinnender Bach, und das Gehölz umher,
Schmal begrenzt, und die treu zinsende Ackerflur,
Ist, Oberherscher der fruchtschwangeren Afrika,
Als ein reicheres Loos, dir fremd.

Wenn auch Honig mir nicht Kalaberbienen baun,
Und kein bacchischer Most firnet im altenden
Lästrygonierkrug, noch in den gallischen
Aun das köstliche Vliess mir wächst;

Dennoch bleibt mir die nothleidende Armut fern,
Auch nicht weigertest du mehreres meinem Wunsch.
Besser, weil die Begier klein sich zusammenschmiegt,
Dehn' ich mäsziger Hab' Ertrag;

Als wenn Mygdonerland' an Alyattes Reich
Ich mir Einem gefügt. Vieles begehrenden
Mangelt vieles. O wohl! wem, was genügen mag,
Gab mit sparsamer Hand ein Gott!

ODE XVII. — AN ÆLIUS LAMIA.

Vom alten Lamus preislicher Aelius!
(Dieweil der Vorwelt Lamier, Sag' erzählts,
Dorther benamt sind, und der Enkel
Sämtliche Folg' in der Zeiten Tafeln

Auctore ab illo ducit originem,
Qui Formiarum mœnia dicitur
Princeps, et innantem Maricæ
Littoribus tenuisse Lirim
Late tyrannus), cras foliis nemus
Multis, et alga littus inutili
Demissa tempestas ab Euro
Sternet, aquæ nisi fallit augur
Annosa cornix. Dum potes, aridum
Compone lignum; cras Genium mero
Curabis, et porco bimestri,
Cum famulis operum solutis.

ODE XVIII. — AD FAUNUM.

Faune, Nympharum fugientum amator,
Per meos fines, et aprica rura
Lenis incedas, abeasque parvis
Æquus alumnis.
Si tener pleno cadit hædus anno,
Larga nec desunt Veneris sodali
Vina crateræ, vetus ara multo
Fumat odore.
Ludit herboso pecus omne campo,
Cum tibi nonæ redeunt decembres;
Festus in pratis vacat otioso
Cum bove pagus.

Progenie del caudillo
Potente que reinára
Sobre Formia el primero,
Y las tierras que baña
El Liris, que en las costas
De Marica desagua;
Una tempestad, Elio,
Del ábrego empujada.
Mañana de alga inútil
Debe cubrir la playa,
Y el bosque de hojas verdes,
Si ya no nos engaña
La caduca corneja,
Que la lluvia presagia.
Preven los secos leños
Hoy que puedes; mañana
Con tu ociosa familia
Alegre el dia pasa,
Con un puerco de leche
Y vino de Campania.

ODA XVIII. — A FAUNO.

Tú, de fugaces Ninfas
Divino amador, Fauno,
Si en tu honor un cabrito
Inmolo cada año,
Si el nectar de Lieo
Bulle en el hondo vaso,
Que inspira los amores,
Y ahuyenta los cuidados,
Si suave incienso queman
En tus aras mis manos,
Propicio al retirarte
Pasa, ó Dios, por mis campos,
Y benigno la prole
Mira de mis rebaños.
En la yerbosa vega
Retozan los ganados,
Cuando torna diciembre
Tu dia aniversario.
Solázanse en tu fiesta
Ociosos los villanos,
Y con los sueltos bueyes
Espacianse en los prados;
Pace entre hambrientos lobos
El corderillo manso;

L' illustre pianta — per ceppo vanta
Lui, che primiero — suo vasto impero,
Com' è palese, — dal formiano
Muro distese — sino a Marica,
Che il Garigliano — bagna e nutrica.

D' Euro su l' ale — nembo fatale
Al nuovo giorno — fia che ne assalga,
Che tutta intorno — d' inutil alga
Del mar la sponda — e la foresta
Di molta fronda — ingiuncherà,
Se di tempesta — l' annunziatrice
Vecchia cornice — mentir non sa.

L' aride legna — compor t' ingegna,
Mentre che 'l puoi: — al Genio poi
Nel dì vegnente — consagra a iosa
Co la tua gente — d' ogni campestre
Cômpito oziosa, — buon vino schietto
Ed un bimestre — grasso porchetto.

ODE XVIII. — A FAUNO.

De le fugaci Ninfe, o Fauno amante,
Miei confin mite scorri e 'l campo aprico,
E dal crescente ovil lunge le piante
Ritorci amico,

Se al volger l' anno, tenero capretto
Ti s' immola, nè vin manca a l' amica
Tazza di Citerea, né incenso eletto
A l' ara antica.

Ruzza fra l' erbe il gregge, il quinto giorno
Quando dicembre a te rinnova, e brilla
Con gli oziosi buoi pe' prati intorno
Tutta la villa.

de ses eaux les champs de Marica), si la vieille corneille, qui présage la pluie, ne se trompe point, demain un orage, déchaîné par l'Eurus, jonchera la forêt de feuilles innombrables et le rivage d'algues inutiles.

Serre, tandis que tu le peux, ton bois sec; demain, avec tes serviteurs, libres de leurs travaux, tu offriras à ton génie du vin et un porc de deux mois.

ODE XVIII. — AU DIEU FAUNE.

Amant des nymphes qui te fuient, ô Faune, visite avec bonté mes enclos et mes champs exposés au soleil, et, à ton départ, sois propice aux jeunes élèves de mes troupeaux!

Ne t'ai-je pas tous les ans immolé un tendre chevreau? le vin ne coule-t-il pas largement de la coupe chérie de Vénus? et ton antique autel ne fume-t-il pas d'un encens abondant?

Lorsque décembre ramène pour toi ses nones, tout le troupeau se joue sur le gazon des champs; le hameau est en fête, et le bœuf reste oisif dans la prairie; le loup

---

From whom th' illustrious race arose,
Who first possest the Formian towers,
And reign'd where Liris smoothly flows
To fair Marica's marshy shores)

If the old shower-foretelling crow
Croak not her boding note in vain,
To-morrow's eastern storm shall strow
The woods with leaves; with weeds the main.

Then pile the fuel while you may,
And cheer your spirit high with wine,
Give to your slaves one idle day,
And feast upon the fatted swine.

ODE XVIII. — TO FAUNUS.

Faunus, who with eager flame
Chase the nymphs thy flying game,
If a tender kid distain,
Each returning year, thy fane,

If with wine we raise the soul
(Social Venus loves the bowl),
If thy dedicated shrine
Smoke with odours, — breath divine!

Gently traverse o'er my bounds,
Gently through my sunny grounds,
Gracious to my fleecy breed,
Sporting o'er the flowery mead.

See my flocks in sportive vein
Frisk it o'er the verdant plain,
When through winter's gloom thy day
Festal shines, the peasants play
On the grassy-matted soil,
Round their oxen, free from toil.

Von jenem Ahnherrn leitet das Urgeschlecht,
Der einst die wehrhaft trotzende Formiä,
Als Gründer, sagt man, und Marica's
Strand' an des Liris Erguss behauptet,

Weitum ein Hochfürst!) Morgen bestreut den Wald
Mit vielen Blättern, und die Gestade mit
Unnützem Meergras, Sturm des Eurus,
Krächzt die bejahrtere Kräh' uns truglos

Sündflut vom Himmel. Stapele, weil du kannst,
Dir trockne Scheiter; morgen erquick' am Wein
Dein Herz, und am Zweimonatsferkel,
Samt dem Gesinde, das feirt von Arbeit.

ODE XVIII. — AN FAUNUS.

Faunus, o Liebkoser um scheue Nymfen,
Durch die Feldmark mir und die Sonnenäcker,
Wolle sanft hinwandeln, und hold den kleinen
Zöglingen abgehn;

Wenn am Jahrfest blutet ein zartes Böcklein,
Und der Mischkrug dir, ein Genoss der Venus,
Reiches Weins nicht darbt, und des Moosaltares
Vieler Geruch dampft!

Alles Vieh frohlockt in dem grünen Anger,
Wenn gekehrt dir sind die Decembernonen;
Müssig feirt durch Wiesen das Dorf, und müssig
Weidet der Pflugstier.

Inter audaces lupus errat agnos :
Spargit agrestes tibi silva frondes :
Gaudet invisam pepulisse fossor
Ter pede terram.

ODE XIX. — AD TELEPHUM.

Quantum distet ab Inacho
Codrus, pro patria non timidus mori,
Narras, et genus Æaci,
Et pugnata sacro bella sub Ilio ;
Quo Chium pretio cadum
Mercemur ; quis aquam temperet ignibus,
Quo præbente domum, et quota
Pelignis caream frigoribus, taces.
Da lunæ propere novæ,
Da noctis mediæ, da, puer, auguris,
Murenæ ; tribus aut novem
Miscentur cyathis pocula commodis.
Qui Musas amat impares,
Ternos ter cyathos attonitus petet
Vates ; tres prohibet supra
Rixarum metuens tangere Gratia,
Nudis juncta sororibus.
Insanire juvat. Cur Berecynthiæ
Cessant flamina tibiæ ?
Cur pendet tacita fistula cum lyra ?

Alfombran con sus hojas
Los árboles tu paso ;
Y en la danza campestre
El cavador ufano
La tierra que aborrece
Abruma con sus saltos.

ODA XIX. — A TELEFO.

Tú nos cuentas, Telefo,
Los siglos que pasaron
Desde Inaco hasta Codro,
Que el pecho denodado
Por salvar á su patria,
Ofreció al mortal dardo;
De Eaco la progenie,
Y los combates dados
De la potente Troya
Bajo los muros sacros ;
Pero tú no nos dices
Los toneles á cuánto
Compraremos del vino
De Chio delicado ;
En qué casa, á qué hora
Iremos á juntarnos,
Donde huiremos del frio,
Quién nos templará el baño.
Ven, de la luna nueva
A la salud, muchacho,
Échame un trago luego ;
Dame, dame otro trago
Tú de la media noche
A la salud volando,
Y del augur Murena
En honor otro vaso.
O tres ú nueve copas
Todos aqui bebamos.
El que á las nueve hermanas
Adora del Parnaso,
Justo será que nueve
Demande en su entusiasmo.
Las Gracias inocentes
Que estremece el estrago,
No mas de tres permiten
Beber á sus amados.
De enloquecer es dia,
Vamos amigos, vamos,
¿ Por qué las flautas frigias,
Por qué no estan sonando ?

Fra l' agne il lupo erra di tema sciolte ;
Spàrgeti agresti fronde la foresta ;
Il villan vendicato il suol tre volte
Lieto calpesta.

ODE XIX. — A TELEFO.

Da codro ad Inaco — quanti fra' regni
Anni trascorsero — narrar t' ingegni,
Lui, che a la Patria — sacrò devoti
Suoi giorni, e d' Eaco — gli avi e' nipoti
Narri e le orribili — pugnaci armate
Sotto le iliache — mura esecrate :

Ma poi, dottissimo — Telefo mio,
A quanto merchisi — il vin di Scio,
Chi 'l bagno intiepidi, — sotto qual tetto
Avrem nel bruzio — verno ricetto,
Quanto si calcoli — la stregua mia,
Ciò poi l' istorica — tua lingua obblia.

Deh ! un brindis' abbia — la nuova luna,
Abbiasi un brindisi — la notte bruna,
Che del suo stadio — metà già fende,
Brindisi l' augure — Murena attende.

Da vasti calici — corri, o valletto,
Tre o nove a mescere — tazze ti affretto.
Nove osa chiederne — l' ebro cantore
Amico a l' impari — aonie suore ;

Tre sole Eufrosine, — stretta a le ignude
Germane, e placida — l' anfora chiude.

Matteggiar piacemi. — Niuno inspira
La frigia tibia ? — Perchè la lira,
Perchè le armoniche — fistule argute
Dal muro pendono — neglette e mute ?

erre parmi les agneaux devenus audacieux ; la forêt se dépouille de son feuillage agreste sur ton passage, et trois fois le laboureur joyeux frappe de son pied cette terre que de si rudes travaux lui rendaient odieuse.

ODE XIX. — A TELEPHE.

Tu racontes combien de temps sépare d'Inachus Codrus, qui n'hésita point à se dévouer pour sa patrie; les descendants d'Éacus et les combats livrés sous les murs sacrés d'Ilion.

Mais à quel prix achetterons-nous le vin de Chio? qui fera chauffer le bain? à quelle heure et chez quel hôte trouverons-nous un abri contre les frimats samnites?

Tu te tais; hâte-toi, jeune esclave, verse pour la lune nouvelle, pour la nuit, pour l'augure Muréna; que trois fois ou neuf fois nos larges coupes se remplissent.

Ami des Muses au nombre impair, le poète, dans son enthousiasme, demandera trois fois trois coupes.

La première des Graces réunie à ses sœurs, nues comme elle, redoutant les querelles, défend d'aller au delà du nombre trois.

Je veux perdre la raison. Pourquoi les flûtes de Bérécynthe ont-elles cessé leurs accords? pourquoi ce chalumeau suspendu auprès de la lyre muette?

See the wolf forgets his prey,
With my daring lambs to play;
See the forest's bending head
At thy feet its honours shed,
While with joyful foot the swain
Beats the glebe he plough'd with pain.

ODE XIX. — TO TELEPHUS.

How far from Inachus the reign
Of Codrus for his country slain,
The Æacide's illustrious race
And Ilion's wars you well can teach;

But how the Chian cask to buy,
Or how keen winter's freezing sky
To temper by the different ways
Of baths that steam and hearts that blaze,

You tell not — Fill the bowl and pay
Honour to Luna's rising ray,
And for the wakeful augur's care
The tributary cup prepare.

The poet to the Muse's shrine
Bids thrice three times the brimmer shine,
But, cautious of dispute, their wine
To three the Graces still confine:

Why sounds not Berecynthia's flute?
Why silent hang the harp and lute?

Ohne Furcht sehn Lämmer den Wolf gesellet;
Ehrend streut dir ländliches Laub die Waldung;
Fröhlich stampft Erdreich, das ihn quält, der Gräber,
Hüpfend im Dreischlag.

ODE XIX. — AN TELEFUS.

Wie viel Raum von dem Inachus
Kodrus trenne, der kühn starb für das Vaterland
Lehrst du, Aeakus Stamm zugleich,
Samt den Kämpfen, um Tros heilige Burg gekämpft.

Welcher Werth uns ein Chierfass
Eintausch', und wer mit Glut Wasser uns mäszige,
Auch bei wem, und zu welcher Stund'
Ich pelignischen Frost bändige, schweigest du.

Eingeschenkt für den neuen Mond!
Eingeschenkt für die Nacht! Knabe, mir eingeschenkt
Für den Augur Muräna rasch!
Drei der Nippchen, auch neun, schöpft man bequem [zum Trank

Wer die neun Pieriden liebt,
Dreimal drei im Pokal nimmt der begeisterte
Seher! Drei nur vergönnt, nicht mehr,
Anzurühren, vor Zank bange, die Grazie,

Hold im nackenden Schwesterreihn!
Wild zu schwärmen behagt! Was, berecyntische
Feiertibie, säumt dein Hauch?
Was doch hängt die Syring' und die Gitarre stumm?

Parcentes ego dexteras
Odi : sparge rosas. Audiat invidus
Dementem strepitum Lycus,
Et vicina seni non habilis Lyco.
Spissa te nitidum coma,
Puro te similem, Telephe, Vespero,
Tempestiva petit Rhode :
Me lentus Glyceræ torret amor meæ.

ODE XX. — AD PYRRHUM.

Non vides quanto moveas periclo,
Pyrrhe, Getulæ catulos leænæ?
Dura post paulo fugies inaudax
Prælia raptor,
Cum per obstantes juvenum catervas
Ibit insignem repetens Nearchum :
Grande certamen, tibi præda cedat
Major, an illi.
Interim dum tu celeres sagittas
Promis, hæc dentes acuit timendos;
Arbiter pugnæ posuisse nudo
Sub pede palmam
Fertur, et leni recreare vento
Sparsum odoratis humerum capillis :
Qualis aut Nireus fuit, aut aquosa
Raptus ab Ida.

¿Por qué allí con la flauta
Está el laud colgado?
Page, oye, de miserias
Mira que no gustamos;
Rosas siembra y perfumes,
Siembra tú, y aturdamos
Al envidioso Lico
Con estrépito insano,
Y á la vecina, á Lico
Caduco desdeñando.
A tí, el largo cabello
Ondeando perfumado,
A tí, cual el lucero
De la tarde brillando,
Cloe ya en sazon, Telefo,
Te aguarda entre sus brazos,
Mientras de mi Gliceria
Yo en el amor me abraso.

ODA XX. — A PIRRO.

¿No ves que riesgo corres,
O Pirro, cuando tocas
A los cachorros de esa
Africana leona?
Cobarde raptor, luego
Huirás la lid sañosa,
Cuando ella por en medio
De la apiñada tropa
De jóvenes, en busca
De su Nearco corra,
Y la anhelada presa
Te dispute furiosa.
Pero mientras tú aprestas
Las flechas voladoras,
Y ella para el combate
Afila la uña corva,
Arbitro de la lucha
Precio de la victoria,
Nearco el pie desnudo
Sobre la palma posa,
Y del viento agitada,
Y destilando aromas,
En torno al cuello ondea
La cabellera blonda;
Hermoso cual Nireo,
O el que á servir su copa
Jove robó del Ida,
Do mil raudales brotan.

Sempre ebbi in odio — destre oziose :
Comincia a spargere — su via le rose.

Che il pazzo strepito — spandasi, e l' oda
Lico, e che invidia — il cor gli roda :

L' oda la giovane, — cui mal si agguaglia,
Deforme coppia, — quell' anticaglia.

Te insigne, o Telefo, — per crin ben folto,
Te al puro vespero — pari nel volto,
Rode desidera, giunta al momento :
Me strugge Glicera — a foco lento.

ODE XX. — A PIRRO.

Nè temi a maura lionessa i figli
Trar dagli artigli? — Al primo assalto ostile
Rapitor vile — fuggirai, quand' ella,
Affinchè svella

Da folto avverso giovenil drappello
Nearco il bello, — fia che in campo scenda :
Zuffa tremenda, — o Pirro, a te se ceda.
O a lei la preda!

Tu i dardi, quella arrota il dente crudo,
E sotto al nudo — pié la palma pone
De la tenzone — l' arbitro, (se fama
Il ver declama,)

Mentre fra l' unto crin, che 'l tergo sferza,
L' aura gli scherza, — pari a Nireo il volto,
O a quel, che tolto — fu da l' Ida acquoso,
Garzon vezzoso.

Je hais les mains économes : prodigue, répands les roses ; que l'envieux Lycus, que notre aimable voisine, digne d'un plus jeune époux, entendent nos folles clameurs : Téléphe, toi qui brilles par ta riche chevelure, et dont l'éclat égale celui de l'astre du soir, Rhodé, pour qui l'heure d'aimer a sonné, est éprise de toi ; moi, je languis, je brûle pour ma Glycère.

ODE XX. — A PYRRHUS.

Ne vois-tu pas, Pyrrhus, à quel péril tu t'exposes en dérobant ses petits à une lionne de Gétulie ?

Bientôt, timide ravisseur, tu fuiras de rudes combats, lorsqu'à travers la foule de tes jeunes amants, elle ira te redemander le beau Néarque. Lutte terrible ! qui, d'elle ou de toi, conservera cette proie ?

Cependant, tandis que tu prépares tes flèches rapides, elle aiguise ses redoutables dents, et l'arbitre du combat, dit-on, foulant la palme de son pied nu, abandonne aux jeux du doux zéphyre ses cheveux parfumés, épars sur ses épaules.

Tel fut autrefois Nirée ou l'adolescent enlevé aux humides sommets de l'Ida.

Wide and profuse yonr roses fling,
Why stint the liberal stores of spring?

Till Lycon hear with envious strife,
Old Lycon and his youthful wife,—

Thee, Telephus thy Chloe warms,
Pure as the vernal eve her charms,

While for my Glycera I prove
The glowing flames of gentle love.

ODE XX. — TO PYRRHUS.

Pyrrhus, you know not what you dare,
When from the lioness you tear
Her whelps; but soon you 'll fly,

While through the youths' opposing train
She drives her victim to regain,
You 'll yield the victory.

You bend your bow, she whets her teeth,
The youthful arbiter beneath
His foot, the palm retains,

While flowing locks his neck adorn
Like Nireus or the stripling borne
From Ida's wat'ry plains.

Ha die lässigen Händ' am Fest
Hass' ich ! Rosen gestreut ! Höre den rasenden
Lerm der neidische Lykus dort,
Und die Nachbarin, nicht Lykus dem Greis gemäsz !

Dich, den glänzendes Haar umwallt,
Dich, dem Hesperus gleich stralender Telefus,
Wählt sich Rhode, die bräutlich blüht ;
Ich, in daurender Glut, brenne für Glycera !

ODE XX. — AN PYRRHUS.

Schaust du nicht, mit welcher Gefahr, o Pyrrhus,
Du die Brut anrührst der Gätulerlöwin ?
Bald hernach aus schreklichem Kampf entfliehst du,
Zagender Räuber ;

Wann sie durch vorstehende Jünglingshaufen
Dringt, den anmutsvollen Nearchus fodernd.
Harter Streit, ob dir sich erbiet', ob jener :
Beute des Sieges !

Unterdess, weil Du die geschwinden Pfeile
Langst, und Sie androhende Zähne wetzet,
Hat des Wettkampfs Richter gestellt den bloszen
Fusz auf die Palme,

Saget man, und frischt in gelindem Anwehn
Sich, von Balsamlocken umwallt, die Schulter :
Schön wie Nireus und, der vom sprudelreichen
Ida geraubt ward.

ODE XXI. — AD AMPHORAM.

O nata mecum consule Manlio,
Seu tu querelas, sive geris jocos,
Seu rixam, et insanos amores,
Seu facilem, pia testa, somnum;
Quocumque lectum nomine massicum
Servas, moveri digna bono die;
Descende, Corvino jubente,
Promere languidiora vina.
Non ille, quanquam Socraticis madet
Sermonibus, te negliget horridus.
Narratur et prisci Catonis
Sæpe mero caluisse virtus.

Tu lene tormentum ingenio admoves
Plerumque duro; tu sapientium
Curas, et arcanum jocoso
Consilium retegis Lyæo;
Tu spem reducis mentibus anxiis,
Viresque, et addis cornua pauperi,
Post te, neque iratos trementi
Regum apices, neque militum arma.
Te, Liber, et si læta aderit Venus,
Segnesque nodum solvere Gratiæ,
Vivæque producent lucernæ,
Dum rediens fugat astra Phœbus.

ODA XXI. — A SU CUBA.

O tú en el consulado
De Manlio, cuba cara,
Cuando nací nacida,
Ya la festiva chanza
Encierres en tu seno,
O las quejas amargas,
O el delicioso sueño,
O la amorosa rabia;

Para esto ú lo otro guardes
Tu licor de Campania,
Ven, tú en tan feliz dia
Digna de que á luz salgas,
Ven, pues añejo vino
Sacar Corvino manda;
Que no, aunque en las doctrinas
De Sócrates se empapa,
Severo te desdeña,
Cruel de sí te aparta;
Que á veces del intonso
Caton, segun es fama,
La virtud con el vino
Tambien se calentára.

Tú el duro ingenio aguijas,
Tú el fiero pecho ablandas,
Tú de Baco descubres
En las alegres chanzas
Las cuitas de los sabios,
Sus secretos arrancas.

La esperanza y la fuerza
Tú al alma acongojada
Tornas; tú al pobre infundes
Valor y confianza;
Y al punto que ha bebido
No ya la faz le espanta
Del tirano irritado,
Ni las fulgentes armas.

Las lámparas lucientes,
Y las unidas Gracias,
Y Baco, y el alma Venus,
Si es que asistir le agrada,
Prolongarán tus dulces
Placeres, cuba cara,
Mientras que las estrellas
Radiante Febo lanza.

ODE XXI. — ALL' ANFORA.

O a me di sacro augurio
Anfora meco nata,
Che di Torquato console
Vai con l' età segnata,
O scherzi in te si chiudano,
O placidi sopori,
O dolenti rammarichi,
O risse e insani amori;
Sia pur qualunque il titolo,
Che serbi in te scolpito,
D' allor che ti affidarono
Un massico squisito,
Scendi: tu muover meriti
In fausto dì; Corvino
Chiede spumanti i calici
Di languidetto vino.
Non perchè di socratica
Dottrina ebbro ribocca.
Da te con viso burbero
Ritorcerà la bocca.
Di Caton prisco narrano
Che da la stoica incude
Spesso nel vin tempravasi
La rigida virtude.
Spesso tu suoli, a scuotere
Torpido ingegno e lento,
Qual di sveglia insensibile
Blando adattar tormento.
Avvolga pur di tenebre
Sue cure arcane il saggio,
Del tuo giocoso Bromio
Sgombra ogni nebbia al raggio.
Forza agitato un animo
Da te riprende e speme:
Forza a cozzar insinui
Al tapinel, che geme.
Di te già caldo, ei l' apice
De' re non teme irato;
Di numeroso esercito
Non teme il braccio armato.
Te bacco, e l' alma Venere,
Se lieta pur vi accorre;
Te le intrecciate Grazie,
Schive il bel nodo a sciorre;
Te riterranno vigili
Cento facelle ardenti,
Gli astri sinchè dal reduce
Febo non sieno spenti.

ODE XXI. — A SON AMPHORE.

O toi, amphore honorée, qui naquis avec moi sous le consulat de Manlius, soit que tu recèles les plaintes ou les jeux, les querelles d'insensés amours ou un facile sommeil, quelle que soit l'époque où le massique que tu conserves ait été cueilli, tu es digne de paraître dans ce jour de fête.

Descends, Corvinus l'ordonne, et fais couler ton vin épaissi par les ans : quoique imbu des leçons de l'austère Socrate, il ne te négligera point.

On raconte que le vin réchauffa plus d'une fois la vertu du vieux Caton.

Tu soumets, par une douce violence, le plus dur caractère ; ta joyeuse liqueur dévoile les soucis du sage et lui fait découvrir ses plus secrètes pensées.

Tu rends l'espérance aux esprits abattus ; plein de toi, le pauvre relève le front et retrouve des forces ; il ne craint plus la colère des rois et le fer du soldat.

Si la riante Vénus, si les Graces, tardives à se dégager du nœud qui les unit, se joignent à toi, Bacchus, nos flambeaux resteront allumés jusqu'à ce que le retour de Phébus chasse les astres de la nuit.

ODE XXI. — TO HIS CASK.

Gentle cask of mellow wine,
And of equal age with mine;
Whether you to broils or mirth,
Or to madding love give birth;
Or the Toper's temples steep,
Sweetly in ambrosial sleep;
For whatever various use
You preserve the chosen juice,
Worthy of some festal hour,
Now the hoary vintage pour :

Come — Corvinus, guest divine,
Bids me draw the smoothest wine.
Though with science deep imbued,
He not, like a cynic rude,
Thee despises ; for of old
Cato's virtue, we are told,
Often with a bumper glow'd
And with social raptures flow'd.

You by gentle tortures oft,
Melt hard tempers into soft;
You strip off the grave disguise
From the counsels of the wise,
And with Bacchus, blithe and gay,
Bring them to the face of day.

Hope by thee, fair fugitive,
Bids the wretched strive to live;
To the beggar you dispense
Heart and brow of confidence,
Warm'd by thee he scorns to fear
Tyrant's frown, or soldier's spear.

Bacchus boon, and Venus fair,
(If she come with cheerful air)
And the graces, charming band!
Ever dancing hand in hand;
And the living taper's flame,
Shall prolong thy purple stream;
'Till returning Phœbus bright
Puts the lazy stars to flight.

ODE XXI. — AN DEN KRUG.

Mein Mitgebohrner unter dem Manlius,
Ob Scherz du führest, oder ob Grämlichkeit,
Ob Zank, und tolle Lust der Lieb', ob
Freundlichen Schlaf, o du frommer Weinkrug;

Von welcher Laun' auch Massiker du bewahrst,
Du werth, an gutem Tage geregt zu seyn!
Steig nieder, denn Corvinus mahnet,
Mildere Weine hervorzulangen!

Nicht wird, wie sehr sein Mund von sokratischen
Gesprächen triefet, jener dich rauh verschmähn.
Oft, sagt man, ward dem alten Cato
Wärmer in lauterem Wein die Tugend.

Du zwingst den mehrmal störrischen Genius
Mit sanfter Folter; ja du entfaltest auch
Der Weisen Tiefsinn und Geheimnis
Offen dem scherzenden Geist des Bacchus.

Du schaffst durch Hoffnung ängstliche Seelen stark,
Und leihst des Mutes Hörner dem darbenden,
Der nicht den Zorn des Kronenträgers
Scheuet mit dir, noch der Söldner Rüstung

Dich soll Lyäus, und, wenn sie froh erscheint,
Dich Venus, und untrennbare Grazien,
Und wacher Kerzenschein verlängern,
Bis die Gestirne verscheucht der Aufgang.

ODE XXII. — IN DIANAM.

Montium custos nemorumque, virgo,
Quæ laborantes utero puellas
Ter vocata audis, adimisque letho,
Diva triformis;

Imminens villæ tua pinus esto,
Quam per exactos ego lætus annos,
Verris obliquum meditantis ictum
Sanguine donem.

ODE XXIII. — AD PHIDYLEN.

Cœlo supinas si tuleris manus
Nascente luna, rustica Phidyle;
Si thure placâris, et horna
Fruge Lares, avidaque porca,
Nec pestilentem sentiet Africum
Fœcunda vitis, nec sterilem seges
Rubiginem, aut dulces alumni

Pomifero grave tempus anno.
Nam quæ nivali pascitur Algido
Devota, quercus inter et ilices,
Aut crescit Albanis in herbis
Victima, pontificum secures
Cervice tinget. Te nihil attinet
Tentare multa cæde bidentium

ODA XXII. — A DIANA.

A tí tutelar numen
De bosques y collados;
A tí, que á quien tres veces
En el penoso parto
Te invoca, de la muerte
Preservas con tu amparo;
A tí, triforme diosa,
A tí el pino consagro,
Que mi granja sombrea,
Dó al fin de cada año
Ufano iré y alegre
A inmolar un verraco,
Herir á quien le hiriere
Aleve meditando.

ODA XXIII. — A FIDILE.

Si, al nacer de la luna,
Tú los brazos abiertos,
Fidile campesina,
Levantas á los cielos,
Y á tus Lares ofreces
Tortas de trigo nuevo,
Y una puerca les matas,
Y les quemas incienso,
No sentirán tus vides
El pestilente aliento
Del austro, ni tus mieses
El añublo perverso;
Ni dañará al cabrito,
Ni al balante cordero
Del pomífero otoño
El ambiente funesto.
Del pontífice manchen
La segur los terneros,
Que en el helado Algido,
Entre encinas y abetos,
Pacen triscando, y de Alba

ODE XXII. — A DIANA.

Di monti e boschi o Vergine custode,
C' odi il triplice prego e fai che viva
Sposa, cui l' egro al parto alvo si annode,
Triforme Diva;

Sia tuo quel pin, che sovrastando adombra
Mia villa: io lieto, al rinnovar degli anni,
Verro t' immolerò sotto quell' ombra,
Che obliquo assanni.

ODE XXIII. — A FIDILE.

Rustica Fidile, se al ciel supine
Le mani innalzi, quando di Cintia
Al nascer brillano l' ampie marine;
Biade de l' annua messe agli altari
S' offri, ed incenso; se sai con avida
Porchetta renderti propizi i Lari;
Non fia che fertile la vite incolpe
D' Africo il caldo venefic' alito,
Né infesta a Cerere fia steril golpe.

Non de' pomiferi vinosi autunni
Grave il ritorno, d' ogni anno al volgere,
Fia de la greggia a' dolci alunni;
Poichè le vittime, che intanto opime
Fra querce e lecci votive pascono
Del nevos' algido su l' ardue cime,
O d' Alba crescono fra le verzure,
In lor cervice di sangue intridere
Denno a' Pontefici la sacra scure.

Non a te spettano ostie sì grandi,

ODE XXII. — A DIANE.

O vierge, gardienne des forêts et des monts, qui, trois fois invoquée, réponds aux vœux de la jeune épouse dans les douleurs de l'enfantement, et la soustrais au trépas; triple déité, je te consacre ce pin qui domine ma maison des champs, et je fais vœu d'arroser tous les ans sa tige, dans un joyeux sacrifice, du sang d'un sanglier dont la dent menace d'un coup oblique le sacrificateur.

ODE XXIII. — A PHIDYLÉ.

Si, au lever de la lune, jeune fille des champs, tu lèves au ciel tes mains suppliantes, si tu fléchis tes Lares en leur offrant de l'encens, du grain de l'année, et une truie avide, tu n'auras à craindre ni le vent pestilentiel d'Afrique pour ta vigne féconde, ni la nielle dévorante pour tes moissons, ni pour les jeunes élèves de tes troupeaux la grave influence de la saison des fruits, car la victime consacrée qui part sur l'Algide, au sommet couvert de neige, entre les chênes et les yeuses, ou croît dans les pâturages albains, teindra de son sang la hache des pontifes.

Pour toi, il ne t'appartient pas d'éprouver par le sang

ODE XXII. — TO DIANA.

Of groves and mountains guardian maid,
Invok'd by three mysterious names;
Goddess three-form'd, whose willing aid
With gracious power appears display'd,
From death to save our pregnant dames:

To thee I consecrate the pine,
Which nodding waves my villa round,
And here, beneath thy hallow'd shrine,
Yearly shall bleed a festal swine,
That meditates the side-long wound.

ODE XXIII. — TO PHIDYLE.

If on the new-born moon, with hands supine,
My Phidyle, laborious rustic, prays,
If she with incense, and a ravening swine,
And yearly fruits her household gods appease,

Nor pestilential storm shall smite her vines,
Nor barren mildew shall her harvests fear,
Nor shall her flocks, when the sad year declines
Beneath its fruitage, feel th' autumnal air.

Let the devoted herds, that lowing feed
In snow-topp'd Algidon's high branching wood;
Or the fair kine of rich Albania bleed,
And stain the pontiff's hallow'd axe with blood;

The little gods, around thy sacred fire,
No vast profusion of the victim's gore,

ODE XXII. — AN DIANA.

Hoher Berg' Obhut, und der Hain', o Jungfrau:
Die geburtarbeitende Frauen, dreimal
Hergefleht, anhört, und dem Tod' entnimmt, dreiförmige Göttin!

Schau, des Landhofs Pinie ragt geweiht dir;
Dass am Jahrtagsfest sie von mir dem Frohen
Mit des seitwärts drohenden Eberjünglings
Blute begabt sey.

ODE XXIII. — AN PHIDYLE.

Wenn du gen Himmel offene Händ' erhebst,
Bei jungem Mondlicht, ländliche Phidyle,
Wenn du die Laren sühnst durch Weihrauch,
Heurige Frucht, und ein gierig Ferkel;

Nicht fühlt den pestanhauchenden Afrikus
Der schwangre Weinstock, oder verödenden
Mählthau das Feld, noch zarter Anwachs
Strenge der Luft im gereiften Obstjahr.

Denn was auf Schneehöhn nähret der Algidus,
Geweiht im vielfach mästenden Eichelforst,
Auch was Albanergrasung feistet,
Färbe des Pontifex Axt, ein stattlich

Siegsopfer: Du nicht darfst der Versöhnungen
Durch vielen Mord untadliches Wollenviehs;

Parvos coronantem marino
Rore Deos, fragilique myrto.
Immunis aram si tetigit manus;
Non sumptuosa blandior hostia,
Mollibit aversos Penates
Farre pio, et saliente mica.

ODE XXIV. — IN AVAROS.

Intactis opulentior
Thesauris Arabum, et divitis Indiæ,
Cæmentis licet occupes
Tyrrhenum omne tuis, et mare Apulicum;
Si figit adamantinos
Summis verticibus dira necessitas
Clavos, non animum metu,
Non mortis laqueis expedies caput.
Campestres melius Scythæ,
Quorum plaustra vagas rite trahunt domos,
Vivunt, et rigidi Getæ,
Immetata quibus jugera liberas
Fruges et Cererem ferunt;
Nec cultura placet longior annua,
Defunctumque laboribus
Æquali recreat sorte vicarius.
Illic matre carentibus
Privignis mulier temperat innocens,

En los prados amenos;
Corona tú tus Lares
De arrayan y romero.
No á ti toca tentarlos
Con sacrificios regios;
Que si con manos limpias
Llegas y puro pecho,
No holocaustos pomposos
Recabarán mas de ellos,
Que pastas de cebada
Con sal que cruja al fuego.

ODA XXIV. — CONTRA LOS AVAROS.

Aunque mas rico fueras
Que el árabe y el indio no domados,
Y el tusco mar cubrieras,
Y el de Pulla de mármoles labrados;
Cuando su clavo fije de diamante
En tu dorado techo
Inflexible destino,
No de zozobras librarás tu pecho,
Ni, ufano de tu suerte,
Evitarás los lazos de la muerte.

En su carro ligero
La cabaña arrastrando, donde habita,
El geta atroz y fiero
Es mas dichoso y el campestre escita.
Dánles campos comunes mies segura,
Dó libran su sustento.
A un año la cultura
Limita cada cual, y al fin contento
A otro cede la reja,
Que tambien á su vez á otro la deja.

Madrastra despiadada
No allí al huérfano oprime dolorido,
Ni consorte dotada
Confia en el galan, rije al marido:
La heredada virtud, el pudor blando
La dote es de la esposa,
Que, al suyo idolatrando,
De todo otro varon huye medrosa;

Di ramerino, di mirto fragile
A te, che gli umili Lari inghirlandi:

Se mano innocuà con pia focaccia
Di farro e sale, che ardendo scoppia,
Devota e povera l' altare abbraccia,

Meglio che splendida di sacrifici
Fastosa offerta potrà placabili
Da irati rendere i numi amici.

ODE XXIV.

Gl' intatti de l' Arabia
Tesori e degli Eoi
D' ogni dovizia splendidi.
Cedano pure a' tuoi;
Tue vaste moli ingombrino
Quant' ampio è 'l mar tirreno;
Ingombrin pure a l' Adria
Tutto l' ondoso seno:
Qual pro? Su l' arduo vertice
Se a te crudel destino
Affigge inesorabile
Suo chiodo adamantino,
Non creder già che l' animo
Di fredda tema al ghiaccio,
O l' capo a te sia lecito
Sottrar di morte al laccio.
Meglio pe' campi vivono
Gli Sciti, or verso gli austri,
Or trasportando a borea
Mobil magion su' plaustri.
Così suol anco a' rigidi
Versar geti bifolchi
Libera i doni Cerere
Dagl' indivisi solchi;
Nè avvien che il lavor annuo
La stessa man rinnovi,
E a' lassi già, succedono
Con egual legge i nuovi.
Donna congiunta a vedovo
Sposo colà, secura
In sua vertù, degli orfani
Figli non suoi tien cura,

d'un grand nombre de brebis, les humbles divinités que tu couronnes de romarin et de myrte flexible.

Si des mains innocentes touchent l'autel, la pieuse offrande d'un peu d'orge et de sel sera plus agréable aux Lares contraires, et les apaisera plus sûrement que celle d'une somptueuse victime.

ODE XXIV. — CONTRE L'AVARICE DE SON SIÈCLE.

Quand tes richesses surpasseraient les trésors encore intacts de l'Arabie et ceux de l'Inde opulente, quand tes palais envahiraient toutes les mers de Tyrrhène et de l'Apulie, si la nécessité cruelle enfonçait dans ton front orgueilleux ses clous de diamant, tu ne pourrais dérober ton ame à la peur ni ta tête aux filets de la mort.

Combien sont plus heureux dans leurs champs, les Scythes dont les charriots traînent la demeure vagabonde, et le Gète sauvage, pour qui une terre sans limites produit et du blé et des fruits! Ils ne cultivent pas le même sol au-delà d'une année; leurs labeurs terminés, un successeur les remplace qui suivra la même loi.

Là, les enfants, privés de mère, reçoivent des soins affectueux de l'épouse nouvelle.

But pliant myrtle wreaths alone require,
And fragrant herbs, the pious, rural store,

A grateful cake, when on the hallow'd shrine
Offer'd by hands that know no guilty stain,
Shall reconcile th' offended powers divine,
When bleeds the pompous hecatomb in vain.

ODE XXIV. — AGAINST MISERS.

Though of th' unrifled gold possest
Of gorgeous Ind, and Araby the blest:
Though with hewn, massy rocks you raise
Your haughty structures midst th' indignant seas,

Yet, soon as Fate shall round your head,
With adamantine strength, its terrors spread,
Not the Dictator's power shall save
Your soul from fear, your body from the grave.

Happy the Scythians, houseless train!
Who roll their vagrant dwellings o'er the plain;
Happy the Getes, fierce and brave,
Whom no fix'd laws of property enslave:

While open stands the golden grain,
The freeborn fruitage of th' unbounded plain,
Succeeding yearly to the toil,
They plough, with equal tasks, the public soil.

Not there the guiltless step-dame knows
The baleful draught for orphans to compose;

Nur Rosmarin den kleinen Göttern
Drehst du zum Kranz, und der Myrte Reisig.

Ob ganz geschenklos rührt den Altar die Hand;
Kein Opferaufwand sänftiget schmeichelnder
Abholder Hauspenaten Zorn, als
Heiliges Schrot, und ein knitternd Salzkorn

ODE XXIV. — RUEGE.

Reicher, als uneroberter
Schaz des Arabervolks, und was der Inder häuft,
Magst mit Quadern du ganz umbaun
Hier das tuskische Meer, dort das apulische.

Wenn demantene Nägel dir
Hoch am Giebel einmal heftete grauser Zwang,
Wirst du weder den Geist der Furcht,
Noch des finsteren Tods Garne das Haupt entziehn.

Besser lebt ja der Steppenscyth',
Auf dem Karren nach Brauch führend das Wanderhaus,
Besser starrendes Getenvolk,
Welchem rings unbegrenzt und ungetheilt das Feld

Freien Cerésertrag verleiht,
Wo nicht über ein Jahr Acker zu baun behagt,
Abarbeitenden dann das Herz
Stellvertreter, bestimmt ähnlicher Ruh, erfreun.

Dort am mutterverwaiseten
Stiefsohn übet das Weib Zartlichkeit ohne Schuld;

Nec dotata regit virum
Conjux, nec nitido fidit adultero.
Dos est magna parentium
Virtus, et metuens alterius viri
Certo fœdere castitas;
Et peccare nefas, aut pretium est mori.
O! quisquis volet impias
Cædes, aut rabiem tollere civicam;
Si quæret pater urbium
Subscribi statuis, indomitam audeat
Refrænare licentiam
Clarus postgenitis: quatenus, heu nefas!
Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus invidi.
Quid tristes querimoniæ,
Si non supplicio culpa reciditur?
Quid leges sine moribus
Vanæ proficiunt; si neque fervidis
Pars inclusa caloribus
Mundi, nec Boreæ finitimum latus,
Duratæque solo nives
Mercatorem abigunt? Horrida callidi
Vincunt æquora navitæ?
Magnum pauperies opprobrium, jubet
Quidvis et facere et pati,
Virtutisque viam deserit arduæ?

Ni impune se pervierte,
Que á la infidelitad sigue la muerte.

¡Ah! si alguno hay que el grito
De atroz discordia sofocar desea,
Y que su nombre inscrito,
Cual de padre del pueblo, en bronces sea,
Ataque osado la licencia impia,
Y otras generaciones
Bendeciránlo un dia;
Otras; pues ¡ó baldon! á los varones
Claros viviendo odiamos,
Que despues que no existen acatamos.

¿A qué quejas insanas
Si no al crimen las penas escarmientan?
¿Qué valen leyes vanas
Si las costumbres al pudor afrentan?
¿Si no aterra al avaro mercadante
De la zona tostada
El ardor sofocante,
Ni del polo la nieve congelada,
Si audaz marino bruma
Al ponto airado la salobre espuma?

La pobreza oprobiosa
Riesgos, baldones á arrostrar enseña,
Y la senda penosa
De la virtud á abandonar empeña.

Non del marito indonnasi
Dotata moglie, o appieno
Tutto di sè medesima
Lascia al suo vago il freno.
Virtù paterna, e stabile
Giurato onor, che vôte
Fa d' ogni altr' uom le insidie;
Ecco lor ampia dote.
Delitto è a lor perfidia,
O prezzo n' è la morte.
Chi civil ira e scempio
Troncar vorrà da forte,
Di Padre de la Patria
Se in bronzi e in marmi ei brama
Che sculto il nome a' posteri
Ne additi eterna fama;
Osi licenza indomita
Frenar. Ahi! che abborrita
Da noi virtude (o infamia!)
Sinchè rimansi in vita;
Sol quando poi dileguasi
Dagli occhi alfin, gagliardo
Ne la pacata invidia
Desta desio, ma tardo.
A che mai giova sterile
Sparger querela imbelle,
Se pena, al fallir debita,
La pianta rea non svelle?
Che val di leggi inutili
Tanti ingombrar volumi,
Se da le leggi regnano
Dissimili i costumi?
Se nè quella, cui fasciano
Del Sol gli ardor cocenti,
Fervida piaggia, o gli ultimi
Confin di Borea algenti,
Nè il gel, che gl' iperborei
Campi perpetuo stringe,
Le ingorde brame d' avido
Trafficator respinge?
Se nocchier, temerario
In sua perizia, sfida
E giugne a vincer gli orridi
Rischi de l' onda infida?
Povertà, che d' infamia
In uman core ha forza,
Tutto ad oprar impavidi,
Tutto a soffrir ci sforza?

Là, la femme opulente ne commande point à son époux et n'écoute pas un brillant séducteur : sa plus riche dot, c'est l'honneur de ses pères ; son inviolable chasteté lui fait redouter tout autre homme que celui qui l'a choisie ; là, l'infidélité est un crime, et la mort en est le prix.

Ah ! qui que tu sois, qui veux mettre un terme à des meurtres impies et aux fureurs de la guerre civile, désires-tu que le titre de père de la patrie soit gravé sur tes statues ? ose réprimer une licence qui ne connaît plus de frein.

Tu seras célèbre dans les âges futurs, puisque (ô perversité !) notre jalousie nous fait haïr la vertu vivante, que nous recherchons avec ardeur lorsqu'elle a cessé de frapper nos yeux.

Que servent ces tristes plaintes, si le châtiment n'extirpe pas le crime dans sa racine? Que servent les lois sans les mœurs, si cette partie du monde qu'embrasent les feux ardents du soleil, si les contrées voisines de l'aquilon et un sol endurci par les neiges n'offrent point d'obstacle à l'avidité du marchand, et si la pauvreté, ce grand opprobre, ordonne de tout faire, de tout souffrir, et d'abandonner l'âpre sentier de la vertu ?

No wife high-portion'd rules her spouse,
Or trusts her essenc'd lover's faithless vows.

The lovers there for dowry claim
The father's virtue and the spotless fame,
Which dares not break the nuptial tie,
Polluted crime ! whose portion is to die.

Oh ! that some patriot, wise and good,
Would stop this impious thirst of civil blood,
And joy on statues to behold
His name, The Father of the State, enroll'd !

Oh ! let him quell our spreading shame,
And live to latest times an honour'd name.
Though living virtue we despise,
We follow her, when dead, with envious eyes.

But wherefore do we thus complain,
If Justice wear her awful sword in vain !
And what are laws, unless obey'd
By the same moral virtues they were made?

If neither burning heats extreme,
Where eastern Phœbus darts his fiercest beam,
Nor where the northern tempests blow,
And freezes down to earth th' eternal snow,

Nor the wild terrors of the main
Can daunt the merchant and his voyage restrain ;
If want, ah dire disgrace ! we fear,
From thence with vigour act, with patience bear,

Keine Gattin mit reichem Erb'
Herrscht im Hause des Manns, gleiszenden Buhlen hold.

Reiches Erb' ist der Zeugenden
Tugend, und, die den Reiz anderer Männer flieht,
Keuschheit, ewigem Bunde treu ;
Und dass Fehl unerhört, oder der Lohn ist Tod.

Wer, o wer will die frevelnden
Mord' hinweg, und die Wut heben des Bürgerstreits?
Wünscht er, Vater des Reichs genannt,
Dazustehen in Erz ; wag' er, entzügelter

Frechheit Gräuel zu bändigen,
Glanzvoll spätem Geschlecht ! denn, o Verworfenheit !
Tugend Lebender hassen wir ;
Die den Augen entschwand, suchen wir neidischen !

Was der jammernde Klageton,
Wenn nicht Marter hinweg schneidet die Missethat ?
Was doch ohne der Sitten Zucht
Frommt das eitle Gesetz ; wenn der entflammete

Weltraum weder, mit Glut umhegt,
Noch die frostige Nordgrenze des Boreas,
Und am Boden erharschter Schnee,
Krämerherzen verscheucht ? wenn der empörten Flut

Schlau obsiegen die Segeler ?
Wenn die grause, mit Schmach zeichnende Dürftigkeit
Alles dulden uns heiszt und thun,
Und vom Steige der hoch ragenden Tugend weicht ?

Vel nos in Capitolium,
Quo clamor vocat, et turba faventium;
Vel nos in mare proximum
Gemmas, et lapides, aurum et inutile,
Summi materiem mali,
Mittamus. Scelerum si bene pœnitet,
Eradenda cupidinis
Pravi sunt elementa, et teneræ nimis
Mentes asperioribus
Formandæ studiis. Nescit equo rudis
Hærere ingenuus puer,
Venarique timet; ludere doctior,
Seu Græco jubeas trocho,
Seu malis vetita legibus alea:
Cum perjura patris fides
Consortem socium fallat, et hospitem,
Indignoque pecuniam
Hæredi properet: scilicet improbæ
Crescunt divitiæ; tamen
Curtæ nescio quid semper abest rei.

ODE XXV. — AD BACCHUM.

Quo me, Bacche, rapis tui
Plenum? quæ nemora, aut quos agor in specus
Velox mente nova? quibus
Antris egregii Cæsaris audiar

Al Capitolio pues, dó ya vocea
El jubiloso coro,
Vamos, la vil presea
Alli dejemos y el inútil oro,
De tantos males fuente,
O arrojémoslos luego al mar mugiente.

Del desear liviano
Las funestas raices arranquemos,
Y los niños temprano,
Si de nuestras maldades nos dolemos,
En duro y noble afan formen su mente.
Aun no el jóven ostiga
Tierno al bridon ardiente,
Y de la caza teme la fatiga,
Y ya en el troco griego
Hábil se esgrime y el vedado juego.

Mientras el rico usurero
En insano anhelar el oro hacina
Al indigno heredero,
Y al amigo despoja, al deudo arruina,
Y del huesped la fe burla sagrada
Con pérfida crueza.
Crecerá mal ganada,
Crecerá sí, su misera riqueza,
Pero de mas sediento,
Algo faltará siempre á su contento.

ODA XXV. — A BACO.

¿A dó lleno me llevas,
O Baco, de tu espíritu divino?
¿A que bosques, qué cuevas
Me arrastra el entusiasmo repentino?

Lascia di virtù l' arduo
Sentier? O sul Tarpeo
Corrasi, dove invitaci
Grido e favor plebeo,
L' oro a deporre inutile,
Peste de l' uom; le rare
Pietre e le gemme: o inghiottale
Tutte il vicino mare.
I rei di cupidigia
Germi si svellan primi,
Se pur vogliam che candido
Nostro pentir si estimi.
Le menti da' più teneri
Anni a formar si sudi,
Perchè vigore acquistino
Ne' più severi studi.
Giovin d' ingenua origine
Sovra l' arcion tentenna:
Se belve insegua; il timido
Cor nel pallore accenna:
Ma ben vedrai com' abile
Greco palèo maneggi,
O il dado, se vel provochi,
A scherno de le leggi;
Mentre consorti ed ospiti
Frauda spergiura fede
Di padre, a crescer dedito
L' oro a l' indegno erede.
Torreggian le dovizie,
Ch' ei con tort' unghie abbranca;
Ma sempre il colmo a compierne
Un briciolin ne manca.

ODE XXV. — DITIRAMBO.

Me ripien del tuo nume
Dove tu vuoi rapir — figlio di Sèmele?
Qua' caverne, qua' selve or son mai queste?
La mente armando di novelle piume,
Dove sbalsar mai veggomi?
Qua' mi stanno ad udir — antri e foreste?

Portons au Capitole, aux acclamations de la multitude qui nous y appelle, ces pierreries, ces perles, cet or inutile, cause de tout nos maux, ou précipitons-les dans la mer la plus voisine.

Si nous éprouvons un repentir sincère de nos fautes, arrachons les germes de nos nombreuses passions, et retrempons, dans de plus mâles travaux, nos ames énervées.

Le jeune Romain ne sait point gouverner un coursier; il redoute la chasse; ce qu'il sait, c'est le jeu grec du cerceau ou les dés proscrits par nos lois, et un père, parjure à son ami, à son hôte, à son associé, se hâte d'entasser des richesses pour cet indigne héritier; cette fortune mal acquise s'accroit sans cesse, et cependant je ne sais quoi y manque toujours.

ODE XXV. — A BACCHUS.

Rempli de ta divinité, où suis-je entraîné? dans quelles forêts, dans quelles cavernes me transporte un enthousiasme inconnu? dans quels antres seront entendus les vers que je médite pour élever jusqu'aux

---

While virtue's paths untrodden lie,
Those paths, that lead us upwards to the sky?
O! let us consecrate to Jove
(Rome shall with shouts the pious deed approve)

Our gems, our gold, pernicious store!
Or plunge into the deep the baleful ore.
If you indeed your crimes detest,
Tear forth, uprooted from the youthful breast,

The seeds of each deprav'd desire,
While manly toils a firmer soul inspire.
Nor knows our youth, of noblest race,
To mount the manag'd steed, or urge the chase;

More skill'd in the mean arts of vice,
The whirling roque, or law-forbidden dice:
And yet this worthless heir to raise
To hasty wealth, the perjur'd sire betrays

His partners, co-heirs, and his friends;
But, while in heaps his wicked wealth ascends,
He is not of his wish possest,
There's something wanting still to make him blest.

ODE XXV. — TO BACCHUS.

O Bacchus, when by thee possest,
What hallow'd spirit fills my raving breast?
How am I wrapt to dreary glades,
To gloomy caverns, unfrequented shades?

Auf denn! zum Kapitol empor,
Wohin Jubelgeschrei schwärmender Meng' uns führt,
Auf denn! lasst in das nächste Meer
Kleinod', Edelgestein, und o das schnöde Gold,

Alles äuszersten Wehes Stoff,
Uns fortschaffen! Gereut ernstlich die Frevelthat,
Ausgerottet im ersten Keim
Sey die schnöde Begier, und der verzärtelte

Sinn durch rauhere Uebungen
Umgebildet in Zucht! Roh auf dem Gaule hängt
Kaum des edelen Stammes Spross,
Und erschrickt vor der Jagd: besser im Spiel gewandt,

Seys im grajischen Reifenschlag,
Seys im Würfel vielmehr, den das Gesetz verbeut;
Weil der Vater verrätherisch
Seinen Freund im Gewerb' oder den Gast beschnellt,

Und, unwürdiger Erbe, dir
Geld beschleuniget, Geld! Siehe zum Uebermasz
Wächst der Reichthum empor; doch fehlt
Ungeründeter Hab' immer ich weisz nicht was.

ODE XXV. — AN BACCHUS.

Wohin raffst du mich, Bacchus, voll
Deiner? welche Gehölz' eil' ich und Klüft' hindurch,
Wild vom seltsamen Geist? o wo
Hört mich Felsengewölb' ihn, des ungleichbaren

Æternum meditans decus
Stellis inserere, et concilio Jovis?
Dicam insigne, recens, adhuc
Indictum ore alio. Non secus in jugis
Exsomnis stupet Evias,
Hebrum prospiciens, et nive candidam
Thracen, ac pede barbaro
Lustratam Rhodopen. Ut mihi devio
Rupes, et vacuum nemus
Mirari libet! O naïadum potens,
Baccharumque valentium
Proceras manibus vertere fraxinos!
Nil parvum, aut humili modo,
Nil mortale loquar. Dulce periculum est,
O Lenæe, sequi deum
Cingentem viridi tempora pampino.

ODE XXVI. — AD VENEREM.

Vixi puellis nuper idoneus,
Et militavi non sine gloria :
Nunc arma, defunctumque bello
Barbiton hic paries habebit,
Lævum marinæ qui Veneris latus
Custodit. Hic, hic ponite lucida
Funalia, et vectes, et arcus
Oppositis foribus minaces.

¿ Cuál asilo sombroso
Será teatro á mi elevado canto,
Que al Olimpo lumbroso
A Cesar alce y al congreso santo?

Nuevas, grandes hazañas
Diré yo en versos antes nunca oidos,
Ya escarpadas montañas
Y húmedo bosque encantan mis sentidos:

Cual Bacante asombrada
Desde alto, al despertar, al Hebro mira,
Y la Tracia nevada,
Y el Rodope, dó pie bárbaro gira.

O tú de las Bacantes,
De las Nayades tu numen divino,
Que con brazos pujantes
A arrancar bastan el robusto pino;

Nada digno del suelo
Dirá mi Musa en mi entusiasmo ardiente:
Seguir es gran consuelo
Al Dios que orla de pámpanos su frente.

ODA XXVI. — A VENUS.

Agradable á las damas
Viví yo en otros dias,
Y serví, no sin gloria,
De amor en la milicia.
Mas al lado siniestro
De Venus la marina
Hoy colgaré mis armas,
Y mi callada lira.
Aqui dejad, amigos,
Las hachas encendidas,
Y las palancas y arcos,
Que de mozas esquivas
A las cerradas puertas
Amenazar solian.

Si, vincitor d'oblio
Di Cesare l' onor — nel gran concilio
Di giove e su nel ciel io m' apparecchio
A' numi e agli astri unir: — sciogliet vogl' io
Insigne carme insolito,
Non udito sinor da umano orecchio.
Qual Tiade a vigil occhi
D' alto fisa a guatar — e l' Ebro e Rodope
Da barbar' orma impressa, e 'l trace suolo,
Cui veste di candor — neve, che fiocchi;
Tal per rupi ed inospiti
Boschi a me piace errar — tacito e solo.
Evoè!
O di Naiadi e di Tiadi,
A schiantar robusti frassini
Man — possenti, Bacco re,
Canto vile
O in basso stile,
A mortal canto simile,
Non mai sciolto fia da me.
Ben egli è
Un ardir dolce difficile
Seguir te,
Di ghirlanda te che cignere
Pampinosa ami le tempie,
Bacco nume, Bacco re.

ODE XXVI. — A VENERE.

Già caro a le donzelle
Io men vivea pur or,
Nè inonorato o imbelle
Guerrier pugnai d' amor.
Al muro, ond' è difeso
Di lei, che usci del mar,
A manca il tempio, appeso
Mi accingo a consecrar
Quel plettro, che i be' carmi
D' amore risonò
Nel dolce agon; quell' armi,
Il cui poter cessò.
Omai spranghe, e doppieri
Depongansi pur qui:
Qui l' arco, che i severi
Custodi intimorì.

astres la gloire immortelle du grand César, et le faire asseoir au conseil de Jupiter?

Je dirai des chants merveilleux, nouveaux, et qu'aucune autre bouche n'aura formés encore.

Semblable à la menade éperdue, lorsqu'à son réveil elle aperçoit, du sommet des monts, l'Hèbre, les neiges de la Thrace, et Rhodope, que foule un pied barbare.

O combien, dans ma course errante, j'aime à contempler les rochers et les bois solitaires! dieu des Naïades et des Bacchantes, dont la main puissante peut renverser les frênes élevés, rien de faible, rien de vulgaire, rien qui ne soit immortel ne sortira de ma bouche.

Qu'il est doux le danger de suivre le dieu dont la tempe est couronnée de pampres verts!

ODE XXVI. — A VÉNUS.

Naguère encore je vécus habile à l'attaque des jeunes beautés, et je parus, non sans gloire, dans ces combats.

Mes armes, mon luth, je les consacre à Vénus, aujourd'hui que la guerre est terminée; je les suspends à la gauche de la fille des mers, aux murs de son temple.

Ici, ici déposez ces brillants flambeaux, ces leviers, et ces arcs qui menaçaient naguère les portes rebelles.

In what recesses shall I raise
My voice to sacred Cæsar's deathless praise,
Amid the stars to bid him shine,
Rank'd in the councils of the powers divine?
Some bolder song shall wake the lyre,
And sounds unknown its trembling voice inspire.

Thus o'er the steepy mountain's height,
Starting from sleep, thy priestess takes her flight;
Amaz'd beholds the Thracian snows.
With languid streams where icy Heber flows,
Or Rhodope's high-towering head,
Where franctic quires barbarian measures tread.

O'er pathless rocks; through lonely groves
With what delight my raptur'd spirit roves!
O thou, who rul'st the Naiad's breast;
By whom the bacchanalian maids, possest
With sacred rage inspir'd by thee,
Tear from the bursting glebe th' uprooted tree,
Nothing or low, or mean, I sing,
No mortal sound shall shake the swelling string.
The vent'rous theme my soul alarms,
But warm'd by thee the thought of danger charms,
When wine-crown'd Bacchus leads the way,
What can his daring votaries dismay?

ODE XXVI. — TO VENUS.

I lately was fit to be call'd upon duty,
And gallantly fought in the service of beauty;

But now crown'd with conquest, I hang up my arms,
My harp, that campaign'd it in midnight alarms.

Here fix on this wall, here my ensigns of wars,
By the statue of Venus, my torches and bars,

And arrows, which threaten'd by Cupid their liege,
War, war on all doors, that dare hold out a siege.

Cäsars ewigen Preis mit Glut
Zu den Sternen erhöhn, und in den Rath des Zeus?
Groszes sing' ich, und neues, was
Nie gesungen ein Mund! So, auf den Höhen staunt,

Wach vom Schlummer, die Euias,
Wann sie Hebrus, und fern Thrakia, weisz im Schnee,
Anblickt, und wie vom Bárbarfusz
Ganz der Rhodope schwärmt: so mich verirreten

Freun der Bord' und des öden Hains
Wonnentzückungen! O! du der Najaden Hort,
Und Bacchantengewühls, das stark
Mit der Hand die empor ragende Esch' entdreht!

Nicht sey klein und geniedrigt mir,
Nicht sey sterblich der Ton! Süsze Gefahr!
Bacchus! gerne gefolgt dem Gott,
Der mit grünendem Weinlaube die Schläfen kränzt!

ODE XXVI. — AN VENUS.

Um Mägdlein warb ich sonst mit Geschicklichkeit,
Und strebt' im Feldzug nicht ungerühmt voran;
Nun hier die Waffen und die Leier,
Müde des Kampfs, an die Wand gehänget,

Die links der Wogenherrscherin Venus Seit'
Einschlieszet. Hier, hier leget die leuchtenden
Windfackeln, Hebebäum' und Brecher,
Fürchterlich einst den gesperrten Flügeln.

O quæ beatam Diva tenes Cyprum, et
Memphim carentem Sithonia nive,
Regina, sublimi flagello
Tange Chloen semel arrogantem.

ODE XXVII. — AD GALATEAM.

Impios parræ recinentis omen
Ducat, et prægnans canis, aut ab agro
Rava decurrens lupa Lanuvino,
Fœtaque vulpes;
Rumpat et serpens iter institutum,
Si per obliquum similis sagittæ
Terruit mannos. Ego, cui timebo
Providus auspex,
Antequam stantes repetat paludes
Imbrium divina avis imminentum,
Oscinem corvum prece suscitabo
Solis ab ortu.
Sis licet felix ubicumque mavis,
Et memor nostri, Galatea, vivas;
Teque nec lævus vetet ire picus,
Nec vaga cornix;
Sed vides quanto trepidet tumultu
Pronus Orion. Ego quid sit ater
Hadriæ, novi, sinus, et quid albus
Peccet Iapyx.

Alma reina, que adoran
Del Nilo las orillas,
De áspera nieve libres,

Y las selvas ciprinas,
De Cloe una vez sola
Tú la altivez humilla.

ODA XXVII. — A GALATEA.

Del malo en la jornada
Grazne la urraca, y á su encuentro corra
La podenca preñada,
La negra loba ú la parida zorra,
Y, cual flecha volante,
Veloz sus potros la culebra espante.
De tu suerte cuidoso,
Yo al cielo rogaré que el cuervo vuele
Del oriente lumbroso,
Antes que el ave que la lluvia suele
Anunciar importuna,
Retorne á la pestífera laguna.
Felíz todo te sea,
Felíz, amiga, por dó quier que fueres;
Y de mi, Galatea,
Grata te acuerda en tanto que vivieres;
Ni oigas la voz aciaga
Del triste pico ú la corneja vaga.
Mas ¿no ves cuán violento
A su ocaso Orion se precipita?
El Adria turbulento
Ya he visto yo cuando su espuma agita;
Del Yapigo apacible
Ya yo he probado la perfidia horrible.
Sienta enemiga esposa,
Sientan sus hijos de austro enfurecido
La rabia procelosa,
Y del mar ronco el hórrido bramido;

Di Memfi, che di trace
Neve temer non sa,
Di Cipri tua ferace
O amabil Deità,
Leva una volta in aria
La sferza, e fa sentir
A Cloe la temeraria
Come tu sai ferir.

ODE XXVII. — A GALATEA.

Sia scorta agli empï urlo feral d' upùpa,
Fresca del parto volpe, incinta cagna,
Persa, che sbocchi lanuvina lupa
Da la campagna;

Obliquo rompa il preso lor viaggio
Serpe qual dardo, che i corsier spaventi:
Per chi degg' io temer auspice saggio
Infausti eventi?

Prima che il vol ritorca a' laghi immoti
L' augel, nunzio di turbine imminente,
L' augure corbo ecciterò co' voti
Da l' oriente.

Di noi memore vivi ove felice
Più vogli, o Galatea, nè al gir fatali
Sinistro il gufo, o incerta la cornice
Agiti l' ali.

Ma ve' con qual tempesta in un baleno
Precipiti Orion! Io ben conosco
Quel, che minacci Iàpige sereno,
Ed Adria fosco.

Déesse qui gouvernes l'heureuse Chypre, et Memphis qui ne connut jamais les frimats de la Thrace, frappe enfin une fois de ton fouet divin l'orgueilleuse Chloé.

ODE XXVII. — A GALATÉE.

Que l'impie emporte pour présages les cris de l'orfraie, la rencontre d'une lice pleine, d'une louve rousse, descendue des coteaux de Lanuvium, ou d'une femelle de renard qui vient de mettre bas; qu'une couleuvre s'élançant, rapide comme la flèche, d'un jet oblique, sur son chemin, arrête ses chevaux épouvantés; moi, si je crains pour ce que j'aime, augure prévoyant, j'appellerai par ma prière le prophétique corbeau, avant que l'oiseau qui devine un prochain orage ait regagné ses immobiles marais.

Quel que soit le lieu que tu préfères, sois heureuse, Galatée, et conserve ma mémoire; que ni le pivert sinistre, ni la vagabonde corneille n'arrêtent tes pas.

Mais vois quel fracas accompagne le coucher de l'Orion! ah! je connais les fureurs de l'Adriatique et le calme perfide de l'Iapyx!

O goddess of Cyprus, and Memphis, that know,
Nor the coldness or weight of love-chilling snow,

With an high-lifted stroke, yet gently severe,
Avenge me on Chloe, the proud and the fair.

ODE XXVII. — TO GALATEA.

Fierce from her cubs the ravening fox,
Or wolf from steep Lanuvian rocks,
Or pregnant bitch, or chattering jay,
Ill- omen'd guide the guilty on their way;

Serpents, like arrows, sidelong thwart
The road, and make their horses start;
But for the maid, for whom I fear,
I view the doubtful skies, a prudent seer,

And bid the chanting raven rise
When Phœbus gilds his orient skies,
Ere speeds the shower-boding crow
To lakes, whose languid waters cease to flow.

Happy may Galatea prove,
Nor yet unmindful of our love,
For now no luckless pye prevails,
Nor vagrant crow forbids the swelling sails.

Yet see, what storms tumultuous rise
While prone Orion sweeps the skies;
Too well I know the Adrian main,
And western winds, perfidiously serene.

Oh! may the rising tempest shake
Our foes, and dreadful o'er them break;
For them the blackening ocean roar,
And angry surges lash the trembling shore.

O Göttin, heilvoll thronend in Cyprus Flur,
Und Memfis, wo nie Thrakierflocken wehn,
Obherrscherin, mit hoher Geiszel
Chloe nur Einmal gerührt, die stolze!

ODE XXVII. — AN GALATEA.

Frevler leit' unselig der Schreier Kibiz,
Leit' ein Hund schwerwandelnd mit Frucht, die Füchsin,
Welche warf, und rennend vom Lanuviner-
Felde, die Wölfin.

Eine Schlang' auch hemme des Weges Fortgang,
Wenn sie schnell seitwärts wie ein Pfeil daherschieszt,
Und die Rösslein schreckt. Doch wem ich bekümmert
Spähe die Vorschau,

Werd' ich, eh zum stehenden Sumpf der Vogel
Wiederkehrt, der nahenden Guss herabkrächzt,
Durch Gebet aufrufen des Raben Deutungs-
Stimme vom Aufgang.

Lebe wohl, wo lieber du auch es wünschest;
Eingedenk nur bleib, Galatea, meiner!
Störe nicht dein Scheiden ein linker Specht, noch
Krähengeflatter.

Doch du schaust, mit welchem Tumult Orion
Dort zum Absturz eilt. O ich weisz, was ansagt
Adria's tiefdunkelnde Bucht, was heiter
Brütet Iapyx!

Hostium uxores, puerique cæcos
Sentiant motus orientis Austri, et
Æquoris nigri fremitum, et trementes
Verbere ripas!
Sic et Europe niveum doloso
Credidit tauro latus, et scatentem
Belluis pontum, mediasque fraudes
Palluit audax.
Nuper in pratis studiosa florum, et
Debitæ nymphis opifex coronæ,
Nocte sublustri, nihil astra præter
Vidit et undas.
Quæ simul centum tetigit potentem
Oppidis Creten: Pater, o relictum
Filiæ nomen, pietasque, dixit,
Victa furore!
Unde? quo veni? levis una mors est
Virginum culpæ. Vigilansne ploro
Turpe commissum? an vitiis carentem
Ludit imago
Vana, quæ porta fugiens eburna
Somnium ducit? meliusne fluctus
Ire per longos fuit, an recentes
Carpere flores?
Si quis infamem mihi nunc juvencum
Dedat iratæ, lacerare ferro, et

Vean la riza espuma
Que los peñascos azotando bruma.
En la espalda nevada
De falaz toro se sentó asi un dia
Europa confiada;
Mas en pavor trocóse su osadía,
De monstruos el mar lleno
Viendo y riesgos sin fin en su hondo seno.
Antes en la pradera
Frescas guirnaldas de olorosas flores
A las Ninfas tegiera,
Y en breve solo pálidos fulgores
Vió de trémula luna,
Y ondear sordo de la azul laguna.
La de ciudades ciento,
La rica Creta en fin toca su planta;
Y, turbado el aliento,
¡Oh padre, exclama, oh nombre que me espanta!
¡Oh alma filial ternura,
Que ha sofocado mi pasion impura!
¿Dó estoy? ¿de dó he venido?
Una muerte á mi error es corta pena.
¿Es cierto que he podido
Tal crímen cometer, ó me enagena
Ilusion pavorosa,
Con que sueño falaz mi mente acosa?
¿Pude yo la onda fiera
Ciega trocar por el florido prado?
¡Ah! ¡qué yo aquí no viera
Al toro infame por mí mal amado!
A menudos pedazos
Le redugeran mis furiosos brazos.

Le spose e i figli de' nemici l' onde
Sentan sconvolte, al sorger d' Austro; il fremito
Sentan del piceo mar, ch' urta la sponde
Con cupo gemito.

Tal fidava al cangiato in toro amante
Europa il niveo fianco, ed al mendace
In preda e al mar, di mostri brulicante,
Tremò l' audace.

Ella, che sul mattin piaceasi ordire
Serti a le ninfe, e già dal verde stelo
Spiccando i fior, non vide a l' imbrunire,
Che mare e cielo.

E giunta in Creta, che su cento regna
Cittadi, Oh padre! Oh sacri affetti!
Disse dal furor vinta, Ahi da un indegna
Nomi negletti!

D' onde, ove trassi? Unica morte è poco
A virgineo fallir. Son rea? son desta?
O innocua piango, e di me fassi giuoco
Larva funesta,

Larva c' agil su l' ale or da' cancelli
Eburnei 'l sogno adduce? In lunghi errori
L' onde solcar fu meglio, o ver novelli
Raccoglier fiori?

Oh se alcuno al mio sdegno e a queste mani
L' infame toro dia, testè sì caro!....

Puissent les femmes et les enfants de nos ennemis ressentir les assauts imprévus de l'Auster à son lever, et le courroux des noires mers frappant leurs rives frémissantes!

Ainsi la blanche Europe se confia à l'artificieux taureau et pâlit de son audace, quand, au milieu des vastes mers et des écueils, elle se vit environnée des monstres marins.

Elle tressait naguère dans les prairies la couronne de fleurs promise aux nymphes, et maintenant, à l'incertaine lueur de la nuit, elle ne voit plus que les astres et les ondes.

A peine elle eut touché les rives de Crète aux cent puissantes villes: O mon père, s'écria-t-elle, ô doux nom de fille que j'ai perdu, ô sentiments de la nature que mon délire a étouffés! Où suis-je? d'où viens-je? Une seule mort est trop peu pour la vierge coupable.

Veillé-je quand je pleure ainsi sur mon opprobre, ou, innocente encore, suis-je abusée par une vaine illusion que m'amène un songe échappé de la porte d'ivoire?

Était-il donc mieux de traverser les vastes mers que de cueillir des fleurs nouvelles?

Oh! s'il était livré maintenant à ma fureur, cet infame taureau que j'ai trop aimé, je m'efforcerais de le déchirer avec le fer et de briser ses cornes.

When on her bull Europa rode,
Nor knew she press'd th' imperial god,
Bold as she was, th' affrighted maid
The rolling monsters of the deep survey'd.

Late for the rural nymphs she chose
Each flower, a garland to compose,
But now, beneath the gloom of night,
Views nought but seas, and stars of feeble light.

Soon as she touch'd the Cretan shore,
My sire, she cries, — Ah! mine no more,
For every pious, tender name
Is madly lost in this destructive flame.

Where am I, wretched and undone?
And shall a single death atone
A virgin's crime? or do my fears
Deplore the guilty deed with waking tears?

Or am I yet, ah! pure from shame,
Mock'd by a vain, delusive dream?
Could I my springing flow'rets leave,
To tempt through length of seas the faithless wave.

While thus with just revenge possest,
How would I tear that monstrous beast?
How would I break, by rage inspir'd,
These horns, alas! too fondly once admir'd?

Ha der Feind' Ehweiber vielmehr und Kinder
Treffe blind herzuckende Wut des Austers,
Wann geschwärzt aufbrauset das Meer, und dumpfem
Schlage der Strand bebt!

So vertraut' Europa dem argen Stier' einst
Ihren Marmorwuchs, bis umher Gewimmel
Grasser Meerscheusal' und Betrug erblassend
Schaute die Kühne.

Eben noch um Blumen der Au geschäftig,
Und den Kranz Feldnymfen zum Dank erkünstelnd,
Sah sie jezt in dämmernder Nacht nur Sterne
Rings und Gewässer.

Als sie nun an Kreta, das Reich der hundert
Städte kam: O Vater! entweiht ist deiner
Tochter Nam'; ihr frommes Gefühl, begann sie,
Tilgte der Wahnsinn!

Ach woher doch kam ich? wohin? Nur ein Tod
Ist zu leicht jungfräulicher Schuld! Bewein' ich
Wach der Schand' Abweg? Ist genaht der Fehler-
reinen ein Trugbild,

Das vom Thor aufschwebend des Elfenbeines
Mir den Traum herführt? Wie erschiens doch besser,
Durch der Meerflut Räume zu gehn, als frische
Blumen zu pflücken?

Wenn den ruchlos schaltenden Stier doch einer
Meinem Zorn darböte; mit Stahl zerfleischt' ich

Frangere enitar modo multum amati
Cornua monstri.
Impudens liqui patrios Penates :
Impudens Orcum moror! O Deorum
Si quis hæc audis, utinam inter errem
Nuda leones!
Antequam turpis macies decentes
Occupet malas, teneræque succus
Defluat prædæ, speciosa quæro
Pascere tigres.
Vilis Europe, pater urget absens :
Quid mori cessas? Potes hac ab orno
Pendulum zona bene te secuta,
Lædere collum.
Sive te rupes, et acuta letho
Saxa delectant, age, te procellæ
Crede veloci; nisi herile mavis
Carpere pensum,
Regius sanguis, dominæque tradi
Barbaræ pellex. Aderat querenti
Perfidum ridens Venus, et remisso
Filius arcu.
Mox ubi lusit satis : Abstineto,
Dixit, irarum, calidæque rixæ,
Cum tibi invisus laceranda reddet
Cornua taurus.

De indigno amor guiada,
¡Ay! alejéme del hogar paterno,
Y vil y deshonrada
¿Bajar rehuyo al pavoroso averno?
Si alguno oye mi ruego,
Dioses, las fieras me devoren luego.
De tigres mi hermosura,
De hambrientos tigres alimento sea,
Mientras que mi faz pura
La arruga aun, la amarillez no afea,
Mientras el juvenil brio
No desampara al tierno pecho mio.
Muere, hija vil, sañudo
Me grita sin cesar mi padre ausente;
Ese olmo copetudo,
Y el rico ceñidor, que felizmente
Conserváras contigo,
Espien tu maldad con tu castigo.
Si las puntas empero
Mas de las rocas escarpadas quieres,
Arrojate al mar fiero,
Si ya humillar tu estirpe no prefieres,
A un dueño acariciando,
Lana á su esposa y tu rival hilando.
Maligna la miraba
Riendo en tanto Venus, y Cupido
Desceñida la aljaba;
Y habiendo bien su llanto escarnecido,
« Cuando su mansa frente,"
Dijo, « ese toro à tu furor presente,

Il farò mozzo de le corna, e a brani
Con crudo acciaro.

Fuggii vergine ardita, ardita druda
Or che non scendo a l' Orco? Oh fra gli Dei
Se alcun mi udisse! Oh fra leoni ignuda
Errar vorrei!

Pria che pallor le rosee gote infoschi,
E 'l sangue giovenil le membra lasci,
Di me, tenera ancor, tigre de' boschi,
Vieni e ti pasci.

Che cessi, insiste il genitor lontano,
Vile, a morir? Dar da quest' orno il crollo
Col cinto puoi, che non ti segue invano,
Pendulo al collo;

Che se scegli a perir scogli e montane
Rocce; ti affida a rapida procella,
Se trar meglio non vuoi servili lane
Regal donzella,

Di barbara signora in duro esiglio
Ancella infame. N' odono il lamento
Con sorrider maligno Idalia, e 'l figlio
Con l' arco lento.

Poi com' ebbe assai riso, Or l' ire e l' onte
Cessin, disse la Diva. Ecco già torna
L' inviso toro, onde fiaccargli in fronte
Le altere corna.

J'ai osé quitter les pénates paternels, et je vis encore ! S'il est un dieu qui m'entende, que ne suis-je nue, errante parmi les lions !

Avant que la hideuse maigreur ait creusé mes joues et desséché cette tendre proie, que je sois, belle encore, la pâture des tigres !

Indigne Europe, ton père absent te poursuit, que tardes-tu de mourir ? ne peux-tu pas te suspendre à cet orme avec ta ceinture, qui heureusement t'a suivie? préféres-tu expirer sur ces rochers aigus ?

Va, et fie-toi aux tempêtes rapides, à moins que, née d'un sang royal, tu n'aimes mieux tourner de serviles fuseaux au gré d'une maîtresse étrangère, et devenir la concubine d'un barbare.

Cependant Vénus et son fils, l'arc détendu, écoutaient ces plaintes avec un malin sourire. Quand ils se furent assez joués de son erreur : Abstiens-toi, lui dit la déesse, de ces emportements et de ces violents reproches, lorsque l'odieux taureau te rapportera ces cornes que tu veux briser.

Shameless, my father's gods I fly;
Shameless, and yet I fear to die,
Hear me, some gracious heavenly power,
Let lions fell this naked corse devour.

My cheeks ere hollow wrinkles seize,
Ere yet their rosy bloom decays,
While youth yet rolls its vital flood,
Let tigers fiercely riot in my blood.

But hark! I hear my father cry,
Make haste, unhappy maid, to die,
For if a pendant fate you choose,
Your faithful girdle gives the kindly noose ;

Or if you like an headlong death,
Behold the pointed rocks beneath :
Or plunge into the rapid wave,
Nor live on haughty tasks, a spinster-slave,

Some rude barbarian's concubine,
Born as thou art of royal line.
Here the perfidious-smiling dame,
And idle Cupid to the mourner came ;

A while she rallied with the fair,
Then with a grave and serious air,
Indulge, she cries, thy rage no more,
This odious bull shall yield him to thy power.

Ihm den Leib, ab räng' ich das Horn dem jüngst so
Theueren Unthier !

Ich, o schamlos ! floh die Geschlechtspenaten !
Ich, o schamlos ! säume den Tod ! Du Gottheit,
Die noch anhört, lass mich entblöszt einhergehn
Unter den Bergleun !

Ehe noch vor hagerem Gram der Anmut
Volle Wang' einsinkt, und der zarten Beute
Jugendsaft wegdorrt, in der Schönheit möcht' ich
Weiden die Tiger !

Fern auch drängt, Ehrlose, der Grimm des Vaters !
Stirb, Europa ! Säumst du ? da ragt die Orne,
Wo der Gurt abschwebend, der wohl dir folgte,
Leicht dich erdrosselt !

Oder reizt Felshang, und zum Mord gezacktes
Steingeklipp dich mehr ; o wohlan, vertraue
Raschem Sturmwind dich : wo im Frohn nicht lieber
Wolle du abspinnst,

Königsblut, und schmählich wie Nebengattin
Dienst dem Barbarweib'. In der Klag' erschien ihr
Venus, falsch anlächelnd, zugleich mit schlaffem
Bogen Cupido.

Satt der Spottred' endlich : O lass doch, sprach sie,
Deinen Zorn ausruhn, und die Glut des Haders,
Bis der unwillkommene Farr zum Stümmeln
Dir das Gehörn reicht.

Uxor invicti Jovis esse nescis?
Mitte singultus, bene ferre magnam
Disce fortunam; tua sectus orbis
Nomina ducet.

ODE XXVIII. — AD LYDEN.

Festo quid potius die
Neptuni faciam? prome reconditum,
Lyde strenua, Cæcubum,
Munitæque adhibe vim sapientiæ.
Inclinare meridiem
Sentis; ac veluti stet volucris dies,
Parcis deripere horreo
Cessantem Bibuli Consulis amphoram?
Nos cantabimus invicem
Neptunum, et virides Nereidum comas;
Tu curva recines lyra
Latonam, et celeris spicula Cynthiæ;
Summo carmine, quæ Cnidon
Fulgentesque tenet Cycladas, et Paphon
Junctis visit oloribus.
Dicetur merita Nox quoque nænia.

ODE XXIX. — AD MÆCENATEM.

Tyrrhena regum progenies, tibi
Non ante verso lene merum cado
Cum flore, Mæcenas, rosarum, et
Pressa tuis balanus capillis

No airada le hagas trozos,
O tú esposa de Júpiter divino;
Baste ya de sollozos;
Soportar sabe tu sin par destino;
Del mundo, no te asombre,
Una gran parte tomará tu nombre."

ODA XXVIII. — A LIDE.

¿Qué haré yo, cara Lide,
De Neptuno en la fiesta?
El cecubo guardado
Saca de la bodega,
Y hoy siquiera abandona
Tu sobriedad austera.
Viendo estas que al ocaso
El sol ya se despeña,
Y, cual si eternos fuesen
Estos dias que vuelan,
Un jarro nos retardas,
Del delicioso nectar,
Que desde el consulado
De Bibulo se añeja.
Cantaremos á coros
Al que en los mares reina,
Y los verdes cabellos
De las dulces Nereidas;
Mientras tu blanda lira
A Latona celebra,
Y á la veloz Diana
Y sus agudas flechas;
Y un himno entonaremos
A la alma Citerea,
Que á Pafos en su carro
Uncidos cisnes llevan,
Y que en la hermosa Gnido
Y las Cícladas reina:
Tambien, Lide, á la noche
Cantaremos endechas.

ODA XXIX. — A MECENAS.

De vino delicado
O de reyes etruscos descendiente,
Un tonel no empezado,
Ya ha mucho tiempo guárdote impaciente,
Y rosas, y pomadas
Para ungir tus cabellos fabricadas.

Te ignori a Giove sposa? Omai fa dome
Le angosce; apprendi a sostenere il pondo
De l' alto tuo destin; trarrà il tuo nome
Partito il mondo.

ODE XXVIII. — A LIDE.

Che di meglio potrò fare
Il dì sacro al Dio del mare?
Del buon cecubo deh! cava
Fuori, o Lide, via da brava
Il più annoso, e metti giù
La tua rigida virtù.
Il meriggio omai declina,
E ancor l' anfora in cantina
Giacer lasci, ov' è segnato
Di Calpurnio il consolato,
Qual se immoto nel suo corso
Stesse il dì, che ha l' ale al dorso?
Noi Nettuno in mutui cori,
De le figlie noi di Dori
Canterem le glauche trecce:
L' agil Cintia e le sue frecce
Tu sul curvo plettro intona,
Nel risponderci, e Latona.
A lodar la gnidia Dea,
Che nel sen de l' onda egea
Sparse intorno tien suggette
Cento fulgide isolette,
E co' cigni al giogo uniti
Scorrer suol di Pafo i liti,
Poi le voci accorderemo
Riunite al canto estremo.
E la Notte avrà il dovuto
D' inni lugubri tributo.

ODE XXIX. — A MECENATE.

Già da gran tempo intatta, o Mecenate
Germe d' etruschi regi, a te destino
Urna di leggier vino,
Di rose fior, e a profumarti il crine
Le rare a te stillate

Ignores-tu que tu es l'épouse du grand Jupiter? Mets fin à tes sanglots, et apprends à bien soutenir cette haute fortune : une partie du globe portera ton nom.

ODE XXVIII. — A LYDÉ.

Que ferai-je de préférence dans ce jour consacré à Neptune? Tire le cécube de sa retraite, diligente Lydé, et fais violence au rempart qui défend ta sagesse.

Le midi penche vers son déclin, et, comme si le jour suspendait sa course, tu diffères d'aller enlever du grenier l'amphore qui y repose depuis le consulat de Bibulus!

Nous chanterons tour-à-tour Neptune et les vertes chevelures des Néréides; ta lyre recourbée célébrera Latone et les flèches de la légère Cynthie.

Nos derniers accords seront pour la déesse qui tient sous sa loi Cnide et les brillantes Cyclades, et qui visite Paphos sur un char attelé de cygnes.

La nuit aussi est digne de ne point être oubliée dans nos chants.

ODE XXIX. — A MÉCÈNE.

Depuis long-temps, rejeton des rois de Tyrrhène, une amphore vierge te réserve son vin délicieux; des roses et des parfums t'attendent chez moi, ô Mécène. Ne tarde plus; dois-tu contempler toujours le frais

Yet sigh no more, but think of love,
For know thou art the wife of Jove;
Then learn to bear thy future fame,
When earth's wide continent shall boast thy name.

ODE XXVIII. — TO LYDE.

Say, what shall I do on the festival day
Of Neptune? come, Lydia, without more delay,
And broach the good creature, invaulted that lies,
Cast off all reserve, and be merry and wise.

The evening approaches, you see, from yon hill,
And yet, as if Phœbus, though winged, stood still,
You dally to bring us a cup of the best,
Condemn'd, like its Consul, ignobly to rest.

With voices alternate, the sea-potent king,
And Nereids, with ringlets of azure we 'll sing,
From the sweet-sounding shell thy hand shall araise.
Latona's, and swift-darting Cynthia's praise.

The gay-smiling goddess of love and delight,
Who rules over Cnidos, and Cyclades bright,
And guiding her swans with a soft silken rein,
Revisits her Paphos, shall crown the glad strain.

Then to the good night, while bumpers elate us,
We 'll sing a farewell, and a decent quietus.

ODE XXIX. — TO MÆCENAS.

Descended from an ancient line,
That once the Tuscan sceptre sway'd,
Haste thee to meet the generous wine,
Whose piercing is for thee delay'd;
For thee the fragrant essence flows,
For thee, Mæcenas, breathes the blooming rose.

Weiszt du nicht, Zeus Gattin zu seyn, des Herrschers?
Hemme doch dein Schluchzen, und lern ertragen
Groszes Glück anständig! Von dir empfäht einst
Namen ein Welttheil!

ODE XXVIII. — AN LYDE.

Was am hohen Neptunustag
Soll ich besseres thun? Lang' aus dem Weinverschloss
Hurtig, Lyde, den Cäkuber,
Auf! und stürme die Schanz' ernsterer Weisheit ein!

Dass die Mitte des Tags sich neigt,
Schaust du; doch, wie wenn lahm stände der Flügeltag,
Säumst du dort zu entziehn den Krug,
Der seit Bibulus Jahr träge das Lager drückt!

Wir im Wechselgesang' erhöhn
Dann Neptunus und Meernymfen in grünem Haar:
Du antwortest mit Lautenton
Leto's Lob und der schnell treffenden Cynthia.

Dann der Gnidia Lob zulezt,
Die Cykladen voll Glanz segnet, und Pafos Hain
Gern mit Schwanengespann besucht;
Auch ertönet der Nacht schuldiger Schlafgesang.

ODE XXIX. — AN MÆCENAS.

Tyrrhenersprössling fürstlicher Ahnen, dein
Harrt linder Firnwein, noch ungewandt im Fass,
Dein auch, Mäcenas, Rosenblüt' und
Balanusöl, dir das Haar zu würzen,

Jamdudum apud me est. Eripe te moræ :
Ne semper udum Tibur, et Æsulæ
Declive contempleris arvum, et
Telegoni juga parricidæ.
Fastidiosam desere copiam, et
Molem propinquam nubibus arduis.
Omitte mirari beatæ
Fumum, et opes, strepitumque Romæ.
Plerumque gratæ divitibus vices,
Mundæque parvo sub lare pauperum
Cœnæ, sine aulæis et ostro,
Sollicitam explicuere frontem.
Jam clarus occultum Andromedes pater
Ostendit ignem; jam Procyon furit,
Et stella vesani Leonis,
Sole dies referente siccos.
Jam pastor umbras cum grege languido,
Rivumque fessus quærit, et horridi
Dumeta Sylvani; caretque
Ripa vagis taciturna ventis.
Tu civitatem quis deceat status
Curas, et urbi sollicitus times
Quid Seres, et regnata Cyro
Bactra parent, Tanaisque discors.
Prudens futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premit Deus;

Ven con plantas ligeras;
No de Esula retengante sombrio
Las plácidas laderas,
Ni el bosque ameno de tu Tibur frio,
Ni la campiña cara,
Dó el parricida Telegon reinára.
La abundancia hastiosa
Por venir deja dó mi voz te llama,
Y la torre orgullosa,
Que su cima á las nubes encarama,
Dó admiras embebido
De la alta Roma el humo y el ruido.
Tal vez su casa llena
Trocar al rico por la humilde agrada,
Y tal vez limpia cena
Y pobre hogar, sin púrpura preciada,
Ni tapiz refulgente,
Desarrugaron la cuitosa frente.
Su antes oculta llama
Ya el rubio padre de Andromeda ostenta;
El aire vago inflama
La estrella ya de Procion sedienta,
Y del Leon impío
El astro torna el sofocante estío.
Ya el lánguido ganado
Del fresco arroyo á las orillas guia
El pastor fatigado,
Y de Silvano á la caverna umbria,
Y al bosque en que del viento
El silencio no turba el blando aliento.
De la ciudad cuidoso
Tu pecho en tanto por el bien se agita,
Y del orbe el reposo,
Y los designios del inquieto escita
Observas y del sera,
Y el bactriano que á Ciro obedeciera.
Cubre con denso velo
Próvido un dios el porvenir sombrío
Al humanal anhelo,

Gomme sabee. Tronca ogn' indugio alfine;
Nè a te l' uvido campo tiburtino,
Nè il declive esulan, nè sienti i tuscoli
Gioghi del parricida, a Circe figlio,
Eterno obbietto a l' incantato ciglio.

Il nauseoso lusso e l' ardua mole,
Che de le nubi a la region s' appressa,
É 'l fummo ammirar cessa
Di Roma, e 'l rombo e gli agi, ond' ella è piena.
Grato ben giugner suole
Sovente a' grandi il variar di scena.
Tersa mensa frugal, là dove ammessa
Non è pompa d' arazzi, e non di porpora
In pover tetto, fa sparir le impronte,
Che affanno incide in accigliata fronte.

Già d' Andromeda il padre in ciel rinfiamma
Gli ascosi rai : ve' Procion, che infuria,
Arde di maggior furia
Il celeste lion, or che cocenti
Il Sol d' urente fiamma
Rimena i giorni. Co' languidi armenti,
Del calor troppo a mitigar l' ingiuria
Ombre e rivi il pastor cerca, e de l' orrido
Silvano i dumi; nè d' aura lasciva
Aleggia fiato per la muta riva.

Tu qual meglio a' Quiriti ordin conviensi,
Teco rivolgi e cittadin timore
T' agita il roman core,
Misurando qua' sien disegni orditi
Da' Seri, o che mai pensi
Il già persico Battro, e che gli Sciti
Fra lor discordi. Di notturno orrore
Saggio il futuro involve Giove, e ridesi

Tibur, les coteaux d'Esule, et les sommets du parricide Télégone?

Fuis pour un instant une fastidieuse abondance, et ce palais, dont le faîte est voisin des nues, et laisse à d'autres admirer la fumée, le luxe et le fracas de l'heureuse Rome.

Un changement de scène est agréable aux grands, et sous l'humble toit du pauvre un repas, que recommandent la propreté et la simplicité, sans dais, sans pourpre, a souvent déridé un front sourcilleux.

Déja le père célèbre d'Andromède montre les feux qu'il tenait cachés, déja Procyon et le lion furieux font sentir leur violence, et le soleil nous ramène des jours de sécheresse.

Déja le berger accablé et son troupeau languissant recherchent l'ombrage, les ruisseaux et les bruyères du sauvage Sylvain; la rive silencieuse est abandonnée par les vagabonds zéphirs.

Toi, cependant, tu médites sur ce qui importe à la prospérité de Rome, et ta sollicitude pour la cité s'alarme des projets des Sères, des Bactriens, qui obéirent à Cyrus, et du Tanaïs, fécond en discordes.

Un dieu prudent enveloppe les événements futurs

From the delights, oh! break away,
Which Tibur's marshy prospect yields,
Nor with unceasing joy survey
Fair Æsula's declining fields;
No more the verdant hills admire
Of Telegon, who kill'd his aged sire.
Instant forsake the joyless feast,
Where appetite in surfeit dies,
And from the towered structure haste
That proudly threatens to the skies;
From Rome and its tumultuous joys,
Its crowds, and smoke, and opulence, and noise.
To frugal treats, and humble cells,
With grateful change the wealthy fly,
Where health-preserving plainness dwells,
Far from the carpet's gaudy dye.
Such scenes have charm'd the pangs of care,
And smooth'd the clouded forehead of despair.
Andromeda's conspicuous sire
Now darts his hidden beams from far;
The lion shews his madd'ning fire,
And barks fierce Procyon's raging star,
While Phœbus, with revolving ray,
Brings back the burnings of the thirsty day.
Fainting beneath the swelt'ring heat,
To cooling streams. and breezy shades
The shepherd and his flocks retreat,
While rustic sylvans seek the glades,
Silent the brook its borders laves,
Nor curls one vagrant breath of wind the waves.
But you for Rome's imperial state
Attend with ever-watchful care,
Or, for the world's uncertain fate
Alarm'd, with ceaseless terrors fear:
Anxious what eastern wars impend,
Or what the Scythians in their pride intend.
But Jove, in goodness ever wise,
Hath hid, in clouds of depthless night,

Vorlängst bei mir schon. Reisz vom Verzug dich los!
Nicht ewig Tiburs Auen, und Aesula's
Abhängig Feld mir, noch des Vater-
Mörders Telegonus Höhn betrachtet!

Verlass den ekelnährenden Ueberfluss,
Und deines Burgthurms ragende Wolkenhöh;
Nicht länger schau der stolzen Roma
Rauch und Getümmel und Pracht erstaunt an.

Hat doch dem Reichen holde Veränderung
Und reine Nachtkost unter des Armen Dach
Auch ohne Baldachin und Purpur
Oft die gerunzelte Stirn entfaltet.

Schon hebt verborgnes Feuer Andromeda's
Glanzheller Vater; Procyon raset schon,
Und wild des Löwen Stern in Wahnsinn;
Sol hat die sengenden Tag' erneuert.

Schon sucht der Hirt mit lechzender Herd' erschöpft
Ein Schattenbächlein, und des verwilderten
Silvanus Dickicht; nirgend athmen
Streifende Wind' um die stillen Ufer.

Du sinnst Verfassung, welche das Bürgerwohl
Fest gründ', und sorgsam pflegst du der Stadt, in [Furcht,
Was Serer uns und Cyrus Herrchaft
Baktra, was Tanaïs droh' in Zwietracht.

Vorsichtig hat zukünftiger Zeit Erfolg
In mitternächtlich Dunkel gedrängt ein Gott,

Ridetque, si mortalis ultra
Fas trepidat. Quod adest, memento
Componere æquus; cætera fluminis
Ritu feruntur, nunc medio alveo
Cum pace delabentis Etruscum
In mare, nunc lapides adesos,
Stirpesque raptas, et pecus, et domos
Volventis una, non sine montium
Clamore, vicinæque silvæ,
Cum fera diluvies quietos
Irritat amnes. Ille potens sui,
Lætusque deget, cui licet in diem
Dixisse: Vixi: cras vel atra
Nube polum Pater occupato,
Vel sole puro; non tamen irritum,
Quodcumque retro est, efficiet; neque
Diffinget, infectumque reddet,
Quod fugiens semel hora vexit.
Fortuna sævo læta negotio, et
Ludum insolentem ludere pertinax,
Transmutat incertos honores;
Nunc mihi, nunc alii benigna.
Laudo manentem; si celeres quatit
Pennas, resigno quæ dedit; et mea
Virtute me involvo, probamque
Pauperiem sine dote quæro.

Y de su desear búrlase impío:
Moderado y prudente
Cuida pues de gozar de lo presente,
Que de lo venidero
Un rio imagen es, caro Mecenas,
Ora al piélago fiero
Mansamente rodando sus arenas,
Sus márgenes saltando
Ora, y bosques enteros arrastrando,
Y chozas, y ganados
Y derruidas torres insolentes,
Cuando braman hinchados
De largas lluvias rápidos torrentes,
El pavoroso estruendo
Los ecos de los montes repitiendo.
La plácida alegría
Aquel disfrutará, que de sí dueño
Al fin de cada dia
Pueda decir » Viví " que en bosco ceño
Mañana el claro cielo
Jove ennegrezca con nubloso velo.
O en su alcazar dorado
Haga la antorcha relucir febea;
Pero no lo pasado
Puede él hacer que no pasado sea,
Ni atras volver la hora,
Que huyó una vez con ala voladora.
En despiadado juego,
En afliccion gozandose importuna,
En su capricho ciego
Constante solo la falaz fortuna,
Su fineza liviana
A mi dispensa hoy y á otro mañana.
Si fiel á mi se apega,
Felicitome y gózola. Si al viento
Ligera el ala entrega,
Lo que me dió resígnola contento,
Con mi virtud me abrigo,
Y en mi honrada pobreza honrado sigo.
No á mí jamas, si el noto
Mi nave hiende con su soplo insano,

S' oltre al giusto il mortal timido pensa
L' occhio in quella aguzzar caligin densa.

Deh! provvedi al presente, il resto volge
Del Tebro al par, che con taciti passi
Placidamente or vassi
Verso l' etrusca foce, entro il suo margine;
Tragge or seco e travolge
A la rinfusa, soverchiando ogni argine,
Svelt' arbor, case e gregge e infranti sassi;
E al cader fragoroso, onde si scarica
Le chet' acque a gonfiar, crudel tempesta,
Rimbomba il vicin monte o la foresta.

Lieto e signor di sè vive chi possa
Dire al cader di ciascun giorno, *Io vissi*:
Indi o che d' atra eclissi
Il nuovo sol coprire a Giove piace,
O c' ogni nebbia scossa,
Brillar fa il ciel de la diurna face;
Non fia però che il suo poter nabissi
Nel nulla ciò, che fu; nè vale a rendere
Vano e non fatto quel, che in un baleno
L' ora sommerse del passato in seno.

Fortuna in suo tenor gode maligna,
E insolente e ostinata a giuoco prende
De le umane vicende
La ruota e l' alternar de' suoi favori,
A me talor benigna,
Benigna altrui talor d' incerti onori.
L' inchino stabil Dea; se il vol riprende,
Suoi don rassegno a lei, putta volubile:
Virtù m'è schermo, ed il seguir m'è pregio
Povertà senza fasto e senza sfregio.

d'une nuit épaisse, et rit du mortel qui s'en inquiète au delà de ce qui lui est permis.

Songe seulement à régler le présent avec sagesse; le reste, c'est ce fleuve, tantôt renfermé dans son lit et coulant paisiblement vers la mer de Tyrrhène, tantôt, lorsqu'un affreux déluge a gonflé ses ondes tranquilles, entraînant à la fois arbres, rochers, troupeaux, maisons, et fesant mugir et les montagnes et la forêt voisine.

Celui-là est maître de lui et vit heureux, qui, chaque soir, peut se dire : J'ai vécu.

Que demain Jupiter voile les cieux d'un sombre nuage ou les éclaire d'un soleil pur, il ne peut rien sur le passé, et ne saurait changer ni anéantir ce qu'ont une fois entraîné les heures fugitives.

La fortune, qui se plaît à ses cruels ouvrages et s'obstine dans ses jeux insultants, promène ses inconstantes faveurs : bienveillante aujourd'hui pour moi, demain pour un autre. Fidèle, je la remercie.

Si elle s'enfuit d'un vol rapide, je lui rends ce qu'elle m'a donné, et, m'enveloppant de ma vertu, je prends pour mon lot une honnête pauvreté.

All that in future prospect lies,
Beyond the ken of mortal sight,
And laughs to see vain man opprest
With idle fears, and more than man distrest.
Then wisely form the present hour;
Enjoy the bliss which it bestows;
The rest is all beyond our power,
And like the changeful Tiber flows,
Who now beneath his banks subsides,
And peaceful to his native ocean glides;
But when descends a sudden shower
And wild provokes his silent flood,
The mountains hear the torrent roar,
And echoes shake the neighbouring wood,
Then swollen with rage he sweeps away
Uprooted trees, herds, dwellings to the sea.
Happy the man and he alone,
Who master of himself can say,
To-day at least hath been my own,
For I have clearly liv'd to-day :
Then let to-morrow's clouds arise,
Or purer suns o'erspread the cheerful skies.
Not Jove himself can now make void
The joy, that wing'd the flying hour;
The certain blessing once enjoy'd
Is safe beyond the Godhead's power;
Nought can recall the acted scene,
What hath been, spite of Jove himself, hath been.
But Fortune, ever-changing dame,
Indulges her malicious joy,
And constant plays her haughty game,
Proud of her office to destroy;
To-day to me her bounty flows,
And now to others she the bliss bestows.
I can applaud her while she stays,
But if she shake her rapid wings,
I can resign, with careless ease,
The richest gifts her favour brings,
Then folded lie in virtue's arms,
And honest poverty's undower'd charms.

Und lacht, wenn Staubgeschlecht hinausstrebt
Ueber gemessenes Ziel. Was da ist,

Das ordn' in Gleichmut. Anderes flutet hin,
Dem Strome gleich, der jezt in Umuferung
Sanftwallend zum Etruskermeer sich
Windet; und jezt mit Gestein, das abschoss,

Entraffte Baumstämm', Heerd' auch, und Häuser auch,
Fortrollt gemeinsam, nicht bei gedämpftem Hall
Der Berg' umher und naher Waldung;
Wann dér zerschwemmende Guss die stillen

Quellbäch' emporreizt. Jener ist eigner Herr
Und wohlgemut, wem täglich das Wort geziemt:
Heut lebt' ich! morgen hüll' in Sturmnacht
Jupiter dunkel den Pol, er hell' ihn

In Sonnenklarheit; nimmer Vereitelung
Dem, was vorbei ist, schaffet er, oder kann
Umbildend unvollendet machen,
Was die entfliehende Stund' hinweghob.

Fortuna, froh grausamer Geschäftigkeit,
Fort spielt sie rastlos Spiele des Uebermuts,
Und tauscht der Ehr' unstäten Glanz, bald
Mir, und dem anderen bald gewogen.

Bleibt jene, wohl denn! Regt sie die Fittige
Zur Flucht, gelassen geh' ich zurück, und hüll'
In meine Tugend mich, und redlich
Tracht' ich zu seyn in entblöszter Armut.

Non est meum, si mugiat Africis
Malus procellis, ad miseras preces
Decurrere, et votis pacisci,
Ne Cypriæ, Tyriæque merces
Addant avaro divitias mari.
Tunc me biremis præsidio scaphæ,
Tutum per Ægæos tumultus
Aura feret, geminusque Pollux.

ODE XXX. — AD MELPOMENEN.

Exegi monumentum ære perennius,
Regalique situ pyramidum altius;
Quod non imber edax, non Aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series, et fuga temporum.
Non omnis moriar; multaque pars mei
Vitabit Libitinam: usque ego postera
Crescam laude recens, dum Capitolium
Scandet cum tacita virgine pontifex.
Dicar, qua violens obstrepit Aufidus,
Et qua pauper aquæ Daunus agrestium
Regnavit populorum, ex humili potens,
Princeps Æolium carmen ad Italos
Deduxisse modos. Sume superbiam
Quæsitam meritis, et mihi Delphica
Lauro cinge volens, Melpomene, comam.

A interesado voto
Se me verá acudir, ni á ruego vano,
Porque del mar mugiente
No mi riqueza la riqueza aumente.
Hundida al seno obscuro,
Al fragil bote lanzaréme pronto:
Ufano allí y seguro,
Me sacarán del encrespado ponto
Los hermanos de Helena
Y aura propicia á la tranquila arena.

ODA XXX.

Glorioso monumento,
Mas alto que de Egipto las reales
Tumbas piramidales,
Alzeme, y mas que el bronce duradero,
Que ni boreas violento
Destruir pueda, ni hórrido aguacero,
Ni el tiempo revolando,
Y mil siglos y mil tras si dejando.

Del rio del olvido
No mi alto nombre se hundirá en el lodo,
Ni moriré yo todo.
Será mi gloria celebrada en tanto
Que al Capitolio erguido
La vestal siga al sacerdote santo,
Y cantará la fama
Donde el Aufido violento brama,

Y dó un pueblo guerrero
En suelo rigio seco y caluroso
Dauno, ya poderoso,
Que el metro eolio á la latina lira
Ajusté yo el primero.
Musa, el orgullo ostenta, que te inspira
Tu mérito eminente,
Y del laurel de Apolo orla mi frente.

Non è da me con femminil mestizia,
Se l' arbor strida al furiar de' Noti,
Correre a prieghi e a voti,
Patteggiando col ciel che a l' avid' onda
Non accrescan dovizia
E di Cipri le merci e di Golconda.
Sovra burchiello allor, c' agil sornuoti
Spinto a due remi, fra tempeste e folgori,
Salvo a solcar l' egèo, sarà mio duce
Suave auretta e 'l gemino Polluce.

ODE XXX. — A MELPOMENE.

Di bronzo più durevole,
Più di piramid' alto,
Cui pioggia edace, o Borea
Con prepotente assalto,
Cui di vicende il volgere,
O il vol del vecchio alato
Possa non ha d' abbattere,
Ho un monumento alzato.
Non fia che basti a chiudere
Me breve tomba intero;
Di me gran parte indocile
Fia d' Ecate a l' impero.
Laude fra' tardi posteri
Farà ch' io, qual per fresca
Aura arbuscel, più vegeto
Ognor m' innovi e cresca,
Sinchè le sacre ascendere
Capitoline scale
Fia vista col Pontefice
La tacita Vestale.
Fiero ove mugge l' Aufido,
Di Dauno su le sponde,
Già re d' agresti popoli,
Povero or fiume d' onde,
Da l' imo suolo a l' etere
Diran ch' io seppi alzarmi,
Primier su cetra italica
Cigno d' eolï carmi.
Superba or va, Melpomene,
De' meritati allori,
C' alto innaffiati sorgono
Da' lunghi miei sudori,
E aprendo un bel sorridere
Il labbro, omai circonda,
O Diva, a me le tempie
De l' apollinea fronda.

Lorsque le mât de mon navire mugit sous les vents d'Afrique, il ne m'appartient pas de descendre à de misérables prières et de composer avec Neptune, pour obtenir que mes marchandises de Chypre et de Tyr n'aillent pas augmenter les richesses d'une mer avare.

Un esquif à deux rames, un vent propice et les deux jumeaux me conduiront en sûreté à travers les flots tumultueux de l'Égée.

ODE XXX.

J'ai achevé un monument plus durable que le bronze, plus élevé que les pyramides, bâties par des mains royales ; les pluies corrosives, l'aquilon furieux, la série sans nombre des années, la fuite du temps, rien ne saurait le détruire.

Je ne mourrai pas tout entier, la meilleure partie de moi-même échappera à la Parque, et tant que la vestale silencieuse montera auprès du pontife au Capitole, chaque jour rajeunira et augmentera ma gloire.

Dans ces lieux où mugit l'impétueux Aufide, dans ces champs desséchés où Daunus, s'élevant de son humble fortune, régna sur des populations agrestes, on dira que, le premier, j'introduisis la cadence éolique dans le vers latin.

Melpomène, prends un légitime orgueil, et viens en souriant ceindre ma chevelure du laurier delphique.

Though the mast howl beneath the wind,
I make no mercenary prayers,
Nor with the gods a bargain bind
With future vows, and streaming tears,
To save my wealth from adding more
To boundless ocean's avaricious store;
Then in my little barge I 'll ride,
Secure amid the foamy wave,
Calm will I stem the threatening tide,
And fearless all its tumults brave
Even then perhaps some kinder gale,
While the twin-stars appear, shall fill my joyful sail.

Nicht mir gemäsz ists, kracht von des Afrikus
Orkan der Mastbaum, kläglich emporzuflehn,
Und durch Gelübd' einhandeln, dass nicht
. Cyprische Waar' und die Fracht von Tyrus
Des Meeres Habsucht fülle mit neuem Schatz.
Mich wird im doppelrudrigen Kahne dann
Gesichert durch Aegäeraufruhr
Tragen die Luft und der Zwilling Pollux.

ODE XXX. — TO MELPOMENE.

More durable than brass, the frame
Which here I consecrate to fame;
Higher than pyramids that rise,
With royal pride, to brave the skies;
Nor years, though numberless the train,
Nor flight of seasons, wasting rain,
Nor winds, that loud in tempests break,
Shall e'er its firm foundation shake.
Nor shall the funeral pyre consume
My fame; that nobler part shall bloom,
And with unfading youth improve,
While to th' immortal fane of Jove
The vestal maids, in silent state
Ascending, on the pontiff wait.
Where Aufidus with deafning waves,
And rapid course impetuous raves,
And where a poor, enervate stream
From banish'd Daunus takes its name,
O'er warlike realms who fix'd his throne,
Shall Horace, deathless bard, be known,
Who first attempted to inspire
With Grecian sounds the Roman lyre.
With conscious pride, O Muse divine,
Assume the honours justly thine;
With laurel wreaths my head surround,
Such as the god of verse have crown'd.

ODE XXX. — AN MELPOMENE.

Denkmal steht, was ich schuf, ewiger als Metall,
Ueber Königesbau und Pyramid' erhöht:
Das kein modernder Guss, kein ungezähmter Nord
Wegzumalmen vermag, noch ungezähleter
Jahre Reih', und hinab rollender Zeiten Flucht.

Nicht ganz duld' ich den Tod; und der Verwesung wird
Mein nicht wenig entgehn. Immer geherrlichter
Wachs' ich künftig wie neu; weil mit der schweigenden
Jungfrau zum Kapitol steiget der Pontifex.

Mich nennt mancher, wo wild brauset der Aufidus,
Und wo, dürftig der Flut, Daunus den ländlichen
Völkerstämmen geherrscht: dass ich, aus niederem
Hoch, der erste gelenkt Aeolerharmonie
Zum italischen Laut. Nimm den erhabnen Stolz,
Den Verdienst dir gewann, und, o Melpomene,
Huldreich gürt' um das Haar delfischen Lorber mir!

ODES D'HORACE.

LIVRE QUATRIÈME.

TEXTE LATIN.

TRADUCTION EN VERS ESPAGNOLS PAR BURGOS;

— EN VERS ITALIENS PAR GARGALLO;

— EN FRANÇAIS ET EN PROSE PAR MONFALCON;

— EN VERS ANGLAIS PAR FRANCIS;

— EN VERS ALLEMANDS PAR VOSS.

ODE I. — AD VENEREM.

Intermissa, Venus, diu
Rursus bella moves. Parce, precor, precor.
Non sum qualis eram bonæ
Sub regno Cynaræ. Desine dulcium
Mater sæva Cupidinum,
Circa lustra decem flectere mollibus
Jam durum imperiis: abi
Quo blandæ juvenum te revocant preces.
Tempestivius in domo
Pauli, purpureis ales oloribus,
Commessabere Maximi,
Si torrere jecur quæris idoneum.

Namque et nobilis, et decens,
Et pro sollicitis non tacitus reis;
Et centum puer artium,
Late signa feret militiæ tuæ.
Et quandoque potentior
Largis muneribus riserit æmuli,
Albanos prope te lacus
Ponet marmoream sub trabe Cypria.
Illic plurima naribus
Duces thura, lyræque, et Berecynthiæ
Delectabere tibiæ
Mistis carminibus, non sine fistula.

ODA I. — A VENUS.

Y ¿ tornas en mi pecho
A encender, Venus, la pasada guerra?
Piedad, piedad, ó diosa;
No soy ya lo que un dia,
Cuando á la bella Cinara queria.

No á diez lustros cercano,
A mí ya duro, á tu coyunda blanda
De nuevo atarme quieras:
Menos, menos rigores,
Madre cruel de plácidos Amores.

Vuela donde te llaman
De ardiente juventud los tiernos ruegos,
Y si abrasar deseas
Sensible, blando pecho,
Vuela de Paulo só el dorado techo.

Vuela, ciprina diosa,
Sobre las alas de tus cisnes canos;
Rie allí, y goza, y juega,
Que es noble, comedido
Y elocuente en favor del afligido;

Y de gracias sin cuento
Y prendas tales, Venus, adornado,
Que de él esperar puedes,
Que estienda tus blasones,
Y por dó quier tremole tus pendones.

El, si mas venturoso,
Del pródigo rival á triunfar llega,
En suntuoso templo,
Dó el agua de Alba bate
Una estatua de marmol alzaráte.

ODE I. — A VENERE.

Dopo lunga tregua, o madre
Degli Amori, a che maligna
Torni a muover armi e squadre?
Pace, pace deh Ciprigna!
Più non son qual vissi io già
Sotto a Cìnara benigna.
Cessi in te la volontà
Di piegare a molli imperi
Me indurito da l' età.
Dieci lustri ho quasi interi:
Vanne ov' odi giovinetto
Stuol, che voti fa sinceri.
Co' purpurei cigni al tetto
Va di Massimo, se un core
Arder brami non inetto.
Esca quivi avrai migliore;
Ei de' mesti rei sostegno,
Ei d' età, di grazie fiore,
Di cent' arti illustre ingegno,
Può ampiamente trionfali
Spiegar l' arme del tuo regno.
E se i doni liberali
Preferito amante arriva
A schernir de' suoi rivali;
Degli albani laghi in riva
Farà sotto cipria trave
Te dal marmo sorger viva.
Lì di molto incenso grave
Fia che levisi a lambire
Le tue nari aura suave.
Frigï flauti, avene e lire,
Misti suoni d' ogni genere
Ti fia grato quivi udire.

ODE I. — A VÉNUS.

Eh quoi, Vénus, tu renouvelles une guerre interrompue depuis long-temps ! Épargne-moi, je t'en conjure, épargne-moi.

Je ne suis plus ce que je fus sous l'empire de l'aimable Cynare.

Cesse, mère cruelle des tendres Amours, cesse de vouloir plier à tes douces lois un homme que dix lustres ont endurci.

Va où t'appellent les prières d'une caressante jeunesse, et si tu veux trouver un cœur qui puisse brûler de tes flammes, dirige tes cygnes aux ailes éclatantes vers la demeure plus convenable de Paulus Maximus.

Noble, plein de graces, défenseur éloquent de l'accusé tremblant, orné de mille talents divers, ce jeune homme portera au loin tes étendards.

Lorsque, vainqueur par ton secours, il se rira des riches présents d'un rival, une statue de marbre te sera érigée par lui près du lac d'Albe, sous un toit de citronnier.

Là tu nageras dans des flots d'encens ; là, pour

ODE I. — TO VENUS.

Again new tumults fire my breast ;
Ah spare me, Venus, let thy suppliant rest ;
Alas ! I am not now the swain
I was in Cynara's good-natur'd reign.

Fierce mother of the loves, no more
Attempt to bend me to thy charming power,
Harden'd with age ; but swift repair
Where youth invokes thee with the soothing prayer.

Would you enflame, with young desire,
A bosom worthy of thy purest fire,
To Paulus guide, a welcome guest,
Thy purple swans, and revel in his breast.

Of noble birth, and graceful made,
Nor silent when affliction claims his aid,
The youth, of hundred conquering arts,
Shall wave thy banners wide o'er female hearts ;

But if thy powerful aid he prove,
And laughs at rivals, who with gifts make love,
Thou in a citron dome shalt stand,
Form'd by the sculptor's animating hand ;

There shall th' abundant incense flame,
And thou transported quaff the rising steam,
While all the powers of music join
To raise the song with harmony divine.

ODE I. — AN VENUS.

Lang' entfremdete Venus, du
Regest wieder den Kampf? Gnade mir, Gnad'! Ich bin
Nicht mehr jener, den Cinara
Einst so milde beherrscht! End', o des lieblichen

Amors grausame Zeugerin,
Sanft zu lenken durch Zwang einen erharteten,
Dem sein zehentes Lustrum naht !
Geh, wo Jünglinge dir flehen mit Schmeichelruf !

Weit wohlzeitiger schwebest du
Festlich, von dem Gespann purpurner Schwân' erhöht,
Dort in Maximus Paulus Haus,
Wenn ein wackeres Herz du zu entflammen suchst.

Er, ein edeler Knab', und hold,
Und nicht stumm in dem Schutz banger Gerichteten,
Und unzählicher Künste reich,
Wird im Dienste dir weit tragen das Siegspanier.

Und sobald er dem schenkenden
Nebenbuhler zum Hohn glücklicher lachen wird,
Stellt er hart am Albanersee
Dich aus Marmor empor, unter dem Cedernbau.

Froh dort athmest du reichlichen
Weihrauch ; und, der Gitarr' und berecyntischen
Opfertibien zugesellt,
Labt dich süszer Gesang, unter Syringenton.

Illic bis pueri die
Numen cum teneris virginibus tuum
Laudantes, pede candido
In morem Salium ter quatient humum.
Me nec fœmina, nec puer
Jam, nec spes animi credula mutui,
Nec certare juvat mero,
Nec vincire novis tempora floribus.

Sed cur, heu! Ligurine, cur
Manat rara meas lacryma per genas?
Cur facunda parum decoro
Inter verba cadit lingua silentio?
Nocturnis te ego somniis
Jam captum teneo, jam volucrem sequor,
Te per gramina Martii
Campi, te per aquas, dure, volubiles.

ODE II. — AD JULUM ANTONIUM.

Pindarum quisquis studet æmulari,
Jule, ceratis ope Dædalea
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina ponto.

Monte decurrens, velut amnis, imbres
Quem super notas aluere ripas,
Fervet, immensusque ruit profundo
Pindarus ore,

Allí de mil pebetes
Aspirarás la plácida fragancia,
Y de liras y albogues
Entre el suave encanto
Deleitaráte el melodioso canto.
Tu loor cada dia
Dirán dos veces niños y doncellas,
Y en albo pie la tierra.
De los salios á usanza,
Batirán ledos en alegre danza.
En mi edad no me place
Ya competir en apurar las copas,
Ni esperanzas me alhagan
De premiados amores,
Ni mis sienes ceñir de frescas flores.
Mas ¿por qué, Ligurino,
Mis mejillas tal vez lágrimas bañan?
¿Por qué, por qué turbado,
De mi facundia en mengua,
Se hielan las palabras en mi lengua?
Ora soñando creo
Estrecharte en mis brazos; ya volando
Por el campo de Marte
Te sigo, cruel; ora
Por enmedio de la onda bullidora.

ODA II. — A JULIO ANTONIO.

De cera en alas se levanta, Julio,
Quien competir con Píndaro ambicione,
Icaro nuevo, para dar al claro
Piélago nombre.
Cual de alto monte despeñado rio,
Que hinchan las lluvias y sus diques rompe,
Hierbe, é inmenso con raudal profundo
Píndaro corre;

Ogni dì fanciulle tenere
Ben due volte in quella stanza,
Te cantando, o bella Venere,
E fanciulli, com' è usanza
Presso i Saliï, il piè festevole
Batteran tre volte in danza.
Donna o putto od ingannevole
Me non più lusinga adesca
Di sperato amor scambievole.
Grigio crin cigner di fresca
Rosa or più non è per me,
Nè di Bacco pugna o tresca.
Ma perchè rado, perchè
Va rigandomi la faccia,
Ligurino, il pianto, oimè!
L' agil lingua perchè agghiaccia
Nel fervor di caldo aringo,
E a mio scorno avvien che taccia?
Ne' notturni sogni io fingo
Te, crudel, che fuggi a volo,
E che il corso io dietro spingo
Or pel marzio erboso suolo,
Per le instabil' onde or volto
A seguirti, ed al lacciuolo
Talor parmi che ti ho colto.

ODE II. — A GIULO ANTONIO.

Su cerea dedalèa piuma si leva
Chi tenta, o Giulo, Pindaro emulare,
E alfin nome da lui fia che riceva
Il vitreo mare:
Qual per piogge crescente oltre la sponda
Fiume da l' erta ruinoso sbocca,
Pindaro ferve immenso, e da profonda
Foce trabocca;

te charmer, la lyre, le haut-bois et la flûte de Bérécynthe mêleront leurs accords; là, deux fois le jour, de jeunes hommes et de tendres vierges, célébrant ta divinité, frapperont trois fois la terre de leur pied d'albâtre à la manière salienne.

Pour moi, plus de jeune ami, plus de jeune fille, plus de crédule espoir d'un tendre retour : il ne me convient ni de lutter avec un buveur, ni de ceindre mes tempes de fleurs fraîches écloses.

Mais hélas! Ligurinus, pourquoi une larme furtive coule-t-elle le long de mes joues? pourquoi mes lèvres, naguère éloquentes, sont-elles closes tout-à-coup par un honteux silence?

Déja la nuit, dans mes songes, je crois te saisir; j'accompagne tes pas rapides sur le gazon du champ de Mars, et je te poursuis, cruel, à travers les ondes mobiles.

ODE II. — A JULIUS ANTONIUS.

Jules, celui qui essaie de rivaliser Pindare s'appuie sur les ailes de cire qu'imagina Dédale, et il donnera son nom au crystal des mers.

Tel qu'un fleuve, grossi par les pluies, tombe dn haut des monts et méconnaît ses rives, telle immense et profonde se précipite la parole de Pindare.

There shall the youths and virgins pay
To thee their grateful offerings twice a-day,
Like Saliau priests the dance shall lead,
And many a mazy measure round thee tread.

For me, alas! those joys are o'er,
For me the vernal garland blooms no more;
No more the feats of wine I prove,
Nor the delusive hopes of mutual love.

But why, ah! fair one, still too dear,
Steals down my cheek th' involuntary tear?
Or why, thus faulter o'er my tongue
The words, which once harmonious pour'd along?

Swift through the fields, and flowing streams,
I follow thee in visionary dreams,
Now, now I seize, I clasp thy charms,
And now you burst, ah cruel! from my arms.

ODE II. — TO ANTONIUS IULUS.

He, who to Pindar's height attempts to rise,
Like Icarus, with waxen pinions tries
His pathless way, and from the venturous theme
Shall leave to azure seas his falling name.
As when a river, swollen by sudden showers
O'er its known banks, from some steep mountain pours,
So in profound, unmeasurable song
The deep-mouth'd Pindar, foaming, pours along.

Zweimal Tages erheben dort
Dich, o Göttin, vereint Knaben und Mägdelein,
Die mit schimmerndem Fusz den Grund,
Nach der Salier Art, stampfen im Drittelschlag.

Mich reizt weder die Jugendlust,
Noch antwortender Lieb' eitele Hoffnung mehr,
Noch wetteifernder Bacchustrunk,
Noch die Schläfen im frisch duftenden Blumenkranz.

Doch was, ach! Ligurinus, was
Rinnt mir heimlich die Thrän' über die Wangen hin?
Was doch hemmt die Beredsamkeit,
Dass unrühmlich im Wort lallend die Zunge stockt?

Oft im nächtlichen Traumgesicht
Halt' ich fest dich umarmt; oft dem entflatternden
Folg' ich über das Rasenfeld
Mavors, folg' ich, wo Flut, Grausamer, dich unwallt!

ODE II. — AN ANTONIUS JULUS.

Wer sich anstrengt Pindaros nachzueifern,
Julus, durch Dädalische Wachsbeflüglung
Strebt er kaum aufwärts, der krystallnen Meerflut
Bald ein Benamer.
Gleich dem bergabrollenden Strom, vom Regen
Ueber sein uraltes Gestad' ernähret,
Braust einher grenzlos aus getiefter Mündung
Pindaros strudelnd :

Laurea donandus Apollinari;
Seu per audaces nova dithyrambos
Verba devolvit, numerisque fertur
Lege solutis;
Seu Deos, regesve canit, Deorum
Sanguinem, per quos cecidere justa
Morte Centauri, cecidit tremendæ
Flamma Chimæræ;
Sive, quos Elea domum reducit
Palma cœlestes, pugilemve, equumve
Dicit, et centum potiore signis
Munere donat;
Flebili sponsæ juvenemve raptum
Plorat, et vires, animumque, moresque
Aureos deducit in astra, nigroque
Invidet Orco.
Multa Dircæum levat aura cycnum,
Tendit, Antoni, quoties in altos
Nubium tractus; ego apis Matinæ
More, modoque,
Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, circa nemus, uvidique
Tiburis ripas, operosa parvus
Carmina fingo.
Concines majore poeta plectro
Cæsarem, quandoque trahet feroces

Por siempre digno del laurel de Apolo,
En metro libre y peregrinas voces
Los atrevidos ditirambos ora
Nobles entone;

Ora á los Dioses, á los reyes ora,
Progenie escelsa de los Dioses loe,
De los Centauros y la atroz Quimera
Los domadores;

O al pugil claro, que la elea palma
Al cielo eleva, ó rápidos bridones
Inmortalice en canto duradero
Mas que los bronces;

O llore al joven al amor robado,
O aureas costumbres, ánimo y blasones
Alce á los astros, porque torpe olvido
Nunca los borre.

Sostiene el aura al cisne de Dircea,
Si de las nubes se alza á las regiones;
Mientras de Tibur, Julio, en el sombrio
Húmedo bosque,

Pequeño ajusto cabe la onda pura
En largo afan al metro mis canciones,
En largo afan, cual la industriosa abeja
Liba las flores.

Con mejor plectro cantarás tu á Cesar,
Cuando potente á los sicambros dome,

Degno di serto delfico o trascorre
Ne' ditirambi audace e mentre innesta
Novelle voci, d' ogni metro abborre
Legge molesta;

O numi canta e re, de' numi prole,
Onde i Centauri fur puniti e vinti,
E a la Chimera ne l' orrende gole
I fochi estinti;

O vanta eroe, che da l' eléo cimento
Di lotta e corso tornisi immortale
A' patrï lari, e don gli fa, che a cento
Statue prevale;

O giovine rapito ad egra moglie
Plora, e l' alma, il vigor, l' aureo costume
Fra gli astri riponendone, il ritoglie
Di Stige al fiume.

Molt' aura, Anton, il teban cigno innalza,
Quando l' arduo trasvola aereo regno:
Seguendo io d' ape di matina balza
L' arte e l' ingegno,

I grati nel succiar timi indefesso;
Per tiburtine fonti e boschi ombrosi
Picciol qual io mi son, miei carmi intesso
Laboriosi.

Tu canterai con maggior plettro, o vate,
Cesar, quand' e' trarrà pel sacro monte

Il est toujours digne du laurier d'Apollon, soit que dans ses audacieux dithyrambes il déroule un langage nouveau et s'élance dans des nombres sans lois, soit qu'il chante les dieux et leurs fils, ces rois par qui les centaures périrent d'un juste trépas, et par qui tomba la chimère aux flammes épouvantables; soit qu'il dise l'athlète ou le coursier que la palme éléenne ramène dans leur demeure, et leur fasse un don plus précieux que cent statues, ou soit que, pleurant un jeune époux ravi à son épouse désolée, il élève aux cieux sa force, son courage, ses mœurs, dignes de l'âge d'or, et le dérobe au noir abyme des enfers.

Ainsi, Antonius, un souffle puissant soutient le cygne de Dircé toutes les fois qu'il prend son sublime essor vers les nues.

Mais moi, semblable à l'abeille laborieuse du mont Matinus, qui recueille autour des bois et le long des frais rivages du Tibre le suc délicieux du thym, je compose péniblement mes humbles vers.

Tu chanteras d'un ton plus sublime, tu chanteras César, alors que, le front ceint d'un laurier mérité, il traîne sur la sacrée colline les féroces Sicambres.

Well he deserves Apollo's laurel'd crown,
Whether new words he rolls enraptur'd down
Impetuous through the Dithyrambic strains,
Free from all laws, but what himself ordains;

Whether in lofty tone sublime he sings
The deathless gods, or god-descended kings,
With death deserv'd who smote the Centaurs dire,
And quench'd the fierce Chimæra's breath of fire:

Or whom th' Olympic palm, victorious prize!
Immortal crowns, and raises to the skies,
Wrestler or steed — with honours that outlive
The mortal fame, which thousand statues give:

Or mourns some hapless youth in plaintive lay,
From his fond, weeping bride, ah! torn away,
His manners pure, his courage, and his name,
Snatch'd from the grave, he vindicates to fame.

Thus when the Theban swan attempts the skies,
A nobler gale of rapture bids him rise;
But like a bee, which through the breezy groves,
With feeble wing and idle murmurs roves,

Sits on the bloom, and with unceasing toil
From thyme sweet-breathing culls his flowery spoil;
So I, weak bard! round Tibur's lucid spring,
Of humble strain laborious verses sing.

'Tis thine with deeper hand to strike the lyre,
For Cæsar's glory shall his bard inspire,

Werth des apollonischen Lorberlaubes;
Ob er durch wildtaumelnde Dithyramben
Neue Laut' hinwälzt, und den Schwung des Rhythmos
Ohne Gesetz schwingt;

Ob er Gottheit tönt, und den gottentsprossnen
Königsstamm, durch welchen gestraft der frevle
Bergcentaur hinsank, und gestraft Chimära's
Schrecklicher Gluthauch;

Ob er nun, wen elische Palm' in Himmels-
Wonnen heimführt, Kämpfer der Faust und Siegsross,
Singt, und Denkmal stellt, das vor hundert Bildern
Ehrengeschenk ist;

Oder Brautwehklag' um den Tod des Jünglings
Weint, und Kraft, Mannsinn und des goldnen Alters
Sitten hoch zum Aether entführt, und dunklem
Erebus misgönnt.

Viel des Luftschwungs hebt den Dircäerschwan auf;
Wann er auch, Antonius, dringt in hohe
Wolkenräum'. Ich selbst, dem Matinerbienlein
Aehnlich geartet,

Das sich Kost aus Thymus in Fleisz und Arbeit
Nippend sucht: so rings am Gehölze Tiburs
Und der Bäch' Umuferung bild' ich Kleiner
Mühsame Liedlein.

Tön' o du, Hochsänger, mit vollerm Anschlag
Cäsars Lob; wann einst er gezähmt emporführt

Per sacrum clivum, merita decorus
Fronde, Sicambros;
Quo nihil majus, meliusve terris
Fata donavere, bonique Divi,
Nec dabunt, quamvis redeant in aurum
Tempora priscum.
Concines lætosque dies, et urbis
Publicum ludum, super impetrato
Fortis Augusti reditu, forumque
Litibus orbum.
Tum meæ (si quid loquar audiendum)
Vocis accedet bona pars; et, o sol
Pulcher! o laudande! canam, recepto
Cæsare, felix.
Tuque dum procedis, Io triumphe!
Non semel dicemus, Io triumphe!
Civitas omnis, dabimusque Divis
Thura benignis.
Te decem tauri, totidemque vaccæ,
Me tener solvet vitulus, relicta
Matre, qui largis juvenescit herbis
In mea vota,
Fronte curvatos imitatus ignes
Tertium lunæ referentis ortum,
Qua notam duxit, niveus videri,
Cætera fulvus.

Que ate á su carro, y triunfador sus sienes
Lauro decore.

Nada mas grande ni mejor al suelo
Que Cesar dieron los benignos Dioses,
Ni darán nunca, aunque la edad de oro
Plácida torne.

Del fuerte Augusto en la anhelada vuelta
Dirás de Roma el júbilo conforme,
Dirás del foro libres de querellas
Los artesones.

Y, si es que oida ser mi voz merece,
¡Dia felice! cantaré yo entonces,
Cargado Cesar á nosotros vuelve
Hoy de blasones.

Y ¡triunfo, triunfo! todos entonemos,
Mientras la pompa al Capitolio corre,
Y arder hagamos en honor al cielo
Suaves olores;

Y tú diez vacas Julio con diez toros,
Y yo un ternero destetado inmole,
Que á la segur en la pradera opima
Ya se dispone.

El corvo disco de naciente luna
Su frente imita, que lunar ornóle
Cual nieve blanco; de color el resto
Todo de bronce.

I Sicambri, di frondi meritate
Cinto la fronte;

Di cui non fero i numi, e 'l fato amico,
Nè a la terra faranno il più giocondo
Dono, o 'l più grande, benchè a l' oro antico
Ritorni il mondo.

Canterai 'l foro d' ogni lite muto,
Et i pubblici ludi, e il lieto giorno,
Quando d' Augusto il forte abbia ottenuto
Roma il ritorno.

Mia Musa ancor (se a la mia Musa lice
Tanto sperar) O Sol, dirà, che rendi
Cesare a noi! quanto seren, felice,
Lodato splendi!

E mentre tu, Vivi! Trionfa! esclami;
Tutti ripeterem: Trionfa! Vivi!
E arderemo odorosi timiami
A' fausti Divi.

Tu diece tori e dieci vacche serba:
Miei voti a scior, divezzo un vitellino,
Che ingiovanisce fra lietissim' erba,
Io già destino.

Lunar del capo in cima arco e' pareggia,
Quando terzo il suo lume ha in ciel ridesto;
Nivea una striscia in fronte gli biancheggia,
Falbo nel resto.

Les destins n'ont rien donné de meilleur et de plus grand à l'univers, et, lorsqu'ils nous rendraient les temps anciens de l'âge d'or, les dieux bienveillants ne feraient pas à la terre un présent plus beau.

Tu chanteras et ces jours d'allégresse, et le forum, libre de procès, et Rome, célébrant le retour enfin obtenu du vaillant César.

Alors, si ma voix est digne d'être entendue, elle s'unira à la tienne, et je m'écrierai : O beau jour, jour mémorable, jour heureux qui nous rends César! Et, pendant sa marche triomphale, Rome entière et moi nous répéterons mille fois : Triomphe! triomphe! et nous offrirons aux dieux propices des flots d'encens.

Tu leur dois dix taureaux et une génisse : moi, je leur ai voué un jeune taureau qui déja, séparé de sa mère, croît dans mes gras pâturages.

Ses cornes naissantes imitent le croissant lumineux de la lune à son troisième lever ; un signe d'un blanc de neige est empreint sur son front, et le reste de son corps est de couleur fauve.

When he, with laurel crown'd, the meed of war,
Drags the fierce Gaul at his triumphal car;

Than whom the gods ne'er gave, or bounteous Fate
To human kind a gift more good or great,
Nor from their treasures shall again unfold,
Though time roll backward to his ancient gold.

Be thine the festal days, the city's joys,
The forum silenc'd from litigious noise,
The public games for Cæsar safe restor'd
A blessing oft with pious vows implor'd.

Then, if my voice can reach the glorious theme,
Thus will I sing amid the loud acclaim —
Hail brightest sun; in Rome's fair annals shine,
Cæsar returns — eternal praise be thine.

As the procession awful moves along,
Let shouts of triumph fill our joyful song;
Repeated shouts of triumph Rome shall raise,
And to the bounteous gods our altars blaze.

Of thy fair herds twice ten shall grateful bleed,
While I, with pious care, one steerling feed:
Wean'd from the dam, o'er pastures large he roves,
And for my vows his rising youth he proves;

His horns like Luna's bending fires appear,
When the third night she rises to her sphere;
And, yellow all the rest, one mark there glows,
Full in his front, and bright as winter snows.

Durch der Weih' Anhöhn, in verdientem Festlaub,
Starre Sikambrer :

Ueber den nichts gröszres der Erd' und bessres
Nichts das Schicksal gab, und die Huld der Götter,
Noch hinfort je giebt, ob erneut in Gold auch
Glänze die Urzeit.

Töne du, wie fröhliche Tag' und ringsher
Spiel die Stadt darbeut, da zurück ersehnet
Kam der Held Augustus, wie leer der Rechtes
Händel der Markt ist.

Dann, wo Ich auch rede, was Ohr verdienet,
Werd' ich laut einstimmen, und : O du Sonne,
Hehre du, preisvolle, durch Cäsars Heimkehr
Selige! sing' ich.

Und weil Du vollwandelst : Ió Triumf! dann
Rufen wir nicht Einmal : Ió Triumf! dann
Ruft die Stadt ringsum ; und gestreut wird Weihrauch
Segnenden Göttern

Dich befrein zehn Farren und zehn der Kühe ;
Mich ein zart Stierkalb, nach verlassner Mutter,
Das, umgrünt vom Kraute, zum Jüngling anwächst :
Meinem Gelübde :

Auf der Stirn nachahmend das krumme Feuer
Luna's, die neu kehret zum dritten Aufgang ;
Wo das Mal abzeichnet, wie Schnee vom Ansehn,
Uebrigens röthlich.

ODE III. — AD MELPOMENEN.

Quem tu, Melpomene, semel
Nascentem placido lumine videris,
Illum non labor Isthmius
Clarabit pugilem, non equus impiger
Curru ducet Achaico
Victorem, neque res bellica Deliis
Ornatum foliis ducem,
Quod regum tumidas contuderit minas,
Ostendet Capitolio;
Sed quæ Tibur aquæ fertile præfluunt,
Et spissæ nemorum comæ,
Fingent Æolio carmine nobilem.

Romæ principis urbium
Dignatur soboles inter amabiles
Vatum ponere me choros,
Et jam dente minus mordeor invido.
O, testudinis aureæ
Dulcem quæ strepitum, Pieri, temperas!
O, mutis quoque piscibus
Donatura cycni, si libeat, sonum!
Totum muneris hoc tui est,
Quod monstror digito prætereuntium
Romanæ fidicen lyræ:
Quod spiro et placeo, si placeo, tuum est.

ODA III. — A MELPOMENE.

El mortal, ó Musa,
El mortal dichoso,
Que al nacer tu mires
Con benignos ojos,
No del pugilado
Entre Istmico polvo
Buscará la palma,
Ni irá victorioso
En carro tirado
Por lozanos potros;
Ni ornadas sus sienes
Del laurel de Apolo,
Alzarále insigne
Triunfo al Capitolio,
Por haber postrado
Reyes orgullosos:
Mas del fresco Tibur
Los limpios arroyos,
Y la cabellera
Del bosque frondoso
Al son celebrando
Del laud eolio,
Hará con su canto
Su nombre famoso.
De vates suaves
Contarme en los coros
Se digna ya Roma
Señora del globo,
Y ya no me muerde
El diente envidioso.
O tú, la que templas
Mi citara de oro,
O tú, la que al mudo
Morador del ponto
Dar puedes del cisne
El canto sonoro,
Beneficio es tuyo,
Si príncipe todos
Por dó quier me muestran
Del laud ausonio:
Si vivo, si agrado,
Don es tuyo solo.

ODE III. — A MELPOMENE.

Chi d' un raggio, o Melpomene,
Di tua pupilla amica
Fu degno sin dal nascere,
Non lottator fia celebre
Per istmica fatica;

Tratto non fia da rapido
Corsier su carro acheo
Fra' plausi, nè Vittoria,
Cinto di fronda delfica
Il mostrerà al Tarpeo

Duce, in cui ruppe il tumido
Fiotto di re orgogliosi:
Ma chiaro in carme eolio
L' acque il faran di Tivoli,
E' folti boschi ombrosi.

De la gran Roma, principe
De le città, consente
La prole me fra' lirici
Cori arrolar; e invidia
Men fier già vibra il dente.

Musa, che il dolce temperi
Suon de la cetra d' oro;
Che dar d' un cigno a' mutoli
Pesci ben puoi, se piacciati,
Il gorgheggiar canoro,

Per te del plettro ausonio
Me citarista addita
Il passeggier: se vivono
Miei carmi, e piaccion; godono
Per te favore e vita.

ODE III. — A MELPOMENE.

Celui que tu auras regardé une fois d'un œil favorable au moment de sa naissance, Melpomène, ne se rendra pas célèbre aux combats du ceste dans les jeux isthmiques ; on ne le verra point conduisant en vainqueur dans l'Achaïe son char attelé de rapides coursiers ; ses exploits guerriers ne le montreront pas au Capitole, le front ceint de laurier, pour avoir brisé les menaces de rois orgueilleux.

Mais les eaux qui arrosent les rives fertiles de Tibur, et la chevelure touffue des bois rendront illustres ses chants éoliens.

La reine des cités, Rome, m'a jugé digne de prendre place dans l'aimable chœur des poëtes, et déja je sens moins profondément les morsures de l'envie.

O toi, Piéride, qui règles le doux frémissement de ma lyre d'or, toi qui donnerais même la voix du cygne aux muets poissons, si je suis montré du doigt aux passants comme le maître de la lyre romaine, c'est à toi seule que je le dois ; c'est par toi seule que je respire et que je plais, s'il est vrai que je plaise.

ODE III. — TO MELPOMENE.

He, on whose natal hour the queen
Of verse hath smil'd, shall never grace
The Isthmian gauntlet, or be seen
First in the fam'd Olympic race :

He shall not after toils of war,
And taming haughty monarchs' pride,
With laurel'd brows conspicuous far,
To Jove's Tarpeian temple ride :

But him, the streams which warbling flow
Rich Tibur's fertile vales along,
And shady groves, his haunts, shall know
The master of th' Æolian song.

The sons of Rome, majestic Rome!
Have plac'd me in the poet's quire,
And envy, now or dead or dumb,
Forbears to blame what they admire.

Goddess of the sweet-sounding lute,
Which thy harmonious touch obeys,
Who canst the finny race, though mute,
To cygnet's dying accents raise.

Thy gift it is, that all, with ease,
Me prince of Roman lyrics own;
That, while I live, my numbers please,
If pleasing, is thy gift alone.

ODE III. — AN MELPOMENE.

Wen Melpomene, Du einmal
Sahst mit gütigem Aug', als er geboren ward :
Nicht wird solchen der Isthmuskampf
Durch Fausttugend erhöhn ; nicht in Olympia's

Rennbahn trägt ihn ein Sturmgespann,
Als Obsieger; auch nie führet in delischem
Lorberkranz den Eroberer,
Weil er malmte den Troz schwindelnder Könige,

Glanzvoll zum Kapitol Triumf.
Aber Wellengeräusch fruchtbarer Tiburaun,
Und dichtgrünender Haine Nacht,
Wird äolischen Geist hoher Gesäng' ihm wehn.

Der weltherrschenden Romaburg
Anwachs würdiget mich in der gelobeten
Sänger heiligen Chor zu reihn;
Und schon weniger nagt neidischer Zahn an mir.

O, die goldenem Saitenspiel
Harmonieen entlockt, Göttin Pieria's!
O die selber dem stummen Fisch
Mächtig wäre des Schwans Töne nach Lust zu leihn!

Ganz dein Ehrengeschenk ist dies!
Dass der Finger des Volks mich im Vorübergehn
Als romanischen Lautner zeigt;
Dass ich lebt' und gefiel, wenn ich gefiel, ist dein!

ODE IV. — DRUSI LAUDES.

Qualem ministrum fulminis alitem
(Cui rex Deorum regnum in aves vagas
Permisit, expertus fidelem
Jupiter in Ganymede flavo),
Olim juventus et patrius vigor
Nido laborum propulit inscium;
Vernique, jam nimbis remotis,
Insolitos docuere nisus,
Venti paventem; mox in ovilia
Demisit hostem vividus impetus;
Nunc in reluctantes dracones
Egit amor dapis, atque pugnæ:
Qualemve lætis caprea pascuis
Intenta, fulvæ matris ab ubere
Jam lacte depulsum leonem,
Dente novo peritura vidit:
Videre Rhætis bella sub Alpibus
Drusum gerentem et Vindelici: quibus
Mos unde deductus per omne
Tempus Amazonia securi
Dextras obarmet, quærere distuli;
Nec scire fas est omnia: sed diu
Lateque victrices catervæ,
Consiliis juvenis revictæ,
Sensere quid mens rite, quid indoles
Nutrita faustis sub penetralibus

ODA IV. — ELOGIO DE DRUSO.

Cual águila rapante,
Armigera de Jove denodada,
A quien el Dios tonante
El reino dió de la familia alada,
Cuando á las altas sedes
Trasladó fiel al rubio Ganimedes;

Impetuoso aliento
Y valor heredado la lanzaron
Primero al vago viento,
Y las auras mas tarde la enseñaron
De fin de primavera
A surcar asustada la ancha esfera;

Los brios juveniles
Enemigo empujáronla furioso
Despues á los rediles,
Y, fuerte en fin, sobre el dragon sañoso,
Con bien seguro vuelo,
De presa y lides la arrojó el anhelo;

O cual la juguetona
Cabra, paciendo en el opimo prado,
De la roja leona
Ve correr al cachorro destetado,
Y teme de su enojo
Y su naciente garra ser despojo;

Asi al pie combatiendo
De los Réticos Alpes miró á Druso
El Vindelicio horrendo,
De hacha amazona acostumbrado al uso;
Y su nacion que antes
Triunfó de cien naciones arrogantes,

Del joven héroe un dia
Por la prudencia y el valor domada,
Probó lo que podia
Una indole felice cultivada
Só faustos artesones,
Y de Augusto el amor por los Nerones.

ODE IV.

Come l' alato de' fulminei strali
Ministro, cui già diede
Regno su quanti augei dispiegan alì
De' numi il re, poichè se l' ebbe fido
Nel biondo Ganimede,
Che ignaro volator spinser dal nido
Istinto e giovinezza, e quando riede
Seren di nembi 'l polo,
D' april gli etesï venti omai l' addestrano
Timido ancor a non usato volo:
Poi fra gli ovil lo scaglia a ruotar l' ugna
Fier impeto rabbioso;
Quindi l' aizza amor d' esca e di pugna
A guerreggiar con riottosi draghi:
O come generoso
Lion, spoppato appena, che divaghi
Dal sen di fulva madre: al prato erboso
La cavriuola intenta
Il mira, e già ne le tremanti viscere
Fitto il dente novel le par che senta;
De l' alpi rezie a piè tal vider Druso
Portar mortifer' armi
I Vindelici immani, a cui lung' uso
(Qual ne sia la cagion) perchè le dure
Destre non mai disarmi
De la termodontèa fulgida scure,
Vano indagar l' oscura origin parmi.
Perpetuo ebber costume
Così pugnar; nè lice al temerario
Mortal tutto saper, quant' ei presume.
Ma voi per tanta etade in tanta guerra
O sempre vincitrici
Squadre, cui giovenil consiglio atterra,
Provaste or già qual tocchi altero segno
Sotto benigni auspici
Un' indole nudrita, e un culto ingegno,
E qual ne' due Neron germi felici
D' Augusto si trasfonda
La paterna virtù, come in suoi teneri
Rampolli pianta si rinnova e infronda.

ODE IV. — ÉLOGE DE DRUSUS.

Tel l'oiseau, ministre de la foudre, à qui Jupiter, souverain des dieux, permit l'empire sur les errants habitants des airs, après l'avoir trouvé fidèle envers le blond Ganymède, chassé de son nid au printemps sous un ciel sans nuages, par sa jeunesse, sa force héréditaire, et son ignorance de la fatigue, s'effraie du vent et tente, d'une aile timide, des efforts inexpérimentés; puis bientôt, d'un essor rapide, fond en ennemi sur le bercail, et maintenant, avide de proie et de combats, s'élance sur des dragons furieux; tel un jeune lionceau, à peine séparé de la mamelle de sa mère, se montre dans de riants pâturages au tendre chevreau que sa dent naissante doit faire périr: tel apparut le jeune Drusus lorsqu'il porta la guerre sur les Alpes rhétiques aux Vindéliciens, le bras armé de la hache de l'amazone, par un antique usage dont j'ai négligé de rechercher l'origine.

Qui peut tout savoir? Victorieuses au loin depuis long-temps, et maintenant vaincues par les sages conseils d'un jeune homme, ces hordes ont éprouvé ce que peut un esprit, un naturel nourri dans un sanctuaire fortuné, et l'influence de l'ame paternelle d'un Auguste sur le sang des Nérons.

ODE IV. — THE PRAISES OF DRUSUS.

As the majestic bird of towering kind,
Who bears the thunder thro' th' ethereal space,
(To whom the monarch of the gods assign'd
Dominion o'er the vagrant feather'd race,
His faith approv'd, when to the distant skies
From Ida's top he bore the Phrygian prize)

Sprung from his nest, by sprightly youth inspir'd,
Fledg'd, and exulting in his native might,
Novice to toils, but as the clouds retir'd,
And gentler gales provok'd a bolder flight,
On sailing wings through yielding air explor'd
Unwonted paths, and panted while he soar'd:

Anon to ravage in the fleecy fold,
The glowing ardour of his princely heart
Pour'd the beak'd foe; now more maturely bold
With talons fierce precipitant to dart
On dragons fell, reluctant in the fray;
Such is his thirst for battle, and for prey.

Or as a lion through the forest stalks,
Wean'd by the tawny dam from milky food;
A goat descries him from her flowery walks,
First doom'd to stain his youthful jaws with blood:
So Drusus look'd tremendous to his foes,
Beneath the frozen height of Alpine snows.

The Rhœtian bands beheld him such in war,
Those daring bands, who with triumphant joy
Were wont to spread their baneful terrors far,
Tam'd by the conduct of the martial boy,
Felt what true courage could achieve, when led,
By bright example, and by virtue bred;

Felt how Augustus whith paternal mind
Fir'd the young Neroes to heroic deeds,
The brave and good are copies of their kind

ODE IV. — LOB DES DRUSUS.

So wie den donnertragenden Adeler,
Dem Zeus die Herrschaft streifender Vögel gab,
Der Götter Fürst, ihn treu erfahrend
Bei Ganymedes dem blondgelockten,

Vormals die Jugend und die ererbte Kraft
Dem Nest entdrängt, unkundig der Arbeit ihn,
Und milder schon, nach dunklen Schauern,
Lenzliche Wind' ungewohnte Schwüng' ihm,

Dem bangen Neuling, lehreten; bald zur Hürd'
Als Feind ihn abstürzt feuriger Ungestüm,
Nun gegen Drachenbrut, die anringt,
Treibt die Begierde des Mahls und Kampfes:

So wie im fröhlich nährenden Thal das Reh
Ihn, dem die falbe Mutter die Brust verbot,
Den milchentwöhnten Leun, vom jungen
Zahne bestimmt zu verbluten, sahe:

So sahn am Abhang rhätischer Alpenhöhn
Mit Krieg den Drusus walten Vindeliker:
(Woher entstammter Brauch aus Urzeit
Dort amazonischer Art Bewaffnung

Der Rechten darbot, lehnt' ich zu forschen ab;
Nicht alles durchschaun dürfen wir!) doch die lang'
Und weit umher siegreichen Schaaren,
Wieder durch Jünglingsrath besieget,

Posset, quid Augusti paternus
In pueros animus Nerones.
Fortes creantur fortibus et bonis.
Est in juvencis, est in equis patrum
Virtus; nec imbellem feroces
Progenerant aquilæ columbam.
Doctrina sed vim promovet insitam,
Rectique cultus pectora roborant.
Utcumque defecere mores,
Dedecorant bene nata culpæ.
Quid debeas, o Roma, Neronibus,
Testis Metaurum flumen, et Hasdrubal
Devictus, et pulcher fugatis
Ille dies Latio tenebris,
Qui primus alma risit adorea;
Dirus per urbes Afer ut Italas,
Ceu flamma per tædas, vel Eurus
Per Siculas equitavit undas.
Post hoc secundis usque laboribus
Romana pubes crevit, et impio
Vastata Pœnorum tumultu
Fana Deos habuere rectos.
Dixitque tandem perfidus Hannibal:
Cervi luporum præda rapacium,
Sectamur ultro, quos opimus
Fallere, et effugere est triumphus.
Gens, quæ cremato fortis ab Ilio
Jactata Tuscis æquoribus, sacra,

Hijo bueno y brioso
El padre engendra valeroso y pio;
Muestra el bridon fogoso,
Muestra el novillo de su raza el brio,
Ni el águila guerrera
A la paloma tímida el ser diera.
Mas las sábias lecciones
La virtud heredada fortalecen;
Los tiernos corazones
Enseñanza y egemplos robustecen,
Y allí dó el vicio brilla,
Luego la mejor índole mancilla.
Cuánto, cuánto has debido,
Roma á los Claudios, gritan el Metauro,
Y Asdrubal destruido,
Y el felíz dia en que de verde lauro
Orláranos y gloria
Riendo la abundancia y la victoria;
En que el nubloso velo
Vió roto Italia por la vez primera,
Des que su triste suelo,
Cual llama en la maleza, recorriera
El feroz africano,
O cual euro en el golfo siciliano.
A nuestros campeones
Nuevos triunfos de entonces coronaron,
Inmortales blasones;
Y en los templos, que un tiempo devastaron
Los púnicos furores,
Se levantaron dioses vengadores.
Y ¿ « en pos de esos guerreros,
Cuando valiera mas saber huillos,
De los leones fieros
A ser mísera presa, cervatillos
Corremos asustados? "
Dijo Anibal en ecos lastimados.
« Tal como el roble añoso,
Que en la alta cima del feraz Algido
Del ramage pomposo

Nasce dal pro dal forte il forte e 'l prode;
Così da la virtude
De' padri 'l toro, ed il destriero ha lode;
Nè mai di generose aquile figlia,
Uscita de le mude
Fissò colomba imbelle al sol le ciglia.
Disciplina l' innata indole schiude,
Forza il cultor le porge;
Che se natura dal costume vincasi,
Langue il buon seme, e vizio e infamia sorge.

Quanto a' Neron tu debbi, o Roma, attesta
Ed il Metauro e 'l vinto
Asdrubale e 'l bel dì, che al Lazio infesta
Terse la nebbia, e rise al fin primiero
Di luce e gloria cinto;
Quel dì, che vide sovr' agil destriero
Scorrer l' itale terre, a fuga spinto,
L' Afro già tanto audace,
Com' Euro suol pe' sican flutti, o rapida
Fiamma, che d' una passi a l' altra face.

Crebbe d' allor la gioventù latina
Di sempre fauste imprese,
E' templi che gemean fra la ruina
De l' african profanator tumulto,
Le dive al suol prostese
Statue vider risorte al roman culto.
Di cervi (Annibal perfido a dir prese)
Greggia noi siam, che anela
De' lupi offrirsi a la vorace rabbia,
Cui vince assai chi fugge e lor si cela.

Gente, che da l' ars' Ilio infra' perigli,
E l' eolie tempeste
Recò guerriera a le tirrene sponde

Des braves naissent les braves ; le courage du taureau et du coursier revivent dans leurs enfants, et l'aigle belliqueux n'engendre point la timide colombe.

Mais l'éducation développe cette force innée, une adroite culture augmente la vigueur de l'ame, et le vice ternit un heureux naturel, si les mœurs n'ont point été épurées.

Rome, que ne dois-tu pas aux Nérons ! j'en prends à témoin et le fleuve Métaure, et Asdrubal vaincu, et ce beau jour qui vit fuir le nuage de maux qui couvrait l'Italie, ce jour qui vit la victoire nous sourire pour la première fois, depuis que le cruel Africain parcourait nos cités, comme la flamme vole au travers des pins résineux, ou comme l'Eurus bondit sur les mers de Sicile.

Dès ce moment la jeunesse romaine grandit au milieu de ses heureux efforts, et nos temples ravagés par la sacrilége violence des Carthaginois virent se relever leurs dieux abattus.

Enfin le perfide Annibal s'écria : « Cerfs livrés en proie à des loups ravisseurs, nous poursuivons ces guerriers, tandis que le plus glorieux triomphe serait de les tromper et de les fuir ! » Sorti, plein de vie, des cendres de Troie, et battu de la tempête sur les mers

---

In steers laborious; and in generous steeds
We trace their sires; nor can the bird of Jove,
Intrepid, fierce, beget th' unwarlike dove.

Yet sage instructions to refine the soul,
And raise the genius, wondrous aid impart,
Conveying, inward as they purely roll,
Strength to the mind aud vigour to the heart:
When morals fail, the stains of vice disgrace
She fairest honours of the noblest race.

How much the grandeur of thy rising state
Owes to the Neroes, Rome imperial, say;
Witness Metaurus and the dismal fate
Of vanquish'd Asdrubal, and that glad day,
Which first auspicious, as the darkness fled,
O'er Latium's face a tide of glory shed.

Through wide Hesperia's towering cities, crush'd
With hideous fall and desolation dire,
Impetuous, wild the Carthaginian rush'd,
As through the pitchy pines destructive fire
Devours its course, or howling Eurus raves,
And posting rides the mad Sicilian waves.

The Roman youth, still growing by their toils,
Have reap'd the harverst of the vengeful sword,
And seen those temples, which were once the spoils
Of Tyrian rapine, to their gods restor'd;
When faithless Hannibal at length express'd
The boding sorrows of his anxious breast:

Like stags, of coward kind, the destin'd prey
Of ravening wolves, we unprovok'd defy
Those, whom to baffle is our fairest play,
The proudest triumph we can boast, to fly;
For mark that race, from burning Troy which bore
Their sons and sages to the Latian shore:

Empfanden, was doch Seele von edlem Trieb,
Wohl aufgenähret unter des Heiles Dach,
Vermochte, was Augustus Vater-
Herz für die Söhne vom Stamm des Nero.

Ein gut Geschlecht wird Guten und Biederen;
Am Ross erscheint, am Farren erscheint der Mut
Der Väter; nicht wehrlose Tauben
Werden gezeugt vom beherzten Adler.

Doch Lehre fördert innerer Tugend Keim,
Und rechter Anbaú stärkt mit Gedeihn das Herz;
Sobald der Sitten Zucht ermangelt,
Schänden, was edel entspross, die Laster.

Was du, o Roma, deinen Neronen dankst,
Zeug' ist Metaurus Strömung und Asdrubals
Hinsturz, und nach verscheuchtem Dunkel
Latiums herrlicher Tag in Klarheit,

Der hold zuerst anlächelt' in Ueberfluss;
Da grass der Afer Italerstädte durch,
Wie Glut durch Kiengehölz, wie Eurus
Durch die sikulische Wog', einherfuhr.

Nunmehr erhub sich glücklicher stets im Kampf
Die Römerjugend, und von entweihendem
Karthageraufruhr öde Tempel
Stellten empor die gestürzten Götter.

Und endlich sprach der trügende Hannibal:
Den Hirschen ähnlich, reiszender Wölfe Raub,

Natosque, maturosque patres
Pertulit Ausonias ad urbes,
Duris ut ilex tonsa bipennibus
Nigræ feraci frondis in Algido,
Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes, animumque ferro.
Non hydra secto corpore firmior
Vinci dolentem crevit in Herculem,
Monstrumve submisere Colchi
Majus, Echioniæve Thebæ.
Merses profundo, pulchrior evenit.
Luctere, multa proruet integrum
Cum laude victorem, geretque
Prælia conjugibus loquenda.
Carthagini jam non ego nuntios
Mittam superbos: occidit, occidit
Spes omnis, et fortuna nostri
Nominis, Hasdrubale interempto.
Nil Claudiæ non efficient manus,
Quas et benigno numine Jupiter
Defendit, et curæ sagaces
Expediunt per acuta belli.

ODE V. — AD AUGUSTUM.

Divis orte bonis, optime Romulæ
Custos gentis, abes jam nimium diu:
Maturum reditum pollicitus patrum
Sancto concilio, redi.

Despoja la segur, y de ella herido
Nuevo vigor recibe,
Y con pompa mayor brota y revive,
Tal es la hueste osada,
Que del ponto por medio los embates,
De Ilion incendiada
Los tiernos hijos, salvos los Penates,
Y los padres ancianos
Trajo en fin á los campos italianos.
No á Alcides combatia,
Que de verse vencido se irritaba,
Mas feroz la hidra impia,
A quien el hierro fuerzas aumentaba,
Ni tan horrible fiera
Tebas jamas ni Colcos produjera.
Si los sumes al ponto,
Con brillo se alzarán; si emprenden lides,
Postrar los verás pronto
A los mas vigorosos adalides,
En hazañas gloriosas
Dando de que hablar siempre á sus esposas.
No ya nuncios de holganza
Enviaré á Cartago ú de victoria:
Finó nuestra esperanza;
Hundió con nuestro lustre y nuestra gloria
De Asdrubal el estrago
La fortuna del nombre de Cartago.
¿A qué la Claudia gente,
A qué no bastará? Jove supremo
Con su favor potente
Siempre la escuda, y en el riesgo estremo
Jamas la desampara
La noble calma, la prudencia rara.

ODA V. — A AUGUSTO.

Conservador de la Romulea gente,
Gran príncipe que al suelo
Dió favorable el cielo,
¡Ay! harto estás ya ausente;
Torna á tu pueblo triste,
Torna, cual al senado lo ofreciste.

I sacri lari, i vecchi padri e' figli,
Qual fra l' atre foreste,
Di folt' arbor su l' Algido feconde,
Quercia, cui srami acuta scure agreste,
Lacerata e percossa;
Da quell' acciar, che la percuote e lacera,
Forza ritrae maggiore e maggior possa.

Ripullular più intrepidi non vide
De l' Idra i tronchi membri,
Già già cruccioso d' esser vinto Alcide;
Nè avvien che Colco, o l' echionia Tebe
Mostro maggior rimembri,
Emerso un dì da l' animate glebe.
L' affondi in mar? Sorge più bel. Ti assembri
In lotta? Il vincitore
Lodata atterra, integro ancor: de l' inclite
Sue geste inni ordiran le ausonie nuore.

Non a Cartago altier di mia vittoria
Spedirò messaggiere.
Cadde, cadde ogni speme, e già la gloria
Del nostro nome con Asdrubal giacque.
Nulla a le claudie schiere
Facil non fia, s' alta difesa piacque
Torne a' numi; se omai tra le guerriere
Più perigliose prove
Guida lor fassi e saldo scudo il provido
Senno d' Augusto ed il favor di Giove.

ODE V. — AD AUGUSTO.

Prole di fausti numi, o de' Quiriti
Duce eccelso e custode, ahi troppo il giorno
Del rivederti indugi a' roman liti!
Al santo ordin de' Padri il tuo ritorno

toscanes, ce peuple apporta aux villes de l'Ausonie ses enfants, ses vieillards et ses dieux. Ainsi le chêne vigoureux, que le tranchant de la hache a dépouillé de ses branches dans les noires forêts de l'Algide, s'accroît de ses blessures et de ses pertes, et, sous le fer lui-même, est vivifié par une sève plus abondante !

Les têtes de l'Hydre coupées ne renaissent pas plus obstinées pour s'élancer contre Hercule indigné de ne pouvoir vaincre, et jamais Thèbes l'échionienne et Colchos n'enfantèrent un monstre plus difficile à terrasser.

On la plonge dans l'abyme, elle reparaît plus belle ; on lutte avec elle, elle terrasse son ennemi jusqu'alors victorieux, et livre de glorieux combats que raconteront les épouses.

Non, je n'enverrai plus à Carthage de superbes messages ; c'en est fait, c'en est fait, tout notre espoir et la fortune de notre nom ont péri avec Asdrubal !

Il n'est rien que les mains des Néron ne puissent accomplir : un dieu bienveillant, Jupiter, les protége, et leurs soins prévoyants les dégagent de tous les périls de la guerre !

ODE V. — A AUGUSTE.

Prince dont la naissance fut un bienfait des dieux, généreux protecteur de la race de Romulus, c'est prolonger trop long-temps ton absence ! Reviens, tu avais promis un prompt retour au sénat.

That race, long tost upon the Tuscan waves,
Are like an oak upon the woody top
Of shaded Algidus, bestrow'd with leaves,
Which, as keen axes its green honours lop,
Through wounds, through losses no decay can feel,
Collecting strength and spirit from the steel.

Not Hydra stronger, when dismember'd, rose
Against Alcmæna's much-enduring son,
Grieving to find, from his repeated blows
The foe redoubled, and his toil begun ;
Nor Colchis teem'd, nor Echionian Thebes
A feller monster from their bursting glebes.

In ocean plunge them, up they buoy more bright;
At arms oppose them, they shall rout your train
In force united, and approv'd in fight,
With total ruin on the dusty plain,
And battles wage, to be the future boast
Of their proud consorts o'er our vanquish'd host.

To lofty Carthage I no more shall send
Vaunts of my deeds, and heralds of my fame ;
My boundless hopes, alas! are at an end
With all the flowing fortune of our name :
Those boundless hopes, that flowing fortune, all
Are dash'd, and bury'd in my brother's fall.

The Claudian race, those favourites of the skies,
No toil shall damp, no fortitude withstand,
Superior they to difficulties rise,
Whom Jove protects with an indulgent hand;
Whom cautious cares, preventing wiles afar,
Guide through the perils of tumultuous war.

ODE V. — TO AUGUSTUS.

Propitious to the sons of earth
(Best guardian of the Roman state)
The heavenly powers beheld thy birth,
And form'd thee glorious, good, and great;
Rome and her holy fathers cry, thy stay
Was promis'd short, ah ! wherefore this delay?

Verfolgen wir sie selbst, die wahrlich
Meiden und fliehn wie ein Hochtriumf ist !

Dies Volk, das kraftvoll, ilischem Brand' entrückt,
Durch Sturm der Tuskerwogen sein Heiliges,
Und Söhn' und hochgereifte Väter
Trug in das Reich der Ausonenburge:

Wie wenn die Steineich' Aexte mit Macht behaun
Auf Höhn des dunkellaubigen Algidus ;
Durch Schaden, durch Gemord', entlehnt es
Mut und Gewalt von dem Eisen selber !

Nicht wuchs die Hydra stärker aus Wund' erneut
Dem, als besiegt schon, eifernden Herkules ;
Nicht nährt' ein gröszres Ungeheuer
Kolchis im Schoosz, und Echions Thebe !

Versenkts in Meerflut, herrlicher steigts hervor ;
Ringt gegen, plötzlich streckt es in frischer Kraft
Den Sieger preisvoll, und vollendet
Kämpfe, der Gattinnen Wonnerzählung !

Nicht fürder send' ich stolze Verkündiger
Zu dir, Karthago ! Nun ist entflohn, entflohn !
Die Hoffnung ganz, und unsres Namens
Ehre, da Asdrubal sank, geschwunden !

Nichts wahrlich, was nicht Claudierarm vollbringt !
Dieweil mit Segenswinke sie Jupiter
Vertheidigt, und stetswache Sorgfalt
Löset aus spitzigen Jähn des Krieges !

ODE V. — AN AUGUSTUS.

Milder Götter Geschlecht, Romulus Volke du
Bester Hüter, entfernt weilst du zu lange schon !
Heimkehr ohne Verzug hast du dem Väterrath
Angelobet; o kehre heim !

Lucem redde tuæ, dux bone, patriæ :
Instar veris enim vultus ubi tuus
Affulsit populo, gratior it dies,
Et soles melius nitent.
Ut mater juvenem, quem Notus invido
Flatu Carpathii trans maris æquora
Cunctantem spatio longius annuo
Dulci detinet a domo,
Votis, ominibusque et precibus vocat,
Curvo nec faciem littore demovet;
Sic desideriis icta fidelibus
Quærit patria Cæsarem.
Tutus bos etenim rura perambulat;
Nutrit rura Ceres, almaque Faustitas;
Pacatum volitant per mare navitæ;
Culpari metuit Fides;
Nullis polluitur casta domus stupris;
Mos et lex maculosum edomuit nefas;
Laudantur simili prole puerperæ;
Culpam pœna premit comes.
Quis Parthum paveat? quis gelidum Scythen?
Quis, Germania quos horrida parturit,
Fœtus incolumi Cæsare? quis feræ
Bellum curet Iberiæ?
Condit quisque diem collibus in suis,
Et vitem viduas ducit ad arbores;

Vuelve su luz á la afligida Roma;
Que á tus hijos apena
Tu luz blanda y serena,
Cual primavera asoma,
Mas claro que solia
Alumbra el sol al venturoso dia.
Cual á hijo caro con ferviente voto
Demanda madre amante,
Que, allá del mar bramante
El envidioso noto
Retiene encadenado,
Del dulce hogar paterno separado;
Sus ojos de la playa carcomida
No aparta, el ruego blando
Al cielo levantando;
Tal la patria impelida
De su leal anhelo,
Busca en Cesar su gloria y su consuelo.
Por tí la lenta vaca en la pradera
Paciendo va segura;
Ceres la mies madura;
Nave hiende velera
La onda sosegada,
Y no teme la fe ser violada.
No el vicio el casto hogar torpe inficiona;
Del hijo parecido
Al esposo querido
Se engrie la matrona;
Ley y costumbre enfrena;
Compañera del crímen es la pena.
¿Quién los hijos de la hórrida Germania,
Ni al medo enfurecido,
Ni al escita aterido,
De la feroz Espania
Quién temerá la guerra,
Mientras que Cesar rija la ancha tierra?
El dia en su heredad las vides pasa
A los olmos ufano
Maridando el villano,

Promettesti vicin : riedi e si renda
Il suo splendore al tuo natio soggiorno.
Ove tuo volto a noi di nuovo splenda,

Sembra che torni april, volgon più chiari
I giorni e 'l Sol par che più raggi accenda.
Qual madre, a cui spirar di Noti avari

Un verno e due lungi dal dolce nido
Ritenga il figlio oltre i carpatï mari,
Prega, fa voti, nè dal curvo lido

Gli occhi disvia, così la Patria chiede
Cesar col cor, col labbro ardente e fido.
Securo il bue pe' campi or tua mercede

Va errando; i campi Cerere feconda
Ed Ubertà; d' ogni ombra è tersa Fede:
Vola il nocchier per la pacific' onda;

Non osa Stupro co la destra oscena
Toccar del letto marital la sponda:
Legge e vertù le infami colpe infrena;

Prole simil caste le madri addita;
Va compagna al delitto ognor la pena.
Chi, salvo Augusto, il Parto e 'l freddo Scita,

Chi di Germania gli orridi rampolli,
Chi teme Iberia audace in campo uscita?
Chiude il suo dì ciascun ne' propï colli,
Le viti a' pioppi intreccia, e le giocondé

Rends, excellent prince, la lumière à ta patrie. Image du printemps, dès que ton auguste visage brille radieux devant ton peuple, le jour s'écoule plus doux et le soleil rayonne d'un plus vif éclat.

Ainsi que la mère dont le Notus jaloux retient le fils depuis plus d'une année au delà de la mer de Carpathus, loin du doux toit paternel, appelle son enfant de ses vœux et de ses prières, consulte les augures, et ne peut détacher ses regards des sinuosités du rivage, ainsi la patrie, pressée de tendres désirs, te redemande, ô César!

Lorsque César est parmi nous, le bœuf erre en sûreté dans les prairies; Cérès et l'heureuse Abondance fécondent nos champs; les navires volent sur les mers tranquilles, et la bonne foi s'alarme d'un reproche.

Nos chastes familles ne sont plus profanées par l'adultère; les lois et les mœurs domptent le vice, et les traits des enfants deviennent l'éloge des mères; le châtiment suit et atteint le crime.

Qui redouterait le Parthe, le Scythe au sol glacé, ou les fils monstrueux qu'enfanta la Germanie? Qui prendrait souci des armes du féroce Ibère lorsque César respire?

Le Romain passe le jour entier sur ses coteaux, et marie la vigne à l'ormeau solitaire; le soir, il revient

Come then, auspicious prince, and bring,
To thy long gloomy country, light,
For in thy countenance the spring
Shines forth to cheer thy people's sight;
Then hasten thy return, for, thou away,
Nor lustre has the sun, nor joy the day.
As a fond mother views with fear
The terrors of the rolling main,
While envious winds, beyond his year,
From his lov'd home her son detain;
To the good gods with fervent prayer she cries,
And catches every omen as it flies;
Anxious she listens to the roar
Of winds that loudly sweep the sky;
Nor fearful from the winding shore,
Can ever turn her longing eye;
Smit with as faithful and as fond desires,
Impatient Rome her absent lord requires.
Safe by thy cares her oxen graze,
And yellow Ceres clothes her fields:
The sailor ploughs the peacefur seas,
And earth her rich abundance yields;
While nobly conscious of unsullied fame,
Fair honour dreads th' imputed sense of blame.
By thee our wedded dames are pure
From foul adultery's embrace;
The conscious father views secure
His own resemblance in his race:
Thy chaste example quells the spotted deed,
And to the guilt thy punishments succeed.
Who shall the faithless Parthian dread,
The freezing armies of the north,
Or the fierce youth, to battle bred,
Whom horrid Germany brings forth?
Who shall regard the war of cruel Spain,
If Cæsar live secure, if Cæsar reign?
Safe in his vineyard toils the hind,
Weds to the widow'd elm his vine,
'Till the sun sets his hill behind
Then hastens joyful to his wine,
And in his gayer hours of mirth implores
Thy godhead to protect and bless his stores.

Segne wieder mit Licht, edeler Fürst, dein Land!
Denn sobald, wie der Lenz, heiter dein Angesicht
Zugelächelt dem Volk, fröhlicher eilt der Tag,
Heller stralt ihm der Sonnenschein.

Wie die Mutter den Sohn, welchen mit neidischem
Hauch der zögernde Süd jenseit karpatischer
Meereswogen bereits über des Jahres Frist
Vom behaglichen Haus' entfernt,

Fromm durch Zeichen und Flehn, fromm mit Gelübden [ruft,
Und vom krummen Gestad nimmer das Antliz kehrt:
So mit bangem Gefühl inniger Zärtlichkeit
Sucht dich, Cäsar, das Vaterland.

Denn nun wandelt der Stier sicher die Flur hindurch;
Ceres nähret die Flur segnend mit Fruchtbarkeit:
Durch friedseliges Meer fliegen die Segeler;
Und untadliche Treue gilt.

Nicht schamlose Begier kränket ein keusches Haus;
Strenge Sitt' und Gesez tilgte des Frevels Schmach;
Vatergleiches Geschlecht ehret die Wöchnerin;
Strafe folget der Schuld gesellt.

Wer scheut Parther, und wer frostige Scythen nun?
Wer die grässliche Brut, welche Germania
Aufsäugt, weil unversehrt Cäsar uns lebt? o wen
Schreckt iberische Kriegeswut?

Froh verlebet den Tag jeder auf eignen Höhn,
Und die Rebe zur Braut giebt er dem Wittwerbaum;

Hinc ad vina redit lætus, et alteris
Te mensis adhibet Deum.
Te multa prece, te prosequitur mero
Defuso pateris, et Laribus tuum
Miscet nomen, uti Græcia Castoris,
Et magni memor Herculis.
Longas ô utinam, dux bone, ferias
Præstes Hesperiæ! dicimus integro
Sicci mane die, dicimus uvidi,
Cum sol Oceano subest.

ODE VI. — AD APOLLINEM ET DIANAM.

Dive, quem proles Niobæa magnæ
Vindicem linguæ, Tityosque raptor
Sensit, et Trojæ prope victor altæ
Phthius Achilles,
Cæteris major, tibi miles impar;
Filius quamvis Thetidos marinæ
Dardanas turres quateret tremenda
Cuspide pugnax:
Ille, mordaci velut icta ferro
Pinus, aut impulsa cupressus Euro,
Procidit late, posuitque collum in
Pulvere Teucro.
Ille, non inclusus equo Minervæ
Sacra mentito, male feriatos

Y tornando á su casa,
En la mesa postrera
Por Dios te reconoce y te venera;
Y con votos te acata y con cantares,
Y á tu numen divino
Liba suave vino,
Y te agrega á sus Lares,
Bien cual la Grecia grata
De Leda al hijo y al de Alcmena acata.
Largo tiempo asegures tú de Roma,
Benéfico caudillo,
El reposo y el brillo:
Tal cuando el sol asoma,
Decimos, y á la noche,
Cuando al salobre mar hunde su coche.

ODA VI.

Dios, que en su estirpe un dia
La jactancia de Niobe humilláste;
Tú que la audacia impia
Del insolente Ticio castigáste,
Y á Aquiles el potente,
Vencedor casi de la frigia gente;
A ti inferior guerrero
Fue aquel que á todos superó en pujanza,
Aquel, que hijo altanero
De la marina Tetis, de su lanza
A los embates duros
De Troya hizo temblar los altos muros.
Mas su cuello tremendo
En el polvo por fin rindió troyano,
Desplomado cayendo,
Cual erguido cipres, que el soplo insano
Del ábrego descuaja,
O pino que segur cortante taja.
No en caballo doloso,
Mentida ofrenda á Palas, escondido,
Hubiera él cauteloso

Labbra poi riede a far di bacco molli.
Fra' tutelari dei ne le seconde

Mense te ancora annoverar gli arride,
E a te da' nappi il vin liba e diffonde;
Culto egual fra' Penati e te divide,

Voti a te porge al par che Grecia suole,
Castore rammentando e 'l magno Alcide.
Deh piaccia a' Numi che l' ausonia prole

Lung' ozï abbia da te, nostra tutela!
Sobri 'l diciam, dal mar se spunta il sole;
Ebri 'l diciam, se il sole in mar si cela.

ODE VI. — AD APOLLINE E DIANA.

Dio, cui Niobe, e la prole a l' arrogante
Lingua, e 'l rapace Tizio ultor sentio,
E d' Ilio altera quasi trionfante
Achille ftio,

D' altri maggior, guerriero a te non pari,
Comechè figlio a Teti equorea, al lampo
De l' orrend' asta i dardani ripari
Scotesse in campo.

Ei qual pin, cui mordace acciar travolve,
O qual cipresso di fier euro al crollo,
Prosteso stramazzò, di teucra polve
Intriso il collo.

Chiuso nel sacro a Pallade cavallo,
L' aula di Priamo e la mal cauta Troia

joyeux à sa coupe, et, à la fin du repas, te place sur sa table parmi ses dieux.

C'est pour toi qu'il fait couler des flots de vin, c'est à toi qu'il prodigue ses prières, et de même que la Grèce reconnaissante vénérait Castor et le grand Hercule, de même il associe ton nom à celui des dieux domestiques.

Puisses-tu long-temps, ô excellent prince, prolonger pour l'Hespérie ces jours fortunés! c'est le vœu que nous formons le matin de nos lèvres sèches encore; c'est celui qu'elles répètent humides de vin lorsque le soleil se plonge dans l'Océan.

ODE VI. — A APOLLON.

Divin Apollon, ils ont éprouvé ton courroux vengeur les enfants de l'orgueilleuse Niobé, le ravisseur Titye, et le thessalien Achille, prêt à triompher de la superbe Troie.

Si grand devant les autres guerriers, mais si faible devant toi, vainement le fils belliqueux de Thétis ébranlait les tours de Dardanus sous les coups de sa lance redoutable; tel qu'un pin frappé de la hache, ou qu'un cyprès renversé par l'Eurus, ainsi il couvrit la terre de son vaste corps, et reposa sa tête dans la poussière troyenne.

Ce n'est pas lui qui se fût enfermé dans le cheval imposteur consacré à Pallas pour surprendre les Troyens

---

To thee he chants the sacred song,
To thee the rich libation pours;
Thee, plac'd his household gods among,
With solemn daily prayer adores;
So Castor and great Hercules of old
Were with her gods by grateful Greece enroll'd.

Gracious and good, beneath thy reign
May Rome her happy hours employ,
And grateful hail thy just domain
With pious hymns and festal joy:
Thus, with the rising sun we sober pray,
Thus, in our wine beneath his setting ray.

ODE VI. — TO APOLLO.

Tityos, with impious lust inspir'd,
By chaste Latona's beauties fir'd,
Thy wrath, O Phœbus, try'd;
And Niobe, of tongue profane,
Deplor'd her numerous offspring slain,
Sad victims of their mother's pride.
Achilles too, the son of fame,
Though sprung from Thetis, sea-born dame,
And first of men in fight,
Though warring with tremendous spear
He shook the Trojan towers with fear,
Yet bow'd to thy superior might;
The cypress, when by storms impell'd,
Or pine, by biting axes fell'd,
Low bends the towering head;
So falling on th' ensanguin'd plain,
By your unerring arrow slain,
His mighty bulk the hero spread.
He would not Priam's heedless court,
Dissolv'd in wine, and festal sport,
With midnight art surprise,

Froh dann kehrt er zum Wein, und bei dem festlichen
Nachtisch preiset er dich als Gott.

Dich mit vielem Gebet ehret er, dich mit Most,
Aus den Schalen gesprengt; und bei den Laren steht
Deine Gottheit, wie einst Gräcia Kastors Macht
Dankbar weiht' und des Herkules.

Lang' anhaltende Fest' ach! in Hesperia
Schenk' uns, edeler Fürst! rufen wir, wann der Tag
Neu uns nüchterne grüszt; rufen wir trunkene,
Wann zum Ocean Sol versank.

ODE VI. — AN APOLLO.

Gott, dem furchtbar Niobe's Stamm ein hohes
Wort gebüszt, und Tityos Ehrenschändung,
Er auch, Troja's Sieger beinah, der Fthier
König Achilles,

Allen sonst vorstrebend, nur dir zu machtlos;
Ob er zwar von Thetis gesäugt, der Göttin,
Schreckenvoll anrannte den Speer, das bebten
Dardanus Thürme.

Er, wie wenn einhauendem Stahl die Fichte
Und dem Ostorkan die Cypress' herabkracht,
Masz den Grund weithin, und im Staub der Teukrer
Ruhte sein Antliz.

Er fürwahr nicht hätt' in dem Ross, das Pallas
Weihe log, sich bergend, geteuscht die Troer

Troas, et lætam Priami choreis
Falleret aulam;
Sed palam captis gravis, heu nefas! heu!
Nescios fari pueros Achivis
Ureret flammis, etiam latentes
Matris in alvo;
Ni tuis victus, Venerisque gratæ
Vocibus Divûm pater, annuisset
Rebus Æneæ potiore ductos
Alite muros.
Doctor argutæ fidicen Thaliæ,
Phœbe, qui Xantho lavis amne crines,
Dauniæ defende decus Camœnæ,
Levis Agyieu.
Spiritum Phœbus mihi, Phœbus artem
Carminis, nomenque dedit poetæ.
Virginum primæ, puerique claris
Patribus orti,
Deliæ tutela deæ, fugaces
Lyncas, et cervos cohibentis arcu,
Lesbium servate pedem, meique
Pollicis ictum;
Rite Latonæ puerum canentes,
Rite crescentem face Noctilucam,
Prosperam frugum, celeremque pronos
Volvere menses.

De Priamo el alcazar sorprehendido
En placeres nadando,
Ni á los troyanos por su mal holgando,

Mas en su diestra fiera
Cruel las teas agitando ardientes,
De dia ¡ ó horror! hubiera
Abrasado los niños balbucientes,
Y en el vientre materno
Formado apenas al infante tierno;

Si tu ruego rendido
No hubiera en fin y el de la cipria diosa
A Jove conmovido,
Y de nueva Ilion mas poderosa
Bajo auspicios seguros
No diera á Eneas levantar los muros.

O tú, de quien el canto
La griega Musa plácido aprendiera;
Tú que en el claro Xanto
Lavas, ó Dios, tu rubia cabellera,
Blando Agieo divino,
Sosten la gloria del laud latino.

El entusiasmo ardiente,
De vate el nombre y métrica destreza
Febo me dió clemente:
Niños y niñas, flor de la nobleza,
Mi diestra observadora,
Y la cadencia sáfica sonora.

Los que Delia amazona
Linces y ciervos acosando, ama,
Al hijo de Latona
Cantad y á Febe de creciente llama,
Que madura las mieses,
Y hace girar veloz los raudos meses.

Sorpreso ei non avria fra l' ozio, il ballo,
Il vin, la gioja;

Ma crudo a' vinti e ostentator, gittati
Gl' infanti avrebbe in fiamme achee, nè salvi
Quegli, ahi! foran rimasi ancor celati
Ne' matern' alvi:

Se a' tuoi, se a' grati di Ciprigna uffici
Egioco vinto alfin, non concedea
Che nuove mura con migliori auspici
Ergesse Enea.

Febo, tu che a Talia del plettro tendi
Le acute corde e lavi il crin nel Xanto,
Deh! tu imberbe Agièo, l' onor difendi
Del daunio canto.

Febo lo spirto a me, Febo l' industre
Arte de' carmi e nome diè tra' vati.
Voi vergin chiare, e voi garzon da illustre
Progenie nati,

Cari a Delia, il cui stral cervieri e cervi
Ferma al fuggir, di voi ciascuno attenda
Al lesbio metro, le mie dita osservi,
E 'l colpo apprenda,

Cantando a coro il figlio di Latona,
A coro la lunar crescente face,
Fausta a' campi e de' mesi a ruotar prona
L' orbe fugace.

dans leurs fêtes imprudentes, et la cour de Priam dans la joie de ses danses.

Terrible aux vaincus, Achille se fût présenté à force ouverte; hélas, ô crime, hélas! il aurait brûlé dans les feux des Grecs, et l'enfant au berceau, et l'enfant caché encore dans le sein de sa mère, si le père des dieux, ému par les paroles et par celles de la gracieuse Vénus, n'eût accordé aux destins d'Énée d'autres murs élevés sous des auspices plus fortunés.

O toi dont les leçons formèrent la lyre de l'ingénieuse Thalie, jeune et brillant Phébus, qui baignes ta chevelure dans les eaux du Xanthe, soutiens la gloire des Muses de la Daunie!

J'ai reçu de Phébus le génie; Phébus m'a donné l'art des vers et le nom de poëte.

Vierges, jeunes hommes, descendants des plus illustres pères, vous que protége la déesse de Délos, dont la flèche arrête dans leur fuite et les lynx et les cerfs, observez la cadence de mes vers et les mouvements de mon doigt sur ma lyre, lorsque vous chanterez le fils de Latone et l'astre des nuits, dont le disque s'accroissant est propice aux moissons, et entraîne dans son cercle rapide les mois fugitifs.

But bravely bold, of open force,
Would proudly scorn Minerva's horse,
And all its holy cheat despise:
Then arm'd, alas! with horrors dire,
Wide-wasting with resistless ire,
Into the flames had thrown
Infants, upon whose faultering tongue
Their words in formless accents hung,
Even those to light and life unknown:
But charm'd by beauty's queen and thee,
The sire of gods, with just decree
Assenting, shook the skies;
That Troy should change th' imperial seat,
And guided by a better fate,
Glorious in distant realms should rise.
Oh! may the god, who could inspire
With living sounds the Grecian lyre;
In Xanthus' lucid stream
Who joys to bathe his flowing hair,
Now make the Latian Muse his care,
And powerful guard her rising fame.
Phœbus taught me how to sing,
How to tune the vocal string;
Phœbus made me known to fame,
Honour'd with a poet's name.
Noble youths, and virgins fair,
Chaste Diana's guardian care
(Goddess, whose unerring dart
Stops the lynx or flying hart),
Mark the Lesbian measures well,
Where they fall, and where they swell;
And in various cadence sing,
As I strike the changing string.
To the God who gilds the skies,
Let the solemn numbers rise;
Solemn sing the queen of night,
And her crescent's bending light,
Which adown the fruitful year
Rolls the months in prone career.
Soon upon her bridal day,
Thus the joyful maid shall say,

An dem Unglücksfest, und die Reigenschwärm' in
Priamos Vorhof;

Offenbar austilgend im Sturm, o Weh! Weh!
Hätt' er auch unmündige Kinder Troja's
Aufgebrannt durch Danaerglut, im Mutter-
Schoosze die Frucht auch:

Hätte nicht, durch dein und der holden Venus
Flehn besiegt, Zeus gnädig dem Held Aeneas
Zugewinkt mit besserer Vorbedeutung
Steigende Mauern.

Du, der Vorspiel rauscht der Hellenin Klio,
Phöbus, du, der badet das Haar im Xanthus,
Schüz' ihr Lob willfährig der Daunermuse,
Glatter Agyeus!

Phöbus hat mir höheren Geist, und Phöbus
Liedeskunst, und Namen verliehn des Dichters.
Ihr, der Jungfraun Blüt', und o Knaben, Söhn' ihr
Glänzender Väter;

Ihr, von Delos Göttin geschirmt, die plötzlich
Lüchs' in Flucht und Hirsche mit Jagdgeschoss hemmt:
Wohl bewahrt mir lesbischen Fusz, und was mein
Daumen euch anschlägt;

Wann ihr fromm lobpreist der Latona Jüngling,
Fromm die Jungfrau wachsender Nachterleuchtung,
Die mit Feldfrucht segnet, und rasch des Mondes
Kreisungen úmrollt.

Nupta jam dices : Ego Dìs amicum ,
Sæculo festas referente luces ,
Reddidi carmen , docilis modorum
Vatis Horatî.

ODE VII. — AD TORQUATUM.

Diffugere nives ; redeunt jam gramina campis ,
Arboribusque comæ ;
Mutat terra vices, et decrescentia ripas
Flumina prætereunt ;
Gratia cum Nymphis geminisque sororibus , audet
Ducere nuda choros.
Immortalia ne speres , monet annus , et almum
Quæ rapit hora diem.
Frigora mitescunt zephyris ; ver proterit æstas
Interitura , simul
Pomifer autumnus fruges effuderit , et mox
Bruma recurrit iners.
Damna tamen celeres reparant cœlestia lunæ :
Nos ubi decidimus ,
Quo pius Æneas, quo Tullus dives, et Ancus ,
Pulvis et umbra sumus.
Quis scit an adjiciant hodiernæ crastina summæ
Tempora Dì superi ?
Cuncta manus avidas fugient hæredis, amico
Quæ dederis animo.

« Un dia niña apuesta , "
Dirás casada , » el cántico divino
En la secular fiesta
Entoné yo del vate Venusino ,
Niña un dia entonélo ,
Grato á los dioses del lumbroso cielo. "

ODA VII. — A TORQUATO.

La nieve huyó y el hielo ;
La yerba á la pradera ,
Y al bosque torna verde cabellera ;
Muda de aspecto el suelo ,
Y los cristales frios
En sus cauces estrechan ya los rios.

Los coros van guiando
Ya en las vegas floridas
Con las Ninfas las Gracias desceñidas.
Nuestros dias robando
El tiempo se despeña ,
Y que nada es eterno nos enseña.

El favonio templado
Hunde al invierno frio ;
Lanza al favonio el espigoso estío ,
A su vez empujado
Del otoño, que floja
De la tierra á su vez la niebla arroja.

Rauda empero rodando ,
Los daños celestiales
Febe repara ; mientras los mortales
Sombra somos , bajando
A las ondas Leteas ,
Con Anco y Tulo y el piadoso Eneas.

Lo que al placer ahora
Consagres generoso ,
Libras de un heredero codicioso ,

Poi già sposa , Ancor io , quando i festivi
Di ricondusse il secolo , dirai ,
Docil d' Orazio a' modi , il grato a' Divi
Inno cantai.

ODE VII. — A L. MANLIO TORQUATO.

Son le nevi alfin sparite ,
Rinverdiro i campi , agli alberi
Son le chiome rinverdite :
La natura di novello
Vago ammanto par che vestasi ,
Ed il placido ruscello
Basse a piè de l' erte sponde
Scorrer fa sue limpid' onde.
De le ninfe Aglaia ignuda
Guida i balli e de le Grazie ,
Vinta omai la stagion cruda.
Che sperar nulla immortale
Tu non vogli , ben ti avvertono
L' anno e l' ora , che su l' ale
Seco tragge il dì sereno ,
Come rapido baleno.
Vien de' zeffiri la schiera
A domare il verno ; logora
Da la state è primavera ,
Da la state , che poi cede
A l' autunno , quando a spargere
Doni e frutta in copia riede :
Ma cacciato anch' e' dal verno ,
Si ritesse il giro eterno.
Pur del ciel restaura i danni
De la luna il presto volgere ,
Che rinnova i mesi e gli anni :
Noi cadendo ove il troiano
Pio guerrier , e 'l ricco Ostilio
Cadde e 'l quarto re romano
Ne la notte , che non sgombra ;
Più non siam che polve ed ombra.
Chi sa dir se a la partita
Oggi chiusa , i Numi aggiungano
Forse un giorno ancor di vita ?
Certo è ben che quanto mai
A' piaceri , che l' infiorano ,
Di buon animo tu dai ,
Egli è 'l solo , che s' invola
Degli eredi a l' arsa gola.

Bientôt, jeune épouse, tu diras : Dans ces fêtes que ramenait le déclin du siècle, docile aux leçons du poète Horace, j'ai chanté un hymne agréable aux immortels.

ODE VII. — A TORQUATUS.

Les neiges ont disparu ; les champs reprennent leur gazon et les forêts leur chevelure ; la terre a changé d'aspect, et les flots, abaissant leurs ondes, ne dépassent plus leurs rivages.
L'une des Graces a osé, nue, conduire des danses avec les nymphes et ses deux sœurs.

L'année qui fuit, les heures qui entraînent nos plus beaux jours nous avertissent de ne rien espérer d'immortel.
Les zéphirs adoucissent la rigueur des frimats, l'été chasse le printemps et doit lui-même expirer dès que l'automne versera les fruits à pleines mains; bientôt l'engourdissant hiver revient encore.

Cependant le cours rapide des lunes répare les pertes que le ciel a faites : pour nous, une fois tombés au lieu où tombèrent le pieux Énée, Ancus et le riche Tullus, nous ne sommes qu'ombre et poussière.

Qui sait si les dieux suprêmes ajouteront un lendemain à ce jour? De tout ce que tu possèdes il n'échappera aux mains avides de tes héritiers que ce que tu auras donné au plaisir.

When the great revolving year
Bade the festal morn appear,
High the vocal hymn I rais'd,
And the list'ning gods were pleas'd;
All the vocal hymn divine,
Horace, tuneful bard, was thine.

ODE VII. — TO TORQUATUS.

The snow dissolves; the field its verdure spreads,
The trees high wave in air their leafy heads;
Earth feels the change; the rivers calm subside,
And smooth along their banks decreasing glide;
The elder grace, with her fair sister train,
In naked beauty dances o'er the plain;
The circling hours, that swiftly wing their way,
And in their flight consume the smiling day;
Those circling hours, and all the various year,
Convince us, nothing is immortal here.

In vernal gales cold winter melts away;
Soon wastes the spring in summer's burning ray:
Yet summer dies in autumn's fruitful reign,
And slow-pac'd winter soon returns again.

The moon renews her orb with growing light;
But when we sink into the depths of night,
Where all the good, the rich, the brave are laid,
Our best remains are ashes and a shade.

Who knows if Heaven, with ever-bounteous power,
Shall add to-morrow to the present hour?
But know, that wealth, bestow'd to gay delight,
Far from thy ravening heir shall speed its flight;

Künftig sagst du Gattin : Ich sang den Göttern,
Als die Frohnfesttage gebracht das Säkel,
Gern gehört, ihr Lied, wie den Ton mit angab
Flaccus der Seher.

ODE VII. — AN TORQUATUS.

Weggeflohn ist der Schnee; schon kehrt dem Gefilde die Grasung,
Bäumen das grünende Laub.
Jugendlich wechselt die Flur, und tiefer gezwängt in den Ufern
Rollen die Bäche vorbei.

Nymfen gesellt, wagt jetzo die Grazie samt den Geschwistern,
Nacket zu schweben im Tanz.
Nichts unsterbliches hoffe! so mahnet das Jahr, und die Hora,
Raffend den heiligen Tag.

Kälte verthaut im Weste; den Lenz drängt heftiger Sommer,
Gleich zu entfliehen bestimmt,
Wann vielfarbige Früchte der Herbst ausschüttete; bald dann
Kehret der lässige Frost.

Doch was dem Himmel entschwand, das erneun schnellwandelnde Monde:
Wir nur, versanken wir dort,
Wo Aeneas der Held, wo machtvoll Tullus und Ancus,
Schatten ja sind wir und Staub.

Wer doch weisz, ob hinzu der heutigen Summe den Morgen
Füge der Ewigen Rath?
Alles entgeht des Erben begierigen Händen, so viel du
Schenktest dem frohlichen Mut.

Cum semel occideris, et de te splendida Minos
Fecerit arbitria;
Non, Torquate, genus, non te facundia, non te
Restituet pietas.

Infernis neque enim tenebris Diana pudicum
Liberat Hippolytum;
Nec Lethæa valet Theseus abrumpere caro
Vincula Pirithoo.

ODE VIII. — AD CENSORINUM.

Donarem pateras, grataque commodus,
Censorine, meis æra sodalibus;
Donarem tripodas, præmia fortium
Graiorum; neque tu pessima munerum
Ferres, divite me scilicet artium,
Quas aut Parrhasius protulit, aut Scopas;
Hic saxo, liquidis ille coloribus
Solers nunc hominem ponere, nunc deum.

Sed non hæc mihi vis, non tibi talium
Res est, aut animus deliciarum egens.
Gaudes carminibus; carmina possumus
Donare, et pretium dicere muneri.
Non incisa notis marmora publicis,
Per quæ spiritus, et vita redit bonis
Post mortem ducibus; non celeres fugæ,
Rejectæque retrorsum Hannibalis minæ;

¿ Quién sabe si á esta hora
Que huye en rápido vuelo,
Otra querrá añadir benigno el cielo?
Des que Parca severa
Tu aliento corte, y Minos
Soberano pronuncie tus destinos,
No ya piedad sincera
Tornaráte á la vida,
Ni facundia, ni estirpe esclarecida;
Que del Stix inclemente
Tornado en sombra vana
No arranca al casto Hipolito Diana,
Ni Teseo valiente
Quebranta la cadena,
Que á Piritóo en el Cocito enfrena.

ODA VIII. — A MARCIO CENSORINO.

Si yo de los pinceles
De Parrasio las obras poseyera,
O las de los cinceles,
Con que Escopas su nombre eterno hiciera,
Aquel el lienzo blando,
Aqueste el duro marmol animando.
Bronces, copas labradas
A mis amigos yo repartiria,
Y tripodes preciadas,
De griegos adalides premio un dia,
O caro Censorino,
Y no fuera tu don el mas mezquino.
No tal empero dado
A mi pobreza fue, ni tal deseas
Tú de mas abastado.
En los versos suaves te recreas,
Y versos darte ledo,
Y su gloria y su prez cantar yo puedo.
No los bronces honrosos,
Donde el nombre eternizase esculpido
De los héroes gloriosos;
Ni del fugaz Anibal repelido

Poi quand' Atropo il tuo nodo
Tronchi e Minos già pronunzii
Di te alfin splendido lodo;
Non allora agli occhi tuoi
Questo Sol potran più rendere,
O Torquato, gli avi eroi,
La pietade, il dir facondo,
Che non vagliono in quel mondo.
Nè può Cintia le palpebre
Liberar del casto Ippolito
Da quell' atre ime tenebre,
Nè di Teseo il braccio è forte
Sì che al caro suo Piritoo
Franger possa le ritorte,
Ond' e' fuori di ogni speme
Lungo il Lete avvinto geme.

ODE VIII. — A C. MARZIO CENSORINO.

E bronzi e pàtere - gradite a' miei
Compagni, o Marzio, - facil darei;
Darei que' tripodi, - che Grecia a' suoi
Dar solea premio - invitti eroi;
Nè, se arricchissero - me l' arti industri,
Che fer Parrasio - e Scopa illustri,
L' uno ad esprimere - con ombre e lumi,
L' altro ad incidere - uomini e numi,
Ti sarei prodigo - de le men belle;

Ma tai delizie - non son già quelle,
Che in me ridondano - che te fan pago,
Te, che nè povero - ne sei, nè vago.
Versi a te piacciono, - versi a te dono,
E 'l prezzo esprimerti - posso del dono.

Non sculto in pubblici - marmi epigramma,
Che a novel vivere - gli eroi rinfiamma;
Che parla a' popoli - alto qual tromba,
Che parla a' secoli - oltre la tomba;
Non le retrograde - fugaci tracce,
Respinto Annibale, - e sue minacce;

Quand tu ne seras plus, Torquatus, quand Minos aura une fois prononcé ton glorieux arrêt, ta noblesse, ton éloquence, ta richesse, rien ne te rendra à la vie.

Diane elle-même ne saurait dérober le chaste Hippolyte aux ténèbres infernales, ni Thésée rompre pour son cher Pirithoüs les liens du Léthé.

ODE VIII. — A CENSORINUS.

Censorinus, je donnerais volontiers à mes amis des coupes, des bronzes précieux, des trépieds, récompenses de la valeur chez les Grecs, et tu n'aurais pas les moindres de ces présents, si j'étais riche des chefs-d'œuvre qu'enfantèrent Parrhasius ou Scopas, habiles à faire revivre tantôt un homme, tantôt un dieu, celui-ci avec le marbre, et celui-là avec son pinceau.

Mais cette faculté m'est refusée, et ta fortune et tes goûts ne te font pas désirer de pareils trésors : tu te plais aux vers, je puis t'offrir des vers et te faire apprécier la valeur d'un pareil présent.

Ni ces inscriptions publiques gravées sur le marbre, qui rendent l'ame et la vie aux grands capitaines qui ne sont plus, ni la fuite précipitée d'Annibal, dont les menaces sont rejetées sur sa patrie, ni l'incendie

---

But soon as Minos, thron'd in awful state,
Shall o'er thee speak the solemn words of Fate,
Nor virtue, birth, nor eloquence divine,
Shall bid the grave its destin'd prey resign :

Nor chaste Diana from infernal night
Could bring her modest favourite back to light;
And hell-descending Theseus strove in vain
To break his amorous friend's Lethæan chain.

ODE VIII. — TO CENSORINUS.

With liberal heart to every friend
A bowl or cauldron would I send;
Or tripods, which the Grecians gave,
As rich rewards, to heroes brave;
Nor should the meanest gift be thine,
If the rich works of art were mine,
By Scopas, or Parrhasius wrought,
With animating skill who taught
The shapeless stone with life to glow,
Or bade the breathing colours flow,
To imitate, in every line
The form or human or divine.
But I nor boast the curious store,
And you nor want, nor wish for more;
'Tis yours the joys of verse to know,
Such joys as Horace can bestow,
While I can vouch my present's worth,
And call its every virtue forth.
Nor columns, which the public raise,
Engrav'd with monumental praise,
By which the breath of life returns
To heroes sleeping in their urns;
Nor Hannibal, when swift he fled,
His threats retorted on his head,

Sankst du Einmal hinab, und sprach dort über dich Minos
Seinen erhabenen Spruch;
Nicht, Torquatus, der Stamm, nicht deine Beredsamkeit, nicht auch
Stellt dich die Frömmigkeit her.

Selbst ja Diana erlöst den keuschen Hippolytus niemals
Aus acherontischer Nacht,
Auch nicht Theseus sprengt mit Gewalt die letheïschen Fesseln
Seinem Pirithous ab.

ODE VIII. — AN CENSORINUS.

Reicher Schalen Geschenk böt' ich, und edles Erz,
Censorinus, mit Lust meinen Erkohrenen;
Auf dreifüszig Geschirr, Preise der tapferen
Grajer, böt' ich; und nicht trügst du das schlechteste
Meines Ehrengeschenks: wär ich der Künste reich,

Welche Skopas erschuf oder Parrhasius,
Sorgsam jener in Stein, dieser in Farbenglanz,
Bald den sterblichen Mann ähnlichend, bald den Gott.
Doch dess fehlt mir die Macht; und es bedarf auch dir
Weder Habe noch Sinn solcherlei Köstlichkeit.

Lieder freuen dein Herz; Lieder vermögen wir,
Und bestimmen genau unsrem Geschenk den Werth.

Nicht mit Schriften des Volks redende Marmore,
Welche Leben und Geist, wann sie im Tode ruhn,
Kriegeshelden erneun; nicht der gewendete
Trotz des schmählich zurück stiebenden Hannibal,

Non incendia Carthaginis impiæ,
Ejus, qui domita nomen ab Africa
Lucratus rediit, clarius indicant
Laudes, quam Calabræ Pierides; neque,
Si chartæ sileant quod bene feceris,
Mercedem tuleris. Quid foret Iliæ,
Mavortisque puer, si taciturnitas
Obstaret meritis invida Romuli?
Ereptum Stygiis fluctibus Æacum
Virtus, et favor, et lingua potentium
Vatum divitibus consecrat insulis.
Dignum laude virum Musa vetat mori;
Cœlo Musa beat. Sic Jovis interest
Optatis epulis impiger Hercules.
Clarum Tyndaridæ sidus ab infimis
Quassas eripiunt æquoribus rates;
Ornatus viridi tempora pampino
Liber vota bonos ducit ad exitus.

ODE IX. — AD LOLLIUM.

Ne forte credas interitura, quæ
Longe sonantem natus ad Aufidum
Non ante vulgatas per artes
Verba loquor socianda chordis.
Non, si priores Mæonius tenet
Sedes Homerus, Pindaricæ latent,

El ominoso amago,
Ni envuelta en llamas la feroz Cartago,
Los hechos inmortales
Del que el renombre conquistó africano
Honran cual los anales
Del insigne cantor napolitano;
Y hundiráse tu gloria
Si no ensalzan los libros tu memoria.
¿Qué del hijo querido
De la alma Ilia y de Mavorte fuera,
Si en envidioso olvido
Tanto y tanto blason sin fin yaciera?
A Eaco arrancado
De las ondas del Lete despiadado
De los vates el canto
Sentólo y el poder y la harmonia
En el Eliseo santo:
Morir veda la dulce poesía
A los claros varones,
Y álzalos del Olimpo á las regiones.
El nectar de los cielos
Asi de Jove á par Alcides bebe;
De Helena los gemelos
Libran la nao del abismo aleve;
De pámpanos ceñido
Oye asi Baco el ruego enardecido.

ODA IX. — A LOLIO.

No creas, que algun dia
Los dulces versos hundirá el olvido,
Que de la lira mia
Al delicioso son con arte canto,
Hasta hoy desconocido,
Nacido yo cabe el ruidoso Ofanto.
No, si descuella alzado
Meonio el vate en la primera silla,
De Pindaro olvidado

Non vòlta in cenere - la pertinace
Empia Cartagine - da ausonia face,
Di lui, che reduce - debbe a la doma
Africa il titolo, - di che si noma,
Fan più la gloria - splender ne l' armi,
Che de le calabre - Pierie i carmi.

Nè se mai taciano - le carte, i pregi
T' avrai, che mertano - tuoi fatti egregi.
Che nacque Romolo - d' Ilia, e di Marte,
Qual pro, tacendone - l' invide carte?

Favor propizio - de' vati, ardente
Estro, e lor fervida - lingua possente
Loca ne l' Isole - beate, e chiude
La negra ad Eaco - stigia palude.

Gli eroi Calliope - rende immortali,
Al ciel Calliope - gli erge su l' ali.
Se il valid' Ercole - con Giove bee
L' ambito nettare, - a lei lo dee.

Gli astri tindaridi - così da l' onda
Traggon già lacera - nave a la sponda;
Di verde pampano - cinte le tempie,
Così 'l buon Libero - i voti adempie.

ODE IX. — A LOLLIO.

Non creder già che viva
Non s' oda ognor quell' armonia concorde,
Ch' io nato al mormoroso Aufido in riva,
Tempro con arte, arcana un dì, che accoppia
De' miei cantici al suon l' eolie corde.

Non se il Meonio siede
Primier fra tutti, hanno il cantor dirceo
E Simonide in Pindo ultima sede;

de son impie Carthage ne célèbrent pas avec plus d'éclat que les muses de la Calabre les louanges du héros qui revint décoré du nom de l'Afrique subjuguée.

Si les lettres se taisent, quelle sera la récompense du bien ? Qu'eût été le fils de Mars et d'Ilie, Romulus, si un silence envieux eût étouffé sa gloire ?

Ravi aux flots du Styx, Éaque est divinisé dans les îles fortunées, grace au génie, à la faveur et à la puissante éloquence des poëtes.

Les Muses donnent l'immortalité à celui qui est digne de louanges ; les Muses lui ouvrent les cieux.

Ainsi l'infatigable Hercule s'assied au banquet désiré de Jupiter; ainsi l'astre brillant des Tyndarides arrache à l'abyme des mers les vaisseaux battus par la tempête; ainsi Bacchus, le front couronné de pampres verts, conduit à une heureuse issue les vœux des mortels.

ODE IX. — A LOLLIUS.

Ne crois pas qu'elles meurent jamais ces paroles que, par un art ignoré jusqu'ici, le poëte, né auprès du retentissant Aufide, marie aux accords de la lyre. Non, si le chantre de Méonie, Homère, siége au premier rang, Pindare, le poëte de Céos, le menaçant Alcée et le majestueux Stésichore ne sont point oubliés,

---

Nor impious Carthage wrapt in flame,
From whence great Scipio gain'd a name.

Such glories round him can diffuse,
As the Calabriam poet's muse;
And should unrewarded die.

If envious silence left unsung
The youth from Mars and Ilia sprung,
How had we known the hero's fame
From whom the Roman empire came?

The poet's credit, voice, and lays,
Could Æacus immortal raise,
Snatch'd from the Stygian gulfs of hell,
Among the blissful isles to dwell.

The Muse forbids the brave to die,
The Muse enthrones him in the sky;
Alcides, mid the starry pole,
Thus quaffs with Jove the nectar'd bowl;

Thus vine-crown'd Bacchus with success
His jovial votaries can bless,
And the twin-stars have power to save
The shatter'd vessel from the gulfy wave.

ODE IX. — TO LOLLIUS.

While with the Grecian bards I vie,
And raptur'd tune the social string.
Think not the song shall ever die,
Which with no vulgar art I sing,
Tho' born where Aufid rolls his sounding stream,
In lands far distant from poetic fame.
What though the Muse her Homer thrones
High above all th' immortal quire,
Nor Pindar's rapture she disowns,

Nicht Aufloderung bundbrüchiger Pönermacht,
Hat uns jenen, der einst, Bändiger Afrika's,
Mit des Namens Gewinn kehrete, herrlicher
Und glanzvoller gezeigt, als die calabrischen
Pieriden. Du trägst nimmer, verstummt das Blatt,

Lohn für redliches Thun. Mavors und Ilia's
Sohn, was wär' er, wofern Neid und Verschwiegenheit
Uns in Nacht das Verdienst hüllte des Romulus?

Aus der stygischen Flut rettet den Aeakus
Kraft der Seher und Gunst, und ihr gewaltiger
Ausspruch heiliget ihn Inseln der Seligen.
Den lobwürdigen Mann schützet Gesang vor Tod;

Selbst den Himmel verleiht Musengesang. So labt
Sich an Jupiters Mahl Herkules Heldenmut;
Sternhell blinkt das Geschlecht Tyndarus her, und reiszt
Aus Abgründen des Meers scheiternde Kiel' empor;

Um die Schläfen gedreht grünendes Rebenlaub,
Prangt Lyäus, und lenkt fromme Gelübd' in Heil.

ODE IX. — AN LOLLIUS.

Nur nicht gewähnet, künftig verhalle, was,
Erzeugt am fernhin brausenden Aufidus,
Durch nicht gemeine Kunst ich aussprach,
Worte dem Saitengetön vermählend.

Nicht, wenn vor allen hoch der Mäonier
Homerus ragt, darf Pindarus Muse sich,

Ceæque, et Alcæi minaces,
Stesichorique graves Camœnæ;
Nec, si quid olim lusit Anacreon,
Delevit ætas: spirat adhuc amor,
Vivuntque commissi calores
Æoliæ fidibus puellæ.
Non sola comptos arsit adulteri
Crines, et aurum vestibus illitum
Mirata, regalesque cultus,
Et comites, Helene Lacæna;
Primusve Teucer tela Cydonio
Direxit arcu; non semel Ilios
Vexata; non pugnavit ingens
Idomeneus, Stenelusve solus
Dicenda Musis prælia; non ferox
Hector, vel acer Deiphobus graves
Excepit ictus pro pudicis
Conjugibus, puerisque primus.
Vixere fortes ante Agamemnona
Multi; sed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longa
Nocte, carent quia vate sacro.
Paulum sepultæ distat inertiæ
Celata virtus. Non ego te meis
Chartis inornatum silebo,
Totve tuos patiar labores

El laud yace ú del tonante Alceo:
De Estesicoro brilla
Tambien la Musa, y del poeta Ceo.
Respetó el tiempo insano,
Respetó los acentos juguetones
Del lírico teyano:
Y el amor vive, el fuego devorante,
Que á sus tiernas canciones
De Faon imprimió la tierna amante.
No Helena la primera
Fue á quien sedujo de galan airoso
La rubia cabellera,
Ni con oro la púrpura esmaltada,
Ni el régio tren pomposo:
No fue una sola vez Troya sitiada.
No la veloz saeta
Teucro el de Telamon lanzó el primero
Con el arco de Creta,
Ni Idomeneo sostuviera solo,
Ni Estenelo ligero
Combates dignos del clarin de Apolo.
Solos esclarecidos
No Hector y Deifobo su vida
Por los hijos queridos
Y las castas esposas espusieron.
Antes del grande Atrida
Mil valientes caudillos existieron;
Mas por siempre ignorados
Hunde sus nombres el sepulcro frio,
Porque vates sagrados
Sus altos hechos resonar no hacen.
Que el escondido brio
Y el temor escondido á la par yacen,

Nè ignote son le gravi di Stesicoro,
E l' ebbre di venen Muse d' Alceo.

Età non fe mai roco
Il suon, che trasse de la molle lira
Il teio vate infra gli scherzi e 'l giuoco:
L' estro, l' amor de la fanciulla eolia
Arde ancor nel suo plettro, ancor vi spira.

Quando il ben culto crine,
Lo stuol seguace, il regio fasto apparse,
E l' oro de le vesti peregrine
Fu visto fiammeggiar; la spartan' Elena
Sola non fu, che de l' adulter' arse.

Non da cidonia cocca
Teucro fu il primo, che volar fe dardo,
Nè strinse un oste sol l' iliaca rocca,
O guerre degne di poema Stènelo
Guerreggiò solo, o Idomeneo gagliardo.

Non il feroce Ettorre,
O Deifobo impavido a' perigli,
I primi fur, che osaro il petto opporre
A' colpi di nemica asta terribile,
Scudo a le caste spose e a' cari figli.

Pria del maggior Atride
Molti vissero eroi, ma non compianti
Caddero e su' lor nomi alta s' asside
Notte letèa, perchè a sgombrar sue tenebre
Raggio non surse d' apollinei canti.

Scernesi appena un prode
Da un vil, se d' ambo tacesi: non io,

le temps n'a point effacé le badinage d'Anacréon, et il vit, il respire encore avec tous ses feux, cet amour que la jeune Lesbienne confiait à son luth.

Non, la lacédémonienne Hélène n'est pas la seule qui, séduite par une chevelure élégante, par des vêtements tissus d'or, et l'éclat d'un faste et d'un cortége royal, ait brûlé d'un feu adultère.

Teucer a-t-il le premier dirigé un dard avec l'arc de Cydonie? Ilion n'a-t-il été assiégé qu'une fois? Sthénélus et le grand Idoménée ont-ils seuls livré des combats dignes d'être chantés par les Muses?

L'intrépide Hector et l'ardent Déiphobe ont-ils été les premiers blessés pour la défense de chastes épouses et de leurs enfants?

Beaucoup de héros ont vécu avant Agamemnon, mais des larmes n'ont point coulé sur leur tombe ignorée, et ils demeurent ensevelis dans une longue nuit; car il leur a manqué un poète inspiré. Le courage caché diffère peu de la lâcheté qui n'est point connue.

Non, Lollius, je ne tairai point ta gloire et ne souffrirai pas qu'un oubli jaloux dévore impunément tant de travaux.

Nor hides the plaintive Cæan lyre;
Alcæus strikes the tyrant's soul with dread,
Nor yet in grave Stesichorus unread.
Whate'er of old, Anacreon sung,
However tender was the lay,
In spite of time is ever young,
Nor Sappho's amorous flames decay;
Her living songs preserve their charming art,
Her love still breathes the passions of her heart.
Helen was not the only fair
By an unhappy passion fir'd,
Who the lewd ringlets of the air
Of an adulterous youth admir'd;
For splendid vests, and royal grace have charms
To tempt weak woman to a stranger's arms.
Nor first from Teucer's vengeful bow
The feather'd death unerring flew,
Nor was the Greek the single foe,
Whose rage ill-fated Ilion knew;
Greece had with heroes fill'd th' embattled plain,
Worthy the Muse in her sublimest strain.
Nor Hector first transported heard
With fierce delight the war's alarms,
Nor brave Deïphobus appear'd
Amid the tented field in arms,
With glorious ardour prodigal of life,
To guard a darling son, and faithful wife.
Before great Agamemnon reign'd,
Reign'd kings as great as he, and brave,
Whose huge ambition's now contain'd
In the small compass of a grave;
In endless night they sleep, unwept, unknown,
No bard had they to make all time their own.
In earth if it forgotten lies,
What is the valour of the brave?
What difference when the coward dies,
And sinks in silence to his grave,
Nor, Lollius, will I not thy praise proclaim,
But from oblivion vindicate thy fame.

Und Cea's, und Alcäus drohnde,
Und des Stesichorus ernste, bergen.

Nicht hat, was vormals scherzet' Anakreon,
Vertilgt die Zeit; fort athmet die Liebe noch,
Fort lebt die Glut, die hellem Spiele
Einst die Aeolerin anvertrauet.

Auch brannt' allein nicht für den gekräuselten
Liebkoser, Kleidern köstlich mit Gold geblümt,
Und Königspompe staunend, Sparta's
Helena, und dem Geleit der Diener.

Nicht schnellte Teukrus Rohr vom Cydonenhorn
Zuerst; nicht Einmal härmte sich Ilios;
Nicht nur Idomeneus der grosze
Kämpfte, noch Sthenelus nur, im Schlacht-[feld

Des Musenhalles würdigen Kampf; auch nicht
Hat mutig Hektor oder Deïfobus
Der Held für keusche Fraun und Kinder
Schreckliche Wunden zuerst geduldet.

Viel tapfre lebten vor Agamemnon schon
Ruhmwerth; doch alle rasten sie unbeweint
Und ungekannt in langer Nacht, weil
Heiliges Sehergesangs sie mangeln.

Begrabner Trägheit wenig entfernet steht
Verhehlte Tugend. Nein, ich gestatte nicht,
Dass deinem Schmuck mein Blatt verstumme,
Oder so viel, was hervor du schufest,

Impune, Lolli, carpere lividas
Obliviones. Est animus tibi,
Rerumque prudens, et secundis
Temporibus dubiisque rectus;
Vindex avaræ fraudis, et abstinens
Ducentis ad se cuncta pecuniæ;
Consulque non unius anni,
Sed quoties bonus atque fidus
Judex honestum prætulit utili, et
Rejecit alto dona nocentium
Vultu, et per obstantes catervas
Explicuit sua victor arma.
Non possidentem multa vocaveris
Recte beatum: rectius occupat
Nomen beati, qui Deorum
Muneribus sapienter uti,
Duramque callet pauperiem pati,
Pejusque letho flagitium timet;
Non ille pro caris amicis,
Aut patria timidus perire.

ODE X. — IN LIGURINUM.

O crudelis adhuc, et Veneris muneribus potens,
Insperata tuæ cum veniet pluma superbiæ,
Et, quæ nunc humeris involitant, deciderint comæ,
Nunc et qui color est puniceæ flore prior rosæ,

De tu nombre la gloria,
O insigne Lolio, pues, mi Musa cante;
Yo tu clara memoria
Libraré de las sombras de la muerte,
Loaréte constante
En la felice y en la adversa suerte;

Y azote del malvado,
E insensible del oro al atractivo,
Y de tu consulado
Prolongando glorioso los blasones,
Mientras juez fiel y activo
A la justicia el interes pospones.

La dádiva humillante
Yo cantaréte altivo desechando,
Y tu virtud triunfante
Veloz por medio el escuadron dañoso
De fraudes paseando.
No es el que mas posee el mas dichoso,

Mas quien pobreza grave
Sufrir contento, y del favor del cielo
Gozar prudente sabe,
Y la maldad mas teme que la muerte,
Que por el patrio suelo,
Y sus amigos arrostrára fuerte.

ODA X. — A LIGURINO.

Cruel Ligurino,
Aun ora soberbio,
Vano con las gracias,
De que te ornó Venus,
A humillar tu orgullo
Pronto vendrá el tiempo.

Caerán algun dia,
Caerán los cabellos,
Que ondean ahora
En torno á tu seno:

Lollio, che i versi miei tacian tua lode
Soffrirò, nè che tante opre magnanime
Impunemente assanni invido oblio.

Alma al ben fare accorta
Tu serbi, che fra torbida o tranquilla
Fortuna, sol del retto a sè fa scorta,
D' avara fraude vindice; inflessibile
A l' oro abbagliator d' ogni pupilla.

Non consolar impero
Annuo ma eterno è 'l tuo, che i doni sdegna
Altier de' rei, che a l' util falso il vero
Prepon, d' Astrea ministro, e che fra l' impeto
Di truppa ostil spiega vittrice insegna.

Nome dai di beato
Non bene al ricco; abbial chi fausta sorte
Saggio sostien, saggio l' avverso fato;
Chi più il fallir, che il morir teme; intrepido
Chi pe' suoi sfida e per la Patria, morte.

ODE X. — A LIGURINO.

O tu, che ancor mi sprezzi,
E per le grazie e' vezzi,
Prevali, che Ciprigna
In te versò benigna,
Quando a l' orgoglio infesta
Lanugine molesta
Sorvenga d' improvviso
Ad infoscarti 'l viso;
Quando cader si veggiano
Le chiome, c' ora ondeggiano
Su per gli omeri schietti
Scherzo de' zeffiretti;
E quando alfin svanito
Quel vivo colorito,

Consul de plus d'une année, juge intègre et fidèle, tu as un esprit de prudence et de sagesse toujours égal dans l'une et l'autre fortune; vengeur de la fraude, fille de l'avarice, indifférent à cet attrait de l'or qui attire tout à soi : il t'a fait préférer l'honnête à l'utile, et rejeter, d'un front dédaigneux, de coupables présents, et a frayé une voie à tes vertus victorieuses au travers des phalanges ennemies.

Tu n'appelleras point heureux celui qui possède de grandes richesses; ce nom appartient à plus juste titre à qui sait user sagement des dons des dieux, supporter le joug pesant de l'indigence, et redouter le déshonneur plus que le trépas; à celui qui ne craint pas de mourir pour sa patrie ou pour des amis chéris.

ODE X. — A LIGURINUS.

Enfant toujours cruel, et que les dons de Vénus rendent si redoutable, quand un duvet inopiné naîtra sur cette tête orgueilleuse, lorsque cette chevelure qui maintenant voltige sur ton épaule sera tombée,

---

Nor shall its livid power conceal
Thy toils — how glorious to the state
How constant to the public weal
Through all the doubtful turns of Fate!
Thy steady soul, by long experience found
Erect alike, when fortune smil'd, or frown'd.
Villains, in public rapine bold,
Lollius, the just avenger, dread,
Who never by the charms of gold
Shining seducer! was misled;
Beyond thy year such virtue shall extend,
And death alone thy consulate shall end.
Perpetual magistrate is he
Who keeps strict justice full in sight;
With scorn rejects th' offender's fee,
Nor weighs convenience against right;
Who bids the crowd at awful distance gaze,
And virtue's arms victoriously displays.
Not he, of wealth immense possest,
Tasteless who piles his massy gold,
Among the number of the blest
Should have his glorious name enroll'd;
He better claims the glorious name who knows
With wisdom to enjoy what heaven bestows:
Who knows the wrongs of want to bear,
Even in its lowest, last extreme;
Yet can with conscious virtue fear,
Far worse than death, a deed of shame;
Undaunted, for his country or his friend,
To sacrifice his life — O glorious end!

ODE X. — TO LIGURINUS.

O cruel still and vain of beauty's charms,
When wintry age thy insolence disarms;
When fall those locks that on thy shoulders play,
And youth's gay roses on thy cheeks decay;

Straflos umnagen, Lollius, frostige
Vergessenheiten. Dir ist ein Geist verliehn,
Voll Lebensklugheit, und in guten
Schicksalen, so wie in schlimmen, aufrecht:

Trughafter Habsucht Rächer, und ungelockt
Vom schnöden, alles blendenden Goldesglanz,
Und Konsul, nicht nur Eines Jahres,
Sondern so oft er getreu und redlich

Urtheilend vorzog Gutes dem Nüzlichen,
Mit hohem Antliz Gaben der Freveler
Abwies, und durch der Schaaren Andrang
Sich in den Waffen erhob, ein Sieger.

Nicht, wer sich vieles eignete, nennest du
Wahrhaft gesegnet; würdiger heiszet dir
Ein Mann des Segens, wer, was Götter
Sendeten, weise genieszt und dankbar,

Auch harte Armut wohl zu erdulden weiss,
Und mehr als Tod heilloses Verbrechen scheut,
Nicht zagend er, für traute Freunde,
Oder für Heerd und Altar zu sterben.

ODE X. — AN LIGURINUS.

O du grausamer noch, und mit der Huld Cypria's prangender!
Wann dir bald unverhofft gelblicher Flaum, Stolzer, das Kinn umsprosst,
Und der Schulter ihr lang rollendes Haar unter dem Stahl entsinkt,
Auch die Farbe, die nun röthlicher als purpurne Rosen blüht,

Mutatus Ligurinum in faciem verterit hispidam,
Dices, heu! (quoties te in speculo videris alterum)
Quæ mens est hodie, cur eadem non puero fuit?
Vel cur his animis incolumes non redeunt genæ?

ODE XI. — AD PHYLLIDEM.

Est mihi nonum superantis annum
Plenus Albani cadus; est in horto,
Phylli, nectendis apium coronis;
Est hederæ vis

Multa, qua crines religata fulges.
Ridet argento domus; ara, castis
Vincta verbenis, avet immolato
Spargier agno.

Cuncta festinat manus: huc et illuc
Cursitant mistæ pueris puellæ;
Sordidum flammæ trepidant rotantes
Vertice fumum.

Ut tamen nôris quibus advoceris
Gaudiis; Idus tibi sunt agendæ;
Qui dies mensem Veneris marinæ
Findit aprilem:

Jure solemnis mihi, sanctiorque
Pene natali proprio, quod ex hac
Luce Mæcenas meus affluentes
Ordinat annos.

Tu faz, cual la rosa
Purpúrea luciendo,
La enojosa arruga
Surcará ya presto:

Entonces al mirarte
Dirás al espejo,
¿Por qué siendo niño,
Cual hoy no fui tierno?
Y hoy tierno, á ser niño
¡Ay! ¿por qué no vuelvo?

ODA XI. — A FILIS.

De mas de nueve años
Un barril, Filis, tengo
Lleno de albano vino,
Y yedras en mi huerto,
Y ápio con que enlazado
Ostentes tu cabello.
Con la limpia bajilla
Mi casa está riendo,
Y de casta verbena
El blanco altar cubierto,
Que le salpique aguarda
La sangre de un cordero.
Aqui y alli mezclados
Doncellas y mancebos
Apresurados corren,
Y sin cesar crujiendo
El fuego hasta las nubes
Eleva el humo denso.
De esta fiesta el motivo
Por si ignoras empero,
Sabe que hoy es el dia,
O Filis, halagüeño,
Que el grato mes divide
De la marina Venus;
El natal de Mecenas,
Que cual mi natal mesmo,

Onde rimane or vinta
Rosa ne l' ostro tinta,
Trasformi in ruvidetto
Di Ligurin l' aspetto;
Te allor mirando in terso
Specchio da te diverso,
Ahi! qual pensiere è'l mio,
Dirai, perchè ancor io
Ne' miei primieri dì
Non la pensai così?
O a questi miei pensieri
Perchè que' dì primieri
Render l' età non puote
E quelle lisce gote?

ODE XI. — A FILLIDE.

D'Alban quasi bilustre un botticino
Colmo io conservo; atte a ghirlande, o Fille,
Havvi d'apio, havvi d'ellera in giardino
Piante ben mille,

Che attorte al crin ne brillerai: l' ostello
D'argento brilla; l'ara, che si vela
Di pie verbene, d'immolato agnello
Spruzzarsi anela.

Quà e là s'agitan, corrono, s'attruppano
Famigli e ancelle a preparar le mense;
Lingueggian fiamme, e ruote in alto aggruppano
Di fummo dense,

Ma perchè sappi a qual festin t'invito,
Gl'idi di mezz' april, sacri del mare
A l'amorosa Dea, ti fia gradito
Solenneggiare.

Dì sacro, e che a region io quasi annovero
Maggior del mio natal, poichè al ritorno
Degli anni suoi Mecena ordina il novero
Da questo giorno.

quand ce teint, maintenant plus vermeil que la rose, aura perdu son éclat et se sera hérissé de poils, alors, Ligurinus, voyant dans ton miroir ta métamorphose : « Hélas ! diras-tu, pourquoi, plus jeune, n'avais-je pas mes sentiments d'aujourd'hui ? pourquoi, les ayant, n'ai-je pas ma beauté d'autrefois? »

ODE XI. — A PHYLLIS.

Je possède une amphore de vin d'Albe qui a dépassé sa neuvième année; mon jardin produit en abondance de l'ache pour tresser des couronnes, et du lierre pour attacher et décorer ta chevelure.

Ma demeure resplendit de vases d'argent; l'autel, entouré de la verveine sacrée, attend l'agneau qui doit y verser son sang.

Chacun, de toutes parts, s'empresse ; jeunes filles et garçons mêlés courent çà et là, et les flammes tournoyantes élèvent au dessus de mon toit une épaisse fumée.

Sais-tu à quels plaisirs on te convie ? tu dois passer avec moi les Ides d'avril, jour qui partage le mois cher à Vénus, fille des mers, jour solennel pour moi, et qui m'est plus sacré peut-être que celui de ma naissance, puisque c'est par lui que mon cher Mécène compte ses années si vite écoulées.

When that smooth face shall age's roughness wear,
And in your glass another form appear,

Ah why! you'll say, do I now vainly burn,
Or with my wishes, not my youth return?

ODE XI. — TO PHILLIS.

Phillis, this Alban cask is thine,
Mellow'd by summers more than nine,
And in my garden, for thy head
My parsley-crowns their verdure spread:

For thee the creeping ivy twines,
With plate my cheerful dwelling shines:
With vervain chaste an altar bound,
Now thirsts for blood; the victim's crown'd.

All hands employ'd; my girls and boys,
With busy haste, prepare our joys;
Trembling the pointed flames arise,
Their smoke rolls upward to the skies,
But why this busy, festal care?

This invitation to the fair?
This day the smiling month divides.
O'er which the sea-born queen presides:
Sacred to me, and due to mirth,
As the glad hour that gave me birth;

For when this happy morn appears,
Mæcenas counts a length of years
To roll in bright succession round,
With every joy and blessing crown'd.

Bald erblasst, und ein rauhbärtig Gesicht dir, Ligurinus starrt;
Seufzen wirst du, so oft andre Gestalt du in dem Spiegel schaust;

Ach! wie heute das Herz denket, warum dacht' es dem Knaben nicht?
Oder jezo warum kehrt nicht dem Sinn voriger Wangenreiz?

ODE XI. — AN PHYLLIS.

Mir im Haus' ist voll des Albanerweines
Länger als neun Jahr' ein Geschirr; im Garten,
Phyllis, grünt, uns Kränze zu drehn, der Eppich,
Grünt auch des Efeus

Menge, dass einwindend das Haar du glänzest;
Silber lacht ringsum; der Altar, mit keuschem
Weihelaub sich gürtend, verlangt des Opfer-
Lammes Besprengung;

Ungesäumt eilt jegliche Hand; es rennen
Hier und dorthin Knaben gemischt und Mägdlein;
Zitternd flammt und rollet die Glut den qualmig
Wirbelnden Rauch auf.

Dass jedoch du wissest, in welche Lust man
Dich beruft; hier gilt es die Idusfeier:
Welcher Tag halb theilet der Meeres-Venus
Monat Aprilis,

Mir mit Recht hochheilig im Jahr, wie kaum ich
Mein Geburtsfest heilige: weil von diesem
Lichte mein Mäcenas die zugeströmten
Jahre sich ordnet.

Telephum, quem tu petis, occupavit,
Non tuæ sortis juvenem, puella
Dives et lasciva, tenetque grata
Compede vinctum.
Terret ambustus Phaeton avaras
Spes, et exemplum grave præbet ales
Pegasus, terrenum equitem gravatus
Bellerophontem,

Semper ut te digna sequare, et ultra
Quam licet sperare nefas putando,
Disparem vites. Age, jam meorum
Finis amorum
(Non enim posthac alia calebo
Fœmina), condisce modos, amanda
Voce quos reddas: minuentur atræ
Carmine curæ.

ODE XII. — AD VIRGILIUM.

Jam Veris comites, quæ mare temperant,
Impellunt animæ lintea Thraciæ;
Jam nec prata rigent, nec fluvii strepunt
Hiberna nive turgidi.

Nidum ponit, Ityn flebiliter gemens,
Infelix avis, et Cecropiæ domus
Æternum opprobrium, quod male barbaras
Regum est ulta libidines.

Mientras mi aliento dure,
Solemnizar yo debo.
Olvida, cara Filis,
Olvida á ese Telefo,
No para tí nacido,
Ese á quien ora en hierros
Dama liviana y rica
Retiene lisongeros.
De Faeton osado
Aterre el triste incendio
Las esperanzas locas,
Y sírvate de egemplo
Del alado Pegaso
El audaz caballero,
Para que á tu fortuna
Limites tus deseos.
Ven pues, mi amada Filis,
Ven, ó mi amor postrero,
(Pues no amar á ninguna
Despues de tí prometo)
Ven, á mis votos pronta,
Y tonadas y versos
Aprende que repitas
Con amoroso acento.
Recelos y cuidados
Cantando ahuyentarémos.

ODA XII. — A VIRGILIO.

Ya el zéfiro tornando
Con el alma primavera,
Las blancas velas hincha,
El rizo mar sosiega.
Ni yertas y ateridas
Blanquean las praderas,
Ni hinchados los torrentes
Bramando se despeñan.
Ya el ave desgraciada,
Ya Progne, eterna mengua
Del ateniense trono,
Des que la atroz violencia
Vengó del torpe esposo

Telefo, da te ambito, e non di sorte
Pari a la tua, da lascivetta è vinto
Ricca fanciulla, che in care ritorte
Il tiene avvinto.

Spavento è a troppo ardir l' arso Fetonte;
E quell' alato Pegaso, che sdegna,
Terrestre cavalier, Bellerofonte,
Assai t' insegna

Ciò seguir, che convienti: a te deh! sia
Fallo ogni ardor, c' oltre il dover t' infiamma,
Rischio ogni drudo a te inegual. O mia
Ultima fiamma,

(Chè nuovo amor più non potrà scaldarmi)
Metri deh! impara, da intonar suavi
Poi con la voce: scemansi co' carmi
Le cure gravi.

ODE XII. — A VIRGILIO.

Già i traci zeffiri, che la marina,
D' april compagni, lieve rincrespano,
Le vele gonfiano: già più di brina
Prati non gelano, fiumi non rombano
Spumanti e turgidi di neve alpina.

Il figlio querula piagnendo intorno
Progne infelice, eterno a l' attica
Famiglia obbrobrio, che mal lo scorno
Punì del barbaro regale adultero,
Il nido a tessere già fa ritorno.

Une beauté riche et voluptueuse s'est emparée de ce Télèphe que tu recherches et qui n'est pas fait pour toi ; elle le retient lié par une chaîne qu'il chérit.

Phaéthon foudroyé réprime les espérances ambitieuses, et le grand exemple du coursier ailé, Pégase, s'indignant de porter un mortel, Bellérophon, doit t'apprendre à ne poursuivre que ce dont tu es digne, et à éviter comme un crime toute alliance inégale, tout espoir immodéré.

Viens, ô mes dernières amours ; car après toi nulle femme ne m'enflammera, viens apprendre des chants que me rendra ta voix chérie : les chants adoucissent les noirs chagrins.

ODE XII. — A VIRGILE.

Compagnons du printemps, déja les vents de Thrace enflent les voiles sur les mers qu'ils apaisent ; déja les prairies ne sont plus hérissées de glaçons, et les fleuves, naguère gonflés des neiges de l'hiver, ont cessé de mugir.

Progné assied son nid et appelle en gemissant son Itys ; oiseau infortuné, opprobre éternel de la maison de Cécrops, dont elle a puni les royales débauches par un châtiment trop barbare.

Gay Telephus exults above
The humble fortunes of thy love,
And a rich, buxom maid detains
His captive heart in willing chains.

The youth, destroy'd by heavenly fire,
Forbids ambition to aspire,
And Pegasus, who scorn'd to bear
His earth-born rider through the air,

A dread example hath supply'd
To check the growth of human pride,
And caution my presumptuous fair
To grasp at things within her sphere.

Come then, my latest love (for I
Shall never for another die),
Come learn with me to newer lays
Thy voice of harmony to raise.

The soothing song, and charming air
Shall lessen every gloomy care.

ODE XII. — TO VIRGIL.

Companions of the spring, the Thracian winds
With kindly breath now drive the bark from shore;
No frost, with hoary hand, the meadow binds,
Nor swoln with winter snow the torrents roar.

The swallow, hapless bird! now builds her nest,
And in complaining notes begins to sing.
That, with revenge too cruelly possest,
Impious she punish'd an incestuous king.

Du begehrst zwar Telefus; doch den Jüngling
Weigert dir dein Loos; ihn gewann ein Mägdlein,
Reich und schalkheitsvoll, und sie hält in holdem
Band' ihn gefesselt.

Hohen Ehrgeiz schreckt der vom Bliz gesengte
Phaeton; auch warnt mit dem ernsten Beispiel
Pegasus, unbändig dem Menschensohne
Bellerofontes,

Dass du stets dein würdiges suchst, und, weiter
Als vergönnt ist, nie mit der Hoffnung trachtend,
Gleich und gleich nur wollest. Wohlan denn, meiner
Liebe Beschluss du!

Denn hinfort soll nimmer ein Weib das Herz mir
Neu durchglühn! Auf, Weisen gelernt, die lieblich
Deine Kehl' anstimme! Gesang vermindert
Dunkele Sorgen!

ODE XII. — AN VIRGILIUS.

Schon, dem Lenze gesellt, drängen die thracischen
Hauch' auf sanfterem Meer Segel an Segel hin;
Schon nicht starren die Aun, rauschen die Flüsse nicht,
Aufgeschwollen von Winterschnee.

Itys! girrend in Gram, bauet die Nachtigall
Mitleidswürdig ihr Nest, sie des cekropischen
Hauses ewige Schmach, weil sie dem Könige
Unfromm Barbargelust vergalt.

Dicunt in tenero gramine pinguium
Custodes ovium carmina fistula;
Delectantque deum, cui pecus, et nigri
Colles Arcadiæ placent.
Adduxere sitim tempora, Virgili;
Sed pressum Calibus ducere Liberum
Si gestis, juvenum nobilium cliens,
Nardo vina merebere.
Nardi parvus onyx eliciet cadum,
Qui nunc Sulpiciis accubat horreis,
Spes donare novas largus, amaraque
Curarum eluere efficax.
Ad quæ si properas gaudia, cum tua
Velox merce veni. Non ego te meis
Immunem meditor tingere poculis,
Plena dives ut in domo.
Verum pone moras, et studium lucri,
Nigrorumque memor, dum licet, ignium,
Misce stultitiam consiliis brevem:
Dulce est desipere in loco.

ODE XIII. — IN LYCEN.

Audivere, Lyce, Dì mea vota, Dì
Audivere, Lyce. Fis anus, et tamen
Vis formosa videri;
Ludisque et bibis impudens,

Con bárbara fiereza,
Hace su nido, á Itis
Llorando lastimera.
Entonan los pastores
En la naciente yerba
Al son de sus zampoñas
Suaves cantilenas,
Y al dios de los ganados
Con sus ecos deleitan,
A Pan, que en las colinas
De Arcadia se recrea.
La sed trae, Virgilio,
Del Favonio la vuelta;
Pero si tú, de grandes
Regalado en las mesas,
De mi vino de Cales
Beber conmigo piensas,
Que pagues en perfumes
Tu escote será fuerza.
Por un bote de olores
Muchas copas del nectar,
Pródigo de esperanzas
Y ahuyentador de penas,
Tendrás, que de Sulpicio
Hoy guardan las bodegas.
Con tu bote ven luego,
Si has de ser de la fiesta,
Que no es mi animo, amigo,
El que de valde bebas,
Como hacerlo podrias
En casas opulentas.
El temor pues del gasto
Y la pereza aleja,
Y mientras que aun no arde
La sepulcral hoguera,
Con un poco de bulla
Treguas da á tus tareas,
Que en sazon la locura
¡Quién sabe lo que alegra!

ODA XIII. — A LICE.

En fin, Lice, mis votos oyó el cielo,
Oyólos; vieja eres,
Y aun parecer hermosa y jóven quieres,
Y aun juegas, y al esquivo rapazuelo
Amor con ansias locas
Beoda y con voz trémula provocas.

La pingue greggia guardan giacenti
I pastorelli su l' erba tenera,
E al flauto accoppiano grati concenti,
Che il nume allettano, cui sonò l' arcadi
Colline ombrifere care e gli armenti.

I tempi giunsero, che han seco addotto
Omai la sete; ma tu, de' nobili
Giovin delizia, se il vino, o dotto
Maron, vuoi bevere, che in Calvi spremono,
Col nardo accingiti darne lo scotto.

Di nardo un piccolo vasel, capace
Fiasco ad estrarre sarà valevole,
C' or nel sulpizio cellier si giace;
Fiasco d' insolite speranze prodigo,
Di cure al tossico tempra efficace.

S' esser partecipe vuoi del baccano,
Vienne col cambio; ma senza cambio
Se speri stendere l' adunca mano
A le mie ciottole, qual ne la splendida
Magion d' un Attalo, lo speri invano.

Tronca ogn' indugio; deh! scuoti il giogo
De l' ingordigia, e mentr' è lecito,
Del negro memore funereo rogo,
Le cure attempera con breve insania:
Dolce è un farnetico a tempo e a luogo.

ODE XIII. — A LICE.

Udiro alfin gli Dei,
O Lice, i voti miei;
Gli Dei m' udir, già il punto
Del duo dicembre è giunto:
E pure osi pretendere
Essere ancor da vendere.

Couchés sur le gazon naissant auprès de leurs grasses brebis, les bergers accompagnent sur la flûte des vers qui charment le dieu protecteur du troupeau et des sombres collines de l'Arcadie.

La saison a ramené la soif; veux-tu, client de la jeune noblesse romaine, ô Virgile, veux-tu savourer le vin que Bacchus exprime des vignes de Calès, viens le payer de tes parfums.

Un petit flacon de nard fera sortir une de ces amphores qui reposent maintenant dans les greniers de Sulpicius, et qui ont la vertu de verser l'espérance à grands flots et de dissiper les amers soucis.

Si ces plaisirs te sourient, hâte-toi d'accourir, ton flacon à la main.

Je ne prétends pas t'abreuver de mes vins, comme le riche possesseur d'une maison opulente, sans rien obtenir en échange.

Hâte-toi, et trêve à l'avarice; songe, tandis que tu le peux, au bûcher funèbre, et mêle à la sagesse un peu de folie : il est des moments où déraisonner est si doux!

ODE XIII. — A LYCÉ.

Les dieux ont entendu mes vœux, Lycé, les dieux les ont entendus; te voilà vieille, et cependant, voulant paraître belle encore, tu folâtres, tu bois effrontément, et, dans ton ivresse, tu appelles d'une

---

Stretch'd on the springing grass the shepherd swain
His reedy pipe with rural music fills;
The god, who guards his flock, approves the strain,
The god, who loves Arcadia's gloomy hills.

Virgil, 'tis thine, with noble youths to feast,
Yet, since the thirsty season calls for wine,
Would you a cup of generous Bacchus taste;
Bring you the odours, and a cask is thine.

Thy little box of spikenard shall produce
A mighty cask, that in the cellar lies;
Big with large hopes shall flow th' inspiring juice,
Powerful to soothe our griefs, and raise our joys.

If pleasures such as these can charm thy soul,
Bring the glad merchandise, with sweets replete;
Nor empty-handed shall you touch the bowl,
Nor mean I like swoln opulence to treat.

Think on the gloomy pile's funeral flames,
And be no more with sordid lucre blind;
Mix a short folly with thy labour'd schemes;
'Tis joyous folly, that unbends the mind.

ODE XIII. — TO LYCE.

The gods, the gods have heard my prayer,
Yet, Lyce, spite of hoary hair,
A beauty still you 'ld shine;
You impudently drink and joke,
And with a broken voice provoke
Desires no longer thine.

Auf zartgrasiger Trift singen genährteter
Schäflein Hüter vereint Lieder zur Waldsyring',
Und erfreuen den Gott, welcher Arkadia's
Vieh und dunkelnde Hügel liebt.

Durst auch brachte die Zeit, trauter Virgilius.
Doch wo Cales Gewächs bacchischer Kraft du gierst
Einzuschlürfen, o Freund edeler Jünglinge;
Auf, mit Narde den Wein gekauft!

Schon ein winziger Nard-Onyx entlockt den Krug,
Den im Lager annoch heget Sulpicius:
Neuer Hoffnungen Schaz öffnet der Krug, und spült
Auch die bitterste Sorg' hinweg.

Kann dich solcherlei Fest nöthigen; eile samt
Deiner Waare daher. Nicht so umsonst fürwahr
Soll von meinem Getränk feucht dir die Lunge seyn,
Als am Tische des reichen Manns!

Lass denn ruhen Verzug, und des Gewinns Begier;
Und der düsteren Glut denkend, dieweil du kannst,
Meng' in weiseren Ernst wenige Thorheit ein.
Süsz ist albernes Thun zur Zeit.

ODE XIII. — AN LYCE.

Ja, sie hörten mein Flehn, Lyce, die seligen
Gotter hörten mein Flehn! Alt, du bist alt! und doch
Willst du schön dich gebehrden:
Schamlos hüpfst du, und schwärmst am Wein!

Et cantu tremulo pota Cupidinem
Lentum sollicitas. Ille virentis, et
Doctæ psallere Chiæ
Pulchris excubat in genis.
Importunus enim transvolat aridas
Quercus, et refugit te, quia luridi
Dentes, te quia rugæ
Turpant, et capitis nives.
Nec Coæ referunt jam tibi purpuræ,
Nec clari lapides, tempora, quæ semel
Notis condita fastis,
Inclusit volucris dies.

Quo fugit Venus? heu! quove color decens?
Quo motus? quid habes illius, illius
Quæ spirabat amores,
Quæ me surpuerat mihi?
Felix post Cinaram, notaque et artium
Gratarum facies? sed Cinaræ breves
Annos fata dederunt,
Servatura diu parem
Cornicis vetulæ temporibus Lycen;
Possent ut juvenes visere fervidi,
Multo non sine risu,
Dilapsam in cineres facem.

De la isleña del canto melodioso
El en la faz divina
Se anida en tanto, y de la vieja encina
Mas allá vuela, y huye presuroso
De tu cano cabello,
Manchados dientes y arrugado cuello.

No ora, Lice, la púrpura preclara
Ni el brillador diamante
Los ya pasados dias tornarante,
Que en los fastos el tiempo ya encerrára,
¿Qué fue de tu hermosura,
De tu color, donaire y compostura?

¿De aquella faz que enloquecer me hacia,
De aquel que pecho tanto
Cautivó artero, irresistible encanto,
Que solo á los de Cinara cedia?
De Cinara querida
La parca empero en flor segó la vida,

Mientras de la corneja á tí los años
Contar sin fin te diera,
Porque la loca juventud riera,
Mirando en fin la tea, para daños
Tanto tiempo encendida,
A volantes pavesas reducida.

E bei di lungo e giuochi,
E inciuscherata invochi
Con tremulo falsetto
Cupido sdegnosetto.
Egli de la sciotta,
Fresca e a cantar ben dotta,
Sta su la guancia bella
A far la sentinella;
Chè indocile e sdegnoso
Da vecchio ceppo annoso
Con rapid' ale vola;
Quindi da te s' invola,
Da te, c' hai neri i denti,
Da te, che ci spaventi
Con le grinze e col crine,
Su cui fioccàr le brine.
Nè le più chiare gemme
De l' eritree maremme,
Nè i Coi purpurei panni
Richiameran quegli anni,
Che già l' alato dì
Una volta scolpì,
E chiusi or son rimasti
Entro i romulei fasti.
Del faretrato dio
La madre ove fuggìo?
Dove il color vivace?
Dove il gestir loquace?
Ahi! dimmi or più dov' è
L' antica Lice in te?
Quella spirava amore,
Quella involommi il core,
Dopo Cinara Lice
Cara trionfatrice
Ne l' arte, che maestra
A innamorare addestra.
Ma diede ore ben corte
A Cinara la sorte,
E pari a la cornacchia,
Cui tempo alfin spennacchia,
Fe Lice, onde derisa,
Non senza molte risa,
Da gioventù molesta
Veggasi pur di questa
Antichità di Venere
Volta la face in cenere.

voix chevrotante l'amour lent à arriver : il repose sur les joues vermeilles de la vive Chia, si habile à manier la lyre.

Dans son vol, il délaisse avec dédain les chênes dépourvus de leur feuillage, et te fuit, effrayé de tes dents jaunissantes, de tes rides honteuses, et de la neige qui couvre ta tête.

Ni la pourpre de Cos, ni les pierreries ne te rendront ces jours que le temps, de son aile rapide, a ensevelis dans nos fastes célèbres.

Où se sont enfui ces graces, ces fraîches couleurs, cette démarche légère? Qu'as-tu de cette Lycé, chez qui tout respirait les amours, de cette Lycé qui m'avait ravi à moi-même, et que sa beauté et sa grace piquante plaçaient au premier rang après Cinare ?

Mais les destins n'ont accordé à Cinare qu'un petit nombre de jours, et ils devaient conserver Lycé longtemps et égaler ses ans à ceux de la vieille corneille, pour offrir en elle, aux rires prolongés d'une ardente jeunesse, un flambeau qui tombe en cendre!

Cupid, who joys in dimple sleek,
Now lies in blooming Chia's cheek,
Who tunes the melting lay;
From blasted oaks the wanton flies,
Scar'd at thy wrinkles, haggard eyes,
And head snow'd o'er with gray.

Nor glowing purple, nor the blaze
Of jewels, can restore the days;
To thee those days of glory,
Which, wafted on the wings of time,
Even from thy birth to beauty's prime,
Recorded stand in story.

Ah, whither is thy Venus fled?
That bloom, by nature's cunning spread?
That every graceful art?
Of her, of her, what now remains,
Who breath'd the loves, who charm'd the swains;
And snatch'd me from my heart?

Once happy maid! in pleasing guiles
Who vied with Cynara in smiles,
Ah! tragical survival!
She glorious died in beauty's bloom,
While cruel Fate defers thy doom
To be the raven's rival,

That youths, in fervent wishes bold,
Not without laughter may behold
A torch, whose early fire
Could every breast with love enflame,
Now faintly spread a sickly gleam,
And in a smoke expire.

Und in zitterndem Laut, Trunkene, lockt dein Lied
Amor her, der sich sträubt: besser auf blühenden
Wangen ruht er der frischen
Und tonkundigen Chierin.

Denn mit störrischem Flug meidet er dorrende
Eichen, meidet er dich; weil die ergilbenden
Zähne, weil dich die Runzeln
Ganz entstellt, und des Hauptes Schnee.

Nicht erweckt dir die Pracht koischer Purpure,
Nicht glanzhelles Gestein Zeiten, die dir vorlängst
Im landkündigen Jahrbuch
Wohl bestattet der Flügeltag.

Wo dein Reiz, und die Farb'? ach! und die Zierlichkeit
Jeder Regung? Was bleibt jener, o jener noch,
Die, holdselige Anmut
Athmend, ganz mich geraubt mir selbst?

Wunderselige nach Cinara! herrliche,
Zaubervolle Gestalt! Aber die Cinara
Nahm frühzeitiges Schicksal,
Aufbewahrend dem Stufenjahr

Dich, o Lyce, der hochaltrigen Krähe gleich:
Dass ansähe der Schwarm brausender Jünglinge,
Nicht ohn' inniges Lachen,
Sänk' in Asche der Fackel Stumpf.

ODE XIV. — AD AUGUSTUM.

Quæ cura patrum, quæve Quiritium
Plenis honorum muneribus, tuas,
Auguste, virtutes in ævum
Per titulos, memoresque fastos
Æternet? O! qua sol habitabiles
Illustrat oras, maxime principum,
Quem legis expertes Latinæ
Vindelici didicere nuper
Quid Marte posses. Milite nam tuo
Drusus Genaunos, implacidum genus,
Breunosque veloces, et arces
Alpibus impositas tremendis
Dejecit acer plus vice simplici.
Major Neronum mox grave prælium
Commisit, immanesque Rhætos
Auspiciis pepulit secundis,
Spectandus in certamine Martio,
Devota morti pectora liberæ
Quantis fatigaret ruinis,
Indomitas prope qualis undas
Exercet auster, Pleiadum choro
Scindente nubes, impiger hostium
Vexare turmas, et frementem
Mittere equum medios per ignes.

ODA XIV. — A AUGUSTO.

¿Con qué estatuas, qué honores,
Qué monumentos dignos de tu gloria,
Qué fastos vividores,
De tus virtudes la inmortal memoria
A la edad mas lejana
Transmitirá la gratitud romana?
O tú en cuanto el sol dora,
Príncipe el mas insigne, el mas glorioso,
Tu diestra vencedora
Aterró al vindelicio belicoso,
Al vindelicio rudo,
Que hasta ahora Roma sujetar no pudo.
En lides mil ardiente
Con tus falanges domeñó guerreras
Al genauno inclemente
Druso y las huestes breunicas ligeras,
En las cumbres alpinas
Sus fuertes torres sepultando en ruinas.
Al rético domára
Claudio despues con tus auspicios fuerte.
¿Quién, quién no le admirára
Sin fin estrago descargando y muerte
Sobre hombres denodados,
Libres á perecer determinados?
Cual al romper el seno
De las nubes las Pleyadas, ostiga
El golfo antes sereno
El austro silvador; á la enemiga
Caterva el héroe espanta,
Que el bridon á sus reales adelanta.

ODE XIV. — AD AUGUSTO.

Render per marmi eterna, e per istoria
Qual può cura de' Padri o de' Quiriti
Ad ogni età con degni onor tua gloria,

Augusto, o tu di cui non è chi additi
Prence maggior in quanti mai rischiara
Il Sol da uman vestigio impressi liti?

De le latine leggi ancor ignara
La vindelica gente, il tuo potere
Quanto ne l' arme sia, pur or impara.

Genauni immani, alpine rocche altere,
Veloci Brenni abbattè Druso invitto
Non una volta, e lo cignean tue schiere.

De' Neroni il maggior a gran conflitto
Poi venne, e 'l crudel Reto a l' armi, scorte
Da' fausti auspicï tuoi, fuggi sconfitto.

Bello il vederlo nel pugnar da forte
Premer que' petti indomiti, il cui voto
Era sol uno : o libertade o morte!

E quasi come suole indocil Noto,
Quando a le nubi il sen squarciano algente
Le Pleiadi, turbar de l' onde il moto,

Inseguir l' oste infaticabilmente,
Ove più addensa, e tra scintille e lampi
Spigner pugnando il corridor fremente.

ODE XIV. — A AUGUSTE.

Par quels honneurs, par quels hommages le zèle du sénat et du peuple pourront-ils, dans nos monuments et dans nos fastes conservateurs, éterniser tes vertus, ô César, ô prince le plus grand des terres qu'éclaire le soleil, toi qui viens naguère d'apprendre ce que peuvent tes armes aux Vindéliciens soumis pour la première fois aux lois de Rome!

Suivi de tes soldats, l'ardent Drusus a plus d'une fois renversé la race turbulente des Génaunes, le Breune impétueux, et ces forteresses menaçantes dont les Alpes sont hérissées.

Sous de fortunés auspices l'aîné des Nérons livre bientôt un combat redoutable et chasse le Rhète inhumain.

Quel spectacle n'offrait-il pas, lorsque, sur le champ du carnage, il fatiguait de ses coups des hommes qui avaient juré de mourir libres; lorsque, semblable à l'Auster bouleversant les flots rebelles, quand le chœur des Pléiades déchire les nues, on le voyait harceler les bataillons ennemis et lancer à travers les feux son coursier frémissant!

ODE XIV. — TO AUGUSTUS.

How shall our holy senate's care,
Or Rome with grateful joy prepare
Thy monumental honours big with fame,
And in her festal annals eternize thy name?

O thou, where Sol with kindly rays
The habitable globe surveys,
Greatest of princes, whose vindictive war
First broke th' unconquer'd Gaul to thy triumphal car.

For when thy legions Drusus led,
How swift the rapid Breuni fled!
The rough Genauni fell, and rais'd in vain
Tremendous on the Alps, twice overwhelm'd the plain

Their haughty towers. With just success
While the good gods thy battle bless,
Our elder Nero smote with deep dismay
The Rhœtians, huge of bulk, and broke their firm array.

Conspicuous in the martial strife,
And nobly prodigal of life,
With what prodigious ruins he opprest
For glorious liberty the death-devoted breast!

As when the Pleiads rend the skies
In mystic dance, the winds arise,
And work the seas untam'd; such was the force,
With which, through spreading fires, he spurr'd his foaming horse.

ODE XIV. — AN AUGUSTUS.

Wie mag der Väter und der Quiriten Herz
Mit vollgehäuften Ehrebezeugungen
Nach Würd', Augustus, deine Tugend
Ewigen, zeichnend in Stein und Jahrbuch

Der fernsten Nachwelt? O wo Bewohnbares
Die Sonn' erleuchtet, gröszter der Fürsten du!
Den, ungezähmt von Roma's Ausspruch,
Jüngst die Vindelikerschwärm' erkannten,

Was du durch Mavors könntest. Mit deiner Macht
Hat Drusus unfriedsames Genaunervolk
Und rasche Brenner, und Kastelle
Hoch von entsezlichen Alpenscheiteln

Herabgetaumelt, mehr denn Vergelter nur.
Bald schlug der ältre Nero gewaltige
Feldschlacht, und unmenschhafte Rhäter
Trieb er mit segnender Vorbedeutung:

Anschauenswerth im furchtbaren Mavorskampf,
Als Herzen, freiem Tode geheiliget,
Er niederrang durch grausen Umsturz;
Fast wie den Schwall ungezähmtet Wogen

Abmüdet Auster, wann der Plejaden Chor
Die Wolken aufschlieszt: feindlichen Reutertrupp
Unlässig tummelnd, und das mutig
Brausende Ross durch die Gluten sprengend.

Sic tauriformis volvitur Aufidus,
Qui regna Dauni præfluit Appuli,
Cum sævit, horrendamque cultis
Diluviem meditatur agris;
Ut barbarorum Claudius agmina
Ferrata vasto diruit impetu,
Primosque et extremos metendo,
Stravit humum, sine clade victor,
Te copias, te consilium, et tuos
Præbente Divos. Nam tibi, quo die
Portus Alexandria supplex,
Et vacuam patefecit aulam,
Fortuna lustro prospera tertio
Belli secundos reddidit exitus,
Laudemque, et optatum peractis
Imperiis decus arrogavit.
Te Cantaber non ante domabilis,
Medusque, et Indus, te profugus Scythes
Miratur, o tutela præsens
Italiæ, dominæque Romæ!
Te, fontium qui celat origines
Nilusque, et Ister, te rapidus Tigris,
Te belluosus qui remotis
Obstrepit Oceanus Britannis,
Te non paventis funera Galliæ,
Duræque tellus audit Iberiæ;
Te cæde gaudentes Sicambri
Compositis venerantur armis.

Como el mugiente Aufido,
Que en las campiñas de la Pulla vaga,
Tal vez embravecido
Campos y mieses sumergir amaga,
Los ferreos escuadrones
Rompen asi de Claudio las legiones.
Sin pérdida, triunfante
Veloz las filas enemigas siega,
Y del reto arrogante
Los hondos valles con la sangre riega,
Tu fortuna y tus gentes
Protegiendo sus impetus valientes.
Tres lustros antes fuera
Cuando palacio y puerto Alejandría
Solitarios te abriera.
A los tres lustros en el mismo dia
Fin puso la victoria
A nueva guerra, y coronó tu gloria.
El que allá en la india habita
El cantabro feroz, no antes domado,
El vagaroso escita
Acatante y el medo prosternado;
O deidad protectora
De Roma, de las gentes la señora;
Y el Nilo fecundoso,
Ocultador de su primer venero,
Y el Istro caudaloso,
Y el Tigris despeñado, y el mar fiero,
Que de monstruos hirviendo,
En torno muge del britano horrendo.
Con los galos veloces
Te acatan, que la muerte no amedrenta,
Los iberos feroces,
Y al oir tu nombre, su segur cruenta
Rinde el sicambro aciago,
Que en la sangre se goza y el estrago.

Nè sì fiero muggendo Aufido gli ampi
Regni di Dauno inonda, e orrenda piena
Ruinoso minaccia a' culti campi,

Come già Claudio d'instancabil lena
Che senza strage impetuoso strinse,
Ruppe i barbari invitto, e su l'arena

Le coperte d'acciàr squadre sospinse
Mietendo i sommi e gl' imi; il saggio ardire,
Gli armati, i Numi, tu gli desti: ei vinse.

Da quel dì che Alessandria al tuo apparire
Fu vista, le ginocchia al suol prostese,
La vota reggia, e l'ampio porto aprire,

Fortuna per tre lustri a guidar prese
Ogni tua gesta, e alfin t' ornò la chioma
Del degno onor di ben assolte imprese.

O de l'Italia, o de la magna Roma
Presente Nume! Te l'errante Scita,
Te l'Indo e 'l Medo, te la pria non doma

Cantabra gente stupefatta addita:
Ben l'Istro e 'l Nilo, che sue fonti asconde,
Già dal tuo labbro han l'alta legge udita,

E 'l Tigri volgitor di rapid' onde,
E l'Oceàn di cento mostri gravido,
Che bagna le britanne ultime sponde.

Ode tua legge il Gallo, a morte impavido,
L' ode l'austero Ispan: te, di rapina
E di strage il Sicambro ingordo ed avido,
L' arme gettando, riverente inchina.

Tel l'Aufide, qui baigne de ses eaux les états de l'Apulien Daunus, roule ses ondes mugissantes lorsqu'il médite, dans son courroux, d'inonder les sillons d'un horrible déluge ; tel le fils des Claudes rompant, de son choc impétueux, les rangs de fer des barbares, renverse et les premiers et les derniers sur la terre, sans que le sang romain ait payé sa victoire : tu lui avais prêté tes soldats, ton génie et tes dieux !

Depuis le jour où Alexandrie suppliante t'ouvrit et ses ports et son palais désert, trois lustres ont vu la fortune prospère te ramener de nouveaux triomphes et couronner tes ordres de la gloire et du succès désiré.

Le Cantabre, jusqu'alors indomptable, l'Indien, le Mède, et le Scythe vagabond te vénèrent, ô divinité visible de l'Italie et de Rome, la maîtresse du monde.

Le Nil aux sources ignorées, l'Ister, le Tigre rapide, l'Océan qui bat en mugissant les rives lointaines de la Bretagne, le Gaulois, qui brave la mort, et l'enfant de l'intraitable Ibérie, obéissent à tes ordres, et le Sicambre, si avide de carnage, dépose avec respect ses armes devant toi.

So branching Aufidus, who laves
The Daunian realms, fierce rolls his waves,
When to the golden labours of the swain,
He meditates his wrath, and deluges the plain

As Claudius with impetuous might,
Broke through the iron ranks of fight;
From front to rear the bloodless victor sped,
Mow'd down th' embattled field, and wide the slaughter spread.

Thine were his troops, his counsels thine,
And all his guardian powers divine:
For since the day, when Alexandria's port
Open'd, in suppliance low, her desolated court,

When thrice five times the circling sun
His annual course of light had run,
Fortune by this success hath crown'd thy name,
Confirm'd thy glories past, and rais'd thy future fame.

Dread guardian of th' imperial state,
Whose presence rules thy country's fate,
On whom the Medes with awful wonder gaze,
Whom unhous'd Scythians fear, unconquer'd Spain obeys;

Nilus, who hides his sevenfold source,
The Tigris, headlong in his course,
The Danube and the ocean wild that roars
With monster-bearing waves, round Britain's rocky shores,
The fearless Gaul thy name reveres,
Thy voice the rough Iberian hears,
With arms compos'd the fierce Sicambrians yield,
Nor view, with dear delight, the carnage of the field.

So rollt der farrenhauptige Aufidus,
Am Reiche strömend Daunus des Appulers,
Wann wütig er graunvoller Sündflut
Oedungen droht den gebauten Aeckern:

Wie dort den Barbarn Claudius eiserne
Heerschaaren voll einstürzender Kraft zerschlug,
Und Vorderreihn zur Erd' und Nachreihn
Mähete, sonder Verlust ein Sieger:

Weil Du Gewalt, Du helfenden Rath verliehst,
Und deine Götter. Denn an dem Tag', als dir
Die Pfort' Alexandréa knieend
Und den geräumten Palast geöffnet-

Hat dir im dritten Lustrum Fortuna's Gunst
Erneut des Krieges frohe Vollendungen,
Und Ruhm und Herrlichkeit des Feldherrn
Vorigem Glanze hinzugeordnet.

Dir staunt, zuvor unbändig, der Cantaber,
Der Med' und Inder, Scythia's Flüchtling dir,
O nahe Schuzgottheit dem alten
Italerland' und der Herrin Roma!

Dir, der des Ursprungs Quellen verhehlt, der Nil,
Und Ister, dir der reiszende Tigris, dir
Der Ocean voll Ungeheuer,
Der vor entlegnen Britannen hinbraust.

Dir horcht die Tod nicht scheuende Gallia,
Und unterwürfig harter Iberer Land;
Dir, die des Mords sich freun, Sicambrer,
Friedliche Waffen gestreckt in Ehrfurcht.

ODE XV. — AUGUSTI LAUDES.

Phœbus volentem prælia me loqui,
Victas et urbes, increpuit lyra,
Ne parva Tyrrhenum per æquor
Vela darem. Tua, Cæsar, ætas
Fruges et agris retulit uberes,
Et signa nostro restituit Jovi
Derepta Parthorum superbis
Postibus, et vacuum duellis
Janum Quirini clausit, et ordinem
Rectum, et vaganti fræna licentiæ
Injecit, emovitque culpas,
Et veteres revocavit artes,

Per quas Latinum nomen, et Italæ
Crevere vires, famaque, et imperî
Porrecta majestas ad ortum
Solis ab Hesperio cubili.
Custode rerum Cæsare, non furor
Civilis, aut vis eximet otium;
Non ira, quæ procudit enses,
Et miseras inimicat urbes.
Non qui profundum Danubium bibunt,
Edicta rumpent Julia, non Getæ,
Non Seres, infidive Persæ,
Non Tanaim prope flumen orti.

ODA XV.

Combates y victorias
Mi Musa, Cesar, entonar queria;
Reprehendió mi osadia
Empero Febo con su lira grave,
Y no surcar mandóme
El ponto inquieto sobre fragil nave.
Coronó tu reinado
De ópimas mieses llanos y laderas:
Las romanas banderas
De los persianos templos tú arrancaste,
De nuestra mengua ufanos,
Que al alto Capitolio retornaste;
Y de Jano las puertas
Cerraste tú, y con brazo poderoso
Al vicio licencioso,
Dó quier vagando impune, reprimiste,
Y el crimen estirpaste,
Y antiguos usos renacer hiciste,
Que el latino renombre
Y la pujanza italica ilustraron,
Y la gloria llevaron
Del alto imperio y el blason potente,
Del reino de la Aurora
A las remotas playas de occidente.
No la ira, que aguza
El hierro crudo, y que la paz destierra,
Rigiendo tú la tierra,
Nuestra paz turbará, nuestra alegría;
Ni guerra asoladora
Fatigarános, ni discordia impia.
Respetarán tus leyes
Del profundo Danubio las riberas,
Los industriosos seras,
El persiano falaz y el geta duro,
Y el escita inclemente,
Que al frio Tanais bebe el raudal puro.

ODE XV.

A me, che in cor volgea far segno a' carmi
Vinte cittadi ed armi,
Sul plettro Apollo alto intonó che picciola
Vela del mar tirreno
Non osassi spiegar per l' ampio seno.

Questa del nome tuo superba etade
E al suol l' opime biade,
E render seppe al patrio Giove, o Cesare,
Già strappate a le altere
Partiche volte l' itale bandiere:

Chiuse il roman, già inerme, Giano, e morso
Di giuste leggi al corso
Errante impose di licenza indomita;
Bandì le colpe e feo
Tornar l' arti vetuste in sul Tarpeo;

L' arti, onde il Lazio maggior nome s' ebbe,
E Italia in forza crebbe;
L' arti, onde fama e maestà l' Imperio
Da l' onda maura stende
Sin dove Febo il primo raggio accende.

Scudo è Cesare a noi: furor civile
O violenza ostile,
Non turberà nostr' ozï o rea Discordia,
Che spade aguzza e desta
Mutua fra le cittadi ira funesta.

Non chi de l' Istro bee l' acque profonde,
Non chi presso a le sponde
Del Tanai il giorno vide, nè di Giulio
Violar i decreti
Persi infidi oseranno o Seri o Geti.

ODE XV. — LOUANGES D'AUGUSTE.

J'allais chanter les combats et les cités vaincues ; Phébus, me frappant de sa lyre, m'avertit de ne point exposer mes faibles voiles sur la mer de Tyrrhène.

Ton règne, ô César, a rendu à nos campagnes leur fécondité, et au Jupiter du Capitole nos étendards arrachés aux temples des orgueilleux Parthes ; il a fermé les portes du temple de Janus, rétabli le bon ordre, imposé un frein à la licence sans pudeur, banni le crime et rappelé ces antiques vertus qui, grandissant le nom romain et la puissance de l'Italie, portèrent la gloire et la majesté de l'empire depuis le couchant jusqu'à l'aurore.

Sous la domination de César, notre repos ne sera troublé ni par la violence, ni par la fureur des guerres civiles, ni par la colère qui forge les glaives et rend ennemies de malheureuses cités.

Non, le peuple qui s'abreuve des eaux du profond Danube, les Gètes, les Sères, les Perses sans foi, et la nation que voit naître le Tanaïs n'enfreindront jamais les décrets de Jules.

ODE XV. — TO AUGUSTUS.

I would have sung of battles dire
And mighty cities overthrown,
When Phœbus smote me with his lyre,
And warn'd me with an angry tone,
Not to unfold my little sail, or brave
The boundless terrors of the Tyrrhene wave.

Yet will I sing thy peaceful reign,
Which crowns with fruits our happy fields,
And rent from Partia's haughty fane
To Roman Jove his eagles yields;
Augustus bids the rage of battle cease,
And shuts up Janus in eternal peace.

Restrain'd by arts of ancient fame,
Wild licence walks at large no more,
Those arts, by which the Latian name,
The Roman strength, th' imperial power,
With awful majesty unbounded spread
To rising Phœbus from his western bed.

While watchful Cæsar guards our age,
Nor civil wrath, nor loud alarms
Of foreign tumults, nor the rage,
That joys to forge destructive arms,
And ruin'd cities fills with hostile woes,
Shall e'er disturb, O Rome, thy safe repose.

Nations, who quaff the rapid stream,
Where deep the Danube rolls his wave;
The Parthians, of perfidious fame,
The Getæ fierce, and Seres brave,
And they, on Tanaïs who wide extend,
Shall to the Julian laws reluctant bend.

ODE XV. — AN AUGUSTUS.

Anstimmen wollt' ich Schlacht und Eroberung,
Da rauschte Phöbus zornigen Lyraklang,
Nicht durch Tyrrhenerflut mit kleinem
Segel zu gehn. Es erneut', o Cäsar,

Dein Segensalter reichen Ertrag der Flur,
Und gab die Adler unserem Zeus zurück,
Entrafft der Parther stolzem Eingang;
Auch den von Fehde geräumten Janus-

Quirinustempel schloss es, und bändigte
Die frech aus Ordnung schweifende Ueppigkeit
Mit straffem Zügel, warf die Laster
Aus, und erweckte den Geist der Vorwelt:

Wodurch Latinernamen und Italer-
Gewalt und Ruhm wuchs, und des erhabnen Reichs
Weit ausgedehnte Macht zum Anfang
Sols vom hesperischen Abendlager.

Weil Cäsars Obhut schirmet die Welt, wird nicht
Wahnsinn und Aufruhr stören der Bürger Ruh,
Nicht Zorn, der, Wehr und Waffen schmiedend,
Städte mit traurigem Weh befeindet.

Nicht, welchen tränkt Danubius tiefer Strom,
Verlezt, was aussprach Julius, Geten nicht,
Nicht Serer, noch treulose Perser,
Nicht, wer an Tanaïs Flut emporwuchs.

Nosque et profestis lucibus , et sacris ,
Inter jocosi munera Liberi ,
Cum prole , matronisque nostris ,
Rite Deos prius apprecati ,

Virtute functos, more patrum, duces,
Lydis remisto carmine tibiis ,
Trojamque, et Anchisen, et almæ
Progeniem Veneris canemus.

Nosotros por ti en tanto,
Del festivo Lieo en los placeres ,
Con hijos y mugeres
Todos los dias, en leal anhelo ,
El ruego fervoroso
Elevaremos al radiante cielo ;
Y á la paterna usanza
Loaremos en métricas canciones
A los claros varones ,
Al blando son de flauta melodiosa ,
Y á Dardania y Anquises ,
Y á el alma estirpe de la cipria diosa.

Noi ne' prosciolti dì , noi ne' festivi ,
Solenni voti a' Divi
Poichè avrem porti ; del giocondo Libero
Fra le tazze spumose ,
Coi cari figli o co le caste spose ,

Intoneremo a' lidï flauti uniti ,
Fidi a' paterni riti ,
Carmi a Troia , ad Anchise , a l' alma Venere ,
A la sua prole , a' forti ,
Cui già fero immortali inclite morti.

Et nous, aux jours de fête et tous les jours, parmi les dons joyeux de Bacchus, nous invoquerons les dieux avec nos enfants et nos femmes, et, à l'exemple de nos pères, accordant nos voix à la flûte lydienne, nous chanterons les exploits de nos héros, Ilion, Anchise et la postérité de la bienfesante Vénus.

Our wives and children share our joy,
With Bacchus' jovial blessings gay,
Thus we the festal hours employ,
Thus grateful hail the busy day;
But first, with solemn rites the gods adore,
And, like our sires, their sacred aid implore;
Then vocal, with harmonious lays
To Lydian flutes, of cheerful sound,
Attemper'd sweetly, we shall raise
The valiant deeds of chiefs renown'd.
Old Troy, Anchises, and the godlike race
Of Venus, blooming with immortal grace.

Doch wir, am Arbeitstag und am Feiertag,
Von Bacchus scherzereichem Geschenk erfreut,
Wir wollen stets mit Fraun und Kindern,
Fromm an die Götter zuvor uns wendend,

Nach Väterbrauch, Heerführer von tapfrem Mut,
In Hochgesang' und lydischem Flötenhall,
Und Troja, samt Anchises Lob', und
Venus, der holden, Geschlecht erheben.

Dem

Herrn Privatlehrer Doctor C. Zehner

widmet Horazens Epoden

Zum Zeichen der Anerkennung seiner Verdienste um die Correctheit dieser Ausgabe.

T. B. Monfalcon.

Ueber den Namen des fünften und letzten Buchs der horazischen Oden und über dessen Bedeutung ist viel hin und her geschrieben und gestritten. Herr Achaintre hat sich begnügt die verschiedenen Ansichten der Gelehrten mitzutheilen ohne sie zu commentiren, da er keiner derselben beipflichten zu können glaubt. Ich beschränke mich darauf die folgenden anzuführen. Torrentius sieht in dem Titel : liber epodon, eine falsche Lesart. Er will dieses Buch liber epodos d. i. Zauberbuch genannt wissen, einzig und allein weil sich die Ode gegen Canidia darin findet; eine Meinung welche begreiflicher Weise Niemand mit ihm theilt. Andere glauben dass der Name Epoden andeute, dass die in diesem Buche enthaltenen Gedichte nach den Oden geschrieben wurden. Noch andere halten dafür, und Dacier neigt sich zu dieser Meinung, dass die Benennung auf die Versbauart Bezug habe. Die Verse, sagen sie, sind so vertheilt, dass einer langen Verszeile jedesmal eine Kurze folgt, und der Name einer solchen kurzen Verszeile, wenn sie den Sinn der vorhergehenden längern vervollständigt, ist Epode oder Clausula. Diese Ansicht scheint mir auf unhaltbaren Gründen zu beruhen, denn einmal sind nur die zehn ersten Oden von der bezeichneten Versbauart, und auch in diesen dient die kleine Verszeile nicht immer dazu den Sinn der Längern zu ergänzen und abzurunden; anderntheils aber finden sich in den übrigen Büchern viele ähnlich gebaute Oden, mithin sind die Umstände keineswegs hinreichend um das fünfte Buch, aus dem angeführten Grunde, vorzugsweise Epoden zu nennen. Was meine eigne Meinung betrifft, so halte ich mit Sanadon dafür, dass man Epoden durch: Nachtrag von Liedern übersetzen muss, und ich vermuthe dass die Grammatiker diesen Titel für das fünfte Buch gewählt haben, weil es die nach Horazens Tode gesammelten und den, von ihm selbst besorgten, nur aus vier Büchern bestehenden Oden hinzugefügten lirischen Gedichte enthält.

J.-B. Monfalcon.

ODES D'HORACE.

LIVRE CINQUIÈME.

TEXTE LATIN.

TRADUCTION EN VERS ESPAGNOLS PAR BURGOS;
— EN VERS ITALIENS PAR GARGALLO;
— EN FRANÇAIS ET EN PROSE PAR MONFALCON *;
— EN VERS ANGLAIS PAR FRANCIS;
— EN VERS ALLEMANDS PAR VOSS.

* J'aurais désiré ne point reproduire les Épodes VIII, XII et XIV, qui contiennent des tableaux indignes du caractère et du talent d'Horace; mais cette Édition eût été incomplète, et j'ai dû me résigner à respecter consciencieusement le texte. Gargallo seul a traduit les Odes obscènes. Pour ne point laisser de lacune, j'ai réuni à la version française une imitation en prose espagnole, allemande et anglaise de ces poésies licencieuses, les seuls vers sans esprit qu'Horace ait écrits. L'exactitude n'était point ici un mérite à beaucoup près, et cependant, peu habile à rendre dans des idiomes étrangers le plus élégant des poètes latins, je ne pouvais en rechercher un autre. Une impérieuse nécessité est mon excuse; du moins ai-je cru devoir prendre sur moi les défauts de ma quadruple traduction, et mettre à couvert par cette note la responsabilité de Voss, de Francis, et de Burgos. J.-B. M.

ODE I. — AD MÆCENATEM.

Ibis Liburnis inter alta navium,
Amice, propugnacula,
Paratus omne Cæsaris periculum
Subire, Mæcenas, tuo.
Quid nos, quibus, te, vita, si superstite,
Jucunda; si contra, gravis?
Utrumne jussi persequemur otium
Non dulce, ni tecum simul?
An hunc laborem mente laturi, decet
Qua ferre non molles viros?
Feremus: et te vel per Alpium juga,
Inhospitalem et Caucasum,
Vel Occidentis usque ad ultimum sinum,
Forti sequemur pectore.
Roges tuum laborem quid juvem meo,
Imbellis, ac firmus parum?
Comes minore sum futurus in metu,
Qui major absentes habet:
Ut assidens implumibus pullis avis
Serpentium allapsus timet
Magis relictis; non, ut adsit, auxili
Latura plus præsentibus.
Libenter hoc, et omne militabitur
Bellum in tuæ spem gratiæ.

ODA I. — A MECENAS.

¿ En liburnos bageles
Vas á arrostrar las naves coronadas
De máquinas crueles,
Con Cesar dividiendo,
Caro Mecenas, el peligro horrendo?
Y ¿ qué haré yo entretanto?
La vida, amigo, que contigo es gloria,
Será sin ti quebranto;
Fuente sin ti de penas
Será el reposo á que ora me condenas.
¿ Temes que la fatiga
Con pecho fuerte soportar no pueda?
No, deja que te siga,
Y verasme ir ardiente
Contigo hasta los mares de occidente,
Y hasta el pico elevado
De los Alpes y al Cáucaso inseguro:
Imbele y quebrantado
De nada servir puedo,
Mas coutigo será menor mi miedo.
Asi, de ellos ausente,
Teme el águila mas que á sus polluelos
Devore la serpiente,
Y no porque pudiera
Favorecerlos si presente fuera.
A esta y mil y mil guerras
Solo por tu amistad iré yo ufano,
Y no porque mis tierras
Número mas crecido
De bueyes surque á la coyunda uncido.

ODE I. — A MECENATE.

Tu corri, amico, su leggier naviglio
Fra torreggianti prore, e 'l cor prepari
Tuo di Cesare a far ogni periglio.
Di me che fia, cui dal tuo viver cari
Sol fansi i giorni, e s' altro avvien, dolenti?
Vuoi che in quest' ozï io resti, ahi! troppo amari
Da te lunge? o a dividere i cimenti,
Me assumer vuoi compagno a' tuoi destini,
Qual dece ad uom, che rischio non paventi?
Eccomi; io seguirotti a' gioghi alpini
Con intrepido petto e al Caucas' ermo,
E de l' Esperia agli ultimi confini:
Ma di cor debil troppo e troppo infermo
Me conoscendo, chiedera' tu quale
Il mio far possa al tuo periglio schermo?
Signor, stando al tuo fianco, ahi! men ferale
Certo sarammi la crudele ambascia,
Che con più forza in lontananza assale.
Come per angue rio madre, che fascia
Co l' ale i figli, ignudi ancora il dorso,
Teme nel nido, e teme più se 'l lascia:
Nè ignora già che non potria soccorso,
Da lungi più che da vicino ardita,
Loro apprestar dal velenoso morso.
Sol che mia destra imbelle a te gradita
Sia pur; io teco in questa e in ogni guerra
Tutta fra l' arme spenderò la vita,
Non perchè da più bovi a me sotterra
Spingansi aratri, o pria che 'l sirio cane
Vibri suoi raggi, ad assetar la terra,

ODE I. — A MÉCÈNE.

Tu vas donc, ô mon ami, affronter sur de frêles navires de Liburne des citadelles flottantes, prêt à partager tous les dangers qui menaceraient César? Et moi, qui chéris la vie tant que tu existes, et qui la trouverais pesante si tu n'étais plus, demeurerai-je, pour t'obéir, dans un repos dont je ne goûte la douceur qu'auprès de toi, ou supporterai-je tant de travaux avec cet esprit qui sied aux hommes braves?

Oui, je les supporterai, et, d'un cœur résolu, je te suivrai même à travers les sommets des Alpes, sur le Caucase inhospitalier, ou jusqu'aux extrémités de l'occident.

Me demandes-tu comment, si faible et si inhabile aux combats, je puis aider tes efforts des miens?

Devenu ton compagnon, j'éprouverai des frayeurs moindres; l'absence les accroît toujours.

Ainsi l'oiseau qui couvre de ses ailes ses petits encore nus, craint qu'un serpent ne se glisse auprès d'eux, et craint davantage encore s'il les a quittés, et cependant sa présence auprès d'eux leur serait d'un bien faible secours.

Je m'associerai volontiers à cette guerre et à toute autre dans l'espoir de te plaire, et non pour voir des

EPODE I. — TO MÆCENAS.

While you, Mæcenas, dearest friend,
Would Cæsar's person with your own defend:
And Antony's high-towered fleet,
With light, Liburnian galleys fearless meet,
What shall forsaken Horace do,
Whose every joy of life depends on you?
With thee, 'tis happiness to live,
Aud life, without thee, can no pleasure give.

Shall I th' unkind command obey,
And idly waste my joyless hours away;
Or, as becomes the brave, embrace
The glorious toil, and spurn the thoughts of peace?
I will; and over Alpine snow,
Or savage Caucasus intrepid go;
Or follow, with undaunted breast,
Thy dreadful warfare to the farthest west.

You ask, what aid I can afford,
A puny warrior; novice to the sword;
Absence, my lord, increases fear;
The danger lessens when the friend is near;
Thus, if the mother-bird forsake
Her unfledg'd young, she dreads the gliding snake,
With deeper agonies afraid,
Not that her presence could afford them aid.
With cheerful heart will I sustain,
To purchase your esteem, this dread campaign:
Not that my ploughs, with heavier toil,
Or with a larger team, may turn my soil;

ODE I. — AN MÆCENAS.

Liburnerjachten lenkest du zur Macht, o Freund,
Der hohen Orlogsschiffe hin,
Nicht säumig, was auch für Gefahr dem Cäsar droht,
Zu eignen dir, Mäcenas, selbst.

Was wir? da uns das Leben, wenn du überlebst,
Freud' ist, wenn anders, eine Last?
Ausharren etwa nach Gebot in stiller Ruh,
Die nicht behaget, als mit dir?

Wie? oder selbst des Zuges Arbeit mit bestehn,
Wie Männern, die nicht beben, ziemt?
Bestanden! und durch Alpenglätscher dir, und durch
Gastlose Jähn des Kaukasus,

Ja bis zum allerfernsten Saum des Niedergangs,
Gefolgt mit unverzagter Brust!
Du fragest, was ich deiner Arbeit frommen mag,
Unkriegerisch und wenig fest?

Begleitend werd' ich minder dir in Sorge seyn,
Die mehr getrennte Herzen quält:
So wie bei federloser Brut ein Vogel sizt,
Und mehr der Schlang' Anringelung

Abwesend fürchtet; keineswegs durch Gegenwart
Hülfreicher nahen Kindelein.
Gern diesen Kampf und jeden andern kämpf' ich mit,
In Hoffnung deiner Lieb' allein;

Non ut juvencis illigata pluribus
Aratra nitantur mea ;
Pecusve Calabris ante sidus fervidum
Lucana mutet pascua ;
Nec ut superni villa candens Tusculi
Circæa tangat mœnia.
Satis superque me benignitas tua
Ditavit : haud paravero
Quod aut, avarus ut Chremes, terra premam;
Discinctus aut perdam ut nepos.

ODE II.

Beatus ille, qui procul negotiis,
Ut prisca gens mortalium,
Paterna rura bobus exercet suis,
Solutus omni fœnore.
Nec excitatur classico miles truci,
Nec horret iratum mare ;
Forumque vitat, et superba civium
Potentiorum limina.
Ergo aut adulta vitium propagine
Altas maritat populos ;
Inutilesque falce ramos amputans,
Feliciores inserit ;
Aut in reducta valle mugientium
Prospectat errantes greges ;

Ni truequen mis ganados
Los pastos de Calabria en el estío
Por los lucanos prados,
Ni mi pequeña hacienda
A los muros de Túsculo se estienda.

Harto, y á manos llenas.
Me dió ya tu bondad ; oro no anhelo
Que enterrar, ó Mecenas,
Cual Cremes codicioso,
O que gastar cual jóven licencioso.

ODA II.

Feliz, quien de negocios alejado,
Cual en la edad los hombres primitiva,
Con sus bueyes cultiva,
De usuras libre, el suelo que ha heredado ;
Que no el clariu de Marte le despierta,
Ni el mar bramante turba su reposo,
Ni del foro ruidoso,
Ni del vano señor sitia la puerta ;
Mas al olmo los vástagos mayores
Marida de la vid, y en la llanura,
Desde la alegre altura,
Ve pacer sus novillos mugidores;
Las endebles ovejas ora esquila,
O esteril rama vigoroso hiere,
Y otra fecunda ingiere,
O la miel pura del panal destila.

Perch' io faccia mutar con le montane
Pasture di Calabria a la mia greggia
Le bruciate dal Sol lande lucane ;
Nè perchè la mia villa, che biancheggia
Nel tusculan, sino al mural riparo
De la città circéa salir si veggia.

Mi desti assai : non vo', Cremete avaro,
C' ampi tesori a me la terra asconda ;
Nè il gruzzol mio, di Nomentano al paro,
Vo' che dissipi il vento, e inghiotta l' onda.

ODE II. — EGLOGA.

Beato chi a l' antica i di sa spendere,
Nè cura o amor di lucro avvien che 'l triboli,
Co' buoi le patrie glebe intento a fendere.

Marte rischi non ha, non ha latiboli
Il foro, i mari invan per lui tempestano,
Schiva de' grandi i lubrici vestiboli.

Di tralci or fa che' pioppi si rivestano,
La falce or mette, e gli aridi si atterrano,
E' felici da lui rami s' innestano,
O le gregge a guardar veglia mentr' errano,

taureaux plus nombreux traîner mes charrues, mes troupeaux passer, avant la canicule, de la Calabre aux pâturages de Lucanie, ou ma brillante villa toucher aux murs de Tuscule, qu'éleva sur un coteau le fils de Circé.

Ta libéralité n'a-t-elle pas comblé et au delà tous mes vœux?

Dois-je, à l'exemple de l'avare Chrémès, amasser des trésors pour les enfouir dans la terre, ou les perdre comme un dissipateur?

ODE II. — ÉLOGE DE LA VIE DES CHAMPS.

Heureux celui qui, loin des affaires et libre de toute usure, laboure ses champs paternels, à l'exemple des premiers humains, avec des bœufs qui sont à lui! il n'est point, comme le soldat, éveillé par le son terrible du clairon; il n'est pas effrayé par une mer en furie; il fuit et le forum et les orgueilleux portiques des grands.

Tantôt il marie à de hauts peupliers les rejetons adultes de la vigne, ou élague avec la serpe les jets inutiles pour en greffer de plus féconds; tantôt il voit

---

Not that my flocks, when Sirius reigns,
May browze the verdure of Lucania's plains;
Not that my villa shall extend
To where the walls of Tusculum ascend.
Thy bounty largely hath supplied,
Even with a lavish hand, my utmost pride;
Nor will I meanly wish for more,
Tasteless in earth to hide the sordid store,
Like an old miser in the play,
Or like a rake to squander it away.

EPODE II. — THE PRAISES OF A COUNTRY LIFE.

Like the first mortals blest is he,
From debts, and mortgages, and business free,
With his own team who ploughs the soil,
Which grateful once confest his father's toil.

The sounds of war nor break his sleep,
Nor the rough storm that harrows up the deep;
He shuns the courtier's haughty doors,
And the loud science of the bar abjures.

Sometimes his marriageable vines
Around the lofty bridegroom elm he twines,
Or lops the vagrant boughs away,
Ingrafting better as the old decay;
Or in the lengthening vale surveys
His lowing herd safe-wandering as they graze;

Nicht dass der Stiergespanne mehr mein Saatenfeld
Mühsam mit schwerem Pfluge baun,
Nicht dass mein Vieh aus Calabertrift vor Sommerbrand
Umwandre zur Lucanertrift,
Noch dass ein Landhaus ragend mir an Tuskulums
Circäermauren schimmere.

Genug und mehr hat deine Gunst mich reich gemacht.
Nie werd' ich sammeln, dass den Schatz,
Wie Chremes karg' in Erd' ich eingrab', oder wüst
Verlockre gleich dem Muttersohnen.

ODE II. — DER LÆNDLICHE ALFIUS.

Glückselig jener, der entfernt dem Weltgeschäft,
Wie biedres Volk des Alterthums,
Sein Vaterfeld mit eignen Stieren wohl durchpflügt,
Von allem Wucher frank und frei;
Den nicht zum Blutkampf Horngetön rauhschmetternd [weckt,
Nicht ängstet grauser Zorn des Meers,
Der Markt und Richtstuhl meidet, und groszmächtiger
Mitbürger stolzes Vorgemach.

Bald leitet er das aufgewachsne Rebenkind
Als Braut zum hohen Pappelbaum;
Bald im geschweiften Thale schaut er brüllender
Viehschwärme rege Fröhlichkeit;
Fruchtlose Zweig' auch schneidet er mit krummer Hipp',
Und pfropft ein edles Reis darauf;

Aut pressa puris mella condit amphoris;
Aut tondet infirmas oves.
Vel cum decorum mitibus pomis caput
Autumnus arvis extulit,
Ut gaudet insitiva decerpens pyra,
Certantem et uvam purpuræ,
Qua muneretur te, Priape, et te, pater
Silvane, tutor finium!
Libet jacere modo sub antiqua ilice,
Modo in tenaci gramine.
Labuntur altis interim ripis aquæ;
Queruntur in silvis aves;
Fontesque lymphis obstrepunt manantibus,
Somnos quod invitet leves.
At cum tonantis annus hibernus Jovis
Imbres nivesque comparat;
Aut trudit acres hinc et hinc multa cane
Apros in obstantes plagas;
Aut amite levi rara tendit retia,
Turdis edacibus dolos;
Pavidumque leporem, et advenam laqueo gruem,
Jucunda captat præmia.
Quis non malarum, quas amor curas habet,
Hæc inter obliviscitur?
Quod si pudica mulier in partem juvans
Domum, atque dulces liberos,

Si de frutas y pámpanos ceñidas
Alza otoño sus sienes placenteras,
¡ Cual las engertas peras,
Y las uvas de púrpura teñidas
Coger le agrada, de que á tí, Silvano,
Divino protector de los linderos,
Los presentes primeros,
O Priapo, y á tí consagra ufano!
Alguna vez de la frondosa encina
Al pie se acuesta, ó sobre el musgo blando;
Y las aves trinando,
Y bullendo la fuente cristalina,
Y despeñada de la altiva sierra
Rodando al valle la argentada espuma,
Sus párpados abruma
El blando sueño que sus ojos cierra.
El invierno á su vez torna escoltado
De aguas y truenos y de escarcha fria;
Y con larga xauria
Hunde en la trampa al javalí ostigado,
O en placeres suaves se embriaga,
Red al tordo voraz fina tendiendo,
O en el lazo cogiendo
Lebrato corredor ó grulla vaga.
¿ Quién, disfrutando tan tranquila vida,
No olvida, amor, tu servidumbre odiosa?
Y si la casta esposa
Los dulces hijos y la casa cuida,
Y asomando el consorte fatigado,
Los secos leños sobre el fuego hacina,

E mugghiando, fra lor s' odon rispondere
Entro la valle, c' alte ripe serrano.
Talor in tersi vasi il mele infondere,
Ch' espresso di sua man da' favi scorpora,
Il vedi, o starsi l' egre agnelle a tondere.

Poi quando autunno il crin di frutti imporpora,
Qual gode que' che 'l nesto a lui rigenera,
Spiccar, e l' uva in gara con la porpora!
Di questa a te, Priapo, a te, cui venera
Dio de' confin, fa dono; ed or d' un rovere
Sdraiasi al rezzo, or su l' erbetta tenera:

L' acque ode intanto giù da l' erta piovere,
Gemer tra frondi augei, fonti volubili
Lievi col mormorar sonni promovere.

Poi quando e tuoni e nevighi, e s'annubili
Il ciel, spinti da' veltri i cinghial scendono
Ne l' ordite da lui maglie insolubili;
O lisci staggi sottil ragna tendono
A' ghiotti tordi, e gru straniera, o pavida
Lepre giocondo di sua preda il rendono.

Qual v' è fra ta' piacer alma, che impavida
Non disprezzi ed oblii l' arcier di Venere,
E sua faretra d' aspre punte gravida?
Che se non dal pudor moglie degenere,
Cui sol famiglia e prole offron la gemina
Meta di tutte le sue cure tenere,

errer ses troupeaux mugissants au fond d'une vallée, presse et recueille ses rayons de miel dans des amphores bien nettes, ou dépouille ses tendres brebis de leur toison.

Quand l'automne élève sur les campagnes sa tête ornée de fruits exquis, quelle joie de cueillir la poire de l'arbre qu'il a greffé, la grappe dont le coloris le dispute à la pourpre, et de vous en faire hommage, ô Priape, ô Silvain, protecteur des limites de ses champs!

Lui plaît-il de reposer tantôt sous un vieux chêne, tantôt sur un épais gazon? ce ruisseau qui roule entre ses rives profondes, ces oiseaux qui gazouillent dans la forêt, ces fontaines dont les eaux s'échappent avec un léger murmure, tout l'invite à un doux sommeil.

Mais, ramenés par le dieu du tonnerre, les hivers ont-ils rassemblé et les pluies et les neiges, alors ses chiens nombreux poussent de tout côté les sangliers féroces dans les toiles qu'il a opposées à leur passage, ou il tend sur des perches légères le filet délié et trompeur où viendra se prendre la grive gourmande.

Attirés dans ses lacs, le lièvre timide et la grue voyageuse seront l'agréable récompense de son adresse.

Qui n'oublie, dans de tels plaisirs, les soucis et les soins qui accompagnent l'amour?

Que, de son côté, sa pudique épouse, comme une Sabine ou la compagne au teint basané de l'agile

---

Or careful stores the flowing gold
Prest from the hive, or sheers his tender fold;
Or when with various fruits o'erspread
The mellow autumn lifts his beauteous head,
His grafted pears or grapes that vie
With the rich purple of the Tyrian dye,

Grateful he gathers, and repays
His guardian gods on their own festal days,
Sometimes beneath an ancient shade,
Or careless on the matted grass he's laid,
While glide the mountain streams along,
And birds in forests chant their plaintive song;
Murmuring the lucid fountain flows,
And with its murmurs courts him to repose.

But when the rain and snows appear,
And wintry Jove loud thunders o'er the year,
With hounds he drives, into the toils,
The foaming boar, and triumphs in his spoils:

Or for voracious thrushes lays
His nets, and with delusive baits betrays;
Or artful sets the springing snare,
To catch the stranger crane, or timorous hare.

Thus happy, who would stoop to prove
The pains, the wrongs, and injuries of love?
But if a chaste and virtuous wife
Assist him in the tender cares of life,

Bald drückt er klaren Honigseim in rein Geschirr;
Bald übt er zarter Schäfchen Schur.
Wenn dann, gekränzt mit reifem Obst, das schöne [Haupt
Der Herbst im Fruchtgefild' erhub;
Wie selig bricht er selbstgepfropfte Birnen ab,
Und seine Traub' im Purpurglanz,
Zur Gabe dir, Priapus, und dir, waltender
Silvanus, der die Grenzen schirmt!
Froh liegt er jezt von alter Steineich' überwölbt,
Und jezt auf derbem Graseswuchs.

In hohen Ufern unterdess entschlüpft der Bach,
Aus Wäldern girrt der Vögel Chor;
Und rauschend stäubt der Quellen unversiegte Flut,
Und murmelt leichten Schlaf daher.

Doch wann im Sturm des Donnergottes Winterjahr
Platzregen gieszt und Flocken schneit;
Bald hezt mit Kuppeln dort und dort er schnaubende
Waldsäu' ins vorgestellte Netz,
Bald auf geglätteter Gaffel spannt er Maschengarn
Naschhaften Drosseln zum Betrug;
Und den Hasen in Angst, und dich, du reisender [Kranich, fängt
Die Schling' als leckre Feierkost.

O wem nicht senket allen Harm, den Liebe nährt,
So etwas in Vergessenheit?
Sorgt noch ein frommes Ehgemahl auch ihres Theils
Für Haus und Herzenskinderchen,

Sabina qualis aut perusta solibus
Pernicis uxor Appuli,
Sacrum vetustis extruat lignis focum,
Lassi sub adventum viri,
Claudensque textis cratibus lætum pecus,
Distenta siccet ubera,
Et horna dulci vina promens dolio,
Dapes inemptas apparet:
Non me Lucrina juverint conchylia,
Magisve rhombus, aut scari,
Si quos Eois intonata fluctibus
Hiems ad hoc vertat mare;
Non Afra avis descendat in ventrem meum,
Non attagen Ionicus
Jucundior, quam lecta de pinguissimis
Oliva ramis arborum;
Aut herba lapathi prata amantis, et gravi
Malvæ salubres corpori;
Vel agna festis cæsa Terminalibus,
Vel hædus ereptus lupo.
Has inter epulas, ut juvat pastas oves
Videre properantes domum!
Videre fessos vomerem inversum boves
Collo trahentes languido;
Positosque vernas, ditis examen domus,
Circum renidentes Lares!

Cual la honrada sabina,
O la muger del apulo tostado:
Sus cabras entre mimbres con presteza
Encierra, que en seguida va ordeñando,
Luego vino sacando
Manjares no comprados adereza:
Las ostras yo por mesa semejante
Del Lucrino y los sargos despreciára,
Si alguno aqui llegára,
Empujado del soplo del levante.
¿ Que el esquisito francolin joniano,
Ni de Africa la polla regalada
Valdria, comparada
Con la oliva cogida por mi mano;
La saludable malva ó la acedera,
O el cabrito arrancado al torvo diente
De la loba inclemente,
O á Término inmolada la cordera?
¡ Cuál ver agrada á la repleta oveja,
De en medio este festin, acelerada
Tornar á la majada,
Y al reves vuelta la luciente reja
Ver arrastrar los bueyes fatigados;
Y en torno del hogar que limpio brilla,
De esclavos la gavilla,
Riqueza de su dueño, colocados!

(Come suol la sabina, o ver la femina
D' agil pugliese, cui del sole il pugnere
Di brune macchie l' irta pelle semina)
Del lasso sposo appresti 'l foco al giugnere,
E chiuso il gregge, ove la notte stabbia,
Ne vada di sua man le poppe a mugnere,
E spilli 'l dolce vin de l' anno, ed abbia
Pronto il desco, e i non compri s' imbandiscano
Cibi graditi a le digiune labbia:
Lucrine conche allor e qual nudriscano
O rombo o scari i ricchi mar di Lidia,
Se dal verno fra noi spinti appariscano,
Francolin ionï o polli di Numidia,
Meglio che pingue uliva, il ventre sazio
Non fan, nè piaccion, nè a que' cibi invidia.
Piace util malva e prataiuol lapazio,
Agna immolata ne' dì sacri a Termine,
Del lupo un caprettin tolto a lo strazio.
Oh viva gioia in sen qual fia che germine
Fra ta' cene al veder l' agne, che traggono
Sazie a l' ovile, il dì chinando al termine!
I buoi veder, che al giogo si sottraggono,
E lento il passo ver le greppie volgono,
Mentre riverso al collo il vomer traggono!
Sciame di ricco ostel, già si raccolgono
I buon famigli intanto, e assisi in giolito,
Presso a l' acceso focolar s' accolgono.

Apulien, veille sur sa maison et ses enfants chéris; qu'elle garnisse d'un bois sec le sacré foyer dans l'attente de son époux fatigué; qu'après avoir enfermé son troupeau joyeux dans une enceinte de claies entrelacées, elle épuise les mamelles gonflées de ses génisses, et que, tirant de la tonne bienfesante un vin de l'année, elle prépare des mets qu'elle n'a point achetés. Non, les huîtres du Lucrin, le turbot, le sarget, que la tempête déchaînée sur les mers d'orient jette sur nos rivages; non, l'oiseau d'Afrique, descendant dans mon estomac; non, le faisan d'Ionie ne seront pas plus savoureux pour moi que l'olive cueillie sur les riches rameaux de mes arbres, que l'oseille amante des prairies, la mauve salutaire au corps appesanti, l'agneau immolé dans les fêtes du dieu Terme, ou le chevreau arraché à la dent du loup.

Quel charme, pendant ces repas, de voir ses brebis repues se hâter de gagner leur demeure, les bœufs fatigués traînant, d'un cou languissant, le soc de la charrue renversée, et l'essaim des esclaves, richesse de la maison qui les a vu naître, se presser autour de riants pénates!

Of sun-burnt charms, but honest fame,
(Such as the Sabine, or Apulian dame),
If 'ere her wearied spouse return
The sacred fire with good old timber burn;
Or if she milk her swelling kine,
Or in their folds the happy flocks confine;
If unbought dainties crown their feast,
And luscious wines from this year's vintage prest;
No more shall curious oysters please,
Or fish, the luxury of foreign seas,
When eastern tempests, thundering o'er
The wintry wave, shall drive them to our shore;
Nor wild-fowl of delicious taste,
From distant climates brought to crown the feast,
Shall e'er so grateful prove to me,
As olives gather'd from their unctuous tree,
Or herbs, that love the flowery field,
And cheerful health with pure digestion yield;
Or fatling, on the festal day,
Or kid just rescued from some beast of prey.
Amid the feast how joys he to behold
His well-fed flocks home hasting to their fold!
Or see his labour'd oxen bow
Their languid necks, and drag th' inverted plough;
At night his numerous slaves to view
Round his domestic gods their mirth pursue!

Rasch, wie die Sabinergattin, und, von Sonnen braun,
Wie das Weib des kecken Appulers;
Umhäuft mit altem Holze sie der Laren Heerd,
Dem müden Manne zum Empfang;
Schlieszt dann in Flechtwerk eingepfercht mutvolles [Vieh,
Und melkt die straffen Euter leer;
Bringt heurigen Most, der süszen Kuf' entschöpft, sie [dar
Und rüstet unerkauften Schmaus:
Nicht labten mehr Lucrineraustern mir den Gaum,
Des Meeres Butt' und Brassen nicht,
Wenn aus des Morgenlandes Flut ein Donnersturm
Sie her an unsren Strand verschlug;
Nicht glitt' ein Vogel Afrika's in meinen Bauch,
Und kein ionischer Auerhahn,
Schmackhafter nieder, als die Beer', am fettesten
Gezweig des Oelbaums ausgewählt,
Als Sauerampfer meiner Wies', und Malvenmus,
Gesunde Kost dem schwachen Leib,
Und als ein festlich Opferlamm des Terminus,
Und ein Böcklein, abgejagt dem Wolf.
Bei solcher Tafel, welche Lust, das Wollenvieh
Zu schaun, das satt zur Stallung eilt;
Zu schaun, wie lass die umgekehrte Schar der Stier
Heimwärts am matten Halse schleift,
Und wie Arbeitsvolk, des reichen Hauses junger [Schwarm,
Um blankgebohnte Laren sizt!

Hæc ubi locutus fenerator Alphius,
Jam jam futurus rusticus,
Omnem relegit Idibus pecuniam;
Quærit kalendis ponere.

ODE III. — AD MÆCENATEM.

Parentis olim si quis impia manu
Senile guttur fregerit,
Edat cicutis allium nocentius.
O dura messorum ilia!
Quid hoc veneni sævit in præcordiis?
Num viperinus his cruor
Incoctus herbis me fefellit? An malas
Canidia tractavit dapes?
Ut Argonautas præter omnes candidum
Medea mirata est ducem,
Ignota tauris illigaturum juga,
Perunxit hoc Iasonem:
Hoc delibutis ulta donis pellicem,
Serpente fugit alite.
Nec tantus unquam siderum insedit vapor
Siticulosæ Apuliæ,
Nec munus humeris efficacis Herculis
Inarsit æstuosius.
At, si quid unquam tale concupiveris,
Jocose Mæcenas, precor
Manum puella suavio opponat tuo,
Extrema et in sponda cubet.

Asi hablando, á abrazar la vida pura
Del campo se aprestaba Alfio el logrero:
Recoge su dinero
Al fin del mes, y al otro lo da á usura.

ODA III. — A MECENAS.

Si monstruo despiadado
De anciano padre atravesase el pecho,
Ajos en pena coma,
Cual cicuta dañinos.
¡ Qué vientres ¡ ah! ¡ los vientres campesinos!

¿ Qué tosigo violento
Corre en mis venas, rompe mis entrañas?
¿ De vivoras con sangre
Fue esta yerba cocida,
O es que Canidia anduvo en la comida?

Medee enamorada
Al mas galan de la Argonauta gente,
A su Jason ungia
Del ajo con el jugo,
Cuando los toros sujetaba al yugo.

Con ajo los presentes
Envenenó, que á su rival hiciera,
Y, su pasion vengada,
En alados dragones
Del aire en breve alzóse á las regiones.

Con fuego tan violento
No tuesta Febo la sedienta Pulla,
Ni el lienzo que la sangre
De un Centauro empapára,
Tal al valiente Alcides abrasára.

Si alguna vez comieres
Ajos, Mecenas, tu manchada boca,
Tu pestilente aliento
Huya esquiva tu dama,
Y en el filo se quede de la cama.

,, Alfio usurier, che a tant' elogio insolito
,, Par che villan voglia ne' campi vivere,
,, L' oro riscuote agl' idi, e prende al solito
,, A le calende i nuovi nomi a scrivere.

ODE III. — A MECENATE.

Uom, che potè inumano
Padre d' età canuta
Sgozzar con empia mano,
Di letal forza acuta
L' aglio quest' uom divori,
Feral più che cicuta.
Qual selce, o mietitori,
Vi fascia mai le schiene!
Qua' venenati ardori
Scorroumi per le vene!
Intriso a l' aconito
Sangue d' anfesibene
Forse mi avrà tradito;
O ad imbandirmi prese
Canidia il reo convito?
Quando in Giason s' accese,
Ch' ogni beltà vincea,
Duce a le fasie imprese;
Lui, che i fatal dovea
Tori aggiogar, munio
Di tal venen Medea:
Tinti a la druda offrio
In questo i suoi presenti,
E sul dragon fuggio.
Non fiamme sì roventi
Sul suol di Puglia adusto
Mai piovver gli astri ardenti;
Su l' omero robusto
D' Ercol così la spoglia
Non arse, ond' era onusto.
Che s' altra simil voglia,
Scherzoso Mecenate,
In avvenir t' invoglia;
La bella (e 'l prega un vate!)
Da' baci tuoi la faccia
Svolti con mani alzate,
E in punta al letto giaccia.

Après avoir parlé ainsi, tout prêt à se faire homme des champs, l'usurier Alphius fait rentrer, le jour des Ides, tous ses fonds, que dès les calendes il cherchera à placer de nouveau.

ODE III. — A MÉCÈNE.

S'il est un fils dont les mains impies aient égorgé son vieux père, qu'on le condamne à manger de l'ail, plus pernicieux encore que la ciguë.

O dures entrailles des moissonneurs! quel poison déchire votre sein ? ces herbes perfides qui m'ont trompé ont-elles bouilli avec du sang de vipère, ou Canidie a-t-elle apprêté ces détestables mets ?

Éprise du plus beau des Argonautes, de Jason, pour qu'il pût soumettre au joug les taureaux indomptés, Médée le frotta d'ail; c'est d'ail qu'elle enduisit les présents vengeurs qu'elle envoya à sa rivale, avant de fuir sur ses dragons ailés.

Non, jamais la canicule n'exhala de plus brûlantes ardeurs sur l'aride Apulie ; non la robe, présent d'une amante, ne brûla pas de feux plus dévorants les épaules du vaillant Hercule.

Si jamais, enjoué Mécène, tu désires un pareil mets, puisse ta maîtresse repousser de sa main tes baisers et se réfugier au bord de sa couche !

The usurer spoke ; determin'd to begin
A country life, he calls his money in,
But, 'ere the moon was in her wane,
The wretch had put it out to use again.

EPODE III. — TO MÆCENAS.

If parricide ever, in horrors most dire,
With impious right hand shall strangle his sire,
On garlick, than hemlock more rank, let him feed ;
O stomachs of mowers to digest such a weed !

What poison is this in my bosom so glowing?
Have I swallow'd the gore of a viper unknowing?
Canidia perhaps hath handled the feast.
And with witchery hellish the banquet hath drest.

With this did Medea her lover besmear,
Young Jason, beyond all his Argonauts fair;
The stench was so strong, that it tam'd to the yoke
The brass-footed bulls breathing fire and smoke.

On the gown of Creüsa its juices she shed,
Then on her wing'd chariot in triumph she fled,
Not such the strong vapour, that burns up the plains,
When the dog-star in anger triumphantly reigns :

Not the shirt of Alcides, that well labour'd soldier,
With flames more envenom'd burn'd to his shoulder.
May the girl of your heart, if ever you taste,
Facetious Mœcenas, so baleful a feast,

Her hand o'er your kisses, O, may she bespread,
And lie afar off on the stock of the bed.

Als so geredet unser Wuchrer Alfius,
Durchaus ein Landmann schon im Geist,
Flugs trieb er ein im Monatsmittel alles Geld,
Am ersten drauf belegt ers neu.

ODE III. — AN MÆCENAS.

Wer seinem Vater frevelhaft mit eigner Hand
Die Greiseskehl' einst umgedreht,
Dem reichet Knoblauch, äzender als Schierlingssaft!
Ha, Schnittermagen sind von Stahl!

Welch arges Gift doch raset mir die Brust hinab ?
Hat eingekochtes Natternblut
In diesen Kräutern mich geteuscht? hat zauberreich
Canidia schlimme Kost gemengt?

Als vor der Argonautenschaar Medea sich
Den hellen Führer auserkohr,
Da ward, bevor er fremdes Joch den Stieren band,
Hiermit Jason eingesalbt!

Hiermit gebeiztes schenkte sie der Afterbraut
Zur Rach', und floh im Schlangenflug !
Nicht tobte jemals so die Glut des Sirius
Dem ausgedörrten Appuler!

Nicht frass des Ehrenkleides Brand dem Herkules
Die Heldenschultern zischender !
Doch wenn dich jemals solch Gelust, o scherzender
Mäcenas, reizet, wünsch' ich dir :

Das Mädchen strecke deinem Kuss die Hand zur Wehr,
Und rück im Lager bis zum Rand !

ODE IV.

Lupis et agnis quanta sortito obtigit,
Tecum mihi discordia est,
Ibericis peruste funibus latus,
Et crura dura compede.
Licet superbus ambules pecunia,
Fortuna non mutat genus.
Videsne, sacram metiente te viam
Cum bis ter ulnarum toga,
Ut ora vertat huc et huc euntium
Liberrima indignatio?
Sectus flagellis hic triumviralibus
Præconis ad fastidium,
Arat Falerni mille fundi jugera,
Et Appiam mannis terit;
Sedilibusque magnus in primis eques,
Othone contempto, sedet.
Quid attinet tot ora navium gravi
Rostrata duci pondere
Contra latrones, atque servilem manum,
Hoc, hoc tribuno militum?

ODE V.

At, o Deorum quidquid in cœlo regit
Terras, et humanum genus!
Quid iste fert tumultus? aut quid omnium
Vultus in unum me truces?

ODA IV.

Mayor antipatía
Entre el lobo no esiste y la cordera,
Que la que á tí te tengo esclavo obscuro,
A tí cuyas espaldas algun dia
Quemó la penca ibera,
Y cuyo pie brumó grillete duro.

¿ No ves, cuando arrastrando
Tu larguísima toga, te pompeas
En la calle sagrada, al pasagero
A otro lado su airada faz tornando?
Aunque muy rico seas,
No hará olvidar tu cuna tu dinero.

¡ Qué! este, dicen, que un hora
Azotado por plazas y por calles,
Cansó del pregonero los pulmones,
¡ Mil yugadas de tierra labra ahora
De Falerno en los valles,
Y los caminos cubren sus bridones,

Y ocupa la alta silla,
Despreciando las leyes insolente!
¿ A qué equipar tan poderosa armada
Contra la infame, la servil gavilla
De foragida gente,
Si debe por tal gefe ser mandada?

ODA V. — CONTRA LA HECHICERA CANIDIA.

¡ Ah! por los dioses, que del alto cielo
La tierra rigen y el linage humano,
¿ Qué ese estrépito insano
Significa, decid? ¿ por qué de todas
Sobre mi solo fijos
Sus torvos ojos veo?

ODE IV. — A SESTO MENA LIBERTO DI POMPEO.

Quant' è l' odio natio
Tra' lupi, e tra gli agnelli,
Teco altrettanto è 'l mio,
Da iberici flagelli
O tu, che adusto hai 'l lato,
E 'l piè da ferrei anelli.
De' tuoi tesor beato
Benchè ten vai bravando;
Tesor non cangia stato.
Per la via sacra quando
Con toga di sei braccia
Muovi geometrizzando,
Non vedi qual si faccia
Veder libera noia
Nel volger d' ogni faccia?
Questi, di cui le cuoia
Stancàr la scuriada
Triumviral del boia,
Co' cocchi or l' appia strada
Logora, e ha mille aratri
Ne la cumèa contrada.
Primier siede a' teatri,
Qual nato da grand' avi,
E gridi Otone e latri.
Che val che tante navi
Al corso Roma appresti,
Di bronzo il rostro gravi,
Contro a drappelli infesti
Di servi e di pirati,
Se questi poi, se questi
Tribuno è de' soldati?

ODE V.

Se v' è dio, che la terra che gli uomini
Regga in ciel, tal bisbiglio perchè?

Perchè volti tant' occhi terribili
Tutti veggo sol verso di me?

ODE IV. — CONTRE L'AFFRANCHI MÉNAS.

Toute l'antipathie que la nature a mise entre le loup et l'agneau, je l'éprouve pour toi, qui portes sur ton dos les brûlantes empreintes des cordes d'Ibérie, et autour de tes jambes les meurtrissures de tes fers.

En vain, orgueilleux de ton or, tu marches le front levé, la fortune change-t-elle la naissance?

Lorsque tu mesures la voie sacrée avec une toge longue de deux fois trois aunes, ne vois-tu pas les passants détourner la tête et faire librement éclater leur indignation?

Le fouet des triumvirs, disent-ils, l'a déchiré jusqu'à lasser le crieur public, cet homme dont les charrues labourent mille arpents à Falerne, et qui fatigue de ses attelages la voie Appienne!

Chevalier Romain, au mépris de la loi d'Othon, il s'assied au premier rang du théâtre.

Que sert d'armer d'énormes éperons tant de pesants vaisseaux contre des pirates et des esclaves, s'il est, lui, le tribun qui doit conduire nos guerriers?

ODE V. — CONTRE CANIDIE.

« Ah! de par tout ce que le ciel renferme de divinités qui gouvernent la terre et la race humaine, qu'annoncent ce tumulte et ces visages farouches tous tournés sur moi? Par tes enfants, si jamais Lucine invo-

---

EPODE IV.

As wolves and lambs by nature disagree,
So is my hatred firm to thee;
Thou wretch, whose back with flagrant whips is torn;

Whose legs with galling fetters worn;
Though wealth thy native insolence inflame,
A scoundrel ever is the same.

While you your twice three ells of gown display,
And stalk along the sacred way,
Observe the free-born indignation rise,
Mark! how they turn away their eyes:

This wretch, they cry, with public lashing flay'd,
'Till even the beadle loath'd his trade,
Now ploughs his thousand acres of demesne,
And wears the pavement with his train;

Now on the foremost benches sits, in spite
Of Otho, an illustrious knight.

From slaves and pirates to assert the main,
Shall Rome such mighty fleets maintain,
And shall those fleets, that dreadful rule the sea,
A pirate and a slave obey?

EPODE V. — ON THE WITCH CANIDIA.

But oh, ye gods, whose awful sway
Heaven, earth, and human kind obey,
What can this hideous noise intend,
On me what ghastly looks they bend?

ODE IV. — AUF MENAS.

Wie Wölf' und Lämmer von Natur Zwiespalt getrennt,
So ganz getrennt sind ich und du,
Du wohlgenarbt den Rücken vom Ibererseil,
Die Bein' umher vom Schellenring!

Ja stroze nur, auf Geld dich brüstend, hoch einher;
Nicht ändert Glück des Menschen Art!
O schau doch, wann die heilige Strasz' entlang du
Im Togapomp, sechs Ellen weit, [schwebst

Wie drehn ihr Antliz dort un dort die wandelnden
Mit ungehaltner Aergerniss!
,, Er, den der Büttel wund gestriemt im Frohngericht,
,, Bis zu des Herolds Ueberdruss,

,, Pflügt tausend Juger vom Falernerfeld', und malmt
,, Des Appius Weg mit Trabern hohl;
,, Und auf den ersten Bänken sizt er grosz und breit
,, Als Ritter, Otho's Bill zum Hohn!

,, Wozu so viel lastreicher Orlogschiffe denn
,, Mit ehrnen Schnäbeln angeführt,
,, Den Räuberschwarm zu dämpfen, und der Knechte
,, Da Kriegstribun ein solcher ist! " [Tross;

ODE V. — AUF DIE ZAUBERIN CANIDIA.

,, O all' ihr Götter, deren Macht vom Himmel her
,, Erdkreis und Menschenstämme lenkt!
,, Was will doch solcher Tummel? was der stiere Blick
,, Aus jedem Aug' auf mich allein?

Per liberos te, si vocata partubus
Lucina veris affuit;
Per hoc inane purpuræ decus precor;
Per improbaturum hæc Jovem,
Quid ut noverca me intueris, aut uti
Petita ferro bellua?
Ut hæc trementi questus ore, constitit
Insignibus raptis puer,
Impube corpus, quale posset impia
Mollire Thracum pectora;
Canidia brevibus implicata viperis
Crines, et incomptum caput,
Jubet sepulcris caprificos erutas,
Jubet cupressus funebres,
Et uncta turpis ova ranæ sanguine,
Plumamque nocturnæ strigis,
Herbasque, quas Iolcos, atque Iberia
Mittit venenorum ferax,
Et ossa ab ore rapta jejunæ canis,
Flammis aduri Colchicis.
At expedita Sagana, per totam domum
Spargens Avernales aquas,
Horret capillis, ut marinus, asperis,
Echinus, aut currens aper.
Abacta nulla Veia conscientia,
Ligonibus duris humum

Por tus queridos hijos,
Si madre alguna vez, Canidia, fuiste:
Por este trage triste,
Insignia vana de mi infancia tierna;
Por la justicia eterna,
¡Ay! que condena crueldad tamaña,
¿Por qué, por qué con saña
De madrastra me miras,
O de herido leon, ardiendo en iras?
Mientras que en quejas tales.
Trémulo el labio, un niño prorumpiera,
Veloces de las ropas infantiles
Despojan manos viles
Su tierno cuerpo, que á piedad moviera
Del tracio mas cruel el alma fiera.
Y el cabello tendido
Con viboras feroz Canidia anuda,
Y á las mágicas llamas
Lanzar manda sañuda
De fúnebre ciprés gruesas ramas,
Y viejos cabrahigos, descuajados
De los sepulcros en las anchas grietas,
Y del buho medroso
Las plumas y los huevos salpicados
En la hosca sangre de la rana inmunda,
Y las yerbas que Yolcos,
En ponzoñas fecunda,
Cria y la Ibera tierra,
Y huesos arrancados
De la boca cruel de hambrienta perra.
Arremangada la Sagana impia,
Regándola con agua del Averno,
Entretanto la casa recorria,

Deh! se a parti non finti, o Canidia,
Di Lucina invocasti 'l favor,
Io ti prego, di questa mia porpora
Dimmi almen per l' inutile onor;
Pel gran Giove, cui d' alto abbominio
Questo fia tuo scongiuro feral,
Perchè torva con gli occhi mi fulmini,
Qual matrigna o ferito cinghial?
Poichè queste il fanciul querule voci
Tremando profferì, ecco che ignudo
De le strappate insegne,
Le intatte al guardo espon tenere membra
A generar capaci,
Non allignata ancor, pietà ne' Traci.
Di minute ceraste
Il rabbuffato capo e 'l crine attorta
Canidia impone allor che da le tombe
Sterpati caprifichi,
Cipressi sepolcral, ova di sozzo
Rospo nel sangue intinte e di funesta
Strige, nemica del diurno lume,
Mal augurate piume:
L' erbe ancor, di che Iolco e Iberia abbonda,
Di veleni feconda,
E a la digiuna bocca
Di cagna ossa divelte arda vorace
Fiamma, cui già destò colchica face.
Scinta Sagana intanto,
Ispida il crin, qual istrice marino,
O inseguito cinghiale
Sparge per la magion l' acqua avernale.
Veia, a' rimorsi impenetrabil alma,
Quindi con ferree zappe

quée t'assista dans un enfantement réel ; par l'éclat de cette vaine pourpre ; par Jupiter qui blame ce spectacle, de grace, pourquoi me regarder avec les yeux d'une marâtre ou de la bête fauve qu'un fer a blessée ? »

A peine l'enfant a-t-il, d'une voix tremblante, exhalé ces plaintes qu'il est dépouillé de ses vêtements; l'aspect de son corps nu eût amolli le cœur inhumain d'un Thrace.

Canidie, les cheveux épars et entrelacés de petites vipères, ordonne qu'on brûle dans un feu magique des branches de figuier sauvage ravies aux tombeaux, des cyprès funèbres, des plumes, des œufs de l'oiseau de la nuit teints du sang d'un crapaud hideux, des herbes qu'ont envoyées Iolcos et l'Ibérie féconde en poisons, et des os arrachés à la gueule d'un chien affamé.

Cependant Sagane, la chevelure hérissée comme les dards de l'oursin ou le poil du sanglier qui s'enfuit, arrose la maison entière des eaux de l'Averne.

Véie, qui ne connut jamais le remords, creuse de son hoyau la terre avec de pénibles efforts ; enseveli,

---

If ever chaste Lucina heard
Thy vows in hour of birth preferr'd ;
Oh ! by this robe's impurpled train,
Its purple pride, alas, how vain !
By the unerring wrath of Jove,
Unerring shall his vengeance prove ;
Why like a step-dame do you look,
Or tygress fell by hunter struck ?
Thus, while his sacred robes they tear,
The trembling boy prefers his prayer ;
Then naked stands, with charms to move
An impious Thracian witch to love.
Canidia, crown'd with writhing snakes
Dishevell'd, thus the silence breaks :
' Now the magic fire prepare,
And from graves uprooted tear
Trees, whose horrors gloomy spread
Round the mansions of the dead ;
Bring the eggs, and plumage foul
Of a midnight shrieking owl ;
Be they well besmeared with blood
Of the blackest-venom'd toad ;
Bring the choicest drugs of Spain,
Produce of the poisonous plain ;
Then into the charm be thrown,
Snatch'd from famish'd bitch, a bone ;
Burn them all with magic flame,
Kindled first by Colchian dame. '
Now Sagana, around the cell
Sprinkled her waters black from hell ;
Fierce as a porcupine, or boar,
In frightful wreaths her hair she wore.
Veia, who never knew remorse,
Uplifts the spade with feeble force,

,, Bei deinen Kindern, wenn ersteht von Leibesfrucht
,, Wahrhaft Lucina dich entband ;
,, Bei dieses Purpurs eitler Pracht beschwör' ich dich,
,, Bei Zeus, dem das nicht wohlgefällt !

,, Was droht mir dein Stiefmutterantliz? was der Grimm,
,, Wie angeschossnes Raubgewilds ? " —
Als so mit bebender Lippe laut wehklagend stand
Der Knab', enthüllt der edlen Tracht,

An Wuchs noch unreif, welcher selbst der Thracier
Unsanfte Herzen hätt' erweicht ;
Canidia jezt, mit kurzer Vipernbrut das Haar
Umwickelt und ihr wüstes Haupt,

Gebeut den wilden Feigenstrauch, dem Grab' entdreht,
Gebeut cypressnes Todtenholz,
Des düstern Uhus Federn auch, und Eier mit
Der grausen Kröte Blut gefärbt,

Auch Kräuter, welch' Iolkos und Iberia
Aussendet, reich an Giftgewächs,
Und Knochen aus der nüchtern, Hündin Maul gerafft,
Zu streun in Kolchis Zauberglut.

Doch Sagana rennt eilfertig durch das ganze Haus,
Und sprengt Avernusflut umher,
Ihr borstig Haupthaar aufgesträubt, wie ein stachlichter
Meerigel, und die Bach' im Lauf.

Auch Veja, nie von Schuldbewusstseyn abgeschreckt,
Mit hartgezahnter Karste Schwung,

Exhauriebat, ingemens laboribus;
Quo posset infossus puer
Longo die bis terque mutatæ dapis
Inemori spectaculo;
Cum promineret ore, quantum extant aqua
Suspensa mento corpora;
Exsucta uti medulla, et aridum jecur
Amoris esset poculum;
Interminato cum semel fixæ cibo
Intabuissent pupulæ.
Non defuisse masculæ libidinis
Ariminensem Foliam
Et otiosa credidit Neapolis,
Et omne vicinum oppidum;
Quæ sidera excantata voce Thessala,
Lunamque cœlo deripit.
Hic irresectum sæva dente livido
Canidia rodens pollicem,
Quid dixit? aut quid tacuit? O rebus meis
Non infideles arbitræ,
Nox, et Diana, quæ silentium regis,
Arcana cum fiunt sacra,
Nunc, nunc adeste: nunc in hostiles domos
Iram, atque numen vertite.
Formidolosis dum latent silvis feræ,
Dulci sopore languidæ;

Encrespada la horrible cabellera,
Cual el marino herizo,
U de Laurente la cerdosa fiera;
Mientras en afan penoso
Veya, al remordimiento siempre dura,
Abria el hondo foso,
Dó hasta la boca el niño sumergido,
Cual suele el nadador sobre onda pura,
Mil sabrosos manjares,
Muchas veces mudados,
Y veces tantas á su ansiar negados,
Ardiente contemplase,
Hasta que los sus ojos anhelosos
Sempiterno desmayo al fin cerrase,
Y sus secas entrañas arrancando,
Prepararse pudiera el filtro infando.
Fama fue, y los ociosos
De Nápoles creyéronlo á porfia,
Y la comarca entera,
Que no faltó aquel dia
De Rimini la célebre hechicera,
Aquella Folia de viril lujuria,
Aquella Folia que los astros todos,
De su voz obedientes
Al fuerte encantamiento,
Hace bajar del ancho firmamento.
Todo ya prevenido,
Las largas uñas muérdese Canidia
Con el diente teñido,
Y en ruego atroz asi prorumpe insana.
O Noche, y tú, Diana,
Que velais en silencio tenebroso
Nuestros misterios de que sois testigo
Sedme, sedme propicias;
Contra mis enemigos

Suda ansante a cavar capace fossa,
Ove interrato, possa
Il misero garzon, poste e ritolte
Due veggendo e tre volte
In un eterno dì nuove vivande,
A sorsi amari e lenti
L' angoscia ber degli ultimi momenti.
Quanto del solo mento emergon fuori
Su l' onde i nuotatori,
Sporger tanto ei dovea, sinchè confitte
Sul vagheggiato cibo, ognor intatto
Per frapposte minacce,
Marcisser le pupille, onde l' adusto
Fegato alfine e l' arida midolla
Componesse d' amor la magic' olla.
E Napoli oziosa,
E crede seco ogni vicin paese
Che nè l' ariminese
Tribade Folia a l' esecrando rito
Sia mancata in quel giorno; di possenti
Tessali carmi al suon Folia, che svelle
Dal ciel la luna e le incantate stelle.
Or che disse o che tacque
Qui Canidia feral? col negro dente
Del pollice l' intonsa unghia feroce
Rodendo, a questi accenti aprì la voce:
A' miei prestigii - voi, che assistete,
Voi, che il silenzio - fide reggete,
O Notte, o Ecate, - quando gli oscuri
Da me si compiono - sacri scongiuri,
Or or uditemi, - or i nemici
La forza sentano - de l' ire ultrici.
Mentre fra l' orrida - ombra e le selve,
Sopite e languide - giaccion le belve,
Il vecchio adultero - del nardo molle,

là, jusqu'au menton, pareil au nageur dont la tête est suspendue au dessus du niveau des eaux, l'enfant doit lentement mourir à l'aspect de mets placés devant lui et renouvelés trois fois dans la longue durée du jour, jusqu'à ce qu'enfin ses prunelles, fixées sur ces aliments qu'il n'a pu saisir, s'étant éteintes, sa moelle exprimée et son foie desséché puissent servir à composer un philtre amoureux.

Folia d'Arimini est présente (ainsi, du moins, le croient l'oisive Naples et les cités voisines), l'impudique Folia dont les accents magiques peuvent détacher du ciel la lune et les astres.

L'atroce Canidie ronge de sa dent livide un ongle qu'elle n'a jamais coupé. Que dit-elle, ou que ne dit-elle point?

« Témoins fidèles de mes travaux, ô Nuit, ô Diane qui présides au silence quand s'opèrent nos sacrés mystères, accourez, accourez, et tournez votre divin courroux contre la demeure de nos ennemis!

« Tandis que la douce langueur du sommeil engourdit les bêtes féroces cachées dans l'horreur des forêts,

---

And breathless with the horrid toil,
Deep-groaning breaks the guilty soil,
Turns out the earth, and digs a grave
In which the boy (as o'er the wave
A lusty swimmer lifts his head)
Chin-deep sinks downward to the dead,
O'er dainties, chang'd twice thrice a-day,
Slowly to gaze his life away,
That the foul hags an amorous dose
Of his parched marrow may compose,
His marrow, and his liver dry'd,
The seat where wanton thoughts reside,
When fixed upon his food in vain,
His eye-balls pin'd away with pain.

Naples, for idleness renown'd,
And all the villages around,
Believe that Folia shar'd their rights,
She who in monstrous lusts delights,
Whose voice the stars from heaven can tear,
And charm bright Luna from her sphere.

Here, with black tooth, and livid jaws,
Her unpar'd thumbs Canidia gnaws,
And into hideous accents broke,
In sounds, how direful! thus she spoke:

Ye powers of darkness and of hell,
Propitions to the magic spell,
Who rule in silence o'er the night,
While we perform the mystic rite,
Be present now, your horrors shed,
In hallow'd vengeance, on his head.
Beneath the forest's gloomy shade,
While beasts in slumbers sweet are laid,

Höhlt tief den Grund aus, keuchend vor Mühseligkeit,
Alwo der eingesenkte Knab'
Am zwei und dreimal umgetauschten Schaugericht
Den langen Tag hinsterben soll,
Vorragend nur sein Antlitz, wie am Wassersaum
Mit bloszem Kinne hängt ein Leib:

Dass ausgedörrte Leber und verbranntes Mark
Ein Liebestränklein kräftige,
Wann auf das untersagte Mahl hinstarrend nun
Sein mählich brechend Aug' erlosch.

Nicht fehlte, voll mannhafter Ausgelassenheit,
Auch Folia von Ariminum,
So glaubt der stillen Ruhe Sitz Neapolis
Und alle Nachbarschaft umher:

Die mit thessalischem Banngetön die Sterne samt
Dem Mond' herab vom Himmel reiszt.
Canidia jezt, den unbeschnittnen Daum erboszt
Annagend mit brandgelbem Zahn,

Was sprach sie? was verschwieg sie? ,, O ihr, meines [Thuns
,, Nicht unbewährte Zeuginnen,
,, Nacht, und Diana, die herab Stillschweigen winkt
,, Geheimnisvollem Opferbrauch!

,, Nun, nun genaht mir! nun auf Feindeswohnungen
,, Zorn und der Gottheit Macht gewandt!
,, Jezt weil im schauerhaften Forst sich barg das Wild,
,, Von süszem Schlummer aufgelöst,

Senem (quod omnes rideant) adulterum
Latrent Suburranæ canes,
Nardo perunctum, quale non perfectius
Meæ laborarunt manus.
Quid accidit? cur dira barbaræ minus
Venena Medeæ valent,
Quibus superbam fugit ulta pellicem,
Magni Creontis filiam,
Cum palla, tabo munus imbutum, novam
Incendio nuptam abstulit?
Atqui nec herba, nec latens in asperis
Radix fefellit me locis.
Indormit unctis omnium cubilibus
Oblivione pellicum.
Ah! ah! solutus ambulat veneficæ
Scientioris carmine.
Non usitatis, Vare, potionibus
(O multa fleturum caput!)
Ad me recurres, nec vocata mens tua
Marsis redibit vocibus.
Majus parabo, majus infundam tibi
Fastidienti poculum.
Priusque cœlum sidet inferius mari,
Tellure porrecta super,
Quam non amore sic meo flagres, uti
Bitumen atris ignibus.

Convertid vuestra cólera severa.
Mientras en la selva obscura
Et sueño postra á la cansada fiera,
Los perros de Subura
Al viejo enamorado
Ladren, y befa de las gentes sea,
Al viejo perfumado
Con la suave esencia,
Que mejor nunca fabricó mi ciencia.
¿ Mas qué es esto? ¿ podrian mis hechizos
Menos que los encantos de Medea,
Que de Corinto huyendo,
La rica vestidura emponzoñaba,
Que à su rival altiva,
De Creonte á la hija regalaba,
Y con que en llama activa
El dia de sus bodas la abrasaba?
¿ De alguna planta la virtud ignoro?
¿ No conozco las yerbas mas estrañas,
Que en sus quiebras esconden las montañas?
¿ Como, de mi olvidado,
Los lechos recorriò de mil rameras?
Mas ¡ ah! de mis encantos le han librado
Sin duda, si, mas sábias hechiceras.
Tú, tú lo llorarás, viejo inconstante,
A mi seno traeránte
Nuevas y desusadas confecciones,
Ni de mi libraránte
De los marsos las mágicas canciones.
Tu desden, crudo Varo,
El filtro vencerá que te preparo;
Y antes sepultaráse
El claro cielo bajo el ponto frio,
Y sobre el sol la tierra elevaráse,
Que tú en el amor mio
Asi dejes de arder, ingrato, luego,
Como el negro betun arde en el fuego.

Ch' io miglior abbia - chiuso in ampolle
Del mondo favola - i suburrani
Latrando rendano - notturni cani.

E che! la solita - or non han più
I filtri colchici - prisca virtù?
Ma quelli, ond' ebbesi - sazie le vesti
L' audace adultera, - furon ben questi;
Fu rogo il talamo, - fiamme uscir pronte
La figlia a struggere - del gran Creonte:
Fur questi i vindici - de l' onta rea,
E paga e rapida - fuggì Medea.

Pur erba o radica - non fummi occulta,
Che in ermo vegeti - burron sepulta.
D' ogni postribolo - intanto i letti
Per Varo sembrano - di lete infetti.

Ahi! lo fa libero - gir da l' incanto,
Ahi! di Venefica - più dotta il canto.
Bevande insolite, Varo, faranti
(Oh qua' ti attendono - gemiti e pianti!)

A me ricorrere - nè a rivocarse
Il senno vagliono - le nenie marse:
A la tua nausea - maggior preparo,
Maggior vo' mescere - un nappo, o Varo;

E pria d' oceano - il ciel fia letto,
La terra ergendosi - d' entrambi in tetto,
Che d' amor fervido - tu in me non arda,
Qual pece in torbida - fiamma gagliarda.

que le vieillard adultère, enduit du nard le plus parfait qu'ont préparé mes mains, devienne l'objet de la risée générale et soit poursuivi par les aboiements de tous les chiens de Suburra.

« Que vois-je! pourquoi ont-ils moins de puissance ces poisons cruels qui vengèrent dans sa fuite la barbare Médée de la fille du puissant Créon sa rivale orgueilleuse, lorsqu'une robe, présent fatal, imbue de ce venin, embrasa de flammes dévorantes la nouvelle épouse?

« Et cependant pas une herbe, pas une racine cachée dans les lieux les plus escarpés n'a pu m'échapper.

« Il dort, oublieux de ses courtisanes, sur un lit imbibé de tous mes poisons! Ah! sans doute l'art d'une magicienne plus savante l'affranchit de mes enchantements!

« Un breuvage ignoré (ô Varus, que de larmes tu vas répandre!) te ramènera à Canidie, et la voix du Marse ne te rendra pas à la raison.

« Je préparerai, je te verserai un philtre plus puissant que tes mépris: ou les cieux s'abaisseront au dessous des mers, et la terre s'élèvera au dessus des cieux, ou tu brûleras de mon amour, comme le noir bitume au milieu des flammes. »

Give me the lecher, old and lewd,
By barking village-curs pursu'd,
Expos'd to laughter, let him shine
In essence — ah! that once was mine.

What! do my strongest potions fail,
Or than Medea's less prevail?
For the fair harlot, proud of heart,
Deep felt the vengeance of her art;
Her gown with powerful poisons dy'd,
In flames enwrapp'd the guilty bride.

But every root and herb I know,
And on what steepy depths they grow;
And yet, with essence round him shed,

He sleeps in some bold harlot's bed,
Or walks at large, nor thinks of me,
By some more mighty witch set free.

But soon the wretch my wrath shall prove,
By spells unwonted taught to love,
Nor shall even Marsian charms have power,
Thy peace, O Varus, to restore.

I 'll fill, to bend thy haughty soul,
With stronger drugs a larger bowl.
Sooner the seas to heaven shall rise,

And earth spring upwards to the skies,
Than you not burn in fierce desire,
As melts this pitch in smoky fire.

The boy, with lenient words no more,
Now strives their pity to implore;
With rage yet doubtful what to speak,
Forth from his lips these curses break—

,, Scheucht doch, zur Hohnlach' aller, ihn, den ver- [buhlten Greis,
,, Mit Saburanerbellern fort,
,, Der Narde duftet, welche nie vollkommener
,, Durch meine Händ' erkünstelt ward! —

,, Was giebts? wie wirket schwächer doch das grause [Gift
,, Der Barbarin Medea hier,
,, Womit an Kreons Tochter sie, dem herrischen
,, Kebsweibe, Rach' ausübt', und floh,

,, Als, durch des Mantels pestgetränkte Gab', in Glut
,, Die Neuvermählte loderte?
,, Kein Kraut ist dennoch, keine wo am rauhen Ort
,, Versteckte Wurzel übersehn;

,, Er schläft auf Polstern, die mit aller Nebenfraun
,, Vergessenheit ich wohl gewürzt! —
,, Ach! ach! durch einer ausgelerntern Zauberin
,, Bannspruch gelöset wandelt er! —

,, Von nicht gemeinem Wundertrank sollst, Varus, du,
,, O kläglich bald aufjammernder!
,, Zurück mir rennen; und dein hergelockter Sinn
,, Bleibt Marserstimmen unverlockt!

,, Noch voller misch' ich, voller noch dir eingeschenkt,
,, Biet' ich den Kelch dem ekelnden!
,, Eh sinkt der Himmel unterhalb des Meers hinab,
,, Und oben breitet sich das Land,

,, Eh du nicht so in meiner Lieb' auflloderst, wie
,, Erdharz in schwarzer Flamme brennt! " —

Sub hæc puer, jam non, ut ante, mollibus
Lenire verbis impias;
Sed dubius unde rumperet silentium,
Misit Thyesteas preces.
Venena, magnum fas nefasque, non valent
Convertere humanam vicem.
Diris agam vos; dira detestatio
Nulla expiatur victima.
Quin, ubi perire jussus exspiravero,
Nocturnus occurram furor,
Petamque vultus umbra curvis unguibus,
Quæ vis Deorum est Manium;
Et inquietis assidens præcordiis,
Pavore somnos auferam.
Vos turba vicatim, hinc et hinc saxis petens
Contundet obscœnas anus.
Post insepulta membra different lupi
Et Esquilinæ alites;
Neque hoc parentes, heu mihi superstites!
Effugerit spectaculum.

ODE VI.

Quid immerentes hospites vexas, canis
Ignavus adversum lupos?
Quin huc inanes, si potes, vertis minas,
Et me remorsurum petis?

Al oir tales voces,
No ya de aquellas fieras
Pensó ablandar los ánimos atroces
Con voces lastimeras
El infante infelice,
Y en ecos dignos de Tiestes dice.
Si de las estaciones
Mudar el órden pueden los encantos,
No del mortal asi trocar la suerte.
Duras imprecaciones
Contra vosotras lanzará mi labio,
Y ningun sacrificio
A espiar bastará tamaño agravio.
Desque mis ojos cerrará la muerte,
La furia seré yo que os despedace;
Rasgará vengadora
Mi sombra vuestros pechos inclementes
Con corvas uñas y afilados dientes.
De vosotras en torno revolando,
(Tal de los Manes es el poder justo)
Yo vuestras almas llenaré de susto,
Lanzando lejos vuestro sueño blando.
De calle en calle, viejas despiadadas,
Las gentes á pedradas
Acabarán vuestros infames dias;
Vuestras entrañas frias
Serán del buitre hambriento
Y los voraces lobos alimento.
Calme aqueste destino que os revelo,
¡Ay! de mis padres el amargo duelo.

ODA VI.

¿Por qué, mastin cobarde con los lobos,
Al hombre ladras tú que no te daña?
Tu despreciable saña
Ven y egercita contra mi sin miedo,
Contra mi, sí, que defenderme puedo.

Sì disse, ed il garzon con molli detti
In que' ferrigni petti
Non più qual pria s' ingegna
A destar la pietà; ma poi che incerto
Ristette alquanto in qua' primieri accenti
Sciorre dovesse il labbro, alfine in queste
Prorompe tiestée preci funeste:

Nè innocenza, nè colpa, o Venefiche,
Può de l' uomo la sorte cangiar:
Vi consacro a le Furie, nè vittima
Può tal voto esecrando espiar.

Ombra ignuda, notturna, terribile
Vagolandovi intorno verrò;
Curvi artigli, chè il possono i Lemuri,
L' empio ceffo a stracciarvi armerò;
Turberò vostri sonni, con gelida
Man d' orrore strignendovi 'l cor;
Per le vie peste a sassi dal popolo,
Vecchie oscene, sarete a furor.

Indi i vostri insepulti cadaveri,
Preda a' lupi e agli esquili sparvier,
Fieno a' miei genitori superstiti
Ahi! spettacol d' amaro piacer.

ODE VI. — A CASSIO SEVERO.

O mastin, perchè t' avventi
Tu, c' a' lupi volgi 'l dorso,
Contro agli ospiti innocenti?
Perchè invan latrando, il corso
Quà, s' hai cor, non volgi e sfidi
Me, che rendo morso a morso?

Elle achève, l'enfant n'essaie plus, comme il le faisait, d'adoucir ces inhumaines avec de douces paroles, et ne sachant comment rompre le silence, leur adresse ces imprécations dignes de Thyeste :

« Empoisonneuses ! ni l'innocence, ni le crime ne peuvent changer les lois du sort. Recevez mes malédictions, aucune victime ne saurait les expier. C'est peu : lorsque votre ordre m'aura fait expirer, furie nocturne, j'accourrai toutes les nuits, et mon ombre de ses ongles crochus vous déchirera le visage ; car tel est le pouvoir des dieux Mânes !

« Je m'assiérai sur vos poitrines haletantes, et la frayeur vous ravira le sommeil ; de rue en rue la multitude vous poursuivra cherchant des pierres, et vous en accablera, ô vieilles impudiques !

« Les loups et les vautours d'Esquilie disperseront vos membres privés de sépulture, et mes parents, qui me survivront, hélas ! repaîtront leurs yeux de ce spectacle ! »

ODE VI.

Pourquoi t'acharner sur des étrangers qui ne t'ont rien fait, chien sans courage contre les loups ! que ne tournes-tu contre moi, si tu l'oses, tes vaines menaces, et n'attaques-tu qui peut te mordre ?

Your spells may right and wrong remove,
But ne'er shall change the wrath of Jove;
For while I curse the direful deed,
In vain shall all your victims bleed.

Soon as this mortal spirit dies,
A midnight fury will I rise :
Then shall my ghost, though form'd of air,
Your cheeks with crooked talons tear,

Unceasing on your entrails prey,
And fright the thoughts of sleep away;
Such horrors shall the guilty know,
Such is the power of gods below.

Ye filthy hags, with showers of stones
The vengeful crowd shall crush your bones;
Then beasts of prey, and birds of air,

Shall your unburied members tear,
And while they weep their favourite boy,
My parents shall the vengeful sight enjoy.

EPODE VI. — TO CASSIUS SEVERUS.

Why dost thou, fearful to provoke
The wolf, attack offenceless folk?
Turn hither, if you dare, your spite,
And bark at me, prepared to bite.
For like a hound or mastiff keen,

Nicht will der Knabe, wie zuvor, mit sanfter Red'
Anstehn der Unholdinnen Herz;
Unschlüssig, woher ausbrechen soll sein stummer Mund,
Strömt er Thyest's Verwünschungen.

,, Banngift mag groszes Recht und Unrecht, aber nicht
,, Der Menschenhandlung Loos verdrehn!
,, Mit grassen Furien jag' ich euch, der grasse Fluch
,, Wird nie durch Opfer ausgesühnt!

,, Ja sobald von Mörderhänden ich den Geist verhaucht,
,, Tob' ich, ein nächtlich Graun, hinan;
,, In das Antliz fahr' ich Schatten euch mit krummen [Klaun,
,, [Der Manen Gottheit hat die Macht]

,, Und stets an das unruhvolle Herz euch angeschmiegt,
,, Schreck' ich den bangen Schlaf hinweg!
,, Der Gassen Auflauf, dort und dorther steinigend,
,, Zermalmt euch, graues Ungethüm;

,, Die unbegrabnen Glieder dann zerzaust der Wölf'
,, Und Esquilinervögel Schwarm;
,, Und meinen Aeltern, ach den überlebenden!
,, Wird solches Schauspiel nicht entgehn!

ODE VI. — AUF CASSIUS SEVERUS.

Warum so frech harmlose Fremdling' angeblafft,
Du gegen Wölf' ein träger Hund?
Hieher gerichtet, wenn du kannst, dein leeres Drohn,
Und mich, der wiederbeiszt, gepackt!

Nam qualis aut molossus, aut fulvus Lacon,
Amica vis pastoribus,
Agam per altas, aure sublata, nives,
Quæcumque præcedet fera.
Tu cum timenda voce complesti nemus,
Projectum odoraris cibum.

Cave, cave: namque in malos asperrimus
Parata tollo cornua:
Qualis Lycambæ spretus infido gener,
Aut acer hostis Bupalo.
An, si quis atro dente me petiverit,
Inultus ut flebo puer?

ODE VII. — AD POPULUM ROMANUM.

Quo, quo scelesti ruitis? aut cur dexteris
Aptantur enses conditi?
Parumne campis, atque Neptuno super
Fusum est Latini sanguinis?
Non ut superbas invidæ Carthaginis
Romanus arces ureret,

Intactus aut Britannus ut descenderet
Sacra catenatus via;
Sed ut, secundum vota Parthorum, sua
Urbs hæc periret dextera.
Neque hic lupis mos, nec fuit leonibus,
Unquam, nisi in dispar feris.

Las orejas en guisa de combate,
Tambien por las nevadas cordilleras
Sé yo seguir las fieras,
Cual can de Epiro, ú cual lacon ligero,
Del pastor el amigo y compañero.

Tú el cebo que te arrojan olfateas,
Despues que el bosque con tu atroz ladrido
Resuena estremecido.
¡Ah! guarte, guarte; contra los malvados
Tengo yo ya mis dardos enarcados;

Cual de Licambe el despechado yerno
O de Búpalo osado el enemigo,
Puedo yo hacer contigo:
¿Piensas que si te atreves à atacarme,
Lloraré como un niño sin vengarme?

ODA VII. — A LOS ROMANOS.

¿A dónde, á dónde os desbocais, malvados?
¿El hierro amenazante
Blandis de nuevo en brazos irritados?
¿De nuestra sangre no tiñó bastante
La sacrilega guerra
El hondo mar y la anchurosa tierra?
No para que de hierros abrumado
Por la sagrada via
Descendiese el britano despiadado,
Ni para sepultar, como algun dia,
En llamas y en estrago
Las insolentes torres de Cartago;
Sino para que, ó Roma, tu trofeo
De tus furores fueras,
Cumpliendo de los Partos el deseo:
Jamás, jamás ni lobos ni panteras
Tan crudos se mostráran,
Que en fieras de su especie se cebáran.

Lacon falbo io son, c' a' gridi
Sta in orecchie, o ver molosso,
Forza al gregge e a chi lo guidi:
Io de' ghiacci su pel dosso
A la belva so dar caccia,
Benchè corra a più non posso.
Tu con urli di minaccia
Poi che i boschi fai muggire,
Fiuti a terra la focaccia.
Guarda guarda! io pien d' ardire
Alzo contro a stuol mordace
Pronto il corno per ferire;
Come il fervido Ipponace,
O quel vate, che sprezzato
Fu dal suocero mendace.
Se con dente avvelenato
Assalir io mi vedrò,
Forse al pianto invendicato,
Qual fanciul, ricorrerò?

ODE VII.

Dove dove, empï, v' incalza
Reo furor? perchè gli acciari
Vostra man sguaina ed alza?
Di romuleo sangue avari,
Vostro cor di tigner pago
Non è ancora e terre e mari?
Non de l' emula Cartago
Perchè i bellici recinti
Il Roman sia d' arder vago,
Nè perch' egli tragga avvinti
Del Tarpeo su la pendice
I Britanni ancor non vinti;
Ma de' Parti esauditrice
Perchè Roma armi a suo danno
La sua destra feritrice.
Nè i lion, nè i lupi sanno
Tanto osar, che 'l dente edace
D' altro sangue a pascer vanno.

Pareil au molosse ou au limier fauve de Laconie, dont la vigueur est amie du berger, je poursuis, l'oreille haute, à travers les neiges amoncelées, la bête féroce qui fuit devant moi.

Toi, quand tu as rempli la forêt de ta voix formidable, tu flaires la curée qu'on t'a jetée.

Prends garde, prends garde! terrible aux méchants, je lève contre eux des cornes toujours prêtes, semblable au gendre que dédaignait le parjure Lycambe, ou à l'implacable ennemi de Bupalus. Crois-tu donc que si une dent envenimée me déchire, je pleurerai comme un enfant sans me venger?

ODE VII.

Où courez-vous, cruels, où courez-vous? Pourquoi ces glaives dans vos mains? Assez de sang romain n'a-t-il donc pas rougi et les mers et la terre?

Ce n'est point pour réduire en cendres les tours orgueilleuses de l'envieuse Carthage, ou pour faire descendre, enchaîné, du haut de la voie sacrée, le Breton libre encore; non, non, c'est pour que cette ville s'immole de ses propres mains, selon le vœu des Parthes.

Féroces seulement contre les animaux d'une autre espèce, ni les lions ni les loups ne commirent jamais de tels excès.

That guards the shepherd's flocky green,
With ears erect, and eager haste,
Through snows I drive each ravening beast;
But you, when with your hideous yelling
You fill the grove, at crusts are smelling.

Beware, beware! for, sharp as spurs,
I lift my horns to butt at curs;
Fierce as Archilochus I glow;
Like Hipponax, a deadly foe.

If any mongrel shall assail
My character with tooth and nail;
What! like a truant boy, shall I
Do nothing in revenge — but cry?

EPODE VII. — TO THE ROMAN PEOPLE.

Whither, Oh! whither do ye madly run,
The sword unsheath'd and impious war begun;
Has then too little of the Latian blood
Been pour'd on earth, or mix'd with Neptune's flood?

'Tis not that Romans with avenging flame
Might burn the rival of the Roman name,
Or Britons, yet unbroken to our war,
In chains should follow our triumphal car,
But that the Parthian should his vows enjoy,
And Rome, with impious hand, herself destroy.

The rage of wolves and lions is confin'd;
They never prey but on a different kind.

Denn gleich dem Moloss, und gleich dem falben Sparterwind
Der treuen Hut des Weidenden,
Jag' ich mit aufgespiztem Ohr durch tiefen Schnee,
Was auch voranrennt raschen Wilds.

Du, wann dein furchtbar lauter Hall weit scholl im Forst,
Beschnüffelst vorgeworfnen Frasz.
Gemach! gemach! denn streng' auf Bös' und eiferig,
Erheb' ich kampfbereit das Horn:

Wie einst Lykambes abgeführter Tochtermann,
Und der bittre Feind des Bupalus!
Was? wenn mit schwarzem Geiferzahn mich einer fasst,
Wehklag' ich wehrlos als ein Kind?

ODE VII. — AN DIE ROEMER.

Wohin? wo rennt ihr Verruchten hin? Was trägt die Hand
Entblöszt den kaum verhüllten Stahl?
Ward noch zu wenig auf Gefild' und Wogen rings
Latinerblutes ausgeströmt?

Nicht dass Karthago's stolze Burg, der neidischen,
In Römerflammen loderte;
Dass ungezähmter Britannenschwarm den heilgen Weg
Hinunterstieg' in Kettenzwang;

Nein dass, der Parther Wunsche nach, mit eigner Hand
Sich diese Stadt hinopferte!
Nie kannten Wölfe solchen Brauch, und Löwen nie,
Feindselig nur ungleicher Art!

Furorne cæcus, an rapit vis acrior,
An culpa? responsum date.
Tacent; et ora pallor albus inficit,
Mentesque perculsæ stupent.

Sic est: acerba fata Romanos agunt,
Scelusque fraternæ necis;
Ut immerentis fluxit in terram Remi
Sacer nepotibus cruor.

ODE VIII.

Rogare longo putidam te sæculo,
Vires quid enervet meas?
Cum sit tibi dens ater, et rugis vetus
Frontem senectus exaret,
Hietque turpis inter aridas nates
Podex, velut crudæ bovis.
Sed incitat me pectus et mammæ putres,
Equina quales ubera;

Venterque mollis, et femur tumentibus
Exile suris additum.
Esto beata: funus atque imagines
Ducant triumphales tuum;
Nec sit marita, quæ rotundioribus
Onusta baccis ambulet.
Quid? quod libelli stoïci inter sericos
Jacere pulvillos amant,

¿Es un frenesí atroz el que os instiga,
Los hados inclementes,
O un Dios, que vuestros crímenes castiga?
Callan, y vénse pálidas sus frentes,
Y en indecision larga
El asombro sus ánimos embarga.
No hay mas dudarlo, no; cruel destino
Al misero romano
Desde el punto persigue que Quirino
Mancilló el suelo del inerme hermano
Con la sangre inocente,
Que espiar debe la latina gente.

ODA VIII. — A UNA VIEJA ALCAHUETA.*

Un largo siglo abruma tus fétidas bellezas, tan solo te queda un negro diente, y un decrépito rostro surcado de arrugas por la vejez. Tu diforme ano bosteza entre dos secos muslazos cual vulva de ternera; ¿Y preguntas que es lo que puede anonadar las fúerzas mias?

Sí; sin duda alguna ha de encenderse un pecho á sola la vista de esas tetazas que cuelgan tan floxas como ubre de yegua; de ese lacio vientre, y de esos cenceños muslos apegados á dos hinchadas piernas.

Sé rica; que á tus esequías te acompañen triumfales imájenes; que ninguna recien casada se paséc cargada de mas redondas perlas; está bien, los escritos de los Estoicos posan en tu morada en almoadillas de seda;

¡Que! ¿Es menos esitativo el nervio del hombre ignorante? Y acaso el hastío obra en él con

Furor cieco o più rapacè
Forza o colpa a ciò vi spigne?
Rispondete.... Ognun si tace.
Di pallor le gote tigne,
E già sembra dissennato
Da Venefiche peligne.
Troppo è vero: acerbo fato
E del primo fratricida
Il delitto inespiato
Preme Roma. Ahi terra infida!
Quel, di cui tu fosti infetta,
Innocente sangue or grida
Contra posteri vendetta.

ODE VIII.

E tu, che addosso un secolo
Porti, vecchietta mia,
Mi chiedi, perchè inabile
A' tuoi servigi io sia?
Tel dica il dente lurido,
La fronte raggrinzata
Dagli anni, che la solcano,
Come campagna arata;
E l' antro oscuro ed ispido
Fra l' una, e l'altra lacca,
D' onde vapor s' esalano,
Qual d' indigesta vacca.
Ma il sen gialletto ed osseo
Con quelle di giumenta
Due mammellucce pendule,
Fiamme amorose avventa.
Oh come grato brontola
L' epa su le spolpate
Coscette, che si annodano
A le due gambe enfiate!
Ricca sii pur, sii nobile;
Immagin trionfali
Precedano in lung' ordine
Tue pompe funerali:
Sposa non sia romulea,
Che in perle più distinta,
Molte, rotonde, candide,
Da te non resti vinta;
E ancor, qual pro che stoici
Squisiti librettini
Sparsi quà e là sen giacciano

Est-ce une aveugle fureur, la puissance de la fatalité, l'expiation d'un crime, répondez?... Non, ils se taisent, une pâleur livide défigure leurs traits, et leurs esprits sont frappés de stupeur.

Il est trop vrai, un destin cruel pousse les Romains: c'est le meurtre odieux d'un frère, c'est le sang innocent de Rémus coulant sur la terre, qui retombe sur les enfants du meurtrier.

ODE VIII. — A UNE VIEILLE DÉBAUCHÉE.

Un long siècle a flétri tes appas dégoutants; tu n'as plus qu'une dent noire; la vieillesse a sillonné de rides ton front décrépi; ton hideux anus bâille entre de sèches éclanches comme celui d'une génisse qui languit d'un flux de ventre, et tu demandes ce qui peut énerver mes forces!

Oui, sans doute, mon cœur doit s'embraser à l'aspect de ce sein, de ces mamelles pendantes, semblables aux tétines d'une jument, de ce ventre mollasse, et de ces cuisses grêles attachées à des jambes bouffies.

Nage dans l'opulence; qu'à tes funérailles on porte les images triomphales de tes ancêtres; qu'il n'y ait point à Rome de dame qui se promène chargée de perles plus arrondies. C'est fort bien; mais crois-tu, parce que les écrits des stoïciens semblent se

---

Answer, from madness rise these horrors dire,
Does angry Fate, or guilt your souls inspire?
Silent they stand; with stupid wonder gaze,
While the pale cheek their inward guilt betrays.

'Tis so — The Fates have cruelly decreed,
That Rome for ancient fratricide must bleed;
The brother's blood, which stain'd our rising walls,
On his descendants loud for vengeance calls.

ODE VIII. — TO AN OLD LEWD WOMAN. *

Years have withered thy stinking charms, a black tooth is all that remains; old age has furrowed with wrinkles thy decrepit brows, thy hideous anus yawns beetwen dry buttocks like the womb of an heifer, and thou askest what may enervate my strength! Yes certainly, my bosom must be inflamed at the sight of these hanging bubbles like the teats of a mare, of this flabby belly and of these meagre and lank thighs fastened to thy swelling legs. Be rich, may thy triumphal images be carried to thy funerals, and no bride walk loaded with more round pearls. It is well! the works of Stoics lay in thy house upon silk pillows: how now! are the sinews of illiterate men

Reiszt blinder Wahnsinn, reiszt Gewalt von oben euch,
Reiszt Schuld dahin? Antwortet mir!
Sie schweigen; Todesblässe deckt das Angesicht,
Und tief getroffen starrt das Herz.

So ist es! Herbes Schicksal treibt die Römer um,
Und Missethat des Brudermords,
Seitdem zur Erd', o Remus, dein unschuldig Blut,
Ein Fluch den Kindeskindern, floss!

ODE VIII. — AUF EINE WOLLUESTIGE ALTE. *

Verlangen sollt ich von dir, die eine ewiglange Laufbahn faulig gemacht, was die Kräfte mir erschöpft? Schwarz ist dein Gebiss und eisgraues Alter furcht tief dir die Stirn. Sollen vieilleicht die welken Brüste mich erhitzen, den Eutern der Stute gleich? Der schlaffe Leib und das Schmächtige Schenkelpaar wassersüchtigen Waden angefügt? Leb' im Ueberfluss, immerhin, und mögen bei deiner Bestattung siegreicher Ahnen Bilder im Zuge prangen. Mag auch kein Weib lustwandelnd mit gröszeren Perlen belastet sich brüsten? Wie! oder wähnst du die Schriften der Stoa auf deinen seidenen Polstern können Liebe entflam-

Illiterati num minus nervi rigent?
Minusve languet fascinum?
Quod ut superbo provoces ab inguine,
Ore allaborandum est tibi.

ODE IX. — AD MÆCENATEM.

Quando repostum Cæcubum ad festas dapes,
Victore lætus Cæsare,
Tecum sub alta (sic Jovi gratum) domo,
Beate Mæcenas, bibam,
Sonante mistum tibiis carmen lyra,
Hac Dorium, illis Barbarum?
Ut nuper, actus cum freto Neptunius
Dux fugit, ustis navibus,
Minatus urbi vincla, quæ detraxerat
Servis amicus perfidis.

Romanus, eheu! posteri negabitis!
Emancipatus fœminæ,
Fert vallum, et arma miles, et spadonibus
Servire rugosis potest;
Interque signa, turpe! militaria
Sol aspicit conopeum.
Ad hoc, frementes verterunt bis mille equos
Galli canentes Cæsarem,
Hostiliumque navium portu latent
Puppes sinistrorsum citæ.

---

menos floxedad? Que esfuerzos habrás de intentar tu boca pará sacar de su entorpecimiento al soberbio galan que provocas.

ODA IX. — A MECENAS.

¿De Cesar cuándo el triunfo glorioso
En tu alto alcazar, dí, celebraremos,
Mecenas venturoso,
Con vino regalado,
Para las grandes fiestas reservado?

Grata á Jove será nuestra alegria,
Y lira y flauta en tonos diferentes
Sonarán cual el dia,
Que en el mar siciliano
Roto fue de Neptuno el hijo insano;

Y huyó, quemados viendo sus bageles,
El que á Roma cargar amenazaba
De los hierros crueles,
Que arranco poco antes
De las manos de esclavos arrogantes.

A eunucos viles, á muger liviana
Sirve ¡oh rubor! creereislo venideros?
La juventud romana,
Y entre águilas que humilla
De una egipciaca el mosquitero brilla.

Dos mil gálatas braman al mirallo,
Y á Cesar celebrando, á sus reales
Se pasan á caballo,
Y la escuadra enemiga
En nuestros puertos súbito se abriga.

Tra serici cuscini?
L' alti-sonante titolo
Di dotta, in che ti vanti,
Forse potrà le gelide
Scaldar vene ignoranti?
Guerrier rimansi immobile
Al gel su gli ardui spaldi,
Se faticosa industria
Non lo fomenti e scaldi.

ODE IX. — A MECENATE.

E quando fia che 'l cecubo,
Votivo a dì solenne,
Lieto che intera Cesarė
Alfin vittoria ottenne,
Io teco bea (propizio
Giove l' augurio accetti!)
Sotto gli aurati, o splendido
Amico, eccelsi tetti,
Mentre la lira in dorico,
Le tibie in frigio tuono
Note sciorranno armoniche
Di ben temprato suono?
Così quando il Nettunio
Duce testè, dop' arse
Le navi, al mar ludibrio,
In un balen disparse.
E pur, amico a' perfidi
Servi, la ferrea soma
De' ceppi rotti a' barbari,
Ei minnacciava a Roma
E ancor dovrassi scorgere
A femminile impero
(Nol crederete, ò posteri,)
Ligio roman guerriero?
A grinzi eunuchi docile
Roman guerrier fa stanche
Le spalle al grave incarico
E d' arme e di palanche;
E 'l Sol rimira oh infamia!
Del trionfal Tarpeo
Tra le belliger' aquile
Confuso il Conopeo.
Quindi pur or rivolsero
A dumila cavalli
Il fren, cantando Cesare,
Alto frementi i Galli:

plaire sur tes coussins de soie, que les nerfs des hommes illétrés sont les moins tendres et les moins vigoureux, ou les crois-tu, au contraire, moins exposés au relâchement et à la langueur? Va, c'est à ta bouche que tu dois avoir recours, c'est à elle à s'efforcer de triompher de l'inertie et des dégoûts d'un amant dédaigneux.

ODE IX. — A MÉCÈNE.

Ce cécube mis en réserve pour les jours de fête, heureux Mécène, quand le boirai-je avec toi dans ton superbe palais au bruit de la lyre dorienne mariée à la flûte de Phrygie, pour célébrer avec des transports agréables à Jupiter la victoire de César?

Ainsi naguère éclata notre joie lorsque, chassé de nos mers, ce prétendu fils de Neptune, qui menaçait Rome de ces mêmes fers dont il avait affranchi de perfides esclaves devenus ses amis, s'enfuit sur ses vaisseaux brûlés.

Des Romains (la postérité le niera), des Romains se sont vendus à une femme; ils ont porté elle et leur bagage et leurs armes; ils ont pu servir sous des eunuques ridés, et le soleil a vu le vil étendard de l'Égyptienne mêlé à nos étendards!

A ce spectacle, deux mille Gaulois frémissants tournent vers nous leurs coursiers en s'écriant: « César, César! » et cachées dans le port les poupes agiles des vaisseaux ennemis se dirigent vers la rive gauche.

less irritable, and does disgust strike them with less debility! what efforts must thou make to arouse from his dormant state the proud lover thou provokest.

EPODE IX. — TO MÆCENAS.

When shall we quaff, my friend, the flowing wine,
Reserv'd for pious feasts, and joys divine!
Cæsar with conquest comes, and gracious Jove,
Who gave that conquest, shall our joys approve:

Then bid the breath of harmony inspire
The Doric flute, and wake the Phrygian lyre;
As late when the Neptunian youth, who spurn'd
A mortal birth, beheld his navy burn'd,

And fled affrighted through his father's waves,
With his perfidious host; his host of slaves,
Freed from those chains, with wich his rage design'd,
Impious! the freeborn sons of Rome to bind.

The Roman troops (Oh! be the tale deny'd
By future times) enslav'd to woman's pride,
And to a wither'd eunuch's will severe
Basely subdu'd, the toils of war could bear.

Amidst the Roman eagles Sol survey'd,
O shame! th' Ægyptian canopy display'd;
When twice a thousand Gauls aloud proclaim,
Indignant at the sight, great Cæsar's name,

And a brave fleet, by just resentment led,
Turn'd their broad prows, and to our havens fled.

men? Die Ungelehrten weckt also nicht die Begier? Für sie regt sich willig nicht die Mannheit, da deine Lippe mühsehlig sie erkräftigen muss.

ODE IX. — AN MÆCENAS.

Wann, Cäsars froh, des Siegers, trink' ich Cäkubér,
Zu Feiermählern aufbewahrt,
Mit dir im hohen Thurmpalast [so ordnet Zeus!]
Mäcenas, hochbeseligter;

Indess gemeinsam Phrygerrohr und Lyra tönt,
Sie dorisch, jenes Barbarhall?
Wie neulich, als, gescheucht im Sund, Neptunus Sohn
Entfloh aus seiner Schiffe Brand,

Einst drohend uns mit Fesseln, die befreundet er
Treulosen Knechten abgestreift!
Ein Römersohn [ha! nimmer glaubt ihr, Enkel, das!]
Trägt, einer Frau Leibeigener,

Schanzpfähl' und Waffen ihr zum Streit; Verschnittnen selbst,
Den runzelvollen, übt er Frohn;
Und unter Legionenadlern [o der Schmach!]
Erblicket Sol ein Mückenzelt.

Dess murrend, wandten Gallier rasch, zween Tausende,
Die Gaul', und sangen Cäsars Lob;
Den Rücken nun im Hafen, lauscht das feindliche
Schiffsheer, zur Flucht linksum gewandt.

Io Triumphe! tu moraris aureos
Currus, et intactas boves?
Io Triumphe! nec Jugurthino parem
Bello reportasti ducem;
Neque Africano, cui super Carthaginem
Virtus sepulcrum condidit.
Terra marique victus hostis, Punico
Lugubre mutavit sagum.
Aut ille centum nobilem Cretam urbibus
Ventis iturus non suis,
Exercitatas aut petit Syrtes Noto,
Aut fertur incerto mari.
Capaciores affer huc, puer, scyphos,
Et Chia vina, aut Lesbia;
Vel, quod fluentem nauseam coerceat,
Metire nobis Cæcubum.
Curam metumque Cæsaris rerum juvat
Dulci Lyæo solvere.

ODE X.

Mala soluta navis exit alite,
Ferens olentem Mævium.
Ut horridis utrumque verberes latus,
Auster, memento fluctibus.
Niger rudentes Eurus, inverso mari,
Fractosque remos differat.

¡ Triunfo! ¿ dó el carro de marfil dorado
Está? ¿ dó estan las cándidas terneras?
Salve triunfo sagrado:
Del numida orgulloso
No brilló tal el vencedor brioso.

Ni aquel que monumento esclarecido
Se alzó en las ruinas de la atroz Cartago:
Por tierra y mar vencido
Ya el enemigo viste,
En vez de alegre grana, luto triste.

Y las aguas despues de su derrota
Surca tal vez de la opulenta Creta,
O en las Sirtes que azota
Del noto la ira aciaga,
O por el ancho mar incierto vaga.

Trae las copas, muchacho, y echa chio,
Echa lesbos y cecubo bien viejo,
Cecubo que da brio:
Alegre hoy quiero y ledo
En dulce vino sepultar mi miedo.

ODA X. — CONTRA MEVIO.

Sale en mal hora la nao,
Que al bediondo Mevio lleva:
Austro, cuida que las ondas
Por los dos lados la biendan.
Rouco el euro el mar agite,
Y rompa remos y cuerdas,

Mentre solcando rapido
Ostil naviglio l' onde,
Piega a sinistra, e timido
D' un porto in sen s' asconde.
Te gli aurei carri attendono,
Trionfo! oh deh ti affreta!
Greggia d' intatte vittime
Te presso a l' ara aspetta.
Trionfo! d' egual gloria
Non ci rendesti cinto
Il duce, che spettacolo
Fe di Giugurta vinto;
O il domator de l' Africa,
A cui virtù le stesse
Ceneri di Cartagine
In monumento eresse.
In terra e in mar da Cesare
Vinto il nemico, il gaio
Ostro fenicio in lugubre
Cangiò dolente saio.
Al suol, cui cento onorano
Città, patria di Giove,
Ecco ch' ei forse profugo
Co' non suoi venti or muove;
O Noto infra le fervide
Sirti ad urtar l' incalza,
O per ignoti oceani
Dubbio destin lo sbalza.
Deh! tosto a noi si rechino
Vastissimi bicchieri;
Qua il vin di Scio, qua 'l lesbio
Recateci, o coppieri;
O a noi mescete il cecubo,
Atto fra tutt' i vini
A raffrenar la nausea,
Che al gozzo s' avvicini.
Cure e timor per Cesare
Vadano pur dispersi,
E d' obliosi calici
Perano in fondo immersi.

ODE X. — CONTRO A MEVIO POETA.

Con tristo augurio - scioglie la nave
Del sozzo satiro - di Mevio grave.
Austro sii memore - col flutto irato
Pronto a percuoterne - questo e quel lato.
Euro nembifero - l' onde mugghianti
Sparga di gomene - e remi infranti:

Pourquoi tarder à faire paraître, ô triomphe, tes chars étincelants d'or, et tes génisses qui n'ont jamais connu le joug?

Non, triomphe, tu ne ramenas pas avec plus de gloire le vainqueur de Jugurtha et le héros à qui sa vaillance valut le nom d'Africain, et qui s'éleva un monument sur les ruines de Carthage!

Vaincu sur la terre et sur les mers, l'ennemi a échangé sa robe de pourpre contre un vêtement de deuil; trahi par les vents, il vogue vers la superbe Crète aux cent villes, ou vers les sirtes battues par le Notus, ou peut-être est-il abandonné au caprice des mers.

Jeune esclave, apporte dans de plus larges coupes les vins de Chios ou de Lesbos, ou, pour ranimer nos sens défaillants, mesure-nous le cécube: nous noierons dans ce vin délicieux les craintes et les inquiétudes que César nous a inspirées.

ODE X. — A MÉVIUS.

Il part sous de funestes auspices le vaisseau qui porte le fétide Mévius. N'oublie pas, Auster, de frapper ses flancs de vagues horribles, et que le noir Eurus disperse ses cordages et ses rames brisées sur les flots bouleversés.

Come, god of triumphs, bring the golden car,
The untam'd heifers, and the spoils of war;

For he, whose virtue rais'd his awful tomb
O'er ruin'd Carthage, ne'er return'd to Rome
So great and glorious, nor could Lybia's field
To thee, O triumph, such a leader yield.

Pursu'd by land and sea, the vanquish'd foe
Hath chang'd his purple for the garb of woe;
With winds, no more his own; with shatter'd fleet
He seeks the far fam'd hundred towns of Crete;
To tempest-beaten Lybia speeds his way,
Or drives a vagrant through th' uncertain sea.

Boy, bring us larger bowls, and fill them round
With Chian, or the Lesbian vintage crown'd,
Or rich Cæcubian, which may best restrain
These sickening qualms, and fortify the brain.

Th' inspiring juice shall the gay banquet warm,
Nor Cæsar's danger shall our fears alarm.

EPODE X. — TO MÆVIUS.

When filthy Mævius hoists the spreading sail,
Each luckless omen shall prevail.
Ye southern winds, invert the foamy tides,
And bang his labouring vessel's sides;
Let Eurus rouse the main with blackening roar,
Crack every cable, every oar.

Io Triumf? was säumt dein goldner Wagen doch?
Was ungejochter Kühe Zug?

Io Triumf! nicht aus Jugurtha's Kriege trugst
Du solchen Feldherrn uns zurück,
Auch nicht den Afrikaner, dem die Tugend auf
Karthago's Schutt sein Mal erhob.

Im Land' und Meer erlag der Feind, und Trauerfarb'
Aus Purpur deckt sein Kriegsgewand:
Ob er zum Reich der hundert Städte Kreta nun
Hineilt mit nicht gewognem Wind;
Ob er vom Notus aufgewühlte Syrten sucht,
Ob treibt auf ungewisser See!

Von weitrem Umfang, Knabe, reich' uns Becher her,
Und Chios oder Lesbos Wein!

Doch lieber den der, schlaffen Ekel bändiget,
Uns eingeschenkt, den Cäkuber!
Unmut und Sorg' um Cäsars Wohlfahrt spüle ganz
Lyäus süszer Trank hinweg!

ODE X. — AN MÆVIUS.

Mit bösem Vogel abgelöst enteilt das Schif,
Und trägt den Stänker Mävius.
Das beide Borde schreckenvoll mit hoher Flut
Du, Auster, schlagst, sey eingedenk!
Schwarz werf' auch Eurus Taue dort im Meergewühl,
Dort abgebrochne Ruder hin!

Insurgat Aquilo, quantus altis montibus
Frangit trementes ilices;
Nec sidus atra nocte amicum appareat,
Qua tristis Orion cadit;
Quietiore nec feratur æquore,
Quam Graia victorum manus,
Cum Pallas usto vertit iram ab Ilio
In impiam Ajacis ratem.
O quantus instat navitis sudor tuis,
Tibique pallor luteus,
Et illa non virilis ejulatio,
Preces et aversum ad Jovem,
Ionius udo cum remugiens sinus
Noto carinam ruperit!
Opima quod si præda curvo littore
Porrecta mergos juveris;
Libidinosus immolabitur caper,
Et agna tempestatibus.

ODE XI. — AD PETTIUM.

Petti, nihil me, sicut antea, juvat
Scribere versiculos,
Amore perculsum gravi;
Amore, qui me, præter omnes, expetit
Mollibus in pueris,
Aut in puellis urere.

Y sople el boreas, que el roble
Descuaja en la añosa selva.
No por dó Orion se esconde
Asome propicia estrella,
Ni mas que el triunfante griego
Tranquilo el piélago vea;
Cuando Palas, reducida
La altiva Troya á pavesas,
De Ayax al bagel impío
Probar su rigor hiciera.
¡Cuánto sudor, Mevio, cuanto
A tu chusma se apareja,
Y á ti que palidez triste,
Cuantas femeniles quejas,
Que ruegos vanos al cielo,
Cuando de las olas crespas
Del mar que el ábrego rice,
Despojo tu nave sea!
¡Ah! si á la playa arrojado,
Las aves en ti se ceban,
Inmolaré á las Borrascas
Un cabron y una cordera.

ODA XI. — A PETIO.

No, Petio, cual un dia
Ya versecillos escribir me place.
Amor el alma mia
En abrasar tirano se complace
Con la violenta llama
De tierno niño ú de pulida dama.

Quel fero borea - soffi, che cima
Crollante rovere - de l' Alpi in cima;
Al tristo d' Urio cader non sgombre
Astro propizio - le notturn' ombre,

Nè un mar più placido - valicar speri
Che d' Ilio reduci - i grai guerrieri,
Quando Tritonia - torse là face
Da Troia a l' empia - nave d' Aiace.

Quanto in chi remiga - vegg' io sudore!
Qual in te, Mevio, - luteo pallore!

Femminil gemiti - quanti apparecchi
De l' inflessibile - Giove agli orecchi;
Quand' Austro orrisono - la nave affonde,
Rotta del Ionio - fra le irat' onde!

Che se t' infracidi - nel curvo lito,
Cibo a' famelici - merghi gradito;
Lascivo in vittima - a la procella
Capro destinasi - e negra agnella.

ODE XI. A PETTIO.

Pettìo, non più gradito
E' a me scriver, qual pria, lirici carmi,
Da grave amor ferito:
Or per donzelle amore,
Or per molli garzon gode infiammarmi
Sovra tutt' altri il core.

Que l'aquilon se soulève, tel que lorsque sur le sommet des monts il fracasse les chênes tremblants; qu'aucun astre ami ne lui apparaisse dans les ténèbres de la nuit au coucher du triste Orion; qu'il ne soit pas porté par une mer plus tranquille que celle dont les Grecs victorieux eurent tant à souffrir, lorsque Pallas, courroucée de l'incendie de Troie, détourna sa fureur sur le navire du sacrilége Ajax.

Oh! quelle sueur abondante couvre tes matelots, et quelle pâleur livide sur tes traits! quelles indignes lamentations, quelles prières tu adresseras à Jupiter qui te hait, lorsque la mer d'Ionie, mugissant sous l'haleine de l'humide Notus, aura brisé ton vaisseau.

Si ton corps, étendu sur le rivage sinueux, devient la grasse pâture des oiseaux de mer, j'immolerai aux tempêtes un bouc lascif et une brebis.

ODE XI. — A PETTIUS.

Je n'aime plus, comme autrefois, à faire des vers, Pettius, depuis que l'amour m'a frappé d'un coup violent, l'amour qui me choisit entre tous et me fait brûler tantôt pour de jeunes filles, tantôt pour des adolescents.

May northern storms rise dreadful o'er the floods,
As when they break the mountain woods,
And while Orion sets in wat'ry light,
Let not a star shine through the night.

Mayst thou no kinder winds, O Mævius meet,
Than the victorious Grecian fleet,
When Pallas turn'd her rage from ruin'd Troy,
The impious Ajax to destroy.

With streams of sweat the toiling sailor glows,
Thy face a muddy paleness shews,
Nor shall thy vile unmanly wailings move
The pity of avenging Jove:

While watery winds the bellowing ocean shake,
I see thy luckless vessel break,
But if thy carcass reach the winding shore,

And birds the pamper'd prey devour,
A lamb and lustful goat shall thank the storm,
And I the sacrifice perform.

EPODE XI. — TO PETTIUS.

Since cruel love, O Pettius, pierc'd my heart,
How have I lost my once-lov'd lyric art?

Thrice have the woods their leafy honour mourn'd,
Since for Inachia's beauties Horace burn'd.

Auch steige kraftvoll Aquilo, dem auf Felsenhöhn
Steineichenwaldung bebt und kracht!
Kein Stern erschein' in düstrer Sturmnacht freundlich [ihm,
Wo trüb' umwölkt Orion sinkt!

Nicht schweb' er sanfter durch der Wog' Einöden fort,
Als einst Achäa's Siegerschaar,
Da Pallas Zorn vom Brande Troja's sich gewandt
Auf Ajas frevelhaften Mast!

Ha, welch ein Schweisz steht deinen Schiffern bald [bevor,
Dir selbst wie gelbe Todtenfarb',
Und jene nicht mannhafte Wehklag', und das Flehn
Zum abgewandten Jupiter!

Wann brüllend nun der ionische Sund mit nassem Hauch
Des Notus dir das Gebälk zerschlug!
So du, als fette Siegesbeut', am krummen Strand
Gestrecket Aar und Mew' erfreust;

Dann wird ein ausgelassner Geiszbock dargebracht
Den Stürmen, und ein junges Schaf.

ODE XI. — AN PETTIUS.

Nein, nicht wie vormal strömet mir, mein Pettius,
Fröhlicher Lieder Gesang;
Von Amor ward ich scharf gefasst!
Von Amor, der mich unter allen auserkohr,
Rosiger Knaben Gespiel
Und zarter Mägdlein Knecht zu seyn!

Hic tertius december, ex quo destiti
Inachia furere,
Silvis honorem decutit.
Heu me! per urbem (nam pudet tanti mali)
Fabula quanta fui!
Conviviorum et pœnitet,
In queis amantem et languor, et silentium
Arguit, et latere
Petitus imo spiritus.
Contraque lucrum nil valere candidum
Pauperis ingenium
Querebar, applorans tibi;
Simul calentis inverecundus deus
Fervidiore mero
Arcana promôrat loco.
Quod si meis inæstuat præcordiis
Libera bilis, ut hæc
Ingrata ventis dividat
Fomenta, vulnus nil malum levantia;
Desinet imparibus
Certare summotus pudor.
Ubi hæc severus te palam laudaveram,
Jussus abire domum,
Ferebar incerto pede,
Ad non amicos, heu! mihi postes, et, heu!
Limina dura, quibus

Ya, ya el diciembre crudo
Tres veces de su pompa despojára
Al roble copetudo,
Desque a mi Inaquia de adorar dejára:
Fábula fuí de Roma,
Y aun hoy al rostro la vergüenza asoma,
Aun ora, recordando
Los banquetes, renace mi despecho,
Dó lánguido, exhalando
Suspiros mil del abrumado pecho,
A todos revelaba
Amor que en vano el labio recataba.
¡Cual, cuando Baco osado,
Mis ojos encendiendo, descubria
Mi secreto guardado,
Contigo lamentándome decia!
« ¡Y el interes liviano
Podrá mas que el ingenio soberano!
Si á resolverme llego,
Si mi alma en fin enciende noble saña,
Y á los vientos entrego
Esta esperanza que cruel me engaña,
A mas ricos rivales
Sin mengua encantos cederé fatales. "
Asi, en cólera ardiendo,
Delante de tí, Petio, yo gritaba,
Y á mi casa partiendo,
Mal mi grado mi planta me guiaba
Vacilante á su puerta,
Jamás, jamás à mi rogar abierta;

D' allor che girne stolto
Per Inachia cessai, la terza chioma
Dicembre a' boschi ha tolto.

(Con rossor men rammento)
Favola ohimè! gran tempo io fui per Roma:
De le cene io mi pento,
Che al silenzio, al sembiante,
A' sospir, ch' io traea da l' imo petto,
Mi accusavano amante.

,, Contro a l' oro rivale ,,
(Diceati io mesto) ,, un terso ingegno e schietto,
,, Dunque al tapin non vale? ,,
L' inverecondo Nume
Poi come a galla fea venir gli arcani
Su le sue calde spume,
,, Quando (aggiugneati) a' venti
,, Fervida bile di mia piaga i vani
,, Sparga ingrati fomenti,
,, Quando libera esali;
,, Scosso il pudor, volgerò vinto il tergo
,, A' piú prodi rivali. ,,

Di tal fermo concetto
Poich' io teco applaudiami, al propio albergo
Com' era a girne astretto;
Tardo il passo e non franco
Ahi! ritorcea ver la nemica soglia,
'Ve infransi e lombi e fianco,

Trois fois décembre a dépouillé les forêts de leur parure, depuis que j'ai cessé d'être épris d'Inachia.

Hélas ! avec quelle honte je m'en souviens ! combien je fus la fable de Rome ! quels regrets m'inspirent ces banquets où ma langueur, mon silence, de profonds soupirs échappés de mon sein, trahissaient mes feux !

Comment l'amour sincère d'un homme pauvre n'a-t-il pu prévaloir contre l'intérêt, m'écriai-je en pleurant sur ton sein, lorsque le dieu indiscret arrachait de mon ame l'aveu d'ardeurs que le vin irritait encore ?

Puisse un libre courroux allumé dans mon cœur livrer aux vents ces tristes plaintes, vain remède contre mon mal ! j'abjurerais la honte et ne lutterais plus avec d'indignes rivaux.

Quand, en ta présence, j'avais pris cette résolution, tu m'ordonnais de rentrer dans ma demeure, je portais, hélas ! un pas incertain vers le seuil ennemi, à cette porte inexorable où tant de fois mon corps s'était brisé.

How was I then (for I confess my shame)
Of every idle tale the laughing theme?

Oh ! that I ne'er had known the jovial feast,
Where the deep sigh that rends the labouring breast,
Where languor, and a gentle silence shews,
To every curious eye, the lover's woes.

Pettius, how often o'er the flowing bowl,
When the gay liquor warm'd my opening soul,
When Bacchus, jovial god, no more restrain'd
The modest secret, how have I complain'd
That wealthy blockheads, in a female's eyes,
From a poor poet's genius bear the prize?

But if a generous rage my breast should warm,
I swore—no vain amusements e'er shall charm
My aching wounds. Ye vagrant winds, receive
The sighs, that soothe the pains they should relieve;

Here shall my shame of being conquer'd end
Nor with such rivals will I more contend.

Schon dreimal hat Decembersturm, seit mir erlosch
Meiner Inachia Brand,
Der Waldung Ehrenschmuck entführt.
Weh! weh! die Stadt durch [Scham des Unheils röthet
Welch ein Geplauder von mir ! [mich!]

Wie reut mich jedes Lustgelag,
Wo meine Lieb' ein schmachtend Aug' und stummer
Kündigte, ach ! und der Brust [Gram
Tief aufgeseufzter Athemzug !

„ Dass wider Gold doch nichts vermag des Armen
„ Oder sein redliches Herz ! „ [Geist
So klagt' ich oft mit Thränen dir,
Sobald durch Gluten lautres Weins mir feurigerm,
Blödigkeit tilgend, der Gott
Mein tief Geheimnis vorgelockt.

„ Ja tobt' in meinem Busen nur aufbrausend einst
„ Freiere Galle, dass solch
„ Unholdes Labsal ich dem Wind'
„ Ausstreute, dem die schlimme Wund' um nichts
„ Endigen wird sie, verschmäht, [genest;
„ Ungleichen Streit, die edle Scham ! „

Nachdem ich ernst vor deinem Ohre so getrozt;
Grade nach Hause zu gehn
Ermahnet, schwankt' ich irres Gangs
Zu Pfosten, ach ! nicht freundlich mir, und hin zur ach!
Grausamen Schwelle, worauf

Lumbos et infregi latus.
Nunc gloriantis quamlibet mulierculam
Vincere mollitia,
Amor Lycisci me tenet;
Unde expedire non amicorum queant
Libera consilia,
Nec contumeliæ graves;
Sed alius ardor, aut puellæ candidæ,
Aut teretis pueri,
Longam renodantis comam.

ODE XII.

Quid tibi vis, mulier nigris dignissima barris?
Munera cur mihi, quidve tabellas
Mittis, nec firmo juveni, nec naris obesæ?
Namque sagacius unus odoror,
Polypus, an gravis hirsutis cubet hircus in alis,
Quam canis acer, ubi lateat sus.
Quis sudor vietis et quam malus undique membris
Crescit odor! quum, pene soluto,
Indomitam properat rabiem sedare, nec illi
Jam manet humida creta colorque
Stercore fucatus crocodili, jamque subando
Tenta cubilia tectaque rumpit;
Vel mea cum sævis agitat fastidia verbis:
« Inachia langues minus, ac me;

A sus duros umbrales,
Que mi espalda rompieron sufridora,
Las gracias celestiales
De mi Licisco me encadenan ora,
Que en lujo y gallardia
A toda apuesta moza desafia.
Sus cadenas suaves
No la advertencia romperá amistosa,
Ni las injurias graves,
Sino otro amor, ó de muchacha hermosa
O lindo rapazuelo,
En trenzas anudando el rubio pelo.

ODA XII. — CONTRA UNA VIEJA ALCAHUETA. *

¿Que pides muger dignisima de los alhagos de los negros elefantes? á que enviarme esos regalos, esas tablillas, á mí? que ni soy bastante mozo, ni suficiente mente fuerte para ti, y que no tengo una nariz tapada? mi olfato mas fino que el del ardiente Galgo husmea un polipo, el cubil de un cerdo, y el olor que despiden los bellosos sobacos de un macho cabrio: ¡Que sudor corre por tus marchitas carnes, y que aumento proporciona al hedor que arrojan tus miembros todos, cuando libre de todo obstáculo te apresuras á satisfacer el insaciable furor de tus sentidos! El humedo albayalde y el afeite compuesto con el escremento del cocodrilo se despegan de tu rostro, y á la fuerza de tu meneo retiembla tu lecho, y se hunde el suelo. Con que acerbas voces insultas mi fastidio, y mi tedio! Que esperimentas mas ardor por Inachia que por

In mollezza Licisco,
D' ogni donnetta vincitor, m' invoglia
Or al suo dolce visco:

Nè liberi consigli
Potran d' amici, o fier rimprocci alfine
Svellermi a quell' artigli;

Ma sol fiamma novella
Di tornito garzon dal lungo crine,
O di vaga donzella.

ODE XII.

O befana de' più neri
Elefanti arcidegnissima,
Dimmi al fin da me che speri?
Doni e lettere a qual frutto
Mandi a me non saldo giovine
E di naso non ostrutto?
C' anzi io più d' un veltro, acuto
Nel fiutar del porco il covolo,
Sento il polpo al primo fiuto;
L' odor sento de la pelle
Del capron, ch' esala fetida
L' irta selva de le ascelle.
Qual sudore, qual untume,
Qual puzzor si spreme e 'nfracida
De le membra sul vecchiume,
Quando, mentre brandir l' asta
Crede, armata d' estro indomito,
Strigne un truciolo di pasta!
La mistura allor si stacca
Dal bel volto, il minio gocciola,
Ammolliscesi la biacca;
Guizza allor la nuova Aletto,
Tende e coltri van per aria,
Trema il palco e stride il letto.
Chi sa dir quella squarquoia
Come poi co' suoi rimproveri
Muove il vomito e la noia?

Maintenant je suis épris d'amour pour Lyciscus, qui s'enorgueillit de n'être égalé en mollesse par aucune femme.

Les graves reproches et les francs conseils de mes amis, rien ne saurait me détacher de lui, si ce n'est une ardeur nouvelle pour une jeune fille éclatante de blancheur, ou pour un frais adolescent relevant en nœuds sa longue chevelure.

ODE XII. — CONTRE UNE VIEILLE LIBERTINE.

Que demandes-tu, femme trop digne des caresses des éléphants noirs? pourquoi m'envoyer ces présents et ces tablettes, à moi qui ne suis ni assez jeune ni assez vigoureux pour toi, et qui ai le nez trop subtil?

Car nul chien de chasse ne découvre mieux, par l'odorat, le refuge d'un sanglier, que je ne m'aperçois si un polype se cache dans le nez d'une femme, ou un bouc infect dans le poil de ses aisselles.

Quelle sueur coule de ses chairs flétries, et combien s'augmente l'infection que répandent tous ses membres, lorsque, me croyant prêt à la satisfaire, elle se livre à tout l'emportement de sa passion; que la céruse et le fard de crocodile coulent le long de ses joues, et que, par ses mouvements lascifs, elle ébranle le plancher et les tentures de sa couche!

Avec quelles amères paroles ne me reproche-t-elle pas mes dégoûts? « Tu as plus d'ardeur pour Inachia

---

When thus, with solemn air, I vaunting said,
Inspir'd by thy advice I homeward sped,
But ah! my feet in wonted wanderings stray,

And to no friendly doors my steps betray,
There I forgot my vows, forget my pride,
And at her threshold lay my tortur'd side.

ODE XII. — AGAINST AN OLD DEBAUCHEE WOMAN.

What dost thou ask woman too deserving the caresses of a black elephant. Why dost thou send to me these gifts and pocket books? to me who am neither young nor vigorous enough for thee, and who have not an obtuse nose! Keener than that of the brisk grey hound it scents a pulp, a hogshed or the stink of the shaggy he goat's arm-pits. What sweat streams from thy withered flesh, and how the infection increases which thou shedst from all thy limbs, when thou art free from all obstacles, thou hastest to glut the insatiable fury of thy senses. The damp white-lead and the paint made from the crocodile's excrements break from thy face, and in thy frensy thou shakest the bed and sinkest the floor. With bitter words thou tormentest my disgust! thou hadst more ardour for Inacchia than for me, sayest thou, thou canst enjoy thyself

Ich Seit' und Schenkel wund gedrückt!
Nun hält der Knabe, der an zartem Rosenwuchs
Blühende Mädchen beschämt,
Lyciscus mich gebändiget:

Wovon mich keines Freundes Sorg' abstricken kann,
Nicht unverhohlener Rath,
Nicht strenger Vorwurf oder Hohn;
Nur andre Glut, ein blendend weiszes Mägdelein,
Oder ein ründlicher Knab'
In langem aufgeknüpftem Haar.

ODE XII. — AUF EINE WOLLUESTIGE ALTE ZUPPLERIN.

Was begehrest du Weib; schwarzer Elephanten würdige Buhlin! Warum sendest du mir Geschenke und Briefchen? Ich bin weder ein kraftvoller Jüngling noch stumpfen Geruches. Wie der wackere Jagdhund die Sau im Lager aufspürt, also und schärfer noch wittere ich der verstopften Nase üblen Geruch, oder der zottigen Achselhöhle stinkende Ausdünstung. Und wie vermehrt sich der Gifthauch, wie schwitzen die welken Glieder, wenn mit gelöstend Gürtel sie die ungebändigte Glut zu stillen lechzt. Ihre Farben, Bleiweisz und der Krokodills röthlichen Koth, schwemmt von den Wangen der Schweisz. In geiler Bewegung zerbricht sie zugleich Fuszboden und Bett, oder voll Galle wirft sie mir Ueberdruss vor! Inachia, sprichst du, ermattet weniger dich als ich. Dreimal in einer Nacht umarmst du sie, mich einmal kaum und nervlos.

Inachiam ter nocte potes, mihi semper ad unum
Mollis opus. Pereat male, quæ te
Lesbia, quærenti taurum, monstravit inertem;
Cum mihi Cous adesset Amyntas,
Cujus in indomito constantior inguine nervus,
Quam nova collibus arbor inhæret.
Muricibus Tyriis iteratæ vellera lanæ,
Cui properabantur? Tibi nempe,
Ne foret æquales inter conviva, magis quem
Diligeret mulier sua, quam te.
O ego non felix, quam tu fugis, ut pavet acres
Agna lupos, capreæque leones!

ODE XIII. — AD AMICOS.

Horrida tempestas cœlum contraxit, et imbres
Nivesque deducunt Jovem.
Nunc mare, nunc siluæ
Threicio Aquilone sonant. Rapiamus, amici,
Occasionem de die;
Dumque virent genua,
Et decet, obducta solvatur fronte senectus.
Tu vina Torquato move
Consule pressa meo.
Cætera mitte loqui: Deus hæc fortasse benigna
Reducet in sedem vice.
Nunc et Achæmenia

mí dices? que puedes gozar tres veces cada una noche, cuando al primer esfuerzo aflojas conmigo? perezca aquella Lesbia que me proporcionó un galan de tan poco vigor, buscando yo un toro y disponiendo de Amintiá de Cos, cuyo indomito ardor permanecia tan firme como el joven Arbol en el ribazo en que estan sus raices agarradas. Para quien, sino para tí estaban dispuestos esos texidos de lana dos veces empapados en la púrpura de Tiro. Ninguno de tus compañeros en los convites fué mas amado de su querida que tú. ¡ Infelice de mi! y me huyes como el corderillo del carnivoró lobo, ó la cabra del furioso leon.

ODA XIII. — A SUS AMIGOS.

Ya de nubes preñadas
El pardo grupo, amigos, cubre el cielo;
Las lluvias desgajadas
Inundan y la nieve el triste suelo,
Y las selvas azota
El aquilon, y el piélago alborota.

El felice momento
Aprovechemos pues, y mientras dura
El juvenil aliento,
Lejos lancemos la tristeza obscura:
Venga el vino preciado
Desde el tiempo de Manlio reservado.

Lo demas olvidemos,
Que mas feliz la suerte será un dia;
Nuestras sienes bañemos

Cavalier sol d' una mostra
Meco appena, con Inachia
Correr puoi tre volte in giostra.
Maladetta la Lesbiaccia!
Io le imposi, un toro incettami,
Ella un cencio mi abborraccia;
Mentre l' opra m' era presta
Del bel Coo, d' Aminta erculeo,
C' ognor tien la lancia in resta.
A chi credi che' vestiti
Ben due volte in tirio murice
Io serbassi coloriti?
Solo a te, che teco al paro
Non vi fosse a mensa un emulo
A la donna sua più caro.
Pur non vidi fuggir daino
Da lion, nè sbigottita
Da fier lupo aguella, ahi misera!
Com' io son da te fuggita.

ODE XIII. — AD UN AMICO.

Già strinse orrendo turbine
Il ciel; le nevi e 'l nembo
Giove già già discendere
Fan de la terra in grembo;
Del trace Borea al grido
Rimbomba il bosco e 'l lido.
L' occasion fuggevole,
Che ci balena agli occhi,
Ghermiam, amico, e vegeti
Mentr' ergonsi i ginocchi,
E 'l puoi, senil consiglio
Deh! non t' aggrotti 'l ciglio.
Vin, che rammenti consolo
Il mio Torquato, appresta:
Tutt' altro oblia. Succedere
Poi forse a la tempesta
Dio con vicenda amica
Farà la calma antica.
Di nardo ugnerci assirio
Giovi e ogni ambascia rea

que pour moi, dit-elle! tu peux trois fois dans une nuit éprouver des transports pour Inachia, et avec moi tu faiblis toujours après un seul effort.

« Périsse cette Lesbie qui m'a donné un amant sans vigueur, lorsque je cherchais un taureau, et que je disposais d'Amyntas de Cos dont l'indomptable ardeur demeurait aussi ferme qu'un jeune arbre sur la colline à laquelle ses racines l'ont attaché!

« Pour qui étaient préparés ces tissus de laine trempés deux fois dans la pourpre de Tyr? pour toi seul! je voulais qu'à table aucun de tes compagnons ne fût plus chéri que toi de sa maîtresse : malheureuse que je suis! tu me fuis comme l'agneau s'épouvante à l'aspect du loup féroce, et la chèvre à celui du lion! »

ODE XIII. — A UN AMI.

Une tempête horrible a rétréci l'horizon, Jupiter semble se fondre en neiges et en pluies, et l'aquilon de Thrace mugit et sur les mers et dans les forêts.

Saisissons, mes amis, l'occasion de ce jour, et, tandis que nos genoux ont encore de la vigueur, et que l'âge nous le permet, écartons les soucis : ils ne doivent rider que le front de la vieillesse.

Toi, verse ce vin pressé le jour de ma naissance sous le consulat de Torquatus; silence sur tout le reste; un dieu propice nous ramènera peut-être de meilleurs jours.

---

thrice in a night with Inachia, and with me thou growst soft after a sole attempt! Perish this Lesbia who has given me a faint lover when I searched a bull, and disposed Amyntas from Cos, whose untameable vigour remained as unasken as the young tree upon the hill in which its roots are fastened. For whom save for thee, are prepared these wool-tissues twice soaked in Tyr's purple? No companion of thine would be in banquets more beloved than thee by his sweetheart, and thou flyest from me, oh unhappy woman! as a lamb startles at a fierce wolf, and a she-goat at a lion.

EPODE XIII. — TO A FRIEND.

See what horrid tempests rise,
And contract the clouded skies;
Snows and showers fill the air,
And bring down the atmosphere.

Hark! what tempests sweep the floods!
How they shake the rattling woods!
Let us, while it's in our power,
Let us seize the fleeting hour;

While our cheeks are fresh and gay,
Let us drive old age away,
Let us smoothe its gather'd brows,
Youth its hour of mirth allows,

Unheil über Lesbia die dich Schwächling mir zugeführt, da ich doch einen Stier suchte, damals besasz ich Amyntas von Cos, der in der heiszen Geliebten kraftvoll und ungetrennt, wie der junge Braum am Hügel wurzelt. Und doch, für wen ward das wollne Gewebe in tyrischem Purpur zweimal gefärbt bereitet? Für dich, damit beym Gastmahl keiner deiner Gefährten mehr von seiner Erwählten geliebt erscheine : O ich Unselige! du meidest mich, wie das Lamm scheuet den reiszenden Wolf, wie die Ziege den Leun.

ODE XIII. — AUFHEITERUNG.

Schaudriges Ungewitter umschloss den Himmel; herab steigt
In Regenguss und Flocken Zeus;
Meer nun, und Waldungen nun

Hallen vom thracischen Norde durchwühlt. O gehascht, ihr Geliebten,
Was uns erbeut des Tages Flug!
Weil sich noch reget das Knie,

Und es geziemt, entwölkt die umgezogene Stirne vom Alter!
Du, lange Wein hervor, im Jahr
Meines Torquatus gepresst!

Schweig von dem übrigen ganz! noch kann durch günstigen Wechsel
Erneun der Dinge Stand ein Gott!
Heute die Locken gesalbt

Perfundi nardo juvat, et fide Cyllenea
Levare diris pectora
Sollicitudinibus;
Nobilis ut grandi cecinit Centaurus alumno:
Invicte mortalis, dea
Nate puer Thetide,
Te manet Assaraci tellus, quam frigida parvi
Findunt Scamandri flumina,
Lubricus et Simois;
Unde tibi reditum certo subtemine Parcæ
Rupere, nec mater domum
Cærula te revehet.
Illic omne malum vino cantuque levato,
Deformis ægrimoniæ
Dulcibus alloquiis.

ODE XIV. — AD MÆCENATEM.

Mollis inertia cur tantam diffuderit imis
Oblivionem sensibus,
Pocula Lethæos ut si dicentia somnos
Arente fauce traxerim,
Candide Mæcenas, occidis sæpe rogando:
Deus, Deus nam me vetat,
Incœptos, olim promissum carmen, iambos
Ad umbilicum adducere.

Hoy en las gomas que la Persia cria,
Y de lira suave
Al son se ahuyente la cuïta grave.
A Aquiles instruía
Asi el sabio Chiron. « Hijo divino
De Tetis, le decia,
Las campiñas del Xanto cristalino,
Y el frio Simoente
Serán sepulcro á tu valor ardiente.
Cerulea madre en vano
Tu tornar demandára, que te niega
El destino tirano;
Alli en el vino la zozobra anega,
En el vino y el canto,
Unico alivio del amargo llanto. "

ODA XIV. — A MECENAS.

Me matas, ó Mecenas,
Preguntándome siempre
Cómo es que mis sentidos
Ocio blando entorpece,
Bien cual si devorado
De ardiente sed, hubiese
De la onda olvidadiza
Bebido yo del Lete.
Los yambos, que algun dia
Me atreví á prometerte,
Un dios, un dios, amigo,
Que acabe no consiente.

Sgombrar con cetra arcadica.
Così Chiron porgea
Talor nobil sollievo,
Cantando, al grande allievo.
Mortal fanciullo, a Tetide
Invitto figlio, attende
Te la città d' Assaraco,
Cui lo Scamandro fende
Con gelid' onda e lenta,
E 'l labil Simoenta.
Tronco al tornar t' ha Lachesi
Il certo fil degli anni,
Nè a Ftia la madre equorea
Te renderà. Gli affanni
Col canto e 'l vin, che tregua
Son dolce al duol, dilegua.

ODE XIV. — A MECENATE.

Signor, mi uccide il chieder tuo frequente
Perchè i sensi mi avvinca inerzia rea;
Come s' io tracannata avidamente
Abbia l' obbliviosa onda letea.

A meta un Nume trar non mi consente,
Un Nume i giambi, ch' io promessi avea:
Non pel samio Batillo in men cocente
Fiamma il teio cantor dicon che ardea.

Aujourd'hui parfumons-nous du nard d'Achémène, et, aux accords de la lyre de Cyllène, bannissons de notre sein les cruels soucis. Tel était le conseil du noble Centaure à son illustre élève :

« Mortel invaincu, fils de la déesse Thétis, la terre d'Assaracus t'attend, cette terre qu'arrosent les eaux fraîches de l'humble Scamandre et celles du rapide Simoïs.

« Les parques t'ont interdit le retour ; ta mère, à la chevelure d'azur, ne te ramènera plus dans son palais.

« Chasse ici tes maux et l'importune tristesse par le vin, la lyre et les doux entretiens. »

ODE XIV. — A MÉCÈNE.

Tu me fais mourir, cher Mécène, en me demandant si souvent pourquoi une molle paresse a plongé mes sens dans un si profond oubli, comme si mon gosier desséché avait bu les eaux assoupissantes du Léthé. Un dieu, oui, un dieu me défend de mettre la dernière main à ces iambes commencés et dès long-temps promis.

Bring us down the mellow'd wine,
Rich in years, that equal mine ;
Prithee talk no more of sorrow,
To the gods belong to-morrow
And perhaps with gracious power,
The may change the gloomy hour.
Let the richest essence shed
Eastern odours on your head,
While the soft Cyllenian lyre
Shall your labouring breast inspire.
To his pupil, brave and young,
Thus the noble Centaur sung ;
Matchless mortal ! though 'tis thine,
Proud to boast a birth divine,
Yet the banks, with cooling waves
Which the smooth Scamander laves ;
And where Simoïs with pride
Rougher rolls his rapid tide,
Destin'd by unerring Fate,
Shall the sea-born hero wait.
There the sisters, fated boy,
Shall thy thread of life destroy,
Nor shall azure Thetis more
Waft the to thy natal shore ;
Then let joy and mirth be thine,
Mirthful songs and joyous wine,
And with converse blithe and gay,
Drive all gloomy cares away.

ODE XIV. — TO MÆCENAS. *

How comes, Horace, this effeminate idleness that plunges thy senses in so deep a forgetfulness, as if thy dried throat had drunk long draughts of the soporific streams of Lethe? That is what thou art always asking, dear Mecænas, and thy lamentations break my heart.

Mit des Achämenes Nard' ! und cylleneïschen Saite
Verbann' aus unsrer Brust den mis-
launigen Sorgentumult !

So wie der edle Centaur einst sang dem erhabenen Zögling :
Du unbesiegter Menschensohn,
Thetis der Göttin entsprosst,

Deiner harrt die Assarakusflur, die der kleine Skamandrus
Mit kalter Strömung trennt, und rasch
Simois Welle durchschlüpft.

Doch zu der Umkehr brach das entscheidende Parcengespinnst ab ;
Nie trägt nach Hause dich die meer-
farbige Mutter zurück.

Dort denn jegliches Leid mit Gesang' und Weine verbannet :
Die abgehärmter Grämlichkeit
Liebliche Tröstungen sind.

ODE XIV. — AN MÆCENAS.

Wie die verzärtelte Lässe so ganz durch das innerste Leben
Vergessenheit mir ausgeströmt,
Gleich als hätt' ich der Lethe Getränk voll Schlummerbetäubung
Mit heiszer Kehl' hinabgeschlürft ?
Oft, o lautrer Mäcenas, entseelst du mich also befragend.
Ein Gott, ein Gott verbeut mir ja,
Dass das begonnene Lied der längst verheiszenen Iamben
Ich bis zur Roll' ausfertige.

Non aliter Samio dicunt arsisse Bathyllo
Anacreonta Teium,
Qui persæpe cava testudine flevit amorem
Non elaboratum ad pedem.
Ureris ipse miser; quod si non pulchrior ignis
Accendit obsessam Ilion,
Gaude sorte tua. Me libertina, neque uno
Contenta, Phryne macerat.

ODE XV. — AD NEÆRAM.

Nox erat, et cœlo fulgebat Luna sereno
Inter minora sidera,
Cum tu, magnorum numen læsura Deorum,
In verba jurabas mea,
Arctius atque edera procera astringitur ilex,
Lentis adhærens brachiis;
Dum pecori lupus, et nautis infestus Orion
Turbaret hibernum mare,
Intonsosque agitaret Apollinis aura capillos,
Fore hunc amorem mutuum.
O dolitura mea multum virtute, Neæra:
Nam si quid in Flacco viri est,
Non feret assiduas potiori te dare noctes,
Et quæret iratus parem,
Nec semel offensæ cedet constantia formæ,
Si certus intrârit dolor.

No el suave Anacreon
Ardiera de otra suerte
Por Batilo el de Samos,
De quien mil y mil veces
En versos descuidados
Llorára los desdenes.
Tú tambien á una hermosa
Adoras, que no cede
A la que hundió de Troya
Las murallas potentes.
Goza tu venturoso
Las gracias que posees.
Liberta, y aun liviana,
A mi Frine me enciende.

ODA XV. — A NEERA.

Era de noche, y Febe
Brillaba en el lumbroso firmamento
Entre estrellas sin cuento,
Cuando en tu seno aleve,
Cual la yedra que al álamo se enreda,
Estrechándome leda,
El tierno juramento repetias,
Que te dictaba mi amoroso anhelo,
Y que ofendiendo al cielo,
Pérfida á violar te disponias.

Mientras lobo rabioso
Al cordero amedrente, me digiste,
Mientras al marino triste
El Orion sañoso
Aterre, alzando la espumosa onda;
La cabellera blonda
Mientras de Apolo agite aura ligera,
Durará, Horacio, la fineza mia.
¡ Ah ¡ ¡ cómo tú algun dia
Tu atroz perjurio llorarás, Neera !

Si en mi pecho fogoso
Algun valor aun, alguno alienta,
No esperes que consienta
Que á rival mas dichoso
Todas las noches guardes tus favores.

D' amor sul curvo plettro egli si dolse
Spesso in facili metri: ardi tu ancora,
Miser! che s' Ilio in cenere non sciolse

Per lungo assedio un dì fiamma più vaga;
Godi tua sorte: Frine ahi! me divora,
Liberta donna e d' un amor non paga.

ODE XV. — A NEERA.

Era la notte e limpida
D' ogni nebbioso velo
Tra' minor astri Cintia
Tenea reina il cielo;
Quando, il collo intrecciandomi
Con pieghevoli braccia,
Che men tenace l' edera
Le altissim' elci abbraccia,
Empia nel cor, ingenua
Nel labbro, su gli accenti,
Ch' io suggeria, ta' perfidi
Formavi giuramenti:
Sinchè da lupi insidia
Teman le gregge, e tema
Nocchier gl' iberni turbini
D' Urio ed il mar che frema;
L' intonso crin d' Apolline
Sinchè agitato splenda
Da l' aure; fia perpetua
Fra noi d' amor vicenda.
Di mia virtù inflessibile,
Neera, alto dispetto
Qual sentirai! Se Orazio
Ha viril alma in petto,
Non soffrirà che assidue
Notti a maggior rivale
Tu dii; farà la rabbia
Ch' ei trovi amante eguale.
Nè se una volta penetri
Nel cor l' offesa, a fermo
Sdegno viril femminea

Tel, dit-on, brûla pour le jeune Bathylle de Samos, Anacréon de Téos qui, sur sa lyre arrondie, chanta souvent ses amours en vers demeurés imparfaits.

Malheureux, tu brûles toi-même; mais jouis de ton sort, si la beauté de l'objet de tes feux l'emporte sur celle de cette Hélène qui alluma l'incendie de Troie. Pour moi, je me consume pour l'affranchie Phryné, qu'un seul amant ne saurait contenter

ODE XV. — A NÉÉRA.

Il était nuit, et dans un ciel serein la lune brillait en souveraine au milieu des astres, lorsque, prête à blesser par un parjure la majesté des dieux et m'enlaçant dans tes bras amoureux plus étroitement que le lierre ne serre le chêne altier, tu prononçais ce serment que ma bouche te dictait: « Tant que le loup sera l'effroi du troupeau, et qu'Orion, funeste aux nautonniers, troublera les mers au retour des hivers, tant que le zéphyr agitera la longue chevelure d'Apollon, mon amour répondra à ton amour! »

O combien, Nééra, mon ressentiment te coûtera de regrets! S'il est en moi quelque courage, je ne souffrirai point que tu abandonnes toutes tes nuits à un amant préféré; mon courroux te cherchera une rivale, et si j'acquiers la certitude de mon malheur, la constance de mon ressentiment ne cédera point à tes charmes.

It is a god, yes, it is a god who hinders me from ending these half-finished iambus, these iambus I have promised thee.

Thus, it is said, for Bathyll burnt Anacreon, the poet from Theos, who upon his rounded lyre praised so often Cupid in graceful and easy verses.

Thyself also, Mecænas, love burns thy heart; but rejoice in thy fate, since the beauty who inflames thee, equals that Helena who kindled the flames of Troy; as for me, I burn for the libertine Phryne, who is not satisfied with one lover.

EPODE XV. — TO NEÆRA.

Clear was the night, the face of heaven serene,
Bright shone the moon amidst her starry train,

When round my neck as curls the tendril-vine—
(Loose are its curlings, if compar'd to thine)
'Twas then, insulting every heavenly power,
That, as I dictated, you boldly swore;

While the gaunt wolf pursues the trembling sheep;
While fierce Orion harrows up the deep;

While Phœbus' locks float wanton in the wind,
Thus shall Neæra prove, thus ever kind.

But, if with aught of man was Horace born,
Severely shalt thou feel his honest scorn,
Nor shall he tamely bear the bold delight,
With which his rival riots out the night;

But in his anger seek some kinder dame,
Warm with the raptures of a mutual flame,

Nor shall thy rage, thy grief, or angry charms
Recall the lover to thy faithless arms.

Also, sagt man, entbrannt' um den Samierknaben Bathyllus
Der Tejerbard' Anakreon,
Der zur gewölbeten Laute so oft ausweinte die Sehnsucht,
Nicht nach der Regel strengem Fusz.

Schmachtest du selbst doch in Glut! Und wenn nicht schönerem Feuer
Belagert ausflammt' Ilios;
Fröhlich geniesze dein Loos. Mir giebt die Entlassne, mit Einem
Nicht ganz vergnügte Phryne Qual.

ODE XV. — AN NEÆRA.

Nacht wars, und hell blinkte der Mond am heiteren Himmel,
Den klein're Stern' umfunkelten;

Als du, zu höhnen bereit die Gewalt allmächtiger Götter,
Den vorgesagten Eid mir schwurst,
Enger, wie Efeugerank einschnürt den erhabenen Eichstamm,
Mit zähen Armen angeschmiegt:

Weil den Schafen der Wolf, und dem Seemann feindlich Orion
Das Wintermeer aufstürmete,
Weil ungeschorene Haare die Luft dem Apollo bewegte,
Sollt' unsrer Liebe Bund bestehn.
Ha, bald wirst du mit Gram mich tapferen kennen, Neära!

Denn wenn sich Flaccus fühlt als Mann,
Duldet er nicht, dass du ewig dem Günstlinge Nächte gewährest,
Und sucht im Zorn ein theilend Herz;
Trozig entsagt er auf immer der nun anstöszigen Schönheit,
Wenn recht der Eifer ihn durchdrang!

At tu, quicumque es felicior, atque meo nunc
Superbus incedis malo,
Sis pecore, et multa dives tellure licebit,
Tibique Pactolus fluat;
Nec te Pythagoræ fallant arcana renati,
Formaque vincas Nirea;
Eheu! translatos alio mœrebis amores:
Ast ego vicissim risero.

ODE XVI. — AD POPULUM ROMANUM.

Altera jam teritur bellis civilibus ætas,
Suis et ipsa Roma viribus ruit.
Quam neque finitimi valuerunt perdere Marsi,
Minacis aut Etrusca Porsenæ manus,
Æmula nec virtus Capuæ, nec Spartacus acer,
Novisque rebus infidelis Allobrox,
Nec fera cærulea domuit Germania pube,
Parentibusque abominatus Hannibal,
Impia perdemus devoti sanguinis ætas;
Ferisque rursus occupabitur solum.
Barbarus, heu! cineres insistet victor, et urbem
Eques sonante verberabit ungula:
Quæque carent ventis et solibus ossa Quirini,
Nefas videre! dissipabit insolens.
Forte, quid expediat, communiter, aut melior pars,
Malis carere quæritis laboribus.

De preciados amores
Yo en otra parte buscaré la llama;
Ni vencerá tu pérfida hermosura
Mi resistencia dura,
Si una vez el despecho mi alma inflama.

Y tú, cualquier que seas,
Que hoy venturoso ries en mis daños,
Aunque largos rebaños
Y heredades poseas,
Y del Pactolo ricos los raudales;
Aunque en saber iguales
A Pitágoras, vuelto al reino frio,
Y á Nireo en beldad, á otro tirano
Verásla amar mañana,
Y como, cual hoy tú, yo entonces rio.

ODA XVI. — AL PUEBLO ROMANO.

Ya nueva edad asoma
De discordia precita,
Y con sus fuerzas se destruye Roma.
Generacion proscrita,
A arruinar vamos la ciudad potente,
Que ni el marso vecino,
Ni Porsena inclemente,
Ni émula Capua del valor latino,
Ni el alobróge siempre rebelado,
Ni Espartaco feroz domiñar pudo,
Ni de la atroz Germania el hijo rudo,
Ni la hueste de Anibal detestado.
De nuevo nuestro suelo
De fieras será asilo,
Y en medio de sus ruinas y su duelo
El vencedor tranquilo
Sus bridones verá correr lozanos;
Y las tumbas abiertas
Profanarán sus manos;
Y de Quirino las cenizas yertas,
Antes yaciendo en túmulos reales,
Al viento entregarán, de orgullo llenos,
Todos sin duda, muchos á lo menos
El remedio pedis á tantos males.

Beltà fia scusa o schermo.
Ma qual tu sii, che tronfio
Di tua fortuna esulti;
Tu c' ora a le mie perdite
Superbamente insulti,
Benchè d' armenti e d' ampie
Terre sii ricco e l' onde
Ligio a te volga il lidio
Fiume tra l' auree sponde;
Del redivivo Samio
Benchè il saver profondo
T' orni la mente e Nireo
Siati 'n beltà secondo;
Cangiàti, ahi lasso! piagnere
Dovrai gli amor mal fidi:
E allor di te vo' ridere,
Com' or di me tu ridi.

ODE XVI.

Fra cittadine guerre ahi! si consuma
Già la seconda etade e a straziarsi
Arma sue forze la città di Numa;
Quella cittade, che' vicini Marsi
Volti a sperderla invano e invan l' altero
Porsena vide e tutta Etruria armarsi;

Cui l' emulo valor di Capua, il fero
Spartaco e a cangiar vele ad ogni vento
Presto il mal fido Allòbroge leggiero;
Cui con folle tentò vano ardimento
L' occhi-azzurro domar oste germano,
E de le madri Annibale spavento;

Quella cadrà de' figli suoi per mano:
O etade empia, esecrabile! di fiere
Fia di nuovo covile 'l suol romano.

Sul trionfato cenere le altere
Orme del fante e le lunate stampe
Vedransi del barbarico destriere;
Di Quirin l' ossa a le solari vampe
Finor ascose e a' venti (ahi fera vista!)
Disperderà con le ferrate zampe.

Mais, qui que tu sois, mortel plus heureux que moi, qui t'enorgueillis aujourd'hui de ma disgrace, quand tu serais riche en troupeaux, en domaines, et que le Pactole coulerait pour toi, quand Pythagore reviendrait à la vie pour t'enseigner ses secrets, quand tu vaincrais Nirée en beauté, hélas! tu n'en pleureras pas moins les nouvelles amours de Nééra, et moi je rirai à mon tour.

ODE XVI. — AU PEUPLE ROMAIN.

Déja un nouvel âge est dévoré par nos guerres civiles, et Rome s'abyme elle-même sous ses propres forces! Rome, que n'ont pu détruire ni ses voisins les Marses, ni les armes menaçantes de l'étrusque Porsenna, ni la valeur rivale de Capoue, ni le terrible Spartacus, ni l'Allobroge infidèle et ami des choses nouvelles, ni la fière Germanie avec ses jeunes hommes aux yeux d'azur, ni cet Annibal détesté des mères, Rome va périr par nos mains; race impie et dévouée au sang, nous la perdrons, et les bêtes fauves habiteront de nouveau le sol qu'elle occupe.

Hélas! un barbare vainqueur foulera nos cendres, et son coursier frappera les débris de la cité de son pied retentissant. O profanation! ses mains insolentes disperseront les os de Quirinus jusqu'ici défendus de l'aquilon et du soleil!

Tous, peut-être, ou du moins la plus sage partie d'entre vous, si vous cherchez ce qu'il convient de

---

And thou, who'er thou art, who joy to shine,
Proud as thou art, in spoils, which once were mine,

Though wide thy land extends, and large thy fold,
Though rivers roll for thee their purest gold,

Though nature's wisdom in her works were thine,
And beauties of the human face divine,

Yet soon thy pride her wandering love shall mourn,
While I shall laugh, exulting in my turn.

EPODE XVI. — TO THE ROMANS.

In endless civil war, th' imperial state
By her own strength precipitates her fate.

What neighbouring nations, fiercely leagu'd in arms,
What Porsena, with insolent alarms
Threatening her tyrant monarch to restore;
What Spartacus, and Capua's rival power;
What Gaul, tumultuous and devoid of truth,
And fierce Germania, with her blue-eyed youth;

What Hannibal, on whose accursed head
Our sires their deepest imprecations shed,
In vain attempted to her awful state,
Shall we, a blood-devoted race, complete?

Again shall savage beasts these hills possess!
And fell barbarians, wanton with success,
Scatter our city's flaming ruins wide,
Or through her streets in vengeful triumph ride,
And her great founder's hallow'd ashes spurn,
That sleep uninjur'd in their sacred urn?

Doch du, wer du auch bist, Glückseliger, welcher ob meinem
Unglück einher voll Stolzes geht,

Seyst du reich an Heerden, und reich an unendlichen Aeckern,
Und ströme Gold Paktolus dir,
Seyn dir Pythagoras Lehren, des oftgebornen, enträthselt,
Und weiche Nireus dir an Reiz;

Ach! wie wirst du so bald die gewandelte Liebe betrauern!
Ich aber lache dann, wie du!

ODE XVI. — AN DIE ROEMER.

Schon das zweite Geschlecht wird verheert durch Bürgerbefehdung;
Und Roma, selbst von eigner Kraft bewältigt, sinkt.
Die zu verderben umsonst anwohnende Marser getrachtet,
Umsonst Porsenna, drohend mit Etruskermacht;
Die nicht Spartacus Grimm, noch Capua, werbend um Vorrang,
Noch, ungetreu in Neuerung, der Allobrog;
Nicht blauäugige Horden der rauhen Germania jemals
Gebändigt, noch der Väter Abscheu Hannibal:
Diese verderben wir Frevlergeschlecht fluchschwangeren Blutes,
Bis wiederum Raubwild die Einöd' überschwärmt.
Bald ach! steht der Barbar siegreich auf geäscherten Trümmern,
Sein Reiter trabt mit lautem Hufschlag durch die Stadt;
Und, die Wind und Sonne verschont, die Gebeine Quirinus,
O Gräuelanblick! streut umher sein Uebermut.
Jezt rathschlagt ihr vieilleicht in Gemeinheit, oder die bessern,
Ob Rettung euch von solcher Drangsal werden mag.

Nulla sit hac potior sententia : Phocæorum
Velut profugit execrata civitas
Agros atque Lares proprios, habitandaque fana
Apris reliquit, et rapacibus lupis;
Ire, pedes quocumque ferent, quocumque per undas
Notus vocabit, aut protervus Africus.
Sic placet? an melius quis habet suadere? secunda
Ratem occupare quid moramur alite?
Sed juremus in hæc: simul imis saxa renârint
Vadis levata, ne redire sit nefas;
Neu conversa domum pigeat dare lintea, quando
Padus Matina laverit cacumina,
In mare seu celsus procurrerit Apenninus,
Novaque monstra junxerit libidine
Mirus amor, juvet ut tigres subsidere cervis,
Adulteretur et columba miluo,
Credula nec flavos timeant armenta leones,
Ametque salsa levis hircus æquora.
Hæc, et quæ poterunt reditus abscindere dulces,
Eamus omnis execrata civitas,
Aut pars indocili melior grege; mollis, et exspes
Inominata perprimat cubilia.
Vos, quibus est virtus, muliebrem tollite luctum,
Etrusca præter et volate littora.
Nos manet Oceanus circumvagus; arva, beata
Petamus arva, divites et insulas,

Ea pues; de juramentos
Los foceos cargados,
Su patria impía abandonar contentos
Supieron, y arrestados;
Y á los lobos feroces y á los osos
Dejar sus sacros lares
Y templos suntuosos.
Vamos, cual ellos, por los anchos mares
Dó guie el noto ú ábrego propicio.
¿Pláceos? ¿ú otro mejor propone alguno?
¿Qué os detiene? saltemos de consuno
Luego á las naos con feliz auspicio.

Mas juremos primero
Que el tornar es vedado,
Hasta que nade sobre el ponto fiero
El peñasco arrancado
En las húmedas grutas de Anfitrite,
Hasta que el Apenino
Al mar se precipite,
Y bañe el Pó las cumbres del Matino;
Que arda por la cervata el tigre hambriento,
Que acaricie la tórtola al milano,
Que no tema el cordero al lobo insano,
Y ame la cabra el líquido elemento.

Corramos pues, corramos;
Y la ciudad unida,
O la parte mejor el pacto hagamos,
Que el anhelar impida
Y la esperanza del tornar ansiado.
Los ominosos techos
Alvergue mancillado
Sean tan solo á los cobardes pechos.
Vosotros, héroes, que el valor inflama,
A las hembras dejad, dejad la pena,
Volemos lejos de la etrusca arena
Donde el inmenso océano nos llama.

Roma forse (e 'l dovrebbe) o in uno mista,
O la parte miglior riparo chiede
Tanta sciagura ad evitar si trista?
Voto non v' è miglior che nuova sede
Cercar dove ci spinga in altri mari
Affrico o Noto; ove ci meni 'l piede,
Come nido a cignali, e a lupi avari
Focia esecrata, in volontario esiglio,
Lasciò i campi, i delubri, i patri lari.
Piace, o Quiriti, o di miglior consiglio
V' è chi ci giovi? Or tosto a queste sponde
Fausto augurio ci tolga; ecco il naviglio.
Ma giuriam riveder non pria le bionde
Rive e 'l Tebro, che svelti i sassi a l' ime
Gorghe, a galla non veggansi de l' onde;
E a noi permesso il ritornar si estime,
Se carità di patria il cor ci punga,
Sol quando il Po bagni al Matin le cime;
O quando in centro al mare a scorrer giunga
L' arduo Appennino, e 'n portentosi nodi
Discordi belve strano amor congiunga:
Nuovo istinto a le tigri i cervi annodi,
E adulterando la colomba imbelle
I gemiti amorosi al nibbio snodi;
Quando a' miti leon le audaci agnelle
Aggreghinsi, e 'l caprone in mar si spinga,
Cangiata in liscia la velluta pelle.
Da ta' giuri precisa ogni lusinga
D' un dolce ritornar, presta a partire
L' esecrata città tutta si accinga:
O i saggi almeno; e sorda al buon desire
Resti la greggia vil, l' infausto nido
A covar senza speme e senz' ardire.
Lungi da voi femminil pianto o grido,
Da voi, cui virtù maschie il core accendono,
Su, trasvoliam veloci il tosco lido.
L' ondivago océan, i campi splendono
I Lieti campi.... Or l' indugiar che valci?
L' Isole Fortunate ecco ci attendono.

faire pour prévenir tant de maux, écoutez le meilleur des avis : imitons les Phocéens fuyant leur ville après l'avoir maudite, et abandonnant leurs champs, leurs lares, leurs temples aux sangliers et aux loups ravisseurs.

Allons partout où le hasard, le Notus et l'impétueux vent d'Afrique dirigeront nos pas.

Adoptez-vous ce conseil, ou un meilleur vous est-il donné ? Que tardons-nous à nous embarquer sous de favorables auspices ?

Mais prononçons ce serment : quand les rochers détachés du fond de la mer surnageront à sa surface, notre retour ne sera plus un crime ; nous pourrons sans honte tourner nos voiles vers la patrie lorsqu'on verra l'Éridan couvrir les sommets du Matinus, l'Apennin se précipiter dans l'Océan, d'étranges et monstrueux amours unir, par de nouveaux et adultères désirs, et le cerf au tigre et le milan à la colombe ; quand on verra les troupeaux confiants cesser de redouter les lions féroces, et le bouc au poil luisant aimer à se plonger dans l'eau salée des mers.

Et lorsque nous aurons ainsi prononcé toutes les imprécations qui peuvent nous interdire un doux retour, partons tous, ou vous, du moins, la meilleure partie de l'indocile troupeau : que le reste, privé de courage et d'espoir, végète dans ses foyers avilis.

Mais vous, hommes généreux, rejetez un deuil efféminé, et volez par delà les rivages toscans ; ceinture du monde, l'Océan nous attend ; cherchons ces campagnes opulentes, cherchons ces champs, ces

---

But some, perhaps, to shun the rising shame
(Which Heaven approve), would try some happier [scheme.
As the Phocæans oft for freedom bled[1],
At length, with imprecated curses, fled,

And left to boars and wolves the sacred fane,
And all their household gods, ador'd in vain,
So let us fly, as far as earth extends,
Or where the vagrant wind our voyage bends.

Shall this, or shall some better scheme prevail?
Why do we stop to hoist the willing sail?
But let us swear, when floating rocks shall gain,

Rais'd from the deep, the surface of the main;
When lowly Po the mountain-summit laves,
And Apennine shall plunge beneath the waves :

When nature's monsters meet in strange delight,
And the fell tygress shall with stags unite :
When the fierce kite shall woo the willing dove,
And win the wanton with adulterous love ;

When herds on brindled lions fearless gaze,
And the smooth goat exults in briny seas,
Then, and then only, to the tempting gale,
To spread repentant the returning sail.

But to cut off our hopes, those hopes that charm
Our fondness home, let us with curses arm
These high resolves. Thus let the brave and wise,
Whose souls above th' indocile vulgar rise ;
And let the crowd, who dare not hope success,
Inglorious, these ill-omen'd seats possess.

But ye, whom virtue warms, indulge no more
These female plaints, but quit this fated shore ;
For earth-surrounding sea our flight awaits,
Offering its blissful isles, and happy seats,

Aller Meinungen soll der Beschluss seyn : Wie der Phocäer
Gesamte Stadt nach grausem Eidschwur flüchtete,
Fern von Heerd' und Vatergefild', und zur Wohnung die Tempel
Dem Eber nachliesz und dem räuberischen Wolf;
Gehn wir, wohin auch trage der Fusz, wohin durch Gewog' auch
Uns Notus ruf', und ungestümer Afrikus.
Billigt ihr? oder ersinnt noch besseres einer? Wohlauf denn!
Mit gutem Vogel, säumt ihr noch? besteigt den Kiel!
Doch dies schwören wir alle : Sobald aufstrebend vom Abgrund
Der Felsen schwimmt, soll nicht die Heimkehr Gräuel seyn!
Nicht gereue nach Hause gewendete Segelung, wann erst
Des Padus Flut Matinums schroffes Haupt umspült,
Oder ins Meer vorläuft der erhabene Appenninus,
Und Ungethüm durch neue Wollust misgepaart
Seltsamer Trieb : dass gern sich die Tigerin gattet dem Dammhirsch,
Dass Ehebruch die Taube mit dem Weiher übt ;
Wann zutrauliches Rind nicht zagt anfunkelnden Löwen,
Und salzer Meerflut zottenlos der Bock sich freut.
Dies, und alles, was sonst abschreckt von der lockenden ; Heimkehr,
Mit Fluch beschwörend, wandern wir, die ganze Stadt ;
Oder wer thörichtem Schwarm sich enthob! Was zag' und entnervt ist,
Das brüte hier auf ungeweihtem Polster fort!
Ihr, voll Tugend und Kraft, enthaltet euch weibischen Klagens,
Und flieget am Etrusker-Meergestad' entlang
Unser harrt der Umströmer Oceanus! Felder, o suchet
Die Segensfelder, und des Heils Eilande dort :

Reddit ubi Cererem tellus inarata quotannis,
Et imputata floret usque vinea;
Germinat et nunquam fallentis termes olivæ,
Suamque pulla ficus ornat arborem;
Mella cava manant ex ilice; montibus altis
Levis crepante lympha desilit pede.
Illic injussæ veniunt ad mulctra capellæ,
Refertque tenta grex amicus ubera;
Nulla nocent pecori contagia; nullius astri
Gregem æstuosa torret impotentia;
Nec vespertinus circumgemit ursus ovile,
Nec intumescit alta viperis humus.

Pluraque felices mirabimur; ut neque largis
Aquosus Eurus arva radat imbribus,
Pinguia nec siccis urantur semina glebis,
Utrumque rege temperante cœlitum.
Non huc Argoo contendit remige pinus,
Neque impudica Colchis intulit pedem;
Non huc Sidonii torserunt cornua nautæ,
Laboriosa nec cohors Ulyssei.
Jupiter illa piæ secrevit littora genti,
Ut inquinavit ære tempus aureum;
Ære, dehinc ferro, duravit sæcula, quorum
Piis secunda, vate me, datur fuga.

A las islas dichosas,
Los campos de ventura
Vamos, dó mieses cubren espigosas
La tierra sin cultura;
La viña fructifica no podada;
Las higueras abruma
La fruta sazonada;
Florecen las olivas; blanca espuma
De alto monte bullendo se desata;
Dulce miel brota de la añosa encina;
Harta la oveja á su redil camina,
Y mano que la ordeñe busca grata.

Ni los hatos espanta
Bramando en torno el oso,
Ni altos surcos la víbora levanta;
Ni el ábrego lluvioso
Las tierras lame con veloz torrente;
Ni al bien nutrido grano
Tuesta el terron ardiente,
Que el aire templa Jove soberano.
Allí nunca fenicios marineros
Ni argonautas la proa enderezaron,
Ni penetró Medea, ni llegáron
De Ulises los cansados compañeros.

No contagio maligno
A los ganados daña,
Ni abrásalos jamas de ardiente signo
La devorante saña.
Jove en aquellas plácidas regiones
Reservó su morada
A los pios varones,
Desde el momento que á la edad dorada,
La edad de bronce mísera é impia,
Y la de hierro sucedió severa.
Aquel asilo, amigo, os espera.
Yo os lo anuncio, creed mi profecía.

Sul non arato suol ruota sue falci
Quivi Cerere; e Bacco i nuovi infiora,
Senza che poti ronco i vecchi tralci.
Quivi fedel in suo tenor ognora
L' arbor palladio 'l buon liquor distilla;
Maturo il fico ivi sua pianta onora:
Con agil piè la chiara onda zampilla
Dagli alti monti, e de l' industre pecchia
Il dolce umor da le cav' elci stilla.
Corron senza pastore ivi a la secchia
Le capre; e 'l gregge, in lieto suon belante,
Turgide al ritornar poppe apparecchia;
Nè vespertino s' ode orso rugghiante
Circuendo l' ovil, nè di serpenti
Gonfia scorgesi gleba brulicante.
Felici ancor sarem d' altri portenti;
Chè nè que' campi devastando freme
Euro cinto de' suoi nembi furenti,
Nè adusto muor fra l' arse zolle il seme;
Ma il provido signor de la natura,
L' un l' altro, e foco e gel contempra insieme.
Non fu quel lido al viaggiar misura
D' Argo a la nave, nè quel suol sostenne
L' orme de la regal Tessala impura.
Non vi torse nocchier sidonie antenne,
Nè vi battè lo stuol d' Ulisse i remi,
Che a tanti rischi in tanto mar s' avvenne.
Ivi contagio, che le mandre scemi,
Non evvi alcun, nè malign' astro spiega
Gli ardor sul gregge, di sua possa estremi.
Stanza de' buoni quel terren disgrega
Giove da ogni altro; e 'l fe, de l' aurea etade
Quando col bronzo adulterò la lega:
Dal bronzo al ferro di civili spade
Trascorse il secol guasto: il buono, il pio
Sgombre a fuggirne troverà le strade;
Un vate il canta: il vaticinio è mio.

îles fortunées, où la terre sans culture prodigue tous les ans les dons de Cérès, où la vigne, sans jamais connaître la serpe, ne cesse de fleurir, où jamais l'olivier n'a trompé l'espoir donné par ses bourgeons, où la figue à la peau brunâtre orne l'arbre qui l'a vu naître, où le miel s'épanche du creux des chênes, et où, du haut des monts, l'onde légère jaillit en murmurant.

Là, les chèvres viennent s'offrir d'elles-mêmes à la main qui doit les traire, et la douce brebis rapporte au bercail ses mamelles gonflées; là, jamais la contagion n'attaque les troupeaux, et aucun astre ne les consume de ses feux; là, un ours ne gronde point le soir autour des bergeries, et la vipère ne soulève point le sein de la terre.

Et combien d'autres merveilles dans ces lieux fortunés! l'aquatique Eurus n'inonde point les champs de torrents dévastateurs; un sol desséché ne brûle point les semences fécondes, et le roi du ciel y tempère l'une et l'autre saison.

Jamais le vaisseau de l'Argonaute n'approcha de ces bords; jamais l'impudique Mède n'y porta ses pas.

Les navires de Sidon et les laborieux compagnons d'Ulysse ne tournèrent jamais leurs proues vers cette terre.

Ces rivages, Jupiter les a réservés pour un peuple innocent, du jour où au siècle d'or succéda le siècle d'airain, remplacé bientôt par le siècle de fer, qu'à ma voix les hommes pieux peuvent éviter par une fuite heureuse.

Where annual Ceres crowns th' uncultur'd field,
And vines unprun'd their blushing clusters yield;
Where olives, faithful to their season, grow,
And figs with nature's deepest purple glow.

From hollow oaks where honey'd streams distil,
And bounds with noisy foot the pebbled rill;
Where goats untaught forsake the flowery vale,
And bring their swelling udders to the pail;

Nor evening bears the sheep-fold growl around,
Nor mining vipers heave the tainted ground;
Nor watery Eurus deluges the plain,
Nor heats excessive burn the springing grain.

Not Argo thither turn'd her armed head;
Medea there no magic poison spread;
No merchants thither plough the pathless main,
For guilty commerce, and a thirst of gain;

Nor wise Ulysses, and his wandering bands,
Vicious, though brave, e'er knew these happy lands.
O'er the glad flocks no foul contagion spreads,
Nor summer sun his burning influence sheds.

Pure and unmix'd the world's first ages roll'd,
But soon as brass had stain'd the flowing gold,
To iron harden'd by succeeding crimes,
Jove for the just preserv'd these happy climes,

To which the gods this pious race invite,
And bid me, raptur'd bard, direct their flight.

Wo der Ceres die Erd' ungepflügt sich jährlich verzinset,
Und ungeschneitelt immer blüht der Rebenberg,
Wo Fruchtzweige sich blähn des niemals teuschenden Oelbaums,
Und voll die braune Feige schmückt den Mutterstamm,
Honig aus Eichengeklüften herabrinnt, und den Gebirghöhn
Der rasche Quell in lautem Wellengang enthüpft.
Ohne Geheisz dort kommen zur schäumenden Gelte die Ziegen,
Und heim mit straffem Euter kehrt die fromme Trift;
Niemals schaden dem Viehe Verpestungen; keines Gestirnes
Entflammung dörrt kraftlose Heerden ungezähmt.
Auch kein nächtlicher Bär umbrummt die Hürde des Schäfers,
Noch schwillet tief von reger Natternbrut die Flur.
Mehrerem noch erstaunen wir Seligen: wie mit des Regens
Ergossnem Absturz Eurus nie das Feld zerschwemmt,
Noch in trockener Scholle der fruchtende Same versengt wird;
Da Näss' und Glut der Götterkönig mäsziget.
Dorthin ruderte nie die argonautische Fichte,
Noch trat die unschamhafte Kolcherin den Strand,
Nie auch drehten die Rahen dahin sidonische Segler,
Und nie die arbeitsame Schaar des Ithakers.
Jupiter sonderte selbst die Gestad' hier frommem Geschlechte,
Da goldne Urzeit er in Erz entwürdigte.
Hart aus ehernem schuf er das eiserne Alter: aus welchem
Ein gutes Glück, weissag' ich, Fromme mahnt zur Flucht.

ODE XVII. — AD CANIDIAM.

Jam jam efficaci do manus scientiæ,
Supplex et oro regna per Proserpinæ,
Per et Dianæ non movenda numina,
Per atque libros carminum valentium
Refixa cœlo devocare sidera,
Canidia, parce vocibus tandem sacris,
Citumque retro solve, solve turbinem.
Movit nepotem Telephus Nereium,
In quem superbus ordinârat agmina
Mysorum, et in quem tela acuta torserat.
Unxere matres Iliæ addictum feris
Alitibus atque canibus homicidam Hectorem,
Postquam, relictis mœnibus, rex procidit,
Heu! pervicacis ad pedes Achillei.
Setosa duris exuere pellibus
Laboriosi remiges Ulyssei,
Volente Circe, membra; tunc mens, et sonus
Relapsus, atque notus in vultus honor.
Dedi satis superque pœnarum tibi,
Amata nautis multum, et institoribus.
Fugit juventas, et verecundus color
Reliquit ossa pelle amicta lurida;
Tuis capillus albus est odoribus.
Nullum a labore me reclinat otium.

ODA XVII. — A CANIDIA.

En fin me rindo á tu saber potente;
No mas imprecaciones
Contra mí lances en tu enojo ardiente.
Por Febe, que irritar es peligroso,
De Pluto por las lóbregas regiones,
Sabia Canidia, humilde te lo ruego,
Y por el libro santo y misterioso,
Que las estrellas puede
Hacer bajar del ancho firmamento,
A mis clamores cede,
Y vuelve atras el mágico instrumento.
Al nieto de Nereo
De Telefo la súplica ablandára,
Aunque las misias huestes
Contra él acaudillára,
Y dardo matador sobre él lanzára.
A las plantas apenas
Priamo hundióse del soberbio Aquiles,
Del audaz Hector el cadaver frio,
Pasto á ser destinado
Del carnivoro can y el buitre impío,
Fue al llanto lastimado
De las matronas frigias entregado.
Del claro Ulises á los sócios fieles
Desnudar hizo las cerdudas pieles
Circe, aunque esquiva y dura,
De los ruegos movida,
Y la humana figura
Dióles cobrar y la razon perdida.
O tú de mercaderes
Y marinos amada,
Harto fue ya mi audacia castigada:
De carmin ya en mi lívida megilla
No el color puro brilla;
Cubre arrugada piel, cubre mi cuello,
Y encanecen tus drogas mi cabello.
Ni un momento de paz mi dolor calma;

ODE XVII. — A CANIDIA.

Già già mi arrendo al tuo saver possente,
Canidia, e umil per gl' inflessibil numi
Di lei, che regna su la morta gente,
Per Diana, pe' tessali volumi
Io ti prego; de' carmi, che repente
Trar posson giù dal ciel gli eterei lumi,
Cessa di mormorar l' arcano metro,
Torci l' agil paleo, deh! 'l torci indietro.

Strali avventar acuti avea l' altero
Telefo osato e misie schiere opporre
Di Teti al figlio: e pur suoi prieghi fero
L' indomit' ira al vincitor deporre.
Addetto a cani e a corbi ugner potero
Le teucre madri l' omicida Ettorre,
Quando a' suoi piè l' indocile Pelide
Sceso dal trono il re de l' Asia vide.

De l' instancabil Itaco i nocchieri
Giunsero anch' essi da le pelli irsute
I setolosi membri a far leggieri;
Tanto di prieghi in Circe oprò virtute!
Ripreser forme umane, uman pensieri,
Rifulse il senno, aprir le labbra mute.
Di trecconi e nocchier fiamma diletta,
Troppo ahi! festi di me cruda vendetta.

Fuggiro i miei verd' anni e' porporini
Colori abbandonar l' aggiunta a l' ossa
Lurida pelle; incanutimmi i crini
De' suffumigi tuoi l' invitta possa.
Ozio per me non havvi, a cui s' inchini
Da noiosi pensier l' alma riscossa.

ODE XVII. — A CANIDIE.

Je me rends enfin à ta science toute puissante, et je t'en supplie, je t'en conjure au nom du royaume de Proserpine et de la majesté de l'implacable Diane, par ces livres et ces chants qui peuvent arracher les astres fixés aux cieux, cesse, ô Canidie, de proférer des paroles magiques et de faire tourner ce cercle aux mouvements si rapides.

Télèphe fléchit le petit-fils de Nérée contre lequel il avait eu l'audace de ranger les bataillons de Mysie et de diriger des dards acérés.

Condamné par de cruels destins à servir de proie aux chiens et aux vautours, le corps du vaillant Hector fut couvert de parfums par les mères troyennes, après qu'un roi, abandonnant ses remparts, eut tombé aux pieds de l'impitoyable Achille.

Circé permit que les rameurs du laborieux Ulysse dépouillassent enfin leurs soies et leur peau grossière, et reprissent, avec les nobles formes de l'homme, la parole et la raison.

Amante favorite des matelots et des courtiers, n'ai-je pas assez éprouvé ta vengeance? ma jeunesse a fui, mon teint vermeil s'est flétri, il n'est resté sur mes os qu'une peau livide; tes magiques parfums ont fait blanchir mes cheveux, et jamais le repos ne vient suspendre mon tourment.

EPODE XVII. — TO CANIDIA.

Canidia, to thy matchless art,
Vanquish'd I yield a suppliant heart;
But oh! by hell's extended plains,
Where Pluto's gloomy consort reigns;
By bright Diana's vengeful rage,
Which prayers, nor hecatombs assuage,
And by the books, of power to call
The charmed stars, and bid them fall,
No more pronounce the sacred scroll,
But back the magic circle roll.

Even stern Achilles could forgive
The Mysian king, and bid him live,
Though proud he rang'd the ranks of fight,
And hurl'd the spear with daring might.

Thus, when the murderous Hector lay
Condemn'd to dogs, and birds of prey,
Yet when his royal father kneel'd,
The fierce Achilles knew to yield,
And Troy's unhappy matrons paid
Their sorrows to their Hector's shade.

Ulysses' friends, in labours try'd,
So Circe will'd, threw off their hide,
Assum'd the human form divine,
And dropp'd the voice and sense of swine.
O thou, whom tars, and merchants love,
Too deep thy vengeful rage I prove,
Reduc'd, alas! to skin and bone,
My vigour fled, my colour gone.

Thy fragrant odours on my head
More than the snows of age have shed.
Days press on nights, and nights on days,
Yet never bring an hour of ease,
While gasping in the pangs of death,

ODE XVII. — AN CANIDIA.

Schon überwältigt streck' ich deiner Kunst die Händ'
In Staub', und flehe bei der Macht Proserpina's,
Und bei Diana's unverrückter Allgewalt,
Auch bei den Büchern, kräftiger Bannsprüche voll,
Die hoch vom Himmel feste Stern' herunterziehn,
Canidia, lass den Zauberanruf endlich ruhn,
Und löse rückwärts, löse doch der Rolle Schwung!

Bewegt ward Nereus Tochtersohn von Telefus,
Obgleich er trotzig gegen ihn geschaart ein Heer
Der Myser, und geschärfte Wurfspiesz' ihm geschnellt.

Mild salbten Troja's Fraun ihn, der den Hunden schon
Und Geiern dalag, Hektors Leib, des mordenden;
Nachdem der König vor der Stadt fuszfällig ach!
Den starren Sinn des Peleionen angefleht.

Aus harter Bälge Borstenwuchs enthüllete
Das Rudervolk des schwerversuchten Ithakers,
Durch Circe's Huld, die Glieder; schnell kam Sinn [und Laut
Zurück, und kennbar Menschenwürd' ins Angesicht.

Genug und mehr schon büszt' ich dir der Strafen ab,
Du aller Krämer und Matrosen Lieblingin!
Hin floh die Jugend, und der Scham Leibfarb' ent- [schwand
Dem Antliz, wo fahlgelbe Haut Gebein umhängt;

Dein Zauberbalsam bleichte machtvoll mir das Haar;
Nie folgt der Arbeit kurze Frist nur auszuruhn;

Urget diem nox, et dies noctem; neque est
Levare tenta spiritu præcordia.
Ergo negatum, vincor, ut credam miser,
Sabella pectus increpare carmina,
Caputque Marsa dissilire nænia.
Quid amplius vis? o mare, et terra! ardeo,
Quantum neque atro delibutus Hercules
Nessi cruore, nec Sicana fervida
Furens in Ætna flamma. Tu, donec cinis
Injuriosis aridus ventis ferar,
Cales venenis officina Colchicis.
Quæ finis? aut quod me manet stipendium?
Effare; jussas cum fide pœnas luam,

Paratus expiare, seu poposceris
Centum juvencos, sive mendaci lyra
Voles sonari: tu pudica, tu proba
Perambulabis astra sidus aureum.
Infamis Helenæ Castor offensus vice,
Fraterque magni Castoris, victi prece,
Adempta vati reddidere lumina.
Et tu (potes nam) solve me dementia;
O nec paternis obsoleta sordibus,
Nec in sepulcris pauperum prudens anus
Novendiales dissipare pulveres!
Tibi hospitale pectus, et puræ manus;
Tuusque venter partumeius, et tuo

A la tiniebla fria
El dia empuja, y la tiniebla al dia,
Y ni un suspiro al alma
Puede aliviar en su congoja impía.
¡Infeliz! ya vencido lo confieso,
Ya creo ya lo que en mi error negaba.
Ya sé que pueden mágicas canciones
Mover los corazones,
Y los encantos trastornar el seso.
¿Qué mas, Canidia, pides?
¡O tierra! ¡ó mar! ¡ay me! yo me consumo:
Jamás la sangre del Centauro Neso
Con fuego tan cruel abrasó á Alcides,
No, ni del Etna inflama
Los hondos senos tan ardiente llama.
Pero ¡qué! ¿siempre tósigos violentos
Para mí forjarás, hasta que vuelen
Mis cenizas livianas
En alas de los vientos?
¿Hasta cuándo con penas tan tiranas
Castigarásme, con rigor tan duro?
¿Qué precio, cruda, por dejarme exiges?
Habla, y fiel á aplacarte me apresuro;
De cien terneros ora
Un holocausto quieras,
O al son de lira, falsa, si sonora,
Pidas que tu loor mi voz entone,
Que casta te pregone,
Virtuosa te aclame,
Y tu nombre á las nubes encarame.
De su ruego ablandados y su pena
Castor y Polux al osado vate,
Que el alto nombre mancilló de Helena,
La vista retornaron,
De que un tiempo ofendidos le privaron.
Imítalos tú ya, y oye mis quejas,
Tú no nacida de progenie obscura;
Y pues que puedes, mi demencia cura.
No tú, cual otras viejas,
De pobres ya encerrados en la fosa
Desentierras los huesos;
Son tus entrañas pias, y tus manos
Jamás, jamás mancharon los escesos.
Tú de fecunda tienes ya la fama;

S' alterna notte e dì, l' un l' altro incalza,
Nè libero il respir si adima, e s' alza.

Ciò ch' io negai (che più da me può farse?)
Misero! a creder dunque or sono astretto;
Saltar può il capo al suon di nenie marse,
Di sabin carme al suon scoppiare il petto.
Io ardo, o terra o mar! quanto non arse
Nel reo sangue di Nesso Ercole infetto,
Nè la fiamma, che fervida le cupe
Viscere rode a la sicana rupe.

Di colchici venen viva fucina
Tu fervi ognor, sinch' io sia divenuto
Di furente aquilon scherno e rapina,
Quà e là disperso arido cener muto;
Qual pena a me, qual fin mi si destina?
Parla; fedel ne pagherò 'l tributo;
O un' ecatombe brami, o se ti piace
Questo sul plettro udir suono mendace:

,, Tu sarai vista per l' aereo vano
,, Scorrer la via degli astri aurata stella;
,, Pari a te rinvenir sperasi invano
,, Saggia matrona o vergine donzella.,,
Castore e del gran Castore il germano
Contra l' adontator di lor sorella
Arser di sdegno; ma da prieghi vinti
Riacceser nel vate i lumi estinti.

Così (chè 'l puoi) rendimi 'l senno, o impura
Tu, che non se' per vil natale immondo,
Nè vecchia esperta, al nono dì, d' oscura
Plebe a sperder la polve a l' urne in fondo.
Tu di petto ospital, di man se' pura,
Il seno a te sovente appar fecondo,

La nuit chasse le jour, le jour remplace la nuit, et il n'est pas un moment de soulagement pour ma poitrine oppressée.

Infortuné que je suis! ce que je niais, j'y crois: oui, les sortiléges samnites peuvent faire éclater une poitrine, et une tête peut se briser aux chants funèbres du Marse.

Que veux-tu de plus? O mer, ô terre! je brûle de feux tels que n'en fit pas sentir à Hercule le sang noir de Nessus, plus ardents que la flamme qui bouillonne dans les fournaises de l'Etna. Jusqu'à ce que ma cendre aride soit livrée au souffle injurieux des vents, tes mains élaboreront les préparations empoisonnées de Colchos.

Quel sera le terme de mes maux? par quel salaire me racheter? parle, je suis prêt à expier mon forfait et je subirai fidèlement la peine que tu m'auras imposée, soit que tu me demandes cent taureaux ou que tu exiges de ma lyre des louanges mensongères. Pudique et vertueuse, tu parcourras les cieux comme un astre resplendissant.

Offensés par l'outrage fait à Hélène, le grand Castor et son frère se laissèrent désarmer par la prière, et rendirent au poète la lumière dont ils l'avaient privé.

Délivre-moi de ma démence, tu le peux, ô toi dont la naissance ne fut pas une souillure, savante magicienne, qui ne vas pas parmi les sépulcres disperser, après neuf jours, la poussière de l'indigent; toi dont la main est si pure et le cœur si hospitalier!

Partuméius est bien ton fils, et ce sont bien tes draps rougis de ton sang que lave la matrone chaque

---

I stretch my lungs in vain for breath.
Thy charms have power ('tis now confest)
To split the head, and tear the breast.

What would you more, all-charming dame?
O seas, and earth! this scorching flame!
Not such the fire Alcides bore,
When the black-venom'd shirt he wore:

Nor such the flames, that to the skies
From Ætna's burning entrails rise;
And yet, thou shop of poisons dire,
You glow with unrelenting fire,
Till by the rapid heat calcin'd,
Vagrant I drive before the wind.

How long —? What ransom shall I pay?
Speak — I the stern command obey.
To expiate the guilty deed,
Say shall a hundred bullocks bleed?
Or shall I to the lying string
Thy fame and spotless virtue sing?

Teach thee, a golden star, to rise,
And deathless walk the spangled skies?
When Helen's virtue was defam'd,
Her brothers, though with rage enflam'd,
Yet to the bard his eyes restor'd,
When suppliant he their grace implor'd.

Oh! calm this madness of my brain,
For you can heal this raging pain.
You never knew the birth of shame,
Nor by thy hand, all-skilful dame,
The poor man's ashes are upturn'd,
Though they be thrice three days inurn'd.
Thy bosom's bounteous and humane,
Thy hand from blood and murder clean;

Nacht drängt den Tag fort, Tag die Nacht, doch nim- [mer wird
Erleichterung der eingezwängten Herzensangst.

Ja glauben muss ich Armer, was unglaublich schien:
Sabellerbannspruch dröhne dumpf ins Herz hinein,
Und oft vom Marsermurmel sey zersprengt ein Haupt.

Was willst du noch? O Meer und Erde! Weh', ich [brenn',
Entflammter als der schwarzumströmte Herkules
Vom Blut des Nessus, als des feuerbrausenden
Sikanenberges Lohe. Du, bis dürr verstäubt
Ich, ungestümer Winde Hohn, aufwirbele,
Fort glühst du, Werkstatt kolchischer Giftbrauerei!

Welch Ende harret meiner noch, und welcher Sold?
Sag' an! ich werde, was du auflegst, treu bestehn:
Dich auszusöhnen straks bereit, ob du's verlangst,

Mit hundert Stieren, ob mit lügenhaftem Ton
Der Leier. Du Schamhafte, du o Fromme, sollst
Einher durch Sterne wandeln, als ein Goldgestirn!

Von Helena's gekranktem Leumund zwar empört,
Gab Kastor und der Zwillingsheld dem flehenden
Hochsänger sein entnomm'nes Augenlicht zurück.

Auch mich (du kannst ja) lass des Wahnsinns wieder [los,
Du nicht mit niedrem Vaterschmutz anduftende,
Nicht greise Vettel; kundig aus der Armen Grab'
Am neunten Tage Leichenasch' umher zu streun!

Dein Herz ist menschlich, rein die Hand; es sprosste [dir
Aus eignem Schoosz dein Pactumejus; deines Bluts

Cruore rubros obstetrix pannos lavit,
Utcumque fortis exsilis puerpera.

CANIDIA.

Quid obseratis auribus fundis preces?
Non saxa nudis surdiora navitis
Neptunus alto tundit hibernus salo.
Inultus ut tu riseris Cotyttia
Vulgata, sacrum liberi Cupidinis?
Et Esquilini pontifex venefici
Impune ut urbem nomine impléris meo?
Quid proderit ditâsse Pelignas anus,
Velociusve miscuisse toxicum?
Si tardiora fata te votis manent;
Ingrata misero vita ducenda est in hoc,
Novis ut usque suppetas doloribus.
Optat quietem Pelopis infidus pater,
Egens benignæ Tantalus semper dapis,
Optat Prometheus obligatus aliti,
Optat supremo collocare Sisyphus
In monte saxum; sed vetant leges Jovis.
Voles modo altis desilire turribus,
Modo ense pectus Norico recludere,
Frustraque vincla gutturi nectes tuo,
Fastidiosa tristis ægrimonia.
Vectabor humeris tunc ego inimicis eques,
Meæque terra cedet insolentiæ.

Sábanas que la púrpura tiñera
Va á lavar la partera,
Cuando robusta saltas de la cama.

CANIDIA.

¿Para qué cansas, para qué mi oido
A tu clamor cerrado?
De las rizadas olas combatido
El escollo gigante
Es menos insensible á los lamentos
Del triste navegante.
¿De Cotito y Amor con labio impío
Habrás tú impunemente
Los mágicos misterios revelado,
Y de Esquilias pontífice impudente
Habrás del nombre mio,
Sin que te pese, la ciudad llenado?
¿Que te valió las viejas de Peligno
Enriquecer? ¿qué el tósigo maligno
Que terminase tu infelice suerte?
Mas lenta, mas cruel será tu muerte,
Y tormento mas largo
Pondrá fin solo á tu vivir amargo.
Entre mil suavísimos manjares
Hambriento siempre Tántalo impiadoso
Ansia en vano el reposo;
Ansialo Prometeo
De un buitre condenado á la atroz saña.
El peñasco fatal, que sin fin rueda,
En la cumbre fijar de la montaña
De Sisipho cruel es el deseo,
Pero el supremo Júpiter lo veda.
Tú, de tedio tambien y angustia lleno,
De la alta torre con ligera planta
Querrás lanzarte en vano,
U con el hierro insano
Atravesar tu seno,
O el dogal aplicar á tu garganta.
Mal grado tuyo vivirás empero.
Y en tus hombros triunfante
Pasearé yo el mundo,
Que mi saber acatará profundo.

E la ministra di Lucina imbianca
Tuoi lin, del parto agile uscendo e franca.

CANIDIA.

Qual pro che invan con tanti prieghi assordi
Miei chiusi orecchi, e d' ottener che speri?
Da iberno mar percossi ah! sì men sordi
Stan duri scogli a naufraghi nocchieri.
Inulta io sosterrò che sveli e mordi
Di Cotitto ad Amor sacri i misteri?
Tu favola oserai di Roma farmi?
Presiedi forse agli esquilini carmi?

A che valti l' aver larghi presenti,
Peligne vecchie ad aricchir versati?
Che val l'aver temprato i più possenti
Veneni, onde troncar gli anni odiati;
Se a l' estremo tuo dì, con voti ardenti
Chiamato invan, tarpano l' ale i Fati?
Misero! ahi, lunghi ti sorvengon gli anni,
Perchè ognor supplir possi a nuovi affanni.

Requie desia l' infido genitore
Di Pelope, che al cibo invan s' adesca;
Requie Prometeo, c' offre al rostro ultore
Nel rinascente fegato nuov' esca.
Stabil desia che 'l sasso punitore
Non più dal monte ricadendo incresca,
Sisifo anch' ei: ma di chi tutto regge
Tanto vieta ottener l' immobil legge.

D' alto or vorrai balzare in cupa valle,
Ora norico acciar chiuderti 'n petto,
E invan con gote di tristezza gialle
T' avrai di nodi 'l collo avvolto e stretto.
Me trasportar su le curvate spalle
Dovrai, qual vil giumento, a tuo dispetto,
E al poter mio c' ogni argin vince e atterra,
Di stupor ebbra ubbidirà la terra.

fois que, légère et forte, tu t'élances du lit où tu es devenue mère.

CANIDIE.

Pourquoi adresser des prières à des oreilles fermées pour toi? Les rochers ne sont pas plus sourds aux cris des nautonniers naufragés, lorsque Neptune en courroux lance d'énormes vagues contre leurs flancs.

Quoi! tu aurais impunément tourné en dérision et divulgué les mystères de Cotytto et le rite du libre Amour? et, pontife des mystères magiques du mont Exquilin, tu aurais, sans en subir le châtiment, rempli Rome de mon nom? A quoi m'aurait servi d'avoir enrichi les sorcières de Pélignum, et d'avoir appris à composer les poisons les plus subtils?

Si, contraire à tes vœux, le destin prolonge tes jours, tu traîneras dans le malheur une vie misérable pour servir de proie à des douleurs toujours nouvelles.

Le père parjure de Pélops, Tantale, toujours avide d'aliments bienfesants qui lui échappent, invoque le repos; Prométhée l'implore sous les serres de son vautour; Sisyphe, essayant de fixer au sommet du mont son roc fatal, l'appelle également: mais l'arrêt de Jupiter le leur refuse.

Tu voudras aussi, dans les dégoûts de ta triste existence, te précipiter du haut d'une tour, plonger un fer de Norique dans ton sein; ou entourer ta gorge du lacet funeste; mais ce sera en vain.

Tel qu'un cavalier superbe, je ferai ployer sous moi tes épaules ennemies, et la terre cédera à mon

---

And with a blooming race of boys,
Lucina crowns thy mother-joys.

CANIDIA'S ANSWER.

I 'll hear no more. Thy prayers are vain.
Not rocks, amid the wintry main,
Less heed the shipwreck'd sailor's cries,
When Neptune bids the tempest rise.
Shall you Cotyttia's feasts deride,
Yet safely triumph in thy pride?
Or impious, to the glare of day
The sacred joys of love betray?

Or fill the city with my name,
And pontiff-like our rites defame?
Did I with wealth in vain enrich,
Of potent spells each charming witch,
Or mix the speedy drugs in vain?
No — through a lingering length of pain,
Reluctant shalt thou drag thy days,
While every hour new pangs shall raise.

Gazing on the delusive feast,
Which charms his eye, yet flies his taste,
Perfidious Tantalus implores,
For rest, for rest, the vengeful powers;
Prometheus, while the vulture preys
Upon his liver, longs for ease;
And Sisiphus, with many a groan,
Uprolls, with ceaseless toil, his stone,
To fix it on the top-most hill,

In vain, for Jove's all-ruling will
Forbids. When thus in black despair
Down from some castle, high in air,
You seek an headlong fate below,
Or try the dagger's pointed blow,
Or if the left-ear'd knot you tie,
Yet death your vain attempts shall fly;
Then on your shoulders will I ride,
And earth shall shake beneath my pride.

Gefärbte Tücher hat die Hebamm' abgespült,
So oft vom Lager, tapfre Wöchnerin, du sprangst!

CANIDIA.

Warum mit Flehn mein festverschlossnes Ohr bestürmt?
Nicht tauber sind Felsriffe nackten Ruderern,
Woran Neptunus hohe Salzflut winternd schlägt!

Ha! ungeahndet hättest du die Kotyltien
Verlacht enthüllend, und des freien Amors Dienst?
Als Pontifex der Esquilinenzauberei,
Straflos die Stadt mit meinem Namen angefüllt?

Was hätt' ich denn Pelignermütterlein bestellt
Um reichen Lohn, und schnellentscheidendes Gift [gemengt?
Doch spätres Schicksal, als du wünschest, harret dein!

Elendes Leben, voll von Unmut, lebst du so,
Dass neuen stets und neuen Martern du genügst!
Ruh wünscht des Pelops Vater, der, um Hochverrath,
Dort ewig darbt am vollen Festmahl, Tantalus;

Ruh wünscht Prometheus, ausgespannt dem Adeler;
Es wünscht zur Berghöh' aufzuwälzen Sisyfus
Den Marmorfelsblock: aber Zeus Ausspruch verbeuts.

Bald sinnst du einen jähen Sprung hochher von Thurm,
Und bald des norischen Dolches Stosz gerad' ins Herz,
Umsonst auch Band' um deine Kehle knüpfest du,
Von dumpfem Lebensüberdrusz geängstiget.

Alsdann auf feindlichen Schultern schweb' ich Reiterin,
Und es weiht die Erde meinem Uebermut zurück.

An, quæ movere cereas imagines,
Ut ipse nosti curiosus, et polo
Deripere lunam vocibus possum meis,
Possum crematos excitare mortuos,
Desiderique temperare poculum,
Plorem artis in te nil valentis exitum?

¿Y ¡qué! aquella que á imágenes de cera
(Tú mismo, tú lo has visto, y lo conoces)
Puede dar movimiento con sus voces;
Aquella que la luna
Puede arrancar de la voluble esfera,
Reanimar de los muertos las cenizas,
Y preparar los filtros poderosos,
¿De su arte la impotencia lloraria,
Que á humillar no bastase tu osadía?

Forse quell' io, ch' effigiata cera,
Come audace spiar ti fe già noto,
Animar posso, e far da la sua spera
Scender la luna per l' aereo vòto;
Io, che la cener di chi giunse a sera,
Co' carmi dal letèo sonno riscuoto;
Io, sin d' amore il filtro a mescer usa,
Piagnere in te dovrò l' arte delusa?

pouvoir. Moi, qui peux donner le mouvement à des images de cire, comme tes regards curieux te l'ont appris, et par mes paroles arracher la lune au ciel; moi, qui puis animer la cendre des morts et composer des philtres enivrants, pourrais-je être réduite à pleurer mon art, impuissant contre toi?

Could I with life an image warm
(Impertinent, you saw the charm),
Or tear down Luna from her skies,

Or bid the dead, though burn'd, arise,
Or mix the draught inspiring love,
And shall my art on thee successless prove?

Ich, deren Macht Bewegung Wachsgebilden leiht,
Wie selbst du, Lauscher, wohl bemerkt; und die vom [Pol
Herunter reiszen kann den Mond durch Banngetön,

Die auch den Staub verbrannter Leichnam' auferweckt,
Und Becher mischet ungezähmter Lüsternheit:
An dir beweint' ich meiner Kunst Vereitelung?

CARMEN SÆCULARE.

Phœbe, silvarumque potens Diana,
Lucidum cœli decus, o colendi
Semper, et culti, date quæ precamur
Tempore sacro;
Quo Sibyllini monuere versus,
Virgines lectas, puerosque castos,
Dis, quibus septem placuere colles,
Dicere carmen.

Alme Sol, curru nitido diem qui
Promis et celas, aliusque et idem
Nasceris; possis nihil urbe Roma
Visere majus!

Rite maturos aperire partus
Lenis Ilithyia, tuere matres;
Sive tu Lucina probas vocari,
Seu Genitalis;
Diva, producas sobolem, patrumque
Prosperes decreta super jugandis
Fœminis, prolisque novæ feraci
Lege marita:

CANTO SECULAR.

Del firmamento fúlgidas lumbreras,
Dioses siempre adorables y adorados,
Febo, y tú la que imperas,
Casta Diana, en bosques y collados,
Conceded lo que ardiente
Ora os demanda la romana gente:

Ora que en ecos dulces y sonoros
Nobles doncellas plácidos cantares
Y de niños los coros
Entonan á los Dioses tutelares
De las siete colinas,
Dóciles á las voces sibilinas.

Tú, que el suelo benéfico alimentas,
Tú siempre el mismo y siempre diferente,
Que ya cubres, ya ostentas
El claro dia en carro refulgente,
Dó quier tu luz asoma,
Nada mas grande, ó Sol, veas que Roma.

Tú, que del parto en las angustias fieras
A las matronas favoreces pia,
Ya ser llamado quieras
Genital, ó Lucina, ó Ilitía,
Salva á las madres, Diosa,
Y aumenta tú la prole numerosa.

De sucesion fecundos los decretos
protege en prez del himeneo santo,
Y puedan nuestros nietos
Al fin del siglo el jubiloso canto,
Y juegos y alegrías,
Renovar por tres noches y tres dias.

INNO SECOLARE.

Febo e Delia, del ciel fregi e splendori,
Sempre onorandi ed onorati Divi,
Piacciavi i vostri udir supplici Cori
Ne' dì festivi,

Che addetti fur da' sibillin volumi,
Perchè d' ambo i due sessi almi rampolli
Sciogliesser inno a' tutelari Numi
De' sette colli.

Vario e costante alternator del giorno,
Che spieghi 'n ciel, che tuffi 'n mar tua chioma,
Nulla maggior l' orbe a cui giri intorno,
T' offra di Roma!

Tu, che schiudi, o Ilitia, maturi i parti,
Con man lieve a le madri 'l sen dislaccia:
Sia che Lucina, o Genital nomarti
Meglio ti piaccia.

Cresca il sangue roman: tu, o Dea, seconda
Le sacre ad Imeneo leggi de' Padri,
E quella, c' or i talami feconda
Di nuove madri.

POÈME SÉCULAIRE.

Phébus, et toi, Diane, reine des forêts, radieux ornements du ciel, divinités adorables et toujours adorées, exaucez nos vœux dans ces jours sacrés où, d'après l'avis donné dans les vers de la Sibylle, l'élite de nos vierges et de chastes jeunes gens chantent des hymnes aux dieux protecteurs des sept collines.

Auguste Soleil, toi dont le char brillant dispense et cache la lumière, et qui renais toujours le même, toujours nouveau, puisses-tu ne rien voir de plus grand que la ville de Rome!

Bienfesante Ilithyie, toi qui ouvres à temps le sein maternel aux enfants mûrs pour la vie, de quelque nom que tu veuilles être appelée, Génitale ou Lucine, protége les mères, multiplie leurs fils, bénis les décrets du sénat sur l'hymen, et rends la loi conjugale féconde en nouveaux citoyens.

TO APOLLO AND DIANA.

Ye radiant glories of the skies,
Ever-beaming god of light,
Sweetly-shining queen of night,
Beneath whose wrath the wood-born savage dies;
Ye powers, to whom with ceaseless praise
A grateful world its homage pays,
Let our prayer, our prayer be heard,
Now in this solemn hour preferr'd,
When by the Sibyl's dread command,
Of spotless maids a chosen train,
Of spotless youths a chosen band,
To all our guardian gods uplift the hallow'd strain.

Fair sun, who with unchanging beam
Rising another, and the same,
Canst from thy beamy car unfold
The glorious day,
Or hide it in thy setting ray,
Of light and life immortal source,
May'st thou, in all thy radiant course,
Nothing more great than seven-hill'd Rome behold.

Goddess of the natal hour,
Or if other name more dear,
Propitious power,
Can charm your ear,
Our pregnant matrons gracious hear:
With lenient hand their pangs compose,
Heal their agonizing throes;
Give the springing birth to light,
And with every genial grace,
Prolific of an endless race,
Oh! crown our marriage-laws, and bless the nuptial [rite;

GESANG FUER DIE SAEKELFEIER.

Phöbus, und Waldherrscherin du, Diana,
Himmelsglanz! Ihr, stetiger Ehre würdig,
Und nach Würd' ehrvoll! o verleiht, was fromm wir
Flehen am Hochfest:

Da der Schicksalspruch der Sibylla vorschrieb,
Dass der Jungfraun Wahl, und der keuschen Knaben,
Allen Schutzgottheiten der sieben Hügel
Sänge das Chorlied!

Nährer Sol, dess leuchtender Wagen Tag uns
Offenbart und hehlet, der stets ein andrer,
Stets derselb' aufgeht, es erscheine nichts dir
Gröszer denn Roma!

Die du sanft vollzeitige Frucht eröffnest,
Komm, o Eileithya, mit Heil den Müttern;
Oder ob Lucina du gern genannt wirst,
Ob Genitalis!

Lass Geschlecht fortblühn, und gesegn', o Göttin,
Wie der Fraun Anmählung die Rathesväter
Vorbestimmt, ihr Ehegesetz, das frische
Sprösslinge wuchert!

Certus ut denos decies per annos
Orbis et cantus, referatque ludos,
Ter die claro, totiesque grata
Nocte frequentes.

Vosque veraces cecinisse, Parcæ,
Quod semel dictum est, stabilisque rerum
Terminus servat, bona jam peractis
Jungite fata.

Fertilis frugum, pecorisque tellus
Spicea donet Cererem corona;
Nutriant fœtus et aquæ salubres,
Et Jovis auræ.

Condito mitis placidusque telo,
Supplices audi pueros, Apollo.
Siderum regina bicornis, audi,
Luna, puellas.

Roma si vestrum est opus, Iliæque
Littus Etruscum tenuere turmæ,
Jussa pars mutare Lares, et urbem
Sospite cursu,

Cui per ardentem sine fraude Trojam
Castus Æneas, patriæ superstes,

Y vosotras, deidades infernales,
Que anunciais ciertas de infalibles hados
A los tristes mortales,
O Parcas, los oráculos sagrados,
Añadid nueva gloria
A las que grata ensalza la memoria.

Rica la tierra de abundosos bienes,
De la alma Ceres con espigas blondas
Ciña las rojas sienes,
Y auras suaves, cristalinas ondas,
Saludables veneros
Nutran á los cabritos y corderos.

Blando y benigno tus saetas graves
Esconde, Apolo, en el carcax temido,
Y los ruegos suaves
Del tierno coro escucha enternecido.
Reina de las estrellas,
Oye el clamor de cándidas doncellas.

Si la potente Roma es obra vuestra,
Si falange troyana, conducida
Por vuestra sacra diestra,
Abandonó su pátria destruida,
Y el golfo surcó insano,
Y arribó salva hasta el confin toscano;

Si por enmedio de abrasadas teas
Sin riesgo nuevas sendas enseñára
A sus sócios Eneas,
Y á Ilion sobreviviendo, les mostrára
Mas próspero destino,
Mas alta gloria en el pais latino:

Perchè d' undici lustri allor che torni
Due volte il giro, veggansi i circensi
Ludi e' templi in tre notti, e 'n tre be' giorni
Di popol densi.

E voi, che gl' infallibili decreti
Cantaste, a cui gli eventi escon seguaci,
Destini a' prischi unite ognor più lieti,
Parche veraci.

D' armenti e biade fertile il terreno
A Cerere corona offra di spiche:
Salubri l' acque a' nuovi parti sieno,
Sien l' aure amiche.

Deposto l' arco, placido t' inchina,
Febo, a le preci de' garzon; tu a quelle,
Bicorne luna, agli astri in ciel reina,
De le donzelle.

Se Roma opra è di voi; se al roman lido,
Parte di Troia un dì, giunser felici
Le iliache squadre e cangiar lari e nido
Co' vostri auspici;

Qu'ainsi l'orbe constant de cent années ramène les chants et les jeux célébrés durant trois jours de splendeur et autant de nuits d'allégresse! et vous, ô Parques véridiques, dont les oracles, une fois prononcés, sont toujours accomplis, ajoutez à nos prospérités passées des prospérités nouvelles.

Riche en moissons et en troupeaux, que la terre donne à Cérès une couronne d'épis; que ses germes soient fécondés par de salutaires eaux et par l'air le plus pur.

Doux et bienveillant Apollon, dépose tes dards et écoute ces adolescents qui t'implorent.

Diane, déesse au croissant étincelant, écoute les jeunes vierges.

Si Rome est votre ouvrage, si, sous vos auspices, un grand nombre de Troyens abandonnèrent leurs foyers et leurs dieux, et, parvenus au terme d'une course heureuse, abordèrent sur les rives étrusques, lorsque le pieux Énée, survivant à sa patrie, et destiné à leur rendre plus qu'ils n'abandonnaient, fidèle à sa promesse, leur ouvrit un libre chemin au tra-

---

That when the circling years complete
Again this awful season bring,
Thrice with the revolving light,
Thrice beneath the shades of night,
In countless bands our youthful choirs may sing
These festal hymns, these pious games repeat.
Ye Fates, from whom unerring flows
The word of truth; whose firm decree
Its stated bounds and order knows,
Wide-spreading through eternity,
With guardian care around us wait,
And with successive glories crown the state.
Let earth her various fruitage yield,
Her living verdure spread,
And form amid the waving field,
A sheafy crown for Ceres' head;
Fall genial showers, and o'er our fleecy care
May Jove indulgent breathe his purest air.

Phœbus, whose kindly beams impart
Health and gladness to the heart,
While in its quiver lies the pestilential dart,
Thy youthful suppliants hear:

Queen of the stars, who rul'st the night
In horned majesty of light,
Bend to thy virgins a propitious ear.

If, ye gods, the Roman state,
Was form'd by your immortal power,
Or if, to change th' imperial seat,
And other deities adore,
Beneath your guidance the Dardanian host
Pour'd forth their legions on the Tuscan coast;
For whom Æneas, through the fire,
In which he saw his Troy expire,
A passage open'd to a happier clime,

Dass, wenn eilf Jahrzehende flohn im Kreislauf,
Feste Zeit Chorlieder erneu' und Spiele,
Welche durch drei Tag' und so viel der holden
Nächte gefeirt seyn!

Und, o wahrheitsingende Mächt', ihr Parcen,
[Was ihr Einmal spracht, und der Grenzbewahrer
Unverrückt anhält]: zum erlebten füget
Gutes Verhängniss!

Unser Land, von Früchten erfüllt und Heerden,
Weihe dankbar Aehrengeflecht der Ceres;
Aufgenährt durch Jupiters Luft und Regen,
Schwelle der Wachsthum!

Sanft und friedsam birg das Geschoss, und hör' uns
Knaben, die demütig dir flehn, Apollo!
Sternenfürstin, hell im Gehörn, o hör' uns,
Luna, die Mägdlein!

Wenn durch euch sich Roma erhub, und Troja's
Edle Schaar ausstieg an Etruskerufer,
Auf Geheisz umtauschend die Stadt und Laren,
Glücklichen Laufes:

Sie, vom Mordbrand' Ilios unbeschädigt,
Der der Held Aeneas, dem Fall der Heimat

Liberum munivit iter, daturus
Plura relictis ;
Dì, probos mores docili juventæ,
Dì, senectuti placidæ quietem,
Romulæ genti date, remque, prolemque,
Et decus omne.
Quique vos bobus veneratur albis
Clarus Anchisæ, Venerisque sanguis,
Imperet bellante prior, jacentem
Lenis in hostem.
Jam mari, terraque manus potentes
Medus, Albanasque timet secures ;
Jam Scythæ responsa petunt, superbi
Nuper, et Indi ;
Jam fides, et pax, et honor, pudorque
Priscus, et neglecta redire virtus
Audet ; apparetque beata pleno
Copia cornu.
Augur, et fulgente decorus arcu
Phœbus, acceptusque novem Camœnis,
Qui salutari levat arte fessos
Corporis artus ;
Si Palatinas videt æquus arces,
Remque Romanam, Latiumque felix,
Alterum in lustrum, meliusque semper
Proroget ævum.

A la juventud dócil, denodada
Virtudes dé vuestro favor precioso,
A la vejéz cansada
Conceded, Dioses, plácido reposo,
Y á la Romulea gente
Prole, riquezas y esplendor potente ;

Y el ancho mundo rija sometido,
Tremendo humille á los contrarios fieros,
Blando con el rendido,
Ese que hoy os inmola albos terneros,
Progenie gloriosa
Del claro Anquises y la Cipria diosa.

Igualmente temible en mar y en tierra,
Su brazo fuerte y la segur latina
Ya á los medos aterra,
Ya el escita su cuello al yugo inclina,
Su cuello erguido antes;
Piden la paz los indios arrogantes.

La virtud desdeñada
A la tierra ya en fin retornar osa ;
Torna la fe sagrada,
El antiguo pudor, la paz honrosa,
Y la alegre abundancia
El cuerno opímo por dó quiera escancia.

Si grato mira al templo Palatino
Apolo, ornado de su aljaba de oro,
El profeta divino,
Amor y gloria del Aonio coro,
El que en sublime ciencia
Alivia del enfermo la dolencia ;

Gente, a cui munì libero il cammino
Superstite a la patria il casto Enea,
Tra fiamme illeso e', che miglior destino
Darle dovea ;

A' tener' anni, o Dei, voglie onorate,
Agli anni tardi placid' ozï, o Dei,
Al roman germe e beni e prole date
Glorie, trofei.

Di Venere e d' Anchise 'l chiaro sangue,
Che bianchi tori immolavi, se insorga
Armato l' oste, il vinca : al suol se langue,
La man gli porga.

Già timidi a le scuri i Medi cedono
E a l' arme albane, in terra e 'n mar possenti :
Gli Sciti e gl' Indi già la legge chiedono,
Testè insolenti.

Virtù negletta, Onor, Modestia antica,
E Pace, e Fede osan fra noi tornare :
Col pien suo corno ecco Abbondanza amica
Che lieta appare.

L' augure Febo dal bell' arco d' oro,
Caro a le nove Muse, e' che comparte
Novello a' membri languidi ristoro
Con medic' arte,

Rinnovi (se pur Roma e di Pallante
La rocca e 'l fausto Lazio amico scorge)
Sempre miglior de la caduta innante
L' età, che sorge.

vers de Troie embrasée ; ô Dieux, donnez des mœurs pures à la docile jeunesse ; accordez, ô Dieux, à la vieillesse, un paisible repos, et à la race de Romulus une postérité nombreuse, l'opulence et tous les genres de gloire ! Que l'illustre descendant de Vénus et d'Anchise, qui vous immole de blanches génisses, vainqueur de l'ennemi qui combat, clément pour l'ennemi vaincu, obtienne l'empire de l'univers !

Puissant sur terre et sur mer, déja il fait redouter sa hache au Mède ; déja le Scythe et l'Indien, si orgueilleux naguère, viennent lui demander des ordres; déja la bonne foi, la paix, l'honneur, la pudeur antique, et la vertu si long-temps méconnue, osent reparaître, accompagnés de l'heureuse abondance dont la corne est remplie.

Si le dieu des augures, qu'orne un arc étincelant, si Apollon, cher aux neuf Muses, et dont l'art salutaire ranime nos membres fatigués, voit d'un regard bienveillant les autels du mont Palatin, la puissance romaine et le fortuné Latium, qu'il prolonge nos destinées dans des siècles nouveaux et toujours plus heureux !

Where they might nobler triumphs gain,
And, to never-ending time,
With boundless empire reign.
Ye gods, inform our docile youth
With early principles of truth;
Ye gods, indulge the waning days
Of silver'd age with placid ease,
And grant to Rome an endless race,
Treasure immense, and every sacred grace.
The prince, who owes to beauty's queen his birth,
Who bids the snowy victim's blood
Pour forth to-day its purple flood,
Oh! may he glorious rule the conquer'd earth;
But yet a milder glory show
In mercy to the prostrate foe.
Already the fierce Mede his arms reveres,
Which wide extend th' imperial sway,
And bid th' unwilling world obey;
The haughty Indian owns his fears,
And Scythians, doubtful of their doom,
Await the dread resolves of Rome.
Faith, honour, peace, celestial maid,
And modesty, in ancient guise array'd,
And virtue (with unhallow'd scorn
Too long neglected) now appear,
While plenty fills her bounteous horn,
And pours her blessings o'er the various year.

If the prophetic power divine,
Fam'd for the golden bow, and quiver'd dart,
Who knows to charm the listening Nine,
And feeble mortals raise with healing art;
If he with gracious eye survey the towers,
Where Rome his deity adores,
O! let each æra still presage
Increase of happiness from age to age;

Fromm entrückt, Bahn öffnete, mehr gewahrend,
Als sie daheim liesz :

Götter, Zucht und Sittlichkeit gebt der Jugend,
Götter, gebt friedselige Ruh dem Alter,
Gebt Quirinus Volke Gedeihn und Anwachs,
Jegliche Zierd' auch !

Und warum euch flehet mit weiszen Rindern
Venus und Anchises erhabner Sprössling,
Das erlang' er, Kriegenden stark, bezwungnen
Feinden ein Milder !

Seinen Arm, schon furchtbar im Meer und Erdreich,
Zagt der Med' angstvoll, und den Beilen Alba's ;
Schon begehrt Aussprüche der Scyth', ein Stolzer
Neulich, der Ind' auch !

Treue schon, und Frieden, und Ehr', und Unschuld
Reiner Vorwelt kehrt, und versäumte Tugend,
Unbesorgt ; schon pranget daher mit vollem
Horne der Segen !

Er der Augur, herrlich im Glanz des Bogens,
Phöbus, er holdselig den neun Camönen,
Welcher durch Heilkunde des kranken Leibes
Matte Gelenk' hebt :

Wenn geneigt Palatiums Höhn er anschaut :
Wird er Roma's Macht und Latinerwohlfahrt
Stets vom Lustrum fort zu dem bessern Lustrum
Dehnen auf ewig !

Quæque Aventinum tenet, Algidumque,
Quindecim Diana preces virorum
Curet, et votis puerorum amicas
Applicet aures.

Hæc Jovem sentire, Deosque cunctos,
Spem bonam, certamque domum reporto,
Doctus, et Phœbi chorus, et Dianæ
Dicere laudes.

Sin fin de Roma aumente la ventura;
Y favorable el suplicar rendido
Oiga Diana pura,
Que el Aventino acata y el Algido,
De sacerdotes santos,
Y de los niños los humildes cantos.

Nosotros que de Febo la alabanza
Y de Diana fúlgida entonamos,
La feliz esperanza
A los paternos Lares retornamos,
De que Júpiter luego
Oirá y los Dioses todos nuestro ruego.

De' Quindici le preci udir non nieghi,
D' Algido amica a' gioghi e agli aventini,
Diana, e orecchio de' fanciulli a' prieghi
Facile inchini.

Grato aver inno a Giove e a' Numi offerto
Noi speme a' lari riportiam non vana,
Noi, Coro ad esaltar con laudi esperto
Febo e Diana.

Et que Diane, qui règne sur l'Aventin et sur l'Algide, exauce les prières des quinze pontifes, et prête aux vœux des jeunes Romains une oreille amie.

Jupiter et tous les dieux nous ont entendus, et nous rapportons dans nos demeures cette douce et certaine espérance, nous, chœur habile à chanter les louanges de Diane et d'Apollon.

Oh! may Diana, on these favourite hills
Whose diffusive presence fills
Her hallow'd fane,
Propitious deign
Our holy priests to hear,
And to our youth incline her willing ear.

Lo! we the chosen, youthful choir,
Taught with harmonious voice to raise
Apollo's and Diana's praise,
In full and certain hope retire,
That all th' assembled gods, and sovereign Jove
These pious vows, these choral hymns approve.

Auch Diana, welche den Aventinus
Überherrscht und Algidus, horcht der Funfzehn-
Männer Flehn, und neiget das Ohr gefällig
Bitten der Kinder!

Dass mich Zeus anhör', und die Götter alle,
Dieser Hofnung froh und gewiss entwandr' ich
Heim, ich Phöbus Herrlichkeit und Diana's
Preisender Festchor.

SATIRES D'HORACE.

LIVRE PREMIER.

TEXTE LATIN.

TRADUCTION EN VERS ESPAGNOLS PAR BURGOS;
— EN VERS ITALIENS PAR GARGALLO;
— EN FRANÇAIS ET EN PROSE PAR MONFALCON;
— EN VERS ANGLAIS PAR FRANCIS;
— EN VERS ALLEMANDS PAR WIELAND.

SATIRA I. — AD MÆCENATEM.

Quî fit, Mæcenas, ut nemo, quam sibi sortem
Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illa
Contentus vivat, laudet diversa sequentes?
O fortunati mercatores! gravis armis
Miles ait, multo jam fractus membra labore.
Contra, mercator, navim jactantibus Austris:
Militia est potior. Quid enim? concurritur: horæ
Momento cita mors venit, aut victoria læta.
Agricolam laudat juris legumque peritus,
Sub galli cantum consultor ubi ostia pulsat.
Ille, datis vadibus, qui rure extractus in urbem est,
Solos felices viventes clamat in urbe.
Cætera de genere hoc, adeo sunt multa, loquacem
Delassare valent Fabium. Ne te morer, audi
Quo rem deducam. Si quis Deus, En ego, dicat,
Jam faciam quod vultis: eris tu, qui modo miles,
Mercator; tu consultus modo, rusticus. Hinc vos,
Vos hinc mutatis discedite partibus. Eia!
Quid statis? Nolint. Atqui licet esse beatis.
Quid causæ est, merito quin illis Jupiter ambas
Iratus buccas inflet, neque se fore posthac
Tam facilem dicat, votis ut præbeat aurem?
Præterea, ne sic, ut qui jocularia, ridens
Percurram; quanquam ridentem dicere verum

SATIRA I.

¿De qué nace, Mecenas,
Que á la eleccion la deba ó la fortuna,
Su suerte cada cual halla importuna,
Y con envidia mira las agenas?
« ¡O mercader felice! »
Allí el soldado dice,
De años y de trabajos abrumado:
« ¡Venturoso el soldado!
Allí el mercader grita,
Cuando su nave el uracan agita:
Va á la guerra, es verdad, pero al instante
Muere con gloria, ó tórnase triunfante. »
La suerte envidia del que el campo habita
El abogado, si al cantar del gallo
El litigante viene á despertallo.
Si porque fiador salió un villano,
Le sacan de su casa,
Cuando á la ciudad pasa,
Solo cree feliz al ciudadano.
Pero ¿á qué ejemplos mas de esta manía?
El charlatan de Fabio
Sin cansarse contarlos no podria.
No estes pendiente empero de mi labio,
Y oye do á parar voy: si un dios viniera.
Y « vamos », les dijera,
Lo que ansiais, otorgaros he dispuesto,
Militar, desde hoy mas, mercader eres,
Labrador, tú letrado, pues lo quieres.
Al punto cada cual parta á su puesto:
¿No os marchais? » Rehusáranlo medrosos,
Cuando estaba en su mano ser dichosos.
¿No seria debido que ostentase
Su furor Jove luego,
Y que jamas prestase
El indulgente oido al necio ruego.
Hay mas, y no se entienda
Que me burlo, aunque nada
Decir impida la verdad burlando;
Cual porque la leccion mejor aprenda,

SATIRA I.

Mecenate, onde avvien che del suo stato,
Ragion dato gliel' abbia, o sorte offerto,
Niun viva contento, e l' altrui lodi?

Fortunati i mercanti! il veterano
Già da gravi fatiche esclama affranto.

Dice il mercante, a naufragar vicino:
Meglio la guerra. E che? viensi a le mani,
E in un istante è fatta: o muori, o vinci.

Viva il villan! dice il leggista, udendo
Picchiarsi l' uscio dal cliente, appena
Il gallo canti. Chi per assegnata
Comparsa, svelto dal suo campo, è tratto
A la città, chiama felici i soli
Che vivono in città. Che più? ne resta
Tanto da dir, che stancheria la lena
Di Fabio cicalon. Per farla corta,
Odi a che vengo. Orsù, se dica un Nume,
Vo' appagarvi. Guerrier, sarai mercante:

Tu avvocato villan. Con mutuo storno
Voi di qua gite; di là voi. Su via;
Che baloccate? Non l' intendon. Pure
L' esser felici è in lor balìa. Fremendo
Giove meritamente, ambe le gote
E perchè mai contra costor non gonfia,

Nè dice che in appresso si terrà
Dal porger sempre sì leggier l' orecchio
Ad ogn' inchiesta? Io lascio ciò da parte,
Per non seguir il corso mio ridendo,
Come appunto un giullar con suoi trastulli;

SATIRE I.

D'où vient, Mécène, que, soit qu'il l'ait reçu du hasard, soit que son choix le lui ait donné, l'homme ne vit jamais content de son sort et vante ceux qui suivent une autre route? Heureux marchand! s'écrie le soldat courbé sous le poids des armes et les membres brisés de fatigue; et le marchand, dont les vents orageux tourmentent le navire, s'écrie à son tour: Combien le métier des armes est préférable; car enfin on est aux prises, et, dans l'espace d'une heure, vient une prompte mort ou une joyeuse victoire. Lorsque, dès le chant du coq, le plaideur frappe à sa porte, l'homme habile dans le droit et les lois vante le sort du laboureur; celui-ci, qu'un procès pour lequel il a donné caution arracha de la campagne et conduisit à Rome, s'écrie: Il n'y a d'heureux que les habitants des villes! Le nombre d'exemples de ce genre est si grand, que le bavard Fabius en serait fatigué. Pour ne point t'arrêter plus long-temps, voici, Mécène, où je veux en venir.

Si quelque dieu leur disait: Me voici, ce que vous voulez, je le ferai. Toi, soldat naguère, sois marchand; jurisconsulte, sois laboureur. Les rôles ainsi changés, passez alors, vous de ce côté, vous de celui-ci. Allons, pourquoi rester immobiles? Ils ne veulent pas, cependant il ne tiendrait qu'à eux d'être heureux. Ne serait-il pas juste que Jupiter, à bon droit contre eux irrité, fronçant le sourcil, leur déclarât qu'il ne serait plus si complaisant désormais?

Passons outre, et ne plaisantons pas sur ce sujet, comme s'il s'agissait d'un badinage, quoique rien ne défende de dire la vérité en riant: c'est ainsi qu'un précepteur insinuant donne quelquefois aux enfants

SATYRE I. — TO MÆCENAS.

Whence does it spring, that none contented lives
With the fair lot, which prudent reason gives,
Or chance presents; yet all with envy view
The schemes, that others variously pursue?
Broken with toils, with ponderous arms opprest,
The soldier thinks the merchant solely blest.

In opposite extreme; when tempests rise,
War is a better choice, the merchant cries;
The battle joins, and in a moment's flight,
Death, or a joyful conquest, ends the fight.
When early clients thunder at his gate,
The barrister applauds the rustic's fate.

While, by subpœnas dragg'd from home, the clown
Thinks the supremely happy dwell in town.
But every various instance to repeat
Would tire even Fabius, of incessant prate.
Not to be tedious, mark the moral aim
Of these examples—should some god proclaim,
'Your prayers are heard; you, soldier, to your seas;
You, lawyer, take that envied rustic's ease:
Each to his several part.—What! ha! not move
Even to the bliss you wish'd!' And shall not Jove,
With cheeks inflam'd, and angry brow, forswear
His weak indulgence to their future prayer?

But not to treat my subject as in jest
(Yet may not truth in laughing guise be drest,
As masters fondly soothe their boys to read
With cakes and sweetmeats), let us now proceed:
With graver air our serious theme pursue,
And yet preserve our moral full in view.

SATIRE I.

Woher, Mäcenas, mag es kommen, dass
Mit seinem selbsterwählten oder vom Geschick
Ihm zugeworfnen Loose niemand sich begnügt,
Und jeden, der auf einem andern Pfade
Das Glück verfolgt, für neidenswürdig hält?
Wie glücklich ist der Kaufmann! ruft ein alter
Von vieler ausgestandner Noth und Arbeit
Gebrochner Krieger aus; der Handelsmann
Hingegen, dessen Schiff in Stürmen treibt,
Preist den Soldatenstand — ,, Was ist's denn auch?
Man trifft zusammen „ und in einem Stündchen ist's
Entschieden, Siegeswonne, oder rascher Tod!"
Der Advocat, wenn sein Client beym Ruf
Des frühen Hahns ihn aus dem Schlafe pocht,
Lobt sich des Landmanns Leben, während dieser,
Wenn ein Termin zu ungelegner Zeit
Aus seiner Wirthschaft in die Stadt ihn zieht,
Die Städter für die einz'gen glücklichen
Auf Erden ausruft. Dies durch alle Classen
Und Stände fortzuführen würde selbst
Den Schwätzer Fabius ermüden. Also,
Um Dich nicht aufzuhalten, höre gleich
Wo ich hinaus will. Wenn ein Gott nun käm'
Und spräche: ,, gut, ich will euch geben
Was ihr begehrt; du, Krieger, sollst ein Kaufmann,
Du, Rechtsgelehrter, sollst ein Bauer seyn!
Fort, tauschet eure Rollen? Nun? Was zaudert ihr?"
So würde keiner wollen. Und sie konnten doch
So glücklich werden!—Wäre solches Volk nicht werth,
Dass Zevs mit beiden aufgebausten Backen
Sie grimmig ansäh' und sich rund erklärte,
Er wolle nicht so zahm mehr seyn, die Ohren
Zu albernen Gebeten herzuleihen?
Doch, — um nicht nach der Possenspieler Weise
Mein ganzes Stück in diesem Ton zu geben,
(Wiewohl, wer wehret uns die Wahrheit lachend

Quid vetat? ut pueris olim dant crustula blandi
Doctores, elementa velint ut discere prima;
Sed tamen amoto quæramus seria ludo.
Ille gravem duro terram qui vertit aratro,
Perfidus hic caupo, miles, nautæque, per omne
Audaces mare qui currunt, hac mente laborem
Sese ferre, senes ut in otia tuta recedant,
Aiunt, cum sibi sint congesta cibaria: sicut
Parvula, nam exemplo est, magni formica laboris
Ore trahit quodcumque potest, atque addit acervo
Quem struit, haud ignara ac non incauta futuri.
Quæ, simul inversum contristat Aquarius annum,
Non usquam prorepit, et illis utitur ante
Quæsitis sapiens; cum te neque fervidus æstus
Dimoveat lucro, neque hiems, ignis, mare, ferrum,
Nil obstet tibi, dum ne sit te ditior alter.
Quid juvat immensum te argenti pondus et auri
Furtim defossa timidum deponere terra?
Quod si comminuas, vilem redigatur ad assem.
At ni id fit, quid habet pulchri constructus acervus?
Millia frumenti tua triverit area centum;
Non tuus hoc capiet venter plus, quam meus: ut si
Reticulum panis venales inter onusto
Forte vehas humero, nihilo plus accipias, quam
Qui nil portârit. Vel dic, quid referat intra
Naturæ fines viventi, jugera centum, an

Confites da tal vez al rapaz blando
El maestro indulgente.
Las chanzas á pesar de esto dejando,
Hablemos, ó Mecenas, seriamente.
El posadero pérfido, el soldado,
El que la tierra rompe con su arado,
Y el marino que audaz surca los mares,
Dicen que si trabajan y se agitan,
Es para retirarse à sus hogares,
Cuando un recurso tengan ya seguro
Con que pasar una vejez dichosa;
Cual la hormiga afanosa,
(Pues este es el ejemplo que nos citan),
Mirando á lo futuro,
Acarrea á su troje
Cuanto próvida aqui y alli recoge.
Si, mas cuando el enero
Contrista al suelo y el lluvioso Acuario,
La hormiga se está quieta en su agujero,
Comiendo en fin lo que hacinó prudente:
Cuando la escarcha fria, el sol ardiente,
El fuego, el mar, la guerra
En ti no apagan la pasion del oro,
Mientras otro mas rico haya en la tierra.
Y ¿á qué anhelar tesoro,
Que de zozobra lleno,
Has de enterrar en su profundo seno?
Si le tocas, le juzgas destruido;
Si no le tocas, ¿qué te habrá servido?
No mas cabrá en tu vientre que en el mio,
Por grande que el monton de tu mies sea;
Ni al esclavo que panes acarrea
Toca mas parte que al que va vacío.
¿Qué mas da que posea
Mil ó cien aranzadas el que vive,
Segun naturaleza le prescribe?
— Mas siempre es un encanto
Tomar de donde hay mucho. — Y mientras puedo
De un pequeño monton tomar yo tanto;

Sebben chi vieta il dir ridendo, il vero?
Blandi maestri usan così tal volta
Dispensar chicche a' bimbi, perchè apprendano
Di buon cor l' abbiccì: ma fuori scherzo.
Battiam sul sodo. L' arator che suda,
Le dure glebe a volgere, l' ostiere
Che truffa, il militar, i naviganti,
Che audaci sfidan tutti i mari, attestano
Esser unica meta a' lor sudori
L' assicurarsi, poi ch' abbian fornito
Quanto la vita a regger basti, un porto
Dove già vecchi riparar, tranquillo.
Così (l' esempio, che si adduce, è questo)
Laboriosa formichetta tragge
Quanto può col bocchin, ed a la bica,
Che rammucchiando va, de' dì futuri
Non ignara, nè improvida, l' appone.
Ma come Aquario il volgent' anno abbuia,
Essa non più fa capolin dal buco,
E di quel, che ammassò, parca si vale.
Tu non così: non verno, o state ardente,
O fuoco, o ferro, o mar, nulla la sete
Del lucro affrena, ed ogni ostacol vinci,
Sol che te di ricchezza altri non vinca.
A la terra affidar furtivamente
D' aureo e bianco metallo immenso pondo,
Che timoroso infossi, a che ti giova?
Pur se lo vai scemando, ad un vil asse
Fia che alfine riducasi; ma intatto
Poniam che resti: e che di bello allora
Il mucchio avrà, che ad abbicar sudasti?
T' abbia di grano cento mila moggia
L' aia trebbiato, che però? tuo ventre
Forse per questo più del mio ne cape?
Così se avviensi a te fra gli altri servi
Rete gonfia di pan portar sul dorso,
Non perciò nulla a te donar vorranno
Più che a quello che nulla abbia portato.
Dimmi inoltre: a tal uom, che ne' confini

des friandises pour qu'ils veuillent apprendre les premiers principes ; mais enfin trève aux plaisanteries et parlons sérieusement. Celui qui retourne la terre endurcie avec sa pesante charrue, cet hôtelier perfide, le soldat, l'audacieux matelot qui parcourt toutes les mers, supportent, disent-ils, tant de fatigues dans la pensée de procurer à leur vieillesse, lorsqu'ils auront amassé de quoi vivre, une retraite et un repos assuré. Ainsi cet insecte au corps si petit et aux travaux si grands, la fourmi (c'est l'exemple cité), nullement ignorante, mais prévoyante de l'avenir, traîne avec sa bouche tout ce qu'elle peut saisir et l'ajoute au tas qu'elle élève. Dès que le verseau vient attrister l'année qui recommence, elle ne se glisse nulle part, mais, pleine de sagesse, elle jouit des provisions qu'elle a auparavant ramassées. Et toi, ni les ardeurs de l'été, ni l'hiver, ni le feu, l'onde, le fer, ne t'éloignent de l'appât du gain, et rien ne t'arrête tant qu'un autre est plus riche que toi.

Que te sert de déposer, d'une main timide et furtive, dans la terre que tu as creusée, un immense amas d'or et d'argent? Si tu le diminues, dis-tu, il se réduira à une vile pièce de monnaie ; mais si tu ne le fais pas, qu'ont de beau ces richesses amoncelées? Cent mille mesures de froment ont été broyées sur ton aire ; ton estomac en contient-il plus que le mien? De même, si par hasard parmi les esclaves tu portes sur ton épaule le poids du filet où est le pain, tu ne recevras rien de plus que celui qui n'aura rien porté. Dis-moi, qu'importe à l'homme qui se renferme dans les limites de la nature de labourer cent arpents

---

Who turns the soil, and o'er the ploughshare bends ;
He, who adulterates the laws and vends ;
The soldier, and th' adventurers of the main,
Profess their various labours they sustain,
A decent competence for age to raise,
And then retire to indolence and ease.

For thus the little ant (to human lore
No mean example) forms her frugal store,
Gather'd, with mighty toils, on every side,
Nor ignorant, nor careless to provide
For future want — Yet when the stars appear,
That darkly sudden the declining year,
No more she comes abroad, but wisely lives
On the fair store, industrious summer gives.

For thee, nor summer's heat, nor winter's cold,
Fire, sea, nor sword, stop thy pursuit of gold;
Nothing can break th' adventurous, bold design,
So none possess a larger sum than thine.
But, prithee, whence the pleasure, thus by stealth,
Deep in the earth to hide thy weight of wealth?
One farthing lessen'd, you the mass reduce.
And if not lessen'd, whence can rise its use?
What though a thousand acres yield thee grain?
No more than mine thy stomach can contain.

The slave, wo bears the load of bread, shall eat
No more than he, wo never felt the weight.
Or say, what differeuce, if whe live confin'd
Within the bounds by nature's laws assign'd,
Whether a thousand acres of demesne,
Or one poor hundred, yield sufficient grain?
Oh! but 'tis sweet to take from larger hoards.

Zu sagen? so wie milde Pädagogen
Die kleinen Zöglinge durch Honigplätzchen
Zum Abc verführen) — Lasst uns jetzt
Von einer ernsten Sache ernsthaft sprechen.
Der Pflüger, der sich's sauer werden lässt
Sein Feld zu bau'n, der hinterlist'ge Krämer,
Der Kriegsmann, und der Schiffer, den Gewinnsucht
Durch alle Meere jagt, versichern alle,
Sie unterziehen sich so vieler Plage blosz
Um einst, im Alter, ihres Lebens noch
In Ruhe froh zu werden, wenn sie erst
Fürs Brod gesorgt: so wie die Ameis, (ihr
Gewöhnlich Beyspiel) ein so kleines Thierchen,
Und doch an Fleisz so grosz! in ihrem Munde
Herbeyschleppt was sie kann und ihrem Haufen zuträgt,
Um auf die vorgefühlte Zukunft sich
Bey Zeiten zu versorgen. Gut! wenn aber
Au seinem umgestürzten Kruge nun
Der Wassermann die traur'ge Jahrszeit schüttelt,
Kriecht sie nicht mehr heraus, und ist so weise
Mit dem Erworbnen gütlich sich zu thun:
Da dich hingegen weder Sonnengluth
Noch Winterfrost, noch Sturm noch Schwert und Feuer
Vom Wucher abzubringen je vermag,
Nichts dich erschreckt, wenn nur kein andrer reicher [wird.
Wozu der ungeheure Haufen Gold
Und Silber, wenn du furchtsam, wie gestohlnes Gut,
Ihn in die Erde scharrst? — Du sprichst: Er müsste,
Wenn täglich etwas weggenommen würde,
Zum Pfennig endlich doch herunterschmelzen.
Doch, nimmst du nichts, was wäre denn noch schönes
An deinem Haufen? Hätten deine Tennen
Auch hundert tausend Scheffel ausgedroschen,
Dein Magen wird darum nicht mehr als meiner fassen:
Wie, unter einem Trupp von Sclaven, der
Den Brodsack trägt darum kein gröszer Stück empfängt.
Und was verschlägt es dem, der innerhalb
Der Grenzen der Natur lebt, ob er hundert

Mille aret? At suave est magno tollere acervo.
Dum ex parvo nobis tantumdem haurire relinquas,
Cur tua plus laudes cumeris granaria nostris?
Ut, tibi si sit opus liquidi non amplius urna,
Vel cyatho, et dicas: Magno de flumine mallem,
Quam ex hoc fonticulo tantumdem sumere. Eo fit,
Plenior ut si quos delectet copia justo,
Cum ripa simul avulsos ferat Aufidus acer.
At qui tantulo eget, quanto est opus, is neque limo
Turbatam haurit aquam, neque vitam amittit in undis.
At bona pars hominum decepta cupidine falso,
Nil satis est, inquit; quia tanti, quantum habeas, sis.
Quid facias illi? jubeas miserum esse, libenter
Quatenus id facit. Ut quidam memoratur Athenis
Sordidus ac dives, populi contemnere voces
Sic solitus: Populus me sibilat; at, mihi plaudo
Ipse domi, simul ac nummos contemplor in arca.
Tantalus a labris sitiens fugientia captat
Flumina.... Quid rides? mutato nomine, de te
Fabula narratur. Congestis undique saccis
Indormis inhians, et tanquam parcere sacris
Cogeris, aut pictis tanquam gaudere tabellis.
Nescis quo valeat nummus, quem præbeat usum?
Panis ematur, olus, vini sextarius; adde,
Queis humana sibi doleat natura negatis.
An vigilare metu exanimem, noctesque, diesque

¿ Valdrán mas que mi saco tus paneras?
Lo mismo es asi hablar, que si dijeras,
Agua para beber necesitando,
« Quiero, mejor que de esta humilde fuente,
Irla á coger al rápido torrente. »
Y ¿ qué sucede luego?
Que de ansia el mortal ciego
Llega á la margen, y húndese, y al punto
Con la margen al mar va el triste junto:
Mientras quien se limita á lo preciso,
Ni el agua bebe turbia con el cieno,
Ni muere de las ondas en el seno.
Mas deslumbradas por codicia necia,
Muchas gentes dirante:
« Nunca, nunca se tiene lo bastante:
A ninguno se aprecia
Sino en razon de aquello que posee. »
Y ¿ qué hacer con el hombre que esto cree?
Supuesto que tal dice,
En su suerte dejémosle infelice.
Cierto ateniense rico y cicatero
Se burlaba entre si del pueblo entero
« Sí, me silvan, decia,
Y yo en casa retozo de alegria,
Cuando paso revista á mis doblones. »
Entre las aguas de abundosa fuente
De sed Tántalo muere. ¡ Qué! ¿Te ries?
Ese eres tú con nombre diferente;
Pues sobre los montones
Yaces temblando de oro mal ganado,
Sin osarlos tocar, como si fueran
Un objeto sagrado,
Gozando cual de un cuadro, del dinero.
— Y ¿ qué haces tú con él? dirásme empero.
— Comprar el pan, el vino, la legumbre,
Aquello de que yo sin pesadumbre
O sin dolor jamas carecer puedo.
¡ Qué! no dormir de miedo,

Di natura restringasi, che giova,
Iugeri mille se coltiva, o cento? —
Ma è pur la bella cosa il dar di mano
A un' alta stipa — Quando tu mi lasci
Da la picciola mia torre altrettanto,
Perchè vorrai lodar più de le mie
Bugnole i tuoi granai? Ciò val lo stesso
Che se non più che un' urna, o un bicchier d' acqua
D' uopo avendo, tu dichi: Oh! la mia bibita
Meglio da un ampio fiume, e non da questa
Fontanella altrettanto io trar vorrei.
Quind' è che quelli ch' aman la soverchia
Ridondanza, son poi dal turgid' Aufido
Portati via co la divelta riva.
Uom a l' incontro, che assegnatamente
Strignesi a quanto ha d' uopo; nè fangosa
Attigne l' acqua, nè fra l' onde annega.
Ma delusa da falsa cupidigia
Gran parte esclama: Non v' è mai di troppo;
Poichè tanto varrai, quanto possiedi,
Che le faresti? Lascia che a sua posta,
Se l' intende così, viva tapina.
Un ricco avaro è celebre in Atene,
Le popolari voci a sprezzar uso
Così: Mi fischia il popolo, ma il plauso
Fommi 'n casa io da me, quando i danari
Vagheggio nel mio scrigno. Attrappar l' onda,
Che lambe e fugge agli assetati labbri,
Tantalo anela. Perchè ridi? Il nome
Ne cangia, a te la favoletta allude.
Tu dormigli sollecito su' sacchi
D' ogni parte adunati, e come sacri,
Toccargli non ardisci, o ten compiaci
Quasi di pinte immagini. E non sai
A che vaglia il danar? Qual ne sia l' uso?
Comprarne il pane, un buon sestier di vino,
Gli erbucci, e aggiungi quel, di che non puote
Privo l' uom rimaner, senza disagio.

ou mille? — Mais il est doux de prendre dans un gros tas. — Si tu nous permets de puiser autant dans un petit, pourquoi tes greniers vaudraient-ils mieux que nos paniers? N'ayant besoin que d'un vase ou d'un verre d'eau, diras-tu : J'aime mieux l'aller prendre à ce grand fleuve qu'à cette petite source? Sais-tu ce qui arrive à ceux qui préfèrent cette extrême abondance d'eau? Arrachés avec la rive, ils sont emportés par l'impétueux Aufide. Mais celui qui se contente du peu dont il a besoin, ni ne boit une eau troublée par le limon, ni ne perd la vie dans les flots.

Mais, disent les hommes qu'égare une trompeuse cupidité, on n'a jamais assez, puisqu'on n'est estimé qu'en proportion de ce qu'on possède. Qu'y faire? Laisse-les malheureux, puisqu'il leur plaît de l'être. Ils rappellent cet Athénien, riche avare habitué à mépriser les propos du peuple : La foule me siffle, disait-il, mais moi je m'applaudis à la maison dès que je contemple mes écus dans mon coffre. L'altéré Tantale cherche à saisir l'eau qui fuit de ses lèvres. — Pourquoi ris-tu? Le nom changé, c'est de toi que parle la fable; tu dors bouche béante sur des sacs amassés de toutes parts, et tu es forcé de les épargner comme s'ils étaient sacrés, et d'en jouir comme d'un tableau. Ne connais-tu pas la valeur d'un écu et l'usage qu'on en peut faire? Achète du pain, des légumes, un setier de vin, enfin les choses qu'on ne peut refuser à l'humaine nature sans qu'elle s'en plaigne. Veiller, à demi mort de frayeur, et les jours et les nuits, redouter le feu et les coupables desseins des voleurs, craindre que tes esclaves ne

---

Yet, if my little heap as much affords,
Why shall your granaries be valued more
Than my small hampers with their frugal store?
You want a cask of water, or would fill
An ample goblet; whence the froward will
To choose a mighty river's rapid course,
Before this little fountain's lenient source?
But mark his fate, insatiate who desires
Deeper to drink, than nature's thirst requires;
With its torn banks the torrent bears away
Th' intemperate wretch; while he, who would allay
With healthy draughts his thirst, shall drink secure,
Fearless of death, and quaff his water pure.
Some, self-deceiv'd, who think their lust of gold
Is but a love of fame, this maxim hold,
No fortune's large enough, since others rate
Our worth proportion'd to a large estate.
Say, for their cure what arts would you employ?
Let them be wretched, and their choice enjoy.
At Athen's liv'd a wight, in days of yore,
Though miserably rich, yet fond of more,
But of intrepid spirit to despise
Th' abusive crowd. Let them hiss on, he cries,
While, in my own opinion fully blest,
I count my money, and enjoy my chest.
Burning with thirst, when Tantalus would quaff
The flying waters—Wherefore do you laugh?
Change but the name, of thee the tale is told,
With open mouth when dozing o'er your gold;
On every side the numerous bags are pil'd,
Whose hallow'd stores must never be defil'd
To human use; while you transported gaze,
As if, like pictures, they were form'd to please.
Would you the real use of riches know?
Bread, herbs, and wine are all they can bestow.
Or add, what nature's deepest wants supplies;
These, and no more, thy mass of money buys.
But with continual watching almost dead,
House-breaking thieves, and midnight fires to dread,
Or the suspected slave's untimely flight
With the dear pelf. If this be thy delight,
Be it my fate, so heaven in bounty please,
Still to be poor of blessings such as these.
If, by a cold some painful illness bred,

Ob tausend Morgen ackert? — „ O! es ist
Doch angenehm von einem groszen Haufen
Zu nehmen," sagst du. — Wenn du uns erlaubst
Von unserm Wenigen soviel zu nehmen
Als du von Viel, so seh ich eben nicht
Was deine Böden dir mehr helfen sollten
Als unsre Kasten uns. Es ist, als wenn
Du einen Kübel oder Becher Wassers brauchtest,
Und sprächst : ich möchte doch aus einem groszen [Fluss
Ihn lieber als aus diesem Quellchen füllen.
Da kömmts dann gerne so, dass einen, der
An gröszerm Ueberfluss als Recht ist Freude hat,
Der schnellste Waldstrom sammt dem morschen Ufer
Davon führt : da hingegen, wer nicht mehr
Begehret als das Bischen was er braucht,
Dafür auch weder leimicht Wasser trinken
Noch einen nassen Tod befürchten muss.
Allein, ein guter Theil der Menschen, angekörnt
Von falscher Gierde, spricht : nichts ist genug!
Was einer hat das gilt er, und nicht mehr
Was ist mit solchen Leuten anzufangen!
Lass sie doch elend seyn, wofern sie es
So gerne sind : Denn manchem gehts vielleicht
Wie jenem reichen Knauser zu Athen,
Der, wenn er hörte wie man in der Stadt
Von seinem Geize spreche, naserümpfend
Zu sagen pflegte : immer zische mich
Der Pöbel aus, ich klatsche desto mehr mir selbst
Zu Hause, wenn ich meine Füchse in der Kiste
Betrachte. Tantalus schnappt ewig durstend
Dem Wasser nach, das seine durren Lippen
Vorbeyflieszt — Wie? du lachest? Ist die Fabel
Nicht unter anderm Nahmen deine eigene
Geschichte? Da du über deinen Säcken
Mit allenthalben hergescharrtem Golde
Gefüllt, unruhig und halbwachend schlummerst,
Genöthigt, sie wie Heiligthümer sorgsam
Zu schonen, oder nur, wie an Gemählden,
Die Augen dran zu weiden? — Weiszt du denn
Nicht was das Geld gilt? Nicht wozu es gut ist?
Dass Brod, Gemüse und ein Quärtchen Wein
Dafür zu haben ist, und manches andre
Was sich die menschliche Natur nicht gern
Versagen lässt? Wie? sollte dir's soviel
Vergnügen machen, Tag und Nacht, entseelt

Formidare malos fures, incendia, servos,
Ne te compilent fugientes, hoc juvat? horum
Semper ego optàrim pauperrimus esse bonorum.
At si condoluit tentatum frigore corpus,
Aut alius casus lecto te affixit; habes qui
Assideat, fomenta paret, medicum roget, ut te
Suscitet, ac reddat natis, carisque propinquis?
Non uxor salvum te vult, non filius; omnes
Vicini oderunt, noti, pueri, atque puellæ.
Miraris, cum tu argento post omnia ponas,
Si nemo præstet, quem non merearis, amorem?
An, si cognatos, nullo natura labore
Quos tibi dat, retinere velis, servareque amicos,
Infelix operam perdas; ut si quis asellum
In campo doceat parentem currere frænis?
Denique sit finis quærendi; cumque habeas plus,
Paupériem metuas minus, et finire laborem
Incipias, parto quod avebas; ne facias quod
Umidius quidam, non longa est fabula, dives,
Ut metiretur nummos; ita sordidus, ut se
Non unquam servo melius vestiret; ad usque
Supremum tempus, ne se penuria victus
Opprimeret, metuebat. At hunc liberta securi
Divisit medium, fortissima Tyndaridarum.
Quid mì igitur suades? Ut vivam Mænius, aut sic
Ut Nomentanus? Pergis pugnantia secum

Estar siempre temblando
De incendios, de ladrones,
De que se huyan, llevando
Tus esclavos consigo cuanto tienes,
¿Parécete de un hombre este el empleo?
Pues yo de tales bienes,
Pobre toda mi vida ser deseo.
— Pero si me constipo, ú en la cama
Otros males retiénenme prolijos,
Tendré quien me acompañe, y quien me aliente;
Quien al médico traiga prontamente,
Y á mis parientes tórneme y mis hijos.
— No, no, á ninguno tu salud desvela;
A tus hijos, vecinos, parentela,
A tus criados, y á tu misma esposa,
Es tu esistencia odiosa.
Y ¿cómo ser podria de otro modo,
Cuando tú al oro lo pospones todo?
¿De aquellos que contigo unió natura,
Conservar pretendieras la ternura,
Cuando ningun retorno esperar deben
De tu alma empedernida?
Tan vano es este intento,
Cual si el tardo jumento
Docil hacer quisieses á la brida.
Que cese pues el anhelar liviano,
Y nadando en riqueza,
De temer deja la fatal pobreza.
Pues lo que ansiabas tienes ya en tu mano,
No afanes mas, y gózalo contento.
No hagas tú lo que un tal Unmidio hacia,
(Oye, no es largo el cuento)
Tan rico, que medir el oro hacia;
Mas tan ruin, que vestia,
Cual si el esclavo mas infame fuera.
Hasta su hora postrera
Temió morir del hambre á la crueza;
Pero un dia una esclava,
Mas que de Agamenon la esposa brava,
Le partió con un hacha la cabeza.
— Mas ¿qué quieres de mí? ¿será por suerte
Que viva como Nevio ú Nomentano?

Forse a vegliare, a paventar esanime,
A tremar notte e giorno or de' malvagi
Ladroni, or de l' incendio, ora de' servi,
Che ti rubano e fuggono? Di questo
Ti compiaci tu forse? S' è così,
Ben di buon core di sì care gioie
Poverissimo ognor viver vorrei.

Ma se tocco da brividi s' affredda
L' infermo corpo, od altro caso a letto
T' abbia confitto, almen vedi a la sponda
Chi ti si assida, chi i fomenti appresti,
Che 'l medico solleciti a curarti,
E a renderti a' congiunti, e a' cari figli.
Non moglie, non figliuol te salvo brama;
Vicini, famigliar, putti, donzelle
Te abborron tutti. Quando tutto a l' oro
Posponi tu, stupisci che niuno
Quel, che non merti, amor per te non senta?

Ritener vuoi così forse i parenti,
Che senza sforzo alcun ti diè natura;
Serbar gli amici? È inutil opra, o misero;
Qual se talun voglia addestrar col freno
In campomarzo un asinello al corso.
Fine una volta impongasi al desio
Insaziabil di acquistar, e quanto
Più già possiedi, tanto men t' ingombri
Tema d' impoverir: omai comincia
A cessar dal travaglio, ove ottenuto
Abbi ciò, che anelavi: un certo Umidio
Non imitar (lungo non è il racconto)
Sì ricco, che il danar contava a moggia;
Sì gretto, che non mai copriagli 'l dorso
Vestito più gentil, che quel d' un servo:

Sino a l' ultima età temea di stento
Finir suoi dì. Ma pari a la più forte
De le Tindaridi, una sua liberta
Con una scure lo spaccò per mezzo —
A che vorresti indurmi? ad esser forse
Chiamato il Nevio, o il Nomentan secondo? —

te pillent et ne s'enfuient, est-ce donc être heureux? Pour moi, je ferai toujours le souhait d'être pauvre de tels biens.

Mais si ton corps malade a souffert de la fièvre, ou si tout autre accident te fixe au lit, as-tu assis auprès de toi quelqu'un qui prépare tes remèdes et qui conjure le médecin de te sauver et de te rendre à des enfants, à des parents dont tu es chéri? Non, ta femme, ton fils ne veulent pas que tu guérisses; voisins, valets, servantes, tous ceux qui te connaissent te haïssent, et tu t'étonnes, toi qui mets l'argent avant toutes choses, que personne ne te montre une affection que tu n'as pas méritée? Mais si tu veux, sans le moindre soin, conserver et tes amis et l'attachement des parents que la nature t'a donnés, malheureux, tu perds ta peine, comme celui qui enseignerait à un âne à courir, docile au frein, dans le champ de Mars.

Cesse enfin d'amasser, et, pour posséder davantage, redoute moins la pauvreté; tu as obtenu ce que tu désirais, commence à terminer tes travaux. Ne fais pas comme un certain Umidius (son histoire n'est pas longue), si riche, qu'il mesurait ses écus au boisseau, si avare, qu'il n'était jamais mieux vêtu qu'un esclave. Jusqu'à son heure suprême il craignit de mourir de faim; mais une affranchie, une vraie Tyndaride, encore plus courageuse, d'un coup de hache, le fendit par le milieu.

Que me conseilles-tu donc? De vivre comme Ménius; comme Nomentanus? Tu continues à rapprocher des extrêmes qui se repoussent; lorsque je te défends

---

Or other chance confine you to your bed,
Your wealth shall purchase some good-natur'd friend
Your cordials to prepare, your couch attend,
And urge the doctor to preserve your life,
And give you to your children and your wife.

Thy wife and children with impatience wait
Thy dying breath. With universal hate
Thy neighbours, friends, acquaintance, all pursue thee,
And untaught infants e'en with horror view thee.

What wonder, that they justly prove unkind,
When all thy passions are to gold confin'd?
Nature, 'tis true, in each relation gave
A friend sincere; yet what you thus receive,
If you imagine, with an alien heart,
And careless manners to preserve, your art
As well may teach an ass to scour the plain,
And bend obedient to the forming rein.

Yet somewhere should your views of lucre cease,
Nor should your fears of poverty increase,
As does your wealth; for since you now possess
Your utmost wish, your labour should be less.

Ummidius once (the tale is quickly told)
So wondrous rich he measur'd out his gold,
Yet never drest him better than a slave,
Afraid of starving ere he reached his grave:
But a bold wench, of right Virago strain,
Cleft with an axe the wretched wight in twain.

By your advice what party shall I take?
Like Mænius live a prodigal, and rake
Like Nomentanus? — Why will you pretend,

Vor Angst und ohne Schlaf, vor Dieben
Und Feuersbrünsten dich zu fürchten, und
Vor deinen eignen Sclaven, dass sie dich
Nicht überfallen, und mit deinem Gelde
Davon gehen? O! wenn Reichthum uns nichts bessers
Zu geben hat, so wünsch' ich bettelarm zu seyn!
Doch — wenn ein Fieber oder sonst ein Zufall dich
Aufs Lager heftet, hast du für dein Geld
Doch jemand wenigstens der bey dir aufsitzt,
Dir warme Tücher umschlägt, und den Arzt beschwört
Dich zu erhalten und den lieben Deinen wieder
Zu schenken? — Umgekehrt! Dein Weib, dein Sohn
Sind Feinde deines Lebens; Nachbarn und Bekannte,
Bübchen and Mädchen, wünschen dis den Tod.
Und darfst du dich's noch wundern lassen, du,
Dem seine Kasse übes alles ist,
Wenn niemand eine Liebe, die du nicht
Verdienen magst, dir schenket? Meinest du,
Verwandte, welche die Natur dir ohne
Dein Zuthun gab, an dich zu ziehen und
Zu Freunden dir zu machen, wäre so
Verlor'ne Müh', als wenn du einen Esel
Die Schulen lehren wolltest? Kurz, des Scharrens muss
Doch einst ein Ende seyn. Je mehr du hast
Je minder darf vor Dürftigkeit dir grauen.
Du hast nun was du giertest: lass es dann
Dabey bewenden, dass dirs nicht zuletzt
Wie dem Ummidius ergehe, dessen
Geschichte, weil sie kurz ist, ich dir doch
Erzählen muss. Der Mann war, wie man sagte,
So reich, dass er sein Geld mit Scheffeln masz,
Und auch so filzig, dass er nie sich besser
Als seine Sclaven kleidete. Bis an sein Ende
War Hungerssterben seine einz'ge Furcht.
Was meint ihr dass sein Ende war? Sein liebes
Getreues Kebsweib, ehemals seine Sclavin,
Hieb ihm, wie eine zweyte Klytemnestra,
Mit einer Zimmeraxt den Kopf entzwey.
„Wohlan! Was soll ich thun? ein Mänius,
Ein Nomentanus werden?" — Also immer

Frontibus adversis componere. Non ego avarum
Cum veto te fieri, vappam jubeo, ac nebulonem.
Est inter Tanaim quiddam, socerumque Viselli.
Est modus in rebus; sunt certi denique fines,
Quos ultra, citraque nequit consistere rectum.
Illuc unde abii redeo. Nemon' ut avarus
Se probet, ac potius laudet diversa sequentes?
Quodque aliena capella gerat distentius uber,
Tabescat? neque se majori pauperiorum
Turbæ comparet? hunc atque hunc superare laboret?
Sic festinanti semper locupletior obstat:
Ut, cum carceribus missos rapit ungula currus,
Instat equis auriga suos vincentibus, illum
Præteritum temnens extremos inter euntem.
Inde fit ut raro, qui se vixisse beatum
Dicat, et exacto contentus tempore vitæ
Cedat, uti conviva satur, reperire queamus.
Jam satis est, ne me Crispini scrinia lippi
Compilasse putes, verbum non amplius addam.

SATIRA II.

Ambubaiarum collegia, pharmacopolæ,
Mendici, mimæ, balatrones, hoc genus omne
Mœstum ac sollicitum est cantoris morte Tigelli;
Quippe benignus erat. Contra hic, ne prodigus esse

— De un estremo á otro pasas, hombre insano;
No cuando yo te vedo ser mezquino,
Disipador te quiero ó libertino.
Entre Tanaïs y el suegro de Visedio
Media un largo intervalo;
Hay en las cosas siempre un justo medio;
Malo es pasar, y no llegar es malo.
Mas á mi plan volviendo:
¿Por qué fatalidad estamos viendo
Que tanto hombre al avaro se asemeja,
Y codiciando de otros el destino,
Se consume al mirar que del vecino
Dé mas leche la oveja?
En vez de compararse
Con los pobres mas que él, ¿por qué se afana
En pasar hoy á aquel, á este mañana,
En anhelo incesante,
Cuando siempre ha de haber otro delante?
Tal, lanzados los carros en el circo,
Sus rápidos bridones uno agita,
Y en pos se precipita
Del que delante de él corre y se aleja,
Sin pensar en los otros que atras deja.
De aqui nace que apenas se nos cita
Quien pueda al fin decir « feliz he sido »;
Y contento del tiempo que ha vivido,
Su último aliento eshale,
Cual de un festin el convidado sale.
Mas ya basta; no quiero que receles
Que á Crispin le he robado sus papeles.

SATIRA II.

Mustia se ve y mohina la bandada
De parásitos, músicos, danzantes,
Vendedores de drogas y pomada
Y toda la caterva de tunantes.
Murió Tigelio, el músico famoso,

E dalle col voler le opposte cose;
Tra lor cozzanti, combaciare insieme!
Non io, quando ti vieto il farti avaro,
Ti dico: Sii sparnazzator, balordo.
Fra Tanai e 'l suocer di Visel frapponsi
Bello un divario: lor misura han tutte
Le cose al mondo; stabile un confine
È posto, oltre del qual non fia che possa
Nè in quà, nè in là star la bilancia in perno.
Torno d' onde partii. De la sua sorte
Niuno dunque, de l' avaro al pari,
Sarà mai lieto, e loderà l' altrui?
Si struggerà che l' altrui capra porte
Più gonfie poppe, nè de' più tapini
Con la turba maggior vorrà affrontarsi?
Sempre si struggerà per girne avanti
Or a questo, or a quello? In quest' aringo
Chi si affretta così, d' altr' uom più ricco
L' ostacol trova ognor: non altrimenti
Che quando i cocchi rapido trasporta
Da le sbarre il corsier: l' auriga sforzasi
Vincere i corridor, che i suoi precedono,
Sprezzando quei, che preceduti egli abbia,
E che anelanti corron già fra gli ultimi.
Ind' è che raro incontrasi chi dica
Felice esser vivuto, e del fornito
Suo corso uman, come di lauta cena
Satollo commensal, esca contento.
Punto: ch' io svaligiato abbia gli scrigni
Di Crispin Lippo, perchè tu non creda,
Nè una sillaba omai più aggiugner voglio.

SATIRA II.

Zingani, ciurmador, zanni accattoni,
« Ruffian, baratti, e simili lordure,
Tutti e poi tutti inconsolabilmente
Di Tigellio cantor piangon la morte.
Oh il vero corazzone! Altri a l'incontro,
Temendo nome di sciupon, avria

d'être avare, je ne t'ordonne point d'être un libertin et un débauché : il est une différence entre Tanaïs et le beau-père de Visellius. Il y a en toutes choses une mesure, des limites déterminées, en deçà et au delà desquelles la raison ne saurait se trouver.

Je reviens au point d'où je suis parti. Faut-il, comme l'avare, que personne ne soit content de son sort, et que chacun vante de préférence le destin qui n'est pas le sien ? Et parce que la chèvre d'autrui porte une mamelle plus pleine, doit-il sécher de jalousie ? Quoi ! ne jamais se comparer à la foule de ceux qui sont plus pauvres ! toujours travailler à surpasser tantôt l'un tantôt l'autre ! Toujours on rencontre un homme plus riche que soi. C'est comme dans le cirque, où, lorsque le pied des chevaux entraîne un char lancé de la barrière, le cocher les presse pour atteindre ceux qui le devancent, et jette des regards de mépris sur ceux qui le suivent et qu'il laisse parmi les derniers. De là vient qu'il est rare de trouver un homme qui dise avoir vécu heureux, et qui, satisfait des jours écoulés, se retire de la vie comme d'un banquet un convive rassasié. Mais c'est assez, je n'ajouterai pas un mot de peur que tu ne penses que j'ai dérobé les tablettes du chassieux Crispinus

SATIRE II.

Les troupes de joueuses de flûte, les charlatans, mendiants, bateleuses, parasites, toute cette race est triste et s'afflige de la mort du chanteur Tigellius, car il était libéral.

With such extremes, your vices to defend?
The sordid miser when I justly blame,
I would not have you prodigal of fame,
Scoundrel or rake : for sure some difference lies
Between the very fool, and very wise;
Some certain mean in all things may be found,
To mark our virtues, and our vices bound.

But to return from whence we have digrest.
And is the miser, then, alone unblest?
Does he alone applaud his neighbour's fate,
Or pine with envy of his happier state?

To crowds beneath him never turn his eye,
Where in distress the sons of virtue lie,
But, to outspeed the wealthy, bend his force
As if they stopp'd his own impetuous course?

Thus, from the goal when swift the chariot flies,
The charioteer the bending lash applies,
To overtake the foremost on the plain,
But looks on all behind him with disdain.

'Tis hence, that few, like sated guests, depart
From life's full banquet, with a cheerful heart!
But let me stop, lest you suspect I stole,
From blind Crispinus, this eternal scroll.

SATYRE II. — TO MÆCENAS.

The tribes of minstrels, strolling priests and players,
Perfumers, and buffoons, are all in tears,
For ah! Tigellius, sweetest songster's dead,
And sure the soul of bounty with him fled.
Behold a wretch, in opposite extreme,
So fearful of a spendthrift's odious name,

Von einem Aeuszersten zu andern? Um kein Filz,
Muss man ein Taugenichts, ein Schlemmer seyn,
Vom glatten Tanais zum Schwiegervater
Visell's, liegt, denk' ich, etwas in der Mitte.
Halt Masz in Allem, denn in Allem gibt's
Ein Mittel, dessen Linie das Rechte
Bezeichnet; diess und jenseits wird gefehlt.
Ich kehre nun dahin zurück, woher
Ich ausgieng : nämlich, dass dem Geiz'gen gleich,
Niemand mit seinem Loos zufrieden ist,
Nur Jene lobt, die einen andern Weg
Im Leben gehn, wenn eines Andern Ziege
Mehr Milch gibt, gleich die Schwindsucht kriegen [möchte,
Nie mit dem groszen Haufen Aermerer sich misst,
Und diesem oder jenem stets zuvor
Zu kommen eifert, immer also
Dem reich zu werden Eilenden
Ein Reicherer im Weg ist : Wie, sobald
Das rasche Rennpferd aus den offnen Schranken
Die Wagen reiszt, der Wagenführer nur
Die Rosse, die den Seinigen zuvor
Geflogen sind, zu überholen strebt,
Hingegen der zurückgebliebenen
Nicht achtet. Daher also, dass der Mann
So selten ist, der wohl gelebt zu haben
Versichert, und, vergnügt mit seinem Antheil,
Vom Leben wie ein Gast von seinem Mahle
Gesättigt weggeht? — Soviel sey genug;
Und nun, damit ich nicht die Schränke des
Triefäugigen Crispin geplündert
Zu haben scheine, nicht ein Wörtchen mehr!

SATYRE II.

Die Ambubajen-Chöre, Charlatane,
Zigäuner, Tänzerinnen, Pflastertreter,
Und was in diese saubre Zunft gehört,
Sind durch Tigellius, des Sängers, Tod
In groszes Leid versetzt. — „Es war ein gar
So güt'ger Herr!" — Hingegen würd' ein Andrer,
Aus Furcht für einen Prasser ausgeschrien

Dicatur metuens, inopi dare nolit amico,
Frigus quo, duramque famem depellere possit.
Hunc si perconteris, avi cur, atque parentis
Præclaram ingrata stringat malus ingluvie rem,
Omnia conductis coemens obsonia nummis;
Sordidus, atque animi quod parvi nolit haberi,
Respondet. Laudatur ab his, culpatur ab illis.
Fufidius vappæ famam timet ac nebulonis,
Dives agris, dives positis in fœnore nummis.
Quinas hic capiti mercedes exsecat, atque
Quanto perditior quisque est, tanto acrius urget.
Nomina sectatur, modo sumpta veste virili
Sub patribus duris, tironum. Maxime, quis non,
Juppiter, exclamat, simul atque audivit? At in se
Pro quæstu sumptum facit. Hic, vix credere possis,
Quam sibi non sit amicus; ita, ut pater ille, Terenti
Fabula quem miserum gnato vixisse fugato
Inducit, non se pejus cruciaverit, atque hic.
Si quis nunc quærat, Quo res hæc pertinet? Illuc:
Dum vitant stulti vitia, in contraria currunt.
Malthinus tunicis demissis ambulat; est qui
Inguen ad obscœnum subductis; inde facetus.
Pastillos Rufillus olet, Gorgonius hircum.
Nil medium est. Sunt qui nolint tetigisse, nisi illas
Quarum subsuta talos tegat instita veste.
Contra, alius nullam, nisi olente in fornice stantem.

Que fue en verdad con ellos generoso.
Por el contrario á alguno estamos viendo,
Que ser llamado pródigo temiendo,
Será muy raro que á un amigo ofrezca
Con que del hambre ó frio se guarezca.
Si preguntas á aquel por qué disipa
Su pingue herencia en bromas y banquetes,
Y para renovarlos el dinero
Toma á gruesa usura,
Dice: « tacaño parecer no quiero; »
Y uno lo alaba, y otro lo murmura.
Rico es Fufidio en tierras y billetes,
Todo todo le sobra;
Mas de disipador teme la fama:
Cinco por ciento al mes de interes lleva,
Que adelantados por su mano cobra:
En el mas arruinado mas se ceba;
Y anda siempre tras jóvenes novicios,
A quienes para vicios
Su caudal padres duros no prodigan.
Al oir esto mil habrá que digan:
¡ Júpiter sumo! pero aquel siquiera
Gastará en proporcion de lo que gana.
¡ Qué! no puedes creer cuanto se afana:
El viejo de Terencio, apesarado
De su hijo por la huida,
No se dió peor vida
Que se da este usurero desdichado.
Quizá aqui alguno á preguntarme venga,
Donde voy á parar con esta arenga.
A que cuando un estremo el loco evita,
En el opuesto al fin se precipita.
Paséase Maltino con mesura
La túnica arrastrando, y hay alguno
Que la lleva cogida á la cintura;
Huele Rufilo á almizcle, otro á chotuno;
En el medio jamas se está ninguno.

Coraggio di negar anco a l' ignudo
E famelico amico un cencio, un tozzo.
Se chiedi un altro poi, perchè ribaldo
Mandi in diluvio senza pro nè grazia
Le paterne e le avite ampie sostanze,
Comprando con danari, a scrocchio tolti,
D' ogni sorta vivande; ei ti risponde,
Che non vuole dal mondo esser tenuto
Di cor piccino e sordido. Da questi
Lodar lo senti, biasimar da quelli.
Fufidio ricco di poderi, e ricco
Di capitali dati a cambio, il nome
Teme di sprecator, di scioperone.
I frutti al cinque in ogni mese esige
Costui su 'l capital, e quanto ei vede
Più rovinato un uom, tanto fra l' unghie
Più serrato lo strigne. I piccioncelli,
Che viril toga sotto austeri padri
Preson pur or, aguata, onde accappiargli.
Chi non esclama, tali cose udendo,
Oh sommo Giove! — Pur sue spese forse
Far in ragion del suo guadagno ei suole. —
Costui? Non crederesti, qual tiranno
Sia di se stesso; tal che di Terenzio
Non ci dipigne il comico pennello
Da peggior cruccio straziato il padre,
Inconsolabil del fugato figlio.
S' or chiede alcun che intendo? Ecco; gli stolti
Fuggendo un vizio, ne l' opposto incorrono.
Malchin la toga strascica; di riso
Degno v' è poi chi sino a la forcata
L' accorcia oscen. Rufillo di pasticche,
Gorgonio olezza del capron. Non evvi
Strada di mezzo. Sdegnerian taluni
Toccar, che quelle, il cui tallon ricopra
Lembo orlator di matronal vestito.
Alcuni poi null' altra mai, fuor quella,
A cui l' olente lupanar sia stanza.

Cet autre, au contraire, qui craint d'être appelé prodigue, ne voudra pas donner à un ami pauvre de quoi chasser le froid et la faim cruelle. Demandes-tu à celui-ci pourquoi, mauvais fils, il laisse sa stérile gloutonnerie réduire à rien la fortune brillante d'un aïeul et d'un père, payant des mets de toute espèce d'un argent emprunté à gros intérêt? C'est, répond-il, qu'il ne veut point passer pour un homme d'un esprit petit et sordide. Ceux-ci le blâment, ceux-là le louent.

Riche en terres et en argent placé à usure, Fufidius craint la réputation de débauché et de mauvais sujet; il prélève par mois cinq pour cent sur le capital, et poursuit d'autant plus vivement son débiteur que celui-ci est plus près de sa ruine. Il recherche les signatures des mineurs récemment revêtus, sous des pères rigides, de la robe virile. Grand Jupiter! vont s'écrier ceux qui m'entendent, mais cet homme fait-il une dépense proportionnée à ses bénéfices? Lui! vous auriez peine à croire combien il est ennemi de lui-même; c'est au point que ce père qu'une des comédies de Térence nous montre si malheureux d'avoir chassé son fils, ne se tourmentait pas plus cruellement que lui.

Si quelqu'un me demande où tend ce discours, le voici: Quand ils évitent un excès, les insensés se jettent dans l'excès contraire.

Rufillus sent les parfums, et Gorgonius le bouc; Malthinus se promène la robe trainante, tel autre n'a pas honte de la relever jusqu'au dessus de l'aine et se rend ridicule. Nul ne garde une juste mesure. Il est des gens qui ne voudraient point regarder une femme si une robe bordée de franges ne descendait jusque sur ses talons; d'autres, au contraire, n'en recherchent aucune, si ce n'est celles qui sont dans

---

He dare not even a sordid pittance give
To raise a worthy friend, and bid him live.

Or ask another, why, in thankless feasts
The wealth of all his frugal sires he wastes;
Then the luxurious treat profuse supplies
With borrow'd sums: because I scorn, he cries,
To be a wretch of narrow spirit deem'd,——
By some condemn'd, by others he's esteem'd.

Fufidius, rich in lands, and large increase
Of growing usury, dreads the foul disgrace
To be call'd rake; and, ere the money's lent,
He prudently deducts his cent per cent.

Then, as he finds the borrower distrest,
Cruel demands a higher interest,
But lends profusely to the lavish heir,
Whose guardians prove too frugally severe.

All-powerful Jove, th' indignant reader cries,
,, But his expenses, with his income, rise."
No—'Tis amazing that this man of pelf
Hath yet so little friendship for himself;

That even the self-tormentor in the play,
Cruel who drove his much-lov'd son away,
Amidst the willing tortures of despair
Could not with wretchedness like his compare.

But say, at what this tedious preface aims—
That fools are ever vicious in extremes.
The soft Malthinus trails a length of train:
See that short robe, how filthily obscene!
Rufillus with perfumes distracts your head;
With his own scents Gorgonius strikes you dead.

That youth, when wanton wishes fire his veins,
All but a flowing-ermin'd dame disdains,
Others their safer, cheaper pleasures choose,
And take a willing mistress from the stews.

Zu werden, einem armen Freunde
In seiner grö̈szten Noth nicht soviel geben,
Um Frost und bittern Hunger abzutreiben.
Fragt den, warum er seiner Ahnen rühmlich
Erworbnes Gut undankbarlich verprasse,
Und hohe Zinsen gebe, um nur alles
Was essbar ist auf seinem Tisch zu haben?
So sagt er, es gescheh', um nicht für einen Knicker
Und Mann von kleinem Geiste zu passiren.
Das heiszt durch seiner Tafelfreunde Lob
Sich für den Tadel aller übrigen
Entschädigt halten! Ein Fufidius hingegen,
Den bösen Ruf von einem Taugenichts
Und Prasser scheuend, legt sein Geld zugleich
An Gründe und auf hohe Zinsen an,
Drückt seinen Schuldner desto mehr, je tiefer
Er steckt, und dient besonders gar zu gern
Auf Wechsel, gegen fünf pro Cent des Monats,
Gleich abgezogen, jungen Herrn vom Stande
Die über harte Väter klagen. Groszer Zevs!
Ruft wer dies hört. — Doch (denkt man) wenigstens
Wird einer, der so viel gewinnt, dafür
Was auf sich selber wenden? — Weit gefehlt!
Ihr könnt nicht glauben, wie der Mann so wenig
Sein eigner Freund ist! Jener komische
Selbstquäler in Terenzens Lutspiel, dem
Sein Sohn entlief, bestraft nicht grausamer
Des Buben Unart an sich selbst. — Was ich
Mit allem diesem wolle, fragst du? — dies!
Wenn Narren sich vor Lastern hüten wollen,
So laufen sie in die entgegenstehenden.
Malchinus zieht in ungeschürzten Röcken
Wie eine Frau daher: ein anderer,
Um unscheniert zu seyn, schürzt seinen Rock
Bis übers Knie hinauf: Gorgonius bockelt,
Rufillus riecht nach Biesam: niemand hält
Die Mittelstrasze. Mancher rührte euch
Das schönste Weib nicht an, wenn die Besetzung
An ihrem Rocke nicht die Knöchel deckt:
Ein anderer hingegen keine, für sein Leben,
Als die im muffichten Gewölb' auf Käufer laurt.

Quidam notus homo, cum exiret fornice : Macte
Virtute esto, inquit sententia dia Catonis.
Nam simul ac venas inflavit tetra libido,
Huc juvenes æquum est descendere, non alienas
Permolere uxores. Nolim laudarier, inquit,
Sic me, mirator cunni Cupiennius albi.
Audire est operæ prætium, procedere recte
Qui mœchis non vultis, ut omni parte laborent;
Utque illis multo corrupta dolore voluptas,
Atque hæc rara, cadat dura inter sæpe pericla.
Hic se præcipitem tecto dedit; ille flagellis
Ad mortem cæsus: fugiens hic decidit acrem
Prædonum in turbam; dedit hic pro corpore nummos.
Hunc perminxerunt calones; quin etiam illud
Accidit, ut cuidam testes caudamque salacem
Demeteret ferrum. Jure omnes : Galba negabat.
Tutior at quanto merx est in classe secunda!
Libertinarum dico, Sallustius in quas
Non minus insanit, quam qui mœchatur. At hic si,
Qua res, qua ratio suaderet, quaque modeste
Munifico esse licet, vellet bonus, atque benignus
Esse, daret quantum satis esset, nec sibi damno,
Dedecorique foret. Verum hoc se amplectitur uno;
Hoc amat, hoc laudat: Matronam nullam ego tango.
Ut quondam Marsæus amator Originis, ille
Qui patrium mimæ donat fundumque, laremque :

Uno ama á la matrona,
De quien cubren los pies sedas y granas;
Otro prefiere lindas cortesanas,
Y del precepto de Caton blasona,
Que á cierto caballero viendo un dia
Que de un burdel salia,
« Eso es, le dijo, sí, cuando repares
Que el incendio de amor arde en tus venas,
Es muy mejor bajar á esos lugares,
Que las mugeres corromper agenas. »
« Pues yo, Cupienio dice,
Que la alta estirpe aprecia sobre todo,
No quiero que me alaben de ese modo. »

A vosotros, que de estos el capricho
Veis con indignacion, bueno es que os cuente
Que no llegan al fin impunemente,
Y que con riesgos y dolor disputan
Aquel placer que rara vez disfrutan.
Uno tuvo que echarse del tejado,
Otro hasta perecer fue apaleado,
Este al huir dió en manos de ladrones,
Aquel se rescató con sus doblones,
De los unos criados abusaron,
Esotros mutilados escaparon;
Y mientras todo el mundo esto aprobaba,
Galba tan solo malo lo encontraba.

¡Cuánto mejor se escapa con las otras!
Con las de menos clase decir quiero :
El buen Salustio empero
Tal por ellas se inflama,
Cual esotro por una ilustre dama.
Si él obrara con seso,
Y fuera generoso sin esceso,
Su opinion no arruinara y su fortuna;
Pero en decir complácese : « á ninguna
Matrona jamas toco. »
Tambien Marseo el loco
Todo cuanto tenia
Gastando con su cómica, decia :

Ad uom gentil, mentre che usciva appunto
Del lupanar, di Cato il divo senno
Cresci, disse, in virtù : lasciva febbre
Quando gonfia le vene, il luogo è questo,
Ove attaccar l' uncino a' giovin lice,
Non macinare negli altrui molini —
Tal laude non vogl' io, di bianca ciccia
Ammiratore Cupiennio esclama.
O voi, che degli adulteri vorreste
Le cose andarne a capo in giù, vi fia
Pregio de l' opra udir, com' abbian essi
A un lato il precipizio, a l' altro i lupi;
E da quanto veleno attossicata
La voluttà, e quanto ancor ben rara,
E tra frequenti aspri perigli avvolta.
Questi dal tetto in giù fece il gran tomo;
Sotto fiero staffil spirò quell' altro :
Qual in ribalda di assassin masnada
Fuggendo s' imbattè : qual fu costretto
Con oro ricattar la sua persona :
De l' armata famiglia altri a' galuppi
Servì da Ganimede; anzi è accaduto
Ancor che di taluno al troppo impronto
Cepperello e a' sonagli un buon rasoio
Facesse ziffe. Santamente, tutti
Allor; sol Galba brontolava : A torto.
Or l' altra classe qual non offre merce
Secura più, le libertine, io dico,
Per cui men che gli adulteri per l' altre,
Non impazza Salustio : e pur costui,
Se quanto a l' aver suo, quanto al buon senno,
Quanto a modesta cortesia conviensi,
Volesse e buono e liberal mostrarsi;
Quanto è giusto daria, nè danno ed onta
Ne avrebbe : ma quel solo, a che s' attiene,
Quel, che l' alletta, quel, di che si vanta,
Ei ripone nel dir : non v' è matrona,
Cui tocchi io pur un dito. A lui simile
Quell' amator d' Origine, Marséo,
Dono facendo a la sua mima un giorno
E de la casa e del poder paterno,

un fétide Lupanar. Un personage connu sortant d'un de ces caveaux : C'est bien, lui dit le divin Caton, courage ; lorsque la luxure irritera vos sens, descendez là, jeunes gens, vous ferez mieux que de corrompre les femmes des autres. Je ne voudrais pas être loué ainsi, s'écrie Cupiennius, qui n'admire que les charmes de qualité. Vous qui ne voulez pas que tout réussisse à point aux adultères, vous apprendrez volontiers combien de peines sont mêlées à leurs rares voluptés, et dans quels graves périls les jettent souvent ces courts plaisirs. Celui-là s'est précipité du haut d'un toit, celui-ci a été battu de verges jusqu'à en mourir ; l'un, en fuyant, est tombé au milieu d'une troupe d'impitoyables voleurs, l'autre, pour racheter sa vie, a donné ses écus. Tel a été souillé par de sales valets ; tel a éprouvé bien pis, le fer a retranché les organes de sa lubricité, avec raison, selon tout le monde, excepté Galba.

Mais combien la seconde classe, je veux dire la classe des affranchies, présente un commerce plus sûr ! Salluste, auprès d'elles, délire-t-il moins qu'un autre auprès d'une femme mariée ? Sans doute s'il prenait conseil de sa bourse et de la raison, s'il réglait avec plus de réserve ses libéralités, s'il voulait passer pour généreux et bon, il ne donnerait que ce qui suffit, et ne nuirait ni à sa fortune, ni à sa réputation ; mais c'est là, c'est dans ce goût qu'il se complaît ; il n'aime et ne loue rien autre chose. — Moi, jamais je ne touche une femme honnête. — Semblable à l'amant d'Origo, un certain Marséus, qui donna à sa comédienne et ses foyers et le champ paternel : Jamais,

When awful Cato saw a noted spark
From a night-cellar stealing in the dark,
,, Well done, my friend, if love thy breast inflame,
Indulge it here, and spare the married dame."

Be mine the silken veil," Cupiennius cries,
Such vulgar praise and pleasure I despise.

All ye who wish some dire mishap may wait
This horning tribe, attend while I relate
What dangers and disasters they sustain,
How few their pleasures, and how mixe'd with pain.

A desperate leap one luckless caitiff tries,
Torn by the flagrant lash another dies;
Some are by robbers plunder'd as they fly;
Others with gold a wretched safety buy,
Nor seldom do they feel, with keener smart,
Their cuckold's vengeance on th' offending part.

Such various woes pursue these sons of lust,
And all, but Galba, own the sentence just.

Far safer they, who venture their estate,
And trade with females of the second rate,
,, Yet Sallust rages here with wild desires,
As mad as those, which lawless love inspires."

But had he been with less profusion kind,
Had common sense his lavish hand confin'd,
He had not now been wholly lost to shame,
In fortune ruin'd, as undone in fame.

But here's the joy and comfort of his life,
To swear, he never touch'd his neighbour's wife.
Thus, to an actress when with lavish hand
Marsæus gave his mansion house and land,
My soul, thank Heaven, he cries, from guilt is free;

So! Bravo! rief der weise Cato einst
Dem Jüngling, der beschämt ihm auswich, nach:
Noch immer besser, wenn die Ungeduld
Des strengen Triebs der Jugend Adern schwellt,
Sich hier erleichtern als nach fremden Weibern wiehern!
Ich danke meines Orts für solch ein Lob,
Spricht Cupiennius, der langen weiszen Röcke
Bewunderer. Indessen ist's für jeden,
Der kein Int'resse hat den Ehebrechern
Viel Gut's zu gönnen, wohl der Mühe werth
Zu sehn, wie schrecklich sauer diese Leute
Sich's werden lassen müssen, und wie schlecht
Das Bischen seltne Lust die grosze Mühe
Und die Gefahren lohnt, womit man sie
Erjagen muss. Der ward genöthigt sich
Vom Dach herabzustürzen, dieser auf
Den Tod gegeiszelt; jener fiel im fliehen
In eine Räuberbande, dieser musste
Was er verwürkt mit schwerem Gelde lösen;
Stallbuben ward ein andrer preis gegeben,
Ja einem armen Teufel ging es gar
Wie jenem Fuchse, der, den Kopf zu retten,
Das, was ihr wisst, zurücke lassen musste.
Wie recht ist! rufen alle : Galba nur
Ist andrer Meinung. — Wie viel bessern Kaufs
Kommt einer in der zweyten Klasse weg!
Die Freygelassnen meyn' ich : freilich nicht
Wofern ihr den Sallust zum Muster nehmet,
Dem seine Tollheit für die Nymphen dieser Art
So hoch zu stehen kommt, als manchem jener
Matronen-Jäger seine edle Passion.
Doch, das ist seine Schuld! Denn wollt' er nur
Nicht mehr, als sichs verlohnt uud ihm die Klugheit [räth,
Darauf verwenden, wüsst' er seine grenzenlose
Freygebigkeit zu massigen, so könnt
Er sich die Zeit vertreiben, ohne Schaden
An Ehr' und Gut zu nehmen. Aber das
Ist seine Laune nun, da thut er sich
Noch viel zu Gute mit, und meynt, wie viel
Ihm Lob und Dank dafür heraus gebühre,
Das die Matronen vor ihm sicher sind.
So einer war Marsäus, der sein ganzes
Vorelterliches Erbgut, Haus und Hof
Der Tänzerin Origo angehängt;

Nil fuerit mî, inquit, cum uxoribus unquam alienis.
Verum est cum mimis, est cum meretricibus; unde
Fama malum gravius, quam res, trahit. An tibi abunde
Personam satis est, non illud, quidquid ubique
Officit, evitare? Bonam deperdere famam,
Rem patris oblimare, malum est ubicumque. Quid inter-
Est in matrona, ancilla, peccesve togata?
Villius in Fausta, Sullæ gener, hoc miser uno
Nomine deceptus, pœnas dedit usque superque
Quam satis est, pugnis cæsus, ferroque petitus;
Exclusus fore, cum Longarenus foret intus.
Huic si mutonis verbis mala tanta videntis
Diceret hæc sensus: Quid vis tibi? numquid ego a te
Magno prognatum deposco consule cunnum.
Velatumque stola, mea cum conferbuit ira?
Quid responderet? Magno patre nata puella est.
At quanto meliora monet, pugnantiaque istis
Dives opis natura suæ, tu si modo recte
Dispensare velis, ac non fugienda petendis
Immiscere! tuo vitio, rerumne labores,
Nil referre putas? Quare, ne pœniteat te,
Desine matronas sectarier, unde laboris
Plus haurire mali est, quam ex re decerpere fructus.
Nec magis huic, inter niveos viridesque lapillos
Sit licet, hoc, Cerinthe tuo, tenerum est femur, aut crus
Rectius, atque etiam melius persæpe togatæ est.

« Nada, señores, nada;
No se me hable de muger casada. »
Muy bien; mas por rameras, por actrices
El mísero enloquece,
Y mas la fama que el caudal padece.
¿Piensas que es la persona la dañosa?
Pues no, no es la persona, que es la cosa.
Siempre malo se entienda
La honra perder ó malgastar la hacienda,
Malo en todo lugar y á toda hora,
Y sea con criada ó con señora.
Del esplendor del nombre seducido,
Por amar Vilio á Fausta, hija de Sila,
Llevó su merecido;
Y mientras muy tranquila
Ella se estaba allá con Longareno,
De la casa espelido,
Se fue él de golpes y de heridas lleno.
¡Cómo si cierta parte hablar pudiera,
A aqueste le dijera!
¿Por ventura reclamo
La hija de un cónsul yo cuando me inflamo?
Y ¿qué responderia aqui el tal hombre?
» Era del padre tan ilustre el nombre..... »
¡Cuán de otro modo en caso tal se esplica
Naturaleza con sus bienes rica!
No confundas, si oir su voz blasonas,
Lo que amar ú odiar debes, ni atribuyas
A la naturaleza culpas tuyas.
De seguir deja pues á las matronas,
Si de ello arrepentirte al fin no quieres,
Que mas disgustos causan que placeres.
Si muestran de costosa pedreria
El cuello y dedos llenos,
Entre esta de que gustas pompa vana,
Su interior muchas veces vale menos,
O Cerinto, que el de una cortesana:
Esta su mercancía
Sin disfraces ostenta donde quiera;
Lo que de venta está de mostrar trata,
Lo que tiene de bueno no pondera,
Lo que tiene de malo no recata.

Nulla, diceva, avrò che far giammai
Con le consorti altrui; ma sì con mime,
Ma sì con meretrici, onde più grave
La fama, che gli aver ritraggon danno.

Forse ti basta, e t' è soverchio ancora
La persona schivare, e non la cosa,
Che qual pur sia, e ovunque sia ti nuoce?
Sperder la buona fama, il patern' asse
Logorar egli è un mal per tutto e sempre.
Che monta poi, se di tal fallo reo
Ti faccia o dama, o ancella, o meretrice?
Villio, per Fausta, genero di Silla,
Da questo solo nome illuso il tristo,
Pagonne oltre il dover per sempre il fio.

Pesto da pugni, con un ferro agli occhi,
Sbalzato in strada, e Longareno in stanza.
Per bocca allor del malaguida, a vista
Di tanti guai, se a lui ragion dicea:
Che intendi far? Quando mi vien la muffa,
Fors' io ti chieggo in matronal vestito,
Germe di magno consolo, una mona?

Che avria risposto? — Una fanciulla è questa
Di nobil padre? — Ma natura ricca
De' doni suoi, qua' miglior sensi detta
Avversi a queste! Sol che vogli usarne
Con senno, e non confondere gli obietti
Da bramar, da fuggir; credi che nulla
Monti il vederti in guai, di te per colpa,
O degli umani eventi? Or dunque cessa,
Per non pentirti, di seguir matrone,
D' onde più danno e duol, che piacer vero
Lice ritrarre, nè fra bianchi e verdi
Gioielli una cotal (e sia pur essa,
O Cerinto, la tua) più molle coscia,
O gamba avrà più dritta; anzi spessissimo
Anco da vil cortigianetta è vinta.

disait-il, je ne m'adresserai à la femme d'un autre. C'était vrai, mais il avait avec les mimes et les prostituées un commerce plus pernicieux encore pour sa réputation que pour sa fortune. Suffit-il d'éviter certaines personnes, si l'on ne fuit aussi ce qui peut nuire partout? Perdre une bonne réputation et dissiper la fortune de ses pères, que ce soit avec une dame, une servante ou une courtisane, c'est toujours un tort et un mal.

Séduit par un nom et malheureux en cela, Villius devient gendre de Sylla, il épouse Fausta; meurtri de coups de poing et poursuivi avec le fer, il est puni outre mesure de son erreur; on le chasse de sa maison, tandis que Longarénus y est admis. Mais si, témoin de tant de maux, son Priape s'animait et lui disait: Que veux-tu? lorsque ma fureur s'allume, est-ce que je te demande des charmes issus d'un sang consulaire et voilés d'une longue robe? lui répondrait-il: Mais cette fille est née d'un père illustre. Ah! combien la nature, contraire à ces pensées et riche de son propre fonds, te donnera de meilleurs avis, si tu veux te comporter comme il convient, et ne pas confondre ce qu'il faut faire et ce qu'on doit éviter! penses-tu qu'il n'importe nullement de souffrir par ta faute ou par celle des choses? Cesse donc, pour ne point avoir à t'en repentir, de poursuivre ces grandes dames avec lesquelles il y a plus de maux à souffrir que de fruit à recueillir. Pour être chargée de perles d'un blanc de neige et d'émeraudes, la grande dame n'a pas la cuisse plus moelleuse que celle de Cérinthe, ni la jambe plus droite, et souvent la courtisane est

---

The wedded dames are vestal maids for me.
Actress or not, the crime is still the same,
Equal the ruin of estate and fame;
Equal the folly, whether in pursuit
Of wife, or slave, or loose rob'd prostitute;
Unless you mean, content to be undone,
To hate the person, not the vice to shun.

Of Sylla's wanton daughter when possest,
Villius believ'd himself supremely blest:
To a dictator thus to be ally'd,
Dazzled his senses, and indulg'd his pride;
But sure, if vanity we fairly rate,
Alas, too hard, poor Villius, was thy fate.
When buffeted and stabb'd the coxcomb dies,
While in the wanton's arm's a scoundrel lies.

Suppose, his secret something had addrest
The luckless youth with all these woes opprest;
,, Did I, when burning with my wildest fire,
Did I a maid of quality require?"
What could he answer to the poor forlorn?
,, The jilting quean, forsooth, was nobly born."
But nature, rich in her own proper wealth,
In jouth and beauty, cheerfulness and health,
In her pursuit of happiness disclaims
The pride of titles and the pomp of names.
Be thine, her wise economy to learn,
And real, from affected bliss, discern.

Then, lest repentance punish such a life,
Never, ah! never kiss your neighbour's wife,
For see, what thousand mischiefs round you rise,
And, few the pleasures, though you gain the prize.
What though Cerinthus doats upon the girl,
Who flames with emerald green, or snowy pearl,

Der Himmel soll vor andrer Leute Weibern
Mich wohl bewahren, sprach er. — Thor! was hilfts?
Dafür verzehren Tänzerinnen dich,
Und feile Dirnen, die mit deinem Gelde
Dich noch um deinen guten Namen bringen!
Was liegt an der Person dir, wenn du nicht
Vermeidest was dir schadet, was und wo
Es immer sey? In bösen Ruf sich setzen,
Des Vaters Gut verschlemmen, ist nicht mehr
Noch weniger ein Uebel, ob es nun
Mit einer Dame, Sclavin, oder Frey-
Gelassenen geschieht. — *

Villius ist durch einen Namen verlockt, und deswegen unglücklich. Er nimmt Fausta zur Frau, und wird Sylla's Schwiegersohn; braun und blau geschlagen, und mit dem Stahle verfolgt, wird er für seinen Irrthum über die Gebühr gestraft. Man jagt ihn aus seinem Hause, während man dem Longarenus Zutritt gestattet.

Wenn aber die Vernunft, welche so viel Elend sieht, und des Phallus natürliche Auslegerinn ist, ihm sagte: Was willst du? wenn meine Glut ausbricht, verlange ich Reize, von consularischem Geblüte entsprossen, und mit einem langen Oberkleide bemantelt, von dir? Was antwortest du also? Diese Tochter aber stammt von einem hochberühmten Vater ab. Ha! wie wird die Natur, die in sich selbst so reich ist, dir bessern Rath ertheilen, der diesem ganz entgegenstrebt, wenn du, wie der Gegenstand es zulässt, dich gut betragen, und nicht, was man thun, mit dem, was man vermeiden soll, verwechseln willst!

Glaubst du, dass es gleich sey, ob du durch eigne Schuld oder durch Schuld der Umstände leidest? Höre also auf, wenn du nicht eine grosze Reue darüber empfinden willst, groszen Damen, mit welchen man mehr Elend zu dulden als Früchte einzusammeln hat, nachzustellen.

* Wieland s'est arrêté à ce vers, pour ne point laisser de lacune, je traduis en prose littérale allemande la fin de cette Satire.

Adde huc, quod mercem sine fucis gestat; aperte
Quod venale habet, ostendit; nec, si quid honesti est,
Jactat, habetque palam, quærit quo turpia celet.
Regibus hic mos est: ubi equos mercantur, opertos
Inspiciunt; ne, si facies, ut sæpe, decora,
Molli fulta pede est, emptorem inducat hiantem,
Quod pulchræ clunes, breve quod caput, ardua cervix.
Hoc illi recte; ne corporis optima lynceis
Contemplere oculis: Hypsæa cæcior, illa
Quæ mala sunt, spectes. O crus, ô brachia! verum
Depygis, nasutá, brevi latere, ac pede longo est.
Matronæ, præter faciem, nil cernere possis,
Cætera, ni Catia est, demissa veste tegentis.
Si interdicta petes, vallo circumdata, nam te
Hoc facit insanum, multæ tibi tum officient res:
Custodes, lectica, ciniflones, parasitæ,
Ad talos stola demissa, et circumdata palla;
Plurima, quæ invideant pure apparere tibi rem.
Altera nil obstat; Cois tibi pene videre est,
Ut nudam; ne crure malo, ne sit pede turpi;
Metiri possis oculo latus; an tibi mavis
Insidias fieri, pretiumque avellier, ante
Quam mercem ostendi? Leporem venator, ut alta
In nive sectatur, positum sic tangere nolit:
Cantat, et apponit: Meus est amor huic similis: nam
Transvolat in medio posita, et fugientia captat.

Y no de otra manera
Hace un rico Señor; para comprallos,
Descubre bien, registra los caballos;
Y aunque se haya prendado
Del cuello levantado,
El anca airosa y la cabeza chica,
A esaminar los pies tambien se aplica.

Y tú las perfecciones de tu amada
Mas perspicaz descubres que Linceo,
Y luego de lo feo,
Muy mas que Hipsea ciego, no ves nada.
¡ Qué brazos, cielos, qué garganta! dices,
Y caderas no tiene,
Y tiene media legua de narices,
Con un talle de un dedo,
Y unos pies tan enormes que dan miedo.

En las matronas todo se te escapa,
Y nada puedes ver sino la cara,
Y á no ser una Cacia, que es muy rara,
Lo demas el vestido se lo tapa.
Pues supongamos ya que á mas anhelas,
¡ Qué embarazos, qué penas tan amargas!
Amigas, centinelas,
Modistas importunas,
Literas, sayas largas,
Mil cosas que te dejan en ayunas.

Con las otras la cosa es diferente;
A favor del diáfano vestido
Ves si la pierna es buena, el pie pulido,
Y calculas el talle facilmente.

Y ¿querrás que de tí la otra se ria,
Y pagarla sin ver la mercancia?
« De la liebre medrosa
Veloz el cazador sigue la huella;
En el plato despues la halla sabrosa,
Y si otro la mató, no llega á ella:
Asi es mi amor, lo fácil lo desdeña,
Y en pos de lo difícil se despeña. »

Giugni che merce di magagne pura
Ritrovi in lei: da lei si espone in fiera
Quant' abbia di vendibile; nè pompa
Fa sol del meglio, e asconder cerca il reo.
Quando compran cavalli, usano i Grandi
Osservargli coperti, onde il vistoso
Aspetto se si appoggi a tener' unghia,
(Come spesso) sedotto l' invaghito
Comprator non ne resti, perchè appunto
Bella è la groppa, picciola la testa,
Arcato il collo: fan buon senno in questo.
Dunque nè tu pur dei l' egregie parti
Con occhi lincei contemplar d' un corpo,
E più cieco d' Ipsèa traveder quelle,
Che son deformi — O gambe! O braccia! — E poi?
Sgroppata, il fianco un dito, il naso un palmo,
Tutta piè la ritrovi. A la matrona
Tu non vedi, che il viso: il resto cuopre,
(Se non è Cazia) la discinta veste.
Che se vuoi (poichè questo è 'l tuo farnetico)
Sin quei recessi penetrar, difesi
Da lo steccato, che gli accerchia intorno,
Quanti ostacoli incontri? un seggiolone;
Guardia di parucchier, di parasite;
Vesti sino a' calcagni; accappatoi
Di cento giri, e cento ingombri in somma,
Ch' invidi a l' occhio tuo vietan che appaia
Natura ne la sua semplicità.
L' altra non ha fogliame. Un vel sottile
Quasi a la nuda espon, se torta sia
La gamba, o il pie mal fatto: il fianco puoi
Con gli occhi compassar. Ami tu meglio
Forse dar nel calappio, e far che il prezzo
Ti scrocchin prima di mostrar la merce?
,, Quel cacciator, che cupido si sforza
Inseguir lepre, che rapido corre
Per alte nevi; ogni sua brama ammorza,
Dopo imbandito, e sin toccarlo abborre.
(Così canta il bizarro, e 'l dir rinforza)
Pari il mio genio al suo vola e trascorre
Ciò, che facil gli s' offre, e sol si strugge
Quel piacere a seguir, che alato fugge.

mieux faite ; ajoute que celle-ci montre sans déguisement sa marchandise ; tout ce qu'elle a à vendre, elle le présente ouvertement ; elle ne fait pas plus parade de ce qui est bien qu'elle ne cherche à cacher ce qu'elle peut avoir de défectueux. C'est l'usage des princes d'examiner découverts les chevaux qu'ils achètent : si, comme il arrive souvent, une gracieuse encolure est portée par de faibles jambes, l'acheteur, en effet, ne doit pas se laisser séduire par la beauté de la croupe, la petitesse de la tête, un col élancé ? les princes en cela se conduisent sagement. Ne regarde donc pas avec des yeux de lynx les beautés d'une femme, et ne sois pas plus aveugle qu'Hypsée elle-même sur ses défauts. Oh ! quelles jambes, quels bras ! Bien ; mais elle n'a point de hanches, son nez est gros, son pied long, et sa taille ramassée. Tu ne peux rien voir d'une dame si ce n'est son visage ; le reste, à moins que ce ne soit Catia, ses vêtements le couvrent.

Si tu viens à désirer ce qui est interdit et comme environné d'un rempart, et c'est là ce qui te rend insensé, combien d'obstacles tu rencontreras! des gardes, une litière, des coiffeurs, des parasites, une robe tombant jusqu'aux talons, le manteau dont elle s'enveloppe, mille choses enfin t'empêcheront de voir tel qu'il est l'objet de tes désirs. Avec l'autre, au contraire, rien ne te gêne : à travers la gaze légère, tu peux la voir comme si elle était nue ; tes yeux peuvent mesurer sa taille et connaître si elle a un pied difforme ou la cuisse mal faite. Aimerais-tu mieux courir des chances et compromettre ton argent avant que la marchandise ne te fût montrée ? — Le chasseur poursuit un lièvre au travers des neiges ; si on le place devant lui, il refuse d'y toucher ; il chante, et ajoute : « Mon amour est de même, il ne veut pas ce qu'il est trop facile d'avoir ; il court après ce qui le fuit. » — Espères-tu pouvoir, avec ces petits

Is she beyond a common mistress blest
With leg more taper, or a softer breast ?
Besides, the public nymph no varnish knows,
But all her venal beauties frankly shews,
Nor boasts some happier charm with conscious pride,
Nor strives a vile deformity to hide.

When noble jockeys would a courser buy,
They strip him naked to the curious eye,
For oft an eager chapman is betray'd
To buy a founder'd or a spavin'd jade,
While he admires a thin, light shoulder'd chest,
A little head, broad back, and rising crest.

Th' example's good; then keep it in thy mind,
Nor to the fair one's faults be over-blind,
Nor gaze with idle rapture on her charms,
,, Oh ! what a taper leg ! what snowy arms ! "

For she may hide, whate'er she vainly shews,
Low hips, short waist, splay feet, and hideous nose.
All but her face, the matron's robe conceals.
Catia alone th' et cætera reveals.

But if you still pursue this dangerous game,
(Perhaps the dangers your desires inflame)
What military works around her rise !
Maids, chairmen, footmen, flatterers, guard the prize.

The flowing robe and closely muffled veil
With envious folds the precious thing conceal;
But what from nature's commoners you buy,
Through the thin robe stands naked to your eye :
Or, if you will be cheated, pay the fair,
With foolish fondness, ere she shews her ware.

As when a sportsman through the snowy waste,
Pursues a hare, which he disdains to taste,
So (sings the rake) my passion can despise
An easy prey, but follows when it flies.

Wenn es mir erlaubt ist, so zu sprechen, hat Cerinthe, die grosze Dame, weil sie mit schneeweiszen Perlen und Smaragden beladen ist, markigere Schenkel und geradere Beine ? was sage ich ? die Buhlerinn ist oftmals besser ausgestattet; dazu kommt noch, dass die Buhlerinn ohne Verkleidung ihre Waare sehen lässt, und alles was sie zu verkaufen hat, aufrichtig darbietet. Sie prunkt nicht mehr mit ihren Schönheiten, als sie ihre Mängel verhehlt.

Es ist der Gebrauch bey den Fürsten, die Pferde, welche sie kaufen, zu prüfen. Wenn, wie es sich oft ereignet hat, ein anmuthiger Hals durch schwache Beine gestürtzt ist, wird der Käufer, welcher es mit aufgesperrtem Munde anstarrt, durch ein schönes Kreuz, einen kleinen Kopf, und einen schlanken Hals getäuscht. Das ist recht : siehe nicht mit Luchsaugen die Schönheiten eines Weibes an, und sey nicht blinder als Hipsea selbst über ihre Mängel.

Was für einen Arm, welche Beine ! Gut ! Sie hat aber keine Hüfte, ihre Nase ist grosz, ihr Fusz lang, und sie ist starker und gedrungener Leibesgestalt. Du kannst von einer Dame nichts als ihr Gesicht sehen ; was das Uebrige betrifft, so wird es, ausgenommen bey einer Catia, durch ihre Kleider verhehlt. Wenn du was verstohlen, und wie durch ein Bollwerk verkleidet, begehrst, und das macht dich unsinnig, wie viele grosze Hindernisse, die Leibwachen, eine Sänfte, die Haarschmücker und Schmarotzer, ein Oberkleid, das bis zu den Fersen fällt, der Mantel, mit welchem sie umwickelt ist, tausenderley Dinge endlich verhindern dich, den Gegenstand deiner Wünsche, wie er ist, zu sehen. Bey der Buhlerinn, im Gegentheil, findet kein Hinderniss statt; du kannst sie durch den leichten Stoff hindurch genau sehen, wie wenn sie gänzlich nackt wäre ; deine Augen können ihren Wuchs messen, und erkennen, ob sie einen unförmlichen Fuss oder ungestalten Schenkel hat. Ziehst du vor, es darauf ankommen zu lassen, und dein Geld daran zu wagen, ehe die Waare dir gezeigt wird?

Der Jäger jagt mitten durch den Schnee einen Hasen, wenn man denselben vor ihn treibt, wird er verweigern, ihn zu ergreifen? So sagt er und fügt hinzu : Dem ähnlich ist meine Liebe ; sie wünscht was man ihr entzieht, und verschmäht was allen Leuten gehört. Hoffst du mit diesen geringen Versen aus deiner Brust die groszen Schmerzen, Unruhe und schwere Sorgen

Hiscene versiculis speras tibi posse dolores,
Atque æstus, curasque graves e pectore pelli?
Nonne, cupidinibus statuat natura modum? quem,
Quid latura sibi, quid sit dolitura negatum,
Quærere plus prodest, et inane abscindere soldo?
Num, tibi cum fauces urit sitis, aurea quæris
Pocula? num esuriens fastidis omnia præter [num, si
Pavonem, rhombumque? tument tibi quum inguina,
Ancilla aut verna est præsto puer, impetus in quem
Continuo fiat, malis tentigine rumpi?
Non ego: namque parabilem amo Venerem facilemque.
Illam, Post paulo, sed pluris, si exierit vir,
Gallis: hanc, Philodemus ait, sibi quæ neque magno
Stet pretio, neque cunctetur, cum est jussa, venire.
Candida, rectaque sit; munda hactenus, ut neque longa,
Nec magis alba velit, quam det natura, videri.
Hæc ubi supposuit dextrum corpus mihi lævo,
Ilia, et Egeria est: do nomen quodlibet illi.
Nec vereor ne, dum futuo, vir rure recurrat,
Janua frangatur, latret canis; undique magno
Pulsa domus strepitu resonet; vel pallida lecto
Desiliat mulier, miseram se conscia clamet;
Cruribus hæc metuat, doti deprensa, egomet mî.
Discincta tunica fugiendum est, ac pede nudo;
Ne nummi pereant, aut pyga, aut denique fama.
Deprendi miserum est: Fabio vel judice vincam.

Tal dice la cancion; mas ¿con canciones
Pretendes tú calmar tu inquietud dura?
Un término natura
Señaló á tus deseos y aficiones;
A conocerlo aplicate prudente,
Y estudiando lo que ella
Rehusa que le nieguen ó consiente,
Podrás con buen aviso
Lo inútil discernir de lo preciso.
¿En vaso esiges tú beber dorado,
Cuando la sed te hostiga?
Si el hambre te fatiga
¿Pides pabon ó rombo regalado?
¿Y cuando amor aguíjate tirano,
Que te devore sufrirás su llama,
Porque lo que desees no esté á mano?
Yo de esos no soy, no, yo quiero dama
Dispuesta y facil en cualquiera estremo;
Y como dice el sabio Filodemo,
Aquella que se venga con «mas tarde»,
«Cuando salga mi esposo»;
«Pues bien, dame algo mas», esa se guarde
Para hombre á quien amor nunca moleste.
La que poco me cueste,
La que llamada se presente al punto,
Limpia, blanca, bien hecha, buen conjunto,
La que tal se me muestre como sea,
Esa es la que me halaga y me recrea.
Ilia, Egeria la llamo,
Y mil nombres la doy cuando me inflamo;
Sin temor de que venga su marido;
La puerta á golpes hunda;
Ladre el perro; entre el ruido y barahunda,
Del lecho sin sentido
La señora se arroje macilenta,
Y esclame: «ay infeliz!» la confidenta;
Aquella tiemble de perder su dote,
Aquesta su cogote,
Y yo que huir las faldas
Tenga porque no paguen mis espaldas,
O mi hacienda ó mi honor no sufra agravio,
Descalzo y desceñido.
Es tristísima cosa ser cogido;
Tristísima, pregúntenselo á Fabio.

Le angosce, il delirar, le cure gravi
Speri dal sen cacciar con tai versetti?
Non dà confin natura a nostre voglie,
Talchè sin dove sostener ne possa
L' esserne priva, ove ne sia dolente,
Giova oh quanto! indagar, e da' veraci
Bisogni i vani segregar capricci.

Forse quando a te sete arde le fauci,
Cerchi bel nappo d' òr? forse famelico
Fuorchè rombo, e pavon tutt' altro schifi?
Estro ti accende; capita a le mani
O la serva, o il fanciul figlio a la serva,
Da imbroccarlo mo mo: ti lasceresti
Scoppiar piú tosto per soverchia foga?

Io non cosi; far voglio i fatti miei
Belli e spediti — Quella aver potrassi
Più tardi — Vuol di più — Se suo marrito
Va fuor di casa — La regala a" Galli,
Esclama Filodemo; ei ne vuol una,
Che non rincari a la vettura il fitto;
Che aspettar non si faccia ad ogni cenno,
Bianca, dritta, elegante ad un tal punto
Che lunga e bianca comparire ambisca,
Quanto nè più nè men la fe natura.

Quando costei col suo sinistro lato
Al mio destro sottentra, Ilia ed Egeria
A me divien; nome le do qual voglia;
Nè quando meno i calcoli, di tratto
Temo il marito che di villa torni,
Vada la porta a terra, i cani strillino,
Fracasso, confusion, casa del diavolo:

Sfinita sbalzi dal letto la donna,
Misera me! la confidente gridi:
Questa per l' ossa sue, la delinquente
Trema per la sua dote, io per me stesso.

Scappar bisogna scamiciato e scalzo,
Per non perder danar, natiche e fama.
Oh l' esser colto è ben la brutta cosa!
Anco di Fabio al tribunal la vinco.

vers, chasser de ton sein les douleurs, les inquiétudes et les pesants soucis? La nature n'a-t-elle pas imposé des bornes à nos désirs, et ne serait-ce pas plus utile de chercher à connaître ces bornes pour savoir ce qu'on peut lui accorder ou lui refuser sans qu'elle en souffre, et de retrancher le superflu du nécessaire? Lorsque la soif brûle ton gosier, cherches-tu des coupes d'or? et, quand la faim te presse, dédaignes-tu tout ce qui n'est pas du paon ou du turbot? Lorsque tes organes seminaux sont gonflés, et qu'à ta portée se trouve une servante ou un jeune esclave, prêt à soutenir à l'instant le choc, crèveras-tu dans ta peau plutôt que de satisfaire tes ardeurs? Moi, non; je préfère de commodes et faciles amours. — « Dans un instant, attendez que mon mari soit sorti, mais vous me donnerez davantage. » — Philodéme dit de cette femme qu'il faut la laisser aux prêtres de Cybèle; il ne veut pas d'une femme qui se met à si haut prix, ni qui s'arrête quand on la prie de venir. Qu'elle soit blanche et bien faite, qu'elle soit recherchée dans sa toilette, mais qu'elle ne le soit pas au point de vouloir paraître plus grande et plus blanche que la nature ne l'a voulu. Lorsque son côté gauche est placé sous mon flanc droit, elle devient pour moi une Ilie, une Égérie; je lui donne le nom qu'il me plaît, et, tandis qu'elle se livre à moi, je ne crains pas que son mari, de retour des champs, brise la porte; qu'aux aboiements du chien sa maison ébranlée retentisse d'un vacarme épouvantable, qu'elle saute, pâle d'effroi, hors du lit, et que la servante sa complice s'écrie: Je suis perdue! Tandis qu'elles craignent, l'une, qu'on ne lui rompe les jambes, et l'autre, qu'elle ne soit privée de sa dot, il faut songer à moi et fuir la tunique lâche et le pied nu, de peur que mon dos, ma bourse ou ma réputation n'aient à en souffrir. C'est chose misérable que d'être surpris: Je m'en rapporte au jugement de Fabius.

Yet can a song or simile remove
The griefs and tortures of unlawful love?
Were it not better wisdom to inquire
How nature bounds each impotent desire;
What she with ease resigns, or wants with pain,
And thus divide the solid from the vain?

Say, should your jaws with thirst severely burn,
Would you a cleanly, earthen pitcher spurn?
Should hunger on your gnawing entrails seize,
Will turbot only, or a peacock please?
And will you, when a willing girl's at hand,
With swelling veins deliberating stand!
No—be the yielding, ready Venus mine,
To cooler lovers I the dame resign,
Who plays the coy-one, with a cold ' anon,'
,, A guinea more," or ,, when my husband's gone."

Give me the nymph, who flies into may arms;
And sets at easy rate her willing charms;
Let her be straight and fair; nor wish to have,
Or height, or colour, nature never gave:
Then, while with joy I clasp the pleasing fair,
What mortal goddess can with mine compare?

No terrors rise to interrupt my joys,
No jealous husband, nor the fearful noise
Of bursting doors, nor the loud, hideous yelling
Of barking dogs, that shakes the matron's dwelling,
When the pale wanton leaps from off her bed,
The conscious chambermaid screams out her dread
Of horrid tortures; loudly cries the wife,
,, My jointure's lost, "—I tremble for my life:
Uubutton'd, without shoes, I speed away,
Lest I in fame, or purse, or person pay.
To be surpris'd is, sure, a wretched tale,
And for the truth to Fabius I appeal.

zu vertreiben? Hat nicht die Natur unseren Wünschen Gränzen gesetzt, und würde es nicht nützlicher seyn, diese Gränzen zu studieren, um zu wissen was man sich zugestehen oder verweigern kann, ohne sich leiden zu machen, und das Ueberflüssige von dem Nothwendigen zu scheiden?

Wann der Durst deine Kehle brennt, suchst du dann Goldschaalen? und wenn dich hungert, verschmähst du dann alle andere Nahrung als Pfau und Steinbutte? wenn deine Samengefässe schwellen, und du eine Magd oder einen liebfertigen jungen Sclaven erreichen kannst, lieszest du sie eher zerplatzen, als deiner Glut Genüge leisten?

Was mich betrifft, ich thäte es nicht; ich ziehe mühelose und bequeme Liebe vor. Dieses Weib sagt mir also: Einen Augenblick! warten Sie nur bis mein Ehemann ausgegangen seyn wird, aber Sie müssen mir auch mehr geben.

Philon sagt von diesem Weibe: Wir wollen sie den Priestern der Cybele überlassen; er will eine so theure Frau nicht, und die sich erwarten lässt, wenn man sie zu kommen bittet. Wenn sie nur weisz und wohlgestaltet ist, wenn sie nur glänzenden Putz hat, nur nicht gröszer und weiszer scheinen will, als die Natur sie gebildet hat, dann wenn ihre linke Seite unter meiner rechten Weiche ruht, wird sie für mich eine Illia, eine Egeria; ich gebe ihr einen Namen meinem Sinne nach; und während sie sich mir Preis gibt, fürchte ich nicht, dass ihr Mann von dem Lande zurück komme und die Thür einbreche; dass, während der Hund bellt, es Lärm, Zank und Schlägerey gehe; dass sie vor Schrecken bleich aus ihrem Bette springe, und dass ihre mitschuldige Magd ausrufe: Ich bin verloren!

Während die eine für ihre Beine, und die andere für ihr Heirathsgut zittert, muss ich an mich denken, und barfusz und mit schleppender Tunica sogleich fliehen, damit mein Leib, meine Börse, oder mein Ruf nicht darunter leiden.

Sich überraschen zu lassen, ist eine verdriessliche Sache. Was meint Fabius dazu?

SATIRA III.

Omnibus hoc vitium est cantoribus, inter amicos
Ut nunquam inducant animum cantare rogati,
Injussi nunquam desistant. Sardus habebat
Ille Tigellius hoc. Cæsar, qui cogere posset,
Si peteret per amicitiam patris, atque suam, non
Quidquam proficeret: si collibuisset, ab ovo
Usque ad mala citaret, Io Bacche, modo summa
Voce, modo hac resonat, quæ chordis quatuor ima.
Nil æquale homini fuit illi. Sæpe velut qui
Currebat fugiens hostem; persæpe velut qui
Junonis sacra ferret. Habebat sæpe ducentos,
Sæpe decem servos; modo reges atque tetrarchas,
Omnia magna loquens; modo, Sit mihi mensa tripes, et
Concha salis puri, et toga, quæ defendere frigus,
Quamvis crassa, queat. Decies centena dedisses
Huic parco paucis contento; quinque diebus
Nil erat in loculis. Noctes vigilabat ad ipsum
Mane; diem totum stertebat. Nil fuit unquam
Sic impar sibi. Nunc aliquis dicat mihi, quid tu?
Nullane habes vitia? imo alia, haud fortasse minora.
Mænius absentem Novium cum carperet: Heus tu,
Quidam ait, ignoras te? an ut ignotum dare nobis
Verba putas? Egomet mî ignosco, Mænius inquit.
Stultus, et improbus hic amor est, dignusque notari.

SATIRA III.

Es de todo cantor vieja manía,
Si le ruegan cantar, no abrir la boca,
Ni cerrarla si nadie le provoca.
Esto al sardo Tigelio sucedia;
Ni de él mas Cesar recabar podria,
Aunque por la amistad se lo rogara,
Con que su padre y él siempre le honrara.
Mas si ganas le entraban al bellaco,
Y á entonar empezaba el Salve Baco,
Seguia hasta acabado ya el banquete,
Ora por bajo y ora por falsete.
Nada á aquel cantarin fue semejante;
Ya daba una carrera,
Cual si de un enemigo armado huyera;
Ya mesurado y lento
Iba, cual si de Juno en la gran fiesta
Llevase en procesion la sacra cesta:
Con diez esclavos ora, ora con ciento,
De reyes ora ó principes hablando;
O ya el tono bajando,
« Humilde mesa es el anhelo mio,
Decia, y una concha por salero,
Y un vestido grosero
Con que me pueda guarecer del frio. »
Mas si á este, que con poco se fingia
Satisfecho y aun harto,
Le dieses un millon, al otro dia
No le quedara en la gaveta un cuarto.
Hasta el amanecer no se acostaba,
Y los dias durmiendo los pasaba.
Nunca en fin hubo entre rareza y canto
Quien de sí mismo difiriese tanto.
Al oir esto, acaso dirá alguno:
Y ¡ qué ! ¿ no tienes tú vicio ninguno?
Sí, pero de otra especie diferente.
Hablaba Menio mal de Novio ausente,
Y uno le dijo, y tú ¿ no te conoces?
O piensas deslumbrarnos con tus voces,
Cual si ya no supiéramos tu tono?
Pero yo mi locura,
Dijo Menio, á mí mismo me perdono.

SATIRA III.

Ecco a tutti i cantor vizio comune;
Pregati, non c' è caso che s' inducano
A cantar tra gli amici: non pregati,
Non la finiscon mai. Tigellio il Sardo
Anch' ei così. Se Cesar, che 'l potea
Obbligar, gliel chiedea per l' amicizia
Del padre; e per la sua, parlava a' sordi:

Se gli attagliava poi, de l' uova a' frutti,
Or su gli acuti, or de le quattro corde
Su la più bassa, a motivar prendea
L' Evoe Bacco. Egual tenore in nulla
Mai non serbò: spesso correa; qual daino,
Che al cacciatore involasi; spessissimo
Qual se portasse di Giuno i misteri.

Spesso un codazzo di dugento servi;
Spesso di questi conservava appena
La vigesima parte: di tetrarchi,
Di re, di cose tutte alte magnifiche
Ostentator — ,, Che un deschetto a tre piedi
Non mi manchi (or dicea); di bianco sale
Un chiocciolino; un mantellon, sia grosso;
Nulla mi cal; purchè ripari il freddo. "

Se di sesterzi poi mille migliaia
Davi a quest' uom frugal, fra cinque giorni
In borsa più non rimaneagli lisca.
Vegliar solea sino al mattin, le notti;
Tutto il dì poi russava. Uom non fu mai
Sì discorde a se stesso. E qui taluno
Può dirmi — E ben se' tu l' uom senza vizi?

Anzi d' altri una soma e non men grave
Forse è la mia. Di scardassar la lana
Mentre a Novio lontan Menio godea,
Oì! (disse un certo) e tu non ti conosci,
O qual se noi ti avessim visto al buio,
Accoccarcela intendi? E Menio: Io meco
Esser soglio indulgente — Insan, ribaldo
Amor è questo, e di bollarsi degno.

SATIRE III.

Un défaut commun à tous les chanteurs, c'est de ne se décider jamais, entre amis, à chanter lorsqu'on les en prie, et de ne plus finir s'ils n'en sont pas priés. Ce défaut était celui du sarde Tigellius; César, qui pouvait l'y contraindre, l'en aurait conjuré par l'amitié de son père et par la sienne propre qu'il n'eût rien gagné. Si c'était sa fantaisie, Tigellius chantait Io Bacchus depuis l'œuf frais jusqu'au fruit, tantôt d'une voix aiguë, tantôt sur le ton grave que fait entendre le tétracorde. Rien d'égal n'exista chez cet homme : souvent il courait comme celui qui fuit l'ennemi, fort souvent il marchait comme celui qui aurait porté les corbeilles sacrées aux fêtes de Junon. Aujourd'hui il avait cent esclaves, demain dix. Tantôt il ne parlait que rois, tétrarques et choses magnifiques, tantôt il disait: Une table à trois pieds, une coquille de sel pur, une toge, quelque grossière qu'elle soit, pourvu qu'elle me protége contre le froid, c'est tout ce qu'il me faut. Vous eussiez donné un million de sesterces à cet homme économe et content de peu qu'il n'eût rien resté dans sa bourse cinq jours après. Il veillait les nuits jusqu'au matin et ronflait tout le jour. Nul ne fut si différent de lui-même.

Que quelqu'un me dise maintenant : Quoi, n'as-tu donc aucun défaut? — Vraiment oui! j'en ai d'autres qui peut-être ne sont pas moindres. Pendant que Ménius déchirait Novius absent: «Hé toi, lui dit quelqu'un, te méconnais-tu? ou, comme un inconnu, penses-tu nous prendre à tes paroles? — Moi, répond Ménius, je suis indulgent pour moi. « Ce sot et impertinent amour

---

SATIRE III. — TO MÆCENAS.

This vice all songsters have; they ne'er can bring,
When they are ask'd, their froward souls to sing;
Yet chant it forth, unask'd, from morn to night.
Such was Tigellius, most inconstant wight!
Even Cæsar, who might well his power have shewn.

If by his father's friendship and his own
He begg'd a song, was sure to beg in vain,
Yet, when the whim prevail'd, in endless strain
Through the whole feast the jovial catch he plies,
From bass to treble o'er the gamut flies.

Nothing was of a piece in the whole man;
Sometimes he like a frighted coward ran,
Whose foes are at his heels; now soft and slow
He mov'd, like folks wo in procession go.

Now with two hundred slaves he crowds his train;
Now walks with ten. In high and haughty strain
At morn, of kings and governors he prates;
At night—,, a frugal table, O ye Fates,
A little shell the sacred salt to hold,
And clothes though coarse, to keep from me the cold."

Yet give this wight, thus frugally content,
A thousand pound, 'tis every penny spent
Within the week : he drank the night away
Till rising dawn, then snor'd out all the day.
Sure such a various creature ne'er was known.
,, But have you, friend, no vices of your own?"
That I have vices, frankly I confess,
But of a different kind, and somewhat less.

Mænius on absent Novius vents his spleen;
And do you think your follies are unseen?
Another answers—No. I well perceive,
Quoth Mænius, but a kind indulgence give
To my own faults. This is a foolish love,
And vicious, which our censure should reprove :

SATYRE III.

Es ist ein eignes Laster aller Sänger,
Dass sie, ersucht, sich unter Freunden hören
Zu lassen, immer keine Stimme haben;
Hingegen wenn kein Mensch sie hören mag,
Des Singens gar nicht müde werden können.
Tigell, der Sarder, hatte diese Mucke.
Wenn Cäsar, der ihn zwingen konnte, ihn
Bey seines Vaters Freundschaft und bey seiner eignen
Beschworen hätt', es half nichts! Kam hingegen
Die Fantasie ihn an, so liesz er euch
Sein Io Bacche! von den Eyern an
Bis zu den Aepfeln, ohne Masz noch Ziel
Durch alle Töne um die Ohren gällen.
Nichts war sich selbst an diesem Menschen gleich :
Bald lief er auf der Strasze wie vorm Feinde,
Bald gieng er wie die Korbträgerinnen
An Junons Feste. Heute wimmelte
Sein ganzes Haus von Sclaven, morgen liesz
Er sich an zehn begnügen : hatte bald
Den Mund voll Potentaten und Tetrarchen,
Da war ihm nichts zu grosz; bald hiesz es : lasst
Mir nur ein schlichtes Tischchen auf drey Füszen,
Mit einer Muschel reinen Salzes drauf,
Und einen Rock, so grob gewebt er sey,
Der mich vor Kälte schützt, was brauch ich mehr?
Nun, hättest du diesem mit so wenigem
Zufriednen eine Million gegeben,
In minder als sechs Tagen war davon
Kein Heller übrig. Wenn die ganze Welt
Sich schlafen legte, ward es Tag bey ihm;
Hingegen gieng er, wenn der Morgen graute,
Zu Bett', und schnarchte den ganzen langen Tag.
Mehr mit sich selbst in Widerspruch war nie
Ein Mensch als dieser. Nun fragt Jemand mich
Vielleicht : ,, Und du, der Anderer spottet, hast
Du etwa keine Fehler?" Allerdings,
Nur andere und kleinere vielleicht.
Als der bekannte Mänius einst von einem
Gewissen Novius hinter seinem Rücken
Unglimpflich sprach, fiel jemand ihm ins Wort;
Und du, seit wenn bist du dir selbst so fremd
Geworden? Oder glaubst du uns als unbekannt
Was weisz zu machen? — O, das ist was anders,
Versetzte Mänius, mir nehm' ich nichts vor übel!

Cum tua pervideas oculis mala lippus inunctis,
Cur in amicorum vitiis tam cernis acutum,
Quam aut aquila, aut serpens Epidaurius ? at tibi contra
Evenit, inquirant vitia ut tua rursus et illi.
Iracundior est paulo, minus aptus acutis
Naribus horum hominum ; rideri possit, eo quod
Rusticius tonso toga defluit, et male laxus
In pede calceus hæret. At est bonus, ut melior vir
Non alius quisquam; at tibi amicus; at ingenium ingens
Inculto latet hoc sub corpore. Denique teipsum
Concute, num qua tibi vitiorum inseverit olim
Natura, aut etiam consuetudo mala ; namque
Neglectis urenda filix innascitur agris.
Illuc prævertamur, amatorem quod amicæ
Turpia decipiunt cæcum vitia, aut etiam ipsa hæc
Delectant, veluti Balbinum polypus Hagnæ.
Vellem in amicitia sic erraremus, et isti
Errori nomen virtus posuisset honestum.
At, pater ut gnati, sic nos debemus amici,
Si quod sit vitium, non fastidire. Strabonem
Appellat pætum pater, et pullum, male parvus
Si cui filius est, ut abortivus fuit olim
Sisyphus. Hunc varum, distortis cruribus ; illum
Balbutit scaurum, pravis fultum male talis.
Parcius hic vivit ? frugi dicatur. Ineptus
Et jactantior hic paulo est? concinnus amicis

¡ Fatua indulgencia, digna de censura !
¡ Qué ! ¿ para ver tus faltas serás ciego
Y las de tus amigos verás luego,
Con ojos cual de un águila ó serpiente?
Y bien, ¿ la demas gente
No imitará tu traza,
Y tus defectos sacará á la plaza ?
« Fulano, dices, es impetuoso,
Y con chanceros no le gustan tratos :
Suelta la toga, es una risa vello,
Mal cortado el cabello,
Caérsele de grandes los zapatos. »
Sí ; pero es honradísimo, es tu amigo,
Y aunque muy poco á acicalarse atento,
Es hombre de saber y de talento :
Y tú, si lo repasas bien contigo,
Tienes vicios que á tu índole debiste,
O á un hábito fatal que contrajiste,
Que eriales terrenos
Solo dan cardos para el fuego buenos.
Pero es mucho mas facil de un amante
La conducta imitar : nunca en su vida
Este las faltas ve de su querida,
Si ya no en ellas se deleita fino,
Cual de su Agna el tumor place á Balbino.
Y ¿por qué la amistad asi no ha errado ?
A aqueste yerro dado
Habria la virtud un nombre honroso.
Mas cada cual debiera por lo menos
Con sus amigos ser tan oficioso,
Cual con sus hijos son los padres buenos :
Uno de un hijo dice que es bisojo,
« Ladea un poco el ojo »
A otro que es como Sisifo de enano,
Le llama digecito ;
Al patituerto que anda á rempujones,
Le dice estevadito,
Y al que solo se afirma en los talones ;
Le da otro y otros nombres diferentes,
Que pronuncia aunque dulces, entre dientes.
De un tacaño tú asi cubre el oprobio,

Se cisposo con occhi imbrodolati
I tuoi travedi, ond' è che poi su' vizi
Degli amici saetti acuto il guardo,
D' aquila al pari, o d' epidaurio serpe?
Ma n' hai pan per focaccia, e adopran quelli,
I tuoi vizi a spiare, egual lucerna.
Sia stizzosetto il tal, a' schizzinosi
Non ben adatto del bel secol nostro.

La toga penzolone, i frastagliati
Capelli a la villesca, i piè, che sgusciano
Da' larghi scarpetton, movan le risa :
Ma buon così, c' altri miglior non nacque ;
Ma t' è amico da ver, ma in quel sì sciatto
Suo corpo si ammantella un vasto ingegno.

Rimugina in te stesso ogni cantuccio,
Se mai natura, od abitudin rea
Forse inscrito un dì v' abbia alcun germe
Di qualche vizio ; chè ne' campi inculti
La felce alligna, da gittarsi al foco.

Or colà ci volgiam per la più corta,
Ove formano inganno al cieco amante
De l' amata i difetti anco più sozzi,
O quegli stessi anzi gli sembran vezzi,
Sì come d' Agna il polipo a Balbino.
Ne l' amistà ch' errassimo in tal guisa,
Ben io vorrei, e a quest' error virtude
Nome onorato s' ingegnasse imporre.

Ma come padre non ischifa il figlio,
Se vizio il tinga ; usar così dobbiamo
Noi con l' amico. Stralocchietto appellasi
Dal padre il guercio : un, c' abbia nano il figlio
Di quel Sisifo al par, ch' era un aborto,
Chiamalo mingherlin. Storte le gambe
Ha questi ? è un po' sbilenco : su nocchiuti
Tallon trimpella l' altro ? ei gli ha grossetti ;
Te l'odi brontolar — Alquanto lesina
È nel viver costui ? frugal si chiami.

de soi est digne de flétrissure. Lorsque tu vois tes défauts avec des yeux chassieux et enduits de cire, pourquoi portes-tu sur les défauts de tes amis un regard aussi perçant que celui de l'aigle ou celui du serpent d'Épidaure? Aussi arrive-t-il qu'à leur tour ils recherchent tes défauts.

Cet homme est un peu trop irascible et ne sait point supporter les railleries des hommes du jour; il prête à rire par sa toge traînante, par sa chevelure rustiquement taillée, et par sa large chaussure qui s'attache mal à son pied; mais il est si bon que nul n'est meilleur, mais c'est ton ami, mais un génie sublime est caché sous ces dehors négligés; enfin, fais un examen de toi-même et vois si la nature ou de mauvaises habitudes n'ont pas semé en toi quelques germes de vices; car la fougère, qui doit être brûlée, naît d'elle-même aux champs qu'on néglige.

Remarquons d'abord que les défauts même grossiers d'une maîtresse échappent à un amant aveuglé et peuvent aller jusqu'à le charmer, comme le polype d'Hagna charme Balbinus. Je voudrais qu'on se trompât de même en amitié, et que la vertu eût donné à cette erreur un nom honnête.

Nous devrions n'être pas plus choqués des défauts d'un ami, s'il en a, que les pères ne le sont de ceux de leurs enfants. Ce père dit de son fils à l'œil louche qu'il a le regard incertain; s'il est petit et ressemble à l'avorton Sisyphe, il le qualifie de mignon; celui-là trouve seulement un peu courbées les jambes tortues, et avoue en balbutiant que les talons difformes sur lesquels son enfant est si mal appuyé lui paraissent un peu gros. Votre ami vit mesquinement, dites qu'il est économe; est-il impertinent, un peu vaniteux? c'est qu'il cherche à être agréable à ses amis; mais il est trop brusque et plus franc qu'il ne convient, faites-le passer pour un homme droit et courageux; est-il trop emporté? vous

---

For wherefore, while you carelessly pass by
Your own worst vices with unheeding eye,
Why so sharp-sighted in another's fame,
Strong as an eagle's ken, or dragon's beam
But know, that he with equal spleen shall view,
With equal rigour shall thy faults pursue.

Your friend is passionate; perhaps unfit
For the brisk petulance of modern wit;
His hair ill cut, his robe, that awkward flows,
Or his large shoes to raillery expose
The man you love; yet is he not possest
Of virtues, with which very few are blest?
And underneath this rough, uncouth disguise
A genius of extensive knowledge lies.
Search your own breast, and mark with honest care
What seeds of folly nature planted there,
Or custom rais'd; for a neglected field
Shall for the fire its thorns and thistles yield.

And yet a shorter method we may find
As lovers, to their fair-one fondly blind,
Even on her ugliness with transport gaze;
For Hagne's wen can good Balbinus please.
Oh! were our weakness to our friends the same,
And stamp'd by virtue with some honest name.
Nor should we to their faults be more severe,
Than an indulgent father to his heir;
If with distorted eyes the urchin glares,
,, O! the dear boy how prettily he stares!"

Is he of dwarfish and abortive size?
,, Sweet little moppet," the fond father cries:
Or is th' unshapen cub deform'd and lame?
He kindly lisps him o'er some tender name.
Thus, if your friend's too frugally severe;
Let him a wise economist appear.
Is he, perhaps, impertinent and vain?
,, The pleasant creature means to entertain."

So eine unverschämte sich selbst zu lieben
Ist freylich ahndungswürdig. Wie? du hast
Für deine Fehler immer trübe Augen,
Und nur für Andrer ihre siehst du schärfer
Als Falk und Schlange? Nun, so rechne drauf,
Dass wir auch dir nichts übersehen werden.
Was ist's nun mehr, wenn einer deiner Freunde
Leicht über Kleinigkeiten aufbraust, oder für
Die feinen Nasen dieser Herr'n zu schlicht ist,
Sein Haar zu bäurisch um die Ohren hängt,
Sein Rock nicht zierlich sitzt, sein Schuh nicht knapp
Genug am Fusze schlieszt? — Er ist dafür
Ein Biedermann, so dass du einen bessern
Vergebens suchtest, ist dein Freund, und unter
Der plumpen Auszenseite steckt ein groszer Geist.
Und endlich schüttle doch ein jeder nur
Sich selber aus, er wird wohl manchen Fehl
Entdecken, den entweder die Natur
Ihm eingepflanzt hat, oder er sich selbst
Durch böse Angewohnheit zugezogen.
Denn ungebautes Land wird, wenn die Flamme nicht
Dem Unkraut wehrt, gar bald von Heide strotzen.
Der Punct, auf den hier alles ankommt, ist:
Wer wahrhaft liebt hat keine Augen für
Die Mängel der Geliebten; oder wird
Er sie zuletzt gewahr, so wandelt sie
Der Liebe süszer Wahn in neue Reize,
Und ihn ergötzt was andern Ekel macht,
Wie Hagna's Polypus den zärtlichen Balbin.
Wie glücklich, wenn wir in der Freundschaft uns
Auf gleiche Weise täuschten, und die Tugend
Mit einem schönen Namen diesen Irrthum deckte!
Wir sollten es hierin mit unsern Freunden,
Wie Väter es mit ihren Kindern, halten;
Der Knabe sey so schielend als er will,
Krummbeinig, höckricht, oder zwergiger
Als der unzeit'ge Sisyphus es war,
Stets wird die Vaterlieb ein mildernd Wort
Für sein Gebrechen finden. Lebt dir einer
Zu kärglich? nenn' ihn einen guten Wirth.
Macht jener sich zu wichtig, drängt sich auf?
Nenn's Eifer seinen Freunden sich gefällig

Postulat ut videatur. At est truculentior, atque
Plus æquo liber? simplex, fortisque habeatur.
Caldior est? acres inter numeretur. Opinor,
Hæc res et jungit, junctos et servat amicos.
At nos virtutes ipsas invertimus, atque
Sincerum cupimus vas incrustare. Probus quis
Nobiscum vivit; multum est demissus homo: illi
Tardo, cognomen pingui damus. Hic fugit omnes
Insidias, nullique malo latus obdit apertum,
Cum genus hoc inter vitæ versetur, ubi acris
Invidia, atque vigent ubi crimina; pro bene sano,
Ac non incauto, fictum, astutumque vocamus.
Simplicior quis, et est qualem me sæpe libenter
Obtulerim tibi, Mæcenas, ut forte legentem,
Aut tacitum impellat, quovis sermone molestus;
Communi sensu plane caret, inquimus. Eheu,
Quam temere in nosmet legem sancimus iniquam!
Nam vitiis nemo sine nascitur: optimus ille est,
Qui minimis urgetur. Amicus dulcis, ut æquum est,
Cum mea compenset vitiis bona, pluribus hisce,
(Si modo plura mihi bona sunt) inclinet: amari
Si volet hac lege, in trutina ponetur eadem.
Qui, ne tuberibus propriis offendat amicum,
Postulat, ignoscet verrucis illius. Æquum est
Peccatis veniam poscentem reddere rursus.
Denique, quatenus excidi penitus vitium iræ,

Diciendo de él que es comedido y sobrio.
Al vano fanfarron llama festivo,
Al iracundo vivo,
O al duro y libre en fin mas que debia,
Veraz, sencillo y franco en demasia.
Esto, si bien se observa,
Es lo que la amistad traba y conserva.
Mas nuestro juicio escaso
De vicio tacha la virtud mas pura,
Y el mas precioso vaso
Con un barniz horrendo desfigura.
Al hombre mas honrado y mas modesto
Mazacote llamámosle y molesto:
Al otro que sospecha
Que el crimen y la envidia vil le acecha,
Y prudente, por ello
Cuida que nadie pueda sorprendello,
En vez de precavido ó de juicioso,
Le llamamos falaz ó artificioso.
Si al que lee ó medita llega alguno
Sencillo ó importuno
A interrumpir con una frusleria,
Cual yo lo hago contigo cada dia,
O Mecenas querido,
Decimos que es un hombre sin sentido;
Sin reparar que cuando asi fallamos,
Terrible ley contra nosotros damos,
Pues sin vicios ninguno al mundo viene,
Y aquel es el mejor que menos tiene.
Pese el leal amigo, como es justo,
Mis faltas y mis prendas á su gusto,
Y cuando á aquellas estas sobrepujen,
Inclínese á mi lado,
Si es que de mí pretende ser amado,
Y que con igual vara yo le mida:
Que el que indulgencia pida
Con sus tachas, Mecenas,
Debe indulgente ser con las agenas,
Y el favor que alcanzar de uno se piense,
Es justo que á él tambien se le dispense.
Mas pues de los humanos corazones
Los arraigados vicios y pasiones

Inetto e un po' millantator sia quegli;
Di' pur che compagnevol fra gli amici
Ingegnasi apparir. Ma è franco e burbero
Oltre il dover: dicasi schietto e forte.
Caldetto è un po': fra gli animosi il conta.
Io la penso così: questo contegno
Gli amici annoda, e ne tien stretto il nodo.
Noi per l' opposto travolgiamo i nomi
A le stesse virtudi, e un vase intatto
Bramiamo insudiciar. Che un uom da bene
Viva fra noi — egli è di cor vigliacco —
È riflessivo? Lo chiamiam testuggine.

A colui, che vivendo in questa etade,
In cui feroce invidia, in cui trionfa
La schiera de' delitti, a tutte insidie
Sfugge, nè inerme offre ad alcuno il fianco;
Noi, di chiamarlo in vece e saggio a cauto,
Nome apponiam di finto e di volpone.
Se un altro poi più gocciolon (com' io
Spesso a te, Mecenate, in buona fede
Mostro mi son) con ciarle d' ogni sorte
Sturbi importuno a vànvera chi legge,
O sta pensoso; il definiam su 'l fatto
Uom di senso commun del tutto privo.

Contra noi stessi ahi come a l' impazzata
Leggi inique stanziam! Di vizî immune
Non nasce alcun: ottimo è quei che carco
Vada de' più leggieri: un dolce amico,
Come giustizia il vuol, riscontri e pesi
I miei vizî, i miei pregi; e traboccando,
Se pure in me trabocchino, i secondi;
Quando amato esser vuol, declini anch' egli.
Così con questa poi medesma legge
Sarà sospeso ne l' egual bilancia.
Pretendi che l' amico uggia non mostri
De le tue natte? scusagli suoi porri.
,, Chi venia esige de' peccati sui
È ben dover che la conceda altrui. "
Se in fin non puossi sbarbicar nè l' ira,
Nè gli altri vizî, che gittâr radice

le comptez au nombre des esprits vifs. Voilà, je pense, le moyen et de se faire des amis et de les conserver.
Mais loin de là, nous dénaturons les vertus elles-mêmes, et nous nous plaisons à couvrir de vernis un vase sans défaut. Un homme honnête vit-il avec nous, nous jugeons qu'il est très médiocre ; il est lent, on le dit épais. Celui-ci évite tous les piéges et ne présente jamais son flanc découvert au méchant, tandis qu'il vit au milieu de gens dont l'envie est ardente, et chez qui le crime est en honneur : au lieu d'homme prudent et sensé, nous l'appelons rusé et dissimulé. Si quelqu'un trop simple, tel que je me suis souvent volontiers présenté à vous, Mécène, vient vous importuner de quelque discours et troubler par hasard vos lectures ou vos méditations, cet homme, disons-nous, manque entièrement de sens commun. Hélas ! combien nous portons inconsidérément des jugements qui se rétorquent contre nous-mêmes ! car personne ne naît sans défauts, et celui-là est le meilleur qui en a le moins.
Un ami indulgent, comme il convient qu'il le soit, qui compense mes défauts par mes qualités, si toutefois celles-ci sont en plus grand nombre, inclinera de leur côté, s'il veut que je l'aime, et, à cette condition, je le placerai dans la même balance. Tu veux que ton ami ne soit pas blessé de tes loupes, passe-lui ses verrues : il est juste lorsqu'il te demande grace pour ses fautes que tu accordes aux siennes la même indulgence.

Is he too free to prate, or frankly rude?
,, Tis manly plainness all, and fortitude. "
Is he too warm? No. Spirited and bold.
Thus shall we gain new friends and keep the old.
Kut we distort their virtue to a crime,
And joy th' untainted vessel to begrime.

Have we a modest friend, and void of art?
,, He's a fat-headed wretch, and cold of heart. "
While we converse with an ill natur'd age,
Where calumny and envy lawless rage,
Is there a man by long experience wise,
Still on his guard, nor open to surprise?
His cautious wisdom and prudential fear,
Shall artifice and false disguise appear.

If any one of simple, thoughtless kind
(Such as you oft your careless poet find),
Who life's politer manners never knew,
If, while we read, or somefond scheme pursue,
He tease us with his mere impertinence,
We cry, the creature wants even common sense.
Alas! what laws, of how severe a strain,
Against ourselves we thoughtlessly ordain?
For we have all our vices, and the best
Is he, wo with the fewest is opprest.

A kinder friend, who balances my good
And bad together, as in truth he should,
If happly my good qualities prevail,
Inclines indulgent to the sinking scale.
For like indulgence let his friendship plead,
His merits be with equal measure weigh'd;
For he, who hopes his bile shall not offend,
Should overlook the pimples of his friend,
And even in justice to his own defects,
At least should grant the pardon he expects.
But, since we never from the breast of fools

Zu zeigen. Ist der Mann, im Gegentheil,
Ein Polterer, und nimmt sich mehr heraus
Als Höflichkeit und guter Ton erlauben?
Heisz' es Geradheit, Stärke, Biedersinn!
Ist er zu rasch, zu hitzig? zähle ihn
Den Feuergeistern zu. Dies, denk ich, ist's
Was Freunde knüpft und fest zusammenhält.
Wir machens umgekehrt. Wir kehren selbst
Die Tugenden von unsern Freunden um,
Und suchen sie, gleich einem lauteren
Gefäsz, mit einem Lack zu überziehn,
Der, was hineingegossen wird, verfälscht.
Gutherzig heiszt uns schwach, bedächtlich stumpf.
Ist einer, der in einer Lage lebt
Wo Missgunst und Verläumdung auf ihn lauern,
Stets wohl auf seiner Huth, damit er nie
Der Bosheit eine nackte Seite zeige,
(Und thut damit nichts mehr als jedem klugen
Nicht unvorsicht'gen Manne ziemt) uns heiszt
Er falsch und ränkevoll. Ein andrer, der
In seiner Bonhommie (was mir, Mäcenas, gern
Mit dir begegnet) falls er etwa dich
Bey einem Buche oder in Gedanken antrifft,
Ganz unbekümmert dass er dir vielleicht
Beschwerlich fallen könnte, mit dem ersten
Was in dem Mund ihm kömmt, dich unterbricht:
Dem, sagt man, fehlts sogar an Menschensinn.
So rasch sind wir, zu unserm eignen Schaden
Ein wenig billiges Gesetz zu geben!
Denn wer von uns wird fehlerlos geboren?
Der ist der Beste, den die kleinsten drücken.
Es wäg' ein Freund, wie billig ist, mein Gutes
An meine Fehler, und schlägt jenes vor,
So neige seine Liebe sich dorthin.
Gefällt es ihm auf diesen Fusz von mir geliebt
Zu seyn, so werd' ich ihn auf gleicher Wage wägen.
Verzeihe selbst, wenn du Verzeihung brauchst,
Und soll ich deinen Höcker übersehen,
So halte meine Warzen mir zu gut.
Wofern uns aber nebst den übrigen
Gebrechen unsers albernen Geschlechts,

Cætera item nequeunt stultis hærentia; cur non
Ponderibus, modulisque suis ratio utitur, ac res
Ut quæque est, ita suppliciis delicta coercet?
Si quis eum servum, patinam qui tollere jussus,
Semesos pisces, tepidumque ligurrierit jus,
In cruce suffigat; Labeone insanior inter
Sanos dicatur? Quanto hoc furiosius, atque
Majus peccatum est? paulum deliquit amicus;
Quod nisi concedas, habeare insuavis, acerbus;
Odisti, et fugis, ut Rusonem debitor æris,
Qui, nisi cum tristes misero venere kalendæ,
Mercedem, aut nummos unde extricat, amaras
Porrecto jugulo historias, captivus ut, audit.
Comminxit lectum potus, mensave catillum
Evandri manibus tritum dejecit: ob hanc rem,
Aut positum ante mea quia pullum in'parte catini
Sustulit esuriens, minus hoc jucundus amicus
Sit mihi? Quid faciam, si furtum fecerit, aut si
Prodiderit commissa fide, sponsumve negarit?
Queis paria esse fere placuit peccata, laborant,
Cum ventum ad verum est; sensus, moresque repugnant,
Atque ipsa utilitas, justi prope mater, et æqui.
Cum prorepserunt primis animalia terris,
Mutum et turpe pecus, glandem atque cubilia propter,
Unguibus et pugnis, dein fustibus, atque ita porro
Pugnabant armis, quæ post fabricaverat usus,

Es imposible descuajar del todo,
Cierto término y modo
Debe el hombre emplear de razon buena,
Y á cada crimen señalar su pena.
Si á su esclavo á la muerte uno destina
Porque al llevar un plato á la cocina,
De salsa ó de pescado prueba un poco,
Reputarále un cuerdo por mas loco
Que al mismo Labeon. Pues ahora digo,
Mas crimen es que si faltó un amigo
En una cosa leve,
(Pues tal su falta reputarla debe
Quien de cruel no quiera se le arguya)
Se le aborrezca y huya,
Cual huye de Ruson el deudor triste,
Que al principiar el mes, si no procura
Pagar el capital ó bien la usura,
Cual siervo, entre aflicciones
Tendrá que oir sus bárbaros baldones.
Al otro, si la cama en que comia
Manchó enmedio de un báquico arrebato,
O derribó algun plato,
En que el cincel de Evandro relucia,
O se comió una polla regalada
Para mí destinada,
¿ Estimaréle en menos? Pues ¿ qué hiciera
Yo mas si él me robara,
Si la palabra dada no cumpliera,
O algun secreto mio revelara?
Mas llegando á razones, apurados
Se ven los que obstinados
Todo crimen ó falta igual reputan,
Pues su opinion refutan
El buen sentido, el hábito del mundo,
Y hasta la utilidad, que es las mas veces.
De la justicia el manantial fecundo.
Cuando del suelo por la vez primera
La raza pululó de los humanos.
Sustento y madriguera
Mudos, cual muda fiera,
Disputaron con uñas y con manos.
Con palos pelearon en seguida,
Y armas mas tarde usó su enojo ciego,
Que la necesidad fabricó luego:

Degli stolti nel cor, Ragion suoi pesi,
Ed i mòdani suoi perchè non usa,
Nè, qual risponde a ciascun opra, appone
Così al delitto del supplizio il freno?
S' uom crocifiggia il servo, che l' imposto
Piatto nel toglier via, l' intiepidita
Salsa lecconne, e' pesci avanzaticci,
Insano più di Labeon fia detto
Fra gente sana. Del costui delitto
Quant' è quell' altro più brutal, più grave?

Tal commise l' amico un peccatuzzo,
Che non gliel condonando, irto e scortese
Te ne avrebbero: e l' odï e da lui fuggi,
Qual da Rusone il debitor diserto,
Che al tristissimo dì de le calende
Se frutti e capital fin da sotterra
Non ismugne qual può, fia condennato
A collo steso trangugiar l' assenzio
De le sue storie, como servo in ceppi?

Un amico, già brillo, avrà i cuscini,
Con riverenza, scompisciato a tavola;
Avrà fatto cader dal desco a terra
Logoro un nappo da la man d' Evandro;
Per questo, o perchè fame abbialo spinto
Del catin del mio lato a torsi un pollo,
Forse perciò mi diverrà men caro?
E che farei, se mai commesso un furto,
O se il fidato arcan tradito avesse;
Se fosse un vil promettitor spergiuro?
Quei, c' affermano eguali esser le colpe,
Si dimenano invan, venendo al quia.

Il buon senso ripugnavi, i costumi,
E la stessa utilità, che di giustizia,
E d' equità quasi può dirsi madre.
Quando gli uomin da pria, muta e vil greggia,
Presero a rampicar su la novella
Terra nuovi animai, con sgraffi e pugni

Puisque enfin le défaut de la colère, de même que les autres vices inhérents à notre folie, ne peuvent être entièrement déracinés, pourquoi la raison ne se servirait-elle pas de son poids et de sa mesure, et ne réprimerait-elle pas les délits par des châtiments proportionnés? On le proclamera parmi les hommes sensés plus fou que Labéon, celui qui fera attacher en croix un esclave, qui, chargé d'enlever un plat de la table, aura furtivement avalé un peu de sauce tiède et quelques restes de poissons. Combien nous sommes plus insensés et pires! Un ami a un peu failli, si tu ne lui pardonnes sa faute, tu passeras pour dur et rigoureux, et cependant tu le hais et tu le fuis comme un débiteur fuit Drusus, si, le terme fatal des calendes arrivé, et n'ayant pu se procurer de l'argent pour se dégager des intérêts ou du capital, le malheureux est obligé d'écouter, le cou tendu comme un captif, les amers propos de son créancier.

Un ami a beaucoup bu, il a souillé le lit du festin ou renversé de sa main sur la table un vieux vase du temps d'Évandre, ou bien, pressé par la faim, il a enlevé ma part d'un poulet placé devant moi, doit-il donc pour cela me devenir moins agréable? Que ferai-je s'il m'a fait un vol, ou nié une obligation, ou s'il a trahi les secrets que ma bonne foi lui a confiés?

Ceux à qui il a plu de dire que toutes les fautes sont égales, sont fort en peine lorsqu'on en vient à ce qui est vrai. Tout dément ce principe, la raison, la morale, et même l'utile, cette base de la justice et de l'équité.

Lorsque les premiers humains, troupeau muet et brut, rampaient sur la terre, ils combattaient des ongles et du poing pour un peu de gland ou une tanière, puis avec des bâtons, et enfin avec les armes que l'expérience leur avait fait fabriquer, avant

---

Can root their passions, yet while reason rules,
Let her hold forth her scales with equal hand,
Justly to punish, as the crimes demand.

If a poor slave, who takes away your plate,
Lick the rich sauce, the half cold fragments eat,
Yet should you crucify the wretch, we swear
Not Labe'os madness can with thine compare.

But is this madness less than yours? A friend
With some slight folly may perhaps offend:
Forgive him, or with justice you appear
Of harden'd kind, inhumanly severe:
Yet, you avoid him, and with horror shun,
As debtors from the ruthless Ruso run,
Who damns the wretches on the appointed day
His interest or principal to pay,
Or, like a captive, stretch the list'ning ear,
His tedious tales of history to hear.

A friend has stain'd my couch; ah, deep disgrace!
Or off the table thrown some high-wrought vase,
Or, hungry, snatch'd a chicken off my plate,
Shall I for this a good companion hate?

What if he robb'd me, or his trust betray'd,
Or broke the sacred promise he had made?
Who hold all crimes alike are deep distrest,
When we appeal to truth's impartial test.

Sense, custom, social good, from whence arise
All forms of right and wrong, the fact denies.
When the first mortals crawling rose to birth,
Speechless and wretched, from their mother-earth,
For caves and acorns, then the food of life,
With nails and fists they held a bloodless strife,
But soon improv'd, with clubs they bolder fought,
And various arms, which sad experience wrought,

Der Zorn nicht gänzlich ausgeschnitten werden kann:
Warum bedienet die Vernunft dabey
Sich ihres Maaszes, ihrer Wage nicht,
Und ahndet jegliches Vergehen nur
So viel die Sache werth ist, und nicht mehr?
Wenn jemand seinen Knecht, der aus der Schüssel,
Die abzutragen ihm befohlen war,
Die halbgegessnen Fische sammt der lauen Brühe
Verschlungen hätte, gleich dafür ans Kreuz zu schlagen
Befähle, würde wer bey Sinnen ist
Ihn nicht wahnsinniger als Labeo nennen?
Und doch, wie viel wahnsinn'iger, einen Freund,
Weil ers in einer Kleinigkeit versah,
Die nur ein Mensch mit dem gar nicht zu leben ist
Ihm nicht verzeihen konnte, gleich dafür
Zu hassen und zu fliehen, wie den Ruso
Sein Schuldner flieht; der, wenn die traurigen Calenden
Gekommen sind, entweder Hauptgut oder
Int'ressen (komm' es nun woher es wolle)
Herbeyzuquälen, oder seinen Hals
Wie ein Gefangener den bitterbösen
Geschichten, die er vorliest, darzurecken
Genöthigt ist. Ein Freund hat trunknerweise
Was Menschliches begangen, hat vielleicht
Ein Näpfchen, von Evanders Hand gedreht,
Vom Tisch herabgestoszen: soll er mir
Deswegen, oder weil er etwa hungernd
Ein Hühnchen aus der Schüssel sich gelangt
Das mir vorüberlag, — er soll darum
Mir minder lieb seyn: Nun, was könnt' ich thun,
Wenn er gestohlen oder vor Gericht
Mir seine Handschrift abgeläugnet hätte?
Die Herren, die an Gleichheit aller Sünden
Belieben tragen, finden, wenn's um Wahrheit gilt,
Viel Schwierigkeit: Gefühl und Sitten stehn entgegen;
Ja selbst das Nützliche, das als die Mutter
Von Recht und Billigkeit gewissermaszen
Betrachtet werden kann. Als aus dem neu-
Erwärmten Erdenschlamm die ersten Menschenthiere,
Ein stummes ungestaltes Vieh, hervor
Gekrochen kamen, kämpften sie um Eichelmast
Und um ein Lager erst mit Faust und Klauen,
Und Knitteln dann, hernach mit andern Waffen
Womit Gebrauch und Kunstfleisz sie versah:

Donec verba, quibus voces sensusque notarent,
Nominaque invenere. Dehinc absistere bello,
Oppida cœperunt munire et ponere leges,
Ne quis fur esset, neu latro, neu quis adulter.
Nam fuit ante Helenam cunnus teterrima belli
Causa; sed ignotis perierunt mortibus illi,
Quos Venerem incertam rapientes, more ferarum,
Viribus editior cædebat, ut in grege taurus.
Jura inventa metu injusti fateare necesse est,
Tempora si fastosque velis evolvere mundi.
Nec natura potest justo secernere iniquum,
Dividit ut bona diversis, fugienda petendis:
Nec vincet ratio hoc, tantumdem ut peccet, idemque
Qui teneros caules alieni fregerit horti,
Et qui nocturnus sacra Divûm legerit. Adsit
Regula, peccatis quæ pœnas irroget æquas,
Ne scutica dignum, horribili sectere flagello.
Nam ut ferula cædas meritum majora subire
Verbera, non vereor; cum dicas esse pares res
Furta latrociniis, et magnis parva mineris
Falce recisurum simili te, si tibi regnum
Permittant homines. Si dives, qui sapiens est,
Et sutor bonus, et solus formosus, et est rex;
Cur optas quod habes? Non nosti quid pater, inquit,
Chrysippus dicat: Sapiens crepidas sibi nunquam,
Nec soleas fecit; sutor tamen est sapiens. Quo?

En un lenguage al fin convino el hombre,
Y á cada objeto señaló su nombre.
Cesó entonces la guerra encarnizada;
Los pueblos mal seguros
Se rodearon de elevados muros,
Y la ley acatada
A adúltero y ladron señaló pena:

Pues mucho antes que naciese Helena,
De guerra atroz y dura
Fue causa amor, y fuelo la hermosura;
Si bien á aquel que como bruto andaba,
Y en pos la vaga venus se lanzaba,
Rival de mas valor daba la muerte,
Cual mata al toro debil toro fuerte.

Que para reprimir toda violencia
Se inventaron las leyes,
De los siglos pasados la esperiencia
Lo prueba y de los fastos la lectura;
Pues si basta natura
Lo util á discernir de lo dañoso,
No de lo justo asi lo criminoso.

Ni la razon persuadirá por cierto
Que sea acreedor á igual reproche
El que las berzas destrozó de un huerto,
Que aquel que un templo saqueó en la noche.
Debe pues una regla esistir fija,
Que el crimen siempre en proporcion corrija:
Si no, despedazaras
Por levisimas faltas á cualquiera;
Pues que menor castigo tú ordenaras
A alguno que mayor le mereciera,
No es de esperar de quien, cual tú, asegura
Que es lo mismo un gran robo que una usura,
Y que á ser rey, trataras igualmente
Al grande y al pequeño delincuente.

En fin, si el sabio es siempre poderoso,
Sobresaliente artista, único hermoso,
Y rey, y todo en fin, segun tú crees,
¿A qué pides aquello que posees?
Mas dirásme quizá: « Bien lo esamina,

Poi co' bastón, pugnavan poi con l' arme,
Che a l' uom la già crescente arte apprestava,
Per le ghiande e 'l covil, sin che inventaro
E verbi e nomi, onde agl' interni sensi
Segno adattar le articolate voci.
Cessato il guereggiar, schermo a le rocche
Fur le mura; a la vita, a le sostanze,
A l' onor coniugal, schermo le leggi.
Fu il muliebre fior cagion di sangue
Orrenda anco pria d' Elena, ma ignoti
Quelli perir, che mescolatamente
Mentre, di fiere in guisa, a viva forza
Sel rapivan qua e là, dal più robusto,
Come da tauro greggia, erano ancisi.
Che del timor de l' ingiustizia figlie
Fur le leggi, se vogli i tempi e i fasti
Svolger del mondo, confessar t' è forza.
Nè come il ben da quel, che ben non sia,
Natura scerne, e ciò, ch' è da fuggirsi
Da ciò, ch' è da bramar, così dal dritto
Può il torto segregar; nè mai ragione
Convincerci potrà ch' egual peccato
Tanto commetta chi dagli orti altrui
Smozzichi i cavolin, quanto de l' are
De' numi l' empio spogliator notturno.
Vegli una norma, che condegne adatti
Pene al fallir, nè chi di sferza è degno
Sia con aspro flagel da te percosso.
Mentr' io poi non inforso che saresti
Capace di punir con due spalmate
Chi degno fora di mazzuola, o scure.
E come no, quando a tuo senno agguagli
Il tagliaborse a l' assassin di strada;
Anzi minacci che la razza umana
Te re facendo, roteresti a tondo
La falce al sacrilegio, e al peccatuzzo?
Se 'l sapiente è tosto ricco; è tosto
Buon calzolaio; bello ei solo; ei re;
Perchè dunque bramar ciò, che possiedi? —
Non sai (egli risponde) quel, che il nostro
Padre Crisippo dica. Un sapiente
Che le scarpe e le suola da se stesso
Si lavorasse, mai non fuvvi: e pure
Il sapiente è calzolajo — E come?

qu'ils eussent trouvé des sons et des mots pour donner un nom aux choses et exprimer leurs sentiments. Ils commencèrent dès lors à renoncer aux combats, fortifièrent des villes, et instituèrent des lois contre le vol, le brigandage, l'adultère; car Hélène n'est pas la première femme qui ait excité de terribles guerres. Mais ils périrent de morts ignorées ceux qui, comme des bêtes féroces, s'enlevaient une maîtresse commune, massacrés par le plus fort, comme fait le taureau dans un troupeau. Si tu veux dérouler les époques et les annales du monde, tu avoueras nécessairement que la crainte de l'injustice inventa les lois.

La nature seule ne peut distinguer le juste de l'injuste comme elle sépare le bon du mauvais, et ce qu'il faut rechercher de ce qu'on doit éviter. Et tout l'art de raisonner ne persuadera pas que briser de jeunes choux dans le jardin d'autrui soit un délit égal à celui de dérober de nuit les objets consacrés aux dieux. Qu'on établisse donc une règle qui proportionne les peines aux fautes, et qu'on ne poursuive pas avec l'horrible fouet celui qui n'a mérité que des coups de lanière. Je ne crains pas en effet que tu frappes de la férule l'homme digne de châtiments plus sévères, puisque tu dis que le vol et le brigandage sont choses égales, et que si les hommes t'accordaient le pouvoir, tu trancherais, avec la même faulx, les grands et les petits délits.

Si le sage est riche, s'il est bon cordonnier, si seul il est beau, s'il est roi, pourquoi désirer ce que tu possèdes? Tu ne comprends pas, dis-tu, ce langage de notre maître Chrysippe: « Le sage ne fit jamais ni ses bottines ni ses sandales, et cependant le sage

---

Till words, to fix the wandering voice, were found,
And names impress'd a meaning upon sound:
And now they cease from war; their towns inclose
With formidable walls, and laws compose
To strike the thief, and highwayman with dread,
And vindicate the sacred marriage-bed.

For woman, long ere Helen's fatal charms,
Destructive woman! set the world in arms:
But the first heroes died unknown to fame,
Like beasts who ravish'd the uncertain dame;
When, as the stoutest bull commands the rest,
The weaker by the stronger was opprest.

Turn o'er the world's great annals, and you find,
That laws were first invented by mankind
To stop oppresion's rage; for though we learn,
By nature, good from evil to discern:
What we should wise pursue, or cautious fly:
Yet can she never, with a constant eye,
Of legal justice mark each nice extreme;
Nor can right reason prove the crime the same;
To rob a garden, or by fear unaw'd:
To steal, by night, the sacred things of God.

Then let the punishment be fairly weigh'd
Against the crime; nor let the wretch be flay'd
Who scarce deserv'd the lash.—I cannot fear,
That you shall prove to tenderly severe,
While you assert all vices are the same;
And threaten, that were yours the power supreme,
Robbers and thieves your equal rage should feel,
Uprooted by the same avenging steel.

Is not the wise a shoemaker profest,
Handsome and rich; of monarchy possest,
Why wish for what you have? Yet hold, my friend,
And better to the stoic's sense attend.
For though the wise nor shoes, nor slippers made,
Yet is the wise a shoemaker by trade;

Bis sie zuletzt, statt wilder Töne, Worte,
Und die Bezeichnung dessen was sie fühlten
Die Sprach' erfanden. Nun begannen sie
Vom Kriegen abzulassen, und in friedlicher
Gemeinschaft Städte zu befesten, und Gesetze
Zu geben, die dem Diebstahl und dem Ehbruch [wehrten.
Denn lange vor Helenen war — ein Weibchen
Der Gegenstand und Zunder wilder Fehden;
(Nur dass, sie zu besingen, kein Homer
Sich damals fand.) Sie fielen namenlos,
Die, wenn (nach anderer wilden Thiere Art)
Erhitzte Brunst sie wiehernd auf die erste
Die beste Sie, die ihnen aufstiesz, sprengte,
Der Stärkere, gleich dem Stier in einer Heerde,
Zu Boden stiesz. Zieht die Annalen nur
Der ersten Welt zu Rath', ihr werdet mir
Gestehen müssen, dass die Furcht vor Unrecht
Das Recht erfand. Wenn also die Natur allein
Uns nicht, so wie was gut und böse, was zu meiden,
Was zu begehren ist, so auch in jedem Falle
Das Recht vom Unrecht unterscheiden lehrt;
Und die subtilste Dialectic nie
Uns überzeugen wird, dass einen Kohlstrunk
In eines andern Garten abzubrechen
Und einen Tempel nächtlich auszurauben
Gleich grosze Sünden sind: so braucht es doch
Wohl einer Vorschrift, die auf jede Sünde
Nach Billigkeit gemessne Strafen setze;
Damit du den mit Geiszeln nicht zerfleischest
Der kaum der mildern Peitsche würdig war.
Denn dass du je die Ruthe statt des Beils
Ergreifest, ist von dir nicht zu besorgen,
Du, welcher Dieberey und Straszenmord
In Eine Reihe stellst, und grosz und klein
Mit gleicher Sense niederhiebest, wenn
Die Menschen dich regieren lassen wollten.
Wiewohl, was brauchtest du zu wünschen was du hast?
Denn, wenn der Weise, als ein solcher, reich,
Ein guter Schuster, und alleine schön ist,
Warum nicht auch ein König? — „ Wie ich sehe
„ (Erwiedert er) verstehst du schlecht was Vater
„ Chrysippus sagt: wenn gleich der Weise nie
„ Sich Stiefeln machte, noch die Schuhe sich
„Besohlte, ist der Weise doch ein Schuster. "

Ut, quamvis tacet Hermogenes, cantor tamen, atque
Optimus est modulator; ut Alfenus vafer, omni
Abjecto instrumento artis, clausaque taberna,
Tonsor erat; sapiens operis sic optimus omnis
Est opifex solus, sic rex. Velluut tibi barbam
Lascivi pueri, quos tu nisi fuste coerces,
Urgeris turba circum te stante, miserque
Rumperis, et latras, magnorum maxime regum.
Ne longum faciam: dum tu quadrante lavatum
Rex ibis, neque te quisquam stipator, ineptum
Præter Crispinum sectabitur, et mihi dulces
Ignoscent, si quid peccavero stultus, amici,
Inque vicem illorum patiar delicta libenter,
Privatusque magis vivam te rege beatus.

SATIRA IV.

Eupolis, atque Cratinus, Aristophanesque poetæ,
Atque alii, quorum comœdia prisca virorum est,
Si quis erat dignus describi, quod malus, aut fur,
Quod mœchus foret, aut sicarius, aut alioqui
Famosus, multa cum libertate notabant.
Hinc omnis pendet Lucilius, hosce secutus,
Mutatis tantum pedibus, numerisque; facetus,
Emunctæ naris, durus componere versus.
Nam fuit hoc vitiosus; in hora sæpe ducentos,
Ut magnum, versus dictabat, stans pede in uno.

No es esa de Crisipo la doctrina.
Que el sabio hace zapatos no se entienda,
Mas con ser sabio es zapatero y bueno;
Y á la manera que el sutil Alfeno
Es zapatero, aunque cerró su tienda,
Y aunque no sin cesar esté cantando,
Hermógenes es siempre un cantor blando,
El sabio en todas artes es maestro,
Y rey tambien en el dictamen nuestro. »
Muy bien, mas con corona y con reinado,
A tí, rey de los reyes elevado,
Atrevidos mozuelos
De las barbas arráncante los pelos,
Y si el garrote á huir no los obliga,
Cada cual te fatiga,
Con burlas y matracas,
Provocando tus gritos y alharacas.
En fin, mientras que rey, envilecido
Por un ochavo vayas á bañarte,
Del imbecil Crispin solo seguido;
Mientras de mis amigos por su parte
Las faltas disimule la indulgencia,
Y yo las suyas sufra con prudencia,
De mas feliz mi obscuridad blasona,
Que tú con tu quimérica corona.

SATIRA IV.

Eupolis, Aristófanes, Cratino
Y otros antiguos cómicos de nombre,
Al tropezar con hombre
Barragan, ó ratero, ó asesino,
O célebre por cosa semejante,
Al teatro sacábanle al instante.
Bien que empleando metro diferente,
Siguió Lucilio á aquella antigua gente,
Siempre agudo y chistoso,
Pero desaliñado en demasía,
Y este era el gran defecto que tenia.
En una hora, sin tomar reposo,
Versos dictaba hasta contar doscientos,
Y con esto creia hacer portentos;
Mas para que su escrito fuese bueno,
Habia que quitarle mucho cieno.

Com' Ermogene, il qual, benchè si taccia
Pure un cantore e un mastro di cappella
Ottimo è sempre; come Alfen l' astuto,
Che, gettati de l' arte gli strumenti,
E chiusa la bottega, era barbiere;

Così d' ogni opra operatore egregio;
Così soltanto il sapiente è re —
Ma i ragazzi ti pelano la barba,
Sì petulanti, che 'l bastone a tondo
Se non meni, ti accoppano, t' accerchiano,
Ti si affollano intorno; e tu meschino
E scoppi e latri, o tra' gran re grandissimo.

Per finirla, tu re, mentre ne andrai
Al bagno di un quattrin; nè cortigiano
Hai, chi ti segua alcun, fuorchè l' inetto
Crispino, a me perdoneran cortesi,
Se stolto qualche fallo avrò commesso,
Gli amici, ed io lor falli anco a vicenda
Sosterrò di buon grado, io, che privato
Più che tu re, vivrò vita beata.

SATIRA IV.

Eupoli, ed Aristofane, e Cratino,
E quanti fur poeti, de la prisca
Commedia autor, se meritava alcuno
Di malvagio, di adultero, di ladro,
O di sicario, o per qual altra sia
Cagion, taccia d' infame, senza il menomo
Ritegno tel bollavano su 'l fatto.

Tutto a questi s' attien; l' orme di questi
Calca Lucilio, i numeri ed il metro
Cangiando sol: faceto, giudizioso,
Duro nel verseggiar: suo vizio è questo.
Spesso, come un gran che, dugento versi
Egli in un' ora sovra un piè dettava.

est cordonnier. » Comment cela ? De même qu'Hermogène, alors qu'il se tait, n'en est pas moins un chanteur et un musicien excellent, de même que l'adroit Alfénus, après avoir déposé ses outils et fermé sa boutique, n'en est pas moins barbier; ainsi le sage est seul excellent ouvrier en tout genre, et voilà comme il est roi. De folâtres enfants t'arrachent la barbe, ô le plus grand des rois; si tu ne les contiens avec un bâton, leur foule t'environne, te presse, et tu te crèves à aboyer misérablement contre eux. Pour ne point faire un trop long discours, ô roi, tandis que pour un quart d'as tu vas au bain sans autre cortége que celui de l'inepte Crispinus, d'indulgents amis excuseront mes fautes; à mon tour je souffrirai volontiers leurs défauts, et, dans ma condition privée, je serai plus heureux que toi, tout roi que tu es.

SATIRE IV.

Eupolis, Aristophane, Cratinus, et les autres poètes dont l'ancienne comédie est l'ouvrage, flétrissaient avec une grande liberté quiconque avait mérité d'être montré sur la scène: un méchant, un voleur, un adultère, un assassin, tout homme décrié, quel qu'il fût. Lucile a fait de même; il a suivi ces écrivains sans autre changement que celui de la mesure et du rhythme des vers; il est enjoué, son goût est fin, mais sa versification est dure. Son défaut, qu'il prenait pour un grand mérite, c'était de dicter debout, sur un pied,

---

As, though Hermogenes may sing no more,
He knows the whole extent of music's power;

Alfenus, turned a lawyer in his pride,
His shop shut up, his razors thrown aside,
Was still a barber: so the wise alone
Is of all trades, though exercising none,
And reigns a monarch, though without a throne.

Great king of kings, unless you drive away
This pressing crowd, the boys in wanton play
Will pluck you by the beard, while you shall growl,
Wretch as thou art, and burst in spleen of soul:

In short, while in a farthing-bath you reign,
With only one poor life-guard in your train:

While the few friends, with whom I joy to live,
Fool as I am, my follies can forgive,
I will to them the same indulgence shew,
And bliss like mine thy kingship ne'er shall know.

SATIRE IV.

The comic poets, in its earliest age,
Who form'd the manners of the Grecian stage,
Was there a villain, who might justly claim
A better right of being dam'nd to fame,
Rake, cut-throat, thief, whatever was his crime,
They boldly stigmatiz'd the wretch in rhyme.

From their example whole Lucilius rose,
Though different measures, different verse he chose.

He railed with a gay and easy air,
But rude his numbers, and his style severe,
He weakly fancied it a glorious feat
His hundred lines extempore to repeat,

Wie so? — ,, Gerade wie Hermogenes
,, Auch wenn er schweigt ein groszer Sänger ist,
,, Und wie der pfiiffige Alfen, nach weg-
,, Geworfnem Bartzeug und geschlossner Bude noch
,, Barbier war: eben so ist auch allein
,, Der Weise Meister jeder Kunst, mithin
,, Auch König." — O gewiss! nur Schade, dass
Die Gassenjungen nichts von deinem Rechte
Zu wissen scheinen, wenn sie, ohne Scheu,
Auf offner Strasze dich beym Barte zupfen,
Und, wie du auch dich sträubst und um dich bellst,
Dich so zusammendrücken, dass du bersten möchtest,
Und, ihrer los zu werden, deine Majestät
Den Knotenstock zuletzt erheben muss.

Doch, lass uns enden. Du, Herr König, ohne Hof,
Und von dem Plaudermatz Crispin allein
Begleitet, geh und lass im nächsten Bade dich
Um einen Quadrans scheuern: ich will unterdessen
So oft ich was aus Thorheit fehle, wie bisher,
Auf meiner Freunde Nachsicht rechnen, wie
Auch sie hinwieder auf die meine zählen können;
Und hoffe besser mich als ein gemeiner Mann
Dabey zu steh'n, wie Du bey deinem Königreiche.

SATYRE IV.

Cratinus, Eupolis und Aristophanes
Nebst allen andern Dichtern von der alten
Komödie, nahmen sich die Freiheit, jeden,
Den böse Sitten oder Uebelthaten
Der Ahndung würdig machten, auf die Bühne
Zu stellen; und kein Taugenichts, kein Dieb,
Kein Ehebrecher und kein Mörder war
Vor ihrem Strafamt sicher. Dies Verdienst
Hat sich bey uns Lucilius gemacht,
Als der, die Versart ausgenommen, sich genau
An jene Muster hielt; ein Mann von Witz
End feiner Nase, nur ein harter Verseschmidt.
Der Fehler lag blosz darin, dass er oft
In einer Stund', und (falls es eine Wette
Gegolten hätt') auf Einem Beine stehend,
Zweyhundert Verse wegdictirte, und

Cum flueret lutulentus, erat quod tollere velles;
Garrulus, atque piger scribendi ferre laborem,
Scribendi recte; nam ut multum, nil moror. Ecce
Crispinus minimo me provocat: Accipe, si vis,
Accipe jam tabulas. Detur nobis locus, hora,
Custodes; videamus uter plus scribere possit.
Dî bene fecerunt, inopis me, quodque pusilli
Finxerunt animi, raro et perpauca loquentis.
At tu conclusas hircinis follibus auras,
Usque laborantes dum ferrum molliat ignis,
Ut mavis, imitare. Beatus Fannius, ultro
Delatis capsis, et imagine; cum mea nemo
Scripta legat, vulgo recitare timentis, ob hanc rem,

Quod sunt, quos genus hoc minime juvat, utpote plures
Culpari dignos. Quemvis media elige turba:
Aut ob avaritiam, aut misera ambitione laborat.
Hic nuptarum insanit amoribus, hic puerorum;
Hunc capit argenti splendor: stupet Albius ære:
Hic mutat merces surgente a sole, ad eum quo
Vespertina tepet regio. Quin per mala præceps
Fertur, uti pulvis collectus turbine, ne quid
Summa deperdat metuens, aut ampliet ut rem.
Omnes hi metuunt versus, odere poetas:
Fœnum habet in cornu; longe fuge; dummodo risum
Excutiat sibi, non hic cuiquam parcet amico;
Et quodcumque semel chartis illeverit, omnes

Era difuso, y siempre componiendo,
De escribir el trabajo le pesaba,
De escribir bien entiendo,
Pues á mucho ninguno le ganaba.
De esta facilidad hasta Crispino
Ufano se gloria,
Y á componer tambien me desafia:
« Tomemos papel, dice, señalemos
Hora, sitio y testigos, y veremos
Quien á quien aventaja en este alarde. »
Mas yo que tengo ingenio muy pequeño,
Y hablo de tarde en tarde,
Le digo: « Tú eres dueño
De hacer de fuelle, sin cesar soplando
Hasta que el hierro váyase ablandando. »
Feliz Fannio se cree
Por haber presentado
Su retrato y sus obras al Senado;
Las mias nadie lee,
Y yo á muy pocos recitarlas gusto,
Porque agrada á muy pocos su lectura,
Pues cada cual ve en ellas su censura.
De entre mil saca un hombre á cualquier hora,
Y ambicion ó avaricia le devora.
A las matronas uno ama furioso,
A otro cautiva el rapazuelo hermoso;
A este del oro la aficion aqueja;
A aquel deslumbra una alhajuela vieja.
De peligro en peligro revolando,
Cual el polvo en el raudo remolino,
Trafica el otro en afanar contino,
Porque en aumento su fortuna vaya,
De donde se hunde el sol adonde raya.
Todos estos la sátira aborrecen,
Y al que la escribe temen y escarnecen.
« Que embiste, dicen, huye á ese enemigo;
Solo piensa en reir, y para ello
Jamas perdona á su mejor amigo;

Limaccioso scorrendo, in lui ben era
Di quel, che avresti sceverar voluto.
Garrulo, e de lo scrivere a la dura
Fatica pigro; de lo scriver bene,
Chè de l' insaccar borra, io non fo caso.
Ecco Crispin; cento contr' un, mi sfida —
Prendi, s' hai cor, le tavolette prendi;
Ci si dieno i custodi, il tempo, il luogo,
E chi la faccia a scriver più fra noi,
Proviamo un po' — Sien benedetti i numi,
Che mi foggiar meschino e pusillanimo
Il cor; pigra e lentissima la lingua!
Tu poi ben a tua voglia imita l' aure
Chiuse in otre caprina, infaticabili,
Sin ceda il ferro sua durezza al fuoco.
Oh beato quel Fannio, che le casse
Trasportò de' suoi libri, e 'l suo ritratto,
Non pregato da alcun! Di me, che tremo
Di recitare in pubblico, niuno
Legge gli scritti, e n' è cagion che a molti
Questa sorta di cardo è dolorosa,
Perc' han taccata di mal pel la coda.
A catafascio da la folla estrai
Chi più ti piaccia; o d' avarizia ei pecca,
O d' inquieta ambizione: Impazza
Uno per donne maritate, un altro
Per zanzeri: al fulgor questi s' abbaglia
De l' argento moderno: al bronzo antico
Albio s' incanta. Donde nasce il sole
Sin dove tepe occidental contrada,
Mercanteggia quest' altro, anzi qual polve,
Da vorticoso turbine ravvolta,
Di rischio in rischio rapido trasvola,
Perchè de l' ammassato oro a l' acervo
Nulla pavido scemi, anzi l' accresca.
Temono i versi, abborrono i poeti
Costoro tutti — Ei porta il fien su 'l corno;

deux cents vers en une heure. Dans le cours de ce torrent se trouvait cependant quelque chose que vous eussiez voulu recueillir. La paresse de cet auteur verbeux s'effrayait de la peine qu'il en coûte pour bien écrire, car pour écrire beaucoup, je n'en dis rien. Voici Crispinus qui me provoque :

Prends, si tu le veux, dit-il, prends sur-le-champ des tablettes, qu'on nous assigne le lieu, l'heure, des surveillants, et voyons qui de nous peut écrire davantage. Les dieux ont bien agi lorsqu'ils me firent d'un esprit stérile et parlant rarement et peu ; pour toi, tu aimes mieux imiter les vents enfermés dans la peau de bouc, et toujours en travail jusqu'à ce que la flamme ait amolli le fer. Heureux Fannius, qui a vu porter sans opposition son portrait et ses tablettes dans le temple d'Apollon, tandis que personne ne lit mes écrits que je crains de réciter en public, par la raison que peu de gens goûtent la satire, parce qu'il en est beaucoup qui ont mérité le blâme. Prenez dans la foule un homme quel qu'il soit, il est tourmenté ou par l'avarice ou par une misérable ambition ; tel brûle d'un amour insensé pour des femmes mariées, tel pour des jeunes garçons ; l'éclat de l'argent séduit celui-ci, un bronze met Albius en extase ; cet autre échange ses marchandises depuis les régions où le soleil se lève jusqu'à celles qu'il échauffe à peine à son déclin ; ce n'est point tout, il se précipite à travers mille maux, comme la poussière emportée par un tourbillon, pour grossir sa fortune ou dans la crainte de perdre quelque chose de son capital. Tous ces gens redoutent les vers et haïssent les poëtes. — Il a du foin dans les cornes, fuyez au loin. Pour exciter le rire, il n'est pas d'ami qu'il épargne, et quel que soit l'écrit dont il a une fois barbouillé ses tablettes,

---

And as his verses like a torrent roll,
The stream is muddy and his waters foul.
He prattled rhymes ; but lazy and unfit
For writing well ; for much, I own, he writ.
Crispinus thus my littleness defies ;
Here make the smallest bet, the boaster cries.

,, Pen, ink, and paper—name your place and time :
Then try, friend Flaccus, who can fastest rhyme. "
Thank heaven, that form'd me of an humbler kind ;
No wit, nor yet to prattling much inclin'd,
While thou shalt imitate the winds, that blow
From lungs of leather, 'till the metal flow.

Thrice happy Fannius, of his own free grace,
Who in Apollo's temple hangs his face,
And gilds his works to view ; while I with fear
Repeat my verses to the public ear ;
Because by few such works as mine are read,
Conscious of meriting the lash they dread.
Take me a man, at venture, from the crowd,
And he's ambitious, covetous, or proud.

One burns to madness for the wedded dame ;
Unnatural lusts another's breast inflame.
O'er gold's fair lustre, one with rapture sighs ;
For bronze antiques the stupid Albius dies,
The venturous merchant, from the rising day
To regions warm'd beneath the setting ray,
Like dust, collected by a whirlwind, flies
To save his pelf, or bid the mass arise.

All these dread poets, and their rhymes detest—
,, Yonder he drives—avoid that furious beast ;
If he may have his jest, he never cares
At whose expense ; nor friend nor patron spares ;

Auf diese Fertigkeit, als etwas groszes, viel
Zu gut sich that. Kein Wunder, wenn's ihm dann
So trübe floss, und seinen Versen immer
Was abzuwischen ist ! Der gute Mann
War etwas schwatzhaft, und zu arbeitscheu
Zum schreiben ; gut zu schreiben, meyn' ich ; denn
Dass er viel schreibt, streit' ich ihm nicht ab.
Crispinus fodert mich heraus,
,, Nimm, sagt er, wenn du willst, ein Buch Papier,
Ich auch, man geb' uns Ort und Stunde auf,
Und Wächter, und es wird sich zeigen, wer
Am meisten von uns beyden schreiben kann. "
Dank sey den guten Göttern, dass sie mich
So arm und klein an Geist gemacht, um selten
Und wenig nur zu reden. Du, Crispin,
Magst, wenn dir wohl dabey ist, immerhin
Den Blasebälgen gleichen, die den Wind,
Wovon sie schwellen, von sich keuchen, bis
Das spröde Eisen in der Glut erweicht.
Wie glücklich Fannius ist, sein Bild und seine Werke
Zu ganzen Schränken voll, mit öffentlichem Beyfall
In Roms Museum aufgestellt zu sehen !
Mir freylich wirds so gut nicht werden, denn
Wer lieset was ich schreibe? da mir's selbst
An Muth es vorzulesen fehlt ; wohl wissend,
Dass diese Art von Schriften manchen gar
Nicht wohl behagt, indem die Meisten eben
Die Tadelhaften sind. Greift, wo das Volk
Ein wenig dichte steht, den ersten besten
Heraus — er ist an Habsucht oder Ehrgeiz krank ;
Den machen Weiber, Jenen Ganymede
Zum Gecken, diesen reizt der Glanz des neuen Silbers,
Vor altem Erz steht Albius auszer sich.
Ein andrer der im Osten Waaren hohlt,
Sie mit Gewinn in Westen umzusetzen,
Stürzt sich, Hals über Kopf, aus bloszer Furcht
Sein Haufen möchte schwinden, oder aus Begier
Ihn zu vermehren, in die gröszten Uebel.
Natürlich fürchten diese wackern Leute
Vor Versen sich, und hassen den Poeten.
,, Weicht ihm von weitem aus ! Seht ihr denn nicht
Das Heu um seine Hörner ? Weicht ihm aus !
Es ist ein Mensch, der, um sich nur die Haut
Recht voll zu lachen, keines Freundes schont,
Und dem's, sobald er etwas aufs Papier

Gestiet a furno redeuntes scire, lacuque,
Et pueros, et anus. Agedum, pauca accipe contra.
Primum ego me illorum, dederim quibus esse poetis,
Excerpam numero; neque enim concludere versum
Dixeris esse satis; neque, si quis scribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc esse poetam.
Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.
Idcirco quidam, comœdia, necne, poema
Esset, quæsivere; quod acer spiritus, ac vis,
Nec verbis, nec rebus inest; nisi quod pede certo
Differt sermoni, sermo merus. At pater ardens
Sævit, quod meretrice nepos insanus amica
Filius, uxorem grandi cum dote recuset,
Ebrius, et, magnum quod dedecus, ambulat ante
Noctem cum facibus. Numquid Pomponius istis
Audiret leviora, pater si viveret? ergo
Non satis est puris versum perscribere verbis;
Quem si dissolvas, quivis stomachetur eodem,
Quo personatus, pacto pater. His, ego quæ nunc,
Olim quæ scripsit Lucilius, eripias si
Tempora certa, modosque, et quod prius ordine verbum [est,
Posterius facias, præponens ultima primis;
Non, ut si solvas: « Postquam discordia tetra
« Belli ferratos postes, portasque refregit »;
Invenias etiam disjecti membra poetæ.

Y cuando lo que ha escrito
No tiene á quien leello,
Lo hace á una vieja ó joven inocente,
Al volverse del horno ó de la fuente. »
Contra eso una palabra oiga el que quiera,
Primeramente niego me competa
El titulo glorioso de poeta;
Niego que este se adquiera
Con ajustar un verso á la medida,
O escribir una cosa parecida,
Como lo son mis versos, á la prosa.
Solo merece nota tan honrosa
Aquel mortal que ingenio peregrino
Y estro mas que divino
Une con expresion noble y grandiosa.
Por esta causa la cuestion se agita
De si es una comedia ó no poema,
Ya que en el estilo ni en el tema
Elevacion ni vehemencia admita;
Si bien apesarado
Un padre á su hijo alguna vez denuesta,
Al ver que una ramera
Prefiere á una muger rica y houesta,
Y se infama, beodo
Corriendo el pueblo todo
Con mil hachones antes que el sol muera.
Mas si su padre à respirar volviera,
¿Hablaria á Pomponio de otro modo?
No es suficiente pues el hacer versos
Muy castizos y tersos,
Si á prosa reducidos, no mas queda
Que lo que un padre airado decir pueda.
Si el número á mis sátiras tú quitas,
O á las que el buen Lucilio dejó escritas,
Si las postreras voces antepones,
Y las primeras al remate pones,
No ya en los versos cuando aquesto hicieres,
Fragmentos de poeta hallar esperes,
Pero sí encontraráslos ciertamente,
Por mas que despedaces lo siguiente:
« Despues que de la guerra
Quebrantó la Discordia fulminante
Las puertas de diamante. »
Mas dejando indagar para otro dia
Si en suma la comedia es poesía,
Veamos hoy si injusto al fin confiesas
El odio que á la sátira profesas.

Guarda, guarda. Ne strappi una risata
Non la perdona al suo più caro amico.
Nè pace ha mai, se quel, che sulla carta
Una volta sgorbiò, non sappian quanti
De la fontana tornano, e dal forno,
Sien fanciulli, sien vecchie — Or alto un poco;
La mia risposta in brevi detti ascolta.

Pria negherò ch' io del bel numer' uno
Sia fra color, cui chiamerei poeti:
Nè l' accozzar qualche tapino verso
Dirai che basti; nè talun se in prosa
Verseggi al par di me, fia che tuo voto
Ottenga di poeta. Ad uom, che ingegno,
Che diva mente, e d' alto suon loquela
Sortì, darai di sì bel nome onore.

Quindi taluni chiesero, se dirsi
La commedia dovea poema anch' essa:
Quando non estro, nè vigor febeo
Le sue frasi rinfiamma, e' suoi concetti;
Se non che il metro dal sermon comune
Il comico sermon fa che si scerna —
Pur contra 'l figlio libertin, che insano
Per meretrice, ben dotata moglie
Ricusa, ed ebro (alta vergogna!) scorre
Le vie, pria d' annottar, tra accese faci,
Voci aspre intuona d' ardent' ira il padre —

Ma rimbrotti Pomponio udria men gravi,
Se vivo fosse il genitor? Non basta
Dunque l'ordir di pure frasi il verso,
Se sciolto, trovi poi ch' ogni uom chiunque
Pari voci userebbe a sfogar l' ira,
Come un padre da scena. Il tempo e 'l metro
Se tu ne turbi; onde qual voce il luogo
Primier tenea, scenda a l' estremo, e al primo
S' ergan quelle da sezzo; ecco i sermoni,
Ch' ora io scrivo, che un di Lucilio scrisse.

Ma così non avvien quando tu sciogli:
« Poichè le porte di Bellona infranse
« Tetra Discordia, e le ferrate imposte. »

il s'empressera de le communiquer à tous les enfants et aux vieilles qui reviennent, soit du four, soit du lavoir. Or, maintenant acceptez quelques mots de réponse : d'abord je m'excepte du nombre de ceux à qui j'accorde le titre de poète ; car, à mon avis, ce n'est pas assez pour le mériter que de renfermer un vers dans sa mesure et d'écrire comme je fais dans un style voisin de celui de la conversation. Honorez de ce nom l'homme à qui a été donné le génie, une plus divine intelligence, et une bouche de laquelle sortiront des accents sublimes. Aussi a-t-on demandé si la comédie était ou non un poème ; car sans force et sans vive inspiration dans les expressions et dans les choses, son simple langage ne diffère de la conversation que par le rhythme.

Mais un père en courroux tonne contre un fils libertin, qui, épris d'un fol amour pour la courtisane sa maîtresse, refuse une épouse richement dotée, et qui, par un dernier excès d'impudence, se promène ivre avant la nuit avec des flambeaux.

Est-ce que Pomponius entendrait de moindres reproches si son père vivait? Ce n'est donc pas assez d'écrire des vers en termes purs et tels que si vous en decomposez l'ordre, tout autre père que le personnage de la comédie puisse exhaler sa colère dans le même langage. Ote aux vers que j'écris maintenant, et à ceux qu'écrivit autrefois Lucilius, certains temps et la mesure voulue, intervertis l'ordre en plaçant au commencement les mots qui sont les derniers, tu ne retrouveras pas même les membres épars du poète, comme si tu décomposais ceux-ci : « Après que la discorde cruelle eût brisé les portes et les barrières de fer du temple de la guerre ».

And if he once th' ill-natur'd paper stain,
He joys to hear the crowd repeat the strain."
Now hear this short defence. For my own part,
I claim no portion of the poet's art.
'Tis not enough to close the flowing line,
And in ten syllables your sense confine,
Or write in mere prosaic rhymes like me,
That can deserve the name of poetry.

Is there a man, whom real genius fires,
Whom the diviner soul of verse inspires;
Who talks true greatness; let him boldly claim
The sacred honours of a poet's name.
Some doubt, if comedy be justly thought
A real poem, since it may be wrought
In style and subject without fire of force,
And, bate the numbers, is but mere discourse.

For though we see the father high enrag'd,
By a kept mistress when his son's engag'd,
Nor takes the portion'd maid, but deep in drink,
Reels in fair day-light (shameful) with his link;
Yet could Pomponius from his father hear,
Were he alive, a lecture less severe?

'Tis not enough your language to refine,
When, if you break the measures of the line,
In common life an angry father's rage
Is but the same as Demea's on the stage.

Take from Lucilius' writings, or from mine,
The cadences, and measures of the line,
Then change their order, and the words transpose,
No more the scatter'd poet's limbs it shews;
Not so—When hideous discord bursts the bars,
And iron gates, to pour forth all her wars.

Gekleckt, nicht wohl ist, bis es alle Knechte
Und alten Weiber wissen, die vom Becker und
Vom Teiche kommen." — Höret nun, was ich
Mit wenigem hierauf zu sagen habe.
Vor allen Dingen nehm' ich aus dem Häufchen,
Dem ich den Dichternamen zugestehen möchte,
Mich selber aus. Dazu gehört schon mehr
Als einen runden Vers zu drehen wissen;
Und, wer, wie ich, in einer Sprache, die
So nah an die gemeine angrenzt, schreibt,
Ist darum lange noch kein Dichter. Dem,
Der Dichtergeist, der eine mit den Göttern
Verwandte Seele hat, und dessen Mund
Erhabene Gedanken und Gefühle
In mächt'gen Tönen ausströmt, dem allein
Gebührt die Ehre dieses schönen Namens.
Man hat daher die Frage aufgeworfen,
Ob die Komödie ein Gedicht zu nennen sey,
Da ihr's sowohl in Sachen als in Worten
An Schwung und Feuer fehlt, und ihre Sprache
Von der gemeinen nur durchs Sylbenmasz
Sich unterscheidet. Aber glüht und stürmt
Der Vater nicht im Lustspiel, wenn er seinem
Heillosen Sohn den Text liest, der, aus toller Liebe
Zu einer feilen Dirne, eine Braut
Mit groszem Mahlschatz sinnlos ausschlägt, oder
In trunknem Muth, mit Fackeln (pfuy der Schande!)
Bey hellem Tage durch die Straszen zieht."
Gut! würde, meynt ihr, wohl Pomponius
Aus seines Vaters Munde, falls er noch
Bey Leben wäre, schwäch're Dinge hören?
Es ist demnach nicht allerdings genug
In Versen, wo die Sprache nie die Grenzen
Der Prose überschreitet, so zu schelten,
Dass, wie das Metrum aufgelöset wird,
Ein jeder andrer Vater eben so
Wie der verlarvte schnaubte. Nehmet dem
Was ich so eben schreibe, oder was Lucil
Vor mir geschrieben, Rhythmus und Mensur,
Und stellt was nun das letzte ist, voran,
Was bleibt uns dichterisches? Thut dasselbe,
Wenn Ennius singt: ,, Die schwarze Zwietracht hatte
Des Krieges Eisenthore aufgesprengt," [kaum
Ihr werdet auch in den zerstückten Gliedern
Den Dichter wieder finden. Im Vorbeygehn dies!

Hactenus hæc : alias, justum sit, necne, poema.
Nunc illud tantum quæram, meritone tibi sit
Suspectum genus hoc scribendi. Sulcius acer
Ambulat, et Caprius, rauci male, cumque libellis,
Magnus uterque timor latronibus. At bene si quis,
Et puris vivat manibus, contemnat utrumque.
Ut sis tu similis Cælî, Byrrhique latronum,
Non ego sum Caprî, neque Sulcî. Cur metuas me?
Nulla taberna meos habeat, neque pila libellos,
Queis manus insudet vulgi, Hermogenisque Tigellî.
Nec recitem cuiquam, nisi amicis, idque coactus,
Non ubivis, coramve quibuslibet. In medio qui
Scripta foro recitent, sunt multi, quique lavantes.
Suave locus voci resonat conclusus. Inanes
Hoc juvat, haud illud quærentes, num sine sensu,
Tempore num faciant alieno. Lædere gaudes,
Inquis, et hoc studio pravus facis. Unde petitum
Hoc in me jacis? est auctor quis denique eorum,
Vixi cum quibus? absentem qui rodit amicum;
Qui non defendit alio culpante; solutos
Qui captat risus hominum, famamque dicacis;
Fingere qui non visa potest; commissa tacere
Qui nequit; hic niger est; hunc tu, Romane, caveto.
Sæpe tribus lectis videas cœnare quaternos;
E quibus unus avet quavis aspergere cunctos,
Præter eum qui præbet aquam: post, hunc quoque potus,

Apenas con sus tablas Sulcio asoma,
O Caprio, de gritar enronquecido,
No hay ladron que no tiemble en toda Roma;
Pero aquel que jamas tocó á lo ageno,
De ambos á dos se burla muy sereno.
Asi, no siendo yo Sulcio ni Caprio,
¿Por qué, di, me temieras,
Aun cuando mas ladron que Birro fueras,
O mas que el mismo Celio?
En venta nada está de cuanto he escrito,
Ni Hermógenes Tigelio
Ni otro ninguno lo ha manoseado;
Y si yo algo recito,
No es á un cualquiera, ni en cualquiera parte,
Sino á amigos, y aun eso, coartado.
En la plaza importuno
Este sus obras lee, otro en el baño,
Porque mejor alli la voz resuena,
Sin reparar ninguno
Si el sitio es propio ó la ocasion es buena.
Dices que en murmurar yo me recreo,
Y que versos apaño
Solo por contentar este deseo.
Mas ¿de dónde lo sabes? ¿lo has oido
De alguno con quien haya yo vivido?
Quien de un amigo ausente vil murmura,
El que no le defiende
Si algun otro le ofende,
El que á su costa hacer reir procura,
Y asi ganar de agudo fama intenta,
El que lo que no vió finge ó inventa;
Quien violó el respeto
Del ageno secreto,
A ese la nota de malvado alcance,
De ese se debe huir á todo trance.
Tal vez en una cena
De convidados ves una docena,
Y entre ellos uno suele haber ladino,
Que está siempre á los otros mordiscando,
Al dueño de la casa esceptuando;
Y aun á este, cuando el vino
Los secretos del pecho al labio asoma,

Disciolti ancor ti mostreranno i brani
Del dimembrato vate; e sin qui basti:
Se sia poema, o no, vedrassi altrove.

Sol ora indagherò, questa manièra
Di scriver se a ragion ti sia sospetta.
Sulcio e Caprio feroci, scalmanati,
Co' libelli a la man sen vanno intorno
Spavento entrambi altissimo de' ladri.

Ma chi ben vive, e con pulite mani,
D'entrambi riderà. Che se tu sei
Ladro a Celio simil, simile a Birro,
Sulcio o Caprio io non son: perchè mi temi?
Giugni che nè bottega, nè colonna
Ha miei libretti, cui la man del volgo,
E di Ermogen Tigellio umida insozzi.

Tranne gli amici, e ciò contra mia voglia,
Non recito a chiunque; non dinanzi
A chi si sia, nè ovunque sia. Del foro
Nel bel mezzo, e nel bagno (in chiuso luogo
S' ode più grata risonar la voce)
Recitan molti i loro scritti. È caro
Questo a le zucche a vento, che non badano
Se a contrasenso sia, se a contrattempo
Quel, che si fanno — Nè a te già dispiace
(Mi rinfacci) il grattar la tigna altrui;
E a bello studio malignetto il fai —
Questo stral; che mi avventi, onde il traesti?
Di quanti meco usàr; chi n' è l' autore?

Chi l' amico lontan morde a le spalle;
Chi nol difende, s' altri il morda; al vanto
Di buffon, di maledico chi agogna;
Chi inventando può dir visto il non visto;
Chi l' affidato arcan tacer non puote,
Nero ha il core, o Roman; di lui ti guarda.

In ciascun de' tre letti al desco intorno
Spesso quattro a cenar vedi giacersi,
Tra' quali un v' è, c' ama trafigger tutti,

Mais c'est assez, j'examinerai une autre fois si la comédie est un poëme ou non : voyons seulement aujourd'hui si ce genre d'écrire mérite à juste titre vos préventions : Sulcius et Caprius, ardents délateurs, rôdent avec leurs listes et leur voix enrouée ; l'un et l'autre inspirent une grande terreur aux voleurs, mais celui qui vit bien et dont les mains sont pures les méprise tous deux. Que tu sois semblable aux brigands Calius et Byrrhus, je ne suis, moi, ni un Caprius ni un Sulcius. Pourquoi me craindrais-tu ? mes livres ne sont étalés dans aucune boutique et sur aucun pilier pour y fatiguer les mains du public ou de Tigellius Hermogène ; je ne les lis à personne, excepté à mes amis, encore faut-il que j'y sois contraint ; je ne le fais ni partout, ni devant toute personne. Beaucoup de gens récitent leurs écrits au milieu du forum, ou même aux bains. La voix résonne agréablement dans un lieu fermé ; cela flatte les esprits vains qui ne s'inquiètent pas si le moment est bien choisi et si leur conduite est raisonnable. — Tu te plais à blesser, dis-tu, et un penchant malin t'y porte. — D'où vient le trait que tu me lances ? l'une des personnes avec lesquelles je vis te l'a-t-elle fourni ? Celui-là est dangereux, Romains, celui-là doit être évité, qui déchire un ami absent, qui ne le défend pas lorsqu'un autre l'accuse ; qui cherche à provoquer des rires immodérés et la réputation de railleur ; qui peut imaginer ce qu'il n'a point vu et ne sait pas taire un secret commis à sa foi.

Souvent aussi les convives, placés au nombre de quatre sur chacun des trois côtés du triclinium, tu en vois un qui se plaît à inonder de brocards tous ses voisins, excepté celui qui donne le repas ; encore cesse-t-il d'épargner son hôte lorsqu'il a bu, et dès que

---

Of this enough ; hereafter we shall shew,
Whether 'tis real poetry, or no.
Let me now ask, if satire should appear,
With reason, such an object of your fear.

Sulcius, and Caprius, fierces of their trade,
Hoarse with the virulence, with which they plead,
When through the streets they stalk with libels arm'd ;
Mark ! how the thieves, and robbers are alarm'd ;
But yet the man of honest hands and pure
May scorn them both, in innocence secure :
Or though like Cælius you a villain be,
I'm no informer. Whence your fears of me ?
With shops, and stationers I never deal ;
No rubric pillar sets my works to sale,
O'er which the hands of vulgar readers sweat,
Or whose soft strains Tigellius can repeat.

Even by my friends compell'd I read my lays,
Nor every place, nor every audience please.
Full many bards the public forum choose
Where to recite the labours of their muse,
Or vaulted baths, that best preserve the sound
While sweetly floats the voice in echoes round.

The coxcombs never think at whose expense
They thus indulge the dear impertinence.
,, But you in libels, mischievous, delight,
And never, but in spleen of genius, write. "

Is there, with whom I live, who know my heart,
Who taught you how to aim this venom'd dart?
He, who malignant wounds an absent friend,
Or fears, when others censure, to defend,
Fond the loud laugh with babbling voice to raise,
Forges the lie, the trusted truth betrays ;
In his dark bosom guilt's black demons lie,
His baleful converse, cautious Roman, fly.

We often see, among a crowd of guests,
Who scatters round his cold, insipid jests,
And only spares his host, until the bowl
With honest freedom opes his inmost soul ;

Ob diese Art von Schriften Poesie
Zu nennen sey, ein andermal ! Jetzt soll
Nur noch die Frage seyn, geneigter Leser,
Ob sie mit Grunde dir verdächtig sey.
Dort kommen gleich mit Klaglibellen in der Hand,
Erhitzt uud heischer, Sulcius und Caprius
Gelaufen, aller Straszenräuber Schrecken !
Wer aber reine Hände hat, bekümmert
Sich wenig um den einen und den andern.
Wenn du nun auch den Räubern Cölius
Und Birrus noch so ähnlich wärst, und ich
Bin weder Caprius noch Sulcius,
Was brauchst du mich zu fürchten ? Meine Schriften
In keiner Bude, sind an keinem Pfeiler [liegen
Den schmutz'gen Fingern aller Pflastertreter
Und des Tigellius Nase Preis gegeben.
Auch les' ich niemals vor, als meinen Freunden,
(Und da nur weil ich muss) nicht überall
Noch jedermann. Es gibt ja derer g'nug
Die ihre Werke mitten auf dem Markte,
Ja gar im Bade lesen. Ein verschlossner Ort
Hallt einem seine Stimme, sagen sie,
So angenehm zurück. Ein feiner Zeitvertreib
Für Müssiggänger, deren kleinster Kummer ist
Zur Unzeit was zu thun und ohne Sinn.
Und du, so hör' ich sagen, machst dir eine Lust
Und ein Geschäfte draus, aus bösem Willen
Den Leuten weh zu thun ! — Wo nimmst du das ?
Hat etwa deren einer dir's vertraut
Mit denen ich gelebt ? Den Mann, der hinterm Rücken
Des Freundes Ruhm benagt, ihm gegen fremden Tadel
Das Wort nicht redet, der ein loser Vogel
Zu heiszen und, sobald sein Mund sich öffnet.
Ein berstend Lachen zu erregen stolz ist,
Von Dingen, die er selbst erdichtet, sich
Zum Augenzeugen macht, und das Vertraute nicht
Verschweigen kann, — den nenn' ich schwarz, vor dem
Vor dem, ihr Römer, seyd auf eurer Huth !
Wie häufig sieht man, dass von zwölfen, die
Um einen Tisch drey Kanapeen füllen,
Ein jeder alle andern zu bespritzen sucht,
Nur dessen schonend der das Wasser hergibt ;
Und bald auch dessen nicht, wenn erst der Freund

Condita cum verax aperit præcordia Liber.
Hic tibi comis, et urbanus, liberque videtur
Infesto nigris. Ego, si risi quod ineptus
« Pastillos Rufillus olet, Gorgonius hircum »,
Lividus et mordax videor tibi? mentio si qua
De Capitolini furtis injecta Petilli
Te coram fuerit, defendas, ut tuus est mos.
Me Capitolinus convictore usus amicoque,
A puero est, causaque mea permulta rogatus
Fecit, et incolumis lætor quod vivit in urbe;
Sed tamen admiror quo pacto judicium illud
Fugerit. Hic nigræ succus loliginis; hæc est
Ærugo mera; quod vitium procul abfore chartis,
Atque animo prius, ut si quid promittere de me
Possum aliud, vere promitto. Liberius si
Dixero quid, si forte jocosius, hoc mihi juris
Cum venia dabis. Insuevit pater optimus hoc me,
Ut fugerem, exemplis vitiorum quæque notando.
Cum me hortaretur, parce, frugaliter, atque
Viverem uti contentus eo quod mi ipse parasset:
Nonne vides, Albî ut male vivat filius? utque
Barrus inops? magnum documentum, ne patriam rem
Perdere quis velit. A turpi meretricis amore
Cum deterreret: Sectani dissimilis sis.
Ne sequerer mœchas, concessa cum Venere uti
Possem: Deprensi non bella est fama Treboni,

Tambien pellizca enmedio de la broma.
Tu, la murmuracion aborreciendo,
A aquel llamas urbano, franco, fino,
Y á mi porque riendo
Dije que iban oliendo
Rufilo á almizcle, Gorgono á chotuno,
Me llamas envidioso é importuno.
Si estafas de Petilio alguno cuenta,
Por defenderle tu amistad rebienta.
« ¡ Ah! Petilio es mi amigo,
Educóse conmigo,
Nunca en mi obsequio perdonó fatiga,
Y celebro que nadie le persiga:
Mas que no basto á comprender confieso
Cómo pudo salir de aquel proceso. »
Esto si que es en suma
A manos llenas derramar venenos;
Esto lo que jamas se vió en mi pluma,
Y en mi corazon limpio mucho menos,
Y lo que, si á jurar yo me aventuro,
Que nunca se verá prometo y juro.
Si pues libre ó festivo hablo de un hecho,
Debes dejarme usar de este derecho.
Asi con los ejemplos que notaba,
Mi padre á huir los vicios me exhortaba.
Si inclinarme queria
A vivir sobriamente,
Con su caudal contento:
« ¿ No miras pereciendo, me decia,
De Albio al hijo y al pobre y triste Baro?
¡ Precioso documento
Para que no se estienda
El que lo observe, á disipar su hacienda! »
Si preservarme del amor insano
Pretendia tal vez de vil ramera,
Me citaba el ejemplo de Escetano.
Porque tras las matronas no corriera,
Decia: « De Trebonio
Mira el honor perdido,
Porque fue en adulterio sorprendido.
Espliquete algun sabio
Por qué es buena una accion, ó por qué es mala;

Qual può, lui salvo, che 'l convito appresta.
Inciuscherato poi, quando 'l sincero
Bacco del core i nascondigli schiude;
Ne accatasta anco quello. E pur gentile
E schietto e urbano a te, de' maldicenti
Acre rampognator sembra costui:
Io poi, se diedi il giambo al vanerello
Profumato Rufillo, e al capr' olente
Gorgonio, sembro a te vipera e cane.
Se di Petil Capitolino i furti
In tua presenza rammentare avvenga
Ecco, giusto il tuo stil, come il difendi:
M' ebbe Capitolin da' miei prim' anni
Amico e commensal: per amor mio,
Pregato, egli adoprò cose ben molte;
Che sano e salvo or se la goda in Roma,
Mi fa piacer; ma che da quel giudizio
Se l' abbia scapolata, io ne stupisco.
Qui l' altro succo de la seppia, il pretto
Verderame qui ascondesi: ma questo
Vizio da le mie carte, e più dal core
Starsi lontan, ne do sì certa fede,
Come dar ne potrei di cosa al mondo.
Se troppa libertà, se troppa frizzo
Sopra un bel che scorso mi sia talora;
Dar men dovrai con buona pace il dritto.
De l' ottimo mio padre, ecco il contegno,
Già meco usato, d' ogni vizio al vivo
Offrendomi l' esempio onde 'l fuggissi.
Quand' egli al viver parco ed assegnato
Esortavami, e sol contento a quello
Che apprestato mi avesse — Il figlio d' Albio
Non vedi tu come a disagio ei viva?
A qual miseria Barro è omai ridotto?
Gran documento, onde i paterni beni
Non mandi alcun pel buco de l' acquaio! —
Se da l' amor d' una baldracca infame
Atterirmi intendea — Deh che non vogli
Somigliarti a Settan! — Dietro a le adultere
Per non farmi perir, mentre permessi
Venere offriva a me piacer tranquilli —
Del sorpreso Trebonio, ei mi dicea,

le véridique Bacchus ouvre le fond des cœurs. Toi, l'ennemi des méchants, tu trouves cet homme civil, affable, plein de franchise, et je te parais noir et caustique si j'ai dit : « L'inepte Rufillus sent les parfums, et Gorgonius le bouc. » Qu'on vienne à parler devant toi de Pétilius Capitolinus et de ses vols, tu le défends, selon ta coutume : Depuis mon enfance, dis-tu, Capitolinus est mon commensal et mon ami ; il a fait beaucoup de choses à ma prière et dans mon intérêt, et je me réjouis de ce qu'il vit sain et sauf à Rome. Mais cependant j'admire par quel moyen il a évité son jugement. Tel est le venin de la plus noire médisance, telle est la rouille dans toute sa pureté. Je promets vraiment de tenir ce défaut loin de mes écrits, et, avant tout, loin de mon cœur, et je prends cet engagement, si je puis promettre quelque chose de moi-même.

Ai-je par hasard dit quelqne chose avec trop de liberté et de gaîté ? j'aurai le droit de compter sur ton indulgence. Un excellent père m'accoutuma à fuir le vice en me le signalant par des exemples. Lorsqu'il m'exhortait à vivre avec économie et frugalité, et content du bien qu'il m'aurait acquis : « Ne vois-tu pas, me disait-il, comme le fils d'Albius vit mal ? et la misère de Barrus ? grande leçon pour ne point dissiper la fortune de son père ! » Lorsqu'il me détournait de l'amour honteux des courtisanes : « Ne ressemble pas, ajoutait-il, à Sectanus ». Et, pour que je ne préférasse point d'adultères amours, quand je pouvais brûler d'une flamme légitime : « Trébonius pris

---

Yet, though a cruel joker you detest,
He seems a courteous, weld-bred, easy guest.
But if in idle raillery I said,
Rufillus with ɩ erfumes distracts my head,
While foul Gargonius breathes a ranker air,
You think me most envenom'd and severe.

If we, by chance, that thief Petillius name,
You, as your custom is, defend his fame.
'Petillius is my friend; from early youth
Cheerful we liv'd together, and in truth
I have been much indebted to his power,
And I rejoice to find his danger o'er.
But, in the name of wonder be it said,
At that same trial, how he sav'd his head.'—

Such rancour this, of such a poisonous vein,
As never, never shall my paper stain:
Much less infect my heart, if I may dare
For my own heart, in any thing, to swear.
Yet some indulgence I may justly claim,
If too familiar with another's fame.

This from a father's fond indulgence flows,
Who mark'd the folly, as to life it rose
In strong examples. If he bade me live
Content with what his industry could give,
Or leave me at his death : „Behold my son,
Young Albius there, how wretchedly undone!
Yet no mean lesson is the spendthrift's fate
To caution youth from squandering their estate."

To fright me from the harlot's vagrant bed,
'Behold Scetanius. and his ruin dread;'
That I might ne'er pursue the wedded dame,
'An honest Venus will indulge your flame.
My son, by poor Trebonius be advis'd;

Der Wahrheit, Bacchus, den verschlossnen Schalk
In seiner Brust in Freyheit setzt. Gleichwohl
Heiszt dir so einer liebenswürdig, witzig,
Ein Mann von Lebensart, — dir, dem die Schwarzen so
Verhasst sind? Ich hingegen, wenn ich lachte, dass,
Um nicht nach Biesam wie Rufin zu stinken,
Gorgonius bockt, ich scheine bissig dir
Und giftig? Du hast freylich eine andre Weise.
Wird von dem bösen Handel des Petillius
Capitolinus ungefähr gesprochen:
Gleich nimmst du ihn nach deiner Art in Schutz;
„Capitolin war von der Schule her
Mein guter Freund; ich habe viel Gefälligkeiten
Von ihm empfangen, und es freut mich, ihn
Im vor'gen Wohlstand noch in Rom zu sehen;
Indessen wundert mich's bey allem dem,
Wie sich der gute Mann aus jenem Handel
Zu zieh'n gewusst." — Dies nenn' ich schwarz, und [schwärzer
Als Blackfischblut und Schusterpech! Und wenn
Ich was von mir versprechen kann, so ist's,
Dass meine Schriften (wie mein Herz zuvor)
Stets rein von diesem Gifte bleiben sollen.
Entwischt zuweilen mir im Scherz vielleicht
Ein allzufreyes Wort, so wird es mir
Doch wohl zu übersehen seyn. Mein Vater, der
Ein guter Mann war, hatt' es im Gebrauch,
Von Jugend an durch anderer Leute Beyspiel
Vor Lastern mich zu warnen. Wollt er mich
Ermahnen, nüchtern, sparsam, und mit dem
Zufrieden; was er selber mir erworben,
Zu leben: „Siehst du, sprach er, „wie's dem Sohne
Des Albius ergieng? Wie elend Barus sich
Behelfen muss? Zum warnungsvollen Beyspiel
Für junge Leute, ihrer Eltern Gut
Nicht zu verprassen!" — Dass ich nicht mein Herz
An eine Dirne hienge, werde, sprach er, mir
Ja kein Scetan! — und von den Ehefrauen
Mich abzuschrecken, da es an erlaubten Mitteln
Nicht fehle den Naturtrieb zu vergnügen,
Du hörest, sagt er, wie man vom Trebon,

Aiebat. Sapiens vitatu, quidque petitu
Sit melius, causas reddet tibi; mî satis est, si
Traditum ab antiquis morem servare, tuamque,
Dum custodis eges, vitam famamque tueri
Incolumem possum. Simul ac duraverit ætas
Membra, animumque tuum, nabis sine cortice. Sic me
Formabat puerum dictis; et sive jubebat
Ut facerem quid: Habes auctorem, quo facias hoc.
Unum ex judicibus selectis objiciebat.
Sive vetabat: An hoc inhonestum, et inutile factu
Necne sit, addubites, flagret rumore malo cum
Hic, atque ille? Avidos vicinum funus ut ægros
Exanimat, mortisque metu sibi parcere cogit;
Sic teneros animos aliena opprobria sæpe
Absterrent vitiis. Ex hoc ego sanus ab illis
Perniciem quæcumque ferunt; mediocribus, et queis
Ignoscas, vitiis teneor. Fortassis et istinc
Largiter abstulerit longa ætas, liber amicus,
Consilium proprium. Neque enim cum lectulus, aut [me
Porticus excepit, desum mihi: Rectius hoc est;
Hoc faciens, vivam melius; sic dulcis amicis
Occurram; hoc quidam non belle: numquid ego illi
Imprudens olim faciam simile? Hæc ego mecum
Compressis agito labris; ubi quid datur otî,
Illudo chartis. Hoc est mediocribus illis

Que en cuanto á mí, es bastante, si mi labio
Las antiguas costumbres te señala,
Y si puedo constante,
Mientras tu infancia un conductor reclama,
Por tu vida mirar y por tu fama;
Pues que cuando la edad mas adelante
Robustezca tus miembros y tu mente,
Tú podrás gobernarte fácilmente. »
Mi niñez sus lecciones
Dirigian así, y en ocasiones
En que algo me mandaba,
Con un ejemplo ilustre me animaba.
Si me lo prohibia, « ¿cómo aquesto
Puedes dudar que te será funesto,
Decíame, si haberlo ejecutado
A este, á esotro ó á aquel ha deshonrado? »
Cual de un enfermo comedor la muerte
A otro, gloton tambien, de espanto llena,
Que temiendo igual suerte,
Su apetito refrena;
El triste ejemplo de la mengua agena
Los infantiles pechos
Retrae asi de criminales hechos.
Esto de todo vergonzoso esceso
Limpia mantuvo siempre mi conciencia,
Y si tengo otras faltas, que confieso,
Dignas son de indulgencia.
Acaso, cual lo espero,
Desaparezcan con la edad madura,
De un amigo sincero
Con las exhortaciones fraternales,
O con la reflexion y la cordura;
Pues cuando me paseo en los portales,
O en la cama tal vez me estoy despierto,
Siempre con este asunto me divierto.
« Esto es mejor, me digo:
Obrando así, yo viviré felice,
O me estimará mas cualquier amigo.
Poco cuerdo fulano anduvo un dia:
Pues ¿cómo yo á imitarle me espondría? »
De esto á mis solas trato;
Y si de ocio tal vez me queda un rato,
En hacer mis versitos me entretengo,
Que esta una falta es de las que tengo.

Bella non è la fama. Il sapiente
Ti esporrà le cagioni, onde sia meglio
Schivar quel; chieder questo: io son contento,
Se il costume a serbar de' nostri antichi,
In te pur giungo, e a custodirti intatta,
Mentre di guida hai d' uopo, e vita e fama.

Poi com' età rassoderà le membra,
E 'l cor; nuotar potrai senza corteccia —
Me fanciullo imbevea di tai precetti;
E o mi desse un comando, allor m' offria
Alcun de' savi, a giudicar prescelti —
Ecco il modello da seguirsi — Overo
Un divieto mi desse — E dubbio avrai,

Se ciò inonesto, se nocivo ei sia,
Quando un mal grido romoreggia intorno,
Per questo e quello? Come un funerale
Nel vicinato agli egri alquanto ghiotti
Le gambe fa tremare, e la paura
De la morte gli astrigne a far dieta;
Così l' infamia altrui spesso da' vizi
Le tener' alme è a spaventar possente:

Io debbo a ciò che sano omai da quanti
Sono i micidial, sol de' mezzani
Degni del tuo perdon, l' animo infermo
Geme annodato: pur di questi ancora
Forse gli anni maturi, un franco amico,
Il proprio senno guarirà gran parte.

Ne già, quando sto a letto, o vo al passeggio,
Lascio di meditar — Sarebbe questo
Miglior partito: se mi attengo a questo
Vivrò più lieto; amabile agli amici
Potrò prestarmi. — Non lodevolmente
Il tale oprò così: forse imprudente
Vorrò un giorno ancor io far altrettanto?
Tacito meco stesso ruminando
Vo tai pensieri. Ov' ozio alcun m' è dato,

sur le fait, remarquait-il, n'est pas en belle renommée? Le sage t'apprendra pour quels motifs telle chose doit être évitée et telle autre recherchée ; c'est assez pour moi si je puis conserver en toi les bonnes mœurs de nos pères, et mettre en sûreté ta vie et ta réputation tout le temps que tu auras besoin d'un surveillant. Aussitôt que l'âge aura fortifié tes membres et ton cœur, tu nageras sans liége ».

C'est par de telles paroles qu'il formait mon enfance. M'ordonnait-il de faire quelque chose: « Tu as une autorité pour cela », disait-il, et il m'offrait l'exemple de l'un des juges le plus distingué. S'il m'imposait une défense : « Peux-tu douter, observait-il, que cette action ne soit inutile et déshonorante, quand tel et tel se sont par là perdus de réputation? » De même que le convoi funèbre d'un voisin effraie un malade gourmand, et, par la crainte de la mort, le force à se ménager; ainsi l'opprobre dont un autre s'est couvert détourne souvent du vice les ames tendres encore. C'est de cette manière que, préservé des défauts qui nous perdent, je n'en ai conservé que de médiocres, et auxquels on pardonne. Peut-être même un long âge, un ami franc et ma propre raison m'ôteront-ils beaucoup de ceux qui me sont restés. Lorsque, en effet, j'entre dans mon lit ou sous un portique, je ne me manque point à moi-même : « Ceci serait plus sage ; en le faisant je vivrais mieux, et je me rendrais agréable à mes amis; un tel, en se comportant ainsi, ne s'est pas conduit honorablement, serais-je assez imprudent pour l'imiter un jour? » Telles sont les pensées que j'agite en moi-même, les lèvres closes ; je m'amuse à les écrire dès qu'un moment de loisir m'est donné ; c'est là un de ces défauts que j'ai appelés médiocres; si tu refusais de

---

Sure 'tis no pleasant tale to be surpris'd. '
' Twixt right and wrong the learned may decide,
With wise distinctions may your conduct guide;
Be mine the common wisdom that inspires
The frugal manners of our ancient sires,
And, while your youth may yet a tutor claim ;
To guard your virtue, and preserve your fame,
But soon as time confirms, with stronger tone,
Your strength and mind, your conduct be your own. '

Thus did he form my youth with lenient hand;
When he for virtue urg'd the soft command,
Pointing some awful senator to view,
' His grave example constantly pursue. '
Would he dissuade me? ,, Can you doubt, ' he cries,
' That equal ruin and dishonour rise
From such an action, when that scoundrel's name
Is branded with the flagrant marks of shame?'

For, as when neighbouring funerals affright
The patient, who indulg'd his appetite
And bid him spare himself, we often find,
Another's shame alarms a tender mind.

Thus, pure from more pernicious crimes I live;
Some venial frailties you may well forgive,
For such I own I have ; and yet even these,
A length of time, although by slow degrees,
A friend sincere, who can with candour love,
Or my own reason, shall perhaps remove;
For in my bed, or in the colonnade
Sauntering, I call reflection to my aid.

'This was well done. Here happiness attends.
This conduct makes me pleasing to my friends.
Were that man's actions of a beauteous kind?
Oh! may I never be to such inclin'd.'
Thus silently I talk my conduct o'er,
Or trifle with the Muse an idle hour;

Der jüngst ertappt ward, spricht! ,, Tiefsinnige
,, Beweise, dies zu fliehn und jenes zu
,, Erwählen, werden dir die Philosophen geben :
,, Mir gnügt's an dem, was unsre Alten immer
,, Für Pflicht des Vaters hielten, wenn, so lange
,, Du Aufsicht nöthig hast, ich deinen Ruf und deine
,, Gesundheit unverletzt erhalten kann.
,, Wird dein Gemüth und Körper mit den Jahren
,, Mehr Festgkeit gewonnen haben,
,, Dann wirst du ohne Kork zu schwimmen wissen."
Mit solchen Reden bildete mein Vater mich
Vom Knaben an. Gebot er was, so hiesz es :
Mach's so wie der, du kannst nichts klügers thun!
Und stellte einen Auserles'nen mir
Zum Muster vor. War etwas zu verbieten,
Wie, sprach er, könnte noch die Frage seyn,
Ob's schändlich sey und schädlich dies zu thun,
Da Der und Der in solchen bösen Ruf
Dadurch gekommen ist? — Wie eine Nachbars-Leiche
Gelüst'ge Kranke plötzlich ängstigt, und
Aus Todesfurcht sich selber schonen lehrt:
So schreckt oft fremde Schande zarte Seelen
Vom Laster ab. — Dem hab' ich es zu danken,
Dass ich unangesteckt von solchen blieb
Die ins Verderben stürzen. Von geringern
Und die sich noch verzeihen lassen, sprech' ich mich
Nicht frey : und auch von diesen nimmt vielleicht
Die Zeit, ein Freund, und meine eigene
Vernunft noch manche weg. Denn weder auf
Dem Ruhebettchen noch im Porticus
Verlier' ich je mich selber aus den Augen :
,, Dies wäre besser; thät' ich dies, so lebte
Ich glücklicher ; dies machte meinen Freunden
Mich angenehmer — Nun! das war nicht hübsch von dem!
Fein vorgesehn, dass nicht aus Uebereilung
Dir selbst einmal dergleichen wiederfahre!"
So sprech' ich bey geschlossnen Lippen bey mir selbst;
Und gibts einmal ein leeres Stündchen, nun,
So wird es aufs Papier gekritzelt. Dies ist einer

Ex vitiis unum ; cui si concedere nolis ,
Multa poetarum veniat manus , auxilio quæ
Sit mihi (nam multo plures sumus) , ac veluti te
Judæi , cogemus in hanc concedere turbam.

SATIRA V.

Egressum magna me excepit Aricia Roma ,
Hospitio modico ; rhetor comes Heliodorus,
Græcorum longe doctissimus. Inde Forum Appì ,
Differtum nautis , cauponibus atque malignis.
Hoc iter ignavi divisimus , altius ac nos
Præcinctis unum : nimis est gravis Appia tardis.
Hic ego , propter aquam , quod erat deterrima , ventri
Indico bellum , cœnantes haud animo æquo
Exspectans comites. Jam nox inducere terris
Umbras et cœlo diffundere signa parabat :
Tum pueri nautis , pueris convicia nautæ
Ingerere. Huc appelle. Trecentos inseris ; ohe!
Jam satis est. Dum æs exigitur , dum mula ligatur ,
Tota abit hora. Mali culices , ranæque palustres
Avertunt somnos. Absentem cantat amicam
Multa prolutus vappa nauta , atque viator
Certatim. Tandem fessus dormire viator
Incipit ; ac missæ pastum retinacula mulæ
Nauta piger saxo religat , stertitque supinus.
Jamque dies aderat , cum nil procedere lintrem

Si tú no la respetas ,
Guárdate de la nube de poetas ,
Que sobre ti caeremos ,
Y á hacer versos tambien te obligaremos ;
Cual ya empleando el ruego , ya los brios ,
Suelen hacer sectarios los judios.

SATIRA V.

Sali de la gran Roma , acompañado
De Heliodoro , retórico afamado ,
Y en la pequeña Aricia noche hicimos.
De alli al mercado de Apio proseguimos ,
Que lleno de ladinos posaderos
Hallamos y truhanes marineros.
Caminantes de menos sangre fria
Andan las dos jornadas en un dia ;
Pero él algo rehacio ,
Como el camino es bueno , va despacio.
El agua , que es fatal en la tal tierra ,
Me hizo á mi vientre declarar la guerra ,
Y , bien que amostazado de mil modos ,
De aguardar hube á que cenaran todos.
Ya empezaba la noche
De sombras tristes á cubrir el suelo ,
Y de astros mil á tachonar el cielo ,
Cuando entre marineros y criados
Empiezan furibundos altercados.
« Entrate , éntrate aqui , » dice un tunante :
« Trescientos ahi embutes , » otro grita :
» ¿ No tienes aun bastante ? »
En fin , mientras que cobran y que enganchan ,
Una hora se nos pasa cabalita.
Moscos y ramas una algaravia
Mueven que no hay quien duerma , y á porfia
Canta sus amorios el marino ,
Atolondrado del vapor del vino ,
Y el viagero alterna en este empeño ,
Hasta que al fin á todos rinde el sueño.
La mula entonces el patron agarra ,
La echa á pacer , su barquichuelo amarra
Con una cuerda que á un peñon da vuelta ,
Y se tiende á dormir á pierna suelta.
Ya el dia despuntaba ,
Cuando advirtiendo que el bajel no andaba ,

A scriver mi diverto : un de' mezzani
Vizi quest' è , cui se di ammetter nieghi ;
Soppravenir vedrai tosto di vati
(Formidabile è 'l numero) una schiera
In mio soccorso , e a guisa di Giudei
Ti sforzeremo entrar per un de' nostri.

SATIRA V.

De la gran Roma uscito, Aricia offrimmi
Mezzano albergo : il greco arcidottissimo
Rètore Eliodor m' era compagno.
Vassi poi d' Appio al foro , a zeppo pieno
Di bercaiuoli , e tavernier furfanti.

Pigri questo cammin , d' una tirata
A quei di noi più svelti , in due partimmo :
L' Appia a chi men s' affretta, è men noiosa.

Quì l' acqua essendo assai malvagia , intimo
Guerra al ventre , contando a malincore
I buon bocconi de' compagni. Intanto
A coprir d' ombra il mondo, il ciel di stelle ,
S' apprestava la notte ; ed ecco i servi
Co' barcaiuol , e barcaiuol co' servi
A batostar — Quì con la barca — E quanti
Ne vuoi ficcar ? Trecento ? — Oi basta , basta.

Pria che il nolo si esiga, e che al rimorchio
Leghin la mula , già n' è andata un' ora.

I rei mosconi, le palustri rane
Ne sviano il sonno : il barcaiuol , ruttando
Acido vino , e 'l viandante a prova
Cantan : Ben mio , da me lontana ; « Alfine
Primier l' asino attaca a buon cavicchio
Lo stanco viandante , e 'l nocchier pigro
Anch' ei la fune de la mula a un sasso
Accomandando , quella a pascer manda ;
E con pancia a l' in su ponsi a russare.
Stava spuntando il dì , quando avvertiamo ,

me le pardonner, une troupe nombreuse de poëtes accourrait à mon secours; car nous sommes en grand nombre, et, comme les Juifs, nous te forcerons à entrer dans notre troupe.

SATIRE V.

Au sortir de la grande Rome, Aricie me reçut dans une modeste hôtellerie; le rhéteur Héliodore, sans contredit le plus savant des Grecs, était mon compagnon. De là nous gagnâmes le forum d'Appius, lieu rempli de matelots et de cabaretiers fripons; notre paresse partagea en deux journées ce voyage que de plus alertes terminent en une seule. La voie Appienne est trop pénible pour ceux qui ne vont pas vite. Là, je déclare la guerre à mon estomac, à cause de l'eau qui est détestable, et j'attends, non d'un esprit patient, que le souper de mes compagnons soit terminé. Déja la nuit se préparait à répandre les ombres sur la terre et à semer le ciel d'étoiles; tout-à-coup les valets commencent à lancer des injures aux bateliers et les bateliers aux valets. — Aborde ici. Comment? tu places trois cents passagers dans ta barque! Déja c'est bien assez. — Pendant qu'on paie l'argent exigé et que la mule est attelée, une heure entière s'écoule; les cousins importuns et les grenouilles du marais éloignent le sommeil; gorgés d'un vin détestable, le batelier et le voyageur chantent leur maîtresse absente. Enfin le voyageur fatigué commence à dormir, et le batelier paresseux, après avoir attaché au rocher les rênes de sa mule qu'il laisse paître, s'étend sur le dos et ronfle. Déja le jour paraît lorsque nous nous apercevons que la barque n'avance point.

For which, among my frailties, I demand
Forgiveness, and shall call a powerful band,
If you refuse, of poets to my aid
(Well fraught with numbers is the rhyming trade)
To force you, like the proselyting Jews,
To be, like us, a brother of the Muse.

SATIRE V.

With Heliodorus, who by far possest
More learning than the tribe of Greeks profest,
Leaving imperial Rome, I took my way
To poor Aricia, where that night I lay.

To Forum-Appii thence we steer, a place
Stuff'd with rank boatmen, and with vintners base,
And laggare into two days' journey broke
What were but one to less incumber'd folk;
The Appian road, however, yields most pleasure
To those, who choose to travel at their leisure.

The water here was of so foul a stream
Against my stomach I a war proclaim,
And wait, though not with much good-humour wait,
While with keen appetites my comrades eat.

The night o'er earth now spread her dusky shade,
And through the heavens her starry train display'd;
What time, between the slaves and boatmen rise
Quarrels of clamorous rout. The boatman cries,
Step in, my masters; then with open throat,
'Enough, you scoundrel; will you sink the boat?

Thus, while the mule is harness'd, and we pay
Our freights, an hour in wrangling slips away.
The fenny frogs with croakings hoarse and deep,
And gnats, loud-buzzing, drive away our sleep.

Drench'd in the lees of wine the wat'ry swain
And passenger, in loud alternate strain
Chant forth the absent fair, who warms his breast,
'Till wearied passenger retires to rest.
Our clumsy bargeman sends his mule to graze,

Von jenen kleinen Fehlern, den du mir
Verzeihen wirst; sonst soll ein ganzes Heer
Von Versemachern mir zum Beystand aufmarchieren,
Und, weil doch unsre Zahl die gröszte ist,
So wollen wir dich schon, nach Juden-Art,
Zu unsrer Secte zu bekehren wissen.

SATYRE V.

Ich reiste aus der Hauptstadt in Gesellschaft
Heliodors, des Rhetors, dem in seiner Kunst
Kein Grieche leicht den Vorzug nehmen wird.
Aricia war das erste Nachtquartier —
Ganz leidlich; Forum Appii das zweyte,
Ein Nest mit Schiffertross und Beutelschneidern
Von Wirthen vollgepfropft. Wir krochen also
Zwey Tage (wie ihr seht) an einem Wege,
Den rasche Wanderer in Einem machen;
Ein Vortheil, den die Strasze Appia
Für Träge hat. Hier sah ich mich gezwungen,
Des schlimmen Wassers wegen meinen Magen
Die Zufuhr abzuschneiden; während meine Reise-
Gesellschaft, die sich's tapfer schmecken liesz,
Die Weile lang mir machte. Schon begann die Nacht
Den Erdkreis zu beschatten und mit Sternen
Den Himmel zu bestreuen, als unsre Diener mit
Den Schiffern beyde nicht im feinsten Tone,
Sich hören lieszen. — Hierher mit dem Schiffe! —
„Du stopftest, glaub' ich gar, dreyhundert 'rein!
Halt doch! es ist genug!" Bis jedermann
Bezahlt hat, und das Maulthier angebunden ist,
Geht eine ganze Stunde hin.
Die bösen Schnacken und die Frösche im Kanal
Verhindern uns am schlafen; zum Ersatz
Lässt uns der Schiffer und der Eseltreiber,
Mit schlechtem Weine beyde wohlbeträuft,
Die Reize ihrer Mädchen in die Wette um
Die Ohren gellen. Endlich schläft aus Müdigkeit
Der Eseltreiber ein. Der Schiffer bindet
Das Zugseil an den nächsten Meilenzeiger, lässt
Das Maulthier weiden gehn, und legt
Sich gleichfalls schnarchend auf den breiten Rücken.
Der Tag war nahe, als wir merkten dass

Sentimus : donec cerebrosus prosilit unus,
Ac mulæ, nautæque caput, lumbosque saligno
Fuste dolat : quarta vix demum exponimur hora.
Ora, manusque tua lavimus, Feronia, lympha.
Millia tum pransi tria repimus, atque subimus
Impositum saxis late candentibus Anxur.
Huc venturus erat Mæcenas optimus, atque
Cocceius, missi magnis de rebus uterque
Legati, aversos soliti componere amicos.
Hic oculis ego nigra meis collyria lippus
Illinere. Interea Mæcenas advenit, atque
Cocceius, Capitoque simul Fonteius, ad unguem
Factus homo, Antoni, non ut magis alter, amicus.
Fundos Aufidio Lusco prætore libenter
Linquimus, insani ridentes præmia scribæ,
Prætextam, et latum clavum, prunæque batillum.
In Mamurrarum lassi deinde urbe manemus,
Murena præbente domum, Capitone culinam.
Postera lux oritur multo gratissima; namque
Plotius, et Varius Sinuessæ, Virgiliusque
Occurrunt : animæ, quales neque candidiores
Terra tulit, neque quis me sit devinctior alter.
O qui complexus, et gaudia quanta fuerunt !
Nil ego contulerim jucundo sanus amico.
Proxima Campano ponti quæ villula tectum
Præbuit : et parochi quæ debent ligna, salemque.

A tierra con presteza
Salta un mala cabeza,
Y con su vara que feroz blandea,
Al patron y á la mula me apalea.
Por último á las diez de la mañana,
En tierra ya la gente,
Alma Feronia, se lavó en tu fuente.
Comióse alli con gana,
Y tres millas trepamos de colina
Para ir á Terracina,
Alzada sobre càndidos peñones.
Encargados de grandes comisiones
Debian, ya instruidos
En conciliar amigos desunidos,
Llegar alli Mecenas y Cocceyo,
Y en efecto llegaron con Fonteyo,
Que de Antonio el amigo mejor era,
Mientras que yo curaba mi ceguera.
De Fondi luego fuimonos, riendo
De un Aufidio, pretor que fue escribano,
Que la pretesta y laticlavio ufano
Y el pebetero ardiendo
Lleva siempre do quiera que concurra.
Dormimos en la patria de Mamurra,
Alojónos Murena,
Y diónos Capiton muy buena cena.
Gozos al otro dia hubo mayores,
Que á Maron, Plocio y Vario hallé en Sinuesa,
Mis amigos mejores,
Y almas de lo mejor que el mundo cria.
¡ Qué abrazos ! ¡ qué alegría !
Nada si el juicio conservar consigo,
Antepondré en mi vida á un fiel amigo.
La noche en un pequeño caserío,
Muy inmediato al rio
Y de Campania al puente,
La pasó nuestra gente.
Y la sal y la lumbre
Nos dió el proveedor segun costumbre.

Nulla arrancar la scafa : ed ecco allora
Saltar sul lido un cervellin bizarro,
E mazzicar con un randel di salcio
A la mula e al nocchier la testa e i lombi.
Prendiamo terra su la terza a stento,
E accorriamo a lavarci e mani e viso
Nel tuo fonte, o Feronia. A pancia piena
Rampichiam poi tre miglia, e in Terracina
Entriam, che sovraposta a biancheggianti
Rocce, smaglia da lungi in ampio giro.

L' ottimo Mecenate ivi e Cocceio
Sopraggiugner dovean, per gravi cose
Spediti entrambi, a rannodare avvezzi
Le disciolte amistà ; ivi de' neri
Miei collirì io mi ugnea gli occhi cisposi.
Quand' ecco Mecenate, ecco Cocceio,
E Capiton Fonteio, uom veramente
Tirato al fil de la sinopia, amico
D' Anton, c' altro non ha di lui più caro.

Fondi col suo pretor Aufidio Lusco
Lasciammo di buon cor : scrivan ridicolo,
Pien di pazza burbanza per gli onori
Del lucco, del bracier, del laticlavo.
Ne la città quindi posiam già lassi
Di Mamurra a far alto, ove l' albergo
Murena appresta, e Capiton la cena.

Amenissimo oh quanto il dì seguente
Spunta per noi ! Virgilio, e Vario, e Tucca
Corrono in Sinuessa ad incontrarci;
Quali nè al mondo fur più candid' alme,
Nè a cui di me più stretto è altr' uomo al mondo.
Qua' gli abbracciari, quanta fu la gioia !
Nulla ad un dolce amico io mentre ho senno,
Oserei comparar. Picciola villa
Presso al ponte di Capua a noi diè tetto,
E' Sindaci, cui spetta, il sale e 'l foco.

L'un de nous alors, homme emporté, saute à terre, et frappe d'une baguette de saule la tête et les reins de la mule et du batelier. Enfin nous débarquons à peine à la quatrième heure, et nous nous lavons les mains et la bouche dans ton onde, ô Féronie. Notre repas achevé, nous nous traînons trois milles et nous entrons dans Anxur, que montrent au loin les blancs rochers sur lesquels il est placé. Là devaient se rendre l'excellent Mécène et Coccéius, tous deux envoyés pour traiter d'importantes affaires, et accoutumés l'un et l'autre à réconcilier des amis divisés. Là je me dispose à enduire de noirs collyres mes yeux malades; sur ces entrefaites arrivent ensemble Mécène, Coccéius et Capiton Fontéius, homme accompli jusqu'à l'ongle, ami d'Antoine comme personne ne le fut jamais. Nous quittons sans regret Fondi et son préteur, Aufidius Luscus, après avoir bien ri de la robe prétexte, du laticlave, et de la cassolette de braise, récompenses magnifiques d'un greffier insensé.

Bien fatigués, nous séjournons dans la ville des Mamurra; Muréna fournit le logement et Capiton se charge de la cuisine. Le lendemain se lève délicieux, car Sinuesse nous présente et Plotius, et Varius, et Virgile, ames telles que la terre n'en a pas porté de plus candides et auxquelles personne n'est plus attaché que moi! O quels embrassements et combien fut grande notre joie! Tant que je jouirai de mon bon sens, je ne comparerai rien aux charmes de l'amitié.

La petite métairie voisine du pont de Campanie nous fournit un toit, et des préposés nous présentent le sel et le bois qui nous sont dus. De là nos mules vont déposer un instant leur bât à Capoue; Mécène

---

And the tough cable to a rock belays,
Then snores supine; but when at rising light
Our boat stood still, up starts a hair-brain'd wight;
With sallow cudgel breaks the bargeman's pate,
And bangs the mule at a well-favour'd rate.

Thence onward labouring with a world of pain
At ten, Feronia, we thy fountain gain;
There land and bathe; then after dinner creep
Three tedious miles, and climb the rocky steep
Whence Anxur shines. Mæcenas was to meet
Cocceius here, to setle things of weight:
For they had oft in embassy been join'd,
And reconcil'd the masters of mankind.

Here while I bath'd my eyes with cooling ointment,
They both arriv'd according to appointment;
Fonteius too, a man of worth approv'd,
Without a rival by Antonius lov'd.

Laughing we leave an entertainment rare,
The paltry pomp of Fundi's foolish mayor,
The scrivener Luscus: now with pride elate,
With incense fum'd, and big with robes of state.

From thence our wearied troop at Formiæ rests,
Murena's lodgers, and Fonteius' guests.
Next rising morn with double joy we greet,
When we with Plotius, Varius, Virgil meet:
Pure spirits these; the world no purer knows;
For none my heart with such affection glows:
How oft did we embrace! Our joys how great!

For sure no blessing in the power of Fate
Can be compar'd, in sanity of mind,
To friends of such companionable kind.

Near the Campanian bridge that night we lay,
Where public officers our charges pay.
Early next morn to Capua we came;
Mæcenas goes to tennis; hurtful game

Der Kahn nicht weiter komme, bis zuletzt
Ein Tollkopf aufspringt, und mit einem Weidenknittel
Dem Maulthier und dem Schiffer Kopf und Rücken [hobelt.
Mit Mühe langten wir um zehn Uhr bey
Feroniens Tempel an. Wir stiegen aus,
Und wuschen, holde Nymph', in deiner Quelle
Uns Haupt und Hände, hielten Mittagsmahl,
Und krochen dann drey lange Meilen weiter,
Bis Anxur, dass von seinem weissen Felsen
Weit in die Ferne glänzt, erstiegen war.
Hier war es, wo Mäcenas und Coccejus
Zusammenkommen sollten, beyde wichtiger
Geschäfte halben abgeordnet, beyde
Gewohnt, entzweyte Freunde zu vergleichen.
Hier war mein Erstes, meinen bösen Augen
Durch ein bekanntes Sälbchen Linderung
Zu schaffen. Unterdessen traf Mäcenas und
Coccejus ein, und Capito Fontejus
Ein Mann, so abgeschliffen wie ein Bild
Woran der Nagel selbst nichts mehr zu glätten findet,
Und dem Antonius, so wie kein andrer, hold.
Aus Fundi machten wir uns hurtig fort,
Woselbst ein Geck von Schultheisz, der vom Schreiber
Zum Regiment des Orts emporgestiegen,
Mit seinem breiten Purpurstreif und Weihrauchfass
Uns viel zu lachen gab. Ermüdet blieben wir
Im Stammsitz der Mamurren übernacht,
Wo uns sein Haus Murena, Capito
Die Küche lieh. Der nächste Morgen brachte
Uns grosze Freude: denn zu Sinuessa
Stiesz Plotius, Virgil und Varius
Zu uns, die reinsten Seelen, welche je
Die Erde trug, und denen niemand mehr
Verpflichtet ist als ich. Was für Umarmungen
Das waren! Welche Herzenslust! So lange
Mein Herz gesund bleibt, geht nichts in der Welt
Mir über einen angenehmen Freund.
Unferne der Campanschen Brücke gab
Die nächste beste Meyerey uns Obdach;
Mit Holz und Salz versahen uns
Nach ihrer Schuldigkeit die Parochi.

Hinc muli Capuæ clitellas tempore ponunt.
Lusum it Mæcenas, dormitum ego Virgiliusque;
Namque pila lippis inimicum, et ludere crudis.
Hinc nos Cocceii recipit plenissima villa,
Quæ super est Caudì cauponas. Nunc mihi paucis
Sarmenti scurræ pugnam Messìque Cicirri,
Musa, velim memores; et quo patre natus uterque
Contulerit lites. Messì clarum genus Osci;
Sarmenti domina exstat. Ab his majoribus orti
Ad pugnam venere. Prior Sarmentus: Equi te
Esse feri similem dico. Ridemus; et ipse
Messius: Accipio; caput et movet. O, tua cornu
Ni foret exsecto frons, inquit, quid faceres, cum
Sic mutilus minitaris? At illi fœda cicatrix
Setosam lævi frontem turpaverat oris.
Campanum in morbum, in faciem permulta jocatus,
Pastorem saltaret uti Cyclopa rogabat;
Nil illi larva, aut tragicis opus esse cothurnis.
Multa Cicirrus ad hæc: donasset jamne catenam
Ex voto Laribus, quærebat; scriba quod esset,
Deterius nihilo dominæ jus esse. Rogabat
Denique, cur unquam fugisset, cui satis una
Farris libra foret, gracili sic, tamque pusillo.
Prorsus jucunde cœnam produximus illam.
Tendimus hinc recta Beneventum, ubi sedulus hospes
Pene arsit, macros dum turdos versat in igne;

A Capua es de alli corta la jornada,
Y llegamos temprano á la posada.
Mecenas á jugar á la pelota
Se escabulló corriendo,
Virgilio y yo quedámonos durmiendo,
Que no es la tal faena
Para enfermizos ni cegatos buena.
A la gran quinta que Cocceyo habita,
Sobre las fondas Caudianas sita,
A otro dia pasamos,
Y de todo surtida la encontramos.
Aqui tu auxilio, Musa, necesito,
Para ver si repito
De Sarmento y Cicerro los truhanes
La lucha divertida:
Dime la patria de estos perillanes.
Oscos.... á vuestra tierra esclarecida
El ser Cicerro debe,
Y de Sarmento el ama aun vive y bebe.
Tal de entrambos á dos era el linage:
Sarmento empezó asi: « ¿Sabes qué digo?
Que un caballon parecesme salvage. »
Dimonos á reir, y con presteza
Cicerro meneando la cabeza,
Dijole: » el reto admito en el momento. »
Replícale Sarmento:
« Si asi eres tan valiente,
¡ Cuán guapo no serias
Cuando el cuerno tenias,
Aquel que te arrancaron de la frente! »
Lo cual dijo, aludiendo
A que una horrenda cicatriz llevaba,
Que la cerduda frente le afeaba.
Siguió, su fealdad escarneciendo,
El mal de su pais echóle en cara,
Y exhortó á que bailara
El paso del gigante Polifemo,
Pues no para tal fiesta
De coturno ú disfraz necesitara:
No quedó Mesio atras en su respuesta.
« De tu cadena, preguntó, ¿ qué has hecho?
La ofreciste á los lares muy temprano,
Pues por mas que te veas escribano,
Vigente de tu ama está el derecho. »
Y añadióle: « ¿ por qué te has escapado?
¿ No habia, di, de pan con una libra
Para un enteco como tú, sobrado? »
En fin aquella escena

Di là per tempo i muli a depor vanno
In Capua il basto: al giuoco Mecenate,
A letto andiam Virgilio ed io; chè 'l giuoco
De la palla a' cisposi, e agl' indigesti
Certo non fa buon prò. Quindi partiti
Di Cocceio la villa, a le taverne
Di Caudio sovraposta, albergo ci offre
Pien d' ogni ben di dio. Or qui vorrei
Che del buffon Sarmento, e del Cicirro
Messio la pugna rammentassi, o Musa,
In brevi detti, e da qual padre nati
Sien già discesi ne l' arena entrambi.

Osci ha Messio i grand' avi: di Sarmento
Sin oggi la padrona è bella e viva.
Nati da ta' maggior, s' apre l' aringo.
Sarmento il primo — Un cavallon selvaggio
Tu sembri, e tel dich' io — Scroscio di risa;
E Messio anch' ei: L' ho inteso — e crolla il capo.

L' altro ripiglia — O tu, se in fronte un corno
Non ti avesser spezzato, e che faresti,
Quando col capo mozzo ancor minacci?
De la faccia a sinistra una schifosa
Cicatrice a costui rendea deforme
La setolosa fronte. In mille guise
E sul morbo campano, e su 'l suo ceffo
Poichè 'l beffeggia, del Pastor Ciclope
L' esorta al ballo; chè non ha bisogno
Di maschera, o di tragici coturni.

Messio, rendendo datteri per fichi,
Il chiede, in voto s' abbia offerto a' Lari
La catena; chè in lui, benchè scrivano,
Pur serbava sua donna il dritto antico.

Chiedeagli in fin, onde fu mai ch' essendo
Sì sparutin, sì piccinin, che troppo
D' una libra di farro avriane avuto,
Pensò fuggirsi. Quella cena in somma
Fu dilungata in allegria perfetta.
Di colà difilato a Benevento
Dirigiamo il cammin. Qui mentre l' oste

va jouer, Virgile et moi nous allons dormir; car la paume est nuisible aux estomacs malades et aux yeux chassieux. Partis de ce lieu, nous sommes reçus au dessus des hôtelleries de Caudium, dans la villa, si richement fournie, de Coccéius.

Maintenant, ô Muse, raconte en peu de mots le combat du bouffon Sarmentus et de Messius Cicirrus; dis de quel père était né chacun des deux auteurs de la querelle. Messius est d'une illustre famille du pays des Osques; la maîtresse dont Sarmentus fut l'esclave existe encore. Tous deux, sortis de tels ancêtres, viennent au combat. Sarmentus commence: « Je soutiens que tu ressembles à un cheval sauvage. » Et nous de rire. Messius secoue la tête et dit: « J'accepte. Oh! si la corne de ton front n'était coupée, que ne ferais-tu pas, puisque, ainsi mutilé, tu menaces encore? » Et en effet, une cicatrice horrible défigurait la partie gauche de son front velu. Après l'avoir beaucoup raillé sur le mal campanien et sur son visage, Sarmentus l'invite à danser le pas du Cyclope berger, et lui assure qu'il n'aura besoin pour cela ni de masque ni de cothurnes tragiques. Cicirrus réplique par grand nombre de paroles; il lui demande si, suivant son vœu, il a déja consacré sa chaîne d'esclave aux dieux lares, et prétend que son titre de greffier ne rend pas plus mauvais le droit qu'a sur lui sa maîtresse. Il finit enfin par lui demander pourquoi il a pris la fuite, lui si mince et si chétif, qu'une livre de farine lui suffit. Notre souper se prolongea ainsi tout à fait gaîment.

Nous allons de là tout droit à Bénévent, où notre hôte empressé est presque brûlé pendant qu'il tourne sur le feu des grives étiques. En effet, le feu de

---

To a weak appetite, and tender eyes,
So down to sleep with Virgil Horace lies.
Then by Cocceius we were nobly treated,
Whose house above the Caudian tavern's seated.

And now, O Muse, in faithful numbers tell
The memorable squabble that befel,
When Messius and Sarmentus join'd in fight,
And whence descended each illustrious wight.

The high-born Messius——from vile Osci came,
His mistress might her slave Sarmentus claim.

From such fam'd ancestry our champions rise—
,, Hear me, thou horse-fac'd rogue, " Sarmentus cries;
We laugh, when Messius, throwing up his head,
Accepts the challenge. ,, O! " Sarmentus said,
,, If you can threaten now, what would you do,
Had not the horn been rooted out that grew
Full in thy front. " A gash, of foul disgrace,
Had hurt the grisly honours of his face.

Then on his country's infamous diseases,
And his foul visage, many a joke he raises.

He bids him, like the one-ey'd Cyclops dance;
,, He neither mask, nor tragic buskins wants. "

Messius reply'd in virulence of strain;
,, Did you to Saturn consecrate your chain?
Though you were made a scrivener since your flight,
Yet that shall never hurt your lady's right.

But, prithee, wherefore did you run away?
Methinks, a single pound of bread a day
Might such a sleek thin-gutted rogue content; "
And thus the jovial length of night we spent.

At our next inn our host was almost burn'd,
While some lean thrushes at the fire he turn'd.

Von dannen setzten unsre lastbarn Thiere
Bey guter Zeit zu Capua uns ab.
Mäcenas geht zum Ballspiel, schlafen gehen
Virgil und ich, weil seinem schwachen Magen
Und meinen bösen Augen dieses Spiel
Gleich schädlich war. Das nächste Nachtquartier
Und Ueberfluss an allem Guten gab
Uns eine Villa des Coccejus, jenseits
Der Caudischen Cauponen. Hier, o Muse, wollest du
Den edeln Hahnenkampf des Pickelhärings
Sarment, mit Messius, dem Gücker, uns
Nicht unbesungen lassen, und zuförderst
Den Adel ihrer Abkunft uns enthüllen.
Die Messier sind ein bekanntes Haus, und, alles
Mit einem Wort zu sagen, Oscischen
Geschlechtes; vom Sarment lebt noch auf diesen Tag
Die Eigenthümerin. Von solchen Ahnen
Entsprossen, traten sie zum Kampf hervor.
Sarmentus that den ersten Hieb: ,, ich sage
Du bist so bissig wie ein wildes Pferd. "
Wir lachten alle, Messius lachte mit;
Das lässt sich hören, sprach er, und bewegte
Den Kopf als ob er seine Mähne schüttle.
Zum Glücke sind dir, fährt der Andre fort,
Die Hörner aus der Stirne ausgeschnitten,
Da du gestutzt noch so gefährlich thust.
Dies gieng auf eine ausgeschnittne Warze,
Wovon die Narbe, links, der borstigen Stirne
Des Messius ein hässlich Ansehn gab.
Sarment, nachdem er über seines Gegners Schönheit
Und die Campan'sche Krankheit viel gespottet,
Bat ihn, er möchte den Cyklopen tanzen:
Er könnte, meint er, sich die Larve und
Den tragischen Kothurn dabey ersparen.
Der Gücker blieb ihm keine Antwort schuldig.
Er fragte, ob er auch den Laren seine Kette
Als ein *ex voto* schon geopfert habe?
Bewies ihm, dass sein Secretärs-Charakter
Den Rechten seiner Dame nichts benehme,
Und wunderte sich mächtig, was in aller Welt
Ihn zum entlaufen habe treiben können,
Da doch, so dürr und winzig als er sey,
Zwölf Unzen Mehl des Tags mehr als zuviel
Für ihn gewesen. — Kurz, wir brachten diese Mahlzeit
Tief in die Nacht hinein recht fröhlich zu.
Von hier giengs nun gerad' auf Benevent,
Wo unser Wirth, vor Eifer seine magern Drosseln
Bald gar zu kriegen, sich und uns beynahe

Nam vaga per veterem dilapso flamma culinam
Vulcano, summum properabat lambere tectum.
Convivas avidos cœnam, servosque timentes
Tum rapere, atque omnes restinguere velle videres.
Incipit ex illo montes Apulia notos
Ostentare mihi, quos torret Atabulus, et quos
Nunquam erepsemus, nisi nos vicina Trivici
Villa recepisset lacrymoso non sine fumo,
Udos cum foliis ramos urente camino.
Hic ego mendacem stultissimus usque puellam
Ad mediam noctem exspecto; somnus tamen aufert
Intentum Veneri: tum immundo somnia visu
Nocturnam vestem maculant ventremque supinum.

Quatuor hinc rapimur viginti et millia rhedis,
Mansuri oppidulo, quod versu dicere non est,
Signis perfacile est. Venit vilissima rerum
Hic aqua; sed panis longe pulcherrimus, ultra
Callidus ut soleat humeris portare viator;
Nam Canusi lapidosus, aquæ non ditior urna,
Qui locus a forti Diomede est conditus olim.
Flentibus hic Varius discedit mœstus amicis.
Inde Rubos fessi pervenimus, utpote longum
Carpentes iter, et factum corruptius imbri.
Postera tempestas melior; via pejor, ad usque
Barì mœnia piscosi. Dehinc Gnatia lymphis
Iratis exstructa dedit risusque, jocosque;

Alargó alegremente nuestra cena,
Y dejando al Cicerro y al Sarmento,
Partimos de un tiron á Benevento.
Por poco alli nuestro patron se abrasa,
Cuando unos tordos éticos nos asa,
Pues prendiéndose fuego
En la cocina que era vieja, luego
Se estiende y se propaga,
Y hasta los techos consumir amaga.
Del apetito estimulados vieras
Amos y esclavos con iguales veras,
Ir de las llamas á librar el plato,
Y el incendio apagar á breve rato.
Un poco mas allá de Benevento
Descúbrense en cercanos horizontes
De Apulia mi pais los altos montes,
Que el Atabulo abrasa violento;
Pero jamas habriamos subido,
De Trivico á no habernos guarecido
Primero en la vecina cortijada,
Do leña verde y humo de tizones
Nos arrancaron sendos lagrimones.
Alli pasé la noche casi entera
Aguardando á una pícara embustera;
Pero en esto embebido
Quedéme al fin dormido,
Y los sueños que en torno á mí volaron,
De aquel chasco cruel me consolaron.
Ocho leguas despues corriendo en coche,
A otro dia en un pueblo hicimos noche,
Que si en verso no cabe tan aina,
Por señas fácilmente se adivina.
El agua alli se vende sin ser buena,
Pero en cambio es el pan tan escelente,
Que todo viagero, que es prudente,
De él sus alforjas llena,
Pues es como una piedra el de Canosa,
Y el agua no es tampoco una gran cosa.
Por Diomedes el pueblo edificóse,
Vario en el de nosotros separóse,
Con gran pesar de todos;
La gente llegó á Rubi fatigada,
Que es larga la jornada,
Y estaba el piso malo con los lodos.
Algo mejor mostróse el otro dia,
Pero el camino malo en demasia
Hasta Bari en pescados abundante.
A Gnacia vimos luego,

Attentissimamente alquanti tordi,
Morti di mal sottil, gira sul foco,
Poco mancò che al foco anch' ei con quelli
Non fosse andato. Alzò la fiamma un vampo
Che a la vecchia cucina intorno intorno
Già lingueggiando, ne lambiva il tetto.
I servi spaventati, i commensali
Famelici veduto avresti accorrere,
Chi la cena a salvar, chi 'l foco a spegnere.

Da quel sito comincia i noti monti
Puglia a mostrarmi, da l' Atabul' arsi,
Che in una volta rampicar non mai
Potuto avremmo, del vicin Trivico
Se a noi la villa non offria ricetto,
Benchè non senza lagrime, dal fummo
Spremute, mentre scricchiolavan umidi
Con le lor foglie nel cammino i rami.
Me qui, che balordissimo aspettava
In fino a mezza notte una bugiarda,
Fra lascivi pensier sorprende il sonno.

Allor sue larve il resupino ventre
Macchiano oscene, e la notturna veste.
Ben ventiquattro miglia in carettine
Poi scorriamo a fermarci in un borghetto,
Che nel verso non cape, ma ben facile
É co' segni indicar. L' acqua, che a tutti
Da per tutto è commune, ivi si compra:
Ma il pane arcistupendo, onde son usi
Addossarsene accorti i viandanti
La provigion; chè san qual sia renoso
Quel di Canosa, ove nè l' acqua abbonda.

« Fu di quel luogo fondator primiero
Il forte Diomede. « Ivi partissi
Vario piagnente da piagnenti amici.
Dopo un lungo cammin e da la pioggia
Renduto più malvagio, a Ruvo alfine
Lassi giugniamo. Fu nel dì seguente
Migliore il tempo, ma peggior la via,
Sino a le mura del piscoso Bari.
De le Naiadi in odio Egnazzi eretta
Ben ci apprestò cagion di riso e beffe,

l'âtre s'était répandu dans la vieille cuisine, et la flamme se hâtait d'effleurer le sommet du toit: vous eussiez vu convives affamés et valets effrayés enlever alors le souper et vouloir tous étouffer l'incendie.

Depuis ce lieu, l'Apulie commence à nous montrer ses montagnes si connues de moi, que brûle le vent Atabule, et que nous n'eussions jamais gravies si une villa, voisine de Trévise, ne nous eût reçus; des branches et des feuilles humides brûlent dans la cheminée et font une fumée qui nous arrache des larmes. Là, follement confiant aux trompeuses promesses d'une jeune fille, je l'attends jusqu'au milieu de la nuit; le sommeil enfin se rend maître de mes sens excités par Vénus, et des songes, m'offrant des images lascives, souillent et mon corps et mon vêtement de nuit.

De là une voiture nous entraîne pendant vingt-quatre milles jusqu'à une petite ville où nous devons séjourner, qu'il n'est pas facile de nommer en vers, mais qu'on peut aisément désigner: la plus commune des choses, l'eau, s'y achète; mais le pain y est sans contredit si beau, que le voyageur prévoyant a coutume d'en charger lui-même ses épaules; car celui de Canuse, dont l'urne, d'ailleurs, ne verse qu'un maigre filet d'eau, est dur comme la pierre. Jadis le vaillant Diomède fonda cette cité. Là, Varius affligé s'éloigne de ses amis en pleurs. Puis nous arrivons, fatigués, à Rubi, après une longue route que la pluie rend plus difficile. La journée est plus belle le lendemain; mais, jusqu'aux murs du poissonneux Barus, le chemin est pis encore. Gnatia, bâtie en dépit des Naïades irritées, nous prête ensuite à rire et à plaisanter, lorsqu'on essaie de nous persuader que l'encens se

---

Through his old kitchen rolls the god of fire,
And to the roof the vagrant flames aspire.

But hunger all our terrors overcame
We fly to save our meat and quench the flame.

Apulia now my native mountains shews,
Where the north wind with nipping sharpness blows,
Nor could we well have climb'd the steppy height
Did we not at a neighbouring village bate,
Where frem green wood the smothering flames arise,
And with a smoky sorrow fill our eyes.

In chariots thence at a large rate we came
Eight leagues, and bated at a town, whose name
Cannot in verse and measures be exprest,
But may by marks and tokens well be guest.

Its water, nature's cheapest element,
Is bought and sold; its bread most excellent;
Which wary travellers provide with care,
And on their shoulders to Canusium bear,
Whose bread is sandy, and its wealthiest stream
Poor as the town's of unpoetic name.

Here Varius leaves us, and with tears he goes,
With equal tenderness our sorrow flows.
Onward to Rubi wearily we toil'd,
The journey long, the road with rain was spoil'd.

To Barium, fam'd for fish, we reach'd next day,
The wheather fairer, but much worse the way.

Then water-curs'd Egnatia gave us joke,
And laughter great, to hear the moon struck folk
Assert, if incense on their altars lay,
Without the help of fire it melts away.

Gebraten hätte. Denn die Flamm' ergriff
Die alte Küche, und durch's räucherige
Gebälke fort sich wälzend, leckte sie
Schon bis ans Dach hinauf. Stellt euch den Aufruhr
Im Saale vor! Wie Gäste und Bediente,
Heiszhungrig jene, diese schüchtern und
Verstohlen, in die Schüsseln fahren, jeder noch
Was zu erhaschen sucht, und, um das ihrige
Zum Löschen beyzutragen, allesammt
Mit vollen Backen durcheinander rennen!
Nunmehr begann mein väterlich Apulien
Die wohlbekannten Berge mir zu zeigen,
Vom Nordost ausgedörrt; — aus denen wir
Wohl nie herausgekrochen wären, wenn
Nicht bey Trivicum uns ein Meyerhof
Noch aufgenommen hätte, wo uns aber
Der Rauch von frischgefälltem nassem Holz
Viel Thränen kostete. Ein schelmisch Mädchen
Vom Hause spielte mir noch schlimmer mit.
Ich Thor erwarte sie voll Ungeduld
Die halbe Nacht durch; endlich übermeistert
Der Schlaf mich dennoch, und ein plumper Traum
Entweiht das Amorn zugedachte Opfer.
Von hier aus rennen unsere Caleschen vier-
Und zwanzig Meilen mit uns fort, um uns
In einem Städchen abzusetzen, dessen Name
Nicht in mein Versmasz passt, doch ist's
Gar leicht an andern Zeichen zu erkennen.
Das Wasser, das gemeinste aller Dinge,
Wird hier bezahlt: hingegen ist das Brodt
So schön, dass kluge Wanderer sich davon
Mit einem Vorrath zu bepacken pflegen;
Denn zu Canusium ist es steinicht. Auch das Wasser
Ist rar in dieser alten Stadt, die sich
Des tapfern Diomed als Stifters rühmet.
Hier trennte Varius sich von uns; der Abschied war
Auf beyden Seiten thränenvoll. Von da,
Nachdem wir einen langen und durch Regengüsse
Verdorbnen Weg durchmessen, kommen wir
Sehr müd' in Rubi an. Am nächsten Tage war
Das Wetter besser, schlimmer stets der Weg
Bis an die Mauern der fischreichen Barium.
Drauf gab uns Gnatia, ein im Zorn der Nymphen
Erbautes Oertchen, viel zu scherzen, weil

Dum flamma sine thura liquescere limine sacro
Persuadere cupit. Credat Judæus Apella,
Non ego ; namque Deos didici securum agere ævum,
Nec, si quid miri faciat natura, Deos id
Tristes ex alto cœli demittere tecto.
Brundusium longæ finis chartæque viæque est.

SATIRA VI.

Non, quia, Mæcenas, Lydorum quidquid Etruscos
Incoluit fines, nemo generosior est te ;
Nec, quod avus tibi maternus fuit atque paternus,
Olim qui magnis legionibus imperitarent;
Ut plerique solent, naso suspendis adunco
Ignotos, ut me libertino patre natum;
Cum referre negas, quali sit quisque parente
Natus, dum ingenuus. Persuades hoc tibi vere,
Ante potestatem Tulli, atque ignobile regnum,
Multos sæpe viros nullis majoribus ortos
Et vixisse probos, amplis et honoribus auctos :
Contra, Lævinum, Valeri genus, unde Superbus
Tarquinius regno pulsus fuit, unius assis
Non unquam pretio pluris licuisse, notante
Judice, quem nosti, populo, qui stultus honores
Sæpe dat indignis et famæ servit ineptus ;
Qui stupet in titulis et imaginibus. Quid oportet
Nos facere, a vulgo longe lateque remotos?

A despecho del agua construida,
Y reimos bastante
Con la creencia, alli muy estendida,
De que sin fuego ó llama
El incienso se inflama
Al ponerlo del templo en los umbrales.
Crea Apela el judio
Este milagro, de que yo me rio,
Pues yo aprendi que viven en reposo
Los dioses en el cielo,
Y que si hace natura acá en el suelo
Algo que nos parezca portentoso,
No entran dioses en estos que haceres,
Ni interrumpen por ello sus placeres.
Brindis, fin del camino y la tarea,
De aquesta relacion tambien lo sea.

SATIRA VI.

No porque tú, Mecenas,
De los lidios mejores
Desciendes que arribaron
De Etruria á las arenas,
Ni porque tus mayores
Formidables ejércitos mandaron,
Con desprecio, cual mil lo hacen por cierto,
Miras al que de alcurnia humilde viene,
Como yo que soy hijo de un liberto.
Cuando tu voz sostiene
Que nada importa, siendo el hijo honrado,
Ser el padre infeliz ó afortunado,
Muéstraste persuadido
De que antes del rey Tulio, esclarecido
Vástago de una esclava, se elevaron
Hombres de estirpe obscura y sin estima
De honor y de virtud á la alta cima.
Mientras que por Levino,
Rama de la familia de Valerio,
Que del trono de Roma echó á Tarquino
Ninguno un cuarto ofrece en el imperio,
Segun que el pueblo mismo lo encarece,
Que tal vez al que menos lo merece
A los primeros puestos encarama ;
De la impostora fama
A los rumores crédito concede,
Y á pergaminos y retratos cede.
Y ¿qué hacer deberemos
Los que á ese pueblo no nos parecemos?

Nel volerci accoccar che senza fuoco
Nel tempio suo si liquefà l' incenso.

Apella ebreo l' inghiotta, io già non mai ;
Poichè appresi che vivonsi tranquilla
Vita gli dei, nè se talor natura
Mostra qualche prodigio, egli è che' Numi
Scorrucciati il rovescino quà giù
Da la celesta vòlta. Omai dà fine
Brindisi al lungo foglio, ed al viaggio.

SATIRA VI.

Mecena, non perchè fra quanti Lidi
Vennero il suolo ad abitar toscano,
Nobile a te maggior non evvi alcuno,
Nè perchè i patern' avoli e i materni
Già d' invitte legioni ebbero impero,
Tu, com' usan parecchi, arricci il naso
A l' odor d' un vil sangue, al par del mio,
Da un libertin trasfusomi. Che nulla
Monti chi 'l padre sia, se ingenuo è 'l figlio,
Quando asserisci, se' convinto appieno
Che pria che Tullio, ignobil re, tenesse
Scettro e sommo poter, molti sovente
Di culla oscuri, di virtude illustri
E visser probi, e grandeggiàr d' onori.

Levino poi, di quel Valerio germe,
Che il superbo Tarquin sbalzò dal trono,
Pregiato non fu mai più d' un danaio
A giudizio d' un popolo, che stolto,
E ben tal sai, spesso gl' indegni onora :
Che inetto strascinar lasciasi al grido
Di vulgar fama; che al balen si abbaglia
Di monumenti, e immagini vetuste.

Che dunque far dobbiam per tanto spazio
Noi dal vulgo distanti? Ad alto seggio

liquéfie sur le seuil sacré sans le secours de la flamme : que le juif Apella le croie, mais moi, non ; car j'ai appris que les dieux mènent une vie tranquille, et que, si la nature fait quelque chose de merveilleux, ce ne sont pas eux qui, dans leur mauvaise humeur, nous l'envoient du haut de leur céleste palais.

Brindes fut le terme de mon voyage et doit l'être de ce long récit.

SATIRE VI.

Non, Mécène, quoique de tous les Lydiens qui sont venus habiter les frontières étrusques, aucun ne soit plus noble que toi, quoique tes aïeux, paternel et maternel, aient commandé autrefois de grandes légions, tu ne regardes pas avec dédain, comme font beaucoup d'autres, des hommes inconnus, tels que moi, né d'un père affranchi. Tu penses qu'il importe peu de quel père on ait reçu le jour, pourvu qu'on soit honnête ; et, avec raison, tu es persuadé qu'avant Tullius, parvenu de si bas au pouvoir suprême, beaucoup d'hommes sans ancêtres vécurent vertueux et comblés de grands honneurs. Lévinus, au contraire, issu de Valérius, par qui Tarquin le Superbe fut chassé de Rome, n'aurait jamais été évalué plus d'un as, même au jugement de ce peuple que tu connais, de ce peuple imbécille qui décerne souvent les honneurs à des hommes indignes, et qui, stupidement esclave de la renommée, s'extasie devant des titres et des portraits. Que nous convient-il de faire, nous qui sommes à tous égards si éloignés du vulgaire?

The sons of circumcision may receive
The wondrous tale, which I shall ne'er believe;

For I've been better learn'd, in blissful ease
That the good gods enjoy immortal days,
Nor anxiously their native skies forsake,
When miracles the laws of nature break.

From thence our travels to Brundusium bend,
Where our long journey, and my paper end.

SATIRE VI. — TO MÆCENAS.

Though, since the Lydians fill'd the Tuscan coasts.
No richer blood than yours Etruria boasts;
Though your great ancestors could armies lead,
You don't, as many do, with scorn upbra'd
The man of birth unknown, or turn the nose
On me, who from a race of slaves arose :
While you regard not, from what low degree
A man's descended, if his mind be free;
Convinc'd, that long before th' ignoble reign
And power of Tullius, from a servile strain
Full many rose for virtue high renown'd,
By worth ennobled, and with honours crown'd :
While he, who boasts that ancient race his own,
Which drove the haughty Tarquin from the throne,
Is vile and worthless in the people's eyes :
The people, who, you know, bestow the prize
To very scoundrels, and like slaves to fame
With foolish reverence hail a well-born name,
And with a stupid admiration gaze
When the long race its images displays.
But how shall we, who differ far and wide
From the mere vulgar, this great point decide
For grant, the crowd some high-birth'd scoundrel [choose,
And to the low-born man of worth refuse
(Because low-born) the honours of the state,
Shall we from thence their vice or virtue rate ?

Die Leute dort uns glauben machen wollten,
Der Weihrauch schmelze ohne Flamme auf
Dem heiligen Altar. Das glaub' Appella
Der Jud, ich nicht! mich hat Lukrez gelehrt,

Dass sich die Götter nicht mit uns bemühen,
Und wenn Natur was ungewöhnlichs thut, man nicht
Gleich wähnen muss, die Götter schicken's uns
In böser Laune hoch aus ihrer Burg herab.

Brundusium machte unsrer langen Reise
Und diesem Tagebuch ein erwünschtes Ende.

SATYRE VI.

Wiewohl von allen Lydiern, die einst
Hetruriens Felder bauten, keiner, o Mäcen,
Sich edlern Blutes rühmen mag als du,
Und unter deinen Ahnherrn beyder Seiten
Du Lucumonen zählest, siehst du doch
Auf Leute niedrer Abkunft, mich zum Beyspiel,
Den Sohn von einem Freygelassenen,
Mit aufgeworfner Nase nicht herab,
Wie viele andre thun; indem daran
Dir wenig liegt, wer jemands Vater sey,
Wofern er nur kein Knecht an Stand und Herz
Geboren ist. Sehr richtig denkest du,
Das lange schon vor jenem Tullius,
Der, einer Sclavin Sohn, den Thron erstieg,
Es manchen wackern Biedermann gegeben,
Der, ohne Ahnen, Ruhm und hohe Würden
Durch Tugend sich errungen : da hingegen
Lävin, wiewohl aus einem Hause, das
Tarquin den Stolzen einst vom Thron gestürzt,
Um einen Groschen kaum verkauflich war,
Selbst nach des Volkes Schätzung, dass doch oft
Unwürd'gen, wie du weiszt, aus Unverstand
Die ersten Stellen zuwirft, dumme Ehrfurcht
Vor groszen Namen hat, und Ahnenbilder
Und Titel anstaunt. Was geziemt denn Euch,
Die ihr in jeder Rücksicht über Pöbelssinn
So hoch erhaben seyd? — Denn gäbe auch

Namque esto, populus Lævino mallet honorem
Quam Decio mandare novo; censorque moveret
Appius, ingenuo si non essem patre natus:
Vel merito, quoniam in propria non pelle quiessem.
Sed fulgente trahit constrictos gloria curru
Non minus ignotos generosis. Quo tibi, Tilli,
Sumere depositum clavum, fierique tribuno?
Invidia accrevit, privato quæ minor esset;
Nam, ut quisque insanus nigris medium impediit crus
Pellibus, et latum demisit pectore clavum,
Audit continuo: Quis homo hic est? Quo patre natus?
Ut, si qui ægrotet quo morbo Barrus, haberi
Et cupiat formosus, eat quacumque, puellis
Injiciat curam quærendi singula, quali
Sit facie, sura quali, pede, dente, capillo;
Sic qui promittit cives, urbem sibi curæ,
Imperium fore, et Italiam, et delubra Deorum;
Quo patre sit natus, num ignotâ matre inhonestus,
Omnes mortales curare et quærere cogit.
Tune Syri, Damæ, aut Dionysi filius, audes
Dejicere e saxo cives, aut tradere Cadmo?
At Novius collega gradu post me sedet uno;
Namque est ille, pater quod erat meus. Hoc tibi Paulus
Et Messala videris? At hic, si plaustra ducenta
Concurrantque foro tria funera, magna sonabit
Cornua quod vincatque tubas: saltem tenet hoc nos.

De anteponer á Decio ese Levino
Demos que aquel cometa el desatino.
¿Valdrá Levino mas porque le eligen?
Demos que, prescendiendo de mi origen,
Del senado á las sillas yo avanzase,
Y de allí el censor Apio me lanzase,
Con razon confundiendo mi osadía,
¿Por eso acaso menos yo valdria?
No, la gloria á su carro refulgente
Ata la noble y la plebeya gente,
Sin que de ello presérvese ninguno.
¿Qué en vestir otra vez, Tulio, has ganado
La insignia de que fuiste despojado?
¿Para qué te ha valido ser tribuno?
¿Menos la envidia no te persiguiera
Cuando tu contradicion privada fuera?
Desque uno ansiando honores y fortuna,
Con el negro coturno ufano se anda,
Y al pecho muestra la encarnada banda,
Todos quién es preguntan, cuál su cuna.
Si, cual Barro, á pasar alguno aspira
De petimetre y de galan la raya,
Por do quiera que vaya,
A las muchachas el deseo inspira
De saber de él, y charlan sin recelo
De sus piernas, sus pies, dientes y pelo.
Del mismo modo el que á su cargo toma
El cuidado de Roma,
Del imperio y del culto que le liga,
A todo el mundo á averiguar obliga
En qué clase su padre se encontraba,
O si tuvo aquel hijo en una esclava.
Hijo de Dama, de Dionisio ó Siro,
¿A un ciudadano con audacia loca
Osas lanzar de la tarpeya roca,
O al verdugo entregar? « En grado miro,
Dirás, mar bajo á Novio, mi colega,
Pues solo á ser lo que mi padre llega. »
— ¡Ah! la razon no es mala,
¿Serás por eso un Paulo ó un Mesala?
Ademas Novio es hombre de otra traza;
Y aunque haya tres entierros en la plaza
Y doscientas carretas,
Sobre los añafiles y trompetas
Resonará su voz estrepitosa;
Y esto ya ves que vale alguna cosa.

Sia che 'l popol prescelga erger Levino
Più tosto che non Decio, uomo novello;
Me, che non vanto ingenuo padre, escluda
Appio censor, ed a buon dritto il faccia,
Perchè ne' panni miei caper non seppi:
Pur gli oscuri non men trae che gl' illustri
Gloria, addensati insiem ne l' aureo carro.

Che valti la maggior deposta toga
Prender, o Tillio, e divenir tribuno?
L' invidia, che molesta a te privato
Men saria stata, inferocì più ardente
Poichè appena allacciò mezza la gamba
Un folle in nero borsacchin, e l' ampia
Purpurea striscia fe cader dal petto;
Ecco a l' istante: — Or chi sarà costui?

Figliuol di chi? — Qual se 'l furor di Barro
Invada alcun, sì che spacciarsi agogni
Pel bello del paese; ovunque ei vada,
Pon le fanciulle in frega, ad indagarne
Tutto, capo per capo; e come il volto,
Com' abbia il piè, la gamba, i denti, il crine:

Tal chi promette, i cittadini, i templi,
Roma, Italia difendere, e l' impero;
Sforza tutti i mortali a prender briga,
Ed a cercar chi ne sia stato il padre,
O inonorato oscura madre il renda.

Tu figlio a Siro, a Dïonigi, a Dama
Osceresti sbalzar di Roma i figli
Dal tarpeo sasso, o consegnargli a Cadmo?
Ma Novio, mio collega, a me d' un grado
Siede inferior: egli è, qual fu mio padre —
Per questo dunque già ti credi un Paolo,
Ed un Messala? Pur costui nel foro
Se mai dugento carri, e al punto stesso
Tre sboccassero insiem pompe funèbri,
Col suon de la sua voce e corni e trombe
Vincer potrebbe: ha questo pregio almeno.

Hé bien soit : que le peuple aime mieux conférer une dignité à Lévinus qu'à Décius, homme nouveau ; que le censeur Appius me chasse du sénat, moi qui ne suis pas né d'un père libre de naissance, à juste titre, puisque je ne suis pas demeuré tranquille dans ma propre peau. Mais la gloire entraîne, attachés à son char brillant, et les hommes inconnus et ceux d'une naissance illustre. Que te sert, Tillius, de reprendre le laticlave dont tu as été dépouillé, et de devenir tribun ? L'envie, qui eût été moindre contre le simple citoyen, s'en est accrue. En effet, dès qu'un insensé a embarrassé le milieu de sa jambe dans les peaux noires du brodequin et placé le laticlave sur sa poitrine, il entend dire aussitôt : Quel homme est-ce ? De quel père est-il né ? Qu'un homme, malade du mal de Barrus, désire passer pour beau, quelque part qu'il aille, il inspirera aux jeunes filles le désir de l'examiner en détail, quelle est sa figure et comment il a la jambe, le pied, les dents, les cheveux ; de même, celui qui promet de prendre sur lui le soin de Rome, des citoyens, de l'empire, de l'Italie et des temples des dieux, oblige tout le monde à se mettre en peine de rechercher de quel père il est né et s'il n'a point à rougir d'une mère inconnue. Toi, fils d'un Syrus, d'un Dama ou d'un Denys, oses-tu bien faire précipiter des citoyens de la roche tarpéienne, ou les livrer au licteur Cadmus ? Mais mon collègue Novius est au dessous de moi d'un degré ; car il est ce que fut mon père. Te crois-tu pour cela un Paul-Émile ou un Messala ? Mais ce Novius, si deux cents charriots et trois convois funèbres viennent à se rencontrer sur la place publique, il fera entendre une voix qui dominera les clairons et les trompettes : voilà qui nous touche.

Revenons maintenant à moi, fils d'un père affranchi,

Were I expell'd the senate-house with scorn,
Justly, perhaps, because thus meanly born
I fondly wander'd from my native sphere ;
Yet shall I with less real worth appear ?
Chain'd to her beamy car Fame drags along
The mean, the great : an undistinguished throng.

Poor Tillius, when compell'd in luckless hour
To quit your purple robe and tribune's power,
A larger share of envy was thy fate,
Which had been lessen'd in a private state.

For in black sandals when a coxcomb's drest,
When floats the robe impurpled down his breast,
Instant, 'what man is this,' he round him hears,
'And who his father?' As when one appears
Sick of your fever, Barrus, to desire
That all the world his beauty should admire,
Curious the ladies ask, 'What mien and air,
What leg and foot he has, what teeth and hair!'

So he, who promises to guard the state,
The gods, the temples and imperial seat,
Makes every mortal ask his father's name,
Or if his mother was a slave-born dame.

'And shall a Syrian son, like you presume
To hurl the freeborn citizens of Rome
From the Tarpeïan rock's tremendous height,
Or to the hangman Cadmus give their ate?'

My colleague sits below me one degree,
For Novius, like my father, was made free.
Shall you for this a true Messala seem,
And rise a Paulus in your own esteem ?

But when two hundred waggons crowd the street,
And three long funerals in procession meet,
Beyond the fifes and horns his voice he raises,
And sure such strength of lungs a wondrous praise is.

Das Volk dem edelbürtigen Lävin
Die Würde lieber als dem neuen Decius,
Was wär es denn ? — Ja, stiesze mich
Ein zweyter Appius, weil mein Vater nicht
Ein Freygeborner war, aus dem Senat:
So hätt' er mich mit Recht dafür bestraft,
Dass ich in eigner Haut nicht schlafen konnte.
Zwar freylich schleppt an ihrem glänzenden Wagen
Gefesselt (mit dem Dichter so zu reden)
Die Ruhmbegier nicht minder Unbekannte
Als Edle nach ; doch, desto schlimmer ! Denn,
Was half dirs, Tillius, den abgelegten Clavus
Als Volks-Tribunus wieder aufzunehmen ?
Zu nichts, als dass die Missgunst, die zuvor
Dir als Privatmann minder lästig war,
Mit deinem Clavus wuchs. Sobald ein Thor
Das halbe Bein in schwarzes Leder steckt
Und einen breiten Purpurlappen über
Die Brust herabhängt, hört er stracks : wer ist
Denn Der ? Wer war sein Vater ? — Eben so
Wie einer, den des Burrus Krankheit plagt,
Für ein Modell von Schönheit zu passieren,
Den Mädchen, wo er steht und geht, die Mühe macht,
Ihn kritisch Stück vor Stück zu untersuchen,
Wie Nase, Fusz und Wade, Haar' und Zähne
bey ihm beschaffen sind : so auch, wenn einer
Die Bürger und die Stadt, der Götter Tempel,
Italien und das Reich in seine Pflege
Zu nehmen sich erbietet, nöthigt er
Stracks alle Sterblichen, mit groszem Eifer
Zu forschen, wer sein Vater sey, und ob
Sein Stammbuch auf der mütterlichen Seite
Nicht etwan eine Lücke habe ? Wie ?
Du, eines Syrus, Dama, Dionysus Sohn,
Du solltest Bürger von Tarpejens Felsen
Herabzustürzen dich erfrechen, oder
Dem Cadmus sie in Hand und Band zu geben ?
,, Und doch sitzt mein College Novius
Um einen ganzen Grad noch unter mir ;
Mein Vater war ein Freygelassener,
Er ist es selbst. " — Und denkst du dich darum
Ein Paulus, ein Messala ? Jener hat
Doch das voraus, dass, wenn er auf dem Markte
Zum Volke spricht, und mit zweyhundert Karren
Drey Leichenzüge gleich zusammen träfen,
Er alle ihre Hörner und Posaunen
Mit seiner Stimme übertäuben würde.
Das ist doch ein Talent ! — Ich komme nun

Nunc ad me redeo, libertino patre natum,
Quem rodunt omnes libertino patre natum;
Nunc, quia sum tibi, Mæcenas, convictor; at olim
Quod mihi pareret legio Romana tribuno.
Dissimile hoc illi est; quia non ut forsit honorem
Jure mihi invideat quivis, ita te quoque amicum;
Præsertim cautum dignos assumere, prava
Ambitione procul. Felicem dicere non hoc
Me possum casu, quod te sortitus amicum.
Nulla etenim mihi te fors obtulit. Optimus olim
Virgilius, post hunc Varius, dixere quid essem.
Ut veni coram, singultim pauca locutus,
Infans namque pudor prohibebat plura profari,

Non ego me claro natum patre, non ego circum
Me Satureiano vectari rura caballo;
Sed quod eram narro. Respondes, ut tuus est mos,
Pauca. Abeo, et revocas nono post mense, jubesque
Esse in amicorum numero. Magnum hoc ego duco,
Quod placui tibi, qui turpi secernis honestum,
Non patre præclaro, sed vita et pectore puro.
Atqui si vitiis mediocribus, ac mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta (velut si
Egregio inspersos reprendas corpore nævos);
Si neque avaritiam, neque sordes, aut mala lustra
Objiciet vere quisquam mihi; purus, et insons,
Ut me collaudem, si et vivo carus amicis;

A mí, hijo de un liberto,
Contraerme otra vez juzgo oportuno.
Por aqui urgóme siempre envidia insana,
En otro tiempo porque fui tribuno
De una legion romana,
Y ahora porque contigo
Vivo como un amigo:
Cosas á la verdad bien diferentes,
Pues si pudieron con razon las gentes
Del mando los honores envidiarme,
No la amistad que quieres dispensarme:
Sobre todo sabiendo
Que no honras tú con ella
Sino á aquellos que juzgas merecella,
Sin que jamas la intriga en esto influya:
Y á la suerte no es justo se atribuya
Gozar yo tu amistad, si bien se advierte,
Pues tu amistad no es obra de la suerte.
Primero, el buen Virgilio, Vario luego
Muy bien de mí te hablaron.
La primer vez que á tu presencia llego,
De respeto y temor sobrecogido,
Puedo pocas palabras, ó Mecenas,
Y esas cortadas pronunciar apenas.
No alabo mi linage esclarecido,
No ricas heredades aseguro
Correr en un caballo de Saturo:
Dígote lo que soy; segun tu uso,
Contestas poco, y márchome confuso.
De nueve meses un periodo pasa;
Llamasme al cabo de ellos á tu casa;
Y sé que en tu amistad parte me cabe.
Cosa con que de júbilo me lleno,
Pues discernir lo malo de lo bueno
Tu perspicacia sabe,
Y tan grata fortuna
La debí á mi honradez y no á mi cuna.
Mas si es mi porte honroso,
Y mis faltas, si en ellas se repara,
Son pequeño lunar en cuerpo hermoso;
Si con justa razon echarme en cara
Nadie puede avaricia ni bajezas,
Ni infames impurezas;
Si una vida inocente y pura llevo,
(Aunque esto ceda en alabanza mia)

Ma torno a me, di libertin figliuolo,
Che qual figliuol di libertin, trafitto
Son da tutti, or perchè tuo commensale;
Pria, Mecena, perchè, tribun, già d' una
Romana legion ebbi comando.

L' un da l' altro è diverso; e se a ragione
Crede talun, quell' onorevol posto
Potermi invidiar; con ragion pari
Invidiar non può ch' io t' abbia amico:
Massime che si cauto esser tu suoli
Ne l' assumer sol quei, che ne son degni,
Scevri di prava ambizïon. Nè posso
Dirmi felice, perchè al cas' io debba
In te un amico; quel che a te mi spinse
Non fu già 'l caso: l' ottimo Virgilio
Da pria, poi Vario dissero chi fossi.

Fattomi al tuo cospetto, singhiozzando
Pochi accenti scacciai, poichè a la lingua
Era infantil pudor nodo ed inciampo.
Nè me figliuol di genitor preclaro,
Nè me opulento possessor, che scorra
Suoi vasti campi su destrier pugliese;
Ma quel ch' io m' era espongo: accenti pochi
Giusta tua usanza, tu rispondi; io parto;

Al nono mese mi richiami, e al novero
Me degli amici ascritto vuoi. Ch' io sia
Piaciuto a te, che dal paterno sangue
Non già, ma da un cor puro e da' costumi,
L' onesto dal malvaggio a scerner, prendi
Secura norma; a mio gran pregio io reco.

Ma se macchiata di mezzani e pochi
Vizi è l' indole mia (qual se di nei
Sparso accusi un bel corpo) altronde buona;
Se taccia appormi alcun non può verace
Di bordellier, di sordido, di avaro;
Se (per lodarmi io stesso) innocuo e puro
Vivo, e caro agli amici; io tutto il debbo

à moi que tous les citoyens déchirent ; parce qu'un père affranchi me donna le jour ; parce qu'aujourd'hui je suis ton commensal et que j'eus autrefois le commandement d'une légion romaine. Faisons cependant une différence : qui que ce soit, peut-être avec raison, peut m'envier une dignité, mais non ton amitié, surtout soigneux comme tu l'es de ne l'accorder qu'à des hommes qui en sont dignes, et qui se tiennent éloignés d'une ambition perverse. Je ne saurais me dire heureux par hasard ; ce n'est point le hasard qui te fit mon ami, car, en effet, il ne m'offrit point à toi. Un jour l'excellent Virgile et, après lui, Varius te disent qui j'étais ; venu devant toi, je balbutie quelques mots, une puérile timidité m'empêche d'en dire davantage. Je ne te raconte point que je suis né d'un père illustre, ni qu'un cheval de Saturéium me portait autour de mes champs ; mais je te dis qui je suis. Tu réponds, comme à l'ordinaire, en peu de paroles : je me retire. Neuf mois après tu me rappelles, et tu veux bien me mettre au nombre de tes amis. Je regarde comme un grand bonheur de t'avoir plu, à toi qui distingues d'un être vil l'homme estimable, non par l'illustration de son père, mais par une vie et un cœur pur. Au reste, si seulement des défauts médiocres et peu nombreux déparent mon caractère d'ailleurs droit, de même qu'on blâme des taches répandues sur un beau corps, si personne ne peut avec justice me reprocher ni l'avarice, ni des turpitudes, ni de sales débauches ; si je vis innocent, pur et cher à mes amis, c'est à mon père que je le dois ; à mon père qui,

---

As for myself, a freeman's son confest,
A freeman's son, the public scorn and jest,
That now with you I joy the social hour,
That once a Roman legion own'd my power ;
But though they envy'd my command in war,
Justly perhaps, yet sure 'tis different far
To gain your friendship, where no servile art,
Where only men of merit claim a part.

Nor yet to chance this happiness I owe ;
Friendship like yours she had not to bestow.
My best-lov'd Virgil first, than Varius told
Among my friends what character I hold :

When introduc'd in few and fault'ring words
(Such as an infant modesty affords)
I did not tell you my descent was great,
Or that I wander'd round my country seat
On a proud steed in richer pastures bred :
But what I really was, I frankly said.

Short was your answer, in your usual strain ;
I take my leave, nor wait on you again,
Till, nine months past, engag'd and bid to hold
A place among your nearer friend's enroll'd.

An honour this, methinks, of nobler kind,
That innocent of heart and pure of mind,
Though with no titled birth, I gain'd his love,
Whose judgment can discern, whose choice approve.

If some few, trivial faults deform my soul
(Like a fair face when spotted with a mole)
If none with avarice justly brand my fame,
With sordidness, or deeds too vile to name :
If pure and innocent : if dear (forgive
These little praises) to my friends I live,
My father was the cause, who, though maintain'd

Auf meine Wenigkeit zurück, den Sohn
Von einem Freygelassnen, denn man auch
Den Sohn des Freygelassnen tüchtig fühlen läst,
Jetzt, weil ich deiner Tischgenossen einer bin,
Mäcenas, ehemals, weil mir eine Legion
Gehorchte. Gleichwohl ist das ein' und andere
Nicht einerley. Die Ehrenstelle könnte
Vielleicht von jedem mir beneidet werden :
Allein mit deiner Freundschaft, welche du
Behutsam nur an Würdige verschenkest,
Und welche nicht durch Ränk' und lose Künste
Erschlichen werden kann, ists wohl ein anders.
Ich kann mich deiner Freundschaft wegen just
Nicht glücklich nennen, gleich als hätt' ich sie
Aus einem Glückstopf ausgezogen ; denn
Kein Ungefähr hat mich in deinen Weg
Geworfen ; lange hatte schon zuvor
Dir mein Virgil, hernach auch Varius
Von mir gesprochen. Als ich endlich selbst
Zum erstenmale vorkam, liesz Verlegenheit
Und unberedte Schaam mich nicht zu Athem kommen ;
Ich sprach nicht viel, und abgebrochen, log
Mir keinen edeln Vater, trabte nicht
Auf einem selbsterzognen Tarentiner
Um meine Güter, sondern sagte kurz
Und ehrlich was ich wäre. Du, nach deinem Brauch,
Erwiederst wenig ; ich entferne mich,
Und nach dem neunten Monat lässest du
Mich wieder rufen, und bedeutest mich,
Forthin als deiner guten Freunde einen
Mich anzusehen. Ich acht' es für nichts Kleines,
Dir, einem ächten Menschenkenner, wohlgefallen
Zu haben, wie ich bin ; zwar unberühmt
Von Herkunft, aber rein an Herz und Sitten.
Indessen, wenn ich bey nicht vielen und
Verzeihlichen Gebrechen (wie sich etwan auch
An wohlgestalten Körpern hie und da
Ein kleiner Fehler zeigt) im übrigen
Gutartig bin, und niemand weder Geldsucht,
Noch Schmutz, Schmarotzerey, und wilde Nächte
In Winkeln durchgeschwelgt, mir vorzurücken
Im Stand' ist ; kurz, wofern ich (um einmal
Mein eigen Lob zu singen) bieder bin
Und meinen Freunden werth : so war daran

Causa fuit pater his, qui macro pauper agello
Noluit in Flavî ludum me mittere, magni
Quo pueri magnis e centurionibus orti,
Lævo suspensi loculos, tabulamque lacerto
Ibant octonis referentes idibus æra.
Sed puerum est ausus Romam portare, docendum
Artes, quas doceat quivis eques, atque senator
Semet prognatos. Vestem, servosque sequentes
In magno ut populo si quis vidisset, avita
Ex re præberi sumptus mihi crederet illos.
Ipse mihi custos incorruptissimus omnes
Circum doctores aderat. Quid multa? pudicum,
Qui primus virtutis honos, servavit ab omni
Non solum facto, verum opprobrio quoque turpi:
Nec timuit sibi ne vitio quis verteret olim,
Si præco parvas, aut, ut fuit ipse, coactor
Mercedes sequerer; neque ego essem questus. Ad hoc
Laus illi debetur, et a me gratia major. [nunc
Nil me pœniteat sanum patris hujus; eoque
Non, ut magna dolo factum negat esse suo pars,
Quod non ingenuos habeat, clarosque parentes,
Sic me defendam. Longe mea discrepat istis
Et vox, et ratio. Nam si natura juberet
A certis annis ævum remeare peractum,
Atque alios legere ad fastum quoscumque parentes
Optaret sibi quisque; meis contentus, honestos

Si mis amigos ámanme á porfia,
Todo aquesto á mi padre se lo debo.
El sin otro caudal que una hacenduela
No quiso que á la escuela
Fuese de Flavio yo, donde los hijos
De ricos centuriones,
Llevando bajo el brazo sus cartones,
Ponen el interes en una llana
Que en medio mes cualquiera suma gana.
Consigo á Roma quiso que viniera,
Y que las mismas ciencias aprendiera,
Que hijos de senador ó caballero;
Y al verme con esclavos y dinero,
Todo el mundo creia
Que un rico patrimonio yo tenia.
Guardian incorruptible, mi asistencia
Jamas mi amante padre abandonaba,
Y ni al maestro mismo me entregaba.
En mí en fin la inocencia,
Fuente de la virtud, puso en seguro,
Y no tan solo preservóme puro
De las malas acciones,
Sino tambien de oprobios y baldones;
Sin temor de que nadie le tachara
De dejarme á la clase reducido
De cobrador cual él lo habia sido,
Cosa de que en verdad no me quejara,
Antes por ello su alabanza crece,
Y mas y mas mi gratitud merece.
Mientras conserve yo juicio bastante,
Honraréme con padre semejante.
A otros se oye decir que á culpa suya
Injusto es se atribuya
No descender de altisimo linage;
Mas de mí no se espere este lenguage.
Si la naturaleza consintiese
A la edad otra vez volver pasada,
Y que todo mortal buscar pudiese
Parentela á su gusto acomodada,
Todos ansiando alcurnia de mas precio,
Querrian contentar su orgullo necio:
Mientras que muy feliz con mis mayores,
No fuera á buscar otros ciertamente
Entre consules yo ni senadores.

Al padre, che di magro campicello
Povero possessor, non affidommi
A Flavio benchè questi allor vedesse,
Con borsa e tavolette, al manco braccio
Sospese, a la sua scuola andar de' primi
Centurioni la primaria prole,
Rapportando il danar, che rispondea
A l' ottonario ritornar degl' idi:
Ma, d' alti sensi, osò condurre a Roma
Me fanciulletto, ad apparar quell' arti,
Che un cavalier, che un senatore insegna
A' propi figli. Allor se, come avviene
In un popolo immenso, avesse alcuno
Gli abiti visto, ed i seguaci servi,
Certo creduto avria spese sì fatte
A me apprestarsi da retaggio avito.

Egli stesso custode incorrottissimo
In ogni scuola a me sedeasi a fianco.
Che più? Me verecondo (onor primiero
De la virtù) serbò, non pur negli atti,
Ma immune ancor degli altrui morsi infami.
Nè 'l ritenne timor ch' altri 'l mordesse,
Se avessi anch' io seguito il picciol lucro
Di banditore, o collettor, com' egli
Già fu, nè men sarei doluto io stesso.
Quindi maggiore or io ne debbo a lui
Gratitudine e lode, e sin che ho senno;
Mai di tal padre non avrò vergogna.

Anzi mi guardi 'l ciel ch' io mi difenda,
Come gran parte suol, che non doversi,
Dice, a lor colpa ascrivere, se nati
Non sien da chiara ingenua stirpe. Oh quanto
Da sì fatti discorde io parlo e penso!
Che se Natura a l' uom rivarcar gli anni
Scorsi imponesse a certa etade, e ognuno
Del fasto a scelta i genitor sortisse,
Qual più gli brama, io pago a' miei, di fasci
E di sedie curuli avoli adorni
Saprei sprezzar: stolto a parer del volgo,

pauvre possesseur d'un petit et maigre champ, ne voulut pas m'envoyer à l'école de Flavius, où allaient, la bourse et les tablettes suspendues au bras gauche, les nobles enfants d'illustres centurions apprendre à calculer l'intérêt de l'argent au retour des Ides. Mais il osa me conduire, encore enfant, à Rome pour m'y faire enseigner tout ce que chaque chevalier et sénateur fait apprendre aux fils qu'il a fait naître. A voir mes vêtements et les esclaves qui me suivaient au milieu de la foule, on eût dit que la fortune de mes aïeux fournissait à ces dépenses. Surveillant incorruptible, lui-même assistait aux leçons de tous mes maîtres. Que dirai-je de plus? il me sauva non seulement de toute action blâmable, mais du soupçon même du vice, et il ne craignit pas que quelqu'un le lui imputât à blâme, si un jour, crieur public ou collecteur, comme il l'était lui-même, je poursuivais un modeste salaire (et certes je ne m'en serais pas plaint); il n'en mérite aujourd'hui pour cela de ma part que plus d'éloges et de reconnaissance. Tant que je conserverai le sens, je ne me repentirai pas d'un tel père, et je ne me défendrai point, comme le font beaucoup de gens qui nient que ce soit leur faute s'ils ne sont pas nés de pères de condition libre et d'un rang illustre. Mon langage et mes sentiments diffèrent beaucoup des leurs: si la nature ordonnait à chacun de rentrer dans la vie passée depuis un certain nombre d'années, et de choisir d'autres parents au gré de son orgueil, content des miens, je ne voudrais pas me donner un père ennobli par les faisceaux et

---

By a lean farm but poorly, yet disdain'd
The country-schoolmaster, to whose low care
The mighty captain sent his high-born heir
With satchel, copy-book, and pelf to pay
The wretched teacher on th' appointed day.

To Rome, by this bold father was I brought
To learn those arts, which well-born you are taught,
So drest and so attended, you would swear
I was some wealthy lord's expensive heir;
Himself my guardian, of unblemish'd truth,
Among my tutors would attend my youth,
And thus preserv'd my chastity of mind
(That prime of virtue in its highest kind)
Not only pure from guilt, but even the shame,
That might with vile suspicion hurt my fame;

Nor fear'd to be reproach'd, although my fate
Should fix my fortune in some meaner state,
From which some trivial perquisites arise,
Or make me, like himself, collector of excise.

For this my heart far from complaining pays
A larger debt of gratitude and praise;
Nor while my senses hold, shall I repent
Of such a father, nor with pride resent,
As many do, th' involuntary disgrace,
Not to be born of an illustrious race.

But not with theirs my sentiments agree,
Or language; for if nature should decree
That we from any stated point might live
Our former years, and to our choice should give
The sires, to whom we wish'd to be allied,
Let others choose to gratify their pride:

While I contented with my own, resign
The titled honours of an ancient line.

Mein Vater ganz allein die Ursach; der,
Wiewohl von einem magern Gütchen spärlich lebend,
Mich nicht an unserm Orte zu Flavius,
Dem Rechenmeister, in die Schule schickte,
Wohin doch grosze Hauptmanns-Jungen nicht
Zu vornehm waren mit der Rechentafel und
Dem Markensack am linken Arm zu traben,
Die edle Wissenschaft, wieviel Prozent
Von soviel Capital des Monats fällt,
Zu lernen: sondern mich, so jung ich war,
Nach Rom zu führen herzhaft sich entschloss,
Um dort so gut mich zu erziehen als
Ein Ritter oder Rathsherr seine Söhne
Erziehen lassen kann; so dass, wer mich
In dieser groszen Stadt, so wohl gekleidet,
Mit Sclaven hinter mir, daherziehn sah,
Nichts anders dachte, als das alles werde
Aus altem Ahnengut auf mich verwendet.
Er selbst war neben allen meinen Lehrern
Mein zuverlässigster getreuster Führer;
Kurz, seiner Aufsicht hab' ich es zu danken,
Dass mich die Schaam, der Tugend erste Blüte,
Von allen Jugendlastern, ja so gar
Von bösem Schein und Vorwurf rein erhielt.
Er liesz sich den Gedanken nicht erschrecken,
Wie übel man's ihm nehmen werde, wenn
Am End' aus dieser stattlichen Erziehung doch
Nichts als ein Zollbedienter, wie er selbst,
Herausgekommen wäre. Auch in diesem Falle
Hätt' ich mich nicht beklagt, nun bin ich desto mehr
Erkenntlichkeit und Lob ihm schuldig. Nein,
So lang ich meine Sinne habe, soll
Ein solcher Vater niemals mich gereuen;
Noch werd' ich, wie die meisten die sich nicht
Mit hochgebornen Ahnherrn brüsten können,
Versichern, dass es meine Schuld nicht sey.
Ganz anders sprech' und denk' ich über diesen Punct:
Und wollte die Natur, dass jeder mit
Gewissen Jahren sein vergangnes Leben
Von Vorn beginnen und sich Eltern nach Gefallen
Zum Prunke wählen dürfte: möchten andre
Sich wählen wen sie wollten, ich, zufrieden mit
Den meinen, würde keine nehmen wollen

Fascibus et sellis nolim mihi sumere ; demens
Judicio vulgi , sanus fortasse tuo , quod
Nollem onus , haud unquam solitus, portare molestum.
Nam mihi continuo major quærenda foret res ,
Atque salutandi plures , ducendus et unus ,
Et comes alter, uti ne solus rusve peregreve
Exirem ; plures calones atque caballi
Pascendi ; ducenda petorrita. Nunc mihi curto
Ire licet mulo, vel , si libet , usque Tarentum ,
Mantica cui lumbos onere ulceret, atque eques armos.
Objiciet nemo sordes mihi , quas tibi , Tilli ,
Cum Tiburte via prætorem quinque sequuntur
Te pueri , lasanum portantes , œnophorumque.
Hoc ego commodius , quam tu , præclare senator ,
Multis atque aliis vivo. Quacumque libido est ,
Incedo solus ; percontor quanti olus , ac far ;
Fallacem Circum , vespertinumque pererro
Sæpe Forum ; assisto divinis ; inde domum me
Ad porri , et ciceris refero , laganique catinum.
Cœna ministratur pueris tribus ; et lapis albus
Pocula cum cyatho duo sustinet ; adstat echinus
Vilis , cum patera guttus , Campana supellex.
Deinde eo dormitum , non sollicitus mihi quod cras
Surgendum sit mane , obeundus Marsya , qui se
Vultum ferre negat Noviorum posse minoris.
Ad quartam jaceo ; post hanc vagor , aut ego lecto ,

Quizá el vulgo juzgárame demente ;
Mas tú cuerdo creyérasme y sincero ,
Al verme huir de aquesta ,
Que nunca soporté , carga molesta :
Pues á ser caballero ,
Puestas habria de tener las mientes
En ver el modo de juntar dinero ,
Y en saludar á yentes y vinientes :
Ir fuera no podria , aun por instantes
Sin llevar dos ó três acompañantes ;
Tener debiera en fin muchos criados ,
Buenos coches , caballos estimados :
Mientras ora , si en ello hallo contento ,
Puedo ir hasta Tarento
En mi mulo rabon , si se me ahupa ,
Con una maletita á la gurupa ;
Sin que de mí infelice
Digan como de tí , Tulio , se dice ,
Que de pretor menguando los blasones ,
Cuando tomas de Tivoli el camino ,
Cinco mozos cargados con el vino
Llevas , y con marmita y provisiónes.
Asi , aunque pobre , senador altivo ,
Mejor que muchos y que tú yo vivo.
Solo me voy donde me da el barrunto ,
De trigo y berzas el valor pregunto ;
Al circo ó mentidero hago un paseo ;
En la plaza á la tarde
Tal vez asisto á divertido alarde ,
Y la buena ventura decir veo.
Vuelvo á mi casa luego ;
Tres criados me sirven cuando llego ,
Puerros , garbanzos y algo de polenta :
De piedra un blanco aparador sustenta
Con un vaso pequeño dos tazones ,
Copa y aguamanil de libaciones ,
Y una gran palangana ,
De Capua todo en pobre porcelana.
De allí voy á acostarme ,
Sin nada que me obligue á levantarme
A otro dia temprano ,
Ni á Marsia ver , que del menor hermano
De los Novios la vista
Declara que no es facil que resista.
Levántome á las diez , salgo un poquito ,
O bien cuando he leido , ó cuando he escrito
Algo que me divierta ó me consuele ,

Forse assennato a tuo parer, veggendo
Me ricusante sottopor le spalle
Mai non avvezze a la molesta soma.
E in ver d' un tratto una miglior fortuna
Mi converria cercar ; dar la mattina
Infiniti buondi : questo e quell' altro,
Per non uscir solo in campagna, o solo
Non viaggiar, meco condur compagni :
Pascer più bagaglioni e più cavalli
A proprie spese, e menar più carrette.

Or a l' incontro , se mi torna , io posso
Sino a Taranto andar sopra un bertone,
Mentre gonfia bisaccia un guidalesco
Gli fa su' lombi , e 'l cavalier su 'l dorso.
Nè improverarmi alcun potrà d' avaro,
Qual tu te l' odi, o Tillio , allor che scorri
Pretor , qual sei , di Tivoli la riva ,
E cinque famigliar ti tengon dietro
La borraccia portando , ed il pitale.

In questo, o Senatore eccellentissimo,
Di te più agiato, e di mill' altri io vivo.
M' avvio soletto ove mi salta il grillo :
Chieggo, a qual prezzo l' erbe, a quale il grano ?
Intorno al circo ciurmador e al foro
Spesso vommene aion verso la sera :
Sto baloccando un po' co' cerretani,
Poi tiro a casa a la mia gran scodella
Di cipolle , di ceci , e di lasagne.

Tre mi servono a cena. Un bianco marmo
Due bicchieri sostiene ed una coppa.
Evvi un boccal, di quattro soldi un gotto
V' è ancor col suo bacin , mobil campano.

Poi mi getto a dormir senza pensiere
Del dovermi levare insiem col sole,
E Marsia riveder, ch' essergli il volto
Del picciol Novio intollerabil, giura.
Sino a la quarta poltroneggio, e quindi
O vo per Roma a zonzo, o scartabello,

la chaire curule ; insensé aux yeux du vulgaire, mais peut-être raisonnable aux tiens, de n'avoir pas voulu porter un fardeau fatigant auquel je n'étais pas accoutumé ; car il me faudrait aussitôt rechercher une plus grande fortune, saluer plus de gens, conduire avec moi plus d'un compagnon pour ne point aller seul, soit en voyage, soit à la campagne ; nourrir plus de valets et de chevaux, et louer des chars à quatre roues. Maintenant il m'est permis d'aller, s'il me plaît, jusques à Tarente sur un mulet écourté, dont mon bagage écorche les reins de son poids, et mon éperon les flancs. Personne ne me reprochera, Tillius, la lésine dont on t'accuse, lorsque, préteur, tu te fais suivre de cinq jeunes esclaves portant le vase de nuit et le baril au vin.

En cela, illustre sénateur, je vis plus commodément que toi et que beaucoup d'autres. Je vais seul partout où l'envie me prend d'aller ; je m'informe du prix des légumes et du blé, et parcours le cirque, rendez-vous des jongleurs. Souvent vers le soir je m'arrête devant les devins, puis je vais retrouver à la maison le plat de porreaux, de pois chiches ou de beignets. Trois esclaves servent mon souper ; un marbre blanc soutient deux coupes et un flacon ; une cuvette est auprès, ainsi qu'une aiguière commune et sa patère, le tout en terre de Campanie. Après cela, je vais dormir, nullement inquiété de la pensée qu'il faudra me lever demain et visiter Marsyas, qui dit ne pouvoir plus supporter la figure du plus jeune des Novius. Je reste couché jusqu'à la quatrième heure, puis je me

---

This may be madness in the people's eyes,
But in your judgment not, perhaps, unwise;
That I refuse to bear a pomp of state,
Unus'd and much unequal to the weight.

Instant a larger fortune must be made,
To purchase votes, my low addresses paid ;
Whether a jaunt or journey I propose,
With me a crowd of new companions goes,
While, anxious to complete a length of train,
Domestics, horses, coaches I maintain.

But now as chance or pleasure is my guide,
Upon my bob-tail'd mule alone I ride.
Gail'd is his crupper with my wallet's weight;
His shoulder shews his rider's awkward seat.

Yet no penurious vileness e'er shall stain
My name, as when, great Prætor, with your train
Of five poor slaves, you carry where you dine
Your travelling kitchen, and your flask of wine.

Thus have I greater blessings in my power,
Than you, proud senator, and thousands more.
Alone I wander, as by fancy led.

I cheapen herbs, or ask the price of bread ;
I listen, while diviners tell their tale,
Then homeward hasten to my frugal meal,
Herbs, pulse, and pancakes; each a separate plate :
While three domestics at my supper wait.

A bowl on a white marble table stands,
Two goblets, and a ewer to wash my hands ;
And hallow'd cup of true Campanian clay
My pure libations to the gods to pay.

I then retire to rest, nor anxious fear
Before dread Marsyas early to appear.

Whose very statue swears it cannot brook
The meanness of a slave-born judges look.
I sleep till ten ; then take a walk, or choose

Die Glanz von hohen Würden borgten; thöricht
Im Wahn des Volkes, doch vielleicht, Mäcen,
Nach deinem Urtheil weise, dass ich meine Schultern
Mit keiner gröszern Last, als ich gewohnt
Zu tragen bin, beladen mochte. Denn
Da müsst' ich auch für gröszre Renten sorgen,
Mehr Leute sehen, wenn ich reis'te oder
Aufs Land nur gienge (um bey Leibe! nie
Allein zu seyn) stets einen und den andern
Begleiter mit mir schleppen, mehr Bediente
Und Pferd' und Wagen halten. Jetzt ist mir
Erlaubt auf einem kurzgeschwänzten Maulthier,
Das mich und meinen Mantelsack zugleich
Zu tragen sich gefallen lassen muss,
Wenn's mirs beliebt bis nach Tarent zu gehen,
Und niemand wird darum der Knauserey
Mich schelten, wie den Prätor Tullius,
Wenn ihm, von Tibur kehrend, nur fünf Hausbediente
Mit seinem Flaschenkorb und Nachtstuhl folgen.
Soviel gemächlicher, mein edler Rathsherr,
Leb' ich als du und tausend deines gleichen.
Ich brauche kein Gefolge, geh' allein
Wohin michs lüstet; frage was der Kohl
Und was das Mehl gilt; schlendre Abends um
Den groszen Schauplatz aller Beutelschneider,
Den Circus, oder auf dem Markt, und stehe
Bey einem Schreyer still, der Amulete
Verkauft und wahrsagt; kehre dann nach Hause
Zu einer Schüssel Erbsen, Lauch und Plinsen ;
Drey Sclaven richten meine ganze Mahlzeit aus ;
Ein Cyathus, zwey Becher, und beym Spülnapf
Ein schlecht Lavor mit seinem Becken, lauter
Campanisch Töpferzeug, auf einem Tische
Von weiszem Steine, macht die ganze Tafel-
Geräthschaft aus. Dann geh ich schlafen, ohne
Die Sorge, dass ich mit dem Frühsten wieder
Aufstehen müssen, um dem Marsyas
Besuch zu geben, dessen Grinsen uns
Bezeugt, dass ihm die Physiognomie
Des jüngern Novius unausstehlich sey.
Ich bleibe ruhig bis um neune liegen;
Drauf mach' ich fliegende Besuche, oder
Ich lese oder schreibe was im Stillen mich

Aut scripto, quod me tacitum juvet. Ungor olivo,
Non quo fraudatis immundus Natta lucernis.
Ast ubi me fessum sol acrior ire lavatum
Admonuit, fugio Campum lusumque trigonem.
Pransus non avide, quantum interpellet inani
Ventre diem durare, domesticus otior. Hæc est
Vita solutorum misera ambitione, gravique.
His me consolor, victurus suavius, ac si
Quæstor avus, pater atque meus, patruusque fuisset.

SATIRA VII.

Proscripti Regis Rupili pus atque venenum,
Hybrida quo pacto sit Persius ultus, opinor
Omnibus et lippis notum, et tonsoribus esse.
Persius hic permagna negotia dives habebat
Clazomenis, etiam lites cum Rege molestas;
Durus homo, atque odio qui posset vincere Regem;
Confidens, tumidusque; adeo sermonis amari,
Sisennas, Barros, ut equis præcurreret albis.
Ad Regem redeo. Postquam nihil inter utrumque
Convenit (hoc etenim sunt omnes jure molesti,
Quo fortes, quibus adversum bellum incidit. Inter
Hectora Priamiden, animosumque inter Achillem,
Ira fuit capitalis, ut ultima divideret mors;
Non aliam ob causam, nisi quod virtus in utroque

Me unto de aceite, y no de los velones,
Como el inmundo Nata hacerlo suele.
Cansado, voyme al baño dirigiendo,
Y asi del sol picante
De la abrasada siesta me defiendo.
Y tomando un bocado, lo bastante
Para no estar ayuno todo el dia,
Me entretengo en alguna frusleria.
Esta es de aquel la vida que en su casa
Ninguna especie de ambicion abrasa.
Con esto me consuelo,
Y vivo mas feliz y complacido,
Que si consul mi abuelo,
Y mi padre pretor hubiese sido.

SATIRA VII.

No existe legañoso ni barbero
Que ignore de qué modo
Persio el mestizo rechazó severo
El dardo empozoñado
Del proscrito Rutilio, el Rey llamado.
Persio, de Clazomene comerciante,
Que al Rey seguia un pleito muy reñido,
Grosero aun mas que el Rey su contrincante
Era, y mny vanidoso y presumido,
Y en burlas tan amargo en demasia,
Que á Barros y á Sisenas escedia.
De componerse Persio y Rey trataron;
Pero no lo lograron,
Que á los guapos semejan los pleitistas,
Mientras mas fuertes son, mas camorristas.
Asi entre el grande Aquiles y Hector fuerte
Solo se acabó el odio con la muerte,
Porque era en árduas lides
Uno el valor de entrambos adalides.
Mas si es entre cobardes la pelea,
O hay alguno que menos fuerte sea,
Este huye el desafio,
Y regalos presenta al de mas brio.

O scarabocchio qualche frascheria,
Che la mia solitudine diverta.
Ungomi d' olio, non di quel, che adopra
Natta spilorcio, di fraudate lampe
Fetido avanzo. Indi, ove il sol più caldo
Mi cacci al bagno; il campo io fuggo e 'l giuoco
Del trigón. Dopo un desinar ben parco,
Tanto che basti a reggermi l' intero
Giorno col ventre non affatto vôto,
Quà e là vo dondolandomi per casa.
De le persone scevre di noiosa
Misera ambizïon questa è la vita,
Questi i conforti; e più soavi giorni
Certo trarrò così, che se questore
Vantassi l' avo, il genitor, lo zio.

SATIRA VII.

In qual guisa la tabe ed il veleno
Abbia punito del proscritto Rege
Rupilio, Persio l' ibrida, su tutti
I boccali sta scritto, o ch' io m' inganno.

Egli avea questo Persio, uom facoltoso,
Gran traffichi in Clazómene, e col Rege
Moleste liti: era caparbio, e tale,
Che nel livor lo stesso Re vincea.

Prosuntuoso, pien di sé, di lingua
Sì mordace, che' Barri e Sisenna
Avria precorso, qual aquila gufo.

Torno al Re. Visto che impossibil era
Porsi in nulla d' accordo (chè non altro
Dritto gli uomini han mai d' esser molesti,
Che quello de la forza, allor che avvenga
Ostil pugna fra lor: nè capitale
Odio, cui sol l' estremo fiato estinse,
Già per altra cagion arse fra Ettorre
A Priamo figlio, e l' animoso Achille,
Che sommo perchè in ambi era il valore.

promène, je lis, j'écris quelque chose qui charme ces heures de silence. On me frotte d'huile, non de celle que l'impur Natta dérobe à ses lampes. Mais dès que le soleil plus ardent m'avertit d'aller me reposer de mes fatigues dans le bain, je fuis le champ de Mars et le jeu de Paume. Après avoir mangé avec mesure, et ce qui suffit à mon estomac pour soutenir la longueur du jour, je me repose au logis. Cette vie est celle des hommes exempts des misères et des tourments de l'ambition ; c'est ainsi que je me console de ce qui me manque, assuré de jours plus agréables que si mon aïeul, mon père et mon oncle avaient été questeurs.

SATIRE VII.

C'est, je pense, chose connue de tous les barbiers et de tous les oisifs, que la manière dont l'hybride Persius se vengea du venin et du poison lancé contre lui par le proscrit Rupilius, surnommé le Roi. Ce Persius, homme riche, avait à Clazomènes de grandes affaires, et même avec le Roi un vilain procès; c'était un homme dur, plus haïssable peut-être encore que Rupilius, présomptueux, et tellement amer dans ses propos, que, dans cette carrière, il laissait bien loin derrière lui les Sisenna et les Barrus. Je reviens à Rupilius. Aucun accommodement entre eux n'avait été possible ; car il en est de ces caractères intraitables comme de deux braves entre qui s'allume la guerre. Telle était l'implacable inimitié qui animait Hector, fils de Priam, et l'intrépide Achille, à laquelle la mort seule pouvait mettre un terme, et qui n'avait point

---

A book, perhaps, or trifle with the Muse :
For cheerful exercise and manly toil
Anoint my body with the pliant oil,
But not with such as Natta's; when he vamps
His filthy limbs and robs the public lamps.
But when the sun pours down his fiercer fire,
And bids me from the toilsome sport retire;
I haste to bathe and decently regale
My craving stomach with a frugal meal;
Enough to nourish nature for a day,
Then trifle my domestic hours away.
Such is the life from bad ambition free ;
Such comfort has the man low-born like me ;
With which I feel myself more truly blest,
Than if my sires the Quæstors power possest.

SATIRE VII.

How mongrel Perseus in a vengeful mood
That out-law'd wretch, Rupilius King, pursu'd
With poisonous filth, and venom all his own,
To barbers and to blear-eyed folk is known.

Perseus had wealth by foreign traffic gain'd,
And a vexatious suit with King maintain'd.
Presumptuous, vain, and obstinate the wight,
Conquering e'en King in virulence of spite;
In bitterness of speech outstripp'd the wind,
And left the swift-tongu'd Barrus far behind.

Now to the King returns our wandering tale,
When all fair means of reconcilement fail
(For men are obstinate when war's proclaim'd,
As they with inward courage are enflam'd :

When Hector and Achilles fierce engag'd,
Dire was the conflict, and to death they rag'd:
And why? because the gallant thirst of fame,
The love of glory, was in both extreme:

Belustigt oder bessert, salbe mich sodann
(Doch nicht mit solchem Oel als seinen Lampen
Der schmutz'ge Natta stiehlt) dann nach dem Campus,
Die schwüle Sonne mich, vom Ballspiel müde, [bis
Ins Bad zu gehn erinnert. Diesem folgt
Ein leichtes Mittagsmahl, soviel ich brauche
Den Rest des Tages, der geschäftlos mir
Zu Haus entschlüpft, bis Abends auszudauern.
So lebt wer frey vom Joch der armen Ehrsucht ist;
So hoff' auch ich vergnüglicher zu leben,
Als wenn mein Ahn, mein Vater und mein Oheim
Das Staatsschatzmeister-Amt verwaltet hätten.

SATYRE VII.

Wie an der giftgeschwollnen Natterzunge
Rupils, des Aechters, König zugenannt,
Der Blendling Persius sich einst gerochen,
Ist, denk' ich, allen Augensalbern und
Barbiern bekannt. Besagter Persius,
Ein reicher Kautz, der zu Klazomenä
Sehr groszen Handel trieb, war mit dem Rex
In einen lästigen Process verwickelt;
Ein harter Mann, beynahe noch verhasster als
Sein Widersacher; trotzig, aufgeblasen,
Und von so bittrem Maul, dass Barrus und Sisenna
Für ihren Meister ihn erkennen müssten.
Mit solchen Zungenhelden ists wie mit
Den Streitern in Homer; je tapfrer Beide,
Um soviel schwerer ist der Kampf. Es waltete
Ein Hass, den nur der Tod von Beider Einem
Versöhnen konnte, zwischen dem Peliden
Und Hectors Priams Sohne, blosz weil beide
An Heldenthum sich gar zu ähnlich waren.
Gerieth hingegen irgendwo ein Paar
Milchrebichter Gesellen, oder ein

Summa fuit. Duo si discordia vexet inertes,
Aut si disparibus bellum incidat, ut Diomedi
Cum Lycio Glauco; discedet pigrior, ultro
Muneribus missis) Bruto Prætore tenente
Ditem Asiam, Rupilì et Persì par pugnat; uti non
Compositus melius cum Bitho Bacchius: in jus
Acres procurrunt, magnum spectaculum uterque.
Persius exponit causam; ridetur ab omni
Conventu; laudat Brutum, laudatque cohortem;
Solem Asiæ Brutum appellat, stellasque salubres
Appellat comites, excepto Rege: Canem illum,
Invisum agricolis sidus venisse. Ruebat,
Flumen ut hybernum, fertur quo rara securis.
Tum Prænestinus salso, multumque fluenti
Expressa arbusto regerit convicia, durus
Vindemiator, et invictus, cui sæpe viator
Cessisset, magna compellans voce cucullum.
At Græcus, postquam est Italo perfusus aceto,
Persius, exclamat: Per magnos, Brute, Deos te
Oro, qui reges consuêris tollere; cur non
Hunc Regem jugulas? operum hoc, mihi crede, tuorum [est.

SATIRA VIII.

Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum;
Cum faber, incertus, scamnum faceretne Priapum,
Maluit esse deum. Deus inde ego furum, aviumque
Maxima formido; nam fures dextra coercet,

Estando pues en Asia el pretor Bruto,
Nuestros pleiteadores,
Cual los dos gladiadores
Bito y Bachio en el circo apareados,
Preséntanse en estrados,
Mas con tal vehemencia y tales modos,
Que fijan luego la atencion de todos.

Persio los hechos cuenta;
De risa en tanto el conclave rebienta;
Persio á Bruto del Asia sol proclama;
Astros benignos á sus gentes llama;
Con el nombre de Can al Rey denuesta,
Constelacion al labrador funesta,
Y hablando, á un gran torrente se asemeja,
Que ni aun un àrbol en su margen deja.

Al impetu burlon de Persio opone
El Rey ultrages viles y groseros,
Cual de un viñador rudo que se pone
A insultar á tranquilos viageros,
Que por ver si su lengua se refrena,
Le tratan de cornudo á boca llena.

Apenas se vió el griego
De vinagre de Italia asi teñido,
Esclama de ira ciego:
« Tú que al mundo librar de reyes sabes,
¿Cómo con este Rey es que no acabes?
Bruto, hazlo, por los dioses te lo pido.

Creeme; solo falta esta proeza
Para poner el colmo á tu grandeza. »

SATIRA VIII.

De higuera inútil tronco fui un dia,
Cuando titubeando el carpintero
Si un dios ó un banco haria,
Se inclinó á lo primero;

Ma due codardi se discordia aizzi;
O se fra due, come fra 'l licio Glauco
E Tidide, non pari arda contesa,
Del campo esce 'l più pigro, e doni invia
Egli primiero a l' altro) essendo Bruto
Pretor de l' Asia doviziosa; a l' arme
Di Persio e di Rupilio ecco la coppia
Sì egual, che non saria meglio assortita
Fra Bacchio e fra Bitone: ardenti corrono
In tribunal, spettacol fiero! entrambi.

Persio la causa espone: un generale
Scoppia ne l' assemblea scroscio di risa.
Dà lodi a Bruto, lodi a la coorte;
Appella Bruto Sol de l' Asia; appella
Tutti stelle benigne i suoi compagni;
Toltone il Re; quel sirio cane apparso
De la terra a' cultor astro maligno.

Traboccava il suo dir, come torrente,
Ove rada la scure i colpi addoppia.
A l' avversario allor, lingua tabana,
Garrula troppo, il Prenestin le ingiurie,
Quasi da la sua pergola, ritorce.

Provàno egli è vendemmiatore invitto,
Cui spesso avria ceduto il viandante,
Contento al sol gridar: Cuculo canta.
Ma il greco Persio al fin, quando sentissi
Stropicciato ben ben d' italo aceto;
Pe' sommi numi, esclama, o tu, che suoli
Esterminare i re, Bruto, ti prego:
Deh! questo Re perchè non strozzi? Impresa
Mel credi pur, degna d' un Bruto è questa.

SATIRA VIII.

Fui già pedal di fico, inutil tronco
Quando tra il farne un scanno, od un Priapo
Dubbioso il fabbro, è meglio, disse, un dio.
Eccomi dunque dio, di ladri e uccelli

d'autre cause, sinon que l'un et l'autre étaient d'une grande valeur. Si la discorde agite deux lâches, ou si un combat s'engage entre deux hommes d'un courage inégal, comme entre Diomède et le Lycien Glaucus, le plus faible se retire, et envoie même à l'autre des présents. Rupilius et Persius, couple non moins bien assorti que Bacchius avec Bythus, en vinrent aux mains pendant que le préteur Brutus gouvernait l'opulente Asie; tous deux s'avancent, pleins d'ardeur, chacun pour son droit, et l'un et l'autre imposant spectacle: Persius expose l'affaire, il excite le rire de toute l'assemblée; il loue Brutus, loue sa cohorte, appelle Brutus le soleil de l'Asie, et les compagnons du préteur des astres salutaires. Le Roi seul est excepté, le Roi est la constellation du chien que déteste le laboureur. Son éloquence se précipitait comme un torrent d'hiver, qui ne laisse rien à faire à la cognée. Au sel piquant de ces railleries qui coulent à flots, l'homme de Préneste répond avec la grossièreté d'un vendangeur insolent, à qui le voyageur a souvent été forcé de céder en se contentant de l'appeler à haute voix: « Coucou ». Enfin le grec Persius, noyé dans ce vinaigre d'Italie, s'écrie: « Par les dieux immortels, toi qui es accoutumé à nous défaire des rois, ne pourrais-tu faire étrangler celui-ci? ce serait, crois-moi, une œuvre digne de toi ».

SATIRE VIII.

Jadis je n'étais qu'un tronc de figuier, bois inutile. L'ouvrier hésita s'il ferait de moi un banc ou un Priape: il se détermina pour le dieu. Dès ce moment, devenu une divinité, je suis un grand objet d'épou-

---

But if a quarrel between cowards arise,
Or between chiefs of less heroic size,
Glaucus to Diomed is forc'd to yield,
The dastard buys his peace and quits the field)
What time o'er Asia with prætorial sway,
Great Brutus rul'd, began this dire affray.

Persius and King, intrepid pair, engage
(More equal champions never mounted stage),
And now they rush impetuous into court,
Fine was the sight, and delicate the sport.

Persius begins; loud bursts of laughter rise;
He praises Brutus, Brutus, to the skies.
,, Brutus, like Sol, o'er Asia pours the day;
His friends are stars and healthful is their ray,
Except the King; he like the dog-star reigns,
That dog of Heaven, detested by the swains."

Thus rush'd he onward like a winter-flood,
That tears its banks and sweeps away the wood.
To this impetuous bitterness of tide,
The King with equal virulence reply'd.

A vine-dresser he was of rustic tone,
Whom of the traveller was forced to own
Invincible; with clamorous voice opprest,
When cuckoo, cuckoo, was the standing jest.

But, with Italian vinegar imbued,
The sour-tongu'd mongrel the dispute renew'd;
,, Let me conjure you by the powers divine,
Since 'tis the glory, Brutus, of your line
To slaughter kings, be this thy glorious deed,
That this same King beneath thy vengeance bleed."

SATIRE VIII.

In days of yore or godship stood
A very worthless log of wood.
The joiner doubting, or to shape us
Into a stool, or a Priapus,

Ungleiches an einander, wie an Diomeden
Der schöne Glaukus, nun, so ward der Streit
In Güte abgethan; der Schwächre tauschte
An seines Gegners Waffen seine goldnen,
Und gieng mit heiler Haut davon. Das erste
War meiner Helden Fall. Nachdem im Weg
Der Güte auszukommen keine Möglickeit
Sich zeigte, ward zuletzt ein Tag gesetzt,
Woran, vor Brutus, dem zu selber Zeit
Das reiche Asien gehorchte, Rex
Und Persius den Streit mit ihren Zungen
In einem scharfen Zweykampf enden sollten;
Ein Paar an Muth und Kraft so gleich gewogen
Wie jüngst der Gladiator Bithus mit
Dem Bacchius, so dass sie beide siegen
Und beide fallen mussten. Muthvoll stürzen
Die Kämpfer vor Gericht, ein groszes Schauspiel!
Der Grieche trägt den Handel vor, mit Lachen
Vom ganzen Saal empfangen; rühmt den Brutus,
Rühmt seinen ganzen Cohors: nennt ihn selbst
Die Sonne Asiens, und sein Gefolge
Wohlthätige Gestirne, nur Rupil
Den König ausgenommen; der sey, gleich
Dem Hunde, diesem allen Ackerleuten
Verhassten Stern, dem Lande auf den Hals
Gekommen. Kurz, er rauschte, wie ein Winterstrom
Durch einen von der Axt verschonten Wald.
Der Pränestiner, den nunmehr die Reihe trifft,
Bezahlt die wohlgepfefferten Sarkasmen ihm
Gleich wortreich, und mit Zins; so wie ein grober [Winzer
Dem lustigen Wanderer, der mit lauter Stimme
Ihm Kukuk zurief, Schimpf um Schimpf so lange
Aus seinem Ulmbaum in die Ohren sprizt,
Bis jener weichen muss. Mein Grieche, mit
Italien'schem Essig bis aufs Fleisch
So reichlich durchgebeizt, kann endlich sich
Nicht länger halten. Brutus, ruft er, du,
Dem Könige zu würgen was gewohntes ist,
Warum, bey allen Gottern! schlachtest du
Nicht diesen König auch? Das, glaube mir, ist etwas
Womit du dir noch Ehre machen könntest!

SATYRE VIII.

Ein Feigenklotz, ein wenig nützes Holz,
War ich, als einst der Zimmermann, unschlüssig
Was aus mir werden sollt', ein Schemel, oder ein
Priap, zum Gott mich lieber machen wollte:

Obscœnoque ruber porrectus ab inguine palus :
Ast importunas volucres in vertice arundo
Terret fixa, vetatque novis considere in hortis.
Huc prius angustis ejecta cadavera cellis
Conservus vili portanda locabat in arca.
Hoc miseræ plebi stabat commune sepulchrum,
Pantolabo scurræ, Nomentanoque nepoti :
Mille pedes in fronte, trecentos cippus in agrum
Hic dabat, hæredes monumentum ne sequeretur.
Nunc licet Esquiliis habitare salubribus, atque
Aggere in aprico spatiari, quo modo tristes
Albis informem spectabant ossibus agrum.
Cum mihi non tantum furesque feræque suetæ
Hunc vexare locum, curæ sunt, atque labori,
Quantum carminibus quæ versant atque venenis
Humanos animos. Has nullo perdere possum
Nec prohibere modo, simul ac vaga luna decorum
Protulit os, quin ossa legant, herbasque nocentes.
Vidi egomet nigra succinctam vadere palla
Canidiam, pedibus nudis passoque capillo,
Cum Sagana majore ululantem; pallor utrasque
Fecerat horrendas aspectu. Scalpere terram
Unguibus, et pullam divellere mordicus agnam
Cœperunt. Cruor in fossam confusus, ut inde
Manes elicerent, animas responsa daturas.
Lanea et effigies erat, altera cerea; major

Y á esto ser debo en todas ocasiones
De pájaros terror y de ladrones.
A los ladrones con mi diestra abuyento,
Y el pujante instrumento,
De mi divinidad simbolo obsceno,
Y á las aves de espanto y terror lleno
Con el ramajo en mi cabeza erguido,
Y hacer mal en los huertos les impido.
En cajas alquiladas
Aqui á enterrar traia el gremio esclavo
Un dia á sus difuntos camaradas.
Este del pueblo el cementerio era,
Del truhan Pantolabo,
Y Nomentan que su caudal perdiera.
De ancho trescientos pies sobre un lindero
El terreno, y de largo mil tenia,
Que ningun heredero
Del donador revindicar podia.
En agradable y sana
Ya la zahurda se trocó Esquilina,
Y es un placer correr por la colina,
De donde ha poco no se divisaban
Mas que huesos que en torno blanqueaban.
Pero ni los ladrones ni las fieras
Que siempre en estos sitios se anidaron,
Tanto me molestaron
Como esas hechiceras,
Que pretenden con drogas infernales
El seso trastornar de los mortales.
Ni puedo destruirlas,
Ni siquiera impedirlas
Que, al punto que la luna llena asoma,
A buscar presurosas
Corran huesos y plantas venenosas.
Yo mismo vi á Canidia arremangada,
Descalza, los cabellos esparcidos,
Y por la amarillez desfigurada,
Dar con Sagana horrendos alaridos.
Con las uñas un hoyo en tierra haciendo,
Y luego con los dientes dividiendo
Una negra cordera,
En el hoyo su sangre recogian,
Por donde pretendian
Que los manes saliesen
Para que á sus preguntas respondiesen.

Altissimo terror. La destra e 'l palo,
Che rosso sporge da l' oscena coscia,
Affrena i ladri : gli importuni augei
Sbanda la canna, fittami sul capo,
E lor vieta posar su' novell' orti.

Per trasportarsi quà, poichè gettati
Fuor de l' anguste buche erano i morti
Corpi de' suoi compagni, usava il servo
Locar schifosa bara. Il campo santo
De la plebaglia, del buffon Pantolabo,
Di Nomentan scialaquator, quest' era.
Mille il ceppo da fronte, e lungo l' agro
Piedi trecento ivi assegnava : esclusi
Dal monumento rimanean gli eredi.

Permesso il respirar l' aria salubre
Or è già de l' Esquilie, e spaziarsi
Pel colle aprico, ove, col cor compreso
Di mestizia testè, vedeasi un campo,
Deforme vista! biancheggiante d' ossa.
Benchè tanto io non m' ango e mi affatico
Pe' ladri e per le fiere, avvezze omai
Tal sito ad infestar, quanto per quelle,
Che co' farmaci loro, e con gl' incanti
Dann' opra a sgominar le umane menti.
Modo non ho da sterminar tai streghe,
Nè da impedir c' ossa e nocive piante
Quà vengano a raccorre, ove 'l suo mostri
La vagabonda Luna argenteo volto.

Vidi io stesso Canidia in negra gonna,
Succinta, ignuda i piè, sparsa le chiome,
Scorrer sù e giù ululando, e seco insieme
Sâgana la maggior : tetro pallore
Rendeva entrambe a rimirarsi orrende.
Il suol co l' unghie a razzolar; coi denti
Presero a dimembrar negra un' agnella.
'Cola e si accoglie in una fossa il sangue,

vante pour les voleurs et les oiseaux ; car ma main droite et ce pieu rougeâtre et obscène qui s'allonge du milieu de mon corps arrêtent les voleurs, tandis que le roseau fixé sur ma tête effraie les oiseaux importuns, et empêche qu'ils ne se posent dans ces jardins nouveaux.

Ici naguère un esclave apportait dans un misérable cercueil les cadavres de ses camarades jetés hors de leurs étroites cellules ; c'était le commun sépulcre de la populace indigente, de Pantolabus le bouffon, et de Nomentanus le débauché. Là, un cippe assignait à ce monument mille pieds sur le front de la route, trois cents du côté du chemin, afin qu'il ne fût point transmis à des héritiers. Maintenant il est permis d'habiter les Esquilies, devenues salubres, et de se promener sur une terrasse découverte, dans un lieu où les yeux attristés n'apercevaient naguère qu'un champ hideusement couvert d'ossements blanchis.

Mais les voleurs et les bêtes fauves dont ces lieux sont d'ordinaire infestés, me donnent moins d'inquiétude et de fatigue que ces femmes qui tourmentent l'esprit des humains par leurs enchantements et leurs poisons. Je ne puis m'en défaire par aucun moyen, ni empêcher qu'elles ne viennent recueillir des ossements et des herbes nuisibles aussitôt que la lune a montré son brillant visage. J'ai vu moi-même Canidie, vêtue d'une robe noire, marchant les pieds nus et la chevelure éparse, hurlant avec l'aînée des Saganes ; leur pâleur rendait leur aspect horrible. Elles commencèrent à gratter la terre avec les ongles, et à déchirer de leurs dents une jeune brebis noire ; le sang fut versé dans une fosse pour en faire sortir les

At length resolv'd, for reasons wise,
Into a god to bid me rise ;
And now to birds and thieves I stand
A terror great. With ponderous hand,
And something else as red as scarlet,
I fright away each filching varlet.
The birds that view with awful dread
The reeds, fast stuck into my head,
Far from the garden take their flight,
Nor on the trees presume to light.
In coffins vile the herd of slaves
Were hither brought to crowd their graves ;
And once in this detested ground
A common tomb the vulgar found;
Buffoons and spendthrifts, vile and base,
Together rotted here in peace.
A thousand feet the front extends,
Three hundred deep in rear it bends,
And yonder column plainly shews
No more unto its heirs it goes.
But now we breathe a purer air
And walk the sunny terrace fair,
Where once the ground with bones was white,
With human bones, a ghastly sight!
But, oh ! nor thief, nor savage beast,
That us'd these gardens to infest,
E'er gave me half such care and pains
As they, wo turn poor people's brains
With venom'd drugs and magic lay—
These I can never fright away ;
For when the beauteous queen of night
Uplifts her head adorn'd with light,
Hither they come, pernicious crones!
To gather poisonous herbs and bones.
Canidia with dishevell'd hair
(Black was her robe, her feet were bare),
With Sagana, infernal dame!
Her elder sister, hither came.
With yellings dire they fill'd the place,
And hideous pale was either's face,
Soon with their nails they scrap'd the ground,
And fill'd a magic trench profound
With a black lamb's thick-streaming gore,
Whose members with their teeth they tore,
That they may charm the sprites to tell

So bin ich dann ein Gott, der grosze Popanz
Der Vögel und der Diebe! Diese hält die Sichel
In meiner Hand, und — was ihr wisst — in Furcht;
Die frechen Vögel schreckt das Rohr auf meinem Kopfe,
Sich in die neugepflanzten Gärten nieder
Zu lassen. Hier, wohin noch jüngst die Leichen
Der Sclaven, aus der engen Zelle ausgeworfen,
Ein Nebenknecht bey Nacht in einer offnen
Armsel'gen Lade tragen liesz, im allgemeinen
Begräbnissplatz des nacktsten Bettelpacks,
Des Scurra Pantolab, des Schlemmers Nomentan.

Wo sonst ein Denkstein uns zu wissen that,
Dass tausend Fusz der Länge und dreyhundert
Der Breite nach, kein Erbe diesen Boden
In Anspruch nehmen kön' — auf den Esquilien
Mit Einem Worte, wohnt man jetzt gesund,
Und auf der Hohe, wo das Auge sonst
Nichts als den traur'gen Anblick eines öden Feldes
Voll weiszer Knochen hatte, geht man jetzt
In grünen Lustrevieren. Aber seit
Ich diese Gärten hüte, hat das Diebsgesindel
Und Raubgevögel, dass hier seine Nahrung
Zu suchen pflegt, mir minder Noth gemacht,
Als jene Vetteln, die durch Zauberlieder
Und Liebestränke jungem Männervolk
Den Kopf verrücken. Diese, was ich auch
Beginne, kann ich nicht vertreiben, noch
Verhindern, sich, sobald die wandelbare Luna
Ihr schönes Antlitz zeigt, hieher zu schleichen
Und Todtenbein' und Hexenkraut zu suchen.

Ich selbst; mit diesen Augen, sah Canidien
Im schwarzen aufgeschürzten Rock, mit nacktem Fuss
Und aufgelöstem Haar, nebst Sagana
Der ältern, heulend irren, beide scheuslich
Im bleichen Schein des Mondes anzusehn!

Auf einmal fiengen euch die Druden an
Die Erde mit den Nägeln aufzukratzen, und
Ein schwarzes Lamm mit ihren Zähnen zu zerreiszen,
Damit das Blut, sich in die Grube sammelnd,
Die Seelen der Verstorbnen an sich zöge,
Die ihren Fragen Antwort geben sollten.
Auch sah ich da zwey Puppen, eine woll'ne,

Lanea, quæ pœnis compesceret inferiorem.
Cerea suppliciter stabat servilibus, utque
Jam peritura, modis. Hecaten vocat altera; sævam
Altera Tisiphonem. Serpentes atque videres
Infernas errare canes; lunamque rubentem,
Ne foret his testis, post magna latere sepulchra.
Mentior at si quid, merdis caput inquiner albis
Corvorum, atque in me veniant mictum atque cacatum
Julius, et fragilis Pediatia, furque Voranus.
Singula quid memorem? quo pacto alterna loquentes
Umbræ cum Sagana resonârint triste et acutum?
Utque lupi barbam variæ cum dente colubræ
Abdiderint furtim terris, et imagine cerea
Largior arserit ignis? et ut non testis inultus
Horruerim voces Furiarum et facta duarum?
Nam, displosa sonat quantum vesica, pepedi
Diffissa nate ficus. At illæ currere in urbem.
Canidiæ dentes, altum Saganæ caliendrum
Excidere, atque herbas, atque incantata lacertis
Vincula, cum magno risuque jocoque videres.

SATIRA IX.

Ibam forte via Sacra, sicut meus est mos,
Nescio quid meditans nugarum, totus in illis.
Accurrit quidam notus mihi nomine tantum,
Arreptaque manu: Quid agis, dulcissime, rerum?

Dos figuras tenian,
De lana la mayor, la otra de cera:
Aquella amenazaba;
Esta misericordia demandaba;
Como una esclava que la muerte espera;
Y á Hecate la una invoca,
La otra á la atroz Tesifone provoca.
Perros allí y serpientes
Vieras salir de la infernal guarida;
Y la luna encendida,
Para no presenciar tanta torpeza,
Esconder entre tumbas su cabeza.
Si en lo que digo miento,
Mi erguida frente ensucien cuervos ciento
Y sus necesidades en mis barbas
Haga el ladron Vorano muy despacio,
Julio y el corrompido Pediacio.
Pero ¿á qué fatigar mas tus oidos?
¿A qué hablar de los lúgubres chillidos
Que alternaban las sombras con Sagana?
¿A qué contar que allí furtivamente
Barbas de lobo y de culebra un diente
Enterraron, y luego
En la imagen de cera prendió fuego?
Indignado por fin de tal andanza,
Tomé yo, cual debia, la venganza,
Y de mi traspontin de higuera verde
Hago que salga un ruido que se sienta
Como el de una vejiga que rebienta.
Allí te divirtieras
Viendo á ambas hechiceras
A la ciudad correr de linda gana;
Y rodar la peluca de Sagana,
Y las mágicas bandas de Canidia,
Y los dientes postizos
Y las yerbas en fin de los hechizos.

SATIRA IX.

Pensando en bagatelas, como suelo,
Por la calle Sagrada iba yo un dia,
En ellas embebido,
Cuando topé con cierto entremetido,
A quien solo de nombre conocia.
Cogiéndome la mano con anhelo,
« ¿Cómo estas, dice, mi querido amigo? »

Le animat' ombre a suscitarne, e 'l chiesto
Responso udirne. Eravi ancor di lana
Un simulacro, ed un di cera: il primo,
Maggior de l' altro, il suo minor premea
In atto di punir: supplice in atto
Di servo, a servil morte omai vicino,
Stavasi quel di cera. Ecate questa,
Tesifone crudel quell' altra invoca.

Errar serpenti ed infernal mastini
Veduto avresti, ed il sanguigno volto
Cintia, per non veder cotanto orrore,
Dietro a' vasti celar funerei sassi.
Chè s' io mentisco, de lo sterco immondo
De' corvi il capo mi biancheggi, e venga
Giulio, il ladro Voran, Pedacia il molle
Sovra me a scaricar ventre e vessica.

Chi può tutto ridir? Come con Ságana
Le lurid' ombre in lor colloquio alterno
Triste fischiasser sibilo stridente;
E di un lupo la barba, al dente unita
Di vaia biscia, avessero infossato
Furtivamente; e qual più larga fiamma
Si fosse al cereo simulacro appresa:
Spettator non inulto alfin l' orrore
Com' io mostrai, che risentiva a carmi
D' ambe quelle due Furie, e a l' arti ree?

Col suon, che dà scoppiando una vescica,
Feci del cul trombetta, e le due vecchie
Correre a Roma, ed a Canidia i denti,
E la parrucca torreggiante a Ságana,
E gl' incantati licci, al braccio attorti,
E l' erbe sparpagliarsi per la via,
Spettacol di ludibrio era e di riso.

SATIRA IX.

Non so quai ciance ruminando, e tutto
Assorto in quelle, io me ne giva a zonzo
Per la via sacra, come soglio; ed ecco
Offrirsi un tal, noto a me sol di nome.
La man mi afferra — Anima mia dolcissima,
Come si va? — Così così, rispondo;
Secondo il tempo. A' tuoi comandi — Ei seguemi
Pur tuttavia: parlo il primier: Vuoi nulla? —

mânes qui devaient leur répondre. Deux effigies, l'une de laine et l'autre de cire, étaient là : celle de laine était plus grande et semblait infliger un châtiment à la plus petite ; l'effigie de cire avait l'attitude d'un suppliant qui doit bientôt périr de la mort des esclaves.

L'une des magiciennes appelle Hécate, l'autre Tisiphone : vous eussiez vu errer les serpents et les chiens infernaux, et la lune cacher son disque rouge derrière les hauts sépulcres pour ne pas être témoin de ces maléfices. Si je ments en quelque chose, que la blanche fiente des corbeaux souille ma tête ; que Julius, le faible Pédiatius et le voleur Voranus viennent m'inonder de leur urine et déposer sur moi leurs excréments. Mais pourquoi rappeler tous les détails? redirai-je par quel moyen les ombres échangèrent avec Sagane des paroles qui retentissaient en sons aigus et lugubres ; comment les magiciennes cachèrent furtivement dans la terre la barbe d'un loup et la dent d'une couleuvre marquetée, et comment un vaste brasier consuma l'image de cire, et de quelle manière, témoin de tant d'horreurs, je me vengeai des discours et des actions des deux furies ? Tout le bruit qui part d'une vessie qui crève, mon derrière de figuier en se fendant le fit entendre. Elles aussitôt de courir vers la ville. Vous n'eussiez pu voir, sans en rire aux éclats, Canidie perdant ses fausses dents, Sagane sa haute chevelure postiche, et l'une et l'autre laissant tomber leurs herbes et leurs brasselets magiques.

SATIRE IX.

Je passais par hasard dans la rue Sacrée, rêvant, selon ma coutume, à je ne sais quelles bagatelles, et tout entier à ce que je rêvais. Certain homme, dont le nom seul m'est connu, se présente à moi, et sai-

---

Some curious anecdotes from hell.
The beldams then two figures brought ;
Of wool and wax the forms were wrought;
The woollen was erect and tall,
And scourg'd the waxen image small,
Which in a suppliant; servile mood
With dying air just gasping stood.
On Hecate one beldam call's ;
The other to the furies bawls,
While serpents crawl along the ground,
And hell-born bitches howl around.
The blushing moon to shun the sight
Behind a tomb withdrew her light.
Or ! if I lie, may ravens shed
Their ordure on my sacred head ;
May thieves and prostitutes and rakes,
Beneath my nose erect a jakes.
Not to be tedious, or repeat
How flats and sharps in concert meet,
With which the ghosts and hags maintain
A dialogue of passing strain ;
Or how, to hide the tooth of snake
And beard of wolf, the ground they break ;
Or how the fire of magic seiz'd
The wax'n form, and how it blaz'd ;
Mark! how my vengeance I pursu'd
For all I heard, for all I view'd.
Loud as a bladder bursts its wind,
Dreadful I thunder'd from behind.
To town they scamper'd struck with fear,
This lost her teeth and that her hair.
They dropp'd the bracelets from their arms,
Their incantations, herbs, and charms ;
Whoe'er had seen them in their flight,
Had burst with laughing at the sight.

SATIRE IX.

Musing, as wont, on this and that,
Such trifles, and I know not what,
When late the street I saunter'd through,
A wight, whose name I hardly knew,
Approaching pertly, makes me stand,
And thus accosts me, hand in hand.
,,How do you do, my sweetest man ?"

Aus Wachs die andere : jene, gröszere,
Stand drohend mit gezückter Geiszel, diese lag
In Todesängsten, Sclaven gleich gekrümmt
Und Gnade flehend. Murmelnd riefen drauf
Der Hecate die eine, Tisiphonen
Der schrecklichen, die andre : und nun hättet ihr
Die Schlangen sehen sollen, und die Höllenhunde,
Die heulend hin und wieder liefen, und den Mond,
Der, um kein Zeuge dieser grässlichen
Geheimnisse zu seyn, sich blutroth hinter
Den gröszten Grabstein schlich. Wofern ich nicht
Die Wahrheit sage, sollen alle Raben
Der ganzen Welt den Kopf mir übertünchen !
Soll die zerbrechliche Pedazia und der Dieb
Voran mich ohne Scheu — begiessen und bemalen !
Ich könnte viel besonders noch erzählen,
Wie mit den Geistern Sagana gesprochen
Und wie mit zarten weinerlichen Stimmchen,
Kaum hörbar, ihr die Geister Antwort gaben :
Und wie sie drauf gefleckter Schlangen Zähne
Mit einem Wolfsbart heimlich in die Erde
Verscharrt, und in der angefachten Flamme
Das arme Bild von Wachs dahingeschmolzen.
Nur, freut mich, dass sie mich nicht ungestraft
Zum Zeugen dieser Höllen-Scene machten.
Sie mussten mir gar fein die Angst bezahlen
Die das Geheul der Furien und ihre Greuel
Mir eingejagt ! Denn mir entfuhr auf einmal
Ein Seufzer, dass mein feigenhölzernes
Gesäsz, gleich einer luftgefüllten Blase,
Mit lautem Knall zerbarst. Was die erschraken:
Wie sie der Stadt zu rannten ! Wie Canidia
Die Zähne, Sagana den hohen Haarkopf,
Die Kräuter und die Zauberbinden um die Arme
Im Laufen fallen liesz ! Ihr hättet
Euch über den Spectakel krank gelacht!

SATYRE IX.

Jüngst, da ich, wie mein Brauch ist, auf der heil'gen [Strasze
Spazieren gieng, und irgend eine Kleinigkeit
Im Kopf herumtrieb, ganz darin vertieft,
Begegnet mir ein Quidam, den ich blosz
Von Nahmen kenne, nimmt mich bey der Hand
Und spricht : Wie gehts, mein Bester ? — Leidlich gut,

Suaviter, ut nunc est, inquam, et cupio omnia quæ vis.
Cum assectaretur : Numquid vis? occupo. At ille :
Nôris nos, inquit; docti sumus. — Hic ego : Pluris
Hoc, inquam, mihi eris. Misere discedere quærens,
Ire modo ocius, interdum consistere; in aurem
Dicere nescio quid puero. Cum sudor ad imos
Manaret talos : O te, Bolane, cerebri
Felicem! aiebam tacitus. Cum quidlibet ille
Garriret, vicos, urbem laudaret; ut illi
Nil respondebam: Misere cupis, inquit, abire,
Jamdudum video; sed nil agis, usque tenebo;
Persequar. Hinc quo nunc iter est tibi?—Nil opus est te
Circumagi; quemdam volo visere non tibi notum;
Trans Tiberim longe cubat is, prope Cæsaris hortos...
—Nil habeo quod agam, et non sum piger; usque sequar
Demitto auriculas, ut iniquæ mentis asellus, [te.
Cum gravius dorso subiit onus. Incipit ille :
— Si bene me novi, non Viscum pluris amicum,
Non Varium facies; nam quis me scribere plures,
Aut citius possit versus? quis membra movere
Mollius? invideat quod et Hermogenes, ego canto.
Interpellandi locus hic erat. — Est tibi mater,

« Bien como ves, le digo,
Y siempre deseando complacerte. »
Siguió, y viéndolo yo de aquella suerte,
« ¿ Tengo algo en que servirte? le pregunto »
Y él me responde al punto;
« No, tratarte es tan solo mi deseo,
Porque las letras yo tambien poseo. »
« Celébrolo, replico,
Recomendacion es. » Mi majadero
Muy quieto, y yo aburrido
Por escapar, el paso ora acelero,
Ora me estoy parado,
Y luego á mi criado
Hago como que digo algo al oido.
El sudor por los pelos me salia,
Y entre dientes decia :
« ¡Ah Bolano feliz, que esto no pasas! »
Mi hombre en tanto charlaba lo infinito,
Hablábame de calles y de casas;
Y como yo cerraba mi piquito,
« Ya observo, dice, que escapar deseas,
Pero no serás tú quien esto veas :
Do quier que vayas pienso acompañarte. »
« Pero ¿ para qué quieres molestarte ?
Repongo : yo á ver voy á cierto amigo,
Que del Tiber al otro lado mora,
Junto al jardin de Cesar, y contigo
No tiene relacion. » — « Pues bien, ahora
Por nada tengo precision ni antojo,
Acompáñote pues, nunca fui flojo. »
En tal estado agacho mis orejas,
Como el asno que lleva mucha carga,
Y él sigue asi su retahila larga :
« Si es que la vanidad no me deslumbra,
No hallaré estraordinario
Que al fin me estimes como á Visco ó Vario;
Porque ¿ á hacer muchos versos quién me escede?
¿ Quién conmigo en bailar competir puede ?
Y en esto de cantar, yo no aseguro
Que al mismísimo Hermógenes no apuro. »

Che ci conosci, ei dice, ed ancor noi
Siam letterati — Io qui : Titolo è questo
Che la mia stima accresce — Impaziente
Intanto di scappar, or mi affrettava
Nel camminare, or soffermavami, ora
Bisbigliava al valetto un non so che,
Mentre 'l sudor fin sotto a le calcagna
Grondavami, ed, O cerebro felice
Di Bolan! brontolava infra me stesso.

Ma che? Ser Gracchia cucitosi a' fianchi,
Garrir garrir, a torto a dritto, e strade
E fabbriche lodar : ed io nè verbo
Fargli, nè motto. Allora — Io già da un pezzo,
Dice, tua smania di scapparmi ho visto.
Ma non fai nulla : m' avrai teco sempre;
Sì, ti seguirò sempre. Ov' è diretto
Il tuo cammin? — È inutile il volerti
Strapazzar tanto. A visitar io vado
Un, che tu non conosci. Egli dimora
Lungi da quì in trastevere, di Cesare
Presso agli orti — Da ver, non ho che fare,
Nè son vigliacco, e seguirotti sempre —
Che far? Come asinel, che a malincore
Gravar si senta d' indiscreta soma,
Gli orecchi atterro; ed eccolo da capo —
Se l' amor propio non m' inganna, oh! certo
Tu non mi avrai, provandomi, men caro
E di Visco e di Vario. E ov' è chi sappia
Scriver di me più versi, in minor tempo?

Chi balli con più grazia? Il canto mio
È tal, che desti invidia anco in Ermogene —
Opportuna accorrea quì la domanda
A frapporsi : Hai tu madre? hai tu congiunti,
Cui caler debba di tant' uom la vita? —
Non resta alcun : gli ho ripiegati tutti —
O fortunati! Ben ci resto or io.

sissant ma main : « Comment vous gouvernez-vous, cher ami ? — Assez bien, comme vous voyez ; que tout ce que vous désirez s'accomplisse. » Comme il me suivait : « Voulez-vous, lui dis-je en le prévenant, quelque chose de moi ? » Mais lui : « Vous me connaissez, répondit-il, nous sommes savants. » — « Je vous en estime davantage. » Désirant vivement lui échapper, tantôt je marche plus vite, tantôt je m'arrête pour dire je ne sais quoi dans l'oreille de mon valet : de la tête aux pieds je suis inondé de sueur : Que n'ai-je ta tête, heureux Bolanus ! me disais-je en moi-même. Cependant le bavard ne cessait de parler de toute sorte de choses ; il vantait la ville, les rues, et voyant que je ne lui répondais rien : — « Vous mourez d'envie de m'échapper, me dit-il, je le vois depuis long-temps, mais vous n'en viendrez point à bout, je vous tiendrai et vous suivrai toujours. Où allez-vous de ce pas ? — Il n'est pas nécessaire que vous fassiez un détour, je vais visiter quelqu'un qui ne vous est point connu et qui demeure loin, au delà du Tibre et près des jardins de César. — Je n'ai rien à faire et ne suis point paresseux, je vous suivrai jusque là. »

Je baisse l'oreille comme un ânon revêche lorsqu'une charge trop pesante a été placée sur son dos. Il reprend l'entretien : « Si je me connais bien, vous m'estimerez autant pour ami que Varius et Viscus ; car, qui compose plus de vers et plus vite que moi ? qui danse avec des mouvements plus moelleux ? Hermogène lui-même envierait mes chants. »

Quoth I, as well as mortal can,
And my best wishes yours—When he
Would follow—What's your will with me?
' That one of your profound discerning
Should know me : I 'm a man of learning.' —
Why then be sure upon that score
You merit my regard the more.
Impatient to discard the fop,
One while I run, another stop,
And whisper, as he presses near,
Some nothing in my servant's ear.
But while at every pore I sweated,
And thus in muttering silence fretted—
'Bolanus, happy in a skull
Of proof, impenetrably dull,
O for a portion of thy brains' —
He on the town and streets and lanes
His prating, praising talent try'd,
And, when I answer'd not, he cry'd,
Ay, 'tis too plain; you can't deceive me,
You miserably wish to leave me.
But I shall never quit you so :
Command me—wither would you go ?
You do me honour—but, in short,
There's not the least occasion for't.
I visit one—to cut the strife,
You never saw him in your life;
Nor would I lead you such a round—
He lives above a mile of ground
Beyond the Tyber — 'Never talk
' Of distance, for I love a walk.
I never have the least enjoyment
In idleness : I want employment,
Come on ; I must and will attend
Your person to your journey's end.'
Like vicious ass, that fretting bears
A wicked load, I hang my ears ;
While he, renewing his civilities,
'If well I know my own abilities,
Not Viscus, though your friend of yore,
Not Varius could engage you more ;
For who can write melodious lays
With greater elegance or ease ?
Who moves with smoother grace his limbs
While through the mazy dance he swims ?
Besides, I sing to that degree
Hermogenes might envy me.'
Have you no mother, sister, friends,

So wie es geht; zu dienen. — Da ich ihn
Zur Seite schlendern sehe, frag' ich : willst du
Noch weiter was von mir ? — Du wirst (erwiedert er)
Mich kennen lernen, ich bin ein
Gelehrter. — Desto höher steigt dein Werth
Bey mir, ist meine Antwort. — Unruhvoll
Versuch' ich von ihm los zu kommen ; laufe
Behender, bleibe wieder stehen, flüstre
Dem Diener was ins Ohr, indess der Angstschweisz mir
Bis auf die Fersen rinnt. O glücklicher Bollan !

Wer deine Tol'heit hätte ! murml' ich bey mir selbst,
Da jener was ihm vor den Mund kam plapperte,
Und endlich gar aus Noth die Straszen und
Die Stadt zu loben anfieng. Wie nun keine Antwort
Erfolgen wollte, fuhr er fort : Ich merke
Schon lange, dass du für dein Leben gern
Entwischen möchtest : aber daraus wird nun nichts,
Ich halte fest. Wohin gedenkst du dann vorerst?
Es ist nicht nöthig dich so umzutreiben ;
Ich gehe jemand zu besuchen, den
Du schwerlich kennst, er wohnt jenseits der Tiber,
Bey Cäsars Garten. — Schön ! ich habe nichts zu thun,
Und trage bin ich auch nicht, ich begleite dich.

Wer wie ein übellaunig Müllerthierchen,
Dem ein schwerer Sack den Rücken drückt,
Die Ohren sinken liesz, war ich. — Ich müsste nur
(Fieng jener wieder an) mich selbst nicht kennen, oder
Ich bin dein Mann so gut als Varius und Viscus.
Denn wer macht schneller Verse und in gröszrer Menge
Als ich ? Wer tanzt mit mehr Geschmeidigkeit ?
Und eine Lunge hab' ich dir zum Singen,
Die ein Hermogenes beneiden möchte !
Hier fand ich endlich Raum ihm beyzukommen.

Cognati, queis te salvo est opus?—Haud mihi quisquam:
Omnes composui. — Felices! nunc ego resto :
Confice ; namque instat fatum mihi triste, Sabella
Quod puero cecinit, divina mota anus urna :
Hunc neque dira venena, nec hosticus auferet ensis,
Nec laterum dolor, aut tussis, nec tarda podagra;
Garrulus hunc quando consumet cumque; loquaces,
Si sapiat, vitet, simul atque adoleverit ætas.
Ventum erat ad Vestæ, quarta jam parte diei
Præterita; et casu, tunc respondere vadato
Debebat; quod ni fecisset, perdere litem.

Si me amas, inquit, paulum hic ades. — Inteream, si
Aut valeo stare, aut novi civilia jura;
Et propero quo scis.—Dubius sum quid faciam, inquit;
Tene relinquam, an rem?—Me, sodes.—Non faciam, [ille:
Et præcedere cœpit. Ego, ut contendere durum est
Cum victore, sequor. — Mæcenas quomodo tecum?
Hinc repetit.—Paucorum hominum, et mentis bene sanæ.
— Nemo dexterius fortuna est usus. Haberes
Magnum adjutorem, posset qui ferre secundas,
Hunc hominem velles si tradere : dispeream, ni
Summôsses omnes. — Non isto vivimus illic,

Aqui yo atajo á mi hablador, diciendo :
« Y ¿ tienes madre, deudos ú otra cosa,
Que se interese en vida tan preciosa? »
« No, ninguno, responde, me ha quedado,
Uno tras otro á todos he enterrado. »
« ¡ Felices! dije ; y ¡ solo yo resisto!
Entiérrame tambien, y quedo listo;
Pues ya la hora fatal se precipita
Que una bruja samnita
Me anunció, niño siendo,
Las fatídicas urnas revolviendo :
No á aqueste joven matará, decia,
Hierro enemigo, tósigo violento,
Tos, gota ó pleuresia :
Un hablador le acabará algun dia.
Si es cuerdo pues, ó si vivir desea,
Huya habladores cuando grande sea. »
Dadas las diez llegamos á la audiencia,
Y alli hallé que citado mi hombre estaba
A una comparecencia,
E iba un pleito á perder si á ella faltaba.
« Si me estimas, me dice, entra conmigo : »
« Rebiente yo, le digo,
Si en pie estar puedo, ó si una jota sola
Entiendo de forense bataola;
A mas, que ir donde dije me es preciso. »
« Y ¿ sabes, replicóme, que indeciso
Estoy entre si debo á ti dejarte
O á ese pleito prolijo? »
« A mí, querido, respondile, ¡ es bueno! »
« Pues no haré tal, » me dijo,
Y á andar se puso el hombre muy sereno.
Boberia es lidiar con el mas fuerte :
Sígole pues, y él habla de esta suerte.
« ¿ Cómo estás con Mecenas
Es hombre de gran seso,
Usa de la fortuna sin esceso,
Pero en dar su amistad se va despacio.
Si tú á él quisieras presentarme, Horacio,
Como segundo yo te ayudaria,
Y en breve ni un rival te quedaria.
— Amigo, en esa casa

Finiscimi : mentr' io mi avveggo omai,
Già soprastarmi quell' acerbo fato,
Che una zingana un dì vecchia sabina,
L' urna scuotendo, a me fanciul predisse —
« Non rio venen, non ferro ostil, nè tosse,
« Nè tarda gotta, nè mal di polmoni
« Ucciderà costui : quando che fosse
« Dovrà tirargli 'l sangue un cicalone.
« Sì tosto che la barba a lui si anneri,
« Se buon senno vuol far, fugga i ciarlieri.

Giunti a Vesta eravam ; era già scorsa
Quarta parte del giorno, e per fortuna
Egli, citato in tribunal, dovea
O comparire, o perdere la lite.

Se m' ami, disse, quì mi assisti alquanto —
Possa crepar, se di aspettarti ho tempo,
O se di leggi e dritto intendo cica.

Tu sai per altro ov' io men vo di fretta —
Stommi, soggiugne, in bilico da vero.
Che fo? . Chi lascio?. te, o la causa? — Me,
Me per pietà — Non sarà mai, rispose;
E tira avanti. Allor sì come è duro
Col vincitor cozzarla, a lui mi attergo.
Indi ritocca il tasto — E Mecenate
Come ti tratta? Egli è de' rari e saggi.

Piú destramente alcun non usò mai
De la fortuna. O qual campion co' baffi,
Da farti da scudier, se questo fusto
Gli volessi proporre, aver potresti!
Mi mangi l' Orco, se di bazza tutti
Non faresti saltar — Ma non si vive

— C'était ici l'occasion de l'interrompre : — « Avez-vous, lui dis-je, votre mère et des parents intéressés à votre conservation ?—Aucun ; je les ai tous enterrés. — Et moi je reste : qu'ils sont heureux ! Poursuis, car je touche à l'instant fatal qu'une vieille Sabine prédit à mon enfance, après avoir agité l'urne prophétique : « Ni le poison cruel, dit-elle, ni l'épée d'un ennemi, ni le point de côté, la toux ou la goutte paresseuse, ne donneront la mort à cet enfant : un bavard le fera périr un jour. S'il est sage, dès que ses années auront augmenté, qu'il évite les grands parleurs. »

Nous étions arrivés au temple de Vesta, et déja la quatrième partie du jour s'était écoulée ; mon homme était assigné par hasard pour ce jour-là, et devait ou répondre, ou perdre son procès s'il ne le faisait : — « Si vous m'aimez, me dit-il, assistez-moi un peu. — Que je meure si je puis m'arrêter ou si j'entends quelque chose au droit civil, et d'ailleurs j'ai hâte d'aller où vous savez. — J'hésite sur ce que je dois faire, dit-il, que laisserai-je, vous ou mon procès ? — Que ce soit moi, de grace ! — Je n'en ferai rien », et il recommence à marcher devant moi.

Lutter contre son vainqueur est chose difficile, je le sais. — « Comment Mécène est-il avec toi ? poursuit-il, c'est un homme d'un esprit juste, et qui s'accommode de peu de gens. Personne n'a plus habilement usé de sa fortune. Vous auriez un second qui vous serait d'un grand secours si vous vouliez me

---

Whose welfare on your health depends ?—
'Not one ; I saw them all by turns
Securely settled in their urns. '
Thrice happy they, secure from pain !
And I thy victim now remain ;
Dispatch me ; for my goody-nurse
Early presag'd this heavy curse.
She conn'd it by the sieve and shears,
And now it falls upon my ears—
Nor poison fell, with ruin stor'd,
Nor horrid point of hostile sword,
Nor pleurisy, nor asthma-cough.
Nor cripple gout shall cut him off ;
A noisy tongue and babbling breath
Shall tease and talk my child to death.
But if he would avert his fate,
When he arrives at man's estate,
Let him avoid, as he would hanging.
Your folks long-winded in haranguing.
We came to Vesta's about ten,
And he was bound in person then
To stand a suit, or by the laws
He must have forfeited his cause.
Sir, if you love me, step aside
A little into court, he cry'd.
If I can stand it out, quoth I,
Or know the practice, let me die :
Besides, I am obliged to go
Precisely to the place you know.—
'I am divided what to do,
Whether to leave my cause or you. ' —
Sir, I beseech you spare your pains.
Your humble servant— 'By no means. '
I follow, for he leads the way ;
'Tis death ; but captives must obey.
Then he renews his plaguy strain, as
'How stands your friendship with Mæcenas ?
For friendships, he contracts but few,
And shews in that his judgment true.—
Commend me to your brother bard,
No man has play'd a surer card.
But you should have a man of art :
One who might act an under-part.
If you were pleased to recommend,
The man I mention to your friend,
Sir, may I never see the light
But you shall rout your rivals quite. ' —
We live not there, as you suppose,

Ist deine Mutter noch am Leben ? Hast
Du Anverwandte, denen viel an dir
Gelegen ist ? — Nicht eine Seele mehr !
Hab' alle beygesetzt ! — Die Glücklichen ! nun ist
An mir die Reihe ! Nur geschwinde ! Lass
Mich nicht zu lange leiden ! Denn das Loos
Geht in Erfüllung, das die alte Marsische
Wahrsagerin für mich in meiner Kindheit
Aus ihrem Topfe zog. Den Knaben, sprach sie, rafft
Nicht Feindes Schwerdt, nicht Gift noch Seitenstich,
Nicht Schwindsucht weg, noch träges Zipperlein ;
Ein Schwätzer wird dereinst den Rest ihm geben ;
Vor Schwätzern, wenn er klug ist, hüt' er sich,
Sobald er in die Jünglingsjahre tritt !
Wir hatten Vesta nun erreicht ; ein Viertel
Vom Tage war verflossen, und es fügte sich,
Dass mein Gefährt' in Bürgschaftssachen gleich
Vor Amt erscheinen sollte, oder den Process
Verloren hatte. Willst du, sprach er, nicht
Zur Freundschaft mit mir gehn und Beystand seyn ?
Es ist in einem Augenblick vorbey.

Ich bin des Todes wenn ich stehen kann,
Noch mich aufs bürgerliche Recht verstehe !
Zudem so eil' ich über Hals und Kopf
Wohin du weiszt. —Was soll ich thun ? spricht jener,
Dich fahren lassen, oder den Process ? — O mich,
Ich bitte sehr ! — Nein, spricht er, in der That
Ich thu' es nicht, — und geht voran. Ich armer
Ergebe (weil mit einem Stärkern nicht
Zu hadern ist) mich in Geduld und folge.
Wie steht Mäcen mit dir ? beginnt er wieder.

Er ist nun just kein Mann für einen jeden,
Ein sehr gesunder Kopf ; noch niemand wusste
Ein groszes Glück so gut wie er zu tragen.
Du solltest einen tücht'gen Nebenmann
Zur zweiten Rolle bey ihm haben, wenn
Du meine Wenigkeit empfehlen wolltest.
Mich soll das Wetter ! wenn du nicht in kurzem
Die andern alle ausgestochen hättest !

Quo tu rere, modo; domus hac nec purior ulla est,
Nec magis his aliena malis. Nil mî officit unquam,
Ditior hic, aut est quia doctior; est locus uni-
Cuique suus.—Magnum narras, vix credibile.—Atqui
Sic habet. — Accendis quare cupiam magis illi
Proximus esse.—Velis tantummodo: quæ tua virtus
Expugnabis; et est qui vinci possit; eoque
Difficiles aditus primos habet. — Haud mihi deero;
Muneribus servos corrumpam; non, hodie si
Exclusus fuero, desistam; tempora quæram;
Occurram in triviis, deducam. Nil sine magno
Vita labore dedit mortalibus. — Hæc dum agit, ecce,
Fuscus Aristius occurrit, mihi carus, et illum
Qui pulchre nôsset. Consistimus. Unde venis, et
Quo tendis? rogat: et respondet. Vellere cœpi,
Et prensare manu lentissima brachia, nutans,
Distorquens oculos, ut me eriperet. Male salsus
Ridens dissimulare; meum jecur urere bilis.
— Certe nescio quid secreto velle loqui te
Aiebas mecum. — Memini bene, sed meliori
Tempore dicam. Hodie tricesima sabbata: vin' tu
Curtis Judæis oppedere? — Nulla mihi, inquam,

No lo que tú te figuraste pasa.
Nunca en Roma se vió casa mas pura,
Ni mas libre de intriga y de maraña.
En ella á nadie daña
Si otro mas sabio, ó bien mas rico viene,
Porque alli cada cual su lugar tiene.
— Una cosa me cuentas peregrina.
— Pues que es asi imagina.
— Mas deseo me das de conocello.
— Pues aplicate á ello,
Y con tus luces lograráslo pronto,
Bien que como cualquiera le cautiva,
No es de estrañar que precavido viva,
Y al principio de todos se recate.
— Eso déjalo á mí; no habrá criado,
Que luego yo de sobornar no trate.
Si me echan fuera, volveréme dentro;
Sabré buscar el tiempo y la manera;
Al salir él, me ofreceré al encuentro,
Y le acompañaré por donde quiera,
Que en este mundo bajo
Ningun bien se consigue sin trabajo.
En esto, cata aqui que se nos junta
Fusco Aristio, mi amigo muy querido,
Y de mi gatallon bien conocido.
« ¿Dónde vas? ¿de dó vienes? » se pregunta
Y se responde por entrambos lados.
Le hurgo, pero sus brazos derrengados
Parecen no sentir mis empujones;
Con la cabeza pídole y los ojos
Que me libre de apuros y de enojos;
Pero disimulando lo que siente,
Se sonrie el bribon malignamente.
La ira entretanto me sofoca triste;
Reconvéngole pues: ¿No me dijiste
Que tenias que hablarme algo en secreto?
— Sin duda; pero no es ocasion esta,
Que hoy los judios hacen su gran fiesta,
Y faltar no debemos al respeto
A la circuncidada judieria,
Tratando de negocios en tal dia.
— Yo escrúpulos no tengo en esas cosas.
— Yo si, y aunque á flaqueza se atribuya,

Come tu pensi, in quella corte. Alcuna
Nè più pura ce n' ha, nè più lontana
Da queste gherminelle. A me che nuoce
Ch' un sia più ricco, o sia più dotto un altro?
Ciascun sta al posto suo — Cosa mi narri
Grande, incredibile! — E pur va così —
Tu più mi accendi, onde in me cresca brama
Di avvicinarmi a lui — Basta che il vogli.

È tal la tua virtù, che ad espugnarlo
Giugner potrai: ed egli stesso è tale,
Ch' espugnar puossi; indi guernisce e afforza
Le linee di frontiera — Oh! non starommi
Ad uccellar a pispole. De l' olio
Di boccador ugner le mani a' servi
Mia cura fia. S' oggi ne son cacciato,
Non cedo il campo; coglierò il momento;
L' incontrerò per via; gli farò corte.
Chi molto non sudò, nulla raccoglie.
Mentre così fa carte, ecco di fronte
Fusco Aristio, a me caro, e di costui
Ben a pelo informato. Ci fermiamo —
D' onde vieni? Ove vai? Chiede e risponde.

Io con le mani a storcergli, a serrargli
Le braccia, ad arte spenzolate, e gli occhi
A strabuzzargli, e a tentennare il capo,
Per liberarmi. Beffator maligno
Egli sogghigna, e non capir s' infinge.
Bile mi rode il fegato — Tu al certo
Dovermi conferir segretamente
Non so che, mi dicevi — È ver; ma 'l serbo
A miglior tempo. Oggi è 'l trentesmo sabato:
Vuoi far le fiche a' circoncisi? — Io poi
Non ho di questi scrupoli; rispondo —

livrer un tel homme : que je meure si vous n'écartiez tous vos rivaux. — Nous ne vivons pas chez lui comme vous pensez, aucune maison n'est plus honnête et plus étrangère à ces manéges ; là, chacun a sa place, et je ne crains pas qu'un plus riche ou un plus savant me nuise. — Vous me racontez des choses surprenantes, à peine croyables. — Et pourtant il en est ainsi. — Vous irritez mon désir de l'approcher ; veuillez-le seulement ; rien ne résiste à votre mérite ; Mécène n'est point inaccessible, mais les premiers abords sont difficiles. Je ne me manquerai point à moi-même ; mes présents corrompront ses esclaves ; éconduit aujourd'hui, je ne me rebuterai point, et prenant mon temps, je me présenterai à lui dans les carrefours et l'accompagnerai. Rien dans la vie n'a été donné aux mortels sans un grand travail. » Tandis qu'il me dit ces paroles, un homme qui m'est cher et qui connaît parfaitement le personnage, Fuscus Aristius, vient à notre rencontre, nous nous arrêtons : « D'où venez-vous et où allez-vous ? » Il interroge et répond tour à tour. Je commence à le tirer par sa robe; je lui presse le bras qui reste insensible, lui faisant signe de la tête et des yeux pour qu'il m'arrache à ce supplice ; mais le mauvais plaisant rit et feint de ne pas m'entendre. La bile enflamme mon cœur. — « Vous deviez, disiez-vous, me communiquer en secret je ne sais quoi ? — Je m'en souviens fort bien, mais je vous le dirai dans une meilleure occasion. C'est aujourd'hui le trentième sabbat, et vous ne voudriez pas insulter aux juifs. — Oh ! dis-je, je n'ai

---

On such precarious terms as those :
No family was ever purer :
From such infections none securer.
It never hurts me in the least,
That one excels in wealth, or taste ;
Each person there of course inherits
A place proportion'd to his merits—
' 'Tis wonderful ; and to be brief,
A thing almost beyond belief. '
But whether you believe, or no,
The matter is exactly so.
' This adds but fuel to the fire,
The more you kindle my desire
To kiss his hand, and pay my court.' —
Assail, and you shall take the fort.
Such is the vigour of your wit,
And he is one, who can submit ;
The first attack is therefore nice,
The matter is to break the ice.
' I sha'nt be wanting there, he cry'd,
I'll bribe his servants to my side ;
To-day shut or still onward press,
And watch the seasons of access ;
In private haunt, in public meet,
Salute, escort him through the street.
There's nothing gotten in this life,
Without a world of toil and strife ! '
While thus he racks my tortur'd ears,
A much-lov'd friend of mine appears,
Aristius Fuscus, one who knew
My sweet companion through and through.
We stop, exchanging ' So and so : '
' Whence come, and whither do you go ? '
I then began in woeful wise
To nod my head, distort my eyes,
And pull his renegado sleeve,
That he would grant me a reprieve ;
But he was absent all the while,
Malicious with a leering smile.
Provok'd at his dissimulation,
I burst with spleen and indignation.
' I know not what you had to tell
In private. ' — I remember well :
But shall a day of business choose,
This is the sabbath of the Jews ;
You would not thus offend the leathern.
Curtail'd assemblies of the brethren. —
' I have no scruples, by your leave,

Da irrst du dich ; wir leben nicht auf solchen Fusz
In diesem Hause ; keines in der Stadt
Ist reiner von dergleichen Unrath. Nie gereicht
Es mir zum Nachtheil, dass ein andrer reicher oder
Gelehrter ist als ich, ein jeder steht
Auf seinem Platze. — Was du sagst !
Es ist kaum glaublich ! — Und doch ist es so.
Du machst mich desto ungeduldiger
Recht nah' an ihn zu kommen. O ! du darfst
Nur wollen ; ein Talent wie deines wird
Unfehlbar ihn erobern, und er ist ein Mann
Der sich erobern lässt, doch just desswegen
Hält's mit dem ersten Zutritt etwas schwer.

Was das betrifft, da soll's an mir nicht fehlen ;
Ich weisz die Schliche ; will den Pförtner und
Die Kammerdiener schon auf meine Seite kriegen ;
Nicht, wenn ich abgewiesen werde, gleich
Den Muth verlieren ; die gelegnen Zeiten
Belauren, will, in allen Straszen ihm
Entgegen kommen, ihn nach Haus begleiten !
Den Sterblichen wird ohne grosze Mühe
Nichts in der Welt zu Theil. — Indem der Kerl
So schnattert, siehe, da begegnet uns
Fuscus Aristius, der liebsten einer
Von meinen Freunden, und der jenen trefflich kannte

Wir bleiben stehen. Woher ? Wohin ? ist beyderseits
Die erste Frag' und Antwort. Ich beginne
Den Mann zu zupfen, zieh' ihn was ich kann
Beym boshaft zähen Arme, wink' und drehe mir
Beynahe die Augen aus dem Kopfe, dass er mich
Erlösen soll. Umsonst, der lose Vogel lächelt
Und thut als merk' er nichts. Mich fängt die Galle
Zu brennen an — ,, Du hattest ja ich weisz nicht was
Geheimes mir zu sagen ? — Ich erinnre michs
Ganz wohl, es soll ein andermal geschehn ;
Heut geht's nicht an ; es ist — ein Neumonds-Sabbat ;
Du wirst doch, um das Bisschen Haut zu wenig,
Die guten Juden nicht so schmählich halten

Relligio est. — At mî; sum paulo infirmior, unus
Multorum: ignosces; alias loquar. — Hunccine solem
Tam nigrum surrêxe mihi!...—Fugit improbus, ac me
Sub cultro linquit. Casu venit obvius illi

Adversarius, et: Quo tu turpissime? magna
Exclamat voce, et, licet antestari? Ego vero
Oppono auriculam. Rapit in jus; clamor utrinque;
Undique concursus. Sic me servavit Apollo.

SATIRA X.

Nempe incomposito dixi pede currere versus
Lucilî. Quis tam Lucilî fautor ineptc est,
Ut non hoc fateatur? At idem, quod sale multo
Urbem defricuit, charta laudatur eadem.
Nec tamen hoc tribuens, dederim quoque cætera; nam
Et Laberî mimos, ut pulchra poemata, mirer. [sic
Ergo non satis est risu diducere rictum
Auditoris; et est quædam tamen hic quoque virtus.

Est brevitate opus, ut currat sententia, neu se
Impediat verbis lassas onerantibus aures.
Et sermone opus est, modo tristi, sæpe jocoso,
Defendente vicem modo rhetoris, atque poetæ,
Interdum urbani, parcentis viribus, atque
Extenuantis eas consulto. Ridiculum acri
Fortius et melius magnas plerumque secat res.
Illi, scripta quibus comœdia prisca viris est,

Cierto es que cada cual tiene la suya.
Perdon pues, ya hablaremos. — Y se aleja
El traidor, y en el potro á mí me deja,
Clamando en mi amargura,
¡ Oh dia para mí de desventura!
Por dicha, á pocos pasos que anduvimos,
De mi hablador con el contrario dimos.

Este « ¿ á dó vas, bribon? » grita y repite,
Y despues encarándose conmigo,
Quereis, dice, servirme de testigo?
Préstome yo al convite;
El otro al hablador al pretor lleva,
Se junta gente, y yo me escurro solo.
De esta manera preservóme Apolo.

SATIRA X.

Y bien, lo dije: dije que corria
Lucilio haciendo versos: dije que era
Duro y desalinado.
Mas ¿ por Lucilio alguno haber podria
Tan ridiculamente entusiasmado,
Que en aquesta verdad no conviniera?
Y en la sátira misma en que tal dije,
¿ No le alabé de que con risa y broma
Zurró á cuantos viciosos hubo en Roma?
Pero esto concediendo,
No otras mil cosas conceder entiendo;
Que à ser asi, las farsas de Laberio
Obligado á admirar yo me veria
Como la mas selecta poesia.
Hacer reir la gente
Es una habilidad muy ciertamente.
Pero ¿ esto basta? no: se necesita
Precision esquisita;
Que corra libremente el pensamiento,
Sin fárrago de voces ni ruido,
Que fatigue el oido;
Alternar con el serio y con el grave
El estilo festivo y el suave;
Mostrarse ya orador, ora poeta,
Y ora burlon, á todos pellizcando,
Aunque siempre las fuerzas recatando,

Ed io a l' incontro son di te più debole;
Son idïota; scusami: altra volta
Ci parleremo — Ho dunque meritato
C' oggi sì oscuro a me spuntasse il sole?

Fuggo intanto il ribaldo, e me abbandona
Sotto il coltel. Quand' ecco l' avversario
Gli vien tra' piedi, e — O tu svergognatissimo,
Dove, dove? gl' introna ad alta voce.

E a me — Mi farestù da testimonio?
Allor subito subito l' orecchio
Gli presento: strascinalo in giudizio;
Di quà, di là romor: gente a furore
D' ogni quartier. Così salvommi Apollo.

SATIRA X.

Sì ben; che corran di Lucilio i versi
Con mal composto piè, diss' io: ma quale
Di Lucilio cultor fia tanto inetto,
Che non confessi ciò? Pur ei medesmo
Ne la medesma pagina è lodato
Perchè a' Romani stropicciò la pelle
Con molto sal; nè già perciò convengo
D' ogni altra lode in lui, come di questa.

Se 'l facessi; ammirar dovrei del pari
Per be' poemi di Laberio i Mimi.
Non basta dunque agli uditori 'l niffo
Slargar col riso, benchè ciò richiegga
Un certo ingegno ancor: conciso è d' uopo
Che sia lo stil, onde il concetto scorra
Limpidamente, e non s' avvolga in frasi
A stanche orecchie intollerabil soma.
Or mesto il ragionar, spesso giocondo
Uopo è che sia. Le parti or sostenendo
Di rètore e di vate, e ad ora ad ora
D' urban motteggiator, che accortamente
Sue forze attempri, e 'l troppo ardor ne smorzi.
Riso gentil spesso d' aguzzo dente
Più forte e meglio i maggior vizî rode.

aucun scrupule. — Pour moi, je suis d'un esprit un peu plus faible et je ressemble à la multitude ; vous m'excuserez, nous causerons une autre fois. » Faut-il qu'un jour aussi funeste se soit levé pour moi ! le traître s'enfuit et me laisse sous le couteau. Par hasard, l'adversaire de mon fâcheux vient au devant de lui : « Où est-tu, lui crie-t-il d'une voix tonnante, ô le plus infame des hommes? » Puis, s'adressant à moi : « Me permettez-vous de vous prendre à témoin? — Très-volontiers. » On traîne mon parleur en justice ; grand bruit des deux côtés, grande foule de toute part : c'est ainsi qu'Apollon m'a sauvé.

SATIRE X.

Oui, j'ai dit que la muse de Lucilius courait d'un pied désordonné. Quel partisan de Lucilius est assez inepte pour n'en pas convenir ? Mais, dans le même écrit, je loue ce poète d'avoir répandu le sel en abondance dans sa censure de Rome ; mais cependant en lui reconnaissant ce mérite, je ne lui accorderai pas tous les autres ; car alors je devrais admirer comme de beaux poèmes les parades de Labérius. Élargir, en le faisant rire, la bouche de l'auditeur, ce n'est point assez, quoiqu'il y ait là pourtant un certain mérite : il faut encore de la concision, afin que la pensée coure et n'embarrasse pas de mots oiseux l'oreille fatiguée ; il faut que le style, quelquefois sérieux, souvent enjoué, tantôt soutenant le ton du rhéteur et du poéte, tantôt prenant celui de l'homme poli, ménage ses forces et les atténue à dessein. Souvent, pour trancher de grandes difficultés, une plaisanterie a plus de force et réussit mieux qu'une raison solide. C'est à cela que s'appliquaient les hommes qui ont écrit l'ancienne comédie ;

On that account.' — But, Sir, I have :
I am a little superstitious,
Like many of the crowd capricious :
Forgive me, if it be a crime,
And I shall talk another time.—
Oh! that so black a sun should rise!
Away the cruel creature flies,
And leaves me panting for my life
Aghast beneath the butcher's knife.
At last, by special act of grace
The plaintiff meets him face to face,
And bawls as loud as he could bellow :
'Ha! whither now, thou vilest fellow?
'Sir, will you witness for my capture?'
I signified I would with rapture ;
And then to magnify the sport
He drags my prattler into court ;
And thus, amidst the noise and rabble,
Apollo sav'd me in the squabble.

SATIRE X.

Yes, I did say, that his rough verses roll'd
In ruder style precipitately bold ;
Who reads Lucilius with so fond an eye,
Foolishly fond, wo can this charge deny?
But, that with wit he lash'd a vicious age,
He's frankly prais'd in the same equal page.
Should I grant more, I may as well admit
Laberius' farces elegantly writ.
'Tis not enough a bursting laugh to raise,
And yet even this may well deserve its praise;
Close be your language ; let your sense be clear,
Nor with a weight of words fatigue the ear.
From grave to jovial you must change with art,
Now play the critic's, now the poet's part;
In raillery assume a gayer air,
Discreetly hide your strength, your vigour spare,
For ridicule shall frequently prevail,
And cut the knot, when graver reasons fail.
The ancient writers of the comic stage
Our imitation here may well engage,
Though read not by Tigellius, smooth of face,
Or yonder ape, of horrible grimace.
Calvus, Catullus better suit their vein,
Whose wanton songs they chaunt in tuneful strain.

Und ihren Sabbat schänden wollen? — ,,O darüber
Mach ich mir keinen Scrupel" — Aber ich!
In solchen Dingen bin ich etwas schwach,
Vom groszen Haufen einer; um Verzeihung!
Ein andermal! — Damit entwischt der Schalk,
Und lässt mich unterm Messer. — Dass die Sonne heute
So schwarz mir aufgegangen seyn soll! Doch, zum [Glück,
Begegnet meinem Mann sein Widerpart.

Wohin, du Schurke, schreit er laut ihn an,
Und gleich an mich sich wendend: Darf ich dich
Zum Zeugen nehmen? — Denkt wie hurtig ich
Das Ohr ihm hinbot! Kurz, er schleppt ihn vor Gericht;
Auf beyden Theilen viel Geschrey, von allen Seiten
Zusammenlauf! — So rettete Apollo mich!

SATYRE X.

Nun ja, Lucilius Verse, sagt' ich, giengen
Ein wenig holpericht und ungelenk ;
Wer unter seinen Gönnern hat so wenig Ohr
Mir das zu läugnen? Doch wird auf demselben Blatte
Die Laune und das scharfe Salz gerühmt
Womit er seine Zeitgenossen rieb.
Gleichwohl, indem ich dies ihm zugestehe,
Will ich darum nicht alles übrige
Mit einbegriffen haben; denn sonst müsst' ich auch
Die Mimen des Laberius für schöne
Gedichte gelten lassen. Nein, des Hörers Mund
Durch lachen zu verzerren machts nicht aus (wiewohl
Auch dazu Kunst gehört) man muss auch kurz
Sich auszudrücken wissen, so, dass der Gedanke
Sich schnell und leicht entfalte, nicht in Worten sich
Verwickle, die das Ohr mit leerem Schall ermüden.
Der Vortrag muss dem ernsten Ton nicht selten
Den muntern unversehens unterschieben,
Muss bald des Redners bald des Dichters Rolle spielen,
Auch wohl des feinen Manns, der seiner Kräfte
Zu schonen weisz und sie mit Fleisz verkleinert.
Ein Scherz, ein lachend Wort entscheidet oft
Die grös̈zten Sachen treffender und besser
Als Ernst und Schärfe. Hierin lag die Stärke
Der alten Komiker Athens, dies ists

Hoc stabant, hoc sunt imitandi; quos neque pulcher
Hermogenes unquam legit, neque simius iste,
Nil præter Calvum, et doctus cantare Catullum.
At magnum fecit, quod verbis græca latinis
Miscuit. O seri studiorum! quine putetis
Difficile et mirum, Rhodio quod Pitholeonti
Contigit? At sermo lingua concinnus utraque
Suavior, ut Chio nota si commista Falerni est.
Cum versus facias, teipsum percontor, an et cum
Dura tibi peragenda rei sit causa Petilli,
Scilicet oblitus patriæque, patrisque latine,
Cum Pedius causas exsudet Publicola, atque
Corvinus, patriis intermiscere petita
Verba foris malis, Canusini more bilinguis?
Atque ego cum Græcos facerem, natus mare citra,
Versiculos, vetuit me tali voce Quirinus,
Post mediam noctem visus, cum somnia vera:
In silvam non ligna feras insanius, ac si
Magnas Græcorum malis implere catervas.
Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput, hæc ego ludo,
Quæ nec in æde sonent certantia, judice Tarpa,
Nec redeant iterum atque iterum spectanda theatris.
Arguta meretrice potes, Davoque Chremeta
Eludente senem, comis garrire libellos
Unus vivorum, Fundani: Pollio regum

Porque mas que el rigor y la aspereza
Corrige muchas veces la agudeza.
Esto era lo que hacian
De la comedia antigua los autores;
En esto hemos de ser imitadores:
Pero en su vida, ni aun por disimulo,
Los vió ese lindo Hermógenes, ni el mono
Que en remedar el tono
Solo piensa de Calvo y de Catulo.
— ¿Mas no es una gran cosa
Mezclar términos griegos y latinos?
— ¡Ignorantes mezquinos!
¿Creeis que un gran mérito tenia
Lo que Pitoleon el rodio hacia?
— No obstante, esta mistura
Da al verso gallardia y hermosura,
Cual vino de Falerno y Chio junto.
— Y ahora, yo te pregunto,
¿Osarás hacer tú tal baturrillo
Defendiendo la causa de Petillo?
Y mientras que oradores eminentes,
Un Publicola, un Pedio, y un Corvino
Hablan en un latin puro y limado,
De tu patria olvidado,
Y antiguos ascendientes,
¿Tú á mezclar te atrevieras
Con las latinas, voces estrangeras,
Y en dos lenguas hablar cual canosano?
A mí á las mientes una vez me vino
Versos griegos hacer, aunque italiano.
Empero aparecióseme Quirino
Despues de media noche, cuando el sueño
La verdad nos advierte,
Y me habló de esta suerte:
« Llevar al bosque un leño
No es empresa mas loca ni mas necia
Que querer tú añadir vates á Grecia. »
Asi, en tanto que Alpino á Memnon mata,
O de las fuentes turbias del Rhin trata,
Yo en hacer estos versos me divierto,
Que no aspiran por cierto
A ir al templo de Apolo, y tener parte
En los premios que alli Tarpa reparte,
Ni menos necesitan
Que en la escena mil veces se repitan.
De los vivos tú solo hacer, Fundano,
Puedes comedias en estilo urbano,
Y presentar una ramera astuta

De la commedia antica in questo saldi
Stavan gli autori; in questo offronsi degni
Da torsi per modello: autor son essi,
Cui l' azzimato Ermogene non giunse
A legger mai, nè questo bertuccione,
Dotto solo in cantar Calvo e Catullo.
Ma il gran che di Lucilio è quell' innesto,
Ch' ei fe di greche e di latine voci —
O solenni testuggini d' Apollo!
Opra erculea, miracolo voi dunque
Credete un guazzabuglio, a quel simile,
Che abbarruffò Pitoleon di Rodi? —

Ma un bel centon, de l' una e l' altra lingua
Ben rattoppato, più divien soave,
Come col vin di Scio misto il falerno —
Poichè versi tu fai, chiedo a te stesso,
Del reo Petillo quando mai dovessi
La ben difficil sostener difesa,
Mentre Pedio Poplicola, e Corvino
Loro aringhe a forbir sudan severi,
Tu, la patria obliando, e 'l latin padre,
Frammischieresti forse a le latine,
Qual Canusin bilingue, estranie voci?
A me, che pretendea, quantunque nato
Di quà del mar, poeteggiare in greco;
Varcata mezza notte, allor che i sogni
Veraci son, Quirino apparve, a farmi
Brusco divieto in queste voci — Insano
Men non saresti in portar legna al bosco,
Che se ingrossar vogli tu ancor le immense
De' versificator greche caterve.

Mentre il turgido Alpin Mennone sgozza,
E sforma al Reno la fangosa testa;
Mie baie ecco quai son, non destinate
A rintronar le palatine mura,
Giudice Tarpa, in onorato agône:
Nè a riveder, spettacolo applaudito,
Tre volte e quattro le affollate scene.
Sol tu, Fondanio, tra' viventi vati
Con una scaltra putta, e un Davo, esperto
Del vecchiardo Cremete uccellatore,
Grati puoi declamar comici versi.
Di triplice cadenza il metro adopra
Pollione, a cantar de' re le geste

c'est en cela qu'il faut imiter ces auteurs que ne lurent jamais ni le bel Hermogène, ni ce singe qui n'est habile à réciter que Calvus et Catulle.— Mais c'est un grand mérite à Lucilius que d'avoir mêlé des mots grecs à des mots latins.—Hommes aux études arriérées, que trouvez-vous donc de difficile et d'étonnant dans ce qu'a pu faire aussi Pitholéon le Rhodien? Cet élégant mélange de l'une et de l'autre langue a plus de charmes dans la poésie, comme le vin de Chio mêlé à celui de Falerne.

Je te le demande, à toi qui fais des vers, si tu étais chargé de la défense épineuse de Pétilius, tandis que Pédius Publicola et Corvinus suent pour plaider leur cause en latin, irais-tu, oubliant et ta patrie et ton père, mêler aux mots de ta langue des mots étrangers, et parler, suivant l'usage de Canose, deux langues en une seule? Et moi aussi, qui naquis en deçà de la mer, je faisais de petits vers grecs, lorsque Quirinus, m'apparaissant après le milieu de la nuit, à l'heure où les songes disent la vérité, m'en détourna par ces paroles: « Tu ne serais pas plus insensé de porter du bois à la forêt que de vouloir grossir la troupe nombreuse des poètes grecs. »

Tandis que le boursoufflé Alpinus égorge Memnon et barbouille de limon la tête du Rhin, je m'engage dans ces vers qui ne retentiront point dans le temple d'Apollon pour disputer le prix devant Tarpa, et ne paraîtront pas sur la scène demandés et redemandés encore.

Seul des auteurs vivants, tu peux, Fundanius, dans tes légers écrits, faire parler une courtisane rusée, et Dave dupant le vieux Chrémès; Pollion

---

But yet a mighty feat it must be thought—
'His motley page with Greek and Latin's wrought!'
Blockheads! who think it wonderful or hard,
So oft perform'd by yonder Rhodian bard.

'But languages each other may refine
(As Chian softens the Falernian wine),
At least in verse.' But say, my rhyming friend,
Were you that thief Petillius to defend,
While other lawyers sweated in the cause;
And urged in purged latinity the laws:
While wondering crowds upon their language hung,
Would you, forgetful of your native tongue,
In foreign words and broken phrases speak,
The half-bred jargon of a mongrel Greek?

Italian born, I once propos'd to write
Some Grecian versicles, in deep of night
(When dreams, they say, are true) Rome's founder [rose,
And awful spake, 'You may as well propose
To carry timber to a wood, as throng
The crowded writers of the Grecian song.'

Let swelling Furies on th' affrighted stage
Murder poor Memnon, or in muddy rage
Deform the head of Rhine: in idle vein
I write, what never shall presume to gain
The prize, where Metius high in judgment sits
To hear the labours of contending wits:
Or where the people with applauding hands
The well-wrought scenes repeatedly demands.

Of all mankind, in light and cheerful strain
Fundanius best can paint the comic scene,
The wily harlot, and the slave, who join
To wipe the miser of his darling coin.
Pollio in pure Iambic numbers sings

Worin sie nachzuahmen sind;
Sie, welche freylich weder euer schöner
Hermogenes, noch jener Affe kennt,
Der nichts gelernt hat als dem Calvus und
Catullus nachzuleyern. — ,, Aber (sagt man) war's
,,Nicht etwas groszes, soviel Griechisch in
,,Die Sprache Latiums zu mischen?" — O!
Der feinen Kenner, die als etwas schweres
Bewundern, was sogar Pitholeon
Von Rhodus kann! — ,, Und doch hat diese Mischung
,,Der beyden Sprachen eine eigne Anmuth,
,,Und die lateinische wird dadurch dem Ohre
,,Gefälliger, so wie Falernwein
,,Mit Griechischem vermischt, dem Gaumen." — Gilt
Dies nur von Versen, oder auch alsdann,
Wenn du den bösen Handel des Petillius
Verfechten solltest? und gefiel dir's besser,
Wenn ein Corvinus, ein Publicola,
Vergessend, dass sie als geborne Römer
Zu Römern reden, ihre vaterländsche Sprache
Mit fremden Wörtern, gleich den doppelzüngigen
Canusiern, verfälschten? Auch mir kam
Einmal der Einfall, griechsche Verschen machen
Zu wollen, ob ich gleich diesseits des Meeres
Geboren bin: allein der göttliche Quirinus
Erschien im Traume mir, nach Mitternacht
Wenn Träume wahr sind, und verbot es mir
Mit diesen Worten: Holz in einen Wald
Zu tragen wäre minder albern, als
Der Griechen Schaaren noch um einen Mann
Vollzähliger zu machen. — So geschah es dann
Dass, unterdess der schwülstige Alpin
Den Memnon schlachtet und das lettengelbe Haupt
Des Rheins uns sudelt, ich die leeren Stunden
Mit Scherzen mir verkürze, welche nie im Tempel
Um Tarpa's günst'ges Urtheil buhlen, noch
Zum zweyten, drittenmal den Schauplatz füllen werden.
Kein Lebender, Fundan, nimmt dir den Vorzug
Die feine Buhlerin, den schlauen Davus
Der alle Vorsicht seines argwohnvollen Alten
Zu Schanden macht, mit Witz und Anstand schwatzen
Zu lassen. Pollio, in ernsten Jamben,

Facta canit pede ter percusso : forte epos acer,
Ut nemo, Varius ducit : molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.
Hoc erat, experto frustra Varrone Atacino,
Atque quibusdam aliis, melius quod scribere possem,
Inventore minor : neque ego illi detrahere ausim
Hærentem capiti multa cum laude coronam.
At dixi fluere hunc lutulentum, sæpe ferentem
Plura quidem tollenda relinquendis. Age, quæso,
Tu nihil in magno doctus reprêndis Homero?
Nil comis Tragici mutat Lucilius Accì?
Non ridet versus Ennì gravitate minores,
Cum de se loquitur, non ut majore reprênsis?

Quid vetat et nosmet Lucilì scripta legentes
Quærere num illius, num rerum dura negârit
Versiculos natura magis factos, et euntes
Mollius, ac si quis pedibus quid claudere senis
Hoc tantum contentus, amet scripsisse ducentos
Ante cibum versus, totidem cœnatus? Etrusci
Quale fuit Cassì rapido ferventius amni
Ingenium, capsis quem fama est esse, librisque
Ambustum propriis. Fuerit Lucilius, inquam,
Comis et urbanus; fuerit limatior idem,
Quam rudis, et Græcis intacti carminis auctor,
Quamque poetarum seniorum turba; sed ille,
Si foret hoc nostrum fato dilatus in ævum,

Y un esclavo raposo
Engañando á un vejete codicioso.
En senarios Polion los reyes canta;
Cual nadie vigoroso,
Vario á la alta epopeya se levanta,
Y las Musas campestres
A Virgilio han dictado
Cuanto hay de mas suave y delicado.
Sátiras que Varron y otros en vano
A componer se dedicáran, era
En tal estado mi única carrera;
Mas siempre al inventor parias rindiendo,
Pues quitar no pretendo
De su sien la corona,
De que ornado la fama le pregona.
Torrente le llamé de fango lleno,
Que lleva mas de malo que de bueno.
Mas dime tú, á quien docto considero,
¿No hallas defectos en el grande Homero?
¿Nada el mismo Lucilio conceptúa
Que enmendarse en las piezas de Accio debe?
¿Del gran Enio á burlarse no se atreve,
Y sus versos de flojos no gradúa?
¿No ves si á hablar de su persona viene,
Que á sí en mas que á los otros no se tiene?
Asi pues, debe sernos permitido,
Las obras de Lucilio repasando,
Entrar esaminando
Si dependiò de falta de talento
O de la sequedad del argumento,
Que hiciese versos flojos y sin arte,
Cual de quien sin mas ley que la medida,
Doscientos antes de comer ensarte,
Y otros tantos despues de la comida.
Esto á Casio el toscano sucedia;
Su ingenio era un torrente despeñado;
Finó, y al otro dia
Con sus propios escritos fue quemado.
Mas supongamos que Lucilio fuese
Urbano y comedido;
Que en cultura escediese
Al latino primero,
Que desbastó este género grosero,
Entre los griegos nunca conocido;
Y que fuese mas fino
Que todos los autores de otra era:
Empero si el destino
Su vida prolongado hasta hoy hubiera,

Vario, in dar fiato a la meonia tromba,
Pari non ha; le molli canne agresti
Al tenero Maron fidò Talia.

Quest' aringo, ch' io corro, invan tentato
Da Varrone Atacin, da parecchi altri,
Era il miglior, ch' io mai calcar potessi,
Cedendo il passo a lui, che aprillo il primo.

Nè già strappargli il ben lodato serto
Osar potrei, che gli si attorce al crine.
Pur dissi che, scorrendo limaccioso,
Copia certo maggior spesso trasporta
Di care merci, che di vil maràme.

Su via, tu dotto, in buona fè non trovi
Nel grande Omero da riprender nulla?
E di comico sal Lucilio asperso
Non cangeria nel tragic' Accio nulla?
Non ei deride i men robusti versi
D' Ennio, quand' e' parla di sè, nè a lui.

Tenendosi maggior, pure il riprende?
Per qual dunque divieta a noi, leggendo
Gli scritti di Lucilio, al par non fia
Dato indagar, se mai l' indole alpestre
Del vate, o del subbietto abbia negato
Artificio maggior, più facil vena
A' carmi suoi, d' uom, che in sei piedi un tema
Raggruppando qual sia, di ciò sol pago,
Dugento ami infilzarne avanti cena,
Dopo cena altrettanti, emulo a quello
Di Cassio Etrusco irrequïeto ingegno,
Vincitor d' ogni rapido torrente,
A cui le casse, e i proprî libri, è fama
Già soli esser bastati al rogo, ov' arse?

Che stato sia Lucilio urban, faceto
Conceder voglio; e sin più terso ancora
Del primo inculto autor di questo carme,
Non trattato da' Greci, e da la turba
De' vetusti poeti : e pur se fato
A nostra età il serbava, oh quanta borra

chante les actions héroïques dans des vers à trois mesures. Personne, aussi bien que l'ardent Varius, ne conduit la fière épopée; les Muses champêtres ont doué Virgile d'un esprit fin et délicat, et la satire, genre essayé en vain par Varron, par Atacinus et par quelques autres, était celui dans lequel je pouvais le mieux écrire, sans toutefois égaler l'inventeur. Je ne serai point assez osé pour arracher de sa tête une couronne que tant de gloire y a attachée.

Mais j'ai dit que sa verve coulait comme une eau limoneuse, et qu'il offrait souvent plus de choses à rejeter qu'à conserver.

Voyons, je t'en prie, savant homme, ne blâmes-tu rien dans le grand Homère? L'indulgent Lucilius ne trouvait-il rien à changer dans les tragédies d'Accius? Ne rit-il pas des vers d'Ennius, lorsqu'ils sont inférieurs à la noblesse du sujet? Quand il parle de lui-même, ne se met-il pas au dessus des écrivains qu'il censure? Qui nous empêche, à notre tour, de rechercher si c'est à la nature de son talent ou à la nature ingrate des sujets qu'on doit s'en prendre, s'il lui a été dénié de faire des vers plus coulants et plus faciles, et s'il ne serait pas comme certain poëte qui, satisfait uniquement d'arranger ses lignes sur six pieds, se complaisait à écrire deux cents vers avant le repas, et autant après? Tel fut, plus bouillant qu'un fleuve rapide, le génie de l'Étrusque Cassius, qui fut brûlé, dit-on, sur un bûcher formé de ses livres et de ses tablettes. Que Lucilius ait de la douceur et de l'urbanité; qu'il soit plus correct que le grossier inventeur d'un genre inconnu des Grecs et de la foule de nos vieux poëtes, je l'accorde; mais si le destin eût reculé sa naissance

---

The tragic deeds of heroes and of kings;
And Various in sublime and ardent vein
Supports the grandeur of the epic strain;
On Virgil all the rural muses smile,
Smooth flow his lines, and elegant his style.

Satire alone remain'd, no easy strain,
Which Varro and some others try'd in vain,
Where I, perhaps, some slight success may claim,
Though far inferior to th' inventor's fame;
Nor from his head shall I presume to tear
That sacred wreath, he deserves to wear.

I said, his verse in muddy rapture flows,
And more his errors, than his beauties shews;
But, prithee, you that boast in critic's name,
Don't you sometimes the mighty Homer blame?
Does not Lucilius, though of gentle strain,
Correct even Accius and reform his scene?

And in his pleasantry old Ennius rate,
When his dull lines want dignity and weight?
Yet when he speaks of his own right to fame,
Confesses frankly their superior claim.

What then forbids our equal right to know
Why his own verses inharmonious flow?
Or whether in his subject lies the fault,
Or in himself, that they 're not higher wrought,
Than if the art of verse were to confine
In ten low feet a cold, dull length of line,
Content his rhyming talents to display,
In twice an hundred verses twice a day.

Such, Cassius, thy rapidity of song,
Which like a foaming river pour'd along,
Whose volum'd works (if fame be not a liar)
Kindled around thy corpse the funeral fire.
Lucillius rallies with politer ease
Than all the rhyming tribe of ancient days,
Nay more correct than him (I frankly own)
Who form'd this kind of verse, to Greece unknown:
Yet, were he fated to the present age,
He sure had blotted the redundant page;

Stellt Königsthaten auf die Bühne; Varius
Weisz kühn und besser als kein anderer
Den Strom des Heldenlieds zu leiten; den Virgil
Begabten mit Gefälligkeit und Anmuth
Die ländlichen Camönen: was für mich
Noch übrig blieb, und was mir besser als
Dem Varro Atacinus, dem es fehl schlug,
Und andern mehr, vielleicht gelingen mag,
Ist dieses Fach, worin ich dem Erfinder
Ganz willig weiche; denn, den Kranz, der mit
So vielem Ruhm ihm auf der Scheitel sitzt,
Herabzureiszen, der Gedanke nur
Sey von mir ferne! — ,,Aber, sagt' ich nicht
Er fliesze trüb und führe öfters mehr
Verwerfliches als Gutes." — Ja, das sagt' ich:
Und du, gelehrter Herr, hast du am groszen
Homer nicht manches auszusetzen? Tadelt etwa
Der gütige Lucil nicht dies und das
An Actius dem Tragiker, und spottet
Des Ennius gewisser Verse wegen, die
Er für das Heldenlied zu frostig, aber d'rum
Sich selber keineswegs für gröszer hält
Als den Getadelten? Was sollte denn,
Wenn wir Lucils Satyren lesen, uns verwehren
Zu untersuchen, ob die Schuld an ihm,
Ob an der Ungeschmeidigkeit der Sachen liege,
Wenn seine Verse nicht polierter sind,
Nicht sanfter flieszen, als man es von einem
Erwartet, der, zufrieden etwas in sechs Füsze
Hineinzuzwingen, mit Behaglichkeit
Zweyhundert Verse vor - zweyhundert nach
Der Tafel fertig macht; — von welcher Art
Das, wie ein Giesbach, überströmende Genie
Des Tuscischen Poeten war, von dem
Die Sage gieng, er sey mit lauter Kisten
Voll seiner eignen Schriften eingeäschert worden.
Ich wiederhol' es, mag doch, wenn ihr wollt,
Lucil voll Anmuth und Urbanität, und mehr
Gefeilt gewesen seyn als jener, der
In diesem von den Griechen unberührten Fache
Den ersten rohesten Versuch gemacht,
Und als der ältern Dichter ganzer Tross:
Er würde dennoch, falls das Schicksal ihn
Für unsre Zeiten aufgesparet hätte,

Detereret sibi multa, recideret omne quod ultra
Perfectum traheretur, et in versu faciendo
Sæpe caput scaberet, vivos et roderet ungues.
Sæpe stylum vertas, iterum, quæ digna legi sint,
Scripturus, neque te ut miretur turba labores,
Contentus paucis lectoribus. An tua demens
Vilibus in ludis dictari carmina malis?
Non ego. Nam satis est equitem mihi plaudere: ut
Contemptis aliis, explosa Arbuscula dixit. [audax,
Men' moveat cimex Pantilius? aut crucier, quod
Vellicet absentem Demetrius? aut quod ineptus
Fannius Hermogenis lædat conviva Tigelli?
Plotius et Varius, Mæcenas, Virgiliusque,
Valgius, et probet hæc Octavius optimus, atque
Fuscus; et hæc utinam Viscorum laudet uterque!
Ambitione relegata, te dicere possum,
Pollio; te, Messala, tuo cum fratre; simulque
Vos, Bibule et Servi; simul his te, candide Furni;
Complures alios, doctos ego quos et amicos
Prudens prætereo, quibus hæc, sint qualiacumque,
Arridere velim; doliturus, si placeant spe
Deterius nostra. Demetri, teque, Tigelli,
Discipularum inter jubeo plorare cathedras.
I, puer, atque meo citus hæc subscribe libello.

Sus sátiras sin duda él retocara,
Lo supérflo quitara,
Al componer rascárase la frente,
Y las uñas mordiérase impaciente.
Si han de ser releidos tus escritos,
Fuerza es que los retoques y castigues;
Bástete que te elogien eruditos,
No en dar gusto á la turba te fatigues,
Si no es que acaso deslumbrado anhelas
Tus versos oir dictar en las escuelas.
Yo asi no pienso, no; tan solo el voto
De gente ilustre me cautiva y mueve,
Como un dia silvada de la plebe
Dijo de orgullo llena,
La comedianta Arbúscula en la escena.
¿Del chinche de Petilio haré yo caso?
¿Me incomodará acaso
Que en mi ausencia Demetrio ruin me ofenda,
O zaherirme Fannio impertinente,
Parásito de Hermógenes, pretenda?
Si á Virgilio, Mecenas, Plocio, Vario,
Octavio, Valgio, Fusco y ambos Viscos,
Y á tí, de intriga vil, Polion, contrario,
Agradar yo consigo;
Si, ó Mesala, contar puedo contigo,
Con tu hermano, con Bibulo, con Servio,
Y con Furnio el sincero,
Y algunos mas que enumerar no quiero,
Por poco que mi mérito ser pueda,
Mi ambicion toda satisfecha queda;
Asi como sin fin me afligiria,
Si contra el voto y la esperanza mia,
A aquellos mis escritos no agradasen.
Esos Demetrios y Tigelios pasen
Entre mozas, estrados, tocadores
Enhorabuena á suspirar amores.
Y tú á copiar, muchacho, te apercibe;
Tras el otro discurso aqueste escribe.

—

Smozzicheria! a quante frange, aggiunte
Al finito lavor, poria la force!
Come un verso presto correr frequente
La man fariagli al capo; i denti a l' unghie!
Voltar lo stile da l' opposta punta
Spesso convienti, se pur vuoi ben degni
D' esser letti e riletti incider carmi.

Nè scopo a' tuoi sudor sieno i suffragi
Di turba ammiratrice: i pochi, i buoni
Lettor ti rendan pago. E che? Sì folle
Sarai, da preferir che sien dettati
In dispregiate scuole i tuoi poemi?
I' non così. Che il cavalier mi applauda,
E ciò mi basta, e mi son gli altri un zero,
Arbuscula gridò tra' fischi impavida.
Commoverammi forse il cimicione
Di Pantilio? Demetrio, che dardeggia,
Ma da lontan, mi attignerà la pelle?
Potrammi pizzicar Fannio imbecille,
D' Ermogene Tigellio il parasito?
Plozio, Vario, un Virgilio, un Mecenate,
Valgio, e l' ottimo Ottavio, e Fusco approvi
Questi miei carmi: oh voglia il ciel che questi
Da l' un Visco e da l' altro ottengan lode!
Te senza orgoglio nominar poss' io,
O Pollion; te col german, Messala;
E insieme voi, Bibulo e Servio; e insieme
Aggiugner te, candido Furnio, e molti
Dotti altri amici, cui tacer mi è senno.

A lor sì ben m' arde desio che questi
Versi, quali pur sien, giungan graditi;
Mesto, se piaccian lor men, ch' io non spero.
Te Demetrio; Tigellio, io ti condanno
De le Sálmaci vostre ascoltatrici
Su le scranne a guair. Corri, o valletto,
Ed al mio libriccin quest' altra aggiugni.

—

jusqu'à notre âge, il corrigerait beaucoup de choses dans ses écrits; il en retrancherait tout ce qui les éloigne de la perfection, et, en composant ses vers, souvent il se gratterait le front et rongerait ses ongles jusqu'au vif. Effacez souvent, si vous voulez écrire des ouvrages dignes d'être relus, et, satisfait d'un petit nombre de lecteurs, ne recherchez pas l'admiration de la foule. Serais-tu assez insensé pour mieux aimer que tes vers soient dictés aux enfants dans de misérables écoles? Moi, non; c'est assez pour moi des applaudissements des chevaliers: quant aux autres, je les dédaigne. Ainsi disait Arbuscula sifflée. Un vil insecte, Pantilius, peut-il m'émouvoir? Me tourmenterai-je parce qu'en mon absence Démétrius m'égratigne, ou parce que Fannius, l'inepte convive de Tigellius Hermogène, me déchire? Que Plotius, Varius, Mécène, Virgile, Valgius, Fuscus, l'excellent Octave approuvent mes écrits; que l'un et l'autre Viscus en fassent l'éloge; et je puis sans flatterie vous nommer aussi, Pollion, Messala, son frère Bibulus, Servius, et avec eux, toi, sincère Furnius, ainsi que plusieurs autres amis éclairés dont j'aurai la sagesse de passer les noms sous silence. Tels sont les hommes à qui je souhaite que ces vers, quels qu'ils soient, puissent plaire, affligé que je serais si je n'y réussissais point autant que je l'espère. Démétrius, et toi, Tigellius, je vous engage à déclamer vos vers larmoyants devant les siéges de vos écolières. Jeune esclave, va transcrire ces vers sur mon petit volume.

Prun'd all luxuriant excellence away,
And while he labour'd o'er th' instructive lay
Would often scratch his head in dull despair,
And to the quick his nails bemusing tear.
Would you a reader's just esteem engage?
Frequent correct with care the blotted page,
Nor strive the wonder of the crowd to raise;
But the few better judges learn to please.
Be thine, fond madman, some vile school to choose.

Where to repeat the labours of your Muse,
While I, like hiss'd Arbuscula unaw'd,
Despise the vulgar, since the knights applaud.
Say, shall that bug Pantilius move my spleen?
Shall I be tortur'd when a wretch obscene,
Or foolish Fannius, for a sordid treat
With sweet Tigellius, shall my verses rate?
Let Plotius, Varius, and Mæcenas deign
With Virgil, Valgius, to approve my strain;
Let good Octavius even endure my lays;
Let Fuscus read, and either Viscus praise;
Let me, with no mean arts to purchase fame,
Pollio, Messala, and brother name:
Let Bibulus and Servius be my own;
And Furnius for a critic's known;
Among my learned friends are many more,
Whose names I pass in modest silence o'er;
These I can wish to smile; enjoy their praise;
Hope to delight, and grieve if I displease.

Be gone, Demetrius, to thy lovesome train
Of minstrel scholars, and in sighing strain,
With soft Hermogenes these rhymes deplore——
Haste, boy, transcribe me this one satire more.

Sich selbst viel abgewischt, was hinter dem
Vollendeten sich nachschleppt weggeschnitten
Und über'm Bilden seiner Verse oft
Im Kopfe sich gekratzt, sich oft die Nägel
Zerbissen haben. Du, der schreiben will
Was uns zum Wiederlesen reizen soll,
Ausstreichen musst du lernen, und mit wenig Lesern
Zufrieden, nicht der Menge zu Gefallen schreiben!
Wie? Schwachkopf! wolltest du in Winkelschulen
Den Knaben lieber dich dictiren lassen?
Ich nicht! Mir ists genug wenn nur die Ritter
Mir klatschen, sprach, vom Volke ausgezischt, die stolze
Arbuscula. Wie? sollte mich Pantil,
Die Wanze, ärgern? Quälen sollt ich mich,
Dass ein Demetrius hinterrücks mir in
Den Rock beiszt? Oder dass ein Fannius,
Der abgeschmackte Tischfreund des Hermogenes
Tigellius, nicht günstig von mir spricht?
O möge was ich schreibe nur ein Plotius,
Und Varius, Mäcenas und Virgil,
Und Valgius, Octav und mein geliebter Fuscus
Und beyde Visci beyfallswürdig finden!
Noch kann ich, ohne mir zuviel zu schmeicheln,
Dich, Pollio, und dich mit deinem Bruder
Messala, nennen; und euch, Servius
Und Bibulus, und bied'rer Furnus, dich
Nebst manchen andern Männern von Geschmack
Und meinen Freunden, deren stillen Beyfall
Ich meinen Kleinigkeiten wünschen möchte;
Und schmerzen sollte michs, wenn mich hierin
Die Hoffnung täuschte. Was euch Virtuosen,
Demetrius, und dich, Tigellius, betrifft,
Mögt ihr doch meinetwegen unter euern
Gelehr'gen — Schülerinnen heulen bis ihr es
Genug habt! Knabe, geh und schreibe dies
Zu meinem kleinen Buche flugs hinzu!

SATIRES D'HORACE.

LIVRE DEUXIÈME.

TEXTE LATIN.

TRADUCTION EN VERS ESPAGNOLS PAR BURGOS;
— EN VERS ITALIENS PAR GARGALLO;
— EN FRANÇAIS ET EN PROSE PAR MONFALCON;
— EN VERS ANGLAIS PAR FRANCIS;
— EN VERS ALLEMANDS PAR WIELAND.

SATIRA I.

HORATIUS.

Sunt, quibus in Satira videar nimis acer, et ultra
Legem tendere opus : sine nervis altera quidquid
Composui pars esse putat, similesque meorum
Mille die versus deduci posse. Trebati,
Quid faciam, præscribe.

TREBATIUS.

Quiescas.

HORATIUS.

Ne faciam, inquis,
Omnino versus?

TREBATIUS.

Aio.

HORATIUS.

Peream male, si non
Optimum erat; verum nequeo dormire.

TREBATIUS.

Ter uncti
Transnanto Tiberim, somno quibus est opus alto,
Irriguumque mero sub noctem corpus habento.
Aut, si tantus amor scribendi te rapit, aude
Cæsaris invicti res dicere, multa laborum
Præmia laturus.

SATIRA I.

HORACIO.

Punzante en demasía
A muchos en la sátira parezco,
Y mucho mas burlon que convendria.
Algunos sin vigor mis versos hallan,
Y mil como ellos fallan
Que podrian hacerse cada dia.
¿Qué me aconsejas tú, Trebacio amigo?

TREBACIO.

¿Qué? mantenerte quedo :

HORACIO.

¿Que á los versos renuncie dices?

TREBACIO.

Digo.

HORACIO.

Que era el mejor partido te concedo;
Pero ¿qué haré cuando dormir no puedo?

TREBACIO.

Quien por buen sueño clama,
De aceite bien untado
Por tres veces el Tiber pase á nado,
Y al meterse en la cama
Con vino rancio á humedecerse pruebe.
Mas si el prurito de escribir te mueve,
¿Por qué á cantar no empiezas
De Augusto las proezas?
De ello gran premio reportaras creo.

SATIRA I.

ORAZIO.

Molti vi sono, a chi mordace troppo
Ne la satira io sembro, e che ne spingo
L' artificio al di là, che legge il porti.
Son altri poi, che d' ogni nerbo privo
Giudican quanto io scrissi, e che sfornarsi
Possan de' versi miei millanta al giorno.
Trebazio, che farò? Tu mel prescrivi.

TREBAZIO.

Cessa.

ORAZIO.

Vuoi dir di non far versi affatto?

TREBAZIO.

Giusto.

ORAZIO.

Colgami il fistolo, se questo,
Poffar! non era l' ottimo partito!
Ma non posso dormir.

TREBAZIO.

Passino a nuoto,
Ben unti prima, il Tevere tre volte
Quei, c' han bisogno di profondo sonno;
E quindi, a l' annottarsi, un vin ben pretto
Faccian per tutte circolar le vene.
O, se di scriver poi smania cotanta
Ti trasporta; di Cesare l' invitto
Osa le geste celebrar, sicuro
Che ne otterrai ricca al lavor mercede.

SATIRE I.

HORACE.

Il est des gens à qui je parais trop mordant dans la satire, et qui reprochent à mes écrits d'outrepasser les bornes ; tout ce que je compose, suivant d'autres, manque de nerf, et l'on pourrait en un jour aligner mille vers semblables aux miens. Que faire, Trébatius? ordonnez.

TRÉBATIUS.

Demeurez en repos.

HORACE.

Que je ne fasse, dites-vous, plus de vers !

TRÉBATIUS.

Oui.

HORACE.

Que je meure si ce ne serait pas le meilleur parti ; mais je ne puis dormir.

TRÉBATIUS.

Celui qui veut jouir d'un profond sommeil, doit, son corps huilé, passer trois fois le Tibre à la nage, et le soir humecter son estomac d'un vin généreux ; mais puisque une si grande passion d'écrire vous entraîne, osez, chantez les exploits de l'invincible César, et votre travail vous vaudra d'amples récompenses.

SATIRE I.

HORACE.

There are to whom too poignant I appear ;
Beyond the laws of satire too severe.
My lines are weak, unsinew'd, others say—
A man might spin a thousand such a day.
What shall I do, Trebatius?

TREBATIUS.

Write no more.

HORACE.

What! give the dear delight of scribbling o'er?

TREBATIUS.

Yes.

HORACE.

Let me die but your advice were best.
But, Sir, I cannot sleep; I cannot rest.

TREBATIUS.

Swim o'er the Tiber, if you want to sleep,
Or the dull sense in t'other bottle steep,
Or to immortal Cæsar tune your lays,
Indulge your genius, and your fortune raise.

SATYRE I.

HORAZ.

Es giebt Personen, denen ich zu scharf
Im Tadeln, und die Rechte der Satyre
Weit über das Gesetz zu dehnen scheine :
Hingegen andre finden alles was ich noch
Geschrieben nervenlos, und meinen, solcher Verse
Wie diese, könne man in Einem Tag
Ein ganzes Tausend spinnen. Rathe mir,
Trebaz, was soll ich machen?

TREBAZ.

Ruhig seyn.

HORAZ.

Gar keine Verse machen, meinst du?

TREBAZ.

Allerdings.

HORAZ.

Ich will gehangen seyn, wofern das nicht
Das beste wär ; allein, ich kann nicht schlafen.

TREBAZ.

Wem fester Schlaf gebricht, dem fügen wir
Zu wissen, dass er, wohl mit Oehl gesalbt,
Die Tiber dreymal durchzuschwimmen, und die Kehle
Vor Schlafengehn mit altem Weine reichlich
Zu waschen habe! — Oder wenn dich ja
Die Schreibesucht so übel plagt, so wag' es
Die Thaten des unüberwundenen Cäsars
Zu singen ; eine Mühe, die gewiss
Sich wohl belohnen würde.

HORATIUS.

Cupidum, pater optime, vires
Deficiunt, neque enim quivis horrentia pilis
Agmina, nec fracta pereuntes cuspide Gallos,
Aut labentis equo describat vulnera Parthi.

TREBATIUS.

Attamen et justum poteras, et scribere fortem,
Scipiadam ut sapiens Lucilius.

HORATIUS.

Haud mihi deero,
Cum res ipsa feret. Nisi dextro tempore, Flacci
Verba per attentam non ibunt Cæsaris aurem;
Cui male si palpere, recalcitrat undique tutus.

TREBATIUS.

Quanto rectius hoc quam tristi lædere versu
Pantolabum scurram, Nomentanumque nepotem?
Cum sibi quisque timet, quanquam est intactus, et odit.

HORATIUS.

Quid faciam? Saltat Milonius, ut semel icto
Accessit fervor capiti, numerusque lucernis.
Castor gaudet equis, ovo prognatus eodem
Pugnis. Quot capitum vivunt, totidem studiorum
Millia. Me pedibus delectat claudere verba
Lucili ritu, nostrum melioris utroque.
Ille, velut fidis arcana sodalibus, olim
Credebat libris; neque, si male cesserat usquam,

HORACIO.

Bien, querido Trebacio, lo deseo,
Mal fáltanme las fuerzas, que no á todos
Cantar es concedido
Enhiestas picas, fuertes escuadrones,
Ni al bravo galo herido
Con quebrados harpones,
Ni atravesado con el dardo horrendo
Al feroz parto del bridon cayendo.

TREBACIO.

Sin embargo tu lira bien podria
A Cesar alabar justo y valiente,
Cual Lucilio eminente
Con el grande Escipion lo hizo algun dia.

HORACIO.

Y yo en tiempo tambien lo haré oportuno;
No siendo asi, prométolo, Trebacio,
De Augusto en sus negocios embebido
Los acentos de Horacio
Nunca fatigarán, nunca el oido;
Pues él alerta vive,
Y el humo del incienso mal recibe.

TREBACIO.

¡Cuánto mejor, Horacio, aqueso fuera
Que morder al truhan de Pantolabo,
Y á Nomentan que su caudal perdiera,
Y objeto ser de miedo y de odio triste
Aun á aquel á quien nunca zaheriste!

HORACIO.

Pero ¿cómo ha de ser? cada viviente
Una inclinacion tiene diferente.
Baila Milonio, cuando le calienta
El vino que á su testa se encarama,
Y en cada luz mil lucecitas cuenta:
Los fogosos bridones Cástor ama:
Polux, del mismo huevo procreado,
Prefiere el pugilado.
Yo á Lucilio tomando por modelo,
Que á ti y á mi sin duda aventajaba,
Sátiras componiendo me consuelo.
El á sus libros, como á amigos fieles,
Sus secretos mas íntimos fiaba,
Y no de confidente variaba

ORAZIO.

Ottimo padre, cedono ineguali
A cotanto desio le forze inferme.
Chè non è da chiunque, orridi astati
Squadron, e Galli da spezzate punte
Trafitti, boccheggianti: ed impiagato,
Penzolon dal destrier, descriver Parto.

TREBAZIO.

Ma giusto e pro, come Lucilio accorto
Chiama il suo Scipion, dire il potevi.

ORAZIO.

Da se il buon destro ove se n' offra; a l' uopo
Io men varrò: fuor che in propizio istante,
Di Cesare a ferir le attente orecchie,
Mai non fia che di Flacco accento voli.
Tal egli è, che guardingo d' ogni parte
Risospigne da se, ricalcitrando,
Man, che mal destra a palpeggiarlo appressi.

TREBAZIO.

Quanto val meglio ciò, che con amari
Versi ferir Pantólabo buffone,
E Nomentano al lumicin ridotto,
Mentre ciascun, benchè non tocco ancora,
Già trema per se stesso, e abborre il vate.

ORAZIO.

Ma che posso far io? Quando una volta
Milonio, già invasato, addoppiar sente
L' estro a la testa, e le lucerne agli occhi;
Se n' esce a scambiettar: Castore gode
Dè corsieri; colui, che seco nacque
Da l' uovo stesso, de la lotta gode.
Quanti gli uomini son, tante migliaia
Sono i geni diversi. È genio mio
Legar parole in metro, a la maniera
Di Lucilio, che noi supera entrambi.
Ei, come a fidi amici, a' propri libri
Già commetteva un dì tutti gli arcani;
Nè se ben, nè se mal le sue vicende

HORACE.

Je le voudrais bien, mon excellent maître, mais les forces me manquent. Il n'appartient pas à tout le monde de décrire les bataillons hérissés de piques, les Gaulois expirant sous les lances brisées, ou les Parthes tombant, couverts de blessures, aux pieds de leurs chevaux.

TRÉBATIUS.

Mais vous pourriez célébrer sa justice et sa magnanimité, comme fit pour Scipion le sage Lucilius.

HORACE.

Aussi n'y manquerai-je point aussitôt que l'occasion se présentera. Hors du moment propice, les vers d'Horace n'iront point à l'oreille attentive de César, qui se tient sur ses gardes, et regimbe en toute sûreté contre une louange maladroite.

TRÉBATIUS.

Ce serait bien mieux que de mordre dans de tristes vers le bouffon Pantolabus ou Nomentanus le débauché : quoique épargné, chacun craint pour soi, et vous hait.

HORACE.

Que faire ? Milonius danse dès qu'une fois les fumées du vin ont échauffé son cerveau et qu'il voit les lumières doubles. Castor aime les chevaux ; sorti du même œuf, son frère aime le ceste : mille têtes, mille goûts différents. Ce qui me plaît, à moi, c'est de renfermer des mots dans la mesure d'un vers à la manière de Lucilius, que nous ne valons ni vous ni moi. Il confiait autrefois ses secrets à ses tablettes comme à des amis fidèles, et qu'il eût bien ou mal

---

HORACE.

Oh! were I equal to the glorious theme,
Bristled with spears his iron war should gleam;
A thousand darts should pierce the hardy Gaul,
And from his horse the wounded Parthian fall.

TREBATIUS.

Then give his peaceful virtues forth to fame;
His fortitude and justice be your theme.

HORACE.

Yes. I will hold the daring theme in view,
Perhaps hereafter your advice pursue.
But Cœsar never will your Horace hear;
A languid panegyric hurts his ear.
Too strongly guarded from the poet's lays
He spurns the flatterer and his saucy praise.

TREBATIUS.

Better even this than cruelly defame,
And point buffoons and villains out by name.
Sure to be hated even by those you spare,
Who hate in just proportion as they fear.

HORACE.

Tell me, Trebatius, are not all mankind
To different pleasures, different whims inclin'd?
Milonius dances when his head grows light,
And the dim light shines double to his sight,
The twin-born brothers in their sports divide;
Pollux loves boxing; Castor joys to ride.
Indulge me then in this my sole delight,
Like great and good Lucilius let me write.
behold him frankly to his book impart,
As to a friend, the secrets of his heart:
To write was all his aim; too heedless bard,
And well or ill, unworthy his regard.
Hence the old man stands open to your view,
Though with a careless hand the piece he drew.

HORAZ.

Gar zu gern,
O Hochachtbarer, folgt' ich diesem Rathe,
Nur sind die Kräfte nicht dem Willen gleich.
Denn Heere, die von Speeren starren, oder
Den Gallier, mit abgebrochnem Pfeil
Im Busen in die Erde beiszend, oder
Den Parther, der vom Pferde sterbend sinkt,
Zu schildern, ist nicht eines jeden Sache.

TREBAZ.

So konntest du, zum mindsten, wie der weise
Lucilius dem Scipiaden that,
In ihm den Groszen und Gerechten singen.

HORAZ.

Ich will es bey Gelegenheit an mir
Nicht fehlen lassen. Denn der Augenblick
Muss wohl gewählt seyn, wo Horazens Verse
Den Weg zu Cäsars Ohren offen finden sollen,
Der, wenn er ungeschickt gestreichelt wird,
Mit einem tücht'gen Schlage fühlen lässt,
Wie sicher er von allen Seiten ist.

TREBAZ.

Um wie viel klüger wär' es, als in leid'gen Versen
„Den Lecker Pantolab, den Prasser Nomentan,"
Zu geiszeln, wo für seine eigne Haut
Gleich jedem bang wird, und, wiewohl der Hieb
Ihn selbst verschonte, doch den Geiszler hasst.

HORAZ.

Was soll ich machen? Tanzt Milonius nicht
Sobald der Wein ihm in den Kopf steigt, und die [Lichter
Ihm doppelt scheinen? Castor liebt die Pferde,
Und der mit ihm aus Einem Ey hervorkroch
Den Kolben: soviel Köpfe, soviel Sinne.
Mir machts nun Freude, was ich denk' in Verse
Zu bringen, wie Lucil vor mir gethan,
Der besser als wir beyde war. Der Mann
Sah seine Schreibetafel an als seinen liebsten
Getreusten Freund; ihr wurde sein Geheimstes
Vertraut; es mocht ihm wohl, es mocht ihm übel
Ergangen seyn, so lief er keinem andern

Decurrens alio, neque si bene. Quo fit ut omnis
Votiva pateat, veluti descripta tabella
Vita senis. Sequor hunc, Lucanus an Appulus, anceps;
Nam Venusinus arat finem sub utrumque colonus,
Missus ad hoc, pulsis (vetus est ut fama) Sabellis,
Quo ne per vacuum Romano incurreret hostis;
Sive quod Appula gens, seu quod Lucania bellum
Incuteret violenta. Sed hic stylus haud petet ultro
Quemquam animantem, et me veluti custodiet ensis
Vagina tectus: quem cur distringere coner,
Tutus ab infestis latronibus? O pater, et rex
Jupiter, ut pereat positum rubigine telum,
Nec quisquam noceat cupido mihi pacis! at ille

Qui me commôrit, melius non tangere! clamo,
Flebit, et insignis tota cantabitur urbe.
Cervius iratus leges minitatur, et urnam;
Canidia Albutî, quibus est inimica, venenum;
Grande malum Turius, si quis, se judice, certet.
Ut, quo quisque valet, suspectos terreat, utque
Imperet hoc natura potens, sic collige mecum.
Dente lupus, cornu taurus petit: unde, nisi intus
Monstratum? Scævæ vivacem crede nepoti
Matrem; nil faciet sceleris pia dextera; mirum!
Ut neque calce lupus quemquam, neque dente petit bos;
Sed mala tollet anum vitiato melle cicuta.
Ne longum faciam, seu me tranquilla senectus

En casos favorables ni en adversos;
Y asi se ve en sus versos
Su vida retratada,
Cual en tabla á algun numen dedicada.
Si á este imitar en todo yo quisiera,
Que no sé si he nacido te dijera
En Pulla ó en Lucania, pues que sita
De entrambos pueblos mora en la frontera
La venusina gente;
Y si la antigua tradicion no miente,
Allí, arrojado el aduar samnita,
Enviaron colonias los romanos,
Porque los de la Pulla ó los lucanos,
Sin presidios hallando aquella tierra,
No renovasen enconada guerra.
Mas á Lucilio, aunque imitar presuma,
No hayas miedo jamas que con mi pluma
A ninguno provoque yo primero;
Me servirá como envainado acero;
Y ¿con qué objeto le desenvainara,
Cuando ningun contrario me amagara?
¡Ah! ¡plegue á Jove que el orin consuma
Mis dardos, y que á mi de paz ansioso
Nadie turbe el reposo!
Pero el que lo turbase sepa cierto,
(Y á cada cual lo advierto)
Que por la ciudad toda arrepentido
Verá correr su nombre escarnecido.
Con urna amaga y leyes
Cervio á sus enemigos de ira lleno;
Canidia, hija de Albucio, con veneno;
Turio sustos previene
Al que en su tribunal un pleito tiene;
Y tú cual yo dirás que es justo emplee
Cada mortal las armas que posee
Contra aquel de quien teme daño ó pena,
Y que sabia natura,
A quien todo obedece, asi lo ordena.
Con los cuernos el toro lidia y hiere,
Y el lobo con la boca,
Si alguno les provoca.
Y ¿quién sino el instinto esto sugiere?
En manos pon del disipado Esceva
Su madre, cuya larga vida él siente:
No le pasará el pecho ciertamente;
¿Mas lobos acosados
Se defienden á coces por ventura,

Volgean, ricorrer mai sapeva altrove.
Ond' è che del buon vecchio omai dipinta,
Quasi in votiva tavola, la vita
Schierasi tutta: sue vestigia io premo;
Io che s' Appulo sia, se sia Lucano,
Dir non saprei, perchè tra' due confini
L' aratro volge il venosin colono,
Colà spedito, (com' è vecchia fama)
Cacciatine i Sabini, onde il nemico
Per que' frapposti abbandonati campi
Scorrer poi non potesse infesto a Roma;
O violenta minacciasse guerra
L' appula gente, o la lucana. Or questo
Mio stil non fia che mai spontaneo assalga
Vivente alcun; ma pronto in mia difesa
Sarà, qual da guaina acciar coperto.

S' io non veggo assassin corrermi addosso,
A che snudarlo? O Giove e padre e re,
Ruggin divori l' ozioso telo;
Nè sia chi offenda me, di pace vago!
Che se m' insulti alcun; (per lo suo meglio
Grido: Non mi toccar) ei fia che pianga,
E tutta Roma il canterà famoso.

Leggi va minacciando, e voti occulti
Cervio, nel suo furor: Canidia, figlia
D' Albuzio, a' suoi nemici erbe e veleni:
Turio minaccia precipizi orrendi
A chi, giudice lui, muova una lite.

Che atterrisca ciascun color, che abborre,
Con l' arma, in che prevale, e che possente
Natura ciò comandi, in questa guisa
L' argomenta pur meco. Assale il lupo
Col dente; il toro co le corna: or d' onde,
Se istinto nol mostrasse? Affida a Sceva
Dissipator la prosperosa madre;
Sua destra filial misfatto alcuno
Empia non fia che attenti. (Oh il bel miracolo
Che non calcitri il lupo; il bue non morda!)
Ma rea cicuta, in mel fallace intrisa,

agi, jamais il ne se comportait autrement; aussi toute la vie du vieillard est-elle dans ses écrits comme dans un tableau votif. Je suis son exemple, moi, né dans la Lucanie ou dans l'Apulie, je ne sais lequel; car le paysan de Vénuse laboure sur l'une et sur l'autre frontière. Il y fut envoyé, suivant une tradition ancienne, après l'expulsion des Samnites, pour qu'un pays désert ne livrât point le sol de Rome aux incursions de l'ennemi, si les Apuliens ou les Lucaniens venaient à nous faire une guerre terrible. Mais jamais de son propre mouvement ma muse n'attaquera ame qui vive; elle me protégera comme un glaive dans le fourreau. Pourquoi m'efforcer de l'en tirer, si je suis à l'abri des insultes des bandits? Père et souverain des hommes, que mon javelot oisif périsse, rongé par la rouille, et que personne ne trouble cette paix qui m'est si chere; mais celui qui m'irritera (il eût mieux fait de ne me pas toucher), je le déclare, il versera des pleurs, et mes vers le rendront célèbre dans toute la ville. Cervius en colère menace des lois et de l'urne judiciaire la fille d'Albutius; Canidie menace ses ennemis du poison; Turius le juge déclare qu'il vous perdra, si vous paraissez devant son tribunal. Chacun fait ce qu'il peut pour intimider ceux dont il se défie; reconnaissez-le avec moi. Ainsi l'a voulu la puissante nature. Le loup se sert de sa dent, le taureau de ses cornes, et pourquoi? c'est leur instinct. Confiez au débauché Scéva cette mère qui vit trop long-temps pour lui, sa main pieuse ne commettra point un crime. Grande merveille! le loup ne rue point, un taureau ne mord pas; mais un perfide mélange de miel et de ciguë le débarrassera de la vieille. Pour abréger enfin, soit qu'une paisible vieillesse m'attende, soit que la mort m'enveloppe déja

---

His steps I follow in pursuit of fame,
Whether Lucania or Apulia claim
The honour of my birth; for on the lands,
By Samnites once possest, Venusium stands,
A forward barrier, as old tales relate,
To stop the course of war and guard the state.

Let this digression, as it may, succeed—
No honest man shall by my satire bleed;
It guards me like a sword, and safe it lies,
Within the sheath till thieves and villains rise.
Dread king and father of the mortal race,
Behold me, harmless bard, how fond of peace!
And may all kinds of mischief-making steel
In rust, eternal rust, thy vengeance feel.

But he who hurts me (nay, I will be heard)
Had better take a lion by the beard;
His eyes shall weep the folly of his tongue,
By laughing crowds in rueful ballad sung.
Th' informer Cervius threatens with the laws;
Turius your judge, you surely lose your cause
Are you the object of Canidia's hate,
Drugs, poisons, incantations, are your fate:
For powerful nature to her creatures shews
With various arms to terrify their foes.
The wolf with teeth, the bull with horns can fight;
Whence, but from instinct and an inward light?
His long-liv'd mother trusts to Scæva's care—

TREBATIUS.

No deed of blood his pious hand could dare?

HORACE.

Wondrous indeed! that bulls ne'er strive to bite,
Nor wolves, with desperate horns, engage in fight.
No mother's blood the gentle Scæva spills,
But with a draught of honey'd poison kills.
Then, whether age my peaceful hours attend,

Als seinem Buche zu: auch kömmt daher
Dass es, wie ein Votivgemälde, uns
Des guten Alten ganzes Leben darstellt.
Ihm (einem edeln Römer) folg' ich nun
Ich, ob Lucaner, ob Apulier
Ist ungewiss, denn zwischen beyden pflügt
Der Venusiner, der nach einer alten Sage
Aus Rom hierher verpflanzet ward, damit
Das Land der ausgetriebenen Samnitern nicht
Zum Einfall in das Röm'sche offen stünde,
Falls die Lucaner oder Appuler die Stadt
Mit Krieg bedrohen würden. — Aber dieser Griffel
Soll, ungereizt, ich schwör' es, keinem lebenden
Geschöpfe furchtbar werden! soll mich blosz
Gleich einem Degen in der Scheide schützen.
Wofür sollt' ich ihn ziehen, da ich nichts
Von Räubern zu besorgen habe? Lass, o Vater
Und König Jupiter, die ungebrauchte Klinge
Vom Rost zerfressen werden, wenn ich, der den Frieden
So herzlich liebt, nur selbst unangefochten
Zu bleiben hoffen kann! Doch, wer mich neckt,
(Ich rufe nicht vergebens euch zu wahren!)
Der wirds beweinen, wenn er, wider Willen
Berühmt, auf allen Gassen sich besingen hört.
Ein Cervius droht dem Beleidiger
Mit einem Halsprozess, Canidia mit dem Säftchen
Womit Albuz sein liebes Ehgemahl
Curierte, Turius mit einem strengen Urtheil:
Du siehst, ein jeder (so gebeut ihm die Natur)
Schreckt seinen Feind mit dem wodurch er stark ist.
Der Wolf packt mit den Zähnen an, der Stier
Mit seinem Horn: warum, als weil ein inn'rer Trieb
Sie dazu anweist? Sey gewiss, die Mutter
Des Schlemmers Scäva lebt dir ewig, wenn sie nur
Von seinen frommen Händen sterben kann;
(Ein Wunder, just wie das, dass dir der Wolf
Nicht mit dem Hufe nachschlägt, und der Bulle dich
Nicht mit den Zähnen stöszt) ein Bisschen Schierling
In einem Honigkuchen thuts ja auch.
Und also (dass ichs nicht zu lange mache)
Es sey nun dass ein ruhig Alter mich erwarte,
Es sey dass schon mit schwarzen Flügeln mich
Der Tod umflattre, arm und reich, zu Rom

Exspectat, seu mors atris circumvolat alis;
Dives, inops, Romæ, seu fors ita jusserit, exul,
Quisquis erit vitæ, scribam, color.

TREBATIUS.

O puer, ut sis
Vitalis metuo, et majorum ne quis amicus
Frigore te feriat.

HORATIUS.

Quid? cum est Lucilius ausus
Primus in hunc operis componere carmina morem,
Detrahere et pellem, nitidus qua quisque per ora
Cederet, introrsum turpis; num Lælius, et qui
Duxit ab oppressa meritum Carthagine nomen,
Ingenio offensi, aut læso doluere Metello,
Famosisque Lupo cooperto versibus? atqui
Primores populi arripuit, populumque tributim,
Scilicet uni æquus virtuti, atque ejus amicis.
Quin ubi se a vulgo, et scena, in secreta remorant
Virtus Scipiadæ, et mitis sapientia Læli,
Nugari cum illo, et discincti ludere, donec
Decoqueretur olus, soliti. Quidquid sum ego, quamvis
Infra Lucili censum, ingeniumque, tamen me
Cum magnis vixisse invita fatebitur usque
Invidia; et fragili quærens illidere dentem,
Offendet solido. Nisi quid tu, docte Trebati,
Dissentis.

O combaten los toros á bocados?
Asi, á la triste vieja sin remedio
Un jicarazo quitará de enmedio.
En fin, ora mi voz la vejez hiele,
Ora la muerte en torno á mí revuele;
Rico, pobre, ya en Roma, ya á un estremo
Desterrado, si el hado lo decreta,
En cualquier situacion seré poeta.

TREBACIO.

¡Cual, hijo mio, por tu vida temo,
Y que cierto maguate
Su favor te retire, ó te maltrate!

HORACIO.

Mas cuando la satírica carrera
Lucilio abrió valiente;
Cuando quitó la máscara ligera,
Con la cual mucha gente
La fealdad de su interior cubria,
¿Acaso de sus chanzas se ofendia
Lelio, ni el grande hombre
Que de africano conquistó el renombre
¡Gritaron si de injurias cubrió á Lupo,
O si á Metelo en ellas parte cupo?
Ni á estos ciñó Lucilio su censura,
Que á los grandes zurró con mano dura
Y al pueblo y á las tribus una á una,
Sin respetar en fin cosa ninguna
En todos sus escritos,
Mas que de la virtud los favoritos.
Y no tan solo á mal no lo llevaban
El sabio Lelio ni Escipion el bravo,
Mas cuando de la escena
Del mundo se apartaban,
Mientras se aderezaba frugal cena,
Se reian con él y retozaban.
De mí tambien, aunque inferior me cuento
A Lucilio en riquezas y en talento,
Que con grandes traté sábese y vése,
Y lo dirá la envidia aunque le pese;
Que bien que contra mí sus dientes arme,
Quebrantarálos sin poder dañarme.
Con tal que tú no pienses de otro modo,
Yo á esto, docto Trebacio, me acomodo.

La vecchierella poi torrà dal mondo.
Per finirla una volta: o che tranquilla
Vecchiezza a me si serbi, o con negr' ale
Morte mi vada svolazzando intorno;
Ricco, povero, in Roma, o ver bandito,
Se così vuol la sorte, di mia vita
Sia qualunque il color, scriverò sempre.

TREBAZIO.

Figliuol mio, temo assai che vecchie l' ossa
A far non giugni, e che t' intirrizzisca
Qualche campion de' maggiorenti.

ORAZIO.

E come?
Quando Lucilio osò primier comporre
Carmi di questo genere, quand' ei
La pelle osò strappar, con che taluno
Cuopre d' un bianco volto un' alma nera,
Forse l' ingegno suo dispiacque a Lelio,
O a lui, che trasse meritato nome
Da Cartagine oppressa? O di Metello
Ben frustato si dolsero, e di Lupo,
Tutto di strali archilochéi coperto?
Pur del popolo i capi, e 'l popol tutto
Ei per tribù tutti addentava a tondo,
Sol virtù rispettando, e i suoi cultori:

C' anzi il valor di Scipio, e 'l mite senno
Di Lelio, come in solitaria stanza
Riparavan dal vulgo e dal teatro;
Con lui garrire, frascheggiar con lui
Abbandonatamente, in fin che cotti
Fossero i loro erbaggi, avean costume.
Qualunque io sia, benchè a Lucilio ceda
Di dovizie e d' ingegno, esser co' grandi
Sempre vivuto, suo malgrado è d' uopo
Che confessi l' invidia, e se pur cerchi
Ficcar nel molle il dente, urta nel duro;
Salvo che tu non giudichi altrimenti,
Dotto Trebazio.

de ses noires ailes, pauvre ou riche, à Rome ou en exil, si le sort l'a ordonné ainsi, quelle que soit ma vie, j'écrirai.

TRÉBATIUS.

Jeune homme, je crains pour la durée de votre vie, et que vous ne mourriez de l'accueil glacé d'un ami puissant.

HORACE.

Hé quoi! quand Lucilius osa le premier écrire des vers satiriques et arracher le masque à ces gens qui cachaient leur difformité intérieure sous un dehors brillant, Lélius, et celui qui reçut de Carthage vaincue un surnom mérité, s'offensèrent-ils de la liberté de son génie? s'affligèrent-ils de ce que ces vers célèbres déchiraient Métellus ou flétrissaient un Lupus? Il attaquait les premiers du peuple et le peuple lui-même, n'épargnant que la vertu seule et les amis de la vertu. Mais que dis-je? quand le grand Scipion et l'aimable sage Lélius, s'éloignant de la foule et de la scène, s'étaient réfugiés dans leur retraite, dépouillés de la toge, ils avaient l'habitude de s'égayer et de jouer avec lui, tandis que le plat de légumes s'apprêtait. Tel que je suis, inférieur à Lucilius et pour l'esprit et pour la fortune, j'ai cependant vécu avec les grands, l'envie serait forcée de l'avouer, et sa dent fragile cherchant à mordre se brisera sur un endroit solide. Pensez-vous autrement, savant Trébatius?

Or death his sable pinions round me bend;
Or rich, or poor; at Rome; to exile driven,
Whatever lot by powerful Fate is given,
See me resolv'd to write.

TREBATIUS

How much I dread
Thy days are short; some lord shall strike thee dead
Whith freezing look—

HORACE.

What? when with honest rage
Lucilius lash'd the vices of his age;
From conscious villains tore the mask away,
And stripp'd them naked to the glare of day,
Were Lælius or his friend (whose glorious name
From conquer'd Carthage deathless rose to fame),
Were they displeas'd, when villains and their crimes
Were cover'd o'er with infamy and rhymes?

The high and low alike his censure own,
To virtue and her votaries just alone,
But soon as Scipio, once in arms approv'd,
And Lælius, for his milder wisdom lov'd,
Could from the noisy world with him retreat,
They laugh'd at all the busy farce of state;
Enjoy'd the vacant hour, the social jest,
Until their herbs, their frugal feast, were drest
What though with great Lucilius I disclaim
Al saucy rivalship of birth or fame,
Spite of herself even Envy must confess,
That I the friendship of the great possess,
And, if she dare attempt my honest fame,
Shall break her teeth against my solid name.

This is my plea; on this I rest my cause—
What says my council, learned in the laws?

Und, wenn's mein Schicksal will, von Rom verbannt,
Was meines Lebens Farbe sey, — ich schreib'
Und werde schreiben!

TREBAZ.

Armer Jung', ich fürchte
Du wirsts nicht lange treiben! Denk' au mich!
Der groszen Freunde einer wird dich durch
Verkältung aus der Welt befördern!

HORAZ.

Wie?
Als einst Lucil Gedichte dieser Art
Zuerst zu schreiben sich vermasz, und jedem
Die schmucke Maske abzuziehn, worin
Er wohlgemuth einhergieng, seinen Schalk
Verbergend, hielt sich Lälius, oder jener,
Der vom besiegten Africa den Namen trug,
Durch seinen Witz gefährdet? Oder lieszen sie
Sichs schmerzen, den Metellus angestochen,
Den Lupus gar mit Schmach erfüllten Versen
Bis an die Scheitel zugedeckt zu sehen?
Und gleichwohl griff er ohne Scheu und Ausnahm
Patrizier und Bürger zunftweis an,
Und stand durchaus mit niemand als der Tugend
Und ihren Freunden wohl. Man weisz sogar
Dass Scipions Grösze, Lälius mildc Weisheit,
Wenn sie vom Schauplatz sich ins Stille zog,
Sich nicht zu grosz und weise dünkte, oft bey ihm
Die Zeit sich zu verkürzen, und indess
Der Kohl am Feuer gar ward, Stand und Würde
Beygesetzt, mit ihm ein Stündchen wegzuscherzen.
Wie wenig oder wie viel ich seyn mag, ganz gewiss
An Geist wie an Geburt weit unter dem
Lucil — so wird doch, dass auch ich mit Groszen
Gelebt, die Misgunst selbst gestehen müssen,
Und, wenn sie in zerbrechlich Holz su beiszen glaubt,
Die Zähne unverhofft dahinten lassen.
Wobey es denn verbleiben mag, wofern
Nicht etwa du, rechtskundiger Trebaz,
Von andrer Meynung bist? —

TREBATIUS.

Equidem nihil hinc diffindere possum.
Sed tamen, ut monitus caveas, ne forte negoti
Incutiat tibi quid sanctarum inscitia legum,
Si mala condiderit in quem quis carmina, jus est,
Judiciumque.

HORATIUS.

Esto, si quis mala : sed bona si quis
Judice condiderit laudatus Cæsare ? si quis
Opprobriis dignum laceraverit, integer ipse ?

TREBATIUS.

Solventur risu tabulæ ; tu missus abibis.

SATIRA II.

Quæ virtus, et quanta, boni, sit vivere parvo,
Nec meus hic sermo est, sed quem præcepit Ofellus
Rusticus, abnormis sapiens, crassaque Minerva,
Discite, non inter lances, mensasque nitentes,
Cum stupet insanis acies fulgoribus, et cum
Acclinis falsis animus meliora recusat;
Verum hic impransi mecum disquirite. Cur hoc?
Dicam si potero. Male verum examinat omnis
Corruptus judex. Leporem sectatus, equove
Lassus ab indomito, vel, si Romana fatigat
Militia assuetum græcari, seu pila velox,
Molliter austerum studio fallente laborem,

TREBACIO.

Nada que oponer tengo; pero entiende,
Que no debo esponerte á sinsabores,
Porque lo que la ley previene ignores.
Si uno con malos versos á otro ofende,
Ha lugar á proceso y á condena.

HORACIO.

Si son malos, amigo, enhorabuena.
Mas si uno buenos componerlos sabe
En términos que Augusto los alabe;
Si siendo irreprehensible, uno escarnece
Al que un baldon y mil tal vez merece?

TREBACIO.

A chacota redúcese el asunto,
Y absuelto sale el acusado al punto.

SATIRA II.

Venid, queridos, á aprender conmigo
Que es grand virtud ser sobrio, y gran consuelo :
Y cuenta que no soy yo quien lo digo,
Sino el rústico Ofelo,
A quien sin regla, estudio ni cultura,
Filósofo sagaz hizo natura.
Sus lecciones juiciosas
Oid, mas no entre mesas suntuosas,
Do los ojos fascina
El brillo de insensatas profusiones,
Y á falsas impresiones
El ánimo se inclina,
Y la verdad en desechar se obstina.
Ayunos discutamos este asunto.
Y ¿ por qué ayunos ? Lo sabreis al punto.
Un juez, á quien soborno infame vicia,
Nunca esaminar puede la justicia.
Corre tras liebres tú, potros agita,
O de Marte en los juegos te ejercita;
O si hecho de la mesa á los placeres,
Tanta fatiga soportar no quieres,

TREBAZIO.

O! certo, io qui non trovo
Nulla a ridir : pure a badar ti avverto
Che l' ignoranza de le sante leggi
Non ti spinga per sorte in qualche laccio :
Giacchè ligio ad accusa ed a processo
Va chi malvagi versi abbia composto
Contro ad alcun. —

ORAZIO.

D' accordo, se malvagi;
Ma se de' buoni ei ne compose, e un voto
Di lode ebbe da Cesare? Se un uomo
Innocente egli stesso, abbia addentato
Talun degno d'obbrobrio?

TREBAZIO.

Il giudicante
Allor con solennissima risata
Straccia il processo, e te ne manda a casa.

SATIRA II.

Quanta e qual sia virtù viver del poco;
(Ne questo è mio sermon; un sapiente
Di grossa pasta, e di sistemi ignaro,
Ofel villano l' insegnò) miei cari,
Non fra gran piatti, e fulgidi banchetti
Il crediate imparar, quando abbagliato
L' occhio da fatuo lampeggiar, stupisce;
Quando, declive a' falsi, i ben veraci
L' animo schiva : ma sì ben digiuni
Discutiamolo or noi — Perchè digiuni?
Dirò, se mi riesce. Ogni corrotto
Giudice esaminar mal puote il vero.

Abbi un lepre inseguito, abbi, già lasso,
Scozzonato un indomito cavallo;
O (qualora i roman bellici ludi
Gravi a te sieno, a greca vita avvezzo)
Sia l' agil palla, in genial fatica
Dolce ingannando l' esercizio austero;

TRÉBATIUS.

Je ne vois rien, en vérité, à répliquer; cependant, pour que l'ignorance de nos saintes lois ne vous entraîne dans quelque fâcheuse affaire, sachez que « quiconque a fait contre quelqu'un de méchants vers encourt une action en justice et la condamnation ».

HORACE.

Oui, si ce sont de méchants vers; mais s'ils sont bons, et si un juge tel que César les a loués? Si le poéte, homme de bien lui-même n'a poursuivi de ses clameurs que des gens dignes d'opprobres?

TRÉBATIUS.

Les juges briseront en riant leurs tablettes et vous mettront hors de cour.

SATIRE II.

Qu'il est sage, mes bons amis, qu'il est beau de vivre de peu! Ce langage n'est pas le mien, c'est ce qu'enseigne le rustique Ofellus, sage sans art et philosophe grossier. Écoutez-le, mais non auprès de ces tables brillantes et chargées de mets, lorsque leur fol éclat éblouit les yeux et que l'esprit entraîné vers le faux se refuse à la raison; venez à jeûn discuter avec moi ce sujet.

Tout juge corrompu recherche mal la vérité. Pourquoi cela? Je le dirai si je le puis. Lassez-vous à poursuivre un lièvre, soyez harassé par un cheval indompté, ou si, habitué à la vie molle des Grecs, vous êtes

---

TREBATIUS.

Your case is clearer; yet let me advise;
For sad mishaps from ignorance arise.
Behold the pains and penalties decreed
To libellers—

HORACE.

To libellers indeed.
But, if with truth his characters he draws,
Even Cæsar shall support the poets cause?

TREBATIUS.

The formal process shall be turn'd to sport,
And you dismiss'd with honour by the the court.

SATIRE II.

What, and how great the virtue, friends, to live
On what the gods with frugal bounty give
(Nor are they mine, but sage Ofellus' rules.

Of mother wit, and wise without the schools)!
Come learn with me, but learn before ye dine,
Ere with luxurious pomp the table shine;
Ere yet its madding splendours are display'd,
That dull the sense and the weak mind mislead.

Yet why before we dine? I 'll tell ye, friends,
A judge, when brib'd, but ill to truth attends.

Pursue the chase; th' unmanag'd courser rein:
Or, if the Roman war ill suit thy vein,
To Grecian revels form'd, at tennis play,
Or at the manly discus waste the day;
With vigour hurl it through the yielding air

TREBAZ.

Ich finde nichts
Erhebliches dagegen einzuwenden.
Indessen will ich dir wohlmeinend doch
Gerathen haben, auf der Huth zu seyn,
Dass nicht Unkundigkeit der schweren Strafgesetze
In böse Händel dich verwickle. Denn
So lautet das Gesetz: Wer schlimme Verse
Auf jemand macht, der muss zu Recht ihm stehen.

HORAZ.

Gut, wenn er schlimme Verse macht! Doch wenn
Die Verse gut sind, wenn sie Cäsar selbst
Mit seinem Beyfall ehrt, und wenn der Mann,
Der einen Schandewürdigen gezüchtigt,
Selbst ohne Vorwurf ist?

TREBAZ.

Dann nimmt der Handel
Ein lachend End, und du gehst frey davon.

SATYRE II.

Wie schön und wohlgethan es sey, ihr Lieben,
Von Wenigem zu leben, höret, wenn ihr wollt,
Nicht von mir selbst — der Biedermann Ofellus,
Ein unstudierter bäur'scher Philosoph,
Der sich bey gutem derbem Mutterwitz
Sehr wohl befand, soll unser Lehrer seyn;
Nicht zwischen euern schimmerreichen Tischen,
Nicht, wenn vom Silberglanz der prächt'gen Schüsseln
Die Augen blinkern, und vom Falschen angezogen
Die Seele sich dem Besseren versagt:
Wir wollen hier die Sache noch vor der Tafel
Ins Reine bringen. — Und warum denn das?
,, Das will ich sagen wenn ich kann. Ihr wisst
Dass ein bestochener Richter schlecht sich schickt
Die Wahrheit zu erforschen. Also, wenn du
Vom Jagen heimkommst, oder von der Reitbahn, müd'
Ein ungebändigt Ross herumzutummeln, oder
(Wofern die griech'sche Weichlichkeit für unsren
Altrömischen Soldatenspiele dich
Verzärtelt haben sollte) wenn der schnelle Ball,
Ein Spiel, wobey der Eifer unvermerkt

Seu te discus agit, pete cedentem aera disco;
Cum labor extuderit fastidia, siccus, inanis
Sperne cibum vilem; nisi Hymettia mella Falerno
Ne biberis diluta. Foris est promus, et atrum
Defendens pisces hiemat mare; cum sale panis
Latrantem stomachum bene leniet. Unde putas, aut
Quî partum? Non in caro nidore voluptas
Summa, sed in te ipso est. Tu pulmentaria quære
Sudando. Pinguem vitiis, albumque, nec ostrea,
Nec scarus, aut poterit peregrina juvare lagois.
Vix tamen eripiam, posito pavone, velis quin
Hoc potius quam gallina tergere palatum,
Corruptus vanis rerum; quia veneat auro
Rara avis, et picta pandat spectacula cauda;
Tanquam ad rem attineat quidquam. Num vesceris ista
Quam laudas pluma? coctove num adest honor idem?
Carne tamen quamvis distat nihil hac magis illa,
Imparibus formis deceptum te patet. Esto.
Unde datum sentis, lupus hic Tiberinus, an alto
Captus hiet? pontesne inter jactatus, an amnis
Ostia sub Tusci? Laudas, insane, trilibrem
Multum, in singula quem minuas pulmenta necesse est.
Ducit te species, video. Quo pertinet ergo
Proceros odisse lupos? quia scilicet illis
Majorem natura modum dedit, his breve pondus.
Jejunus raro stomachus vulgaria temnit.

A la pelota ó á las bolas juega,
Diversiones en que del agetreo
Indemnizan el gusto y el recreo,
Y asi el hastio á desterrar se llega.
Que cuando de hambre y sed te halles bramando,
No este manjar ó aquel irás buscando,
Ni miel para endulzar el vino seco;
Y cree si tal pasa,
Si el despensero no se encuentra en casa,
Y el mar alborotado
No permite sacar algun pescado,
Que quedará contento
Con pan untado en sal tu vientre hambriento.
Y ¿de qué piensas tú que esto dimana?
De que el placer que con comer se toma,
No consiste en el precio ó el aroma,
Sino es en tener gana;
Y de un manjar, por mas que se te diga,
El mejor condimento es la fatiga:
Mientras quien de una en otra francachela
Abotagado y pagijote vuela,
Encuentra desabrido y aun amargo
El lejano faisan, la ostra y el sargo.
Mas de tí, seducido
Siempre por apariencias lisonjeras,
No creo yo que recabar podria,
Si un pavon en tu mesa se servia,
Que á una gallina no le prefirieras.
Y ¿por qué, en fin? porque el pavon es caro,
Y forma con su cola matizada
Una decoracion muy variada.
Y ¿hace algo á la substancia la pintura?
¿Comes quizà esa pluma que te encanta?
¿O despues de cocido ella le dura?
Mas aunque sea evidente
Que no es del pavo real ni la gallina
El sabor diferente,
Y que en aquel tan solo te alucina
De un esterior brillante el aparato,
Tal preferencia demos de barato;
Y di si te parece,
Cómo en un lobo á distinguir marino,
Alcanzas si es de mar ó es tiberino;
Si el anzuelo entre puentes tragó impio;
O ya en las bocas del toscano rio.
Un barbo de tres libras te enloquece,
Y si á comerlo vienes,
Por fuerza en trozos que partirlo tienes.
Si te agrada el tamaño,

Sia tuo diletto il disco, o le cedenti
Aure col disco abbi diviso; al fine,
Poi che sudor da' trafelati membri
Abbia smunto la nausea, arso e digiuno,
S' hai cor, sprezza un vil cibo, o una bevanda,
Che imettio mel non sia, sciolto in falerno.
Lo scalco sarà fuor : sconvolto il mare
Securi rende d' ogn' insidia i pesci:
E ben, del pan col sale ottimamente
Del ventre allora accheterà i latrati.

E d' onde e come avvenir ciò tu credi?
La somma voluttà non già nel caro
Odor de' cibi, ma in te stesso annida.
Tu la più dolce salsa a le vivande
Procaccia col sudor. Ostraca, o scaro,
O marin lepre ad uom, già di stravizzo
Gonfido e sbiancato, non potran far gola.
Ma stornarti potrò, se un bel pavone
Venga imbandito; che non vogli in questo,
Più che in una gallina ugnere il grifo?
E perchè mai? perchè da le apparenze
Se' magagnato; perchè un raro uccello
Egli è 'l pavon, che val molt' oro, e spiega
Vago tesor di vario — pinta coda;
Qual se ciò nulla aggiungavi. Ma forse
Quella ingollar dovrai piuma, che lodi?
Rimangli, cotto ancor, la pompa stessa?
Pur, benchè nulla differiscan queste
Da quelle carni; è chiaro che la forma
Diversa è quella, che t' illude : e sia.

Questo lupo marin, che a bocca aperta
Ci sta innanti, onde sai, se fu nel Tebro
Preso, o in mar : se sbattuto incontro a' ponti,
O del fiume toscan presso a la foce?
Di tre libbre una triglia è a te subbietto
Di pazza lode, mentre per mangiarne,
Cincischiarla fa d' uopo in bocconcini.
Che a l' apparenza ten rapporti, io veggo :
E perchè dunque i grossi lupi abborri?
Ciò senza dubbio, perchè diè natura
Mole a' lupi maggiore, e minor peso
Diede a le triglie. Stomaco digiuno
Di rado i cibi più volgar rifiuta.

fatigué des exercices militaires à la romaine, choisissez le jeu de la paume rapide, et que le plaisir qu'on y goûte vous empêche d'en sentir le rude travail. Préférez-vous le disque? que votre palet fende l'air. Lorsque la fatigue aura chassé vos dégoûts, lorsque vous aurez le gosier sec et l'estomac vide, voyons si vous dédaignerez des mets grossiers, et si vous ne boirez que du vin de Falerne adouci par le miel du mont Hymette. Le maître-d'hôtel est sorti, et les mers orageuses de l'hiver protégent le poisson; du pain et un peu de sel apaiseront votre estomac qui aboie, d'où vient cela et comment? c'est que la suprême volupté est en vous-même, et non dans le fumet des viandes. Cherchez dans la fatigue l'assaisonnement de vos repas. Celui que les excès ont chargé d'un embonpoint blafard, n'est plus charmé par le goût de l'huître, du sarget et du lièvre de mer voyageur.

Si un paon vous est servi, j'obtiendrai avec peine de cette vanité qui fausse votre jugement que vous lui préfériez cette poularde; en effet, l'oiseau rare se vend à prix d'or, et il déploie sur sa queue le spectacle de cent couleurs. Mais qu'importe à votre palais? ces plumes que vous vantez, les mangerez-vous? Ce paon, quand il sera cuit, brillera-t-il du même éclat? la chair de l'un ne vaut-elle pas celle de l'autre? C'est donc, convenez-en, la différence extérieure qui vous a trompé: au moins vous l'avouez.

D'où vous a-t-il été donné de reconnaître au goût si ce loup marin à la gueule béante a été pris dans le Tibre, en pleine mer, entre les ponts ou auprès de l'embouchure du fleuve? Insensé! tu fais l'éloge de ce barbeau de trois livres, et, pour le mettre en ragoût, il est nécessaire de le mettre en morceaux. La grosseur te séduit, je le vois bien; mais pourquoi donc hais-tu ces loups de mer quand ils sont gros? C'est que la nature a voulu qu'ils fussent d'une grande taille, et que les barbeaux eussent un poids léger.

Rarement un estomac à jeûn dédaigne des mets

(The sport shall make the labour less severe)
Then, when the loathings, that from surfeits rise,
Are quell'd by toil, a frugal meal despise;
Then the Falernian grape with pride disclaim,
Unless with honey we correct its flame.

Your butler strolls abroad; the winter'd sea
Defend its fish; but you can well allay
The stomach's angry roar with bread and salt—
Whence can this rise, you ask; from whence the fault?
In you consists the pleasure of the treat,
Nor in the price, or flavour of the meat.

Let the strong toil give relish to the dish,
Since nor the various luxuries of fish,
Nor foreign wild fowl can delight the pale
Surfeit swoln guest; yet I shall ne'er prevail
To make our men of taste a pullet choose,
And the gay peacock with its train refuse;
For the rare bird at mighty price is sold,
And lo! what wonders from its tail unfold!
But can these whims a higher gusto raise,
Unless you eat the plumage that you praise?
Or do its glories, when 'tis boil'd, remain?
No; 'tis th' unequall'd beauty of his train
Deludes your eye, and charms you to the feast,
For hens and peacocks are alike in taste.

But say, by what discernment are you taught
To know, that this voracious pike was caught
Where the full river's lenient waters glide,
Or where the bridges break the rapid tide:
In the mid ocean, or where Tiber pays
With broader course his tribute to the seas?
Madly you praise the mullet's three pound weight,
And yet you stew it piece-meal ere you eat;
Your eye deceives you; wherefore else dislike
The natural greatness of a full'grown pike,
Ye in a mullet so much joy express!
'Pikes are by nature large, and mullets less.'

Die Müh' in Lust verwandelt, oder wenn
Der Discus dich im Freyen (wo er eigentlich
Gespielt seyn will) recht tüchtig umgetrieben,
Mit Einem Wort, wenn Arbeit dir den Mangel
An Appetit vertrieb, mit trocknem Gaum
Und leerem Magen, komm mir dann, verachte
Gemeine Hausmannskost, wofern du kannst,
Und durste liebe, falls nicht in Falernerwein
Zerflöszter Honig vom Hymett zur Hand ist!
Dein Küchenmeister ist gerade nicht
Zu Haus', ein stürmisch Meer beschützt die Fische,
O! wenn der Magen bellt, so wird er sich
Mit Brodt und Salz recht gut vertragen lernen!
Wo, meinst du, kommt das her? Blosz daher, weil
Die höchste Wollust nicht im theuren Wohlgeruch
Der Küche, weil sie in dir selber liegt.
Verschaffe dir durch Schwitzen leckre Schüsseln!
Von Trägheit blass, vom Schwelgen aufgedunsen
Wird weder Auster dir noch Scarus, noch
Das fremde Birkhuhn schmecken. Gleichwohl werd ich
Von deiner Eitelkeit erhalten, dass du, wenn [kaum
Ein Pfau dir gegenüber steht, nicht lieber
An diesem als an einem schlechten Huhn
Den Gaumen reibest; einzig, weil der seltne Vogel
Mit Gold bezahlt wird, und mit einem prächt'gen [Schweif
Parade macht — als ob dies was zur Sache thäte!
Du issest doch die schönen Federn nicht,
Und fricassirt gilt beyder Fleisch dir Gleich.
So leitet also blosz dein eitles Auge
Das Urtheil deiner Zunge. Doch, es sey darum!
Allein, mit welchem Sinne schmeckst du aus
Ob dieser Seehecht, der dich angähnt, mitten
Im Tiber, oder zwischen beyden Brücken,
Ob nah am Ausfluss sey gefangen worden?
Du machst viel Rühmens, Thor, von einem
Dreypfünd'gen Rothbart, den du doch in kleine Bissen
Zerschneiden musst! Die Grösze, seh' ich wohl,
Gefällt dir? Gut! Warum denn aber sind
Die groszen Hechte dir zuwider? — Ah!
Nun merk ich's: von Natur sind diese grosz
Und jene klein; das Ungewöhnliche
Ist also was dich reizt. Ein schöner Anblick,

Porrectum magno magnum spectare catino
Vellem, ait Harpyiis gula digna rapacibus. At vos
Præsentes Austri, coquite horum obsonia; quamvis
Putet aper, rhombusque recens, mala copia quando
Ægrum sollicitat stomachum; cum rapula plenus
Atque acidas mavult inulas. Necdum omnis abacta
Pauperies epulis regum; nam vilibus ovis,
Nigrisque est oleis hodie locus. Haud ita pridem
Galloni præconis erat acipensere mensa
Infamis. Quid? tum rhombos minus æquor alebat?
Tutus erat rhombus, tutoque ciconia nido,
Donec vos auctor docuit prætorius. Ergo
Si quis nunc mergos suaves edixerit assos,
Parebit pravi docilis Romana juventus.
Sordidus a tenui victu distabit, Ofello
Judice. Nam frustra vitium vitaveris illud,
Si te alio pravum detorseris. Avidienus,
Cui Canis ex vero dictum cognomen adhæret,
Quinquennes oleas est, et sylvestria corna;
Ac, nisi mutatum, parcit defundere vinum, et
Cujus odorem olei nequeas perferre, licebit
Ille repotia, natales, aliosve dierum
Festos albatus celebret, cornu ipse bilibri
Caulibus instillat, veteris non parcus aceti.
Quali igitur victu sapiens utetur, et horum
Utrum imitabitur? hac urget lupus, hac canis, aiunt.

¿Por qué juzgas un daño
Que ese lobo marino grande sea?
No, manjares ningunos
Desdeñan los estómagos ayunos.
Lo que á mi me recrea,
Dice uno mas gloton que cien harpias,
Es ver tendido un barbo monstruoso
En un plato espacioso.
Ven austro, y los manjares inficiona
De esa turba glotona;
Pero ¿á qué? la abundancia sin pensallo
El hastio á la misma turba inspira,
Y cual podrido mira
El fresco javali y el rodaballo,
Y para combatir algo el desgano
Tiene á legumbres fuertes que echar mano.
Con todo, en esas mesas de señores
Aun no despareció completamente
La antigua sobriedad de sus mayores;
Pues aun hoy que haya en ellas se consiente
El vil huevo, y la fruta del olivo;
Y ha poco, fue de escándalo motivo
El ver que sollo un dia
De Galonio en la mesa se servia.
¿No hubo antes rodaballos por ventura?
Estos seguros en el mar, segura
La cigueña contábase en su nido,
Hasta que un pretoriano corrompido
Aquel pez puso en moda y la cigueña;
Y si hoy alguno en ponderar se empeña
Somormujos asados,
Verás mil mozalbetes, inclinados
Siempre á satisfacer sus apetitos,
Hallar los somormujos esquisitos.
Segun Ofelo siente,
Se debe sóbrio ser sin ser tacaño;
Pues es inutil evitar un daño
Para caer en otro prontamente.
A Avidieno, á quien ya la gente toda
De Can con el ribete justo apoda,
Las rancias aceitunas que conserva
Mantienen solo, y la frunciente serva;
Y aunque haya en trage blanco tornaboda,
Cumpleaños ú otra fiesta celebrado,
Nunca con otro vino que apuntado
Hizo las libaciones en su vida.
Por su mano á las coles en redondo
De un cuerno de dos libras de cabida
Echó su chorreon de aceite hediondo,

Lungo disteso in maestoso piatto
Un maestoso pesce è pur la bella
Cosa a vedersi! esclama, a le rapaci
Arpie pari, il ghiotton. Ma voi, scirocchi,
Pronti a corromper di costoro i cibi,
Soffiate pur: benchè il cinghiale e 'l rombo
Pute ancor fresco a chi col ventre pieno,
Supino, flatuoso, e omai di cibi
Già riboccante, l' enule acidette,
Preferisce e le rave. Ancor bandita
Del tutto povertà pur non può dirsi
Da convito regal, che ben v' han luogo
L' uova di prezzo vil, le nere ulive.

Lo storïon, guari non ha, rendea
Di Gallon banditor la mensa infame.
Che? meno allor nudriva rombi il mare?
Securo il rombo, ed era la cicogna
Secura nel suo nido, in fin che usarne
Indi insegnovvi un promotor pretore.

Se alcun squisiti a declamare or prenda
I merghi arrosto; ecco a seguirlo pronta,
Docile al mal, la gioventù quirite.
A giudizio di Ofel, dal tenue vitto
Il sordido è diverso; ond' è che indarno
Schiveresti quel vizio, allor che in altro,
Pravo non men, tu ritorcessi il piede.

Avidïen, cui la canina strozza
Di cane appicca il soprannome, ingoia
Cornie silvestri, e di cinque anni ulive;
Nè mesce vin, che inceronito. Un olio,
Di puzzo intollerabile su' cavoli
Ei di sua man fa gocciolar dal collo
Di bilibre cornetto; il vecchio aceto
Sì ben non risparmiando, e ciò quand' anco
In bianca veste natalizio giorno
Stia celebrando o nuzial convito,
O ver qual altro sia di più solenne.

Or di qual desinar dovrà valersi
L' uom saggio, e quale imiterà fra' due?
Quindi t' incalza il lupo, e quindi il cane.

grossiers. « J'aime à voir un beau poisson étendu dans un grand plat », dit cette gueule vorace, comparable aux harpies. O vous, vents du midi, infectez ces aliments de votre souffle. Mais déja le sanglier et le turbot frais ont pour eux de l'odeur. Surchargé d'aliments, leur estomac malade préfère se gorger de raiforts et de l'acide aunée.

Tout aliment du pauvre n'est point banni de la table des grands : on y voit la noire olive et l'œuf vulgaire. Naguère l'huissier Gallonius fut noté d'infamie pour avoir servi sur sa table un esturgeon. Quoi donc? la mer nourrissait-elle moins de turbots alors? Mais le turbot vécut en sûreté dans les eaux et la cigogne dans son lit, jusqu'à ce que certain prétorien vous eût enseigné leur mérite. Que le plongeon grillé soit déclaré mets excellent par édit, et notre jeunesse romaine, si docile à toutes les sottises, obéira sur-le-champ.

Vivre avec une mesquinerie sordide, ce n'est pas, au jugement d'Ofellus, vivre avec frugalité. Vous aurez en vain évité ce vice, si vous vous jetez sottement dans un autre. Avidiénus, à qui le surnom de Chien est si bien appliqué, mange des olives de cinq ans, et le fruit du cornouiller sauvage, et s'abstient de se verser du vin qui n'est pas tourné. L'odeur de son huile est insupportable, lorsque, vêtu de blanc, il célèbre un lendemain de noce, un anniversaire, ou tout autre jour de fête. Il prend lui-même la corne qui contient à peine deux livres, et verse son huile goutte à goutte; quant à son vieux vinaigre, il ne l'épargne pas.

De quels mets vivra donc le sage, et lequel des

Give me, the harpy-throated glutton cries,
In a large dish a mullet's mighty size :
Descend, ye southern winds, propitious haste,
And with unwholescome rankness taint the feast.

And yet it needs not; for when such excess
Shall his o'er-jaded appetite oppress,
The new-caught turbot's tainted ere he eat,
And bitter herbs are a delicious treat.

But still some ancient poverty remains;
An egg and olive yet a place maintains
At wealthy tables; nor, till late, the fame
Of a whole sturgeon damn'd a Prætor's name.

Did ocean then a smaller turbot yield?
The towering stork did once in safety build
Her airy nest, nor was the turbot caught,
Till your great Prætor better precepts taught.

Proclaim; that roasted cormorants are a feast,
Our docile youth obey the man of taste;
But sage Ofellus marks a decent mien
A sordid and a frugal meal between;
For a profuse expence in vain you shun,
If into sordid avarice you run.

Avidienus, who with surname just
Was call'd the dog, in filthiness of gust
Wild cornels, olives five years old, devour'd,
And with sour wine his vile libations pour'd.

When rob'd in white he mark'd with festal mirth
His day of marriage, or his hour of birth,
From his own bottle, of some two pound weight,
With oil, of execrable stench replete,
With cautious hand he dropp'd his cabbage o'er,
But spar'd his ancient vinegar no more.

Wenn aus groszer Schüssel so ein groszes Stück
Herausragt! ruft entzückt ein Schlund, der einer
Gefräszigen Harpyje Ehre machte.
Dass diesen Prassern doch der wärmste Südwind
All' ihre Schüsseln kochte! Doch, wofür,
Da selbst das beste Wildpret und die frische Bütte
Dem überfüllten Magen stinkt, der, von
Zuviel Genuss gedrückt und krank, Radischen
Und scharfen Alant vorzieht. Denn bey allem dem
Ist doch die Armuth unsrer guten Alten
Von diesen Fürstentafeln noch nicht ganz
Verwiesen, da sogar gemeine Eyer und
Oliven zugelassen werden! Und wie lang'
Ists wohl, seitdem der Rathspedell Gallonius
Mit einem Stör der Stadt zur Fabel wurde?
Wie? nährte denn das Meer in jenen Tagen
Noch keine Bütten? Freylich; aber sicher war
Die Bütte, sicher noch der junge Storch
In seinem Neste, bis ein Küchenmeister
Von Prätors-Rang euch feiner essen lehrte.
Lass jetzt sich einer beygehn, kund zu machen
Es sey was herrlichs um gebratne Täucher,
Gelehrig jeder Thorheit wird sogleich
Die römsche Jugend sichs gesagt seyn lassen.
Indess ist, nach Ofellus, zwischen simpler Kost
Und filziger ein groszer Unterschied.
Was hälf's ein Laster zu vermeiden, um
Ins Gegentheil zu fallen? Avidien,
Nicht für die Langeweile Hund genannt,
Isst wilde Schlehen und fünfjährige Oliven,
Und schonet seinen Wein so lange bis
Er umgeschlagen ist; an einem Hochzeits- oder
Geburtstags-Schmause selbst, an jedem andern
Familien-Feste, gieszt er euch, in seinem auf-
Gescheurten Festrock, eigenhändig,
Aus einem schmutzigen zweypfündigen Horn
Ein Oehl, wovon euch der Geruch den Athem nimmt,
Dem stengelreichen Kopfkohl tröpfelnd auf,
Doch desto minder mit verdorbnem Essig sparsam.
„Wie soll ein weiser Mann nun leben? Wen,
Den Schlemmer, oder diesen schnöden Filz
Zum Muster nehmen?" Wie? dem Hunde zu entfliehn
Müsst ihr dem Wolf entgegenlaufen? Wer uns nicht
Durch Schmutz misfallen will, sey reinlich, ohne

Mundus erit, qui non offendet sordibus, atque
In neutram partem cultus miser. Hic neque servis,
Albucì senis exemplo, dum munia didit,
Sævus erit; nec sic, ut simplex Nævius, unctam
Convivis præbebit aquam; vitium hoc quoque magnum.
Accipe nunc, victus tenuis quæ, quantaque secum
Afferat. In primis valeas bene; nam, variæ res
Ut noceant homini, credas, memor illius escæ,
Quæ simplex olim tibi sederit. At simul assis
Miscueris elixa, simul conchylia turdis;
Dulcia se in bilem vertent, stomachoque tumultum
Lenta feret pituita. Vides ut pallidus omnis
Cœna desurgat dubia? Quin corpus onustum
Hesternis vitiis animum quoque prægravat una;
Atque affigit humo divinæ particulam auræ.
Alter, ubi dicto citius curata sopori
Membra dedit, vegetus præscripta ad munia surgit.
Hic tamen ad melius poterit transcurrere quondam;
Sive diem festum rediens advexerit annus,
Seu recreare volet tenuatum corpus; ubique
Accedent anni, et tractari mollius ætas
Imbecilla volet. Tibi quidnam accedet ad istam,
Quam puer et validus præsumis, mollitiem, seu
Dura valetudo inciderit, seu tarda senectus?
Rancidum aprum antiqui laudabant; non quia nasus
Illis nullus erat; sed credo, hac mente, quod hospes

Y con vinagre completó su adobo.
Entre el perro y el lobo,
Como dicen, metido,
¿Qué hará en tal caso un hombre comedido?
Segun lo que yo creo,
No gastar profusion ni desaseo,
Nunca hacerse molesto
A sus criados como el viejo Albucio,
Porque le sirvan presto,
Ni dar en un convite un baño sucio,
Como Nevio el roñoso hace en efecto,
Porque este es un grandisimo defecto.
¿Quieres saber los bienes
Que en una vida sobria considero?
La salud el primero;
Y ciertamente en la memoria tienes,
Porque en el mal repares
Que hace la variedad de los manjares,
Lo bien que te sentiste
Siempre que de un manjar solo comiste.
Mas si mezclas cocido con asado,
Y caza con pescado,
Todo lo dulce en bilis se convierte,
Y lo demas en flema pegajosa,
Que destroza al estómago mas fuerte.
¿No ves cual de una cena suntuosa,
Donde de platos la abundancia encanta,
Pálido todo el mundo se levanta?
Ademas abrumado
El cuerpo al fin de tan contínuo esceso,
Carga en el alma parte de su peso,
Y ata al suelo mezquino
Esa porcion de espíritu divino:
Mientras noche serena
Pasa aquel que tomó ligera cena,
Fuerte á otro dia salta de la cama,
Y listo va dó su deber le llama.
Ni por culpable téngase ó estraño
Que él no practique alguna vez aquesto,
En fiestas ora de una vez al año,
O hallándose indispuesto,
O en fin si la vejez cansada pida
Mas delicada vida.
Mas cuando á viejo llegues, ó estes malo,
¿Podrás añadir ya ningun regalo
A los de que hoy disfrutas sano y mozo?
Allá entre los antiguos mucho un trozo
Rancio de javalí se celebraba,
Y no porque el olfato les faltaba,

Di macchia è scevro chi non spiace altrui
Per sordidezza, e in suo tenor di vita
Miser non vive per l' un vizio o l' altro.

Del vecchio Albuzio imitator, non fia
Costui, crudel nel partir l' opra a' servi:
Nè scioperon, qual Nevio, a' convitati
Di grascia apresterà bisunta l' acqua:
Vizio enorme anche questo. Or quali e quanti
Rechi vantaggi un tenue vitto, ascolta.

Sano in pria ti fa star: chè i vari cibi
Sieno nocivi, il crederai, se pensi
Al pranzo di quel dì, che ne la sua
Semplicità così buon pro ti fece.
Ma se di lesso e arrosto; se di tordi
E di conchiglie un guazzabuglio fai;
Il dolce in bile si converte, e 'l ventre
Di lenta flemma brontolar udrassi.

Non vedi tu, come luride larve,
Da notturno ambigù levarsi tutti?
C' anzi dal crapolar del dì precorso
Onusto il corpo è pondo a l' alma, e al suolo
De la div' aura una scintilla affigge.
L' altro in men che nol dissi, ove le membra
Già ristorate francheggiò col sonno:
A' prescritti dover vegeto sorge.

Pur trascorrer costui potrà talora
A lautezza maggior, o che rimeni
Il revolubil anno un dì festivo;
O ch' ei vorrà l' estenuato corpo
Rifocillar, ove sorvengan gli anni,
E più molle governo omai richiede
L' età imbecille: tu a questa mollezza,
Ch' usi anzi tempo, e giovine e robusto,
Che potrai sovrapporre, o infermo, o vecchio?

Cinghial rancido in pregio era agli antichi,
Non già che naso non avean, ma forse
Pensando che, se tardo ancor giugnesse
L' ospite, fora allor miglior partito

deux hommes prendra-t-il pour modèle? Le voilà, dit-on, pressé entre chien et loup; il choisira une frugalité qui ne blessera point les avares, et évitera de se rendre malheureux en se livrant à l'un ou à l'autre excès. Il ne sera point cruel pour ses esclaves en leur donnant ses ordres, comme le vieux Albucius, et ne présentera point à ses convives de l'eau grasse, comme le trop simple Névius; car c'est aussi là un grand défaut.

Apprenez maintenant combien d'avantages apporte avec soi une honnête frugalité, et d'abord vous vous portez mieux. La diversité des mets, croyez-le, est nuisible; rappelez-vous ces repas modestes dont autrefois vous vous trouviez si bien; mais aussitôt qu'aux ragoûts et aux rôtis vous mêlez les grives et les coquillages, ces aliments si doux se changent en bile, et une pituite paresseuse porte le désordre dans l'estomac.

Voyez comme sont blêmes tous ceux qui se lèvent d'une table où ils étaient embarrassés du choix! Il y a plus: fatigué des excès de la veille, le corps appesantit l'ame, et attache à la terre cette particule d'un souffle divin. Mais l'homme sobre, après avoir abandonné ses membres à un sommeil prompt et réparateur, se lève plein de vigueur pour remplir ses devoirs. Cependant il pourra quelquefois s'accorder quelque chose de mieux, soit lorsque le retour de l'année amènera un jour de fête, soit lorsqu'il voudra donner à son corps affaibli quelque délassement, ou soit lorsque les années, étant venues, exigeront, pour un âge plus faible, un traitement plus doux. Mais vous, jeune et dans la force de l'âge, qu'ajouterez-vous à cette mollesse, lorsque viendront de cruelles infirmités ou la pesante vieillesse? Nos aïeux faisaient l'éloge du sanglier rance: non, je pense, qu'ils n'eussent pas d'odorat, mais ils voyaient qu'il valait mieux offrir un morceau un peu moins frais à un ami arrivé tard, que de livrer le sanglier entier

How shall the wise decide, thus urg'd between
The proverb's ravening wolf and dog obscene?
Let him avoid an equal wretchedness
Of sordid filth, or prodigal excess;
Nor his poor slaves like old Albucius rate,
When he gives orders for some curious treat:
Nor yet like Nævius, carelessly unclean,
His guests with greasy water entertain.

This too is vile. Now mark, what blessings flow
From frugal meals; and first they can bestow
That prime of blessings, health: for you'll confess
That various meats the stomach must oppress,
If you reflect how light, how well you were,
When plain and simple was the cheerful fare;
But roast, and boil'd, when you promiscuous eat,
When fowl and shell-fish in confusion meet,
Sweets turn'd to choler, with cold phlegm engage,
And in the stomach civil warfare wage.

Behold how pale the sated guests arise
From suppers puzzled with varieties!
The body too, with yesterday's excess
Burthen'd and tir'd, shall the pure soul depress;
Weigh down this portion of celestal birth,
This breath of God, and fix it to the earth.
Who down to sleep from a short supper lies,
Can to the next day's business vigorous rise,
Or jovial wander (when the rolling year
Brings back the festal day), to better cheer.

Or when his wasted strength he would restore,
When years approach, and age's feeble hour
A softer treatment claim. But if in prime
Of youth and health you take before your time
The luxuries of life, where is their aid
When age or sickness shall your strength invade?
Our fathers lov'd (and yet they had a nose)
A tainted boar: but I believe they chose

Ins Gegentheil zu fallen. Wer den Mittelweg
Zu halten weisz, wird weder, wie der grämliche Albuz,
Indem er jedem Sclaven seine Dienste anweist,
Sie für die Fehler, so sie allenfalls
Bezehen werden, gleich voraus bestrafen:
Noch wie der allzugute Nävius
Die Gäste über Tisch mit trübem Wasser
Bedienen lassen. Denn zuviel Gelindigkeit
Ist auch kein kleines Laster. — Höre nun,
Wie vielen Vortheil ein geringer Tisch
Dir bringen wird! Fürs erste wirst du dich
Dabey gesunder finden; denn wie übelthätig
Das vielerley Gemisch dem Menschen sey,
Zeigt die Erfahrung, da gemeine Speise
Dir immer wohl bekam, hingegen, wenn du
Gesottnes und Gebratnes, Krammetsvögel
Und Austern durcheinander mengest, immer
Die Leckerbissen sich in Galle kehren,
Und zäher Schleim dem Magen Händel macht.
Du siehest ja, wie blass von einem solchen
Versuchungsreichen Gastmal alles aufsteht!
Zudem beschweret ein mit gestriger
Unmäszigkeit beladner Körper auch
Zugleich den Geist, und drückt das Göttliche
In uns zu Boden: da hingegen jener,
In einem Wink mit seiner Mahlzeit fertig,
In leichten Schlummer sinkt, und morgen früh
Zur vorgeschriebnen Arbeit munter aufsteht.
Auch hat er noch den Vortheil, dass er sich
Zuweilen ohne Schaden etwas mehr
Zu Gute thun kann: sey es dass ein Festtag
Im Jahre wieder einfällt, oder dass
Er nöthig findet, die durch viele Arbeit
Erschöpften Kräfte zu ersetzen, oder wenn
Die Jahre kommen, und das schwache Alter mehr
Gepfleget seyn will. Du hingegen, der
Als Knabe schon, bey vollen Jugendkräften,
Das Aeuszerste der Weichlichkeit erschöpfte,
Was bleibt in kranken Tagen und im Alter dir
Noch zuzusetzen? — Unsre Alten lobten
Den starken Wildgeruch am schwarzen Wildpret,
Nicht weil sie keine Nase hatten, sondern blosz

Tardius adveniens vitiatum commodius, quam
Integrum edax dominus consumeret. Hos utinam inter
Heroas natum tellus me prima tulisset!
Das aliquid famæ, quæ carmine gratior aurem
Occupat humanam? grandes rhombi, patinæque
Grande ferunt una cum damno dedecus. Adde
Iratum patruum, vicinos, te tibi iniquum,
Et frustra mortis cupidum, cum deerit egenti
Æs, laquei pretium. Jure, inquis, Thrasius istis
Jurgatur verbis; ego vectigalia magna,
Divitiasque habeo tribus amplas regibus. Ergo
Quod superat, non est melius quo insumere possis?
Cur eget indignus quisquam, te divite? quare
Templa ruunt antiqua Deûm? Cur, improbe, caræ
Non aliquid patriæ tanto emetiris acervo?
Uni nimirum recte tibi semper erunt res?
O magnus posthac inimicis risus! Uterne
Ad casus dubios fidet sibi certius; hic, qui
Pluribus assuêrit mentem, corpusque superbum;
An qui, contentus parvo, metuensque futuri,
In pace, ut sapiens, aptârit idonea bello?
Quo magis his credas; puer hunc ego parvus Ofellum
Integris opibus novi non latius usum,
Quam nunc accisis. Videas metato in agello
Cum pecore, et gnatis, fortem mercede colonum,
Non ego, narrantem, temere edi luce profesta

Sino porque creia el mundo viejo,
Que era mejor tener tocino añejo,
Cuando á deshora huéspedes vinieran,
Que el que los dueños fresco le comieran.
Y ¡ á los dioses pluguiese
Que en aquel tiempo antigno yo viviese!
Pero no solo la salud lo paga,
Sino la fama, cuyo grato acento
Los oidos halaga
Mejor que suavisimo concento.
A la reputacion de las personas
Perjudican las largas comilonas
Tanto como las fuerzas debilitan.
A mas, vecinos y parientes gritan
Contra el gloton, que lleno ya de tedio
En vano anhelará la muerte darse,
Pues ni un maravedi tendrá ni medio
Con que un cordel comprar para ahorcarse.
—Anda á Trasio, dirás, con esas cuentas,
Yo por mi parte tengo grandes rentas,
Y riquezas enormes con que puedo
Con tres monarcas competir sin miedo.
Mas ¿no habrá por tu vida
En qué gastar mejor lo que te sobre?
¿Cómo sufres que un sabio viva pobre,
Cuando tantos caudales tú manejas?
¿Cómo los templos arruinarse dejas?
Y en fin ¿cómo no cedes de tus bienes
Parte al Estado, pues que tantos tienes?
¿A ti solo imaginas por ventura
Que siempre vendrá todo felizmente?
¡Ay! que has de ser la risa de la gente.
Si un dia llega el caso
De que á uno hostigue la desgracia dura,
¿Quién crees que saldrá mejor del paso?
¿Aquel que el cuepo á los regalos hizo,
Y siempre sus deseos satisfizo,
O el que al lejano porvenir mirando,
Poco ansioso de bienes de la tierra,
Siempre en la paz estuvo preparando
Como sabio los medios de la guerra?
Porque mejor entienda todo aquesto,
Yo en mi miñez vi á Ofelo tan modesto,
Cuando estaba nadando en la riqueza,
Como ahora en la pobreza.
Viérasle, no abatido,
Aunque á cultivar solo reducido
La heredad que algun dia suya fuera,
De su familia y hatos rodeado,

L' averlo alteratuccio, anzi che intégro
Ingoiarlo il padron. Fra quegli eroi
Oh prodotto mi avesse il giovin mondo!
Fama, il cui grido, più che suon di carmi
Molce l' orecchio uman, tu nulla curi?
I gran rombi pur troppo e' gran taglieri
Recano al danno gran vergogna unita.

Del barba, de' vicini arrogi il cruccio,
Te inoltre, già insoffribile a te stesso,
Che morte aneli invan, mentre un quattrino
Pur non ti resta, da comprarti un laccio.
Giuste, tu dici, son queste rampogne
Ad un Trosio : mie rendite son tali,
Tali le mie dovizie, che a tre regi
Forano assai — Ove locar gli avanzi
Dunque meglio non hai? E perchè a torto
Taluno affama, mentre tu ridondi?
Perchè per vetustà crollano i templi?
Perchè non dar, o ingrato, a la diletta
Patria una spiga di cotanto acervo?
Sol tue cose cadranno a piombo sempre?

O grande in avvenir di riso obbietto
A' tuoi nemici! Chi ne' dubbi casi
Aver potrà fiducia in se medesmo
Più stabile fra due? Questi, che volle
Anima e corpo assuefar superbo
A cotanti bisogni, o quei, che avezzo
Del poco a contentarsi, ed il futuro
A preveder, tutto, da saggio, in pace
Fece l' appresto, a sostener la guerra?

E perchè maggior fede a tal sermone
Vogli prestar, sappi che già conobbi
Io, piccin, quest' Ofel, che non usava
Di sue sostanze, intere allor, più largo
Che n' usi or che son sceme. Osserva il prode
Villano, or mezzaiuol del campicello,
Un tempo suo, con la sua greggia e' figli,

à la gloutonnerie du maître. Que ne suis-je né avec les premiers fils de la terre, parmi les hommes héroïques!

Accordez-vous quelque chose à la renommée, dont le bruit remplit plus agréablement l'oreille de l'homme que le chant du poète? Ces gros turbots et ces plats immenses apportent à la fois une grande dépense et beaucoup de déshonneur. Ajoutez la colère d'un oncle, la jalousie des voisins, et le mécontentement de vous-même.

Réduit par votre indigence à désirer la mort, vous l'appelez en vain, faute d'une pièce de monnaie pour acheter le funeste lacet. Adressez à plus juste titre, direz-vous, ces paroles de blâme à Thrasius; pour moi, mes revenus sont grands, et mes richesses surpassent celles de trois rois; mais votre superflu, ne pourriez-vous mieux le dépenser? vous êtes riche, et un seul homme de bien manque du nécessaire! Pourquoi laisser tomber en ruines les antiques temples des dieux? Pourquoi, mauvais citoyen, ne rien donner à la patrie chérie, d'un si grand amas de richesses? croyez-vous que la fortune vous sera constamment favorable? Oh! combien vos ennemis riront un jour! Qui des deux se confiera en lui avec le plus de sécurité pendant les vicissitudes de la destinée, de celui dont le corps et l'ame orgueilleuse sont asservis à tant de besoins, ou de celui qui, content de peu et appréhendant l'avenir, se sera, comme le sage, préparé à la guerre pendant la paix? Et pour être cru plus volontiers de vous, j'ajouterai que, jeune enfant, j'ai connu cet Ofellus. Ses richesses étaient entières, et il n'en usait pas plus largement qu'aujourd'hui où elles n'existent plus. Vous l'eussiez vu, cet homme courageux, entouré de ses troupeaux et de ses enfants, devenir le fermier d'un champ qui fut à lui. Jamais, dit-il, je

---

The mouldy fragments with a friend to eat,
Nor by themselves devour it whole, and sweet.
Oh! that the earth, when vigorous and young,
Had borne me this heroic race among!
Do you the voice of Fame with pleasure hear?
(Sweeter than verse it charms the human ear)
Behold, what infamy and ruin rise
From a large dish, where the large turbot lies;
Your friends, your neighbours all your folly hate,
And you yourself, in vain, shall curse your fate.

When, though you wish for death, you want the pelf
To purchase even a rope to hang yourself.
' These precepts well may wretched Trausius rate;
But why to me? So large is my estate,
And such an ample revenue it brings
To satiate even the avarice of kings.'
Then why not better use this proud excess
Of worthless wealth? Why lives in deep distress
A man unworthy to be poor, or why
Our sacred shrines in aged ruins lie?
Why not of such a massy treasure spare
To thy dear country, wretch, a moderate share?
Shalt thou alone no change of fortune know?

Thou future laughter to thy deadliest foe!
But who, with conscious spirit self-secure,
A change of fortune better shall endure?
He, who with such variety of food
Pampers his follies, and inflames his blood,
Or he, contented with his frugal store,
And wisely cautious of the future hour,
Who in the time of peace with prudent care
Shall for th' extremities of war prepare?
But, deeper to impress this useful truth,
I knew the sage Ofellus in my youth,
Living, when wealthy, at no larger rate,
Than in his present more contracted state.

I saw the hardy hireling till the ground
('Twas once his own estate), and while around

Deswegen, denk' ich, weil ein später Gast
Doch leichter sich mit einem etwas ranzigen
Ragout behilft, als dass der Hauspatron
Ein ganzes Schwein auf einmal frisch verzehrt.
O dass mich Mutter Erde unter diesen Helden
Gebohren hätte! — Ist an gutem Ruf dir was
Gelegen, der von aller Ohrenlust
Die angenehmste ist? Die groszen Bütten
In groszen Schüsseln ziehn zu allem Schaden
Noch obendrein dir grosze Schande zu;
Nicht zu gedenken, dass du dir dadurch
Den Zorn des alten Oheims zuziehst, dich
Der ganzen Nachbarschaft verhasst machst, und
Es mit dir selbst so übel meinst, dass dir,
Des Lebens überdrüssig, nicht einmal
Ein Dreyer bleibt, um einen Strick zu kaufen.
,, Gut, spricht mein Prasser, diese Lection
Lass einen Trausius seinen Neffen halten:
Ich aber habe grosze Renten, habe Güter
Wovon drey Fürsten reichlich leben könnten."
So? Also kannst du keinen bessern
Gebrauch von dem, was du zuviel hast, machen?
Warum muss, da du reich bist, jemand schuldlos darben?
Warum der Götter Tempel in Ruinen fallen?
Warum, du Undankbarer, wendest du
Von deinem groszen Ueberflusse nichts
Dem lieben Vaterlande zu? Und bist du dann
So sicher, dass gerade du allein
Der einzige seyn wirst, welchem alles immer
Nach Wunsche gehen wird! O welches Lachen
Bereitest du, Betrogner, deinen Feinden!
Wer kann aufs Ungewisse hin sich selber mehr
Vertrauen, wer an tausend überflüss'ge Dinge
Sich angewöhnt hat, oder wer mit Wenigem
Zufrieden, und, der Zukunft eingedenk,
Im Frieden wie ein kluger Mann sich auf
Den Krieg gefasst gemacht. — So, meine Freunde,
Philosophirt Ofellus; und, damit das alles
Mehr Eingang bey euch finde, lasst euch sagen,
Dass ich, als Knabe, ihn gekannt, wie er
Mit seinem ganzen Gut nicht breiter lebte
Als jetzt mit dem, was man ihm übrig liesz.
Ihr solltet anf dem knapp beschnittnen Gütchen
Ihn sehen, wie vergnügt der wackre Mann
Sein ehmals eignes Feld als Söldner baut!
Ihr solltet ihn da, unter seinen Söhnen
Und seinem Vieh so traulich schwatzen hören!

Quidquam, præter olus, fumosæ cum pede pernæ.
Ac mihi cum longum post tempus venerat hospes,
Sive operum vacuo gratus conviva per imbrem
Vicinus, bene erat, non piscibus urbe petitis,
Sed pullo, atque hædo; tum pensilis uva secundas
Et nux ornabat mensas, cum duplice ficu.
Post hoc ludus erat cupa potare magistra:
Ac venerata Ceres, ut culmo surgeret alto,
Explicuit vino contractæ seria frontis.
Sæviat, atque novos moveat fortuna tumultus,
Quantum hinc imminuet? quanto aut ego parcius, aut vos,
O pueri, nituistis, ut huc novus incola venit?
Nam propriæ telluris herum natura, neque illum,
Nec me, nec quemquam statuit. Nos expulit ille;
Illum aut nequities, aut vafri inscitia juris,
Postremo expellet certe vivacior hæres.
Nunc ager Umbreni sub nomine, nuper Ofelli
Dictus, erit nulli proprius; sed cedet in usum,
Nunc mihi, nunc alii. Quocirca vivite fortes,
Fortiaque adversis opponite pectora rebus.

SATIRA III.

DAMASIPPUS.

Sic raro scribis, ut toto non quater anno
Membranam poscas, scriptorum quæque retexens;
Iratus tibi, quod vini, somnique benignus

Hablar de esta manera:
« No usé jamas, aunque me vi opulento,
En dia de trabajo otro alimento,
Que yerbas y algun pie de puerco ahumado.
Mas si un huesped tal vez se aparecia,
A quien yo con frecuencia no veia,
O un temporal, que trabajar vedaba,
Algun vecino á casa me llevaba,
Los obsequiaba bien, y no con peces
De la ciudad llevados fresquecito,
Mas con un buen capon ó un buen cabrito.
Los postres eran nueces,
Higos y uvas de cuelga: luego vino
Se bebia en tazones;
Sin mas ley que evitar las desazones;
Y á Ceres dirigiendo himnos fervientes,
Porque mieses nos diera en abastanza,
El vino y la esperanza
Desarrugaban las cuitosas frentes.
Ahora por mas que contra mi su ceño
Continúe mostrando la fortnna,
¿Podrá quizarme ya cosa ninguna?
¿Desde que mi heredad mudó de dueño,
Hemos vivido menos abundantes
Que viviamos antes?
¿A ese, á mí ó á otro alguno por ventura
La propiedad le concedió natura?
El me echó, y goza en tanto que á él le echa
Un malo que le acecha,
Un pleito en que le meta algun escriba,
O ya aquel que le herede y sobreviva.
Hoy de Umbreno parece
Ser la heredad que fue de Ofelo un dia,
Mas como propria á nadie pertenece;
Lo que es de todos es el usufruto,
De que mañana tú, y hoy yo disfruto.
Constancia y valor pues, progenie mia,
Y oponed pecho fuerte
A todos los rigores de la suerte. »

SATIRA III.

DAMASIPO.

¿No quieres que halle estraño
El que escribas tan poco, que en un año
Cuatro veces papel pidas apenas?
Tus obras en verdad pules y ordenas;
Pero al sueño entregándote y á la mesa,

Così narrar: Non io ne' di prosciolti
Fuorchè d' erbe frammiste ad un zampetto
Di porco, cotto al fummo, altra baldoria
Mai feci; ma lontan già da lung' anni
Se qualch' ospite, ovver se un mio vicino
Sovravveniva commensal gradito,
Mentre ozioso mi tenea la piova,
Si facea berlingaccio; nè con pesci
Fatti venir da la città: sì bene
Con un pollo e un capretto. Ornavan noci,
Fichi appassiti a coppia, e un penzol d' uva
Il secondo servito. Appresso a questo,
Mastra la tazza si facea del giuoco
Del ben trincar; e Cerere implorata
Co' nostri voti a far sue colme spighe
Alto ondeggiar; da le rugose fronti
Snidar solea col vin le cure gravi.

Infierisca fortuna, e ci raffibbi
Nuove tempeste, che potrà sottrarci?
Ed io, miei figli, e voi del consueto
Nostro tenor quanto scemato abbiamo,
Da che arrivò questo inquilin novello?
No, del propio poder nè me natura,
Nè lui, nè alcun fissò stabil padrone.

Quei cacciò noi, lui caccerà nequizia,
O l' ignorata cabala del foro;
O certo in fin qualunque sia l' erede,
Che di viver dovrà di lui più lunghi.
Ora è il campo di Umbren; testè da Ofello
Si nominò: ma propio di niuno.
Sol or presso di me l'uso ne fia,
Or presso un altro. Forti dunque, e forte
Petto opponete a le vicende avverse.

SATIRA III.

Si pigro se' scrittor, che la membrana
Quattro volte non schiudi in tutto un anno,
Quanto scrivesti ritessendo irato
Teco stesso, che al vino e al sonno amico
Nulla giugni a cantar, che di sermone

n'osai manger pendant un jour de travail autre chose que des légumes et un pied de porc fumé ; mais si après un long temps il me venait un hôte, si alors que la pluie interrompait nos travaux, libre, enfin, je voyais un voisin agréable s'asseoir à ma table, je prenais plaisir à leur offrir, non des poissons apportés de la ville, mais un chapon ou un chevreau; puis la grappe suspendue, des noix et la figue à double ventre ornaient ma table, et c'était un jeu de boire pour expier quelque délit. On buvait à la vénérée Cérès pour obtenir d'elle qu'elle fît pousser de féconds épis, et le vin chassait l'ennui et déridait les fronts soucieux. Que la fortune s'irrite encore et me suscite de nouveaux orages, que pourra-t-elle m'ôter? Vous et moi, ô mes enfants! avons-nous moins d'embonpoint depuis que ce nouveau maître est venu ; la nature n'a fait propriétaire de cette terre, ni lui, ni moi, ni personne. Il nous en chasse ; mais une mauvaise conduite ou l'ignorance des ruses de la chicane peut aussi l'en chasser à son tour ; ce sera du moins très certainement l'héritier qui doit lui survivre. On appelle aujourd'hui cette terre le champ d'Umbrénus ; elle portait hier le nom d'Ofellus ; elle n'est la propriété de personne, mais son usufruit passe tantôt à moi, tantôt aux autres. Vivez donc, mes enfants, en hommes courageux, et opposez de mâles poitrines à la fortune contraire.

SATIRE III.

DAMASIPPE.

Occupé sans cesse à retoucher vos écrits, vous écrivez si rarement que vous ne demandez pas du parchemin quatre fois dans l'année. Vous vous dépitez contre vous même de ce que, trop ami du sommeil et du vin, vou-

His cattle graz'd, and children listening stood,
The cheerful swain his pleasing tale pursu'd.
On working days I had no idle treat,
But a smok'd leg of pork and greens I eat;
Yet when arriv'd some long-expected guest,
Or rainy weather gave an hour of rest,
If a kind neighbour then a visit paid,
An entertainment more profuse I made;
Though with a kid, or pullet well content,
Ne'er for luxurious fish to Rome I sent;
With nuts and figs I crown'd the cheerful board,
The largest that the season could afford.
The social glass went round with cheerfulness,
And our sole rule was to avoid excess.

Our due libations were to Ceres paid,
To bless our corn, and fill the rising blade,
While the gay wine dispell'd each anxious care,
And smooth'd the wrinkled forehead too severe.
Let fortune rage, and new disorders make,
From such a life how little can she take?
Or have we liv'd at a more frugal rate
Since this new stranger seiz'd on our estate?
Nature will no perpetual heir assign,
Or make the farm his property or mine.

He turn'd us out: but follies all his own,
Or lawsuits and their knaveries yet unknown,
Or, all his follies and his lawsuits past,
Some long-lived heir shall turn him out at last.
The farm, once mine, now bears Umbrenus' name;
The use alone, not property we claim;
Then be not with your present lot deprest,
And meet the future with undaunted breast.

Nicht leicht in meinem Leben, spricht er, kam
An einem Festtag etwas Besseres
Als Kohl mit einem angeschnittnen Schinken
Auf meinen Tisch. Besuchte mich einmal
Nach langer Zeit ein Gastfreund, oder kam
An einem müss'gen Regentag ein Nachbar
Zu mir herüber, ein willkommner Gast,
So schickt' ich nicht, um gütlich uns zu thun,
Nach Fischen in die Stadt: ein Huhn mit einem [Böckchen
Gab uns ein köstlich Mahl; der Nachtisch wurde
Mit trocknen Trauben, Nüssen, groszen Feigen
Gar stattlich aufgeschmückt; dann kam ein Spiel,
Wo der Verlierende mit vollen Bechern
Bezahlen musste, und beym frohen Trunk
Auf gute Erndte zog die finstre Stirne sich
Aus ihren Falten. Wüthe doch Fortuna
Und blase neue Lermen durch die Welt,
Wie wenig kann sie hier noch nehmen! Um wie viel
Sind wir, ihr Jungen, mag'rer worden, ich und ihr,
Seitdem der neue Gutsbesitzer einzog?

Wahrhaftig, die Natur hat weder ihn, noch mich,
Noch einen andern Sterblichen zum Herrn
Von ihrem eignen Grund gemacht. Er trieb
Uns aus, und ihn wird üble Wirthschaft,
Vielleicht Unwissenheit des schlauen Rechtes,
Und endlich ganz gewiss ein Erbe; der
Ihn überlebt, vertreiben. Dieses Gut
Heiszt jetzt Umbren's, hiesz neulich noch Ofell's,
Ist keinem eigen, wird zum Nieszbrauch nur
Bald mir, bald einem andern überlassen.
Drum, Kinder, lebt getrost, und setzet stets
Dem Unglück eine starke Brust entgegen!

SATIRE III. — DAMASIPPUS. HORACE.

DAMASIPPUS.

If hardly once a quarter of a year,
So idle grown, a single sheet appear;
If angry at yourself, that sleep and wine
Enjoy your hours, while anxious to refine
Your labours past, no more your voice you raise

SATYRE III. — DAMASIPP. HORAZ.

DAMASIPP.

Du schreibst so selten, dass du viermal kaum
Im ganzen Jahr Papier und Feder forderst,
Nur blosz beschäftigt, (wie Penelope)
Was du gewebt hast wieder aufzutrennen,
Und auf dich selber zürnend, dass die Neigung

Nil dignum sermone canas. Quid fiet? ab ipsis
Saturnalibus huc fugisti, sobrius, ergo
Dic aliquid dignum promissis : incipe. Nil est.
Culpantur frustra calami, immeritusque laborat
Iratis natus paries Dìs, atque poetis.
Atqui vultus erat multa, et præclara minantis,
Si vacuum tepido cepisset villula tecto.
Quorsum pertinuit stipare Platona Menandro;
Eupolin, Archilochum, comites educere tantos?
Invidiam placare paras, virtute relicta?
Contemnere, miser. Vitanda est improba Siren
Desidia; aut, quidquid vita meliore parâsti,
Ponendum æquo animo.

HORATIUS.

Dì te, Damasippe, Deæque
Verum ob consilium donent tonsore. Sed unde
Tam bene me nôsti?

DAMASIPPUS.

Postquam omnis res mea Janum
Ad medium fracta est, aliena negotia curo,
Excussus propriis. Olim nam quærere amabam
Quo vafer ille pedes lavisset Sisyphus ære;
Quid sculptum infabre, quid fusum durius esset;
Callidus huic signo ponebam millia centum.
Hortos egregiasque domos mercarier unus
Cum lucro noram : unde frequentia Mercuriale

No escribir algo nuevo al fin te pesa.
Aqui á pasar las saturnales vienes,
Y pues que menos distracciones tienes,
Con algo nos recrea,
Que de ti y tus promesas digno sea.

HORACIO.

Nada hay, te lo aseguro :
Y á las plumas culpar en vano anhelo,
Y en vano al triste muro,
Que á poético furor condenó el cielo.

DAMASIPO.

Sin embargo indicabas en la pinta
Que algun plan meditabas grandioso,
Para cuando gustases del reposo
De tu abrigada quinta.
Si no, ¿para que aquellos achuchones
De cargar de Menandros y Platones,
Eupolis, Arquiloco y compañia?
Piensas, abandonando tu faena,
¿La envidia desarmar en tanto necio?
¡Ay! á la envidia seguirá el desprecio.
Es la ociosidad, hijo, una sirena:
Húyela, ó á perder hoy te acomoda,
El buen concepto de tu vida toda.

HORACIO.

Mándente por consejo tan sincero
Los dioses, Damasipo, un buen barbero.
Pero dime : ¿ qué traza
Para calarme tan á fondo diste?

DAMASIPO.

Despues que mi caudal se hundió en la plaza,
Y mis negocios vi que iban á menos,
Me dediqué á cuidar de los agenos.
Hasta alli loco me volvia el baño,
En que Sisifo se lavaba antaño:
Yo decidia si era una escultura
De mal cincel ó en el vaciado dura:
Mis dos mil pesos daba ora por una,
Y creia lograr una fortuna:
Casas buenas, jardines ú otra alhaja
Jamas otro compró con mas ventaja;

Meriti nome. E che? Tu quà fuggisti
Già sin da' saturnali : or sobrio dunque
Degno di tue promesse un carme sciogli.

Comincia : nulla ti ritien : indarno
Le penne incolpi, e immeritevol pena
Ne porta la parete, in odio nata
A' numi, ed a' poeti. E pure un grugno,
Minacciator di molte maraviglie,
Mostravi, sol che te di cure sgombro
Nel suo tiepido tetto avesse accolto
La tua villetta. A che stivar ti valse
Con Menandro Platon, Eupoli, Archiloco,
Tanti menar compagni? Invidia credi
Placar, volgendo a la virtù le spalle?
Miser! sarai sprezzato; uopo è schivare
Pigrizia, la malefica sirena;
O tutto il buon, di che tesor facesti
Ne' tuoi migliori dì, deporre in pace —

ORAZIO.

Pel verace consiglio, o Damasippo,
Gli dei tutti, e le dive un tosatore
Che ti concedan pur! Ma d' onde mai
Mi conosci sì ben?

DAMASIPPO.

D' allor, che quanto
Io possedea, infra i due Giani ruppe;
Scusse le mie, curo le altrui faccende.
Già una volta indagar fu mio diletto
Di qual vase lavacro a piè facesse
Sisifo astuto : qual difetto d'arte
In un marmo scolpito, e qual durezza
Fosse in un fuso bronzo. Un cento mila
Sesterzì val questa scoltura : esperto
Io decidea, nel mercatar con lucro
Case egregie e giardin, perito io solo;
Talchè il Mercurial era il cognome,

ne chantez rien qui soit digne qu'on en parle. Qu'en résultera-t-il ? Vous êtes venu ici pour fuir les Saturnales. Ici vous êtes sobre ! Dites, qu'avez-vous fait qui réponde à vos promesses ? Commencez ; hé quoi? Rien.... Vous accusez en vain et vos plumes et ces murs innocents de la colère des dieux et des poètes, et cependant votre visage annonçait beaucoup de belles choses, aussitôt que votre maisonnette des champs vous recevrait libre d'affaires dans sa tiède enceinte. C'était bien la peine d'encaisser Platon, Ménandre, Eupolis et Archiloque, et d'emmener si nombreuse compagnie. Songez-vous à faire taire l'envie en renonçant à l'estime? Malheureux ! vous ne gagnerez que du mépris ; la paresse est une dangereuse sirène : évitez-la, ou renoncez, d'un esprit indifférent, à ce qu'une vie meilleure vous avait acquis de renommée.

HORACE.

Que les dieux et les déesses, Damasippe, te donnent un barbier en récompense d'un aussi bon conseil. Mais d'où me connaissez-vous si bien ?

DAMASIPPE.

Depuis que ma fortune entière s'est perdue au milieu de la place de Janus ; débarrassé du soin de mes propres affaires, je m'occupe de celles des autres. J'aimais autrefois à rechercher ces vases d'airain dans lesquels le fripon Sisyphe avait pu laver ses pieds, tout ce qui avait été fondu de plus dur ou sculpté avec le moins d'art. Je mettais, en connaisseur, cent mille sesterces au prix d'une statue, et j'étais vanté surtout comme un homme unique pour acheter à grand bénéfice des palais et de

---

To aught that may deserve the public praise,
What shall be done? when Saturn's jovial feast
Seem'd to luxuriant to your sober taste,
Hither you fled. Then try the pleasing strain :
Come on : begin.

HORACE.

Alas ! 'tis all in vain,
While I with impotence of rage abuse
My harmless pens, the guiltless walls accuse ;
Walls that seem rais'd in angry heaven's despite,
The curse of peevish poets, when they write.

DAMASIPPUS.

And yet you threaten'd something wondrous great
When you should warm you in your country-seat,
Why crowd the volumes of the Grecian sage,
Rang'd with the writers of the comic stage?
Think you the wrath of envy to appease,
Your virtue lost in idleness and ease ?
Unhappy bard, to sure contempt you run,
Then learn the Siren idleness to shun,
Or poorly be content to lose the fame,
Which your past hours of better life might claim.

HORACE.

Sage Damasippus, may the powers divine,
For this same excellent advice of thine,
Give thee a barber, in their special grace,
To nurse your beard, that wisdom of the face.
Yet, prithee, tell me whence I'm so well known.

DAMASIPPUS.

When I had lost all business of my own,
And at th' exchange my shipwreck'd fortunes broke,
I minded the affairs o other folk.
In rare antiques full curious was my taste,
Here the rude chissel's rougher strokes I trac'd ;
In flowing brass a vicious hardness found,
Or bought a statue for five hundred pound.
A perfect connoisseur at gainful rate,
I purchas'd gardens, or a mansion-seat.
Thus through the city was I known to fame,
And Mercury's favourite my public name.

Zum Wein und Schlaf nichts was der Rede werth ist
Dich schreiben lässt. Was soll das endlich werden?
Wofür dann wärst du am Saturnus-Feste
Hierher geflohen ? — So benutze doch
Den Augenblick von Nüchternheit, und mache
Was der Erwartung würdigs, die du selbst
In uns erregtest. Frisch ans Werk ! — Es will nicht
In diesem Fall' ists fruchtlos auf die Federn [gehen?
Zu schmälen, wie du thust, und diese armen
Im Zorn der Musen und zur Qual der Dichter
Gebauten Mauern zu verwünschen. — Sonderbar !
Du hattest doch die Miene, grosze Dinge
Zu Tag zu fördern, wie dein stilles Meyerhöfchen
Ins laue Dach dich aufgenommen hätte.
Wozu Menandern Plato'n zum Begleiter
Zu geben? Eupolis, Archilochus,
Und solche grosze Reis'gefährten mit-
Zu schleppen? Hoffest du den Neid dadurch
Dir zu versöhnen, dass du dem Verdienst entsagt?
Verachtung wird dein groszer Vortheil seyn,
Unglüchlicher ! Entweder der gefährlichen
Sirene, deiner lieben Trägheit, dich
Entreiszen, oder dich entschlieszen, Alles
Gleichgültig wieder zu verlieren, was
Du dir in deiner bessern Zeit erworben !

HORAZ.

O mögen Götter und Göttinnen, Damasipp,
Für diesen guten Rath dich bald mit einem
Barbier beschenken ! Aber was verschaft
Die Ehre mir, so gut von dir gekannt zu seyn?

DAMASIPP.

Seitdem ich mit der ganzen Ladung meines Glückes
Am mittlern Janus scheiterte, bekümmr' ich,
Aus meinem eigenen geworfen, mich
Um andrer Leute Sachen. Ehmals war ich
Ein groszer Dilettant und Alterthümerkenner.
Ich disputierte gern, in was für Erzt
Der schlaue Sisyphus die Füsze sich gewaschen,
Entschied auf Einen Blick, ob eine Gemme
Von einem ächten Meister war, ein Bild
Im Gusse nicht zu hart und steif gerathen ;
Verstand mich auf die Preise ; dieses Bild ist seine
Drey tausend Thaler unter Brüdern werth,
Sagt' ich mit einem schlauen Kennerblick,
Und Gärten oder schöne Häuser mit Gewinn
Zu kaufen war mir keiner gleich : daher

Imposuere mihi cognomen compita.

HORATIUS.

Novi,
Et morbi miror purgatum te illius.

DAMASIPPUS.

Atqui
Emovit veterem mire novus, ut solet, in cor
Trajecto lateris miseri, capitisque dolore:
Ut lethargicus hic cum fit pugil, et medicum urget.

HORATIUS.

Dum ne quid simile huic esto, ut lubet.

DAMASIPPUS.

O bone, ne te
Frustrere; insanis et tu, stultique prope omnes,
Si quid Stertinius veri crepat; unde ego mira
Descripsi docilis præcepta hæc, tempore quo me
Solatus jussit sapientem pascere barbam,
Atque a Fabricio non tristem ponte reverti:
Nam male re gesta cum vellem mittere operto
Me capite in flumen, dexter stetit; et: Cave faxis
Te quidquam indignum; pudor, inquit, te malus urget,
Insanus qui inter vereare insanus haberi.
Primum nam inquiram, quid sit furere. Hoc si erit in te
Solo, nil verbi, pereas quin fortiter, addam.
Quem mala stultitia, et quæcumque inscitia veri
Cæcum agit, insanum Chrysippi porticus et grex

Y á esto he debido ser llamado á un grito
Por do quier de Mercurio el favorito.

HORACIO.

Ya lo sabia yo, y aun he estrañado
De tal enfermedad verte curado.

DAMASIPO.

Si, mas en su lugar otra me empieza,
Como el dolor de estómago mas fuerte
Se trueca en de costado ó de cabeza,
O en frenesi el letargo se convierte,
Y atleta, á quien ninguno se resiste,
El enfermo al doctor furioso embiste.

HORACIO.

Con tal que aqui no se arme igual jarana,
Disponlo tú como te dé la gana.

DAMASIPO.

No te engañes, querido,
Que tù tambien estás loco perdido,
Y todos los viciosos igualmente,
Si Estertinio el filósofo no miente.
De Fabricio en el puente un dia vile,
Alli de sus preceptos instruyóme:
Dejar crecer mandóme
Mi barba filosófica hasta el pecho,
Y me envió tranquilo y satisfecho;
Pues has de saber tú que despechado
De ver mis cosas en tan mal estado,
Estuve con mi capa hecha ya un lio
Para arrojarme al rio.
Mi desesperacion contuvo fiera
Estertinio, y me habló de esta manera.

ESTERTINIO.

Nunca á cosa te escedas
De que en tu vida avergonzarte puedas,
Ni la verguenza arrédrete tampoco
De que otros locos téngante por loco.
¿Qué es ser loco? Fijemos este punto;
Y si encuentro que solo tú lo eres,
No añadiré palabra en el asunto,
Y te podràs ahogar cuando quisieres.
A aquel á quien arrastran las pasiones,
A aquel á quien errores infatuan,
De loco le graduan
El Pórtico y Crisipos y Zenones:

Che mi si dava in tutte omai le piazze
Più popolose.

ORAZIO.

Questo il so benissimo.
E te guarito di quel morbo ammiro.

DAMASIPPO.

Ma nuova malattia mirabilmente
Cacciò l' antica, come suol ne l' egro
Mal di fianco o di capo al cor varcare;
Come questo letargico, in atleta
Quando si cangia, e pesta a pugni il medico —

ORAZIO.

Diventa quel, che vuoi, purchè simile
Non diventi a quest' ultimo —

DAMASIPPO.

Mio caro,
Non lusingarti invan; tu ancor se' pazzo,
Se mai nulla di ver Stertinio inculca,
Egli è che pazzi siam presso che tutti.
Questi da lui mirabili precetti
Docile allor notai che, confortandomi,
Barba filosofal pascer m' impose,
E dal fabricio ponte omai sereno
Femmi tornar: mentre, quand' io ridotto
Mi vidi al lumicin, e imbacuccato
Già men correva a far nel fiume un tonfo;
In punto ei giunse, e, guàrdati, mi disse,
Dal commetter di te fatto non degno.

Pudor ingiusto t' agita, se temi
Esser pazzo tenuto in mezzo a' pazzi.
In che consista l' impazzar, da prima
Indagherò: se poi morbo si fatto
In te solo si annidi; ad impedirti
Una morte da eroe, nè aggiungo un acca.
Di Crisippo ed il portico, e la greggia

beaux jardins ; aussi avais-je reçu dans les carrefours fréquentés le surnom de favori de Mercure.

HORACE.

Je l'ai su, et je m'étonne que vous soyez guéri de cette maladie.

DAMASIPPE.

Mais tout le prodige, c'est qu'un mal nouveau a chassé l'ancien, comme d'ordinaire une douleur passe de la tête ou du côté au cœur, ou comme un homme en léthargie devient lutteur et bat son médecin.

HORACE.

Pourvu que vous ne lui ressembliez point, soyez tout ce qu'il vous plaira.

DAMASIPPE.

Oh! mon bon ami, ne vous y trompez point; et vous aussi vous êtes fou, ainsi que la plupart des hommes, s'il est quelque chose de vrai dans ce qui est sorti de la bouche de Stertinius. C'est de lui que j'ai docilement recueilli ces admirables préceptes dans le temps où, par ses avis consolateurs, je nourrissais ma barbe comme font les sages, et revenais sans tristesse du pont Fabricius. En effet, après le désastre de mes affaires, j'allais, la tête couverte, me précipiter dans le fleuve ; il se trouva à propos auprès de moi : « Gardez-vous, me dit-il, de faire une sottise ; quelle mauvaise honte vous presse? vous craignez de passer pour fou parmi les fous. Je vous demanderai d'abord : qu'est-ce que c'est que la folie? Si elle existe chez vous seul, je n'ajouterai pas un mot, faites bravement le saut.

Se laisser conduire en aveugle par de sots préjugés ou par l'ignorance du vrai (Chrysippe et son école le déclarent), c'est être insensé. Cet arrêt s'applique aux

---

HORACE.

I knew your illness, and amaz'd beheld
Your sudden cure.

DAMASIPPUS.

A new disease expell'd
My old distemper : as when changing pains
Fly to the stomach from the head and reins.
Thus the lethargic, starting from his bed
In boxing frenzy, broke his doctor's head.

HORACE.

Spare but this frenzy, use me as you please—

DAMASIPPUS.

Good Sir, don't triumph in your own disease,
For all are fools or mad, as well as you,
At least, if what Stertinius says be true,
Whose wondrous precepts I with pleasure heard,
What time he bade me nurse this reverend beard,
Cheerful from the Fabrician bridge depart,
And with the words of comfort fill'd my heart.
For when, my fortune lost, resolv'd I stood,
Covering my head, to plunge into the flood,
Propitious he addrest me—

STERTINIUS.

Friend, take heed,
Nor wrong yourself by this unworthy deed.
'Tis but a vicious modesty to fear
Among the mad a madman to appear.

But listen heedful first, while I explain
What madness is, what error of the brain;
And if in you alone appear its power,
Then bravely perish : I shall say no more.

Man mich auf Auctionen nur den kleinen
Merkur zu nennen pflegte.

HORAZ.

Alles das
Ist mir bekannt; nur nimmt mich Wunder, wie
Du dieser Krankheit los geworden?

DAMASIPP.

Wie's
In solchen Fällen geht; die alte ward
Von einer neuen ausgejagt; der Fluss
Im Kopf und in der Seite hat sich auf
Die Brust geworfen; kurz, wie einer der
An Schlafsucht lag, in einem Anstosz plötzlich
An seinem armen Arzt zum Fechter wird.

HORAZ.

Das lezte will ich mir verbitten, übrigens
Wie dir's beliebt.

DAMASIPP.

Mein guter Freund, nur nicht
Dich selbst getäuscht! Auch du bist toll, wie es
Fast alle Narren sind, wenn anders an den dreisten
Behauptungen Stertins was wahres ist,
Aus dessen Mund ich wundervolle Lehren
Mir aufgeschrieben habe, als er trostgebietend
Mich diesen weisen Bart erzielen hiesz,
Und von Fabrizens Brücke wohlgemuth
Zurück mich schickte. Denn, indem ich, über
Die schlimme Wendung meiner Sachen voll
Verzweiflung, eben mit bedecktem Haupte
Mich in den Fluss zu stürzen im Begriff war,
Stand er auf einmal, wie mein guter Dämon, mir
Zur Seit', und, hüte (sprach er) dich, so etwas deiner
Unwürdiges zu thun! Dich ängstigt, wie ich merke,
Die falsche Schaam, für einen Menschen, der
Im Kopfe nicht recht richtig ist, gehalten
Zu werden; und von wem? Von lauter Leuten,
Die selbst so toll sind als du jemals warst.
Denn lass einmal uns sehen, was toll seyn ist;
Und findet sich's bey dir allein, so sag'
Ich nicht ein Wort dagegen, dass du dir
Frisch wie ein tapfrer Mann vom Brodte helfest.
Wer aus Verblendung oder Unverstand,
Unwissend was ihm würklich gut und bös' ist,
Gleich einem Blinden durch das Leben taumelt,
Den nennt die Stoa und die ganze Zunft
Chrysipps, unsinnig. Unter dieser Formel

Autumat. Hæc populos, hæc magnos formula reges,
Excepto sapiente, tenet. Nunc accipe quare
Desipiant omnes æque ac tu, qui tibi nomen
Insano posuere. Velut silvis, ubi passim
Palantes error certo de tramite pellit,
Ille sinistrorsum, hic dextrorsum abit; unus utrique
Error, sed variis illudit partibus. Hoc te
Crede modo insanum, nihilo ut sapientior ille,
Qui te deridet, caudam trahat. Est genus unum
Stultitiæ nihilum metuenda timentis, ut ignes,
Ut rupes, fluviosque in campo obstare queratur.
Alterum et huic varium, et nihilo sapientius, ignes
Per medios, fluviosque ruentis. Clamet amica
Mater, honesta soror, cum cognatis, pater, uxor:
Hic fossa est ingens! hic rupes maxima! serva!
Non magis audierit, quam Fusius ebrius olim,
Cum Ilionam edormit, Catienis mille ducentis,
Mater, te appello, clamantibus. Huic ego vulgus
Errori similem cunctum insanire docebo.
Insanit veteres statuas Damasippus emendo;
Integer est mentis Damasippi creditor? Esto:
Accipe quod nunquam reddas mihi, si tibi dicam,
Tunc insanus eris, si acceperis? an magis excors
Rejecta præda, quam præsens Mercurius fert?
Scribe decem a Nerio: non est satis; adde Cicutæ
Nodosi tabulas centum, mille adde catenas;

Reyes y pueblos esta ley comprende,
Que solamente al sabio no se estiende:
Y oye como de ser locos no dejan
Esos que á ti de loco te motejan.
¿ Ves cuando en una selva enmarañada
La gente se estravia;
Este á derecha, aquel á izquierda guia,
Y toda la bandada
De su término aléjase igualmente,
Aunque siguiendo ruta diferente?
Pues á esto tu locura se parece;
Y aquel que á ti por loco te escarnece,
Y en su cordura se complace sola,
A la espalda tambien lleva su cola.
El uno teme do temer no debe;
Y á pasar por un llano no se atreve,
Ver creyendo en sus necios desvarios,
Precipicios do quier, llamas y rios.
Al otro otra locura le acomete,
Y por llamas y rios arremete;
Y hermana, padres, deudos, tierna esposa
Inutilmente gritan tamañitos:
« Huye de ese peñon, mira esa fosa. »
El hombre no hace caso de los gritos;
Cual Fusio, que beodo
Representando á Ilione dormida,
De veras se durmió, y el pátio todo,
El papel de Catieno haciendo en corro,
Empezó á repetir: « madre, socorro. »
Ahora intento probar que el mundo entero
Si esta no tiene, tiene otra mania.
Tú en estátuas malgastas tu dinero;
Mas ¿lo gasta mejor quien te lo fia?
Si uno te dice, que este fin te aguarda,
Toma esa suma, y para ti la guarda,
? Fuera yerro aceptar esta ventura?
Al contrario seria una locura
Que nadie rehusara
Lo que un numen propicio le enviara.
Pues bien, préstamo sea y no regalo,
Y el prestamista suspicaz y malo:
El tomador le firmará muy serio,
« Cuatro mil reales recibi de Nerio: »
Demos que acreedor duro, insolente
No con este recibo se contente,
Que de Cicuta entrégale á la garra,
Y que alli con cadenas mil le amarra,

Pazzo afferma quell' uom, cui benda e guida
Sia malnata stoltezza, e mente oscura
D' ogni luce del ver. Model, che a' popoli,
Modello è questo, che a' gran re s' adatta,
Sol tranne il sapiente. Or perchè tutti,
Al par di te, vaneggian quei, che pazzo
Te chiaman, odi. Come in ampia selva,
Tosto ch' error lunge dal certo calle
Quà e là sbandati i passeggier disvia,
Quei trascorre a sinistra, a destra questi;
Uno è d' ambi l' error, ma per diverse
Strade gl' illude; in questa guisa insano
Crediti, ma così che non più saggio
Chi ti deride, anch' ei tragga sua coda.

Evvi una specie di follia, che teme
Quel, che non va temuto, ond' è che accusa
Fiamme ne la pianura e rupi e fiumi.
Varia da questa, nè più saggia punto
Lanciasi un' altra in mezzo a fiamme e fiumi. —
Gridi tenera madre, onesta suora,
Padre, sposa, congiunti, a coro tutti: —
È' qui un gran fosso; qui una rupe immensa,
Guardati . . . non però fia che gli ascolti,
Più che Fusio ubbriaco, un dì la parte
Quando fea d' Ilióna in pieno sonno,
E Cazïeno per dugento mila
Sgozzavasi a gridar: Te madre, io chiamo.

Che impazzi d'un error simile a questo
Il volgo tutto, mostrerò ben io.
Antiche statue comperando impazza
Damasippo: in cervel sta saldo forse
Di Damasippo il creditor? Ma sia.

S' io ti dico: To' quel, che mai capace
A rendermi non se'; sarai tu pazzo
Ne l' accettarlo, o stolido più tosto
Nel rigettar la preda, che t' imbocca
Mercurio di sua man? Scrivi tu stesso
Ricevuti da Nerio dieci mila
Sesterzi — È poco — Gl' intrigati patti
Vi aggiugni pur del bindolo Cicuta;
Cento, mille catene ancor vi aggiugni:

grands comme aux peuples ; le sage seul est excepté. Apprenez maintenant comment ceux qui vous appellent insensé ne déraisonnent pas moins que vous. Des voyageurs dans une forêt s'écartent au hasard et par une erreur commune du droit chemin : celui-là prend à gauche, celui-ci à droite; ils suivent des routes différentes et se sont tous également égarés. Croyez que vous êtes fou aussi ; celui qui se rit de vous n'est pas plus sage et traîne aussi sa queue.

Il est un genre de folie qui consiste dans la crainte de maux imaginaires ; ceux qui en sont atteints, se plaignent de rencontrer en pleine campagne des obstacles, tels que des feux, des rochers et des eaux. Cet autre qui se précipite au milieu des flots et des flammes est fou autrement, mais n'est pas plus sage. En vain une tendre mère, une pudique sœur, des parents, son père, son époux s'écrient : Prends garde, là est un profond fossé, ici un roc énorme ; il n'écoute pas mieux qu'autrefois Fusius ivre dans le rôle d'Iliom endormie, au moment où douze cents Catiénus lui criaient : « Ma mère, je t'appelle. » Je vais vous démontrer que tous les hommes sont fous de la même folie.

Damasippe est fou quand il achète de vieilles statues, mais celui qui lui prête a-t-il un esprit plus sensé? Voyons. Si je vous dis: Recevez ce que vous ne me rendrez jamais, serez-vous fou d'accepter? N'y aurait-il pas plus de sottise à rejeter un présent que vous apporte la faveur de Mercure? Ecrivez : « Reçu de Nérius dix mille sesterces. » Ce n'est pas assez : ajoutez les cents formules du retors Cicuta, ajoutez mille chaînes ; cepen-

---

Whom vicious passions, or whom falsehood, blind,
Are by the stoics held of madding kind.
All but the wise are by this process bound,
The subject nations, and the monarch crown'd,
And they; who call you fool, with equal claim
May plead an ample title to the name.

When in a wood we leave the certain way
One error fools us, though we various stray.
Some to the left, and some to t'other side;
So he, who dares thy madness to deride,
Though you may frankly own yourself a fool,
Behind him trails his mark of ridicule.

For various follies fill the human breast,
As, with unreal terrors when possest,
A wretch in superstitious frenzy cries,
Lo! in the plain what rocks, what rivers rise!

A different madness, though not less, inspires
The fool, who rushes wild through streams and fires;
His mother, sister, father, friends and wife,
Cry out, in vain, ah! yet preserve thy life,
That headlong ditch! how dreadful it appears!

That hanging precipice! no more he hears,
Than drunken Fusius, lately at a play
Who fairly slept Ilione away,
While the full pit, with clamorous thousands, cries,
Arise, dear mother, to my aid, arise.

Now listen while full clearly I maintain
Such is the vulgar error of the brain.
Some rare antique, suppose, your madness buys;

Sind grosze Könige, sind ganze Völker,
Den Weisen ausgenommen, einbegriffen.
Warum nun alle, die dich närrisch schelten,
Im Kopfe nicht gesunder sind als du,
Das will ich dir erklären, horch nur auf!
Wie, wenn zwey Wanderer in einem Walde
Des rechten Weg's verfehlen, der zur Rechten,
Zur Linken jener trabt, ein gleicher Irrthum,
Nur auf verschiedenen Wegen, beyde doch
Gleich irre führt; so, glaube mir, wie närrisch
Du immer seyn magst, wer dich auslacht, ist
Nicht um ein Haar der Weisere, und schlept
Unwissend einen Schwanz so gut als du.
Sich fürchten wo doch nichts zu fürchten ist,
Ist eine Art von Tollheit, wie wenn Einer klagte
Dass ihm in freyem Felde Feuer oder Fluth
Den Weg versperre. Eine andre, und
Das Widerspiel von jener ist, wenn Einer sich
Geradezu in Fluth und Flammen stürzt,
Und, wie auch Mutter, Schwester, Vater und
Gemahlin, mit der ganzen Sippschaft, ihm
Aus vollem Halse zuruft: Halt! hier ist
Ein tiefer Graben! hier ein Fels! nimm dich in Acht
Nicht mehr drauf achtet als der arme Fusius,
Der seinen Rausch in Ilionens Rolle
Gemächlich ausschlief, ohne zu erwachen,
Wenn auch zwölfhundert Catieni sich
An ihrem, Mutter, höre mich! zu Krüppeln
Geschrien hätten. Dass nun nichts gemeiner
Als diese Art von Tollheit sey, das will
Ich dir sogleich beweisen. Damasipp
Ist, spricht man, toll, indem er alte Statuen
Zusammenkauft. Gut, aber wer sie ihm
Auf Borg verkaufte, ist der etwa besser
Im Kopf verwahrt? Gesetzt, ich sagte dir:
Da, nimm was du mir niemals wiedergeben sollst!
Bist du ein Narr wenn du es annimmst? Wärst du nicht
Vielmehr ein Strohkopf, eine Beute, die Merkur
Dir selbst entgegenbrächte, auszuschlagen?
Lass einen solchen Borger zehenmal
Dem Nerius — lass ihn dem knotichten
Cicuta hundertmal verschrieben seyn;
Verstrick ihn noch in tausend solche Bande;

Effugiet tamen hæc sceleratus vincula Proteus.
Cum rapies in jus malis ridentem alienis,
Fiet aper, modo avis, modo saxum, et, cum volet, arbor.
Si male rem gerère, insani est; contra, bene sani
Putidius multo cerebrum est (mihi crede) Perillì
Dictantis, quod tu nunquam rescribere possis.
Audire, atque togam jubeo componere, quisquis
Ambitione mala, aut argenti pallet amore;
Quisquis luxuria, tristive superstitione,
Aut alio mentis morbo calet, huc propius me,
Dum doceo insanire omnes, vos ordine adite.
Danda est hellebori multo pars maxima avaris:
Nescio an Anticyram ratio illis destinet omnem.
Hæredes Staberì summam incidere sepulchro;
Ni sic fecissent, gladiatorum dare centum
Damnati populo paria, atque epulum, arbitrio Arri,
Frumenti quantum metit Africa. Sive ego prave,
Seu recte, hoc volui, ne sis patruus mihi. Credo
Hoc Staberì prudentem animum vidisse.

DAMASIPPUS.

Quid ergo
Sensit, cum summam patrimonì insculpere saxo
Hæredes voluit?

STERTINIUS.

Quoad vixit, credidit ingens
Pauperiem vitium, et cavit nihil acrius; ut si

Pero listo el deudor, nuevo Proteo,
De todas ellas zefaráse creo.
Si la justicia siguele la pista,
Reirá á borbotones,
Y al pobre prestamista
Súbitas burlarán transformaciones.
Si hacer pues bien sus cosas
Es de gentes juiciosas,
Y hacerlas mal, de locos; no vacilo
En que eres menos loco que Perilo,
Pues esos pagarés te dicta estraños,
Que reembolsar no puedes en cien años.
Ahora vosotros, cuyas almas vicia
Torpe ambicion, lujuria ó avaricia,
Supersticion, ú otra pasion cualquiera,
Todos á mi acercaos en hilera,
Y oidme cómo á confesar provoco,
Que uno no viene aqui que no esté loco.
Desde luego de eléboro al avaro
La dosis mas cumplido le preparo,
Y yo no sé si la razon no inspira
Darle cuanto se cria en Anticira.
Mandó el ruin Estaberio á su heredero
Que inscribiese en la losa de su tumba
Lo que él dejóle en fincas y en dinero,
En caso condenándole contrario
A dar á los romanos bullidores
La fiesta de doscientos gladiatores,
Un gran banquete á discrecion de Ario,
Y cuanto trigo el africano envia.
« Y esté bien ó mal hecho esto, añadia,
Mi voluntad respeta,
Y nadie á censurar la se entrometa. »
Yo creo que Estaberio meditaba.....

DAMASIPO.

Veamos pues por qué mandaba aquese
Que sobre su sepulcro se inscribiese
El caudal que dejaba.

ESTERTINIO.

Firme siempre en el juicio
De que era la pobreza el mayor vicio,

Qual pro? saprà sottrarsi a questi nodi
L' iniquo Proteo. Se in giudizio il chiami,
Ridendo a spese de l' altrui ganasce,
Ora in uccel, ora in cignale, in sasso
Or si trasforma, e in albero; se 'l voglia.
Che se il mal governar le sue faccende
È da insano, e l' opposto è poi da saggio;
Perillo creditor, che l' instrumento
Detta, ha il cervel più fracido, mel credi,
Di te, in eterno a cancellarlo inabile.
Or la giornea vo' che s' acconci e m' oda
Chiunque impallidisca o per malvagia
Ambizïon, o per amor de l' oro;
Chiunque avvampi ne la fiamma rea
Di sfrenati piaceri, o ver di tetra
Superstizion, o in fin d' ogni altro morbo
De la mente qual sia. Più a me vicino
Voi quà, mentr' io tutti impazzar dimostro,
Per ordine venite. Arcigrandissima
Dose diasi di elleboro agli avari,
Nè so, se ragion vuol che tutta intera
Lor si destini Anticira. La somma
Del retaggio scolpiro in sul sepolcro
Di Staberio gli eredi: eran dannati,
Se nol faceano, a dar ben cento coppie
Di gladiatori al popolo, e un banchetto
D' Arrio ad arbitrio: quanto grano inoltre
Africa miete — O bene, o male, è questo
Il mio voler: non farmi il signor zio —
Conseguente a se stesso in questo io credo
L' animo di Staberio —

DAMASIPPO.

Or qual fu dunque
Il suo pensier, quand' obbligò gli eredi
A scolpire il valor del patrimonio
Ne l' epitaffio?

ESTERTINIO.

Sinchè visse egli ebbe
La povertà per vizio enorme, e nulla
Schivò mai con maggior vigile ardore;
Talchè se Fato il fea morir men ricco

dant ce Protée sans foi échappera à ces liens. Si vous le traînez en justice, il rira à vos dépens, et deviendra sanglier, tantôt oiseau, tantôt pierre, et arbre s'il le veut. Mal conduire ses affaires, est-ce folie? et les bien diriger est-ce raison? Alors, croyez-moi, le cerveau de Périllus est plus malade que le vôtre, lorsqu'il vous dicte un billet que vous ne pourrez jamais payer.

Je vous ordonne d'écouter, et de disposer convenablement votre toge, ô vous tous que pâlit l'amour de l'or, ou une pernicieuse ambition. Approchez plus près, et rangez-vous autour de moi, vous qu'enflamment de déplorables superstitions, la luxure ou toute autre maladie de l'esprit, car je vais vous l'apprendre : Vous êtes tous des insensés.

C'est à l'avare qu'il faut donner la plus forte dose de l'amas d'ellébore ; je ne sais s'il ne serait pas sensé de réserver pour eux l'île d'Anticyre entière. Les héritiers de Stabérius ont fait graver sur sa tombe le chiffre des biens qu'il a laissé ; s'ils n'avaient agi ainsi, ils étaient condamnés à donner aux peuples cent couples de gladiateurs, un festin qu'Arrius eût ordonné, et autant de blé qu'en moissonne l'Afrique. « Que j'aie tort ou raison, je le veux ainsi, a dit Stabérius, ainsi point de censure. » Il a, je le crois, montré en cela un esprit prévoyant.

DAMASIPPE.

Quelle raison peut-on avoir pour ordonner à ses héritiers de faire graver sur la pierre funéraire la valeur de sa succession?

STERTINIUS

Tant qu'il vécut il regarda l'indigence comme le plus grand des vices et n'évita rien avec plus de soin ; il se

---

Is he, who lends the money, less unwise?
Or if the usurer Perillius said,
Take what I ne'er expect shall be repaid,
Are you a fool to take it, or not more
T' affront the god, who sends the shining store?
Ay; but I make him on a banker draw—
'Tis not enough : add all the forms of law
The knotty contracts of Cicuta's brain,
This wicked Proteus shall escape the chain :
Drag him to justice, he's a bird, tree, stone,
And laughs, as if his cheeks were not his own.
If bad economists are held unwise,
In good economy some wisdom lies,
And then Perillius is of tainted brain,
Who takes your bond, to sue for it in vain.
Come all, whose breasts with bad ambition rise,
Or the pale passion, that for money dies,
With luxury or superstition's gloom,
Whate'er disease your health of mind consume,
Compose your robes; in decent ranks draw near,
And, that ye all are mad, with reverence hear.
Misers make whole Anticyra their own ;
Its hellebore reserv'd for them alone.
Staberius thus compell'd his heirs t'engrave
On his proud tomb what legacies he gave,
Or stand condemn'd to give the crowd a feast,
By Arrius form'd in elegance of taste,
And gladiators, even an hundred pair,
With all the corn of Afric's fruitful year.
Such is my will, and whether fool or wise,
I scorn your censures the testator cries,
Wisely perceiving—

DAMASIPPUS.

What could he perceive,
Thus on his tomb his fortune to engrave?

STERTINIUS.

Long as he liv'd, he look'd on poverty,
And shunn'd it as a crime of blackest dye,

Der Schelm von einem Proteus wird dir doch
Aus diesen Fesseln zu entglitschen wissen :
Schlepp' ihn, der sich zu grinsendem Lachen zwingt,
Beym Ohre vor Gericht, er wird zum Vogel,
Zur wilden Sau, zum Stein, zum Baume werden,
Wozu er will. — Ist üble Wirthschaft eines Narren,
Hingegen gute eines klugen Mannes Sache,
So ist des Wucherers Perillius Gehirn
Wahrhaftig viel verdorbner, der dir anschreibt
Was du ihm nimmer wiederzahlen kannst.
Doch, dem gilts nicht allein! Auch ihr könnt immer
Herbey euch machen, mit gebührender
Bescheidenheit die Ohren hier zu spitzen,
Ihr Andern alle, wen der Ehrgeiz oder
Die Geldsucht blass macht, wer an Schwelgerey,
An finsterm Aberglauben, oder welchem andern
Gemüthsgebrechen krank ist — Allesammt
Herbey, der Ordnung nach, damit ich euch beweise
Dass Wahnwitz euer aller Uebel ist!
Die gröszte Dosis Niesewurz gebührt unstreitig
Den Geizigen, wenn anders nicht für sie allein
Die ganze Nieswurz-Insel in Beschlag
Zu nehmen ist. Die Erben des Staberius mussten
Die Erbschafts-Summ' auf seinen Grabstein hauen [lassen :
Wo nicht, so waren sie durch seinen letzten Willen
Gestraft, dem Volke hundert Fechter-Paare,
Ein fey'rlich Gastmal, dessen Kosten Arrius
Bestimmen sollte, und soviel Getreide
Zu geben, als das ganze Afrika
In Einer Ernte schneidet. „Mag ich dies zu wollen
Recht oder Unrecht haben, mindstens soll mein Erbe
Nicht meinen Oheim spielen!" Dies war, denke ich,
Stabers geheimer Sinn bey dieser Clausel.

DAMASIPP.

Allein, warum befahl er seinem Grabstein
Die Summe seiner Erbschaft einzugraben?

STERTINIUS.

So lang er lebte war in seinen Augen Armuth

Forte minus locuples uno quadrante periret,
Ipse videretur sibi nequior. Omnis enim res,
Virtus, fama, decus, divina, humanaque pulchris
Divitiis parent; quas qui construxerit, ille
Clarus erit, fortis, justus.

DAMASIPPUS.

Sapiensne?

STERTINIUS.

Etiam; et rex,
Et quidquid volet. Hoc, veluti virtute paratum,
Speravit magnæ laudi fore.

DAMASIPPUS.

Quid simile isti
Græcus Aristippus, qui servos projicere aurum
In media jussit Libya, quia tardius irent
Propter onus segnes? Uter est insanior horum?

STERTINIUS.

Nil agit exemplum, litem quod lite resolvit.
Si quis emat citharas, emptas comportet in unum,
Nec studio citharæ, nec Musæ deditus ulli;
Si scalpra, et formas, non sutor; nautica vela,
Aversus mercaturis; delirus, et amens
Undique dicatur merito. Quid discrepat istis,
Qui nummos aurumque recondit, nescius uti
Compositis, metuensque velut contingere sacrum?
Si quis ad ingentem frumenti semper acervum

Nada Estaberio huyó con tal cuidado;
Tanto; que por un vil se reputara,
Si un cuarto menos al morir dejara.
En su opinion al oro
Todo se inclina, celo,
Fama, virtud, decoro,
Las cosas de la tierra y las del cielo,
Y el que oro mucho tenga reunido,
Ese es justo, valiente y bien nacido.

DAMASIPO.

Y sabio?

ESTERTINIO.

Y rey tambien, y cuanto quiera:
Y asi pensaba que al saberse un dia
Cuanto fué su caudal, se creeria
Que aquel de su virtud el fruto fuera.
¿Qué hay de comun entre este, ó Damasipo,
Y entre el griego Aristipo,
Que andar viendo á sus siervos poco á poco,
Porque el peso del oro los recarga,
Les hace al punto abandonar su carga?
¿A cual de aquestos dos juzgas mas loco?

DAMASIPO.

Nada un ejemplo importa,
Que una dificultad con otra corta.

ESTERTINIO.

Si sin tener de música elementos,
Comprase uno instrumentos,
Salas hasta llenar y gabinetes;
Si sin ser zapatero,
Fuera acopiando formas y tranchetes;
Si sin ser comerciante ó marinero,
Velas y jarcias á juntar mirara,
¿Quién á todos por locos no contara?
Pues yo no considero
Muy diferente de estos el estado,
Del de quien nunca sus riquezas usa,
Las esconde, y tocar á ellas rehusa,
Como objeto mirándolas sagrado.
Si de un garrote armado
Quien de grano su trox llenó avariento,

D' un sol quattrino, risguardato avrebbe
Se stesso, qual fra tutti il più malvagio:
Poichè veggendo onor, fama, virtude,
Il divino e l' uman, tutto inchinarsi
A le care dovizie, ed esser chiaro,
E forte, e giusto,

DAMASIPPO.

E sapiente?

ESTERTINIO.

E re,
E quanto altro egli vuol, chi ne accatasta,
Quindi del suo tesor, come d' un parto
Di sua virtù, si promettea gran lode.
Qual somiglianza tra quest' uomo e 'l greco
Aristippo, che in mezzo a l' arse arene
Di Libia, a' servi sparpagliar impose
L' oro, per la cui soma in lor viaggio
Lenti alternavan ambo le piote!

DAMASIPPO.

Qual più pazzo fra entrambi? A nulla vale
L' esempio, che col dubbio il dubbio solve.

ESTERTINIO.

Se cetre compra, e dopo compre, a fascio
Le ammonta chi apparar non si diletta
Nè cetra, nè altra musica: se compra
Chi ciabattin non sia, lésine e forme,
Vele da navigar chi 'n mare aborre
Mercanteggiar, detto a ragion da tutti
Fia delirante e insano. In che diverso
É da costor chi 'nfossa oro e moneta,
Senza saper, dopo sepolti, usarne,
E, qual di cosa consecrata a' numi,
Fia pauroso di appressarvi un dito?
S' uom con lungo baston di e notte vegli
Sdraiato a canto a torreggiante stipa

serait estimé moins honnête, s'il était devenu moins riche du quart d'une obole ; car vertu, renommée, honneur, le ciel et la terre, toutes choses enfin obéissent à la richesse ; quiconque sait en amasser, devient noble, homme de cœur, équitable.

DAMASIPPE.

Sage aussi ?

STERTINIUS.

Sage aussi, roi même, et tout ce qu'il voudra. Stabérius espérait qu'on lui ferait un mérite de sa fortune, et qu'elle serait considérée comme l'ouvrage de sa vertu.

DAMASIPPE.

Il ne ressemblait point à cet homme, cet Aristippe qui ordonna à ses esclaves de jeter dans les sables de la Libye l'or dont le poids ralentissait leur marche. Quel est le plus fou des deux ?

STERTINIUS.

On ne peut rien conclure d'un exemple qui ne résout une question que par une autre : qu'un homme sans goût pour les muses et sans usage de la lyre, achète ces instruments et s'en forme une collection ; que, sans être cordonnier, il fasse provision de formes et de tranchets ; ou qu'avec de l'aversion pour le commerce, il entasse des voiles et des agrès ; on dira de toute part : Cet homme est fou, il délire, et certes avec raison. Mais en quoi diffère de cet insensé, celui qui enfouit ses écus et son or, dont il ne connaît pas l'usage, et s'abstient d'y toucher comme si c'était chose sacrée ? Si quelque avare veil-

---

And had he died one farthing less in pelf,
Had seem'd a worthless villain to himself ;
For virtue, glory, beauty, all divine
And human powers, immortal gold ! are thine ;
And he, who piles the shining heap, shall rise
Noble, brave, just—

DAMASIPPUS.

You will not call him wise.

STERTINIUS.

Yes ; any thing ; a monarch, if he please ;
And thus Staberius, nobly fond of praise,
By latest times might hope to be admir'd,
As if his virtue had his wealth acquir'd.
When Aristippus, on the Lybian waste
Commands his slaves, because it stopp'd their haste,
To throw away his gold, does he not seem
To be as mad, in opposite extreme ?

DAMASIPPUS.

By such examples, truth can ne'er be tried :
They but perplex the question, not decide.

STERTINIUS.

If a man fill'd his cabinet with lyres,
Whom neither music charms, nor Muse inspires :
Should he buy lasts and knives, who never made
A shoe ; or if a wight, who hated trade,
The sails and tackle for a vessel bought,
Madman or fool he might be justly thought.
But, prithee, where's the difference, to behold
A wretch, who heaps and hides his darling gold ;
Unknowing how to use the massy store,
Yet dreads to violate the sacred ore ?
With a long club, and ever-open eyes,

Der Laster grösztes, und er scheute sich
Vor nichts so sehr : so dass, wofern er nur
Um einen einz'gen Heller minder reich
Gestorben wär', er sich für einen schlechtern Mann
Gehalten hätte. Denn, nach dieser Leute Schätzung
Ist Tugend, Ruhm, Verdienst, kurz alles Göttliche
Und Menschliche, dem schönsten aller Dinge,
Dem Reichthum, unterthan : wer den besitzt
Ist edel, bieder, brav —

DAMASIPP.

„ Auch weise ? "

STERTINIUS.

Warum nicht ?
Ein König, — was er will ! — Nun, dacht' er, würde
Sein Geld ihm von der Nachwelt für Verdienst
Und Tugend angerechnet werden. Wie verschieden
Von diesem war der Grieche Aristipp,
Der, mitten in der Wüste Libyens, seine Sclaven
Den Goldstaub, unter dessen Last sie ihm
Zu langsam giengen, von sich werfen hiesz !
Wer von den beyden ist der gröszte Tollkopf ?

DAMASIPP.

Doch, so ein Beyspiel, das für einen Knoten
Uns einen neuen aufzulösen gibt,
Kann nichts entscheiden.

STERTINIUS.

Also, wenn ein Mann,
Der nie die Zither schlug und überhaupt
Nichts von Musik verstünde, alle Zithern
Zusammenkaufte und auf einen Haufen trüge ;
Wenn einer, der kein Schuster ist, von Leisten
und Pfriemen, und ein Feind des Handels
Von Segeltuch und Tauen eine Sammlung blosz
Zum Anschaun machte, würd' er überall
Mit Recht für toll gehalten. Um wieviel ist der
nun weiser, der sein Gold und Silber ungebraucht
Verschlieszt, und, gleich als wär' es heilig oder
Bezaubert, es nicht anzurühren wagt ?
Gleichwohl, wenn Jemand neben einem ungeheuren

Porrectus vigilet cum longo fuste; neque illinc
Audeat esuriens dominus contingere granum,
Ac potius foliis parcus vescatur amaris;
Si positus intus Chii, veterisque Falerni
Mille cadis.... nihil est.... tercentum millibus, acre
Potet acetum: age, si et stramentis incubet, unde—
Octoginta annos natus, cui stragula vestis,
Blattarum ac tinearum epulæ, putrescat in arca;
Nimirum insanus paucis videatur, eo quod
Maxima pars hominum morbo jactatur eodem.
Filius, aut etiam hæc libertus ut ebibat hæres,
Dis inimice senex custodis? ne tibi desit?
Quantulum enim summæ curtabit quisque dierum,

Ungere si caules oleo meliore, caputque
Cœperis impexa fœdum porrigine? Quare,
Si quidvis satis est, perjuras, surripis, aufers
Undique? tun' sanus? Populum si cædere saxis
Incipias, servosve tuo quos ære paràris,
Insanum te omnes pueri, clamentque puellæ.
Cum laqueo uxorem interimis, matremque veneno,
Incolumi capite es? Quid enim? neque tu hoc facis Argis,
Nec ferro, ut demens genitricem occidis Orestes.
An tu reris eum occisa insanisse parente?
An non ante malis dementem actum Furiis, quam
In matris jugulo ferrum tepefecit acutum?
Quin, ex quo est habitus male tutæ mentis Orestes,

De ella hace en torno eterna centinela,
Sin osar tomar uno aunque esté hambriento,
Y con yerbas su estómago consuela;
Si uno que de Falerno ó dulce Chio
Mil botas ó cien mil tiene en su cueva,
Nunca otro vino que torcido prueba;
Si acostarse prefiere en ruin camilla
Un ochenton con lacra y dolores,
En tanto que sus ricos cobertores
Estan siendo alimento de polilla:
No todos hallarán causas bastantes
Para calificar á estos de insanos,
Porquè aquejan dolencias semejantes
A los mas de los míseros humanos.
Mas ¿ de todo te privas de ese modo
Por el temor de que te falte todo,
Para que tu heredero al fin malgaste
Lo que tú, viejo infame, atesoraste?
¿ Tan grande cada dia el gasto fuera
Si echáras buen aceite en la ensalada,
O con buena pomada
Untáras tu asquerosa cabellera?
Si hay bastante con poco
Para vivir muy bien, como aseguras,
¿ Para qué estafas? ¿ para que perjuras?
Y ¿ nos dirás despues que no estás loco?
Por loco te tendrian las bandadas,
Si arremeter te vieran á pedradas
A todo pasagero,
Incluso á aquel que te costó el dinero,
Y juzgáudose asi de aquel esceso,
¿ Querrás pasar por hombre de buen seso,
A tu esposa ahorcando;
O á tu caduca madre envenenando?
Sé bien que no fue en Argos el delito;
Ni diré yo que con el hierro asestes
Al pecho de tu madre como Orestes;
Pero cuando las manos del precito
Y el puñal parricida
De Clitemnestra el seno traspasaban,
El ya tenia su razon perdida;
Su corazon las Furias devoraban.
De entonces nuevas bárbaras hazañas

Di frumento, nè un acino toccarne,
Famelico signor, osi col dito;
Ma parcamente nudrasi più tosto
D' amare foglie; se in cellier giacendogli,
Del vin di Scio e del falerno annoso
Mille barili... ma che dico mille!
Trecento mila; ostico aceto ei bea;
Avanti: s' uom, cui manchi un anno solo
Agli ottanta, si getti in su lo strame,
Mentre sfarzose coltrici a marcirsi
Giacciono in guardaroba, esca di vermi
E di tignuole; pure insano a pochi
Parrà, perchè trastullo al morbo stesso
Sono tre parti e più de l' uman seme.

O vecchio, odio de' numi; e per paura
Che a te non manchi, a custodir ti maceri
Ciò, che poi tutto inghiottirà ad un fiato
Un figlio, o forse anco anco un liberto erede?
In fin qual mai potrà ciascun de' giorni
Scemar picciola dramma al tuo tesoro,
Se ad ugner prendi i cavoli, ed il capo,
D' impiastricciata forfora schifoso,
Con miglior olio? Ond' è che, quando assai
Ogni poco è per te, poi d' ogni parte
Spergiuri, e truffi, e imboli? E tu se' sano?
Se prendi ad avventar sassi a la plebe,
E a' servi tuoi, che ti costar tant' oro;
Tutti dietro urleran putti e fanciulle,
Al pazzo, al pazzo: e quando col capestro
La moglie uccidi, e col velen la madre;
Sano sarai di mente? E che? Tu questo
In Argo già non fai, nè già col ferro,
Come insano la madre Oreste uccise.

Credi che forse egli impazzi, poi ch' ebbe
La genitrice uccisa, e che, da immani
Furie agitato, fuor di se non era
Prima d' intiepidir l' acuto ferro
Ne la materna sanguinante gola?
Anzi d' allor che vacillargli il senno

lait sans cesse, armé d'un long bâton, auprès d'un monceau énorme de blé, et maître de ce grand bien n'osait pas s'en servir pour apaiser sa faim, et aimait mieux se nourrir de légumes grossiers. Si possesseur dans son cellier de mille, que dis-je, de trois cent mille tonnes de vin de Chio ou de vieux Falerne, il s'abreuvait d'un âcre vinaigre ; si, âgé de quatre-vingts ans, et laissant pourrir dans ses coffres, et manger des vers et des teignes des coussins et des tapis, il couchait sur de la paille, il paraîtrait fou à bien peu de gens ; car la plus grande partie des hommes sont travaillés du même mal. Dis-nous, vieillard haï des dieux, ces biens, tu les gardes pour qu'un fils ou un affranchi les dévore en peu de jours. Est-ce de peur qu'ils ne te manquent? Mais de combien peu chaque jour diminuerait ton trésor; si tu assaisonnais les légumes d'une huile meilleure, et si tu commençais à prendre soin de ta chevelure sale et négligée. Si peu est assez pour toi, pourquoi te parjurer, dérober, et voler de tout côté? Et tu es dans ton bon sens? Si tu jetais des pierres au peuple et aux esclaves que tu as achetés de ton argent, garçons et jeunes filles te proclameraient de concert insensé : ton cerveau est-il sain, si tu fais périr ta femme avec un lacet, ta mère par le poison? car enfin, ce n'est point à Argos que tu commets cette action, comme Oreste, lorsqu'il tua sa mère! Mais crois-tu qu'il ne devint fou qu'après son parricide? n'était-il pas tourmenté par les furies cruelles avant d'avoir plongé un glaive aigu dans le sein maternel? Je dirai plus : depuis l'instant où il fut jugé ne plus avoir sa raison, Oreste ne fit rien que tu puisses reprendre ; il ne tourna point son fer audacieux contre

---

To guard his corn his wretched master lies,
Nor dares, though hungry, touch the hoarded grain,
While bitter herbs his frugal life sustain;
If in his cellar lie a thousand flasks
(Nay, let them rise to thrice a thousand casks)
Of old Falernian, or of Chian wine,
Yet if he drink mere vinegar for wine;
If, at fourscore, of straw he made his bed,
While moths upon his rotting carpets fed,
By few, forsooth, a madman he is thought,
For half mankind the same disease have caught.

Thou dotard, cursed in the love of pelf,
For fear of starving, will you starve yourself?
Or do you this ill-gotten treasure save
For a luxurious son, or favourite slave?
How little would thy mass of money waste,
Did you on better oil and cabbage feast,
Or on thy clotted hair and dandruff-head,
A sweeter essence more profusely shed?

If nature wish for no immoderate store,
Then why forswear, and rob, and steal for more?
Yet are you sound? But when your folly raves,
If you should stone the people or your slaves?
Those slaves, whom you with pelf, with precious! buy,
A madman, madman, even the children cry.

Is your head safe, although you hang your wife,
Or take by poison your old mother's life!
What! nor in Argos you commit the deed,
Nor did your mother by a dagger bleed;
Nor by a mad Orestes was she slain—
But was Orestes of untainted brain,
Or was he not by furies dire possest,
Before he plung'd the dagger in her breast?

Getreide-Hauffen, hingestreckt, bey Tag
Und Nacht mit einem langen Prügel wachte,
Und, ob er gleich als Herr damit zu schalten
Berechtigt wäre, dennoch, wie ihn auch
Der Hunger plagte, nicht ein Korn davon
Zu nehmen sich getraute, sondern um's zu sparen,
Mit Nesseln lieber sich behälfe : wenn er tausend,
Was sag' ich, dreymal hundert tausend Krüge alten
Falerner-oder Chier-Weins im Keller hätte,
Und tränke lieber Essig : mehr, wofern
Der arme Tropf mit achtzig Jahren, minder eins,
Auf einem Strohsack schliefe, während dass an seinen
Im Kasten modernden gesteppten Decken Schaben
Und Motten schmaussten : würde dieser Knauser
Den Wenigsten verrückt im Kopfe scheinen;
Weil weit der grösz're Theil der Sterblichen
An gleicher Krankheit siecht. Du allen Göttern
Verhasster Graukopf, also sparest du,
Damit dein Sohn, vielleicht dein Freygelass'ner, der
Dich erben wird, viel auszutrinken habe?
Doch nein, du sparst, aus Furcht es möchte noch
Dir selbt gebrechen. Denn, wie wenig es auch wäre,
So nähme jeder Tag doch etwas von
Der Summe weg, wofern du deinen Kohl
Und deinen ungekämmten Kopf mit besserm Oehle
Zu salben dich getrautest. Also, wenn
Du an so wenig dich begnügen kannst,
Was nützen dir die falschen Eide, Thor?
Was stiehlst und scharrst du denn von allen Seiten
Zusammen? Du — bey Sinnen? — Wenn du auf der [Strasze
Das Volk mit Steinen würfest und die Sclaven
Die dir dein Geld gekostet, würden alle Jungen
Und Mädchen hinter dir zusammenlaufen
Und Tollkopf schreyen : aber, wenn du deine Mutter
Vergiftest und dein Weib erdrosselst, bist du dann
Bey Sinnen? Freylich wohl! Wer zweifelt auch
Daran? Du thust es ja zu Argos nicht,
Nicht mit dem Schwerdte, wie der tragische Orest,
Der seine Mutter in der Tollheit würgte!
Meynst du, er sey nach dieser Unthat erst
Zur Strafe rasend worden : nicht vorher,
Eh' er den Stahl im mütterlichen Busen
Erwärmte, sinnlos von den Furien schon
Herumgetrieben worden? — Wirklich thut er auch

Nil sane fecit quod tu reprendere possis ;
Non Pyladen ferro violare aususve sororem
Electram ; tantum maledicit utrique, vocando
Hanc, furiam, hunc aliud, jussit quod splendida bilis.
Pauper Opimius argenti positi intus et auri,
Qui Veientanum festis potare diebus
Campana solitus trulla, vappamque profestis,
Quondam lethargo grandi est oppressus, ut hæres
Jam circum loculos, et claves lætus, ovansque
Curreret. Hunc medicus multum celer atque fidelis,
Excitat hoc pacto : mensam poni jubet, atque
Effundi saccos nummorum ; accedere plures
Ad numerandum. Hominem sic erigit. Addit et illud :
Ni tua custodis, avidus jam hæc auferet hæres.
—Men' vivo?—Ut vivas igitur, vigila ; hoc age.—Quid [vis?
Deficient inopem venæ te, ni cibus, atque
Ingens accedat stomacho fultura ruenti.
Tu cessas ? agedum, sume hoc ptisanarium oryzæ.
—Quanti emptæ?—Parvo.—Quanti ergo?—Octussibus. [—Eheu !
Quid refert, morbo, an furtis, pereamve rapinis?

DAMASIPPUS.

Quisnam igitur sanus ?

STERTINIUS.

Qui non stultus.

DAMASIPPUS.

Quid avarus ?

No acometió, no golpes dió funestos
De Pilades y Electra en las entrañas :
Cargólos sí de infamias y denuestos ;
Llamó á su hermana la una de las Furias,
Y vomitó contra su amigo injurias,
Do exhaló de su bilis la amargura ;
Mas limitó á esto solo su locura.
A Opimio, siempre de miseria lleno,
Aunque de las riquezas en el seno,
Que de Campania en un porron roñoso
De Veyes empinaba el aguadillo
En los dias de fiesta y de reposo,
Y en dias de trabajo un vinagrillo
Muy malo y muy amargo,
Le acometió una vez un gran letargo.
Ya el heredero listo y jubiloso
Andaba tras las llaves y gabetas,
Cuando un médico fértil en recetas,
Queriendo hacerle revivir apriesa,
Junto al lecho poner manda una mesa :
Sacos de plata allí vaciar dispone,
Y muchas gentes á contarlos pone.
Los ojos abre en esto el infelice,
Y el médico le dice :
Si de guardar no tratas tu dinero,
Mira que va á atraparlo tu heredero.
— ¿ Estando vivo yo ? ¿ Cómo, mi amigo ?
— Vela si has de vivir, y haz lo que digo.
— Dí. — Tú vas á morir de estenuado,
Si al instante á tu estómago arruinado
No se pone un puntal que le sustente.
Vamos pues prontamente :
De arroz esa tipsana toma en tanto.
— ¿ Cuánto cuesta ?—Muy poco.—Pero ¿ cuánto ?
— Cuatro cuartos.— ¡ Bribones !
Y ¿ qué mas da morir de calentura,
Que á manos de asesinos y ladrones ?

DAMASIPO.

Ninguno es cuerdo, pues, si bien reparo.

ESTERTINIO.

Quien no es vicioso.

DAMASIPPO.

Bien ; pero al avaro
¿ Cómo le llamarás ?

Fu conosciuto, non oprò mai nulla,
Che tu possi appuntar. Spigner l' acciaro
Contra Pilade suo, contra la suora
Elettra non ardì : svillaneggiava
Entrambi sol, nome di Furia a questa
Dando, e tal altro a quel, come dal labbro
Gliel fea scoppiar la scintillante bile.

Opimio, di quel suo medesim' oro,
E de l' argento, che tenea riposto,
Povero affatto ; ei, che ne' dì festivi
In campana scodella il veientano
Era solito bere, e ne' prosciolti
Sol cerboneca, da letargo oppresso
Fu così grave un dì, che già l' erede
Gongolando, esultando intorno intorno,
Di quà, di là correa per chiavi e scrigni :
Ecco, il medico allor d' assai fervente
Ingegno e insiem leal, come lo sveglia.

Apporsi un tavolier, versarvi i sacchi
De le monete, e molti a numerarle
Appressarvisi impon : così lo scuote.
Poi dice : Il tuo se a custodir non badi,
Tutto porterà via l' avido erede —
Me vivo ancor ? — Dunque se viver brami,
Ve' che t' è d' uopo far — Di' su ; che vuoi ? —

Esangui alfin ti lascerà le vene
Cotanta inedia, se alimento, e molto
Ristoro non soccorra il rovinato
Stomaco : che aspettiam ? via, prendi questa
Gelatina di riso — E quanto costa ? —
Poco — Ma pure ? — Otto danari — Oimè !
Che importa, se di morbo, o ver di furti,
E di rapine io muoia ? — Il sano dunque
Chi mai sarà ? — Colui, che non è stolto —

Pylade ou sa sœur Electre : il se borna à les maudire tous deux et à les appeler, celle-là, furie, et celui-ci, de tous les noms que lui suggéra une bile enflammée.

Pauvre de tout l'or et de tout l'argent qu'il avait enfouis, Opimius, qui buvait les jours de fête du vin de Véies dans un vase de terre, et du vin tourné tous les autres jours, fut une fois oppressé d'une léthargie si profonde, que son héritier joyeux et triomphant courait déja à la cassette et aux clés. Un médecin fidèle et fort habile le réveilla de cette manière : il ordonna qu'on dressât une table, et fit verser des sacs d'argent que plusieurs mains se mirent à compter. L'homme se reveille au bruit. Si tu ne veilles sur tes richesses, lui dit le médecin, un avide héritier va les emporter.— Quoi, moi vivant? — Si tu vis, éveille-toi, allons, courage! — Que veux-tu de moi? — Le sang abandonnera tes veines épuisées, si tu ne donnes quelque aliment solide à ton estomac défaillant. Tu hésites?... Allons, prends cette tisane de riz. — Combien coûtera-t-elle? — Peu de chose. — Mais encore? — Huit as. — Hélas! qu'importe que je succombe ruiné par la maladie ou par les voleurs!

DAMASIPPE.

Ainsi donc qui est sage?

STERTINIUS.

Qui n'est pas insensé.

DAMASIPPE.

Et l'avare?

Yet from the time you hold him hurt in mind,
His wildest actions are of harmless kind.
He neither stabs his sister nor his friend;
In a few curses his worst passions end;
He calls her fury, or whatever names
Flow from a breast, which choler high enflames.
Opimius, wanting even what he possest,
In earthern cups, on some more solemn feast,
Quaff'd the poor juices of a meagre vine,
On week-days dead and vapid was his wine,
When with a heavy lethargy opprest,
His heir in triumph ran from chest to chest;
Swift to his aid his faithful doctor flies,
And to restore him this expedient tries;
From out his bags he pours the shining store,
And bids a crowd of people count it o'er;
Then plac'd the table near his patient's bed,
And loud, as if he rous'd him from the dead,
'Awake, and guard your wealth; this moment wake:
Your ravening heir will every shilling take.'
What! while I live? 'Then, wake, that you may live;
Here take the best prescription I can give.
Your bloodless veins, your appetite shall fail,
Unless you raise them by a powerful meal.
Take this ptisane—' What will it cost? nay, hold.
'A very trifle.' Sir, I will be told.—
'Three pence.' — Alas! what does it signify,
Whether by doctors, or by thieves I die,

DAMASIPPUS.

Who then is sound?

STERTINIUS.

Whoever's not a fool.

DAMASIPPUS.

What think you of the miser?

Sobald man ihn für rasend hält, nichts mehr
Was seinen Kopf verdächtig machen könnte:
Und statt den Pylades und seine Schwester
Elektra mit dem Degen anzufallen,
Begnügt er sich, sie eine Furie zu schimpfen,
Ihn, was ihm sonst die heisze Galle eingibt.

Opim, bey vielem eingeschloss'nem Gold und Silber
Ein armer Mann, gewohnt an Feyertagen
Aus einem irdnen Töpfchen Vejentanerwein,
Und abgestandenen an Werkeltagen
Zu trinken, wurde von der Schlafsucht einst
So hart getroffen, dass sein froher Erbe
In hellem Jubel schon um alle Kästen
Und Schlüssel flog. Sein Arzt, ein treuer Mann
Und voll Besonnenheit, um unverzüglich
Ihn aufzuwecken, liesz gleich einen Tisch
Zum Bette schieben, Säcke Gelds darauf
Ausleeren, und verschiedne Leute d'rin handthieren,
Als zählten sie's. Dies wirkte wie ein Hebel;
Der Alte richtete sich auf: ,,Wenn du
Das deinige nicht besser hütest, rief
Der Arzt, so wird dein ungeduld'ger Erbe bald
Dies alles weggetragen haben." — Was?
Bey meinem Leben schon? — So wache also,
Wofern du leben willst, daran liegt alles?
Was soll ich dann? — Bald wirst du gar kein Blut
Mehr in den Adern haben, wenn du nicht
Dem eingeschrümpften Magen ungesäumt
Zo Hülfe eilest? Was besinnst du dich
Da lange noch? Iss diesen Reisbrey auf!
Was kostets? — Eine Kleinigkeit — Wie viel dann?
Acht Kreuzer — Groszer Gott! was liegt mir d'ran,
Ob ich durch Krankheit oder Plünderung
Zu Grunde gehe? — Um es kurz zu machen,
Wer ist denn also bey Verstande? Wer

STERTINIUS.

Stultus et insanus.

DAMASIPPUS.

Quid? si quis non sit avarus,
Continuo sanus?

STERTINIUS.

Minime.

DAMASIPPUS.

Cur, Stoice?

STERTINIUS.

Dicam.
Non est cardiacus (Craterum dixisse putato)
Hic æger. Recte est igitur, surgetque? Negabit,
Quod latus, aut renes morbo tententur acuto.
Non est perjurus, neque sordidus : immolet æquis
Hic porcum Laribus; verum ambitiosus, et audax.
Naviget Anticyram. Quid enim differt, barathrone
Dones quidquid habes, an nunquam utare paratis?
Servius Oppidius Canusî duo prædia, dives
Antiquo censu, gnatis divìsse duobus
Fertur, et hoc moriens pueris dixisse vocatis
Ad lectum : Postquam te talos, Aule, nucesque
Ferre sinu laxo, donare, et ludere vidi;
Te, Tiberi, numerare, cavis abscondere tristem;
Extimui ne vos ageret vesania discors :
Tu Nomentanum, tu ne sequerere Cicutam.

ESTERTINIO.

Loco sin cura.

DAMASIPO.

Y si avaro no es él, ¿no será loco?

ESTERTINIO.

No se infiere.

DAMASIPO.

Pues ¿cómo?

ESTERTINIO.

Oyeme un poco.
Bien (supon que es Cratero el que asi falla)
De este enfermo el estómago se halla.
Si á esto replica un necio, cual sucede,
¿Con que está bueno, y levantarse puede?
No, Cratero dirá con mil razones,
Que le duele el costado ó los riñones.
Aquel no es ruin, no jura, no se aira :
Un puerco inmole, pues logró esta gracia ;
Mas mucha ambicion tiene y mucha audacia,
Pues vaya por eléboro á Anticira.
¿No es lo mismo, locura por locura,
Tu dinero tirar por la ventana,
Que dejar de usar de él si tienes gana?
Opidio, el rico aquel de quien se cuenta
Ser grande su caudal, pingue su renta,
Dos fincas que en Canosa poseia
Dividió entre dos hijos que tenia.
Al morir los llamó á su cabecera
El viejo, y les habló de esta manera :
Aulo, siendo tú niño, yo observaba
Que nunca por las nueces ni la taba
Mucha aficion mostraste ó mucho esmero,
Y dabas todo á todo compañero ;
Mientras callado y serio
Las contaba y alzábalas Tiberio.
Yo temí veros con premisas de estas
Un dia en faltas incurrir opuestas,
Siendo uno y otro hermano,
Este Cicuta, el otro Nomentano.

L' avaro che cos' è? — Stolto, ed insano.
Come? Se avaro un uom non è, fia dunque
Saggio di botto? — Oibò —

ORAZIO.

Ma perchè, o Stoico? —

DAMASIPPO.

Dirò. Fingi che Cràtero decida :
Cardiaco non è già questo ammalato —
Dunque sta bene, e s' alza? — Oh! non signore,
Risponde; egli ha trafitte e reni e fianco
Da acuto morbo — Sordido, e spergiuro
Tal uom non è. A' suoi benigni lari
Immoli un verro — Ambizioso, audace
Egli è bensì — Che navighi ad Anticira.

E in ver se tu in un baratro nabissi
Quanto possiedi, o gli adunati beni
Se non usi giammai; qual differenza?

Ricco d' antica rendita in Canosa
Due Servio Oppidio suoi poderi, è fama,
Aver diviso a' due suoi figli, e al letto,
Moribondo, chiamando i giovinetti,
Loro così parlò — Da che mi avvidi,
Aulo, che tu le noci e gli aliossi
Portavi a grembo aperto, e regalarne,
E giuocarne godevi; e tu, Tiberio,
A contargli intendevi, e ad imbucargli
Tutto pensoso; che pazzia diversa
Non vi agitasse, gran timor mi colse,
Sì che tu Nomentano, e tu Cicuta

STERTINIUS.

Insensé et fou.

DAMASIPPE.

Mais celui qui n'est point avare, est-il sage?

STERTINIUS.

Nullement.

DAMASIPPE.

Stoïcien, et pourquoi?

STERTINIUS.

Je le dirai. Figure-toi que c'est Cratérus qui parle. Ce malade a l'estomac sain. Il se porte donc bien, et peut donc se lever? Non, car une douleur aiguë tourmente son côté ou ses reins. Cet homme n'est ni avare ni parjure; qu'il immole un porc à ses Lares propices. Mais il est téméraire et ambitieux; qu'il s'embarque pour Anticyre. Où est la différence entre jeter dans un gouffre ce que tu possèdes et n'en faire aucun usage?

Servius Oppidius, riche d'un antique patrimoine et possesseur de deux domaines à Canose, les partagea, dit-on, entre ses deux fils, et, les ayant appelés auprès de son lit de mort, leur dit: « Quand je t'ai vu, Aulus, porter tes osselets et tes noix négligemment dans un pan de ta robe, les jouer et les donner, et toi, Tibérius, les compter et cacher les tiens dans un coin, d'un air inquiet, j'ai craint de vous voir l'un et l'autre tomber dans un excès opposé, et que vous ne suivissiez l'exemple, toi, de Nomentanus, et toi, de Cicuta. Ainsi, je vous en conjure tous les deux au nom de

---

STERTINIUS.

By my rule,
Both fool and madman.

DAMASIPPUS.

Is he sound and well,
If not a miser?

STERTINIUS.

No.

DAMASIPPUS.

I prithee tell,
Good stoic, why?

STERTINIUS.

Let us suppose you heard
An able doctor, wo perchance declar'd
His patients stomach good; yet shall he rise,
Or is he well? ah! no, the doctor cries,
Because a keen variety of pains,
Attack the wretch's side, or vex his reins.
You are not perjur'd, nor to gold a slave;
Let Heaven your grateful sacrifice receive.
But if your breast with bold ambition glows.
Set sail where hellebore abundant grows.
For, prithee, say, what difference can you find,
Whether to sconndrels of the vilest kind
You throw away your wealth in lewd excess,
Or know not to enjoy what you possess?
When rich Opidius, as old tales relate,
To his two sons divided his estate,
Two ancient farms, he call'd them to his bed,
And dying thus with faultering accent said;
In your loose robe when I have seen you bear
Your play-things Aulus, with an heedless air,
Or careless give them to your friends away,
Or with a gamester's desperate spirit play,

Kein Narr ist — Und der Geiz'ge? ist ein Narr
Und also toll. — Folgt aber nun, dass einer,
Weil ihn Geiz nicht plagt, darum sogleich
Gesund ist? — Keineswegs. ,, Warum, Herr Stoiker?"

So höre an! — Wenn Craterus, der Arzt,
Den Ausspruch thut: ich finde, dass die Brust
An diesem Kranken frey ist — ist er drum
Gesund und darf das Bett verlassen? — Nein,
Spricht jener, weil er Hüftweh oder Schmerz
In Nieren hat. Kannst du von jemand sagen
,, Er ist ein Schelm, kein Knicker" — gut für ihn!
Er mag den Göttern danken! — Doch, ,, ihn plagt
[der Ehrgeiz,
Er ist ein Schwärmer" — nach Anticyra mit ihm!
Den was verschlägt dirs, ob du dein Vermögen
In einen Schlund wirfst, oder nicht den Muth
Es zu gebrauchen hast? — Vom reichen Servius
Oppidius wird erzählet, er habe zwey
Stammgüter, die er zu Canusium besasz,
Auf seinem Todbett unter seine beyden Söhne
Mit folgenden Bedingungen vertheilt.

Er liesz die Knaben vor sein Bette rufen,
Und sprach: Vom ersten Augenblick, da ich
Dich, Aulus, deine Nüss' und Würfel sorglos
Im Busen tragen, und verspielen oder
Verschenken; dich, Tiberius, hingegen
Mit finsterm Blick sie immer zählen und in Winkeln
Verstecken sah, besorgt' ich straks, ihr würdet
In zwey gleich närrische Extreme fallen,
Und du ein Nomentan, du ein Cicuta werden.

Quare per divos oratus uterque Penates,
Tu cave ne minuas; tu, ne majus facias id
Quod satis esse putat pater, et natura coercet.
Præterea ne vos titillet gloria, jure-
Jurando obstringam ambo: uter ædilis, fueritve
Vestrûm prætor, is intestabilis, et sacer esto.
In cicere, atque faba, bona tu perdasque lupinis,
Latus ut in Circo spatiere, aut æneus ut stes,
Nudus agris, nudus nummis, insane, paternis?
Scilicet ut plausus, quos fert Agrippa, feras tu,
Astuta ingenuum vulpes imitata leonem?
Ne quis humâsse velit Ajacem, Atrida, vetas cur?
— Rex sum. — Nil ultra quæro plebeius. — Et æquam
Rem imperito; ac, si cui videor non justus, inulto
Dicere quod sentit permitto. — Maxime regum,
Dì tibi dent capta classem reducere Troja.
Ergo consulere, et mox respondere licebit?
—Consule.—Cur Ajax, heros ab Achille secundus,
Putrescit, toties servatis clarus Achivis?
Gaudeat ut populus Priami, Priamusque inhumato,
Per quem tot juvenes patrio caruere sepulchro?
— Mille ovium insanus morti dedit, inclytum Ulyssem
Et Menelaum una mecum se occidere clamans.
— Tu cum pro vitula statuis dulcem Aulide gnatam
Ante aras, spargisque mola caput, improbe, salsa,
Rectum animi servas?—Quorsum?—Insanus quid enim [Ajax

A entrambos ruego pues por mis penates,
Aulo, á tí que tu hacienda no disipes,
Y á tí, Tiberio, que aumentar no trates
Lo que tu padre juzga suficiente,
Y la naturaleza te consiente.
A ambos á mas al juramento obligo
De no ceder á la ambicion ninguno,
Y si á pretor ó edil aspira alguno,
Desde aqui para entonces le maldigo.
¿En habas y garbanzos y altramuces
El caudal gastarás que has heredado,
Para que el circo cruces
En litera llevado,
O en tu estátua de bronce te estes viendo,
Despues que hayas quedado pereciendo?
¿Querrás que á tu loor el pueblo corra,
Y cual con el de Agripa el aire hiera?
Tanto valdria que la astuta zorra
Al leon noble remedar quisiera.
— Mas vamos á otra clase de locura:
¿Por qué vedas, ó Atrida,
A Ayax dar sepultura?
— Soy un monarca. — Punto,
Y yo un villano, y nada mas pregunto.
— Es justo lo que ordeno;
Pero si alguno no lo juzga bueno,
Replique lo que quiera, si le agrada.
— Señor, al cielo plegue,
Que á Grecia vuestra armada,
Despues que Troya caiga, salva llegue.
¿Conque en fin preguntar se me consiente,
Y vos respondereis? — Seguramente.
— ¿Por qué de ese guerrero,
Héroe despues de Aquiles el primero,
Que tantos griegos arrancó á la muerte,
El cadaver se pudre de esa suerte?
¿Acaso porque Priamo el anciano
Y el pueblo todo gócese troyano,
Al ver cual sin sepulcro Grecia llora
Al que de él á los frigios privó una hora?
— En un acceso de locura extraño
El de carneros degolló un rebaño,
Creyendo asi las vidas
Al Itaco quitar y á los Atridas.
— Pero cuando en lugar de una ternera
En Aulide, señor, vuestra hija cara
A inmolar entregasteis sobre el ara,
Y con cebada y sal la cabellera

Imitar non voleste. Indi, de' santi
Penati in nome, l' uno e l' altro esorto:
Tu di scemar, tu d' ampliar t' astieni
Ciò, che bastarvi il genitore estima,
E di giusto confin natura accerchia.

Con giuramento inoltre io stringo entrambi,
Ond' evitar diletico d' orgoglio,
Che d' ambo voi pretore, o edil chi sia,
Resti esecrato, e di testar sia privo —
In ceci, in fave, ed in lupini, o insano,
Tuoi beni sperderai, perchè nel circo,
Spoglio de' campi, spoglio del paterno
Peculio, spaziar pomposamente
Sii visto, o starvi in bronzo? E puoi da senno
Ambir che, quai riscuote Agrippa applausi,
Abbi a riscuoter tu, volpetta astuta,
Di lion generoso emulatrice?
Che alcun non osi seppellire Aiace,
O Atrida, perchè vieti? — Sono il re —
Io plebeo più non chieggo — Ed è ben giusto
Il mio comando: ma se v' è chi creda
Me forse iniquo, impunemente dica
Che ne sente; il permetto — O re de' re
Ti concedan gli dei da l' espugnato
Ilio ricondur salvo il tuo naviglio!
E chieder dunque, e quindi udir risposta,
Sarà permesso? — Chiedi pure — Aiace,
Dopo di Achille infra gli eroi secondo,
Sì chiaro per aver già tante volte
Salvi gli Achei, perchè a marcir si lascia,
Onde il popol di Priamo, e Priamo anch' egli
Esultino al veder di tomba privo
Colui, per la cui man giovin cotanti
Privi restar de la paterna tomba? —

Mille pecore insano ei diede a morte,
Gridando uccider me, l' inclito Ulisse,
E Menelao — Tu quando a l' ara innanzi
La dolce figlia, di giovenca invece
Meni in Aulide, o mostro, e a lei di farro
E sale il capo aspergi; illeso il senno
Conservi allor? — Che dici mai? — Quai furo
L' opre di Aiace insan, quando col ferro

nos dieux Pénates, gardez-vous, toi de diminuer, toi d'augmenter un bien que votre père croit devoir vous suffire et qui vous fournira tout ce que peut exiger la nature. Et pour qu'une vaine gloire ne vous chatouille point, je vous lierai tous deux par un serment : je maudis et prive de ses droits civils celui de vous qui sera édile ou préteur. Irez-vous donc perdre vos biens en pois, en fèves et en lapins, pour vous promener plus au large dans le Cirque, ou figurer en airain, follement dépouillés et de votre or et des champs paternels? Espérez-vous obtenir les mêmes applaudissements que recueille Agrippa? mais est-il donné au rusé renard d'imiter le lion magnanime? Pourquoi, fils d'Atride, défendez-vous qu'on inhume Ajax? — Je suis roi. — Je n'ai rien à demander de plus, je suis plébéien. — Ce que j'ai ordonné est juste. Celui qui ne trouverait pas ma sentence équitable peut dire impunément ce qu'il pense, je le permets. — O le plus grand des rois, que les dieux vous accordent la prise de Troie et le retour de la flotte. Il m'est donc permis de vous interroger et de vous répondre! — Parle. — Pourquoi cet Ajax, qui ne cédait le premier rang qu'au seul Achille, pourrit-il sans honneurs funèbres, lui que le salut de tant de Grecs a rendu illustre? Est-ce pour que Priam et le peuple de Priam se réjouissent de voir sans sépulture celui par qui tant de jeunes Troyens ont été privés d'un tombeau dans leur patrie? — L'insensé n'a-t-il pas donné la mort à un millier de moutons, en s'écriant qu'il immolait le célèbre Ulysse, Ménélas et moi-même? — Mais vous, en Aulide, vous présentiez à l'autel votre fille chérie au lieu d'une génisse, lorsque vous placiez sur sa tête du sel et le gâteau consacré. Père dénaturé! conserviez-vous un sens droit? — Comment? — Que fit Ajax dans son délire? Il égorgea un trou-

---

While you Tiberius, anxious counted o'er
Your childish wealth, and hid the litle store,
A different madness seem'd to be your fate,
Misers or spendthrifts born to imitate.
Then, by your household gods, my sons, I charge,
That you ne'er lessen, that you ne'er enlarge
What seems sufficient to your tender sire,
And nature's most unbounded wants require.
That glory ne'er may tempt ye, hear this oath,
By whose eternal power I bind ye both,
Curs'd be the wretch, an object of my hate,
Who'er accepts an office in the state.
Will you in largesses exhaust your store,
That you may proudly stalk the circus o'er?
Or in the capitol embronz'd may stand,
Spoil'd of your fortune and paternal land?
And thus, forsooth, Agrippa's praise engage,
Or shew, with reynard's tricks, the lion's rage?
Wherefore does Ajax thus unburied lie?

AGAMEMNON.

We are a king.

STERTINIUS.

A base Plebeian I,
Shall ask no more.

AGAMEMNON.

'Twas just what we decreed;
But, if you think it an unrighteous deed,
In safety speak. We here our rights resign.

STERTINIUS.

Greatest of monarchs, may the powers divine
A safe return permit you to enjoy,
With your victorious fleet, from ruin'd Troy—
But may I ask, and answer without fear?

AGAMEMNON.

You may.

STERTINIUS.

Then wherefore rots great Ajax here,
For many a Grecian sav'd who well might claim
To brave Achilles the next place in fame?

Demnach beschwör' ich euch bey unserm häuslichen
Penaten, dich, nicht zu vermindern, dich,
Nicht zu vermehren was der Vater euch
Bey mäszigen Begierden für genug hält.
Damit auch nicht dereinst der Ehrsuchtskitzel
Euch steche, sollt ihr beyde eidlich mir
Geloben, dass der erste, der von euch
Aedilis oder Prätor wird, sich selbst
Für Testaments unfähig und verflucht erklärt."
Wie? um im Circus einst recht breit
Einher zu strotzen, oder gar in Erzt
Gegossen dazustehen, wolltest du
Dein väterliches Erbgut, fahrendes
Und liegendes, in Erbsen und in Bohnen
Vergeuden? Reizt der laute Beyfall dich
Den ein Agrippa zu verdienen weisz?
So möchtest du auch applaudirt seyn, du!
Ein Füchschen, das dem edeln Löwen es
Durch Pfiffe nachthun will! ,, Warum, o Agamemnon,
Verbietest du, dass niemand sich erkühne
Den Ajax zu begraben? — Ich bin König!
,,Für mich gemeinen Mann muss dies genug seyn."
Und ich befehle nur was billig ist.
Glaubt jemand dass ich unrecht haben könne,
So red' er ohne Scheu, es sey erlaubt!
,, Gröszter der Könige, die Götter geben dir
Nach Ilions Zerstörung deine Schiffe glücklich
Zurückzuführen! Also ist es mir
Erlaubt zu fragen, und auf den Bescheid
Die weit're Nothdurft beyzubringen?" — Frage?
,, Warum muss also Ajax, nach Achillen
Der Helden zweyter, der so oft die Griechen
Gerettet, unter freyem Himmel faulen?
Damit sich Priams Volk und Priamus
Erfreuen, unbegraben den zu sehen,
Durch den soviel Trojan'sche Jünglinge
Im väterlichen Grund ein Grab entbehrten!"
Er metzelte im Wahnsinn tausend Schafe
Indem er schrie, er würge den Ulyss
Und Menelas und mich. — ,, Und du, Atride,
Wie du dein eignes holdes Kind zu Aulis
Statt eines Kalbes zum Altare führtest,
Und Mehl und Salz auf ihre Scheitel streutest,
Grausamer, warst du bey Vernunft?" — Wie so?
,, Der tolle Ajax liesz an armen Schafen

Fecit, cum stravit ferro pecus? abstinuit vim
Uxore, et gnato, mala multa precatus Atridis;
Non ille aut Teucrum, aut ipsum violavit Ulyssem.
— Verum ego, ut hærentes adverso littore naves
Eriperem, prudens placavi sanguine Divos.
— Nempe tuo, furiose. — Meo; sed non furiosus.

STERTINIUS.

Qui species alias veris, scelerisque tumultu
Permistas capiet, commotus habebitur; atque,
Stultitiane erret, nihilum distabit, an ira.
Ajax immeritos cum occidit, desipit, agnos?
Cum prudens scelus ob titulos admittis inanes, [cor?
Stas animo, et purum est vitio tibi, cum tumidum est
Si quis lectica nitidam gestare amet agnam;
Huic vestem, ut gnatæ, paret ancillas, paret aurum;
Rufam aut Rufillam appellet, fortique marito
Destinet uxorem; interdicto huic omne adimat jus
Prætor, et ad sanos abeat tutela propinquos.
Quid? si quis gnatam pro muta devovet agna.
Integer est animi? Ne dixeris. Ergo ubi prava
Stultitia, hic summa est insania. Qui sceleratus,
Et furiosus erit. Quem cepit vitrea fama,
Hunc circumtonuit gaudens Bellona cruentis.
Nunc age, luxuriam, et Nomentanum arripe mecum.
Vincet enim stultos ratio insanire nepotes.
Hic simul accepit patrimoni mille talenta,

De la víctima vos rociasteis pura,
¿Creiais estar cuerdo por ventura?
— ¿Por qué no? — ¿Qué hizo en fin Ayax insano?
De carneros matar una manada,
Y gritar contra vos y vuestro hermano.
Mas ¿al hijo ó la esposa hirió cruento?
Y ¿aun á Ulises y á Teucro dañó en nada?
— Prudente, viendo que contrario el viento
Mis naves en la playa retenia,
Al cielo con la sangre satisfice,
— Con la vuestra, furioso. — Con la mia
En verdad fue, mas sin furor lo hice.
— Al infeliz á quien pasion obceca,
Y que del mal y el bien los frenos trueca,
O ya por necedad peque ó por ira,
Con razon como á loco se le mira;
De tal á Ayax se trata
Porque carneros inocentes mata,
Mas ¿sana creeré vuestra cabeza,
Si á sabiendas un crimen habeis hecho,
Por conservar quimérica grandeza
Y dejar vuestro orgullo satisfecho?
Si alguno en su litera
Perfumada llevase una cordera,
Cual á hija la mimara,
Criados y vestidos regalara,
Buscárala un marido,
Y asignárala un dote muy crecido,
Sin duda por demente
En cualquier tribunal se le tendria,
Y á un cercano pariente
Como á su curador se entregaria.
Y ¿quereis que mas cuerdo se os colija,
Si en vez de una cordera, vuestra hija
Entregais al cuchillo?
Seguramente no osareis decillo.
Donde hay pues necedad, y á mas malicia,
Alli está la locura en alto grado;
Loco es todo malvado,
Y á uno á quien gloria deleznable vicia,
Sin duda el seso trastornó Belona,
Que entre la sangre y el furor blasona.
Ahora del disipado Nomentano
Tratemos y sus necias profusiones;
Y verás cual te pruebo con razones
Que todo el que disipa es un insano.
Heredó un mozalbete ocho millones,

Stese al suol quella greggia? Usar s' astenne
Al figliuol violenza, e a la consorte:
Imprecazioni vomitò ben mille
Contra gli Atridi: ma non egli osava
Teucro assalir; nè Ulisse stesso — Ed io,
Le navi affisse ne l' avverso lido
Per disvellere alfin, col sangue i numi
Saggio placai — Col sangue tuo, furioso —
Col mio, ma non furioso — Uom, che s' apprenda
A mentitrici imagini, da interno
Tumulto impetuoso insiem confuse,
Per delirante avrassi: ira, o stoltezza
Produca l' error suo, varrà lo stesso.

Perchè fa strage d' innocenti agnelli,
Aiace è fuor di senno? empio misfatto
Tu per titoli vani a sangue freddo
Commetti, e salda è la tua mente? e voto
Di vizio è 'l cor, quando d'orgoglio è pieno:
Se in lettiga talun nitida agnella
Ami intorno menar; a lei vestiti
Appresti, come a sua figliuola, ancelle,
Oro le appresti, e la mia bella pupa,
La mia bimba la chiami; a pro marito
Sin la destini sposa: ecco il pretore
Che d' ogni dritto cittadino il priva,
E la tutela passerà a' congiunti
Sani di mente. E che? se alcun di muta
Agnella in vece la sua figlia immola,
Ha intero il senno? Guardati dal dirlo.

Quindi dovunque rea stoltezza alligna,
Ivi somma è l' insania, e l' uom malvagio
Sarà maniaco ancor. Nel vitreo nappo
Chi di fama s' inebbria; odesi intorno
Di Bellona, che tresca al sangue in mezzo,
Romoreggiar il bellicoso tuono.
Su, tempo è omai che si ghermiscan ora
I goditori, e i Nomentan lascivi;
Poichè ragion convincerà che tutti
I matti sprecator son fuor del senno.
Di ben mille talenti un patrimonio

peau avec son glaive! Mais sa violence, quoiqu'elle prodiguât les imprécations aux Atrides, épargna sa femme et son fils. Il ne se vengea ni de Teucer, ni même d'Ulysse. — Mais pour dégager mes vaisseaux attachés au rivage, j'apaisai prudemment les dieux contraires avec du sang. — Insensé! c'était le tien.— Oui, le mien; mais je ne fus pas insensé. — Il passera pour un furieux, celui qui, réduit par le tumulte de sa passion à ne plus rien distinguer, prend l'apparence pour le vrai; que l'erreur vienne de sa folie ou de sa colère, il n'est entre les effets aucune différence. Lorsque Ajax égorge d'innocents agneaux, il est insensé? Et toi, lorsque pour de vains titres tu commets de sang froid un crime, tu posséderais ton bon sens, et ton cœur gonflé d'orgueil serait pur de tout vice? Si quelqu'un se plaisait à promener dans sa litière une grasse brebis, si, comme à sa fille, il lui donnait des servantes, des vêtements, de l'or, s'il l'appelait Rufa ou Rufilla, et destinait à cette épouse un mari vigoureux, bientôt un arrêt du préteur le priverait de tous ses droits, et le mettrait sous la tutelle de parents sensés. Hé quoi! si l'on dévoue sa fille au lieu d'une brebis muette, on a sa raison intacte! Tu ne l'oserais pas dire. Ainsi donc la folie unie à la perversité, c'est le suprême degré de la démence. Tout scélérat est un furieux : celui que l'éclat d'une gloire fragile a saisi et rend heureux, a entendu tonner autour de lui la sanguinaire Bellone. Viens maintenant, et passons à Nomentanus et à ses semblables; car la raison te convaincra que les dissipateurs sont aussi des insensés. A peine celui-ci a-t-il reçu un patrimoine de mille talents, qu'il fait publier que le pêcheur, le

---

Is it that Priam, and the sires of Troy,
May view his carcass with malignant joy,
By whom their sons so oft destroy'd in fight
In their own country want the funeral rite?

AGAMEMNON.

A thousand sheep the frantic kill'd, and cry'd,
'Here both Atrides; there Ulysses died.'

STERTINIUS.

When your own child you to the altar led,
And pour'd the salted meal upon her head;
When you beheld the lovely victim slain,
Unnatural father! were you sound of brain?

AGAMEMNON.

Why not?

STERTINIUS.

Then what did frantic Ajax do,
When in his rage a thousand sheep he slew?
Nor on his wife or son he drew his sword,
But on your head his imprecations pour'd;
Nor on his brother turn'd the vengeful steel,
Nor did Ulysses his resentment feel.

AGAMEMNON.

But I, while adverse winds tempestuous roar,
To loose our fated navy from the shore
Wisely with blood the powers divine atone—

STERTINIUS.

What! your own blood, you madman?

AGAMEMNON.

Yes, my own;
But yet not mad.

STERTINIUS.

'Tis a disorder'd head,
Which, by the passions in confusion led,
The images of right and wrong mistakes,
And rage or folly no great difference makes.
Was Ajax mad, when those poor lambs he slew,
And are your sense right, while you pursue,

Die Tollheit aus; indes verschont' er doch
Sein Weib und seinen Sohn, und Flüche waren
Das ärgste, was er den Atriden that.
An Teuker und selbst an Ulyss vergriff
Sich Ajax nicht. — Und ich, um meine Flotte
Von Aulis, wo sie fest sasz, los zu machen,
Versöhnte wissentlich der Götter Zorn mit Blut.
,,Mit deinem eignen, Rasender!" Mit meinem eignen,
Allein nicht rasend. — ,,Wer, im innern Aufruhr
Der Seele, wahr und falsch vermengt, und recht
Zu handeln wähnt indem er böses thut,
Wird billig für verrückt gehalten; übrigens
Gleichviel, er irr' aus Narrheit oder Zorn.
Ist Ajax, weil er an schuldlosen Schafen sich
Vergriffen, toll, wie kannst du, der mit Wissen
Um hohler Titel willen eine Frevelthat
Begehst, bey Sinnen seyn? Und ist dein Herz
Gesund, das dir von Hoffart schwillt? Gesetzt
Es fände jemand sein Vergnügen dran,
Ein schmuckes Lamm in einer Sänfte tragen
Zu lassen, gäb', als wär es seine Tochter,
Dem Lämmchen Kleider, Schmuck und Kammerfrauen,
Nennt' es sein holdes Mädchen, seine Puppe,
Und suchte einen tapfern Edelmann
Ihm zum Gemahl aus : würde nicht der Prätor
So einem alle Willkühr über sein Vermögen
Zu rechten niederlegen, und die nächsten Vettern ihm
Zu Vögten setzen? Und du wolltest den,
Der seine Tochter für ein stummes Lamm
Ansieht und opfert, für verständig halten?"
Was folgt nun hieraus? Das folgt : Zerrüttung
Des innern Sinnes ist die höchste Tollheit.
Ein ungesundes Herz schlägt nie für einen
Gesunden Kopf, und wen die Seifenblase
Des eiteln Ruhmes reizt, ist seiner selbst
Nicht mächtiger, als ob mit ihrer Tuba
Die blut'ge Scenen liebende Bellona
Leibhaftig ihm um's Ohr gedonnert hätte.
Die Reihe kommt nun an die Schwelgerey
Und ihren groszen Priester Nomentan.
Denn, dass auch dieser Thoren-Gilde die Vernunft
Im Tollhaus einen Platz bescheide, wird
Leicht zu erweisen seyn. Sobald ein solcher
Sich im Besitz von einer Million
Geerbter Baarschaft siehet, lässt er straks

Edicit, piscator uti, pomarius, auceps,
Unguentarius, ac Tusci turba impia vici,
Cum scurris fartor, cum Velabro omne macellum,
Mane domum veniant. Quid tum? Venere frequentes.
Verba facit leno : Quidquid mihi, quidquid et horum
Cuique domi est, id crede tuum; et vel nunc pete, vel
Accipe quid contra juvenis responderit æquus : [cras.
In nive Lucana dormis ocreatus, ut aprum
Cœnem ego; tu pisces hyberno ex æquore verris;
Segnis ego, indignus qui tantum possideam. Aufer :
Sume tibi decies; tibi tantumdem; tibi triplex,
Unde uxor media currat de nocte vocata.
Filius Æsopi detractam ex aure Metellæ,
Scilicet ut decies solidum exsorberet, aceto
Diluit insignem baccam. Qui sanior, ac si
Illud idem in rapidum flumen, jaceretve cloacam?
Quinti progenies Arri, par nobile fratrum,
Nequitia et nugis, pravorum et amore gemellum,
Luscinias soliti impenso prandere coemptas,
Quorsum abeant, sani ut creta, an carbone notandi?
Ædificare casas, plaustello adjungere mures,
Ludere par impar, equitare in arundine longa,
Si quem delectet barbatum, amentia verset.
Si puerilius his ratio esse evincet amare;
Nec quidquam differre, utrumne in pulvere, trimus
Quale prius, ludas opus, an meretricis amore

Y ya para la próxima mañana
Citó para su casa pescadores,
Perfumistas, fruteros, cazadores,
Y de calle Toscana,
Del mercado y Velabro los truhanes.
A la hora fija, de estos perillanes
A la casa la cáfila acomete,
Y tomando la voz un alcahuete,
Blando se explica asi : « cuanto valemos
Estos y yo, señor, os ofrecemos;
O ahora ó luego disponed de todo,
O cuando lo halleis bueno. »
De equidad mi hombre lleno
Respondió de este modo.
« Para que un javalí coma yo tierno
Tú duermes en la sierra medio helado;
Y tú del mar pescado
Me sacas á pesar del crudo invierno.
Yo en el seno del ocio me reputo
Indigno de los bienes que disfruto,
Si una parte á vosotros no trasplanto.
Toma quince mil duros, tú otro tanto,
Tres tantos tú, y á tu muger repite
Venga de noche cuando yo la cite : »
De Esopo el hijo ciego
Una perla de fama
Arrancó de la oreja de su dama,
Y en buen vinagre disolvióla luego,
Queriendo que de un sorbo la mezquina
Sobre quince mil duros se bebiera,
Cual si tanta locura esto no fuera
Como arrojarla al mar ó á la letrina.
De Ario los hijos, par de los mejores,
Mellizos en maldades,
En mala inclinacion y en necedades,
Comen muy á menudo ruiseñores,
Porque mucho por ellos se les pide.
¿ Son locos ó son cuerdos? tú decide.
Si á alzar casitas de carton se apaña,
Si en correr á caballo en una caña,
Jugar pares y nones,
O uncir á un carricoche dos ratones,
Un hombre ya con barbas se recrea,
Se le dirá sin duda que chochea :
Mas si tú te persuades
Que de esta especie á mil puerilidades
El amor nos sentencia,
Y que no hay diferencia

Come un d' essi acciuffò, pubblica editto
Che pescatori, venditor di frutta,
Cacciatori, unguentier, l' empia canaglia
Del toscan vico, pasticcier, buffoni,
Tutto il macello, aggiuntovi il Velabro,
Al nuovo dì vadano a lui. Che avviene?
Concorso in folla : il ruffiáno arringa : —
Quanto presso di me, quant' evvi in casa
Presso ognun di costor, che quì tu vedi,
L' abbi, o signor, per tuo; tu ne disponi,
O ch' oggi stesso, o che doman ti piaccia —
Or odi quale a ciò saggia risposta
Diede il giovin signor : Su le lucane
Nevi tu dormi, di gambiere armato,
Perchè il cinghial mia cena sia : tu snidi
Nel cor del verno in fondo al mare i pesci :
Io pigro, io tal, che posseder non merto
Tanto tesoro. Afferra dunque : tuoi
Sien mille mila; tuoi sieno altrettanti.

Tu che, appena chiamata, a mezza notte
La moglie accorrer fai, abbine il triplo.
D' Esopo il figlio margherita insigne,
Che da l' orecchio di Metella svelse,
In aceto stemprò, mille migliaia
Per bere di sesterzi in pochi sorsi.

Era minor pazzia forse il gettarla
In un rapido fiume, o in una fogna?
Di Quinto Arrio la prole, illustre coppia
Di fratelli, in nequizia, in frivolezze,
E d' ogni vizio ne l' amor gemella,
D' usignuoli, adunati a forza d' oro,
Usi lor pranzo a far, come a dozzina
Porsi co' saggi? Con la bianca argilla,
O col carbon meriteran notarsi?
Se fabbricar casucce; appaiar topi
A carrettin; giuocar a pari e caffo;
Trottare a cavalcion su lunga canna,
D' un barbassor formin trastullo; in volta
Certo gli va il cervello. Or se ragione
A mostrar giugne che l' innamorarsi
Fanciullaggin maggior sia di coteste,
Nè differire un fil, se ne la polve,
Come usavi a tre anni, or bamboleggi,
O de l' amor di qualche putta acceso
T' agiti e piagni : dimmi un po'; se' forse

fruitier, le parfumeur, l'oiseleur, les pâtissiers, le Vélabre, tout le marché, et toute l'infame troupe de la rue Toscane, aient à se rendre le lendemain matin chez lui. Les voilà ; c'est le marchand d'esclaves qui prend la parole : « Tout ce qui est chez moi, tout ce que possèdent les personnes que vous voyez, regardez-le comme à vous ; vous pouvez en disposer, soit aujourd'hui, soit demain. » Ecoute ce que répond l'équitable jeune homme : « Toi, tu dors tout botté dans les neiges de la Lucanie, pour que je mange du sanglier; toi, tu pêches des poissons en pleine mer pendant l'hiver; et moi, je jouis sans fatigue, et sans l'avoir mérité, d'un si grand bien ; prends donc, toi, un million de sesterces, toi autant, et toi le triple, pour l'empressement de ta femme à accourir chez moi au milieu de la nuit, quand elle en est requise. Pour avaler d'un trait un million de sesterces, le fils d'Ésope détacha une perle magnifique de l'oreille de Métella, et la fit dissoudre dans du vinaigre. Montra-t-il un jugement plus sain que s'il l'eût jetée dans le courant d'une rivière ou dans un égout ? Les fils d'Arrius Quintus, noble couple de frères si bien assortis par leur frivolité, leur sottise et leurs goûts dépravés, ont l'habitude de se faire servir à leurs repas des rossignols achetés à grands frais : dans quelle classe faut-il les placer ? doivent-ils être notés sages avec de la craie ou insensés avec du charbon? Si un homme portant barbe se plaisait à construire des châteaux de carte, à ateler des souris à de petits charriots, à jouer à pair ou impair, et à se mettre à cheval sur un long roseau, on dirait qu'il a perdu l'esprit ; et si la raison te démontrait que l'amour n'est pas moins puéril, et qu'il n'y a aucune différence entre jouer, comme tu faisais à l'âge de trois ans, sur la poussière, et solli-

---

With such a crime, an empty title's fame?
Is the heart pure high-swelling for a name?
Should a man take a lambkin in his chair,
With fondling names caress the spotless fair:
Clothes, maids and gold, as for his child, provide,
And a stout husband for the lovely bride,
His civil rights the judge would take away,
And to trustees in guardianship convey.
Then sure you will not call him sound of brain,
By whom his daughter for a lamb was slain.
Blood-stain'd Bellona thunders round his head.
Who is by glassy fame in triumph led.

Now try the sons of luxury, you 'll find,
That reason proves them fools of madding kind,
A thousand talents yonder youth receives,
Paternal wealth, and straight his orders gives,
That all the trades of elegance and taste,
All who with wit and humour joy a feast,
The impious crowd, that fills the Tuscan street,
And the whole shambles at his house should meet.
What then ? they frequent his command obey'd,
And thus his speech the wily Pander made,
Whate'er these people have : whate'er is mine;
To-day, to-morrow send, be sure is thine.
Hear the just youth this generous answer make,
'In clumsy boots, dear hunter, for my sake,
You sleep in wild Lucania's snowy waste,
That I at night on a whole boar may feast.
For fish you boldly sweep the wintry seas,
That I, unworthy, may enjoy my ease.

Let each five hundred pounds, with pleasure, take,
To thee, dear Pander ' I a present make
Of twice a thousand, that with all her charms
Your wife at night may run into my arms.'
An actor's son dissolv'd a wealthy pearl
(The precious ear-ring of his favourite girl)
In vinegar, and thus luxurious quaff'd
A thousand solid talents at a draught.
Had he not equally his wisdom shewn,
Into the sink or river were it thrown?

Kund und zu wissen thun, dass alle Fischer,
Obsthändler, Vogelsteller, Parfümierer,
Das schändliche Gesindel aus dem Tuscischen
Quartiere, alle Hühnerstopfer, Scurren,
Und mit dem Käs- und Oelmarkt alle Fleischerbänke
Sich morgen früh vor seinem Hause ein-
Zustellen haben. Was geschieht? Sie kommen
Zu ganzen Scharen an. Der Kuppler führt
Das Wort: Was ich, was jeder dieser Aller
In seinem Hause hat, betrachte als
Dein Eigenthum : heut oder morgen, kurz
Zu jeder Zeit steht alles dir zu Diensten.
Nun höre was der edle Jüngling ihm
Zur Antwort gibt: Du musst die Winternacht
Gestiefelt in Lucan'schem Schnee passieren,
Damit ein wildes Schwein auf meine Tafel komme;
Du quälst dich, Fische aus dem ungestümen Meere
Für mich heraus zu winden ; ich, der in den Schoos
Die Hände legt, ich bin nicht werth soviel
Zu haben : nehmt, sackt ein! Du dort,
Nimm fünfzig Tausend, du das nähmliche;
Du, dessen liebe Hälfte auf den Wink
Um Mitternacht gelaufen kommen muss,
Kannst billig diese Summe dreyfach nehmen."
Der Sohn Aesops zog eine Perle aus
Metella's Ohr und liesz in Essig sie zergehen,
Um eine Million Sesterzien
Auf einen Schluck hinabzuschlingen. That er
Vernünft'ger dran, als hätt' er diese Summe
Ins Wasser oder — sonst wohin geworfen?
Die Söhne eines Quintus Arrius
Ein edles Brüderpaar! an Büberey,
Ausschweifung und Verkehrtheit Zwillinge,
Verwandten schweres Geld, um ihren Tisch gewöhnlich
Mit einer Schüssel Nachtigallen zu besetzen.
Wo meynst du dass sie hingehören? Wenn
Du einen Greis Grad oder Ungrad spielen,
Auf einem Steckeu reiten, Häuschen bauen,
Und Mäuse vor ein kleines Fuhrwerk spannen siehst,
So denkst du dass er kindisch worden sey :
Wenn die Vernunft dir nun beweist, dass Lieben
Noch kindischer als alles dies, und dass es gleichviel ist
Ob du im Staub, wie einst ein kleiner Knabe
Die vorbesagten Spiele spielest, oder

Sollicitus plores; quæro, faciasne quod olim
Mutatus Polemon? ponas insignia morbi,
Fasciolas, cubital, focalia, potus ut ille
Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas,
Postquam est impransi correptus voce magistri?
Porrigis irato puero cum poma, recusat;
Sume, Catelle; negat: si non des, optat. Amator
Exclusus qui distat, agit ubi secum, eat, an non,
Quo rediturus erat non arcessitus; et hæret
Invisis foribus? ne nunc, cum me vocat ultro,
Accedam? an potius mediter finire dolores?
Exclusit, revocat; redeam? Non, si obsecret. Ecce
Servus non paulo sapientior. O here! quæ res

Nec modum habet, neque consilium, ratione, modoque
Tractari non vult. In amore hæc sunt mala: bellum,
Pax rursum. Hæc si quis, tempestatis prope ritu,
Mobilia et cæca fluitantia sorte laboret
Reddere certa sibi; nihilo plus explicet, ac si
Insanire paret certa ratione modoque.
Quid? Cum Picenis excerpens semina pomis
Gaudes, si cameram percûsti forte, penes te es?
Quid? cum balba feris annoso verba palato,
Ædificante casas qui sanior? Adde cruorem
Stultitiæ, atque ignem gladio scrutare. Modo, inquam,
Hellade percussa, Marius cum præcipitat se,
Cerritus fuit? an commotæ crimine mentis

Entre los juegos de la edad primera,
Y llorar por amor de una ramera,
¿Imitarás de Polemon los brios,
Y arrojarás tus tristes atavios,
Cual la leccion de un sobrio un dia oyendo,
El lo hizo, sus coronas destruyendo?
Da á un muchacho enfadado una manzana.
No quiere. — Pichon, toma. — Mas negado.
No se la ofrezcas; luego le da gana.
¿Qué mas hace el amante desdeñado,
Cuando vacila si entrará en la casa,
Donde á no ser llamado volaria,
Y cuyo umbral maldice, y de él no pasa?
«¿Entraré, pues me busca? el triste clama,
¿O acabaré una vez con mi agonia?
Antes me echó, hoy me llama:
¿Volveré? nunca; en vano me lo ruega.»
Mas cuerdo que su amo el siervo llega
Entonces, y asi dice con respeto:
«Desear es en vano que se mida
Con regla y con medida
Lo que á regla, señor, no está sujeto.
Entre los varios males
De la pasion de amor cruda y tirana,
Es uno haber hoy guerra y paz mañana.
Pretender que se fijen cosas tales,
Movibles como raudo torbellino,
Y al capricho entregadas del destino,
Es querer á una ley fija y segura
Los locos sujetar y la locura.»
Muestraste satisfecho,
Si pipas de manzana resbalando
Entre dos dedos, una llega al techo.
Y ¿estás entonces cuerdo ó delirando?
Si á pesar de tu edad, cual niño, á veces
Con media lengua á hablar de amor te pones,
¿Piensas que menos loco nos pareces
Que si hicieras casitas de cartones?
Mas con la espada el fuego ahora escarbemos,
Y de las necedades
A los furores del amor pasemos.
¿De estar furioso Mario te persuades,
Cuando á Helada, cruel la vida quita,
Y de un alto despues se precipita?

Disposto a far quel, che pentito un giorno
Fe Polemon? Mantel, fasce a la gola,
Bende, e tali del morbo altri argomenti
Deporrai tu, come quel giovin ebbro,
Dicon, che udito il precettor digiuno,
Le ghirlande pian pian schiantò dal collo?
Se a stizzito fanciul tu porgi un frutto,
Tel gitta — Il prendi pur, caro il mio cuccio —
Oibò — Se più nol dai; gli avvampa il viso.

Or che ne differisce escluso amante,
Quando in se stesso rumina, se vada
O no, dove tornato ei pur sarebbe
Anco non chiesto, nè gli soffre il core
Di abbandonnar quelle odiate soglie?
Se da se stessa mi chiamasse, andrò,
O miglior senno è uscir di tanti affanni?
Mi caccia ... mi richiama ... ch' io vi torni?
Non mai, quand' anco mi si getti a' piedi —
Eccoti il servo, assai di lui più saggio:
Messer, con senno e metodo non vuolsi
Trattar ciò, che non ha metodo e senno.
Queste in amor son le sciagure: guerra,
Pace di nuovo. Se talun si sforza
Queste a fissar, mobili al par del vento,
E c' ondeggiano in preda al cieco caso,
D' amor vicende; non maggior guadagno
Quindi trarrà, che se disporsi voglia
Con saldo ad impazzar metodo e senno.

E che? qualor de' marchigiani pomi
Tu strappi i semi, e se per caso giugni
A fargli scricchiolar sino a la volta,
Fai tanta festa; il tuo cervello è a casa?
E che? qualora con senil palato
Tue dolcezze balbetti, ond' è che credi
Di chi mura casucce, esser più sano?
Le stragi aggiugni a la stoltezza, e 'l fuoco
Stuzzichi co la spada. Allor che Mario,
Poi ch' ebbe, non è guari, Ellade uccisa,
Precipitossi; era maniaco, io chiedo,
O forse tu, che i consueti apponi
Sinonimi a le cose, il fallo assolvi

citer par tes pleurs l'amour d'une courtisane, dis-moi, je t'en prie, ferais-tu comme autrefois Polémon converti? déposerais-tu les insignes de ta folie? Entraîné par la parole d'un philosophe à jeûn, ce libertin, dit-on, quitta les bandelettes, les coussins, les ornements de sa chevelure, et, d'une main furtive, arracha les guirlandes de son cou.

Présentez une pomme à cet enfant en colère, il la refuse. « Prends, petit ami », il ne veut pas; ne la lui donnez pas, il veut l'avoir. En quoi diffère-t-il de l'amant congédié qui délibère en lui-même s'il ira ou non à cette porte où il n'aurait pas manqué de revenir quand même on ne l'y aurait pas invité? Il hésite à l'entrée du seuil odieux: « Irai-je aujourd'hui qu'elle-même me rappelle? Ne vaudrait-il pas mieux en finir une fois avec mes tourments? Elle me chasse, elle me rappelle; y retournerai-je? Non, dût-elle m'en supplier! » Voici son valet, qui, beaucoup plus sensé, lui dit: « Ce qui n'admet ni règle ni conseil, ne saurait être traité par les règles de la raison. Tels sont les inconvénients de l'amour: la guerre, puis des raccommodements. Travailler à fixer pour soi ce qui, plus mobile que la tempête, flotte suivant les aveugles caprices du hasard, c'est vouloir extravaguer avec raison et mesure. » Quoi? lorsque, après avoir extrait des pepins d'une pomme du Picentin, tu te réjouis si, pressés entre tes doigts, ils ont par hasard touché le plafond, es-tu bien dans ton bon sens? Lorsque tes lèvres décrépites balbutient des paroles d'amour, es-tu plus sage que celui qui bâtit des châteaux de carte? Et quand la cruauté s'unit à la folie, quand le glaive attise le feu? Lorsque, par exemple, Marius se précipite après avoir tué Hellas, a-t-il l'esprit égaré par Cérès? ou, suivant l'usage, imposant aux choses des noms de même famille, absou-

---

A noble pair of brothers, twins in truth,
In all th' excesses, trifles, crimes of youth,
On nightingales of monstrous purchase din'd!
What is their process! are they sound of mind!
Suppose in childish architecture skill'd,
A bearded sage his castle cottage build,
Play odd an even, ride his reedy cane,
And yoke his harness'd mice, 'tis madness plain.

But what if reason, powerful reason, prove
'Tis more than equal childishness to love?
If there's no difference, whether in the dust
You sport your infant works, or high in lust,
An harlot's cruelty with tears deplore,
Will you, like much-chang'd Polemon of yore,
Throw off the ensigns of the dear disease,
The arts of dress, and earnestness to please?
For the gay youth, tho' high with liquor warm'd,
Was by the sober sage's doctrine charm'd;
Chastis'd he listen'd to th' instructive lore,
And from his head the breathing garland tore.

A peevish boy shall proffer'd fruit despise;
'Take it, dear puppy.' No, and yet he dies
If you refuse it. Does not this discover
The froward soul of a discarded lover,
Thus reasoning with himself? What! when thus slighted
Shall I return, return though uninvited?
Yes, he shall sure return, and lingering wait
At the proud doors he now presumes to hate,
'Shall I not go if she submissive send,
Or here resolve, my injuries shall end?
Expell'd, recall'd, shall I go back again:
No; let her kneel; for she shall kneel in vain.'

When lo! his wily servant well reply'd,
Think not by rule and reason, Sir, to guide
What ne'er by reason or by measure move,
For peace and war succeed buy turns in love,
And while tempestuous these emotions roll,
And float with blind disorder in the soul,
Who strives to fix them by one certain rule,
May by right rule and reason play the fool.
When from the roof the darted pippins bound,
Does the glad omen prove your senses sound?

Zu einer Thais Füszen weinest: wirst du d'rum
Wie Polemon es machen? wirst die Zeichen
Von deiner Krankheit, diese Purpurbinden um
Die Beine, dieses Halstuch, dieses weiche Polster
Worauf du dich bey Tische stützest, von dir werfen,
Wie man von jenem sagt, er habe, von der Rede
Des nüchternen Xenokrates ergriffen,
Den Rosenkranz, womit er trunken ins Gemach
Getreten, sich beschämt vom Kopf gerissen.
Reich' dem erzürnten Knaben einen Apfel,
Er stöszt ihn von sich–Nimm doch, Aeffchen!–,,Nein,"
Nun steck' den Apfel wieder ein,
So will er ihn. Machts nicht der ausgeschlossne
Liebhaber eben so, indem er, an
Der leid'gen Thüre klebend, mit sich selbst
Berathet, ob er gehn soll oder nicht,
Wohin er ungerufen ganz gewiss
Gegangen wäre. ,,Soll ich, da sie mich
,, Nun selber bittet? Oder soll ich nicht vielmehr
,, Auf ewig meiner Qual ein Ende machen?
,, Sie schloss mich aus, jetzt ruft sie mich zurück;
,, Geh ich? Nein! Wenn sie auf den Knien mich bäte!"
Indessen ist sein Knecht nicht um ein kleines
Gescheuter, wenn er zu ihm spricht: ,,Mein lieber Herr,
Ein Ding, das weder Maas noch Regel hat
Lässt mit Vernunft und Maas sich nicht behandeln.
Die Liebe hat nun einmal dieses Uebel,
Dass Krieg und Friede immer wechseln; wer
Sich solcher blinden, wetterwendischen
Bewegungen versichern wollte, käme wohl
Mit aller seiner Müh damit nicht weiter
Als wenn er das Geheimniss, mit Vernunft
Zu rasen: suchen wollte." — Wie? Wenn du
Die Kern' aus den Picen'schen Aepfeln zwischen
Zwey Fingern springen machst, und, wenn dann einer
Von ungefähr bis an die Decke schnellt,
Vor Freuden aufhüpfst, bist du bey dir selbst?
Und wenn du, alter Knabe, wie ein Kind
Mit deiner Phyllis schnarrst und stammelst, bist du weiser
Als da du Häuschen bautest? Wenn nun gar
Die Narrheit blutig wird, und mit dem Degen
Ins Feuer haut? Der Marius, der sein Schwerdt
Erst seinem Mädchen in den Busen stiesz,
Und dann sich selbst durchbohrte, that er es
Als ein Verrückter? Oder willst du lieber
(indem du, wie gewöhnlich, blosz nach Aehnlichkeit
Den Dingen Nahmen schöpfest) ihn der Tollheit
Entbinden, um als einen Bösewicht

Absolves hominem, et sceleris damnabis eumdem,
Ex more imponens cognata vocabula rebus?
Libertinus erat, qui circum compita siccus
Lautis mane senex manibus currebat; et unum,
Quid tam magnum? addens, unum me surpite morti,
Dìs etenim facile est, orabat: sanus utrisque
Auribus atque oculis; mentem, nisi litigiosus,
Exciperet dominus, cum venderet. Hoc quoque vulgus
Chrysippus ponit fœcunda in gente Meneni.
Jupiter, ingentes qui das adimisque dolores,
Mater ait pueri menses jam quinque cubantis,
Frigida si puerum quartana reliquerit, illo
Mane die, quo tu indicis jejunia, nudus
In Tiberi stabit. Casus, medicusve levârit
Ægrum ex præcipiti; mater delira necabit
In gelida fixum ripa, febrimque reducet.
Quone malo mentem concussa? timore Deorum.

DAMASIPPUS.

Hæc mihi Stertinius, sapientum octavus, amico
Arma dedit, posthac ne compellarer inultus.
Dixerit insanum qui me, totidem audiet, atque
Respicere ignoto discet pendentia tergo.

HORATIUS.

Stoice, post damnum sic vendas omnia pluris.
Qua me stultitia, quoniam non est genus unum,
Insanire putas? ego nam videor mihi sanus.

¿O bien porque por loco no se cuente,
Su accion motejarás de criminosa,
Dando, segun tu uso, á cada cosa
Nombre, aunque parecido, diferente?
Viejo un liberto habia,
Que en ayunas y bien lavoteado,
Calles, plazas, mercado
Toditas las mañanas recorria,
Gritando de esta suerte:
« A mí solo libradme de la muerte,
Dioses, solo á mí haced la gracia aquesta;
¿Tanto guardar á un hombre solo cuesta? »
Buenos tenia él vista y oido,
Pero en cuanto á mollera,
A no estar en litigios muy curtido,
No creo que su amo respondiera,
Al tiempo de tratar de enagenalla.
Pues bien, á la antedicha gentualla
Pone, al pasar Crisipo su revista,
De los Menenios en la larga lista,
¡Jove! una madre esclama,
Que cinco meses tiene un hijo en cama:
Jove, tú que los males das y quitas,
Si á mi hijo no repite la cuartana,
En la misma mañana
De un dia que se ayune en tu respeto,
En el Tiber bañarle te prometo.
Cuando el doctor ó bien la suerte suya
La salud al enfermo restituya,
Su loca madre llevarále al rio,
Y allí veràle tiritar de frio,
Y volverle, al salir, la calentura.
¿Sabes tú por ventura
Qué es lo que á aquella madre ha enloquecido?
El temor de los dioses desmedido.

DAMASIPO.

Aquestas armas de su amor en prueba
Estertinio, el octavo sabio, dióme,
Para que nadie en boca á mí me tome,
Ni á atacarme se atreva.
Quien loco me dijere,
Del mismo modo ser tratado espere,
Y si tal vez de mí se rie ó huelga,
Yo le diré lo que á su espalda cuelga.

HORACIO.

Puesto que tanta clase hay de locuras,
Estóico, dime á mí cual es la mia.
Asi, á tener alguna mercancia,

In lui d' insano, e quel di scellerato
In lui medesmo a condannar t' accingi?
Un vecchiarel, già servo un dì, fra noi
Per le piazze a digiun con pure mani
La mattina correa, così pregando:
Sol me togliete a morte; oh sì! me solo:
Chiedo forse un gran che? (quindi aggiugnea)
Facile è ben a' sommi numi il farlo —
Sano di orecchi, e d' ambo gli occhi egli era,
Sol che, se 'l suo signor porsi una lite
A dosso non volea, ne avesse il senno
Eccettuato: così fatta razza
D' uomini ancora annoverar Crisippo
Suol di Menenio al numeroso gregge.

La madre del fanciullo, a letto affisso
Omai da cinque mesi — O Giove, esclama,
Che de' dolor le fiamme accendi, e spegni,
Se la fredda quartana avvien che lasci
Il caro figlio; in quel medesmo giorno,
Che intimi i tuoi digiuni, io sul mattino
L' immolerò nudo nel Tebro — Il caso,
O il medico salvato abbia l' infermo,
Presso a morir: la delirante madre
L' ammazzerà, sù la gelata spiaggia
Esponendolo immobile, e la febbre
Fia che richiami. Qual maligno genio
La mente agita a lei? Timor de' numi.

DAMASIPPO.

Perchè svillaneggiato io più non fossi
Impunemente; amico a me quest' arme
Stertinio diè, fra' sapienti ottavo.
Chi di chiamarmi pazzo unqua s' avvisi,
Se l' udrà rimbeccar volte altrettante;
Onde il fardel, che pendegli dal tergo
Da lui non visto, a risguardare impari —

ORAZIO.

O Stoico, così dopo il fallimento
Tutto più che non val, vender tu possi!
Giacchè son di pazzie specie cotante,
Qual credi esser la mia? chè a me medesmo
Ben sembra d' esser savio —

dras-tu cet homme du crime d'avoir perdu la raison, et le condamneras-tu comme un scélérat?

Un vieil affranchi, tous les matins à jeun et les mains lavées, courait dans les carrefours, en s'écriant : « O dieux, moi seul, est-ce tant demander? sauvez-moi seul de la mort; » et il ajoutait : « Vous le pouvez aisément. » Le maître de cet homme, s'il l'eût vendu, eût pu répondre de ses oreilles et de ses yeux, mais non de sa cervelle, s'il n'eût aimé les procès. Chrysippe place tous ces gens dans la nombreuse famille de Ménénius.

« Jupiter, toi qui donnes et qui ôtes les grandes douleurs, dit cette mère dont l'enfant est au lit depuis cinq mois, si le frisson de la fièvre quarte quitte cet enfant, je promets de le plonger nu dans le Tibre le matin du jour où tu ordonnes de jeûner. » Si le hasard ou le médecin tire le malade du danger, la mère fanatique lui rendra la fièvre en le plaçant sur la rive glacée, et peut-être le tuera. De quel mal sa raison est-elle frappée? de la crainte des dieux.

DAMASIPPE.

Telles sont les armes que me donna, pour qu'à l'avenir je ne fusse pas impunément attaqué, mon ami Stertinius, le huitième sage. Quiconque me dira fou, entendra même chose de moi, et je lui apprendrai à voir la besace qu'à son insu il porte sur le dos.

HORACE.

Stoïcien, puisses-tu, après tes pertes, ne rien vendre qu'à un prix au dessus de la valeur! Puisqu'il n'existe pas un seul genre de folie, dis-moi seulement quelle est la mienne, à moi qui me crois sensé?

With aged tongue you breathe the lisping phrases—
Is he more mad, who that child-cottage raises?
Then add the murders of this fond desire,
And with the sword provoke the madding fire.
When jealous Marius late his mistress slew,
And from a precipice himself he threw,
Was he not mad, or can you by your rule
Condemn the murderer, and absolve the fool?
But though in civil phrase you change the name,
Madman and fool for ever are the same.
With hands clean wash'd, a sober, ancient wight
Ran praying through the streets at early light,
'Snatch me from death; grant me alone to live;
No mighty boon; with ease the gods can give.'
Sound were his senses, yet if he were sold,
His master sure this weakness must have told,
And if not fond a lawsuit to maintain,
Must have confess'd the slave unsound of brain.
This crowd is by the doctrine of our schools
Enroll'd in the large family of fools.
Her child beneath a quartan fever lies
For full five months, when the fond mother cries,
'Sickness and health are thine, all powerful Jove,
Then from my son this dire disease remove,
And when your priests thy solemn fast proclaim,
Naked the boy shall stand in Tiber's stream.'
Should chance, or the physician's art upraise,
Her infant from this desperate disease,
The frantic dame shall plunge her hapless boy,
Bring back the fever, and the child destroy.
Tell me, what horrors thus have turn'd her head?
Of the good gods a superstitious dread.

DAMASIPPUS.

These arms Stertinius gave me, our eighth sage,
That none unpunish'd may provoke my rage;
Who calls me mad, shall hear himself a fool,
And know he trails his mark of ridicule.

HORACE.

Great stoic, so may better bargains raise
Your ruin'd fortune, tell me, if you please,
Since follies are thus various in their kind,
To what dear madness am I most inclin'd?
For I, methinks, my reason will maintain—

Ihn zu verdammen? — Nun, ein Wörtchen noch
Mit einer andern Narren-Gattung. Ein gewisser
Bejahrter Freygelass'ner pflegte früh
Vor Tag, mit rein gewaschnen Händen, nüchtern,
In allen Scheidewegen um die Götterbilder
Herumzulaufen und mit groszer Inbrunst
Zu beten : nur mich einzigen — was ist es denn
So groszes? — Götter, nur mich einzigen entreiszt
Dem Tod! Euch ist es so was leichtes! — rief
Der arme Mann, — gesund an beyden Ohren
Und Augen; fürs Gehirn nur hätte wohl sein Herr
(sofern er kein Prozessgeist war) dem Käufer
Nicht die Gewähr geleistet. Auch dies Völkchen
Wird von Chrysippus in die fruchtbare
Familie Menens lociert. — O Jupiter,
Du, der uns grosze Leide schickt und abnimmt,
Wenn — ruft die Mutter eines schon fünf Monat
Bettliegerigen Knabens — wenn der Junge
Das kalte Fieber los wird, soll er dir
An einem Tage, den wir fastend feyern,
Früh Morgens nackend in dem Flusse stehen!
Gesetzt nun, dass der günst'ge Zufall oder
Der Arzt den Kranken hergestellt, so wird
Der Mutter Aberwitz das Fieber ihm
Unfehlbar wieder zuziehn, wo nicht gar
Ihm auf der Stelle das Leben kosten.

Wie heiszt die Krankheit die des armen Weibleins
Gehirn zerrüttet? Blöde Götterfurcht.
Dies also sind die Waffen, die mein groszer Freund
Stertinius, der sieben Weisen achter,
Mir in die Hände gab, damit ich künftig
Nicht ungerochen angestochen würde.
Denn wer mich einen Tollkopf schilt, bekömmt
Den gleichen Titel stracks von mir zu hören,
Und wird erinnert, fein zurückzusehen, was
Ihm selbst am unbekannten Rücken bammelt.

HORAZ.

Mein lieber Stoiker, so mögest du
Trotz deinem Bankerott zum reichern Mann
Als jemals werden! Sag mir unverhohlen
Weil's doch manche Art von Tollheit gibt,
Mit welcher glaubst du mich behaftet? Denn ich muss
Gestehn, ich selber scheine mir gesund.

DAMASIPPUS.

Quid? caput abscissum demens cum portat Agave
Gnati infelicis, sibi tum furiosa videtur?

HORATIUS.

Stultum me fateor, liceat concedere veris,
Atque etiam insanum; tantum hoc edissere, quo me
Ægrotare putes animi vitio.

DAMASIPPUS.

Accipe: Primum
Ædificas, hoc est, longos imitaris, ab imo
Ad summum totus moduli bipedalis, et idem
Corpore majorem rides Turbonis in armis
Spiritum, et incessum; qui ridiculus minus illo?
An quodcumque facit Mæcenas, te quoque verum est,
Tanto dissimilem, et tanto certare minorem?
Absentis ranæ pullis vituli pede pressis,
Unus ubi effugit, matri denarrat, ut ingens
Bellua cognatos eliserit. Illa rogare,
Quantane? Num tandem, se inflans, sic magna fuisset?—
Major dimidio. — Num tanto? Quum magis atque
Se magis inflaret: Non, si ruperis, inquit,
Par eris. Hæc a te non multum abludit imago.
Adde poemata nunc, hoc est, oleum adde camino;
Quæ si quis sanus fecit, sanus facis et tu.
Non dico horrendam rabiem...

La vendas mas allá de tu deseo;
No obstante de que yo cuerdo me creo.

DAMASIPO.

¡Qué mucho! Y cuerda Agave se juzgaba,
Cuando de su furor en el acceso
De su hijo la cabeza paseaba.

HORACIO.

Fuerza es rendirse á la verdad: confieso
Que fátuo soy, y aun loco; mas procura
Decirme en qué consiste mi locura.

DAMASIPO.

Primeramente por hacer te mueres
Obrijos en la casa;
Es decir, que imitar á grandes quieres,
Y de los pies tu corpanchon no pasa,
Y no obstante á Turbon tu lengua saja,
Cuando le ves armado
Con aquel aire altivo y denodado
Que tanto á su estatura se aventaja.
Y qué, ¿las faltas befarás agenas
Cuando tú tienes tantas? ¿Con Mecenas
A mas competirás de ningun modo,
Cuando él á ti te sobrepuja en todo?
De la rana en ausencia el buey un dia
Despachurró un millar de renacuajos:
De ellos uno escapando en la agonía,
Fue á contar á la madre sus trabajos,
Diciendo cual la bestia enorme y fiera
Acabó con la triste ranería.
¿Qué tal de grande era?
Dice, y despues inflándose, le añade:
«¿Seria, piensas tú, de esta manera?—
Mas de doble. — Ya, asi. — Nada, tampoco.»
Y la rana se estira poco á poco.
El hijo dice en fin: «¡vano aparato!
Madre, aunque rebentáras,
Al enorme animal nunca llegáras.»
Algo se te parece este retrato.
Que eres poeta añadiréte luego,
Que es lo mismo que echar aceite al fuego;
Y en cuanto á seso, dudo que prometas
Mas que tuvieron los demas poetas.
No hablaré yo de la ira,
De que á veces parece que rebientas....

DAMASIPPO.

E come no?
Del misero figliuol la tronca testa
Mentre brandisce forsennata Agàve,
Riconosce furiosa allor se stessa? —

ORAZIO.

Stolto (cedasi al vero) io mi confesso:
Anco insano, se vuoi; ciò sol mi spiega:
De l' animo qual vizio è quel che infermo
Credi mi renda?

DAMASIPPO.

Ascolta: innanzi a tutto
Se' gran fabbricator; ciò val che agogni
I giganti imitar, mentre non sei
Da' capelli a' tallon alto due piedi.
E pur tu di Turbon, quando va in arme,
Deridi e l' aria, e 'l passo, a picciol corpo
Troppo eccedenti: ond' è che tu di lui
Ridicolo se' men? Nieghi che a gara
Vuoi farla con Mecena in quel, ch' ei faccia;
Tu a lui tanto inferior, dissimil tanto?

Poi chè dal piè d' un bue certi ranocchi
Furo schiacciati, un, che propizi i santi
Ebbe al fuggir, a la lontana madre
Affrettasi a narrar c' una bestiaccia
Sfracellati gli aveva i fratellini —
Quella il richiede — infin quant' era grossa?
Sarebbe stata (e andavasi gonfiando)
Quant' or mi vedi? Oh! più d' una metà —
Così forse, così? — Gonfiando ancora,
E rigonfiando — Orsù (l' altro risponde)
Potrai scoppiar, ma pareggiarla mai —
Questa immagin color molto diversi
Da' tuoi non offre: aggiugni ora i poemi,
Val quanto dir aggiugni olio al cammino.

Che se poeta e saggio alcun fu mai
Sarai tu ancor saggio e poeta. Io taccio
L' orrenda rabbia.. —

DAMASIPPE.

Se croyait-elle furieuse, Agavé, lorsqu'elle portait la tête de son malheureux fils, qu'elle venait de trancher ?

HORACE.

Hé bien, je suis insensé, et même fou : il faut convenir de la vérité ; mais ne puis-je savoir de quel vice tu crois mon esprit malade ?

DAMASIPPE.

Écoute : d'abord tu bâtis, c'est-à-dire que toi qui tout au plus as deux pieds de haut, tu imites les hommes d'une haute stature ; tu railles Turbo du contraste de sa petite taille et de son air martial sous les armes. Es-tu moins ridicule que lui ? Tout ce que fait Mécène, tu le fais aussi, toi qui en différes si fort, et qui lui es si inférieur. Les petits d'une grenouille absente ont été pressés par les pieds d'une génisse ; une seule a échappé ; elle raconte à sa mère comment un monstre énorme vient d'écraser ses frères : — « Etait-il bien gros ? comme cela ? demanda la mère en s'enflant. — Plus gros de moitié. — Comme ceci maintenant ? » et comme elle s'enflait encore et encore : « Tu créverais plutôt que de l'égaler. » Ce portrait ne te ressemble pas mal. Ajoute maintenant les vers (ce qui est jeter de l'huile sur le feu). Si homme sage en fit, je te tiens pour homme de sens ; je ne dis rien de tes horribles emportements....

DAMASIPPUS.

What ! did Agave then suspect her brain,
When by a bacchanalian frenzy led
In her own hand she carried her son's head ?

HORACE.

Since we must yield to truth, 'tis here confest,
I am a fool ; with madness too possest,
But since my mind's distemper'd, if you please,
What seems the proper kind of my disease ?

DAMASIPPUS.

First that you build, and scarce of two foot height,
Mimic the the mighty stature of the great.
While you, forsooth, a dwarf in arms deride
His haughty spirit, and gigantic stride,
Yet are you less ridiculous, who dare,
Mere mimic, with Mæcenas to compare ?

Perchance, a mother-frog had stroll'd abroad,
When a fell ox upon her young ones trod :
Yet one alone escape'd, who thus exprest
The doleful news—' Ah me ! a monstrous beast
' My brothers hath destroyed. ' How large ? she cries,
And swelling forth—was this the monster's size ?
Then larger grows—What ! is he larger still ?
When more and more she strives her bulk to fill ;
' Nay, though you burst, you ne'er shall be so great. '

No idle image, Horace, of thy state.
Your verses too ; that oil which feeds the flame ;
If ever bard was wise, be thine the name.
That horrid rage of temper—

DAMASIPP.

Wie ? wenn Agave mit dem abgerissnen Kopfe
Des unglücksel'gen Sohns einhertritt, scheinet sie
Sich selber rasend ?

HORAZ.

Nun, weil doch der Wahrheit
Ihr Recht gebürt, so muss und will ich dann
Bekennen, dass ich närrisch und sogar
Ein wenig toll bin — also sag mir nur
An welchem Seelenschaden glaubst du dass
Ich krank bin ?

DAMASIPP.

Höre an ! Fürs erste bau'st du,
Das heiszt, du ahmst die Langen nach ;
Du, von der Sohle bis zum Wirbel kaum
Drey Spannen hoch, und lachst doch wenn der kleine [Turbo
Mit stolzerm Blick und weiterm Schritt als ihm
Nach seinem Maasz geziemen will, zum Kampfe
Einhergestiegen kommt. Um was bist du
Wohl minder lächerlich ? Wie ? schickt sich denn
Gleich alles was Mäcenas thun kann, auch
Für dich, der ihm so ungleich ist, und soll
Sich so ein kleiner Wicht nur träumen lassen
Mit einem solchen Mann es aufzunehmen ?
Ein junger Frosch, den Füszen eines Kalbes,
Das seine Brüderchen zertreten hatte,
Mit groszer Noth entronnen, kam voll Angst
Der Mutter zugewatschelt, und erzählte, wie
Ein groszes Ungeheuer seine Brüder
Zermalmet habe. Jene fragt : wie grosz ?
Und fängt sich aufzublasen an — wars wohl
Se gross ? — O ! mehr als noch so grosz ! — Doch so ?
Spricht jene, die sich immer stärker auf-
Zublähen strebt — Und wenn du auch zerplatztest,
Gleich wirst du nie ihm werden ! — Dies ist ungefähr
Dein Ebenbild. Nun, deine Verse noch
Dazu gerechnet, (Oehl ins Feuer gegossen !)
Sprich, machte je ein Mensch, der bey gesunden
Verstand ist, Verse ? Nichts von deiner tollen Hitze
Zu sagen —

HORATIUS.

Jam desine.

DAMASIPPUS.

Cultum.

Majorem censu...

HORATIUS.

Teneas, Damasippe, tuis te.

DAMASIPPUS.

Mille puellarum, puerorum mille furores.

HORATIUS.

O major tandem parcas insane minori!

SATIRA IV.

HORATIUS.

Unde, et quo Catius?

CATIUS.

Non est mihi tempus aventi
Ponere signa novis præceptis, qualia vincant
Pythagoram, Anytique reum, doctumque Platona.

HORATIUS.

Peccatum fateor, cum te sic tempore lævo
Interpellârim; sed des veniam bonus, oro.
Quod si interciderit tibi nunc aliquid, repetes mox;
Sive est naturæ hoc, sive artis, mirus utroque.

HORACIO.

Basta.

DAMASIPO.

Ni de tu gasto, que á tus rentas
Escede en mucho...

HORACIO.

Damasipo, mira,
Trata tú de las cosas de tu casa.

DAMASIPO.

Ni del amor violento que te abrasa
Por chica ó por rapaz.

HORACIO.

¡ Estamos buenos!
No ofendas tú, mas loco, al que lo es menos

SATIRA IV.

HORACIO.

¿ A dónde y de dónde, Cacio?

CACIO.

Tiempo de hablarte no tengo;
Porque oi, y á apuntar voy
Una porcion de preceptos,
Que en Sócrates ni en Platon,
Ni en Pitágoras encuentro.

HORACIO.

Mucho haberte interrumpido
En tan mala ocasion siento,
Y te ruego que me escuses;
Mas si de esos documentos
Alguno olvidas ahora,
Ya le recordarás luego;
Pues á la naturaleza
Debiste un memorion bueno,
Y para aumentarlo sabes
Del arte algunos secretos.

ORAZIO.

Orsù; basta così —

DAMASIPPO.

Lo sfoggio oltre l' entrata —

ORAZIO.

Damasippo,
Tienti al tuo posto —

DAMASIPPO.

Taccio le pazzie
Per zanzeri e sgualdrine a mille a mille . . .

ORAZIO.

O re de' pazzi, al tuo minor perdona.

SATIRA IV.

ORAZIO.

E d' onde, o Cázio, e dove? —

CAZIO.

Oh! non ho tempo;
Mentre di fretta a registrar men corro
Certi nuovi precetti, che a Pitagora,
Al reo d' Anito, ed a Platone il dotto,
Daranno scacco —

ORAZIO.

La mia colpa accuso,
Se con richiesta intempestiva tanto
Vengo a sturbarti: scusami, ten prego,
Per cortesia. Chè s' or nulla ti sfugge,
Tosto il ripescherai, maraviglioso,
Qual se', per dono d' arte, o di natura.

HORACE.

Assez, assez.

DAMASIPPE.

Ni de ta dépense, supérieure à ton revenu.

HORACE.

Bornez-vous, Damasippe, à vos affaires.

DAMASIPPE.

Ni de tes ardeurs effrénées pour mille jeunes filles et mille jeunes garçons.

HORACE.

O le plus grand des fous! épargne qui l'est moins que toi.

SATIRE IV.

HORACE.

D'où vient Catius, et où va-t-il?

CATIUS.

Je n'ai pas le temps de vous répondre. Je désire graver dans ma mémoire de nouveaux préceptes bien supérieurs à ceux de Pythagore, de la victime d'Anytus et du docte Platon.

HORACE.

J'ai eu tort, je l'avoue, de vous interpeller si mal à propos; mais, je vous en prie, soyez indulgent et pardonnez-moi. Si quelque chose a pu vous échapper maintenant, vous le retrouverez bientôt; en cela, que vous le deviez à l'art ou la nature, vous êtes un prodige.

HORACE.

Yet have done?

DAMASIPPUS.

That vast expense—

HORACE.

Good stoic, mind your own.

DAMASIPPUS.

Those thousand furious passions for the fair—

HORACE.

Thou mightier fool, inferior ideots spare.

SATIRE IV. — HORACE. CATIUS.

HORACE.

Whence comes my Catius? Whither in such haste?

CATIUS.

I have no time in idle prate to waste.
I must away to treasure in my mind
A set of precepts, novel and refin'd:
Such as Pythagoras could never reach,
Nor Socrates, nor scienc'd Plato teach.

HORACE.

I ask your pardon; and confess my crime,
To interrupt you at so cross a time.
But yet, if aught escap'd through strange neglect,
You shall with ease the wisdom recollect,
Whether you boast, from nature or from from art,
This wondrous gift of holding things by heart.'

HORAZ.

Jetzt hör' auf!

DAMASIPP.

Und dass du über dein
Vermögen Au'wand machst —

HORAZ.

Herr Damasipp, greif' er
An seine Nase!

DAMASIPP.

Und auf alle hübsche Mädchen
Und Jungen rasend bist —

HORAZ.

O! schone, gröszter
Der Narren, schon', ich bitte dich, des kleinern.!

SATYR IV.

HORAZ.

Ey, sieh da, Catius! woher? wohin?

CATIUS.

Ich habe keine Zeit; ich bin in Eile,
Die Regeln einer neuen Weisheit auf-
Zuzeichnen, der Pythagoras und Socrates;
Und der gelehrte Platon weichen muss.

HORAZ.

Ich fühle mein Vergehen, so zur Unzeit dich
Zu unterbrechen; wirst die Güte haben
Mir's zu verzeihn! Doch, wär' auch etwas dir
Entwischt, ein Mann wie du, der an Genie
Und Kunst gleich wundernswürdig ist, wird bald
Auf eine oder andre Art es wieder
Zu finden wissen.

CATIUS.

Quin id erat curæ, quo pacto cuncta tenerem ;
Utpote res tenues, tenui sermone peractas.

HORATIUS.

Ede hominis nomen ; simul, an Romanus, an hospes?

CATIUS.

Ipsa memor præcepta canam ; celabitur auctor.
Longa quibus facies ovis erit, illa memento,
Ut succi melioris, et ut magis alma rotundis
Ponere ; namque marem cohibent callosa vitellum.
Caule suburbano, qui siccis crevit in agris,
Dulcior. Irriguo nihil est elutius horto.
Si vespertinus subito te oppresserit hospes,
Ne gallina malum responset dura palato,
Doctus eris vivam misto mersare Falerno ;
Hoc teneram faciet. Pratensibus optima fungis
Natura est ; aliis male creditur. Ille salubres
Æstates peraget, qui nigris prandia moris
Finiet, ante gravem quæ legerit arbore solem.
Aufidius forti miscebat mella Falerno ;
Mendose, quoniam vacuis committere venis
Nil nisi lene decet. Leni præcordia mulso
Prolueris melius. Si dura morabitur alvus,
Mitulus, et viles pellent obstantia conchæ,
Et lapathi brevis herba, sed albo non sine Coo.
Lubrica nascentes implent conchylia lunæ.

CACIO.

No obstante, cuando te he visto,
Estaba aqui haciendo esfuerzos
Para acordarme de todo ;
Y á la verdad que es empeño,
Pues son en sutil lenguage
Muy sutiles documentos.

HORACIO.

Y ¿ cómo el autor se llama ?
¿ Es natural ó estrangero ?

CACIO.

De sus máximas diré
Aquellas de que me acuerdo ;
Mas del autor, ni palabra.
Escoge largos los huevos,
Que son mas que los redondos
Sabrosos y suculentos,
Pues duro el cascaron cubre
El germen del macho dentro.
Son las coles de secano
Mas dulces que las de riego ;
Que se cria desabrido
Todo en los regados huertos.
Si tarde un huesped te llega,
Y comer un capon tierno
Quieres, antes de matarle
Mójale en mosto Falerno.
Malo es el hongo de bosques,
El de prados estupendo.
Pasará buenos veranos
Quien coma al fin del almuerzo
Moras maduras, cogidas
De la madrugada al fresco.
Miel con Falernio muy fuerte
Mezclaba Aufidio : mal hecho,
Que en ayunas cosas dulces
Solo sientan bien al cuerpo,
Y lo mejor es la miel
Mezclada en vino ligero.
Si te hallas algo obstruido,
Desobstruiráte luego
Un cocimiento de almejas
Y caracoles pequeños,
Con acederas, y vino
Del blanco de Cos bien seco.
Llénanse en luna creciente
Las ostras y los cangrejos ;
Pero no todos los mares
Producen mariscos buenos.

CAZIO.

Anzi pensando stavami del modo
Di tutto ritener ; chè tenue troppo
N' è l' argomento, e 'n tenue stil condotto.

ORAZIO.

Il nome dimmi di tant' uomo, e insieme
Se roman, se stranier —

CAZIO.

Memore i suoi
Stessi precetti recitar mi fido ;
L' autor ne celerò. L' uova bislunghe,
Come quelle che son di miglior succo
Che le rotonde, e di maggior sustanza,
Sovvengati imbandir, perchè più dense
Racchiudono nel tuorlo un maschio germe.

Del suburbano egli è più dolce il cavolo
Cresciuto al secco : nulla più scipito
Che l' ortaggio acquaiuol. Se verso sera
Ospite sopravvengati improvviso,
Perchè tigliosa, ed al palato ingrata
La gallina non sia ; viva l' affoga
Nel falerno annacquato, e l' avrai frolla.

Ottimi i funghi prataiuol ; sospetti
Son tutti gli altri. Passerà salubri
Colui le stati, che con nere gelse,
Da l' arbor colte, pria che 'l Sol s' infochi,
Chiuda il suo desinar. A generoso
Falerno Aufidio il mel mescea. Sproposito!
Nulla introdurre ne le vote vene
Vuolsi, fuorchè leggier : d' un vin leggiero
Unito al mel le viscere irrorando,
Miglior senno farai. Se 'l ventre è stitico,
Il mitilo potrà con altre vili
Conche, e di Coo nel bianco vino infusa
La rombice minor sturar gl' intoppi.

CATIUS.

Justement je cherchais par quel moyen je pourrais ne rien oublier : ce sont choses si fines et si finement exprimées !

HORACE.

Quel est le nom de cet homme ? est-il Romain ou étranger ?

CATIUS.

Plein de son souvenir, je vous redirai ses leçons elles-mêmes ; mais permettez-moi de vous taire son nom.

Les œufs à forme allongée, ne l'oubliez pas, doivent être servis de préférence aux ronds ; ils ont un suc meilleur, un goût très délicat, et leur coquille renferme un germe mâle. Cultivez sur un terrain sec le chou, il est plus tendre qne celui qu'on élève dans les faubourgs. Rien de plus fade que les productions de jardins trop arrosés. Si un hôte vient vous surprendre inopinément le soir, pour que le poulet qui lui sera offert ne résiste pas à sa dent, plongez-le vivant dans un mélange de Falerne, et apprenez que sa chair en deviendra plus tendre. De tous les champignons ceux des prés sont de la meilleure qualité ; ne vous fiez pas aux autres. Celui-là passera les étés en santé parfaite qui mangera après dîner des mûres noires, cueillies sur l'arbre avant que le soleil ne soit dans sa plus grande ardeur. Aufidius mêlait du moût à du fort vin de Falerne, il n'y entendait rien ; il faut, lorsque l'estomac est vide, ne rien laisser couler dans ses veines que de doux ; un doux hydromel le nettoiera mieux. Etes-vous constipé ? des moules, des menus coquillages, la petite oseille, sans oublier le vin blanc de Cos, désobstrueront vos intestins paresseux. C'est pendant les lunes nouvelles que les coquillages aux

CATIUS.

I meant to store them total in my head,
The matter nice and wrought of subtle thread.

HORACE.

But prithee, Catius, what's your sage's name :
Is he a Roman, or of foreign fame ?

CATIUS.

His precepts I shall willingly reveal,
And sing his doctrines, but his name conceal.
Long be your eggs, far sweeter than the round.
Cock-eggs they are, more nourishing and sound.
In thirsty fields a richer colewort grows,
Than where the wat'ry garden overflows.

If by an evening guest perchance surpris'd,
Lest the tough hen (I prithee be advis'd)
Should quarrel with his teeth, let her be drown'd
In less of wine, and she 'll be tender found
Best flavour'd mushrooms pasture-land supplies,
In other kinds a dangerous poison lies.

He shall with vigour bear the summer's heat
Who after dinner shall be sure to eat
His mulberries, of blackest, ripest dyes,
And gather'd ere the morning-sun arise.
Aufidius first, most injudicious, quaff'd
Strong wine and honey for his morning draught.

With lenient beverage fill your empty veins,
And smoother mead shall better scour the reins.
Sorrel and white wine, if you costive prove,
And muscles, all obstructions shall remove.
In the new moon all shell-fish fill with juice,

CATIUS.

Eben dieses wars
Worauf ich sann ; wie ichs nähmlich mache,
Um nichts von diesen Dingen zu verlieren,
Die, schon an sich subtil, es noch weit mehr
Durch seinen Vortrag wurden.

HORAZ.

Nenne doch
Den groszen Mann mir ! Ist's ein Römer oder
Ein Fremder ?

CATIUS.

Das System, so gut ich's fasste,
Dir mitzutheilen trag ich kein Bedenken ; nur
Des Meisters Name muss verchwiegen bleiben.
I. Vergiss nicht in der Wahl der Eyer stets
Die länglichen, als feiner von Geschmack
Und nährender, den runden vorzuziehen.
Der letztern dickre Schale zeigt dem Kenner
Das männliche Geschlecht des Dotters an.
II. Dem nahe bey der Stadt gezogenen
Gemüs' ist was auf trocknen Ackern wächst
An Süszigkeit und Zärte überlegen.
Nichts taugt zu Kohlgewächsen minder als
Ein durch Begieszen ausgewaschner Boden.
III. Kommt Abends spät ein unversehner Gast
Dir übern Hals, so merke dir, das Huhn,
Womit du ihn bewirthen willst (damit
Es nicht dem Gaum durch Zäheit widerstehe)
Lebendig in Falernmost zu ersticken.
Dies macht es zart. *IV.* Von allen Schwämmen sind
Die aus den Wiesen von der besten Art ;
Den andern ist nicht immer recht zu trauen.
V. Wer sich im Sommer wohl befinden will
Beschliesze seine Mahlzeit stets mit reifen Maulbeern,
Die, eh' die Sonne hoch stieg, abgelesen worden.
VI. Aufidius nahm, zu seinem Frühstück, Meth
Aus Honig und Falerner. Fehlerhaft !
In leere Adern schickt sich nichts was nicht
Gelind ist. Besser wirst du thun, die Brust
Mit mildem Meth aus Wasser anzufeuchten.
VII. Bey hartem Leibe werden die gemeinen Muscheln
Mit Sauerampfer gute Dienste thun,
Doch ist dabey der weisze Wein von Kos
Nicht zu vergessen. *VIII.* Alle Schaalfisch-Arten
Sind voller, wenn der Mond im Wachsen ist.

Sed non omne mare est generosæ fertile testæ.
Murice Baiano melior Lucrina peloris ;
Ostrea Circæis, Miseno oriuntur echini ;
Pectinibus patulis jactat se molle Tarentum.
Nec sibi cœnarum quivis temere arroget artem,
Non prius exacta tenui ratione saporum.
Nec satis est cara pisces averrere mensa,
Ignarum quibus est jus aptius, et quibus assis
Languidus in cubitum jam se conviva reponet.
Umber, et iligna nutritus glande, rotundas
Curvet aper lances carnem vitantis inertem ;
Nam Laurens malus est, ulvis, et arundine pinguis.
Vinea summittit capreas non semper edules.
Fœcundæ leporis sapiens sectabitur armos.
Piscibus, atque avibus, quæ natura, et foret ætas,
Ante meum nulli patuit quæsita palatum.
Sunt, quorum ingenium nova tantum crustula promit.
Nequaquam satis in re una consumere curam ;
Ut si quis solum hoc, mala ne sint vina, laboret,
Quali perfundat pisces securus olivo.
Massica si cœlo supponas vina sereno ;
Nocturna, si quid crassi est, tenuabitur aura,
Et decedet odor nervis inimicus ; at illa
Integrum perdunt lino vitiata saporem.
Surrentina vafer qui miscet fæce Falerna
Vina, columbino limum bene colligit ovo,

Mejores que los de Bayas
Los del Lucrino tenemos ;
Erizos Miseno cria,
Ostras el cabo Circelo,
Y las pechinas se estiman
Del delicioso Tarento.
De disponer una cena
Nadie se arrogue el empleo,
Si de todo no conoce
El sabor y el condimento.
No basta barrer la plaza
De los pescados de precio,
Ignorando si se debe
Servirlos en salsa ó secos,
Porque en los codos se afirmen
Los convidados de nuevo.
Quien guste de carne dura,
Haga que un javali umbreno,
Engordado con bellota,
Las fuentes rinda á su peso,
Pues cual cebados con juncos,
Son malos los de Laurento.
El macho montés de viñas
No es un bocado selecto.
A los golosos los lomos
De las liebres recomiendo.
Nadie por el gusto solo
Supo, como yo lo he hecho,
Discernir de aves y peces
La edad y el temperamento.
Con inventar una pasta
Cree aquel que hizo un esfuerzo,
Cual si bastara á una cosa
Limitar solo el ingenio ;
O cual si dando un convite,
Bastara dar vino bueno,
De aceite para el pescado
Entretanto careciendo.
Si con tiempo claro dejas
Vino Másico al sereno,
Lo craso huirá, y el olor
Que es tan fatal á los nervios ;
Mas si por manga le cuelas
Perderá su aroma luego.
Si de Sorrento echas vino
Sobre madres de Falerno,
Y eres habil, de paloma
Clarificale con huevos,
Pues todo lo estraño arroja

Empie i lubrici nicchi ogni crescente
Luna novella ; ma non ogni mare
Fecondo è già di nobili conchiglie.
La lucrina peloride vantaggia
Di Baia 'l calcinel : Circello d' ostrache,
Misen di ricci abbonda ; il molle Táranto
Va di suoi spasi pettinì superbo.
Nè di gastronomia dottor si vanti
A ufo ogni uom, se pria la sottil arte
Non abbia de' sapor notomizzata.

Nè basta no scopar la pescheria
Di pesci d' alto prezzo a tal, che ignori
C' altri meglio in guazzetto, altri in arrosto
Son tornagusto, che rizzar su 'l gomito
Faccia di nuovo 'l commensal svogliato.
D' elce a ghiande nudrito umbro cignale
Curvi piatto real di chi abborrisce
Mucide carni ; chè spregiato è quello
Di Laurento, ingrassato a sale e canne.
Grati al palato i cavriol di vigna
Sempre non troverai. Di pregna lepre
Chi sa capirla, sceglierà le spalle.
De' pesci, degli uccei qual la natura,
Qual sia l' età, chi pria del mio palato
N' abbia fatto scoperta, evvi niuno,

Ingegni troverai, buoni soltanto
Nuove ciambelle ad inventar ; non basta
Il farsi mastro d' una forma sola ;
Come s' uom faccia unico suo pensiero
Che non sia tristo il vin, nulla curando
Quale i pesci a condir, olio si adopri,
Se il vin massico esponi a ciel sereno,
L' aura notturna qnanto v' ha di denso,
Avvien che affini, e svanirà l' odore
Nemico a' nervi : che se il coli, addio
Sapor ; il pannolin tutto lo sfibra.
Colui che scaltro del falerno mesce
Con le fondate di Sorrento i vini,
Ben ben con uovo colombin l' impuro
Tutto raguna, e n' è cagion quel tuorlo

glissantes écailles se remplissent; mais toutes les mers ne sont pas fécondes en coquilles renommées: la palourde de Lucrin est meilleure que le buret de Baies; le cap Circé présente ses huîtres, Misène ses hérissons, et la molle Tarente se recommande par ses larges pétoncles.

Que nul ne s'arroge témérairement l'art d'ordonner un repas, s'il n'a d'abord étudié à fond les différentes saveurs des mets. Ce n'est point assez d'enlever de l'étal les poissons les plus chers, si l'on ignore, quels doivent être de préférence accommodés avec une sauce, et quels grillés pour réveiller l'appétit d'un convive languissamment étendu sur son lit. Qu'un sanglier, nourri des glands arrondis des chênes de l'Ombrie, fasse ployer sous son poids les bassins de ceux qui n'aiment point une chair mollasse. Engraissé de joncs et de plantes marécageuses, celui du Laurentin a mauvais goût. Les chevreuils des pays de vignobles ne sont pas toujours mangeables. Un connaisseur s'attachera de préférence aux épaules d'une hase pleine. Personne avant moi n'a su reconnaître au goût l'espèce et l'âge d'un poisson ou d'un oiseau.

Il est des gens dont le génie ne se montre que dans l'invention de quelques pâtisseries nouvelles. Borner ses soins à une seule chose n'est point assez; c'est comme si l'on s'occupait exclusivement de ne point avoir de mauvais vin sans s'inquiéter de l'huile dont le poisson doit être arrosé. Expose le vin de Massique à un air serein; la nuit le dépouillera de ce qu'il a de grossier et en bannira son odeur ennemie des nerfs. Passé dans un tissu de lin, il perdra sa force et sa qualité. Un gourmet, après avoir mêlé au vin de Sorrente la lie de Falerne, clarifie la liqueur avec le jaune d'un œuf de pigeon, qui précipite au

---

But not all seas the richer sort produce!
The largest in the Lucrine lake we find,
But the Circæan are of sweeter kind.
Crayfish are best on the Misenian coasts,
And soft Tarentum broadest scollops boasts.

If not exact and elegant of taste,
Let none presume to understand a feast,
'Tis not enough to buy the precious fish,
But know what sauce gives flavour to the dish,
If stew'd or roasted it shall relish best,
And to the table rouse the languid guest.

If the half-tainted flesh of boars you hate,
Let the round dishes bend beneath the weight
Of those with acorns fed; though fat, indeed,
The rest are vapid from the marshy reed.

The vine-fed goat's not always luscious fare?
Wise palates choose the wing of pregnant hare.
None before me so sapient to engage
To tell the various nature or the age
Of fish and fowl; that secret was my own,
Till my judicious palate quite unknown.

In some new pastry that man's genius lies;
Yet in one art 'tis meanness to be wise.
For should we not be careful lest our oil,
Though excellent our wine, the fish should spoil?
The sky serene, put out your massic wine;
In the night-air its foulness shall refine,
And lose the scent, unfriendly to the nerves,
But philtrated no flavour it preserves.

He, who with art would pour a stronger wine
On smooth Falernian lees, should well refine
Th' incorporated mass with pigeons' eggs;

Nicht alle Meere sind an edeln Sorten fruchtbar:
So sind, zum Beyspiel, im Lucrinersee
Sogar Gähnmuscheln besser als zu Bajä
Die Stachelschnecke. Seiner Austern rühmt
Die Bucht der Circe sich, der besten Wasserigel
Misenum, und mit seinen flachgewölbten
Kamm-Muscheln prangt das üppige Tarent.
IX. Dass ja sich keiner in der Gastmalskunst
Für einen Meister halte, der die feinern Regeln
Der guten Zubereitung nicht genau
Studiert hat. Mancher meint es sey damit
Schon ausgerichtet, wenn er nur das theurste,
Was auf dem Fischmarkt aufzutreiben ist,
Zusammenraffen lässt, unwissend, welchem
Die Brühe angemessner ist, und was
Gebraten den erschlafften Appetit
Des müden Gastes wieder wecken kann.
X. Ein wildes Schwein aus Umbrien, genährt
Mit derben Eicheln, soll die Schüsseln dessen drücken,
Der fades Wildpret scheut: das Laurentin'sche,
Das sich mit Schilf und Riedgras mästet, ist
Von allzuweichem Fette aufgedunsen.
In Gegenden wo Wein gebaut wird, sind
Die Rehe nicht die besten; und die Hasen
Betreffend, wird's ein Weiser mit dem Vorderbug
Der Häsin halten. *XI.* Das Talent, der Fische
Und Vögel Alter und Geburtsort durch
Den bloszen Gaumen auszuschmecken, hat vor meinem
Sich keiner angemaszt. *XII.* Es gibt so eingeschränkte
Genies, die auf Erfindung eines neuen
Pastetchens oder andern kleinen Naschwerks
Sich viel zu gute thun; doch, all sein Dichten
Nur auf ein Fach zu stellen, macht's noch lange
Nicht aus: als wenn, zum Beyspiel, einer blosz
Für gute Weine sorgte, unbekümmert
Mit was für Oel er seine Fische träufe.
XIII. Den Wein vom Massicus lass' unter freyem Himmel
Bey kühlem heiterm Wetter übernachten;
Er wird sich in der Nachtluft vollends klären,
Und seinen nervenschädlichen Geruch
Verduften: aber durch ein leinen Tuch geseugt
Verliert er seinen ächten Wohlgeschmack.
Wer Surrentiner-Weine schlauer Weise
Auf Hefen von Falern veredeln will,
Wird, um sie klar zu machen, eines Taubeneyes
Mit Vortheil sich bedienen; weil der Dotter,

Qualenus ima petit volvens aliena vitellus.
Tostis marcentem squillis recreabis, et Afra
Potorem cochlea; nam lactuca innatat acri
Post vinum stomacho. Perna magis, ac magis hillis
Flagitat in morsus refici; quin omnia malit,
Quæcumque immundis fervent allata popinis.
Est operæ pretium duplicis pernoscere juris
Naturam. Simplex e dulci constat olivo,
Quod pingui miscere mero muriaque decebit,
Non alia, quam qua Byzantia putruit orca.
Hoc ubi confusum sectis inferbuit herbis,
Corycioque croco sparsum stetit, insuper addes
Pressa Venafranæ quod bacca remisit olivæ.

Picenis cedunt pomis Tiburtia succo;
Nam facie præstant. Venucula convenit ollis;
Rectius Albanam fumo duraveris uvam.
Hanc ego cum malis, ego fæcem primus, et halec,
Primus et invenior piper album, cum sale nigro
Incretum, puris circumposuisse catillis.
Immane est vitium dare millia terna macello,
Angustoque vagos pisces urgere catino.
Magna movent stomacho fastidia, seu puer unctis
Tractavit calicem manibus, dum furta ligurit;
Sive gravis veteri crateræ limus adhæsit.
Vilibus in scopis, in mappis, in scobe, quantus
Consistit sumptus? neglectis, flagitium ingens.

La yema á fondo al momento.
Son los gambaros asados
Y ostras de Africa un remedio
Para que quien bebió mucho
A beber vuelva de nuevo;
Pues nadando la lechuga
Queda en estómagos llenos;
Pero jamon ó salchicha
Aun le reponen mas presto,
O de un bodegon traido
Cualquiera otro plato hirviendo.
De las dos salsas importa
Conocer bien el empleo:
La primera se hace solo
Con un aceite muy bueno:
Con salmuera bizantina
Se hace la otra, vino seco
Y yerbas muy bien picadas,
Y al apartarlo del fuego,
Se añade azafran, y aceite
De Venafro muy selecto.
Son, aunque no tan hermosas
Aparecen al aspecto,
Mejores que las de Tibur
Las manzanas de Piceno.
Hay uvas que han de guardarse
En porrones ó en pucheros;
Y otras, como son las de Alba,
Se han de secar al humero.
De estas yo el primero fui
Que hice un platito pequeño
Dar á cada convidado,
Con sus manzanas enmedio,
Pimienta blanca con sal
Y salmuera con asientos.
Es un defecto muy grande
Gastarse tres mil sestercios,
Para amontonar pescados
Despues en platos estrechos.
A náusea mueve mirar
Un goloso lacayuelo,
De una salsa que probó
Dejar en un vaso el sello,
O ver sucia una botella
Con grasa de mucho tiempo.
Las escobas, las rodillas,
El aserrin para el suelo

Ch' ogni estranio avvolgendo, a fondo 'l caccia.
Con squille arrosto, e chiocciole africane
Tornerai lena a bevitor già stanco;
Chè la lattuga sopra 'l vino a galla
Va su l' acido stomaco nuotando.
Meglio al prosciutto, meglio a le salsicce
Darà di man chi, pizzicato, agogni
Pronto ristoro; anzi antepone allora
Qual sia manicaretto caldo caldo
Fatto venir da bettola schifosa.

Pregio è de l' opra la natura appieno
Di due salse conoscere: la semplice
Consiste in olio del più fine: or questo
Puossi a denso vin mescere, nè ad altra
Salamoia, che quella, di che l' Orca
Che invia Bizanzio, governata odora.
Quando poi tutto a frastagliate erbette
Bollì confuso, e si posò, di croco
Coricio asperso; il buon liquor v' infondi
De la premuta venafrana uliva.
Il pomo tiburtin cede in sapore
Al marchigian; ne l' apparenza il vince.
Meglio in vasi di terra a conservarsi
La venúcula regge; al fummo l' uva
Albana conservar, meglio ti torna.

Io del disporre in lucidi piattelli
Questa unita a le mele, e salse e acciughe,
E non passato a staccio il bianco pepe
E 'l nero sale, inventor primo io sono.
Di sacrilegio è reo chi ha cor di spendere
Be' tre mila sesterzi in un mercato,
E gli ondivaghi pesci a l' orbe angusto
Di un piatto confinar; nè poi si cura
Se lo stomaco svolgasi sozzopra;
O che il valletto con bisunte mani
Tratti il bicchier, mentre furtivo ingolla;
O di vecchio boccal s' inchiodi al fondo
Schifosa gromma. Fistolo! una scopa
D' un quattrinel, un strofinaccio, un pugno
Di segatura in fine in fin che costa?
Pur se 'l trascuri, è un crimenlese. Or come

fond du vase tout élément impur. Veux-tu réveiller un buveur engourdi? sers lui des squilles roties, et des escargots d'Afrique. La laitue, mangée après que l'on a bu, nage dans l'estomac et y provoque des aigreurs. Des jambons, des saucisses, réveilleraient mieux son appétit, et il préférerait ces ragoûts qu'on apporte brûlants d'une ignoble taverne.

Il importe de savoir distinguer deux espèces de sauces, et d'en connaître la nature : l'une est simple, c'est de l'huile d'olive mêlée à du gros vin et à de la saumure, mais cette saumure a dû vieillir dans un vase de Byzance; quant à l'autre, faites bouillir ce mélange avec des herbes hâchées, saupoudrez-la de safran de Cilicie, puis ajoutez le suc exprimé des baies de l'olivier de Vénafre.

Les fruits de Tibur sont moins succulents que ceux du Picénum, mais ils l'emportent pour l'apparence. Le raisin de Vénucle doit être conservé dans des pots, mais celui d'Albe se conserve mieux exposé à la fumée.

J'ai, le premier, eu l'idée de faire servir aux convives, sur de petits plats bien nets, ce raisin d'Albe avec des pommes, de la lie, de la saumure, du poivre et du sel noir.

C'est une énorme sottise que de porter au marché trois mille sesterces pour entasser des poissons sur un plat étroit. Rien ne soulève l'estomac par de plus grands dégoûts que l'aspect d'une tasse, au fond de laquelle une crasse épaisse a vieilli, ou d'une coupe sortie des mains d'un valet, grasse encore de la sauce qu'il léchait à la dérobée. Qu'est-ce que la dépense de balais communs, de nattes et de sable? se l'épargner

---

The falling yolk will carry down the dregs.
Stew'd shrimps and Afric cockles shall excite
A jaded drinker's languid appetite;
For lettuce after wine is cold and crude,
But ham or sausage is provoking food;
Perhaps he may prefer with higher zest,
Whatever is in filthy taverns drest.

Two sorts of sauce are worthy to be known;
Simple the first, of sweetest oil alone:
The other mix'd with full and generous wine,
With the true pickle of Byzantian brine;
Let it with shredded herbs and saffron boil,
And when it cools pour in Venafran oil.

Picenian fruits with juicy flavour grow,
But Tibur's with superior beauty glow.

Some grapes have with success in pots been tried:
Albanian better in the smoke are dried;
With them and apples and the lees of wine,
White pepper, common salt, and herring-brine,
I first invented a delicious treat,
And gave to every guest a separate plate.

Monstrous to spend a fortune on a dish,
Or crowd the table with a load of fish.
It strongly turns the stomach, when a slave
Shall on your cup the greasy tokens leave
Of what rich sauce the luscious caitiff stole;
Or when vile mould incrusts your antique bowl.

Indem er sinkt, das Trübe mit sich nimmt.
XIV. Den Trinker zu erfrischen, der den Kopf
Schon hängen lässt, setzt ihm gebratne Hummern
Und africansche Schnecken vor; denn Lattich
Schwimmt nur im weinerhitzten Magen oben,
Und gibt ihm nichts zu thun : in diesem Zustand
Verlangt er derbe Bissen, Schinken, Würste;
Das erste beste, was, nicht allzulieblich dampfend,
Vom Garkoch kommt, würd' ihm willkommen seyn.
XV. Noch ist's der Mühe werth, der beyden Soszen
Natur und Art sich recht bekannt zu machen!
Die simple wird aus süszem Oel, vermischt
Mit fettem Wein und Lake zubereitet,
(Wohl zu verstehn, mit Lake von Bysanz!)
Lässt man sie nun mit klein gehackten Kräutern
Zusammenkochen, thut ein wenig Safran
Von Korykus daran, lässt's eine Weile stehn,
Und mischt noch Venafranisch Oel, soviel
Vonnöthen ist, dazu, so ist die zweyte fertig.
XVI. Die Tiburtin'schen Aepfel weichen an Geschmack
Den Picentinischen, wiewohl sie schöner
Ins Auge fallen. Unter den Zibeben
Ist die Venucula in Töpfchen eingemacht,
Geräuchert die Albanische die beste.
Ich, ohne Ruhm zu melden, war der erste,
Der den Gedanken hatte, Früchte, Tunken,
Sardellenbrüh, und groben weiszen Pfeffer
Mit schwarzem Salz, und was dergleichen ist,
In netten kleinen Näpfchen um den Tisch herum
Zu setzen; denn dazu sind kleine Näpfe schicklich:
Hingegen ist's ein ungeheurer Unfug,
Dreyhundert Thaler auf den Markt zu schicken,
Um Fische, die des Schwimmens doch gewohnt sind,
In eine enge Schüssel einzuzwängen.
Im übrigen ist auch die Reinlichkeit
Bey einem Gastmal nicht zu übersehen.
Nichts setzt den Magen mehr in böse Laune,
Als wenn ein naschiger Lakay den Becher dir
Mit Spuren seiner schmutz'gen Finger reicht,
Und alter Bodensatz in einer Tasse
Errathen lässt, wie lange man sie auszuspülen
Vergessen hat. Wie wenig Aufwand steckt
In Besen, Sägemehl und Küchenquellen,

Ten' lapides varios lutulenta radere palma,
Et Tyrias dare circum illota toralia vestes,
Oblitum, quanto curam, sumptumque minorem
Hæc habeant, tanto reprendi justius illis,
Quæ nisi divitibus nequeant contingere mensis?

HORATIUS.

Docte Cati, per amicitiam, Divosque rogatus,
Ducere me auditum, perges quocumque, memento.
Nam quamvis referas memori mihi pectore cuncta,
Non tamen interpres tantumdem juveris. Adde
Vultum, habitumque hominis, quem tu vidisse beatus
Non magni pendis, quia contigit. At mihi cura
Non mediocris inest, fontes ut adire remotos,
Atque haurire queam vitæ præcepta beatæ.

SATIRA V.

ULYSSES.

Hoc quoque, Tiresia, præter narrata, petenti
Responde: Quibus amissas reparare queam res
Artibus atque modis?... Quid rides?

TIRESIAS.

Jamne doloso
Non satis est Ithacam revehi, patriosque Penates
Aspicere?

Cuestan tan poco, que es ya
Verguenza carecer de ello.
¿Barrerán sucias escobas
Tus hermosos azulejos,
O pondrás tirios tapices
Sobre colchoncillos puercos?
Faltando á lo que requiere
Menos cuidado y dispendios,
Con mas razon reprendido
Serás que faltando aquello
Que solo puede encontrarse
En palacios opulentos.

HORACIO.

Docto Cacio, por tu amor
Y el de los dioses te ruego,
Que cuando vayas, me lleves
A oir tales documentos:
Pues aunque bien relatados
De ti los estoy oyendo,
Tú eres intérprete, y yo
Con poco no me contento;
A mas que el ver á ese hombre
Como una ventura cuento,
Ventura que tú no estimas
Porque la estás poseyendo,
Y de que yo, sabio amigo,
Tengo un ardiente deseo:
Siempre á llegar anhelando
A esos remotos veneros,
Y de una vida feliz
Beber alli los preceptos.

SATIRA V.

ULISES.

Sobre lo que de tí, Tiresia, he oido,
Que añadieses quisiera
Cómo ó de qué manera
Recobrar puedo mi caudal perdido.
¿Te ries, adivino?

TIRESIA.

¿No te basta, ladino,
Despues de haber cruzado tantos mares,
Volver á Itaca y á tus patrios lares?

Sopra un vago musaico a vari marmi
Hai cor di strascicare una granata
Tutta fangosa, e di purpurei fregi
Sordidissime coltri orlare intorno?

Non sovvienti che quanto e cura e spesa
Minor vaglion tai cose, a te più giusto
Biasmo ne vien, qual non verria per quelle,
Che sol de' grandi ornar posson le mense?

ORAZIO.

O dotto Cazio, io sì per l' amicizia,
Ti prego, e per gli dei, pensa a condurmi
Ad udir lui, dovunque 'l piè tu volga:
Poichè quantunque per lo senno a mente
Tutto sai snocciolar punto per punto;
Tu interprete non mai tanto giovarmi,
Quanto l' autor potresti. Arrogi 'l volto,
E 'l portamento di quell' uom, che avesti
Di conoscer fortuna, onde beato
Di tanta sorte, or non ne fai gran caso.

Ma vivo ardor me ad appressarmi infiamma
A le rimote fonti, onde i precetti
D' una vita beata attigner possa.

SATIRA V.

ULISSE.

Oltre a quel, che narrasti, a questa ancora,
O Tiresia, rispondi altra domanda.
Con quai risarcir posso industrie e modi
Mie perdute sostanze?... Or perchè ridi?

TIRESIA.

Bindolo! e il far in Itaca ritorno
E i patri lari riveder non basta?

c'est un grand tort. Quoi! râtisser avec un balai fangeux un pavé en mosaïque, et couvrir de tapis teints de la pourpre de Tyr des lits qui n'ont point été lavés! Oublies-tu que moins ces choses exigent de soins et de dépenses, plus tu seras blâmé de les négliger, tandis qu'on ne te reprochera point d'être privé de ce qui n'appartient qu'à la table des riches?

HORACE.

Docte Catius, je vous en conjure au nom des dieux et de l'amitié, menez-moi entendre ce sage, et rappelez-vous que je vous suivrai partout; quoique votre mémoire me rappelle tous ces préceptes que vous savez par cœur, un interprète ne saurait me faire le même plaisir; ajoutez l'avantage de voir les traits et le maintien de cet homme, bonheur que vous prisez peu, parce que vous en jouissez; mais pour moi, je n'ai pas un médiocre désir d'approcher de ces sources éloignées, et de pouvoir y puiser les préceptes d'une vie heureuse.

SATIRE V.

ULYSSE.

Tirésias, ajoute encore un mot à ce que tu m'as raconté, réponds à ma demande: par quel art, par quels moyens puis-je réparer mes pertes? Pourquoi ris-tu?

TIRÉSIAS.

N'est-ce donc pas assez, homme artificieux, que de rentrer dans Ithaque, et de revoir tes dieux Pénates?

Brooms, mats, and saw-dust are so cheaply bought,
That not to have them is a shameless fault.

What! sweep with dirty broom a floor inlaid,
Or on foul couches Tyrian carpets spread?

HORACE.

Catius, by friendship, by the powers divine,
Take me to hear this learned sage of thine:
For though his rules you faithfully express,
This mere repeating makes the pleasure less.
Besides, what joy to view his air and mien!
Trifles to you, because full often seen.

Nor mean that ardour, which my breast inflames,
To visit wisdom's even remoter streams,
And by your learned, friendly guidance led,
Quaff the pure precept at the fountain-head.

SATIRE V. — ULYSSES. TIRESIAS.

ULYSSES.

Besides the precepts which you gave before,
Resolve this question, and I ask no more:
Say by what arts and methods I may straight
Repair the ruins of a lost estate.
How now, Tiresias? whence those leering smiles?

TIRESIAS.

Already vers'd in double-dealing wiles,
Are you not satisfied to reach again
Your native land, and view your dear demesne?

Und doch, wenn's dran ermangelt, welche Schande?
Wie? denkt man, schämt der Mann sich nicht, ein
Von Mosaik mit schmutz'gen Palmen kehren [Estrich
Zu lassen, oder prächt'ge Purpurdecken
Um ungewaschne Polster-Ueberzüge
Zu legen? Man verzeiht dir leichter, wenn dir fehlt
Was reichen Tafeln nur gebührt, als Dinge, die
So wenig Aufwand und Bemühung kosten.

HORAZ.

Gelehrter Catius, bey unsrer Freundschaft und
Den Göttern sey gebeten, unverzüglich
Zu deinem groszen Meister mich zu führen.

Denn, wie getreu dir dein Gedächtniss war,
So hat man doch so etwas lieber aus
Der ersten Hand; nicht zu Gedenken, was
Des Lehrers Angesicht, Gebärden, Mienen,
Zur Sache thun. Du, der dies Glück genoss,
Machst wenig draus: allein mir ist gar viel
Daran gelegen, selbst, wie weit der Weg auch sey,
Die ersten Quellen aufzusuchen und
Die wahre Lebenkunst daraus zu schöpfen.

SATYR V.

ULYSSES.

Du hast mir vieles da geoffenbaret,
Tiresias: nun, lehre mich, ich bitte,
Dies einz'ge noch, durch was für Weg' und Kniffe
Ich mein zertrümmertes Vermögen wieder
Ersetzen kann. Was lachst du?

TIRESIAS.

Ist's dem Schlaukopf nicht
Genug, nach Ithaka zurückgeführt zu werden,
Und seine väterlichen Götter wieder
Zu sehen? —

ULYSSES.

O nulli quidquam mentite ! vides ut
Nudus inopsque domum redeam , te vate ; neque illic
Aut apotheca procis intacta est , aut pecus. Atqui
Et genus , et virtus , nisi cum re , vilior alga est.

TIRESIAS.

Quando pauperiem , missis ambagibus , horres ,
Accipe qua ratione queas ditescere. Turdus ,
Sive aliud privum dabitur tibi , devolet illuc
Res ubi magna nitet , domino sene ; dulcia poma ,
Et quoscumque feret cultus tibi fundus honores ,
Ante Larem gustet venerabilior Lare dives ;
Qui , quamvis perjurus erit , sine gente , cruentus
Sanguine fraterno , fugitivus ; ne tamen illi
Tu comes exterior , si postulet , ire recuses.

ULYSSES.

Utne tegam spurco Damæ latus ? haud ita Trojæ
Me gessi , certans semper melioribus.

TIRESIAS.

Ergo
Pauper eris.

ULYSSES.

Fortem hoc animum tolerare jubebo :
Et quondam majora tuli. Tu protinus , unde
Divitias , ærisque ruam , dic , augur , acervos.

ULISES.

Desnudo , pobre y triste
Vuelvo á casa , cual tú me lo anunciaste ,
Tú que en vano jamas profetizaste.
De Penelope los amantes viste
Como no han en mi ausencia respetado
Bodegas ni ganado :
Y virtud y nobleza ,
¿ Qué valen cuando falta la riqueza ?

TIRESIAS.

Pues qne tan sin rodeo
De no ser pobre muestras el deseo ,
He de ver si te indico
Modo de que llegar puedas á rico.
Si un tordo te regalan , ú otra cosa
Delicada y sabrosa ,
Que la envies volando te aconsejo
A alguna casa rica de amo viejo.
El mejor fruto que tu huerta lleve ,
Aun antes que tus lares él lo pruebe ;
Y aunque manche sus manos
Sangre de sus hermanos ,
Aunque descienda de linage obscuro ,
Sea siervo escapado , sea perjuro ,
Cuando tal vez que le acompañes quiera ,
No te escuses , y déjale la acera.

ULISES.

¡ Que un hombre de mi fama
Escuderée á ese bribon de Dama !
¡ Ay ! allá en Troya era mejor mi estado.
Con lo mejor fui siempre acompañado.

TIRESIAS.

Pues bien , pobre serás.

ULISES.

Enhorabuena ;
Yo sabré soportar aquesa pena ,
Que otras mayores soporté algun dia.
Pero dime : ¿ no habria
Medio mas expedito
Para poder juntar mucho dinero ?

ULISSE.

O di nulla a niun bugiardo mai ,
Vedi com' io povero in canna e nudo ,
Qual predicesti , men ritorno a casa.
Nè intatti trovo io già cànova e armento
Da' proci : e intanto più de l' alga è vile
Sangue e virtù senza il fulgor de l' oro.

TIRESIA.

Filatere da parte ; a questo segno
Povertà poichè abborri ; eccoti 'l modo
Facile d'arricchir. Se in dono avrai
Tordo , o tal altra rarità , d' un tratto
Tu fa ch' ivi sen voli , ove fra molto
Tesor rifulge un possessor canuto.

Del tuo poder i dolci pomi e' primi
Frutti ; pria de' Penati , il ricco gusti ,
Più di tutti i Penati venerando.
Sia spergiuro , bastardo , fratricida ;
Sia fuggito da' ceppi ; in onta a tutto ,
Sol che 'l pretenda , da la parte esterna
Di costa andargli , ricusar non dei.

ULISSE.

Ch' io copra 'l fianco al sozzo Dama ? In Troia
Non così mi condussi , ognor cozzando
Co' maggiorenti.

TIRESIA.

Sarai dunque povero.

ULISSE.

E farò di sforzar l' intrepid' alma
A questo ancor. Cose peggiori un giorno
Io per altro sostenni... Intanto , o vate ,
A dirmi deh ! t' affretta , onde , poss' io
Trar fuori a mucchi le dovizie e l' oro.

ULYSSE.

O toi qui jamais n'as menti ! tu le vois, je rentrerai pauvre et dépouillé dans ma maison, tu l'as prédit. Mes celliers, mes troupeaux, les amants de Pénélope n'ont rien épargné. Sans la fortune, la naissance et la vertu sont plus dédaignées qu'une algue vile.

TIRÉSIAS.

Puisque tu avoues sans détour ton horreur pour la pauvreté, apprends par quel moyen tu peux t'enrichir : On te donne une grive ou tout autre oiseau privé; qu'il s'envole vers la maison où brillent de grandes richesses, et dont le maître est un vieillard. Qu'avant tes dieux Lares, moins vénérables que lui, ce vieillard opulent goûte de tes fruits les plus doux et de tout ce que ton jardin produit de plus beau ; fût-il parjure, sans famille, fugitif, teint du sang de son frère, ne refuse pas, s'il le demande de l'accompagner en public et de lui céder le pas.

ULYSSE.

Moi, que je serve d'escorte à un vil Dama ! ce n'est point ainsi que je me comportais à Troie, lorsque je rivalisais avec les chefs les plus illustres.

TIRÉSIAS.

Hé bien ! tu seras pauvre.

ULYSSE.

Je commanderai à mon noble courage de s'y résigner; il a supporté des maux plus grands. Toi, poursuis, et dis-moi, devin, où je pourrai déterrer des richesses et des monceaux d'or ?

ULYSSES.

How poor and naked I return, behold,
Unerring prophet, as you first foretold.
The wooing tribe, in revellings employed,
My stores have lavish'd, and my herds destroy'd!
But high descent and meritorious deeds,
Unblest with wealth, are viler than sea-weeds.

TIRESIAS.

Since, to be brief, you shudder at the thought
Of want, attend, how riches may be caught.
Suppose a thrush, or any dainty thing
Be sent to you, dispatch it on the wing
To some rich dotard. What your garden yields,
The choicest honours of your cultur'd fields,
To him be sacrificed, and let him taste
Before your gods, the vegetable feast.
Though he be perjur'd and ignobly born,
Stain'd with fraternal blood, the public scorn,
A runagate; yet if requir'd, abide
The test, and dance attendance by his side
With low submission.

ULYSSES.

What! obey the call
Of such a wretch, and give a slave the wall?
Not thus at Troy I prov'd my lofty mind,
Contending ever with the nobler kind.

TIRESIAS.

Then poverty shall be your fate.

ULYSSES.

If so,
Let me with soul undaunted undergo
This loathsome evil, since my valiant heart
In greater perils bore a manly part.
But instant tell me, prophet, how to scrape
Returning wealth, and pile the splendid heap.

ULYSSES.

O du, der Keinem jemals log,
Du siehst, wie arm und nackt (nach deiner eigenen
Weissagung) ich nach Hause kommen werde,
Wo die Sponsierer meines Weibes mir
In Kammern, Stall und Keller wenig übrig
Gelassen haben. Sintemal nun ohne
Vermögen, wie du weist, Geschlecht und Tugend
Nicht einen Pfifferling geachtet wird,
so —

TIRESIAS.

Ohne Umschweif! Weil dein Abscheu vor
Der Armuth doch so grosz ist, wie ich sehe,
So höre, wie du dich bereichern kannst.
Kommt eine Kluppe Krammetsvögel, oder
Was sonst das rarste in der Jahrszeit ist,
Dir vor die Hand, so lass' es unverzüglich
Nach einem schönen groszen Hause fliegen
Worin der Herr betagt ist. Ausgesuchte Früchte,
Das Beste was dein Feld und Garten trägt,
Soll, ehe noch dein Hausgott was davon
Gekostet, der begüterte Patron,
Dein wahrer Hausgott, schmecken! Dem hofiere
Auf jede Weise! Sey er ein so schlechter Mensch
Als immer möglich, von der niedrigsten Geburt,
Ein überwiesener Schelm, mit Bruderblut
Besudelt, ein dem Kreuz entlaufner Sclave,
Das soll dich nicht verhindern, ihm Cortege
Zu machen, wo und wann er 's fodert.

ULYSSES.

Was?
Ich, einem Dama, einem solchen Schurken,
Die Seite decken? Nein! so hab' ich mich
Vor Troja nicht betragen, wo ich's immer mit
Den Besten aufnahm!

TIRESIAS.

Gut! So bleibst du arm.

ULYSSES.

Das will ich auch, wenn's seyn muss! Hab' ich doch
Wohl ärger schon ertragen. — Aber, da du doch
Ein Seher bist, was hält dich mir zu sagen, wo
Und wie ein tücht'ger Haufen Geld
Auf Einmal zu erheben ist?

TIRESIAS.

Dixi equidem, et dico. Captes astutus ubique
Testamenta senum : neu, si vafer unus et alter
Insidiatorem præroso fugerit hamo,
Aut spem deponas, aut artem illusus omittas.
Magna minorve foro si res certabitur olim;
Vivet uter locuples sine gnatis, improbus ultro
Qui meliorem audax vocet in jus; illius esto
Defensor; fama civem causaque priorem
Sperne, domi si gnatus erit, fœcundave conjux.
Quinte, puta, aut Publi (gaudent prænomine molles
Auriculæ), tibi me virtus tua fecit amicum.
Jus anceps novi, causas defendere possum.
Eripiet quivis oculos citius mihi, quam te
Contemptum cassa nuce pauperet. Hæc mea cura est,
Ne quid tu perdas, neu sis jocus. Ire domum, atque
Pelliculam curare jube. Fi cognitor ipse;
Persta, atque obdura; seu rubra canicula findet
Infantes statuas; seu pingui tentus omaso
Furius hibernas cana nive conspuet Alpes.
Nonne vides, aliquis cubito stantem prope tangens
Inquiet, ut patiens! ut amicis aptus! ut acer!
Plures annabunt thunni, et cetaria crescent.
Si cui præterea validus male filius in re
Præclara sublatus aletur; ne manifestum
Cælibis obsequium nudet te, leniter in spem

TIRESIAS.

Lo dije, y lo repito :
Cuida de que te nombre su heredero
Alguno de esos ricos muy petates,
Y para ello acaricia á cuantos trates.
Si uno ú otro tal vez burla tu celo,
Y se escapa, mordido ya el anzuelo,
No eso temor te infunda ó desaliento,
Y camina tras otro testamento.
Cuando nn pleito se agite, indaga antes
Cuál de los litigantes
Es rico, á cuál la prole no rodea;
Y aunque un malvado sea,
Y ni vislumbre de razon le asista,
A tomar su defensa tú te alista;
Y al otro, aunque alegara
Concepto superior, justicia clara,
Como á un mal avechucho considera.
Si hijos tiene ó esposa paridera.
« Publio, di al rico, Quinto,
(Aqueste tratamiento á nadie espanta)
La virtud es lo que de tí me encanta.
De los pleitos conozco el laberinto :
Toda causa defiendo como mia;
Y antes consentiria
Que los ojos cualquiera me sacase,
Que dejar que ninguno te insultase.
De hoy corre por mi cuenta
Que nadie te escarnezca ni despoje. »
Di que hará bien si á casa se recoge,
Y añade : cuida del descanso tuyo;
Yo tu procurador me constituyo. »
Sufre pues; todo con sufrir se alcanza;
Y hienda la canícula abrasada
La estatua nuevamente fabricada,
O y el buen Furio, el de la enorme panza,
Copos de nieve en el invierno tupa,
Que de los Alpes en la cima escupa.
Con eso cada cual al que esté cerca
Dirá de tí : ¡qué bueno! ¡qué sencillo!
Y con eso á porrillo
Se te entrarán atunes en la alberca.
Y porque nadie tu intencion colija,
Viéndote siempre en inquietud prolija
Al solteron buscando poderoso,
Si á uno ves con un hijo algo achacoso,

TIRESIA.

Già il dissi, e 'l dico : sii lesto, ove càpita,
Ne l'acchiappar de' vecchi i testamenti;
Nè se, smorsato l' amo insidïoso,
Scaltro fuggati 'l primo ed il secondo,
Deluso deporrai l' arte e la speme.
Se due, per grave obbietto, o per leggiero,
Contendan; del peggior, che senza prole
Ricco e audace il miglior pròvoca al Foro,
Tu ardentemente la difesa assumi.

Quel cittadin, c' ha miglior dritto e fama,
Se figlio, o moglie abbia feconda in casa;
A che ti giova? O Quinto, o Publio, al primo
Di' per esempio (udir tenera orecchia
Ama i prenomi) mi ti ha fatto amico
La tua virtù; conosco in che consista
Tutto il dnbbio legal : io ti difendo.

Venga chi vuol; ambo schiantar quest' occhi
Dovrammi pria che ti schernisca, e spogli
Sin d' un guscio di noce. Che non scapiti,
Che zimbello non sii, mia cura è questa.
Il poltrire, e ingrassar digli che sia
L' unico suo pensier; la lite il tuo.
Persisti, insisti, o il sirio can rovente
Fa screpolar le infanti statue; o Furio
Pien di grasso busecchio la ventraia,
Sputa canuto gel su l' alpi iberne.

Non vedi (allor dirà talun stigando
Col gomito il vicin) che pazïenza!
Che abilità! Che zelo per gli amici!
Così correre a nuoto in frotta i tonni,
E la peschiera formicar vedrai.

Che se a l' alto destin d' ampio retaggio
Cresca ad un ricco un tisicuzzo figlio;
Perchè tua corte a' celibi soltanto

TIRÉSIAS.

Je te l'ai dit et te le répète : capte partout adroitement les testaments des vieillards; s'il en est quelqu'un d'assez rusé pour ronger l'appât et échapper à l'hameçon, ne perds point toute espérance, et quoique tu aies été joué, ne renonce pas à tes artifices. Un procès grave ou non est plaidé au forum; l'un des deux adversaires est riche et sans enfants; fût-il un misérable, qui aura audacieusement provoqué en justice un homme meilleur que lui, sois son défenseur. Dédaigne, malgré la bonté de sa cause et de sa renommée, le citoyen le meilleur, s'il a chez lui un enfant ou une épouse féconde. « Croyez-moi, Quintus ou Publius (ces prénoms chatouillent mollement l'oreille), c'est votre mérite seul qui m'a fait votre ami; je connais les affaires contentieuses, et puis défendre une cause. On m'arrachera les yeux avant que je souffre qu'on vous appauvrisse d'une coquille de noix, et vous ne serez ni volé ni joué par personne : je me charge d'y pourvoir. » Engage-le à rentrer dans sa demeure et à soigner sa précieuse santé; fais-toi son agent, persévère, et endurcis-toi à tout, « soit que les ardeurs de la canicule fassent fendre les muettes statues, soit que Furius, dont la panse est si énormément distendue, couvre les Alpes glacées de crachats d'un blanc de neige. » Ne vois-tu pas, dira quelqu'un à son voisin, en le touchant du coude, comme cet homme est patient, actif et dévoué à ses amis! Les poissons viendront en foule et peupleront ton vivier.

Crains-tu que tes soins obséquieux auprès des célibataires ne te trahissent? Cherche un fils unique d'une complexion faible et destiné à une grande for-

---

TIRESIAS.

I told, and tell you : you may safely catch
The wills of dotards, if you wisely watch;
And though one hunks or two perceive the cheat,
Avoid the hook, or nibble off the bait,
Lay not aside your golden hope of prey,
Or drop your art, though baffled in your play.
Should either great, or less important suit
In court become the matter of dispute,
Espouse the man of prosperous affairs,
Pregnant with wealth, if indigent in heirs;
Though he should hamper with a wicked cause
The juster party, and insult the laws,
Despise the citizen of better life,
If clogg'ed with children, or a fruitful wife.

Accost him thus (for he with rapture hears
A title tingling in his tender ears),
Quintus, or Publius, on my faith depend,
Your own deserts have render'd me your friend:
I know the mazy doubles of the laws,
Untie their knots, and plead with vast applause.
Had you a nut, the villain might as well
Pluck out my eyes, as rob you of the shell.
This is the business of my life profest,
That you lose nothing, or become a jest.
Bid him go home, of his sweet self take care;
Conduct his cause, proceed, and persevere,
Should the red dog-star infant statues split,
Or fat-punch'd Furius in poetic fit
Bombastic howl, and, while the tempest blows,
Befoam the winter Alps with hoary snows.

Some person then, who chances to be nigh,
Shall pull your client by the sleeve, and cry,
' See with what patience he pursues your ends!
Was ever man so active for his friends?'
Thus gudgeons daily shall swim in apace,
And stock your fish-ponds with a fresh increase.
This lesson also well deserves your care,
If any man should have a sickly heir,
And large estate, lest you yourself betray
By making none but bachelors your prey,
With weening ease the pleasing bane instil,

TIRESIAS.

Ich hab' es dir
Gesagt, und sag' es wieder : Angle fleiszig
Vermächtnissen von reichen Greisen nach!
Mit deinem schlauen Kopfe kann es dir
Nicht fehlen. Aber gib nicht gleich
Das Handwerk mit der Hoffnung auf, wenn etwa
Der ein' und andre, schlauer als du selbst,
Dem Hamen, mit der Flieg' im Maul', entschlüpfte.
Kommt je ein groszer oder kleiner Handel vor
Gericht, und einer von den Streitenden ist reich
Und kinderlos, und hat den andern offenbar
Zur Ungebühr befehdet, diesem wirf
Dich zum Beschützer auf; hingegen, wem sein Ruf
Und die Gerechtigkeit gewonnen gibt,
Den fliehe, wenn er Erben, oder eine
Noch junge fruchtbare Gemahlin hat.
Zu jenem sprichst du : ,, Quintus oder Publius,
(Denn weiche Ohren mögen gerne so
Sich streicheln lassen) dein Verdienst hat mich
Zu deinem Freund gemacht; ich bin im Rechte
Bewandert, weisz die misslichsten Prozesse
Hinauszuführen; eher soll man mir
Die Augen aus dem Kopfe ziehn, als durch Schikane
Um eine taube Nuss dich ärmer machen.
Dass dir dein Gegentheile nichts abgewinnen
Und seinen Scherz nicht mit dir treiben soll,
Lass meine Sorge seyn!" — Kurz, heisz ihn ruhig
Nach Hause gehen und seines Felles pflegen;
Sey sein Agent, lass keine Gänge dich
Und keine Mühe dauren, sey es, dass
Des rothen Hundsterns Glut unmündige
Bildsäulen spalte, oder der von fetten Kutteln
Gedehnte Furius mit grauem Schnee
Die Alpen überspeye. — Siehst du nicht,
(Wird Einer dann, der ihm zur Seite steht,
Ihn mit dem Ellenbogen stupfend sagen)
Was sich der Mann für Müh' gibt! welch ein warmer
Und unverdrossner Freund von seinen Freunden
Er ist! Das wird dann immer gröszre Lachse
Herbeyziehn, und dein Fischbehälter wird
Sich wohl dabey befinden. Doch, mit alledem
(Um dich nicht gar zu blosz zu geben, wenn
Du deine Freundschaft nur den Kinderlosen widmest)
Falls etwa einer zu beträchtlichem Vermögen
Nur einen Sohn von etwas schwächlicher
Gesundheit hätte, magst du immer sachte

Arrepe officiosus, ut et scribare secundus
Hæres, et, si quis casus puerum egerit Orco,
In vacuum venias: perraro hæc alea fallit.
Qui testamentum tradet tibi cumque legendum,
Abnuere, et tabulas a te removere memento;
Sic tamen, ut limis rapias, quid prima secundo
Cera velit versu; solus, multisne cohæres,
Veloci percurre oculo. Plerumque recoctus
Scriba ex Quinqueviro corvum deludet hiantem,
Captatorque dabit risus Nasica Corano.

ULYSSES.

Num furis? an prudens ludis me, obscura canendo?

TIRESIAS.

O Laertiade, quidquid dicam, aut erit, aut non;
Divinare etenim magnus mihi donat Apollo.

ULYSSES.

Quid tamen ista velit sibi fabula, si licet, ede.

TIRESIAS.

Tempore quo juvenis Parthis horrendus, ab alto
Demissum genus Ænea, tellure, marique
Magnus erit, forti nubet procera Corano
Filia Nasicæ metuentis reddere soldum.
Tum gener hoc faciet: tabulas socero dabit, atque
Ut legat orabit; multum Nasica negatas

Trata de conquistar la amistad suya,
Para que en ti la herencia substituya,
En caso que aquel hijo muera luego:
Muy rara vez se pierde en este juego.
Si uno á leer te da su testamento,
Echala de hombre atento,
Y retira el papel, mas de manera
Que puedas de la página primera
El segundo renglon ver de reojo,
Y con tal trampantojo
Saber los herederos,
Y si eres solo ó tienes compañeros;
Pues tal vez un taimado de escribano,
En las marañas del oficio alerta,
Dejará al cuervo con la boca abierta,
Y de Nasica reirá Corano.

ULISES.

¿Es que el furor profético te mueve?
¿O te estas á mi costa divirtiendo,
Hablándome de cosas que no entiendo?

TIRESIAS.

No, lo que no pasar y pasar debe,
De mi boca escuchar puedes seguro:
Me dió Apolo entender de lo futuro.

ULISES.

Pues si te es permitido, tú me explica
Lo que aquesa historieta significa.

TIRESIAS.

Cuando un joven, de Eneas descendiente,
Y terror de los partos en la guerra,
Del mar tenga el imperio y de la tierra,
A Corano el valiente,
Que cierta deuda por cobrarle lucha,
Su hija Nasica entregará machucha.
Su testamento le dará Corano,
A leerle exhortándole á su gusto;
Resistirá Nasica como es justo,

Troppo non scandelezzi, officioso
Ti rampica pian pian su la speranza
E ch' ei ti scriva suo secondo erede,
E che, se a caso il magagnato bimbo
Tiri l' aiuol, ne venghi a piazza vota:
Faran di rado questi dadi ambassi.
A chi mai ti consegni 'l testamento,
Perchè 'l legga, resistere, scostarne
Le tavolette con la man, rammenta,
Ma in guisa tal che destramente rapido
Con la coda de l' occhio a sbirciar giunga
Ciò che contenga nel secondo verso
La cera prima; e se tu solo, o teco
Molt' altri ancor abbi compagni eredi.
Sovente da quinquéviro in notaio
Trasformato un volpon, a bocca aperta
Lascia l' avido corbo, ed a Corano
Favola fia l' uccellator Nasica.

ULISSE.

Ma che vuoi farmi il pazzo, o che da senno
Me vuoi schernir con vaticini oscuri?

TIRESIA.

O figliuol di Laerte, ogni mio detto
O dee compiersi, o no; chè il magno Apollo
Divinatrice inspirami virtude.

ULISSE.

Ma palesa, se puoi, qual sia di questa
Favola il senso.

TIRESIA.

In quell' età, che grande
In terra e in mar sarà giovine eroe,
Alto germe di Enea, terror de' Parti;
Di Nasica, che trema, un sol quattrino
Se render dee, la campionessa figlia
Diverrà sposa di Corano il forte.
Che fa il genero allor? Suo testamento

tune, fraie-toi doucement un chemin à l'espérance par tes services officieux, pour parvenir à te faire désigner comme second héritier, et si quelque hasard envoie l'enfant chez Pluton, tu rempliras le vide : c'est une chance qui trompe très rarement.

Quelqu'un te donne-t-il à lire un testament, n'y consens pas, et n'oublie pas de repousser loin de toi les tablettes de manière cependant à pouvoir saisir obliquement ce que porte la seconde ligne à la première page, et à apprendre d'un regard rapide si tu es ou non seul héritier. Souvent un quinquevir retors, devenu greffier, se moque du corbeau, et le laisse le bec ouvert; et Nasica, le coureur de successions, prête à rire à Coranus.

ULYSSE.

Es-tu en délire ? ou, si tu es de sang-froid, te fais-tu un jeu de me chanter des énigmes ?

TIRÉSIAS.

O fils de Laerte, le grand Apollon m'a donné l'art de prédire l'avenir : selon que j'aurai dit, les choses seront ou ne seront point.

ULYSSE.

Alors, si tu le peux, apprends-moi donc ce que signifie cette fable?

TIRÉSIAS.

Au temps où un jeune héros, issu de l'illustre sang d'Énée, se rendra la terreur des Parthes, et deviendra grand sur la terre et sur les mers, Nasica donnera sa fille au brave Coranus, pour s'affranchir de la crainte de lui payer une dette. Voici ce que fera le gendre : il présentera son testament au beau-père et le priera de

---

In hopes to stand the second in his will,
And if the boy by some disaster hurl'd,
Should take his journey to the nether world,
Your name in full reversion may supply
The void: for seldom fails this lucky die.

Should any miser bid you to peruse
His will, be sure you modestly refuse,
And push it from you; but obliquely read
The second clause, and quick run o'er the deed,
Collecting, whether, to reward your toil,
You claim the whole, or must divide the spoil.
A season'd scrivener, bred in office low,
Full often dupes, aud mocks the gaping crow.
Thus foil'd Nasica shall become the sport
Of old Coranus, while he pays his court.

ULYSSES.

What! are you mad, or purpos'd to propose
Obscure predictions, to deride my woes?

TIRESIAS.

O son of great Laertes, every thing
Shall come to pass, or never, as I sing;
For Phœbus, monarch of the tuneful Nine,
Informs my soul, and gives me to divine.

ULYSSES.

But, good Tiresias, if you please, reveal
What means the sequel of that mystic tale.

TIRESIAS.

What time a youth, who shall sublimely trace
From fam'd Æneas his heroic race,
The Parthian's dread, triumphant shall maintain
His boundless empire over land and main:
Nasica, loth to re-imburse his coin,
His blooming daughter shall discreetly join
To brave Coranus, who shall slily smoke
The harpy's aim, and turn it to a joke,
The son-in-law shall gravely give the sire
His witness'd will, and presently desire
That he would read it: coyly he complies,

Mit deinen Diensten angekrochen kommen,
In Hoffnung wenigstens zum zweyten Erben
Substituirt zu werden, und (wofern
Der Himmel etwa mit dem armen Jungen
Ein anders machte) seinen Platz zu füllen.
Dies Spiel schlägt selten fehl. Wenn einer dir
Sein Testament zu lesen hinreicht, so vergiss
Mir ja nicht dich zu sträuben, und die Tafeln
Mit Widerwillen von dir wegzuschieben,
Doch so, dass du mit einem schnellen Blick
Zuvor den zweyten Absatz auf der ersten
Durchlaufest, um zu sehn, ob du allein
Genannt bist, oder noch mit mehreren
Zu theilen hast. Denn oft geschieht es, dass
Ein alter ausgelernter Fuchs von einem
Notar dem gier'gen Raben seine Beute vor
Dem Schnabel wegschnappt, und mit aller seiner List
Nasica am Coran zum Esel wird.

ULYSSES.

Sprichst du im Paroxysmus, oder spottest meiner
Mit Vorsatz, dass du mir in Räthseln sprichst?

TIRESIAS.

O Laertiades, ein Mann wie ich,
Der die Prophetengabe vom Apoll empfieng,
Mag sagen was er will, so sagt er immer was
Das zutrifft — oder nicht.

ULYSSES.

Demungeachtet
Erkläre mir, wofern du anders darfst,
Was du mit dieser Prophezeyung meynest.

TIRESIAS.

In jenen Tagen, wo ein junger Held
Entsprossen von Aeneens Götterstamme,
Zu Wasser und zu Lande grosz, und selbst
Den Parthern furchtbar ist, wird ein Nasica,
Um den Coranus, dem er schuldig ist,
Nicht zu bezahlen, seine schöne Tochter
Dem alten Knasterbart beyliegen lassen.
Wie wird der schlaue Tochtermann sich aus
Der Schlinge ziehn? Er wird sein Testament
Dem Schwiegervater überreichen und
Ihn bitten, es zu lesen: dieser wird

Accipiet tandem, et tacitus leget, invenietque
Nil sibi legatum, præter plorare, suisque.
Illud ad hæc jubeo; mulier si forte dolosa,
Libertusve senem delirum temperet, illis
Accedas socius: laudes, lauderis ut absens.
Adjuvat hoc quoque, sed vincit longe, prius ipsum
Expugnasse caput. Scribet mala carmina vecors?
Laudato. Scortator erit? cave te roget; ultro
Penelopen facilis potiori trade.

ULYSSES.

Putasne,
Perduci poterit, tam frugi, tamque pudica,
Quam nequiêre proci recto depellere cursu?

TIRESIAS.

Venit enim magnum donandi parca juventus;
Nec tantum Veneris quantum studiosa culinæ.
Sic tibi Penelope frugi est; quæ si semel uno
De sene, quod dicam, tecum partita lucellum,
Ut canis, a corio nunquam absterrebitur uncto.
Me sene, quod dicam, factum est. Anus improba Thebis
Ex testamento sic est elata: cadaver
Unctum oleo largo nudis humeris tulit hæres;
Scilicet elabi si posset mortua: credo,
Quod nimium institerat viventi. Cautus adito;
Neu desis operæ, neve immoderatus abundes.
Difficilem et morosum offendet garrulus. Ultro

Pero sin recelar fraude ni dolo:
Al fin le leerá para sí solo,
Y encontrará que agravio y llanto y queja
Es lo que á él y á los suyos se les deja.
Otra cosa te advierto,
Y es que tus relaciones bien estreches
Con la muger astuta ó el liberto
Que gobiernen al viejo á quien aceches.
Y que á uno y otro alabes con frecuencia,
Para que ellos te alaben en tu ausencia.
Si hace versos mezquinos,
Dile que son divinos;
Si quiere mozas, antes que él te pope,
Preséntale tu cara Penelope.

ULISES.

¿Tal posible será que se presuma
De una muger tan buena y tan honrada,
De quien jamas en suma
Pudieron sus amantes lograr nada?

TIRESIAS.

Ya, pero esos amantes tan señores
Que eran un poco ruines me confiesa,
Y que mas en la mesa
Les gustaba gastar que en sus amores.
Hé aqui por que tan buena fue tu esposa;
Mas ya fuera otra cosa
Si con un viejo hubiésese metido,
Y contigo sus dádivas partido.*
Entonces tal dejara ella la gresca,
Cual deja el perro una zalea fresca·
Siendo ya viejo sucedió allá arriba
Una aventura célebre y festiva.
Murió una vieja en Tebas relamida,
Y ordenado dejó que su heredero
Su cadaver llevase al quemadero,
Sobre su espalda con aceite ungida.
Del tal hombre se advierte
Que nunca en vida resbalarse pudo,
Y por un medio agudo
Quiso á lo menos resbalarse en muerte.
Que obres con precaucion es pues preciso:
No seas importuno ni remiso;
No hables continuamente,
Que eso fatiga á un viejo impertinente.

Al suocero consegna, e prega e insiste
Che il legga, e quei ricusa, e dopo un lungo
Rifiuto al fin, sel reca in mano, e legge...
Brontola fra se stesso: oimè! legato
Per se, pe' suoi non trova altro che il pianto.
T' ingiungo ancor di più che per ventura
Se mai scaltrita donna, ovver liberto
Menin pel naso il vecchio imbarbogito,
Tu in lega entra con lor; gli loda, ond' essi
Poi te lontano lodino a vicenda.
Giova questo altresì. Ma in prima in prima.
Vuolsi espugnar lo stesso barbassoro.
Schicchera, inetto, versi da forbirne?
Lodalo. Ama il bordello? Non attendere
Che ten richiegga; di buon cor consegna
La Penelope tua tosto a Messere.

ULISSE.

E credi tu che sì frugale e casta
Matrona, cui sviar dal sentier dritto
Tentaro i proci invan, vogliasi indurre?...

TIRESIA.

Que' proci con la gotta infra le dita,
Trattandosi di spendere, nè tanto
Solleciti del cor, quanto del ventre,
Vaglion tant' oro inver! Quindi frugale
È Penelope tua: fa che una volta
Un grasso vecchio ad assaggiar s' avvezzi,
Dividendone teco il borsellino;
Oh! allor, qual veltro, a l' ingrassato cuoio
Fia che s' attacchi, e più nol lasci mai.

Vo' raccontarti quel che in Tebe avvenne
Ne l' età mia senile: ecco in qual guisa
Per testamento una ribalda vecchia
Fu portata al sepolcro. A spalle ignude
Se ne addossò il cadavere, bisunto
D' olio, l' erede. Che sperasse, io credo,
Morta sguizzar al men da chi la tenne
Aggrappata a due man, mentre fu viva.
Vacci adagio, non far poco, nè troppo.
Del tuo garrir quel brontolon ombroso
Potrà recarsi; nè tacer ti è dato
A tuo capriccio. Il Davo da commedia

le lire. Après beaucoup de refus, Nasica consentira, lira l'acte tout bas, et trouvera que rien, si ce n'est des larmes, n'a été légué à lui et aux siens. Écoute encore : Si par hasard une femme artificieuse ou un affranchi gouverne un vieux radoteur, mets-toi en société avec eux ; vante-les, pour qu'ils te louent en ton absence ; mais il vaudrait mieux encore t'emparer du maître lui-même. A-t-il la manie d'écrire de mauvais vers, trouve-les excellents; est-il libertin, n'attends pas qu'il t'en prie, et viens complaisamment offrir ta Pénélope à un homme meilleur que toi.

ULYSSE.

Penses-tu donc que je puisse conduire jusque là une épouse si sage et si chaste, elle que tant d'amants n'ont pu écarter du droit chemin ?

TIRÉSIAS.

Mais ces jeunes gens étaient trop avares de présents, et ils s'occupaient bien moins d'amour que du soin de la cuisine : c'est ce qui fit la chasteté de ta Pénélope. Si, partageant avec toi ses petits profits, elle avait une fois goûté de mon vieillard, il ne serait pas plus possible de l'en détacher jamais qu'un chien d'une peau grasse. Ce que je vais te dire, ma vieillesse en a été témoin ; une maligne vieille de Thèbes s'exprima ainsi dans son testament : « Mon héritier portera sur ses épaules mon cadavre largement graissé d'huile ». Elle avait voulu sans doute, je le crois, échapper si elle le pouvait, après sa mort, à celui qui l'avait si fort obsédée pendant sa vie. Aborde-le donc avec précaution, ne manque pas, au besoin ; mais n'abonde pas en empressements incommodes. Un bavard fatigue

---

And silent cons it with attentive eyes,
But finds, alas! to him and his forlorn
No legacy bequeath'd—except to mourn.
Add to these precepts; if a crafty lass,
Or free-man manage a delirious ass,
Be their ally; their faith applaud, that you,
When absent may receive as much in lieu :
'Tis good to take these out-works to his pelf,
But best to storm the citadel itself.

Writes he vile verses in a frantic vein?
Augment his madness and approve the strain :
Prevent his asking, if he loves a wench,
And let your wife his nobler passion quench,

ULYSSES.

Can you suppose, a dame so chaste, so pure,
Could e-er be tempted to the guilty lure,
Whom all the suitors amorously strove
In vain to stagger in her plighted love ?

TIRESIAS.

The youth too sparing of their presents came :
They lov'd the banquet, rather than the dame;
And thus your prudent honourable spouse,
It seems, was faithful to her nuptial vows.
But had she touch'd a wealthy dotard's fee,
Her cully smack'd, and shar'd the gains with thee,
She never after could be terrified,
Sagacious beagle, from the reeking hide.
I'll tell a tale, well worthy to be told,
A fact that happen'd, and I then was old:
A hag at Thebes, a wicked one, no doubt,
Was thus, according to her will, lugg'd out,
Stiff to the pile. Upon his naked back
Her heir sustain'd the well-anointed pack.

She likely took this crotchet in her head,
That she might slip, if possible, when dead,
From him, who trudging through a filthy road,
Had stuck too closely to the living load.
Be cautious therefore, and advance with art,
Nor sink beneath, nor over-act your part.

Sich lange sperren, aber endlich doch
Es nehmen, es verstohlner weise lesen,
Und finden — dass ihm und den seinen nichts
Vermacht ist, als die Freyheit, wenn sie wollen,
Sich aufzuhängen. — Eins noch will ich dir
Empfohlen haben : wenn dein alter Kindskopf
Von einem listgen Weibsstück oder einem Schalk
Von Freygelassnen guverniert wird, dass du es
Mit ihnen hältst und immer vortheilhaft
Von ihnen sprichst, damit sie hinterm Rücken
Dich wieder loben. Helf was helfen kann!
Doch immer ist und bleibt das Wichtigste,
Der Hauptperson dich gänzlich zu bemeistern.
Macht er (zum Beyspiel Verse : lobe sie,
Wie platt sie immer sind! Ist er ein Freund
Von hübschen Weibern : warte ja nicht, bis
Er's selber an dich bringe; führ ihm deine
Penelope von freyen Stücken zu.

ULYSSES.

Wie ? meynst du, eine Frau von ihrer Tugend
Und Keuschheit werde sich Dazu bequemen?
Sie, die so viele Freyer nie vom rechten Wege
Verleiten konnten.

TIRESIAS.

Gut! Das waren junge Leute
Die just nicht viel daran spendieren wollten,
Und, weil die Küche ihnen näher lag,
Die Liebe nur als Nebensache trieben.
So blieb Penelope ja wohl ein Tugendbild :
Doch lass sie erst von einem reichen Alten
Gekostet und den klingenden Gewinn mit dir
Getheilet haben, Freund! kein Hund wird schwerer
Von fettem Leder abzuhalten seyn!
Noch ist ein groszer Punct, vor lauter Eifer
Der Sache nicht zuviel zu thun. Das folgende
Geschichtchen ist zu meiner Zeit begegnet.
Ein böses Stück von einer alten Frau
Zu Theben liesz, kraft ihres letzten Willens,
Ihr Gut dem Erben unter der ausdrücklichen
Bedingung, dass der arme Mann (ich war
Ein Augenzeuge des Spectakles!) ihren
Mit fettem Oel gesalbten nackten Leichnam
Bey hellem Tag auf seinen bloszen Schultern
Zu Grabe tragen musste — um, wo möglich,
Noch todt ihm zu entschlüpfen; ohnezweifel,
Weil er im Leben gar zu unbescheiden ihr
Sich aufgedrungen hatte. Also sieh dich vor

Non etiam sileas. Davus sis comicus, atque
Stes capite obstipo, multum similis metuenti.
Obsequio grassare; mone, si increbuit aura,
Cautus uti velet carum caput: extrahe turba
Oppositis humeris: aurem substringe loquaci.
Importunus amat laudari? donec, ohe! jam
Ad cœlum manibus sublatis dixerit, urge; et
Crescentem tumidis infla sermonibus utrem.
Cum te servitio longo, curaque levârit,
Et certum vigilans, *Quartæ esto partis Ulysses*,

Audieris, *hæres*: Ergo nunc Dama sodalis
Nusquam est! Unde mihi tam fortem, tamque fidelem!
Sparge subinde; et, si paulum potes, illacrymare. Est
Gaudia prodentem vultum celare. Sepulchrum
Permissum arbitrio sine sordibus exstrue: funus
Egregie factum laudet vicinia. Si quis
Forte cohæredum senior male tussiet; huic tu
Dic ex parte tua, seu fundi, sive domus sit
Emptor, gaudentem nummo te addicere. Sed me
Imperiosa trahit Proserpina: vive, valeque.

SATIRA VI.

Hoc erat in votis: modus agri non ita magnus,
Hortus ubi, et tecto vicinus jugis aquæ fons,

Et paulum silvæ super his foret. Auctius, atque
Di melius fecere; bene est. Nihil amplius oro,

Tampoco el callar siempre el mal remedia:
Como el Davo has de ser de la comedia,
Del qne teme ó espera
Tomando la actitud y la manera.
Ningun obsequio omite: si hace viento,
Ve como la cabeza se tapuja:
Si en bullas entra, por sacarle empuja,
Y si gusta de hablar, óyele atento.

Si agradan alabanzas al buen viejo,
Llénale de alabanzas el pellejo,
Hasta que al cielo alzando en fin los ojos,
« Hijo, ya basta, satisfecho diga:
Y cnando á tu fatiga.

Fin con su muerte dé y á tus enojos,
Y oigas, despierto estando,
« La cuarta parte de mis bienes mando
A Ulises, » triste, clama,
« ¡ Con que no veré mas al caro Dama!
¿ Dónde mi pecho encontrará amoroso
Un amigo tan fiel y generoso? »
Y si es que puedes, lagrimones vierte,
Tu gozo recatando de esta suerte.
Si de su entierro encargate el difunto,
Cuida del lucimiento, y haz de modo
Que su pompa celebre el barrio todo.

Si entre los herederos uno hubiere
Del pecho lastimado,
Y algo comprarte quiere
De lo que te ha tocado,
Sea la finca rústica ó urbana,
Que pague, di, lo que le dé la gana,
Y á tu favor asi su ánimo inclina.
Hasta otra vez, que llama Proserpina.

SATIRA VI.

Limitaba yo un dia mi deseo
A una hacendita de estension mediana,
Un huerto de recreo,
Un manantial perenne de agua sana,

Far seco dei: a collo torto, in piedi,
Quasi tremando al suo cospetto innanzi,
Nabissalo ad ossequi. Appena senti
L' aria soffiar più fresca, e tu l' avverti
A imbacuccar ben ben la cara testa.
Ponta il dorso, ov' è calca, a trarnel fuori;
A imbroccarne ogni sillaba, se parla,
Tu senza pur fiatar, gli orecchi affila.

Ama lodi a crepar? l' imbotta, e gonfia
L' otre, crescente ognor, sin ch' egli esclami
Con mani alzate al ciel: Oi basta, basta!
Poi quando al fin da sì noiosa e lunga
Liberato ei t' avrà servil catena,
E certo omai di non sognar, ascolti:
« Ulisse sia di quarta parte erede »
Spesseggia ad ora ad or: io dunque al mondo
Non rivedrò più Dama, il mio compagno?
Dove tanta costanza e tanta fede?
E se per poco il puoi, fatti le luci
Imbambolar di quattro lagrimette.

Sappiti mascherar sì che dal volto
Non sfavilli la gioia; il monumento
Commesso a la tua fè, da te s' innalzi
Senza spilorcieria; dal vicinato
Il funeral magnifico si lodi.
Se a caso tra gli eredi alcun vecchiardo,
Che sornacchia affannoso, o casa o campo
Comprar ambisca del comun retaggio;
Di' che disponga pur de la tua rata
Per un óbolo ancora, e se' contento....
Ma Proserpina a sè già mi strascina
Imperïosa: ti conserva; addio.

SATIRA VI.

Un discreto poder, vasto non molto,
Che avesse un orticello, e una fontana
D' acqua perenne, a la magion vicina;
Un po' di bosco ancor per giunta; ed ecco

un vieillard quinteux et morose. Il ne faut pas non plus que tu te taises. Comme le Dave de la comédie, tiens-toi auprès de lui la tête baissée et l'air timide; insinue-toi dans son esprit par tes complaisances; avertis-le si un peu de vent s'élève de couvrir une tête si chère; tire-le de la presse avec l'aide de tes épaules. Est-il parleur, prête-lui ton oreille; aime-t-il à être loué à outrance, enfle du vent de tes paroles cette outre qui se gonfle, jusqu'à ce que, les mains levées au ciel, il t'ait dit cesse, c'est assez. Enfin, lorsqu'il t'aura délivré de ces soins et de ce long esclavage, et que, bien éveillé, tu auras entendu ces mots : « Je fais Ulysse héritier de la quatrième partie de mon bien », éclate alors aussitôt : « Hélas! Dama mon ami n'est donc plus? Où retrouverai-je un cœur si noble et si fidèle? » Verse même quelques larmes si tu le peux. Es-tu chargé de son tombeau, construis-le sans lésiner, et que tout le voisinage loue la pompe des funérailles. Si quelque vieillard, l'un des cohéritiers, est fatigué d'une toux opiniâtre, dis-lui que s'il veut acheter de ton lot, soit la maison, soit le fonds de terre, tu les lui céderas volontiers, au prix qu'il y voudra mettre. Mais l'impérieuse Proserpine me rappelle : vis long-temps et porte-toi bien.

SATIRE VI.

Voici ce que je désirais : un champ d'une médiocre étendue, où fût un jardin, auprès du logis une source d'eau vive, et un peu au dessus un petit bois. Les dieux ont exaucé mes souhaits et m'ont même accordé davantage; c'est bien. Fils de Maia, je ne demande rien de plus, si ce n'est de m'assurer la possession

---

A noisy fellow must of course offend
The surly temper of a sullen friend :
Yet be not mute—like Davus in the play
With head inclin'd, his awful nod obey,
Creep into favour : if a ruder gale
Assault his face, admonish him to veil
His precious pate. Oppose your shoulders, proud,
To disengage him from the bustling crowd.
If he love prating, hang an ear : should lust
Of empty glory be the blockheads gust,
Indulge his eager appetite and puff
The growing bladder with inspiring stuff,
Till he with hands uplifted to the skies,
Enough! enough! in glutted rapture cries.

When he shall free you from your servile fear.
And tedious toil; when broad awake you hear :
'To good Ulysses, my right trusty slave,
A fourth division of my lands I leave.'
Is then (as void of consolation, roar)
My dearest friend, my Dama, now no more?
Where shall I find another man so just,
Firm in his love and faithful in his trust?
Squeeze out some tears; 'tis fit in such a case
To cloak your joys beneath a mournful face.

Though left to your discretionary care,
Erect a tomb magnificently fair,
And let your neighbours, to proclaim abroad
Your fame, the pompous funeral applaud.
If any vassal of the will-compeers,
With asthma gasping, and advanc'd in years,
Should he dispos'd to purchase house or land,
Tell him that he may readily command
Whatever may to your proportion come,
And for the value, let him name the sum—
But I am summon'd by the queen of hell
Back to the shades. Live artful, and farewell.

SATIRE VI.

I often wish'd I had a farm,
A decent dwelling, snug and warm,
A garden, and a spring as pure
As crystal, running by my door,

In deinem Eifer nie zu lau, allein
Auch nicht zu heisz zu seyn. Schwatzhaftigkeit,
Zum Beyspiel, würde einem krittlichen
Murrkater übel dich empfehlen : aber gar
Zu still taugt auch nichts. Lass, wie Davus
Im Lustspiel, wenn du vor ihm stehst, den Kopf,
Als aus Respect, ein wenig vorwarts hängen.
Hingegen in Attenzionen kannst du nie
Zu viel thun. Geht die Luft ein wenig frisch,
Sogleich erinn're ihn, sein theures Haupt
Aus Vorsicht einzuhüllen. Im Gedränge schone,
Ihm Raum zu machen, deiner Schultern nicht.
Ist er geschwätzig, halte stets dein Ohr
Ihm lauschend dargespitzt : Lässt er sich gern
Recht derb und schamlos ins Gesichte loben,
Mach' es so arg, und blase unermüdet
Den angeschwellten Schlauch so lange auf,
Bis er mit aufgehobnen Händen ruft, halt ein!
Und wann nun endlich die erwünschte Stunde,
Die dich der langen Dienstbarkeit und Sorge
Entledigt, kommt, und du gewiss bist, wachend
Und deutlich dieses goldne Wort vernommen
Zu haben : „Ferner, meinem Freund Ulyss
Vermache ich ein Viertel meiner ganzen
Verlassenschaft"—dann überlass dich deinem Schmerz!
„So ist dann nun mein Freund, mein Dama, hin!
„Ich armer! O! wo werd' ich wieder einen
„So biedern, so getreuen finden!" — rufe
Von Zeit zu Zeit, und, wenn du's möglich machen
So lass mit unter auch ein Thränchen fallen! [kannst,
Ja keine Spur der Freude, die das Herz
Dir heimlich hüpfen macht, in deiner Mine!
Ist sein Begräbniss deiner Willkühr überlassen,
So richt' es ohne Kargheit aus : es lobe
Die ganze Nachbarschaft die prächt'ge Leiche!
Ist unter deinen Erbgenossen etwa
Ein alter Herr, der ziemlich übel hustet :
Dem sage, wenn er Lust zu einem Grundstück zeigt,
Du werdest deinen Antheil mit Vergnügen
Ihm um ein Spottgeld lassen. — Doch, nichts mehr!
Mich zieht die unerbittlich herrschende
Proserpina hinunter — Lebe wohl!

SATYR VI.

Mein höchster Wunsch war einst ein kleines Feld,
Ein Garten, eine Quelle nah am Hause,
Und etwas Wald dazu : die Götter haben mehr
Und bessers mir gegeben : mir ist wohl,

Maia nate, nisi ut propria hæc mihi munera faxis.
Si neque majorem feci ratione mala rem,
Nec sum facturus vitio culpave minorem;
Si veneror stultus nihil horum: O si angulus ille
Proximus accedat, qui nunc deformat agellum!
O si urnam argenti fors quæ mihi monstret! ut illi,
Thesauro invento, qui mercenarius agrum
Illum ipsum mercatus aravit, dives amico
Hercule; si quod adest gratum juvat; hac prece te oro,
Pingue pecus domino facias, et cætera, præter
Ingenium; utque soles, custos mihi maximus adsis.
Ergo ubi me in montes, et in arcem ex urbe removi,
(Quid prius illustrem satiris musaque pedestri?)
Nec mala me ambitio perdit, nec plumbeus Auster,
Autumnusqne gravis, Libitinæ quæstus acerbæ.
Matutine pater, seu Jane libentius audis,
Unde homines operum primos vitæque labores
Instituunt, sic Dis placitum, tu carminis esto
Principium. Romæ sponsorem me rapis: Eia,
Ne prior officio quisquam respondeat, urge;
Sive aquilo radit terras, seu bruma nivalem
Interiore diem gyro trahit, ire necesse est.
Postmodo, quod mi obsit, clare certumque locuto,
Luctandum in turba; facienda injuria tardis.
Quid vis, insane, et quas res agis? improbus urget
Iratis precibus. Tu pulses omne quod obstat,

Y un bosque para colmo de consuelo:
Y pues mas que yo ansiaba dióme el cielo,
Ya solo pido en cualesquiera trances;
Que estos bienes, Mercurio, me afiances.
Si yo por mala via
No he hecho jamas que mi caudal se aumente;
Si puedo prometer seguramente
Que no á menos vendrá por culpa mia;
Si no con ambicion busco mezquina
Que mi heredad se agrande y redondée
Con un rincon de la heredad vecina,
Ni que el cielo un tesoro me franquée,
Cual deparólo Alcides al labriego,
Que el campo que labraba compró luego:
Si con lo que poseo estoy contento,
Y si mi gratitud, cual debo, ostento,
Hatos y cuanto tengo tú me engorda,
(Bien que el ingenio entiéndase escluido)
Y tu oreja á mis ruegos nunca sorda,
Mi protector sé siempre, cual lo has sido.
Cuando de Roma huyendo el horizonte
Voy á esconderme en solitario monte,
¿Qué puedo hacer mejor en mi castillo
Que sátiras de estilo muy sencillo?
Alli ni la ambicion mi vida amarga,
Ni con el fatal austro me emponzoño,
Ni el enfermizo otoño
Que da á la atroz Libitina mies larga.
O dios de la mañana,
O bien Jano, si asi mejor te suena,
Supuesto que por tí la especie humana
Torna diariamente á su faena,
Del hado docil al decreto santo,
Por tí tambien empezará mi canto.
Si en Roma estoy, me sacas de mi puesto
Para que fiador de alguno sea:
« Despacha, dices, ea;
Otro te ganará si no vas presto; »
Y ó describir un circulo pequeño
Haga al dia el invierno rigoroso,
O del bóreas al suelo yerme el ceño,
Partir al tribunal esme forzoso:
Y despues de haber hecho francamente
Lo que acaso un pesar despues me guarde,
Hay que salir por medio de la gente,

Tutto qual era il voto mio. Gli dei
Han fatto meglio e più: sien benedetti!
Figliuol di Maia, or tu mi serba il dono,
Tu, che mel festi: altro da te non chieggo.
Se con arti malvage io non accrebbi
Mie facoltà, nè fia per colpa o vizio
Ch' io mai le scemi; s' io non amo insano
Coltivar queste, o simili chimere:
Oh potessi aggregar al campicello
L' angoletto vicin, che lo deforma!
Oh se fortuna, ove che sia, d' argento
Un' urna a me, come a colui, mostrasse,
Che, mercenario in pria, poichè un tesoro
Rinvenne, ricco d' Ercole per opra,
Lavorò, da lui compro, il campo istesso!
Se di quanto or posseggo, io son contento;
Ecco in che stringo il mio pregar: deh! rendi
Pingue al padron la greggia, e tutto ogni altro
Suo ben, fuorchè l' ingegno: e come suoli,
Potentissimo ognor mi sii custode!
Dunque in queste colline, e in questa rocca
Poi che da Roma a riparar men corsi,
Qual dapprima illustrar vorrà subietto
La satirica mia musa pedestre?
Nè qui mi strugge ambizion tiranna,
Nè torpid' austro, nè ferale autunno,
Entrambi lucro a Libitina acerba.
O padre del mattin, ovver (se 'l nome
Ten sia più grato) o Giano, onde i mortali
Ricomincian de l' opre e de la vita
(Piacque agli dei così) lor cure prime,
Da te principio abbia 'l mio carme. A Roma,
A prestar sicurtà, tu mi strascini —
,, Su, per non far che ti preceda un altro
,, Nel fidanzar l' amico, alza le gambe ,, —
O borea i campi rada, o acuto verno
Roti in più stretto giro i dì nevosi,
È forza andar. Poi come avrò profferte
Chiare e scolpite certe paroline,
Da tornarmi sul capo, eccomi a l' arme
Tra la calca a lottar, spentoni ed urti
A chi balocca dispensando — ,, Pazzo!
Si può saper che vuoi, che fai? — ,, (Così
Qualche insolente mi bestemmia e insulta.)
,, Tu quando pensi a Mecenate, investi

de ces dons. Si je n'ai point augmenté mon bien par des moyens honteux, ni ne l'ai pas diminué par négligence ou mauvaise conduite; si je ne t'ai point adressé des vœux insensés tels que ceux-ci: Oh! si je pouvais avoir cet angle de terre voisine, qui arrondirait si bien mon petit champ! Oh! si le hazard me présentait une urne pleine d'argent, comme ce journalier qui, devenu riche par la faveur d'Hercule, acquit pour lui-même, avec un trésor trouvé, le champ qu'il labourait pour un autre! Si je suis content et reconnaissant de ce que j'ai, ô Mercure, engraisse mon troupeau et tout ce qui m'appartient, mon esprit excepté, et sois toujours pour moi un puissant gardien. Qu'ai-je à faire de mieux que d'assaisonner des vers familiers du sel de la satire, lorsque, fuyant la ville et retranché sur ma colline comme dans un fort, je vis exempt des tourments de l'ambition et à l'abri du lourd Auster et de l'air pesant de l'automne, qui enrichit la lugubre déesse des funérailles?

Père du matin, ou, si tu l'aimes mieux, Janus, toi que les hommes adorent en se livrant à leurs premiers travaux, selon l'ordre des dieux, je commencerai par toi ces vers. A Rome, tu m'entraines pour servir de caution: Hâte-toi, me dis-tu, de peur qu'un autre plus officieux ne te prévienne. Il faut aller, soit que l'aquilon balaie la terre, soit que l'hiver, chargé de neige, ait renfermé le jour dans un cercle plus étroit. — Quand j'ai prononcé clairement, et garanti l'engagement qui doit m'être fatal, il faut lutter contre la foule, et quereller ceux qui n'avancent point. — Que veut cet insensé, et de quoi s'agit-il? s'écrie un impatient, en m'accablant de malédictions. Il renverse tout

---

Besides a little ancient grove,
Where at my leisure I might rove.
The gracious gods, to crown my bliss,
Have granted this, and more than this,
I have enough in my possessing,
'Tis well: I ask no greater blessing,
O Hermes! than remote from strife
To have and hold them for my life.
If I was never known to raise
My fortune by dishonest ways,
Nor like the spendthrifts of the times,
Shall ever sink it by my crimes:
If thus I neither pray, nor ponder —
Oh! might I have that angle yonder,
Which disproportions now my field,
What satisfaction it would yield?
Oh! that some lucky chance but threw
A pot of silver in my view,
As lately to the man, who bought
The very land, in which he wrought!
If I am pleas'd with my condition,
O! hear, and grant this last petition:
Indulgent let my cattle batten,
Let all things, but my fancy, fatten,
And thou continue still to guard,
As thou art wont, thy suppliant bard.
Whenever, therefore, I retreat
From Rome into my Sabine seat,
By mountains fenc'd on either side,
And in my castle fortified,
What should I write with greater pleasure,
Than satires in familiar measure?
Nor mad ambition there destroys,
Nor sickly wind my health annoys;
Nor noxious autumn gives me pain,
The ruthless undertaker's gain.
Whatever title please thine ear,
Father of morning, Janus, hear,
Since mortal men by heaven's decree,
Commence their toils imploring thee,
Director of the busy throng,
Be thou the prelude of my song.
At Rome, you press me: 'Without fail
A friend expects you for his bail,
Be nimble to perform your part,
Lest any rival get the start.
Though rapid Boreas sweep the ground,
Or winter in a narrower round
Contracts the day, through storm and snow,

Ich bitte weiter nichts, o Majens Sohn,
Als dass du mir erhaltest was du gabst.
Wofern ich nicht mein Gut durch böse Künste
Vergrössert habe, nicht durch Thorheit und Ver- [schwendung
Verringern werde: wenn in meine Seele
Kein Wunsch wie dieser kommt: „ o möchte doch,
Mein Feld zu runden, noch der Winkel dort
Hinzu sich fügen!" — oder: „ wenn mich doch
Mein gutes Glück auf einen Topf voll Geld
Wie jenen Miethling stoszen liesze, der
Mit dem gefundnen Schatze das zuvor
Um Lohn gepflügte Land erkaufte, und
Als Eigenthum, von Herkuls Gnaden, baute:"
Kurz, wenn ich mich was da ist freuen lasse,
So höre nur dies einzige Gebeth:
Lass meine Heerden, o Merkur, mein Feld,
Und alles andre fetter werden, nur
Nicht meinen Witz, und bleibe, wie bisher,
Mein groszer Schutzpatron! — Nachdem ich also
Mich aus der Stadt in meine kleine Burg
In den Sabinschen Höh'n zurückgezogen,
Um frey zu seyn vom Zwang der leid'gen Etikette,
Vom bleyernen Mittagswind, und vom schwehren Druck
Des Herbstes, der zu Rom der Leichengöttin wuchert,
Was soll das Erste seyn, womit ich meine
Fuszgängerische Muse hier beschäft'ge?
Von dir, o Gott des Morgens, oder hörest du
Dich lieber Janus nennen, dir, mit dem
Die Sterblichen, zum Leben neu erwacht,
Des Tages Arbeit nach der Götter Schluss beginnen,
Von dir beginne nun auch mein Gesang!
Bin ich zu Rom, so kann ich sicher rechnen
Im Morgenschlaf von dir gestört zu werden,
„ Auf! Du must Bürge stehn! Mach hurtig fort!
„ Dass ja dir kein Behenderer den Vorsprung
„ In dieser Freundschafts-Probe abgewinne!"
Nun mag das Wetter noch so schlimm, der Nordwind [noch
So schneidend seyn, durch Sturm und Schneegestöber
Fort muss ich! — Hab ich dann mit klarer Stimme
Gesprochen was mir Schaden bringen wird,
So muss ich wieder mich, auf Kosten aller
Die schwerer sich bewegen, durchs Gedränge drücken.
„ Wie? Bist du rasend, Grobian? Was hast
Du so zu eilen?" — schreyt mich einer an
Mir wünschend was der Zorn ihm eingiebt—„ Musst du
Was dir im Weg' ist, niederrennen, weil [alles

Ad Mæcenatem memori si mente recurras.
Hoc juvat, et melli est, non mentiar. At simul atras
Ventum est Esquilias, aliena negotia centum
Per caput, et circa saliunt latus. Ante secundam
Roscius orabat sibi adesses ad Puteal cras.
De re communi scribæ magna atque nova te
Orabant hodie meminisses, Quinte, reverti.
Imprimat his cura Mæcenas signa tabellis.
Dixeris, Experiar : Si vis, potes, addit, et instat.
Septimus octavo propior jam fugerit annus,
Ex quo Mæcenas me cœpit habere suorum
In numero; duntaxat ad hoc, quem tollere rheda
Vellet, iter faciens, et cui concredere nugas
Hoc genus : Hora quota est? Thrax est Gallina Syro par?
Matutina parum cautos jam frigora mordent,
Et quæ rimosa bene deponuntur in aure.
Per totum hoc tempus, subjectior in diem et horam
Invidiæ. Noster ludos spectaverit una,
Luserit in campo, fortunæ filius, omnes.
Frigidus a Rostris manat per compita rumor;
Quicumque obvius est, me consulit. O bone, nam te
Scire, Deos quoniam propius contingis, oportet :
Num quid de Dacis audisti? Nil equidem. Ut tu
Semper eris derisor! At omnes Dì exagitent me,
Si quidquam. Quid? militibus promissa, Triquetra
Prædia Cæsar, an est Itala tellure daturus?

Y empujar bien al que llegó algo tarde.
« ¿Qué quieres, aturdido? » dice un grito,
« ¿Dónde con esa prisa vas, maldito?
Porque ir piensas á casa de Mecenas,
¿Todo juzgas poder atropellarlo? »
Esto me sabe á miel, ¿á qué es negarlo?
Pero llegado apenas
A las negras Esquilias, por cien modos
Cércanme asuntos mil, agenos todos.
« Para antes de las ocho, dice el uno,
Quinto, de la mañana venidera,
Roscio en el tribunal sin falta espera : »
Descuélgase en seguida otro importuno.
« Los empleados de tesorería
Te encargan que no olvides que en el dia
Tienen que hablarte cosas importantes. »
— « Horacio, haz que me selle lo mas antes
Mecenas este pliego. »
Si le digo, « veré, » responde luego :
« Vamos, si quieres tú, ya es cosa hecha; »
Y su encargo al partir, de nuevo estrecha.
Ocho años luego hará desque pluguiera
A Mecenas su aprecio dispensarme;
Mas su favor redúcese á llevarme
En su carroza, cuando sale fuera,
Hablando siempre lo que nada vale.
—¿Qué hora es?—¿Crees tú que á Siro iguale
El gladiador Galina?
— Ya empieza la frescura matutina
A escarmentar los poco precavidos :
Y cosas de esta laya,
Que sin que el menor riesgo jamas haya,
Pueden fiarse á cualesquiera oidos.
Por dias y horas desde entonces lidia,
Siempre creciendo, contra mi la envídia :
« Nuestro hombre, dicen pues todos á una,
El hijo amado es ya de la fortuna;
Hoy con Mecenas en el circo estaba,
Y con él en el campo ayer jugaba. »
En la ciudad apenas se barrunta
Un mal rumor que se inventó en la plaza,
Todo aquel que me encuentra me pregunta :
« Pues de saberlo todo tienes traza,
Y te hallas con los dioses tan unido,
Di, Quinto, ¿de los dacios qué has oido? »
Nada. — Hombre, aquesa es ya burla pesada.
— Pues confúndame el cielo si sé nada.
— Pero en cuanto á las tierras prometidas
A la tropa, ¿serán distribuidas

,, Quanto ti viene avanti — ,, E quì non nego
Che udendo ciò mi vien l' acquetta in bocca,
E 'l cor mi brilla : ma non pria su l' atre
Esquilie ho posto il piede, ecco assalirmi
Su pel capo e pe' fianchi un nembo enorme
Di faccende non mie — ,, Roscio ti prega
,, Assistergli domani in tribunale
,, Un' ora buona pria di terza — Quinto,
,, Ti pregano i notai che non ti scordi
,, Di tornar oggi pel novello affare,
,, Al collegio d' altissima importanza —
,, Fa che Mecena a queste tavolette
,, Ponga il suggel — Mi proverò; se dici :
Replica, insisti — ,, Purchè il vogli, il puoi. ,,

Fuggito è il settim' anno, e omai già tocca
L' ottavo da quel dì, che Mecenate
Mi annoverò fra' suoi la prima volta,
Sol per aver compagno in carrettina
Uom, cui fidar di questa sorta baie,
Mentre si fa cammin : Quant' ore sono?
,, Gallina il trace è da appaiarsi a Siro?
,, Il freddo mattutino omai comincia
,, A pizzicar chi ben non s' imbacucca,
E simile altro arcan, ben da fidarsi
A screpolati orecchi. Or da quel tempo
Di giorno in giorno, e d' ora in or più grave
Mi preme invidia — ,, Il nostro insiem con lui
,, Stava a veder i giuochi : in Campomarzo
,, Ha giuocato con lui. ,, Nacque vestito. ,,

Tutti una voce. Da' Rostri a le piazze
Se un freddo suon si spande; uom, che m' incontri
Non v' è, che non men chiegga : ,, Intorno a' Daci,
,, Caro, che nuove abbiam? Tu c' hai ventura
,, Di appressarti a' Celesti, il dei sapere ,, —
Nulla in mia fè! — ,, Sempre ad un modo stesso
,, Dunque beffeggiator? — ,, Tutti gli Dei
,, Che mi arrovellin pur, se nulla intesi! ,,
Un altro : — ,, Augusto assegnerà a' soldati
,, I promessi poder su la Sicilia,
,, O su l' Italia ,, ? — Giuro d' ignorarlo.

ce qui lui fait obstacle pour courir chez Mécène, son bienfaiteur. — A ne point mentir, ces injures me charment et me sont douces comme du miel.

A peine suis-je arrivé aux Exquilies, que cent affaires, qui me sont étrangères, me saisissent à la gorge, et m'assaillent de tout coté. — Roscius vous invite à vous rendre, demain, avant la seconde heure, au tribunal pour lui prêter assistance. — Les secrétaires du trésor vous prient, Horace, de ne point oublier de revenir aujourd'hui pour de nouvelles et grandes affaires qui leur sont communes. — Voici, dit cet autre, des tablettes que vous voudrez bien faire sceller par Mécène. — Je l'essaierai. — Vous le pouvez si vous le voulez, ajoute-t-il, et il insiste.

Voilà bientôt huit années que Mécène commença à me placer au nombre de ses amis, et pourquoi? pour avoir auprès de lui, dans son char, quelqu'un à qui, chemin fesant, il pût confier des riens, comme ceux ci: « Quelle heure est-il? le gladiateur thrace, Gallina, vaut-il le Syrien? Le froid des matinées mord déja ceux qui ne se sont pas précautionnés », et autres choses qui peuvent être déposées dans l'oreille la moins discrète. Et depuis ce temps, chaque jour et chaque heure je suis exposé à l'envie.

J'aurai paru au théâtre auprès de Mécène, il m'aura conduit au Champ-de-Mars, aussitôt tous s'écrient: « L'heureux fils de la fortune! » Une rumeur sinistre circule-t-elle des Rostres dans les carrefours? tous ceux que je rencontre me questionnent: « Hé bien! vous devez le savoir, car vous approchez les dieux de près. Qu'avez-vous entendu des Daces? — Rien du tout en vérité. — Vous serez donc toujours plaisant? — Que tous les dieux me confondent si je sais quelque chose. — Et les terres que César va distribuer aux soldats,

---

At all adventures, you must go.'
When bound beyond equivocation,
Or any mental reservation,
By all the ties of legal traps,
And to my ruin too, perhaps,
I still must bustle through the crowd,
And press the tardy; when aloud
Some wicked fellow reimburses
This usage with a peal of curses.
'What madness hath possess'd thy pate
To jostle people at this rate,
When puffing through the streets you scour
To meet Mæcenas at an hour?'
This pleases me, to tell the truth,
And is as honey to my tooth.
But when I breathe Esquillian air,
I find as little quiet there;
A hundred men's affairs confound
My senses, and besiege me round.
'Roscius entreated you to meet
At court to-morrow before eight—
The secretaries have implor'd
Your presence at their council-board—
Pray, take this patent, and prevail
Upon your friend to fix the seal—'
Sir, I shall try—replies the man,
And urges: 'If you please you can—'
'Tis more than seven years complete,
It hardly wants a month of eight,
Since good Mæcenas, fond of sport,
Receiv'd me first in friendly sort,
Whom he might carry in his chair,
A mile or two, to take the air,
And might entrust with idle chat,
Discoursing upon this or that,
As in a free familiar way,
'How, tell me, Horace, goes the day?
And can that Thracian wight engage
The Syrian Hector of the stage?
The morning air is very bad
For them, who go but thinly clad—'
Our conversation chiefly dwells
On these, and such like bagatelles,
As might, without incurring fears,
Be well repos'd in leaky ears.
But since this freedom first began,
And I was thought a lucky man,
The more each day the more each hour
I find myself in envy's power.

Dir einfällt dass du deinem groszen Gönner
Mäcen aufwarten musst?" — Ich läugne nicht
Dies ists was mir das angelegenste
Und angenehmste ist. Allein kaum sind
Die traurigen Esquilien erreicht,
So springen hundert nicht mich selbst betreffende
Geschäfte mich von allen Seiten an.
,, Herr! Roscius war da, und bat, ihr möchtet ihm
Vor sieben, morgen früh, am Puteal
Als Beystand dienen." — ,, Das Collegium
Der Scriben, Quintus, bittet wegen einer
Gemeinen Angelegenheit von wichtigem
Belange bald von Tafel aufzustehen." —
,, Sey doch so gut, und mache dass Mäcen
Sein *fiat* dieser Bittschrift unterschreibe."
Sag' ich, ich wills versuchen — ,, O! du kannst
Es machen, wenn's dir nicht am Willen fehlt,"
Versetzt der Mensch und hängt sich an mich an.
Es sind nun bald acht Jahre, seit Mäcen
Den Seinigen mich beyzuzählen anfieng;
Das heiszt, auf Reisen mich in seinen Wagen
Zu nehmen, oder Kleinigkeiten mir
Vertraulich mitzutheilen; als: ,, Was ist
,, Die Stunde? — Sollte wohl der Thrazier Gallina
,, Dem Syrier gewachsen seyn?" — ,, Die Morgen sind
,, Schon frostig; wer mit keinem guten Ueberrock
,, Verwahrt ist, kann sich leicht verkälten" — und
Dergleichen Dinge, die man unbedenklich
Dem ritzenvollsten Ohre anvertraut.
Indessen zog's in dieser ganzen Zeit
Mit jedem Tag' und jeder Stunde mir
Mehr Missgunst zu. Sprach einer etwa: ,, Flaccus
,, Sasz heut im Schauplatz ihm zur Seite — spielte
,, Im Campus Ball mit ihm" — Nun! Der hat Glück!
Rief (naserümpfend) gleich der ganze Chor.
Lauft, von den Rostris aus, ein frostiges
Gerücht in Rom herum, gleich fragt der erste
Der auf der Strasze mir entgegen kommt:
,, Mein Bester! — Denn ein Mann, der mit den Göttern
So gut steht, muss es wohl am besten wissen —
Was hört man von den Daziern? — Kein Wort!
,, Dass du das Spotten doch nicht lassen kannst!"
Mich sollen alle Götter plagen, wenn
Ich etwas weisz! — ,, Nun wohl! So kannst du uns
Doch sagen, ob die Güter, welche Cäsar
Den Veteranen zugesagt hat, in
Italien oder in Sicilien an-
Gewiesen werden sollen?" — Schwör' ich dann

Jurantem me scire nihil mirantur, ut unum
Scilicet egregii mortalem altique silenti.
Perditur hæc inter misero lux, non sine votis.
O rus, quando ego te aspiciam? quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno, et inertibus horis,
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ?
O quando faba Pythagoræ cognata, simulque
Uncta satis pingui ponentur oluscula lardo?
O noctes, cœnæque Deûm, quibus ipse, meique
Ante larem proprium vescor, vernasque procaces
Pasco libatis dapibus! Prout cuique libido est,
Siccat inæquales calices conviva, solutus
Legibus insanis; seu quis cupit aćria fortis
Pocula, seu modicis humescit lætius. Ergo
Sermo oritur, non de villis, domibusve alienis:
Nec male, necne, Lepos saltet; sed, quod magis ad nos
Pertinet, et nescire malum est, agitamus: utrumne
Divitiis homines, an sint virtute beati;
Quidve, ad amicitias, usus, rectumve trahat nos;
Et quæ sit natura boni, summumque quid ejus.
Cervius hæc inter vicinus garrit aniles
Ex re fabellas. Nam si quis laudat Arelli
Sollicitas ignarus opes, sic incipit: Olim
Rusticus urbanum murem mus paupere fertur
Accepisse cavo, veterem vetus hospes amicum,
Asper, et attentus quæsitis, ut tamen arctum

En Sicilia ó acá en el continente?
Y cuando digo y juro verazmente
Que nada sé, á reserva impenetrable
Todos imputan el que yo no hable.
Los dias pierdo en tanta impertinencia,
Y asi eshalo mis votos con frecuencia:
« ¿ Cuándo á ver tornaré tu alegre suelo,
Quinta feliz, ó se dará á mi anhelo
De la antiguedad sabia en la lectura,
O en el sueño ó el ocio adormecido,
De aquesta vida fatigante y dura
Gustar en fin el delicioso olvido?
¿ Cuando habas comeré, que hacer carnales
De Pitágoras pudo el desatino,
O berzas rehogadas con tocino?
¡ O noches, ó banquetes celestiales,
En que yo en torno á mi fogon sentado,
Ceno de algun amigo rodeado,
Y mis mozos tambien de mis manjares
Comen despues que se libó á los Lares!
Esento cada cual de ley insana,
Alli segun su gana
Con un tazon enorme uno se mece,
Y otro con mas cachaza se humedece.
Dulce conversacion sigue á la cena,
No de la casa ó la heredad agena,
Ni de si Lepos para el baile es listo,
O tiene mucha habilidad ó poca,
Mas de aquello que á cada cual le toca,
E ignorar es mal visto:
Si del hombre consiste la ventura
En virtud ó en riqueza,
O si la amistad pura
Por la honradez ó el interes empieza;
Cual la naturaleza
Es del bien en comun, y en todo estremo
Cual la esencia es en fin del bien supremo.
Con aquesto se alienta
Cervio el vecino, y sus consejas cuenta;
Y si el caudal de Arelio uno pondera,
Y el pesar que le da no considera,
Nos dice aqueste apólogo el vecino.
A un raton de ciudad un campesino,
Su amigo y camarada,
Recibió un dia en su infeliz morada.
Era el campestre sóbrio y muy guardoso;
Mas si un huesped venia,

Ammiran che in serbare alto segreto,
Artagoticamente io non ho pari.
La giornata così di noia in noia
Misero io passo, e sospirando esclamo:
O villa, e quando io rivedrotti, e quando
Potrò de' prischi saggi or fra' volumi,
Or tra 'l sonno e le pigre ore oziose
Trarre de l' egra vita un dolce obblio!
Le fave, al Samio in parentela aggiunte,
E i buoni erbaggi, come va conditi
Nel pingue lardo, oh quando avrò sul desco!
O notti! O cene degli dei, dov' io
Presso il mio focolar co' miei mi assido,
E mangio, ed a la vispa famigliuola
De' servi, nati da' miei servi, io stesso
I già libati pria cibi dispenso!
Sciolto da insulse leggi a suo talento
Vota dispari nappi ognun, che siede;
O che talun, di miglior lena, agguanti
I ciotolon; o con mezzane tazze
Goda innaffiarsi un altro il gorgozzule.

Poi viensi a ragionar, non de' poderi,
O de le case altrui; non se Lepòre
Danzi bene, o se mal; ma si trattiamo
Di quel, che più ci tocca, e che gran fallo
Fora ignorar: Ciò, che felici rende
Gli uomini, è l' oro, o la virtù? Qual nodo
Ci strigne in amistà? l' utile, o il retto?
La natura de' ben, de' beni il sommo
Qual mai sarà? In mezzo a ciò se n' esce
Cervio, il mio buon vicino, a squadernarti
Taluna a tempo de le favolette,
Che sogliono narrar le vecchierelle.

Quindi, se un bietolon di Arellio esalti
Gli angosciosi tesor, così comincia:
Dicon che un giorno un topo di campagna
Accolse ne la sua povera buca
Un topo di città, come dar suole
Albergo ospite vecchio a vecchio amico.
Ruvido e avaro de la sua dispensa

seront-elles données en Italie ?.... Et quand je jure que je n'en sais pas un mot, tous m'admirent comme un homme étonnant et d'une haute discrétion. C'est dans de telles misères que je perds ma journée, non sans m'écrier plusieurs fois : « O mes champs, quand vous reverrai-je ? quand me sera-t-il permis, livré tantôt à la lecture des anciens, tantôt au sommeil, ou laissant s'écouler mes heures oisives, de goûter le doux oubli d'une vie tumultueuse ? Quand verrai-je placer sur ma table la fève si chère à Pythagore, et des légumes assaisonnés d'un lard assez gras ! O nuits, ô banquets des dieux où je me délecte devant mes propres Lares, entouré de mes amis et de mes valets espiègles qui prennent leur part des mets ! Chaque convive, affranchi de sottes lois, choisit à son gré la coupe, et la vide suivant son désir : celui-là, plus brave, saisit un grand verre, celui-ci s'humecte joyeusement à petits coups ; on cause, non des terres et des maisons d'autrui, non de la danse plus ou moins habile de Lépos, mais de ce qui nous touche de plus près, et dont l'ignorance peut nous nuire le plus. L'homme est-il heureux par les richesses ou par la vertu ? Est-ce l'estime ou l'intérêt qui nous conduit à l'amitié ? Quelle est la nature du bien, et quel est son souverain degré ? Notre voisin Cervius raconte parmi ses entretiens d'antiques historiettes qu'il place à propos. Si quelqu'un vante les richesses d'Arellius, sans savoir combien de soucis elles lui causent, Cervius commence ainsi : « On dit qu'autrefois le rat des champs reçut dans son humble trou un rat citadin, vieil hôte d'un ancien ami ; dur à lui-même, et ménager, il s'écartait cependait de son

---

'This fortune's favourite son ('tis cry'd)
Is ever by Mæcenas' side,
Companion wheresoe'er he goes,
In rural sports or festal shows.'
Should any rumour, without head
Or tail, about the streets be spread,
Whoever meets me gravely nods,
And says, 'As you approach the gods,
It is no mystery to you,
What do the Dacians mean to do?'
Indeed I know not — 'How you joke,
And love to sneer at simple folk!'
But vengeance seize this head of mine,
If I have heard or can divine —
Then, prithee, where are Cæsar's bands
Allotted their long-promis'd lands?'
Although I swear, I know no more
Of that, than what was ask'd before,
They stand amaz'd, and think me then
The most reserv'd of mortal men.
Bewilder'd thus amidst a maze,
I lose the sunshine of my days,
And often wish: 'Oh! when again
Shall I behold the rural plain?
And when with books of sages deep,
Sequester'd ease, and gentle sleep,
In sweet oblivion, blissful balm!
The busy cares of life becalm;
Oh! when shall Pythagoric beans,
With wholesome juice enrich my veins?
And bacon-ham and savoury pottage
Be serv'd beneath my simple cottage?
O nights, that furnish such a feast
As even gods themselves might taste!'
Thus fare my friends, thus feed my slaves,
Alert, on what their master leaves!
Each person there may drink, and fill
As much, or little, as he will,
Exempted from the bedlam rules
Of roaring prodigals and fools:
Whether in merry mood or whim
He takes a bumper to the brim,
Or, better pleas'd to let it pass,
Grows mellow with a scanty glass.
Nor this man's house, nor that's estate
Becomes the subject of debate;
Nor whether Lepos, the buffoon,
Can dance, or not, a riggadoon;
But what concerns us more, I trow,

Ich wisse nichts, so werd' ich als ein mächtiger
Politikus, und Meister in der Kunst
Zu schweigen ausgeschrien. Indessen geht
Auf diese Art ein Tag mir Armen nach
Dem andern in Verlust, nicht ohne oft
Aus vollem Herzen auszurufen: O!
Mein liebes Feld! wann sehen wir uns wieder?
Wann wirds so gut mir werden, bald aus Schriften
Der Alten, bald in stillem Müsziggang
Und ungestörtem Schlaf, ein liebliches Vergessen
Der Stadt und ihres Lebens einzuschlürfen!
Wenn werd' ich wieder selbstgepflanzten Kohl mit Speck
Und dem Pythagoras verwandte Bohnen
Auf meinem Tische sehn! O wahre Göttermahle!
O frohe Nächte! wo ich mit den Meinen
Es mir am eignen Heerde schmecken lasse,
Und mit denselben Speisen, die ich vorgekostet,
Mein muth'ges junges Hausgesinde füttre.

Vom Unsinn eurer Trinkgesetze frey
Leert jeder meiner Gäste nach Gefallen
Ungleiche Becher, gröszer oder kleiner,
So wie der stärkre mehr vertragen kann,
Der schwächre lieber langsam sich befeuchtet.
Nun spinnet unvermerkt ein trauliches Gespräch
Sich an, nicht über andrer Leute Wirthschaft, nicht
Ob Lepos übel tanze oder gut?
Wir unterhalten uns von Dingen, die
Uns näher angehn, welche nicht zu wissen
Ein Uebel ist: ob Reichthum oder Tugend
Den Menschen glücklich mache? Vortheil oder
Rechtschaffenheit das Band der Freundschaft knüpfe?
Was wahres Gut, und was das Höchste sey?
Gelegenheitlich tischt uns Nachbar Cervius
In seiner eignen drolligen Manier
Ein Mährchen auf, das sich zur Sache schickt.

So, wenn, zum Beyspiel, einer etwa von
Dem Reichthum des Arellius mit Bewundrung spricht,
Unwissend, wie dem armen Mann so übel
Dabey geschieht, fängt Cervius an: die Feldmaus
Erhielt in ihrer armen Höhle einst
Von ihrer alten guten Freundin,
Der Stadtmaus, unverhoft die Ehre ihres
Besuches. Wie genau nun jene sonst
Zu leben pflegte, und wie sparsam sie
Den sau'r errungnen Vorrath sonst zu Rathe hielt,

Solveret hospitiis animum. Quid multa? neque ille
Sepositi ciceris, nec longæ invidit avenæ;
Aridum et ore ferens acinum, semesaque lardi
Frusta dedit, cupiens varia fastidia cœna
Vincere tangentis male singula dente superbo;
Cum pater ipse domus palea porrectus in horna
Esset ador, loliumque, dapis meliora relinquens.
Tandem urbanus ad hunc: Quid te juvat, inquit, amice,
Prærupti nemoris patientem vivere dorso?
Vis tu homines urbemque feris præponere silvis?
Carpe viam, mihi crede, comes, terrestria quando
Mortales animas vivunt sortita, neque ulla est
Aut magno aut parvo lethi fuga; quo, bone, circa,
Dum licet, in rebus jucundis vive beatus,
Vive memor quam sis ævi brevis. Hæc ubi dicta
Agrestem pepulere, domo levis exsilit. Inde
Ambo propositum peragunt iter, urbis aventes
Mœnia nocturni subrepere. Jamque tenebat
Nox medium cœli spatium, cum ponit uterque
In locuplete domo vestigia, rubro ubi cocco
Tincta super lectos canderet vestis eburnos,
Multaque de magna superessent fercula cœna,
Quæ procul exstructis inerant hesterna canistris.
Ergo, ubi purpurea porrectum in veste locavit
Agrestem, veluti succinctus cursitat hospes,
Continuatque dapes; nec non vernaliter ipsis

Sus dispensas abrir no le dolia:
Garbanzos le franquea pues y avena,
De que tenia provision muy buena,
Sus pasas para colmo del festejo,
Y unas cortezas de tocino añejo,
Del otro ansiando ver con los manjares
Lanzados el hastío y los pesares.
Mas mientras lo mejor deja él al rico,
Y él duerme en paja, y se harta de vallico,
Frio muéstrase aquel é indiferente,
Y en nada clava el ciudadano diente.
Al rústico raton, por fin de todo,
Habló el de la ciudad de aqueste modo:
« ¿Posible es que te apañas
A estar en tan obscura madriguera,
En medio de malezas y montañas?
¿Posible es que tu instinto no prefiera
Los hombres y ciudades
A aquestas espantosas soledades?
Créeme, vente pues, vente conmigo,
Compañero y amigo:
La muerte á todos su segur estiende;
Grandes y chicos esta ley comprende;
Y asi, pues aun es tiempo, tú procura
Disfrutar del placer y la ventura,
Y pensar cuanto importa
No olvidar nunca que la vida es corta. »
Este discurso al campesino esalta,
Que del zaquizami de un brinco salta,
Y al pueblo entrambos marchan convenido,
Para llegar despues de obscurecido.
En medio estaba ya del firmamento
La noche, cuando el par de camaradas
Entróse en un alcazar opulento,
Donde colchas en Tiro fabricadas
Soberbias camas de marfil cubrian,
Y aqui y alli se vian
Mucha bandeja y mucha fuente llena
De los residuos de esquisita cena.
Sobre tapiz purpúreo al campesino
El raton de ciudad coloca fino;
Por do quier diligente corretea,

Egli era, ma alloggiando forestieri,
Si slacciava la cintola. Che più?
Nè al cece in serbo, nè a la lunga avena
La risparmiò: qualch' acino appassito,
Che traea con la bocca, e qualche briciolo
Di lardo mezzo roso anco gli appose.
Non sapea che si far, vincer bramando,
Col variar intingoli, la noia
Del lezïoso, ch' ogni cibo appena
Premea col dente, ed arricciava il naso.
Giaceasi intanto a roder farro e loglio
De la casa il padron sul paglericcio,
I buon bocconi al forestier lasciando.
Ma come può piacerti, al fin proruppe
Il cittadin, come soffrir, amico,
Di questo bosco su l' alpestre dorso
Vita sì rea? Vuoi preferir tu dunque
Ad uomini e città, belve e foreste?
Su, mettiamci in cammin, credi a l' amico.
Giacchè un' alma mortal sortiron quanti
Vivono su la terra, nè da morte
Può il piccolo fuggir, fuggir può il grande;
Dunque in bagordi, mentre il puoi, mio caro,
Vivi felice pur, memore vivi
,, Che le vite son corte, e i giorni frali.
A sì forti argomenti in un baleno
Balza fuor de la tana il vill anello:
Il proposto cammin poi di conserva
Forniscon, vaghi d' erpicarsi entrambi
De la città notturni entro le mura.
Già notte avea metà del ciel trascorso,
Quand' ecco l' uno e l' altro in ricco ostello
Fermano i passi. Sovra eburnei letti
Splendevan ivi di vermiglia grana
Ritinte vesti: ivi da un altro lato
Più in là vedeansi di vivande colmi
Canestri torreggiar, di lauta cena
Del già caduto dì superbi avanzi.
Or, poi che il bravo albergator su drappi
Di porpora sdraiar fe il villanello:
Quà e là, qual suol valletto in farsettino,
Arranca, e piatti sopra piatti appone,

économie quand il donnait l'hospitalité. Qu'aurait-il offert de plus? il n'épargna ni ses pois mis en réserve, ni l'avoine allongée; il apporta même entre ses dents des raisins secs et un morceau de lard à demi-rongé, désireux de vaincre par la variété des mets les dégoûts d'un hôte qui les touchait tous, l'un après l'autre, d'une dent dédaigneuse. Pour lui, quoique maître du logis, étendu sur de la paille de l'année, il se contentait d'un peu de fleur de farine et d'ivraie, laissant à son hôte les mets les meilleurs. Cepenant le rat citadin lui dit : Quel charme peux-tu trouver à mener une vie si dure dans les bois et sur le revers d'un mont escarpé? Pourqnoi ne pas préférer la ville et les hommes aux forêts et aux bêtes sauvages? Crois-moi, camarade, mets-toi en chemin, tous les êtres mortels sont condamnés par le sort à la mort, et pour les grands comme pour les petits il n'est aucun moyen de le fuir. Sois donc heureux, ami, tandis qu'il t'est permis de l'être, et jouis des choses prospères en te rappelant combien la vie est courte. Ces paroles émeuvent le rat des champs; il saute légèrement de son trou; l'un et l'autre vont trottant de concert le long du chemin de la ville, projetant de s'y glisser la nuit par dessous les murs. Déjà la nuit avait parcouru la moitié de l'espace du ciel, lorsque tous deux entrent dans une maison opulente; là, des tapis teints en écarlate resplendissaient sur des lits d'ivoire, et les restes des mets servis la veille dans un grand repas, s'élevaient en pyramides dans des corbeilles. Le rat des champs se loge et s'étend sous la pourpre; son hôte, comme un valet troussé, court çà et là, sert un mets après un autre, s'acquitte avec

---

And were a scandal not to know;
If happiness consist in store
Of riches, or in virtue more:
Whether esteem, or private ends
Direct us in the choice of friends:
What's real good without disguise,
And where its great perfection lies.
While thus we spend the social night,
Still mixing profit with delight,
My neyghbour Cervius never fails
To club his part in pithy tales:
Suppose, Arellius, one should praise
Your anxious opulence: he says —
A country-mouse, as authors tell,
Of old invited to her cell
A city-mouse, and with her best
Would entertain the courtly guest.
Thrifty she was, and full of cares
To make the most of her affairs,
Yet in the midst of her frugality
Would give a loose to hospitality.
In short, she goes, and freely fetches
Whole ears of hoarded oats, and vetches,
Dry grapes and raisins cross her chaps',
And dainty bacon, but in scraps,
If delicacies could invite
My squeamish lady's appetite,
Who turn'd her nose at every dish.
And saucy piddled, with a — pish!
The matron of the house, reclin'd
On downy chaff, discreetly din'd
On wheat, and darnell from a manger,
And left the dainties for the stranger.
The cit, displeas'd at this repast,
Attacks our simple host at last.
'What pleasure can you find, alack!
To live behind a mountain's back?
Would you prefer the town, and men,
To this unsocial dreary den,
No longer, moping, loiter here.
But come with me to better cheer.
'Since animals but draw their breath,
And have no being after death;
Nor yet the little, nor the great,
Can shun the rigour of their fate;
At least be merry while you may,
The life of mice is but a day;
Reflect on this, maturely live,
And all that day to pleasure give.'

So wurde doch für einen Gast das Herz
Ihr weiter; kurz, sie schonet diesmal weder
Der immer aufgesparten Erbse noch
Des langen Haberkornes, trägt ein Stückchen
Halb abgenagten Specks, und eine dürre
Zibeb' im Munde noch herbey, und lässt,
Mit einem Worte, sich's recht angelegen seyn
Durch der Gerichte Mannichfaltigkeit
Den ekeln Gaum des Städters zu verführen,
Der vornehm dasasz, und mit stolzem Zahn
Eins nach dem andern kaum berührte; während
Der gute Hauswirth selbst, auf heurig Stroh
Gestreckt, mit Spelt und Trespe sich behalf,
Und alles bessre seinem Gaste liesz.

Zuletzt begann die Stadtmaus: Freund, wo nimmst
Du die Geduld her, in dem rauhen Berge da
Dein Leben hinzubringen? Hättest du nicht Lust
Den Aufenthalt bey Menschen in der Stadt
Dem Walde vorzuziehn? Weiszt du was?
Komm du mit mir; und weil nun einmal bey
Den Erdekindern mit dem Leben alles
Vorbey ist, und dem Tode weder klein
Noch grosz entrinnen kann: so sey du weise,
Und lass, so lange du es haben kannst,
Dir wohl geschehn, mein Schatz! Bedenke nur
Wie kurz das Leben ist! — Die Landmaus wird
gerührt durch diese Rede, springt behende
Aus ihrem Loch hervor, und beyde treten
Den Weg zur Hauptstadt an, des Sinnes, unter
Der Mauer sich bey Nacht hineinzuschleichen.

Es war schon Mitternacht, als unsre Wandrer
In eines reichen Hauses Speisesal
Sich einquartierten, wo, auf Lagerstellen
Von Elfenbeine, Purpurdecken glühten,
Und eines groszen Gastmals Ueberbleibsel
Ringsum in Körben aufgeschichtet standen.
Sobald der Städter hier den bäur'schen Gast
Auf Purpur hingelagert, läuft er rüstig,
Gleich einem aufgeschürzten Wirthe, hin und her,
Und trägt ein niedliches Gerichte nach
Dem andern auf; vergisst jedoch sich selber nicht
Dabey, indem er alles was er bringt,

Fungitur officiis, prælambens omne quod offert.
Ille cubans gaudet mutata sorte, bonisque
Rebus agit lætum convivam, cum subito ingens
Valvarum strepitus lectis excussit utrumque.
Currere per totum pavidi conclave, magisque
Exanimes trepidare, simul domus alta molossis
Personuit canibus. Tum rusticus : Haud mihi vita
Est opus hac, ait; et valeas : me silva, cavusque
Tutus ab insidiis tenui solabitur ervo.

SATIRA VII.

DAVUS.

Jamdudum ausculto, et cupiens tibi dicere servus
Pauca, reformido.

HORATIUS.

Davusne?

DAVUS.

Ita, Davus, amicum
Mancipium domino, et frugi, quod sit satis; hoc est,
Ut vitale putes.

Y de todo á su huesped acarrea;
Y como fueros de criado lleva,
De cuanto al otro sirve, él tambien prueba.

De mudanza tan próspera gozaba,
Y por ella su júbilo mostraba
El rústico raton; mas de repente
De gente y puertas tráfago se siente:
Echanse de las camas los ratones,
Y atravesando en fuga los salones,
Van con doble razon despavoridos,
Pues oyen de los perros los ladridos.

El campesino al otro entonces dice :
« No esta vida acomódame infelice :
A Dios; seguro y libre yo prefiero
A estas bromas mi bosque y mi agujero. »

SATIRA VII.

DAVO.

Largo tiempo ha que os escucho,
Y quisiera responderos
Cuatro palabras; mas soy
Un esclavo, y no me atrevo.

HORACIO.

¿ Eres Davo ?

DAVO.

El mismo; esclavo
Siempre apegado á su dueño,
Y buen chico, aunque no tanto
Que tema morirme de eso.

Nè il privilegio del mestiere oblia;
Quanto appon pizzicando egli 'l primiero.
Il campagnuol, fatto signor, nel suo
Giaciglio poltroneggia, e i buon bocconi
Già di buon compagnone aria gli danno.

Ma di stridenti cardini a lo strepito
Subitaneo, terribile, precipita
L' uno e l' altro da' letti; urtansi, corrono
Per tutto intorno sbalorditi, pavidi;
E più senton fuggir l' anima, e tremano,
Quando de' cani a l' ulular, de l' ardua
Magion le volte in lungo suon rimbombano.

Il contadino allor : No, questa vita
Non fa per me. La mia selva, il mio buco,
Franco d' insidie, i magri miei legumi ;
Essi mia stanza, e cibo, e pace... Addio.

SATIRA VII.

DAVO.

Gran tempo è già che de l' orecchie sole
Usar teco ho potuto; or de la lingua
Bramando un poco usar, servo, qual sono,
Timor me ne ritien.

ORAZIO.

Non se' tu Davo?

DAVO.

Sì ben; Davo, al padron servo, ed amico,
E buono al punto : tal cioè che creda
Poterlo lasciar vivere.

politesse de tous ses devoirs, et goûte le premier de tout ce qu'il offre. Le rat des champs, mollement couché, s'applaudit de sa nouvelle fortune, et jouit en gai convive de tant de bonnes choses. Mais tout-à-coup le bruit des deux battants de la porte s'ouvre avec fracas, les chasse l'un et l'autre de leurs lits : pâles et à demi-morts de frayeur, ils courent et se précipitent au travers de l'appartement, surtout lorsqu'ils entendent deux dogues faire retentir la maison de leurs aboîments. Compagnon, dit alors le rat des champs, cette vie n'est point de mon goût; en sécurité contre toute embuche dans mon bois, dans mon trou, je me console de mes lentilles. »

SATIRE VII.

DAVE.

Votre esclave écoute depuis long-temps ; il désirerait vous dire quelque mot, mais il n'ose.

HORACE.

Dave, est-ce toi ?

DAVE.

Oui, c'est Dave, valet attaché à son maître, et honnête autant qu'il est nécessaire, c'est-à-dire, autant qu'il faut pour que vous le laissiez vivre.

Encourag'd thus, the nimble mouse,
Transported, sallies from her house:
They both set out, in hopes to crawl!
At night beneath the city-wall;
And now the night, elaps'd eleven,
Possess'd the middle space of heaven,
When, harrass'd with a length of road,
They came beneath a grand abode,
Where ivory couches, overspread
With Tyrian carpets, glowing, fed
The dazzled eye. To lure the taste,
The trophies of a costly feast,
Remaining, fresh but yesterday,
In baskets, pil'd on baskets, lay.
When madam on a purple seat
Had plac'd her rustic friend in state,
She bustles, like a busy host,
Supplying dishes boil'd and roast,
Nor yet omits the courtier's duty
Of tasting, ere she brings the booty.
The country-mouse, with rapture strange,
Rejoices in her fair exchange,
And lolling like an easy guest,
Enjoys the cheer, and cracks her jest.
When, on a sudden, opening gates,
Loud-jarring, shook them from their seats.
They ran, affrighted, through the room,
And, apprehensive of their doom,
Now trembled more and more; when, hark!
The mastiff-dogs began to bark,
The dome, to raise the tumult more,
Resounded to the surly roar.
The bumpkin then concludes, adieu!
This life, perhaps, agrees with you:
My grove, and cave, secure from snares,
Shall comfort me with chaff and tares.

SATIRE VII. — DAVUS. HORACE,

DAVUS.

I'll hear no more, and with impatience burn,
Slave as I am, to answer in my turn;
And yet I fear —

HORACE.

What! Davus, is it you?

DAVUS.

Yes. Davus, Sir, the faithful and the true.
With wit enough no sudden death to fear —

Naschhaften Dienern gleich, zuvor beleckt.
Die Feldmaus ganz entzückt von ihrem neuen Glück,
Dehnt fein gemächlich auf dem weichen Sitze
Sich aus, und lässt sich alles treflich schmecken:

Als plötzlich ein gewaltiges Geknarr
Der Flügelthüren unsre beyden Schlemmer
Von ihren Polstern wirft. Sie rennen zitternd
Im ganzen Saal herum, und ihre Furcht
Wird Todesangst, indem durchs hohe Haus
Der groszen Hunde Bellen widerhallt.

Ich danke für dies Leben, sprach mit schwacher Stimme
Der Bau'r zu seinem Freunde: fahre wohl!
Ich lobe mir mein kleines Loch im Walde!
Da hab' ich nichts zu fürchten wenigstens,
Und kann, wiewohl's nur magre Bissen giebt,
Mich doch in Ruh an meinen Wicken laben.

SATYRE VII. — DAVUS. HORAZ.

DAVUS.

Schon lange pass ich auf, und möchte wohl
Dem Herrn ein Wörtchen sagen, wenn ich dürfte.

HORAZ.

Wer spricht hier? Davus?

DAVUS.

Ja, der unterthänigste
Von deinen Sclaven Davus, seinem Herrn
Getreu und hold, und überhaupt ein guter Kerl,
Zum wenigsten so fern, dass für sein Leben
Nichts zu besorgen ist.

HORATIUS.

Age, libertate decembri,
Quando ita majores voluerunt, utere; narra.

DAVUS.

Pars hominum vitiis gaudet constanter, et urget
Propositum; pars multa natat, modo recta capessens,
Interdum pravis obnoxia. Sæpe notatus
Cum tribus annellis, modo læva Priscus inani,
Vixit inæqualis, clavum ut mutaret in horas;
Ædibus ex magnis subito se conderet, unde
Mundior exiret vix libertinus honeste.
Jam mœchus Romæ, jam mallet doctus Athenis
Vivere; Vertumnis, quotquot sunt, natus iniquis.
Scurra Volanerius, postquam illi justa chiragra
Contudit articulos, qui pro se tolleret, atque
Mitteret in phimum talos, mercede diurna
Conductum pavit. Quanto constantior idem
In vitiis, tanto levius miser, ac prior illo,
Qui jam contento, jam laxo fune laborat.

HORATIUS.

Non dices hodie quorsum hæc tam putida tendant,
Furcifer?

DAVUS.

Ad te, inquam.

HORATIUS.

Quo pacto, pessime?

HORACIO.

Puesto que asi lo dejaron
Mandado nuestros abuelos,
Usar de la libertad
Puedes que permite el tiempo.

DAVO.

Una parte de los hombres
Pasa su vida en escesos,
Sin mudar nunca de rumbo:
Otros fluctuan inciertos,
Ora arrastrados del vicio,
Ora á la virtud sujetos.
De esta inconsecuencia Prisco
Ofreció un notable ejemplo:
Ya ostentaban tres anillos,
Y ya ninguno sus dedos,
Ya el laticlavio vestia,
Ya le arrojaba de nuevo,
Ya su palacio dejaba,
Y trasladaba sus huesos
Donde apenas osaria
Ir un honrado liberto.
Ya en Roma vivir queria
En fiestas y galanteos,
Ya en Atenas con las Musas;
En fin, á su nacimiento
Los dioses de las mudanzas
Parece que presidieron.
Acosado por la gota,
Que mereció bien por cierto,
Mantiene á un hombre en su casa
El truhan de Volanerio,
Para que le esté las fichas
Y los dados recogiendo;
Y aun es menos desgraciado
Este en sus vicios mas terco,
Que Prisco, ya á sus pasiones
Mandando, y ya obedeciendo.

HORACIO.

Dí, bribon, y ¿dónde va
A parar todo ese cuento?

DAVO.

A vos, señor.

HORACIO.

¿A mi, infame?

ORAZIO.

Su via,
Dicembre ti fa libero, (chè tale
Fu il voler de' maggiori) usane; narra —

DAVO.

Degli nomini una parte ama ne' vizi
Gavazzar sempre, e incaponir nel lezzo,
Tentennan molti, ed ora il buon sentiere,
Or prendon quel, che a precipizio mena.
Con tre anelli adocchiar si fe sovente
Prisco, e talor co la sinistra ignuda.

Si vario visse, che vestir cangiava
Da un' ora a l' altra: da una reggia a un buco,
D' onde non oseria senza arrossirne
Farsi vedere uscir l' attillatuzzo
D' un liberto figliuol, iva a insaccarsi.
Or preferiva Roma, a farvi 'l bello;
Atene or preferiva a farvi 'l dotto,
Nato in ubbia di quanti ci ha Vertunni.

Volanerio buffon, poichè gli articoli
Gli ebbe annodati vindice chiragra,
Affittossi, e nudriva a tanto al giorno
Chi raccogliesse e imbossolasse i dadi.
Ne' suoi vizi per altro uom così fatto
Quanto è costante più, tanto infelice
Men di quel primo; ch' or su tesa fune,
Ed or su lenta in fiotti eterni ondeggia.

ORAZIO.

Con queste, ch' oggi infilzi insulse ciance,
Forca, spiegar vorrai che dir tu senti?

DAVO.

Di te sento parlar.

ORAZIO.

Come, ribaldo?

HORACE.

Profite de la liberté que décembre te donne, puisque nos pères l'ont voulu ainsi ; allons, parle.

DAVE.

Une partie des hommes se plait constamment dans le vice, et s'y attache de propos délibéré ; une autre partie flotte irrésolue, embrassant tantôt le bien, tantôt le mal. Souvent on a vu Priscus porter trois anneaux, puis n'en mettre aucun, et se montrer si inégal dans son genre de vie, qu'il changeait quelquefois de robe à toute heure. Il quittait un palais magnifique pour s'enfermer dans un réduit, d'où un affranchi quelque peu honnête aurait presque eu honte de sortir ; tantôt libertin à Rome, tantôt aimant mieux vivre en savant à Athènes ; homme enfin qui semblait né dans la colère de toutes les divinités capricieuses. Le bouffon Volanérius, lorsque la goutte, juste pour lui, eut paralysé ses articulations, nourrissait quelqu'un et le payait à tant par jour pour jeter les dés dans le cornet. Plus on est constant dans ses vices, moins on est malheureux : je plains bien davantage celui qui travaille sur une corde, tantôt lâche, tantôt tendue.

HORACE.

Maraud, ne me diras-tu pas aujourd'hui à qui s'adressent tant d'impertinences ?

DAVE.

A vous, vous dis-je.

HORACE.

Drole, comment cela ?

HORACE.

Well. Since this jovial season of the year
Permits it, and our ancestors ordain,
No more the dear impertinence restrain.

DAVUS.

Among mankind, while some with steady view
One constant course of darling vice pursue,
Most others float along the changing tide,
And now to virtue, now to vice they glide.
Lo ! from three rings how Priscus plays the light;
Now shews his naked hand — The various wight
With every hour a different habit wears :
Now in a palace haughtily appears,
Then hides him in some vile and filthy place,
Where a clean slave would blush to shew his face.

Now rakes at Rome, and now to Athens flies;
Intensely studies with the learn'd and wise.
Sure, all the gods, who rule this varying earth,
In deep despite presided at his birth.
Old Volanerius, once that man of joke,
When the just gout his crippled fingers broke,
Maintain'd a slave to gather up the dice,
So constant was he to his darling vice.
Yet less a wretch than he, who now maintains
A steady course, now drives with looser reins.

HORACE.

Tell me, thou tedious varlet, whither tends
This wretched stuff?

DAVUS.

At you direct it bends.

HORACE.

At me, you scoundrel ?

HORAZ.

Wohlan ! weil unsre Alten
Es so für gut befunden, so bediene dann
Dich der Dezember-Freiheit ; schwatze was du willst !

DAVUS.

Ein Theil der Menschen hängt an seinen Lastern
Mit Lust und Lieb', und treibt darin
Nach einem festen Plan sich immer vorwärts:
Hingegen schwimmt der gröszte Hauffe zwischen
Dem Guten und dem Bösen hin und her,
Greift manchmal wohl nach jenem, aber wird
Doch stets von diesem wieder überwältigt.
So war, zum Beyspiel, ein gewisser Priscus
Sich selbst so ungleich, dass er oft in Einer Stunde
Den Clavus wechselte, und bald drey Ringe,
Bald keinen trug ; aus einem groszen Hause plötzlich
In einen Winkel zog, woraus fürwahr
Ein rechtlicher Libertus kaum mit Ehren
Hervorgehn konnte ; bald den Sausewind
Zu Rom, bald zu Athen den Weisen spielte.
Der kam nun wohl im Zorn von allen möglichen
Vertumnen in die Welt ! Da lob ich mir
Den braven Scurra Volanerius,
Der, als das wohlverdiente Chiragra
Ihm alle Knöchel lähmte, einen Menschen
Im Taglohn dingte, der die Würfel ihm,
Statt seiner, in den Becher werfen musste.
Mir scheint ein solcher seinen Lastern standhaft
Getreuer Mensch viel minder elend, und
Mit einem Wort, der bessre Mann, als einer
Der bald an längerm bald an kürzerm Stricke zerrt.

HORAZ.

Nun, Galgenstrick, wirst du dich bald erklären
Wem dies Gewäsche gilt?

DAVUS.

Wem sonst als dir ?

HORAZ.

Wie so, Halunk ?

DAVUS.

Laudas
Fortunam et mores antiquæ plebis ; et idem,
Si quis ad illa Deus subito te agat, usque recuses ;
Aut quia non sentis, quod clamas, rectius esse,
Aut quia non firmus rectum defendis, et hæres,
Nequidquam cœno cupiens evellere plantam.
Romæ rus optas ; absentem rusticus urbem
Tollis ad astra levis. Si nusquam es forte vocatus
Ad cœnam, laudas securum olus ; ac, velut usquam
Vinctus eas, ita te felicem dicis, amasque,
Quod nusquam tibi sit potandum. Jusserit ad se
Mæcenas serum sub lumina prima venire
Convivam : Nemon' oleum feret ocius ? ecquis
Audit ? cum magno blateras clamore, fugisque.
Milvius et scurræ, tibi non referenda precati,
Discedunt. Etenim fateor me, dixerit ille,
Duci ventre levem ; nasum nidore supinor ;
Imbecillus, iners, si quid vis, adde, popino.
Tu, cum sis quod ego, et fortassis nequior, ultro
Insectere, velut melior, verbisque decoris
Obvolvas vitium ? Quid, si me stultior ipso
Quingentis empto drachmis deprenderis ?... Aufer
Me vultu terrere ; manum, stomachumque teneto,

DAVO.

Siempre encarecer os veo
Vida y costumbres de antaño ;
Mas no aceptárais el trueco,
Si quisiera trasladaros
Algun dios á aquellos tiempos.
O no estais bien convencido
De ser lo que decis cierto,
O la debida firmeza
Fáltaos para sostenerlo,
Y no podeis, mal que os pese,
Salir del atolladero.
Deseais en Roma el campo ;
E inconsecuente y ligero,
Cuando en el campo os hallais,
Poneis á Roma en el cielo.
Cuando á cenar no os convidan,
Loais los tranquilos puerros,
Y cual si fueseis atado
Cuando vais á algun festejo,
Mirais el que no os conviden
Como un venturon tremendo.
Mas si entre dos luces manda
Mecenas un mensagero,
Porque á cenar vais con él,
Aqui es ella : » pronto, luego,
Gritais, esencias, muchachos, »
Y moveis un escarceo
Horroroso, que nos dura
Hasta que escapais corriendo.
En pos Milvio y los truhanes
Tambien se van macilentos,
Por vuestra intencion rezando
Cosas que callar debemos.
En buen hora otros me digan
Que soy tambien glotonzuelo ;
Que al olor de un plato rico
Tambien la nariz elevo ;
Que soy holgazan, y acaso
Que las tabernas frecuento.
Mas con brillantes palabras
Vuestras faltas encubriendo,
¿ Vos, señor, á mi reñirme,
Como si fuérades bueno,
Siendo asi que sois tan malo
Como yo, y mas ? Y ¿ si os pruebo
Que sois mas loco que yo,
Que os costé cincuenta pesos?
Y cuidado, señor mio,

DAVO.

Tu mi lodi i costumi e la fortuna
Di Roma antica, e se di botto un nume
Ti lanciasse a que' tempi ; Oibò, diresti
Sempre e poi sempre, o perchè 'l cor non sente
Che 'l più giusto sia quel, che 'l labbro esclama,
O perchè sei debil campion del giusto,
E 'l piè bramando invan spiccar dal fango,
Vi resti impantanato. Abiti a Roma ?
Brami la villa. In villa ? e Roma lodi
A ciel, leggier qual sei, perchè lontana.

Se per ventura qualche invito a cena
Non ti capita, Oh cari i miei quïeti
Cavoli ! esclami, e qual se fuor di casa
Andassi tratto per la strozza, appelli
Felice te del non dover altrove
Le tazze altrui votare, e ten compiaci.

Ma fa che tardo giungati un messaggio
Di Mecenate, che a cenar ti chiama,
Sopra sera ; qual chiasso, qual rumore !
Non c' è un diavol, che si rompa il collo
A recarmi l' unguento ? Siete sordi ?

Milvio intanto, e i delusi parasiti,
Con quattro moccolon, da non ridirsi,
Se ne van borbottando lemme lemme,
Che la pancia è il mio debole, che il naso
A l' odor de l' arrosto arriccio in alto,
Che son vigliacco, buon da nulla, e aggiugni,
S' altro vuoi, tavernier, talun m' appicca,
Nè io lo negherò : di egual farina
Tu essendo intanto, e forse ancor peggiore,
Pure, quasi miglior, con muso duro
Contro di me t' aizzi, e 'l tuo mal pelo
D' oneste voci tra 'l fogliame ascondi ?
E ben, che fia, se toccherai con mano
Che di me, compro cinquecento dramme

DAVE.

Vous vantez la condition et les mœurs des anciens temps, mais si quelque dieu vous offrait tout à l'heure de vous y ramener, vous refuseriez, soit parce que vous n'êtes point attaché par sentiment à ce que vous proclamez être le bien, soit parce que vous ne défendez pas la vertu avec fermeté, et qu'en désirant sortir de la fange, vous ne pouvez cependant en arracher vos pieds. A Rome, vous désirez les champs, aux champs, votre humeur legère vous fait porter la ville aux nues. N'êtes-vous par hasard appelé nulle part à un banquet, vous vantez le bonheur de pouvoir manger en paix vos légumes chéries, et vous vous felicitez de ne pas être obligé de boire hors de chez vous, comme s'il fallait vous garroter pour vous avoir à sa table. Mais quand Mécène vous convie à un banquet, à l'heure où s'allument les premiers flambeaux : « Holà, personne ne m'apportera-t-il mes parfums au plus vite, quelqu'un ne m'entend-il pas ? » Vous criez, vous tempêtez, et vous voilà parti. Milvius et quelques parasites s'en vont, vous donnant des malédictions qu'on ne vous rapporte point. Qu'on dise que je me laisse aisément conduire par mon ventre, que je lève le nez au fumet d'un plat, que je suis sot, paresseux, et, si vous voulez, un peu ivrogne, je n'en disconviendrai pas ; mais vous qui êtes tout cela et pire peut-être, pourquoi me gronder sans cesse, comme si vous étiez meilleur ? Pourquoi envelopper le vice de belles paroles ? et n'êtes-vous pas plus fou que moi-même, qui vous ai coûté cinq cents drachmes ? Cessez de m'effrayer par vos regards, contenez votre geste et votre courroux, et permettez que je vous répète ce que m'enseigna le portier Crispinus.

DAVUS.

When with lavish praise
You vaunt the happiness of ancient days,
Suppose some god should take you at your word,
Would you not scorn the blessing you implor'd?
Whether not yet convinc'd as you pretend,
Or weak the cause of virtue to defend;
And, sinking in the mire, you strive in vain,
Too deeply plung'd, to free your foot again.

While you're at Rome the country, has your sighs;
A rustic grown, you vaunt into the skies
The absent town. Perchance, if uninvited
To dine abroad, oh! then you 're so delighted
With your own homely meal, that one would think,
That he who next engages you to drink,
Must tie you neck and heels; you seem so blest,
When with no bumper-invitation prest.
But should Mæcenas bid his poet wait
(Great folks, like him; can never dine till late)
Sputtering with idle rage the house you rend,
'Where is my essence? Rogues, what, none attend?'
While the buffoons, you promis'd to have treated,
Sneak off with curses — not to be repeated.

I own to some a belly-slave I seem;
I throw my nose up to a savoury steam:
Or folks may call me, careless, idle sot,
Or say I pledge too oft the other pot:
But shall the man of deeper vice like you,
With malice unprovok'd my faults pursue,
Because with specious phrase, and terms of art,
You clothe, forsooth, the vices of your heart?
What if a greater fool your worship's found,
Than the poor slave you bought for twenty pound?
Think not to fright me with that threatening air,
Nay keep your temper, Sir, your fingers spare,
While I the maxims, sage and wise, repeat,

DAVUS.

Du lobst die Sitten und
Das Glück des guten alten Volks von Ehmahls,
Und doch, wenn dich ein Gott auf einmahl in
Dies grosze Glück versetzen wollte, würdest du
Dich sehr dafür bedanken: zum Beweis, dass du
Nicht fühlst, dass jenes besser sey, was du
Für besser ausrufst, oder weil es dir
An Stärke fehlt dem Bessern treu zu bleiben;
Kurz, weil du schon zu tief im Sumpfe steckst
Um dich herauszuziehn. Zu Rom, da ist
Das ewige Gewimmer, wär' ich doch
Auf meinem Gut! Kaum bist du da, so tönts
Schon wieder anders, und die Stadt wird himmelhoch
Erhoben. Trifft sichs dass du nirgends
Geladen bist, da geht dir in der Welt
Nichts über eine Schüssel Kohl; ,, man bleibt
So hübsch gesund dabey und schläft so sanft! "
Wer dich so reden hörte, müsste denken,
Du giengst zu einem Schmaus wie ins Gefängniss,
So freu'st du dich, so preisest du dich selig,
Dass du heut nirgends zechen müssest! Aber lass
Nur den Mäcenas dich noch Abends kurz vor Nacht
Zur Tafel bitten, welch ein Aufruhr gleich
Im Hause! wie du schreyst und tobest, wenn
Das Salböhl nicht flugs auf den Wink zur Hand ist!
Indessen Mulvius, samt deinen übrigen
Schmarotzern, an den Hals dir wünschend
Was ich nicht sagen will, mit trocknem Maul
Sich trollen müssen. Ich gesteh es (kann
Ein solcher sagen) ja, ich bin ein lockrer Bursche,
Dem eines Bratens Wohlgeruch die Nase
Gleich in die Höhe zieht, ein Taugenichts,
Ein Faulthier, und ein Vielfrasz, wenn du willst:
Allein, wenn du gerade bist was ich,
Ja, schlimmer noch vielleicht, wie steht dirs an,
Mir, gleich als wärst du besser, mitzuspielen,
Weil du die Kunst gelernt hast, deine Laster
In schöne Worte einzuschleiern? Wie,
Wenn sichs nun fände, dass du närrischer sogar
Als ich bist, der dich nur fünfhundert Drachmen
Gekostet? — Grinse mich nicht so gefährlich an,
Und halte Zorn und Faust zurück, so sollst du
Die Rede haben, die mein guter Freund, der Pförtner

Dum, quæ Crispini docuit me janitor, edo.
Te conjux aliena capit, meretricula Davum.
Peccat uter nostrûm cruce dignius? acris ubi me
Natura incendit, sub clara nuda lucerna
Quæcumque excepit turgentis verbera caudæ,
Clunibus aut agitavit equum lasciva supinum;
Dimittit neque famosum, neque sollicitum ne
Ditior, aut formæ melioris meiat eodem.
Tu, cum projectis insignibus, annulo equestri;
Romanoque habitu, prodis, ex judice, Dama
Turpis, odoratum caput obscurante lacerna,
Non es quod simulas? Metuens induceris, atque
Altercante libidinibus tremis ossa pavore.
Quid refert, uri virgis, ferroque necari
Auctoratus eas; an turpi clausus in arca,
Quo te demisit peccati conscia herilis,
Contractum genibus tangas caput? estne marito
Matronæ peccantis in ambos justa potestas?
In corruptorem vel justior: illa tamen se
Non habitu, mutatve loco, peccatve superne,
Cum te formidet mulier, neque credat amanti.
Ibis sub furcam prudens, dominoque furenti

Con querer meterme miedo
Con esas miradas: flema
Gastad, mientras que yo os cuento
Lo que de vos cierto dia
De Crispin dijo el portero.
Vos á mugeres agenas,
Yo á las públicas me atengo.
¿ Cuál de los dos es mas digno
De ir al palo? Cuando siento
Los impulsos del amor,
A una casa de esas entro;
Alli conversacion trabo
Con la primera que veo;
Cuando despacho, desfilo,
Sin temer que mi concepto
Tal aventura mancille,
Ni me atormente el recelo,
De que luego á la tal moza
Haga otro iguales obsequios.
Mas vos, cuando abandonando
Anillo de caballero,
Y toga de ciudadano,
Y de juez trage y respeto,
Envolveis vuestra cabeza
En un capuchon de siervo,
¿ No venis, cual pareceis,
A ser un siervo en efecto?
Al cuarto entrais de la dama,
Pero temblándoos los huesos,
Pues dentro de vos combaten
Juntos temor y deseo.
¿ Qué mas da que os sujeteis
Al torpe é infame empeño
De que os azoten las varas,
O que os martirice el hierro;
De que embutido en un arca,
Donde os zambulla de miedo
La confidenta, junteis
Las rodillas con el cuello?
Sobre vos tiene el marido
Igual y aun mayor derecho
Que en su muger, pues que sois
Vos su corruptor perverso;
Y ella al fin ni se disfraza,
Ni sale de su aposento,
Ni á ciertas cosas se presta
Que indicarian estremo
En su pasion, y si cede,
Mas bien es temor que obsequio.

Tuo servo, tu padron più stolto sei?
Cessa di far la gricchia: a casa un poco
Le mani, e giù la bile, in sin ch' espongo
De l' uscier di Crispino i documenti.
A te fan gola le altrui mogli, a Davo
Le puttanelle: qual peccato è degno
Più di croce fra' due? Come natura
Sente l' assillo, subito al chiarore
D' una lucerna, una chiunque ignuda
Del furioso ronzin prenda le scosse,
O, la groppa agitando, ella vi monti;
Fatto il cammin, mi lascia uscir di sella,
Nè inonorato, nè inquieto s' altri
Più ricco e più gentil vi monti anch' esso.

Gittando insegne, e anello equestre, e toga,
Allor che tu da giudice ti cangi
In sozzo Dama, l' olezzante capo
Nel gabbano avvolgendo, e non diventi
In realtà quello, che allor t' infingi?
Già sul toccar la soglia, e tremi e sudi,
E scricchiolarti senti in sino a l' ossa,
Altercando fra lor foia e paura.

Al ferro, a lo staffil, che scanni e scuoi,
O sii dannato servilmente, o chiuso,
'Ve ti calò del fallo di sua donna
La confidente, in un casson, col capo
Raggruzzolato le ginocchia tocchi,
Qual v' è divario? De la rea matrona
Il marito non ha su l' uno e l' altro
Legittimo poter? anzi maggiore
Sul seduttor, poichè la donna in fine
Non mutasi di luogo, o di vestito,
Nè di soprano nel mal coro canta;
Come colei, che ha l' animo sospeso,
Nè de l' amante ancor fidasi appieno.

La femme d'autrui vous charme, Dave recherche une courtisane; lequel de nous deux a le mieux mérité d'être mis en croix? Lorsque les ardeurs de la nature m'embrasent, quelle que soit la femme qui, nue et à la clarté d'une lampe, soutient les coups de mon pénis gonflé, ou agite de sa croupe lascive le coursier qu'elle porte, je la quitte sans éclat pour mon honneur, sans me soucier qu'un autre plus riche ou plus beau vienne se satisfaire au même lieu. Mais vous, lorsque, ayant déposé vos insignes, votre anneau équestre et votre toge romaine, de juge devenu un vil Dama, vous sortez, cachant sous un manteau grossier votre tête parfumée, n'êtes-vous pas celui-là même que vous feignez d'être? Vous êtes introduit tremblant, et la frayeur, luttant avec vos ardeurs libidineuses, vous fait trembler jusqu'aux os. Qu'importe que vous soyez déchiré par les verges et égorgé par le fer, comme un esclave, ou renfermé, honteusement accroupi et votre tête touchant vos genoux, dans le coffre où vous a placé l'esclave confidente des fautes de sa maîtresse? Le mari de la femme coupable n'a-t-il pas sur vous deux une juste puissance? son droit sur le corrupteur n'est-il pas même encore plus juste? Elle ne change cependant ni de lieu ni de demeure et ne se livre point à vos goûts bizarres, parce qu'elle vous craint et ne croit pas à votre amour. Homme sage, vous irez sous la fourche, et vous abandonnerez à un maître furieux votre fortune entière, votre corps, et avec votre vie votre renommée. Vous

---

Taught me by Crispin's porter at his gate.
You tempt your neighbour's wife; an humble harlot
Contents poor Davus —Who's the greater varlet?
When nature fires my veins, I quench the flame,
And leave the wanton with uninjur'd fame,
Nor shall one jealous care disturb my breast,
By whom the fair one shall be next possest.

When you throw off those ensigns of your pride,
Your ring: your judge's robe, and basely hide,
Beneath a slave's vile cap, your essenc'd hair,
Say, are you not the wretch, whose clothes you wear?
And where's the difference, whether you engage
Thro' scourges, wounds, and death, to mount the stage,
Or by the conscious chamber-maid are prest
Quite double, neck and heels, into a chest?
Does not the husband's power o'er both extend?
Yet shall his juster wrath on you descend;
For she ne'er strolls abroad in vile disguise,
And when her lewder wishes highest rise,
She dares but half indulge the sin; afraid,
Even by the man she loves, to be betray'd.

You take the joke, and to the husband's rage
Your fortune, person, life and fame engage.
Have you escap'd? methinks, your future care,
Might wisely teach you to avoid the snare.
No, you with ardour to the danger run,
And dare a second time to be undone.
Repeated slave! What beast, that breaks his chain,
In love with bondage would return again?
But you, it seems, ne'er touch the wedded dame —

Crispins, am Hörsaal seines Herren aufgeschnappt,
Und mir, wie folget, vorgetragen hat
„ Du stellest eines andern Weibe nach:
Dem Davus ist das erste Gassenmädchen
Schon gut genug. Wer von uns beyden sündigt nun
Am sträflichsten? Mich spornt die unbezähmbare
Natur, und, wenn nun meine Trivia
So oder so mich expediert hat, bin ich just
So ehrlich wie zuvor, und kümmre mich
Sehr wenig, ob ein reichrer oder schönerer,
Vor oder nach mir, seine Nothdurft auch
Am gleichen Ort verrichte. Da hingegen
Wenn du dein Römerkleid, den Ritterring,
Die Zeichen deines Standes, ablegst, und
Dein duftend Haupt in eine Sclavenkappe
Versteckst, aus einem Schöppen metamorphosiert
In einen Dama, bist du dann nicht wirklich was
Du scheinen willst? Du wirst im Dunkeln furchtsam
Hineingeführt, und alle Knochen klappern
Am Leibe dir, im Kampf der bösen Lust
Mit deiner Furcht: was liegt nun dran, ob du
Zum blutgen Tod gedungen gehest, oder,
In eine schmutz'ge Kiste von der zitternden
Mitschuldigen der Dame eingeschlossen,
Die Nase mit dem Knie berühren musst?
Und hat der Ehmann einer Ungetreuen
Nicht über beyde Macht? Ja, über den Verführer
Die gröszre noch. So schlägst du wissentlich
Dein Hab und Gut, dein Leben, deinen Ruf,
Mit einem Wort, dein Alles in die Schanze!
Und gleichwohl ist am Ende was die stolze
Und ihrem Buhler selbst nicht trauende
Matrone dir verwilligt, schwerlich werth
Was Davus ohne Müh und langes Sperren
Erhält! Gesetzt nun auch, du bist mit heiler Haut
Davongekommen, wird die ausgestandne Angst
Dich etwa weiser machen? Umgekehrt
Du denkst schon wieder drauf, wie bald du dich

Committes rem omnem, et vitam, et cum corpore fa-
Evâsti? credo metues; doctusque cavebis. [mam.
Quæres, quando iterum paveas, iterumque perire
Possis. O toties servus! quæ bellua ruptis,
Cum semel effugit, reddit se prava catenis?
Non sum mœchus, ais. Neque ego, hercule, fur, ubi vasa
Prætereo sapiens argentea. Tolle periclum,
Jam vaga prosiliet frænis natura remotis.
Tune mihi dominus, rerum imperiis hominumque
Tot tantisque minor, quem ter vindicta quaterque
Imposita haud unquam misera formidine privet?

Adde supra dictis, quod non levius valeat. Nam
Sive vicarius est, qui servo paret, uti mos
Vester ait, seu conservus; tibi quid sum ego? nempe
Tu, mihi qui imperitas, aliis servis miser; atque
Duceris, ut nervis alienis mobile lignum.
Quisnam igitur liber? sapiens, sibi qui imperiosus;
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula ter-
Responsare cupidinibus, contemnere honores [rent;
Fortis, et in seipso totus, teres atque rotundus,
Externi ne qnid valeat per læve morari;
In quem manca ruit semper fortuna. Potesne

Asi pues, arrastrareis
Como esclavo la horca al cuello,
O á discrecion del marido
Tendreis honra, hacienda y cuerpo.
— Pero si escapais, sereis
En adelante mas cuerdo,
— ¡Pues! en primera ocasion
Ireis á temblar de nuevo,
O á esponeros à que os maten.
¡Qué recaer tan eterno!
¿Que fiera volvió á la jaula
Si una vez rompió sus hierros?
No adúltero soy, decis:
Ni yo ladron soy por cierto,
Cuando la rica bagilla
En el aparador dejo;
Mas si se quita el peligro,
Romperá natura el freno,
Y desbocaráse pronto.
Y ¡qué! ¿vos sereis mi dueño,
Cuando asi de hombres y cosas
Os someteis al imperio;
Y á lanzar no bastaria
De vos los tristes recelos
La varilla del pretor
Movida en derredor vuestro?
Una reflecion ahora
Haré que no valdrá menos.
Cuando un siervo á otro obedece,
Le llamais su subalterno
Vos, y otros su camarada.
Y ¿qué soy yo con respecto
A vos? Vos en mí mandais,
Pero en vos mandan doscientos,
Que os mueven cual sus figuras
Mueven los titiriteros.

HORACIO.

Conque ¿quién es libre?

DAVO.

El sabio;
Aquel que sus movimientos
Enseñorea, y no teme
Pobreza, muerte ni hierros:
Quien desprecia los honores,
Quien resiste á sus deseos
Desordenados; quien sabe
Estarse tan en su puesto,
Que hacerle mella no puedan
Jamas estraños objetos,

Tu di saputa vai sotto la forca,
E in balia di un padron di rabbia invaso
Fidi e sostanze, e vita, e corpo, e fama.
La scampasti? Oh! cred'io c' or abbi appreso
A guardarti, a temer... Nè più, nè meno.
Già ti becchi il cervello a pensar come
Tremar di nuovo; al conciator di nuovo
Come vender la pelle. Oh le altrettante
Volte schiavo che sei! E qual v' è belva,
Che, fuggitane un dì, stolida torni
A la rotta catena? — Io già mestiere,
Dici, non fo d' adultero — Nè ladro
Poffar! son io d' argento una credenza
Quando con arte ammicco, e tiro avanti.

Togline il rischio: il naturale istinto,
Già scosso il fren, si slancerà. Tu ligio
D' uomini e di vicende a tanti, e tali
Dispotici voler, tu mio padrone?
Tu, cui su 'l capo la pretoria verga,
Tre imposta e quattro volte, a liberarti
Del temuto tiranno unqua non basta?
Ciò, che non è men grave, ancor vi arrogi.
Vicario sia (qual vostra usanza il chiama)
Chi ad altro servo è ligio, o sia conservo;
Rispetto a te che mai son io? Tu stesso,
Padrone a me, servo iufelice ad altri,
Qual burattin, da esterno fil se' tratto.

Libero chi fia dunque? Il sapiente,
Ch'è sol di se signor, cui non spaventa
Povertà, prigionia, morte; gli affetti
In rintuzzar; in disprezzar gli onori
Forte in suo cor, e quasi in liscio globo,
Tutto ristretto in sè, tal che non offra
Presa ad esterno intacco, e tal che avventi
Fortuna in lui sempre falsati i colpi.
Trovi tu fra tai pregi un sol, che possi
Riconoscer per tuo? Una scrofaccia
Cinque talenti chiede, nè ti lascia
Prender respiro; de la porta fuori
Poi che ti ha messo, vérsati una secchia
Di gelid' acqua: ti richiama indietro.

vous êtes évadé ? j'espère que vous serez plus craintif et que vous apprendrez à être prudent. Mais non, vous cherchez de nouveau à avoir peur, de nouveau à périr..... Oh! combien de fois esclave! une brute, après avoir brisé une fois sa chaîne, a-t-elle jamais la sottise de la reprendre?

Je ne suis pas un débauché, dites-vous; ni moi un voleur, par Hercule! puisque chaque jour j'ai la sagesse de passer devant votre argenterie sans y toucher. Mais que le péril soit ôté, libre de son frein la nature s'élancera. Êtes-vous mon maître, vous à qui commandent tant d'hommes et tant de choses; vous que le préteur, quand il vous toucherait trois ou quatre fois de sa baguette, n'affranchirait pas de vos misérables frayeurs?

Un mot encore qui a aussi son prix : si l'esclave aux ordres d'un autre esclave est son suppléant et son camarade, comme le veulent vos usages, que vous suis-je? Vous me commandez, mais vous êtes misérablement mené par d'autres, comme le bois mobile par des ressorts étrangers. Qui donc est libre? le sage, celui qui se commande à lui-même, et que n'effraient ni la pauvreté, ni les chaînes, ni la mort; qui a la force de résister à ses passions et de mépriser les honneurs, et qui, renfermé en lui-même, est comme un globe dont la surface ronde et polie n'est arrêtée par aucun choc étranger; voilà celui sur qui la fortune se rue toujours en vain. Reconnaissez-vous dans ce tableau

---

Then, by the son of Jove, I here disclaim
The name of thief, when, though with backward eye,
I wisely pass the silver goblet by.

But take the danger and the shame away,
And vagrant nature bounds upon her prey,
Spurning the reins. But say, shall you pretend
O'er me to lord it, who thus tamely bend
To each proud master; to each changing hour
A very slave? Not even the Prætor's power,
With thrice-repeated rites, thy fears control,
Or vindicate the freedom of thy soul.
But as the slave, who lords it o'er the rest,
Is but a slave, a master-slave at best;
So art thou, insolent, by me obey'd;
Thou thing of wood and wires, by others play'd.

HORACE.

Who then is free?

DAVUS.

The wise, who well maintains
An empire o'er himself: whom neither chains,
Nor want, nor death, with slavish fear inspire,
Who boldly answers to his warm desire,
Who can ambition's vainest gifts despise,
Firm in himself who on himself relies,
Polish'd and round who runs his proper course,
And breaks misfortune with superior force.
What is there here, that you can justly claim,
Or call your own? when an imperious dame
Demands her price, with insults vile pursues thee;

Von neuem in den Fall zu zittern und
Dein Leben zu verlieren, setzen könnest!
O du vielfacher Sclave! welche Bestie,
Die einmal durchgebrochen, ist so toll
Sich selbst der Kette wieder einzuliefern?
Ich bin kein Ehebrecher, sagt der Herr,
Und ich, beym Herkules, kein Dieb, indem ich
So klug bin, und bey deinem Silberzeuge
Vorbeygeh' ohne einzusacken. Aber nimm
Uns beyden die Gefahr, den Zaum der lüsternen
Natur, und sieh, wie rasch sie über
Die Schranken springen wird! Was? du, mein Herr?
Du, dem so viele Menschen, dem
So viele Dinge zu gebieten haben?

Du, den vierfache Manumission
Nicht von dem knechtischen Affekt der Furcht
Befreyen könnte? — Wenn, wer einem Knechte
Gehorcht, sein Mitknecht, oder (wie ihr andern
Es nennet) sein Vicar ist, nun, was bin
Ich dir? Da du, der mir gebietest,
So vieler andern Sclave bist, und immer
Von fremder Hand, wie eine Gliederpuppe
An Rosshaar, hin und her gezogen wirst?
Wer ist denn also frey? Der Weise, der
Sich selbst beherrscht, den weder Armuth, Kerker,
Noch Tod aus seiner Fassung setzen kann;
Der Stärke hat den Lüsten Trotz zu bieten,
Und Titel zu verschmähn; der ganz aus Einem Stück
Und rund und glatt ist, so dass nichts von auszen
An ihn sich hängen, und kein Fall des Glücks
Aus seinem Gleichgewicht ihn heben kann.

Kannst du in diesem Bilde auch nur Einen Zug,
Der dir gehört, erkennen? — Wie? Ein Weibsstück

Ex his, ut proprium quid noscere? Quinque talenta
Poscit te mulier, vexat, foribusque repulsum
Perfundit gelida: rursus vocat. Eripe turpi
Colla jugo. Liber, liber sum, dic age. Non quis;
Urget enim dominus mentem non lenis, et acres
Subjectat lasso stimulos, versatque negantem.
Vel cum Pausiaca torpes, insane, tabella,
Quî peccas minus atque ego, cum Fulvî, Rutubæque,
Aut Placideiani contento poplite miror
Prælia, rubrica picta, aut carbone; velut si
Revera pugnent, feriant, vitentque moventes
Arma viri? Nequam et cessator Davus; at ipse
Subtilis veterum judex et callidus audis.
Nil ego, si ducor libo fumante; tibi ingens
Virtus, atque animus cœnis responsat opimis.
Obsequium ventris mihi perniciosius est: cur?
Tergo plector enim. Quî tu impunitior, illa,
Quæ parvo sumi nequeunt, cum obsonia captas?
Nempe inamarescunt epulæ sine fine petitæ,
Illusique pedes vitiosum ferre recusant
Corpus. An hic peccat, sub noctem qui puer uvam
Furtiva mutat strigili? qui prædia vendit,

Y en quien de la suerte en fin
Se embote el favor ó el ceno.
¿De estas prendas por ventura
Alguna en vos conocemos?
Os pide cierta querida
Dos mil y quinientos pesos,
Y despues rabiar os hace,
Os cierra la puerta al veros,
Echa agua por las ventanas,
Y luego os llama de nuevo.
La infame coyunda entonces
Sacuda el robusto cuello:
« Libre soy, decid, soy libre. »
Mas no será, porque fiero
Vuestra alma un tirano oprime,
Y al veros flojo ó incierto,
Con el punzante acicate
Aguijará el paso vuestro.
Y ¿sereis mas escusable,
Cuando arrobado ó suspenso
Mirais un cuadro de Pausias,
Que yo cuando me divierto
En ver tan bien retratados
Con carbon, almagra ó yeso
De Fulvio, Placideyano
O Rutuba los esfuerzos,
Que parece que estan vivos
Dando golpes y volviendo?
Pero Davo es un bribon,
Un holgazan, y su dueño
De cosa de antigüedades
Entiende que es un portento.
Si de un pastel calentito
Con el olor me consuelo,
Yo soy un gloton, y vos
Sois de virtud un ejemplo,
Cuando con harta frecuencia
Vais á banquetes soberbios.
En mí las espaldas pagan
El comerme un plato bueno;
Mas tampoco impunemente
Vos los manjares selectos
Comeis de las ricas mesas:
De los contínuos escesos
Castigo es la indigestion,
Y los pies endebles luego
Rehusen llevar la carga
Del mal humorado cuerpo.
Delinque quien da por frutas

Eh! via sottrai dal giogo infame il collo;
Libertà, libertà, grida una volta.
Ahi che nol puoi! crudel signor ti preme
Il senno, acuti sproni al fianco ansante
Ti sommette, e restio ti aggira, e sferza.

Quando fuor di te stesso ammiri estatico
Di Pausia un quadro, come va che un fallo
Minor commetti al mio? Gli abbattimenti,
Co la sinopia, o col carbon dipinti,
Quand' io stommi di Rútuba, di Flavio,
E di Placideiano a gamba tesa
A ragguardar, qual se verace fosse,
Di que' prodi il pugnare, il mover l' arme,
Lo schermirsi, il ferir.... oh! Davo allora
È un tristo, un perditempo; onor di accorto
Antiquario sottil tu poi ne usurpi.

Me di fumante torta odor se attrae,
Son uom da nulla: in te da cene opime
Di grand' alma, e virtù laude reflette.
La tenerezza mia per la ventraia
A me perchè di maggior danno torna?
Perchè pagarla col groppon mi tocca.

Ma tu ne l' uccellar que' buon bocconi,
Che costan sangue, men punito n' esci?
Oh! si che smoderata gozzoviglia
S' inamarisce, e al magagnato corpo
I vacillanti piè negan sostegno.
Pecca quel fanticel, che, al farsi notte,

quelque trait qui vous ressemble ? Cette femme vous demande cinq talents, vous tourmente, vous chasse de sa porte, vous inonde d'une eau glacée, et vous rappelle. Arrachez votre col à ce joug honteux, et dites une fois : « Je suis libre, oui, je le suis. » Vous ne pouvez : un maître qui n'est point doux tourmente votre esprit, vous fait sentir de piquants aiguillons lorsque vous vous relâchez, et se joue de votre résistance.

Lorsque, dans votre extase insensée, vous demeurez immobile devant une peinture de Pausias, en quoi êtes-vous moins blâmable que moi, quand, le jarret tendu, je me récrée à admirer les combats des gladiateurs Fulvius, Rutuba, Placidéianus, si bien peints avec de l'ocre ou du charbon, qu'on croit les voir aux prises, se frappant, et, par leurs mouvements, parant les coups? Cependant Dave est un maraud qui perd son temps, et son maître passe pour un juge habile et un fin connaisseur en antiques.

Si je cours attiré par le fumet d'un gâteau, je suis un drôle. Et vous, avez-vous assez de force d'ame et de vertu pour résister à de splendides banquets ? Le soin de mon ventre m'est souvent funeste. Pourquoi ? Mon dos en porte la peine. Mais quoi ! croyez-vous savourer impunément ces mets délicats, qu'on ne saurait avoir pour un prix modique ? Tous ces mets entassés sans mesure s'aigrissent dans l'estomac, et les pieds se refusent à porter un corps appesanti.

Driven out of doors with water well bedews thee,
Then calls you back; for shame, shake off her chain,
And boldly tell her you are free — In vain ;
A tyrant-lord thy better will restrains,
And spurs thee hard, and breaks thee to his reins.

If some fam'd piece the painter's art displays,
Transfix'd you stand, with admiration gaze ;
But is your worship's folly less than mine,
When I with wonder view some rude design
In crayons or in charcoal, to invite
The crowd, to see the gladiators fight ?
Methinks, in very deed they mount the stage,
And seem in real combat to engage ;
Now in strong attitude they dreadful bend ;
Wounded they wound ; they parry and defend :
Yet Davus is with rogue and rascal grac'd,
But you're a critic, and a man of taste.

I am, forsooth, a good-for-nothing knave,
When by a smoking pasty made a slave :
In you it shews a soul erect and great,
If you refuse even one luxurious treat.
Why may not I, like you, my guts obey ?—
My shoulders for the dear indulgence pay.

But should not you with heavier stripes be taught,
Who search for luxuries, how dearly bought ?
For soon this endless, this repeated feast,
Its relish lost, shall pall upon the taste ;
Then shall your trembling limbs refuse the weight
Of a vile carcass with disease replete.

Ist unverschämt genug für ihre Gunst
Dir baare fünf Talente abzufodern ;
Sie quält dich, schlieszt die Thür dir vor der Nase zu,
Begieszt dich, wenn du weilst, wohl gar mit kaltem [Wasser,
Und wenn sie dann dich wieder rufen lässt,
Was thust du ? — Nun, so ziehe doch den Hals
Aus diesem schandbarn Joche ! Fass ein Herz
Und sag' ihr : ich bin frey !—Du kannst nicht ? Gelt ?
Denn deine Seele drückt ein strenger Herr
Und stöszt und treibt dich, wenn du abgemattet
Nicht vorwärts willst, mit scharfem Stachel fort !

Und wenn du, wie ein Thor, vor einem Täfelchen
Des Pausias versteinert dastehst, was
Bist du vernünftiger als ich, wenn ich die Kämpfe
Des Fulvius und Rutuba, und des
Placidejans straff angestrengtes Knie,
Gemahlt mit rother Kreide oder Kohle
Bewundre, gleich als ob es wirkliche
Lebend'ge Fechter wären, die im Ernst
Mit wahren Schwerdtern blut'ge Streiche führten
Und auspariertën ? Davus, heiszts dann, ist
Ein Schlingel, der die Zeit vertändelt : du
Hingegen wirst noch, als ein feiner Kenner
Der alten Meister und der Kunst, bewundert !
Ich bin ein Lumpenhund, wenn mich ein Fladen,
Frisch aus der Pfanne dampfend, reizt—denn freylich
Ein Geist und eine Tugend wie die deine
Lässt sich vom reichsten Gastmal nicht versuchen !
Mir ist es schädlicher, dem Bauch zu willen
Zu seyn ! — Warum ? Mein Rücken muss es büszen.

Als ob du ungestrafter bliebst, wenn du
Mit theuren Schüsseln und mit Schmäusen ohne Ende
Den Magen dir vergällst, und die getäuschten Beine
Den siechen Körper nicht mehr tragen können !
Ein armer Schelm, der eine alte Striegel
Aus seines Herren Bad um eine Traube tauscht,
Hat schwer gesündigt : und des Sclaven Herr
Der, seinem Gaum zu lieb, ein Grundstück nach

Nil servile, gulæ parens, habet? Adde, quod idem
Non horam tecum esse potes, non otia recte
Ponere, teque ipsum vitas fugitivus ut erro;
Jam vino quærens, jam somno fallere curam:
Frustra; nam comes atra premit, sequiturque fugacem.

HORATIUS.

Unde mihi lapidem?

DAVUS.

Quorsum est opus?

HORATIUS.

Unde sagittas?

DAVUS.

Aut insanit homo, aut versus facit.

HORATIUS.

Ocius hinc te
Ni rapis, accedes opera agro nona Sabino.

SATIRA VIII.

HORATIUS.

Ut Nasidieni juvit te cœna beati?
Nam mihi quærenti convivam, dictus heri illic
De medio potare die.

FUNDANIUS.

Sic, ut mihi nunquam
In vita fuerit melius.

Algun chismecillo viejo
Que substrajo; y el que vende
Sus haciendas á ruin precio,
Por satisfacer su gula,
¿Delinquirá mucho menos?
Añadiré qne los ocios
Aprovechar no sabiendo,
Ni una hora á solas con vos
Podeis nunca manteneros,
Y sin cesar, de vos mismo
Como un desertor huyendo,
Solo tratais de ahogar
La zozobra en vino ó sueño:
En vano, pues siempre os sigue
Tan terrible compañero.

HORACIO.

¿No habrá quien me dé una piedra?

DAVO.

Y ¿para qué quereis eso?

HORACIO.

¿O una tranca?

DAVO.

Vaya, el hombre
O está loco ó hace versos.

HORACIO.

Si no te vas, á la quinta
Irás á ser el noveno.

SATIRA VIII.

HORACIO.

¿Cômo te fue en el banquete,
Di, de Nasidieno el rico?
Pues yendo ayer á buscarte
A que cenaras conmigo,
Supe que desde las doce
Estabas, Fundanio mio.
En la messa.

FUNDANIO.

Pues me fue
Como en mi vida me ha ido.

Cangi per uva un' imbolata stregghia;
Chi poi vende i poder, servo a la gola,
Non serba orma servil? Giugni che un' ora
Teco medesmo usar non puoi; non gli ozi
Ben collocar: quasi fuggendo, errando,
Schivar te stesso, e a la tristezza inganno
Far col vino or t' ingegni, ed or col sonno.

Ma indarno: indivisibile, funesta
Te preme; incalza l' orme tue fugaci.

ORAZIO.

Dov' è un sasso?

DAVO.

A che farne?

ORAZIO.

Una saetta?

DAVO.

O versifica, o impazza.

ORAZIO.

Se qual fulmine
Di quà non sgombri, il nono aggiugnerai
Lavorator al mio poder sabino.

SATIRA VIII.

ORAZIO.

Come ti fe buon pro del glorioso
Nasidïen la cena? A cenar meco
Ier ti cercava, e intesi che cioncavi
Colà dal mezzo dì.

FUNDANIO.

Sì ben, che meglio
Mai non stetti in mia vita.

L'esclave commet une faute lorsque le soir il échange furtivement une étrille contre une grappe de raisin ; n'a-t-il rien de l'esclave celui qui vend ses domaines pour obéir à sa gourmandise ? ajoutez que vous ne pouvez demeurer une heure avec vous-même, que vous ne savez pas que faire de vos loisirs, que vous vous fuyez vous-même comme un fugitif et un vagabond, et que vous cherchez à tromper vos soucis, tantôt avec le vin, tantôt par le sommeil, mais vainement; car ces tristes compagnons s'attachent à votre poursuite.

HORACE.

Où trouverai-je une pierre ?....

DAVE.

Pourquoi faire ?

HORACE.

Où sont mes flèches ?

DAVE.

Cet homme est fou, ou il fait des vers.

HORACE.

Si tu ne pars d'ici au plus vite, tu deviendras le neuvième des esclaves qui travaillent à mon champ de Sabine.

SATIRE VIII.

HORACE.

Votre souper avec l'heureux Nasidiénus vous a donc été bien agréable ? car, lorsque je vous envoyai chercher pour être mon convive, on me dit que vous teniez table chez lui depuis le milieu du jour.

FUNDANIUS.

Si agréable que de ma vie je n'ai été mieux.

How seldom from the lash a slave escapes,
Who trucks some trifle, that he stole, for grapes?
And shall we not the servile glutton rate,
To please his throat who sells a good estate?
You cannot spend one vacant hour alone;
You cannot make that vacant hour your own.
A self-deserter from yourself you stray.

And now with wine, and now with sleep allay
Your cares; in vain; companions black as night,
Thy pressing cares, arrest thee in thy flight.

HORACE.

Is there no stone?

DAVUS.

At whom, good Sir, to throw it?

HORACE.

Have I no dart?

DAVUS.

What mischief ails our poet?
He 's mad or making verses.

HORACE.

Hence, you knave,
Or to my farm I'll send thee, the ninth slave.

SATIRE VIII. — HORACE. FUNDANIUS.

HORACE.

They told me, that you spent the jovial night
With Nasidienus, that same happy wight,
From early day, or you had been my guest;
But, prithee, tell me how you lik'd the feast.

FUNDANIUS.

Sure never better.

Dem andern feil macht, handelt er nicht noch
Weit knechtischer? Zu allem diesem lass
Mich noch hinzuthun, dass du keine Stunde
Dich mit dir selbst behelfen kannst, nichts kluges
Mit deiner Musze anzufangen weiszt,
Dich selber ausweichst, und; gleich einem seinem Herrn
Entlaufnen Vagabund, dir die Gedanken bald
Mit Trinken bald mit Schlafen zu vertreiben suchst.

Vergebens! Denn die schwarze Sorge folgt
Dem Flüchtling überall dicht an der Ferse nach.

HORAZ.

Ist denn kein Stein zur Hand?

DAVUS.

Wozu?

HORAZ.

Kein Pfeil?

DAVUS.

Der Mann ist rasend, oder macht er Verse?

HORAZ.

Wenn du nicht eilends dich von hinnen machst,
Wirst du die Knechte des Sabinschen Gutes
Mit einem neunten Taugenichts vermehren!

SATYR VII.

HORAZ.

Wie ist dir das Soupee des glücklichen
Nasidien bekommen? Denn, als ich
Dich gestern bitten lassen wollte, wurde mir
Gesagt, du schmausest schon seit Mittag dort.

FUNDAN.

So dass in meinem Leben mir nie besser war.

HORATIUS.

Da, si grave non est,
Quæ prima iratum ventrem placaverit esca.

FUNDANIUS

In primis Lucanus aper; leni fuit Austro
Captus, ut aiebat cœnæ pater. Acria circum
Rapula, lactucæ, radices, qualia lassum
Pervellunt stomachum; siser, halec, fæcula Coa.
His ubi sublatis, puer alte cinctus, acernam
Gausape purpureo mensam pertersit, et alter
Sublegit quodcumque jaceret inutile, quodque
Posset cœnantes offendere; ut Attica virgo
Cum sacris Cereris, procedit fuscus Hydaspes,
Cæcuba vina ferens; Alcon, Chium maris expers.
Hic herus: Albanum, Mæcenas, sive Falernum
Te magis appositis delectat? habemus utrumque.

HORATIUS.

Divitias miseras! Sed queis cœnantibus una,
Fundani, pulchre fuerit tibi, nosse laboro.

FUNDANIUS.

Summus ego, et prope me Viscus Thurinus, et infra,
Si memini, Varius; cum Servilio Balatrone
Vibidius, quos Mæcenas adduxerat umbras.
Nomentanus erat super ipsum, Porcius infra,
Ridiculus totas simul absorbere placentas.
Nomentanus ad hoc, qui, si quid forte lateret,

HORACIO.

Y ¿cual fue el plato primero
Que á aplacar el hambre vino?

FUNDANIO.

Un javalí de Lucania,
Pero javalí cogido,
Segun el dueño de casa
Oportunamente dijo,
En ocasion que soplaba
Muy poco el austro maligno.
Rábanos, apio y lechugas
Rodeaban aquel bicho;
Salmuera, varias raices
Que escitan el apetito,
Y heces de vino de Cos.
Levantado este servicio,
Con un pedazo de grana
Limpia la mesa de pino
Un muchacho arremangado,
Mientras otro, cemo él listo;
Porque nadie se incomode
Regoge lo que ha caido.
Cual llevando ática virgen
De Ceres los sacros signos,
Llega el renegrido Hidaspes
Trayendo el cecubo vino;
Y Alcon sin agua salada
Tambien presenta el de Chio.
A Mecenas el patron
Entonces le dice fino-
« Si el falerno ó el albano
Os agradan mas, decidlo;
Que no falta en mi bodega
De ese ordinario surtido. »

HORACIO.

Pero saber deseara
Quiénes gozaron contigo
Del placer de ese banquete.

FUNDANIO.

Cerca de Visco Turino
Estaba yo en cabecera,
Y Vario, si no me olvido,
Por debajo de él. Mecenas
Se encontraba entre Vibidio
Y Balatron, dos personas
Que habia él llevado consigo:
Sobre él Nomentan, y abajo
Porcio; que reir nos hizo,
Entero á cada bocado

ORAZIO.

In grazia dimmi
Qual offa occorse ad attutar primiera
I latrati del ventre?

FUNDANIO.

In primis venne
Cinghial lucan, che il barbassor giurava
Preso al soffiar di un tiepido scilocco.
Piccanti rape e rafani e lattughe
Gli fean corona: intingoli, che stuzzicano
Lo stomaco impigrito. Eranvi acciughe,
Carote, ed acquerello di vin coo.

Ciò sparecchiato, un fanticel succinto
Con purpureo coton poichè la mensa
D' acero spazza, e sottostante un altro
Ne raccoglie ogni bruscolo, ogni lezzo;
Ve', qual attica vergine co' sacri
Misteri eleusini, il fosco Idaspe
Col cecubo avanzarsi a passo a passo,
E Alcon col vin di Scio, che mar non vide.
Qui a Mecena il messer — Se più di questi
Ti piacesse l' albano, od il falerno,
D' ambo siam ricchi.

ORAZIO.

Povera ricchezza!
Ma i tuoi compagni di stravizzo ho voglia,
Fundanio, di saper.

FUNDANIO.

Io nel mio letto
Primo giacea, Visco da Turio appresso:
Vario, se ben me ne rammenta, a' piedi.
Vidibio e Balatron di Mecenate
Eran l' ombre, ch'ei seco avea condotto.
Nomentan di Messere era a la testa,
E Porcio a' piedi, che d' una focaccia
Nel fare un bocconcin, movea le risa.
Era mestier di Nomentan col dito
L' indicar, se mai fosse a caso occulta
Tal che sia qualità, giacchè la turba

HORACE.

Puis-je, sans être importun, vous demander ce qu'on servit pour apaiser les premières ardeurs de la faim?

FUNDANIUS.

D'abord un sanglier de Lucanie, pris, comme disait le maître du banquet, pendant un vent léger du midi; puis autour d'âcres navets, des laitues, des racines, tout ce qui est propre à exciter un estomac indolent, du céleri, de la saumure, de la lie de vin de Cos. Ces mets enlevés, un esclave, la robe retroussée jusqu'à la ceinture, nettoie la table d'érable avec une serviette de pourpre; un autre se glisse dessous et enlève tout ce qui est inutile et qui peut offenser l'odorat des convives. Le noir Hydaspe, portant du Cécube, s'avance, comme une vierge d'Attique aux fêtes sacrées de Cérès; un autre, Alcon, le suit avec du vin de Chio qui n'a jamais vu la mer; alors notre hôte s'adressant à Mécène: « Préférez-vous le vin d'Albe ou celui de Falerne? lequel aimez-vous le mieux? nous avons de l'un et de l'autre. »

HORACE.

Misérables richesses! Mais, Fundanius, je désire connaître les heureux convives qui partageaient avec toi ce festin.

FUNDANIUS.

J'étais le premier au haut bout de la table; auprès de moi Viscus de Thurium, et après lui, si je ne me trompe, Varius; Vibidius et Servilius Balatro, ombres que Mécène avait amenées; puis Nasidiénus entre Porcius et Nomentanus. Porcius nous divertissait en avalant d'une bouchée des gâteaux tout entiers, Nomentanus en nous montrant du doigt ce qui pouvait nous être échappé; car, convives vulgaires, nous mangions,

---

HORACE.

Tell me, if you please,
How did you first your appetite appease.

FUNDANIUS.

First a Lucanian boar, of tender kind,
Caught, says our host, in a soft southern wind.
Around him lay whatever could excite,
With pungent force, the jaded appetite,
Rapes, lettuce, radishes, anchovy-brine,
With skerrets, and the lees of Coan wine.
This dish remov'd, a slave expert and able
With purple napkin wip'd a maple table.

Another sweeps the fragments of the feast,
That nothing useless might offend the guest.
Like Ceres' priestess dark Hydaspes rears
A bowl that Cæcuba's rich vintage bears,
While of the Chian grape, the much fam'd juice,
But dead and vapid, Alcon's hands produce.
If Alban and Falernian please you more,
So says our host, you may have both good store;
Poor wealth indeed —

HORACE.

But tell me, who were there,
Thus happy to enjoy such luscious fare?

FUNDANIUS.

On the first couch I haply lay between
Viscus and Varius, if aright I ween;
Servilius and Vibidius both were there,
Brought by Mæcenas, and with him they share
The middle bed. Our master of the feast
On the third couch, in seat of honour plac'd,
Porcius betwixt and Nomentanus lies;
Porcius, who archly swallows custard-pies,

HORAZ.

Entdecke mir, wofern dirs nicht beschwerlich ist,
Was war der erste Gang?

FUNDAN.

Zu Anfang präsentierte
Sich ein Lucanisch Wildschwein, bey gelindem Südwind
Gefangen, wie der Herr des Gastmals uns
Belehrte. Ringsherum, Radischen, Rettiche,
Salat, und was den schlaffen Magen sonst
Zu reizen fähig ist, Sardellen, Sellery
Und Koische Tunke. Als dies abgetragen war,
Erschien ein hochgeschürzter Sclav und wischte
Den Tisch von Ahornholz mit einem rauhen Lappen
Von Purpur ab. Ein andrer las was hie und da
Unnütz herumlag, und den Gästen lästig
Seyn konnte, auf. Und nun, so feyerlich
Wie eine attische Korbträgerin
Der heil'gen Ceres, trat mit einem Korbe
Cäcubschen Weins der kupferfarbige
Hydaspes, und mit Chier, dem das Meer
Was unbekanntes war, ein andrer auf.
Hier sprach der Hauspatron: Mäcen, wofern du
Falerner oder auch Albaner lieber trinkst,
Wir haben beydes.

HORAZ.

O der reichen Armuth!
Doch eh du fortfährst, lass mich wissen, lieber
Fundanus, wer die andern Gäste waren,
Die diesen Schmaus so angenehm dir machten?

FUNDAN.

Ich sass zu oberst, Viscus neben mir
Und, wo mir recht ist, Varius unter ihm;
Dann, neben Balatro, Vibidius,
Als Schatten, die Mäcenas mit gebracht;
Zuletzt der Hausherr zwischen Nomentan
Und Porcius, der uns mit seiner Kunst
Auf einmal ganze Fladen einzuschlingen
Belustigte. Der Nomentanus schien

Indice monstraret digito. Nam cætera turba ,
Nos , inquam , cœnamus aves , conchylia , pisces ,
Longe dissimilem noto celantia succum ;
Ut vel continuo patuit , cum passeris , atque
Ingustata mihi porrexerit ilia rhombi.
Post hoc me docuit melimela rubere minorem
Ad lunam delecta. Quid hoc intersit , ab ipso
Audieris melius. Tum Vibidius Balatroni :
Nos , nisi damnose bibimus , moriemur inulti :
Et calices poscit majores. Vertere pallor
Tum parochi faciem , nil sic metuentis ut acres
Potores , vel quod maledicunt liberius , vèl
Fervida quod subtile exsurdant vina palatum.

Invertunt Alliphanis vinaria tota
Vibidius , Balatroque , secutis omnibus : imi
Convivæ lecti nihilum nocuere lagenis.
Affertur squillas inter muræna natantes
In patina porrecta. Sub hoc herus : Hæc gravida, inquit,
Capta est, deterior post partum carne futura.
His mistum jus est oleo, quod prima Venafri
Pressit cella ; garo de succis piscis Iberi ,
Vino quinquenni , verum citra mare nato ,
Dum coquitur; cocto Chium sic convenit, ut non
Hoc magis ullum aliud , pipere albo , non sine aceto,
Quod Methymnæam vitio mutaverit uvam.
Erucas virides , inulas ego primus amaras

Tragándose un pastetillo.
En aquella funcion era
De Nomentan el oficio
Señalarnos con el dedo
Lo que él juzgaba mas rico ;
Pues segun él , alli eran
Aves , peces y mariscos
De un sabor muy diferente
De los que jamas comimos :
Como lo experimentamos
Cuando probar él nos hizo
De rumbo y platija asados
Los higados exquisitos.
Despues de añadirme que eran
De un color mas encendido
Las manzanas que se cogen
(El os esplique el motivo)
En las menguantes de luna ,
Dijo á Balatron Vibidio :
« Bebamos hasta arruinarle ;
O sin vengarnos morimos. »
Pide pues vasos mayores ,
Y el patron tiembla al oirlo ,
Porque nadà teme tanto
Como á un hombre bien bebido ;
Ya porque en tal situacion
Se murmura sin seutirlo ,
Ya porque los paladares
Embota el picor del vino.
Vacian ambos campeones
Cubas en vasos alifos
Eu menos de nada , y todos
Tan buen ejemplo seguimos ,
Menos los del lecho bajo ,
Que se mostraban remisos.
Tendida en una gran fuente
Luego una morena vino ,
Rodeada de cangrejos
Nadando , y el amo dijo :
« Esta se cogió preñada ,
Pues si ya hubiera parido ,
Nada valdria : la salsa
Es de aceite superfino
De Venafro , bien mezclado
Con salmuera de bonito
De España : á esto se añadió ,
Durante el hervor , buen vino
De Italia de cinco años ,
Y despues de haber hervido ,

Degli altri (intendo noi) pesci, conchiglie ,
Uccelli insaccavam , benchè un sapore
Celasser , del comun diverso oh quanto !
E tosto il fè veder , quand' ei mi porse
La pancetta di un passere e d' un rombo ,
Che in vita non avea l' egual gustato.
Poi m' insegnò che colti a luna scema
Fansi più imbalconati i pomi nani.
Meglio da lui questo divario udrai.
Allor Vibidio a Balatron : Se a fondo
Non mettiamo il cellier , morremo inulti.

Vengano i ciotoloni — A questo grido
Ecco al convitator sbiancarsi il viso ;
Chè nulla il fea tremar , quanto i solenni
Moscioni , o ch' essi con maggior licenza
Menin la lingua , o che i gagliardi vini
Rendano ottuso ogni sottil palato.
Vibidio e Balatron , cui seguon tutti ,
Voltando a bocca in giù l' anfore intere ,
Ne arrubinano i tònfani alifani.
Quei de l' infimo letto i soli furo ,
Che non giunsero a dar l' assalto a' fiaschi.
Quì una murena , in gran taglier distesa ,
Già già si avanza , corteggiata intorno
Da galleggianti gamberi. Il magnifico ,
Questa , allor dice , gravida fu presa ;
Chè n' è la carne, a lo spregnar , men buona.

La salsa ne compone olio del primo
Fior di venafro , cavïal di spagna ,
Vin nostro di cinqu' anni, allor che cuoce ,
Dopo cotta , di Scio , (nè meglio adatto
Ce n' è) del pepe bianco , e de l' aceto ,
In che di Lesbo tramutossi l' uva.
Le verdi ruche , l' enule amarette
Primo io mostrai , primier mostrò Curtillo ,
Come miglior fattura , i non lavati
Ricci incuocer nel salso umor marino ,
Che a lo sgusciarsi la conchiglia spande.
Ma che ! Volume di sospesi arazzi
Ecco intanto sconficcasi , precipita

vous dis-je, oiseaux, coquillages, poissons, sans nous douter qu'ils recelassent un suc différent de celui qui leur est ordinaire. Je m'en aperçus cependant lorsqu'il m'eut servi du carrelet et du turbot, comme jamais je n'en avais goûté. Il m'apprit ensuite quelles pommes sont plus vermeilles, cueillies au déclin de la lune. Comment cela se fait-il? Voulez-vous le savoir? c'est à lui qu'il faut vous adresser.

Vibidius dit alors à Balatro : « Si nous ne buvons à outrance, nous mourrons sans être vengés », et ils demandent de plus grandes coupes. Notre hôte aussitôt pâlit; car rien ne l'effraie comme les intrépides buveurs, soit parce qu'en buvant on médit plus volontiers, soit parce que les vins chauds émoussent la délicatesse du palais. Vibidius et Balatro, bientôt suivis par tous les autres, épuisent des brocs entiers avec leurs coupes d'Alife. Il n'y eut que les convives du dernier lit qui ménagèrent les flacons.

On apporte, étendue sur un plat, une lamproie nageant entre des squilles, et notre hôte de dire : Elle était pleine quand on l'a prise; après le frai, sa chair eût été moins bonne. La sauce est faite de la première huile de Vénafre, d'une saumure de suc de poissons d'Ibérie, et d'un vin de cinq ans, vraiment né au delà de la mer (c'est ce vin qui convient pour la faire cuire). Cuite, elle s'accommode mieux du vin de Chio que d'aucun autre; on y a joint du poivre blanc et du vinaigre fait avec le jus du raisin de Méthymne. C'est moi qui, le premier, ai montré l'art de cuire les roquettes vertes et l'aunée

---

While Nomentanus with his finger shews
Each hidden dainty which so well he knows,
For we, poor folk, unknowing of our feast;
Eat fish and wild-fowl — of no common taste.

But he, to prove how luscious was the treat,
With a broil'd flounder's entrails crowds my plate,
Then told me, apples are more ruddy bright,
If gather'd by fair Luna's waning light.
He best can tell you where the difference lies —
But here Servilius to Vibidius, cries,
'Sure to be poison'd, unreveng'd we die,
Unless we drink the wretched talker dry.

Slave, give us larger glasses.'—Struck with dread.
A fearful pale our landlord's face o'erspread;
Great were his terrors of such drinking folk,
Because with too much bitterness they joke,
Or that hot wines, dishonouring his feast,
Deafen the subtle judgment of the taste.
When our two champions had their goblets crown'd,
We did them justice, and the glass went round;
His parasites alone his anger fear'd,
And the full flask unwillingly they spar'd.

In a large dish an outstretch'd lamprey lies,
With shrimps all floating round : The master cries,
This fish, Mæcenas, full of roe was caught,
For after spawning-time its flesh is naught.
The sauce is mix'd with olive oil; the best,
And purest from the vats Venafran prest,
And, as it boil'd, we pour'd in Spanish brine,
Nor less than five-year-old Italian wine.
A little Chian's better when 'tis boil'd,
By any other it is often spoil'd.
Then was white pepper o'er it gently pour'd,
And vinegar of Lesbian vintage sour'd.

Blosz da zu seyn, falls etwa dies und jenes
Uns unbemerkt entgienge, mit dem Zeigefinger
Es anzudeuten : denn wir übrigen
Wir aszen was uns vorkam, Vögel, Muscheln,
Und Fische, ohne was wir aszen am
Geschmacke zu erkennen; wie sich offenbarte,
Da Nomentan das leck're Eingeweid
Von einer Scholle und von einem Rhombus
Mir auf den Teller legte, Dinge, die ich nie
Zuvor gekostet. Bald darauf belehrt' er mich,
Dass Quitten, in des Mondes ersten Viertel
Gelesen, roth sind. Was dies auf sich hat
Wirst du am besten von ihm selbst erfragen.

Jezt flüsterte Vibid dem Balatro ins Ohr —
,, Wir müssen mördrisch trinken, oder sterben unge-
Und fodert gröszre Becher. Leichenblass [rochen"—
Wird bey dem furchtbarn Wort der arme Wirth,
Der nichts so sehr wie scharfe Zecher scheut,
Entweder weil sie sich nichts übel nehmen, oder
Weil feur'ger Wein dem Gaum das feinere Gefühl
Des Schmeckens raubt. Genug, Vibid und Balatro,
Und ihrem Beispiel nach, wir andern lassen
Die groszen Stutzer uns so fleiszig füllen,
Dass alle Krüge, die den Schenktisch drücken,
In kurzem auf dem Kopfe stehen. Nur
Die Gäste auf dem letzten Sitze thaten
Den Flaschen ihres Gönners keinen Schaden.

In einer groszen Schüssel ausgestreckt
Wird zwischen Hummern, die in Brühe schwimmen,
Nun eine mächtige Lamprete aufgetragen.
Der Wirth berichtet uns, sie wäre trächtig
Gefangen worden, weil sie nach der Zeit
Am Fleische schlechter sey. ,, Die Brüh' ist aus
Dem besten Venafraner Oel und Spanischer
Makrelenlake, mit fünfjährigem
Inländ'schem Wein gekocht, nicht ohne weiszen Pfeffer
Und Essig von Methymna. Chierwein
Wird nicht mit eingekocht; er muss beym Essen
Dazu getrunken werden. Diese Sosze

Monstravi incoquere : illutos Curtillus echinos,
Ut melius, muria quam testa marina remittit.
Interea suspensa graves aulæa ruinas
In patinam fecere, trahentia pulveris atri,
Quantum non Aquilo Campanis excitat agris.
Nos majus veriti, postquam nihil esse pericli
Sensimus, erigimur. Rufus, posito capite, ut si
Filius immaturus obisset, flere. Quis esset
Finis, ni sapiens sic Nomentanus amicum
Tolleret ? Heu fortuna ! quis est crudelior in nos
Te deus ? ut semper gaudes illudere rebus

Humanis ! Varius mappa compescere risum
Vix poterat. Balatro, suspendens omnia naso,
Hæc est conditio vivendi, aiebat ; eoque
Responsura tuo nunquam est par fama labori.
Tene, ut ego accipiar laute, torquerier omni
Sollicitudine districtum ? ne panis adustus,
Ne male conditum jus apponatur, ut omnes
Præcincti recte pueri, comptique ministrent ?
Adde hos præterea casus : aulæa ruant si,
Ut modo ; si patinam pede lapsus frangat agaso.
Sed convivatoris, uti ducis, ingenium res

Viuo que suplir no es dable
Con otro, y es el de Chio ;
Pimienta blanca, y vinagre
Hecho de uva de Metimno.
Yo el primero fui que puse
En salmuera de marisco
Elenios y jaramagos,
Y luego alcanzó Curtilo
A echar en igual salmuera
Sin lavarlos los erizos. »
Mientras asi hablaba el hombre,
Un gran dosel, suspendido
Del techo, se nos desploma
En la mesa de improviso,
Armando tal polvareda ;
Como un recio torbellino.
No viendo riesgo, muy luego
Del susto nos repusimos :
Mas Nasidieno entretanto,
Cabizbajo y compungido,
Lloraba como podria
Si se le muriese un hijo :
Y sabe Dios cuàl el fin
Fuera de tanto martirio,
Si asi no le consolara
Nomentan su sabio amigo.
« ¿ Cual Dios mas cruel que tú,
Fortuna ? A ti en tus caprichos
Agrádate trastornar
De los hombres los designios. »
Para contener la risa
Se tapa bien el hocico
Con la servilleta Vario,
Entretanto que Servilio
Que de cuanto ve hace burla,
Asi exclama enternecido :
« ¡ Triste condicion humana !
Nunca corresponde el brillo
Al afan ; se hacen esfuerzos
Porque estemos bien servidos,
Porque haya esquisitas salsas,
Porque esté el pan bien cocido,
Y se muestren los criados
Muy puntuales y limpios,
Y malogra un accidente
Despues tantos sacrificios.
Ya se desploma un dosel,
Como ahora aqui ha sucedido,

Sul gran taglier, traendo d' atra polvere
Un nuvolon, che ugual nol volge borea
Su per l' agro campan. Noi, palpitanti
Di peggior danno in pria ; poi d' ogni rischio
Rassicurati, rifiatiam : quai lai
Col capo penzolon, come se morte
Tolto gli avesse in sul fiorire un figlio ;
Rufo mettea ! Quando finito avrebbe,
Se 'l saggio Nomentan così l' amico
Non confortava ? A nostro danno ahi ! quale
Nume, o fortuna, evvi di te più crudo ?

Oh come godi ognor farti trastullo
De' casi umani ! — Col mantile in bocca
Vario appena affogar potea le risa.

Balatron, che appiccare ad ogni chiodo
Suole il suo fiasco, Ecco il destin, dicea,
De la vita mortal ! condegna fama
A' tuoi sudori ecco perchè giammai
Non corrisponde. A darmi lauta cena
Tu ti se' arrovellato, angustiato,
Martoriato — Affè che il pan non sia
Troppo abbrostito ; sia gustoso il brodo ;
I famigliari, che servir dovranno,
Vestiti, pettinati in tutta gala.

E ben c' hai fatto ? Aggiugni mo' de' casi
Simili a questo. Quando men tel pensi,
Come pur or, precipitan gli arazzi ;
Smuccia 'l piede ad un mozzo, e rompe 'l piatto...
Ma di un convitator, come di un duce,

amère dans la saumure du coquillage marin ; les hérissons de mer non lavés sont cuits de la même manière : cette découverte appartient à Curtillus.

Pendant qu'il parle, un dais mal suspendu se détache et tombe sur les plats, entraînant un nuage de noire poussière, tel que l'aquilon n'en élève pas de plus épais dans les plaines de la Campanie. Nous sommes fort effrayés ; mais, lorsque nous nous apercevons qu'il n'y a aucun péril, nous nous levons. Rufus, la tête baissée, se prend à pleurer comme si une mort prématurée lui eût enlevé un fils. Et qui sait s'il y eût eu une fin à ses larmes, si le sage Nomentanus n'eût relevé ainsi le courage de son ami : « O fortune ! quel dieu serait plus cruel envers nous que toi ? te plairas-tu donc toujours à te jouer des choses humaines ? » Varius pouvait à peine étouffer ses rires avec sa serviette ; mais Balatro, qui aime à se railler de tout : « Telle est la condition de la vie, dit-il, la gloire ne répond jamais au travail qu'elle coûte ; quelle peine, que de tourments ne t'es-tu pas donnés pour nous bien recevoir ! que de soucis pour que le pain ne fût pas brûlé, la sauce mal assaisonnée, et pour que les valets fissent leur office bien retroussés et bien peignés ! ajoutez à cela les accidents : un dais vient à se précipiter comme tout à l'heure ; le pied manque à un valet maladroit qui brise un plat. Mais il en est de celui qui donne un repas comme d'un

I first among the men of sapience knew
Roquets and herbs in cockle-brine to stew,
Though in the sama rich pickle, 'tis confest,
His unwash'd craw-fish sage Curtillus drest.

But lo! the canopy, that o'er us spreads,
Tumbled, in hideous ruin, on our heads,
With dust, how black! not such the clouds arise
When o'er the plain a northern tempest flies.
Some horrors, yet more horrible, we dread,
But raise us, when we found the danger fled.

Poor Rufus droop'd his head, and sadly cried,
As if his only son untimely died.
Sure he had wept, till weeping ne'er had end,
But Nomentanus thus up-rais'd his friend;
' Fortune, thou cruelest of powers divine,
To joke poor mortals is a joke of thine.'
While Varius with a napkin scarce suppress
His laughter, Balatro, who loves a jest,
Cries, such the lot of life, nor must you claim,
For all your toils, a fair return of fame.

While you are tortur'd thus, and torn with pain,
A guest like me, polite to entertain
With bread well bak'd, with sauces season'd right,
With slaves in waiting elegantly tight,
Down rush the canopies, a trick of fate,
Or a groom footman stumbling breaks a plate.
Good fortune hides, adversity calls forth,

Mit frischem weiszem Senf und Alant zu verbessern,
Ist, ohne Ruhm zu melden, meine eigene
Erfindung; der Makrelenlake zieht jedoch
Curtillus ungewaschene Meerigel vor.
Der edle Gastherr hatte seinen Commentar
Noch kaum vollendet, als der Baldachin,
Mit einer dickern Wolke schwarzen Staubs
Als je der Nordwind in Campaniens Feldern
Erregen kann, auf einmal in die Schüssel
Herunterplumpte. Stelle dir im ersten Schrecken
Den Aufruhr vor! Doch wir, sobald wir merkten
Dies sey das ärgste, brachten uns bald wieder
In Ordnung: nur den Wirth schlug dieser Zufall
So ganz zu Boden, dass er, sein Gesicht
Aufs Küssen hingedrückt, wie auf die Leiche
Von seinem einz'gen Sohn, zu weinen anfieng,
Und jezt vieilleicht noch weinte, wenn sein Freund,
Der weise Nomentan, ihn nicht in seinem Jammer
Mit diesem Trostspruch aufgerichtet hätte:
O unbeständige Fortuna! welcher Gott
Spielt grausamer als du uns Armen mit?
Dass du doch immer deine Freude d'ran hast, uns
Die unsern zu verkümmern! Varius konnte
Kaum mit dem Tellertuche vor dem Munde
Des Lachens sich erwehren. Leider ist
Dies das gemeine Loos der Menschheit, spricht
Mit schelmisch aufgeworfner Nase Balatro:
Ich fürchte selbst, der Ruhm, um dessentwillen
Du soviel Aufwand machest, werde dir
Die Mühe nie bezahlen. Wie du dich
Zerquälen must! mich stattlich zu bewirthen!
Wie viele Sorgen! Dass das Tafelbrod
Nicht allzubraun gebacken, keine Sosze
Falsch zubereitet sey, die Diener alle
Geputzt und zierlich aufgeschürzt ihr Amt
Mit Anstand thun! Und nun die Unglücksfälle
Noch oden drein! Als, wenn, zum Beyspiel, wie
Gleich eben jezt, der Himmel einfällt, oder
Ein Stallknecht einen Fehltritt thut, und fallend
Die Schüssel von Majolica zerbricht!
Indessen ists mit einem Gastherrn wie

Adversæ nudare solent, celare secundæ.
Nasidienus ad hæc: Tibi, Dî, quæcumque preceris,
Commoda dent! ita vir bonus es, convivaque comis.
Et soleas poscit. Tum in lecto quoque videres
Stridere secreta divisos aure susurros.

HORATIUS.

Nullos his mallem ludos spectâsse: sed illa
Redde, age, quæ deinceps risisti.

FUNDANIUS.

Vibidius dum
Quærit de pueris, num sit quoque fracta lagena,
Quod sibi poscenti non dentur pocula; dumque
Ridetur fictis rerum, Balatrone secundo,
Nasidiene, redis mutatæ frontis, ut arte
Emendaturus fortunam. Deinde secuti
Mazonomo pueri magno discerpta ferentes
Membra gruis, sparsi sale multo, non sine farre,
Pinguibus et ficis pastum jecur anseris albi,
Et leporum avulsos, ut multo suavius, armos,
Quam si cum lumbis quis edit. Tum pectore adusto
Vidimus et merulas poni, et sine clune palumbes;

Ya tropieza un siervo zafio
Y quiebra el plato mas lindo.
Pero á aquel que da banquetes
Debe suceder lo mismo
Que á un general en la guerra,
Pues siendo adverso el destino,
Lucir su habilidad suele
Mas que si fuera propicio. »
Nasidieno asi responde:
« Pues convidado tan fino
Te muestras, cuanto les pidas
Dente los Dioses benignos. »
Sus zapatos toma y vase,
Y al instante un rumorcillo
Se oye, cada cual hablando
En secreto á su vecino.

HORACIO.

Nunca espectáculo alguno
Tal me habria divertido.
Mas ¿no hubo alguna otra escena
De risa?

FUNDANIO.

Mientras Vibidio
Preguntaba á los criados
Si en el desman perecido
Habian todos los vasos,
Pues nadie le daba vino,
Sin embargo de que á todos
Le estaba pidiendo á gritos;
Y mientras para reir
Nos inventaba Servilio
Mil especiosos pretextos,
Hé aqui que vuelve tranquilo
Nasidieno, como un hombre
A reparar prevenido
Contratiempos casuales
Con esfuerzos peregrinos.
Tras él en un plato enorme
Llegar al momento vimos
Rociados de sal y harina
De grulla muchos trocitos;
Higado de ganso blanco
Relleno de grandes higos.
Lomo de liebre, que ser

Soglion svelare le vicende avverse,
Le propizie celar soglion l' ingegno —
Nasidieno a ciò — Oh che gli dei
Ti piovan tutto il ben, che lor domandi!
Oh l' uom da bene! oh il commensal cortese!
E chiede i suoi calzari. Allor avresti
Di bocca in bocca, e letto in letto udito
Strider un bisbiglio.

ORAZIO.

O lo spettacolo
Da preferirsi a ogni altro! A questa scena
Qual altra ne seguì?

FUNDANIO.

Mentre Vibidio
Chiede i valletti, s' anco 'l fiasco in pezzi
Andato sia, poichè si sgozza invano,
Nè v' ha chi gli dia ber: mentre s' inventano
Pretesti al riso, e Balatron seconda;
Nasidien, tu con cangiato aspetto
Ecco torni, qual uom, che sa con l' arte
I torti riparar di rea fortuna.

Gli fan codazzo i famigliar, che in vasto
Piatto regal gru dimembrata portano,
Di farro sparsa, e molto sale. Il fegato
Di un' oca bianca vi si accoppia, a fichi
Ben ingrassato: spalle v' ha di lepri,
Molto più saporose a chi le mangi

général, ce sont les revers qui nous dévoilent son génie ; la prospérité nous le cachait. »

« Excellent homme, aimable convive, que les dieux t'accordent tout ce que tu leur demanderas », répond Nasidiénus, et il réclame ses pantoufles : vous eussiez entendu alors autour du lit un bruit et le bourdonnement des convives se chuchottant à l'oreille.

HORACE.

Aucune comédie ne m'eût amusé davantage ; mais celle-ci, dis-le moi, que vous offrit-elle ensuite de risible ?

FUNDANIUS.

Tandis que Vibidius s'informe des valets s'il n'est aucune bouteille qui ne soit brisée, puisqu'il leur demande vainement à boire, et que, bien secondé par Balatro, il nous fait rire avec ses contes, Nasidiénus reparaît avec un front changé, comme si l'art allait réparer les torts de la fortune. Des valets le suivaient, portant dans un grand plat les membres dépecés d'une grue saupoudrée de sel et de farine ; des foies d'oie blanche farcis de figues, et des épaules de lièvres détachées de la croupe, comme un mets beaucoup plus délicat; puis nous vîmes servir des merles dont la poitrine était desséchée, et des pigeons

---

A landlord's genius, and a leader's worth.
To this mine host; 'Thou ever-gentle guest,
May all thy wishes by the gods be blest,
Thou best good man'—But when we saw him rise,
From bed to bed the spreading whisper flies.
No play was half so fine.

HORACE.

But, prithee, say,
How afterward you laugh'd the time away.

FUNDANIUS.

Slaves, cries Vibidius, have you broke the cask?
How often must *I* call for t'other flask?
With some pretended joke our laugh was drest,
Servilius ever seconding the jest,
When you, great host, return'd with alter'd face,
As if to mend with art your late disgrace.

The slaves behind in mighty charger bore
A crane in pieces torn, and powder'd o'er
With salt and flour; and a white gander's liver,
Stuff'd fat with figs, bespoke the curious giver;
Besides the wings of hares, for, so it seems,
No man of luxury the back esteems.
Then saw we blackbirds with o'er-roasted breast,

Mit einem Feldherrn : das Talent des einen, wie
Des andern, wird durchs Glück verdunkelt, und
Durch Unglück erst ins wahre Licht gestellt.
O möchten dir die Götter geben was
Dein Herz gelüstet, dass du ein so guter Mann
Und nachsichtvoller Tischgenosse bist,
Versetzt Nasidien, und fodert seine
Pantoffeln. Sein Verschwinden aus dem Saale giebt
Den Gästen Freyheit, sich durch Flüstern in
Des Nachbars Ohr ein wenig Luft zu machen.

HORAZ.

Ich kenne wahrlich kein Spectakel, das
Ich lieber hätte sehen mögen! Doch,
Ich bitte dich, was gabs noch mehr zu lachen?

FUNDAN.

Vibidius erkundigt sich hierauf
Bey den Bedienten, ob der Baldachin
Die Flaschen etwa auch zerbrochen habe,
Dass er auf sein Begehren nichts zu trinken
Bekommen könne? Unterdessen man,
Um sich recht auszulachen, allerley
Zum Vorwand nimmt, und Balatro dabey
Den andern Spötter treulich unterstützt,
Kommt mein Nasidien mit heitrer Stirne wieder
Zurück, die zu versprechen schien, durch Kunst
Fortunens Fehler wieder gut zu machen.
In einer tiefen Schüssel von zwey Sclaven
Getragen, folgt ihm ein zerstückter Kranich
Mit Salz und Semmelkrumen dicht bestreut,
Und Lebern weiszer Gänse, die mit lauter Feigen
Gemästet worden, und von jungen Hasen
Die Schultern ohne Rückgrat, als auf diese Weise

Suaves res, si non causas narraret earum, et
Naturas dominus; quem nos sic fugimus ulti,
Ut nihil omnino gustaremus, velut illis
Canidia afflâsset, pejor serpentibus Afris.

Gran bocado el patron dijo;
Zorzales medio quemados,
Y en fin. unos palominos
Quitadas las rabadillas;
Manjares bien exquisitos;
Si no ponderara el dueño
De todo indole y motivos.
Pero nos vengamos de él,
Pues sin probarlos nos fuimos,
Cual si de Canidia hubiese
Infestádolos maligno
El hálito, mas cruel
Que el de las sierpes de Egipto.

Distaccate da' lombi; e venner merli
Col petto arsiccio, e senza cul piccioni.
Cari bocconi, se causas e naturas
Cessato avesse d' ogni cosa esporci
Il buon Messer, da cui fuggiam repente
Vendicati così; che nulla affatto
Non ci femmo a gustar, qual se Canidia
Col fiato avesse le vivande infette,
Più velenosa di african serpente.

sans les cuisses ; excellentes choses sans doute , si le maître ne nous avait entretenus et d'elles et de leur nature. Pour toute vengeance , ne goûtant absolument de rien , nous nous enfuîmes , comme si Canidie eût infecté ces mets de son haleine pire que celle des serpents d'Afrique.

Laid on the hoard , and ring-doves rumpless drest !
Delicious fare ! did not our host explain
Their various qualities in endless strain ,
Their various natures ; but we fled the feast ,
Resolv'd in vengeance nothing more to taste ,
As if Canidia , with empoison'd breath ,
Worse than a serpent's , blasted it with death.

Weit niedlicher ; nicht minder sahen wir
Geschmohrte Amseln , etwas angebrannt ,
Und Tauben *à la crapaudine* kommen ,
Und kurz , viel Gutes , wenn der Hausherr uns
Von jedem die Natur und Kunstgeschichte
Nicht vordocierte ; denn so blieb uns doch
Sonst keine Rache übrig , als von allem
Nicht einen Bissen anzurühren , gleich als ob
Canidia mit ihrem Schlangenathem
Das ganze Gastmal angeblasen hätte.

ÉPITRES D'HORACE.

LIVRE PREMIER.

TEXTE LATIN.

TRADUCTION EN VERS ESPAGNOLS PAR BURGOS;
— EN VERS ITALIENS PAR GARGALLO;
— EN FRANÇAIS ET EN PROSE PAR MONFALCON;
— EN VERS ANGLAIS PAR FRANCIS;
— EN VERS ALLEMANDS PAR WIELAND.

ÉPITRES D'HORACE.

INTRODUCTION DE WIELAND A L'ÉPITRE AUX PISONS.

C. M. Wieland, Horazens Briefe, Zweiter Theil, Dritten Brief, Enleitung, s. 185---209, *Leipzig*, 1816. 8.

Je ne sais si l'histoire entière de la littérature peut présenter un exemple d'un sort aussi étrange que celui qu'a rencontré l'épître d'Horace aux Pisons. Si, au lieu de ce titre : *de Arte poetica Liber*, elle avait porté, dès son apparition, celui de : *Epistola ad Pisones*, que nous lui donnons aujourd'hui d'après l'unanime témoignage des meilleurs commentateurs, elle eût été délivrée de la seule cause qui l'a fait envisager par la plupart de ces savants sous un point de vue complétement faux. On n'aurait pas vu, depuis Jason de Nores et Jacopo Grifioli jusqu'aux écrivains les plus modernes, d'érudits interprètes, faire d'un ouvrage, qui n'a pas plus été dans la pensée d'Horace un manuel de versification que sa première épître n'est une Éthique, ou l'épître à Auguste une histoire de la littérature romaine; tantôt, comme les anciens annotateurs, une poétique complète; tantôt, à l'exemple de Batteux, une théorie de l'art dramatique; tantôt, avec Hurd, un écrit dont l'application du drame chez les Romains était le but principal : on n'y eût point découvert tant d'énigmes dont l'examen a conduit à des solutions, fort spirituelles sans doute, mais auxquelles Horace est complétement étranger. En un mot, sans l'idée préconçue que ce malheureux titre a placée dans l'esprit des savants et la prévention qui en a été le résultat, ils ne se seraient pas donné la peine de placer dans ce discours poétique tant de choses auxquelles Horace n'a pas pensé, et ne se seraient point écartés pendant si long-temps du seul point de vue véritable sous lequel il doit être considéré.

Les premières des savantes remarques d'Eschenburg, sur le commentaire de R. Hurd, me dispensent d'en dire davantage sur ce point. Je rends avec plaisir justice au mérite varié de ce travail. Hurd a démontré avec beaucoup de justesse l'erreur de tous les commentateurs de l'épître aux Pisons, et paraît s'être approché plus près que personne de l'idée réelle que l'on doit s'en faire pour la juger. Cependant je ne puis me dispenser de réclamer contre une assertion de ce critique. Personne ne désavouera, dit-il, que la plus grande partie de cette épître ne concerne l'art dramatique. Mon travail de traducteur m'a donné naturellement l'occasion de me rendre assez familier avec mon sujet, et mon étonnement est grand, en voyant l'aveuglement de la plupart des plus diserts commentateurs, et particulièrement celui de Hurd et de Batteux, qui considèrent l'épître aux Pisons, depuis le commencement jusqu'à la fin, comme une poétique et une critique du drame. Mais plus j'examine, plus je trouve que l'art dramatique occupe à peine exclusivement, non la moitié, mais seulement le quart de l'ouvrage d'Horace. Plus je médite sur cette épître, moins je puis concevoir comment le poète, si son but principal eût été le théâtre et la réforme de la scène romaine, n'aurait pas mis un peu plus de méthode dans son ouvrage, et, se livrant à cette gracieuse négligence que l'on permet volontiers à l'art poétique, aurait fait choix précisément d'une allure qui lui permet de s'écarter à chaque instant et à la moindre occasion de son chemin. Je crois apercevoir clairement au contraire, dans la conception de ce discours, un tout autre but, une pensée spéciale et tout-à-fait étrangère à l'art dramatique chez les Romains. Horace, en effet, ne lui consacre qu'une petite partie de ses souvenirs et de ses avis, et les vers où les commentateurs ont vu des règles pour la scène, les passages qu'ils lui empruntent pour en faire des préceptes généraux, s'appliquent à tous les genres de poésie comme au théâtre et à la poésie narrative en particulier.

Je n'arrêterai pas plus long-temps mes lecteurs sur cette énigme, et je consulterai un autre ordre de considérations pour savoir si mon hypothèse ne résout pas mieux le problème du point de vue véritable sous lequel l'épître aux Pisons doit être considérée, que l'opinion généralement établie. La manière de procéder que j'ai suivie pour cette épître comme pour les autres (d'après une indication de l'excellent lord Shaftesbury), m'a placé aussi ici dans la vraie direction. Si la vérité a échappé à tant d'érudits commentateurs, c'est qu'ils étaient trop savants pour le bon Horace : un poète, dans la plupart des cas du moins, comprend avec plus de bon-

heur un autre poète que les critiques de profession. Ils sont tellement remplis de la doctrine, des méthodes et de la métaphysique de l'art, que tous les *concreta* de leur auteur se changent dans leur esprit en abstractions par une opération devenue pour eux mécanique ; qu'ils transforment chaque trait particulier en règle générale, et arrivent enfin, à faire une théorie de l'art dramatique, d'une épître adressée à un jeune homme de condition qu'on voulait mettre en garde contre une passion malheureuse.

Dans une remarque sur toutes les épîtres d'Horace, dont l'interprétation m'a occupé jusqu'ici, j'ai préalablement supposé que chacune de ces compositions avait été écrite, non pour le public, mais à une occasion particulière quelconque, ou pour telle ou telle personne dont les rapports avec le poète devenaient l'objet spécial de son ouvrage entier. J'ai tenu note d'assez de témoignages évidents, ou du moins d'indices et de probabilités pour appuyer cette présomption. L'étude des circonstances spéciales dans lesquelles s'est trouvé le poète, et l'intention particulière qu'il a pu avoir en écrivant telle ou telle épître, a pu servir en quelque sorte de clé pour les apprécier avec plus d'exactitude, et donner de la force à des opinions qui paraissaient d'abord n'être que de simples hypothèses. Cette méthode, dans le cas où elle résoudrait d'une manière satisfesante tous les problèmes, et expliquerait toutes les énigmes, suffirait, on ne le désavouera pas, pour donner, à ce qui n'était d'abord qu'une conjecture, autant de vraisemblance qu'on peut en désirer en pareille matière. Je ne vois pas pourquoi elle ne serait pas appliquée à l'épître aux Pisons ; au contraire, je suis persuadé que l'interprétation réelle de cet ouvrage est tout entière dans l'intention spéciale qu'avait Horace en l'adressant aux Pisons, et que la pensée du poète se révèle par des circonstances particulières assez clairement énoncées dans l'épître, quoiqu'elles n'aient fixé l'attention d'aucun des commentateurs.

Pour démontrer autant que possible la vérité de cette opinion, il faut commencer, comme à notre ordinaire, par faire connaissance avec les personnes auxquelles Horace adresse son épître.

Elle ne dit autre chose des Pisons, sinon qu'elle s'adresse au père et au fils ; on n'y trouve rien de plus sur eux, sinon quelques compliments équivoques ou insignifiants. Nul doute cependant que Pison le père ne soit ce Lucius Calpurnius Pison qui fut consul en 739 avec M. Livius Drusus, puis gouverneur de la Pamphilie, et qui reçut en 743, d'Auguste, dont il possédait la confiance, la mission d'apaiser les troubles qu'un certain Vologèse, prêtre de Bacchus, et se disant inspiré immédiatement par ce dieu, avait excités en Thrace, à la tête d'une armée de fanatiques. Velléius Paterculus, dans son *Histoire romaine* écrite quarante ans environ après la date de l'épître d'Horace, dit que Pison fut nommé préfet ou intendant supérieur de la police de Rome, dans un âge avancé, et sous Tibère, qui l'estimait beaucoup.» Tout le monde avoue, dit Velléius Paterculus, que Pison *esse mores ejus vigore ac lenitate mixtissimos*, et vix quemquam reperiri posse, qui *aut otium validius diligat, aut facilius sufficiat negocio, et magis quæ agenda sunt, curet sine ulla ostentatione agendi.*» Cet auteur, qui reproduit dans ses ouvrages, comme le ferait un miroir, l'esprit du temps de son divin Tibère, emploie d'ordinaire, pour ses portraits, un mélange de couleurs qu'il n'est pas facile d'imiter. Aussi est-ce comme un simple essai que je traduirai ainsi ce passage de son *Histoire* : « Les mœurs de Pison sont un « composé admirable de force et de douceur. On trou- « verait avec peine quelqu'un qui unisse à plus d'a- « mour pour l'oisiveté de la vie privée, plus d'aptitude « aux affaires dont il s'est chargé, et qui, pendant « qu'il ne néglige rien pour s'en bien acquitter, fasse « moins de bruit et se donne moins l'apparence d'un « homme à grandes occupations. » On aperçoit au travers des couleurs transparentes de cet éloge, quel homme dut être ce L. Pison, porteur d'un nom qui lui rappelait sans cesse ce qu'avaient été ses ancêtres au temps de l'ancienne Rome, et qui eut cependant assez de souplesse de caractère pour se maintenir pendant quinze ans dans la confiance d'un Tibère et d'un Auguste. Il suffit cependant à sa justification qu'il n'ait pu voir l'âge de la république libre. Sénèque, lui-même, qui ne flattait pas les morts, lui accorde cet éloge, que « malgré son habitude fort peu romaine de passer les nuits à boire et les matinées entières à dormir, il fut cependant un préfet de police vigilant, et sut maintenir la ville dans un très bon ordre ».

On trouve parmi les poésies légères d'Antipater de Thessalonique, conservées dans l'*Anthologie*, quelques pièces de vers adressées à L. Pison, desquelles on peut conclure que ce poète grec eut un protecteur en lui. Dans l'une d'elles, qui célèbre la victoire de Pison sur les Thraces, se trouve un trait fort délicat : « Les Muses, dit-il, ne peuvent jamais se présenter à toi mal à propos; car, quelque occupé que tu puisses être, tu as cependant toujours du loisir pour elles. » Le texte grec emploie moins de mots, mais qui le méditera, trouvera ce sens, à mon avis, dans le dernier pentamètre. Si l'on rapproche ce vers de celui dans lequel Horace paraît faire l'éloge du goût de Pison le père, on dira de ce personnage ce qu'en a écrit dans son langage et selon sa pensée un ancien scoliaste : « Nam et ipse « Piso poeta fuit, et studiorum liberalium *Antistes*», opinion dont voici le sens pour ceux qui aiment à se rendre un compte exact de la propriété des termes : Tous les Romains à cette époque fesaient des vers ; Pison lui-même, de temps en temps se laissait aller à l'occasion de s'exercer aussi dans ce genre ; il fut un ami des lettres, et un protecteur des savants à peu près comme Mécène l'avait été avant lui.

On ne s'accorde pas sur le temps précis auquel Horace écrivit cette épître ; il paraît cependant qu'elle fut composée plutôt avant qu'après le consulat de L. Pison, et par conséquent avant 739. Ce noble Romain était alors jeune encore, et son fils ne pouvait être qu'un enfant; l'expression *juvenes* (patre

digni) ne peut pas nous induire en erreur; car elle n'a pas ici l'acception d'adolescent ou de jeune homme, elle signifie *fils*, et c'est dans ce sens que les meilleurs écrivains romains l'ont employée; ce que n'ignorent pas les érudits. Si on réfléchit que L. Pison père, était encore préfet de la ville en 783, lorsque Velléius Paterculus écrivait son *Histoire*, on ne supposera pas que son fils aîné ait pu prendre la robe virile en 738, mais qu'alors ce jeune homme était dans l'âge où l'étude des belles-lettres était la principale affaire des jeunes Romains bien élevés ou de condition.

Ceci posé, je me représente ainsi l'intention d'Horace en écrivant son épître. Le jeune Pison montrait dans le cours de ses études un amour spécial pour la poésie, et un penchant si fort à faire des vers, que son père en conçut enfin des inquiétudes. On peut être tourmenté d'une inexprimable démangeaison pour rimer, sans avoir reçu de la nature un talent positif. Rien n'est plus commun chez les jeunes gens, et sans doute le jeune Pison était dans ce cas; il ne s'en occupait pas comme d'un jeu ou d'une affaire de mode, et prenait la chose fort au sérieux. Son père, homme du premier rang à Rome, et qui voulait conserver autant que possible à sa maison, sous le nouveau gouvernement, son éclat héréditaire, ne pouvait demeurer indifférent au ridicule que jetterait, sur un enfant de la condition de son fils, une passion si peu convenable; et il trouva qu'il était nécessaire de recourir à un bon expédient pour l'en détourner. La famille des Calpurnius n'avait sans doute produit aucun poète, bon ou mauvais, depuis son chef Calpus, fils de Numa; le jeune Pison devait-il être le premier de ses membres qui chercherait à établir sa gloire sur un art, dans lequel il est si difficile de se rendre l'égal des maîtres, et où les prétentions sans talent sont aussi communes que méprisables? Quand on ne tiendrait pas compte de la fâcheuse impression qu'une méchante pièce de théâtre, faite par un Calpurnius à son entrée dans le monde, produirait sur le public, combien serait nuisible à ce jeune homme sa frivole et ridicule passion, dans la faveur d'un prince qui cherchait parmi les jeunes nobles romains, non des poètes, mais des courtisans attentifs ou d'utiles serviteurs! Pison, sans doute, aimait les lettres; s'il ne les eût pas aimées, il n'eût point été en harmonie avec l'esprit de son temps; mais il ne voulait pas pour cela que son fils en fît sa profession, pas plus qu'il n'eût désiré que ce jeune homme devînt danseur de corde, parce que la gymnastique entrait dans son éducation, et c'est précisement parce qu'il fesait des vers lui-même, qu'il était fort peu disposé à souffrir que la métromanie devînt héréditaire dans sa maison.

Dans la situation où se trouvait L. Pison, une telle manière de penser est fort naturelle. Quand il n'eût pas été si fort préoccupé de la gravité du danger que fesait courir à son fils l'ambition de ceindre la couronne poétique, n'eût-il pas eu, sous d'autres rapports, des motifs suffisants pour inviter son ami Horace à donner au jeune homme de plus justes idées de la nature et des difficultés de l'art des vers. Pison, comme on le devine aisément, vivait trop bien avec notre poète pour que celui-ci leur refusât un acte de complaisance qui lui coûtait si peu. Un traité dans lequel les règles principales de la poésie seraient développées et les mystères de cet art dévoilés, n'était-il pas le moyen le plus habile et le plus sûr, quoique indirect, de toucher au but qu'on se proposait d'atteindre? Peut-être le jeune Calpurnius avait-il recherché lui-même cet enseignement; Horace alors en paraissant ne s'occuper que du soin d'en faire un poète, n'aurait songé, dans tout son discours, qu'à l'en détourner sans jamais en avoir l'air. Sa manière de philosopher dans ses épîtres et dans ses satires convenait parfaitement à ce dessein. La liberté pour le poète de se laisser aller à ses pensées sans aucune méthode, qui est particulière à ce genre de composition, permettait à Horace ces petits épisodes et ces digressions que lui inspirait son caprice. Son but principal n'en était pas moins évident, et il pouvait rendre son discours intéressant pour d'autres lecteurs encore que celui auquel il l'adressait. Il y gagnait surtout l'occasion, toujours pour lui la bien-venue, de dire leurs vérités aux mauvais poètes qui fourmillaient autour de lui, et de leur faire sentir, avec le froid et ironique mépris dont ils étaient si dignes, leur ignorance des premiers éléments de cet art qu'ils osaient exercer.

Qu'on accepte cette conjecture sur l'origine et l'intention de l'épître aux Pisons, et tout dans cet ouvrage, ce me semble, paraîtra clair, raisonnable, et approprié au but. Ce prétendu art poétique d'Horace, production informe et remplie de digressions oiseuses et de puérilités, si l'on veut en faire une poétique, deviendra un ouvrage digne d'Horace, et celui qui mérite la première place parmi les épîtres, dès qu'on le prendra pour ce qu'il était en effet, pour une épître adressée, de concert avec Pison le père, au jeune Pison, sous le prétexte de l'initier aux secrets de la versification, mais, dans la réalité, avec le dessein de le détourner du goût que lui inspirait l'exercice de cet art.

Si l'on adopte cette idée, on conçoit aussitôt pourquoi son exposition des règles n'est pas plus complète: il ne voulait pas écrire une poétique.

Pourquoi n'a-t-il pas mis plus de méthode dans son plan? Il écrivait une lettre, et son plan, c'était le but qu'il ne perdait pas de vue.

Pourquoi la plupart de ses préceptes consistent-ils dans l'indication des fautes? Ceux-là surtout étaient nécessaires au jeune Pison.

Pourquoi ces passages dans lesquels les mystères de l'art poétique sont voilés, ne sont-ils compris que des adeptes et n'ont-ils rien appris jusqu'à ce jour aux mauvais versificateurs? c'est qu'Horace ne pensait à rien moins qu'à faire du fils de L. Pison un poète.

Pourquoi ces sarcasmes sur les méchants poètes de l'époque, ces avis de se mettre en garde contre les attraits séducteurs des Muses, ces remarques sur le danger de se faire à soi-même illusion sur son talent

poétique, ces conditions rigoureuses et tout-à-fait insupportables à un mauvais versificateur qu'il impose au jeune Pison, et ces poignantes invectives dont il stigmatise sans miséricorde comme d'un fer brûlant les insensés qui font des vers (il nomme ainsi les misérables)? Pourquoi ces digressions dont se compose la moitié de son épître? mais c'était là précisément la pensée de tout son écrit.

J'ai appelé du nom d'hypothèse mon opinion sur l'intention qu'eut Horace en écrivant son épître aux Pisons. On peut juger maintenant si elle n'est rien autre chose; oui, elle paraîtra une vérité, si l'on peut prendre la peine légère de suivre avec une attention particulière l'allure négligée du poète depuis le commencement de cet ouvrage jusqu'à la fin. On se convaincra jusqu'à l'évidence que le poète, dès les premiers vers, n'a pas d'autre but que celui d'arriver au point auquel il s'arrête. Peut-être serait-il plus agréable au lecteur de faire cette petite promenade avec un homme qui depuis long-temps suit Horace en secret, que de l'entreprendre seul.

Lorsque dans un écrit on se propose un but qu'on ne peut atteindre qu'en ne l'indiquant pas, ce qu'il y a certainement de mieux à faire, c'est de ne pas l'annoncer du tout. Aussi Horace commence-t-il son épître sans introduction; mais en appelant vivement l'attention du jeune Pison, par une tournure très habile, suivant la manière de Socrate, sur les défauts les plus essentiels que peut présenter, sous le rapport de l'ensemble, un poème ou tout autre ouvrage de l'art. C'est là précisément la faute dont ne peuvent se corriger les poètes sans vrai talent et sans génie; ils ne sauraient faire un tout. Ces auteurs commencent d'une manière et finissent d'une autre; leur ouvrage est un composé informe de parties mal ajustées, au lieu de présenter, comme la belle figure de l'homme, un ensemble dont l'unité plaît d'autant plus, qu'on s'arrête davantage sur l'harmonie et les rapports des détails.

Cette objection qu'il se laisse faire « Comment? n'a-t-il pas été toujours permis aux poètes, comme aux peintres, de tout oser? » ne pouvait venir, suivant nos conjectures, que d'un novice tel que l'était le jeune Pison. Il y répond par un tableau qui rend fort sensible la vérité de sa règle, mais dont l'application, subordonnée au sentiment délicat et à la justesse du jugement du poète, ne pouvait pas servir beaucoup à son élève.

Horace continue à mettre en évidence les fautes si souvent commises contre le principe de l'unité de l'ensemble sur un ton doux et enjoué. Les jeunes gens se livrent communément trop volontiers aux narrations et aux descriptions champêtres; ils peignent toujours lorsque la moindre occasion les y invite; mais ils ne s'inquiètent pas si leur tableau est bien où il devait être; s'il n'arrête pas hors de propos l'attention du lecteur, et s'il ne tient pas la place d'un sujet qu'on devrait rencontrer précisément ici. Qu'en résulte-t-il? un ouvrage où, comme dans le rêve d'un homme atteint de la fièvre, rien ne se lie et ne s'harmonise: la tête d'une belle fille est placée sur un cou de cheval; on voit sur le premier plan du tableau un magnifique cyprès, lorsque notre pitié devait être excitée par la représentation d'un naufrage, et le maître qui avait commencé à façonner un grand vase sur son métier, finit par ne produire qu'une petite tasse.

Il est un autre écueil auquel échappent rarement les jeunes poètes que ne guide point ce génie dont le vrai talent s'accompagne. Ils veulent éviter une faute, et tombent précisément dans le défaut opposé: pour ne pas être dur, leur style est mou; pour ne pas ramper lorsqu'il s'agissait de marcher d'un pas égal sur une pelouse unie, ils se perdent dans les nuages; s'il faut être sublime, ils sont furieux, et extravaguent lorsqu'ils cherchent à exprimer des idées neuves. Celui-ci s'est aperçu que certaines images, certains traits font une grande impression, et il pense que pour la rendre plus grande encore, il suffit de doubler ou de tripler la dose. Cet autre a remarqué combien l'indication de quelques particularités donne de la vérité et de la vie à un tableau, et il croit ne jamais mettre assez de petits détails dans ses peintures. La source principale de ces erreurs, c'est l'absence d'une conception nette et de cette force de jugement qui doit agir chez le poète et chez tout autre artiste avec autant de rapidité et de précision que le sens le plus subtil. On peut bien dire à un homme qu'il manque de ce sens, mais comment le lui donner si la nature le lui a refusé?

Comme l'ignorance du danger rend les enfants téméraires, de même plusieurs jeunes poètes, dans l'enfance de leur esprit, entreprennent avec confiance plus qu'ils ne peuvent exécuter. Horace avertit ceux qui se proposent d'écrire, de commencer avant tout par bien examiner leurs forces; il veut qu'avant de se hasarder à traiter un sujet encore imparfaitement connu, on l'examine sous toutes ses faces, et qu'on le médite assez pour n'être embarrassé de répondre sur aucune question. Comment un jeune homme peut-il être certain de ne pas trop demander à ses forces, et de ne pas se méprendre dans le choix de son sujet, lui qui ne connaît, ni lui-même, ni ses alentours, et à qui son ignorance des hommes et des choses fait tout paraître dans l'univers et si clair et si facile à saisir.

Mais, alors même qu'il aurait cette juste appréciation de ses moyens, tout ne serait pas fait encore. L'esprit exact et le jugement sûr qui doivent le guider pour le choix et l'ordonnance de ses matériaux, et placer tout vivant et tout entier dans sa propre ame, cet ouvrage que son style doit adresser à l'ame de ses lecteurs ou de ses auditeurs, ce jugement et cet esprit exact doivent aussi le conduire dans l'artifice du langage pour le choix, la position et la liaison des mots. Horace se laisse aller ici, dès cette première occasion, à une petite digression qui paraît adressée moins encore à son élève qu'à son public de Rome. Il justifie l'emploi discret et prudent des vieux mots, l'ennoblissement de termes communs, la création d'expressions nouvelles, et conclut par cette remarque,

qu'un écrivain désireux de vivre dans la postérité, ne saurait jamais accorder trop d'attention à sa langue, et qu'alors même qu'il lui aurait donné le plus haut degré de perfection, il doit souhaiter cependant encore qu'elle ne lui survive pas long-temps. Si la langue latine était demeurée jusqu'à nos jours celle de l'Italie, Virgile et Horace ne seraient probablement pas plus entendus maintenant des Italiens, que nous ne comprenons les poètes du temps de l'empereur Henri VI.

Après la langue, rien n'est plus négligé par les poètes anciens ou modernes que la versification; le plus difficile de l'art poétique est précisément ce qui leur paraît le plus aisé et le moins essentiel. Ils n'ont pas d'oreilles pour les beautés d'espèces différentes qui jaillissent de la formation des périodes, du rhythme, et du choix des mots sous le rapport de l'euphonie et de l'harmonie. En ont-ils quelque sentiment, ils s'efforcent de rendre tous leurs vers coulants et sonores, sans refléchir que la poésie a des tons divers appropriés à la diversité des impressions et des mouvements de l'ame; que rien n'égale le mauvais effet produit par un style facile et léger appliqué à un sujet grave ou terrible, ou par une triste élégie écrite en sautillants dactyles; que dans cet art du rhythme, beaucoup de fautes peuvent être commises, beaucoup de beautés trouvées, et qu'il y a ainsi une multitude infinie de régles à observer; que souvent enfin l'emploi malheureux d'un seul mot, d'un son désagréable, d'une voyelle pour une autre, détruit complétement l'harmonie d'un passage entier. Telle est l'ignorance d'un grand nombre de versificateurs, qu'ils ne soupçonnent pas le moins du monde l'existence de rapports particuliers entre les diverses espèces de vers et la différence de sujet et de ton d'un poëme. Ne m'est-il pas tombé récemment dans les mains un poëme didactique en sept ou huit livres, écrit tout entier dans la forme métrique de cette ode de Haller: « Ami, la vertu n'est pas un vain nom »? Horace ne s'arrête pas long-temps sur ce sujet; mais il pensait bien moins à former de bons poètes qu'à rendre ridicules les mauvais. Aussi termine-t-il le peu de règles générales qu'il a données sur ces points importants, l'expression, la versification et le style, par cette déclaration positive que personne ne peut avoir la moindre prétention au nom de poète s'il n'excelle sous ces trois rapports. C'était à la lettre qualifier de l'épithète de *méchants écrivains* tant de poètes de son temps et des temps passés dont il a dénoncé si souvent les négligences dans ces parties de l'art; c'était amener en même temps un jeune homme, séduit peut-être par le peu de difficulté de faire des vers comme en fesait chacun alors, à cette réflexion si importante que « l'art des vers pourrait bien présenter plus de difficultés qu'il ne se l'était imaginé ».

L'épître aux Pisons ne dit pas jusqu'ici un seul mot de la scène; mais le théâtre était le rendez-vous de ces poètes romains sur lesquels les sarcasmes d'Horace sont principalement dirigés, et le jeune Pison se préparait à conquérir des palmes dans cette carrière, ou montrait du moins grande envie de le faire. Horace aborde insensiblement ce sujet, et parle de quelques-unes des règles les plus essentielles de l'art, et des fautes les plus communes et les plus grossières dont se rendaient coupables les écrivains dramatiques de son époque. Quoique le temps ait dévoré leurs ouvrages, et que les allusions de notre poète à leurs productions, si évidentes et si fréquentes dans son épître, soient perdues pour nous, on peut cependant conclure avec certitude de l'exposition de ses préceptes, qu'il se proposait beaucoup moins en parlant du théâtre d'apprendre au jeune Pison l'art de faire de bonnes pièces, que de l'instruire à bien juger des compositions de ce genre dont chaque jour dotait la scène romaine.

La marche du poète dans l'épître aux Pisons (je l'ai déja fait observer) paraît être celle qu'on suit dans une promenade, où l'on n'a rien autre chose en vue que d'aller, où rien n'importe moins qu'un petit détour, où, tantôt l'on s'arrête pour jouir paisiblement d'un beau point de vue, tantôt l'on se détourne, soit pour cueillir une fleur, soit pour se reposer sous le frais et touffu ombrage d'un arbre, où le plus léger incident qui se présente alimente la conversation, et où l'on arrive enfin sans savoir comment on se trouve, là, où l'on s'était proposé de se rendre. Horace ne se fixe sur aucune matière assez long-temps pour satisfaire l'envie d'apprendre de son élève; il développe rarement assez une règle pour en rendre l'application facile et sûre à un commençant. On le voit à chaque instant passer des détails aux principes, et de l'art dramatique à la poésie en général, et, chemin fesant, il ne néglige aucune occasion d'adresser quelque chose aux mauvais écrivains. C'est ainsi qu'il procède du cent-soixante-cinquième au deux-cent-quatre-vingt-septième vers de son épître, et là il paraît enfin avoir l'intention sérieuse d'initier son élève aux mystères de l'art dramatique. En effet, il en expose quelques points essentiels du trois-cent-trente-neuvième au trois-cent-cinquante-sixième vers; mais après la belle esquisse des quatre âges de l'homme, il laisse de nouveau complètement de côté tout ce que réclamait de lui l'enseignement de l'art dramatique, s'il avait eu le projet de s'en occuper, pour s'arrêter aux devoirs du chœur, que les tragédies grecques avaient assez fait connaître aux Romains. A cette occasion, il s'égare dans une déduction philosophique et historique des causes qui ont amené peu à peu le chœur à devenir ce que l'a fait Eschyle, et fait naître d'un jeu des Satyres le chœur des plus anciennes tragédies ou le chant du bouc. Ce serait vraiment chose incroyable, si Horace s'était réellement proposé d'écrire un traité didactique, qu'il se fût arrêté davantage sur ces insignifiants accessoires que sur la tragédie et la comédie; mais on ne peut rien exiger d'un auteur qui ne s'est engagé à rien. Comme Horace avait en tête un peu de cet idéal avec lequel devaient être écrites ces anciennes compositions satiriques, il se laisse aller un instant avec un certain plaisir à la pensée de dire comment il les aurait traitées, et paraît ici oublier qu'il n'est pas seul. Ce qu'il dit à cette occasion du style propre à ces écrits, est excellent, et peut donner d'utiles inspirations pour

certain genre de poésie comique à un poète *qui nasum habet*; aussi doit-on regretter qu'Horace se soit borné à dire ce qu'il aurait fait en ce genre. Mais que pouvait gagner le jeune Pison à entendre parler de ces compositions? Horace n'avait-il pas l'assurance de déclarer qu'il pourrait composer en ce genre des ouvrages qui mettraient tous les imitateurs au désespoir?

Notre poète joue tellement avec cette idée, qu'il finit par s'échauffer plus qu'on ne l'avait vu le faire encore; son humeur augmente, et il attaque les mauvais poètes avec une inépuisable vivacité. L'avis amical qu'il leur donne (vers 469—485) est le coup le plus fort qu'ait encore donné le fouet de la satire. Je doute beaucoup qu'il soit possible de reprocher aux pauvres diables leur misère avec un mépris plus ironique et plus amer qu'il ne le fait dans les sept derniers vers de ce passage; puis il revient tout-à-coup à la versification, et porte la malignité si loin, qu'il apprend à ses confrères ce qu'est un iambe, tâche que le précepteur du jeune Pison aurait bien remplie. Cela fait, il reproche aux Romains avec quelque aigreur leur partialité pour les anciens poètes, et les accuse de manquer d'oreille pour les beaux vers. « Si nos écrivains, dit-il, quoiqu'en imitant toujours les Grecs, sont demeurés à une si grande distance de leurs modèles dans tous les genres de poésie, et surtout dans l'art dramatique, c'est parce qu'ils ont en horreur le travail de la lime et qu'ils ne savent pas effacer : telle est la cause principale de leur infériorité. « Selon lui, la correction est le vrai sublime et la perfection de l'art; aussi conjure-t-il les jeunes Pisons par tout l'éclat de leur maison illustre (*Vos, ô Pompilius sanguis*) de ne produire aucun ouvrage de poésie qu'ils ne l'aient poli au plus haut degré par un travail sans relâche, et amené à un point de beauté irréprochable. « Les Romains, dit-il, attachent trop de prix à la facilité donnée par la nature et beaucoup trop peu à l'art : un poème ne peut pas plus se passer de l'un que de l'autre, et les Grecs doivent leur supériorité à l'heureux mélange du feu du génie dans la composition de leur ouvrage et de l'application dans l'exécution.

Tout ce passage, depuis le cinq-cent-quatre-vingt-quatorzième vers jusqu'au six-cent-quatre-vingt-quatorzième, contient les réflexions et les préceptes les plus judicieux sur les qualités du poète et sur les études sérieuses qu'il doit faire. Horace démontre combien de choses sont nécessaires pour produire un ouvrage qui puisse survivre à son auteur; mais tout est tellement en désordre et jeté pêle-mêle, que l'auteur ne peut trouver une excuse dans la liberté et la négligence permises au genre épistolaire, et qu'on est presque amené à cette pensée, qu'il affecte avec soin cette confusion pour égarer le jeune Pison par la multitude et l'incohérence des préceptes, et doubler le sentiment des difficultés de l'art poétique par la manière dont il les expose. Quelque étrange que soit cette conjecture, elle ne manque pas de vraisemblance : au travers de ce désordre, point du tout apparent, mais très réel et inconciliable avec la pensée d'un art poétique véritable; on aperçoit çà et là des indices d'un adroit manége, et l'on voit la pensée du poète dirigée constamment vers son but principal. S'il avait laissé deviner ce but en commençant, s'il l'avait montré avec trop d'évidence, on ne peut douter qu'il n'aurait jamais pu l'atteindre; mais il s'y est pris d'une autre manière. Il se présente, à un jeune homme animé du désir de gravir l'Hélicon, comme un guide et un conseiller. La route qu'il choisit rebuterait les plus courageux par sa longueur et ses difficultés; l'élève s'effraie, il s'était figuré un chemin si court, si agréable, et avait si peu pensé aux obstacles qu'il devait y rencontrer! Aussi à peine au milieu de sa course est-il déja fatigué. Son guide ranime un peu son ardeur, le laisse reposer un instant, et le conduit insensiblement à une place de laquelle le jeune poète voit à une petite distance, en apparence et dans tout son éclat, le but de ses désirs. Ils recommencent à marcher; mais la route devient de plus en plus longue et pénible; le beau temple qui brillait de moment en moment à leurs yeux paraît s'éloigner d'eux toujours davantage; le guide, traînant par la main avec peine son élève découragé, a encore la malignité de l'entretenir de dangers qu'ils ne peuvent éviter sans un bonheur spécial. Il lui parle de marais au travers desquels ils peuvent facilement se perdre[1], de hauteurs escarpées qu'il faut nécessairement gravir, de la honte et du dommage que tels et tels ont éprouvé en échouant dans leur entreprise, et l'abandonne enfin au milieu d'une forêt[2], en lui donnant cette assurance, qu'il dépend maintenant de lui de continuer seul son voyage, ou de se désister de son dessein; ce qui serait en dernier résultat le parti le plus sûr. Voici à peu près la manière dont s'y prend Horace pour montrer à son jeune élève le chemin du Pinde. S'il le voit de temps en temps succomber sous le nombre et la grandeur de ses exigences, il paraît vouloir relever son courage et l'entretient comme d'un point bien important de la règle des cinq actes que le plus misérable barbouilleur de papier peut observer aussi bien qu'un Eschyle. Il lui enseigne à faire des iambes trimètres, lui parle de fautes excusables dans un poète, de l'impossibilité pour la nature humaine d'atteindre jamais à la perfection, et prend enfin congé de lui avec beaucoup de cérémonie, en lui déclarant à haute et intelligible voix (c'était ici le point important) que la pire de toutes les conditions est celle d'un poète médiocre.

On commence ici à apercevoir si nettement le vrai dessein d'Horace dans tout son discours sur l'art poétique et les poètes, qu'il n'est pas besoin de continuer la lecture de l'épître pour s'éclairer davantage à cet égard. Il n'a rien oublié pour convaincre son jeune ami des difficultés de l'art des Muses, mais son élève cependant aurait un moyen encore de se faire illusion à lui-même : « Très bien, pourrait-il dire, tout cela peut « être, mais il n'est nullement besoin que je devienne « l'un des maîtres de l'art. Je fais des vers pour mon « plaisir; vingt autres, mes pareils, ont composé « des iambes, des élégies, des comédies et des tra-

« gédies, sans avoir le moins du monde la prétention « d'occuper la première place sur le Parnasse. Et quand « mes vers ne seraient pas les plus polis et les mieux « limés serait-ce un si grand malheur? le génie est « bien supérieur à l'art. Chacun n'a pas le jugement « exquis d'Horace, mais tous ceux de mes amis à « qui j'ai lu mes essais en ont été fort contents, et « j'ai vu de mes yeux l'impression que fesait sur eux « maint et maint passage. » Le jeune Pison aurait pu endormir paisiblement sa conscience poétique sur ces coussins; mais Horace a grand soin de les saisir l'un après l'autre sous la tête de son élève et de les tirer. Il n'y a pas un mot à dire sur l'urbanité de son langage; Horace démontre à son élève par une fort belle déduction qu'il n'a point à rougir de son goût pour les muses; c'était assez de ne pas laisser à ce jeune homme la plus légère possibilité de s'échapper par la porte dérobée la plus secrète. Il ne lui accorde pas la moindre occasion de faire des vers. « On a, lui dit-il, trop bonne opinion de son esprit pour le croire capable de la faiblesse de vouloir augmenter le misérable troupeau des poètes médiocres. Veut-il absolument écrire quelque chose, qu'il se défie de ces perfides amis, dont un poète riche en rentes ne manque jamais; qu'il consulte des juges sévères, et garde pendant neuf ans son ouvrage soigneusement fermé dans son secrétaire, pour ne pas perdre, en le laissant sortir trop tôt de ses mains, l'inappréciable avantage de l'examiner et d'effacer encore. » Si l'on réfléchit combien Horace prend plaisir à mettre en garde son jeune ami contre ces complaisants auditeurs, si empressés à s'écrier : *pulchre! bene! recte!* combien il lui recommande de se soumettre à la critique la plus impitoyable; combien souvent il revient, par de nouveaux détours et avec des arguments nouveaux, sur le point important de savoir effacer; on ne saurait douter qu'il ne crût avoir de bonnes raisons pour inspirer au fils de Pison une grande défiance de sa capacité poétique. On ne donne pas avec autant de sollicitude des avertissements à quelqu'un dont le talent promet; aussi ne trouve-t-on pas dans l'épître entière un seul vers dont on puisse déduire l'opinion qu'Horace augurait bien de son élève. Il ne voit autre chose pour lui que le danger d'une chute honteuse, et afin de la lui faire redouter davantage encore, il traite, en finissant, les mauvais poètes avec si peu de miséricorde, que le jeune Pison appartiendrait sans contredit à la classe des moins excusables, si après la lecture d'un tel traité de l'art poétique, il conservait encore le moindre désir d'élever quelque prétention à occuper une pareille place sur le Parnasse.

(Traduit de l'allemand par J. B. M.).

SUR L'ÉPITRE AUX PISONS.

« .... Le but d'Horace (selon le président Bouhier) « était d'écrire un traité général de poétique, et Batteux a adopté cette opinion, quia été réfutée avantageusement par Wieland. Mais ce poète célèbre « n'est-il pas lui-même trop exclusif, en affirmant « qu'Horace n'a écrit son épître sur l'art poétique que « pour l'instruction particulière des jeunes Pisons, « dont le père, alarmé des dispositions que ses enfants « montraient pour la poésie, voulait les en détourner, « en leur fesant prendre une idée plus juste des difficultés de cet art. Si Horace avait eu ce dessein, eût-il aussi fortement insisté sur quelques parties de la « poétique, pour en négliger ensuite d'autres non « moins essentielles? eût-il surtout employé le ton « de persifflage et les sarcasmes que l'on remarque « d'un bout à l'autre de son ouvrage? Ce livre est « évidemment une satire, et non point un traité de « poétique. Horace y a eu pour but de se moquer des « méchants poètes de son temps, et de leur faire connaître les difficultés de l'art qu'ils voulaient professer. « Avec cette intention, il n'était donc pas nécessaire « qu'il traitât à fond des règles des différents genres « de poésie; et il lui suffisait d'insister sur ceux dont « on s'occupait le plus alors, et c'est pour cette raison « qu'il parle avec tant de détails de tout ce qui a rapport au théâtre, carrière qui a toujours singulièrement flatté l'ambition des jeunes poètes. Aussi « R. Hurd, et Eschenburg, dans le Commentaire qu'il « a donné sur ce dernier écrivain, ont-ils pensé qu'Horace, dans son Art poétique, n'avait eu d'autre « intention que de faire la critique du théâtre romain. « La conjecture que je propose me paraît d'autant « plus vraisemblable, que l'ami de Mécène, en plusieurs « endroits de ses ouvrages, se montre singulièrement « irrité des prétentions et de la vanité des poètes ses « contemporains. S'il n'eût pas voulu les corriger de la « manie de versifier, il n'eût pas pris dans un ouvrage « didactique le ton d'aigreur qui règne dans le sien, et « qui se fait surtout sentir au commencement et à la fin « du Poëme, afin qu'on ne puisse point se méprendre « sur les intentions de l'auteur. Peut-on penser ensuite « qu'un homme éclairé comme notre poète eût voulu « s'occuper aussi longuement des pièces de faunes, « de satyres, dans un traité de poétique, où ce genre « de poésie était indigne de figurer, et dont Horace « ne parle sans doute que parce qu'il était très à la « mode sous le règne d'Auguste.—Le désordre reproché à l'art poétique existe dans les autres ouvrages « du même auteur, où tout se ressent de l'enthousiasme « propre aux lyriques. Ce désordre tient donc à l'imagination fougueuse du poète, et peut-être beaucoup « aussi à l'esprit de la satire, qui, se rapprochant en « cela de l'ode, parle indistinctement de tous les objets « qui se présentent à l'esprit. Les dispositions nouvelles que l'on voudrait établir dans ce livre, me « paraissent donc purement arbitraires, et celle qui a « été proposée par Bouhier ne peut servir qu'à faire « connaître l'esprit méthodique de son auteur. On sait « que le docte président aimait les tours de force.... » (M. Prunelle, *lettre à M. Sicard aîné*, *etc.* à la tête des *Remarques inédites du président Bouhier*, *de Breitinger et du P. Oudin*, *sur quelques passages d'Horace*, *etc.* Paris, Delance, 1807, in-8°, pag. vj-vij.)

La *Dissertation sur l'Art Poétique*, par le président Bouhier, qui est accompagnée du poème disposé selon les idées du docte écrivain, se trouve dans ce recueil de pièces inédites. Ce n'est pas le seul essai de ce genre qui ait été tenté: nous avons sous les yeux l'*Arte poetica di Q. Orazio Flacco*, *restituita all' ordine suo*, *e tradotta in terzine dall' avvocato Pietro Antonio Petrini*, *Prenestino*, *con prefazione critica e note*, *Milano*, *Pietro Agnelli*, 1809, in-12, et *Q. Horatii Flacci liber ad Pisones de Arte poetica*, *in ordinem paulo justiorem digestus*, in-12. Les deux éditeurs ont adopté à peu près le même arrangement dans les nombreuses transpositions auxquelles ils ont soumis l'épître d'Horace pour en faire un ouvrage régulier. Le second de ces éditeurs professait, il y a peu d'années, la rhétorique au collége de Lyon, et son travail était à l'usage de ses élèves.

Nous ne partageons pas l'opinion de ceux qui veulent, comme les écrivains que nous venons de citer, et plusieurs autres qui les ont précédés, que le désordre qui règne dans l'art poétique doive être imputé aux copistes; nous croyons que ce poëme nous est parvenu tel qu'il est sorti des mains d'Horace, et nous adoptons ces idées d'un homme de goût (le duc de Nivernois) dans ses *Réflexions sur le génie d'Horace*, *de Despréaux et de Rousseau*, où, comparant les deux arts poétiques, le français et le latin, il dit, quand il vient au dernier: « Horace, échauffé d'un feu continuel, ne prend jamais « haleine; il se répand comme un torrent sur toutes « les matières qu'il traite. Sa course n'est par réglée; « il laisse bien des choses derrière lui, puis il revient « sur ses pas. Il ramasse tout, il dit tout, mais avec « trop de chaleur pour ne pas blesser la régularité. « Il est précis, bref et coupé, peut-être même décousu; mais que les lambeaux sont précieux! Son « ouvrage est un édifice où tous les ordres d'architecture sont mêlés, et ne sont pas assez distingués; « mais le choix des ornements fait oublier leur désordre. »

(Note de M. Breghot du Lut.)

PRÉFACE.

PRÉFACE DE WIELAND.

TRAD. DE L'ALLEMAND.

L'inconséquence de l'homme dans ses plus importantes affaires est l'idée dominante et le résultat des considérations auxquelles le poète se livre ; ce sujet est celui de la plupart de ses Épîtres et Satires et de quelques-unes de ses plus belles Odes. Tel est l'esprit de sa philosophie, le point central de ses idées et de ses opinions, le principe solide de sa propre vie ; tel est le seul fait qu'il tient pour vrai et immuable dans toutes les circonstantes et situations, comme dans l'incertitude des choses humaines; parmi les doutes de la raison, ainsi que parmi les vicissitudes de la fortune. c'est le doré

Lætus sorte tua vives sapienter

qu'il rappelle à son Ariste ; c'est le conseil amical qu'il donne à l'honnête Bullatius, qui croyait guérir les maladies de son esprit par les voyages et le changement d'air : le grand axiome de la philosophie du disciple de Socrate, Aristippe, c'est, en un mot, que ce que nous cherchons est toujours en notre puissance, et est ici ou nulle part. Horace était tellement persuadé de cette vérité et de la théorie pratique complète de la vie dont elle est le principe, qu'il ne pouvait moraliser ou railler sans sortir de ce sujet ou sans y rentrer.

Horace, dans ses Épîtres, a voulu bien moins dire des vérités neuves que répéter, en les présentant sans cesse, sous une forme et une disposition nouvelle, celles qui ne sauraient trop l'être ; celles qu'on doit présenter aux hommes comme les seuls médicaments de l'ame; celles qui seules peuvent lui faire positivement du bien en soulageant le mal qu'il se fait, et en le guérissant radicalement si lui-même n'y apporte obstacle. Cet art de varier sans cesse de ton et de forme est celui du poète philosophique ; Horace s'y montre, dans ses Épîtres, un maître d'autant plus grand et plus habile, que ses pensées cachées en apparence, et qu'il n'a point cherchées, paraissent naître simplement du hasard.

L'épidémie presque générale des Romains de son temps est la même dont sont malades aujourd'hui les principaux états de l'Europe ; c'est un désir immodéré de s'enrichir. Rome s'était emparée de la domination de tout le monde alors connu : l'Europe, l'Asie et l'Afrique étaient pour elle ce que le Bengale est pour l'Angleterre. Cette monstrueuse république était partagée entre deux chefs, Octave et Marc-Antoine ; chacun dépendait ou de l'un ou de l'autre. Des gens de condi-

VORREDE VON WIELAND.

Die herrschende Idee in diesem poetischen Discurse, und das Resultat der Betrachtungen, die unser Dichter darin über die Inconsequenz der Menschen in dem was ihre wichtigste Angelegenheit ist, anstellt, macht gewissermassen den Inhalt seiner meisten Satiren und Briefe, und einiger seiner schönsten Oden aus. Es ist der Geist seiner Philosophie, der Mittelpunkt aller seiner moralischen Begriffe und Gesinnungen, der feste Grund seines eigenen Lebens, und das einzige, was unter allen Umständen und in allen Lagen, unter den Ungewissheiten der menschlichen Dinge, den Zweifeln der Vernunft, und den Unbeständigkeiten des Glückes, für ihn immer wahr und unveränderlich blieb. Es ist das goldene

Lætus sorte tua vives sapienter

das er seinem Arist zuruft; es ist die freundschaftliche Ermahnung an den ehrlichen Bullatius, der die Krankheiten seines Gemüthes durch Luftveränderung und Reisen zu heilen hoffte,
Kurz, es ist der grosze Grundsatz der Philosophie des Socratischen Aristipps : das was wir suchen ist immer in unsrer Gewalt, es ist hier oder nirgends. Horaz war so überzeugt von dieser Wahrheit, und von der ganzen praktischen Lebenstheorie, wovon sie das Prinzipium ist, dass er weder philosophiren noch satirisiren konnte, ohne davon auszugehen, oder dahin zurückzukommen.

Es ist also in diesem moralischen Discurse nicht um neue Wahrheiten, sondern um solche zu thun, die nicht oft genug gesagt werden können, und die man den Menschen, als die einzige Seelenarzney, die ihnen wirklich gutes thun und ihre selbst gemachten Leiden lindern, ja, wenn sie es nicht selbst verhindern, von Grund aus heilen könnte, immer und unaufhörlich wieder in einer andern Gestalt und Zubereitung anbieten muss. Dieses leztere macht die Kunst des philosophischen Dichters aus, und eben in dieser Kunst des Vortrags wird man an dem unsrigen in allen seinen Sermonen einen desto gröszern Meister finden, je geschickter er sie unter dem Schein ungesuchter, zufällig entstandener Gedanken zu verbergen gewusst hat.

Die fast allgemeine Epidemie der Römer seiner Zeit war die nehmliche, woran wir heutzutage die vornehmsten Staaten in Europa krank liegen sehen, eine unmäszige Sucht sich zu bereichern. Rom hatte die Herrschaft der ganzen damaligen Welt an sich gerissen; und was jezt Bengalen für die Engländer ist, war Europa, Asia und Afrika für die Römer. Ihre ungeheure Republik war noch unter zwey Oberhäupter, Cäsar

tion médiocre avaient fait par cette voie une fortune immense; mille autres, attirés par ce succès, essayaient de les imiter : personne ne voulait demeurer en arrière, et tous, se hâtant de courir après ceux qui les avaient devancés, s'efforçaient d'approcher, le plus possible, du premier rang. Cette fureur, dont les classes supérieures étaient infectées, pénétra bientôt dans les inférieures, comme il est naturel de le penser ; et l'antique caractère national des Romains se perdit dans cette avidité insatiable d'amasser, qu'Horace tantôt attaque avec l'indignation brûlante d'un Archiloque, tantôt raille avec le ton plaisant de la comédie attique, et tantôt convainc d'inconséquence et de folie avec la froide raison d'un disciple de Socrate.

Octavianus und Marcus Antonius, getheilt. Jedermann hing dem einen oder dem andern an. Leute von geringer Bedeutung hatten auf diesem Wege ein unermessliches Glück gemacht; Tausend andere waren dadurch angereizt worden, es gleichfalls zu versuchen ; niemand wollte zurückbleiben, jeder den Voreilenden den Rang ablaufen und den Ersten so nahe kommen als möglich. Diese Wuth, womit die obersten Classen angesteckt waren, drang, wie natürlich, gar bald auch zu den untersten ein; und so verlohr sich in kurzer Zeit der edle alte Nationalcharakter der Römer in dieser unersättlichen Habsucht, welche Horaz in allen seinen Werken bald mit dem zürnenden Eifer eines Archilochus angreift, bald im lachenden Tone der attischen Komödie bespottet, bald mit Sokratischer Kaltblütigkeit ihrer Thorheit und Inconsequenz zu überweisen sucht.

SUR LE CARACTÈRE DES ÉPITRES D'HORACE.

TRAD. DE L'ESPAGNOL, DE DON JAVIER DE BURGOS.

Presque tous ceux qui ont médité avec attention sur le caractère des Épîtres d'Horace, reconnaissent qu'elles appartiennent à la même catégorie que ses Satires, quoiqu'il existe entre les unes et les autres quelques différences plus ou moins sensibles. La dénomination générique de *sermones* ou discours, sous laquelle toutes sont comprises, l'analogie des sujets et du style, tout prouve qu'il faut voir, dans les deux livres des Épîtres, la continuation des Satires, et dans l'ensemble des unes et des autres la collection des œuvres morales de notre poète. Oui sans doute, la gravité du genre didactique se soutient beaucoup plus que dans les Satires ; on peut y remarquer aussi plus de correction et d'élégance : mais cette différence ne saurait changer la nature de la composition et produire d'autre résultat que de donner au genre lui-même cette variété, signe le moins équivoque du talent de l'auteur, et pronostic le plus certain de l'approbation générale. Quoi de commun en effet entre la scène ridicule de Persius et de Rupilius à l'audience du préteur Brutus, et les sages et vertueuses leçons du vertueux Ofella; de même qu'entre les magnifiques réflexions sur l'erreur de ceux qui croient toutes les fautes égales, et les recettes de Catius pour faire des sauces délicates? Il existe autant de différence entre les sujets des Satires qu'entre ceux d'une satire et une épître. Laharpe, après avoir cité quelques vers superbes, dans lesquels un grand poète français fait un éloge pompeux de la douce philosophie de notre poète, ajoute : « Voici le « meilleur résumé des Épîtres et des Satires d'Horace, « puisqu'on peut réunir ces deux genres de produc- « tion, qui ont, sous beaucoup de rapports, le même « caractère. » Le résultat est le même, et ce résultat le voici : Horace est le plus aimable de tous les poètes

SOBRE EL INDOLE DE LAS EPISTOLAS DE HORACIO,

POR DON JAVIER DE BURGOS.

Casi todos los que han meditado con atencion sobre la índole de las epístolas de Horacio no pueden ménos de reconocer que estas pertenecen á la misma categoría que sus sátiras, por mas que entre unas y otras se noten algunas diferencias mas ó ménos calificadas. La denominacion genérica de *Sermones* ó *Discursos*, bajo la cual han sido comprehendidas todas ellas, la analogía de los objetos que tratan, la afinidad del lenguage que emplean, todo persuade que no deben mirarse los dos libros de las epístolas sino como continuacion de los dos de las sátiras, reunidos con los cuales forman la coleccion de las obras morales de nuestro poeta. Sin duda en las epístolas se sostiene mucho mas que en las sátiras la gravedad del género didáctico, y se nota tambien mucha mas correccion y elegancia; pero esta diferencia no cambia la naturaleza de la composicion, ni hace mas que dar á las del mismo género aquella variedad, que es la señal menos equívoca del talento del autor, y el pronóstico mas seguro de la aceptacion general. ¿ Qué hay de comun en efecto entre la escena ridícula de Persio y de Rupilio en la audiencia del Pretor Bruto, y las sabias y preciosas lecciones del virtuoso Ofelo? ¿ Que entre las magníficas reflexiones dirigidas á probar el error de los que creian iguales todos los pecados, y entre las recetas de Cacio para hacer salsas delicadas? Y si sin salir de las sátiras se hallan argumentos tan distintos, ¿ cómo se podria estrañar la misma diferencia entre los de una sátira y una epístola? Laharpe, despues de citar unos versos magníficos, en que un gran poeta frances hacia un elogio pomposo de la filosofía dulcísima de nuestro poeta, añade : « Este es el mejor resumen de las sátiras y de las epístolas de Horacio, pues se pueden juntar estas dos clases de obras, que

moralistes, et par conséquent le plus utile. Ses préceptes, dont la vérité est à la portée de tout le monde, et l'application de chaque instant, renfermés dans des vers faciles et concis, accoutument chacun à faire pour soi un travail semblable à celui que le poète a fait pour lui-même : leur but, ce n'est point de conduire l'homme à une perfection dont il est rarement capable, c'est de lui enseigner à être meilleur pour les autres et pour lui-même.

On a prétendu que le caractère essentiel de l'épître était d'être adressée à quelque personnage ; mais a-t-on réfléchi, en parlant ainsi, que deux satires le sont à Mécène, comme l'avaient été à divers individus plusieurs satires de Lucile, et comme le furent depuis quelques-unes des productions de Perse ? Les épigrammes, les élégies, les églogues n'ont-elles pas eu en mille occasions une destination semblable ? Comment une circonstance, commune à tant de genres divers, constituerait-elle le caractère particulier de l'épître ? Je ne dirai point d'une manière générale qu'il n'y a aucune différence entre les compositions que l'on nomme épîtres et les satires : je désire seulement persuader mes lecteurs qu'il n'y en a pas entre les satires et les épîtres d'Horace, ou qu'elle n'est pas assez essentielle pour former de ces écrits deux classes différentes. Ainsi ce que j'ai dit des unes est applicable aux autres ; parmi celles-ci comme parmi celles-là, il en est de légères et de graves, de sérieuses et de gaies, d'élégantes et de négligées, quoique les unes et les autres soient marquées du sceau du talent, et que la plupart, sinon toutes, contiennent de très utiles documents, fruit d'une étude constante de la philosophie, des habitudes du monde et des penchants de l'homme.

tienen bajo muchos aspectos el mismo carácter..... El resultado es el mismo ; á saber, que el autor es el mas amable de todos los poetas moralistas, y por consiguiente el mas útil, porque sus preceptos, cuya verdad está al alcance de todos, y cuya aplicacion es de cada instante, encerrados en versos llenos de precision y de facilidad, acostumbran á cada cual á hacer en órden á sí igual trabajo que el poeta hizo en órden á sí mismo, y se dirigen, no á que el hombre corra tras una perfeccion de que rara vez es capaz, sino á enseñarle á ser siempre mejor para sí y para los otros. »

Se ha pretendido que el carácter esencial de la epístola era el de ser dirigida á algun individuo ; pero al hablar así, no se ha reflexionado que dos de las sátiras de Horacio fueron dirigidas á Mecenas, asi como ántes lo fueron á varios personages algunas de Lucilio, y despues algunas de Persio. Las elegías, los epígramas, las églogas ¿no han sido tambien escritas en mil ocasiones con direccion determinada á estos ó aquellos individuos ? ¿Cómo se pensaria pues que esta circunstancia, comun á tantas clases de composiciones, formase el distintivo peculiar de la epístola ? No es esto decir que, hablando en general, no haya diferencia entre la composicion que se llama epístola y la que se llama sátira ; lo que quiero persuadir es que no la hay entre las sátiras y las epístolas de Horacio, ó que á lo menos no la hay tan esencial que deban hacer dos especies ó categorías separadas ; así, todo lo que dije hablando de las sátiras, es aplicable á las epístolas. Entre estas, como entre aquellas, las hay ligeras y profundas, festivas y serias, elegantes y desaliñadas ; bien que unas y otras aparezcan marcadas con el sello del talento, y muchas, ó casi todas, contengan documentos utilísimos, fruto del estudio constante de la filosofia, dél de los hábitos del mundo y dél de las inclinaciones humanas.

SUR HORACE.

TRADUIT DE L'ITALIEN, DE GARGALLO.

Il n'y a eu parmi les classiques personne qui, plus qu'Horace, ait donné une connaissance exacte et de son genre de vie et de sa manière de faire des vers. On assure que Lucile en a usé ainsi, mais peu de vers de cet ancien ont été conservés. Horace commence par dire qu'il est incertain s'il doit s'appeler homme de la Pouille ou de la Lucanie ; Venouse, en effet, est située sur les confins des deux pays, dont elle possède aussi le goût pour les lettres. Bientôt encore il nous instruit, en plusieurs lieux de ses ouvrages, de l'éducation à Rome, des maîtres, des disciples, de la présence et de l'intervention de son père pendant ses leçons, et de la tenue décente du valet qui l'accompagnait allant à l'école. Il ne nous laisse pas ignorer que, son éducation faite ainsi, achevée à Rome et perfectionnée à Athènes,

DELL' INDOLE DI ORAZIO,

DA GARGALLO.

Non evvi tra' classici chi più di Orazio distinta contezza abbia dato e del suo vivere e del suo poetare. Afferma così ancora averne usato Lucilio : ma di quell' Antico pochi versi si son conservati. Orazio comincia dal dire essere incerto s' egli debbasi chiamar lucano o pugliese, perchè Venosa giace infra i due confini, e ce ne aggiugne anche l' erudizione. Così ancora via via in più luoghi c' informa dell' educazione in Roma, de' maestri, de' condiscepoli, dell' assistenza, e dell' intervenir del padre alle sue lezioni, del decente corredo di servi che accompagnavalo andando a scuola ; nè ci lascia ignorare che così fatta educazione, compiuta in Roma, e raffinita in Atene, assorbì il fondo e 'l patrimonio paterno. Rammenta inoltre essere stato militar tribuno, aver abbandonato di buon cuore lo

il dissipa le patrimoine et le domaine paternel. Puis il rappelle qu'il a été tribun militaire, qu'il a abandonné son bouclier à Philippes, et pris la fuite dans cette journée mémorable. Sa pauvreté l'enhardit et le porta à se faire poète. Il nous raconte comment il fut ami de Virgile et de Varius, la manière dont ils le présentèrent à Mécène, la bienveillance et la familiarité avec lesquelles celui-ci se prit à le traiter, le don qu'il en reçut d'une ou de deux maisons de campagne, dont il fait la description en plusieurs lieux de ses écrits; les commodités qu'il se donna, la vie qu'il menait, etc. Il peint sa personne d'un pinceau plein de franchise : *corporis exigui*, *præcanatum*, *solibus aptum*, *nitidum et bene curata cute*; quoique facile à s'alarmer, *ægrotare timentem*, et l'œil chassieux, il se donne pour un homme de peu de courage, peu parleur, et en sait bon gré aux dieux.

Horace ne parle pas avec moins de franchise de ses vices et de ses défauts; il se montre, dit-il, de fois à autre inconstant, capricieux, avide de débauche et de bonne chère (il peut se prévaloir du raisonnement que lui-même allègue pour Homère : *laudibus arguitur vini vinosus Homerus*), musard, et en même temps doué d'un bon cœur, facétieux, ami de la campagne et du repos, pourvu que personne ne s'avise de le molester; si ce cas se présentait, il proteste qu'on ne le verrait point évaporer en plaintes, comme un enfant, le ressentiment d'une insulte, mais qu'il saurait, comme un mâtin, rendre morsure pour morsure.

Quiconque aime à connaître Horace avec détail et dans sa personne et dans sa vie domestique, trouve à se satisfaire dans les écrits de ce poète plus qu'ailleurs, surtout dans les deux livres des Satires.

scudo in Filippi, ed essersi dato a gambe in quella memoranda giornata. Passa indi a confessare che l'audace povertà gli abbia data la pinta a far del poeta; narraci l' amicizia con Virgilio e con Vario; il come da loro fu condotto alla presenza di Mecenate; la benevolenza, e famigliarità, con la quale costui prese a trattarlo; la villa (una sia stata o due) che n' ebbe in dono, e che in più di un luogo descrive; gli agi acquistati, la vita che menava, ec. ec. Dipigne con franco pennello la sua persona *Corporis exigui*, *præcanatum*, *solibus aptum*, *nitidum et bene curata cute*, quantunque apprensivo *ægrotare timentem*, e cisposo; dassi per uomo di picciol coraggio, e di poche parole, e ne sa buon grado agli Dei: Con pari franchezza parla ancora de' suoi vizi e difetti, e pigro di volta in volta si appalesa, volubile, capriccioso, ghiotto di lascivie, e di stravizzi (se val per lui l' argomento ch' egli adduce per Omero : *laúdibus arguitur vini vinosus Homerus*), baloccatore, benchè di buon cuore insieme, sollazzevole, amante della campagna, e della sua pace; quando bensì niuno si provasse a pizzicarlo; il che se avvenisse, protestasi non esser egli un bambolo da sfogare in pianto gl' insulti, ma un mastino, che avrebbe saputo render morso per morso.

Chiunque poi ami conoscer Flacco particolarmente, e nella persona e nella vita domestica, troverà di che appagarsi più che altrove, nelle sue opere, et a più lunghe tirate ne' due libri delle satire.

ÉPITRES D'HORACE.

LIVRE PREMIER.

TEXTE LATIN.

TRADUCTION EN VERS ALLEMANDS PAR WIELAND;
— EN VERS ANGLAIS PAR FRANCIS;
— EN VERS ITALIENS PAR GARGALLO;
— EN VERS ESPAGNOLS PAR BURGOS;
— EN FRANÇAIS ET EN PROSE PAR MONFALCON;

IMITATIONS EN VERS PAR DARU.

EPISTOLA I. — AD MÆCENATEM.

Prima dicte mihi, summa dicende Camena,
Spectatum satis, et donatum jam rude, quæris,
Mæcenas, iterum antiquo me includere ludo.
Non eadem est ætas, non mens. Vejanius, armis
Herculis ad postem fixis, latet abditus agro;
Ne populum extrema toties exoret arena.
Est mihi purgatam crebro qui personet aurem:
Solve senescentem mature sanus equum; ne
Peccet ad extremum ridendus, et ilia ducat.
Nunc itaque et versus, et cetera ludicra pono:
Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum:
Condo et compono, quæ mox depromere possim.
Ac, ne forte roges, quo me duce, quo lare tuter:
Nullius addictus jurare in verba magistri,
Quo me cumque rapit tempestas, deferor hospes.
Nunc agilis fio, et mersor civilibus undis,
Virtutis veræ custos, rigidusque satelles:
Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor,
Et mihi res, non me rebus, subjungere conor.
Ut nox longa, quibus mentitur amica, diesque
Longa videtur, opus debentibus: ut piger annus
Pupillis, quos dura premit custodia matrum;
Sic mihi tarda fluunt, ingrataque tempora, quæ spem,
Consiliumque morantur agendi gnaviter id, quod

ESP.

EPISTOLA I. — A MECENAS.

Tu, á quien mis versos dirigí primeros,
Y á quien cantar aguardo en los postreros,
O Mecenas, en vano ya apeteces,
Despues que fuí probado tantas veces,
Y una jubilacion mereci buena,
Que à presentarme torne yo en la arena:
Otro será mi empleo,
Que no es la edad la misma ni el deseo.
Despues de haber sus armas consagrado
En el templo de Alcides,
Huye Veyanio de las arduas lides,
En su casa de campo retirado,
Por no pedir con humillante modo
De nuevo su retiro al pueblo todo.
En mis oidos, libres ya y atentos,
Resuenan sin cesar estos acentos;
« Deja en tiempo al caballo que flaquea,
No tropiece ó jadee cuando viejo,
Y objeto en fin de risa y befa sea. »
Los versos pues ya dejo,
Y de frivolidades no me curo;
Solo saber procuro
Qué es justo, qué es honesto,
Y todo entero me consagro a aquesto;
Y arreglo y junto así con plan constante
Lo que me ha de servir en adelante.
Y porque no preguntes quién o como
Mis pasos guia ó mis progresos cela,
Diré que sin seguir ninguna escuela,
Donde el viento me empuja tierra tomo.
Ya ágil entro del mundo en el mar vario,
De la virtud zeloso partidario;
A veces de Aristipo poco a poco
En la moral me meto,
Y no á las cosas me sujeto loco,
Sino que á mi las cosas yo sujeto.
Como la noche à aquel parece tarda,
Que citado, à una moza en vano aguarda;
Como del sol la lentitud condena
El obrero amarrado à la faena;
Como largo se antoja
El año à los pupilos que acongoja,
De una madre cruel la tutoria;
Del mismo modo lentos
Juzgo y desagradables los momentos
Que dificultan la esperanza mia,

ITAL.

EPISTOLA I. — A MECENATE.

O tu, di cui nel mio fiorir non tacque,
Nel declinar non tacerà la musa,
Me noto assai, me che già il dono ottenni
Del camato, o Mecena, inchiuder brami
Di nuovo omai ne la palestra antica.
Altri sensi, altra età. Poichè a le porte
D'Ercole l' arme alfin Veianio affisse,
Giacesi, al popol da l' estrema arena
Sdegnando chieder grazia, ascoso in villa.
Voce ho ben io, ch' entro al purgato orecchio
Spesso mi sona: se pur vuoi far senno,
Sciogli in buon punto tuo caval, che invecchia,
Perchè a rider non dia sul fin del corso,
Incespicando con lena affannata.
Versi, e giocosi studi or dunque addio;
Il ver, l'onesto e curo, e cerco, e tutto
Mio pensier questo è sol: compongo e serbo
Ciò, di che usar io possa a tempo, e a luogo.
E perchè forse a chiedermi non abbi
Qual duce, quale asil mi rassecuri;
Errante peregrin, d'alcun maestro
Sopra i detti a giurar ligio non mai,
Sbalzar mi lascio, ove mi spinga il vento.
Agile or fommi, e a capo in giù m' immergo
Tra' flutti cittadin, de la verace
Vertù custode, e rigido sergente;
Furtivo or torno a sdrucciolar ne' dogmi
D'Aristippo, e mi sforzo a me le cose
Render serve, non me servo a le cose.
Come lunga la notte a chi deluso
È da l'amica, e lungo sembra il giorno
Agli operai; come a pupillo, in cura
D' aspra madre custode, eterno è l' anno;
Tal scorron per me i dì lenti, e penosi,
Che dilungan l' intento, e la speranza

ÉPITRE I. — A MÉCÈNE.

Mécène, toi qui inspiras à ma muse ses premiers vers, et à qui elle consacrera ses derniers accents, tu cherches donc à m'enfermer encore dans l'antique Palestre, moi qu'on y vit assez long-temps, et qui ai été congédié avec le don de la baguette. Mon âge, mon esprit n'est plus le même. Vejanius a attaché ses armes à la porte du temple d'Hercule, et se tient caché dans sa maison des champs, pour ne pas implorer tant de fois la merci du peuple à l'extrémité de l'arène. Mon oreille nettoyée résonne souvent de ces mots: « Sois sage; détèle de bonne heure ton cheval vieillissant, de peur qu'il ne bronche au terme de sa course, et n'expose ses flancs palpitants à la risée des spectateurs. » Aussi ai-je renoncé aux vers et autres délassements; je me mets en peine et m'enquiers de ce qui est juste et vrai, et, tout entier à cette étude, j'amasse et dispose des biens dont je puisse bientôt faire usage. Que si tu me demandais par hasard sous quel chef de secte et dans quelle école je me défendrai: résolu à ne jurer sur les paroles d'aucun maître, te dirais-je, j'aborde, indifférent étranger, partout où le courant m'entraîne. Tantôt livré à une vie active, surveillant et gardien rigide de la vertu véritable, je me plonge dans le torrent des affaires publiques; tantôt, retombé furtivement dans les principes d'Aristippe, je m'efforce de me soumettre les choses au lieu de me laisser maîtriser par elles. De même que la nuit paraît longue à l'amant dont l'amie a manqué de parole, et la journée à l'artisan qui doit son travail; de même que l'année se traîne paresseuse pour le pupille qu'une mère retient sous sa tutèle sévère, ainsi s'écoulent pour moi tardives et importunes les heures qui retardent mon projet et mon es-

ANGL.

EPISTOLE I. — TO MÆCENAS.

O thou, to whom the Muse first tun'd her lyre,
Whose friendship shall her latest song inspire,
Wherefore, Mæcenas, would you thus engage
Your bard, dismist with honour from the stage,
Again to venture in the lists of fame,
His youth, his genius, now no more the same?
Secure in his retreat Vejanius lies,
Hangs up his arms, nor courts the doubtful prize?
Wisely resolv'd to tempt his fate no more,
Or the light crowd for his discharge implore.
The voice of reason cries with piercing force,
Loose from the rapid car your aged horse,
Lest in the race derided, left behind,
He drag his jaded limbs, and burst his wind.
Then farewell all th' amusements of my youth,
Farewell to verses, for the search of truth,
And moral decency hath fill'd my breast,
Hath every thought and faculty possest;
And now I form my philosophic lore,
For all my future life a treasur'd store.
You ask, perhaps, what sect, what chief I own;
I'm of all sects, but blindly sworn to none;
For as the tempest drives I shape my way,
Now active plunge into the world's wide sea:
Now virtue's precepts rigidly defend,
Nor to the world, the world to me shall bend:
Then make a looser moralist my guide,
And to a school less rigid smoothly glide.
As night seems tedious to th' expecting youth,
Whose fair one breaks her assignation-truth;
As to a slave appears the lengthen'd day,
Who works for former debts not future pay;
As, when the guardian mother 's too severe,
Impatient minors waste their last, long year;
So sadly slow the time ungrateful flows,
Which breaks th' important systems I propose;
Systems, whose useful precepts might engage

ALLEM.

EPISTEL I. — AN MÆCENAS.

Du, dem mein erstes Lied gewidmet war,
Und nun auch meiner Muse letzte Frucht
Gebührt, warum, Mäcen, mich, den man schon
Genug gesehn und fernern Diensts entlassen,
Von neuem zu dem alten Spiel zurück
Zu nöthigen? Ich bin an Iahren und
An Sinnesart nicht mehr der Vorige.
Vejan, um seine Freyheit länger nicht dem Volke
Am Rand des Fechtplans abzubetteln, hing sein Schwert
In Herkuls Tempel auf, und steckt verborgen
In seinem Meyerhof. Auch mir, Mäcen,
Raunt oft ich weisz nicht welche Stimm' ins Ohr:
Sey klug, und spann den alten Renner noch
In Zeiten aus, bevor er auf der Bahn,
Wo einst der Sieg ihn krönte, lahm und keuchend
Die Lenden schleppt und zum Gelächter wird.
Gehorsam dieser Warnung hab' ich nun
Der Verse und des andern Spielwerks mich
Entschlagen, und was Wahr und Recht ist, kümmert
Mich ganz allein; ich leb' und webe drin,
Bemüht, mir einen Vorrath einzusammeln,
wovon ich bald im Winter zehren könne.
Fragst du, in welche von den Weisheitsschulen
Athens ich eingeschrieben sey, so wisse,
In keine! Frey und ohne auf die Worte
Von einem Meister, wer er sey, zu schwören,
Bin ich, wie einer, der zu Wasser reiset,
Bald hie bald da, wohin der Wind mich wirft.
Bald lauter Thatkraft, treib' ich in den Wogen
Des thätigen weltbürgerlichen Lebens,
Und strenge Tugend, die kein Haarbreit weicht
Von Recht und Pflicht, ist meine grosze Göttin:
Bald sink' ich unvermerkt in Aristipps
System zurück, und statt mich selbst den Dingen
Zu unterwerfen, seh' ich, wie ichs mache
Sie unter Mich zu kriegen. Wie die Nacht
Dem mächtig lang wird, dem ein schelmisch Mädchen
Gelogen hat, und lang der Tag dem Fröhner,
Und träg das Jahr dem Minderjähr'gen, den
Die Vormundschaft der strengen Mutter drückt:
So schleichen langsam und verhasst die Zeiten mir
Dahin, die meinen Plan und meine Hoffnung hemmen,
mit Ernst zu treiben, was dem Armen gleich
Als wie dem Reichen nützt, und was, versäumt,

Æque pauperibus prodest, locupletibus æque;
Æque neglectum pueris, senibusque nocebit.
Restat, ut his ego me ipse regam, solerque elementis.
Non possis oculo quantum contendere Lynceus,
Non tamen idcirco contemnas lippus inungi:
Nec, quia desperes invicti membra Glyconis,
Nodosa corpus nolis prohibere cheragra.
Est quadam prodire tenus, si non datur ultra.
Fervet avaritia, miseroque cupidine pectus?
Sunt verba et voces, quibus hunc lenire dolorem
Possis, et magnam morbi deponere partem.
Laudis amore tumes? sunt certa piacula, quæ te
Ter pure lecto poterunt recreare libello.
Invidus, iracundus, iners, vinosus, amator?
Nemo adeo ferus est, ut non mitescere possit,
Si modo culturæ patientem commodet aurem.
Virtus est vitium fugere; et sapientia prima
Stultitia caruisse. Vides, quæ maxima credis
Esse mala, exiguum censum, turpemque repulsam,
Quanto devites animi capitisque labore.
Impiger extremos curris mercator ad Indos,
Per mare pauperiem fugiens, per saxa, per ignes:
Ne cures ea, quæ stulte miraris, et optas,
Discere, et audire, et meliori credere non vis?
Quis circum pagos, et circum compita pugnax
Magna coronari contemnat Olympia, cui spes,

Y el logro acelerar de lo que, hecho,
A los pobres y ricos da provecho,
Dejado de las manos
Daña igualmente á jovenes y ancianos.
Con las siguientes reglas quiero firme
Consolarme yo siempre y dirigirme:
En vano pretendiera
En vista competir yo con Linceo,
Mas no por eso creo
Que no deba curarme mi ceguera.
Que de Glicon la agilidad ignota
Jamas igualaré facil confieso,
Mas? dejaré por eso
De conjurar la dolorosa gota?
Si ir mas allá se veda,
Lléguese al ménos pues donde se pueda,
Cuando amor ó avaricia te atormente,
Reglas la moral tiene superiores,
Con que súbito calmes tus dolores,
Y una parte quizá del mal se ahuyente.
Si la ambicion te abrasa,
Los preceptos repasa
De la filosofia de continuo.
Y aunque inerte, envidioso, dado al vino
Seas, ó enamorado ó iracundo,
No existe hombre en el mundo,
A quien ver no se logre convencido,
Siempre que á la razon preste el oido.
Principio es de virtud huir el vicio,
Y alli comienza la sabiduria
Do cesa la pasion y la mania.
Tú ningun sacrificio
Perdonas por si evitas
Lo que como un mal cuentas,
Atenido encontrarte á cortas rentas,
O un cargo no obtener que solicitas.
Por fuego, escollos, mar corres insano
Hasta el Indo lejano,
De la pobreza huyendo á quien acusas;
Y al maestro mejor oir rehusas
Si ves que te sujeta
A despreciar lo que insensato admiras,
Y por lo que infeliz siempre suspiras.
¿ Desecharia adocenado atleta,
A combates obscuros avezado,
La palma de la olimpica carrera,

Del prode oprar ciò, che altrettanto giova
A' nobili, a' plebei; ciò, che negletto,
A' vecchi, ed a' garzon nuoce altrettanto.
Resta ch' io stesso a me conforto, e norma
Renda questi elementi. Acuto il guardo
Tender, pari a Lincéo, se a te si vieti,
Gli occhi però, cisposo, ugner non sdegni.
Nè perchè di Glicon le membra invitte
Disperi, avvien che da le tue non vogli
Lunge tener de la chiragra i nodi.
Puossi a un punto arrivar, s' oltre non lice.
Misera cupidigia, ingorda brama
Ti ferve in petto? Ci ha precetti, e avvisi,
Da lenir questo affanno, e una gran parte
Depor del morbo. T' enfia amor di laude?
Ci ha di certi scongiuri in tal libretto,
Che di sgonfiarti, se tre volte il leggi
Con animo sincero, avran possanza.
Lascivo, ebbro, iracondo, invido, inerte,
Sì fier, da non domarsi, alcun non evvi,
Se docil presti a disciplina orecchio.
Chi fugge il vizio, è virtuoso: il primo
Sapiente è colui, che non è stolto.
Vergognoso rifiuto e angusto censo,
Che i peggiori de' mali esser t' avvisi
De la vita e de l' animo con quanto
Sforzo cerchi evitar, vedi tu stesso,
Mercanteggiando infaticabil corri
Tra mar, scogli, e volcani agl' Indi estremi,
Per fuggir povertà: per farti esperto
Gli obbietti a non curar, che stolto ammiri,
Che stolto aneli, a precetti, a consigli,
Nè a' saggi più di te prestar vuoi fede?
E qual mai cerretan di que', che in piazza
Lottano, e ne' villaggi, il serto insigne
D' Olimpia sprezzerà, s' abbia di dolce

poir de me livrer mûrement à la recherche de vérités également utiles aux pauvres et aux riches, et dont la négligence n'est pas moins nuisible aux jeunes hommes qu'aux vieillards. Reste à me régler moi-même d'après ces principes, et à en faire ma consolation. Tu ne saurais prétendre à la vue perçante de Lyncée, dédaigneras-tu pour cela d'oindre tes yeux malades? et le désespoir de donner à tes membres la force de l'invincible Glycon te portera-t-il à ne pas défendre ton corps des nodosités de la goutte? il faut du moins avancer de quelques pas, s'il ne t'est pas donné d'aller au delà. Ton cœur est-il consumé par l'avarice ou par une cupidité misérable? il est des paroles et des accents pour adoucir cette douleur et détruire une grande partie de la maladie. Es-tu gonflé de l'amour de la louange? Des purifications d'un effet certain au moyen d'un livre lu simplement trois fois, pourront te rendre à la santé. Envieux, irascible, paresseux, buveur ou débauché, il n'est homme sauvage au point qu'on ne puisse l'apprivoiser, si toutefois il prête à l'éducation une oreille patiente. Fuir le vice, c'est vertu, et cesser d'être fou, c'est commencer à être sage. Une fortune modique, la honte d'un refus, ces maux que tu crois les plus grands de tous, vois combien il en coûte de travail à ton corps et à ton esprit pour les éviter? marchand infatigable, tu cours jusqu'aux extrémités des Indes, au travers des mers, des feux et des écueils pour fuir la pauvreté: et tu ne veux pas écouter, recevoir et croire le conseil plus sage de ne point te mettre en peine de ces objets que tu désires et admires si follement! Quel athlète, courant autour des villages et des carrefours, dédaignera d'être couronné aux grands jeux olympiques, s'il a l'espoir et le choix d'une palme facile et obtenue sans combat? L'or a plus

---

Both rich and poor; both infancy and age;
But meaner precepts now my life must rule,
These, the first principles of wisdom's school.
What though you cannot hope for eagles' eyes,
Wilt you a lenient, strengthening salve despise?
Though matchless Glycon's limbs you cannot gain,
Will you not cure the gout's decrepit pain?
Though of exact perfection you despair,
Yet every step to virtue's worth your care.
Even while you fear to use your present store,
Yet glows your bosom with a lust of more?
The power of words, and soothing sounds appease
The raging pain, and lessen the disease.
Is fame your passion? Wisdom's powerful charm,
If thrice read over, shall its force disarm.
The slave to envy, anger, wine, or love,
The wretch of sloth, its excellence shall prove:
Fierceness itself shall bear its rage away,
When listening calmly to th' instructive lay.
Even in our flight from vice some virtue lies,
And free from folly, we to wisdom rise.
A little fortune, and the foul disgrace,
To urge in vain your interest for a place;
These are the ills you shun with deepest dread;
With how much labour both of heart and head?
To distant climes that burn with other suns,
Thro' seas, and rocks, th' undaunted merchant runs
In search of wealth, yet heedless to attend
To the calm lectures of some wiser friend,
Who bids him scorn, what now he most desires,
And with an idiot's ignorance admires.
What strolling gladiator would engage
For vile applause to mount a country stage,
Who at th' Olympic games could gain renown,

Dem Jungen wie dem Alten Schaden bringt.
Indess behelf ich bis auf bessre Zeiten
Mich mit dem ABC der Weisheit, ungefähr
Wie folgt, und spreche: Weil du freylich nie
Ein Lynceus werden dürftest, wolltest du,
Wenn du an deinen Augen leidest, dich darum
Der Salbe weigern? Oder, weil die Muskeln
Des nie besiegten Glykons dir versagt sind,
Dich vor dem knotenreichen Chiragra
Nicht wenigstens nach Möglichkeit verwahren?
Man geht, so weit man kann, wenn weiter
Zu geh'n nicht möglich ist. Brennt dich die Habsucht,
Macht dich Begierde schlaflos? Nur getrost!
Wir haben Zauberlieder, die, wofern sie auch
Das Uebel nicht von Grund aus heilen, dir
Zum wenigsten die Schmerzen lindern werden.
Schwillst du von Ruhmsucht? Gut, wir können dir
Ein Büchlein reichen, das, mit reingewaschnen Augen
Zum dritten Mal gelesen, viel Erleichtrung dir
Verschaffen wird. Ein Mann sey noch so neidisch,
Zornmüthig, faul, verbuhlt, dem Trunk ergeben,
So wild ist niemand, dass er durch Cultur
Nicht milder werden könnte, wenn er nur
Die Hand nicht von sich stöszt, die seiner pflegt.
Das Laster meiden ist schon Tugend, frey
Von Thorheit seyn der Weisheit erste Stufe.
Wie strengst du alle deine Nerven bis
Zum Kopfweh an, und sinnest, rechnest, wachest
Die Nächte durch, den Uebeln zu entgeh'n,
Die dir die gröszten scheinen, ohne Würde
Und Rang zu seyn und wenig zu versteuern!
Wie unverdrossen rennst du dem Gewinn
Bis an den Ganges nach, fliehst ärger vor der Armuth.
Als vor dem Tod, durch Klippen, Fluth und Feuer!
Warum nicht lieber dem; der besser denkt,
Gehör gegeben, und entbehren alles das
Gelernt, was du aus Thorheit anstaunst und begehrst?
Wer wollte lieber sich mit Gassenjungen
In Dörfern und auf offner Strasse raufen,
Als zu Olympia gekrönt sich seh'n?

Cui sit conditio dulcis sine pulvere palmæ?
Vilius argentum est auro, virtutibus aurum.
O cives, cives, quærenda pecunia primum est;
Virtus post nummos. Hæc Janus summus ab imo
Prodocet : hæc recinunt juvenes dictata, senesque,
Lævo suspensi loculos tabulamque lacerto.
Si quadringentis sex septem millia desint,
Est animus tibi, sunt mores, est lingua, fidesque;
Plebs eris. At pueri ludentes, rex eris, aiunt,
Si recte facies. Hic murus aheneus esto,
Nil conscire sibi, nulla pallescere culpa.
Roscia (dic sodes) melior lex, an puerorum est
Nænia, quæ regnum recte facientibus offert,
Et maribus Curiis, et decantata Camillis?
Isne tibi melius suadet, qui rem facias; rem,
Si possis, recte; si non, quocumque modo rem;
Ut propius spectes lacrymosa poemata Pupî :
An, qui Fortunæ te responsare superbæ
Liberum, et erectum præsens hortatur, et aptat?
Quod si me Populus Romanus forte roget, cur
Non, ut porticibus, sic judiciis fruar ìsdem;
Nec sequar, aut fugiam, quæ diligit ipse, vel odit :
Olim quod vulpes ægroto cauta leoni
Respondit, referam : quia me vestigia terrent,
Omnia te adversum spectantia, nulla retrorsum.
Bellua multorum es capitum : nam quid sequar? aut quem?

Cuando esperar pudiera
Sin afan verse de ella coronado?
Dicen : « mas que la plata vale el oro,
Pero aun es la virtud mayor tesoro. »
Mas de otre lado asi se nos excita :
« Ciudadanos, el oro es lo primero :
Antes que la virtud es el dinero. »
De este modo se grita
De la plaza en las varias reuniones;
Y asi cantan los viejos, y los niños
Que llevan bajo el brazo sus cartones.
Fe, facundia, valor, hábitos puros
Ostentarás en vano;
Siempre serás villano
Si no puedes juntar siete mil duros.
Y entretanto los chicos en su juego
Te dicen : « Si obras bien, serás rey luego. »
El alma mantener tranquila y leda,
Cosa no hacer que avergonzarnos pueda;
Esto á lo que imagino
Debe ser nuestro muro diamantino.
¿ La ley de Roscio juzgas oportuna,
O la cancion que la niñez entona,
Que al que siempre obra bien por rey pregona,
Y á los Camilos se cantó en la cuna?
¿ Cuál será el parecer que mejor creas,
El de aquel que obrar bien te dicta en todo, ,
Y si no puedes bien, de cualquier modo,
Porque mas cerca veas
De Pupio el drama triste y dolorido;
O el de aquel que te exhorta y te aparata
A resistir á la fortuna erguido,
Sin que su infiel desden jamas te abata?
Y si el pueblo me clama
Porque, pues me paseo
Bajo sus mismos pórticos, no creo
Lo que él cree, ni sigo lo que él ama,
Ni huyo lo que él denuesta;
Le daré la respuesta
Que al enfermo leon la astuta zorra;
« Porque de otros las huellas ahi encuentro;
Todas van hácia dentro,
Y no hallo alguna que hácia fuera corra. »
Monstruo ese pueblo es de mil cabezas;
¿ A cuál de ellas seguir en sus rarezas?

Non polverosa palma offerta, e speme?
L'argento è vile più de l'oro, e l'oro
De la virtù più vile. O cittadini,
O cittadini, la pecunia in prima
Si cherchi, e la virtù dopo i quattrini.
E questa intanto la canzon, che s'ode
Giano insegnare da l'un capo a l'altro;
Questa i vecchi ricantano, e' fanciulli
Con borsa, e libri al manco braccio appesi.
Manchin semila, o sette al censo equestre,
E prode, onesto sii, probo, facondo;
Plebe sarai. Ma in un lor giuoco i putti
Gridan : Opera dritto, e re sarai.
Muro ti fia di bronzo, al cor rimorso
Mai non sentir, nè impallidir per colpa.
Dimmi 'n grazia, miglior la roscia legge,
O de' fanciulli la canzon ti sembra,
Canzon de' prischi eroi, Curi, e Cammilli,
C'offre a chi adopra rettamente, il regno?
Del meglio consiglier forse ti è quegli,
Che in cor ti mette il procacciar guadagno;
Guadagno, quando 'l puoi, per guise oneste,
E quàndo no, comunque il puoi, guadagno,
A far che più vicino a' lacrimosi
Drammi di Pupio spettator ti assida;
O chi presente pur ti esorta, e addestra
Che libero, che intrepido l' avverso
Rintuzzar sappi di fortuna orgoglio?
Che se il popol roman forse mi chiegga
Perchè i portici sì, ma non comune
Io seco m'abbia il giudicar, nè fugga,
O segua ciò, ch'egli pur segue, o fugge;
Quello ripeterò, che astuta volpe
Ad infermo lion rispose un giorno :
Perchè mi fan terror l' orme rivolte
Tutte a venire a te, nulla a tornarne.
Bestiaccia se' di milion di teste,
Qual via seguir? qual duce? Il comun censo

de prix que l'argent, la vertu plus que l'or, et cependant « Citoyens, ô citoyens, c'est la fortune qu'il faut « rechercher d'abord ; après l'or, la vertu » ! Tels sont les préceptes qu'enseigne la place de Janus de l'une de ses extrémités à l'autre, et les maximes qu'ont reçues et que répètent jeunes gens et vieillards, portant suspendues au bras gauche la bourse et leurs tablettes. Tu as courage, mœurs, éloquence, probité, mais six ou sept mille sesterces manquent aux quatre cent mille, tu seras peuple. Mais « fais bien, tu seras roi, » disent les enfants dans leurs jeux. Ne se rien reprocher, et ne pâlir d'aucune faute, que ce soit là un mur d'airain. Dis-moi, s'il te plaît, quelle est la meilleure de la loi Roscia ou de cette chanson des enfants, dont furent bercés et les Camille et les mâles Curius, qui offre la couronne à la vertu? Celui-ci désire que tu t'enrichisses; il t'exhorte à faire fortune, honnêtement si tu peux, autrement par une voie quelconque, afin que tu puisses voir de plus près les drames larmoyants de Pupius; celui-là veut que tu saches, libre et le front levé, braver l'insolence de la fortune, qui te conseille mieux?

Que si par hasard le peuple romain me demande pourquoi je ne m'associe pas à ses jugements de même que je partage ses promenades, et je ne recherche ou n'évite point ce que lui-même aime ou hait, je lui répondrai comme autrefois le prudent renard au lion malade : « Les traces que j'aperçois me font peur; toutes se dirigent vers toi, aucune n'en vient. » Tu es un monstre à plusieurs têtes; or, qui suivre et à quoi m'attacher? Nombre d'hommes s'empressent d'affermer les revenus publics; d'autres pourchassent des

---

And without danger bear away the crown?
Silver to gold, we own, must yield the prize,
And gold to virtue; louder avarice cries,
Ye sons of Rome, let money first be sought;
Virtue is only worth a second thought.
This maxim echoes through the banker's street,
While young and old, the pleasing strain repeat:
For though you boast a larger fund of sense,
Untainted morals, honour, eloquence,
Yet want a little of the sum, that buys
The titled honour, and you ne'er shall rise
Above the crowd: yet boys, at play, proclaim,
If you do well, be monarch of the game.
Be this thy brazen bulwark of defence,
Still to preserve thy conscious innocence,
Nor e'er turn pale with guilt. But prithee tell,
Shall Otho's law the children's song excel?
The sons of ancient Rome first sung the strain,
Which bids the wise, the brave, the virtuous reign.
My friend, get money; get a large estate,
By honest means; but get, at any rate,
That you may rise, distinguish'd in the pit,
And view the weeping scenes that Pupius writ.
But is he not a friend of nobler kind,
Who wisely fashions, and informs thy mind,
To answer, with a soul erect and brave,
To fortune's pride, and scorn to be her slave?
But should the people ask me, while I use
The public converse, wherefore I refuse
To join the public judgment, and approve,
Or fly whatever they dislike, or love;
Mine be the answer prudent Reynard made
To the sick lion; Truly I 'm afraid,
When I behold the steps, that to thy den
Look forward all, but none return again.
But what a many-headed beast is Rome!
For what opinion shall I choose, or whom?

Zumal wenn ihm die Palme ohne Staub
Geboten würde. Muss an Werth das Silber
Dem Golde weichen, wie viel mehr das Gold
Der Tugend? — Freylich nicht zu Rom! Da gehts
Aus einem andern Ton! — « Ihr Herrn und Bürger,
Zuerst für Geld gesorgt, für baares Geld,
Dann giebt sichs mit der Tugend wohl von selbst. »
So ruft vom untern bis zum obern Ende
Uns Janus zu, so singt, den Beutel und
Die Rechentafel um den linken Arm
Gehangen, Alt und Jung ihm rastlos nach.
Denn fehlt an sechzehn Tausend Thalern dir
Nur eins bis zwey vom Hundert, sey an Geist
Und Sitten noch so edel, sey beredt
Und treu und gut, so viel du willst, du bist
Und bleibst doch Pöbel. Gleichwohl hören wir
Die Kinder singen : wers am besten macht,
Soll König seyn! Nun sprich, wer hat mehr Recht,
Das Roscische Gesetz, das einen Mann
Nach so und so viel tausend Thalern schätzt
Und anschlägt, oder unser Kinderlied,
Das dem Verdienst die Krone zuerkennt?
Das Lied, das unsre wackeren Camiller
Und Curier als Männer täglich sangen!
Wer rathet dir am besten : der dich Geld
Erwerben heiszt — in Ehren freylich, wenn
Sichs thun lässt—doch, wo nicht, auf welche Art! nur Geld!
Um näher bey den thränenreichen Stücken
Des Pupius zu sitzen, — oder, wer
Durch Lehr und Beyspiel dich dem Uebermuth
Fortunens einer freyen Seele festen Sinn
Entgegenstellen lehrt? — Wenn übrigens
Mich die Quiriten etwa fragen sollten :
Warum ich der gemeinen Denkart mich nicht auch,
Wie der bedeckten Gänge an den Häusern,
Wie sie bediene, und nicht auch, was sie
Begehren oder flieh'n, begehr' und fliehe?
So würd' ich ihnen, was der kluge Fuchs
Dem kranken Löwen einst, zur Antwort geben :
Die Spuren schrecken mich, die alle einwärts
In deine Höhle gehen, keine wieder
Heraus. Du bist ein Thier mit vielen Köpfen;
Wem soll ich folgen? Ieder winket mir
Auf einen andern Weg. Die einen, lüstern

Pars hominum gestit conducere publica : sunt, qui
Crustis et pomis viduas venentur avaras;
Excipiantque senes, quos in vivaria mittant :
Multis occulto crescit res fœnore. Verum
Esto, aliis alios rebus studiisque teneri :
Idem eadem possunt horam durare probantes?
Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis,
Si dixit dives; lacus, et mare sentit amorem
Festinantis heri : cui si vitiosa libido
Fecerit auspicium, cras ferramenta Teanum
Tolletis fabri. Lectus genialis in aula est?
Nil ait esse prius, melius nil cœlibe vita :
Si non est, jurat bene solis esse maritis.
Quo teneam vultus mutantem Protea nodo?
Quid pauper? ride : mutat cœnacula, lectos,
Balnea, tonsores; conducto navigio æque
Nauseat ac locuples, quem ducit priva triremis.
Si curtatus inæquali tonsore capillos
Occurri, rides : si forte subucula pexæ
Trita subest tunicæ, vel si toga dissidet impar;
Rides : quid mea quum pugnat sententia secum?
Quod petiit, spernit; repetit, quod nuper omisit :
Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto;
Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis?
Insanire putas solemnia me, neque rides,
Nec medici credis, nec curatoris egere

Unos las rentas toman en arriendo;
Otros van en sus redes recogiendo,
Con esta ò con aquella golosina,
Viejo celibaton, viuda mezquina;
Su caudal otro aumenta con la usura;
Ni estraño yo que toda criatura
Inclinaciones tenga diferentes;
Lo que si estraño es que tantas gentes
Cambien de inclinaciones en un hora.
Si un rico dice ahora
« Sitio no hay como Bayas en el mundo, »
Al punto el lago y aun el mar profundo
Siente el ardor que al nuevo dueño abrasa
De levantar una soberbia casa.
Mas si un nuevo capricho turba insano
La ilusion agradable que alimenta,
Al otro dia cogen la herramienta
Los obreros, y márchanse à Teano.
Si es casado, « felice
Sola es la vida del soltero, » dice;
Y si es soltero, jura
Que ser casado es la mayor ventura.
¿ Con qué cadena atar á este Proteo,
Que á cada instante cambia de deseo?
Esto hace el caballero :
Oye ahora del plebeyo porque rias.
Tambien todos los dias
Cambia de comedor, cama y barbero,
Y en la lancha fastidiase alquilada,
Como el rico en su góndola pintada.
Si tengo el pelo mal cortado ries;
Ries si una camisa usada llevo
Bajo un vestido nuevo;
Y la risa te ahoga
Si desigual tal vez llevo la toga.
Y si del mal sumido en el abismo,
Nunca de acuerdo estoy conmigo mismo,
Si lo que anhelé ayer hoy escarnezco,
Si lo que antes odiaba ahora apetezco,
Si sin cesar me agitan las pasiones,
Y todas son en mí contradicciones;
Si hundo y construyo casas á menudo,
O si en redondo lo cuadrado mudo,
No ries ya, porque comun locura
Esta se te figura,
Y crees que por mas que asi me agito,
Médico ó curador no necesito;

Que' brigan torre a fitto; uccellan questi
Con chicche, e frutta vedovelle avare,
E pescan vecchi, e mettongli in vivaio :
Molti arricchisce occulta usura. Or sia
C' altri d' altri s' invogli obbietti e studi,
Può lo stess' uom le stesse cose amando
Bastar un' ora? De l' amena Baia
Golfo miglior l'orbe non ha, se al ricco
Uscì di bocca; il lago, e 'l mar già sente
Del cupido signor l' impazïenza;
Cui s' altro auspice sia folle capriccio,
Domani, o fabbri, i ferramenti in spalla;
Via per Tean. Marital letto imgombra
Le sue sale? miglior, più dolce vita
Del celibato non esservi afferma.
Se poi celibe egli è, giura che soli
A passarsela ben sono i mariti.
Con qual nodo allacciar potrò mai questo
Proteo cangia-figure? Intanto il povero?
Ridine pur; cangia ancor ei d' alcova,
Di stanze a tetto, di barbier, di bagni;
Va anch' egli arcoreggiando in navicello
Da nolo, al par che in sua fregata il ricco.
Se co' capelli dal barbier tosati
Disegualmente io m'offro a te, ne ridi.
Se per ventura ben tessuto saio
Si sovrapponga a logora camicia,
O se la toga da una parte sale,
E da l' altra si strascica, ne ridi.
Che dici poi, quando mia mente imprende
Con se stessa a pugnar; vuole, e disvuole;
Quel, che già rifiutò, di nuovo anela;
Sempre in tempesta; in suo tenor di vita
Discorde sempre : edifica, dirocca,
Cangia i quadrati in circoli? Mi giudichi
Solennissimo pazzo e non ne ridi;
Nè ti par tempo che il pretor mi assegni
Medico, e curator, benchè tutela

veuves avares avec des gâteaux et des fruits, et amorcent des vieillards qu'ils jettent dans leurs viviers. Beaucoup accroissent leur fortune par une usure secrète. Soit au reste, obéissons à des goûts et à des intérêts différents; qui peut applaudir une heure une même chose? Aucun golfe dans l'univers ne l'emporte en délices sur celui de Baies; ainsi dit le riche, et le lac et la mer de ressentir l'empressement d'un maître jaloux de jouir, qui, s'il éprouve le pouvoir d'un autre caprice déraisonnable, s'écriera : Ouvriers, portez demain vos outils à Theanum. Le lit nuptial est-il dans son palais? rien à ses yeux n'est préférable au célibat, rien n'est meilleur. S'il n'en est pas ainsi, il jure que les maris seuls sont heureux. Par quel nœud retiendrai-je ce Protée au visage changeant? Que fait le pauvre? ris : il change de barbier, de bains, de tables, de galetas, et éprouve dans le bateau qu'il a loué le même dégoût que sent le riche conduisant une trirème à lui. Si je m'offre à toi avec les cheveux maladroitement écourtés par le barbier, si par hasard un vêtement de dessous usé paraît sous ma tunique neuve, ou si ma toge tombe en pans inégaux, tu ris. Quoi? si ma pensée, luttant avec elle-même, dédaigne ce qu'elle a recherché, reprend ce qu'elle a quitté naguère, s'enflamme, et, dans son désaccord avec l'ordre entier de la vie, détruit, édifie, arrondit ce qui est carré, tu me juges un fou vulgaire; tu ne ris pas, je ne te parais avoir besoin ni de médecin, ni

---

Some joy the public revenues to farm;
By presents some the ravening widow charm;
Others their nets for dying dotards lay,
And make the childless bachelor their prey;
By dark extortion some their fortunes raise;
Thus every man some different passion sways:
But where is he, who can with steady view
Even for an hour his favourite scheme pursue?
If a rich lord, in wanton rapture, cries,
What place on earth with charming Baiæ vies!
Soon the broad lake and spreading sea shall prove
Th' impatient whims of his impetuous love;
But if his fancy point some other way
(Which like a sign from heaven he must obey)
Instant, ye builders, to Teanum haste,
An inland country is his lordship's taste.
Knows he the genial bed, and fruitful wife?
'How happy then is an unmarried life!'
Is he a bachelor? the only blest,
He swears, are of the bridal joy possest.
Say, while he changes thus, what chains can bind
These various forms; this Proteus of the mind?
But now to lower objects turn your eyes,
And lo! what scenes of ridicule arise.
The poor, in mimicry of heart, presumes
To change his barbers, baths, and rooms,
And, since the rich in their own barges ride,
He hires a boat and pukes in mimic pride.
If some unlucky barber notch my hair,
Or if my robes of different length I wear;
If my new vest a tatter'd shirt confess,
You laugh to see such quarrels in my dress:
But if my judgment, with itself at strife,
Should contradict my general course of life;
Should now despise, what it with warmth pursu'd,
And earnest wish'd for what with scorn it view'd;
Float like the tide; now high the building raise;
Now pull it down; nor round, nor square can please;
You call it madness of the usual kind,
Nor laugh, nor think trustees should be assign'd
To manage my estate; nor seem afraid
That I shall want the kind physician's aid,
While yet, my great protector and my friend,

Nach Pachtungen des Staates, werben um
Contracte, — (Wo ein Tempel aufzuführen,
Ein Sumpf zu trocknen, ein Canal zu graben,
Ein Leichbegängniss anzuordnen ist.
Noch andre suchen alte karge Wittwen
Mit Kuchen oder Aepfeln, Kindern gleich,
Ins Garn zu ködern, oder reiche Greise
Einander wegzuangeln: wieder andre
Macht unvermerkt geheimer Wucher fett.
Doch, dass Verschiedne auf verschiednen Wegen
Ihr Glück verfolgen, und der eine diesz,
Der andre jenes liebt, begreift sich: aber wenn
Ein Mann nicht eine Stunde gleiches Sinnes bleibt,
Wie dann? Ein Reicher spreche: « in der Welt
Ist doch kein Winkel, der an Anmuth dem
Von Bajä gleicht! » stracks wird das nahe Meer
Und der Lucrinersee die feur'ge Liebe
Des raschen Herrn empfinden! Ueber Nacht
Kriecht durch die Leber ihm, ich weisz nicht was,
So spricht er morgen zu den Arbeitsleuten:
Führt euer Werkzeug nach Theanum ab!
Ist er vermählt, so geht nach seiner Meinung
Nichts über ledig seyn; und ledig schwört er hoch,
Der Ehestand sey doch der einzige,
Worin ein Mann sich seines Lebens freue.
Mit welchem Knoten soll ich fest ihn halten
Den Proteus, der nicht einen Augenblick
Derselbe bleibt? — Sogar der Arme (lache nur!)
Verändert wenigstens, so oft er kann,
Sein Stübchen unterm Dach, sein hartes Lager,
Barbier und Bad, und macht in einem Marktschiff,
Worin er seinen Platz um wenig Dreyer
Bezahlt, den Zärtlichen, trotz einem Reichen
In seiner eignen prächtigen Galeere.
Begegu' ich etwa Dir einmal mit übel
Verschnittnen Haaren auf dem Markt, so lachst du:
Sitzt mir die Toga ungleich auf den Schultern,
Guckt unter meinem wollenreichen Rock
Ein abgeschabtes Wamms hervor, so lachst du:
Hingegen mein Gemüth mag mit sich selbst
Auch noch so uneins seyn, mag lieben, was es kaum
Gehaszt, verschmähen, was es kaum noch liebte,
Nach keiner Regel, keinem Endzweck leben,
Jetzt etwas bau'n, dann wieder niederreiszen,
Und plötzlich runden, was viereckigt war,
Da lachst du nicht! Es ist nun seine Grille,
Denkst du; nicht, dass ich eines Arztes
Bedürfe, oder dass der Prätor mich

A prætore dati, rerum tutela mearum
Cum sis, et prave sectum stomacheris ob unguem
De te pendentis, te respicientis amici.
Ad summam, sapiens uno minor est Jove dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum:
Præcipue sanus, nisi quum pituita molesta est.

EPISTOLA II. — AD LOLLIUM.

Trojani belli scriptorem, maxime Lolli,
Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi:
Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Planius ac melius Chrysippo et Crantore dicit.
Cur ita crediderim, nisi quid te detinet, audi.
Fabula, qua Paridis propter narratur amorem
Græcia barbariæ lento collisa duello,
Stultorum regum, et populorum continet æstus.
Antenor censet belli præcidere causam.
Quid Paris? ut salvus regnet, vivatque beatus,
Cogi posse negat. Nestor componere lites
Inter Peliden festinat, et inter Atriden:
Hunc amor, ira quidem communiter urit utrumque.
Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.
Seditione, dolis, scelere, atque libidine, et ira,
Iliacos intra muros peccatur et extra.
Rursus quid virtus, et quid sapientia possit,
Utile proposuit nobis exemplar Ulyssem:

Y esto, no obstante que mi apoyo eres,
Y que sufrir no quieres
Que ni aun falta levisima se vea
En el que como yo tu amigo sea.
En resumen, á Jove solamente
El sabio es inferior; honrado, hermoso,
Rico, noble, valiente
Es y rey de los reyes poderoso,
Y aun en salud á todos atras deja,
Si no es que una fluxion tal vez le aqueja.

EPISTOLA II. — A LOLIO.

Mientras en Roma, Lolio, tú declamas,
Yo en Preneste otra vez repaso á Homero,
El cual, mejor que Crántor y Crisipo,
Lo que es útil enséñanos y honesto:
Oye, si no te canso, en qué me fundo.
La historia, en que al amor de Páris vemos,
Por largo tiempo de la Grecia entera
Reunir contra el Asia los esfuerzos,
Un cuadro es fiel de las pasiones locas
Que agitan á los reyes y á los reinos.
Antenor quiere que se vuelva á Helena,
De la guerra quitando asi el pretexto,
Y Páris dice que la paz de Frigia
Nadie le hará comprar á tan gran precio.
Nestor calmar pretende los disturbios
De Peleo entre el hijo y el de Atreo:
A este ciega el amor, á ambos la ira;
Riñen los reyes, páganlo los pueblos,
Y liviandad, furor, sedicion, dolo
Reinan fuera de Troya, y reinan dentro.
En la Odisea Homero nos presenta
En Ulises un célebre modelo
De prudencia y virtud. Despues que á Troya,

Tu sii d'ogni mia cosa, e ne l' amico,
Che da te pende, e in te si affisa e mira,
Sin ti fa nausea mal recisa un' unghia.
Secondo in somma al solo Giove è il saggio,
Libero, illustre, e bello, e ricco, e infine
De' regi re; ma sopra tutto sano,
Purchè il catarro a molestar nol giunga.

EPISTOLA II. — A LOLLIO.

Tu fra tutti maggior mentre declami,
O Lollio, in Roma, io de l' iliaca guerra
Ho in Palestrina lo scrittor riletto,
Che il bello, il turpe, l' utile, il nocivo
Qual sia, con vivi e più maestri tratti
Di Cràntore disegna e di Crisippo.
Perch' io ciò creda, se n' hai l' ozio, ascolta:
La favola, ch' espon le greche forze
Per gli amori di Paride dal lento
Pugnar in Asia affrante, i furor ciechi
Di re stolti, e di popoli comprende.
Che de la guerra la cagion si tronchi
D' Antenore è 'l parer: or che risponde
Paride a ciò? Vana ogni forza afferma,
Perchè regni securo, e lieto ei viva.
Nestor le liti affrettasi a comporre
Tra Achille, e Agamennòn: d' amor costui,
Di comun ira entrambi avvampan. Tutti
I deliri de' re piangon gli Achei.
Frodi, empietà, lascivie, ira, tumulto
Perversan d' Ilio entro le mura, e fuori.
Di quanto può virtù, quanto può senno
Poi modello in Ulisse util ci offrio,

du curateur que le prêteur impose, et cependant, appui de mes destinées, tu blâmes pour un ongle mal coupé l'ami qui dépend de toi et ne voit que toi.

En un mot, le sage n'est inférieur qu'à Jupiter : riche, libre, honoré, beau, il est le roi des rois, et jouit surtout d'une santé parfaite, si ce n'est pourtant quand la pituite l'incommode.

ÉPITRE II. — A LOLLIUS.

J'ai relu à Préneste le chantre de la guerre de Troie, illustre Lollius, tandis qu'à Rome vous vous exercez à l'éloquence. Il dit bien mieux et bien plus clairement que Chrysippe et Crantor ce qui est honnête et honteux, ce qui est utile et ce qui ne l'est point. Écoute, si rien ne t'en détourne, ce qui me fait penser ainsi :

Le poème dans lequel est racontée la longue guerre allumée pour les amours de Pâris entre la Grèce qu'elle épuisa et la Phrygie, contient la peinture des fureurs de peuples et de rois insensés. Anténor est d'avis d'ôter tout prétexte à la guerre en écartant sa cause. Que dit Pâris ? il nie qu'on puisse le contraindre à régner en sûreté et à vivre heureux. Nestor se hâte d'apaiser les débats entre le fils d'Atride et celui de Pélée. L'un et l'autre brûlent à un égal degré, celui-là d'amour, celui-ci de colère, et les Grecs sont punis des sottises des rois. Révolte, fraude, scélératesse, passion, fureur, les mêmes fautes se commettent au dehors comme au dedans des murs de Troie. L'autre poème nous montre pour modèle ce que peuvent la prudence et le courage dans Ulysse, qui, vainqueur de Troie, parcourt

On whom my fortune, and my hopes depend,
An ill-pair'd nail you with resentment see
In one, who loves and honours you like me.
In short, the wise is only less than Jove,
Rich, free, and handsome; nay a king above
All earthly kings; with health supremely blest —
Except when sharp defluxions break his rest.

EPISTLE II. — TO LOLLIUS.

While you, my Lollius, on some chosen theme,
With youthful eloquence at Rome declaim,
I read the Grecian poet o'er again,
Whose works the beautiful and base contain;
Of vice and virtue more instructive rules,
Than all the sober sages of the schools.
Why thus I think, if not engag'd, attend,
And, Lollius, hear the reasons of your friend.
The well-wrought fable, that sublimely shews
The loves of Paris, and the lengthen'd woes
Of Greece in arms, presents, as on a stage,
The giddy tumults, and the foolish rage
Of kings and people. Hear Antenor's scheme;
'Cut off the cause of war; restore the dame:'
But Paris treats this counsel with disdain,
Nor will be forc'd in happiness to reign.
While hoary Nestor, by experience wise,
To reconcile the angry monarchs tries.
His injur'd love the son of Peleus fires,
And equal passion, equal rage inspires
The breasts of both. When doating monarchs urge
Unsound resolves, their subjects feel the scourge.
Trojans and Greeks, seditions, base, unjust,
Offend alike in violence and lust.
To shew what pious wisdom's power can do,
The poet sets Ulysses in our view,

Bevogten sollte. Gleichwohl nimmst du Antheil
An mir, als einem Freunde, der so ganz
An deinen Augen hängt, und warmen Antheil!
Denn, wenn ein Nagel nur am Finger mir
Nicht recht geschnitten ist, so steigt dir schon die Galle.
Und also hat, mit einem Worte, doch
Zuletzt die Stoa Recht : der Weise ist
Nach Jupitern der zweyte in der Welt;
Ist reich und edel, frey und schön, ein König
Der Könige, vornehmlich kerngesund,
Versteht sich, wenn ihn nicht der Schnupfen plagt.

EPISTEL II. — AN LOLLIUS.

Indessen du zu Rom dich in der Kunst
Der Ciceronen übest, edler Lollius,
Hab'ich in meinem stillen Winkel zu Präneste
Den Dichter des Trojan'schen Krieges wieder
Gelesen, der, was Schön ist oder Schlecht,
Was Nützlich oder nicht, uns fasslicher
Und besser lehrt, als Krantor und Chrysipp.
Warum ich dieser Meinung sey, vernimm,
Wofern du Musze hast. Bethörter Fürsten
Und blöder Völker tolle Hitze schildert
Die Fabel uns, worin wir Griechenland
Und Barbarey zwey schöner Augen wegen
In zehenjähr'gem Krieg zusammenstoszen sehn.
Antenor räth das Uebel an der Wurzel
Zu schneiden, und das Weib zurückzugeben.
Was thut nun Paris? — O, der schwört, es soll
Ihn niemand zwingen — glücklich und in Ruhe
Auf seinem Thron zu sitzen. Nestor eilt
Die Händel zwischen dem Peliden und
Dem Sohn des Atreus gütlich beyzulegen.
Vergebens! Diesen brennt die Liebe zu
Des Priesters Tochter, Beyde Zorn und Stolz;
Und was die Fürsten rasen, immer büszen es
Die Griechen aus. Inn-und auszerhalb
Der Mauern Ilions ist Zwietracht, Trug,
Begier und Zorn die Quelle alles Uebels.
Im Gegentheil, was Tugend und was Weisheit
Vermögend sey, davon stellt uns Homer
Ein nützlich Beyspiel im Ulysses auf,

Qui, domitor Trojæ, multorum providus urbes,
Et mores hominum inspexit; latumque per æquor,
Dum sibi, dum sociis reditum parat, aspera multa
Pertulit, adversis rerum immersabilis undis.
Sirenum voces, et Circes pocula nosti;
Quæ, si cum sociis stultus, cupidusque bibisset,
Sub domina meretrice fuisset turpis, et excors;
Vixisset canis immundus, vel amica luto sus.
Nos numerus sumus, et fruges consumere nati,
Sponsi Penelopes, nebulones, Alcinoique
In cute curanda plus æquo operata juventus;
Cui pulchrum fuit in medios dormire dies, et
Ad strepitum citharæ cessatum ducere curam.
Ut jugulent homines, surgunt de nocte latrones:
Ut teipsum serves, non expergisceris? atqui,
Si noles sanus, curres hydropicus; et, ni
Posces ante diem librum cum lumine, si non
Intendes animum studiis et rebus honestis;
Invidia, vel amore vigil torquebere. Nam cur,
Quæ lædunt oculum, festinas demere? si quid
Est animum, differs curandi tempus in annum.
Dimidium facti, qui cœpit, habet: sapere aude;
Incipe: vivendi recte qui prorogat horam,
Rusticus exspectat dum defluat amnis; at ille
Labitur, et labetur in omne volubilis ævum.
Quæritur argentum, puerisque beata creandis

Contribuyó á rendir con sus esfuerzos,
Corrió ciudades, estudió costumbres,
Y obligado á surcar mares immensos
Para volver á Itaca con los suyos,
Sufrió mil males, arrostró mil riesgos,
De amarga adversidad entre las ondas
Sobrenadando siempre su denuedo.
De las sirenas sordo á los cantares,
Los brevages de Circe huyó funestos,
Que á beberlos, tan ciego y deslumbrado
Cual sus desventurados compañeros,
A las bestias inmundas parecido,
Que revolcarse gustan en el cieno,
Tambien él de una infame cortesana
Gemido habria bajo el triste imperio.
Esto aquel héroe obró, mientras nosotros
Para comer tan solo somos buenos,
Como de Penelópe los amantes,
O de Alcino los torpes palaciegos,
Que, solo atentos al placer, dejaban
Al mediodia el regalado lecho,
Y con los sones del laud tenian
Que provocar despues el tardo sueño.
Levántase un ladron á media noche
Para ir de un hombre á atraversar el seno;
Y para preservarte de un peligro,
¿ No saldrás tú de tu letargo eterno?
Si ahora en buena salud correr rehusas,
Hidrópico tendrás que correr luego;
Y si al amanecer no pides libros,
Y lo útil no te aplicas y lo bueno
A conocer y practicar cual debes,
Amor ó envidia rasgarán tu pecho.
¿ Quitas lo que en un ojo te incomoda,
Y difieres curar años enteros
La dolencia que el alma te consume?
Quien bien empieza la mitad ha hecho.
A la virtud aspira pues; empieza;
Que el que anda dilatando hasta otro tiempo
El mudar de conducta, se asemeja
Al rústico aldeano, que debiendo
Un rio atraversar, se detenia
Hasta ver agotados sus veneros;
Y aun corre el rio, y correrà por siempre.

Ch' Ilio domò, che d'uomin molti vide
Città, e costumi, osservator sagace;
E mentre a se, mentre a' compagni appresta
Per ampio mar ritorno; affrontò mille
Sciagure, e stette fra irat' onde scoglio.
Noti a te son de le Sirene i canti,
Di Circe i nappi, che co' suoi seguaci
S' ei tracannato avesse avido e insano,
Saria rimaso di vil druda servo,
Turpe, di ragion priva a viver vita,
O cane immundo, o amica al fango scrofa,
Noi siam nati a far folla, a strugger pane;
A far, zucche di sale, i begl' imbusti
Con le Penelopee, gran puledroni
D'Alcinoo, il cui mestier senza mai tregua,
È la pelle lisciar; la cui delizia
Russar sino al meriggio, e ogni altra cura
Fugar al suon di neghittosa cetra.
Di notte il ladro a strozzar l' uom, si rizza;
Te stesso a conservar, tu non ti svegli?
Or se sano non vuoi, dovrai malato
Curar l' idropisia: col libro, e 'l lume
Se non previeni 'l dì, se non consacri
Tutto il tuo cuore ad onest' opre e studî
Ben ti farà vegliar con la sua sveglia
Invidia, o amor. Perchè il fuscel dagli occhi
A estrar ti affretti, e s' angue il cor ti rode,
Da un anno a l'altro il tuo curar posponi?
Ha chi comincia, la metà de l' opra.
Divenir sapiente osa: comincia.
D'imprender de la vita il cammin dritto
Chi proroga il momento, è qual villano,
Che ad aspettar che tutto passi il fiume,
In su la sponda sta: ma quello e volge,
E volgerà l' onde in suo corso eterno.
Si anela argento, e fertil moglie, e ricca,

les villes, étudie en sage les mœurs de nations nombreuses, et, préparant son retour et celui des siens dans la patrie, supporte, au travers de la vaste mer, le redoutable choc des flots de l'adversité sans être jamais submergé. Tu connais les chants des sirènes et les breuvages de Circé : si, à l'exemple de ses imprudents et avides compagnons, Ulysse avait porté ses lèvres à la coupe, il aurait vécu déshonoré et privé de sens sous l'empire d'une femme sans mœurs, comme un chien immonde ou un pourceau ami de la fange.

Pour nous, nous faisons nombre sur la terre, nés pour en consommer les fruits, et tels que les amants débauchés de Pénélope et les courtisans d'Alcinoüs, jeunes gens plus occupés qu'ils ne le devraient du soin de leur corps, dont la gloire est de dormir jusqu'au milieu du jour, et de prolonger aux accents de la lyre un sommeil qui leur échappe.

Les voleurs se lèvent la nuit pour égorger des hommes; ne t'éveilleras-tu pas pour te sauver toi-même? Cependant, si, bien portant, tu ne cours pas, tu le feras hydropique. Si tu ne demandes avant jour de la lumière et un livre, si tu n'appliques ton esprit à l'étude et à la recherche des choses honnêtes, éveillé, tu seras tourmenté d'amour ou de jalousie; car pourquoi te hâter d'enlever ce qui blesse ton œil, si tu remets à l'année prochaine le moment de guérir ton cœur de la passion dont il est rongé? Commencer, c'est avoir fait à moitié; ose être sage, commence: ajourner l'heure de bien vivre, c'est imiter le rustre qui attend que l'eau du fleuve soit tarie; mais elle coule et coulera rapide jusqu'à la fin des siècles. On recherche l'argent, une femme, des enfants; la charrue défriche

---

Who conquer'd Troy, and with sagacious ken
Saw various towns and policies of men:
While for himself, and for his native train,
He seeks a passage through the boundless main,
In perils plung'd, the patient hero braves
His adverse fate, and buoys above the waves.
The Siren-songs and Circe's cups you know,
Which with his mates, voracious of their woe,
If he had blindly tasted, he had been
A brutal vassal to a lustful queen;
Had liv'd a dog, debas'd to vile desire,
Or loathsome swine, and grovell'd in the mire.
But we, mere cyphers in the book of life,
Like those, who boldly woo'd our hero's wife,
Born to consume the fruits of earth; in truth,
As vain and idle, as Phæacia's youth;
Mere outside all, to fill the mighty void
Of life, in dress and equipage employ'd,
Who sleep till midday, and with melting airs
Of empty music soothe away our cares.
Rogues nightly rise to murder men for pelf,
Will you not rouse you to preserve yourself?
But though in health you doze away your days,
Who run, when puff'd with dropsical disease.
Unless you light your early lamp, to find
A moral book; unless you form your mind
To nobler studies, you shall forfeit rest,
And love or envy shall distract your breast.
For the hurt eye an instant cure you find;
Then why neglect, for years, the sickening mind?
Who sets about hath half perform'd his deed!
Dare to be wise, and, if you would succeed,
Begin. The man, who has it in his power
To practise virtue, and protracts the hour,
Waits till the river pass away: but lo!
Ceaseless it flows, and will for ever flow.
At wealth, and wives of faithfulness we aim,
We stub the forest, and the soil reclaim;
Who hath sufficient, should not covet more:
Nor house, nor lands, nor heaps of labour'd ore
Can give the feverish lord one moment's rest,
Or drive one sorrow from his anxious breast;

Dem Sieger Trojas, der, durch alle Meere
Umher getrieben, vieler Völker Städte
Und Sitten prüfte, und, indem er unverwandt
Sein groszes Ziel, sich und den Seinigen
Die Wiederkehr ins Vaterland zu schaffen,
Verfolgt, viel schweres Ungemach erdulden muss;
Doch unbezwingbar stets die feste Stirn
Den Stürmen des Geschicks entgegenstemmt.
Du kennest der Sirenen lockenden
Gesang und Circens Zauberbecher.
Hätt' er, wie seine unverständigen
Gefährten, blindlings auch daraus getrunken,
Was war die Folge? Nun sein Lebenlang
Verdammt zu seyn, in einer Buhlerin
Ehrlosem Dienst zu kriechen, ohne Herz,
Ein geiler Hund, ein unflathliebend Schwein!
Welch einen Spiegel hält dies Buch uns vor!
Was sind wir, als ein Haufen ohne Nahmen,
Blosz zum verzehren gut, Penelopeens
Sponsierer, Taugenichtse, Hofgesindel des
Alcinous, die nichts zu sorgen haben,
Als sich ein glattes Fell zu ziehen, nicht erröthen,
Bis in den hellen Tag hinein zu schlafen,
Und, wie ein ernsterer Gedank' sich blicken lässt,
Ihn flugs beym Klang der Cithern wegzutanzen.
Auf andrer Leben laurend wacht der Räuber
Die Nächte durch, und du, dich zu erhalten,
Erwachst nicht? Willst nicht lieber, um
Gesund zu bleiben, dir Bewegung machen,
Als wassersüchtig, auf Befehl des Arztes,
Mit doppelter Beschwerde laufen müssen?
Wenn du vor Tag nicht Licht und Buch verlangst,
Um deinen Geist auf edle Gegenstände
Zu heften, was gewinnest du damit?
Dass Liebe oder Neid um deinen Schlaf
Dich bringen und noch quälen obendrein.
Wie eilest du, wenn etwa dir ein Splitter
Ins Auge fiel, ihn flugs heraus zu kriegen!
Warum denn, wenn ein Krebs an deiner Seele nagt,
Die Heilung stets aufs nächste Jahr verschieben?
Frisch angefangen ist schon halb gethan.
Was säumst du? Wag' es auf der Stelle weise
Zu seyn! Wer recht zu leben eine Stunde nur
Versäumt, gleicht jenem Bäu'rlein, das am Flusse
Geduldig stehen blieb, zu warten, bis
Das Wasser abgeflossen wäre! Thor,
Die Zeit, die du verlierst, wie dort der Strom,
Flieszt fort, und fliesztt, und ewig wird sie flieszen,

Uxor, et incultæ pacantur vomere silvæ.
Quod satis est, cui contigit, nihil amplius optet.
Non domus, et fundus, non æris acervus, et auri
Ægroto domini deduxit corpore febres,
Non animo curas : valeat possessor oportet,
Si comportatis rebus bene cogitat uti.
Qui cupit, aut metuit, juvat illum sic domus, aut res,
Ut lippum pictæ tabulæ, fomenta podagram,
Auriculas citharæ collecta sorde dolentes.
Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis, acescit.
Sperne voluptates : nocet empta dolore voluptas.
Semper avarus eget; certum voto pete finem.
Invidus alterius macrescit rebus opimis :
Invidia Siculi non invenere tyranni
Majus tormentum. Qui non moderabitur iræ,
Infectum volet esse, dolor quod suaserit et mens,
Dum pœnas odio per vim festinat inulto.
Ira furor brevis est : animum rege, qui nisi paret,
Imperat; hunc frenis, hunc tu compesce catena.
Fingit equum tenera docilem cervice magister
Ire viam, qua monstrat eques : venaticus, ex quo
Tempore cervinam pellem latravit in aula,
Militat in silvis catulus. Nunc adbibe puro
Pectore verba, puer; nunc te melioribus offer.
Quo semel est imbuta recens, servabit odorem
Testa diu. Quod si cessas, aut strenuus anteis,
Nec tardum opperior, nec præcedentibus insto.

—

Uno se afana por juntar dinero;
Otro en pos corre de consorte rica,
Que á su familia dé vástagos nuevos;
Otro descuaja bosques con la reja;
Pero quien lo que basta á su sustento
Logró, ¿ á qué anhela mas? ¿ Curaron nunca
Pingües tierras, alcázares soberbios,
O montones enormes de oro y plata,
Las dolencias del alma ó las del cuerpo?
¿ Cómo se ha de gozar lo que se tiene,
Si el cuerpo ó el espíritu está enfermo?
Asi los bienes de fortuna sirven
A aquel á quien temor mueve ó deseo,
Como un cuadro á quien sufre de los ojos,
Como á un gotoso inútiles fomentos,
O al que un tumor padece en un oido
De blanda lira los suaves ecos.
Si el vaso no está limpio, prontamente
Se avinagra el licor que se echa dentro.
Huye el placer que con dolor se compra :
Siempre es pobre el avaro; á tus deseos
Cuerdo un término pon : al envidioso
Las carnes come el bienestar ageno;
Y no inventaron sículos tiranos
Mayor que el de la envidia otro tormento.
Pesará tarde ó pronto al iracundo
Haber cedido á un arrebato ciego,
Y querido saciar con violencia
Odios que nunca se hallan satisfechos.
La cólera es furor que dura poco :
O esclava es ó tirana; ponla un freno
Pues, y de duros hierros bien la abruma.
Enseña al fiel bridon picador diestro
A obedecer la mano que le guia;
Y si en un patio ante la piel de un ciervo
Ladró el cachorro alguna vez, combate
En la maleza enmarañada luego.
Ahora pues que eres joven, en tu alma
Cuida de estampar bien estos preceptos
Y de entregarte á buenos directores.
De lo que en él se echó cuando era nuevo,
Largo tiempo el olor conserva el barro.
De la virtud, marchando en el sendero,
Yo no me detendré si te adelanto,
Ni el paso doblaré si atras me quedo.

Domansi con aratro inculti boschi.
Uom, che tanto sortì, quanto gli è d' uopo,
Più in là non brami : non póder, nè casa,
Nè mai gran mucchio di metallo e d' oro
Da l' egro corpo del signor le febbri,
Da l' animo bandir sepper le cure.
Che il possessor sia vigoroso, è forza,
Se degli agi adunati in cor gli siede
Di ben usar. Tanto a chi ambisce, o teme
Piaccion case, e tesor, quanto al cisposo
Vaghi dipinti, al podagroso unguenti,
Cetre ad orecchio per tumor dolente.
Se non è puro il vase; ecco già guasto
Che che v' infondi. Tu i piacer disprezza :
È amara a prezzo di dolor la gioia.
Vive l' avaro fra bisogni eterni.
Meta assegna a' desir : l' invidioso,
Altri veggendo pinguеggiar, dimagra.
Maggior d' invidia non trovàr tormento
I sicani tiranni. Infrenar l' ira
Chi non seppe, vorria non aver fatto
Quello, a che rabbia, e reo pensier lo indusse,
Mentre affrettossi a sbramar l' odio inulto,
Con violenta pena espiatrice.
L' ira è breve mania. L' animo reggi,
Chè servo se nol fai, fassi tiranno.
Questo doma col fren, questo co' ceppi.
L' addestrator avvezza il suo cavallo,
Di cervice ancor tenera, a seguire
Docil la via, che 'l cavalier gli mostra.
D'allor che cuccio entro il cortile 'l veltro
A la pelle abaiar solea del cervo,
Ne' boschi apprese a guerreggiar le belve.
Tu fanciullo or così chiudi nel puro
Petto gli avvisi : or da' più saggi apprendi.
L' odor di quel che vi s' infuse, essendo
Recente ancor, serba lung' anni il vase.
Che se ti arresti, o intrepido precorri,
Nè fo mula di medico co' pigri,
Nè corro al palio con corsier gagliardi.

des forêts incultes. Qui est parvenu à posséder le nécessaire ne doit désirer rien de plus. Une maison, des champs, un monceau d'airain ou d'or ne guérissent pas de la fièvre le corps malade de leur possesseur, ni l'ame de ses peines. Pour jouir des biens qu'on a acquis, il faut se bien porter. Un palais ou la fortune ne charme pas plus celui qui craint ou désire, que des tableaux un œil malade, des fomentations un goutteux, et les sons de la lyre une oreille souffrante d'un amas d'impuretés. Si le vase n'est propre, tout ce qu'on y verse s'aigrit. Méprise la volupté; elle est un mal s'il faut la payer d'une douleur. L'avare est toujours indigent; mets une borne solide à tes désirs. L'envieux maigrit de l'embonpoint d'autrui; jamais tourment plus cruel que l'envie ne fut inventé par les tyrans de Sicile. L'homme incapable de réprimer sa colère voudra ne point avoir fait ce que sa pensée et son ressentiment lui ont conseillé de faire, lorsqu'elles l'ont pressé d'assouvir par la violence une haine qui n'avait pu se venger encore. La colère est une courte frénésie; gouverne cette passion : elle commande, si elle n'obéit; retiens-la avec un frein, avec une chaîne. Un écuyer dresse le cheval docile, dont la bouche est tendre encore, à marcher dans la voie que le cavalier lui montre. Depuis qu'il a aboyé dans la cour de la maison devant une peau de cerf, le chien de chasse guerroie dans les forêts. Jeune homme, que ton cœur pur se pénètre maintenant de ces leçons; c'est maintenant qu'il faut te présenter aux hommes les plus vertueux. Un vase neuf conserve long-temps le parfum de la liqueur dont il a été imbu une première fois. Que si tu restes en arrière, ou si, agile, tu me dépasses, je n'attendrai pas celui qui sera en retard, ni ne suivrai de près celui qui aura pris le devant.

The fond possessor must be bless'd with health,
To reap the comforts of his hoarded wealth.
Demesne and fortune gratify the breast,
For lucre lusting, or with fear deprest;
As pictures, glowing with a vivid light,
Afford amusement to a blemish'd sight;
As chafing quells the gout, or music cheers
The tingling organs of imposthum'd ears.
For tainted vessels sour what they contain;
Then fly from pleasures, dearly bought with pain.
He wants for ever, who would more acquire,
Set certain limits to your wild desire.
The man, who envies must behold with pain
Another's joys, and sicken at his gain:
Nor could Sicilia's tyrants ever find
A greater torment, than an envious mind.
The man, unable to control his ire,
Shall wish undone, what hate and wrath inspire:
To sate his rage, precipitate he flies,
Yet in his breast th' unsated vengeance lies.
Anger 's a shorter frenzy: then subdue
Your passion, or your passion conquers you.
Let lordly reason hold the guiding reins,
And bind the tyrant with coercive chains.
The jockey forms the tender steed with skill,
To move obedient to the rider's will.
Since first the home-taught hound began to bay
The buck-skin trail'd, he challenges his prey
Through woody wilds. Now pliantly inure
Your mind to virtue, while your heart is pure;
Now suck in wisdom; for the vessel, well
With liquor season'd, long retains the smell.
But if you lag, or run a-head, my friend,
I leave the slow, nor with the swift contend.

Nur nie zurück! — Allein, zum Unglück hat
Man so viel nöthigers zu thun! Fürs erste,
Wird Geld gesucht, dann eine Frau, die uns
Dazu die Erben schaffe, und wenn nichts
Mehr übrig ist, so pflügt man Wälder um.
Wer, was Genug ist, hat, der wünsche sich
Nicht Mehr. Haus, Güter, Haufen Goldes
Und Silbers können des Besitzers Blut
Vom Fieber nicht befreyen, noch von Sorgen
Sein Herz: gesund muss der zuvörderst seyn,
Der des gehäuften Guts sich freuen will.
Plagt ihn Begierde oder Furcht, so hilft
Ihm Haus und Hof so viel, als Mahlereyen
Dem Triefaug', Bähungen dem Zipperlein,
Und Cithern dem, der an den Ohren leidet.
Ist dein Gefäsz nicht rein, so würde Nektar
Zu Essig drin. Verschmäh die Jugendlüste!
Mit Schmerz erkauft ist Wollust viel zu theuer.
Zieh einen engen Kreis um deine Wünsche!
Der Geiz'ge darbet ewig, und der Neid
Wird magrer, wie sein Nachbar fetter wird.
Die grausamste der Martern, die ein Phalaris
Erfand, reicht an die Pein des Neides nicht.
Wer seinen Zorn nicht bändigt, wird zu spät
Bereuen, was die rasche Rachbegier
Ihm eingab. Zorn ist kurze Raserey.
Regiere deine Leidenschaften, zähme sie
Mit Ketten und Gebiss! Denn sind sie dir
Nicht unterthan, so sind sie deine Herren.
Jung lernt das Ross den noch gelehrigen
Biegsamen Nacken unter seinen Meister
Zu schmiegen, und den Weg zu gehn, den ihm
Der Reiter weist. Das junge Windspiel jagt
Die Wälder rastlos durch, seit es im Hofe
Die ausgestopfte Hirschhaut anzubellen
Gelernt hat. Jetzt, o Jüngling, suche Die,
Durch die du besser werden kannst, jetzt sauge
Mit reiner Brust der Weisheit Lehren ein!
Ein Topf verliert den Wohlgeruch nicht leicht,
Womit er neu durchbalsamt worden ist.
Nun, wie du willst! Geh fürder, oder bleibe
Zurück: Ich werde meines Weges gehen,
Und weder auf dich warten, wenn du säumst,
Noch, wenn du mir zuvoreilst, schneller laufen.

EPISTOLA III. — AD JULIUM FLORUM.

Juli Flore, quibus terrarum militet oris
Claudius Augusti privignus, scire laboro.
Thracane vos, Hebrusque nivali compede vinctus,
An freta vicinas inter currentia turres,
An pingues Asiæ campi, collesque morantur?
Quid studiosa cohors operum struit? hæc quoque curo.
Quis sibi res gestas Augusti scribere sumit?
Bella quis et paces longum diffundit in ævum?
Quid Titius, Romana brevi venturus in ora,
Pindarici fontis qui non expalluit haustus,
Fastidire lacus, et rivos ausus apertos?
Ut valet? ut meminit nostri? fidibusne latinis
Thebanos aptare modos studet, auspice Musa?
An tragica desævit, et ampullatur in arte?
Quid mihi Celsus agit? monitus, multumque monendus,
Privatas ut quærat opes, et tangere vitet
Scripta Palatinus quæcumque recepit Apollo;
Ne, si forte suas repetitum venerit olim
Grex avium plumas, moveat cornicula risum
Furtivis nudata coloribus. Ipse quid audes?
Quæ circumvolitas agilis thyma? non tibi parvum
Ingenium, non incultum est, nec turpiter hirtum.
Seu linguam causis acuis, seu civica jura
Respondere paras, seu condis amabile carmen,

EPISTOLA III. — A JULIO FLORO.

Julio Floro, saber con ansia espero
En qué parte de Augusto el entenado
Se encuentra con su ejército valiente.
¿ Le retiene la Tracia, ó el Ibero,
Aun con grillos de yelo encadenado,
O el estrecho de rápida corriente,
Que entre torres deslízase vecinas,
O los llanos del Asia ó las colinas?
Tambien saber anhelo en qué se emplean
Esos sabios que al príncipe rodean;
Quién escribe de Augusto las acciones,
Quién sus negociaciones
Y sus triunfos guerreros
Transmitirá á los siglos venideros.
Y ¿ cómo está mi Ticio, cuyo nombre
Aguardo que muy luego á Roma asombre?
¿ Se acuerda de su amigo por ventura
Ese que desdeñando
Los rios en que todo el mundo bebe,
De Píndaro se atreve
A levantarse hasta la fuente pura?
Confiado en la Musa que le inspira,
¿ Busca á los metros ajustar latinos
Los acentos divinos
De la tebana lira?
¿ O bien otro furor su mente agita,
Y en la noble tragedia se ejercita?
Y ¿ qué hace Celso? Díjele ya un dia,
Y debe repetírsele á porfía,
Que á sus propias riquezas se limite,
Y tocar no presuma
A las obras que hacina
La rica biblioteca Palatina;
No si despues á reclamar su pluma
Los pájaros acuden á bandadas,
De sus alas prestadas
Desnuda la corneja al fin se vea,
Y del mundo el escarnio y befa sea.
Y ¿ tú en algo tambien no te entretienes?
¿ Qué romerales, di, qué flores libas?
Dictámenes ya escribas,
O ya causas defiendas,
Muestras saber, talento y otras prendas;
Y la yedra tu frente ceñiria,

EPISTOLA III. — A GIULIO FLORO.

Floro, in quai piagge militi d'Augusto
Claudio privigno ad indagar mi affanno.
La Tracia forse, e di nevosi ceppi
Avvinto l'Ebro, o il mar, che mugge stretto
Tra le vicine torri or voi ritiene,
O i colli d'Asia, ed i feraci campi?
Quai medita lavori or la coorte
Sacra agli studì? E questo ancor mi cale.
Chi d'Augusto le geste a scriver prende?
Chi le guerre, e le paci al corso eterno
Regger farà degli anni? In che si adopra
Tizio, che in breve udrà volar suo nome
Per le romulee bocche; ei, che a gran sorsi
Ber di Pindaro al fonte, i laghi e' rivi
Sdegnando aperti, ardì sereno in volto?
Vive sano? Di noi memore vive?
Modi adattar tebani a latin plettro,
Auspice Clio, s'ingegna; o del pugnale
Tragicò armato, inferocisce e tuona?
Di che si occupa Celso, egli ammonito,
E da ammonirsi ognor, perchè si giovi
Di sue dovizie, nè qu' libri ardisca
Toccar, che accolse il palatino Apollo,
Onde sue piume un dì se mai l'alata
Greggia a ripeter vien, cornacchia ignuda
De' furtivi color, non desti 'l riso?
Dove tu stesso drizzi 'l vol? Intorno
A qua' timi volteggi agil su l'ale?
Non tenue e inculto ingegno, e informe ed irto
Sortisti. O vibri acuta lingua in foro,
O il civil dritto a interpetrar ti accigni,

ÉPITRE III. — A JULIUS FLORUS.

Julius Florus, je brûle de savoir en quelles contrées du monde combat Claudius, beau-fils d'Auguste. Qui vous arrête? est-ce la Thrace ou l'Hèbre, liés par une chaîne de glace, la mer dont les flots courent entre des terres voisines, ou les plaines fertiles et les coteaux de l'Asie? Quels travaux prépare la savante cohorte? car je m'en mets en peine aussi. Qui s'est chargé d'écrire les actions d'Auguste? Qui transmettra à un long avenir nos guerres et nos traités de paix? Et Titius, dont le nom sortira bientôt des lèvres romaines, Titius qui, dédaignant des lacs et des rivières accessibles à tout le monde, n'a pas craint de puiser à la fontaine de Pindare, comment se porte-t-il? Pense-t-il à nous? S'étudie-t-il, sous les auspices des Muses, à adapter à la lyre latine les mesures thébaines, ou à exprimer en style pompeux des fureurs tragiques? Que fait mon cher Celsus, que j'ai averti, et qui doit l'être souvent encore, de chercher des richesses à lui, et d'éviter de toucher aux écrits qu'Apollon Palatin a reçus dans son temple; de peur que la corneille dépouillée de ses couleurs empruntées n'excite le rire, si par hasard les oiseaux en troupe viennent un jour lui redemander ses plumes? et toi-même qu'oses-tu? Autour de quels thyms voltigent tes ailes légères? Un esprit étroit, inculte et honteusement grossier n'est pas le tien. Soit que tu aiguises ton éloquence au forum, soit que tu te prépares à répondre sur des questions de droit civil, soit que tu composes des vers agréables,

EPISTLE III. — TO JULIUS FLORUS.

Florus, I long to know where Claudius leads
The distant rage of war: whether he spreads
His conquering banners o'er the Thracian plains,
Or freezing Hebrus bound in snowy chains.
Or does the Hellespont's high-tower'd sea,
Or Asia's fertile soil his course delay?
What works of genius do the youth prepare,
Who guard his sacred person? Who shall dare
To sing the glories of Augustus' name,
And give his peaceful honours down to fame?
How fares my Titius? Say, when he intends
To publish? Does he not forget his friends?
He, who disdains the springs of common fame,
And dauntless quaffs the deep Pindaric stream,
Does he design, while all the Muse inspires,
To tune to Theban sounds the Roman lyres?
Or with the transports of theatric rage,
And its sonorous language, shake the stage?
Let Celsus be admonish'd, o'er and o'er,
To search the treasures of his native store,
Nor touch what Phœbus consecrates to fame,
Lest, when the birds their various colours claim,
Stripp'd of his stolen pride, the crow forlorn
Should stand the laughter of the public scorn.
What do you dare? who float with active wing
Around the thymy fragrance of the spring?
Not yours the genius of a lowly strain,
Nor of uncultur'd or unpolish'd vein,
Whether you plead with eloquence his cause;
Or to your client clear the doubtful laws;

EPISTEL III. — AN FLORUS.

In welchen Gegenden der Welt Tiber,
Augustus Stiefsohn, seine Adler zeige,
Ob Thrazien und der Hebrus, dessen Fusz
Des Winters Fesseln nachschleppt, oder der Canal,
Der zwischen Abydos und Sestos hinläuft, oder
Die fetten Hügel und die lachenden Gefilde
Des schönen Asiens euch halten, bald von dir,
Mein lieber Florus, zu erfahren, ist,
Wornach ich ungeduldig bin. Was treiben
Die Musensöhne unter euch? Auch das
Wünsch' ich zu wissen. Welcher wählt die Thaten
Augusts sich aus, und seiner Siege Frucht,
Den Frieden, dessen unter ihm die Welt
Genoss, der späten Zukunft vorzusingen?
Wie steht's um Titius, dessen Nahme bald
Auf unsrer Römer Lippen schweben wird,
Der, die gemeinen Bächlein und die Teiche,
Wo Alles schöpft, verschmähend, zuversichtlich
Sich einen Weg zu jenen Felsen machte,
Aus welchen Pindars volle Quelle rauscht.
Wie lebt er? denkt er noch an uns? und was
Beschäftigt ihn? Stimmt eine günst'ge Muse
Ihm die latein'sche Leyer zu des hohen
Thebaners Weisen? Oder wüthet, schäumt
Und sprudelt er im tragischen Kothurn?
Was macht mein Celsus? den ich oft ermahnt
Und noch ermahnen muss, ein Eigenthum
Sich anzuschaffen, und die Schriften unberupft
Zu lassen, die der Palatin'sche Gott
In seinen offnen Schatz gelegt: damit,
Wenn einst die Schaar der Vögel ihre Federn
Zurückzufordern kommt, nicht unversehens
Entblöszt von der verstohlnen Farbenpracht
Die kleine Krähe zum Gelächter werde.
Du selbst, mein Julius, was hast du vor?
Um welche Sommerblumen schwärmest du
Der Biene gleich? Dir ward ein schöner Boden
Zu Theil; du hast ihn angebaut und nicht
Verwildern lassen. Dich wird stets der Eppich
Des Sieges krönen, sey es, dass du, als Sachwalter,

Prima feres hederæ victricis præmia. Quod si
Frigida curarum fomenta relinquere posses,
Quo te cœlestis sapientia duceret, ires.
Hoc opus, hoc studium parvi properemus, et ampli,
Si patriæ volumus, si nobis vivere cari.
Debes hoc etiam rescribere, si tibi curæ,
Quantæ conveniat, Munatius; an male sarta
Gratia nequidquam coit, et rescinditur? At vos
Seu calidus sanguis, seu rerum inscitia vexat
Indomita cervice feros; ubicumque locorum
Vivitis, indigni fraternum rumpere fœdus,
Pascitur in vestrum reditum votiva juvenca.

EPISTOLA IV. — AD ALBIUM TIBULLUM.

Albi, nostrorum sermonum candide judex,
Quid nunc te dicam facere in regione Pedana?
Scribere quod Cassì Parmensis opuscula vincat?
An tacitum silvas inter reptare salubres,
Curantem quidquid dignum sapiente, bonoque est?
Non tu corpus eras sine pectore. Dì tibi formam,
Dì tibi divitias dederunt, artemque fruendi.
Quid voveat dulci nutricula majus alumno,
Quam sapere, et fari ut possit quæ sentiat, et cui
Gratia, fama, valetudo, contingat abunde,
Et mundus victus, non deficiente crumena?
Inter spem curamque, timores inter et iras,

A ensayarte en la docta poesía.
Si las pasiones domas pues que aumentan
La zozobra que el ánimo atormentan,
Allá donde te lleve
Sabiduría, llegarás en breve.
Este estudio afanosos
Grandes y chicos cultivar debemos;
Si vivir venturosos
Y útiles á la patria ser queremos.
Escribeme por último si dura
Tu amistad y ternura,
A Munacio, cual debe, consagrada;
Si se afloja ó se rompe esta lazada;
Si de la juventud la violencia
O triste inexperiencia
Indomables y tercos os divide.
Mas do quiera que esteis, vos de los cuales
Nada rompa los lazos fraternales,
Sabed que una ternera pace suelta,
Que medito immolar á vuestra vuelta.

EPISTOLA IV. — A ALBIO TIBULO.

Tibulo, que mis obras
Juzgas con tal franqueza y maestria,
Dime, ¿saber podremos
En qué pasas las horas en tu quinta?
¿A Casio el parmesano
En hacer versos exceder meditas?
¿O en el frondoso bosque,
Pensando en lo que es bueno y justo, giras?
Talento y virtud tienes.
Con gentileza dióte y gallardia
El cielo y con riquezas,
De gozarlas la ciencia peregrina.
A su niño querido
¿Qué mas desear puede una nodriza,
Que cordura, elocuencia,
Fama, salud, poder, mesa bien limpia,
Y sobre todo, amigo,
Una bolsa que nunca esté vacia?
Empero entre el recelo,
Esperanza, zozobra, inquietud, ira,

O i carmi amor ti detti, a te 'l primiero
D' edera vincitrice onor si serba.
Che de le cure i gelidi fomenti
Se lacerar potessi, ove t' è guida
Sofia, per l' etra batteresti il volo.
A questa meta, a questo corso a gara
Tutti affrettiamo il piè grandi e plebei,
Viver se amiam cari a la patria e a noi.
Dei rescrivermi ancor se omai t' è a core,
Quanto è dover, Munazio, o mal commessa
Concordia or si combacia, or si rescinde;
E aizza voi, feroci per non doma
Cervice, o caldo sangue, o età inesperta.
Degni non mai di rompere il fraterno
Nodo, ovunque viviate, una giovenca
Pascesi al vostro ritornar votiva.

EPISTOLA IV. — AD ALBIO TIBULLO.

Albio, de' miei sermon, giudice schietto,
In che dirò ch' ora l' ingegno adopri
Nel contado pedan? Forse scrivendo,
Più che non scrisse libriccini un giorno
Cassio parmense, o muto per salubri
Selve strisciando, a meditare immerso
Ciò, che degno sia d' uom saggio e da bene?
Corpo non eri tu d' anima voto:
A te gli dei beltà, dovizie diero
A te gli dei, e del goderne l' arte.
Che mai tenera balia al dolce allievo
Può di meglio augurar, che dotta, e saggia
Mente, che lingua, degl' interni affetti
Interprete faconda, e che in buon dato
Favore, e fama, e sanità gli avvenga,
E mondo vitto, e non mai vota borsa?
Fra speme e cure, fra timori ed ire

tu remporteras le premier la couronne de lierre destinée au vainqueur. Si tu pouvais ne plus te nourrir des soucis qui refroidissent ton génie, tu irais où te conduirait la céleste sagesse. Petits et grands, hâtons cette étude et ce travail, si nous voulons être chers à la patrie et à nous-mêmes. Tu dois m'apprendre aussi dans ta réponse si tu es avec Munatius comme il convient, ou si la plaie de vos cœurs mal réunie se resserre en vain et va se rouvrir. Mais soit qu'un sang ardent, soit que l'inexpérience des choses vous tourmente, quels que soient les lieux où vous viviez, vous qu'emporte une tête indomptée, il est indigne de vous de rompre le lien d'une amitié fraternelle. J'engraisse une génisse que j'ai fait vœu d'immoler à votre retour.

ÉPITRE IV. — A ALBIUS TIBULLE.

Juge sincère de mes écrits, Albius, que dirai-je de tes occupations présentes dans les environs de Pédum? Ecris-tu des vers qui surpassent les opuscules de Cassius de Parme? ou, silencieux et pensant à ce qui est digne du sage et de l'homme de bien, erres-tu lentement sous l'ombre salutaire des forêts? Tu n'es point un corps sans ame; les dieux t'ont donné la beauté, les richesses et l'art d'en jouir. Que peut souhaiter une tendre nourrice à son nourrisson chéri, sinon qu'il lui arrive abondant savoir, don d'exprimer ce qu'on sent, grace, réputation, santé, table bien servie et bourse honnêtement pleine? Crois qu'il est le dernier qui ait lui pour toi, chaque jour écoulé entre l'inquiétude et l'espérance, les craintes et les ressentiments.

Then sure to gain, for amatory lays,
The wreaths of ivy, with unenvied praise.
Could you the passions, in their rage, control
That damp the nobler purpose of the soul;
Could you these soothing discontents allay,
Soon should you rise where wisdom points the way;
Wisdom heaven-born, at which we all should aim,
The little vulgar, and the known to fame.
If we would live, within our proper sphere,
Dear to ourselves, and to our country dear.
Now tell me, whether Plancus holds a part
(For sure he well deserves it) in your heart?
Or was the reconciliation made in vain,
And like an ill-cur'd wound breaks forth again,
While inexperienc'd youth, and blood inflam'd,
Drive you, like coursers, to the yoke untam'd?
Where'er ye are, too excellent to prove
The broken union of fraternal love,
A votive heifer gratefully I feed,
For your return in sacrifice to bleed.

EPISTLE IV. — TO ALBIUS TIBULLUS.

Albius, in whom my satires find
A candid critic, and a kind,
Do you, while at your country-seat,
Some rhyming labours meditate,
That shall in volum'd bulk arise,
And even from Cassius bear the prize,
Or, sauntering through the silent wood,
Think what befits the wise and good?
Thou art not form'd of lifeless mould,
With breast, inanimate and cold;
To thee the gods a form complete,
To thee the gods a large estate
In bounty gave, with skill to know
How to enjoy what they bestow.
Can a fond nurse one blessing more
Even for her favourite boy implore,
With sense and clear expression blest,
Of friendship, honour, health possest.
A table elegantly plain,
And a poetic, easy vein?
By hope inspir'd, deprest with fear,

Die Zunge wetzest, oder uns die Knoten
Des bürgerlichen Rechtes lösest, oder Liebe
Und leichte Scherze singst. Und könntest du
Der Sorgen, die den Geist erkälten, dich
Entschlagen, o! du gingst so weit, als je
Die Weisheit einen Sterblichen geführt!
Diesz ist die ernste Angelegenheit,
Worin wir alle, Klein' und Grosze, uns
Beeifern müssen, wenn dem Vaterlande,
Wenn wir einander theuer werden wollen!
Vergiss auch nicht zu schreiben, ob Munaz
Dir wieder, was er billig seyn soll, ist?
Ist eure Freundschaft völlig ausgeheilt
Und zugewachsen, oder droht die Wunde
Bald wieder aufzubrechen? Sey es Wärme
Des Blutes, sey es Unerfahrenheit,
Was euch erhitzt (denn ungebändigt ist
Noch beyder Nacken); aber, wo ihr lebt,
Wo wollt ihr bessre Freunde finden, als
Euch selbst? Ihr habt den Bruderbund beschworen,
Und seyd, ihn nie zu brechen, beyde werth.
Kommt bald zurück! Es weidet unterdess
Auf meiner Flur, den Freundschaftsgöttern heilig,
Ein jährig Kalb auf eure Wiederkunft.

EPISTEL IV. — AN TIBULLUS.

Du milder Richter meiner unbedeutenden
Sermonen, wie genieszest du, Tibull,
Dein Leben auf dem Lande? Dichtest du vielleicht,
Was selbst den anmuthsvollen Kleinigkeiten
Des Cassius von Parma länger nicht
Den Vorzug lasse: oder schleichest still
Und einsam im gesunden Wald umher,
Und sucht in deinem eignen Herzen — was
Des Weisen und des Guten würdig ist?
Du warst nicht blosz ein schönes Bild, dem nichts
Im Busen schlägt. Die Götter gaben dir
Zur Schönheit Reichthum, gaben dir zu beydem
Die seltne Kunst des Lebens zu genieszen.
Was kann die Amme ihrem lieben Zögling
Noch gröszers wünschen, wenn er, unverdorben
An Kopf und Herz, die Gabe, was er denkt,
Zu sagen, mit der Gabe zu gefallen
Zu gatten weisz, und Gunst und Ruhms genug,
Auch einen Ueberfluss an frischem Blut,
Ein reinlich Haus, und immer noch für jeden
Bescheidnen Wunsch so viel im Beutel hat,

Omnem crede diem tibi diluxisse supremum:
Grata superveniet, quæ non sperabitur, hora.
Me pinguem et nitidum bene curata cute vises,
Cum ridere voles Epicuri de grege porcum.

EPISTOLA V. — AD TORQUATUM.

Si potes Archiacis conviva recumbere lectis,
Nec modica cœnare times olus omne patella,
Supremo te sole domi, Torquate, manebo.
Vina bibes iterum Tauro diffusa, palustres
Inter Minturnas, Sinuessanumque Petrinum.
Sin melius quid habes, arcesse, vel imperium fer.
Jamdudum splendet focus, et tibi munda supellex.
Mitte leves spes, et certamina divitiarum,
Et Moschi causam. Cras nato Cæsare festus
Dat veniam somnumque dies; impune licebit
Æstivam sermone benigno tendere noctem.
Quo mihi, fortuna si non conceditur uti?
Parcus ob hæredis curam, nimiumque severus
Assidet insano. Potare et spargere flores
Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi.
Quid non ebrietas designat? Operta recludit,
Spes jubet esse ratas, in prælia trudit inertem,
Sollicitis animis onus eximit, addocet artes.
Fœcundi calices quem non fecere disertum?
Contracta quem non in paupertate solutum?

Cree que cada instante
Debe ser el postrero de tu vida;
Y con eso mas grato
Pareceráte siempre el que le siga.
Cuando reirte quieras,
Ven, y verás lozanas mis mejillas,
Como una res cebada,
De la manada de Epicuro digna.

Ogni dì, che ti albeggia, ultimo credi:
L'ora, che attendi men, giugne più grata.
Quando rider vorrai, vienne a vedere
Con stregghiata contenna e lustro e pinzo
Me de la greggia epicurea porcello.

EPISTOLA V. — A TORCUATO.

Si el cenar, ó Torcuato,
En una mesa humilde no te enfada,
Ni de hortalizas te disgusta un plato,
Que comamos entero,
Hasta el anochecer en casa espero.
El vino que tendrémos en la mesa,
Entre Minturno se crió y Sinuesa,
Y fue en tonel guardado,
De Tauro en el segundo consulado.
En honor tuyo estan desde temprano
Mi hogar y muebles limpios y lustrosos:
Olvida pues el esperar liviano,
Y en gastos competir con poderosos,
Y de Mosco la causa; que mañana
Por el natal de un principe querido,
El dormir y el holgar es permitido;
Y asi sin riesgo en discusion sabrosa,
Pasaremos la noche calorosa.
¿A qué quiero caudal, cuando á él no toco,
O de él no puedo usar? Y ¿no es un loco
Quien por dejar muy rico á su heredero,
A si mismo, roñoso y cicatero,
Lo necesario á veces se escasea?
Yo, aunque por loco reputado sea,
Beber y esparcir flores determino.
Y ¡qué de bienes no produce el vino!
Los secretos del pecho asoma al labio;
En posesion transforma la esperanza;
A los combates al cobarde lanza;
Del peso de las cuitas aligera
El alma, y al mas torpe vuelve sabio.
¿A quién no hace elocuente la botella?
¡Cuántas veces con ella
No endulzó el pobre su gemir amargo!

EPISTOLA V. — A TORQUATO.

Se pur ti fidi commensal sdraiarti
Su' letti degli arcavoli, o Torquato,
Nè in parca imbandigion schifi una cena
Di tutte pitagoriche vivande,
Ti attendo a casa al tramontar del Sole.
Vin del contado tra la paludosa
Minturna, e tra Petrin di Sinuessa,
Nel consolar di Tauro anno secondo
Imbottato, berai. Se n' hai migliore,
Invitami; se no, l' invito accetta.
Già il focolar da un pezzo e le stoviglie
Splendon rigovernate, a farti onore.
Castelli in aria, guerre di ricchezze,
Causa di Mosco, metti omai da parte.
Il prossimo a spuntar giorno festivo
Del natale di Cesare, a bell' agio
Ci concede dormir: possiam tra lieti
Sermoni dilungar l' estiva notte.
Gli agi a qual pro, se mi si vieta usarne?
Presso a l' insano assidesi chi parco
Per amor de l' erede e austero è troppo.
A bere, a sparger fiori io già son primo;
M' avran per soro? sosterrollo in pace.
E a quale onor non ci destina ebbrezza?
Svela gli arcani; sa dar corpo a l' ombre
D' ogni speranza; a le battaglie in mezzo
Caccia l' inerme; de le cure il peso
Sgrava da' cor; d' ogni arte ella è maestra.
Qual non rendetter mai lingua faconda
Ben colmi nappi? Qual meschin non fero
Da' ceppi d' indigenza andar disciolto?

Elles seront agréables les heures qui viendront sans avoir été espérées. Quand tu voudras rire d'un pourceau du troupeau d'Epicure, tu visiteras ton ami, toujours brillant d'embonpoint et soigneux de sa personne.

ÉPITRE V. — A TORQUATUS.

Si tu peux prendre un repas, étendu sur des lits faits à la façon d'Archias, et si tu ne redoutes pas un souper tout en légumes dans des plats de modique apparence, je t'attendrai chez moi, Torquatus, au coucher du soleil: tu boiras d'un vin recueilli entre les marais de Minturnes et Pétrine de Sinuesse, et transvasé sous le second consulat de Taurus. As-tu quelque chose de meilleur, fais-le venir, ou obéis. Depuis long-temps pour toi mon foyer brille et ma vaisselle est nettoyée. Laisse là les frivoles espérances, les richesses, objets de tant de débats, et le procès de Moschus. Demain, anniversaire de la naissance de César, est un jour de liberté et de repos; il sera permis de passer impunément cette nuit d'été dans un agréable entretien. Que m'importe la fortune, s'il ne m'est pas permis d'en user? Faire des épargnes et être trop dur pour soi dans l'intérêt d'un héritier, c'est être voisin de la folie. Je serai le premier à boire et à répandre des fleurs, dussé-je me résigner à passer pour inconsidéré. Que ne fait l'ivresse? Elle découvre les secrets, réalise les espérances, pousse le lâche dans les combats, ôte aux esprits inquiets le fardeau des soucis, et enseigne les arts. Quel est celui que des coupes bien remplies n'ont pas rendu éloquent? Il n'est misère si extrême

---

By passion warm'd, perplex'd with care,
Believe, that every morning's ray,
Hath lighted up thy latest day;
Then, if to-morrow's sun be thine,
With double lustre shall it shine.
Such are the maxims I embrace,
And here, in sleek and joyous case,
You 'll find, for laughter fitly bred,
A hog by Epicurus fed.

EPISTLE V. — TO TORQUATUS.

If, dear Torquatus, you can kindly deign
To lie on beds, of simple form and plain,
Where herbs alone shall be your frugal feast,
At evening I expect you for my guest.
Nor old, I own, nor excellent, my wine,
Of five years vintage, and a marshy vine;
If you have better, bring th' enlivening cheer,
Or, from an humble friend, this summons bear.
Bright shines my hearth, my furniture is clean,
With joy my courtly guest to entertain:
Then leave the hope, that, wing'd with folly, flies;
Leave the mean quarrels, that from wealth arise;
Leave the litigious bar, for Cæsar's birth
Proclaims the festal hour of ease and mirth,
While social converse, and sincere delight,
Shall stretch, beyond its length, the summer's night.
Say, what are fortune's gifts, if I 'm denied
Their cheerful use? for nearly are allied
The madman, and the fool, whose sordid care
Makes himself poor, but to enrich his heir.
Give me to drink, and, crown'd with flowers, despise
The grave disgrace of being thought unwise.
What cannot wine perform? It brings to light
The secret soul; it bids the coward fight;
Gives being to our hopes, and from our hearts
Drives the dull sorrow, and inspires new arts.
Whom hath not an inspiring bumper taught
A flow of words, and loftiness of thought?
Even in the oppressive grasp of poverty
It can enlarge, and bid the wretch be free.

Als nöthig ist? — Diesz Glück, Tibull, ist dein.
Indess das Leben andern zwischen hoffen
Und wünschen, zwischen Furcht und Zorn entschlüpft,
Nimm du den Tag, der anbricht, für den letzten;
So wird dir jede unverhoffte Stunde,
Die noch hinzu kommt, desto werther kommen.
Mich wirst du wohlbeleibt, mit glattem Fell
Und runden Backen finden, wenn dir einfällt, über
Ein wohlgenährtes Schwein aus Epikurs
Verschrienem Stalle lustig dich zu machen.

EPISTEL V. — AN MANLIUS TORQUATUS.

Wenn du auf Ruhebetten, die kein gröszrer Meister
Als Archias geschnitzt hat, dich behelfen kannst,
Und eine mäszige Schüssel von dem ersten besten
Gemüse dich nicht abschreckt, werd' ich dich, Torquat,
Vor Sonnenuntergang bey mir erwarten.
Der Wein, von dem du trinken wirst, ist zwischen
Dem sumpfigten Minternä und Petrin
Gewachsen, und (dir nichts zu bergen) erst
In Taurus zweytem Consulat gefasst.
Hast du was bessers, gut, so bin ich auch
Dabey: wo nicht, so nimm mit mir vorlieb.
Schon lang ist Heerd und Hausgeräth auf dich
Gescheurt und glänzend. Lass die luftigen Sorgen
Der Ehrsucht ruhen, und die leidigen Fehden
Um Mein und Dein, und den Procesz des Moschus.
Denn Cäsars Fest erlaubt uns, ungetadelt
die Sommernacht vertraulich wegzuplaudern,
Und dann so viel vom Tage zu verschlafen,
Als uns beliebt. Was hälfe mir mein Glück,
Wenn's zu genieszen mir verboten wäre?
Wer seinen Erben an sich selber spart,
Braucht, wenn er einen Thoren sucht, nicht weit
Zu gehn. Von nun an will ich, wie ein andrer,
Mir gütlich thun, will zechen, und die Rosen
Nicht sparen, müsst' ich auchdeswegen mich
Leichtsinnig schelten lassen. Denn, es geht doch, traun!
Die Menschheit zu veredeln, in der Welt
Nichts über Trunkenheit! Sie schlieszt das Herz
Weit auf, bestätigt alles, was wir hoffen,
Nimmt allen Kummer dem Betrübten ab,
Und stürzt den Feigen mitten in die Feinde.
Wo ist die Tugend, wo die Kunst, wozu
Der Wein uns nicht das Selbstvertrauen giebt?
Wen machen volle Becher nicht beredt?

Hæc ego procurare et idoneus imperor, et non
Invitus, ne turpe toral, ne sordida mappa
Corruget nares; ne non et cantharus, et lanx
Ostendat tibi te; ne fidos inter amicos
Sit qui dicta foras eliminet, ut coeat par,
Jungaturque pari. Butram tibi, Septiciumque,
Et nisi cœna prior, potiorque puella Sabinum
Detinet, assumam. Locus est et pluribus umbris;
Sed nimis arcta premunt olidæ convivia capræ.
Tu quotus esse velis, rescribe; et, rebus omissis,
Atria servantem postico falle clientem.

EPISTOLA VI. — AD NUMICIUM.

Nil admirari, prope res est una, Numici,
Solaque, quæ possit facere, et servare beatum.
Hunc solem, et stellas, et decedentia certis
Tempora momentis, sunt qui formidine nulla
Imbuti spectent. Quid censes munera terræ?
Quid maris extremos Arabas ditantis, et Indos?
Ludicra quid, plausus, et amici dona Quiritis?
Quo spectanda modo, quo sensu credis, et ore?
Qui timet his adversa, fere miratur eodem,
Quo cupiens, pacto; pavor est utrobique molestus;
Improvisa simul species exterret utrumque.
Gaudeat, an doleat; cupiat, metuatve, quid ad rem,

De lo que sobre todo yo me encargo,
Es, pues en esto á muchos atras dejo,
De que esten limpias camas y manteles;
Que en la bajilla como en un espejo
Puedas mirarte; que entre amigos fieles,
No haya quien venda nuestra confianza;
Y que todo de modo se prevenga
Que cada cual al lado un igual tenga.
A Butra y á Septicio determino
Convidar, y á Sabino,
Si es que anterior convite no le espera,
O moza que á nosotros él prefiera.
En la mesa á mas cabe
Cuanta gente tu traigas; pero sabe
Que en convites en tiempo de calores
Salen con la estrechez malos olores.
Dime pues cuantos traerás contigo:
Y toda ocupacion abandonando,
Salte por el postigo,
De clientes la turba asi burlando.

EPISTOLA VI. — A NUMICIO.

No admirar casi nada, es, ó Numicio,
Lo que hacernos dichosos siempre puede;
Y aun de las estaciones hay mortales
Que el órden ven, la sucesion perenne
Sin asombro, y el sol y las estrellas.
Mas de los dones que la tierra ofrece
¿Qué piensas? dime ¿qué de los marinos
Tesoros, que indios y árabes poseen?
¿Qué de los espectáculos y triunfos
Y aplausos y favores de la plebe?
¿De qué modo mirar se debe aquesto?
¿Qué se debe pensar? ¿que hablar se puede?
Casi en los mismos términos admira
El que estas cosas ama ó aborrece:
A ambos el miedo y el terror embarga,
Si un suceso imprevisto sobreviene.
¿Qué importa que uno llore y otro ria,
Que aqueste tema, ni que aquel desee,
Si el bien ó el mal que inesperado llega,
Su vista turba y su razon suspende?

Or ve' quai cose provveder m' impongo
Nè inetto, nè restio. Che sozza coltre,
Che sordido mantil non giunga il naso
Ad aggrizzarti: che 'l boccal, che 'l piatto
Tal non sia, che specchiarviti non possi:
Che tra ben fidi amici alcun non porti
Gl' interni ragionar fuor de la soglia:
Che si aggiungano insieme, e prendan posto
Pari con pari. A te unirò Setticio;
E Butra, e, s' altra cena, o prepotente
Fanciulla nol prevenne, anco Sabino.
Ci ha luogo a più seguaci. È bensi vero
Che caprino sentore ammorba i troppo
Folti conviti. In quanti vuoi trovarti
Tu mi rescrivi; e dato bando a cure,
Per l' usciolin di dietro il tuo cliente,
Che ti fa posta nel cortil, deludi.

EPISTOLA VI. — A NUMICIO.

Non turbarsi di nulla è quasi 'l mezzo,
Numicio, unico e sol, che render possa,
E serbar l' uom beato. Osservan molti,
Sgombri di tema, questo Sol, le stelle,
I tempi alterni, in lor volubil giro
Costanti ognor. De' doni de la terra
Che pensi, o che di que' del mar, fecondo
Di dovizie agli estremi Arabi, e agl' Indi?
Che de' ludi, de' plausi, e de l' amico
Roman favor? Con qual contegno credi
Doversi riguardar, qual cor, qual viso?
Chi le vicende teme avverse a queste,
Mostra quasi turbarsi al par de l' altro,
Che amiche le desia: tremito eguale
Quinci e quindi è molesto, ove improvviso
Un apparir d' eventi ambo sgomenta.
O goda, o si rattristi, o speri, o tema,
Qual pro, se quanto ei vide o meglio o peggio

qu'elles n'aient fait cesser. J'aurai soin, c'est une tâche que je m'impose de mon plein gré, et, avec le sentiment de ma capacité, j'aurai soin que le lit soit propre, que la nappe ne blesse point l'odorat, que tu puisses te mirer dans la coupe et dans le plat, que personne ne divulgue au dehors ce qui aura été dit entre des amis sûrs, et que chacun s'unisse et soit joint à son égal. Je te donnerai pour convives Butra, Septicius et Sabinius, à moins que l'invitation plus agréable d'une jeune fille n'ait devancé la mienne et ne le retienne. Il y aura de la place encore pour plusieurs amis; mais certaine odeur des aisselles est le fléau des festins, où les rangs sont trop serrés. Mande-moi combien tu veux que nous soyons, et, dégagé de tout soin, échappe, par une porte de derrière, au client qui s'est emparé de ton vestibule.

ÉPITRE VI. — A NUMICIUS.

Ne se laisser éblouir par rien, Numicius, c'est presque l'unique moyen d'être et de rester heureux. Il est des hommes qui contemplent, sans la moindre émotion, le soleil, les étoiles et le déclin des saisons à époques fixes. Que penses-tu des présents de la terre, et de ceux dont la mer enrichit au loin les Arabes et les Indiens; des spectacles, des jeux et des dons du peuple ami de Rome? De quelle manière, avec quels sentiments, et de quel œil crois-tu qu'ils doivent être regardés? Craindre de perdre ces biens, c'est en être ébloui presque au même degré que celui qui les désire; l'un comme l'autre souffre d'une même crainte, et s'effraie également de l'apparence imprévue d'un événement contraire. Qu'il se réjouisse ou s'afflige, désire ou ap-

---

Cheerful my usual task I undertake,
(Nor a mean figure in my office make)
That no foul linen wrinkle up the nose;
That every plate with bright reflection shews
My guest his face; that none, when life grows gay,
The social hour of confidence betray.
That all in equal friendship may unite,
Your Butra and Septicius I 'll invite,
And, if he 's not engag'd to better cheer,
Or a kind girl, Sabinus shall be here.
Still there is room, and yet the summer's heat
May prove offensive, if the crowd be great:
But write me word, how many you desire,
Then instant from the busy world retire;
And while your tedious clients fill the hall,
Slip out at the back-door, and bilk them all.

EPISTLE VI. — TO NUMICIUS.

To view all nature with unwondering breast,
Is the sole mean to make, to keep us blest.
There are, untainted, with the thoughts of fear,
Who see the certain changes of the year
Unerring roll; who see the glorious sun,
And the fix'd stars, their annual progress run:
But with what different eye do they behold
The gifts of earth; or diamonds or gold;
Old ocean's treasures, and the pearly stores,
Wafted to farthest India's wealthy shores?
Or with what sense, what language, should we gaze
On shows, employments, or the people's praise?
Whoever dreads the opposite extreme,
Of disappointment, poverty, or shame,
Is raptur'd with almost the same desires,
As he, who doats on what the world admires;
Equal their terrors, equal their surprise,
When accidental dangers round them rise:
Nor matters it, what passions fill his breast,
With joy or grief, desire or fear opprest,

Und welcher Irus dünkt sich arm bey ihnen?
Was dich bey mir erwartet, ist nicht viel,
Doch ists, was ich vermag und gerne gebe:
Dafür ist wenigstens gesorgt, dass weder
Das Tischgeräthe noch die Polsterdecken dir
Die Nas' in Falten ziehn, und dass aus allen Kannen
Und Schüsseln dir dein Bild entgegenspiegle;
Auch dass sich gleich und gleich zusammenfinde,
Und was wir unter Freunden sprechen, kein
Verräther oder Schwätzer weiter trage.
Ich habe dir den Butra, den Septiz,
Und, wenn er nicht versagt ist, oder ihn
Ein Mädchen, das ihm mehr am Herzen liegt,
Uns wegfischt, den Sabin dazu gebeten;
Auch ist für mehr als Einen Schatten Platz;
Wiewohl das gar zu drang bey Tische sitzen
Bekannte Ungemächlichkeiten mit sich führt.
Du, schreibe doch zurück, wie zahlreich du
Zu kommen denkst, und, dass dich ja nichts halte,
Entschleiche dem Clienten, der im Vorhaus
Auf seinem Posten steht, durchs Hinterthürchen.

EPISTEL VI. — AN NUMICIUS.

Das erste, Freund, wo nicht das einzige,
Das glücklich machen und erhalten kann,
Ist nichts bewundern. Wenn es Leute giebt,
Die diese Sonne selbst und diese Sterne,
Diesz grosze Uhrwerk der Natur, wodurch
Die Zeiten sich in ew'gem Kreise drehen,
Gesetzt und ohne Schauder ansehn können:
Wie meinst du wird ein solcher Mann die Schätze
Der Erde und des Meers, ein Klümpchen Gold,
Ein Häufchen runder Perlen, oder, wie
Den lauten Beyfall, Gauklern, Fechtern, Sängern,
Im Cirkus oder Schauspiel zugeklatscht,
Und was der Ehrgeiz von der Volksgunst bettelt,
Mit welchem Sinne, welchen Augen wird
Er solche Dinge ansehn? — Wer das Gegentheil
Von ihnen fürchtet, und wer vor Begier
Sie zu besitzen brennt, sind beyde am
Bewundrungsfieber krank, und werden beyde
Von einerley Gespenst geschreckt. Ob einer
An Freude oder Traurigkeit, an Furcht
Sein Alles zu verlieren, oder an Verlangen
Nach Allem, was ihm mangelt, krank ist—was verschlägts,
Wenn, was er über oder unter seiner Hoffnung
Erblickt, sein starrend Auge fesselt

Si, quidquid vidit melius, pejusve sua spe,
Defixis oculis, animoque, et corpore torpet?
Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultra quam satis est, virtutem si petat ipsam.
I nunc, argentum, et marmor vetus, æraque et artes
Suspice; cum gemmis Tyrios mirare colores:
Gaude, quod spectant oculi te mille loquentem;
Gnavus mane forum, et vespertinus pete tectum;
Ne plus frumenti dotalibus emetat agris
Mutus; et, indignum, quod sit pejoribus ortus,
Hic tibi sit potius quam tu mirabilis illi.
Quidquid sub terra est, in apricum proferet ætas;
Defodiet, condetque nitentia. Cum bene notum
Porticus Agrippæ, et via te conspexerit Appî,
Ire tamen restat Numa quo devenit, et Ancus.
Si latus, aut renes morbo tentantur acuto,
Quære fugam morbi. Vis recte vivere? quis non?
Si virtus hoc una potest dare, fortis omissis
Hoc age deliciis. Virtutem verba putas, ut
Lucum ligna? cave ne portus occupet alter,
Ne Cibyratica, ne Bithyna negotia perdas.
Mille talenta rotundentur, totidem altera; porro
Tertia succedant, et quæ pars quadret acervum.
Scilicet uxorem cum dote, fidemque, et amicos,
Et genus, et formam, regina pecunia donat;
Ac bene nummatum decorat Suadela, Venusque.

Por ignorante el sabio pasaria,
Y por malvado el justo y el prudente,
Si ya, aun de la virtud misma tratando,
Sacarla de sus límites quisiese.
Ahora bien, corre en pos de las riquezas;
Bronces, estátuas, mármoles, relieves
Busca y púrpura y rica pedreria.
Gózate al ver que de tu boca penden
Los que si hablas en público te escuchan;
Marcha temprano al foro y tarde vuelve.
Y todo ¿para qué? Para que Muto
No te aventaje en recoger mas mieses
De su esposa en las tierras; porque siendo
El de mas baja alcurnia, indigno crees
En ti admirar y respetar á Muto,
En vez de que él te admire y te respete.
Mas ¡ó vanos pretextos! Lo escondido
El tiempo saca á luz algunas veces,
Y lo patente en las tinieblas hunde;
Y en fin, por mas que con tu pompa llenes
La Apia via y el pórtico de Agripa,
Bajar con Anco Marcio y Numa debes.
Cuando un dolor violento te fatiga,
Buscas al punto quien tu mal remedie.
Asi, si vivir quieres venturoso,
(Y ¿quién es el mortal que esto no quiere?)
Pues solo la virtud dicha asegura,
La virtud sigue, huyendo los placeres.
Si empero la virtud un nombre juzgas,
Y en un bosque sagrado tal vez crees
Ver leños y no mas; zarpa, cuidando
El primero ser tú que al puerto llegues,
Y que nadie el provecho te dispute,
Que Cibira y Bitinia te prometen.
Mil talentos compon, otros mil junta,
Y mil y mil que cuatro mil completen.
De cualquier modo, el oro es un monarca,
Que da amigos, belleza, alta progenie,
Crédito, esposa rica, y Venus misma
Acompaña y Mercurio al que oro tiene.
No al rey de Capadocia te parezcas,

Di che sperò succedersi, gl' incanta
Le luci; il corpo, e l' animo gli agghiaccia?
Stolto dirassi 'l saggio, iniquo il giusto,
Se a virtù stessa oltre il dover aspiri.
Or vanne, e 'l ciglio alza a l'argento, al marmo
Vetusto, e a' bronzi, e a l' arti; ammira gemme,
Tirï color; t' inebria pur, veggendo
Mill' occhi fisi in te, quando ragioni;
Vigil su l' alba al Foro, in casa a sera
T' avvia, perchè di te Muto non mieta
Più folte spighe da' dotali campi;
Nè avvenga (orror saria) che di più oscuri
Avi rampollo, egli ammirar si faccia
Da te più tosto, anzi che tu da lui.
Il tempo soleggiar quant' or s' infossa
Farà un giorno, e infossar quant' or soleggia.
Poichè di Agrippa il portico ti ha visto
E l' appia strada passeggiar fastoso,
Pur girne resta, ov' Anco scese e Numa.
Se son da morbo acuto e lato e reni
Trafitte, il morbo di fuggir t' ingegna.
Vita incolpevol brami? e chi nol brama?
Se questo dar può virtù sola; a questo,
Torcendo il piè da ogni delizia, intendi.
Credi virtù ridursi a sole voci,
E 'l bosco a legna sole? Evita ch' altri
Primier non giunga ad occupar il porto;
Onde a perder non venghi i cibirati
Lucri, e i bitini. Di talenti mille
Il numer rotondi: indi altrettanti:
Si rinterzino ancor: la parte infine
Vi aggiugni, che quadrar dovrà l' acervo.
Chè moglie e dote, e credito ed amici,
E illustre sangue, e venustà dispensa
La pecunia reina, e omaggio al ricco
Rende la dea, che col suo dir le chiavi
Volge de' cori, e degli amor la madre.
Di servi è ricco, e povero a danari
Il cappadoce re: non sii quel desso.

prébende, qu'importe, si tout ce qu'il voit de mieux ou de pire que son attente, engourdit son corps, son ame et ses yeux immobiles? Le sage porterait le nom d'insensé, et le juste celui d'injuste, s'il allait au delà des bornes, dans sa recherche de la vertu. Vas maintenant; sois épris d'argent, d'un marbre antique, de bronzes, d'objets d'arts, de la pourpre et des pierreries de Tyr; réjouis-toi de ces mille regards qui te contemplent lorsque tu parles. Diligent, cours au forum le matin, et ne regagne ton toit que le soir, de peur que Mutus ne recueille plus de blé dans les champs de sa femme : ce serait chose indigne si, sorti d'une classe inférieure, il était plutôt l'objet de ton envie, que toi celui de la sienne. Tout ce que renferme la terre, le temps le découvrira ; il cachera et enfouira ce qui brille. Lorsque le portique d'Agrippa et la voie Appienne t'auront bien vu, bien remarqué, il te restera encore à aller où Numa et Ancus sont arrivés. Si un mal aigu affecte ton côté ou tes reins, tu cherches à fuir la douleur. Veux-tu vivre heureux (eh ! qui ne le veut pas) ? si la vertu seule peut donner le bonheur, aie le courage de l'embrasser, et renonce aux voluptés. Penses-tu que la vertu n'est qu'un nom, un bois consacré, un bois ? Prends garde qu'un autre n'occupe le port, et que tu ne perdes les affaires de Cibyre et de Bithynie. Arrondis une somme de mille talents, puis une autre ; qu'un troisième mille vienne après, et qu'un autre carre la somme : roi de l'univers, l'argent donne femme et dot, crédit, amis, beauté, naissance : Vénus et l'éloquence ornent de leurs dons quiconque a beaucoup d'écus. Le roi de Cappadoce est riche en esclaves et manque d'argent ; ne sois pas comme lui.

With down-fix'd eyes, who views the varying scene,
Whose soul grows stiff, and stupified his brain.
Even virtue, when pursu'd with warmth extreme,
Turns into vice, and fools the sage's fame.
Now go, Numicius, and with higher gust
Admire thy treasur'd gold, the marble bust,
Or bronze antique, the purple's various glow,
And lustred gem ; those works, which arts bestow.
Let gazing crowds your eloquence admire,
At early morn to court, at night retire,
Lest Mutus wed a wife of large estate,
While, deeper your dishonour to complete,
The low-born wretch to you no honour pays,
Though you on him with admiration gaze.
But time shall bring the latent birth to light,
And hide the present glorious race in night ;
For though Agrippa's awful colonnade,
Or Appian way, thy passing pomp survey'd,
It yet remains to tread the drear descent,
Where good Pompilius, and great Ancus went.
Would you not wish to cure th' acuter pains,
That rack thy tortur'd side, or vex thy reins ?
Would you, and who would not, with pleasure live?
If virtue can alone the blessing give,
With ardent spirit her alone pursue,
And with contempt all other pleasures view.
Yet if you think, that virtue' s but a name ;
That groves are groves, nor from religion claim
A sacred awe ; fly to the distant coast,
Nor let the rich Bithynian trade be lost.
A thousand talents be the rounded sum,
You first design'd ; then raise a second plumb ;
A third successive be your earnest care,
And add a fourth to make the mass a square ;
For gold, the sovereign queen of all below :
Friends, honour, birth, and beauty can bestow :
The goddess of persuasion forms his train,
And Venus decks the well-bemoney'd swain.
The Cappadocian king, though rich in slaves,
Yet wanting money, was but rich by halves,

Und, wie durch Zauber, ihn an Seel und Leib betäubt?
Der Weise zieht den Nahmen eines Thoren
Sich zu, und Aristid wird ungerecht,
Sobald sie selbst die Tugend weiter treiben,
Als eben recht ist. Geh nun, staune Silber
Und Marmorbilder an von alter Kunst,
Bewundre mir Korinthische Gefäsze,
Und Edelsteine und Sidonsche Zeuge
Von hohen Farben ! Thu' dir was darauf
Zu gut, dass tausend Augen, wenn du sprichst,
Auf dich geheftet sind ! Sey stets der erste
Im Forum, und der letzte der des Abends
Nach Hause geht, damit du ja das Unglück nicht
Erleben müssest, dass ein Erdensohn Mutus
Dir hinterm Rücken eine reiche Erbin
Wegschnappe, deren Geld ihn auf der Stelle
Zu deinem Bessern macht! Denn freylich wärs
Nicht auszustehen, wenn ein solcher Mensch,
Von solcher Herkunft, einem Mann wie du
Den Vorsprung abgewänne, und du ihn
Bewundern müsstest, nicht er dich ! — Wie schwach!
Kannst du der Zeit verwehren, dass sie nicht
Ans Licht hervorzieh', was jetzt noch mit Erde
Bedeckt ist, und was jetzt im Sonnenschein
Uns anglänzt, einst in tiefem Schutt begrabe ?
Und wenn der Säulengang Agrippa's und die Strasze
Des Appius dich noch so gut gekannt,
Am Ende muszt du doch dahin, wo Numa
Und Ancus. — Wenn ein körperlicher Schmerz
Dich peinigt, rufst du nicht den Arzt herbey,
Und suchst des Uebels los zu werden ? Gut !
Wer etwas will, muss auch die Mittel wollen.
Du möchtest glücklich seyn ? Wer will das nicht ?
Und wenn die Tugend nun, und sie allein
Dich glücklich machen kann : wohlan, so lass
Es Ernst dir seyn, entschliesze dich der Tugend
Dich ganz zu weihn, und weg mit allen Ueppigkeiten !
Hältst du sie aber blosz für einen Nahmen
Wie einen heil'gen Hain für bloszes Holz :
Dann alle Segel aufgespannt, der erste
Zu seyn, damit kein andrer früher komme,
Die Cibyratschen und Bithynischen Geschäfte
Dir vor dem Munde wegzufischen. Ruhe nicht,
Bis du dir eine Million zusammen :
Gerundet hast, dann wieder eine, und
Dann noch die dritte ; kannst du sie quadriren,
Um so viel besser ! Geld ist Königin
Der Welt, schafft alles dir, ein reiches Weib,

Mancipiis locuples, eget æris Cappadocum rex;
Ne fueris hic tu. Chlamydes Lucullus, ut aiunt,
Si posset centum scenæ præbere rogatus,
Quî possum tot? ait: tamen et quæram, et quot habebo
Mittam. Post paulo scribit sibi millia quinque
Esse domi chlamydum; partem, vel tolleret omnes.
Exilis domus est, ubi non et multa supersunt,
Et dominum fallunt, et prosunt furibus. Ergo,
Si res sola potest facere, et servare beatum,
Hoc primus repetas opus, hoc postremus omittas.
Si fortunatum species et gratia præstat,
Mercemur servum, qui dictet nomina, lævum
Qui fodicet latus, et cogat trans pondera dextram
Porrigere. Hic multum in Fabia valet, ille Velina;
Cuilibet hic fasces dabit, eripietque curule
Cui volet, importunus, ebur. Frater, pater, adde;
Ut cuique est ætas, ita quemque facetus adopta.
Si bene qui cœnat, bene vivit; lucet, eamus
Quo ducit gula; piscemur, venemur; ut olim
Gargilius, qui mane plagas, venabula, servos,
Differtum transire forum, populumque jubebat,
Unus ut e multis, populo spectante, referret
Emptum mulus aprum. Crudi, tumidique lavemur;
Quid deceat, quid non, obliti: Cærite cera
Digni, remigium vitiosum ithacensis Ulyssei,
Cui potior patria fuit interdicta voluptas.

Que rico en siervos, de metal carece.
A Lúculo de púrpura cien mantos
Los cómicos rogaron que les diese
Para cierta funcion. «Y ¿dónde hay tantos?
Dijo él: en fin irán los que se encuentren:»
Y á poco halló que cinco mil habia,
Y avisó que de todos dispuisiesen.
Pobre es la casa donde no hay mil cosas
Que el dueño ignore y que al ladron contenten.
Asi pues, si el caudal es lo que solo
Hacerte y conservarte feliz puede,
Juntarlo sea tu primer cuidado,
Sea tambien el último que emplees.
Si es el fausto y favor, compra un esclavo
Que los nombres de todos te revele;
Que urgándote, te indique á quien enmedio
De una bulla alargar la mano debes:
«Este, diga, en la tribu Fabia influye,
Aquel en la Velina; este si quiere
Hace y deshace consules y ediles;»
Y segun las edades diferentes,
Al uno llama padre, al otro hermano,
Y aun adopta al que pueda protegerte.
Si está en la buena mesa la ventura,
A cazar, desde el punto que amanece,
O á pescar vamos por saciar la gula;
Hagamos cual Gargilio, que los puentes
A menudo y la plaza atravesaba
Con venablos, con ciervos y con redes,
Porque un gran javalí que habia comprado,
Tendido sobre un mulo el pueblo viese.
Repletos luego entremos en el baño,
Sin curar si es bien visto ó si conviene,
Y de vernos de Cere en los registros
Hagamos que por dignos se nos cuente,
Nuevos socios de Ulises, que á su patria
Osaron preferir torpes placeres.

Pregato, com' è fama, un dì Lucullo,
Se a la scena prestar clamidi cento
Potesse mai; Come possibil, dice,
Tal quantità? Pur cercheronne, e quante
Riunir ne potrò, tante ne avrai.
Scrive indi a poco averne in guardaroba
Cinquemila: le prenda o tutte, o parte.
Casa, che non ridondi a tal che 'l troppo
Sfugga al padron, e giovi a' ladri, è magra.
Che se sola ricchezza e render puote,
E serbar l' uom beato; assumi questa
Primier, questa abbandona ultima impresa.
Se poi dal fasto, e dal favor deriva
Felicità, tolgasi a fitto un servo,
Che suggerisca i nomi, e 'l manco lato
Punzecchiando, ne avverta, oltre gl' ingombri
La destra a stender per la via: ,, Costui
Ne la fabia tribù; ne la velina
Quegli preval; quest' altro a suo talento,
Importuno qual è, dispensa e toglie
Fasci, e avorio curule a chi gli piace. ,,
Di padre, di fratel titoli assesta
Giusta l' età: così con vezzo adotta
Chi ti venga fra' piè. Se poi ben vive
Chi cena bene; ecco l' aurora, andiamo
Ove menaci gola; a pesca, a caccia,
Come Gargilio un dì, che sul mattino
Fea traversar da reti, e spiedi, e servi
Zeppo il foro di gente; onde un sol mulo
In tanta salmeria poi riportasse
Fra popol spettator compro cinghiale.
Pieni il ventre, e indigesti al bagno andianne,
Ciò, che dece, o che no posto in obblio;
D' essere aggiunti a' cériti registri
Degni pur troppo; de l' itaco Ulisse
Corrotta ciurma, in cui del patrio amore
Un vietato piacer fu più possente.
Se, qual Mimnermo il vuol, nulla è giocondo

Lucullus, dit-on, est prié de prêter, s'il le peut, cent manteaux au théâtre : « Comment pourrai-je en trouver autant, répond-il ? cependant je chercherai, et ce que j'aurai je l'enverrai» : peu après il écrit que cinq mille manteaux sont chez lui, et qu'on peut emporter le tout ou bien partie. Une maison est mesquine, où ne sont pas beaucoup de choses superflues qui échappent au maître et dont les fripons profitent. Si donc la fortune peut seule faire et conserver l'homme heureux, sois le premier à entreprendre ce travail et le dernier à y renoncer. Si le crédit et la représentation font le bonheur, achetons un esclave qui dira les noms des citoyens, et nous forcera, en nous piquant le flanc gauche, à tendre la main à tel homme au travers des embarras de la voie publique. Celui-ci a beaucoup de crédit dans la tribu Fabia, celui-là dans la tribu Vélina ; cet autre, dangereux, peut donner les faisceaux à qui que ce soit, et ôter la chaise curule à qui il voudra ; ajoute les noms de père et frère, selon leur âge, et adopte avec grace chacun d'eux. Si bien souper c'est bien vivre, il est jour, allons où nous conduit la gourmandise : pêchons, chassons, comme autrefois Gargilius, qui ordonnait de faire passer le matin ses esclaves, ses toiles et ses pieux au travers du champ de Mars et du forum remplis par la foule, pour rapporter aux yeux du peuple, sur l'un de ses nombreux mulets, un sanglier acheté. Allons au bain l'estomac gonflé d'aliments qui ne sont pas digérés, oublieux et de ce qui convient, et de ce qui ne convient pas ; dignes d'être notés comme Cérites, et tels que ces rameurs corrompus d'Ulysse d'Ithaque, pour lesquels des voluptés défendues furent préférables à la patrie.

Be not like him. Lucullus, as they say,
Once being ask'd to furnish for a play
A hundred martial vests, in wonder cried,
Whence can so vast a number be supplied?
But yet, whate'er my wardrobe can afford,
You shall command; then instant wrote him word,
Five thousand vests were ready at his call,
He might have part, or, if he pleas'd, take all.
Poor house! where no superfluous wealth' s unknown
To its rich lord, that thieves may make their own.
Well, then if wealth alone our bliss insure,
Our first our latest toil should wealth secure:
If pride and public pomp the blessing claim,
Let 's buy a slave to tell each voter's name,
And give the hint, and through the crowded street
To stretch the civil hand to all we meet.
' The Fabian tribe his interest largely sways;
This is the Velinian ; there a third, with ease,
Can give or take the honours of the state,
The consul's fasces, and the prætor's seat.
According to their age adopt them all,
And brother, father, most facetious call. '
If he lives well, who revels out the night,
Be gluttony our guide: away; 'tis light.
Let's fish, or hunt, and then, at early day,
Across the crowded forum take our way,
Or to the Campus Martius change the scene,
And let our slaves display our hunting train,
That gazing crowds by one poor mule be taught,
At what a price the mighty boar was bought.
Then let us bathe while th' indigested food
Lies in the swelling stomach raw and crude,
Forgetting all of decency and shame,
From the fair book of freedom strike our name,
And like the abandon'd Ulyssean crew,
Our Ithaca forgot, forbidden joys pursue.
If life 's insipid without mirth and love,

Credit und Freunde, Schönheit, Adel, alles!
Die Ueberredung wohnt auf deinen Lippen
Und Venus schmückt mit ihrem Gürtel dich.
Der Kappadozier König ist an Sclaven reich
Und arm an Geld ; du willst auf diesen Fusz
Kein König seyn! Man sagt, Lucullus sey
Einmal gebeten worden, ob er nicht
Zu einem Schauspiel hundert Purpurröcke
Dem Prätor leihen könnte. Hundert? habe
Lucull versetzt, wie käm' ich zu so vielen?
Indessen will ich nachsehn lassen; was
Sich findet, steht zu Dienst. Nach einem Weilchen
Schreibt er zurück: es hätten sich indessen
Fünftausend Purpurröck' in seinem Hause
Gefunden; und sie könnten immer, was
Sie brauchten, oder Alle holen lassen.
Das muss ein armes Haus seyn, wo nicht viel
Unnützes ist, wovon der Herr nichts weisz,
Und das den Dieben nur zustatten kommt.
Wenn also, wie gesagt, blosz Geld und Gut
Uns glücklich machen und erhalten kann:
So lass diesz deine erste Sorge beym Erwachen,
Und wenn du schlafen gehst, die letzte seyn!
Ists Gunst des Volks, Befördrung, Ansehn, Rang,
So kaufen wir uns einen Sclaven, der
Ganz Rom auswendig weisz, und wenn wir durch
Die Straszen gehn, uns in die Seite bohrt,
Um über einen Karrn voll Steine, oder zwischen
Emporgezognen Balken, diesem bald,
Bald jenem Ehrenmann die Hand zu reichen:
,, Der (raunt der Nomenclator dir ins Ohr)
,, Vermag ein Groszes in der Fabischen Zunft,
,, Der alles in der Claudischen: er giebt
,, Die Fasces, wem er will und mag,
,, Und wem er übel will, der mache sich
,, Nur keine Hoffnung zum curulschen Throne!"
Hübsch allen Leuten freundlich zugenickt,
Und jeden gleich, wie es sein Alter giebt,
Zum Vater oder Bruder adoptirt!
Lebt aber der nur wohl, der trefflich isst,
Wohlan! es tagt, auf! wo der Gaum uns hinführt!
Zum fischen und zum jagen! Machen wir
Ganz Rom zum Zeugen unsrer Schlemmerey!
Wie einst Gargil, der einen langen Zug
Von Jägersburschen, Eseln, Tüchern, Netzen
Und Knebelspieszen morgens übern Markt,
Wo sichs am dichtsten drängte, ziehen liesz,
Damit der Pöbel gaffend früge, wem

Si, Mimnermus uti censet, sine amore, jocisque
Nil est jucundum, vivas in amore, jocisque.
Vive, vale. Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti; si non, his utere mecum.

EPISTOLA VII. — AD MÆCENATEM.

Quinque dies tibi pollicitus me rure futurum,
Sextilem totum mendax desideror. Atqui
Si me vivere vis sanum, recteque valentem,
Quam mihi das ægro, dabis ægrotare timenti,
Mæcenas, veniam: dum ficus prima, calorque
Designatorem decorat lictoribus atris;
Dum pueris omnis pater, et matercula pallet;
Officiosaque sedulitas, et opella forensis
Adducit febres, et testamenta resignat.
Quod si bruma nives Albanis illinet agris,
Ad mare descendet vates tuus, et sibi parcet,
Contractusque leget; te, dulcis amice, reviset
Cum Zephyris, si concedes, et hirundine prima.
Non, quo more pyris vesci Calaber jubet hospes,

Si nada hay bueno sin amor ni juego,
Segun que el buen Mimmerno lo pretende,
Vive entre amor y juego, y buenos dias.
Si máximas mejores que estas tienes,
Exponlas con franqueza; de otro modo
De las mias cual yo servirte puedes.

EPISTOLA VII. — A MECENAS.

Dijete que en el campo cinco dias
Me detendria solo, y aun no he vuelto,
Aunque ha pasado entero el mes de agosto.
Mas si quieres que viva sano y bueno,
La misma libertad que estando malo,
Dejarme debes cuando estarlo temo;
Cuando el calor con que madura el higo
Tiene à menudo al director de entierros
Cercado de sus negros alguaciles;
Cuando la amante madre, el padre tierno
Estan siempre temblando por sus hijos,
Y en fin, al litigante y palaciego
Su oficioso correr da calenturas,
Y hace miles abrir de testamentos.
Cuando mas tarde de Alba las campiñas.
De nieve cubra el aterido invierno,
Marcharáse á la costa tu poeta,
En donde bien cuidado y bien cubierto,
El tiempo entretendrá con la lectura,
Y al tornar con los céfiros primeros
La tierna golondrina, iré á buscarte,
Si tu permiso, dulce amigo, obtengo.
No mi tardanza á ingratitud imputes,
Que no me diste tú cuanto poseo,
De la manera que al amigo ó huesped
Peras ofrece el calabrés grosero.

Senza giuochi ed amore e giuochi
Vivi ancor tu. Sta sano: addio. Di queste
Massime se conosci altre migliori,
Partecipe men fa candidamente:
Se no, di queste mie meco ti servi.

EPISTOLA VII. — A MECENATE.

Io, che promisi rimanermi in villa
Sol cinque dì, fommi aspettar mendace,
Tutto il sestil: ma se me sano e forte
Vuoi, Mecena; il perdon, che mi daresti
Infermo, or dammi che infermar pavento,
Mentre l' estivo caldo, e' fichi fiori
De' funerali al mastro apprestan pompa
D' atri littor; mentre pe' cari bimbi
Ogni babbo, ogni mamma impallidisce,
E' serì studì, e la forense lima
Adducon febbri, e schiudon testamenti.
Che se di nevi la brumal stagione
Sparga gli albani campi, il tuo poeta
Scenderà al mar, ed a riguardo e parco
Terrassi, e leggerà: te, dolce amico,
Fia che rivegga poi, se gliel consenti,
Quando la rondinetta il vol primiero
Reduce spieghi, e' zeffiri con lei.
Me tu ricco non festi a la maniera,
Ch' usa il càlabro allor che a mangiar pere

Si, comme le pense Mimnerme, rien n'a d'attraits sans les amours et les jeux, vis dans les jeux et les amours; vis long-temps et porte-toi bien. Si tu as connu des conseils plus justes, fais-m'en part franchement, sinon suis avec moi les miens.

ÉPITRE VII. — A MÉCÈNE.

Je t'avais promis de n'être à la campagne que cinq jours, et, oubliant ma parole, je me suis fait attendre pendant le mois d'août entier. Si tu veux cependant que je vive sain et bien portant, l'indulgence que tu as pour moi lorsque je suis malade, tu me l'accorderas quand je crains de le devenir. Voici la saison des premières figues et des chaleurs, qui décore de licteurs lugubres l'ordonnateur des funérailles; où il n'est pas de père, de mère tendre qui ne pâlisse pour ses enfants, et pendant laquelle l'empressement à obliger et les affaires au forum amènent la fièvre et font ouvrir les testaments. Aussitôt que l'hiver aura couvert de neige les plaines d'Albe, ton poète descendra vers la mer, se ménagera, lira, bien renfermé, et te reverra, cher ami, si tu le permets, au retour des zéphyrs et de la première hirondelle. Tu m'as fait

Let love and mirth insipid life improve.
Farewell, and if a better system 's thine,
Impart it frankly, or make use of mine.

EPISTLE VII. — TO MÆCENAS.

I promis'd at my country farm to stay
But a few days; yet August roll'd away,
And left your loiterer here: But kind forgive
(In cheerful health if you would have me live),
And to my fears the same indulgence shew,
As to my real illness you bestow.
The purpled fig now paints the sickly year,
And undertakers in black pomp appear;
The father, and, with softer passions warm'd,
The tender mother for her son 's alarm'd;
The crowded levee with a fever kills,
And the long lawyer's plea unseals our wills;
But when the snows on Alba's mountain lie,
To some warm sea-port town your bard shall fly,
There o'er a book not too severely bend;
Resolv'd to visit his illustrious friend
When western winds, and the first swallows bring
The welcome tidings of returning spring.
In other taste to me your bounty flow'd,

Der Jagdzeug zugehör' und sähe — wie
Ein Maulthier, unter vielen, im Triumph
Die baar gekaufte Sau nach Hause trug.
Von einer Nacht zur andern fortgeschmaust,
Und sollten wir bey immer vollem Magen
Nie wieder aus dem warmen Bade kommen!
Was kümmert uns die Sittlichkeit, der Wohlstand?
Wir habens mit den Censorn einmal schon
Verdorben, sind Ulyssens Schiffsvolk, das
Uneingedenk des Vaterlands aus Circens Becher
Zum Vieh sich trinkt, sich an den Sonnenrindern
Zu Tode frisst, und aller Warnung lacht.
Ist endlich, wie Mimnerm, der Dichter, meint,
Kein glücklich Leben ohne Scherz und Liebe,
So leb' in Scherz und Liebe! — Und hiemit
Gehab dich wohl! — Weiszt du was Besseres,
So theile mir es unverhohlen mit;
Wo nicht, so reicht diesz für uns beyde zu.

EPISTEL VII. — AN MÆCENAS.

Fünf Tage nur, Mäcen, versprach ich dir
Auf meinem Gütchen frische Luft zu schöpfen,
Nun lässt den ganzen Erntemonath durch
Der lügenhafte Mensch vergebens sich erwarten!
Und gleichwohl, wenn du gerne mich gesund
Und guten Muthes sehn willst, wirst du schon
Die Nachsicht, die du mit dem Kranken trügest,
Dem krank zu werden Fürchtenden so lange
Zu statten kommen lassen, als die Hitze
Die erste Feige reifet, und der Designator
Mit seinem Zug von schwarzen Amtstrabanten
Zu Rom die grosze Rolle spielt; — die Zeit,
Wo jeder Vater, jedes Mütterchen
Für seine Kinder zittert, und die eifrige
Geflissenheit, Patronen und Clienten
Genug zu thun, von bösen Gallenfiebern
Begleitet wird, und Testamente öffnet.
Und kaum ist diese böse Zeit vorüber,
So, weiszt du, geht für deinen armen Dichter
Schon eine andre an. Denn, wie der erste Reif
Die Felder Alba's weiszt, so muss er nach
Der wärmern Küste ziehn, und taugt nun sonst
Zu nichts, als sich zu schonen, und, zusammen
Geschrumpft, die langen Nächte sich mit Lesen
Zu kürzen. Aber mit dem ersten milden Lüftchen,
Der ersten Schwalbe, kommt er, süszer Freund,
Wenn du's erlaubst, dich wieder zu besuchen.

Tu me fecisti locupletem. Vescere sodes.
Jam satis est. At tu quantumvis tolle. Benigne.
Non invisa feres pueris munuscula parvis.
Tam teneor dono, quam si dimittar onustus.
Ut libet: hæc porcis hodie comedenda relinques.
Prodigus, et stultus donat quæ spernit et odit.
Hæc seges ingratos tulit, et feret omnibus annis.
Vir bonus et sapiens dignis ait esse paratus;
Nec tamen ignorat quid distent æra lupinis.
Dignum præstabo me etiam pro laude merentis.
Quod si me noles usquam discedere, reddes
Forte latus, nigros angusta fronte capillos;
Reddes dulce loqui; reddes ridere decorum, et
Inter vina fugam Cynaræ mœrere protervæ.
Forte per angustam tenuis nitedula rimam
Repserat in cumeram frumenti; pastaque rursus
Ire foras pleno tendebat corpore frustra.
Cui mustela procul: Si vis, ait, effugere istinc,
Macra cavum repetes arctum, quem macra subisti.
Hac ego si compellor imagine, cuncta resigno;
Nec somnum plebis laudo, satur altilium; nec
Otia divitiis Arabum liberrima muto.
Sæpe verecundum laudàsti; rexque, paterque
Audisti coram, nec verbo parcius absens.
Inspice si possum donata reponere lætus.
Haud male Telemachus proles patientis Ulyssei:

Come, come, le dice. — Ya he comido.
— Pues lleva lo que quieras. — Lo agradezco.
— No sentirán tus hijos que les guardes
De aquestos regalillos. — Yo lo aprecio,
Cual si llevara mil. — Pues las que quedan,
Ahora vamos á echarlas á los cerdos.
El tacaño que da lo que no quiere
Hará ingratos, cual siempre los ha hecho;
Mas el prudente al mérito tan solo
A dispensar favor está dispuesto,
Haciendo la debida diferencia
Entre los altramuces y el dinero.
En cuanto à mi, yo ensalzo tus bondades,
Y procuraré ver si las merezco:
Mas si quieres, en fin, que de tu lado
No me aparte jamas, vuélveme luego
Mi vigor juvenil; mi estrecha frente
Haz que sombree negro mi cabello;
Mi hablar suave vuélveme, mi risa,
Y aquel interés vivo, con que un tiempo
De Cinara en la mesa lamentaba
Yo la esquivez y malos tratamientos.
Por un agujerillo un dia entróse
Una zorruela flaca en un granero,
Y ya repleta, por salir hacia
Terribles, aunque inútiles esfuerzos.
Viólo una comadreja, que la dijo:
« Chica, para dejar ese agujero
Has de salir tan flaca como entraste. »
Si à mi pretenden aplicarme el cuento,
Gustoso cedo cuanto tú me diste,
Pues yo no soy cual otros, que saliendo
De un gran banquete, de la plebe alaban
La frugal mesa y el tranquilo sueño;
Y ni aun por las riquezas de la Arabia
Mi independencia ó mi reposo trueco.
Mil veces mi modestia tú ensalzaste;
Mil veces de ti cerca, y de ti lejos,
Padre y rey te llamé. Prueba si alegre
Cuanto me diste, al punto no te vuelvo.
A Telémaco quiso, hijo de Ulises,

L' ospite invita — Màngiane di grazia —
Ne ho già prese abbastanza — Or a tuo senno
Prendine ancor — Molto cortese — A' putti
Faràne non discaro un regaluccio —
Io gradisco il tuo don, nè più nè meno
Che se ne andassi carico — Fa pure
Come ti aggrada. Di queste, che lasci,
Gran corpacciata oggi faranno i porci —
Largheggiator è 'l prodigo e lo stolto
Di ciò, che sprezza ed odia: ognor d' ingrati
Fu questa messe, e ne sarà feconda.
L'uom saggio e buono in pro di chi n' è degno
Dice stender la man, nè da' lupini
Quanto distanno le monete, ignora.
Di chi desia meritar lode, anch' io
Degno mi presterò. Che se a la cintola
Cucito ognor mi vuoi; che non mi rendi
Il saldo fianco, e su l' angusta fronte
Le nere chiome? Rendimi 'l suave
Mio favellar; mi rendi 'l dolce riso,
E del fuggir di Cinara proterva
Fra' nappi di Lieo l' amaro pianto.
Rampicatosi a caso in una bugna
Di grano un topolin per picciol fesso,
Pasciuto e pinzo a trarsen fuor di nuovo
Struggeasi invan. Donnola allor da lunge,
Se costinci davver strigarti brami,
(Gli dice) smilzo da l' angusta buca
Uop' è sfilar, ove già smilzo entrasti.
Se a me questa parabola si spinga,
Ecco che tutto riconsegno: il sonno
De la plebe lodar io già non soglio,
Pieno la pancia di stiati polli;
Nè già con tutte l' arabe ricchezze
Miei liberissim' ozi io cangerei.
Lode a me di pudor desti sovente;
Padre, e re da vicin chiamarti udisti,
Nè usai lontan men cari nomi. Or vedi
Se render posso di buon cor quant' ebbi.
Telemaco, figliuol del forte Ulisse,
Mal non dicea: — Paese da cavalli

riche, mais non à la manière de l'hôte calabrois, lorsqu'il offre des poires à son hôte : « Mangez-en, de grace. — Déja c'est assez. — Emportez-en au moins autant que vous le voudrez. — C'est trop de bonté. — Prenez ces bagatelles, elles ne seront pas désagréables à vos petits enfants. — Je ne vous suis pas moins obligé que si je me retirais chargé de vos dons. — Comme il vous plaira ; ce que vous laisserez, les cochons le mangeront aujourd'hui. » Un dissipateur, un fou donne ce qu'il dédaigne ou hait : une telle semence ne produit et ne saurait produire tous les ans que des ingrats. L'homme vertueux et sage est toujours prêt à secourir ceux qui en sont dignes ; il n'ignore pas cependant combien l'argent diffère d'une monnaie fictive. Je me rendrai digne de tes bienfaits pour l'honneur même du bienfaiteur. Que si tu ne me permets pas de me retirer quelque part, rends à mes poumons leur vigueur, et à mon front ces cheveux noirs qui l'ombrageaient ; rends-moi et mon doux parler et mon agréable sourire ; rends-moi enfin la douleur que me faisait éprouver à table les rigueurs de l'enjouée Cynare. Un mulot fluet s'était par hasard glissé, par une fente étroite, dans un tonneau de blé : bien repu, il s'efforçait en vain d'en sortir avec son corps rebondi. « Si tu veux échapper de là, lui dit de loin une belette : maigre, tu regagneras le trou étroit par lequel maigre tu es entré. » Je renoncerai à tout si cet apologue est une réprimande ; je ne vanterai pas, rassasié de mets, le sommeil du pauvre, et n'échangerai point ma liberté et mon repos contre tous les trésors de l'Arabie. Toi qui louas souvent ma réserve, tu es pour moi un roi, un père ; tu m'as entendu le dire en ta présence, et en ton absence je n'ai pas été plus économe de ces titres. Essaie si je puis avec joie te rendre tes dons. Le fils du patient

Than to his guest the rough Calabrian shew'd —
' These pears are excellent, then prithee feed. "—
I 've eaten quite enough — ' Well. You indeed
Shall take some home — as many as you please,
For children love such little gifts as these. '
I thank you, Sir, as if they all were mine —
' Nay ! if you leave, you leave them for the swine.
Thus fools and spendthrifts give what they despise,
And hence such thankless crops for ever rise.
The wise and good with better choice bestow,
Yet real gold from play-house counters know,
But thus much merit let me boldly claim,
No base ingratitude shall stain my name ;
And yet if I must never leave you more,
Give me my former vigour, and restore
The hair, that on the youthful forehead plays ;
Give me to prate with joy, to laugh with ease,
And o'er the flowing bowl, in sighing strain,
To talk of wanton Cinera's disdain.
Into a wicker cask, where corn was kept,
Perchance of meagre corps, a field-mouse crept,
But when she fill'd her paunch, and sleek'd her hide,
How to get out again in vain she tried.
A weasel, who beheld her thus distress'd,
In friendly sort the luckless mouse address'd,
' Would you escape, you must be poor and thin,
To pass the hole, as when you ventur'd in. '
If in this tale th' unlucky picture 's mine,
Cheerful the gifts of fortune I resign ;
Nor with a load of luxury oppress,
Applaud the sleep, that purer meals digest.
Nor would exchange, for blest Arabia's gold,
My native ease, and freedom uncontroll'd.
You oft have prais'd me, that no bold request,
A modest poet ! on your friendship prest ;
My grateful language ever was the same,
I call'd you every tender, awful name ;
However try me, whether I can part
From all your bounty, with a cheerful heart.
The youth, whose sire such various woes had try'd,

Du hast mich so nicht reich gemacht, wie ein
Kalabrier den Gast von seinen Birnen
Zu essen nöthigt. ,, Lang' er zu, Herr Nachbar ! "
Ich habe satt. — ,, So steck' er immer ein,
So viel er will ! " — Ich danke schönstens — I !
So nehm' er doch ! Er kanns ja seinen Kleinen
Zum Grusz nach Hause bringen. " — Sehr verbunden !
Es soll so seyn, als ob ich schwer beladen
Entlassen worden wäre. — ,, Wie's beliebt !
Uns spart er nichts, es bleibt nur für die Schweine. "
So giebt die plumpe unverständige
Gutherzigkeit mit vollen Händen weg,
Was keinen Werth in ihren Augen hat ;
Und diesz ist eine Saat, die immer Undankbare
Getragen hat und ewig tragen wird.
Ein Biedermann steht jedem Würdigen
Zu Dienste, aber weisz doch auch Lupinen
Und blankes Geld sehr gut zu unterscheiden.
Auch ich will eines Freundes, der so viel
Um mich verdient, mich immer würdig zeigen.
Doch, sollt' ich niemals mich entfernen dürfen,
So müsstest du die Jugendstärke auch
Mir wiedergeben können und den Busch
Von schwarzen Locken um die schmale Stirne,
Den leichten Witz, die frohe Laune wieder
Mir geben können, der das Lachen ansteht,
Und machen, dass mirs noch, wie ehmals, ziemte,
Beym Trinkgelag die Flucht des Schelmenmädchens,
Das heimlich sich davon schlich, zu bejammern.
Es war einmal ein Mäuschen, das in einen
Getraidekasten sich durch eine kleine Spalte
Hineingeschlichen und sich dick und rund
Darin gefressen hatte : aber wie es wieder
Heraus sich pressen wollte, war's umsonst.
Da rief ein Wiesel ihm von ferne zu :
Mein gutes Mäuschen, zu entfliehn ist hier
Ein einzig Mittel ; mager schlüftest du
Hinein, nun schlüpfe mager wieder 'raus.
Gilt diese Fabel mir, so geb' ich alles wieder.
Denn, wenn ich mir den guten derben Schlaf
Der Armen lobe, so geschieht's nicht, weil ich satt
Von Gänselebern und Pularden bin,
Noch würd' ich meine unumschränkte Musze
Um alles Gold Arabiens vertauschen.
Oft hast du meine leicht genügsame
Bescheidenheit gerühmt ; auch bist du es
An mir gewohnt mein König und mein Vater
Zu heiszen, und ich bin nicht sparsamer

Non est aptus equis Ithacæ locus, ut neque planis
Porrectus spatiis, neque multæ prodigus herbæ,
Atride, magis apta tibi tua dona relinquam.
Parvum parva decent. Mihi jam non regia Roma,
Sed vacuum Tibur placet, aut imbelle Tarentum.
Strenuus et fortis, causisque Philippus agendis
Clarus, ab officiis octavam circiter horam
Dum redit, atque foro nimium distare Carinas
Jam grandis natu queritur; conspexit, ut aiunt,
Adrasum quemdam vacua tonsoris in umbra,
Cultello proprios purgantem leniter ungues.
Demetri (puer hic non læve jussa Philippi
Accipiebat); abi, quære, et refer, unde domo, quis,
Cujus fortunæ, quo sit patre, quove patrono.
It, redit, et narrat Vulteium nomine Menam,
Præconem, tenui censu, sine crimine notum,
Et properare loco, et cessare, et quærere, et uti,
Gaudentem parvisque sodalibus, et Lare certo,
Et ludis, et, post decisa negotia, Campo.
Scitari libet ex ipso quodcumque refers: dic
Ad cœnam veniat. Non sane credere Mena;
Mirari secum tacitus. Quid multa? Benigne,
Respondet. Negat ille mihi? Negat improbus, et te
Negligit, aut horret. Vulteium mane Philippus
Vilia vendentem tunicato scruta popello
Occupat, et salvere jubet prior. Ille Philippo

Unos caballos regalar soberbios
Menelao una vez, y el sabio joven
Le respondió muy bien: «Hijo de Atreo,
En Itaca no hay pastos ni llanuras,
Y asi es para caballos mal terreno.
Guardad pues vuestro don, que aqui os es util.»
Yo os diria lo mismo: soy pequeño,
Y para mi humildad basta con poco,
Y hoy la pompa de Roma en menos tengo,
Que Tivoli y sus bosques solitarios,
Y el suave y pacífico Tarento.
A cosa de las dos tornaba un dia
Cansado por lo anciano y por lo lejos,
De la audiencia á su barrio de Carinas,
Filipo, orador sabio y gran guerrero.
Cuéntase que al pasar por una calle
En una barberia vió á un liberto,
Muy tranquilo cortándose las uñas:
Con el orador iba un tal Demetrio,
Criado diligente, si los hubo,
Al cual le dijo su amo: «Ve corriendo,
Y quién es aquel hombre me averigua,
Su patria y bienes, su patron y deudos.»
Demetrio vuelve, y dice: «El tal se llama
Vulteyo Mena; es alguacil de apremios:
Su caudal corto, sus costumbres puras;
Trabajar sabe, y divertirse à tiempo;
Sabe ganar, y usar de lo que gana;
Tiene su casa; agrádanle los juegos,
Broméa con amigos de su laya,
Y al campo Marcio asiste, si está suelto.»
«Pues de su boca, replicó Filipo,
Todo eso que me cuentas saber quiero:
Di que á cenar le aguardo.» El pobre Mena
No se resuelve atónito á creerlo,
Y, para no alargar, dice: «Mil gracias.»
— ¡Cómo qué! ¿Me desaira? — Sea desprecio
O cortedad, en no admitir se obstina.
A otro dia Filipo halló á Vulteyo,

Itaca già non è; chè nè si stende
In vasti pian, nè di molt' erba è ricca.
Più acconci a te dunque i tuoi doni io lascio,
O Atrida — A picciol uom picciole cose.
Roma regal non già, sì ben mi piace
Taranto imbelle, e Tivoli solingo.
Uom prode, e forte, aringator ben chiaro
Filippo di palazzo in su le ott' ore
Mentre ritorna, e attempatetto omai
Va brontolando esser distanti troppo
Le Carene dal Foro; ecco si accorge,
Com' è fama, di un tal, che a zucca rasa
Di vota barbieria stavasi a l' ombra,
L' unghie col temperino a suo bell'agio
Inteso a rinettar — A te, Demetrio,
(Questo valletto di Filippo i cenni
Era destro a capir) va, chiedi, e dimmi
L' esser, la patria, la fortuna, il padre,
Il patrono — Va, torna, e narra — Il nome
Volteio Mena; banditor lo stato;
Di scarse entrate, d' illibata fama;
Che a tempo si affaccenda, si riposa,
Busca, ne gode; se la fa co' suoi;
Case non cangia; frequentar gli piace,
Spacciate sue faccende, i giochi, e 'l campo —
Da la sua bocca udir quanto mi narri,
Grato a me fora. Di' che venga a cena —
Tiensi Mena schernito, e fra se stesso
Ammutisce.... trasecola. Che più? —
Mille grazie, risponde — E ben colui
Mi squadra un no? — Un no lo sciagurato;
E te poco rispetta, o teme assai —
Ma che! Filippo a la dimane appunto
Coglie Volteio, mentre stava a vendere
A la minuta plebe ingonnellata
Sue tristi ciarpe, e lo saluta il primo.
Egli a Filippo allor far mille scuse
Su le fatiche, e i ceppi del mestiere;

Ulysse dit sagement : « Le pays d'Ithaque n'a ni des plaines étendues, ni d'abondants fourrages ; il n'est pas propre aux chevaux ; je refuserai, Atride, des présents qui te conviennent mieux qu'à moi : de modestes habitudes siéent aux petits. » Ce qui me charme, ce n'est plus Rome, la reine des cités, c'est la solitude de Tivoli, ou la vie indolente de Tarente. Philippe, cet homme actif et laborieux, que ses plaidoyers ont illustré, revenait de ses affaires vers la huitième heure. Déja avancé en âge, il se plaignait de la trop grande distance qui sépare les carènes du forum, lorsqu'il aperçut, dit-on, dans la boutique déserte d'un barbier, certain individu rasé, qui se faisait tranquillement les ongles avec un canif. Démétrius (ce valet entendait à demi-mot les ordres de Philippe), va, questionne, et reviens me dire quel est cet homme, sa famille, sa fortune, son père, son patron. Démétrius va, revient et dit : « Il est crieur public, sa fortune est médiocre, il n'est pas connu pour malhonnête homme. Se hâter au travail et se reposer à propos, amasser et jouir, se plaire avec des amis d'une condition égale à la sienne, avoir un domicile assuré, et, les affaires terminées, aller aux spectacles et au champ de Mars, tel est Vultéius Mena. — Je veux savoir de lui-même tout ce que tu m'en rapportes : dis-lui de venir souper avec moi. — Ména n'en veut rien croire, il s'étonne et est interdit. Que dirai-je de plus ? Bien obligé, répond-il, et il me refuse. Il refuse le drôle, soit qu'il te dédaigne, soit que tu l'intimides. » Philippe retrouve le lendemain matin Vultéius vendant de vieux objets au menu peuple vêtu de la tunique, et le premier il le salue. Vultéius allègue ses occupations, les empêchements survenus, son commerce, pour s'excuser de n'être pas allé le matin chez lui, et de ne pas l'avoir prévenu. « Je vous pardonne, son-

---

To Menelaus, not unwise, reply'd,
'Our island hath no rich and fertile plain,
No wide-extended course, in which to train
The generous horse ; then grant me to refuse
A present, that you better know to use.'
For little folks become their little fate,
And, at my age, not Rome's imperial seat,
But soft Tarentum's more delicious ease,
Or Tibur's solitude my taste can please.
Philip whose youth was spent in feats of war,
Now grown a famous lawyer at the bar,
Returning home from court one sultry day,
Complain'd, how tedious was the lengthen'd way
To folks in years ; then wistfully survey'd
A new trimm'd spark, who joying in the shade,
Loll'd in a barber's shop, with ease reclin'd,
And par'd his nails, full indolent of mind.
'Demetrius (so was call'd his favourite slave,
For such commissions a right-trusty knave),
Run and inquire of yonder fellow straight,
His name, friends, country, patron and estate.'
He goes, returns — 'Vulteius is his name ;
Of little fortune, but of honest fame ;
A public crier, who a thousand ways
Bustles to get what he enjoys with ease.
A boon companion 'mongst his equals known,
And the small house he lives in is his own.
His business over, to the public shows,
Or to the field of Mars he sauntering goes.'
Methinks, I long to see this wondrous wight ;
Bid him be sure to sup with me to-night.
Menas, with awkward wonder scarce believes.
The courteous invitation he receives :
At last, politely begs to be excus'd —
'And am I then with insolence refus'd ?
Whether from too much fear, or too much pride,
I know not, but he flatly has denied.'
Philip next morn our honest pedlar found
Dealing his iron merchandise around
To his small chaps ; — the first good-morrow gave ;
Menas confus'd — 'Behold a very slave,
To business chain'd, or I should surely wait
An early client at your Worship's gate ;
Or had I first perceiv'd you — as I live' —
Well, sup with me to night, and I forgive
All past neglect. Be punctual to your hour ;
Remember I expect you just at four.
Till then farewell your growing fortunes mend,

Mit solchen Nahmen, wenn du ferne bist.
Versuch es, ob ich, was du mir geschenkt,
Mit frohem Muth zurück dir geben könne !
Nicht übel spricht dort Telemach, der Sohn
Des duldsamen Ulysses : Ithaka
Taugt nicht zur Pferdezucht, es mangelt uns
An weiten Ebnen und an guter Weide ;
Behalt', Atride, dein Geschenk, du kannst
Es besser nützen. — Einem kleinen Manne,
Wie ich, passt nur, was klein ist, an. Mir ist
Das königliche Rom zu grosz ; dafür gefällt
Das leere Tibur mir, das ruhige Tarent.
Der edle Marcius Philippus war
Bekanntlich einer der beredtesten
Und rechtsgelehrt'sten Männer seiner Zeit.
Einst, da er um die achte Stunde von Geschäften
Nach Hause ging, und als ein ziemlich schon
Bejahrter Mann den weiten Weg vom Markte
Nach seiner Wohnung auf Carinä sehr
Beschwerlich fand, erblickt' er, sagt man, einen
Nicht allzu glatt Geschornen, der in eines leeren
Barbierschopfs Schatten sehr gelassen sich
Mit einem Messerchen die Nägel putzte.
Geh, spricht Philipp zum Sclaven, der ihm folgte
Und in die Launen seines Herrn nicht übel sich
Zu schicken wusste, geh, Demetrius, frag
Und bringe mir die Antwort, wer er sey ?
Was für ein Landsmann ? Welchen Standes ? Wie
Sein Vater heisze oder sein Patron ?
Der Diener geht und bringt die Nachricht, Mena
Vultejus nenn' er sich, sey seines Zeichens ein
Ausrufer, steure wenig, übrigens
Ein wohlbekannter unbescholtner Mann,
Betriebsam wo was zu verdienen sey,
Um sich dafür in müszigen Stunden wieder
Mit frohen Brüdern seines Sinns und Standes
Am eignen Heerde was zu lieb zu thun ;
Versäume nebenher nicht leicht ein Schauspiel,
Und stelle immer, nach geendigten
Geschäften, richtig sich im Marsfeld ein.
„ Das alles muss ich von ihm selber hören.
„ Sag ihm, er soll zum Essen zu mir kommen ! "
Mein Mena stutzt, wie er den Antrag hört ;
Das kann nicht Ernst seyn, denkt er, da muss was
Dahinter stecken ! — kurz, der Mann bedankt sich,
Und schleicht davon. — „ Er will nicht kommen, sagst du ? "
Nicht anders ; aus zu wenig oder aus
Zu viel Respect beharrt der Schuft darauf,

Excusare laborem, et mercenaria vincla,
Quod non mane domum venisset, denique quod non
Providisset eum. Sic ignovisse putato
Me tibi, si cœnas hodie mecum. Ut libet. Ergo
Post nonam venies. Nunc i, rem strenuus auge.
Ut ventum ad cœnam est, dicenda, tacenda locutus,
Tandem dormitum dimittitur. Hic ubi sæpe
Occultum visus decurrere piscis ad hamum,
Mane cliens, et jam certus conviva, jubetur
Rura suburbana indictis comes ire Latinis.
Impositus mannis, arvum cœlumque Sabinum
Non cessat laudare. Videt, ridetque Philippus;
Et, sibi dum requiem, dum risus undique quærit,
Dum septem donat sestertia, mutua septem
Promittit, persuadet uti mercetur agellum.
Mercatur. Ne te longis ambagibus ultra
Quam satis est morer, ex nitido fit rusticus, atque
Sulcos et vineta crepat mera; præparat ulmos,
Immoritur studiis, et amore senescit habendi.
Verum ubi oves furto, morbo periere capellæ,
Spem mentita seges, bos est enectus arando;
Offensus damnis, media de nocte caballum
Arripit, iratusque Philippi tendit ad ædes.
Quem simul aspexit scabrum, intonsumque Philippus:
Durus, ait, Vultei, nimis, attentusque videris
Esse mihi. Pol! me miserum, patrone, vocares,

Que á la canalla en medio de la calle
Vendiendo estaba chismecillos viejos.
Llégase el orador, y le saluda:
Sobrecogido dícele el liberto,
Que lugar no le dieron sus quehaceres.
De ir antes á ofrecerle sus respetos,
Y que le duele á mas no haberle visto,
Para haber saludádole primero.
— Bien, con tal que esta tarde á cenar vayas,
Ya perdonado estás. — Pues yo lo ofrezco.
— ¡Ah! despues de las tres ¿estás? y en tanto
Adelantar procura tu comercio.
Llegó la cena, y cuando hablado hubo
Nuestro alguacil á diestro y á siniestro,
Se le envió á dormir. Viendo Filipo
Que el pez picaba mucho en el anzuelo,
Y que por las mañanas á la corte,
Y á la cena á la tarde iba con celo,
Por las fiestas latinas convidóle
A pasar en su casa de recreo,
Vecina á Roma, aquella temporada;
Y en un bridon trotando allí Vulteyo,
De ensalzar à las nubes no se hartaba
El cielo de Sabinia y su terreno.
Rie Filipo que lo ve, y pensando
Entretenerse con aquel suceso,
Le persuade á comprar una hacendita,
Y cien duros y mas le da al efecto,
Y otros tantos prestados le promete.
En fin, para no hacer prolijo el cuento,
El alguacil se torna en campesino,
No habla sino de surcos y viñedos,
Olmos planta, y á fuerza de trabajo
Y de agonia ponese hecho un viejo.
Entretanto las cabras se le mueren,
De sus hatos le roban los carneros,
Corta cosecha su esperanza frustra,
Y en la vesana expiran sus becerros.
De pérdidas tamañas agobiado,
Monta una noche en un rocin, y fiero
Se encamina á la casa de Filipo.
Este al verle tan roto y descompuesto,
Pobre Vulteyo, dijole, imagino
Que en demasia guardador te has vuelto.
— Desgraciado decidme, si os agrada
Darme, señor, mi nombre verdadero;

Se la mattina a lui non era andato,
Se in fine or nol prevenne — Abbiti pure
Per bello e perdonato, a patto c' oggi
Venghi meco a cenar — Come ti aggrada —
Verrai dopo la nona: or va, da bravo
Bada a far buon guadagno — A cena dunque
Poi come andossi, dopo aver ciarlato
Quel, che parlar, quel, che tacer conviensi,
Accommiatasi alfin, per girne a letto.
Ma visto il pesciolino a l' amo ascoso
Spesso inescarsi, mattutin cliente,
E già infallibil commensal, gli è imposto
Gir di brigata insiem ne le intimate
Ferie latine ad un poder vicino.
Eccolo appena al suo bidetto in sella,
La terra il ciel sabin lodar non cessa.
Filippo il guarda e ride, e d' ogni parte
Mentre e tregua e sollazzo a sè procaccia;
Sesterzi sette mila in dono, e sette
Mila in prestanza mentre gli offre; in capo
Ficcagli di comprarsi un campicello.
Il compra alfin. Per non menarti a lungo
Con troppe ciurmerie, da cortigiano
Si transforma in villan. Sol vigne e aratri
Ha in bocca, olmi prepara, in cure struggesi,
Invecchia d' ingordigia. Or poi che il ladro
Le pecore involò, moria le capre,
Fallì la messe, il bue crepò nel solco;
Sbalordito da' guai, di mezza notte
Imbasta il suo ronzone, ed arrabbiato
Tira a le case di Filippo. Irsuto
Questi al vederlo, e rabbuffato, Oi! dice,
Laborioso e infaticabil troppo
Parmi che se', Volteio — Affè! rispose,
Infelice, o padron, mi chiameresti,

gez-y, si vous venez souper aujourd'hui chez moi. — Comme il vous plaira. — Vous viendrez donc vers la neuvième heure; allez maintenant et que votre diligence augmente votre fortune.» Dès qu'on en est venu au soupé, Ména parle, et de ce qu'il faut dire et de ce qu'il faut faire; on l'envoie enfin dormir. Comme Philippe voit ce poisson accourir souvent à l'hameçon caché, client le matin, et le soir convive exact, il l'invite à venir lui tenir compagnie dans sa maison de campagne pendant les fêtes latines. Posé sur un cheval, Ména ne cesse de vanter et le terroir et le ciel de Sabine. Philippe, qui l'observe, rit, et comme il recherche matière à rire et toutes les occasions de délassement, il lui persuade d'acheter un petit domaine au moyen de sept mille sesterces qu'il lui prête, et de sept mille qu'il lui promet: l'acquisition est faite. Enfin, pour ne pas t'arrêter au delà de ce qui suffit par de longs détours, de citadin Ména devient laboureur, vante sans cesse ses sillons et la culture de ses vignobles, façonne ses ormeaux, se tue de fatigue, et vieillit de la passion de posséder. Mais voilà qu'un vol lui fait perdre ses brebis, et une maladie ses chèvres; la récolte a trompé son espoir; un bœuf est mort en labourant: désolé de ces pertes, il se jette sur un cheval au milieu de la nuit et se dirige furieux vers la maison de Philippe. Dès que Philippe l'aperçoit ainsi défait et les cheveux en désordre: « Vultéius, lui dit-il, vous me paraissez trop dur pour vous et trop ménager. — Par Pollux! dit-il, tu m'appellerais misérable, mon

---

And know me for your servant and your friend.
Behold him now at supper, where he said,
Or right or wrong, what came into his head,
When Philip saw his eager gudgeon bite,
At morn an early client, and at night
A certain guest, his project to complete,
He takes him with him to his country-seat.
On horse-back now he ambles at his ease,
The soil, the climate his incessant praise.
Philip, who well observed our simple guest,
Laughs in his sleeve, resolv'd to have his jest
At any rate; then lends him fifty pound,
And promis'd more, to buy a spot of ground.
But, that our tale no longer be delay'd,
Bought is the ground, and our spruce merchant made
A very rustic; while at endless rate,
Vineyards and furrows are his constant prate.
He plants his elms for future vines to rise,
Grows old with care, and on the prospect dies.
But when his goats by sickness, and by thieves
His sheep are lost, his crop his hope deceives,
And his one ox is kill'd beneath the yoke,
Such various losses his best spirits broke.
At midnight dragging out his only horse,
He drives to Philip's house his desperate course;
Who, when he saw him rough, deform'd with hair,
'Your ardent love of pelf, your too much care
Hath surely brought you to this dismal plight.' —

Er komme nicht. — Den nächsten Morgen trifft
Philippus seinen Mann in einem Kreise
Von Linnenkitteln an, der ihnen Trödel
Verkauft, geht auf ihn zu und grüszt ihn. Jener
Entchuldigt sich mit unversäumlichen
Geschäften, dass er heute früh nicht aufgewartet,
Und bittet um Verzeihung, ihn nicht gleich
Gesehn zu haben. — „ Soll ich dir verzeihn,
„ So ists auf die Bedingung, dass du heut
„ Mein Gast zu seyn versprechest. " — Auf Befehl!
„ So komm nach zwey! Indessen treibe dein
Geschäft, und Glück zu einem guten Zug! "
Mein Mena stellt sich ein, schwatzt, was sich schickt
Und nicht schickt, lässt sichs trefflich wohl belieben,
Und wird, sein Räuschen auszuschlafen, endlich
Nach Haus geschickt. Von nun an schwamm der Fisch
Von selbst dem unsichtbaren Hamen zu.
Vultej, der alle Morgen als Client
Im Vorgemach und richtig jeden Abend sich
Bey Tafel einfand, kriegt zuletzt aus Anlass
Der Ferien Befehle, den Patron
Auf seine nächsten Güter zu begleiten.
Entzückt von seinem Glücke rollt in offnem Wagen
Der Mann an seines hohen Freundes Seite
Daher, und kann nicht sattsam Worte finden,
Die grosze Schönheit des Sabinschen Himmels
Und Landes anzupreisen. Marcius,
Der ihm ins Herz sieht und bey Laune ist
Sich Spasz zu machen, auch bey diesem Anlass
Sich einen Ort zum Ausruhn schaffen möchte,
Indem er ihm dreyhundert Thaler schenkt
Und noch dreyhundert anzuleihn verspricht,
Beredet ihn, ein Gütchen hier zu kaufen.
Der Kauf wird richtig. Kurz, um dich nicht gar
Zu lange aufzuziehn, der schmucke Städter
Wird nun zum Bauer, schwatzt von nichts als Aeckern
Und Rebeland, setzt Ulmen, sät und pflanzt,
Berechnet stündlich Einnahm' und Gewinn,
Und wird, vor Hunger immer mehr zu haben,
In kurzer Frist blass, hager, alt und grau.
Allein, wie erst die Unglücksfälle kommen,
Auf die er nicht gerechnet, seine Schafe
Gestohlen werden, seine Ziegen sterben,
Die Ernte fehlt, sein Stier am Pfluge fällt,
Schwingt mitten in der Nacht mein Mena sich
In voller Wuth auf seinen dürren Klepper,
Und sporenstreichs dem Consular vors Haus.
Ey, ey, spricht dieser, da er ihn so schmutzig

Si velles, inquit, verum mihi dicere nomen.
Quod te per Genium, dextramque, Deosque Penates
Obsecro, et obtestor, vitæ me redde priori.
Qui semel aspexit quantum dimissa petitis
Præstent, mature redeat, repetatque relicta.
Metiri se quemque suo modulo, ac pede, verum est.

EPISTOLA VIII. — AD CELSUM ALBINOVANUM.

Celso gaudere, et bene rem gerere Albinovano,
Musa rogata refer, comiti, scribæque Neronis.
Si quæret quid agam, dic, multa et pulchra minantem,
Vivere nec recte, nec suaviter; haud quia grando
Contuderit vites, oleamve momorderit æstus;
Nec quia longinquis armentum ægrotet in arvis;
Sed quia mente minus validus quam corpore toto,
Nil audire velim, nil discere, quod levet ægrum;
Fidis offendar medicis, irascar amicis,
Cur me funesto properent arcere veterno:
Quæ nocuere sequar; fugiam quæ profore credam;
Romæ Tibur amem ventosus, Tibure Romam.
Post hæc, ut valeat, quo pacto rem gerat, et se,
Ut placeat juveni percontare, utque cohorti.
Si dicet: Recte; primum gaudere; subinde
Præceptum auriculis hoc instillare memento:
Ut tu fortunam, sic nos te, Celse, feremus.

Y asi por vuestro Genio y vuestra diestra,
Y por vuestros Penates ahora os ruego
Que me volvais á mi primer estado.
Quien llega â conocer que vale menos
Que lo que poseia lo que ansiaba,
Lo que ciego dejo busque al momento.
Que cada cual se ciña á su medida
Siempre de la razon fue util precepto.

EPISTOLA VIII. — A CELSO ALBINOVANO.

A Albinovano vuela, Musa mia,
De Neron secretario y confidente,
Y el saludo le vuelve que él me envia.
Y cuando preguntarte por mí intente,
Di que con tanto plan como he formado,
Ni vivo bien, ni vivo felizmente.
No porque haya mis vides lastimado
La piedra, ó mi olivar austro funesto,
O muértose en la sierra mi ganado;
Mas porque del espíritu indispuesto,
Nada de oir ni de aprender yo trato,
Que mi grave dolencia alivie presto:
Y á amigos riño, á médicos maltrato,
Porque sacarme con benigna maña
Pretenden del letargo en que me abato.
De lo util huyo, y busco lo que daña:
Por Roma ansio en el campo: á Roma llego,
Y al punto vuelvo á ansiar por la campaña.
Si se halla bueno, le pregunta luego,
Si á si y sus cosas rige feliz mano,
Y si agrada á Neron y al palaciego.
Cuando sí diga, el parabien ufano
Por mí le da, y despues dile al oido:
« Asi hemos de sufrirte, Albinovano,
Como tú la grandeza hayas sufrido. »

Se il nome, che mi stà, dar mi volessi.
Io pel tuo Genio, pe' Penati Iddii,
Per questa destra oh! sì ti prego, e imploro
A la primiera mia vita mi rendi.
Chi alfin conosce del sentier, che prese,
Miglior quel, chè lasciò, ritorni a tempo
A l' orme antiche: egli è ben ver che debba
Misurarsi ciascun col suo passetto.

EPISTOLA VIII. — A CELSO ALBINOVANO.

A Celso Albinovan, scriba e compagno
Di Neron, se pur degna interrogarti,
Felicità e fortuna augura, o Musa.
Se chiede quel, ch' io fo; digli che tronfio
Promettitor di molte, e di bell' opre,
Dritto nè ameno è di mia vita 'l corso;
Non perchè grandin mazzicò le viti,
O estivo ardor mi rosicchiò le ulive;
Nè perchè in suol lontan l' armento inferma;
Ma ben perchè, men de la mente sano,
Che de l' intero corpo, udir vo' nulla,
Nulla imparar, che il morbo sgravi. I fidi
Medici fanmi orror; gli amici rabbia,
Perchè a sottrarmi al rio letargo intesi.
Seguo il peggior; ciò, c' util credo, io fuggo.
A seconda del vento, in Roma Tivoli,
Roma in Tivoli anelo. Or dopo questo,
Come in salute stia. come governi
Sè stesso e' fatti suoi, come stia in grazia
Al giovin sire, e la sua corte il chiedi.
Se risponde che ben; pria ten compiaci;
Stillargli questa massima a l' orecchio,
Poi ti rammenta. Di tua sorte, o Celso,
Com' usi tu, tal ne userem noi teco.

patron, si tu voulais me donner mon nom véritable. Aussi je t'en supplie et t'en conjure, par ton génie, par ta main que je presse, par tes dieux pénates, rends-moi à ma vie première. Qui a vu une fois combien ce qu'il a quitté vaut mieux que ce qu'il a recherché doit y revenir de bonne heure et le reprendre. On l'a dit avec vérité, chacun doit se mesurer à sa taille et se chausser à son pied.

ÉPITRE VIII. — A CELSUS ALBINOVANUS.

Je t'en prie, ô muse, porte à Celsus Albinovanus mes souhaits, pour qu'il se réjouisse et use bien de la fortune. S'il te demande ce que je fais, dis-lui que, méditant beaucoup de belles choses, je n'en vis ni mieux ni plus agréablement, non que la grêle ait broyé mes vignes ou la chaleur desséché mes oliviers; non que mon troupeau soit malade dans des pâturages lointains, mais parce que, moins sain d'esprit que de corps, je ne veux rien écouter, rien apprendre de ce qui soulage un malade. Je m'irrite de la sincérité des médecins et m'emporte contre des amis qui s'empressent de m'arracher à cette léthargie funeste. Je sais ce qui m'a nui, je fuis ce que je crois devoir m'être utile, et mon inconstance me fait aimer Rome à Tibur et Tibur à Rome. Après cela, informe-toi comment il se porte, de quelle manière il gouverne sa fortune et lui-même, et comment il plaît au prince et à la cour : s'il dit, très bien, commence par t'en réjouir, puis souviens-toi de glisser cet avis dans son oreille : de même que tu te conduiras avec la fortune, Celsus, nous nous conduirons avec toi.

Oh! call me wretch if you would call me right,
The caitiff cries; but let this wretch implore,
By your good genius — all that you adore,
By that right hand, sure never pledg'd in vain,
Restore me to my former life again.
To his first state let him return with speed,
Who sees how far the joys he left exceed
His present choice: for all should be confin'd
Within the bounds, which nature hath assign'd.

EPISTLE VIII. — TO CELSUS ALBINOVANUS.

To Celsus, Muse, my warmest wishes bear,
And if he kindly ask you how I fare,
Say, though I threaten many a vast design,
Nor happiness, nor wisdom, yet are mine,
Not that the driving hail my vineyards beat;
Not that my olives are destroy'd with heat;
Not that my cattle pine in foreign plains —
More in my mind than body lie my pains.
Reading I hate, and with unwilling ear
The voice of comfort, or of health I hear.
Friends or physicians I with pain endure,
Who strive this languor of my soul to cure.
Whate'er may hurt me, I with joy pursue;
Whate'er may do me good, with horror view.
Inconstant as the wind I various rove;
At Tibur, Rome: at Rome, I Tibur love.
Ask how he does; what happy arts support
His prince's favour, nor offend the court;
If all be well, say first, that we rejoice,
And then, remember, with a gentle voice
Instil this precept at his list'ning ear,
'As you your fortune we shall Celsus bear.'

Und ungeschoren sieht, du thust der Sache
Zu viel, Vultej! bist gar zu häuslich und
Dir selbst zu hart! — Bey Gott, Patron, ruft jener,
Wenn ihr mir meinen rechten Nahmen geben wollt,
So nennt mich einen armen Schächer, denn
Der bin ich! Und bey euerm Genius,
Bey dieser Hand und euers hohen Hauses
Schutzgöttern, bitt' ich und beschwör' ich euch,
Setzt mich zurück in meinen alten Stand!
Wer einmal eingesehn, wie viel, was er
Zurückliesz, besser ist, als was er sucht,
Der kehr' in Zeiten um! Das Wahre ist:
Ein jeder messe sich mit seinem Fusse!

EPISTEL VIII. — AN CELSUS ALBINOVANUS.

Geh, Muse, wenn ich bitten darf, und bring
Dem Celsus, Nerons Freund und Schreiber, meinen Grusz
Und meine besten Wünsche. Fragt er dich,
Wie mirs ergeh, so sag ihm, dass ich, bey den schönsten
Entschlieszungen, doch weder für die Weisheit
Noch fürs Vergnügen lebe — nicht, weil etwa
Der Hagel meinen Wein zerschlagen, oder
Die Hitze meinen Oelbaum ausgedorrt,
Und unter meinen Heerden, die den Klee
Entlegner Fluren mäh'n, die Seuche wüthet —
Blosz, weil ich schwach am ganzen Leib', und leider
Noch schwächer am Gemüth, nichts hören will,
Was etwa meine Krankheit lindern könnte,
Mich von der Aerzte gutem Rath gar sehr
Beleidigt find', und meinen Freunden zürne,
Die mir den schlimmen Dienst erweisen und
Aus meiner Schlafsucht mich zu rütteln suchen:
Kurz, alles haben will, was mir schon oft
Geschadet hat, und alles fliehe, was
Mir, wie ich glaube, heilsam ist; zu Rom
Mich stets nach Tibur sehne, und zu Tibur
Nach Rom. Dann, Muse, frag ihn, wie er sich
Befinde, wie er seine Sachen treibe,
Und wie er mit dem edeln Jüngling, wie
Mit seinen Kameraden stehe? Spricht er: wohl!
So sag ihm, dass michs freue; doch, vergiss
Mir ja nicht, diese kleine Lehre ihm
Ins Ohr zu flüstern: So, wie du das Glück,
So werden wir, Freund Celsus, dich ertragen!

EPISTOLA IX. — AD CLAUDIUM TIBERIUM NERONEM.

Septimius, Claudi, nimirum intelligit unus
Quanti me facias. Nam cum rogat, et prece cogit
Scilicet, ut tibi se laudare, et tradere coner,
Dignum mente domoque legentis honesta Neronis;
Munere cum fungi propioris censet amici;
Quid possim videt, ac novit me valdius ipso.
Multa quidem dixi cur excusatus abirem;
Sed timui, mea ne finxisse minora putarer,
Dissimulator opis propriæ, mihi commodus uni.
Sic ego majoris fugiens opprobria culpæ,
Frontis ad urbanæ descendi præmia. Quod si
Depositum laudas ob amici jussa pudorem,
Scribe tui gregis hunc, et fortem crede, bonumque.

EPISTOLA X. — AD FUSCUM ARISTIUM.

Urbis amatorem Fuscum salvere jubemus
Ruris amatores; hæc in re scilicet una
Multum dissimiles, ad cætera pene gemelli;
Fraternis animis, quidquid negat alter, et alter;
Annuimus pariter vetuli, notique columbi.
Tu nidum servas, ego laudo ruris amœni
Rivos, et musco circumlita saxa, nemusque.
Quid quæris? vivo et regno, simul ista reliqui

EPISTOLA IX. — A CLAUDIO TIBERIO NERON.

Septimio, segun la cuenta,
Es el único á estas horas,
Que sabe, Príncipe mio,
Cuánto tu amistad me honra;
Pues cuando á fuerza de ruegos
Me obliga, mas que me exhorta
A hablarte de él, como digno
De tu casa y tu persona,
A quien solo sirven hombres
De probidad y de forma,
Y halla que en tu cuarto nadie
Mas franca la entrada goza,
El favor que me dispensas
Mayor que á mi se le antoja.
Para excusarme le he dicho,
Príncipe, un millon de cosas;
Pero temiendo que él piense
Que el crédito que pregona
Por egoismo recato,
De osado contigo ahora,
Antes que de mal amigo,
Prefiero sufrir la nota.
Si en favor de la amistad
Esta libertad perdonas,
Al bueno y fuerte Septimio
En tu palacio coloca.

EPISTOLA X. — A ARISTIO FUSCO.

A ti á ciudades, Fusco, aficionado,
Yo del campo amador salud envio.
Si no en esta aficion nos parecemos,
En todo lo demas somos mellizos;
Pues cuanto apruebas tú, tambien yo apruebo,
Y lo que tú resistes yo resisto.
Como de la conseja los palomos,
Tú el nido guardas; yo arroyuelos limpios
Y bosques solitarios y frondosos
Y peñascos de musgo amo ceñidos.
Mas ¿cómo no? del punto que abandono

EPISTOLA IX. — A CLAUDIO NERONE.

Settimio è certo il sol, Claudio, che intende
Quanto mi apprezzi: chè quand' ei con prieghi
M' esorta e sforza, perchè ardente il lodi,
E tel fidi qual uom degno del senno,
E de la corte di Neron, che sceglie
D' onestà 'l fior; quando usar crede l' opra
Del più intimo a te; mio poter sente,
E me conoscer sa più di me stesso.
Molto dissi, ad uscirne in modi onesti;
Ma infin temei, non mi stimasse un falso
Scemator di mie forze, a mio vantaggio
Sol per serbarle. Indi, a fuggire il biasmo
D'onta maggior, con romanesco muso
Tiro la buffa giù: che se 'l deposto
Pudor, in grazia de l' amico, approvi;
Fra' tuoi l' aggrega, e forte e buon tel credi.

EPISTOLA X. — A FUSCO ARISTIO.

Amanti de la villa a Fusco amante
De la città, salve, diciam, discordi
Assai, nol nego, in questo sol; nel resto
Quasi gemelli. D'animo fraterno
Quel no, che dice l' un, l' altro ripete;
Del pari il sì, vecchi colombi amici.
Ma tu covi il tuo nido; io de l' amena
Campagna lodo i ruscelletti, e i sassi,
Di muschio intorno brizzolati, e 'l bosco.
Che vuoi dir? Vivo e regno, allor che a queste

EPITRE IX. — A CLAUDIUS TIBERIUS NÉRON.

Claudius, certainement Septimius est le seul qui connaisse combien tu m'estimes : car lorsqu'il me sollicite et me force par ses instances d'entreprendre de te le recommander et de le présenter comme digne d'être admis dans la confiance et dans la maison d'un homme qui sait si bien choisir le mérite, lorsqu'il pense que je puis m'acquitter auprès de toi de l'emploi d'ami intime, il voit et connaît mieux que moi-même ce que je puis. Je lui ai dit, il est vrai, beaucoup de choses pour m'en dispenser et lui faire agréer mes excuses, mais j'ai craint d'être accusé de supposer mon incapacité, de dissimuler mon propre crédit, et de n'être obligeant que pour moi seul. Ainsi, pour éviter le reproche d'une faute plus grave, je suis descendu au rôle d'un front courtisan. Que si tu m'approuves d'avoir déposé ma réserve aux ordres d'un ami, inscris-le au nombre des tiens et crois à son courage et à sa probité.

ÉPITRE X. — A FUSCUS ARISTIUS.

L'ami des champs salue Fuscus, l'ami de la ville. Sur ce point seul beaucoup en désaccord, pour le reste presque jumeaux, unis par des cœurs fraternels, tout ce que l'un désavoue l'autre le nie, et tels que les vieux pigeons connus, nous approuvons d'un commun accord. Tu gardes le nid, je préfère vanter les ruisseaux d'une campagne riante, les bois et les rochers couverts de mousse : que veux-tu? je vis, je règne dès

---

EPISTLE IX. — TO TIBERIUS NERON.

Septimius only knows, at least, would seem
To know, the share I hold in your esteem,
And when he asks, nay would by prayer prevail,
That I present him with my warmest zeal,
Worthy of Nero's family, and heart,
Where only men of merit claim a part;
When fondly he persuades himself I hold
A place among your nearer friends enroll'd,
Much better than myself he sees and knows
How far my interest with Tiberius goes.
A thousand things I urg'd to be excus'd,
Though fearful, if too warmly I refused,
I might, perhaps, a mean dissembler seem,
To make a property of your esteem.
Thus have I with a friend's request complied ,
And on the confidence of courts relied :
If you forgive me, to your heart receive
The man I love, and know him good and brave.

EPISTEL IX. — AN CLAUDJUM TIBERIUM NERONEM.

Septim ist wohl der einzige , Claudius ,
Der das Geheimniss ausgefunden hat ,
Wie viel ich bey dir gelte : wenigstens
Indem er mich ersucht und durch sein Bitten
Mich nöthigt, dir von ihm zu sprechen , und ihn dir
Als einen zu empfehlen , der des Herzens
Und Hauses Nerons , wo der Zutritt nur
Verdiensten offen ist, nicht unwerth sey ;
Indem er also mich für einen deiner
Vertrauten hält, so sieht und weisz er freylich ,
Was ich vermag , weit besser , als ich selbst.
Nun hab' ich alles zwar hervorgesucht ,
Den Auftrag von mir abzulehnen : doch
Aus Furcht , er könnte denken , dass ich meinen
Credit aus bloszem Eigennutz verläugne , und
Mich ärmer stelle , als ich wirklich sey :
So blieb mir endlich , um dem Vorwurf eines
Noch gröszern Lasters auszuweichen ,
Kein andrer Weg , als mit der edeln Gabe
Der Stirne eines Mann's von Lebensart
Mir durchzuhelfen. Solltest du indessen
Die eines Freundes halben abgelegte Scham
Verzeihlich oder gar verdienstlich finden ,
So schreibe diesen in die Zahl der deinen ,
Und nimm ihn auf mein Wort für brav und gut.

EPISTLE X. — TO ARISTIUS FUSCUS.

To Fuscus, who in city-sports delights,
A country bard with gentle greeting writes;
In this we differ, but in all beside,
Like twin-born brothers, are our souls allied :
And, as a pair of fondly-constant doves,
Though link'd in love whom different duty moves;
You keep the nest, I love the rural mead,
The brook , the mossy rock , and woody glade;
In short, I live and reign, whene'er I fly

EPISTEL X. — AN FUSCUM ARISTIUM.

Dem Freund der Stadt Aristius entbieten
Wir Landliebhaber unsern Grusz — hierin ,
Und nur hierin allein , verschieden , sonst
In allem andern wahre Zwillingsbrüder ;
Was Einer will , dem nickt der andre zu ,
Zwey trauten Taubern ähnlich , die in Einem Schlag
Beysammen alt geworden. Du dort hütest
Das Nest : ich lobe mir das Feld , den Bach ,
Den moosumwebten Felsen und den Wald.
Mir ists nün so ! Ich leb' und bin ein König ,

Quæ vos ad cœlum effertis rumore secundo.
Utque sacerdotis fugitivus, liba recuso;
Pane egeo, jam mellitis potiore placentis.
Vivere naturæ si convenienter oportet,
Ponendæque domo quærenda est area primum;
Novistine locum potiorem rure beato?
Est ubi plus tepeant hiemes? ubi gratior aura
Leniat et rabiem canis, et momenta leonis,
Cum semel accepit solem furibundus acutum?
Est ubi depellat somnos minus invida cura?
Deterius Libycis olet aut nitet herba lapillis?
Purior in vicis aqua tendit rumpere plumbum,
Quam quæ per pronum trepidat cum murmure rivum?
Nempe inter varias nutritur silva columnas,
Laudaturque domus, longos quæ prospicit agros.
Naturam expellas furca, tamen usque recurret,
Et mala perrumpet furtim fastidia victrix.
Non, qui Sidonio contendere callidus ostro
Nescit Aquinatem potantia vellera fucum,
Certius accipiet damnum, propiusve medullis,
Quam qui non poterit vero distinguere falsum.
Quem res plus nimio delectavere secundæ,
Mutatæ quatient. Si quid mirabere, pones
Invitus. Fuge magna; licet, sub paupere tecto,
Reges et regum vita præcurrere amicos.
Cervus equum pugna melior communibus herbis

Lo que elevais vosotros al Olimpo,
Yo gozo de la vida y rey me juzgo,
Y cual siervo de un templo fugitivo,
Pastas rehuso, que á la edad que tengo,
De pan mas que de pastas necesito.
Si conviene vivir como lo ordena
Naturaleza, y escoger un sitio
En que una casa edificar, ¿en dónde
Hallar otro mejor que un campo rico?
¿Dónde son mas benignos los inviernos?
¿Dónde mejor los blandos zefirillos
Templan del Can la rabia, cuando vibra
El sol sus rayos de Leon al signo?
¿Dónde la cuita atroz, la torva envidia
Perturba menos el dormir tranquilo?
¿A las flores los jaspes africanos
Acaso igualan en aroma y brillo?
¿Es mas puro el raudal, que en la ancha plaza
Ves de un tubo de plomo despedido,
Que el que en grato murmullo se desata
Y precipita de empinado risco?
Y en medio de soberbias colunatas,
¿En Roma no criais bosques sombríos?
¿No apreciais mas las casas, cuyas torres
Divisar dejan campos extendidos?
Si la naturaleza airado lanzas,
Ella volverá al fin, y sin sentirlo,
Acabará con tu vicioso tedio.
No á igual daño expondráse, á igual peligro,
Quien distinguir la púrpura fenicia
No sepa de la púrpura de Aquino,
Como quien en moral lo verdadero
No alcance á distinguir de lo mentido.
El que con la fortuna se embriague,
Cederá á la desgracia de improviso;
Que dejar duele lo que se ama mucho.
La grandeza huye pues; bajo el pajizo
Techo se puede ser mas venturoso,
Que los reyes lo son y sus ministros.
De un prado á ambos comun, arrojó un dia
El ciervo al potro menos aguerrido.

Delizie vostre, che innalzate a cielo
Con unanime grido, io dissi addio;
E qual servo fuggito al sacerdote,
Abborro le focacce, e anelo il pane,
De le torte del mel più saporito.
Se a la natura uopo è accordar la vita,
E pria d' erger la casa, il sito è d' uopo
Saperne ritrovar, de la felice
Campagna qual miglior sito conosci?
Ove più mite il verno? Ove più grata
Spira l' aura a temprar del Can la rabbia,
E l' furor del Lion, tosto che 'l sole
Acuto in sino a le midolle 'l punga?
Dove torbida invidia è men possente
Dagli occhi a sverre il sonno? Erboso prato
Men di libici marmi olezza, e brilla?
L' onda, che cittadina a duttil piombo
Impeto fa, più limpida è di quella,
Che in querulo ruscel tremula scende?
Pur tra recinto di colonne fassi
Frondeggiar bosco, e lodasi magione,
Ch' apra a l' occhio di campi ampio prospetto.
Scaccia natura col forcon; pur sempre
Fia che ricomparisca, e d' ansie e noie
Sforzi l' argin furtiva e vincitrice.
Chi conoscer non sa, scaltro, fra l' ostro
Tirio, e d'Aquin le imporporate lane
Qual sia disparità, più certo danno
Non ne riporta, e che più addentro 'l punga,
Di chi scerner non sa dal falso il vero.
Uom, che troppo s' inebbria al dolce nappo
Di fortuna, se questo in fiel si cangi,
Forte ne fia commosso. Un idol caro
Se prendi a vagheggiar, acerba doglia
Ti fia lasciarlo. Le grandigie abborri.
Di vita il corso in pover tetto lice
Trar più lieto che in trono, e a' regi appresso.
Dal comun prato era un destrier respinto
Da cervo, in pugna più di lui gagliardo,

que j'ai quitté ce que d'une voix unanime vous élevez aux cieux. Comme l'esclave qui s'est enfui de chez un prêtre, je ne veux plus de gâteaux miellés, et le pain est pour moi préférable. S'il faut vivre selon la nature, s'il faut chercher d'abord l'emplacement de la maison qu'on veut bâtir, connais-tu une position meilleure qu'une fertile campagne? en est-il où les hivers soient plus doux, où un zéphyr plus agréable tempère et les fureurs de la canicule et celles du lion, dans la saison où il a reçu une fois les ardeurs du soleil? en est-il où les soucis jaloux troublent moins notre sommeil? l'herbe des champs a-t-elle moins de parfum et d'éclat que les marbres de Libye? l'eau qui, dans les rues, fait effort pour rompre ses tuyaux de plomb, coule-t-elle plus pure que celle du ruisseau qui suit sa pente en murmurant? Mais on élève un bois parmi des colonnades variées, et on loue une maison dont la vue s'étend au loin sur les champs. Chassez la nature avec une fourche, elle reviendra toujours, et, victorieuse, elle triomphera en secret de vos injustes dédains. Celui qui n'est point assez habile pour distinguer de la pourpre de Sidon la laine qui s'imbibe des sucs d'Arpinum, n'éprouvera pas un dommage plus réel et plus sensible que celui qui ne pourrait trouver de différence entre le faux et le vrai. Les vicissitudes de la fortune renverseront celui que la prospérité a trop charmé. Ce qui te passionne, tu le quittes à regret. Fuis la grandeur : il est donné de surpasser en bonheur, sous un humble toit, les rois et leurs favoris. Plus vaillant au combat, le cerf avait chassé le

---

The joys, you vaunt with rapture to the sky,
And like a slave, from the priest's service fled,
I nauseate honey'd cakes, and long for bread.
Would you to nature's laws obedience yeld;
Would you a house for health or pleasure build,
Where is there such a situation found,
As where the country spreads its blessings round?
Where is the temperate winter less severe?
Or when the sun ascending fires the year,
Where breathes a milder zephyr to assuage
The dog-star's fury, or the lion's rage?
Where do less envious cares disturb our rest?
Or are the fields, in nature's colours drest,
Less grateful to the smell, or to the sight,
Than the rich floor, with inlaid marble bright?
Is water purer from the bursting lead,
Than gently murmuring down its native bed?
Among your columns, rich with various dyes,
Unnatural woods with awkward art arise:
You praise the house, whose situation yields
An open prospect to the distant fields.
Though nature be expell'd with proud disdain,
The powerful goddess will return again;
Return in silent triumph to deride
The weak attempts of luxury and pride.
The man, who cannot with judicious eye.
Discern the fleece that drinks the Tyrian dye,
From the pale Latian; yet shall ne'er sustain
A loss so touching, of such heart-felt pain,
As he, who can't, with sense of happier kind,
Distinguish truth from falsehood in the mind.
They, who in fortune's smiles too much delight,
Shall tremble when the goddess takes her flight,
For if her gifts our fonder passions gain,
The frail possession we resign with pain.
Then leave the gaudy blessings of the great,
The cottage offers a secure retreat,
Where you may make a solid bliss your own,
To kings, and favourites of kings, unknown,
A lordly stag, arm'd with superior force,
Drove from their common field a vanquish'd horse,

Sobald ich alle jene Herrlichkeiten
Verlassen habe, die ihr andern bis zum Himmel
Mit Einem tausendstimmigen Schall erhebt.
Wie jener Sclave, der des Priesters Dienst entlief,
Verbitt' ich mir die ewigen Honigfladen;
Ich brauche gutes hausgebacknes Brod,
Das basz mir schmeckt, als eure feinsten Kuchen.
Wenn nach Natur zu leben Weisheit ist,
Und, wer ein Haus sich bauen will, zuvörderst
Auf einen guten Grund bedacht seyn muss:
So sprich, wo ist ein Ort zum glücklich leben
Bequemer eingerichtet, als das Land?
Wo sind die Wintertage lauer? Wo
Die Lüfte milder, um des Hundsterns Wuth
Zu sänft'gen, und den Grimm des Löwen, den
Der Sonne schärfster Pfeil getroffen hat?
Wo unterbricht den Schlaf die Sorge minder?
Riecht oder glänzt das Wiesengras vielleicht
So gut nicht, als die schönste Mosaik?
Und ist das Wasser, das auf euern Plätzen
Das enge Bley zu sprengen andringt, etwa reiner,
Als jenes, das mit murmelndem Geriesel
Den Bach hinab in kleinen Wellchen eilt?
Ihr selber pflanzt ja zwischen Marmorsäulen
Gebüsche, lobt ein Haus, je freyer es
Ins Feld hinaussieht! Wie verächtlich ihr
Sie von euch stoszt, die stärkere Natur
Kommt immer unversehns zurück und dringt
Durch euern falschen Ekel siegend durch.
Kein Käufer, der den Purpur von Aquinum
Nicht vom Sidonischen zu unterscheiden
Gelernt, wird sich gewisser Schaden thun
Und bittrer seinen Unverstand bereuen,
Als wer im Leben nicht den Schein vom Wahren
Zu unterscheiden weisz. Je reitzender
Die Gunst des Glücks in deinen Augen ist,
Je stärker wird sein Wechsel dich erschüttern.
Was man bewundert, lässt man ungern fahren.
Flieh alles Grosze! Unter armem Dache
Kannst du an wahrem Leben Könige
Und ihre Freunde weit zurücke lassen.
Der überlegne Hirsch vertrieb das Ross,

Pellebat, donec minor in certamine longo
Imploravit opes hominis, frænumque recepit;
Sed postquam victor violens discessit ab hoste,
Non equitem dorso, non frænum depulit ore:
Sic, qui pauperiem veritus, potiore metallis
Libertate caret, dominum vehet improbus, atque
Serviet æternum, quia parvo nesciet uti.
Cui non conveniet sua res, ut calceus olim,
Si pede major erit, subvertet; si minor, uret.
Lætus sorte tua vives sapienter, Aristi;
Nec me dimittes incastigatum, ubi plura
Cogere quam satis est, ac non cessare videbor.
Imperat, aut servit collecta pecunia cuique,
Tortum digna sequi potius quam ducere funem.
Hæc tibi dictabam post fanum putre Vacunæ,
Excepto, quod non simul esses, cætera lætus.

EPISTOLA XI. — AD BULLATIUM.

Quid tibi visa Chios, Bullati, notaque Lesbos?
Quid concinna Samos? quid Crœsi regia Sardis?
Smyrna quid, et Colophon? majora minorave fama?
Cunctane præ Campo et Tiberino flumine sordent?
An venit in votum Attalicis ex urbibus una?
An Lebedum laudas, odio maris atque viarum?
Scis Lebedus quid sit; Gabiis desertior, atque
Fidenis vicus; tamen illic vivere vellem;

En porfiada lid vencido el triste,
Corrió, y del hombre demandó el auxilio,
Y embridar se dejó. Mas aunque en breve
Triunfante se miró de su enemigo,
Se quedó con el freno y el ginete.
Asi, el que la pobreza huyendo esquivo,
Su libertad empeña, mas preciosa
Que los metales que posee el indio,
De un amo carga con el duro peso,
Y eternamente vivirá cautivo,
Porque no supo limitarse á poco.
Con menos ó con mas de lo preciso,
Se está lo mismo que con mal zapato;
Grande deja caer, lastima chico.
Vivir contento con lo que se tiene
Es el buen modo de vivir, Aristio;
Imponme tú la pena que te agrade,
Si á mas tal vez de lo forzoso aspiro.
El dinero es tirano ó es esclavo,
Y ¿no es mejor mandarlo que servirlo?
Esto en mi casa rústica, vecina
Al viejo templo de Vacuna escribo,
Alegre, amigo, y venturoso en todo,
Menos en que á mi lado no te miro.

Fin che al lungo conflitto omai non pari,
De l' uom l' aita implora, e 'l fren ne accetta.
Ma prepotente vincitor de l' oste
Poichè partì, nè il cavalier dal dorso
Scuoter poteo, nè da la bocca il freno.
Tal chi temendo povertà, si priva
Di libertà, d'ogni metal più cara,
Fia vil giumento, e perchè usar non seppe
Del poco, servirà servaggio eterno.
Di chi non bene agli aver suoi si adatta,
Avvien qual del calzar: s' egli è più largo
Del piè, si svolta; se più stretto, il morde.
Farai buon senno, di tua sorte pago
Se vivi, o Aristio; nè quand' io ti sembro
Ad ammassare oltre il dovere intento,
Senza cessar, tu dei lasciarmi impune.
Donno è il danar di chi 'l raccolse, o servo,
Degno seguir, più che menar la ridda.
Questi versi io dettava a la sacr' ombra
De le ruine di Vacuna, io lieto,
Tranne il non esser teco, in tutto il resto.

EPISTOLA XI. — A BULACIO.

¿Qué tal, Bulacio, te parece Chio,
La bella Samos, la famosa Lesbos?
¿Qué te parecen Colofon y Esmirna,
Y Sardes, corte del potente Creso?
¿Merecen, di, la fama de que gozan?
¿O bien eclipsan su explendor soberbio
Nuestro campo de Marte y nuestro Tiber?
Cansado de viages y de riesgos,
¿Piensas quizá fijar tu domicilio
En un pueblo de Misia, ó en Lebedo?
Dirásme que Lebedo es una aldea
Mas desierta que Gabia ó que Fideno,

EPISTOLA XI. — A BULLAZIO.

Chio, Lesbo illustre, l' elegante Samo
Qual mai ti apparve, o mio Bullazio, e Sardi
Reggio di Creso, e Colofone, e Smirne?
Vincon lor fama, o ne son vinte? Al Tebro,
E al marzio campo in paragon son tutte
Cagion di nausea; o d' Attalo v' è alcuna
Fra le città, che alcun desir ti desti?
O in fin odio del mare, e de' viaggi
Fa che Lebedo lodi? — Ei ben ti è noto
Qual più di Gabi, e di Fiden deserto
Lebedo un borgo sia: pur quivi grato
Viver mi fora, ed obbliando i miei,

cheval de leurs communs pâturages ; l'opprimé, dans cette longue lutte, implora enfin le secours de l'homme, et reçut un frein; mais lorsque la victoire l'eût violemment éloigné de l'ennemi, elle ne délivra ni sa bouche du mors ni son dos du cavalier. Ainsi l'imprudent que la crainte de la pauvreté prive de la liberté, préférable à l'or, sentira le fardeau d'un maître, et sera à jamais esclave, parce qu'il n'aura pas su se contenter de peu. Celui qui n'est point en harmonie avec sa fortune, est comme le pied que quelquefois la chaussure blesse si elle est trop petite, et fait chanceler si elle est trop grande. Sois content de ton sort, Aristius, tu vivras en sage; et ne me renvoie pas sans blâme, si tu me vois amasser plus qu'il ne convient, et ne pas m'arrêter. L'or entassé commande ou obéit; il est fait plutôt pour suivre la corde tordue que pour la conduire. Je t'écris ceci derrière le vieux temple de Vacuna, dans un contentement auquel il ne manque rien, si ce n'est que tu sois avec moi.

ÉPITRE XI. — A BULLATIUS.

Que te semble, Bullatius, de Scio, de la fameuse Lesbos, de l'agréable Samos, de Sardes, palais de Crésus, de Colophon et de Smyrne? Sont-elles au dessus ou au dessous de leur renommée? tout cela n'est-il rien auprès du Champ-de-Mars et du fleuve du Tibre? Désires-tu une des villes d'Attale, ou ne loues-tu Lébède qu'en haine des mers et des voyages? Sais-tu ce qu'est Lébède? un bourg plus désert que Gabies et Fidènes; cependant je voudrais y vivre, et là, oublieux et oublié des miens, contempler, au loin, du rivage,

---

Who for revenge to man his strength enslav'd,
Took up his rider, and the bit receiv'd:
But, when he saw his foe with triumph slain,
In vain he strove his freedom to regain,
He felt the weight, and yielded to the rein.
So he, who poverty with horror views,
Nor frugal nature's bounty knows to use;
Who sells his freedom in exchange for gold,
(Freedom for mines of wealth too cheaply sold)
Shall make eternal servitude his fate,
And feel a haughty master's galling weight.
Our fortunes and our shoes are near allied;
We're pinch'd in strait, and stumble in the wide.
Then learn thy present fortune to enjoy,
And on my head thy just reproach employ,
If e'er forgetful of my former self,
I toil to raise unnecessary pelf,
For gold will either govern or obey,
But better shall the slave, than tyrant, play.
This near the shrine of idleness I penn'd,
Sincerely blest, but that I want my friend.

EPISTLE XI. — TO BULLATIUS.

Do the fam'd islands of th' Ionian seas,
Lesbos, or Chios, my Bullatius please?
Or Sardis, where great Crœsus held his court?
Say, are they less, or greater than report;
Does Samos, Colophon, or Smyrna, yield
Compar'd to Tibur, or to Mars's field?
Would you, fatigu'd with toils of lands and seas,
In Lebedus, or Asia, spend your days?
You tell me, Lebedus is now become

Das ihm an Streitbarkeit nicht gleich war, vom
Gemeinen Weideplatz, bis dieses endlich
Beym Menschen Hülfe sucht' und sich dem Zaum
Gefallen liesz. Nun kam es zwar als Sieger
Voll Uebermuth zurück von seinem Feinde;
Allein ihm blieb dafür, trotz allem Schütteln,
Der Zaum am Maul, der Reiter auf dem Rücken.
So, wer aus Furcht vor Armuth seiner Freyheit,
Die kein Metall vergüten kann, entsagt,
So muss auch er nun einen Herren tragen!
Vergebens beiszt er mit geheimem Ingrimm
In sein Gebiss; er muss nun ewig dienen,
Zur Strafe, dass er sich an wenig nicht
Genügen liesz. Wem, was er hat, nicht zureicht,
Dem geht's wie jenem einst mit seinem Schuh:
Der Schuh war eng und brennt'; er liesz ihn ändern;
Nun war er gar zu weit, er schwamm darin,
Und lag beym ersten Anstosz auf der Nase.
Du, mein Aristius, bist weise gnug,
Mit deinem Loos vergnügt zu seyn, und wirst
Nicht unbestraft mich lassen, wenn dir däucht,
Ich sammle mehr, als nöthig ist, und wisse
Nicht aufzuhören. Unser Geld, wenn Wir
Nicht seiner Meister sind, ist's über Uns,
Und zieht den Strick, woran's gezogen werden sollte.
Diesz, Freund, dictirt' ich, an der guten Göttin
Vacuna halbzerfallenen Capelle
Ins Gras gestreckt, und, ausser dass ich Dich
Nicht bey mir hatte, übrigens vergnügt.

EPISTEL XI. — AN BULLATIUS.

Wie hat, mein lieber Wandrer, Chios, wie
Die Stadt der Sappho, wie die schöne Samos,
Wie Sardis, weiland Königs Krösus Sitz,
Wie Smyrna dir und Kolophon gefallen?
Hast du sie über oder unter ihrem Ruhm
Gefunden? Scheint dir gegen unser Marsfeld und
Des Tibers prächt'ge Ufer alles andre klein
Und unbedeutend? Hat von Attalus
Berühmten Städten Eine Reitz genug,
Dich fest zu halten? Oder bist du etwa
Des Meeres und des Fahrens auf den Straszen
So überdrüssig, dass es dir sogar
In Lebedos gefällt? — Du weiszt, was für ein Ding
Das ist: und doch, wiewohl Fidenä
Und Gabii dagegen volkreich sind,

Oblitusque meorum, obliviscendus et illis,
Neptunum procul e terra spectare furentem.
Sed neque, qui Capua Romam petit, imbre lutoque
Adspersus, volet in caupona vivere; nec, qui
Frigus collegit, furnos et balnea laudat,
Ut fortunatam plene præstantia vitam.
Nec, si te validus jactaverit Auster in alto,
Idcirco navem trans Ægeum mare vendas.
Incolumi Rhodos, et Mitylene pulchra facit, quod
Pænula solstitio, campestre nivalibus auris,
Per brumam Tiberis, Sextili mense caminus.
Dum licet, et vultum servat fortuna benignum,
Romæ laudetur Samos, et Chios, et Rhodos absens.
Tu, quamcumque Deus tibi fortunaverit horam,
Grata sume manu, nec dulcia differ in annum;
Ut, quocumque loco fueris, vixisse libenter
Te dicas. Nam si ratio, et prudentia curas,
Non locus effusi late maris arbiter, aufert;
Cœlum, non animum mutant, qui trans mare currunt.
Strenua nos exercet inertia: navibus, atque
Quadrigis petimus bene vivere. Quod petis, hic est;
Est Ulubris, animus si te non deficit æquus.

EPISTOLA XII. — AD ICCIUM.

Fructibus Agrippæ Siculis, quos colligis, Icci,
Si recte frueris, non est ut copia major

Y que no obstante alli te fijarias;
Do olvidado de amigos y de deudos,
Cual los olvidas tú, del mar las ondas
Furiosas contemplaras desde el puerto.
Muy bien; mas porque llegue á una posada
Cubierto de agua y lodo un viagero,
¿Debe pensar establecerse en ella?
¿Habrá un mortal, que aunque de frio yerto,
Alabe las estufas y los baños,
Como un lugar para vivir muy bueno?
Ni porque haya asaltado á un navegante
Una tormenta horrible en el Egeo,
¿Debe vender su buque al verse en tierra?
Si estás de cuitas y passion exento,
Lo mismo en fin de Mitilene ó Rodas
Te halagará la pompa y el recreo,
Que un capote de monte en el verano,
Que cortos zaraguelles en invierno,
El Tiber en diciembre, el fuego en julio.
Mientras se puede, y favorable aspecto,
Caro Bulacio, muestra la fortuna,
De Samos, Chio y Rodas portentos
En Roma es donde deben ensalzarse.
Cuando prosperidad te ofrezca el cielo,
Grato acógela, y nunca lo agradable
Pretendas diferir para otro tiempo;
Y asi decir podrás que donde quiera
Que tienes que vivir, vives contento.
Pero si la razon y la prudencia
Pueden solo calmar nuestros recelos,
No un lugar que á ancho piélago domine;
Si surcando sin fin mares inmensos,
De clima y no de inclinacion se muda,
¿A qué el tiempo en afan vano perdemos?
Vivir felices es lo que pedimos,
El mundo en nave ó coche recorriendo.
Aqui tu dicha está, y aun en Ulubres,
Si tu espiritu logras tener quieto.

EPISTOLA XII. — A ICCIO.

Si de las rentas, Iccio, que producen
Los bienes que en Sicilia Agripa goza
Sabes hacer buen uso, no te quejes,

E meritando il loro obblio, dal lido
Lunge mirar tutto in tempesta il mare —
Ma nè far vuol de la taverna stanza
Chi va molle di pioggia, inzaccherato
Da capua a Roma; nè chi sia rappreso
Dal freddo, a lodar pensa e bagni e stufe,
Quasi albergo di vita appien felice.
Nè s' austro in alto mar fiero ti scosse,
Corri a vender tua nave oltre l' egeo.
Rodi ad uom sano, e Mitilen leggiadra
Vaglion, quanto un mantel nel cor di state,
Un vel nel soffio del rovaio, il Tebro
Nel cor del verno, ed in agosto il fuoco.
Finchè lice, e seren fortuna il volto
Conserva ancora, e la lontana Rodi,
E Samo, e Chio lodinsi pur da Roma.
Grato stendi la mano a l'ora amica,
Qualunque sia, che per te Giove infiora;
Nè posporre il goderne al novell' anno:
Onde dir possi, ovunque fai soggiorno,
Vissi contento. Che se d' ampio mare
Sito dominator non val le cure
A porre in fuga, ma prudenza, e senno;
Il ciel, l' animo no, mutan coloro,
Che corrono oltremar. Irrequieta
Ci scuote inerzia; con quadrighe, e navi
Felicità inseguiam. Quel, che tu insegni,
Qui 'l trovi, il trovi in Ulubri, se un' alma
Ben librata in se stessa a te non manchi.

EPISTOLA XII. — AD ICCIO.

Iccio, d'Agrippa se i sicani frutti,
Che tu raccogli, sai goder da saggio;
Copia versarti di più larghi doni

les fureurs de Neptune. Celui qui s'achemine de Capoue à Rome, trempé de pluie et de boue, ne veut pas cependant passer ses jours dans une hôtellerie; et celui que le froid a engourdi ne vante pas les études et les bains comme ce qui fait la vie parfaitement heureuse. Si la violence de l'Auster t'a ballotté sur les flots, tu ne vendras pour cela ton vaisseau au delà de la mer Égée. Pour l'homme d'un esprit sain, Rhodes et la belle Mitylène sont ce qu'est un manteau pendant le solstice, une tunique légère contre la bise et la neige, ou le Tibre en hiver, et le foyer au mois d'août. Tandis que tu le peux, et que la fortune te conserve un visage bienveillant, viens à Rome louer Samos, Chio et Rhodes absentes. Pour toi, reçois avec reconnaissance toutes les heures de bonheur que Dieu t'accordera, ne remets pas à un an tes jouissances, afin qu'en quelque lieu que tu sois, tu puisses dire : j'ai vécu à mon gré. La prudence et la raison nous délivrent du chagrin bien mieux qu'un lieu qui domine au loin la vaste étendue des flots : ils changent de climat et non de cœur, ceux qui courent au delà des mers. Une fatigante activité nous excède : nous courons après une vie heureuse sur des chars ou sur des navires, et ce que tu cherches est ici, à Ulubre, si la modération n'abandonne pas ton esprit.

ÉPITRE XII. — A ICCIUS.

Si tu savais jouir, Iccius, des biens que tu recueilles en Sicile sur les terres d'Agrippa, Jupiter ne pourrait te départir une plus grande abondance. Cesse tes plaintes, car il n'est pas pauvre celui dont l'avoir suffit à ses

---

More desert than our villages at home,
Yet there you gladly fix your future lot,
Your friends forgetting, by your friends forgot;
Enjoy the calm of life, and safe on shore,
At distance hear the raging tempest roar.
A traveller, though wet with dirt and rain,
Would not for ever at an inn remain,
Or pierc'd with cold, and joying in the heat
Of a warm bath, believe his joys complete.
Though by strong winds your bark were tempest-tost,
Say, would you sell it on a distant coast?
Believe me, at délicious Rhodes to live,
To a sound mind no greater bliss can give,
Than a thick coat in summer's burning ray,
Or a light mantle on a snowy day,
Or to a swimmer Tiber's freezing stream,
Or sunny rooms in August's mid-day flame.
While yet 'tis in your power; while fortune smiles,
At Rome with rapture vaunt those happy isles,
And with a grateful hand the bliss receive,
If Heaven an hour more fortunate shall give.
Seize on the present joy, and thus possess,
Where'er you live, an inward happiness.
If reason only can our cares allay,
Not the bold site, that wide commands the sea;
If they, who through the venturous ocean range,
Not their own passions, but the climate change;
Anxious through seas and land to search for rest
Is but laborious idleness at best.
In desert Ulubræ the bliss you 'll find,
If you preserve a firm and equal mind.

EPISTLE XII. — TO ICCIUS.

While Iccius farms Agrippa's large estate,
If he with wisdom can enjoy his fate,

So wollt ich, müsst' es seyn, mein ganzes Leben,
Der Meinigen vergessend und von ihnen
Vergessen, dort verleben, um der Wuth Neptuns
Auf festem Lande ruhig zuzusehen.
Gleichwohl wird Niemand, den auf einer Reise
Von Capua nach Rom ein Regenguss
Durchnässt und wohlbesprützt zum ersten besten
Willkommnen Wirthshaus trieb, deswegen gleich
Auf Lebenslang sich drein vermiethen wollen:
Und wer vom Frost gelitten, preiset Oefen
Und Bäder drum nicht als das einz'ge an,
Was glücklich mache: oder, wenn dich etwa
Der Südwind tüchtig im Aegeer Meere
Herumgeworfen, wirst du drum sogleich
Im ersten Port dein Schiff verkaufen wollen?
Wem ohnehin schon wohl ist, dem hilft Rhodus
Und Mitylen, die schöne, was ein Ueberrock
Zu Sommers Anfang, was bey Schneegestöber
Ein Fechterschurz, zur Winterszeit ein Bad
Im Tiber, und im Augstmond ein Camin.
So lang' das Glück uns lächelt, bleiben wir
In Rom, und loben uns die schönen Inseln alle
Von ferne. Nimm du jede frohe Stunde,
Die Gott dir schenkt, mit Dank an, und verliere nie
Das gegenwärtige Vergnügen durch Entwürfe
Fürs künft'ge; sondern richte so dich ein,
Dass, wo du immer lebst, du gern gelebt
Zu haben sagen könnest. Denn, wofern
Vernunft und Klugheit, nicht ein Ort, der weit umher
Das Meer beherrscht, die Sorgen von uns nimmt,
So ändern jene nur die Luft, nicht ihren Sinn,
Die über Meer der Langeweil' entlaufen.
Wie sauer lassen wirs uns werden — Nichts
Zu thun! Man jagt mit Vieren und zu Schiffe
Dem Glücklichleben nach: was du erjagen willst,
Ist hier, ist selbst zu Ulubrä, wenn nur
Dein eigen Herz dich nicht im Stiche lässt.

EPISTEL XII. — AN ICCIUS.

Wofern du deines Antheils an Agrippa's
Sicilischen Früchten, die du sammelst, nur
Recht zu genieszen weiszt, mein Iccius,

Ab Jove donari possit tibi. Tolle querelas;
Pauper enim non est cui rerum suppetit usus.
Si ventri bene, si lateri est, pedibusque tuis, nil
Divitiæ poterunt regales addere majus.
Si forte in medio positorum abstemius herbis
Vivis, et urtica; sic vives protinus, ut te
Confestim liquidus fortunæ rivus inauret;
Vel quia naturam mutare pecunia nescit;
Vel quia cuncta putas una virtute minora.
Miramur si Democriti pecus edit agellos,
Cultaque, dum peregre est animus sine corpore velox;
Cum tu inter scabiem tantam, et contagia lucri,
Nil parvum sapias, et adhuc sublimia cures:
Quæ mare compescant causæ, quid temperet annum;
Stellæ sponte sua, jussæne vagentur, et errent;
Quid premat obscurum lunæ, quid proferat orbem;
Quid velit, et possit rerum concordia discors;
Empedocles, an Stertinium deliret acumen?
Verum, seu pisces, seu porrum, et cæpe trucidas,
Utere Pompeio Grospho; et, si quid petet, ultro
Defer. Nil Grosphus nisi verum orabit, et æquum.
Vilis amicorum est annona, bonis ubi quid deest.
Ne tamen ignores quo sit Romana loco res;
Cantaber Agrippæ, Claudi virtute Neronis
Armenius cecidit; jus, imperiumque Phraates
Cæsaris accepit genibus minor; aurea fruges
Italiæ pleno diffudit Copia cornu.

Pues darte mas no puede el mismo Jove,
Y no es pobre quien tiene lo preciso.
Aquel que come bien y viste y calza,
¿Qué mas haria con tesoros regios?
Mas si entre la abundancia te contentas
Con peces y legumbres, rios de oro
No alterarán tu método de vida;
Ya porque á hacer mudar de inclinaciones
No basta la opulencia, ó porque juzgues
Que todo à la virtud posponer debes.
Y ¿extrañaremos que al ganado ageno
Demócrito su hacienda abandonase,
En tanto que del cuerpo su alma libre
Sobre el suelo mezquino se elevaba;
Cuando entre tanta corruption, y en medio
Del ansia de ganar que tanto cunde,
Tú á las cosas terrenas no te abates,
Y de objetos mas altos solo curas?
Tú las causas indagas que retienen
El mar dentro sus límites, y al giro
Presiden de las varias estaciones:
Si por si mismas ó por fuerza extraña
En la ancha esfera vagan las estrellas;
Qué mano nos oculta y nos descubre
Sin fin la faz de la argentada luna;
Como de los principios de las cosas
La discorde concordia el orbe anima;
Y quién fue entre Empedocles y Estertinio
Quien mejor sondeó tan hondo arcano.
Mas ya devores peces ó cebollas;
Recibe bien á mi Pompeyo Grosfo,
Y dale cuanto pida, bien seguro
De que todo será justo y prudente.
Cuando hay gentes de bien menesterosas,
Cuesta muy poco grangear amigos.
Algunas nuevas anunciarte quiero
Antes de coucluir. Agripa acaba
De someter los cántabros; Tiberio
La Armenia ha subyugado, y de rodillas
Fraates su corona ha recibido
De las manos de Cesar. La abundancia
Su cuerno opimo por la Italia vierte.

Non potrà Giove: da' lamenti cessa;
Chè povero non è chi de la vita
Agli usi può supplir. Se il ventre, il fianco,
I piè ne han da star bene, aggiugner nulla
Di meglio ti potran regi tesori.
Se per ventura poi, schivo de' cibi
Belli e imbanditi, vivi ad erbe e ortica;
Così sempre vivrai, benchè Fortuna
T' apra a un tratto ruscel di liquid' oro;
O perchè l' or non cangia in noi natura,
O perchè tutto a virtù ligio estimi.
Democrito ammiriam, che lascia i campi
Pasto agli armenti, e le granose glebe,
Mentre al di là de' sensi agil si lancia
Sua mente, sciolta de' corporei nodi;
Quando tu in mezzo a tanta scabbia, e a tanto
Contagio di guadagno, umil scïenza
Sprezzi, e prosegui a spiegar alto il volo?
Qual cagion freni il mar, qual l' anno attempri;
Se da se gli astri, o da altra forza spinti
Vaghino errando; ciò che l' accende intero;
Che possa de le cose, e a che mai tenda
La discorde concordia: se l' acume
Di Siertinio, o s' Empedocle vaneggi.
Ma trincia pesci, ovver cipolle e porri
A tuo piacer; lasciar bensì non dei
Pompeo Grosfo ozïoso, e s' ei ti prega,
Pronta la man gli stendi: altro che onesti
Grosfo non porgerà prieghi, e veraci.
Degli amici l' acquisto hassi a buon patto,
Là dove i buoni alcun bisogno opprima.
Or perchè ignota a te non sia la sorte
Di Roma; sappi dal valor di Agrippa
Il Cantabro, da quel di Neron Claudio
Vinto l'Armen; Fraate genuflesso
Da Cesare accettò leggi ed impero;
Pien de' doni di Cerere diffuse
Copia, d'Jtalia in sen, l' aurato corno.

besoins. Si ton estomac, ta poitrine, tes pieds, tout va bien, les richesses d'un roi ne pourront rien ajouter de plus. Si par hasard, sobre au milieu de tous les biens, tu vis d'herbes et d'orties de mer, tu continueras ainsi, même s'il arrive que le limpide ruisseau de la fortune vienne tout-à-coup t'enrichir: soit parce que l'argent ne saurait changer le caractère, soit parce que tu estimes toute chose d'un prix moindre que la vertu. Démétrius nous étonne, lui dont le troupeau mange les champs et les moissons, tandis que son esprit léger, dégagé des liens du corps, est hors de sa patrie: tandis que toi, parmi une si grande lèpre et la contagion du gain, tu n'as du goût pour rien de petit et ne t'occupes que de choses sublimes. Quelles lois contiennent la mer et règlent les saisons? Les étoiles marchent-elles et s'égarent-elles à leur gré, ou d'après des ordres? Qui cache aux yeux et montre le disque obscur de la lune? Que veut et peut la discordante union des éléments? Est-ce la pénétration d'Empédocle ou celle de Stertinius qui s'est abusée? Mais soit que tu immoles des poissons, ou un porreau et un ognon, accepte Grosphus pour ami, et, s'il te prie de quelque chose, accorde-le de toi-même: il ne demandera rien qui ne soit juste et équitable. La provision d'amis est à bon marché dès que quelque chose manque aux gens de bien. Sache cependant en quelle situation est l'empire romain. Le Cantabre a succombé par la valeur d'Agrippa, et l'Arménien sous Claudius Néron. Phraate, moins grand à genoux, a reçu la loi et les ordres de César, et la corne dorée de l'abondance verse à profusion ses fruits sur l'Italie.

No greater riches Jove himself can give
Then cease complaining, friend, and learn to live.
He is not poor to whom kind fortune grants,
Even with a frugal hand, what nature wants.
Are you with food, and warmth, and raiment blest?
Not royal treasures are of more possest;
And if, for herbs and shell-fish at a feast,
You leave the various luxuries of taste,
Should Fate enrich you with a golden stream,
Your life and manners shall be still the same;
Whether mere money cannot change the soul,
Or virtue should our appetites control.
That vagrant herds, in days of yore should eat
The sage's harvest, while without its weight
His spirit rov'd abroad, shall ne'er be told
As wonderful; since, not debas'd by gold,
And its infection, Iccius bravely wise,
Spurns this vile earth, and soars into the skies.
Curious you search what bounds old ocean's tides;
That through the various year the seasons guides;
Whether the stars, by their own proper force,
Or foreign power, pursue their vagrant course:
Why shadows darken the pale queen of night:
Whence she renews her orb, and spreads her light:
What nature's jarring sympathy can mean,
And who, among the wise, their systems best maintain.
But whether slaughter'd onions crown your board,
Or murder'd fish an impious feast afford,
Receive Pompeius Grosphus to your heart,
And, ere he asks, your willing aid impart,
He ne'er shall make a bold, unjust request,
And friendship's cheap, when good men are distrest.
Now condescend to hear the public news:
Agrippa's war the sons of Spain subdues.
The fierce Armenian Nero's virtue feels:
Short by the knees the haughty Partian kneels:
Again the monarch is by Cæsar crown'd,
And golden plenty pours her blessings round.

So seh' ich nicht, wie Zevs dich reicher machen könnte.
Lass ab von Klagen, Freund! der ist nicht arm,
Wer reichlich hat, was er zum Leben braucht.
So lange deinem Magen, deinen Hüften
Und deinen Füszen wohl ist, könnten Königsschätze
Nichts bessers, nichts von gröszerm Werth hinzuthun.
Wenn du, im Ueberfluss so vieles Guten,
Vielleicht von Kräutern und von Nesseln lebst,
Du würdest, glaube mir, nicht anders leben,
Wenn dich Fortuna stracks bis an den Hals
In einen Goldfluss setzte: sey es nun,
Weil Reichthum die Natur nicht ändert, oder
Weil einem Stoiker, wie du, die blosze Tugend
Zum Glück genug und über Alles ist.
Wenn Demokrit, indess sein Geist, vom Leibe
Abwesend, ins Ideenland hinüber
Geflogen ist, dem Vieh der Nachbarn seine Aecker
Und Gärten preis giebt, wundern wir uns dessen?
Da, mitten in der allgemeinen Seuche
Der Ueppigkeit und schäbichten Gewinnsucht,
Du, statt der Dinge, die den kleinen Seelen
So wichtig als sie dir verächtlich sind,
Noch um so hohe Fragen dich bekümmerst:
Als «was das Meer in seinen Schranken halte?
Woher der Jahreszeiten schöne Ordnung?
Ob ohne Regel, oder nach Gesetzen,
Die Wandelsterne durch den Aether schweifen?
Warum des Mondes Scheibe wechselsweise
Bald ab « bald zunimmt? Kurz, den ganzen Plan
Der zwietrachtvollen Eintracht der Natur,
Und ob Empedokles, ob der spitzfindige
Stertinius — nicht wisse, was er will?
Indessen, sey es, dass du Fische oder Lauch
Und Zwiebeln würgest, lass den Grosphus dir
Empfohlen seyn, und, falls er was begehrt,
Komm freundlich ihm entgegen. Grosphus kann
Nichts, als was recht und billig ist, begehren.
Man kauft die Freunde wohlfeil, sagt das Sprüchwort,
Wenn brave Leute was vonnöthen haben.
Um endlich auch was Neues dir zu schreiben,
So wisse, dass Agrippa die Cantabrer
Und den Armenier Nerons Tapferkeit
Bezwungen hat; kniefällig anerkennet
Phraates Cäsars Oberherrlichkeit,
Und über ganz Italien hat ihr goldnes Horn
Des Ueberflusses Göttin ausgegossen.

EPISTOLA XIII. — AD VINIUM ASELLAM.

Ut proficiscentem docui te sæpe diuque,
Augusto reddes signata volumina, Vini,
Si validus, si lætus erit, si denique poscet;
Ne studio nostri pecces, odiumque libellis
Sedulus importes, opera vehemente minister.
Si te forte meæ gravis uret sarcina chartæ,
Abjicito potius, quam quo perferre juberis
Clitellas ferus impingas, Asinæque paternum
Cognomen vertas in risum, et fabula fias.
Viribus uteris per clivos, flumina, lamas.
Victor propositi, simul ac perveneris illuc,
Sic positum servabis onus, ne forte sub ala
Fasciculum portes librorum, ut rusticus agnum;
Ut vinosa glomos furtivæ Pyrrhia lanæ;
Ut cum pileolo soleas conviva tribulis.
Ne vulgo narres te sudavisse ferendo
Carmina, quæ possunt oculos, auresque morari
Cæsaris; oratus multa prece, nitere porro.
Vade, vale, cave ne titubes, mandataque frangas.

EPISTOLA XIV. — AD VILLICUM SUUM.

Villice silvarum, et mihi me reddentis agelli,
Quem tu fastidis, habitatum quinque focis, et

EPISTOLA XIII. — A VINIO ASELLA.

Cual te lo encargué mil veces,
Antes de partir, ó Vinnio,
Cuida de entregar á Augusto
Bien cerrados esos libros,
Con tal que esté alegre y bueno,
Y que te los pida él mismo.
Si no, tu oficiosidad
Puede causarme perjuicio,
Y hacer que sobre ellos caiga
Un rigor no merecido.
Si es que la carga te abruma,
Arrójala en el camino,
Primero que derribarla
Allá donde yo te envio,
Y ocasion tu sobrenombre
Sea de mofa y ludibrio.
Emplea todas tus fuerzas
Por valles, cuestas y rios,
Y cuando triunfante llegues
Al parage consabido,
Con desparpajo y nobleza
Presenta el paquete mio.
No bajo el brazo le lleves,
Cual el pastor sus cabritos,
Ni cual la cómica Pirria
De estambre el hurtado ovillo,
O su gorro y sus chinelas
Un convidado de tribu.
Ni digas que has trabajado
Por llevar unos versillos,
Que quizá no suenen mal
De Cesar en los oidos.
Desempeña bien mi encargo,
Segun yo te lo suplico;
A Dios: marcha, no tropieces,
Ni faltes á lo que digo.

EPISTOLA XIII. — A VINIO ASELLA.

Come già sul partir lungo e frequente
Ammonitor ti fui, d' Augusto in mano
Recherai, Vinio, i suggellati involti,
S' è sano, s'è giovial, se in fin gli chiegga.
Di zelo non peccar, nè troppa urgenza
Del messo renda i miei libretti esosi.
Chè de la carta se la grave soma
Ti faccia a caso un guidalesco, a terra
Meglio sbatterla allor, che far col basto
Affollata a ficcarti, ov' ir t' è imposto,
E favoletta a' cortegiani, in riso
Convertir l' asinin nome paterno.
Per colli, e fiumi, e laghi usa tue forze:
Del proposto cammin poi giunto a capo,
Metti il fardello giù, nè andar portando
Sotto l' ascella il fagottin de' libri,
Come villan l' agnel, come di lana
I furtivi gomitoli ubbriaca
Pirria sotto l' ascella, e come suole
Portar il berrettino e le pianelle,
A cenar convitato, il popolano.
Nè strombettar che scarmanato e pesto
T' abbia un fastel di versi, abili gli occhi
Ad incantar di Cesare e le orrecchie.
Pregato e ripregato, allor t' innoltra.
Buon viaggio, addio... bada a gir dritto e fermo,
E non mi fracassar messo, e mandato.

EPISTOLA XIV. — AL CASTALDO.

Tú, mayordomo de mi quinta amena,
Que á mi la paz me vuelve y la alegria,
Y á ti de miedo y de fastidio llena,

EPISTOLA XIV. — AL CASTALDO.

Fattor de' boschi e de l' umil villetta,
Che me rende a me stesso, e a te rincresce,
Di cinque fuochi popolata, e cinque

ÉPITRE XIII. — A VINIUS ASELLA.

Ainsi que je te l'ai souvent et long-temps enseigné au moment de ton départ, Vinius, remets à Auguste les rouleaux cachetés de mes vers, s'il est bien portant, de bonne humeur, enfin s'il les demande. Ne me nuis point par ton zèle; et, serviteur empressé, n'attire point par trop d'ardeur la haine à mes écrits. Si par hasard le paquet pesant de ces feuilles te fatigue, jette-le, plutôt que d'aller heurter de ton bât celui à qui tu es chargé de le porter. On tournerait en risée ton surnom paternel d'Asina, et tu deviendrais la fable du public. Tu te serviras de tes forces à travers les collines, les fleuves et les fondrières. Vainqueur par ta résolution, aussitôt que tu seras arrivé, tiens ton fardeau placé de manière à ne pas porter sous l'aisselle ce petit faisceau de rouleaux comme un rustre porte un agneau, Pyrrhia ivre les pelotons de laine qu'elle a dérobés, et le convive invité dans sa tribu ses sandales et son bonnet. Ne dis pas à la multitude tes sueurs en portant à César des vers qui peuvent arrêter ses regards et son oreille. Je t'ai prié avec instance, fais donc tous tes efforts. Adieu, pars, prends garde de chanceler et de contrevenir à mes ordres.

ÉPITRE XIV. — A SON FERMIER.

Intendant de mes bois et de ce petit champ qui me rend à moi-même, et que tu dédaignes, quoiqu'il soit habité par cinq feux, et dans l'habitude d'envoyer au conseil de Varia les chefs vertueux de cinq familles,

---

EPISTLE XIII. — TO VINIUS ASELLA.

Vinius, I oft desir'd you, ere you went,
Well seal'd my votive volumes to present,
If Cæsar's high in health, in spirits gay,
Or if he ask'd to read th' unoffer'd lay,
Lest you offend with too officious zeal,
And my poor works his just resentment feel.
Throw down the burden, if it gall your back,
Nor at the palace fiercely break the pack,
Lest my dear ass become the laughing sport,
The quibbling fable of the wits at court.
Through rivers, steeps and fens, exert your force,
Nor, when you're victor of the destin'd course,
Under your arm the letter'd bundle bear,
As rustics do their lambs, with awkward air;
As Pyrrhia, reeling from the drunken bowl,
Conveys away the ball of wool she stole;
Or in his pride, a tribe-invited guest
Carries his cap and slippers to a feast;
Nor loud proclaim, with how much toil you bear
Such verse, as may detain, even Cæsar's ear.
Farewell, make haste; and special caution take,
Lest you should stumble, and my orders break.

EPISTLE XIV. — TO HIS STEWARD IN THE COUNTRY.

Steward of my woods and fields, those calm retreats,
That give me to myself: from those lone seats,

EPISTEL XIII. — AN VINIUS ASELLA.

Was ich beym Abschied, lieber Vinius,
So oft und Stück vor Stück dir eingeschärft,
Sey nochmals bestens dir hiermit empfohlen.
Du giebst Augusten diesz Packet mit Schriften,
Sofern er wohl und munter ist, und es verlangt.
Nimm ja dich wohl in Acht, damit du nicht
Vor lauter Eifer, es recht gut zu machen,
Die Waare, die du trägst, in Unwerth bringest.
Falls etwa dich des Päckchens Schwere drückte,
Wirfs lieber ab, als dass du da, wohin
Du's tragen solltest, plump und ungebührlich
Mit deinen Körben anprellst, deinen väterlichen
Zunahmen zum Gelächter, und dich selbst
Zur Fabel machst. Brauch deine Kräfte bey
Den Hügeln, Flüssen und Morästen, die
Du zu passiren hast, und bist du nun
An Ort und stelle glücklich angelangt,
Und möchtest des Gepäcks dich gern entladen,
So trag's nicht etwa unterm Arme, wie
Der Bau'r ein Milchlamm, oder wie die alte
Weinflasche Pyrrhia ihr gesthohlnes Garn,
Noch wie der Landmann, den sein Zünfter in der Stadt
Zu Tisch gebeten, die Pantoffeln. Auch
Erzähle nicht den Leuten auf der Strasse, was
Du habest schwitzen müssen, Cäsarn Verse
Zu bringen, die gar groszen Spasz ihm machen würden;
Und, wie das wundergierige Völkchen auch
Dich bitten möchte, schüttle du die Ohren
Und dringe vorwärts. Nun, hiemit fahr wohl!
Glück auf die Reise! Hüte dich vorm Straucheln,
Und brich mir ja an meinem Auftrag nichts!

EPISTEL XIV. — AN SEINEN VERWALTER.

Verwalter meiner Waldungen und meines
Mir selbst mich wiedergebenden
Mir nicht zu kleinen Gutes, das hingegen

Quinque bonos solitum Variam dimittere patres ;
Certemus , spinas animone ego fortius , an tu
Evellas agro ; et melior sit Horatius , an res.
Me quamvis Lamiæ pietas et cura moratur ,
Fratrem mœrentis , rapto de fratre dolentis
Insolabiliter ; tamen istuc mens , animusque
Fert , et amat spatiis obstantia rumpere claustra.
Rure ego viventem , tu dicis in urbe beatum.
Cui placet alterius , sua nimirum est odio sors.
Stultus uterque locum immeritum causatur inique ;
In culpa est animus , qui se non effugit unquam.
Tu mediastinus tacita prece rura petebas ;
Nunc urbem , et ludos , et balnea villicus optas.
Me constare mihi scis , et discedere tristem ,
Quandocumque trahunt invisa negotia Romam.
Non eadem miramur ; eo disconvenit inter
Meque , et te : nam quæ deserta , et inhospita tesqua
Credis , amœna vocat mecum qui sentit ; et odit
Quæ tu pulchra putas. Fornix tibi , et uncta popina
Incutiunt urbis desiderium , video ; et quod
Angulus iste feret piper et thus ocius uva ;
Nec vicina subest vinum præbere taberna
Quæ possit tibi ; nec meretrix tibicina , cujus
Ad strepitum salias terræ gravis : et tamen urges
Jampridem non tacta ligonibus arva , bovemque
Disjunctum curas , et strictis frondibus exples.

Aunque es de cinco casas la alqueria ,
Y á las juntas de Varia se asegura ,
Que cinco votos enviaba un dia ;
Veamos quién extirpar mejor procura ,
Tú la mala raiz que infesta el prado ,
O yo del pecho la zozobra dura.
Veamos quién está en mejor estado ,
La heredad , ó su dueño. Si á mí ahora
En Roma me retiene aprisionado
Del dolorido Lamia que aqui mora
El sentimiento y la piedad sincera ,
Que al muerto hermano inconsolable llora ;
Mi alma al campo volar ansia y espera ,
Y ver desparecer cuanto la empece
El que pueda saltar esta barrera.
Todo en el campo dicha me parece ,
Y á ti en Roma. Su suerte odia y moteja
Quien la del otro alaba ó apetece ;
Pero sin causa del lugar se queja :
La culpa es del espíritu turbado ,
Que unido al hombre , nunca de él se aleja.
Cuando aqui eras mi último criado ,
Por el campo anhelabas ; campesino ,
Ahora por la ciudad estás penado.
Yo , cual te consta , igual , siempre mohino
Dejo el campo , si algun negocio urgente
Tal vez me arrastra á aqueste torbellino.
Ambos queremos cosas diferentes ;
Por eso diferimos mas ó menos :
Sitios que inhabitables à las gentes
Tú te figuras , conceptúa amenos
El que como yo piensa , y abomina
Los que de encantos tú reputas llenos.
Mas lo que á la ciudad á ti te inclina
Es , bien lo veo , el lupanar surtido ,
Y el olor del figon y la cocina ;
Y que en ese rincon tan escondido ,
Primero criaráse que el sarmiento ,
De la Arabia el incienso apetecido.
Ni hay la taberna que te da contento ,
Ni cortesana que á los gratos sones
Te haga bailar de rústico instrumento.
Y á mas , dices , de tantas privaciones ,
Un campo labrar debo todo el dia ,
Donde en años no entraron azadones ;
Pensar los bueyes en la noche umbria ,
Y cuando porque viene un aguacero ,
Gozar de algun reposo se podia ,

Usa a Varia mandar Padri coscritti ,
Facciamola a chi sia di noi più bravo ,
S' io del cor , tu del campo a sveller spine ,
E se più Flacco , o il suo poder sia netto.
Cura , e pietà di Lamia , che si strugge
Pel fratel , che 'l fratel toltogli piagne
Senza conforto , benchè me ritenga ;
Pur l' animo e 'l pensier costà mi sbalza ,
E 'l cancel , che men parte , infranger brama.
Io l' uom di villa , tu beato chiami
Il cittadin ; e in ver la propria abborre
Chi de la sorte altrui mostrasi vago.
L' immeritevol luogo ingiusti e stolti
Ambo accusiam : de l' animo è la colpa ,
Che sè stesso fuggir unqua non puote.
Tu guattero in città , voti facevi
In tuo cor per la villa : ora castaldo ,
Aneli la città , le terme , i giuochi.
Ch' io son costante in mio tenor , e tratto
Se a Roma sia da detestati affari ,
Col pianto agli occhi a voi mi svello , il sai.
Non vagheggiam gli stessi obbietti , ed ecco
La discordanza infra il tuo genio , e il mio.
Quei , che deserti , e inospiti tu credi
Nidi di fiere , ameni luoghi appella
Chi al par di me la sente , e que' detesta ,
Che son gli Elisi tuoi. Chiasso e taverna
Déstanti in petto un pizzicor per Roma.
Giugni che cotest' angolo l' incenso
E il pepe produrrà prima che l' uva ,
Nè a sbevazzar hai l' osteria vicina ;
Nè una landra col flauto , al cui rombazzo
Pestane il suol pesantemente : è forza
Bensì a l' incontro dissodar con zappe
I già da lungo tempo intatti campi ;

disputons à qui de nous arrache avec plus de force les épines, moi de mon cœur, toi de ma terre, et lequel vaut mieux, Horace ou son domaine. Quoique ma tendresse et ma sollicitude pour l'affligé Lamia, pleurant, inconsolable, le frère qui lui a été enlevé, me retiennent, cependant mon cœur et mon esprit m'emportent là où tu es, et se plaisent à briser les barrières que la distance m'oppose. Vivre aux champs selon moi, et selon toi à la ville, c'est être heureux: celui à qui plaît le sort d'un autre prend infailliblement le sien en haine; l'un et l'autre insensé s'en prend au lieu qui ne l'a pas mérité. La faute en est à notre cœur qui ne se fuit jamais. Dernier de mes esclaves, à Rome tu appelais les champs de ton vœu secret; campagnard aujourd'hui, tu désires la ville, les bains, les spectacles. Tu le sais, d'accord avec moi-même, je ne pars jamais qu'avec tristesse toutes les fois que d'importantes affaires m'entraînent à Rome. Nous ne voyons pas de même, et en cela nous différons l'un de l'autre: car qui sent comme je sens, déteste les lieux que tu dis beaux, et appelle agréable l'asyle champêtre que tu crois inhabitable et désert. Je le vois, les cabarets bien fournis et les maisons de débauche t'inspirent le regret de la ville. Et d'ailleurs ce petit coin de terre produira l'encens et le poivre plus vite que le raisin; il n'y a pas dans le voisinage de taverne qui puisse te fournir du vin, et de joueuse de flûte à vil prix dont les accents te fassent lourdement sauter sur le pré. Mais il te faut fatiguer une terre que le hoyau n'a pas touchée depuis long-temps, prendre soin du bœuf dételé, et le rassasier de feuillages entassés. Si un orage tombe, il ajoute un nouveau travail à ceux du paresseux; une

---

Which you despise, by five small mansions sent,
Five prudent sires to Varia's council went:
Let us inquire, if you, with happier toil,
Root out the thorns and thistles of the soil,
Than Horace tears his follies from his breast;
Whether my farm or I be cultur'd best.
Though Lamia's pious tears, that ceaseless mourn
A brother lost, have hinder'd my return,
Thither my warmest wishes bend their force,
Start from the gaol, and beat the distant course.
Rome is your rapture, mine the rural seat;
Pleas'd with each other's lot, our own we hate;
But both are fools, and fools in like extreme;
Guiltless the place, that we unjustly blame,
For in the mind alone our follies lie,
The mind, that never from itself can fly.
A slave at Rome, and discontented there,
A country-life was then your silent pray'r:
A rustic grown, your first desires return,
For Rome, her public games and baths, you burn.
More constant to myself, I leave with pain,
By hateful business forc'd, the rural scene.
From different objects our desires arise,
And thence the distance, that between us lies;
For what you call inhospitably drear,
To me with beauty and delight appear,
For well I know, a tavern's greasy steam,
And a vile stew with joy your heart enflame,
While my small farm yields rather herbs than vines,
Nor there a neighbouring tavern pour its wines,
Nor harlot-minstrel sings, when the rude sound
Tempts you with heavy heels to thump the ground.
But you complain, that with unceasing toil,
You break, alas! the long unbroken soil,
Or loose the wearied oxen from the plough,
And feed with leaves new-gather'd from the bough.
Then feels your laziness an added pain,
If e'er the rivulet be swoln with rain;

Dir so verächtlich ist, wiewohl's in alten Zeiten
Fünf Feuerstellen hatte, und nach Varia
Fünf dorten zünft'ge wackre Männer schickte:
Auf, lass uns eifern, welcher von uns beyden,
Du meine Felder, oder ich mein Herz,
Von Dorn und Disteln besser säubern könne,
Und ob das Landgut oder ob sein Herr
In besserm Stande sey? — Was mich betrifft,
Wiewohl mein Lamia, der seinen Bruder
Betrau'rt, um den verlornen Bruder Tag und Nacht
Untröstbar weint, mich noch in Rom zurückhält:
So zieht mein Herz doch immer mich dorthin,
Und strebt mit Sehnsucht, die verhassten Schranken,
Die meine Freyheit hemmen, zu durchbrechen.
Ich preise den, der auf dem Lande lebt,
Du nur den Städter glücklich, und so muss
Dann freylich jedem, dem des andern Loos
Das Beszre däucht, verhasst sein eignes seyn.
Mit grösztem Unrecht schieben wir die Schuld
Des Misvergnügens auf den Ort, der nichts
Für unsre Thorheit kann: die Schuld liegt ganz
Allein am Herzen, das sich selber nirgends
Entfliehen kann. Als Hausknecht in der Stadt
Wie seufztest du dich immerfort aufs Land!
Jetzt, da dein Wunsch erfüllt ist, sehnest du
Dich nach der Stadt zurück und ihren Spielen
Und Bädern. Ich bin, wie du weiszt, zum mindesten
Mir selber gleich. Du siehst mich immer traurig
Und bösen Muths, so oft als die verhassten
Geschäfte mit Gewalt nach Rom mich ziehen.
Wir lieben nicht die gleichen Dinge: diesz
Macht zwischen mir und dir den Unterschied.
Was du für öde rauhe Wildniss hältst,
Hat hohen Reitz für mich und meinesgleichen;
Dafür ist uns hingegen auch zuwider,
Was dir das angenehmste däucht. Bordell
Und Schenke, merk' ich wohl, das ist, was dir
Die grosze Sehnsucht nach der Stadt erweckt,
Und dasz in unserm Winkel eher Weihrauch
Und Pfeffer reifen wird, als eine Traube,
Und dass kein Wirthshaus in der Nähe ist;
Wo Wein gezapft wird, keine willige
Sackpfeiferin, zu deren lärmendem
Gedudel du die Erde stampfen könntest.
Indessen fehlts, die Grillen zu vertreiben,
Dir, wie du selber sagst, an Arbeit nicht:
Da sind noch wüste Lehden aufzubrechen,
Und kommt der müde Stier nach Haus, so muss
Frisch abgestreiftes Laub zu seinem Futter

Addit opus pigro rivus, si decidit imber,
Multa mole docendus aprico parcere prato.
Nunc age, quid nostrum concentum dividat, audi.
Quem tenues docuere togæ, nitidique capilli,
Quem scis immunem Cynaræ placuisse rapaci,
Quem bibulum liquidi media de luce Falerni,
Cœna brevis juvat, et prope rivum somnus in herba,
Nec lusisse pudet, sed non incidere ludum.
Non istic obliquo oculo mea commoda quisquam
Limat; non odio obscuro, morsuque venenat.
Rident vicini glebas, et saxa moventem.
Cum servis urbana diaria rodere mavis;
Horum tu in numerum voto ruis. Invidet usum
Lignorum et pecoris tibi calo argutus, et horti.
Optat ephippia bos piger, optat arare caballus,
Quam scit uterque, libens, censebo, exerceat artem.

EPISTOLA XV. — AD C. NUMONIUM VALAM.

Quæ sit hiems Veliæ, quod cœlum, Vala, Salerni,
Quorum hominum regio, et qualis via: (nam mihi Baias
Musa supervacuas Antonius, et tamen illis
Me facit invisum, gelida cum perluor unda
Per medium frigus: sane myrteta relinqui,
Dictaque cessantem nervis elidere morbum
Sulfura contemni, vicus gemit, invidus ægris
Qui caput et stomachum supponere fontibus audent

Es menester salir del agujero,
Y alzar un malecon, porque el torrente
Hinchado al mar no lleve el campo entero.
Oye, porque nuestra opinion disiente:
Tú sabes que algun dia me gustaba
Toga fina y cabello reluciente.
Sin regalarla sabes que me amaba
Cinara, y que á vaciar la copa llena
Tal vez al mediodia yo empezaba.
Ahora me agrada una ligera cena,
Y al grato murmurar de funte pura
Dormir tranquilo en la pradera amena.
Lo que fue no me humilla ni me apura;
Pero de lo que sí me avergonzara
Fuera de prolongar ya mi locura.
En el campo la envidia en mí no para
Sus torvos ojos ni su diente airado,
Y el odio mis placeres no acibara;
Aunque ria tal vez de mi cuidado
El vecino, al mirarme removiendo
Las piedras, ó el terron que alza el arado.
Tú quisieras en Roma estar royendo
De los esclavos la racion pequeña,
Y en deseo tan triste estás ardiendo.
Y aqui otro esclavo á desear te enseña,
Y envidioso contémplate y atento
Porque tienes ganado, y huerto y leña.
Ama ricos jaeces el buey lento,
Y el fogoso bridon arar prefiere:
Mi opinion es, que cada cual contento
La profesion ejerza que supiere.

Strebbiar il bue già dispaiato, e a frondi
Brucate a mano satollarlo. A farti
Menar le pigre braccia, opra ti aggiugne
Anco il ruscel, che se la pioggia ingrossi,
A te convien con argine robusto
Far che docil rispetti 'l prato aprico.
Ciò, che tra noi rompa 'l concento, or odi.
A me, che fine toghe e culti crini
Lodato usai; che a Cinara rapace,
Senza spender mai nulla, il sai, già piacqui;
A me gran trincator di buon falerno
Dal mezzodì; or breve cena, e a canto
Ad un ruscel dormir su l' erba è caro.
Nè ho già rossor de' passatempi antichi,
Ma sì ne avrei del non troncargli. Alcuno
L' occhio costì su gli agi miei non sbieca;
Non con muto livor gli attosca e morde.
Ridon di me i vicini, a smover glebe
E sassi intento: in Roma la diurna
Civaia a te sgranar fora più grato
Co' servi, e col desio tra lor ten voli.
Scaltro intanto il saccardo a te de l' orto
De l' ovil, de le legna invidia l' uso.
Di barda è vago il pigro bue; d' aratro
Vago il caval: d' ambo ciascun contento
Faccia il mestier, che sa: questo è il mio voto.

EPISTOLA XV. — A C. NUMONIO VALA.

Musa las aguas de Bayas
Para mí inútiles juzga,
Y no obstante el pueblo todo
A mí me achaca la culpa
De que trato de bañarme
El invierno en agua cruda.
El siente que sus bosquetes
Deje y sus fuentes sulfúreas,
Que es fama que el mal de nervios
Y el humor gotoso curan;
Y murmura del enfermo
Que los climas frios busca,

EPISTOLA XV. — A C. NUMONIO VALA

Quale il verno di Velia, e quale il clima
Sia di Salerno, quali gli abitanti
Di que' luoghi e la via (chè Antonio Musa
Baia a me rende inutile, e odioso
Me rende a lei, quando in un freddo bagno
M' attuffo a mezzo verno. E certo duolsi
Quel borgo del veder i suoi mirteti
Deserti, e' solfi, ch' abili eran detti
De' nervi 'l pigro a sciorre umor morboso,
Or caduti in dispregio, e ne vuol male
Agl' infermi, che a' fonti osan di Chiusi
Sottopor capo e stomaco, e a curarsi

forte digue doit instruire le torrent à ménager la prairie découverte. Apprends donc maintenant ce qui fait notre désaccord : un court soupé, le sommeil sur le gazon près d'un ruisseau, charment celui qui aimait à avoir des toges d'un tissu fin, ses cheveux brillants, et que tu as connu buveur du vin de Falerne dès le milieu du jour. Il ne rougit pas de s'être livré au plaisir, mais il aurait honte de ne pas y mettre un terme. Ici personne ne diminue mes jouissances d'un regard oblique, et ne les empoisonne d'une haine cachée et par les morsures de l'envie. Mes voisins rient de me voir remuer la glèbe et des pierres. Tu aimes mieux ronger ta pitance journalière avec mes esclaves de la ville ; tes désirs te précipitent au milieu d'eux. Mon rusé portefaix t'envie le soin des bois, du troupeau et du jardin. Le bœuf paresseux désire la selle, et le cheval la charrue. Que chacun exerce de bonne grace le métier qu'il connaît, tel est mon avis.

ÉPITRE XV. — A NUMONIUS VALA.

Apprends-moi, Vala, comment est l'hiver à Vélie, quel est le climat de Salerne, quels hommes l'habitent et comment est la route ; car Antonius Musa prétend que les eaux de Baïes me sont inutiles, et cependant il me rend odieux à Baïes, où l'on ne me pardonne pas d'aller me plonger dans l'eau froide au milieu de l'hiver. Oui, certes, ce bourg gémit de l'abandon de ses myrtes et de voir méprisées ses eaux sulfureuses, célèbres pour guérir de l'atonie des nerfs. Il en veut aux malades qui osent exposer leur tête et leur estomac

---

What mighty mounds against its force you rear,
To teach its rage the sunny mead to spare!
Now hear, from whence our sentiments divide;
In youth, perhaps with not ungraceful pride,
I wore a silken robe, perfum'd my hair,
And without presents charm'd the venal fair :
From early morning quaff'd the flowing glass ;
Now a short supper charms, or on the grass
To lay me down at some fair river's side,
And sweetly slumber as the waters glide :
Nor do I blush to own my follies past,
But own those follies should no longer last.
None there with eye askance my pleasures views,
With hatred dark, or poison'd spite pursues;
My neighbours laugh to see with how much toil
I carry stones, or break the stubborn soil.
You with my city slaves would gladly join,
And on their daily pittance hardly dine ;
While more refin'd they view with envious eye
The gardens, horses, fires, that you enjoy.
Thus the slow ox would gaudy trappings claim ;
The sprightly horse would plough amidst the team ;
By my advice, let each with cheerful heart,
As best he understands, employ his art.

EPISTLE XV. — TO VALA.

By my physician's learn'd advice I fly
From Baia's waters yet with angry eye
The village views me, when I mean to bathe
The middle winter's freezing wave beneath :
Loudly complaining that their myrtle groves
Are now neglected ; their sulphureous stoves,
Of ancient fame our feeble nerves to raise,
And dissipate the lingering cold disease,
While the sick folks in Clusium's fountains dare

Bereit seyn ; auch ist da zum Ueberfluss
Ein Bach, der deiner Trägheit viel zu thun macht,
Und nur durch Damm auf Damm bey Regengüssen
Gezwungen wird der Wiesen zu verschonen.
Nun höre noch, warum ich nicht mit dir
Aus gleichem Tone sing'. Ich weisz die Zeit
So gut wie du, da leichte dünne Röcke
Und eingesalbte Locken mir noch ziemten ;
Die guten Tage, da ich unentgeltlich
Der räuberischen Cinara gefiel,
Und mirs ein leichtes war, beym Trinkgelag,
Vom hellen Mittag an, ein goldnes Fläschchen
Falerner nach dem andern auszuschlürfen.
Jetzt aber lieb' ich eine kurze Mahlzeit
Und nah am Kieselbach ein Mittagsschläfchen
Im hohen Grase ; — nicht, als schämt' ich mich
Gespielt zu haben, aber Schande wär's,
Zu rechter Zeit das Spiel nicht abzubrechen.
Dort nagt kein scheeles Aug' an meinem Wohlstand,
Kein unbekannter Feind vergiftet dort
Durch leisen Biss mein unbemerktes Leben :
Das schlimmste, was mir meine Nachbarn thun,
Ist, wenn sie Stein' und Schollen aus den Furchen
Mich stoszen sehn, des guten Wirths zu lachen.
Du bist nun einmal auf die Stadt erpicht,
Und möchtest lieber dort mit andern Knechten
Dich knapp behelfen, als hier reichlich leben :
Hingegen neidet dir der Stadtbediente
Das freye Holz, den Garten und die Heerden,
Die du benutzen darfst. So wünscht der träge Stier
Den Sattel, und der Klepper möchte pflügen.
Am besten, denk' ich, ists, ein Jeder treibe
Das Handwerk, das er kann, und treib' es gern.

EPISTEL XV. — AN NUMONIUS VALA.

Wie mild zu Velia der Winter sey,
Wie zu Salern die Luft, und was das Land
Für eine Art von Menschen trage, wie
Der Weg dahin — Doch, eh' ich weiter frage,
Mein lieber Vala, wisse, dass mir Musa
Antonius das warme Bad zu Bajä
So viel als unnütz hält und mit den Leuten dort
Mich ganz entzweyt hat, die sich ordentlich
Ereifern, wenn sie mich zu dieser frost'gen Jahrszeit
Noch gar in kaltem Wasser baden sehn.
Denn dass ein Kranker ihre Myrtenwäldchen
Verlassen, ihre weit und breit für Gicht

Clusinis, Gabiosque petunt, et frigida rura :
Mutandus locus est, et diversoria nota
Præter agendus equus. Quo tendis? non mihi Cumas
Est iter, aut Baias, læva stomachosus habena
Dicet eques; sed equi frænato est auris in ore) :
Major utrum populum frumenti copia pascat;
Collectosne bibant imbres, puteosne perennes
Jugis aquæ : (nam vina nihil moror illius oræ;
Rure meo possum quidvis perferre patique;
Ad mare cum veni, generosum et lene requiro,
Quod curas abigat; quod cum spe divite manet
In venas animumque meum, quod verba ministret,
Quod me Lucanæ juvenem commendet amicæ) :
Tractus uter plures lepores, uter educet apros;
Utra magis pisces et echinos æquora celent;
Pinguis ut inde domum possim, Phæaxque reverti :
Scribere te nobis, tibi nos accredere par est.
Mænius, ut rebus maternis, atque paternis
Fortiter absumptis, urbanus cœpit haberi,
Scurra vagus, non qui certum præsepe teneret,
Impransus non qui civem dignosceret hoste,
Quælibet in quemvis opprobria fingere sævus,
Pernicies, et tempestas, barathrumque macelli,
Quidquid quæsierat, ventri donabat avaro.
Hic, ubi nequitiæ fautoribus, et timidis nil,
Aut paulum abstulerat, patinas cœnabat omasi

Y su cabeza á los chorros
Expone de Gabio ó Clusia.
Irme pues debo á otra parte,
Y hacer que esta vez no acuda
Mi caballo á las posadas,
Que ya frecuento otras muchas.
El viage que ahora hacemos
No es á Bayas ni es à Cumas,
Tirándole, le diré,
La rienda, con mano dura,
Que el oido del caballo
Está en la boca sin duda.
Dime pues qué tal de Velia
El invierno conceptuas,
Qué tal de Salerno el clima,
Qué tal la gente y la ruta;
Dónde mejor pan se come,
Dónde es el agua mas pura,
Y si es de algibes ó pozos
La que por alli se usa;
Pues en cuanto á vinos, malos
Los del pais se reputan.
A cualquier vino en mi quinta
Mi paladar se acostumbra,
Pero en la costa el suave
Y generoso me gusta,
Que las cuitas lance, cuando
Por mis venas se difunda,
Que de elocuencia me dote,
Que de esperanzas me nutra,
Y por quien con las muchachas
Del pais cual joven luzca.
Dime tambien, pues de todo
Deseo yo que me instruyas,
Y creeré cuanto tú
Respondas á estas preguntas,
Cuál territorio mas liebres
Y javalies produzca,
Y de pescados y erizos
Cuál playa es la mas fecunda,
Pues gordo como un feacio
Quiero volver de esta tuna.
Cuando hubo gastado Menio
Su patrimonio en locuras,
Por parásito y bufon
Trató de probar fortuna.
Sin pesebre fijo andando,
Cuando aun estaba en ayunas,

Corrono a Gabì, e a le campagne algenti.
Luogo mutar, ed oltre a' noti alberghi
Spronar vuolsi 'l ronzin : — Non vassi a Cuma,
Nè a Baia : ove ti avvii? — Diragli iroso
Il cavalier, torcendo il freno a manca;
Ma del caval l' orecchio è il morso in bocca.
Qual più de' due paesi in grani abbondi;
Se di cisterne, o di perenni pozzi
Beansi le dolci acque (chè del vino
Nulla mi cal di quella piaggia. Io posso
Tollerare e soffrir qual vin si voglia
Nel mio poder; ma come a la maremma
Poi scendo, il vo' soave e generoso,
Che fughi i pensier tetri; entro le vene
Che m' infonda e nel cor larghe speranze,
Facondia ne la lingua, e giovin baldo
Caro mi renda a la lucana amica.)
Qual region fra le due nudra più lepri,
Qual più cinghiali : de' due mar qual celi
Più echini, e pesci, onde men rieda a casa
Come di Alcinoo un puledron ben tondo,
Convien che tu mi scriva, e ch' io ten creda.
Poichè intrepidamente al patern' asse
Menio diè fondo, ed al materno, il nome
Ad accattar di lepido comincia.
Vagabondo buffone a stabil greppia
Non si fissava : pria di pranzo a fascio
Mettea stranieri e cittadini, acerbo
Ne l' inventar contro chiunque fosse,
Qualunque obbrobrio; vero del macello
Saccheggiamento, baratro, tempesta.
Quanto accattar potea, tutto assorbiva
Del ventre voracissimo, l' abisso.
Se poi da quelli, c' amano, e da quei,
Che temono i ribaldi, o nulla, o poco

aux sources de Clusium, et vont dans les campagnes glacées de Gabies. Il faut donc changer de lieu et pousser mon cheval au delà des hôtelleries accoutumées. Où vas-tu? Mon chemin n'est ni à Cumes ni à Baïes, dira le cavalier de mauvaise humeur, en tirant la bride à gauche; (car l'oreille d'un cheval bridé est dans sa bouche). Lequel des deux peuples s'alimente d'une plus grande quantité de blé, s'abreuve de l'eau de pluie recueillie dans les citernes ou de l'eau douce de puits intarissables? Je ne me soucie nullement des vins de cette contrée; je puis, dans ma campagne, supporter et souffrir un vin quelconque; mais lorsque je viens sur les bords de la mer, je recherche un vin généreux et doux qui chasse les soucis, coule dans mes veines, remplisse mon ame de riches espérances, me fournisse des paroles, me rajeunisse et me recommande auprès de mon amie de Lucanie. Lequel des deux pays nourrit le plus de lièvres et de sangliers? laquelle des deux mers recèle le plus de poissons et de hérissons? que je puisse revenir de là à la maison gras comme un Phéacien. C'est à toi de m'écrire sur tous ces points, à moi de te croire. Ménius, après avoir bravement dévoré ses biens paternels et maternels, commença à passer pour bouffon: parasite errant qui ne possédait point de ratelier fixe, incapable de distinguer le concitoyen de l'ennemi lorsqu'il n'avait pas dîné, impitoyable dans son ardeur à couvrir le premier venu de toute sorte d'opprobres; ruine, fléau et goufre du marché, il donnait à son insatiable estomac tout ce qu'il avait amassé. S'il n'avait rien obtenu ou

---

Plunge the bold head, or seek a colder air.
The road we now must alter, and engage
Th' unwilling horse to pass his usual stage:
Ho! whither now? his angry rider cries,
And to the left the restive bridle plies.
We go no more to Baiæ; prithee hear —
But in his bridle lies a horse's ear.
Dear Vala, say, how temperate, how severe,
Are Velia's winters, and Salernum's air:
The genius of the folks, the roads how good:
Which eats the better bread, and when a flood
Of rain descends, which quaffs the gather'd shower,
Or do their fountains purer water pour?
Their country-vintage is not worth my care,
For though at home, whatever wine, I bear,
At sea-port towns I shall expect to find
My wines of generous and of smoother kind.
To drive away my cares, and to the soul,
Through the full veins, with golden hopes to roll;
With flowing language to inspire my tongue,
And make the listening fair one think me young.
With hares or boars which country's best supplied?
Which seas their better fish luxurious hide?
That I may home return in luscious plight —
'Tis ours to credit, as 'tis yours to write.
When Mænius had consum'd, with gallant heart,
A large estate, he took the jester's art:
A vagrant zany, of no certain manger,
Who knew not, here he din'd, or friend or stranger:
Cruel, and scurrilous to all, his jest;
The ruin'd butcher's gulf, a storm, a pest.
Whate'er he got his ravening guts receive,

Und Podagra gepriesnen Schwefeldämpfe
Verachten, und ein solcher Waghals seyn kann,
Den Quellen Clusiums seinen Kopf und Magen
Zu unterstellen und das kalte Land
Der Gabier ihrem milden vorzuziehn,
Ist freylich eine That, worüber billig
Der ganze Flecken seufzet. Gleichwohl kann's
Nicht anders seyn; wir müssen weiter reisen
Und bey den wohlbekannten Ruhestellen
Vorbey den Klepper lenken. „ Nun, wohin?
Der Weg geht nicht nach Bajä oder Cumä, " wird
Dem widerspenst'gen mit dem linken Zügel
Der ungehaltne Reiter sagen; denn
Das Pferd hat seine Ohren im Gebiss.
Um also; Freund, zurück zu meinen Fragen
Zu kommen, melde mir (denn deine Antwort
Wird meine Wahl entscheiden), wo von beyden
Besagten Orten sichs wohlfeiler lebt?
Auch, ob sie Regenwasser trinken, oder
Lebend'ges Brunnenwasser? Nach dem Wein
In dieser Gegend ist nicht Noth zu fragen.
Auf meinem Gute kann ich mich mit jedem
Behelfen: komm' ich aber an die Küste,
Da muss ich edle milde Weine haben,
Wein, der den Spleen verjagt, mich, wie er durch
Die Adern rinnt, mit Muth und Hoffnung schwellt,
Und schwatzhaft mich und beym Lucanschen Mädchen
Zum Jüngling macht. Auch möcht' ich wissen, welche
Von beyden Gegenden mehr Hasen, welche
Mehr schwarzes Wildpret nährt, und wo die See
An Fischen-und an Austern reicher ist?
Denn meine Absicht ist, hübsch glatt und als ein ächter
Phäazier von dort zurückzukommen.
Zu Rom war ein gewisser Mänius,
Der, als er all sein Erbgut, Mütterlichs
Und Väterlichs, baldmöglichst durch die Kehle
Gejagt, für einen Mann von Witz und Laune
Und guten Tischfreund zu passiren anfing;
Ein Vagabund, der sich zu keiner eignen
Gewissen Krippe hielt, allein bey leeren Magen
Den Freund vom Feind nicht unterschied, und grimmig
Auf jeden losging, der gegessen hatte,
Die Scylla und Charybdis aller Fleischerbänke,
Was ihm in Wurf kam, stürzte, wie in einen
Grundlosen Strudel, stracks in seinen Bauch.
Geschah's nun, dass er den gewöhnlichen
Patronen solcher Vögel und den Furchtsamen

Vilis, et agninæ, tribus ursis quod satis esset;
Scilicet ut ventres lamna candente nepotum
Diceret urendos, corrector Bestius. Idem,
Quidquid erat nactus prædæ majoris, ubi omne
Verterat in fumum et cinerem : Non hercule miror,
Aiebat, si qui comedunt bona, cum sit obeso
Nil melius turdo, nil vulva pulchrius ampla.
Nimirum hic ego sum; nam tuta et parvula laudo,
Cum res deficiunt, satis inter vilia fortis :
Verum, ubi quid melius contingit, et unctius, idem
Vos sapere, et solos aio bene vivere, quorum
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis.

EPISTOLA XVI. — AD QUINTIUM.

Ne perconteris fundus meus, optime Quinti,
Arvo pascat herum, an baccis opulentet olivæ;
Pomisne, an pratis, an amicta vitibus ulmo;
Scribetur tibi forma loquaciter, et situs agri.
Continui montes, nisi dissocientur opaca
Valle; sed ut veniens dextrum latus aspiciat sol;
Lævum decedens curru fugiente vaporet.
Temperiem laudes. Quid, si rubicunda benigne
Corna vepres et pruna ferant? si quercus, et ilex
Multa fruge pecus, multa dominum juvet umbra?
Dicas adductum propius frondere Tarentum.
Fons etiam rivo dare nomen idoneus, ut nec

Entre amigos y enemigos
No hacia distincion nunca,
Y á ningun hombre del mundo
Perdonaban sus calumnias.
Abismo era del mercado
Y ruina la panza suya,
Y todo cuanto encontraba
Lo hundia en aquella tumba.
Cuando tal vez no podian
Llenarle bien las anchuras
Algunos que le adulaban
Por temor de sus injurias,
Se engullia unos platazos
De callos y oveja murria,
Que de tres osos hambrientos
Pudieran saciar la furia.
Entonces como otro Bestio
Clamaba contra la gula,
Fuego recetando al vientre
Del que de bien comer gusta.
Mas si una buena comida
Deparaba la fortuna,
Exclamaba, ya apuradas
Hasta las escurriduras :
« No sé por Dios quién extraña
Que un hombre de bien consuma
Su patrimonio en la mesa,
Pues ¿ qué cosa sobrepuja
De puerca á un vientre relleno?
¿ Quién un buen tordo no acucia?
Este es mi retrato, Vala;
Cuando la estrechez me apura,
Mi alma dispuesta á sufrirla,
La frugalidad encumbra :
Pero cuando estoy sentado
En mesa en que todo abunda,
Digo que no hay mas felices
Que los que como tú en suma,
Disfrutan en buenas tierras
Una renta bien segura.

EPISTOLA XVI. — A QUINTIO.

Para que no preguntes si alimenta
Mi heredad con su trigo á mis criados,
O consiste su renta
En frutas, vides, en aceite ó prados;
A hacerte, Quintio, una cabal pintura

Incogliea; di vil pecora, e di trippa
Sì vaste tafferie diluviava,
Che avrian potuto satollar tre orsi :
Di Bestio al pari predicava intanto
In tuono da censor, doversi a' ghiotti
Bruciare il ventre con rovente spranga.
Egli stesso se poi preda più grassa
Imbatteasi a ghermir; ove già tutto
Ridotto aveva in cenere, ed in fummo,
Affè! dicea, non so stupir, se alcuni
Quant' hanno, menan giù per la ventraia.
Prezzo nón ha un buon tordo; una ventresca
Ben grassa non ha prezzo. Ecco il mio caso.
Quando i tempi scarseggiano, con volto
Fra vili cibi impavido, Che viva,
Grido, la pace, e la frugalità!
Ma come a miglior sorte, e ad ugner meglio
Le basette mi avvengo; allor decido
Che la capite a maraviglia, e soli
Voi godete la vita, il cui danaro
In colte ville mirasi investito.

EPISTOLA XVI. — A QUINZIO.

Ottimo Quinzio mio, perchè non vogli
Interrogarmi, se il mio fondo nudra
Il signor suo co' campi, o il faccia ricco
Con ulive, o con frutti, e prati, ed olmi,
Cui fan ghirlanda pampinose viti;

s'il avait reçu peu de chose des complices de sa méchanceté ou de ceux qui la craignaient, il soupait à vil prix d'un plat de tripes et de brebis qui auraient suffi à trois ours. Alors, tel que Bestius, il se faisait censeur au point de dire qu'on devrait brûler d'un fer ardent le ventre des dissipateurs. Mais avait-il rencontré une proie meilleure ? Dès qu'il l'avait convertie en cendre et en fumée, « De par Hercule, s'écriait-il, je ne m'étonne plus qu'il y ait des hommes qui mangent leurs biens, puisque rien n'est meilleur qu'une grive grasse, et plus beau qu'une large panse de truie. » Je suis assurément ainsi, quand le besoin se fait sentir, je vante la médiocrité et la sécurité, et me contente assez volontiers de mets communs. Mais si quelque chose de meilleur et de plus succulent m'arrive, je dis aussi : vous seuls êtes sages, vous seuls savez bien vivre, vous dont le revenu est établi sur de belles métairies.

EPITRE XVI. — A QUINTIUS.

Pour que tu ne me demandes pas, excellent Quintius, si ma terre nourrit son maître de sa récolte ou l'enrichit de baies d'olivier, de fruits, de prairies, ou d'ormeaux couverts de vigne, je te décrirai avec détails la forme et la position de ce domaine.

Imagine-toi une chaîne de montagnes interrompue seulement par une vallée ombragée que le soleil levant regarde à droite, et dont le soleil couchant éclaire la gauche de son char qui s'enfuit. Loues-en la température. Que serait-ce si tu voyais mes buissons porter abondamment des baies vermeilles de cornouiller, et le chêne et l'ieuse charmer le troupeau de leurs fruits nombreux, et le maître de leur ombre épaisse ? Ne dirais-tu pas Tarente transportée en ces lieux et couverte de feuillage ? Là est une source assez considérable pour donner son nom à un ruisseau; l'Hèbre qui en-

---

And when or friend or foe no longer gave,
A lamb's fat paunch was a delicious treat,
As much as three voracious bears could eat;
Then like reformer Bestius would he tell ye,
That gluttons should be branded on the belly.
But if, perchance, he found some richer fare,
Instant it vanish'd into smoke and air —
'By Jove I wonder not, that folks should eat,
At one delicious meal, a whole estate,
For a fat thrush is most delightful food,
And a swine's paunch superlatively good.'
Thus I, when better entertainments fail;
Bravely commend a plain and frugal meal;
On cheaper suppers shew myself full wise,
But if some dainties more luxurious rise —
'Right sage and happy they alone, whose fate
Gives them a splendid house, and large estate.'

EPISTLE XVI. — TO QUINTIUS.

Ask not, dear Quintus, if my farm maintain
With fruits, or meadows, or abundant grain,
Its wealthy master; ask not if the vine
Around its bridegroom-elm luxuriant twine,
For I'll describe, and in loquacious strain,

Nichts oder wenig abgejagt, so frasz
Er ganze Schüsseln voll Kaldaunen auf,
Und so viel altes Schaffleisch, dass drey Bären satt
Davon geworden wären; zog dabey,
Als wie ein zweyter Bestius, auf die Schlemmer los:
Man sollte, sprach er, allen solchen Buben
Ein glühend Eisen auf die Bäuche brennen!
Doch eben dieser Mänius, wenn ihm irgend
Ein gröszrer Fisch einmal ins Garn gegangen
Und alles wieder flugs in Rauch und Asche
Verwandelt war — „ beym groszen Herkules!
Mich nimmts nicht Wunder, sprach er, wenn ich Leute
All ihr Vermögen essen seh; es geht
Doch in der Welt nichts über eine fette Drossel,
Nichts über einen guten Schwartenmagen!"
So einer, lieber Vala, bin auch ich.
Gewöhnlich ist mein Wahlspruch: klein und sicher?
Und weil ich muss, so kann ich wie ein andrer
Bey Hausmannskost den Philosophen machen.
Doch stöszt mir etwas bessers auf, sogleich
Wird umgestimmt, und nun behaupt' ich laut,
Dass niemand weise sey und wohl zu leben
Verstehe, als ihr andern, deren wohl
Begründete fruchtbare Capitale
Aus fetten Gütern uns entgegen glänzen.

EPISTEL XVI. — AN QUINTIUS.

Um dir die Fragen, ob mein kleines Gut
Mit Feldbau seinen Herrn ernähre oder
Bereichre mit Oliven? ob in Obst,
In Wiesen, oder weinumschlungnen Ulmen
Sein Hauptertrag bestehe, zu ersparen:

Frigidior Thracam, nec purior ambiat Hebrus,
Infirmo capiti fluit utilis, utilis alvo.
Hæ latebræ dulces, et jam, si credis, amœnæ
Incolumem tibi me præstant septembribus horis.
Tu recte vivis, si curas esse quod audis.
Jactamus jampridem omnis te Roma beatum:
Sed vereor ne cui de te plus quam tibi credas;
Neve putes alium sapiente, bonoque beatum;
Neu, si te populus sanum, recteque valentem
Dictitet, occultam febrem sub tempus edendi
Dissimules, donec manibus tremor incidat unctis.
Stultorum incurata pudor malus ulcera celat.
Si quis bella tibi terra pugnata marique
Dicat, et his verbis vacuas permulceat aures:
Tene magis salvum populus velit, an populum tu,
Servet in ambiguo, qui consulit et tibi, et urbi,
Jupiter, Augusti laudes agnoscere possis.
Cum pateris sapiens, emendatusque vocari,
Respondesne tuo, dic sodes, nomine? Nempe
Vir bonus, et prudens dici delector ego, ac tu.
Qui dedit hoc hodie, cras, si volet, auferet; ut si
Detulerit fasces indigno, detrahet idem.
Pone, meum est, inquit. Pono, tristisque recedo.
Idem si clamet furem, neget esse pudicum,
Contendat laqueo collum pressisse paternum;
Mordear opprobriis falsis, mutemve colorem?

Voy de su situacion y su figura.
Supon una vastísima montaña,
Formando una cadena, interrumpida
Solo por una vega reducida,
Cuya derecha el sol al nacer baña,
Y su izquierda al morir, cuando su coche
Hundiendo va en las sombras de la noche.
El temple es delicioso;
Pero si vieras como el monte brinda
La silvestre ciruela y roja guinda,
Y el roble, que alimento substancioso
Al ganado franquea,
Y con su sombra al dueñno á par recrea,
Creyeras á este asiento
Trasladados los bosques de Tarento.
Tambien tengo una fuente,
Que á un arroyo que corre por la vega
Su nombre da, mas clara y trasparente
Que el Hebro mismo que la Tracia riega,
Y á la cual virtud dió naturaleza
Contra males de estómago y cabeza.
En este pues asilo solitario,
En este albergue ameno y dulce, digo,
Es en donde presérvase tu amigo
De los rigores del otoño vario.
En cuanto á tí, dichoso si ser quieres
Lo que se dice que eres
Tiempo ha que Roma entera
Tu gran felicidad, Quintio, pondera;
Mas temo creas tú de agena boca
Cosas que solo á tí saber te toca;
Que puedas discurrir que haya ventura
Fuera de la honradez y la cordura;
Y que mientras te juzgan bueno y sano,
La fiebre disimules que te apena,
Hasta que luego en medio de la cena
Fria se vea retemblar tu mano;
Pues recata tal vez por pudor vano
El poco cuerdo una profunda herida,
Que se curara siendo conocida.
Si alguno á referirte ahora viniera
Que en mil lides de tierra y mar venciste,
Y estas dulces palabras te dijera:
« Júpiter que te asiste,
Y á Roma presta su favor y ayuda,
Deje por siempre en duda
Si tú al pueblo amas mas, ó si él mas te ama; »
Al punto tu razon conoceria

La forma del poder ti fia descritta
Senza risparmio di parole, e 'l sito.
Tutto di monti una catena il forma,
Se non che l' interrompe opaca valle;
Ma così, che sorgendo, il destro lato
Ne scopre il Sole, e col fuggente carro
Cadendo, il manco ne vapora. Il clima
Ne loderesti. E che sarà, veggendo
Che i rosseggianti pruni in copia danno
Cornie e susine? Che di molte ghiande
L' elce e 'l cerro a la greggia; e di molt' ombra
Son cortesi al padron? Oh qui, diresti,
Frondeggiar più vicin Taranto io veggio!
Un fonte ancor, atto a dar nome al rivo,
Tal che più freddo, nè più chiaro è l'Ebro,
Che Trachia accerchia, utile al capo infermo,
Utile al ventre scorre. E' son ben questi
Cari recessi, e se mel credi, ameni,
Che nel settembre a te mi serban sano.
Sol che curi esser tal, qual se' tenuto,
Dritto è 'l sentier, che calchi. E già gran tempo,
Che te Roma beato acclama tutta:
Ma che ad altrui di te più che a te stesso
Tu creda, io temo: nè già l' uom beato
Dei del saggio e da ben stimar diverso;
Nè se spacciando il popol va che sano
Tu vivi, e forte, a desinar chiamato,
Dissimular vorrai l' occulta febbre,
Sin che tremor le man bisunte agghiadi.
Pudor da stolti è il non curar la piaga,
Per non mostrarla. Se guerrier possente
In terra, e in mar alcun ti appella, e molce
Con queste voci l' ozioso orecchio:
Se tua salvezza a Roma, o se più cara
Quella di Roma è a te, Giove, che veglia
D' ambo al destin, ne inforsi ognor la gara.
Ben ravvisi le laudi esser d'Augusto.
Quando poi saggio e senza mende soffri
Che ti appellin, ten puoi (sii pur sincero)
Appropiar senza rimorso il nome?
Oh! sì che 'l nome, al par che a te, mi è caro
Di saggio e buon-Ma il donator, se vuole,
Quel, ch' oggi dato avea, doman ritoglie;
Qual se i fasci, già dati ad uom non degno,
Indi a sè stesso richiamando, dica:
È mio quel don; deponlo e parti-Ed io
Col pianto agli occhi, lo depongo e parto.
Che s' ei me ladro, e svergognato appella,

vironne la Thrace n'est ni plus frais ni plus pur ; son eau coule salutaire à une tête malade comme aux estomacs souffrants. Ces aimables retraites, délicieuses mêmes si tu m'en crois, te conserveront ton ami sain et sauf aux jours de septembre.

Tu vis heureux, si tu as soin d'être ce que tu entends dire de toi. Depuis long-temps Rome et moi nous vantons ton bonheur ; mais je crains que sur ce point tu ne t'en rapportes plus à un autre qu'à toi-même, et que tu ne penses qu'il soit d'autre homme heureux que l'homme vertueux et sage. J'appréhende si le peuple te dit souvent sain et bien portant, que tu ne dissimules au moment du repas une fièvre cachée, jusqu'à ce que le frisson tombe sur tes mains grasses : un sot, par mauvaise honte, cache sa plaie et la rend incurable. Si quelqu'un t'entretenait de combats livrés par toi sur terre et sur mer, et chatouillait tes oreilles vides de ces paroles, que Jupiter qui veille sur Rome et sur toi nous laisse douter si le peuple t'est plus cher que tu ne l'es au peuple, tu reconnaîtrais les louanges d'Auguste. Lorsque tu souffres d'être appelé sage et homme accompli, dis-le moi de grace, réponds-tu en ton nom? Certes, comme toi je suis charmé d'être appelé sage et homme de bien, mais le peuple, qui me donne aujourd'hui cet éloge, m'en privera demain, s'il le veut, comme il ôte à un citoyen indigne les faisceaux qu'il lui avait déférés. Rends, ceci m'appartient, dit-il ; je le rends, et, confus, je me retire. Que si ce même peuple s'écrie que je suis un voleur, me conteste des mœurs et soutienne que j'ai serré d'un lacet le cou de mon père, faut-il changer de couleur et me tourmenter de ces injustes opprobres? Qui

---

The site and figure of the pleasing scene.
A lengthen'd chain of mountains, that divide,
And open to the sun on either side :
The right wide spreading to the rising day,
The left is warm'd beneath his setting ray.
How mild the clime, where sloes luxurious grow,
And blushing cornels on the hawthorn glow!
With plenteous acorns are my cattle fed,
Whose various oaks around their master spread;
For you might say, that here Tarentum waves
Its dusky shade, and pours forth all its leaves.
A fountain to a rivulet gives its name,
Cooler and purer than a Thracian stream,
Useful to ease an aching head it flows,
Or when with burning pain the stomach glows.
This pleasing, this delicious soft retreat
In safety guards me from September's heat.
Would you be happy, be the thing you seem,
And sure you now possess the world's esteem;
Nor yet to others too much credit give,
But in your own opinion learn to live;
For know the bliss in our own judgment lies,
And none are happy, but the good and wise.
Nor, though the crowd pronounce your health is good,
Disguise the fever lurking in your blood,
Till trembling seize you at th' unfinish'd meal,
For fools alone their ulcer'd ills conceal.
If some bold flatterer soothe your listening ears,
' The conquered world, dread sir, thy name reveres,
And Jove, our guardian god, with power divine,
Who watches o'er Rome's happiness and thine,
Yet holds it doubtful, whether Rome or you,
With greater warmth, each other's good pursue.'
This praise your own, is sacred Cæsar's fame;
But can you answer to your proper name,
When you are call'd th' acomplish'd or the wise,
Names which we all with equal ardour prize?
Yet he, who gives to-day this heedless praise,
Shall take it back to morrow, if he please.
As when the people from some worthless knave
Can tear away the consulship they gave;
' Lay down the name of wisdom, sir, 'tis mine;'
Confused I leave him, and his gifts resign.
What if he say I hang'd my aged sire,
Call me a thief, a slave to lewd desire,
Shall I be tortur'd with unjust disgrace,
Or change the guilty colours of my face?
False praise can charm, unreal shame control—

Soll, bester Quinctius, Natur und Lage
Des Gutes dir genau beschrieben werden.
Stell' eine Kette dir von Bergen vor,
Durch ein gekrümmtes schattenvolles Thal
Gebrochen, so, dass von der Morgensonne
Die rechte Seite, von der Abendsonne
Die link' erwärmt und leicht umdünstet wird.
Zum mindsten würde dir die milde Luft gefallen.
Und säh'st du dann noch überdiesz die Hecken,
Von denen alles voll ist, statt der Schlehen,
Die du erwartetest, mit dunkelrothen
Kornellen und mit Pflaumen reich beladen,
Und allenthalben Eichen beyder Art
Mit vieler Frucht dem Vieh, mit vielem Schatten
Dem Gutsbesitzer dienen, — traun! es dünkte dir
Tarent, herbeygerückt, vor deinen Augen grünen
Zu sehn. Auch fehlt es nicht an einer Quelle,
Die ihren Nahmen einem Bach zu geben
Zu klein nicht ist, dabey so kalt und rein,
Dass kälter nicht noch reiner sich der Hebrus
Um Thrazien schlingt, auch trefflich Kopf und Magen
Zu stärken. Kurz, mein Aufenthalt in dieser
Verborgnen, mir so lieben, und wie du
Vielleicht nun selbst gestehst so anmuthsvollen
Einöde ists, was in den fieberreichen
Septembertagen mich gesund erhält.
Was dich betrifft, sey wirklich — was du immer
Dich nennen hörst, so lebst du sicherlich,
So wie man soll. Schon lange preist ganz Rom
Dich laut als einen seiner Glücklichen.
Und doch besorg' ich, dass du Andern mehr
In diesem Stücke glaubest, als dir selbst.
Es ist bey dir so ausgemacht wohl nicht,
Dass nur der Weis' und Gute glücklich ist :
Und da die Leute dir so viel von deiner
Gesundheit Rühmens machen, und wie wohl
Dir sey, wer weisz, ob dirs vieilleicht nicht gar
Wie jenem geht, der ein geheimes Fieber
Zur Tafelzeit verhehlt, bis ihm vor Zittern
Der fette Bissen aus den Händen fällt.
Ein Thor verschweigt aus falscher Scham dem Arzte
Sein Uebel, bis es ganz unheilbar wird.
Wenn jemand dir von Siegen säng', erfochten
Zu Wasser und zu Land, und kitzelte
Mit diesen Worten deine müssigen Ohren :
,, Ob feuriger Dich der Römer liebe, oder Du
,, Dein Rom, das wolle Zevs zu Unserm Heil
,, Und Deinem ewig unentschieden lassen! "

Falsus honor juvat, et mendax infamia terret,
Quem, nisi mendosum, et medicandum? Vir bonus est quis?
Qui consulta patrum, qui leges, juraque servat;
Quo multæ, magnæque secantur judice lites;
Quo res sponsore, et quo causæ teste tenentur.
Sed videt hunc omnis domus, et vicinia tota
Introrsum turpem, speciosum pelle decora.
Nec furtum feci, nec fugi, si mihi dicat
Servus: habes pretium, loris non ureris, aio.
Non hominem occidi: non pasces in cruce corvos.
Sum bonus, et frugi. Renuit, negat atque Sabellus;
Cautus enim metuit foveam lupus; accipiterque
Suspectos laqueos, et opertum miluus hamum.
Oderunt peccare boni virtutis amore;
Tu nihil admittes in te formidine pœnæ:
Sit spes fallendi, miscebis sacra profanis;
Nam de mille fabæ modiis cum surripis unum,
Damnum est, non facinus, mihi pacto lenius isto.
Vir bonus, omne forum quem spectat, et omne tribunal,
Quandocumque Deos vel porco, vel bove placat;
Jane pater, clare, clare cum dixit, Apollo;
Labra movet metuens audiri: Pulchra Laverna,
Da mihi fallere, da justo, sanctoque videri;
Noctem peccatis, et fraudibus objice nubem.
Quì melior servo, quì liberior sit avarus,
In triviis fixum cum se demittit ob assem,

Que á Augusto esse loor se dirigia;
Y cuando virtuoso se te llama,
¿ Te atreves á mirar este cumplido,
Cual si en verdad te fuese dirigido?
No niego que cual tú yo me recreo
Cuando mi probidad ensalzar veo;
Mas quien esto hoy regálame, mañana
Me lo puede quitar si le da gana,
Cual al cónsul que indigno al pueblo enoja,
De su pompa y sus fasces se despoja.
« Déjalo, me dirá, yo te lo he dado. »
Dejarélo, é iréme apesarado.
Pero cuando me llame
Libertino, ladron ó parricida,
¿ Deberá acaso su calumnia infame
Provocar mis furores,
Ni sacarme á la cara los colores?
¿ A quién sino á un vicioso corrompido,
Cuya alma enferme á la razon se cierra,
Halaga honor mentido,
Mentida infamia aterra?
— ¿ A quién pues llamaremos hombre honrado?
¿ Dirás que al que respeta del senado
Las decisiones, y á la ley se humilla;
Que transige imparcial toda rencilla,
Testigo ó fiador se constituye,
Y asi á ganar los pleitos contribuye?
Mas en su casa y en el barrio entero
Pasa por un bribon, que infamia y vicio
Con un exterior cubre lisonjero.
Si un siervo me dijera:
« Ni hurté, ni abandoné vuestro servicio »
Perfectamente, yo le respondiera:
Libre por hoy tu espalda considera.
— No maté. — A eso debes el regalo
De no ir á cebar cuervos en un palo.
— Ya á la clase de honrado y bueno llego.
— Eso es lo que yo niego.
La hoya al lobo sagaz causa recelo;
Huye el milano del oculto anzuelo,
Y el gavilan del lazo sospechoso.
Al hombre honrado, bueno y generoso
El solo amor de la virtud enfrena;
Mas tú cuando te abstienes de un delito,
Es solo por el miedo de la pena;
Que á tener medios de esconder la mano,
Te fuera igual lo santo y lo profano.
Si de mil sacos de habas que yo cuento,

E afferma, e ponta i piè, ch'io col capestro
Al padre strinsi di mia man la strozza;
Mi ferirà di tai calunnie 'l morso,
O cangerò color? Bugiardo onore
A chi mai fa piacere; a chi spavento
Fa un' infame calunnia, altro che ad uomo
Pien di magagne, che lenir vorebbe?
Chi dunque è l' uom da ben? Que' che de' Padri
I decreti, le leggi, i dritti osserva;
Che molte tronca e gravi liti, assiso
Pro tribunali; che de' ben decide
E de' giudizî, o ch' ei fidanzi, o attesti.
Pur tutta la famiglia, e 'l vicinato
Sotto pelle d' agnel lupo il conosce.
Nè rubai, nè fuggii, se dica un servo
Vai di nerbate esente, ecco il tuo premio,
Io gli rispondo — Non uccisi alcuno
Non sarai pasto su la croce a' corbi
Son dunque utile e buono — Adagio un poco;
Non l' ingolla il sabino. Il lupo astuto
Teme del fosso; de' sospetti lacci
L' astore, e 'l nibbio del coperto uncino.
L' amor de la virtù ritiene i buoni
Dal peccar; il timor te de la pena
Ne ritien. Fa che speri agli occhi altrui
Sottrarti; a fascio porrai terra e cielo.
Che se di fave involi un moggio in mille,
Il mio danno è minor, non il tuo fallo.
Quell' uom da ben, cui tribunale e foro
Onoran tutti, allor che immola a' numi
O verro o bue; dopo invocato Giano
Ad alta voce, e ad alta voce Apollo,
Biascica per timor ch' altri non l' oda,
Fra labbro e labbro: Deh! Laverna bella,
Fammi ognor destro nel giuntar altrui!
Fammi al mondo passar per giusto e santo!
Fosca notte i misfatti, e densa nube
Le marachelle mie tutte ravvolga!
In che l' avaro sia da più d' un servo,
Più libero in che sia, quand' ei ne' trivi

est flatté d'une louange fausse ou effrayé d'un déshonneur menteur, si ce n'est l'homme trompeur et pervers? Quel est l'homme de bien? Celui qui se soumet aux ordres du sénat, aux lois, à la justice, dont la décision termine des procès nombreux et importants, et dont la garantie et le témoignage décident d'une cause? mais il n'est au dedans, aux yeux de toute sa maison et de son voisinage, qu'un infame revêtu d'une peau brillante. Si un esclave me dit: Je n'ai ni volé ni pris la fuite. — Tu en as le prix, lui répondrai-je, le fouet ne te déchirera point. — Je n'ai tué personne. — Tu ne serviras pas sur la croix de pâture aux corbeaux. — Je suis honnête et probe. — Le petit Sabin le conteste et le nie. Le loup expérimenté craint la fosse, l'épervier, les lacs suspects, et le milan, l'hameçon caché. C'est par amour de la vertu que les hommes de bien haïssent le crime, et toi tu t'abstiens par crainte du châtiment. Aie l'espérance de tromper, tu mêleras le sacré au profane; car si de mille boisseaux de fèves tu en dérobes un, le dommage de cette manière sera moins grand pour moi, mais ton crime ne sera pas moindre. Cet honnête homme que contemplent le forum et les tribunaux, toutes les fois qu'il apaise les dieux par le sacrifice d'un porc ou d'un taureau, lorsqu'il a dit à haute voix: O père Janus! ô Jupiter! murmure entre ses lèvres, craignant d'être entendu, ces mots: Belle Laverne, accorde-moi le don de tromper, fais que je paraisse juste et irréprochable, couvre mes friponneries d'un nuage et mes crimes des ombres de la nuit. En quoi est-il meilleur et plus libre qu'un esclave, lorsqu'il se courbe pour ramasser un liard cloué sur le pavé? je ne le vois pas; car qui

Whom, but a vicious or a sickly soul?
Who then is good? who carefully observes
The senate's wise decrees, nor ever swerves
From the known rules of justice and the laws:
Whose bail secures, whose oath decides a cause.
Yet his own house, his neighbours, through his art
Behold an inward baseness in his heart.
Suppose a slave should say, I never steal,
I never run away—' nor do you feel
' The flagrant lash '—No human blood I shed—
Nor on the cross the ravening crows have fed'—
But Sir, I am an honest slave, and wise—
' My Sabine neighbour there the fact denies.
For wily wolves the fatal pit-fall fear;
Kites fly the bait, and hawks the latent snare:
But virtuous minds a love of virtue charms:
The fear of chastisement thy guilt alarms.
When from my stores you steal one grain of wheat,
My loss indeed is less, your crime as great.'
Your honest man, on whom with awful praise,
The forum and the courts of justice gaze,
If e'er he make a public sacrifice,
Dread Janus, Phœbus, clear and loud he cries;
But when his prayer in earnest is preferr'd,
Scarce moves his lips, afraid of being heard,
' Beauteous Laverna, my petition hear;
Let me with truth and sanctity appear:
O! give me to deceive, and with a veil
Of darkness and of night my crimes conceal.'
Behold the miser bending down to earth
For a poor farthing which the boys in mirth
Fix'd to the ground; and shall the caitiff dare

Sogleich erkenntest du das Lob Augusts.
Doch, wenn du leidest, dass die Leute weis'
Und tugenthaft dich nennen, Lieber! sprich,
Antwortest du, als gält' es wirklich dir?
,, Nun freylich, sprichst du, hört man gerne, du
So gut als ich, sich klug und bieder nennen."
Wenn's also nur auf fremde Meinung ankommt,
So kann das Volk, das diesen Nahmen heute
Dir übertrug, ihn morgen wieder nehmen,
Just, wie es einem, dem es unverdient
Die fasces gab, sie wieder nehmen kann.
Sprichts: sie sind mein, leg ab! — so leg' ich ab
Und schleiche traurig weg. Und wenn mich nun
Besagtes Volk für einen Ehebrecher
Und Dieb verschriee, mir ins Angesicht
Behauptete, ich hätte meinen Vater
Erdrosselt, — soll ich mich entfärben und
Die Lügen mir das Herz durchschneiden lassen?
Unächte Ehre, unverdiente Schmach
Befriedigt oder schreckt nur einen schwachen
Des Arzts bedürft'gen Menschen. — ,, Wer ist also
Ein Biedermann?" — Gewöhnlich ist die Antwort
Gleich bey der Hand: ,, wer den Gesetzen und
Verordnungen der Obrigkeit sich fügt;
Wer oft als Richter Händel von Belang
Geschlichtet; wessen Wort, er spreche nun
Als Bürge oder Zeug', entscheidend ist."
Und doch kennt manchen, der diesz alles ist,
Sein Haus und seine ganze Nachbarschaft
Für einen, der die Tugend nur als eine Maske,
Den innern Schalk zu decken, um sich hing.
Sagt mir ein Sclav: ,, ich habe nicht gestohlen,
Bin nie entlaufen" — Gut, ist meine Antwort,
Dafür hast du zum Lohne, dass du nicht
Gestäupt wirst — ,, habe keinen Mord begangen" —
So wirst du nicht am Kreutz die Raben weiden! —
,, Ich bin ein Biedermann" — Halt! ruft der kleine
Sabiner, halt! diesz läugn' ich schlechterdings.
Denn auch der schlaue Wolf scheut vor der Grube,
Der Hühnerweyh vor den verdächt'gen Schlingen,
Der Hecht vor dem verborgnen Hamen, sich.
Des Guten Hass der Sünd' ist Tugendliebe:
Du schonest nur dich selbst aus Furcht der Strafe,
Und wie du unentdeckt zu bleiben hoffst,
Ist nichts zu heilig, nichts zu schändlich dir.
Denn wenn Du mir von tausend Metzen Bohnen
Nur Eine stiehlst, so ist zwar mein Verlust
Geringer, doch nicht kleiner deine Schuld.

Non video. Nam qui cupiet, metuet quoque: porro
Qui metuens vivit, liber mihi non erit unquam.
Perdidit arma, locum virtutis deseruit, qui
Semper in augenda festinat et obruitur re.
Vendere cum possis captivum, occidere noli:
Serviet utiliter: sine pascat durus, aretque;
Naviget, ac mediis hiemet mercator in undis;
Annonæ prosit; portet frumenta, penusque.
Vir bonus, et sapiens audebit dicere: Pentheu,
Rector Thebarum, quid me perferre, patique
Indignum coges? Adimam bona? Nempe pecus, rem,
Lectos, argentum: tollas licet. In manicis, et
Compedibus sævo te sub custode tenebo.
Ipse Deus, simul atque volam, me solvet. Opinor,
Hoc sentit; moriar. Mors ultima linea rerum est.

EPISTOLA XVII. — AD SCÆVAM.

Quamvis, Scæva, satis per te tibi consulis, et scis
Quo tandem pacto deceat majoribus uti;
Disce, docendus adhuc, quæ censet amiculus: ut si
Cæcus iter monstrare velit; tamen aspice, si quid
Et nos, quod cures proprium fecisse, loquamur.
Si te grata quies, et primam somnus in horam
Delectat; si te pulvis, strepitusque rotarum,
Si lædit caupona, Ferentinum ire jubebo:

Uno quitarme en vez de dos prefieres,
Yo un perjuicio menor experimento,
Pero ¿menos bribon tú acaso eres?
Volvamos ora á tu hombre de gran fama,
A quien justo, y aun mas, el foro aclama.
Si puerco ó buey sacrificar le toca,
Con voz muy clara desde luego invoca
A Apolo, y padre Jano veces varias;
Y despues, casi sin mover la boca,
Porque ninguno entienda sus plegarias,
Dice: «concede luego,
Laverna hermosa, á mi ferviente ruego
A todos engañar; nadie me vea
Que irreprensible y santo no me crea.
Tu favor me dispensa,
Cubre mi iniquidad con nube densa.»
No mas libre contemplo que un esclavo
Al avaro que dóblase hasta el suelo,
Por coger un ochavo,
Que en él clavó por burla un rapazuelo.
Temerá ciertamente el que desea,
Y ¿habrá quien al que teme libre crea?
El que en ansiar funesto
Por tener mas se agita y se desvela,
Sus armas entregó; mal centinela,
Abandonó de la virtud el puesto.
Para nada hombres tales serán buenos;
A un esclavo á lo menos
Ninguno irá á matarlo,
Supuesto que se puede enagenarlo,
O hacer que campos labre, cuide de hatos,
O dado corra á mercantiles tratos,
Mar que invernizos ricen aquilones,
O bien trigos recoja y provisiones.
Quintio, para acabar, el sabio, el bueno
Es el que á un rey decir puede sereno:
Penteo, rey de Tebas,
¿A cuántas, dime, humillaciones nuevas
Condenarme meditas?
— Te quitaré los bienes. — ¿Qué me quitas?
¿Ganados, tierras, muebles y dinero?
Bien. — Y de hierro ademas ceñido,
Te entregaré á implacable carcelero. —
— Un Dios me librará, si se lo pido.
Hablar asi, es decir: «Moriré fuerte.»
De todo mal es término la muerte.

EPISTOLA XVII. — A ESCEVA.

Aunque tú, Esceva, aconsejarte siempre

A l' inchiodato quattrinel s' incurva,
Io veder già non so. Brama disgiunta
Non va da tema: or chi temendo vive,
No, libero per me non è giammai.
L' arme perdè, lasciò d' onore il posto
Uom sempre inteso ad ammassar, a gemere
Sotto il peso de l' or. Vender lo schiavo
Se puoi, nol trucidar: util servigio
Ne avrai; fa che i buoi pasca, ari indefesso,
E corra il mar, e in mezzo a l' onde sverni,
Mercanteggiando; che a l' annona giovi,
Che provvigion porti da bocca, e grani.
Il prudente, e da ben ripeter questi
Detti oserà: Penteo, rettor di Tebe,
A che d' indegno indurmi può tua forza
A soffrire, a durar? — Torroti i beni
Gregge, vuoi d'r, campi, danaro, arredi?
Gli togli pur — Te fra manette e ceppi
Io riterrò sotto crudel bargello
M'n disciorrà, se il voglio, il nume stesso
Credo intendea: Morrò. Si, de l' umana
Carriera alfin l' ultima linea è morte.

EPISTOLA XVII. — A SCEVA.

Benchè assai da te stesso a te provvedi,

désire, craint aussi; or qui vit dans la crainte, ne sera jamais libre à mes yeux. Il a jeté ses armes et déserté le poste de la vertu, celui que presse toujours et absorbe le soin d'augmenter sa fortune. Quand vous pouvez vendre un prisonnier, ne le tuez pas, il vous servira utilement. Souffre qu'endurci au travail il fasse paître ton troupeau, laboure ton champ, s'embarque, passe l'hiver au milieu des ondes à trafiquer, et concoure à conserver l'abondance en portant les blés et les provisions.

L'homme vertueux et sage osera dire: « Penthée, roi de Thèbes, quel traitement indigne ton injustice me force-t-elle à souffrir? — Je te priverai de tes biens. — Sans doute de mon troupeau, de ma fortune, de mon lit, de mon argent, prends-les, tu le peux. — Je te tiendrai les fers aux pieds et aux mains, sous la garde d'un geolier inflexible. — Un dieu lui-même m'en délivrera lorsque je le voudrai. » Il veut dire, je pense, je mourrai: la mort est la fin de toutes choses.

ÉPITRE XVII. — A SCÉVA.

Scéva, quoique tu saches fort bien prendre conseil de toi-même et de quelle manière il convient d'en user avec les grands, apprends ce que pense un ami, qui lui-même encore a besoin d'être instruit; c'est un aveugle qui veut montrer le chemin. Examine cependant si dans ce que je dis il se trouve quelque chose

---

In honest freedom with a slave compare?
Whoever wishes is with fear possest,
And he, who holds that passion in his breast,
Is in my sense a slave; hath left the post
Where virtue plac'd him, and his arms hath lost:
To purchase hasty wealth his force applies,
And overwhelm'd beneath his burden lies.
Say, is not this a very worthless knave?
But if you have the most untoward slave,
Yet kill him not, he may some profit yield,
Of strength to guard your flocks, and plough your field,
Or let him winter in the stormy main,
By imports to reduce the price of grain.
The good, and wise, like Bacchus in the play,
Dare, to the king of Thebes, undaunted say,
What can thy power? thy threat'nings I disdain.
I'll take away thy gods. Perhaps, you mean
My cattle, money, moveables or land;
Then take them all. But, slave, if I command,
A cruel jailer shall thy freedom seize.
A god shall set me free, whene-er I please.
Death is that god, the poet here intends
That utmost course, where human sorrow ends.

EPISTLE XVII. — TO SCÆVA.

Although my Scæva knows with art complete,

Der Ehrenmann, von dem wir eben sprachen,
Wenn er im Angesicht des ganzen Volkes
Mit einem Ochsen oder Schwein die Gotter
Sich günstig macht, und erst aus voller Brust
Sein Vater Janus fey'rlich angestimmt hat,
Bewegt hernach, aus Furcht gehort zu werden,
Die Lippen blosz und betet fort: o schöne
Laverna, gieb zu meinem falschen Spiele
Mir ferner Glück! Verleih mir, tadelfrey
Zu scheinen und gerecht! mach's, wenn ich sündige,
Nacht um mich her, und wirf wie einen Schild
Die dickste Wolke meiner Schalkheit vor.
Warum der Filz, der auf der Strasze sich,
Um einen Dreyer aus dem Koth zu heben,
Zur Erde bückt, warum er besser, freyer
Als jeder Sclave sey, begreif' ich nicht.
Wen Habsucht plagt, der fürchtet zu verlieren,
Und wer sich fürchtet, heiszt mir nimmermehr
Ein freyer Mann. Wer immer läuft und rennt,
Um Geld auf Geld zu häufen, bis er drunter
Zu Boden sinkt, ist mir kein bessrer Mann,
Als wer am Tag der Schlacht die Waffen von sich warf;
Er hat die Tugend, seinen angewiesnen Posten,
Verlassen, Ehr' und Freyheit ist verwirkt;
Doch lass ihn leben, wie man dem Gefangnen,
Der noch verkäuflich ist, das Leben lässt!
Er kann als Sclav noch gute Dienste thun,
Ist abgehärtet, Arbeit, Frost und Hunger
Zu dulden, lass ihn schanzen, oder Schweine hüten;
Auch taugt er gut, als Kaufmann, um Gewinnst
Durch Sturm und Wellen seine Haut zu wagen,
Die Lebensmittel uns bey gutem Preis erhalten
Zu helfen, Korn und übriges Bedürfnisz
Als lastbar Thier dem Markte zuzutragen.
Der wahre Biedermann, der wahre Weise
Ist der, der einem Pentheus sagen darf:
„ Konig von Theben, was Unwürdiges
Kannst du zu leiden oder thun mich zwingen? "
Ich nehme dir, spricht jener, dein Vermogen.
„ Du meinst mein Vieh, mein Feld, mein Hausgeräth
Und Silber? Nimm's! " — Ich lasse dich mit Fesseln
An Hand und Fusz in einen Kerker werfen,
Woraus dich niemand retten soll! „ Gott selbst,
Sobald ich will, wird meine Bande lösen. "
Vermuthlich will er sagen, ich kann sterben!
Denn aller Leiden Endpunct ist der Tod.

EPISTEL XVII. — AN SCÆVA.

Wiewohl du, Scäva, dir genugsam selbst

Nam neque divitibus contingunt gaudia solis;
Nec vixit male, qui natus, moriensque fefellit.
Si prodesse tuis, pauloque benignius ipsum
Te tractare voles, accedes siccus ad unctum.
Si pranderet olus patienter, regibus uti
Nollet Aristippus. Si sciret regibus uti,
Fastidiret olus, qui me notat. Utrius horum
Verba probes et facta, doce; vel junior audi
Cur sit Aristippi potior sententia. Namque
Mordacem Cynicum sic eludebat, ut aiunt:
Scurror ego ipse mihi, populo tu; rectius hoc, et
Splendidius multo est: equus ut me portet, alat rex,
Officium facio; tu poscis vilia rerum
Dante minor, quamvis fers te nullius egentem.
Omnis Aristippum decuit color, et status, et res,
Tentantem majora, fere præsentibus æquum.
Contra, quem duplici panno patientia velat,
Mirabor, vitæ via si conversa decebit.
Alter purpureum non exspectabit amictum,
Quidlibet indutus celeberrima per loca vadet,
Personamque feret non inconcinnus utramque:
Alter Mileti textam cane pejus et angue
Vitabit chlamydem; morietur frigore, si non
Rettuleris pannum. Refer, et sine vivat ineptus.
Res gerere, et captos ostendere civibus hostes,
Attingit solium Jovis, et cœlestia tentat;

Y conducirte con los grandes sepas,
Permite aqui que tu pequeño amigo
Te diga lo que entiende en la materia.
El mismo de consejo necesita,
Y asi es un ciego que el camino enseña;
Pero tú podrás ver si en lo que digo
Alguna cosa que te sirva encuentras.
Si pasar una vida descansada,
Y dormir hasta tarde te deleita;
Si de las casas públicas el ruido,
Y los carros, y el polvo te molestan,
Retírate á Ferento: no es el rico
El único que ser dichoso pueda,
Ni al que vivió ignorado y murió obscuro,
Infelice por eso se le crea.
Mas si favorecer á tus amigos,
Y aun algo acaso regalarte piensas,
A aquel te acerca á quien le sobre todo.
« Si supiese Aristipo comer yerbas,
(Deciale Diógenes un dia)
Nunca la corte á principes hiciera. »
« Y si supiese, respondió Aristipo,
Hacer la corte el hombre que me observa,
Ya las yerbas mirara con hastío. »
¿Cuál de estos dos dictámenes apruebas?
Mientras lo dices, oye tú mas joven,
Por que á Aristipo doy la preferencia.
Dicen que este del cínico eludia
La sátira cruel de esta manera.
« Yo á grandes lisonjeo, tú á la plebe.
¿Cuál conducta es mas noble? ¿cuál mas recta?
Yo cortesano soy, y un bridon monto,
Y tengo siempre regalada mesa:
Tú adulas á la plebe, y vas corriendo
Un mendrugo á pedir de puerta en puerta,
Y aunque digas que á nadie necesitas,
Menos que el que te ampara eres por fuerza. »
Bien á Aristipo le sentaba todo:
Sin dejar de aspirar á la grandeza,
Casi feliz en la humildad vivia.
Por el contrario aquel á quien Paciencia
De tosco paño viste, es muy difícil
Que otra especie de vida sufrir pueda.
El primero no aguarda á que le adornen
Ricos manto de Tiro; por do quiera
Con este ó aquel trage se anda ufano,
Y bien ambos papeles desempeña.
Al otro mas que canes ó serpientes

Sceva, e sai come usar vuolsi co' Grandi;
Quel, che ne senta un maestruzzo amico,
Che al par d'un cieco osi mostrar la via,
Tu, non ancor dotto abbastanza, apprendi.
Pur bada, nel mio dir se nulla trovi,
Che d'adattarlo a te pensier ti desse.
Poltrir s' ami, e dormir sino a la prima
Ora del dì; se bestemmiar ti fanno
Polve, osterie, romor di ruote; vanne,
Dirotti, a Ferentin, poichè non sono
Soli i ricchi a goder, nè mal già visse
Uom, che oscura la cuna ebbe e la tomba.
Se a' tuoi giovare, e governar te stesso
Un po' più mollemente, in cor ti siede;
Tu, che a stecchetto stai, ti accosta a l'unto.
« Se Aristippo frugal d' erbucci 'l desco
« Coprisse, il piè non lambirebbe a' regi —
« Se il piede a' re lambir sapesse, a schifo
« D' erbucci un desco al mio censor verria. —
Or dimmi qual tra' due trovi più saggio
In detti e in opre; o ver perchè Aristippo
Meglio l' intenda, da' più vecchi impara.
Così dunque dal cinico mordace,
Narran ch' ei si schermia — Io fo a me stesso,
Tu al popolo il buffon: partito è questo
Più orrevol molto, e retto; un palafreno
Perchè mi porti, un re mi nudra, io servo.
Tu ligio sempre a chi la man ti allarga,
Dici, Nulla mi manca, e accati il tozzo.
Stato, color, fortuna ad Aristippo
Stea ben qualunque, a l'ambiente sfera
Quasi librato, e a più sublime intento.
Il Cinico a l' incontro, a cui le membra
In doppio panno pazienza avvolge,
Maraviglia mi fia, se ad un cangiato
Adattarsi saprà tenor di vita.
L' uno, senza aspettar ostro, che 'l copra,
In qual sia veste i più affollati luoghi
Andrà scorrendo, e sosterrà con garbo
Ambe le parti. Da milesia cappa
Quei fuggirà, più che da cane, od angue.
Lasciasi assiderar, se il mantellaccio
Non gli rendi: giel rendi; e inetto viva.
Le vittorie, i trionfi, al tron di Giove

dont tu puisses profiter. Je t'engage à aller à Férentum, si un repos agréable et le sommeil jusqu'à la première heure te charment, et si tu es importuné de la poussière, du bruit des roues et du voisinage des cabarets; car le bonheur n'appartient pas aux seuls riches, et il ne vécut pas malheureusement celui dont la naissance et la mort furent obscures. Veux-tu être utile aux tiens et te traiter toi-même un peu plus convenablement? Tu es pauvre, aborde un riche. Si Aristippe savait dîner de légumes, il ne voudrait pas hanter les rois. — S'il savait hanter les rois, celui qui me blâme dédaignerait les légumes. Dis-moi quel est des deux celui dont tu approuves les paroles et les actions; ou, plus jeune, apprends pourquoi l'opinion d'Aristippe est préférable. Il éludait ainsi, dit-on, les sarcasmes du cynique; nous faisons les bouffons, moi pour moi-même, toi pour le peuple; c'est bien plus sage et plus honorable: je remplis ce rôle pour qu'un cheval me porte et qu'un roi me nourrisse. Toi, t'abaissant au dessous de celui qui te donne, tu mendies de vils aliments, quoique tu te vantes de n'avoir besoin de rien. Aristippe s'accommodait de tout vêtement, de tout état, de toute fortune, tâchant d'être mieux, mais cependant content pour l'ordinaire de sa situation présente. Au contraire, je serai fort surpris si un changement de genre de vie conviendra au cynique qui se couvre patiemment d'un ou de deux morceaux de drap. Celui-là n'attendra pas une robe de pourpre; vêtu de quoi que ce soit, il ira aux lieux les plus fréquentés, et soutiendra avec aisance l'un et l'autre personnage. Celui-ci fuira une robe tissue à Milet, comme quelque chose de pire qu'un serpent ou un chien, et il mourra de froid si vous ne lui rendez ses haillons. Rendez-les lui, et souffrez qu'il vive avec sa folie. Faire de grandes choses et présenter à ses concitoyens l'ennemi

How to converse familiar with the great,
Yet to th' instruction of an humble friend,
Who would himself be better taught, attend:
Tho' blind your guide, some precepts yet unknown
He may disclose, which you may make your own.
Are you with tranquil, quiet pleasure blest,
Or after sun-rise love an hour of rest;
If dusty streets, the rattling chariot's noise,
Or if the neighb'ring tavern's midnight joys,
Delight you not, by my advice retreat
To the calm raptures of a rural seat:
For pleasure's not confin'd to wealth alone,
Nor ill he lives, who lives and dies unknown;
But would you serve your friends and joyous waste
The bounteous hour, perfume you for the feast
His patient herbs could Aristippus eat,
He had disdain'd the tables of the great;
And he, who censures me, the sage replies,
If he could live with kings, would herbs despise.
Tell me, which likes you best, or, younger, hear,
Why Aristippus' maxims best appear?
For with the snarling cynic well he play'd,
'I am my own buffoon, you take the trade
To please the crowd; yet sure 'tis better pride,
Maintain'd by monarchs, on my horse to ride.
And while at court observant I attend,
For things of vileness you submissive bend;
Own a superior, and yet proudly vaunt,
Imperious cynic, that you nothing want.'
Yet Aristippus every state became:
In every various change of life the same;
And though he aimed at things of higher kind,
Yet to the present held an equal mind.
But that a man, whom patience taught to wear
A double coat, should ever learn to bear
A change of life, with decency and ease,
May justly, I confess, our wonder raise.
Yet Aristippus, though but meanly drest,
Nor wants, nor wishes for, a purple vest;
He walks, regardless of the public gaze,
And knows in every character to please;
But neither dog's nor snake's envenom'd bite
Can, like a silken robe, the cynic fright.
'Give him his mantle, or he dies with cold. —'
'Nay give it, let the fool his blessing hold.'
In glorious war a triumph to obtain,
Celestial honours, and a seat shall gain
Fast by the throne of Jove; nor mean the praise

Zu rathen weiszt, und keines Unterrichts,
Wie mit den Groszen umzugehen ist,
Bedarfst: so höre doch, zum Ueberfluss,
Was dein selbst lehrbedürft'ger kleiner Freund
Hierüber sagen kann, wie wenn ein Blinder
Zum Führer einem Wandrer sich erböte.
Lass seyn! Wer weisz, ich sage doch vielleicht
Noch etwas, das du gern dir eigen machest.
Wenn du die Ruhe liebest, deinem Schlaf
Nicht gerne abbrichst, auch den Straszenstaub
Nicht wohl ertragen kannst, und wenn das Knarren
Der Wagenräder und das Uebernachten
Im Gasthof dir zuwider ist: so lasz
Die Groszen, wo sie sind, und schliesze du
Dich in dein stilles Ferentinum ein.
Die reichen sinds ja nicht allein, die froh
Zu leben wissen, und wer unbemerkt
Sich in die Welt hinein — und wieder
Hinausgeschlichen, hat nicht schlimm gelebt.
Wofern du aber deinen Angehörigen
Dich nützlich machen, auch ein wenig gütlicher
Dir selber thun willst, nun, so halte dich
An einen, der dich fetter machen kann.
„ Wenn Aristippus sich mit einer Mahlzeit
„ Von Kohl behelfen könnte, würd' er nicht
„ Mit Königen leben wollen." — Und wenn Der!
Der mir den Vorwurf macht, mit Konigen
Sich zu betragen wüsste, würde Kohl
Ihm lose Speise seyn. Nun sprich, mein Scäva,
Wer unter diesen Beyden scheint dir Recht
Zu haben? — Oder, weil du doch
Der Jüng're bist, vernimm von mir, warum
Die Meinung Aristipps die bessre sey.
Doch, hör' ihn lieber selbst, und wie geschmeidig er
Dem bissigen Cyniker, der ihn schon fest zu halten
Vermeinte, sich entwunden haben soll.
„ Wenn ich den Narren spiele, thu' ichs mir
Zu lieb; du giebst dem Volk dich Preis — um Nichts.
Was ist nun klüger und was ziemt sich besser
Für einen Ehrenmann? Der König giebt
Mir seine Tafel und ein hübsches Pferd
Aus seinem Stall; dafür verricht' ich meinen Dienst;
Du schnappst, wenn dich der Hunger kirre macht,
Nach einem Brocken schimmlicht Brod, den dir
Ein schmutz'ger Kerl wie einem Hunde zuwirft,
Und prahlest noch mit deinem Nichtsbedürfen?"
Was mir am Aristipp gefällt, ist, dass
Ihm jede Farbe, jedes Glück wohl anstand.

Principibus placuisse viris, non ultima laus est.
Non cuivis homini contingit adire Corinthum.
Sedit, qui timuit ne non succederet; esto:
Quid? qui pervenit, fecitne viriliter? Atqui
Hic est, aut nusquam, quod quærimus. Hic onus horret,
Ut parvis animis, et parvo corpore majus;
Hic subit et perfert. Aut virtus nomen inane est,
Aut decus, et pretium recte petit experiens vir.
Coram rege suo de paupertate tacentes,
Plus poscente ferent. Distat, sumasne pudenter,
An rapias. Atqui rerum caput hoc erat, hic fons.
Indotata mihi soror est, paupercula mater,
Et fundus, nec vendibilis, nec pascere firmus,

Qui dicit, clamat: Victum date. Succinit alter:
Et mihi dividuo findetur munere quadra.
Sed tacitus pasci si posset corvus, haberet
Plus dapis, et rixæ multo minus, invidiæque.
Brundusium comes, aut Surrentum ductus amœnum,
Qui queritur salebras, et acerbum frigus, et imbres,
Aut cistam effractam, et subducta viatica plorat,
Nota refert meretricis acumina, sæpe catellam,
Sæpe periscelidem raptam sibi flentis; uti mox
Nulla fides damnis, verisque doloribus adsit:
Nec semel irrisus triviis attollere curat
Fracto crure planum; licet illi plurima manet
Lacryma; per sanctum juratus dicat Osirim,

Causará horror la púrpura milesia,
Y helaráse si no le das su capa.
Dásela pues, y viva en su miseria.
Ganar batallas, ostentar en triunfo
Enemigos vencidos y preseas,
Hechos son que algo tienen de divino,
Y de Jove á un mortal al solio elevan.
Y agradar á estos seres superiores
¿Se podrá reputar gloria pequeña?
No á todos dado fue ver á Corinto.
Manténgase tranquilo enhorabuena
Quien tema sucumbir; mas al que supo
Dar sima y cabo á una gloriosa empresa,
¿Quién negaria del valor la palma?
O no hay cuestion, ó la cuestion es esta.
Tiembla uno de la carga que imagina
Superior á su brio y á sus fuerzas,
Y otro sobre sus hombros la coloca.
O la virtud no es mas que una quimera,
O al que hace esfuerzos nobles, de justicia
Son debidos honor y recompensas.
El que á vista del principe á quien sirva
Procurare no hablar de su pobreza,
Obtendrá siempre mas que el que importune.
Entre tomar lo que á uno se le ofrezca,
Y arrebatarlo, media gran distancia:
Distinguir esto es la primera regla.
Articular « mi hermana está sin dote,
Mi madre es pobre, mi pequeña hacienda
Ni basta á sustentarme, ni es vendible, »
Es cual decir: « socorre mi miseria. »
Y ¿qué sucede? que otro que esto escucha
Reclama la mitad de lo que esperas.
Si comer y callar supiese el cuervo,
Mas parte tocariale en la presa,
Y ni lides ni envidias provocara.
Sucede alguna vez que un señor lleva
A un cortesano á Brindis ó á Surrento.
El que entonces del frio se lamenta,
Del lodo, de que el cofre le han forzado,
Y robado el dinero, se asemeja
A una moza que siempre está fingiendo
Que perdió su collar ó su cadena,
Logrando asi que no la crea nadie,
Si con verdad alguna vez se queja.
No se para el viagero escarmentado,
Aunque á un tunante en el camino vea,
Con una pierna rota; en vano el triste

Ergono il prode, e ne fan quasi un nume.
Agl' illustri primai rendersi caro,
Non è fra'pregi l' ultimo: non dassi
Il penetrar sino a Corinto a tutti.
Si accovacciò chi non fidossi al corso.
Sia: chi giunse a la meta, oprò da eroe?
Or qui sta il punto, o non rinviensi altrove.
Questi una soma a la sua picciol' alma,
Al picciol corpo disegual, abbore;
L' altro sottentra, e dura. O che virtude
È chimerico nome, o laude e premio
Chiede a ragion chi d' alto oprar fe prova.
Più ottiene, innanzi al re chi soffre e tace,
Che l' importuno chieditor. Diverso
Da lo strappar è un accettar modesto.
Pur questo 'l fonte, l'anima quest' era
Del negozio. Chi dica: la sorella
Ho senza dote; povera la madre;
Un poderetto, che nè vender posso,
Nè sostentarmi può — Datemi pane,
Sembra gridar. L' altro gli tien bordone —
Si spartirà la torta, e un pezzo è mio —
Ma chiotto e zitto se sapesse il corbo
Giù menarsi i boccon, ne avria più grossi,
E meno, oh quanto men! d' invidia e zuffe.
A Brindisi condotto, o al bel Sorrento
Un fra gaudente, che ne sfati i balzi,
L' aspro freddo, le piogge, il rotto cesto,
E la sottratta provvigion deplori,
I raucidi ritrae lazzi di putta
Ch' ora la catenuzza a lei rapita,
Or piagne il cintolin, così che poi
Alcuna a' danni, e a' le veraci angosce
Fede più non ottien. Quei ch' una volta
Diè ne la pania, indi non più si cura
Alzar dal trebbio quel guido, che rotta
S' abbia da ver la coscia, ancor che pianga
A gocciolon — Pel santo Osiri il giuro,

chargé de chaînes, c'est atteindre le trône de Jupiter et s'élever aux cieux. Plaire aux grands n'est pas le dernier des mérites, mais il n'est pas accordé à tout le monde d'aborder à Corinthe : tel s'est assis qui craignait de ne pas réussir, soit. N'a-t-il pas mâlement agi celui qui est parvenu au but ? Or, ce que nous cherchons est là, ou n'est nulle part. Tel s'effraie d'un fardeau trop grand pour son peu de courage et son corps exigu ; tel autre s'en charge et le porte. Ou la vertu n'est qu'un vain nom, ou celui qui a soutenu l'épreuve réclame à juste titre honneur et récompense. Se taire sur sa pauvreté devant son protecteur, c'est le moyen d'obtenir plus que celui qui demande. Arracher ou recevoir avec modestie, c'est différent ; or, c'est là le principe et la source des choses, tout le secret. Ma sœur est sans dot, ma mère fort pauvre, ma terre ne peut se vendre et suffire à me nourrir. Qui parle ainsi, dit : Donnez-moi de quoi vivre. Un autre se met à l'unisson et ajoute : Partagez le gâteau entre lui et moi. Mais si le corbeau pouvait se repaître en silence, il aurait plus de pitance et beaucoup moins de querelles et d'envieux. Un ami, conduit à Brindes ou au délicieux Sorrente, qui se plaint des mauvais chemins, de l'âpreté du froid et de la pluie, ou qui déplore sa malle brisée et ses effets de voyage volés, rappelle les artifices connus d'une courtisane pleurant tantôt un collier, tantôt une jarretière dérobée, de telle sorte que des pertes et des douleurs réelles n'obtiennent bientôt plus de foi. Celui qui s'est fait une fois moquer de lui ne se met plus en peine de relever dans la rue un vagabond dont la jambe est cassée ; celui-ci verse d'abondantes

---

These deities of human kind to please.
'But, midst the storms and tempests of a court,
Not every one shall reach the wish'd-for port;
And sure the man, who doubts of his success,
Wisely declines th' attempt'— Then you confess,
That who succeeds, thus difficult his part,
Gives the best proof of courage as of art.
Then, here, or no where, we the truth shall find;
Conscious how weak in body or in mind,
When we behold the burden with despair,
Which others boldly try, with spirit bear,
If virtue's aught beyond an empty name,
Rewards and honours they with justice claim.
In silence who their poverty conceal,
More than th' importunate, with kings prevail:
And whether we with modest action take,
Or snatch the favour, may some difference make.
From this fair fountain our best profits rise,
For when with plaintive tone a suppliant cries,
My sister lies unportion'd on my hands:
My mother's poor nor can I sell my lands,
Or they maintain me; might not he have said,
Give me, ah! give me, Sir, my daily bread?
While he, who hears him, chants on t'other side,
With me your bounty, ah! with me divide;
But had the crow his food in silence eat,
Less had his quarrels been, and more his meat.
A jaunt of pleasure, should my lord intend.
And with him deign to take an humble friend,
To talk of broken roads, of cold and rain,
Or of his plunder'd baggage to complain,
Is but the trick, which wily harlots try,
Who for a girdle, or a necklace, cry;
So oft they weep, that we believe no more,
When they with tears a real loss deplore.
He, whom a lying lameness once deceives,
No more the falling vagabond believes.
And though with streaming tears the caitiff cries,
Help me, ah! cruel! help a wretch to rise;
Though loud he swear, 'my leg is really broke;

Arm oder reich, im netten Hofkleid oder
Im schlechten Ueberrocke, blieb er immer
Sich selber ähnlich, immer wie er war,
Gerade recht, doch so, dass auch nichts Bessers
Für ihn zu gut war. Wundern sollte michs,
Wenn diesen, den die Nothphilosophie
In Zwilch verhüllt', ein Hofrock auch so gut
Gekleidet hätte. Iener wartet dir
Auf keinen Purpurrock, geht, wenn nichts bessers
Zur Hand ist, unbeschämt im schlechtesten
Dir mitten übern Markt, spielt beyde Rollen,
So wie sie an ihn kommen, gleich geschickt.
Hingegen läuft der finstre Cyniker
Vor einem reichen Rock wie vor der Pest;
Eh friert er sich zu Tode, wenn du ihm
Nicht seinen groben Kittel wiedergiebst.
So gieb ihn dann und lass den Narren laufen!
Des Staats Geschäfte thun, besiegte Feinde
Dem Volk in Fesseln zeigen, heiszt sich Bahn
Zum Himmel machen und bis an den Thron
Des Weltbeherrschers reichen: aber auch den Ersten
Im Staat gefallen, ist kein schlechtes Loos.
Die Reise nach Korinth ist freylich keine Sache
Für jedermann. Wer des Versuchs sich nicht
Getraut, bleibt, wo er ist, und thut daran
Nicht übel: aber wer das Abenteuer
Bestanden und nun dort ist, hat er sich
Nicht wie ein Mann gehalten? Und wenn nun
Das, was man sucht, dort oder nirgends ist,
Wie dann? — Was ist davon zu sagen, als:
Der Eine scheut die seinem kleinen Korper
Und kleinem Muth zu grosze Last; der Andre
Hält frisch den Rücken hin und trägt sie fort.
Kurz, Tugend ist entweder nur
Ein leerer Nahme, oder Ruhm und Glück
Gebührt dem Manne, der sein Alles dran gesetzt.
Noch Eins zum Schlusse. Wer vor seinem Fürsten
Von seiner Armuth schweigt, trägt mehr davon,
Als wer beständig bettelt. Ob du dankbar und
Zufrieden annimmst oder hastig zugreifst,
Macht einen groszen Unterschied! — „ Es liegt
„ Mir eine Schwester ohne Mitgift, eine arme Mutter
„ Mir auf dem Hals; mein Gut ist unverkäuflich,
„ Und gleichwohl nährt es mich nur kümmerlich.
Wer so spricht, schreyt um Brod, und gleich ist noch
Ein Hungerleider da, der auf die Hälfte
Des Laibs, der ihm gereicht wird, Anspruch macht.
Dass doch der Rabe seinen Frasz nicht schweigend

Credite, non ludo; crudeles tollite claudum.
Quære peregrinum; vicinia rauca reclamat.

EPISTOLA XVIII. — AD LOLLIUM.

Si bene te novi, metues, liberrime Lolli,
Scurrantis speciem præbere, professus amicum.
Ut matrona meretrici dispar erit, atque
Discolor, infido scurræ distabit amicus.
Est huic diversum vitio vitium prope majus,
Asperitas agrestis, et inconcinna, gravisque,
Quæ se commendat, tonsa cute, dentibus atris,
Dum vult libertas dici mera, veraque virtus.
Virtus est medium vitiorum, et utrimque reductum.
Alter in obsequium plus æquo pronus, et imi
Derisor lecti, sic nutum divitis horret,
Sic iterat voces, et verba cadentia tollit,
Ut puerum sævo credas dictata magistro
Reddere, vel partes mimum tractare secundas.
Alter rixatur de lana sæpe caprina;
Propugnat nugis armatus: scilicet, ut non
Sit mihi prima fides, et vere quod placet, ut non
Acriter elatrem, pretium ætas altera sordet.
Ambigitur quid enim? Castor sciat an Docilis plus:
Brundusium Minucî melius via ducat, an Appî.
Quem damnosa Venus, quem præceps alea nudat,
Gloria quem supra vires et vestit, et ungit,

Lágrimas verterá, y « hablo de veras, »
Dirá jurando por el santo Osiris:
« ¿ No hay quien á aqueste cojo favorezca? »
Todo el que pase gritaràle recio:
« Buen hombre, embista á aquel que no le entienda. »

EPISTOLA XVIII. — A LOLIO.

Si no me engaño, Lolio, y si conozco
Bien tu sinceridad y tu franqueza,
Nunca con los que trates como amigos
Adulador recelo que parezcas;
Que entre un amigo fiel y un lisonjero
Debe haber tan notable diferencia,
Como entre cortesanas y matronas.
Hay una falta empero muy diversa
De la lisonja, y aun mayor acaso;
Tal es la ruda y bárbara aspereza,
Que en dientes negros y crecida barba
Tal vez, con aire de virtud, se muestra;
Aunque en un medio la virtud consiste,
Que de uno y otro extremo igual se aleja.
Uno la deferencia exagerando,
Cual bufon que en la punta de la mesa
Coloca el dueño, con tan gran respeto
De aquel á quien adula el rostro observa;
De tal modo repite sus palabras,
Y ensalza sus felices ocurrencias,
Que un chico es ya que la leccion repite,

Credetemi, non burlo, affè! crudeli,
Sollevate lo zoppo — E 'l vicinato,
Contalo al pellegrin, rauco rintrona.

EPISTOLA XVIII. — A LOLLIO.

Liberissimo Lollio, orror ti fia,
S' io ti conosco appien, di cortegiano,
Quando amico ti giuri, assumer forme:
Qual matrona da putta, al core, al volto
Da infido cortigian distà l' amico.
Vizio diverso, e forse ancor peggiore
È l' agreste, scortese, austera asprezza,
Che di tosa cotenna, e d' atre sanne
Fa mostra, mentre vuol ch' altri la nomi
Ingenua libertà, virtù verace.
Virtù lungi del par tra l' uno e l' altro
Sta de' due vizì. Un parasito assiso
Tra gli ultimi, facendo il fraccurado,
Così del ricco a' cenni trema; a' detti
Fa eco, e quei, che cadongli dal labbro,
In aria imbrocca; che par scolaretto,
Che a mastro austero il suo latin ripeta,
O mimo addetto a le seconde parti.
D' opposto genio un altro poi, De lana
Caprina spesso a disputar discende,
Di ciance armato: Affè che a me non credasi,

larmes, il s'écrie en vain, jurant par le divin Osiris : « Croyez-moi, je n'en impose pas, cruels, relevez un estropié ». Cherche un étranger, lui répond le voisinage d'une voix enrouée.

ÉPITRE XVIII. — A LOLLIUS.

Si je vous connais bien, sincère Lollius, vous craindrez de présenter, sous le nom d'ami, l'apparence d'un flatteur. Autant de différence distingue l'ami du flatteur perfide, que la mère de famille d'une courtisane. Il est un vice opposé et plus grand peut-être, c'est une rudesse âpre, sauvage et grossière, qui s'honore d'une peau rasée et de dents noires, et voudrait être appelée liberté pure et véritable vertu. La vertu c'est le juste milieu entre ces vices, elle est autant éloignée de l'un que de l'autre.

Celui-là, obséquieux plus qu'il ne convient, se rit des convives placés à l'extrémité de la table, s'effraie au moindre signe d'un riche, répète ses paroles et relève les mots qui tombent de sa bouche, au point que tu croirais entendre un enfant réciter la leçon d'un maître sévère ou l'acteur qui joue le second rôle; celui-ci querelle pour un poil de chèvre et argumente armé de vétilles. Ce serait un vil prix à mes yeux qu'une seconde vie, dit-il, si je n'étais cru avant tout autre, et si je ne défendais avec vigueur ce qui me plaît. De quoi est-il question? Qui sait davantage de Castor ou de Docilis? la voie d'Appius est-elle meilleure pour aller à Brindes que celle de Minucius? Celui qu'ont dépouillé de ruineuses maîtresses ou des jeux de hasard désastreux, que la vanité couvre de vêtements et de parfums au dessus de ses moyens, et qui est possédé

By great Osiris I no longer joke;'
Yet the hoarse village answers to his cries,
Go find a stranger to believe your lies.

EPISTLE XVIII. — TO LOLLIUS.

Lollius, if well I know your heart,
Your frankness can disdain an art,
That will to sordid flattery bend,
And basely counterfeit the friend;
For such the difference I ween,
The flatterer and friend between,
As is betwixt a virtuous dame,
And prostitute of common fame.
Behold, in opposite excess,
A different vice, though nothing less;
Rustic, inelegant, uncouth,
With shaggy beard, and nasty tooth,
That fondly would be thought to be
Fair virtue, and pure liberty:
But virtue in a medium lies,
From whence these different follies rise.
Another, with devotion fervent,
Is more than your obsequious servant;
Admitted as an humble guest,
Where men of money break their jest,
He waits the nod, with awe profound,

Verzehren kann! Er hätte mehr zu essen,
Und minder Neid und Hader. Wer mit einem Groszen
Die Reise nach Brundusium, oder nach
Dem reitzenden Surrentum macht, und über
Die schlimmen Wege, über rauhe Luft
Und Regen wehklagt, oder dass sein Koffer
Erbrochen und Geräth' und Reisegeld
Gestohlen worden, macht damit sich blosz
Des alten Pfiffs der Buhlerin verdächtig,
Die bald ein Armband, bald ein kleines Hündchen,
Das ihr gestohlen sey, bejammert, und dafür
Auch keinen Glauben findet, wenn sie wirklich
Zu Schaden kam und wahre Thränen weint.
Dann gehts ihm wie dem Bettler, der die Leute
Mit falschem Beinbruch einmal um ihr Mitleid
Betrogen hat: nun liegt der arme Tropf
Dort mitten in der Strasz' und hat sein Bein
Im Ernst gebrochen, ohne dass ein Mensch
Nur einen Finger rührt, wiewohl die hellen Thränen
Ihm von den Backen rinnen: lieben Leute,
Um Gottes willen, helft mir armen lahmen Mann!
Ach! glaubt mir doch! Beym heiligen Osiris,
Ich spasze nicht! — „ Das mach' du andern weis! "
Schreyt unerbittlich ihm die Nachbarschaft entgegen.

EPISTEL XVIII. — AN LOLLIUS.

Wofern ich, wackrer Lollius, nicht sehr
An dir mich irre, wirst du wohl dich hüten,
Da, wo du dich zur Rolle eines Freundes
Bekannt hast, dir den Anschein der Schmarotzerey
Zu geben. Gröszer ist der Abstand nicht
Von einer ehrbarn Frau zur feilen Dirne,
Als er vom Freunde zum Hofierer ist.
Das Gegentheil von diesem Laster, und
Beynah das schlimmre, ist das ungeschliffne Wesen,
Das sich durch grobe Ungeschmeidigkeit,
Den kurzgeschornen Kopf und schwarze Zähne
Ein Ansehn geben will, und ohne Scham
Sich über Lebensart und Wohlstand wegzusetzen
Für baare Freyheit und für Tugend uns
Verkaufen will. Die wahre Tugend, Freund,
Liegt zwischen zwey Excessen, gleich von beyden
Zurückgezogen, richtig in der Mitte.
Der eine, immer mehr als recht, ist nachzugeben
Bereit, und dem, der ihm zu essen giebt,
Mit seinem Lachen aufzuwarten, trägt
So viel Respect vorm bloszen Wink des Gönners,

Quem tenet argenti sitis importuna, famesque,
Quem paupertatis pudor, et fuga; dives amicus,
Sæpe decem vitiis instructior, odit et horret;
Aut, si non odit, regit; ac, veluti pia mater,
Plus quam se sapere, et virtutibus esse priorem
Vult, et ait prope vera: Meæ (contendere noli)
Stultitiam patiuntur opes; tibi parvula res est.
Arcta decet sanum comitem toga: desine mecum
Certare. Eutrapelus, cuicumque nocere volebat,
Vestimenta dabat pretiosa. Beatus enim jam
Cum pulchris tunicis sumet nova consilia, et spes;
Dormiet in lucem; scorto postponet honestum
Officium, nummos alienos pascet; ad imum
Thrax erit, aut olitoris aget mercede caballum.
Arcanum neque tu scrutaberis illius unquam,
Commissumque teges, et vino tortus et ira.
Nec tua laudabis studia, aut aliena reprendes;
Nec, cum venari volet ille, poemata panges.
Gratia sic fratrum geminorum Amphionis atque
Zethi dissiluit, donec suspecta severo
Conticuit lyra. Fraternis cessisse putatur
Moribus Amphion; tu cede potentis amici
Lenibus imperiis; quotiesque educet in agros
Ætolis onerata plagis jumenta, canesque;
Surge, et inhumanæ senium depone Camœnæ,
Cœnes ut pariter pulmenta laboribus empta.

Y ya un segundo actor que representa.
Armado de mil frívolas razones,
Otro por nada mueve una pendencia :
« Mi opinion, dice, preferirse debe,
Y nunca dejaré de sostenerla
Con fuerza y con calor, aunque por ello
Treinta años mas de vida me ofrecieran. »
Pero, y ¿de qué se trata? De si Castor
En el teatro á Docilis supera;
O si es la via Apia ó la Numicia
Por donde á Brindis mas veloz se llega.
Un grande ó aborrece ó tiraniza
(Aunque él vicios mayores quizá tenga)
Al que arruina amor torpe ó veloz dado;
Al que à gastos mayores que sus fuerzas
Una insensata vanidad induce;
Al que del oro la ambicion aqueja;
Al que de la pobreza honrada huye,
Y la pobreza honrada tiene á mengua.
Un grande entonces es como las madres,
Que quieren que sus hijos las excedan
En prudencia y virtud; y á su cliente
No sin razon le dice: «no pretendas
Tú disputarme que de hacer locuras
Me dan algun derecho mis riquezas;
Corto es tu haber, y á un cortesano cuerdo
No sienta bien sino una toga estrecha.
Asi, renuncia á competir conmigo.»
Magnificos vestidos á cualquiera
Que queria perder daba Eutrapelo,
Explicándose asi: «cuando él se vea
Con tan brillantes ropas, engreido
Formará planes y esperanzas nuevas;
Dormirá hasta muy tarde; por las mozas
Deberes dejará que le interesan;
Pagará usura al capital ageno,
Y gladiador al fin de su carrera,
O mozo se verá de un hortelano,
Con un rocin acarreando berzas.
Nunca del grande indagues los secretos,
Y si él alguna vez te los franquea,
Recátalos airado, y aun bebido.
No sus inclinaciones lo reprehendas,
Ni las tuyas ensalces; ni si á caza
Quiere marchar, le vayas con poemas;
Que por la diferencia de opiniones
Se entibió un dia la amistad sincera
De los mellizos Anfion y Zeto,

Più che ad altr' uom? Con quanto fiato ho in gola
Ch' io non abbai quanto davver mi quadra?
Prezzo a nol far mi foran vil due vite.
Ma di che in fin bisticciasi? Se Càstore
Più ne sappia di Dòlico; se a Brindisi
Meglio la via numicia, o l' appia guidi.
Uom, cui lussuria prodiga, cui giuoco
Ruinoso disnudi, o cui ricopra
E lisci fasto, che le forze eccede:
Cui sete e fame di danaro, renda
Privo d' ogni pudor, cui di pudore
Riempia povertà, che in fuga il volge,
Nel ricco amico, più di lui sovente
Pien di vizi a diecine, odio e orror desta.
O se non l' odia, la condotta imprende
A regolarne, e qual pietosa madre
In senno ed in virtù che 'l sorpassi.
Ei dice, e par che dica il ver, le mie
Dovizie, nol negar, a la stoltezza
Ottengon tolleranza; anguste sono
Le tue sustanze, cortigian sagace
Toga userà del pari angusta; cessa
Del cozzar meco. Eutràpelo donava
Ricche vesti a chiunque eragli in uggia;
Chè il glorioso insiem co' vaghi arnesi
Nuovi pensier, nuove speranze assume;
A giorno chiaro ei dormirà; pospone
A vil landra il decoro; agli usurieri
Esca egli fia; termina alfin suo corso
Gladiatore, o paladin, che a gaggio
Guidando va de l' ortolan la rozza.
Guàrdati d' alcun mai spïar gli arcani,
E quei commessi a te, dal vin, da l' ira
Martoriato, in cor premi e suggella.
Nè i tuoi studî lodar, nè que' degli altri
Biasimar dei; nè se messere a caccia
Vogliasi andar, tu sgorbierai poemi.
Così di Zeto e d' Anfion, gemelli,
Scricchiolò l' amistà, sinchè odiosa
Al più austero tra lor, tacque la lira.
Credesi ch' Anfion abbia al fraterno
Voler ceduto: a' placidi comandi
Cedi tu pure del possente amico,
E ov' ei fa uscir carchi d' etolie reti
Giumenti e cani a la campagna; ratto
Ti leva, e lo squallor de l' inurbana
Musa deponi, onde cenar vivande
Compre d' entrambi co' comun sudori.

de la soif et de la faim de l'argent, de la honte de la pauvreté et du désir de la fuir, est haï, détesté de son ami riche, et est souvent dix fois plus pourvu de vices. Que si cet ami ne le hait pas, il le dirige, et comme une tendre mère qui veut sa fille plus sage et plus vertueuse qu'elle ne l'est elle-même, il lui dit ces paroles presque vraies : « Mes richesses, tu ne saurais le nier, me permettent des folies ; mais, pour toi, ta fortune est mince ; une toge serrée sied à un protégé sensé ; cesse de te mesurer avec moi. » Eutrapélus faisait présent de vêtements superbes à l'homme auquel il voulait nuire, car, heureux déja, disait-il, il prendra, avec ses beaux vêtements, des espérances et des idées nouvelles. Il dormira jusqu'au milieu du jour, estimera moins un honnête emploi qu'une courtisane, nourrira l'argent d'autrui, et enfin finira par être gladiateur, ou conducteur, à gages, du cheval d'un jardinier.

Tu ne scruteras jamais le secret d'un grand, et tu garderas celui qu'il t'aura confié, même si la colère ou le vin te presse. Tu ne vanteras pas tes goûts et ne blâmeras pas ceux d'un autre; et lorsqu'il voudra aller à la chasse, tu ne composeras pas des vers. Ainsi se rompit l'affection d'Amphion et de Zéthus, frères jumeaux, jusqu'à ce qu'une lyre importune se tut devant un juge sévère. On croit qu'Amphion céda au goût de son frère. Cède aux douces volontés d'un ami puissant, et lorsqu'il conduira dans les champs ses mulets chargés de toile d'Étolie et ses chiens, lève-toi et laisse-là l'humeur chagrine d'une muse incivile, pour souper comme les autres de mets que les fatigues auront achetés. La chasse est un exercice habituel aux Romains, et non moins utile à la gloire qu'aux mem-

---

And catches, ere it reach the ground,
The falling joke, and echoes back the sound.
A school-boy thus with humble air,
Repeats to pedagogue severe;
Thus players act an under-part,
And fear to put forth all their art.
Another in dispute engages,
With nonsense arm'd for nothing rages,
' Shall not my word be first receiv'd?
My word of honour not believ'd?
And shall I, whether right or wrong,
Be forc'd, forsooth, to hold my tongue?
No! at a price so base and mean,
I would a thousand lives disdain.'
But what provokes the dire contest?
Which gladiator fences best,
Which takes you to Brundusium's bay,
The Appian or Minucian way?
Now, Lollius, mark the wretch's fate,
Who lives dependant on the great.
If the precipitating dice,
If Venus be his darling vice,
If vanity his wealth consumes
In dressing, feasting, and perfumes,
If thirst of gold his bosom sways,
A thirst, which nothing can appease,
If poverty with shame he views,
And wealth with every vice pursues,
My lord, more vicious as more great,
Views him with horror, and with hate;
At least, shall o'er him tyrannise,
And like a fond mamma advise,
Who bids her darling daughter shun
The paths of folly she had run.
Think not, he cries, to live like me;
My wealth supports my vanity;
Your folly should be moderate,
Proportion'd to a small estate.
Eutrapelus, in merry mood,
The objects of his wrath pursu'd,
And where the deepest vengeance meant,
Fine clothes, with cruel bounty, sent;
For when the happy coxcomb's drest,
Strange hopes and projects fill his breast;
He sleeps till noon, nor will the varlet,
For fame or fortune, leave his harlot.
Lavish he feeds the usurer's store,
And when the miser lends no more,

Hallt so gefällig seine Späsze nach,
Schnappt jedes Wort, das ihm entfällt, im Falle
So hastig auf, dass dir nicht anders ist,
Als ob du einen Knaben zitternd seine Lection
Aufsagen, oder auf dem Schauplatz einen
Demüthigen Vertrauten spielen hörest.
Im Gegentheil erhebt der Andre oft
Den grӧszten Zank mit dir — um Ziegenwolle,
Und kämpfte, eh' er sich ergäbe, lieber
Mit baarem Unsinn. — ,, Was? ich sollte dir
Mehr glauben, als mir selbst? Ich sollte
Nicht, was ich denke, von der Leber frisch
Wegbellen dürfen? Nein, das lass ich mir
Nicht nehmen, wenn's mein Leben doppelt gälte!"
Der Streit betrifft auch keine Kleinigkeit!
Die Frage ist, ob Kastor oder Dolichos
Sein Handwerk besser wisse? Ob die Strasze
Des Appius oder des Minucius
Uns etwas bälder nach Brundusium führe.
Die Gunst der Groszen wird nicht selten blosz
Dadurch verloren, dass man ihnen sich
Zu ähnlich stellt. Wer sich durch Tänzerinnen
Und Würfel ruinirt, aus eitler Hoffart
Sich über sein Vermögen trägt, sich schämt
Für ärmer als ein andrer angesehn zu seyn,
Und unersättlich stets nach Golde hungert,
Kann sicher rechnen, dass sein hoher Freund,
Wiewohl vielleicht um zehen Laster reicher
Als er, ihn hassen oder wenigstens
Fürbass hofmeistern wird. Er ist hierin
Den guten Müttern gleich, die ihre Töchter weiser
Und tugendreicher haben wollen, als
Sie selber sind, und spricht, beynahe wahr:
,, Wofern ich tolles Zeug beginne, Freund,
So bin ich reich genug, es auszuhalten;
Du musst dich nach der Decke strecken; einem
Verständigen Menschen deinesgleichen ziemt
Ein enger Rock, hör' auf, das Maasz zum deinen
An Mir zu nehmen." Wem Eutrapelus
Recht übel wollte, dem verehrt' er reiche Kleider:
Nun, dacht' er, wird in seinem schönen Rocke
Der Geck ein andrer Mann sich dünken, wird
Von nichts als Glücksentwürfen und
Gefundnen Schätzen träumend seine Morgenstunden
Verschlafen, was ihm obliegt, einer Buhlschaft wegen
Versäumen, wird auf hohe Zinsen borgen,
Und bald genug genöthigt seyn, sein Fell
An eine Gladiatortruppe zu

Romanis solemne viris opus, utile famæ,
Vitæque, et membris; præsertim cum valeas, et
Vel cursu superare canem, vel viribus aprum
Possis. Adde, virilia quod speciosius arma
Non est qui tractet. Scis quo clamore coronæ
Prælia sustineas campestria: denique sævam
Militiam puer, et Cantabrica bella tulisti,
Sub duce qui templis Parthorum signa refigit;
Et nunc, si quid abest, Italis adjudicat armis.
Ac, ne te retrahas, et inexcusabilis absis,
Quamvis nil extra numerum fecisse modumque
Curas, interdum nugaris rure paterno:
Partitur lintres exercitus; Actia pugna,
Te duce, per pueros hostili more refertur;
Adversarius est frater; lacus, Hadria; donec
Alterutrum velox victoria fronde coronet.
Consentire suis studiis qui crediderit te,
Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum.
Protinus ut moneam (si quid monitoris eges tu),
Quid de quoque viro, et cui dicas, sæpe videto.
Percontatorem fugito; nam garrulus idem est,
Nec retinent patulæ commissa fideliter aures,
Et semel emissum volat irrevocabile verbum.
Non ancilla tuum jecur ulceret ulla, puerve,
Intra marmoreum venerandi limen amici;
Ne dominus pueri pulchri, caræve puellæ

Hasta que de su hermano á la aspereza
Cedió Anfion, dejando de su lira
Segun se cree, enmudecer las cuerdas.
Del mismo modo del potente amigo
A los dulces mandatos tú te presta,
Y cuando á caza salga, acompañado
De sus redes, sus perros y sus yeguas,
Deja el torpe reposo en que una Musa
Te retiene cruel, y listo vuela,
Porque despues cual tus amigos halles
Grato el manjar que con fatiga adquieras.
La caza siempre fue de los romanos
Ejercicio comun, útil faena;
Que agilita, y da vida, y da renombre.
Tú en la paz debes aplicarte á ella,
Puesto que en fuerza á un javalí aventajas,
Que aventajas á un galgo en la carrera:
Que las armas mas fuertes y pesadas
Con mas gracia que tú nadie maneja,
Y ya has visto mil veces cual te aplaude
Del campo Marcio el pueblo en las refriegas.
La penosa milicia, en fin, conoces,
Pues aun niño, á los cántabros la guerra
Hiciste bajo el mando del caudillo,
Que hoy de los templos Partos las enseñas
De Roma arranca, y al potente imperio
Lo que á su gloria le faltaba agrega.
Y á fin de que ya nada te retraiga,
Y que ni excusas ni pretextos tengas,
Sabe que estamos instruidos todos
De cómo te diviertes en tu hacienda,
Cuidando bien de que jamas se infrinjan
Las leyes del honor y la decencia.
Allí con dos bandadas de muchachos
De Accio la gran batalla representas;
Dos escuadras se forman; la egipciaca
Manda tu hermano, y tú mandas la nuestra.
El estanque es el mar, y hasta que ciñen
El lauro unos ú otros, se pelea.
Sin duda aprobará tus diversiones
Quien viere que las suyas no repruebas,
Añadiré, mis máximas siguiendo,
Por si es que acaso necesitas de ellas,
Que cuando hablares, mires lo que dices,
Y á quién lo dices, y de qué manera.
Huye de preguntones porque charlan,
Y no puede guardar abierta oreja
El secreto que oyó, ni se recoge

De' pro Quiriti opera solenne è questa,
A la fama, a la vita utile, e a' membri;
Massime a te, che vigoreggi e vinci
Ne la forza un cignal, nel corso un veltro.
Giugni che alcun ne l' armeggiar più svelto
Non v' ha guerrier: di quanti gridi, il sai,
La spettatrice, al tua giostrar plaudente
Corona rimbombar fa 'l marzio campo.
Tu da fanciullo sostenesti 'l duro
Mestier di Marte, e' cantabri duelli
Sotto quel duce, che spiccar le insegne
Ei sol poteo da' partici delubri,
E s' angolo rimane ancor non domo,
De l' ital' arme or al destino aggiugne.
E da l' usato marzïal costume
Per non ritrarti, nè da noi gir lunge
Senza onesta cagion, benchè tua cura
Sia nulla oprar fuor di concento e metro,
Pur di te degni la paterna villa
Vede talor tuoi ludi: ecco i battelli
In doppia schiera, e da fanciulli esposto
Il simulacro de l' azziaca pugna.
Tu duce; oste il fratel; mar d' Adria è il lago.
Sin che presta vittoria a quello, o a questo
Accerchi il crin de l' onorata fronda.
Chi poi tuo genio al suo creda conforme,
Con l' un pollice e l' altro al tuo giocoso
Spettacolo vedrai fautor plaudente.
E perchè, se bisogno abbi tu mai
D' ammonitor, ad ammonirti io segua;
Pensa e ripensa a quel che parli, e a l' uomo,
A chi parli, e di chi. Fuggi i curiosi:
Chi troppo vuol saper, troppo vuol dire;
Nè larghe orechie i lor commessi arcani
Ritengon fide: accento, che una volta
Scoccò dal labbro, irrevocabil vola.
Garzon o ancella entro a marmorea soglia

bres et à la santé, surtout si tu te portes bien et si tu peux vaincre un chien à la course et terrasser un sanglier. Ajoute que personne ne manie de mâles armes avec plus de grace que toi ; tu sais de quelles acclamations un cercle de spectateurs te soutient pendant tes combats au champ de Mars. Jeune, enfin, tu as supporté un rude service militaire, et fait la guerre des Cantabres sous un chef qui a arraché nos étendards aux temples des Parthes, et qui maintenant, si quelque chose manque aux armes d'Italie, leur adjuge le monde ; et, afin que tu ne t'éloignes point, et que, sans excuse, tu ne te tiennes à l'écart, quelque soin que tu prennes à ne rien faire hors de la règle et de la mesure, tu te délasses cependant quelquefois dans les champs paternels. L'armée se partage les barques ; tes esclaves, préparés au combat, représentent, sous tes ordres, la bataille d'Actium ; l'ennemi, c'est ton frère ; ton lac, c'est l'Adriatique, jusqu'à ce qu'une prompte victoire couronne l'un ou l'autre de lauriers. Celui qui croira que tu approuves ses goûts louera tes amusements de l'un et de l'autre pouce. Enfin, pour suivre sans interruption le cours de mes avis (si toutefois tu as besoin d'un conseiller en quelque chose), prends garde à ce que tu dis, à qui et de qui tu parles ; évite le curieux, car il est indiscret : des oreilles ouvertes ne conservent pas fidèlement les secrets, et le mot une fois échappé s'envole sans retour. Que ton cœur ne s'enflamme point pour une esclave ou un adolescent, qui soit dans une maison amie, dont tu doives respecter le seuil de marbre, afin que si le maître de ce bel adolescent ou de cette jeune fille chérie te le donne, il ne te rende pas heureux par ce présent modique, ou ne

---

He learns the gladiator's art,
Or humbly drives a gardener's cart.
Strive not with mean, unhandsome lore,
Your patron's bosom to explore,
And let not wine, or anger wrest
Th' intrusted secret from your breast.
Nor blame the pleasures of your friend,
Nor to your own too earnest bend;
Nor idly court the froward Muse,
While he the vigorous chase pursues.
Humours like these could fatal prove
To Zethus' and Amphion's love,
Until Amphion kind complied,
And laid th' offensive lyre aside.
So to your patron's will give way,
His gentle insolence obey,
And when he pours into the plain
His horses, dogs, and hunting-train,
Break from the peevish Muse away,
Divide the toils, and share the prey.
The chase was by our sires esteem'd
Healthful, and honourable deem'd.
Thy swiftness far the hounds exceeds!
The boar beneath thy javelin bleeds,
And who, like thee, with grace can wield
The weapons of the martial field,
Or with such loud applause as thine,
Amidst the youthful battle shine?
In the destructive war of Spain
Early you made your first campaign,
Beneath a leader, who regains,
Our eagles from the Parthian fanes,
And boundless now extends his sway,
And bids a willing world obey.
Lollius, though all your actions rise
From judgment regularly wise,
Yet oft at home you can unbend,
And even to trifling sports descend.
Our little boats, with mimic rage,
Like Actium's mighty fleets engage;
Your lake, like Adria's ocean spreads,
The adverse war your brother leads,
'Till victory her wings display,
And crown the conqueror of the day.
Cæsar, who finds that you approve
His taste, shall your diversions love.
If my advice regard may claim,
Be tender of another's fame,

Verkaufen, oder eines Gärtners blinden Schimmel
Um Taglohn traurig vor sich her zu treiben.
Du wirst dir zum Gesetze machen, weder
Nach deines hohen Freunds Geheimnissen
Zu forschen, noch, wofern er etwas dir
Von selbst vertraut, es zu verrathen, wenn
Du gleich mit Wein und Zorn gefoltert würdest.
Auch wirst du niemals Deinen Neigungen
Den Vorzug geben und die seinen tadeln;
Noch, wenn er auf die Jagd will, dich damit
Entschuldigen, du müssest Verse machen.
Man sagt, die Harmonie der beyden
Berühmten Zwillingsbrüder Zethus und
Amphion sey aus keiner gröszern Ursach
Zerrissen worden; bis der sanftere
Amphion, dem Humor des rauhern Bruders
Nachgebend, seine Leyer schweigen hiesz.
So mach' es auch. Betrachte stets die Bitten
Des mächtigen Freunds als mildere Befehle:
Und hat er seinen Jagdzeug mit den Koppeln
Vorausgeschickt, so spring du hurtig auf,
Entrunzle flugs der ungefälligen Muse
Gedankenvolle Stirn', und zeig' ein heitres
Gesicht; die Wildpastete, die dir Müh
Und Schweiz gekostet, wird nur bass dir schmecken.
Die Jagd stand immer in gar hohen Ehren
Bey unsern Römern, ist dem guten Ruf
Und der Gesundheit nütz, und stärkt die Glieder:
Auch ziemt sie dir besonders, da du Schnelligkeit
Um einen Hund zu überlaufen, Kräfte,
Um einen Eber zu bezwingen, hast.
Und wer hat mit den Waffen umzugehen
Mehr Anstand? Wem wird in den Kriegesspielen
Des Campus Martius lauter zugeklatscht?
Du dientest ja beynah als Knabe schon
Im Zuge gegen die Cantabrer, unter
Dem Feldherrn, der uns aus der Parther Tempeln
Die Adler wiedergab, und jetzt, was etwa noch
Zurück ist, unsern Waffen unterwirft:
Und, um dir alle Ausflucht abzuschneiden,
So weisz man ja, dass du, wiewohl du nichts
Unschickliches zu thun beflissen bist,
Auf deinem väterlichen Gut mitunter
Auch Kurzweil treibst. Da werden, zum Erempel,
Aus kleinen Fischerkähnen zwey
Schlachtordnungen formirt, und unter deiner
Anführung, wie in vollem Ernst, das Treffen
Bey Actium von deinen Hausgenossen

Munere te parvo beet, aut incommodus angat.
Qualem commendes, etiam atque etiam aspice, ne mox
Incutiant aliena tibi peccata pudorem.
Fallimur, et quondam non dignum tradimus; ergo,
Quem sua culpa premet, deceptus omitte tueri:
Ut penitus notum si tentent crimina, serves,
Tuterisque tuo fidentem præsidio; qui
Dente Theonino cum circumroditur, ecquid
Ad te post paulo ventura pericula sentis?
Nam tua res agitur, paries cum proximus ardet;
Et neglecta solent incendia sumere vires.
Dulcis inexpertis cultura potentis amici:
Expertus metuit. Tu, dum tua navis in alto est,
Hoc age, ne mutata retrorsum te ferat aura.
Oderunt hilarem tristes, tristemque jocosi;
Sedatum celeres, agilem, gnavumque remissi:
Potores bibuli media de nocte Falerni
Oderunt porrecta negantem pocula, quamvis
Nocturnos jures te formidare vapores.
Deme supercilio nubem: plerumque modestus
Occupat obscuri speciem, taciturnus acerbi.
Inter cuncta leges et percontabere doctos,
Qua ratione queas traducere leniter ævum;
Ne te semper inops agitet, vexetque cupido,
Ne pavor, et rerum mediocriter utilium spes:
Virtutem doctrina paret, naturane donet;

Palabra que una vez del labio vuela.
No á pages te aficiones ó criadas
Dentro el palacio á cuyo dueño debas
Respeto tributar, pues venturoso
Que te hace creerá con su fineza,
Si te cede el objeto de sus votos,
Y te incomodará si te lo niega.
Míralo bien cuando á uno recomiendes,
No caigan sobre ti culpas agenas;
Y si á pesar de todo te equivocas,
Y algun sugeto indigno recomiendas,
Al punto que tu engaño reconozcas,
Cuida de no empeñarte en su defensa.
Mas si á alguno que sepas ser honrado
Infama la calumnia ó atropella,
Préstale tu favor con confianza,
Pues es muy de temer que cuando hoy ceba
En él la envidia el diente encarnizado,
Otro dia lo cebe en tu inocencia.
Cuando se arde la casa del vecino,
De tu interes se trata, porque fuerza
Toma el fuego que pronto no se ataja.
La amistad de los grandes lisonjera
Parece y dulce á aquel que no los trata,
Y peligrosa al que los ve de cerca.
Cuida mientras tu nave el golfo surca,
Que si el viento se muda, atras no vuelva.
Al tétrico aborrece el que es festivo,
Al que es festivo el tétrico detesta,
El vivo al lento, y el pausado al agil,
Y el que á beber á mediodia empieza,
Detesta al que no bebe, aunque le jure
Que el vino por la noche mal le sienta.
Nunca tu frente el sobrecejo arrugue;
Que de desabrimiento la modestia
Tal vez se califica, y el silencio
Tal vez como censura se interpreta.
Lee por fin, consulta con los sábios
De qué modo una vida alegre y buena
Podrás pasar mejor, sin que te agiten
Deseos que con nada se contentan,
Triste pavor, ó fútil esperanza:
Si la virtud es fruto de la ciencia,

D' autorevole amico il fegatello
Non giunga a traforarti, onde il signore
Del garzon vago, o de la cara ancella
O 'l voglia, e non ti paghi a picciol costo;
O nol voglia, e non facciati dolente.
Squadra ben ben chi raccomandi, il viso
Se rosso far non vuoi degli altrui falli.
Diam talor ne la ragna, e ottien l' indegno
Da noi favor: dunque la man delusa
Sottrai da chi va di sua colpa onusto:
Ma se calunnie a chi t' è noto appieno
S' appongan; tu 'l proteggi, e a ricoprirlo,
Senza tema d' error, stendi lo scudo.
Chè quando ei vien da teonino dente
Buccia buccia corroso, a te vicino
Forse non senti 'l velenoso morso?
Te scotta omai la fiamma, allor che avvampa
La prossima parete, e suole incendio
Con maggior forza inferocir negletto.
Dolce è a chi nol provò, far corte a' Grandi
E avergli amici; chi 'l provò, ne trema.
Mentre tua nave in alto mar veleggia,
Tutta tua cura sia che te non spinga
Cangiat' aura a ritroso. Odiano i mesti
L' uom giovial, i gioviali il mesto;
I celeri 'l flemmatico; i tranquilli
L' attivo e vispo; i bevitor, che' fiaschi
Di falerno staccar non san dal labbro
Da mezza notte in su, odiano anch' essi
Chiunque i nappi offertigli ricusa.
Nè giòvati il giurar che ti spaventi
De' notturni vapor. Quel nuvolone,
Sgombra dal sopràcciglio. Oh quante volte
D' uomo oscuro il modesto; il taciturno
Di burbero sembianza offre non sua!
Interroga pria d' altro i libri, e' dotti
Su la norma, che placidi può farti
Scorrere i giorni, onde non t' anga e vessi
Sempre affamata cupidigia; o tema,
E speme d' un mezzano util futuro:
Su la virtù gl' interroga, se frutto
Sia di dottrina, o di natura dono:

t'attriste point par un refus. Réfléchis plus d'une fois avant de recommander quelqu'un, pour ne pas avoir bientôt à rougir des fautes d'autrui : trompés quelquefois, nous présentons un sujet indigne. S'il est malheureux par sa faute, détrompé, cesse de le défendre; mais si des calomnies attaquent un homme que tu connais parfaitement, défends-le et protége-le, lui qui se fie à ton appui. Ne sens-tu pas, lorsque la dent d'un Théon le déchire, que le danger s'approchera bientôt de toi? Il y va de ta fortuue, lorsque la maison voisine est en feu; et les incendies négligés acquièrent des forces nouvelles. La culture d'un ami puissant est douce, quand on ne l'a pas essàyée; l'homme qui en a fait l'épreuve la redoute. Pour toi, tandis que ton vaisseau est dans la haute mer, fais en sorte que le vent changé ne te rejette en arrière. Les hommes tristes haïssent la gaîté, les esprits enjoués la tristesse, les gens vifs la lenteur, les caractères tranquilles l'homme actif et vigilant : les buveurs gorgés de Falerne dès le milieu du jour t'en voudront si tu refuses la coupe qu'ils te présentent, quand tu jurerais que tu redoutes les vapeurs du vin pendant la nuit. Écarte les nuages de ton sourcil : on prend le plus souvent la modestie pour une sombre dissimulation, et l'homme taciturne pour un fâcheux.

Lis surtout; demande aux hommes instruits par quels moyens tu peux passer doucement ta vie, de manière à ne point être agité et tourmenté par la cupidité, toujours pauvre, par la crainte et par l'espérance de choses médiocrement utiles. Demande-leur si la vertu s'ac-

---

And be the man with caution try'd,
In whose discretion you confide.
Th' impertinent be sure to hate;
Who loves to ask, will love to prate.
Ears, that unfold to every tale,
Intrusted secrets ill conceal,
And you shall wish, but wish in vain,
To call the fleeting words again.
Be not by foolish love betray'd
To tempt your patron's favourite maid,
For, if he grant your fond request,
He now believes you fully blest;
If he refuse, you sure must prove,
The tortures of despairing love.
With cautious judgment, o'er and o'er,
The man you recommend explore,
Lest, when the scoundrel's better known,
You blush for errors not your own.
Then frankly give him up to shame,
But boldly guard the injur'd fame
Of a well-known, and valued friend,
And with your utmost power defend;
For, be assur'd, when he 's defam'd,
At you the envenom'd shaft is aim'd.
When flames your neighbour's dwelling seize,
Your own with instant rage shall blaze,
Then haste to stop the spreading fire,
Which, if neglected, rises higher.
Untry'd, how sweet a court-attendance!
When try'd, how dreadful the dependance!
Yet, while your vessel's under sail,
Be sure to catch the flying gale,
Lest adverse winds, with rapid force,
Should bear you from your destin'd course.
The grave, a gay companion, shun;
Far from the sad the jovial run;
The gay, the witty, and sedate,
Are objects of each other' s hate,
And they who quaff their midnight glass,
Scorn them who dare a bumper pass,
Although they loudly swear, they dread
A sick debauch and aching head.
Be every look serenely gay,
And drive all cloudy cares away.
The modest oft too dark appear,
The silent thoughtfully severe.
Consult the wisdom of each page,
Inquire of every silenc'd sage,

Im Kleinen vorgestellt. Dein Bruder ist
Der Feind, dein Gartenteich das Adriatsche Meer;
So wird gefochten, bis die leichtbeschwingte
Victoria des Siegers Schläfe kränzt:
Und niemand, wer dir gleiche Billigkeit
Für seine Launen zutraut, wird die deinen tadeln.
Sodann, und weil ich einmal am Erinnern bin,
(Wofern du ja Erinnerns nöthig hast)
Bedenke wohl und oft, was du von jedem und
Zu wem du sprichst. Dem Frager weiche aus,
Er ist ein Schwätzer: Ohren, welche immer
Weit offen stehen, lassen leicht entfallen,
Was ihnen anvertraut war; und ist dir
Einmal ein Wort entschlüpft, so fliegts davon
Und lässt nie wieder sich zurückerufen.
Nicht minder hüte dich, dass innerhalb
Der Marmorschwelle deines groszen Freundes
Ja keiner seiner schönen Sclaven, keine
Von seinen Mädchen (die er selbst vielleicht
Sich vorbehielt) die Leber dir entzünde:
Damit er keinen Anlass habe, weder
Mit einem unbedeutenden Geschenk
Dich abzufinden, oder, wenn er deinen Wünschen
Zuwider ist, sie dir zur Quaal zu machen.
Den Mann, den du empfehlen willst, besieh
Erst recht genau und oft von allen Seiten,
Damit nicht unversehens fremde Fehler
Dich schamroth machen. Doch, man kann auch wohl
Betrogen werden und für jemand sich
Verwenden, der sich dessen unwerth zeigt:
In diesem Fall, und wenn er seine Schuld
Nicht läugnen kann, entzieh ihm deinen Schutz.
Ist aber der, den böse Zungen stechen,
Dir ganz genau bekannt: so halte fest,
Und stelle dich dem Mann zur Brustwehr dar,
Der seine Zuversicht auf dich gesetzt hat.
Darf ihn der Lästrung Zahn vor deinen Augen
Benagen, ohne dass dein Herz dir sagt,
Bald könn' auch Dich, was Ihm begegnet, treffen?
Brennt deines Nachbars Wand, so gilts auch dir,
Und Unsinn wärs, mit Löschen warten, bis
Das ganze Haus in hellen Flammen stünde.
Um eines Mächtigen Gunst zu buhlen, däucht
Dem Unerfahrnen süsz, gefährlich dem Erfahrnen.
Du, dessen Schiff bereits im hohen Meer
Mit muntern Wimpeln geht, wend' alles an,
Dass dich kein Gegenwind zurück ans Ufer werfe.
Die Groszen wollen stets den Widerschein

Quid minuat curas, quid te tibi reddat amicum;
Quid pure tranquillet, honos, an dulce lucellum;
An secretum iter, et fallentis semita vitæ.
Me quoties reficit gelidus Digentia rivus,
Quem Mandela bibit, rugosus frigore pagus;
Quid sentire putas? quid credis, amice, precari?

Sit mihi, quod nunc est, etiam minus, ut mihi vivam
Quod superest ævi, si quid superesse volunt Dî:
Sit bona librorum, et provisæ frugis in annum
Copia, ne fluitem dubiæ spe pendulus horæ.
Hæc satis est orare Jovem quæ donat et aufert:
Det vitam, det opes: æquum mî animum ipse parabo.

Indaga, ó bien un don de la natura;
Que es lo que nuestras cuitas aligera;
Que es lo que pono al hombre bien consigo;
Si en el honor consiste ó las riquezas
La paz del alma, ó si á ella acaso guia
De dulce obscuridad la oculta senda.
En cuanto á mí, ¿ qué piensas que deseo
Cuando me hallo á la margen del Digencia,
Que el frio valle de Mandela baña?
Tener lo que ahora tengo, y aunque sea
Algo menos tambien; para mí mismo
Vivir los pocos dias que me quedan,
Si me quedan algunos; tener libros,
Y para un año provisiones hechas,
Para no verme siempre fluctuando
De lo futuro en la esperanza incierta.
Basta que á Jove pida yo las cosas
Que dar puede y quitar segun lo quiera.
Deme él salud y bienes suficientes;
La paz del alma corre por mi cuenta.

Ciò che scema i pensier; ciò che a te stesso
Ti rende amico; ciò che in cor t' infonde
Pura tranquillità, saran gli onori,
O un dolce guadagnuzzo, o un sentier cupo
Di vita, e un calle agli occhi altrui sfuggente?
Quando al ruscel del gelido Digenza,
Che bee, dal freddo rattrappito, il borgo
Di Mandela, io rifommi, e quai supponi
Miei sensi allor, quai credi, amico, i voti?
Che a me sia salvo il ben, ch'or io posseggo,
E meno ancor; purchè de' giorni il corso,
Che a viver mi riman (se piace a' numi
Che men rimanga) a me medesmo io viva!
Buona copia di libri, e a tutto un anno
Ben provisto granaio a me non manchi,
Ond' io non m' abbia a dondolar de l'ora
Vegnente appeso a la speranza incerta!
Tanto implorar da Giove, a chi sta il dare,
A chi sta il torre, basti: ei diami vita,
Me ne dia gli agi: a prepararmi un' alma
Ognor librata, i' penserovvi io stesso.

quiert par la science, ou si la nature la donne ; ce qui diminue les chagrins et te rend ami de toi-même ; enfin, ce qui fait jouir d'une vie pleinement tranquille, des honneurs, du plaisir du gain ou du sentier secret d'une vie ignorée.

Qu'est-ce que j'éprouve, le sais-tu? toutes les fois que je suis ranimé par l'eau froide de la Digence, dont s'abreuve l'habitant de Mandèle engourdi par le froid? Que crois-tu, mon ami, que je demande? De conserver ce que je possède maintenant, même un peu moins ; de vivre pour moi le reste de mes jours, si les Dieux m'en accordent encore ; d'avoir une abondante provision de livres et de blé amassé pour l'année, afin de ne pas flotter suspendu dans l'espoir d'un avenir douteux. C'est assez de demander à Jupiter ce qu'il donne ou refuse à son gré ; qu'il m'accorde la vie, qu'il me donne la richesse, je saurai m'acquérir la tranquillité de l'esprit.

How you may glide with gentle ease,
Adown the current of your days,
Nor vex'd by mean and low desires,
Nor warm'd by wild ambitious fires,
By hope alarm'd, deprest by fear,
For things but little worth your care.
Inquire if virtue's hallow'd rules
Proceed from nature, or the schools;
What may the force of care suspend,
And make you to yourself a friend;
Whether the tranquil mind and pure,
Honours or wealth our bliss insure,
Or down through life unknown to stray,
Where lonely leads the silent way.
When happy in my rural scene,
Whose fountain chills the shuddering swain,
Such is my prayer — Let me possess
My present wealth, or even less,
And if the bounteous gods design
A longer life, that life be mine.
Give me of books the mental cheer,
Of wealth, sufficient for a year,
Nor let me float in fortune's power,
Dependant on the future hour.
To Jove for life and wealth I pray,
These Jove may give, or take away,
But, for a firm and tranquil mind,
That blessing in myself I 'll find.

Von ihrer Laun' an ihren Freunden sehen ;
Selbst düster, hassen sie den muntern, lustig
Den ernsten : einem raschen ist der sanfte
Gesetzte, einem schläfrigen hingegen
Der rüstige geschäft'ge Mensch zuwider ;
Und dem, der mit Falerner Nächte durch
Sich gern beträufelt, würdest du dich schlecht
Empfehlen, wenn du dir den dargebotnen Becher
Verbitten wolltest, schwürst du gleich beym Bart
Des Aesculap, dein Kopf und Magen könne
Des späten Weindunsts Hitze nicht vertragen.
Zerstreu' die Wolk', um deine Augenbraunen !
Sehr oft wird, um der bloszen Miene willen,
Bescheidenheit für düstern Sinn, und Stille
Für hämische Misanthropie gehalten.
Vor allem forsche von den Weisen, Todten
Und Lebenden, wie du es machen sollst,
Um sanft des Lebens Strom hinab zu gleiten,
Damit nicht immer dich die dürftige
Begierde, nicht die Furcht dich quäle, noch
Die Hoffnung solcher Dinge, deren Nutzen
Ein Kluger leicht entbehret. Forsch' und lerne
Von ihnen, was dich besser macht, — ob Tugend
Als Gabe der Natur uns angeboren, oder
Durch Unterricht und Fleisz erworben werde?
Was deiner Sorgen Anzahl mindre? Was
Dir selbst zum Freund dich mach', und wahre Ruh
Dir schaff'? — Ob Ehre, oder Reichthum? oder
Ein unbemerkter schmaler Pfad durchs Leben?
So oft der kalte Bach Digentia mich
Erfrischet, den das kleine frost'ge Dorf
Mandela trinkt, was meinst du, dass ich denke?
Was glaubst du, Freund, dass ich die Götter bitte?
,, Lasst mir nur, was ich hab', und wärs auch minder,
Und was ihr etwa noch von Lebenszeit
Mir zugedacht, lasst mich mir selber leben !
Lasst mirs an Büchern nicht, auch nicht an Vorrath,
Was auf ein Jahr vonnöthen ist, gebrechen,
Damit die ungewisse Zukunft im Genuss
Des Gegenwärt'gen mich nicht stören müsse ! "
Es ist genug, um Dinge, die er giebt
Und wieder nimmt, den Jupiter zu bitten :
Er gebe Leben nur und Nothdurft mir,
Ein ruhig Herz will ich schon selbst mir schaffen !

EPISTOLA XIX. — AD MÆCENATEM.

Prisco si credis, Mæcenas docte, Cratino,
Nulla placere diu, nec vivere carmina possunt,
Quæ scribuntur aquæ potoribus. Ut male sanos
Adscripsit Liber Satyris, Faunisque poetas,
Vina fere dulces oluerunt mane Camœnæ.
Laudibus arguitur vini vinosus Homerus:
Ennius ipse pater nunquam, nisi potus, ad arma
Prosiluit dicenda. Forum, putealque Libonis
Mandabo siccis, adimam cantare severis.
Hoc simul edixit, non cessavere poetæ
Nocturno certare mero, putere diurno.
Quid? si quis vultu torvo ferus, et pede nudo,
Exiguæque togæ simulet textore Catonem;
Virtutemne repræsentet, moresque Catonis?
Rupit Hiarbitam Timagenis æmula lingua,
Dum studet urbanus, tenditque disertus haberi.
Decipit exemplar vitiis imitabile. Quod si
Pallerem casu, biberent exsangue cuminum.
O imitatores, servum pecus, ut mihi sæpe
Bilem, sæpe jocum vestri movere tumultus!
Libera per vacuum posui vestigia princeps;
Non aliena meo pressi pede. Qui sibi fidit

EPISTOLA XIX. — A MECENAS.

Si es que hemos de creer al buen Cratino,
Placerán poco, y durarán apenas
Los versos, ó Mecenas,
Del que agua beba siempre, y nunca vino.
Desque Baco entre Sátiros y Faunos
De vates alistó la turba insana,
Casi desde que asoma la mañana
Oliendo está á bebida
La Musa mas suave y relamida.
Los elogios que al vino daba Homero
Prueban que su sabor no le amargaba;
Y Enio, de nuestros vates el primero,
Nunca á ensalzar se puso una proeza
Sin entonar con vino su cabeza.
«Al que no beba, foro le receto,
O allá con los banqueros le remito,
Que á tristes hacer versos no permito.»
Apenas publiqué yo este decreto,
A beber por la noche y por el dia
Los poetas pusiéronse á porfia;
Cual si porqne ostentara
De Caton uno la mirada fosca,
Descalzo el pie, y la toga estrecha y tosca,
Su virtud y costumbres imitara.
Rebentó de furor un mauritano
Al mirar cuan en vano
Competir con Timagenes queria,
Que en picante facundia le excedia.
Nunca, nunca se imita sin perjuicio
Lo que es solo imitable por el vicio.
Si yo pálido acaso me pusiera,
La cáfila se viera
De poetas mezquinos,
Por parecerse á mi, beber cominos.
¡O imitadores, misera piara
De animales esclavos! ¡cuántas veces
Mi bilis encendió vuestra algazara!
Pero ¡cuántas tambien vuestras sandeces
De diversion y risa me han servido!
Yo, si, un camino abrí desconocido;
No en huella de otro pie fijé la mia;
Que á todos siempre el mas valiente guia.

EPISTOLA XIX. — A MECENATE.

Fede al prisco Cratin se presti, o dotto
Mecenate, non possono nè a lungo
Vivere i versi, nè piacer di quelli,
Che a dissetarsi vanno a la fontana.
Da che Bacco i bisbetici poeti
De' Satiri, e de'Fauni al ruolo ascrisse,
Putirono di vin le dolci Muse
Quasi da l' alba. Omero, il vin lodando,
Mostra che amava il vino: il nostro Omero
Ennio non mai d' arme a cantar lanciossi,
Che un baciozzo al baril non desse prima.
Al foro, e a la palanca, che la bocca
Del pozzo chiude di Libon, gli astemi
Io condanno; il cantare a' sobrì io vieto.
Ciò proclamato appena, e chi poteo
Più frenare i poeti? Ecco la notte
Pugnar col vin, ecco putirne il giorno.
E che? s' uom sbieco in volto, arcigno, e scalso
Con breve toga imita Cato, il credi
In costumi, in virtù pari a Catone?
Iarbita, ch' emular volea la lingua
Di Timagen, crepò, mentre d' urbano
Chiappar s' ingegna, e di facondo il nome.
Model, ne' visì facile a ritrarsi,
C' illude; s' io per caso impallidissi,
Ber l' esangue comino andrebbe in moda.
Oh servil greggia imitatrice, oh come
Spesso vostre baruffe in me la bile,
Spesso movon le risa! Io liber' orme
Primo impressi in sentier d' ogni orma intatto.
Chi fida in sua virtù, maestro e duca
Fassi al seguace sciame. Il pario giambo

ÉPITRE XIX. — A MÉCÈNE.

Savant Mécène, si tu en crois le vieux Cratinus, aucune des poésies qu'écrivent les buveurs d'eau ne peut plaire et vivre long-temps. Depuis que Bacchus a enrôlé parmi les Faunes et les Satyres les poètes, gens un peu fous, dès le matin les douces Muses ont pour l'ordinaire senti le vin. Panégyriste du vin, Homère est accusé de l'avoir aimé. Notre père Ennius lui-même ne s'éleva jamais aux chants guerriers qu'après avoir bu. « Je prescrirai aux hommes qui ne boivent pas le forum et le monument de Libon, et je défendrai de chanter aux poètes sobres. » Dès que cet arrêt eût été proclamé, les poètes n'ont cessé de rivaliser à qui sentirait le vin nuit et jour. Eh quoi! si quelqu'un, au visage farouche, au pied nu, à la toge d'un tissu écourté, parodiait Caton, retracerait-il et ses mœurs et sa vertu? Hiarbitas s'applique à passer pour écrivain élégant; il s'efforce de paraître disert et se brise en voulant rivaliser l'éloquent Timagène. Un modèle inimitable séduit par la facilité qu'offre l'imitation de ses défauts. Si par hasard je devenais pâle, ils boiraient du cumin qui pâlit. O troupeau servile des imitateurs, combien de fois vos efforts m'ont remué la bile, ou ont excité ma risée!

J'ai imprimé le premier les traces d'un pied libre dans une carrière vierge; je n'ai point pressé celles d'un autre; qui se fie à soi, chef de l'essaim conduit les abeilles. Le premier, j'ai montré au Latium les iambes de Paros, et imité les mètres et les mouvements d'Ar-

EPISTLE XIX. — TO MÆCENAS.

To sage Cratinus if you credit give,
No water-drinker's verses long shall live,
Or long shall please. Among his motley fold,
Satyrs and Fauns, when Bacchus had enroll'd
The brain-sick rhymer, soon the tuneful Nine
At morning breath'd, and not too sweet, of wine.
When Homer sings the joys of wine, 'tis plain,
Great Homer was not of a sober strain;
And father Ennius, 'till with drinking fir'd,
Was never to the martial song inspir'd.
Let thirsty spirits make the bar their choice,
Nor dare in cheerful song to raise their voice.
Soon as I spoke, our rival bards engage,
And o'er their wine eternal warfare wage.
What! if with naked feet and savage air,
Cato's short coat some mimic coxcomb wear,
Say, shall his habit and affected gloom,
Great Cato's virtues, or his worth assume?
When yonder moor was well resolv'd to please
With well-bred raillery, and talking ease,
To rival gay Timagenes he try'd,
Yet burst with disappointed spleen and pride;
By such examples many a coxcomb's caught,
Whose utmost art can imitate a fault.
Should I by chance grow pale, our bardlings think,
That bloodless cumin's the true rhyming drink.
Ye wretched mimics, whose fond hearts have been '
How oft! the objects of my mirth and spleen,
Through open worlds of rhyme I dar' d to tread,
In paths unknown, by no bold footsteps led;
And he, who knows himself with conscious pride,
Most certainly the buzzing hive shall guide.

EPISTEL XIX. — AN MÆCENAS.

Wenn du, gelehrter Freund, dem alten Komiker
Kratinus glaubst, so können keine Verse lange
Gefallen oder leben, die von Wassertrinkern
Geschrieben worden. In der That ist nicht
Zu läugnen, dass, seitdem der Gott der Reben
Das schwärmerische Dichtervolk den Satyrn
Und Faunen zugesellt, der Musen süszer Athem
Wohl gar frühmorgens schon nach Weine riecht.
Homerus pries den Rebensaft zu gern,
Um nicht der Weinsucht sehr verdächtig sich
Gemacht zu haben. Selbst der Vater Ennius
Sprang nie, als wohlbezecht, hervor, die Thaten
Der Helden Roms zu singen. — ,, Allen Nüchternen
,, Weis' ich den Marktplatz nebst dem Puteal
,, Des Libons an, und allen Finsterlingen soll,
,, Kraft diesz, die Dichterey zu Rechten nieder-
,, Gelegt seyn! " — Seit ich diesz Edict im Scherz
Ergehen liesz, ermangelten die Herren
Vom Handwerk nicht, von früh bis in die Nacht
Und wieder an den Morgen, in die Wette
Zu trinken und nach schlechtem Wein zu duften.
Gerad als wenn sich einer dünken liesze,
Es brauche nur ein trutziges Gesicht,
Und ungekämmt, in einem kurzen Rocke
Von grobem Tuche, baarfusz übern Markt
Einherzusteigen, um die Tugend und die Sitte
Des Cato darzustellen. Aber was gewann
Der Maure Cordus, da er, seine grosze
Redseligkeit zu zeigen, über Kraft
Gewalt sich anthat, dem bewunderten
Timagenes im Declamiren nach-
Zueifern? — Nichts als — einen Bruch.
An einem guten Muster werden immer
Das leichteste, die Fehler, nachgeahmt.
Verlör' ich ungefähr einmal die Farbe,
Ich wette gleich, sie tränken Kümmelwasser,
Um blass zu werden. O du leidige
Nachahmer: Schaar, zum tragen und zum folgen
Gebornes Vieh! wie oft hat euer Lärmen
Und Jahnen bald zum Lachen mich und bald
Zur Ungeduld gereitzt! — Ich habe meinen Weg
Durch einen Strich des Helikons, wo kein
Lateiner mir voranging, selbst gebahnt,
Nicht meinen Fusz in Andrer Tritt gesetzt.
Wer sichs nur zutraût, führt den ganzen Schwarm.
Ich bin der erste, der die Iamben des

Dux, regit examen. Parios ego primus iambos
Ostendi Latio, numeros, animosque secutus
Archilochi, non res, et agentia verba Lycamben.
Ac ne me foliis ideo brevioribus ornes,
Quod timui mutare modos, et carminis artem,
Temperat Archilochi musam pede mascula Sappho,
Temperat Alcæus; sed rebus, et ordine dispar,
Nec socerum quærit, quem versibus oblinat atris,
Nec sponsæ laqueum famoso carmine nectit.
Hunc ego non alio dictum prius ore, Latinis
Vulgavi fidicen. Juvat immemorata ferentem
Ingenuis oculisque legi, manibusque teneri.
Scire velis mea cur ingratus opuscula lector
Laudet, ametque domi, premat extra limen iniquus?
Non ego ventosæ plebis suffragia venor,
Impensis cœnarum, et tritæ munere vestis.
Non ego nobilium scriptorum auditor, et ultor,
Grammaticas ambire tribus, et pulpita dignor.
Hinc illæ lacrymæ. Spissis indigna theatris
Scripta pudet recitare, et nugis addere pondus,

En Roma escribí yambos el primero,
A semejanza del cantor de Paros:
De él tomé de los versos la estructura
Y el estilo severo,
Mas los asuntos no, ni la amargura
Con que fin de Licambo dió á la vida.
Si variar no quise la medida,
No por eso me espera
Una corona menos duradera.
De Arquiloco los metros, si se advierte,
Imita Safo de la misma suerte:
Imítalos tambien el grande Alceo,
Bien que el asunto variando en todo,
Y ordenando los versos de otro modo,
Pues no á un suegro con sátiras acosa,
Ni el dogal pone al cuello de una esposa.
Yo á este Alceo divino,
Cuyos tonos ninguno ensayó antes,
Hice vulgar en el pais latino;
Y en el mismo entonando
Canciones nunca usadas,
Me gozo al ver que fijo las miradas,
Y de los buenos en las manos ando.
Si ahora saber se quiere
Por qué hay algun lector ingrato, injusto,
Que á sus solas mis obras ve con gusto,
Y mis obras en público zahiere:
Responderé, Mecenas,
Que de la plebe los livianos votos
No compro yo con suntuosas cenas,
Ni compro con vestidos medio rotos:
Y bien que oyente y defensor atento
De todo buen escrito,
No cátedras frecuento,
Y corros de gramáticos evito.
Por eso tal furor muestran conmigo;
Y si tal vez les digo,
Que me avergüenzo de leer mis cosas
En esas reuniones numerosas,
Y de dar gran valor á pequeñeces,

Primiero al Lazio io già fei noto, i metri
D' Archiloco seguendo, e 'l fervid' estro,
Non i concetti, e' venenati accenti,
Che dardeggiaro il misero Licambe.
Né tu fregiarmi dei di minor fronda,
Perchè de' carmi l' artifizio e' modi
Mutarne ebbi ribrezzo: è ver ch' a' ritmi
De la musa d' Archiloco consona
La maschia Saffo, che consona Alceo;
Ma poi negli argomenti e nel disegno
Diverso oh quanto! suocero non cerca,
Cui tutto anneri d' atri versi, o sposa,
Cui satirico attorca infame laccio.
Il costui suon, che per null' altra bocca
S' udì sinor, su le latine corde
Primiero io fei volar. Dolce da ingenui
Occhi esser letto, esser da ingenue mani
Trattato a quell' autor, che reca in luce
Cose per anco a la memoria oscure!
Sai perchè in casa ami i miei libri e incieli
Lettor ingrato, e fuor gli adimi iniquo?
Non io di plebe turbinosa i voti
Con sontuose cene, e don di vesti
Logore aguato, ascoltator d' illustri
Scrittori e ultor, non le tribù mi degno
Uccellar de' gramatici e le scranne:
Quindi gli omei. Se fommi uscir di bocca
Che recitar miei scritti in pien teatro,
Di ciò non degni, e aggiugner peso a ciance,
Io mi vergogno-Scherzi, (un tal ripiglia)

chiloque, non ses sujets et ses paroles, qui conduisirent Lycambe à la mort. Ne décorez point mon front de lauriers moindres, parce que j'ai craint de changer la mesure et la marche de son vers. La mâle Sappho adoucit, par le choix de la mesure, la muse d'Archiloque. Alcée aussi, mais avec quelque différence dans les pensées et leur arrangement : il ne cherche point à noircir un beau-père par ses poésies calomnieuses, et son vers diffamateur ne noue pas le cordon autour du cou de sa fiancée. Ma lyre a répandu, chez les Latins, ces chants qu'aucune autre bouche n'avait fait entendre. Auteur d'écrits nouveaux, je suis charmé d'être lu par des yeux et tenu par des mains libres. Veux-tu savoir pourquoi l'ingrat lecteur loue et aime chez lui mes ouvrages, tandis qu'il a l'injustice de les critiquer hors du seuil de sa demeure? C'est que je ne cherche point à capter les suffrages d'un peuple mobile, au moyen de repas et du présent de vêtements usés, et qu'auditeur et partisan des écrivains célèbres, je ne daigne point solliciter le tribut de grammairiens ni leurs chaires. De là les larmes. Si je dis : J'aurais honte de réciter des vers indignes de théâtres que remplit la foule, et de donner du poids à des bagatelles, tu ris, me dit-on; les gardes-tu pour les oreilles de Jupiter?

To keen iambics I first tun'd the lyre,
And warm'd with great Archilochus's fire,
His rapid numbers chose, but shunn'd with care
That style, that drove Lycambes to despair.
I fear'd to change the structure of his line,
And shall a short-liv'd wreath be therefore mine?
Sappho, whose verse with manly spirit glows,
And great Alcæus his iambics chose
In different stanzas though he forms his lines,
And to a theme more merciful inclines,
No perjur'd sire with blood-stain'd verse pursues,
Nor ties, in damning rhyme, his fair one's noose.
I first attempted in the lyric tone
His numbers, to the Roman lyre, unknown,
And joy, that works of such unheard-of taste
By men of worth and genius were embrac'd.
But would you know, why some condemn abroad,
Thankless, unjust, what they at home applaud?
I never hunt th' inconstant people's vote
With costly suppers, or a thread-bare coat;
The works of titled wits I never hear,
Nor vengeful in my turn assault their ear.
The tribe of grammar-Pedants I despise,
And hence their tears of spleen and anger rise.
I blush in grand assemblies to repeat
My worthless works, and give such trifles weight;
Yet these professions they with wonder hear —

Archilochus nach Latium gebracht;
Ich habe seine Versart, seinen Geist,
Nicht Wort' und Sachen, eigen mir gemacht;
Auch wirst du meines Epheukranzes mich darum
Nicht minder würdig halten, weil ich mich gescheut
An seinem Rhythmus etwas abzuändern.
Denn auch die Feuervolle Sappho, auch
Alcäus borget ihm sein Klangmasz ab,
Wiewohl vermischt mit andern, und an Inhalt
Verschieden; denn er sucht sich keinen Schwiegervater,
Um ihn mit schwarzen Versen anzuschmitzen,
Noch knüpft er durch ein schmacherfülltes Lied
Den Strick, womit sich seine Braut erdrossle.
Der ist es, den ich was in unsrer Sprache
Von keinem noch versucht war, als der erste
Latein'sche Liederdichter, unserm Volke
Bekanntgemacht; und—warum sollt' ichs nicht gestehn?
Mir schmeichelts, wenn ich meine Lieder, durch den Reiz
Der Neuheit wenigstens zu Rom empfohlen,
Mit Lust gelesen seh', und in den Händen
Von Allen finde — deren Beyfall ehrt.
Fragst du mich aber, wie es komme, dass
Der undankbare Leser meine Kleinigkeiten
Zu Hause liest und liebt, hingegen auswärts
Die Achseln kritisch zuckt, und höchstens — schweigt?
Nichts ist begreiflicher. Ich gebe mir
Nicht die geringste Müh, die hohlen Stimmen
Des Pöbels unsrer leichten Dichterlinge
Und windichten Entscheider zu erjagen;
Wiewohl sie mir ein Abendessen, oder
Ein abgetragner Rock erkaufen könnte.
Liest einer unsrer angesehenen
Schriftsteller irgendwo mit groszem Pomp
Ein neues Werk, so — weisz ich nichts davon,
Und bin nicht da, um mitzuklatschen, oder mich
Zu seinem Herold und Verfechter gegen
Den Zoilus dienstfreundlich aufzuwerfen;
Bin weder Haupt noch Glied von keinem Club,
Und würdige unsrer hochgelahrten Meister
Der freyen Künste keinen, mich zu seinem Stuhl
Zu drängen, oder seinen Beyfall zu briguiren.
Diesz ist der Schlüssel zum Geheimniss! — Sag' ich dann
Zu einem dieses Schlags : ich schäme mich
Vor einem groszen Auditorium
Mit meinen Klenigkeiten zu erscheinen,
Als dächt' ich mehr Gewicht, als solche Dinge
In meinen Augen haben, drauf zu legen :
So zieht der Mann das Maul und spricht : „ Der Herr

Si dixi : Rides, ait, et Jovis auribus ista
Servas. Fidis enim manare poetica mella
Te solum, tibi pulcher. Ad hæc ego naribus uti
Formido, et luctantis acuto ne secer ungui,
Displicet iste locus, clamo; et diludia posco.
Ludus enim genuit trepidum certamen, et iram;
Ira truces inimicitias, et funebre bellum.

EPISTOLA XX. — AD LIBRUM SUUM.

Vertumnum, Janumque, Liber, spectare videris;
Scilicet ut prostes Sosiorum pumice mundus.
Odisti claves, et grata sigilla pudico;
Paucis ostendi gemis, et communia laudas;
Non ita nutritus. Fuge quo descendere gestis.
Non erit emisso reditus tibi. Quid miser egi?
Quid volui? dices, ubi quis te læserit. Et scis
In breve te cogi, cum plenus languet amator.
Quod si non odio peccantis desipit augur,
Carus eris Romæ, donec te deserat ætas.
Contrectatus ubi manibus sordescere vulgi
Cœperis, aut tineas pasces taciturnus inertes,

Me responden: muy bien nos encarneces;
Que las reservas di para el oido
De Augusto, pues ufano y engreido,
De ti solo figúraste en tu idea,
Que destila la miel aganipea.
A esto ya no con chanzonetas ando,
Que fin diera de mi la turba toda:
Digo pues, que el lugar no me acomoda,
Y para responder tiempo demando;
Pues la chanza en disputa se convierte;
La disputa en pendencia y desentono;
La pendencia en encono,
Y el encono por fin en guerra y muerte.

E di te stesso ammirator, di Giove
Serbi a l' orecchio questo suon celeste;
Poichè sol da' tuoi labbri aonio mele
Fluir confidi-Allor d' aver buon naso
Temo far mostra, ed a schivar lo strazio
Del lottator da l' ugna acuta, esclamo:
No, questo scherzo non mi piace, e chieggo
Lunga quindena; chè talor lo scherzo
Zuffe, perigli, ira produsse; e l' ira
Nimistà truci, e luttuosa guerra.

EPISTOLA XX. — A SU LIBRO.

Paréceme, libro mio,
Que á Jano y Vertumno miras;
Y en casa de Sosia quieres
Lucir tu cara bien limpia.
De estar debajo de llave
Te aburres y te fastidias,
Y te disgusta el retiro
Que a modesto regocija.
Sientes que te lean pocos,
Y contemplas con envidia
Los escritos que à luz salen:
No te di yo esa doctrina.
Marcha pues do marchar quieres,
Mas que no hay tornar medita,
Y que á decir vas en breve
Si alguno te satiriza:
¿ «Qué hice triste y sin ventura?»
Pues ya sabes cuán aprisa
Tus mismos aficionados
Cuando se cansan te olvidan.
Si el disgusto que me causas
No me entorpece la vista,
Nuevo te apreciarán todos;
Mas despues que algunos dias
Andes en manos del vulgo,
Pasto serás de polilla,

EPISTOLA XX. — AL SUO LIBRO.

Volto, Vertunno ad adocchiar e Giano,
Mi sembri, o libro, onde di te far mostra,
Per man de' Sosì impomiciato, in piazza.
Ti putiscono omai chiavi e sigilli,
Grati al pudor; ti duol mostrarti a pochi;
Lodi circoli e trebbì. Ahi non fur queste
Le massime paterne! ove ti spinge
Folle desio, subbissati: una volta
Scappatomi di man, più non si torna.
Tristo! che fei? che volli? udendo il fischio
De la sferza, dirai, di chi t' insulta.
E sai che importi il gemere ristretto
In tuo volume allor che 'l pria voglioso
Lettor, poi sazio, da languor fia vinto.
Che se, pel tuo fallir ebbro di sdegno,
L' augure non vaneggia, a Roma caro
Viver potrai, sin che l' april ti arrida;
Ma quando poi comincerai, gualcito
Da le mani del vulgo ad insozzarti;
O sarai tacit' esca a tarme inerti,

es-tu persuadé, beau seulement pour toi, que toi seul distilles le miel poétique? A ce discours, je redoute de répondre par des railleries, de peur d'être déchiré par l'ongle tranchant du lutteur. Ce lieu me déplaît, et je demande un délai; car d'un badinage naissent une querelle prompte et la colère, et de la colère viennent de cruelles inimitiés et des guerres meurtrières.

ÉPITRE XX. — A SON LIVRE.

Tu parais, ô mon Livre! regarder Janus et Vertumne, sans doute afin que tu sois mis en vente, poli par la pierre-ponce des Sosies. Tu hais les clés et les cachets qui plaisent aux ouvrages modestes. Tu gémis, si tu n'es montré qu'à peu de personnes; et ce que tu vantes, c'est la publicité. Je ne t'ai point élevé ainsi. Vas où tu veux aller. Parti, il n'y aura plus de retour. Qu'ai-je fait? qu'ai-je voulu? malheureux! diras-tu, lorsque quelqu'un te déchirera. Et tu sais combien vite te replie le lecteur rassasié qui s'assoupit. Si l'humeur que lui donne ta faute ne fait pas déraisonner l'augure, tu seras cher aux Romains jusqu'à ce que la jeunesse t'abandonne. Mais dès que des mains vulgaires, en te feuilletant, auront commencé à te salir, ou tu nourriras en silence la teigne oisive, ou tu t'enfuiras vers Utique, ou, lié autour de quelque marchandise, tu

---

'No. You reserve them for dread Cæsar's ear;
With your own beauties charm'd, you surely know
Your verses with a honey'd sweetness flow.'
Nor dare I rally with such dangerous folk,
Lest I be torn in pieces for a joke,
Yet beg, they would appoint another day,
A place more proper to decide the fray,
For jest a fearful strife and anger breed,
Whence quarrels fierce, and funeral wars proceed.

EPISTLE XX. — TO HIS BOOK.

The shops of Rome impatient to behold,
And, elegantly polish'd to be sold,
You hate the tender seal, and guardian keys,
Which modest volumes love, and fondly praise
The public world, even sighing to be read, —
Unhappy book! to other manners bred.
Indulge the fond desire, with which you burn,
Pursue thy flight, yet think not to return.
But, when insulted by the critic's scorn,
How often shall you cry, ah! me forlorn!
When he shall throw the tedious volume by,
Nor longer view thee with a lover's eye.
If rage pervert not my prophetic truth,
Rome shall admire, while you can charm with youth,
But soon as vulgar hands thy beauty soil,
The moth shall batten on the silent spoil;
Then fly to Afric, or be sent to Spain,

„ Beliebt zu scherzen, wie ich merk', und spart
„ Für Jovis Ohren seine Sachen auf;
„ Er denkt, der Musen Honig fliesze nur
„ Von Seinem Mund, und ist sich selber schön
„ Genug, um unsers Beyfalls zu entbehren."
Was ist zu thun? Ihm eine spitz'ge Antwort
Zu geben wag' ich nicht, und winde mich,
Um seine Nägel nicht noch mehr zu fühlen,
Mit der Entschuldigung von ihm los, der Ort
Misfalle mir — und bitt' um Galgenfrist.
In einen Kampf auf Witz mit diesen Leuten
Sich einzulassen, ist nicht rathsam. Erst
Ists bloszes Spiel; allmählich wird man warm,
Die Galle steigt; der Scherz wird immer bittrer,
Zuletzt erboszt man sich und hört mit Schlachten auf.

EPISTEL XX. — AN SEIN BUCH.

Mein liebes Buch, ich sehe wohl, warum
Du so verstohlen nach dem Janus und
Vertumnus schielst: du kannst es kaum erwarten,
Von den Gebrüdern Sosiern fein glatt und schmuck
Herausgeputzt, dich ausgelegt zu sehen.
Die gute Zeit, da du, verschämt und züchtig,
Vor fremden Augen dich in meinem Pult
Verstecktest, ist vorbey; du hassest Schloss
Und Siegel, keuchst nach Freyheit, grämest dich
So wenig Leuten nur gezeigt zu werden.
So bist du nicht erzogen worden! Aber, weil
Du's dann nicht besser haben willst, so geh,
Wohin so weh dir ist! Die Reue wird dich nur
Zu bald ergreifen, aber leider! dann zu spät.
Einmal hinaus, so ist kein Wiederkommen
Für dich! — Was hab' ich dummes Ding gethan?
Was hatt' ichs Noth? wirst du dann, wenn dich jemand
Beleidigt, schrey'n — und nirgends Mitleid finden.
Auch weiszt du, dass du dich gar enge wieder
Zusammenschrumpfen musst, sobald der gähnende
Liebhaber deiner satt geworden. Soll ich
(Wenn anders mich die böse Laune nicht
Zum falschen Augur macht) dir sagen, Kind,
Wie dirs ergehen wird? Du wirst, so lange
Du jung und etwas Neues bist, zu Rom gefallen:
Doch bist du erst bis in des Pöbels schmutz'ge Hände
Herabgesunken und der feinen Welt
Zum Ekel worden — dann, du armes Buch,
Wirst du, in irgend einem Winkel, schweigend
Die Motten weiden, oder, diesen zu entrinnen,

Aut fugies Uticam, aut vinctus mitteris Ilerdam.
Ridebit monitor non exauditus; ut ille,
Qui male parentem in rupes detruisit asellum
Iratus. Quis enim invitum servare laboret?
Hoc quoque te manet, ut pueros elementa docentem
Occupet extremis in vicis balba senectus.
Cum tibi sol tepidus plures admoverit aures,
Me libertino natum patre, et in tenui re
Majores pennas nido extendisse loqueris;
Ut quantum generi demas, virtutibus addas:
Me primis Urbis belli placuisse domique,
Corporis exigui, præcanum, solibus aptum,
Irasci celerem, tamen ut placabilis essem.
Forte meum si quis te percontabitur ævum,
Me quater undenos sciat implevisse decembres,
Collegam Lepidum quo duxit Lollius anno.

Si á Utica en sendos paquetes
O á Lérida no te envian.
Para mi á quien desoiste
Objeto serás de risa
Entonces; y haré contigo
Lo que el que viendo que iba
Su asno empeñado en matarse,
Le empujó él mismo á la sima:
Pues ¿ quién á salvar se esfuerza
Al que en perderse se obstina?
Quizá á una escuela de barrio
Te llevará la desdicha,
Para que á leer aprendan
En tí muchachos y niñas.
Si allí alguna tarde vieres
Una reunion lucida,
Dile, dándome en virtud
Lo que en linage me quitas,
Que progenie de un liberto,
Y con hacienda mezquina,
Mas alto levanté el vuelo
De lo que nadie creia.
Dí que los hombres mas grandes
De Roma me distinguian;
Que era de talla pequeña,
Y de cabeza blanquizca:
Para el calor muy sufrido,
Cólerico en demasía,
Pero que muy facilmente
Se me pasaba la ira.
Dí, si de años te preguntan,
Cuarenta y cuatro cumplia
El año en que por colega
Lolio á Lépido designa.

O fuoruscito d'Utica la terra,
O impegolato Lerida t' attende.
Come allor riderà chi senza frutto
Ammonivati al par de l' uom, che irato
L' asin restio precipitò da un balzo!
E' chi a salvar uom, che non vuol salute,
S' ostinerà? la balba età senile
(Questo ti attende ancor) di te varrassi
De la città negli ultimi rïoni,
Per l'abbicci, ch' a' fanciulletti insegna.
Tiepido quando il Sol molte raduni
Orecchie intorno a te, di' pur ch' io nato
Di padre libertin, scarso d' averi,
Maggior del picciol nido ala spiegai;
Affinchè quanto a la prosapia scemi,
Tanto d' onore a le virtù si aggiunga:
Ch' io piacqui in Roma à' Grandi in pace e 'n guerra,
Picciol de la persona, innanzi tempo
Canuto, abile al Sol, celere a l' ira,
E celere a deporla. Alcun se poi
A caso sia degli anni miei curioso;
Sappia che quando Lollio in suo collega
Lepido assunse, per la quarta volta
L' undecimo dicembre io volger vidi.

seras envoyé à Ilerda. Le conseiller que tu n'as pas écouté rira, comme celui qui, furieux de l'obstination de son âne, le pousse dans un précipice. Qui s'efforcera de sauver un homme malgré lui? Voici ce qui t'attend encore : Un vieux pédagogue bégayant dans les faubourgs s'emparera de toi pour apprendre à lire aux enfants ; et lorsque le soleil attiédi aura rapproché de toi un plus grand nombre d'oreilles, tu leur diras que, né d'un père affranchi et avec une fortune modique, j'ai déployé des ailes plus grandes que mon nid. Ainsi tu ajouteras au mérite ce que tu ôteras à la naissance. Il sut plaire, diras-tu, à ce que Rome eût de plus grand au sénat et à l'armée; sa taille était petite; blanchi avant le temps, il aimait le soleil; s'il était prompt à s'irriter, il ne l'était pas moins à s'apaiser. Si, par hasard, quelqu'un t'interroge sur mon âge, qu'il sache que j'accomplis quatre fois onze décembres, l'année où le consul Lollius prit Lépidus pour collègue.

Our colonies of wits to entertain.
This shall thy fond adviser laughing see,
As, when his ass was obstinate like thee,
The clown in vengeance push'd him down the hill:
For who would save an ass against his will?
At last thy stammering age in suburb schools
Shall toil in teaching boys their grammar-rules:
But when in evening mild the listening tribe
Around thee throng, thy master thus describe;
A freeman's son, with moderate fortune blest,
Who boldly spread his wings beyond his nest;
What from my birth you take, to virtue give,
And say, with ease and happiness I live,
With all that Rome in peace and war calls great;
Of lowly stature : fond of summer's heat:
Early turn'd gray : to passion quickly rais'd,
Yet not ill-natur'd, and with ease appeas'd.
Let them, who ask my age be frankly told,
That I was forty-four Decembers old,
When Lollius chose with Lepidus to share
The power and honours of the consul' s chair.

Nach Utica dich flüchten, oder gar
Gebunden, wie ein Sclave, nach Ilerda
Dich senden lassen müssen. Ich, der dirs
Vorhergesagt, ich lache dann dazu,
Wie jener, da er seinen eigensinn'gen Esel
Im Zorn in einen gähen Abgrund jagt'
Und rief: so brich dir dann den Hals, weil du
So grosze Lust dazu hast! — Auch noch diesz
Erwartet dich zuletzt, dass in der Vorstadt,
In einem abgelegnen Winkel, sich
Ein alter stammelnder Schulmeister deiner
Bemächtigt, und, die Ruthe in der Hand,
Dich nöthigt, seine Knahen im Syntar zu üben.
Indessen, wenn ein lauer Sonnentag
Mehr Ohren um dich her versammeln wird,
Sag' ihnen : dass ich, eines Freygelassnen Enkel,
Mit magerm Erbtheil, meine Federn über
Mein kleines Nest herausgestreckt — und, kurz,
Was mir an Ahnen abgeht, gieb mir immer
An eignem Werth, und setze noch hinzu,
Ich sey den ersten Männern Roms, im Krieg
Und Frieden, lieb gewesen; übrigens
Von Körper klein, und vor den Jahren grau,
Ein groszer Freund der Sonne, schnell zum Zorn,
Doch leicht und bald auch wieder gut zu machen.
Fragt etwa jemand dich nach meinem Alter,
So sprich : ich hätte viermal eilf December
Im Jahr zurückgelegt, da Lollius
Das Consulat mit Lepidus verwaltet.

ÉPITRES D'HORACE.

LIVRE DEUXIÈME.

TEXTE LATIN.

TRADUCTION EN VERS ALLEMANDS PAR WIELAND;

— EN VERS ANGLAIS PAR FRANCIS;

— EN VERS ITALIENS PAR GARGALLO;

— EN VERS ESPAGNOLS PAR BURGOS;

— EN FRANÇAIS ET EN PROSE PAR MONFALCON.

IMITATIONS EN VERS PAR DARU.

EPISTOLA I. — AD AUGUSTUM.

Cum tot sustineas, et tanta negotia solus,
Res Italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes; in publica commoda peccem,
Si longo sermone morer tua tempora, Cæsar.
Romulus, et Liber pater, et cum Castore Pollux,
Post ingentia facta, Deorum in templa recepti,
Dum terras, hominumque colunt genus, aspera bella
Componunt, agros assignant, oppida condunt;
Ploravere suis non respondere favorem
Speratum meritis. Diram qui contudit hydram,
Notaque fatali portenta labore subegit,
Comperit invidiam supremo fine domari.
Urit enim fulgore suo, qui prægravat artes
Infra se positas; extinctus amabitur idem.
Præsenti tibi maturos largimur honores,
Jurandasque tuum per nomen ponimus aras,
Nil oriturum alias, nil ortum tale fatentes.
Sed tuus hic populus sapiens, et justus in uno,
Te nostris ducibus, te Graiis anteferendo,
Cætera nequaquam simili ratione, modoque
Æstimat; et, nisi quæ terris semota, suisque
Temporibus defuncta videt, fastidit et odit.
Sic fautor veterum, ut tabulas peccare vetantes,
Quas bis quinque viri sanxerunt, fœdera regum

EPISTOLA I. — A AUGUSTO.

Cuando de tantos y tan graves cargos
Solo mantienes, César, todo el peso;
Cuando el imperio con las armas guardas,
Le ornas con las costumbres y el ejemplo,
Y le reformas con juiciosas leyes;
Perjuicio al bien comun hacer recelo,
Si en los instantes que á este bien consagras,
Yo con largos discursos te entretengo.
Rómulo, Cástor, Pólux y el gran Baco,
Que de virtudes inclitas en premio
Habitan ya el alcazar de los dioses,
El desden lamentaron con que un tiempo
El mundo los miró, cuando á la dicha
Del hombre consagrando sus esfuerzos,
Guerras sangrientas terminaban, campos
Distribuian y fundaban pueblos.
El vencedor de la hidra, el que los mónstruos
Domeñó que sus hados le opusieron,
Halló en la Envidia un mónstruo mas temible,
Que no se puede ahogar sino muriendo:
Que quien sobre los otros se levanta
Abrasa á los demas con sus reflejos,
Y amado no será mientras que alumbren.
Mas á ti tributamos aun viviendo
Honras divinas, y aras te erigimos,
Donde juramos por tu nombre excelso,
Confesando que príncipe tan grande
No vió ni verá nunca el universo.
Mas tu pueblo, tan sábio en preferirte
A los héroes romanos y á los griegos,
Cuando de otros objetos mil se trata,
No juzga con igual discernimiento;
Y odia y desprecia á los que el suelo habitan,
Y el plazo del destino aun no cumplieron.
Celoso partidario de lo antiguo,
Ve los tratados de los reyes nuestros

EPISTOLA I. — AD AUGUSTO.

Mentre cure cotante e di sì grave
Pondo sostieni, e sol; l' italo impero
Con l' arme afforzi, co' costumi adorni,
Emendi con le leggi, onta farei,
Cesare, al comun ben, se a' tuoi momenti
Con sermon lungo rattenessi 'l volo.
Quirin, Bacco, i Ledei, dopo alte imprese,
Ne' templi accolti or già de' numi, intenti
Quaggiù vivendo a ingentilire il mondo,
E degli umani 'l germe; ardenti guerre
Ad ammorzar, a ripartire i campi,
A munir le città; pianser lor opre
Deluse di favor pari a la speme.
Chi schiacciò l' idra immane, e i noti mostri
Con fatal opra soggiogò, conobbe
Che l' invidia non doma, altro che morte;
Poichè col suo fulgor scotta ed abbaglia
Chi a l' arti sue col prepotente ingegno
Preponderi: ch' ei muoia, e allor fia caro.
A te bensì, vivente ancor, di culto
Noi siam larghi anzi tempo, e alziamo altari,
Su cui giurar pel nume tuo, concordi
Attestando che nulla unqua sia nato,
Che pari a te non nascerà mai nulla.
Ma 'l popol tuo, che te de' nostri duci,
Te stimando maggior de' duci achivi,
In ciò soltanto è sapiente e giusto,
Il resto poi con egual lance e metro
No che non libra; e tranne quel ch' ei nato
Scorga in rimoto lido, o non più vivo
A' tempi suoi, tutt' altro odia e disdegna:
Tal de' prischi fautor; che de' delitti
Le punitrici tavole de' Dieci,
E de' re le alleanze, o concordate

ÉPITRE I. — A AUGUSTE.

César, tandis que seul pour soutenir le fardeau d'affaires si importantes et si nombreuses vous défendez l'Italie par vos armes, l'ornez par vos mœurs, et la réglez par vos lois, je nuirais au bien public si j'abusais de vos moments par de longs discours.

Admis pour leurs grandes actions dans le temple des dieux, Romulus, Bacchus, Castor et Pollux, après avoir consacré leur vie au bonheur du monde et à l'amélioration du sort du genre humain, terminé des guerres cruelles, assigné des limites aux champs, et bâti des villes, déplorent de ne point obtenir une reconnaissance qui réponde à leur espérance et à leurs bienfaits. Celui qui terrassa l'hydre horrible, et qui, dans ses travaux ordonnés par les destins, subjugua tant de monstres fameux, éprouva que la mort seule peut dompter l'envie. Celui qui s'élève au dessus des talents vulgaires, brûle par son éclat: est-il mort, on l'aime. Dès à présent et avant le temps nous vous décernons les honneurs suprêmes; des autels sont élevés devant lesquels nous jurons en votre nom, et nous confessons que jamais rien d'égal à vous n'a été et ne saurait être. Mais votre peuple, ce peuple si sage et si juste pour vous seul lorsqu'il vous préfère aux grands hommes de la Grèce et aux nôtres, ne juge pas sur d'autres points de la même manière: il dédaigne et hait tout ce qui ne vient pas des terres éloignées et n'est point des temps passés. Il est tellement partisan des anciens, qu'il assure que les Muses ont dicté sur le mont Albain les lois sanctionnées par les décemvirs pour réprimer les crimes, les traités des rois conclus

EPISTLE I. — TO AUGUSTUS.

While you alone sustain th' important weight
Of Rome's affairs, so various and so great:
While you the public weal with arms defend,
Adorn with morals, and with laws amend:
Shall not the tedious letter prove a crime,
That steals one moment of our Cæsar's time?
Rome's founder, Leda's twins, the god of wine,
By human virtues rais'd to power divine,
While they with pious cares improv'd mankind,
To various states their proper bounds assign'd,
Commanded war's destroying rage to cease,
And bless'd their cities with the arts of peace,
Complain'd their virtues and their toils could raise
But slight returns of gratitude and praise.
Who crush'd the Hydra, when to life renew'd,
And monsters dire with fated toil subdu'd,
Found that the monster envy never dies,
'Till low in equal death her conqueror lies;
For he, who soars to an unusual height,
Oppressive dazzles, with excess of light,
The arts beneath him: yet, when dead, shall prove
An object worthy of esteem and love.
Yet Rome to thee her living honours pays:
By thee we swear, to thee our altars raise,
While we confess no prince so great, so wise,
Hath ever risen, or shall ever rise.
But that your people raise their Cæsar's name
Above the Greek and Roman chiefs in fame,
Proves them, in this, indeed, most just and wise,
Yet other things they view with other eyes;
With cold contempt they treat the living bard;
The dead alone can merit their regard.
To elder bards so lavish of applause,
They love the language of our ancient laws;
On Numa's hymns with holy rapture pore,

EPISTEL I. — AN AUGUSTUS.

Da du so viel und groszen Dingen ganz allein
Die Schultern unterstellst, Italien
Mit Waffen schützest und mit Sitten schmückst,
Und heilsamer Gesetze weisen Ernst
Dem Strom der Ueppigkeit entgegendämmest,
O Cäsar, glaubt' ich am gemeinen Wohl
Mich zu verschulden, wenn ich deine Zeit
Mit langen Reden dir entwenden wollte.
Der grosze Romulus, und Vater Bacchus, und
Mit seinem Bruder Pollux, Jovis Söhne,
Um ihrer Thaten willen in die Tempel
Der Götter aufgenommen, — als sie, noch
Auf Erden lebend, Gutes um die Menschen
Verdienten, ihren wilden blut'gen Fehden
Ein Ende machten, und des Friedens Süszigkeit
Sie kosten lieszen, ihnen Eigenthum
Und Recht und Künste gaben, und in Städte
Sie sammelten, des menschlichen Geschlechtes
Wohlthäter! — klagten oft mit bitterm Schmerz,
Dass Alles, was sie für die Welt gethan,
Die Liebe, die sie sich versprochen, nicht
Gewinnen könne. Selbst der Hyderntilger
Alcides, der so manches Ungeheuer
Gebändigt hatte, fand, dass nur der Tod den Neid,
Der Ungeheuer giftigstes, bezwinge.
Der Mann, der über seine Zeit zu hoch
Emporgestiegen, brennt durch seinen Glanz:
Lass ihn verlöschen, und er wird geliebt!
Dir aber, groszer Cäsar, bringen wir,
Noch weil du bey uns bist, die Ehren dar,
Die du verdienst. Wir setzen die Altäre
Im Leben Dir, bey denen unsre Enkel
Einst schwören werden, und bekennen laut
Dadurch, dass deines Gleichen nie zuvor
Die Welt gesehn, noch künftig sehen wird.
Gerecht und weis' ist deines Volkes Urtheil,
Indem es vor der Griechen Helden Dir
Und vor den unsrigen den Vorzug giebt;
In diesem einz'gen Punct gerecht, in andern nicht.
Da schätzen sie den Werth der Sachen ganz
Nach einer andern Regel, ekeln alles an,
Was Unsre Zeit in unserm eignen Boden
Hervorgebracht; sind so verliebt in Alles,
Was Alt ist, dass sogar die Satzungen
Der Zehner, oder weiland unsrer Könige

Vel Gabiis, vel cum rigidis æquata Sabinis,
Pontificum libros, annosa volumina vatum,
Dictitet Albano Musas in monte locutas.
Si, quia Graiorum sunt antiquissima quæque
Scripta, vel optima, Romani pensantur eadem
Scriptores trutina; non est quod multa loquamur:
Nil intra est oleam, nil extra est in nuce duri.
Venimus ad summum fortunæ: pingimus, atque
Psallimus, et luctamur Achivis doctius unctis.
Si meliora dies, ut vina, poemata reddit,
Scire velim pretium chartis quotus arroget annus.
Scriptor abhinc annos centum qui decidit, inter
Perfectos, veteresque referri debet, an inter
Viles atque novos? excludat jurgia finis.
Est vetus atque probus centum qui perficit annos.
Quid? qui deperiit minor uno mense vel anno,
Inter quos referendus erit? veteresne poetas,
An quos et præsens, et postera respuet ætas?
Iste quidem veteres inter ponetur honeste,
Qui vel mense brevi, vel toto est junior anno.
Utor permisso, caudæque pilos ut equinæ
Paulatim vello, et demo unum, demo etiam unum:
Dum cadat elusus ratione ruentis acervi,
Qui redit ad fastos, et virtutem æstimat annis,
Miraturque nihil, nisi quod Libitina sacravit.
Ennius et sapiens, et fortis, et alter Homerus

Con gabios y sabinos, ve las leyes
Que ilustres decemviros recogieron,
De pontífices ve los viejos libros,
Y de antiguos poetas ve los versos,
Como dictados por las musas mismas
En el Albano monte á sus abuelos.
Si porque entre los griegos escritores
Exceden los antiguos á los nuevos,
Se ha de pensar lo mismo de nosotros,
La cuestion se acabó; decir podremos
Que de la nuez la cáscara no es dura,
Ni lo es tampoco de la oliva el hueso;
Y que porque á la cumbre hemos llegado
Del poder y la gloria, ya sabemos
Pintar, cantar, y hasta en la fuerte lucha,
Aventajamos á los mismos griegos.
Si los poemas son como los vinos,
Mas apreciados mientras son mas viejos,
Saber quisiera cuántos años bastan
Para que tengan los escritos precio.
¿ El que escribió hace un siglo ser contado
Debe entre los antiguos y los buenos,
O ya entre los modernos y los malos?
Fíjese la cuestion para entendernos.
— Bueno es y antiguo el que escribió hace un siglo.
— Bien, y si cuenta un mes ó un año menos,
¿ Será bueno y antiguo, ó despreciarle
Presentes deberán y venideros?
— Si un mes ó un año le faltare solo,
Siempre entre los antiguos tendrá asiento.
— Convenidos. Ahora, cual se arranca
Cerda á cerda la cola á un potro fiero,
Quito primero un año, despues otro,
Hasta que aquel que aprecia los talentos
Por los años no mas, y solo estima
Lo que la muerte consagró y el tiempo
Cual de arena un monton se desmorona,
Vea desmoronarse su argumento.
— Enio, á quien de Pitágoras el sabio,
Del bravo Euforbio y del divino Homero

Con que' di Gabio, o co' Sabini austeri;
De' Pontefici i libri, i libri annosi
De' prischi vati da le stesse muse
In cima al monte alban spaccia dettati.
S' ottime poi tutte le greche carte
Son già, perchè antichissime, i Romani
Scrittor così ne la stadera istessa
Si sospendono ancor; più dirne è vano:
L' oliva osso non ha, guscio la noce.
Tutto sorte ci diè: pittor, cantori,
Atleti siam degli unti Achei più dotti.
Se tempo i carmi, al par de' vin, migliora,
Qual tempo vuolsi a dar valore a' carmi
Saper vorrei? Scrittor, che da cent' anni
Ito è sotterra, tra' vetusti e chiari
Locar conviensi, o tra' moderni e oscuri?
,, Probo e vetusto è chi cent' anni ha pieni. ,,
E che! Quei, che morì cent' anni sono
Meno un mese, od un anno, in qual mai classe
Registrarsi dovrà? tra' vati antichi,
O tra color, cui riconoscer sdegna
L' etá presente, e la futura? ,, Oh! questi;
D' un breve mese e sin di tutto un anno
Tra gli estinti moderno, orrevol posto
Ben merita tra' prischi. ,, Io vo' giovarmi
Del permesso, e al cavallo a sveller prendo
La coda a pelo a pelo: un già ne scemo,
Ne scemo un altro ancor, sinchè deluso,
Qual d' un acervo, che smottando vassi,
Cada chi a' fasti sen risale, e apprezza
Degli anni la virtù; nè, se pria sacro
Nol rendè Libitina, ammira nulla.
Ennio, il secondo Omero, il saggio, il forte,

avec les Gabiens et les inflexibles Sabins, les livres des pontifes et les chroniques des poètes. Si les ouvrages des Grecs sont et les plus anciens et les mieux faits, faut-il peser dans la même balance ceux des écrivains latins? nous n'avons rien alors à dire de plus : rien n'est dur au dedans de l'olive et au dehors de la noix. Ne sommes-nous point parvenus au plus haut degré de la fortune? nous nous peignons, nous chantons et nous luttons plus savamment que les Grecs au corps huilé. Si le temps rend les vers meilleurs comme le vin, je voudrais savoir combien un écrit exige d'années pour valoir tout son prix. Un ouvrage qui date de cent ans doit-il être rangé parmi les anciens et les parfaits, ou parmi les mauvais et les nouveaux? car la date met fin aux débats. Il est ancien, il est excellent, le poète qui a complété cent années ; mais où classer celui-ci, qui est moins bon d'une année ou d'un mois? parmi les vieux poètes ou parmi ceux que rejetteront et les âges présents et les âges à venir? Mais on pourrait avec convenance placer parmi les anciens celui qui est plus jeune d'un mois ou d'une année entière. J'use de cette faculté, et, comme on arrache poil à poil la queue d'un cheval, je retranche une année, puis une autre, jusqu'à ce qu'il ne reste rien du raisonnement de celui qui s'en réfère aux dates, juge du mérite par les années, et n'a d'estime que pour ce que Libitine a consacré.

Le sage, le mâle Ennius, cet autre Homère, comme

And turn our mouldy records o'er and o'er,
Then swear transported, that the sacred Nine
Pronounc'd, on Alba's top, each hallow'd line.
But if, because the world with justice pays
To the first bards of Greece its grateful praise,
In the same scale our poets must be weigh'd,
To such disputes what answer can be made?
Since we have gain'd the height of martial fame,
Let us in peaceful arts assert our claim:
The sons of Greece no longer shall excel:
They neither wrestle, sing, or paint so well.
But let me ask, since poetry, like wine,
Is taught by time to mellow and refine,
When shall th' immortal bard begin to live?
Say, shall a hundred years completely give
Among your ancients a full right of claim,
Or with the wretched moderns fix his name?
Some certain point should finish the debate,
'Then let him live a hundred years complete.'
What if we take a year, a month, a day,
From this judicious sum of fame away,
Shall he among the ancients rise to fame,
Or sink with moderns to contempt and shame?
'Among the ancients let the bard appear,
Though younger by a month, or even a year.'
I take the grant, and by degrees prevail,
(For hair by hair I pull the horse's tail),
And while I take them year by year away,
Their supple heaps of arguments decay,
Who judge by annals, nor approve a line,
'Till death has made the poetry divine.
'Ennius, the brave, the lofty, and the wise,
Another Homer in the critic's eyes,

Geschlossne Bünde mit den Gabiern
Und mit den festen ehrsamen Sabinern,
Der Pontifexe graue Zeitregister
Und die betagten Blätter unsrer alten
Propheten, vom Alban herab (in ihrem Wahn)
Die Musen selbst uns zugesungen haben.
,, Der Griechen ältste Werke sind die besten,
Ich geb' es zu : doch, sollen nun darum
Auch unsre Dichter auf derselben Wage
Gewogen werden? — so behaupte man,
Das Harte an der Frucht des Oelbaums sey
Inwendig nicht, nicht an der Nusz von auszen;
So sage man, wir haben nun in allem
Den Gipfel schon erreicht, wir singen, mahlen, ringen
Gelehrter, als die kunstgeübten Griechen!
Doch wenn's die Jahre sind, die, wie die Weine,
Auch die Gedichte bessern : möcht' ich wohl
Belehrt seyn, welches Jahr denn eigentlich
Die Güte eines Werks entscheiden soll?
Ein Autor, der vor hundert Jahren starb,
Gehört er zu den Alten — das ist, zu
Den Guten — oder zu uns Schlechten Neuen?
Setzt eine runde Zahl, die allem Streit
Ein Ende mache! — ,, Wohl! Ein jeder Autor,
,, Der seine hundert Jahre richtig zählt,
,, Ist alt und gut. " — Wie aber, wenn nun einer
Nur einen Monat, oder allenfalls
Ein Jährchen später starb? Wohin mit dem?
Wird er den Alten zugerechnet? Oder ist
Bey uns und bey der Nachwelt gar kein Raum
Für solchen Spätling? — ,, Nun, wem nur ein Monat,
,, Und wär' es auch ein Jahr, am Hundert fehlt,
,, Der nimmt noch billig bey den Alten Platz. "
Dank für den Nachlass! Und nun zupf' ich euch,
Wie jener aus dem Pferdschweif, Jahr vor Jahr
So lange aus, bis von den hundert Jahren
Nichts in der Hand euch bleibt, und der, wie billig,
Sich schämen muss, der Tugend und Talent
Nach Jahren misst, und nichts bewundern will,
Dem nicht des Todtengräbers Spaten erst
Den Stempel seines Werthes aufgedruckt.
Der weise kräft'ge Ennius, der zweyte

(Ut critici dicunt), leviter curare videtur,
Quo promissa cadant, et somnia Pythagorea.
Nævius in manibus non est, et mentibus hæret
Pene recens; adeo sanctum est vetus omne poema.
Ambigitur quoties uter utro sit prior; aufert
Pacuvius docti famam senis, Accius alti;
Dicitur Afranî toga convenisse Menandro;
Plautus ad exemplar Siculi properare Epicharmi;
Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte.
Hos ediscit, et hos arcto stipata theatro
Spectat Roma potens: habet hos, numeratque poetas,
Ad nostrum tempus, Livì scriptoris ab ævo.
Interdum vulgus rectum videt; est ubi peccat.
Si veteres ita miratur, laudatque poetas,
Ut nihil anteferat, nihil illis comparet, errat.
Si quædam nimis antique, si pleraque dure
Dicere credit eos, ignave multa fatetur;
Et sapit, et mecum facit, et Jove judicat æquo.
Non equidem insector, delendave carmina Livì
Esse reor, memini quæ plagosum mihi parvo
Orbilium dictare; sed emendata videri,
Pulchraque, et exactis minimum distantia, miror.
Inter quæ verbum emicuit si forte decorum, et
Si versus paulo concinnior unus, et alter,
Injuste totum ducit, venditque poema.
Indignor quidquam reprehendi, non quia crasse

Transmigrara el espíritu algun dia,
No debe en opinion de los maestros,
Curarse ya de si podran algunos
Sus predicciones reputar por sueños.
¿ No circulan de Nevio los escritos,
Y no se saben cual si fueran nuevos ?
¡ Tan respetables son y tan sagrados,
De un antiguo poema los derechos !
Si se trata de hacer comparaciones,
Nunca entre autores fíjanse modernos.
Accio es sublime, si Pacuvio es docto;
Compite Afranio con Menandro el griego :
Al estilo del síeulo Epicarmo,
Plauto camina siempre hácia su objeto :
Por lo grave distinguese Cecilio,
Y en arte y correccion brilla Terencio.
Los únicos son estos, cuyas obras
Aplaude Roma, y apiñado el pueblo
Corre siempre á admirar en los teatros;
Ni reconoce mas poetas que ellos
Desde el tiempo de Livio á nuestros dias.
— El vulgo á veces juzga bien, es cierto;
Pero tambien se engaña, como cuando
Todo le encanta en los poetas viejos,
Y se figura que igualarlos nadie
Podrá jamas, ni menos excederlos.
Mas si en ellos los rancios arcaismos,
Y el estilo ya duro y ya rastrero
Reconoce y reprehende con franqueza,
Muestra gusto y razon, y yo le apruebo.
No digo que se quemen los escritos
Del Levio aquel que Orbilio el palmetero
Cuando yo era muchacho me dictaba;
Mas debe sorprenderme que sus versos
Correctos se reputen, armoniosos,
Y casi y aun quizá como modelos.
¿ Se deberá estimar todo un poema,
Porque haya acaso un verso ú otro bueno,
O una voz escogida y elegante ?
En cuanto á mí, me indigno, lo confieso,
Cuando veo tachado algun escrito,

Se a' critici crediam, sembra che poco
Si affanni a che riescan le promesse
Di Pitagora, e' sogni. Or tra le mani
Nevio già più non corre, e ne le menti
Quasi recente, affiggesi tenace;
Tanto è solenne ogni vetusto carme!
Quando s' inforsa se preceda il vecchio
Pacuvio ed Accio; onor, tra' due, di dotto
S' arroga al primo, di sublime a l' altro.
Vuolsi d' Afranio esser la toga adatta
Al dosso di Menandro; a lunghi passi
Imitator del Siculo Epicarmo
Plauto premerne l' orme; andargli avanti
Cecilio in gravità, Terenzio in arte.
Questi ripete, a questi la possente
Roma, in teatro a tanta folla angusto,
D' omeri densa spettatrice asside;
Nè da l' età di Livio a' nostri giorni,
Pregia e novera vati altri che questi.
Dritto gli occhi talora il vulgo assesta :
Evvi dove travede. I prischi vati
Se ammira e loda alto così, che nulla
Maggior gli sembri, nulla egual; travede.
Se troppo viete alcune frasi; alcune
Se dure esser non nega; inette molte
S' ei ne confessa; e fa buon senno, e meco
Si accorda, e arride al suo giudizio Giove.
Nè adonto, e da sgorbiarsi i carmi estimo
Di Levio, che rammento a me fanciullo
Da Orbilio flagellifero dettati.
Ma che appaian corretti, e belli, e appena
Fuor di regolo un fil; io ne stupisco.
Se nel bel mezzo, un' elegante frase
Per avventura sfolgorò; se alquanto
Un verso o due sieno più adorni; ingiusta
Laude e valor ne avrà tutto il poema?
Mi nausea il biasimarsi opra d' ingegno,

disent les critiques, doit s'inquiéter peu des magnifiques promesses de ses songes Pythagoriques. Nævius n'est plus dans nos mains, et presque, comme s'il était de nos jours, nous le savons par cœur, tant est sacré tout ancien poème. Toutes les fois qu'il est question de décider lequel est le premier : le vieux Pacuvius est, dit-on, plus savant; Accius a plus de grandeur, le génie de Ménandre appartient à Afranius; Plaute imite la rapidité d'Epicharme de Sicile; Cécilius a plus de gravité, et Térence plus d'art. Tels sont les écrivains que la puissante Rome apprend par cœur, ceux qu'elle contemple au théâtre rempli par la foule, les seuls qu'elle connaisse et qu'elle compte parmi les poëtes depuis les écrits de Livius jusqu'à nos jours. Quelquefois le public juge bien et quelquefois il se trompe. Il est dans l'erreur s'il loue et admire les vieux poëtes au point de ne rien mettre au dessus et de ne les comparer à rien. S'il accorde qu'ils ont employé des mots surannés et beaucoup d'expressions dures, s'il reconnaît dans leurs écrits beaucoup de négligence, il est sage, nous sommes d'accord, et il a prononcé une juste sentence. Je ne pense certainement point qu'il faille effacer les vers de Livius, je ne l'exige point : le rigide Orbilius, je m'en souviens, me les dictait dans mon enfance ; mais qu'ils soient estimés corrects, beaux, et à peu de chose près parfaits, c'est ce qui m'étonne. Qu'un mot y brille, par hasard, qu'un vers y soit un peu plus élégant que les autres, il acquiert injustement à l'ouvrage entier de l'estime et des acheteurs. Je m'indigne si un ouvrage est blâmé, non

---

Forgets his promise, now secure of fame,
And heeds no more his Pythagoric dream.
No longer Nævius, or his plays remain:
Yet we remember every pleasing scene;
So much can time its awful sanction give
In sacred fame to bid a poem live.
' Whate'er disputes of ancient poets rise,
In some one excellence their merit lies:
What depth of learning old Pacuvius shews!
With strong sublime the page of Accius glows:
Menander's comic robe Afranius wears;
Plautus as rapid in his plots appears,
As Epicharmus: Terence charms with art,
And grave Cæcilius sinks into the heart.
These are the plays to which our people crowd,
Till the throng'd play-house crack with the dull load.
These are esteem'd the glories of the stage,
From the first drama to the present age.'
Sometimes the crowd a proper judgment makes,
But oft they labour under gross mistakes,
As when their ancients lavishly they raise
Above all modern rivalship of praise.
But that sometimes their style uncouth appears,
Or their harsh numbers rudely hurt our ears,
Or that full flatly flows the languid line—
He, who owns this, hath Jove's assent and mine.
Think not I mean, in vengeance, to destroy
The works for which I smarted when a boy.
But when as perfect models they are prais'd,
Correct and chaste, I own I stand amaz'd:
When if some better phrase or happier line,
With sudden lustre, unexpected shine,
However harsh the rugged numbers roll,
It stamps a price, and merit on the whole.
I feel my honest indignation rise,
When, with affected air, a coxcomb cries,
The work, I own, has elegance and ease,
But sure no modern should presume to please;
Then for his favourite ancients dares to claim
Not pardon only, but rewards and fame.

Homer — (so sagen wenigstens die Kritiker)
Scheint sich um seines Pythagor'schen Traums Erfüllung
Nicht viel zu kümmern: und was hätt' ers Noth?
Wir glauben ihm aufs Wort — er sagts ja selbst!
Ein Nävius, wiewohl aus allen Händen
Verschwunden, sitzt, so frisch als wär' er erst
Von gestern her, in allen Kopfen noch.
So heilig macht das blosze Alterthum
Uns alle Dichterey! Man hört noch immer
Die Frage: ob Pacuv, ob Accius
Im Trauerspiel der gröszre Meister sey?
Und immer fällt der Kenner Urtheil aus:
Gelehrter war der gute Greis Pacuv,
Erhabner Accius. — Ist von Komödien
Die Rede, stracks wird uns Afran citirt;
„ Menander, spricht man, hätte seiner Stücke
„ Sich nicht zu schämen. — Plautus heiszt mit Recht
„ Roms Epicharmus, oder kommt ihm doch
„ Sehr nah; an Weisheit trägt den Preis
„ Cäcilius davon, Terenz an Kunst." —
Die sind es also, die das mächt'ge Rom
Auswendig lernt, zu deren Stücken sichs
Hinzudrängt, kurz, bis diesen Tag sind diesz
Die Dichter, die es hat und anerkennt.
Ich gebe zu, dass auch der grosze Haufe
Zuweilen richtig sieht; doch öfters schief.
Wenn er die alten Dichter so erhebt,
Dass ihnen niemand weder vorzuziehen
Noch gleich zu achten sey, so irrt er sich:
Gesteht er aber, dass sie manchmal gar
Zu alt, fast immer hart, und oft genug
Nachlässig schreiben; wer diesz eingesteht,
Spricht wie ein Mann von Sinn, und hälts mit mir
Und mit der Billigkeit. Ich sage nicht,
Dass man die Dichterey des alten Livius
(Die aus der Schule des Orbils mir noch
Durch manche Ohrfeig' unvergesslich ist)
Vertilgen solle. Nur, dass solche Verse
Von Vielen schön, correct sogar, und fast
Den ausgefeilt'sten gleich gefunden werden,
Das wundert mich. Denn, wenn auch hier und da
Ein glänzend Wort hervorsticht, der und jener Vers
Ein wenig runder ist und besser klingt:
Ists billig, dass darum ein ganzes Werk
Verkäuflich werd' und lauten Beyfall finde?
Was mir die Galle reitzt, ist, wenn ein Werk
Getadelt wird, nicht, weil es schlecht gemacht

Compositum, illepideve putetur, sed quia nuper;
Nec veniam antiquis, sed honorem, et præmia posci.
Recte, necne crocum, floresque perambulet Attæ
Fabula, si dubitem; clament periisse pudorem
Cuncti pene patres, ea cum reprehendere coner,
Quæ gravis Æsopus, quæ doctus Roscius egit:
Vel quia nil rectum, nisi quod placuit sibi, ducunt;
Vel quia turpe putant parere minoribus, et, quæ
Imberbes didicere, senes perdenda fateri.
Jam saliare Numæ carmen qui laudat, et illud,
Quod mecum ignorat, solus vult scire videri;
Ingeniis non ille favet, plauditque sepultis;
Nostra sed impugnat, nos, nostraque lividus odit.

Quod si tam Græcis novitas invisa fuisset,
Quam nobis; quid nunc esset vetus? aut quid haberet
Quod legeret, tereretque viritim publicus usus?
Ut primum positis nugari Græcia bellis
Cœpit, et in vitium fortuna labier æqua,
Nunc athletarum studiis, nunc arsit equorum;
Marmoris, aut eboris fabros, aut æris amavit;
Suspendit picta vultum, mentemque tabella;
Nunc tibicinibus, nunc est gavisa tragœdis:
Sub nutrice puella velut si luderet infans,
Qnod cupide petiit, mature plena reliquit.
Quid placet, aut odio est, quod non mutabile credas?
Hoc paces habuere bonæ, ventique secundi.

No de insulso ó soez, sino de nuevo,
Mientras que para autores de otro siglo
No se pide indulgencia sino premio.
Si extraño que las fábulas del cojo
Puedan no resbalarse por enmedio
De las flores y aromas del teatro,
Toda la gente antigua grita luego,
Que es un descaro censurar las piezas
Que un dia Roscio el sábio, Esopo el tierno
Con tanta brillantez representaron.
Y ¿de qué piensas que procede aquesto?
De que bueno tan solo conceptuan
Lo que á ellos gusta, ó de que juzgan feo
Ser menos que los jóvenes, y ancianos
Olvidar lo que niños aprendieron.
Al que alaba el poema de los Salios
Hecho por Numa, comprender fingiendo
Lo que como yo ignora, horror á vivos
Le mueve mas que estimacion á muertos.
Y si á la novedad mostrado hubiesen
Como nosotros aversion los griegos,
¿Qué habria antiguo ahora? ¿Cuáles libros
Merecieran del público el aprecio?
De la novedad solo al gran prestigio
Se deben de las artes los progresos.
Cuando libre la Grecia de disturbios,
Pudo entregarse á dulces pasatiempos,
Con las prosperidades engreida,
Ansiosa corrió al circo y á los juegos:
Gustó del mármol, del marfil y el bronce,
Que vió animados por cinceles diestros;
Sus ojos la pintura, y sus oidos
Enagenaron músicos acentos,
Y en fin corrió al teatro acelerada,
Harta dejando, cual rapaz travieso
De su tierna nodriza en el regazo,
Lo que antes deseó con mas anhelo.
Pero ¿puede haber nada que á los hombres
Inspire siempre amor ó siempre tedio?
De este modo la paz y la fortuna
Nacer las artes útiles hicieron.

Qual sia, non che s' estimi inculta o rozza,
Ma perchè nuova; e ch' abbian dritto i vecchi
A scusa no, sì ben a premio e onore.
Se il dramma d' Atta passeggiar le scene
Meriti o no, sparse di fiori e croco,
Sol che da me s' inforsi, Addio, pudore!
Quasi a coro diran, veggendo i Padri
Ch' io mi sforzi a colpar drammi, che un giorno
Recitò Roscio 'l dotto, Esopo il grave;
O perchè a senno lor nulla è perfetto,
Se non quanto lor piacque; o perchè al senno
De' giovani far eco, e ciò che imberbi
Appreser già, confessar poi canuti
Che debbasi obbliar, s' hanno a vergogna.
Chi loda il carme saliar di Numa,
E ostentar vuol che quel, ch' ei meco ignora,
Sappia egli sol; non favorisce, e onora
Gli estinti ingegni; ma guerreggia i nostri,
E l' opre nostre e noi livido adonta.
Che s' avessero i Greci, al par di noi,
Sprezzato i nuovi, ove or sarien gli antichi?
Qual libro sotto gli occhi, o tra le mani
Passeria d' uno in altro a comun uso?
Grecia, deposte l' arme, allor che agli ozì
Si volse, ed aura di fortuna amica
Nel vizio a dar la spinse, or di corsieri
Infiammossi, or d' atleti: i marmi, i bronzi,
Gli sculti avorì amò: talor dipinta
Tavola gli occhi le rapiva e 'l core.
Or di comiche tibie, or di coturni
Fe suo diletto; al par d' infante bimba,
Ch' a la nutrice in sen bamboleggiando,
Ciò, ch' avida or chiedea, tosto satolla
Da sè respigne. E qual piacere o noia
V' è che tu creda di vicende immune?
Di fauste paci e di propizì venti
Fur questi i frutti. Fu costume in Roma

parce qu'il est mal écrit et sans graces, mais parce qu'il est nouveau. Ce qu'on demande pour les anciens, ce n'est pas de l'indulgence, c'est la gloire, ce sont les récompenses. Si je doute qu'Atta marche bien sur une scène parfumée de fleurs et de safran, c'en est fait de toute honte, s'écrient presque tous les sénateurs; blâmer une pièce qu'ont joué le grave Esope et le savant Roscius! soit qu'ils ne reconnaissent pour bon que ce qui leur a plu, soit qu'ils estiment honteux de se rendre à l'avis d'hommes plus jeunes, et, vieillards, de censurer ce qu'ils ont appris dans leur jeunesse. Celui qui vante les vers saliens de Numa, et seul prétend les entendre, bien qu'il ne les comprenne pas plus que moi, ne veut point applaudir et prôner les écrivains qui ne sont plus; ce sont les nôtres qu'il accuse et que son envie lui fait haïr. Si la nouveauté avait été aussi odieuse aux Grecs qu'à nous, qui maintenant serait ancien? quels livres posséderait et userait le public en les lisant? Lorsque la Grèce, ses guerres terminées, commença à se livrer aux jeux, et que la fortune prospère l'eut fait tomber dans la mollesse, elle s'éprit de combats d'athlètes et de courses de chevaux; elle aima les ouvrages de marbre, d'ivoire, d'airain; son ame et ses yeux suspendus s'attachèrent à un tableau; tantôt un concert, tantôt une tragédie excita son ravissement. Semblable à la jeune fille qui folâtre sous les yeux de sa nourrice, ce qu'elle avait désiré avec ardeur, satisfaite, elle l'abandonnait bientôt. Est-il quelque chose qui plaise ou déplaise toujours, et que tu ne croies variable? Tel fut le résultat d'heureuses paix et des vents propices.

When flowers o'erspread the stage and sweets perfume,
The crowded theatre, should I presume,
The just success of Atta's plays to blame,
The senate would pronounce me lost to shame.
What! criticise the scenes, that charm'd the age
When Æsop, and when Roscius trod the stage!
Whether too fond of their peculiar taste,
Or that they think their age may be disgrac'd,
Should they, with awkward modesty, submit
To younger judges in the cause of wit,
Or own that it were best, provoking truth!
In age t' unlearn the learning of their youth.
He to whom Numa's hymns appear divine,
Although his ignorance be great as mine,
Not to th' illustrious dead his homage pays,
But envious robs the living of their praise.
Did Greece, like us, her moderns disregard,
How had we now possest one ancient bard?
When Greece beheld her wars in triumph cease,
She soon grew wanton in the arms of peace.
Now she with rapture views th' Olympic games,
And now the sculptor's power her breast inflames;
Sometimes, with ravish'd soul and ardent gaze,
The painter's art intensely she surveys;
Now hears, transported, music's pleasing charms,
And now the tragic Muse her passions warms.
Thus a fond girl, the nurse's darling joy,
Now seeks impatient, and now spurns her toy.
For what can long our pain, or pleasure raise?
Such are th' effects of happiness and ease.

Und abgeschmackt ist, sondern weil es neu ist;
Und dass man für das alte Zeug nicht Nachsicht
(Wie billig), sondern Ruhm und Vorzug fodert.
Denn wenn ich nur zu zweifeln Miene machte,
Ob auch ein Stück von Atta heutigs Tags
Mit Ehren unsern Schauplatz noch besteige:
Wie würden nicht die alten Herren schreyen,
Dass keine Schaam mehr in der Welt sey, wenn
So einer sich erfrechen dürfe, Stücke
Zu tadeln, die so grosze Künstler, wie
Aesop und Roscius, zu ihren Zeiten spielten.
Es sey nun, dass die guten alten Herren
Nichts, als was ihnen in der Jugend schön war, sich
Gefallen lassen können: oder sichs
Für Schande halten, uns, als ihren jüngern,
Gestehn zu müssen, was sie einst als Knaben
Gelernet, tauge nun zu nichts, als es
Bey grauem Barte wieder zu vergessen.
Wer König Numa's Saliarisch Lied
So herrlich findet, und was er so wenig
Versteht als ich, zu wissen scheinen will:
Ist keineswegs darum den längst begrabnen
Genien holder, oder findet sie
Im Ernst so unvergleichlich — glaubt es nicht!
Uns hasst er, uns und unserm Werke gilt
Der scheele Seitenblick, der stumme Tadel.
Wenn nun den Griechen einst die Neuheit auch
So sehr verhasst gewesen wäre, sagt,
Was wär' itzt alt? Was hätten nun die Leute
Zu lesen, und aus Hand in Hand, beschmutzt
Und abgegriffen, sich herumzubieten?
Als Griechenland in einer glücklichen
Langwier'gen Ruh von seinen alten Kriegen
Zu schwärmen anfing, und, von stetem Glücke
Verzärtelt, wie ein rascher feur'ger Jüngling,
Sich jeder Laune fröhlich überliesz:
Da fiel's mit aller seiner Leidenschaft
Auf diesz und das. Erst waren's Fechterspiele,
Rennpferde dann, drauf schöne Götterbilder
Von Elfenbein, von Marmor und von Erz;
Bald hing's mit Liebesblicken wie verzückt
An einer Schilderey, bald war ein Flötenspieler
Sein Abgott, bald ein Tänzer, ein Tragöde,
Ein Rhapsodist: — in allen diesen Launen
Dem kleinen Mädchen gleich, das, von der Amme
Verwöhnt, bald diesz bald das mit Hitze will,
Doch, unvermerkt zu andern Spielen reifend,
Gleich rasch von Puppen und von Liebe wechselt.

Romæ dulce diu fuit et solemne, reclusa
Mane domo vigilare, clienti promere jura;
Cautos nominibus certis expendere nummos;
Majores audire; minori dicere, per quæ
Crescere res posset, minui damnosa libido.
Mutavit mentem populus levis, et calet uno
Scribendi studio; pueri, patresque severi
Fronde comas vincti cœnant, et carmina dictant.
Ipse ego, qui nullos me affirmo scribere versus,
Invenior Parthis mendacior; et prius orto
Sole, vigil calamum, et chartas, et scrinia posco.
Navem agere ignarus navis timet; abrotonum ægro
Non audet, nisi qui didicit, dare; quod medicorum est
Promittunt medici; tractant fabrilia fabri:
Scribimus indocti, doctique poemata passim.
Hic error tamen, et levis hæc insania, quantas
Virtutes habeat, sic collige. Vatis avarus
Non temere est animus; versus amat, hoc studet unum;
Detrimenta, fugas servorum, incendia ridet;
Non fraudem socio, puerove incogitat ullam
Pupillo; vivit siliquis, et pane secundo.
Militiæ quanquam piger et malus, utilis urbi;
Si das hoc, parvis quoque rebus magna juvari.
Os tenerum pueri, balbumque poeta figurat;
Torquet ab obscœnis jam nunc sermonibus aurem;
Mox etiam pectus præceptis format amicis,

Lo mismo pasó en Roma: ocupaciones
Fueron de nuestros padres largo tiempo,
La puerta abrir temprano á los clientes,
A sólido deudor prestar á premio,
Oir el parecer de los ancianos,
Y enseñar á los jóvenes los medios
De alargar su caudal por una parte,
Y de acortar por otra sus deseos.
Trocóse la aficion, y hoy es de todos
La poesia el único embeleso.
Mozos y senadores coronados
De flores cenan y recitan versos;
Y aun yo, si digo que á este afan renuncio,
Falaz mas que los partos aparezco,
Pues todas las mañanas á la aurora
Papel y escribanía estoy pidiendo.
Quien jamas navegó no se aventura
Una nave á guiar; á los enfermos
Pocimas no administra el que en el arte
Ducho no está de preparar remedios:
De males es el médico el que entiende,
Y de carpentería el carpintero:
Mas en llegando á hablar de poesia,
Lo mismo charla el tonto que el discreto.
Esta es una locura ciertamente,
Mas suele producir buenos efectos.
Por de contado, es raro que un poeta
Tenga avaricia, pues que el caro objeto
De su aficion le ocupa el alma toda.
Fugas de esclavos, pérdidas, incendios,
Nada le apesadumbra; no al pupilo
Ni al asociado lazos anda urdiendo:
Con mal pan y legumbres vive alegre;
Y aunque suele en verdad ser mal guerrero,
Es util sin embargo, pues á veces
Contribuye á lo grande lo pequeño.
De los niños la lengua balbuciente
Casi forma el poeta con sus versos:
Horror inspira á los discursos libres,
Les forma el corazon con sus preceptos,
La envidia en ellos templa y la aspereza;

Dolce, lungo, solenne al far del giorno
Vigil esporre a spalancate porte
Dritti a' clïenti; con securi nomi
Investir capitali; a' più provetti
Chieder consiglio, ed a' più giovin darne,
Onde venir più ricchi, e meno ingordi.
Cangiò d' avviso il popol lieve, e 'l solo
Assillo omai del poetar l'infiamma.
Fronditi 'l crine, e figli e padri austeri
Cenano e dettan carmi. Io ancor, che grido:
Versi mai più! mendace più de' Parti
Son colto in fallo, e precorrendo al Sole,
Chieggo, già desto, e scrigni, e carta, e penne.
Uomo inesperto al navigar, paventa
Governar nave; ricettare empiastri
Agli ammalati chi non sa, non osa.
Cultor di medic' arte, a medic' arte
Ciò, che s' attien, promette; il fabbro tratta
Di ciò, ch' a fabbro attiensi; e dotti e indotti
Qua e là poi tutti schiccheriam poemi.
Pur quest' error, questa follia leggiera
Quante assembri virtù, così 'l raccogli.
Vate gretto di cor vedrai di rado;
Egli ama i versi, a questi solo intende;
Dannaggi poi, fuga di servi, incendì
A lui non son fuorchè di riso obbietto.
Fraude al compagno, od al pupillo imberbe
Tramar non è capace: un tozzo dàgli
Di pan bruno e baccelli, e fa stravizzo.
Benchè mal destro e pigro a l' arme, ei giova
A' cittadin, se pur giovar concedi
Anco piccioli mezzi a grandi imprese.
Addestra il vate del fanciul la lingua
Tenera, balbettante: ei già d' allora
Da osceni ragionar ne svia l' orecchio;
Poi ne modella ancora il cor, dòmando,

A Rome, on se fit pendant long-temps une noble habitude d'ouvrir dès le matin sa maison pour expliquer les lois à un client, placer avec sûreté de l'argent sur des noms honorablement connus, écouter les anciens, et enseigner aux jeunes gens par quels moyens on peut augmenter sa fortune et apaiser des passions ruineuses; mais ce peuple léger a changé d'esprit, il brûle d'un seul désir: celui d'écrire. Jeunes gens et graves vieillards, la tête couronnée de lierre, récitent des vers à table; moi-même, qui jure de n'en plus faire, plus menteur qu'un Parthe, le soleil à peine levé, je demande une plume, du papier, mon portefeuille. Le matelot sans expérience redoute de conduire un navire, et celui qui a étudié ose seul donner l'aurone à un malade. Le médecin parle de médecine, l'ouvrier de son métier, et nous, savants ou ignorants, nous écrivons sans distinction des vers. Cependant cette erreur, cette légère folie a des avantages, compte-les : un esprit avare n'est point à craindre chez un poète; il aime les vers et n'a pas d'autre passion, se rit de la perte de son bien et de la fuite de ses esclaves, ne songe point à tromper son associé ou son jeune pupille, et vit de légumes et d'un pain grossier: quoique paresseux et peu habile à la guerre, il est utile à la ville, s'il a été donné aux petites choses d'aider aux grandes. Le poète forme la bouche tendre et bégayante de l'enfant, et déja détourne de son oreille les propos obscènes; peu à peu,

For many an age our fathers entertain'd
Their early clients, and the laws explain'd:
Wisely they knew, their cautious wealth to lend,
While youth was taught with reverence to attend,
And hear the old point out the prudent ways
To calm their passions, and their fortunes raise.
Now the light people bend to other aims:
A lust of scribbling every breast inflames;
Our youth, our senators, with bays are crown'd,
And at our feasts eternal rhymes go round.
Even I, who verse, and all its works deny,
Can faithless Parthia's lying sons outlie,
And, ere the rising sun displays his light,
I call for tablets, papers, pens, and write.
A pilot only dares a vessel steer;
A doubtful drug unlicens'd doctors fear;
Musicians are to sounds alone confin'd
And every artist hath his trade assign'd;
But every desperate blockhead dares to write:
Verse is the trade of every living wight.
And yet this wandering levity of brain
Hath many a gentle virtue in its train.
Nor cares of wealth a poet's heart control:
Verse is the only passion of his soul.
He laughs at losses, flight of slaves, or fires;
No wicked scheme his honest breast inspires
To hurt his pupil, or his friend betray;
Brown bread and roots his appetite allay;
And though unfit for war's tumultuous trade,
In peace his gentle talents are display'd,
If you allow, that things of trivial weight
May yet support the grandeur of a state.
He forms the infant's tongue to firmer sound,
Nor suffers vile obscenity to wound
His tender ears, but with the words of truth
Corrects the passions, and the pride of youth.

Was wird so sehr geliebt, so sehr gehasst,
Das nicht verhasst, nicht lieblich werden könnte,
Wenn Zeit und Ort und Licht und Schatten ändern?
So wirkte langer Fried' und günstigs Glück
In Gräzien. In unserm alten Rom
War früh am Tag erwachen, den Clienten
Zum Recht verhelfen, gegen gute sichre
Verschreibungen sein Geld an Zinse legen,
Und gute Lehren, „ wie ein wackrer Bürger
„ Durch kluge Wirthschaft seines Hauses Glück
„ Erhöhn, und dessen Fall verhüten könne,"
Von Aeltern anzuhören oder Jüngern
Zu geben — diesz war lange Zeit die Sitte
Und Lebensart, worin der Römer seinen Ruhm
Und sein Vergnügen setzte. — Wie das Alles
Sich mit der Zeit geändert hat!
Jetzt ist die Wuth zu schreiben und zu verseln
Die allgemeine Krankheit unsers Volkes.
Wer ist nicht Autor? Knaben, Männer, Greise,
Umschlingen jetzt beym Abendbrod die Schläfe
Mit Epheukränzen und — dictiren Verse.
Ich selber, der so oft das Versemachen
Verschworen, werde lügenhafter als ein Parther
Erfunden, und mein erster Ruf, sobald
Der Morgen dämmert, ist nach Feder und Papier
Und Schreibepult. Ein Schiff zu führen, einem Kranken
Nur Stabwurz einzugeben, traut sich Niemand zu,
Als wer's versteht; Arzneykunst treibt der Arzt,
Und Schmiedekunst der Schmidt — nur Verse, Verse
Macht Jedermann, gelehrt und ungelehrt.
Bey allem dem ist dieser kleine Wahnsinn,
Diesz Versefieber dem gemeinen Wesen
Weit vortheilhafter, als man denken sollte.
Ein Dichter — überhaupt ein Versemann —
Hat selten eine andre Leidenschaft,
Als seine Lust an Versen. Die allein
Beherrscht ihn ganz, darauf geht all sein Dichten
Und Trachten. Schlimme Zeiten, Geldverlust,
Vermögensabfall, all diesz kränkt ihn wenig.
Lass seine Sclaven ihm auf Einen Tag
Entlaufen, lass sein Haus ihm niederbrennen,
Er lacht dazu. In seinem Leben kommt
Ihm kein Gedanke, seinem Mündel oder
Mit-Erben heimlich einen Streich zu spielen.
Er lebt von Erbsenbrey und schwarzem Brodt,
Taugt freylich nicht ins Feld, doch ist er drum
Nicht gänzlich ohne Nutzen für den Staat.
Denn (zugegeben, dass auch kleine Dinge

Asperitatis, et invidiæ corrector, et iræ:
Recte facta refert; orientia tempora notis
Instruit exemplis; inopem solatur et ægrum.
Castis cum pueris ignara puella mariti
Disceret unde preces, vatem ni Musa dedisset?
Poscit opem chorus, et præsentia numina sentit;
Cœlestes implorat aquas docta prece blandus;
Avertit morbos, metuenda pericula pellit;
Impetrat et pacem, et locupletem frugibus annum.
Carmine Dì superi placantur, carmine Manes.
Agricolæ prisci, fortes, parvoque beati,
Condita post frumenta, levantes tempore festo
Corpus, et ipsum animum spe finis dura ferentem,
Cum sociis operum, et pueris, et conjuge fida,
Tellurem porco, Silvanum lacte piabant,
Floribus et vino Genium memorem brevis ævi.
Fescennina per hunc inventa licentia morem
Versibus alternis opprobria rustica fudit;
Libertasque recurrentes accepta per annos
Lusit amabiliter, donec jam sævus apertam
In rabiem verti cœpit jocus, et per honestas
Ire minax impune domos. Doluere cruento
Dente lacessiti; fuit intactis quoque cura
Conditione super communi; quin etiam lex,
Pœnaque lata, malo quæ nollet carmine quemquam
Describi. Vertére modum, formidine fustis,

De la ira les reprime los accesos,
Las acciones ilustres recomienda,
Instruye con magníficos ejemplos
A los siglos futuros, y consuela
Ora al menesteroso, ora al enfermo.
¿ De quién habrian los sagrados himnos
Aprendido doncellas y mancebos,
Si poetas las Musas no formáran?
Por ellos el auxilio de los cielos
Implora el coro, que conoce al punto
Que los dioses se rinden á sus ruegos:
La lluvia arrancan los suaves cantos,
La enfermedad alejan y los riesgos,
La dulce paz recaban, y consiguen
La abundancia que colma los graneros:
Con los versos por último se aplacan
Los dioses del Olimpo y del Averno.
Alzadas las cosechas, los antiguos,
Fuertes, y con su escaso haber contentos,
De la estacion las fiestas celebraban,
Descansando el espíritu y el cuerpo
De las fatigas que sufrido habian,
Con la esperanza de coger el premio;
Y reunidos con la esposa y prole
De sus duros afanes compañeros,
Una puerca inmolaban á la Tierra,
Leche ofrecian á Silvano, y luego
Vino y flores al Genio, que no olvida
Cuan pronto acaba el humanal aliento.
Estas sencillas fiestas de la aldea
Nacer los versos fesceninos vieron,
En los cuales honrados labradores
Alternaban en rústicos denuestos.
La libertad añal autorizada
Las gentes divirtió por largo tiempo,
Hasta que las punzantes invectivas
Degeneraron en furor abierto,
Que á poco en las familias mas honradas
Se cebó sin peligro y sin respeto.
Quejáronse altamente los mordidos,
Y aun á los no mordidos causó miedo
El peligro que á todos amagaba;
Y una ley se dictó, pena imponiendo
De muerte á aquel, que de otro lastimase
La buena fama en injuriosos versos;
Y mudando por miedo del suplicio

Maestro amico, asprezza invidia ed ira.
Narra i be' fatti de l' età passata,
Scuola gli esempli offre a l' età nascente;
Conforto a l' egro ed al mendico appresta.
Chi a casti putti e a nubili donzelle
Canore preci insegneria, se dato
Non avesse la Musa il vate al mondo?
Il Coro invoca, e accorrere al suo prego
Sente gli dei; co' molli carmi esperto
Dal ciel le piogge implora; i morbi sgombra;
Scaccia i temuti danni; e pace e lieto
Di ricche messi 'l novell' anno impetra:
Giove placano i carmi, i carmi Pluto.
Paghi del poco e baliosi i prischi
Agricoltor, riposte al fin le messi,
Ne' dì festivi francheggiando i membri
E sin l' animo ancora, in cui la speme
D' un lieto fine è al faticar sostegno,
Compagni a l' opre avendo i cari figli,
E la sposa fedel, propizi i Numi
A rendersi, offerian verro a Tellure,
Latte a Silvan, e al Genio, che 'l veloce
Vol rammenta degli anni, e vino e fiori.
Fescennina licenza, a cui da questo
Costume il varco aprissi, in versi alterni
Rustici apprese a dardeggiar motteggi,
E ritornando al ritornar de l' anno,
L' ammessa libertà scherzevolmente
Folleggiò, sinchè poi l' inferocito
Scherzo, scosso ogni fren, cangiato in rabbia,
Impune minaccioso osò, vagando,
Ne' sacri penetrar lari onorati.
Que' che sentiro i sanguinosi morsi,
Muggir di duolo, e quegli ancor non tocchi,
Su la sorte comun stetter pensosi:
Ch' anzi di punitor flagello armata
Legge gridò su' petulanti versi
Alto divieto; i formidati fasci

par de douces leçons, il façonne le cœur, qu'il corrige de la rudesse, de l'envie et de la colère; il cite les grandes actions, instruit par des exemples les temps à venir, console le pauvre et le malade. Qui enseignerait à prier aux jeunes Romains associés aux vierges romaines, si les Muses ne nous avaient donné le poète? Le chœur sollicite l'aide des dieux et sent la présence de la divinité; il attire les rosées célestes par ses insinuantes et savantes prières, détourne les maladies, écarte les dangers qui se faisaient redouter, obtient la paix, et donne à l'année d'abondantes moissons: des vers apaissent les dieux du ciel et les mânes.

Robustes et heureux de peu, les premiers hommes des champs, après avoir recueilli leurs moissons, se délassaient aux jours de fête de travaux que l'espérance d'en voir la fin les avaient aidés à supporter; unis à leurs compagnons, à leurs enfants et à leur épouse fidèle, ils consacraient un porc à la déesse de la terre; à Sylvain du lait; du vin et des fleurs, au génie qui nous rappelle la briéveté de la vie; la licence des vers Fescennins imaginés dans ces fêtes fit composer des dialogues en rustiques sarcasmes. Cette liberté, accueillie au retour de chaque année comme un délassement agréable, déja devenue un jeu cruel, commença à se charger en rage déclarée qui s'introduisit menaçante et impunie dans les plus honnêtes demeures. Ceux que la dent meurtrière déchira, se plaignirent; ceux qu'elle épargna songèrent à l'intérêt commun; enfin une loi et des peines furent prononcées pour défendre aux poètes satiriques de parler de la vie privée: la crainte du bâton

---

Th' illustrious dead, who fill his sacred page,
Shine forth examples to each rising age;
The languid hour of poverty he cheers,
And the sick wretch his voice of comfort hears.
Did not the Muse inspire the poet's lays,
How could the youthful choir their voices raise
In prayer harmonious, while the gods attend,
And gracious bid the fruitful shower descend;
Avert their plagues, dispel each hostile fear,
And with glad harvests crown the wealthy year?
Thus can the sound of all melodious lays
Th' offended powers of heaven and hell appease.
Our ancient swains, of hardy, vigorous kind,
At harvest-home, us'd to unbend the mind
With festal sports; those sports, that bade them bear,
With cheerful hopes, the labours of the year.
Their wives and children shar'd their hours of mirth,
Who shar'd their toils; when to the goddess earth
Grateful they sacrific'd a teeming swine,
And pour'd the milky bowl at sylvan's shrine.
Then to the genius of their fleeting hours,
Mindful of life's short date, they offer'd wine and flowers.
Here, in alternate verse, with rustic Jest
The clowns their awkward raillery exprest,
And as the year brought round the jovial day,
Freely they sported, innocently gay,
Till cruel wit was turn'd to open rage,
And dar'd the noblest families engage.
When some, who by its tooth envenom'd bled,
Complain'd aloud; others were struck with dread,
Though yet untouch'd, and, in the public cause,
Implor'd the just protection of the laws,
Which from injurious libels wisely guard
Our neighbour's fame; and now the prudent bard,
Whom the just terrors of the lash restrain,

Zu groszen helfen können) ist es nicht
Der Dichter, der des Kindes frühes Lallen
Zur Sprache bildet? Der von pöbelhaften Reden
Sein zartes Ohr entwohnt, dann allgemach
Durch Lehren, die der Reiz der Harmonie
Und Dichtung freundlich macht, sein Herz der Tugend
Gewinnt, von Eigensinn und Neid und Zorn
Den Knaben heilt, mit edeln Thaten ihn
Vertraulich macht, der gegenwärtigen Zeit
Verworrnes Räthsel durch der ältern Welt
Beyspiele ihm entwickelt, und in Noth
Und kranken Tagen Trost und Lindrung schafft?
Von wem sonst söllte, mit dem keuschen Knaben,
Das unberührte Mädchen beten lernen,
Wofern die Muse nicht den Dichter gab?
Er macht das Volk im Chor zum Himmel flehn,
Er ists, der sie den gegenwärt'gen Gott
Mit Schaudern fühlen macht, der die Gesänge
Sie lehrt. wodurch auf dürres Land der Segen
Aus Wolken stromt, die Krieg und böse Seuchen
Verjagen, steten Fried und reiche Ernten
Uns bringen! Denn durch Lieder werden uns
Die Himmelsgeister hold, durch Lieder wird
Der unterird'schen Mächte Zorn gestillt.
Wenn unsre alten, biederherzigen,
Mit Wenigem vergnügten Ackerleute,
Nachdem sie ihres Schweiszes Früchte in die Scheunen
Gebracht, am Erntefest mit ihren Kindern
Und treuem Weibe, den Gehülfen ihrer Arbeit,
An Leib und Seele (denn auch diese trug,
In Hoffnung dieses Tages, ihren Antheil
Der Last des langen Jahrs) sich gütlich thun
Und pflegen und zur künft'gen Arbeit wieder
Erfrischen wollten — machten sie vorerst
Mit Opfrung eines Mutterschweins die Erde,
Mit Milch den Waldgott, und mit Wein und Blumen
Den Genius des Lebens sich gewogen.
Mit bäurischroher Ungebundenheit
Erschallte dann, in lust'gen Wechselzeilen,
Der Fescenninen muntrer freyer Scherz.
Der gute Tag kam alle Jahre doch
Nur Einmal! Sollte nicht diesz einz'gemal
Die Freude alle Fesseln von sich werfen?
Man tanzte, sang, und brachte gute Schwänke
Hervor, und lautes Lachen wieherte
Dem grobsten Spasz, dem tollsten Schwank entgegen.
Erst war's nur Frohlichkeit: allmählich ward
Der Scherz zu grob, begann, anstatt zu kitzeln,

Ad benedicendum, delectandumque redacti.
Græcia capta ferum victorem cepit, et artes
Intulit agresti Latio: sic horridus ille
Defluxit numerus Saturnius, et grave virus
Munditiæ pepulere; sed in longum tamen ævum
Manserunt, hodieque manent vestigia ruris.
Serus enim Græcis admovit acumina chartis;
Et, post Punica bella quietus, quærere cœpit
Quid Sophocles, et Thespis, et Æschylus utile ferrent.
Tentavit quoque rem si digne vertere posset;
Et placuit sibi, natura sublimis et acer:
Nam spirat tragicum satis; et feliciter audet;
Sed turpem putat inscite, metuitque lituram.

Creditur, ex medio quia res arcessit, habere
Sudoris minimum; sed habet comœdia tanto
Plus oneris, quanto veniæ minus. Aspice Plautus
Quo pacto partes tutetur amantis ephebi;
Ut patris attenti, lenonis ut insidiosi;
Quantus sit Dossennus edacibus in parasitis;
Quam non adstricto percurrat pulpita socco.
Gestit enim nummum in loculos demittere, post hoc
Securus cadat, an recto stet fabula talo.
Quem tulit ad scenam ventoso gloria curru,
Exanimat lentus spectator, sedulus inflat.
Sic leve, sic parvum est, animum quod laudis avarum
Subruit aut reficit. Valeat res ludicra, si me

De estilo los poetas, al recreo
Y á la instruccion sus estros consagraron.
En tanto al vencedor cautivó fiero
Grecia vencida, y en el Lacio agreste
Introdujo sus artes. Decayendo
Luego los rudos versos saturnianos,
Sucedió lo elegante á lo grosero;
Mas de la antigua rustiquez las huellas
Duraron mucho, y aun durar las vemos.
Muy tarde comenzaron los romanos
A leer los escritos de los griegos;
Solo cuando se hallaron, terminada
La primer guerra de Cartago, quietos,
De averiguar trataron cuanto hicieran
Tespis, Esquilo y Sófocles de bueno.
Probaron luego á traducir sus obras,
Y el ensayo dejólos satisfechos,
Pues por naturaleza son sublimes,
Osados con ventura, y aquel fuego
Tienen en fin que la tragedia exige,
Aunque temen borrar lo que escribieron.
Se cree facil componer comedias,
Porque á asuntos limitanse caseros;
Pero el acierto es tanto mas dificil,
Cuanto las faltas se perdonan menos.
Y ¡ cuán mal no sostiene Plauto mismo
Los caracteres del amante tierno,
Del padre avaro y del rufian astuto!
¿ No estan llenas las piezas de Doseno
De parásitos viles? ¿ Quién no nota
El desaliño con que calza el zueco?
¿ Por qué? porque no cuidan que las piezas
Caigan ó duren, como den dinero.
Al poeta que en alas de la gloria
Sube al teatro en busca del incienso,
Aterra espectador indiferente,
Vuelve la vida espectador atento;
Que el vivir ó el morir de un vanidoso
Depende de incidentes tan pequeños.
Del teatro huyo pues, si enflaquecerme

Cangiar fan suono, e sol diletto e lode
Odonsi risonar le aonie corde.
Grecia già doma, il vincitor feroce
Giunse a domar, e l' arti ne l' agreste
Lazio per man condusse: allor quell' irto
Cadde saturnio ritmo, e 'l grave lezzo
Svanì, dal fior d' ogni eleganza vinto.
Ma rimasero ancor lung' anni, e ancora
Rimangon oggi le salvatic' orme;
Chè tardo acuti su le greche carte
Sguardi fissò 'l Roman, sinchè deposte
Le punic' arme, cominciò tranquillo
A investigar qual chiuda util dottrina
Ne' suoi carmi Sofòcle, Eschilo, e Tespi.
Provossi ancor, se gli reggean le forze
Acconcio a dar latin paludamento
A que' prischi, e compiacquesi de l' alto
Vigor natio; che tragic' alma ei nutre
Atta il duolo a destar: e l' osa; e 'l desta;
Ma, stolto! il cancellar vergogna e teme.
Perchè commedia trae da' popolari
Casi argomento, di sudor non lungo
Opra s' estima: e pur la preme incarco
Tanto maggior, quanto è minor la scusa.
Ve' come Plauto sostener s' avvisi
D' attento genitor, d' imberbe amante,
D' insidioso ruffian le parti;
Ve' un po' quanto dilaghisi Dossenno
Ne' ghiotti parasiti, e come i palchi
Con troppo lento al piè socco passeggi;
Poich' egli del calar monete in borsa
Gongola solo, ed appo questo, a terra
O che stramazzi il dramma, o che si regga
A piombo su' talloni, è a lui tutt' uno.
Chi su la scena nel ventoso carro
Di gloria è tratto, se languido miri
Lo spettatore, il cor gli fugge; attento
Vegliar se 'l vegga, gli si spande il core.
Sì tenue, sì leggiera è quell' auretta,
Che avviva, o abbatte alma di laude ingorda!
Teatri, addio, se palma o tolta, o data

leur fit changer de manière, et les réduisit à louer et à chercher à plaire.

La Grèce soumise subjugua son farouche vainqueur, et apporta les arts à l'agreste Latium ; alors se polit l'infame vers saturnin, et disparut, chassée par les graces, sa pesante grossiéreté ; mais toutefois pendant le long cours des siècles, des traces de son ancienne rusticité demeurèrent et restent encore. Ce fut plus tard que l'esprit romain s'exerça sur les ouvrages des Grecs ; tranquille après les guerres puniques, il commença à rechercher ce que présentaient d'utile les ouvrages de Sophocle, de Thespis et d'Eschyle. Le Romain essaya même de traduire ce qui pouvait l'être avec convenance. Ardent de sa nature et d'un esprit élevé, il se plut à ses efforts ; car il a l'accent tragique et est hardi avec bonheur ; mais les ratures lui paraissent odieuses, déshonorantes et sottes.

On dit que la comédie arrache moins de sueurs, parce qu'elle tire ses sujets de la vie commune ; mais son fardeau est d'autant plus pesant qu'on lui accorde moins d'indulgence. Voyez de quelle manière Plaute conserve le caractère d'un jeune amant et ceux d'un père avare et d'un marchand d'esclaves fripon ; voyez Dossennus dans les rôles de parasite gourmand, traversant la scène avec des brodequins mal attachés, c'est qu'il ne songe qu'à mettre de l'argent dans sa bourse : tranquille après cela, peu lui importe que sa pièce tombe ou réussisse. Celui que le char léger de la gloire porta sur la scène, sent son cœur défaillir si le spectacteur est froid, et se dilater si le public est

---

To pleasure and instruction turns his vein.
When conquer'd Greece brought in her captive arts,
She triumph'd o'er her savage conquerors' hearts ;
Taught our rough verse its numbers to refine,
And our rude style with elegance to shine.
And yet some marks of our first rustic strain
Continued long, and even till now remain.
For it was late before our bards inquir'd
How the dramatic Muse her Greeks inspir'd ;
How Æschylus and Thespis form'd the stage,
And what improv'd the Sophoclean page.
Then to their favourite pieces we applied,
Proud to translate, nor unsuccessful tried,
For high and ardent is our native vein,
It breathes the spirit of the tragic scene,
And dares successful ; but the Roman Muse
Disdains, or fears the painful file to use.
Because the comic poet forms his plays
On common life, they seem a work of ease ;
But, since we less indulgence must expect,
Sure we should labour to be more correct.
Even Plautus ill sustains a lover's part,
A frugal sire's or wily pander's art.
Dossennus slip-shod shambles o'er the scene,
Buffoons, with hungry jets, his constant train ;
For gold was all their aim, and then the play
Might stand or fall — indifferent were they.
He, who on glory's airy chariot tries
To mount the stage, full often lives and dies.
A cold spectator chills the bard to death,
But one warm look recalls his fleeting breath.
Such light, such trivial things depress or raise
A soul impassion'd with a lust of praise.
Farewell the stage ; for humbly I disclaim
Such fond pursuits of pleasure, or of fame,
If I must sink in shame, or swell with pride,

Zu beiszen, und die ungestrafte Frechheit
Verschonte selbst der besten Häuser nicht.
Nun schrieen die Gebissnen laut, und wer
Auch frey geblieben war, nahm Theil an dem,
Was jeden treffen konnte. Das Gesetz
Trat nun ins Mittel, und verbot bey Strafe
Ein böses Lied dem Andern zuzusingen.
Diesz gab dem Spiel bald einen andern Schwung.
Die Furcht des Knittels lehrte nun bedachtsam
Im Ausdruck werden, und manierlich scherzen.
So bliebs, bis das besiegte Griechenland
Durch seiner Künste Reiz den rohen Sieger
Bezauberte, und seine feinern Künste
Ins bäur'sche Latium verpflanzte. Nun verschwand
Auf einmal jener ungehobelte
Saturnsche Vers, und Sprach und Witz, gesäubert
Vom alten Schmutz, gewann nun allgemach
Ein reinlich Ansehn. Gleichwohl blieb noch immer
Ein Dorfgeruch zurück, der sich sobald
Nicht ganz verlieren wird. Denn ziemlich spät,
Erst in der Ruhe, die das überwältigte
Karthago schenkte, fing der Römer an
Der Griechen Werke fleisziger zu lesen,
Und ihren Schauplatz, und was Aeschylus
Und Sophokles geleistet, zu studieren.
Bald kam die Lust ihn an, in dieses Fach
Sich auch zu wagen, und zu sehen, was davon
In unsre Sprache umzusetzen wäre ;
Und er gefiel sich im Versuch : denn sein Genie,
Das kühn und stolz ist und das Grosze liebt,
Kam ihm dabey zu statten. Kurz, der Ton
Des Trauerspiels gelang ihm ziemlich, und
Nach solchem Anfang hätte man sehr viel
Erwarten können, wenn er nicht zur Feile
So ungeduldig wäre, und (was wahre Künstler
Für rühmlich halten) fleiszig auszustreichen
Und nachzubessern seiner unwerth glaubte.
Man pflegt sich einzubilden, weil das Lustspiel
Aus dem gemeinen Leben sich mit Stoff versieht,
So sey nichts leichter : aber eben darum,
Weil's um so minder Nachsicht fodern kann,
Ist's desto schwerer. Unsre Dichter nehmen's
Nun freylich nicht so scharf. Man sehe nur,
Mit welchem groben Pinsel Plautus einen jungen
Verliebten, einen Schelm von Kuppler, oder einen
Misstrauischschwachen kargen Alten sudelt ?
Was für ein Meister in — gefrässigem Schmarutzen
Dossennus ist ? Wie schlotterig sein Fusz

Palma negata macrum, donata reducit opimum.
Sæpe etiam audacem fugat hoc, terretque poetam,
Quod numero plures, virtute et honore minores,
Indocti, solidique, et depugnare parati,
Si discordet eques, media inter carmina poscunt
Aut ursum, aut pugiles: his nam plebecula gaudet.
Verum equitis quoque jam migravit ab aure voluptas
Omnis, ad incertos oculos, et gaudia vana.
Quatuor aut plures aulæa premuntur in horas,
Dum fugiunt equitum turmæ, peditumque catervæ;
Mox trahitur manibus regum fortuna retortis;
Esseda festinant, pilenta, petorrita, naves;
Captivum portatur ebur, captiva Corinthus.
Si foret in terris, rideret Democritus, seu
Diversum confusa genus panthera camelo,
Sive elephas albus vulgi converteret ora:
Spectaret populum ludis attentius ipsis,
Ut sibi præbentem mimo spectacula plura.
Scriptores autem narrare putaret asello
Fabellam surdo; nam quæ pervincere voces
Evaluere sonum, referunt quem nostra theatra?
Garganum mugire putes nemus, aut mare Tuscum:
Tanto cum strepitu ludi spectantur, et artes,
Divitiæque peregrinæ, quibus oblitus actor
Cum stetit in scena, concurrit dextera lævæ.
Dixit adhuc aliquid? Nil sane. Quid placet ergo?

Debo vencido, ó engordar si venzo.
Hay otra cosa que á un autor espanta;
Y es que al teatro van miles de necios,
De ignorantes, de zafios sin modales,
Siempre á reñir y vocear dispuestos,
Si con lo que desean no convienen
Las gentes distinguidas, y que enmedio
De la pieza, osos piden y combates;
Cosas que agradan mucho al bajo pueblo:
O aun la nobleza misma del oido
Abandona el dulcísimo recreo,
Porque disfruten sus curiosos ojos
De otro placer liviano y pasagero.
Cuatro ó mas horas el telon se baja;
De á caballo y á pie salen corriendo
Diversos grupos; maniatado y triste
Despues llega un monarca prisionero;
Detras carros, literas y carrozas,
Y naves, y por último trofeo
Aparece Corinto encadenada,
De marfil figurada en un modelo.
Si anduviese Demócrito en el mundo,
De buena gana reiria, viendo
A una girafa, á un elefante blanco
Las miradas fijar de un vulgo immenso;
Que estudiado, espectáculos mas varios
Le ofreceria que los mismos juegos:
Y en cuanto á los autores, pensaria
Que fábulas contaban á un jumento;
Pues ¿ cómo entre la grita del teatro
De un actor se oirian los acentos,
Cuando atolondra el ruido, cual bramando
El Gárgano ó las olas del Tirreno?
Tan grande es la algazara con que el brillo
Se mira y los adornos extrangeros.
Apenas un actor con ellos sale,
En el instante empieza el palmoteo.
— Qué ha dicho?—Nada.—Pues ¿á qué ese aplauso?

Smunto o pingue mi renda a la mia soglia.
Spesso ancor vate audace e trema e fugge,
Allor che i più per numero, e da meno
Per virtude ed onor, stolidi, indotti,
Pronti a pugnar, se 'l cavalier s' opponga,
In mezzo al dramma chieggono di forza
O l' orso o i lottator; chè a la minuta
Plebe i cari spettacoli son questi.
Pur negli equestri ancor già da l' orecchio
Tutto agli occhi malfidi e a' piacer vani
Varcò l' incanto. Cessano oziose
Quattr' ore o più le sceniche cortine,
Mentre squadron di cavalieri e fanti
Sfilano a torme. Ecco, le mani al tergo
De regi 'l fato strascinarsi avvinto.
Passan carri, barocci, e cocchi, e navi,
E l' avorio captivo, e la captiva
Trasportasi Corinto. Oh, s' ei vivesse,
Qual subbietto a Democrito di riso,
O che la mista insiem specie diversa
Di pantera e cammel gli occhi del vulgo
A sè traesse, o candido elefante!
Più che agli stessi ludi, al popol fiso
Sederia spettator, si come a quello,
Che spettacol più vario offre de' mimi.
Ma che a sordo asinel sua favoletta
Narrasse il vate, ei penseria; chè in vero
Qual suon di voci soperchiar de' nostri
Rimbombanti teatri 'l suon fidossi?
Gli alti muggiti del Gargan selvoso
Udir fia che ti sembri, o del Tirreno;
Tanto è 'l frastuon di spettatrice turba
A' ludi, a l' arti, a' pellegrini fregi,
Di che non prima imbozzimato offrissi
Su la scena l' attor, che già la destra
Su la sinistra alterna i colpi. Accento
Sciolse ancor? — Nulla affè — Quello, che alletta

ému ; ainsi un rien, ainsi peu de chose abat ou ranime un esprit avide de louange. Adieu au théâtre, si le refus ou le don de la palme me rend maigre ou gras. Souvent aussi, le poète le plus déterminé s'effraie et se déconcerte lorsqu'il voit la portion des spectateurs la plus considérable par le nombre et celle qui l'est le moins sous le rapport de l'honneur et de la vertu, gens illettrés et fous, prêts à quereller si l'ordre des chevaliers n'est pas de leur avis, demander, au milieu du drame, des ours ou des gladiateurs ; car c'est, ce qui charme la populace. Mais déja les chevaliers aussi refusent leur oreille aux plaisirs de l'esprit pour de vains spectacles, et l'inconstante récréation des yeux. Le rideau cache la scène quatre heures et plus, tandis qu'on fait défiler les escadrons de cavalerie et les bataillons de fantassins ; bientôt sont traînés, les mains liées derrière le dos, les rois vaincus par la fortune ; les charriots, les litières, les chars, les navires même se hâtent, des captifs portent les dépouilles et l'image en ivoire de Corinthe captive. Combien rirait Démocrite, s'il était encore sur la terre, d'une multitude regardant bouche béante, soit un éléphant blanc, soit un monstre demi-chameau et demi-panthère? Plus attentif au spectacle de ce peuple qu'à celui des jeux, il y verrait bien plus de choses que ne lui en présenterait la comédie elle-même : il penserait au poète contant une histoire à un âne sourd ; car comment dominer les voix et couvrir le bruit dont nos théâtres retentissent? tu croirais entendre mugir la forêt de Garganum, ou la mer de Tuscum, au fracas de la représentation des jeux, des arts, et de la magnificence de l'étranger. Si un acteur couvert d'un riche vêtement paraît sur la scène, la main droite va bruyamment à la rencontre de la gauche. A-t-il dit quelque chose? rien

As the gay palm is granted or denied.
For sure the bard, though resolutely bold,
Must quit the stage, or tremble to behold
The little vulgar of the clamorous pit,
Though void of honour, virtue, sense, or wit,
When his most interesting scenes appear,
Call for a prize-fight, or a baited bear;
And should the nobles check their dear delight,
They rise tumultuous, and prepare for fight.
But even our nobles now from genius fly
To pageant shows, that charm the wandering eye.
The scenes are drawn, and lo! for many an hour
Wide o'er the stage the flying squadrons pour.
The kings in chains confess the fate of war,
And weeping queens attend the victor's car.
Chairs, coaches, carts, in rattling rout are roll'd,
And ships of mighty bulk their sails unfold.
At last the model of some captive towns,
In ivory built, the splendid triumph crowns.
Sure, if Democritus were yet on earth,
Whether a beast of mix'd and monstrous birth
Bid them with gaping admiration gaze,
Or a white elephant their wonder raise,
The crowd would more delight the laughing sage,
Than all the farce, and follies of the stage;
To think that asses should in judgment sit,
In solid deafness, on the works of wit.
For where 's the voice so strong as to confound
The shouts, with which our theatres resound?
Loud as when surges lash the Tuscan shore,
Or mountain-forests with a tempest roar,
So loud the people's cries, when they behold
The foreign arts of luxury and gold;
And if an actor be but richly drest,
Their joy is in repeated claps exprest.
But has he spoken? No. Then whence arose

Im weiten Soccus durch die Scene schlendert?
Das macht, der arme Dichter kann nicht schnell genug
Sich spuden, um sein Geld im Beutel klingen
Zu hören ; wird ihm dieser nur gefüllt,
Dem Stück geh's, wie es will, was kümmerts ihn?
Und ist auch einer, den die Ruhmbegier,
Auf ihrem von der leichten Luft der Volksgunst
Getriebnen Wagen in diesz Fach geworfen :
So braucht es nur ein schläfrig oder lauschend
Gesicht, ihn aufzublähen oder zu entgeistern.
So wenig ists, was eine Seele, die
Nach Lobe geitzt, dahin wirft, oder hebt!
Weg mit dem Spiele, wenn der eitle Wind,
Den mir das Zischen oder Klatschen müss'ger Leute
Entgegenweht, (oft beydes gleich gerecht!)
Mich mager oder fett nach Hause schicken soll!
Noch ist ein Ungemach, das auch den kühnsten
Poeten abzuschrecken fähig ist.
Wenn alles gut ging, unverhofft beliebts
Dem ungelehrtsten Theil, doch leider! immer
Dem gröszten an der Zahl, und der, wofern
Die Ritter etwa anderer Meinung sind,
Sogleich die harten Fäuste weiset — mitten
Im Stück, nach Fechtern oder einem Bärentanz
Zu schreyen : denn dergleichen Possen klatscht
Das kleine Volk am liebsten zu. Wiewohl
Auch bey dem Adel hat die Reizbarkeit
Und das Vergnügen aus den Ohren gänzlich
Sich in die Flatteraugen hingezogen.
Geistleeres Schaugepränge unterhält
Am besten, und die Scene bleibt
Vier Stunden oft und länger unterbrochen,
Indess das gaffende Parterr mit Zwischenspielen
Belustigt wird. Da jagen Reiterey
Und Fuszvolk hitzig mit gezücktem Säbel
Einander durch die Bühne — Folgt darauf
Gar schön zu sehn! das Schauspiel eines langen
Triumphs ; in Fesseln ziehn, die Hände auf den Rücken
Gedreht, besiegte Könige daher;
Ein rascher Zug von Gall'schen Kriegeswagen,
Und Kutschen voll gefangner Damen und
Bagagekarren, rasseln hinterdrein :
Geräthschaft, Schiffe, Bilder und Gefäsze
Von Elfenbein, ein ganz Korinth voll eherner
Statüen, wird im Pomp dahergeschleppt.
Wie würde, wenn er noch auf Erden lebte,
Demokritus der groszen Kinder lachen,
Zu sehen, dass ein Zwitter von Kameel

Lana Tarentino violas imitata veneno.
Ac ne forte putes me, quæ facere ipse recusem,
Cum recte tractent alii, laudare maligne:
Ille per extentum funem mihi posse videtur
Ire poeta meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet,
Ut magus, et modo me Thebis, modo ponit Athenis.
Verum age, et his qui se lectori credere malunt,
Quam spectatoris fastidia ferre superbi,
Curam redde brevem, si munus Apolline dignum
Vis complere libris, et vatibus addere calcar,
Ut studio majore petant Helicona virentem.
Multa quidem nobis facimus mala sæpe poetæ
(Ut vineta egomet cædam mea), cum tibi librum
Sollicito damus, aut fesso; cum lædimur, unum
Si quis amicorum est ausus reprendere versum;
Cum loca jam recitata revolvimus irrevocati;
Cum lamentamur non apparere labores
Nostros, et tenui deducta poemata filo;
Cum speramus eo rem venturam, ut simul atque
Carmina rescieris nos fingere, commodus ultro
Arcessas, et egere vetes, et scribere cogas.
Sed tamen est operæ pretium cognoscere quales
Æditus habeat, belli spectata domique
Virtus, indigno non committenda poetæ.
Gratus Alexandro regi magno fuit ille

— A que trae gran manto de Tarento,
De precioso color de violeta.
Mas porque no imagines que pretendo.
Deprimir profesion de que no gusto,
Y en que otros sobresalen, te confieso,
Que capaz de correr juzgo en la cuerda
Al que por cosa en que interes no tengo,
Me apasiona, me irrita, halaga, aterra,
Cual un encantador, y que en un vuelo
Desde Atenas á Tebas me transporta.
Pero si ver de libros quieres lleno
El edificio consagrado á Apolo,
Y á los poetas infundir aliento,
Para que hasta el Parnaso siempre verde
Se esfuercen á trepar con ardor nuevo,
Tu proteccion extiende á los autores,
Que ser leidos gustan en secreto,
Mas que de espectadores desdeñosos
Tener á veces que sufrir el tedio.
A la verdad nosotros los poetas,
(Pues tambien en la cuenta entrar yo debo)
Solemos cometer indiscreciones:
Si un libro te enviamos, por ejemplo,
Cuando fatiga ó qué-hacer te abruma;
Si la censura de un amigo nuestro
A mal llevamos; si uno ú otro trozo,
Sin que nadie lo pida, releemos;
Si nos quejamos de que nadie nota
La feliz trabazon de los conceptos,
Y el duro afan que nos costó ordenarlos;
Si pensamos en fin que en el momento
Que nuestra habilidad llegue á tu oido,
Nos llamarás á tu presencia luego,
Cuidarás que despues nada nos falte,
Y nos ordenarás que trabajemos.
Empero ver importa á quien encargas
El transmitir á los lejanos tiempos
Tus bélicas y cívicas virtudes;
No á un mal poeta des tan alto empleo.
Gustó Alejandro el grande de Querilo,

Che mai fia dunque? In tarentin colore
Lana che intinta le viole imita.
E perchè forse lodator maligno
Non m' abbi in ciò, ch' oprar ricuso io stesso,
E ch' altri sa ben eseguir; che possa
Su tesa fune, sembrami, quel vate
Passeggiar franco, che con vane larve
Tutto m' agita il cor: l' irrita, il molce,
L' empie, qual mago, di terror mentito,
E 'n Tebe or mi trasporta, ora in Atene.
Ma deh! sien degni ancor d' un tuo pensiero
Que', che fidarsi a placido lettore
Amin più tosto, che la nausea esporsi
A tollerar di spettator superbo,
Se 'l Palatin, degna d' Apollo sede,
Vuoi fornir di volumi, e aggiugner sprone
A' vati d' affrettar con maggior lena
De l' Elicona al verde giogo il passo.
Spesso, è ver, noi poeti a noi non pochi
(Per roncar di mia mano i miei vigneti)
Danni rechiam: così, quando un volume
Ti soffreghiam, sii pur turbato, o lasso:
Quando ci pizzichiam, s' osi un amico
Qualche verso appuntar, quando non chiesti,
Squarci già letti a recitar torniamo:
Quando piagniam che 'n piena luce esposte
Non sien nostr' opre, ed i poemi orditi
A fil di seta; prossimo l' istante
Quando speriamo che, saputa appena
Da te nostr' arte di far versi; in punto
Di grado abbi a chiamarne, e farti nostro
Scudo a' bisogni, stimolo a' poemi.
Pur conoscere appien pregio è de l' opra
Qual debba una virtù, che in pace e 'n guerra
Rifulse, aver cultori; onor, che fora
Onta a vate affidar, di ciò non degno.
Ad Alessandro, il magno re, fu grato

de nouveau ; et quoi donc vous plaît? La teinte de la laine de sa robe imite la couleur violette de Tarente. Mais si tu me soupçonnais de louer avec malignité un genre que j'ai refusé de traiter et où d'autres réussissent, « Je crois capable de marcher sur la corde tendue, dirais-je, le poète qui tourmente mon cœur d'illusions, m'irrite, m'adoucit, me remplit de terreurs fausses, et comme un enchanteur me transporte tantôt à Thèbes, tantôt à Athènes ».

Accorde aussi quelque attention à ceux qui aiment mieux se confier aux lecteurs que de supporter l'orgueil d'un spectateur dédaigneux, si tu veux remplir le temple d'Apollon de livres dignes d'y être reçus, et aiguillonner les poètes pour qu'ils s'élèvent par de plus grands travaux aux verts sommets de l'Hélicon. Souvent il est vrai, nous autres poètes (il faut bien élaguer mes vignes moi-même) ; nous nous ferions grand tort, par exemple, si nous vous présentons un ouvrage, lorsque vous êtes occupé ou fatigué, si nous nous irritons contre un ami assez osé pour critiquer l'un de nos vers ; si, sans y être invités, nous relisons des passages déja lus ; si nous déplorons qu'on n'apprécie point assez notre travail et la délicatesse du fil qui conduit le poème, et si nous nous flattons de l'espoir que, lorsque vous connaîtrez notre talent pour faire des vers, vous nous appellerez complaisamment vous-même, nous défendrez du besoin et nous forcerez à écrire. Mais cependant c'est un soin important que celui de connaître quels gardiens aura dans le sanctuaire le mérite que la guerre et la paix ont éprouvé ; un tel emploi ne saurait être confié à un méchant poète. Chérile plut à Alexandre le Grand,

---

That loud applause? His robe with purple glows.
But lest you think I rally more than teach,
And praise malignly what I cannot reach,
I own he seems to reach the extent of art,
Who with imagin'd sorrow moves my heart;
Who soothes by pity, or by terror pains,
And makes me feel each sorrow that he feigns;
Who bears me o'er the earth, or through the air
To Thebes, to Athens, when he will, or where.
But let the bards some little care engage,
Who dare not trust the rough, contemptuous stage,
Yet to the reader's judgment would submit,
If you would offer to the god of wit,
Such volumes, as his best protection claim;
Or would you warm them in pursuit of fame,
Bid them the hills of Helicon ascend,
Where ever green the flowery lawns extend.
Yet into sad mishaps we poets fall
(I own the folly's common to us all)
When, to present the labours of our Muse,
Your hours of business, or repose we choose;
When even the manly freedom of our friends,
Who blame one verse, our tenderness offends;
When we, unask'd, some favourite lines repeat,
Complaining that our toils, how wondrous great!
Are unobserv'd — that subtlety of thought,
That fine-spun thread, with which our poem's wrought:
Or when we hope, that soon as Cæsar knows,
That we can rhymes abundantly compose,
Our fortune's made; he shall to court invite
Our bashful Muse, compelling us to write.
Yet is it thine, O Cæsar, to inquire
How far thy virtue can her priests inspire,
In peace or war, to sing her hero's fame,
Nor trust to worthless bards the sacred theme.
Dull Chœrilus was favourite poet made

Und Panterthier, ein weiszer Elephant,
Die Augen alle plötzlich an sich zieht!
Was für ein Schauspiel für den Menschenforscher!
Es würd' ihn mehr als alle Pantomimen
Belust'gen, seine Abderiten wieder
In Rom zu finden, und im armen Dichter
Den guten Tropf zu sehn, der seinem Esel
Zum Zeitvertreib ein Mährchen vorerzählte.
Denn welche Stentorhälse könnten das
Getöse überschreyen, das in unsern
Theatern wiederhallt? Ihr glaubtet den Gargan
Und das Tyrrhener-Meer euch um die Ohren sausen
Zu hören, so tumultuarisch gehts
Bey unsern Scenen zu, so theuer wird
Auf Kosten des Gehörs die Augenlust
An einer reichen prächt'gen Garderobe
Und fremdem Putz erkauft! Denn das ist Alles,
Was wir vom Schauspiel haben. Ein Acteur
Tritt auf; welch ein Geklatsch von allen Seiten! —
,,Was sprach er?"—noch kein Wort—,,Wem gilt denn
,, Der laute Beyfall?" — Seinem Purpurrocke. [also
Jedoch, damit mich der Verdacht nicht treffe,
Ich such' ein Fach, worin sich Andre Lorbern
Erwarben, nur deswegen zu verkleinern,
Weil ich mich selbst darin hervorzuthun
Verzweifle — so gesteh' ich gern, dass mir
Der Mann auf einem straffen Seile tanzen
Zu können scheint, der nach Belieben mich
In jede Leidenschaft zu setzen weisz,
Und, ob die Sache schon mich gar nichts angeht,
Mit falschen Hoffnungen und falschen Schrecken,
Gleich einem Zauberer, das Herz im Leibe
Mir bald erweitert, bald zusammenstrickt;
Und kurz, von Rom auf einmal bald nach Theben,
Bald nach Athen mich zu versetzen weisz.
Indess, o Cäsar, wenn du unsre Dichter,
Den Helikon mit gröszrer Munterkeit
Hinanzuklimmen, spornen, und dein eigenes
Dem Musengott geheiligtes Gestift,
Den Palatinschen Schatz, mit Römerwerken
Erfüllen willst: so gönn' auch Dem, der lieber
Dem Urtheil kalter Leser als den Launen
Des ekligen Zuschauers sich vertraut,
Aufmunterung! — Zwar weisz ich, dass wir Dichter
Uns selber groszen Schaden thun, indem
Wir unsre Werklein oft zur Unzeit, wenn du just
Was Wichtigers zu thun hast, oder müde bist,
Dir überreichen; gleich empfindlich werden,

Chœrilus, incultis qui versibus, et male natis
Retulit acceptos, regale numisma, Philippos.
Sed veluti tractata notam, labemque remittunt
Atramenta, fere scriptores carmine fœdo
Splendida facta linunt. Idem rex ille, poema
Qui tam ridiculum, tam care prodigus emit,
Edicto vetuit, ne quis se, præter Apellem,
Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra,
Fortis Alexandri vultum simulantia. Quod si
Judicium subtile videndis artibus, illud
Ad libros, et ad hæc Musarum dona vocares,
Bœotûm in crasso jurares aere natum.
At neque dedecorant tua de se judicia atque
Munera, quæ multa dantis cum laude tulerunt,
Dilecti tibi Virgilius, Variusque poetæ.
Nec magis expressi vultus per ahenea signa,
Quam per vatis opus, mores animique virorum
Clarorum apparent: nec sermones ego mallem
Repentes per humum, quam res componere gestas,
Terrarumque situs, et flumina dicere, et arces
Montibus impositas, et barbara regna, tuisque
Auspiciis totum confecta duella per orbem,
Claustraque custodem pacis cohibentia Janum,
Et formidatam Parthis, te principe, Romam;
Si quantum cuperem, possem quoque. Sed neque parvum
Carmen majestas recipit tua, nec meus audet

Que á un poema debió rudo y grosero
Muchos filipos de oro; pero al modo
Que el que anda en tinta, siempre queda negro,
Los echos mas ilustres y gloriosos
Manchan tambien los detestables versos.
Aquel rey mismo que compró tan caro
Escrito tan ridiculo y tan necio,
Mandó que solo Apeles y Lisipo
Le pudiesen copiar en bronce ó lienzo.
Y si un libro á ese mismo que en las artes
Mostraba tan cabal discernimiento,
Vieses juzgar, de Beocia creerias
Que el craso ambiente respiró naciendo.
No empero á ti deshonrárate el juicio,
Que del gran Vario y de Virgilio has hecho,
Ni el amor que les muestras, ni los dones
Que con gran gloria tuya te debieron.
No mejor representan las estátuas
Las facciones del sabio ó el guerrero,
Que su espíritu brilla y sus costumbres
En los escritos de un poeta diestro.
En cuanto á mí, gustoso dejaria
Discursos que jamas alzan el vuelo,
Por ensalzar tus inclitas acciones,
Los sitios que admiraron tus trofeos,
Las torres sobre montes erigidas,
Las invasiones de lejanos reinos,
La guerra en todo el orbe terminada,
De jano con la paz cerrado el templo,
Y á los partos en fin de la gran Roma
Formidable el poder bajo tu imperio.
Mas no mis fuerzas á mi anhelo igualan;
No es de tu magestad digno mi acento,

Cherilo, che a malnati inculti versi
Fu debitor de la real moneta
Contagli in filippi. Or come imprime
Sgorbi e macchie l' inchiostro, ove si spanda,
Così co' sozzi carmi i rei scrittori
Quasi insozzan le chiare illustri imprese.
Pur quel re stesso, che pagò sì caro
Prodigalmente un così vil poema,
Per editto vietò ch' altri non mai
Fuorchè Apelle in color, fuorchè Lisippo
In fusi bronzi d' Alessandro il forte
Tentasse ardito effigïar l' immago.
Che se quel suo ne l' estimar de l' arti
Sottil giudizio, ad estimar de' libri,
E di quest' aurei de le Muse doni
Tu provocassi, il giureresti nato
Sotto il beòta vaporoso cielo.
Ma nè fann' onta a te per Vario e Maro,
Vati a te cari, i tuoi giudizî e' doni,
Con molta del dator laude profusi;
Nè al vivo più de' chiari eroi scolpiti
In bronzo i volti, che 'n poetic' opra
Mostransi espressi l' animo e' costumi.
Nè co' sermon rader vorre' la terra,
Anzichè d' alte imprese ordir racconto,
E le region cantar del mondo, e' fiumi,
E le castella sul ciglion de' monti,
E' barbarici regni, e di Bellona
La face in tutto l' orbe omai giá spenta
Sotto gli auspicî tuoi: narrar que' chiostri,
Che di pace tutor rinchiudon Giano,
E ligia al tuo voler Roma, de' Parti
Divenuta terror. Oh al buon desire
Se pari fosse in me vigor! ma sdegna
Tanta tua maestà picciolo carme,

et reçut en échange de vers grossiers et mal tournés, un présent royal, des philippes d'or; mais de même qu'une noire liqueur tache et gâte les objets sur lesquels elle a été versée, de même un méchant écrivain souille de ses vers des actions illustres. Ce même Alexandre, ce roi prodigue, qui achetait si chèrement un poème si ridicule, défendit cependant par édit à tout autre qu'Apelle de peindre son mâle visage, et à tout autre que Lysippe de le couler en bronze. Ce prince qui appréciait avec tant de discernement les arts dont les yeux sont juges, s'il s'agissait de livres et de ce qu'on appelle dons des Muses, vous aurait semblé né dans l'air épais de la Béotie; mais l'estime et les graces dont tu as honoré Varius et Virgile, ces poètes qui te sont si chers, ne te feront point honte et t'ont mérité de grands éloges. Les traits du visage ne sont pas mieux exprimés en signes de bronze que les mœurs et les vertus des grands hommes ne le sont dans les ouvrages des poètes. Moi-même si je pouvais tout ce que je désire, je préférerais, à des discours se traînant à terre, le travail plus élevé de raconter de grandes actions accomplies, de dire la situation des lieux; les fleuves, les forteresses placées sur les montagnes, les rois barbares, les guerres terminées sous tes auspices dans l'univers entier; les verrous fermant la porte du temple de Janus, gardien de la paix, et sous ton empire, Rome devenue la terreur des Parthes; mais un humble vers ne convient pas à ta majesté, et j'ai la pudeur de ne point oser tenter une entreprise que mes forces se refuseraient à supporter. Par un

---

By Philip's conquering son, who bounteous paid
The gold on which his father's image shines,
For misbegotten and unshapen lines;
And yet as ink the spotless hand defiles,
So our fair fame a wretched scribbler soils.
Yet the same monarch, who thus lavish paid
For worthless rhymes; a solemn edict made,
That none but fam'd Appelles dare to trace,
In desperate colours, his imperial face;
And that Lysippus should presume alone,
To mould great Ammon's son in brass or stone.
Yet take this critic in the arts, that lie
Beneath the power and judgment of the eye,
Take him to books, and poetry, you'll swear,
This king was born in thick Bœotian air.
But never, sir, shall your judicious taste
By Virgil, or by Varius be disgrac'd,
For to your bounty they shall grateful raise
A deathless monument of fame and praise.
Nor form'd in brass, with more expression shines
The hero's face, than in the poet's lines
His life and manners; nor would Horace choose
These low and groveling numbers, could his muse
The rapid progress of your arms pursue:
Paint distant lands, and rivers to the view,
Up the steep mountain with thy war ascend,
Storm the proud fort, and bid the nations bend;
Or bid fell war's destructive horrors cease,
And shut up Janus in eternal peace,
While Parthia bows beneath the Roman name,
And yields her glories to our prince's fame.
But Cæsar's majesty would sure refuse

Wenn einer Deiner Freunde einen Vers
Zu tadeln sich erkühnt hat; oder, wenn
Wir, ungebeten, eine Stelle zweymal lesen,
Und jammern, dass man nicht gewahr wird, welche Müh
Uns das gekostet, was so leicht scheint, und
Wie zart gesponnen und wie fein verwebt
Das Werkchen ist — ingleichen wenn wir meinen,
Sobald du Nachricht kriegen werdest, dass
Wir ein Gedicht in Arbeit haben, werdest gleich
Uns rufen lassen, unsre leeren Beutel füllen,
Und uns mit freundlicher Gewalt zum schreiben zwingen.
Allein es bleibt doch wohl der Mühe werth
Zu wissen, was für Tempelhüter man
Der Tugend gebe, die in Krieg und Frieden
Sich grosz erzeigt, und solch ein Amt nicht sorglos
Unwürd'gen Dichterlingen zu vertrauen.
Dem groszen Alexander hatte ein
Gewisser Chörilus das unverdiente Glück
Genehm zu seyn, und für die schlechten Verse,
Womit er seines Helden Glanz beschmutzte, sich
Mit Gold-Philippen königlich belohnt zu sehn.
Und gleichwohl eben dieser Alexander,
Der ein so lächerliches Lobgedicht
Viel theurer zahlte, als das Beste je
Gekostet haben mag, verbot durch ein Edict,
Dass keiner, als Apelles, ihn zu mahlen,
Und niemand, als Lysipp, sein Heldenbild
Aus Erz zu hämmern sich erdreisten sollte.
So scharf und richtig sah in diesen Künsten
Derselbe Mann, von dem (nach seinem Ohr in Werken
Der Musenkunst) man schwören sollt', er habe
Böotiens dickste Luft von Kindheit an gesogen.
Dich, Cäsar, und dein Urtheil, und die Proben deiner
Freygebigkeit, entbehren wahrlich nicht
Die Dichter, die du liebst, Virgil und Varius;
Auch stellt kein Bild von Erz, und wär' es gleich
Lysippens eignes Werk, preiswürd'ger Männer
Gestalt und Angesicht lebendiger
Der Nachwelt dar, als durch des Dichters Kunst
Ihr Geist und Herz aus ihren Thaten leuchtet.
Auch würd' ich selbst nicht mit am Boden kriechenden
Sermonen lieber mich beschäftigen wollen,
Als mit heroischem Gesang, und würde lieber
Von groszen Gegenständen, fernen Ländern
Und fremden Volkern singen, und von neu-
Erbauten Städten, und wie unter Deinen
Auspicien die ganze Welt beruhigt,
Des Janus Doppelpforte zugeschlossen,

Rem tentare pudor, quam vires ferre recusent.
Sedulitas autem, stulte quem diligit, urget,
Præcipue cum se numeris commendat, et arte :
Discit enim citius, meminitque libentius illud
Quod quis deridet, quam quod probat et veneratur.
Nil moror officium, quod me gravat; ac neque ficto
In pejus vultu proponi cereus usquam,
Nec prave factis decorari versibus opto;
Ne rubeam pingui donatus munere, et una
Cum scriptore meo; capsa porrectus aperta,
Deferar in vicum vendentem thus et odores,
Et piper, et quidquid chartis amicitur ineptis.

EPISTOLA II. — AD JULIUM FLORUM.

Flore, bono, claroque fidelis amice Neroni,
Si quis forte velit puerum tibi vendere, natum
Tibure vel Gabiis; et tecum sic agat: Hic et
Candidus, et talos a vertice pulcher ad imos,
Fiet, eritque tuus, nummorum millibus octo;
Verna ministeriis ad nutus aptus heriles,
Litterulis Græcis imbutus, idoneus arti
Cuilibet; argilla quidvis imitaberis uda :
Quin etiam canet indoctum, sed dulce bibenti.
Multa fidem promissa levant, ubi plenius æquo
Laudat venales, qui vult extrudere, merces.
Res urget me nulla, meo sum pauper in ære :

Ni mi modestia sufre que una carga
Sobre mí tome que llevar no puedo.
Fuera de que fastidian mas que halagan
Demasiado oficiosos los obsequios,
Y mas si siempre á versos se reducen :
Pues mejor todo oyente aprende de ellos,
Lo que por malo le provoca á risa,
Que lo que aplaude y mira con aprecio.
Yo de oficiosidad que me importuna
No quiero oir hablar, y tanto temo
Que un feo busto mio en cera saquen,
Como verme alabado en malos versos.
Corrido de tal don, yo temería
En unas angarillas descubierto,
De mi panegirista á par tendido,
Ir á parar á tiendas de especieros,
Donde envolver incienso y demas drogas
Es de los malos libros el empleo.

Nè mio pudore osa tentar subbietto,
Cui negan sottentrar mie forze imbelli.
Perpetuo cortigian fassi molesto
Sin a colui, che stoltamente ei cole;
E più, se peni a ingraziarsi a forza
Di versi e d' arte; poichè ogni uomo apprende
Più rapido e ritien di miglior grado
Ciò, che deride, e non che applaude e onora.
Che val ossequio, che m' opprima? In cera
Venir locato, ove che sia, con volto
Più deforme del mio, no non ambisco,
Nè onor ritrarre da malvagi versi,
Perchè non abbia del bisunto dono
A vergognar, e col mio bravo Omero,
Lungo disteso in un aperto cesto,
Correr non debba al borgo, ove 'l droghiere
Vende l' incenso, e d' ogni sorta odori,
E 'l pepe, ed ogni merce, a cui di cappa
Servir le inette carte ebber destino.

EPISTOLA II. — A JULIO FLORO.

Supon, ó Floro, amigo y confidente
De un príncipe valiente,
Que á tu presencia venga
Un hombre para tí desconocido,
Con un esclavo en Tivoli nacido,
Y te dirija la siguiente arenga :
« Este jóven que os muestro
Por ciento y veinte duros será vuestro.
Contemplad su blancura y su belleza;
Miradlo de los pies á la cabeza.
Nació en mi casa, y obedece presto
A la menor mirada, al menor gesto.
En la lengua de Grecia no es novicio;
Dispuesto está para cualquiera oficio;
Es una blanda cera,
De que se puede hacer cuanto se quiera :
Canta en fin, y si bien reglas no tiene,
Divertirá á su dueño mientras cene.
Yo sé muy bien que suele no creerse
Al mercader que alaba demasiado
Géneros de que anhela deshacerse;
Mas no estoy apurado,

EPISTOLA II. — A GIULIO FLORO.

Al chiaro e buon Nerone, o Floro, amico
Fedel, se a caso alcun venderti voglia
Servo in Tivoli nato, o in Gabi, e teco
Tratti così : « Ve' 'l giovin bianco e bello
Da capo a piè! Mi snocciola otto mila
Sesterzi, e sarà tuo. Nato di serva,
Vola ad un cenno, esegue, e fa pulito.
Intinto in greche letteruzze, adatto
A qualunque arte, qual da molle creta
Tu ne potrai cavar qualunque stampa.
Ch' anzi canta ad orecchio, e fa piacere
Tra l' allegria del vin. Prometter troppo
È un scemar fede a' detti, ove sua merce
Chi smaltir vuol, n' esagera le lodi.
Spinto io non son da alcun bisogno : è poco

zèle indiscret on peut blesser follement celui que l'on aime et surtout lorsqu'il s'agit de vers et de goût, on apprend en effet et l'on retient plus volontiers ce qui amuse, que ce qu'il faut estimer et vénérer. Je m'inquiète peu d'un service qui m'incommode, et ne désire ni de voir mes traits défigurés en cire, exposés quelque part à la vue, ni d'entendre mes louanges dans des vers mal écrits, de peur d'avoir à rougir du lourd présent qui m'est donné, et d'aller étendu avec mon panégyriste dans une boîte ouverte, transporter dans le bourg où ils doivent être vendus l'encens, le poivre, les parfums et tout ce qu'on empaquette dans des papiers inutiles.

ÉPITRE II. — A JULIUS FLORUS.

Fidèle ami du noble et illustre Néron, si quelqu'un, Florus, voulait te vendre un esclave né à Gabes ou à Tivoli, et te parlait ainsi : il est blanc et beau de la tête au pieds, il est à toi, il t'appartient pour huit mille sesterces. Habitué à obéir au moindre signe de son maître, il sait un peu de grec ; il est propre aux services de tout genre et docile comme une humide argile, tu en feras ce que tu voudras : il chante aussi quoique sans art, mais cependant d'une manière agréable au buveur.

Trop de promesses ôte la confiance ; qui veut vendre la marchandise à tout prix la loue plus qu'il ne convient. Je ne suis nullement pressé, je suis pauvre, mais mon argent m'appartient ; aucun marchand d'esclave n'a-

---

The feeble praises of my lowly Muse,
Nor I, with conscious modesty, should dare
Attempt a subject, I want strength to bear;
For sure a foolish fondness of the heart,
At least, in rhyming and the Muse's art,
Hurts whom it loves; for quickly we discern,
With ease remember, and with pleasure learn,
Whate'er may ridicule and laughter move,
Not what deserves our best esteem and love.
All such provoking fondness I disclaim,
Nor would I stand expos'd to public shame
In wax-work form'd, with horrible grimace,
Or in vile panegyric shew my face;
Blushing the fulsome present to receive,
And with my author be condemned to live;
Perhaps, in the same open basket laid,
Down to the street together be convey'd,
Where pepper, odours, frankincense are sold,
And all small wares in wretched rhymes enroll'd.

EPISTLE II. — TO JULIUS FLORUS.

Dear Florus, faithful to the good and brave,
If any person, who would sell a slave,
Should thus treat with you, ' Sir, this boy 's complete
From head to foot, and elegantly neat:
He shall be yours for fifty pounds. He plays
The vassal's part, and at a nod obeys
His master's will — then for the Grecian tongue,
He has a relish — pliable and young,
Like clay, well temper'd with informing skill,
He may be moulded to what shape you will.
His notes are artless, but his air is fine,
To entertain you o'er a glass of wine;
He sinks in credit, who attempts to raise
His venal wares with overrating praise,

Und selbst die rauhen weit entlegnen Parther,
Die sonst Nichts schreckt, dein groszes Rom zu fürchten
Gelehret worden : wäre mein Vermögen
Dem Willen gleich ! Allein ein kleines Werk
Fasst weder deine Majestät, noch lässt die Schaam
Mir zu, was meine Kräfte übersteigt, zu wagen.
Die schlimmste Art von Dienstgeflissenheit
Ist, wenn ein Sudler uns zu ehren meint,
Indem er uns, mit Sich, dem Spötter Preis giebt,
Dem etwas Schlechtes meist willkommner ist,
Als was er, mit geheimem Widerwillen,
Für gut erkennen und bewundern muss.
Mir ist nichts läst'ger, als ein schlimmer Dienst
Aus guter Meinung ; und ich würde mir
Ein Fratzenbild in Wachs, das durch die Straszen
Für Meines feilgetragen würde, und
Mein Lob in schlechten Versen gleich verbitten ;
Und fände wahrlich wenig Spasz daran,
In einer groszen unbedecken Kiste
Mich, einer Leiche gleich, mit meinem Dichter
Bey hellem Tage in die Krämergasse
Geschleppt zu sehn, um Pfeffer, Spezereyen,
Und was man sonst in nichtsbedeutendes Papier
Zu wickeln pflegt, zum Ueberrock zu dienen.

EPISTEL II. — AN JULIUS FLORUS.

Des edeln biedern Nero's treuer Freund,
Mein lieber Florus, wenn dir jemand einen
Zu Tibur oder Gabii gebornen Sclaven
Verkaufen wollt', und spräche so mit dir :
„ Der Jung' ist nett und schön vom Knöchel bis
Zur Scheitel, um dreyhundert ist er dein;
Er ist, von Kindesbeinen, an den Wink
Gewöhnt, versteht sein Bischen Griechisch, und
Hat Fähigkeit zu allem, — nasser Thon,
Aus dem du bildest, was du willst und magst !
Er singt sogar, nicht eben nach der Kunst,
Doch angenehm genug zum vollen Becher.
Ich bin kein Freund von Worten, wie du siehst :
Ein Kaufmann macht durch allzu vieles Rühmen
Die Waare, die ihm feil ist, nur verdächtig.
Es treibt mich eben keine Noth ; ich bin
Nicht reich, doch was ich hab', ist unverschuldet.
Dreyhundert Thälerchen sind ja kein Geld !
So wohlfeil kriegst du ihn von keinem Mäkler
Im ganzen Rom, auch thät ichs keinem andern.
Ein einzigmal verfehlte sich der Junge,

Nemo hoc mangonum faceret tibi. Non temere a me
Quivis ferret idem. Semel hic cessavit, et, ut fit,
In scalis latuit metuens pendentis habenæ.
Des nummos, excepta nihil te si fuga lædat.
Ille ferat pretium, pœnæ securus, opinor.
Prudens emisti vitiosum : dicta tibi est lex :
Insequeris tamen hunc, et lite moraris iniqua.
Dixi me pigrum proficiscenti tibi, dixi
Talibus officiis prope mancum, ne mea sævus
Jurgares ad te quod epistola nulla veniret.
Quid tum profeci, mecum facientia jura
Si tamen attentas? Quereris super hoc etiam, quod
Expectata tibi non mittam carmina mendax.

Luculli miles collecta viatica multis
Ærumnis, lassus dum noctu stertit, ad assem
Perdiderat, post hoc vehemens lupus, et sibi et hosti
Iratus pariter, jejunis dentibus acer,
Præsidium regale loco dejecit, ut aiunt,
Summe munito, et multarum divite rerum.
Clarus ob id factum, donis ornatur honestis:
Accipit et bis dena super sestertia nummûm.
Forte sub hoc tempus, castellum evertere prætor
Nescio quod cupiens, hortari cœpit eumdem,
Verbis quæ timido quoque possent addere mentem.
I, bone, quo virtus tua te vocat; i pede fausto,
Grandia laturus meritorum præmia. Quid stas?

Pues aunque pobre, á nadie un cuarto debo;
Ninguno tan barato os le daria,
Ni yo asi á otro que á vos le venderia.
Una vez hizo una cosilla fea,
Y se escondió por miedo á la correa.
Que no se escape, no aseguro empero :
Si por esto pasais venga el dinero.»
¿ No es claro que sin riesgo, si esto acetas,
Marchará el mercader con sus pesetas?
Ahora bien, un esclavo en mi adquiriste,
Sabiendo de qué pie cojea el triste;
Y sin embargo de eso
¿ Amagas envolverme en un proceso?
Cuando ibas á partir, dijete, ansioso
De que no me riñeses,
Aunque de mi jamas carta tuvieses,
Que yo era un perezoso,
Con la peor cabeza
Para oficios de tal naturaleza.
Y haberte hablado asi ¿ qué me ha valido,
Cuando á pesar de tan solemne trato,
Me dices que los versos te dilato,
Que esperabas, y nunca te he ofrecido?
Con mil trabajos recogido habia
De Luculo un soldado algun dinero :
Una noche, entretanto que dormia,
Hasta el ardite róbanle postrero.
Contra si y los demas tal fechoria
Le irrita, y hecho un lobo carnicero,
A un castillo riquísimo arremete,
Echa la guarnicion, y en él se mete.
Esta hazaña le vale distinciones,
Y un regalo ademas de cien doblones.
A poco tiempo el general, queriendo
Tomar no sé qué fuerte,
Llama al hombre, y exhórtale de suerte,
Que al mas cobarde le infundiera brio.
« Corre, le dice, ve, querido mio,
Do te llama el valor, y si el destino
Tu arrojo favorece,
Tendras el premio que tu accion merece.

Quel, che possiedo; ma quel poco è mio.
Non c' è treccon, che n' userebbe teco
Al par di me; nè a l' impazzata ad altri
Egual partito io già farei. Sol questi
Fe punto un giorno, e come avvien, temendo
De l' appeso staffil nel sotto-cala
S' andò a celar. L' eccettuaia fuga
Se null' ombra ti dà, conta il danaro. »
Costui, cred' io, senza timor d' ammenda,
Torranne 'l prezzo. Viziata merce
Comprasti ad occhi aperti, e a patti chiari;
E in onta a ciò perseguiti, e tra lacci
D' iniqua lite il venditor avvolgi.
Nel tuo partir mi t' accusai poltrone;
Mi t' accusai presso che inetto a questi
Ufficietti, e 'l fei, perchè, niuna
Mia lettera giugnendoti; ingrognato,
Non mi volessi riscaldar gli orecchi.
Qual pro, se i dritti, a me concordi, appugni?
L' altra querela è poi che i versi attendi,
Nè ancor gl' invio, promettitor mendace.
Di Lucullo un soldato il gruzzoletto
Portando adosso, a gran sudor raccolto,
Mentre stanco a russar stassi una notte,
Perdutto avea sino al quattrin. Qual fero
Lion dopo tal fatto, al pari irato
Contro al nimico, e contro a sè, con denti
Aguzzi dal digiun, da ben guernito
Posto, abbondante d' ogni bendidio,
Ch' abbia respinto l' oste regia, è fama.
Chiaro per tal prodezza, eccolo adorno
D' onesti doni, a cui s' aggiungon premio
Sesterzi ventimila. E ben; non corse
Guari di tempo che 'l Pretor, bramando
Non so qual rocca smantellar, fa capo
A quel gagliardo, con si caldi accenti,
Da rincorare un lepre : « Or vanne, o prode,
Vanne in buon' ora, ove virtù ti appella,
A riportar d' altre tue nuove imprese
Il meritato guiderdon : che tardi? »

girait ainsi avec toi, et il n'est pas à craindre que j'en use ainsi avec un autre. Une fois seulement il s'est oublié, il alla se cacher de peur des courroies suspendues dans l'escalier.

Donne ton argent, si la fuite de cet esclave ne doit te faire aucun tort; le marchand, je le pense, emporte tes écus, tranquille sur la peine. Tu as acheté un esclave dont tu connaissais le défaut : les conditions du marché t'avaient été faites avec clarté; cependant tu persécutes cet homme et lui suscites un procès injuste. Ne te dis-je point, lorsque tu partis, que j'étais un paresseux? ne te dis-je point que j'étais presque inhabile à remplir certains devoirs, pour ne pas être durement querellé, si tu ne recevais aucune de mes lettres? qu'ai-je gagné à cela, si tu attentes aux droits convenus? Tu te plains encore de mes mensonges, si je ne t'envoie pas les vers que tu attends.

Un soldat de Lucullus avait amassé quelque argent à grand'peine; il s'endort de fatigue pendant une nuit, et perd son pécule jusqu'au dernier sou; non moins irrité après cela contre lui-même que contre l'ennemi, farouche, loup furieux aux dents affamées, il chasse la garnison d'un fort royal abondamment rempli de richesses de toute sorte. Célèbre par cette action, il est orné de précieux signes d'honneur, et reçoit une somme de vingt mille sesterces. Vers le même temps le préteur désirant s'emparer de je ne sais quel château, excite cet homme par ces paroles qui auraient donné du cœur à un lâche : Va, mon ami, où la gloire et ton bonheur t'appellent, va recevoir les brillantes ré-

---

To put them off his hands. My wants are none,
My stock is little, but that stock my own..
No common dealer, sir, would sell a slave
On equal terms, nor should another have
So good a bargain. Guilty of one slip
It seems, and fearful of the pendent whip,
I own he loiter'd once. The money pay;
The lad is only apt to run away. '
I think, he safely may the sum enjoy :
You know his failing, and would buy the boy :
The form was legal, yet you still dispute
The sale, and plague him with an endless suit.
At your departure I declar'd, my vein
Was lull'd asleep, unable to sustain
The task of writing, lest I should offend
In corresponding never with my friend.
But what avails whatever I can say,
If you demur against so just a plea?
Besides you murmur, that my Muse betrays
Your expectations in her promis'd lays.
A common soldier, who by various toils
And perils gain'd a competence in spoils,
At night fatigu'd, while he supinely snor'd,
Lost to a farthing his collected hoard.
This rous'd his rage, in vengeance for his pelf,
Against the foe, nor less against himself.
A very wolf, with empty, craving maw,
Now whetting keen his wide-devouring jaw,
He charg'd with fury, as the folks report,
Scal'd the high wall, and sack'd a royal fort,
Replete with various wealth : for this renown'd,
His name is honour'd, and his courage crown'd;
Besides, in money he receives a meed,
A sum proportion'd to the glorious deed.
His chief soon after purposing to form
Another siege, and take a town by storm,
Began to rouse this desperado's fire
With words, that might a coward's heart inspire.
' Go whither your heroic spirit calls,
Go, my brave friend, propitious mount the walls,
And reap fresh honours with an ample prize : —

Und stak, aus Furcht des Zügelriemens, unter
Der Treppe. " — Falls du nun aus diesem Fehler dir
Nichts machst und zählst die Summe hin, so streicht
Der Mann sein Geld ganz sicher ein. Du kauftest
Verdächtigs Gut; allein man hatte dir
Den Fehler nicht verborgen : das Gesetz
Ist klar; und wenn du gleichwohl den Verkäufer
Belangen wolltest, würdest du nicht viel
Vor Recht gewinnen.—Sprich dir nun dein Urtheil selbst.
Ich machte dir beym Abschied kein Geheimniss
Aus meiner Trägheit, sagte unverhohlen
(Damit du, wenn kein Brief von mir erfolgte,
Nicht ungehalten würdest) dir voraus,
Dass ich, was Pflichten dieser Art betrifft,
Der Mann nicht sey, auf den man zählen dürfe :
Allein was hilft mirs jetzo, da du, ohne auf
Die Rechte, die so klar auf meiner Seite sind,
Zu achten, mit mir haderst? — Doch diesz wäre noch
Das Wenigste! Du führst auch grosze Klage,
Dass ich mein Wort nicht besser halt', und dir
Die längst versprochnen Lieder nicht geschickt.
Freund, lass dir was erzählen. Ein gewisser
Soldat, der unter dem Lucullus diente,
Ward einst bey Nacht, da er aus Mattigkeit
Tief eingeschlafen war, um alles, was
Er sich mit Angst und Noth den Feldzug über
Errungen hatte, bis zum letzten Heller
Bestohlen. Seine Wuth darüber musste nun
Der Feind entgelten. Wie ein Wolf, dem langes Fasten
Die Zähne schärfte, griff er, sagt man, eines
Der festesten von Mithridatens Schlössern
In seinem Ingrimm an, und nahm es weg.
Es wurde viel aus dieser That gemacht,
Der Mann empfing, nebst groszen Ehrenzeichen,
Wohl funfzigtausend Drachmen von der Beute
Zu seinem Antheil. Bald nach diesem hätte
Der Feldherr ein gewisses Bergschloss, dem
Schwer beyzukommen war, gern überrumpelt,
Und glaubte seinen Mann dazu gefunden
Zu haben. Geh, mein braver Camerad,
Sprach er, mit Worten, die dem Feigsten Muth
Zu machen fähig waren, geh mit Glück,
Wohin dich deine Tugend ruft! Du gehst
Belohnungen entgegen, die der Grösze
Der That entsprechen sollen! — Nun? wo fehlts?

Post hæc ille catus, quantumvis rusticus: Ibit,
Ibit eo quo vis, qui zonam perdidit, inquit.
Romæ nutriri mihi contigit, atque doceri
Iratus Graiis quantum nocuisset Achilles.
Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ,
Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
Atque inter silvas Academi quærere verum.
Dura sed emovere loco me tempora grato,
Civilisque rudem belli tulit æstus in arma,
Cæsaris Augusti non responsura lacertis.
Unde simul primum me dimisere Philippi,
Decisis humilem pennis, inopemque paterni
Et laris, et fundi, paupertas impulit audax,
Ut versus facerem: sed, quod non desit, habentem,
Quæ poterunt unquam satis expugnare cicutæ,
Ni melius dormire putem, quam scribere versus?
Singula de nobis anni prædantur euntes:
Eripuere jocos, Venerem, convivia, ludum;
Tendunt extorquere poemata. Quid faciam vis?
Denique non omnes eadem mirantur, amantque:
Carmine tu gaudes, hic delectatur iambis;
Ille Bioneis sermonibus, et sale nigro.
Tres mihi convivæ prope dissentire videntur,
Poscentes vario multum diversa palato,
Quid dem? quid non dem? renuis tu, quod jubet alter;
Quod petis, id sane est invisum, acidumque duobus.

¿No vas?» El, que ladino
Era aunque zafio, le responde al punto:
«General, á esa accion marchará aprisa
Aquel que haya perdido la camisa.
De aquel soldado en mí ves el trasunto.
Yo en Roma me crié por mi ventura;
En Homero vi luego
Cuán funesta fue al griego
La cólera de Aquiles, y cuán dura.
Un poco mas adelanté en Atenas,
Bastante para ver el intervalo
Que lo bueno separa de lo malo,
E inquirir la verdad en las amenas
Soledades del bosque de Academo.
Mas época obligóme desgraciada
A dejar mi pacífica morada.
De la guerra civil el violento
Largo furor la inexperiencia mia
A un partido lanzó, que no podia
De Augusto resistir al ardimiento.
Cuando en Filipos mi esperanza hundida,
Me vi sin patrimonio y sin influjo,
A hacer versos me indujo
La pobreza que siempre es atrevida.
Mas hoy que lo que bastame poseo,
¿De la tierra el mas loco yo no fuera,
Si los versos al sueño prefiriera?
Ademas, siempre estamos al saqueo
Expuestos de los años voladores:
Ya de juegos priváronme y de amores,
De burlas, de banquetes,
Y á quitarme caminan todavia
Mi pasion á la dulce poesía:
No todos los mortales
Tienen en fin las mismas aficiones:
Tú gustas de las líricas canciones;
De Bion otro las punzantes sales
Ama, y otro los yambos variados.
Asi, tres convidados
Pareceisme con gustos diferentes.
Y? qué dar á estas gentes,
Si uno rehusa lo que el otro quiere,
Y lo que este repugna aquel prefiere?

Di gentilezza, non di senno ignudo
Quell' altro allor: «Andrà dove tu brami,
Colui v' andrà, che avrà perduto 'l cinto.»
Roma per sorte ebb' io nutrice, e l' ira
D' Achille a' Greci sì fatal, v' appresi.
La dotta Atene un po' più d' arte aggiunse,
Perchè dal retto il tortuoso calle
Scerner potessi, e rinvenir del vero
Per le selve accademiche la traccia.
Ma che! mi svelse a que' giocondi luoghi
Nembo crudel, e 'l ribollente flutto
Me a l' arme soro, in mezzo a l' arme spinse,
Troppo d'Augusto Cesare ineguali
A rìottar contro al toroso braccio.
Di là non pria mi rinviò Filippi
Con mozze penne umil, privo del tetto
E del paterno campicel; che audace
Povertà diemmi a verseggiar impulso.
Ma fugata già questa, or qual mai dose
Di cicuta, il cervel fora bastante
A ben purgarmi, se 'l dormir be' sonni
Non preferissi al meditar be' versi?
Gli anni in lor corso ogni ben nostro involano,
L' un dopo l' altro: amori, e giuochi, e cene,
Già rapiro e sollazzi; or a strapparmi
Tendon l' arte febea: che vuoi ch' io faccia?
Le cose stesse al fin, del pari a tutti
Belle e care non son: tu 'l lesbio carme,
Questi ama i giambi; de' sermon, conditi
D' atro sal bionéo, quei si diletta.
Quasi ad un desco tre parmi tra loro
Garrir, varî di gusto, e chieder cibi
Diversi assai. Che dar? Che mai negare?
Rifiutasi da te ciò ch' altri chiede;
Ciò che tu chiedi poi, degli altri due
Grave ed ostico al gusto appunto è quello.

compenses qui sont dues au mérite. Qui t'arrête? Il dit, et le rusé, quoique rustique soldat, lui répondit: Qu'il aille où vous voulez m'envoyer, celui qui aura perdu sa bourse.

Il m'était réservé d'être élevé à Rome et d'y apprendre combien la colère d'Achille avait été nuisible aux Grecs. La docte Athènes ajouta un peu à mes connaissances en me donnant la faculté de distinguer la ligne droite de la ligne courbe et de chercher la vérité dans les bosquets d'Académus. Mais le malheur des temps m'éloigna de ces lieux agréables, et la violence de la guerre civile me mit les armes à la main pour une cause qui ne pouvait résister au bras de César Auguste. La journée de Philippes me renvoya humble, les ailes coupées, et en même temps appauvri de mes foyers et du champ paternel; la pauvreté me donna l'audace de faire des vers. Maintenant que rien ne me manque de ce qui est nécessaire, quelle dose de ciguë pourrait me purger assez, si je ne pensais qu'il vaut mieux dormir que d'écrire des vers?

Les années en s'écoulant nous dérobent l'une après l'autre quelque chose de nous-mêmes; elles m'ont ravi la gaité, les plaisirs de l'amour, les divertissements, les festins, et se disposent à m'arracher la poésie. Que veux-tu que je fasse? car enfin nous n'aimons, nous n'admirons point tous les mêmes choses. Tu aimes les odes, celui-ci les iambes, cet autre les discours et le sel noir de Bion. A peine puis-je voir trois convives qui n'aient pas des goûts dissemblables: chacun d'eux, avec un palais divers, désire des choses différentes. Que donnerai-je? que ne donnerai-je point? Ce que tu refuses, celui-ci le demande, et certainement ce que tu désires est odieux aux deux autres et leur parait aigre.

What stops your course?' The rustic shrewd replies;
Let him, let him attack this dangerous post,
Who mourns with heavy heart his money lost.
It was my fortune to be bred and taught
At Rome, what woes enrag'd Achilles wrought
To Greece: kind Athens yet improv'd my parts
With some small tincture of ingenious arts,
To learn a right line from a curve, and rove
In search of wisdom through the museful grove.
But lo! the time, destructive to my peace,
Me rudely ravish'd from the charming place;
The rapid tide of civil war amain
Swept into arms, unequal to sustain
The might of Cæsar. Dread Philippi's field
First clipt my wings, and taught my pride to yield.
My fortune ruin'd, blasted all my views,
Bold hunger edg'd, and want inspir'd my Muse.
But say, what dose could purify me, blest
With store sufficient, should I break my rest,
To scribble verse? the waning years apace
Steal off our thoughts, and rifle every grace;
Alas! already have they snatch'd away
My jokes, my love, my revellings, and play.
They strive to wrest my poem from me too:
Instruct me then what method to pursue.
In short, the race of various men admire
As various numbers: thee the softer lyre
Delights: this man approves the tragic strain;
That joys in Bion's keen satiric vein.
Three guests I have, dissenting at my feast,
Requiring each to gratify his taste
With different food. What courses must I choose?
What not? what both would order, you refuse;
What you commend, offensive to their sight,
Would mar their meal, and pall their appetite.

Was zögerst du? — ,, Mein General, versetzt
Der Andre, der (wiewohl ein Bauer) doch
Nicht dumm war — ich verstehe wohl: allein
Dahin zu gehn, muss einer seine Katze
Verloren haben; jetzt verbitt' ich mirs.
Freund Florus, diesz ist ungefähr mein Fall.
Mein Schicksal wollte, dass ich in der Jugend
Zu Rom erzogen und gelehret wurde,
Wie viel Achillens Zorn den Griechen Harm
Gebracht. Den kleinen Anfang bildete
Die Stadt Minervens aus; ich lernte dort
Das Krumme vom Geraden unterscheiden,
Und in den Lauben der Akademie
Die Wahrheit suchen. Aber harte Zeiten drängten
Mich von dem angenehmen Ort zu früh
Hinweg: die Fluth des Bürgerkrieges riss
Den rohen Neuling mit sich fort in Waffen,
Die Cäsar Augusts stärkern Armen nicht
Gewachsen waren. Als nun bald darauf
Philippi mir den Abschied wieder gab,
Und ich, ganz kleinlaut, mit beschnittnem Fittich
Am Boden streichend, hiemkam, und mein kleines Erbgut
Verwirkt sah, trieb die Dürftigkeit, die Alles
Zu wagen fähig ist, mich — Verse
Zu machen, an. Jetzt aber, da ich habe,
Was ich bedarf, wo wüchse Niesewurz
Genug, um meinen Schädel auszufegen,
Wenn ich nicht lieber meine Zeit verschlafen
Als Verse machen wollte? — Jedes Jahr
Des Lebens, wie es abgeht, nimmt auch was von uns
Als Beute mit: sie haben Scherz und Spiel,
Sie haben Wein und Kuss mir schon entrissen,
Und ringen mir nun auch die Leyer aus der Hand.
Wie willst du, dass ich helfe? — Ueberdiesz
Sind auch die werthen Dilettanten sich
So ungleich an Geschmack! Du liebest Lieder,
Ein Andrer Jamben, einem Dritten will
Nichts schmecken, was nicht stark mit Bions scharfem [Witz
Gepfeffert ist. Ich bringe nicht drey Gäste
Zusammen, deren leckerhafte Gaumen
Sich mit dem Nemlichen vergnügen lieszen.
Was soll ich geben, Freund? Was jener will,
Das ekelt Dir, und was Du gerne hättest,
Schmeckt zweyen andern widerlich und sauer.
Doch diesz beyseit gesetzt, wie wolltest du,
Dass ich zu Rom, in diesem ew'gen Wirbel

Præter cætera, me Romæne poemata censes
Scribere posse, inter tot curas, totque labores?
Hic sponsum vocat, hic auditum scripta, relictis
Omnibus officiis: cubat hic in colle Quirini,
Hic extremo in Aventino; visendus uterque.
Intervalla vides humane commoda. Verum
Puræ sunt plateæ, nihil ut meditantibus obstet.
Festinat calidus mulis, gerulisque redemptor;
Torquet nunc lapidem, nunc ingens machina tignum;
Tristia robustis luctantur funera plaustris;
Hac rabiosa fugit canis, hac lutulenta ruit sus.
I nunc, et versus tecum meditare canoros.
Scriptorum chorus omnis amat nemus, et fugit urbes,
Rite cliens Bacchi somno gaudentis et umbra.
Tu me inter strepitus nocturnos, atque diurnos
Vis canere, et contracta sequi vestigia vatum?
Ingenium, sibi quod vacuas desumpsit Athenas,
Et studiis annos septem dedit, insenuitque
Libris et curis, statua taciturnius exit
Plerumque, et risu populum quatit; hic ego rerum
Fluctibus in mediis, et tempestatibus urbis,
Verba lyræ motura sonum connectere digner?
Frater erat Romæ consulti rhetor, ut alter
Alterius sermone meros audiret honores;
Gracchus ut hic illi foret, huic ut Mucius ille.
Quî minus argutos vexat furor iste poetas?

A mas, ¿ concibes que escribir de Roma
Se puede entre el estrépito y la broma?
Uno me avisa que á fiarle vaya;
Otro que todo lo abandone, y presto
Vuele á oir una obra que ha compuesto.
Aquel vive allá arriba en el Quirino;
Este en la extremidad del Aventino,
Y es fuerza hacer á entrambos su visita:
Ya ves que la distancia es muy bonita.
— Pero las calles son bien anchurosas,
Y se puede ir pensando en cien mil cosas.
— Ya, mas por alli corre un asentista,
Entre un tropel de mulas y de obreros:
De otro lado una máquina anda lista,
Levantando ya piedras, ya maderos:
Un entierro tras otro allá se avista
Entre carros metido y carreteros:
Un can rabioso asoma por un lado,
Por otro embiste un cerdo enlodazado.
Entre estos apretones,
Vaya quien quiera á meditar canciones.
Los poetas no gustan de ciudades,
Y sectarios de Baco, que el reposo
Ama y el sueño blando y delicioso,
Se placen en amenas soledades,
¿ Que trabaje querrás con la algazara,
Que ni de dia ni de noche para?
¿ Será que las borradas huellas trates
Que siga yo de los antiguos vates?
Va uno á estudiar á la tranquila Atenas:
Siete años en la casa
Entre los libros y abstracciones pasa:
Sale, y marchando sin abrir la boca,
Las carcajadas públicas provoca.
Y ¿ por el mar de Roma proceloso
Iria yo palabras enlazando,
Para cantar al son del laud blando?
En Roma dos hermanos habitaban,
Este orador, aquel jurisperito,
Que á porfia de elogios se colmaban;
Aqueste al orador llamaba Graco;
Y Mucio, respondiale el bellaco:
Hé aqui de los poetas las manias.

Credi oltre à ciò che poetare io possa
Tra cure tante e tante noie in Roma?
Questi mi chiama a fidanzar; quell' altro
A udir suoi scritti, e non curar doveri.
Sul quirinal costui, quegli s' alletta
Ne l' ultimo aventin; m' è forza intanto
Visitar amendue: vedi distanze
Piacevolmente comode! Ma sgombre
Ne sono almen le vie, nè scontra intoppo
Chi sen va meditando.... Oh si davvero
Lì vedi ansare appaltator sollecito
Con muli e manovali. e alzarsi in aria
Or sasso, or trave da girevol argano.
Qui con robuste carra esequie lottano;
Di qua rabbiosa cagna esce con impeto;
Fangosa scrofa di colà precipita.
Vanne, e medita or teco inni canori!
Tutto a Bacco, cui piace il sonno e l'ombra,
De'vati 'l coro per dover cliente,
Ama le selve e le cittadi abborre.
Qui dì e notte rumor: e vuoi ch'io canti,
E che le intatte segua orme de'vati?
Un bell'ingegno la solinga Atene
Prescelta avendo, in gravi studì immerso
Da ben sett'anni, e divenuto omai
Tra'libri e 'l lungo meditar canuto,
Fa che 'l piè metta fuor di casa, tacito
Sovente più di statua, il popol tutto
Farà scoppiar di risa: e ch'io tra'flutti,
E 'l turbine roman; ch'io qui miei carmi
De la lira accordar mi fidi al suono?
Un rétore e un legal, fratelli entrambi,
Erano in Roma, soliti a vicenda
Non altre lodi udir, che l'un de l'altro —
Tu Gracco se' — Mucio tu sei, fratello —
Questi a quel; quegli a lui: botta e risposta.
In che 'l delirio, che s'appone a'vati,

Ce n'est pas tout : penses-tu qu'il soit possible d'écrire des poèmes à Rome parmi tant de travaux et tant de soins ? toutes affaires quittées, celui-là m'appelle pour lui servir de caution : celui-ci, pour que j'entende ses écrits; l'un habite le mont Quirinal, l'autre à l'extrémité de l'Aventin, et il faut les voir tous deux. La distance, comme tu vois, est honnête et commode ; mais les rues sont libres, et rien n'y fait obstacle aux penseurs. Ici un bouillant entrepreneur se hâte avec ses mulets et ses manœuvres ; là une machine énorme élève une pierre ou une solive ; ici de funèbres convois luttent péniblement contre des charrettes ; là un chien enragé s'enfuit ; ailleurs se rue un porc immonde. Allez maintenant, et méditez des vers sonores.

Le chœur entier des écrivains aime les bois et fuit les villes ; fidèle sectateur de Bacchus l'ami du sommeil et de l'ombre, et tu veux que parmi le fracas et des nuits et des jours je puisse chanter et suivre les traces étroites des poètes ? Un homme d'esprit a choisi la solitude d'Athènes pour y donner sept ans à l'étude et y vieillir parmi les livres et les soucis ; souvent plus taciturne qu'une statue, il sort, et le peuple éclate de rire : et tu présumes qu'au milieu des flots et des tempêtes des villes, je peux lier des mots au son de la lyre.

Deux frères vivaient à Rome ; celui-là jurisconsulte, celui-ci rhéteur : l'un n'entendait sortir de la bouche de l'autre d'autres discours que des éloges : Vous êtes un Gracchus, et vous un Mucius. La folie qui tourmente l'esprit des poètes, est-elle moindre ? Je compose des

But think you, thus amidst a world of cares
And toils, that I can write harmonious airs ?
One bids me be his bail, another prays,
That I would only listen to his lays,
All other cares or business laid aside,
Although the length of Rome their homes divide,
Yet both must be obey'd : and here you see
A special distance —' But the streets are free,
And, while you move with flowing fancy fraught,
Nothing occurs to disconcert your thought.'
A builder hastens with his loaded team,
His porters : now a stone, and now a beam
Nods cumbrous ruin : jostling waggons jar
With mournful hearses in tumultuous war :
Hence runs a madding dog with baneful ire :
Thence a vile pig polluted with the mire.
Go then, and bustle through the noisy throng,
Invoke the Muse, and meditate the song.
The tribe of writers, to a man, admire
The peaceful grove, and from the town retire,
Devote to Bacchus, indolently laid,
Court soft repose, and triumph in the shade,
How then in noise unceasing tune the lay,
Or tread where others hardly find their way ?
A manly genius, who, long wont to choose
The calm retreat of Athens for his muse,
Seven years hath studied, and with meagre looks
Hath waxen old in discipline, and books,
Dumb as a statue slowly stalks along,
And yields diversion to the gaping throng.
Plung'd in a tide of business, through the town
Toss'd by the noisy tempest up and down,
How can my Muse with animating fire
Adapt her numbers to the sounding lyre ?
A rhetorician, and a lawyer once,
Brothers, and each in his profession dunce,
Dispens'd the palms between themselves alone,
And this a Gracchus, that a Mucius shone.
What milder frenzy goads the rhyming train ?

Von Plackereyen und Zerstreuungen,
Gedichte schreiben könnte? Dieser ruft mich
Zum Bürgen ; jenem soll ich Alles stehn
Und liegen lassen, einer Recitirung
Von seinem neusten Werke beyzuwohnen.
Der wohnt zu äusserst auf dem Aventin,
Der auf dem Quirinal, und beyde müssen
Besucht seyn—wie du siehst, ein hübscher Zwischenraum!
Noch möcht' es gehn, wenn nur die Straszen freyer
Und nicht für Denker so gefährlich wären.
Hier eilt mit einem Heer von Eseln und von Trägern
Ein hast'ger Bauverwalter auf dich zu ;
Dort dreht an einer ungeheuern Winde
Ein Balken oder Quader sich empor ;
Da zieht ein Trauerwagen, schwer und knarrend,
Durch deinen Weg ; dort lauft ein toller Hund,
Hier rennt ein wohlbesudelt Schwein dich an.
Geh nun und sinne unter solchem Drange
Singbare Verse bey dir selber aus !
Das Dichtervolk war je und allezeit
Den stillen Hainen hold und floh die Städte,
Als Bacchus ächte Schutzverwandte, der
Den Mittagschlaf in grünen Schatten liebt.
Und du verlangst, ich soll in diesem Lärm,
Der Tag und Nacht um meine Ohren braust,
Die Leyer rühren, und den schmalen Pfad
Der Sänger, die mir vorgegangen, treten ?
Ein Kopf, der sich das einsame Athen erkohr,
Dort sieben Jahre dem Studieren oblag,
Und über Büchern brütend alt geworden,
Kehrt stummer als ein Standbild in die Welt
Zurück, und wird mit lautem Lachen überall
Vom Volk empfangen ; und Ich sollte mir,
In dieser steten Ebb' und Fluth von Rom,
Um gleichfalls zum Gelächter mich zu machen,
Die Mühe geben und nach Worten haschen,
Die sich zur Leyer gatten ? Und wofür ?
Indessen helfen unsre Dichter sich
Wie jenes Brüderpaar zu Rom, wovon
Ein rhetor einer, und ein Advocat
Der andre war. Die beyden musste man
Einander loben hören ! — „ Bruder, sagte Der,
Du bist der dritte Gracchus — und erwiderte
Der Andre, du ein zweyter Mucius.

Carmina compono, hic elegos; mirabile visu,
Cælatumque novem Musis opus. Aspice primum
Quanto cum fastu, quanto molimine circum-
Spectemus vacuam Romanis vatibus ædem.
Mox etiam, si forte vacas, sequere, et procul audi
Quid ferat, et quare sibi nectat uterque coronam.
Cædimur, et totidem plagis consumimus hostem,
Lento Samnites ad lumina prima duello.
Discedo Alcæus puncto illius : ille meo quis?
Quis, nisi Callimachus? si plus adposcere visus,
Fit Mimnermus, et optivo cognomine crescit.
Multa fero, ut placem genus irritabile vatum,
Cum scribo, et supplex populi suffragia capto.
Idem, finitis studiis, et mente recepta,
Obturem patulas impune legentibus aures.
Ridentur mala qui componunt carmina; verum
Gaudent scribentes, et se venerantur, et ultro,
Si taceas, laudant, quidquid scripsere, beati.
At qui legitimum cupiet fecisse poema,
Cum tabulis animum censoris sumet honesti;
Audebit quæcumque parum splendoris habebunt,
Et sine pondere erunt, et honore indigna ferentur,
Verba movere loco, quamvis invita recedant,
Et versentur adhuc intra penetralia Vestæ.
Obscurata diu populo bonus eruet, atque
Proferet in lucem speciosa vocabula rerum,

— Yo odas hago. — Muy bien ; y yo elegias.
— Inmortal obra es esta.
— La tuya por las Musas fue compuesta.
Para juzgarnos bien, contempla un rato
Con cuánta gravedad, cuánto boato
Entramos en el templo palatino,
Abierto siempre al escritor latino.
Y si lugar te queda,
Observa qué lectura alli se enreda,
Y cómo sin esfuerzo ni fatiga
Uno al otro coronas se prodiga.
Todos tiramos tajos y reveses,
Cual gladiador samnita que pelea
A la luz de la tea.
Por el voto de aquel soy yo un Alceo :
El por mí ser Calimaco merece,
Y aun Mimnermo, si poco le parece,
Y mas, si á mas se extiende su deseo.
Cuando voy á hacer versos, me proveo,
Cual quien votos ganar del pueblo intenta,
De mucho cumplimiento y mucha cosa,
Para dejar contenta
De los vates la turba quisquillosa.
Mas si llego á sanar de esta locura ;
Y recobro el sentido,
A esos que me asesinan con lectura
Sin riesgo entonces cerraré el oido.
Da á todos que reir un mal poeta,
Y él se aplaude, se admira y se respeta ;
Y aunque nadie le alabe, muy felice
Se imagina con todo cuanto dice.
Pero aquel que un poema hacer presuma
Completo y duradero,
Debe al tomar la pluma,
Tomar el tono de un censor severo.
Toda palabra obscura,
Sin fuerza ó hermosura,
Excluir debe impávido y tranquilo,
Por mas que con pesar dejen su puesto,
Y aun del estante gocen el asilo.

La cede a questo? Io d'odi autor ; è quegli
Autore d'elegie : tu osserva in prima
Con quanta gravità, con quanto fasto
Entriam, l'occhio girando intorno intorno,
Ne la dotta magion, sacra a le nove
Muse ; maravigliosa opra a vedersi;
A' romani poeti aperto asilo.
Poi, se a caso n'hai l'ozio, e tu ci segui,
E i parti de l'ingegno, e perchè entrambi
C'inghirlandiam l'un l'altro ; odi da lungi.
Quante stoccate abbiam, tante ne diamo,
L'oste lasciando senza fiato, in lento
Sannitico duello in fino a sera.
Di quell'altro per voto io n'esco Alceo :
Quei chi sarà per voto mio? chi mai,
Men che un novel Callimaco ? e se mostri
Ambir di più, tel fo Mimnermo, e d'altro
Fia che cresca così nome adottivo.
Molti confetti ho pronti ognor, de'vati
A render mite l'irritabil razza,
Quand'io scrivo, e del popolo i suffragi
Vo supplice uccellando : or bene; io stesso,
Chiusa bottega, e ritornato in senno,
M'intaserò le già sinora in preda
A impuni leggitor patenti orecchie.
I ciabattin di sciagurati versi
Fanno ridere altrui, ma tra sè stessi,
Mentre scrivono, brillano, trasecolano,
Se non gli lodi tu, da sè si lodano,
Contentissimi appien di quel, che scrissero.
Ma chi cantar desia, com'arte 'l chiede,
Insiem con le sue carte, animo assume
D'imparzial censor : quai voci scorga
D'oro non fine, di leggier carato,
D'adoperarsi indegne, avrà ben core
Di sconficcar, benchè ritrose il luogo
Cedan, dove annidavano, e di Vesta
Trovino ancor ne'penetrali asilo.
Tal'atre fuori ei ne trarrà sagace,
Già da lung'anni al popolo sepolte
In folto buio, e le dizion leggiadre

odes, cet autre, des élégies, merveille des yeux, ouvrage buriné par les neuf Muses. Considérez d'abord avec quel faste et quelle gravité nous promenons nos regards dans cet édifice désert que Rome a élevé pour ses poètes ; bientôt aussi, si par hasard vous en avez le loisir, suivez-moi et écoutez de loin ce que chacun y dit, et à quel titre l'un l'autre s'y tresse une couronne. Nous sommes frappés, et notre ennemi est terrassé d'un nombre égal de coups, semblables aux gladiateurs samnites, dont le lent duel durait jusqu'aux premiers flambeaux. J'en sors avec le nom d'Alcée, et lui qui, sera-t-il pour moi, si ce n'est Callimaque? Demande-t-il plus? il deviendra Mimnerme, et grandira du nom qu'il aura choisi. Que de choses je supporte pour calmer l'irritable race des poètes! Si j'écris, je dois humblement solliciter les suffrages du peuple; mes essais sont terminés, je recueille mes esprits, et je bouche mes oreilles, dès lors impunément ouvertes aux lecteurs.

On se rit de ceux qui composent de mauvais vers; mais ils se plaisent à en faire, ils s'honorent eux-mêmes et se louent, si vous vous taisez; heureux de tout ce qu'ils ont écrit.

Mais celui qui désire faire en conscience un poème, prend avec ses tablettes l'esprit d'un critique impartial. Il osera retrancher tout ce qui aura peu d'éclat, de poids et de dignité; il changera de lieu des mots qui ne se retirent qu'à regret et demeurent encore dans le sanctuaire de Vesta. Il tirera obligeamment de l'obscurité qui les cacha long-temps au peuple, et mettra au

I deal in lyric, he in mournful strain:
How grand the diction, copious the design!
A wondrous work, and polish'd by the Nine!
See, with what air of magisterial pride
And high disdain we view from side to side
Apollo's temple, as if we ourselves,
And none but we, supplied the vacant shelves!
Then follow farther, if your time admits,
And at a distance hear these mighty wits;
How far entitled to his blast of praise,
Each freely gives, and arrogates the bays.
Like gladiators, who with bloodless toils
Prolong the combat, for they fight with foils,
With mimic rage we rush upon the foe,
Divide the palm, and measure blow for blow.
Alcœus I in his opinion shine,
He soars a new Callimachus in mine,
Or if Mimnermus more excite his flame,
He struts and glories in the darling name.
Much I endure, when writing I would bribe
The public voice, and soothe the fretful tribe
Of rival poets: now my rhyming heat
Is cool'd, and reason reassumes her seat,
I boldly bar mine ears against the breed
Of babbling bards, who without mercy read.
Bad poets ever are a standing jest,
But they rejoice, and, in their folly blest,
Admire themselves; nay, though you silent sit,
Extort applause, and wanton in their wit.
But he, who studies masterly to frame
A finish'd piece, and builds an honest fame,
Shall with his papers, faithful to his trust,
Assume the spirit of a censor just,
Boldly blot out whatever seems obscure,
Or lightly mean, unworthy to procure
Immortal honour, though the words give way
With warm reluctance, and by force obey;
Though yet enshrin'd within his desk they stand,
And claim a sanction from his parent hand.
As from the treasure of a latent mine,
Long darken'd words he shall with art refine;
Full into light, to dignify his page,
Shall bring the beauties of a former age,

Ein gleicher Wahnsinn plagt uns Dichterlinge.
Ich drechsle Lieder — Dieser Elegien —
Man muss gestehen, zum Erstaunen! so
Dass alle neun Camönen nichts vollkommners
Und feiners auszumeiszeln fähig wären!
Sieh nur, mit welchem Stolze, welchem Prunke
Wir in dem Musensaale, der so leer
An röm'schen Dichtern ist, uns umsehn!—Schleich' uns
Wofern du Zeit hast, nach, und horch ein wenig [dann
Von weitem zu, wie wir uns heben, und
Warum wir wechselweis uns Kränze flechten.
Sieh, wie, den Spiegelfechtern ähnlich, die
Beym Gastmahl uns mit ihrem Spiel ergötzen,
Wir keinen Stosz empfangen, den wir nicht
Dem andern auf der Stelle wiedergeben!
Schlägt Er mich zum Alcäus, kann ich Ihn
Zu was geringerm schlagen, als zum zweyten
Kallimachus? Und scheint er mehr zu fodern,
So wird er gar Mimnermus, und noch mehr;
Er hat nur zu befehlen! Alles das
Muss nun ein Autor, der noch selbst beym Volk
Um Beyfall bettelt, sich gefallen lassen,
Um nicht das wespenartige Geschlecht
Der Versemänner gegen sich zu reitzen.
Hingegen hab' ich selbst das Handwerk aufgegeben,
Und bin nun wieder meiner Sinne mächtig und
Mein eigner Herr: wer wehrt mir, dass ich mir
Die Finger in die Ohren stecke, wenn mich einer
Mit seinem Werkchen in der Hand verfolgt?
Denn solche Stümper heilt sogar das Lachen
Des Publicums von ihrer Thorheit nicht:
,, Sie schreiben con Amore! " haben wahren
Respect vor ihren Werken, und wenn Du nichts sagst,
So rechne drauf, sie fangen selber an
Davon zu sprechen, und dir anzurühmen,
Wie glücklich ihnen diesz und das gelungen,
Wie leicht sie schreiben, und wie wenig Müh'
Es ihnen kostet, sich genug zu thun.
So leicht wirds freylich keinem, der ein Werk
Zu machen wünschet, das die Probe halte!
Der nimmt, zugleich mit Feder und Papier,
Des unbestechbarn Censors strengen Sinn,
Vor dem nichts tadelhaftes Gnade findet.
Er schonet keines Worts, das ohne Glanz,
Das müszig, oder seiner Stelle sonst,
Auf welche Art es sey, nicht würdig ist,
Und wenn es noch so ungern wiche, und
Obgleich es, wie in Vesta's heil'gem Dunkel,

Quæ priscis memorata Catonibus, atque Cethegis,
Nunc situs informis premit, et deserta vetustas;
Adsciscet nova, quæ genitor produxerit usus;
Vehemens, et liquidus, puroque simillimus amni,
Fundet opes, Latiumque beabit divite lingua;
Luxuriantia compescet, nimis aspera sano
Levabit cultu, virtute carentia tollet;
Ludentis speciem dabit, et torquebitur, ut qui
Nunc Satyrum, nunc agrestem Cyclopa movetur.
Prætulerim scriptor delirus, inersque videri,
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quam sapere, et ringi. Fuit haud ignobilis Argis,
Qui se credebat miros audire tragœdos,
In vacuo lætus sessor plausorque theatro:
Cætera qui vitæ servaret munia recto
More; bonus sane vicinus, amabilis hospes,
Comis in uxorem; posset qui ignoscere servis,
Et signo læso non insanire lagenæ;
Posset qui rupem, et puteum vitare patentem.
Hic ubi cognatorum opibus, curisque refectus,
Expulit helleboro morbum, bilemque meraco,
Et redit ad sese: Pol, me occidistis, amici,
Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratissimus error.
Nimirum sapere est abjectis utile nugis,
Et tempestivum pueris concedere ludum,

Resucite con tino y maestría
Voces ricas, que usaron algun dia
Un Cetego, un Caton, que envueltas ora
En polvo y en orin, el pueblo ignora.
Tambien palabras nuevas vulgarice,
Análogas á aquellas que autorice
El uso, creador de todo idioma,
Y semejante en claridad y brio
A un cristalino y vagaroso rio,
Ose la lengua enriquecer de Roma.
La lozanía demasiada evite,
Lo demasiado duro orne de flores,
Todo lo debil quite,
Y haga que mientras él se da tormento,
Todos crean que juega y no se agita,
Cual bailarin que el rudo movimiento
De Sátiros ó Ciclopes imita.
Yo no obstante mil veces prefiriera,
Cuando mis malos versos me agradaran,
O sus faltas tal vez no descubriera,
Por un loco pasar ó un boquiblando,
Que hacerlo bien, y siempre estar rabiando.
Un caballero en Argos habitaba,
Que solo en el teatro se encerraba,
Donde tragedias que escuchar creia,
A solas admirabá y aplaudia:
Social en lo demas, muy buen esposo,
Con sus huéspedes fino y obsequioso,
Excelente vecino;
Hombre que no reñia á su criado,
Aunque le destapase el mejor vino,
Y hombre en suma bastante arrazonado
Para huir de un pozo ó de un derrumbadero.
A este, á fuerza de gastos y de esmero
Curan sus gentes, que por él se afligen,
Y el eléboro puro
Lanza la bilis, de su mal origen.
Ya vuelto en sí, les habla de esta suerte:
«Desvaneciendo á fuerza de atenciones
Mis gratas ilusiones,
En lugar de salud me disteis muerte.»
Como quiera, abandone desde luego
Los pasatiempos frívolos el sabio,

Da'Caton prischi, e da'Ccthegli affisse
A varî obbietti, omai di squallor turpe,
E d'irta vetustà strette fra l'ombra,
Torneranno a veder per lui la luce;
Fia vago anco arrolar la nuova prole
Del genitor d'ogni favella; l'uso.
Fluido, veemente, a chiaro fiume
Tutto simil, diffonderà suoi ricchi
Tesor sul Lazio, ond'ei beato vanti
» L'idioma gentil, sonante, e puro.
Por force, dove lussureggian fronde;
Dove aspreggia più scabro, adoprar lima;
Rafforzar ciò che langue, opra è da lui.
Farà del gaio e sentirà la sveglia,
Come colui, ch'or movesi in cadenza
Da satiretto, or da pastor ciclope.
Purchè miei falli formasser diletto,
O inganno almeno a me medesmo; oh quanto
Delirante apparir scrittore insulso
Meglio apparir scrittore insulso
Meglio amerei, che pien di senno e bile!
Vivea già in Argo uom di non basso stato,
Che 'n solingo teatro ei solo assiso,
Stupendi udir credea tragici attori
Tutto festante, e lor battea le mani
D'ogni altro poi de de'social doveri
Esatto osservator: ei buon vicino,
Ospite caro, affabile consorte,
Indulgente co'servi, e che non fora
Montato in bestia, ritrovando al fiasco
Viziato il suggello; uom da un dirupo,
Da un pozzo spalancato atto a scansarsi.
Or poi che questi, omai per opra e cura
De'suoi, con puro elleboro guarito,
Cacciò la bile, e 'l morbo; in se tornando,
Mi avete, amici miei, disse, per dio!
Morto, e non salvo col rapirmi a dolce
Tanta ebbrezza, e involarmi a viva forza
De la mente un error grato cotanto.
Rigettate le inezie, il far buon senno
È certo l'util cosa, ed a'fanciulli

grand jour des noms riches d'idées, autrefois employés par les Catons et les Céthégus, maintenant défigurés par la rouille, surannés et délaissés: il en admettra de nouveaux que leur créateur, l'usage, aura produits. Véhément, clair et semblable à un fleuve dont les eaux sont pures et transparentes, il versera l'abondance, et dotera la langue latine de nouvelles richesses. Qu'il retranche ce qui est exubérant, polisse avec art les aspérités, et supprime ce qui manque de beauté; qu'il paraisse se jouer tandis qu'il se contraint, semblable à celui qui danse comme un Satyre ou comme le rustique Cyclope. J'aime mieux passer pour écrivain en démence ou sot, pourvu que mes méchants écrits me charment ou me trompent moi-même, que d'être plein de sens et toujours à la torture. A Argos, un homme qui n'était point de médiocre extraction, allait, joyeux, s'asseoir dans le théâtre désert, où il croyait qu'il applaudissait d'admirables tragédies. Du reste il remplissait d'une manière convenable les devoirs de la vie; certainement bon voisin, hôte aimable, mari complaisant, capable d'indulgence pour ses valets, il ne s'emportait pas pour une bouteille au cachet brisé; il pouvait enfin éviter un rocher ou un puits ouvert devant lui. Lorsque l'argent et les soins de ses proches l'eurent guéri, et qu'une dose d'ellébore pur, chassant la maladie et la bile, l'eut rendu à lui-même: Vraiment, dit-il, mes amis vous m'avez donné la mort et non la vie, en m'arrachant ma félicité et en m'ôtant par force l'erreur qui était si agréable à mon esprit. Il est utile d'être sage, de renoncer à de frivoles bagatelles, et de laisser aux jeunes gens des amusements qui sont de leur âge, enfin d'apprendre non

---

Once by the Catoes, and Cethegi told,
But now deform'd, and obsolete with mould.
New words he shall endenizen with use,
Shall authorize, and currently produce;
Then, brightly smooth, and yet sublimely strong,
Like a pure river, through his flowing song
Shall pour the riches of his fancy wide,
And bless his Latium with a vocal tide.
Luxuriant phrases, under due command
He shall restrain with wholesome, forming hand;
Polish the rude, and sever from its place
Whatever wants an elegance or grace.
He seems with freedom what with pain he proves,
And now a satyr, now a cyclops moves.
I, for my part, would rather fairly pass
For dotard, scribbler, stupid dolt, or ass,
Could I but please, or dupe myself in short,
Than write good sense, and smart severely for't.
At Argos liv'd a citizen, well known,
Who long imagin'd, that he heard the tone
Of deep tragedians on an empty stage,
And sat applauding in ecstatic rage:
In other points a person, who maintain'd
A due decorum, and a life unstain'd,
Whose real virtues you might well commend,
A worthy neighbour, hospitable friend,
Of easy humour, and of heart sincere,
Fond of his wife, nor to a slave severe,
Nor prone to rage, although the felon's fork
Defac'd the signet of a bottle-cork;
A man, who shunn'd (well knowing which was which)
The rock high pendent, and the yawning ditch;
He, when his friends, at much expense and pains,
Had amply purg'd with hellebore his brains,
Wrought off his madness, and the man return'd
Full to himself, their operation spurn'd.
'My friends,'twere better you had stopp'd my breath;
Your love was rancour, and your cure was death,
To rob me thus of pleasure so refin'd,
The dear delusion of a raptur'd mind.'
'Tis wisdom's part to bid adieu to toys,
And yield amusements to the taste of boys,
Not the soft sound of empty words admire,

In seinem Pulte noch verschlossen ist.
Er zieht die alten Wort' und Redensarten
Voll Kraft und Sinnes wieder an das Licht,
Die nur durch Ungerechtigkeit der Zeit
Herabgekommen und vergessen, oder
Von Rost und Staub unscheinbar worden sind.
Auch trägt er kein Bedenken, neuen Wörtern
Von gutem Korn, die etwa der Gebrauch
In Umlauf bringt, den Stempel aufzudrücken.
Und so, gleich einem Strom, der voll und klar
Durch Auen, die er fruchtbar macht, sich wälzet,
Ergieszt er seine Schätze, und verschönert
Die Sprache seines Volks. Er schneidet weg,
Was allzuüppig schiesst, verbeszert durch Kultur
Das Herbe, das von ihrer ersten Wildheit
Zurückblieb, reutet ohne Schonen aus,
Was bloszes Unkraut ist, und weisz dabey
Die Pein, die ihm diesz alles oft gekostet,
Mit einem Schein von Leichtigkeit zu bergen,
Als wärs ihm nur ein Spiel; so wie der Mime
Gleich leicht den Cyklops oder Satyr tanzt.
Nun freylich, wenn es die Bewandniss hat,
Wer, der sich selber hold ist, wollte nicht
(So fern er nur sich selbst gefiele) lieber
Für einen schalen Pfuscher bey den Kennern gelten,
Als sichs um etwas, das am Ende doch
Ihm niemand dankt, so sauer werden lassen?
Es war einmal ein Mann von gutem Hause
Zu Argos mit dem wunderbaren Wahnsinn
Behaftet, dass er oft die schönsten Trauerspiele,
Gar herrlich aufgeführt, zu hören glaubte.
Man fand ihn oft, vor Freuden auszer sich,
Im leeren Schauplatz sitzen, und Tragöden,
Die nur in seinem eignen Schädel spielten,
Den wärmsten Dank aus allen Kräften klatschen.
Der Mann war sonst in jedem andern Punct
So gut als einer in der ganzen Stadt,
Im Umgang angenehm, ein guter Nachbar,
Ein guter Ehmann, und ein milder Herr,
Der, wenn ein Diener etwa sich am Siegel
Vergriff, den Zorn nicht an der Flasche ausliesz,
Auch sonst verständig g'nug, um einem Wagen aus
Dem Weg' und neben unbedeckten Brunnen
Vorbeyzugehn. Demungeachtet hielten
Die weisen Anverwandten sich verbunden,
Dem armen Vetter zum Verstand zu helfen.
Doch wie er nun, nicht ohne Müh und Noth,
Durch Niesewurz und guten alten Wein

Ac non verba sequi fidibus modulanda Latinis;
Sed veræ numerosque modosque ediscere vitæ.
Quocirca mecum loquor hæc, tacitusque recordor:
Si tibi nulla sitim finiret copia lymphæ,
Narrares medicis; quod quanto plura parasti,
Tanto plura cupis, nulline faterier audes?
Si vulnus tibi, monstrata radice vel herba,
Non fieret levius, fugeres radice vel herba
Proficiente nihil curarier. Audieras cui
Rem Di donarent illi, discedere pravam
Stultitiam; et cum sis nihilo sapientior, ex quo
Plenior es, tamen uteris monitoribus îsdem?
At si divitiæ prudentem reddere possent,
Si cupidum timidumque minus te, nempe ruberes,
Viveret in terris te si quis avarior uno.
Si proprium est, quod quis libra mercatus et ære est,
Quædam (si credis consultis) mancipat usus:
Qui te pascit ager, tuus est; et villicus Orbi,
Cum segetes occat, tibi mox frumenta daturas,
Te dominum sentit. Das nummos; accipis uvam,
Pullos, ova, cadum temeti. Nempe modo isto
Paulatim mercaris agrum, fortasse trecentis,
Aut etiam supra, nummorum millibus emptum.
Quid refert, vivas numerato nuper, an olim?
Emptor Aricini quondam, Veientis et arvi,
Emptum cœnat olus, quamvis aliter putat; emptis

Y á la juventud deje el chiste y juego.
Y en vez de andar palabras combinando,
Que se canten al son del laud blando,
Prefiera de arreglada y feliz vida
El orden aprender y la medida.
Sobre ello á solas me hago este argumento:
Si tal sed te fatiga,
Que un largo manantial no la mitiga,
Al médico lo anuncias al momento:
Y ¿ confesar recelas
Que mientras mas posees, mas anhelas?
Planta ó raiz te buscan con afanes,
Para que pronto de una herida sanes;
Mas si ves que la cura no adelanta,
La raiz abandonas ó la planta.
Ahora bien, hante dicho que los dioses,
Al dar riquezas, quitan la locura:
No eres mas cuerdo, porque mas posees,
Y ¿ aun á los mismos preceptores crees?
Si siguiera al dinero la cordura,
Si él ahuyentara el ansia y el recelo,
¿ No te avergonzarias de que hubiese
Mas avaro que tú nadie en el suelo?
Si son por bienes propios reputados
Los que con su dinero un hombre adquiere;
Si á veces, segun dicen los letrados,
La posesion la propiedad confiere,
Tuya la hacienda es que te alimenta;
Y de Orbio el labrador que el campo ara,
Y trigo te prepara
Por su dueño te cuenta.
Tú dinero le das, y de él recibes
Uvas, gallinas, huevos, vino y todo,
Y compras de este modo
Lentamente heredad de gran cabida,
Que en seis mil y mas duros fue vendida;
Pues? que mas da, pagándola con creces,
Pagarla en una vez ó en muchas veces?
Asi, el que en Veyes ó en Aricia amena
Una granja tal vez compró lucrosa,
Paga las hortalizas de su cena

Cedere i giuochi, a loro età conformi;
Nè tener dietro ad accordar parole
Di latin plettro al suon, ma de la vita
Apprendere a temprare il ritmo e 'l metro.
Quindi tacito in me penso e ragiono:
Se tutto il Tebro ad ismorzar tua sete
Pur non bastasse; à'medici 'l diresti;
E ti vergogni confessar che quanto
Più ricco se', più straricchir aneli?
Se l' insegnata erba o radice in nulla
Giovasse a la tua piaga; erba o radice
Fuggiresti adoprar, che nulla giovi.
Udito avevi che da l'uom, cui ricco
Faccian gli dei, con la miseria sgombri
Prava stoltezza insieme; e tu che scorgi
Te non più saggio, da che se'più ricco,
Pure a'medesmi ammonitor t'affidi?
Ma se dovizia render uom potesse
Prudente più, timido meno, e ingordo;
Tu certo arrossiresti, infra i mortali
Se avaro più di te vivesse un solo.
Se propio è di ciascun ciò, ch'egli ha compro
Per asse e libra; e beni v'ha, cui l'uso
Basti a far nostri, s' a' dottor ne credi,
Il campo, che ti pasce, egli è pur tuo;
E quando 'l villan d'Orbio erpica i solchi
Per la messe, che 'l pane a la tua mensa
Poi fornirà; già sin d'allor padrone
Te riconosce: snoccioli i quattrini,
L'uva ricevi, e'polli, l'uova, e 'l vino.
Così tu compri a poco un campo,
Che trecento costò forse e più mila
Sesterzï ancor: o sul danar tu vivi
Testè contato, o tempo fa; che monta?
L'antico comprator de l'aricino
Podere, e del veiente, orna sua cena

à mettre des mots en harmonie avec le ton de la lyre latine, mais à régler le rhythme et la mesure de la vie réelle.

Voici ce que je me dis, et ce que je me rappelle en silence. Si nulle quantité d'eau ne pouvait appaiser ta soif, tu le raconterais au médecin; cependant tu désires d'autant plus que tu as acquis davantage, et tu n'oses l'avouer à personne. Si l'herbe ou la racine qu'on t'a désignée, ne soulage pas ta blessure, tu rejettes et la racine et l'herbe qui n'a servi en rien à te guérir. Tu as entendu dire que celui à qui les dieux ont donné la fortune, est délivré de sa méchanceté et de sa folie; et plus riche aujourd'hui sans être plus sensé, tu te sers cependant des mêmes conseillers. Mais si les richesses pouvaient te rendre sage, moins peureux et moins cupide, tu aurais honte assurément si quelqu'un sur la terre était plus avare que toi. Si ce que nous achetons au poids et argent comptant, est à nous, si, selon les jurisconsultes, la possession donne en propriété certaines choses, le champ qui te nourrit t'appartient, et le fermier d'Orbius qui sème le champ dont la moisson te sera bientôt donnée, sent que tu es son maître. Tu donnes de l'argent et reçois des raisins, un baril de vin, des poulets, des œufs; de cette manière tu paies assurément peu à peu la terre que tu as achetée un million de sesterces, et peut être plus encore. Et qu'importe que tu vives d'un argent compté depuis peu ou depuis long-temps? l'acquéreur des champs d'Aricie et de Véies achète les légumes dont il soupe, quoiqu'il pense différemment, et pen-

---

And model measures to the Roman lyre,
But learn such strains and rhapsodies, as roll
Tuneful through life, and harmonise the soul.
If no repletion from the limpid stream
Allay'd the cravings of your thirsty flame,
You strait would tell the doctor your distress,
And is there none, to whom you dare confess,
That, in proportion to your growing store,
Your lust of lucre is inflam'd the more?
If you were wounded, and your sores imbib'd
No soothing ease from roots or herbs prescrib'd,
You would avoid such medicines, be sure,
As roots and herbs, that could effect no cure.
But you have heard, that folly flies apace
From him, whom heaven hath gifted with the grace
Of happy wealth, and though you have aspir'd
Not more to wisdom, since you first acquir'd
A fund, yet will you listen to no rule,
But that from fortune's insufficient school?
Could riches add but prudence to your years,
Restrain your wishes, and abate your fears,
You then might blush with reason, if you knew
One man on earth more covetous than you.
If that be yours, for which you fairly told
The price concluded (and, as lawyers hold,
In some things use a property secures),
The land, which feeds you, must of course be yours.
Your neighbour's bailiff, who manures the fields,
And sows the corn, which your provision yields,
Finds in effect, that he is but your slave:
You give your coin, and in return receive
Fowls, eggs, and wine; and thus it will be found,
That you have bought insensibly the ground,
The fee of which to purchasers before
Perhaps, had been two thousand pounds, or more;
For what avails it in a life well past,
At first to pay the purchase, or at last?
The frugal man, who purchas'd two estates,
Yet buys the pot-herbs, which his worship eats,
Though he thinks not: this tyrant of the soil
Buys the mere wood which makes his kettle boil;

Sich endlich wiederhergestellt befand,
Erhob er bittre Klagen über seiner Freunde
Dienstfertigkeit: ihr hättet, sprach er, eben
So lieb das Leben mir genommen, als
Den süszen Irrthum, der mich glücklich machte.
Wenn nun, wie ich besorge, diesz der Fall
Von allen Versemännern ist: so wärs
Doch einmal, dächt' ich, hohe Zeit, verständig
Zu werden, und das Kinderspiel den Knaben,
Für die sichs besser schickt, zu überlassen:
Und, statt um Worte, die röm'sche Leyer
Sich moduliren lassen, um den Rhythmus
Und die Mensur der wahren Lebenskunst
Sich zu bewerben. Diesemnach, mein Freund,
Besprech' ich öfters mich in aller Stille
So mit mir selbst, und sage: wenn du dich
Mit einem Durste, den kein Wasser löschen wollte,
Behaftet fändest, würdest du's dem Arzt
Vertrauen, — und die leid'ge Sucht, je mehr
Du dir erworben, desto mehr zu wünschen,
Diesz Uebel wagst du niemand zu bekennen?
Wenn dir die Wurzeln oder Kräuter, die man dir
Zur Heilung einer Wunde angerathen,
Nicht besser machten, würdest du die Wurzeln
Und Kräuter, die nicht hälfen, wegzuwerfen
Bedenken tragen? Nun, da dir die Stimme
Des Volks gesagt hat, „ wem der liebe Gott
„ Vermögen giebt, dem giebt er auch Verstand
„ Als Zugab' obendrein, " und du demungeachtet
Das Gegentheil an dir erfährst, und seit
Du reicher wardst, nicht desto weiser bist:
Ists wohl gethan, noch immer an den alten
Rathgeber dich zu halten? — Ja, wenn Gold
Dich klüger machen, von Begier und Furcht
Befreyen könnte, möchtest du erröthen, nicht
Der erste Geizhals in der Welt zu seyn!
Ist das, was einer baar bezahlt, sein eigen,
So giebts auch Dinge (wie die Rechtsgelehrten
Uns sagen), welche man durch Nieszbrauch schon besitzt.
Der Acker, der dich nährt — ist dein: ob du,
Ob Orbius) der eigentliche Herr
Des Gutes sey, gilt dem Verwalter gleich,
Der dir um baares Geld die Früchte liefert.
Du zahlst sein Geld ihm hin, und kriegst dafür
Getreide, Hühner, Eyer, Trauben, Most;
Und so bezahlst du nach und nach den Werth
Des ganzen Gutes, das vielleicht im Ankauf
Zwölftausend Thaler und noch mehr gekostet.

Sub noctem gelidam lignis calefactat ahenum;
Sed vocat usque suum, qua populus adsita certis
Limitibus vicina refugit jurgia; tanquam
Sit proprium quidquam, puncto quod mobilis horæ,
Nunc prece, nunc pretio, nunc vi, nunc sorte suprema,
Permutet dominos, et cedat in altera jura.
Sic, quia perpetuus nulli datur usus, et hæres
Hæredem alterius, velut unda supervenit undam,
Quid vici prosunt, aut horrea? quidve Calabris
Saltibus adjecti Lucani, si metit Orcus
Grandia cum parvis, non exorabilis auro?
Gemmas, marmor, ebur, Tyrrhena sigilla, tabellas,
Argentum, vestes Getulo murice tinctas,
Sunt qui non habeant; est qui non curat habere.
Cur alter fratrum cessare, et ludere, et ungi
Præferat Herodis palmetis pinguibus; alter
Dives et importunus, ad umbram lucis ab ortu,
Silvestrem flammis, et ferro mitiget agrum:
Scit Genius, natale comes qui temperat astrum,
Naturæ Deus humanæ, mortalis in unum-
Quodque caput, vultu mutabilis, albus et ater.
Utar, et ex modico, quantum res poscet, acervo
Tollam; nec metuam quid de me judicet hæres,
Quod non plura datis invenerit: et tamen idem
Scire volam quantum simplex, hilarisque nepoti
Discrepet, et quantum discordet parcus avaro.

Aunque él piense otra cosa,
Y la leña que gasta al fin del año
En calentar el agua de su baño.
Suyas no obstante juzga las haciendas,
Hasta el mojon del álamo, que evita
Pleitos con los vecinos y contiendas;
Cual si mirar pudiera de esta suerte
Lo que muda de dueño en un instante,
Por fuerza ó voluntad, por venta ó muerte.
Si pues de nada á nadie se afianza
Perpétua posesion; si á un heredero,
Cual onda á onda, otro heredero lanza;
Si inexorable y fiero
Pluton siega al potente y al mezquino,
¿A qué tanta heredad, tanto granero,
Y el agregar contino
De prados de Calabria á los lucanos?
Hombres hay sin marfil, vasos toscanos,
Diamantes, cuadros, púrpuras, bagillas,
Y otros que no se cuidan de adquirillas.
¿Por qué entre dos hermanos
A las pingües palmeras de un Herodes
Uno el reposo y el placer prefiere,
Y otro desque el sol nace hasta que muere,
Aunque muy rico, abona en afan ciego
La selva inculta con metal ó fuego?
Solo este arcano sabe
El Genio, que es el dios de la natura;
De cada criatura
Modifica él la estrella;
Con ella está al nacer, fina con ella,
Y cambia de color y de figura.
Por lo que toca á mi, yo usar espero
De mi corto caudal, cuanto él permita,
Sin cuidar lo que diga mi heredero,
Al mirar que mi hacienda se limita
A lo que recibí de mis amigos.
Y esto no obstante, á distinguir me amaño
Entre un disipador y un generoso,

Di compri ortaggi: compre legna accende
Sotto il paiuol, benchè altrimenti e'creda,
Ne le più fredde nottolate; e chiama
Suo pur sempre il terren, che va sin dove
Piantato un pioppo fa confine, e tronca
Del piatire a'vicini ogni pretesto;
Qual se propio d'alcum sia ciò, che passa
Di padrone in padron da un' ora a l'altra,
Per priego, o prezzo, o violenza, o morte,
E ne l'alterno altrui dominio cede.
Che se a níun l'uso perpetuo è dato,
Ed a l'erede sopravvien l'erede,
Qual onda ad onda; posseder che giova
Granai e vigne, o a' calabri i lucani
Paschi aggregar, se Dite, al suon de l'oro
Inesorabil miete i sommi, e gl'imi?
Gemme, dipinte immagini, e scolpite
Da tirreno scarpello, e avorio, e argenti
Altri non han; aver non curan altri.
Tra due germani la cagione, ond'uno
Gli osì, i giuochi, gli odor, d'Erode a'pingui
Palmeti preferisca, e l'altro ricco
E irrequïeto, da che spunta il sole,
Sin che tramonti, a dissodar si affanni
Salvatico terren col ferro e 'l fuoco;
Sassela il Genio, che accompagua e attempra
L'astro natal, nume de l'uom vivente;
Al morir di ciascun, mortale anch'esso;
Mutabile d'aspetto, or bianco, or atro.
Userò del mio poco, e dal gruppetto
Tanto torrò, quanto bisogno 'l chiegga,
Nulla appensando che dirà l'erede,
S'oltre a quel, ch'ebbi 'n dono, altro non trovi
Nel mio retaggio. Anch'io saper vorrei
Quanto l'uom schietto ed ilare disguagli
Dal guastator, e quanto da l'avaro
Si discordi 'l frugal; chè è ben diverso,

dant la nuit glacée chauffe sa chaudière avec du bois qu'il a payé. Il croit à lui seul ce terrain, dont une file de peupliers détermine les limites pour éviter des querelles avec les voisins. Mais peut-on croire à soi un bien qui d'un instant à l'autre, tantôt par une vente, tantôt par une prière, par la force ou par la mort, peut changer de maître, et être cédé à d'autres droits? S'il n'a été donné à personne d'user d'une chose à perpétuité, si, comme le flot au flot, un héritier succède à un héritier, à quoi servent et ces terres et ces greniers? Pourquoi joindre les bois de la Calabre à ceux de la Lucanie, si la mort, inexorable à l'or, moissonne et les grands et les petits?

Tels n'ont ni pierres précieuses, ni petites statues de Tyrrhène, ni tableaux, ni argent, ni robes teintes de la pourpre de Gétulie; tels ne se soucient pas d'en avoir. Pourquoi de deux frères, l'un préfère-t-il aux riches bois de palmiers d'Hérode, une vie oisive, le jeu et l'huile parfumée; tandis que l'autre, agité du désir du gain, défriche son champ avec le fer et le feu, depuis le point du jour jusqu'au soir? Le Génie le sait, cet esprit familier qui règle notre étoile natale: Dieu de la nature humaine, qui meurt avec chaque individu, et dont le visage mobile, est tantôt blanc et tantôt noir.

Je jouirai, et disposerai, suivant mes besoins, de mon bien modique, sans redouter ce que mon héritier dira de moi, s'il ne trouve pas plus qu'il ne m'a été donné: et d'ailleurs je veux savoir combien diffère l'homme simple du joyeux débauché, et combien il y a loin de l'économe à l'avare. Dissiper tes biens par tes prodigalités, ce n'est pas même chose que dépenser sans

---

And yet he calls that length of land his own,
From which the poplar fix'd to limits known,
Cuts off disputes, as if he had the power
Of that, which in the moment of an hour
By favour, purchase, force, or fate's commands
May change its lord, and fall to other hands.
Since thus no mortal properly can have
A lasting tenure; and, as wave o'er wave,
Heir comes o'er heir, what pleasure can afford
Thy peopled manors, and increasing hoard?
Or what avails it, that your fancy roves
To join Lucanian to Calabrian groves,
If death, to gold inflexible, must mow
Down great and small together at a blow?
The gaudy splendour and the costly state
Of jewels, marble, Tuscan medals, plate,
Pure ivory statues, pictures hung on high,
And garments tinctur'd with Sidonian dye,
There are, who never could pretend to share,
There is, who never thought them worth his care.
One brother, fond of sauntering and perfume,
Prefers his pleasure to the wealthy bloom
Of Herod's gardens; while in quest of wealth,
Though rich, another shall forego his health,
From dawning day till shady night with toil
Burn the thick copse, and tame the savage soil.
But whence these turns of inclination rose,
The genius this, the god of nature knows:
That mystic power, which our actions guides,
Attends our stars, and o'er our lives presides:
This we may trace, propitious, or malign,
Stamp'd on each face, and vary'd through each line.
I from a fortune moderate shall grant
Myself enough to satisfy my want,
Nor fear the censure of my thankless heir;
That I have left too little to his share;

Was thuts nun, ob du von dem ehmals oder jüngst
Bezahlten lebst? Der Eigenthümer eines
Vor hundert Jahren eingekauften Gutes
Speist, ob ers gleich nicht meint, gekauften Kohl,
Wärmt seine Pfanne mit gekauftem Holze.
Inzwischen nennt er sein, was innerhalb
Der Pappeln ist, womit er seine Markung
Vor nachbarlichen Plackerey'n gesichert:
Als ob man was sein eigen nennen könne,
Was alle Augenblicke bald um Geld
Und gute Worte, bald durch Machtgewalt,
Bald durch den Tod — an neue Herren kommt?
Wenn also kein Besitzthum ewig währet
Und, Wellen gleich, ein Erbe stets des andern Erben
Verschlingt, was helfen grosze Güter dir
Und volle Scheunen? Was Lucan'sche Wälder
Noch zu Calabrischen hinzugekauft?
Wenn, allem Gold von Indien unbestechlich,
Der Orkus grosz und klein zusammenmäht!
Tyrrhen'sche Bilder, Marmor, Elfenbein,
Gemählde, Gemmen, Silber, Purpurzeuge,
Wie viele leben ohne alles das?
Wie mancher mag's nicht, wenn ers haben könnte?
Woher das kommt, — warum von zweyen Brüdern
Der eine seinen lieben Müsziggang,
Sein unter einerley alltäglichen
Vergnügungen sanft hingetändelt Leben,
Nicht um Herodes Palmenthäler tauschte;
Der andre reich, doch niemals satt noch froh,
Vom Morgen in die Nacht sich härmt und plagt,
Um wohlfeil angekaufte dürre Lehden
Mit Feu'r und Eisen zu bezwingen und
In reiche Korngefilde umzuschaffen:
Das mag der Genius von Beyden wissen,
Der Gott der menschlichen Natur, der mit uns
Geboren wird und stirbt, veränderlich
Von Angesicht und Laune, weisz und schwarz.
Mir gnüge, was ich habe, zu genieszen,
Und von dem mäsz'gen Haufen, was ich brauche,
Zu nehmen, unbekümmert, was dereinst
Mein Erbe sagen werde, wenn er nicht noch mehr,
Als ihm vermacht ist, findet. Gleichwohl liegt mir dran,
Den wackern Mann, der seines Lebens froh wird,
Nicht mit dem Schlemmer zu verwechseln, noch
Den guten Hauswirth mit dem kargen Filz.
Der Unterschied ist grosz, ob du dein Gut
Verschleuderst, oder es zu brauchen weder

Distat enim, spargas tua prodigus, an neque sumptum
Invitus facias, neque plura parare labores;
Ac potius, puer ut festis Quinquatribus, olim
Exiguo, gratoque fruaris tempore raptim.
Pauperies immunda domus procul absit; ego, utrum
Nave ferar magna an parva, ferar unus et idem.
Non agimur tumidis velis Aquilone secundo;
Non tamen adversis ætatem ducimus Austris:
Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
Extremi primorum, extremis usque priores.
Non es avarus? abi. Quid? cetera jam simul isto
Cum vitio fugere? caret tibi pectus inani
Ambitione? caret mortis formidine, et ira?
Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures portentave Thessala rides?
Natales grate numeras? ignoscis amicis?
Lenior et melior fis accedente senecta?
Quid te exempla juvat spinis de pluribus una?
Vivere si recte nescis, decede peritis.
Lusisti satis, edisti satis atque bibisti:
Tempus abire tibi est, ne potum largius æquo
Rideat, et pulset lasciva decentius ætas.

Entre un hombre que guarda y un tacaño;
Pues dista mucho un pródigo furioso,
Del que sin nada ansiar, ufano gasta
Lo que á su estado basta;
Y que cnando al trabajo roba instantes,
Sabio para el placer se los reserva,
Como los estudiantes
Lo suelen en las fiestas de Minerva.
Con tal que nunca la miseria inmunda
Me aterre ó me confunda,
Yo á navegar me empeño
Alegre en barco grande ó en pequeño.
Si del mio en verdad no hincha la vela
El aquilon en popa,
A lo menos el austro me consuela:
Y en robustez, ingenio, gallardia,
En riquezas, virtud y gerarquia,
No estoy de los postreros,
Aunque algo inferior sea á los primeros.
No soy avaro, dices: en buen hora;
Mas ¿ las demas pasiones depusiste?
¿ Ira ya ó ambicion no te devora?
¿ De morir no te acosa el miedo triste?
¿ Lo necio y lo ridiculo conoces
De ensueños, duendes y encantadas voces,
Prodigios y tesalas brujerias?
¿ Ves sin pesar de tu natal los dias?
¿ Eres con tus amigos indulgente?
¿ Suaviza la edad tu genio ardiente?
¿ Qué importa, pues, el que te saques una,
Si tanta y tanta espina te importuna?
Si no sabes vivir cual debes, presto
A los que sepan abandona el puesto.
Bien banquetes y fiestas disfrutaste;
De irte es ya tiempo, y lo gozado baste;
Porque despues la juventud violenta,
A quien mejor que á ti ser loca asienta,
No te escarnezca un dia ó mal te pare,
Cuando un poco beodo te encontrare.

Se 'l tuo sparnazzi prodigo, o se spendi
Non a disgrado, e a più acquistar non sudi;
Ch'anzi lontan da ciò, comme ne usavi
Fanciul ne le Quinquatrie, i piacer brevi
Sorprendi a vol del dì, che ride e fugge.
Lungi lercio squallor, lungi deh mova!
O me gran nave, o navicel trasporti,
L'uno e 'l medesmo me fia che trasporti.
Con aquilone a piene vele in poppa
Non navighiam; ma nè con gli austri a prora
Forniam l'uman viaggio. In forze, ingegno,
Grado, averi, virtù, forma, tra'primi
Noi siam da sezzo, fra'sezzai, primieri.
Non se'tu avaro? va con dio: ma che?
Gli altri vizî fuggir, fuggendo questo?
Di vana ambizion hai sgombro 'l petto?
Del batticore del morir, de l'ira
L'hai tu già sgombro? Dileggiar sapresti
Sogni, tregende, incantamenti, streghe,
Larve, prodigi, tessali portenti?
Noveri con piacer tuoi dì natali?
T'han gli amici indulgente? Il crin, che'mbianca
Ad ora ad or, ti fa più mite e buono?
Qual pro di molte spine castrar sol una?
Se usar non sai ben de la vita; usarne
Chi sa, sottentri: folleggiasti assai,
Assai stancasti i denti e 'l gorgozzule:
È tempo di partir, perchè l' etade
Più adatta a le follie, brillo al vederti
Oltre al dover, non rida a le tue spalle,
E non adopri a spolverarle un salcio.

regret : au lieu de te livrer à de grands travaux pour acquérir encore, jouis à la hâte de tes courts moments, comme autrefois, enfant, tu faisais aux fêtes Quinquatriennes! Qu'une honteuse pauvreté soit loin de ma maison! que je sois porté dans un navire petit ou grand, je n'en serai pas moins porté; mes voiles ne seront point enflées par un aquilon favorable, mais aussi ma vie ne sera point exposée à l'Auster contraire. En force, esprit, extérieur, considération, fortune, je suis des derniers de la première classe, mais aussi des premiers de la dernière. Tu n'es pas avare? bien! eh quoi? tes autres vices sont-ils partis avec celui-ci? ton cœur est-il libre d'une vaine ambition, de la colère, de la crainte de la mort? te ris-tu des songes, des terreurs magiques, des prodiges, des enchantements, des nocturnes lémures et des prestiges thessaliens? Comptes-tu avec reconnaissance le nombre de tes années? pardonnes-tu à tes amis? et la vieillesse qui s'approche te rend-elle plus doux et meilleur? à quoi te sert que de plusieurs épines une seule soit ôtée? si tu ne sais pas bien vivre, laisse-le aux habiles. Tu as assez bu, mangé, joué, il est temps de partir; de peur que, gorgé de vin outre mesure, tu ne sois poussé par les épaules et bafoué par une jeunesse folâtre, à qui ces amusements conviennent mieux.

And yet the wide distinction would I scan
Between an open, hosp'table man,
And prodigal; the frugalist secure,
And miser, pinch'd with penury; for sure.
It differs whether you profusely spend
Your wealth, or never entertain a friend;
Or, wanting prudence, like a play-day boy!
Blindly rush on, to catch the flying Joy
Avert, ye gods, avert the loathsome load
Of want inglorious, and a vile abode.
To me are equal, so they bear their charge,
The little pinnace and the lofty barge.
Nor am I wafted by the swelling gales
Of winds propitious, with expanded sails,
Nor yet expos'd to tempest-bearing strife,
Adrift to struggle through the waves of life,
Last of the first, first of the last in weight,
Parts, vigour, person, virtue, birth, estate.
You are not covetous: be satisfy'd.
But are you tainted with no vice beside?
From vain ambition, dread of death's decree,
And fell resentment, is thy bosom free?
Say, can you laugh indignant at the schemes
Of magic terrors, visionary dreams,
Portentous wonders, witching imps of hell,
The nightly goblin, and enchanting spell?
Dost thou recount with gratitude and mirth
The day revolv'd, that gave thy being birth?
Indulge the failings of thy friends, and grow
More mild and virtuous, as thy seasons flow?
Pluck out one thorn to mitigate thy pain,
What boots it while so many more remain?
Or act with just propriety your part,
Or yield to those of elegance and art.
Already glutted with a farce of age,
'Tis time for thee to quit the wanton stage,
Lest youth, more decent in their follies, scoff
The nauseous scene, and hiss thee reeling off.

Dich dauern lässest, noch es zu vermehren
Dich abhärmst, sondern (wie du's an den Ferien
Als Knabe machtest) keinen Augenblick verlierst,
Die kurze Zeit der Lust im Flug zu haschen.
Ist nur der Schmutz der Armuth fern von mir,
In einem groszen oder kleinen Schiffe
Zu fahren gilt mir gleich, genug ich fahre:
Und flieg' ich nicht mit aufgeblähten Segeln
Und vollem Winde, nun so muss ich auch
Nicht stets mit widerwärt'gen Winden kämpfen:
An Kräften, Witz, Gestalt, Verdienst, Vermögen
Und Stand der letzte von den Ersten zwar,
Doch so, dass hinter mir noch viele sind.
Du bist nicht geizig? Gut für dich! So bist
Du eines groszen Uebels quitt. Allein,
Wie mit den andern? Bist du auch so frey
Von eitler Ehrsucht, Zorn und Todesfurcht?
Verlachst du Träume, Ahndungen, Gespenster,
Magie, und kurz die Wunderdinge alle,
Woher Thessaliens böser Ruf gekommen?
Trägst du mit Nachsicht deiner Freunde Fehler?
Begehst du froh und dankbar jeden neuen
Geburtstag, und wirst immer milder, besser,
Je näher du dem Alter kommst? Was hilfts
Dem, der in Dornen fiel, wenn einer auch
Ihm ausgezogen wird? — Kurz, recht zu leben
Ist eine Kunst, die wohl gelernt und strenge
Geübt seyn will. Verstehst du nichts davon,
So schleiche weg, und mach' den Meistern Platz!
Kurzweil getrieben hast du nun einmal
Genug, genug gegessen und getrunken!
Es ist nun Zeit vom Gastmahl aufzustehn,
Damit, wenn Bacchus dir zu mächtig würde,
Du nicht der Jugend, welcher wenigstens
Der Muthwill besser ziemt, zum Spott und Fuszball
[werdest.

EPISTOLA III. — AD PISONES.

Humano capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit, et varias inducere plumas,
Undique collatis membris, ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa superne,
Spectatum admissi risum teneatis, amici?
Credite, Pisones, isti tabulæ fore librum
Persimilem, cujus, velut ægri somnia, vanæ
Fingentur species; ut nec pes, nec caput uni
Reddatur formæ. Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
Scimus, et hanc veniam petimusque damusque vicissim;
Sed non ut placidis coeant immitia; non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.
Incœptis gravibus plerumque et magna professis
Purpureus, late qui splendeat, unus et alter
Assuitur pannus; quum lucus et ara Dianæ,
Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius describitur arcus:
Sed nunc non erat his locus. Et fortasse cupressum
Scis simulare: quid hoc, si fractis enatat exspes
Navibus ære dato qui pingitur? Amphora cœpit
Institui: currente rota, cur urceus exit?
Denique sit quodvis simplex duntaxat et unum.
Maxima pars vatum, pater, et juvenes patre digni,

EPISTOLA III. — A LOS PISONES.

Si á cerviz de caballo unir quisiera
Caprichoso pintor cabeza humana,
Y miembros de diversos animales
Luego añadiese, y plumas variadas,
En pez disforme el mónstruo rematando
A quien faz diese de pulida dama,
¿contendriais la risa, ó mis Pisones,
Cuando á ver tal figura se os llamara?
Pues creed que á este cuadro se parece
Un libro lleno de aprehensiones vanas
Como sueños de enfermo, y cuyas partes
Para formar un todo no se enlazan.
Sé que á poetas y á pintores siempre
Fue permitido usar de cierta audacia,
Y alternativamente esta indulgencia
Para mí pido, y debo autorizarla.
Pero no de manera que se junten
Mansos bichos y fieras alimañas,
Aves con sierpes, tigres con corderos.
Despues de exordios graves, que anunciaban
Planes grandiosos, pintannos algunos
Ora el altar y el bosque de Diana,
O el Rhin ó el Iris, ó el arroyo claro,
Que ricas vegas presuroso baña.
Retazos son de hermosa grana aquellos,
Pero no en su lugar allí se hallan.
¿Qué importa que un ciprés pintar se sepa,
Si quiere aquel que su dinero paga,
Que entre los restos de deshecha nave
Se le vea luchar sin esperanza?
¿Por qué al dar vuelta el torno, sale un jarro
Trantándose de hacer una tinaja?
Por fin, en todo aquello que se escriba,
Sencillez y unidad en el plan haya.
A los mas de los vates, ó Pisones,
Del bien las apariencias nos engañan.

EPISTOLA III. — A' PISONI.

Cavallina cervice a testa umana
Pittor se appiccar voglia, e quindi a membri
D' ogni specie accozzati, innester piume
D' ogni color, talchè di vaga donna
Stremisi 'l capo d' atro pesce in coda
Deformemente; a simil mostra ammessi
Potreste, amici, contener le risa?
Libro, o Pisoni, che d' immagin vane,
Pari a sogni d' infermo, un tutto crei;
Sì che ad unica forma il piè, nè 'l capo
S' accordi, similissimo al descritto
Quadro crediate pur. Pittori, e vati
D' osar tutto ebber sempre egual licenza.
Nota canzon: scambievol venia è questa,
Che del pari tra noi si chiede e dona,
Ma non così che appainsi i feroci
Co' mansueti; non così che serpe
Si mariti a colomba; agnella a lupo.
A maestosi esordì e d' alte cose
Promettitor qua e là purpuree strisce,
Che da lunge abbarbaglino, sovente
Vedi imbastir, come qualora il bosco
Di Cintia e l' ara, e un rapido ruscello
Per campi ameni serpeggiante, o 'l Reno
Descrivasi, o 'l piovoso arco celeste.
Belli! ma 'l tempo qui non n' era e 'l luogo.
Forse ritrar saprai vero un cipresso:
Qual pro, se ad uom locasti 'l tuo pennello
Che, perduta la nave e la speranza,
Se n' esce fuor del pelago a la riva?
Anfora a far s'imprese: ond' è che poi
Gira la ruota, e n' esce orciuol? Sia l' opra
Qual che tu vogli in fin, semplice ed una.
L' apparenza del retto, o padre, o degni

ÉPITRE III. — AUX PISONS.

Si un peintre s'avisait d'unir à une tête humaine un cou de cheval, et de revêtir de plumes diverses des membres rassemblés de toutes parts; s'il représentait une figure d'une belle femme dont le corps se terminerait ridiculement en hideux poisson : admis à ce spectacle, pourriez-vous, ô mes amis, vous empêcher d'en rire?

Croyez-moi, ô Pisons, il serait entièrement semblable à ce tableau le livre dont les idées seraient exprimées, confuses comme les rêves d'un malade; de telle sorte que le début et la fin n'appartiendraient pas à un même genre. Mais poètes et peintres ont toujours joui d'une égale faculté de tout oser. Nous le savons; et ce privilége, nous le demandons et l'accordons tour à tour; mais sous la condition qu'ils n'allieront point à des bêtes féroces des animaux paisibles, et n'accoupleront pas des serpents avec des oiseaux, des agneaux avec des tigres.

Souvent quelques lambeaux d'une pourpre brillant au loin, sont cousus à un exorde pompeux et qui promettait de grandes choses : ce sont des descriptions du bois et de l'autel de Diane, de l'arc céleste dessiné par la pluie, du Rhin ou des contours d'un ruisseau qui coule rapidement au travers d'une agréable prairie. Mais ce n'était pas le lieu. Vous savez peut-être rendre des cyprès; qu'importe à celui qui vous a donné de l'argent pour le peindre nageant sans espérance et son vaisseau brisé? Une amphore commence à être façonnée, la roue tourne, d'où vient qu'il n'en sort qu'une tasse? Qu'il y ait au moins dans un ouvrage quelconque de l'unité et de la simplicité. Nous, le plus grand nombre des poètes, ô

EPISTLE II. — TO PISONS.

Suppose a painter to a human head
Should join a horse's neck and wildly spread
The various plumage of the feather'd kind
O'er limbs of different beasts, absurdly join'd;
Or if he gave to view a beauteous maid
Above the waist with every charm array'd,
Should a foul fish her lower parts infold,
Would you not laugh such pictures to behold?
Such is the book, that like a sick man's dreams,
Varies all shapes, and mixes all extremes.
'Painters and poets our indulgence claim,
Their daring equal, and their art the same.'
I own th' indulgence— Such I give and take;
But not through nature's sacred rules to break,
Monstrous to mix the cruel and the kind,
Serpents with birds, and lambs with tiger join'd.
Your opening promises some grand design,
And shreds of purple with broad lustre shine
Sew'd on your poem. Here in labour'd strain
A sacred grove, or fair Diana's fane
Rises to view; there through delicious meads
A murmuring stream its winding water leads;
Here pours the rapid Rhine, the wat'ry bow
There bends its colours, and with pride they glow.
Beauties they are; but beauties out of place;
For though your talent be to paint with grace
A mournful cypress, would you pour its shade
O'er the tempestuous deep, if you were paid
To paint a sailor,'midst the winds and waves,
When on a broken plank his life he saves?
Why will you thus a mighty vase intend,
If in a worthless bowl your labours end?
Then learn this wandering humour to control,
And keep one equal tenor through the whole.
But oft, our greatest errors take their rise

EPISTEL III. — AN DIE PISONEM.

Wofern ein Mahler einen Venuskopf
Auf einen Pferdhals setzte, schmückte drauf
Den Leib mit Gliedern von verschiednen Thieren
Und bunten Federn aus, und liesze (um
Aus allen Elementen etwas anzubringen)
Das schöne Weib von oben — sich zuletzt
In einen grausenhaften Fisch verlieren,
Sich schmeichelnd, nun ein wundervolles Werk
Euch aufgestellt zu haben: Freunde, würdet ihr
Bey diesem Anblick wohl das Lachen halten?
Und gleichwohl werden Werke dieser Art
In einem andern Fach uns oft genug
Zur Schau gebracht. Denn, glaubet mir, Pisonen,
Ein Dichterwerk, von schlechtverbundenen
Ideen, die, wie Fieberträume, durch-
Einander schwärmen, so dass weder Kopf noch Fusz
Zusammenpasst — und eine Mahlerey
Von jenem Schlag, sind trefflich einerley.
„Wie? Ist den Mahlern und Poeten nicht
Von jeher freygestanden, alles, was sie wollen,
Zu wagen?" — Freylich! auch Wir machen Anspruch
An diese Freyheit, und verlangen, Keinem
Sie abzustreiten. — Nur nicht, dass man paare,
Was unverträglich ist, nicht Schlang' und Vogel,
Nicht Lamm und Tiger in einander menge!
Wie häufig sehn wir einem ernsten, viel-
Versprechenden Gedichte hier und da
Wie einen Purpurstreifen angeflickt,
Der weithin glänzen soll? Da wird ein Hain
Dianens, nebst Altar, ein Silberbach,
Der schlängelnd seine Fluth durch anmuthsvolle
Gefilde wälzt, ein schöner Regenbogen,
Und Vater Rhein auf seiner Urne liegend,
Gar prächtig hingepinselt; nur dass hier
Der Ort dazu nicht war! — Der Mahler ist
Vielleicht im Baumschlag stark, kann eine hübsche
Cypresse mahlen; aber auf dem Täfelchen,
Worauf ein armer Mann, der Schiffbruch litt,
Halbtodt aus Ufer treibend, für sein Geld
Sich mahlen lässt, was hilft dein schöner Baum?
Du fingest eine prächt'ge Vase an
Zu drehn, und da die Scheibe abläuft, kommt
Ein halber Topf heraus! — Kurz, mache was du willst,
Nur, was du machst, sey mindstens Eins und Ganz!

Decipimur specie recti. Brevis esse laboro,
Obscurus fio : sectantem lævia nervi
Deficiunt animique : professus grandia turget :
Serpit humi tutus nimium timidusque procellæ.
Qui variare cupit rem prodigaliter unam,
Delphinum silvis appingit, fluctibus aprum.
In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.
Æmilium circa ludum faber unus et ungues
Exprimet, et molles imitabitur ære capillos;
Infelix operis summa, quia ponere totum
Nesciet : hunc ego me, si quid componere curem,
Non magis esse velim, quam pravo vivere naso,
Spectandum nigris oculis, nigroque capillo.

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus; et versate diu quid ferre recusent,
Quid valeant humeri : cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.
Ordinis hæc virtus erit et venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici,
Pleraque differat, et præsens in tempus omittat.
Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor.
In verbis etiam tenuis cautusque serendis,
Dixeris egregie, notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum. Si forte necesse est
Indiciis monstrare recentibus abdita rerum,
Fingere cinctutis non exaudita Cethegis

Trabaja este en ser breve, y se hace obscuro;
Culto es aquel, pero calor le falta;
Sublime otro ser quiere, y es hinchado;
Cobardemente por el suelo arrastra
Otro por miedo al huracan; y alguno
Que amenizar su escrito anhela, raya
En lo maravilloso, y en el bosque
Pinta delfin, ó javalí en las aguas;
Pues quien sin precaucion un vicio evita,
No es extraño que en otro vicio caiga.
El escultor, que cerca de la escuela
De Emilio vive, sabe de una estátua
Acabar bien las uñas, y al cabello
Dar en el bronce suavidad y gracia;
Pero es un mal artista, pues no el medio
De ordenar el conjunto se le alcanza.
No mas á aquel quisiera parecerme,
Si de componer algo yo tratara,
Que con los ojos y el cabello negro,
Tener una nariz torcida y mala.
A vuestras fuerzas siempre, ó escritores,
Materias escoged proporcionadas :
Despacio examinad si vuestros hombros
Pueden llevar ó no tal ó tal carga.
Quien conforme á esta regla asunto elija,
Le tratará con orden y elegancia.
En mi opinion la fuerza y la hermosura
Del orden es, las cosas necesarias
Unas veces contarlas desde luego,
Y otras á mejor tiempo reservarlas :
Unas prefiera y otras abandone
El escritor que aspire á ganar fama.
En usar voces nuevas cauto sea;
Pero se mirará como una gala,
Que de palabras conocidas forme
Con tino discrecion nuevas palabras.
Si de otras peregrinas necesita
Para expresar ideas desusadas,
Inventarlas podrá, jamas oidas
De los cetegos de costumbres rancias,
Con tal que de esta latitud no abuse.

Figli a tal padre, la più parte inganna
Di noi vati. Mi sforzo ad esser breve;
Divengo oscuro : a chi leccar vuol troppo,
Manca il nerbo e l' ardir : l' un su le nuvole
Poggia e rigonfia : troppo cauto l' altro
Teme procelle, e rade 'l suol : chi brama
Di variar in prodigiose fogge
Subbietto unico in sè; delfino in selva,
Cignal dipigne in mar. Chi l' error fugge,
Va nel vizio a investir, s' arte nol guidi.
Presso a l' emilia scuola, un fabbro in bronzo
Unico a scolpir unghie, e molli chiome
Ad imitar; meschino è poi nel tutto,
Perchè accozzar non ne saprà le parti.
Se a me venisse di compor talento,
Tanto esser lui vorrei, quanto esser bello
Per ner' occhi e crin nero, e brutto al naso.
Egual sceglíete a' vostri omeri soma
Voi, ch' opra a scriver date; e qual soverchia,
Qual tollerabil sia, con lunga prova
Intendete a librar : non fia che manchi
Lucid' ordin d' idee, copia di voci
A chi pari al poter scelga argumento.
De l' ordine (o m' inganno) ecco in che poggia
Il bello e 'l buon; autor d' esteso carme
Ciò che dirsi or si dee, pur ora ei dica;
Più cose storni, ed or per ora ommetta;
Questa cara gli sia, quella odiosa.
Fia bello anco il tuo dir, se cauto e parco
Nell innestar le voci, un saggio innesto
Faccia nuova apparir voce già usata.
Che se per sorte con recenti occorra
Vocaboli indicar novelli obbietti;
Ta' formarne avverrà, non da' succinti
Ceteghi uditi 'n pria : nè a chi discreto

Pison, et vous, jeunes gens, dignes d'un tel père, nous sommes trompés par l'apparence du vrai. Je m'efforce d'être court et je deviens obscur; je recherche la grace et je manque de force et de vigueur. Tel qui a promis de grandes choses, devient bouffi; tel trop circonspect et qui craint l'orage, rampe à terre. Cet autre désire varier merveilleusement son sujet; il peint un dauphin dans les forêts et un sanglier au milieu des flots. Si l'art manque, la crainte d'une faute conduit à un défaut pire. Près de l'école d'Émilius, un ouvrier, unique pour exprimer en airain les ongles et la souplesse des cheveux, est inhabile dans l'ouvrage entier; il ne sait pas en rendre l'ensemble. Si je m'occupais de composition, je ne voudrais pas plus être cet homme, que me faire remarquer pendant ma vie par un nez difforme, des yeux noirs et une noire chevelure. Vous qui écrivez, choisissez un sujet proportionné à vos forces, et examinez long-temps ce que vos épaules peuvent ou ne peuvent pas porter. Ni l'expression, ni l'ordre et la clarté n'abandonneront celui qui aura choisi un sujet suivant ses facultés. Ou je suis trompé, ou l'effet et la grace de la disposition consistent à commencer par dire ce qui doit être dit d'abord; à omettre les détails, à les réserver pour une occasion favorable. Soyez délicat et réservé dans le choix des mots à répandre; que l'auteur d'un poëme annoncé aime ceci, dédaigne cela. Vous aurez dit très bien, si, par une adroite alliance, vous avez rendu nouvelle une expression vulgaire. Si, par hasard, il est nécessaire de rendre par des signes nouveaux des choses inconnues, il faudra bien inventer des mots

From our best views. I strive to be concise;
I prove obscure. My strength, my fire decays,
When in pursuit of elegance and ease.
Aiming at greatness some to fustian soar;
Some in cold safety creep along the shore,
Too much afraid of storms; while he, who tries
With ever-varying wonders to surprise,
In the broad forest bids his dolphins play,
And paints his boars disporting in the sea.
Thus, injudicious, while one fault we shun,
Into its opposite extreme we run.
One happier artist of th' Æmilian square,
Who graves the nails, and forms the flowing hair,
Though he excels in every separate part,
Yet fails of just perfection in his art,
In one grand whole unknowing to unite
Those different parts, and I no more would write
Like him, than with a nose of hideous size
Be gaz'd at for the finest hair and eyes.
Examine well, ye writers, weigh with care,
What suits your genius; what your strength can bear.
To him, who shall his theme with judgment choose,
Nor words, nor method shall their aid refuse.
In this, or I mistake, consists the grace,
And force of method, to assign a place
For what with present judgment we should say,
And for some happier time the rest delay.
Would you to fame a promis'd work produce,
Be delicate and cautious in the use
And choice of words: nor shall you fail of praise,
When nicely joining two known words you raise
A third unknown. A new-discover'd theme
For those, unheard in ancient times, may claim
A just and ample licence, if us'd
With fair discretion, never is refused.

Wir andern Dichter, meine edeln Freunde,
Wir fehlen meistens nur vom Schein des Guten
Getäuscht, und oft wenn wirs am besten meinen.
Man giebt sich Mühe kurz zu seyn, und wird
Darüber dunkel; oder nervenlos,
Indem man leichte Dinge leicht behandeln will.
Ein andrer strebt nach Grösze auf, und schwillt;
Dafür kriecht Jener dort, aus Furcht des Sturms
Der in der Höhe weht, am Boden hin;
Und dieser, um recht unerhört zu sagen,
Was nur auf Eine Art sich sagen lässt,
Mahlt euch Delphinen in den Busch, und lässt
Die Nereid' auf einem Eber schwimmen.
Die Furcht zu fehlen wird die reichste Quelle
Von Fehlern, wenn sie nicht vom Kunstgefühl
Geleitet wird. Der letzte unter allen
Den Meistern, die wir am Aemilschen Fechtplatz
Arbeiten sehen, drückt an seinem Bilde
Aufs fleiszigste sogar die Nägel aus,
Ahmt weicher Locken sanftes Wallen bis
Zum Wunder nach, und ist und bleibt doch stets
Der Letzte, weil er alles — nur, zum Unglück,
Nichts Ganzes machen kann. Für meinen Theil,
Ich wollte gleich so lieb, bey schwarzem Haar
Und schönen schwarzen Augen, mich der Welt
Mit einer krummen Nase zeigen; als
Der Dichter seyn, der diesem Künstler gliche.
Ihr, die ihr schreiben wollt, vor allen Dingen
Wählt einen Stoff, dem ihr gewachsen seyd,
Und wäget wohl vorher, was eure Schultern
Vermögen oder nicht, eh' ihr die Last
Zu tragen übernehmt. Wer seinen Stoff
So wählte, dem wirds an Gedanken
Und Klarheit nie, auch nie an Ordnung fehlen;
Und unter manchem Vortheil, der durch Ordnung
Gewonnen wird, ist sicher keiner von
Den kleinsten: dass man immer wisse, was
Zu sagen ist, doch vieles, was sich auch
Noch sagen liesze, jetzt zurückbehalte,
Und für den Platz, wo man's bedarf, verspare.
Auch Sprach' und Versebau und Rhythmus sey
Dem wohl empfohlen, der ein ächtes Werk
Zu schaffen wünscht. Er kann nicht leicht zu viel
Bescheidenheit und Vorsicht in der Wahl
Der Wörter zeigen. Oefters wird ein Vers
Vortrefflich, blosz wenn ein alltäglich Wort
Durch eine schlaue Stellung unverhofft
Zum Neuen wird. Wo neuentdeckte Dinge

Continget; dabiturque licentia sumpta pudenter;
Et nova fictaque nuper habebunt verba fidem, si
Græco fonte cadent, parce detorta. Quid autem
Cæcilio Plautoque dabit Romanus, ademptum
Virgilio, Varioque? ego cur acquirere pauca,
Si possum, invideor; cum lingua Catonis et Enni
Sermonem patrium ditaverit, et nova rerum
Nomina protulerit? Licuit semperque licebit
Signatum præsente nota producere nomen.
Ut silvæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt; ita verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu, florent modo nata, vigentque.
Debemur morti nos, nostraque; sive receptus
Terra Neptunus classes aquilonibus arcet,
Regis opus; sterilisve diu palus, aptaque remis,
Vicinas urbes alit, et grave sentit aratrum;
Seu cursum mutavit iniquum frugibus amnis,
Doctus iter melius. Mortalia facta peribunt;
Nedum sermonum stet honos, et gratia vivax.
Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus,
Quem penes arbitrium est, et jus et norma loquendi.
Res gestæ regumque, ducumque, et tristia bella
Quo scribi possent numero monstravit Homerus.
Versibus impariter junctis querimonia primum,
Post etiam inclusa est voti sententia compos.

Los términos que asi creando vaya
Serán bien vistos, si del griego idioma
Con muy ligera variacion los saca;
Pues lo otorgado á Plauto y á Cecilio,
¿Cómo á Virgilio y Vario se negara?
Ni ¿por qué á mi aumentar se envidiaria
Con una ú otra voz la lengua patria,
Que enriquecieron Enios y Catones
Con nuevos nombres que ambos inventáran?
Fue, y será siempre lícito usar voces
En el cuño del dia fabricadas.
Cual periódicamente el vario otoño
Las hojas de los árboles arranca,
Y otras vienen en pos; del mismo modo
Envejecen y mueren las palabras,
Y de la juventud suceden otras
Ornadas del verdor y de las gracias.
Morir deben los hombres y sus obras:
Ya un puerto, empresa digna de un monarca,
Se construya soberbio, do al abrigo
De los vientos reposen las escuadras;
Ya los pueblos vecinos alimente
Laguna un dia esteril, que surcaba
Antes el remo, y hoy la limpia reja;
O ya al rio por fin, que las campañas
Asoló en su furor, se le refrene,
Y mejor senda enséñese á sus aguas;
Morirá todo: ¿cómo viviria
De las voces ó frases la elegancia?
Unas renacerán que perecieron,
Y otras perecerán que ahora se ensalzan,
Si asi lo quiere el uso, que en las lenguas
Regulador y soberano manda.
Mostró ya Homero el metro en que debian
De reyes y caudillos las hazañas
Ser referidas, y las duras guerras.
Al dolor en su origen consagrara
Sus desiguales versos la elegia,
Mas hoy tambien de amor los triunfos canta.

Sappiane usar, ne fia negato il dritto.
E le parole di novella stampa,
Improntate pur or, credito avranno,
Sol che da greca vena il liquid' oro
Con moderato devïar ne sgorghi.
Largo il roman dunque a Cecilio e a Plauto
Di quello stesso fia, che nega avaro
A Vario ed a Maron? Del parco acquisto,
Ch' io mai far posso, deh! perchè l' onore
Invidïarmi, quando tanto aggiunse
Tesoro d' Ennio e di Caton la lingua
Al sermon patrio, e tanti a nuova luce
Trasse di cose non più intesi nomi?
Fu permesso e ognor fia stampar la nuova
Del conio giornalier moneta impressa.
Come di ciascun anno al volger cangia
Di fronde il bosco, e cadono le antiche;
I vocaboli ancor per età vieti
Così vedi appassire, e que' ch' or ora
Sbucciaron, metter fiori, e al par di nuovi
Rampolli, invigorir. Messe a la falce
Di morte siamo e le nostr' opre e noi.
O Nettun de la terra in grembo accolto,
Offra a' navigli, incontro a borea, schermo,
Regia intrapresa! o steril da lung' anni
Palude abile a' remi, or le vicine
Città nutrisca, e senta 'l vomer grave;
O l' antico a le messi infetto corso
Cangi, a miglior cammin docile 'l fiume;
Pere ogni opra mortal; nè de le voci
Sole il pregio e l' onor starà perenne.
Molte rinasceran già spente, e molte
Si spegneran, ch' ora rifulgon chiare,
Se l' uso il voglia, d' ogni uman linguaggio
Legislator, regolator, tiranno.

que n'ont point entendus les vieux Céthégus : cette licence vous sera donnée, pourvu que vous la preniez avec réserve. Ces expressions nouvelles et récemment créées prendront crédit, si, tombées d'une source grecque, elles sont peu détournées de leur acception première. Les Romains refuseraient-ils à Virgile et à Varius ce qu'ils ont accordé à Cécilius et à Plaute? Pourquoi me porter envie si je puis inventer quelques mots, tandis qu'Ennius et Caton ont enrichi leur langue maternelle, et mis au jour de nouvelles dénominations de choses? Il est, il sera toujours permis d'introduire un mot, marqué au type du cours actuel. Comme les forêts changent d'aspect au déclin de l'année, et que les premières feuilles sont aussi les premières à tomber; de même les expressions surannées périssent, et les nouvelles fleurissent et brillent de toute la vigueur de la jeunesse. Nous et nos ouvrages sommes dévoués à la mort. Soit que la mer reçue dans un bassin, ouvrage d'un roi, préserve nos flottes des aquilons; soit qu'un marais, long-temps stérile et destiné aux rames, nourrisse les villes voisines et sente le poids de la charrue; soit qu'un fleuve ait changé son cours funeste aux moissons et appris une route meilleure, tous les ouvrages de l'homme périront. Comment donc les mots conserveraient-ils et leur éclat et leur grace durables? Beaucoup qui sont déja tombés, renaîtront; beaucoup maintenant en honneur tomberont, si l'usage le veut ainsi: l'usage, arbitre souverain, la loi et la règle du langage.

Homère a montré en quels vers pouvaient être chantés les actions des rois et des capitaines, et les funestes combats. La plainte fut renfermée d'abord dans des distiques aux pieds inégaux, qui, plus tard,

---

New words, and lately made, shall credit claim,
If from a Grecian source they gently stream,
For Virgil sure, and Varius may receive
That kind indulgence, which the Romans give
To Plautus and Cæcilius : or shall I
Be envied, if my little fund supply
Its frugal wealth of words, since bards, who sung
In ancient days, enrich'd their native tongue
With large increase? An undisputed power
Of coining money from the rugged ore,
Nor less of coining words, is still confest,
If with a legal, public stamp imprest.
As when the forest, with the bending year,
First sheds the leaves, which earliest appear,
So an old race of words maturely dies,
And some new-born in youth and vigour rise.
We and our noblest works to Fate must yield,
Even Cæsar's mole, which regal pride might build,
Where Neptune far into the land extends,
And from the raging north our fleets defends;
That barren marsh, whose cultivated plain
Now gives the neighbouring towns its various grain;
Tiber, who, taught a better current, yields
To Cæsar's power, nor deluges our fields;
All these must perish, and shall words presume
To hold their honours and immortal bloom?
Many shall rise, that now forgotten lie;
Others, in present credit, soon shall die,
If custom will, whose arbitrary sway,
Words, and the forms of language, must obey.
By Homer taught the modern poet sings,
In epic strains, of heroes, wars, and kings.
Unequal measures first were tun'd to flow
Sadly expressive of the lover's woe;

Zu sagen sind, da ists mit Recht erlaubt,
Auch unerhörte Wörter zu erfinden,
Wenn diese Freyheit mit Bescheidenheit
Genommen wird. Auch können neue Wörter
Und Redensarten, die vor kurzem erst
Aus griech'schem Quell auf unsern Grund und Boden
Geleitet worden sind, mit Sparsamkeit
Gebraucht, ein Recht an gute Aufnahm' fodern.
Was kann der Römer einem Plautus und
Cäcil gestatten, das Virgil und Varius
Nicht wagen dürften? Oder soll mir übel
Genommen werden, wenn ich etwas Weniges
Erwerben kann, da Ennius und Cato
Die Sprache mit so vielen neuen Wörtern
Bereichern durften? Immer wars und bleibts
Erlaubt, ein neugestempelt Wort
Von gutem Korn und Schrot in Gang zu bringen.
So wie von Jahr zu Jahr mit neuem Laube
Der Wald sich schmückt, das alte fallen lässt:
So lässet auch die Sprache unvermerkt
Die alten Wörter fallen, und es sprossen neue
Ins Leben auf, und füllen ihren Platz.
Wir sind uns selbst und alles Unsrige
Dem Tode schuldig. Lass dort einen mit dem Meer
Verbundnen Landsee seinen weiten Busen öffnen,
Um ganze Flotten vor den Aquilonen
Zu schirmen, traun! ein königliches Werk!
Lass jenen schon so lang' unfruchtbarn und des Ruders
Gewohnten Sumpf den Pflug erdulden lernen,
Und nachbarliche Städte rings umher
Mit reichen Ernten nähren — Jenen Strom
Den Lauf, der unsern Feldern schädlich war,
Mit einem neuen bessern Weg vertauschen:
Das alles, Freunde, wird, als Menschenwerk,
Die Zeit zerstören! — Und die Sprache sollte
Allein in ew'gem Jugendglanze blühen?
Viel abgestorbne Wörter werden wieder
Ins Leben kehren, viele andre fallen,
Die jetzt in Ehren sind, so wie der Brauch
Es fügen wird, bey welchem doch allein
Die Macht, hierin Gesetz zu geben, steht.
In welcher Versart Thaten edler Helden
Und Könige zu singen sich gezieme,
Hat uns Homer gezeigt. — In jener, die
Den Vers Homers mit einem kürzern wechselt,
Verseufzte anfangs nur die Traurigkeit
Den sanften Schmerz; allein man fand, das auch
Die Freude, und die ihres süszen Wunsches

Quis tamen exiguos elegos emiserit auctor,
Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est.
Archilochum proprio rabies armavit iambo :
Hunc socci cepere pedem, grandesque cothurni,
Alternis aptum sermonibus, et populares
Vincentem strepitus, et natum rebus agendis.
Musa dedit fidibus Divos, puerosque Deorum,
Et pugilem victorem, et equum certamine primum,
Et juvenum curas, et libera vina referre.
Descriptas servare vices, operumque colores,
Cur ego, si nequeo, ignoroque, poeta salutor?
Cur nescire, pudens prave, quam discere malo?
Versibus exponi tragicis res comica non vult :
Indignatur item privatis, ac prope socco
Dignis carminibus narrari cœna Thyestæ.
Singula quæque locum teneant sortita decenter.
Interdum tamen et vocem comœdia tollit,
Iratusque Chremes tumido delitigat ore.
Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.
Telephus, et Peleus, cum pauper, et exul uterque,
Projicit ampullas, et sesquipedalia verba,
Si curat cor spectantis tetigisse querela.
Non satis est pulchra esse poemata; dulcia sunto,
Et quocumque volent, animum auditoris agunto.
Ut ridentibus arrident, ita flentibus adflent
Humani vultus. Si vis me flere, dolendum est

Sobre quien fue el autor de aquestos versos
Disputan los gramáticos de fama,
Y aun está la cuestion por decidirse.
A Arquiloco inventar hace la rabia
El cruel yambo, que en seguida adoptan
Cuantos el zueco ó el coturno calzan;
Pues para los diálogos es propio,
Del teatro sofoca la algazara,
Y de la accion al movimiento ayuda.
Una musa al laud sonoro encarga -
Las deidades cantar y su progenie,
Al fuerte atleta y al bridon que alcanza
De la carrera el premio glorioso,
Y placeres de Baco y de Amor ansias.
Si no sé distinguir el colorido
Que estos distintos géneros demandan,
¿ Cömo podrá llamárseme poeta?
¿ Cómo en vez de aprender, yo en mi ignorancia
Por un falso pudor me mantendria?
No de los versos trágicos la gala
Los argumentos cómicos admiten,
Bien cual la cena de Tieste aciaga
No sufre el tono familiar, ni versos
Que del vil zueco á la humildad se abatan.
Que trágicos y cómicos distinto
Lenguage empleen el decoro manda.
Mas tambien la comedia el tono eleva,
Y airado Cremes con calor declama;
Y en familiar estilo la tragedia
Tal vez los ecos del dolor exhala.
Mientras que los Telefos y Peleos,
Míseros gimen lejos de su patria,
A altisonantes cláusulas renuncian,
Si en su favor mover quieren las almas.
No basta que un poema culto sea,
Si interes no presenta, y si no arrastra
Del oyente el espíritu á su arbitrio.
Con quien rie reir es cosa llana,
Y llorar con quien llora. Asi, si quieres
Que mis lágrimas corran, derramarlas

Qual di duci e di regi a l' alte imprese
Metro convenga e a le funeste guerre
Omero dimostrò. Pria tristi casi,
Poi fausti eventi ancor, d' impari metro
Furon ristretti in alternati versi :
Pur tra lo stuol grammatico sul primo
De la tenue elegia scrittor si pugna,
E indecisa ne pende ancor la lite.
Arme di rabbia Archiloco formossi
Del giambo, che inventò : fu questo 'l piede
Atto al socco e al coturno, atto agli alterni
Sermoni, invitto al popolar bisbiglio,
Di private faccende a trattar nato.
Cantar numi ed eroi figli di numi,
Pugile vincitor, corsier gagliardo,
Che ne l' equestre agon gli altri preceda,
Libere tazze, giovanili cure
De la lira affidò Musa a le corde.
Se le prescritte veci, e a ciascun' opra
Suoi colori serbar nè so, nè posso;
Come poeta fo chiamarmi, o come
Mal concetto pudor fa ch' io prescelga
Anzi ignorar, che ben apprender l' arte?
Comico intreccio in carmi da coturno
Ricusa esporsi; in famigliari carmi
Quasi degni del socco, al pari sdegna
Lasciarsi esporre il tiesteo convito.
Dee ciascun tema sostener con garbo
Il posto che sortì. Pur fia talvolta
Che più alto il suo dir commedia intoni,
Ed a Cremete che garrisce, l' ira
Detti turgide frasi, e frasi umili
Spesso a tragico attor sua doglia detti.
E Telefo e Peléo quand' erran lunge
De la patria mendici, e l' uno e l' altro
Ogni sesquipedal voce ampollosa
Obblia, se il cor agli ascoltanti ei brami
Tutto commover d' amorosa piéta.
Belli non basta; teneri ancor sieno
I poemi, e inchinar dove lor piaccia,
Faran de l' uditor l' alma commossa.
Simpatizzando e ride al riso, e piagne

exprimèrent la joie du succès. Quel auteur cependant inventa les petits vers élégiaques? Les gens de lettres disputent sur ce point, et le procès est encore sous la décision du juge. La rage arma Archiloque de l'iambe, qui lui appartient; ce mètre, propre au dialogue, né pour exprimer l'action, et qui domine le bruit des spectateurs, fut pris par le brodequin et par le majestueux cothurne. Une Muse chargea la lyre de redire les Dieux et les enfants des Dieux, l'athlète vainqueur, le coursier le premier dans le combat, les soucis des jeunes gens et la liberté des buveurs. Pourquoi serais-je salué du nom de poète, si je ne peux, si je ne sais conserver les couleurs et les nuances connues de chaque sujet? Et pourquoi, par une honte ridicule, aimé-je mieux ignorer que d'apprendre? Un sujet comique ne veut pas être exposé en vers tragiques. De même je m'indigne si l'on me raconte le festin de Thyeste en vers familiers et presque dignes du brodequin. Que chaque genre conserve avec bienséance le rang qu'il a reçu. Cependant la comédie élève quelquefois le ton; Chrémès irrité gronde d'une voix véhémente, et souvent la tragédie exprime ses douleurs dans un humble langage. Télèphe et Pélée désirent que leurs plaintes touchent le cœur du spectateur: pauvres et exilés l'un et l'autre, ils rejettent les phrases ampoulées et les mots d'un pied et demi.

Ce n'est pas assez qu'un poème soit beau, il faut encore qu'il émeuve et entraîne l'ame du spectateur partout où l'auteur voudra: de même que le visage de l'homme rit à l'aspect du rire, de même il pleure à l'aspect des pleurs. Voulez-vous que je répande des

But now, to gayer subjects form'd, they move
In sounds of pleasure, and the joys of love:
By whom invented, critics yet contend,
And of their vain disputings find no end
Archilochus, with fierce resentment warm'd,
Was with his own severe iambics arm'd,
Whose rapid numbers, suited to the stage,
In comic humour, or in tragic rage,
With sweet variety were fond to please,
And taught the dialogue to flow with ease;
Their numerous cadence was for action fit,
And form'd to quell the clamours of the pit.
The Muse to nobler subjects tunes her lyre;
Gods, and the sons of gods her song inspire,
Wrestler and steed, who gain'd th' Olympic prize:
Love's pleasing cares, and wine's unbounded joys.
But if, through weakness, or my want of art,
I can't to every different style impart
The proper strokes and colours it may claim,
Why am I honour'd with a poet's name!
Absurdly modest, why my fault discern,
Yet rather burst in ignorance, than learn?
Nor will the genius of the comic Muse
Sublimer tones, or tragic numbers use;
Nor will the direful Thyestean feast.
In comic phrase and language be debas'd.
Then let your style be suited to the scene,
And its peculiar character maintain.
Yet comedy sometimes her voice may raise,
And angry Chremes rail in swelling phrase:

Gewährte Liebe dieses leichten Ganges
Gar schicklich sich bediene: aber wer
Erfinder dessen sey, darüber streiten
Die Sprachgelehrten, und der Handel ist
Noch unentschieden. Mit dem raschen Iambus
Bewaffnete die Wuth den zürnenden
Archilochus: doch später wurde dieser Fusz
Sowohl der niedern Socke, als dem hohen
Cothurn der Schauspiel-Musen angepasst.
Man fand, er schicke sich zum Dialog
Am besten, sey zur Handlung wie gemacht,
Und übertöne leichter, als ein andrer
Das Volksgetös' im hallenden Theater.
Zur saitenreichen Leyer hiesz die Muse
Die Gotter und der Göttersohne Thaten,
Die Sieger in den Kämpfen, und das Ross
Im Wettlauf siegend, und die Schwärmereyen
Der feur'gen Jugend, Wein und Liebe, singen.
Ein jedes Werk in jedem Dichterfache
Hat seinen eignen Farbenton und Styl.
Versteh' ich nichts von dieser Farbengebung,
Mit welcher Stirne kann ich einen Dichter
Mich nennen hören? Oder, warum lieber
Aus falscher Schaam unwissend seyn, als lernen?
Was komisch ist, will nicht im Schwung und Pomp
Des Trauerspieles vorgetragen seyn;
Hingegen ists was unausstehliches,
Thyestens Gastmahl im Gesellschaftston
Und Versen, die beynah' zur Socke passen,
Erzählen hören. Jedes schicke sich
Für Ort und Zeit! — Indessen mag zuweilen
Auch die Komodie ihre Stimm' erheben,
Und einen alten Chremes, dem's der Sohn
Zu toll gemacht, den Sturm des ersten Zorns
Mit Blitz und Donnerschlag vertoben lassen:
So wie Melpomene, sobald sie klagt,
Den Ton herabstimmt, und zum simpeln Ausdruck
Des Volkes sinkt. Wenn Telephus und Peleus
Im tiefsten Elend, dürftig und verbannt
Aus ihrem Vaterland, des Hörers Herz
Mit ihren Klagen rühren wollen, lehrt
Sie die Natur ganz einen andern Ton!
Da werfen sie die hohen Stelzen und
Die ellenlangen Wörter gerne weg!
Ein Dichterwerk sey schön, sey fehlerfrey,
Diesz ist sehr viel, allein noch nicht genug;
Um zu gefallen, sey es lieblich auch,
Und stehle sich ins Herz des Hörers ein,

Primum ipsi tibi; tunc tua me infortunia lædent,
Telephe, vel Peleu: male si mandata loqueris,
Aut dormitabo, aut ridebo. Tristia mœstum
Vultum verba decent; iratum, plena minarum;
Ludentem, lasciva; severum, seria dictu.
Format enim natura prius nos intus ad omnem
Fortunarum habitum; juvat, aut impellit ad iram,
Aut ad humum mœrore gravi deducit, et angit;
Post effert animi motus interprete lingua.
Si dicentis erunt fortunis absona dicta,
Romani tollent equites, peditesque cachinnum.
Intererit multum, Davusne loquatur, an heros;
Maturusne senex, an adhuc florente juventa
Fervidus; an matrona potens, an sedula nutrix;
Mercatorne vagus, cultorne virentis agelli;
Colchus, an Assyrius; Thebis nutritus, an Argis.
Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge,
Scriptor. Honoratum si forte reponis Achillem,
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.
Sit Medea ferox, invictaque; flebilis Ino,
Perfidus Ixion, Io vaga, tristis Orestes.
Si quid inexpertum scenæ committis, et audes
Personam formare novam, servetur ad imum,
Qualis ab incœpto processerit, et sibi constet.
Difficile est proprie communia dicere: tuque

Debes primero tú; de esta manera
Podrán enternecerme tus desgracias;
Mas dormiré ó reiré cuando Telefo
Mal ó Peleo sus papeles hagan.
Emplee el afligido frases tristes,
El iracundo llenas de amenazas,
Serias el serio, el jugueton festivas;
Pues que al formar naturaleza sábia
El corazon del hombre, para todos
Los trances de la suerte le prepara:
Ya á la cólera indúcele; del tedio
Ora le abruma con la dura carga;
Y expresar en seguida estos afectos
Hace á la lengua intérprete del alma.
Si con la situacion de un personage
No guardan armonia sus palabras,
A par se reirán nobleza y plebe.
Distinguir pues importa si el que habla
Es dios ó semi-dios, joven ó anciano,
Nodriza asidua ò poderosa dama,
Mercader vago ó labrador tranquilo;
Si es la Asiria ó la Colquida su patria,
Y en fin si en Tebas se crió ó en Argos.
Si caracteres conocidos trazas,
O del todo conformate á la historia,
O no la contradiga lo que añadas.
Sea iracundo, activo, inexorable,
Si tal vez al teatro á Aquiles sacas.
Ni justicia ni leyes reconozca,
Y fie sus derechos á su espada:
Pérfido sea Ixion, errante Io,
Y Medea inflexible y sanguinaria,
Ino llorosa, atormentado Orestes.
Si inventar una fábula te agrada,
Y un personage nuevo crear osas,
De que sostenga su caracter trata,
Y sea al fin cual se mostró al principio;
Pero no es fácil novedad y gracia
A asuntos dar á todo autor comunes;

Al pianto il volto uman: se vuoi ch' io pianga,
Primo a dolerti esser dei tu: d' un tratto
Tuoi gridi allor m' eccheggeran nel core,
O Telefo, o Pelèo; se le commesse
Parti mal rappresenti; o riso, o sonno
Sorprenderammi. Mesto a tristi accenti
Viso conviensi, a minacciosi irato,
A lascivi giocondo, a gravi austero.
Chè pria natura in noi gli affetti attempra,
D' ogni fortuna all' atteggiar conformi;
O alletta o spigne a l' ira, o sotto 'l pondo
De la tristezza al suol ci atterra ed ange;
De l' interprete lingua indi con l' opra
I moti esala, ond' agitata è l' alma.
Se a la fortuna de l' attor discordi
Sieno suoi detti; scoppieran di risa
Di Roma i figli, e cavalieri e fanti.
Assai diverso fia se parli un Davo,
O se un eroe; d' età matura un veglio,
O sul fior de l' età giovin fervente;
Se accorta balia, o d' alto affar matrona;
Se chi viaggia e traffica, o chi sarchia
Suo verde campicel; s' uom nato al Tigri,
O al Faso; s' educato in Tebe, o in Argo.
Scrittor tienti a la fama, o ciò che fingi
S' accordi a lei; se l' onorato Achille
Al coturno richiami; impigro, iroso,
Inflessibil, crudel, neghi le leggi
Nate per lui; sia sol sua legge 'l ferro.
Medea feroce, invitta; Ino di pianto
Mostrisi degna; perfido Issione;
Io vagabonda; tormentato Oreste.
Se affidi intatto ancor tema a le scene,
E personaggio osi inventar novello;
Qual le mosse pigliò, sino a la meta
Serbisi egual, nè si smentisca mai.
Argomento trattar, che sia comune,
Tal che propio si renda, è dura impresa:

larmes, commencez par en verser vous-même; alors, Télèphe, alors, Pélée, vos malheurs me toucheront; mais si vous répétez mal votre rôle, je rirai ou dormirai. Des paroles tristes conviennent au visage affligé, les menaces à la colère, de folâtres propos à l'enjoûment, des discours sérieux à la gravité. En effet, la nature nous a, d'avance, intérieurement disposés pour toutes les situations dans lesquelles le sort peut nous placer. Elle nous porte à la joie, nous pousse à la colère, nous abat sous le poids du chagrin, nous oppresse; puis la langue, son interprète, produit au dehors tous ces mouvements de l'ame. Si le langage de celui qui parle est en désaccord avec sa fortune, le peuple et les chevaliers romains riront aux éclats.

Il importera beaucoup qu'on sache si c'est Dave ou un héros qui parle; un vieillard mûri par les années ou un bouillant jeune homme dans la fleur de l'âge; une dame de haut parage ou une nourrice soigneuse; un marchand errant ou le cultivateur d'un petit champ fertile; un homme né à Colchos ou en Assyrie, élevé à Thèbes ou à Argos.

Écrivain, ou peignez d'après la renommée, ou, si vous inventez, mettez de l'harmonie dans vos fictions. Est-ce, par hasard, l'illustre Achille que vous représentez? qu'il soit actif, ardent, emporté, inflexible; qu'il nie que les lois soient faites pour lui, et décide de tout avec l'épée. Que Médée soit barbare, impitoyable; Ino, gémissante; Ixion, perfide; Io, errante; Oreste, mélancolique. Si vous confiez à la scène un sujet neuf, si vous osez créer un caractère nouveau, qu'il soit à la fin ce qu'il s'est montré au commencement, et ne se démente jamais. Il est difficile de se rendre propres des idées générales, et vous

---

As oft the tragic language humbly flows,
For Telephus or Peleus,'midst the woes
Of poverty or exile, must complain
In prose-like style; must quit the swelling strain,
And words gigantic, if with nature's art
They hope to touch their melting hearer's heart.
'Tis not enough, ye writers, that ye charm
With ease and elegance; a play should warm
With soft concernment; should possess the soul,
And, as it wills, the listening crowd control.
With them, who laugh, our social joy appears;
With them, who mourn, we sympathise in tears,
If you would have me weep, begin the strain,
Then I shall feel your sorrows, feel your pain,
But if your heroes act not what they say,
I sleep or laugh the lifeless scene away.
The varying face should every passion shew,
And words of sorrow wear the look of woe,
Let it in joy assume a vivid air;
Fierce when in rage; in seriousness severe:
For nature to each change of fortune forms
The secret soul, and all its passions warms:
Transports to rage, dilates the heart with mirth,
Wrings the sad soul, and bends it down to earth.
The tongue these various movements must express,
But, if ill-suited to the deep distress
His language prove, the sons of Rome engage
To laugh th' unhappy actor off the stage.
Your style should an important difference make
When heroes, gods, or awful sages speak;
When florid youth, whom gay desires inflame;
A busy servant, or a wealthy dame;
A merchant, wandering with incessant toil,
Or he, who cultivates the verdant soil;
But if in foreign realms you fix your scene,
Their genius, customs, dialects maintain.
Or follow fame, or in th' invented tale
Let seeming, well-united truth prevail:
If Homer's great Achilles tread the stage,
Intrepid, fierce, of unforgiving rage,
Like Homer's hero, let him spurn all laws;
And by the sword alone assert his cause.
With untam'd fury let Medea glow,
And Ino's tears in ceaseless anguish flow.
From realm to realm her griefs let Io bear,
And sad Orestes rave in deep despair.
But if you venture on an untry'd theme,
And form a person yet unknown to fame,

Um, was der Dichter will, aus ihm zu machen.
Ein lachend oder weinend Angesicht
Bringt, wie wirs ansehn, augenblicklich auch
Ein Lächeln oder einen traur'gen Zug
In unsers. Willst du, dass dein Unglück mich
Zu Thränen rühren soll, mein guter Peleus
Und Telephus, so musst du selber weinen!
Sind deine Reden deiner Lage nicht
Gemäsz, so werd' ich — gähnen oder lachen.
Zu einem traurenden Gesichte ziemen sich
Auch traur'ge Worte. Ruhig oder zürnend,
Muthwillig oder ernsthaft, immer sey die Sprache
Der Leidenschaft, der Stimmung angemessen,
Die erst aus Miene und Gebehrde spricht.
Denn jeder Wechsel unsers Glücks erregt
Zuerst im Innern eine Leidenschaft;
Zorn, der zum Widerstand das Blut erhitzt,
Die Arme austreckt — oder Traurigkeit,
Die hoffnungslos zur Erde, wie zum Grab,
Uns niederzieht: und diesz, bevor die Zunge
Der Seele Dolmetsch wird, und ihre Regung
In Worte ausbricht. Diesz ist allezeit
Gang der Natur. Verfehlt der Dichter ihn,
Legt seinem Helden in den Mund, was nicht
Zu seiner Lage passt: so darfs ihn nicht befremden,
Wenn Ritterschaft und Fuszvolk überlaut
Ihm, statt zu weinen, an die Nase lachen.
Nicht minder kommt sehr vieles darauf an,
Ob die Person, die spricht, der Diener oder
Der Herr im Haus, ein reifer Alter, oder
Ein junger schwärmerischer Tollkopf ist?
Ob eine Fürstin oder ihre treuergebne
Vertraute? ob ein Handelsmann, der überall
Zu Haus ist; oder ob ein Landwirth, der
Im Anbau seines Gütchens lebt und webt?
Ob ein Assyrer oder Kolcher? ob zu Theben oder
Zu Argis auferzogen? Uebrigens
Soll der Poet entweder an die Sage
Sich halten, oder, wenn er dichten will,
Das Wahre der Natur zum Muster nehmen.
Bringst du Achillen wieder auf die Bühne,
So sey er hitzig, thätig, schnell zum Zorn
Und unerbittlich, wolle nichts von Pflichten hören,
Und mache alles mit dem Degen aus!
Medee sey trotzig und durch nichts zu schrecken,
Die sanfte Ino weich und thränenreich,
Ixion treulos, schwermuthsvoll Orest.
Bringst du hingegen etwas auf die Bühne,

Rectius Iliacum carmen deducis in actus,
Quam si proferres ignota, indictaque primus.
Publica materies privati juris erit, si
Nec circa vilem patulumque moraberis orbem;
Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
Interpres; nec desilies imitator in arctum,
Unde pedem proferre pudor vetet, aut operis lex.
Nec sic incipies, ut scriptor cyclicus olim:
« Fortunam Priami cantabo et nobile bellum. »
Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?
Parturient montes, nascetur ridiculus mus.
Quanto rectius hic, qui nil molitur inepte!
« Dic mihi, Musa, virum, captæ post tempora Trojæ,
« Qui mores hominum multorum vidit, et urbes. »
Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat,
Antiphaten, Scyllamque et cum Cyclope Charybdim.
Nec reditum Diomedis ab interitu Meleagri,
Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo.
Semper ad eventum festinat, et in medias res,
Non secus ac notas, auditorem rapit; et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.
Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.
Tu, quid ego, et populus mecum desideret, audi.
Si plausoris eges aulæa manentis, et usque

Y asi, mejor que originales tramas
En el teatro presentar, seria
De la sublime Iliada sacarlas.
Todos los argumentos de la historia
Podrás hacerlos propiedad privada,
Si al rededor de un circulo mezquino
O abierto para todos no te paras;
Si no eres un intérprete prolijo,
Ni traduces palabra por palabra;
Y en fin si en estrechuras no te encierras,
De do salir no puedas sin infamia,
O sin romper las leyes del poema,
No á aquel poeta imites que empezaba,
De Priamo yo canto los destinos
Y la célebre guerra. El que asi charla,
¿Qué hará despues de tan brillante oferta?
Con dolores de parto el monte brama,
Y al fin pare un raton. ¡Cuánto mas vale
Quien siempre sábio dice: Musa, canta
A aquel que hundidos de Ilion los muros,
Recorrió muchos pueblos, y sus varias
Costumbres estudió. No de luz humo,
Sino del humo resplandores saca:
Y despues con las ricas maravillas
De Caribdis y Escila nos encanta,
De Antifates y el rudo Polifemo.
La vuelta de Diomedes á su patria
No toma desde el fin de Meleagro;
Ni empieza la catástrofe troyana
Por los huevos de Leda: siempre, siempre
Acelerado al desenlace marcha:
Enmedio de hechos que el lector ignora,
Cual si ya los supiera, le traslada:
Todo aquello abandona que no cree
Poder ornar de competente gala,
Y fin, principio y medio hábil acuerda,
Cuando á lo cierto lo fingido enlaza.
Escucha tú lo que esperamos todos
De ti, pues á la escena te consagras.
Si hasta que suban el telon, deseas
Que del teatro el público no salga,
Y hasta que se presenten los cantores,

E miglior opra a te sarà ridurre
L' Iliade in atti, anzi che ordir primiero
Non sceneggiate ancor favole ignote.
Pubblico tema di ragion privata
Farai che sia, se non t' arresti al solo
Giron d' un campo omai patente e vile;
Nè interprete fedel voce per voce
Baratti in punto, nè imitando investi
Di lancio ne la ragna, onde strigarti
Pudor ti vieti, o regola de l' arte.
Bada a non cominciar, come una volta
Quel ciclico scrittor: Io la fortuna
Di Priamo canterò, la nobil guerra....
Il mio promettitor che mai produrre
Saprà, di tanta spampanata degno?
Figliano i monti, un topolin ne nasce.
Qual mai senno miglior colui non mostra,
Che nulla assume inettamente? O Musa,
L' eroe mi narra, ch' espugnata Troia,
Molte vide città, genti, e costumi.
Non fummo dal fulgor, ma far s' ingegna
Dal fummo divampar fulgida luce,
Per trarne fuor mirabili portenti,
Scilla, Cariddi, Antifate, il Ciclope.
Da Meleagro estinto ei non comincia
Il ritorno a narrar di Diomede;
Nè da l' ova di Leda il fin di Troia.
Sempre al termin s' affretta; in mezzo a' fatti
Trae l' uditor, qual se a lui noti, e lascia
D' abbozzar quel, che lumeggiar non spera.
Finger sa in fin così, così col vero
Rimesta il falso; che dal capo il tronco,
Dal tronco non avvien che 'l piè discordi.
Fautrice turba s' ami aver ch' aspetti

réussirez mieux à mettre en action un poème tiré de l'Iliade qu'à produire le premier des sujets inconnus et vierges.

Un sujet commun deviendra votre bien propre, si vous ne vous arrêtez point autour d'un cercle trivial et usé; si, fidèle interprète, vous ne vous appliquez point à rendre mot pour mot; et si, servile imitateur, vous ne sautez point dans un étroit espace dont vous ne puissiez retirer le pied, sans honte, ou sans blesser les règles de l'art.

Vous ne commencerez point, comme autrefois ce poète cyclique : « Je chanterai la fortune de Priam et cette noble guerre ». Que produiront ces promesses qui soit digne de tant d'emphase? Les montagnes seront en travail, il en naîtra ridiculement une souris. Combien il agit mieux celui qui, sans se fatiguer sottement, commence ainsi : « Muse, dis-moi ce héros qui, après les temps de la prise de Troie, vit nombre de villes et les mœurs de tant de peuples » ! Il pense à faire sortir, non de la fumée de la flamme, mais la lumière de la fumée, et bientôt il étale de brillantes merveilles : Antiphate et Scylla, Charybde et le Cyclope. Il ne commence point le retour de Diomède à la mort de Méléagre, et la guerre de Troie à l'œuf jumeau de Léda : il se hâte toujours vers le dénoûment, et entraîne ses auditeurs au milieu des événements comme s'ils leur étaient connus. Ces sujets ont été traités; désespérant de les embellir, il les abandonne, et, dans ses fictions, il mêle de telle sorte le mensonge à la vérité, que le milieu ne diffère point du commencement, et la fin du milieu. Ecoutez ce que j'exige, et le peuple avec moi. Si vous désirez que le spectateur attende le rideau battant des mains, et qu'il reste assis jusqu'à ce que le chanteur ait dit :

From his first entrance to the closing scene,
Let him one equal character maintain.
'Tis hard a new-form'd fable to express,
And make it seem your own. With more success
You may from Homer take the tale of Troy,
Than on an untried plot your strength employ.
Yet would you make a common theme your own,
Dwell not on incidents already known;
Nor word for word translate with painful care,
Nor be confin'd in such a narrow sphere,
From whence (while you should only imitate)
Shame and the rules forbid you to retreat.
Begin your work with modest grace and plain,
Nor like the bard of everlasting strain,
I sing the glorious war and Priam's fate —
How will the boaster hold this yawning rate?
The mountains labour'd with prodigious throes,
And lo! a mouse ridiculous arose.
Far better he, who ne'er attempts in vain,
Opening his poem in this humble strain,
Muse, sing the man, who, after Troy subdu'd,
Manners and towns of various nations view'd,
He does not lavish at a blaze his fire,
Sudden to glare, and in a smoke expire:
But from a cloud of smoke he breaks to light,
And pours his specious miracles to sight,
Antiphates his hideous feast devours,
Charybdis barks, and Polyphemus roars.
He would not, like our modern poet, date
His hero's wanderings from his uncle's fate;
Nor sing ill-fated Ilium's various woes,
From Helen's birth, from whom the war arose;
Bnt to the grand event he speeds his course,
And bears his readers, with impetuous force,
Into the midst of things, while every line
Opens, by just degrees, his whole design.
Artful he knows each circumstance to leave,
Which will not grace and ornament receive;
Then truth and fiction with such skill he blends,
That equal he begins, proceeds, and ends.
Mine and the public judgment are the same;
Then hear what I, and what your audience claim.
If you would keep us till the curtain fall,
And the last chorus for a plaudit call,

Das nie versucht ward, wagest eine neue
Person zu schaffen — gut! so gieb ihr Selbstbestand,
Und wie sie sich im ersten Auftritt zeigt,
So führe sie, sich selber ähnlich, bis
Zum letzten fort! — Es ist vielleicht nichts schwerers,
Als aus der Luft gegriffnen Menschenbildern
Das eigne Individuelle geben;
Du wirst daher mit minderer Gefahr
Ein Schauspiel aus der Iliade ziehen,
Als dich an was ganz neuerfundnes wagen.
Ein Stoff, auf welchen jeder gleiches Recht hat,
Wird wieder Eigenthum, wenn du dich weder
Auf einem Plan, der zum Gemeinplatz schon
Geworden, tummelst, noch, als ein getreuer
Demüth'ger Uebersetzer, Wort für Wort
Dem Griechen nachtrittst; noch, als bloszer
Nachahmer, dich so sehr zusammendrückest,
Dass, etwas wegzulassen, dir die Schaam,
Hinzuzuthun, die Regel dir verbietet.
Auch fange dein Gedicht so laut nicht an,
Wie jener alte Cyklische Poet:
„ Von Priams Schicksal und dem weitberühmten Krieg
„ Begeb' ich mich zu singen. " — Groszgesprochen!
Was kann der Mann uns sagen, das, den Mund
Dazu so weit zu öffnen, würdig wäre?
Es kreiszte, wie die Fabel sagt, ein Berg,
Und er gebahr, zu groszer Lustbarkeit
Der Nachbarschaft, ein winzigkleines Mäuschen.
Um wie viel besser Er, der niemals was
Unschicklichs vorgebracht: Erzähle mir,
O Muse, von dem Mann, der nach Eroberung
Von Troja vieler Menschen Städt' und Sitten sah. —
Er giebt kein Feu'rwerk, das in Rauch sich endet,
Erst macht er Rauch, dann folgt ein rein und gleich
Fortbrennend Feuer, um die schönen Wunder,
Den Lästrigonen-König, und mit Scylla
Den Polyphem und die Charybdis uns
Darin zu zeigen. Er beginnt die Wiederkehr
Des Diomedes nicht von Meleagers Tod,
Noch den Trojanschen Krieg von Ledas Eyern.
Stets eilt er, ohne Hast, zum Ende fort,
Stürzt seinen Hörer mitten in die Sachen,
Als wären sie ihm schon bekannt, hinein,
Lässt liegen, was nicht glänzend sich behandeln lässt,
Und lügt, mit Einem Wort, so schön, mengt wahr und [falsch
So kunstlich in einander, dass das Ganze
Aus einem Stücke scheint, und, bis zum Schlusze
Sich selber ähnlich, täuscht, gefällt, entzückt.

Sessuri, donec cantor; Vos plaudite, dicat;
Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,
Mobilibusque decor naturis dandus et annis.
Reddere qui voces jam scit puer, et pede certo
Signat humum, gestit paribus colludere, et iram
Colligit ac ponit temere, et mutatur in horas.
Imberbus juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis, canibusque, et aprici gramine campi;
Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,
Utilium tardus provisor, prodigus æris,
Sublimis, cupidusque, et amata relinquere pernix.
Conversis studiis, ætas, animusque virilis
Quærit opes, et amicitias, inservit honori;
Commisisse cavet quod mox mutare laboret.
Multa senem circumveniunt incommoda, vel quod
Quærit, et inventis miser abstinet, ac timet uti;
Vel quod res omnes timide, gelideque ministrat,
Dilator, spe longus, iners, avidusque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, censor, castigatorque minorum.
Multa ferunt anni venientes commoda secum,
Multa recedentes adimunt. Ne forte seniles
Mandentur juveni partes, pueroque viriles;
Semper in adjunctis, ævoque morabimur aptis.
Aut agitur res in scenis, aut acta refertur.
Segnius irritant animos demissa per aurem,

Diciendo humildes, perdonad las faltas;
Nota de cada edad bien las costumbres;
La juventud, la ancianidad cansada
Con los colores oportunos pinta.
Ya que andar sabe y repetir palabras,
Quiere un niño jugar con otros niños,
Se irrita sin motivos y se aplaca,
Y á cada instante de aficiones muda.
Libre de su ayo el joven, en quien raya
El bozo apenas, perros y bridones
Y vastos y yerbosos campos ama;
Blando es como la cera para el vicio,
Los consejos mas útiles le enfadan,
Tira el dinero, en lo útil nunca piensa,
Es jactancioso, cuanto ve le agrada,
Y lo que mas ansió luego abandona.
La edad viril las aficiones cambia:
Caudal y amigos busca en ella el hombre;
Por honores desvélase, y se guarda
De hacer lo que despues pesarle pueda.
A la vejez mil males acompañan:
Se afana el viejo por buscar tesoros,
De que á usar no se atreve, si los halla;
Tímido es para todo, irresoluto,
Apático, de pocas esperanzas,
De contentar difícil, quejumbroso;
El porvenir que le incomoda ansia,
Elogia siempre el tiempo en que era niño,
Y á los jóvenes riñe y los maltrata.
Mil bienes traen al venir los años,
Y mil cuando se van nos arrebatan;
Y asi, porque el rapaz nunca del hombre,
Ni el joven del anciano el papel haga,
Es fuerza penetrarnos de las cosas
Que á cada edad convienen y se adaptan.
O los hechos suceden en la escena,
O en ella los sucesos se relatan.
Lo que por los oidos entra, mueve
Menos que aquello que á la vista pasa,
Y el espectador mismo por sí toca.

Sin che la tenda chiudasi, e che segga
Sin che 'l cantor, Voi fate plauso, esclami;
Quel ch' io pretenda, e 'l popol meco, ascolta.
Sappi i costumi d' ogni età ritrarre,
E suoi colori al variar adatta
E de' volubil' anni e de' maturi.
Fanciul che omai snoda gli accenti, e stampa
D' orma secura il suol, salta di gioia
Nel trastullarsi co' suoi pari; irato
Fuor di ragion, fuor di ragion tranquillo,
Nol lascia un' ora mai, qual l' altra il trova.
Giovine imberbe, del custode il giogo
Già scosso al fin, del marzio campo aprico,
Di veltri e di destrier fa suo diletto:
Qual cera al vizio atto a piegarsi, arcigno
A chi 'l voglia ammonir; di quel che giova
Tardo provveditor; prodigo, altero,
Facile ad invogliarsi, e quel che dianzi
Tanto amava, a lasciar presto altrettanto.
Genio cangiando e cor, l' età virile
Dovizie cerca e amici; onori ambisce,
Guardasi del far ciò, che dopo fatto,
Si sforzerebbe d' emendar invano.
Folto di noie stuolo al vecchio intorno
S' affolla, o ch' egli ad acquistar s' affanni,
E di quel, che acquistò s' astenga il tristo,
E tema usarne; o d'ogni cosa ei tratti
Con man timida, gelida; infingardo,
Indugiator, in sue speranze eterno;
Vago di lunga età; pago di nulla;
Querulo, lodator de le calende
Quand' era bamboccion, del novel mondo
Censor mordace, e correttor severo.
Molti 'l sorger degli anni apporta seco,
Molti doni 'l cader seco ne invola.
Quindi, a schivar che al giovine del vecchio,
O affidinsi al fanciul de l' uom le parti;
Fermarci è d' uopo, ad osservar intenti
L' adatto ad ogni età genio compagno.
La scena o rappresenta, o narra il caso,

« Applaudissez », notez les mœurs de chaque âge, et donnez aux caractères les nuances variées qu'ils reçoivent des années. L'enfant qui déja sait articuler des mots et empreindre sur la terre des pas assurés, aime à jouer avec ses égaux, s'irrite, s'appaise sans motif, et change d'heure en heure. L'adolescent imberbe, enfin délivré de son gouverneur, aime les chevaux, les chiens, le gazon du champ de Mars; flexible comme la cire pour le vice, indocile pour les donneurs d'avis, lent à se pourvoir de choses utiles, prodigue d'argent, présomptueux, prompt à désirer et à abandonner ce qu'il a aimé. Dans l'âge de la virilité, autres inclinations : l'homme recherche des richesses, des amis; se rend l'esclave des honneurs, et évite avec soin de faire ce qu'il s'efforcerait bientôt de changer. Assiégé de beaucoup de maux, le vieillard cherche des richesses; et, quand il les a acquises, il craint et s'abstient de s'en servir. En toutes choses timide, glacé, éternel temporiseur, indolent, désireux de l'avenir, chagrin, se plaignant toujours, panégyriste du passé et du temps de son enfance, censeur et critique de ceux qui sont moins âgés que lui. Les premières années apportent avec elles beaucoup d'avantages que les dernières nous enlèvent. Ne confions point à un jeune homme le rôle d'un vieillard, et à un enfant celui d'un homme, et arrêtons-nous toujours à ce qui appartient à chaque âge et à ce qui convient. Ou l'action se passe sur la scène, ou elle est racontée. Ce qui est transmis par l'oreille émeut plus faiblement les cœurs que ce qu'on soumet aux yeux et que le spec-

---

The manners must your strictest care engage,
The levities of youth and strength of age.
The child, who now with firmer footing walks,
And with unfaultering, well-form'd accents talks,
Loves childish sports; with causeless anger burns,
And idly pleas'd with every moment turns.
The youth, whose will no forward tutor bounds,
Joys in the sunny field, his horse and hounds;
Yielding like wax, th' impressive folly bears;
Rough to reproof, and slow to future cares;
Profuse and vain; with every passion warm'd,
And swift to leave, what late his fancy charm'd.
With strength improv'd, the manly spirit bends
To different aims, in search of wealth and friends;
Boldly ambitious in pursuit of fame,
And wisely cautious in the doubtful scheme.
A thousand ills the aged world surround,
Anxious in search of wealth, and when 'tis found,
Fearful to use, what they with fear possess,
While doubt and dread their faculties depress.
Fond of delay, they trust in hope no more,
Listless, and fearful of th' approaching hour;
Morose, complaining, and with tedious praise,
Talking the manners of their youthful days;
Severe to censure; earnest to advise,
And with old saws the present race chastise.
The blessings flowing in with life's full tide,
Down with our ebb of life decreasing glide;
Then let not youth, or infancy engage
To play the parts of manhood, or of age:
For where the proper characters prevail,
We dwell with pleasure on the well-wrought tale.

Nun hör' auch Du, der auf dem Schauplatz uns
Zu unterhalten wünscht, was ich und was
Das Publicum mit mir von dir verlangt.
Wofern's um Hörer dir zu thun ist, die
Des Vorhangs Fall erwarten, und so lange bleiben,
Bis uns der Sänger zuruft: Plaudite!
So musst du jedes Alter richtig zeichnen,
Und jedem den Charakter und die Farbe,
Die ihm gebührt, genau zu geben wissen.
Kaum kann der Knabe reden, kaum bezeichnet
Sein kleiner Fusz mit sicherm Tritt den Boden,
So spielt er gern mit Kindern seines Alters!
Erboszt sich leicht um nichts, lässt durch ein Nichts
Sich wieder auch besänft'gen, und verändert,
Wie ein Apriltag, sich von Stund zu Stunde.
Der Jüngling ohne Bart, von seinem Hüter endlich
Befreyt, hat Lust zu Pferden und zu Hunden,
Er liebt im sonnenreichen Campus sich herum-
Zu tummeln, nimmt wie Wachs des Bösen Eindruck an,
Weist guten Rath und Warnung trotzig ab;
Denkt immer an das Nützliche zuletzt;
Verstreut sein Geld wie Sand, ist stolz und rasch
In seinen Leidenschaften, aber lässt,
Was er mit Hitze kaum geliebt, gleich schnell
Für etwas Neues, das ihn anlockt, fahren.
Bald ändert sich das Alles, und an Jahren
Und Denkart nun ein Mann, bewirbt er sich
Um Freunde, Rang, Vermögen, Ehrenstellen,
Er lebt nach einem Plan, und hütet sich
Nichts zu beginnen, das ihn reuen müsste.
Dem Alten kommt viel Noth und Ungemachs
Unmerklich übern Hals, entweder, weil er immer
Zusammenscharrt, und doch, aus Furcht zu darben,
Sich den Gebrauch verweigert — oder, weil
Er alles kalt und furchtsam treibt, und überall
Bedenklichkeiten sieht. Er zaudert immer,
Setzt immer weiter sich sein Ziel hinaus,
Verliert den gegenwärt'gen Augenblick
Und lebt im künft'gen; voller Schwierigkeiten,
Verdrieszlich, übeltrauend, hat er immer was
Zu klagen, ist der ew'ge Leichenredner
Der weiland guten Zeiten, da er noch
Ein Knabe war, der ew'ge Censor und
Zuchtmeister aller jüngern, die jetzt sind,
Was er, zu seiner Zeit, gewesen war.
Viel Gutes bringen uns die Jahre, wenn
Sie kommen, mit, viel nehmen sie uns wieder,
So wie sie allgemach zurückegehn.

Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
Ipse sibi tradit spectator. Non tamen intus
Digna geri, promes in scenam; multaque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens.
Ne pueros coram populo Medea trucidet;
Aut humana palam coquat exta nefarius Atreus;
Aut in avem Procne vertatur, Cadmus in anguem.
Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.
Neve minor, neu sit quinto productior actu
Fabula, quæ posci vult, et spectata reponi.
Nec deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit; nec quarta loqui persona laboret.
Actoris partes chorus, officiumque virile
Defendat; neu quid medios intercinat actus,
Quod non proposito conducat, et hæreat apte.
Ille bonis faveatque, et consilietur amice;
Et regat iratos, et amet pacare tumentes.
Ille dapes laudet mensæ brevis; ille salubrem
Justitiam, legesque, et apertis otia portis;
Ille tegat commissa, Deosque precetur et oret,
Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis.
Tibia non, ut nunc, orichalco vincta, tubæque
Æmula, sed tenuis, simplexque foramine pauco
Aspirare, et adesse choris erat utilis, atque
Nondum spissa nimis complere sedilia flatu,
Quo sane populus numerabilis, utpote parvus,

Mas no al teatro saques circunstancias
Que pasar deben dentro, y sin ser vistas,
Aparecer en relacion gallarda.
No del pueblo á la faz sus hijos mate
Medea atroz, ni cueza las entrañas
Du sus sobrinos el malvado Atreo,
Ni en ave sea Progne transformada,
Ni en dragon Cadmo: tales maravillas
Yo no las creo, y ademas me espantan.
Actos cinco, escritores de teatro,
Ni mas ni menos tenga todo drama,
Que mirar repetido se desee,
Y que le admire el público y le aplauda.
Nunca intervenga un Dios, si su presencia
No es para el desenlace necesaria;
Ni hablen en una escena cuatro actores.
De un interlocutor el papel haga
El coro, y nada entre los actos cante
Que no sirva á la accion ó que distraiga.
Al bueno favorezca y aconseje,
Restituya al colérico la calma;
A aquellos ame que horroriza el crímen;
Loe la sobriedad, las leyes santas
Y la justicia y de la paz los bienes;
Recate los secretos que le encargan;
Y pida al cielo que la suerte al triste
Mire propicia y al soberbio airada.
La flauta no fue siempre como ahora
Rival de la trompeta, ni ostentaba
Con metal rico unidas sus junturas.
De una pieza no mas era la caña,
Con pocos agujeros, y voz débil,
Solo para que al coro acompañara,
Y se oyese en teatros reducidos,
Donde la gente, entonces muy escasa,
Aunque piadosa y fiel, se reunia.

Ch' esporre intende: immagine che varchi
Per l' orecchio, più tarda a scuoter l' alma
Giugne, che quella al fido sguardo esposta,
E che lo spettator pigne a sè stesso.
Pur ciò ch' oprarsi entro la scena è degno,
Non trarrai fuor sul palco, e molti obbietti
Dagli occhi distorrai, ch' indi al pensiero
Offra presenti narrator facondo.
I figli innanzi al popolo non sveni
Medea; di tutti 'n faccia Atreo nefando
Non cuoca umane viscere; nè Progne
In rondine si cangi, e Cadmo in biscia:
Ciò che m' offri così, discredo e abborro.
Favola udita, che per nuove inchieste
Brami 'n mostra tornar, nè men si estenda
Che a cinqu' atti, nè più: non v' intervenga
Vindice un dio, se non s' incontri un nodo,
Che 'l richiegga; nè ammetta un importuno
Quarto interlocutor, che gli altri stanchi.
D' attor le parti ed i virili uffici
Sostenga il coro, nè tra un atto e l' altro
Canto frapponga, che non ben consoni,
Nè combacinsi adatto al fin proposto.
Di favor, di benevoli consigli
Sia largo a' buoni; i furibondi attempri;
L' orgoglio ami ammansir; frugali mense,
Salubri leggi e la giustizia esalti,
E in aperta magion gli ozî securi.
Arcan commesso ei celi, e preghi e implori
Da' numi che fortuna amica rieda
Agl' infelici, ed a' superbi avversa.
Non grave d' oricalco, e de la tromba,
Qual or veggiam, la tibia emulatrice,
Ma semplice e sottil, per pochi fori
Spirando, amica assecondava il coro;
E del suo fiato empiea gli ancor non troppo
Spessi sedili, ove raccorsi usava,
Facile a noverar, perchè non folto,

tateur apprend d'après ce témoignage fidèle. Cependant ne montrez pas sur la scène certaines choses qui doivent ne point s'y passer, et écartez de nos regards ce que nous exposera bientôt un récit animé. Que Médée n'égorge point ses enfants devant le peuple; que l'exécrable Atrée ne fasse pas bouillir en public des entrailles humaines; que Cadmus n'y soit point changé en serpent, et Progné en oiseau: je ne crois pas à tout ce que vous me présentez de la sorte. Une pièce qui veut être redemandée et remise sur la scène après avoir été vue, ne doit avoir ni moins ni plus de cinq actes. Qu'un dieu n'intervienne pas, à moins que le nœud de l'intrigue n'en soit digne, et ne faites point parler un quatrième personnage. Le chœur remplira le rôle et fera les fonctions d'un acteur; il ne chantera rien entre les actes qui n'aille au but et ne s'y lie convenablement. Il se prononcera en faveur des gens de bien, les conseillera avec amitié, et se plaira à réprimander les hommes colères et à calmer les orgueilleux. Qu'il loue les mets d'une table frugale, la justice tutélaire, les lois et la paix qui permettent aux villes de laisser leurs portes ouvertes. Qu'il cache les secrets qu'on lui a confiés; qu'il prie les Dieux, qu'il les supplie de rendre aux malheureux les présents de la fortune, et de les détourner des superbes.

La flûte n'était pas comme aujourd'hui formée de pièces unies avec du laiton, et la rivale de la trompette; mais elle était douce et simple: peu de trous lui suffisaient pour seconder et soutenir les chœurs, et pour remplir de ses sons l'amphithéâtre où s'assemblait sur des siéges, qui n'étaient pas encore trop resserrés, un peuple facile à compter, puisqu'il était peu nombreux, frugal, vertueux et modeste. Mais lorsque ce peuple vainqueur

---

The business of the drama must appear
In action or description. What we hear,
With weaker passion will affect the heart,
Than when the faithful eye beholds the part.
But let no deed upon the stage be brought,
Which better should behind the scenes be wrought;
Nor force th' unwilling audience to behold
What may with grace and eloquence be told.
Let not Medea, in the people's face,
With savage rage destroy her infant race:
Nor Atreus his detested feast prepare,
Nor Cadmus roll a snake, nor Progne wing the air.
For while upon such monstrous scenes we gaze,
They shock our faith, our indignation raise.
If you would have your play deserve success,
Give it five acts complete; nor more, nor less:
Nor let a god in person stand display'd,
Unless the labouring plot demand his aid:
Nor a fourth actor, on the crowded scene,
A broken, tedious dialogue maintain.
The chorus must support an actor's part:
Defend the virtuous, and advise with art;
Govern the choleric, the proud appease,
And the short feasts of frugal tables praise;
Applaud the justice of well govern'd states,
And peace triumphant with her open gates.
Intrusted secrets let them ne'er betray,
But to the righteous gods with ardour pray,
That fortune with returning smiles may bless
Afflicted worth, and impious pride depress,
Yet let their songs with apt coherence join,
Promote the plot, and aid the main design.
Nor was the flute at first with silver bound,
Nor rivall'd emulous the trumpet's sound:
Few were its notes, its form was simply plain,
Yet not unuseful was its feeble strain
To aid the chorus, and their songs to raise,
Filling the little theatre with ease,

Der Dichter nehme also wohl in Acht,
Was jedem Alter zukommt, dass er nicht
Dem Greisen eine Jünglings-Rolle, noch
Dem Knaben gebe, was des Mannes ist!
Die Handlung wird entweder vor den Augen
Der Gegenwärt'gen abgehandelt, oder blosz
Erzählt. Hier sehe sich der Dichter vor!
Was durch die Ohren in die Seele geht,
Rührt immer schwächer, langsamer, als was
Die Augen sehen, deren Zeugniss uns
Ganz anders überzeugt, als fremder Mund.
Doch darf darum nicht alles auf die Scene
Gebracht seyn, sondern manches muss den Augen
Entzogen werden, was, viel schicklicher
Von einem andern, der als Augenzeuge spricht,
Mit Feuer und Begeistrung des Moments
Erzählt, auch uns vergegenwärtigt wird.
Medea soll nicht vor dem Chor und Uns
Die Kinder würgen, noch der Unmensch Atreus
Der Neffen Fleisch vor unsern Augen kochen;
Noch wandle Progne auf der Bühne sich
In eine Schwalb', und Kadmus in den Drachen.
Ein Stück, das oft begehrt zu werden und
Zu bleiben wünscht, soll weder weiter als
Zum fünften Act gedehnt, noch kürzer seyn.
Auch soll kein Gott sich in die Handlung mischen,
Wofern der Knoten seine Zwischenkunft
Nicht unvermeidlich macht und — ihrer würdig ist:
Noch soll der Dichter seine Scene (gegen
Der groszen Meister Beyspiel) mit der vierten
Person beladen. Ihre Stelle mag
Der Chor vertreten, der von Anfang bis
Zu Ende seinen Antheil an der Handlung
Behaupten muss: so, dass er niemals zwischen
Den Acten etwas singe, das zum Zwecke
Nichts taugt und sich auf das, was vorgeht, nicht
Genau beziehet. Seine Rolle ist,
Den Guten hold zu seyn, sie zu berathen,
Im Zorne sie zurückzuhalten, und
Im Kampf der Leidenschaft und Pflicht zu unterstützen.
Er preise uns die leicht besetzte Tafel
Der Mäszigkeit, die heilsame Justiz,
Das Glück des Ruhestands bey offnen Thoren.
Was ihm vertraut wird, wiss' er zu verschweigen;
Auch wend' er öfters an die Götter sich
Mit fey'rlichem Gebet, und fleh' um Rettung
Der unterdrückten Unschuld, und des Stolzen Fall!
Die Flöte, die den Chorgesang begleitet,

Et frugi, castusque, verecundusque coïbat.
Postquam cœpit agros extendere victor, et urbem
Latior amplecti murus, vinoque diurno
Placari Genius festis impune diebus,
Accessit numerisque, modisque licentia major.
Indoctus quid enim saperet, liberque laborum,
Rusticus, urbano confusus, turpis honesto?
Sic priscæ motumque, et luxuriam addidit arti
Tibicen, traxitque vagus per pulpita vestem.
Sic etiam fidibus voces crevere severis,
Et tulit eloquium insolitum facundia præceps;
Utiliumque sagax rerum, et divina futuri
Sortilegis non discrepuit sententia Delphis.

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum,
Mox etiam agrestes satyros nudavit, et asper
Incolumi gravitate jocum tentavit; eo quod
Illecebris erat, et grata novitate morandus
Spectator, functusque sacris, et potus, et exlex.
Verum ita risores, ita commendare dicaces
Conveniet satyros, ita vertere seria ludo,
Ne, quicumque Deus, quicumque adhibebitur heros,
Regali conspectus in auro nuper et ostro,
Migret in obscuras humili sermone tabernas;
Aut, dum vitat humum, nubes et inania captet.
Effutire leves indigna tragœdia versus,
Ut festis matrona moveri jussa diebus,

Pero de Roma las triunfantes armas
Su dominio ensancharon, y el recinto
En breve se extendió de sus murallas.
En los dias festivos ya sin riesgo
Se dió el pueblo al placer de vino y danza,
Y en la música y versos se introdujo
Cierta licencia nunca autorizada:
Pues ¿cómo un labrador rudo y ocioso,
Por mas que á gentes cultas se asociara,
Se haria de repente comedido?
De esta manera al tañedor de flauta
Desempeñar con gran desenvoltura
Se vió una profesion antes honrada,
Y arrastrándole el manto suntuoso,
Se le vió ufano pasear las tablas.
De la lira aumentáronse las cuerdas
Entre los griegos por la misma causa;
Tornóse la poética facundia
En exageracion y extravagancia;
Y ya el coro anunciase lo futuro,
O advertencias tal vez hiciese sábias,
Su lenguage enigmático el estilo
Del oráculo Délfico imitaba.
Despues el autor trágico; que el premio
De un vil macho cabrio disputara,
Los Sátiros campestres introdujo
En la tragedia, y las picantes chanzas,
Sin faltar al decoro de la pieza.
Su intencion fue con novedades gratas
Entretener á un pueblo, que saliendo
De ofrecer sacrificios en las aras,
Ninguna ley beodo conocia.
Quien piezas de este género trabaja,
Debe desde lo serio á lo festivo
De tal modo pasar, que de oro y grana
Un dios ó un semi-dios antes cubierto,
No emplee luego frases tabernarias,
O encaramarse á la region del viento,
Quiera por no incurrir en la otra falta.
Excluya aquesta especie de tragedia

Popol frugale e verecondo e casto.
Ma poichè, vincitor, più vasti campi
A stender prese; di più vasto muro
A cigner Roma; e impune fra diurne
Tazze il Genio a placar ne' dì festivi;
Maggior crebbe licenza a' metri e al canto.
E qual mai senso, reduce da' solchi,
Ne potea riportar villano indotto
Confuso al cittadin; Davo a Catone?
Così 'l flautista e moto e lusso accrebbe
A l' antic' arte, e strascicando il sirma,
Vagò su' palchi: così a cetra austera
S' aggiunser corde: torbido torrente
Così sboccò d' insolita eloquenza,
Che in suo dir, pregno d' utili precetti,
E del futuro indagator sagace,
Non discordò de' delfici responsi.
Chi pria discese in tragico certame
Per vil capron; ignudi poi gli agresti
Satiri espose, ed al contegno offesa
Pur non facendo; mordacetto un nuovo
Spettacolo tentò; chè usar dovea
D' allettamenti e novità gioconde,
A trattener lo spettatore, uscito
De l' orgie, ebbro di vin, schivo di freno.
Ma tanto vuolsi a' Satiri lo scherzo;
Tanto il motteggio; il porre il serio in giuoco
Tanto vuolsi lodar; che l' introdotto
Qualunque dio, qualunque eroe, pur ora
Tra l' auro e l' ostro in regie sale apparso,
D' un tratto non precipiti a l' oscuro
Di vil taverna trivial linguaggio;
O 'l suol schivando, abbranchi l' aria e 'l fummo.
Non atta a sparnazzar canore ciance

eût commencé à agrandir son territoire, qu'un mur plus large eût embrassé la ville, et à apaiser impunément son génie aux jours de fête par des libations de vin quotidiennes, une plus grande liberté se joignit aux vers et au chant. En effet, quel goût pouvaient montrer un manant assis auprès d'un homme honorable, et un rustre ignorant qui, libre de ses travaux, venait se confondre avec les citadins? Ainsi le joueur de flûte joignit à l'art antique la danse et le luxe des vêtements, et promena sur la scène une robe flottante. Ainsi la lyre sérieuse acquit des tons nouveaux; l'éloquence entraînante prit un langage inusité, et les paroles qu'on entendit, désignant les choses utiles et prédisant l'avenir, ne différèrent point des oracles de Delphes.

Celui dont la Muse tragique avait combattu pour un bouc ignoble, fit paraître bientôt les satyres dans leur champêtre nudité; il essaya d'allier de mordantes railleries à la gravité de la tragédie; car il s'agissait de captiver, par le charme d'une nouveauté agréable, des spectateurs sans retenue qui revenaient gorgés du vin des sacrifices. Mais il convient de veiller sur ces bouffons, sur ces satyres mordants, sur cette liberté de tourner en plaisanterie les choses sérieuses, afin que le héros, le dieu quelconque que vous aurez montré, et qu'on aura vu brillant d'or et de la pourpre royale, ne paraisse point tomber, par la bassesse de son langage, dans d'obscures tavernes; ou, s'il veut éviter la terre, qu'il ne se perde point dans le vague des nues. Il serait indigne de la tragédie de débiter inconsidérément des vers futiles; lorsqu'elle se trouve au milieu de satyres effrontés, elle doit se montrer

To which a thin and pious audience came,
Of frugal manners, and unsullied fame.
But when victorious Rome enlarg'd her state,
And broader walls inclos'd th' imperial seat,
Soon as with wine grown dissolutely gay
Without restraint she cheer'd the festal day,
Then poesy in looser numbers mov'd,
And music in licentious tones improv'd,
Such ever is the taste, when clown and wit,
Rustic and critic, fill the crowded pit.
He, who before with modest art had play'd,
Now call'd in wanton movements to his aid,
Fill'd with luxurious tones the pleasing strain,
And drew along the stage a length of train:
And thus the lyre, once awfully severe,
Increas'd the strings, and sweeter charm'd the ear:
Thus poetry precipitately flow'd,
And with unwonted elocution glow'd,
Pour'd forth prophetic truths in awful strain,
Dark as the language of the Delphic fane.
The tragic bard, who for a worthless prize
Bid naked satyrs in his chorus rise,
Though rude his mirth, yet labour'd to maintain
The solemn grandeur of the tragic scene;
For novelty alone he knew could charm
A lawless crowd, with wine and feasting warm.
And yet this laughing, prating tribe may raise
Our mirth, nor shall their ridicule displease;
But let the hero, or the power divine,
Whom late we saw with gold and purple shine,
Stoop not in vulgar phrase, nor yet despise
The words of earth, and soar into the skies.
For as a matron, on our festal days
Oblig'd to dance, with modest grace obeys,
So should the Muse her dignity maintain,
Amidst the satyrs and their wanton train.

War anfangs nicht, wie jetzt, mit Erz verbunden;
Sie war noch dünn, und hatte wenig Löcher,
Und einen schwachen Ton, der damals doch
Den Chorgesang hinlänglich unterstützte,
Weils überflüssig war, mit stärkerm Laut
Die noch nicht dichten Sitze anzufüllen,
Worin ein leicht zu zählend Volk, das noch
Bescheiden war und fromm, in groszer Zucht
Beysammen sass. Allein, nachdem durch Siege
Der Staat erweitert, und die alten Mauern
Zu enge worden, und nun auch an Festen
Den ganzen langen Tag den Genius
Mit Wein zu regaliren, Sitte ward:
Da musste wohl auch der Musik (wie allem)
Mehr Luft und Spieltraum zugestanden werden.
Ein Volk von ungebildetem Geschmack,
Das seiner Sorgen sich entladen hatte,
Und nun, nach seiner Weise, sich was Rechtes
Zu gut thun wollte, Bauer, Städter, Pöbel
Und Adel, alles durcheinander
Gemengt, — war, wenn es nur belustigt wurde,
Gleichgültig wie? Und also nahm sich auch
Der Flötenspieler mehr heraus, und füllte
Im schleppenden Talar, mit seinem üppigern
Getön und freyern Tanz, die ganze Scene.
Gleichmäszig liesz, des alten Ernsts entbunden,
Die Leyer sich mit neuen Saiten hören.
Natürlich wollte dann der Dichter, der den Chor
Regierte, nicht allein zurückebleiben.
Sein Chorgesang nahm einen höhern Schwung,
In einer ungewohnten Art von Sprache stürzte
Sich seine schwärmende Beredsamkeit
Daher, und seine tiefer Weisheit vollen
Und Zukunft ahnenden Sentenzen glichen oft
An Dunkelheit den Delphischen Orakeln.
Noch mehr. Der Sänger, der am Bacchusfeste,
Um einen schlechten Bock, mit Heldenspielen
Zu streiten pflegte, kam bald auf den Einfall,
Das ernste Stück mit etwas abzuwechseln,
Das, ohne völlig aus dem vor'gen Ton
Zu kommen, muntern Scherz mit Ernst vermählte;
Und so entstand ein neues Spiel, worin
Halbnackte Satyrn, vom Silen geführt,
Den Chor vertraten. Denn es war dem Dichter blosz
Darum zu thun, ein rohes trunknes Volk,
Das, nach vollbrachtem Gottesdienst, den Rest
Des Feyertages sich erlust'gen wollte,
Durch etwas Neues, seinen bäurischen

Intererit satyris paulum pudibunda protervis.
Non ego inornata, et dominantia nomina solum,
Verbaque, Pisones, satyrorum scriptor, amabo;
Nec sic enitar tragico differre colori,
Ut nihil intersit, Davusne loquatur, et audax
Pythias, emuncto lucrata Simone talentum;
An custos, famulusque dei Silenus alumni.
Ex noto fictum carmen sequar, ut sibi quivis
Speret idem, sudet multum, frustraque laboret
Ausus idem: tantum series, juncturaque pollet!
Tantum de medio sumptis accedit honoris!
Sylvis deducti caveant, me judice, Fauni,
Ne, velut innati triviis, ac pene forenses,
Aut nimium teneris juvenentur versibus unquam,
Aut immunda crepent, ignominiosaque dicta.
Offenduntur enim, quibus est equus, et pater, et res;
Nec si quid fricti ciceris probat, et nucis emptor,
Æquis accipiunt animis, donantve corona.
Syllaba longa brevi subjecta, vocatur iambus,
Pes citus; unde etiam trimetris accrescere jussit
Nomen iambeis, cum senos redderet ictus,
Primus ad extremum similis sibi: non ita pridem,
Tardior ut paulo, graviorque veniret ad aures,
Spondeos stabiles in jura paterna recepit
Commodus et patiens; non ut de sede secunda
Cederet, aut quarta socialiter. Hic et in Accî

Las ideas jocosas ó livianas,
Y en medio de los Sátiros malignos
Pura se muestre, cual matrona casta
Bailando en una fiesta religiosa.
Si á obras de aquesta especie me aplicara,
Siempre, caros Pisones, usaria
Voces vulgares, conocidas, claras;
Mas no me alejaria de tal modo
Del tono que lo trágico reclama,
Que no mirase bien si hablaba Davo,
O Pitias, que á Simon su oro rebaña,
O Sileno, ayo y fámulo de Baco.
A mas, yo añadiria circunstancias
A los hechos sabidos de la historia,
De modo que cualquiera al ver mis dramas,
Hacer otros iguales presumiese;
Pero despues al ensayar su audacia,
Sudase mucho, y se esforzase en vano.
A tanto el órden y el enlace alcanzan:
Tanto los argumentos mas triviales
De los adornos el primor realza.
Mas no Faunos sacados de los bosques,
Cual si en calles criáranse ó en plazas,
La tierna juvenil cancion entonen,
Ni á injurias precipítense ni infamias.
Esto al honrado ofende, al noble, al rico,
Por mas que el populacho ruin lo aplauda.
Sílaba larga tras de breve forma
Un pie yambo, medida acelerada,
Tanto, que el verso yámbico por eso
Generalmente trimetro se llama,
Aunque tenga seis pies. De yambos este
Desde el principio al fin antes constaba:
Pero despues de sus derechos parte,
Por adquirir mas dignidad y pausa,
Cedió al grave espondeo, aunque guardando
Para el yambo segunda y cuarta plaza.

Del coturno la dea, pari a matrona,
Ne' dì festivi a carolare avvezza,
Per brev' ora fra' Satiri protervi
S' interterrà, di pudor tinta 'l viso.
Scrivendo di ta' drammi; i soli inculti
Usar io non vorrei vulgari nomi,
O Pisoni, e de' Satiri le voci;
Nè a scostarmi da' tragici colori
Così mi sforzerò; che non si scerna
Se parli Davo o Pizia, che 'l talento
Smunto a Simon, sfrontata insacca; o parli
Silen, d'alunno dio servo e custode.
Dal noto il finto io saprei trarre in modo,
Che ognun valer si affidi a eguale impresa,
E molto sudi e s' affatichi invano,
Osando impresa egual: tanta è la forza
Del ben disporre e del compor le parti;
Tanta le cose, anco vulgari, adorne
De l' aggiunto splendor, ne trarran luce!
Schivino i Fauni. de le selvi usciti,
(Giudice me) di frascheggiar con versi
Teneri troppo, o con pungenti e osceni
Motti garrir, come se in trebbio nati,
E quasi cortigian'; chè n' han dispetto
Il facoltoso, il senator, l' equestre;
Nè se di noci e d' abbronzati ceci
Il comprator faccia scoccare un viva;
Quegli altri offrongli 'l serto, e gridan viva!
Seguace a breve sillaba una lunga
Giambo s' appella, piè rapido, ond' hanno
Di trimetri i giambéi nome novello,
Mentre per sei battute a sè medesmo
Simile ei riede, dal primiero al sesto.
Guari non non ha che, per colpir gli orecchi
Un po' più tardo e grave, a la paterna
Famiglia unì, cortese e paziente
Gli attempati spondei, senza che 'l seggio
Secondo e 'l quarto lor cedesse in pace.

un peu honteuse, comme une dame romaine qui aurait reçu l'ordre de danser en public un jour de fête. Pour moi, Pisons, si j'écrivais des satyres, je n'aimerais point les expressions vulgaires et les mots propres, et je m'efforcerais de ne pas m'éloigner tellement de la couleur tragique qu'il n'y eût aucune différence entre le langage de Dave ou de l'audacieuse Pythias, escroquant un talent à Simon, et celui de Silène, gardien et serviteur du dieu son élève. Selon moi, sortis des forêts, les faunes ne doivent ni se rajeunir dans des vers trop délicats, comme s'ils étaient nés dans un carrefour ou qu'ils fussent presque du forum ; ni répéter souvent de grossières et honteuses paroles ; car chevaliers, sénateurs, hommes riches en seraient également blessés ; ils ne les recevraient point d'un esprit calme, et ne décerneraient pas la couronne à tout ouvrage qu'approuverait l'homme qui achète des noix et des pois frits.

Je suivrais dans ma fiction quelque histoire connue, de manière que chacun, plein de l'espoir d'en faire autant, osât le tenter, et se consumât en sueurs abondantes et en inutiles travaux : tant la suite et la liaison des idées ont d'action, et tant on peut donner d'agrément à des choses vulgaires !

Une syllabe longue mise après une brève, c'est ce qu'on appelle l'iambe, pied rapide, qui a donné son nom aux trimètres iambiques, où il frappe six fois l'oreille. Le premier vers iambique était uniforme, c'est-à-dire composé d'iambes purs. C'est depuis peu que, pour arriver à l'oreille un peu plus lent et plus grave, patient et commode, il a admis les graves spondées au partage de ses droits paternels, sous cette

---

If e'er I write, no words too grossly vile
Shall shame my satires and pollute my style.
Nor would I yet the tragic style forsake
So far, as not some difference to make
Between a slave, or wench, too pertly bold,
Who wipes the miser of his darling gold,
And grave Silenus, with instructive nod
Giving wise lectures to his pupil god.
From well-known tales such fictions would I raise
As all might hope to imitate with ease;
Yet while they strive the same success to gain,
Should find their labour, and their hopes are vain:
Such grace can order and connexion give;
Such beauties common subjects may receive.
Let not the wood-born satyr fondly sport
With amorous verses, as if bred at court;
Nor yet with wanton jests, in mirthful vein,
Debase the language and pollute the scene,
For what the crowd with lavish rapture praise,
In better judges cold contempt shall raise.
Rome to her poets too much licence gives,
Nor the rough cadence of their verse perceives;

Geschmack aufreitzendes, zu seiner Bude
Herbeyzulocken. Doch, auch diese Art
Von freyer Dichterey hat ihre Regeln, und
Wiewohl der Laune des geschwätzigen
Und immer lachenden Silenen-Chors
Gar viel erlaubt ist, soll der Uebergang
Vom Ernst zum Spasz sich doch mit Anstand machen;
Und wenn ein Heros, oder Gott, der kaum
In königlichem Gold und Purpur sich
Gezeigt, hernach im Satyrspiel von neuem
Zum Vorschein kommt : soll seine Sprache weder
Zum Staub und Schmutz der pöbelhaften Posse
Heruntersinken, noch, aus Furcht am Boden
Zu kriechen, in die Wolken sich versteigen.
Kurz, nie vergèsse die Tragödie, was für sie
Sich schickt; und, wenn sie auch bey losen Satyrn
Sich blicken lässt, so zeig' uns ihr Erröthen
Die züchtige Verwirrung einer ehrbarn Frau,
Die öffentlich am Festtag tanzen muss!
Ich, wenn ich Satyrn schreiben sollte, würde mich
Nicht blosz an Wörter des gemeinen Lebens halten;
Und, ohne drum dem Ton des Heldenspiels
Zu nah zu kommen, würd' ich Mittel-Tinten
Zu finden wissen, dass der Abstand
Von einem Davus, einer frechen Pythias,
Die ihren alten Herrn um tausend Thaler schnäutzt,
Zum Pflegevater eines Gottes, auch
In seiner Art zu reden merklich würde.
Aus lauter jedermann bekannten Wörtern
Wollt' ich mir eine neue Sprache bilden, so,
Dass jeder dächt', er könnt' es auch, und doch,
Wenn ers versucht' und viel geschwitzt und lange
Sich dran zermartert hätte, doch zuletzt
Es bleiben lassen müsste! — Lieben Freunde,
So viel kommt auf die Kunst des Mischens an!
So viel kann dem Gemeinsten blosz die Stellung
Und die Verbindung, Glanz und Würde geben!
Auch dafür wollt' ich, im Vorbeygehn, noch
Die Faunen, die man uns aus ihren Wäldern
So häufig auf die Bühne bringt, wohlmeinend
Gewarnet haben: weder in so niedlichen
Und schmucken Versen ihre Artigkeit
Zu zeigen, dass man junge, mitten
In Rom erzogne Herr'n zu hören glaubt,
Noch zu Vermeidung dieses Uebelstandes
Mit Schmutz und groben Zoten um sich her
Zu werfen. Denn die Leute, die ein Pferd
Und einen Vater, und was Eignes haben,

Nobilibus trimetris apparet rarus, et Enni.
In scenam missus magno cum pondere versus,
Aut operæ celeris nimium, curaque carentis,
Aut ignoratæ premit artis crimine turpi.
Non quivis videt immodulata poemata judex;
Et data Romanis venia est indigna poetis.
Idcircone vager, scribamque licenter? an omnes
Visuros peccata putem mea, tutus, et intra
Spem veniæ cautus? Vitavi denique culpam,
Non laudem merui. Vos exemplaria Græca
Nocturna versate manu, versate diurna.
At nostri proavi Plautinos et numeros, et
Laudavere sales; nimium patienter utrumque,
Ne dicam stulte, mirati; si modo ego et vos
Scimus inurbanum lepido seponere dicto,
Legitimumque sonum digitis callemus, et aure.
Ignotum tragicæ genus invenisse camœnæ
Dicitur, et plaustris vexisse poemata Thespis,
Qui canerent, agerentque peruncti fæcibus ora.
Post hunc personæ, pallæque repertor honestæ
Æschylus, et modicis instravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
Successit vetus his comœdia, non sine multa
Laude; sed in vitium libertas excidit, et vim
Dignam lege regi. Lex est accepta, chorusque
Turpiter obticuit, sublato jure nocendi.

Es este pie rarísimo en los versos
De Accio y de Enio, que muchos nos ensalzan,
Y que siempre cargados de espondeos,
Con su cadencia muestrannos pesada,
Que escribian de prisa ambos autores,
O del arte las reglas ignoraban.
No entienden todos de juzgar cadencias;
Y sobre aqueste artículo se trata
Con sobrada blandura á los poetas.
Pero ¿debe alentarme esta esperanza
Para infringir las reglas, ó bien debo
Creer que todos notarán mis faltas,
Y mi estudio emplear porque me excusen
Si alguna en fin á mi pesar se escapa?
De esta manera evitaré el oprobio,
Si merecer no puedo la alabanza.
Vosotros, los escritos de los griegos
De noche y dia repasad con ansia:
No digais que de Plauto nuestros padres
Ensalzaron los versos y las gracias;
Pues si nosotros distinguir sabemos
Del chiste agudo la grosera chanza,
Y juzgar con la mano y el oido
Números y cadencias arregladas,
En alabar á Plauto nuestros padres
Mostraron mas bondad que perspicacia.
De Tespis, inventor de la tragedia,
En carretas se dice que llevaba
Cantando y declamando sus actores,
De heces de vino llenas bien las caras.
Levantóles Esquilo un tabladillo,
Máscara dióles, vestimenta larga,
Alto coturno y relevante estilo.
Sucedió á esta tragedia mejorada,
No sin gran loa, la comedia antigua.
La libertad degeneró en audacia
En breve: fue forzoso reprimirla:
Dictáronse pues leyes, y quitada

Pur, temprato così, ne' rinomati
Trimetri d'Accio e d'Ennio appar di rado.
La ponderosa, su le scene spinta,
Spondaica tardità sozzo delitto
Di pigro, o avaccio troppo, o ignaro appone.
Giudice scorto di stemprati versi
Non è ciascuno; ed a' roman poeti
Sen diè licenza indegna. E ben, per questo
Dunque a mio senno mi sarà permesso
E scrivere e vagar, scosso ogni freno?
O forse sul timor che possa ognuno
Scorger miei falli, io mi porrò al coperto,
Sin renunziando del perdon la speme?
Qual pro? Biasmo non ho; lode non merto.
Voi su' greci esemplar la man stancate
Sin che 'l Sol cada, e poi sinchè rinasca.
E pur di Planto le facezie e' versi
Un dì fur cari; ed ammirava Roma
(Oh gran bontà di que' nostr' avi antiqui,
Per non dir stolidezza!) e questi e quelle;
S' io so, del par che voi, cerner l' urbano
Dal villan motteggiar; se orecchio e dita
Ci servon bene a giudicar del metro.
Che l' ignota abbia Tespi arte inventata
Di Melpomene, è fama; e che su' plaustri
Trasse gli attor, di feccia il volto intrisi,
Il dramma ad animar col gesto e 'l canto.
De la maschera autor e del decente
Sirma, appo lui, Eschilo il palco stese
Su poche travi: ei d' innalzar lo stile,
Di poggiar sul coturno e' fu maestro.
Non senza molto onor fu a questi primi
Succeditrice la commedia antica.
Ma poichè libertà ruppe in licenza,
E inferocì ; stesa la mano al morso,

condition que, dans leur société, il ne leur céderait ni la seconde ni la quatrième place. Cette alliance apparaît rarement dans les célèbres trimètres d'Accius et d'Ennius. Un vers envoyé sur la scène trop chargé de spondées fait accuser le poète de la faute honteuse de précipitation, de négligence, ou d'ignorance de son art.

Tout juge ne reconnaît pas des vers mal cadencés, et une indulgence coupable a été accordée aux poètes romains. Dois-je écrire au hasard, me permettre toute licence; ou, convaincu que mes fautes seront vues de tous les spectateurs, demeurer tranquille et sur mes gardes dans l'espoir du pardon? J'ai évité la faute et n'ai pas mérité la louange. Pour vous, feuilletez de jour, feuilletez de nuit les modèles grecs. Mais nos aïeux ont vanté les vers et les bons mots de Plaute; admirateurs des uns et des autres, trop indulgents, pour ne pas dire trop dénués de goût; au moins si vous et moi savons distinguer d'un mot fin un mot grossier, et apprécier, du doigt et de l'oreille, la justesse d'un son. On raconte que Thespis inventa le genre encore ignoré de la Muse tragique, et traîna, barbouillés de lie, dans des chars, les acteurs qui chantaient et représentaient ses pièces. Après lui, Eschyle imagina le masque et une robe décente; il éleva son théâtre sur d'humbles tréteaux, et enseigna à ses personnages à parler avec dignité et à s'appuyer sur le cothurne. Vint ensuite la vieille comédie, non sans beaucoup d'applaudissements; mais la liberté dégénéra en licence, dont une loi dut réprimer les

---

But shall I then with careless spirit write:
No — let me thinks my faults shall rise to light,
And then a kind indulgence will excuse
The less important errors of the Muse.
Thus, though perhaps I may not merit fame,
I stand secure from censure and from shame.
Make the Greek authors your supreme delight;
Read them by day, and study them by night. —
' And yet our sires with joy could Plautus hear,
Gay were his jests, his numbers charm'd their ear.
Let me not say too lavishly they prais'd,
But sure their judgment was full cheaply pleas'd:
If you, or I, with taste are haply blest,
To know a clownish from a courtly jest;
If skilful to discern, when form'd with ease
The modulated sounds are taught to please.
Thespis, inventor of the tragic art,
Carried his vagrant players in a cart:
High o'er the crowd the mimic tribe appear'd,
And play'd and sung, with lees of wine besmear'd.
Then Æschylus a decent vizard us'd,
Built a low stage; the flowing robe diffus'd:
In language more sublime his actors rage,
And in the graceful buskin tread the stage.
And now the comic Muse again appear'd,
Nor without pleasure and applause was heard;
But soon, her freedom rising to excess,
The laws were forc'd her boldness to suppress,
And, when no longer licens'd to defame,
She sunk to silence with contempt and shame.

Erbauen sich an dieser Art von Witz
Nicht sonderlich; und wenn den Käufern dürrer Erbsen
Und Nüsse etwas wohlbehagt, so folgt
Nicht, dass auch Jene d'ran Belieben finden, und
Den Kranz dem Dichter zuerkennen werden.
Ein Sylbenfusz, wo eine lange Sylbe
Auf eine kurze folget, wird ein Iambus
Genannt. Ein schneller Fusz! Daher vermuthlich,
Dass Verse von sechs Iamben Trimeter
Zu heiszen pflegen. Anfangs wurden sie
Ganz rein gemacht, und einer wie der andre.
Allein schon lange nahm der Iamben-Vers,
Um etwas langsamer und feyerlicher
Zu gehn, den ruhigern Spondeus
Gefällig auf; doch, dass er aus der zweyten
Und vierten Stelle nie verdrängt zu werden
Sich vorbehielt. So findet man ihn auch,
Doch selten, in den hochberühmten Trimetern
Des alten Accius: allein die centnerschweren Verse,
Die Vater Ennius auf unsre Bühne schleudert,
Beschuld'gen ihn entweder, sichs zu leicht gemacht
Und sehr geeilt zu haben, oder einer
Nicht rühmlichen Unwissenheit der Kunst.
Zwar freylich hat nicht jeder Richter Ohren
Für übel modulirte Verse, und man hat
Den römischen Dichter über diesen Punct
Mehr nachgesehen, als uns Ehre macht.
Und soll ich nun, so milder Ohren wegen,
Mich aller Regel quitt und ledig glauben?
Doch, wenn ich auch — als ob die ganze Welt,
Sobald ich fehle, mich beschreyen würde —
Vor Fehlern mich gehütet habe, — gut!
So hab' ich immer nur gerechten Tadel
Vermieden, lange noch kein Lob verdient.
Diesz zu begreifen, Freunde, leset, leset
Bey Tag und Nacht der Griechen Meisterstücke!
Indessen haben eure Ahnen doch
Die schönen Verse und die feinen Scherze
Des Plautus hoch erhoben; gar zu duldsam
In beydem, um nicht etwas härters noch
Zu sagen! Wenn wir anders, Ihr und ich,
Ein frostiges Bon-Mot von einem guten
Zu unterscheiden, und, wie Verse klingen müssen,
Durchs Ohr zu prüfen, oder wenigstens
Doch an den Fingern abzuzählen wissen.
Für den Erfinder der Tragödie
Wird Thespis angesehn, der seine Stücke
Auf Bauerkarren durch die Dörfer führte,

Nil intentatum nostri liquere poetæ,
Nec minimum meruere decus, vestigia Græca
Ausi deserere, et celebrare domestica facta,
Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas.
Nec virtute foret, clarisve potentius armis,
Quam lingua, Latium, si non offenderet unum-
Quemque poetarum limæ labor, et mora. Vos, o
Pompilius sanguis, carmen reprehendite, quod non
Multa dies, et multa litura coercuit, atque
Præsectum decies non castigavit ad unguem.
Ingenium misera quia fortunatius arte
Credit, et excludit sanos Helicone poetas
Democritus, bona pars non ungues ponere curat,
Non barbam, secreta petit loca, balnea vitat.
Nanciscetur enim pretium, nomenque poetæ,
Si tribus Anticyris caput insanabile nunquam
Tonsori Licino commiserit. O ego lævus,
Qui purgo bilem sub verni temporis horam!
Non alius faceret meliora poemata: verum
Nil tanti est. Ergo fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi.
Munus et officium, nil scribens ipse, docebo:
Unde parentur opes; quid alat formetque poetam;
Quid deceat, quid non; quo virtus, quo ferat error.
Scribendi recte sapere est et principium, et fons.
Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ;

La facultad de maldecir, el coro
Enmudecer debió con mengua y rabia.
En todos estos géneros las plumas
Un tiempo ejercitáronse romanas;
Mas nunca con tal gloria, como cuando
De los griegos dejaron las pisadas,
O trágicos y cómicos asuntos
Sacaron de hechos y costumbres patrias.
Y hoy tan ilustre por su lengua fuera
Roma, cual por su brio y por sus armas,
Si no sintiesen tanto los poetas
Sus obras encerrar y retocarlas.
Pisones, descendientes del gran Numa,
Condenad los poemas, que con pausa
La lima no pulió, y hasta diez veces
No enmendó una atencion prolija y sábia.
Porque dijo Demòcrito que al arte,
Ingenio y feliz índole aventajan,
Y excluyó del Parnaso à los juiciosos,
Muchos dejan crecer uñas y barba,
Buscan la soledad, huyen los baños,
Y de poeta el prez juzgan que ganan,
Con no poner en manos de Licino
Sus pobres cholas, que á curar no alcanza
El eléboro todo de Anticira.
¡ Necio yo, que la bilis que me inflama
Con un purgante evacuo en primavera!
Pues sino ¿ qué poeta me igualara?
Mas no queriendo serlo á tanta costa,
Con ser cual piedra de amolar me basta,
Que hace al hierro cortar, sin cortar ella:
Y asi diré, sin escribir yo nada,
Cuales de un escritor son los deberes;
De do el caudal poetico se saca;
Qué sostiene y qué forma á un buen poeta;
Cuales cosas convienen, cuáles dañan;
Còmo buscarse deben las bellezas,
Cómo evitarse en fin deben las faltas.
Para bien escribir, es el buen seso
La primera y mas útil circunstancia;

Temi infrenolla, e d' insultar togliendo
Al Coro il dritto, vergognando ei tacque.
Intentato cimento i nostri vati
Non lasciarono alcun; nè piccol pregio
Quei meritâr, che abbandonando arditi
Le grec' orme, domestici subbietti
Presero a celebrar; di toga avolti
O esponessero drammi, o di pretesta.
Nè per arme o virtù più che per lingua
Possente il Lazio, e rinomato or fora;
Se molesta non fosse ad ogni vate
La tarda del limar opra e la noia.
Prole di Numa, a voi di biasmo oggetto
Quel carme sia, cui stagion lunga, e lungo
Cancellar non corresse, e diece volte
Sino a fil d' unghia ad emendar non giunse.
Perchè crede Democrito che vaglia
Più d' un' arte meschina un ricco ingegno,
Nè vati, altro che insani, in Pindo ammette.
Molti crescer si fan l' unghie e la barba;
Fuggon da' bagni; corrono tra' boschi;
Certi ottener pregio di vate e nome,
Se a Licino barbier non mai quel capo
Affideranno, a cui guarir bastante
Sin triplicata Anticira non fora.
Pazzo ch' io son, che come april ritorna,
Torno a purgar la bile! E chi saprebbe
Più be' poemi fabbricar al mondo?
Ma nulla il curo: imiterò la cote,
Che fa l' acciar tagliente, inetta al taglio.
De lo scrittor, senza che nulla io scriva,
L' arte e' doveri insegnerò: qual sia
Il suo tesor; di che si nutra il vate;
Di che si formi; ciò che giovi o noccia;
Dove 'l saper, dove l' errore il meni.
Del ben compor fonte e principio è 'l senno.

excès. Cette loi est prononcée ; le chœur a perdu le droit de nuire ; il se tait honteusement. Il n'est aucun genre que nos poètes aient laissé sans l'essayer. Ils n'ont pas mérité une gloire médiocre ceux qui osèrent abandonner les traces des Grecs et traiter des sujets domestiques, dans lesquels ils mettaient sur la scène soit la toge du citoyen, soit la robe bordée de pourpre. Le Latium ne serait pas moins célèbre par les productions de l'esprit, qu'il est renommé par la valeur et puissant par les armes, si le patient travail de la lime ne coûtait pas trop à nos poètes. O vous, noble sang de Pompilius, désapprouvez un poème que n'auront pas châtié et repoli, le doigt du poète rogné dix fois jusqu'à l'ongle, de nombreuses ratures pendant de longues veilles. Parce que Démocrite croit le génie plus heureux que les efforts de l'art, et qu'il bannit de l'Hélicon les poètes de sens rassis, beaucoup parmi ceux-ci ont soin de ne se couper ni les ongles ni la barbe, évitent les bains, et cherchent les lieux écartés. Ils trouveront la gloire et le nom de poète, s'ils ne confient jamais au barbier Licinus une tête que trois Anticyres ne sauraient guérir. O maladroit que je suis, de purger ma bile au retour de chaque printemps ! personne ne ferait de meilleurs poèmes, mais la chose n'est pas d'un si grand prix. Je ferai donc l'office de la pierre à aiguiser, qui peut rendre le fer tranchant et est incapable de couper elle-même. Sans rien écrire, j'enseignerai à l'écrivain son emploi et son devoir, où le talent du poète peut acquérir des richesses, ce qui le forme et le nourrit, et où conduisent l'erreur et le bon goût. Un sens droit est le principe et la source de bien écrire. Les écrits de l'école de Socrate

---

No path to fame our poets left untry'd ;
Nor small their merit, when with conscious pride
They scorn'd to take from Greece the storied theme,
And dar'd to sing their own domestic fame,
With Roman heroes fill the tragic scene,
Or sport with humour in the comic vein.
Nor had the mistress of the world appear'd
More fam'd for conquest, than for wit rever'd,
Did we not hate the necessary toil
Of slow correction, and the painful file.
Illustrious youths, with just contempt receive,
Nor let the hardy poem hope to live,
Where time and full correction don't refine
The finish'd work, and polish every line.
Because Democritus in rapture cries —
' Poems of genius always bear the prize
From wretched works of art, ' and thinks that none
But brain-sick bards can taste of Helicon ;
So far his doctrine o'er the tribe prevails,
They dare not shave their heads, or pare their nails ;
To dark retreats and solitude they run,
The baths avoid, and public converse shun :
A poet's fame and fortune sure to gain,
If long their beards, incurable their brain.
Ah ! luckless I ! who purge in spring my spleen —
Else sure the first of bards had Horace been.
But shall I then, in mad pursuit of fame,
Resign my reason for a poet's name ?
No ; let me sharpen others, as the hone
Gives edge to razors, though itself has none.
Let me the poet's worth and office show,
And whence his true poetic riches flow ;
What forms his genius, and improves his vein ;
What well or ill becomes each different scene ;
How high the knowledge of his art ascends,
And to what faults his ignorance extends.
Good sense, that fountain of the Muse's art,
Let the strong page of Socrates impart,

Und von Personen, die mit Hefen sich
Geschminkt, absingen und agiren liesz.
Nach ihm war Æschylus der zweyte, oder
Vielmehr der wahre Vater dessen, was
Den edeln Nahmen eines Heldenspiels
Mit Recht verdiente. Er erfand die Maske
Und den Kothurn, erweiterte den Schauplatz,
Veredelte die Kleidung, und (was mehr ist)
Den wahren Ton der Tragischen Camöne,
Die Er zuerst erhaben sprechen lehrte.
Ein wenig später that sich auch die Alte
Komödie hervor, nicht ohne vielen Beyfall ;
Allein die Freyheit, die man zu Athen
Ihr zugestanden, artete zuletzt
In eine Frecheit aus, die nicht zu dulden war,
So dass die Policey ins Mittel treten musste.
Des Lustspiels Chor, sobald der Stachel ihm
Benommen war, verstummte — und verschwand.
Von diesem allen haben unsre Dichter
Nichts unversucht gelassen ; und gewiss
Verdienten jene nicht dar kleinste Lob,
Die sich getrauten aus der Griechen Fusztritt
Herauszutreten, vaterländ'sche Thaten
Zu singen, und im Lust-und Trauerspiel
Uns römische Personen vorzuführen.
Auch würde Latium gewiss durch seine Sprache
Nicht weniger, als durch die Kunst zu siegen
Und zu regieren, über Griechenland
Den Rang behaupten, wenn nicht unsre Dichter
Der Feile Arbeit hassten, und die Zeit,
Die drüber hingeht, für verloren hielten.
Ihr, Numa's edle Sprossen, lasset kein
Gedicht vor euern Augen Gnade finden,
Das nicht durch viel Lituren zur Correctheit
Gebracht, und, bis das leiseste Gefühl
Nichts mehr von Fugen spürt, geglättet worden.
Weil Demokrit dem glücklichen Genie
Den Vorzug vor der armen Kunst gegeben,
Und schlechterdings die Dichter, die nicht rasen,
Vom Pindus ausgeschlossen haben will :
So treibts ein guter Theil der unsrigen
So weit, sich weder Bart noch Nägel stutzen
Zu lassen, weder Kamm noch Schwamm
Zu dulden, Bäder wie verdächt'ge Häuser
Zu fliehen, und, Gespenstern gleich, in öden
Von Menschen unbetretnen Gegenden
Herumzuirren ; fest beglaubt, ein Kopf,
Der dem barbierenden Senator Licinus

Verbaque provisam rem non invita sequentur.
Qui didicit patriæ quid debeat, et quid amicis;
Quo sit amore parens, quo frater amandus, et hospes;
Quod sit conscripti, quod judicis officium; quæ
Partes in bellum missi ducis; ille profecto
Reddere personæ scit convenientia cuique.
Respicere exemplar vitæ morumque jubebo
Doctum imitatorem, et veras hinc ducere voces.
Interdum speciosa locis, morataque recte
Fabula, nullius veneris, sine pondere et arte,
Valdius oblectat populum, meliusque moratur,
Quam versus inopes rerum, nugæque canoræ.
Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui, præter laudem nullius avaris.
Romani pueri longis rationibus assem
Discunt in partes centum diducere. Dicat
Filius Albini, si de quincunce remota est
Unica, quid superat? Poteras dixisse, triens. Eu!
Rem poteris servare tuam. Redit uncia, quid fit?
Semis. An hæc animos ærugo, et cura peculî
Cum semel imbuerit, speramus carmina fingi
Posse linenda cedro, et levi servanda cupresso?
Aut prodesse volunt, aut delectare poetæ,
Aut simul et jucunda et idonea dicere vitæ.
Quidquid præcipies, esto brevis, ut cito dicta
Percipiant animi dociles, teneantque fideles.

De Sócrates estudíala en las obras;
Y ten por cosa cierta, que ordenada
La materia hábilmente, por sí mismas
Se vendrán á la pluma las palabras.
El que conoce bien lo que se debe
A padre, amigo, huesped, deudo y patria;
El que sabe de jueces, senadores
Y generales las funciones altas,
Dará sin duda á todo personage
Caracteres é ideas adecuadas.
Quien la naturaleza imitar quiera,
En la vida y costumbres estudiarla
Deberá de los hombres; de este modo
La pintura será viva y gallarda.
Con tal que por los buenos caracteres
La atencion llame y las sentencias claras,
Diviérte muchas veces mas al pueblo
Una pieza sin arte, nervio y gracia,
Que los versos vacíos de sentido,
Y estrépito armonioso y sin substancia.
A los griegos, de gloria solo avaros,
Dióles Apolo ingenio y elegancia;
Y en aprender á dividir la libra
Piensa no mas la juventud romana.
Hijo de Albino, dime: ¿cuántas onzas
Quedan, si una de cinco se rebaja?
— Responderás que el tercio de una libra.
— Bueno, y ¿cuándo una mas á cinco añadas?
— Media libra, dirás — ¡Bravo! ya puedes
Cuidar de tu caudal y de tu casa.
¿Quién desde ahora esperará que versos
Dignos del cedro y del cipres se hagan,
Cuando de los domésticos apaños
Llega el orin á inficionar las almas?
O instruir ó agradar quiere el poeta,
O el deleite mezclar en la enseñanza.
Si das reglas, sé breve: los preceptos

Te le carte socratiche potranno
D' idee fornir, e la concetta idea
Ubbidienti seguiran le voci.
Uom che imparò quel che a la patria debba,
Quel che agli amici: con amor diverso
Come 'l padre, il fratel, l' ospite s' ami;
Qual sia del senator, quale il dovere
Del giudicante, qua' d' un duce in guerra
Sieno le parti; affè questi a ciascuno
Render saprà ciò che a ciascun conviensi.
Il dotto imitator vo' che contempli
L' esemplar de' costumi e de la vita,
E quindi tragga le animate voci.
Di be' tratti talor favola adorna
Esatta nel costume, ancorchè priva
Di venustà, senza vigor, senz' arte,
Meglio il popolo alletta, e più l' incanta,
Che fatui versi e armonïose ciance.
A' Greci ingegno, a' Greci diè la musa
Ritondo favellar, di nulla ingordi,
Che di laude. A partire un asse in cento
Roman fanciul con lunghe cifre impara.
Dica 'l figliuol d' Albin — Se dal quincunce
Scemisi un' oncia, che ne resta? Avresti
Ben potuto rispondere — Un triente —
Bravo! Il tuo patrimonio è in buone mani.
V' Aggiugniamo un' altr' oncia; a che riviene?
Ad un semisse — Or quando e ruggin tanta,
E tanta sete di guadagno, infetti
Abbia una volta gli animi, qua' versi
Speriam prodursi, da lisciar col cedro,
E da chiudersi in lucido cipresso?
O giovare o piacer vogliono i vati;
O accoppiar quel che giova a quel che piace.
Che che prendi a insegnar; brevi precetti

vous présenteront le fond des choses, et pour rendre ce que vous aurez médité les expressions viendront d'elles-mêmes. Celui qui a appris ce qu'il doit à sa patrie et à ses amis, de quel amour un père, un frère, un hôte doit être aimé, quels sont les devoirs d'un juge, les fonctions d'un général envoyé aux combats, celui-là, certainement, sait donner à chaque personnage les traits qui lui conviennent. Je prescrirai au savant imitateur de jeter les yeux sur les modèles vivants de la société, et de tirer de là un langage vrai. Quelquefois une pièce intéressante par l'exactitude des caractères et des mœurs, amuse beaucoup plus le peuple et l'occupe davantage, quoique sans grace, sans force et sans art, que des vers pauvres de choses et des riens sonores. Les Muses ont donné le génie aux Grecs; elles ont fait présent à ce peuple, qui n'était avare de rien, si ce n'est de la gloire, du don de parler avec une bouche harmonieuse. De longs calculs apprennent aux enfants romains à diviser l'as en cent parties. Dis, fils d'Albinus, si de cinq onces on en ôte une, que reste-t-il? il peut déja répondre : « un tiers. » A merveille! Tu sauras conserver ton bien. Ajoute une once, combien cela fait-il? La moitié. Dès que cette rouille et cette soif du gain auront une fois pénétré les esprits, comment espérer des vers dignes d'être gardés oints d'huile de cèdre dans du cyprès poli?

Les poètes veulent instruire ou plaire, ou dire en même temps des choses agréables et utiles. Dans vos enseignements, soyez bref, afin que l'esprit docile

---

For if the mind with clear conceptions glow,
The willing words in just expressions flow.
The poet, who with nice discernment knows
What to his country and his friends he owes;
How various nature warms the human breast,
To love the parent, brother, friend, or guest;
What the great offices of judges are,
Of senators, of generals sent to war;
He surely knows, with nice, well-judging art,
The strokes, peculiar to each different part.
Keep nature's great original in view,
And thence the living images pursue;
For when the sentiments and diction please,
And all the characters are wrought with ease,
Your play, though void of beauty, force, and art,
More strongly shall delight, and warm the heart,
Than where a lifeless pomp of verse appears,
And with sonorous trifles charms our ears.
To her lov'd Greeks, the Muse indulgent gave,
To her lov'd Greeks, with greatness to conceive,
And in sublimer tones their language raise —
Her Greeks were only covetous of praise.
Our youth, proficients in a nobler art,
Divide a farthing to the hundredth part;
Well done, my boy, the joyful father cries,
Addition and subtraction make us wise.
But when the rust of wealth pollutes the soul,
And money'd cares the genius thus control,
How shall we dare to hope, that distant times
With honour should preserve our lifeless rhymes?
Poets would profit or delight mankind,
And with the pleasing have th' instructive join'd.

Sich nie vertraute, und mit drey Anticyren
Nicht heilbar wäre, sey zum Dichterkopf
Allein gemacht, und würdig von den Musen
Bewohnt zu werden. Was ich für ein Thor bin,
An jedem Frühling mir die Galle auszufegen!
Kein andrer sollte bessre Verse machen!
Doch! sey es drum! Wofern ich selber auch
Nichts schreibe, kann ich doch, dem Schleifstein gleich,
Der selber zwar nicht schneidet, aber doch
Das Eisen schneidend macht, die Andern lehren,
Was einen Dichter bilde, was ihn nähre,
Was ihm gezieme oder nicht, und welche Wege
Zum Nachruhmstempel führen, oder in die Sümpfe,
Wo Aganippens Quelle sich verliert?
Um gut zu schreiben, muss ein Autor erst
Verstand und Sinn, um gut zu denken, haben.
An Stoff wirds die Sokrat'sche Schule euch
Nicht fehlen lässen, und dem wohldurchdachten Stoffe
Schmiegt sich von selbst der gute Ausdruck an.
Wer recht gelernt hat, was er seinen Freunden,
Was seinem Vaterlande schuldig sey,
Mit welcher Lieb' ein Vater, Bruder, Gastfreund,
Zu lieben? was des Staatsmanns, Richters, was
Des Feldherrn Amt und Pflicht erfodre? — Der
Wird, was in jedem Falle jeder Rolle
Geziemt, unfehlbar stets zu treffen wissen.
Doch nie vergesse der gelehrte Zögling
Der dichterischen Bildnerkunst, auch auf
Die Sittenschule der lebendigen
Modelle um ihn her die Augen stets
Zu heften, und daraus die wahre Sprache
Des Lebens und des Umgangs herzuholen.
Nicht selten sieht man, dass ein wohlgezeichnetes
Charakterstück, wiewohl sonst ohne Reiz
Und Styl und Kunst, beym Volke mehr gewinnt,
Und besser unterhält, als schöne Verse,
An Schall und Wohlklang reich, an Sachen leer.
Den Griechen, Freunde! (immer komm' ich wieder
Auf diesz zurück) den Griechen gab die Muse
Zugleich Genie und feines Kunstgefühl,
Die Gabe der Empfindung und des schönen
Und runden Ausdrucks : aber ihre Seelen kannten
Auch keinen andern Geiz, als den nach Ruhm.
Der Römer lernt von Kindesbeinen an
Das As in hundert Theile theilen. Ruft,
Zur Probe, nur den kleinen Sohn des Wechslers
Albinus her, und fragt ihn aus. — ,, Die Hälfte
,, Von einem halben Gulden abgezogen,

Omne supervacuum pleno de pectore manat.
Ficta voluptatis causa sint proxima veris;
Nec, quodcumque volet, poscat sibi fabula credi;
Neu pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.
Centuriæ seniorum agitant expertia frugis;
Celsi prætereunt austera poemata Rhamnes:
Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando, pariterque monendo.
Hic meret æra liber Sosiis; hic et mare transit,
Et longum noto scriptori prorogat ævum.
Sunt delicta tamen quibus ignovisse velimus;
Nam neque chorda sonum reddit, quem vult manus et
Poscentique gravem persæpe remittit acutum; [mens,
Nec semper feriet quodcumque minabitur arcus.
Verum, ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura. Quid ergo est?
Ut scriptor si peccat idem librarius usque,
Quamvis est monitus; venia caret, et citharœdus
Ridetur, chorda qui semper oberrat eadem:
Sic mihi, qui multum cessat, fit Chœrilus ille,
Quem bis terque bonum, cum risu miror; et idem
Indignor quandoque bonus dormitat Homerus.
Verum operi longo fas est obrepere somnum.
Ut pictura, poesis erit quæ, si propius stes,
Te capiet magis; et quædam, si longius abstes.

Se conciben mejor, mejor se graban
Cuanto mas cortos: lo supérfluo siempre,
Cual agua en vaso lleno se derrama,
Asi se vierte. Verosimil sea
Toda ficcion, si de ficciones tratas.
No cuantos lances un asunto ofrezca
Presentar tú pretendas en las tablas;
Ni al recien engullido rapazuelo
Quieras sacar del vientre de una Lamia.
Los senadores de lo serio gustan,
Y esto à los caballeros amostaza.
El medio de ganar todos los votos
Es mezclar lo que instruye á lo que agrada.
Escrito en que estas dotes se reunan
Al librero dará grandes ganancias,
Será buscado en las lejanas tierras,
Y al autor colmará de eterna fama.
Hay empero defectos que merecen
Indulgencia ò perdon, pues ni templada
El músico su citara halla siempre,
Y en vez de un tono agudo un grave saca,
Ni siempre al blanco el tirador acierta.
Asi pues, si primores mil realzan
Un poema magnifico, no debo
Dejar de perdonar ligeras faltas,
Ora sean efectos de descuido,
O de la pobre condicion humana.
Pero ¿que regla establecer podremos?
Una hay segura: digno no es de gracia
Copista que advertido muchas veces,
Repite aun la reprendida falta;
Y con razon al músico se silva
Que siempre en una cuerda se resbala.
Asi al poeta que tropieza mucho
Juzgo un Querilo que sin fin desbarra,
Y con cuyas sandeces me divierto,
Aunque en dos ó tres trozos yo le aplauda.
Pero tambien de que el insigne Homero
Dormite en un pasage, me da rabia,
Bien que una ú otra vez rendirse al sueño
Se puede permitir en obras largas.
Poesia y pintura se parecen,
Y cuadros suelen presentar entrambas,

Adopra, perchè sia docile ingegno
Pronto a imparare, a ritener tenace:
Dal sen, qual da pien' urna, il troppo sbocca.
Si rassomigli al ver quel, che si finge
Per dilettar; nè ad ogni suo capriccio
Tua favola pretenda intera fede.
Estrar da l' epa ingordo di satolla
Lammia vivo il fanciul, deh non s'avvisi!
Carmi i vecchi scherniscono, non buoni
Che a dilettar; fuggon da que', non buoni
Che ad ammonir, i giovani bizzarri.
Chi rattemprò l' util col dolce, e seppe
Dilettare e ammonir, vinse 'l partito.
Questo è 'l libro, che gravido lo scrigno
Fa d' oro a' Sosì; questo il mar trapassa,
E immortal a l' autor vita assecura.
Pur ci ha delitti, che scusar vorremmo;
Nè, sonando, risponde ognor la corda
A la mano e al pensier; e assai sovente
Le chiedi 'l grave, e ti ridà l'acuto;
Nè sempre l' arco ove miravi, imbrocca.
Che se di molti pregi un carme splenda;
Me pochi nei non turberan, cui sparse
Negligenza non già, ma che l' umana
Natura tutti ad evitar non giunse.
Che ne trarrem? Com' è di scusa indegno
L' ammonito menante, ove rinciampi
Ognor nel fallo istesso; ed è deriso
Il citarista, che la stessa corda
Strimpelli ognor; così d' inerzia troppa
Colpevole scrittor, s' offre in sembianza
Di quel Cherilo a me, che quando avviensi
Due volte o tre nel buon; stupisco e rido.
Mi sdegno io stesso poi, se 'l prode Omero
Talor dormiglia: ma in lung' opra, al sonno
Pur si permette il sorvenir furtivo.
Pari a pittura è poesia: v' è quella,

saisisse aussitôt vos paroles et les retienne fidèlement. S'il est surchargé, il rejette tout ce qui surabonde. Que les fictions imaginées pour le plaisir se rapprochent de la vérité; qu'une fable ne demande pas que tout ce qu'il lui plaira de dire soit cru sur parole, et qu'elle n'arrache pas, vivant, du ventre d'une lamie, l'enfant que celle-ci vient de dévorer. Nos centuries de vieillards rejettent les poèmes dépourvus d'utilité; nos fiers chevaliers négligent les austères. Celui qui mêle l'utile à l'agréable, et charme le lecteur en même temps qu'il l'instruit, enlève tous les suffrages. Son livre vaut de l'argent aux Sosies, franchit les mers, et prolonge la célébrité de l'auteur dans un long avenir. Il est cependant des fautes que nous devons excuser; en effet, la lyre ne rend pas toujours le son que la main et l'esprit désirent, et souvent elle donne un ton aigu lorsqu'on lui en demandait un grave : la flèche ne frappe pas toujours tous ce qu'elle menace. Mais lorsque les beautés brillent en plus grand nombre, je ne m'offense pas de quelques taches laissées par négligence ou échappées à la nature humaine. Quoi donc! un copiste qui commet toujours la même faute, quoique averti, n'obtient pas de pardon. On tourne en dérision un citharède qui se trompe toujours sur la même corde; hé bien! le poète qui se néglige beaucoup, est pour moi ce Chérile dont j'admire d'un sourire deux ou trois vers heureux, tandis que je m'indigne si quelquefois le bon Homère s'endort. Mais dans un long ouvrage, quelques instants de sommeil sont permis. En poésie, comme en peinture, il est

Short be the precept, which with ease is gain'd
By docile minds, and faithfully retain'd.
If in dull length your moral is exprest,
The tedious wisdom overflows the breast.
Would you divert? the probable maintain,
Nor force us to believe the monstrous scene,
Which shews a child, by a fell witch devour'd,
Dragg'd from her entrails, and to life restor'd.
Grave age approves the solid and the wise;
Gay youth from too austere a drama flies;
Profit and pleasure, then, to mix with art,
T' inform the judgment, nor offend the heart,
Shall gain all votes; to booksellers shall raise
No trivial fortune, and across the seas
To distant nations spread the writer's fame,
And with immortal honours crown his name.
Yet there are faults, that we may well excuse,
For oft the strings th' intended sound refuse;
In vain his tuneful hand his master tries,
He asks a flat, and hears a sharp arise;
Nor always will the bow, though fam'd for art,
With speed unerring wing the threatening dart.
But where the beauties more in number shine,
I am not angry, when a casual line
(That with some trivial faults unequal flows)
A careless hand, or human frailty shows.
But as we ne'er those scribes with mercy treat,
Who, though advis'd, the same mistakes repeat;
Or as we laugh at him, who constant brings
The same rude discord from the jarring strings;
So, if strange chance a Chœrilus inspire
With some good lines, with laughter I admire;
Yet hold it for a fault I can't excuse,
If honest Homer slumber o'er his Muse;
And yet, perhaps, a kind indulgent sleep
O'er works of length allowably may creep.
Poems like pictures are; some charm when nigh,

,, Was bleibt?" — Ey, spricht er lachend, was wird [bleiben?
Vier Groschen. — ,, Braver Junge! Der
,, Wird sein Vermögen nicht vergeuden! — Und
,, Zum halben Gulden noch die vier
,, Hinzugethan, macht —?" — Einen halben Thaler.
Wie? Und von Seelen, die mit diesem Rost
Von Habsucht einmal überzogen sind,
Erwarten wir Gedichte, die vor Motten
Verwahrt zu werden je verdienen könnten?
Des Dichters Zweck ist zu belust'gen, oder
Zu unterrichten, oder beydes zu verbinden,
Und unter einer angenehmen Hülle
Uns Dinge, die im Leben brauchbar sind, zu sagen.
Lehrt er, so sey er kurz! Was schnell gesagt wird,
Fasst der lehrbegier'ge Geist geschwinder auf
Und hält es fester. Wie die Seele voll ist, läuft
Das überflüss'ge ab. Was blosz zur Lust
Erdichtet wird, sey stets der Wahrheit ähnlich.
Und um je weiter sich die Phantasie
Von ihr entfernt, je stärker sey die Täuschung!
Ein Mährchen soll nicht fodern, dass ihm Alles
Geglaubet werd', und nicht den Knaben, den
Die Lamia aufgegessen, wieder frisch
Und ganz aus ihrem Leibe ziehen!
Der graue Theil des Publicums verdammt,
Was ohne Nutzen ist; hingegen steigt
Die junge Mannschaft stolz bey einem ernsten
Gedicht vorbey. Der aber, der das Nützliche
So mit dem Angenehmen zu verbinden weisz,
Dass er den Leser im Ergötzen bessert,
Vereinigt alle Stimmen. Solch ein Werk
Verdient den Sosiern Geld, geht übers Meer,
Macht seiner Meister Nahmen allen Zungen
Geläufig und der späten Nachwelt werth!
Indessen sind auch Fehler, denen man
Verzeihung schuldig ist; denn immer giebt die Saite
Den Ton nicht an, den Seel' und Hand verlangte,
Und auch der beste Bogen trifft nicht immer.
Doch, glänzt das Meiste nur in einem Werke,
So sollen wenig Flecken mich nicht ärgern, die
Des Dichters Fleisz entwischt sind, oder, weil er doch
Nur Mensch ist, nicht von ihm verhütet werden konnten.
Nur, dass die Herren diese Clausel sich
Nicht gleich zu Nutze machen! Denn, wie ein Copist,
Der, aller Warnung ungeachtet, immer
Am gleichen Worte sich verschriebe, keine
Entschuldigung verdiente; wie ein Geiger
Verspottet würde, der die gleiche Note,

Hæc amat obscurum; volet hæc sub luce videri,
Judicis argutum quæ non formidat acumen.
Hæc placuit semel; hæc decies repetita placebit.
O major juvenum, quamvis et voce paterna
Fingeris ad rectum, et per te sapis, hoc tibi dictum
Tolle memor: certis medium et tolerabile rebus
Recte concedi. Consultus juris, et actor
Causarum mediocris, abest virtute diserti
Messalæ, nec scit quantum Cascellius Aulus;
Sed tamen in pretio est. Mediocribus esse poetis
Non Dî, non homines, non concessere columnæ.
Ut gratas inter mensas symphonia discors,
Et crassum unguentum, et Sardo cum melle papaver
Offendunt, poterat duci quia cœna sine istis;
Sic animis natum, inventumque poema juvandis,
Si paulum a summo discessit, vergit ad imum.
Ludere qui nescit, campestribus abstinet armis;
Indoctusque pilæ, discive, trochive quiescit,
Ne spissæ risum tollant impune coronæ:
Qui nescit, versus tamen audet fingere. Quidni?
Liber et ingenuus, præsertim census equestrem
Summam nummorum, vitioque remotus ab omni.
Tu nihil invita dices, faciesve Minerva:
Id tibi judicium est, ea mens. Si quid tamen olim
Scripseris, in Metii descendat judicis aures,
Et patris, et nostras, nonumque prematur in annum.

De que unos placen, si se ven de cerca,
Y otros deben mirarse á mas distancia.
Este obscuridad pide, aquel no teme
Al mas severo juez, y la luz ama:
El uno agrada alguna vez, y el otro
Mientras mas repetido mas agrada.
O Pison el mayor, aunque tu padre
Dirige por si mismo tu enseñanza,
Y tú bastante juicio ademas tienes,
Este precepto en tu memoria graba:
Hay mil cosas en que la mediania
Suele sufrida ser y aun estimada:
Jurisconsultos viven y oradores,
Que jamas á Cascelio ó á Mesala
En ciencia ó en facundia igualar pueden,
Y sin embargo todos los acatan;
Mas medianos poetas, ni mortales
Ni númenes ni aun postes los aguantan.
Mala música, esencias corrompidas,
Granos de adormideras con miel sarda
En un banquete ofenden; pues gran cena
Sin música haber puede y sin pomadas.
Asi es la poesia; desde luego
Nació para el placer, y si se aparta
Algo del cielo, se hunde hasta el abismo.
No va el que usar no sabe de las armas
Al campo Marcio á combatir; no juega
Quien manejar no sabe disco ó pala:
De otro modo el concurso numeroso
Sin ningun miramiento le silvara.
¿Còmo pues sin saber de poesia
Hay quien para hacer versos tenga audacia?
Y ¿por qué no? dirán: es libre, es noble,
Ademas, el caudal tiene que basta
Para ser caballero, y es en suma
Un personage de virtud sin mancha.
En cuanto á tí, pues seso y luces tienes,
Nada á despecho de Minerva hagas;
Y si algo escribes, de tu padre al juicio
Somételo, y al mio y al de Tarpa.

Che te più da vicin; quella v' è poi,
Che in distanza maggior più ti rapisce;
Questa nel buio; a pieno giorno l' altra,
Che d'acuto censor occhio non pave,
Contemplata esser vuol; piace la prima
Sol una volta; diece volte l' altra
Se tornasi a mirar, torna a piacere.
O tu maggior tra' giovani fratelli,
Benchè pel sentier dritto e la paterna
Voce ti scorga e 'l natural tuo senno;
Questo ne l' imo cor mio detto incidi.
Mezzan soffribil merito a più classi
Concedesi a ragion. Uom ne le leggi
Mezzanamente esperto; uomo su' rostri
Non primaio orator, cede al facondo
Di Messala valor, nè al saver giugne
D' Aulo Cascellio; e non però si spregia:
Gli uomin, gli dei, sin le colonne a' vati
Mediocrità non concedetter mai.
E in ver sì come tra gioconde mense
Stridula sinfonia, rancido unguento,
Confetti di mel sardo entran molesti,
Perchè pur senza ciò la cena andava;
Tal nato il vate a dilettar la mente,
Se torce un po' da l' alto, a l' imo piomba.
Chi di giostre non sa, del marzio campo
L' arme non tocca: chi mai palla, o disco,
O paleo non trattö, stassi 'n disparte;
Onde non faccia l' accerchiata folla
Impunemente alto scrosciar le risa
Versi osa far pur chi non sa. Chi 'l vieta?
Libero, ingenuo, e quel ch' è più, d' equestre
Censo è fornito, e d' ogni taccia scevro.
Tu di Minerva ad onta oserai nulla
Dir, nè oprare; e così giudichi e pensi:
Che a scriver mai se alcuna cosa imprendi
Talor, di Mecio giudice a l' orecchio

des choses qui plaisent davantage regardées de près, et d'autres de plus loin. Ceux-ci aiment l'obscurité; ceux-là, qui ne redoutent point l'esprit perçant du juge, veulent être vus à la lumière. Cet ouvrage a plu une fois; redemandé dix fois, cet autre plaira encore.

Aîné des jeunes Pisons, quoique vous soyez formé à la vérité par la voix d'un père, et que vous ayez par vous-même du goût pour elle, souvenez-vous de ce que je vais vous dire : La médiocrité dans certaines choses peut être tolérable et être concédée. Un jurisconsulte, un avocat médiocre, est certainement fort loin du talent de l'éloquent Messala, et n'a pas le savoir de Casselius Aulus, et cependant on l'estime. Ni les hommes, ni les dieux, ni les colonnes sur lesquelles sont affichés les ouvrages nouveaux, n'ont jamais permis aux poëtes d'être médiocres. De même qu'une symphonie discordante, un parfum grossier, et le miel de Sardaigne au pavot, choquent dans un festin agréable, parce qu'il pouvait s'en passer : de même, née et inventée pour le plaisir de l'esprit, la poésie tombe au plus bas degré, si elle s'est éloignée du plus élevé. Il s'abstient des armes du champ de Mars, celui qui ne sait pas s'en servir; il demeure en repos, celui qui ignore le jeu de la paume, du disque ou du cerceau, de crainte que le cercle serré des spectateurs ne se livre librement au rire. Et cependant, sans savoir faire des vers, tel ose en composer! Et pourquoi non? n'est-il pas né libre et noble? surtout n'a-t-il pas fait la déclaration du cens équestre, et n'est-il pas éloigné de tout vice?

Pour vous, Pison, vous ne ferez et ne direz rien malgré Minerve : votre raison, votre esprit m'en répond. Si cependant un jour vous écriviez quelque chose, que ce que vous aurez fait descende dans l'oreille du juge Métius, de votre père, de la mienne;

Others at distance more delight your eye;
That loves the shade, this tempts a stronger light,
And challenges the critic's piercing sight;
That gives us pleasure for a single view :
And this, ten times repeated, still is new.
Although your father's precepts form your youth,
And add experience to your taste of truth,
Of this one maxim, Piso, be assur'd,
In many things a medium is endur'd :
Who tries Messala's eloquence in vain,
Nor can a knotty point of law explain
Like learn'd Cascellius, yet may justly claim,
For pleading or advice, some right to fame;
But God, and man, and letter'd post denies,
That poets ever are of middling size.
As jarring music at a jovial feast,
Or muddy essence, or th' ungrateful taste
Of bitter honey, shall the guests displease,
Because they want not luxuries like these;
So poems, form'd alone to give delight,
Are deep disgust, or pleasure to the height.
The man, who knows not how with art to wield
The sportive weapons of the martial field,
The bounding ball, round quoit, or whirling troque;
Will not the laugther of the crowd provoke :
But every desperate blockhead dares to write —
Why not? his fortune gives equestrian right;
The man's free-born; perhaps, of gentle strain;
His character and manners pure from stain.
But thou, dear Piso, never tempt the Muse,
If wisdom's goddess shall her aid refuse;
And when you write, let candid Metius hear,

So oft sie käme, falsch gegriffen hätte :
So heiszt ein Dichter, der sich oft verschreibt,
Bey mir ein Chörilus; und wenn ers gleich
Auch zwey-bis dreymal gut gemacht, bewundre
Ich ihn mit Lachen : wie es mich verdreusst,
Wenn auch Homer sogar zuweilen — nickt;
Wiewohl man doch in einem groszen Werke
Vom Schlaf ja wohl einmal beschlichen werden kann!
Gedichte sind darin den Mahlereyen gleich,
Dass manche desto mehr die Augen fesseln,
Je näher man hinzutritt; andre, wenn man weiter
Zurücktritt, erst die rechte Wirkung thun.
Diesz liebt ein schwaches, jenes, das sich nicht
Vorm schärfsten Auge scheut, ein helles Licht,
Und wenn das erste einmal uns gefällt,
Wird dieses zehnmal wiederholt gefallen.
Du, ältester der edlen Jünglinge,
Wiewohl die Vaterstimme, und dein eignes
Gefühl dich schon zum Wahren bilden, präge doch,
Was ich jetzt sage, fest in deinen Sinn.
Es giebt der Dinge viel, worin
Die Mittelmäszigkeit mit gutem Fug
Gestattet wird. Ein Rechtsgelehrter oder
Ein Redner vor Gericht kann minder wissen
Als ein Cascellius, an Beredsamkeit
Weit unter dem Messala stehn, und hat
Doch seinen Werth : den mittelmäsz'gen Dichter
Schützen weder Götter, Menschen, noch
Verleger vor dem Untergang! Warum? —
Ist leicht zu sehn. So wie ein übelstimmendes
Concert bey einer guten Tafel, oder
Zu dickes Salböl, oder Mohn mit Sard'schem Honig
Blosz darum uns beleidigen, weil die Mahlzeit
Auch ohne sie recht wohl bestehen konnte :
Just so verhält es sich mit einem Dichterwerke.
Denn da es, um der Seele gütlich
Zu thun, erfunden ist, so senkt es sich,
Wie's nur ein wenig vom Vollkommnen abweicht,
Zum Schlechtesten. Wer mit den Waffen, die
Im Campus üblich sind, nicht umzugehn
Versteht, der bleibt davon; wer mit dem Ball,
Dem Discus, oder Reif zu spielen nicht
Gelernt hat, giebt sich auch damit nicht ab,
Um nicht dem Volk, das zusieht, zum Gelächter
Zu werden. Wie? und Verse nur zu machen
Erdreistet sich, wer nichts davon versteht.
Warum nicht? Ist er nicht, so gut wie andre,
Ein freygeborner, unbescholtner Mann,

Membranis intus positis, delere licebit,
Quod non edideris: nescit vox missa reverti.
Silvestres homines sacer, interpresque Deorum,
Cædibus, et victu fœdo deterruit Orpheus,
Dictus ob hoc lenire tigres, rabidosque leones:
Dictus et Amphion, Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, et prece blanda
Ducere quo vellet. Fuit hæc sapientia quondam,
Publica privatis secernere, sacra profanis;
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis;
Oppida moliri, leges incidere ligno.
Sic honor, et nomen divinis vatibus, atque
Carminibus venit. Post hos insignis Homerus,
Tyrtæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit. Dictæ per carmina sortes;
Et vitæ monstrata via est; et gratia regum
Pieriis tentata modis; ludusque repertus,
Et longorum operum finis: ne forte pudori
Sit tibi Musa liræ solers et cantor Apollo.
Natura fieret laudabile carmen, an arte,
Quæsitum est. Ego nec studium sine divite vena,
Nec rude quid prosit video ingenium: alterius sic
Altera poscit opem res, et conjurat amice.
Qui studet optatam cursu contingere metam,
Multa tulit, fecitque puer; sudavit, et alsit;
Abstinuit Venere et vino: qui Pythia cantat

Despues tus pergaminos nueve años
Encierra en tus estantes: si los guardas
Retocarlos podrás: pero ya sueltas
No pueden recogerse las palabras.
Orfeo, sacro intérprete del cielo,
Arrancó de las selvas solitarias
A los hombres bozales, é inspiróles
Horror á la barbarie y la matanza;
Y por ello se dijo que los tigres
Y los fieros leones amansaba;
Como se dijo de Anfion tebano,
Fundador de los muros de su patria,
Que á su placer las piedras, y al arbitrio
Mover hacia de su lira blanda:
Pues la sabiduria de aquel tiempo
Ciñóse entera á levantar la valla,
Que los objetos santos y profanos,
Los privados y públicos separa;
A fijar los derechos de Himeneo,
Correr vedando tras la Venus vaga;
Pueblos, á edificar en que albergarse,
Y en fin las leyes á escribir en tablas.
Asi á la poesia y los poetas
Divinos luego proclamó la fama.
Despues, versos de Homero y de Tirteo
Llenaron de ardor bélico las almas;
En verso los oráculos hablaron;
Dió en verso la moral lecciones sabias;
Al favor aspiróse de los reyes,
Y se inventaron diversiones varias,
Que amenizó la dulce poesia.
No tengas pues á mengua cultivarla,
Cual el arte de Apolo y de las Musas.
Controviértese mucho si realza
Mas á un poema el arte ó el ingenio.
En cuanto á mí, no alcanzo lo que valga
Aplicacion sin rica fantasia,
Ni esta sin el estudio: ambas demandan
Mútuo auxilio y union. Aquel que al premio
De la carrera aspira, se prepara
Con fatigas y esfuerzos desde niño;
Desde niño el calor y el frio aguanta,

La sottoponi, ed al paterno, e al nostro;
E per nov' anni a maturar la lascia
Ne' custoditi fogli, Egli è permesso
Ciò cancellar, che agli occhi altrui celavi:
Lanciato stral più non ritorna in cocca.
Orfeo, nunzio de' numi e sacerdote,
Fece a' vaghi sangue uomin silvestri
La bocca sollevar dal fero pasto;
Onde fu detto de' lion rabbiosi,
E de le tigri domator. Anch' egli
Anfion, che le mura alzò di Tebe,
A la cetra accordando inni devoti,
Fu detto ubbidienti ove gli piacque,
Tratto aver dietro a sè mobili i sassi.
De' prischi ecco il saper: da le profane
Scerner le sacre; le private cose
Da le comuni; freno a la vagante
Venere imporre; a' maritali patti
Dar norma; le città cigner di mura;
Su' codici scolpir le nuove leggi:
Quindi onor, culto, e nome a' vati e a' carmi.
Co versi poi ne' maschi petti Omero
D' alta fama, e Tirteo guerriero ardore
Destò di Marte a le magnanim' opre.
Fur versi i vaticini, e furon guida
De la vita al sentier; sepper de' regi
Procacciarsi 'l favor le aonie suore;
Belle di nuovi ludi esse inventrici,
Dolce di lunghe noie esse ristoro:
Ciò pensa, onde la musa al plèttro esperta
Non abbi a vil, nè Febo esperto al canto.
Chiedesi ancora, se lodevol carme
Sia di natura magistero o d' arte.
Io poi non veggio che far possa il solo
Studio, o che mai di ricca vena privo
L' inculto ingegno: in nodo amico aita
L' uno e l' altro così dona e riceve.
Chi desioso ingegnasi in suo corso
Toccar la meta, assai da' suoi prim' anni
Fece e soffrì; alse e sudò; si astenne

tenez-le renfermé jusqu'à la neuvième année : vos écrits ainsi gardés, il vous sera permis d'effacer ce que vous n'aurez pas mis au jour : échappé une fois, un mot ne revient plus.

Interprète sacré des dieux, Orphée détourna les hommes, alors habitants des bois, de leur affreuse nourriture et du meurtre : on a dit qu'il amollissait la rage des tigres et des lions. On raconte aussi d'Amphion, fondateur de la citadelle de Thèbes, qu'il faisait mouvoir les pierres au son de sa lyre, et les conduisait où il voulait par le charme de sa muse. On avait autrefois la sagesse de distinguer le bien public des intérêts privés, et le sacré du profane; de réprimer le vagabond libertinage, d'imposer des devoirs aux époux, de bâtir des villes et de graver les lois sur le bois. Ce fut ainsi qu'un nom et de la considération vinrent aux divins poètes et à leurs ouvrages. Après eux vint le grand Homère, et Tyrtée qui excitait, par ses vers, les ames guerrières aux combats de Mars. Les oracles furent prononcés en vers; on indiqua la règle de la vie, et l'on rechercha la faveur des rois en cadences piériennes, et un jeu, terme de longs travaux, fut ainsi trouvé. N'ayez donc point honte des chants d'Apollon et d'une Muse habile sur la lyre.

On a demandé si un poème digne d'éloges était l'œuvre de la nature ou de l'art. Pour moi, je ne vois point à quoi sert l'étude sans une riche veine, et le génie sans culture. Ainsi l'une de ces choses demande le secours de l'autre et s'y allie heureusement. Celui qui dans sa course s'efforce d'atteindre à la borne désirée, enfant, a fait et souffert beaucoup de choses; il a eu chaud, il a eu froid; il s'est abstenu de Vénus et du

---

Or try your labours on your father's ear,
Or even on mine; but let them not come forth,
'Till the ninth ripening year mature their worth.
You may correct what in your closet lies:
The word, once spoke, irrevocably flies.
The wood-born race of men when Orpheus tam'd,
From acorn and from mutual blood reclaim'd,
This priest divine was fabled to assuage
The tiger's fierceness, and the lion's rage.
Thus rose the Theban wall; Amphion's lyre,
And soothing voice the listening stones inspire,
Poetic wisdom mark'd, with happy mean,
Public and private; sacred and profane;
The wandering joys of lawless love suppress;
With equal rites the wedded couple blest;
Plann'd future towns, and instituted laws:
So verse became divine, and poets gain'd applause.
Homer, Tyrtæus, by the Muse inspir'd,
To deeds of arms the martial spirit fir'd.
In verse the oracles divine were heard,
And nature's secret laws in verse declar'd;
Monarchs were courted in Pierian strain,
And comic sports reliev'd the wearied swain;
Apollo sings, the Muses tune the lyre,
Then blush not for an art, which they inspire.
'Tis long disputed, whether poets claim
From art or nature their best right to fame;
But art, if not enrich'd by nature's vein,
And a rude genius, of uncultur'd strain,
Are useless both; but when in friendship join'd,
A mutual succour in each other find.
A youth, who hopes th' Olympic prize to gain,
All arts must try, and every toil sustain;
Th' extremes of heat and cold must often prove,
And shun the weakening joys of wine and love.

Und noch dazu von rittermäss'gen Renten?
Ein Ehrenmann von diesem Schlage sollte
Nicht, wenn's ihn ankommt, Verse machen dürfen?
Ich lasse mirs gefallen. Aber du,
Mein Piso — diesz verspricht uns dein Verstand
Und guter Sinn — du wirst, in deinem Leben, mit
Minervens Widerwillen nichts beginnen. Doch,
Wofern du jemals etwas schreiben solltest,
Lass Tarpa's Ohr, und deines edeln Vaters
Und meines, Richter seyn. Verschliesz es dann
In deinen Pult und halt's ins neunte Jahr zurück,
So bleibst du Meister, wieder auszulöschen,
Was nicht ediert ist. Das entflogne Wort
Ist nicht mehr unser und kehrt nimmer wieder.
Indessen, dass du über deine Liebe
Zur Muse mit der goldnen Leyer nicht erröthest,
So denke, was von ihrem Ursprung an
Die Kunst der Dichter war. Ward nicht von Orpheus,
Dem heiligen Seher, dem die Götter ihre
Mysterien offenbarten (weil er Thrazens
Halbthierische Bewohner aus dem Wust
Der Wildheit zog und menschlich leben lernte),
Gesagt, er habe Tiger zähmen, wüth'ge Löwen
Durch seiner Lieder Reiz besänft'gen können?
Ward von Amphion, des Thebanschen Schlosses
Erbauer, nicht gesagt, er habe Felsen
Und Wälder seiner Leyer süszen Tönen,
Wohin er wollte, folgsam nachgezogen?
Im Heldenalter war's der Weisen Amt,
Ein rohes Waldgeschlecht aus ihren Grüften
Zu ziehn, und an Geselligkeit, und Furcht
Der Götter, Zucht und Ordnung, zu gewöhnen.
Sie stiftete der Ehe keuschen Bund,
Sie legte Städte an und gab Gesetze:
Und weil die Zauberkräfte des Gesangs
Zu allem diesen ihr behülflich waren,
So stieg des Sängers Ansehn in den Augen
Des Volkes, und ein Glaube, dass er näher
Den Göttern wäre, goss was Göttliches
Um seinen Mund, und seine Lieder wurden
Orakel des Vergangnen und der Zukunft·
Nun kam Homer, der über alle ragt,
Und bald nach ihm Tyrtäus, dessen Lieder
Den schönen Tod fürs väterliche Land
Im Vorderreyhn der Schlacht mit Eifersucht
Zu suchen, Sparta's Männerseelen spornte.
In Versen gab den Fragenden der Gott
Zu Delphi Antwort; in der Musensprache

Tibicen, didicit prius, extimuitque magistrum.
Ne satis est dixisse : Ego mira poemata pango.
Occupet extremum scabies; mihi turpe relinqui est,
Et quod non didici, sane nescire fateri.
Ut præco, ad merces turbam qui cogit emendas,
Assentatores jubet ad lucrum ire poeta
Dives agris, dives positis in fœnore nummis.
Si vero est unctum qui recte ponere possit,
Et spondere levi pro paupere, et eripere atris
Litibus implicitum, mirabor si sciet inter-
Noscere mendacem, verumque beatus amicum.
Tu, seu donaris, seu quid donare voles cui,
Nolito ad versus tibi factos ducere plenum
Lætitiæ; clamabit enim : Pulchre! bene! recte!
Pallescet super his; etiam stillabit amicis
Ex oculis rorem; saliet, tundet pede terram.
Ut qui conducti plorant in funere, dicunt,
Et faciunt prope plura dolentibus ex animo; sic
Derisor vero plus laudatore movetur.
Reges dicuntur multis urgere culullis,
Et torquere mero, quem perspexisse laborent,
An sit amicitia dignus. Si carmina condes,
Nunquam te fallant animi sub vulpe latentes.
Quintilio si quid recitares : Corrige, sodes,
Hoc, aiebat, et hoc. Melius te posse negares,
Bis terque expertum frustra, delere jubebat,

Y del amor abstiénese y del vino.
Aquel que se distingue con su flauta
En los cánticos pitios, en la escuela
Con reprimendas aprendió á tocarla.
Hoy dicen todos : « Yo hago lindos versos,
Desventurado aquel que detras vaya :
Esto, cual confesar me amenguaria,
Que en lo que no aprendi no sé palabra. »
Cual postores convoca el pregonero
A comprar mercancias en subasta,
Al cebo asi del oro y las haciendas
Poeta rico aduladores llama :
Y si ademas, su mesa les franquea,
Si de uno sale fiador, y saca
Al otro de litigios embrollados,
Raro será si á distinguir alcanza
Del doloso parásito al amigo.
Si á uno regalar quieres ó regalas,
No le leas los versos que has compuesto,
Mientras que la alegria le embriaga;
Pues clamará : « ¡ muy bien! ¡ precioso! ¡ lindo! »
Sin color quedarásele la cara,
Llorará de ternura, y del asiento
Saltará, hundiendo con los pies la sala :
Pues como los llorones alquilados
Ayes, indicios de dolor, exhalan
Con mas violencia que el doliente mismo,
Asi, mas interes, mas eficacia
Muestra el adulador que el fiel amigo.
Cuando de averiguar un señor trata
Si uno merece su favor, se dice
Que á fuerza de beber de sí le saca;
Si versos haces, gentes no te engañen,
Que con la piel de zorra se disfrazan.
Cuando algo le leian á Quintilio,
Decia francamente : « enmienda, tacha
Esto ó aquello. » Si el autor decia,

Da bacco e citerea : del flauto al suono
Chi 'l pitio carme accorda, aveana appresa
Giá l' arte, e al mastro in faccia avea tremato.
Non basta il dir : Mirabili poemi
Io so compaginar; colga la scabbia
A chi riman da sezzo! hommi a vergogna
Esser quel desso, e farmi uscir di bocca :
In veritá nol so; non l' ho imparato.
Qual banditor, che a venal merce aduna
La turba; tal un vate, in campi e 'n censi
Ricco, a sè chiama i parassiti a l' esca.
S' è poi capace a dar de l' unto a macco;
A fidanzar per piluccon fallito;
L' avvolto in rei lacci forensi a sciorre;
Io stupirò, se fra baglior cotanto
Scerner saprà dal finto amico il vero.
Mostrar tuoi versi astienti ad uom, che lieto
Sia de tuoi doni, o de le tue promesse;
Chè urlar, l' udrai, Oh belli! Oh buoni! Oh dotti!
Vedrailo impallidir; per tenerezza
Affaciarglisi 'l pianto, e spiccar salti,
E 'l suol picchiar col piè. Come al corrotto
Prezzolati piagnòn dicono e fanno
Quasi più farse di color, cui pugne
Verace duol; così più si dimena
L' adulator che 'l lodator sincero.
Soglione i Grandi con ben colme tazze
Assalire, e del vino usa la sveglia,
Solleciti indagar, se alcun sia degno
De la loro amistà. Far del poeta
Se vogli, schiva mascherata volpe
Che non t' attrappi. A recitar se andavi
Tuoi versi a Varo, emenda un po' (dicea)
Questo e quell' altro-Io non so far di meglio :

vin. Le joueur de flûte qui chante aux jeux Pythiens, a d'abord étudié et tremblé sous un maître. C'est assez maintenant d'avoir dit : Je compose des vers admirables; que la gratelle saisisse qui restera le dernier; il serait honteux pour moi d'être laissé en arrière, et d'avouer que j'ignore ce que je n'ai point appris. Comme un crieur public rassemble la foule pour lui vendre ses marchandises, de même un poète riche en terres, riche en argent placé à intérêt, attire les flatteurs par l'attrait du gain. S'il peut, en effet, donner convenablement un repas abondant, répondre pour le pauvre sans ressource, et tirer d'affaire un homme embarrassé dans de fâcheux procès, je m'étonnerai si, heureux, il saura distinguer l'adulateur du véritable ami. Vous, si vous avez donné ou si vous voulez donner à quelqu'un quelque chose, ne lui faites point entendre vos vers tandis qu'il est dans l'ivresse de sa joie; car il s'écriera : Bien! parfait! à merveille! il se pâmera à ces vers, laissera tomber une larme de ses yeux amis, bondira, et frappera la terre du pied. De même que les gens payés pour pleurer aux funérailles disent et font presque plus de choses que des hommes affligés du fond du cœur; ainsi celui qui vous raille est plus ému qu'un approbateur sincère. Lorsque les rois veulent connaître si quelqu'un est digne de leur amitié, ils l'éprouvent en le soumettant à la torture de l'ivresse. Composez-vous des vers, prenez garde que les esprits cachés sous la peau d'un renard ne vous trompent jamais. Si vous récitiez quelque chose à Quintilius : De grace, disait-il, corrigez et ceci et cela.

Who sings the Pythic song, first learn'd to raise
Each note distinct, and a stern master please;
But now—Since I can write the true sublime,
Curse catch the hindmost, cries the man of rhyme.
What! in a science own myself a fool,
Because, forsooth, I learn'd it not by rule?
As artful criers, at a public fair,
Gather the passing crowd to buy their ware,
So wealthy poets, when they deign to write,
To all clear gains the flatterer invite.
But if the feast of luxury they give,
Bail a poor wretch, or from distress relieve,
When the black fangs of law around him bend,
How shall they know a flatterer from a friend?
If e'er you make a present, or propose
To grant a favour; while his bosom glows
With grateful sentiments of joy and praise,
Never, ah! never let him hear your lays;
Loud shall he cry, how elegant! how fine:
Turn pale with wonder at some happier line;
Distil the civil dew from either eye,
And leap and beat the ground in ecstasy
As hirelings, paid for their funereal tear,
Outweep the sorrows of a friend sincere,
So the false raptures of a flatterer's art
Exceed the praises of an honest heart.
Monarchs, 'tis said, with many a flowing bowl
Search through the deep recesses of his soul,
Whom for their future friendship they design,
And put him to the torture in his wine;
So try, whene'er you write, the deep disguise,
Beneath whose flattering smiles a renard lies.
Read to Quintilius, and at every line—
'Correct this passage, friend, and that refine.

Wies uns Pythagoras des Lebens Weg.
Zu ihren süszen Weisen neigte sich
Das Ohr der Könige, und endlich schloss
Des Jahres Arbeit sich mit ihren Spielen.
Den Göttern angenehm, den Menschen hold,
Und mit des Krieges und des Friedens Künsten
Gleich freundlich sich verschwisternd, ist fürwahr
Die Kunst der Musen edler Schüler werth!
Man pflegt zu streiten, ob Naturkraft, oder
Ob Kunst ein Dichterwerk vortrefflich mache:
Mir meines Orts scheint ohne reiche Ader
Das strengste Studium, und ohne Kunst
Das beste Naturell gleich unzulänglich:
Keins kann des andern mangeln: aber, freundlich
Vereinigt, glänzen beyde desto mehr.
Wer auf der Rennbahn siegen will, der muss
Als Knabe schon viel thun und leiden, Frost
Und Hitze dulden, und von Wein und Werken
Der Venus sich enthalten. Lange hat zuvor
Der Flötenspieler, der den Pythischen Preis
Verdienen will, sich üben und die Strenge
Des Meisters fürchten müssen. Nur mit unsern Dichtern
Ists anders; zuversichtlich giebt sich jeder,
Wofür er will, schimpft tapfer auf die Pfuscher,
Und will aufs mindste nicht der Letzte seyn;
Als ob es Schande wäre, einem andern
In dieser einz'gen Kunst was einzuräumen,
Und nicht zu können, was man nie gelernt.
Ein Dichter, der an Renten reicher als
An Witz ist, ruft die Schmeichler zum Gewinn
Herbey: mir ists, ich höre einen Mäkler
Zu einer Auction die Leute rufen.
Und ist er gar der Mann, bey dem die Herren
Auf eine gute Tafel rechnen können,
Der willig ist, für einen armen Schelm
Sich zu verbürgen, und Credit hat, einem
Aus einem schlimmen Handel auszuhelfen,
So wärs ein Wunder, wenn er von den vielen Freunden,
Die ihm diesz Alles macht, den Wahren aus den Falschen
Zu kennen wüsste. Du, mein Piso, wenn
Du einem was geschenkt hast, oder schenken willst'
Nimm dich in Acht, ihm in der ersten Wallung
Der Freude deine Verse vorzulesen;
Denn da versteht sichs, dass er alle Augenblicke
O! schön! vortrefflich! herrlich! rufen wird.
Bey jener Stelle wird er ordentlich erblassen,
Ja wohl aus seinen treuergebnen Augen
Dankbare Thränen tröpfeln: wird bey dieser

Et male tornatos incudi reddere versus.
Si defendere delictum quam vertere malles,
Nullum ultra verbum, aut operam sumebat inanem,
Quin sine rivali teque et tua solus amares.
Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes;
Culpabit duros; incomptis allinet atrum
Transverso calamo signum; ambitiosa recidet
Ornamenta; parum claris lucem dare coget;
Arguet ambigue dictum, mutanda notabit:
Fiet Aristarchus; nec dicet: Cur ego amicum
Offendam in nugis? Hæc nugæ seria ducent
In mala derisum semel, exceptumque sinistre.
Ut mala quem scabies, aut morbus regius urget,
Aut fanaticus error, et iracunda Diana;
Vesanum tetigisse timent, fugiuntque poetam,
Qui sapiunt; agitant pueri, incautique sequuntur.
Hic, dum sublimes versus ructatur, et errat,
Si veluti merulis intentus decidit auceps
In puteum, foveamve; licet, Succurrite, longum
Clamet, Io, cives! non sit, qui tollere curet.
Si curet quis opem ferre, et demittere funem,
Quî scis an prudens huc se dejecerit, atque
Servari nolit? dicam; Siculique poetæ
Narrabo interitum: Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit. Sit jus, liceatque perire poetis:

Que ya dos ó tres veces intentara
Mejorar el passage, y siempre en vano,
Le ordenaba borrarle, y á la fragua
Volver luego los versos mal forjados.
Mas si en lugar de corregir la falta,
Se obstinaba el autor en defenderla,
No perdia mas tiempo ni palabras,
Y al pobre hombre de rivales libre,
Amarse á sí y sus obras le dejaba.
Todo crítico honrado y circunspecto
Condenará los versos en que haya
Dureza ó flojedad; borrará aquellos
Que carezcan de espíritu y de gracia;
Hará aclarar lo equívoco y lo obscuro;
Suprimirá la pompa demasiada;
Señalará lo que mudarse debe,
Y será un Aristarco cuando falla;
Y no dirá: ¿por qué con un amigo
Yo me malquistaria por niñadas?
Esas niñadas causarán el daño
De que todos despues burla de él hagan;
Pues cual del loco, icterico, leproso,
O de otro que fanático desbarra,
Lo mismo de un poeta extravagante
Huyen las gentes buenas y sensatas:
En tanto que le hostigan los muchachos,
Y que hombres poco cautos tras él marchan.
Si cual sucede á un cazador de mirlos,
Llega á hundirse en un pozo ó una trampa
Aquel gran loco, mientras vomitando
Altisonantes palabrotas anda,
En vano clamará: « socorro amigos. »
Uno no habrá que á libertarle vaya.
Mas si alguno una cuerda le arrojase,
Yo seria el primero que clamara,
« ¿Quién sabe si querrá que le auxilien,
O si con intencion se echó á la zanja? »
Y de Empedocles, siculo poeta,
Les contaria la aventura rara;

Due volte e tre mi son provato indarno-
Dunque cancella, e' mal torniti versi
Di nuovo (gl' imponea) batti a l' incude.
Se poi volevi, di mutar in vece,
Scusar l' errore; opra e parole in vano
Più non spendea, perchè a tua voglia amassi
Tuoi parti e te, senza rival, tu solo.
Uom saggio e onesto i dilombati versi
Condanna; i duri non risparmia; i rozzi
Sgorbia ad un frego trasversal di penna;
Sfronda 'l fogliame; a rischiarar ti sforza
I sensi alquanto oscuri; ambigui detti
Non lascia inavvertiti; altri, cui vuolsi
Novel contorno, d' indicar non lascia;
Nè fia che volto in Aristarco, ei dica:
Perchè l' amico amareggiar per ciance?
Ciance son queste, che a ben tristi punti
Riducon chi una volta a farsi giunse
Zimbello al riso, e fu tra scherni accolto.
Da insano vate, al par che da lebroso,
Da infermo d' itterizia, o di farnetico,
E di morbo lunar; fugge e sin teme
Toccarlo il saggio: i putti, che pericolo
Non conoscono, il seguono, l' insultano.
Costui, se mentre vomitando versi,
E aion vagando con la testa in alto,
Qual cacciator, che uccella a merli; sfondoli,
E s' impozzi, o s' infossi; ha un bel sgozzarsi
Gridando, Gente, ajuto! alcun non fia,
Che a trarnel fuori accorra; e se a salvarlo,
E a collargli una fune, accorra alcuno;
Tu come sai, dirò, se di sua scelta
Costui lanciossi collaggiù, nè voglia
Ch' altri nel tragga? e del sican poeta
Narrerò il fato. Empedocle, agognando
Fama d' immortal nume infra i mortali,
Tutto gel si spicco ne l' Etna ardente.

— Je nie de pouvoir faire mieux, car je l'ai essayé deux ou trois fois inutilement; — il vous ordonnait d'effacer des vers mal tournés et de les rendre à l'enclume. Si vous aimiez mieux défendre la faute que la corriger, il n'ajoutait pas un mot au delà et ne prenait pas l'inutile peine d'empêcher que vous n'aimiez seul et sans rival vous et vos vers. L'homme honnête et prudent reprendra des vers lâches, blâmera des vers durs, bâtonnera les négligés d'un trait noir avec un revers de sa plume, retranchera les ornements ambitieux, s'efforcera de rendre claire une pensée qui l'est peu, blâmera une chose dite d'une manière ambiguë, notera celles qui doivent être changées, deviendra un Aristarque et ne dira point: Pourquoi offenserais-je mon ami pour des bagatelles? Ces bagatelles amèneront des suites sérieuses pour le poète, une fois mal reçu et livré à la risée publique. Ainsi que le sage craint et fuit celui que tourmente une maladie de la peau contagieuse, la jaunisse, ou Diane en colère et un vertige fanatique, il redoute d'approcher du poète en délire que d'imprudents enfants suivent et harcèlent. Tandis qu'il marche au hasard, faisant ronfler ses vers, si, comme l'oiseleur guettant des merles, il tombe dans un puits ou dans un fossé, bien qu'il crie long-temps: « Holà ! citoyens, secourez-moi ! » personne ne prendra le soin de l'en tirer. Si quelqu'un s'avise de venir à son aide et de lui jeter une corde, je dirai : « Comment savez-vous s'il ne s'est pas jeté là de son plein gré, et s'il veut être sauvé ? » Je lui raconterai la mort du poète de Sicile : désireux de passer

Tell him, you tried it twice or thrice in vain—
'Back to the anvil with your ill-form'd strain,
Or blot it out.' But if you will defend
The favourite folly, rather than amend,
He 'll say no more, no idle toil employ—
'Yourself unrivall'd, and your works enjoy.'
A friendly critic, when dull lines move slow,
Or harshly rude, will his resentment show;
Mark every fault, and with his pen efface
What is not polish'd to its highest grace:
Will prune th' ambitious ornaments away,
And teach you on th' obscure to pour the day:
Will mark the doubtful phrase with hand severe,
Like Aristarchus candid and sincere:
Nor say, for trifles why should I displease
The man I love? for trifles such as these
To serious mischiefs lead the man I love,
If once the flatterer's ridicule he prove.
From a mad poet, whosoe'er is wise,
As from a leprosy or jaundice flies;
Religious madness in its zealous strain,
Nor the wild frenzy of a moon-struck brain,
Are half so dreadful: yet the boys pursue him,
And fools, unknowing of their danger, view him.
But, heedless wandering, if our man of rhyme,
Bursting with verses of the true sublime,
Like fowler, earnest at his game, should fall,
Into a well or ditch, and loudly call,
'Good fellow-citizens and neighbours dear,
Help a poor bard'—not one of them will hear;
Or if, perchance, a saving rope they throw,
I will be there and—'Sirs, you do not know
But he fell in on purpose, and I doubt,
Will hardly thank you, if you pull him out.'
Then will I tell Empedocles's story,

Aufspringen und den Boden vor Entzücken stampfen.
So wie die Weiber, die bey einer Leiche
Zum Weinen sich verdingen, ärger schreyn
Als jene, denen es von Herzen geht:
So macht ein Schalk von Schmeichler allemal
Mehr Lermens, als wer aus Gefühl dich lobt.
Die Fürsten, sagt man, sollen grosze Humpen
Als eine Art von Folter brauchen, wenn sie jemand
Probiren wollen, ob er ihrer Freundschaft werth sey:
Um einen Freund im Fuchsbalg auszufinden,
Mach' einer Verse! — Wenn man dem Quintil
Was las, so hiesz er euch bald diesz bald das
Verbessern. Sagte man: es gehe nicht,
Man hab' es schon vergebens zwey-bis dreymal
Versucht: so hiesz er euch die ganze Stelle
Auslöschen, und die schlecht geprägten Verse
Noch einmal auf den Ambos legen. Wenn
Nun aber jemand seine Fehler lieber
Behaupten als verbessern wollte, so
Verlor er auch kein Wörtchen mehr, und konnt'
Es wohl geschehen lassen, dass der Mann
Sich und sein Werkchen ohne Nebenbuhler liebte.
Ein Freund, ders redlich meint und richtig denkt,
Wird keine Härte, wird nichts mattes dulden;
Die üpp'gen Ranken schneid't er frisch hinweg;
Dem, was nicht klar genug ist, zwingt er euch
Mehr Licht zu geben; lässt nichts doppelsinnig's,
Nichts schielend's, oder was am rechten Ort nicht steht,
Unangezeichnet, kurz, er wird ein Aristarch,
Und denkt nicht: ey, was soll ich meinem Freunde
Verdruss mit solchen Kleinigkeiten machen?
O! solche Kleinigkeiten können für den Freund,
Der gleich aufs erstemal sich lächerlich
Gemacht und schlecht vom Publicum
Empfangen wird, sehr grosze Folgen haben!
Denn kluge Leute gehen einem abgeschmackten
Poeten überall behutsam aus dem Wege,
Und scheuen sich so sehr ihn anzurühren,
Als einen, den ein böser Aussatz oder
Der Zorn Dianens plagt; nur Kinder, der Gefahr
Unkundig, laufen schreyend hinterdrein.
Wenn so ein Mensch in seinem Aberwitz,
Unwissend wo, die Nase in der Luft,
Durch alle Gassen läuft und Verse — rülpst
Und drüber, wie ein Vogler, der aufs Amselfangen
Zu sehr erpicht ist, plump! in eine Grube fällt:
So zieh ihn ja, wie laut er schreyen mag,
Kein Mensch heraus! Denn wenn du ihm

Invitum qui servat, idem facit occidenti.
Nec semel hoc fecit; nec, si retractus erit, jam
Fiet homo, et ponet famosæ mortis amorem.
Nec satis apparet cur versus factitet; utrum
Minxerit in patrios cineres, an triste bidental
Moverit incestus. Certe furit; ac velut ursus,
Objectos caveæ valuit si frangere clathros,
Indoctum, doctumque fugat recitator acerbus.
Quem vero arripuit, tenet, occiditque legendo,
Non missura cutem, nisi plena cruoris, hirudo.

El cual por Dios queriendo ser tenido,
Fresco del Etna se arrojó en las llamas.
Sea pues permitido á los poetas
Matarse á su placer: el que á uno salva
Cuando perecer quiere, le asesina.
No es la primera vez que él lo intentara:
Ni mas cuerdo se hará si se le libra;
Siempre á una muerte aspirará de fama.
Ni se sabe en verdad por que hace versos;
Si del padre la tumba veneranda
Profanó ingrato, ó si el mojon del rayo
De su puesto movió con impia audacia.
Lo que no tiene duda es que está loco;
Y cual oso feroz que de su jaula
Los hierros rompe, á sabios é ignorantes
Con sus versos ahuyenta, y aun espanta.
Si á uno atrapa, retiénele, y á fuerza
De recitarle cantigas le mata:
Cual sanguijuela que la piel no deja,
Hasta que se ve en fin de sangre harta.

Dritto e licenza di fiaccarsi 'l collo
Lasciamo a' vati; dar la vita ad uno,
Che morir voglia; è ucciderlo. Nè sola
Questa è la volta, che 'l tentò; nè senno
Farà, di nuovo trattone, e 'l desio
Ei deporrá d' una famosa morte.
Nè chiaro appar, qnal rio destin lo spinga
A recer versi; se spandè da' lombi
Putid' onda sul cenere paterno,
O d' infausto terren, dal fulmin tocco,
Con scellerata man smosse la polve.
Ei certo arrabbia, e d' orso al par, che rompere
Potè gli opposti al carcere cancelli;
Recitator acerbo, in fuga volge
Dotti e ignoranti: e se alcun poi ne abbranchi;
Implacabil mignatta, 'l tien, l' uccide,
Nè da la cute staccasi, se pieno
Pria non ribocchi del succiato sangue.

pour un dieu immortel, Empédocle sauta de sang froid dans l'Etna enflammé. Que les poètes aient le droit et la liberté de périr. Celui qui sauve un poète malgré lui, fait comme s'il le tuait. Il n'a pas agi ainsi pour la première fois, et lorsqu'il aura été retiré de là, il ne consentira pas à n'être plus à l'avenir qu'un homme, et ne renoncera pas à l'amour d'une mort fameuse; et l'on ne sait point assez pourquoi il fait si souvent des vers: peut-être a-t-il souillé de son urine les cendres paternelles? ou, incestueux, a-t-il profané un triste lieu frappé de la foudre? Comme un ours qui a brisé les barreaux mis à sa cage, acharné déclamateur, il met en fuite savant et ignorant; mais celui qu'il a saisi, il le tient jusqu'à ce qu'il l'ait assassiné de ses vers; véritable sangsue qui ne lâchera pas la peau, si elle n'est gorgée de sang.

Who nobly fond of more than mortal glory,
Fond to be deem'd a god, in madding fit
Plung'd in cold blood in Ætna's fiery pit.
Let bards be licens'd then themselves to kill;
Tis murder to preserve them 'gainst their will.
But more than once this frolic he hath play'd,
Nor, taken out, will he be wiser made,
Content to be a man; nor will his pride
Lay such a glorious love of death aside.
Nor is it plain for what more horrid crime;
The gods have plagu'd him with this curse of rhyme;
Whether his father's ashes he disdain'd,
Or hallow'd ground with sacrilege profan'd;
Certain he 's mad, and like a baited bear,
If he hath strength enough his den to tear,
With all the horrors of a desperate Muse
The learned and unlearned he pursues.
But if he seize you, then the torture dread,
He fastens on you 'till he read you dead,
And like a leech, voracious of his food,
Quits not his cruel hold, 'till gorg'd with blood.

Mit einem Seil zu Hülfe springen wolltest,
Was weiszt du, ob er nicht mit Vorsatz sich
Hineingestürzt? wie einst Empedokles
Die kühne That beging, und in den Feuerschlund
Des Ætna sprang, damit die Leute dächten,
Er sey ein Gott geworden. Frey
Und unbenommen sey's den Verslern, nach Belieben
Den Hals zu brechen! Jemand wider Willen
Zum Leben zwingen, ist im Grunde nicht
Viel besser, als ihn morden. Lasst ihn springen,
Wohin er will; dadurch, dass man heraus
Ihn ziehet, wirds nicht besser mit ihm werden;
Die Wuth, auf eine Art, die Aufsehens macht,
Zu sterben, wird darum ihn nicht verlassen.
Warum er Verse macht; ist ohnehin
Nicht sehr begreiflich, wenn's nicht Strafe ist,
Weil er die Asche seines Vaters einst
Besudelt, oder sonst an heil'ger Stätte
Was Greuliches begangen. Immer ist gewiss,
Er raset, und verjagt, sobald man ihn
Mit seinem Heft in Händen kommen sieht,
Gelehrt' und Ungelehrte, wie ein Bär,
Der durch die Latten durchgebrochen.
Weh aber dem, den er ergriffen hat!
Er hält ihn fest, und — gleich dem Egel, der
Nicht ablässt, bis er voll ist — wird er ihn so lange
Mit Lesen quälen, bis der arme Patient
Den Geist, vor Gähnen, aufgegeben hat.

IMITATIONS D'HORACE

EN VERS FRANÇAIS

ET

APPENDIX AUX TRADUCTIONS EN VERS ANGLAIS, ESPAGNOLS, ITALIENS, ETC.

AVERTISSEMENT.

Je n'examinerai pas la question de savoir si un poète latin doit être traduit en prose ou en vers; prise dans un sens absolu, elle est insoluble. Rien ne se ressemble moins que les deux copies; l'une et l'autre diffèrent et par leurs défauts et par leurs qualités. Le mouvement, le coloris, l'ame de l'auteur latin, ne peuvent être rendus que par des vers, et c'est à la poésie seule de reproduire le poète. Mais notre versification française impose de si pénibles obligations aux traducteurs, qu'elle leur permet fort rarement d'être exacts et fidèles. Tantôt les exigences de la rime, tantôt celles du mètre, forcent l'écrivain français à s'écarter de son modèle et à n'être qu'imitateur. Horace traduit en vers français n'est plus Horace; rien n'est moins exact, comme copie, que la brillante traduction des Géorgiques par Delille, si on la compare au texte de Virgile; c'est un magnifique ouvrage, mais ce n'est pas l'auteur latin. Sous le rapport de la fidélité et de la concision, tout l'avantage est pour la traduction en prose; elle reproduit comme un calque fidèle, sinon le génie et le rhythme, du moins la lettre et la pensée du poète.

Ces considérations m'ont conduit à réunir dans cette grande édition d'Horace des imitations en vers à une traduction en prose. M. le général baron Delort a bien voulu mettre entièrement à ma disposition son beau travail sur les Odes, que les plus honorables suffrages ont accueilli lorsqu'il parut, en 1831. J'ai joint à son poétique ouvrage un choix des plus belles odes d'Horace, imitées en vers par Quinault,

Lamotte, J. B. Rousseau, Lebrun, La Harpe, Bertin, Daru, et par MM. Vanderbourg, de Wailly, Léon Halevy, etc., etc.

La comparaison des différentes versions d'une même ode par quelques traducteurs récents, m'a paru servir beaucoup la cause de leurs auteurs, en donnant au public tous les éléments d'un jugement équitable; ce parallèle servait la cause des lettres sans compromettre aucun intérêt, et associait des écrivains d'un talent fort distingué à mes longs travaux pour élever à la gloire d'Horace un monument digne d'elle.

La même pensée m'a déterminé à joindre, à la traduction complete des Œuvres d'Horace en vers anglais par Francis, un choix d'odes et de satires dues aux plus célèbres poètes de la Grande-Bretagne : Dryden, Milton, Hunt, Temple, Chatterton, Badham, Beattie, Cowper, Otway, Swift, Addison, Atterbury, Roscommon, Hobhouse, Warton, Pope, Ben Jonson, Bentlei, Lyttleton, Samuel Johnson, Byron, etc., et à appeler au même concours poétique quelques-uns des écrivains dont s'honore le plus l'Espagne : Gongora, Ponce de Léon, Luis de Léon, Luis Martinez, Tomas Iriarte, etc. J'aurais pu faire beaucoup d'emprunts à la littérature allemande; mais Wieland et Voss sont tellement supérieurs à leurs rivaux, que j'ai cru devoir me borner à leurs traductions.

M. Ragon a bien voulu me permettre d'enrichir cette édition de sa traduction en vers français de l'Épître aux Pisons.

Toutes les Odes qui ne présentent pas le nom de l'auteur après le titre appartiennent à M. le général Delort, dont je publie la traduction complète.

ODES D'HORACE.

TRADUCTION COMPLÈTE,

PAR LE GÉNÉRAL DELORT.

LIVRE PREMIER.

ODE I. — A MÉCÈNE.

O vous, mon digne appui, ma gloire la plus chère,
Vous, né d'un sang royal si fertile en héros;
Jaloux de se couvrir d'une noble poussière,
Un athlète, dans Pise, à d'illustres rivaux
Vient disputer le prix : franchissant la barrière,
Il fait voler son char sur les brûlants essieux,
Touche, évitant la borne, au but de la carrière,
Et, le front couronné, s'élève au rang des Dieux.

L'ambitieux, d'un peuple inconstant et mobile,
Pour les plus hauts emplois vient briguer la faveur;
A remplir ses greniers des blés de la Sicile
Un avare opulent attache son bonheur.
Le vaisseau le plus sûr, tous les trésors d'Attale,
Une mer à l'abri des vents impétueux,
Ne pourraient éloigner de sa terre natale
L'heureux cultivateur du champ de ses aïeux.

Luttant contre la mer où vint périr Icare,
Ce marchand soupirait après un doux repos;
Mais il craint l'indigence, et, toujours plus avare,
Au port il fait déja radouber ses vaisseaux.
L'un, des jours les plus longs oubliant la durée,
Mollement étendu sous un feuillage épais,
Ou sur les bords charmants d'une source sacrée,
Savoure avec délice un vin vieux de Calès.

Un autre aime les camps, les travaux de la guerre,
Les clairons dont le bruit excite la valeur,
Les jeux sanglants de Mars, que le cœur d'une mère,
Tremblante pour un fils, a toujours en horreur :
Le chasseur, des hivers bravant l'intempérie,
Laisse une tendre épouse en proie à ses regrets,
Quand un cerf est lancé par sa meute aguerrie,
Ou qu'il poursuit un loup échappé de ses rets.

Le lierre, noble prix des maîtres de la lyre,
Vous élève, Mécène, au rang des immortels :
Vénus, l'ombre des bois, les danses du satyre
Me séparent déja des vulgaires mortels;
Mais si l'aimable Euterpe ou sa sœur Polymnie
Me prêtent quelquefois leur luth mélodieux,
Si vous me nommez fils du Dieu de l'harmonie,
Mont front, comblé de gloire, ira toucher les cieux.

ODA I, A MECENAS.

TRADUCCION DE MAESTRO FR. LUIS DE LEON.

Ilustre decendiente
De Reyes, ó mi dulce y grande amparo,
Mecenas, verás gentes
A quien el polvoroso Olimpo es caro,
Y la señal cercada
De la rueda que vuela y no tocada.

Y la noble vitoria
Los pone con los dioses soberanos.
Otro tiene por gloria
Seguir del vulgo los favores vanos,
Y otro si recoge
Cuanto en las heras de Africa se coge.

Aquel que en la lábranza
Sosiega de las tierras que ha heredado,
Aunque en otra balanza
Le pongas del Rey Atalo el estado,
Del mar Mirtoo dudoso
No será navegante temeroso.

El miedo mientras dura
Del fiero vendaval al mercadante,
Alaba la segura
Vivienda del aldea; y al instante,
Como no sabe hacerse
Al ser pobre, en la mar torna á meterse.

Habrá tambien alguno,
Que ni el banquete pierda, ni el buen dia,

Que hurta al importuno
Negocio el cuerpo, y dáse al alegria,
Ya só el árbol florido,
Ya junto nace à dó el agua tendido.

Los escuadrones ama
Y el son del atambor el que es guerrero,
Y à la trompa que llama
Al fiero acometer mueve el primero,
La batalla le place,
Que á las que madres son tanto desplace.

El que la caza sigue
Al hielo está de si mismo olvidado,
Si el perro fiel prosigue
Tras del medroso ciervo, ó si ha dejado
La red despedazada
El javalí cerdoso en la parada.

La yedra premio dino
De la cabeza docta á mí me lleva
En pos su bien divino:
El bosque fresco, la repuesta cueva,
Las Ninfas, sus danzares
Me alejan de la gente y sus cantares.

Euterpe no me niegue
El soplo de su flauta, y Polihimnia
La citara me entregue
De Lesbo, que si á tu juicio es dina
De entrar en este cuento
Mi voz, en las estrellas haré asiento.

A principios del siglo siguiente el najerano D. Esteban Manuel de Villegas hizo de esta oda una nueva version, muy inferior á la del ilustre granadino citado. Póngola aquí por dar una idea del modo con que aquel poeta tan tierno y tan célebre espresaba los pensamientos de Horacio. Las demas del primer libro, que tambien tradujo, asi como una ú otra de los siguientes, no tienen mas mérito que esta. Algunas tienen muchísimo menos.

Ilustre decendiente
De abuelos generosos y reales,
O tú, que fuiste amparo y honra mia;
Cual hallarás que quiera,
Siguiendo sus pasiones naturales,
Coger en carro ardiente
El polvo de la Olímpica porfia,
A quien la limitada
Señal de la carrera,
A la rueda vecina y no tocada,

Y la famosa rama
De la palma inmortal, feliz victoria,
Le levanta á los dioses soberanos,
Señores de la tierra.
Otro verás que tiene ya por gloria,
Con que apoya su fama,
Seguir del vulgo los favores vanos,
Y en este sordo empleo
Él mismo se hace guerra
Con cuidado, con ansia y con deseo.

Otro, qué ya colmado
Tiene el granero de la mies dorada,
Que en sus eras estiende el africano,
Gusta notablemente
Cavar el campo con robusta hazada,
De su padre heredado:
Y al uno y otro si les das (es llano)
Del Rey Atalo el oro
Porque el mar surque herviente,
Dejará del Rey Atalo el tesoro.

El mercader medroso
Viendo luchar el ábrego valiente
Con el cristal azul del mar Icario,
Alaba el patrio techo,
Y el fértil campo; y luego en consiguiente,
Recogido al reposo,
Cansado de tenerle de ordinario,
Los vasos adereza,
Y al mar vuelve derecho;
Que está mal enseñado en la pobreza.

Hay otro que procura
Darse al regalo con el sacro vino
Que las viñas de Másico producen;
Ni desprecia del dia
Hurtarle un rato al pleito mas contino,
Ya puesto á la frescura
De los árboles verdes que le inducen,
Ya de la dulce fuente
Escucha la armonía,
Que entre las guijas forma su corriente.

¿A cuántos hay que agrada
Las tiendas y aparatos de milicia,
Y el rumor de la trompa acompañado
Con el clarin sonoro?
¿Y juntamente aquel furor envicia
De la sangrienta espada,
En bullicio feroz y en campo armado,
De quien hijas y madres
Abominan con lloro,
Porque unas pierden hijos y otras padres?

El cazador que ha dado
Al verde bosque todo su ejercicio,
De la tierna muger el lecho deja,
Y al campo se retira,
O ya porque del ciervo le da indicio
El despierto cuidado
De los sagaces perros que le aqueja;
O ya porque deshizo
El javalí con ira
Los fuertes lazos del cordel rollizo.

A mi la verde yedra,
Premio glorioso de las doctas sienes,
Al cielo con los dioses me levanta;
Y tambien me retira
Del vulgo popular y sus vaivenes,
Dó la virtud no medra,
El bosque lleno de una y otra planta:
Y los coros livianos,
Cuando el viento respira,
De las ninfas y sátiros silvanos.

Pero si no me niega
Tocar Euterpe, dulce musa mia,
La chirimía que se esparce al viento,
Ni Polimnia rehusa
Que me ocupe en la Lesbia poesía,
Y tú me ofreces soberano asiento
Entre los que han usado
A la lírica musa,
Me verás en el cielo colocado.

ODE II. — A CÉSAR AUGUSTE.

A la grêle, aux frimas abandonnant la terre,
De son bras enflammé renversant les autels,
Assez et trop long-temps le maître du tonnerre
A glacé d'effroi les mortels.

L'univers crut revoir ce siècle d'infortune
Dont Pyrrha déplorait les horribles fléaux;
Où, sur les plus hauts monts, le pasteur de Neptune
Conduisit les monstres des eaux;

Où le poisson fixé sur la cime des chênes,
Usurpa le séjour du chantre ailé des bois;
Où le cerf étonné, sur de liquides plaines,
Nagea pour la première fois.

Le Tibre, trop ému par les plaintes d'Ilie
(Qui malgré Jupiter, irritait son époux),
Trop prompt à la venger, de la mer d'Étrurie
Retira ses flots en courroux.

Égaré, franchissant ses bords avec furie,
Il menaça bientôt le temple de Vesta,
Les monuments sacrés dont Rome est embellie,
Et le tombeau du grand Numa.

Moins heureux par l'effet des fureurs paternelles,
Nos fils sauront un jour que le glaive odieux
Qui ne devait frapper que les Parthes rebelles
Fut teint d'un sang plus précieux.

Quel Dieu viendra sauver Rome dans sa détresse?
O filles de Vesta, par quels vœux si fervents,
Par quels pleurs pourrez-vous apaiser la Déesse
Qui semble dédaigner vos chants?

Qui peut envers le ciel expier nos outrages?
O Phébus! viens, couvert d'un nuage doré,
Viens, obtiens-nous, ô toi, Dieu des heureux présages,
Le pardon d'un crime abhorré.

Accours, belle Vénus, de l'île de Cythère;
Viens, viens avec les Ris, les Amours et les Jeux:
O puissant Romulus! sois le Dieu tutélaire
De fils si long-temps malheureux.

Toi qui des combattants aime le cri sauvage,
Que réjouit le fer du farouche guerrier,
Hélas! le sang versé dans un si long carnage
N'a-t-il pu te rassasier?

Ah! d'un jeune mortel empruntant la figure,
Et charmant nos regards par la plus douce erreur,
Dans Rome daignes-tu, secourable Mercure,
De César être le vengeur?

Long-temps reste exilé de l'empire céleste;
Et lorsque nos forfaits affligent ton amour,
Fils de Maïa, d'un vol et rapide et funeste,
Ne fuis pas loin de ce séjour!

D'un triomphe éclatant reçois ici l'hommage;
Aime le nom de père et de chef des Romains:
Et ne souffre jamais que le Scythe ravage
Les pays régis par tes mains.

La même, par Lebrun.

Assez et trop long-temps des orages sinistres,
De ton courroux, grand Dieu! redoutables ministres,
Ont épouvanté les mortels!
Assez et trop long-temps les mains étincelantes
Ont lancé la tempête et les foudres brûlantes
Sur nos remparts et nos autels.

Roi des Dieux! souviens-toi que Rome te fut chère!
Laisse aux pleurs des humains attendrir ta colère;
Daigne enfin calmer nos terreurs.
Déja les nations craignaient que ta puissance,
Du siècle de Pyrrha, dans ces jours de vengeance,
Ne ressuscitât les horreurs.

Siècle horrible en effet, où les pâles Dryades
Virent avec effroi les tremblantes Naïades
Nager sur les vertes forêts;
Et les lions cruels entre les daims timides,
Flotter au gré des vents sur des plaines liquides
Où s'engloutirent nos guérets.

Nos yeux ont vu le Tibre, écumant de furie,
Ramener tout-à-coup des bords de l'Étrurie
Ses flots et son humide char.
De son Ilie en pleurs trop esclave peut-être,
Aux yeux de Rome entière il fait assez connaître
Qu'il venge l'ombre de César.

Quel frein peut retenir ses nymphes vagabondes?
Aux fureurs d'une épouse il a prêté ses ondes;
Il franchit ses bords désolés;
Et le cours orageux de ses ondes fatales,
Du palais de Numa, du temple des Vestales,
Entraîne les murs écroulés.

Et vous, jeunes Romains! ô lamentable reste!
Vous, à peine échappés au délire funeste
De vos parricides aïeux,
Vous saurez que nos mains, aux forfaits obstinées,
Plongeaient dans notre sang des armes destinées
Au sein du Parthe injurieux.

O désastre! ô fureurs! oh! quelle main divine,
De l'empire déja penché vers sa ruine
Daignera soutenir le poids?
Quel sacrifice heureux, quelle pieuse adresse
Peut enfin de Vesta réveiller la tendresse
Toujours insensible à nos voix?

Dieu suprême! quel Dieu, de nos guerres impies
Doit enfin expier les fureurs assoupies?
César, hélas! est trop vengé.
Viens, puissant Apollon! qu'un nuage environne
Ces rayons immortels dont l'éclat te couronne;
Que ton char en soit ombragé.

Ou toi, que les Amours caressent de leurs ailes,
Toi, que suivent les Jeux et les Graces fidèles,
Descends, mère des doux Plaisirs!
Ou toi, Mars, dieu du sang, vengeur de nos murailles,
Viens: tant d'affreux combats, d'horribles funérailles,
Ont trop assouvi tes désirs.

Vois nos champs ravagés; vois ta Rome expirante!
De ta race plaintive entend la voix mourante;
Calme nos destins orageux.
Mais le choc et l'éclat des casques et des armes,
Le carnage effréné, les sanglantes alarmes,
Le fer, la mort.... voilà tes jeux!

Toi seul, divin Mercure, as daigné nous entendre;
Sous les traits d'un héros mes yeux t'ont vu descendre

Vers les remparts de Romulus.
O vengeur de César ! dans le sein de nos villes
Étouffe ces flambeaux de discordes civiles
Encor teints du sang de Rémus.

Sois le Dieu des Romains ! Rome en toi seul espère ;
Daigne sourire aux noms et de chef et de père ;
Reçois nos vœux et nos autels ;
L'Olympe, qui t'est dû, t'envie à nos collines.
Ah ! laisse le nectar, dans les coupes divines,
T'attendre chez les immortels.

Avant qu'au sein des Dieux ta grande ame s'envole,
Le triomphe t'appelle aux murs du Capitole ;
Ses lauriers implorent tes mains :
Protége nos remparts ; que tes mains fortunées
Écartent loin de nous les courses effrénées
Du Parthe fatal aux Romains !

La même, par Daru.

Assez et trop long-temps, désolant ce rivage,
Jupiter envoya les torrents et l'orage ;
Assez sur les lieux saints son bras puissant tonna :
Rome en fut alarmée, et l'univers encore
Craignit de voir éclore
Les prodiges affreux du siècle de Pyrrha.

Protée et ses troupeaux franchirent les montagnes.
Tous les peuples de l'onde, errants dans les campagnes,
Se virent arrêtés au faîte des ormeaux ;
Là, jadis, la colombe avait chanté ses peines :
La mer couvrit les plaines,
Et les hôtes des bois nagèrent dans les flots.

Nous avons vu le Tibre, écumant dans sa course,
Du rivage des mers remonter vers sa source,
Menacer d'engloutir palais, temple, rempart ;
Et, malgré Jupiter, sa jalouse furie
Voulait venger Ilie
Des pleurs que lui coûta le meurtre de César.

Les faibles rejetons des familles romaines,
Ces restes échappés à nos fatales haines,
Sauront de leurs aïeux les coupables exploits.
Ils apprendront que Rome, en sa fureur extrême,
Tourna contre elle-même
Ces glaives dont le Parthe eût dû sentir le poids.

Pour cet empire, hélas ! au bord du précipice,
Quel Dieu nous prêtera sa faveur protectrice ?
Qu'espérer de vos pleurs, ô filles de Vesta ?
Sourd à nos vœux tardifs, et lassé de nos crimes,
Quelles sont les victimes
Que le maître des dieux parmi nous choisira ?

Accourez à nos vœux, venez, Dieu des présages,
Blond Phébus, paraissez, le front ceint de nuages ;
Ou viens toi-même, viens, descends avec ton fils,
Souveraine des cœurs, charme de l'empyrée,
Divine Cythérée,
Amène sur tes pas l'Indulgence et les Ris.

Et toi, Dieu des combats, Dieu de sang et d'alarmes,
Qui chéris le tumulte et le fracas des armes,
Et du Marse vainqueur le front injurieux,
Sur tes fils oubliés qu'opprime leur misère,
Jette un regard de père,
Et sois rassasié de nos coupables jeux.

Sera-ce vous enfin, favorable Mercure,
Qui, d'un jeune héros empruntant la figure,
De César immolé vengerez le trépas ?
Oubliez parmi nous les demeures célestes ;
Que nos crimes funestes
Sur les ailes des vents ne vous éloignent pas.

Et toi, César, et toi que la gloire couronne,
Aime les noms sacrés que notre cœur te donne,
Sois le prince adoré, le père des Romains,
Et ne souffre jamais qu'une armée étrangère
Franchisse la barrière
Des états dont le sceptre est remis en tes mains.

La même, par m. Léon Halevy.

Trop long-temps déchaînés sur la terre tremblante,
La grêle et le tonnerre ont frappé les mortels ;
Trop long-temps Jupiter, sous sa main flamboyante,
Fit chanceler nos murs, et crouler nos autels.

Déja semblaient renaître en nos tristes campagnes
Ces prodiges affreux, et ces jours de terreur,
Où Pyrrha, gémissante, au sommet des montagnes
Vit les monstres des mers suivre leur vieux pasteur.

Jours cruels ! Dans les bois, les habitants de l'onde
Remplaçaient la colombe, aux rameaux suspendus ;
Et sur l'immense abyme où périssait le monde,
Les daims cherchaient la terre, et flottaient éperdus.

Eh ! n'avons-nous pas vu le Tibre impitoyable,
Soudain des bords toscans remontant vers nos murs,
Et couvrant de Numa le palais vénérable,
Sur son temple, ô Vesta, rouler ses flots impurs ?

Impatient des pleurs d'une épouse adorée,
Ce fleuve s'élançait, vengeur présomptueux ;
Et, répandant l'effroi de son onde égarée,
Il osait prévenir l'ordre sacré des dieux.

On saura qu'épargnant les Parthes sanguinaires,
Rome a voulu s'offrir au fer de ses soldats.
Enfants, tristes débris des fureurs de vos pères,
Vous rougirez pour nous de nos affreux combats !

Quel dieu terminera ces discordes fatales ?
Quel dieu va relever cet empire abattu ?
Quoi ! l'encens fume encor sur l'autel des vestales !
Mais Vesta reste sourde, et l'hymne est sans vertu.

Réponds ! Qui choisis-tu pour venger tant d'outrages,
O Jupiter ? Vers nous descends du haut des cieux,
Apollon, dieu du jour ! Qu'un voile de nuages
Tempère la splendeur de ton front radieux !

Est-ce toi, Cythérée, ô déesse riante,
Qu'entourent les Plaisirs et l'Amour et les Jeux ?
Ou toi, terrible Mars ? sur ta race expirante
Vas-tu, moins courroucé, jeter enfin les yeux ?

Hélas ! nos longs combats ont dû te satisfaire,
Toi que charment les camps et l'éclat des cimiers,
Le cliquetis du glaive, et les flots de poussière,
Et l'Africain qui meurt en bravant nos guerriers !

Mais non ! je reconnais un messager céleste ;
Sous les traits d'un héros se cache un dieu sauveur.
Fils de Maïa, c'est toi ! Quittons un deuil funeste !
L'ombre du grand César a nommé son vengeur.

Puisses-tu demeurer sur ces rives propices,
Et long-temps vers les cieux différer ton retour!
Vois d'un œil indulgent nos erreurs et nos vices :
Suspends ton vol léger vers ton divin séjour!

Ici reçois les noms et de prince et de père!
Triomphateur sacré, Rome entoure ton char!...
Au Parthe, à ses coursiers impose une barrière;
Qu'il reconnaisse Auguste et le fils de César!

ODE III. — AU VAISSEAU QUI PORTAIT VIRGILE.

Que la belle Cypris, que les frères d'Hélène,
Ces astres lumineux, que le père des Vents,
Excepté l'Iapyx enchaînant ses enfants,
Te guident, cher vaisseau, sur la liquide plaine!
Virgile est le dépôt que je t'ai confié :
Veille sur un ami si cher à ma tendresse;
De moi-même, tu dois conservant la moitié,
Le porter sain et sauf aux rives de la Grèce.

Le chêne le plus dur, que dis-je, un triple airain
Environnait le cœur du mortel inhumain
Qui le premier osa, sur une frêle barque,
De l'empire des eaux affronter le monarque,
Les tristes sœurs d'Hyas, effroi des matelots,
Et l'aquilon luttant contre les vents d'Afrique,
Et le fougueux Auster qui, souverain des flots,
Trouble ou calme à son gré la mer Adriatique.

Eh! quel genre de mort eût frappé de terreur
Celui qui, d'un œil sec et d'une ame insensible,
Vit des monstres marins bondir la troupe horrible,
Que n'intimida point une mer en fureur?
C'est en vain que des Dieux la sagesse profonde
Par le vaste Océan divisa l'univers :
Nos vaisseaux menacés par tant d'écueils divers
Craignent-ils de franchir les limites du monde?

Rien n'est sacré pour l'homme; il brave jusqu'aux Dieux.
A peine de Japet le fils audacieux
A-t-il aux immortels ravi le feu céleste,
Et transmis à la terre un présent si funeste,
Qu'une foule de maux inconnus ici bas
Répandent en tous lieux leur fureur destructive;
Et l'inflexible mort, jadis lente et tardive,
Pour abréger nos jours précipite ses pas.

Sur des ailes qu'un dieu ne nous a point données,
Dédale hardiment s'élance dans les airs;
De ses vaillantes mains à tout vaincre obstinées,
Hercule ose briser la porte des enfers.
Qui pourrait des mortels dompter l'orgueil extrême?
Notre audace insensée attaque le ciel même;
Et les foudres vengeurs qu'allument nos forfaits
Aux mains de Jupiter ne reposent jamais.

La même, par Wailly.

Puisse, avec la reine de Gnide,
Et des fils de Léda le couple radieux,
Le seul Zéphyre être ton guide!
Puisse Éole enchaîner les autans furieux!
Qu'Athène en son port tutélaire
Accueille le trésor à tes soins confié;
De Virgile dépositaire,
Vaisseau, conserve-moi ma plus chère moitié.

Un triple bronze armait sans doute
Le cœur de ce mortel dont la témérité
Osa, des mers ouvrant la route,
Livrer un bois fragile à Neptune irrité;
Vit, sans pâlir, au vent d'Afrique,
L'Aquilon disputer l'empire de Téthys,
Et l'Auster, de l'Adriatique
Troubler, calmer les flots à ses ordres soumis.

Quelle mort put sembler affreuse
A celui dont l'œil sec vit bondir sur les mers
Des monstres la troupe hideuse,
Vit ces rocs trop fameux, de nos débris couverts?
En vain la sagesse éternelle
Entre les nations mit le gouffre des eaux,
Si notre impiété rebelle
Sur l'abyme sacré fait voler ses vaisseaux.

Des humains l'audace effrontée
Brave tous les périls, vole à tous les forfaits;
Le téméraire Prométhée
Ravit le feu sacré des célestes palais;
Soudain la fièvre dévorante,
Le triste essaim des maux qu'ignoraient nos aïeux,
Précipita la marche lente
De l'inflexible Mort que retardaient les dieux.

Le sort nous refusait des ailes;
Dédale, balancé dans le vague des airs,
S'y fraya des routes nouvelles;
Vivant, le fils d'Alcmène a forcé les enfers.
L'orgueil des enfants de la terre,
Même contre l'Olympe essayant sa fureur,
Ne permet pas que le tonnerre
Repose dans les mains de Jupiter vengeur.

Ode iii, by John Dryden. — 1676.

So may the auspicious queen of love,
And the twin stars (the seed of Jove),
And he who rules the raging wind,
To thee, O sacred ship, be kind,
And gentle breezes fill thy sails,
Supplying soft Etesian gales,
As thou, to whom the muse commends
The best of poets and of friends,
Dost thy committed pledge restore,
And land him safely on the shore;
And save the better part of me
From perishing with him at sea.
Sure he, who first the passage tried,
In harden'd oak his heart did hide,
And ribs of iron arm'd his side!
Or his at least, in hollow wood
Who tempted first the briny flood;
Nor fear'd the winds' contending roar,
Nor billows beating on the shore;
Nor Hyades portending rain;
Nor all the tyrants of the main.
What form of death could him affright
Who, unconcern'd, with steadfast sight,
Could view the surges mounting steep,
And monsters rolling in the deep?
Could through the ranks of ruin go,
With storms above, and rocks below!
In vain did Nature's wise command

Divide the waters from the land,
If daring ships, and men profane,
Invade the inviolable main;
The eternal fences overleap,
And pass at will the boundless deep.
No toil, no hardship can restrain
Ambitious man inured to pain;
The more confined, the more he tries,
And at forbidden quarry flies.
Thus bold Prometheus did aspire,
And stole from heaven the reed of fire:
A train of ills, a ghastly crew,
The robber's blazing track pursue;
Fierce Famine, with her meagre face,
And fevers of the fiery race,
In swarms the offending wretch surround,
All brooding on the blasted ground;
And limping Death, lash'd on by Fate,
Comes up to shorten half our date.
This made not Dedalus beware,
With borrow'd wings to sail in air:
To hell Alcides forced his way,
Plunged through the lake, and snatch'd the prey.
Nay, scarce the gods, or heavenly climes
Are safe from our audacious crimes:
We reach at Jove's imperial crown,
And pull the unwilling thunder down.

ODE IV. — A SESTIUS.

Le doux printemps succède au triste hiver :
Long-temps oisifs sur le rivage,
Nos vaisseaux flottent sur la mer.
Le laboureur, que Cérès encourage,
Reprend ses agrestes travaux.
Les bergers dans les champs ramènent les troupeaux,
Et des riants zéphyrs la bienfesante haleine
Dissipe les frimas qui blanchissaient la plaine.

Aux clartés de la lune, en des lieux enchanteurs,
La reine de Paphos et ses aimables sœurs,
Qu'à nos regards charmés embellit la décence,
Et les nymphes des bois, formant de joyeux chœurs,
D'un pas léger qui tombe et s'élève en cadence,
Foulent la verdure et les fleurs,
Tandis que sous l'Etna, de ses mains diligentes,
Vulcain fait petiller les fournaises ardentes.

Ceignez vos fronts des myrtes les plus beaux;
Parez-vous des présents que la saison nous donne;
Et dans ce bois sacré couvert d'épais rameaux,
Empressez-vous d'immoler au dieu Faune
Ou de jeunes brebis ou de tendres chevreaux.

La mort du même pied heurte à l'humble chaumière,
Aux palais fastueux des maîtres de la terre.
De nos rapides ans le cours est si borné,
Qu'il nous défend, hélas! une longue espérance.
L'inflexible Atropos vers toi déja s'avance....

Pluton attend sa proie... Une fois enchaîné
Dans l'empire soumis à ce Dieu redoutable,
Adieu les ris, les jeux, les plaisirs de la table;
Tes yeux en vain au funèbre séjour
Chercheraient Lycidas, dont la grace brillante
Charme, séduit une jeunesse ardente,
Et pour qui nos beautés vont s'enflammer d'amour.

La même, par Lamotte.

Nos bois reprennent leurs feuillages;
Après les noirs frimats, le printemps a son tour;
Et le soleil plus pur, dissipant les nuages,
Sans obstacles répand le jour.

Déja dans la plaine fleurie
Le berger laisse errer ses troupeaux bondissants,
Et du son de sa flûte Écho même attendrie
En imite les doux accents.

Cythérée avec ses compagnes,
Le soir, d'un pas léger, danse au bord des ruisseaux,
Tandis que son époux ébranle les montagnes
Du bruit fréquent de ses marteaux.

Couronnons-nous de fleurs nouvelles,
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir;
Profitons du printemps qui passera comme elles:
L'âge nous presse d'en jouir.

Hâtons-nous, tout nous y convie;
Saisissons le présent sans soins de l'avenir;
Craignons de perdre un jour, un instant d'une vie
Que la Mort doit si tôt finir.

Sa rigueur n'épargne personne;
Tout l'effort des humains n'interrompt point ses lois:
Et de la même faulx la cruelle moissonne
Les jours des bergers et des rois.

Sitôt que, froids et vains fantômes,
Des fleuves redoutés nous toucherons les bords,
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces sombres royaumes:
Il n'est point d'amours chez les morts.

On n'y sait plus chanter ni rire;
Ils n'ont plus ce nectar qui comble ici nos vœux;
Ces festins où des rois contrefesant l'empire,
Nous nous croyons plus heureux qu'eux.

Des jours que la Parque nous file,
Consacrons donc le cours à Cypris, à Bacchus;
Eh! que faire sans eux d'une vie inutile?
Il vaudrait autant n'être plus.

La même, par Wailly.

Enfin le doux printemps a, loin de nos climats,
Banni la piquante froidure;
La triste blancheur des frimats
Dans nos prés rajeunis fait place à la verdure.

Déja du laboureur les foyers sont déserts;
Le troupeau bondit dans la plaine;
Et, rappelée au sein des mers,
La nef cède aux efforts du câble qui l'entraîne.

Vénus aux dieux des champs aime à joindre sa cour;
Phébé vient éclairer leur danse;
Réunie aux sœurs de l'Amour,
D'un pied léger la Nymphe a marqué la cadence.

Au même instant Vulcain embrase ses fourneaux.
De toutes parts l'Etna s'allume;
Sous les coups de leurs lourds marteaux
Ses compagnons ardents font retentir l'enclume.

Allons, et, couronnés de ces nouvelles fleurs,

Premiers dons qu'épanche la terre,
Immolons au dieu des pasteurs
Le chevreau, s'il le veut; l'agneau, s'il le préfère.

Fortuné Sestius, la pâle Mort, sans choix
Promenant sa faulx meurtrière,
Au séjour orgueilleux des rois
Heurte du même pied qu'à l'obscure chaumière.

Le terme de nos jours, hélas! par les destins
Marqué si près de la naissance,
Interdit aux frêles humains
Et les vastes projets et la longue espérance.

Dans la nuit de l'Érèbe englouti pour toujours,
Bientôt vous verrez ces lieux sombres,
Vains sujets d'éternels discours,
Et ce vaste manoir où se pressent les Ombres.

Adieu ces rois du vin, qu'en nos joyeux repas
Le dé seul a le droit d'élire.
Adieu ce jeune et bel Hylas,
Dont un sexe est jaloux, pour qui l'autre soupire.

ODE V. — A PYRRHA.

Parfumé de douces odeurs,
Quel jeune amant, ô beauté trop volage,
T'enlace sur un lit de fleurs,
Au fond d'un antre frais tapissé de feuillage?
Pour qui ta main forme-t-elle les nœuds
Dont s'embellit ta blonde chevelure?
De qui veux-tu fixer les vœux,
Elégante à la fois et simple en ta parure?
Hélas! quel que soit l'imprudent
Ainsi captivé par tes charmes,
La haine de Vénus et ton cœur inconstant
Lui feront verser bien des larmes.
Des attraits les plus doux aveuglément épris,
Confiant dans ta foi, qu'il ne sait point trompeuse,
De quel œil, tout-à-coup surpris,
Verra-t-il s'élever une tempête affreuse?
Il espère, abusé par une étrange erreur,
Te voir toujours aimable et conserver ton cœur.
Oh! que je plains cette folle jeunesse
Qui, du péril ne se méfiant pas,
Voit, ô perfide enchanteresse,
Briller tes dangereux appas!

Ce tableau qu'au puissant Neptune
J'ai voué dans mon infortune,
Ce tableau dont son temple est aujourd'hui paré,
Est un insigne témoignage
Qu'au Dieu des mers j'ai consacré
Mes vêtements encore humides du naufrage.

La même, par La Harpe.

Pyrrha! quel est l'amant enivré de tendresse,
Qui sur un lit de rose étendu près de toi,
T'admire, te sourit, te parle, te caresse,
Et jure qu'à jamais il vivra sous ta loi?
Quelle grotte fraîche et tranquille
Est le voluptueux asyle
Où ce jeune imprudent, comblé de tes faveurs,
Te couvre de parfums, de baisers et de fleurs?
C'est pour lui qu'à présent Pyrrha veut être belle;
Que ton goût délicat relève élégamment
Ta simplicité naturelle,
Et fait naître une grace à chaque mouvement.
Pour lui ta main légère assemble à l'aventure
Une flottante chevelure
Qu'elle attache négligemment.
Hélas! s'il prévoyait les pleurs qu'il doit répandre!
Crédule, il s'abandonne à l'amour, au bonheur.
Dans ce calme perfide il est loin de s'attendre
A l'orage affreux du malheur.
L'orage n'est pas loin; il va bientôt apprendre
Que l'aimable Pyrrha, qu'il possède aujourd'hui,
Que Pyrrha, si belle et si tendre,
N'était pas pour long-temps à lui.
Qu'alors il pleurera son fatal esclavage!
Insensé qui se fie à ton premier accueil!
Pour moi, le temps m'a rendu sage;
J'ai regagné le port, et j'observe de l'œil
Ceux qui vont, comme moi, se briser à l'écueil
Que j'ai connu par mon naufrage.

L'heureux rival de Parny, le Properce français, Bertin, ce poète doué d'une imagination si brillante, qui a répandu dans ses descriptions tant de richesse et de variété, et dont les peintures érotiques sont si animées, a très bien imité la strophe que nous venons de citer.

Mon vaisseau battu par l'orage
A fui sous les flots écumants;
Par le péril rendu plus sage,
J'abjure mes égarements.
Je gagne le port à la nage,
Et sur le sable du rivage
Je dépose mes vêtements,
Pour instruire de mon naufrage
Le peuple insensé des amants.

Le marquis de Lafare a aussi traduit l'ode à Pyrrha, et nous allons transcrire son imitation, pour que le lecteur puisse décider lequel des deux poètes l'emporte :

Dis-moi, Pyrrha, quel est cet amant fortuné,
Tout parfumé d'odeurs, et de fleurs couronné,
Pour qui, sans aucun soin de te rendre plus belle,
Ta simplicité naturelle
Laisse flotter tes blonds cheveux,
Et qui dans une grotte où ton amour l'appelle,
Croit de tous les mortels être le plus heureux.
Là, sur un lit semé de jasmins et de roses,
Où tranquillement tu reposes,
S'abandonnant à ses désirs,
Il aime à se noyer dans les plus doux plaisirs.
Mais sitôt qu'il verra son vaisseau trop fragile,
Agité par les vents, prêt à se renverser,
On le verra bientôt pousser
Vers le ciel sa plainte inutile;
Lui qui, par sa crédulité,
Sur la foi de ton cœur voguait en sûreté.
Malheur, beauté trop inconstante,
Malheur à qui tu parais si charmante!

. . . .

Je suis à l'abri de l'orage,
Et j'offre de bon cœur aux dieux qui m'ont sauvé
Tout le débris de mon naufrage.

La même, par Léon Halevy.

Quel est l'adolescent qui, sur un lit de roses,
Maître aujourd'hui de tes attraits,
Les cheveux parfumés, au fond d'un antre frais,
Cache sous les baisers tes lèvres demi-closes?

Pour qui ces doigts, avec art négligents,
Pour qui relèvent-ils ces longs cheveux flottants ?...
Malheureux l'imprudent près de qui tu reposes !
Combien maudira-t-il les dieux et tes amours,
Quand il verra l'orage après tant de beaux jours !

Aujourd'hui dans ses yeux le bonheur étincelle,
Et sa crédule ardeur s'abandonne au danger :
Il te croit toujours tendre et jamais infidèle,
Il ne sait pas que Pyrrha n'est que belle ;
Et que les vents doivent changer.

Malheureux ceux qu'enchaîne un regard trop perfide!...
Dans un tableau sacré retraçant mes revers,
Avec ma toge encore humide,
Je l'offre au Dieu puissant qui règne sur les mers.

LA MÊME, PAR DARU.

Quel est-il aujourd'hui, trompeuse trop charmante,
Le crédule Adonis à la tresse odorante,
Qui, sur un lit de fleurs, vous presse dans ses bras ?
Pour qui relevez-vous cette boucle flottante ?
Pour qui préparez-vous, en ornant tant d'appas,
Une négligence élégante ?

Quel désespoir l'attend, quand, trahi par les Dieux,
Abandonné de vous et battu par l'orage,
Pour la première fois il verra le naufrage,
Lui qui, si jeune encore, et déja trop heureux,
Pense vous voir toujours favorable à ses vœux,
Toujours tendre et jamais volage !

Malheureux l'imprudent, par vos charmes décu,
Qui jouit sans effroi d'un bonheur si rapide !
Hélas ! de mon naufrage encore tout humide,
Dans le temple des Dieux mon débris suspendu
Atteste mon serment que le ciel a reçu,
De fuir toujours une perfide.

ODE V. — TO PYRRHA, BY JOHN MILTON. — 1656.

What slender youth, bedew'd with liquid odours,
Courts thee on roses in some pleasant cave,
Pyrrha ? For whom bind'st thou
In wreaths thy golden hair,

Plain in the neatness ? O how oft shalt he
On faith and changed gods complain, and seas
Rough with black winds, and storms
Unwonted shall admire !

Who now enjoys the credulous, all gold,
Who, always vacant, always amiable
Hopes thee, of flattering gales
Unmindful. Hapless they

To whom thou untried seem'st fair. Me, in my vow'd
Picture, the sacred wall declares to have hung
My dank and dropping weeds
To the stern god of sea.

SAME ODE, BY LEIGH HUNT, ESQ. — 1815.

Pyrrha, what ardent stripling now,
In one of thy embower'd retreats,
Would press thee to indulge his vow
Amidst a world of flowers and sweets?
For whom are bound thy tresses bright
With unconcern so exquisite ?
Alas ! how oft shall he bewail
His fickle stars and faithless gale,
And stare with unaccustom'd eyes
When the black winds and waters rise,
Though now the sunshine hour beguiles
His bark along thy golden smiles,
Trusting to see thee, for his play,
For ever keep smooth holiday !
Poor dazzled fools, who bask beside thee,
And trust because they never tried thee !
For me, and for my dangers past,
The grateful picture hangs at last
Within the mighty Neptune's fane,
Who snatch'd me, dripping, from the main.

ODE VI. — A AGRIPPA.

Varius chantera sur la lyre d'Homère
Nos ennemis vaincus, tes glorieux travaux,
Et les Romains, guidés par ta valeur guerrière,
Sans cesse triomphants sur la terre et les eaux.

Est-ce à moi de vanter ces actions fameuses,
Du fier vainqueur d'Hector l'implacable fureur,
Ulysse errant au loin sur les mers orageuses
Et des fils de Pélops le crime et le malheur ?

J'éprouve à te louer une pudeur trop juste :
La Muse qui m'inspire, et qui craint que mes chants
N'affaiblissent ta gloire et la gloire d'Auguste,
De mon faible génie arrête les élans.

Eh ! qui de Mars peindra l'armure impénétrable ?
Mérion devant Troie et sanglant et poudreux,
Diomède, à Priam tant de fois redoutable,
Que l'appui de Pallas rendit l'égal des Dieux ?

Épris ou libre, au gré de mon humeur légère,
Je chante et les festins et ces combats si doux
De la jeune beauté, qui, feignant la colère,
Repousse son amant qui rit d'un vain courroux.

ODE VII. — A MUNATIUS PLANCUS.

Que d'autres, en de nobles vers,
Chantent l'illustre Rhode, Éphèse, Mitylène;
Corinthe, dont les murs sont baignés par deux mers ;
Delphes si chère au Dieu de l'Hippocrène,
Thèbes à qui Bacchus a prodigué ses dons,
Ou de Tempé les frais et doux vallons.

Qu'un autre chante, harmonieux poète,
La cité de Minerve et ses vaillants héros,
Jaloux de couronner sa tête
De l'olivier souvent cueilli par ses rivaux :
Que, pour Junon, au gré d'une féconde veine,
Un autre enfin célèbre et les coursiers d'Argos
Et les richesses de Mycène :

L'austère Sparte et les fertiles champs
Dont Larisse est environnée,
Jamais ne raviront mes sens
Comme la grotte d'Albunée,

Son eau retentissante et les bords enchantés
De l'Anio roulant à flots précipités ;
Les bosquets de Tibur, leur fraîcheur pure et vive,
Et ses vergers qu'arrose une onde fugitive.

Comme un léger zéphyr des mers calme les flots
Et chasse loin de nous un funeste nuage,
Ainsi, Plancus, il faut, en homme sage,
Chercher dans le bon vin l'oubli de tous les maux,
Soit que Tibur t'offre son frais ombrage,
Soit que Pallas t'enchaîne à nos brillants drapeaux.

Fuyant et sa patrie et le courroux d'un père,
De Bacchus respirant les feux,
Le fils de Télamon, le front paré de lierre,
En ces mots consolait ses amis malheureux :
« Qu'importe où le destin contraire
« (Moins cruel cependant qu'un père trop sévère),
« Se plaise à diriger nos pas :
« Teucer vous guide, amis ; ne désespérez pas.

« La fortune, en de longs voyages,
« Par de plus grands revers éprouva vos courages ;
« Compagnons dévoués, cet oracle est certain
« Apollon vous promet une autre Salamine ;
« Aujourd'hui noyez dans le vin
« Le chagrin profond qui vous mine ;
« Demain nous voguerons vers un pays lointain. »

La même, par Bertin.

Le chevalier Bertin était encore plein de la tendre et vive émotion que cette ode et la cinquième du second livre (*Septimi, Gades, aditure mecum*) lui avaient causée, lorsqu'il composa l'une de ses plus belles élégies.

Nous mettrons sous les yeux du lecteur les passages qui nous semblent empruntés d'Horace ou inspirés par ses vers.

Avec quel doux saisissement,
Ton livre en main, voluptueux Horace,
Je parcourrai ces bois et ce coteau charmant,
Que ta muse a décrits dans des vers pleins de grace,
De ton goût délicat éternel monument !
J'irai dans tes champs de Sabine,
Sous l'abri frais de ses longs peupliers
Qui couvrent encor la ruine
De tes modestes bains, de tes humbles celliers :
J'irai chercher, d'un œil avide,
De leurs débris sacrés un reste enseveli ;
Et dans ce désert embelli
Par l'Anio grondant dans sa chute rapide,
Respirer la poussière humide
Des cascades de Tivoli.
Puissé-je, hélas ! au doux bruit de leur onde,
Finir mes jours, ainsi que mes revers !
Ce petit coin de l'univers
Rit plus à mes regards que le reste du monde.
L'olive, le citron, la noix chère à Palès,
Y rompent de leur poids les branches gémissantes ;
Et sur le mont voisin les grappes mûrissantes
Ne portent point envie aux raisins de Calès.
Là, le printemps est long, et l'hiver sans froidure ;
Là, croissent des gazons d'éternelle verdure ;
Là, peut-être, l'étude, et l'absence, et le temps
Pourront bannir de ma mémoire
Un amour insensé qui ternit trop ma gloire,
Et dont le vain désir abrégea mes instants.

ODE VIII. — A LYDIE.

Au nom de tous les Dieux, dis-moi, belle Lydie,
Pourquoi, par quels soins tu nourris
Dans le cœur amolli du jeune Sybaris
Un amour qui fera la honte de sa vie !
Au champ de Mars pourquoi ne vient-il plus
Braver et la poussière et l'ardeur de Phébus ?
Pourquoi, quittant un noble apprentissage,
Ne vient-il plus comme autrefois,
Avec les Romains de son âge,
Assujettir au frein quelque coursier gaulois ?
Jadis nageur infatigable, agile,
Pourquoi fuit-il le Tibre aux flots bourbeux ?
Athlète sans vigueur, maintenant il craint l'huile
Plus que le sang d'un serpent venimeux :
Déja son bras, qu'énerve la mollesse,
N'est plus empreint des pesants javelots
Qui dépassaient le but en montrant son adresse.
Veut-il, en se cachant, imiter le héros
Dont l'invincible ardeur, près de venger la Grèce
Sur les corps sanglants des Troyens,
Redoutait qu'une armure, éveillant son courage,
Ne l'entraînât aux horreurs du carnage
Dans les rangs dispersés des vaillants Lyciens ?

La même, par J. B. Rousseau.

« Bien que cette ode et la cinquième du premier livre n'aient aucun rapport entre elles, Rousseau a cru pouvoir les réunir pour en former un seul tout. C'est ainsi qu'il a composé sa quinzième ode du second livre, qui est en effet une imitation des deux odes dont nous venons de parler. Cette imitation ne nous paraît pas heureuse. L'ode du poète français, bien versifiée sans doute, est redondante ; elle manque de grace ; elle ne rappelle aucune des beautés des odes originales ; les deux dernières strophes, par trop précieuses, nous paraissent encore insignifiantes. Le lecteur prononcera si notre critique est trop sévère, lorsqu'il aura comparé Horace et Rousseau. »

(Le général Delort.)

Quel charme, beauté dangereuse,
Assoupit ton nouveau Pâris ?
Dans quelle oisiveté honteuse,
De tes yeux la douceur flatteuse
A-t-elle plongé ses esprits ?

Pourquoi ce guerrier inutile
Cherche-t-il l'ombre et le repos ?
D'où vient que, déja vieil Achille,
Il suit le modèle stérile
De l'enfance de ce héros ?

En proie au plaisir qui l'enchante,
Il laisse dormir sa raison,
Et de la coupe séduisante
Que le fol amour lui présente
Il boit à longs traits le poison.

Ton accueil, qui le sollicite,
Le nourrit dans ce doux état.
Oh ! qu'il est beau de voir écrite
La mollesse d'un Sybarite
Sur le front brûlé d'un soldat !

De ses langueurs efféminées
Il recevra bientôt le prix ;

Et déja ses mains basanées,
Aux palmes de Mars destinées,
Cueillent les myrtes de Cypris.

Mais qu'il connaît peu quel orage
Suivra ce calme suborneur !
Qu'il va regretter le rivage !
Que je plains le triste naufrage
Que lui prépare son bonheur,

Quand les vents, maintenant paisibles,
Enfleront la mer en courroux,
Quand pour lui les Dieux inflexibles
Changeront en des nuits horribles
Des jours qu'il a trouvés si doux !

Insensé, qui sur tes promesses
Croit pouvoir fonder son appui,
Sans songer que mêmes tendresses,
Mêmes serments, mêmes caresses,
Trompèrent un autre avant lui !

L'amour a marqué son supplice :
Je vois cet amant irrité,
Des Dieux accusant l'injustice,
Détestant son lâche caprice,
Déplorer sa fidélité ;

Tandis qu'au mépris de ses larmes,
Oubliant qu'il sait se venger,
Tu mets tes attraits sous les armes,
Pour profiter des nouveaux charmes
De quelque autre amant passager.

ODE IX. — A UN AMI.

Vois les neiges amoncelées
Du Soracte blanchir le sommet nébuleux;
Vois plier sous leur poids les forêts accablées,
Et le Tibre enchaîné par un froid rigoureux :
Pour apaiser sa violence,
D'une main libérale embrase ton foyer.
Joyeux roi du festin, répands en abondance
Les vins délicieux cachés dans ton cellier,
Puis laisse aux dieux le soin du reste :
Leur voix incessamment calme les vents fougueux
Qui soulèvent des mers les flots tumultueux,
Qui courbent les hauts pins et le cyprès funeste.
Crois-moi, regarde comme un gain
Chaque jour que le Ciel te donne ;
Et, sans penser au lendemain,
Que ton ame en paix s'abandonne
A la danse, aux plaisirs, aux jeux, au tendre amour,
Maintenant que paré des fleurs de la jeunesse,
Tu vois encor de loin la chagrine vieillesse.
A Rome, au Champ-de-Mars, jouissons tour-à-tour
De ces entretiens à voix basse
Qui charment les amants lorsque Phébé remplace
Le char brillant du dieu du jour.
A ses folâtres ris qu'il est doux de surprendre
L'agaçante beauté qui vient de se cacher,
Et de ses jolis doigts nous laisse détacher
Quelque gage d'amour qu'elle sait mal défendre.

ODA IX. — A TALIARCO.

TRADUCCION DEL LICENCIADO DON DIEGO PONCE DE LEON.

O Taliarco hermano,
Ves el Soracte monte levantado
Con honda nieve cano,
Y al bosque de gran carga trabajado,
Y en penetrable hielo
Cuajado el rio y apretado el suelo ?

Templa con buen sosiego
El acerbo rigor del duro frio,
Echando sobre el fuego
Los leños que guardaste en el estio,
Y saca largamente
Del oloroso vaso el vino ardiente.

Y los demas cuidados
Entrega á Dios, que con prudencia sabia
De los vientos hinchados
Enfrena en el furioso mar la rabia,
Y guarda y asegura
Al cipres alto y á la encina dura.

Con sutileza vana
No busques el futuro tiempo incierto,
Ni qué ha de ser mañana,
Y en cualquier dia que tuvieres cierto,
Haz cuenta que en el trance
Postrero echaste un provechoso lance,

Y pues la flor empieza
De tu verano corto y edad breve,
Y está de tu cabeza
Ausente la pesada y fria nieve,
Coge en las tiernas flores
Los dulces frutos de placer y amores.

Y agora frecuentado
El campo sea y eras deleitosas
Al tiempo concertado,
Las pláticas lascivas y amorosas
Entre silencio y risa,
Hablando cuando la razon avisa.

Y aquel suave riso
Que del ricon mas íntimo resuena,
Y da señal y aviso
De la mozuela oculta que alli suena,
Que se escondió á sabiendas,
Para hallar mas dulces sus contiendas.

La prenda arrebatada,
Digo sortijas ó manillas de oro,
O lo que mas te agrada,
Algun precioso y rico igual decoro
Quitado de los dedos,
Que fingen hacer fuerza y estan quedos.

ODE X. — A MERCURE.

Toi dont la voix enchanteresse
A des premiers humains adouci les penchants,
Toi qui sus leur donner et la grace et l'adresse,
Mercure, fils d'Atlas, sois l'objet de mes chants.

De la lyre inventeur habile,
Messager de l'Olympe et du maître des dieux,
Par de joyeux larcins, et d'une main subtile,
Tu te plais à ravir ce qui séduit tes yeux.

Phébus, loin du céleste empire,
Un jour te reprochait, d'une effrayante voix,
Le vol de ses agneaux..... mais il se prit à rire ;
Se voyant dépouillé de son brillant carquois.

Priam, grace à toi, des Atrides
Put franchir sans dangers les redoutables camps,

S'échapper d'Ilion, malgré des feux perfides,
Emportant avec lui les plus riches présents.

Par toi, l'essaim léger des ombres
Est sous ta verge d'or aux enfers amené;
Tu conduis, cher aux dieux du ciel et des lieux sombres,
Les mortels vertueux au séjour fortuné.

ODE XI. — A LEUCONOÉ.

Ah! dans les vains calculs des Babyloniens,
Ne cherche pas, (ce désir est coupable),
Quel est des dieux, sur tes jours, sur les miens,
L'arrêt fatal, irrévocable.
Il est sage, crois-moi, de te soumettre au sort,
Qu'il te donne une vie et longue et fortunée,
Ou que l'impitoyable mort,
A la fleur de tes ans tranche ta destinée,
Cet hiver même, où d'immenses travaux
De la mer de Baïa vont resserrer les flots.
Suis mes conseils : bois ton vin de Formie;
Mesure ton espoir à cette courte vie :
Pendant que nous parlons, le temps jaloux s'enfuit;
Mets à profit le jour heureux qui luit;
Hélas! au lendemain insensé qui se fie!

ODA XI. — A LEUCONOE.

TRADUCCION DE LUIS DE GONGORA.

No busques (ó Leucone) con cuidado
Curioso (que saberlo no es posible)
El fin que á mi y á ti determinado
Tiene el supremo Dios incomprensible,
Ni quieras tantear el estrellado
Cielo, y contar el número imposible,
Cual babilonio, mas el pecho fuerte
Opon discretamente á cualquier suerte.
Ora el Señor del cielo poderoso
Que vivas otros mil ibiernos quiera,
Ora en este postrero riguroso
Se cierre de tu vida la carrera,
Y en este mar tirreno y espumoso
Que agora brava tempestad, y fiera
Quebranta en una y otra roca dura,
Te dé juntas la muerte y sepultura.
Quita el cuidado que tu vida acorta,
Con un maduro seso, y fuerte pecho,
No quieras abarcar con vida corta,
De la esperanza corta largo trecho

ODE XII. — A AUGUSTE.

Sur la flûte perçante, ou sur la douce lyre,
Clio, quel dieu vas-tu chanter?
Quel nom fameux, au gré du transport qui t'inspire,
Les échos vont-ils répéter

Dans les sombres forêts du Pinde et du Parnasse,
Au sommet glacé de l'Hémus,
Où les divins accents du chantre de la Thrace
Entraînaient les rochers émus,

Calmaient des Aquilons les bruyantes haleines,
Des fleuves suspendaient le cours;
Où, par ses doux accords, surpris, charmés, les chênes
A l'envi quittaient leurs séjours?

Au Dieu qui des saisons, en gouvernant le monde,
Règle à jamais les temps divers,
Au souverain des cieux, de la terre et de l'onde,
Je consacre mes premiers vers.

L'Olympe reconnaît sa puissance suprême :
Dans l'univers rien n'est plus grand;
Sous ce Dieu toutefois fléchissant elle-même,
Pallas a droit au second rang.

Oublirai-je Bacchus et la chaste Déesse
Terreur des hôtes des forêts,
Phébus si redouté, qui lance avec adresse
De prompts, d'inévitables traits?

Je veux chanter Alcide aux brigands si funeste,
De Léda les divins gémeaux,
L'un avec ses coursiers, l'autre au combat du ceste,
Triomphant de tous leurs rivaux.

Brillant au front des cieux, quand leur étoile amie
Vient réjouir les matelots,
Elle apaise les vents; de la mer en furie
Soudain elle calme les flots.

Peindrai-je Romulus, ou le roi pacifique
Qui donna des lois aux Romains?
Peindrai-je de Caton le trépas héroïque,
Les faisceaux ravis aux Tarquins?

Oui, mes vers, d'Apollon respirant le génie,
Plairont en chantant Régulus,
Émile prodiguant et son sang et sa vie
Pour sauver nos soldats vaincus;

Lorsque je vanterai les hauts faits de Camille,
Et l'austère Fabricius,
Lui, que la pauvreté, dans le plus humble asyle,
Formait aux plus rares vertus.

Ta gloire, ô Marcellus, de plus en plus brillante,
Grandit par des exploits nouveaux;
Ainsi chaque printemps d'un pin superbe augmente
La force et les épais rameaux.

Resplendissant au loin, l'astre de Jule efface
Les astres les plus radieux;
Tel le flambeau des nuits par sa clarté surpasse
Ou fait pâlir de moindres feux.

O père des mortels! fils de Saturne! Auguste
T'est confié par les destins;
Tu régneras sur lui : mais un prince si juste
Doit régner sur tous les humains.

Par d'éclatants exploits soit qu'il triomphe encore
Des Parthes toujours révoltés,
Ou que les Indiens, aux portes de l'aurore,
Par son bras enfin soient domptés;

Au dessous de toi seul, par des lois équitables
Il régira le monde en paix;
Et ta main lancera tes foudres redoutables
Aux lieux souillés par nos forfaits.

LA MÊME, PAR LEON HALEVY.

Feras-tu résonner la trompette ou la lyre,
O ma muse? Apprends-moi le héros qui t'inspire.
Vas-tu chanter d'un dieu la gloire et les exploits,
Ou choisir un mortel que ton luth ennoblisse?

Quel nom va répéter, dans son riant caprice,
L'écho joyeux des bois ?

Feras-tu d'Hélicon retentir les feuillages ?
Vas-tu charmer le Pinde et ses riants bocages,
Ou de l'Hémus glacé les rochers sourcilleux ?
L'Hémus vit les vieux pins dont s'ombrageait sa tête
Descendre aux sons d'Orphée, et suivre du poëte
Les pas mélodieux.

Mêlant sa voix divine à ses cordes dociles,
Il chantait; et les flots s'arrêtaient immobiles,
Et soudain s'apaisaient les murmures des vents.
Les antiques forêts, autour de lui captives,
Balançaient leurs rameaux, et suivaient attentives
La traces de ses chants.

Célébrons avant tout la puissance éternelle,
Les bienfaits de ce Dieu dont la main paternelle
Des ans règle le cours, et préside aux saisons.
Il commande à la terre, il règne aux champs de l'onde,
Il gouverne l'Olympe, et, de sa voix féconde,
Fait jaillir nos moissons.

Son nom, vainqueur des temps, renaîtra d'âge en âge;
Lui-même il est sa gloire et son plus bel ouvrage;
Jamais il n'enfanta rien de plus grand que lui.
Pallas, majestueuse, à ses côtés réside,
Et, près de la déesse, on voit briller l'égide,
Son immortel appui.

Je chanterai Bacchus, au thyrse redoutable;
Diane, poursuivant d'une guerre implacable
Le sanglier, le tigre, épouvante des bois.
Apollon, de ton luth je dirai la puissance,
Et ton bras invincible, et la mort qui s'élance
De ton fatal carquois.

N'oublions pas Alcide et sa main vengeresse,
Des enfants de Léda la belliqueuse adresse,
Leur gloire aux jeux du ceste, au combats des coursiers.
Leur astre étincelant conjure la tempête,
Et fait fuir le trépas, suspendu sur la tête
Des pâles nautonniers.

Le vent s'apaise et meurt; la vague obéissante
Découle lentement de la roche écumante,
Et l'azur d'un beau ciel sourit aux matelots.
Partout soumise aux dieux protecteurs du naufrage,
La mer cède, retombe, et la voix de l'orage
Expire au sein de flots.

Mais la terre m'appelle et réclame ma lyre.
Peindrai-je Romulus et son naissant empire ?
Peindrai-je de Numa l'austère majesté,
L'orgueilleuse fureur de Tarquin qui succombe,
Brutus vengeur des lois, ou Caton dans la tombe
Cherchant la liberté ?

Régulus, je dirai ton noble sacrifice,
Et ton front rayonnant de l'espoir du supplice.
Je dirai Paul-Émile, au fer carthaginois
Dévouant sa grande ame et sa valeur trompée,
Ou Camille aux Romains apportant son épée
Et la fuite au Gaulois.

Fabrice, Curius, honneur de ma patrie,
Retracez vos vertus à ma muse attendrie !
Qui forma ces héros ? La dure adversité.
De leur main triomphante ils cultivaient la terre,
Et, vainqueurs, retrouvaient sous l'antique chaumière
Leur sainte pauvreté.

Du chêne au fond des bois croît la force et l'ombrage;
Ainsi de Marcellus le nom croît avec l'âge;
Les siècles en autel ont changé son tombeau.
Phébé de feux rivaux fait pâlir la lumière;
Tel, ton astre, ô César, des gloires de la terre
Éclipse le flambeau.

Père et conservateur de la nature entière,
O Dieu puissant! placés sous ta main tutélaire,
Auguste et ses destins ne sont soumis qu'à toi.
Sur ton céleste appui son empire se fonde;
Son trône t'appartient; qu'il soit le roi du monde,
Et tu seras son roi.

Que pour lui le combat soit toujours la victoire !
Que le Parthe rebelle, ébloui de sa gloire,
Dépose enfin le glaive, et se courbe à sa voix !
Sous son pouvoir sacré que l'Orient se range,
Que l'Inde le révère, et que les flots du Gange
Reconnaissent ses lois !

Qu'il gouverne avec toi cet univers immense !
Que toujours l'équité consacre sa puissance !
Toi, promène ton char dans les plaines des cieux;
De nos bois profanés venge le sanctuaire;
Fais sentir à l'impie et le poids du tonnerre
Et la grandeur des Dieux.

ODE XIII. — A LYDIE.

Lorsque ta bouche, ô charmante Lydie,
De Téléphus me vante la beauté,
Une implacable et noire jalousie
Aigrit mon cœur nuit et jour tourmenté.

Mes sens troublés, ma raison qui chancelle,
Mes pleurs furtifs, mon front décoloré,
Perfide amante, aujourd'hui tout révèle
Les feux secrets dont je suis dévoré.

Ivre, fougueux, si quelquefois il ose
Meurtrir ton sein, ton visage enchanteur,
Graver ses dents sur tes lèvres de rose,
Je sens, hélas ! redoubler ma fureur.

Espères-tu captiver le barbare
Dont les baisers sont si doux, si cruels;
Pour qui Vénus ne fut jamais avare
De ces faveurs si chères aux mortels ?

Heureux cent fois, heureux les cœurs fidèles
Que l'un à l'autre enchaîne un tendre amour;
Qui, sans jamais essuyer de querelles,
Restent unis jusqu'à leur dernier jour !

La même, par Wailly.

Quand, devant moi, tu viens sans cesse
Vanter, avec tant de chaleur,
D'Acis la brillante jeunesse,
D'Acis l'éclatante blancheur;

Pour calmer mon sang qui bouillonne
Tous mes efforts sont impuissants;

Et la raison qui m'abandonne
Me livre au trouble de mes sens ;

Mon teint, que le dépit allume,
Mon œil, qui se charge de pleurs,
Du feu secret qui me consume
Trahit la honte et les douleurs.

De mon cœur la rage s'empare
Si, dans l'ivresse d'un festin,
De sa dent l'empreinte barbare,
Flétrit l'albâtre de ton sein ;

S'il meurtrit ta bouche de rose
Par de sacrilèges fureurs,
Cette bouche où Vénus dépose
Ce charme et ce parfum des fleurs

Pourrais-tu croire à sa constance,
Lydie ? A-t-il pu t'abuser
Ce fougueux transport qui t'offense,
Qui profane le doux baiser ?

Trop heureux qui, loin des orages,
Goûte les douceurs de l'amour,
Et d'un feu pur et sans nuages
Brûle jusqu'à son dernier jour.

La même, par Léon Halevy.

Quand tu vante Télèphe, inconstante Glycère,
Quand de son teint fleuri tu nous dis la fraîcheur,
Et de ses bras l'éclatante blancheur,
Je m'indigne, et de la colère
Les plus fougueux transports s'allument dans mon cœur.

Je sens fuir aussitôt ma raison chancelante ;
Un trouble affreux se peint dans mon œil égaré ;
Je pâlis, je rougis ; une sueur brûlante
Trahit le feu secret dont je suis dévoré.

Je songe en frémissant que, troublé par l'ivresse,
Il ose de ton sein meurtrir les doux contours,
Et sur ta lèvre enchanteresse
De sa dent sanguinaire imprimer les amours.

Ah ! si tu m'en croyais, toi qui fus mon amante,
Tu quitterais l'espoir d'enchaîner à ton char
Un furieux, dont la bouche ensanglante
Des baisers que Vénus forma d'un pur nectar.

Heureux ceux que le ciel a, d'une tendre chaîne,
Pour s'aimer, unis sans retour !
Jamais à leur serment ne succède la haine ;
Leurs nœuds, trop tôt rompus au gré de leur amour,
Ne se brisent jamais qu'avec leur dernier jour.

La même, par Vanderbourg.

Quand ta voix nous vante, ô Lydie,
Hylas aux doigts de rose, Hylas au teint de lis,
Dieux ! quelle noire jalousie
De transports inconnus agitent mes esprits !

Ma raison se trouble et chancèle ;
Je rougis, je pâlis : malgré moi de mes yeux
Des larmes tombent.... tout décèle
De mon cœur consumé le feu séditieux.

Oui, je meurs, soit que d'une orgie
Ton sein livide encor trahisse les fureurs,
Soit que sur ta bouche meurtrie
J'aperçoive un témoin de ses folles ardeurs.

Trop de confiance t'égare :
Crois-moi, ses vains serments seront bientôt rompus ;
Qu'espérer d'un amant barbare
Jusque dans les baisers les plus chers à Vénus ?

Il est des amours moins sauvages :
Heureux, cent fois heureux qui s'en laisse enchaîner !
Exempts de craintes et d'orages
La mort seule en leur cours a droit de les borner.

Ode xiii. — To Lydia, by sir William Temple.—1668.

When thou commend'st the lovely eyes
Of Telephus, that for thee dies,
His arms of wax, his neck, or hair;
Oh ! how my heart begins to beat !
My spleen is swell'd with gall and heat,
And all my hopes are turn'd into despair.

Then both my mind and colour change,
My jealous thoughts about me range,
In twenty shapes, my eyes begin,
The stealing drops, as from a still,
Like winter springs, apace to fill,
Fall down, and tell what fires I feel within.

When his reproaches make thee cry,
And thy fresh cheeks with paleness die,
I burn to think you will be friends ;
When his rough hand thy bosom strips,
Or his fierce kisses tear thy lips,
I die, to see how all much quarrel ends.

Ah ! never hope a youth to hold,
So haughty, and in love so bold ;
What can him tame in anger keep
Whom all this fondness can't assuage,
Who even kisses turns to rage,
Which Venus does in her own nectar steep ?

Thrice happy they whose gentle hearts,
Till death itself their union parts,
And undisturbed kindness holds,
Without complaints or jealous fears,
Without reproach or spited tears,
Which damps the kindest heats with sudden colds.

ODE XIV. — AU VAISSEAU DE LA RÉPUBLIQUE.

Infortuné vaisseau, quel effrayant orage
Va te livrer encore au perfide élément !
Hélas ! qu'oses-tu faire ? ah ! redoute un naufrage ;
Au port reste invinciblement.

Sous les vents orageux tes antennes gémissent ;
Tes mâts sont fracassés, tu n'as plus de rameurs ;
Iras-tu, sans cordage, et quand flots mugissent,
De la mer braver les fureurs ?

Vois tomber en lambeaux tes voiles impuissantes !
Quel Dieu te défendra du terrible Aquilon ?
Fils d'antiques forêts, c'est en vain que tu vantes
Ta noble origine et ton nom.

La poupe des vaisseaux, pompeusement ornée,
N'a jamais rassuré les matelots tremblants.
Loin de ces bords heureux, sur la mer déchaînée,
Crains d'être le jouet des vents.

Toi pour qui j'éprouvai tant d'alarmes récentes,
Qui sur ta destinée attaches tous mes vœux,
O vaisseau, ne va pas des Cyclades brillantes
Heurter les écueils dangereux.

ODE XV. — PRÉDICTION DE NÉRÉE A PARIS.

Le ravisseur d'Hélène, hôte ingrat et coupable,
Sur un vaisseau Troyen fendait le sein des mers,
Quand Nérée, enchaînant un vent trop favorable,
Au perfide, en ces mots, prédit d'affreux revers :

« Les bataillons vengeurs de la Grèce indignée
« Vont, te redemandant la funeste beauté
« Sous un sinistre auspice à ton père amenée,
« Briser son sceptre et rompre un hymen détesté.

« Oh ! quels flots de sueur inondent les visages !
« Déja sont prêts l'égide et le char de Pallas ;
« Sa rage veut du sang et d'horribles carnages.
« Hélas ! que de Troyens dévoués au trépas !

« Protégé de Vénus, ta main, avec adresse,
« De tes cheveux en vain assemblera les nœuds ;
« En vain tu chanteras des vers pleins de mollesse,
« Unis aux doux accords d'un luth voluptueux.

« Penses-tu près d'Hélène éviter la colère,
« D'Ajax au pied léger, au courage bouillant ;
« Ces cheveux, qui paraient une tête adultère,
« seront bientôt souillés de poussière et de sang.

« Sur toi vois s'élancer, acharnés à ta perte,
« Le fils de Télamon, indomptable guerrier,
« Et le roi de Pylos, et le fils de Laërte,
« Et Sthénélus, habile à lancer un coursier.

« Redoute des Crétois la flèche meurtrière ;
« Tu vas de Mérion éprouver la valeur :
« Et Diomède, encor plus vaillant que son père,
« Pour t'immoler déja te cherche avec fureur.

« Tel qu'un timide faon, qui passait dans la plaine,
« Fuit à l'aspect d'un loup qui s'élance des bois ;
« Sans voix, sans force, ainsi tu fuiras vers Hélène,
« Qui ne s'attendait pas à de pareils exploits.

« Pendant quelques hivers, la colère d'Achille
« Des filles d'Ilion suspendra le malheur ;
« Mais le feu détruira cette coupable ville,
« Et les Grecs outragés vengeront leur honneur. »

ODE XVI. — PALINODIE.

Fille d'une beauté rivale de Cypris,
Que par vos doux appas vous surpassez encore,
Parlez : que l'eau détruise ou que le feu dévore
Mes vers si criminels, qu'à jamais je maudis.
Oui, l'airain qu'à grand bruit frappent les Corybantes,
Le délire du Thrace au dieu du vin livré :
Et les secousses violentes
Qu'au fond de son temple sacré,
Le vainqueur de Pithon cause au prêtre inspiré,
Égarent moins l'esprit qu'une aveugle colère.
Ni le fer qui luit à ses yeux,
Ni l'Océan semé de rochers périlleux,
Ni Jupiter lançant ses foudres sur la terre,
Ne peuvent l'arrêter dans ses excès affreux.
Quand le fils de Japet, aux vœux des dieux fidèle,
Dut, en formant notre limon,
De tous les animaux y joindre une parcelle,
Il mit dans notre cœur la rage du lion.
La colère a produit les malheurs de Thyeste,
Des plus belles cités détruit les fondements,
Irrité les vainqueurs, qui, sur des murs fumants,
Ont fait du laboureur passer le soc funeste.
Belle Tyndaris, calmez-vous ;
A la fleur de mes ans, si, de vengeance avide,
Enflammé d'un bouillant couroux,
Contre vous je m'armai de l'iambe rapide,
Aujourd'hui, le cœur plein de sentiments plus doux,
Je veux, je veux finir une si triste guerre ;
Oui, mes vers insolents me seront en horreur,
Si j'apaise votre colère,
Si vous me rendez votre cœur.

La même, par Leon Halevy.

De la belle Naïs fille plus belle encore,
Je livre à ton courroux ces trop coupables vers.
Que le feu vengeur les dévore,
Ou que ta main les plonge au fond des vastes mers.

Oui, Cybèle, Bacchus, dans leur fête bruyante,
Apollon s'emparant de son prêtre en fureur ;
L'airain sacré du Corybante,
Bien moins que la colère embrasent notre cœur.

Tout cède à ses transports ; il n'est rien qui l'arrête,
Ni le fer menaçant, ni les flots orageux,
Ni Jupiter sur notre tête
De son char dévorant précipitant les feux.

Quand sa main forma l'homme, on dit que Prométhée,
Des animaux divers à son premier limon
Joignant la matière empruntée,
Enflamma notre sein des fureurs du lion.

La Colère a perdu la race de Thyeste,
Des plus superbes murs renversé la hauteur ;
Sur leurs débris sa main funeste
A promené le soc d'un insolent vainqueur.

Apaise, Tyndaris, un courroux légitime.
Pardonne à ma jeunesse une coupable erreur.
La Colère a causé mon crime,
Et le rapide ïambe a servi ma fureur.

Je maudis mon offense, et ma douleur l'expie.
J'affacerai ma faute en chantant ta beauté.
A mes regrets rends une amie !
Tyndaris, rends ton cœur à mon cœur attristé !

ODE XVII. — A TYNDARIS.

Souvent du mont Lycée au mont de Lucrétile
Le léger Faune accourt avec rapidité,

Et défend mes troupeaux, en ce riant asyle,
De la pluie et des vents, et des feux de l'été.
Mes chèvres, dans les bois de tous côtés errantes,
Y cherchent sans danger le thym et l'arboisier;
De la verte couleuvre et du loup meurtrier
Mes timides brebis, sur l'herbe bondissantes,
N'ont plus à redouter la dent ou les poisons,
Dès qu'en ce lieu charmant, sur les coteaux d'Ustique,
De sa flûte champêtre on entend les doux sons.
Je suis aimé des cieux: de ma muse lyrique
Le dieu du Pinde accueille et l'hommage et les vers.
Viens sur ces bords où règne une heureuse opulence,
Cueillir à pleines mains tous les présents divers
Que Cérès y déploie avec tant d'abondance.
Dans les réduits obscurs d'un fertile vallon,
Viens chanter, à l'abri des ardeurs du solstice,
Sur le luth de l'aimable et sage Anacréon,
Pénélope et Circé, qui brûlaient pour Ulysse.
Buvons, ô Tyndaris, assis sous ces berceaux,
Le vin pur et léger qu'on recueille à Lesbos.
L'ardent fils de Sémèle et le dieu de la guerre
Ne mêlent point ici leur bruyante colère;
Ici tu ne crains pas que Cyrus s'abandonne
A sa lâche fureur, à ses transports jaloux,
Et d'une main cruelle arrache ta couronne
Qui ne mérite pas d'assouvir son courroux.

ODE XVIII. — A QUINTILIUS VARUS.

Sur le sol de Tibur, si riant, si fertile,
Auprès des murs élevés par Catile,
Plantez, plantez, avant tout, cher Varus,
Le bois sacré protégé par Bacchus.
Pour les tristes mortels qui ne savent pas boire
Les dieux réservent leurs rigueurs:
Le vin seul de notre mémoire
Peut bannir les soucis rongeurs.
Quel buveur, ranimé par ce jus délectable,
Se plaint ou de la guerre ou d'un sort misérable?
Il aime à te chanter, joyeux père des Ris,
Et vous, jeune et belle Cypris,
Dont l'univers chérit l'empire aimable.
Toutefois, en usant d'un bien si précieux,
Sachez de la raison respecter les limites;
Songez aux combats furieux
Des Centaures et des Lapithes:
Voyez à quel tourment fatal
Ce dieu vengeur livre le Thrace,
Quand, plongé dans l'ivresse, en sa fougueuse audace,
Il ne discerne plus ni le bien ni le mal.
Pour moi, plus réservé, plus sage,
On ne me verra point t'offrir d'indignes vœux,
Ni mettre au jour les objets qu'à nos yeux
Doit voiler un épais feuillage.
Mais, ô puissant Bacchus, ne fais plus sous tes coups
Gémir les instruments qui nous glacent de crainte;
Ne fais plus retentir le cor de Bérécynthe
Dont l'affreux bruit éveille en nous
La folle vanité, marchant la tête altière,
Et l'aveugle amour-propre et les mots indiscrets,
Qui, plus transparents que le verre,
Laissent de toutes parts s'échapper nos secrets.

ODE XIX. — A GLYCÈRE.

Des Plaisirs la mère cruelle,
La Volupté, les Ris, les Jeux,
Et l'aimable fils de Sémèle
De mes amours éteints ont rallumé les feux.

Le sein éblouissant de la belle Glycère,
Qui surpasse en blancheur le marbre de Paros,
Ses yeux charmants, sa grace et brillante et légère
De mon ame embrasée ont banni le repos.

Vénus, qui de Paphos fond sur moi tout entière,
Me défend de chanter les Parthes indomptés
(Les Parthes dans leur fuite encor plus redoutés),
Et des vers étrangers au culte de Cythère.

Élevez un autel de gazons verdoyants;
D'un nectar écumeux que la coupe s'emplisse!
Esclaves, apportez la verveine et l'encens:
Rendons ainsi Vénus à nos vœux plus propice.

La même, par Vanderbourg.

Des Amours la mère cruelle
Et le fils de Sémèle et les Désirs ardents
Rallument dans mon cœur rebelle
Des feux que j'abjurai dans de meilleurs instants.

C'en est fait! je suis à Glycère:
A l'éclat de son teint quel autre eût résisté?
Je l'aime perfide et légère,
Je meurs de ses regards brillants de volupté.

De Paphos Vénus est absente;
Tout entière elle habite, elle remplit mon cœur,
Et ne souffre pas que je chante
Le Parthe dans sa fuite arrêtant son vainqueur.

Offrons plutôt des sacrifices:
Préparez les gazons, la verveine, l'encens:
D'un vin vieux versons les prémices;
Elle s'attendrira peut-être à nos présents.

Ode xix. On Glycera, by Chatterton. — 1768.

Yes! I am caught, my melting soul
To Venus bends without control;
I pour the empassion'd sigh;
Ye gods! what throbs my bosom move,
Responsive to the glance of love
That beams from Stella's eye!

O how divinely fair that face,
And what a sweet resistless grace
On every feature dwells;
And on those features all the while,
The softness of each frequent smile
Her sweet good-nature tells!

O love! I' m thine; no more I sing
Heroic deeds: the sounding string
Forgets its wonted strains;
For aught but love the lyre's unstrung;
Love melts and trembles on my tongue!
And thrills in every vein.

Invoking the propitious skies,
The green-sod altar let us rise;
Let holy incense smoke:
And if we pour the sparkling wine
Sweet gentle peace may still be mine;
This dreadful chain be broke.

ODE XX. — A MÉCÈNE.

Vous dont s'enorgueillit la noblesse romaine,
Venez boire, mon cher Mécène,
Et dans une humble coupe, un vin peu savoureux,
Mais qu'en un vase de la Grèce
J'ai scellé de ma main, le jour, le jour heureux
Où les transports d'une vive allégresse,
Les applaudissements nombreux
D'un peuple qui vous idolâtre,
Répétés à l'envi par les échos joyeux
Retentirent dans le Théâtre
Et sur les bords du fleuve où sont nés vos aïeux.
Ma coupe n'est jamais remplie
De Falerne ni de Formie.
C'est chez vous, noble ami, que l'on boit à longs traits
Le doux jus écoulé des pressoirs de Calès.

ODE XXI. — HYMNE A DIANE ET A APOLLON.

Jeunes vierges, chantez la pudique déesse
Qu'on voit pendant la nuit briller au front des cieux;
Chantez, jeunes Romains, et le dieu du Permesse,
Et Latone si chère au souverain des dieux.

Chantez jeunes beautés, la Déesse puissante
Que charment l'onde pure et les vastes forêts,
Qui chérit du Cragus les ombrages épais,
Les sommets de l'Algide et du sombre Érymanthe.

Chantez, jeunes Romains, les vallons de Tempé,
Délos, berceau du Dieu qui répand la lumière,
Et le serpent Python, que ses traits ont frappé,
Et le luth enchanteur, doux présent de son frère.

Attendri par vos chants, loin d'Auguste et de nous,
Puisse le blond Phébus, en détournant la peste,
Et l'horrible famine et la guerre funeste,
Sur le cruel Breton épuiser son courroux!

ODE XXII. — A FUSCUS ARISTIUS.

L'homme pur, exempt de tout crime,
Toujours dans un cœur vertueux
Puise la force qui l'anime,
Et dédaigne, avec l'arc du Maure belliqueux,
Des traits rendus mortels par des sucs vénéneux:
Soit qu'il veuille des mers franchir le vaste abyme,
Ou les déserts affreux
Qu'un ciel ardent embrase,
Ou l'inhospitalier Caucase,
Ou l'Hydaspe aux bords fabuleux.

Dans les bois de Sabine, un jour, seul et sans armes,
J'errais à l'aventure et libre de tout soin;
Un loup parut.... mon cœur n'éprouva point d'alarmes:
Je chantais Lalagé.... le loup s'enfuit au loin.

La terre de Juba, cet aride repaire
De lions rugissants, de tigres furieux,
Et les sombres forêts de la Pouille guerrière
N'ont jamais recélé de monstre plus hideux.

Transportez-moi vers ces plages glacées,
Où nul arbre ne croît au souffle du zéphyr,
Que Jupiter même semble haïr,
Et qui d'épais brouillards sont toujours hérissées;
Transportez-moi sous le char de Phébus:
Dans ces brûlants climats des mortels inconnus:
Toujours de Lalagé je chérirai l'empire,
Et le parler si doux, et l'aimable sourire.

ODE XXIII. — A CHLOÉ.

Tu me fuis, ô Chloé, d'un pas toujours rapide,
Semblable au jeune faon qui, sur les monts déserts,
Cherche sa mère, et s'intimide
Du vain frémissement de la feuille et des airs.

Il tremble de frayeur, si le zéphyre agite
Les mobiles épis qui couvrent les sillons;
Son cœur de crainte encor palpite,
Lorsqu'un serpent se glisse à travers les buissons.

Vais-je te dévorer comme un tigre en furie?
Suis-je donc à tes yeux un lion rugissant?
Quitte une mère trop chérie;
Ainsi le veut l'amour... suis les pas d'un amant.

LA MÊME, PAR LEBRUN.

Tu fuis, bergère timide!
Tu fuis, hélas! plus rapide
Qu'un faon dans l'ombre égaré,
Qui cherche, au bois solitaire,
Les pas errants de sa mère,
Dont la nuit l'a séparé.

Que l'air agite un feuillage,
Qu'un ramier sur son passage
Ebranle un peu les buissons,
Plein d'une frayeur mortelle,
Il bondit, tremble, chancelle,
Et se perd dans les vallons.

Ainsi la frayeur t'égare.
Mais suis-je un tigre barbare?
Suis-je un lion en courroux?
Et toi, farouche bergère,
N'as-tu point l'âge où ta mère
Subit le joug d'un époux...?

ODE XXIV. — A VIRGILE.

Qui peut rougir de pleurer trop long-temps,
De regretter sans cesse une tête si chère?
Préside, ô Melpomène, à mes lugubres chants,
Toi qui reçus du Dieu qui lance le tonnerre
Une voix éloquente et des accords touchants.
Il est donc vrai, la mort, la mort cruelle
Couvre Quintilius de son ombre éternelle!
Les plus précieuses vertus,
La candeur, l'équité, la vérité sincère,
L'incorruptible honneur, verront-ils sur la terre
Un mortel semblable à Varus?
Il meurt, et sa perte est suivie
D'unanimes regrets et d'honorables pleurs;
Mais comme toi quel autre l'a sentie?
Quel cœur fut déchiré de si vives douleurs?
En vain, hélas! ta pieuse tristesse
Du ciel implore le secours;
Les destins t'avaient-ils confié pour toujours
Ce digne ami si cher à ta tendresse?
Quand ta mélodieuse voix,

Qui charme le dieu du Parnasse,
Surpasserait la voix du chantre de la Thrace,
Qui jadis attendrit les rochers et les bois,
Pourais-tu ranimer l'ombre vaine, insensible,
Que, dédaignant et nos pleurs et nos vœux,
Mercure, armé de sa verge terrible,
A pour jamais conduite au séjour ténébreux?
Destin cruel et déplorable,
Dont ton cœur murmure et gémit!
Mais la patience adoucit
Tout mal, hélas! irréparable.

ODE XXV. — A LYDIE.

Autour de ton logis on ne voit plus paraître
Ces jeunes libertins, épris de tes attraits,
Dont les coups redoublés assiégeaient ta fenêtre :
Rien de tes longues nuits ne vient troubler la paix.

Ta porte, sur ses gonds tant de fois ébranlée,
Ne quitte plus le seuil. Tu n'entends plus ces mots :
« Tu dors, et moi je veille; et mon ame accablée
« De tes cruels refus, souffre ici mille maux. »

Peut-être, incessamment, au détour d'une rue,
Tu guetteras toi-même un amant dédaigneux;
Et pendant que Phébé nous dérobe sa vue,
Tu braveras en vain un froid plus rigoureux.

O malheureuse vieille! une rage brutale,
Des désirs effrénés, de lascives ardeurs,
Enflammeront tes sens, pareille à la cavale
Qui d'un bouillant amour éprouve les fureurs.

Tu diras, en pleurant: « Oui, l'aimable jeunesse
« Ne se plaît à cueillir que les myrtes fleuris,
« Et dans l'affreux hiver abandonne sans cesse
« Aux tristes aquilons les feuillages flétris. »

La même, par Daru.

Déja l'on ne voit plus la jeunesse enflammée
Assiéger ta maison de ses coups redoublés;
Tes moments de sommeil ne sont jamais troublés;
Et ta porte est toujours fermée,
Ta porte qui souvent vit ses gonds ébranlés.

Déja tu n'entends plus chanter sous ta fenêtre :
« Hélas! je veille ici brûlant pour vos appas,
« Lydie; et le sommeil vous retient dans ses bras. »
Toi-même on te verra peut-être
Bientôt de la nuit sombre affronter les frimats :

Vieille, de tes amants désormais rebutée,
Et le cœur ulcéré de fureur et d'amour,
Nous te verrons pleurer, et courir à ton tour,
Comme une cavale indomptée,
Qui trouble de ses cris les échos d'alentour.

Tu te plaindras en vain que la fleur printanière
N'obtienne, après un temps, que de honteux mépris,
Que la rose nouvelle ait seule quelque prix,
Et que la jeunesse légère
Offre au dieu de l'hiver les vieux myrtes flétris.

La même, par Léon Halevy.

Déja plus rarement notre ardente jeunesse,
Ebranlant ta fenêtre, au coucher du soleil,
Fait en bruyants transports éclater sa tendresse,
Et bannit le repos de tes nuits sans sommeil.

Elle est fidèle au seuil, ta porte qui naguères
S'ouvrait si volontiers, soumise à notre loi.
Tu n'entends plus crier : « Hélas! les nuits entières
« Tu dors, tu dors, Lydie, et nous mourrons pour toi! »

Bientôt tu vieilliras : sous des portiques sombres,
Nous te verrons alors, délaissée à ton tour,
Malgré les vents du nord, à la faveur des ombres,
Mendier par tes pleurs un dédaigneux amour.

Partout tu traîneras une flèche brûlante,
Qui ne sortira plus de tes flancs déchirés.
Telle on voit, au printemps, une cavale ardente
De fureur et d'amour bondir au sein des prés.

Tu te plaindras alors des mépris du jeune âge.
Joyeux, il abandonne au courroux des hivers
Les rameaux desséchés et l'antique feuillage;
Il préfère au cyprès l'ombre des myrtes verts.

ODE XXVI. — A ÆLIUS LAMIA.

Tant que mes vers des nymphes du Permesse
Mériteront un souris gracieux,
Sur les mers de la Crète, aux aquilons fougueux
Je laisserai porter la crainte et la tristesse.
Si je jouis au sein du port
De l'unique bien qui me flatte,
Eh! que m'importe à moi la peur de Tyridate,
Ou la terreur qu'inspire un puissant roi du nord?
Douce Pimplée, ô déité charmante,
Qui te plais sur les bords d'une onde transparente,
Aujourd'hui des brillantes fleurs
Dont le zéphyre t'environne,
Pour mon cher Lamia prépare une couronne.
Ah! sans toi, sans tes doctes sœurs,
Je lui rendrais de vains honneurs.
A mon dessein, Muse, daigne sourire;
Pour immortaliser son nom,
D'Alcée et de Sapho, dans le sacré vallon,
Fais encor résonner la lyre.

ODE XXVII. — A SES AMIS.

Qu'armé du verre, inventé pour la joie,
Le Thrace à ses fureurs souvent se livre en proie!
Ah! loin de nous ces effroyables mœurs;
Loin du riant Bacchus ces sanglantes horreurs.

Laissez, ô mes amis, vos coudes sur la table.
Ne mêlons pas, troublant un doux repos,
Le cruel fer du Parthe aux flacons, aux flambeaux;
Faites cesser un bruit épouvantable.

De ce vin voulez-vous que je boive à mon tour?
Qu'au même instant le frère de Mégille
Dise quelle beauté l'enivre de l'amour
Qui fait sa joie et qui dans ses yeux brille.

Il ne veut point parler . . . je ne bois qu'à ce prix.
Dois-tu rougir, quelle que soit ta belle,
Des feux ardents dont tu brûles pour elle?
D'un amour vertueux tu fus toujours épris.

A ma foi n'oses-tu confier ce mystère?...
Ah! malheureux, hélas! qu'ai-je écouté?
Tu méritais un destin moins sévère;
Dans quel gouffre profond t'es-tu précipité!

A tes yeux fascinés, quelle habile sorcière,
Ou bien quel Dieu peut rendre la clarté?
Bellérophon, sur Pégase monté,
T'arracherait à peine à cette autre chimère.

ODE XXVIII. — ARCHYTAS ET UN NAUTONNIER.

LE NAUTONNIER.

Toi qui sus mesurer la surface du monde,
Compter les grains de sable entassés près des mers,
Non loin du Matinum, hélas! aux bords de l'onde,
Tes os d'un peu de terre à peine sont couverts!
As-tu donc parcouru cet immense univers,
Elevé tes pensers jusqu'au séjour céleste,
Pour périr en ce lieu d'une mort si funeste!

ARCHYTAS.

Du père de Pélops, qui fut l'hôte des Dieux,
De Tithon, dans les airs enlevé par l'Aurore,
De Minos, conseiller du souverain des cieux,
J'ai subi le destin . . . le sage Pythagore
Dans l'empire infernal est deux fois descendu;
Son casque, dans un temple encore suspendu,
Atteste que jadis il mourut devant Troie,
Où sous le nom d'Euphorbe il avait combattu.
Ainsi, deux fois, en saisissant sa proie,
La mort n'avait de lui-même emporté
Que la terrestre et moins noble partie;
Et tu sais avec quel génie
Ce fils de Panthoüs avait interprété
Les lois de la nature et de la vérité.
La même nuit nous presse, et vers les rives sombres,
Sur les pâles mortels doit étendre ses ombres;
Du noir Tartare un jour nous suivrons le sentier.
A l'implacable Mars la Discorde cruelle
Dans de sanglants combats immole le guerrier,
Et la mer engloutit l'avide nautonnier.
De tous côtés, et pèle-mèle,
Descendent au tombeau l'enfant et le vieillard;
Et Proserpine, en frappant au hasard,
Sur chaque tête assouvit sa furie.
L'autan, si funeste au nocher,
L'autan qui d'Orion suit toujours le coucher,
Naguère me lança dans la mer d'Illyrie.
Mais toi, cher nautonnier, ne sois pas inhumain;
D'un peu de sable, hélas! je t'en conjure,
Que, sur ces bords, ta bienfesante main
Couvre mes os privés de sépulture;
Et puissent de l'Eurus les enfants orageux,
Près de bouleverser les flots de l'Hespérie,
Détournant loin de toi leur souffle impétueux,
Epuiser leur fureur sur les monts d'Apulie!
Que le grand Jupiter, et le dieu protecteur
Des remparts sacrés de Tarente,
De tous les biens sur toi répandent la faveur
Pour ta bonté compatissante!
Quoi! ton cœur reste sourd à ces cris gémissants!
Redoute au moins de te souiller d'un crime
Qui pourrait rejaillir sur des fils innocents!
Du même sort tu seras la victime;
Les Dieux, sans me venger, me verraient-ils souffrir?
Non, non, crois-moi, nul pieux sacrifice
Ne pourra désormais apaiser leur justice...
Ainsi, quelque pressé que tu sois de partir,
Ah! sur moi, par pitié, jette un peu de poussière;
Un seul moment suffit. . . et puisse un vent prospère
Te guider sur les mers au gré de ton désir.

ODE XXVIII, BY CHARLES BADHAM, M. D. F. R. S. — 1831.

MARINER.

O Archytas! that measuredst land and sea,
A little dust alone remains of thee:
A little dust wash'd by Apulia's tide!
What has avail'd the science then, that tried
The planets' course, and that capacious soul
That scann'd the sphere and circumscribed the pole?
Death was thy lot!

ARCHYTAS.

And did not death await
The sire of Pelops, with the gods who sate,
The guest of Jove; did not Tithonus too
Pass into air withdrawn from human view?
Minos, that mix'd in council with the gods,
Shares with Panthoides the drear abodes,
Although his shield, that witness'd times of Troy,
Assured him death was powerless to destroy,
Save but his form, not him; ev'n so could err,
Of Nature's laws no mean interpreter!
One night awaits us all! we all must tread
The broad and common pathway to the dead.
Some, to delight stern Mars, war's furies tear;
Some plough the sea for gain, and perish there.
Of old and young the funeral pomps pass by:
None can the fell Proserpina defy.
What marvel then, that when the southern gale,
Co-mate of swift Orion, rent the sail,
I drank the Illyrian wave? but listen now:
To grant my slender boon omit not thou!
Take of the boundless sand around thee spread,
And cast it o'er my yet unburied head;
So may Hesperia's waves still bear thee free;
Venusium's pines divert the penalty
Of Eurus and his blast! large profit speed
Thy course, and recompense thy pious deed!
So may Jove aid thee and Tarentum's lord!
Dost thou refuse? then, sailor, heed my word:
A well-earn'd retribution, if it light
Not on thyself, thy children shall requite.
Deem not thy guilt no penal scourge incurs;
Refuse! and not a shrine thy life insures:
Thou art in haste — I know it — thou say'st well —
Thrice cast the dust upon me, and farewell.

ODE XXIX. — A ICCIUS.

Envieux des trésors de la riche Arabie,
Tu vas charger de fers les Parthes inhumains,
Combattre avec fureur les rois d'Éthiopie,
Qui n'ont jamais fléchi sous le joug des Romains.

Quelle aimable beauté, dans ce pays sauvage,
Versant encor des pleurs sur le cruel trépas
De son fidèle époux immolé par ton bras,
Sera, pour te servir, réduite à l'esclavage?

Quel jeune prince, habile à manier le dard,
Qui des rois ses aïeux seconda la vaillance,

Les cheveux parfumés d'une suave essence,
Aura l'insigne honneur de t'offrir le nectar?

Oui, des bords de la mer où s'arrête sa course,
Le Tibre, un jour, pourra remonter vers sa source,
Puisque, trompant l'espoir de ceux que tu chéris,
Nous te voyons quitter, pour le casque et la lance,
L'école de Socrate et ses divins écrits,
Et de Panétius la sublime science,
Et les livres chez toi rassemblés à grand prix.

ODE XXX. — A VÉNUS.

Déesse de Paphos, de Gnide et de Cythère,
Des lieux que tu chéris quitte les bords charmants,
Pour le riant séjour où t'appelle Glycère,
Où fume en ton honneur un agréable encens.

Que les nymphes des bois, que l'éloquent Mercure,
La jeune et fraîche Hébé, qui te doit ses appas,
Qu'Euphrosine et ses sœurs, dénouant leur ceinture,
Et ton aimable fils accourent sur tes pas.

ODE XXXI. — A APOLLON.

Dans le temple qu'il lui dédie,
Offrant une libation
D'un vin nouveau plus doux que l'ambroisie,
Que demande le nourrisson
Protégé des neuf sœurs, au dieu de l'harmonie?
Non, ce n'est point l'opulente moisson
Dont Cérès enrichit la Sardaigne fertile,
Ni les nombreux troupeaux qu'engraisse la Sicile :
Plus sage, en ses modestes vœux,
Il ne demande au dieu du Pinde
Ni l'ivoire, ni l'or de l'Inde,
Ni ces champs fortunés, favorisés des cieux,
Que rongent du Liris les flots silencieux.
Qu'un mortel dont Plutus a comblé l'espérance,
Avidement recueille les bienfaits
Qu'en sa faveur, sur les monts de Calès
Bacchus répand en abondance.
Que le riche navigateur
Dont un dieu tutélaire inspira le génie,
Qui, trois fois dans un an, toujours avec honneur,
De la mer Atlantique a bravé la fureur,
Dans une coupe d'or savoure le Formie,
Échange précieux des parfums de Syrie.
Mais moi, plus sobre, en un frugal repas,
Je me nourris de la mauve légère,
Et de la chicorée amère,
Et du fruit chéri de Pallas :
Pour jouir des vrais biens que ta bonté me donne,
Daigne me conserver, divin fils de Latone,
Un corps, un esprit toujours sains,
Prolonge ma vieillesse heureuse,
Et que ma lyre harmonieuse
Ne cesse de plaire aux Romains.

ODE XXXII. — A SA LYRE.

Si, dans un doux loisir, et sous un frais ombrage,
Grace à toi, j'ai trouvé quelques accords heureux,
O lyre! inspire-moi des chants mélodieux
Que les jeunes Romains répètent d'âge en âge :
Intrépide au combat, le chantre de Lesbos,
Qu'inspirait Apollon, même au milieu des armes,
Sur un frêle navire encor battu des flots,
T'enseigna le premier des vers remplis de charmes.

Il chanta les neuf sœurs, les beaux yeux de Lycus,
Ses noirs et longs cheveux, la reine de Cythère,
Et le perfide enfant enchaîné par sa mère,
Et les joyeux présents de l'aimable Bacchus.

O toi, de mes ennuis douce consolatrice,
Qui ravis Jupiter à la table des Dieux,
Lyre, honneur de Phébus, sois-moi toujours propice
Lorsque, plein de ferveur, je t'adresse mes vœux.

ODE XXXIII. — A TIBULLE.

C'est trop déplorer les dédains
Et la cruauté de Glycère.
En des vers douloureux et vains
Cesse d'exhaler ta colère
Contre le jeune amant que l'ingrate préfère.

Cyrus, que chérit Lycoris,
Ne respire que pour Lydie;
Mais tu verras une brebis
S'accoupler au loup d'Apulie,
Avant que cette belle à Cyrus soit unie.

Sous un joug plus dur que l'airain,
Ainsi, dans son humeur bizarre,
Vénus, par un plaisir malin
(De notre bonheur trop avare),
Tient asservis des cœurs que leur penchant sépare.

Charmante, pleine de douceur,
Philis recherchait mon hommage.... ;
J'aime Chloris dont la fureur
Ressemble à la mer, quand l'orage
Voit les flots irrités agrandir son rivage.

ODE XXXIV. — PALINODIE.

Sur les autels sacrés je brûlais peu d'encens;
Une folle sagesse et de coupables doutes
Égaraient ma raison; je rentre dans les routes
Dont je m'étais, hélas! écarté si long-temps.

Le souverain des dieux, dont les feux homicides
N'effrayaient les mortels qu'en des jours nébuleux,
Lance à nos yeux surpris, sous un ciel radieux,
Son char étincelant et ses coursiers rapides.

Les fleuves débordés, de toutes parts errants,
Le Styx, le noir séjour de l'horrible Cerbère,
Et l'Atlas qui s'élève aux bornes de la terre,
Tout ce vaste univers tremble en ses fondements.

Oui, le destin jaloux, par un caprice extrême,
Elève ce qui rampe, abaisse les grandeurs;
Aux rois, avec fracas, arrache un diadème
Qu'il place sur un front vieilli loin des honneurs.

La même, par La Harpe.

D'Épicure élève profane,
Je refusais aux Dieux des vœux et de l'encens.

Je suivais les égarements
Des sages insensés qu'aujourd'hui je condamne.
Je reconnais des Dieux : c'en est fait, je me rends.

J'ai vu le maître du tonnerre,
Qui, la foudre à la main, se montrait à la terre;
J'ai vu dans un ciel pur voler l'éclair brillant,
Et les voûtes éternelles
S'embraser des étincelles
Que lançait Jupiter de son char foudroyant.
Le Styx en a mugi dans sa source profonde :
Du Ténare trois fois les portes ont tremblé;
Des hauteurs de l'Olympe aux fondements du monde
L'Atlas a chancelé.

Oui, des puissances immortelles
Dictent à l'univers d'irrévocables lois.
La Fortune, agitant ses inconstantes ailes,
Plane d'un vol bruyant sur la tête des rois.
Aux destins des états son caprice préside :
Elle seule dispense ou la gloire ou l'affront,
Enlève un diadême, et d'un essor rapide
Le porte sur un autre front.

ODE XXXV. — A LA FORTUNE.

Déesse d'Antium, dont le caprice étrange
Élève un vil mortel au faîte des grandeurs,
Fortune, qui tout-à-coup change
Un superbe triomphe en funèbres honneurs;

C'est toi dont l'indigent implore l'assistance :
Le nocher affrontant la mer de Carpathos
Sur un navire de Byzance,
T'appelle à son secours comme reine des eaux.

Le Scythe vagabond, l'impitoyable Dace,
Les peuples, les cités, les esclaves, les rois,
Le Latin, guerrier plein d'audace :
Tous les mortels enfin sont soumis à tes lois.

C'est toi qui fais pâlir un tyran sur son trône :
Il craint ton inconstance, et que d'un pied vengeur
Tu ne renverses la colonne
Qui d'un puissant empire attestait la splendeur.

Il tremble, ce tyran, environné d'alarmes,
Qu'un peuple furieux, en proie au désespoir,
Appelant les soldats aux armes,
Ne brise avec éclat un odieux pouvoir.

Le sort fatal, le sort à nos vœux insensible,
Te précède toujours, et porte dans ses mains
Le plomb, les clous, le fer terrible,
Destinés à punir les crimes des humains.

Mais la fidélité, vertu si peu connue,
L'espoir au front serein, te quittent-ils jamais,
Quand d'habits de deuil revêtue,
Et d'un œil courroucé tu fuis loin du palais;

Tandis que le vulgaire et l'infame maîtresse
S'éloignent à grands pas; tandis qu'un vil flatteur,
S'éclipsant avec la richesse,
Ne connaît plus l'ami qu'il voit dans le malheur.

Conserve-nous César, vengeur de la patrie;
De ses jeunes guerriers fais triompher l'essaim :
Qu'il porte aux bornes de l'Asie
Et chez les fiers Bretons l'effroi du nom Romain.

Combien, au souvenir du meurtre de nos frères,
De nos sanglants débats avons-nous à rougir!
Quels devoirs, quels freins salutaires
Respectés de nos fils, ont pu les retenir!

Quels autels ou quels dieux épargna notre rage!
Que ce fer, teint souvent du sang de nos amis,
Retrempé pour un autre usage,
N'immole désormais que le Parthe insoumis!

La même, par La Harpe.

Déesse d'Antium, ô déesse fatale!
Fortune! à ton pouvoir qui ne se soumet pas?
Tu couvres la pourpre royale
Des crêpes affreux du trépas.

Fortune, ô redoutable reine?
Tu places les humains au trône ou sur l'écueil;
Tu trompes le bonheur, l'espérance et l'orgueil :
Et l'on voit se changer, à ta voix souveraine,
La faiblesse en puissance et le triomphe en deuil.

Le pauvre te demande une moisson féconde,
Et l'avide marchand, sur les gouffres de l'onde
Rapportant son trésor,
Présente à la Fortune, arbitre des orages,
Ses timides hommages,
Et te demande un vent qui le conduise au port.

Le Scythe vagabond, le Dace sanguinaire,
Et le guerrier latin, conquérant de la terre,
Craint tes funestes coups.
De l'Orient soumis les tyrans invisibles,
A tes autels terribles,
L'encensoir à la main, fléchissent les genoux.

Tu peux (et c'est l'effroi dont leur ame est troublée),
Heurtant de leur grandeur la colonne ébranlée,
Frapper ces demi-dieux,
Et soulevant contre eux la révolte et la guerre,
Cacher dans la poussière
Le trône où leur orgueil crut s'approcher des cieux.

La Nécessité cruelle
Toujours marche à ton côté,
De son sceptre détesté
Frappant la race mortelle.
Cette fille de l'enfer
Porte dans sa main sanglante
Une tenaille brûlante,
Du plomb, des coins et du fer.

L'espérance te suit, compagne plus propice;
Et la Fidélité, déesse protectrice,
Au ciel tendant les bras,
Un voile sur le front, accompagne tes pas,
Lorsqu'annonçant les alarmes,
Sous un vêtement de deuil,
Tu viens occuper le seuil
D'un palais rempli de larmes,

D'où s'éloigne avec effroi
Et le vulgaire perfide,
Et la courtisane avide,
Et ses convives sans foi,
Qui, dans un temps favorable,

Du mortel tout-puissant par le sort adopté
Venaient environner la table
Et s'enivraient du vin de sa prospérité.

Je t'implore à mon tour, déesse redoutée!
Auguste va descendre à cette île indomptée
Qui borne l'univers,
Tandis que nos guerriers vont affronter encore
Ces peuples de l'Aurore
Qui seuls ont repoussé notre joug et nos fers.

Ah! Rome vers les cieux lève des mains coupables.
Ils ne sont point lavés, ces forfaits exécrables
Qu'ont vus les immortels.
Elles saignent encor, nos honteuses blessures;
La fraude et les parjures,
L'inceste et l'homicide entourent les autels.

N'importe! c'est à toi, Fortune, à nous absoudre;
Porte aux antres brûlants où se forge la foudre
Nos glaives émoussés:
Dans le sang odieux des guerriers d'Assyrie
Il faut que Rome expie
Les flots de sang Romain qu'elle-même a versés.

ODE XXXVI. — SUR LE RETOUR DE PLOTIUS NUMIDE.

Qu'un pur encens, qu'un aimable délire,
Que la victime immolée en ce jour,
Et les doux accords de ma lyre,
Attestent mon sincère amour
Aux Dieux qui de Numide ont hâté le retour.

Des bords du Tage il revoit sa patrie
Et ses amis qu'il fête avec ardeur;
Mais Lamia, digne d'envie,
Digne d'un accueil si flatteur,
Plus tendrement encore est pressé sur son cœur.

Un même guide, à leur enfance utile,
Sut les former à de mâles vertus;
Sous lui, de la robe virile
Ces nobles fils de Quirinus
Tous deux le même jour ont été revêtus.

Buvons, amis, vidons jusqu'à l'amphore.
Que ce repas, où préside Bacchus,
Soit embelli par Terpsichore!
Que Philis, buvant le doux jus,
Ne puisse l'emporter sur le fameux Bassus.

Qu'unie au lis, hélas, si peu durable,
Au lierre aimé du plus bruyant des Dieux,
La rose abonde sur la table,
En ce festin délicieux
Où Damalis bientôt charmera tous les yeux.

Mais Damalis, dans sa brûlante ivresse,
Reste fidèle à l'objet de ses feux,
Et plus étroitement le presse,
En ses transports voluptueux,
Que le chêne enlacé par le lierre amoureux.

ODE XXXVII. — A SES AMIS.

Venez, voici l'instant; d'un pied libre et joyeux,
Amis, frappez la terre en ce jour mémorable;
Buvons un vin délicieux,
Et des mets délicats réservés pour les Dieux
Ornez pompeusement ce festin délectable.

A longs traits pouvions-nous savourer le Calès,
Quand des plus vils soldats fière d'être l'idole,
Audacieuse en ses projets,
Une reine insensée, ivre de ses succès;
Voulait fouler aux pieds Rome et le Capitole.

Mais sa fureur s'apaise en voyant ses vaisseaux
Engloutis dans les flots ou détruits par la flamme;
Et présageant de plus grands maux,
Tout-à-coup elle perd, à l'aspect d'un héros,
L'audace dont Bacchus avait frappé son ame.

Semblable à l'épervier qui font du haut des airs
Sur un timide oiseau; tel qu'un chasseur rapide
Presse un daim sur les rocs déserts:
Tel Auguste, brûlant de le charger de fers,
Sans relâche poursuit un monstre si perfide.

Mais un plus beau trépas doit finir ses malheurs;
Au dessus de son sexe élevant son courage,
Regardant la mort sans terreurs,
Elle ne tente point, à force de rameurs,
D'échapper au danger sur un lointain rivage.

Elle ose contempler d'un visage serein
Son palais dévasté, sa tremblante patrie;
Saisir et presser dans sa main
Les reptiles affreux dont le mortel venin
Va tarir dans ses flancs les sources de la vie.

Ainsi trompant l'espoir de l'illustre vainqueur,
Dévouée à la mort qu'elle même a choisie,
La mâle vertu de son cœur
Au plus grand des héros ravit l'insigne honneur
D'enchaîner à son char une reine avilie.

ODE XXXVIII. — A SON JEUNE ESCLAVE.

Des Perses loin de moi les apprêts fastueux,
Et ces tresses de fleurs où le tilleul se mêle:
Ne va point demander en quels climats heureux
Des filles du printemps brille encor la plus belle.

Esclave, que ton zèle un peu minutieux,
N'ajoute rien au myrte, il suffit à tous deux:
A toi qui viens m'offrir une coupe vermeille,
A ton maître qui boit à l'ombre de la treille.

LIVRE DEUXIÈME.

ODE I. — A ASINIUS POLLION.

Retracer à nos yeux cette guerre intestine,
Dont Métellus consul vit l'affreuse origine,
Des plus grands des Romains la funeste amitié,
Nos glaives teints d'un sang qui n'est pas expié,
Les causes, les effets d'une lutte fameuse:
C'est former un projet mille fois périlleux;
Environné d'écueils, vous marchez sur des feux
Que voile, ô Pollion, une cendre trompeuse.

A ces nobles travaux consacrant vos loisirs,
Quelque temps du théâtre exilez Melpomène;
Et bientôt vous pourrez, au gré de vos désirs,
Reprendre avec éclat le cothurne d'Athène,
O vous, de l'innocence auguste protecteur,
Lumière du sénat, soutien de la patrie,
Vous qu'un brillant triomphe, aux champs de Dalmatie,
A récemment couvert d'un immortel honneur.

Le clairon retentit.... la trompette bruyante
De ses sons belliqueux me glace d'épouvante;
Les feux étincelants des glaives meurtriers
Font pâlir les soldats et trembler les coursiers;
De nos chefs, tout souillés d'une poudre honorable,
Oui, j'entends résonner la formidable voix.
C'en est fait..... l'univers a fléchi sous nos lois,
Le cœur seul de Caton demeure inébranlable.

Junon et tous les dieux des Maures protecteurs,
Forcés d'abandonner une terre chérie,
Ramènent dans son sein les enfants des vainqueurs,
Pour les sacrifier au roi de Numidie.
Et quel champ, fécondé du sang de nos soldats,
N'atteste et nos forfaits et nos cruels débats,
N'étale les débris de la triste Hespérie?
Sa chute a retenti jusque dans la Médie.

Quel gouffre, hélas! quel fleuve ignore nos malheurs!
Quel peuple n'a gémi de nos longues fureurs!
Quels pays inconnus ou quelles mers lointaines
N'ont vu couler le sang des légions Romaines!
Mais pour les sons plaintifs du chantre de Céos,
Ne fuis pas tes doux jeux, ô Muse téméraire;
Par de léger accords, en ce lieu solitaire,
Viens charmer avec moi la reine de Paphos.

La même, par Vanderbourg.

De nos troubles civils la source criminelle,
Les causes de la guerre et ses retours trompeurs,
Les jeux de la Fortune, et l'amitié cruelle
Des chefs unis d'abord par des nœuds imposteurs,

Et nos traits teints d'un sang qui crie encor vengeance,
Tel est, ô Pollion, ton sujet épineux:
Sous la cendre perfide où ta Muse s'avance,
Tu foules, mal éteints, les restes de nos feux.

Renonce pour un temps à la scène tragique,
O toi, l'illustre appui des tristes accusés,
Qui vois, le front orné du laurier Dalmatique,
Par un triomphe heureux tes faits éternisés:

Le sénat, incertain, par tes avis s'éclaire:
Poursuis! répands le jour sur nos tristes débats;
Puis reprenant des Grecs le cothurne sévère,
Dans ces sentiers glissants marche encor sur leurs pas.

Déja dans tes écrits renaissent nos alarmes,
La trompette y résonne et le clairon mugit:
Déja fuit le coursier devant l'éclat des armes;
Déja le cavalier s'en étonne et pâlit.

Je crois voir chaque chef dans la plaine paraître,
D'un harnais tout poudreux noblement revêtu,
Et tout dans l'univers trembler devant un maître.....
Tout..... hormis de Caton l'implacable vertu.

Junon, et tous les Dieux aux Africains propices,
Sans espoir de vengeance avaient quitté leurs bords;
Mais bientôt Jugurtha reçut en sacrifices
Les fils de ses vainqueurs descendus chez les morts.

Eh! quels champs engraissés du sang de l'Hespérie,
Couverts de nos tombeaux n'attestent ces combats,
Où, Rome enfin croulant sous une lutte impie,
Le Parthe de sa chute entendit le fracas?

Quel fleuve est étranger à nos scènes funèbres?
Quel gouffre assez lointain, quelle mer de ses eaux
N'a vu l'azur souillé par nos meurtres célèbres
Et ses bords abreuvés du sang de nos héros?.....

Mais, ô Muse, reviens d'un essor téméraire!
Tu naquis pour les jeux: viens, ce n'est point à nous
D'imiter de Céos le chantre funéraire,
Et Vénus te rappelle à des accords plus doux.

La même, par Wailly.

O toi qui, triomphant du Dalmate rebelle,
As décoré ton front d'une palme immortelle,

Appui de l'innocence, oracle du sénat ;
Ta plume en traits sanglants, Pollion, nous déploie
Le tableau des discords où Rome fut en proie
Sous le premier triumvirat.

Tu peins de nos malheurs la source déplorable,
Les jeux du Sort, des grands l'amitié redoutable,
Et nos bras teints d'un sang qui n'est point expié.
Noble et vaste projet d'une ame courageuse !
Sur des feux que recouvre une cendre trompeuse
Tu marches sans être effrayé.

Des rois et des héros, sur la scène tragique,
Fais taire pour un temps la douleur poétique,
Et que leurs propres maux aux Romains soient tracés.
Mais, bientôt, reprenant le cothurne d'Athène,
Rival heureux des Grecs, tu rendras Melpomène
A nos théâtres délaissés.

Tu nous a transportés dans les champs de Bellone.
Les cris qui frappent l'air, la trompette qui sonne,
Annoncent le trépas aux timides guerriers ;
La funeste lueur qu'au loin jettent les armes,
Des pâles cavaliers redoublant les alarmes,
Fait reculer leurs fiers coursiers.

Je les vois s'élancer au sein de la carrière,
Ces chefs qui, tout souillés d'une noble poussière,
Obtiennent de César un généreux pardon.
César a triomphé du couchant à l'aurore ;
Il est maître du monde, et n'a pu vaincre encore
L'ame intraitable de Caton.

Junon, et tous les Dieux protecteurs de Carthage,
Dès long-temps avaient fui cet odieux rivage,
Dont ils s'étaient en vain déclarés les vengeurs.
Mais au fier Jugurtha, dans les royaumes sombres,
Leur courroux immortel vient d'envoyer les ombres
Des petits-fils de ses vainqueurs.

Est-il un lieu désert où la terre fumante
N'offre encor des Romains la dépouille sanglante ?
Au loin de leurs tombeaux les champs sont hérissés.
Leur chute a retenti jusqu'aux bornes du monde.
Quel fleuve, quelle mer n'a vu grossir son onde
Par nos cadavres entassés ?

Mais qu'oses-tu décrire ? Où tend, Muse insensée,
Cet essor dont l'audace égare ta pensée ?
Toi qu'Amour n'inspira que pour chanter ses jeux,
Du vieillard de Céos quitte le ton sévère,
Et, ramenant ton vol vers le bois de Cythère,
Redis les exploits amoureux.

ODE II. — A CRISPUS SALLUSTIUS.

Dans le sein de la terre enfonçant son trésor,
L'avare avec raison, vous semble méprisable ;
O généreux Crispus ! le sage emploi de l'or,
Seul, lui donne à nos yeux un éclat véritable.

D'un amour paternel jadis Proculéius
Pour ses frères montra le zèle inépuisable ;
La Renommée au loin, d'une aile infatigable,
Sans cesse portera son nom et ses vertus.

A d'insensés désirs résistez-vous en sage,
Vous serez possesseur d'un plus vaste pays
Que si vous conquériez les rives du Bétis,
Et rangiez sous vos lois l'une et l'autre Carthage.

L'hydropique, en buvant, à lui-même cruel,
Loin de calmer son mal, rend sa soif plus avide.
Pourrait-il l'apaiser, tant qu'un poison mortel
Couvrira tout son corps d'une blancheur livide ?

Bravant les préjugés des hommes corrompus,
La vertu que jamais un vain éclat ne flatte,
Du nombre des heureux a retranché Phraate,
Quand, vainqueur, il remonte au trône de Cyrus.

Elle éclaire celui qu'abuse un faux système,
Défère la puissance, orne du diadème
Et des plus beaux lauriers le mortel vertueux
Qui sur un monceau d'or lève à peine les yeux.

ODE III. — A DELLIUS.

Contre les coups du sort que ton ame déploie
Une indomptable fermeté ;
Et sache, ô Dellius, dans la prospérité,
Te garder d'une folle joie.

Que chacun de tes jours soit triste et malheureux,
Ou qu'assis à l'écart sous un épais feuillage,
Tu boives le Falerne en des festins joyeux,
Il faudra des enfers aborder le rivage.

Sur ces bords, où des pins et de blancs peupliers
Forment, en s'enlaçant, une ombre hospitalière,
Où doucement murmure une eau vive et légère
Qui coule et serpente à leurs pieds,

Fais porter de bons vins, les parfums et les roses,
Que nous voyons mourir, hélas ! à peine écloses ;
Profite de tes biens, de l'âge des amours,
Du temps où Lachésis file encor d'heureux jours.

Tes superbes taureaux, tes nombreuses génisses,
Et ta maison des champs, et ton brillant palais,
Et tes bois près du Tibre acquis à si grands frais,
D'un avide héritier vont faire les délices.

Sois opulent, issu de l'antique Inachus,
Ou né de vils parents, de tout bien dépourvus,
Qu'importe, Dellius ? tu seras la victime
De l'inflexible dieu qui règne au sombre abyme.

Même sort nous attend ; le nom de tout mortel
S'agite dans l'urne fatale :
Tôt ou tard il en sort, et la barque infernale
Nous guide aux tristes lieux d'un exil éternel.

ODE IV. — A XANTHIAS PHOCEUS.

Pourquoi rougir de l'amour que t'inspire
Ta jeune esclave, au doux souris ?
Le fier Achille aima jusqu'au délire
La belle Briséis, au teint plus blanc qu'un lis ;

Encor plus aimable, Tecmesse
Du fils de Télamon sut fixer la tendresse ;
Le vainqueur de Priam, le chef de tant de rois,
D'une vierge captive a bien subi les lois.

Il en était épris, quand le bouillant Achille
Semait et l'épouvante et la destruction ;
Quand, immolant Hector, son bras rendait facile,
Aux Grecs découragés la chute d'Ilion.

Le père de Phyllis, en te nommant son gendre,
Peut-être te ferait honneur.
Le sang royal dont elle doit descendre
Des dieux de sa maison accuse la rigueur,

Ce cœur si pur, qu'un noble amour enflamme,
D'une race avilie aurait-il pu sortir ?
Avec tant de vertus, non, d'une mère infame
Ta Phyllis n'a point à rougir.

Ne conçois pas de jalousie,
Si je vante ses traits par Cyprine embellis,
Ses bras charmants, sa jambe avec grace arrondie ;
De lui plaire aurais-je l'envie ?
Je compte, tu le sais, huit lustres accomplis.

La même.

Ami ne rougis pas d'abandonner ton cœur
Aux attraits séduisants d'une esclave jolie ;
Briséis autrefois subjugua son vainqueur,
Et l'ame du héros n'en fut pas avilie.

Brûlant d'un feu pareil le fils de Télamon
Soupira pour Tecmesse, et conserva sa gloire ;
Et Cassandre enchaîna le fier Agamemnon
Dans l'orgueil du triomphe, au sein de la victoire.

Quel triomphe ! Ilion expirait : ses héros
Avaient été forcés de mordre la poussière,
Et le trépas d'Hector, après tant de travaux
Avait aux Grecs lassés abrégé la carrière.

Crains-tu de t'allier aux mortels trop heureux
Qui donnèrent le jour à la blonde Euphrosine.
Elle est du sang des rois, j'en suis sur ; mais les dieux
Voulurent obscurcir sa brillante origine.

N'en doutes pas, ami, ces penchants généreux,
Ce mépris d'un vil gain, cette rare constance,
N'orneraient pas l'objet qu'ont distingué tes vœux
Si dans un sang impur il avait pris naissance.

Te serais-je suspect en louant ses beautés,
Et sa taille légère, et son charmant visage,
Moi dont le temps rapide à pas précipités,
De huit lustres complets est venu charger l'âge.
(Dussault.)

Cette imitation est extraite du feuilleton du *Journal de l'Empire*, du 6e t., an XIII, où se trouve un éloge de l'ode d'Horace.

ODE V. — SUR LALAGÉ.

Non, ta génisse, encor peu vigoureuse,
Ne pourrait soutenir le joug du laboureur,
Ni supporter l'attaque impétueuse
Du fier taureau qu'emporte une amoureuse ardeur.

N'aimant que la verdure, encore peu docile,
Vois la jouer, bondir au milieu du troupeau ;
Près des saules touffus, aux bords d'un clair ruisseau,
Contre les feux du jour chercher un frais asyle.

Avant de les cueillir laisse croître les fruits ;
Incessamment l'automne, à la face vermeille,
T'offrira, de ses dons enrichissant la treille,
Les raisins savoureux que Phébus a mûris.

L'âge d'aimer, l'âge fatal avance ;
Les ans vont t'enrichir de ce qu'ils t'ont ravi ;
Tu la verras alors, bravant toute décence,
Avec ardeur rechercher un mari.

Ni Pholoé, ni Chloris, dans ton ame
N'allumèrent jamais une si vive flamme.
Le sein de Lalagé, plus éclatant qu'un lis,
Charme les regards éblouis ;
Telle, sur la liquide plaine,
Brille Phébé dans une nuit sereine.

Elle efface par ses attraits
Le rival de l'amour, le jeune et beau Gygès,
Qui, confondu parmi les belles,
Charmant, plein de graces comme elles,
Les cheveux dénoués, au gré des vents épars,
Sur son sexe aisément trompe tous les regards.

ODE VI. — A SEPTIMIUS.

Toi qui suivrais mes pas au fond de l'Ibérie,
Chez le cruel Cantabre, ennemi des Romains,
Jusqu'aux Syrthes affreux, en ces déserts lointains
Où bouillonne sans cesse une mer en furie ;

Plût au ciel qu'épuisé par de si longs travaux,
Fatigué de combats, de courses, de naufrages,
Tibur, dans mes vieux ans et sous de frais ombrages,
Fût mon dernier séjour, le terme de mes maux !

Mais si les Dieux m'ôtaient cet espoir qui m'enchante,
J'irais près du Galèse, où de riches troupeaux,
Se plaisent sur les bords de ses limpides eaux,
Au pays fortuné qui vit régner Phalante.

Ce coin de l'univers, où le miel est plus doux
Qu'au sommet de l'Hymette, où la terre féconde
Nourrit les oliviers dont Vénafre est jaloux,
Ce coin me charme plus que le reste du monde.

Là, le dieu des saisons constamment adoucit
Des rigoureux hivers l'influence ennemie ;
Et les coteaux d'Aulon, que Bacchus enrichit,
Aux raisins de Calès ne portent point envie.

Viens, cher Septimius : cet aimable séjour
Nous offre une retraite et paisible et riante ;
C'est là que du poète objet de ton amour
Tes pleurs arroseront la cendre encor fumante.

ODE VII. — A POMPÉIUS VARUS.

Quel heureux sort, Varus, t'amène dans mes bras,
Te rend au ciel de l'Italie,
Aux Dieux soutiens de la patrie,
Toi, mon plus cher ami, toi qui, dans cent combats
Souvent, à mes côtés, faillis perdre la vie,
Quand sous ses étendards Brutus guidait nos pas.

De myrtes et de fleurs la tête couronnée,
Les cheveux embaumés de parfums syriens,

Combien de fois, charmés par de bons vins,
N'avons-nous pas abrégé la journée?

Dans les champs de Philippe on me vit près de toi
Et combattre et prendre la fuite;
J'abandonnai, saisi d'effroi,
Mon bouclier pour me sauver plus vite.
Ce trait fameux, pour ma vertu guerrière
Est, je le sais, peu glorieux;
Mais nos soldats les plus audacieux
Étaient déja vaincus et mordaient la poussière.

D'un vol léger Mercure accourant sur les lieux,
Au milieu des vainqueurs, dont il trompait la rage,
M'enleva tout tremblant dans un épais nuage,
Tandis que les flots furieux
Te reportaient loin du rivage,
Sur une mer, hélas! si féconde en naufrage.

Sauvés de ces périls, au plus puissant des Dieux
Offrons à l'envi notre hommage;
Viens à l'ombre de mes lauriers,
Te reposer de tes fatigues;
Viens, et surtout soyons prodigues
Des vins délicieux que gardent mes celliers.

Laissons, laissons couler à grands flots le Massique:
Il bannit de nos cœurs les soucis importuns;
Que cette conque asiatique
Nous verse les plus doux parfums!
Qui me prépare une couronne
Des myrtes les plus frais, des plus brillantes fleurs?
Quel est le roi que Vénus donne,
En ce charmant festin, à d'aimables buveurs?

Je veux, abjurant la sagesse,
Des Thraces surpasser l'ivresse:
Un délire joyeux est bien permis le jour
Où d'un ami si cher on fête le retour.

ODE VIII. — A BARINE.

A tes discours, Barine, un jour je pourrais croire,
Si quelque châtiment rappelait la mémoire
De tes serments trompeurs, de ta déloyauté;
Si tes dents n'avaient plus la blancheur de l'ivoire,
Ou si la moindre tache altérait ta beauté.

Mais trahis-tu la foi jurée,
Tes graces, tes appas semblent plus enchanteurs;
Partout je te vois entourée
De plus nombreux adorateurs?
Tu leur deviens encor plus chère,
Quand, pour les mieux tromper, tu jures par les cieux,
Et les cendres de ta mère,
Et l'astre silencieux
Qui brille dans la nuit, enfin par tous les Dieux.

Vénus rit de ton stratagême,
Les nymphes, sans colère, entendent tes serments;
L'enfant malin en rit lui-même,
Puis aiguise ses traits brûlants.

Séduite à ton aspect, la jeunesse Romaine
Semble ne s'élever que pour subir ta loi.
Quels amants irrités ont pu briser leur chaîne!
D'invincibles appas les fixent près de toi.

Une mère qui voit tes charmes
Tremble pour le repos du fils qu'elle chérit;
Du vieillard, dont l'or seul excitait les alarmes,
Bientôt ta vue égare et le cœur et l'esprit.

Par l'hymen à peine enchaînée,
Une beauté jalouse, infortunée,
Tremble qu'un air contagieux et doux
N'arrête à tes côtés son infidèle époux.

La même, par La Harpe.

Si le ciel t'avait punie
De l'oubli de tes serments,
S'il te rendait moins jolie
Quand tu trompes tes amants,
Je croirais ton doux langage
J'aimerais ton doux lien:
Hélas! il te sied trop bien
D'être parjure et volage.
Viens-tu de trahir ta foi,
Tu n'en es que plus piquante,
Plus belle et plus séduisante;
Les cœurs volent après toi.
Par le mensonge embellie,
Ta bouche a plus de fraîcheur;
Après une perfidie,
Tes yeux ont plus de douceur.
Si par l'ombre de ta mère,
Si par tous les dieux du ciel
Tu jures d'être sincère,
Les dieux restent sans colère
A ce serment criminel.
Vénus en rit la première:
Et cet enfant si cruel,
Qui sur la pierre sanglante
Aiguise la flèche ardente
Que sur nous tu vas lancer,
Rit du mal qu'il te voit faire
Et t'instruit encore à plaire
Pour te mieux récompenser.
Combien de vœux on t'adresse!
C'est pour toi que la jeunesse
Semble croître et se former.
Combien d'encens on t'apporte!
Combien d'amants à ta porte
Jurent de ne plus t'aimer!
Le vieillard qui t'envisage
Craint que son fils ne s'engage
En un piége si charmant;
Et l'épouse la plus belle
Croit son époux infidèle,
S'il te regarde un moment.

La même, par Léon Halevy.

Coupable d'une perfidie,
Si tu devenais moins jolie,
Si ta peau perdait sa blancheur,
Ou tes yeux leur douce langueur,
Oui, je croirais alors, Lydie,
Au serment qui fait mon bonheur.

Mais chaque fois que ta vengeance
D'un amant détruit l'espérance,
Le parjure embellit tes traits:
Le ciel insulte à nos regrets,
Et, pour punir ton inconstance,
Ajoute encore à tes attraits.

Poursuis ton heureuse carrière;
Du soleil trompe la lumière,

Le ciel tant de fois attesté,
La nuit et sa pâle clarté!
Trompe les cendres de ta mère!
Tout est permis à la beauté,

A chaque trahison nouvelle
Qu'invente ton cœur infidèle,
Vénus, au milieu de sa cour,
Bat des mains, sourit; et l'Amour;
Aiguisant sa flèche cruelle,
Applaudit à ton nouveau tour.

C'est pour t'apporter sa tendresse
Que s'élève notre jeunesse :
Chaque jour tu fais des jaloux;
Tous tes amants, dans leur courroux,
De te fuir se font la promesse,
Pour retomber à tes genoux.

Entends nos mères te maudire;
Vois cette épouse qui soupire,
Attendant l'époux de son choix :
Elle craint que ta douce voix,
Que ton souffle, que ton sourire
Pour jamais l'enchaîne à tes lois.

ODE IX. — A VALGIUS.

Les nuages épais sur une triste plaine
Versent-ils d'éternelles eaux,
Et les vents orageux de la mer Caspienne
Sans jamais reposer agitent-ils les flots?
Voyons-nous l'Arménie et déserte et sauvage
Hérissée, au printemps, de neige et de glaçons,
Les ormeaux dépouillés de leur riant feuillage,
Les chênes du Gargan en butte aux aquilons!

Mais tes larmes coulent sans cesse
Sur la mort de Mystès, malheureux Valgius;
Toujours, l'étoile de Vénus,
Soit qu'elle brille aux cieux, soit qu'elle disparaisse
Devant le char pompeux où resplendit Phébus,
Te voit plongé dans la tristesse.

Ce vieillard, dont la vie a fatigué le temps,
Sans cesse a-t-il pleuré la mort d'un fils aimable?
Quand Troïle périt à la fleur de ses ans,
La douleur de ses sœurs, de ses tendres parents
Demeura-t-elle inconsolable?

Cesse donc d'exhaler d'efféminés regrets :
Ah! plutôt, de César célébrons les succès;
Le Nyphate glacé, les fleuves de Scythie,
Devant Rome abaissant leur onde enorgueillie,
Et les Gélons vaincus, bornés dans les pays
Que le maître du monde à leur course a prescrits.

ODE X. — A LICINIUS MURÉNA.

Braver en pleine mer les aquilons fougueux;
D'un cœur timide et qui craint le naufrage,
Suivre de près, un dangereux rivage,
N'est pas, Licinius, le secret d'être heureux.

Loin du chaume où languit la misère avilie,
Loin des palais pompeux, objets de tant d'envie,
La douce médiocrité
Donne au sage la paix et la félicité.

Sous les vents déchaînés le plus haut pin succombe;
La tour au sommet orgueilleux
S'écroule avec un bruit affreux;
La foudre gronde, éclate, et tombe
Sur la cime des monts qui sont voisins des cieux.

Dans l'infortune, un cœur réglé par la sagesse
Espère; heureux, il craint de funestes revers;
Le même Dieu dissipe et ramène sans cesse
Et la saison des fleurs et les affreux hivers.

Si votre ame aujourd'hui de chagrins est remplie,
Dès demain vous pouvez retrouver le bonheur.
Par les sons les plus doux le dieu de l'harmonie
Réveille une muse endormie,
Et sa main quelquefois retient un trait vengeur.

Éprouvez-vous du sort la rigueur implacable,
A ses coups opposez un cœur ferme et constant;
Sage nocher, repliez prudemment
La voile qu'enfle un vent trop favorable.

SAME ODE, BY WILLIAM COWPER.— 1784.

Receive, dear friend, the truths I teach;
So shalt thou live beyond the reach
Of adverse Fortune's power;
Not always tempt the distant deep,
Nor always timorously creep
Along the treacherous shore.

He that holds fast the golden mean,
And lives contentedly between
The little and the great,
Feels not the wants that pinch the poor,
Nor plagues that haunt the rich man's door,
Embittering all his state.

The tallest pines feel most the power
Of wintry blasts; the loftiest tower
Comes heaviest to the ground;
The bolts that spare the mountain's side,
His cloud-capt eminence divide,
And spread the ruin round.

The well-inform'd philosopher
Rejoices with a wholesome fear,
And hopes, in spite of pain;
If winter bellow from the north,
Soon the sweet spring comes dancing forth,
And Nature laughs again.

What if thine heaven be overcast?
The dark appearance will not last;
Expect a brighter sky.
The god, that strings the silver bow,
Awakes sometimes the muses too,
And lays his arrows by.

If hindrances obstruct thy way,
Thy magnanimity display,
And let thy strength be seen;
But oh! if Fortune fill thy sail
With more than a propitious gale,
Take half thy canvass in.

ODE XI. — A QUINTIUS HIRPINUS.

Garde-toi de sonder, d'un air mystérieux,
Les projets du Cantabre au courage héroïque,
Ou des Scythes errants aux bords marécageux
Que sépare de nous la mer Adriatique.

A quoi bon tant de soins pour des moments si courts?
Vois-tu s'évanouir les graces, la jeunesse,
Que suit de près la chagrine vieillesse,
Chassant les ris, les jeux et les amours!

La fleur qui le matin naît des pleurs de l'Aurore;
Au déclin d'un beau jour a perdu sa fraicheur;
Phébé, qui règne aux cieux avec tant de splendeur,
Voit par degré pâlir le feu qui la colore.

Pourquoi de vains projets tourmenter nos esprits?
Puisqu'un Dieu le permet encore,
Et du nard d'Assyrie et des présents de Flore
Parfumons nos cheveux que les ans ont blanchis.

Sous ces arbres touffus couchés avec mollesse,
D'un nectar savoureux buvons jusqu'à l'ivresse.
Oui, le riant Bacchus chasse tous les soucis:
A nos festins que sa gaité préside!
Enfants, dans ce ruisseau limpide,
Rafraîchissez le Falerne écumeux;
Volez, volez au doux asyle,
Où la jeune Lydé, cette beauté facile,
Se plaît à nous cacher ses plaisirs amoureux.

Qu'à nos yeux enchantés bientôt elle paraisse!
Qu'elle vienne en ce lieu charmant,
Portant sa lyre enchanteresse,
Ses blonds cheveux tressés négligemment,
Comme autrefois les filles de la Grèce.

ODE XII. — A MÉCÈNE.

Le doux mais faible luth, qui s'unit à ma voix
Pour chanter les amours, peut-il, noble Mécène,
Célébrer et Numance et ses fameux exploits,
Le terrible Annibal, et la mer de Tyrrhène
Teinte du sang Carthaginois?

Puis-je chanter Hylée et son ivresse ardente,
Des Lapithes cruels les combats furieux;
Hercule, dont la main puissante
Terrassa les géants qui portaient l'épouvante
Jusqu'au brillant palais du plus ancien des Dieux!

Tes éloquents écrits, en retraçant l'histoire
De ses combats, des rois enchaînés à son char,
Mieux que mes vers, du grand César
Chez nos derniers neveux consacreront la gloire.
Ma muse veut que je borne mes chants
A célébrer la voix de Licymnie,
Ses yeux si vifs et si brillants,
Son cœur avec le tien toujours en harmonie.

J'aime les traits plaisants qu'aiguise son esprit;
D'un pied léger, qui marque la cadence,
Je l'aime, embellissant un joyeux chœur de danse.
Sa grace enfin me charme et me ravit,
Lorsque sa belle main s'enchaîne
Aux mains d'une jeune Romaine,
Dans ces jours de plaisir, dans ces jeux solennels
Où Rome de Diane encense les autels.

Les fertiles moissons qui couvrent la Phrygie,
De l'Arabe opulent les parfums précieux,
Tout l'or d'Achéménès valent-ils à tes yeux
Un seul des beaux cheveux de ta fidèle amie?

Surtout, lorsqu'irritant tes feux,
Elle sait, habile coquette,
A propos détourner la tête
Pour fuir tes larcins amoureux;
Te faire désirer, aimable en son caprice,
Les faveurs qu'elle veut que ta bouche ravisse,
Et dérober le doux baiser
Qu'elle feignait de refuser.

LA MÊME, PAR LÉON HALEVY.

Les derniers efforts de Numance,
Annibal mourant sans vengeance,
Les flots rougis du sang carthaginois;
Voilà les nobles faits que tu veux que j'encense!
Non, Mécène! à l'amour j'ai consacré ma voix.

Peindrai-je Hylée et son ivresse?
Des Dieux dirai-je la faiblesse,
Des fiers géants l'espoir audacieux,
Et d'Alcide irrité la valeur vengeresse?
Mon luth est trop léger pour ces chants orgueilleux.

C'est toi, dont la prose éloquente
Nous peindra la Paix renaissante,
Rome affermie, Auguste sans rival,
Et ces rois qui levaient une tête insolente,
Tristement enchaînés à son char triomphal.

Moi, je chante ta Licymnie,
De sa voix la douce harmonie,
De son œil noir l'éclat voluptueux,
Et vos cœurs embrasés d'une flamme chérie,
Brûlants du même amour, unis des mêmes nœuds.

Quand Diane à sa fête appelle
De nos vierges l'essaim fidèle,
Ta Licymnie attire tous les yeux:
Parmi tant de beautés comme elle paraît belle!
Qu'avec grace elle danse et se mêle à leurs jeux!

Sans le cœur de ta Licymnie,
Quels biens pourraient charmer ta vie?
La pourpre et l'or pâliraient à tes yeux:
Pour les perles de l'Inde, et l'encens de l'Asie;
Donnerais-tu, Mécène, un seul de ses cheveux?

Qui pourrait peindre ton délire,
Lorsqu'avec le plus doux sourire
Elle se penche, et, brûlante d'amour,
Refuse mollement le baiser qu'elle attire,
Puis l'accorde, et bientôt le reprend à son tour?

LA MÊME, PAR DARU.

Gardez-vous d'exiger que ma lyre débile
Célèbre d'Annibal les rapides exploits,
Ou la fière Numance, ou les bords de Sicile
Teints du sang des Carthaginois.

Je ne saurais chanter ni le Centaure avide,
Ni l'ivresse d'Hylée, et ces géants affreux
Qui furent terrassés par le seul bras d'Alcide,
Et qui fesaient trembler les cieux.

C'est à vous d'emprunter les crayons de l'histoire,
Pour peindre de César les succès renaissants :
Qui pourrait, mieux que vous, à son char de victoire
Enchaîner les rois menaçants?

Ma muse veut chanter la belle Licymnie,
La douceur de sa voix, le charme de ses yeux,
Et le fidèle cœur de cette jeune amie,
Heureuse dans de si beaux nœuds.

Oh! que j'aime à la voir, s'avançant avec grace,
Par son esprit léger égayer tous nos jeux,
Ou, présentant la main aux beautés qu'elle efface,
Danser à la fête des Dieux!

Pour un seul des cheveux dont sa tête est ornée
Vous donneriez tout l'or de vingt rois opulents,
Lorsque vers son ami sa bouche détournée
Se livre à vos désirs brûlants ;

Surtout lorsque, affectant une colère extrême,
Elle veut sa défaite, et repousse un baiser ;
Et, quelquefois, soudain vous ravit elle-même
Ce qu'elle a feint de refuser.

ODE XIII. — A UN ARBRE

DONT LA CHUTE AVAIT FAILLI L'ÉCRASER.

Opprobre du village, arbre que je déteste,
Oui, c'est pour le malheur de sa postérité
Qu'un coupable, en un jour funeste,
De sa main sacrilége en ce lieu t'a planté.

De son hôte égorgé par son bras sanguinaire
Il fut, pendant la nuit, l'exécrable bourreau,
Ou plutôt, dans le cœur d'un père
Il avait lâchement enfoncé le couteau.

Oui, tout était possible à la rage infernale
De l'homme affreux qui vint te planter dans mon champ,
Arbre, dont la chute fatale
A menacé les jours de ton maître innocent.

Livrés à des périls que tout mortel ignore,
L'inévitable mort nous poursuit ici bas :
Sauvé des écueils du Bosphore,
Le nocher africain trouve ailleurs le trépas.

Le Romain craint le Parthe en fuyant si terrible;
Le Parthe craint le fer et le joug des Romains;
La mort, d'un trait irrésistible,
Mais toujours imprévu, frappe tous les humains.

Mes yeux ont presque vu la sombre Proserpine,
L'inflexible Éacus, le séjour du repos ;
Sapho, sur sa lyre divine
Déplorant les mépris des vierges de Lesbos.

J'étais près de t'entendre, ô toi, sublime Alcée,
Qui sur ta lyre d'or, le front ceint de lauriers,
Célèbre la mer courroucée,
Les rigueurs de l'exil, les dangers des guerriers.

Les pâles habitants de l'infernale rive
Vous écoutent tous deux, étonnés et ravis;
Mais leur foule est plus attentive
Quand tu chantes la guerre et les tyrans punis.

Que dis-je! l'affreux monstre aux cent têtes livides
S'incline devant toi, charmé par tes accents,
Et sur le front des Euménides
Les serpents enlacés s'apaisent à tes chants.

La douceur de ta voix d'un long tourment délivre
Tantale et Prométhée; elle enchaîne Orion,
Qui ne songe plus à poursuivre
Au travers des forêts le lynx et le lion.

ODE XIV. — A POSTHUMUS.

O Posthumus, cher Posthumus?
Que notre vie, hélas! s'écoule avec vitesse!
Le respect pour les Dieux, les plus pures vertus
Ne retardent point la vieillesse,
Et ses tristes progrès, et la mort qui nous presse.

En vain de cent taureaux l'inflexible Pluton
Obtiendrait chaque jour l'éclatant sacrifice,
Non, jamais à tes vœux tu ne rendras propice
Le dieu qui tient captifs, aux bords de l'Achéron,
L'énorme Tityus, le triple Géryon :

Nous qui vivons des présents de la terre,
Nous, possesseurs des plus riches trésors,
Ou par le sort réduits à la misère,
Rois ou bergers, nous franchirons ces bords.

Des vents pernicieux qui soufflent en automne,
Et des flots mugissants d'une mer en courroux,
Et des jeux sanglants de Bellone,
En vain nous préserverons-nous :

Il nous faudra du noir Cocyte
Voir le cours lent et sinueux,
De Danaüs la race exécrable et maudite,
Et Sisyphe expiant, par un supplice affreux,
Ses attentats envers les Dieux.

Maison, terrre fertile, épouse aimable et sage,
Il faudra tout quitter ; et des arbres charmants,
Qui, plantés par tes mains, t'offraient un doux ombrage,
Le cyprès suivra seul au funeste rivage
Son maître de quelques moments.

Plus digne d'en jouir, et surtout moins avare,
Ton heureux héritier va répandre à grands flots
Ce vin délicieux, ce Cécube si rare,
Que sous cents clés d'airain enferment tes caveaux;
Et cette liqueur délectable
Que le Pontife, interprète des Dieux,
Souhaiterait lui-même pour sa table,
Sans cesse inondera tes pavés somptueux.

ODE XV. — CONTRE LE LUXE DE SON SIÈCLE.

Déja, de toutes parts, au soc du laboureur
Nos superbes palais ont laissé peu d'espace;
Nos étangs du Lucrin surpassent la grandeur;
Et l'ormeau, de la vigne utile protecteur,
Au stérile platane abandonne la place.

Le myrte, l'oranger, mille arbres odorants
Exhalent leurs parfums sur le même rivage
Où l'olivier de ses fruits abondants
Enrichissait un possesseur plus sage.

Il faudra désormais sous des lauriers touffus
Contre les feux du jour chercher un frais ombrage ;
De nos dignes aïeux, du sage Romulus,
De l'austère Caton, tenons-nous cet usage ?

Sous ces grands citoyens, d'immenses revenus
Venaient grossir la fortune publique ;
L'homme privé, riche de ses vertus,
Se contentait du bien le plus modique ;
Et le souffle du nord, sous un vaste portique,
Ne le préservait pas des ardeurs de Phébus.

Des lois la sage prévoyance
défendait de quitter le toit de ses aïeux ;
Et Rome réservait, en sa magnificence,
Les marbres les plus précieux
Pour orner les cités et les temples des Dieux.

ODE XVI. — A GROSPHUS.

Le pâle nautonnier qui, sur la mer Égée,
Voit de l'astre des nuits s'éclipser la splendeur,
De sa fragile nef près d'être submergée,
D'un long repos aux Dieux demande la faveur.

C'est après le repos que soupirent le Thrace
Et le Mède au combat signalant son audace ;
De la pourpre, de l'or, des somptueux rubis,
Ce doux repos, Grosphus, est-il jamais le prix ?

Les trésors de Crésus, les faisceaux redoutables,
Du pouvoir des Consuls emblèmes révérés,
Chassent-ils de leurs cœurs les soucis effroyables
Sans cesse voltigeant sous les lambris dorés ?

Il vit à peu de frais l'homme modeste et sage
Qui borne ses désirs à son humble héritage ;
La sordide avarice, une affreuse terreur,
Jamais de son sommeil n'ont troublé la douceur.

Pourquoi par tant de soins tourmenter notre vie,
Dont le terme fatal est, hélas ! si prochain ?
Pourquoi nous exiler dans un pays lointain ?
Peut-on se fuir soi-même en fuyant sa patrie ?

Le noir chagrin s'élance après le nautonnier ;
Plus léger que l'Eurus qui pousse le nuage,
Ou plus prompt que le daim effrayé par l'orage,
A travers l'escadron il suit le cavalier.

Jouissons de ce jour qui pour nous est prospère,
Sans scruter l'avenir d'un regard indiscret ;
Tempérons par les ris une douleur amère ;
Quel mortel ici-bas goûte un bonheur parfait ?

Achille, en triomphant, meurt à la fleur de l'âge,
Le vieux Tithon languit par les ans épuisé ;
Sur toi peut-être un jour m'accordant l'avantage,
Le sort me donnera ce qu'il t'a refusé.

De la pourpre de Tyr tes habits resplendissent ;
Cent troupeaux de Sicile autour de toi mugissent ;
Et tes brillants coursiers, épars dans les vallons,
De leurs hennissements font retentir les monts.

Moi, je tiens de la Parque un peu de cette veine
Qui des Grecs fit la gloire ; un modeste domaine,
Une ame qui se rit du vulgaire envieux ;
Ainsi, Grosphus, la Parque a comblé tous mes vœux.

ODE XV. — TO POMPEIUS GROSPHUS.

BY THOMAS OTWAY. — 1678.

In storms when clouds the moon do hide,
And no kind stars the pilot guide,
Show me at sea the boldest there,
Who does not wish for quiet here.
For quiet, friend, the soldier fights,
Beats weary marches, sleepless nights,
For this feeds hard, and lodges cold;
Which can't be bought with hills of gold.
Since wealth and power too weake we find
To quell the tumults of the mind;
Or from the monarch's roofs of state
Drive thence the cares that round him wait:
Happy the man with little bless'd
Of what his father left, possess'd;
No base desires corrupt his head,
No fears disturb him in his bed.
What then in life, which soon must end,
Can all our vain designs intend?
From shore to shore why should we run,
When none his tiresome self can shun?
For baneful care will still prevail,
And overtake us under sail;
'Twill dodge the great man's train behind,
Outrun the roe, outfly the wind.
If then thy soul rejoice to-day,
Drive far to-morrow's cares away.
In laughter let them all be drown'd,
No perfect good is to be found:
One mortal feels fate's sudden blow,
Another's ling'ring death comes slow;
And what of life they take from thee,
The gods may give to punish me.
Thy portion is a wealthy stock,
A fertile glebe, a fruitful flock,
Horses and chariots for thy ease,
Rich robes to deck and make thee please.
For me a little cell I choose,
Fit for my mind, fit for my muse,
Which soft content does best adorn.
Shunning the knaves and fools I scorn.

ODE XVII. — A MÉCÈNE.

O vous, à qui je dois ma gloire et mon bonheur,
Par vos plaintes combien mon ame est attendrie !
J'en jure par les Dieux, j'en atteste mon cœur,
Avant que vous mouriez j'aurai perdu la vie.

Si la Parque inflexible, en frappant mon ami,
De mon être enlevait la moitié la plus chère,
Infortuné mortel, n'existant qu'à demi,
Mécène, quel serait mon destin sur la terre ?

Un seul et même coup nous ravira le jour ;
Je tiendrai mon serment de ne pas vous survivre :
Compagnons dévoués, toujours prêts à nous suivre,
Nous descendrons ensemble au ténébreux séjour.

Voici des justes Dieux les ordres immuables :
Contre nous la Chimère exhalant tous ses feux,
Du géant aux cent bras les efforts redoutables
Ne détruiront jamais d'indestructibles nœuds.

Que le signe tyran de la mer d'Hespérie,
Le Scorpion terrible, ou la Balance amie,

A mon heure natale ait présagé mon sort,
Mon astre avec le vôtre offre un parfait accord.

De Saturne éloignant l'influence homicide,
Le puissant Jupiter vous secourut d'abord;
Et sa main tutélaire a repoussé la mort
Qui vers vous s'élançait d'une aile si rapide.

A votre heureux aspect, le peuple transporté,
De vos grandes vertus toujours plus idolâtre,
Du bruit le plus flatteur mille fois répété
Fit unanimement retentir le théâtre.

Sous un arbre maudit, hélas! j'allais périr,
Si Faune, protecteur des amis de Mercure,
Qui veillait sur mes jours, d'une main prompte et sûre
N'eût détourné le coup prêt à m'anéantir.

Aux Dieux, souvenez-vous, en des jours plus propices,
D'élever les autels qui leur furent promis;
De faire en leur honneur d'abondants sacrifices.
Pour moi, je répandrai le sang d'une brebis.

ODE XVIII. — CONTRE L'AVIDITÉ DES RICHES.

L'argent, l'or et l'ivoire, et les pompeux lambris
Qui décorent ailleurs les poutres de l'Attique,
Et le marbre à grands frais transporté de l'Afrique,
Chez moi ne viennent point briller aux yeux surpris.

Héritier inconnu, de l'opulent Attale
Je n'habitai jamais la demeure royale;
L'épouse d'un client ne vint jamais m'offrir
Les superbes tissus de la pourpre de Tyr.

Plus heureux, j'ai reçu du dieu de l'harmonie
Un luth aux doux accords, un facile génie;
Pauvre, je plais aux grands: d'un puissant protecteur
Je n'invoquerai plus la bonté tutélaire.
Les Dieux m'ont satisfait; un petit coin de terre
Au pays des Sabins suffit à mon bonheur.

Eh quoi! lorsque nos jours, dont le ciel est avare,
 Si promptement s'éclipsent à nos yeux,
Sans songer au tombeau qui pour toi se prépare,
 Tu fais bâtir un palais fastueux!

  C'est peu de ton vaste domaine;
 Tu veux encor, par d'immenses travaux
  Qu'entrave le courroux des flots,
L'agrandir aux dépens de la mer de Tyrrhène.

Du bien de tes clients infame usurpateur,
Au foyer paternel ton avide fureur
 Arrache encore et l'époux et la mère,
Qui, tristes, éplorés, au ciel levant les yeux,
 Loin d'un tyran n'emportent que leurs Dieux
 Et des enfants réduits à la misère.

  Toutefois, du riche inhumain
  Dont le luxe orgueilleux nous frappe,
  Le Ténare, à qui rien n'échappe,
  Est le séjour le plus certain.

 Que prétends-tu? quelle est ton espérance?
 La même terre engloutit, et sans choix,
Le mortel qui long-temps a souffert l'indigence,
Et le riche, et le fils du plus puissant des rois.

En vain, pour le fléchir, l'habile Prométhée
Au nocher des enfers promet tous ses trésors;
Tantale et sa famille à jamais détestée
Du Styx ont pour toujours franchi les sombres bords.

 Quand le pauvre a rempli sa tâche,
 Qu'il invoque ou non son secours,
 L'implacable Pluton l'arrache
Aux pénibles travaux qui fatiguaient ses jours.

ODE XIX. — A BACCHUS.

J'ai vu (siècles futurs, croyez cette merveille),
J'ai vu sur un rocher Bacchus chanter des vers,
Et les Nymphes et Faune à ses divins concerts
Prêter avec respect une attentive oreille.

O Bacchus! je frémis, tous mes sens sont émus;
J'éprouve dans ma joie un trouble inexprimable!
Ah! daigne m'épargner; je t'implore, ô Bacchus,
Dont le bras est armé du thyrse redoutable.

Des Thyades je veux, je veux, ô Dieu puissant,
Célébrer les fureurs, le miel coulant des chênes,
Les doux ruisseaux de lait, le vin de cent fontaines
Sous ta main bienfaitrice à grands flots jaillissant.

Oui, je veux célébrer ton épouse charmante,
Astre nouveau, qui luit à la voûte des cieux;
La maison de Penthée et sa chute effrayante;
Lycurgue qui te venge et s'immole à tes yeux.

Tu domptes à ton gré les vagues écumantes:
Enivré d'un doux jus, sur des rochers lointains,
De serpents dépouillés de leurs mortels venins
Tu te plais à couvrir le front de tes Bacchantes.

Lorsqu'aux portes du ciel les Titans parvenus
Allaient escalader le palais de ton père,
Indomptable lion, d'une dent meurtrière
C'est toi qui déchiras l'audacieux Rhétus.

Il n'aime que les ris et les jeux de Cythère;
Les combats, disait-on, sont pour lui sans attraits:
Mais vainqueur en tous lieux, tu parus dans la guerre
Encor plus redouté qu'aimable dans la paix.

De cornes d'or voyant ton front sacré reluire,
Cerbère au même instant oublia son courroux,
Et de sa triple langue il léchait tes genoux
Quand tu quittas les bords du ténébreux empire.

ODE XX. — A MÉCÈNE.

Oui, je vais, sur une aile et rapide et légère,
M'élancer dans les airs où m'appellent les dieux;
Triomphant de l'envie, et brisant tous les nœuds
 Qui me captivaient sur la terre,
Je vais, loin des cités, planer au haut des cieux.

En vain un père obscur m'a donné la naissance;
Je puis braver la mort... Non, le Styx abhorré
N'enfermera jamais le poète illustré
 Par votre noble bienfesance,
Et que du nom d'ami vous avez honoré.

C'en est fait: Apollon a changé mon visage:
Je perds subitement ma forme et ma couleur;

De l'oiseau qu'il chérit mes chants ont la douceur,
Et déja son léger plumage
A couvert tout mon corps éclatant de blancheur.
D'un vol hardi, plus sûr que le vol de Dédale,
Bientôt je franchirai, cygne mélodieux,
Les flots retentissants du Bosphore orageux,
Des syrtes la plage fatale,
Les lieux où toujours règne un hiver rigoureux.
Mes vers seront connus dans Colchos, chez le Dace
Qui cache sa terreur devant nos bataillons,
Dans les climats lointains qu'habitent les Gélons,
Chez l'Ibère aimé du Parnasse ;
L'heureux peuple du Rhône entendra mes leçons.
D'un funèbre appareil et d'une pompe vaine
Epargnez-vous le soin ; pourquoi verser des pleurs ?
Calmez ces cris plaintifs, apaisez vos douleurs ;
D'un fastueux tombeau, Mécène,
Pour un autre que moi réservez les honneurs.

LIVRE TROISIÈME.

ODE I.

Loin d'ici, loin de moi le profane vulgaire !
Écoutez en silence, ô vous, jeunes Romains ;
Prêtre sacré du Dieu qu'à Délos on révère,
Je vais chanter des vers inconnus des humains.

Les nations des rois redoutent la colère ;
Les rois, sous Jupiter, à leur tour sont tremblants,
Sous ce Dieu qui vainquit les superbes Titans,
Qui, fronçant le sourcil, ébranle au loin la terre.

Vous, des plus grands trésors avares possesseurs,
Agrandissez encor votre domaine immense;
Vous, suivis de clients, pour briguer les honneurs,
Vantez-nous vos vertus, vos mœurs, votre naissance.

Hélas ! faible ou puissant, heureux ou malheureux,
Par un destin commun le trépas nous égale;
Portez un nom obscur ou bien un nom fameux,
L'un ou l'autre, au hasard, sort de l'urne fatale.

Peut-il goûter les mets les plus délicieux,
Celui qui voit le fer suspendu sur sa tête ?
Le doux chant des oiseaux, un luth mélodieux
Rendra-t-il le repos à son ame inquiète ?

Le sommeil ne fuit pas le toit du laboureur,
Les rives d'un ruisseau qui coule sous l'ombrage,
Ni les riants vallons où le zéphyr volage
Se plaît, en folâtrant, à verser la fraîcheur.

Le lever du Chevreau, le coucher de l'Arcture,
Qui soulèvent des mers les flots tumultueux,
Jamais ne troubleront la paix de l'homme heureux
Qui met dans ses désirs une sage mesure.

Un infertile sol qui trompe son espoir,
Ses vignes que ravage une grêle effrayante,
Le ciel qui fond en eau, la canicule ardente,
Les rigueurs de l'hiver, ne peuvent l'émouvoir.

Peu content, fatigué du plus vaste domaine,
Le riche, cependant, par d'immenses apprêts,
Rétrécissant les bords de la mer de Tyrrhène,
Sur des rocs entassés élève des palais.

Mais les soucis rongeurs dévorent le monarque,
Habitent sous le toit où vit le riche altier;
Le noir chagrin descend dans sa pompeuse barque,
Et s'élance après lui, sur son brillant coursier.

Ni le marbre éclatant que produit la Phrygie,
Ni l'or des Indiens, le nard d'Achéménès,
La pourpre éblouissante et le vin de Calès
Ne dissipent les maux dont mon ame est remplie.

Pourquoi, des envieux irritant les fureurs,
Voudrais-je m'ériger un superbe édifice,
Et, contre des trésors qui feraient mon supplice,
De Sabine échanger les vallons enchanteurs ?

Ode I, by Abraham Cowley. — 1656.

Hence, ye profane ! I hate you all ;
Both the great, vulgar, and the small.
To virgin minds, which yet their native whiteness hold,
Nor yet discolored with the love of gold,
That jaundice of the soul,
(Which makes it look so gilded and so foul),
To you, ye very few, these truths I tell ;
The muse inspires my song; hark, and observe it well.
We look on men, and wonder at such odds
'Twixt things that were the same by birth ;
We look on kings, as giants of the earth,
These giants are but pigmies to the gods.
The humblest bush and proudest oak
Are but of equal proof against the thunder-stroke.
Beauty and strength, and wit, and wealth, and power,
Have their short florishing hour ;
And love to see themselves, and smile,
And joy in their pre-eminence awhile :
Ev'n so in the same land,
Poor weeds, rich corn, gay flowers, together stand ;
Alas ! death mows down all with an impartial hand:
And all ye men, whom greatness does so please,
Ye feast, I fear, like Damocles :
If ye your eyes could upwards move,
(But ye, I fear, think nothing is above),
Ye would perceive by what a little thread
The sword still hangs over your head :
No tide of wine would drown your cares ;
No mirth or music over-noise your fears :
The fear of death would you so watchful keep,
As not t' admit the image of it, Sleep.
Sleep is a god too proud to wait in palaces,
And yet so humble too, as not to scorn
The meanest country cottages :
'His poppy grows among the corn.'
The halcyon Sleep will never build his nest
In any stormy breast.
'Tis not enough that he does find

Clouds and darkness in their mind;
Darkness but half his work will do:
'Tis not enough; he must find quiet too.
The man, who in all wishes he does make,
Does only Nature's counsel take,
That wise and happy man will never fear
The evil aspects of the year;
Nor tremble, though two comets should appear;
He does not look in almanacs, to see
Whether he fortunate shall be:
Let Mars and Saturn in the heavens conjoin,
And what they please against the world design,
So Jupiter within him shine.
If of your pleasures and desires no end be found,
God to your cares and fears will set no bound.
What would content you? who can tell?
Ye fear so much to lose what ye have got,
As if ye liked it well;
Ye strive for more, as if ye liked it not.
Go, level hills, and fill up seas,
Spare nought that may your wanton fancy please:
But, trust me, when you have done all this,
Much will be missing still, and much will be amiss.

ODE II. — A LA JEUNESSE ROMAINE.

Que le jeune Romain apprenne, au champ de Mars,
A dompter un coursier, à manier la lance,
A poursuivre le Parthe, à souffrir l'indigence!
Qu'il sache de la guerre affronter les hasards!

Qu'il n'ait point d'autre abri que la voûte céleste!
Que du haut des remparts, présageant ses malheurs,
Une vierge, à l'aspect d'un guerrier si funeste,
S'écrie, en soupirant, les yeux baignés de pleurs:

« Puisse mon jeune amant, trompé par son courage,
« Que l'art n'a point instruit, dans un combat mortel,
« Ne pas s'offrir aux coups de ce lion cruel,
« Qu'entraîne sa fureur au milieu du carnage!

Qu'il est doux, qu'il est beau le trépas généreux
Du héros qui triomphe et meurt pour sa patrie!
Mais du lâche qui fuit un honneur dangereux
L'inexorable mort n'épargne point la vie.

La vertu, qui toujours guide le vrai héros,
Brille d'un pur éclat et ne craint nul outrage;
Jamais elle ne prend, ne quitte les faisceaux,
Au gré des vœux d'un peuple inconstant et volage.

Par un chemin étroit et presque inusité,
Seule, elle ouvre l'Olympe au guerrier intrépide,
Jetant du haut des cieux un regard de fierté
Sur la fange où croupit le vulgaire stupide.

Ses prix sont réservés pour les mortels discrets.
Sur mon léger esquif, sous le toit de mes pères,
Jamais on ne verra celui qui de Cérès
N'a point su respecter les augustes mystères.

Jupiter irrité souvent frappe à nos yeux
Et le coupable et l'homme à la vertu fidèle;
Mais rarement la peine, au pied lent et boiteux,
Epargne le méchant qui fuyait devant elle.

ODE III.

Le héros juste et magnanime
Des tyrans brave les fureurs;
D'un peuple qui l'incite au crime,
Tranquille, il entend les clameurs;
Que les vents fougueux de l'Afrique
Troublent la mer Adriatique,
Que la foudre, du haut des airs,
Eclate avec un bruit terrible,
Son grand cœur resterait paisible
Sur les débris de l'univers!

Ainsi, par ses vertus, Alcide
S'est élevé jusques aux cieux;
Tel César, non moins intrépide,
Boit le nectar avec les Dieux;
Ainsi, divin fils de Sémèle,
Au joug ton héroïque zèle
A soumis les fiers léopards;
Ainsi du Styx, par son courage,
Romulus a fui le rivage,
Porté sur les coursiers de Mars.

A l'aréopage céleste
Junon adressa ce discours:
« Au mont Ida, juge funeste,
« Pâris, par d'odieux amours,
« Et l'étrangère, amante infame,
« Ont détruit les murs de Pergame;
« Mais du jour où Laomédon
« Aux Dieux ravit leur récompense;
« Ils livrèrent à ma vengeance
« Le perfide roi d'Ilion.

« L'hôte d'une beauté coupable
« N'étale plus son déshonneur;
« D'Hector si long-temps redoutable
« Le Grec ne craint plus la valeur.
« Je sens expirer ma colère;
« Sans retour j'éteins une guerre
« Qu'attisaient nos cruels débats,
« L'odieux fils d'une Troyenne
« Ne doit plus exciter ma haine:
« Je le rends au dieu des combats.

« Dans cette demeure brillante
« Je veux qu'il soit admis un jour;
« Qu'à son tour Hébé lui présente
« Le nectar du divin séjour;
« Pourvu qu'une mer orageuse,
« Que tant d'écueils rendent fameuse,
« De Rome sépare Ilion;
« Oui, qu'exilé de cette terre,
« Le Troyen désormais prospère,
« Mais dans une autre région.

« Que les troupeaux, en paissant l'herbe,
« Foulent le tombeau de Pâris;
« Qu'en paix la lionne superbe
« Puisse y déposer ses petits;
« Que Rome, à ce prix affermie,
« Dicte des lois à la Scythie;
« Que son nom soit craint, même aux bords
« Où l'Océan borne l'Europe,
« Jusques aux plaines de Canope,
« Où le Nil répand ses trésors!

« Que sa vertu, toujours austère,
« Sache mépriser ce métal

« Exhumé du sein de la terre
« Pour un usage si fatal.
« Que sa gloire, aux confins du monde,
« Sur d'éclatants exploits se fonde;
« Qu'elle règne sur les climats
« Brûlés par un soleil aride,
« Sur les pays qu'un ciel humide
« Hérisse d'éternels frimats!

« Ces destins combleront de joie
« Les vaillants fils de Quirinus:
« Mais que les murs fameux de Troie
« Restent pour toujours abattus!
« Si la cité que je déteste
« Renaît sous un astre funeste,
« Épouse du maître des cieux,
« Portant et le fer et la flamme,
« Je guiderai contre Pergame
« Mes bataillons victorieux.

« Dût trois fois Apollon lui-même
« L'environner d'un mur d'airain,
« De mes Grecs la vaillance extrême
« Trois fois les détruirait soudain;
« Et trois fois captive, une mère
« Pleurerait ses fils et leur père... »
Muse, reviens à tes doux jeux!
Où tend un vol si téméraire?
Crains que ta faible voix n'altère
Les sublimes conseils des Dieux.

La même, par Daru.

Immuable dans ses maximes,
Ferme en ses desseins glorieux,
Le juste repousse les crimes
Qu'exige un peuple furieux.
Rien n'ébranle cette ame altière,
Ni d'un tyran le front sévère,
Ni l'aspect des flots écumants;
Sans pâlir il entend la foudre,
Et verrait l'univers en poudre
Arraché de ses fondements.

Tel Alcide, quittant la vie,
Jusqu'aux cieux prit un noble essor:
Tel César goûte l'ambroisie
Auprès du frère de Castor:
Ainsi le tigre, au joug rebelle,
Vous éleva, fils de Sémèle,
Aux honneurs qui vous étaient dus;
Et, loin du Styx et de la terre,
Les coursiers du dieu de la guerre
Ravirent le grand Romulus.

Junon à la troupe céleste,
A son aspect, tint ce discours:
« Cet Ilion, que je déteste,
« A vu la chute de ses tours.
« Le crime d'un juge adultère,
« Celui d'une femme étrangère,
« Du Grec ont allumé les feux:
« Et Pergame fut condamnée
« Depuis la fatale journée
« Où son prince trompa les Dieux.

« Depuis cette coupable offense,
« Ce roi purjure et ses états
« Furent livrés à ma vengeance,
« A la colère de Pallas.
« Mais l'amant de l'infame Hélène
« N'étale plus sa beauté vaine;
« Priam n'a plus de défenseur:
« Hector ne combat plus la Grèce,
« J'éteins la guerre vengeresse
« Que j'allumai dans ma fureur.

« Pour Romulus j'éteins ma haine;
« Nous ne sommes plus ennemis,
« Et dans le fils d'une Troyenne;
« Je ne vois que mon petit-fils:
« Qu'il vienne, assis à notre table,
« Boire le nectar délectable
« Que la jeune Hébé verse aux Dieux;
« Pourvu qu'une mer en furie
« Sépare Troie et l'Italie,
« Qu'ailleurs le Troyen soit heureux.

« Que de Pâris et de son père
« La chèvre insulte les tombeaux;
« Puissent-ils servir de repaire
« Aux plus féroces animaux!
« Qu'à ce prix la grandeur romaine
« Tienne les Parthes sous sa chaîne;
« Que son nom vole dans les airs,
« Jusqu'aux bords que le Nil arrose,
« Et que l'Afrique à Rome oppose
« Au delà du gouffre des mers.

« Toujours vertueuse et guerrière,
« Que Rome foule avec dédain
« Cet or, mieux placé sous la terre,
« Que dans une coupable main.
« Qu'elle punisse l'insolence
« Qui voudrait braver sa puissance,
« Et qu'elle porte ses drapeaux
« Des lieux que l'équateur embrasse
« Jusqu'à ceux où des monts de glace
« Hérissent le crystal des eaux.

« Mais que, trop pieuse ou trop fière,
« Jamais Rome aux murs de Pâris
« Ne rende leur gloire première:
« Mes bontés ne sont qu'à ce prix.
« Au sort d'Ilion réservée:
« Leur ville serait élevée
« Sous des auspices malheureux;
« Les Grecs y porteraient la flamme,
« Et seraient conduits par la femme
« Et la sœur du maître des cieux.

« Quand, trois fois, le dieu du Permesse
« L'aurait ceinte d'un mur d'airain,
« Trois fois mes guerriers de la Grèce
« Le viendraient arracher soudain;
« Trois fois les veuves enchaînées
« Déploreraient leurs destinées. »
Mais où tend ce vol orgueilleux?
Jeune fille de Mnémosyne,
Veux-tu sur ta lyre badine
Profaner les discours des Dieux?

La même, par Léon Halevy.

Celui qui marche inébranlable
Dans le chemin de l'équité
Sait d'un peuple aveuglé braver le vœu coupable;
Et jamais d'un tyran le regard implacable
N'a troublé sa sérénité.

L'aquilon qui fait mugir l'onde
Ne fait point palpiter son cœur.
En vain la mer bouillonne, en vain la foudre gronde;
Que sur lui le ciel tombe, et les débris du monde
Couvriront un front sans pâleur.

Tels l'on a vu Pollux, Alcide,
Tel près d'eux l'on verra César,
S'élevant jusqu'au ciel par un essor rapide,
Savourer, au banquet où Jupiter préside,
Et l'ambroisie et le nectar.

Traîné par le tigre indocile,
Tel Bacchus, couvert de lauriers,
Guida son char vainqueur vers le céleste asyle.
Tel Romulus, du Styx fuyant l'onde immobile,
De Mars animait les coursiers.

Il paraît. Junon, moins sévère,
A son aspect s'adresse aux Dieux :
« Ilion, Ilion, cité jadis si fière,
« Un juge incestueux, une femme étrangère,
« T'ont fait disparaître à nos yeux.

« Quand Laomédon, roi parjure,
« Osa tromper deux immortels,
« Je frémis; et Pallas, qu'indigna l'imposture,
« Jura d'anéantir, pour venger cette injure,
« Ton roi, ton peuple et tes autels.

« Pâris, ravisseur adultère,
« Nous t'avons ravi ton trésor!
« Priam, tu vis crouler ton trône héréditaire!
« Et Pergame vaincue, à la Grèce guerrière
« Ne peut plus opposer d'Hector.

« Mon courroux alluma la guerre;
« Mais mon courroux est étouffé.
« Avec mes ennemis disparaît ma colère :
« Enfant d'une Troyenne, accours près de ton père!
« Je pardonne... J'ai triomphé.

« Romulus, tu n'es point coupable;
« Habite un séjour glorieux.
« Viens déposer ici ce glaive redoutable,
« T'enivrer de nectar, partager notre table :
« Je te reçois au rang des Dieux.

« Pourvu que, féconde en naufrages,
« La mer sépare les Romains
« Et les bords où Pergame expia ses outrages;
« Qu'heureux, dans son exil, sur de lointaines plages,
« Règne le reste des Troyens!

« Pourvu que, profanant la cendre
« De Priam, de Pâris et d'Hector,
« Au fond de leurs tombeaux la louve ose descendre;
« Jusqu'au Parthe, Romain, puisse ta loi s'étendre!
« Que rien n'arrête ton essor!

« Puisse aux guerriers du Capitole
« L'Africain soumettre ses mers!
« Que jusqu'aux bords du Nil l'aigle altière s'envole!
« Puisse-t-elle, des rois trompant l'espoir frivole,
« D'un regard dompter l'univers!

« Que Rome, généreuse et fière,
« Foule à ses pieds cet or fatal
« Qui devrait reposer dans le sein de la terre,
« Et non souiller les mains du mortel mercenaire
« Qu'entraîne au crime un vil métal!

« Reculant les bornes du monde,
« Qu'elle arbore ses étendards,
« Des lieux où l'équateur sans cesse embrase l'onde,
« Jusqu'aux mers que toujours la glace vagabonde
« Couvrit de mobiles remparts!

« Peuple, dont j'ai prédit l'histoire,
« Je mets un prix à mes bienfaits :
« Qu'un pieux souvenir, l'orgueil de la victoire,
« N'engagent jamais Rome à transporter sa gloire
« Sur un sol souillé de forfaits.

« O Pergame, sous quel présage
« Renaîtrait ta frêle grandeur?
« Elle s'engloutirait dans un second naufrage;
« Et Jupiter verrait, contre un affreux rivage,
« Marcher son épouse et sa sœur.

« Quand d'Apollon les mains craintives
« Trois fois t'entoureraient de fer,
« Trois fois tes murs brisés viendraient joncher tes rives;
« Trois fois mes Grecs traînant les Troyennes captives,
« Vainqueurs, sillonneraient la mer. »

Mais où m'entraîne mon délire?
Où s'égare mon luth joyeux?
Il fait parler Junon, mais l'amour seul l'inspire.
Descends, descends du ciel, ô ma trop faible lyre!
Ton audace outrage les dieux.

Ode III, by Joseph Addison. — 1704.

The man resolved and steady to his trust,
Inflexible to ill, and obstinately just,
May the rude rabble's insolence despise,
Their senseless clamors and tumultuous cries;
The tyrant's fierceness he beguiles,
And the stern brow, and the harsh voice defies,
And with superior greatness smiles.
Not the rough whirlwind that deforms
Adria's black gulf, and vexes it with storms,
The stubborn virtue of his soul can move;
Nor the red arm of angry Jove,
That flings the thunder from the sky,
An gives it rage to roar, and strength to fly.
Should the whole frame of Nature round him break,
In ruin and confusion hurl'd,
He, unconcern'd, would hear the mighty crack,
And stand secure amidst a falling world.
Such were the godlike arts that led
Bright Pollux to the bless'd abodes;
Such did for great Alcides plead,
And gain'd a place amongst the gods;
Where now Augustus, mix'd with heroes, lies,
And to his lips the nectar bowl applies :
His ruddy lips the purple tincture show,
And with immortal stains divinely glow.
By arts like these did young Lyæus rise :
His tigers drew him to the skies;
Wild from the desert, and unbroke,
In vain they foam'd, in vain they stared,
In vain their eyes with fury glared;
He tamed them to the lash, and bent them to the yoke.
Such were the paths that Rome's great founder trod,
When in a whirlwind snatch'd on high;
He shook off dull mortality,
And lost the monarch in the god.
Bright Juno then her awful silence broke,
And thus th' assembled deities bespoke :
'Troy,' says the goddess, 'perjured Troy has felt

The dire effects of her proud tyrant's guilt;
The towering pile, and soft abodes,
Wall'd by the hand of servile gods,
Now spreads its ruins all around,
And lies inglorious on the ground.
An umpire partial and unjust,
And a lewd woman's impious lust
Lay heavy on her head, and sink her to the dust.
Since false Laomedon's tyrannic sway
That durst defraud th' immortals of their pay,
Her guardian gods renounced their patronage,
Nor would the fierce invading foe repel;
To my resentment, and Minerva's rage,
The guilty king and the whole people fell.
And now the long-protracted wars are o'er,
The soft adulterer shines no more;
No more does Hector's force the Trojans shield,
That drove whole armies back, and singly clear'd the field.
My vengeance sated, I at length resign
To Mars his offspring of the Trojan line:
Advanced to godhead, let him rise,
And take his station in the skies:
There entertain his ravish'd sight
With scenes of glory, fields of light:
Quaff with the gods immortal wine,
And see adoring nations crowd his shrine.
The thin remains of Troy's afflicted host
In distant realms may seats unenvied find,
And florish on a foreign coast;
But far be Rome from Troy disjoin'd,
Removed by seas from the disastrous shore,
May endless billows rise between and storms unnum-
Still let the cursed detested place [ber'd roar.
Where Priam lies, and Priam's faithless race,
Be cover'd o'er with weeds, and hid in grass.
There let the wanton flocks unguarded stray;
Or, while the lonely shepherd sings,
Amidst the mighty ruins play,
And frisk upon the tombs of kings.
May tigers there, and all the savage kind
Sad solitary haunts and deserts find;
In gloomy vaults and nooks of palaces,
May th' unmolested lioness
Her brinded whelps securely lay,
Or, couch'd, in dreadful slumbers waste the day.
While Troy in heaps of ruins lies,
Rome and the Roman capitol shall rise;
Th' illustrious exiles unconfined
Shall triumph far and near, and rule mankind.
In vain the sea's intruding tide
Europe from Afric shall divide,
And part the sever'd world in two:
Through Afric's sands their triumphs they shall spread,
And the long train of victories pursue
To Nile's yet undiscover'd head.
Riches the hardy soldiers shall despise,
And look on gold with undesiring eyes,
Nor the disbowell'd earth explore
In search of the forbidden ore;
Those glittering ills, conceal'd within the mine
Shall lie untouch'd, and innocently shine.
To the last bounds that nature sets
The piercing colds and sultry heats,
The godlike race shall spread their arms,
Now fill the polar circle with alarms,
Till storms and tempests their pursuits confine;
Now sweat for conquest underneath the line.
This only law the victor shall restrain;
On these conditions shall he reign:
If none his guilty hand employ
To build again a second Troy,
If none the rash design pursue,
Nor tempt the vengeance of the gods anew.
A curse there cleaves to the devoted place,
That shall the new foundations rase;
Greece shall in mutual leagues conspire
To storm the rising town with fire,
And at their armies' head myself will show
What Juno, urged to all her rage, can do.
Thrice should Apollo's self the city raise,
And line it round with walls of brass;
Thrice should my favorite Greeks his works confound,
And hew the shining fabric to the ground:
Thrice should her captive dames to Greece return,
And their dead sons and slaughter'd husbands mourn.
But hold, my muse, forbear thy towering flight,
Nor bring the secrets of the gods to light:
In vain would thy presumptuous verse
Th' immortal rhetoric rehearse;
The mighty strains, in lyric numbers bound,
Forget their majesty, and lose the sound.

Same ode, fragment by lord Byron.—1815.

The man of firm and noble soul
No factious clamors can control;
No threat'ning tyrant's darkling brow
Can swerve him from his just intent:
Gales the warring waves which plough
By Auster on the billows spent,
To curb the Adriatic main,
Would awe his fix'd, determin'd mind in vain.

Ay, and the red right arm of Jove,
Hurtling his lightnings from above,
With all his terrors then unfurl'd,
He would unmoved, unawed behold:
The flames of an expiring world
Again in crashing chaos roll'd,
In vast promiscuous ruin hurl'd,
Might light his glorious funeral pile:
Still dauntless midst the wreck of earth he'd smile.

ODE IV. — A CALLIOPE.

Des doctes sœurs reine charmante,
Descends du haut de l'Hélicon;
Calliope, à ta voix brillante
Unis la lyre d'Apollon.
Qu'entends-je? est-ce un heureux délire?
Sa voix, qui me trouble et m'inspire,
Du Pinde frappe les échos:
J'erre dans le divin bocage,
Où se plaît le zéphyr volage,
Où coulent de limpides eaux.

Las de jeux, loin de ma patrie,
Bien jeune encor, je m'endormis
Sur les monts déserts d'Apulie:
Bientôt les oiseaux de Cypris
Du ciel à l'envi descendirent,
Et de myrtes frais me couvrirent.
Ce prodige mystérieux
Etonna la haute Acérence,
Le peuple qui près de Férence
Cultive un sol aimé des Dieux.

Sous l'abri d'un sacré feuillage,
Parmi les serpents et les ours,
D'un enfant on vit le courage;
Mais les Dieux veillaient sur ses jours.
Muses, déités protectrices,
J'aime à franchir sous vos auspices
De Tibur les riants coteaux,
Des Sabines le site agreste,
Les riches vallons de Préneste,
Et de Baïa les clairs ruisseaux.

Tant que j'aimai votre onde pure
Et vos concerts harmonieux,
La mer où périt Palinure,
Le combat le plus périlleux,
Un pin brisé par la tempête,
En vain ont menacé ma tête.
Guidé par vous, j'irai, sans peur,
Braver le Bosphore en furie;
J'irai des sables de Syrie
Affronter la brûlante ardeur.

Je verrai le Parthe sauvage,
Les Bretons inhospitaliers,
Le peuple affamé de carnage
Qui boit le sang de ses coursiers.
Lorsque César, au sein des villes
A ses lois désormais dociles,
Ramène ses brillants drapeaux,
C'est vous, ô filles de mémoire!
Qui, par une immortelle gloire,
Le délassez de ses travaux.

C'est vous, sages institutrices,
Qui formez son cœur généreux,
Et savourez, avec délices,
Les fruits de vos conseils heureux:
Mais le Dieu puissant du tonnerre,
Qui régit l'Olympe et la terre,
Qui calme les flots orageux,
A de ses foudres redoutables
Frappé les géants effroyables
Ligués pour envahir les cieux.

De leur force, de leur audace
Le plus grand des Dieux s'étonna;
Mais en vain leur fureur entasse
Pélion sur le mont Ossa:
Que peut cette jeunesse horrible?
Que peut Typhée au front terrible,
Et Porphyrion, et Mimas?
Que peut cette horde innombrable
Contre l'égide formidable
Qu'à ses coups oppose Pallas?

Là, de sang, de vengeance avide,
Combat Vulcain avec Junon,
Près du dieu dont un trait rapide
Immola le serpent Python;
Qui d'un carquois fait sa parure,
Et vient baigner sa chevelure
Dans les pures et fraîches eaux
De la nymphe de Castalie;
Qui chérit les bois de Lycie,
Qu'adorent Patare et Délos.

Oui, la force, sans la prudence,
S'écroule sous son propre poids;
Les Dieux élèvent la puissance
Dont l'Équité fonde les droits:
Mais le pouvoir appui du crime
De ses excès périt victime:
Ainsi mourut l'affreux Gyas;
Ainsi, brûlant d'un feu profane,
Orion aux pieds de Diane
Tomba, foudroyé par son bras.

La terre déplore le crime
Des monstres formés dans son sein;
Pirithoüs, au noir abyme,
Gémit sous cent chaînes d'airain;
L'Etna de nouveaux feux s'embrase
Sur Encelade qu'il écrase;
Un insatiable vautour,
Sans jamais consumer sa proie,
De Tityus rongeant le foie,
Punit un criminel amour.

ODE V. — ELOGE DE RÉGULUS.

Les bruyants éclats du tonnerre
Attestent le maître des Dieux;
Ainsi le Parthe audacieux,
Ainsi le Breton sanguinaire,
Révèlent, fléchissant sous le joug des Romains,
Que César est le dieu qui régit les humains.

O Rome, ô comble d'infamie!
Eh quoi! le soldat de Crassus,
Indigne fils de Romulus,
Au fond de l'affreuse Médie,
Violant les devoirs les plus saints, les plus doux,
D'une femme étrangère ose vivre l'époux!

L'Apulien, le Marse oublie
Ses dieux, les boucliers sacrés,
De Vesta les feux révérés,
Le nom même de sa patrie,
Lorsque, intacts et debout, d'invincibles remparts
Gardent le Capitole et la cité de Mars.

L'esprit et prévoyant et sage
De l'inflexible Régulus
Veut qu'on laisse de tels vaincus
Finir leurs jours dans l'esclavage,
Et rejette un traité dont l'exemple honteux
Peut devenir fatal à nos derniers neveux.

« Oui, dans les temples de Carthage
« J'ai vu nos drapeaux suspendus;
« J'ai vu des fils de Quirinus,
« Insensibles à cet outrage,
« Souffrir qu'on leur ôtât, esclaves trop soumis,
« Un fer qu'ils n'ont pas teint du sang des ennemis.

« J'ai vu renverser nos cohortes,
« Et, nés libres, des citoyens
« Gémir sous d'infames liens;
« J'ai vu Carthage ouvrir ses portes,
« Et son peuple, jadis tremblant sur ses destins,
« Fertiliser les champs ravagés par nos mains.

« Pensez-vous rendre le courage
« Aux soldats par l'or rachetés?
« Ah! sans profit, vous ajoutez
« A l'opprobre un nouveau dommage.
« La laine, dont la pourpre a rougi la blancheur,
« Ne recouvre jamais sa première couleur.

« Dans l'ame une fois avilie
« La vertu ne rentre jamais;
« Si le cerf échappé des rets
« Attaque une meute aguerrie,
« L'homme qui lâchement au vainqueur s'est soumis,
« Viendra, plus courageux, vaincre nos ennemis.

« Voilà le guerrier intrépide
« Qui va, par de brillants exploits,
« Nous venger des Carthaginois;
« Lui, dont un ennemi perfide
« Avec impunité put enchaîner les bras;
« Lui, dont le faible cœur redoutait le trépas.

« Au lieu de combattre, il supplie!
« O honte! pour sauver ses jours,
« Le vainqueur seul est son recours.
« O Carthage! heureuse ennemie,
« Trop illustre cité, qui fondes ta grandeur
« Sur les malheurs de Rome et sur son déshonneur! »

Ainsi s'exprime ce grand homme.
Dédaignant les embrassements
De sa femme et de ses enfants,
Il n'est plus citoyen de Rome.
Son front triste et sévère et ses yeux courroucés
Demeurent constamment vers la terre baissés.

Son héroïsme inébranlable
Force le sénat incertain
A suivre un conseil surhumain,
Dont Régulus seul est capable.
Puis, s'exilant, couvert d'un immortel honneur,
Il laisse ses amis plongés dans la douleur.

Il sait quelle horrible torture
Lui préparent d'affreux bourreaux,
Et cependant il fend les flots
D'un peuple qui pleure et murmure;
Au milieu de parents si chers à son amour,
Il s'ouvre un long passage et presse son retour.

Son sort n'a rien qui l'épouvante;
On croirait qu'il porte ses pas
Vers les doux et riants climats
Ou de Vénafre ou de Tarente,
Quittant pour quelques jours des clients satisfaits,
Dont il eût par ses soins fini les longs procès.

ODE VI. — AUX ROMAINS.

Infortunés Romains! ah! sans être coupables,
Vous expierez un jour les forfaits exécrables
Commis par vos aïeux,
Si, des temples souillés réparant les ravages,
Et sur les saints autels relevant leurs images,
Vous n'apaisez les Dieux.

Votre respect pour eux fonda votre puissance;
Vous leur devez la gloire et cet empire immense,
Vainqueur de ses rivaux;
Par eux à votre joug la terre est asservie:
Hélas! trop négligés, ils ont sur l'Hespérie
Déchaîné tous les maux.

Monèse et Pacorus, vengeurs de tant d'outrages,
Deux fois, accomplissant de sinistres présages,
Ont vaincu nos guerriers.
O honte! avec orgueil, ces hordes triomphantes
Ont deux fois ajouté nos dépouilles brillantes
A leurs simples colliers.

L'Africain, sur les mers ennemi formidable,
Et le Dace, qui lance un trait inévitable,
Allaient, unis entre eux,
Quand nos discords rendaient ce complot plus facile,
Jusqu'en ses fondements renverser une ville
En proie aux factieux.

Ce siècle si fécond en crimes, en scandale,
Déshonorant d'abord la couche nuptiale,
Nous rendit plus pervers,
Infecta nos foyers : telle est la source impie
D'où naissent les fléaux versés sur la patrie
Et sur tout l'univers.

Une vierge précoce, et bientôt impudique,
Aux pas voluptueux de la danse ionique
S'exerce tous les jours;
Habile dans un art que proscrit la décence,
Elle rêve déja, dès sa plus tendre enfance,
D'incestueux amours.

Aux yeux de son époux, bientôt même à sa table,
Elle cherche un rival et plus jeune et capable
D'assouvir ses désirs,
Sans choisir un amant, ni l'abri solitaire
Qui voilerait du moins, à l'ombre du mystère,
Ses coupables plaisirs.

Vous la verrez (l'époux lui-même est son complice)
Suivre au premier signal, sans que son front rougisse,
Un vil entremetteur,
Vendre au riche commis ses infames caresses,
Et d'un navigateur épuiser les largesses,
Au prix de son honneur.

Non, non, de tels parents n'ont point donné la vie
A ceux par qui la mer fut tant de fois rougie
Du sang Carthaginois,
Qui contre Antiochus signalaient leur vaillance,
Qui du fier Annibal fatiguaient la constance
Par d'immortels exploits.

De soldats laboureurs cette race sortie,
Avec de lourds hoyaux, d'une main endurcie,
Défrichait les guérets,
Et chargeait sur son dos, laborieuse, austère,
Le bois dont elle avait, à la voix d'une mère,
Dépouillé les forêts;

Lorsque l'ombre des monts s'allonge dans la plaine,
Quand le soleil qui fuit pour nous déja ramène
Les heures du repos,
Rassemble les brebis, qui regagnent l'étable,
Et délivre le bœuf qu'un joug pénible accable,
Après de longs travaux.

Il n'est rien que le temps n'altère et ne dévore;
Nos aïeux dégradés du moins laissaient encore
Briller quelques vertus;
Et nous, plus pervertis que nos pères coupables,
Nous serons remplacés par des fils détestables,
Plus que nous corrompus.

La même, par Voltaire.

La strophe *Motus doceri gaudet ionicos*, et la suivante, ont été imitées avec succès par Voltaire, dans son ode sur *les malheurs du temps*:

Voyez cette beauté sous les yeux de sa mère :
Elle apprend en naissant l'art dangereux de plaire
Et d'exciter en nous de funestes penchants.
Son enfance prévient le temps d'être coupable :
Le vice trop aimable
Instruit ses premiers ans.

Bientôt, bravant les yeux de l'époux qu'elle outrage,
Elle abandonne aux mains d'un courtisan volage
De ses trompeurs appas le charme empoisonneur;
Que dis-je ? cet époux, à qui l'hymen la lie,
Trafiquant l'infamie
La livre au déshonneur.

Ode vi, by the earl of Roscommon.—1672.

Those ills your ancestors have done,
Romans, are now become your own;
And they will cost you dear,
Unless you soon repair
The falling temples which the gods provoke,
And statues sullied yet with sacrilegious smoke.
Propitious Heaven, that raised your fathers high,
For humble, grateful piety,
(As it rewarded their respect)
Hath sharply punish'd your neglect.
All empires on the gods depend,
Begun by their command, at their command they end.
Let Crassus' ghost and Labienus tell
How twice by Jove's revenge our legions fell,
And with insulting pride
Shining in Roman spoils the Parthian victors ride.
The Scythian and Egyptian scum
Had almost ruin'd Rome,
While our seditions took their part,
Fill'd each Egyptian sail, and wing'd each Scythian dart.
First, these flagitious times
(Pregnant with unknown crimes)
Conspire to violate the nuptial bed,
From which polluted head
Infectious streams of crowding sins began,
And through the spurious breed and guilty nation ran.
Behold a fair and melting maid,
Bound 'prentice to a common trade;
Ionian artists at a mighty price
Instruct her in the mysteries of vice,
What nets to spread, where subtile baits to lay,
And with an early hand they form the temper'd clay.
'Tis not the spawn of such as these
That dy'd with Punic blood the conquer'd seas,
And quash'd the stern Æacides;
Made the proud Asian monarch feel
How weak his gold was 'gainst Europe's steel;
Forced e'en dire Hannibal to yield,
And won the long disputed world at Zama's fatal field.
But soldiers of a rustic mould,
Rough, hardy, season'd, manly, bold;
Either they dug the stubborn ground,
Or through hewn woods their weighty strokes did sound;
And after the declining sun
Had changed the shadows, and their task was done,
Home with their weary team they took their way,
And drown'd in friendly bowls the labor of the day.
Time sensibly all things impairs;
Our fathers have been worse than theirs;
And we than ours, next age will see
A race more profligate than we
(With all the pains we take) have skill enough to be.

ODE VII. — A ASTÉRIE.

Pourquoi pleurer, trop craintive Astérie,
Gygès, ton jeune amant, que les premiers beaux jours
Ramèneront, chargé de l'or de Bithynie,
Plus que jamais fidèle à ses amours ?

Jeté près d'Oricum par les vents en furie
Qui suivent du Chevreau le funeste lever,
Toujours en proie à l'insomnie,
De pleurs il aime à s'abreuver.

De Pholoé, sa jeune hôtesse,
Qui porte envie à ton bonheur,
Un rusé confident lui vante la tendresse,
Et ne néglige rien pour te ravir son cœur.

Le perfide lui dit par quelle calomnie,
Par quel mensonge adroit l'épouse de Prétus
Contre Bellérophon, pour venger ses refus,
De son crédule époux arma la jalousie.

Il lui dit qu'Hippolyte au séjour ténébreux
Faillit plonger Pélée, à son amour rebelle;
Il lui cite les noms fameux
Qui peuvent le rendre infidèle.

Inutiles efforts : méprisant ce détour,
L'ame du beau Gygès, de toi seule occupée,
Est plus ferme qu'un roc; mais toi, crains à ton tour
D'aimer plus qu'il ne faut ton voisin Enipée.

Sans doute, au champ de Mars, nul guerrier ne sait mieux
Manier un coursier sauvage,
Et jamais on ne vit, d'un bras plus vigoureux,
Traverser le Tibre à la nage.

Ainsi, ferme ta porte avant la fin du jour;
Crains de tourner les yeux quand son doux luth t'appelle :
Et, dût-il mille fois te traiter de cruelle,
Que ton cœur, sans pitié, rejette son amour.

ODE VIII. — A MÉCÈNE.

Cet autel de gazon, le brasier, la verveine,
Et les fleurs et l'encens, cher et docte Mécène,
Dont j'orne ma maison le premier jour de mars,
Moi qui du tendre hymen n'ai point subi la chaîne,
Doivent étonner vos regards.

Mais au dieu qui, pendant une horrible tempête,
De la chute d'un arbre a préservé ma tête,
Au dieu dont le secours me sauva du tombeau,
J'ai promis le festin qu'en son honneur j'apprête,
J'ai promis le sang d'un agneau.

Afin de célébrer cette heureuse journée,
Objet de tant de vœux, que ramène l'année,
Vidons, vidons l'amphore au fumeux et doux jus,
Qui dans un noir caveau vieillit emprisonnée,
Dès le consulat de Tullus.

Pour mieux fêter Bacchus, dont la main tutélaire
Protégea vos amis, nous boirons à plein verre :
Venez, que les flambeaux brillent jusqu'au matin ;
Mais loin de nous le bruit et l'ardente colère
Qui pourraient troubler ce festin.

Tranquille sur le sort de la reine des villes,
Délivrez-vous de soins désormais moins utiles ;
Cotison est tombé sous le fer des vainqueurs :
Et le Mède aujourd'hui des discordes civiles
Eprouve toutes les fureurs.

Nos plus fiers ennemis, le Cantabre et l'Ibère,
Contre nous si long-temps acharnés à la guerre,
Des fils de Quirinus ont reconnu les lois ;
Et le Scythe, abaissant son orgueil téméraire,
S'enfuit et brise son carquois.

Du pénible fardeau qui souvent la tourmente,
Que votre ame du moins pour un seul jour s'exempte ;
Oui, de l'homme privé goûtez les doux loisirs,
Bannissez les soucis, et de l'heure présente
En paix savourez les plaisirs.

ODE IX. — DIALOGUE D'HORACE ET DE LYDIE.

HORACE.

Lorsque j'avais le secret de te plaire,
Avant qu'un jeune amant pressât d'un bras vainqueur
Ton sein plus blanc qu'un lis, des maîtres de la terre
Je n'eusse point envié le bonheur.

LYDIE.

Tant que d'un feu constant tu brûlas pour Lydie,
Quand la blonde Chloé ne charmait pas tes yeux,
Je fus plus célèbre qu'Ilie,
J'acquis un nom plus glorieux.

HORACE.

Chloé, dont la voix pure avec grace s'allie
A son luth si chéri du dieu de l'harmonie,
Est aujourd'hui l'objet de mes tendres amours ;
Si les dieux, à ce prix, daignaient sauver ses jours,
Pour la belle Chloé je donnerais ma vie.

LYDIE.

Calaïs m'aime avec transport ;
Un amour non moins tendre à Calaïs me lie.
Cent fois je braverais la mort,
Si je pouvais ainsi lui conserver la vie.

HORACE.

Si Vénus, rallumant nos feux,
Nous enchaînait encor par d'invincibles nœuds,
Si l'objet de ta jalousie,
Chloé, de ma demeure enfin était bannie,
Si ma porte, au gré de ses vœux,
Ne s'ouvrait plus que pour Lydie...

LYDIE.

Ah ! c'est en vain que Calaïs
Me semble plus beau qu'Adonis ;
En vain ton cœur est plus volage
Que le zéphyr jouant au travers du feuillage ;
En vain et trop souvent irrité contre moi,
Tu ressembles aux flots de la mer en furie :
Hélas ! mon bien suprême est de vivre avec toi ;
Sans regrets, avec toi, je quitterais la vie.

La même, par Quinault.

DAMON.

Ma volage s'avance.

CLIMÈNE.

Voici mon infidèle amant.

DAMON ET CLIMÈNE.

Vengeons-nous de son inconstance ;
Oh ! la douce vengeance
Qu'un heureux changement !

DAMON.

Quand je plaisais à tes yeux,
J'étais content de ma vie,
Et ne voyais rois ni dieux
Dont le sort me fit envie.

CLIMÈNE.

Lorsqu'à toute autre personne
Me préférait ton ardeur,
J'aurais quitté la couronne
Pour régner dessus ton cœur.

DAMON.

Une autre a guéri mon ame
Des feux que j'avais pour toi.

CLIMÈNE.

Un autre a vengé ma flamme
Des faiblesses de ta foi.

DAMON.

Chloris, qu'on vante si fort,
M'aime d'une ardeur fidèle ;
Si ses yeux voulaient ma mort
Je mourrais content pour elle.

CLIMÈNE.

Myrtil, si digne d'envie,
Me chérit plus que le jour,
Et moi je perdrais la vie
Pour lui montrer mon amour.

DAMON.

Mais si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace
Chassait Chloris de mon cœur
Pour te remettre en sa place....

CLIMÈNE

Bien qu'avec pleine tendresse
Myrtil me puisse chérir,
Avec toi, je le confesse.
Je voudrais vivre et mourir.

DAMON ET CLIMÈNE.

Ah ! plus que jamais aimons-nous ,
Et vivons et mourons en des liens si doux.

La même, par Daru.

HORACE.

Quand j'étais aimé de Lydie ,
Quand , plus heureux que mes rivaux ,
Je pressais dans mes bras une amante chérie ,
Les rois n'étaient pas mes égaux.

LYDIE.

Quand Lydie à Chloé n'était point immolée,
Quand elle avait tout votre cœur,
De gloire et de plaisirs votre amante comblée
N'eût pas de Vénus même envié le bonheur.

HORACE.

Chloé règne à présent sur mon ame ravie ,
Et son luth et sa voix me charment tour à tour;
Sans regret je perdrai le jour,
Si les dieux épargnent sa vie.

LYDIE.

Calaïs aujourd'hui brûle pour sa Lydie,
Et du beau Calaïs je partage l'amour;
Ah! pour lui conserver le jour,
Je donnerais plus que ma vie.

HORACE.

Mais si Chloé perdait tous ses droits sur mon cœur ,
Si Vénus rallumait notre flamme passée ,
Si j'allais à vos pieds , expiant mon erreur ,
Redemander mes fers à Lydie offensée....

LYDIE.

Calaïs est charmant ; mais je subis mon sort :
Ingrat, tu verras ta Lydie
Auprès de toi chérir la vie ,
Et dans tes bras bénir la mort.

La même, par Vanderbourg.

HORACE.

Quand je plaisais à ma Lydie ,
De mes bras amoureux quand les tendres liens
Semblaient l'enchaîner pour la vie ,
J'ai vécu plus heureux que les rois indiens.

LYDIE.

Tant que ta flamme fut constante ,
Que la blonde Chloé n'eut pas séduit ton cœur ,
Lydie heureuse et triomphante
De l'épouse de Mars dédaigna la grandeur.

HORACE.

L'aimable fille de la Thrace ,
L'élève d'Apollon , Chloé règle mon sort :
Qu'Atropos m'accorde sa grace ,
Si pour sauver ses jours il ne faut que ma mort.

LYDIE.

Né dans la belle Campanie ,
Le jeune Calaïs partage mes amours ;
Qu'Atropos épargne sa vie ,
Deux fois pour la sauver je donnerai mes jours.

HORACE.

Quoi ! de sa chaîne fortunée
Si Vénus nous liait une seconde fois !
Si ta rivale abandonnée
Pour jamais à Lydie allait rendre ses droits !....

LYDIE.

Calaïs est la beauté même ;
Rien n'égale ta fougue et ton manque de foi !
Mais je sens que mon bien suprême ,
Est de vivre , d'aimer , de mourir avec toi !

La même, par Wailly.

HORACE.

Quand tes bras caressants ne s'ouvraient que pour moi,
Avant qu'une autre main pressât ton cou d'ivoire,
Plus fortuné que le Grand Roi ,
Ton amant n'enviait ni son or , ni sa gloire.

LYDIE.

Quand j'étais la plus belle à ton œil enchanté ,
Avant qu'une rivale eût le pas sur Lydie ,
Lydie a vu son nom vanté
Le disputer dans Rome au nom fameux d'Ilie.

HORACE.

Chloé m'a subjugué, Chloé qui sait unir
A son luth si touchant sa voix plus douce encore.
Je verrais la mort sans pâlir,
Pour prolonger les jours de celle que j'adore.

LYDIE.

Le noble fils d'Aminte, Hylas vit, sous mes lois,
Et ma flamme est égale au feu qui le dévore.
Je consens à mourir deux fois ,
Pour prolonger les jours de l'amant que j'adore.

HORACE.

Si Vénus réveillait notre première ardeur ,
Et qu'un nœud plus étroit nous liât pour la vie ;
Bannissant Chloé de mon cœur ,
A reprendre son bien si j'invitais Lydie...

LYDIE.

Quoiqu'il ait la jeunesse et l'éclat d'Apollon,
Que tu sois en amour plus léger que Zéphyre,
Plus orageux que l'Aquilon,
Près de toi que je vive! avec toi que j'expire!

LA MÊME, PAR HALEVY.

HORACE.

Tant que je plaisais à Lydie,
Et que seul je pressais de mes bras amoureux
Son cou d'ivoire et l'or de ses cheveux;
Au roi des rois loin de porter envie,
Je dédaignais la pourpre et j'égalais les Dieux.

LYDIE.

Tant que je possédais ton ame,
Que dans un seul amour tu trouvais le bonheur,
Que pour Chloé ne brûlait point ton cœur;
J'ai vu mon nom, qu'ennoblissait ta flamme,
Du nom sacré d'Ilie égaler la splendeur.

HORACE.

A Chloé j'ai rendu les armes:
Sa douce voix s'unit au luth mélodieux.
Quand les destins l'appelleront aux cieux,
Ah! que ne puis-je, en mourant pour ses charmes,
Arrêter le trépas prêt à fermer ses yeux!

LYDIE.

Calaïs a charmé Lydie;
Calaïs est fidèle, il partage mes feux.
Quand les destins l'appelleront aux cieux,
Ah! mille fois je veux perdre la vie,
Pour arrêter la mort prête à fermer ses yeux.

HORACE.

Si pourtant, devenu plus sage,
A la blonde Chloé fermant mon faible cœur,
Je revenais à mon premier vainqueur;
Si, me rendant le plus doux esclavage,
Lydie au repentir pardonnait une erreur?...

LYDIE.

Le beau Calaïs m'a ravie.
Pourtant reviens à moi! J'oublierai de ton cœur
L'emportement, la jalouse fureur.
Auprès de toi je chérirai la vie;
Et mourir dans tes bras, c'est encor le bonheur.

ODE IX, TO LYDIA, BY BISHOP ATTERBURY. — 1700.

HORACE.

Whilst I vas fond, and you were kind,
Nor any dearer youth reclined.
On your soft bosom, sought to rest,
Phraates was not half so bless'd.

LYDIA.

Whilst you adored no other face,
Nor loved me in the second place,
My happy celebrated fame
Outshone e'en Ilia's envied flame.

HORACE.

Me Chloe now possesses whole,
Her voice and lyre command my soul;
Nor would I death itself decline,
Could her life ransom'd be with mine.

LYDIA.

For me young lovely Calais burns,
And warmth for warmth my heart returns.
Twice would I life with ease resign,
Could his be ransom'd once with mine.

HORACE.

What if sweet love, whose bands we broke,
Again should tame us to the yoke;
Should banish'd Chloe cease to reign,
And Lydia her lost power regain?

LYDIA.

Though Hesperus be less fair than he,
Thou wilder than the raging sea,
Lighter than down; yet gladly I
With thee would live, with thee would die

SAME ODE, BY CHARLES BADHAM, M. D.—1831.

HORACE.

Whilst I, and none but I was heard,
Nor dwelt in dread of youth preferr'd,
And none but I — thou fickle thing!
I lived more bless'd than Persia's king.

LYDIA.

And Lydia, long as Lydia's breast,
Not Chloe's, was thy place of rest:
Ere yet she glowed at Chloe's name
Lightly she cared for Ilia's fame!

HORACE.

The Thracian girl divinely sings,
Forth from the lyre such tones she brings!
Hers, only hers, for her I live,
Content to die—so she survive!

LYDIA.

My hours a young Tarentine charms:
We breathe but in each other's arms;
And as for dying! I would brave
A thousand deaths, his life to save!

HORACE.

Come, Lydia! should a former yoke
One's weakness, after all, provoke

To quit the girl with golden hair—
That yoke, once more—will Lydia wear?

LYDIA.

Thou fairer be than morning star,
And thou than winds be lighter far,
And hastier, than the fretful sea;
With thee she lives—she dies with thee!

ODE IX.—TO *LYDIA*. BY H. MATTEEWS.

AUTHOR OF ' THE DIARY OF AN INVALID.'—1821.

HORACE.

Lydia, whilst thou wert only mine,
Nor any younger favorite cull
Toy'd with that soft white neck of thine,
I envied not the Great Mogul!

LYDIA.

Ere Chloe had thy heart estranged,
And Lydia held thee all her own;
She would not bliss like this have changed,
To mount the queen of Sheba's throne!

HORACE.

To Chloe, now my bosom's queen,
My life, nay e'en my death I vow,
Her dearer life from harm to screen,
Would Fate the substitute allow!

LYDIE.

Young Calais woos me, nothing loth
To share in all his amorous joy: —
Had I two lives, I'd give them both,
Would Fate but spare my darling boy!

HORACE.

What if, this folly just worn out,
I'd buckle on my ancient chain?
Turn Chloe to the right-about,
And beckon Lydia back again?

LYDIA.

Though he were fair as any star,
Thou rough and fickle as the sea;
Yet be it still my constant prayer,
To live, and love, and die with thee!

ODE X.—A LYCÉ.

Fusses-tu, près des monts où naît le Tanaïs,
Au plus cruel tyran par l'hymen asservie,
Tu verserais des pleurs, quand, sous ta porte assis,
Des fougueux aquilons j'affronte la furie.

Cette porte s'ébranle avec un bruit affreux;
Sous les vents déchaînés tes bosquets retentissent:
Vois, sous le ciel serein, un hiver rigoureux
Endurcir les sillons que les frimas blanchissent.

Laisse-là cet orgueil qui déplaît à Vénus;
Redoute du destin le funeste caprice:
As-tu reçu le jour d'un fils de Romulus,
Pour montrer la fierté de l'épouse d'Ulysse!

Les prières, les pleurs, les plus riches présents,
Ni ton époux, qu'enchaîne une vile maîtresse,
Ni le profond chagrin qui pâlit tes amants,
Rien ne peut de ton ame adoucir la rudesse.

O beauté dont le cœur est plus dur qu'un rocher,
Plus cruel qu'un serpent, fléchis ta barbarie.
Ne crois pas qu'à ta porte, ardent à te chercher,
J'aille toujours des airs braver l'intempérie.

ODE XI.—A MERCURE.

Toi qui vis Amphion, à tes leçons docile,
Entraîner les rochers émus de ses doux chants,
Divin Mercure, et toi, lyre aimable et facile,
Qui mêles à ma voix les sons les plus touchants;

O lyre, qui, long-temps muette et dédaignée,
Charmes enfin les rois et les temples des dieux,
Fléchis par tes accords la rigueur obstinée
De la fière Lydé, qui dédaigne mes vœux.

Trop jeune pour l'hymen, au jeu d'amour novice,
Timide et redoutant les baisers d'un amant,
Lydé folâtre encor, semblable à la génisse
Que sur les prés fleuris on voit bondir gaiment.

Les tigres et les ours à ton gré s'amollissent;
Des fleuves tu suspends le cours impétueux,
Et tes sons enchanteurs aux sombres bords fléchissent
L'horrible gardien du séjour ténébreux;.

Ce monstre vigilant, de qui le front livide
Est toujours hérissé de serpents furieux;
De qui la triple gueule exhale un air fétide,
Et se remplit d'un sang impur et vénimeux.

Que dis-je? tes accents apaisent les Furies,
Font sourire Ixion soulagé de ses maux;
Les filles de Bélus, de tes chansons ravies,
Paraissent oublier leurs effrayants travaux.

De ses barbares sœurs qu'enfin Lydé connaisse
Les forfaits, le supplice, et ce vase éternel
Qui toujours se remplit pour se vider sans cesse,
Et les maux que Pluton inflige au criminel.

O honte! elles ont pu, ces épouses impies,
Elles ont pu, des dieux irritant le courroux,
A l'envi consommer leurs noires perfidies,
Et d'un fer sacrilége immoler leurs époux.

Digne du nœud sacré que la vertu révère,
De ses sœurs une seule abjurant la fureur,
Par un noble mensonge osa tromper son père,
Et se couvrit ainsi d'un immortel honneur.

« Cher époux, lève-toi, dit-elle; un bras perfide
« Est près de te plonger dans l'abîme infernal;
« De mes cruelles sœurs et d'un père homicide,
« Trop confiant, tu vas subir l'arrêt fatal.

« Que d'époux à l'instant éprouvent leur furie,
« Pareils au faible agneau que déchire un vautour;

« Mais mon cœur plus humain veut épargner ta vie ;
« Il est temps, lève-toi ; fuis loin de ce séjour.

« Dût un père implacable, en me chargeant de chaînes,
« Me punir de sauver un époux malheureux,
« Dût-il me reléguer sur des plages lointaines,
« Et par delà les mers, en des climats affreux ;

« Que m'importe, hélas! Fuis, franchis la terre et l'onde;
« Le ciel, Vénus, la nuit secondent mon dessein ;
« Mais sur ma tombe, un jour que ta douleur profonde
« Grave le souvenir d'un funeste destin. »

ODE XII. — A NÉOBULÉ.

Oh ! que je plains le sort d'une jeune beauté
Qui n'ose se livrer aux doux jeux de Cythère ;
Qui ne peut dans le vin noyer sa peine amère,
Et d'un tuteur jaloux craint la sévérité !

Belle Néobulé, par un plaisir barbare,
Cupidon dans tes mains arrête les fuseaux ;
Pour le charmant Hébrus, qui naquit à Lipare,
Tu quittes de Pallas les utiles travaux.

Ce guerrier, il est vrai, jeune, adroit, intrépide,
Mieux que Bellérophon guide un coursier fougueux ;
A la course, au combat toujours victorieux,
Du Tibre hardiment il fend l'onde rapide.

Le cerf léger qui fuit à travers les guérets
N'évite point ses traits lancés avec adresse ;
Et, caché dans le fond de la forêt épaisse,
Le sanglier ne peut échapper à ses rets.

ODE XIII. — A LA FONTAINE DE BLANDUSIE.

O fontaine de Blandusie,
Si digne d'un tribut de fleurs,
Que le doux nectar de Formie
Se mêle à tes flots enchanteurs !
Demain, sur la rive chérie
Qu'arrosent tes limpides eaux,
En ton honneur je sacrifie
Le plus jeune de mes chevreaux.

Sa tête de cornes naissantes
Déja s'arme pour les combats ;
Il cherche auprès de ses amantes
D'autres jeux plus remplis d'appas :
L'ardeur du plaisir qui l'excite
Se perd, hélas ! en vains efforts ;
Son sang vermeil, qu'amour agite,
S'apprête à couler sur tes bords.

Le Lion embrase la terre
De sa dévorante chaleur,
Sans que son feu brûlant altère
Ta délicieuse fraîcheur ;
Fatigués d'un pénible ouvrage,
Et libres du joug, les taureaux
Goûtent sur ton charmant rivage,
Un long sommeil, un doux repos.

Par mes vers, ô noble fontaine,
Je veux t'illustrer à jamais ;
Ces chants consacreront le chêne
Ombrageant d'un feuillage épais
Le roc qui voit ton onde pure,
Pour fertiliser ces beaux lieux,
Avec un aimable murmure
Jaillir de ses flancs caverneux.

La même, par Daru.

O charmante Blandusie,
Plus pure que le crystal,
Le meilleur vin de l'Asie
Doit couler dans ton canal.
C'est demain qu'en sacrifice
Sur ta rive protectrice,
J'immole un jeune chevreau :
Fier de ses cornes naissantes,
Il cherche en vain ses amantes ;
Son sang doit rougir ton eau.

Tu braves l'ardente haleine
Du lion brillant des cieux :
Le taureau sur ton arène
Goûte un frais délicieux.
Je veux te rendre fameuse,
Et chanter ce bel yeuse
Qui couronne le rocher
D'où l'on voit ton onde pure,
Avec un léger murmure,
Sur la plaine s'épancher.

Ode XIII. — To the fountain Bandusia.

By James Beattie. — 1790.

Bandusia! more than crystal clear!
Whose soothing murmurs charm the ear!
Whose margin soft with flow'rets crown'd
Invites the festive band around,
Their careless limbs diffused supine,
To quaff the soul-enlivening wine.

To thee a tender kid I vow,
That aims for light his budding brow;
In thought, the wrathful combat proves,
Or wantons with his little loves :
But vain are all his purposed schemes,
Delusive all his flattering dreams,
To-morrow shall his fervent blood
Stain the pure silver of thy flood.

When fiery Sirius blasts the plain,
Untouch'd thy gelid streams remain.
To thee, the fainting flocks repair,
To taste thy cool, reviving air;
To thee, the ox with toil oppress'd,
And lays his languid limbs to rest.

As springs of old renown'd, thy name,
Bless'd fountain ! I devote to fame ;
Thus while I sing in deathles lays
The verdant holm, whose waving sprays,
Thy sweet retirement to defend,
High o'er the moss-grown rock impend,
Whence prattling in loquacious play
Thy sprightly waters leap away.

Same Ode, by John Cam Hobhouse, Esq., trinity college, Cambridge. — 1805.

O font! with fair unruffled face,
More clear than crystal and more bright than glass;
To thee my only bowl shall pour
The sweet libation crown'd with many a flower.
To thee a sportive kid shall bleed,
Proud of the spreading honors of his head;
Who meditates the angry shock,
For some first love the fairest of the flock.
In vain! for Venus will not save —
His youthful blood shall tinge thy azure wave.
Not Phœbus, with his summer beams,
Can penetrate thy shade, and gild thy streams;
But ever from the dog-star's heat
The wearied herds require thy green retreat.
Let other bards their fountains sing,
A bard shall love and celebrate thy spring;
The secret shelter of thy wood,
And bubbling rills that fall into thy flood.

Same Ode, by J. Warton. — 1776.

Ye waves, that gushing fall with purest stream,
Bandusian fount! to whom the products sweet
Of richest wines belong,
And fairest flowers of spring;
To thee a chosen victim will I slay,
A kid, who glowing in lascivious youth,
Just blooms with budding horn,
And with vain thought elate
Yet destines future war: but, ah! too soon
His reeking blood with crimson shall enrich
Thy pure translucent flood,
And tinge thy crystal clear.
Thy sweet recess the sun in mid-day hour
Can ne'er invade, thy streams the labor'd ox
Refresh with cooling draught,
And glad the wand'ring herds.
Thy name shall shine, with endless honors graced,
While on my shell I sing the nodding oak,
That o'er thy cavern deep
Waves his embowering head.

ODE XIV. — SUR LE RETOUR D'AUGUSTE.

Auguste, qui, d'Alcide imitant la valeur,
Moissonnait des lauriers au péril de sa vie,
Parmi nous, ô Romains, du fond de l'Hespérie,
S'apprête à revenir vainqueur.

Qu'une épouse fidèle, et tendrement chérie,
Sur les autels des dieux immole vingt taureaux,
Et qu'une aimable sœur, à cette épouse unie,
Vole au devant de ce héros.

O mères! dont le cœur éprouva tant d'alarmes,
Empressez-vous, le front ceint du bandeau sacré,
De revoir le guerrier, le prince révéré
Dont le retour sèche vos larmes.

Et vous, jeunes beautés, qui pleurez un époux;
Vous, tendres orphelins, en proie à la tristesse,
Gardez qu'aucun regret, en des moments si doux,
Ne trouble la publique ivresse.

Ce jour, en bannissant tous les soucis divers,
Ce beau jour pour mon cœur est un vrai jour de fête,
Quel bras audacieux peut menacer ma tête,
Quand César régit l'univers!

Va, jeune esclave, apporte et le lierre et la rose,
Et l'amphore où vieillit un vin cher à Bacchus,
Si le sort aux fureurs du cruel Spartacus
A pu dérober quelque chose.

Cours chez Phyllis aux yeux brillants et pleins d'appas,
Aux cheveux parfumés, à la voix douce et pure:
Si son maudit portier, en te voyant, murmure,
Sans insister tu reviendras.

Le temps qui nous blanchit inspire la sagesse:
Je n'eusse point souffert un insultant refus,
Quand mon sang bouillonnait des feux de la jeunesse,
Sous le consulat de Plancus.

ODE XV. — A CHLORIS.

Du malheureux Ibycus
Epouse par trop fameuse,
Mets un terme, il est temps, à ta fureur honteuse
Pour les plaisirs de Vénus.
Près d'aborder au noir rivage,
De nos jeunes beautés fuis les aimables jeux;
Veux-tu, comme un sombre nuage,
Voiler ces astres radieux?

Ces jeux charmants, Chloris, vont mal à la vieillesse;
Pholoé, dans sa folle ivresse,
Peut courir après ses amants,
Et, de Bacchus imitant la prêtresse,
Dont la fureur s'anime au bruit des instruments,
S'abandonner à ses emportements.

Ta fille, pour Nothus, que sa beauté captive,
Déja se livre à son ardeur lascive.
Mais toi, Chloris, vis en repos;
Renonce à Flore, au dieu de l'harmonie,
Laisse tes vins dans tes caveaux;
Aujourd'hui, par l'âge enlaidie,
Ne songe plus qu'à tourner les fuseaux.

ODE XVI. — A MÉCÈNE.

Une prison d'airain, des portes redoutables,
Des gardiens attentifs, des dogues effroyables,
Auraient de Danaé repoussé les amants,
Si le maître du ciel et le dieu de Cythère
N'eussent d'Acrisius, de cet Argus sévère,
En riant déjoué tous les soins vigilants.

Les Dieux changés en or ne trouvent plus d'obstacles.
Plus puissant que la foudre, opérant des miracles,
L'or dompte les guerriers, fend le plus dur rocher;
C'est l'or qui corrompit la perfide Eriphyle;
A Philippe vainqueur l'or ouvrait chaque ville:
Son éclat amollit le farouche nocher.

Notre avide souci croît avec la richesse.
Vous le savez, ô vous, l'honneur de la noblesse:
Sur moi j'ai toujours craint de fixer les regards.
Plus je sais me priver, et plus le ciel me donne;

Transfuge du parti que le luxe environne,
Des mortels indigents je suis les étendards.

Plus fier d'un petit bien, d'une humble métairie,
Dont la modicité n'excite point l'envie,
Que si dans mes greniers je voyais entassés
Les épis jaunissants qui dorent l'Apulie,
Pauvre, et de vains désirs l'ame encore remplie,
Au milieu des trésors que j'aurais amassés.

Un bois de peu d'arpents, une eau limpide et pure,
Arrosant mon verger avec un doux murmure,
Un champ qui me promet un revenu certain,
Me réservent un sort plus doux, plus magnifique
Que si, maître opulent de la féconde Afrique,
J'égalais en pouvoir le plus grand souverain.

Non, ce n'est pas pour moi que l'abeille distille
Un miel délicieux sur les monts de Sicile;
Que vieillit, enfermé dans de profonds caveaux,
Le nectar écoulé des pressoirs de Formies;
Qu'aux rives de la Seine, en d'immenses prairies,
Croît la riche toison de ses nombreux troupeaux.

Je n'ai point, toutefois, à craindre l'indigence;
Et si de plus grands biens flattaient mon espérance,
Ton noble cœur saurait m'épargner un refus.
En bornant mes désirs, j'étends plus mes domaines
Que si je conquérais et les fertiles plaines
De la belle Phrygie, et tout l'or de Crésus.

Malheureux le mortel dont la vie agitée,
Par de nouveaux souhaits sans cesse tourmentée,
Augmente ses besoins ainsi que ses regrets!
Heureux, cent fois heureux qui vit sans avarice,
Exempt d'ambition, à qui le sort propice,
D'une main économe accorda ses bienfaits!

ODE XVII. — A ÆLIUS LAMIA.

Illustre petit-fils de l'antique Lamus,
(Les fastes de l'histoire
Consacrent la mémoire
Et le nom des héros comme toi descendus
Du premier roi qui régna dans Formies,
Et sur l'heureux pays
Où les fertiles eaux du paisible Liris
S'éloignent à regret de ses rives fleuries);
Noble Ælius, dès demain, si j'en crois
Une vieille corneille au sinistre présage,
Un violent orage,
Déchaîné par l'Eurus, dépouillera les bois,
Et d'un triste feuillage
Va joncher les bords de la mer.
Ainsi, mets ton bois à couvert;
Que le meilleur vin de tes caves,
Que le plus gras de tes pourceaux,
Amusent tes doux loisirs;
Et que tes nombreux esclaves,
Dégagés de travaux, partagent tes plaisirs.

ODE XVIII. — A FAUNE.

En ton honneur, sur un autel antique
Si tous les ans j'immole une brebis;
Si je répands de ma coupe bachique
Un vin qui plaît à la belle Cypris;
Dieu Faune, amant des Nymphes fugitives,
Viens protéger mes champs et mes coteaux;
Mais de Tibur si tu quittes les rives,
Veille toujours sur mes jeunes agneaux.

Lorsque revient le beau jour de ta fête,
Tout le troupeau sur l'herbe aime à bondir;
Le joug des bœufs ne courbe plus la tête,
Et le hameau savoure un doux loisir.

Devant un loup l'agneau n'est plus timide;
Sur ton chemin les bois sèment des fleurs;
Le laboureur chante, et d'un pas rapide,
Frappe la terre objet de ses labeurs.

ODE XIX. — A TELEPHUS.

Tu nous contes, savant dans la chronologie,
Quels rois, depuis Inachus,
Ont régné jusqu'à Codrus,
Ce héros qui mourut pour sauver sa patrie;
Tu nous parles encor des enfants d'Eacus,
D'une perfide femme,
Et des combats livrés
Au pied des murs sacrés
De l'antique Pergame:
Mais en quelle maison pour nous s'apprête un bain?
Dans quel festin joyeux allons-nous boire et rire?
A quel prix de Chio se vend l'excellent vin?
Voilà, cher Téléphus, ce qu'il faudrait nous dire.

Viens, jeune enfant, fêtons l'augure Muréna;
Fêtons la nuit et la lune nouvelle;
Viens, qu'un pur nectar ruisselle:
Trois ou neuf fois ma coupe s'emplira.
Des muses l'amant intrépide
Peut hardiment vider sa coupe au moins neuf fois;
Mais Thalie et ses sœurs, que le bruit intimide,
Prescrivent sagement de se borner à trois.
Qu'un aimable délire anime cette enceinte!
Pourquoi n'entends-je pas le cor de Bérécynthe?
Pourquoi ces luths chers à Phébus
Sont-ils encore suspendus?
Que je hais une main avare!
Allons, enfants, qu'on me prépare
Des couronnes de fleurs et le nard le plus doux!
Que notre bruyante folie
Rende le vieux Lycus jaloux,
Et charme sa jeune amie
Bien digne d'un autre époux!

A l'aimable Chloé, qui sait si bien te plaire,
Cher Téléphus, tes beaux cheveux,
Et tes yeux, plus brillants que l'astre lumineux
Qui pendant la nuit nous éclaire,
Inspirent la plus vive ardeur;
Tandis que la belle Glycère
D'un feu secret brûle mon cœur.

ODE XX. — A PYRRHUS.

Vois quels dangers tu cours, Pyrrhus, lorsqu'à Lydie
Tu veux ravir l'amant dont son cœur est épris;
La lionne de Gétulie
Avec moins de fureur défendrait ses petits.

Tu fuiras le combat, ravisseur trop timide,
Où, perçant au travers de ses amants confus,
Lydie, amazone intrépide,
Va te redemander l'aimable Néarchus.

L'un et l'autre, jaloux d'une telle conquête,
Avec la même ardeur sauront la disputer;
Et, si contre elle un trait s'apprête,
Elle aiguise ses dents que tu dois redouter.

Toutefois, du combat jugeant seul le mérite,
L'amant foule à ses pieds les palmes du vainqueur,
Alors que le zéphyr agite
Ses cheveux parfumés d'une suave odeur.

Oui, les appas divins que Néarchus déploie
Eclipsent Niréus, effacent la beauté
Du brillant fils du roi de Troie,
Jadis du mont Ida dans les cieux emporté.

ODE XXI. — A SON AMPHORE.

O toi, qui date ta naissance
Du consulat de Manlius,
Qui fus témoin de mon enfance,
Amphore, présent de Bacchus,
Soit que dans tes flancs tu recèles
La joie et les folâtres ris,
Le sommeil, les vives querelles,
Ou les jeux charmants de Cypris;

Amphore, ornement de ma table,
Qu'importe sous quel nom fameux
Ton sein d'un Calès délectable
Renferme le jus écumeux?
O toi, des buveurs si chérie,
Viens, parais dans ce jour heureux;
Viens, à Corvinus qui m'en prie,
Verser ton nectar savoureux.

Bien que la sagesse dirige
Ce noble élève de Platon,
Ne pense pas qu'il te néglige,
Farouche ami de la raison.
Un généreux vin de Massique,
Souvent réchauffa, nous dit-on,
Le cœur et la vertu stoïque
De l'inflexible et vieux Caton.

Ton irrésistible influence,
Adoucissant notre fierté,
Fait une douce violence
Au mortel le plus indompté;
Dans l'épanchement de l'ivresse,
Tu fais parler les plus discrets,
Et tu ravis à la sagesse
L'aveu de ses desseins secrets.

Tu ranimes notre espérance
Dans les instants les plus affreux;
Tu sais consoler l'indigence,
Tu rends la force au malheureux;
Son cœur ne craint plus la menace
Des rois ou d'un tyran altier;
Grâces à toi, rempli d'audace,
Il brave le fer du guerrier.

Que Bacchus et ses jeux aimables,
Et la déité de Paphos,
Et les trois sœurs inséparables,
A la clarté de cent flambeaux,
Autour de toi prenant leur place,
Nous retiennent en ce séjour,
Jusqu'à l'heure où Phébé s'efface
Devant le dieu brillant du jour.

ODE XXII. — A DIANE.

O Vierge protectrice et des monts et des bois,
Qui sauves du danger, par ton art tutélaire,
La jeune épouse qui trois fois
T'appelle à son secours au moment d'être mère;

Noble sœur d'Apollon, dont le pouvoir divin,
Sur la terre, aux enfers et dans les cieux domine,
Je veux te consacrer le pin
Qui couvre ma maison dans les champs de Sabine.

Sous son feuillage épais, et dans un jour si beau,
Je viendrai tous les ans, ô déité chérie,
T'immoler un jeune pourceau,
Qui sous le fer en vain voudra sauver sa vie.

ODE XXIII. — A PHIDYLÉ.

Si dans les champs tu trouves le bonheur,
Si tous les mois, à la lune naissante,
Avec ferveur, d'une voix suppliante,
Tu viens du ciel implorer la faveur;
Si tous les ans, à tes dieux Lares,
Aimable Phidylé, tu ne manques jamais
D'offrir un pur encens et les fruits les plus rares,
Et l'animal glouton qui vit dans les forêts;

Sur les coteaux, de l'amant d'Erigone
Un vent contagieux épargnera les dons,
Et la nielle tes moissons;
Oui, protégés par le dieu Faune,
De tes troupeaux les jeunes nourrissons
Pourront ainsi braver les dangers de l'automne.
L'élite des brebis, les superbes taureaux
Qui s'engraissent près d'Albe, au bord d'une eau limpide,
Ou dans les bois du frais Algide,
Du pontife sacré rougiront les couteaux:

Mais à tes humbles dieux, par un tel sacrifice,
Ne songe pas à plaire; il suffit que ta main
Les couronne, en ce jour propice,
Et de myrte et de romarin.
L'offrande modeste et pieuse
D'un peu de blé, de quelques grains de sel,
Embellit mieux, crois-moi, leur simple autel,
Qu'une victime somptueuse.

ODE XXIV. — CONTRE LA CUPIDITÉ.

Entasse les trésors de la riche Arabie,
Ces trésors échappés à nos avides mains;
Par des palais nouveaux étonne les Romains,
Et resserre à grands frais les deux mers d'Italie;
Sur les rois les plus grands si l'inflexible Sort,
Armé d'énormes clous, s'appesantit sans cesse,
Pourrais-tu de ton ame écarter la tristesse,
Et dérober ta tête aux piéges de la mort?

Aux bords du Tanaïs plus heureux sont les Scythes,
Dont un rapide char traîne au loin la maison,
Les Gètes en commun recueillant la moisson
Sur des champs où jamais l'on ne vit de limites;
Ce peuple fortuné, sans être possesseur,
Ne cultive le sol que pendant une année;
Tour à tour laboureur, sa tâche terminée,
Chacun d'un doux repos partage la faveur.

Là, richement dotée, une femme infidèle,
D'un époux malheureux n'élude point les lois,
Des fils du premier lit sait respecter les droits,
Et tout l'art de séduire est impuissant près d'elle.
Sa dot, c'est la vertu de ses parents chéris,
Le plus profond respect pour un nœud légitime,
Une pudeur austère, et l'horreur pour le crime,
Dont une mort honteuse est aussitôt le prix.

Vous qu'attriste une guerre atroce autant qu'impie,
Apaisez nos fureurs, rendez-nous le repos;
Qu'un monument, un jour, pour vous porte ces mots:
Au héros généreux, père de la patrie!
Dans les siècles futurs, par de si grands bienfaits,
Décorez votre nom d'une gloire éclatante.
Ah! si notre œil jaloux hait la vertu vivante,
La vertu qui n'est plus inspire nos regrets.

Pourquoi nous plaignons-nous, si jusqu'en sa racine
Le crime n'est détruit par de justes rigueurs?
A quoi servent les lois sans le secours des mœurs?
Ni les climats glacés que Borée avoisine,
Ni l'aride désert qu'embrase un ciel d'airain
N'arrête le nocher; redoutant la misère
L'homme ose tout braver, tout souffrir et tout faire:
Il fuit de la vertu le pénible chemin.

Romains, empressons-nous; allons au Capitole,
Qui déja retentit de cris tumultueux:
Là d'un peuple inconstant nous appellent les vœux;
Portons aux dieux cet or inutile et frivole,
Ces riches diamants, ces rubis fastueux;
Ou plutôt que la mer dans son sein engloutisse
Ces funestes trésors qu'amasse l'avarice,
Cet or, de tous nos maux instrument dangereux.

Ah! si nous éprouvons un repentir sincère,
Hâtons-nous d'extirper de nos cœurs énervés
Le germe qui produit des goûts si dépravés;
Et qu'un mâle travail bientôt nous régénère.
Quoi! le jeune Romain, de vains plaisirs épris,
Redoute son coursier, à la chasse est timide,
Et n'aime que les jeux où le hasard préside,
Ces jeux efféminés que nos lois ont proscrits!

Son père cependant, violant sa promesse
Et les devoirs sacrés auxquels il est soumis,
Trahit associés, hôtes, parents, amis,
Pour enrichir ce fils dont rougit sa tendresse.
De ce riche odieux, par de nouveaux forfaits,
Tous les jours, il est vrai, la fortune s'augmente;
Mais sa cupidité s'irrite et le tourmente,
Et jamais ses désirs ne seront satisfaits.

ODE XXV. — A BACCHUS.

Rempli de ta fureur divine,
O dieu, dans quel antre écarté
Suis-je tout-à-coup transporté?
Quel esprit nouveau me domine?
Bacchus! en quels affreux déserts,
Aujourd'hui, par d'immortels vers,
Dois-tu, secondant mon audace,
Elever César jusqu'aux cieux,
Et lui décerner une place
Au conseil du maître des dieux?

Nulle voix du Pinde connue
N'a fait entendre encor des chants
Si majestueux, si touchants:
Ainsi la Ménade éperdue
Subitement ouvrant les yeux,
Du sommet d'un mont sourcilleux,
Voit la neige couvrir la Thrace,
Sous les frimats l'Ebre arrêté,
Et le Rhodope, au front de glace,
Que parcourt un peuple indompté.

Que j'aime, en mes courses errantes,
Le profond silence des bois!
Dieu charmant, qui tiens sous tes lois
Les Naïades et les Bacchantes,
Qui peux de tes puissantes mains
Déraciner les plus hauts pins,
Si quelque péril m'environne,
Il m'est doux, volant dans les airs,
De suivre le dieu qui couronne
Son front de pampres toujours verts.

ODE XXVI. — A VÉNUS.

Naguère encor, par mille attraits
A la beauté je savais plaire,
Et non sans gloire je suivais
Les drapeaux du dieu de Cythère;
Aux murs du temple de Cypris,
Aujourd'hui je suspends mes armes
Et ce luth, qui de Lycoris
Ne pourrait plus vanter les charmes.

Là, je dépose les flambeaux,
Les fers, les haches renommées,
Qui souvent, au sein du repos,
Ebranlaient les portes fermées.
Déesse que chérit Memphis,
Que l'heureuse Chypre révère,
Sévis enfin contre Phyllis,
Dont l'humeur est par trop altière.

ODE XXVII. — A GALATHÉE.

Allaitant ses petits, qu'une lice en furie,
Que les cris de l'oiseau lugubre et ténébreux,
Qu'une louve au poil roux soient toujours pour l'impie
D'un triste événement les présages affreux;
Qu'un reptile à la dent perfide,
Plus prompt que la flèche rapide,
S'offrant à ses yeux attristés,
Dès le début de son voyage,
Tout-à-coup s'oppose au passage
De ses coursiers épouvantés.

Mais craintif pour l'ami dont le sort m'inquiète,
J'appelle en sa faveur les augures heureux,
Avant que le corbeau qui prédit la tempête
Se cache dans le fond de ses marais fangeux.

Pars, sois heureuse, ô Galathée !
Mais quand tu vivrais transportée
Dans les plus fertiles climats,
A l'amitié reste constante,
Et puisse une corneille errante
Ne jamais suspendre tes pas.

Vois déja s'agiter la mer Adriatique ;
Du coucher d'Orion je connais le danger ;
Crains le vent orageux qui souffle de l'Afrique,
Quoiqu'il semble aujourd'hui devoir te protéger.
Aux flots d'une mer écumante,
Et sur ses bords retentissante,
Aux efforts des autans unis,
Qu'un dieu, dans sa fureur jalouse,
Ne livre jamais que l'épouse
Ou les fils de nos ennemis.

Ainsi la belle Europe osa, sans défiance,
S'asseoir sur le taureau qui jadis la ravit ;
Mais à l'aspect des mers, de leur abîme immense,
Des monstres bondissants, son audace pâlit.
Avec ses compagnes chéries,
Pour les nymphes, dans les prairies
Naguère elle tressait des fleurs ;
Maintenant, seule dans le monde,
Elle n'aperçoit plus que l'onde
Et du ciel les sombres lueurs.

Dès qu'elle eut de la Crète abordé le rivage,
De la Crète, où brillaient tant de riches cités,
La douleur qui l'oppresse en ces mots se soulage :
« O devoir filial ! ô vous que j'ai quittés,
« Amis, parents, tendre famille,
« O nom sacré, doux nom de fille,
« Que je perds, hélas ! pour jamais !
« Infortunée ! où suis-je ? où vais-je ?
« Ah ! par quelle mort expirai-je
« Le plus odieux des forfaits ?

« Veillé-je ? mon esprit s'abuse-t-il encore ?
« Et mon cœur est-il donc à ce point criminel ?
« Dois-je, en effet, pleurer un crime que j'abhorre,
« Ou, pendant le sommeil, un mensonge cruel,
« Sorti de la porte d'ivoire,
« S'est-il gravé dans ma mémoire ?
« Valait-il mieux braver les flots
« D'une mer pour moi si cruelle,
« Que de cueillir la fleur nouvelle
« Aux bords des limpides ruisseaux ?

« Oh ! qu'en ce jour fatal, aidant et mon courage
« Et mon juste courroux, mon bras, d'un fer armé,
« Ne peut-il immoler, déchirer avec rage
« Ce perfide taureau qu'hélas ! j'ai trop aimé !
« Et j'ose, imprudente, infidèle,
« Fuir la demeure paternelle !
« Et la mort épargne mes jours !
« Dieux, si ma voix est entendue,
« Laissez-moi vivre, errante et nue,
« Parmi les tigres et les ours !

« Avant qu'un long chagrin lentement me dévore,
« Qu'une affreuse pâleur défigure mes traits,
« Lorsque d'un vif éclat ma beauté brille encore,
« Que je serve de proie aux monstres des forêts.
« Un père accablé de tristesse
« A tes pensers s'offre sans cesse ;
« Pourquoi tardes-tu de mourir ?
« Ce haut chêne, cette ceinture
« Qui sert encore à ta parure,
« De tes maux sauront t'affranchir.

« Veux-tu finir tes jours par une mort plus prompte ?
« Cours te précipiter au milieu de ces flots,
« Contre ces rocs aigus que la tempête affronte ;
« Ou bien, fille des rois, va, tournant les fuseaux,
« Au gré d'une indigne rivale,
« Remplir une tâche vénale. »
Cependant Vénus regardait
Europe, qui pleure et soupire ;
Et l'enfant au malin sourire
Sur son carquois se reposait.

Cessant le jeu qui trompe une fille innocente,
« Europe, dit Cypris, reconnais ton erreur ;
« Si le taureau superbe à tes coups se présente,
« Ah ! sur lui garde-toi d'assouvir ta fureur.
« Au grand Jupiter l'hyménée
« Joint à jamais ta destinée ;
« Calme ta vive affliction ;
« Sois de ton sort enorgueillie :
« Du monde une immense partie
« Va désormais porter ton nom. »

ODE XXVIII. — A LYDÉ.

Lydé, quitte aujourd'hui ton austère sagesse :
C'est la fête du dieu des eaux ;
Pour mieux la célébrer, buvons jusqu'à l'ivresse
Le vin caché dans tes caveaux.

Déja Phébus vers le couchant s'incline,
Sans arrêter l'essor de ses brûlants coursiers ;
Et le Calès fumeux que ta main me destine
Repose encore au fond de tes celliers.

Viens, et chantons les Néréides,
La mère d'Apollon, le dieu puissant des mers,
La déesse du Cynthe et ses flèches rapides :
Ta lyre embellira mes vers.

La sombre nuit, aux amants si prospère,
Et l'aimable Vénus, que des cygnes brillants
Transportent tour-à-tour à Paphos, à Cythère,
Seront aussi l'objet de mes doux chants.

ODE XXIX. — A MÉCÈNE.

Digne sang des rois d'Étrurie,
La fleur chère à Vénus et le nard de Syrie
Vous réservent chez moi leurs parfums les plus doux,
Un vase grec, rempli du nectar de Formie,
Ne doit s'entamer que pour vous.

Venez, que le cœur vous décide ;
N'aimez-vous que Tibur et son onde limpide,
Et les coteaux d'Esule, et leur site enchanté,
Ces lieux où Télégon, innocent parricide,
Fonda jadis une cité ?

Fuyez l'ennuyeuse abondance,
Ces palais qu'éleva votre magnificence,
Dont l'orgueilleux sommet se cache dans les cieux ;
Que Rome, ses plaisirs, sa bruyante opulence
Cessent de fasciner vos yeux !

Un riche que le faste enchaîne,
Qu'attristent les plaisirs, aime à changer de scène;
Le plus frugal repas, sans pourpre, sans tapis,
Sous l'humble toit du pauvre, éclaircit, ô Mécène,
Un front ridé par les soucis.

Au doux printemps déja succède
La brillante chaleur du père d'Andromède;
Phébus lance sur nous des feux étincelants;
Le Lion furieux que Procyon précède
Au loin a desséché les champs.

Déja la brebis haletante,
Et le berger qu'épuise une soif dévorante,
Cherchent de toute part l'ombrage et les ruisseaux;
Le zéphyr caressant d'une rive brûlante
Ne vient plus troubler le repos.

Vous, toujours plein de prévoyance,
Vous voulez de l'empire affermir la puissance;
Tantôt du Scythe errant, tantôt des Bactriens,
Sur qui régna Cyrus, votre active prudence
Fait échouer tous les desseins.

D'un dieu la sagesse admirable
Etend sur l'avenir un voile redoutable
Que jamais nul mortel ne pourra déchirer,
Et rit de l'insensé dont l'audace coupable
Dans ses conseils veut pénétrer.

Au présent bornez votre peine:
Le reste malgré nous suit la pente incertaine
Du fleuve qui, tantôt aplanissant les flots
Renfermés dans son lit, de la mer de Tyrrhène
Lentement va grossir les eaux;

Qui, tantôt gonflé par l'orage,
Traîne loin de ses bords, dans un commun naufrage,
Les arbres, les troupeaux, les rochers, les maisons,
Par un fracas affreux ébranle et le rivage
Et l'écho des bois et des monts.

D'un plaisir pur l'ame remplie,
Il goûte un vrai bonheur, il est digne d'envie
L'homme à qui le remords est toujours inconnu,
Et qui, maître de lui, chaque jour de sa vie
Peut dire: Aujourd'hui j'ai vécu.

Qu'un dieu puissant couvre la terre
Du plus sombre nuage, ou d'un feu pur l'éclaire,
Il ne peut toutefois altérer le passé,
Ni m'ôter le plaisir que l'heure passagère
Aura, sans retour, éclipsé.

La Fortune, perfide amante,
Qui dans ses jeux cruels constamment nous tourmente,
Sous ses coups, en riant, accable un faible humain:
Je possède aujourd'hui sa faveur inconstante,
Un autre en jouira demain.

J'aime à la voir dans mon asile;
Fuit-elle loin de moi, prenant un vol agile,
Je lui rends tous ses biens avec docilité;
Ma vertu me suffit: elle me rend facile
Une honorable pauvreté.

Qu'une tempête violente
Menace nos vaisseaux d'une perte imminente,
Ai-je à prier les dieux de ne point engloutir
Dans les gouffres profonds d'une mer écumante
Les trésors de Chypre et de Tyr?

Errant sur la liquide plaine,
Je ne veux implorer que les frères d'Hélène;
Je ne demande au ciel qu'un vent propice et doux,
Qu'un navire léger, qui dans le port m'amène
A travers les flots en courroux.

La même, par Vanderbourg.

Sang des rois dont l'Etrusque adora les auspices!
Le festin se prépare; exauce enfin mes vœux!
Un tonneau bienfesant te garde ses prémices,
La rose et les parfums sont prêts pour tes cheveux.

Dérobe-toi, Mécène, à l'aspect qui t'enchante,
Où Tibur à tes yeux semble étaler ses eaux,
Esule ses moissons et sa plaine penchante,
Et le fils de Circé ses fertiles côteaux.

Fuis les tristes dégoûts qu'amène l'abondance!
De ton palais altier, des nuages voisin,
Cesse de contempler Rome et son opulence,
Sa trompeuse fumée et son tumulte vain.

Au riche quelquefois le changement sait plaire:
Sous l'humble toit du pauvre un repas sans apprêts,
Simple en sa propreté, déride un front sévère
Qu'ombrageaient les soucis sous la pourpre d'un dais.

De Céphée éclipsé les astres se rallument:
Déja près du soleil le Lion furieux
Et l'ardent Procyon de leurs feux nous consument:
Un été dévorant brûle nos champs poudreux.

Le pâtre fatigué vers l'ombre des rivages
Déja traîne après lui ses troupeaux languissants:
Il cherche de Silvain les asyles sauvages;
L'onde est silencieuse et les Zéphyrs absents.

Tu médites des lois aux citoyens utiles;
Tu veilles sur l'empire et crains pour son repos
Les peuples de Cyrus, les Parthes indociles,
Et des Gètes errants tu prévois les complots:

Mécène! un dieu prudent, d'un voile salutaire
Enveloppe à nos yeux le douteux avenir;
Et rit quand un mortel porte un pas téméraire
Dans la profonde nuit dont il sut le couvrir.

Gouverne le présent! sa suite est incertaine:
C'est un fleuve, tantôt paisible dans son lit,
Qui coule doucement vers la mer de Tyrrhène;
Mais de torrents fougueux si son cours se grossit,

Il emporte avec lui les forêts arrachées,
Les rocs déracinés, les troupeaux, les maisons;
De funèbres débris ses rives sont jonchées
Et son mugissement fait retentir les monts.

Heureux est le mortel qui, maître de son ame,
Sans regret, chaque jour, peut dire: J'ai vécu!
Troublé par Jupiter que l'horison s'enflamme,
Par lui qu'aux éléments le calme soit rendu:

Le passé peut du moins défier sa puissance;
Il ne peut le changer, ne peut l'anéantir;
Il ne saurait m'ôter les biens qu'en sa clémence
Le temps qui s'écoula laisse à mon souvenir.

Dans ses jeux insolents la Fortune endurcie
Se plaît aux tours cruels qu'elle apprête aux humains:

Les honneurs inconstants dont elle orne ma vie
Vont peut-être aujourd'hui passer en d'autres mains.

J'estime ses faveurs : mais d'une aile jalouse
Veut-elle les ravir ?.... je les rends sans effort ;
L'honnête Pauvreté sans dot est mon épouse :
Couvert de ma vertu je puis braver le sort.

Non, si l'Auster fougueux siffle dans mes cordages,
Je n'irai point former de misérables vœux,
Ni vouloir par un pacte arracher aux orages
De Chypre et de Sidon les trésors précieux :

Que l'avare Océan de ces biens s'enrichisse !
Un esquif, deux rameurs, voilà mon seul recours ;
Calme au milieu des flots, bientôt un vent propice
Et les fils de Léda viendront à mon secours.

ODE XXX.

Oui, j'élève à ma gloire un monument pompeux,
Plus stable que l'airain et que les pyramides,
Des puissants rois d'Egypte ouvrage somptueux ;
Qui ne redoute point les outrages rapides
Des frimats destructeurs et des autans fougueux,
Et des ans fugitifs l'innombrable série.
Non, non, je ne crains plus de mourir tout entier ;
De mon être jamais la plus noble partie
Du séjour infernal ne verra le sentier.
Oui, tant qu'au Capitole une vierge tremblante
Suivra, les yeux baissés, le ministre des dieux,
Mon nom, déja couvert d'une gloire éclatante,
Deviendra chaque jour de plus en plus fameux.
En tous lieux on dira que sur la terre aride,
Près des bords où mugit l'impétueux Aufide,
Où Daunus, par le sort long-temps persécuté,
Soumit un peuple agreste à son autorité,
J'enseignai le premier à l'heureuse Italie
Les chants mélodieux des muses d'Eolie.
Souris, ô Melpomène, à mes nobles travaux ;
Sois fière de ces vers qu'inspira ton génie,
Et viens ceindre mon front du laurier de Délos.

La même, par Lebrun. — Fragments.

Grace à la Muse qui m'inspire,
Il est fini ce monument
Que jamais ne pourront détruire
Le fer ni le flot écumant.
Le ciel même, armé de la foudre,
Ne saurait le réduire en poudre :
Les siècles l'essaieraient en vain.
Il brave ces tyrans avides,
Plus hardi que les pyramides
Et plus durable que l'airain.

Non, non; je ne dois point descendre
Au noir empire de la mort :
Amis ! épargnez à ma cendre
Des pleurs indignes de mon sort.
Laissez un deuil pusillanime,
Croyez-en le dieu qui m'anime :
Je ne mourrai point tout entier.
Eh ! ne voyez-vous pas la gloire
Qui, jusqu'au temple de mémoire
Me fraie un lumineux sentier?

J'échappe à ce globe de fange :
Quel triomphe plus solennel !
C'est la mort même qui me venge :
Je commence un jour éternel.
Comme un cèdre aux vastes ombrages,
Mon nom, croissant avec les âges,
Règne sur la postérité.
Siècles ! vous êtes ma conquête ;
Et la palme qui ceint ma tête
Rayonne d'immortalité !

LIVRE QUATRIÈME.

ODE I. — A VÉNUS.

Pourquoi troubler un cœur depuis long-temps en paix?
Epargne-moi, Vénus, je t'en supplie;
Je ne suis plus, hélas! tel que j'étais
Sous l'empire amoureux de la jeune Lydie.

Impitoyable mère et des Jeux et des Ris,
Vole où t'appelle une jeunesse aimable :
Ton joug peut-il être encore agréable
A qui compte déja dix lustres accomplis?

Si tu veux un amant à tes lois plus docile,
Plus digne de tes feux, que tes cygnes brillants
Te guident vers les lieux charmants
Qu'habite aujourd'hui Paul-Emile.

Des Romains opprimés éloquent défenseur,
Jeune, rempli d'attraits, joignant à la décence
Les plus rares talents, une illustre naissance,
Au loin de tes drapeaux il doit porter l'honneur.

Bientôt, heureux vainqueur d'un rival magnifique,
Qui prodiguait des présents fastueux,
Tu le verras, sous un riche portique,
Elever à ta gloire un marbre somptueux.

Là, l'encens le plus pur qui croît dans l'Arabie,
Pour toi, belle Cypris, va parfumer les airs;
La lyre, le hautbois, la flûte de Phrygie,
Vont, pour charmer tes sens, s'unir aux plus beaux vers.

Là, de jeunes Romains et des vierges timides,
Qu'Amour enchaînera par de tendres liens,
Vont célébrer ta gloire, et, dans leurs pas rapides,
Imiter, en dansant, les prêtres Saliens.

Pour moi, je perds l'espoir d'une amour mutuelle;
Dans les festins je ne dois plus
Jouir des faveurs de Bacchus,
Ni couronner mon front de la rose nouvelle.

Pourquoi, belle Philis, parfois
De mes yeux, en secret, s'échappent quelques larmes?
Pourquoi, troublé par mes alarmes,
Parais-je en ta présence interdit et sans voix?

Dans le sommeil, charmé par ton image,
Je crois, ô songe heureux, te presser sur mon cœur;
Me fuis-tu! je m'élance à travers le bocage,
Ou sur les flots de la mer en fureur.

La même, par de Mimeure.

Cruelle mère des Amours,
Toi que j'ai si long-temps servie,
Cesse enfin d'agiter ma vie,
Et laisse en paix mes derniers jours.
Ta tyrannie et tes caprices
Font payer trop cher tes délices;
C'est trop gémir dans ta prison.
Brise les fers qui m'y retiennent,
Et permets que mes vœux obtiennent
Les fruits tardifs de la raison.

Déja m'échappe le bel âge
Qui convient à tes favoris,
Et des ans le sensible outrage
Me va donner des cheveux gris.
Si pour moi le dessein de plaire
Devient un espoir téméraire,
Que puis-je encore désirer?
Quelle erreur de remplir mon ame
D'une vive et constante flamme
Que je ne saurais inspirer!

Quand on sait unir et confondre
En deux cœurs mêmes sentiments,
Et que les yeux de deux amants
Savent s'entendre et se répondre;
Quand on se livre tout le jour
Aux soins d'un mutuel amour,
De quel transport l'ame est ravie!
Dans ces moments délicieux,
Un mortel porte-t-il envie
A la félicité des Dieux?

Mais l'amorce de tes promesses
N'eut que trop l'art de m'éblouir :
Réserve toutes tes caresses
A l'heureux âge d'en jouir.
Serre de la plus forte chaîne
L'ardent Cléon, la jeune Ismène;
Vole où t'appellent leurs désirs.
Fais-les mourir, fais-les revivre,
Et que ta faveur les enivre
D'un torrent d'amoureux plaisirs.

Pour moi, dans un champêtre asile,
Où l'Aron de ses claires eaux
Baigne le pied de nos coteaux,
Je cherche un bonheur plus tranquille.
Sur des fleurs mollement couché,

Avec un esprit détaché
Des biens que le courtisan brigue,
Sur moi le père du repos,
Le Sommeil, d'une main prodigue,
Versera sur moi ses pavots.

Je verrai quelquefois éclore
Dans les prés les aimables fleurs,
Odorantes filles des pleurs
Que verse la naissante Aurore;
Je verrai tantôt mes guérets
Dorés par la blonde Cérès.
Dans leur temps les dons de Pomone
Feront plier mes espaliers,
Et mes vignobles en automne
Rempliront mes vastes celliers.

Mais quel trouble et quelles alarmes
Viennent me saisir malgré moi!
Pourquoi, Céphise, hélas! pourquoi
Ne puis-je retenir mes larmes?
Dans mon sein je les sens couler.
Je rougis, je ne puis parler;
Un cruel ennui me dévore.
Ah! Vénus, ton fils est vainqueur:
Oui, Céphise, je brûle encore,
Tu règnes toujours sur mon cœur.

Quelquefois la douceur d'un songe
Te rend sensible à mes transports;
Charmes secrets, divins trésors,
N'êtes-vous alors qu'un mensonge?
Une autre fois, avec dédain,
Tu te dérobes sous ma main:
J'embrasse une main fugitive;
Et, te cherchant à mon réveil,
Je hais la clarté qui me prive
Des doux fantômes du sommeil.

Ode i, to Vénus, by ben Jonson. — 1599.

Venus, again thou mov'st a warre
Long intermitted; pray thee, pray thee spare:
I am not such as in the reigne
Of the good Cynara I was; refraine,
Sower mother of sweet lowes, forbeare
To bend a man now at his fiftieth yeare
Too stubborne for commands, so slack:
Goe where youth's soft entreaties call thee back.
More timely hie thee to the house,
With thy bright swans, of Paulus Maximus:
There jest, and feast, make him thine host,
If a fit liver thou dost seeke to toast:
For he's both noble, lovely, young,
And for a troubled clyent fyls his tongue,
Child of a hundred arts, and farre
Will he display the ensines of thy warre.
And when he smiling finds his grace,
With thee'bove all his rivals' gifts take place,
He will thee a marble statue make,
Beneath a sweet-wood roofe, neere Alba lake:
There shall thy dainty nostrill take
In many a gumme, and for thy soft eare's sake
Shall verse be set to harpe and lute,
And Phrygian hau'boy, not without the flute.
There twice a-day in sacred laies
The youths and tender maids shall sing thy praise:
And in the Salian manner meet
Thrice 'bout thy altar with their ivory feet.
Me now, nor wench, nor wanton toy,
Delights, nor credulous hope of mutuall joy,
Nor care I now healths to propound;
Or with fresh flowers to girt my temple round.
But why, oh why, my Ligurine,
Flow my thin teares downe these pale cheeks of mine;
Or why, my well-graced words among,
With an uncomely silence failes my tongue?
Hard-hearted, I dreame every night
I hold thee fast! but fled hence, with the light,
Whether in Mars his field thou be,
Or Tyber's winding streames, I follow thee.

Same Ode, by Alexander Pope. — 1734.

Again! new tumults in my breast?
Ah, spare me, Venus! let me, let me rest!
I am not now, alas! the man
As in the gentle reign of my queen Anne.
Ah! sound no more thy soft alarms,
Nor circle sober fifty with thy charms!
Mother too fierce of dear desires!
Turn, turn to willing hearts your wanton fires.
To number five direct your doves,
There spread round Murray all your blooming loves;
Noble and young, who strikes the heart
With every sprightly, every decent part;
Equal, the injured to defend,
To charm the mistress, or to fix the friend.
He, with a hundred arts refined,
Shall stretch thy conquests over half the kind:
To him each rival shall submit,
Make but his riches equal to his wit.
Then shall thy form the marble grace,
(Thy Grecian form) and Chloe lend the face;
His house, embosom'd in the grove,
Sacred to social life and social love,
Shall glitter o'er the pendent green,
Where Thames reflects the visionary scene,
Thither the silver-sounding lyres
Shall call the smiling Loves and young Desires;
There, every Grace and Muse shall throng,
Exalt the dance, or animate the song;
There youths and nymphs, in concert gay,
Shall hail the rising, close the parting day.
With me, alas! those joys are o'er;
For me the vernal garlands bloom no more.
Adieu! fond hope of mutual fire,
The still believing, still renew'd desire;
Adieu! the heart-expanding bowl,
And all the kind deceivers of the soul!
But why? ah, tell me, ah, too dear!
Steals down my cheek the involuntary tear?
Why words so flowing, thoughts so free,
Stop, or turn nonsense, at one glance of thee?
Thee, dress'd in Fancy's airy beam,
Absent I follow through the extended dream:
Now, now I cease, I clasp thy charms,
And now you burst (ah, cruel!) from my arms!
And swiftly shoot along the Mall,
Or softly glide by the canal;
Now shown by Cynthia's silver ray,
And now on rolling waters snatch'd away.

ODE II. — A JULE ANTOINE.

Enflé d'un vain espoir, celui qui, de Pindare
Emule audacieux, s'élève dans les airs,

Sur des ailes de cire, ira, nouvel Icare,
Par sa chute illustrer les mers.

Tel qu'un torrent fougueux du haut des monts s'élance,
Et, grossi par l'orage, au loin franchit ses bords,
Tel ce génie ardent, impétueux, immense,
Fait tout fléchir sous ses efforts.

Le laurier d'Apollon est toujours son partage,
Soit qu'en un dithyrambe inspiré par Bacchus,
Sa muse, dédaignant un vulgaire langage,
Brille par des mots inconnus ;

Soit qu'il chante les dieux ou leur race guerrière,
Ces rois, justes vainqueurs des Centaures affreux,
Et dont le bras puissant étouffa la Chimère
Et ses épouvantables feux ;

Soit qu'il vante l'athlète ou le coursier rapide
Qui des plaines d'Elis reviennent triomphants ;
Qu'il érige à leur gloire un titre plus solide
Que mille pompeux monuments !

Soit qu'il pleure l'époux qu'à son épouse aimable
La mort vient de ravir, et que ces vers encor
Elèvent jusqu'aux cieux son courage indomptable,
Ses mœurs dignes de l'âge d'or :

Le cygne de Dircé, dans son essor sublime,
Par un souffle divin vers l'Olympe est porté,
Et délivre à son gré de l'infernal abîme
Le fier mortel qu'il a chanté.

Et moi, près de Tibur, aux bords d'une onde vive,
Prix de mes longs efforts, j'assemble quelques vers ;
Par un travail pénible, ainsi l'abeille active
Cueille des fleurs les sucs divers.

Antoine, c'est à vous, digne d'un si grand rôle,
De célébrer César, honneur du nom Romain ;
César ceint de lauriers, montant au Capitole,
Vainqueur du Sicambre inhumain.

Non, non, jamais des dieux la bonté révérée
Ne peut nous accorder un bienfait aussi doux ;
Le siècle fortuné de Saturne et de Rhée
Dût-il renaître parmi nous !

De Rome vous peindrez les transports, l'allégresse,
Le Forum sans procès, nos fêtes, nos plaisirs,
Au retour du héros objet de notre ivresse,
Et qu'un dieu rend à nos désirs.

Heureux à son aspect, si j'ose à votre lyre,
A vos mâles accents, mêler des chants joyeux,
Je dirai mille fois, rempli d'un pur délire :
O jour ! ô jour cent fois heureux !

A l'envi de César célébrant la présence,
Nous dirons tous : *Triomphe, ô Prince aimé du ciel!*
Et l'encens, doux tribut de ma reconnaissance,
Des dieux parfumera l'autel.

Que vingt taureaux choisis, offerts en sacrifice,
Acquittent votre amour pour ces dieux si chéris ;
Moi, je n'immolerai que la tendre génisse
Qui paît l'herbe en des prés fleuris.

Déja son front, armé de cornes menaçantes,
Imite de Phébé le croissant radieux ;
Son poil fauve est semé de taches éclatantes
Dont la beauté charme les yeux.

SAME ODE, BY DR. BENTELEY. — 1721.

Who strives to mount Parnassus'hill,
And thence poetic laurels bring,
Must first acquire due force and skill,
Must fly with swan's or eagle's wing.

Who Nature's treasures would explore,
Her mysteries and arcana know;
Must high as lofty Newton soar,
Must stoop as delving Woodward low.

Who studies ancient laws and rites,
Tongues, arts, and arms, and history,
Must drudge, like Selden, days and nights,
And in the endless labor die.

Who travels in religious jars,
(Truth mix'd with error, shades with rays,
Like Whiston, wanting pyx or stars,
In ocean wide or sinks or strays.

But grant our hero's hope long toil
And comprehensive genius crown,
All sciences, all arts his spoil,
Yet what reward, or what renown ?

Envy, innate in vulgar souls,
Envy steps in and stops his rise ;
Envy with poison'd tarnish fouls
His lustre, and his worth decries.

He lives inglorious or in want,
To college and old books confined ;
Instead of learn'd, he's ca!l'd pedant,
Dunces advanced, he's left behind :
Yet left content, a genuine stoic he,
Great without patron, rich without South Sea.

ODE III. — A MELPOMÈNE.

Le mortel fortuné, qu'au jour de sa naissance,
D'un propice regard vous daignez honorer,
Noble athlète, unissant l'adresse à la vaillance,
Aux jeux Corinthiens n'ira pas s'illustrer.

Habilement dressés par la main qui les guide,
Impatients du frein qui retient leur ardeur,
D'intrépides coursiers, dans les champs de l'Elide,
Ne feront pas au but voler son char vainqueur.

On ne le verra point, de ses guerriers l'idole,
Dompter l'orgueil des rois nos éternels rivaux,
Et, fier de sa valeur, monter au Capitole,
Le front resplendissant du laurier de Délos.

Mais le riant Tibur, ses bois, leur frais ombrage,
Le cristal de ses eaux et leur cours sinueux,
Lui révèlent des dieux l'harmonieux langage,
Et transmettront sa gloire à nos derniers neveux.

Déja je brille au rang des poètes aimables ;
La reine des cités se plaît à m'applaudir,
Ainsi, des envieux, autrefois implacables,
Je vois, de jour en jour, la haine s'adoucir.

O vous qui présidez, par une grace insigne,
Aux doux sons de mon luth, vous qui dictez mes vers,
Muses, vous qui pourriez donner les chants du cygne
Aux muets habitants de l'empire des mers!

Si le peuple, en tous lieux vole sur mon passage,
Si la lyre romaine a pour lui tant d'attraits,
O Muses! si je vis, c'est votre heureux ouvrage;
Je ne plais que par vous, si toutefois je plais.

La même, par Daru.

Celui que tu vis naître avec un œil propice
N'ira point, Melpomène, au milieu de la lice,
Conquérir des lauriers;
On ne le verra point, guidant un char rapide,
Ramener en vainqueur des plaines de l'Élide
Ses dociles coursiers.

Mars ne le verra point monter au Capitole,
Après avoir puni la menace frivole
Des rois présomptueux:
Mais plutôt, de Tibur cherchant les doux ombrages,
Il fera retentir ses aimables rivages
De chants mélodieux.

Rome, parmi les chœurs des fils de l'harmonie,
Rome a marqué ma place, et déja de l'envie
Je méprise les coups.
Aux muets habitants de l'empire liquide
Tu peux donner du cygne, aimable Piéréide,
Les accents les plus doux.

Tu daignes accorder ma lyre enchanteresse,
Et je vois sur mes pas la foule qui se presse
Pour contempler mes traits.
Le premier des Latins je maniai la lyre;
Si je vis pour la gloire, et si Rome m'admire,
Ce sont là tes bienfaits.

La même, par Léon Halevy.

O toi, dont la puissance à la lyre préside,
Gloire à l'heureux mortel, favorisé des cieux,
Sur qui, dès son enfance, ont reposé tes yeux!
On ne le verra point dans les chants de l'Élide,
Briguer aux jeux du ceste un laurier périlleux,
Ni, d'un ardent coursier guidant l'essor rapide,
Lancer dans la carrière un char victorieux.

Accablant de vingt rois la superbe impuissance
Et décorant son front des palmes du guerrier,
On ne le verra point, triomphateur altier,
Monter au Capitole où son nom le devance:
Mais, aux champs de Tibur, sous un noir peuplier,
Son luth, des bois touffus animant le silence,
Au murmure des eaux saura se marier.

Il pourra de Sapho ressusciter la lyre,
Et charmer l'univers par des accords nouveaux...
Puisque le peuple-roi protège mes travaux,
Puisqu'il daigne, à mes vers accordant un sourire,
M'élever sur le Pinde, au sein de mes rivaux:
Qu'un amas d'envieux m'attaque et me déchire,
Pourront-ils de mon cœur altérer le repos?

Toi, qui pourrais donner aux habitants de l'onde,
Du cygne, au blanc duvet, les sons mélodieux,
Toi, qui sais de mon luth régler les tendres jeux;
Si le bruit de mon nom remplit un jour le monde,
Si Rome me poursuit d'un regard curieux,
Et si du luth romain sur moi l'honneur se fonde,
Muse, tu l'as permis! je te dois plus qu'aux dieux.

ODE IV. — ÉLOGE DE DRUSUS.

Tel que l'oiseau chéri du souverain des cieux,
De ses foudres vengeurs le ministre fidèle,
Qui ravit Ganimède, et, pour prix de son zèle,
Des habitants de l'air est le roi glorieux;
A qui son noble sang, la vigueur du jeune âge,
Enseignent tout-à-coup un périlleux essor,
Au souffle du zéphyr, d'un vol timide encor,
S'élance de son nid vers un ciel sans nuage;

Mais bientôt, se livrant à sa bouillante ardeur,
Il fond sur les troupeaux, avide de carnage;
Voyez-le, déployant un plus mâle courage,
Sur le dragon rebelle assouvir sa fureur;
Ou, tel qu'un lionceau sevré de la mamelle
S'élance des forêts, et, sur les prés fleuris,
S'apprête à dévorer la craintive brebis,
Qui va périr, hélas! sous une dent cruelle.

Des Alpes franchissant les sommets orgueilleux,
Tel, au pied de ces monts, Drusus, jeune, indomptable,
Aux Rhètes consternés apparut redoutable:
Ces peuples aguerris, long-temps victorieux,
Apprirent ce que peut un esprit ferme et juste,
Un cœur qui s'est formé dans l'asyle des dieux;
Ce que, sur les Nérons, ses illustres neveux,
Peut l'amour paternel du magnanime Auguste.

Oui, d'un héros doit naître un valeureux guerrier;
Le coursier reproduit la vigueur de sa race,
Et l'aigle impérieux, qui respire l'audace,
Ne donne point naissance au timide ramier.
Mais l'éducation, une sage culture,
Seule, épure, affermit la vertu dans nos cœurs,
Si d'utiles leçons ne préservent nos mœurs,
Les vices ont bientôt dégradé la nature.

Les rives du Métaure et la mort d'Asdrubal
Attestent des Nérons les victoires célèbres;
Rome leur doit le jour qui chassa les ténèbres
Dont la couvrit long-temps le farouche Annibal,
Lorsque, dans l'Italie errant de ville en ville,
Il répandait l'effroi, plus cruel que les feux
Ravageant les forêts, que l'aquilon fougueux
Qui tourmente les flots de la mer de Sicile.

Depuis ce jour fameux, par de nouveaux exploits,
Les fils de Romulus chaque jour s'illustrèrent,
Et nos dieux abattus bientôt se relevèrent
Dans les temples souillés par les Carthaginois.
Annibal s'écria, dans sa douleur amère:
« Troupeau faible et timide, évitons nos vainqueurs;
« Nous servirons de proie à ces loups ravisseurs;
« Notre plus beau triomphe est de fuir leur colère.

« Des cendres d'Ilion ce peuple audacieux
« Renaît plus redouté, sur les mers d'Etrurie
« Brave mille dangers, aborde l'Ausonie,
« Conduisant ses vieillards, ses enfants et ses dieux.
« Tel un pin mutilé par la hache cruelle,
« Dans les sombres forêts qui couvrent le Cragus,

« Voit grandir ses rameaux plus verts et plus touffus,
« Et reprend sous le fer une vigueur nouvelle.

« L'hydre que terrassa le plus grand des héros,
« Renaissait sous ses coups, moins prompte et moins [horrible ;
« Et jamais aucun monstre à dompter si terrible
« N'effraya l'habitant de Thèbe et de Colchos.
« Plongez-le dans l'abyme, il en sort plein de gloire ;
« Le vainqueur, à son tour, est foulé sous ses pas ;
« Et, plus grand que jamais, il livre des combats
« Dont nos derniers neveux garderont la mémoire.

« Mon frère a succombé : nous perdons notre appui.
« De superbes coursiers n'iront plus à Carthage
« Annoncer les succès dûs à votre courage.
« Fortune, espoir, renom, tout s'éteint avec lui !
« Les Nérons désormais vaincront tous les obstacles,
« Jupiter au combat daigne les protéger.
« Doivent-ils éviter un imminent danger,
« Leur habile génie enfante des miracles.

La même, par Daru.

Tel que le noble oiseau, ministre du tonnerre,
Cet aigle, roi des airs, dont la fidèle serre
Éleva Ganymède au céleste séjour,
Va, jeune et faible encor, mais digne de sa race,
Braver avec audace,
D'un œil à peine ouvert, les feux du dieu du jour ;

Quand les jeunes zéphyrs, succédant à l'orage,
Ont augmenté sa force, ont accru son courage,
D'une aile plus rapide il fond sur les troupeaux,
Et bientôt, méprisant le dard de la vipère,
L'emporte dans son aire,
Avide de sa proie et de combats nouveaux :

Ou, comme une brebis qui paissait l'herbe tendre,
Du sommet d'un rocher quand elle voit descendre
Un jeune lionceau que sa mère a sevré,
La timide brebis, de crainte palpitante,
Sous cette dent naissante,
Croit voir fuir tout son sang de son flanc déchiré.

Ainsi, près de ces monts qui bravent le tonnerre,
Lorsqu'aux sommets alpins Drusus porta la guerre,
On vit trembler les bords du Danube et du Rhin.
Eh ! qui pourrait compter ces enfants de Bellone ?
Le fer de l'amazone,
La hache menaçante, étincelle en leur main.

Ces peuples, enivrés d'orgueil et d'espérance,
De ce jeune héros ont connu la prudence :
Ils ont vu ce que peut un cœur né généreux,
Nourri dans une cour à la gloire fidèle,
Et l'amour paternelle
Qu'en César des Nérons trouvent tous les neveux.

Un glorieux enfant sort d'un glorieux père ;
Jamais du fier taureau le sang ne dégénère :
L'audace du coursier se transmet à ses fils,
Et l'aigle impérieux, qui dans l'air plane en maître,
Ne donna jamais l'être
Aux timides oiseaux qui sont chers à Cypris.

Oui, les soins paternels, une sage culture,
Peuvent orner encor les dons de la nature,
Et dans les jeunes cœurs affermir les vertus ;
Mais, quand des saintes mœurs le souvenir s'efface,
Le vice les remplace,
Et les présents du ciel sont déja corrompus.

Oh ! que Rome aux Nérons doit de reconnaissance !
Tout l'atteste : Asdrubal vaincu par leur vaillance,
Le Métaure roulant ses flots ensanglantés,
Et ce jour où leurs bras dissipa les orages
Qui couvraient ces rivages,
Et ramena la joie au sein de nos cités.

Le barbare Africain parcourait l'Italie :
Tel vole dans les bois le rapide incendie ;
Tel bondit sur les mers l'aquilon furieux.
Un succès ranima nos cohortes guerrières,
Et, dans nos sanctuaires,
L'autel déshonoré vit relever ses dieux.

Annibal est vaincu : « Fuyons, dit le perfide,
« Fuyons, timides cerfs, devant le loup avide ;
« La fuite est un triomphe : échappons aux vainqueurs,
« Qui, transportant leurs dieux, leurs enfants, et leurs [femmes,
« Loin d'Ilion en flammes,
« Des flots étruriens bravèrent les fureurs.

« Rome prend sous nos coups une force nouvelle,
« Et le glaive et les feux la trouvent immortelle :
« Ainsi, vainqueur du fer, l'orme étend ses rameaux.
« Jamais monstre pareil n'étonna la Colchide ;
« L'hydre même d'Alcide
« Renaissait moins de fois sous les coups du héros.

« Rome, Rome vaincue, en est plus dangereuse :
« Plongez-la dans l'abyme, elle en sort glorieuse ;
« Domptez-la, vos lauriers s'échappent de vos mains.
« Pleurez sur vos époux, ô femmes de Carthage,
« Car jamais leur courage
« Ne vous enverra l'or, dépouille des Romains.

« C'en est fait, c'en est fait, notre fortune tombe ;
« Tout notre espoir s'éteint, puisqu'Asdrubal suc- [combe.
« Qui pourrait arrêter les rapides succès
« Des héros dont le ciel protége la vaillance,
« Et qu'enfin la prudence
« Au milieu des dangers n'abandonne jamais ? »

La Même, par Léon Halevy.

Tel cet oiseau qui, dédaignant la terre,
Promène dans les airs son vol impérieux ;
L'oiseau que Jupiter plaça près du tonnerre,
Quand il le vit de sa fidèle serre
Enlever Ganymède, et l'entraîner aux cieux ;

Dans la vigueur et la fougue de l'âge,
Loin du nid paternel chassé par le printemps,
Dans le zéphyr d'abord il croit sentir l'orage ;
Mais l'effroi cède à son jeune courage,
Et ses premiers efforts ont triomphé des vents.

Bientôt, terrible, il fond sur la prairie ;
De la faible brebis il déchire le flanc ;
Ou, livrant aux combats sa jeunesse aguerrie,
Sur le serpent, qui lutte avec furie,
Il s'élance, altéré de périls et de sang.

Tel, secouant sa naissante crinière,
Un lionceau farouche épouvante tes yeux,
Jeune chèvre, échappée au doux sein d'une mère

Il te saisit de sa dent meurtrière ;
Il rougit l'herbe tendre, et t'immole à ses jeux !

Ainsi Drusus sur les Alpes tremblantes
Porta victorieux et la guerre et l'effroi :
Son regard dispersa les hordes frémissantes
Qui contre lui s'avançaient menaçantes :
Il parut, et leur front se courba sous sa loi.

En vain, comblés des faveurs de Bellone,
Ils chargent de lauriers leurs antiques drapeaux ;
En vain ils font briller le fer de l'Amazone ;
Brave et prudent, un guerrier les étonne :
C'est Drusus ! aux combats il prélude en héros !

Ils ont senti ce que peut le courage,
Dans un cœur que d'Auguste ont nourri les leçons,
Dans ceux qu'il entoura d'un amour sans partage ;
Ils ont senti ce que peut l'œil d'un sage,
L'œil de César, ouvert sur les jeunes Nérons.

Il faut qu'au brave un fils vaillant survive :
Le sang est-il muet ? Le généreux coursier
Enfante-t-il l'agneau, la biche fugitive ?
Vit-on jamais la colombe craintive
Naître du fier vautour, de l'aigle meurtrier ?

Mais des vertus la voix sévère et pure
Doit de sages leçons affermir notre cœur :
C'est à l'art d'embellir les dons de la nature :
Naître avec gloire, et croître sans culture,
C'est profaner un nom qui n'est rien sans l'honneur.

Reine du monde, ornement de la terre,
Rome, c'est aux Nérons que tu dois ta grandeur !
J'en atteste Asdrubal, couché sur la poussière,
Et ce beau jour dont l'heureuse lumière
De Carthage vaincue éclaira la terreur.

A tous les cœurs ce jour rendit la vie ;
Il dissipa l'effroi qui glaça nos cités,
Quand le Carthaginois, sur la belle Italie
Se déborda comme un vaste incendie,
Comme un torrent gonflé par les vents irrités.

Dès ce moment, poursuivant son ouvrage,
La victoire est fidèle à nos vaillants soldats :
De nos dieux courroucés nous relevons l'image,
Dans ces parvis que profana l'outrage,
Où l'impie Africain osa porter ses pas.

Dieux de Carthage, Annibal vous implore :
« Quoi, dit-il, dans ses bras Rome veut m'étouffer !
« Agneaux, où courons-nous ? Un vautour nous dévore :
« Trompons ses coups, s'il en est temps encore ;
« Echappons aux Romains ! Les fuir, c'est triompher !

« Sauvés des flots et de Pergame en cendre,
« Femmes, vieillards, enfants, vil rebut des vainqueurs,
« Aux champs du Latium les voyez-vous descendre ?
« Les voyez-vous lutter, vaincre, s'étendre,
« Et fouler l'univers de leurs pas destructeurs ?

« Dans les forêts dont l'Algide s'ombrage,
« Tel un chêne à la hache oppose son vieux flanc ;
» Telle Rome, au malheur opposant son courage,
« Brave le fer, se débat avec rage,
« Revit de sa blessure et renaît de son sang.

« Moins redoutable et surtout moins rapide,
« Le dragon, triomphant d'un bras victorieux,
« Rassemblait ses débris, s'élançait contre Alcide !
« Les champs thébains, les plaines de Colchide,
« N'ont jamais vu tomber de monstre plus affreux.

« Terrassez-la : dans sa fureur rebelle,
« Elle abat son vainqueur et se rit des destins.
« Plongez-la dans l'abyme, elle en renaît plus belle ;
« Et de son bras la vengeance immortelle
« Peuple nos champs de morts, nos cités d'orphelins !

« C'en est donc fait ! dans les murs de Carthage,
« Non, je n'enverrai plus d'orgueilleux messagers.
« Asdrubal, Asdrubal, la fortune volage
« Fuit tes drapeaux et trahit ton courage !
« Je reste sans espoir au milieu des dangers. »

Qui des Nérons braverait la vengeance ?
Jupiter les soutient : s'ils marchent aux combats,
Il accorde à leur bras la force et la vaillance.
Et dans leur cœur il place la prudence,
Qui sait fuir le péril sans craindre le trépas !

Ode iv, the praises of Drusus.

By Lord Lyttleton.—1760.

As the wing'd minister of thund'ring Jove
To whom he gave his dreadful bolts to bear,
Faithful assistant of his master's love,
King of the wand'ring nations of the air,
When balmy breezes fann'd the vernal sky,
On doubtful pinions left his parent nest,
In slight essays his growing force to try,
While inborn courage fired his generous breast;
Then, darting with impetuous fury down,
The flocks he slaughter'd, an unpractised foe;
Now his ripe valor to perfection grown,
The scaly snake and crested dragon know;
Or, as a lion's youthful progeny,
Wean'd from his savage dam and milky food,
The gazing kid beholds with fearful eye,
Doom'd first to stain his tender fangs in blood :
Such Drusus, young in arms, his foes beheld,
The Alpine Rhæti, long unmatch'd in fight :
So were their hearts with abject terror quell'd,
So sunk their haughty spirit at the sight.
Tamed by a boy, the fierce barbarians find
How guardian prudence guides the youthful flame;
And how great Cæsar's fond paternal mind
Each generous Nero forms to early fame;
A valiant son springs from a valiant sire :
Their race by mettle sprightly coursers prove;
Nor can the warlike eagle's active fire
Degenerate to form the timorous dove.
But education can the genius raise,
And wise instructions native virtue aid;
Nobility without them is disgrace,
And honor is by vice to shame betray'd.
Let red Metaurus, stain'd with Punic blood,
Let mighty Asdrubal subdued, confess
How much of empire and of fame is owed
By thee, O Rome, to the Neronian race.
Of this be witness that auspicious day
Which, after a long, black, tempestuous night,
First smiled on Latium with a milder ray,
And cheer'd our drooping hearts with dawning light.
Since the dire African with wasteful ire
Rode o'er the ravaged towns of Italy;
As through the pine-trees flies the raging fire,

Or Eurus o'er the vex'd Sicilian sea.
From this bright era, from this prosperous field,
The Roman Glory dates her rising power;
From hence 'twas given her conquering sword to wield,
Raise her fallen gods, and ruin'd shrines restore.
Thus Hannibal at length despairing spoke:
' Like stags, to ravenous wolves an easy prey,
Our feeble arms a valiant foe provoke,
Whom to elude and 'scape were victory:
' A dauntless nation, that from Trojan fires,
Hostile Ausonia, to thy destined shore
Her gods, her infant sons, and aged sires,
Through angry seas and adverse tempests bore:
' As on high Algidus the sturdy oak,
Whose spreading boughs the axe's sharpness feel,
Improves by loss, and thriving with the stroke,
Draws health and vigor from the wounding steel.
' Not Hydra sprouting from her mangled head
So tired the baffled force of Hercules;
Nor Thebes, nor Colchis, such a monster bred,
Pregnant of hills, and famed for prodigies.
' Plunge her in ocean, like the morning sun,
Brighter she rises from the depths below:
To earth with unavailing ruin thrown,
Recruits her strength, and foils the wond'ring foe.
' No more of victory the joyful fame
Shall from my camp to haughty Carthage fly;
Lost, lost, are all the glories of her name!
With Asdrubal her hopes and fortune die!'
What shall the Claudian valor not perform
Which power divine guards with propitious care;
Which wisdom steers through all the dangerous storm,
Through all the rocks and shoals of doubtful war?

ODE V. — A AUGUSTE.

Protecteur des Romains, noble image des dieux,
Prince chéri, c'est trop prolonger ton absence;
Reviens: d'un prompt retour, qu'appellent tous nos [vœux,
A l'auguste sénat tu donnas l'assurance.

Ta présence est pour nous semblable au doux prin- [temps
Qui des tristes hivers console la nature;
Oui, Prince, à ton aspect les jours sont plus riants,
Et le soleil répand une clarté plus pure.

Telle une tendre mère, avec ferveur au ciel
Redemande le fils que depuis une année,
Et par delà les mers, loin du toit paternel,
Retient des vents jaloux la fureur obstinée;

Vers les bords étrangers, dans sa vive douleur,
Ses yeux baignés de pleurs se reportent sans cesse.
Telle Rome affligée, aux dieux, avec ardeur,
Redemande César, objet de sa tendresse.

Le taureau, sous ton règne, erre en paix dans nos [champs.
Cérès, qui les protége, y verse l'abondance;
Le nocher, sur les mers, ne craint plus les autans;
Avec la bonne foi renaît la confiance.

Le doux nœud de l'hymen est sacré parmi nous;
Les vices sont domptés; plus fidèle, une mère
Retrouve en ses enfants les traits de son époux,
Et le crime est suivi d'un châtiment sévère.

Dans Rome que défend ton invincible bras,
Qui pourrait redouter le Parthe sanguinaire,
Des féroces Germains les horribles soldats,
Ou les combats livrés par le cruel Ibère?

Un peuple fortuné, sur de riches coteaux,
Le jour, plante la vigne, au jeune ormeau l'enlace:
Et joyeux, savourant le vin de ses caveaux,
Le soir, parmi les dieux, son cœur marque ta place.

Il t'offre son hommage, il fait sur les autels
Couler, en ton honneur, les flots d'un vin limpide;
C'est ainsi que les Grecs, par des vœux solennels,
Révèrent et Castor et le vaillant Alcide.

Prolonge ces beaux jours et notre heureux destin.
Ce vœu, nous le formons au lever de l'aurore,
Nous le formons à jeun, ou la coupe à la main:
Au coucher du soleil nous le formons encore.

ODE VI. — A APOLLON.

O dieu qui terrassas les fils de Niobé,
Toi qui de Tityus punis le crime infame!
Prêt à fouler aux pieds la superbe Pergame,
Le fier vainqueur d'Hector sous tes coups est tombé.

C'est en vain que Thétis lui donna la naissance;
Vainement d'Ilion, au milieu des hasards,
Sa lance formidable ébranlait les remparts;
Le plus grand des guerriers te cédait en vaillance.

Semblable au noir cyprès sous le fer abattu,
Ou tel qu'un chêne altier renversé par l'orage,
Achille, en succombant, reste au loin étendu,
Et la poudre sanglante a souillé son visage.

Enfermé dans les flancs d'un cheval trop fameux,
Il n'eût jamais surpris et le peuple de Troie
Et Priam qui, sans craindre un don offert aux dieux,
Se livraient follement aux plaisirs, à la joie.

Non, c'est à force ouverte, à la clarté du jour,
Qu'il eût, ô crime affreux! ô rage meurtrière!
Egorgé les vieillards, et les fils, et la mère
Qui portait dans son sein le fruit d'un tendre amour.

Cependant Jupiter, fléchi par ta prière,
Attendri par les pleurs de la belle Vénus,
Avait permis qu'Enée, emmenant les vaincus,
Elevât d'autres murs sous un ciel plus prospère.

Des muses de la Grèce, ô puissant protecteur,
Jeune et brillant Phébus, qui dans les eaux du Xanthe
Baignes ta chevelure en boucles d'or flottante,
De ma lyre soutiens et la gloire et l'honneur.

J'ai reçu d'Apollon tous les dons du génie,
Le beau nom de poëte, un luth harmonieux:
O vous, jeunes beautés, charme de l'Ausonie;
Et vous, jeunes Romains, nés d'illustres aïeux,

Chantez la déité qu'à Délos on encense,
Qui lance un trait mortel aux habitants des bois;
Et des vers de Lesbos retenant la cadence,
Aux doux sons de ma lyre accordez votre voix.

A l'envi célébrez et le fils de Latone
Et Phébé dont les feux percent les sombres nuits,

Qui jaunit les moissons, qui colore les fruits,
Et d'un nouvel éclat tous les mois s'environne.

Un jour, du tendre hymen ayant formé les nœuds,
D'Horace, direz-vous, aux fêtes séculaires,
Vierge encor, j'ai chanté l'hymne mélodieux,
Et les Dieux sont pour nous devenus plus prospères.

ODE VII. — A TORQUATUS.

Les frimas ont cessé d'attrister la nature;
Changeant d'aspect, Cybèle étale ses trésors :
Les arbres ont repris leur verte chevelure;
Et le Tibre apaisé ne franchit plus ses bords.
Sans voile et sans ceinture Euphrosine et Thalie,
Et leur aimable sœur,
Et les nymphes des bois déja dansent en chœur
Sur l'herbe rajeunie :
L'heure qui fuit en emportant nos jours,
Et des saisons le trop rapide cours,
Nous ravissent l'espoir d'une immortelle vie.
Flore et Zéphyr dissipent les autans;
Cérés, si prompte à fuir, succède au doux printemps;
Versant tous ses trésors, Pomone le remplace;
Et bientôt, hérissé de frimas et de glace,
Le triste hiver vient engourdir nos champs.
Du moins, l'astre des nuits, dans sa prompte carrière,
Reproduira les jours que le ciel a perdus;
Mais nous, quand Atropos, de sa faulx meurtrière,
Nous précipite aux lieux où reposent Ancus,
Le pieux fils d'Anchise et le riche Tullus,
Nous ne sommes qu'ombre et poussière.
Eh! qui sait si des Dieux la bonté tutélaire
Fera suivre d'un lendemain
Le jour heureux qui nous éclaire?
Profite ainsi du temps : les trésors que ta main
Sur les infortunés peut répandre avec joie,
D'un avide héritier ne seront point la proie.
Une fois que Minos, aux mortels si fatal,
Aura prononcé ta sentence,
Tes vertus, ta noblesse et ta douce éloquence
Ne pourront t'arracher à l'empire infernal.
Diane en vain, d'un feu pur embrasée,
Pour le chaste Hippolyte implora les enfers,
Et de Pirithoüs l'invincible Thésée
Aux bords du Styx n'a pu briser les fers.

ODE VII, TO TORQUATUS, BY DR. SAMUEL JOHNSON.—1784.

The snow dissolved, no more is seen;
The fields and woods, behold, are green;
The changing year renews the plain;
The rivers know their banks again;
The sprightly nymph and naked grace
The mazy dance together trace:
The changing year's successive plan
Proclaims mortality to man.
Rough winter's blasts to spring give way;
Spring yields to summer's sovereign ray;
Then summer sinks in autumn's reign;
And winter chills the world again.
Her losses soon the moon supplies;
But wretched man, when once he lies
Where Priam and his sons are laid,
Is nought but ashes and a shade.
Who knows if Jove, who counts our score,
Will rouse us in a morning more?
What with your friend you nobly share,
At least you rescue from your heir.
Not you, Torquatus, boast of Rome,
When Minos once has fix'd your doom,
Or eloquence, or splendid birth,
Or virtue, shall replace on earth.
Hippolytus, unjustly slain,
Diana calls to life in vain;
Nor can the might of Theseus rend
The chains of hell that hold his friend.

ODA VII, A TORQUATO, DE LUIS MARTINEZ.

Pasó el elado y perezoso hibierno,
Y ya la primavera
Con su bordada alfombra el campo cubre,
Y en el pimpollo tierno
Vuelve á nacer la verde cabellera;
Que fue mesada del rigor de octubre.
La tierra mudó oficio, y ya descubre
Las riberas el rio,
Y de su madre en las antiguas faldas
Recostado murmura,
Y Aglaya hermosa con bizarro brio
Del ibierno segura
(Desnuda sobre prados de esmeraldas;
Coronada de lirios y de rosas,
A quien de aljofar el Aurora esmalta,
Con las Ninfas hermosas,
Y con sus dos hermanas) danza y salta.
Así el año que pasa tan aprisa,
La hora que arrebata
Al dia que amanece mas hermoso
Te da egemplo, te avisa
De que todo se acaba, y lo maltrata
El tiempo con su curso poderoso;
Porque el verano afable y amoroso
Templa el rigor del frio;
Luego de polvo y de sudor cubierto;
De espigas coronado
Huella el verde verano el seco estío,
Y el otoño hinchado
Ligero tras él corre, porque el yerto
Ibierno enfria sus desnudas plantas,
Y caballero sobre el cierzo vuela,
Hace temblar las plantas,
Y el agua en verlo de temor se yela.
Mas este mal es breve, no es eterno,
Que el reparo á su daño
El curso de las lunas lo asegura,
Pues muerto el viejo ibierno,
Le da la vida con su muerte el año,
Al agua libertad, y de él murmura:
Solo nosotros si en la gruta escura
Caemos de la muerte,
Que da al rico y al pobre igual asiento
(Aun la memoria asombra)
Nuestro hermoso cuerpo se convierte
En polvo, en vana sombra.
Que el sol deshace, que se lleva el viento:
Asi ¿ quién cierto sabe, ó adevina
Que llegar á mañana le consienta
Dios, ó si determina
Hoy pedir de su vida estrecha cuenta?
Del heredero que tu muerte llama,
Cuanto pudieres quita,
Siembra en la vida, cogerás el fruto
En la muerte tristísima, y la fama
Que á tantos del sepulcro resucita,

De lo que dieres te dará tributo,
Porque cuando una vez su horrendo luto
Te vistiere la muerte,
Y el que juzga el infierno (Radamanto)
Te diere la sentencia
No te valdrán Torquato, ¡ ó triste suerte!
La noble decendencia,
La riqueza, la ciencia, el tierno llanto,
Que el noble, el rico, el sabio no le mueven
Al negro Dios de las cavernas hondas,
Y el llanto se lo bebe
Del tinto Flegeton las turbias ondas.
Que del escuro y triste calabozo
Del infierno profundo,
Donde fuego dan voces, fuego suena,
Diana el casto mozo
Sacar no puede á ver la luz del mundo,
O reservalo de la eterna pena,
Ni romper con sus fuerzas la cadena
Puede Teseo valiente,
Que á Piritóo su amigo, loco amante,

ODE VIII.—A CENSORINUS.

A mes amis de bon cœur j'offrirais
Des vases renommés, des bronzes magnifiques,
Ces beaux trépieds, digne prix des succès
Qui signalaient les Grecs aux combats olympiques;
Et dans ce jour, mon cher Censorinus,
Des plus riches présents tu recevrais l'hommage,
Si de Scopas et de Parrhasius
J'avais, plus fortuné, les chefs-d'œuvre en partage.
L'un, en sculptant le marbre de Paros,
L'autre, animant la toile, en d'immortels ouvrages,
Tantôt des Dieux et tantôt des héros
Ont su nous retracer les augustes images.
Un dieu jaloux m'interdit ce plaisir;
Et, réunis chez toi, ces trésors du génie
Ne doivent plus exciter ton désir.
Mais je sais que des vers la douce mélodie
Charme ton cœur; je puis donc les offrir
Et te dire quelle est leur puissance infinie.
Les monuments ornés d'inscriptions,
L'airain même où respire un vaillant capitaine,
Ses grands exploits, ses belles actions,
La chute d'Annibal et sa fuite soudaine,
Moins que les vers du poète Romain,
Illustrent le guerrier dont le brillant courage
Obtint jadis le surnom d'Africain,
Quand son bras eut dompté la perfide Carthage.
Eh! qui pourrait, sans l'appui d'Apollon,
D'un mérite éminent conserver la mémoire?
De Romulus qui retiendrait le nom,
Si Clio n'eût pris soin d'éterniser sa gloire!
Oui, des beaux vers les sons mélodieux,
Dérobant Eacus au ténébreux empire,
Ouvrent pour lui l'Olympe radieux;
Le héros qu'ont chanté les maîtres de la lyre
Est immortel: il vivra dans les cieux.
Aimé de Jupiter, l'illustre fils d'Alcmène
Ose s'asseoir à la table des dieux.
L'astre resplendissant des deux frères d'Hélène
Préserve ainsi de la fureur des mers
La nef qu'engloutissait un effrayant orage;
Ainsi Bacchus, orné de pampres verts,
Accueille des mortels et les vœux et l'hommage.

ODE IX.—A LOLLIUS.

Non, non, du fils de Polymnie,
Qu'a vu naître l'Aufide aux flots impétueux,
L'oubli n'atteindra point les vers harmonieux,
Ces vers qu'un nouvel art, créé dans l'Ausonie,
Mêle à son luth mélodieux.

Sur le Parnasse, Homère encore
Garde le premier rang parmi tous ses rivaux;
Mais les mâles accents du guerrier de Lesbos,
Du sublime Pindare et du fier Stésichore,
Enchantent le dieu de Délos.

Un aimable et joyeux délire
Revit, malgré les ans, dans les vers gracieux
Du sage Anacréon; et les chants amoureux
Que le cœur de Sapho confiait à sa lyre
Brûlent toujours des mêmes feux.

Des habits où l'or étincelle,
Des cheveux parfumés, les plus brillants appas,
Et la pompe des cours, et de nombreux soldats,
N'ont-ils jamais séduit que l'épouse infidèle
Qui déshonora Ménélas?

Teucer, chéri de la victoire,
N'avait pas, le premier, courbé l'arc de Cydon;
Plus d'un peuple assiégea les remparts d'Ilion;
D'autres qu'Idoménée ont mérité la gloire
D'être chantés par Apollon.

Couverts de profondes blessures,
Hector et Déiphobe, intrépides amis,
Sont-ils les seuls héros qui, par l'honneur unis,
Dans de sanglants combats ont vengé les injures
D'une chaste épouse ou d'un fils?

Avant Agamemnon, la Grèce
Comptait des rois puissants, des guerriers valeureux;
Sans exciter nos pleurs, au séjour ténébreux
Ils errent inconnus: les nymphes du Permesse
N'ont pas rendu leurs noms fameux.

Le héros que le monde ignore,
Le lâche moissonné sous la faulx d'Atropos,
Restent tous deux cachés au fond de leurs tombeaux.
Je ne souffrirai point qu'un noir oubli dévore
Tes longs et glorieux travaux.

Mes vers vanteront ta justice,
Ton esprit éclairé, ferme dans le malheur,
Ta modération dans les jours de bonheur;
Je dirai que du vol, de l'inique avarice,
Tu fus l'inflexible vengeur.

L'éclat de ce métal perfide
Qui fascine les yeux, dont les puissants attraits
Subjuguent les mortels, ne t'éblouit jamais;
Et tu sus à l'honneur, juge intègre et rigide,
Sacrifier tes intérêts.

Des coupables, avec courage,
Ta fierté rejeta les présents suborneurs;
Armé de ces vertus qui maîtrisent les cœurs,
On te vit triompher et t'ouvrir un passage
A travers tant de corrupteurs.

Oui, le bonheur fuit la richesse;
Donnez le nom d'heureux à l'homme vertueux,

Qui redoute un forfait plus qu'un trépas affreux ;
A celui dont le cœur jouit avec sagesse
Des biens qu'il a reçus des cieux ;

Au mortel dont l'ame affermie
Sait, dans la pauvreté, se résigner au sort,
Et qui, suivant toujours un généreux transport,
Fidèle à ses amis, fidèle à sa patrie,
Pour eux ne craindrait par la mort.

ODE X. — A LIGURINUS.

Cruel enfant, des graces du bel âge,
Des charmes de Vénus éblouissant nos yeux,
Tu fais paraître un orgueil dédaigneux ;
Mais quand l'hiver des ans, dont tu crains peu l'outrage,
Aura fait tomber les cheveux
Qui voltigent sur ton visage,
Aura défiguré des traits si délicats,
Jauni ce teint brillant plus vermeil que la rose,
Dans un miroir fidèle enfin quand tu verras
Cette horrible métamorphose,
Que n'ai-je, diras-tu, lorsque j'étais enfant,
Pensé comme dans la vieillesse!
Ou pourquoi ne puis-je à présent
Unir à la raison les dons de la jeunesse !

ODE XI. — A PHYLLIS.

Phyllis, je te destine un vin d'Albe écumeux,
Au fond de mes caveaux vieilli par dix automnes ;
Les fleurs de mon jardin t'apprêtent les couronnes
Dont tu sais avec grace orner tes blonds cheveux.

Pour le festin la table est préparée;
De tous côtés on voit l'argent briller;
Et déja, sur l'autel, la verveine sacrée
Environne l'agneau dont le sang va couler.

J'entends dans ma maison, par la joie animée,
Des esclaves nombreux en foule aller, venir;
La flamme, en pétillant, de mon toit fait jaillir
Les tourbillons épais d'une noire fumée.

Sais-tu quel est l'objet de tant d'apprêts divers ?
Nous célébrons le jour prospère
Qui divise le mois où, dans le sein des mers,
Naquit la reine de Cythère.

O jour plus solennel, pour moi plus précieux
Que l'heureux jour qui m'a vu naître,
Jour d'où Mécène, aimé des dieux,
Compte des ans, hélas ! trop prompts à disparaître !

Phyllis, tu veux en vain séduire Téléphus;
Entre vous, tu le sais, la distance est extrême;
Une jeune beauté, rivale de Vénus,
Tient son cœur asservi par des liens qu'il aime.

L'orgueilleux Phaéton, précipité du ciel,
Sur la terre embrasée expia sa folie ;
Pégase, furieux de porter un mortel,
A de Bellérophon puni l'audace impie.

Puisses-tu redouter un pareil châtiment!
Un fol orgueil des dieux irrite la vengeance.
Plus sage, fais choix d'un amant
Qui puisse avouer ta naissance.

Viens, Phyllis, charme heureux de mes derniers beaux [jours,
(Et qui peut, après toi, captiver ma tendresse ?)
Viens; que ta douce voix, chère au dieu des amours,
Par des sons enchanteurs dissipe ma tristesse.

ODE XII. — A VIRGILE.

Compagnons du printemps, déja les vents de Thrace
Sur les flots aplanis font voguer nos vaisseaux ;
Leur souffle des frimas a dissipé la trace,
Et des torrents gonflés par la neige et la glace
On n'entend plus mugir les eaux.

Progné, des rois d'Athène opprobre ineffaçable,
En préparant son nid, pleure la mort d'Itys :
Progné, ce triste oiseau que le remords accable,
A vengé d'un époux la débauche exécrable,
En immolant son propre fils.

Les bergers, mollement couchés sur la prairie,
Mêlent des airs joyeux au son de leurs pipeaux,
Tandis que les brebis paissent l'herbe fleurie ;
Ces chants plaisent au dieu qui chérit l'Arcadie,
Ses bois sombres et ses troupeaux.

Voici le temps, cédons à la soif qui nous presse ;
Mais d'un vin savoureux veux-tu boire à longs traits ?
Virgile, ô toi, l'honneur de la jeune noblesse,
Apporte des parfums : tu dois par ta largesse
Mériter mon vin de Calès.

Si d'un vase de Nard ta main me gratifie,
Tu boiras deux flacons du vin le plus exquis,
D'un nectar pétillant, plus doux que l'ambroisie,
Qui ranime l'espoir dans une ame flétrie
Et dissipe les noirs soucis.

Veux-tu de ces plaisirs goûter la jouissance ?
Muni de ton écot, vers nous guide tes pas.
Non, je ne prétends point, sans nulle récompense,
Tel qu'un riche qui vit au sein de l'opulence,
T'admettre à mon joyeux repas.

L'amour du gain doit-il nous occuper sans cesse ?
Livrons-nous au plaisir, songeons à l'Achéron ;
Mêlons quelque folie à l'austère sagesse ;
Laisse, laisse, plongé dans une douce ivresse,
Parfois sommeiller la raison.

ODE XIII. — A LYCÉ.

Lycé, les Dieux ont accompli mes vœux,
Tu vieillis !.... et pourtant tu veux paraître belle,
Et pour Bacchus et ses folâtres jeux
Impudemment ton ardeur se décèle.
Hélas ! ta voix tremblante appelle en vain l'Amour :
Sur la bouche fraîche et vermeille
De Lycoris, qui charme et le cœur et l'oreille,
L'Amour a fixé son séjour.
Ce dieu cruel, dans sa course volage,
Fuit les ormeaux dépouillés de feuillage ;

Il s'envole à l'aspect hideux
De tes dents qui jaunissent,
En voyant tes cheveux
Qui sur un front ridé blanchissent.
Ni la pourpre de Cos, ni d'éclatants rubis,
Ne te rendront, tu peux m'en croire,
Les beaux jours que le temps a déja recueillis
Dans les fastes de notre gloire.
Qu'est devenu ce teint de roses et de lis,
Cette démarche si légère,
Où semblaient respirer les Amours et les Ris,
Ces graces, ce talent de plaire,
Dont je fus vivement épris?
Quelle beauté, depuis Cinare,
Eut un plus doux sourire, un plus charmant regard,
Dans ses amours montra plus d'art?
Mais des jours de bonheur le destin trop avare
Se plaît à prolonger tes ans;
Tu vivras plus long-temps qu'une vieille corneille.
A ton aspect déja la critique s'éveille;
Et bientôt nos jeunes amants
Autour de toi feront entendre
Des ris moqueurs et des propos méchants,
Lorsqu'ils verront tes yeux, autrefois si brillants,
Pâlir comme un flambeau qui s'éteint sous la cendre.

A une vieille coquette, par Lebrun.

Fuis, vieille athlète d'Amathonte,
Fuis l'Amour aux jeux enfantins.
Cède à l'âge qui te surmonte;
Ne sois plus l'horreur et la honte
De nos lits et de nos festins.

Ton miroir te dit que la Parque
Est lasse de filer tes jours;
Déja promise au noir monarque,
Te sied-il, un pied dans la barque,
D'agacer encor les Amours?

Ta voix tremblante nous bégaie
Le nom de Bacchus et des Ris;
Mais ta voix, ton sourire effraie
Le dieu pétillant qui s'égaie
Dans la coupe de Lycoris.

Tu fardes d'une main rusée
Tes charmes jadis si connus:
Du peuple aujourd'hui la risée,
Tu n'est plus que la cendre usée
D'un flambeau qu'alluma Vénus.

Zélis, dont la blancheur vermeille,
Consumait ses pâles amants,
Zélis, aux colombes pareille,
Vécut peu; mais d'une corneille
Le sort t'a réservé les ans.

Les Graces, les doux Badinages
S'épouvantent de tes soupirs.
Vieux myrte, dépouillé d'ombrages,
Tu ne verras plus tes feuillages
Caressés des jeunes zéphyrs.

Ton front, sillonné par Saturne,
Se pare de cheveux menteurs:
De tes yeux l'orbe taciturne
Paraît une lampe nocturne
Qui jete un feu pâle et des pleurs.

L'Amour a laissé dans tes rides
L'essaim des Désirs effrontés;
Mais, loin de tes lèvres avides,
Le feu de tes baisers livides
Met en fuite les voluptés.

Quand, malgré les glaces de l'âge,
Mêlée aux nymphes du printemps,
Tu suis encor l'Amour volage,
Je crois voir un sombre nuage
Parmi des astres éclatants.

ODE XIV. — A AUGUSTE.

César, par quels honneurs, par quels titres pompeux,
Le peuple et le sénat, zélés pour votre gloire,
De vos rares vertus, chez nos derniers neveux,
Vont-ils consacrer la mémoire?

O prince le plus grand que le monde habité
Offre aux regards du dieu qui répand la lumière?
Le Vindélicien, naguères indompté,
Connaît votre valeur guerrière.

Drusus, dont vos soldats secondaient les efforts,
De la Gaule a vaincu les peuples magnanimes;
Devant lui sont tombés les redoutables forts
Qui des Alpes couvraient les cimes.

La belliqueuse ardeur de l'aîné des Nérons,
Bientôt se déployant sous un heureux présage,
Dans un sanglant combat qui vengeait nos affronts,
Triompha du Rhète sauvage.

Quel spectacle offrit-il à ses vaillants soldats,
Quand son bras immolait, fatigué de carnage,
Ces peuples acharnés qui bravaient le trépas
Pour échapper à l'esclavage!

Pareils aux vents fougueux qui soulèvent les mers,
Lorsque les sœurs d'Hyas ouvrent le sein des nues,
Sur un coursier rapide il pénètre au travers
De leurs phalanges éperdues.

Tel l'Aufide, au pays qui vit régner Daunus,
Quand ses flots mutinés sont grossis par l'orage,
Au milieu des épis que murissait Phébus,
Porte un effroyable ravage.

Tel, dans ces bataillons de fer étincelants,
L'impétueux Tibère, entraîné par la gloire,
Couvre les champs de morts, moissonne tous les rangs,
Et sans perte obtient la victoire.

Vos soldats et nos dieux combattaient avec lui;
Trois lustres écoulés, il vainquit le jour même
Où l'Égypte soumise, implorant votre appui,
Expia son orgueil extrême.

C'est ainsi que le sort accomplit vos projets;
Et pour vous, ô César, de plus en plus prospère,
Il comble enfin vos vœux par le brillant succès
Qui vient de terminer la guerre.

Le Cantabre est dompté; le Mède, l'Indien,
Et des Scythes cruels la horde vagabonde,

Vous admirent, ô prince, ô vous, ferme soutien
De Rome, maîtresse du monde !

Le Nil, qui tait sa source en des climats lointains,
Le Danube au long cours, le Tigre aux flots rapides,
La mer, dont le Breton, séparé des humains,
Entend mugir les bords perfides,

Tout cède à vos destins ; l'intrépide Gaulois
Qui jadis parmi nous répandait tant d'alarmes,
Et le Sicambre enfin, ont, soumis à vos lois,
Devant vous déposé les armes.

ODE XV. — A AUGUSTE.

J'allais chanter la guerre et vingt peuples domptés,
Quand Phébus, tout-à-coup, me frappant de sa lyre,
Me dit : « N'affronte pas, sur un frêle navire,
« Les écueils de la mer et les flots irrités. »
César, de longs malheurs ton règne nous console ;
La terre, plus féconde, exauce tous nos vœux :
Grace à toi, reconquis sur le Parthe orgueilleux,
Nos drapeaux sont rendus au dieu du Capitole.
La paix a refermé le temple de Janus ;
L'ordre, les mœurs, les lois, recouvrant leur puissance,
Ont extirpé le vice et banni la licence ;
Nous voyons refleurir les antiques vertus
Que des premiers Romains l'exemple nous inspire,
Ces vertus qui, jadis, préságeant nos exploits,
Du couchant à l'aurore ont porté tant de fois
Le nom, la majesté, la gloire de l'empire.

Tant que le monde en toi verra son protecteur,
La force et la vengeance, et les haines civiles,
Qui forgent les poignards, ensanglantent les villes,
Ne pourront plus sur nous exercer leur fureur.
Les Sères, les Gélons, les Persans infidèles,
Les peuples de l'Ister, si long-temps insoumis,
Et les Scythes errant au bord du Tanaïs,
A tes sages décrets ne seront plus rebelles.

Nous, chaque jour de l'an, comme aux jours solennels,
Inspirés par le dieu qui réjouit nos ames,
Heureux, environnés de nos fils, de nos femmes,
Nous adressons pour toi des vœux aux immortels ;
Et nos voix, secondant la flûte de Lydie,
Célèbrent les Romains en tous lieux triomphants,
Pergame, Anchise, Enée, et les nobles enfants
De la divinité si chère à l'Italie.

LIVRE CINQUIÈME.

ODE I. — A MÉCENE.

De César toujours prêt à défendre la tête ,
Mécène , tu vas donc affronter la tempête
Et ces remparts flottants qu'arme un peuple orgueilleux.
Mais quand ton amitié , seul charme de ma vie ,
Est le plus doux présent de la bonté des cieux ,
Quel sera mon destin , si la Parque ennemie
Retranche , hélas ! des jours pour moi si précieux ?

En ton absence , en proie aux plus vives alarmes ,
Le repos pour mon cœur peut-il avoir des charmes ?
Daigne m'associer à tes périls divers ,
Aux travaux des guerriers que ton grand cœur anime.
Du Caucase faut-il gravir les rocs déserts ?
Des Alpes, avec toi , dois-je franchir la cime ?
J'irai , plein de courage , au bout de l'univers.

Mais de ton bras, dis-tu , quel secours puis-je attendre?
Ah ! mon cœur craindra moins près d'un ami si tendre.
Loin de toi , je croirais le danger plus pressant.
Ainsi , le faible oiseau , qui , plein de méfiance ,
Redoute pour ses fils l'approche d'un serpent ,
N'ose quitter son nid ; cependant sa présence
Ne peut les protéger contre un péril si grand.

Oui, qu'une mâle ardeur dans cent combats m'entraîne,
Par l'espoir de te plaire, et non pas , ô Mécène ,
Pour qu'attachés au joug , des taureaux vigoureux
Couvrent d'épais sillons une terre agrandie ,
Pour que , changeant de prés, mes troupeaux plus nom-
Passent de la Calabre aux monts de Lucanie [breux
Avant que le Lion les brûle de ses feux ;

Non pour qu'au pied des murs bâtis par Télégone ,
De forêts et de champs ma maison s'environne ,
Pour qu'elle se transforme en un brillant palais.
Tes bienfaits ont comblé toutes mes espérances ;
Voudrais-je accumuler tout l'or d'Achéménès ,
Ou pour le prodiguer dans de folles dépenses ,
Ou bien pour l'enfouir , comme un autre Chrémès ?

ODE II. — ÉLOGE DE LA VIE CHAMPÊTRE.

Qu'heureux est le mortel qui vit loin des affaires ,
Et, comme les premiers humains ,
Cultive avec ses bœufs le doux champ de ses pères ;
Qui méprise et l'usure et ses infames gains !
Ni les bruyants clairons , ni la mer en furie
De son cœur ne troublent la paix ;
Nul procès de chagrins ne vient semer sa vie ;
Il évite des grands les superbes palais.

Satisfait de son sort , par un hymen fertile
Il unit la vigne aux ormeaux ,
Et d'un arbre émondant le branchage stérile ,
Sa main sait y greffer de plus féconds rameaux.

Qu'il aime à voir ses bœufs , d'un pas lent et tranquille,
Errants au loin dans un vallon ;
A verser un miel pur dans des vases d'argile ,
A ravir aux brebis une riche toison !

Quand , de ses dons , l'Automne à la face vermeille ,
Comble les mortels enchantés ,
Oh ! comme avec plaisir il remplit sa corbeille
Des fruits délicieux que sa main a plantés !

Oh ! quel charme pour lui de détacher la grappe
Dont la pourpre orne ses coteaux ,
Et de t'en faire hommage , à toi , divin Priape ,
A vous , dieux des forêts , protecteurs des troupeaux !

Sur un lit de gazon , à l'ombre d'un vieux chêne ,
Veut-il goûter un doux repos ,
Un fleuve aux bords fleuris , qui lentement promène
Le cours majestueux de ses limpides eaux ,

Les chants de Philomèle, un dôme de verdure
Qui lui cache un ardent soleil ,
La source qui d'un roc et jaillit et murmure ,
Le silence des bois , tout l'invite au sommeil.

L'hiver ramène-t-il les frimats et la neige ?
Suivi de chiens impétueux ,
Chasseur infatigable , il lance dans le piége
Qu'il a tendu lui-même , un sanglier fougueux.

Sur de légers appuis son adresse perfide
Élève ailleurs d'autres lacets ,
Et la grive gourmande et le lièvre timide
Seront ainsi le prix de ses joyeux essais.

Il vit exempt des maux que cause un dieu volage.
Qu'une femme aux traits rembrunis ,
Robuste ménagère , épouse aimable et sage ,
Veille sur sa maison et sur des fils chéris ;

Que pour son cher époux épuisé de fatigue,
Dont le retour est désiré,
Elle fasse gaîment, et d'une main prodigue,
Pétiller un vieux bois dans le foyer sacré;

Que, versé par ses mains, un nectar délectable
Ranime le joyeux époux;
Et, sans rien acheter, qu'elle couvre sa table
Et des mets les plus sains et des fruits les plus doux;

Que, son joyeux troupeau sortant de la prairie,
Enfermé sous un frêle osier,
Cette épouse soigneuse, au travail endurcie,
Du lait de ses brebis garnisse son cellier;

Non, la poule d'Afrique et l'oiseau d'Ionie,
Et les turbots et les sargets
Que les mers d'Orient jettent vers l'Ausonie,
Et l'huître du Lucrin, m'offriraient moins d'attraits.

La mauve salutaire et l'olive cueillie
Sur l'arbre aux rameaux onctueux,
L'oseille qui se plaît aux bords de la prairie,
Me paraîtront toujours des mets plus savoureux.

Je ne veux que l'agneau qui de son sang propice
Des Dieux vient de rougir l'autel,
Ou le tendre chevreau qu'une main protectrice
Naguères a sauvé des dents d'un loup cruel.

Oh! quel bonheur alors de voir près de l'étable
Son troupeau gaîment ramassé;
De voir rentrer le bœuf qu'un joug pénible accable,
Qui, d'un pas languissant, traîne un soc renversé!

Oh! qu'il est doux de voir autour d'un si bon maître
Un essaim d'esclaves zélés,
Trésor de la maison qui les a tous vus naître,
Près d'un riant foyer à l'envi rassemblés!

L'usurier Alphius; las de profits sordides,
Des champs vante ainsi les attraits,
Puis retire ses fonds aux derniers jours des Ides,
Et bientôt les replace à plus gros intérêts.

La même, par Daru.

Heureux qui, de ses mains, comme nos premiers pères,
Cultive en paix ses champs, et vit libre d'affaires!
Il n'est point éveillé par le clairon guerrier;
Il ne connaît Thémis ni l'avide usurier.
Jamais il n'a pâli sur l'onde turbulente,
Et fuit surtout les grands et leur cour insolente.
Tantôt il sait unir par un hymen heureux
La vigne faible encore à l'ormeau vigoureux;
Tantôt, armé d'un fer, il va, d'une main sage,
Émonder avec art un stérile branchage,
Et, dirigeant la sève en ses canaux légers,
Marie aux jeunes plants des rameaux étrangers.
Ses yeux dans les vallons suivent l'agneau docile;
Sa main presse un miel pur dans des vases d'argile,
Ou fait légèrement tomber sous les ciseaux
La toison dont le poids fatiguait ses troupeaux.
Mais, dès qu'en nos vergers la féconde Pomone
Lève ce front riant qui de fruits se couronne,
Oh! comme avec plaisir, épiant ses poiriers,
De leurs riches tributs il saisit les premiers!
Dieux protecteurs des champs, qui comblez son attente,
Pan, Faune, c'est à vous que sa main les présente.
Souvent au fond des bois, dans l'ardente saison,
Il goûte le repos sur un lit de gazon:
Tandis qu'à ses côtés un doux ruisseau murmure,
Le chant de Philomèle attendrit la nature,
Et, versant dans son ame une tranquille paix,
Appelle le sommeil sous ces ombrages frais.
Mais l'hiver, ramené par le dieu du tonnerre,
De neige et de frimas vient-il couvrir la terre?
Tantôt, environné de ses chiens belliqueux,
Il presse dans les bois l'animal furieux;
Tantôt il dresse un piége au tourde trop avide,
Prend au lacet la grue, ou le lièvre timide,
Et d'un plaisir nouveau remplit tous ses moments.
Amour, cruel Amour, ah! dans ces lieux charmants,
Qui n'oublîrait tes traits, et les maux que tu causes?
Mais quoi! tu n'as ici que des chaînes de roses.
Quand une chaste épouse, au teint frais et vermeil,
Semblable à ces beautés que brunit le soleil,
Prépare à son époux un foyer qui pétille,
Et l'attend au milieu de sa jeune famille;
Quand elle a d'une claie entouré son troupeau,
Du tonneau précieux tiré le vin nouveau,
Déchargé de son lait la chèvre libérale,
Et su parer sans frais une table frugale;
Pour un pareil repas je donnerais cent fois
Les huîtres du Lucrin, et la table des rois.
Qu'on ne me vante plus les oiseaux d'Ionie:
Les tributs monstrueux d'une mer en furie
Valent-ils l'humble mauve habitante des champs?
Je préfère l'oseille, et ses sucs bienfesants,
L'émeraude qui pend à l'arbre de Minerve,
Ou cet agneau qu'aux dieux la piété réserve,
Et qui du loup avide aura trompé l'espoir.
Assis à cette table, oh! qu'il estdoux de voir
Ses chèvres, ses brebis, qui, des monts descendues,
Rapportent au bercail leurs mamelles tendues;
Le taureau vigoureux, de travail harassé,
Dont le cou languissant traîne un soc renversé;
Et l'essaim des valets, richesse de leur maître,
S'égayant à l'entour de leur foyer champêtre!
Ainsi parlait Septime, usurier diligent;
On eût dit qu'il allait mourir dans son village:
Mais, à la fin du mois, il compta son argent,
Et fit pour la semaine un placement sur gage.

La même, par Léon Halevy.

Heureux qui, détaché d'un intérêt sordide,
Vit comme les premiers humains,
Et, bravant des soucis le cortége livide,
Reste aux champs paternels que cultivent ses mains!
Il ne craint point les flots; son sommeil pacifique
N'attend pas du clairon les belliqueux accents;
Il fuit Thémis, et sa fierté rustique
N'a jamais su ramper aux portes des puissants.
Mais libre, heureux, dans son champêtre asyle,
Il sait unir à la vigne fertile
Le peuplier majestueux,
Et sur l'arbre, accablé d'un feuillage stérile,
Greffer des rameaux fructueux.
Au fond d'une vallée, à l'ombre d'un vieux chêne,
Il voit au loin bondir ses blancs taureaux;
Délivre ses moutons du fardeau de leur laine,
Ou du miel le plus pur va recueillir les flots.
Au sein des campagnes riantes
Quand l'Automne a montré son front chargé de fruits;
Qu'il aime à savourer ces grappes jaunissantes,
Dont la pourpre enviraît le brillant coloris!....
A Priape, à Sylvain, divinités propices,

Des fruits qu'il a greffés il offre les prémices.
Souvent, couché sous de sombres berceaux,
Sur un frais tapis de verdure,
D'un torrent qui s'élance il entend le murmure;
Et, se mêlant aux concerts des oiseaux,
Le bruit léger d'une eau limpide et pure
Sur ses yeux entr'ouverts appelle un doux repos.
Lorsqu'avançant d'un pas rapide,
L'hiver de ses frimas menace les guérets,
Sa meute ardente au fond des bois le guide,
Et fait tomber dans le piége perfide
Le sanglier, terreur de nos forêts.
Quelquefois il surprend la grive trop avide,
Et du léger chevreuil, ou du lièvre timide,
Tour à tour son adresse enrichit ses filets.
Plaisirs purs! bonheur sans mélange,
Qui, même de l'amour, nous console et nous venge!...
Que peut-il me manquer, si, pour combler mes vœux,
Le sort m'accorde une épouse pudique,
Une Sabine, au cœur simple et rustique,
Au teint hâlé par la chaleur des cieux?
La maison, les enfants, tout est sous sa tutelle:
Las du travail des champs, quand la nuit me rappelle,
Elle entasse un bois sec au foyer spacieux;
Elle trait la génisse, aux mamelles pendantes;
Dans le bercail enferme le troupeau;
Puis prépare gaiment, de ses mains prévoyantes,
Un festin sans apprêts, qu'anime un vin nouveau:
Les huîtres du Lucrin, le turbot d'Italie,
Les plus rares poissons que la mer de Phrygie
Puisse envoyer à nos climats,
La poule succulente, enlevée à l'Atlas,
Les gelinottes d'Ionie,
Me plairaient moins que ce frugal repas:
C'est l'olive que j'ai cueillie;
L'oseille sous mes yeux mûrie;
La mauve, saine au corps, délicieuse au goût;
C'est la brebis que j'ai nourrie,
Et qu'au dieu Terme enfin je sacrifie;
C'est un agneau sauvé de la fureur du loup.
Au milieu du repas, que charme un doux breuvage,
Mes chèvres, mes agneaux bêlants,
D'un pas pressé rentrent du pâturage;
Vers l'étable les bœufs s'avancent à pas lents,
Et le soc renversé pèse à leurs cous tremblants;
Mes esclaves nombreux dansent sous le feuillage,
Ou charment mes foyers de leurs jeux innocents.»
Ainsi parle Alfius. C'était le jour des Ides:
L'usurier vers les champs est prêt à s'élancer;
Et quand il eut fini de ramasser
Tout son or, digne fruit de ses veilles perfides.....
Aux Calendes encore il songe à le placer.

ODE III. — A MÉCÈNE.

S'il est un fils dont la main éperdue
Dans le cœur de son père a plongé le couteau,
Que l'ail, cent fois pire que la ciguë,
Soit le seul aliment de cet affreux bourreau.

Qu'un estomac de fer excite mon envie!
Dieux! quel poison circule dans mon sein!
D'une vipère ai-je bu le venin?
Cet exécrable mets vient-il de Canidie?

Quand Médée, écartant des rivaux si vantés,
Eprouva pour Jason un charme irrésistible,
Pour qu'il soumît au joug les taureaux indomptés,
C'est d'ail qu'elle frotta ce héros invincible.
Sur les ailes de ses dragons,
Au moment de s'enfuir, cette amante fatale,
Par l'ail empoisonna les dons
Que sa main vengeresse offrit à sa rivale:

Dans l'Apulie, un soleil en fureur
Dessèche moins une campagne aride,
Et le sang de Nessus, d'une moins vive ardeur,
De feux moins dévorants brûlait le grand Alcide.

Qu'une jeune beauté te repousse soudain,
Si l'ail jamais souille ta bouche!
Mécène, à tes baisers qu'elle oppose la main,
Et s'exile au bord de ta couche.

ODE IV. — CONTRE UN AFFRANCHI PARVENU.

L'agneau qui de l'instinct suit l'inflexible loi,
Pour les ours, pour les loups a moins d'antipathie
Que mon cœur irrité n'en éprouve pour toi,
Esclave audacieux, couvert d'ignominie,
Toi, que le fouet vengeur a si souvent meurtri,
Toi, que les fers du crime ont a jamais flétri.
Sur ton front vainement respire l'arrogance;
Non, non, ce n'est point l'or qui change la naissance.
De l'indignation n'entends-tu pas les cris?
Partout ne vois-tu pas éclater le mépris,
Quand ta robe à longs plis vient balayer la rue?
Ah! dit à ton aspect la populace émue:
Eh! quoi? ce misérable étrillé tant de fois,
Qui, du crieur public, a fatigué la voix,
A su de mille arpents s'arrondir un domaine!
Toujours sur le pavé de la voie Appienne
Il fait caracoler ses superbes coursiers:
Au Théâtre, classé parmi les chevaliers,
Malgré la loi d'Othon qui marque ailleurs sa place,
Il vient au premier rang s'asseoir avec audace.
Contre tant de voleurs et d'esclaves pervers,
Pourquoi donc rassembler nos vaisseaux sur les mers,
Puisque ce vil tribun, échappé de ses chaînes,
Peut commander lui-même aux légions romaines?

ODE V. — CONTRE CANIDIE.

« Au nom de tous les Dieux qui, des lambris célestes,
« A la terre imposent la loi,
« Pourquoi ce bruit sinistre et ces apprêts funestes,
« Et ces regards affreux que vous lancez sur moi?
« Epargne-moi, je t'en supplie,
« Par tes fils bien aimés (s'il est vrai qu'Ilithie
« Dans tes enfantements apaisa ta douleur);
« Je t'en conjure, ô Canidie,
« Par le maître des cieux, qui sera mon vengeur,
« Par cet habit si riche où la pourpre étincelle,
« Pourquoi, semblable au tigre atteint par le chasseur,
« Ou comme une marâtre inflexible et cruelle,
« Pourquoi tourner sur moi des yeux pleins de fureur?»
Le malheureux enfant qui, d'une voix tremblante,
Exhalait ces gémissements,
Aussitôt dépouillé de tous ses vêtements,
Etale de son corps la neige éblouissante;
Du Scythe même sa beauté
Eût fléchi la férocité;
Mais l'impitoyable furie,
Le front échevelé, ceint de serpents hideux,
Brûle dans de magiques feux
Le lugubre cyprès, que son audace impie

Enlève au milieu des tombeaux;
Elle jette au brasier, par la rage animée,
Les plumes et les œufs des funèbres oiseaux,
Arrosés du sang des crapauds,
Et les sucs venimeux dont la Thrace est semée,
Et les poisons mortels que distille Iolcos;
Elle y jette encore les os
Arrachés à la dent d'une louve affamée.
L'œil en feu, les bras nus et le poil hérissé,
Tel que le sanglier, du fond de sa caverne
A travers les forêts par le chasseur lancé,
Dans la maison Sagane épand l'eau de l'Averne.
La bêche en main, Véia (dont le cœur avili
N'éprouve aucun remords, en cruautés abonde)
Creuse péniblement une fosse profonde,
Où, jusques au menton, tel qu'un nageur dans l'onde,
Le jeune infortuné doit être enseveli;
A chaque instant du jour, la Mégère, avec joie,
Sans qu'il puisse y toucher, doit offrir à ses yeux
Des vins exquis, des mets délicieux;
De la victime, à tous les maux en proie,
Desséchant par la faim et la moelle et le foie,
Afin d'en composer un breuvage amoureux.
Naples, plongé dans les délices,
Dans une molle oisiveté,
Prétend que Folia vit ces noirs sacrifices
Et ces scènes d'atrocité,
Cette Folia dont nuls voiles
Ne cachèrent jamais les amours effrontés,
Et qui, par des sons enchantés,
Peut détacher du ciel la lune et les étoiles.
De ses horribles dents alors rongeant ses doigts,
Que dit?... que ne dit point la vieille aux yeux lubriques?
« Vous, fidèles témoins de mes œuvres magiques,
« O nuit! et vous, divinités des bois,
« Qui secondez, par un profond silence,
« Tous nos secrets mystérieux,
« Accordez-nous votre assistance,
« Et sur nos ennemis déployez en ces lieux
« Votre irrésistible puissance.
« Pendant que les monstres des bois
« Goûtent un doux sommeil au fond de leurs repaires,
« Ah! puissent tous les chiens, déchaînés à ma voix,
« Troubler de ce vieillard les plaisirs adultères!
« Par leurs effroyables clameurs,
« Puisse ce libertin, si vil, si méprisable,
« Que mes mains ont frotté d'essences et de fleurs,
« Surpris dans ses amours, de Rome être la fable!
« Quoi donc! a-t-il perdu sa force, le poison
« Dont Médée elle-même autrefois fit usage
« Pour venger un sanglant outrage
« Sur la fille du roi Créon,
« Lorsqu'en fuyant, sa main et perfide et jalouse
« Offrit un don fatal à la nouvelle épouse
« Qu'osait lui préférer le perfide Jason?
« Les lieux les plus déserts n'abritent point de plantes
« Qui puissent éluder mes regards curieux;
« Et sur un lit trempé de mes sucs venimeux
« Ce vieillard dort en paix, oubliant ses amantes?
« Plus habile que moi, de mes enchantements
« Quelle magicienne a donc rompu les charmes!
« O le plus ingrat des amants,
« Varus, que mes tourments vont te causer de larmes!
« Ne crois pas m'échapper : un plus subtil poison
« Fera triompher mon génie,
« Je vaincrai tes dégoûts... le Marse et sa magie
« Ne pourront désormais te rendre la raison.
« Tel que le noir bitume embrasé par la flamme,
« Oui, d'un ardent amour je brûlerai ton ame,
« Ou nous verrons au ciel la terre s'élancer,
« Ou dans le fond des mers le soleil s'abaisser. »

L'enfant, à ce discours funeste,
Cesse de supplier, et retenant ses pleurs,
Par des vœux dignes de Thyeste,
Tout-à-coup en ces mots exhale ses fureurs :
« Non, votre art criminel, vos puissants maléfices,
« Ne pourront du destin empêcher les arrêts;
« Vos prières, vos pleurs, l'encens, les sacrifices
« Ne sauraient expier d'exécrables forfaits.
« Dès que sous vos poignards j'aurai perdu la vie,
« Vous me verrez sans cesse, implacable furie,
« Toutes les nuits à vos regards m'offrir.
« Je ne vous quitte plus; mes ongles, avec rage,
« Déchireront votre sanglant visage.
« Une affreuse terreur, redoublant tous vos maux,
« Loin de vous à jamais bannira le repos.
« Vous entendrez, impudiques sorcières,
« Mes imprécations et mes cris retentir;
« La populace, à coups de pierres,
« De toutes parts viendra vous assaillir.
« Sur le mont Esquilin, privés de sépulture,
« Vos os épars aux loups serviront de pâture,
« Et, pour le consoler, ce spectacle odieux
« D'un père consterné va repaître les yeux. »

ODE VI. — CONTRE CASSIUS SÉVÈRE.

Eh! pourquoi t'acharner sur un hôte paisible,
Dogue hargneux, si lâche en présence des loups?
Contre moi si tu veux tourner ta gueule horrible,
Mors donc qui peut te mordre et rit de ton courroux.

Pareil, en ma fureur, au chien de Laconie,
Défenseur vigilant des fidèles bergers,
A travers les frimas, sans craindre nuls dangers,
Je suis, l'oreille en l'air, toute bête ennemie.

Mais toi, lorsque tes cris ont effrayé les bois,
Le moindre appas qu'on t'offre et te calme et t'arrête.
Prends, oui, prends garde à toi, j'ai prouvé mille fois
Que contre les méchants ma dent est toujours prête.

C'est ainsi qu'Hipponax, satirique malin,
Causa de Bupalus le funeste destin;
Tel on vit Archiloque, inventeur de l'iambe,
Punir de ses mépris son beau-père Lycambe.

Oui, si quelque insolent venait à m'outrager,
Me mordait d'une dent et cruelle et perfide,
Ne pense pas que, doux comme un enfant timide,
Par des pleurs impuissants je songe à me venger.

ODE VII. — AUX ROMAINS.

Romains, où courez-vous? où courez-vous, impies?
Dans vos sanglantes mains pourquoi ces glaives nus?
La terre et l'onde, hélas! ne sont que trop rougies
Du sang des fils de Romulus!

Le sang n'a point coulé pour subjuguer Carthage
Et les peuples jaloux, nos plus fiers ennemis;
Pour qu'un vainqueur pompeux traînât dans l'esclavage
Le Breton encore insoumis.

Sur d'autres animaux exerçant leur furie,
Les loups avec les loups du moins vivent en paix;
Mais Rome, par ses fils déchirée, asservie,
Du Scythe exauce les souhaits.

Répondez, ô cruels ! quelle rage vous guide ?
Est-ce un destin fatal ?... Vous restez interdits ;
Sur tous vos traits éclate une pâleur livide ;
La stupeur glace vos esprits.

Ah ! des dieux irrités Rome périt victime ;
Le meurtre de Rémus enflamme leur courroux.
Oui, le sang innocent, répandu par un crime,
Aujourd'hui retombe sur nous.

ODE IX. — A MÉCÈNE.

Mécène, sûr de plaire au dieu de l'harmonie,
Quand pourrai-je, avec toi, mêlant des vers joyeux
Aux doux sons du luth de Phrygie,
Chanter dans ton palais César victorieux,
Et boire en son honneur un vin vieux de Formie,
Gardé pour la fête des dieux !

Tels furent mes transports quand Sextus par nos braves
Vit ses vaisseaux brûlés, et fut chassé des mers :
Soutenu par les vils esclaves
Dont sa main parricide avait brisé les fers,
Ce fils du dieu des eaux voulait charger d'entraves
Le peuple, roi de l'univers !

O siècles ! croirez-vous à cette horrible trame ?
Des Romains, exilés de nos sacrés remparts,
Etaient les soldats d'une femme !
Ses eunuques vieillis guidaient les fils de Mars,
Et le soleil a vu son pavillon infame
Déshonorer nos étendards.

Frémissant de colère à cette ignominie,
Les cavaliers Gaulois à nous vinrent s'unir.
Le nom de César les rallie ;
On entend de ce nom les échos retentir ;
Et, tremblants, les vaisseaux de la flotte ennemie
Déja du port sont prêts à fuir.

Triomphe ! de cent bœufs offre à nos dieux l'hommage !
Étale, en un char d'or, ta pompe et ta splendeur ;
Récompense un brillant courage !
Oui, du fier Jugurtha l'intrépide vainqueur,
Le héros qui soumit Annibal et Carthage
Méritait moins un tel honneur !

Nos ennemis, vaincus sur la terre et sur l'onde,
Tristes jouets des flots, vêtus d'habits de deuil,
Voguent vers la Crète féconde,
Où cent riches cités étalent leur orgueil :
Abandonnés peut-être à l'aquilon qui gronde,
Ils vont périr contre un écueil.

Livrons-nous à la joie et déposons les armes.
Viens, jeune esclave ; apporte et les fleurs et le nard ;
Dans un jour si rempli de charmes,
Verse-nous le Cécube, et que ce doux nectar,
En ranimant nos cœurs, dissipe nos alarmes
Sur les dangers du grand César !

ODE X. — CONTRE MÉVIUS.

Il quitte enfin le port sous un sinistre auspice,
Ce malheureux vaisseau qui porte Mévius :
Que l'orageux Auster se soulève et frémisse
Contre ses flancs ouverts, par les vagues rompus !

Qu'au loin l'Eurus disperse, avec un bruit horrible,
Ses débris confondus, errants sans nautonnier !
Que l'Aquilon sur lui se lève plus terrible
Alors que sur les monts il brise un chêne altier !

Que nul flambeau ne brille à la voûte céleste
Pendant la sombre horreur du coucher d'Orion ;
Qu'à ce vaisseau la mer devienne plus funeste
Qu'aux perfides vainqueurs de la triste Ilion !

Que Pallas contre lui se montre inexorable ;
Comme au jour où, vengeant les malheurs des Troyens,
Son courroux punissait un forfait exécrable
En plongeant dans les flots le roi des Locriens.

Quelle pâleur affreuse altère ton visage !
Oh ! quels flots de sueur couvrent tes matelots !
Une beauté timide aurait plus de courage.....
Tu pleures, tu gémis, tu pousses des sanglots !

Quand l'Eurus, soulevant la mer Ionienne,
Brisera tes vaisseaux sous les flots écumeux,
Par des vœux impuissants, par une plainte vaine,
Ta voix implorera le souverain des cieux.

Oui, si ton corps hideux, gissant sur les rivages,
Un jour sert de pâture au vorace corbeau,
Sur les autels du dieu qui préside aux naufrages
J'immole un bouc lascif avec un tendre agneau.

ODE XI. — A PECTIUS.

Non, les bords charmants du Permesse
Pour moi n'ont plus autant d'attraits,
Une inexorable déesse
A percé mon cœur de ses traits,
Et pour l'une et l'autre jeunesse
Me remplit d'une folle ivresse.
Trois fois, depuis que Lycoris
Ne m'asservit plus sous ses chaînes,
Les épais feuillages des chênes
Sous l'hiver sont tombés flétris.

De Rome, hélas ! je fus la fable ;
J'excitai ses propos malins :
Amis, combien de fois, à table,
Et mon silence et mes chagrins
Vous firent soupçonner la flamme
Qui consumait alors mon ame !
En m'enivrant de son ardeur,
Un dieu dont la bouche est sincère
A trop révélé le mystère
Que je cachais au fond du cœur.

Je vous disais, baigné de larmes :
Quoi ! pour cette ingrate beauté,
Un amour si pur est sans charmes !
Son cœur par Plutus est dompté.
J'exhalais en de vaines plaintes
Mon courroux, ma peine et mes craintes.
Que je rougis de tous ces maux !
Souffrirai-je que ma tendresse
Dispute une avare maîtresse
A l'or de mes nombreux rivaux ?

Lorsque, devant toi, ma colère
Eut ainsi maudit mon amour,
Tu m'ordonnas, d'un air sévère,
De fuir un dangereux séjour ;

Mais un sort funeste, à toute heure,
M'amène au seuil de sa demeure,
Et malgré tes sages leçons,
Sur la couche, hélas! la plus dure,
Des vents je viens braver l'injure
Et l'inclémence des saisons.

Brillant et d'appas et de grace,
Lyciscus, plus beau que l'Amour,
Lui, que nulle beauté n'efface,
Aujourd'hui m'enflamme à son tour.
Ni ses mépris, ni ses outrages,
Ni vos conseils, amis, si sages,
Ne pourront briser ces doux nœuds,
Jusqu'au moment où quelque belle,
Aux blonds cheveux, tendre et fidèle,
M'embrasera de nouveaux feux.

ODE XIII. — A SES AMIS.

Une tempête horrible éclate dans les cieux;
En torrents, la grêle et la pluie
Tombent de la nue obscurcie,
Et l'aquilon impétueux
Dans les bois, sur les mers, s'agite avec furie.

Profitons du moment, livrons-nous au plaisir;
De vos cœurs chassez la tristesse,
Vous en qui brille la jeunesse;
Laissez les noirs chagrins couvrir
De leurs sillons affreux le front de la vieillesse.

Enfant, verse à grands flots l'écumeux et doux jus,
Qui, ranimant notre espérance,
Comme moi, date sa naissance
Du consulat de Manlius;
Et sur le reste, amis, imposons-nous silence.

Peut-être un ciel plus pur va briller à nos yeux;
Parfumés du nard de Syrie,
A des vers pleins de mélodie
Mêlant des sons harmonieux,
Dissipez les soucis dont votre ame est remplie.

Chiron au fier Achille ainsi parla jadis:
Vaillant mortel, tu vas te rendre
Aux bords qu'arrose le Scamandre
Et le rapide Simoïs;
Les champs d'Assaracus recueilleront ta cendre.

La Parque y tranchera ton glorieux destin;
N'espère plus dans ta patrie
Revoir un mère chérie.
Qu'au moins les jeux, les chants, le vin,
Jusqu'au terme fatal embellissent ta vie!

ODE XIV. — A MÉCÈNE.

Pourquoi me reprocher sans cesse,
D'un air plein de légéreté,
L'oubli causé par ma paresse,
Comme si j'eusse bu les ondes du Léthé?

Un dieu qui me trouble et m'abuse,
Qui dans ses fers me tient soumis,
Cupidon, empêche ma muse
De polir les doux vers que je t'avais promis.

Ainsi, soupirant pour Bathylle,
L'aimable chantre de Théos
Déplorait sur un luth facile
L'amour qui de son ame éloignait tout repos.

Mais, toi-même, mon cher Mécène,
Vénus dans ses filets t'a pris.
Il est vrai, celle qui t'enchaîne
Surpasse la beauté que séduisit Pâris.

Jouis d'un destin si prospère:
Seul tu sais captiver son cœur;
Et moi, je brûle pour Glycère,
A qui ne suffit plus un seul adorateur.

ODE XV. — A NÉÉRA.

Il était nuit, et, sous un ciel serein,
Phébé versait la clarté la plus pure;
Lorsque, bravant des dieux le pouvoir souverain,
Ton cœur perfide osait méditer un parjure.

Et cependant tes bras voluptueux
M'entrelaçaient par une douce chaîne;
Ah! moins étroitement, de ses plis tortueux,
L'arbre cher à Bacchus s'enlace autour du chêne.

Tu me disais: « Tant qu'un loup ravisseur
« Sera l'effroi de la brebis timide,
« Qu'Orion, de l'hiver sinistre précurseur,
« Troublera les nochers sur la plaine liquide;

« Tant qu'à son gré Zéphyre agitera
« Du dieu du jour la blonde chevelure,
« Si tu m'aimes, jamais mon cœur ne trahira
« L'amour, le tendre amour que ma bouche te jure. »

Que mon dépit te coûtera de pleurs!
Si mon courage à ma haine s'égale,
Un autre impunément n'aura point tes faveurs;
Et déja mon courroux te cherche une rivale.

Non, si jamais mon malheur est certain,
Ne pense pas apaiser ma vengeance.
Et toi, rival heureux, qui ris de mon chagrin,
Qui, flatté de son choix, montres tant d'arrogance;

Accrois tes biens du plus riche trésor;
A vingt troupeaux joins un domaine immense;
Que pour toi le Pactole amasse tout son or;
Du sage Pythagore égale la science;

Quand tes appas de l'enfant de Cypris
Surpasseraient et la grace et les charmes,
Il faudra de ta belle essuyer les mépris;
Et bientôt, à mon tour, je rirai de tes larmes.

La même, par Lebrun.

Il était nuit; Diane, au milieu du silence,
Eclatait sur un char d'étoiles entouré;
Et les feux riants qu'il nous lance
Se jouaient sur mon lit aux Amours consacré.

Morphée à ses pavots avait soumis la terre,
Delphire m'éveilla dans un si doux moment;
Et, plus souples qu'un jeune lierre,
Ses bras s'entrelaçaient aux bras de son amant.

« Eh quoi ! Mysis, tu dors ! Cher amant, disait-elle;
« Viens goûter du bonheur l'instant délicieux ;
« Embrasse une amante fidèle;
« Je t'aimerai toujours, j'en atteste les Dieux.

« Zéphyre cessera d'agiter le feuillage;
« L'Olympe qui m'éclaire éteindra ses flambeaux,
« Avant que Delphire, volage,
Par un indigne amour rompe des nœuds si beaux.»

Le feuillage est encore agité du Zéphyre !
L'Olympe nous éclaire encor des mêmes feux :
Delphire le voit ! et Delphire
Prodigue à mon rival ses baisers amoureux.

C'en est fait; de l'ingrate osons briser la chaîne !
Elle a trahi mon cœur ! que mon cœur soit vengé !
Payons sa haine de ma haine !
Rompons avec éclat un amour outragé.

Qu'un rival odieux insulte à ma disgrace ;
Il ne jouira pas long-temps de mes douleurs ;
Un même orage le menace,
Et ses myrtes, bientôt, seront baignés de pleurs.

Fût il plus séduisant et plus beau que Nirée,
Vainement il s'endort sur la foi des amours !
Delphire, en ses bras égarée,
Peut-être, à son réveil, le fuira pour toujours.

Qu'alors il gémira d'avoir connu ses charmes,
Et ses baisers trompeurs, et ses frêles serments !
Ses yeux en répandront des larmes,
Et les miens, à leur tour, riront de ses tourments.

ODE XVI. — AU PEUPLE ROMAIN.

Ainsi, pour nos fureurs commence un nouvel âge ;
Rome va succomber sous le fer des Romains !
O Dieux ! cette cité dont le mâle courage
Vainquit les Marses ses voisins,
Porsenna, des Tarquins le vengeur formidable,
La jalouse Capoue, ennemie implacable,
Le cruel Spartacus, le farouche Africain,
Les belliqueux Gaulois, la fière Germanie.......
C'est nous, ses propres fils, race maudite, impie,
C'est nous qui déchirons son sein.

Eh quoi ! sur notre sol, bientôt caché sous l'herbe,
Les monstres des forêts viendront de toutes parts ;
Un barbare vainqueur, dans son orgueil superbe,
Foulera ces palais épars ;
Les pas retentissants de ses coursiers dociles
Frapperont les débris de la reine des villes.
O spectacle cruel ! sans nous avoir vaincus,
Un guerrier insolent, d'une main téméraire,
Va briser, va souiller le marbre funéraire
Qui couvre le grand Romulus !

Romains, à tant de maux désirez-vous un terme,
Ecoutez d'un ami le conseil courageux :
Comme les Phocéens, déployant un cœur ferme,
Aux ours, aux tigres furieux
Abandonnez vos champs et le toit de vos pères ;
Dévouez cette ville aux célestes colères ;
Volons où le destin voudra nous réunir ;
Voguez au gré des vents et d'une mer propice.
Ce conseil vous plaît-il ? sous un heureux auspice
Pourquoi tardez-vous à partir ?

Mais jurons tous qu'avant de revoir ces campagnes,
Les rocs du fond des eaux flotteront sur les mers
Jurons que l'Eridan des plus hautes montagnes
Couvrira les sommets déserts ;
Jurons que l'Océan, dans ses profonds abymes,
Verra de l'Apennin rouler les vastes cimes ;
Que l'amour unira, par de bizarres lois,
Au féroce milan la colombe timide ;
Que, plus léger, le bouc, sur la plaine liquide,
Oublîra les monts et les bois.

Ce serment fait aux Dieux, d'une ville exécrée
Empressons-nous de fuir sans l'espoir du retour ;
Que les Romains dont l'ame est au crime livrée,
Restent dans ce honteux séjour.
Mais nous, laissant les pleurs et les regrets aux femmes,
Nous, mortels vertueux, quittons ces lieux infames.
L'Océan nous appelle : allons chercher en paix
Ces belles régions, ces îles fortunées,
Ces champs où sans culture, et toutes les années,
Cérès prodigue ses bienfaits.

Là, sans l'acier, de fleurs la vigne se couronne ;
Là, des fruits abondants font plier l'olivier;
Là, tous les ans, la figue, enrichissant l'automne,
Orne les rameaux du figuier ;
Là, le miel le plus doux coule du creux des chênes,
Et, du haut des rochers, pour rafraîchir les plaines,
Jaillissent à grand bruit de limpides ruisseaux ;
La brebis d'elle-même au bercail se présente,
Et, joyeuse, revient, la mamelle pendante,
D'un lait pur nourrir ses agneaux ;

Jamais un ciel brûlant ne dévore et n'accable
Les troupeaux affranchis d'un air contagieux ;
L'ours ne vient point, le soir, gronder près de l'étable;
Là, point de serpent venimeux.
Dans ce charmant séjour, de plus rares merveilles
Eblouiront nos yeux ; là, frappant nos oreilles,
Un orage effrayant, le fougueux Aquilon,
Ne ravageront point les épis que féconde
Un sol aimé du ciel : le Dieu maître du monde
Y tempère chaque saison.

L'impudique Médée et les fiers Argonautes,
L'infatigable Ulysse et ses vaillants soldats,
De la riche Sidon les habiles pilotes
N'ont point vu ces riants climats :
Les Dieux nous réservaient un pays si prospère
Du jour où l'âge d'or s'exila de la terre.
Déja l'âge de fer y répand ses fléaux.
Partez, ô vous, Romains, dont l'ame vertueuse
Gémit de tant d'horreurs, et qu'une fuite heureuse
Vous délivre de tous vos maux.

ODE XVII. — A CANIDIE.

Oui, je sens de ton art le pouvoir invincible.
Par la divinité qui règne aux sombres lieux,
Par la sœur d'Apollon, aux mortels si terrible,
Par les livres mystérieux
Qui font tomber du ciel les globes radieux,
Je t'en conjure, ô Canidie !
Cesse de tourmenter ma vie
Et d'exposer ma tête aux vengeances des Dieux.
D'Achille Téléphus désarma la colère,
Bien que, pour le combat disposant ses guerriers
Sur le fils de Thétis, d'une main téméraire,
Il eût osé lancer mille dards meurtriers.

Hector, qui des vautours dut être la pâture,
Des filles d'Ilion obtint la sépulture,
Quand, d'un vainqueur farouche embrassant les genoux,
Le malheureux Priam eut fléchi le courroux.
Des vaillants compagnons d'Ulysse,
Qu'elle avait changés en pourceaux,
Circé, terminant le supplice,
Tout-à-coup leur rendit, par des charmes nouveaux,
La raison, l'aimable langage,
La forme primitive et le noble visage.
Digne amante des matelots,
Je n'ai que trop senti ta fureur vengeresse ;
Une peau desséchée a recouvert mes os
Et terni la couleur dont brillait ma jeunesse.
Tes magiques parfums, perfide enchanteresse,
Ont blanchi mes cheveux ; et jamais le repos
N'adoucit le mal qui m'oppresse :
Les nuits chassent les jours, les jours chassent les nuits,
Hélas ! sans soulager de funestes ennuis.
Le Marse, il est donc vrai, jouit du privilége
De troubler le cœur des humains ;
La plus saine raison succombe au sortilége,
Aux enchantements des Sabins.
Dieux ! oh dieux ! de quels feux je brûle !
Que te faut-il de plus ? suis-je assez malheureux ?
De Nessus le sang venimeux
Tourmentait moins le grand Hercule ;
Et l'Etna de ses vastes flancs
Lance des feux moins dévorants.
Contre moi, de Colchos, tu veux donc, ô perfide,
Epuiser les mortels poisons ;
Tu veux livrer ma cendre aride
Au souffle impétueux des tristes aquilons ?
Quand verrai-je la fin d'un si cruel supplice ?
Quel soudain châtiment peut fléchir ta justice ?
Faut-il de cent taureaux t'offrir le sacrifice ?
Dois-je, sur un luth imposteur,
Célébrer tes vertus, ton air sage et modeste ?
Eh bien ! du ciel un jour effaçant la splendeur,
Tu seras l'ornement de la voûte céleste.
Le poète insolent, le Grec audacieux
Dont les vers criminels outragèrent Hélène,
Recouvra cependant la lumière des cieux,
Et des fils de Léda sut apaiser la haine.
De ces héros suis l'exemple fameux ;
O Canidie, abrége ma demence.
Tu le peux, toi dont la naissance
N'a rien d'abject et de honteux ;
Toi qui ne vas jamais, en spectre ténébreux,
Ainsi qu'une vieille sorcière,
Des morts, après neuf jours, disperser la poussière,
Toi dont la main est pure, et le cœur généreux,
Toi qui ne fus jamais stérile,
Témoin cette matrone habile,
Qui, dans ton lit, efface avec légéreté
Le sang, gage certain de ta fécondité ;
Enfin, toi qui, toujours fidèle
A tes amours, à tes serments,
Après d'heureux accouchements,
Reparais à nos yeux plus brillante et plus belle.

ODE XVIII. — RÉPONSE DE CANIDIE.

Pourquoi me fatiguer d'une plainte importune ?
Mon oreille se ferme à d'insolents discours ;
Sous les flots orageux soulevés par Neptune,
Aux cris des matelots les rochers sont moins sourds.
Sur le mont Esquilin, ton audace coupable
D'un pontife usurpa le pouvoir formidable,
Et ta bouche a trahi les secrets de Cotys
Et les mystères de Cypris ;
Mon nom de Rome entière est devenu la fable !
Et ces forfaits resteraient impunis ?
Ai-je aux sorcières de Péligne
En vain prodigué tous les dons,
Pour me former à l'art insigne
De composer les plus subtils poisons ?
Non, non, au gré de ton envie,
En maudissant tes jours, tu ne pourras mourir,
Et c'est pour te faire souffrir
Que je prolongerai ta vie.
Prométhée au vautour veut en vain s'arracher ;
De Pélops le père exécrable
Dans de limpides eaux veut en vain étancher
La soif brûlante qui l'accable ;
Sysiphe veut en vain d'un énorme rocher
Suspendre la masse effroyable :
Tous subissent des Dieux l'arrêt irrévocable.
Dans tes sombres chagrins, lassé de voir le jour,
Tu voudras dans ton cœur enfoncer une épée,
Ou te précipiter du sommet d'une tour :
Ton ame, dans ses vœux, crois-moi, sera trompée ;
Le lacet meurtrier décevra ton espoir.
Alors, le cœur rempli de joie,
Pour ne la plus quitter je saisirai ma proie,
Et verrai l'univers fléchir sous mon pouvoir.
Quoi ! je puis animer les images de cire
(Tu connais mes secrets, mortel trop curieux) ;
Ma voix, tant est puissant le charme qui m'inspire !
Peut arracher la lune à la voûte des cieux ;
Au jour, tu le sais, je puis rendre
Les morts dont le bûcher a rassemblé la cendre ;
Mes philtres amoureux troublent tous les esprits ;
Et tu prétends qu'en un profond silence,
De mes enchantements déplorant l'impuissance,
Sans me venger, je souffre tes mépris !

ODE XIX. — FÊTES SÉCULAIRES.

CHŒUR DU PEUPLE.

Phébus, et vous, sa chaste sœur,
Qui des forêts aimez le doux ombrage,
O vous, du ciel la gloire et la splendeur,
Vous, si digne de notre hommage,
Daignez nous exaucer en ces jours solennels,
Où, par l'ordre sacré d'une sainte prêtresse,
L'essaim brillant d'une aimable jeunesse
Vient se presser autour de vos autels,
Et pour la ville aux sept collines,
Par un hymne religieux,
Implorent vos bontés divines
Et la protection du souverain des cieux.

CHOEUR DES JEUNES ROMAINS.

Soleil, ame de la nature,
De la voûte céleste ornement le plus beau,
Qui donnes et ravis la clarté la plus pure,
Qui parais chaque jour et le même et nouveau,
Dieu qui partout répands une chaleur féconde,
Puisse ton œil, de toutes parts,
Quand ton char lumineux franchit ce vaste monde,
Ne rien voir de plus grand que la cité de Mars !

CHOEUR DES JEUNES ROMAINES.

O vous, bienfesante Ilithie,

Vous qui prodiguez vos secours
A la jeune beauté prête à donner la vie
Au tendre fruit de ses amours ;
Déesse, accordez-nous une faveur égale,
Lorsque, sous les noms respectés
De Lucine ou de Génitale,
Nos cœurs, avec ferveur, invoquent vos bontés.
Assurez à l'Empire une race éternelle ;
Et par les liens les plus doux,
De l'auguste sénat favorisant le zèle,
Donnez de nombreux fils à nos heureux époux.
Ainsi daignent les Dieux, après cent dix années,
Ramener les chants et les jeux
Qui, dans ces jours de fête et ces nuits fortunées,
Unissent un peuple joyeux !

CHOEUR DU PEUPLE.

Des destins ministres fidèles,
O Parques ! dont Saturne accomplit les décrets,
Chez nos derniers neveux, par des faveurs nouvelles,
Des siècles écoulés augmentez les bienfaits !
Qu'une terre fertile, en troupeaux abondante,
Des épis d'or qui couvrent ses guérets,
Se plaisent tous les ans à couronner Cérès !
Puisse un air pur, une onde jaillissante,
De ses germes féconds seconder les progrès !

CHOEURS DES JEUNES ROMAINS.

Apollon, laisse en paix ton carquois redoutable :
Tendre père, sur nous daigne jeter les yeux !

CHOEUR DES JEUNES ROMAINES.

Aux filles des Romains montrez-vous favorable,
Phébé, reine des nuits, au croissant radieux.

LES DEUX CHOEURS.

Augustes déités, si Rome est votre ouvrage,
Si, chassé d'Ilion par le sort en courroux,
Le Troyen sain et sauf aborda ce rivage,
Qui lui fut réservé par vous ;

Si le pieux Énée, en perdant sa patrie,
Dut s'ouvrir un chemin à travers mille feux,
Et, grace à vous, fonder aux bords de l'Hespérie
Un empire encor plus fameux ;

Dieux ! donnez le repos à l'austère vieillesse,
La gloire et tous les biens aux fils de Quirinus !
Dieux, ô Dieux protecteurs ! donnez à la jeunesse
Des mœurs pures et des vertus !

Un pompeux sacrifice atteste ici le zèle
Du digne rejeton d'Anchise et de Vénus.
Qu'en tout lieu César dompte un ennemi rebelle,
Qu'il soit clément pour les vaincus !

Déja son bras puissant, et sur l'onde et sur terre,
A fait trembler le Scythe invincible autrefois :
Le Mède et l'Indien, si redoutés naguère,
Courbent la tête sous ses lois.

L'honneur, la bonne foi, que suit la confiance,
La pudeur, les vertus dont brillaient nos aïeux,
Renaissent parmi nous, et l'heureuse abondance
Nous verse ses dons précieux.

CHOEUR DES JEUNES ROMAINS.

O blond Phébus, dieu des augures,
Favori charmant des neuf sœurs,
Dont le carquois doré porte des flèches sûres,
Qui, par ton art divin, apaises nos douleurs ;
A ton amour si Rome est toujours chère,
Viens, mets le comble à sa félicité,
Et de notre postérité
Rends le destin de plus en plus prospère.

CHOEUR DES JEUNES ROMAINES.

Vous, qu'enchantent l'Algide et le mont Aventin,
Exaucez, déesse chérie,
Exaucez le ministre saint,
Interprète sacré du livre Sybillin,
Et prêtez une oreille amie
Aux vœux ardents formés par le peuple Romain.

LES DEUX CHOEURS.

Oui, le grand Jupiter nous voit d'un œil propice ;
Tous les Dieux à nos chants se laissent attendrir.
Au sein de nos foyers, sous un si doux auspice,
Et le cœur plein d'espoir, nous allons revenir,
Nous qui, dans ces jours d'allégresse,
Avons uni nos doctes voix
Pour implorer le dieu du Pinde et du Permesse
Et la divinité des bois.

LA MÊME, PAR LÉON HALEVY.

CHOEUR DU PEUPLE.

Vierges, chantez Diane et son ardeur guerrière ;
Chantez, jeunes Romains, Phébus aux longs cheveux ;
Unissez-vous pour célébrer leur mère,
L'amour du souverain des dieux !

Vous, chantez la déesse errante sur l'Algide,
A qui plaît l'Érymanthe et ses ombrages frais,
Qui des ruisseaux chérit le cours limpide
Et le silence des forêts !

Vous, peignez de Tempé la solitude aimable,
Et Phébus, et Délos qui vit ses premiers jours,
Son carquois d'or, si funeste au coupable,
Et son luth si cher aux amours !

Priez ce couple auguste !.... et leur main tutélaire,
Loin de nous, de César bannira tous les maux,
Au Breton seul fera sentir la guerre,
Et les plus terribles fléaux.

LE POÈTE.

Inspire-moi, Phébus, toi que l'on vit naguère
Frapper l'affreux Titye, infame ravisseur,
Punir une orgueilleuse mère,
Et de Troie expirante immoler le vainqueur.

En vain, fils de Thétis, l'impétueux Achille,
Sur les remparts troyens lançant le fer, le feu,
De Priam ébranlait la ville ;
Le plus grand des mortels peut-il combattre un Dieu ?

Semblable au chêne altier qu'a vaincu le tonnerre,
Au cyprès chancelant qui cède à l'Aquilon,

Son corps couvrit au loin la terre :
Son courroux impuissant reconnut Apollon.

Dans les flancs d'un cheval loin de cacher sa tête,
Achille aurait rougi d'un si lâche détour ;
Et dans les plaisirs d'une fête
Il n'aurait pas surpris et Priam et sa cour.

Mais, fatal aux vaincus, d'une main meurtrière,
On l'aurait vu, sanglant, à la clarté du jour,
Renverser une faible mère,
Et frapper dans son sein le fruit de son amour.

L'arbitre des humains entendit ta prière,
Et, cédant à Vénus, il permit qu'un héros
Courût, chargé de son vieux père,
A de meilleurs destins, à des remparts nouveaux.

Toi, qui jadis des Grecs fit soupirer la lyre,
Toi, dont les flots du Xanthe arrosent les cheveux,
Phébus, qu'un feu sacré m'inspire :
Accorde au luth romain des accents glorieux !

CHOEUR DES JEUNES GARÇONS ET DES JEUNES FILLES.

Gloire et charme du ciel, divinités puissantes,
Apollon, dieu du Pinde, et toi, reine des bois,
Exaucez des vierges tremblantes
Et des jeunes Romains la suppliante voix.

Fidèles aux décrets des Sibylles divines,
Nous venons sur l'autel déposer notre encens.
Aux Protecteurs des sept collines
Nous venons apporter l'hommage de nos chants.

CHOEUR DU PEUPLE ET DES JEUNES GARÇONS.

Soleil, toi qui répands et ravis la lumière,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Sois pour Rome un Dieu tutélaire,
Et que rien de plus grand ne s'offre à ton flambeau !

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

Lucine, toi dont l'œil préside à la naissance,
Toi, que la jeune mère invoque en ses douleurs,
Accorde un fils à sa souffrance,
Fais paraître un sourire au milieu de ses pleurs !

Le ciel place en tes mains Rome et sa destinée :
Veille sur cette loi des sages sénateurs,
Loi qui protége l'hyménée,
Et promet à l'État d'éternels défenseurs !

Quand le siècle nouveau fermera sa carrière,
Soleil, entends encor les chants de nos neveux !
Phébé, que ta douce lumière
Éclaire encor trois fois leurs fêtes et leurs jeux !

CHOEUR DU PEUPLE.

Parques, accomplissez votre arrêt vénérable !
Vous nous l'avez promis : accordez aux Romains
Une grandeur impérissable !
Un siècle encor s'écoule : achevez nos destins !

Que toujours dans nos champs un pur froment jaunisse.
Couvrez toujours nos monts d'innombrables troupeaux :
Qu'un sol prodigue les nourrisse ;
Donnez-leur un air pur, de limpides ruisseaux !

UN JEUNE GARÇON.

Laisse ton arc, Phébus, et ta flèche sanglante ;
Jette un œil paternel sur de faibles enfants !

UNE JEUNE FILLE.

Des nuits lumière étincelante,
De la vierge craintive exauce les accents !

LES DEUX CHOEURS.

Si Rome est votre ouvrage, et si vers l'Étrurie,
Seuls, vous avez guidé ce peuple malheureux
Qui, dépouillé d'une patrie,
Abandonnait aux Grecs et ses murs et ses dieux ;

Si par vous seuls, Énée, échappant au carnage,
Survécut à Pergame, et, le fer à la main,
Vers un brillant héritage
Marcha devant son peuple et s'ouvrit un chemin ;

Dieux, formez aux vertus notre tendre jeunesse :
Protégez la patrie et ses futurs soutiens ;
Donnez la paix à la vieillesse,
A Rome des lauriers, du fer, des citoyens !

Qu'Auguste, digne sang de Vénus et d'Anchise,
Qui vient sur votre autel immoler cent taureaux,
Commande à la terre soumise ;
Que toujours il combatte et pardonne en héros.

Sous ses puissantes mains tremblent la terre et l'onde;
Le Parthe craint son glaive, et fléchit sous ses lois ;
Son nom remplit au loin le monde,
Le Scythe attend l'arrêt que va dicter sa voix.

Tout renaît, la vertu, l'honneur, la confiance :
Le ciel sur nos cités a répandu ses dons ;
Dans nos champs règne l'abondance,
Qui des plus purs trésors enrichit nos sillons.

CHOEUR DES JEUNES GARÇONS.

Guerrier au carquois d'or, à la main vengeresse,
Dieu qui sais l'avenir, favori des neufs sœurs,
Toi, dont la lyre enchanteresse
Peut d'un corps épuisé soulager les douleurs ;

Vois tomber sous le fer ces troupeaux qu'on t'immole !
Si tu reçois l'encens qui couvre tes autels,
Accorde à Rome, au Capitole,
Une éternelle gloire, et des jours immortels !

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

Et toi qui de l'Algide aimes l'épais feuillage,
Des pontifes sacrés, Diane, entends les vœux ;
Ne repousse pas notre hommage,
Et sur nos jeunes ans daigne abaisser tes yeux !

CHOEUR DU PEUPLE, DES JEUNES GARÇONS ET DES JEUNES FILLES.

J'ai célébré Diane et son céleste frère,
Et mon hymne est monté jusqu'au séjour des Dieux.
Ils ont entendu ma prière....
Oui, j'en ai l'espérance, ils rempliront nos vœux.

LE POÈTE.

Belle et chaste jeunesse, espoir d'un grand empire,
D'un prêtre d'Apollon répétez les accents !
Oui, c'est Apollon qui m'inspire !
Il m'a nommé poète, il dicte seul mes chants.

Enfants, qui de Diane honorez la puissance,
Et son arc si fatal au daim léger des bois,
Observez la noble cadence
D'une muse qu'Alcée a soumise à ses lois !

Chantez, chantez toujours et le fils de Latone,
Et son aimable sœur qui préside aux saisons,
Dont l'astre au sein des nuits rayonne,
Et, propice à Cérès, féconde nos sillons.

Que jamais de vos cœurs ce beau jour ne s'efface !
Tu diras, jeune épouse : « On me vit autrefois
« Prêter à la muse d'Horace
« L'humble et pieux secours de ma naissante voix. »

SATIRES D'HORACE.

LIVRE PREMIER.

FRAGMENT DE LA SATIRE PREMIÈRE,

PAR M. RAGON.

De l'état que son choix ou le hasard lui donne
Qui de nous ici-bas est satisfait ? Personne,
Non, Mécène, personne; et, des autres jaloux,
Nous voyons le bonheur partout... hormis chez nous !
« Que du marchand pour moi la vie aurait de charmes! »
Dit le soldat courbé sous le poids de ses armes,
Et le corps tout brisé des fatigues de Mars.
Des orageuses mers affrontant les hasards,
En butte aux aquilons, le marchand, au contraire,
Donne la préférence à l'état militaire :
« Car, enfin, un moment y règle notre sort :
« On bat, on est battu; la victoire ou la mort. »
Qu'un plaideur importun, tourmenté d'insomnie,
L'éveille avant le jour, l'homme de loi s'écrie :
« Heureux l'homme des champs! » Mais qu'un fâcheux [procès,
Forçant le laboureur à négliger Cérès,
Interrompe le cours de ses travaux utiles,
Le bonheur, à l'entendre, habite dans les villes.
Les traits de cette espèce abondent parmi nous,
Et, s'il fallait ici te les rappeler tous,
Le bavard Fabius y suffirait à peine.
Fort bien. Et cependant écoute, cher Mécène :
A tous ces mécontents si Jupiter disait :
« Or ça, que désormais chacun soit satisfait,
« Soldat, deviens marchand; toi, laissant ta boutique,
« Prends le casque et l'épée; et toi, de la pratique
« Passe aux travaux des champs. Eh bien!..... » Tu le [verras,
Ils peuvent être heureux, ils ne le voudront pas.
Oh ! qu'alors, l'œil ardent et la joue enflammée,
Jupiter, d'une voix de colère animée,
Devrait bien vous jurer qu'à vos vœux indiscrets,
Capricieuse engeance, il est sourd pour jamais !
Suivons notre propos, ami; c'est assez rire.
Mais que dis-je ? En riant qui nous défend d'instruire ?
Ne peut-on ressembler au maître complaisant
Dont l'artifice heureux sait cacher à l'enfant,
Par l'invincible attrait d'un gâteau qui le tente,
Des premiers éléments l'âpreté rebutante ?
La raison ne fuit pas un tour ingénieux.
Revenons cependant au discours sérieux.
Demande au laboureur, dont la persévérance
D'un champ rebelle au soc dompte la résistance,
Au soldat, au nocher qui court toutes les mers,
Quel est le but commun de leurs travaux divers.
« Nous voulons, diront-ils, par notre prévoyance,
« Garantir nos vieux jours de la triste indigence.
« De ces soins fatigants, de ces labeurs si durs,
« Nous amassons le fruit pour nos besoins futurs.
« Nous imitons enfin la fourmi travailleuse,
« Infatigable insecte, ardente pourvoyeuse
« Qui va, vient, et, sans cesse emplissant son grenier,
« Sait prévoir au temps chaud les rigueurs de janvier. »
Oui; mais quand le verseau de son urne penchante
Prodigue les torrents à l'année expirante,
De sa récolte alors elle borne le cours,
Et consomme en hiver la moisson des beaux jours.
Mais toi, rien ne retient ta fougueuse avarice,
Ni les glaces du nord, ni les feux du solstice,
Ni les fureurs de l'onde; et ton unique effroi
Est de voir dans un autre un plus riche que toi.
A la terre, en tremblant, ta sombre défiance,
D'un or infructueux commet l'amas immense.
Tu le croirais perdu, d'y toucher seulement.
Insensé ! Mais cet or, enfoui sottement,
Quel charme a-t-il pour toi, si ta parcimonie
Toujours à tes besoins le cache et le dénie ?
Tes granges, tes celliers regorgent : c'est très bien.
Mais à ton appétit en faut-il plus qu'au mien ?
Ta soif demande-t-elle une plus large coupe ?
Pauvre esclave, portant le dîné de la troupe,
Quel fruit te revient-il de tes pénibles soins ?
Ceux qui n'ont rien porté n'en dîneront pas moins.
Ne voulant rien de plus que ne veut la nature,
Si ton champ te suffit, qu'importe sa mesure ?
— Mais prendre en un gros tas est un plaisir bien grand !
— Mais en un petit tas si j'en puis prendre autant,
De mon étroit grenier la modeste abondance
N'envira pas des tiens l'inutile opulence.
Cet homme n'a besoin que d'un seul verre d'eau :

Il pouvait le puiser dans le prochain ruisseau;
Il veut puiser au fleuve; et la rive perfide
Se détache, et voilà notre homme dans l'Aufide.
De la cupidité digne punition!
Plus heureux le mortel exempt d'ambition!
Bornant ses humbles vœux au simple nécessaire,
Il ne va point, au lieu d'une eau limpide et claire,
Puiser une onde impure en un torrent fangeux,
Et risquer de périr dans ses flots orageux.
« Non, non, toujours de l'or! toujours! dit le vulgaire,
« De l'or! plus nous avons, et plus on nous révère.
« Amassons, entassons; on n'a jamais assez. »
Que faire? A leur malheur livrer ces insensés.
L'esclavage leur plaît; qu'ils restent dans leurs chaînes.
« Vous me sifflez, disait cet avare d'Athènes,
« Et moi, je m'applaudis, lorsqu'en mon coffre-fort
« Je compte mes écus et contemple mon or. »
Tantale, dans un fleuve, a soif, et ne peut boire.
Tu ris; change le nom; sa fable est ton histoire.
Garder, couver cet or, triste objet de tes vœux,
L'idolâtrer du cœur, le dévorer des yeux,
Et brûler de désirs, et périr d'abstinence,
Et te priver toujours: voilà ton existence.
De ce métal enfin veux-tu savoir l'emploi,
Connaître la valeur? Par lui procure-toi
Ces premiers aliments que la nature exige,
Et même ces douceurs dont le refus t'afflige.
Mais le jour, mais la nuit veiller pâle d'effroi,
Craindre le feu, le vol, des esclaves sans foi
Qui peuvent te piller et fuir avec ta caisse:
Si c'est là le bonheur que donne la richesse,
J'aime mieux, quant à moi, demeurer indigent.
Dieux! faites que toujours je sois léger d'argent!
« Mais quand un mal fâcheux nous frappe et nous [tourmente,
« Quand le feu de la fièvre en nos veines fermente,
« L'argent, au moribond sur son lit étendu,
« Donne des serviteurs dont le zèle assidu
« Soulage sa souffrance, à l'espoir le convie,
« Presse le médecin de le rendre à la vie,
« A sa femme, à son fils, à son frère alarmé,
« Qui pour lui.... » Malheureux! tu te crois donc aimé!
Mais ta femme, ton fils, voisins, valets, servantes,
Font au ciel pour ta mort des prières ferventes.
Égoïste odieux, ne t'en étonne pas:
Toi qui dans l'argent seul as trouvé des appas,
Quiconque te connaît, te hait. Est-ce merveille?
Tu n'as aimé personne, on te rend la pareille.
Des cœurs, qu'on frustrera du plus faible retour,
Se flatter d'obtenir, de conserver l'amour,
C'est folie, à coup sûr: c'est d'un âne stupide
Vouloir au champ de Mars faire un coursier rapide.

SATIRA I, LIBRO PRIMERO, TRADUCCION DE TOMAS IRIARTE.

¿Por qué será que nadie bien hallado
Vive, ó Mecenas, con aquel estado
Que, tal vez, el acaso le destina,
O á que por eleccion tal vez se inclina,
Y ha de tener cualquiera
Por feliz al que sigue otra carrera?
¡Dichoso el mercader! dice el soldado
De años y de fatigas quebrantado.
Oh! clama el mercader por otra parte,
Cuando su nave sufre adverso viento:
« Mas vale, sí, la profesion de Marte.
¿A qué está reducido? En un momento
La pelea se traba,
Y en pronta muerte acaba,
O en festivo y glorioso vencimiento. »
El abogado con envidia alaba
Al labrador, si antes que el gallo cante
Llamando está á su puerta el litigante:
Y al mismo labrador cuando abandona
Sus haciendas, y en Roma comparece,
Porque de su persona
Un fiador responde, le parece
Que solo el ciudadano es envidiable.
De esto hay tantos ejemplos cada dia,
Que aun Fabio, el hablador infatigable,
Si los fuera á citar, se cansaria.
Y por no entretenerte mas prolijo,
Oye á qué fin mi plática dirijo.
Si les dijera un Dios: « vaya en buen hora;
Que á contentaros vengo: tú soldado,
Has de ser mercader; y tú, abogado,
En labrador te has de volver ahora:
Trocad vuestros papeles: idos: ¡ea!
¡Qué! ¿Esperais todavia?»
No quisieran ceder de su porfia;
Y eso que cada cual tiene en su mano
El ser ya tan feliz como desea,
Yo no sé por qué Jove soberano
No les muestra un semblante
Ceñudo (pues lo tienen merecido),
Negándose á prestar en adelante
A tales ruegos favorable oido.
Pero el asunto es serio, y antes pide
Veras que burlas; bien que nadie impide
Se diga la verdad así burlando,
Como á los niños dan de cuando en cuando
Los maestros un bollo, una rosquilla,
Porque mejor aprendan la cartilla.
Dejemos pues aqui chanzas á un lado.
Quien la pesada tierra
Rompe con duro arado,
El infiel tabernero.
El que sigue la guerra,
Y el audaz marinero
Que por diversos mares se aventura,
Toleran (segun dicen) tantas penas,
Mirando siempre á la vejez futura,
Y ofreciendo que apenas
Logren para comer renta segura,
Buscarán un retiró sin faenas,
A imitacion de la industriosa hormiga,
Que sufre en chico cuerpo gran fatiga,
Y en el monton que acrecentar procura,
Tan sagaz como próvida, coloca
Todo lo que acarrea con la boca.
Pero ella, cuando aspecto diferente
El año toma, y la tristeza siente
Que le infunde el Acuario,
No deja su mansion; goza paciente
De lo que ha recogido; y al contrario,
Tú ní por los calores del estio,
Ni por el fuego, el mar, el hierro, el frio,
En usuras y logros te contienes;
Ni perdonas afan, con tal que evites
Que otro llegue á tener mas que tú tienes.
¿De qué te sirve, di, que deposites
En la cavada tierra con secreto
Y con temor inquieto
Una gran cantidad de plata ú oro?
Piensas que con llegar á aquel tesoro
Se te ha de convertir al punto en nada;
Pero, por otra parte, si avariento
Nunca llegas á él ?qué lucimiento
Tiene un monton de plata arrinconado?

Millares de fanegas en tus eras
Cada cosecha trillarás : ¿ y esperas
Que por eso en tu vientre
Mas que en el mio acaso quepa y entre ?
Serás como el esclavo, que aunque carga
El talego del pan que le ha tocado ,
No logra se le dé racion mas larga
Que á los esclavos que no llevan carga.
Dime , pues , ¿qué cuidado
Tendrá el hombre que vive
Dentro de aquellos límites prudentes
Que la naturaleza le prescribe ,
De que las aranzadas
De sus tierras aradas
Por centenares ó por miles cuentes ?
Dirás que es mucho gusto
Sacar de un monton grande ; y yo replico
Que si tú me consientes
Otro tanto sacar de un monton chico ,
No hallo motivo justo
Para alabar tus trojes mas que el cesto
En que yo de mi pan tengo el repuesto.
Lo mismo es que si acaso
Algun cántaro de agua ó bien un vaso
Solo necesitaras , y dijeras :
Al rio voy por ella , y no á la fuente.
Asi , cuando se lleva las riberas
El ímpetu del Aufido, igualmente
Al codicioso arrastra y precipita ,
Que inutil redundancia solicita :
Pero quien se contenta , como debe ,
Con lo que necesita ,
Ni turbia con el cieno el agua bebe,
Ni se expone à que el rio se le lleve.
Con todo una gran parte de los hombres ,
Que engañada se envicia
En la tenaz codicia ,
La suele disfrazar con falsos nombres.
Que nunca tiene lo bastante , dice ,
Porque al que tiene mas , mas se le aprecia.
¿Qué hemos de hacer con esta gente necia ?
La dejaremos ser siempre infelice ,
Ya que de serlo asi gusta y se precia.
Esto me hace acordar de un avariento ,
Hombre muy opulento ,
Habitante de Atenas , que decia ,
Despreciando la grita de la plebe :
« El vulgacho se atreve
« A silvarme : es verdad ; pero á fe mia
« Que en llegando á mi casa
« A solas me complazco y congratulo ,
« Cuando atenta repasa
« Mi vista los dineros que acumulo. »
Tántalo apenas toca
Con el labio sediento
El agua que va huyendo de su boca......
¿ De esto te ries ? Pues aplica el cuento ,
Que si el nombre de Tántalo se muda ,
Te viene bien la fábula sin duda.
Cuando , por todas partes rodeado
De hacinados talegos de dinero ,
Te acuestas , ó insaciable cicatero ,
Te ves á no tocarlos precisado ,
Cual si fuera un depósito sagrado ,
O á gozarlos del modo
Que se suele gozar une pintura.
¿No sabes el valor y el uso todo
Del caudal ? compra pan , vino , verdura ,
Y algunas otras cosas sin las cuales
Viven incomodados los mortales.
Pero en vela pasar noches y dias
Entre continuos sustos y agonías ,
Poniéndote en cuidado
Ya ladrones ; ya incendios , ya un criado
Que te robe y se ausente ,
¡Muy buena diversion es ciertamente !
Jamas el cielo quiera
Que sea rico yo de esta manera.
Mas dirás que si un recio constipado ,
U otra cualquier especie de accidente
Te postra en cama , sabes que á tu lado ,
Siendo hombre de dinero , tendrás gente
Que remedios te aplique ,
Y al médico suplique
Té vuelva la salud , que tanto importa
A tus hijos y amada parentela.
Bien al contrario : tu muger no anhela
Sino que tengas una vida corta ;
Y lo propio tus hijos te aborrecen
Vecinos , conocidos , mozos , mozas :
Y cuando preferibles te parecen
Las riquezas que gozas
A todo lo demas , ? acaso extrañas
No hallar entre el concurso que te asiste
Un afecto que nunca mereciste ?
Sabe , pues , que te engañas
Si , no poniendo cosa de tu parte ,
Piensas en conservar y asegurarte
La amistad y fineza
De deudos que te dió naturaleza.
Tu tiempo perderás , como el ginete
Que en el campo de Marte
Pretenda que un borrico se sujete
Al mando de la rienda ,
Y el galopâr del picadero aprenda.
Basta de atesorar : mas no desees ;
Y al paso que ha crecido tu riqueza ,
Ve temiendo ya menos la pobreza ;
Que pues al fin posees
Aquello á que aspiraban tus anhelos ,
Razon es descansar de esos desvelos.
No te suceda un dia
Lo que le sucedió (breve es el cuento)
A un tal Umidio. Fue tan opulento
Que á celemines su caudal media ,
Tan misero , que trage mas decente
No solia gastar que el de un sirviente.
Hasta el último punto de su vida
El desdichado recelando estaba
Que moriria de hambre sin remedio ;
Pero , mas esforzada y atrevida
Que las hijas de Tíndaro , una esclava
Le partió con un hacha medio á medio......
« Pero, en fin, ¿qué he de hacer? qué me aconsejas?
« Ya que ser avariento no me dejas ,
« ¿Pretenderás que como Menio viva ,
« O como Nomentano ?.....» No por cierto :
Tambien es extremada y excesiva
La conducta contraria ; y si te advierto
No incurras en el vicio
De vil ahorrativa ,
No por eso te exhorto al desperdicio
De un disoluto pródigo y sin juicio.
Tánais en verdad se diferencia
Del suegro de Viselio ; y bien se sabe
Que un cierto medio en todas cosas cabe.
Limites fijos puso la prudencia :
Entre ellos la virtud tiene su asiento ;
Y lograrla no puede
Quien de ellos ó bien dista , ó bien se excede.
Ahora pues (volviendo á nuestro intento
De que ya demasiado me separo) ,

¿Es posible que nadie esté contento,
(Y mucho menos el ansioso avaro)
Con su fortuna actual? Que envidien todos
A los que viven de otros varios modos?
Que se consuman si la cabra agena
Tiene la teta de mas leche llena?
?Jamas ha de haber uno que repare
Que en mas copioso número se cuentan
Los que mayor pobreza experimentan;
Que alguna vez con ellos se compare,
Y que siempre no anhele
Ser mas que este y que el otro? Como suele
En los públicos juegos, al instante
Que desde la barrera
Los carros parten con veloz carrera,
Aguijar sus caballos cada uno
Para pasar á los que van delante,
Sin que el carro que atras queda distante
Le dé cuidado alguno:
Asi, quien en ser rico mas se afana,
Siempre halla otro mas rico que le gana.
De aqui nace que apenas hay sugeto
Que diga haber vivido felizmente;
Y que al fin, cuando el plazo ve completo
De sus años, con ellos se contente,
Saliendo de esta vida,
Como aquel convidado que repleto
Sale de alguna expléndida comida.
Pero basta, Mecenas: ya no añado
Ni una sola palabra, temeroso
De que pienses, al verme tan pesado,
Que del autor Crispino el legañoso
Los largos cartapacios he robado.

SATIRA VIII, LIBRO PRIMERO.

TRADUCCION DE BARTOLOME LEONARDE DE ARGENSOLA.

Yendo por la via sacra acaso un dia
(Como tengo costumbre) embebecido
Del todo en cierta burla ó niñeria,
Encontré con un hombre conocido
Solamente de nombre, que llegado
A mí se para, y de mi mano asido
Me pregunta, poniéndose á mi lado,
¿Cómo va, señor mio? yo le digo:
Bien por cierto, señor, y á su mandado.
No me dejó por eso, antes conmigo
Se vuelve, y viendo yo que me seguia,
Dije primero: ¿quereis algo, amigo?
Entonces respondió: lo que queria
Es que me conozcais, señor, os pido,
Porque soy hombre docto en la poesia.
Por eso sereis vos en mas tenido
De mi, le dije y procurando verme
De él con alguna traza desasido,
Comienzo á andar aprisa, y detenerme,
A hablar al oido á mi criado;
Mas no pudo algo de esto socorrerme.
Vinome luego un trasudor helado
Por todo el cuerpo, y dije: ¡O cuan dichoso
Es, Bollano, tu humor y desenfado!
Entretanto un momento el enfadoso
La boca no cerró jamas, loando,
Las casas de aquel barrio suntuoso.
Como me vió que á todo iba callando,
Dijo, ya, ya, señor, bien os entiendo,
Que apartaros de mi vais procurando.
No os aprovecha pues, que yo pretendo
No dejaros á vos tan solo un hora;
A donde vais os tengo de ir siguiendo.
Pasado el Tiber voy, le dije, agora,
Y he de ir sin vos á ver un forastero,
Que junto del jardin de César mora.
No importa que esté lejos, bien ligero
Me siento, dice, y bien desocupado:
No porfieis, que acompañaros quiero.
Yo entonces, cual rocin flojo y cansado,
Que echándole la carga se derrenga,
Estuve por caerme de mi estado.
El hablar siempre y dalle, agora venga
A cuento lo que dice, ó al contrario:
Al fin comienza asi una larga arenga.
Bien entiendo que en tanto á vuestro Vario
No estimariais ni á vuestro Visco, cuanto
A mí, si yo os tratase de ordinario.
Porque pregunto yo: ¿quién sabe tanto
De versos y de hacerlos con presteza?
Y ¿quién sabe cantar como yo canto?
Y ¿quién danza con tanta ligereza?
¿Quién sino yo á Hermógenes prudente
Hizo tener envidia á su destreza?
Parecióme aqui tiempo conveniente
Para atajar su arenga, preguntando:
¿Teneis padre, señor, ó algun pariente?
Respondió entonces con semblante blando:
No, que á todos los tenga sepultados,
Ninguno ha ya quedado de mi bando.
¡Dichosos, dije, y bien afortunados!
Yo solo quedo agora; hoy es el dia
Que me está amenazado por los hados:
Porque siendo yo niño un ama mia,
Grande adivina, me sacó la suerte
De un cántaro, y cantó esta profecia.
A este niño le dará la muerte
No dolor de costado ó calentura,
No veneno, no tos, no espada fuerte.
Un parlero ha de ser su sepultura:
Huya pues de parleros con cuidado,
Y mas cuando llegare á edad madura.
Era tarde, y habiamos llegado
Al santo templo de la diosa Vesta,
Y díceme: señor, yo estoy citado.
Esme forzoso parecer en esta
Audiencia; no me os vais, que luego salgo,
No tardaré un momento á dar respuesta.
Dios me destruya, amigo, si yo valgo
Para pleitos, le dije, y si tenerme
Puedo en los pies; mirad si mandais algo.
Que yo voy donde os dije, y detenerme
No seria razon: díceme luego:
Dudoso estoy, no acierto á resolverme.
Si el pleito dejo, pierdo mi sosiego;
Si os dejo á vos, tambien; no sé qué haga.
Dejadme, dije, á mi, por Dios os ruego.
No hayais miedo, que en esto os satisfaga,
Dijo, y comienza á andar: yo tras él sigo,
Que el porfiar me es dura y mortal plaga.
Entonces ¿cómo os va con vuestro amigo
Mecenas? dice. ¡O cuán avisado,
Y de gente vulgar cuán enemigo?
Nadie con él tan bien se ha gobernado
Como vos; pero tengo confianza
Si haceis que me reciba por criado,
Que yo seré segundo en la privanza,
Y acudiria á vuestras pretensiones
Tan bien, tan sin descuido y sin tardanza,

Que á todos los privados y mandones
Desprivárades vos muy fácilmente,
Sin admitir Mecenas sus razones.
Sabed, le dije, que es muy diferente
De lo que vos pensais lo que se usa
En esta casa grande y excelente.
Alli todo es virtud, ninguno acusa
Al otro; todos viven con contento;
No hay cosa fuera de orden ni confusa:
Ni el rico al pobre da desabrimiento,
Ni el que es mas sabio á mí me daña nada,
Cada cual tiene alli su propio asiento.
Gran cosa me contais y poco usada,
Me dice, y para mi casi increible:
Dije, pues es verdad averiguada.
Poneisme, dijo, un ansia no creible
De servir á tal hombre; pues yo creo,
Dije, segun sois cuerdo y apacible,
Que con una palabra ó un meneo
Con Mecenas hareis, segun es blando,
Que huelgue de cumplir vuestro deseo;
Y aunque vereis, cuando lo vais tratando,
Que al principio es dificil y severo,
Lo vencereis al fin perseverando.
Dejadme, dijo, hacer, porque el dinero
Es gran persona, y con algun presente
Un page grangeаré ó algun portero,
Que me metan en tiempo conveniente
A hablar á Mecenas; y si hubiere
Hoy en hacello algun inconveniente,
Volveréme mañana, y si supiere
Que está fuera de casa, iré corriendo
A acompañarle al tiempo que volviere.
Yo buscaré mil trazas, porque entiendo
Que no hay bien sin trabajo, y que conviene
Al negociante nunca estar durmiendo.
Estando en esto, veis aqui do viene
Fusco Aristio mi amigo, que entendido
El humor de aquel hombre muy bien tiene.
En juntándonos, sed muy bien venido,
El uno dice al otro. Yo, pensando
Ser de él en aquel trance socorrido,
Tírole de la falda, y apretando
Sus manos con las mias, le hacia
Mil señas con toser de cuando en cuando.
El con un falso sonreir fingia
No entenderme: yo empiezo á congojarme
Con cólera y furor que me encendia.
Dijele al fin: ¿qué fue lo que hablarme
Quisisteis hoy? ¿quereis que lo tratemos?
Que agora bien podré desocuparme.
Bien, dice, ¡qué! mañana nos veremos:
Hoy es fiesta solene entre la gente
Hebrea, y no es razon los enojemos.
A mí, dije, ningun inconveniente
Es no guardarla, porque nunca he sido
A tales religiones obediente.
Yo sí, porque no soy tan atrevido,
Dijo, y por tanto perdonadme agora,
Mañana os hablaré, si no me olvido.
¡O desdichada, dije, y triste hora,
En la cual salí hoy á pasearme,
De tantas pesadubres causadora!
Al fin él hubo de irse, y de dejarme
Con mi importuno; mas al mismo instante
Me vino Dios á ver y á libertarme;
Que acaso su contrario el pleiteante,
Que para entonces lo tenia citado,
Lo vió venir, y con feroz semblante,
¿Dónde vais vos, tramposo y desalmado?
Le dijo, y vuelto á mí, me dice: amigo,
¿Quereis serme testigo? De buen grado,
Le dije, yo os seré muy buen testigo.
Entonces do el juicio y juez habita,
Forcejando lo lleva al fin consigo.
Y de una y otra parte anda la grita;
Llévanmelo ante el juez, yo quedo solo;
Acude al vocear gente infinita,
Y asi me libró de él el dios Apolo.

ÉPITRE AUX PISONS,

TRADUITE PAR M. RAGON.

Dans les jeux insensés d'un bizarre pinceau,
Qu'un art capricieux sur le cou d'un taureau
Place une tête humaine, et qu'un brillant plumage
Orne la nouveauté de ce fol assemblage;
Ou qu'un buste de femme aux contours amoureux
S'alonge et se termine en un poisson hideux:
Sans doute vous rirez de ces confus mélanges.
Riez donc, chers Pisons, de ces livres étranges,
Rêves d'un cerveau creux qui, sans suite et sans art,
De membres discordants forme un tout au hasard.
Oui! l'audace est permise aux maîtres de la lyre:
Mais que leur liberté ne soit pas du délire;
Qu'elle n'accouple point le serpent et l'oiseau,
La rage et la douceur, le tigre avec l'agneau!
Tel début me promet un magnifique ouvrage:
Que trouvé-je souvent? Quelque brillante page,
Quelque riche lambeau, dont l'éclat imposteur
Déguise un fonds stérile aux regards du lecteur:
C'est l'autel de Diane, ou le bois d'Aricie,
Le ruisseau qui serpente à travers la prairie,
Le Rhin majestueux, ou l'écharpe d'Iris,
Ornements déplacés; donc, ornements sans prix.
J'admire ce cyprès: tu peins bien son feuillage;
Mais je t'avais payé pour peindre mon naufrage.
Que m'importe cet arbre? et peut-il dans les cœurs
Emouvoir la pitié que cherchent mes malheurs?
L'amphore que ta voix m'annonce avec emphase,
Quand la roue a tourné, n'est plus qu'un méchant vase!
Je hais l'incohérence et l'inégalité:
La première des lois en tout, c'est l'unité.
En cherchant à régler l'essor de notre muse,
L'apparence du bien trop souvent nous abuse:
Je tâche d'être court, et je deviens obscur;
Mon style est lâche et faible, évitant d'être dur;
Ce qu'on prétend grandir, parfois on l'exagère;
Je crains de m'élever, je vole terre à terre;
Par un faux merveilleux variant ses tableaux,
Ce peintre nous figure un coursier dans les eaux,
Un dauphin dans les bois. Un artiste novice,
En fuyant un défaut, va tomber dans un vice.
Maint et maint ouvrier sur l'airain, tous les jours,
Des ongles, des cheveux, arrondit les contours;
Mais ces minces détails sont d'un talent vulgaire:
Qui ne sait faire un tout, ne saura point me plaire.
Pour moi, si j'aspirais au titre d'écrivain,
Me préservent les Dieux de cet esprit mesquin!
J'aimerais presque autant sous un sourcil difforme,
Entre de beaux yeux noirs, porter un nez énorme.
Cherchez-vous un sujet; habile à le choisir,
Examinez long-temps, méditez à loisir;
Qu'à votre ambition votre force réponde.
Sur ce choix éclairé tout grand succès se fonde:
C'est lui seul qui nous donne et la facilité,
Et le mot convenable, et l'ordre et la clarté.
Que cet ordre est puissant et beau dans un ouvrage!
Qu'on aime l'écrivain judicieux et sage
Qui, creusant son sujet, y discerne avec art
Ce qu'il dira d'abord, ce qu'il dira plus tard;
D'un goût exact et sûr choisit, ordonne, classe,
Et de tout se rend compte, et met tout à sa place!
Jamais d'un mot nouveau ne hasardez l'emploi,
Que la nécessité n'en ait fait une loi.
D'un rapport juste et neuf l'ingénieuse adresse
Peut d'un terme commun rajeunir la vieillesse.
Mais pour rendre une idée introduite en nos jours,
S'il faut un nouveau signe, osez lui donner cours;
Ou plutôt que la Grèce orne votre langage
D'un mot qu'un art heureux détourne à notre usage.
Ses trésors, où puisaient Plaute et Cécilius
Nous seraient-ils fermés? Virgile et Varius
Se verraient-ils exclus de ce commun domaine?
Moi-même, sur leurs pas glanant aux champs d'Athène,
Si je rencontre un terme utile à recueillir,
M'envira-t-on l'honneur de nous le conquérir,
Alors que tant de fois, croissant notre richesse,
Nos Ennius dans Rome ont transporté la Grèce?
Frapper un mot nouveau qu'adopte le discours,
De tout temps fut permis et le sera toujours.
Comme d'un plant hâtif les feuilles printanières
Se fanent en automne et tombent les premières,
Ainsi tombent les mots; ainsi meurt chaque jour
Un terme usé par l'âge; et voilà qu'à son tour,
Florissant de jeunesse, un autre le remplace.
Qu'ici-bas faiblement l'homme imprime sa trace!
Tout ce qui vient de nous est promis à la mort.
Qu'une royale main creuse ce vaste port
Où Neptune repose à l'abri des orages;
Que ce fleuve, aux moissons épargnant ses ravages,
Docile, apprenne à suivre un utile détour;
Que nourricier nouveau des cités d'alentour,
Ce marais, de son sein chassant son onde impure,
Appelle la charrue et s'ouvre à la culture:

Ces ouvrages mourront, car ils sont d'un mortel.
Et les mots brilleraient d'un éclat éternel !
Un terme naît, périt, renaît, suivant l'usage,
Qui toujours fut la règle et la loi du langage.
Homère nous apprit sur quel sublime ton
La brillante épopée, embouchant le clairon,
Devait chanter les rois, les héros et la guerre.
Voyez dans l'élégie, inconstante et légère,
Le distique inégal exprimer tour à tour
La douleur et la joie, et la haine et l'amour.
De ce mètre quelle est l'origine? On l'ignore :
En procès sur ce point nos savants sont encore.
Dans un rhythme énergique, enfant de sa fureur,
Archiloque s'arma de l'iambe vengeur.
L'un et l'autre théâtre adopta la mesure
De ce vers prompt, agile, aisé dans son allure,
Commode au dialogue, et de ses traits vainqueurs
Frappant au loin l'oreille au milieu des clameurs.
Sur vingt modes divers l'ode enseigne aux poètes
Comme on chante les dieux, les héros, les athlètes,
Du coursier triomphant la gloire et la fierté,
L'amour et ses dépits, le vin et sa gaîté.
Chaque sujet demande un différent langage.
Poète, que ta muse en apprenne l'usage.
Aux faveurs d'Apollon garde-toi d'aspirer,
Si tu rougis d'apprendre, et non pas d'ignorer.
N'élève point Thalie au ton de Melpomène ;
Mais ne va non plus, sur la tragique scène,
D'Atrée et de Thyeste étalant le festin,
De Dave et de Simon chausser le brodequin.
Observons ce qu'en tout la convenance ordonne ;
Quelquefois cependant Thalie éclate et tonne,
Et, d'un fils libertin gourmandant les excès,
Prête un accent tragique au courroux de Chrémès.
Simple dans la douleur, Melpomène, au contraire,
S'abaisse pour se plaindre au langage vulgaire.
Télèphe dans l'exil, nous disant son malheur,
Pourrait-il de son deuil attendrir l'auditeur,
Si dans un vers pompeux sa douleur étalée
Emplissait de grands mots sa complainte ampoulée ?
Un poète est plein d'art, ingénieux, brillant ;
Mais je veux plus encor, je veux qu'il soit touchant ;
Et que, maître des cœurs, il séduise, il attire.
Vous pleurez, et je pleure ; on rit, et moi de rire :
Tel est l'homme. Qui veut émouvoir ma pitié,
Dans mon émotion doit être de moitié.
Laisse couler tes pleurs, mes larmes y répondent,
Télèphe, et nos douleurs aussitôt se confondent.
Mais n'es-tu qu'un acteur, sans ame, sans transports,
Psalmodiant un rôle ; ou je ris, ou je dors.
Un discours menaçant s'allie à la colère,
A l'air de gravité le ton ferme et sévère,
Les ris à l'enjoûment, la tristesse aux douleurs.
Des mouvements divers le germe est dans nos cœurs ;
L'ame est émue ou calme, ou triste, ou satisfaite ;
Et de ses sentiments la voix est l'interprète.
Que le ton à l'état se conforme toujours ;
Sinon, petits et grands riront de nos discours.
Ne fesons point parler un héros en esclave,
Un esclave en héros, un poltron comme un brave ;
Gardons-nous de confondre, écrivant au hasard,
Le jeune homme fougueux et le prudent vieillard,
La matrone aux grands airs, la nourrice attentive,
Et le sombre stoïque et le joyeux convive,
Le colon casanier, le marchand vagabond,
L'habitant de Corinthe, ou d'Argos, ou du Pont.
Suis les traditions ; ou si, plus téméraire,
Tu prétends inventer un nouveau caractère,
Que tout y soit conçu dans de justes rapports.
Peins-nous, d'après Homère, Achille et ses transports:
Qu'il soit bouillant, superbe, impétueux, colère ;
Toujours, bravant les lois, qu'au glaive il en réfère.
Montre Ixion perfide, Ajax audacieux,
Médée impitoyable, Oreste furieux,
Io fuyant Junon de rivage en rivage.
Produis-tu sur la scène un nouveau personnage,
Ton art jusques au bout saura le soutenir ;
Tel il a commencé, tel il devra finir.
Mais sans original tirer une peinture
Du domaine commun de la riche nature,
C'est un hardi projet, un essai dangereux.
Puiser dans l'Iliade est bien moins hasardeux,
Que d'oser sur la scène, au risque des murmures,
Exposer le premier de nouvelles figures.
Veux-tu t'approprier un vulgaire sujet :
Au fond le plus banal imprimant ton cachet,
T'affranchissant du cercle où tourna ton modèle,
Ne va pas mot à mot, copiste trop fidèle,
Le suivre, l'imiter, et te jeter enfin,
A ses pas attaché, dans un étroit chemin,
Une honteuse ornière, où sans retour t'engage
La pudeur d'un aveu, la loi de ton ouvrage.
Mais, en vrai charlatan, tout d'abord ne dis pas :
« Je vais chanter Priam et ses fameux combats. »
Qu'est-ce que ce bavard ouvrant sa large bouche ?
La montagne en travail : et voilà qu'elle accouche....
D'une souris. Combien celui-là me plaît mieux,
Qui ne prend pas soudain ce vol ambitieux,
Qui, simple à son début, ne met pas tout en flammé.
« Muse, dis le héros qui, vainqueur de Pergame,
« Long-temps jouet du sort et de vents irrités,
« Vit des peuples lointains les mœurs et les cités. »
Au lieu de ce grand feu qu'étouffe la fumée,
Je vois d'une étincelle une flamme allumée.
Dans un fertile fonds les trésors enfouis
Bientôt vont éclater à nos yeux éblouis.
Quand, d'un art merveilleux, l'auteur nous développe
Antiphate, Scylla, Charybde et le Cyclope.
Sa muse ne prend point, tardive en son essor,
La guerre d'Ilion au berceau de Castor.
Chassant tout vain détail qui l'arrête et la gêne,
Rapide, droit au but elle vole, et m'entraîne.
Son génie éclairé sait connaître et choisir
Ce qu'il doit négliger, ce qu'il peut embellir,
Mêle le vrai, le faux, dispose, ordonne, assemble,
Et d'éléments divers forme un parfait ensemble.
Apprends, poète, apprends ce que le peuple et moi,
Pour nous intéresser, nous désirons de toi.
Si tu prétends fixer la foule impatiente,
Éveiller, soutenir, prolonger son attente
Jusqu'au temps où l'acteur par le salut final
Des applaudissements donnera le signal,
Peins naturellement dans tous les personnages
Les différentes mœurs propres aux divers âges.
L'enfant que vous voyez, plus ferme en ses accents,
Articuler des mots et leur donner un sens,
Qui d'un pas assuré marque déja la terre,
Court avec ses pareils s'ébattre, se distraire :
Sa facile colère éclate incessamment ;
Il s'irrite, il s'apaise, il change en un moment.
Libre enfin du mentor qui gêna son enfance,
Aux jeux du Champ-de-Mars le jeune homme s'élance ;
Les chiens et les chevaux plaisent à son ardeur ;
Inhabile à prévoir, léger, dissipateur,
Rétif aux bons avis, souple et docile au vice,
Passionné, changeant, tout désir, tout caprice.
L'âge mûr, plus sensé, cherche des protecteurs,
Aspire à la fortune, au crédit, aux honneurs,
S'alarme d'un faux pas, frémit d'une imprudence.
Mille maux du vieillard assiégent l'existence.
Malheureux ! pour des jours qui vont s'évanouir
Il amasse, et s'abstient, et tremble de jouir ;

En tout lent et glacé, croyant, lorsqu'il diffère,
Étendre l'avenir, qui pour lui se resserre,
Difficile, grondeur, fâcheux dans ses discours,
Champion du vieux temps, prôneur des anciens jours,
Blâmant, pour les vanter, un présent qu'il envie.
L'homme ainsi parcourant les degrés de la vie
Croît, décroît, gagne ou perd, selon chaque saison.
N'allons pas transformer un jeune homme en barbon,
Ni donner au vieillard le rôle de l'enfance :
Des âges avec soin suivons la convenance.
Tel fait sur le théâtre est mis en action,
Tel autre est raconté. Mais la narration
Touche bien moins mon cœur que l'image présente
Dont mon œil me transmet la peinture vivante.
Toutefois au public un art judicieux
Evite d'étaler des objets odieux,
Qu'un récit éloquent au besoin fait connaître,
Mais qui devant les yeux ne doivent point paraître.
Ne me présentez pas de ses bras tout sanglants
Médée en sa fureur égorgeant ses enfants ;
Ou des lambeaux fumants d'une victime humaine
L'abominable Atrée épouvantant la scène.
Vous n'irez pas non plus, révoltant ma raison,
Transformer un acteur en serpent, en poisson.
Ne m'offrez rien de tel : je le hais sans y croire.
Un drame, pour fournir sa carrière avec gloire,
Savamment en cinq parts doit être divisé.
Qu'un Dieu, vous apportant un dénoûment aisé,
N'intervienne jamais en un sujet vulgaire.
Trois interlocuteurs suffisent d'ordinaire.
Le chœur remplit le rôle et l'office d'acteur.
Entre les passions heureux médiateur,
Ses chants, qui de l'entr'acte occupent l'intervalle,
Concourent au sujet, à la fin principale.
Aux hommes innocents, aux mortels vertueux,
Il doit son amitié, ses conseils et ses vœux.
Que, des cœurs violents apaisant les orages,
Il aime à gouverner, à fléchir les courages ;
Louant la modestie et la frugalité,
La justice, les lois, la paix, la liberté ;
Discret, ami des dieux, et priant leur puissance
D'assister le malheur, de punir l'insolence.
La flûte, de nos jours rivale du clairon,
Se pare avec orgueil de son brillant laiton ;
Elle fut autrefois sans luxe et sans dorures,
Léger tuyau percé de rares ouvertures,
Mais suffisant alors, quoique d'un faible son,
A diriger le chœur, à lui donner le ton,
Quand, peu nombreux encore, un peuple sage, honnête,
Au théâtre cherchait une paisible fête.
Mais lorsque, souverain de vingt peuples conquis,
Le Romain triomphant, dans ses murs agrandis,
Put goûter désormais avec pleine licence
La joie et les plaisirs, enfants de l'abondance,
La musique perdit cette simplicité.
Au grossier campagnard dont la rusticité
Vint partager les jeux du citadin tranquille,
Pouvait-on demander le bon goût de la ville ?
Le théâtre étonna par un luxe nouveau,
Et le musicien parut en long manteau,
A ce riche appareil la danse fut unie.
De sa lyre sévère accroissant l'harmonie,
Melpomène chercha de plus brillants accords ;
Une audace inconnue anima ses transports ;
Et par la voix du chœur en ces pompeux spectacles
Son accent solennel imita les oracles.
Alors que, sans éclat, des tragiques récits
Dans l'enfance de l'art un bouc était le prix,
Sur la scène bientôt le drame osa produire
L'agreste nudité du faune et du satyre,
Associa les ris avec la dignité,
Et, par l'attrait piquant de cette nouveauté,
Retint des spectateurs dont la gaité rustique
Avait fêté Bacchus au banquet domestique.
Faites de ce ressort un usage discret.
Gai sans être bouffon, le satyre me plaît.
Ce mélange des tons, ces changements du style,
Veulent un écrivain judicieux, habile,
Qui, du sein des palais brillants de pourpre et d'or,
Jusques au cabaret n'abat point son essor ;
Mais qui, pour éviter le langage des rues,
Ne va point follement se perdre dans les nues.
Je souffre, quand je vois un rire ignoble et faux
Ravaler Melpomène au jargon des tréteaux :
Elle doit, la rougeur sur le visage empreinte,
Du pétulant satyre approcher avec crainte,
Ainsi qu'une matrone, aux jours religieux,
La pudeur sur le front, danse aux fêtes des Dieux.
Pour moi, si j'écrivais des drames satiriques,
Je n'irais pas chercher les mots bas et cyniques,
Et de la tragédie avilir la fierté
Jusqu'à peindre Silène en valet effronté.
Que Faunes et Sylvains, d'une impudente audace,
Farceurs de carrefour et charlatans de place,
D'obscènes quolibets, de vers licencieux
Ne viennent point vomir un flot injurieux.
De leur rire grossier la vile populace
Peut, en mangeant ses noix, approuver la grimace ;
Mais les honnêtes gens, qu'offense un pareil ton,
Laissent là de colère et parade et bouffon.
Quoi que vous inventiez, formez chaque figure
Sur un type connu dans l'humaine nature.
En voyant vos tableaux, que chacun à l'instant
Pense, s'il l'essayait, en pouvoir faire autant ;
Qu'il l'ose toutefois ! et de son impuissance
Fesant une honteuse et prompte expérience,
Il saura ce que vaut l'ordre et l'enchaînement,
Et combien tout sujet en reçoit d'ornement.
La brève impérieuse et la longue timide
Composent de concert l'iambe au vol rapide.
Long-temps chez nos aïeux le trimètre vanté
Se forma de ce pied par six fois répété.
Naguère il a permis que du grave spondée
La lenteur entravât sa marche retardée,
Et toutefois, voulant qu'un partage inégal
En fît son allié, mais non pas son rival,
De la seconde place et de la quatrième
Il l'exclut à jamais, les gardant pour lui-même.
De ce pied que l'iambe adopta récemment
Accius, Ennius, se servent fréquemment.
Mais un vers trop chargé de ce poids qui l'oppresse,
D'un auteur peu soigneux annonce la paresse,
Marque un ouvrage écrit à la hâte, au hasard,
Ou même accuse en nous l'ignorance de l'art.
Toute oreille n'est pas juge de la cadence,
Et Rome sur ce point permet trop de licence.
Devrai-je pour cela, négligent écrivain,
A mon vers vagabond ne donner aucun frein ?
Me dirai-je « On verra les défauts de mon style,
Sans doute ; mais ici le public est facile,
La critique indulgente ; et, certain du pardon,
On peut faillir sans crainte» ? Oui; mais qu'y gagne-t-on?
Fuir le blâme n'est point mériter les suffrages.
Fesons mieux : de la Grèce imitons les ouvrages ;
Que ses vers, du génie impérissable fruit,
Le jour soient dans nos mains, y soient encor la nuit.
Nos ancêtres long-temps ont vanté l'harmonie
Dans Plaute, à les entendre, aux bons-mots réunie.
Sur l'un et l'autre point, ils furent, à mon sens,
(J'adoucis le reproche) un peu trop complaisants :
Et nous savons, je crois, de la bouffonnerie
Distinguer l'heureux sel de la plaisanterie ;

Éclairés par le goût, nous savons, vous et moi,
Chers Pisons, reconnaître un vers de bon aloi.
Mais il est des défauts que sans peine on pardonne.
Sous les doigts de Linus la corde qui résonne
Peut rendre un son parfois moins brillant et moins pur :
Toujours le trait au but ne va point à coup sûr.
De sublimes beautés un ouvrage étincelle :
Si quelque tache encore à son éclat se mêle,
De la faiblesse humaine inévitable effet!
Devrais-je pour cela l'estimer moins parfait?
Je ne puis excuser le copiste inhabile
Ou le musicien dont la main indocile
Et vingt fois recommence et se trompe vingt fois :
Chérile m'offrira deux ou trois bons endroits ;
J'admire, en souriant, cette rare merveille.
Mais qu'Homère parfois dans son travail sommeille,
Ne pourrai-je souffrir, inflexible censeur,
En un si long poëme un instant de langueur?
Pour juger un écrit, ainsi qu'une peinture,
Placez-le dans un jour conforme à sa nature.
Que l'un soit vu de près, et l'autre de plus loin.
Celui-ci d'un jour pâle à peine aura besoin ;
Défiant l'examen de l'œil le plus sévère,
Celui-là veut paraître à la vive lumière.
Tel peut plaire une fois, et tel plaira toujours.
Prête de plus en plus l'oreille à mes discours,
Pison, et retiens bien cet avis salutaire :
On souffre en quelques arts un talent ordinaire;
On peut, comme orateur, dans un rang assez beau,
Sans être un Messala, prendre place au barreau;
Mais un esprit vulgaire aspirer au Parnasse!
Hommes, dieux et marchands condamnent cette audace.
Ces parfums sans odeur et ces fades pavots,
Et cette symphonie, image du chaos,
Me gâtent la beauté de ce banquet splendide :
Quel besoin avait-il de ce luxe insipide?
Ainsi dans l'art des vers, au plaisir consacré,
Qui ne monte au sommet tombe au plus bas degré.
Au palet, à la paume, à la lutte inhabile,
On ne va point, pour prix d'un effort inutile,
Provoquer la risée en ces combats divers.
Et sans être poète, on veut faire des vers!
En effet, n'est-on pas considéré dans Rome?
N'est-on pas chevalier, loyal et galant homme?
Tu fuiras ce travers : jamais, sage Pison,
Tu ne voudras écrire en dépit d'Apollon.
Mais si ta muse un jour te dictait quelque ouvrage,
Appelle Métius au secours de ton âge,
Et ton père, et moi-même ; et, scrupuleux auteur,
Retouchant, corrigeant l'objet de ton labeur,
Tiens-le pendant neuf ans sous une clé fidèle.
La parole envolée, en vain on la rappelle.
La tragédie, enfant d'un art encor nouveau,
D'abord fut par Thespis traînée en tombereau ;
Elle allait par les bourgs, le front rougi de lie,
Prostituant sa voix du passant applaudie.
Eschyle l'installa sur un humble tréteau :
Plus décente, elle prit le masque et le manteau,
S'instruisit à parler un plus brillant langage,
Et du noble cothurne enfin connut l'usage.
La comédie alors parut avec éclat.
Trop libre, on la soumit au frein du magistrat;
Elle vit par les lois réprimer sa licence,
Et le chœur désarmé fut réduit au silence.
Rome sur tous les tons variant ses accords
En tout genre a tenté de généreux efforts.
Elle osa, loin des Grecs et des routes antiques,
Puiser, indépendante, aux sources domestiques.
Si son impatience avait pu s'asservir
Au soin de corriger, au travail de polir,
Avec le même éclat elle eût dans sa couronne
Joint la palme des arts aux lauriers de Bellone.
Pour vous, fils de Numa, louez un sage esprit
Qui sait garder, revoir, retoucher un écrit,
Et, pour tous ses travaux prodigue de censures,
Les châtier vingt fois de prudentes ratures.
Démocrite, un beau jour, nous a dit qu'Apollon
Interdit le Parnasse à l'art, à la raison ;
Qu'aux seuls dons du génie il réserve la gloire :
De là, nos aspirants au temple de Mémoire,
Négligeant leurs cheveux, leurs ongles et leurs mains,
Cherchent la solitude et désertent les bains.
Ne confiez jamais au barbier Théodore
Une tête incurable à cent grains d'ellébore ;
Et, bientôt de poète acquérant le renom,
On vous proclamera l'honneur de l'Hélicon.
Hippocrate au printemps me purge de ma bile :
Il a tort; sans cela je serais un habile,
Un génie enflammé du poétique feu,
Tout aussi fou qu'un autre. Après tout, j'y tiens peu.
Sans avoir de tranchant, voyez-vous cette pierre
En donner à l'acier? Voilà mon ministère.
J'enseigne aux écrivains les secrets de leur art ;
Je les mène à la gloire et n'y veux point de part.
Je leur montre à quel fonds puise la poésie,
Ce qui nourrit, soutient, élève le génie,
Et comment un goût pur, éclairant un auteur,
Dissipe à son flambeau l'ignorance et l'erreur.
Le don de bien penser est l'art de bien écrire.
Aux leçons de Socrate allez donc vous instruire :
Mûri par la pensée et la réflexion,
L'esprit obéissant fournit l'expression.
Qui saura ce qu'une ame à la vertu nourrie
Doit rendre à la nature et rendre à la patrie ;
De la tendre amitié qui connaîtra les droits,
De l'hospitalité les devoirs et les lois,
Les soins d'un sénateur et ceux d'un capitaine,
Saura tout reproduire et tout peindre sans peine.
Étudiez les mœurs ; cherchez de vos tableaux
Dans la société les traits originaux ;
Et que la vérité d'une vive peinture
Dans l'imitation transporte la nature.
Entendez-vous ces vers savamment ennuyeux,
Beaux sons vides de sens et riens harmonieux?
Une fable, des mœurs intéressante image,
Souvent, simple et sans art, nous plaira davantage.
Amoureux de la gloire et chéri des neuf sœurs,
Avide seulement de leurs nobles faveurs,
Le Grec a mérité cet illustre partage.
Chez nous, à l'avarice instruit dès son jeune âge,
Calculant, supputant par quarts et demi-quarts,
L'enfant sait diviser un as en mille parts.
« Qui de six ôte deux?...—Reste quatre.—A merveille,
« Mon fils ; j'ajoute à cinq une somme pareille ;
« Résultat :—Dix.—Très-bien; désormais, mon enfant,
« Ta fortune est certaine, et ton père est content. »
Quand cet amour du gain, comme une rouille épaisse,
Infecte et déshonore une avare jeunesse,
Peut-on de ces cœurs vils, de ces grossiers esprits,
Attendre les beaux vers et les savants écrits?
Le dessein du poète est de plaire ou d'instruire ;
A l'un et l'autre honneur souvent même il aspire.
Le précepte se grave et se conserve mieux
Par la précision d'un vers sententieux.
Tout ce qui surabonde à la mémoire échappe.
Qu'un air de vérité dans la fable nous frappe :
Que par une lamie un enfant dévoré
Tout vivant de son sein ne soit pas retiré.
Un sujet trop léger déplaît à la vieillesse,
Un ton trop sérieux, à la vive jeunesse.
Le triomphe de l'art est de savoir unir
L'utile à l'amusant, le profit au plaisir.

Le libraire empressé recherche un tel ouvrage ;
Il passera les mers, il vivra d'âge en âge.
Jadis, dans les forêts, les sauvages mortels
Vécurent de carnage, à leurs penchants cruels
De sa lyre sacrée opposant l'harmonie,
Orphée apprivoisa leur farouche génie,
Et passa pour vainqueur du tigre et du lion.
Thèbes voit s'élever aux accords d'Amphion,
Par l'invincible attrait d'un pouvoir qui l'enchante,
Sur ses murs animés la pierre obéissante.
Inspirer le respect de la divinité,
Jeter les fondements de la société,
De l'amour effréné réprimer la licence,
Assujétir l'hymen au joug de la constance,
Le crime au châtiment, les peuples à la loi,
Des poëtes divins fut le premier emploi,
Et de leur grand renom l'origine première.
Ensuite, des héros ranimant la poussière,
Homère célébra les exploits éclatants ;
Tyrtée aux champs de Mars guida les combattants.
Les oracles en vers instruisirent la terre ;
La morale en orna son langage sévère ;
Pour gagner la faveur et des grands et des rois,
D'Apollon dans les cours on emprunta la voix.
Enfin des longs travaux Melpomène ou Thalie
Par le charme des vers délassa notre vie.
Poëte, à qui la muse inspire de doux sons,
Redis avec fierté ses sublimes chansons.
Mais doit-on les beaux vers à l'art, à la nature ?
Frivole question ! le travail, la culture,
N'est rien sans le talent ; mais, sans l'étude et l'art,
Le génie à son tour ne fait rien qu'au hasard.
Un intérêt commun les lie et les assemble
Pour agir de concert, pour conspirer ensemble.
L'œil fixé vers la palme où tendent ses désirs,
L'athlète dès l'enfance a fui tous les plaisirs ;
Il a craint d'énerver dans les molles délices
Sa force destinée aux mâles exercices.
Cet artiste vanté, ce chanteur excellent
Doit à ses longs efforts sa gloire et son talent.
Mais, quand on fait des vers, il suffira de dire :
« Je veux être un Virgile, et prétends qu'on m'admire.
« Je ne sais point mon art, je ne puis le nier.
« Mais n'importe ! courons, et malheur au dernier ! »
Ainsi que le crieur sur la place publique
Assemble les chalands autour de sa boutique,
Un poëte opulent voit par l'appât du gain
Près de lui s'amasser un famélique essaim.
Qu'il soit homme d'ailleurs à réparer la perte
Qu'en un fâcheux procès un client a soufferte,
Qu'il prodigue son or, sa table ; et du flatteur
S'il discerne l'ami, j'admire son bonheur.
Sur tes vers, quand ta main secourt mon indigence,
Viendras-tu prendre avis de ma reconnaissance ?
Dans la brûlante ardeur de mes transports joyeux,
Je m'écrirai soudain : Beau, parfait, merveilleux !
Par des convulsions je peindrai mon ivresse,
Sautant, dansant, pleurant et pâmant de tendresse.
Comme, dans un convoi, de ses bruyants éclats
La douleur mercenaire étale le fracas,
Ainsi l'adulateur, raillant avec emphase,
De ses éloges faux vous joue et vous écrase.
Un prince, soupçonnant la foi d'un favori,
Lui porte en un festin maint bachique défi,
Pour voir si de son cœur cette douce torture
Fera par quelque indice éclater l'imposture.
Quand tu liras tes vers, toi, discerne avec art
Ces faux amis cachés sous la peau du renard.
Si de Quintilius votre inexpérience
Allait interroger le goût et la prudence :
« D'abord, vous disait-il, changez ceci, cela.
« — Je ne puis. — Essayez. — Je l'ai tenté déja.
« — Eh bien ! que de nouveau votre verve s'allume ;
« Que ces vers mal forgés soient rendus à l'enclume. »
Ecoutant de l'orgueil le conseil mensonger,
Vouliez-vous chicaner, et non vous corriger ?
Alors, sans ajouter une seule parole,
Ni perdre un temps utile en un travail frivole,
Il vous laissait, tout seul, et de vous-même épris,
Admirer sans rival vos sublimes écrits.
D'un sage conseiller la critique sévère
Déclare à nos défauts une implacable guerre.
Ces vers sont faibles, durs, incorrects, négligés ;
L'Aristarque l'ordonne : il faut qu'ils soient changés.
Fuyez, clinquant, faux goût, parure mensongère.
« Moi ! j'irais pour des riens à mon ami déplaire ! »
Dites-vous. — Eh ! ces riens par l'amitié soufferts
L'exposeraient bientôt à des regrets amers.
Comme on craint le contact et l'haleine funeste
D'un mortel dévoré par la lèpre ou la peste ;
Ou comme on s'épouvante aux cris d'un furieux
Qu'a frappé le courroux de l'enfer ou des cieux,
Chacun fuit du poëte et l'approche et la vue,
Hors l'enfant étourdi qui le suit et le hue.
Quand par monts et par vaux il hurle ses écrits,
Si, tel que l'oiseleur en guettant la perdrix,
Il tombe dans un puits, n'allez pas d'un beau zèle
Voler à son secours et lui tendre une échelle.
Savez-vous si le saut n'est pas prémédité.
Peut-être dans la fosse exprès il s'est jeté,
C'est une invention de son esprit fertile ;
Ou plutôt, en lisant l'histoire de Sicile,
Il aura vu qu'un fou, voulant passer pour dieu,
S'élança de sang froid dans l'Etna tout en feu.
Au poëte, après tout, laissons son libre arbitre.
Il veut périr : pourquoi l'empêcher ? à quel titre ?
Eh ! vous l'assassinez, le sauvant malgré lui.
Aussi bien sa fureur ne vient pas d'aujourd'hui.
Lui rendrez-vous le sens, en lui rendant la vie ?
Et d'un trépas fameux aura-t-il moins envie ?
De quel forfait si grand l'a donc puni le ciel ?
Aurait-il outragé le tombeau paternel ?
Ou, sans crainte des Dieux, mis un pied téméraire
Sur un sol consacré par les traits du tonnerre ?
Est-il profanateur, sacrilége, maudit ?
Je l'ignore ; mais fou, très fou, sans contredit
Il l'est ; et, comme un ours échappé de sa cage,
Partout il jète au loin l'effroi sur son passage.
Ignorant ou savant, il ne distingue point :
Il vous voit, il s'élance, et vous suit, et vous joint,
Se prend, s'attache à vous, dévorante sangsue,
Et de vers et d'ennui vous assomme et vous tue.

Duæ Odæ, quæ in Cod. MS. Horatii Palatinæ, in Vaticana, repertæ feruntur, et nuper editæ sunt, non opus est, nisi eas legere, ut Horatio agnoscantur esse indignissimæ. (Lem.)

LIBRI I, OD. XXXIX. — AD JULIUM FLORUM.

Discolor grandem gravat uva ramum :
Instat Autumnus : glacialis anno
Mox hyems volvente aderit capillis
Horrida canis.

Jam licet Nymphas trepide fugaces
Insequi, lento pede detinendas;
Et labris captæ, simulantis iram,
Oscula figi.

Jam licet vino madidos vetusto
De die lætum recitare carmen;
Flore, si te des hilarem, licebit
Sumere noctem.

Jam vide curas Aquilone sparsas !
Mens viri fortis sibi constat, utrum
Serius leti citiusve tristis
Advolat hora.

ODE XL. — AD LIBRUM SUUM.

Dulci libello nemo sodalium
Forsan meorum carior exstitit :
De te merenti quid fidelis
Officium domino rependes ?

Te roma cautum territat ardua ?
Depone vanos invidiæ metus,
Urbisque; dignitate fidens,
Per Plateas animosus audi.

En quo furentes Eumenidum choros
Disjecit almo fulmine Juppiter !
Huic ara stabit : fama cantu
Perpetuo celebranda crescet.

TABLE DES MATIÈRES.